UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti71pari

REVUE BLEUE

P. et A. DAVY, IMPRIMEURS
IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
53, rue de la Procession, Paris (15e)

Fr. Lit.
R

REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Membre de l'Institut

71e ANNÉE

Du 1er Janvier au 31 Décembre 1933

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE* (*REVUE BLEUE*)

ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

286, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 286

1933

303249
29. 8. 34

TABLE DES MATIERES

71e ANNÉE. — Du 1er Janvier au 31 Décembre 1933

Beaux-Arts

Boschot (Adolphe). — Un grand sculpteur : Injalbert, 74. — L'Art pour l'Art et Théophile Gautier, 705.

Chassinat (M.). — Les Concerts : un concert de musique suédoise, 188.

Chassinat-Gigot (G.). — Les Beaux-Arts : L'Exposition Othon Friesz, 90. — L'Exposition Dora Bianka, 379.

Montfort (H. de). — L'Aviation polonaise magnifiée, par Edouard Wittig, 27.

Saunier (Charles). — Les Beaux-Arts : Ivan Mestrovic, 187. — La XXe Exposition des Peintres-Graveurs français, 285. — Les Salons, 373.

Variot (Jean). — L'Ecran : A propos de Maurin des Maures, 60.

Variot (Jean). — La Musique : L'Arrivée du Cheval blanc et le Départ du Théâtre Lyrique, 153.

Weelen (J.-E.). — Au Musée de l'Orangerie : Le Maroc de Delacroix, 251.

Bibliographie

Choisy (Gaston). — A travers les Revues étrangères, 156, 316, 412, 603.

Bulletins Etrangers

Adriaticus. — Les Dangers d'un Directoire européen et la paix dans l'Adriatique, 253.

Balkanicus. — Les Eglises orthodoxes serbe et bulgare pour un rapprochement bulgaro-yougoslave, 351. — A la mémoire de Vouk Karadjitch, 606.

Greenwood (Thomas). — Les Expéditions archéologiques de la Bible, 32.

Bulletin Maritime

Bulletin maritime, 95, 127, 160, 256, 287, 319, 383, 480, 544, 576, 607, 704.

Histoire

Belloc (Hilaire). — L'Europe et la Foi, 385, 422.

Charléty (S.). — Genséric, roi des Vandales, 218.

Dumont-Wilden (L.). — Les Souvenirs de Charles Benoist, 247.

Giraud (Victor). — Voltaire et Madame du Deffand, 583.

Handelsman (M.). — L'Empire sous la Restauration, 481, 516.

Kessler (Comte). — Les Premiers Pourparlers après la Paix entre les Alliés et l'Allemagne : Les Conférences de Spa et de Bruxelles, 266.

Laudet (Fernand). — Un grand Centenaire : La Société de Saint-Vincent-de-Paul, 310.

Ponteil (Félix). — Un Dictateur à l'ordre en Corse : le Général Morand, 654.

Romain (Yvonne de). — La France en Savoie, 524, 562.

Weelen (Jean). — Visages de Rochambeau, 619.

Impressions

Eychène (Jules). — Les Fonctionnaires, l'Etat et l'Opinion publique, 406.

Ménabréa (André). — De l'Utilité de la Gloire, 622.

Picard (Gaston). — Un Cinquantenaire : Quelques Episodes de la Vie de Gambetta, 20.

Vidal (G.). — Visage de la Chine troublée, 657.

Waddington (R. Francis). — Quelques Souvenirs sur le Roi Edouard VII, 748.

Littérature

Aegerter (Emmanuel). — Les Lettres. Les Visages de Montaigne, 307.

Auclair (Raoul). — Carnet de route de Michel Vieuchange, 245.

Baillon de Vailly (L.). — Les Littératures étrangères : John Galsworthy, 408.

Boschot (Adolphe). — Le Véritable « Don Juan » de Mozart, 193.

Cazin (Paul). — Les Littératures étrangères : Un Maître de la Critique polonaise : Sigismond L. Zaleski, 344.

Cerf (Léon). — Figures oubliées : Bauderon de Sénèce, le dernier de nos Poètes de Cour, 625.

Chérel (A.). — XVIIIe Siècle et Romantisme, 533.

Clairmont (Marguerite). — Le Malentendu entre Barrès et l'Egypte, 207. — Les deux Nababs, 486. — L'Egypte d'Anatole France, 645.

Cousty (A.). — Portraits d'Ecrivains : Edouard Estaunié, 143.

Curtius (Ernst-Robert). — Balzac, 641.

Delacour (André). — Les Idées : Le Métier de Vivre, 470.

Ducos (H.). — Un grand Helléniste : Victor Bérard, 417.

Ducos (H.). — Les Idées : « La Porte Océane » d'Edouard Herriot, 52.

Dupouy (Auguste). — Abel Bonnard à l'Académie française, 165. — François Mauriac à l'Académie française, 361.

Feuchtwanger (Lion). — Suis-je un écrivain allemand ou international ? 232.

Florisoone (M.). — Les Littératures étrangères : Tolstoï et les Conditions d'une Pensée vivante, 24.

Fontaine (Pierrette). — Lamartine au-dessus des Légendes, 241.

Frac et Valère. — Comment traduire les Bucoliques ? 298.

Funck-Brentano (F.). — Un nouvel Académicien : G. Lenotre, 33.

Hastings (W.-S.). — Les Variantes des Lettres de Balzac à sa Famille, 393, 433.

Henriot (Emile). — Un Julien Sorel anglais, 16.

Jaloux (Edmond). — Trois Episodes de la Vie de Gœthe : Strasbourg et Frédérique, 35, 80. — Lili, [illegible] — Madame de Stein, 134, 175.

Leblond (Marius-Ary). — Les Idées : Henry Bérenger, 182.

Leblond (Marius-Ary). — Figures de Parlementaires écrivains : Maurice Ordinaire, 462.

LEGENDRE (Maurice). — Du Nouveau sur Amiel, 521.
LOT (Fernand). — Pascal et les Médecins, 752.
LUGNÉ POE. — Isadora et nos Œuvriers, 3, 45.
MAURY (Lucien). — Les Œuvres et les Idées : Björnson. A propos d'une Thèse récente, 149. — La Cité Universitaire de Paris, 259. — Le « Londres » de Paul Morand, 506.
MOUSIER (Edouard de). — Brieux et le Théâtre Social, 399.
NANTEUIL (Jacques). — Ferdinand Brunetière, 615.
PICARD (Gaston). — Le Souvenir d'André Lamandé, 466.
POURRAT (Henri). — Les Devins, 331.
PRIMEFOSSE. — Les Parfaites de M. Quillot, 327.
RODOCANACHI (E.). — Vauban amoureux, 325.
ROZ (Firmin). — Le Roman : Dans le Valais : Un Roman de Terroir, 56. — Regards sur la Diversité, 120. — Une Œuvre de Vérité et de Beauté, 184. — A Paris, en Province et chez les Bergers, 367. — Fort de France, l'Excommuniée, l'Absence, 441. — Appel à la Vie spirituelle, 537. — Une Femme et la Femme, 571. — Psychologie révolutionnaire, 632. — Obsession ou Evasion, 695. — La Famille et l'Argent, 762.
SPALIKOWSKI (E.-D.). — Eugénie de Guérin, Barbey d'Aurevilly et Sainte-Beuve, 497.
SYMONS (Arthur). — Les Littératures étrangères : Philip Massinger, 472.
TOLSTAÏA (Alexandra). — Un Tolstoï inconnu, 334.
VALLON (Marcel). — Les Littératures étrangères : La Poésie populaire dans la Littérature yougoslave, 371.
ZENGHELIS (Kelly C.). — Les Femmes grecques et la Littérature de 1800 à nos jours, 663.

Contes et Nouvelles

ALLIS (Jean). — Le Reflet, 500.
ATHERTON (G.). — La Vengeance du Père Arroyo. Vieille Histoire de Californie, 77.
BILAIRE (Brice). — Un artiste, 215.
COMBES (Marguerite). — La Marche turque, 554, 589.
DANIEL-ROPS. — Florence vivante, 8, 39.
DEULUF (J.). — Histoires d'Enfants pour grandes Personnes, 671.
FAGONNIER (Henri). — Les Asphodèles, 739.
GALSWORTHY (John). — Deux Femmes, 1.
GARLAND (Hamlin). — Histoire de l'Indien « Loup Hurlant », 103, 138.
HARDY (Thomas). — « Les Nobles Dames ». La Duchesse de Hampthonshire, 707.
JENSEN (Johannes V.). — Wombwell, 669, 647.
KIPLING (Rudyard). — La Tombe qu'on avait creusée, 545.
HEARN (Lafcadio). — Un Point des Textes Zen, 97.
LEFEBVRE (Louis). — Noblesse, 297.
LUCY (Carmen). — Le Père Lapin Commerçant, 359.
MONTMORILLON (R. de). — Une Jeune Fille moderne, 718.
MURAT (Amélie). — Vivre sans joie, 388, 429.
NOYES (Alfred). — Le Mystère de l'Evening Star, 686.
PARGO BAZAN (Comtesse de). — Le Gros Lot, 513.
PETRESCO (Cezar). — Reglement de Compte, 494.
RENDON (Victor M.). — Le Miracle de Saint-Antoine, 161.
REYNE (Julien). — Possession, 309.
SADOVEANU (Mihail). — Dans la Forêt de Létrishor, 154.
SAZANAMI (Iwaya). — Conte de Bêtes et Conte d'Homme, 464.
STELLE (E.-A.). — L'Heure douloureuse, 166. — Le Fermier et l'Usurier, 750.
WALSCHAP (Gérard). — La Vie du Fossoyeur, 337.
GROGAN (Walter B.). — Chou-blanc, 302.
YEATS (W.-B.). — La Sagesse du Roi, 577. — Le Crépuscule celtique, 673.

Philosophie

LAVELLE (Louis). — Les Biens de l'Esprit, 536.
LODGE (Sir Oliver). — La Science et le Monde invisible, 225.
PETROVICI (J.). — Le Dynamisme contemporain, 356, 401.

Poésie

AYRENS (Jacques). — Paraphrases bibliques, 22.
BERTRAND (F.-L.). — Les Mots, 179.
BOCQUET (Léon). — Un Poète ésotérique : Victor Emile Michelet, 705.
BONNEAU (Georges). — Deux Eaux-Fortes, 266.
CAZAMIAN (André). — Poèmes, 344.
DELACOUR (André). — Les Rochers, 693.
EMBIRICOS (Alexandre). — Poèmes, 305.
LENOIR (M.-Y.). — Nuit, 628.
MILLON (Joseph). — Poèmes, 757.
MURAT (Amélie). — Survivance (Fin), 84.
RENDON (Victor M.). — Chanson indienne, 407.
VIDAL-LAVAYSSE (M.). — Chansons laponnes, 116.

Questions Extérieures

ANCEL (Jacques). — La Psychologie du Peuple hellène, 200, 233.
DUMONT-WILDEN (L.). — Bilan de fin d'année : Les Responsabilités des Etats-Unis, 22. — La Campagne pour la Révision des Traités, 50. — Les Difficultés de l'Angleterre, 84. — La Campagne révisionniste allemande et l'Obstacle polonais, 117. — L'Angleterre et l'Europe, 179. — La Faillite d'une idéologie politique, 215. — Les Evénements d'Extrême-Orient, 277. — La Revanche des Réalités, 305. — Enigmes, Contradictions, Inquiétudes allemandes, 364. — La Conférence de Londres, 438. — Hitler et l'Europe, 504. — La Politique des Petites Puissances, 567. — La Conférence du Désarmement reprend ses Travaux, 595. — La Puissance politique de l'Illusion. L'Expérience américaine et l'Expérience allemande, 629. — L'Esprit européen et la Société des Nations, 661. — Anniversaire polonais, 693. — Conversation franco-allemande, 723. — Confusion, 759.
FOURNIER (Christiane). — Chine et Japon, 172.
LEBESGUE (Philéas). — Impressions de Portugal, 547.
MAUPAS (Jacques). — Du Pangermanisme au Racisme, 458.
MOREAU (Abel). — En Slovaquie : Bratislava, 7[illegible].
MURET (Ch.-T.). — Le Président Roosevelt à l'Ouvrage, 294.
OUDARD (Georges). — Les Nouveaux Etats de la Baltique, 469.
REYNAUD (Louis). — Le Trait fondamental de l'âme allemande, 677.
ROZ (Firmin). — L'Amérique et M. Franklin Roosevelt, 580. — La Famille et l'Argent, 762.
SIEGFRIED (André). — La Victoire du Président Roosevelt, 161.
STALINSKY (E.). — Sarajevo, Bazar turc au Centre de la Yougoslavie, 494.
TIBAL (A.). — Essai d'une Psychologie du peuple roumain, 69, 111.

WEELEN (J.-E.). — Les États-Unis ont Cent-cinquante ans, 146.

Questions Politiques, Economiques et Sociales

BAUER (Ludovic). — Le Foyer de Demain, 289.
CHAIRBONNET (Henry). — Le Canal des Deux-Mers et l'Institut, 209.
DARIAC (Adrien). — Les Pionniers de l'Idée française, 358.
FLEURIU (Frédéric). — La France doit organiser sa Propagande, 129.
GASCOIN (E.). — Deux Expériences socialistes : Des « Reductiones » à l'Empire des Incas, 714.
GAULTIER (Paul). — L'Avenir est aux Fous, 757.
GISCARD D'ÉSTAING (Ed.). — Homme, Machine, Epargne et Crédit, 492.
HUREL (Geneviève). — Jeunes Filles d'autrefois et Jeunes Filles d'aujourd'hui, 594.
LAMANDÉ (André). — La Foire aux Idées : Le bon Sens, ferment de Revolution, 87. — Jeunesses française et allemande, 279.
LEFRANÇOIS (Jean). — La Quinzaine coloniale, 63, 94, 126, 159, 191, 224, 255, 286, 318, 351, 383, 415, 447, 479, 511, 543, 575, 607, 640, 672, 768.
POLITIS (A.). — L'Économique : Le Rail et la Route, 598.
TAUFFLIEB (Général). — La Propagande étrangère aux États-Unis, 257.
ULRICH (Marcel). — L'Économique et la Politique, 65. — A propos de la Conférence d'Ottawa : Le Destin différent de deux grands Empires, 321.
WOGUE (Jules). — Les Idées politiques et sociales de La Fontaine, 529, 558.
XXX. — Économie mondiale et Production coloniale, 449.
XXX. — Pour une Politique de la défense nationale, 75.

Théâtre

BAGLIOT (Gaston). — Reprises, 59. — Le Problème esthétique posé par « La Voie Lactée », 89. — La Fantaisie de Léopold Marchand, 123. — L'activité de M. Henry Amiel, 152. — Vains Conseils à Marcel Achard, 188. — Le Vol nuptial, par Francis de Croisset, 250. — La dernière œuvre d'Henri Bernstein, 282. — Ma Sœur de Luxe, 348. — Adaptation et mise en scène, 372. — La dernière Pièce de M. Sacha Passeur, 635. — Une nouvelle Originalité de Jacques Deval, 666. — Quinzaine franco-britannique, 697. — La Révolution à l'Odéon, 728. — Le Messager, 764.

Variétés

GAULTIER (Paul). — Le Plateau de Millevaches, 637.
JOHNSTONE (Kenneth). — Les Voiles du Passé, 540.
BRADI (Lorenzi de). — Variétés : La Résurrection de Ronsard, 346.
NUMILE (L.-G.). — La Culture du Chrysanthème au Japon, 668.
PEYTAVI DE FAUGÈRES (G.). — Variétés : Le Charme roumain : Bucarest, 600.
RODOCANACHI (E.). — Négociants et Armateurs aux XIe et XIIe siècles, 444.
SAINT-VALERY (Léon de). — Transpositions, 729.
STÉPHAN (Raoul). — Esquisse d'un Vérisme Moderne, 124.
VAUFREY (R.). — L'Atlantide et les Chotts, 700.
WEELEN (J.-E.). — Le vrai Visage de François Rabelais, 29.

Table alphabétique des auteurs

Les noms des auteurs cités dans les comptes-rendus sont en caractères *italiques*.

Achard (Marcel). — 186.
ADRIATICUS. — 253.
AEGERTER (Emmanuel). — 307.
AERTS (Jean). — 500.
Aicard (Jean). — 60.
Amiel (Denys). — 152, 521.
ANCEL (Jacques). — 900, 953.
AUCLAIR (Raoul). — 245.
AVIGNS (Jacques). — 22.
ATHERTON (G.). — 77.
BAILLON DE VAILLY (Mlle). — 500, 408.
Bailly (Auguste), 441.
BALKANICUS. — 351, 606, 671.
Balzac. — 398, 433, 641.
Barbey d'Aurevilly. — 407.
Barrès. — 207.
BARTHE (H.). — 515.
Bouderon de Sénecé. — 625.
BAUER (Ludovic). — 289.
Bedel (Maurice). — 122.
BELLOC (Hilaire). — 385, 4[illegible].
Benoist (Charles). — 247.
Benoit (Pierre). — 111.
Bérard (Victor). — 117.
Berenger (Henry). — 189.
Bernard (Jean-Jacques). — 798.
Bernstein (Henri). — 189, 764.
BERTRAND (F.-L.). — 179.
Birabeau (André). — 348.
Björnson. — 140.
BOUQUET (Léon). — 765.
Bonnard (Abel). — 165.
BONNEAU (Georges). — 564, 966.
BORJANE (H.). — 192, 545.
BOSCHOT (Adolphe). — 74, 193, 708.
Bourget-Pailleron (Robert). — 695.
HILAIRE (Brice). — 418.
Braibant (Charles). — 762.
Brieux. — 399.
Brunetière (Ferdinand). — 915.
Carco (Francis). — 367.
CAZAMIAN (André). — 344.
CAZIN (Paul). — 344.
Céline (Louis-Ferdinand). — [illegible]
CERF (Léon). — 625.
Chadourne (Marc). — 144.
CHAIRBONNET (Henry). — [illegible]
CHARLÉTY (S.). — 418.
CHASSIGNAT (Gaston-H.). — [illegible] 379.
Chateaubriant (Alphonse de). — 557.
CHÈNE (Mme Pierre). — 100, 138.
CHÉRFI (Albert). — 99, 755.
CHOISY (Gaston). — 156, 526, [illegible] 603.
CLAIRMONT (Marguerite). — [illegible] 186, 945.
COMBES (Marguerite). — 55, 78[illegible].
Corthis (André). — 120.

Cousty (A.). — 143.
Croisset (Francis de). — 250.
Curtius (Ernst-Robert). — 641.
Daniel-Rops. — 8, 39.
Dariac (Adrien). — 353.
Daudeau (G.). — 472.
Deffand (Madame du). — 583.
Delacour (André). — 470, 693.
Delacroix. — 251.
Delille (J.). — 271.
Deval (Jacques). — 666.
Dravaine (Claude). — 577, 675.
Ducos (H.). — 59, 417.
Dumont-Wilden (L.). — 22, 50, 84, 117, 179, 215, 247, 277, 305, 364, 438, 504, 567, 595, 629, 661, 693, 723, 759.
Dupuy (Auguste). — 105, 361.
Duvernois (Henri). — 571.
Eccard (Frédéric). — 129.
Embiricos (Alexandre). — 305.
Estaunié (Edouard). — 143.
Eychène (Jules). — 406.
Fauconnier (Henri). — 739.
Feuchtwanger (Lion). — 253.
Florisoone (M.). — 24.
Fontaine (Pierrette). — 241.
Fournier (Christiane). — 179.
Fournier-Pargoire (Mme). — 1, 385.
Frac et Vallère. — 268.
France (Anatole). — 645.
Friesz (Othon). — 90.
Funck-Brentano (F.). — 53.
Galsworthy (John). — 408.
Galsworthy (John). — 1.
Gambetta. — 20.
Gascon (E.). — 714.
Gaucher (H.). — 707.
Gauthier (Paul). — 657, 757.
Gautier (L.-F.). — 218.
Gautier (Théophile). — 705.
Gay (M.). — 77.
Gissing (Georges). — 16.
Goethe. — 35, 80, 108, 134, 175.
Greenwood (Thomas). — 30.
Garland (Hamlin). — 103, 138.
Guaita (Jean). — 369.
Giraud (Victor). — 588.
Giscard d'Estaing (J.). — 409.
Grolleau (Ch.). — 686.
Guérin (Eugénie de). — 407.
Handelsman (M.). — 481, 509.
Hardy (Thomas). — 707.
Hastings (W.-S.). — 303, 730.
Henriot (Emile). — 16.
Herriot (Edouard). — 52.
Hubert (Geneviève). — 394.
Injalbert. — 74.
Jaloux (Edmond). — 35, 80, 108, 134, 175.
Jean (Albert). — 315.
Jensen (Johannes V.). — 1050, 647.
Johnstone (Kenneth). — 540.
Jourdan (Henri). — 641.
Kervyn de Marketen Driessche (Roger). — 537.
Kessler (Comte). — 266.
Kipling (Rudyard). — 545.
Heaton (Lucadio). — 97.
La Fontaine. — 529.
Lamandé (André). — 368, 466.
Lamandé (André). — 87, 279.
Lamartine. — 241.
Laudet (Gerhard). — 310.
Lavelle (Louis). — 236.
Lebesgue (Phocas). — 547.
Leblond (Maurice-Aimé). — 182, 462.
Lelebvre (Louis). — 227.
Lefrançois (Jean). — 63, 94, 159, 191, 224, 255, 318, 351, 382, 415, 447, 479, 511, 543, 575, 607, 640, 672, 708, 736, 768.
Le Gendre (Maurice). — 501.
Lenoir (M. Y.). — 108.
Lenotre (G.). — 33.
Leva (Carmen). — 351.
Lodge (Sir Oliver). — 255.
Lorenzi de Bradi. — 346.
Lot (Ferdinand). — 752.
Lugné-Poe. — 3, 45.
Mackenzie. — 697.
Malraux (André). — 632.
Marchand (Léopold). — 123.
Massinger (Philip). — 179.
Maupas (Jacques). — 458.
Maurin (François). — 184, 361.
Maury (Lucien). — 149, 259, 506.
Mazelin (Guy). — 121.
Melon (Joseph). — 757.
Ménabréa (André). — 699.
Montrosier (Jean). — 187.
Michelet (Victor-Emile). — 725.
Montaigne. — 307.
Montesquieu. — 99.
Montfort (H. de). — 27.
Montmorillon (R. de). — 718.
Moppert (Denise Van). — 266.
Morand (Général). — 654.
Morand (Paul). — 506.
Moreau (Abel). — 720.
Morsier (Edouard de). — 399.
Mozart. — 163.
Muray (Amélie). — 84, 188, 429.
Muret (Ch.-T.). 294.
Nanteuil (Jacques). — 615.
Noailles (B.). — 464.
Noyes (Alfred). — 686.
Nemil (G.). — 668.
Ordonneau (Maurice). — 460.
Oudard (Georges). — 469.
Pardo Bazan (Comtesse de). — 513.
Petrisor (Cezar). — 464.
Pellegrin (J.). — 356, 461.
Perrault (Gaston). — 20, 466.
Pillemer (Georges). — 359.
Peytavi de Faugères (G.). — 600.
Politis (A.). — 598.
Pontell (Félix). — 654.
Pouillaude (Henri). — 331.
Primitosse. — 327.
Rabelais (François). — 29.
Rageot (Gaston). — 470.
Rageot (Gaston). — 59, 89, 123, 152, 186, 250, 282, 314, 348, 372, 635, 666, 697, 728, 764.
Ramuz (C.-F.). — 56, 121.
Rendon (Victor M.). — 407, 461.
Reynaud (Louis). — 677.
Reyne (Julien). — 363.
Rochambeau (de). — 619.
Rodocanachi (E.). — 325, 444.
Romain (Yvonne de). — 524, 567.
Ronsard. — 346.
Roosevelt (Président). — 294, 580.
Rothmaler (A. de). — 609, 647.
Roz (Firmin). — 56, 120, 184, 367, 441, 537, 571, 580, 639, 695, 760.
Sacha Guitry. — 314, 697.
Sadoveanu (Mihail). — 454.
Saint-Valery (Léon de). — 729.
Shakespeare. — 697.
St-Vincent-de-Paul. — 310.
Sainte-Beuve. — 497.
Saunier (Charles). — 187, 283, 375.
Savoir (Alfred). — 89.
Sazanami (Iwaya). — 204.
Siegfried (André). — 161.
Sorbets (Gaston). — 728.
Spalikowski (E.-D.). — 497.
Stalinsky (E.). — 464.
Steel (E.-A.). — 166, 756.
Stéphan (Raoul). — 124.
Stève Passeur. — 635.
Symons (Arthur). — 472.
Taillebie (Général). — 257.
Thévenin (Léon et Vladicesco (Radu). — 454.
Tibal (A.). — 69, 111.
Tinayre Marcelle. — 571.
Tolstoï. — 94, 534.
Tolstaïa (Alexandra). — 334.
Ulrich (Marcel). — 65, 321.
Vallon (Marcel). — 371.
Varior (Jean). — 60, 158.
Valfrey (R.). — 700.
Vidal (G.). — 657.
Vidal-Lavayssé (M.). — 116.
Vieuxbange (Michel). — 245.
Voltaire. — 583.
Wadington (R. Francis). — 748.
Walschap (Gérard). — 337.
Walter (R. Gregan). — 302.
Wittig (Edouard). — 27.
Wyplin (J.-E.). — 29, 146, 251, 616.
Wolff (Jules). — 509, 551.
Yeats (W.-B.). — 577, 673.
Zeleski Stoismund (A.). — 344.
Zenghelis (Kelly C.). — 663.
XXX. — 75, 140.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 1 71e ANNÉE 7 JANVIER 1933

DEUX FEMMES

(Nouvelle)

Le vieux gardien du cimetière des « Ifs » quitta lentement sa maison pour aller voir si tout était prêt.

Il avait vu apporter à ce carré de terre confié à sa charge tant de gens qu'il avait eu l'habitude de saluer d'un signe de tête, tant d'autres dont il ne connaissait même pas le visage ! Pour lui, c'était l'événement quotidien ; cependant cet enterrement, un de plus après tant d'autres, le troublait — c'était un cruel témoignage de la fuite du temps.

Car vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort de Septimus Godwin, le docteur sceptique et romanesque dont il avait été le meilleur ami, dont l'intelligence était pour tous infaillible, et qui avait fait tant jaser par sa puissance de séduction ! Et maintenant on enterrait son fils !

Il n'avait pas revu sa veuve, car elle avait quitté immédiatement la ville ; mais il gardait d'elle un souvenir très net : c'était une femme grande et brune aux yeux brillants, beaucoup plus jeune que son mari ; ils étaient mariés depuis dix-huit mois seulement quand le docteur mourut. Il la revoyait, svelte, debout près de la tombe, pendant cet enterrement maintenant perdu dans le passé, et l'expression de son visage l'avait terriblement intrigué — c'était une expression de... une expression très étrange !

Il y pensait encore en suivant l'étroite allée qui menait à la tombe de son vieil ami — la plus belle tombe du cimetière ; située sur la hauteur, elle dominait la côte toute blanche et la rivière qui coulait plus bas. Il arriva au petit jardin qui l'entourait. Les fleurs printanières s'épanouissaient ; la grille avait été nouvellement repeinte, et, près de la porte, des couronnes attendaient le nouvel arrivant. Tout était prêt.

Le vieux gardien ouvrit le caveau avec sa clé. A ses pieds, sous l'épaisse plaque de verre, brillait le cercueil du père ; en dessous, au rang inférieur, reposerait le cercueil du fils.

Derrière lui, une voix douce demanda :

— Pouvez-vous me dire, monsieur, ce qu'on fait à la tombe de mon vieux docteur ?

Le gardien se retourna ; devant lui se tenait une dame qui approchait de la vieillesse. Son visage, qu'il ne connaissait pas, était agréable ; ses joues avaient la couleur d'une [illegible] fanée, et ses cheveux étaient blancs [illegible] l'argent sous l'ombre du grand chapeau.

— Madame, il y aura un enterrement ici cet après-midi.

— Ah ! Sa femme ?

— Non madame, son fils ; un jeune homme qui n'avait que vingt ans.

— Son fils ! A quelle heure dites-vous ?

— A deux heures.

— Je vous remercie de votre amabilité.

Son chapeau à la main, il la regarda s'éloigner. Il était tourmenté de voir un visage qu'il ne connaissait pas.

L'enterrement fut parfait. Le soir, dînant chez un docteur de ses amis, le vieux gardien demanda :

— Avez-vous vu une dame à cheveux gris qui errait dans le cimetière cet après-midi ?

Le docteur, homme de haute taille, à la barbe encore blonde, approcha du feu le fauteuil de son invité.

— Oui, répondit-il.

— Avez-vous remarqué son visage ? Il avait une expression très bizarre — une sorte de... je ne sais quel nom lui donner. Très bizarre vraiment ! Qui est-ce ? Je l'ai vue près de la tombe, ce matin.

Le docteur secoua la tête.

— Cela n'a rien d'étonnant.

— Allons ! Que voulez-vous dire ?

Le docteur hésita. Puis, prenant le carafon, il remplit le verre de son vieil ami et répondit :

— Eh bien, monsieur, vous étiez le meilleur camarade de Godwin — je vous raconterai, si vous voulez, l'histoire de sa mort. Vous étiez absent à cette époque, vous vous souvenez

— Comptez sur ma discrétion, dit le vieux gardien.

— Septimus Godwin, commença lentement le docteur, mourut un jeudi vers trois heures, et je ne fus appelé qu'à deux heures. Je le trouvai très bas, mais de temps en temps il reprenait connaissance. Il souffrait de..., mais vous connaissez les détails, inutile de revenir là-dessus. Sa femme était dans la chambre, et, à ses pieds, sur le lit, était couché son chien favori, un terrier ; vous vous rappelez peut-être qu'il était d'une race particulière. Je n'étais pas là depuis dix minutes quand une femme de chambre entra et chuchota quelques mots à l'oreille de sa maîtresse. Mme Godwin répondit d'une voix irritée : « Le voir ? Allez lui dire qu'elle aurait dû avoir la pudeur de ne pas venir ici, à un pareil moment ! » La bonne sortit et revint presque aussitôt. La visiteuse demandait à parler une minute à Mme Godwin. Celle-ci répondit qu'elle ne pouvait quitter son mari. La femme de chambre parut effrayée et se retira. Elle revint une troisième fois. La personne qui était en bas avait dit qu'elle voulait absolument voir le Dr Godwin : c'était une question de vie ou de mort. « De mort vraiment ! s'écria Mme Godwin. C'est infâme ! Allez lui dire que si elle ne part pas à l'instant, j'envoie chercher la police ! »

« La pauvre servante me regarda. J'offris d'aller parlementer moi-même avec la visiteuse. Je la trouvai dans la salle à manger et je la reconnus tout de suite. Peu importe son nom ; elle appartient à une famille provinciale qui habite à cent cinquante kilomètres d'ici. Elle était belle alors, mais ce jour-là son visage était altéré à n'être plus reconnaissable.

— Pour l'amour de Dieu, docteur, dit-elle, reste-t-il quelque espoir ?

« Je fus obligé de répondre négativement.

— Alors, je ne partirai pas sans l'avoir vu, dit-elle.

— Je la suppliai de réfléchir à ce qu'elle demandait. Mais elle me tendit une bague-cachet. Cela ressemblait à Godwin, n'est-ce pas, cette histoire à la Byron !

« Il m'a envoyé cette bague, voici une heure, dit-elle. Il était entendu entre nous que si jamais il me l'envoyait, je devrais immédiatement venir. Si j'étais seule en jeu, je pourrais tout supporter — une femme peut tout supporter ; mais il mourra en croyant que je ne suis pas venue, il pensera que je ne l'aimais pas, et je voudrais pouvoir donner ma vie pour lui. »

« La requête d'un mourant est sacrée. Je lui dis qu'elle verrait le docteur. Je lui ordonnai de me suivre et d'attendre à la porte de la chambre. Je lui promis de l'appeler s'il reprenait connaissance. Jamais de toute ma vie je n'ai reçu de tels remerciements.

« Je retournai auprès du malade. Il était encore inconscient et le terrier gémissait. Dans la chambre voisine un enfant pleurait — ce même jeune homme que nous avons enterré aujourd'hui. Mme Godwin était encore debout près du lit.

— Vous l'avez renvoyée ?

« Je fus obligé de répondre que Godwin désirait la voir. A ces paroles elle éclata :

— Je ne veux pas qu'elle mette les pieds ici, la misérable !

« Je la suppliai de se calmer et de se rappeler que son mari était à l'agonie.

— Mais je suis sa femme, dit-elle, et elle sortit brusquement.

Le docteur s'arrêta, les yeux fixés sur le feu. Il haussa les épaules et reprit : J'aurais calmé sa fureur si je l'avais pu ! Un mourant n'est pas comme un homme vivant : on ne doit pas se le disputer. Et la souffrance est sacrée, même

pour nous docteurs. J'entendais leurs voix sur le palier. Dieu seul sait ce qu'elles ont pu se dire ! Et Godwin était étendu sur son lit, le visage blanc, les cheveux noirs, immobile comme un mort ; il n'avait rien perdu de sa beauté ! Alors je vis qu'il revenait à lui. Les deux femmes avaient recommencé à se quereller au dehors, leurs voix nous parvenaient, d'abord celle de l'épouse, vive et méprisante, puis l'autre, basse et lente. Je vis Godwin lever le doigt et montrer la porte. Je sortis et je dis à la visiteuse : Le Dr Godwin vous demande ; je vous en prie, calmez-vous. »

« Nous revînmes dans la chambre. La femme du docteur nous suivait. Mais Godwin avait de nouveau perdu conscience. Toutes deux s'assirent, le visage caché dans leurs mains. Je les revois encore, de chaque côté du lit, la main sur les yeux. Chacune d'elles avait des droits sur cet homme et la présence de l'autre la tuait ; chacune était déchirée par l'amour. Ah ! Comme elles devaient souffrir ! Et l'enfant ne cessait de pleurer, l'enfant qui appartenait à l'une, et aurait pu être le fils de l'autre !

Le docteur se tut et le vieux gardien tourna vers lui son visage rouge, à barbe blanche ; il avait l'air de tâtonner dans les ténèbres.

— A ce moment-là, je m'en souviens, reprit brusquement le docteur, les cloches de l'église voisine se mirent à carillonner pour annoncer la fin d'un mariage. Ce bruit rappela Godwin à la vie. Il regarda les deux femmes, l'une après l'autre, avec un sourire étrange et contrit qui brisait le cœur. Et toutes deux le regardèrent. Le visage de l'épouse, pauvre femme, était amer et dur comme une pierre ; cependant elle restait là, sans bouger un doigt. Quant à l'autre femme, je ne pus la regarder. Godwin m'appela d'un geste ; mais je ne compris pas ses paroles noyées dans le carillon. Une minute plus tard il était mort.

« La vie est une drôle de chose ! Vous vous éveillez un matin, le pied fermement posé sur l'échelle ; un heurt et vous voilà en bas ! Vous vous éteignez comme une bougie. On peut s'estimer heureux lorsque le vent qui souffle cette flamme n'éteint en même temps que la flamme d'un seul cœur féminin.

« Ni l'une ni l'autre ne pleura. L'épouse resta près du lit. J'accompagnai l'autre à sa voiture qui attendait dans la rue. Et elle était là aujourd'hui ! Cela explique, je crois, l'expression que vous avez vue sur son visage !

Le docteur se tut ; en silence le vieux gardien hocha la tête. Oui ! Cela expliquait l'expression qu'il avait vue sur le visage de l'inconnue, le regard profond, inquiétant et [illegible] naturel. Cela expliquait l'expression qu'il avait vue sur le visage de la femme légitime, le jour de l'enterrement, vingt ans auparavant !

Il dit pensivement :

« Elles paraissaient, elles paraissaient, presque triomphantes ! »

Puis, lentement, il frotta ses genoux avec le secret désir de chaleur qu'éprouvent les vieillards.

JOHN GALSWORTHY.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

ISADORA !... ET NOS « ŒUVRIERS » [1]

A la XVe saison (1908-1909), l'Œuvre de Paris est de plus en plus taxée d'internationalisme. Comment pouvait-il en être autrement ?

Suzanne Desprès a été fêtée à Vienne, à plusieurs reprises. Auernheimer, Hofmannsthal, d'autres l'ont placée au plan de notre amie Eleonora Duse, et précisément la célèbre artiste n'ayant pas joué *l'Elektra* d'Hofmannsthal, dont elle a préparé les décors, la mise en scène elle m'a pressenti de me substituer à son initiative. Rien de plus naturel pour nous qui représentons *Elektra* à Paris.

Après donc l'écrivain viennois, nous donnons Ignasi Iglesias [illegible] *les Vieux*, accompagné d'un acte en vers très savoureux de Paul Spaak, *la Madone*.

Huit jours après (15 décembre 1908) une œuvre de Maurice de Faramond [illegible] *Dans que c'est plus aux Gaulins* [illegible] [illegible]

---

(1) [illegible]

(2) Revoir « Acrobaties ».

[illegible] Avant la rude époque que le théâtre traverse aujourd'hui, on put constater les coups que le théâtre reçut [illegible]

lyrique, invective dramatique d'un poète. Comblien je suis heureux, en cet instant, de n'avoir pas cédé aux appels de transformer *l'Œuvre* en commerce théâtral ! Ayant loué le théâtre pour un mois, je perds beaucoup ; les salles sont misérables ; mes goûts étranges et étrangers déconcertent alors que mon démon de curiosité me talonne ; c'est à croire qu'il va falloir insister. Quel plaisir ! (1). Mais il faudra plus d'une tournée pour récupérer le déficit ; de nouveau l'Argentine est à l'horizon.

Ensuite, nouvelle offensive !... Après les Siciliens, les Rhénans ; les Allemands de la Ruhr et du Rhin : Louise Dumont et Gustaf Lindeman qui dans l'Europe Centrale tiennent en échec le prestige de Reinhardt.

Comme les Siciliens, je les fais jouer à Marigny.

Le Schauspielhaus de Düsseldorf est entretenu par les grands industriels de la Ruhr. Dans la zone rhénane, la fondatrice du Théâtre jouit d'un grand prestige ; c'est une artiste sévère, apôtre du théâtre moderne de l'Allemagne rhénane, une femme de tête et d'ordre.

Les décorations du Théâtre de Düsseldorf sont réputées ; rien ne ressemble moins aux manifestations siciliennes que celles qu'organisa Louise Dumont, arrière petite-fille de protestants français. Louise Dumont est une femme brune, jaune de teint, massive, ne souriant presque jamais, pas m'inc à son mari, Gustaf Lindeman. Elle est mélancolique et ardente. « J'ai hérité de ma grand'mère », me dit-elle, « une sympathie pour votre pays, je veux vérifier la portée de nos efforts ».

Sa troupe marche à la baguette. La Compagnie débute le 27 janvier 1909 par *Medea* de Franz Grillparzer. C'est ce qu'un grand journal du matin appelle « une conséquence de l'accord franco-allemand ». L'accueil reste froid, glacé, le public, la critique en attendent davantage.

Le 2 mars 1909 l'accueil change. Un certain ébahissement succède au scepticisme du premier soir. *La Vie de l'homme*, d'Andrejew est une révélation de mise en scène. Nos Rhénans font la pige à Stanislawsky en montrant leur mise en scène aux Parisiens !

Nos emmurés de Paris en restent assis sur leurs fauteuils... il se trouve donc, hors chez nous, des artistes qui réalisent des mises en scène aussi hallucinantes ?...

Voulez-vous écouter ce que raconte un critique avancé et qui signe Patte :

— « Evidemment, le goût français, amoureux des pensées claires et de littérature raffinée, ne s'accommoderait pas plus d'un soir de cette littérature barbare...

« Le jeu des acteurs de Düsseldorf, qui s'ingénient à donner à la mise en scène le dessin élémentaire des grosses caricatures germaniques, ajoute au sombre nihilisme slave la haute couleur des joviales enluminures allemandes !...

Le diplomate éminent qui écrivit ces lignes veut-il confesser qu'on en a vu bien d'autres depuis, et que nous sommes, maintenant, sérieusement sous le joug ?...

Le lendemain de *la Vie de l'Homme*, Louise Dumont obtint un nouveau succès avec *ce Triomphe de la Sensibilité*.

Ce soir-là, on trouva même les Allemands trop audacieux.

Moins heureuses sont les représentations des *Revenants* (4 mars 1909) et d'*Hedda Gabler* (5 mars 1909), encore que Louise Dumont ait été une des plus exactes Hedda entrevues.

La visite des Allemands à Paris fut un événement et prit une signification à laquelle nous n'avions guère songé : le soir de la Générale, le Prince Badolin, ambassadeur d'Allemagne, tendit une main affectueuse à M. Pichon, ministre des Affaires Etrangères, dans l'avant-scène, aux acclamations d'un pacifique public (1).

Les artistes allemands partirent contents, satisfaits et même décorés !

Ouf !... autant en emporte le vent !

La dame avait coûté cher. Nos Rhénans, hébergés en compte à demi, firent des recettes loin de celles des Siciliens !... (2)

---

volontiers vers le cinéma dont elles escomptent des rétributions rapides. Le théâtre réaliste avait mis [illegible] sur une dans [illegible] il n'en profita pas. Le poète Maurice de [illegible] prend si bien sa [illegible] pour l'idée de faire le grand [illegible] [illegible] la Comédie glorieuse de l'époque [illegible] que, [illegible] son expression, « les sentiments loin d'être vulgaires sont [illegible] les [illegible] de sentiments [illegible] le drame de l'argent y prenait une vaste proportion et s'y montrait international comme l'amour.

[illegible] Aux étapes des Pères [illegible] Blanchart précède « Elektra » [illegible] novembre 1909 [illegible] Le jeu de la Morale et du Hasard [illegible] de Tristan Bernard, [illegible] la soirée « Elektra » était traduit admirablement par [illegible] Strozzi et Stéphane Epstein.

1. L'image se trouve au sommaire de « L'Illustration » du 6 mars 1909.

2. Entre tout, nous connûmes « [illegible] » un gentillet spectacle français qui ne nous coûta rien et ne nous rapporta rien : « Perce-Neige et les sept Gnômes ».

Afin de ne pas épuiser nos ressources, assez mal en point, en même temps que pour raccorder le travail de *l'Œuvre* avec l'Italie et ses forces, je me décidai à monter *le Roi Bombance* de Marinetti. L'auteur voulut en faire tous les frais, désirant que la pièce fût luxueusement montée.

Enfin !... mes comédiens n'étaient pas fâchés de toucher des cachets d'honneur ; certains même les touchèrent d'avance qui ne jouèrent pas et qui ne rendirent rien à Marinetti qui resta élégant jusque dans l'échec !

Une très belle reprise d'*Elektra* nous fit retrouver le ton de *l'Œuvre*, forcée d'étendre son activité puisqu'elle repartait vers l'Amérique du Sud afin d'essayer de remplir sa caisse...

Tout l'hiver, je l'ai dit, Eleonora Duse, qui avait gardé le contact avec *l'Œuvre*, s'était offerte, pour lier *l'Œuvre* aux spectacles d'Isadora Duncan. Pouvais-je avoir un meilleur truchement, et le rayonnant art de la Californienne n'avait-il pas de quoi nous enchanter si j'avais la chance que *l'Œuvre* concourût à donner à la grande artiste tout son éclat dans ce Paris, où quelques années auparavant, elle s'était présentée en de malheureuses soirées ?

En février, j'avais reçu d'Isadora Duncan, elle-même, un mot cordial m'invitant à l'aller voir à l'Elysée-Palace. Je m'étais trouvé en face d'un être somptueux, dirigé par des forces mystérieuses, une personnalité unique et à qui elle était soumise.

Dieu me garde d'ajouter un portrait à tant d'autres.

J'ai connu Isadora et tous ses délires ; sa destinée s'est faite en dehors de toutes les prévisions, de toutes les apparences. L'imagination ne pourrait pas faire suggérer ce qu'elle fut. Qu'on me pardonne de ne pas insister.

Qui fit ce que *fut* Isadora ?... Qui la commanda ?... Il m'est impossible, dans la pensée, de retrouver le point initial. La voici devant moi, la tête petite, le corps grand, languide, charnu ; les yeux sont étonnés... étonnés et brillent parfois de reflets métalliques ; le sourire est sur ses lèvres, elle me tend les mains : « Vous êtes Lugni. Faites avec moi tout ce qu'il vous plaira !... »

Et nous avons travaillé. Sans aucun doute, Gordon Craig était passé dans sa vie et l'avait pour toujours marquée de son originalité et robuste force.

Avec Isadora je devins « Lugni », elle ne m'appela jamais autrement.

Tout de suite, elle me confia [illegible] faire travailler, à Paris, les enfants de beauté que dirigeait sa sœur Elisabeth. Cela me parut, lorsque je connus mieux Isadora, — je dois le dire — une sotte monstruosité.

La personnalité d'Isadora était *Une* et *personne* d'autre ne pouvait faire qu'elle créât d'aucune façon une autre Isadora ; son génie était beaucoup trop particulier.

N'empêche, j'essayai de la suivre. Elle voulait que Paris connût l'école, qu'on intéressât à son sort le Gouvernement ou la Municipalité, elle voulait grouper des enfants heureux. Il y aurait eu beaucoup à lui répondre !

Mes premiers entretiens avec Isadora, alors qu'elle entremêlait ses joies, ses espoirs, d'une coupe ou deux de champagne, ses souvenirs des grands chefs d'orchestre de New-York, ses récents dialogues avec Eleonora Duse, sa volonté butée d'amener Mounet-Sully à souper, m'étonnèrent mais me parurent dans la singulière logique de sa force.

Je la suivais mal, mais j'essayais de m'adapter. Je suivais mal... Elle m'était difficile à suivre !...

La porte de sa maison était toujours ouverte et si un hôte arrivait, et qu'elle apprît qu'il était musicien, elle le contraignait à s'asseoir au piano et instantanément, sur du Chopin ou du Tchaikowsky, elle « ballait » sans s'arrêter, prenant à peine le temps de réajuster l'épaule de sa « chlamyde » qui glissait.

Jamais Isadora Duncan ne me parut se soucier de l'impression qu'elle pouvait produire dans l'intimité, ou même en public. Elle demeurait libre et elle gardait un souriant cynisme qui lui seyait.

Tout étant rythme dans la nature à son sentiment, Isadora ne vécut que pour cet acte de foi et d'espérance qu'elle répétait sans cesse, comme une idée fixe, puisqu'elle prétendit traduire ce sentiment dans tous ses actes.

Fatalement, le ballet, selon la vieille formule, ne rencontra jamais de plus fanatique adversaire. Par quel mystère, la petite Isadora de San-Francisco en était-elle arrivée à cette révélation de la Grèce Antique qu'elle parvint à imposer à des mondes, puisque [illegible] encore aujourd'hui sur des [illegible] d'Europe et d'Amérique ?... Voilà qui tient du merveilleux !... Que l'on [illegible] Dans l'histoire

---

adapté de Grimm par Mlle J. Dortzal [illegible] février [illegible] rôle principal y était tenu par Mlle Sylvie [illegible] Chaîne », de Maurice Level et Jacques Mounier.

contemporaine de l'Art un retentissement pareil d'influence dû à un autre être !

Dans ses conseils à un comédien, Gordon Craig, entre tant de choses paradoxales, a cependant écrit quelque part cette formule riche et magnifique : *rester clair et frais !* Cette parole a été la vertu essentielle de toute l'œuvre d'Isadora, comme le voulut Gordon Craig lorsqu'il eut la pensée d'un collège théâtral. La suggestion de Craig agit tout autour d'Isadora, mais avec quelle différence ! Augustin, le frère d'Isadora, sa sœur Elisabeth en reçurent les échos et ils ont essayé de traduire. Il m'est permis de croire beaucoup moins en l'influence de Raymond, en dépit de tous ses mérites, qui a traduit en système ce qui fut la poursuite d'une idéalité mortelle du soir au matin, du matin au soir, chez son illustre sœur.

Isadora lutta pour cet idéal, elle ne lutta jamais pour sa vie. Elle croyait bien que sa vie — sa propre vie — se trouverait protégée par surcroît, ce qui lui valut des étonnements inimaginables. Qu'elle soit consignée avec interdiction de sortir d'un hôtel parce que la note n'était pas payée, ou que le grand chef d'orchestre C... lui tournât le dos, à son pupitre, et l'abandonnât alors qu'elle était en scène, et qu'il se refusait à diriger *la Marche Turque*, trouvant cela indigne de sa maîtrise... l'étonnement souriant, indulgent même, d'Isadora Duncan restait le même. Je la vois encore, à peine déçue, ingénue, le corps légèrement penché en avant, les avant-bras tendus, demandant, interrogeant sans même une parole et ensuite me disant : « Lugné !... comprenez-vous ?... »

Auprès d'elle, autour d'elle, je n'ai jamais vu de peine réelle, connu de drame, à part un seul, terrible, dont elle fut, elle, la victime et qui eût pu la tuer sur l'instant. Isadora portait en elle, avec elle, sa tragique destinée, mais auprès d'elle tous les êtres paraissaient heureux.

Descendons dans le fond des choses : Isadora connaissait la puissance de l'argent dans le monde occidental comme dans le monde américain, la nécessité d'avoir de l'argent. Elle, elle n'en possédait jamais, mais elle parvint toujours à trouver ce dont elle avait besoin sur l'heure et qui, souvent, ne fut pas peu ! Aux heures des pires difficultés, il lui suffisait de quelques disques d'un phono et cela a dû se passer souvent ainsi, elle eût dansé une matinée entière et une seconde à peine, elle eût songé qu'elle se trouvait, là, seule, dans un atelier délabré et qu'il était temps d'inventer quelque argent !...

Il se trouva un être qui lui fut dévoué étrangement dans sa ferveur de vivre, parce qu'Isadora vécut dans la joie, ignorante de son malheur et de celui qu'elle entraînait. Je le nommerai tout à l'heure.

Résumons :

Isadora en 1906 veut créer du bonheur, admet l'idée de l'école d'enfants réalisée par sa sœur qui en reste souveraine. Elle l'admet en en étant inquiète. Sa sœur a un esprit d'un tout autre ordre. Et tout de même, parfois, Isadora doute de la vérité de l'école.

Elle veut avoir des enfants à elle.

Il y a les légendes. La plupart sont vraies...

Rien n'existe pour Isadora que ses deux enfants.

Ils se noient...

Elle s'affole et exige du sort une maternité réparatrice...

L'enfant vient, trop puissant, et meurt quelques instants après sa naissance (1)...

Elle exige de l'amour... et tout ce qu'il peut entraîner. Elle espère le trouver en Russie.

En Russie !... Que de fois, dans des moments où elle était désemparée, elle avait dit : « S'il le faut... je me ferai Bolchevique !... » (2).

Trouve-t-elle l'amour en Russie ? Il y a lieu de le penser.

Mésentente ! Folie ! Séparation !

Le poète meurt...

Isadora rentre en France et ne comprend plus...

Elle se trouve seule. C'est la détresse ; une espérance renaît. Sa dernière et affreuse maternité l'a transformée !... Sa maternité impossible !...

Isadora devient presque pieuse, déférente avec les humbles et les déshérités ; des fantômes se meuvent autour d'elle ; en courant, hardie, sur la scène, elle les écarte ; il lui est devenu difficile de courir... les fantômes l'approchent.

Aux initiés, elle procure encore de splendides émotions. L'écharpe avec laquelle elle dansait une quelques jours auparavant, un matin

(1) Un incendie éclatant [illegible] à l'Hôtel-Bellevue, la même où elle réside, les portes de Paris, devant la menace allemande, se ferment au médecin, accourant, appelé d'urgence... [illegible] pour le malheur d'Isadora. Fin août 1913.

(2) Lorsqu'après avoir vendu l'Hôtel de Bellevue, elle entreprit son voyage de Grèce, on [illegible] lui fit remarquer que les dépenses qu'elle assumait mangeraient tout l'argent de cette vente et qu'elle resterait sans rien... « Alors, je serai bolchevique !... » répondit-elle.

l'agrippe près d'une roue de son auto qui se met à tourner... tourner... l'enserre... l'étrangle !...

Figure inoubliable !

Tout ce qui n'était pas le bonheur par la danse telle qu'elle la concevait, la trouvait intransigeante. Le mouvement éternel, elle l'avait compris !

J'ai dit qu'un être lui fut dévoué, qui se serait jeté au feu pour elle : Mary Sturgess, qui mourut de chagrin peu de temps après elle. Mary Sturgess connaissait le fort et le faible d'Isadora, acceptait tout, intimement convaincue qu'il y avait plus de noblesse intérieure en Isadora qu'en aucun être au monde. Mary Sturgess était la bonté même et était douée en outre, d'une sensibilité artistique dont elle ne parvint jamais à trouver la réalisation (1).

Premier plan : Isadora et son amie Mary Sturgess.

Deuxième plan : Elisabeth, sœur d'Isadora ; quelquefois son frère Augustin qui vient d'Amérique, esprit noble, est aussi installé auprès d'elle. Il y a aussi Schutz, factotum d'origine russe, d'autres, et des compositeurs, des pianistes, tel M. Mertz. Tels sont les confidents que je trouve auprès d'Isadora lorsqu'il s'agit de travailler.

Elisabeth est petite, boulotte, elle a le « pif » en l'air, elle est un peu « pot à tabac ». Elle est précise et concrétise à sa façon ce qui nous paraît une chimère, l'Ecole d'Isadora Duncan, selon les principes d'Isadora.

Elisabeth est douée d'un esprit d'organisation. Isadora, elle, reste dans les nuées, elle a dit mille et mille fois, « mon école doit être gratuite ». Sur un papier que j'ai devant moi, elle a écrit quelques paroles d'*Iphigénie* : « ...et je vais à une autre vie, à une autre destinée. Salut ! chère lumière ! »

Le programme d'Isadora est toujours, « l'argent naît, l'argent se trouve comme les fleurs, comme le bonheur ».

Elisabeth, elle, a recruté quelques enfants dans de pauvres milieux allemands, des enfants qui lui seront peut-être retirés, mais elle croit avoir régularisé tant bien que mal sa tutelle d'adoption et que les enfants croîtront et embelliront à la grecque.

J'en suis persuadé. Isadora seule, vit dans le vrai avec son insouciance providentielle.

Elisabeth fut peut-être dans le vrai aussi avec sa précision. J'en doute !

Des failles se produisirent dans les relations entre les deux sœurs et il advint qu'Isadora se vit amputée de l'école par sa sœur et qu'elle en souffrit, mais l'histoire de l'école doit rester secrète.

Lorsque j'approche Isadora Duncan, tous les petits enfants allemands sont descendus avenue Montaigne, dans un grand appartement meublé, loué en « Family House ». Ils ont à jouer leur partie dans le voyage au pays du bonheur, tel qu'Isadora le conçoit.

Jour et nuit, l'appartement reste ouvert comme un moulin. Les serviteurs, recrutés au hasard, se succèdent et n'y comprennent goutte.

Un beau soir, c'est plus simple, la clef reste sur la porte. La chapelle de la Joie !

Isadora veut toujours qu'on la regarde danser. Le reste, elle m'en parle sans cesse, elle souhaite que je lui trouve un contrat pour elle et l'école, dans un théâtre, mais elle est si insouciante, que rien ne se conclut de réel. J'y perds le meilleur de mon temps.

Schutz, le Russe, son administrateur pour toutes choses, qui vit dans la maison, craint de perdre sa croûte s'il doit préciser quelque travail avec l'imprécise Isadorable.

Elisabeth, la personne sérieuse, n'a que le souci du bifseck pour les enfants, pour le sien, pour ceux de son état-major.

D'ordinaire, Isadora vient me chercher ou m'envoie prendre à minuit après le théâtre, ou après une répétition, afin de discuter, dit-elle, du contrat à signer, du programme des séances. A une heure du matin, elle soupe toujours dans l'ivresse de la joie. A deux heures, elle danse, me regarde et dans une trêve me jette : « Lugni, buvez, on parlera demain... »

Vers les trois heures du matin, je m'en vais, mon travail n'a pas avancé d'une semelle. Je rentre, furieux, par les Champs-Elysées où, une nuit, fortuitement, j'y rencontrai par hasard, sous les traits d'un poète, un aimable camarade qui me procura le lendemain une conclusion rapide d'Isadora avec les Directeurs de la Gaieté.

Ah ! ces Directeurs de la Gaieté... Isadora était gaie. Eux... ah ! quels types... pourquoi furent-ils directeurs de la Gaieté ?...

Depuis Bornex et Deprey, les deux [illegible] garçons de café qui dirigeaient le Nouveau-Théâtre et Marigny, mes [illegible] j'avais goûté une paix relative [illegible]

(1) Son fils, Priston, qu'elle avait arraché à l'éducation américaine, avait hérité de la frémissante sensibilité de sa mère. Tout jeune, il se révéla un dessinateur extraordinaire : il est aujourd'hui, paraît-il, un auteur à succès.

cile grâce à Pierre Lafitte, mais lorsque je retombai devant les « Brothers », que je dus défendre les intérêts d'Isadora, ah ! la galère !...

Cependant..., autrefois encore moutard, je les avais admirés, escamoteurs, divinateurs de pensée aux Capucines, prenant un œuf dans le nez de celui-ci, un jeu de cartes qu'ils déployaient dans la perruque d'une vieille dame, m'émerveillant de mille tours charmants...

Un brave chef d'orchestre n'ayant jamais eu sa chance, bon musicien, O. de Lagoanère était leur directeur artistique. Il prétendit mettre les « Brothers » à la page, essaya de leur faire comprendre ce qu'était Isadora, ce qu'elle faisait : ils demeurèrent amorphes... Ils ne supputaient que les conditions extensibles qu'ils pourraient faire à l'artiste. Le plus chafouin des deux, lorsqu'il s'agit de signer, ne pensait qu'à allonger la griffe, et l'autre, Tout-en-Beauté, plastronnait et jouait Monsieur Mirliflore !...

Lorsqu'ils sentirent souffler sur les matinées le zéphir du succès, ah... les ouistitis !... Le plus affligé resta Lagoanère qu'Isadora ne voulut pas retenir comme chef d'orchestre. Elle entendit même écarter tout l'orchestre de la Gaieté et engager Chevillard et l'Orchestre Lamoureux.

Ç'en eût été trop pour l'orgueil des « Brothers » et aussi de mon bon Lagoanère qui, lui, se résigna, mais, eux, révélèrent des appétits sérieux et voulaient manger à la fois Isadora et les enfants ! J'interposai mon cuir réfractaire !...

Enfin, Chevillard vint, mais entendit respecter ses musiciens et ne point conduire des musiques trop indignes. Il joua à l'ourson blessé : cet admirable artiste avait des petits travers, et ne comprenait rien aux façons de courir, de danser d'Isadora.

Isadora connut devant Paris de merveilleux moments. Tout ce que nous organisâmes par la suite resta très au-dessus du caractère et de l'émotion de ces matinées.

Jusqu'à l'affreuse catastrophe qui lui ravit ses deux petits, j'adressai souvent à Isadora le reproche d'être impitoyablement injuste devant tout ce qui n'était pas elle ou l'école. Autant elle semblait sensible à tout ce qui se rapprochait de la beauté, autant on la trouvait alors indifférente à toutes les misères. J'en ai gardé maints souvenirs, cela m'irritait parce que l'accord de ce que j'éprouvais, avec ce que je savais, lorsqu'elle dansait du Glück ou du César Franck, demeurait incompréhensible. Je la voyais dilapider des sommes folles à des petites médiocrités et ne trouvant jamais les secrets des gestes de bonté qui enchantent.

J'en vins à m'écarter d'elle, sauf aux minutes de travail et je le lui dis avec cruauté...

Hélas !... dînant un soir dans un petit restaurant, près de la Madeleine, Isadora m'envoya chercher par un chasseur qui me résuma l'horrible accident : une auto m'attendait, elle me transporta à Neuilly.

Isadora était agenouillée dans l'ombre. L'atelier que j'avais si souvent vu animé était à peine éclairé.

Dans la demi-obscurité, j'aperçus Isadora et les deux pauvres petites bières... Le silence était lourd... tragique...

Isadora se leva, vint à moi et sa première parole fut : « Pardon... vous disiez vrai !... »

De ce jour-là, et plus encore après la grande déchirure de Bellevue, celle qui se produisit après son troisième bébé, Isadora fut transformée de bonté pour tous, de bonté humaine, comme éperdue !...

(*A suivre.*) LUGNÉ POE.

FLORENCE VIVANTE[1]

(*Nouvelle*)

A peine le taxi fût-il arrêté, qu'il se pencha sur le compteur, tendit un billet de banque au chauffeur, et se jeta dans la maison, sans attendre sa monnaie. Ce Simpton, toujours inexact aux rendez-vous, ...et Gabrielle n'aimait pas le voir arriver en retard. Il savait qu'il allait trouver un visage fermé, volontairement froid, que le dîner se passerait dans une douceur morne et fausse, et que sa soirée s'écoulerait sans heurt comme sans agrément. Il recommencerait demain une journée pareille à celle-ci et si pleine de vains détails qu'elles finissaient par se ressembler toutes, par faire un grand vide de plusieurs années. Mais il était si fatigué qu'il n'éprouvait aucun ennui, et que la simple tiédeur de la maison suffisait à lui causer une sorte de joie. Il éprouvait un plaisir animal à être hors de la pluie minutieuse, qui depuis une semaine tombait sur Paris, hors du froid pénétrant de la rue. La porte de l'appartement franchie, une sensation de tranquillité reposante

[1] V. la *Revue Bleue* du 17 décembre 1938.

l'envahit, le silence ouaté de ses pas sur le tapis du vestibule, la chaleur habituelle, une odeur familière, faite d'un souvenir du parfum qu'employait Gabrielle, mêlé sans doute à celui du repas du soir. Tout était si parfaitement calme, régulier et doux qu'il en eut conscience et s'en réjouit secrètement. Il accrocha son pardessus très vite, prit les lettres et les journaux du soir qui l'attendaient sur le plateau de cuivre. D'un coup de pouce, il fit sauter la bande de *L'Information* et regarda les cours des métaux. Puis glissant le journal dans une poche : « Toujours le métier, pensa-t-il, Gabrielle me dirait... »

— Florence, appela-t-il très fort, Florence, c'est papa. Viens vite !

La porte du salon s'ouvrit :

— Ninette est couchée. Tu sais que je tiens beaucoup à ce que cette enfant dorme dès huit heures.

— Mais est-il donc si tard ? dit-il en regardant rapidement sa montre. Huit heures et demie. La petite dort déjà ?... Il était si désappointé qu'il laissa passer quelques secondes avant de songer qu'il avait omis d'embrasser sa femme.

Elle était debout à côté de la porte avec son visage figé des mauvais jours. Il y avait une heure qu'elle attendait dans le salon, nerveuse, mécontente. « Je lui avais demandé d'être là à sept heures et demie au plus tard ». Elle avait pensé qu'elle lui ferait des reproches, qu'elle exigerait des explications ; puis elle avait réfléchi que c'était inutile, qu'il aurait toujours d'excellentes raisons, et tout se réduisait comme à l'ordinaire à un silence hostile dans lequel Jacques nageait maladroitement, comme dans une eau morte et lourde.

— Tu sais, Gabrielle, dit-il en la prenant par le bras avec un enjouement un peu forcé, à six heures je croyais être libre, je n'avais plus qu'un mot à dire à Simpton, qui m'avait téléphoné ce matin. Il devait venir me prendre au bureau à six heures juste. Il est arrivé à sept heures et demie passé. Je bouillais...

— Mais je sais bien mon chéri, tu n'as pas besoin de me donner tant d'explications...

Il se tut, et se sentit rougir.

— D'ailleurs, viens à table, il est temps de manger. Je vais dire à Marie qu'elle peut servir.

Il demeura un instant immobile au milieu de la pièce silencieuse et tout embarrassé de soi-même. Sans y penser, il toucha une ouvrage de couture que Gabrielle avait posé sur une petite table, fit rouler le dé sur le sol [illegible] en vain de le retrouver.

Gabrielle rentra dans la pièce

— Nous pouvons nous mettre à table.

— Un crime ! dit-il en riant, mais contraint. J'ai fait tomber ton dé comme par hasard. Il roulé je ne sais où. C'est très joli [illegible] que tu fais là. C'est de la broderie bulgare, n'est-ce pas ?

— Non, c'est un modèle russe.

— Ah...

Il tapota le marbre de la cheminée tandis que Gabrielle rangeait ses aiguilles et ses soies de couleur. Mais elle l'observait.

— Tu as l'air harrassé ce soir. D'ailleurs je te le dis depuis longtemps, tu te tues pour cette société...

— Oh, je me tue...

— En tout cas, tu te fatigues beaucoup, et pour une société qui ne t'en a aucune reconnaissance.

— Mais enfin Gabrielle, c'est mon métier, et ne serait-ce que mon pourcentage sur le chiffre d'affaires...

— Si faible !

— Pas tant que cela.

— N'importe, ils sont bien contents de t'avoir, pour ce qu'ils te paient.

Allons, c'était comme tous les soirs. Il ne se rappelait pas d'avoir eu avec sa femme d'autres relations que celles-là, réglées par une sorte d'étiquette glacée qui interdisait entre eux toute tendresse. Il s'accusait parfois de n'avoir pas fait assez d'efforts pour se rapprocher d'elle, pour établir entre eux un rythme de vie plus conforme à son désir. Peut-être au début, un tel amour eût-il été possible, mais il aurait fallu que chacun y mît du sien, et si Jacques avait fait peu d'efforts, Gabrielle n'en avait fait aucun. Cette nature froide et secrètement rétive, déroutait Jacques, dont l'âme était droite, mais peu encline à analyser les complications d'autrui. Se souvenait-il d'avoir jamais senti entre sa femme et lui un accord riche et plein ? A peine des émotions en commun devant des paysages de Corse, encore n'était-il pas [illegible] que ce ne fût pas un mensonge de sa mémoire. Il lui arrivait de temps en temps de regretter que la situation entre eux fût telle, mais aussitôt il haussait les épaules, s'appliquait à songer aux affaires de son métier, à tout cet automatisme morne de sa vie habituelle [illegible] sait illusion et lui tenait lieu de but.

Ils avaient coutume de manger en silence, souvent ils lisaient un journal l'un et l'autre. Il aurait voulu dire quelques mots, il aurait voulu

établir un contact entre cette femme étrangère qui lui était liée, et lui qui se sentait désespérément isolé. Gabrielle parlait de Marie, la domestique, dont elle annonçait une fois de plus le renvoi comme imminent...

— Payer si cher, pour être si mal servi.

— Et Florence ?

Il aimait sa fille comme il n'aurait jamais cru pouvoir aimer un enfant. Il était avec elle d'une douceur si délicate et constante, qu'elle le sentait, le préférait à sa mère, ce qui mécontentait Gabrielle. Il regrettait de n'être pas rentré plus tôt, pour pouvoir jouer quelques instants avec elle comme il faisait souvent.

— Ninette t'a réclamé avant de se coucher. Elle a dit : toujours en retard, papa..., jeta Gabrielle en se levant de table après avoir plié méthodiquement sa serviette.

— J'irai la voir dans son lit tout à l'heure.

— Tu la réveilleras encore, comme avant-hier et ce sera tout une histoire pour qu'elle se rendorme. Laisse-la donc tranquille. Cela n'a pas grande importance. D'ailleurs Marie m'a fait remarquer aujourd'hui que Ninette ne va pas très bien...

Ils en parlèrent quelques instants en passant au salon. Il n'avait jamais pu obtenir que Gabrielle appelât sa fille par ce nom de Florence qu'elle trouvait ridicule et « chiqué ». S'il l'employait devant elle, souvent elle s'en moquait : « C'est toi qui as voulu ce nom pour notre fille, mais tu sais que ces goûts littéraires ne me plaisent qu'à moitié... D'ailleurs ta mère me disait encore il y a huit jours... » Il haussa les épaules et saisit un journal. Ce serait toujours un point épineux entre eux. Il n'empêcherait jamais Gabrielle d'utiliser ce prénom d'Annie que Florence portait aussi et de le réduire à Ninette qu'il jugeait stupide. Mais comme ce nom de Florence était le symbole de sa trahison quotidienne à l'endroit de Gabrielle, il n'osait rien dire, comme s'il avait peur que tout le passé, si [illegible] lié, [illegible] d'être dévoilé aux regards indiscrets de sa femme. Assis dans un fauteuil et la tête renversée, il ne lisait pas le journal qu'il tenait à la main. Il se remémorait le temps révolu, il en éprouvait à travers sa torpeur, une douleur persistante à laquelle il prenait une sorte de mauvais plaisir.

On croit qu'on oubliera, on pense que la mort a tout tranché et que les plus douces habitudes, une fois qu'elles ont été brutalement rompues ne laissent pas de traces dans le cœur. On croit qu'il faut écouter la voix d'une sagesse factice, et refaire sa vie sur des bases différentes. « Autant celle-là qu'une autre, pense-t-on. Mais... » Et cependant avait-il gardé fidélité très durable à Florence ? Après ce dernier voyage dont la pensée le faisait trembler de détresse douloureuse, une grande plaine noire, dans le cours de ses souvenirs. C'est à ce moment qu'il avait épousé Gabrielle, ne l'aimant pas, mais si disponible devant toutes les amours possibles qu'il lui avait semblé qu'il pourrait arriver à l'aimer. Puis peu à peu, le visage de la morte s'était reconstitué en lui, par fragments. C'était un reflet dans une eau mouvante, mais qui lentement se calmait et laissait distinguer des traits plus nets, une plus précise ressemblance. Il l'avait presque oubliée un an, et maintenant, il comprenait qu'elle était inoubliable et qu'elle demeurerait en lui à jamais. Il se reprochait cette trahison à l'endroit de sa femme, mais avec tant de mollesse, que ces griefs augmentaient son plaisir. Il essayait de ne pas comparer Gabrielle et Florence, sachant bien qu'il ne pouvait en ce cas que méjuger sa femme ; et cependant il ne pouvait s'interdire ces rapprochements cruels. Il songeait : « Florence m'aurait questionné sur Simpton, sur l'exécution du contrat Fortrat, sur le duralumin, et la commande Dornier. Comme elle comprenait bien !... » Il ne se passait pas de jour qu'il ne se reprochât de n'avoir pas su assez l'apprécier et le lui dire. Et toujours cette pointe au cœur : ces mots qu'il avait trouvés, en s'éloignant d'elle pour la dernière fois, cet amour tout nouveau dont il l'avait frustrée. Par lâcheté ! Il n'arrivait point à se pardonner de n'avoir pas rebroussé chemin à Ambérieu, de n'être point retourné auprès d'elle. Il avait comme l'obscure conscience que cet amour neuf l'aurait sauvée de la mort. Cinq années n'avaient pas suffi à effacer ces persistants remords.

Gabrielle jouait du piano. Il l'entendait mais ne l'écoutait point. Elle jouait avec beaucoup de maîtrise et de correction une fugue de Bach, d'ailleurs très difficile. Elle était tout entière appliquée à vaincre les embûches d'exécution, et il semblait à Jacques qu'il entendait un mécanisme précis, parfaitement construit, et totalement dénué d'âme. Pour n'avoir rien à dire, il avait avoué une fois pour toutes qu'il ne comprenait rien à la musique, ce dont Gabrielle tirait quelque vanité. Mais il pensait à tous les concerts où ils étaient allés, Florence et lui, avant qu'elle ne tombât malade, et à ce phonographe de Lompnès qu'il avait entendu si souvent, et à ce chant de hautbois qui l'avait

accueilli à son dernier voyage. Gabrielle jouait.

Il continuait d'abandonner son esprit aux caprices du souvenir, et, dans un coin du salon, qu'il voyait de son fauteuil habituel, sans avoir même à tourner la tête, il fixait des yeux un tableau qu'il ne pouvait pas regarder sans trouble. C'était un petit pastel qu'il avait trouvé dans une boutique de la rue des Saints-Pères, œuvre de quelque élève de l'école des Beaux-Arts, et de technique médiocre. Peu lui importait d'ailleurs que la copie fût bonne. Gabrielle la trouvait exécrable, ne comprenait pas pourquoi son mari tenait à cette œuvre maniérée, à cette « horreur » et l'avait reléguée dans un coin du salon.

C'était une tête dessinée par Rossetti que l'élève inconnu avait reproduite ; non pas la tête bien connue et pour ainsi dire classique que le peintre-poète a répétée à satiété et qui était celle de sa bien-aimée. Mais un visage moins notoire, d'un charme plus personnel : la tête d'une de ces assistantes qui dans le rêve de Dante, étendent au-dessus de Béatrix mourante, un voile chargé de fleurs. Elle penche la tête en avant, comme sous le poids trop lourd de ses cheveux, le cou ployé et la bouche entr'ouverte. Mais ce que Jacques regardait surtout, c'était les yeux qui semblaient observer quelque chose d'inconnu et d'extraordinaire par delà les frontières du monde visible des hommes. C'était à cause de ces yeux qu'il avait acheté ce portrait, stupéfié de retrouver l'expression exacte des yeux qu'il avait vus à Florence lorsque son visage lui était apparu sur la glace du wagon, et plus précisément à l'instant même où la double petite flamme claire s'était à jamais éteinte. Ce portrait ne ressemblait pas à Florence, et pourtant en regardant les yeux de la suivante inconnue il la retrouvait plus vivante et plus complète qu'en conservant les photographies qu'il avait conservées.

Longtemps il avait ignoré qui était l'auteur de cette tête, — et ç'avait été la première question de Gabrielle, le soir où il avait rapporté chez lui ce tableau. Peu lui importait d'ailleurs. Il en aimait un charme plus caché que celui dont les critiques d'art eussent pu disserter. Et peut-être Gabrielle l'avait-elle compris, puisqu'elle affectait de dédaigner ce simple visage et de railler Jacques de son achat.

Souvent, le soir, feignant de lire, il s'efforçait de ressusciter l'hallucination délicieuse du wagon. Mais il ne parvenait jamais à oublier complètement que son imagination était complaisante. Il éprouvait pourtant une douceur pénétrante à répéter chaque jour [illegible] ce constant mensonge.

Gabrielle referma le piano, son morceau achevé.

« Florence ! » pensa Jacques. Et tout haut :

— Je vais aller embrasser Florence dans son lit. Je ne la réveillerai pas, dit-il aussitôt en s'excusant.

— Fais comme il te plaira, mon ami, dit Gabrielle. Mais tu sais ce qui se produit quand tu vas voir Ninette dans son lit. Tu la réveilles chaque fois...

— C'est vrai. Tant pis.

Elle s'approcha de lui pour le baiser du soir. Ils se séparaient dans le vestibule, car depuis que Gabrielle avait eu sa typhoïde l'année précédente, ils avaient continué à faire chambre à part. Elle était à côté de lui, blanche, blonde et de sa taille. Il l'embrassa comme d'ordinaire sur la joue, sans avoir à se baisser. Et il songea que Florence était bien plus petite, et si fragile... Qu'elle ne l'embrassait jamais sans appuyer la tête au creux de son épaule, pour se faire aimer davantage, et qu'il sentait alors le parfum de ses cheveux. Il avait en lui comme une faim impérieuse de serrer contre sa poitrine un être faible, qui lui demanderait la protection de ses bras.

Il y avait tout un milieu où Gabrielle avait fréquenté avant son mariage et qui déplaisait à Jacques. C'étaient des financiers enrichis un peu trop vite, des hommes d'affaires suspects et des femmes vêtues de façon très éclatante. Mais il ne pouvait guère marquer sa désapprobation de peur d'offenser sa femme ; il se bornait à donner des signes d'ennui dont Gabrielle au reste ne tenait aucun compte.

— J'ai répondu aux Larèze-Dauthier que nous acceptions leur invitation. Nous y verrons les...

— Mais je t'avais dit que je ne tenais pas du tout à être en relations avec ces gens-là.

— Tu dis cela de tous ceux que j'ai connus avant de t'épouser.

— Non, mais tu sais bien que s'ils éclaboussent volontiers, il n'y a rien de solide... Enfin ce n'est pas la peine de me fâcher. La prochaine fois que cela se reproduira, je partirai en voyage.

Il commença par rester à son bureau, ce soir-là jusqu'à huit heures. A vrai dire, il s'y ennuya, ayant achevé son travail [illegible]

pli jusqu'à se mettre en retard. « C'est enfantin, ce que je fais là, un peu voyou... » se disait-il, en buvant à l'Adega un porto qui trompait sa faim, et le grisait à demi. Il ne rentra chez lui qu'à neuf heures passées. Gabrielle avait achevé de dîner et s'habillait déjà.

— Tu as été retenu, lui demanda-t-elle avec calme. C'est bien ce que j'ai pensé. Tu m'excuseras d'avoir mangé sans toi, mais je suis longue à faire ma toilette, et tu n'aimes pas attendre. D'ailleurs un smoking est vite enfilé, tu seras prêt en même temps que moi.

Il avala quelques bouchées de jambon, mais le porto lui avait coupé tout appétit. Il se sentait mécontent comme un écolier pris en faute. Cette tranquille supériorité, ce calme si bien joué. Elle devait cependant être furieuse. Il se surprit à s'arracher l'ongle du petit doigt.

Quand il rentra dans la chambre, Gabrielle était prête. Elle tournait lentement sur elle-même, devant la haute psyché, pour examiner sa toilette et faire luire les reflets des perles blanches sur le satin. Elle était très décolletée et la gorge éclatante. Jacques sentit en lui une bouffée de désir brusque. Il la saisit par les bras et se penchant vers elle, posa ses lèvres sur une épaule blanche et parfumée. Déjà elle se dégageait sans hâte mais avec fermeté. Il leva les yeux, et dans la glace surprit un regard ironique. Il se détourna :

— Tu m'excuses, n'est-ce pas ? Mais cette commande allemande nous occupe tous...

— Mais oui, mon ami... Mais maintenant, il faut te dépêcher un peu. Il est déjà dix heures moins le quart, et pour aller rue Raffet...

En entrant dans les salons, où ils arrivèrent les derniers, il avait cette barre oblique en travers du front qui lui donnait l'air dur et fermé, et que Florence en riant appelait le mascaret. Il s'inclina sèchement devant Mme Larèze-Dauthier et, quittant Gabrielle, alla retrouver un groupe d'hommes dans le fumoir. Il n'aimait pas cet hôtel trop riche, d'un modernisme trop conscient, trop « exposition des arts décoratifs » et où les maîtres de maison, mal assortis, avaient l'air d'être des visiteurs occasionnels. Comme il traversait le hall et regardait des poissons japonais qui tournaient dans une énorme boule de cristal, étendant leurs courtes nageoires dorées comme des ailes de papier, il entendit, venant d'une [illegible] un motif musical qui l'immobilisa. Il le reconnaissait pour l'avoir entendu jadis dans [illegible] Florence, mais se sentait incapable de l'identifier et en souffrait. C'était une phrase mélodieuse très courte, d'une vingtaine de notes au plus. La main droite du pianiste la détaillait d'abord, puis la livrait à la main gauche comme à un lointain écho, avant de la reprendre, avec des variations compliquées qui laissaient transparaître le chant. Le morceau s'acheva. Jacques n'osa pas aller demander à l'artiste le titre de ce qu'il venait de jouer. Il reprit sa marche et gagna le salon de bridge.

Il avait la main et hésitait à tenter une impasse ; derrière lui un groupe d'hommes examinaient son jeu en silence, le cigare attentif entre les doigts. Parmi eux, une jeune femme qu'il n'avait point remarquée. Il balançait entre un trois de carreaux qui donnait la main au mort, et permettait une coupe à trèfle, et l'as de pique qu'eût voulu la règle, afin d'épuiser les atouts. Il risqua le carreau, réussit la coupe et fit chelem. Tandis qu'il ramassait les dernières levées dans un murmure d'approbation, il entendit derrière lui la voix pointue de Mme Larèze-Dauthier :

— Comment Iris, vous êtes ici ? Mais c'est l'agneau au milieu des loups. On vous cherchait partout. Venez donc, René Forler veut vous être présenté, et...

Elle l'entraînait vers le hall.

Jacques, au nom d'Iris, tressaillit. Il pencha la tête presque sans le vouloir, pour examiner celle qu'on appelait ainsi. Il ne vit d'abord qu'une robe vert jade qui s'éloignait, mais au moment de franchir la porte, la jeune femme se retourna, et il lui sembla qu'elle le regardait.

Il croyait trop aux signes pour ne pas penser que c'était bien l'amie de Florence : d'ailleurs cette mélodie qu'il avait entendue et dont le souvenir l'avait percé d'une si pure émotion, ne lui avait-elle pas annoncé cette rencontre ?

Son chelem avait terminé une partie. Il se leva, cédant sa place [illegible] « Je veux finir en beauté... » On rit. Il sortit du salon de jeu et chercha la jeune femme inconnue. Dans la salle de danse, Gabrielle plaisantait avec deux amies qu'il trouvait vulgaires. La robe vert jade n'y était pas. M. Larèze-Vauthier le voyant seul dans un coin de l'antichambre vint lui parler, toujours cérémonieux, chauve et gras. « Avez-vous entendu Forler au piano ? C'est une étoile qui se lève, cher monsieur, et nous serons heureux d'avoir contribué... » Jacques ne l'écoutait plus. Iris venait d'entrer dans la salle de danse, par la porte du fond, et dans une glace il la voyait glisser aux bras de ce petit Bahrwach qu'il ne pouvait souffrir. Le gros homme continuait :

D'ailleurs vous savez, si je puis vous être utile... J'ai le bras long... au figuré, bien entendu, s'exclama-t-il en riant lourd. Et je connais bien Vernont de « l'Aluminium ». Cela peut vous servir... Votre femme est charmante, et...

Jacques entendait la voix monotone, mais au dedans de lui, se chantait la mélodie inconnue qu'il appelait Florence.

Il se trouva soudain en face de la jeune femme en robe verte, sans l'avoir cherchée. Elle venait de danser et se regardait dans une glace en applatissant ses cheveux sur ses tempes.

Il s'arrêta près d'elle composant une phrase :

Je ne vous ai pas été présenté, madame... »

Mais elle s'était retournée, et lui souriait d'un sourire un peu douloureux :

J'ai vu souvent votre photographie, monsieur...

Il haussa les épaules, accablé.

Ils étaient dans un coin du grand salon, près d'un divan bas tout pavoisé de coussins aux couleurs trop violentes. L'orchestre jouait un tango, et deux danseurs professionnels, habillés en gaucho de fantaisie, emmêlaient savamment leurs pieds sur le parquet luisant.

— Je vous ai reconnu tout de suite, quand vous êtes entré avec votre femme. Chaque fois que j'allais chez Florence, elle me parlait de vous, elle me montrait des photographies de vous : je vous ai vu au tennis et nageant et faisant du ski, et en tenue de voyage quand vous alliez à Lompnès. Elle m'écrivait souvent et ses lettres étaient pleines de vous.

Ils étaient côte à côte sur le divan, protégés par une double barre d'invités qui regardaient les danseurs argentins. Jacques baissait la tête ; la voix d'Iris lui parvenait moins à travers la mélodie rythmée de l'orchestre, où la scie pleurait en contre-chant, qu'à travers le silence fluide des cinq années disparues à jamais. Des applaudissements éclatèrent : le jazz-band tonna ; le mur des spectateurs disloqué laissa la salle où les couples s'élançaient déjà.

Elle se pencha rapidement vers lui :

— Faites attention, votre femme nous surveille...

Il releva la tête. A l'autre bout de la salle, Gabrielle affectait de suivre les évolutions des danseurs sans cesser de parler à une de ses amies ; mais Jacques connaissait ce regard oblique qui voyait tout sans paraître regarder.

— Venez, dit Iris.

Elle prit son bras et le guida vers une porte. Ils se sentaient complices.

Elle semblait bien connaître la maison. Elle le conduisit vers un jardin d'hiver, isolé, tiède, où l'odeur humide des plantes flottait, mêlée à des parfums de femme. Une barrière de bambous faisait dans cette pièce un coin plus sombre où quelques sièges de rotin étaient comme cachés.

Elle m'a parlé de vous, dit Jacques, le dernier dimanche où je l'ai vue. Elle me annonça votre mariage. Vous deviez venir passer une journée avec elle, avant votre départ pour l'Indochine.

— Oui, je suis arrivée à Lompnès le mercredi...

Il la regarda, c'était le mercredi soir qu'elle était morte.

— Ah... je ne savais pas.

Ils étaient si bouleversés qu'ils n'avaient confiance que dans le silence.

— Le médecin ne voulait pas tout d'abord me laisser entrer... Ce n'est qu'à force d'insistance... Elle avait défendu de vous prévenir : c'est la première chose que me dit l'infirmière. Vous savez, elle avait la pudeur de sa maladie...

Il se souvenait que dans le train il avait pensé qu'elle avait l'air d'aller mieux. Oui, pour la tranquillité de sa conscience. Et sans doute avait-elle eu une crise le soir même, pendant qu'il repartait si calme. Il l'imaginait avec une netteté qui lui faisait peur, penchée sur la cuvette et crachant son sang, par gorgées régulières, entrecoupées de hoquets.

— Vous êtes restée...

— Oui.

— J'étais là quand sa sœur est venue, pour... sa mère était malade, elle n'avait pas pu faire le voyage, nous étions à conduire le deuil, avec le médecin. Mais presque tous ses camarades, les autres malades avaient voulu suivre. Ils ont pataugé une heure dans cette neige fondue : sans me retourner je les entendais tousser, pendant que le prêtre et l'enfant de cœur chantaient. C'était quelque chose d'atroce.

Il saisissait donc, maintenant dans sa réalité, cet enterrement auquel il n'avait pas [illegible] rendre. Il dit comme pour s'excuser :

— Je n'avais pas cru, vous comprenez [illegible]

— Vous avez bien fait. Elle n'avait parlé de vous [illegible] Sa photographie sur sa table de nuit, le lendemain en me demandant si [illegible] de vous [illegible] je me suis arrangée pour rester seule dans la chambre [illegible] photographies.

— Et elle vous a parlé de moi... avant de...

— Comment douteriez-vous ! Bien sûr... Jusqu'au dernier moment. Ç'a été un souffle, le dernier.

Ils se parlaient côte à côte, sans oser se regarder. Iris posa sa main sur celle de Jacques. Il releva la tête ; il pleurait. Elle lui caressa doucement la main :

— Il y a une heure, nous étions si loin l'un de l'autre. Mais comme nous nous connaissions bien... Mon pauvre ami !

— Voyez-vous ce qu'il y a de pire, ce n'est pas tout cela, tous ces détails que vous venez de me donner. C'est ce remords, cette détresse... Je crois que je ne l'ai pas assez aimée et qu'elle s'en rendait compte...

— Non, non rassurez-vous, elle me parlait de vous avec tant de joie ! elle était parfaitement heureuse...

— Elle était bonne.

— Elle ne mentait pas.

Je sais bien ce que je veux dire. J'aurais pu davantage... Mais on compte sur la vie. C'est surtout le dernier jour que je l'ai vue... Je n'ai pas su lui dire et d'ailleurs je n'y ai pensé que dans le train, loin déjà. Il faut que je vous dise... Dans le wagon, je crois qu'elle m'est apparue. Je devais dormir, sans doute. J'ai vu son visage estompé comme dans un rêve ; mais sa bouche prononçait des mots que je comprenais sans les entendre, et ses yeux me regardèrent longtemps. Ils furent lents à disparaître, répéta-t-il, secoué par un frisson. On aurait dit...

Il se tut, passa la main dans ses cheveux :

— Elle avait pourtant l'air heureux...

Il avait posé de nouveau la main sur ses genoux, et la main d'Iris prise sous la sienne n'essayait pas de se dégager. Il examina la jeune femme penchée vers lui et qui le regardait. Il l'avait à peine vue jusque-là ; il eut comme une surprise. Son regard pénétrait dans les yeux tournés vers lui avec cette profondeur où l'on n'atteint d'ordinaire qu'après des mois d'intimité. Il lui sembla qu'il y avait des années qu'ils se connaissaient, et qu'entre eux le secret de Florence était un lien plus fort que les conventions sociales. Il respirait la tiédeur parfumée de sa chair, il se pencha vers elle et posa ses lèvres à la naissance de l'épaule. Elle ne s'écarta point ; il sentit en haut du front, presque dans les cheveux le souffle chaud de son baiser.

Elle se dégagea la première :

— Vous avez appelé votre petite fille Florence ?

Il fit signe : « oui » avec la tête. Elle allait dire : « Ne craignez-vous pas que cela lui porte malheur ? » mais se tut. Puis soudain.

— Je pars demain.

— Pour l'Indochine ? interrogea-t-il tout inquiet.

— Oui, mon mari est déjà en route.

— Votre mari...

— Oh ! fit-elle en remuant la tête... Mais cela vaut mieux ainsi, n'est-ce pas ?

Il sentit qu'elle l'embrassait de nouveau ; sa bouche glissa le long de son visage, frôla ses lèvres ; il voulut la saisir dans ses bras, mais déjà elle était debout, écartant les branches rigides des bambous qui se refermaient sur elle.

Le petit port de Saint-Raphaël, et son église presque byzantine, et les deux ou trois cargos, qui semblaient surveiller, chiens de garde, les chasseurs de sous-marins qui se rouillaient là depuis des années, tout était couvert de terre rouge. La mer jetait contre la digue des paquets qui sautaient si haut que l'écume tombait aux pieds de Jacques, à l'intérieur du bassin. Il fallait crier pour se faire entendre. Une grue prenait la bauxite dans les tombereaux et la jetait à fond de cale. Rumény grognait : avec ce temps de sirocco, les hommes travaillaient mou. Un jeune, un Italien basané, se tordait la tête, pour voir tourner dans le ciel, comme au manège une escadrille d'avions formée en triangle. « Salaud » cria le vieux, « Ah, monsieur l'ingénieur, si on ne les visse pas ferme... » Il acheva sa phrase d'un geste, puis s'épongea le front.

Ce lourd mois d'août écrasait toute la côte ; de la mer le vent soufflait depuis le matin, chaud et obstiné comme une bête, soulevant des vagues en tempête. Des baigneurs s'amusaient, faute de pouvoir prendre leur bain habituel, à se mettre contre la balustrade de la promenade pour recevoir l'écume blanche et mousseuse. Jacques passait sans cesse son doigt entre le col et la peau moite. Cette terre impalpable plaquait le visage d'une couche de pourpre. Il était là depuis deux jours et s'ennuyait. Ce cargo ne partirait-il pas bientôt ? Sa panse s'enfonçait lentement ; allons, un peu d'effort et la ligne blanche serait atteinte. Il avait hâte de s'en aller.

Dites donc, Rumény, vous vivez ici toute l'année ?

— Bien sûr, monsieur, répondit l'homme étonné. C'est pas que ce soit drôle tous les jours, et aussi que j'aimerais mieux Marseille mais enfin...

Jacques se jugea ridicule : quel besoin de confidences !

— Et dites donc, où faut-il aller le soir ? Hier j'avais vingt heures de chemin de fer dans les reins, je me suis couché ; mais ce soir j'aimerais bien savoir...

— Il y a bien le cinéma... Mais pour vous de Paris, je ne sais pas... Enfin vous pourriez toujours y entrer, et si l'écran ne vous dit rien, vous ferez le tour du promenoir, et vous passerez derrière. Il y a là un petit bar, ce n'est pas que ce soit bien distrayant, mais on y voit du monde...

Sur l'écran, quand Jacques entra dans la salle, Rudolph Valentino dansait le tango des *Quatre cavaliers de l'Apocalypse*. L'orchestre jouait avec une passion toute méridionale, un tango vieux de dix ans. La salle le sifflait au refrain : « Viens... tout près de moi... » Il contourna la salle sombre, une lumière verte brillait dans un coin devant une tenture de velours. Au sortir de la rue bruyante où des baigneurs vêtus de blanc s'interpellaient en riant, cette obscurité et cette lueur verte suffisaient à créer une apparence de mystère.

Il arriva devant la tenture, la souleva. Un groom nègre, perché sur un haut tabouret, les jambes ballantes semblait surveiller l'entrée.

Il toucha son calot rouge :

— Good night, sir !

— C'est le bar ici, dit Jacques ?

— Ça a l'air, répondit le gosse tout en tournant la manivelle d'un gros phonographe d'acajou dont le pavillon lui sortait derrière l'épaule. L'aiguille crissa, un chant mélancolique jaillit de l'appareil, en anglais, tandis qu'au fond de la salle quelqu'un — était-ce une femme — que Jacques ne voyait pas chantait en même temps en français :

« Si vous aimez Ukulele-lady
Et que Madame Ukulele vous aime
Si vous aimez vous attarder dans l'ombre tiède
Madame Ukulele s'attardera aussi... »

Une épaisse fumée que la lumière des lampes rouges traversait mal, matelassait le plafond bas de la pièce. Près du bar un groupe d'officiers de marine, apparemment du centre d'aviation, en uniformes blancs avaient chassé le barman, et agitaient le shaker d'argent. De l'autre côté de trois piliers carrés, la salle s'élargissait, quatre grandes baies s'ouvraient sur la mer, et le vent s'engouffrait par les [illegible] avec violence les rideaux de cotonnade orange. Dans un coin, tournant le dos à tout le monde, une femme suçait une paille. Il y avait bien des tables libres près d'elle mais Jacques n'osa pas s'y asseoir, il s'installa à quelque distance et la regarda.

Le garçon lui servit une menthe glacée, ce n'était pas ce qu'il avait demandé, mais il y trempa quand même un chalumeau et commença à boire sans plaisir. Le groom nègre remplaçait l'aiguille du phonographe, la jetait dans le cou d'une femme qui criait, remontait l'appareil, et glapissait un titre : « Always ».

— Ta gueule, lui répondait une voix.

Un officier se détacha du groupe et vint toucher au bras la femme seule que Jacques regardait. Ils dansèrent. Il n'y avait qu'eux sur la piste cirée. La femme était plus petite que le marin qui la cachait entièrement quand, en faisant le tour, ils s'écartaient de Jacques, et quand ils revenaient vers lui, il ne la voyait que de dos. Mais il l'examinait dans une grande glace qui depuis le sol, reflétait sa silhouette.

Not for just an hour
Not for just a day
Not for just a year
But always, always... »

chantait la négresse du phono, et la voix de femme derrière le bar répétait :

« Mais toujours, toujours...

La glace ne restituait pas seulement une image, elle en créait une. Jacques regardait la femme qui dansait ; sur sa robe brillait un collier qui glissait dans son dos, elle ne ressemblait pas à l'image de la glace, laquelle était plus parfaite, plus harmonieuse, « plus ressemblante » pensait Jacques.

— La barbe ! cria le groom. Il arrêta le phono, on protesta : ça va... Il remit l'aiguille sur le disque et battit la mesure sur la cloison derrière lui avec ses pieds.

Plus ressemblante, [illegible] ler à celle de la glace ; l'autre, bah... » D'ailleurs il ne voyait de son visage qu'une joue fardée, et des cheveux châtains coupés court et bouclés, qu'elle secouait en dansant. Elle vint se rasseoir à sa place après avoir quitté l'officier au milieu de la salle sans un mot.

« Non elle ne ressemble pas... » Il se sentait tout mécontent, crispé d'une sourde colère, quelque chose se mouvait en lui, de piètre et de violent à la fois, comme le désir de souiller

une étoile de pain ou de bois, une proclamation de belle pâte. Ne puis-je donc pas rester un i, sans aussitôt retomber dans ce souvenir ? Et pour quoi maintenant ? J'ai vécu cinq ans plus que six... Je m'en accommodais. C'est Iris. » Il l'imagina à Saigon, mais y renonça vite avec mauvaise humeur. Il se pencha sur son verre, le froid de la menthe lui déplut. Il se redressa, cette gorgée glacée dans la bouche ; la femme l'examinait par-dessus l'épaule, mais se détourna aussitôt. « En somme je n'ai point de solution possible que de... Gabrielle est plus facile. L'oublier. Elle est à Royan, je n'y pense jamais. J'aurais dû suivre Iris ; elle, c'était le souvenir... Était-ce pour elle ou pour ce souvenir ?

Le phonographe se taisait. On entendait de l'autre côté de la cloison, l'orchestre qui pénétrait d'une marche militaire des scènes d'héroïsme [illegible]. Un officier se mit à [illegible], puis reprit le refrain en sifflant. Jacques reconnut une marche de chasseurs et la suivit mentalement.

Comme il tournait la tête vers les baies, où un coup de vent claquait dans les rideaux, il vit que la femme s'était rapprochée de lui. Elle était devant une glace ; Jacques regarda l'image : « Comme c'est davantage cela maintenant. » Puis il pensa : « Est-ce que désormais elles vont être toutes simplement des figurantes ? »

Il déplaça la chaise qui le séparait de la femme ; un mouchoir tomba, il le ramassa, le secoua parce que quelques grains de sciure s'y étaient accrochés. Il eut le temps de sentir son parfum : « Est-ce à vous, Madame ? » Elle répondit quelques mots, qu'il n'entendit pas. Plusieurs dansaient : la voix d'un ténor exotique hors du grand pavillon de métal dominait le brouhaha. Elle chantait, triste :

« Nous nous sommes dit « adieu », je n'ai pas pleuré. Mais maintenant que tu es partie, plus rien n'est bon dans ce monde... »

— Des blagues, dit le gosse.

— C'est stupide, dit Jacques tout haut.

— Bien sûr, lui répondit la femme. Elle fit glisser une chaise et se trouva en face de lui. Il vit qu'elle avait les yeux gris et pâles comme Florence.

Dans la chambre d'hôtel, il éprouva comme du dégoût, mais il ne savait pas de quoi. Était-ce de cette femme? Elle était douce et discrète. Elle ne lui avait pas demandé de confidences et ne lui en avait pas fait. Elle s'était blottie contre lui comme un animal sans rien dire. Elle était plus petite que lui, et elle savait s'appuyer contre son épaule en marchant : ils avaient traversé la promenade, le long du kiosque à musique, serrés l'un contre l'autre, près de la mer qui hurlait. Il était assis dans le grand fauteuil banal qui meublait un coin de la chambre, tandis que la femme était dans le cabinet de toilette. Il était accablé de remords comme d'une trahison.

(A suivre.)

DANIEL LOTI.

UN JULIEN SOREL ANGLAIS

Le roman, il [illegible] est un bien grand mot, dont il ne faut pas abuser. Mais j'ai toujours pensé que [illegible] traits les plus certains de ce [illegible] littéraire, ou [illegible] qu'il [illegible] paru, il donne d'abord cette impression qu'il aurait aussi bien pu trouver des lecteurs cinquante ans avant, et qu'il en pourrait trouver encore cinquante ans après. Tel est le remarquable caractère d'ubiquité (et c'est à mes yeux son premier mérite), du roman de l'écrivain anglais Georges Gissing. *Né en exil*, publié à Londres en 1892, et qui vient de paraître ces jours-ci, traduit en français pour la première fois par Mlle Marie Canavagia, sans que rien dans la partie essentielle de ce livre, vieux d'un demi-siècle ou à peu près, nous apparaisse périmé. La cause en est simple : hors de toute considération de mode, de snobisme, de composition ou de style, sans appétits d'esthétique ni souci d'école, ce roman traite de sentiments durablement humains, saisit la réalité à plein corps et, engagés dans un conflit social et psychologique qui pourrait être d'aujourd'hui, met en cause des êtres vivants devant nous. La philosophie de la vie qui s'en dégage est amère mais ce n'est pas, pour un livre vrai, une condition de vieillissement, les raisons du pessimisme n'étant pas sujettes à changer, pour qui n'a pas d'illusions.

Georges Gissing n'en avait pas. Quoi qu'il semble avoir tardivement conquis de sûres sympathies en Angleterre, pour son art robuste et sincère, la malchance qui le poursuivit sa vie durant devait encore lourdement peser sur sa renommée d'outre-tombe : son nom n'a pas

franchi encore le canal et demeure à peu près inconnu en France. Nous osons espérer pour lui, grâce à ce livre, une revanche méritée. Par les préoccupations spirituelles qui s'y donnent libre cours, cette discussion un peu datée des théories darwiniennes, par maint détail de mœurs, et cette importance accordée aux problèmes religieux, et la gravité qu'apportent à leur examen les personnages, *Né en exil* est un roman très spécifiquement anglais. Mais le thème étudié dans ce roman conserve quelque chose d'assez général et d'une vérité suffisamment universelle pour toucher des lecteurs français et le classer au premier rang des écrits dignes de l'audience la plus large. Avant d'en dire les mérites particuliers, nous voulons seulement évoquer d'abord et situer ici la personnalité de son auteur, donner de lui à ses lecteurs ce minimum d'information que nous aurions nous-même désiré de recevoir quand nous découvrions son livre, avec tant de raisons de l'admirer et de l'estimer, et qu'il nous a fallu ensuite rechercher pour arriver en toute connaissance de cause, à mieux comprendre et à aimer jusqu'à la pitié ce grand écrivain fait pour nous et si justement ignoré.

Contemporain de Thomas Hardy, d'Oscar Wilde, de Wells, de Bernard Shaw et de Georges Moore, Georges Gissing est né du peuple, dans une petite ville du nord de l'Angleterre, en 1857. Son père était pharmacien et mourut jeune, laissant dépourvu de fortune cet orphelin de treize ans, déjà savant et tout passionné de culture et de lettres grecques : un luxe, quand on est comme lui, né pauvre. Cependant, à l'Université de Manchester, le boursier Georges Gissing avait révélé à ses maîtres une ténacité et des dispositions remarquables, qui devaient lui permettre de prétendre accéder plus tard, songeait-il, à une chaire d'hellénisme dans quelque beau collège aristocratique d'Oxford. Mais, à dix-neuf ans, une sottise vint irrémédiablement compromettre un avenir qui semblait dès lors assuré. Le jeune étudiant s'était laissé entraîner dans une liaison malheureuse avec une fille perdue, pour laquelle il commit un vol. Pris sur le fait, condamné et emprisonné, chassé de l'Université, voilà Gissing à vingt ans rejeté dessus-bord par la Société. Il passe en Amérique, y connaît la faim, tente vingt métiers, se fait photographe, revient par l'Allemagne à Londres, où il vit misérablement acoquiné pour échapper à son intolérable solitude d'hors-la-loi à des créatures indignes, enfoncé au plus bas de l'anémie et de la scélératesse. Conservant [illegible] en cette sinistre Bohême londonienne, un esprit que le malheur n'a pas dégradé, [illegible] sing se sauvera par le travail et le besoin de s'exprimer. Empêché de couler à fond par le [illegible] que et essayiste Frédéric Harrison et l'éditeur John Morlay, qui lui ouvre généreusement la *Pall Mall Gazette*, il pourra publier [illegible] frais — un premier roman, en 1880, *Workers in the Dawn* (*Les Travailleurs de l'aube*), que vont suivre une vingtaine d'autres, dont les titres significatifs disent assez souvent le caractère (*Les Hors-Cadres*, *la race de Mordiaf*, *les Émancipés*, *le Royaume des Ténèbres*, *Dépareillées*), tous livres inspirés, hélas! d'une sombre connaissance de la misère, de la révolte et des refus qu'oppose implacablement à l'espérance des hommes épris d'un meilleur avenir, une société rigoureuse, fermée et qui s'entend à maintenir avec énergie l'intangibilité de ses cadres, de ses convictions, de ses privilèges.

Estimé de quelques esprits comme lui, Gissing n'a pas connu d'éclatants succès. La manière sincère de ce non-conformiste résolu et au demeurant sociable, sa rudesse, son indépendance, la farouche gravité de ses peintures, son désespoir jusqu'au-boutiste, le pessimisme de ses vues sur l'homme et sa destinée, ne pouvaient plaire à ses contemporains satisfaits, intéressés au *statu quo*, énivrés des splendeurs et des vanités de l'impérialisme victorien. C'est seulement à la fin de sa vie, adouci par l'affection d'une femme digne de lui, et quelque peu stabilisée par la régularité d'une abondante production, que ce malheureux Gissing goûta le bonheur d'être lu et peut-être compris. Sa véritable renommée devait être naturellement posthume, comme il en va généralement de ceux qui ne se sont jamais soucié de se procurer des lecteurs en les flattant. Gissing mourut en France, âgé seulement de 46 ans, en [illegible] laissant une vingtaine de volumes dont deux au moins seulement, croyons-nous, ont eu jusqu'ici la faveur de la traduction, et dont [illegible] tenu pour son chef-d'œuvre.

Quoique peu de livres donnent une plus grande impression d'objectivité, beaucoup de traits propres au héros de *Né en exil* peuvent être considérés sinon comme autobiographiques, du moins comme nettement inspirés à l'auteur par le spectacle et les dures expériences de sa vie. Quand vous verrez le triste et courageux Godwin Peak, à la fin du livre, en proie à la tourmentante pensée de l'indélicatesse par lui commise, vous vous rappellerez [illegible]

gine de Gissing, et que là, peut-être, par le brusque départ qui s'en est suivi, est le commencement du malheur qui a si longuement et implacablement pesé sur lui. Un malheur dont il n'est pas le seul responsable, puisque ce malheur a nom pauvreté ; ce fléau de la pauvreté dont Georges Gissing a pu écrire qu'il est à notre monde moderne ce que l'esclavage était à l'ancien. Un homme sans argent n'a rien, ne peut prétendre à rien, puisque « la culture, la paix de l'esprit, l'amour, tout, tout s'achète! » dira justement un autre de ses personnages. C'est pour s'être résolument mis en face de cette vérité amère, qui était si profondément sa vérité, que Georges Gissing a tiré de sa propre condition ce thème, essentiel au siècle, et qui ne sera pas épuisé de longtemps, du train dont vont les choses : ce thème d'un homme supérieur, noué par la fatalité de sa naissance, dans une société fortement compartimentée et jalouse de l'étanchéité de ses castes, qui se sent supérieur au médiocre statut où les circonstances le condamnent, et qui fait un effort désespéré pour échapper à cette loi. Lui aussi, Gissing, comme son héros Godwin Peak, est *Né en exil*. Entendez par là : ne trouvant des conditions honorables, agréables, propices au normal développement de sa personnalité, où il se sentait fait pour vivre, étranger à son vulgaire milieu natal, pauvre et prisonnier de sa classe, avec le sentiment de valoir et de mériter mieux ; de mériter toutes les jouissances de l'esprit dans cette possibilité d'un plein et harmonieux achèvement de soi, et l'espérance d'y pouvoir donner sa mesure ; bref, de s'évader en s'élevant. Notez que Georges Gissing, qui a fortement subi l'influence des théories de Darwin et qui en parle beaucoup dans ses livres, fait reposer sa conviction de la nécessité pour l'homme de s'élever, sur cette conséquence de l'évolutionnisme : qu'il n'y a de salut pour l'homme que dans la sélection. Doctrine éminemment aristocratique, et qui fait comprendre les mépris du plébéien Gissing pour la démocratie ; l'ascension dont il rêve est purement individuelle.

Stendhal a souvent noté, dans sa jeunesse, l'inquiétude, l'amertume de l'être d'exception souffrant de sentir *soi différent* des autres. C'est le premier malheur de l'individualisme : la conscience de ne pas se trouver à sa place. On n'a pas nommé Stendhal par hasard, et ce n'est pas seulement cette notion beylique de l'individu, qui l'amène ici au bout de la plume. *Né en exil* se présente à nous, en effet, avec cette singulière et attrayante recommandation de nous fournir une nouvelle illustration moderne du thème traité dans le *Rouge et le Noir*, et d'y faire penser autant par la similitude des aspirations du héros, que par l'identité du moyen employé par lui pour s'élever à cette réussite dont il se sent digne. L'aspirant clergyman Godwin Peak est vraiment le frère du séminariste Julien Sorel. Qu'est-ce en deux mots que Julien Sorel ? Un jeune plébéien qui, dans la société de Charles X, ne voit d'autre moyen de parvenir que l'état ecclésiastique, et la nécessité, pour ce faire, de plier les forts appétits de sa nature aux inconvénients de l'hypocrisie. Qu'est-ce que le Godwin Peak de Gissing ? Un jeune plébéien anglais de l'époque victorienne, qui, pour sortir de son milieu stérile et étouffant (et pour se faire aimer aussi d'une femme qui n'est pas de sa classe, voilà l'élément romanesque), ne voit d'autre ressource que de se faire clergyman, et de s'employer avec toute son énergie à triompher des préjugés inégalitaires, par l'usage d'une hypocrisie analogue, en somme, à celle que Stendhal estimait le seul moyen d'indépendance départi à un jeune ambitieux de son temps, désireux de rompre les chaînes de la pauvreté.

Si pareils par le caractère, l'énergie, le point de départ et la fourbe, Godwin Peak et Julien Sorel sont véritablement de la même race. Ce qui était vrai pour l'un en France, du temps de la Congrégation, se trouve curieusement l'être encore en Angleterre, environ 1885. Voués l'un et l'autre à l'échec, ces jeunes audacieux ne diffèrent que par les conditions de cet échec. Julien meurt sur l'échafaud, mais de son propre fait, victime de ses passions qui sont venues le soustraire à son entreprise. Godwin succombe malgré sa cautèle pour avoir perdu la partie, parce que la Société est plus forte et l'emporte sur lui. En faisant son héros victime, en quelque sorte, d'un accident, Stendhal n'est pas si pessimiste que Gissing, pour qui l'individu doit succomber, *parce qu'il n'y a rien à faire* pour l'individu contre la Société.

Comme on le voit, *Né en exil* n'est pas un livre gai, loin de là. C'est un livre vrai, mâle et fort, dont la réalité, dans sa simplicité tragique, toute nue, constitue la robuste matière. Gissing s'est expliqué dans d'autres romans où il met volontiers en scène des hommes de lettre, sur ses intentions d'écrivain. Il ne voulait ni poétiser, ni rêver, n'aimant pas le mensonge, et l'art pour l'art en est un, soit qu'il fournisse

à l'écrivain le dérivatif d'un divertissement esthétique, soit qu'il serve à recouvrir pour lui d'un voile enchanté les abominations de la vie. Gissing se refuse à cette lâcheté ou à cette insincérité. « Quoi que ce soit qu'un homme écrive pour l'effet, cela est faux et mauvais ». D'autre part, il ne pensait pas possible d'espérer agir par l'écriture sur son temps, ni corriger en rien la nature humaine. Il croyait seulement que les seules victoires que l'homme puisse remporter sur la fatalité, c'est de la connaître et d'attendre ses coups en la regardant face à face, les yeux dans les yeux. Pascal l'avait dit ou à peu près, et mieux sans doute : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui... » Mais où Pascal dit *savoir*, le romancier Gissing ajoute : *et le peindre*. « Accepter la vie pour elle-même, dit un héros de *Hors cadres*. Je prendrais plutôt une dose de laudanum ce soir : mais y puiser les sujets de tableaux grandioses, y trouver les éléments d'effets toujours nouveaux, cela, et cela seulement peut me la faire tolérer... »

Ce n'est pas que ce sombre et attachant *Né en exil* soit d'ailleurs absolument dépourvu d'humour ou d'ironie, juste ce qu'il faut pour ne pas risquer de dénaturer les choses par la facétie. Mais comment un homme qui sait voir, et excelle à peindre, comme Gissing, échapperait-il au sentiment si vif du ridicule, partie du tragique de la vie, pour un pessimiste ? Vous entendrez, à travers ce livre et à plus d'une fois, retentir le rire terrible de Godwin Peak : par quoi ce malheureux se venge — mais sans plus — de tous les empêchements qui tombent en travers de sa route, comme de toutes les petitesses, les bassesses, les vulgarités qui déconsidèrent à ses yeux la plus grande partie de l'humanité. De ce rire, il nous faut ici donner un exemple, curieusement significatif de l'art de Gissing et de la manière dont il advient à ce bon peintre de faire coup double. « Des enfants « jouaient au coin de la rue, dessinant à la craie « sur la chaussée. Un policeman les interpelle « sévèrement : « Que faites-vous là ? Avez-vous « oublié que c'est aujourd'hui dimanche ? » « Les petits s'enfuirent, conscients de leur culpabilité. La règle sociale, le ressentiment public venaient d'être exprimés. Il sembla à « Godwin que c'était lui que le policier avait « rabroué en même temps qu'il lui indiquait « la cause de son isolement. Lui, il avait tou[illegible] jours dé[illegible] jouer le dimanche. [illegible] « qui lui échappa, en passant près du gardien « de la morale publique, attestait son impuis- « sance à devenir jamais membre de commu- « nautés qui font de l'observance du dimanche « un criterium de vertu ». N'est-ce pas que voilà bien posé, en quelques lignes, à l'occasion d'un banal petit fait de la rue, la loi, la rue, le *cant* et le dimanche anglais, et, du même coup, le caractère du révolté ?

Pauvre Godwin! Je le plains, j'ai pitié de lui. Je ne me fais pas à son hypocrisie (qui m'a d'ailleurs aussi toujours un peu gâté Julien Sorel), quoiqu'il y ait bien des excuses, à savoir d'abord qu'il en souffre, lui, l'orgueilleux, tout le premier. Et le débat est beau quand, une fois pris à son propre piège, il se sent, sous son masque de séducteur (lui, l'incroyant, le scientiste, qui veut se faire prêtre pour franchir d'un bond les plus hauts degrés de l'échelle sociale), devenir sincèrement épris de cette charmante Sidwel, et cherche à se justifier par l'amour, tout en ayant horreur de sa duplicité. Psychologie menée avec un grand art par Gissing. Et d'ailleurs, après son échec, Godwin Peak rachète merveilleusement sa faute, par l'acceptation pure et simple de cet échec, par son refus de s'expliquer, sa noblesse à ne pas vouloir émouvoir la jeune fille, encore si près de lui, et qui, certes, avec un peu d'astuce, aurait pardonné. Quelle belle scène pathétique, leur explication, et ces aveux de l'héroïne qui montre l'inutilité de la ruse : « Si seulement j'avais bien pu vous connaître, vos opinions ne nous auraient point séparés ».

Voilà le fond du pessimisme chez ce Gissing désespéré : quoi qu'il fasse, et si énergique, si noble et supérieur qu'il soit, un Godwin Peak à ses yeux ne peut réussir, il a l'univers contre lui. Certes, il valait mieux que Sidwell, dont le refus final le met hors de jeu, et le tue. Mais je me demande si ce n'est pas là un grand effet d'art, de la part de Georges Gissing : avoir montré l'immense effort de Godwin, l'immense effort vain... pour si peu de chose que cette charmante et gracieuse Sidwell, un instant grandie au contact de l'homme vraiment fort, et qui, l'homme fort éloigné, retombe à sa petite taille, à sa vie mesquine, à son incapacité d'héroïsme!

Godwin Peak, héros malheureux et blessé, détruit par la vie, trop honnête, malgré son mensonge, pour consentir à l'humiliation d'un arrangement qui dépendant d'une parole adroite. Il fallait [illegible] qu'il [illegible]

mourir au loin, en exil, comme il était né, sans rien perdre en son désespoir de sa lucidité vengeresse. Répétons donc avec Pascal : « Quand l'univers l'écraserait... »

EMILE HENRIOT.

UN CINQUANTENAIRE :

QUELQUES ÉPISODES DE LA VIE DE GAMBETTA

Il y eut liesse, dans la maison de la Place Royale, à Cahors, le [illegible] avril 1838. Le soir, à huit heures, Mme Joseph Gambetta, née Massabie, mettait au monde un garçon, qui reçut le nom de Léon. La mère avait 23 ans, le père 24. Ce dernier, fils de Jean-Baptiste Gambetta, né à Celle-Ligure (province de Gênes), était venu s'installer à Cahors où il avait pris femme, où il tenait un commerce. Le petit Léon consacrait son union avec Mlle Magdeleine Massabie.

Et le 3 avril, la sage-femme, Catherine Bouysson, présentait l'enfant à l'officier de l'Etat-Civil, appelé Berton, en présence de Pierre Vallet et Martin Combelle, deux anciens militaires.

*

Le petit Léon, un jour, entra, par jeu, dans l'atelier d'un tourneur. Il regardait le tourneur occupé à manier l'outil, quand ce dernier, brusquement, échappa des mains de l'artisan et frappa l'enfant à l'œil droit.

Un moins de 30 ans, en 1867, consultait, à Paris, le Dr de Wecker. Son œil droit était distendu au point d'avoir le double de la grosseur normale. Et le moindre excès de travail menaçait l'œil gauche.

Le malade exposa que depuis certain accident dont il avait été victime, tout jeunet, dans l'atelier d'un tourneur, une cataracte traumatique avait déterminé peu à peu l'énorme distension de l'œil qu'il soumettait à l'observation du docteur :

« Voulez-vous que je vous [illegible] avec [illegible] celui-ci après examen. Il faut que vous avez de mieux à faire, c'est de vous débarrasser de cet œil, qui non seulement est pour vous la cause d'une gêne continuelle, mais encore offre pour son congénère un véritable danger.

Le malade sans se troubler demanda :

— Quand ?

— Le plus tôt possible.

— Quel jour ?

On était vendredi. Le docteur proposa :

— Mardi, si vous voulez.

— A quelle heure ?

— A dix heures.

— Je vous attends.

« Je ne pus me défendre d'une certaine surprise, a rapporté le Dr de Wecker dans ses souvenirs, et j'examinai alors, avec attention, le jeune homme qui acceptait avec tant de sang-froid une opération à laquelle on ne consent généralement qu'après bien des hésitations. Sa figure rayonnait d'intelligence et accusait l'énergie du caractère ; la parole était vive rapide, d'un timbre harmonieux, avec un léger accent méridional. J'avais devant moi Léon Gambetta. »

*

Gambetta, occupait une chambre dans un hôtel de la rue Bonaparte (il avait occupé auparavant une chambre dans un hôtel de la rue de Tournon, et c'est là que l'opération eut lieu. Quelle émotion pour la tante Massabie si elle assista aux préliminaires ! Mais son cher patient se coucha résolument, et, soumis aux inhalations d'éther, il s'endormit.

Cette excellente tante Massabie était la familière du petit logis — ou de la grande chambre — de la rue Bonaparte. Elle avait tenu à accompagner son neveu à Paris, lorsque il [illegible] de Cahors pour étudier le Droit. Vieille fille, un peu infirme, courageuse et de bonne race provinciale, elle soignait, elle servait l'adolescent, espoir de la famille, afin que, libre d'esprit, il pût travailler à son aise. Aussi elle vaquait au ménage, tantôt confectionnant un de ces bons plats comme on n'en savoure que dans le Lot, tantôt époussetant les bustes — ils étaient cinq ou six, de tout format et de toute grandeur — et tous représentaient Mirabeau [illegible] les clients de [illegible] devenu avocat.

« Cette abondance de bustes, notait un rédacteur du XIX siècle [illegible] Gambetta [illegible] Mlle Massabie [illegible]

abondance, la seule peut-être qui fût au logis faisait prendre patience à la bonne tante. Elle était vraiment la fée de cet intérieur. Elle y représentait la famille absente, le pays natal lointain. Tous les dévouements, toutes les espérances et toutes les inquiétudes maternelles se lisaient au fond des yeux de cette bonne [illegible], que respectaient ceux qui la connaissaient et à qui elle aimait à parler de son neveu avec un orgueil grandissant chaque jour avec sa fortune et sa renommée.

Et voilà qu'on enlevait un œil au neveu !

Cet œil mesurait près de cinq centimètres, constata le Dr de Wecker à l'issue de l'opération, dans son diamètre postéro-antérieur.

*
* *

La première fois que Gambetta sortit avec son œil de verre, il allait retrouver des amis au restaurant. On était convenu de ne pas lui en parler, pour ne pas l'attrister, mais de lui-même — a rapporté Aurélien Scholl — il demanda si on trouvait réussi l'œil de verre. Chacun s'extasie, proteste qu'il est impossible de distinguer le faux œil du vrai.

Vers dix heures, on descendit pour gagner le boulevard. Gambetta, toujours impétueux, dévala brusquement le trottoir et heurta une grosse femme qui portait un panier au bras.

« — Vous ne pouvez donc pas faire attention ? s'écria-t-elle d'une voix de rogomme. »

Gambetta s'excuse, mais la mégère le toise des pieds à la tête ; puis, le regardant sous le nez, elle s'écrie :

— Je ne sais ce qui me retient de te *crever l'autre*.

La déception était dure.

Mais d'être borgne n'empêche pas d'être clairvoyant. Et Gambetta le montra, dont on sait quel rôle il joua lors de la guerre de 1870-71. Nous citerons, parmi ses interventions capitales, celle dont Alphonse Daudet, dans ses *Souvenirs d'un homme de lettres*, a fait le pittoresque récit. On n'en était pas encore aux avions, et l'acte de Gambetta en apparaît d'autant plus courageux.

Il y avait là, sur la place de [illegible] Pierre à Montmartre, une petite [illegible] au milieu d'une enceinte [illegible] par une [illegible] un grand ballon jaune [illegible] qui se balançait [illegible] partir, électriser la [illegible] de Paris, exalter les âmes [illegible] courages, renouveler enfin [illegible] la trahison de Bazaine y eût-il réussi, les miracles de 1792 ! D'abord je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aéronaute mêlée à tous les événements du siège, puis au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux emmitouflés de fourrures, Spuller fort tranquille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et murmurant d'une voix de rêve : « C'est une chose vraiment bien extraordinaire. » Gambetta, comme toujours, causant et roulant son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, me serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : « Lâchez tout ! » clama la voix de Nadar. Quelques saluts, un cri de vive la République, le ballon qui file, et plus rien. »

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf.

Gambetta n'avait qu'un peu plus de trente ans lors de la guerre franco-allemande. Il n'en avait qu'un peu plus de quarante lorsqu'il mourut.

Le 31 décembre 1882, cinq minutes avant que 1883 ne commençât, Gambetta expirait dans sa maison des *Jardies*, à Sèvres-Ville d'Avray. Il était malade depuis un mois environ. Les médecins firent tout pour le sauver. Une opération fut jugée inutile. Gambetta passa par les affres rituelles de l'agonie et on ne put qu'adoucir sa fin.

Une autopsie démentit les bruits qui couraient depuis qu'il s'était blessé, légèrement, la main, en maniant une arme à feu. La blessure se trouvait cicatrisée.

On embauma le corps, inhumé au Père-Lachaise après exposition au Palais-Bourbon, et tous les Parisiens — davantage : une multitude de Français — se pressèrent sur [illegible] cortège. Qu'aurait dit la tante Massabie, et quel aurait été son chagrin ! Mais la tante Massabie reposait, sous la terre niçoise, depuis 1878. Elle avait vécu assez pour suivre la carrière du jeune avocat de la rue Bonaparte, devenu député, chef du gouvernement, président de la Chambre, et dont, mieux que des statues fort laides toutes, la maison des *Jardies*, dans un lieu familier à Balzac, perpétue le souvenir.

[illegible]

PARAPHRASES BIBLIQUES

CANTIQUE DES CANTIQUES

I

Qu'il me donne un baiser, un baiser de sa bouche,
De sa bouche qui fond comme un jus de raisin
Des vignes d'Engaddi ; chevreuil qui s'effarouche,
Je voudrais que vers moi, mon bien-aimé s'en vînt :

Soutenez-moi : des fleurs, des fleurs ! J'entends sa voix
Et j'ai besoin d'amour : des fruits ! Fortifiez-moi !
J'ai cherché dans mon lit celui qu'aime mon âme,
Je ne l'ai pas trouvé ; pourtant, je suis sa femme !

Son nom est aussi doux que l'huile répandue :
Je le respirerai comme un bouquet de myrrhe ;
Sur notre lit d'amour les fleurs sont étendues
Et d'onguents doux-amers pour lui je vais m'enduire !

Sa poitrine est d'ivoire enrichi de saphirs,
Ses cheveux sont du noir des ailes de corbeau,
Sa tête est de l'or pur ; il est grand, fort et beau,
C'est un pommier dont l'ombre est mon ardent désir ;

J'irai dès le matin avec lui par les vignes,
J'irai par les jardins aux lignes rectilignes,
Et je lui donnerai pendant nos promenades
Mes seins qui sont pareils aux pommes des grenades :

Je dors et mon cœur veille ; entre mes deux mamelles
Je mettrai son baiser, comme un sceau sur mon cœur !
Entrez dans la maison de ma mère, ô vainqueur
O bien-aimé, je suis noire, mais je suis belle !

II

Oh ! vous m'avez blessé, ma sœur et mon épouse,
Avec un seul cheveu, avec un de vos yeux
Pareils aux yeux troublés des colombes jalouses :
Vous sentez le safran et le nard précieux ;

Votre corps long-voilé s'ennuage d'encens,
O mon jardin fermé, ma fontaine scellée ;
J'ai savouré le vin qui coule de vos dents
Et se mêle aux parfums de pomme et d'eau miellée !

Votre taille élancée à l'air d'un long palmier,
Vos lèvres sont deux bandelettes d'écarlate,
La peau de votre ventre est tendre et délicate !
Vent du midi, soufflez à travers les bannières ;

Semblable au faon du cerf qui galope, affamé,
Et pareil au chevreuil qui court dans les campagnes,
J'arrive, en bondissant, à travers les montagnes :
Ouvrez, ma bien-aimée, à votre bien-aimé !

III

Soufflez, vent du midi, soufflez sur mon jardin,
Soufflez, vent de l'amour, avec toute votre âme
Et que toutes mes fleurs en devenant des flammes
Versent au bien-aimé leurs plus secrets parfums ;

Pour le nourrir, mon bien-aimé, mange mes lis
Et bois, pour t'apaiser, l'odeur des mandragores ;
Le suc de la grenade a coulé de l'amphore
Et c'est pour toi que, clair, odorant et pâli,

Je le mêle à ces fruits de Chypre à la chair blonde :
Je t'ai gardé les fruits nouveaux, les fruits anciens
Et dans de blancs sachets, les plus chastes du monde,
Je renferme tous les parfums de mon jardin ;

Sens-tu l'encens amer, l'aloès et la myrrhe
Et leur âcre senteur parmi les parfums doux
Comme un calice ouvert ; alors enivrons-nous
Et des mêmes douleurs et du même délire :

Viens, bien-aimé, dans ton jardin, mange ton fruit ;
Prends un rayon du miel que firent tes abeilles,
Le lait de tes brebis et le vin de tes treilles ;
Prends ; ta nouvelle vigne a fleuri cette nuit.

Sous les pommiers revient la pureté perdue,
Alors je te mettrai comme un sceau sur mon cœur :
La force de l'amour sur moi s'est étendue...
Ton amour est plus grand que la mort, mon vainqueur

Viens pour me réveiller, viens, je le veux moi-même,
Je n'ai pas une tache en mon âme qui t'aime :
Viens, ta voix de colombe, en l'azur du matin,
Jette un grand cri d'amour à travers mon jardin.

JACQUES AVELINS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

BILAN DE FIN D'ANNÉE
LES RESPONSABILITÉS
DES ÉTATS-UNIS

« Toujours un mauvais jour serait-il suivi d'un plus mauvais soir ? » L'année 1932 avait commencé sous d'assez inquiétants auspices : l'année 1933 ne nous offre guère de plus heureuses perspectives. Nous n'avons pas fini de liquider la guerre ni surtout les folies économiques et politiques de l'après-guerre, et la faillite de tous les systèmes nous laisse au milieu d'un amas de ruines idéologiques aussi pénibles à regarder que des villes dévastées. On nous a parlé, on nous parle encore de règlement de la production, d' « économie dirigée », mais personne ne sait dans quel sens il conviendrait de la diriger et l'on a de plus en plus la sensa-

tion que nous connaissons à peu près aussi bien la loi de la production et de la circulation des richesses qu'au dixième siècle on connaissait la loi de la circulation du sang.

A la vieille doctrine de l'équilibre politique on a voulu substituer le règne de l'égalité juridique des nations et d'une justice internationale. Mais l'instrument de cette idéale justice, la Société des Nations, est resté sans force et l'on n'a même pas encore trouvé le moyen d'en fixer le code. Le besoin de paix est universel, mais les causes de guerres se multiplient à l'infini. Le désarmement est un des points essentiels du programme de toutes les grandes nations, mais leurs ambitions secrètes ou leurs craintes plus ou moins justifiées semblent le rendre impossible. Il est manifeste que l'élévation et la multiplicité des barrières douanières, ainsi que la politique des contingentements, sont une des causes de la crise universelle, mais la nation qui consentirait la première à ouvrir ses frontières verrait immédiatement la ruine de ses industries. Tout le monde sent la nécessité d'une entente économique internationale, mais personne n'a de véritable programme et c'est avec crainte qu'on se prépare à la conférence économique de Londres.

Il n'est pas un seul pays qui n'ait quelque part de responsabilité dans ce désordre général, mais la plus grosse responsabilité incombe sans aucun doute aux Etats-Unis d'Amérique

Un sort funeste fait que les initiatives les plus généreuses de ce grand pays ont été aussi funestes que ses actes d'égoïsme, et le monde entier fait les frais d'une contradiction fondamentale, qui est à l'origine de toute la politique extérieure de l'Amérique du Nord.

Cela commença pendant la guerre. Le président Wilson et les universitaires de son entourage ne connaissaient pas bien l'Europe et s'en faisaient une idée assez fausse; mais ils avaient la noble ambition de faire jouer à leur patrie un rôle mondial et bienfaisant. Ils croyaient que leur vaste pays, débarrassé des charges et des préjugés de l'histoire, pourrait prendre la position de modérateur et d'arbitre entre les vieilles nations qui traînaient derrière elles le poids de leurs rancunes et de leurs gloires. C'est là une des raisons qui entraîna le Président Wilson à entrer dans la guerre ; il en est d'autres plus égoïstes : il pensait que la victoire, après des années de profitable neutralité, drainerait vers l'Amérique une somme énorme d'affaires et de capitaux, [illegible] temps.

Toujours est-il que l'intervention des Etats-Unis dans les affaires européennes, [illegible] offerte avec éclat et acceptée d'abord avec reconnaissance, les entraîna beaucoup plus loin qu'ils ne voulaient aller. La politique d'intervention de Wilson était d'ailleurs en opposition directe avec les traditions et les préjugés les plus fortement enracinés dans la société américaine. Jusqu'à 1917 le testament de Washington et la doctrine de Monroë avaient été sacrés pour tous les Américains, pour l' « homme dans la rue », pour le fermier du Middle-West, aussi bien que pour le fonctionnaire de la Maison Blanche. Se méfier de la vieille Europe, repousser toute intervention de sa part dans les affaires américaines et n'intervenir à aucun prix dans les affaires européennes, c'était l'alpha et l'oméga de toute la politique étrangère des U.S. ! Aussi, à son retour d'Europe, le président Wilson trouva le faisceau de toutes ces traditions dressé devant lui. Une terrible vague d'opinion le balaya du pouvoir, annulant du même coup toute l'œuvre juridique à laquelle il avait espéré donner son nom. On peut dire qu'il est mort de son immense déception. Et ce fut le refus de ratification du traité de Versailles, le traité séparé avec l'Allemagne, la carence de l'Amérique à la Société des Nations, l'échec du pacte de garantie qui avait été promis à la France, ce fut le désordre universel...

Cependant, bon gré mal gré, les Etats-Unis étaient entrés dans l'engrenage. Grisés par une prospérité factice, mais à laquelle tout le monde a cru, les Américains ont inondé l'Europe de leurs capitaux. Ils ont eu des intérêts partout. En France, en Angleterre, en Italie, en Europe centrale et même en Russie. Pour protéger ses intérêts, le gouvernement de Washington ne pouvait pas s'abstenir au moins de les surveiller. De là, ces interventions, inconsciemment hypocrites, qui ont fait que sous le nom, assez comique, d' « observateur », les Etats-Unis ont eu des représentants, et parfois fort influents, Dans toutes les conférences internationales, ils intervenaient sans avoir l'air d'intervenir. De là, une sorte de double jeu dans lequel on aurait sans doute tort de voir de la déloyauté volontaire, mais qui n'en a pas moins faussé toutes les relations internationales et qui a [illegible]

Il est certain, en effet, que la grande majorité du peuple américain ne peut comprendre que la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique et les autres Etats européens hésitent un instant à payer des sommes qu'elle considère comme

dues, tandis que l'opinion européenne est parfaitement fondée à tenir compte d'engagements et de promesses qu'elle croyait valables.

La vérité, c'est que les mandataires des puissances européennes n'ont jamais su au juste à qui ils avaient à faire et jusqu'à quel point les Américains qu'ils avaient devant eux étaient en droit de s'engager. Il en fut déjà ainsi lors du traité de Versailles. Les singularités de la Constitution américaine faisaient que le président Wilson n'avait pas qualité pour signer le traité de paix. Nos plénipotentiaires auraient dû le savoir ; la Constitution américaine n'a rien de secret et nos experts diplomatiques étaient censés à tout le moins avoir lu M. de Tocqueville un peu plus sérieusement que la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*. Nous ne doutons pas, bien entendu, qu'ils ne la connussent, mais si avertis fussent-ils des pouvoirs réels du représentant des Etats-Unis, peut-on imaginer les plénipotentiaires français de 1918-1919, mettant en doute l'autorité du premier magistrat de la grande république associée, du chef de l'Etat américain ? Et croit-on qu'il eût été possible de recommencer le traité, de reprendre les négociations à pied d'œuvre le jour où l'on connut l'échec de Wilson et la carence des Etats-Unis ?

C'est cependant de cette carence que sont venus et l'impuissance de la Société des Nations, et le succès des manœuvres allemandes qui ont permis au Reich d'échapper, en grande partie, au fardeau des réparations, et l'effritement de tous les traités de 1919, et les précautions de sécurité que prend la France et qu'on lui reproche avec une si injuste véhémence.

Depuis, les malentendus n'ont fait que se répéter. Pas une négociation avec l'Amérique où nous nous soyons trouvés sur un terrain ferme. Nous croyons que nos réserves sont admises : elles ne le sont pas. Nous estimons que nos objections ont porté; on leur a fait la sourde oreille. M. Pierre Laval va à Washington pour causer avec M. Hoover ; à la suite de leur conversation, on publie un communiqué qui nous rassure, qui implique à nos yeux que nous ne payerons pas plus que nous ne recevrons de l'Allemagne ; il paraît que ce communiqué ne disait pas ce qu'il paraissait dire.

Là-dessus, M. Hoover, dans un but essentiellement électoral — pour faire quelque chose, ou pour avoir l'air de faire quelque chose — impose à l'Europe, avec des procédés diplomatiques tout à fait inusités, un moratoire qui détraque toutes nos finances et qui n'était admissible que si l'Amérique en avait tenu compte au moment de l'échéance. Les Etats européens, à ce moment, eussent été parfaitement en droit de refuser la proposition d'un président qui risquait d'être désavoué du jour au lendemain, et qui en fait, le fut. Ils ne le firent pas, faute de concert et la France, ainsi que la Belgique, fut amenée à prononcer un refus sans doute indispensable qui aura peut-être pour résultat d'assainir l'atmosphère et de mettre un terme à nos abandons successifs, mais qui, pour le moment, n'en perpétue pas moins le trouble et l'incertitude auxquels nous devons une bonne part de la crise.

M. Roosevelt se prêtera-t-il à une révision, à un aménagement plus équitable de nos dettes ? Il est impossible de le savoir. La nervosité que la persistance de la crise a créée en Amérique, le chiffre sans cesse accru des chômeurs, le marasme de l'industrie, la mévente des produits agricoles rendent les circonstances assez peu favorables, mais on prête au nouveau président une grande énergie intellectuelle et une haute conscience de ses devoirs et de ses responsabilités. Il connaît mieux l'Europe que la plupart de ses compatriotes et il est, dit-on, de ces Américains qui comprennent qu'un grand et puissant pays comme le leur ne peut s'affranchir de la solidarité qui s'impose à toutes les nations en détresse. Mais d'ici à sa prise effective du pouvoir, nous resterons presque fatalement dans l'état d'inquiétude et d'indécision qui met tous les gouvernements du monde dans une situation également difficile. C'est à Washington et à New York qu'est la solution de bien des crises.

L. DUMONT-WILDEN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

TOLSTOI ET LES CONDITIONS D'UNE PENSÉE VIVANTE

M. Jean Cassou a une grande ambition : être considéré comme auteur léger, et il prétend n'écrire que des ouvrages légers. Entendons-nous, M. Cassou veut dire par là qu'il a une âme de poète, que la poésie est le seul objet de son amour, qu'il ne s'intéresse qu'à elle, et il ne regarde toute chose que du haut de ces

lieux éthérés d'où la vue plane sans contrainte. Même dans la réalité la plus ordinaire, il cherche la poésie, et il la trouve. L'amour, la fantaisie, l'ironie, le rêve : voilà son domaine, et à l'intérieur de celui-ci s'en donne-t-il à cœur joie. Qu'a-t-il à craindre ? C'est un pays où n'existent ni loi, ni frontière, ni gendarme ; c'est le véritable et seul royaume de la liberté. Ce qui permet à M. Cassou de cultiver le paradoxe jusqu'à l'outrance et de s'amuser, un peu trop quelquefois, à vouloir étonner le bourgeois, jeu où se plaisaient les romantiques, ses amis. Peut-être certains, exauçant son désir, iront-ils jusqu'à avancer qu'un auteur léger n'est peut-être pas un auteur très sérieux et que souvent il est, de nature, un écrivain superficiel ; mais le sang de M. Cassou est trop ardent, ses nerfs trop frémissants, son esprit trop brillant, et il vous emporte avec trop de fougue pour qu'on puisse y songer.

Jusqu'ici M. Cassou nous avait donné des ouvrages où cette « légèreté » pouvait se donner libre cours : des romans issus d'une branche cadette de la famille de l'incomparable et inimitable *Grand Meaulnes*; le chef-d'œuvre de notre époque, et des études dont ce *Gréco* où il a commenté d'une façon si originale l'esprit de ce « fou » génial et son temps. Mais Tolstoï ? Comment l'auteur de *Guerre et Paix*, d'*Anna Karenine* et de la *Sonate de Kreutzer* a-t-il pu séduire ce poète hispanisant ? Le titre du nouvel ouvrage de M. Cassou est : *Grandeur et infâmie de Tolstoï* (1), mais il semble bien que ce soit surtout l'« infamie » qui fut la cause de ce choix. Ou bien la grandeur de cette Sophie Andreevna, semblable, dit-il, à la Marie de l'Evangile mais qui aurait ceint le tablier de Marthe tout en sachant garder cependant la bonne part.

Car il ne faudrait pas prendre cette étude pour une biographie ou une vie plus ou moins romancée. M. Cassou renouvelle un genre qui nous a apporté, outre bien des erreurs, bien des désillusions et beaucoup de lassitude ; il ne se soucie cependant d'aucune précision historique, ni non plus, certes, d'impartialité ; il montre au contraire une passion... j'allais dire de prédicateur, mais M. Cassou professe une particulière aversion pour tous les genres de prédicateurs, quoiqu'on sente qu'il « se jetterait dans le feu » pour défendre l'impétuosité de ses idées. D'ordinaire, quand un auteur étudie un écrivain, un artiste ou un monument, il déclare qu'il l'aime et s'efforce de le faire aimer par ses lecteurs, ce qui ne laisse pas d'être souvent fort exaspérant et pousse à la réaction. Volontiers on dirait que c'est de la haine que ressent pour son sujet le nouveau commentateur de Tolstoï.

Sans doute montre-t-il quelque sympathie devant les premiers « étonnements » de Tolstoï, et approuve-t-il celui-ci de nier l'histoire, de se révolter contre les lois, contre les tribunaux, contre les institutions et les enchaînements des hommes. Mais Tolstoï est un prédicant et nous avons vu que, pour M. Cassou, c'était là le premier et le plus grave défaut. Car un prédicant ne peut avoir d'idées personnelles ; il doit les prendre toutes faites dans les dogmes : voilà ce que ne peut admettre M. Cassou, apôtre de la liberté et ennemi de toute autorité et de tout ordre. Mais j'ai dit « apôtre » et il paraît que tout apostolat est mensonge... Cependant, en lisant les ouvrages de M. Cassou, surtout ce dernier, on ne peut s'empêcher de penser que voilà un esprit aux idées fort arrêtées et absolues, reposant sur certains points fondamentaux et immuables, idées généreuses, d'ailleurs, qu'il défend avec une terrible âpreté et qu'il propage avec un irrésistible élan et un enthousiasme plein de jeunesse : c'est l'accent même d'un apôtre qui confesse sa religion.

Mais que prêche Tolstoï ? Avant tout Tolstoï a prêché l'amour, loi éternelle ; il a proclamé qu' « envers les hommes on ne peut se comporter sans amour, de même qu'on ne peut agir avec les abeilles sans précautions, car la nature des abeilles est telle ». M. Cassou, semble-t-il, aurait pardonné au prédicateur par amour du sujet prêché, par amour de l'amour, mais Tolstoï n'a pas aimé. Et c'est là où commence la grande infâmie de l'homme d'Isnaïa-Poliana. Il n'a pas su comprendre que la vie et les hommes, il faut les aimer d'un « amour hostile », et on ne peut supposer que la haine qu'il leur porte provienne d'un trop grand amour blessé, car l'amour rejette vers l'amour. Tolstoï n'a aimé que lui ; il n'a vu dans l'art que l'empire de son orgueil et de sa volonté de puissance ; il a traité la musique et le Louvre de « sorcellerie » et il a jeté l'anathème sur l'art afin de pouvoir subsister dans son isolement. Plus, il a réduit l'art à une attitude, à sa personne. Toute sa vie, il ne fut qu'un histrion jouant la sainteté ou la pauvreté, refusant de conformer sa pensée et ses actes, ou, plutôt, sacrifiant sa pensée à sa figure. Un tel homme qui vit en contradiction avec sa pensée, un

(1) Grasset.

simple dirait qu'il manque de sincérité ; un tel homme qui affecte des vertus qu'il n'a pas, il l'accuserait volontiers d'hypocrisie. Ce n'est point pourtant l'avis de M. Cassou, pour qui Tolstoï, au contraire, avait le goût de la sincérité, goût insiste-t-il, qui « le dominera toute sa vie ». Mais il faut ajouter que, toujours suivant M. Cassou, ce goût est « le plus détestable du monde, une sorte de passion trouble et qui autorise tous les crimes », et que la sincérité est « un monstre bizarre, incertain, à jamais indéfinissable mais à jamais tyrannique ». Tyrannique sans doute ; mais une sincérité « incertaine, indéfinissable, trouble » j'avoue ne pas bien voir ce que c'est : évidemment c'est un monstre. D'autre part, on aurait aimé plus de précision sur cette sincérité un peu spéciale de l'histrion Tolstoï.

Si M. Cassou déclare son horreur de la sincérité, il s'amuse ailleurs à glorifier l'hypocrisie, et il fait violent grief à Tolstoï de n'avoir pas été hypocrite : mais sans doute donne-t-il à ce mot un sens correspondant à celui qu'il a donné à sincérité... Il trouve, en effet, révoltant que la société, « qui a besoin de voir clair en toute chose et surtout dans les pensées nouvelles qui se présentent à son examen », « réclame entre ces pensées et l'attitude de leur auteur une visible conformité ». Aussi la société considère-t-elle « avec mépris une pensée jaillie toute armée, d'une existence particulière, une pensée nue, légère et aérienne, une pensée paradisiaque, une pensée propre, une pensée délivrée. » Cette pensée, son « producteur » a le droit de ne pas en assumer la responsabilité ; il peut refuser de la soutenir publiquement, de « l'incarner dans le mannequin de sa personne », la renier, sans qu'on puisse l'en blâmer en aucune façon. Au contraire. Et comme exemple de pensée paradisiaque M. Cassou ne trouve rien de mieux que de nous offrir celle de M. Joseph Turmel. Il loue ce prêtre condamné d'avoir, grâce à un mensonge continuel, brisé les liens unissant un nom et une pensée, et c'est ainsi qu'il déclare avoir découvert cette « vérité » qu'il n'y a pas de commune mesure entre la pensée et l'action. Mais si M. Cassou prend pour maître M. Turmel, et il paraît difficile maintenant qu'il agisse d'autre façon s'il veut vraiment que la société ne puisse annexer sa pensée, comment pourrons-nous savoir que nous sommes bien en face de celle-ci, et faudrait-il prendre l'inverse de ce *Tolstoï* pour la connaître véritablement ? Voilà qui va compliquer bien des choses. On ne pourra certes pas reprocher à l'explication que donne M. Cassou du cas Turmel un manque d'ingéniosité ; elle en a trop, et ce cas passionnant nous semble quant à nous, à la fois, plus simple et plus complexe. Mais nous laisserons à plus compétents, aux théologiens et aux moralistes, le soin de discuter les arguments apportés en hors-d'œuvre par M. Cassou à l'étude du grand écrivain russe ; nous oserons dire cependant que son enquête a dû être menée quelque peu hâtivement si nous en jugeons par quelques détails trop vagues ou nettement faux (1). Mais vraiment M. Cassou croit-il qu'un homme de pensée, qui veut engendrer une pensée vivante et la soutenir, doive être réduit à l'hypocrisie, au mensonge et au bas mystère, et est-ce là une des conditions premières imposées sans exception à tous ceux qui veulent être poètes ou artistes ? Sans doute la société cherche à les rejeter, ce n'est que trop exact, mais n'y a-t-il pas d'autres moyens de lutte que ceux employés par M. Turmel ?

L'infâme Tolstoï a donc refusé, mettons : une certaine hypocrisie, et à l'inverse de M. Turmel qui a préféré trahir sa figure pour ne pas renoncer à sa pensée, il a trahi sa pensée pour ne pas renoncer à sa figure, et a joué la comédie. M. Cassou nous permettra bien de dire que M. Turmel est, lui aussi, un excellent comédien. Mais, la comédie montée par M. Turmel aurait une excuse, une justification : une idée n'est vainement valable, estime M. Cassou — et certes nous l'en louons — que poussée à son conséquence extrême. Or, Tolstoï, non seulement n'a pas été jusque-là, mais il a même renié ses idées premières, tandis que M. Turmel n'aurait agi si mystérieusement que pour pouvoir parvenir à ces conséquences extrêmes, ne se préoccupant que de la fin.

C'est là une forme de ce désintéressement dont M. Cassou a entrepris l'apologie avec beaucoup d'ardeur, de conviction et d'imagination. Partout dans ses ouvrages et sous toutes les idées même les plus audacieuses, on rencontre ces trois grandes qualités, et si M. Cassou force toujours et tant l'estime, même quand sa discussion paraît un peu flottante ou ses prétentions un peu aventurées, c'est parce qu'on voit en lui un esprit, comment dirais-je ? un esprit... (qu'il me pardonne) très sincère.

MICHEL FLORISOONE.

(1) A simple titre d'exemples : M. Cassou parle [illegible] des « Jésuites de l'Institut Catholique de Paris [illegible] et élève Mgr Batiffol à l'épiscopat...

LES BEAUX-ARTS

L'AVIATION POLONAISE
MAGNIFIÉE PAR EDOUARD WITTIG

Dès sa reconstitution, la Pologne a attaché une valeur exceptionnelle à toutes les questions se rapportant à l'aviation. La construction, pour la première fois, d'un avion polonais avec du matériel et un moteur purement polonais a été considérée par l'opinion polonaise comme une véritable victoire.

Avec des moyens très restreints, les Polonais sont parvenus dans ce domaine à des résultats remarquables et dont peuvent témoigner tous les techniciens étrangers qui, en 1929, visitèrent la section d'aviation de la belle Exposition nationale polonaise, en parcoururent les stands de l'Exposition Internationale du Tourisme et des Moyens de communications, qui se tint à Poznan en juillet et août 1930, et les visiteurs du dernier salon de l'Aéronautique à Paris. Leur effort a été couronné par le succès éclatant du jeune aviateur-constructeur Zwirko, qui donna à la Pologne la première place au Challenge international d'Europe de 1932.

L'organisation de l'aviation civile et militaire a été poursuivie simultanément. L'aviation militaire dispose aujourd'hui de 700 appareils d'une force totale de 262.290 CV. et d'un personnel de huit mille hommes. L'aviation commerciale fonctionne sur six lignes intérieures et trois lignes internationales. Il n'est pas aujourd'hui une grande ville de Pologne qui ne soit reliée quotidiennement par un service d'avion avec Varsovie.

Deux facteurs ont spécialement contribué à faire entrer l'usage de la locomotion aérienne dans les mœurs polonaises : les vols sont faciles en Pologne, pays de plaine, et, depuis qu'elle existe, l'aviation commerciale polonaise n'a enregistré qu'un nombre infime d'accidents graves, d'où la réputation de sécurité vérifiée par les faits qu'ont les lignes aériennes polonaises. D'autre part, par le jeu de réductions libéralement accordées, le prix d'un passage arrive à correspondre au prix du même trajet par chemin de fer, en deuxième classe. Dans ces conditions, ce mode de locomotion est très apprécié et il est beaucoup plus couramment employé en Pologne qu'en France.

Ces brèves indications étaient nécessaires pour faire comprendre le haut intérêt avec lequel l'opinion publique polonaise a suivi les diverses manifestations organisées à Varsovie, le 11 novembre dernier, à l'occasion de l'inauguration du superbe monument destiné à magnifier l'aviateur polonais. Il se dresse aujourd'hui sur une des grandes places de la capitale : la place de l'Union de Lublin ; son auteur est Edouard Wittig, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France.

Sur un large socle de granit, parfait de proportions, dû à un architecte de talent, Antoine Jawornicki, et qui, au milieu d'une plateforme circulaire s'élève à quinze mètres de hauteur, est campé un gigantesque aviateur de bronze, revêtu de l'uniforme réglementaire des pilotes militaires polonais. De cette tenue moderne, l'artiste a su tirer un élément esthétique, en en faisant en quelque sorte l'équivalent de l'armure et du casque d'un guerrier du Moyen-Age. Comme son personnage est à la fois un symbole et une glorification, son héros, qui a succombé victime des éléments, apparaît pourtant tout vibrant, prêt à s'envoler encore, quoique son appareil ait été détruit et qu'il n'en subsiste dans sa main que le gouvernail et, derrière lui, un morceau de l'hélice brisée. Tout, dans l'attitude du corps et dans l'expression du visage dur, décidé, concentré, respire la foce, la confiance dans le triomphe de l'énergie humaine.

Edouard Wittig a travaillé huit ans à ce monument, dont le sens et l'inspiration modernes sont empreints d'une grandeur et d'une simplicité toutes classiques. C'est, en effet, en 1923, que quelques personnalités du monde de l'aviation conçurent le projet d'élever à Varsovie un grand monument qui magnifiât l'héroïsme des aviateurs polonais pendant la guerre. Ils s'adressèrent à Wittig, déjà le sculpteur polonais le plus en vue, qui s'enthousiasma pour cette idée et lui donna son admirable réalisation présente.

Célèbres dans toute l'Europe, le nom et l'œuvre de cet artiste sont aussi bien connus en France, où il a habité et travaillé pendant de longues années. Il est même le seul sculpteur polonais dont une statue décore un jardin parisien, et l'on se souvient des grandes manifestations d'amitié franco-polonaises qui marquèrent, en juin 1928, l'inauguration de son *Eve* achetée par l'Etat français et placée dans les jardins du Trocadéro. Le Ministre des Affaires Etrangères de Pologne, alors M. Auguste Zaleski

ki, s'était lui-même rendu à Paris pour représenter son pays à cette occasion.

Après de bonnes études secondaires en Pologne et trois ans de séjour à l'Ecole des Beaux-Arts de Vienne, où il obtint le premier prix de portrait et de composition, Edouard Wittig vint à Paris en 1900. Il travailla d'abord avec Ponscarme et Alexandre Charpentier, puis avec Lucien Schneg et s'acquit la sympathie et l'attention de Rodin. Il a, depuis, raconté lui-même quelles luttes se livrèrent alors en lui, pendant plusieurs années, entre la conception à la Rodin, imposée par la fascination du maître, et la conception classique, monumentale, vers laquelle le poussait son instinct personnel. Le conflit entre ces deux tendances a marqué ses œuvres de cette période de formation.

Dès ce moment, déjà, sa notoriété et sa réputation s'affermissaient d'une façon constante dans les cercles artistiques français. Cela s'explique, non seulement par la forte individualité artistique du jeune sculpteur, mais encore par la discipline qu'il avait imposée à ses études et à ses travaux et qu'a bien caractérisée un critique d'art polonais connu, M. Treter, en rappelant qu'à une époque où le mépris était général pour la technique et le métier, Wittig s'appliquait à étudier avec soin les matières à sculpter, leurs particularités, le ciselage et, refrénant la fantaisie, l'inspiration d'ordre littéraire, mettait au-dessus de tout la forme sculpturale et la composition rationnelle.

Après le succès de son *Sphinx*, qu'acheta le Musée du Luxembourg, d'un très beau marbre, l'*Eveil* et de nombreux bustes, Edouard Wittig connut au Salon de 1912 la grande réussite de son *Eve*, la belle statue aujourd'hui placée dans les jardins du Trocadéro et dont il existe deux répliques de bronze en Pologne, l'une dans le parc Ujazdowski, à Varsovie, l'autre devant le Grand Théâtre, à Poznan. Dans un article enthousiaste, Guillaume Apollinaire salua en l'auteur le futur guide de la sculpture de son époque.

Tout semblait donc faire prévoir que l'artiste polonais poursuivrait désormais à Paris une carrière qui s'y annonçait de plus en plus brillante. A ce moment même, il dut rentrer en Pologne et devenir professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Varsovie en même temps qu'à l'Ecole Polytechnique. Il fit, comme engagé volontaire, toute la guerre polono-soviétique. En 1921, il revint à Paris comme Commissaire du Gouvernement polonais, chargé d'organiser au Grand Palais la belle Exposition d'art polonais dont on n'a pas oublié le succès. En 1926, il remplaça le sculpteur italien Gallori à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France où, jusqu'à présent, l'art polonais n'a été représenté que par Paderewski et jadis par le grand peintre Matejko.

Bustes, bas reliefs, monuments, statues, l'œuvre d'Edouard Wittig est considérable. Un volume tout récent (en polonais avec un résumé en français), du professeur Wladyslaw Kozicki, permet de la pénétrer avec quelques détails. En France, outre l'*Eve* et le *Sphinx*, se trouvent la *Victoire polonaise* au Musée de Grenoble, la *Femme*, au Musée de Bordeaux ; au Palais de la Paix, à La Haye, un très beau marbre *Pax*. En Pologne, il faut au moins citer des bustes dont certains sont particulièrement célèbres : le buste du Maréchal Pilsudski, celui de Gabriel Narutowicz, premier président de la République polonaise, assassiné par un fanatique, et les grands monuments auxquels il semble bien que, dans la phase actuelle de son œuvre, Wittig se consacre exclusivement, la *Lutte*, le *Héros mourant*, un monument aux *Médecins* qu'on admirera prochainement à Varsovie, le monument du colonel Lis-Kula, inauguré cette année même au mois de septembre, à Rzeszow, qui évoque le sacrifice héroïque des légions polonaises pendant la guerre, celui de Slowacki pour la ville de Lwow (Léopol), etc.

*
* *

La forte personnalité du sculpteur a grandement ajouté, de son côté, à l'intérêt considérable que, pour les raisons exposées tout à l'heure, on porta en Pologne à l'inauguration du monument à l'aviation. Commencées le 10 novembre au soir par une solennelle veillée funèbre au champ d'aviation, en l'honneur des aviateurs polonais civils ou militaires tombés en vol, et un émouvant appel des morts, les manifestations se déroulèrent pendant deux jours, unissant le caractère de l'acte de foi et de reconnaissance envers les aviateurs polonais à celui d'une grande cérémonie artistique d'une valeur exceptionnelle. Pour marquer avec éclat l'estime particulière en laquelle Edouard Wittig est tenu par ses confrères français, l'Académie des Beaux-Arts s'était fait représenter, à Varsovie, par l'éminent sculpteur François Sicard. Des délégations de presse française, américaine, tchèque, roumaine, s'étaient rendues en Pologne à cette

occasion. Nous avons eu l'honneur et la joie d'être témoins de l'accueil particulièrement chaleureux fait à la délégation française, éclatant témoignage de l'indéfectible amitié qui existe entre la France et la Pologne.

HENRI DE MONTFORT.

VARIÉTÉS

A PROPOS DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE « PANTAGRUEL ».

LE VRAI VISAGE DE FRANÇOIS RABELAIS

Peu de figures ont été plus maquillées par la postérité que celle de François Rabelais. En dépit de la notoriété énorme dont il jouit, il est resté, jusqu'à ces dernières années, un incompris. Le grand public a vu dans ce moine en rupture de « moinage » le type du dépravé livré au vin et aux plaisirs sensuels. Les écrivains, comme Victor Hugo, en ont fait un mage conducteur de l'humanité dont le rire serait un « les gouffres de l'esprit ». La personnalité de Rabelais est, en réalité, beaucoup moins complexe : « L'auteur du *Gargantua* et du *Pantagruel*, écrit l'un de ses meilleurs commentateurs, M. Jean Plattard, est un savant qui se délasse en écrivant de joyeux « narrés » et propos. Ces facéties, que Rabelais nous présente comme ses divertissements d'après boire, sont, au contraire, production d'un grand artiste dont l'imagination, dans son essor le plus hardi, retient toujours quelques traits de la réalité ». Ainsi, les « faicts et prouesses » de Gargantua et de Pantagruel se réduisent presque à la mesure d'un accident dans la vie d'un homme du XVIe siècle qui fut — retenons les termes — un grand artiste et un savant.

Michelet regrettait que, par faute de documents, il fût presque impossible d'écrire une vie de Rabelais. Depuis, les érudits se sont mis en quête et ils ont rapporté de leurs investigations assez de lettres inédites, de titres notariés, de témoignages contemporains pour que, en face du personnage, [illegible] manuels et souvent nos [illegible] permis de camper un Rabelais [illegible].

En cette année du quatrième centenaire de la publication du *Pantagruel*, M. Jean Plattard a agencé toutes ces trouvailles, qui sont souvent les siennes, en une importante biographie que l'*Adolescence de Rabelais en Poitou* et le charmant *Guide illustré au Pays de Rabelais* annonçaient. « Peut-être, écrit-il modestement dans sa préface, n'est-il pas encore possible de [illegible] le personnage, tel qu'il fut réellement : ou nos documents, souvent menus et peu significatifs, ne nous le peignent jamais avec ce relief qu'il avait dans la légende. Du moins est-il possible de redresser celle-ci, de mesurer l'écart qui la sépare de la réalité et de discerner comment l'effigie de Maître François fut parfois modelée sur celle de quelque héros de son épopée bouffonne » [1].

Ainsi apprenons-nous que le pays de Rabelais, ce n'est pas seulement le clos de la Devinière et la ville de Chinon qui, depuis l'époque où le jeune François hantait la boutique d'Innocent-le-Pâtissier, n'a guère changé, mais encore Rome qu'il visita à trois reprises et surtout le Poitou. Les séjours de Rabelais, moine Franciscain, puis Bénédictin, aux couvents de Fontenay-le-Comte et de Maillezais n'auraient guère ajouté à sa formation intellectuelle s'il n'avait fait connaissance, par l'entremise de frère Amy et de Geoffroy d'Estissac, avec le siècle. Sous les lauriers-tins du jardin d'Artus Cailler, lieutenant criminel et particulier au siège royal de Fontenay-le-Comte, Rabelais, revêtu du froc de bure et les pieds nus chaussés de sandales, avait assisté aux subtiles disputes qui dressaient l'un contre l'autre Amaury Bouchard et l'avocat André Tiraqueau. A l'abbaye de Fontaine-le-Comte, près de Ligugé, chez « le noble Ardillon », il s'était lié d'amitié avec le procureur et poète Jean Bouchet, correspondant de Ronsard, Jean d'Auton et Jean Quintin, moines voyageurs, Nicolas Petit, licencié ès droits et les régents de l'Université de Poitiers.

Tous ces gens si « divers en vesture », mais d'un même vouloir « en humaine escriture » tournèrent l'esprit curieux de Rabelais vers les sciences profanes. A son tour, il voulut devenir un « abîme de science » et il y réussit. Il se mit à rimer, à étudier le droit et la médecine, à

1. Jean Plattard, [illegible] littéraires, [illegible]

fréquenter les Universités. En dix ans, le plus érudit des Franciscains était devenu l'homme de grands lettres grecques et latines que Jean Bouchet citait dans le recueil de ses Epitres et dont les connaissances encyclopédiques étonnaient Guillaume Budé lui même. Rabelais reconnaissait si parfaitement l'influence de ses amis poitevins sur sa culture qu'il leur dédia les prémices de son labeur scientifique : les *Lettres de Manardi* à Tiraqueau ; les *Aphorismes* d'Hippocrate à Geoffroy d'Estissac ; le *Traité du Cataplasias* à Amaury Bouchard.

Les trois voyages en Italie répondaient à un autre aspect du caractère de Rabelais. Il espérait que ces courses lointaines, en la compagnie de grands seigneurs diplomates, les frères du Bellay, satisferaient « son goût d'artiste et d'amateur de pérégrinité ». Là encore, il ne fut pas désillusionné. Sans doute, il ne trouva pas sur les bords du Tibre tout ce qu'il cherchait et les abus de la cour des Papes le choquèrent parfois ; mais, il se prit d'un amour profond pour la Rome antique dont il connaissait, affirmait-il, tous les monuments et toutes les voies : « On peut donc se le représenter errant sur l'emplacement du forum, où pâturaient alors les bœufs, admirant les trois colonnes du temple des Dioscures, qui seules émergeaient de cette terre de ruines, étudiant les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Septime-Sévère, examinant sur la colonne Trajane la « forme » de l'antique toge romaine, ou encore, au long de la voie Appienne, penché sur les sépulcres, inscriptions et épitaphes pour en « faire extrait curieusement ». A son retour il s'amusa à traduire la *Topographie antique Rome* du Milanais Marliani, qu'il publia chez le savant éditeur Sébastien Gryphe.

Rabelais semblait donc voué à ces publications érudites quand, soudain, et sous prétexte de distraire les pauvres malades qu'il soignait à l'Hostel-Dieu de Lyon, il se mit à écrire, sur le modèle d'humbles *Chroniques* qui contraient les foires de la région, *Les horribles et espouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, Roy des Dipsodes, fils du Grand géant Gargantua*. Tous les souvenirs de son enfance en Touraine, de son adolescence en Poitou, de ses pérégrinations lui remontaient à la mémoire à tel point qu'il ne semblait avoir écrit ce facétieux ouvrage que pour divertir ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse. Pourtant, sous le conteur, le savant se regimbait et Rabelais cacha sa vanité derrière le pseudonyme d'Alcofrybas Nasier. Il ne se doutait guère, tandis qu'au mois de décembre 1532 — il y a exactement 400 ans — les piles du livre qu'il n'osait pas avouer s'entassaient sur l'éventaire du libraire lyonnais Claude Nourry que Pantagruel le conduirait à l'immortalité.

J.-E. Weelen.

LES LIVRES NOUVEAUX

Politique et histoire contemporaine

Albert Thibaudet. — *Les idées politiques de la France.* 1 vol. Stock.

Ce livre n'est pas une carte de nos partis : une telle carte ne serait, en effet, que la projection plate de vastes courants d'idées et de sentiments français qui n'y inscriraient ni leurs origines, ni leurs directions secrètes, ni leurs forces vives. Ce sont ces courants mêmes qui sont saisis par l'auteur à une étude soucieuse de ne rien perdre de leur signification et de leur valeur.

M. Albert Thibaudet en distingue six principaux, correspondant à six familles d'esprits et qu'il retrouve déjà à leurs places, il y a un siècle, en 1830, date depuis laquelle, non sans les grandes variations de tout ce qui vit, ils forment le portrait idéologique de la France, — ce sont, vers la droite : le Traditionalisme, le Libéralisme, l'Industrialisme ; vers la gauche : le Christianisme social, le Jacobinisme radical, et le Socialisme.

Curzio Malaparte. — *Le coup d'État.* 1 vol. Bernard Grasset.

Curzio Malaparte, que le succès retentissant de *Technique du coup d'État* a révélé tout récemment au grand public européen, est un des rares écrivains de nos jours qui aient le courage de poser les problèmes les plus audacieux sans se préoccuper des préjugés courants.

M. Malaparte a passé le reste de l'année 1928 jusqu'à [illegible] Leningrad et à Moscou, pour mener son enquête sur les lieux, interroger les témoins et les auteurs de la révolution bolchevique, et recueillir de leur bouche les traits les plus caractéristiques de la vie de Wladimir Ilitch. Il a refait pas à pas, de Léningrad à Munich, Genève, Paris, Londres, Zurich, Cracovie, tout l'itinéraire suivi par Lénine dans son existence d'exilé. Ce qu'il nous donne de cette existence c'est un film au ralenti, où le chef bolchevique [illegible] dans ses attitudes de leader révolutionnaire que dans les moindres détails de sa vie privée. « Méfiez-vous de Lénine, écrit-il, méfiez-vous de ce monstre, car c'est un petit bourgeois, un bonhomme de chez nous ». Un style rapide et pittoresque, de l'humour, des aphorismes surprenants, l'originalité des aperçus, l'audace de la thèse, ne peuvent [illegible] l'intérêt du public.

Alexandra Stolypine. — *[illegible] du dernier tsar : Stolypine.* (1 vol. Alexis Redier).

On a le regret de le dire, à raison de la personnalité très sympathique de l'auteur. Mais il faut le dire. Ce livre est bien mal fait. Car, au plus [illegible] la vie de Stolypine,

qui fut en effet le dernier homme d'Etat suivant le cœur du dernier tsar, il nous raconte encore les aventures personnelles de l'auteur après l'effondrement du régime impérial et au cours de la révolution bolchéviste. Aventures pleines de relief et d'émotions tragiques, à coup sûr, où les épisodes douloureux ne manque ne jamais qui ne se rapportent que de bien loin au titre de l'ouvrage. Les historiens de l'époque révolutionnaire, de ce nouveau « temps des troubles », comme on dira sans doute plus tard, retiendront cependant ce témoignage, ou plutôt cette série de témoignages sur une des [illegible] de l'histoire les plus riches en contrastes et, au demeurant, encore assez déconcertantes pour nos esprits d'Occidentaux. P. F.

Comte Etienne Tisza. — *Lettres de guerre* : 1914-1916 (Paris. Les œuvres représentatives).

Ce n'est évidemment pas tout la correspondance échangée pendant la guerre par le président du conseil des ministres de Hongrie qui tient en [illegible] pages, l'on ignore pourquoi ce choix cependant et opéré suivant quelle méthode, dans les papiers du Comte, et pourquoi arrêté aux premiers mois de 1916 ? On ne nous le dit pas. Les lettres ici traduites fixent surtout le rôle de Tisza lors des discussions relatives à la déclaration de guerre. Elles révèlent qu'à côté des [illegible] de l'admiration qu'il affichait pour l'armée austro-hongroise [illegible] de la rendre acceptable aux puissances de l'Entente. C'était assurément une tête politique, sans illusions au surplus sur les capacités de jugement et de réalisation de ses partenaires d'Allemagne. [illegible] de Jérôme et Jean Tharaud, informée, pénétrante et précise comme à l'ordinaire, est aussi d'un grand charme. F. F.

Beaux-Arts

Valentin Parnac. — *Histoire de la Danse*. Un vol. avec 60 planches hors-texte. Edit. Rieder.

« De toutes les histoires, celle de la Danse est, peut-être, la moins explorée », écrit justement l'auteur.

Il n'en a que plus de mérite à présenter en de brefs résumés les caractéristiques de la danse aux diverses époques.

Elle se mêle intimement aux cérémonies sacrées, aux événements guerriers, aux joies du mariage, comme aux réjouissances des fêtes nationales.

Elle exprime le plaisir, la colère, la tristesse, l'amour, la haine... et parfois l'âme même d'un peuple se révèle en elle.

Le texte de cet ouvrage est complété par une [illegible] quable et abondante illustration.

C. M.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Antonio Aniante. — *Massoulier*. Grasset.

Antoine. — *Le Théâtre*. Edit. de France.

Jean Aubert. — *La Cathédrale* [illegible]

L. Bonnefoy. — *Poèmes*. La Caravelle.

G. Bruno et G. Bruneau. — [illegible] *rique*. Masson.

Emmanuel Chaumié-Lomenie. — [illegible] Edit. des Portiques.

Jacques Bainville. — *Louis II de Bavière*. [illegible]

Michelle Bizien. — *Vivre qu'un jour*. Editions [illegible]

Alfred Cahen. — *Rabaut de Saint-Etienne*. Les pages [illegible]

Jacques Cat[illegible] noble.

Jacques Chaumié. — [illegible]

Charles Chaumié. — [illegible]

Henry Chamié. — *L'H*[illegible] quelle.

[illegible] de Vaucelles. — [illegible] A. Colin.

[illegible] et Steele.

[illegible] Tallandier.

Pierre Dumas. — *Le Maroc*. Arthaud, à Grenoble.

[illegible]

François Duboucheron. — *La* [illegible] Excelsior.

[illegible] Edit. des Portiques.

Jacques Dyssord. — [illegible]

Henri Duvernois. — *Le* [illegible]

Aurelie Desplanches. — [illegible]

Louis Fleg. — *La* [illegible] *moderne*. Perrin.

Gabriel Faure. — *En Sicile*. Arthaud à Grenoble.

Victor Giraud. — [illegible] marion.

Marie Gounin. — *Coins de terre*. Grande librairie universelle.

Jean Gonon. — [illegible]

Louis Gillet. — *L'Ange* [illegible] *la Religion*. Renaissance du Livre.

Alain Gerbault. — *L'Evangile du Soleil*. Fasquelle.

[illegible] rion et Fasquelle.

R. Gorin. — *Contre* [illegible]

Jean Jacoby. — *Le Secret de Jeanne d'Arc*. Mercure de France.

[illegible] Kiakowski. — [illegible] Attinger.

André [illegible] de la Madeleine.

[illegible]

Hector Lapaque. — *L'Attente* [illegible]

Cécile Lévy. — [illegible]

Louis Launy et Jean [illegible] *nales des industries de guerre*. Edit. représentatives.

Louis-Edmond Le Ratz. — *George dans la Lune*. Grasset.

[illegible]

[illegible] Malaussène. — [illegible] *France*. Flammarion.

Maurice Magre. — *La Mort et la Vie future*. Fasquelle.

Dr Malachowski. — *Voulez-vous vivre vingt ans de plus*. Nouvelle librairie française.

[illegible] Grasset.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Bez. — [illegible]

Paul Reboux. — *Madame du Barry*. Flammarion.

Paul Reboux. — *Girardet les Fournier*. Flammarion.

[illegible] N. E. A.

Louis [illegible] *ture*. Flammarion.

Arnold [illegible] *critique contemporaine*. Boivin.

J. Segond. — *Le Vrai de Spinoza*. Perrin.
Sans-Filistes gastronomes. — *Les* [illegible] *chez les gourmets*. Flammarion.
Casimir Smogorzewski. — *La Pompéienne* [illegible]. Crès.
Berthier et Wolff.
M. Legan. — [illegible] Livre.
Philippe Sanfeu. — *La* [illegible] Livre.
Philippe Desplanes. — [illegible] 8 et 9. Alcan.
Achille Vallilla. — [illegible] Saïgon.
Louis Vallilla. — *La Histoire* [illegible] Saïgon.
François Vall[illegible]
Z.-L. Zaleski. — *Attitudes et Destinées*. Les Belles-Lettres.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

LES EXPÉDITIONS ARCHÉOLOGIQUES DE LA BIBLE

A mesure que l'hiver approche, les savants du monde entier préparent la grande saison archéologique qui mettra le milieu biblique au premier rang de l'actualité. L'Angleterre, à elle seule, enverra douze grandes expéditions en Palestine, en Mésopotamie et en Egypte, dont les dépenses sont évaluées à plus de cinquante mille livres sterling. Et il convient de dire que les résultats de ces fouilles intéressent non seulement la science, mais aussi tous les peuples qui, par la foi ou par la race, se rattachent à ces lieux qui virent les origines de la civilisation humaine. La plus importante de ces expéditions est celle de Sir Flinders Petris, dans la région de Caza, en Palestine méridionale, où il avait déjà découvert toute une architecture cyclopéenne entièrement différente de celle des israélites. Ces constructions semblent être d'œuvre des troglodytes qui avaient primitivement vécu dans les caves qui abondent dans la région, et qui contiennent encore des traces de leur usage. Des vestiges montrent que ces troglodytes étaient en même temps des agriculteurs, et qu'ils professaient un culte pour les morts. D'ailleurs les israélites adoptèrent plusieurs de ces constructions pour leur usage personnel après qu'ils vinrent s'installer dans la région. Mais rien ne révèle encore les relations des israélites avec cette race primitive qui n'était sûrement pas sémite. Et c'est à la solution de ce problème troublant que s'attachera Sir Flinders Petris.

L'expédition du prof. Stephen Langdon, d'Oxford, travaillera dans la région de Kish, en Haute-Chaldée, où il espère trouver des traces de l'origine des tribus israélites. Le prof. Langdon ne pense pas qu'Abraham vienne de la Basse-Mésopotamie, mais bien de la Mésopotamie septentrionale, entre le mont Arrarat, où la tradition veut que ce soit arrêté l'Arche de Noé, et la Terre de Chanaan, où il avait conduit le peuple de Dieu. Il serait peu évident, en effet, d'interrompre la route des patriarches entre l'Arménie et la Palestine pour placer subitement dans une autre direction, dans le Midi, l'origine des tribus israélites. Une première expédition d'Oxford, il y a huit ans, avait d'ailleurs permis de découvrir à Kish une importante collection de tablettes, au nombre d'un millier environ, qui révèleront certainement, lorsqu'on les aura entièrement déchiffrées, une partie des secrets que l'histoire a gardés jusqu'ici. En attendant, le problème de l'emplacement d'Ur semble résolu par la reconnaissance de deux ou même de plusieurs villes portant ce nom. Celle que l'on connaissait jusqu'ici ne serait pas la plus ancienne des deux : mais alors il s'agirait de trouver l'autre !

L'expédition conduite par M. J. D. S. Pendlebury, de l'Université de Cambridge, sous les auspices de la Société Egyptienne d'Exploration aura son champ d'action dans la région de Tel-Amarna en Basse-Egypte. Quoiqu'elle ait déjà été soumise à d'importantes excavations, cette région est encore riche de vestiges anciens et peut fournir d'importants détails sur l'époque à laquelle les Hébreux ont quitté l'Egypte pour revenir en Palestine. On sait que les fameuses tablettes que l'on avait découvertes à Tell-Amarna donnent une confirmation nouvelle au livre de l'Exode : ces tablettes qui sont une correspondance des princes de la Palestine avec leurs suzerains égyptiens, Aménophis III et IV, font mention entre autres, d'un roi de Jérusalem du nom d'Arad-Hida, qui signifie serviteur d'une déesse des Hittites, race éteinte mentionnée déjà dans la Bible. Dans ces tablettes, les rois chananéens font en vain un appel de détresse aux Pharaons contre les « habiris » envahisseurs. L'Egypte impuissante ne peut rien pour les secourir et les laisse à leur propre initiative, avec les résultats que nous révèlent les livres de Josué et des Juges. Les « Habiris » ne sont pas nécessairement la branche sémite du peuple de Dieu ; mais les faits rapportés par les tablettes de Tel-Amarna n'indiquent pas moins la véracité des chroniqueurs bibliques. D'autre part, le fait que ces tablettes sont écrites en bybalonien d'après l'usage des vassaux des pharaons après leur conquête d'une partie de l'empire de Babylone, confirme la grande influence attribuée par Moïse à la Babylonie.

Une autre région intéressante qui sera également explorée cet hiver, est celle de Jéricho, où se rendra le professeur Stephen Garstang. Des fouilles récentes ont déjà montré que malgré son exiguité, Jéricho, était très bien fortifiée selon les règles en usage, et pourvue des moyens habituels de défense, car les fondations de la muraille Chanéénéenne demeurent encore sur trois côtés. D'autre part, la brèche qui existe du côté de l'Orient indiquerait que l'assaut principal a été donné de ce côté. Il y aurait enfin dans l'histoire archéologique de la cité, une brusque rupture correspondant à la fin de l'époque chananéenne ; la vie n'y reprit qu'à la période israélite, lorsqu'elle fut rebâtie au temps d'Achad, au neuvième siècle. Ce que le professeur Garstang voudra trouver, c'est si la chute des murailles de Jéricho a été un phénomène naturel, ou bien le résultat d'un miracle, comme l'affirme la Bible en nous disant que les murailles tombèrent après que les lévites firent sept fois le tour de la ville en sonnant leurs trompettes. Voyons si l'archéologie peut répondre à une pareille question.

Thomas Greenwood.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 2 71e ANNÉE 21 JANVIER 1933

UN NOUVEL ACADÉMICIEN : G. LENOTRE

M. G. Lenotre vient d'être élu membre de l'Académie française à l'âge de soixante-quinze ans. Il y a vingt-cinq ans que l'auteur du *Marquis de la Rouerie*, de *Tournebut*, des *Massacres de septembre*, du *Tribunal révolutionnaire* devrait siéger sous la coupole. Il s'y présenta une première fois voici nombre d'années, mais ne fut pas élu. Depuis lors maint et maint immortel — et non des moins illustres — le pressèrent de reposer sa candidature. Le brillant historien préférait, l'hiver, travailler en une salle d'archives ou bien au coin d'un bon feu de bois; l'été, aller pêcher à la ligne, au murmure des saules mêlé à celui de l'eau. Enfin, les années passant et l'auteur de tant de livres admirables de vie, de couleur et de charme, continuant à produire chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre — sans parler de ces incomparables chroniques du *Temps*, si modestement intitulées par lui *la Petite histoire* — il devenait de plus en plus évident que si Lenotre, sans l'Académie, continuait d'être Lenotre, l'Académie, sans Lenotre, risquait de ne plus être l'Académie. Et l'auteur du *Drame de Varennes* vient de voir sa délicieuse carrière d'historien couronnée par cette élection — unanime, peut-on dire — et à laquelle ont unanimement applaudi tous les historiens français.

G. Lenotre s'appelle devant notaire Théodore Gosselin. « Lenotre » est le nom d'une grand'-mère, dernière descendante du célèbre « jardinier » de Louis XIV, un des grands artistes dont s'honore notre pays. Le nouvel académicien a heureusement relevé ce nom illustre pour en rajeunir l'éclat.

L'auteur du *Baron de Batz* naquit en 1857, au château de Pépinville, voisin de la ville de Metz, où il fit ses premières études, condisciple du futur maréchal Foch. Il ne se destinait pas originairement aux études historiques, ni même à la littérature ; mais prit rang dans les services du Ministère des Finances où il s'acquitta consciencieusement de ses fonctions jusqu'au jour où les succès de ses premiers essais historiques lui tracèrent lumineusement la voie où bientôt il cheminera exclusivement. Et voici le jeune écrivain qui fait paraître, année sur année, ces livres aussi pittoresques que variés, bien que traitant tous, à de rares exceptions près, de la même époque de notre histoire : le dernier quart du XVIIIe-première moitié du XIXe siècle, sans parler de sa collaboration à divers périodiques, *le Figaro*, où il débuta, *le Monde illustré*, où il publia régulièrement des chroniques très remarquées, *Le Temps* enfin, où ses chroniques historiques forment peut-être le plus beau collier

de perles pures que nous offre la presse contemporaine.

Petite histoire..., voilà le premier grief que d'aucuns ont formulé contre l'œuvre abondante et brillante de notre confrère. « Ce ne sont qu'anecdotes, a-t-on dit dédaigneusement, menus faits, de petits riens, futilités ! » A quoi Lenotre a déjà fort bien répondu (Avant-propos à son *Tribunal révolutionnaire*) :

« Si quelque lecteur, plus curieux des grandes fresques que des tableaux de genre, estimait que je me suis montré trop soucieux des détails et des menus faits, je me retrancherais derrière Descartes qui pensait juste, je crois, lorsqu'il écrivit : « S'ils ne changent ni n'augmentent les « choses pour les rendre plus dignes d'être lues, « les historiens en omettent presque toujours « les plus basses et les moins illustres, d'où « vient que le reste ne paraît pas ce qu'il est ».

A quoi je pourrais personnellement ajouter le témoignage d'H. Taine, et je ne pense pas que l'on s'avise de reprocher à l'auteur des *Origines de la France contemporaine* de ne faire que de la « petite histoire ». Plus d'une fois Taine m'a lui-même souligné toute l'importance qu'il attachait à ce qu'il nommait les « petits faits » : « Un seul de ces *petits faits*, ajoutait-il, marque souvent mieux et fait mieux comprendre le caractère d'un personnage, le rôle d'une institution, voire une époque entière que les plus savantes dissertations ».

Un critique récent, rédacteur à l'*Illustration*, et précisément à l'occasion de l'élection de l'historien à l'Académie, écrivait :

« Les travaux de G. Lenotre sont l'origine de l'œuvre de révision à laquelle, depuis trente ans, on soumet les événements et les hommes de l'histoire de la fin du siècle dernier, lisez : avant-dernier. »

Aussi bien l'historien lui-même s'exprime-t-il à ce sujet très heureusement :

« On pourrait comparer l'histoire révolutionnaire à un tableau qui a besoin d'être rentoilé : il a été si souvent peint et repeint, chacun s'est si bien appliqué à le charger de couleurs, on l'a renforcé de tant de glacis dans le louable but d'en atténuer les ombres que, finalement, l'esquisse primitive a perdu toute sincérité. Pour en retrouver les dessous, c'est par l'envers qu'il faut reprendre le tableau, détacher la trame fil par fil et dégager la peinture originale ».

Taine dit encore : « La véritable histoire s'élève seulement quand l'historien commence à démêler, à travers la distance du temps, l'homme vivant, l'homme agissant, doué de passions, muni d'habitudes, avec sa voix et sa physionomie, avec ses gestes et ses habits, distinct et complet comme celui que, tout à l'heure, nous avons quitté dans la rue ».

A quoi Lenotre excelle. Et il va plus loin : il a un don de psychologie remarquable. Voyez son portrait d'Herman, le froid et idéalement cruel, paisiblement fanatique — impitoyable et doux — président du tribunal révolutionnaire. Le portrait que Lenotre en a fait en une trentaine de pages est une merveille de vie et, par cette vie même, de vérité : « Le calme d'Herman confine à l'impersonnalité ; il semble la statue du châtiment, tant on le sent insensible et inexorable ».

Outre ses livres d'histoire, Lenotre a écrit des pièces de théâtre, soit seul, soit en collaboration avec Henri Lavedan, avec Henri Cain, où il fait revivre sur les planches des scènes dramatiques de l'époque révolutionnaire ou napoléonienne. *Colinette* se passe sous Louis XVIII ; puis *les Trois glorieuses*.

Jouée à l'Odéon, *Colinette* est une œuvre exquise. La pièce eut d'ailleurs grand succès. Avec quelle vie et quel relief l'historien, auteur dramatique, y a mis sous nos yeux la vraie physionomie de Louis XVIII, bonhomme et fin et, si l'on osait juxtaposer les deux mots : un croyant sceptique; puis, en leur réalité, ces figures de la vieille noblesse qui traversa la Révolution, comme on a dit souvent, sans avoir rien appris, rien oublié ; et, parmi eux, des hommes de la France nouvelle, en ce qu'ils ont de meilleur, ouverts aux progrès de la science, aux charmes de l'art, mais respectueux des idées et des traditions ancestrales.

Sous l'action de ce beau tempérament d'homme de théâtre, Lenotre est peut-être un peu trop enclin, non seulement à porter ses études sur les sujets les plus dramatiques, ce qui, au reste, est bien légitime, mais, en ces problèmes dramatiques, à aller d'instinct aux solutions elles-mêmes les plus dramatiques, saisissantes, émouvantes. S'agit-il du *Courrier de Lyon*, Lesurques a été injustement condamné, nonobstant le jugement de la Cour de Cassation confirmant l'arrêt de la Cour d'Assises et les arguments qu'il fait valoir ; quand Anatole Loquin découvrit subitement que l'homme au masque de fer avait été Molière, l'auteur du *Roi Louis XVII et l'énigme du Temple* n'alla pas jusqu'à adopter cette effarante conclusion, mais comme on sent, hum ! que, par tempérament, il y inclinerait volontiers ! N'est-ce pas Verlaine qui disait :

« Que la vie est quotidienne ! »

Lenôtre, tout au contraire :

« L'histoire n'est faite que de drames!... Quelle admirable chose! Songez qu'il n'y a pas un appartement d'une maison de Paris qui n'ait été le théâtre d'un drame. Et dites-vous bien qu'il n'y a pas une vieille glace par dessus une cheminée qui, dans ses ténèbres, ne les ait réflétés ».

Mais, par cette propension à l'exceptionnel, à l'extraordinaire, sa pensée d'historien n'est pas atteinte, ni son esprit critique. En son *Louis XVII*, avec précision, Lenôtre met le doigt sur la faiblesse radicale des prétentions de nombreuses individualités cherchant, chacune, à se faire admettre pour le pauvre Dauphin survivant.

Né à Versailles le 27 mars 1785, le fils de Louis XVI avait dix ans quand il mourut au Temple le 8 juin 1795, sur les trois heures de l'après-midi. « Il est curieux de remarquer, écrit Lenôtre, que pour tous ceux qui s'offrent comme Dauphins évadés — et le nombre en est grand puisqu'il atteint la trentaine — l'écueil fut toujours l'exposé des circonstances de leur enlèvement et des péripéties qui suivirent. Aucun d'eux n'a pu fournir sur ces événements d'importance un exposé qui s'accorde à peu près avec ce que l'on sait de l'histoire ».

Evénements d'importance, en effet, car il est toujours facile de dire, en surgissant brusquement dix ou douze ans après la prétendue évasion : « Je suis Louis XVII! »

La seule réponse qui pourrait donner confiance est celle que le prétendant ferait à la question que voici :

« Dites-nous ce que vous êtes devenu, ce que vous avez fait en sortant du Temple, et, bien entendu, avec témoins ou témoignages à l'appui ».

En la quatrième série de ses *Vieux papiers, vieilles maisons*, Lenotre a répliqué d'un bon style aux critiques qui mettaient en doute l'exactitude de ses écrits. Au principal de ces contradicteurs, A. Aulard, il aurait pu se contenter de répondre en renvoyant aux ouvrages mêmes de l'aristarque ; mais les terribles critiques d'Augustin Cochin n'avaient pas encore paru. Aussi bien quel est l'historien dont les livres sont exempts de toute erreur ? Il faut songer à la diversité, à la multiplicité du labeur historique pour devenir indulgent à un moment de distraction pendant les centaines et centaines d'heures de travail, à un fléchissement de mémoire, à une lecture accidentellement inexacte dans le fatras des vieux papiers empoussiérés, obscurcis, froissés, pâlis par le temps. En la préface qu'il a mise en tête d'un des livres de Lenôtre, *Tournebut*, Victorien Sardou a brillamment justifié l'historien et c'est des deux mains, si nous savions écrire de la main gauche, que nous souscririons à ses conclusions.

FRANCK BRENTANO,
Membre de l'Institut.

TROIS ÉPISODES DE LA VIE DE GŒTHE

STRASBOURG ET FRÉDÉRIQUE

I

Le séjour de Gœthe à Strasbourg a joué dans son développement un rôle capital. Lorsqu'il y vint, c'était en partie pour compléter son éducation française. Son désir était de finir ses études en Alsace et d'aller ensuite à Paris. L'éducation française, à cette époque, donnait encore le ton à l'Europe. A Leipzig, Gœthe avait senti cruellement ce qui lui manquait et il pensait l'acquérir dans une Université qui était comme la pointe avancée de la France sur un territoire germanique. Le résultat devait être bien différent de ce qu'il attendait. Par une suite de circonstances imprévues, ou plutôt parce que le régime supérieur qui règle les lois du monde avait sans doute à ce moment le besoin de créer ou tout au moins d'organiser un ordre nouveau. Si l'on étudie de près les transformations et les fluctuations de l'histoire terrestre, on est de plus en plus forcé de faire intervenir ce sens supérieur du devenir ou du destin dont le mouvement général échappe aux historiens occasionnels, mais dont il est impossible de se détacher lorsqu'on assiste, à vol d'oiseau, à de longues successions de faits. C'était le point de vue de Bossuet, et ce fut aussi le point de vue de Herder, que nous allons voir paraître plus loin.

Nous avons vu que Gœthe avait traversé, à Francfort, pendant sa maladie, une crise mystique qui, sous l'influence de Mlle de Klattenberg, et des frères Moraves, l'avait incliné à un certain mysticisme. Nous l'avons vu, d'un autre côté,

se pencher avec fièvre sur les passionnantes recherches des alchimies du Moyen-Age. A vrai dire, et pour les esprits allemands de cette époque et de plusieurs autres, le mysticisme et l'alchimie tournaient autour du même objet, qui était l'unité du monde et son identité avec Dieu. Ce divisionnisme, que nous avons vu s'établir dans les sciences, en partie sous l'influence de l'esprit latin, a toujours été assez éloigné de l'esprit germanique, qui a toujours cherché volontiers, comme les philosophes alexandrins, à retrouver une substance unique sous les phénomènes les plus différents. Mais il manquait encore à Gœthe une sorte de ferment général qui fît lever tous ces éléments disparates dont son esprit était submergé. Ce levain, ce ne fut qu'à Strasbourg qu'il le trouva et à l'opposé même de ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire de la discipline française.

Gœthe arriva à Strasbourg le 2 avril 1770 et descendit directement à l'auberge de l'Esprit, auberge à laquelle nous ne pouvons penser sans émotion, si nous pensons que c'est là que peu de temps après il devait rencontrer Herder. Là encore que, quatre ans plus tôt, du 4 novembre 1765 au 9 décembre de la même année, Jean-Jacques Rousseau avait trouvé un asile après avoir été chassé de Bienne. Ces diverses rencontres en disent long sur le rôle que jouait alors Strasbourg dans l'Europe intellectuelle de cette fin du XVIIIe siècle. Gœthe s'établit peu après dans une pension de famille dirigée par M. Lauth, mais il couchait chez M. Schlag, sur le Vieux-Marché aux Poissons. D'après les témoignages de ses contemporains, il semble bien que son apparition à la table de famille de M. Lauth ait fait une impression profonde. Quand on vit arriver un jour ce grand jeune homme bien fait, aux yeux bruns et ardents, à la démarche élégante, et dont toute la physionomie dégageait déjà quelque chose de fort et de rayonnant, on eut l'impression qu'il se présentait un être exceptionnel. Dans cette terre d'Allemagne flottait déjà cette aspiration au génie qui allait caractériser la nouvelle époque ; au génie, c'est-à-dire à l'homme nouveau devant presque tout à soi-même, ou à son terroir, dégagé de ces liens étroits, de cette étiquette compassée, de ce rationalisme de cour qui avaient suivi partout avec elle l'éducation française, l'homme replongé dans la nature, acceptant ses passions et au besoin les provoquant, l'homme autonome enfin, ne craignant pas de développer cette autonomie, même à travers les orages, les malheurs et les contraintes de l'adversité. Cette notion du génie, il faudrait savoir où elle remonte dans l'histoire du monde pour en prendre exactement connaissance. Dans cette histoire, il y a moins de découvertes que de résurrections. L'homme de génie avait été le merveilleux apanage de la Renaissance et sans doute plus loin encore avait-il été le rêve le plus ambitieux et le plus téméraire de la pensée grecque quand le sentiment étroit de la cité n'avait pas encore réduit cet homme à n'en être qu'un instrument. Les Titans, Atlas, Prométhée, étaient les prototypes mêmes du génie. Aussi voyons-nous le romantisme allemand s'emparer volontiers de leur symbole pour incarner ses propres virtualités. Ce titanisme volontaire et conscient apparut souvent chez Gœthe et Jean-Paul prit le nom de Titan pour illustrer sa belle œuvre.

A la pension Lauth, Gœthe rencontra Young Stilling, esprit profondément religieux et avec lequel il développa ses tendances mystiques. Mais celles-ci, d'autre part, étaient contrariées par les propos de l'homme qui présidait la table, le docteur Salzmann, secrétaire de la Chambre des Tutelles, esprit précis et méthodique, et qui contrecarrait volontiers les tendances qui n'appartenaient pas à son esprit et qu'il traitait volontiers de nuageuses.

« Son intelligence, a dit de lui Gœthe, la douceur de son caractère, la dignité qu'il savait maintenir au milieu des plaisanteries et même parfois de petites frasques qu'il nous permettait, le faisaient aimer et estimer de toute la société, et je ne connais que peu de cas où l'intervention de son autorité ait été nécessaire dans nos petites disputes. Cependant, de tous j'étais celui qui s'associait le plus facilement à lui, et il n'était pas moins disposé à s'entretenir avec moi parce qu'il me trouvait une culture plus étendue que les autres et moins de partialité dans le jugement. »

D'autre part, le goût qu'il avait gardé pour ses premières expériences chimiques porta Gœthe à se développer dans ce sens-là. De telle manière que dans une période où son lyrisme prit une force et une ampleur nouvelles, il ne cessa de s'appuyer sur une connaissance scientifique de l'univers. Ce fut une des particularités du génie gœthéen que d'unir sans cesse la vision lyrique du monde, c'est-à-dire une vision sans cesse transposée sur un plan idéal et généralisateur, à une vision purement scientifique. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre exemple dans l'histoire de l'humanité d'un grand poète qui non seulement ait été un savant, mais même qui ait eu la forme d'esprit scientifique.

Le seul exemple de ce genre que nous connaissons, avec le sien, est celui d'un homme qui joint à cette forme là le génie pictural, c'est-à-dire le Vinci.

A Strasbourg, Gœthe fit de grandes promenades, et le plus souvent à cheval. M. Salzmann l'emmenait souvent avec lui, tantôt du côté de Saverne, tantôt du côté de Phalsbourg. La nature alsacienne est très différente de celle que Gœthe avait connue soit à Francfort, soit à Leipzig. Aussi en reçut-il une impression très forte dont plusieurs de ses lettres portent le témoignage. En juin 1770, il écrit les lignes suivantes : « Hier, pendant toute la journée, nous nous sommes promenés à cheval. La nuit est descendue au moment où nous arrivions sur la chaîne de montagne de Lorraine, à l'endroit où la Saar coule au fond d'une charmante vallée. En regardant à droite, au delà des profondeurs de la rivière qui coulait si grise et si muette dans le crépuscule, et à gauche, les lourdes ténèbres d'une forêt de hêtres qui s'inclinait vers moi de la montagne, tandis qu'autour des sombres rochers, au milieu des taillis, d'étincelants oiseaux tournaient mystérieusement et sans bruit, il se fit dans mon cœur un silence pareil à celui du pays : toutes les fatigues du jour s'évanouirent comme dans un rêve. »

Un jour où il se rendait à l'auberge de l'Esprit, Gœthe rencontra au bas de l'escalier un homme grave, qui avait la physionomie d'un pasteur avec une perruque à cheveux roulés autour de la tête et une longue lévite noire dont le bout était relevé et négligemment enfoncé dans sa poche. C'était Herder. Gœthe savait son arrivée à Strasbourg depuis quelques jours. Herder venait y faire soigner, chez un oculiste alors célèbre, une obturation de la glande lacrimale pour laquelle devait être nécessaire une opération. Gœthe s'approcha de lui très ému et lui demanda la permission de venir le visiter. Il dit son nom, qui ne signifiait rien, et Herder l'accueillit avec bienveillance. Il est difficile de se représenter ce qu'eût été la vie de Gœthe s'il n'eût pas rencontré Herder. Sans doute eût-il acquis tout seul quelques-unes des choses que ce grand esprit lui enseigna et n'eût-il pas été très différent. Mais le temps que lui économisa Herder fut considérable. Et, d'autre part, c'est le propre du génie de tirer le maximum des avantages qui lui sont nécessaires, d'un hasard auquel il sait donner le caractère d'une fatalité.

Le rôle de Herder dans l'évolution de l'esprit allemand a été considérable. Klopstock lui avait donné son premier épanouissement dans le monde moderne, mais en l'enfermant dans le sens d'un piétisme excessif et souvent aveugle. Wieland, par contre, l'avait assoupli et lui avait apporté quelque chose qui appartenait en propre à l'esprit français : la grâce, l'ironie, le scepticisme, le don de jouer avec les fictions et de mêler aux jugements contemporains les fantaisies du monde antique. En un mot, ce certain style rococo que les Allemands n'ont pas cessé d'aimer et qui s'obtient en littérature comme en art, par une surcharge, à la fois décorative et voluptueuse, un rajout de volutes et d'astragales sur les lignes plus rigides de l'école française. A cet excès d'influence occidentale, Lessing avait répondu par une esthétique plus nettement germanique mais encore pédantesque, par un système idéologique qui gardait quelque chose d'artificiel et d'arrêté. Herder, à ce moment, apportait je ne sais quoi de plus manifestement génial, pour employer le langage de l'époque, de plus nettement génial dans ses manifestations, mais aussi âprement et volontairement voulu dans sa recherche du génie. Pour le monde intellectuel d'avant cette époque, la littérature se confinait dans l'admiration du XVIIe siècle français et, au delà, des maîtres grecs et latins dont il faisait l'imitation. La Bible était objet de théologie et de scolastique, mais non point de poésie. Si l'on veut savoir ce que pensaient naturellement le XVIIIe siècle européen et en particulier les Français des grandes sources poétiques de notre monde, il faut se souvenir de ce que Voltaire, dans *Candide*, exprimait par la voix du seigneur Pococurante : il n'y avait pas un des grands poètes qui ne fût couvert de sarcasmes. Mais, dans l'esprit de Herder, esprit profondément religieux et pour qui Dieu était une réalité constamment visible, le sarcasme n'existait pas. Voltaire finissait une époque. Jean-Jacques Rousseau et Herder en commençaient une autre. Herder avait connu, dans le Nord, Hammann, que l'on avait surnommé le Mage, et qui avait apporté une doctrine absolument mystique. Cette mysticité avait empreint son esprit. Il avait trouvé la présence de Dieu sur la terre dans deux des manifestations où s'est manifestée le mieux la prédestination ou, si vous préférez, la Providence. L'une était l'histoire, qui est la suite des combinaisons temporelles qui révèlent sa volonté, l'autre la philologie, qui est la matrice de toute poésie. La poésie avait été jusque-là, et depuis plus d'un siècle, objet de coups. C'était un objet artificiel dont l'âme était absente, quelque chose de mesquin et de bien

ouvragé, un travail d'artisan supérieur qui apprenait, avec un certain don de la forme, celui du sarcasme, d'une liberté grivoise, d'un apparat aussi vain que les chapeaux de fleurs qui ornaient les bergères des fêtes galantes. La poésie faisait partie de la politesse, de l'étiquette, du libertinage, de la méchanceté. Elle persiflait ou séduisait. Si l'on voulait se servir de métaphores, on dirait qu'elle était pareille au serpent de la *Genèse*, qui ne jouait son malin air de flûte que pour induire les âmes en tentation. Déjà Gœthe, dans les *Odes* que dans sa première jeunesse il avait dédiées à Behrich, s'était élevé au-delà de cette conception « amateurielle » de la poésie. Mais il l'avait fait par un premier coup d'aile de son génie, et sans savoir encore que cette plénitude de la conscience qui s'envole au-delà des conventions formelles pour exprimer à la fois le plus évident et le plus sous-jacent de l'âme humaine, appartînt à cette révélation grandiose qu'il allait recevoir par les soins de Herder.

Si l'on réfléchit aux rapports du jeune poète avec son aîné, — Herder en réalité n'avait à ce moment-là que cinq ans de plus que Gœthe, — mais ces cinq années font un vaste espace entre un homme de vingt-et-un ans et un homme de vingt-six, surtout lorsque celui-ci a l'expérience, la maturité et l'ampleur de vues de Herder, il semble bien, d'après tout ce que nous savons d'eux, que Gœthe, dans ces circonstances, eût été presque uniquement réceptif. Il écoutait sinon en silence, du moins respectueusement la parole de son aîné. Pour Herder, sans doute se réjouissait-il de trouver un auditeur à ce point réfléchi et compréhensif. Il était éloquent, il aimait à se servir de sa parole. Jusqu'à quel point devina-t-il, à ce moment-là, la grandeur de son interlocuteur, il est difficile de le savoir exactement. Parfois il adressait au jeune homme des boutades cruelles, des mots à l'emporte-pièce, que Gœthe sans doute n'eût toléré de personne autre. Mais il sentait trop le prix de l'expérience que lui apportait Herder pour s'en fâcher sottement. Nous l'avons dit, cet enseignement était illimité, mais il complétait les premières impressions que Gœthe avait eues à Strasbourg, son éblouissement devant la cathédrale, dans laquelle il voulut voir une manifestation de l'art allemand, et aussi la joie que lui causa la nature alsacienne, car pour la première fois Gœthe voyait une nature vraiment champêtre et se baignait dans son atmosphère. Jusque-là, il n'avait connu que des villes, Francfort, Leipzig, qui lui avaient apporté leur caractère aimablement citadin. A Strasbourg, il recevait à la fois trois des plus fortes impressions qu'il devait ressentir au moment le plus important de ses années d'apprentissage.

Dans un sens, l'influence de Herder se confondit pour Gœthe avec celle de Shakespeare. Ce fut, en effet, Herder qui le lui révéla. Il est vraisemblable qu'en le lisant pour la première fois, Gœthe ait vu réaliser dans le monde de l'art ce qu'il avait toujours attendu et rêvé. Trouver à la fois dans la forme qui s'adapte le mieux à l'esprit humain la poésie la plus vaste et la plus significative, jointe au réalisme le plus vrai et le plus précis, découvrir les sentiments de tous les hommes et de tous les jours chez ces personnalités mythiques qui semblent s'éloigner de nous quand nous les examinons dans l'histoire, comme si elles appartenaient à une autre planète, parcourir, en quelques secondes, sur le pont solide des mots, les abîmes de l'âme humaine, voir s'entrechoquer les passions comme les éclairs dans une nuit d'orage et, finalement, regarder monter et s'arrondir autour de ce chaos passionnel le ciel le plus calme, le plus pur, le plus serein qu'ait enregistré peut-être la pensée humaine, il y avait là, en effet, de quoi enivrer Gœthe.

Il s'y ajoutait le sentiment joyeux de la liberté retrouvée. Dans la première version de Wilhelm Meister, il nous dit son exaspération en face de la règle des trois unités, à laquelle le XVIIe siècle français avait sacrifié et qui lui venait d'ailleurs d'Aristote. A cet assoiffé de liberté intégrale, Shakespeare, si insidieux et si brutal à la fois, dans le découpage de ses scènes, offrait une vision directe qui ressemblait extraordinairement à la vie. Il ne s'agissait plus d'artifices savants pour réunir les gens dans un espace unique, pour amener lentement des péripéties calculées, pour élaguer les choses pénibles et maintenir une atmosphère générale d'élégance régulière. Les hommes étaient là, ils se heurtaient au travers des rues de la cité, à travers les arbres de la campagne. Tout les réunissait et les dispersait à la fois ; des actions déchaînées les jetaient les uns contre les autres et au milieu de leur tumulte, de leurs haines, de leurs amours, de leurs trahisons, brusquement, comme s'ils écoutaient venir des bois et de la ramure je ne sais quelle chanson divine, ils s'arrêtaient de vivre pour chanter à leur tour, murmurer quelque complainte, ou s'abandonner aux délices lyriques de la plus subtile et de la plus tendre rêverie. Chez ce Gœthe foisonnant et multi-

forme de la vingtième année, on imagine ce que dut être une pareille révélation.

Dans ce Strasbourg, il prenait si nettement conscience de soi qu'il ne pouvait pas supporter ces lacunes et qu'il luttait contre ses faiblesses. Il avait le vertige, il s'entraîna à le vaincre en montant sur la plateforme de la cathédrale de Strasbourg. Il avait horreur du bruit, il suivit la retraite aux flambeaux tout enveloppé, tout irrité par le vacarme, les tambours qui lui déchiraient les oreilles et lui faisaient tourner la tête. Il se promenait le soir dans les cimetières pour vaincre l'appréhension qu'il avait de la mort, et comme tout ce qui touche à la physiologie ou du moins à son spectacle lui était désagréable, il suivit à l'amphithéâtre de l'hôpital des dissections et dans les salles, des accouchements.

(*A suivre.*) EDMOND JALOUX.

FLORENCE VIVANTE [1]

Nouvelle

A Lyon il quitta le rapide comme si une volonté étrangère et toute puissante l'en chassait. Son billet était pris pour Paris. Il avait écrit à Gabrielle qu'il la rejoindrait à Royan deux jours plus tard. Mais il ne pouvait pas supporter l'accablement secret sous lequel il se sentait plier.

Depuis une heure il guettait l'arrêt de Lyon avec une peur enfantine de le manquer. Il avait décidé cela d'un mouvement brusque, presque instinctif. Avec un espoir impatient qui rendait gauches ses gestes, il avait feuilleté l'indicateur dont les pages minces tremblaient entre ses doigts, et penché sur les lignes de chiffres serrées qui dansaient sous ses yeux, il avait combiné un horaire. Il ne pouvait prendre le Bordeaux-Milan qui l'eût amené à Tenay en pleine nuit, il attendrait le train de 6 h. 30.

Dès que les premiers aiguillages sur lesquels tressautèrent les boggies du wagon annoncèrent la gare de Perrache, il porta sa valise au bout du couloir, ouvrit la portière. Il se pencha dans le vide, les mains crispées aux barres de cuivre ; la locomotive fumait blanc et haletait avec une lenteur calculée ; les signaux rouges et verts changeaient de place comme des animaux de nuit. Le quai glissa sous lui, il sauta les jambes un peu gourdes. Une dizaine de voyageurs seulement s'arrêtaient à Lyon. L'employé du contrôle était à moitié endormi, la grande gare somnolait sous la lumière jaune qui brassait de la poussière. Un cheval traversait les voies, remorquant un wagon. Jacques sortit, le bureau de la consigne était ouvert. Il se trouva sur la grande terrasse de la gare, à l'extérieur, refermant son portefeuille sur un billet de consigne jaune maculé de noir.

La ville dormait dans une brume moite et faiblement lumineuse. Une réclame d'hôtel surgissait au haut d'un toit, lettre par lettre ; après chaque disparition on l'attendait, mais on était, malgré tout, surpris qu'elle surgît si haut dans le ciel gris. « Un hôtel, pas la peine : quatre heures à passer ici... La salle d'attente aurait mieux fait... Pourquoi suis-je sorti ? »

Il descendit la rampe et se trouva sur une vaste avenue plantée d'arbres. Il n'avait jamais vu la ville que deux ou trois fois, de jour, et s'étonna de l'aspect quelque peu fantômatique dont elle se revêtait. Un brouillard fluide glissait avec le vent et d'une tiédeur qui dissimulait mal une fraîcheur sournoise. Il avançait lentement d'un fleuve à l'autre, ouatant chaque bruit, empêchant tout écho. Jacques entendit des pas qu'il crut assez éloignés de lui, puis des voix lui parvinrent aussitôt, et un groupe d'agents cyclistes passa. Il les vit plonger dans l'ombre mate comme des coureurs à la descente d'une côte... Il chercha à s'orienter, tournant à gauche, allant vers la Saône sans le savoir ; il passait devant des lampes électriques allumées et le brouillard éparpillait son ombre sur le sol pâle.

Il lui parut qu'il avait marché longtemps quand il atteignit le quai de la rivière ; une odeur fade montait de l'eau silencieuse et noire que décelaient seuls les reflets des lumières géométriques au long des berges. Il s'appuya sur le parapet et se pencha : il ne voyait rien de net ; des formes confuses cependant semblaient se déployer dans la brume. Un bruit lui parvenait qui n'était peut-être qu'imaginaire : le froissement de l'eau sous la poussée d'une péniche muette.

Il se pencha davantage encore et ne vit rien ; cependant le froissement d'étoffe continuait, inattendu, impassible, accompagné d'un clapotis menu contre les parois rigides. Le grain de la pierre lui entrait dans les paumes qui commençaient à brûler d'une lente meurtrissure. Et soudain il sentit à la main gauche la caresse

(1) Voir la *Revue Bleue* des 17 décembre 1932 et 7 janvier 1933.

d'une chair inconnue. Il se retourna, le cœur battant. « Ce n'est pas prudent », pensa-t-il, et en même temps il s'écarta d'un geste machinal en voyant près de lui une femme qu'il n'avait point entendu approcher.

Elle lui parla doucement, d'une voix cotonneuse, qui n'était point désagréable ; il l'examina ; mais il la voyait mal, car ils étaient loin d'une lampe électrique, et il ne pouvait distinguer qu'une silhouette que l'ombre estompait. Elle semblait jeune, correctement vêtue. Elle répéta son offre plus doucement encore, novice et timide...

— Non, répondit-il, je reprends le train dans deux heures...

— Ah ! fit-elle simplement, mais elle resta immobile, décontenancée, misérable. Qu'y pouvait-il faire ? Il haussa les épaules, et fit deux pas. Il sentit qu'elle le saisissait par le bras et voulut se dégager, mais d'instinct, ses regards s'étaient posés sur les mains qui se crispaient à lui, comme avec angoisse, et les examinaient. Elles étaient longues, blanches, plus élégantes qu'il n'eût pensé. Leur image fit frémir quelque souvenir confus. Il prit la femme par le poignet et l'entraîna quelques pas, docile. Ils arrivèrent dans le cône de lumière d'une lampe. Il souleva une des mains vers lui et la regarda longuement. La femme se laissait faire, sans mot dire. Une bague de doublé, ornée d'une pierre fausse, des ongles peu nets, mais la main avait cette matité délicate, où les veines apparaissaient si finement dessinées en bleu, qu'il avait aimée.

Cela lui causa une joie si vive, quoique si secrète, qu'il regarda la femme en souriant et lui dit de le suivre. Elle prit son bras sans oser s'y appuyer. Jacques sentit pénétrer dans son cœur un bonheur inconnu et sans cause. Il écoutait tinter en lui un écho lointain, l'écho d'une patiente goutte d'eau, tombant seconde par seconde. L'accablant silence auquel il avait consenti, et qui était devenu sa torture, s'écaillait peu à peu. Depuis plusieurs mois il ne percevait qu'une morne tristesse, plus rien de cette exaltation qu'il avait connue et qui lui avait tenu lieu de joie. Il lui avait paru d'abord quand il s'était aperçu de ce calme mortel que c'était mieux ainsi, mais à cet abandon trop rapide il n'avait pas pu faire que ne se mêlât beaucoup de détresse. Il y avait des moments où il lui semblait qu'il ne vivait plus, que s'il agissait, c'était à la façon d'un automate, que sa véritable vie était ailleurs. Et d'autres fois il se croyait condamné à poursuivre une ressemblance fugitive, une forme fluide, toujours prête à disparaître, et qui lui glissait des doigts à l'instant même où il croyait la saisir. Il ne savait pas quelle était sa faute, mais il éprouvait le poids d'une trahison. Et voici que cette détresse s'écartait de lui comme une fièvre qui glisse lentement hors du corps. Une joie ténue le pénétrait ; c'était un motif de hautbois qu'il rythmait à l'allure de sa marche tout en pressant le pas, ou la phrase musicale inconnue qui lui avait annoncé la rencontre d'Iris.

Il y avait déjà longtemps qu'ils marchaient. En face d'eux le chevet de la cathédrale estompait sa silhouette grise de l'autre côté de la Saône. La femme pesait à son bras :

— Tu es fatiguée, je marche trop vite ?

— Un peu trop vite, murmura-t-elle, mais ça ne fait rien.

— Si tu n'as pas froid, on va s'asseoir ; les cafés seront bientôt ouverts ; nous nous installerons quelque part...

Ils s'assirent sur un banc. Il se mit à dessiner sur le sol du bout du pied des figures incertaines. Elle s'était appuyée à lui, et il sentait sa chaleur contre son bras. Il était tout à cette espèce de joie étrange, dont il se remplissait et qu'il ne pouvait pas définir. Et soudain, il s'aperçut qu'il pleurait. Il n'avait pour cela aucune raison ; il était joyeux et il était heureux de pleurer. Ses larmes étaient douces et lui faisaient du bien.

Il s'essuya les yeux d'un geste rapide, et regarda la femme pour voir si elle l'avait observé. Elle l'examinait avec attention, le visage si près du sien qu'il recula un peu la tête. Elle avait pitié de lui, mais elle était presque contente ; cet homme silencieux l'effrayait jusqu'à cet instant. Elle cessait d'en avoir peur.

Elle lui toucha le front :

— Tu pleures ? Tu es malheureux ?

Il fit signe que non.

— Tu as rendu malheureuse une femme ?

Il tourna la tête vers elle. Il était près de lui faire des confidences, mais il pensa : « A quoi bon ? »

La femme continuait de sa voix pâle, presque sans timbre, et douce :

— Les hommes... les hommes. Il y a ceux qui sont brutes, et il y a ceux qui pleurent. Quand on n'en a pas encore connu beaucoup, on croit que les premiers sont durs, on aime mieux les autres... les autres quoi. Bien sûr, et il y en a qui flanquent des coups, qui parlent sec, et il faut marcher, sinon... On a un peu peur, mais on ne sait pas que tout ça vaut mieux. Quand on les quitte, on comprend bien

que ça vaut mieux... Tu entends ? Tu pleures, toi... C'est drôle. Tu es depuis une heure avec moi, tu ne m'as rien demandé. Tu n'es pas comme les autres, qui me ramassent, m'emmènent quelque part, et tout est dit : je n'y pense plus après. Toi, toi, ah, je ne sais plus...

Elle avait posé sa main sur son bras. Il sentait les doigts minces qui à travers l'étoffe du veston, s'enfonçaient dans sa chair. Il penchait la tête : il entendait ce qu'elle disait, comme dans un rêve ; comme si ce n'était pas cette fille inconnue, trop bien élevée, qui lui parlait, mais il ne savait quelle autre voix, semblable à la sienne, et dont il reconnaissait l'accent.

Il lui reprit les mains, les posa sur ses genoux. Elle s'était tue. Il les éleva, serrées entre les siennes, paumes en l'air, enlaçant les doigts, et ce jeu lui causait une obscure jouissance. Les jointures étaient ternies, les ongles mal soignés, la pierre fausse, et pourtant il tenait dans ses mains les mains du souvenir. Quelque chose, au secret de son être, tremblait d'une émotion qu'il croyait de ne devoir plus jamais connaître. Il lui semblait qu'à travers le mirage des apparences, une autre tendresse répondait à la sienne, image tremblante sur le cristal brouillé du passé.

Au bout de quelques minutes, la femme, vaguement inquiète, se dégagea. Il la laissa s'échapper. Son sac était tombé à terre, un vieux sac de cuir pyrogravé, tout usé, décousu. Il le ramassa ; elle le lui prit des mains par un geste de pudeur. Il leva la tête et remarqua son visage pâle et mince, et la jeunesse fanée qui le paraît encore.

— Je t'ai fait perdre ta nuit, dit-il.

Il sortit son portefeuille, fouilla dans une pochette, tira un billet de cent francs. C'était un peu plus qu'il ne pensait donner, mais il ne voulut point apporter de retouche à son geste. Il tendit le billet à la femme. Elle le regarda, interloquée.

— C'est pour moi ?

Il fit « oui » de la tête.

Elle s'était levée, toute figée d'émoi, et avant qu'il eût pu la retenir, elle s'enfuit le long du quai, dans la direction de la ville.

Il resta quelques secondes stupéfait, puis se mit à courir, lui aussi. Il voyait la silhouette de la femme qui s'éloignait très vite comme une bête ; son pas sonnait sur le trottoir, rapide, amplifié sourdement par l'écho des maisons ouatées de brouillard. Pendant plusieurs minutes elle garda sa distance ; il croisa un homme qui, le voyant courir, lui cria quelque chose qu'il n'entendit pas. Il s'arrêta un peu haletant. Pourquoi poursuivait-il cette femme ? Il ne savait pas, mais il comprenait moins encore qu'elle se fût échappée si vite. Il était désappointé, abandonné sur ce grand quai triste, où de loin en loin, il rencontrait un homme, quelque pauvre diable qui commençait à explorer les poubelles.

Quand il revint à l'endroit où la prostituée avait pénétré dans son rêve, le petit matin bleuissait très légèrement la brume. De nouveau, il s'appuya au parapet de pierre et se pencha sur l'eau muette ; de nouveau ses paumes brûlèrent d'une lente meurtrissure, et il retrouva le mirage. Une main inconnue caressait sa main inattentive, une main fraîche, d'une peau si douce, émouvante comme un souvenir.

Il avait redouté que le paysage de Lompnès lui fût devenu hostile. Tandis que le rapide, éveillant les contrées, l'emportait vers le Bugey, il avait, délaissant sur la banquette les journaux encore humides d'encre matinale, repris le cours de ses pensées. Les sensations qu'il éprouvait se raccordaient si exactement à celles qui l'habitaient cinq ans plus tôt, qu'il lui semblait avoir aboli tous ces mois monotones, et tous ces personnages qui avaient depuis lors, mêlé leur vie à la sienne, et tous ces menus événements ridicules qui faisaient la trame de son existence quotidienne. La fatigue de sa nuit blanche lui donnait une légère fièvre qui le surexcitait et faisait travailler son cerveau à l'accéléré. Il imaginait à demi-conscient une rencontre avec un personnage de songe, qui n'était pas Florence et cependant lui ressemblait.

La chaîne des habitudes se renouait en lui. Au buffet d'Ambérieu, il alla prendre un café au lait, comme chaque samedi matin, quand il venait voir Florence. Tout était semblable, tout s'appliquait à calquer le présent sur le passé, dans une évocation de magie inconsciente. Il n'y avait pas plus de six mois qu'il était venu à Hauteville, il avait fait un long voyage, un voyage en Indochine, par exemple avec Iris ; il allait retrouver Florence guérie, prête à [illegible] quitter ces prisons de montagne. Ils rentraient [illegible] couple étroitement uni.

[illegible]

Gabrielle traversa son rêve comme une ombre froide. Il se sentit accablé, il en éprouva du malaise et de la colère. Il lui parut que la démarche qu'il accomplissait n'avait plus de sens. Pourquoi ces alternatives de joie et d'abattement ? Saint-Raphaël, Lyon, maintenant... Il allait trouver sous le dur soleil d'août, ce village morne qu'il avait quitté enrobé de neige. Les grandes maisons blanches tendraient vers lui leurs galeries de cure comme des reproches ; il marcherait toute la journée dans un paysage hostile ; il reprendrait le soir le rapide coutumier plus désespéré encore ; et ce serait pour rejoindre Gabrielle à Royan.

A l'arrêt de Tenay, le froid de la gorge le toucha, comme toujours. Les hautes maisons, au bord de la petite rivière qui sentait fort, étalaient leurs lessives aux balcons sordides. Il reconnut l'employé qui contrôlait les billets à la sortie ; le voiturier du service des villages voisins et le chauffeur, dont il avait retenu l'automobile chaque samedi, pendant une année entière, souleva sa casquette, en le voyant, d'un geste qui hésitait. Il s'approcha de lui, il retrouva les tournants et la tiédeur de la route dont on jouit mieux, dès qu'aux premiers lacets, on quitte le fond de la vallée.

Il alla au cimetière. Il fut assez long à le trouver ; il était à l'écart, près d'un bois de hêtres que tachait un melèze argenté. Il n'avait rien de triste dans cette lumière éclatante d'été. De chaque côté des allées au gravier bien peigné, les tombes s'alignaient, correctes ; il chercha celle de Florence, penché sur chaque pierre, pour épeler un nom. Cette patiente recherche assurait en lui le calme; il ne pensait à rien, il avait chaud, une sorte de bonheur enveloppait son corps comme son âme.

C'était au fond de l'enclos, dans un angle du mur d'enceinte, une très simple dalle qui ne portait qu'un nom, une date et une croix. A chaque angle, un plot de pierre à quatre pans égaux ; et à l'endroit où devait se trouver la tête, une gerbe de fleurs fanées et noircies.

Il s'assit familièrement sur un des blocs d'angle. Dans cette lumière franche, cet air léger que des parfums venus de loin traversaient par moments, cette tombe avait l'air simple, dépourvue de tragique, qui convenait au mieux à Florence. Elle n'éveillait aucune idée sombre, rien de cette réalité organique dont Jacques ne pouvait séparer la pensée de sa propre mort.

« On a bien fait de la laisser ici, se dit-il. Cela lui convient... »

Il resta longtemps immobile. Une musique intérieure, faite de mille échos, enroulait ses phrases autour du souvenir de Florence, et sa torpeur silencieuse s'en trouvait orchestrée. Son calme était habité de joie.

Une main l'effleura à l'épaule et le fit sursauter. Dressé d'un bond, il se trouva devant le vieux curé du pays, au visage ridé comme une reinette grise.

— Pardonnez-moi, monsieur, je vous ai vu si accablé...

Il l'avait rencontré plusieurs fois, étant avec Florence. Il se sentit heureux de le revoir.

Le prêtre se pencha sur la tombe, lut la date :

— Cinq ans déjà, monsieur... C'était votre sœur ?... Votre femme ?

Jacques secoua deux fois la tête.

— Peu importe, mon enfant, la miséricorde de Dieu est infinie.

Il s'inclina de nouveau, déchiffra le nom que la gerbe de fleurs fanées masquait un peu :

— Ah, dit-il, je me souviens... Elle est morte près de moi, elle m'avait fait appeler. Je l'ai veillée avec une de ses amies, je me souviens. Elle venait souvent m'apporter des fleurs pour l'église ; elle avait en été une robe toute blanche ; elle secouait la tête pour que le vent pénétrât dans ses cheveux... Vous n'étiez pas là, n'est-ce pas quand elle est... Il faisait un temps affreux quand nous l'avons portée ici : la neige fondue se mêlait à la pluie glacée..

Jacques s'était assis de nouveau sur la borne de pierre, la tête entre les mains, et pleurait soulagé, détendu... Il découvrait dans les paroles du prêtre le fond de sa misère, de cette douleur qu'il n'avait pas su éprouver quand il avait appris la mort de Florence et dont Iris n'avait éveillé en lui qu'un furtif écho. Il lui fallait afin de retrouver cette paix qu'il avait perdue, mesurer d'abord l'étendue de sa peine, et seul ce pays où il l'avait aimée pouvait le lui permettre.

Le prêtre s'était tu : agenouillé sur le bord aigu de la dalle, il priait. Jacques s'abandonna à l'apaisante détresse des larmes. Quand il releva la tête, le prêtre était parti sans qu'il l'eût entendu s'éloigner.

L'angélus de midi sonnait. L'air était tendu comme une corde, et au-dessus du mur blanc, un reflet à peine visible frémissait sur le ciel éclatant. La souffrance de Jacques devenait miracle. C'était un sourd enchantement, fait de ce tremblement furtif de l'air, de cette silencieuse fixité des êtres et des choses, de cet accord divin dont il écoutait l'harmonie jusqu'au fond de son âme. Il était seul mais il n'éprou-

vait point la sensation de la solitude ; il n'aurait pu dire pourquoi, autour de lui, l'air avait une densité inaccoutumée ; car ce qu'il éprouvait était à peine physique et cependant n'était point tout à fait imaginaire. Il regardait sur le mur de l'enclos une pierre mal taillée, un peu jaune, qui débordait l'alignement des autres. Elle était humble et banale : il y en avait vingt ou trente, qui lui ressemblaient, dans le mur, car il était peu net ; mais il attachait à cet humble morceau de roche grossière des regards qui, par delà le réel, apercevait ce que les yeux ne peuvent voir.

Quand il repensa plus tard à cette journée où la paix lui fut rendue, il s'étonna que toute une partie en eût été abolie dans sa mémoire, et que seuls fussent demeurés les instants pathétiques où le souvenir s'était incarné en lui pour y devenir repos. Peut-être resta-t-il tout le jour dans le calme cimetière de campagne, au milieu du parfum des hêtres et des mélèzes, dans une immobilité pareille à celle des choses. Peut-être vécut-il de la vie des autres hommes, dans l'auberge au plafond bas qui n'avait pas changé depuis cinq ans. Mais cela n'était rien puisque ce n'était que l'apparence illusoire de la réalité et que son existence authentique, celle dont les trois rencontres lui avaient fait pressentir le sens, se déroulerait désormais sur un plan différent, inaccessible et merveilleux.

Quand le rapide qui l'emmenait vers Paris traversa les Dombes, le soir tombait ; une brume montait des étangs douce et dorée ; et sur l'eau à travers les roseaux, se reflétait la lueur d'un soleil bas et rouge qui roulait lentement sur l'horizon. Le paysage monotone, illimité, que le rapide semblait entraîner avec lui, toujours pareil, était enveloppé d'un halo rouge qui ennoblissait chaque hutte isolée, chaque bouquet d'arbres, et jusqu'aux humbles levées de terre marécageuses qui séparent les étangs.

Jacques était dans le couloir du wagon, la tête appuyée à ses mains qu'il avait croisées à la barre de cuivre. Il laissait emporter ses pensées comme son corps dans la course rythmée régulière du grand wagon qui le berçait. Sa tête était lourde, lourde de sommeil, de grand air, de chaleur, lourde de toute cette lumière que le soleil couchant lui jetait, éclatante, au visage.

C'est alors que la présence se posa sur lui comme une femme vivante. Il sentit le froid d'un souffle impalpable effleurer son cou puis sa joue ; il ne bougea pas pour ne point écarter le charme. C'était comme une main fraîche qui remontait le long de son dos jusqu'à l'épaule, s'appuyait sur lui, s'immobilisait.

Il comprit que ce qu'il avait cherché ailleurs, sans cesse déçu, et à travers tant de ressemblances fragiles, lui appartenait désormais ; que ce rythme secret auquel son cœur s'était accordé, dans le petit cimetière plein de soleil, son cœur saurait maintenant le reprendre seul ; et qu'il traverserait la vie escorté d'une invisible et miraculeuse sauvegarde.

*
* *

Paris était si lumineux dans ce soir de septembre doré qu'il prolongeait pour Jacques l'inoubliable voyage. Il y avait deux jours qu'il était rentré de Royan avec Gabrielle ; il avait repris son travail et la tacite joie qui l'habitait rompait le cours des tâches toujours pareilles. Il apportait avec lui un élan qu'il n'avait plus connu depuis longtemps, n'ayant plus à en témoigner devant quiconque; son métier, qui était devenu machinal, avait repris pour lui une nouveauté inattendue ; l'espoir éclairait tout ce qu'il regardait d'un feu joyeux.

En sortant du bureau, il fut saisi par la blondeur et l'éclat de la lumière ; le soleil oblique jetait ses pinceaux nets en travers de la ville : la poussière du sol était rousse, et les arbres, qui déjà jaunissaient, trouvaient dans ce déclin de leur jeunesse une splendeur nouvelle. Jacques rentra le long de la Seine : des remorqueurs déchiraient l'eau de soie avec des efforts comiques : la silhouette de Notre-Dame tremblait dans les remous. Il s'arrêta aux boîtes des bouquinistes, feuilleta quelques ouvrages, s'attarda en flânant.

Il n'aurait pas su dire pourquoi la joie était en lui, si pleine, si profonde. C'était presque une satisfaction animale, tant cette joie était dénuée de complications intellectuelles.

En s'engageant dans la rue qui l'amenait chez lui, il pensa avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire à Gabrielle. Il était prêt à la faire bénéficier de cette émotion heureuse dont il jouissait lui-même. Le masque froid dont elle se couvrait sans cesse, peut-être pourrait-il tomber lentement et peut-être trouverait-il le chemin de ce cœur si bien fermé. Il pensait d'ordinaire que ce n'était pas le poids d'une souffrance qui faisait Gabrielle si glacée, mais un égoïsme total qui la rendait incapable de s'intéresser à autrui, fut-ce pour en souffrir. Mais ce soir, plus indulgent, il se donnait des torts, se reprochait de

n'avoir pas fait les efforts suffisants pour établir entre eux une harmonie, d'avoir abordé le mariage avec un laisser-aller, une lâcheté secrète, qui rendaient impossible toute affection profonde. Si un idéal d'accord était désormais impossible, ne saurait-il pas faire, qu'entre eux, une entente plus honnête s'établît, si Gabrielle ne lui donnait pas ce que réclamait son cœur. Si jusqu'alors il avait souffert de cette incapacité, ne devait-il pas lui demander autre chose, puisque, l'essentiel, il le portait en lui et ne pouvait le perdre ?

Tout en marchant, il faisait des projets ; il allait lui acheter des fleurs : ces œillets thé qu'elle aimait : il lui proposerait de sortir le soir, d'aller au théâtre (ce n'est pas bien la saison, mais en cherchant...), ou voir quelque film ancien dans un cinéma de quartier ; elle serait contente. Il y avait en lui cette pensée qu'il s'expliquait mal, que ces efforts auraient été agréables à Florence et qu'elle les approuverait.

Il chercha Gabrielle ; elle n'était point au salon comme à l'ordinaire. Devant la coiffeuse, dans sa chambre, elle se limait minutieusement les ongles. Elle ne se retourna point en l'entendant entrer, mais elle l'avait vu dans la glace.

— Bonsoir mon petit... dit-il.

— Ah, c'est toi, Jacques, répondit-elle en feignant la surprise.

Il lui tendit les fleurs.

— Comme c'est dommage, pour une fois que tu penses à m'apporter des fleurs... J'ai justement acheté des œillets ce soir ; les vases du salon en sont pleins.

Elle tournait légèrement la tête en parlant ; Jacques vit qu'elle avait le sourire de sa méchante joie.

— Enfin, l'intention... dit-il..

Tout ce qu'il avait projeté de dire et de faire s'effaçait en lui. Il retrouvait brusquement ces élans mauvais qu'il ressentait si souvent quand il parlait à sa femme ; le désir de la faire souffrir, de frapper ce visage trop calme ; il y avait des moments où il regrettait que le vernis de la politesse l'engluât si bien qu'il n'osait point la battre. Il la sentait repliée sur elle-même, attentive à ses moindres gestes, prête à le prendre en faute, à lui marquer son mépris, son ironie.

Il sortit de la pièce en sifflotant.

Un quart d'heure plus tard, comme il s'était allé au salon pour lire un journal du soir, elle vint l'y rejoindre. Il ne leva pas les yeux vers elle, mais l'observa de coin pendant qu'elle s'approchait du piano.

Ah ! dit-elle, hier soir tu te plaignais d'avoir perdu ton stylographe, tu l'avais simplement oublié dans la poche de ton costume de voyage. Tu as quitté ce complet en arrivant à Royan et tu ne l'as pas mis pour revenir ; le porte-plume était resté dans la poche à soufflet...

Il avait abaissé son journal ; elle lui indiquait une petite table basse sur laquelle le porte-plume était posé en travers d'un mouchoir.

Il s'approcha, prit le stylographe, le remit dans sa poche. Il allait demander : « C'est à moi ce mouchoir? » Quand un parfum lui parvint et éveilla en lui un souvenir. Il fut long à trouver à quel instant précis se rattachait ce lambeau de passé que sa mémoire lui livrait brut, mal défini. Il cherchait tout en murmurant quelques mots de remerciements.

Gabrielle affectait de ne pas s'occuper de lui, elle avait ouvert le piano et jouait une valse de Chopin.

Il retrouva au bout d'une ou deux minutes ce que lui rappelait ce parfum : le dancing de Saint-Raphaël, le mouchoir qui tombe de la chaise ; il l'avait ramassé, tendu à la femme, mais au même instant elle s'était rapprochée de lui et il avait dû, un peu plus tard, le glisser involontairement dans sa pochette.

— C'est donc pour cela, pensa-t-il.

Et ce lui parut d'une jalousie si misérable, qu'il n'eut aucun regret de cette infidélité. Au lieu de cette bonne volonté qu'il avait sentie en lui, à l'endroit de Gabrielle, une heure auparavant, il n'éprouvait que du mépris.

Il la retrouvait attachée à ces petits détails idicules, incapable de soupçonner quel bouleversement s'était opéré en lui, que la paix soudaine l'avait envahi pour toujours, une paix dont elle était exclue, qui était faite de son absence.

Elle se croyait assurément malheureuse ; au secret d'elle-même, elle l'accusait de trahison. Mais qu'était-ce qu'elle pouvait soupçonner auprès de cette infidélité si grave qu'il portait en lui comme un enchantement caché ? Jamais il ne pourrait lui faire entendre, fût-ce d'un mot, que ce qu'elle avait découvert n'était rien, que tout était encore à comprendre, il la plaignait de cette ignorance dans laquelle elle allait continuer de vivre ; mais il n'était pas sans éprouver en même temps un sentiment de satisfaction égoïste.

Elle achevait sa valse de Chopin, feuilletait un album.

— A qui donc est ce mouchoir marqué R ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, il était dans ta poche.

— Ah vraiment...

Il se mit à rire :

— Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de prendre le bien d'autrui... J'ai dû ramasser ce mouchoir dans un wagon et le mettre dans ma poche croyant qu'il était à moi.

— Il n'est pas bien élégant, dit-elle, ni en très bon état.

Mais Jacques ne lui répondit pas ; il jeta le mouchoir dans une corbeille à papiers et ouvrant la porte, appela :

— Ninette, Ninette, viens vite dire bonsoir à papa !

Gabrielle, s'arrêtant brusquement de jouer, se retourna et le regarda.

Il enleva sa fille dans ses bras tandis qu'elle s'accrochait à ses épaules. Elle avait les joues dures, hâlées par le vent de l'Océan.

— On dirait un petit brugnon, lui dit-il en la mordillant.

— Tu grattes, papa, dit l'enfant en passant sa main sur son visage où les poils depuis le rasoir avaient repoussé, bleuissant la peau.

— Est-ce que je peux chercher ?...

Il se mit à rire. C'était leur jeu à sa fille et à lui, jeu que Gabrielle réprouvait. L'enfant glissait ses petites mains dans les poches de son gilet pour y découvrir des objets dont elle s'amusait : quelques sous, un petit canif, un fume-cigarette.

Il riait avec elle de toute sa joie retrouvée. Il était paisible, heureux. Gabrielle ne comptait pas.

Elle s'était remise à jouer du piano, sèchement. Son jeu cependant trahissait un énervement, par des fausses notes, une allure plus saccadée. La vieille pendule empire de la salle à manger sonna huit heures de son carillon grêle.

Gabrielle s'interrompit :

— Florence, dit-elle en appuyant sur le prénom qu'elle n'employait que pour gronder l'enfant, il faut aller te coucher, c'est l'heure.

— Oh ! maman...

— Va vite, ma petite fille, lui souffla Jacques à l'oreille, j'irai t'embrasser dans ton lit.

— Eh bien... dit Gabrielle.

La porte resta entr'ouverte, mal refermée par la petite fille. Gabrielle se leva, alla la refermer. Jacques la regardait traverser le salon.

— Elle veut gâcher ma joie. Elle a compris sans que j'aie rien dit. Mais qu'importe ? Cela ne dépend pas d'elle...

Son regard croisa celui de sa femme ; il fut malgré tout désagréablement surpris de le trouver si froid, si dur. Elle s'était arrêtée au milieu de la pièce et indiquant du bras un des angles :

— J'ai oublié de te dire. Ce matin j'ai essuyé moi-même le salon à cause des bibelots. Je ne sais pas comment cela s'est passé ; ton tableau, tu sais, le petit pastel, m'a échappé des mains ; il s'est cassé.

Il regarda ; en effet, le petit Rossetti n'était plus à sa place accoutumée.

Cela a peu d'importance, on le fera encadrer à nouveau...

— C'est qu'un éclat de verre a déchiré le papier sur toute la longueur.

Elle parlait vite, un peu gênée :

— ...Et quand je l'ai vu si abîmé, j'ai pensé qu'il valait mieux le jeter ; on en retrouvera un semblable, c'est assez commun, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas : il sourit doucement. Que lui faisait maintenant cette image, puisqu'il portait en lui la certitude de la présence et de la joie ?

DANIEL ROUS.

ISADORA !... ET NOS " ŒUVRIERS " [1]

Et avant la XVIe saison! Pour la quatrième fois, je retourne en Argentine sur *l'Amazon* avec Suzanne. Nous rencontrons Réjane et sa troupe. Réjane, elle, s'arrêtera d'abord à Rio. Je possède un manuscrit de *l'Oiseau Bleu* de Maeterlinck, je le lui fais lire, elle s'emballe et décide de le jouer à son retour. Mon cœur de pisteur en est aussi heureux que si j'avais gagné le gros lot. Réjane a l'impression qu'elle va voir enfin la fortune dans son théâtre.

Nous nous séparons à Rio. Nous poursuivons vers la Plata.

Faustino da Rosa, l'impresario, a perdu la boule ! Il se montre incapable de digérer ce qu'il a voulu avaler. Voulant être le Roi du Théâtre en Amérique du Sud, il a signé trop d'engagements [illegible] trop de [illegible]

[1] [illegible]

recours pour les avances nécessaires à une sorte de trust de propriétaires de théâtres qu'il a appelé pompeusement « La Sociedad théâtral Italo-Argentina ». Il est bouclé par Seguin, l'homme des boîtes de nuit et de la traite des blanches en Amérique du Sud.

Le plan du trust est de réduire ou de casser les contrats. Il suffit d'inventer le prétexte : insuffisance de la troupe, du matériel, répertoire ne convenant pas aux familles, etc... et la troupe débarquée, pleine d'espoir est réemballée.

Faustino da Rosa, dont le crédit est ébranlé, cherche à justifier sa conduite. Il a quatre troupes françaises sur les bras : — sans vergogne, pour lancer une nouvelle salle qu'il vient d'ouvrir, il loge dans ce théâtre, l'Avenida, Suzanne Desprès (1). Or, rien à espérer de réclamer à cette époque une prompte intervention de la justice argentine en faveur de comédiens étrangers.

Moi, je tiens à faire régler mes crabes qui depuis des semaines attendent leurs gains de l'été. Ayant déjà manœuvré avec ces ficelles d'impresarii, je leur oppose une patience retorse et nous ne serons pas en défaut. Je préviens les attaques — la troupe est bonne, le répertoire archiprêt puisqu'il y a encore trois semaines ; il faisait les beaux soirs de nos représentations de Bucarest. Je crâne, j'ai même supprimé « l'apuntador » (2). Défi qui me rend fort !

Enfin !... Enfin !... J'ai pu amener une grande coquette de choix. Je puis, à l'Avenida aussi bien qu'à l'Odéon, avaler toutes les pilules ; ma coquette nous fera triompher et, comble de bonheur, Suzanne garde d'excellentes amitiés dans la Société Portèna.

Elançons-nous !...

...Au débarqué, on m'apporte une lettre de ma grande coquette : crise d'appendicite, etc...

Elle ne paraîtra pas en scène pendant le cours des représentations ; je suis avisé que nos quarante représentations en Amérique du Sud devront s'épuiser dans ce théâtre sous l'œil vigilant du Trust. Nous allons être guettés, harcelés par la petite presse qui fleurit à Buénos-Aires aussi bien que partout — sans omettre que certains journalistes plus importants, telle le critique d'un des grands quotidiens, est logée gracieusement dans l'immeuble par da Rosa, qui s'est conservé un droit de regard sur ses articles...

La solidarité des camarades s'affirme, la coquette est doublée, la troupe tient le coup avec bonheur. Tous les matins, avec le sourire, je vais chercher les fonds dans l'officine de Seguin, furieux, et nous reprenons la route d'Europe à ma date. Rameil en était, il doit s'en souvenir (1).

Et toujours cette obsession de l'auteur tant attendu à Paris ! d'où me viendra-t-il ?... Je me doute bien que le récit de ces histoires est fastidieux, mais ma foi, à en lire les mécomptes, vous n'éprouverez jamais autant d'ennui que moi à les vivre...

Ah ! si j'avais eu la chance de repérer un camarade obsédé par cette unique pensée : dénicher *un auteur, des auteurs, faire triompher notre théâtre*, comme je lui eus passé la commande ! Quelle joie j'aurais éprouvée à lui confier les secrets de la résistance. Une étoile, un acteur, on peut les trouver !... Un auteur, ce merle blanc, quel oiseau rare !...

Il est impossible à notre théâtre de se survivre avec le fonds du jour. On aperçoit la corde dans le tissu. Il est encore assez résistant pour faire un bloc industriel, que quelques gens d'affaires peuvent écouler, mais il servira à qui, à quoi, à quelques faiseurs fortunés... qui

(1) L'Avenida était à l'Odéon, pour le quel nous avions signé, ce que sont les Bouffes du-Nord au Gymnase !

(2) Le souffleur, efficace et insolente fonction, aux représentations italiennes et espagnoles.

(1) Ma grande coquette qui, de sa chambre d'hôtel, prit l'air argentin, ne s'en tint pas là. Je tins à la faire jouer une fois au moins à l'escale de Dakar. Nous devions y accoster l'après-midi. Nous n'arrivâmes qu'à minuit. On appela le public par le tam-tam dans les rues de Dakar où les colons ne dormaient que d'un œil.

A une heure du matin, le rideau se lève sur « La Parisienne », « Poil de Carotte » suivit. Pour la première fois, une grande troupe s'arrêtait à Dakar. On la sentit passer. Ma grande coquette joua enfin, mais par prudence je ne lui laissai que la petite paysanne, la boniche de « Poil de Carotte » ; le Gouverneur vint à l'entr'acte saluer l'étoile mais figé, médusé, interdit, il s'arrêta devant cette superbe Morvandelle...

Au petit jour, à l'instant du départ, un orage effroyable éclata, précurseur de bien d'autres pour la Colonie... Deux mois après, M. Messimi et moi, nous fûmes les témoins du mariage de la coquette et du Gouverneur général.

Oui !... Elle a gouverné le Sénégal... L'armée, les fonctionnaires en parlent encore... La côte fut souvent surveillée depuis pour que je ne débarque plus avec mes crabes... Les fauves, paraît-il, seraient moins dangereux !

Ce voyage mouvementé eut d'autres suites — une petite employée faillit mourir à Paris, en arrivant, d'un mal mystérieux. Elle fut sauvée à la toute dernière minute lorsque l'on reconnut que son mal avait comme origine une paludéenne attrapée dans le court séjour de Dakar.

prendront la main ? La perspective m'en fait froid aux vingt ongles, et parfois, un peu fatigué, je me recroqueville sous ma couverture, le soir, à découvrir *un, un quicoque* qui reprendrait la trace, la belle. Où est-il, le croyant chimérique qui poursuivra ?

Et dire que si quelques-uns d'entre nous s'étaient unis... mais quelle piètre engeance !... misère de nous !...

Fin 1909 appartient à Isadora Duncan et aussi à nos voyages en Roumanie. Ensuite, j'ai obtenu de l'union Savoir et Fernand Nozière une pièce : *la Sonate à Kreutzer* (1).

Cette fois, l'association Savoir et Nozière triomphe (26 janvier 1910). La jalousie est portée à la scène avec une maîtrise cruelle par les deux amis dont ce doit être la dernière pièce à laquelle ils s'attellent ensemble (2).

La Sonate parcourt l'Europe avec Gabrielle Dorziat, que remplace à Vienne et en Orient Suzanne Desprès. Dès cette même saison, la pièce fut reprise à Paris. *L'Œuvre* termine sa XVIe campagne avec *Le jeu de la morale et du hasard*, de Tristan Bernard, *l'Elektra* d'Hugo de Hofmannsthal, et même *Poil de Carotte* (3).

Il faut mettre le point final à *Sous les Etoiles*... Déjà, j'ai réservé notre ami Alfred Savoir pour *la Pirouette*. Le lecteur ne me gardera pas rancune, je l'espère, de prendre mon temps pour confronter ainsi Savoir avec Paul Claudel que l'on trouve débutant à *l'Œuvre* à sa XVIIIe saison (4).

Oui, j'y ai mis le temps, mais Paul Claudel a obtenu, grâce à *l'Œuvre*, ses deux succès de dramaturge, ce furent *l'Annonce faite à Marie* et *l'Otage*.

Jean Variot, auxiliaire précieux, aida à la mise au point ; José Savoy fit le reste. Il me sourit assez de ne pas présenter Claudel tel que nous le vîmes arriver dans nos enclos dès maintenant, et de remettre le souvenir de cette figure intéressante dont j'ai pu apprécier la confraternité au commun travail...

Jusqu'où la curiosité nous pousse-t-elle ? Le 18 novembre 1910, je donne *l'Amour de Kesa*, vieille légende dramatique des « samurais » japonais que Robert d'Humières a adaptée. Ce grand garçon distingué, si charmant, avait été la dupe de sa réserve, dans l'histoire ancienne de ses débuts en collaboration avec Henry Bataille, lors de *la Belle au bois dormant* (1). Jamais d'Humières n'avait manifesté d'amertume du rôle que Bataille lui avait laissé dans cette aventure, celle de l'amateur dilettante de théâtre. Robert d'Humières était plus qu'un amant du théâtre ; lors de sa direction du Théâtre des Arts, il avait prouvé un véritable esprit de sacrifice, un goût sûr, et même de la finesse (2). Tous les aigrefins de Paris, parasites du théâtre, l'avaient plumé, et d'Humières en avait seulement souri. Depuis, il avait beaucoup voyagé. Ses traductions de Kipling, ses récits d'Orient, m'amenèrent à lui demander une pièce, — ayant assez gagné à droite et à gauche, une fois de plus, il me plaisait d'arroser mon obstinée turlutaine...

— Une pièce japonaise ? Parfait ! cependant, pour donner des gages à nos auteurs, j'inscrivis au début du programme *Le mauvais grain* de Maurice de Faramond, et à la fin, un acte, *le Poupard*, œuvre de deux jeunes frères, poètes tous deux, MM. Jehan et Henri Bouvelet.

Edouard de Max fut engagé pour jouer dans *l'Amour de Kesa* et dans *le Poupard*. Kesa, l'héroïne, fut Suzanne Desprès elle-même. Greta Prozor sa partenaire. Je pris un rôle important et rassemblai enfin pour cette pièce le plus grand nombre d'atouts.

Parlons Japon !...

Pour les Occidentaux, pour nous, il y a Japon et Japon. En voulant éviter le Japon ressassé, le Japon de convention, fût-ce avec toute la pacotille du serment des Samouraï, nous étions forcés de tomber dans l'autre, le vrai... Là, ce devait être la culbute, et pour mille raisons. Accommoder le vrai à celui de la convention, autant vouloir marier une carpe à un lapin ! Un auteur japonais vint à notre secours aux répétitions. De Max, Suzanne Greta Prozor et moi, nous restâmes bouches bées dès la première séance. Ses indications nous enlevèrent tout élan. Aucune de ses dimensions de gestes, d'attitudes, ne correspondait aux nôtres : il pouvait s'asseoir sur un petit banc et n'être pas ridicule ; nous, nous étions [illegible]

(1) Aujourd'hui « Musique ou la Sonate ».

(2) Gabrielle Dorziat obtint un succès légitime dans l'héroïne et Arquillière parut en belle forme ombrageuse et farouche.

(3) « Poil de Carotte » nous venait du Théâtre Antoine où Suzanne Desprès l'avait créé auprès d'Antoine.

(4) Paul Claudel aurait dû être inscrit à nos programmes beaucoup plus tôt, mais il vivait en Chine ; le contact était difficile.

(1) Voir « Acrobaties ».

(2) On [illegible] le Wedekind, la [illegible]

grotesques. Et bientôt, trois Japons se présentèrent à notre esprit : celui que nous nous étions imaginé, celui que de Max, fécond d'inventions moldavo-orientales, apportait à la mise en scène, enfin l'authentique, celui de notre auteur japonais, précis, exact, ressemblant à l'action, au texte de la pièce autant que *l'Honorable partie de campagne* ressemble à du Loti... (1).

Allez donc recomposer la vérité à l'avant-scène !

Un merveilleux mystère du Destin a voulu qu'au Japon tout soit à l'échelle de ses habitants ; sans doute est-ce même ce mystère qui provoque l'enchantement religieux des occidentaux à visiter le pays aussi bien qu'à manier, à caresser les bibelots qui en proviennent. Le problème devient vulgaire et impossible dès l'instant où l'Européen tente de s'introduire dans un intérieur japonais ; même circuler sur une route, jouer au Japonais, se costumer, se maquiller en Japonais !

Si, au Théâtre, des spectateurs de nos pays peuvent être touchés en se laissant prendre à une pareille mascarade des hommes, des paysages, à la transposition des timbres de voix, il faut confesser qu'ils ont de la candeur de reste !

A la répétition de *Kesa*, je compris dans quel impossible guêpier nous nous étions fourvoyés. Nous marchions tout droit à Mme Chrysanthème. Mes lectures de Lafcadio Hearn et aussi le désenchantement du malheureux écrivain, le jour où il se fut fait naturaliser japonais par amour du pays, me revinrent à l'esprit et rien ne colla plus. Et *Kesa* fut joué accommodé, teinté de vérité, et pas un soir ne s'accrocha au vrai, au franc succès ; la foi manquait.

Les petits oreillers de bois sur lesquels nos têtes devaient s'endormir sous des plafonds de maisons beaucoup trop basses pour nos tailles, nous faisaient souffrir horriblement, tout nous entravait ou bien nous encombrions tout. On s'énerva. Un soir, alors que de Max avait congrûment poignardé Suzanne Desprès à la façon des rônins, à travers le mur de papier, tandis qu'elle, sincère, laissait pendre sa tête en dehors du décor, un spectateur mal avisé se mit à ricaner. De Max se fâcha, et nous fit perdre deux minutes à apostropher depuis l'avant-scène le mal éduqué : « vous riez », lui dit de Max en substance, « alors que moi, je donne mon âme ! » Le silence se fit, le rideau baissa. Suzanne dont la terrible posture s'était trop prolongée du fait du petit speech de de Max s'était évanouie...

Je renonçai à la mise en scène du Japon et de ses œuvres ; celle-ci m'avait trop coûté et je n'en demeurais pas fier.

Ainsi que toutes les fois que j'avais éprouvé quelque mécompte, j'en revins à mon Ibsen... Après Duse, Louise Dumont m'avait inspiré le désir de mettre au point, à la française, exactement *Hedda Gabler* (janvier 1911). Ce furent d'excellentes soirées, Greta Prozor débutante s'y montra la plus initiée des interprètes : elle avait d'ailleurs en sa propre mère, la Comtesse Prozor, de qui tenir, celle-ci ayant approché le modèle, l'héroïne elle-même.

Nos voyages vers l'Amérique du Sud fournissent le prétexte à produire un écrivain brésilien que j'avais connu à Rio-de-Janeiro et qui venait de publier en français un roman poétique sur son pays. Chanaan — son nom (doublement resté cher aux Français depuis 1914) — était Graça Aranha (1).

Lorsque je connus Aranha vers 1906, il paraissait veiller sans relâche à ce que Rémy de Gourmont, Paul Valéry, Henry de Régnier, Camille Mauclair, etc..., eussent toujours les places d'honneur dans les vitrines des libraires de Rio.

Graça Aranha m'avait donné maintes preuves d'amitié au Brésil ; je me sentais donc heureux de le présenter à Paris. Malazarte, le héros de la pièce, était un type de légende populaire, une sorte de Peer Gynt Guarani (2) mâtiné de descendance de Conquistadors. Graça Aranha l'avait trouvé dans la tradition orale de l'intérieur du pays.

Du Japon au Brésil flamboyant, *l'Œuvre* se trouva donc avoir bouclé le tour de la terre et il nous était tout de même plus aisé de repérer la

(1) M. Philippe [illegible] m'avait adressé [illegible] M. Kikutchi, romancier moderne, le Victor Hugo du [illegible] la diplomatie, [illegible] le [illegible] Mon [illegible] : de [illegible] Deux [illegible] Tsukishiro [illegible] la lune), etc...

(1) Grand [illegible] il fut, à l'heure où la France eut besoin de tous ses amis, un propagandiste extraordinaire de notre cause au Brésil. Son dévouement alla jusqu'à compromettre là-bas ses intérêts personnels. Lorsque [illegible] tentaient, avec une généreuse véhémence, Graça Aranha sut les adjurer de rester fidèles à la latinité.

(2) [illegible] subsistent que quelques tribus.

taille des fils des colons portugais que celle décevante des Japonais qui nous avait valu tant de crampes et de courbatures : mais encore une fois Japon et Brésil nous laissaient à sec.

Il nous fallut trouver un spectacle qui n'entamât point nos dernières ressources de la saison. Il se présenta ; il s'appelait *le Philanthrope*, fort belle œuvre lyrique découverte par de Max, qui eût été un triomphe s'il l'eût interprétée, mais qu'il abandonna à ce pauvre Candé.

Ce brave acteur n'était point un lyrique... les poètes subissent souvent des sorts injurieux, et un des auteurs, cet excellent Jehan Bouvelet, qui avait fait un gros effort pour réchauffer le cœur de son frère Henri, déjà très atteint, fut bien mal récompensé (1).

Les interprètes femmes eurent l'intuition de la grande promesse poétique de la soirée que nous eussions voulue si réconfortante ; elles se nommaient Andrée de Chauveron, Greta Prozor, Jeanne Lion (2).

Et toujours, ayant touché terre, et bien souvent, mes espoirs rebondissaient bien bien haut... tant j'avais confiance dans les poètes pour le mieux et le meilleur de notre théâtre.

Incurable, je m'obstinais à découvrir de nouveaux auteurs, et voilà que tout à fait au fond de moi-même, à cette heure, je m'interroge sur la nécessité de ce travail puisque la plupart des écrivains qui me [illegible] davantage n'ont que fort rarement [illegible] pour lesquels la critique eut des paroles de bienvenue !...

Tenez, dans ce IIe spectacle de la saison 1911-12, je retrouve un nom resté presque inaperçu, celui de Gabriel Soulages, l'auteur de *Ce bougre d'original*.

Encore un type oublié, et toutefois, un poète !... Soulages était d'une invraisemblable fierté et sut dissimuler à tous sa gêne et sa misère... Il n'eut même pas les moyens de venir à Paris assister à son spectacle et resta reclus dans une petite demeure d'Albi où il s'était retiré. Ce bougre d'original, qui joue au dilapidateur à travers sa gêne cachée et qui se tue, est un peu la propre histoire de Soulages (1).

La tragi-comédie de Soulages plut, mais comment aurait-on pu en comprendre et en apprécier à Paris la signification sarcastique ? Le même soir, *Futile* révéla l'éditeur François Bernouard. J.-J. Renaud donna sa *Visionnaire* et Emile Faguet m'ayant fait adresser *Le Candidat Machefer* de Charles Hellem et Pol d'Estoc, je n'hésitai pas à céder au vœu de mon vieux maître (2).

LUGNÉ POE.

---

(1) Un Henri Bouvelet, qui signait avec son frère Jehan « Le Philanthrope », disparut un jeune poète d'une sensibilité exquise et frémissante. Lire plutôt « Le Phare des Saisons ». La grâce française, la fantaisie de sa pensée m'avaient séduit. Un jour, le voyant si pressé d'être joué, je le traitai d' « arriviste », le pauvre cher gosse ! Aujourd'hui, je retrouve une de ses toutes dernières lettres qu'il signe : « Le petit arriviste invalidé ! »... et celui-là, je me reproche de l'avoir blessé, maladroit que je suis trop souvent resté !...

(2) [illegible] mai 1911. — Sur le seuil [illegible] Ballanchon, suivi de l'adaptation par Fernand Nozière, « Des Oiseaux », d'après Aristophane... Mlle Andrée de Chauveron est très remarquée dans les deux pièces. Au même programme, « Le Médecin de campagne », d'Henri Bordeaux et Emmanuel Denarié qui vaut une très belle soirée à Aquilhère avant à ses côtés Andrée [illegible] Greta Prozor.

Le [illegible] janvier 1912, [illegible] vers de Jean Auzanet, et « La Charité s. v. p. », de William Speth, écrivain anversois — Anvers nous fut toujours [illegible] publié les premiers écrits. Un écrivain français-anversois réclamait l'hospitalité de « L'Œuvre » à Paris, je la lui [illegible].

(1) « Ce Bougre d'Original » [illegible] par MM. Allin-Dhurtai, Corney, Lagrénée, Frédéric Serra, Mme Albany, etc. A Albi, Gabriel Soulages fut un jour forcé de se rendre à une soirée à laquelle il ne pouvait se dérober... Afin de pouvoir s'y rendre en une toilette soignée, il vendit, quelques jours auparavant, un fauteuil de famille, ce qui lui permit, pendant quelques heures, [illegible]

(2) Maurice Allou — encore un jeune poète disparu, hélas ! — fit le [illegible] avril 1912, représenter pendant [illegible] absences « Ariane blessée » ; les deux principaux rôles furent tenus par Mme Véra Sergine et M. Henri Rollan. Le même soir, nous honorâmes le grand écrivain viennois, Arthur Schnitzler, en donnant « Les derniers Masques » (traduction de Rémon et Valentin).

Le [illegible] mai 1912, sur la scène [illegible] vre » réalisait une comédie satirique de J.-J. Frappa, « La dernière heure » et « Grégoire », pour les débuts de M. Henri Falk.

Enfin — [illegible] écrivain qui mourut également peu après ; son œuvre révélait un talent original, abondant d'observations, em[illegible] foudroyées !...

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CAMPAGNE POUR LA RÉVISION DES TRAITÉS

Si l'on considère les choses en spectateur désintéressé, du point de vue de Syrius ou simplement du point de vue sportif, si j'ose ainsi dire, on ne peut assez admirer la continuité de la politique allemande depuis quelque douze ans, c'est-à-dire depuis le moment où les tentatives de révolution sociale qui suivirent la défaite furent mâtées. Si gravement divisé en ce qui concerne la politique intérieure qu'on a pu croire plusieurs fois qu'il était à la veille de la guerre civile, ce peuple, à qui on ne peut refuser le sens national, s'est montré parfaitement unanime dans sa volonté de reprendre son rang de grande puissance et d'effacer les conséquences du traité pénal qui lui était justement imposé.

Et cette unanimité a eu pour ordonnateurs avoués ou secrets des hommes remarquables aussi bien par leur ténacité politique que par leur sens de la publicité.

Ce fut d'abord la campagne méthodique, menée simultanément en Allemagne et à l'étranger, pour détruire l'effet des aveux, arrachés aux débuts de la guerre dans l'ivresse de la victoire, à la fin de la guerre, dans le désarroi de la défaite. Aveux de Bethmann-Holweg, aveux de von Yagow, aveux de Guillaume II, révélations accablantes des papiers publiés par Kautski, tout cela fut noyé dans un flot d'affirmations sans preuves et de subtilités dialectiques. Il ne fut bientôt plus question de distinguer le peuple allemand égaré par ses mauvais bergers, de ceux de ses dirigeants qui avaient manifestement voulu la guerre. C'est l'Allemagne impériale que l'on voulut innocenter. Et non seulement l'Allemagne impériale, mais aussi ses alliés, voire même ces ministres, ces diplomates et ces généraux infatués et bornés d'Autriche et de Hongrie dont les intrigues obscures amenèrent la catastrophe, comme le démontre avec une éblouissante clarté le remarquable ouvrage que M. Maurice Muret vient de consacrer à l'Archiduc François-Ferdinand (Grasset, édit.). *C'était le premier point* : il s'agissait d'abord de démontrer aux Allemands, et de faire croire au monde, que le traité de Versailles et les traités annexes étaient injustes ; dès lors, on pouvait en toute tranquillité travailler à les détruire.

Le premier point était de libérer le territoire. Les finasseries du docteur Stresemann, les conséquences logiques du traité de Locarno, la pression universelle en faveur de l'apaisement obtinrent l'évacuation anticipée de la Rhénanie. Dans le même temps se poursuivait la campagne pour la réduction, puis pour l'annulation des réparations ; plan Dawes, plan Young, accords de Lausanne : on peut suivre d'étape en étape les progrès de la politique allemande. Puis ce fut l'égalité des droits — en fait le droit au réarmement — implicitement reconnu au cours des laborieuses et jusqu'à présent vaines négociations sur le désarmement général. Maintenant, nous en sommes à la révision des clauses territoriales : campagne pour la restitution d'Eupen-Malmédy — peu de chose mais tout se tient — campagne pour la restitution des provinces polonaises dites « couloir polonais ». C'est ici que cela devient tout à fait dangereux

***

Les partisans de la révision des traités — on sait qu'il y en a même en France — insistent sans cesse sur « l'absurdité » de ce couloir « qui coupe la Prusse en deux », sur les inconvénients graves que cela présente pour le Reich. Ces inconvénients sont plus apparents que réels, puisque les conditions mêmes du traité règlent la libre communication des territoires prussiens ; ils ne seraient graves qu'en temps de guerre. Il est vrai que la vieille Prusse orientale s'étiole et peu à peu, dit-on, tend à se poloniser. Mais cet étiolement ne vient pas de l'existence du « couloir », mais des conditions générales de l'agriculture dans cette partie de l'Europe. La situation des grands propriétaires est aussi difficile en Pologne qu'en Prusse orientale. La crise générale fait que l'agriculture ne paie plus et que les plus grands propriétaires souffrent à leur manière comme les fermiers et les tenanciers. Quant à l'infiltration des éléments polonais en Prusse orientale, c'est un phénomène naturel et ce sont les hobereaux prussiens eux-mêmes qui ont attiré la main-d'œuvre polonaise parce qu'elle est moins chère que la main-d'œuvre allemande.

Mais si mauvaises que soient les raisons invoquées par l'Allemagne, il n'en est pas moins

vrai que tous les Allemands considèrent la suppression du couloir comme le but immédiat de la politique du Reich « sans restitution du couloir pas d'apaisement possible en Europe », disent-ils. Et aussitôt les arrangeurs de bonne volonté qui foisonnent aux environs de Genève et dans quelques capitales d'Europe, d'imaginer des moyens de résoudre pacifiquement le problème : des compensations pour la Pologne, des aménagements spéciaux, que sait-on ?... En réalité, personne ne se prononce parce que personne ne trouve ni aménagements spéciaux, ni compensations qui puissent satisfaire la Pologne. Celle-ci a fait dans le « couloir » et particulièrement à Gdynia où elle a créé de toutes pièces un port très bien outillé, des sacrifices considérables. Elle n'est pas près d'y renoncer et les Polonais, eux aussi divisés sur bien des points, ne sont pas moins unanimes que les Allemands dans les lignes générales de leur politique étrangère.

La *Gazeta Polska*, organe officieux, faisait dernièrement remarquer que la situation de la Pologne dans le domaine international était caractérisée par deux faits récents : son pacte de non-agression avec les Soviets, d'une part, et, d'autre part, la radiodiffusion des déclarations allemandes touchant les desseins de réannexion nourris par le Reich.

Le premier de ces deux faits montre la volonté pacifique des Polonais. Le second montre les intentions agressives des Allemands, auxquels Varsovie a dès longtemps offert le même pacte et qui l'ont repoussé.

Cette situation, qu'elle n'a pas voulue, oblige la Pologne à concentrer, selon l'expression de la *Gazeta Polska*, toute sa vigilance du côté de l'Ouest, car c'est de là que vient la menace contre la paix, non seulement pour la Pologne mais pour le monde entier.

Quant à la *Gazeta Warsazwska*, organe d'opposition, elle renchérit : « Cette question, dit-elle en substances (la question du couloir), ne pourrait être réglée que par la force des armes. » Voilà l'Europe prévenue.

Et qu'on ne s'imagine pas que l'Allemagne attaquant la Pologne, l'Europe et particulièrement la France, pourraient rester spectatrices de la lutte. Outre que les pays qui ont reconstitué la Pologne en 1919 ont pris envers elle de tels engagements moraux que ce serait renoncer à leur rang de grande puissance que de l'abandonner à son sort, la moindre atteinte violente portée aux traités jetterait les uns sur les autres tous les peuples de l'Europe centrale et orientale, les peuples satisfaits de leurs frontières et les autres. C'est ce que l'on oublie toujours quand on parle de la révision des traités.

La grande habileté des Allemands a été de présenter la revision des traités comme une chose naturelle, aisée, dans la logique des événements. « Aucun traité n'est éternel, dit-on. Les circonstances changent. Ce qui était juste et raisonnable telle année, ne l'est plus l'année suivante. Les conventions, les règles juridiques qui fixent, toujours provisoirement, les rapports entre nations, doivent s'adapter aux mœurs et aux circonstances. S'attacher obstinément à la lettre du traité de Versailles, c'est s'imaginer que la vie s'arrête et que le monde cesse de changer ».

Assurément, tous les traités de l'histoire se sont effrités peu à peu, jusqu'au moment où on s'est aperçu qu'ils n'étaient plus que des documents historiques. Il en fut ainsi du traité de Westphalie et du traité de Vienne. Le traité de Versailles, de même, a commencé à s'effriter presqu'au lendemain de sa signature, quand on a, fort heureusement, renoncé à exiger la livraison des « coupables de guerre ». Il continue, il tombe peu à peu en morceaux, mais c'est précisément pour cela qu'il est aussi inutile que dangereux de le soumettre à révision. Tous les traités de l'histoire sont tombés en désuétude ; quel est celui que l'on a révisé ?

Nous savons très bien, d'ailleurs, que le traité de Versailles et les traités annexes sont loin d'être parfaits et que l'on peut envisager dans une atmosphère calmée certaines légères rectifications de frontières, mais l'atmosphère de l'Europe est loin d'être calmée, et dans la pensée des Allemands, ce n'est pas de légères rectifications de frontières qu'il s'agit, mais d'un remaniement complet de la carte de l'Europe et, en somme, d'un nouveau partage de la Pologne. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'une conférence où de pareilles questions seraient soulevées, serait le plus dangereux des foyers d'incendie.

L. DUMONT-WILDEN.

LES IDÉES

" LA PORTE OCÉANE " D'EDOUARD HERRIOT

E. Renan reprochait un jour à G. Clemenceau de ne pas « faire oraison ». Il entendait, par là, que trop exclusivement, d'une tension trop continue, livré à l'action, voire à la bataille, il ne se repliait pas sur lui-même, pour se retremper, se renouveler, se refaire. Voilà un grief que le séduisant et profond penseur n'adresserait point aujourd'hui au plus représentatif et au plus éclatant de nos hommes d'Etat, à E. Herriot. Quand il est au pouvoir, il se réserve jalousement d'utiles heures pour délasser et nourrir son esprit dans le commerce des grands esprits du passé, penseurs, poètes, artistes, musiciens. Quand les circonstances, momentanément, lui rendent sa liberté, il en profite pour se livrer à une sorte de retraite spirituelle ; où, sans jamais rompre avec la vie de la cité, sans négliger le grand parti dont il est le chef admiré et aimé, il se donne, avec une volupté passionnée, aux délices de la contemplation, de la pensée, de la création.

C'est un rythme alterné qui règle la vie d'E. Herriot. Son être, sa vie, ses succès sont faits de ces deux temps inséparables. L'action éprouve, en les confrontant à la réalité, les conceptions de la pensée. Le travail intellectuel prépare l'action, la nourrit, lui confère sa valeur spirituelle, son sens humain. Le dernier livre d'E. Herriot, *la Porte Océane*, prend ainsi sa place naturelle dans un déroulement harmonieux. Il est une partie de la vivante et puissante symphonie.

***

E. Herriot se promène dans un coin de France, tous les sens éveillés. Il respire, regarde, entend, se délecte et s'enchante. Déjà dans *la Forêt Normande* et *Sous l'Olivier* s'étaient pressées de délicates et de riches peintures. Nous avions vu les oliviers d'argent où chantent les cigales, les menus chênes-verts où broutent les chèvres d'Artémis, les montagnes violettes, les rochers rouges, les lauriers qui bruissent au [illegible] de Salamine, la mer infatigable, les îles dorées et ruisselantes de lumière. Ensuite, pour nous reposer de tout ce soleil et de cet éclat, nous avions flâné dans la forêt royale, où l'arbre des futaies lutte pour la vie contre l'arbre son frère, où les chênes, les hêtres offrent aux bêtes de proie, aux oiseaux et aux insectes leur asile de fraîcheur, où les vents murmurent ou grondent, puis dans les clairières et les villages, où s'épanouissent les roses et les pommiers, enfin dans les campagnes « pélagiennes » comme dit un maître que ne récuserait pas E. Herriot, Chateaubriand, où la forêt, le champ ou le jardin, la mer se disputent l'espace et le ciel.

Cette fois, ce sont de larges et profonds paysages, où se mêlent l'eau et la verdure ; « la mer aux rivages errants, qui, sans cesse, tisse et détisse son voile gris, » la mer, qui, partout, affirme son impérieuse puissance « cruelle ou souriante, fraîche comme une clématite ou sombre comme le plomb », les falaises, les écueils, les récifs et les sables.

Tantôt ce sont des traits jetés en passant, coups de pinceau rapides, qui posent la couleur ou déclenchent la vibration de la lumière. Tantôt ce sont des tableaux achevés. Qu'on en juge : « Le goémon frisé couvre, au printemps, de ses feuilles tantôt carminées, tantôt lilas, nos rochers normands et bretons ; il est des algues d'un blanc d'ivoire, d'autres à filaments rosés, d'autres à palmes jaunes. Toutes les couleurs et toutes les formes ; la ceinture de Neptune, fixée au roc par ses crampons, balance au fil de l'eau ses lames ondulées ».

Ailleurs, ce sont les abbayes, leurs ruines émouvantes couchées dans la verdure et dans les fleurs, Saint-Wandrille, Jumièges, Bec-Herluin, la campagne qui les enveloppe, la vie qui donne à la mort son sens et sa saveur.

Il y a bien aussi la Normandie du jour, celle des stations modernes, où l'exigence et la vanité des hommes s'efforcent de dégrader la beauté naïve, la Normandie des casinos, des palaces, du golf à dix-huit trous, du phonographe glapissant. « Mais il suffit d'un bois de pins sur un cap... » pour la défendre et, de son ombre, la voiler. La Normandie éternelle regarde en souriant ces caricatures et ces laideurs : « Derrière un rideau de hêtres, qui lui masque ces outrances, elle se recueille sur des prés indéfiniment verts, autour de ses chaumes de bure, de ses maisons à mante grise, de ses petites roseraies sauvages, et se contente d'une vraie maison fermière, qu'un vieil épi de poterie décore de ses tons passés ».

Ce n'est pas, on s'en doute, qu'E. Herriot soit un ennemi du présent, de la vie qui palpite et qui crée. Ce qu'il n'aime pas, c'est le mauvais goût, ce sont les dissonances brutales et barbares que le snobisme et l'argent infligent à une côte bénie, le désaccord qui s'accroît chaque année entre la nature et l'œuvre des hommes.

Mais que son regard s'étende sur le moderne appareil de fer, qui, à Rouen, dresse la ville moderne à côté de l'ancienne, et surtout qu'il contemple les gigantesques installations du Havre, jamais sa brosse n'a été plus éclatante, jamais son tableau n'a vibré d'une sympathie plus profonde et plus ardente. Entrepôts, usines, marchandises entassées ou alignées sur les quais, viandes congelées, cotons, cafés, bois exotiques (et il en sait les noms !) navires, arrivées, départs, tout prend dans ces pages sa forme et sa couleur, sa ligne et son mouvement. Ce sont des tableaux d'une épopée toute frémissante d'un lyrisme contenu.

***

Ce peintre, on le sait, est un poète. Par la musique des mots et les charmes secrets de leur union, il exprime l'âme des choses, les murmures de la forêt, ceux des eaux, ceux de la mer, les subtiles harmonies qui montent des paysages pour enchanter les cœurs. Gravissons avec lui la butte Sarlabot, par un soir frémissant de septembre : « Une Normandie accidentée, dont les premiers plans se teintent d'une couleur amande, incline ses croupes boisées, la carène renversée d'une colline, la haute barre des forêts à l'horizon, vers la mer, qui, de sa fraîcheur, la nourrit. Le soleil couchant disperse dans le ciel des bouquets de rouges balsamines. Les détails se noient dans les frondaisons ; à peine surgit un toit de tuiles ; dans cet apaisement heureux, rien ne trahit la fougue de la ville toute proche ; les nuances des bleus liquides se fondent avec la subtilité des brumes. Région faite pour un Virgile et qui dut se contenter d'un Malherbe, vainement costumé en Homère, région qui se rassemble dans ce golfe de verdure sous son aspect d'éternité ».

Il est vrai. Mais n'avons-nous pas ici, comme dans les pages où Marcel Proust, s'évadant des villas et des hôtels de Balbec, a chanté avec une ferveur si jeune, une délicatesse si nuancée, un charme si pénétrant, une musique si ensorcelante, les pommiers et les églantiers de la Normandie, le vrai poème de cette terre.

Et si intense est le sentiment poétique que dans cette prose, si amoureusement cadencée, se détachent, à des intervalles variés, ordonnés par un art subtil, à la fois savant et spontané, des mesures réglées qui suscitent et fixent le rêve, des alexandrins qui fleurissent la phrase. Ainsi, comme on l'a vu tout à l'heure, la ceinture de Neptune

« Balance au fil de l'eau ses lames ondulées. »

Ailleurs, l'art est encore plus délicat et plus complexe : « Ainsi se modèle un paysage unique, où s'associent l'eau et la verdure, où l'on peut voir

> Une flèche aux tons gris pointer sur la futaie,
> La vague s'assoupir dans un bassin dormant,
> Et, près du toit fleuri qu'un bois de chêne étaie
> Le soir d'été glisser sur un verger normand.

Harmonieuse synthèse où se fondent les prestiges de la terre, du ciel et de la mer, des prières, des travaux et des jours. Tout naturellement, la stance organisée jaillit de cette prose, comme la flèche jaillit de la futaie, la fleur du vieux mur, le chant de la vague qui s'endort, comme la paix monte du verger.

Et ce n'est pas un hasard. Bien d'autres fois, les vers prennent ainsi, avec la même aisance, leur envol :

> J'aime le quai d'Honfleur et son air vieille France,
> Ses pignons écaillés, le porche à pans de bois,
> Le logis aux toits bruns qui fut la lieutenance,
> L'ancien bassin, son eau déserte et son silence,
> Ses arbres surannés qu'un vent discret balance
> Chantant au sable d'or son motet d'autrefois.

Vision de passé dans le présent silencieux, pastel léger, redoublement des rimes féminines, douceur éteinte. Ici encore la rêverie s'est tout naturellement épanouie et s'est mise à chanter sur un air où résonne doucement comme un écho de Rodenbach et de Bruges.

***

Mais il ne faudrait pas connaître E. Herriot, pour n'attendre de lui, au cours de ses promenades, que des peintures ou des rêveries, des tableaux ou des chants. L'instant de la durée, qui constitue le présent, est riche du passé qui le porte et qui l'explique. Les paysages ne valent que par l'homme, dont ils encadrent la vie. Et c'est dans ses œuvres que l'homme fixe sa pensée, c'est par elles qu'il se survit et que les générations s'enchaînent. Les [illegible]

nades d'E. Herriot sont de savantes et vibrantes stations devant les œuvres d'art et, d'un mouvement aisé, il écrit en quelque sorte l'histoire de l'art d'une province.

Déjà, dans *la Forêt Normande*, il avait évoqué avec force les ermitages, les couvents cachés dans les bois, les créations de Guillaume le Conquérant, l'architecture mariée au paysage, la voûte romane et l'ogive ; il avait analysé les principes de l'architecture gothique, à Séez, à Bayeux et surtout à Notre-Dame de Coutances, défini « le Parthénon chrétien », cette cathédrale où, comme aux plus beaux jours d'Athènes, triomphe « l'intelligence mettant ses lois permanentes au service passager d'une foi ». Il semait ainsi, en passant, les vues profondes sur les origines nationales de nos grands styles. Il avait ensuite caractérisé, en quelques traits, les influences italiennes de la Renaissance, l'architecture importée de l'étranger, la prédominance, dès ce moment, des monuments civils sur les constructions religieuses, esquissant ainsi un chapitre essentiel de l'histoire de l'art en France.

Dans *la Porte Océane*, ce sont les grandes abbayes, celles de Caen, la Trinité ou l'Abbaye aux Dames, Saint-Etienne ou l'abbaye aux Hommes, deux rayons lumineux dans la nuit barbare, s'allumant plus d'un siècle avant Notre-Dame de Paris. C'est là-bas qu'il faut aller étudier l'archétype, le plan d'où vont sortir les églises de l'Ile-de-France et, par elles, les grandes cathédrales de l'Occident : c'est là qu'on se rendra compte à quel point cette architecture nouvelle est la transposition de la construction en bois, à quel point elle est fille du charpentier. Bientôt resplendissent les merveilles d'Ouistreham, l'Eglise de Thaon, minuscule et parfaite, enfin Notre-Dame de Rouen et sa couronne d'églises, ces archives de pierre, où s'inscrit dans la beauté la vie d'une ville, d'un pays, de leurs corporations. Et partout éclate le poème des verrières, le conte aux mille formes des vitraux, à Evreux, comme à Rouen, quand le soleil les allume et les anime.

Pendant qu'E. Herriot médite ainsi sur ces merveilles de l'art normand, dans sa pensée se dressent les autres cathédrales de France, les sœurs qu'a suscitées en d'autres provinces l'élan d'une même foi, celle de Bourges, prodigieuse d'audace et de force, celle de Chartres, surtout, où la pensée nationale, qui se cherche au XIIe siècle, s'affirme dans sa plénitude au XIIIe, « centre d'art où il faut rapporter sans cesse notre spiritualité », manifestation pure et sereine de l'ordre français, qui n'a pas attendu les leçons de l'antiquité et le XVIIe siècle pour éclater en pleine lumière.

C'est ainsi que, tout naturellement, devant des œuvres bien précises, évoquées dans leurs particularités les plus originales, la pensée d'E. Herriot s'élève jusqu'au général, jusqu'à une définition de l'art français, dans ses lois éternelles. Et l'on pense bien qu'à Rouen, il n'a pas oublié Monet et ses toiles où vibrent tant de transparentes couleurs. Il a vu le peintre dans l'un « des oriols » dans « une des tourelles essentées d'ardoises ». Comme nous tous, il a cédé à ses prestiges. Mais, d'un esprit clair, il a tracé ses limites à l'incantation, l'impossibilité « de rendre les finesses de cette brume, la subtilité insinuante de ce voile, variable selon la saison, l'heure, la minute, que la lumière et sa sœur l'ombre tissent entre le ciel et l'eau. La tiare de Caudebec vous défie avec sa couronne aux seize fleurons ». Certains aspects exigeraient un Fragonard, la fougue de son crayon et l'éclat de son pinceau.

Ici encore, on le voit, s'affirme le même besoin d'un art plus général, réglé par la pensée. Au Muséum du Havre, E. Herriot a passé des heures enchantées devant les dessins et les peintures du naturaliste Lesueur, vivante encyclopédie des mœurs dans la jeune Amérique et surtout prodigieuse épopée de la vie dans les airs et les mystérieuses profondeurs des eaux. Et s'il a examiné si longtemps, pour notre joie, ces cartons oubliés, c'est qu'il éprouvait un ravissement infini devant la surprise d'un art « tout français » qu'il ne connaissait pas encore.

Tel est le chant que les pierres — *clamabit de pariete lapis* — comme les vitraux, les tableaux comme les sculptures, les couleurs comme les lignes, font entendre au cœur et à l'esprit d'Herriot et qu'il nous redit avec ferveur, celui de « réussites françaises », sources « de joie pour toujours », précieux enseignement.

*
* *

Et ce n'est pas l'art seulement, qui nourrit la méditation d'E. Herriot. Rivages, ports, abbayes, villages et villes, se peuplent à son appel des morts qui y ont vécu. Parfois, c'est une légende, qui réveille le passé : Saint Romain, le vainqueur de la gargouille, fait rentrer la Seine dans son lit, pour la joie de tout un peuple. Le plus souvent, c'est l'histoire. Sur la côte, où déferlent les vagues, il regarde et, tout d'un

coup, lui apparaît le temple de Diane, qui, jadis, s'élevait en ces lieux ; un moment après, c'est l'invincible Armada, luttant contre son destin ; puis ce sont les charpentiers de Guillaume le Conquérant, qui assemblent les poutres et clouent les planches. La tapisserie de Bayeux déroule à ses yeux la navigation, les combats et la conquête ; c'est une Odyssée et une Iliade. Il est avec Guillaume et Mathilde. Sur le quai d'Honfleur, tout un passé d'audace et d'aventure se lève, la colonisation du Canada, les grands rêves et les efforts gigantesques de la race. A Rouen, il s'arrête longuement dans un « site sacré », « une sorte de calvaire », la place du Vieux-Marché, où Jeanne la Lorraine subit le supplice. Ecartant d'un geste dédaigneux toute la médiocre littérature, l'iconographie plus petite encore, qui travestissent l'héroïne, il la suit avec une émotion qu'il ne dissimule pas, à travers la France, à Chinon, à Orléans, à Compiègne. Il revoit la prison, l'enceinte, le donjon, la cellule ; il est auprès du bûcher. Et il dégage la leçon que donne aux Français et à l'humanité cette obstinée sublime. Si elle meurt, c'est bien pour avoir provoqué la haine inexpiable de ceux qu'elle a vaincus et humiliés, mais surtout, c'est pour avoir devancé les âges et proclamé qu'elle « ne relève que de Messire Dieu et de son roi ». Drame atroce et qui, « cinq siècles passés, déchire le cœur ».

Dans les abbayes, il évoque les ombres des grands moines, qui ont maintenu, dans ces siècles sombres, et promu les droits de l'esprit : Anselme, Lanfranc. Il se plaît dans ces écoles, qui ont distribué les richesses intellectuelles et préparé l'épanouissement des siècles prochains.

Partout il rencontre, comme des familiers, les écrivains, qui ont vécu dans ces lieux ou que des circonstances y ont amenés. A Villequier, l'ombre de V. Hugo passe devant lui, douloureuse, et des vers ailés se posent sur une tombe. Dans la rade du Havre, J. Verne se promène, en combinant ses romans les plus hardis. A Honfleur, Ch. Baudelaire, en visite chez sa mère, l'invite au voyage, pendant que Henri de Régnier, enfant du pays, distille à ses oreilles quelques vers raffinés. A Rouen, le souvenir d'A. Carrel traverse sa mémoire ; dans la cathédrale, G. Flaubert déchiffre les vitraux, pour y lire quelque pathétique légende. Mais surtout il se plaît avec P. Corneille. Dans les rues, dans le Palais de l'Echiquier, dans l'Eglise Saint-Sauveur, dans la maison de campagne du Petit-Couronné, il le voit. Il s'entretient avec le trésorier de la fabrique, le placide bourgeois, l'avocat. Il l'entend plaider, soit pour lui, soit pour le roi, au moment le plus brillant de sa carrière poétique. Tout dévoué à l'intérêt du royaume et fils de la Normandie héroïque, c'est du plus profond de lui-même que naissent ses héros et de toute son âme qu'il défend la raison d'Etat. Est-ce que ses tragédies ne seraient pas la revanche d'une grande âme contre une vie médiocre, un destin demi-bourgeois, demi-manant ?

On se laisse entraîner au fil du livre, ravi d'y retrouver cette intelligence si attentive aux âmes et aux milieux, aux idées et aux formes littéraires, qu'ont goûtée tous les lecteurs du *Précis des Lettres françaises*, qui a séduit et conquis les curieux de *Mme Récamier* et de *Mme de Staël*, de leurs amis et de leur temps, qui a ému par *Les tourments de M. de Rancé*. Ainsi, page par page, se définit et s'affirme la solidarité qui unit, dans le temps, les siècles et les générations. « Je cherche à dégager, pour mon profit ou pour mon agrément, quelques-uns des foyers spirituels dont une seule cité se révèle si riche », écrit-il, à propos de Rouen. Comme toute sa génération, il a lu passionnément H. Taine, et on sait que, dans sa jeunesse, il a subi, comme tant d'autres, l'incantation de Maurice Barrès. De l'un et de l'autre, il a lu la méditation à Sainte Odile. Mais il reste toujours lui-même. Comme eux il voyage et comme eux il demande aux spectacles une leçon qui le nourrisse. Mais il n'a pas, comme le premier, un système qui l'enserre, ni comme le second, une thèse étroite à démontrer ni de « moi » jaloux à cultiver. Directement, naïvement, il cherche le secret d'une province dans ses paysages, dans les âmes qu'elle a formées, dans son passé, dans son présent. Et il le trouve.

*
* *

Mais l'œuvre est plus riche encore. Dès son premier livre, écrit à la sortie de l'Ecole Normale, *Philon le juif et l'école juive d'Alexandrie*, il avait manifesté avec éclat son goût des problèmes philosophiques et moraux, de ceux qui touchent à la conduite de la vie, à la destinée, à l'organisation d'une existence forte et noble. Cette préoccupation, plus que jamais, reste la sienne. Et *la Porte océane*, d'un bout à l'autre, illustre le thème qui règle l'action de son auteur. C'est la grandeur de l'homme, homme dirigé par la pensée. C'est l'intelligence et la volonté de l'homme qui ont marqué ses limites à la forêt, qui ont arrêté la mer, qui ont

dompté le fleuve, qui ont dressé les églises, creusé les ports, lancé sur les Océans l'*Ile-de-France* « cathédrale des temps nouveaux ». Les abbayes ont dû leur grandeur à leur culte de l'esprit, à leur effort pour discipliner les âmes, pour accorder la foi et la raison, pour éveiller dans la forêt barbare, au souffle venu d'Athènes et de Rome, de Platon, de Virgile et de Saint Paul, les sublimes inquiétudes et les nobles besoins. Jeanne d'Arc a droit à notre amour, pour avoir bouté l'ennemi hors de France, certes, mais plus encore pour avoir proclamé, jusque dans les flammes et la fumée du Vieux-Marché, les droits imprescriptibles de la conscience. Et ce sont là justement les leçons qu'assis un jour « Sous l'Olivier », nous avons entendues de Socrate. Tous les livres d'E. Herriot sont les anneaux d'une même chaîne, ils s'enrichissent l'un l'autre et se complètent.

On voit assez maintenant à quel point on trahirait un livre comme *la Porte Océane*, si on ne lui demandait que de satisfaire les curiosités et même les sensualités les plus raffinées. Il est un enseignement. Avant d'écrire un chapitre, si court qu'il soit, E. Herriot, on a pu s'en rendre compte, accumule les observations et les documents. Une page rapide assemble et concentre le butin d'analyses, qui ont demandé des semaines et des mois. Mais, par la pente naturelle de son esprit et par une discipline librement consentie, E. Herriot, à la façon de nos grands classiques, atteint avec aisance le général. Le port qu'il décrit est celui du Havre, dans sa figure individuelle, dans ses caractères rigoureusement personnels, mais c'est aussi le port, la gigantesque porte ouverte de la France sur le monde. Les églises et les cathédrales, dont il fait à nos yeux la peinture, se distinguent avec précision les unes des autres. Mais il s'en dégage l'idée de la cathédrale française. La Normandie de la forêt et celle de la mer ne sauraient se confondre avec aucune autre province, mais leur âme est celle de la France. La race qui vit, qui crée, qui peine dans ce cadre et dans cette histoire, peut présenter les caractères les plus particuliers, ce qu'elle manifeste avant tout et toujours, c'est l'homme.

Voilà pourquoi de pareils ouvrages se dépassent eux-mêmes et préparent une action toujours plus large et plus haute. Dans *Agir* et dans *Créer*, E. Herriot a marqué avec vigueur les liens qui unissent l'action et la pensée, la politique et la science, la spéculation et la pratique. On sait que, parmi les grandes figures de l'histoire, il n'en est pas à qui sa prédilection aille d'un élan plus spontané et plus total qu'à Lamartine et à Beethoven. Rien de plus révélateur. Lamartine, c'est le poète qui a pris pour lyre le cœur de l'homme, c'est l'homme d'Etat, qui, siégeant au plafond des assemblées, éveillait dans les âmes de larges souffles d'humanité. Beethoven, c'est le géant de la musique, qui dans son œuvre, dans la messe en Ré, dans la neuvième symphonie, a exalté toutes les forces de la vie et toutes les aspirations de l'homme.

Un livre comme *la Porte Océane* enseigne la France, la France une et éternelle par delà les temps et les provinces. Mais il enseigne aussi l'Europe de demain. Dans le plus technique de ses livres, dans *Europe* justement, E. Herriot a ménagé un chapitre entier au « rôle de l'esprit » dans l'organisation de la communauté qui doit naître de nos luttes, de nos deuils et de nos espérances. S'il est vrai, comme vient de le proclamer, avec une fougue mesurée et lucide, dans son *Discours à la Nation Européenne* le clerc fidèle, le maître des idées claires, Julien Benda, que, malgré les apparences et malgré les lois d'airain, l'avenir de l'Europe et, par elle, du monde doit appartenir à l'esprit, nulle œuvre plus que celle d'Edouard Herriot n'y aura aidé. En vérité *la Porte Océane* s'ouvre sur l'infini humain.

H. [illegible]

LE ROMAN

DANS LE VALAIS : UN ROMAN DE TERROIR [1]

A Sion, dans Le Valais, quand le roi Humbert Ier régnait en Italie : seule cette allusion date approximativement le récit, qui se passe donc entre 1878 et 1900. Mais ce n'est pas le temps qui importe, c'est le lieu. Rien de plus localisé, de plus local que les romans de C.-F. Ramuz : ses personnages tiennent au sol ; ils parlent le langage du terroir, ils en ont l'accent, qui est [illegible]

[illegible]

de leurs pensées. La vie rustique de la Suisse romande n'a pas trouvé d'interprète plus enraciné lui-même ; elle n'a jamais été évoquée avec plus de précision ni de pittoresque, fixée dans des caractères plus expressifs. Celui de Farinet ajoute à ces mérites une valeur plus générale et une sorte de grandeur symbolique par quoi il dépasse singulièrement le cadre du régionalisme où les classifications des manuels rangent l'auteur, se tenant quittes envers lui quand elles l'y ont placé. Le talent de M. Ramuz est trop complexe pour se laisser ainsi définir par une étiquette.

Farinet ou la fausse monnaie, c'est l'histoire d'un irrégulier, d'un garçon qui, sans rien en lui de mauvais, s'est laissé glisser hors la loi. Emprisonné, échappé, repris, réchappé, il goûte avec délices une liberté précaire, jusqu'au jour où il en découvre les servitudes. Mais alors il ne peut se décider à la perdre pour leur échapper en les échangeant contre d'autres, plus rigoureuses peut-être et qu'en tout cas il redoute comme l'inconnu. Que son destin s'accomplisse! Les gendarmes, un jour, ne pouvant s'emparer de lui, l'abattront...

Un irrégulier sans rien de mauvais en lui : voilà bien à quoi se réduit toute la psychologie de l'homme dont l'aventure nous est contée. Il n'en faut pas plus pour qu'il s'apparente au rêveur, au poète, mal adapté non seulement aux exigences de la vie, mais même à son ordre général, à ses lois, sympathique à tous dans son individualisme et sa fantaisie, plus capable d'inspirer l'amour que de l'éprouver, peut-être parce qu'il ne saurait se satisfaire à demi et qu'il préfère sacrifier la réalité s'il ne voit pas le moyen de l'égaler à son rêve. Tout cela, bien entendu, non raisonné, à peine conscient : Farinet n'obéit qu'à des impulsions, à l'instinct ; il n'y a pas d'être plus simple ni plus naturel, et c'est là le secret de son charme, aussi bien que de sa force, c'est par là qu'il eût été heureux si le bonheur, comme on dit, était de ce monde, ou plutôt comme nous l'expliquent les philosophes, s'il ne s'agissait pas, non d'un fruit à cueillir, mais d'une conquête à s'assurer. Farinet n'a rien d'un conquérant ; il se laisse vivre, il se laisse prendre aux humbles sortilèges de la vie et comme il dérive avec elle, au lieu de la diriger, elle le conduit tout droit à la mort. C'est là le tragique de ce pauvre destin manqué, de cette faillite précoce qui entraîne l'effondrement d'une autre existence et laisse derrière elle comme un long sillage de mélancolie...

Dix ans plus tôt, le gars savait tout le poète de l'enfance, quand un petit vieux qu'il aidait à cueillir dans la montagne toute espèce d'herbes et de plantes pour les vendre aux pharmaciens, lui avait fait connaître son secret : une veine d'or là-haut dans la montagne, d'où il tirait de petits cailloux jaunes et des paillettes qu'il enfermait dans une caissette de fer. Après la mort du vieux, Farinet pense qu'il est en possession du secret de la liberté. Par les procédés les plus simples, il extrait de son minerai une poudre du métal précieux, confectionne des moules de plâtre et achète un chalumeau. Il installe son atelier dans une grotte bien sèche qui communique avec la cave de la maison et où il sera à l'abri de toute surprise. Là, il fabrique honnêtement, c'est-à-dire sans tricherie sur le métal, avec son or, de la monnaie. Que ne s'avise-t-il plutôt — et plus honnêtement encore, plus légalement surtout — de le vendre au poids ? Ç'eût été trop simple sans doute, et il n'y avait plus de roman. Il est bien difficile aussi d'admettre que quelque convoitise ne soit pas née chez les gens du village qui connaissent le secret de Farinet. Nous les voyons, au contraire, respectueux de sa petite industrie et l'aidant, par leur connivence, à la pratiquer en toute tranquillité. M. Ramuz est de ces romanciers habiles à construire sur des données qu'ils nous demandent de leur accorder et dont ils tirent un si beau parti que nous ne saurions regretter de les leur avoir accordées.

Voilà donc Farinet en marge de la vie régulière, un hors-la-loi. C'est bien l'existence qui lui convient, et il s'y débrouille le mieux du monde ou, pour mieux dire, il s'y épanouit. Il ne soupçonne pas, tout d'abord, qu'il puisse y avoir d'autre liberté que celle là, et il en goûte pleinement les hasards aussi bien que les joies. Parmi les hasards, il y en a pourtant de dangereux, auxquels il n'échappe point. C'est ainsi qu'il lui arrive, ayant passé la frontière avec sa monnaie, d'être enfermé dans les prisons du roi d'Italie. Mais pensez-vous qu'il y reste ? Bien trop malin pour cela ! S. M. Humbert Ier n'a pas su mieux le garder que ne le garderont plus tard les magistrats du canton du Valais qui l'ont enfermé, pour le même motif, dans leur prison de Sion qu'on appelle les galères. Il ne nous dit pas comment il s'est évadé, après deux ans de captivité, de la geôle d'Aoste. Mais nous le voyons s'évader, après sept ou huit mois, de celle de Sion, avec l'aide d'une servante d'auberge, Joséphine Pellanda, qui l'avait connu à Mièges, chez Crittin, avant sa première

arrestation et, sans rien dire, s'était éprise de lui au point de ne plus penser qu'à sa délivrance lorsqu'il avait été enfermé « aux galères » de Sion.

Et, non seulement elle lui fournit les moyens de s'échapper — une lime, une corde, — mais dès qu'il a recouvré sa liberté, elle l'aide à la conserver. C'est elle qui lui porte, de nuit, la nourriture, quand il se cache dans la montagne, et tout ce dont il a besoin. Elle se donne elle-même, naturellement, et les choses vont aussi bien qu'elles peuvent aller, jusqu'au jour où Farinet devient un autre homme, parce qu'une autre femme lui a fait entrevoir, ou rêver, un autre idéal. Il suffit qu'il ait aperçu la fille du conseiller municipal Romailler, auquel il était venu rendre visite, celui-ci lui ayant fait savoir qu'il avait à lui parler. Thérèse, en sa présence, « était devenue toute rose en haut de son corsage de soie qui était bleu comme le ciel », et lui, Farinet, quand elle avait posé la bouteille et les verres sur la table, n'osait plus la regarder ; « ... il n'osait pas la regarder, pourtant il continuait de la voir au-dedans de lui. »

C'est là qu'il la voit désormais, vivant avec cette image. Et elle change le cours de ses sentiments et de ses pensées. Elle change ses idées sur la vie, sur la liberté. Du sommet de la montagne, où il recueillait son or, à la grotte souterraine où il le monnayait, il allait naguère allègrement, prenant les jours comme ils venaient, avec leurs risques, leurs misères et leurs humbles douceurs. Et voilà soudain qu'il reste comme déconcerté, lorsqu'il découvre « que son sort est d'être tantôt dans les hauteurs de l'air et au-dessus des hommes, tantôt au-dessous d'eux, dans les profondeurs de la terre » et que pour lui « il n'y aura plus de milieu. » Peut-être est-ce dans le milieu qu'il ferait bon vivre, avec les autres hommes, avec une femme aussi, la jeune fille dont l'image vit maintenant en lui, Thérèse Romailler... N'est-ce pas ainsi qu'il serait vraiment libre, plutôt que dans son existence de hors-la-loi, d'homme traqué ? « Il y a deux libertés, comme il voit : il y en a une qui est douce, il y en a une qui est sauvage... » Il a choisi la sauvage, et telle est désormais la fatalité de sa vie.

Cette fatalité l'entraîne jusqu'au dénouement. Romailler, le « municipal », s'était proposé comme intermédiaire pour régulariser aux meilleures conditions possibles la situation de Farinet. De part et d'autre, on ne demandait qu'à en finir; car la population lui était favorable et les autorités se sentaient d'autant plus mal à l'aise que la politique commençait à se mêler de l'affaire. Farinet, de son côté, pensait trop à Thérèse pour n'être pas tenté de céder. Quelques mois de prison sans déshonneur — puisque le seul crime de Farinet, qui n'a fabriqué que de la monnaie saine, est de désobéir au gouvernement, — la restitution des monnaies illégales et l'arrêt de la fabrication : Farinet serait libre, de cette liberté qui lui permettrait de vivre comme tout le monde, avec celle que dans ses rêves il voit venir « toute fine et ronde sous ses cheveux blonds.... »

Mais vivre comme tout le monde, Farinet sent bien, au fond de lui-même qu'il ne le peut plus, parce que, depuis trop longtemps, il a choisi. Et maintenant ce n'est plus lui qui décide : son choix décide pour lui. Et les conséquences se déroulent. Tout se sait dans un village. La négociation de Romailler est connue ; on soupçonne, on devine les hésitations de Farinet. Pour Joséphine Pellanda, qui ne peut supporter qu'il lui échappe, c'est l'heure d'agir. Elle se rend bien compte, d'ailleurs, qu'elle n'est plus pour Farinet ce qu'elle était. Comment le ressaisir ? Elle suscite le danger et lui propose la fuite, lui en assure les moyens. Elle ne réussit qu'à le perdre. Il n'échappe pas à sa destinée.

C'est parce qu'il nous le fait sentir avec tant de force que le roman de M. Ramuz prend, dans sa simplicité familière, une sorte de grandeur tragique. Et de l'une à l'autre, de la simplicité à la grandeur, il remplit tout l'intervalle avec la plus naturelle diversité. Il y a des scènes d'un réalisme savoureux et d'autres d'une aérienne fantaisie, comme celle-ci qu'on me saura gré, je pense, de transcrire, parce qu'elle est saisissante et si caractéristique de l'originalité de l'auteur. Elle se trouve exactement au milieu du récit. Farinet est revenu dans son ancienne maison, qu'il trouve saccagée par les perquisitions. Il vient de prendre sa décision, qui est de s'en tenir au choix qu'il a fait de la liberté sauvage. Ce spectacle l'y confirme :

Il voit comment on le traite, il dit : « Jamais ! »

Il voit une chaise cassée, il voit qu'on marche dans le plâtre.

Il se lève, il empoigne son fusil : « Moi, me rendre ? jamais ! »

Pendant que la chandelle s'éteint, et il butte contre toute espèce d'objets et de choses qui traînent sur le plancher, cherchant la porte : « Adieu, Romailler ! »

Voilà comment il est. Il traverse à tâtons la cuisine.

Et une première fois il vise la lune, ce qui le fait rire.

Il vise la lune avec son plomb numéro 4 et lâche le coup...

« Vous m'entendez, ou quoi ? eh, là-bas ! les endormis c'est non une première fois ».

Et toi, là-haut, l'endormie.

La lune, là-haut, n'a pas bougé, pendant que le soir dasemle sur les pentes comme les quilles d'un jeu de quilles ; elle est derrière un peu de brume grise, où on la voit qui ferme les yeux.

— Tu n'as pas entendu. Eh bien, encore une fois.

Pan !

— Ça, c'est pour toi.

Et toujours le soir degringole encore au flanc des montagnes comme quand il y a des chutes de pierre.

En quelques lignes, nous avons un échantillon assez complet de la manière de l'auteur : brusque, concise, elliptique, procédant volontiers par allusions, incorrecte même quelquefois par dédain des constructions régulières, et toujours docile aux mouvements d'une imagination qui tantôt se charge de réalité concrète et tantôt s'évade, comme d'un coup d'aile. Et le style, en tout cela, ne fait que traduire les démarches de l'art lui-même. Ni la suite du récit, ni le dessin des caractères ne se présentent sous des formes régulières, et nous sommes entretenus dans un perpétuel sentiment de surprise et de nouveauté. Il semble que l'auteur nous demande de lui faire crédit en toutes choses, pour la forme comme pour le fond. A lui de s'arranger de telle sorte qu'il ne nous en coûte pas de nous abandonner à sa volonté, à son caprice. Ce ne sera plus alors que plaisir de le suivre, de l'entendre dire ce qu'il veut, comme il veut, puisqu'il sait ainsi nous faire vivre avec ses personnages et nous entraîner au terme de leur aventure. Au vrai, il n'a pas l'air de se soucier de nous ; il va son chemin, et c'est nous qui nous attachons à ses pas, avec le sentiment qu'il nous conduit là où nul autre ne saurait nous mener, qu'il nous fait voir, qu'il nous fait entendre ce que nul autre ne nous ferait entendre ni voir aussi bien que lui, et qu'il est l'homme de ces lieux, de ces gens, de ces choses, merveilleusement accordé avec ce qu'ils ont de plus réel, de plus intime, et plus capable que personne de nous le révéler. En ce temps où le talent est si répandu, c'est quelque chose d'être un écrivain irremplaçable, de ne tenir la place d'aucun autre et de ne laisser à aucun autre la possibilité de prendre celle qu'on a le privilège d'occuper.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

REPRISES

Les reprises sont nombreuses, ces semaines-ci, et heureuses : à la Comédie-Française, au théâtre Daunou, à l'Œuvre. Pour les nouveautés, la concurrence est dure.

Le succès des reprises mérite toujours d'être médité, car il porte témoignage à la fois sur la solidité des œuvres et sur la constance du goût public. La loi de l'actualité n'est peut-être point aussi impérieuse que l'on croit, même au théâtre; on soutient quelquefois que les pièces, à des époques différentes, réunissent peu de motifs différents. Qui sait si ces motifs ne sont point seulement l'apparence et si, en réalité, les mêmes causes profondes n'agissent point toujours de la même manière sur les publics de tous les moments ? Depuis vingt-cinq ans, l'erreur de beaucoup de dramaturges et de directeurs a été de considérer la scène comme un journal et de traiter le spectacle à la manière d'une chronique.

A la Comédie-Française, le *Secret*, d'Henry Bernstein, a pris ses traits définitifs. Fondé, comme le théâtre durable, sur l'étude d'un caractère, il a conservé sa beauté de forme tout en consolidant sa matière. Sans doute, il ne justifie plus son titre aux yeux du public, mais n'est-ce pas là le caractère de toute grande œuvre populaire ? Lorsque le spectateur athénien se rendait à une représentation d'*Œdipe-Roi*, il savait d'avance tous les malheurs du personnage et son intérêt au spectacle ne ressemblait en rien à la curiosité de la Midinette qui se demande anxieusement, en suivant un film, « ce qui va arriver. » Il se demandait seulement comment l'auteur Sophocle allait se tirer de son sujet. De même, l'héroïne d'Henry Bernstein ne saurait plus prétendre à nous étonner, puisque nous la connaissons, et voilà justement l'une des raisons pour lesquelles l'effet dramatique s'est déplacé, mais nous nous intéressons d'autant plus à son caractère que nous sommes moins surpris par sa conduite et ses aveux. Il y a là un phénomène de psychologie collective extrêmement curieux et qui marque précisément, pour les œuvres durables, le passage au répertoire.

Par contre, on n'a pas l'impression que la

pièce de M. Stève Passeur, *Une vilaine femme*, ait gagné avec le temps. Certes, le tempérament de l'auteur reste captivant, mais l'artifice de l'ouvrage apparaît davantage. Peut-être, à cet égard, pourrait-on dégager une loi : toutes les pièces dans lesquelles le premier acte est le meilleur, révèlent le procédé. La qualité d'un grand ouvrage, au contraire, se reconnaît à son progrès.

L'exposition de Stève Passeur est supérieure : j'ai entendu une de mes voisines murmurer au milieu de l'acte : « c'est campé! » et une autre : « Ça bouge! » L'auteur, en effet, vise à produire une sorte d'effet physique. Les « coups de théâtre » que les dramaturges de l'ancienne école prodiguaient, à la manière de Victorien Sardou, dans le courant de la pièce et au dénouement, il les frappe, lui, dans ses premières scènes : audace dangereuse, originalité ruineuse! Le théâtre n'est pas la base et il est mauvais de commencer par rendre « groggy » le spectateur.

Voici une femme de quarante-huit ans qui n'a jamais vécu que pour et par ses amants : il y en a un qui l'aime avec une fidélité cruelle et vindicative, heureux de la voir vieillir et reverser aux jeunes hommes l'argent qu'il lui donne. Pourtant elle tente une dernière aventure avec un garçon candide qui en est encore à préférer la maturité des amoureuses à leur jeunesse. Mais cette illusion ne peut se prolonger et la vieille est la première à comprendre qu'elle doit céder la place à la jeune et, enfin, désarmer en acceptant l'amour et la vengeance de celui qui la hait passionnément depuis toujours.

Cette histoire anodine suffit à montrer que l'originalité de l'auteur ne peut résider que dans la forme et que cette forme, toute de violence et de cynisme verbal, s'épuise dès ses premiers effets. Comment, après le vinaigre, goûter un vin doux ?... Technique, au fond, enfantine.

GASTON BAGLET

L'ECRAN

A PROPOS DE MAURIN DES MAURES

Par une sombre et froide matinée de décembre, nous avons été convoqués à la présentation sur l'écran d'un film tiré du *Maurin des Maures* de Jean Aicard. Autant dire qu'on nous conviait à boire un bol de soleil. Cette « réalisation » (comme disent les « cinéastes ») appelle un certain nombre de réflexions.

Dès que le cinéma s'est mis à parler, les « cinéastes » affirmèrent, avec cette superbe qui est, si j'ose dire, leur marque de fabrique, que pour être parfaits, les films parlants ne devaient pas parler, ou presque pas. Comprenne qui pourra... Par un acharnement qui voisinait avec l'héroïsme, ils firent des efforts désespérés pour conserver les principes du cinéma muet, devenu une sorte de divinité morte dont ils ne parlaient qu'avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix. S'il est parfaitement vrai que le cinéma muet a produit les chefs-d'œuvre suédois, qui sont la *Légende de Gösta Berling*, *les Maudits*, le *Trésor d'Arn*, il n'est pas moins exact que le cinéma muet était un genre hybride, paradoxal... Obligé, pour ne pas être mortellement ennuyeux, de faire appel à la musique et à des explications rappelant les bouts de phrases qu'on lit sous les illustrations des livres pour la jeunesse, le cinéma muet ne vivait que par une sorte de convention ou, si l'on préfère, une sorte d'habitude du public devant une série de procédés stéréotypés... Nous nous rappelons la *Jeanne d'Arc* de M. Dreyer (une des œuvres les plus méritoires du cinéma muet) qui finissait par devenir à peu près insupportable, à cause de cette perpétuelle typographie lumineuse de l'écran. Chaque phrase expliquant chaque jeu de physionomie de chaque acteur, une lourde fatigue anéantissait les mérites du film. C'est un de nos plus mauvais souvenirs du temps du « muet », parce que nous nous rendions compte qu'un bon travail était désagrégé par les tares inséparables du genre.

Malgré les pleurs et les grincements de dents, le verbe, bon ou mauvais, — mais le verbe, tout court, — a renversé impitoyablement la mécanique des vieux films. On a eu beau faire des efforts surhumains, le public du monde en-

tier s'est passionné pour la forme nouvelle du film. En somme, les inventeurs du « parlant » ont amené l'art de la pellicule dans la logique.

Certes, de rares imbécillités ne manquent pas dans le « parlant », et la maison Paramount semble avoir à cœur de vouloir nous prouver, avec une louable volonté, que la bêtise est une des formes, hélas! indiscutable, du cerveau humain. Il n'empêche que le public qui remplit, malgré la crise, les salles obscures, ne pourrait plus assister à des spectacles d'il y a quatre ans, le « film muet » étant devenu un objet de curiosité que l'on va voir dans les salles spécialisées.

Le public aime exactement le contraire de ce que voulaient lui imposer les fins psychologues du cinéma. « Surtout, disaient-ils, pas de tirades, pas d'explications, pas de conversations interminables ». Pour eux, tout était « tirades », « explications », et tout était « interminable ».

Or, en écoutant et en voyant *Maurin des Maures*, nous constations que l'exposition du film ne négligeait rien pour nous faire comprendre le caractère des personnages. Les cinéastes purs, — s'il y en avait dans la salle — devaient souffrir mal de mort, parce qu'on prenait soin de préparer soigneusement notre compréhension pour le développement du film. Et même, Maurin se mettait à raconter une « histoire », une de ces bonnes « histoires » du Midi...

« Théâtre... » murmurait, en soupirant, une voix, derrière moi. A quoi, on peut répondre, très victorieusement, que le théâtre, qui existe depuis des siècles, sait s'y prendre pour mettre le spectateur dans le sujet. Au temps du muet, quand on nous assassinait à coups de sous-titres, on faisait du mauvais théâtre et, théâtre pour théâtre, je préfère le bon. Et le public est exactement du même avis. Un film comme *Jean de la lune* a certainement fait beaucoup pour aider le public à dédaigner les paradoxes intéressés des primaires du cinéma qui, ne sachant pas écrire, ne savent pas non plus faire parler les personnages.

Du moment que l'on prenait *Maurin des Maures* pour l'adapter à l'écran, pouvait-on mieux faire qu'on ne l'a fait ?

Le public, qui a son mot à dire, ne cachait ni son plaisir, ni son approbation. A part le Monsieur qui soupirait : « Théâtre... » d'une voix mourante, mes voisins s'amusaient ferme, et on est en droit de se demander si les gens qui amusent le public ne sont pas purement et simplement, dans leur genre, des bienfaiteurs de l'humanité. *Maurin des Maures*, c'est la figure symbolique du brave cœur, qui se cache sous des dehors que n'approuve pas la gendarmerie nationale. Et, comme l'action se déroule dans cette Provence où le soleil purifie tout, l'autorité est évidemment un peu houspillée, mais cela ne prend jamais le ton acerbe ni la moindre apparence de la révolte. Evidemment, Maurin chipe les chevaux des gendarmes qui trouvent que « ça ne se fait pas ». Mais si Maurin a pris les chevaux, c'est qu'il connaît, mieux que les gendarmes, les repères des bandits qu'il va chercher dans les « «Maures » et qu'il ramène tambour battant. Ah ! certes, la fiancée du gendarme préfère Maurin... Elle n'a sans doute pas tort.

Le gendarme, peu satisfait — et cela ressemble à une sorte de complainte paysanne — accuse Maurin d'avoir incendié la forêt. On pense, certes, qu'il n'en est rien ; nous assistons à l'embrasement des arbres séculaires, et c'est encore Maurin qui sauvera son ennemi le gendarme, en l'entraînant dans un vieux puits abandonné...

Autre sujet de réflexions que cet incendie de la forêt. Que peut le théâtre, même le mieux outillé, contre un pareil déploiement de réalité ? — je dis bien *réalité* et non réalisme. De plus en plus, il semble qu'il doive renoncer aux luxes inutiles de la toile et du carton. L'incendie de *Michel Strogoff* décevra les enfants qui auront vu l'incendie de *Maurin des Maures*... Au fond, le cinéma rend service au théâtre. Par ses moyens incomparables, il tue les petits moyens du théâtre qui, selon la juste définition de M. Pierre Brisson, n'est vraiment grand que lorsqu'il nous montre des sentiments sur le plus humble des tréteaux.

*
* *

La conclusion de *Maurin des Maures* est charmante. La jeune fille, qui monte par les sentiers sauvages vers la Vierge miraculeuse, est accompagnée par un chœur invisible qui entonne un vieux chant religieux de la Provence.

Voilà encore une possibilité du cinéma, fort heureusement utilisée. L'écran permet certaines évasions vers le rêve, que ne permet pas la présence des acteurs.

Les prises de vues sont, pour la plupart, excellentes. Celles qui nous montrent les montagnes calcinées sont poignantes. Le reste est plein de

soleil, à souhait. Il y a une bonhomie dans les paysages, une bonhomie qui passe au sérieux, — je ne veux pas dire au tragique, — avec une désinvolture pleine de gentillesse. Et puis, tout se remet en place par une sorte de sensibilité.

Ah ! si tous les romanciers voyaient leurs romans bien adaptés à l'écran... Mais ne nous laissons pas entraîner vers le « pays d'Utopie ! »

JEAN VARIOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire et Politique

ED. CLAVERY, Ministre plénipotentiaire. — *Trois Précurseurs de l'Indépendance des Démocraties sud-américaines. Miranda 1750-1816, Nariño 1765-1823, Espejo 1747-1795* 1 vol. (F. Michel. Messageries Hachette).

Outre Atlantique, au sud de Panama, ou même du Rio Colorado, Quito, capitale de l'Equateur, à près de 3.000 m. d'altitude, jouit du titre incontesté de *Luz de America*, Lumière d'Amérique. En effet, dès le 10 août 1809, alors que dans l'Empire colonial espagnol elle était chef-lieu d'Audience, entre les Vice-Royautés de Bogota et de Lima, elle a, la première entre toutes ses sœurs du nouveau continent, levé l'étendard de l'Indépendance. Les autres déclarations ne se produisirent que l'année suivante ou plus tard même, Caracas, 19 avril; Buenos-Ayres, 20 mai; Bogota, 20 juillet; Santiago-du-Chili, 18 septembre 1810; Carthagène, 11 novembre 1811; Guayaquil, 9 octobre 1820; etc...

Or, coïncidence qu'il est permis de ne pas considérer comme fortuite, l'Audience de Quito avait reçu de 1736 à 1744, la visite des Académiciens Français, La Condamine, Bouguer Godin, venus en mission de notre Académie des Sciences, avec d'autres experts de grand mérite, les de Jussieu, Seniergues, etc., et deux jeunes lieutenants de vaisseau de la marine espagnole Jorge Juan et Juan Ulloa, mesurer un arc méridien équatorial. Une soixantaine d'années plus tard, de 1800 à 1802 apparurent dans la même région d'illustres voyageurs naturalistes Alexandre de Humboldt, Bompland, le premier allemand, mais nourri des idées françaises, compagnon des Carnot, Monge, Chaptal, etc..., le second français, tous deux animés de l'Esprit de la Révolution dans ce qu'il a de plus élevé. Ces deux savants furent en relations constantes et cordiales avec les premières familles du pays, la plupart d'origine espagnole, mais devenues *créoles*.

Ce sont là, circonstances que M. Edouard Clavery qui, comme Ministre de France, a passé près de huit ans de sa vie dans le nord de l'Amérique du sud a soin de mettre en relief dans son nouvel ouvrage consacré aux *Trois Précurseurs*, du Vénézuela, de la Colombie, de l'Equateur, respectivement : Miranda, Nariño, Espejo.

En résumé, l'ouvrage de M. Clavery, écrit avec méthode, empreint à la fois d'impartialité et de sympathie envers les démocraties de l'Amérique latine est le complément nécessaire de tout ce qui a été publié jusqu'à présent dans notre pays, et peut-être même ailleurs, sur l'histoire de l'affranchissement politique du Nouveau Continent dans sa partie méridionale.

LECTOR.

CURZIO MALAPARTE. — *Le Bonhomme Lénine*. (Un vol. Bernard Grasset).

Curzio Malaparte, que le succès retentissant de *Technique du coup d'Etat* a révélé tout récemment au grand public européen, est un des rares écrivains de nos jours qui aient le courage de poser les problèmes les plus audacieux sans se préoccuper des préjugés courants.

M. Malaparte a poussé le souci de l'exactitude jusqu'à se rendre à Léningrad et à Moscou pour mener son enquête sur les lieux, interroger les témoins et les auteurs de la révolution bolchevique, et recueillir de leur bouche les traits les plus caractéristiques de la vie de Wladimir Iltch. Il a refait pas à pas, de Léningrad à Munich, Genève, Paris, Londres, Zurich, Cracovie, tout l'itinéraire suivi par Lénine dans son existence d'exilé. Ce qu'il nous donne de cette existence, c'est un film au ralenti, où le chef bolchevique nous apparaît aussi bien dans ses attitudes de leader révolutionnaire que dans les moindres détails de sa vie privée. « Méfiez-vous de Lénine, écrit-il, méfiez-vous de ce monstre, car c'est un petit bourgeois, un bonhomme chez nous ». Un style rapide et pittoresque, de l'humour, des aphorismes surprenants, l'originalité des aperçus, l'audace de la thèse, ne peuvent manquer de soulever, autour du *Bonhomme Lénine*, l'intérêt du public.

Histoire

AMIRAL DE FARAMOND. — *Souvenirs d'un attaché naval en Allemagne et en Autriche* : 1910-1914. (Paris, Librairie Plon).

Il est bien vrai que nos marins, quand le sort les mêle à la vie politique de l'étranger, manifestent naturellement de grandes qualités de diplomates. L'amiral de Faramond a pu ainsi pénétrer à Vienne et à Berlin le monde de la cour et celui des ministères. Son livre n'apporte pas de documents nouveaux sur ces années 1910-1914 pendant lesquelles mûrit le conflit européen. Mais la vie allemande bien observée, la manière de se comporter chez les dirigeants, les propos recueillis de leur bouche, la situation personnelle de l'auteur, qui lui permettait de pénétrer plus avant que d'autres dans la société des deux capitales, tout cela compose une suite qui demeure dans l'esprit du lecteur et le prépare à comprenre l'explosion de juillet 1914 avec son cortège de mensonges chez les meneurs du pangermanisme, de suffisance irraisonnée chez les chefs militaires, de manifestations haineuses et puériles de la part des gens de la rue. Le témoignage consigné est d'autant plus le bien venu, qu'il s'exprime de la manière la plus convaincante, avec véracité et modération.

P. F.

BRANTHOME. — *Alfonse XIII, roi de l'Espagne*. (Paris, Editions Bernard Grasset).

Il y a beaucoup de fantaisie en ce volume, à commencer par le pseudonyme de l'auteur. Le récit du règne

difficile encore à établir alors que l'on ne dispose que des informations fournies par la presse ce qui semble bien être le cas ici, est simplifiée à l'excès, réduit à présenter une sorte de lutte entre Alphonse de Bourbon, à l'appel de qui, en vue de l'action libératrice ses généraux restèrent d'abord sourds, — et les politiciens que satisfaisait le « rotativisme », avec ses prises de bénéfices par les partis lors de leur passage alternatif au pouvoir. Dans cette lutte, au cours de laquelle le roi, à cause de ses idées d'homme moderne, se vit abandonner par les tenants de l'ordre ou du désordre ancien, le roi a succombé. Branthôme raconte cette chute, encore en partie inexpliquée historiquement, dans le même style truculent et « picaresque » que le reste du règne. Le plus curieux, c'est peut-être encore la série d'impressions recueillies par l'auteur et qui, au détriment certain de la composition du volume, mais certainement pour notre agrément, évoquent assez curieusement beaucoup de traits de la vie espagnole.

P. F.

Jean de Bourgoing. — *Le fils de Napoléon*. (Paris, Payot).

Ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage de M. de Bourgoing, c'est le souci de se défendre contre l'émotion facile que provoque naturellement la destinée du « fils de l'Homme » et de ne rien avancer qui ne soit autorisé par un document contrôlé. L'auteur ne s'attarde même pas à trop marquer la conduite un peu étrange de Marie-Louise, empêtrée dans le gouvernement de son duché italien, qui se plaît à mêler, avec une obstination qui désarme, l'enfant impérial aux fils de Neipperg, ni à flétrir, comme on en serait tenté, les menées de Metternich au sujet de François de Reichstadt. Il a raison, et la vérité suffit. Le duc, entouré de compagnons dévoués, instruit comme on pouvait l'être en ce temps et en Autriche, de l'histoire de France et de celle de son père, a mené la vie monotone de l'officier en marge de l'avancement régulier, en marge aussi de la hiérarchie de cour, surveillé sans doute à l'égal des archiducs de la famille, mais pas plus, bien vu et aimé de l'empereur François, son grand-père, mais mis en garde, assez sèchement au besoin, contre ceux des Français, qui, vers 1827 et plus encore après juillet 1830, songèrent à se servir de lui en vue d'une restauration impériale. Lui-même, il ne semble avoir conçu en politique que des aspirations confuses, non des desseins précis et raisonnés. Et il est mort à 21 ans. Le livre de M. de Bourgoing nous restitue de la manière qu'il fallait, sans déclamation ni attendrissement déplacés, après une longue pétude et pratique des textes, la courte existence d'un prince qui n'a pas en définitive tenu grande place dans les destinées de l'Europe et qui m'apparaît comme constamment sacrifiée aux « convenances » de cette même Europe et aux rigueurs de la raison d'Etat.

P. F.

Voyages

Edmond Fleg. — *Ma Palestine*. (Un vol. Edit. Riedel).

Que de souvenirs et de relations de voyage en Palestine! Mais un ouvrage d'Emond Fleg, même sur un sujet connu, garde sa note originale.

Il nous aide à nous faire une image plus exacte de la Palestine actuelle.

Le problème d'Israël trouvera-t-il sa solution dans la Terre des Miracles, où s'opposent race et religion?

Peut-être la Palestine, qui, autrefois, a changé la face du monde, donnera-t-elle aux hommes, dans l'avenir, une grande leçon de paix.

De toute manière, ce récit de pèlerinage au pays des ancêtres retient notre attention par ses [illegible] qualités de sincérité et d'émotion.

C. M.

Paul Morand. — *1. O. F. de Paris à Tombouctou*. (1 vol. Flammarion).

L'auteur de *Rien que la terre* et de *New-York*, nous donne une relation de voyage qui est un chef-d'œuvre d'évocation et de pénétration.

Paul Morand a parcouru l'Afrique centrale, Dakar, le Niger, Tombouctou, le Soudan, la Haute-Volta, la Côte d'Ivoire. Il a vu — comme ses yeux seuls savent voir — des villages nègres, des rois nègres, des fêtes africaines, écouté le chant des noirs, le tamtam, le silence des nuits tropicales. Et cela nous vaut aujourd'hui un trésor étincelant de descriptions, d'anecdotes savoureuses, de définitions au millième de seconde, d'aperçus spirituels, cocasses, sur les mœurs et sur les paysages.

Roman

Herbert Wild. — *Le dernier avatar de Sambor Rutland* (Un vol. Albin Michel).

Herbert Wild montre une fois de plus que les sujets fournis par la réalité peuvent être plus riches en enchaînements invraisemblables et inattendus que l'imagination la plus aventureuse ne saurait le supposer. Sambor Rutland a existé — sous un autre nom. L'homme qui, dans le roman, se montre successivement secrétaire d'un ministre anglican, pasteur luthérien, presbytérien, ministre anglican en exercice, inféodé ensuite aux Quakers, secrétaire d'un homme d'Etat libéral britannique, membre de la Chambre des Communes, banquier, censeur des correspondances autrichienne et hongroise pendant la grande guerre, puis en fuite comme espion international dénoncé, condamné à la prison pour vol aux Etats-Unis, membre du Gouvernement provisoire en Bavière lors du putsch de Kapp, agitateur en Italie, agent des Soviets dans l'Inde, cet homme a été tout cela dans la vie réelle de son modèle.

Le personnage est un caractère bien curieux. Il touche étroitement à la question primordiale de la responsabilité. Il y a des hommes de ce genre, trouvant à tout une excuse. Sambor à la fin voit son mal et le paie. Mais il l'oublie encore une fois... Et tandis qu'il oublie, il cause la souffrance et la mort. Et c'est la situation poignante d'une noble nature de femme, et le désespoir d'une mère...

LA QUINZAINE COLONIALE

Tous les esprits restent angoissés par la Crise Economique que la Crise Politique latente ne permet pas d'améliorer. Il suffirait cependant de réfléchir mûrement et

fermement pour reprendre *conscience* et par elle *confiance*. La France possède un domaine étendu et de la plus grande variété qu'il importe seulement de mieux organiser : les ressources de nos colonies s'avèrent immenses, assez aisément exploitables, et ce ne sont ni les intelligences ni même les compétences qui nous manquent; mais notre Empire ne tient pas la place prépondérante qu'il devrait avoir dans nos pensées, nos plans, la discipline de nos volontés. Les célébrations des fêtes de Noël et du Premier de l'An viennent de nous le prouver une fois de plus. Tout le monde a continué avec la même routine, comme si nous étions dans l'Age d'or, à échanger des fleurs vite fanées et des compliments sans portée : les vœux généraux ont évoqué partout presque exclusivement des espoirs pour la métropole en négligeant ce qu'il faut et *qu'on peut* faire pour l'Empire; les livres d'étrennes n'ont pas tourné l'imagination ni la raison créatrice vers celui-ci. La leçon merveilleuse de l'Exposition de 1931 n'a pas illuminé de ses reflets les œuvres nouvelles, mais pas très neuves, que les Paul Reboux et les Hellé ont écrites cette année pour les enfants. La maison Larousse, à peu près seule, a poursuivi son vigilant effort et ajoute un *Canada* admirablement illustré, mais dont le texte est par trop modeste, à son heureuse collection où brillent l'*Indochine* d'Henri Gourdon, — un chef-d'œuvre, — l'*Algérie* si sérieuse et ordonnée d'Augustin Bernard, le *Maroc* de l'inoubliable Auguste Terrier. Voilà, mesdames et messieurs, ce qu'il fallait donner en cadeaux à vos amis de diverses nationalités disséminés dans le Monde entier plutôt que des « articles parisiens ». C'est ainsi qu'on aide à consolider son Empire !

La propagande *pour* le livre comme *par* le livre colonial est des plus précieux : ainsi pour la reconstitution de notre vitalité financière. Nos gouvernements se montrent singulièrement timides à lancer les nouvelles tranches des grands emprunts coloniaux déjà votés... parce qu'ils voudraient réserver pour un emprunt en faveur de la métropole les bonnes dispositions du public. Or, l'emprunt métropolitain est mal vu parce qu'à tort ou à raison — ce n'est pas le sujet de cette chronique — les gens redoutent d'en voir employer les fonds à garder la même profusion de fonctionnaires bien appointés; on le tient pour un emprunt politique. Tout au contraire, les emprunts coloniaux sont des emprunts *pour l'outillage économique* de pays neufs où les richesses minières et agricoles sont abondantes et aisément exploitables par le concours d'un [illegible] pas très abondante, mais docile et très bien disciplinée. Le lancement des nouvelles tranches déterminerait immédiatement l'ouverture de nouveaux chantiers de travaux publics qui feraient de très fructueuses commandes à notre industrie métropolitaine aux abois. S'il y avait au Ministère des Colonies, une Direction Financière sérieuse, elle animerait les grandes Associations Economiques qui s'épuisent à vouloir tirer de ce mauvais pas notre industrie métropolitaine et en obtiendrait un effort d'ensemble de propagande judicieuse et documentée en faveur de ces emprunts coloniaux qui ne pourrait manquer de rendre, car ils sont des plus profitables à tous. Mais, Rue Oudinot, il n'y a pas même un modeste bureau de finances; le seul petit spécialiste des questions financières en qui tous mettaient leur confiance a été expédié avec un petit avancement à Marseille parce que le voulait la routine du roulement administratif. Affreuse — et incroyable — carence !

A l'Académie Française, on ne se préoccupe point non plus d'accorder le moindre complément d'autorité aux représentants les plus qualifiés de notre Empire. C'est bien avant la conquête du Maroc, en 1912, que Lyautey y a été élu, non comme colonial, mais comme général, ami de Vogüé. Jamais les grands prix depuis 30 ans n'ont été à des œuvres coloniales, sauf pour André Demaison qui n'a d'ailleurs pas eu le sien pour son admirable roman africain *Diato*, mais pour un livre sur des bêtes où l'exotisme a fort peu à voir. Pierre Mille, président de l'Académie des Sciences Coloniales et président de la Société des Auteurs Coloniaux, doublement accrédité de ce fait pour représenter les Colonies, n'a pas été admis à l'Académie Française, malgré le puissant talent manifesté dans ses *Barnavaux* et son *Parthouneau*. Il faut voir avec netteté que notre littérature coloniale est traitée presque en métèque; que le monde intellectuel se laisse aller à une certaine sympathie pour l'exotisme, mais se montre très réticent vis-à-vis le colonialisme. Non qu'il y ait une mauvaise volonté systématique, mais parce que subsiste un préjugé anticolonial vague, cependant général, et assez tenace. C'est contre cela qu'il faut réagir avec conscience. Tous les coloniaux doivent, par exemple, fortifier de leur gratitude et de leur dévouement un écrivain de la valeur de Pierre Mille qui, au lieu d'aller dorloter son âge mur sur les bords de la Méditerranée, préside avec une constance inlassable et une gentillesse à toute épreuve les séances fatigantes des associations coloniales, ne ménageant jamais appui et démarches aux jeunes écrivains qui s'adressent à lui du fond de l'Afrique Equatoriale où de la Nouvelle-Calédonie. Dans la grande presse, il multiplie les articles sur les sujets coloniaux avec une ingéniosité qui sans cesse les illustre. Il est le porte-fanion de l'Empire.

On commence à sentir aujourd'hui un peu partout l'utilité croissante des académies coloniales, l'importance des services qu'elles rendent. Eugène Cruck fait avec belle force campagne dans *L'Echo d'Oran* pour la création d'une ACADÉMIE ALGÉRIENNE, idée dont tous les organes d'Alger et de Constantine se sont aussitôt emparés et un grand journal littéraire de Paris, *Comœdia*, l'a soutenue en faisant valoir qu'une Académie Algérienne contribuerait puissamment à l'unité française de l'Algérie, qu'elle serait un foyer de haute courtoisie où chrétiens et musulmans se retrouveraient associés dans une chevalerie intellectuelle éminemment opportune contre les intrigues bolchevistes. A Madagascar, l'excellent gouverneur général Cayla favorise avec son haut sens politique le développement de l'*Académie Malgache*, créée par Galliéni, où fraternisent fonctionnaires, colons, indigènes. Nous demandons à M. Carde, grand réalisateur, d'examiner d'urgence cette idée, force génératrice d'harmonie féconde.

Pour terminer, signalons l'apparition d'un *Salammbo*, illustré avec érudition par M. Noël dans la célèbre collection Mornay, et citons le *Dictionnaire d'Art* de Louis Réau (Larousse éd.), où tout ce qui a trait à l'archéologie de notre Afrique du Nord, de notre Syrie, à l'orientalisme, aux arts égyptiens, musulmans, boudhiques, à nos colonies et à notre marine est l'objet de notices et d'illustrations d'un grand prix. C'est un excellent instrument de travail pour tous ceux qui s'intéressent à notre Empire.

JEAN LUFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 3 71e ANNÉE 4 FEVRIER 1933

L'ECONOMIQUE ET LA POLITIQUE

Je ne sais plus quel philosophe, doublé d'un humoriste, disait : il y a deux sortes de psittacistes : le psittaciste *simple* et le psittaciste *bon sens*. Le premier se borne à répéter sans contrôle ce qu'il a entendu raconter ailleurs par autrui. Le second répète, lui aussi, mais il ne comprend pas ce qu'il répète. Cette plaisante et judicieuse remarque, que de fois avez-vous pu vous-même la vérifier! Combien nombreux les personnages de tous ordres et de toutes classes qui, sur des données mal comprises ou mal interprétées, édifient des théories définitives. Ne nous étonnons donc pas si la tornade qui nous assaille aujourd'hui soulève avec elle, en flots pressés, les mots rébarbatifs et sonores par lesquels chacun exprime, à la fois, les périls de l'heure et les moyens de les conjurer. De graves vieillards échangent avec leurs gracieuses voisines de sentencieux aphorismes sur l'économique et ses rapports avec la politique. Des lèvres mutines s'ingénient à traduire en axiomes les méfaits de l'étatisme. Et les avantages ou les inconvénients de « l'économie dirigée » sont l'objet de tournois oratoires brillants et vains. Vains parce que, répétons-le, nombreux sont ceux qui, se refusant à penser d'abord par eux-mêmes — à penser avant de parler — et oubliant les prudents conseils que Socrate donnait à Critobule, prononcent d'éloquentes harangues sans savoir très exactement le sens précis des termes qu'ils emploient. Tâchons d'éviter ce fâcheux gongorisme et, sans grandes phrases ni grands mots, essayons de définir les règles essentielles de cette « économique » qui est, hélas, à l'ordre du jour de nos préoccupations.

L'ÉCONOMIQUE

L'économique (οἶκος : maison — νόμος : règle) est l'ensemble des règles qui régissent la *vie* de la *maison*, c'est-à-dire, par une exacte extension, la production et la circulation des richesses dans la maison de l'homme — le foyer — et dans la maison des hommes — le pays. Cette extension naturelle est prévue par nos codes eux-mêmes, qui demandent aux citoyens une gestion de « bon père de famille ». C'est donc bien dans la gestion du patrimoine familial que l'économique prend ses racines, exactement comme l'organisation sociale a son fondement dans l'idée de famille.

Evidemment, les questions économiques offrent un plus vaste domaine. S'il y a l'économie familiale, il y a aussi l'économie industrielle, l'économie politique. Economie politique non seulement nationale mais aussi internationale pour ne pas dire universelle.

La base de l'économique, c'est *l'équilibre.*

Recettes et dépenses doivent se balancer, avec cette particularité que la prévision d'avenir prime et domine. Certes, il faut vivre aujourd'hui avant de vivre demain, mais vivre au jour le jour, c'est végéter, s'étioler, déchoir. Toutefois si l'équilibre — équilibre *réel* et non *fictif* — est nécessaire, ajoutons tout de suite que, outre la prévision d'avenir, il s'introduit pour l'équilibre inévitablement la notion de crédit. Le crédit ! arme redoutable parce qu'à deux tranchants ; ici, levier puissant pour l'excitation à la production et pour la rapidité de la circulation des richesses *certaines ;* là, mirage dangereux, quand on veut l'appliquer à des richesses *incertaines*, ou parfois même inexistantes.

Que ce soit dans le domaine familial, industriel ou national, le crédit, qui est au fond une opération à terme est, comme l'opération en Bourse, périlleux pour qui n'a pas le sens des réalités.

Bien administrer l'économie, c'est savoir ce qui *est*, et prévoir ce qui *sera*. Prévisions faites de sagesse et de prudence, et qui répudient tout ce qui ressemble à une spéculation hasardeuse.

La politique.

La politique est, on peut le dire, vieille comme le monde ; elle est née le jour où deux individus ont résolu de vivre ensemble.

Aristote l'a dit : ἄνθρωπος ζῶον τε πολιτικόν.

L'homme est un être sociable, c'est-à-dire fait pour vivre en société. (πόλις, la *ville*, la *cité*, l'*état*).

La « politique » est donc pratiquement l'ensemble des règles qui président à la vie en société. Vie familiale, industrielle, nationale, internationale.

Puisque la politique a pour domaine les relations entre les personnes, il va de soi que l'économique et la politique ont une influence certaine et réciproque l'une sur l'autre. L'histoire — toute l'histoire — est là pour assurer la démonstration de cette vérité d'évidence.

Comme l'économique, la politique est faite d'équilibre.

En politique, l'équilibre s'appelle volontiers l'égalité. Pourtant si l'égalité peut, et je dirai doit être absolue dans les droits civils et politiques, elle ne saurait aller plus loin. Les conditions physiques de l'individu — de même que la force des associés — sont des faits dont nous devons chercher à nous accommoder, mais contre lesquels nous ne pouvons nous insurger.

Dans l'économique, l'équilibre ne saurait être stable sans une certaine égalité qui ne peut être réalisée que par le droit de chacun *à une amélioration proportionnelle de son sort.*

Au demeurant, le véritable équilibre économique ne sera obtenu que par l'exacte balance des moyens et des besoins. Telle personne, telle entreprise, telle nation qui dépense plus qu'elle n'a de ressources, court à la catastrophe économique.

L'optimum économique, pas plus que le bonheur des hommes, ne réside dans la grandeur absolue des moyens, mais dans l'importance de ceux-ci par rapport aux besoins.

Le véritable équilibre économique consiste à pouvoir satisfaire tous les besoins d'une collectivité. Et voilà pourquoi on a vu des périodes de médiocres moyens être incontestablemnt des périodes de grand bonheur familial, national et même mondial.

Henri IV et Louis-Philippe ont, par cet équilibre, rendu leurs peuples heureux, en réalisant, dans une *aurea mediocritas* le fameux précepte, plus moral que financier : *in medio stat virtus.*

Mais, pour augmenter la richesse d'une collectivité, faut-il éveiller artificiellement les désirs d'une autre, jusqu'ici satisfaite de son sort ? N'est-ce pas risquer une rupture d'équilibre avec toutes ses conséquences économiques et politiques ?

Le capitalisme et son système

La famille est la cellule originelle de la société. De même que le sang est la base de la cellule vivante, la propriété individuelle est le lien de la famille. Et cette propriété apparaît comme la première expression réalisée du capital (*caput :* tête).

La propriété individuelle est le principe animateur de la vie sociale parce que, comme le sang qui circule dans un organisme fait vivre les cellules en les maintenant associées, la production et la circulation des richesses dans le cadre de la propriété individuelle font vivre à la fois la famille et la société.

Jamais l'homme libre n'a pu travailler exclusivement pour les autres. S'il travaille pour autrui, c'est pour assurer et améliorer son sort et celui de sa famille. Et l'espoir d'accéder à la propriété, puis de l'élargir et de la développer, est le moteur principal de son activité. Et c'est bien légitime !

Travailler pour autrui sans pouvoir en jouir

pour soi-même est une utopie. Une utopie qui prépare inévitablement le sabotage de la production et de la distribution des richesses, et qui d'avance est vouée à la faillite. *On croit partager des richesses, on ne partage que de la pauvreté.*

Il y a donc dans ce travail initial de cellule, un égoïsme inévitable et nécessaire, tempéré cependant par le contrôle de cet organisme superposé et centralisateur qui s'appelle l'Etat.

L'Etatisme.

Le rôle de l'Etat est infiniment délicat parce que, suivant ceux qui exercent le pouvoir en son nom, il est exagéré dans un sens ou dans l'autre. « L'Etat, c'est moi », disait Louis XIV.

L'Etat, c'est nous », clament les collectivistes. Autocrate, l'Etat oublie le peuple. Collectiviste, il oublie l'avenir. Deux oublis également condamnables.

Le rôle de l'Etat peut se comparer à celui que doit jouer le médecin. Le médecin a pour mission de maintenir son client en bonne santé. Il évitera donc les remèdes ou les interventions inutiles, s'efforçant simplement de veiller à ce que l'organisme dont il a la charge *s'épanouisse naturellement dans une ambiance normale.* Son client vient-il à tomber malade, le médecin écartera ce qui peut nuire à la lutte de la nature contre la maladie. Cette lutte naturelle, il s'attachera à l'aider et à la favoriser par des mesures appropriées. Il ne doit pas empêcher le malade de guérir. L'Etat doit être un bon médecin, intelligent et avisé, et non un tyran tracassier qui fausse le jeu des lois naturelles.

*
* *

Le capitalisme a fait faillite, proclame-t-on de différents côtés. Voilà qui est facile à dire, mais moins aisé à démontrer. Le grand argument des socialistes, ils le trouvent, ou croient le trouver, dans les catastrophes financières et industrielles qui se sont malheureusement et si rapidement succédées dans ces dernières années. Il importe pourtant de préciser que parmi les catastrophes que les socialistes attribuent au régime capitaliste, plusieurs sont dues non au système capitaliste, mais à l'abus évident qui a été fait de ce système, et notamment à l'abus du crédit. Quand on fait crédit sans discernement, on viole manifestement les lois les plus sacrées de l'économique. On [illegible] de capitalisme possible en dehors de [illegible]. Le bon capitalisme ne fait pas faillite. Abuser du crédit, c'est prendre l'apparence pour la réalité, c'est donner à des espérances souvent fallacieuses l'illusion d'une richesse qui peut-être n'existera jamais. C'est manquer de prévision. Et administrer, c'est prévoir. Et bien administrer, c'est aussi gérer en bon père de famille. Après un détour, nous voici revenus à la conjonction de l'idée de propriété — le capital, c'est la propriété — de l'idée de famille et de l'économique.

Il existe encore de par le monde des entreprises financières, industrielles ou commerciales qui n'ont pas abusé du crédit, qui n'ont pas spéculé, et qui ont maintenu leur situation à travers la crise. Prototypes du bon capitalisme, ces entreprises, par leur vitalité même, suffisent à démontrer qu'il n'est pas près de faire faillite.

S'il en est d'autres qui, après avoir érigé l'imprudence, voire même la malhonnêteté en système — d'autant plus facilement que les années d'euphorie qui ont précédé la crise leur donnaient une fausse apparence de prospérité — ont finalement culbuté, leur effondrement ne prouve rien contre le régime capitaliste, au contraire. Par ailleurs, on a vu des entreprises, même saines, ne pas résister au trouble profond, au déplacement considérable des marchés nationaux ou internationaux. Faut-il en imputer la faute au capitalisme ? Il semble bien que la responsabilité en incombe aux Etats qui n'ont pas su prévoir ou maintenir une situation générale équilibrée. Ils n'ont pas fait l'office du bon médecin dont nous parlions tout à l'heure. Leur chute démontrait bien plutôt, à y réfléchir, la faillite de l'étatisme que celle du capitalisme.

Enfin, il y a des entreprises de services publics qui, après d'énormes déboires, ont, par suite de déficits considérables dans leur gestion, coûté très cher aux collectivités. Allons-nous en conclure à la faillite du capitalisme ? Assurément non, mais bien, nous ne cesserons de le répéter, à celle de l'abus de l'étatisme.

A force de se mouvoir sans liberté, mais aussi *sans responsabilité*, les entreprises auxquelles nous faisons allusion sont devenues de véritables régies désintéressées, disons même souvent, intéressées au déficit. Pourquoi crier haut sur le capitalisme lorsqu'il s'agit tout uniment d'étatisme excessif et déguisé ? Brider les bénéfices légitimes d'une entreprise et par bénéfi-

ces légitimes nous entendons ceux qu'il convient de lui abandonner *en juste rémunération de ses efforts et de ses risques*, à condition naturellement que les dits bénéfices ne soient acquis que *lorsque les résultats qui les justifient sont conformes à l'intérêt général*, c'est faire de mauvaise besogne. Mieux vaut, pour la collectivité, que ses entreprises de services publics gagnent largement leur vie en travaillant bien, que de leur assurer des revenus fixes qui les incitent inévitablement au découragement sinon même à des bénéfices indirects et la plupart du temps illégitimes. Ce n'est donc pas le capitalisme sain qui doit être condamné, mais certaines formules périlleuses d'un étatisme malfaisant.

***

L'ÉQUILIBRE BUDGÉTAIRE

L'équilibre budgétaire est l'expression la plus concrète d'une bonne gestion d'Etat. Or, une des caractéristiques des temps présents, est le déficit accru et généralisé des budgets d'Etat. Aussi bien, pourquoi les Etats échapperaient-ils aux règles de l'économique ? Ils ont cru pouvoir s'en évader. Ils n'ont pas su prévoir. Ils n'ont pas su administrer. Encore un coup, est-ce le capitalisme ou l'étatisme qui est le grand responsable ?

Oui, la cause primordiale et déterminante du désordre dont nous souffrons est l'ingérence excessive de l'Etat. Gardien de l'ordre, mainteneur des disciplines sociales, l'Etat, au lieu de jouer le rôle qui lui appartient en propre, prétend, omniscient et omnipotent, à tout diriger. Résultat : il étouffe les initiatives, jugule les activités, hypothèque l'avenir sans vergogne, hypnotisé qu'il est par le présent quand il est favorable et les calculs politiques à la petite semaine quand il l'est moins.

A une époque où le développement prodigieux des découvertes techniques a mis à la disposition de la civilisation moderne de formidables moyens de production et de transport des richesses, d'information et de transmission de la pensée ; à une époque où la guerre a exacerbé tous ces moyens, et aussi l'après-guerre avec sa trompeuse apparence de prospérité ; à une époque où le grand drame mondial, et ce qui s'en est suivi, a profondément troublé les marchés nationaux et mondiaux, il faut à tout prix remettre de l'ordre dans la maison.

Nous ne disons pas — on me laissera y insister — qu'il faut diriger. Et encore moins qu'il faut contrôler. Les contrôles sont coûteux et inefficaces. On n'a jamais empêché une entreprise de services publics d'être mal gérée en renforçant un contrôle qui, par ailleurs, crée une fâcheuse dualité des responsabilités en assurant la prédominance au moins bien informé.

Donc, *pas d'économie dirigée, mais une économie ordonnée*. Ne pas laisser s'égailler dans le désordre, sans indications, sans renseignements, et sans aide éventuelle, la masse des initiatives privées. Garrotter les mouvements spéculatifs. Savoir et faire connaître les conséquences des orientations économiques.

On me permettra d'aller jusqu'au bout de ma pensée. N'est-il pas frappant de constater qu'aucun gouvernement dans aucun Etat n'ait songé à organiser ce ministère que les événements commandent et que la crise justifie : le Ministère de l'Economie ! Nous ne disons pas de l'économie nationale, voire même de l'économie internationale, mais de l'économie tout court ou si l'on aime mieux, de « l'économique ».

Solidement charpenté, ce ministère devrait être indépendant et du ministère des Finances et du ministère des Affaires étrangères. L'économique ne domine-t-elle pas, en effet, aujourd'hui et les problèmes financiers et les problèmes des relations internationales ? Il faut le dire et le redire : il n'y a pas de problèmes financiers en soi. Il n'y a pas de problèmes financiers concrets ni abstraits. *Fiscalité et monnaie sont conditionnées par l'économique.*

On n'a jamais vu, dans les entreprises bien gérées, le chef des services financiers conduire la barque à lui tout seul ; il est subordonné au gérant de l'affaire : il ne commande pas, il obéit et il s'adapte. Pas plus que ne commande celui qui est chargé des relations extérieures. Si importantes qu'elles soient, les relations extérieures ne sont pas tout. Trop d'éléments intimes et vitaux leur échappent.

A force d'avoir négligé ces principes élémentaires et ces vérités de bon sens, tous les gouvernements sont arrivés peu à peu à des déficits budgétaires catastrophiques et à ce désordre, annonciateur de faillite possible, des économies nationales et internationales.

Ce n'est pas le capitalisme, c'est l'étatisme exagéré et déformé qui s'est trompé.

***

Si des modifications profondes doivent être

apportées aux rouages de la grande machine, quelle formule choisir ?

Les méthodes « réactionnaires » du passé, désormais inadaptables, sont définitivement condamnées. Les progrès techniques de la civilisation, le dernier conflit mondial ont au surplus démontré leur insuffisance. Certes, nous sommes de ceux qui continuons à faire confiance aux principes de la saine économique, du bon capitalisme et aussi du bon étatisme. Toutefois, entre des méthodes périmées et les programmes parfois séduisants, mais aventureux, pour l'exécution desquels on nous demanderait de mettre « la légalité en vacances », notre choix est fixé. Ni talon rouge, ni bonnet rouge, dirons-nous en parodiant un mot célèbre.

Dans l'évolution qui nous entraîne, que l'Etat redouble de vigilance et de perspicacité! Qu'il examine et qu'il suive pas à pas — on semble l'avoir trop oublié jusqu'ici — l'orientation de toutes les activités économiques, en commençant d'abord par réaliser sans faiblesse, l'équilibre budgétaire, à la lumière des nécessités nouvelles de l'économique nationale et internationale !

La paix du monde, la paix stable sortira bien plus aisément de l'établissement d'une bonne économique mondiale que des confabulations confuses de ces conférences genevoises du désarmement dont l'issue apparaît fort problématique.

MARCEL ULRICH.
Député du Tarn-et-Garonne.

ESSAI D'UNE PSYCHOLOGIE DU PEUPLE ROUMAIN (1)

I

Cette étude ne se présente que comme un essai, tant il est malaisé de définir ou de décrire quelque chose qui se trouve encore en plein devenir ou en pleine formation, tant il est téméraire de prétendre fixer dans quelque détail les traits intellectuels et moraux d'un peuple qui sans doute possède déjà une existence historique vieille d'un nombre respectable de siècles, mais qui, cependant, non seulement aux points de vue politique, économique, social mais encore et surtout, pour le sujet qui nous occupe, au point de vue culturel, n'a pas dépassé le stade de la jeunesse et, comme tous les êtres jeunes, en est encore à se chercher lui-même. Sans doute cette situation n'est pas particulière aux seuls Roumains. Le cas se rencontre d'autant plus fréquemment et avec une d'autant plus grande intensité que l'on se déplace de l'Ouest et du Nord de l'Europe vers l'Est et le Sud. M. Salvador de Madariaga, aujourd'hui ambassadeur d'Espagne à Paris, a pu essayer, il y a quelques années, avec une rigueur et une précision en quelque sorte spinozistes, de ramener à trois formules les caractères des trois grands peuples occidentaux, Anglais, Français et Espagnols ; il reconnaît lui-même que semblable tentative serait vouée à un échec si l'on prenait pour sujet un peuple de l'Est. La raison primordiale de cette fluidité et de cette jeunesse, tant psychologiques que politiques, de ces nations, c'est que les plaines, couloirs et bassins de l'Europe orientale et sud-orientale ont été balayés pendant des siècles par des invasions bien plus nombreuses que celles que l'Europe occidentale a pu connaître, invasions qui n'ont pas seulement empêché ou rendu éphémères toute fondation d'Etat et tout développement d'une culture mais qui ont, pour ainsi dire, pétri sans cesse à nouveau l'âme et l'esprit des peuples en les soumettant aux influences les plus hétéroclites et les plus contradictoires.

Cela est singulièrement vrai des Roumains. Géographiquement l'habitat de la race roumaine, touche à la fois à l'Orient et à l'Occident ; il regarde à la fois vers l'Europe centrale, vers les Balkans et vers les steppes de l'Est, ou plus exactement il participe de ces trois fractions de notre continent ; il en subit les influences climatériques et il en suit les destinées historiques. Selon le titre d'un livre très suggestif de M. Lucien Romier, la Roumanie est au carrefour de trois empires morts, l'austro-hongrois, le russe et le turc. Elle se trouve au croisement à la fois de routes de migrations ou d'invasions, de grandes voies du commerce international et de courants de civilisation. De là tous les apports successifs qui, comme autant de couches géologiques, se superposent dans

(1) Cet article reproduit l'essentiel d'une communication faite à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, le 5 novembre dernier.

l'âme populaire et que l'intellectuel roumain ramène au jour par de minutieux sondages, sans savoir souvent quels éléments, au milieu de cette multiplicité, la conscience nationale doit éliminer comme définitivement périmés et lesquels elle doit conserver et développer comme bases d'une future individualité spécifiquement roumaine.

Etnographiquement les Roumains, dans leur grande majorité, descendent des Daces dont un écrivain latin disait déjà qu'ils étaient un peuple de montagnards : *Daci montibus inhærent*. Cette caractéristique est restée celle des Roumains à travers les âges et peut être considérée comme un des traits les plus essentiels de leur individualité collective. C'est dans les Carpathes, ou plus exactement dans la zone des collines subcarpathiques, que la race roumaine a été de tout temps la plus pure ; presqu'aucun élément étranger ne s'y mêle. C'est dans cette région, la Podgoria (un mot slave passé en roumain et qui étymologiquement correspond à notre mot Piémont), que la population a été, dès des époques fort anciennes, la plus dense, les villages les plus nombreux et les plus prospères. C'est là que sont apparues, au cours du XIVe siècle, les premières formations politiques, les premières principautés ; c'est là que s'élèvèrent les premières villes et les premières capitales, aujourd'hui déchues ou même disparues ; c'est là enfin que la piété des princes et des boïards édifia les premiers centres de culture roumaine, ces monastères qui ont transmis aux générations actuelles les trésors des archives et des monuments artistiques du passé roumain. Aux époques de calme relatif le surplus de la population des collines s'aventurait à aller coloniser les plaines, quitte à se réfugier de nouveau sur les hauteurs dès qu'une invasion de l'Est ou du Midi se déversait sur ces espaces où aucun obstacle naturel ne s'oppose à l'envahisseur. Encore dans les premières décades du XIXe siècle la plaine de la Munténie, de l'Olt au Siret, qui forme aujourd'hui la base démographique et économique de la Roumanie, était, au témoignage des voyageurs, presque un désert. Sur les collines le Roumain était agriculteur. Mais plus haut, à 1.000 m. et au delà, paissaient pendant l'été les immenses troupeaux de moutons qui descendaient à l'automne pour aller jusqu'au Danube ou au delà du Prut. La transhumance a joué un rôle essentiel dans la vie quotidienne et dans l'expansion territoriale de la race roumaine. Pour les peuples voisins, ceux de l'Europe centrale et balkanique, le mot Valaque a toujours servi à désigner un berger et c'est comme bergers que les Roumains se sont peu à peu installés ou ont poussé des pointes depuis la Dobroudja et l'Ukraine jusqu'à la Moravie et depuis le Pinde jusqu'à l'Istrie.

Race donc de paysans et de pâtres, les purs Roumains ont conservé jusqu'à nos jours une empreinte rurale très marquée. La race est fondamentalement saine et prolifique, douée d'une remarquable vitalité qui lui a permis de résister à toutes les catastrophes et qui est un de ses plus beaux gages d'avenir. Ce vouloir-vivre s'affirme également dans le caractère. Un mémoire présenté par la délégation serbe à la Conférence de la Paix, au moment où Belgrade et Bucarest se disputaient le Banat, déplore que les nombreux mariages entre représentants des deux races aient favorisé les progrès de l'élément roumain. Car, est-il dit ingénument, lorsqu'une fille serbe épouse un garçon roumain, la nouvelle famille est évidemment roumaine. Mais le résultat est souvent le même lorsqu'un garçon serbe épouse une fille roumaine. Car celle-ci se montre, en bien des cas, si fidèle à la langue, aux coutumes, à la conscience de sa race qu'elle roumanise ses enfants, sinon même son mari. Par ailleurs le paysan roumain est sobre, étant habitué à vivre de peu ; les fréquents carêmes imposés par la religion orthodoxe ont encore contribué à l'amaigrir. Pauvre de père en fils, il ne connaît pas l'avarice ni même l'économie ou la prévoyance. Comme tout rural, il reste très attaché à ses traditions et à ses habitudes et entre toutes les qualités il apprécie la pondération et la réflexion.

Comme tout paysan aussi mais plus que beaucoup d'autres, car la destinée lui a donné richement en partage la misère et l'oppression, il est, au moins au premier abord, renfermé, méfiant et un peu triste. Cependant son esprit est vif et alerte, et il a conservé un fond de gaieté et d'insouciance ; il aime le chant, la danse, les fêtes, les parures éclatantes et la *tzuica*, l'eau-de-vie de prune, chère aussi à ses voisins slaves. Il possède un sens de la nature qui s'exprime dans une riche poésie populaire, parfois épique, mais surtout lyrique, une poésie spontanée où le paysan et surtout le berger donne, sans apprêt, une voix et une parure aux peines et aux joies de sa vie monotone. La nature l'a doué également de goûts d'artiste qui l'ont porté à embellir ce qu'il crée : le mur de sa maison qu'il a construit, qu'il crépit à la chaux et qu'il décore extérieurement de motifs

ornementaux traditionnels, les meubles, les ustensiles de bois, les cuirs que travaille l'homme, les tapis, les vêtements, les broderies et jusqu'aux œufs de Pâques enluminés qui sortent des mains des femmes.

Tels sont les bienfaits que le Roumain doit à ses antécédents ruraux. Ceux-ci ne vont pas pourtant sans entraîner des inconvénients dont on doit signaler au moins le principal. Le Roumain n'a pénétré que tard et comme à regret dans les villes, je veux dire dans les agglomérations qui se sont formées surtout dans les plaines, au long ou au croisement des voies commerciales. Se complaisant dans l'isolement de ses collines et de son village ou plus solitaire encore sur le plateau et dans la cabane du berger, il n'a pas acquis la routine et l'habileté séculaires des activités urbaines, surtout du commerce. Il a abandonné en grande partie ces activités à d'autres races : Grecs, Arméniens, Juifs, Allemands de Transylvanie, Gênois, Polonais, Turcs, Bulgares. Ces races ont formé (et aujourd'hui encore forment parfois) la majorité de la population citadine ; elles se sont enrichies tandis que le paysan roumain s'encroûtait dans sa pauvreté ; elles ont enfin marqué les villes de leur empreinte et les ont animées de leur esprit, un esprit qui s'impose au Roumain dès qu'il devient citadin et qui le transforme profondément, sans compter l'influence des croisements ethniques. De là vient que la différence entre la population urbaine et la population rurale, entre l'âme des villes et celle des campagnes, est bien plus grande en Roumanie que dans un pays de l'Occident, ce qui ne va pas sans soulever un problème politique et social.

Ce Roumain de souche rurale qui compose encore aujourd'hui les trois quarts de sa nation, on ne doit pas naturellement se le représenter comme le descendant direct, au point de vue intellectuel et moral, de ses lointains ancêtres daces. Bien des apports sont venus se déposer sur le fond primitif pour donner, non seulement pour le sang mais encore pour le tempérament et la mentalité, un peuple très complexe. Sans doute on a voulu reconnaître le costume que porte encore aujourd'hui le paysan roumain dans celui des prisonniers daces dont le cortège s'enroule autour de la colonne Trajane. Mais ce costume, depuis des siècles déjà, est commun, dans ses éléments principaux, à la fois au Roumain et aux nations slaves voisines. De même les motifs de l'art populaire roumain, tant pour les couleurs que pour les lignes, se retrouvent dans l'art populaire de nombreux peuples de races fort diverses qui habitent entre l'Adriatique, la mer Noire et le golfe de Riga. Le mot qui désigne la chanson populaire est presque le même en roumain et en lithuanien (*doïna, daïno*). Toutes les populations des Balkans ont pour substrat commun un obscur fonds thrace et illyrien. Le paysan roumain ressemble par tant de points de ses mœurs, croyances et traditions à ses voisins, les paysans serbes, albanais, bulgares, ukrainiens et même magyars, qu'il est extrêmement délicat de fixer ce qui appartient spécifiquement à sa psychologie.

L'originalité cependant du Roumain entre toutes les nations qui s'entassent dans l'Europe du Centre et du Sud-Est, c'est de se rattacher à l'antique Rome. Par quel lien ? Evidemment par la langue, si composite qu'en soit devenu le vocabulaire. Mais par quel autre lien encore ? Par ce qu'on pourrait appeler l'idée latine, le latinisme, une espèce d'idée-force qui porte le Roumain, l'intellectuel il est vrai beaucoup plus que le paysan, à se considérer comme le descendant, par une filiation qu'on serait en peine de préciser, des anciens Romains dans le Sud-Est de l'Europe, à voir dans ce fait ou dans cette suggestion un facteur essentiel d'originalité nationale, un motif éminent de fierté nationale, une raison pour entretenir des liens fraternels avec la latinité d'Occident, bref à chercher là la base même de la conscience et du vouloir-vivre de la nation en tant que telle, et cela dès qu'elle a commencé à se connaître elle-même et à affirmer son existence. Cette volonté de se proclamer Latins se marque avec une remarquable ténacité et une intensité croissante depuis 150 ans au moins et se révèle jusque dans les plus petits détails. Tout récemment encore l'Académie roumaine, ayant à trancher dans le domaine de l'orthographe un débat vieux de quelques dizaines d'années entre les partisans du *â* et du *î*, deux signes qui représentent un son identique, a décidé de supprimer partout le â au profit du î, sauf dans le mot *Român* (Roumain) et ceux qui en dérivent, par exemple *România* (la Roumanie), pour cette raison nullement linguistique que cet â rappelle mieux que le *î* la Roma antique et le *civis romanus*.

La puissance de cette idée-force pour l'évolution psychologique et culturelle du peuple ne doit pas être sous-estimée. Elle le porte ou, plus exactement (car nous sortons ici du monde paysan), elle porte l'élite dirigeante, à tenter systématiquement de débarrasser l'âme natio-

rale, dans toutes les formes concrètes qu'elle revêt, de tous les apports non latins considérés plus ou moins comme les stigmates de l'ancienne barbarie et de l'antique servitude et à proposer à la nation comme modèle exclusif de sentiment, de pensée et d'action la latinité occidentale, la française et l'italienne, qui est plus avancée dans la voie de la civilisation. C'est exactement l'état d'esprit que nous, Français, avons connu au moment de la Renaissance, vers le milieu et dans la seconde moitié du XVIe siècle, état d'esprit qui a eu une si grande importance pour la formation de notre individualité nationale. Mais on ne doit pas se dissimuler que dans le passé roumain l'idée latine est fort en peine de trouver, sauf dans la langue, une base sur laquelle elle puisse se fonder. Aucun anthropologiste ne soutient plus aujourd'hui la thèse chère aux premiers « latinistes » ou champions de l'idée latine parmi les Roumains, thèse selon laquelle le peuple roumain descendrait ethnographiquement de colons italiens amenés par Trajan et ses successeurs. Comme l'a écrit le savant qui a sans doute mesuré le plus de crânes en Roumanie, M. Pittard, de l'Université de Genève : « Si Rome a transmis de son sang à la Roumanie, ce doit être dans une infime proportion. »

Quant aux formes de la vie sociale et aux institutions telles que nous les trouvons pendant plusieurs siècles à partir du moment où, après une disparition historique de près de mille ans, la race roumaine manifeste, vers le XIIIe siècle, son existence dans des documents qui nous soient parvenus, elles sont communes à la fois aux Roumains et aux peuples du Sud-Est de l'Europe, Serbes, Bulgares, Albanais, comme l'a montré le grand historien du peuple roumain, M. Iorga, et on ne peut les rattacher à la tradition romaine. Entre temps en effet deux grands événements se sont produits : les invasions slaves ont fait des Roumains un îlot latin dans une mer slave et, pour achever de couper les liens avec l'Occident, l'empire byzantin s'est constitué et le grand schisme s'est accompli. Les Roumains passent entièrement sous la domination de ce qu'on a appelé la civilisation slavo-byzantine et ils rentrent dans la sphère de l'orthodoxie avec toutes les conséquences que l'empreinte séculaire de cette religion a eues pour la mentalité des peuples de l'Est.

Désormais, pour l'administration du pays, pour le cérémonial de leur cour, pour leurs vêtements et leurs insignes, pour le style de leur chancellerie, les princes valaques et moldaves copient Byzance à travers l'imitation qu'en ont déjà faite les tzars bulgares et serbes. Le slavon sera, jusqu'au début du XVIIe siècle, non seulement la langue liturgique mais encore politique et administrative du peuple roumain et, lorsque le roumain cesse enfin d'être une langue uniquement populaire et orale, c'est en caractères cyrilliques qu'on l'écrira jusqu'au milieu du XIXe siècle. Si l'on songe de plus aux milliers de vocables slaves qui se sont introduits alors, comment s'étonner qu'à la fin du XVIIIe siècle le philologue allemand Adelung ait, dans son *Mithridates*, pris le roumain pour une langue slave ?

Plus tard le régime turc n'exerça guère une influence que sur une classe restreinte de la société roumaine : l'aristocratie, qui vivait dans l'entourage des princes et qui, dans ses habitudes de vie, dans le costume, dans le mobilier, dans la cuisine, copiait les splendeurs de Stamboul. Dans les gravures qui nous représentent, aux environs de 1830, les premières assemblées législatives, les « divans », réunies à Bucarest et à Jassy par les autorités russes, on voit encore, à côté de personnages habillés à l'occidentale (« à la franque »), de vieux boïards en costume turc. Mais au XVIIIe siècle les Turcs, en installant au nord du Danube, à la place des princes nationaux, des hospodars phanariotes, préparent à l'hellénisme, surtout en Valachie, un triomphe qui durera jusqu'en 1821. L'aristocratie roumaine se grossit alors de nombreuses familles grecques. Le grec est la langue de la cour, des salons, de toute la bonne société, comme à la même époque le français en Russie et en Europe centrale ; le prince de Ligne prend pour des Grecques les femmes de boïards qu'il voit à Jassy. Les Grecs accaparent à la fois les maisons de commerce et les églises et couvents. Enfin les écoles, non seulement les Académies nobles de Jassy et de Bucarest, mais les établissements qui se fondent dans les principales villes, sont grecques et l'on ne peut concevoir alors qu'un enseignement puisse se donner en roumain, langue pauvre et grossière, langue de rustres et de serfs.

Les Roumains de Transylvanie cependant avaient échappé à l'influence slavo-byzantine (sauf le ralliement à l'orthodoxie), à l'influence turque, à l'influence hellénique. La domination magyare les avait fait rentrer depuis le XIIe siècle dans la sphère de la culture occidentale dont ces serfs, dans leur contrée lointaine, ne reçurent il est vrai pendant bien longtemps que

d'insignifiants bienfaits. Mais lorsque, au début du XVIIIe siècle, la politique de catholicisation des Habsbourgs eut fait d'une partie des Roumains transylvains des Uniates, nombre de jeunes prêtres roumains furent dès lors envoyés à Rome, au Collège de la Propagande. Tout le passé romain, qu'ils découvrirent dans la Ville éternelle, fut pour eux une révélation et un émerveillement. Revenus dans leur pays, ils fournirent les professeurs des écoles ecclésiastiques de Blaj qui furent pendant deux générations un centre incomparable de culture roumaine et de réveil national. Le domaine politique leur était interdit ; ils ne s'en jetèrent qu'avec plus d'ardeur dans le domaine historique et philologique. La faiblesse de leur jeune science et l'aveuglement de leur patriotisme de néophytes les entraînèrent à soutenir, entre autres erreurs, cette thèse fondamentale d'une filiation directe entre la race des soldats et colons de Trajan et celle des bergers et paysans des Carpathes. Mais dans cette erreur même ils puisèrent les sentiments qui devaient désormais donner aux Roumains un élan irrésistible vers la civilisation et la liberté : la fierté de la plus noble et la plus antique origine qui élevait d'un seul coup ces serfs bien au-dessus de leurs maîtres, les barbares avoisinants, Magyars, Allemands et Slaves, une douleur profonde en voyant la déchéance actuelle de leur peuple mais en même temps la confiance inébranlable en un meilleur et glorieux avenir, la volonté de s'instruire et de secouer le joug des envahisseurs. Expurgeant la langue de ses éléments étrangers, la transcrivant du cyrillique dans l'alphabet latin, s'efforçant, au prix de bien des affirmations arbitraires, d'écrire depuis le temps de Trajan les annales de leur race, la suite ininterrompue des *gesta Vlacorum*, ces hommes, de condition médiocre et de vie obscure mais animés d'un grand et noble zèle patriotique, furent les premiers artisans d'une renaissance nationale qui, au début du XIXe siècle, devait trouver un champ plus vaste et plus favorable au delà des Carpathes.

Un grand souffle venait en même temps de l'Occident, celui des idées françaises, les doctrines de l'Encyclopédie et de la Révolution. Leurs premiers propagateurs en pays roumains furent, à côté des précepteurs, secrétaires et émigrés français, des intellectuels grecs et des officiers russes. Mais bientôt le contact s'établit de façon immédiate entre les Roumains et la grande nation latine qui leur apparaissait comme une sœur aînée inclinée vers leur jeune peuple pour guider ses premiers pas [illegible]lants. Les mouvements révolutionnaires, d'ailleurs sans grande importance, qui agitèrent les principautés en 1848, eurent pour instigateurs des étudiants tout fraîchement revenus de Paris, entre autres les frères Bratiano. Michelet et Quinet de leur côté, ainsi que d'autres écrivains ou des voyageurs français, faisaient connaître à l'opinion de leur pays le servage séculaire des Latins du Danube et préparaient la libération de 1858. Dans la littérature roumaine, depuis le moment où, en 1831, Heliade Radulesco traduisait quelques *Méditations* de Lamartine, l'influence de nos écrivains, surtout de nos romantiques, devenait, pour un demi-siècle à peu près, vraiment écrasante. La jeunesse roumaine afflue à Paris, y fait son éducation et ses études, s'imbibe de culture française au point de se sentir presque dépaysée quand elle retourne dans sa lointaine patrie. Un des meilleurs poètes roumains du milieu du XIXe siècle, Alecsandri, revoyant sa Moldavie après des années, traduit dans ses vers ce sentiment que ses contemporains éprouvaient à un haut degré et qui, atténué, transparaît encore aujourd'hui chez plus d'un jeune Roumain après un trop long séjour sur les bords de la Seine : il lui semblait, comme jadis Ovide, quitter tout ce que la civilisation a produit de plus doux, pour l'exil dans une rude et sauvage solitude. C'est l'époque aussi où les écrivains roumains, considérant leur langue dont le vocabulaire, image de l'individualité nationale, renferme à côté du fond latin une telle multiplicité d'éléments slaves, grecs, turcs, magyars, entreprennent, comme déjà les latinistes transylvains, de la purifier ; aveuglés par le même zèle que chez nous Ronsard et ses disciples, ils suppriment des mots qui depuis des siècles avaient acquis droit de cité pour les remplacer par des néologismes fort douteux calqués sur le latin ou l'italien. Les controverses auxquelles a donné lieu depuis plusieurs décades le dictionnaire entrepris par l'Académie roumaine, les discussions qui viennent de se réveiller il y a quelques semaines encore au sujet d'une orthographe dont on n'arrive pas à fixer définitivement les règles, le travail qui se poursuit tous les jours de la part de tous ceux qui [illegible]vent pour latiniser de plus en plus une langue dont le vocabulaire offre encore des vestiges très apparents de slavismes (pour ne pas parler des grécismes et des [illegible], [illegible] [illegible] l'âme d'un peuple qui est son parler [illegible]

lution et par suite cette fluidité, cette incertitude, cette difficulté à trouver encore des contours précis qui caractérisent pour l'instant la psychologie de la race roumaine.

(*A suivre.*)

André Tibal,
Professeur au Centre Européen
de la Fondation Carnegie.

UN GRAND SCULPTEUR INJALBERT

La sculpture française vient de perdre l'un de ses maîtres : Injalbert, qui gardait à quatre-vingt-sept ans l'allure et les enthousiasmes d'un artiste jeune, est mort le 20 janvier, emporté par une grippe de quelques jours.

Parmi les sculpteurs, il était de ceux qui maintiennent le mieux nos traditions françaises. Il savait unir la force à la grâce, le style au mouvement, la pureté des formes à la fougue et à la puissance de la conception.

Artiste sincère et spontané, il était aussi un travailleur infatigable. Sur lui, les années qui s'accumulaient ne semblaient avoir aucune prise. En le voyant, on pensait à la robustesse d'un chêne ; on croyait assuré qu'il deviendrait centenaire. Et brusquement il nous quitte, abattu par une maladie bénigne, — la première qui l'ait jamais effleuré.

Né à Béziers en 1845, Antonin Injalbert s'était imposé à ses compatriotes, dès l'adolescence, par ses dons évidents : sans autre maître que sa douleur filiale, il avait sculpté le tombeau de sa mère. Ce cœur tendre, cette spontanéité de poète, il les garda toute sa vie.

Il vint à Paris, fut l'élève de Demont à l'Ecole des Beaux-Arts. En 1874, il obtint le Grand Prix de Rome, grâce à son émouvante statue de concours, *la Douleur d'Orphée*. Pensionnaire de la Villa Médicis, il prend un amour si passionné pour l'Italie et pour les chefs-d'œuvre des musées, qu'il obtient de prolonger durant deux années son séjour à la Villa.

Dès son retour à Paris, il s'impose à l'admiration par ses envois réguliers et importants aux salons annuels. Les médailles, les commandes affluent vers lui. Et il reste simple, sans autre ambition que son art, ne demandant rien à l'intrigue ou à la politique, humble et fervent serviteur de la Beauté.

Aussi, combien d'œuvres, et de premier ordre, sont sorties de son atelier. Les nommer toutes, ce serait dresser une longue énumération de figures décoratives, de groupes monumentaux, de bustes ou d'allégories, que l'on peut admirer à Paris ou dans plus d'une ville. A Aix, par exemple, c'est le monument de Mirabeau, qui décore la place du Palais de Justice ; à Montpellier, des enfants qui jouent avec des lions ; à Pézenas, le monument de Molière ; à Paris, dans le musée du Luxembourg, une *Source* et le buste de Mgr de Cabrières ; — dans le jardin des Tuileries, un Titan portant une énorme vasque.

Béziers, sa ville natale et qu'il aimait en fils reconnaissant, fut décorée par lui de statues magnifiques. Outre les sculptures délicates qui sont chez des amateurs biterrois, ses ensembles imposants s'élèvent dans le jardin et le Plateau des Poètes. La *Fontaine du Titan*, avec ses chevaux marins et ses groupes d'enfants, est une grande œuvre justement populaire ; et l'on admire aussi, au centre d'un bassin, le délicieux *Enfant au poisson*. Quant au monument consacré aux *Morts* de la grande guerre, c'est un des plus beaux et des plus grandioses : placé à flanc de côteau, il constitue pour Béziers, avec l'ample décor d'architecture si bien combiné par Laloux, une des plus magnifiques entrées de ville qu'on ait réalisées à notre époque. Le musée de Béziers, d'ailleurs, contient plusieurs chefs-d'œuvre d'Injalbert, notamment des bustes pleins de vie et d'une ressemblance émouvante.

La passion d'Injalbert pour son art n'était pas égoïste. Chef d'atelier à l'Ecole des Beaux-Arts, il aimait ses élèves, et il était adoré d'eux. Grâce à ses conseils et à son exemple, beaucoup d'entre eux obtinrent le grand prix de Rome.

Ces jours-là, quand son atelier était à l'honneur, quelle émotion, quel bonheur pour le maître illustre, rêvant d'un avenir glorieux pour son jeune disciple ! Tout récemment, alors qu'il luttait avec la mort qui le tenait déjà, Injalbert donnait ses dernières pensées à son atelier de l'Ecole des Beaux-Arts. Aussi, ses élèves reconnaissants tinrent à honneur de venir à son chevet, et de veiller auprès de leur maître dormant sa première nuit qui n'a pas de réveil.

Et là, près de son front si calme, ils trouvaient l'image de la douleur. Car une compagne, admirable par son dévouement et sa ten-

dresse, regarde avec désespoir le compagnon d'un demi-siècle.

L'œuvre d'Injalbert peut se réclamer de répondants glorieux. Pour caractériser son art, pour établir des parentés de conception ou de facture, il faut évoquer plus d'une qualité et plus d'un grand nom : c'est la hardiesse de la Renaissance italienne, le noble et puissant réalisme de Puget, la grâce capiteuse et spirituelle de Clodion, le charme souriant et nerveux de Carpeaux : voilà bien les hautes filiations d'où sortit l'originalité de son art personnel. Avec un accent et une passion qui lui appartient, Injalbert sut donner à la glaise et au marbre le frémissement de la vie et la souplesse de la chair.

A l'Académie des Beaux-Arts où il siégeait depuis plus de vingt-cinq ans, sa disparition sera particulièrement douloureuse. Non seulement on admirait son talent, où la puissance n'excluait pas les qualités si françaises de délicatesse et de nerveuse élégance, mais encore on aimait un artiste indépendant, au cœur loyal et généreux, tendre et plein de franchise.

Ces jours-ci, alors qu'il disait adieu à la vie, avec quelle douceur résignée, ou plutôt avec quelle sereine confiance accueillait-il son heure suprême ! En méridional et en fils de la lumière, il aurait désiré qu'on ouvrît toute grande la fenêtre ; il voulait respirer encore à pleins poumons, tandis que sa poitrine haletait, — et il disait à ses amis : — Qu'importe le froid ; ...ouvrez la fenêtre ;... la mort entrera ;... et elle me prendra tout doucement. »

Hélas, aucun soin, aucune sollicitude, aucun amour, ne peuvent retarder l'heure fatale, quand elle s'apprête à sonner !... Injalbert partit en pleine force, en pleine gloire, travaillant jusqu'à sa dernière semaine. Sa longue vie nous laisse à la fois un haut exemple, une œuvre admirable, et le profond regret d'avoir perdu un illustre confrère, un artiste ne vivant que pour son art, un ami qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer.

ADOLPHE BOSCHOT,
Membre de l'Institut.

POUR UNE POLITIQUE DE LA DÉFENSE NATIONALE

L'année qui vient de finir a ranimé dans l'opinion les éternels soucis de la Défense Nationale. Il n'y a point de hasards. Tandis qu'achève de se disloquer le concert des alliés de la guerre et que l'Allemagne bouillonne de cette confusion passionnée qui fut toujours pour elle le prélude des grandes entreprises, la France, d'instinct, se souvient de ses armes.

C'est dans une atmosphère particulièrement lourde que les conseils du Gouvernement durent, à plusieurs reprises, en 1932, considérer les conditions de la défense française. A vrai dire, ce sont les circonstances qui leur en imposaient l'examen. La vie publique, hélas ! a des obligations si nombreuses et si pressées qu'elle porte les maîtres de l'Etat à ne concentrer leur labeur que sur les seules questions dont l'objet est immédiat. Mais la création momentanée d'un ministère commun à des éléments jusque-là séparés ouvrait la voie à des synthèses partielles. Les discussions d'octobre, où fut arrêté le plan français de sécurité et de désarmement, évoquaient, dans quelque mesure, les nécessités de notre protection. Enfin, les réductions de dépenses, exigées des départements de la Guerre, de la Marine et de l'Air, faisaient, par incidence, apparaître des notions d'équilibre et d'interdépendance qui sont à la base de la puissance militaire du pays.

Quelles que fussent, cependant, chez les ministres et chez leurs conseillers, la conscience des devoirs et l'étendue des connaissances, ces études, forcément hâtives, leur ont-elles permis de traiter une bonne fois d'ensemble le problème de notre défense ? Ce n'est point, certes, que les différentes parties soient aucunement négligées. A travers des difficultés multiples, notre pays a conservé une armée solide, bien dotée, bien commandée et qui s'est, d'elle-même, fixé qu'elle aurait à faire. Il a reconstruit une marine, aux navires excellents, aux équipages instruits, qui, de son propre mouvement, a décidé de son emploi. Il s'est pourvu d'une aviation qui ne le cède à nulle autre et a choisi ses missions éventuelles. La protection aérienne du territoire s'organise. On achève de bâtir aux frontières un système remarquable de fortifica-

tions. Nous avons, malgré vents et marées, tissé et maintenu un réseau précieux d'alliances et fait l'impossible pour garder les grandes amitiés d'antan. Un vaste travail a été entrepris pour préparer la mobilisation et la subsistance nationales, non seulement dans l'ordre des industries de l'armement, mais bien à tous les égards. Un projet de loi fut même discuté, en vue de donner aux Pouvoirs publics les droits et moyens d'organiser la nation pour le temps de guerre. Cependant, à ces efforts fragmentaires il faut un cadre qui les enveloppe, un plan qui les oriente et les ajuste. Il faut, pour trancher le mot, une politique de la Défense Nationale.

On s'explique qu'une telle politique soit malaisée à concevoir si l'on n'a pas fixé d'abord ses tenants et aboutissants, à savoir le plan d'ensemble de notre effort guerrier. Comment, dans un conflit, devrait agir la France ? — toute la France, bien entendu, — voilà ce qu'on doit décider pour trancher de ce qui s'y rapporte. Or, la portée d'un pareil plan est vaste à ce point, et la matière si complexe, qu'on ne peut les envisager sans quelque effroi. Surtout, il y a là quelque chose d'éventuel et qui implique, par conséquent, une sorte d'audace gratuite.

On sait qu'avant la guerre récente aucun projet de cette nature n'avait été établi. Certes, il existait des plans d'opérations militaires sur terre et sur mer et, d'autre part, diverses mesures administratives, financières, voire économiques, avaient été préparées. Mais nul ensemble ne reliait ces fragments. Disposition qui pouvait paraître alors justifiée par la conception qu'on se faisait de la guerre, dont on pensait qu'elle serait courte, limitée au théâtre du Nord-Est et menée avec les seuls moyens constitués en temps de paix. Cependant, quand les événements eurent imposé au conflit le caractère que l'on sait, le Gouvernement dut en assurer à l'improviste la conduite générale. Il y a lieu de penser que le manque de données préalables accrut fortement le poids d'une charge, déjà bien lourde par elle-même, et se fit sentir constamment dans la direction de l'effort national, jusques et y compris la conclusion de l'armistice et celle de la paix.

Qu'on veuille mesurer les périls que risquerait, le cas échéant, d'entraîner l'improvisation. Comment les gouvernants pourraient-ils accomplir leur tâche s'ils ne trouvaient pas, dans le tumulte des événements, une base solide pour leurs décisions ? Ou bien, renonçant à jouer le rôle, ils s'abstiendraient de diriger la guerre, ou bien, se concentrant sur des objets particuliers, ils ne verraient que des arbres et non la forêt, ou bien, cédant aux impulsions du moment, ils iraient bouleverser par des interventions mal calculées ce qui se ferait dans telle ou telle branche. Mais, qu'ils disposent au contraire d'un plan, déterminant, pour l'essentiel, la politique générale de la France dans les débuts d'un conflit, fixant, pour autant qu'on le puisse, le but, la forme, la mesure de l'effort total du pays, traçant à chaque ordre de l'action : militaire, naval, aérien, diplomatique, colonial, économique, financier, moral, son but propre, ses limites, la manière dont il doit se conjuguer avec les autres, dès lors ils ont en main le fil conducteur.

Est-ce à dire qu'il soit nécessaire de composer dans l'abstrait un schéma rigide qu'à l'heure de la guerre les responsables du moment n'auraient qu'à appliquer tel quel ? Il n'y aurait là qu'une pure absudité. Mais, à l'inverse, faut-il ne rien prévoir sous prétexte que les événements démentiront plus ou moins ce que l'on présume, n'offrir aux chefs aucun guide parce qu'ils devront s'en affranchir ? Ce ne serait pas un moindre danger. L'escrimeur ignore, avant d'aller sur le terrain, comment va se dérouler le combat. Tout de même, il a choisi sa tactique. L'avocat ne peut deviner quel tour prendra le débat, mais il connaît ses arguments et la façon de les faire valoir. Ainsi, la manière dont la France compte mener sa défense doit-elle être arrêtée dans ses grandes lignes, quitte pour le gouvernement, si la tourmente éclate un jour, à adapter ce plan aux circonstances et aux personnalités.

Au reste, les données du problème ne sont pas à ce point contingentes qu'on n'en puisse aucunement préjuger. Dans une matière aussi souvent éprouvée que notre défense nationale, il existe des conditions relativement fixes qui, de toutes manières, entreront en ligne de compte et qui y sont toujours entrées. Le monde ne change pas si vite ni si profondément qu'il ne présente quelques caractères qu'on peut, en pratique, considérer comme constants. Il y a, pour toutes les nations, et d'abord pour la nôtre, des éléments de force et de faiblesse, — ou, si l'on veut, des moyens — géographiques, politiques, démographiques, moraux, économiques, qui sont définis et, pour quelques-uns, mesurés. La France, telle qu'elle est, possède une « figure » physique et morale qu'on peut tenir sensiblement pour arrêtée. Il en est de même des autres peuples. D'où, entre eux et nous, une situation

relative qui ne se modifie que lentement. Ces conditions quasi-permanentes dominent notre destinée. C'est par là qu'il existe chez nous une sorte de politique dite « traditionnelle » à l'extérieur et à l'intérieur, que l'économie en revient toujours à des systèmes analogues, que la fiscalité incline pendant de longues périodes dans le même sens général, que les systèmes d'éducation varient en somme assez peu. Les mêmes conditions gouvernent en partie la guerre. Le plan de Défense Nationale doit les mettre en lumière et indiquer comment les dirigeants auraient à s'inspirer, quelle que soit la nature du conflit, de ces notions de principe, une fois pour toutes définies et conjuguées.

Quant à la situation du moment, telle qu'elle se présenterait au début d'une guerre, il est bien évident qu'on ne peut la prévoir sans quelque arbitraire. Cependant, les courants qui emportent le monde aujourd'hui, les tendances des Etats, telles qu'elles sont connues, offrent à cet égard des données solides. Les conflits dans lesquels la France pourrait se trouver entraînée sont vraiment en petit nombre et bien caractéristiques. Le premier venu dans la rue les énoncerait de but en blanc. Sans doute, comportent-ils des inconnues. Mais les adversaires, les alliés, les neutres probables, les enjeux de la lutte, son caractère, la nature des moyens à employer dans les débuts, les théâtres imposés d'opérations, qui ne pourrait les imaginer ? Ces hypothèses et les variantes convenables fournissent des éléments suffisants et nécessaires pour fixer les idées et dresser le plan d'action. Au reste, quel projet fut bâti jamais sans préjuger des événements ? « S'il arrive ceci, nous ferons cela, soyons prêts en conséquence ». Voilà pour toutes choses, et voilà pour la guerre, l'expression de la prévoyance.

Quel que puisse être, en effet, le dessein guerrier que l'on a tracé, il doit y correspondre, en temps de paix, certaines dispositions précises. Suivant le but qu'on se propose, l'attitude qu'on s'est fixée, suivant ce que l'on veut atteindre sur chacun des plans de l'action, il faut bien disposer en quantité et en nature des forces indispensables, se ménager à l'intérieur et à l'extérieur les éléments nécessaires ; il faut se donner l'armée, la marine, l'aviation, la diplomatie, les finances, l'économie, les transports de ses besoins éventuels. C'est en quoi les nécessités de la défense française et impériale, une fois comprises et mesurées, entrent rationnellement en ligne de compte dans la politique générale du pays, offrant au Gouvernement, dans l'examen des problèmes qui y [illegible], un recours et un criterium.

On n'aime regarder en face la guerre pas plus que la mort. Mais, en chassant l'idée, on n'écarte pas le devoir. C'en est un que de donner à la patrie un statut de son effort guerrier, de pourvoir d'une boussole ceux qui, dans la tempête, devraient piloter le navire, d'orienter les exécutants militaires et civils dans la préparation et, s'il le fallait, dans l'action, d'assurer, au milieu des discordes et surenchères quotidiennes, comme une doctrine de la Défense Nationale. Les organes de travail existent, il n'est que de les employer. Sans doute, ce grand œuvre, à bâtir en silence, offre au maître qui l'entreprend peu de profits immédiats, mais peut-être un jour quelle grande gloire ! Il y faut un homme d'Etat.

* * *

LA VENGEANCE DU PÈRE ARROYO

(VIEILLE HISTOIRE DE CALIFORNIE)

Nouvelle.

De sa petite fenêtre, juste au-dessus de la haute muraille qui entourait la grande maison de briques réservée aux néophytes féminins de la Mission de Santa Inès, Pilar guettait matin et soir Andréo, quand il allait à la rancheria ou en revenait. Les vieilles femmes tenaient les jeunes filles occupées à filer, tisser, coudre ; mais la vieillesse sommole et la jeunesse est rusée. Le grand jeune Indien, qui avait la réputation d'être le meilleur chasseur de tous les néophytes et qui approvisionnait de daims et de cailles la table du Père Arroyo, ne manquait jamais de fixer ses yeux ardents sur le grillage de la petite fenêtre, tant qu'elle restait à la portée de sa vue. Un jour, il alla trouver le Père Arroyo et lui dit que Pilar était la plus jolie fille de derrière la muraille, et qu'il voulait absolument l'épouser. Mais le bon vieillard austère secoua la tête :

— Vous êtes trop jeunes tous les deux. Attends une autre année, mon fils, et si tu es toujours dans les mêmes idées, tu l'auras.

Andréo n'osa point protester, il demanda simplement la permission de préparer [illegible]

pour sa fiancée. Le Père le lui accorda volontiers, et le jeune Indien commença à fabriquer les grosses briques séchées au soleil, brillantes et rouges. Au bout d'un mois, il avait bâti une cabane au milieu des saules de la rancheria, un peu à l'écart des autres ; il était amoureux, et la compagnie de ses semblables lui déplaisait. Quand la cabane fut bâtie, son impatience échappa au mors, et une seconde fois, il supplia le prêtre de lui permettre de se marier.

Le Père Arroyo se chauffait au soleil dans le corridor de la Mission, frissonnant dans sa lourde robe brune, car il faisait froid ce jour-là.

— Orion, dit-il sévèrement (sans se soucier des prénoms que les néophytes avaient reçu aux fonts baptismaux, il les nommait tous d'après les célébrités des temps anciens) ne t'ai-je pas dit qu'il fallait attendre un an? Ne sois pas impatient, mon fils. Elle se conservera. Les femmes sont comme les pommes : quand elles sont trop jeunes, elles vous agacent les dents ; quand elles se fanent et jaunissent, il est temps qu'elles tombent de l'arbre dans quelque trou. Va maintenant tuer un daim pour dimanche. Les bons Pères de San Luis Obispo et de Santa Barbara viennent dîner avec moi.

Andréo, désolé, quitta le prêtre. Comme il passait sous la fenêtre de Pilar, il vit une paire d'yeux langoureux derrière le grillage, et son cœur prit feu. Personne n'était visible aux alentours. Par une série de signes, il fit comprendre à la dame de ses pensées qu'il mettrait un billet dans un certaine brique du mur.

Pilar, tout en allant et venant sous les arbres du jardin, ou tout en tressant des paniers dans le couloir, couvait cette brique de ses yeux fascinés. Elle savait qu'Andréo était en train de la percer, et qu'un beau jour, un petit trou résulterait de ce travail. Mais comment prendre la lettre? Les yeux des vieilles femmes devenaient très perçants, quand les jeunes filles se tenaient en face des grillages. Ce fut alors que l'influence civilisatrice du christianisme sur les cerveaux païens se manifesta d'une manière éclatante. A son tour, Pilar conçut un brillant dessein. Le soir même, le Père, qui encourageait toute manifestation industrieuse, si excentrique fût-elle, lui donnait un petit jardin pour elle toute seule — un bout de terrain où elle pouvait faire pousser des pois de senteur et des roses de Castille.

— C'est bien, c'est bien, ma Nausicaa, dit-il en caressant ses tresses brunes. Va couper des boutures et plante-les où tu voudras. Je t'enverrai un paquet de graines de pois de senteur.

Pilar passa toutes ses heures de loisir courbée sur son bout de terrain, et le trou, qui d'abord n'était pas plus gros qu'une pointe d'épingle, devint de plus en plus large, à chaque coucher de soleil derrière les montagnes. Les vieilles femmes, grondant dans le corridor, lui criaient de ne pas oublier l'office du soir.

Le troisième jour, à genoux sur la terre humide, elle tira du petit tunnel creusé dans la brique un morceau de bois mince couvert du travail laborieux de plusieurs nuits sans sommeil. Elle cacha dans sa blouse cette première des lettres d'amour de Californie, puis courut en tremblant se prosterner devant l'autel. La nuit, le clair de lune ruissela à travers son grillage, et elle put déchiffrer la nouvelle qu'Andréo avait détaché huit briques au-dessus du jardinet, et l'attendait chaque soir à minuit.

Assise dans son lit, Pilar jetait autour de sa chambre des regards pleins d'une joie terrifiée. Il ne lui fallut qu'un instant pour résoudre la question : l'amour l'avait tenue éveillée tant de nuits. Les autres néophytes dormaient ; quand elles se retournaient dans leur sommeil, leurs étroites couchettes de peau, suspendues au plafond, [illegible] éveiller. Les vieilles femmes ronflaient bruyamment. Pilar se glissa hors de son lit et regarda à travers le grillage. Andréo était là, avec, dans son attitude, la dignité calme de l'homme primitif. Elle lui fit un signe de la main et montra le mur ; enfilant la longue blouse grise d'étoffe grossière qui était son unique vêtement, elle sortit de la chambre et descendit sans bruit l'escalier. La porte était protégée contre les tribus hostiles par un lourd marteau de fer, mais les petites mains de Pilar étaient fermes et fortes, et une seconde après, elle se tenait devant les briques qui avaient écrasé ses roses et ses pois de senteur.

Tandis qu'elle rampait à travers l'ouverture, Andréo lui prit la main, timidement, car ils ne s'étaient jamais parlé : « Viens », dit-il, « il faut que nous soyons loin avant le lever du jour. »

Ils passèrent furtivement devant les longs bâtiments de la Mission, en faisant un signe de croix lorsqu'ils jetaient un regard de côté sur la rangée spectrale des colonnes; devant le corps de garde, où les sentinelles dormaient à leur poste ; devant la rancheria ; et alors, sautant sur un mustang qui attendait, ils descendirent la vallée à toute vitesse. Dans sa terreur, Pilar, qu'un cheval n'avait jamais portée, se cramponnait à Andréo, qui montait l'animal sans selle aussi aisément qu'un nuage chevauche le vent.

Le bras du jeune homme la tenait fermement. Sa crainte s'évanouit et elle put jouir de cette sensation nouvelle. Par-dessus l'épaule d'Andréo, ses yeux attentifs virent se fondre la masse de bâtiments brune et blanche et la rivière sinueuse. Puis les fugitifs se mirent à gravir une pente presque verticale. Le cheval suivait une piste étroite ; les fouillis d'arbres et de buissons accrochaient les couvertures et les blouses des deux cavaliers ; au bout d'un certain temps, la piste et le paysage devinrent blancs : la neige s'étendait sur les hauteurs.

— Où allons-nous? demanda Pilar.

— Au lac de Zaca, tout en haut de la montagne, à plus d'une lieue d'ici. Personne n'y est jamais monté, en dehors de moi ; souvent j'ai tué des daims et des oiseaux de ce côté-là. On ne nous y trouvera jamais.

Le soleil rouge se leva sur les montagnes de l'orient. La lune de cristal disparut à l'occident. Andréo sauta à bas du mustang harassé, et emporta Pilar vers le lac.

Une nappe d'eau, ronde comme un tourbillon, mais calme et argentée, s'étendait au milieu des saules ployés et des sapins couronnant les pics. La neige étincelait sous les arbres, mais il y avait un canoë sur le lac, une cabane sur la rive.

Le Père Arroyo arpentait le corridor en claquant des mains. Les Indiens s'inclinaient sur son passage plus profondément que d'habitude, puis accéléraient le pas. Les soldats battaient la campagne à la recherche des audacieux violateurs de la loi de la Mission. Personne ne demandait au Père Arroyo ce qu'il ferait des pécheurs, mais tous savaient que la punition serait dure et prompte. Les hommes espéraient que le mustang d'Andréo l'avait emporté assez loin pour qu'aucun châtiment ne pût l'atteindre; les jeunes filles, si horrifiées qu'elles fussent, pleuraient et priaient en secret pour Pilar.

Une semaine plus tard, de grand matin, le Père Arroyo était assis dans le corridor. La Mission se dressait sur un plateau dominant une longue vallée, où serpentait une large rivière scintillante. Cette vallée était toute plantée d'oliviers, dont les feuilles argentées luisaient au soleil levant. Les pics environnants étaient blancs de neige, mais de grands coquelicots rouges fleurissaient à leur pied. Le Père, exilé du luxe et de la vie mondaine de sa chère Espagne, ne se fatiguait jamais de cette vue ; il aimait ses enfants de la Mission, mais il aimait la nature davantage encore.

Soudain, il se pencha en avant sur son bâton et écarta d'une de ses oreilles le lourd capuchon brun de son habit. De la route qui descendait en zigzags des montagnes de l'orient arrivait l'écho d'un galop. Il se leva, espérant que c'étaient ses hommes, et sortit en se dandinant sur la plazza, les yeux à l'ombre de la main. Une demi-douzaine de soldats, qui escortaient de près un cheval monté par un jeune Indien robuste soutenant une femme, approchaient rapidement de la Mission. Le Père se leva pour attendre leur arrivée.

Les soldats conduisirent les coupables jusqu'au corridor ; deux d'entre eux tinrent le cheval, pendant que les fugitifs en descendaient, puis ils l'emmenèrent. Andréo et Pilar se trouvèrent seuls devant le prêtre. Le fiancé entoura la fiancée de son bras et fixa le Père Arroyo d'un air de défi, mais Pilar rabattit ses longs cheveux sur sa figure et joignit les mains.

Croisant les bras, le Père Arroyo les regarda avec des sourcils froncés, un sourire moqueur sur les lèvres.

— J'ai de nouveaux noms pour vous deux, dit-il de sa plus grosse voix. Antoine, j'espère que tu as bien joui de ta lune de miel. Cléopâtre, j'espère que tes petits orteils n'ont pas été mordus par le gel. Il semble, à votre aspect, que la nourriture était rare. Et vos habits sont allés en grande partie vêtir les broussailles, je suppose. C'est par trop vilain que vous n'ayez pas été capables d'attendre un an, pour vous aimer dans votre cabane de la rancheria, au coin d'un bon feu, avec des quantités de haricots et d'œufs pour vos estomacs.

Il quitta son ton sarcastique et, se dressant, étendit le bras droit en un geste de malédiction :

— Comprenez-vous l'énormité de votre péché? cria-t-il. N'avez-vous pas appris à genoux que les feux de l'enfer sont la récompense de l'amour illégitime? Ne savez-vous pas que même l'année de cilice et de cendre que je vous imposerai sur terre ne vous sauvera point de flammes un million de fois plus chaudes que le feu de la montagne, que les gouffres mugissants où les Indiens damnés se torturent les uns les autres? Un siècle de leur souffle brûlant, de chair grillée, pour une semaine d'amour ! Oh ! Dieu de mon âme !

Andréo paraissait un peu abattu, mais sans remords. Pilar éclata en bruyants sanglots de terreur.

Le Père fixa un grand moment d'un air sombre les dalles du corridor. Puis, relevant la tête, il regarda tristement ses brebis égarées.

— Mes enfants, dit-il avec solennité, vous me brisez le cœur. Vous avez enfreint les lois de Dieu et de la Sainte Eglise Catholique, et les punitions de pareils actes sont terribles. Que puis-je pour vous, excepté prier? Vous aurez mes prières, mes enfants. Mais ce n'est pas suffisant ; je ne puis... aye ! je ne puis supporter la pensée que vous seriez damnés. Peut-être...

— De nouveau, il regarda méditativement les pierres, puis, après un silence impressionnant, il leva les yeux :

— Le ciel m'envoie une idée, mes enfants. Je rendrai votre punition ici-bas si terrible que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, ne vous donnera que quelques années de purgatoire après votre mort. Suivez-moi.

Il se retourna et les conduisit lentement au fond des bâtiments de la Mission. Andréo frissonna pour la première fois et resserra son étreinte autour du corps chancelant de Pilar. Il savait qu'ils allaient être enfermés tous les deux dans les donjons. Pilar, presque évanouie, se recroquevilla au moment où apparut l'étroit escalier en spirale qui descendait vers les cellules.

— Aye ! je mourrai, mon Andréo, cria-t-elle. Aye ! mon Père, pitié !

— Sainte Vierge, quand te reverrai-je, ma Pilar? murmurait Andréo. Mais aye ! le souvenir de cette semaine dans la montagne nous maintiendra vivants.

Le Père Arroyo les attendait au pied de l'escalier. Les séparant et les prenant par la main, il poussa Andréo devant lui et tira Pilar à travers un étroit passage. Arrivé au bout, il sortit de sa poche un grand trousseau de clefs et, les mains levées, leur commanda de se mettre à genoux. Il récita une longue prière d'une voix forte et monotone, dont les échos, répercutés par le couloir sombre, firent pousser des cris de terreur à Pilar. Puis, obligeant le couple à réciter après lui les répons, il lui donna d'un trait la bénédiction nuptiale. Quand ce fut fini : « Levez-vous, dit-il.

Les pauvres créatures s'affaissèrent et Andréo étreignit une dernière fois Pilar.

— Maintenant, supportez votre incarcération avec courage, mes enfants, et si vous ne déchirez pas l'air de vos gémissements... je vous laisserai sortir dans une semaine. Ne haïssez point votre vieux Père, car l'amour seul le rend sévère, mais priez, priez, priez.

Et là-dessus, il les enferma dans la même cellule !

GERTRUDE ATHERTON.

Traduit par Marguerite [illegible].

TROIS ÉPISODES DE LA VIE DE GŒTHE

STRASBOURG ET FRÉDÉRIQUE [1]

Il aurait manqué quelque chose à la vie de Gœthe à Strasbourg s'il ne fût pas devenu amoureux. Son ami Weyland connaissait une honnête famille de pasteur chez qui il allait souvent se reposer. Ils s'appelaient les Brion et habitaient à Sesenheim, qui est à cinq kilomètres de Strasbourg. Un matin d'octobre, quand les premières gelées blanches donnent aux herbes et aux feuilles une doublure de cristal et quand les feuilles déjà dans les buissons et sur les arbres se recroquevillent et s'empourprent, accompagné de Weyland, Gœthe se présenta chez le pasteur Brion. C'était un homme simple et bon, un peu gauche, qui ressemblait davantage à un paysan qu'à un ecclésiastique de la ville. Il accueillit les visiteurs avec cordialité. Le presbytère était une maison simple, avec un large toit de chaume qui descendait très bas, et comme il arrive souvent en Alsace, des poutres visibles à l'extérieur de la maison, dans le crépi des murs. Pour se présenter chez le pasteur Brion, Gœthe par coquetterie et afin de plaire par lui-même, et non par l'élégance de son costume, avait emprunté un vêtement plus simple à quelqu'un de Strasbourg. Ainsi se présentait-il plutôt en artisan qu'en dandy et en jeune poète. On chercha Frédérique dans toute la maison ; elle arriva peu après. Voici le portrait que Gœthe en fait dans ses Mémoires : « Les deux jeunes filles, dit-il, s'habillaient encore à la mode allemande, comme on l'appelait. Et ce costume national presque disparu convenait particulièrement bien à Frédérique. Portant une petite jupe blanche et ronde, ornée d'un volant, assez courte pour que ses jolis pieds restassent visibles, un corsage blanc ajusté et un tablier de taffetas noir, elle tenait à la fois de la paysanne et de la citadine. Légère et élancée, elle marchait aussi élégamment que si elle n'eût eu rien à porter. Et son cou paraissait presque trop fragile pour les grosses tresses blondes de sa tête charmante. Ses yeux bleus et vifs regardaient clairement autour d'eux, et son gentil nez retroussé se dres-

[1] Voir la *Revue Bleue* du [illegible] janvier [illegible].

sait pour aspirer librement l'air comme si elle n'avait eu aucun autre souci du monde. Un chapeau de paille pendait à son bras.

Cette journée fut charmante, pleine de plaisanteries et de déguisements ; le pasteur voulut que Frédérique se mît au clavecin et jouât quelque morceau. Elle répondit gaiement qu'elle jouait bien mal et qu'elle eût préféré chanter des chansons populaires, des Volkslieder. Un pareil mot, dans ce moment, eût suffi à embraser l'imagination de Gœthe déjà tout excitée par Herder sur la poésie populaire. Le soir, on fit une grande promenade au clair de lune. Gœthe offrit son bras à Frédérique et ils s'en allèrent à travers champs. La conversation de Frédérique, naïve et clairvoyante à la fois, enchantait Gœthe.

« Il m'était très agréable, dit-il, d'écouter en silence la description qu'elle faisait du petit monde où elle vivait et des personnes qu'elle estimait le plus. Elle me donnait de sa situation une idée claire et charmante, qui agit sur moi de la plus admirable façon. Car je ressentis à la fois une amertume profonde de n'avoir pas plus tôt vécu avec elle et un pénible sentiment d'envie à l'égard de tous ceux qui avaient eu la chance de l'entourer. Aussitôt, comme si j'avais eu quelque droit, je prêtai une extrême attention aux descriptions qu'elle me faisait des différents hommes qu'elle fréquentait, qu'ils apparussent sous le nom de cousins, de parents ou de voisins. Et j'orientai mes conjectures tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais comment aurais-je pu découvrir quelque chose dans l'ignorance où j'étais de toutes les circonstances? Elle me parlait de plus en plus et je devenais de plus en plus silencieux. Comme je n'entendais que sa voix, tandis que ses traits et le reste du monde s'effaçaient dans le crépuscule, il me semblait voir dans son cœur. » Ce furent des moments d'enchantement et d'idylle dont Gœthe se souvint avec émotion jusqu'à la fin de sa vie. Dans *Dichtung und Wahrheit*, il prétend que le soir du second jour, comme on lui demandait quelque histoire, il s'avisa d'inventer, pour Frédérique et ses quatre sœurs, le conte féerique de la *Nouvelle Mélusine*, dans lequel un homme amoureux d'une naine se métamorphose en nain et passe à son doigt un minuscule anneau ; mais au moment de l'épouser, il a horreur de se rapetisser pour toujours, et il échappe à l'anneau et à la femme. Il semble bien que Gœthe, qui ne devait publier ce conte que longtemps après, l'ait imaginé après coup. Et sans doute à la fois pour prévenir le lecteur de *Dichtung und Wahrheit* de ce qui allait arriver, et aussi pour expliquer les raisons qu'il eut plus tard de ne pas épouser Frédérique Brion. Il semble qu'il l'ait aimée d'une sorte d'amour où tout concourait à faire de son sentiment une sorte de poème où il se plongeait avec complaisance et non qu'il ait eu pour elle un goût personnel et exclusif. Il aimait sa famille, l'atmosphère patriarcale de la cure, ses sœurs, il aimait la campagne d'Alsace au milieu de laquelle il la voyait et les promenades qu'il faisait à son bras sous les sapins, il aimait la vue de Strasbourg et celle du Rhin semé d'îles, au bord duquel il allait pêcher le goujon avec Frédérique pour faire des fritures. Frédérique était l'image, le symbole vivant de ce paysage, de ces émotions, de cette conception même de la vie. Quel rôle jouait cette personnalité dans cette fantasmagorie lyrique et passionnelle ? Il nous semble bien que rien, ou presque rien du cœur profond de Gœthe ne se soit laissé prendre dans cette aventure. Et cependant, elle lui a donné le premier élan de poésie vraiment lyrique qu'il ait réalisé, ou du moins les critiques allemands s'accordent-ils tous à dire que son premier chef-d'œuvre poétique est cette pièce *Bienvenue et Adieu*. « Le cœur me battait, vite à cheval. En avant, sauvage comme un héros qui se précipite dans la mêlée. Déjà le soir berçait la terre et la nuit se suspendait aux flancs des montagnes. Déjà le chêne se dressait comme un géant dans son vêtement de brouillard, tandis qu'à travers un buisson, l'obscurité regardait avec ses cent yeux noirs.

« D'une montagne de nuages, la lune, à travers la brume, tristement remontait. Les vents balançaient doucement leurs ailes et bruissaient à mon oreille avec des sons lugubres. La nuit créait mille monstres, et cependant mon courage était mille fois plus grand. Quel feu dans mes veines, quelle passion dans mon cœur !

« Je te vis, et la joie paisible sur moi s'épancha de ton doux regard. Mon cœur tout entier t'accompagnait et je ne respirais que pour toi. Un air de printemps et couleur de rose entourait ton aimable figure, mais ta tendresse pour moi, ô Dieu, je ne l'espérais ni ne la méritais.

« Mais hélas, au premier rayon du soleil, l'adieu oppresse mon cœur. Quelles délices dans tes baisers, mais dans ton œil, quelle douleur. Je partis et tu restas, les yeux fixés à terre et tu me suivis d'un regard humide. Et pourtant être aimé, quel bonheur, ô Dieu, et quel bonheur d'aimer. »

Les mois avaient passé, Gœthe avait joué avec cette enfant, il l'avait embrassée malgré la défense de la fille de son professeur de danse à Strasbourg qui, après s'être jetée dans ses bras, par jalousie envers sa sœur, s'était écriée : « Maudite soit la femme qui t'embrassera après moi. » Il avait peint pour elle des rubans, comme c'était alors la mode. Il avait fané les foins et s'était livré à tous les bonheurs de l'existence idyllique, mais pourtant il ne pouvait l'épouser. Il se sentit trop plein de force, trop ardent, trop sûr de l'avenir pour vouer si jeune ses jours à cette enfant gracieuse et innocente. Avec Frédérique, il s'était retrempé comme il l'avait déjà fait à Leipzig avec Catherine Schoenkopf, dans cette atmosphère familière, simple, un peu enfantine dont il avait besoin pour retrouver ses forces et surtout apaiser son esprit excédé d'une trop violente tension. Mais il ne semble pas qu'à aucun moment, comme cela était arrivé avec Catherine Schoenkopf, il ait pensé à unir ses jours à ceux de Frédérique. Dans *Clavigo*, qu'il composa trois ans plus tard, il fait dire à Carlos, l'ami de Clavigo :

« Il me semble qu'on ne vit qu'une fois au monde, qu'on ne connaît qu'une fois unique ses forces et ses projets. Celui qui ne les emploie pas pour le mieux et qui ne se pousse pas aussi loin que possible, celui-là est un fou. Et se marier ! Se marier juste au moment où la vie commence en plein vol ! S'installer en ménage, se limiter, alors qu'on n'a pas parcouru la moitié de sa route, qu'on n'a pas encore fait la moitié de ses conquêtes ! Que tu l'aies aimée, c'était naturel, mais que tu lui ais promis le mariage était une folie ! Et si tu avais tenu parole, c'eût été de la folie furieuse ». Il faut bien croire que ce soient là les propres réflexions que Gœthe ait dû faire avant de se décider à quitter Frédérique Brion. Quel qu'ait été son amour pour lui, elle sembla se résigner à ce départ. Peut-être n'avait-elle jamais compté sur lui, à aucun moment de sa vie. Il lui arriva souvent, par la suite, d'être demandée en mariage, mais elle répondait en déclinant l'offre : « Celle qui a été aimée par Gœthe ne peut appartenir à aucun autre ».

Quelque temps après le départ de Gœthe, un des hommes qui l'avaient connu à Strasbourg, et qui devait être avec lui un des créateurs du Sturm und Drang, Reinold Lenz, voulut se lier avec Frédérique, sans doute à la suite de ce qu'il savait de leurs amours. Ce Lenz, nature féminine et trop souple, semble avoir été tenté à différentes reprises d'imiter Gœthe en quelque chose. L'effigie du prochain auteur de *Faust* était déjà si fortement accusée qu'elle marquait ses contemporains. Lenz devint sincèrement amoureux de Frédérique, écrivit à son tour des vers pour elle et se prit si violemment à son propre jeu qu'il essaya même de se suicider pour elle. Mais les parents de Frédérique jugèrent sagement que c'en était assez d'une fois et que deux pour elle, c'était beaucoup. Ils éloignèrent leur fille qui quitta momentanément Sesenheim. Elle vécut par la suite avec l'une de ses sœurs qui avait épousé le pasteur Marx. Elle se consuma lentement, comme une veilleuse dont l'huile est faible et n'alimente pas suffisamment sa flamme. Elle finit par mourir dans le courant de l'année 1813, c'est-à-dire assez tard pour avoir compris la place qu'elle avait tenue dans la vie de Gœthe et avoir lu le chapitre de *Dichtung und Wahrheit* qui lui était consacré. Sur sa tombe, que l'on voit aujourd'hui dans un coin du cimetière de Sesenheim, avec le buste de Frédérique dominant la dalle, le poète viennois Ludwig Eckhart a fait graver ces vers : « Un rayon du soleil du poète tomba sur elle, si riche qu'il lui a donné l'immortalité ».

Gœthe revint à Strasbourg peu de temps après, en 1775. Il était alors, comme nous allons le voir plus loin, fiancé à Lili Schoenmann. Il saisit avec joie l'occasion que lui offraient ses deux amis, les frères Stolberg, de faire avec eux un voyage en Suisse. Ce fut à ce moment qu'il rencontra à Carlsruhe Charles-Auguste de Saxe-Weimar et sa fiancée, Louise de Hesse-Darmstadt, qui devait jouer par la suite un si grand rôle dans sa vie. Il arriva à Strasbourg le 22 mai et y retrouva Lenz avec lequel il restait intimement lié. Ils firent des promenades ensemble, tout à la joie de retrouver une intimité qui devait durer si peu. Du 13 au 20 juillet 1775, il retourna encore à Strasbourg et passa quelques heures avec Lenz. Dans aucun de ses voyages, il ne semble s'être soucié de Frédérique Brion et ne manifesta aucun désir de retourner à Sesenheim. Mais, en 1779, faisant avec le grand duc de Weimar un nouveau voyage en Suisse, il s'écarta brusquement, le 25 septembre 1779, de la route fixée et fit un subit crochet pour aller à Sesenheim. Il est difficile de savoir exactement les raisons de ce voyage inattendu. On a pu croire qu'il redoutait que Frédérique, dont il avait appris le flirt avec Reinold Lenz, ait confié à son ancien ami, avec lequel il s'était brouillé entre temps, les lettres de Gœthe à Frédérique. Quand il vit qu'il n'en était rien, il se rassura. Voici en quels termes,

dans *Dichtung und Wahrheit*, il organise les souvenirs de cette visite : « Je visitai Frédérique Brion, je la trouvai aussi peu changée, toujours aimable, douce, et confiante comme de coutume, calme, et maîtresse d'elle-même. La plus grande partie de notre entretien roula sur Lenz. Après mon départ, il s'était introduit dans la maison, avait cherché à apprendre sur mon compte le plus de choses possible, jusqu'à ce qu'enfin il eût éveillé la méfiance de Frédérique par le soin qu'il prit pour voir et saisir mes lettres. Pendant ce temps, il s'était, à son habitude, posé en amoureux, supposant que c'était le meilleur moyen de surprendre la jeune fille. Et comme, désormais prévenue, elle s'effaroucha, refusa ses visites et se retira de lui de plus en plus, il poussa la chose jusqu'aux démonstrations de suicide les plus absurdes, de telle sorte qu'on finit par le déclarer fou et par le renvoyer en ville. Elle m'éclaira sur l'intention qu'il avait de me nuire et de me perdre dans l'opinion publique ». Il n'est pas sûr que Reinold Lenz ait été aussi machiavélique que Gœthe ait voulu le dépeindre ici, bien qu'il est exact qu'il ait eu un certain goût de l'intrigue. Il semble bien qu'il ait été sincère dans toute cette aventure, ou plutôt qu'il s'y soit laissé prendre lui-même, après avoir, au début, joué une sorte de comédie. Il paraît qu'il agit plutôt par mimétisme que par méchanceté, étant de ces hommes qui brûlent naturellement d'être grands et qui croient volontiers que la grandeur se soutient par l'imitation de ce qu'elle est, dans les détails mêmes où elle s'est révélée aux hommes. Et si Lenz fit ces calculs, il semble bien qu'il n'ait pas été si mal inspiré que cela, puisqu'à cette époque de sa vie, la renommée posthume qu'il a tout de même gagnée se calque exactement sur la gloire de Gœthe, et qu'à côté des beaux vers que l'auteur de *Faust* consacra à la petite Alsacienne, on cite souvent les pièces qu'elle-même inspira au rival du génie.

Nous trouvons dans la correspondance de Gœthe à Mme de Stein un autre écho de cette visite à Frédérique. Mais là, plus spontané, plus ouvert, plus sincère, Gœthe semble avoir mieux exprimé ses vrais sentiments qu'il ne l'a fait trente ans plus tard. » Le 25 septembre au soir, dit-il, je laissai les autres suivre tout droit leur chemin et je m'en écartai quelque peu pour courir à cheval à Sesenheim ; j'y trouvai réunie la famille dans l'état où je l'avais quittée huit ans plus tôt et j'y fus reçu avec amitié et bienveillance. Maintenant que je suis pur et tranquille comme l'air, j'aime beaucoup me trouver dans l'atmosphère de beaux yeux [illegible] les. La deuxième fille de la maison m'avait aimé jadis plus que je ne le méritais, et plus que bien d'autres auxquelles j'ai prodigué la passion et la constance. Je dus la quitter dans un moment où elle faillit en perdre la vie ; elle glissa légèrement sur ses souvenirs et fit allusion à ce qui lui restait de la maladie qu'elle eut alors. Enfin, dès le premier instant où je me trouvai nez-à-nez avec elle, la rencontrant à l'improviste sur le seuil de la porte, elle se comporta avec tant d'amabilité et de cordiale amitié, que j'en fus tout aise. J'ajouterai qu'elle ne fit pas la moindre tentative pour éveiller en moi un sentiment d'autrefois. Elle me conduisit sous la tonnelle, je dûs m'y asseoir, et cela fut bien. Nous avions la plus belle pleine lune, je m'informai de tout. Un voisin qui jadis nous avait aidés fut appelé et attesta qu'il n'y avait pas huit jours qu'il ne s'était enquis de moi. Le barbier fut convoqué également. Je retrouvai une vieille chanson que j'avais donnée, une voiture que j'avais peinte, et nous nous rappelâmes mainte folie de ce bon temps ; mon souvenir était aussi vivant parmi eux que si je les avais quittés depuis six mois à peine. Les vieux étaient confiants, on me trouva rajeuni ; je passai la nuit et je partis le lendemain matin dès le lever du soleil, salué au départ par des visages amis, de sorte que je puis de nouveau penser avec plaisir à ce petit coin de la terre et vivre moi-même en paix avec ces esprits réconciliés. »

En revenant à Francfort après l'épisode de Strasbourg, Gœthe était bien différent. Une des plus grandes expériences de sa vie venait de se terminer. Pour la première fois, sans doute, avait-il eu conscience de son génie naissant. Il en rapportait la première conception de son *Faust* et ce discours sur l'architecture gothique, cette ode en prose à Erwin, par lequel il abjurait solennellement toute attache avec le rococo et l'esprit français, la grâce mondaine, tout ce que dans un sens il devait encore à Wieland. En même temps, il se ralliait à l'évangile de Herder, il se rattachait au gothique et à l'esprit populaire, à la poésie nationale, enfin à tout ce qu'allait devenir l'aliment intellectuel des années qui suivirent.

Il est hors de doute qu'il y a quelque chose de Frédérique Brion dans la Gretchen de sa tragédie. Elle compléta l'image de cette jeune fille simple, franche, naïve et un peu passive qu'il avait déjà goûtée dans cette Marguerite

que nous avons déjà vue au moment où elle lui conseilla de se méfier de la bande d'amis avec qui il avait lié partie. Il est vraisemblable que Marguerite a été créée en partie en fondant ces deux figures l'une dans l'autre et d'autres peut-être qui n'effleurèrent qu'une seconde sa vie et que nous ne connaissons même pas. D'autre part, la cathédrale de Strasbourg inspira visiblement quelques-unes des scènes de l'église et qui, elles aussi, durent en même temps un peu de leur origine au premier rendez-vous qu'il eut avec la Gretchen de son adolescence, à l'église de Francfort. Encore quelques mois, et le génie de Gœthe allait prendre son essor et se manifester à tous.

EDMOND JALOUX.

POÈMES

SURVIVANCE

Tu n'es pas tout à fait absente de ma vie :
La vie au jour le jour
Où chaque geste attend son heure et son retour,
Où la tâche est, du somme ou du songe, suivie.

Que dis-je ? en cette vie, un geste qui fut tien
Se prolonge, s'anime encore...
Et c'est ta main, rigide et froide, qui décore
La trame nue offerte au métier quotidien.

Je retrouve, pâlie un peu, ton écriture
Dans l'humble livre de raison
Où s'inscrit le léger destin de la maison :
C'est ton œuvre, à travers ton absence, qui dure...

Le rideau par tes doigts brodé, tend au soleil
Sa branche ou sa fleur diaphane :
C'est, sur le blond feuillet du jour, ton filigrane
Qui ressurgit en tout matin, neuf et pareil.

J'emplis d'un vif bouquet — et saurais-je être triste
Devant ce trait des couleurs ? —
Le vase où par tes soins jouaient les mêmes fleurs :
Tu n'es pas tout à fait morte, puisque j'existe.

Ainsi, pour mon regard attentif et fervent,
Le bouquet, le dessin, le livre,
Tous ces petits témoins secrets te font revivre...
Tu ne dis plus : *moi* ; je dis : *vous*, comme avant.

FIN

Hélas ! de quoi sert-il que s'achève ce livre
Dont tout l'orgueil tendait à te faire revivre,

Puisque, au pays où nul message ne te joint,
O toi qui l'inspiras, tu ne le liras point !

De quoi sert-il qu'à ton autel je le dépose
— Ton autel : une tombe où brasille une rose —

Puisque entre sol et fleur je le retrouverai
Intact et clos, demain, comme je l'ai livré.

Hélas ! de quoi sert-il qu'à tes pieds nus, je couche
Mon lévrier brûlant, jaloux, tendre, farouche,

Dont l'appel ne fera s'éveiller ou frémir
Ta forme condamnée au suprême dormir ?...

AMÉLIE MURAT.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES DIFFICULTÉS DE L'ANGLETERRE

Au temps où l'Anglais était en France « l'ennemi héréditaire », l'orgueil britannique était un des thèmes favoris, un des clichés les plus usuels de ceux qui parlaient ou écrivaient sur la politique étrangère ; aujourd'hui cet orgueil fait notre admiration. Il fait notre admiration parce qu'il engendre un courage qui peut être donné en exemple à beaucoup de nations.

Quand on visite l'Angleterre d'aujourd'hui, on est frappé de la tranquillité des visages et, en général, de la tenue parfaite des hommes politiques responsables ; les vaticinations, d'ailleurs pittoresques, auxquelles s'est livré M. Lloyd George à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire ont fait scandale. Or, les difficultés de l'Etat britannique sont au moins égales à celles des autres grandes puissances, et elles se compliquent encore de la nécessité de maintenir un prestige mondial qui est un des éléments de sa force et même de son existence. Peut-être l'Angleterre a-t-elle eu tort de céder aux exigences américaines et de payer l'échéance de décembre ; cette marque de bonne volonté ne semble pas avoir facilité les négociations qui s'ouvrent autant qu'on l'avait espéré à Londres

et nous eussions préféré qu'elle se solidarisât avec la France pour présenter un front commun dans cette discussion sur les dettes qui est à la base de toute espèce de redressement financier, aussi bien pour l'Amérique que pour l'Europe, mais cette résolution a des raisons psychologiques profondes. Elle répondait à un instinct national qui tient le maintien du crédit britannique pour une chose capitale.

De même les sacrifices économiques et financiers qu'exigea le maintien de la livre, de même ces larges indemnités de chômage qui font qu'en novembre dernier, d'après les statistiques officielles, 2.799.806 citoyens anglais et leurs familles vivaient aux dépens du trésor. Des impôts écrasants, un commerce diminué, une industrie en décadence, sans compter les difficultés d'ordre exclusivement politique que suscite la question irlandaise, et même l'explosion récente d'un nationalisme écossais qui réclame le *home rule* pour le royaume du nord, il faut avouer que les hommes d'Etat anglais vivent en des temps où, comme dit un personnage de Dickens, il y a du mérite à être jovial. Ce n'est d'ailleurs pas de jovialité qu'est empreinte leur attitude ; dans leur optimisme affiché il y a du raidissement, mais il n'y a pas moins une sorte d'héroïsme dans cette conviction que possède tout véritable Anglais, que, quoi qu'il arrive, la vieille Angleterre sortira victorieuse de toutes les épreuves.

De toutes les difficultés qui assaillent le gouvernement du Royaume-Uni, la plus grave, la plus dangereuse est toujours la question du chômage. Les chiffres publiés en novembre 1932 attestent une augmentation de 185.000 chômeurs par rapport à l'année précédente.

« Cet accroissement sur le chiffre prévu, dit le *Times*, n'est pas aussi alarmant qu'il peut paraître, parce que l'estimation avait été faite sur la croyance à une grande amélioration de la situation. Mais il serait futile de nier que ces chiffres représentent un grand désappointement, une diminution équivalente dans le chiffre des économies annoncé et une menace pour l'équilibre du budget en cours et pour l'espoir d'une diminution des impositions de l'année prochaine. »

Et ce qui rend ce désappointement plus amer encore, c'est que l'on est bien obligé de constater que ce phénomène du chômage tend à devenir permanent. Or, il n'est personne qui ne se rende compte du danger que présente, aussi bien pour la moralité de la classe ouvrière que pour l'économie de l'Etat, un régime qui consiste à faire vivre dans l'oisiveté une partie de la population aux dépens de celle qui travaille ; un chômeur permanent est un parasite social autrement dangereux que le plus inutile des rentiers.

C'est pour répondre à la sourde inquiétude que répand, malgré tout, la publication des statistiques sur le chômage, que le prince de Galles a prononcé un discours radiodiffusé pour adjurer tout le peuple britannique de travailler en commun à l'œuvre du secours national aux chômeurs.

« Surtout, a dit le prince, que l'on ne s'habitue pas à considérer « les chômeurs » comme une classe à part de la population. Le malheur de perdre sa place peut arriver demain à n'importe lequel de mes auditeurs qui se verra contraint à des mois, peut-être à des années d'oisiveté forcée. »

Le but de l'appel était surtaut d'engager les citoyens plus ou moins aisés, ou du moins épargnés par la crise, à s'occuper des chômeurs au point de vue moral, à les guider dans leurs œuvres d'assistance mutuelle. Efforts très louables assurément, mais qui ne résolvent rien ; à un mal social qui devient permanent, il faut opposer un remède radical. Et le gouvernement commence enfin à s'y appliquer sérieusement. Il songe même, en effet, à s'en prendre au *dole*, à l'indemnité de chômage. Il semble que le *dole* se justifiait tant qu'on pouvait croire qu'il ne s'agissait que d'un fléchissement temporaire de la prospérité économique mais qui ne peut subsister très longtemps, au moins sous sa forme actuelle, si le chômage devient un mal chronique. Il s'agit donc, avant tout, de supprimer ou de réduire ce mal chronique.

On a déjà essayé ou suggéré bien des remèdes. Le retour à la terre ? Il y a bien longtemps que l'Angleterre n'est plus une nation agricole et elle aurait bien de la peine à le redevenir. Au reste, comment pourrait-on conseiller aux travailleurs de l'usine de revenir aux champs alors que les agriculteurs de profession n'arrivent plus à écouler leurs produits à des prix rémunérateurs ? L'émigration ? Les Etats-Unis ont fermé leurs portes et les Dominions, dont la situation économique et financière est à peine meilleure que celle de la mère patrie, ne semblent nullement disposés à consentir à des transports en masse de chômeurs, mesures qui donneraient lieu, d'ailleurs, à des difficultés insurmontables ?

Il faut chercher autre chose. Alors M. Comyns Carr revient à un système qu'il avait déjà esquissé, il y a deux ans, à la Chambre des Communes. Ce système consiste essentiellement à remettre les chômeurs au travail en consacrant les quelque 108 millions de livres consacrées aux secours de chômage à subventionner l'industrie.

On voit tout de suite les nombreuses objections que cette idée suscite. Les subventions n'ont jamais vivifié pour longtemps des industries condamnées à périr et elles engourdissent des industries qui, par elles-mêmes, pourraient vivre. D'autre part, le marché n'est-il pas déjà encombré? Est-ce un moyen de remédier à une crise de surproduction que de stimuler artificiellement la production ?

M. Comyns Carr prévoit ces objections et il y répond :

« On ne sait plus ce que c'est que la demande normale ; elle est, certes, bien inférieure à ce qu'elle pourrait être si tout le monde travaillait. Si c'était le cas, 300 millions de livres au moins seraient annuellement payées en salaires supplémentaires.

« De plus, la production régulière à plein rendement tend à diminuer les frais et permet d'abaisser les prix de revient, ce qui n'est pas le cas lorsqu'on réduit les heures de travail [illegible] ne produire qu'au rythme de commandes précaires. La production stimulée provoquerait la baisse qui ferait elle-même renaître le commerce et nous permettrait de lutter avec de grandes chances de succès sur les marchés étrangers. »

La réponse est-elle péremptoire ? Les esprits prudents objectent que ce remède empirique, tout comme l'inflation, est exactement comparable aux piqûres d'huile camphrée que l'on fait au malade dont le cœur défaille. Elle peut sauver un organisme encore sain, elle ne fait que prolonger l'agonie d'un sujet usé par la vie.

Le gouvernement, lui, a imaginé un autre système, c'est le système d'assurance et de secours imaginé dans un de ces derniers rapports par la *Royal Commission on Unemployement*.

Un système d'assurance existait déjà ; il serait modifié et rendu indépendant. Les bénéficiaires ayant payé régulièrement leurs primes auraient droit à l'indemnité pendant un maximum de 39 semaines par an. De plus, les enfants seraient considérés comme aptes au travail à partir de 14 ans au lieu de 16, c'est-à-dire qu'ils paieraient les primes d'assurance, ou leurs parents à leur place, deux ans plus tôt. Les fonds de l'assurance seraient donc alimentés, en partie, par toute une catégorie d'adolescents qui, poursuivant volontairement des études, ne devraient pas être considérés comme chômeurs.

Quand les chômeurs auraient tiré de l'assurance tout ce qu'ils sont en droit d'en attendre, ils tomberaient automatiquement, tout comme aujourd'hui, dans la catégorie des « chômeurs secourus », des « chômeurs permanents ».

On compte que, selon ce système, et en admettant une moyenne de 3 millions de chômeurs, l'Etat devrait, pour la seconde année, fournir environ 25 millions de livres au fond de l'assurance et 58 millions à la caisse de secours. Cette année-ci, où ces deux caisses se confondaient encore, l'Etat leur a donné près de 50 millions de livres, en plus d'un prêt à fonds perdus de 40 millions. Il y aurait, on le voit, bénéfice sérieux pour les finances publiques.

Le Ministère du Travail aurait le contrôle général de la nouvelle organisation, et les autorités locales seraient chargées de la répartition des fonds. Le contrôle serait stricte ; les travailleurs assistés ne pourraient pas refuser une offre acceptable de travail, et l'assistance serait proportionnée aux besoins réels du ménage.

Il semble qu'il y ait dans ce projet les éléments d'un remède sérieux à une situation qui menace de devenir intenable, mais qui n'amène pas la suppression de la maladie. Celle-ci tient à la crise générale. Si l'Angleterre, à cause de son organisation sociale industrielle en souffre plus que la France, elle en souffre peut-être moins que l'Allemagne. Le remède, le vrai remède, est d'ordre général, mondial. Les optimistes continuent à croire à la Conférence économique qui doit avoir lieu à Londres, mais on ne voit pas où sont les hommes de génie qui mettront de l'ordre dans des discussions qui évoqueront d'abord la légendaire confusion de la tour de Babel. L'Angleterre y apportera certainement toute sa bonne volonté, car si le vieil insularisme n'est pas mort, les jeunes générations politiques se rendent de plus en plus compte de l'impossibilité de maintenir longtemps encore le « splendide isolement ». L'esprit britannique qui animait jadis tout le « *Common Wealth* » est toujours vivant, mais sous l'empire de la nécessité il pourrait finir par se désagréger. Les Anglais estiment qu'aucun traité n'a la solidité de certains liens moraux. Ils ont raison, mais à un moment où tout est remis en question et où tous les gouvernements en

sont venus au point où ils ne savent plus de quel bois faire flèche, les liens moraux aussi se relâchent. L'Angleterre aussi n'a pas trop de tout son courage pour faire face aux difficultés de l'heure.

L. DUMONT-WILDEN.

LA FOIRE AUX IDÉES

LE BON SENS FERMENT DE RÉVOLUTION

Le bon sens, c'est la santé de l'esprit. En notre époque de maladie sociale, est-il plus rare vertu ? La vitesse à outrance, le rythme d'épilepsie auquel nous allons tous plus ou moins, a détraqué notre estomac, chaviré notre rate, tourneboulé nos nerfs, flagellé notre sang ; et notre vie morale et psychologique — à l'exemple de notre vie physique — n'est pas exempte de cette folie du siècle. Que de gens rencontrons-nous, cagneux de l'âme et boiteux de l'esprit ! Il n'y a rien de plus irritable et l'on demandait un médecin qui vînt enseigner à la raison son naturel et humain équilibre.

Et le médecin est venu. On dit qu'il ressemble à La Fontaine parce qu'il a écrit des *Fables* — couronnées du Grand Prix de Littérature par l'Académie Française — et aussi parce qu'il moralise en souriant : c'est M. Franc-Nohain.

Qu'il rappelle La Fontaine, c'est bien. On adore de celui-ci la malice, l'esprit, les vers ailés et quasiment soulevés de grâce divine. Mais un autre nom français glisse sous ma plume. C'est celui d'un célèbre Gascon (dont on va fêter le quatrième centenaire) qui avait un sourire malicieux et même un rire gaillard, de la nonchalance pour mieux cacher le feu de son esprit, un certain abandon dans les propos et dans le style pour qu'on ne remarquât pas sa naturelle vigueur. Et puis, par-dessus toute chose, il possédait la haine de l'orgueil et du mensonge, ces deux ennemis déclarés du bonheur. On a deviné qu'il s'agit de Michel de Montaigne.

Le grand effort de Montaigne au XVIe siècle a été d'équilibrer, d'humaniser les mœurs, de rendre possible, en France, le triomphe de l'honnête homme. Comme le fait finement remarquer M. Fortunat Strowski dans *La Sagesse Française*, l'humanisme a besoin d'amis. « L'humanisme est une patrie et une [illegible] civilisation de l'âme individuelle, civilisation [illegible] hommes en société. » Montaigne était éminemment sociable encore qu'il fût vertueux, je dirais même parce que vertueux. Car il ne concevait la vertu que plaisante et gaie, non au sommet d'une roche âpre, brûlée, désertique, mais au beau milieu d'une plaine ombragée, verdoyante, pleine d'ébats et de tendresse. Il n'essayait pas de hausser les hommes vers [illegible] fabuleux héroïsmes, encore qu'il admirât les héros, mais sans se lancer à corps perdu à leur poursuite, car il se sentait tout pétri d'humaine nature, ni ange, ni bête, et un peu de l'un et de l'autre à la fois. Il apprend tout simplement aux humains à se mieux connaître, à jouir *loyalement* de tout leur être, ne rejetant pas l'âme, car l'athéisme est « monstrueux » ; ni le corps, car il a été formé par la permission de la grâce divine. Au demeurant, sachant qu'il ne faut jamais siffler plus haut que son bec, que l'homme monté sur des échasses ne repose toujours que sur ses pieds et que, même hissé jusqu'au plus haut de tous les trônes, il n'est jamais assis que sur son coccyx.

Or M. Franc-Nohain, bien qu'il nous fasse penser à l'un et l'autre, ne cite, ce me semble, ni La Fontaine, ni Montaigne. Il joue franc jeu. Il ne se réclame de personne et ne s'abrite pas derrière une citation grecque ou latine avec le malicieux espoir que Virgile ou Platon soient chiquenaudés sur son nez. Ses idées, elles lui sont consubstantielles. Son livre, c'est lui. Et pourtant, il appelle un personnage à la rescousse. Mais quel personnage ! Ce n'est ni un philosophe illustre, ni un chef étonnant, ni une autorité incontestable : c'est un homme que la légende et la chanson ont, jusqu'à nos jours, ridiculisé. Aussi, comme il s'amuse et nous amuse quand il campe devant nous en prototype du bon sens, M. de La Palisse !

M. de La Palisse est mort,
Mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.

Je sais... Nous avons beaucoup ri de cette chanson, nous nous sommes follement gaussés de la banalité monumentale de ces vérités. C'est que dans notre jeunesse nous respirions un air candide. On vivait alors sous le signe

du bon sens, lequel établissait entre les choses des rapports logiques. C'était l'époque où, quand une femme avait des cheveux noirs, on disait qu'elle était brune, où quand elle était sexagénaire, elle avait soixante ans, où quand on parlait en vers on ne parlait pas en prose... Aujourd'hui, ces banales vérités de la Palisse sont devenues, avouons-le, d'une surprenante originalité ! Tout homme et toute femme ont des cheveux, des âges, des noms et même des réputations de rechange, à tel point qu'on ne s'y reconnaît plus. Quant à la poésie, on sait qu'elle s'écrit, aujourd'hui, trop souvent en prose. Mais écoutez M. Franc-Nohain commenter avec un sourire narquois les couplets de M. de La Palisse :

Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne couvrit sa tête.

« A la bonne heure, dit notre moraliste. Voilà du bon sens quand la majorité des porteurs de chapeau, du moins parmi les contemporains de M. de La Palisse, mettaient leur chapeau sous leur bras, qui n'était guère façon, on en conviendra, de se couvrir. »

Vous voyez le ton. Et l'on peut à chaque couplet, tirer des réflexions ironiques qui jaillissent toutes seules de l'hiatus qui existe entre les lois éternelles du bon sens et les aberrations qui, de période en période, régissent les hommes.

Il n'entrait guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Voilà le fait d'un honnête homme, droit et loyal dans ses sentiments. Brave soldat, il n'avait rien de cette emphase calculée, de ces colères de tragédiens à tête froide qui entrèrent pour beaucoup dans le jeu d'un Attila, d'un Napoléon, ou de tel grand homme d'affaires moderne. M. de La Palisse laissait paraître son âme sur son visage et ses paroles étaient — ô miracle — le miroir véritable de ses sentiments. Avait-il de la douceur en lui, son langage n'avait pas de rudesse; mais si le courroux emplissait son âme, aussitôt sa voix s'enflait et ses yeux jetaient des éclairs. Cela nous change des duplicités quotidiennes.

Cette honnêteté, qui est autant la fille du bon sens que de la morale, on la retrouve dans tous les gestes de M. de La Palisse et elle donne, à chaque couplet de la chanson, une originalité nouvelle :

Et comptait quatre-vingt-dix
Lorsqu'il comptait nonante.

N'est-ce pas admirable ? Tant de gens, aujourd'hui, ne vous payent que la moitié de ce qu'ils vous doivent, et combien d'autres s'ils comptent, d'aventure, quatre-vingt-dix pour nonante, le font sur un chèque sans provision ! Ces escroqueries, qui n'émeuvent plus les procureurs de la République, sont devenues le pain quotidien de certains brasseurs d'affaires. Brave M. de La Palisse à qui l'on pouvait tendre la main sans ouvrir les yeux pour recevoir son dû !

On s'étonne avec raison
D'une chose très commune.

C'est qu'il vendit sa maison :
Il fallait qu'il en eût une.

Voilà une affirmation pour le moins désuète et qui nous fait sourire. Point n'est besoin, aujourd'hui, d'avoir une maison, des usines, des stocks pour les vendre ! Allez donc voir, si vous n'en étiez convaincus, *Têtes de rechange*, que Gaston Baty vient de reprendre, avec un art exquis, dans son théâtre de Montparnasse. Car la caractéristique de l'après-guerre, ce fut précisément le triomphe de ces hardis intermédiaires qui échafaudaient des fortunes en vendant des marchandises inexistantes pour les racheter et les revendre encore en multipliant, à chaque opération, leurs bénéfices.

Qu'en conclure ? S'il est une morale qui peut, aujourd'hui, nous sembler révolutionnaire entre toutes, c'est bien celle de M. de La Palisse. Aussi, en entreprenant son éloge, M. Franc-Nohain ne manquera pas d'étonner certains par son courage et son audace. Peut-être même paraîtra-t-il à quelques-uns comme un moraliste dangereux. Hé quoi ! restaurer le bon sens, le simple et honnête bon sens et les lois humaines dont il s'accompagne ? On en tremble un peu à l'avance. Il y aurait alors de telles oscillations dans notre société que le budget risquerait d'être équilibré dans les vingt-quatre heures et la crise économique serait résolue en huit jours.

Ce sont là des secousses auxquelles aucun gouvernement ne pourrait résister !

ANDRÉ LAMANDÉ.

LE THÉATRE

LE PROBLÈME ESTHÉTIQUE POSÉ PAR "LA VOIE LACTÉE"

Par sa propre expérience, qui est double, Alfred Savoir a pu se rendre compte qu'il n'y a point de métier qui se confonde plus aisément avec la vie que le métier comique. Il était donc naturel qu'il en vînt à imaginer un personnage qui cumulât l'artifice de l'acteur, de l'auteur et même du directeur. Le théâtre aurait alors définitivement effacé la vie et la seule réalité deviendrait le factice.

Si, maintenant, l'on analyse les raisons de cette extraordinaire prise du théâtre sur ceux qui le pratiquent, on n'a pas de peine à découvrir qu'elles se rangent toutes sous une cause dominatrice : le besoin du public. Il semble que tout ce qui arrive aux gens de théâtre en dehors de la galerie ne compte pas. Leurs amis intimes ne sont que des courtiers de publicité et un bonheur secret, pour eux, serait une disgrâce.

Il est juste d'ajouter d'ailleurs que le commerce avec la gloire produit le même effet sur tous les hommes, et cette pauvre Marie Lenéru a été, je crois bien, la première à opposer, dans l'amour, un homme et une femme dont l'un sait finir par ne plus voir dans l'autre qu'une rivale en célébrité. Il s'agissait alors de romanciers, pour qui le public ne se révèle point par un contact aussi direct que les applaudissements d'une salle pour les gens de théâtre. Du fait qu'on le portera sur la scène, un tel conflit apparaîtra donc plus grave encore et plus pathétique.

Ces observations, qui ne sont pas toutes neuves, mais qui restent justes et profondes, suffisent à expliquer qu'Alfred Savoir a abordé, dans sa dernière pièce, un très grand sujet.

Voici, en effet, dans *La voie lactée*, un auteur acteur, genre Molière, Shakespeare, Sacha Guitry, René Fauchois et Louis Verneuil, qui joue ses propres ouvrages. Il a trouvé dans un music-hall la jeune et charmante Maïka, qu'il aime, inspire et finit par épouser. Elle est sa créature et il n'oublie jamais qu'il est son créateur. Elle éprouve le besoin de trouver un égal, au moins pour l'amour, et se dispose à le quitter pour un camarade plus simple. Pourtant le vrai drame n'est pas là entre ces deux êtres : c'est moins l'intrus qui compte que le public, moins les baisers que les applaudissements. Le nom de Maïka est devenu aussi célèbre, plus célèbre que celui de Jimmy ; un soir qu'elle n'était pas là, il a fallu rembourser. Qu'importe qu'elle le trompe, pourvu que maintenant qu'elle lui a volé la foule, elle ne s'en aille pas avec sa notoriété en le laissant seul devant la rampe éteinte ! Il a besoin d'elle, non pour vivre, mais pour jouer !...

Sur ce thème simple, net et vrai, M. Alfred Savoir a construit sa meilleure pièce. Certaines idées scéniques en sont admirables : au second acte, par exemple, Jimmy a décidé d'épouser Maïka, mais il veut lui faire une surprise et comme il mêle toujours le théâtre et la vie, il a écrit une pièce dans laquelle se célèbre un mariage. Le rôle du maire est tenu par un vrai maire, voilà tout, et après la répétition, Maïka se trouve mariée sans le savoir. Enfin, le dernier acte atteint au pathétique par le cynisme même du ton et la cruauté de l'observation.

Pourtant les premiers spectateurs de cette œuvre remarquable n'ont pu se défendre de quelque malaise et il est à craindre que cette gêne ne se prolonge jusque dans le grand public.

La majorité de la critique a expliqué cette résistance de l'auditoire par un motif d'ordre moral, alléguant que l'auteur avait abusé du droit de composer des œuvres « à clef ». Le couple, en effet, de Jimmy et de Maïka, non seulement par les péripéties de l'intrigue, mais par tous les détails qui situent les personnages, évoque un couple comique d'aujourd'hui que personne dans le public ne peut manquer de reconnaître. Jimmy triomphe au « théâtre du Prince de Galles » ; Maïka chante aussi bien qu'elle joue. Enfin, elle tombe amoureuse d'un petit comédien, etc., etc... Il y a là, incontestablement, un excès moral.

Mais, çà, tenons-nous en à l'esthétique et, de ce point de vue, je me demande si Alfred Savoir n'a pas méconnu une loi rigoureuse de toute création artistique, laquelle interdit de transporter jamais dans la fiction l'intégrale réalité. Les belles parties de *La voie lactée*, ce sont celles où les personnages disparaissent, si j'ose dire, devant leurs caractères et leurs passions ; les mauvaises, ce sont celles où nous retombons à la petite chronique de coulisses. En définitive, ainsi que l'avait entrevu Marcel Proust, quand il se défendait lui-même contre certaines accusations, il ne peut pas y avoir de grande œuvre « à clef », parce que toute clef interdit la grandeur.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION OTHON FRIESZ

Dans sa galerie, qui est si accueillante aux libres talents, Mme Granoff expose un ensemble de toiles récentes d'Othon Friesz qui attestent le plein épanouissement d'un des plus beaux peintres de notre temps.

Né au Havre en 1879, d'une famille de marins, le jeune Othon Friesz sentait dès l'âge de 15 ans s'éveiller en lui la vocation irrésistible — le démon dit-il — de la peinture. Il entre à l'Ecole des Beaux-Arts de la ville où il reçoit l'enseignement d'un professeur. Le bonhomme Lhuillier, artiste d'un mérite demeuré trop obscur, est un maître excellent.

On rencontre encore parfois au Havre, au hasard des ventes de famille, des œuvres de Lhuillier. Friesz les recherche pieusement, et il nous en a montré quelques-unes : des paysages aux feuillages un peu brodés, dans la manière de Français, mais sensibles et précieux ; de petits portraits aussi, notamment celui d'un homme en costume de chasse, exécuté avec une franchise d'accent et une vivacité de touche rappelant les tableaux mineurs de Lozot, l'un de ses dieux avec Chardin.

L'éducateur était de premier ordre, d'une rigueur inflexible quant au dessin. « Chaque coup de pinceau, disait-il, doit être dessiné ». Soumis à cette salutaire discipline, Friesz fait de rapides progrès, et vers l'âge de 19 ans, nanti d'une modeste subvention de la ville, il vient à Paris. En le conduisant à la gare, son père lui fit cette recommandation de vieux marin : « Prends bien garde, fils, de ne pas mouiller sur de mauvais fonds ».

Et le bonhomme Lhuillier, qui les accompagnait tous deux, répéta à mi-voix, perdu dans un rêve plein de symboles : « Eh oui ! gare aux mauvais fonds ! »

Il ne se doutait pas que le jeune homme allait aborder à l'Ecole des Beaux Arts, dans l'atelier de Léon Bonnat.

Othon Friesz n'a pas gardé un mauvais souvenir des années passées auprès du maître qui était alors dans l'éclat de sa gloire officielle. Bonnat avait au moins un mérite : celui de discerner et de respecter chez ses élèves la personnalité naissante. Il considérait les œuvres de Friesz avec une certaine sympathie : tout au plus leur trouvait-il « une couleur un peu extraordinaire ».

Aussi bien, notre peintre fréquentait-il surtout le Louvre et la galerie Durand-Ruel. En compagnie de Matisse, Marchand, Marquet, Dufy, Flandrin, d'autres encore, il découvrait avec ravissement les impressionnistes, pénétrait les secrets de la juxtaposition des tons, s'émerveillait devant la fraîcheur des paysages, la subtilité de leur atmosphère, et il constatait avec stupeur qu'on ne prononçait jamais à l'Ecole les noms de Monet, Sisley, Pissaro ou de Renoir.

Néanmoins, l'envoûtement ne devait pas durer. Déjà, derrière les maîtres de l'impressionnisme, on voyait apparaître, dans le sillage du succès, tous ceux qui allaient montrer les dangers d'une pratique risquant, aux mains d'hommes de second plan, de volatiliser les formes, de dissoudre les matières, de priver les tableaux de toute architecture, et, pour tout dire, de vider la peinture de sa substance.

Friesz raconte qu'il eut un jour la révélation nette de ce péril en considérant dans une exposition une carafe de Monet qui voisinait avec des fruits de Cézanne : ceux-ci lourds, pleins et riches — celle-là légère, fluide et presque inconsistante.

Quelques camarades qui partageaient ces convictions se rapprochèrent au Salon des Indépendants, ouvrirent à la Galerie Druet une première exposition, et ainsi naquit entre des artistes unis, sinon par des affinités de tempérament, du moins par la communauté des conceptions, le groupe de ceux qu'on a appelés les « fauves ».

Fauves, parce qu'ils avaient en aversion l'art conventionnel et routinier de l'Institut et du Salon des Champs-Elysées, auquel ils reprochaient justement de n'être que l'imitation littérale et indigente du réel.

Fauves, parce qu'ils n'admettaient pas davantage l'esprit du Salon du Champ de Mars — plus dangereux même, disaient certains, que le précédent, par une fausse prétention à l'affranchissement.

Fauves enfin parce qu'ils se refusaient, non sans courage, aux prestiges de l'impressionnisme.

En définitive, leur ambition, très noble dans

(1) Galerie Granoff, 19, quai de Conti.

son principe, visait à restaurer la grande tradition de la peinture française faite, depuis l'École d'Avignon jusqu'à Chardin, Corot et Manet, d'une observation attentive, mais large et pénétrée d'interprétation personnelle, de la nature, et d'un souci rigoureux de l'ordonnance et de l'architecture de toute œuvre peinte.

Depuis ces temps héroïques, les fauves se sont dispersés. Certains se sont assagis, au sens péjoratif du terme. D'autres ont subi d'étranges déviations... Othon Friesz est peut-être celui qui a le plus fidèlement servi les hautes conceptions qui étaient à la base de la doctrine première.

Il est arrivé aujourd'hui — en même temps qu'à la gloire — à une période d'admirable maturité dont témoignent des œuvres comme celles qu'il présente à la Galerie Granoff. Ses paysages du Midi, animés par des nus féminins dont certains ont la noblesse de cariatides, sont magnifiques par l'équilibre et la plénitude. Dans telle nature morte, des poires, des pommes et des raisins noirs disposés en pyramide, toute la science du dessin s'exprime par le modelé. Quand le volume est bien construit, dit l'artiste, la ligne devient nécessairement belle. S'il est défectueux, la ligne vacille et défaille. Il faut dessiner par le dedans, plutôt que par le contour...

Chose unique, Friesz qu'on a représenté si souvent comme un peintre austère et tendre est parvenu au charme. On en jugera par un paysage de Toulon : le petit port aboutissant au pavillon de Suffren, ce bijou d'architecture du XVIIIe siècle. Friesz a trouvé là des accents d'une délicatesse infinie pour dessiner les vases contournés qui ornent le gracieux édifice, pour traduire les remous tranquilles de l'eau qui vient mourir au bord du quai, et il a su fleurir son ciel de tons roses d'une suavité inexprimable.

Quand on considère de pareilles toiles on réfléchit, on se demande quelles sont, dans la production contemporaine, celles qui pourraient « tenir » à côté d'elles, et l'on ne trouve guère de noms à prononcer.

H. CHASSINAT-GICOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Géographie

Géographie [illegible] Vidal de la Blache [illegible] Sorbonne.

Tome V. — *[illegible]*, *Russie*, par P. [illegible] d'Almeida, professeur à l'Université de [illegible]. Un volume in-8° grand jésus, 76 cartes et cartons dans le texte, [illegible] photographies hors texte [illegible] couleur hors texte. (Armand Colin).

Après tant d'ouvrages qui n'[illegible] qu'apologie ou dénigrement, enquêtes superficielles ou récits de voyages rapides suivant un itinéraire plus ou moins imposé, voici qu'un savant géographe, en dehors de tout esprit de parti, nous donne, avec la sereine impartialité de la science, l'œuvre d'un homme parfaitement informé sur un pays qui [illegible] plusieurs reprises de longs séjours et dont il parle couramment la langue.

Après avoir traité, dans la première partie, les pays détachés de la Russie depuis bientôt quinze ans et constitués en États indépendants : Finlande, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, M. Camena d'Almeida aborde ce « monde russe » longtemps si peu connu qu'[illegible] découvrait, dans le Nord-Est sibérien, une chaîne de montagnes plus vaste que le Caucase, aux sommets atteignant 3000 mètres.

Avec détail et précision sont successivement décrites les diverses régions de la Russie d'Europe ou d'Asie, dont l'auteur fait ressortir la physionomie particulière, le climat, les ressources, l'activité, les genres de vie, sans d'ailleurs rien méconnaître des modifications dues au régime politique et social actuel de la Russie.

Mais, plus persistantes que les organismes de gouvernement, les conditions naturelles font prévaloir une continuité de vues et d'efforts qu'explique la géographie. Il semble que la Russie soit destinée [illegible] autoritaires qui, sitôt affermis, entreprennent d'exploiter les ressources naturelles du pays et [illegible] politique d'expansion, militaire avec Pierre le Grand, doctrinaire avec le gouvernement soviétique. A la mise en valeur commencée par le tsarisme répond aujourd'hui le vaste programme du « plan quinquennal », si discuté, et dont une partie s'est pourtant accomplie, notamment, en ce qui [illegible] les travaux publics, l'[illegible] l'hygiène.

Tome X. — *[illegible]* Le Grand Océan, [illegible] nie), par PAUL PRIVAT-DESCHANEL, professeur à l'École Coloniale; *Régions polaires australes* (L'exploration antarctique, l'Aire océanique australe, le Continent antarctique), par MAURICE ZIMMERMANN, [illegible] Cours à l'Université de Lyon. Un volume in-8° grand jésus, [illegible] graphies hors texte et une carte [illegible] (Armand Colin).

Les magnifiques volumes de la [illegible] succèdent [illegible]

quelques mois, le lecteur a pu visiter la Chine, le Japon, l'Inde, l'Indochine, l'Insulinde. Après un détour vers l'Asie Orientale et la Haute Asie, voici qu'avec le tome X se poursuit le périple du Pacifique, inconnu encore au moyen âge et dont l'exploration scientifique, où rivalisèrent brillamment Anglais et Français, ne commença vraiment que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : grandiose épopée, qu'assombrit la fin tragique de Cook et de La Pérouse, — qu'éclaire d'un sourire la radieuse vision de Tahiti.

Après le rappel des explorations, M. Privat-Deschanel étudie d'abord le Grand Océan dans son ensemble, puis l'Australasie (Australie et Nouvelle-Zélande), enfin l'Océanie. Qu'il évoque la forêt australe ou la brousse souffreteuse du désert, les eaux foisonnantes de vie où les îles coralines, on sent qu'il a parcouru ces régions, où il note avec émotion les traces de civilisations à jamais mystérieuses.

L'étude de l'Australasie, « vase clos d'expériences sociales », est particulièrement suggestive pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution des nations modernes. L'histoire des compétitions européennes en Océanie montre les hésitations de la France, qui n'en a pas moins accompli une œuvre méritoire en Nouvelle-Calédonie et dans ses établissements de Polynésie.

Plus tardive encore que l'exploration du Pacifique fut celle des terres antarctiques, où s'illustrèrent nos contemporains jusqu'aux récents exploits de Byrd. C'est donc une description toute actuelle que nous offre M. Zimmermann : traits essentiels du climat et du régime glaciaire, faune curieuse de baleines, de phoques et de pingouins.

Mais, — attrait des blancheurs éternelles ou curiosité scientifique, — les problèmes de l'Antarctide ne doivent pas nous distraire du problème du Pacifique. Là se heurtent deux civilisations : blanche et jaune; trois puissants empires : britannique, américain, japonais; aujourd'hui champ de bataille économique, le « Pacifique » sera-t-il champ de bataille militaire? Enigme de demain.

Aucun ouvrage d'ensemble aussi évocateur, aussi vivant, aussi suggestif n'avait été consacré jusqu'ici à l'Océanie et aux régions polaires australes.

Nouvel Atlas Larousse. 1934, 1 reproduction photographiques, 32 cartes hors texte en couleurs, 50 cartes hors texte en noir, 5 photographies hors texte, 9 tableaux statistiques, 2 index alphabétiques. 1 vol grand in-4° (Larousse).

Cet atlas n'est pas seulement un recueil de cartes, mais un ensemble de cartes, de photographies et de descriptions, qui en font un véritable panorama du monde. Aussi bien cet atlas est une géographie universelle avec cartes et images à l'appui du texte. Celui-ci s'offre à faire saisir les rapports qui existent entre la nature du sol et la structure, entre la topographie et le climat, entre la géographie physique et la géographie humaine, entre celle-ci et la géographie économique.

En un mot, cet atlas contribue plus que nul autre ouvrage à faire connaître les aspects du monde et les grands problèmes ethniques ou économiques de l'heure présente.

P. G.

Lemesle Grangé. — *La France*. Son visage, son [illegible], ses ressources. (1 vol. A. Fayard et Cie).

Ce n'est pas la première fois que des géographes écrivent sur la France. Qui pourrait oublier l'admirable *Tableau de la géographie de la France*, de Vidal de la Blache. Mais, c'est la première fois, sans doute, qu'un élève de Vidal tente de ramasser en moins de quatre cents pages l'essentiel de ce qu'il faut connaître de notre pays. M. Granger y a parfaitement réussi. Les mêmes qualités qui ont assuré le succès de sa *Nouvelle géographie universelle*, dont les lecteurs de la *Revue* furent avertis, reparaissent dans ce volume. La méthode est rigoureuse qui subordonne à une étude physique du sol, poussée dans le détail, à celle du climat dans ses multiples nuances, les conditions du peuplement, l'évolution de l'histoire du pays, les possibilités de mise en valeur et l'état actuel de la production. Tout cela forme un ensemble bien articulé, sans déterminisme rigide, car l'influence de l'homme est mise en évidence, voire de tel ou tel homme particulier; ainsi l'existence d'usines transformant de la matière première d'origine tropicale dans telle ou telle vallée du Massif Central. Rien de guindé au surplus, ni de pédant dans un tel exposé, si riche d'observations personnelles. M. Granger est professeur. Son livre en garde une allure non pas didactique, mais de conversation libre et animée, au cours de laquelle l'auteur rencontre naturellement les formules qui font comprendre et imaginer le réel. Chemin faisant, des questions se présentent qui débordent le cadre de ce qui constituait l'ancienne géographie scolaire, et s'imposent aujourd'hui, dans l'ordre économique, dans l'ordre international, à la réflexion de tous. L'auteur ne les élude pas, bien entendu. On aura même profit à recueillir et à peser les solutions qu'il leur découvre à la lumière de cette science géographique qui prend si grand soin de ne pas séparer l'homme de son milieu naturel.

P. F.

Pierre Dumas. — *Le Maroc*. 1 vol. petit in-8° illustré (Arthaud).

Ce livre est un des meilleurs qui aient paru sur le Maroc. Il n'oublie rien des curiosités, ni des beautés de notre possession africaine où le pittoresque d'une ancienne civilisation fait contraste avec les progrès que nous avons apportés dans ce pays. De magnifiques et nombreuses illustrations, présentées avec un art remarquable, font de ce livre le meilleur guide pour qui visite ce pays.

Gabriel Faure. — *Un Siècle*. 1 vol. petit in-8° illustré — (Arthaud).

Livre d'un poète, qui sut voir et comprendre, cet ouvrage sur la Sicile est un véritable enchantement.

Grâce à d'artistiques photographies qui commentent le texte, celui-ci est si coloré qu'il n'y aurait pas besoin d'images pour évoquer les beautés de la grande île.

Histoire

Léon Déries. — *Un Moine et un Savant, dom Jean Mabillon, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur* (1632-1707). In-18, 174 p.

Moine et savant, ces deux termes peuvent-ils être associés? Du moins, ils ne le sont pas nécessairement et toujours. Ne sont-ils pas plutôt incompatibles? La religion et la science sont des divinités jalouses qui veulent être servies exclusivement pour elles-mêmes. Ni la science ne peut être subordonnée à la religion, ni la religion ne peut s'effacer devant la science, mais rien n'empêche qu'un

religieux s'adonne à la science, s'il la considère comme une œuvre pie, *opus Dei*. Il y portera alors les vertus qui lui sont propres : le désintéressement, l'application et le zèle, l'esprit d'humilité qui lui fera accepter les tâches les plus modestes et lui permettra de se soumettre à un apprentissage lent et laborieux. Produisons ici un témoignage qui ne peut être suspect, celui de Renan.

« Certains ordres religieux qui appliquaient à l'étude la tranquillité d'esprit, l'un des meilleurs fruits de la vie monastique, réalisaient autrefois *ces grands ateliers de travail scientifique* dont la disparition est profondément à retretter... A côté de l'œuvre savante de l'architecte, il y a dans la science, l'œuvre pénible du manœuvre qui exige une obscure patience et des labeurs réunis, Dom Mabillon, dom Ruinard, dom Rivet, Montfaucon, n'eussent point accompli leurs œuvres gigantesques, s'ils n'eusesnt eu sous leurs ordres une communauté de laborieux travailleurs qui dégrossissaient l'œuvre à laquelle ils mettaient ensuite la dernière main ». *Avenir de la Science*, p. [illegible] et [illegible]. Mabillon a réalisé l'accord de la piété et du savoir, il est un incomparable érudit, ses ouvrages écrits en latin sont d'énormes in-folio qui contiennent des documents de tout ordre, religieux, civil. Il n'est pas seulement un érudit, mais un maître de l'érudition, il forme des élèves, enseigne la méthode, son *De re Diplomatica* est le code des érudits. Il a parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie pour recueillir des documents, il a été mêlé à tous les débats qui s'élevaient entre les érudits, entre autres à celui de savoir si l'auteur de *l'Imitation* est Jean Gerson ou Thomas a Kempis; il a été en relations avec Ducange, Bossuet, Leibniz. Il a eu une polémique fameuse avec l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe : celui-ci s'élevait contre l'étude qu'il jugeait préjudiciable à la piété, Mabillon soutenait au contraire que la science n'est pas seulement l'appui et le fondement de la foi, mais encore qu'elle fournit à l'esprit du religieux, un aliment nécessaire, qu'elle le préserve de l'acedia, cette morosité des cloîtres qui peut aller jusqu'au *taedium vitae*.

Les principaux ouvrages de Mabillon sont : *l'Edition des œuvres de Saint-Bernard*, les *Acta Sanctorum, ordinis Sancti Benedicti*, le *Traité des Etudes Monastiques*. Mabillon n'est pas seulement un grand savant, il incarne le véritable esprit de la science historique. Sur son lit d'agonie, il adresse à un jeune ecclésiastique de ses parents, les paroles suivantes qui sont comme son testament spirituel : « Soyez vrai en tout. Que votre sincérité aille jusqu'au scrupule. Vous mériterez d'être fidèle dans les occasions importantes si vous l'avez et dans celles qui le paraissent moins, *sinceri filii Dei*. C'est une grande grâce que l'amour de la vérité. On l'obtient par le gémissement et par la prière. Je prie Notre-Seigneur de vous l'accorder et toutes celles dont vous avez besoin »

Par Mabillon et par ses frères en religion, la langue s'est enrichie d'un nouveau mot : « Le Bénédictin » est le bon ouvrier de la science, au labeur assidu et persévérant ayant le respect religieux du fait, le souci scrupuleux du vrai. Mabillon consacrant à la science les heures qu'il ne donnait pas à la piété, a laissé une œuvre considérable attestant un immense labeur. Il a inauguré l'histoire savante, puisée aux sources, et jeté les bases de l'érudition et de la critique modernes. Quoiqu'il fût doux et humble de cœur, il prit toujours et en toutes circonstances le parti de la vérité et la défendit chaleureusement sans manquer à la charité. C'est ainsi qu'il dénonça comme sacrilège une fraude pieuse passée en usage et devenue une industrie à Rome : la fabrication de fausses reliques. Il confondit de même, en France, les jansénistes [illegible]. Dans la querelle du jansénisme, il fut chargé de rétablir le texte authentique des écrits de saint Augustin, jouant ainsi le rôle d'arbitre entre jésuites et jansénistes qui s'inclinèrent également devant la science impeccable et la droiture impartiale de l'érudit.

Il faut savoir gré à M. Dériés d'avoir fait revivre à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Mabillon, cette grande figure d'un humble religieux qui fut un grand savant.

L. [illegible]

Raymond Teisseire. — *Histoire des palais de justice de Marseille.*

Au moment où se réalise le projet d'agrandissement du Palais de Justice de Marseille, M. Raymond Teisseire a eu l'heureuse idée de rechercher quels furent les différents locaux où, à travers les âges, se rendait la justice dans notre grand port méditerranéen. Cet examen plein d'intérêt historique, mais bien difficultueux, surtout en la période si touffue du Moyen Age, a entraîné l'auteur à l'étude des juridictions successives auxquelles furent soumis les habitants de Marseille au cours des principaux événements qui s'y sont déroulés. On trouvera dans cet ouvrage bien présenté une précieuse documentation et des enseignements utiles, fruits d'une savante érudition.

S. R.

Edmond Cleray. — *L'Affaire Favras.* Préface de Louis Barthou, de l'Académie Française. (1 vol. in-8° illustré. — Editions des Portiques).

M. Edmond Cleray a jeté quelque jour sur l'affaire Favras grâce à la découverte qu'il a faite de documents jusqu'à ce jour ignorés. En un très beau livre, qui est d'un historien et d'un juriste, il examine à nouveau cette affaire qui se termina par la pendaison le 19 février 1790 en place de Grève du Marquis de Favras et où il semble bien que Monsieur, frère de Louis XVI, le futur Louis XVIII, ait été compromis. Sans avoir, comme l'écrit Louis Barthou, déchiffré l'énigme peut-être à jamais indéchiffrable de cette affaire, M. Edmond Cleray en étudie les aspects complexes avec une remarquable lucidité.

P. G.

Paul Reboux. — *[illegible]* (1 vol. Flammarion)

Voici une des figures les plus curieuses de l'Histoire, dans la longue galerie des femmes célèbres.

En marge de la Révolution et du Directoire Mme Tallien mena une vie de fêtes et de plaisir, commencée dès sa jeunesse. Elle se partagea entre ce parlementaire hâbleur et cupide que fut Tallien, un tendre amoureux de quatorze ans, Bonaparte à ses débuts, Barras à son apogée, le financier Ouvrard, et tant d'autres, et tant d'autres... Enfin, princesse de Caraman-Chimay, elle mourut du dépit de n'être pas admise dans la haute société. Telle fut la femme qui présida la longue orgie du Directoire, période où tous les raffinements de la gastronomie, de la volupté et de l'élégance font songer à notre après-guerre.

Avec son art [illegible], Paul Reboux évoque cette vie toute consacrée à l'amour, à l'ambition et au plaisir. On retiendra la manière inattendue dont est éclairé ici le Neuf Thermidor. On ne sait pas assez que Tallien souhaitait la mort de son amie. Des policiers jacobins fabriquèrent, en un style d'aristocrate,

afin de perdre celles-ci. Le lecteur lira d'abord [illegible] que, plus tard, Mme Lebon s'adressa pour [illegible] l'enthousiasme populaire !

Mémoires du Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. Souvenirs d'Algérie. 1 vol. Plon.

Puisque le Maréchal de Mac-Mahon avait laissé ses Mémoires, on attendait qu'ils parussent dans leur teneur originale et suivant l'ordre chronologique. Cependant, le comte Guy de Miribel en a extrait ou distrait ce qui concerne uniquement les « souvenirs d'Algérie ». Une telle disposition gêne un peu le lecteur. Mac-Mahon est bien tout de même un officier d'Afrique, puisqu'il y conquit à peu près tous ses grades depuis celui de lieutenant, puisqu'il y commanda un régiment de ligne et que, comme Maréchal de France, il exerça en Algérie les fonctions de gouverneur général. Les premiers chapitres consacrés à la conquête, assez mal menée, des premières villes de l'intérieur, notamment aux deux sièges de Constantine et à l'expédition de Kabylie, nous reportent à des faits d'armes qui sont encore de l'armée de l'Empire et en ont tout le brillant. Les derniers montrent le gouverneur général aux prises avec les difficultés que soulèvent les problèmes de la colonisation et l'incohérence des desseins algériens chez Napoléon III. D'autre part, les Mémoires ont été rédigés tard, dans la retraite qui a suivi la démission du 31 janvier 1879. Ils ne sauraient avoir la valeur de documents saisis sur le vif. Tels quels, ils témoignent en faveur de l'auteur, vaillant soldat et administrateur de bonne volonté.

P. F.

Livres reçus au Bureau de la Revue

OCTAVE AUBRY. — *La Prédiction de Mme de Thèbes.* Flammarion.

JEANNE ADÉ. — *L'Amour merveilleux d'Hélène de la Ferronays.* Bloud et Gay.

AUBERT DU BOIS. — *L'Hétéroïenne.* Stock.

PIERRE BÉNARD. — *Ces Messieurs de Buenos-Ayres.* Editions de France.

V. BLASCO IBANEZ. — *La Bodega.* Flammarion.

GASTON BACHELARD. — *Les Intuitions atomistiques.* [illegible]

EMILE-VALMER. — *Une Japonise et son destin.* Flammarion.

LUC DANGA. — *Moi, hypnotiseur et nécromancien.* Figuière.

DHAN-GOPAL MUKERJI. — *Le Visage de Sélène.* Albin Michel.

RENÉ DESCARTES. — *Règles pour la direction de l'esprit.* Boivin.

ARTHUR FONTAINEAU. — *Un Chef : Mussolini.* Revue mondiale.

ELIAS J. FINKELSTEIN. — *La Vie.* Fasquelle.

Fr. FUNCK-BRENTANO. — *Le Masque de fer.* Flammarion.

RAMON FERNANDEZ. — *Le Pari.* Gallimard.

E.-F. GAUTIER. — *Genséric, Roi des Vandales.* Payot.

Sir PHILIP GIBBS. — *Le Professeur Jerningham.* Editions de la Madeleine.

S. HOROSE. — *La Symphonie des Ombres chinoises.* Editions de la Madeleine.

RICARDA HUCH. — *Les Romantiques allemands.* Grasset.

JEAN PAUL. — *Sermons de Carême.* Attinger.

MAX JIMENEZ. — *Omijango.* A. Madrid.

ERNST JOHANNSEN. — *Station 3.* Flammarion.

P. M. DE L. — *Madame Elisabeth de France.* Perrin.

ROBERT MILLET. — *La Voie sacrée.* Figuière.

HOLLOT MASFARAND. — *Pupille 713.* Figuière.

PAUL-FRANÇOIS MORUCCI. — *Poèmes rachéliens.* Figuière.

MAURICE MAGNIEN. — *Le Roman français au [illegible] siècle.* Dioz.

ARTHUR MARTIAL. — *La Jeunesse de Cimon.* Notre Temps.

GUY MAZELINE. — *[illegible]* — Gallimard.

HENRY DE MONTHERLANT. — *La Croisière du Hachich.* Grasset.

Comtesse D'ORSAY. — *En est-il.* Revue mondiale.

BERNARD PICOT. — *Un cas de pessimisme.* Plon et Duraud-Audias.

Marquise DE PERRY DE NIEUL. — *Mémoires du Marquis de Toustain.* Plon.

RENÉ PUJOL. — *Alphonse Daudet, reporter.* Editions des Portiques.

GASTON ROUPNEL. — *Histoire de la Campagne française.* Grasset.

PIERRE RANDAL. — *Les Terrasses de Tombouctou.* Souvenir d'Afrique.

LÉON SIEGFRIED. — *Bagdad au Pôle Sud.* P. Berger.

J.-H. ROSNY AINÉ. — *Les Deux contraires.* Flammarion.

EUGÈNE SLOWSKY. — *La Grande Ville au bord du Fleuve.* Renaissance du Livre.

CARMEN SOLDEVILLE. — *Lettres d'aujourd'hui.* Figuière.

JEAN SCHOLLES. — *La Lumière en gris.* Editions de France.

ALAIN SERDA. — *Marine en bois.* Editions des Portiques.

PHILIPPE DE VOGÜÉ. — *Journal de Melchior de Vogüé.* Cahiers Verts.

PIERRE VALLET. — *Les Jours qui meurent.* Figuière.

PIERRE VENDELBOIRES. — *Le Roman des enfants.* « Impression ».

LOUIS VIALLE. — *Le Désir du Néant.* Albin.

[illegible] VOLLMANN. — *La Révolution allemande.* Plon.

D.-B. WYNDHAM LEWIS. — *Charles-Quint.* Payot.

HUGO WAST. — *Le Chemin des Larmes.* Nouvelle Société d'édition.

MADELEINE ZILLHARDT. — *Louise Catherine Breslau et ses amis.* Editions des Portiques.

LA QUINZAINE COLONIALE

Le principal événement de la quinzaine a été la nomination de M. Henri Gourdon à la direction de l'Ecole Coloniale. Le jour où la France deviendra comme la Tchécoslovaquie UNE RÉPUBLIQUE DE PROFESSEURS EXCELLENTS, la politique gagnera beaucoup sans qu'avocats ni médecins y perdent. Henri Gourdon a été directeur de l'Enseignement en Indochine, pays qu'il a étudié à fond et avec cœur — comme le prouve son très beau livre *L'Indochine* dans l'admirable collection illustrée de chez Larousse consacrée à nos colonies — puis, grand blessé de la guerre, a dû renoncer à sa carrière sous les Tropiques et est devenu le plus vibrant mais aussi le plus précis des conférenciers, un propagandiste qui a l'âme et la résolution d'un apôtre. C'est un chef, et qui sait modeler des consciences rigoureusement probes, des intelligences prudentes mais énergiques. Ce grand Asiatique succédant au grand Africain Georges Hardy assure une des sortes les plus fécondes de continuité.

M. Ballero, directeur averti de *La Correspondance Universelle*, à la suite du déjeuner du *Syndicat des directeurs de journaux de la France Extérieure* sur la Propagande, a obtenu un bel article-programme sur cette matière de M. Roux-Freissineng, le vénéré Président de la Commission de l'Algérie et des Colonies à la Chambre. Celui-ci

vent que les nombreuses associations s'occupant des colonies constituent, par le Syndicat, un Comité Supérieur de la Propagande qui l'ordonnerait et même l'agencerait en reliant les efforts trop dispersés. Il veut que la Propagande devienne plus pratique : ainsi la *propagande* intellectuelle, faite par les écrivains dans les revues et journaux d'opinion, serait suivie d'une action technique méthodique pour la propagation des denrées coloniales en France et des produits métropolitains dans notre Empire. Les Agences Économiques de nos colonies à Paris devraient donc lier leur action à celle des sections coloniales des Chambres de Commerce provinciales aux excellentes campagnes d'idées dans les revues et journaux d'opinion qui font l'érudition des élites et les intéressent à la vie, aux progrès de notre Empire. L'Économie serait dirigée à la fois par la Haute Administration et par les grands spécialistes qui traitent avec la plus brillante et lucide compétence les principales questions coloniales. M. Roux-Fressineng réalise avec tact et ordre la collaboration des grands parlementaires et des grands écrivains, vrais maîtres de l'opinion, pour qu'ils deviennent des maîtres de l'action.

Quel meilleur directeur de l'opinion et de l'action peut-on trouver que M. Doumergue ? L'ancien Président de la République a tenu à manifester à l'œuvre du Transafricain l'intérêt qu'il n'avait cessé de marquer à cette entreprise nationale au cours de sa haute magistrature en acceptant la présidence d'honneur du Comité de ce Transafricain français. Celui-ci vient d'ailleurs de prendre exactement ce titre pour affirmer son dessein de prolonger l'œuvre nationale en œuvre internationale dont bénéficieront les colonies anglaises et belges. L'éminent économiste M. de Warren a été réélu président ; vice-présidents Lucien Hubert, Mahieu (l'ancien ministre de l'Intérieur qui est un spécialiste des chemins de fer), Lamoureux, Général Etienne et Bourne. M. André Hesse, qui fut un excellent ministre des Colonies, a accepté de pousser le grand projet si fécond au Parlement.

Togo et Cameroun en bénéficieraient des premiers, et l'admirable œuvre qu'y poursuit l'administration française et des gouverneurs de premier ordre comme MM. Bonnecarrère et Marchand se trouverait de ce fait singulièrement consolidée. Depuis plusieurs mois, presque toute la presse d'opinion multiplie ses articles élogieux sur ces deux pays sous mandat et c'est toute justice car la collaboration des gouverneurs, aidés par leurs femmes, a d'excellentes Œuvres du Berceau et de la Goutte de Lait, avec les médecins, notamment de grands savants comme Calmette (qui mérite le Prix Nobel) y donne les résultats les plus édifiants pour le grand public. Si en n'en parlant point ou guère ou sans nul éclat la grande presse manque à son devoir, bien d'autres organes remplissent le leur avec émulation. On trouvera d'ailleurs la documentation la plus ordonnée et la mieux présentée dans le magazine richement illustré *Togo-Cameroun* qui publie à Paris l'artiste directeur de l'Agence de ces pays sous mandat, M. Truitard.

Djibouti, dont ne parlent pas davantage les grands quotidiens, est l'objet de la vigilance de l'Académie des Sciences Coloniales. Elle lui a consacré deux séances où les orateurs compétents ont réclamé que l'administration indigène de ce pays s'inspirât davantage de celle de Madagascar, de Galliéni à M. Cayla si intelligente et humaine. On désire ardemment voir le Ministère des Colonies étudier sérieusement la possibilité de multiplier les puits et donner à ce pays sans ressources agricoles une politique d'hydraulique bienfaisante. Ainsi Djibouti deviendrait une vraie colonie et notre gentil aussi un plus beau gouvernement en Abyssinie.

M. Hippolyte Fonsagrives, un des meilleurs [illegible] de Lanson, proviseur du Lycée Leconte-de-Lisle, à qui l'on doit de très beaux travaux de critique littéraire, a été élu Président de l'*Académie Bourguignonne* qui publie de [illegible] érudits bulletins. M. Cayla, parallèlement, favorise le développement de l'*Académie Maroccaine*, remarquablement dirigée par le savant Dr Fontoynont. Eugène Cruck de l'*Echo d'Oran* vient de susciter une ample campagne, jusque dans des journaux de Paris aussi importants que *Comœdia*, pour la création par M. Carde d'une *Académie Algérienne* groupant avec les principaux romanciers et essayistes comme Robert Randau, Magali Boisnard, Hagel, Jean Pomier, les généraux qui ont la plus haute connaissance de l'Algérie et de son histoire militaire de Lyautey à Azan, les économistes qui sont en même temps des penseurs et des écrivains comme Mercier et Saurin. M. Pasquier, éminent et érudit protecteur des sciences et des beaux-arts en Indochine, devrait bien lui aussi, au plus tôt, ériger une *Académie Indochinoise*, car ce ne sont pas les nobles forces intellectuelles qui manquent là-bas, d'Henri Daguerches et le Gouverneur Pujarnisle et à Raphael Bi[illegible] quissan !

Jean Lefrancois.

BULLETIN MARITIME

LANCEMENT DU « PRÉSIDENT DOUMER » ET INAUGURATION DU « MARÉCHAL JOFFRE »

Le dimanche [illegible] janvier a eu lieu, dans les chantiers de la Société Provençale de Constructions Navales, à La Ciotat, le lancement du « Président-Doumer », nautonaphte d'un déplacement de 14.820 tonnes, d'une longueur de 150 mètres et d'une largeur de 19 m. 60, destiné aux lignes de l'Indo-Chine et de l'Océan Indien des Messageries Maritimes.

A cette occasion, le Président et les Membres des Conseils d'Administration des Messageries Maritimes et de la Société Provençale de Constructions Navales avaient invité un certain nombre de personnalités à prendre part, à l'issue d'un banquet de 450 couverts offert dans les chantiers de La Ciotat, à la visite d'inauguration du nautonaphte « Maréchal-Joffre », actuellement en achèvement et qui doit entrer prochainement en service sur les mêmes lignes.

Parmi les personnalités invitées, citons la famille du Président Doumer ; M. Meyer, Ministre de la Marine Marchande, entouré de ses principaux collaborateurs ; M. Bouisson, Président de la Chambre des Députés ; M. Tasso, Président de la Commission de la Marine Marchande ; le Maréchal Pétain, l'Amiral Mouget, Préfet maritime de Toulon ; les Membres des Commissions de la Marine et de la Marine Marchande du Sénat et de la Chambre des Députés, des représentants du Comité Central des Armateurs de France, les hauts représentants du Bureau Véritas et du Lloyd's Register of Shipping, des hautes personnalités appartenant aux [illegible] maritime

et aéronautique, des personnalités appartenant à des Compagnies de chemins de fer et de navigation, des Membres de l'Académie des Sciences Coloniales et de l'Académie de Marine, des autorités militaires et civiles de Marseille et de Toulon, ainsi que les représentants principaux de la presse parisienne et marseillaise. Les Ministres de la Marine, des Colonies et de l'Air s'étaient fait représenter.

On remarquait, en outre, parmi la très nombreuse assistance, M. le Capitaine aviateur Wauthier, qui va entreprendre sur trimoteur S.P.C.A. VII, construit à Marseille sur les plans de M. Bodon, Directeur de la Société Provençale de Constructions Aéronautiques à Marseille, une expédition aérienne à travers le Sahara et, notamment, dans la région du Ténéré.

Les invités, venus de Paris par train spécial de wagons-lits, avaient été conduits par voitures automobiles de Marseille à La Ciotat, très belle promenade à travers l'un des plus beaux paysages de la Provence. Depuis 7 heures du matin, les ouvriers des chantiers de La Ciotat travaillaient aux opérations préliminaires du lancement tendant à libérer la coque des épontilles et des arcs-boutants. Le temps frais pour la région était, néanmoins, magnifique : mer calme et grand soleil au lendemain de journées de grand vent et de houle. A 9 h. 30, le navire avait été béni.

M. Georges Philippar, Président des Conseils d'Administration des Messageries Maritimes et des Sociétés Provençales de Constructions Navales et Aéronautiques, entouré de ses collaborateurs et notamment de MM. de Saboulin Bollena, Directeur Général des Messageries Maritimes ; Gustave Chaudru, Directeur Général de la Société Provençale de Constructions Navales ; Claquin, Directeur à Marseille de la Société Provençale de Constructions Navales, et Stouvenot, Directeur de l'exploitation de cette Société à La Ciotat, reçut ses invités aux tribunes d'honneur qui avaient été aménagées.

Bientôt, aux acclamations de la foule, la coque rouge du « Président-Doumer » glissa lentement vers la mer, aussitôt retenue par des câbles, en raison de l'exiguité du port. Les assistants ne manquèrent pas d'admirer, une fois de plus, l'habileté de la manœuvre si précise qui rendait, en quelque sorte, plus émouvante encore cette belle cérémonie si parfaitement bien réussie du lancement.

Les invités visitèrent ensuite les chantiers de constructions navales et notamment les chantiers de constructions aéronautiques qui leur sont annexés.

Tandis que la musique des Sociétés sportives de la Société Provençale de Constructions Navales se faisait entendre, un apéritif fut offert aux invités. C'est à ce moment que l'Amiral Le Bigot, représentant le Président de la République, décora, dans l'ordre du Mérite Maritime, aux acclamations de la foule, un certain nombre d'ouvriers et de membres du haut personnel des Messageries Maritimes et de la Société Provençale de Constructions Navales, notamment MM. Chaudru, Directeur Général de la Société Provençale de Constructions Navales, et Falcoz, Ingénieur en chef du Service Technique des Messageries Maritimes.

Les invités se réunirent ensuite autour d'un banquet, au cours duquel prirent la parole MM. Georges Philippar, Brémond, qui lut le dicours de M. Meyer, retenu à Paris par une indisposition ; M. Bouisson, Président de la Chambre des Députés, et M. Bouissou, Maire de La Ciotat.

Dans le discours qu'il adressa à ses invités, M. Philippar, après avoir rappelé comment les deux noms de « Maréchal-Joffre » et de « Président-Doumer » furent choisis pour désigner les nouveaux navires destinés à deux lignes coloniales, sur lesquelles précisément ils ont l'un et l'autre emprunté, entre 1895 et 1903, un certain nombre de navires des Messageries Maritimes, retraça les carrières coloniales de ces deux illustres parrains des navires à l'honneur ce jour-là, en marquant le caractère commun qu'elles présentent d'un magnifique dévouement au pays.

Après avoir donné lecture de la lettre de Mme Doumer, empêchée pour raison de santé d'assister à la cérémonie, et d'un télégramme de M. Pasquier, Gouverneur Général de l'Indo-Chine, faisant part de la joie de notre colonie d'Extrême-Orient à l'annonce du lancement du « Président-Doumer », M. Philippar tint à remercier un certain nombre des personnalités présentes, puis il remercia plus généralement ses collaborateurs et termina en évoquant les devoirs de l'Armement libre, devoirs que, malgré les difficultés actuelles, cet Armement, loin de s'y dérober, entend, au contraire, continuer de s'appliquer à remplir. Puis il porta un toast à la santé de toutes les personnes présentes et à l'Etat-Major du « Maréchal-Joffre ».

Les invités se rendirent ensuite à bord du « Maréchal-Joffre » dont les officiers de l'Etat-Major dirigèrent la visite fort minutieuse et intéressante.

Le « Maréchal-Joffre », d'un déplacement de 14.820 tonnes et d'une vitesse de 15 nœuds, peut recevoir au total 882 passagers, dont 9 passagers en appartements de luxe.

Il a été muni dans tous les aménagements des derniers perfectionnements indispensables au confort et à la sécurité des passagers.

Parmi les artistes qui ont collaboré à la décoration de ce magnifique navire, citons MM. Mathurin Méheut, Georges Leroux, Deluermoz et Jean Lefeuvre, qui se sont inspirés, sous la direction de l'architecte du navire, M. Georges Raymond, des paysages du pays catalan, comme aussi des paysages des îles de l'Océan Indien.

A bord de ce paquebot, le souvenir du parrain illustre a été rappelé. Un des salons principaux du « Maréchal-Joffre » a reçu le buste du Maréchal Joffre, œuvre du statuaire Auguste Maillard, et ses locaux principaux contiennent un ensemble de documents se rattachant à la vie du grand Chef militaire. La décoration générale du paquebot a été exécutée dans un style et d'après des conceptions entièrement modernes ; seul le fumoir de la 1re classe a été décoré dans le style régional particulier au pays catalan d'où le Maréchal était originaire.

Lorsque les voitures repartirent pour Marseille, le soir était tombé, mais l'on apercevait encore, non loin du berceau vide, la silhouette rouge sombre du « Président-Doumer », tout aux côtés de son frère le « Maréchal-Joffre », à la coque noire et vermillon, étincelant de lumières.

Le « Maréchal-Joffre » va entrer en service le 1er mars.

A bord du « Président-Doumer » vont maintenant se poursuivre les travaux d'aménagement intérieur et de décoration qui en feront, comme ses prédécesseurs, l'une des plus belles unités de la flotte marchande française.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 4 71e ANNÉE 18 FEVRIER 1933

UN POINT DES TEXTES ZEN

I

Mon ami ouvrit un mince volume jaune couvert de cette merveilleuse calligraphie qui proclame à première vue la patience du graveur bouddhiste. Les caractère chinois mobiles sont peut-être très utiles, mais les plus beaux d'entre eux sont laids si on les compare à la beauté des anciennes impressions xylographiques.

— J'ai pour vous une histoire étrange, dit-il.

— Une histoire japonaise?

— Non, chinoise.

— Quel est ce livre?

— Nous l'appelons, selon la prononciation japonaise des caractères chinois du titre, le Mu-Mon-Kwan, ce qui signifie « La Barrière sans Grille ». C'est un des livres spécialement étudiés par la secte Zen ou la secte de Dhyâna. Une des particularités des textes de Dhyâna, et celui-ci en fournit un bon exemple, est qu'ils ne sont point explicatifs. Ils ne font que suggérer. Ils posent des questions mais l'étudiant doit trouver lui-même la réponse. Il lui faut les penser et non les écrire. Vous savez que Dyâna représente l'effort humain pour parvenir par la méditation à des zones de pensées dépassant le niveau de l'expression verbale, et toute pensée rétrécie par l'expression perd immédiatement sa qualité. Eh bien ! cette histoire est censée d'être vraie, mais on ne s'en sert que pour poser une question Dhyâna. Il existe trois versions chinoises de l'histoire, et je puis vous donner la substance des trois.

Et il le fit, comme suit :

II

— L'histoire de la fille T'seng racontée dans le Liu-shwe-li-Huan-Ki, cité par le Ching-tang-luh, et commenté par le Wu-Mu-Mon-Kwan, — appelé par les Japonais Mu-Mon-Kwan, — qui est un livre de la secte Zen.

Il y avait une fois dans le Han-Yang, un homme appelé Chang-Kien, dont la fille T'seng, était d'une beauté incomparable. Kien avait aussi un neveu nommé Wang-Chau, adolescent fort beau. Les enfants jouaient ensemble et s'aimaient bien. Et il advint qu'une fois Kien dit en riant à son neveu : « Un jour je te marierai à ma petite fille ». Les deux enfants se souvinrent de ses paroles et se crurent fiancés.

Lorsque T'seng grandit, un homme de haut rang la demanda en mariage, et son père decida d'agréer sa demande. T'seng fut très troublée par cette décision. Quant à Chau il conçut un tel chagrin qu'il résolut de s'enfuir et de s'établir dans une autre province.

Le lendemain, il prépara une barque en vue de son voyage, et il remonta la rivière après le coucher du soleil sans dire adieu à personne. Mais au milieu de la nuit, il fut effrayé d'entendre une voix qui criait « Attendez-moi ! Attendez-moi ! » Et il vit une fille qui courait le long de la berge vers la barque : [illegible] T'seng. Chau fut inexpressiblement ravi. Elle sauta dans

la barque et les amoureux gagnèrent sans mésaventure la province de Chuh. Là, ils vécurent heureux pendant six ans et eurent deux enfants. Mais T'seng ne pouvait oublier ses parents et elle soupirait souvent après eux. Enfin, elle dit à son mari :

— Parce qu'autrefois je ne pus supporter l'idée de briser la promesse que je vous avais faite, je me suis enfuie avec vous et j'ai abandonné mes parents, bien que je n'ignorais pas que je leur devais toute affection et devoir. Ne serait-il pas juste que nous allions maintenant solliciter leur pardon?

— Ne vous chagrinez pas pour cela, dit Chau. Nous irons les voir.

Il donna donc l'ordre de préparer un bateau, et quelques jours plus tard, il retourna à Han-Yang avec sa femme.

Suivant la coutume en pareil cas, le mari se rendit le premier à la maison de Kien laissant T'seng seule dans le bateau. Kien accueillit son neveu avec tous les signes de la joie, et dit :

— Comme il me tardait de vous voir ! J'ai souvent redouté qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur...

Chau répondit respectueusement :

— La bonté non méritée de vos paroles me rend confus ! Je suis venu afin de solliciter votre pardon.

Mais Kien ne parut pas le comprendre.

— A quoi faites-vous allusion? demanda-t-il.

— Je craignais, répliqua Chau, que vous ne fussiez furieux que je me sois enfui avec T'seng. Je l'ai emmenée avec moi dans la province de Chau !

— De quelle T'seng parlez-vous ? demanda Kien, fort intrigué.

— Mais de votre fille, répliqua Chau, qui commença à se demander si son beau-père ne nourrissait pas quelque projet malveillant.

— De qui parlez-vous ? s'écria Kien, avec tous les signes de l'étonnement. Ma fille T'seng a été alitée depuis plusieurs années, depuis le jour même où vous êtes parti.

— Votre fille T'seng, répliqua Chau très en colère, n'a pas été malade. Elle est ma femme depuis six ans. Nous avons deux enfants et nous ne sommes revenus que pour implorer votre pardon. Je vous prie donc de ne pas vous moquer de nous.

Ils se dévisagèrent un instant en silence. Puis, Kien se leva et faisant signe à son neveu de le suivre, il le mena jusqu'à une pièce intérieure où était étendue une jeune fille malade. Et à sa stupéfaction, Chau reconnut le doux visage de T'seng, toujours aussi beau, mais étrangement pâle et amaigri.

— Elle ne peut parler, dit le vieillard, mais elle comprend fort bien.

Et s'adressant à la jeune fille il lui dit en souriant :

— Chau m'apprend que tu t'es enfuie avec lui et que tu lui as donné deux enfants !

La jeune fille regarda Chau et sourit, mais elle demeura silencieuse.

— Accompagnez-moi jusqu'au bord de la rivière, dit le jeune homme, ahuri, à son beau-père. Car je puis vous affirmer malgré tout ce que j'ai vu dans cette maison que votre fille T'seng se trouve à ce moment dans ma barque.

Ils descendirent donc jusqu'à la rivière et là ils trouvèrent en effet la jeune femme qui les attendait. A la vue de son père elle se prosterna devant lui tout en sollicitant son pardon.

Kien lui dit :

— Si vous êtes vraiment ma fille, je n'ai que de l'amour pour vous. Pourtant bien que vous paraissiez être ma fille, il y a quelque chose que je ne puis m'expliquer. Accompagnez-moi je vous prie, jusqu'à la maison.

Ils revinrent tous les trois à la maison. Et en l'approchant ils virent que la jeune malade qui n'avait pas quitté son lit depuis des années, venait à leur rencontre, souriant comm[illegible] i elle était enchantée. Et les deux T'seng [illegible] rochèrent l'une de l'autre, mais alors, e[illegible] personne ne put jamais dire comment cela se produisit, elles se fondirent tout à coup l'une dans l'autre et devinrent un corps, une personne, une T'seng encore plus belle qu'auparavant, et ne portant nulle trace de chagrin ni de maladie.

Kien dit à Chau :

— Depuis le jour de votre départ, ma fille est devenue muette, et on eût dit qu'elle était sous l'influence du vin. Maintenant, je comprends que son esprit était absent de son corps.

T'seng dit :

— Vraiment, je ne sus jamais que j'étais chez moi. Je vis Chau partir rempli d'une colère silencieuse ; et la même nuit je rêvais que je courais après son bateau. Mais aujourd'hui, je ne saurais dire laquelle des deux était vraiment moi, celle qui partit dans la barque ou celle qui demeura chez elle.

III

— Voilà toute l'histoire, dit mon ami. Mais le *Mu-Mon-Kwan* contient une note à ce sujet, qui peut vous intéresser. Cette note déclare : « Le

cinquième patriarche de la secte de Zen demanda un jour à un prêtre : « Dans le cas » de la séparation de l'esprit de la fille T'seng, qui était la vraie T'seng? ». Notez bien que ce n'est que pour cette question que l'histoire est citée dans ce livre ! Mais on ne trouve nulle réponse à la question. L'auteur se contente de remarquer : « Si vous pouviez décider laquelle était la vraie T'seng alors vous auriez appris que le fait de sortir d'une enveloppe et pénétrer dans une autre ressemble à une halte faite dans une auberge. Mais si vous n'êtes pas encore parvenu à ce degré d'illumination, ayez soin de ne pas errer sans but à travers le monde. Autrement, lorsque la Terre, l'Eau, le Feu et le Vent seront tout à fait dissipés, vous serez comme un crabe à sept griffes et à huit pattes précipité dans l'eau bouillante. Et à ce moment ne dites pas que vous n'avez jamais entendu parler de la Chose... Or, la *Chose*...

— Je ne veux point entendre parler de la Chose, dis-je, ni du crabe à sept griffes et à huit pattes. Je veux simplement savoir ce que sont devenus les habits...

— Quels habits?

— Au moment de leur rencontre, les deux T'seng devaient être vêtues de façon différente, — et même peut-être très dissemblable, — car l'une était vierge et l'autre épouse. Les habits des deux se sont-ils également confondus? Supposons que l'une portait une robe de cotonnade et l'autre une robe de soie. Ces deux étoffes se sont-elles fusionnées de façon à former une étoffe de soie et coton? Supposons que l'une portait une ceinture bleue et l'autre une ceinture jaune, le résultat de la fusion fut-il une ceinture verte? Ou bien une des T'seng a-t-elle tout simplement glissé hors de son costume qu'elle laissa à terre comme la coquille abandonnée d'une cigale?

— Aucun des textes ne font la moindre allusion aux habits, dit mon ami. Je ne puis donc pas vous répondre... Mais du point de vue bouddhique, cela n'a aucun rapport avec le point essentiel. La question doctrinale est celle de ce que vous appelleriez sans doute la personnalité de T'seng.

Et pourtant on n'y a pas répondu, dis-je.

— On y répond mieux en n'y répondant point, dit mon ami.

— Comment cela ?

— Parce que la personnalité n'existe pas.

LAFCADIO HEARN.

Traduit de l'anglais, par Marc Logé.

LE LYRISME DU PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU

Taine a parlé de ses sentences d'oracle, du pas superbe et lent » de son discours, de son tour d' « ancien jurisconsulte ». Lanson, dans la prose des *Lettres Persanes*, trouve « l'équivalent de Watteau et du mobilier Louis XV » ; dans les *Considérations* il signale, en une demi-page, l'existence d'un « rythme plein, très différent du rythme oratoire », et l'attention prêtée par Montesquieu aux « sonorités et aux mouvements ». Me sera-t-il permis d'être moins bref, et de montrer dans le style de Montesquieu ce qu'on peut sans injustice nommer d'un bien grand mot, le lyrisme ?

Si la vraie poésie est création de tours, de mots ou d'acceptions nouvelles de mots, d'images, de rythmes peut-être plus encore, lorsqu'elle est lyrique, c'est-à-dire lorsqu'elle se souvient de son origine, la parole chantée, quel témoignage que ces *Pensées et fragments inédits* : projets, ébauches, corrections, maximes ou devises de l'écrivain qui se formule à lui-même ses intentions les plus foncières !

Ses corrections de *Lettres Persanes* atténuent quelques expressions tranchantes, et sacrifient ou modifient certains mots, qu'on lui a dits impropres. Mais, au fond, il hait la contrainte qu'exerce sur la langue cette Académie française à laquelle il appartient : « C'est une mauvaise maxime », écrit-il, « que de faire des dictionnaires des langues vivantes : cela les borne trop ». Et il maintient toutes ses hardiesses de syntaxe : pronoms éloignés des substantifs qu'ils représentent, compléments omis, et ce pluriel employé là où la grammaire exigerait le singulier, qui a fait dépenser aux éditeurs des *Fragments inédits* tant de *sic* en pure perte. [illegible] de ses contemporains, poète en prose lui aussi, et, parmi son enthousiasme souvent brutal, capable du jugement le plus délicat, avait goûté de Montesquieu cette indépendance créatrice : à un détour de la *Lettre sur les Anglais* [illegible] rencontre suggestive que nous a ménagée Diderot :

[illegible]

cates qu'ils aperçoivent dans les caractères, la nouveté des peintures qu'ils ont à faire, les écartent à tout moment des façons de parler ordinaires, et leur font adopter des tours de phrase qui sont admirables toutes les fois qu'ils ne sont ni précieux ni obscurs, défauts qu'on leur pardonne plus difficilement, selon qu'on a plus d'esprit soi-même et moins de connaissance de la langue. Voilà pourquoi M. de Montesquieu est de tous les auteurs français celui qui plaît le plus aux Anglais, et Tacite celui de tous les auteurs latins que les *Penseurs* estiment davantage. Les licences de la langue nous échappent, et la vérité des termes nous frappe seule.

Des images multipliées par Montesquieu dans l'*Esprit des Lois*, à la fin des chapitres, on a généralement loué la vive énergie, mais en s'étonnant de leur fréquence, et en leur reprochant quelque intention d'éblouir, ou, comme il pourrait dire lui-même, d'imposer sa pensée à la faveur de ces éclairs. Sans doute, on peut apercevoir dans l'accent triomphal sur lequel elles sont ordinairement présentées, quelque attitude de magistrat ou de gentilhomme, ou bien le geste tranchant d'un homme timide prévenant une contradiction gênante. J'y verrais plutôt une de ces « joies secrètes » ou déclarées, devant une belle trouvaille expressive. « Ce qui fait ordinairement une grande pensée », a écrit Montesquieu, « c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait *voir* un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait *découvrir tout d'un coup* ce que nous ne pouvions espérer qu'après une longue lecture. » Voilà pourquoi il s'intéresse surtout lui-même à ces grandes images finales, comme à telle épigraphe flamboyante qu'il détache de Claudien :

Tollantur in altum
Ut lapsu graviore ruant...

Il s'y enchante, si bien que, parfois, les réflexions qu'elles résument et font resplendir sembleraient n'avoir d'autre but que de préparer ces traits de poésie. Il les jette avec allégresse après une sorte de frémissement :

Dans les Etats despotiques, la capitale s'agrandit nécessairement. Le despotisme, qui pesse et pèse plus dans les provinces, détermine tout vers la capitale. C'est en quelque façon, le seul asile qu'il y ait contre la tyrannie des gouvernements. *Le Prince y est un astre singulier : il échauffe de près et brûle de loin.*

P. L. c. XII

Lors de mon affaire avec la Sorbonne. « ...Mais je vois de loin une petite nuée qui se grossit et veut produire un orage. Je crois que je serai à la fin obligé d'abandonner la patrie la plus tendre, le roi le plus chéri. *Allons! et en quelque lieu que nous reposions notre tête, tâchons de la mettre sous les lauriers.* »

(98)

Combien Montesquieu était sensible aux sonorités du langage, son ami Helvetius s'est chargé de nous l'apprendre, dans une de ces notes souvent irritées ou déconcertées qu'il inscrivait en marge de l'*Esprit des Lois* :

Une fois pour toutes, quand Montesquieu définit, il dit *l'impression qu'il reçoit en entendant le mot* : et il croit faire une définition.

Mais lui-même, Montesquieu, a laissé le témoignage de sa sensibilité au chant des syllabes, dans telle observation sur les *ïambes*, que marque naturellement la prononciation française, tandis que « la déclamation italienne est faible et ne peut être bonne dans le tragique, parce qu'il est impossible de prononcer un mot scutenu, parce qu'on finit toujours par une brève » ; — sur la fausse note qu'une rime féminine vient malencontreusement placer dans une tragique formule du Thyeste de Crébillon ; — enfin Montesquieu nous a dit sa propre confiance en lui-même pour doter sa pensée d'une expression vraiment musicale :

Bien des gens en France, surtout M. de La Motte, soutiennent qu'il n'y a pas d'harmonie. Je prouve qu'il y en a, comme Diogène prouvait à Zénon qu'il y avait du mouvement en faisant un tour de chambre.

Comment l'a-t-il fait, ce tour de chambre, dans les *Lettres Persanes* ? L'harmonie lyrique du style, on la trouve en telle galante épître d'Usbek, où les grâces acquises et les grâces naturelles de Roxane sont énumérées en une période si caressante :

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous nous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses, quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les grâces de la danse et par la douceur de votre chant : que vous combattez gracieusement avec elles de charme, de douceur et d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous avez d'autre objet que celui de me plaire; et quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens et vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces et flatteuses, je ne saurais, Roxane, douter de votre amour.

On ne la trouve guère, cette phrase chantante, dans le tableau des inquiétudes d'Usbek, ni dans les appréhensions croissantes du Grand Eunuque, ni dans l'impudent et suprême aveu de Roxane : « Oui, je t'ai trompé ! » Mais elle est dans les lettres X, XI, XII, XIII, XIV, où se déroule lentement l'épisode des Troglodytes : l'histoire d'un peuple malheureux pour avoir manqué aux vertus sociales, et qui conquiert la féli-

cité, lorsqu'enfin il s'applique à les suivre. Ah ! nous voici bien loin alors du style d'épigramme, sec, pimpant, piquant, du style de portrait dénigrant ou de conte malicieux, si ordinaire aux autres lettres. Ici Montesquieu ne se guinde plus au pittoresque laborieux de La Bruyère ; il ne prétend plus à être un bel esprit amer et galant à la mode de Fontenelle : il est à l'aise, il est lui-même enfin dans cette idylle sociale ou politique, dans ce récit merveilleux du Paradis perdu et retrouvé, dans ce conte de fées qu'il croit réalisable. Ni le souffle ne lui manque, ni la variété, alternance heureuse et retour utile des sons, mouvements d'affirmation, de malédiction, de prière persuasive et de vœu alangui, versets distincts et cependant liés, finales féminines qui pleurent de tendresse au bonheur de ces hommes devenus justes, finales masculines qui gravent la leçon d'un tel bonheur, tout est chant, tout est harmonie dans ces pages qui il faut bien nommer inspirées.

Écoutez ces syllabes caressantes : « nature naïve », « union douce et fidèle », ou ces sons arrêtés : « la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et la justice pour autrui est une charité pour tous » ; et ces rythmes, par eux-mêmes si expressifs, si pittoresques :

> Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que les bruits fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient, et dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs. La vertu renaissante avec un nouveau peuple et sa félicité. Ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas. Ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

Assurément, il y a là quelque souvenir de la Bétique du *Télémaque* et de la prose fénelonienne d'illusion. Mais comme le style de Fénelon, diffus en apparence et tout fleuri de réminiscences, n'en était pas moins le plus personnel des styles, sensible à tous les mouvements de cette âme si alerte et décidée, le style souriant, détendu, de Montesquieu n'est qu'en apparence un écho. Sa démarche agile, ferme, heureuse, est bien particulière à cette âme vive, qui s'anime si joyeusement à la lumière d'un rêve précis.

N'est-ce pas cette même démarche trop certaine de la pensée et du style, que l'on retrouve dans les *Considérations ?* Montesquieu croit, voit, décide, que tout est dans les mœurs explicable par des desseins politiques. Il écrit, par exemple, sans hésitation :

> En Orient, on a de tout temps multiplié l'usage des femmes, *pour* leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats.

Cette assurance donne à sa parole cet original accent d'autorité et d'enthousiasme, cet accent prophétique, lorsqu'il déroule, en prophète plus qu'en historien, l'enchaînement des causes et des faits de l'histoire romaine. Alors la pensée, toute vivifiée de sentiment, portée, poussée par un souffle d'inspiration, se distribue en strophes libres, que de grandes images décorent, et que rythment des sonorités graves :

> Mais lorsque les Légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens, et les généraux qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.
>
> Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à regarder de loin la ville, ce ne furent plus les soldats de la République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César.

Alors s'élève ce chant d'admiration devant les Anciens, devant leur patriotisme, leur sens de l'État, devant leur énergie indomptable ou irréductible. Que l'on écoute et que l'on voie — car il s'agit ici de visions et de cadences — comment ce glorificateur des Romains a glorifié Mithridate :

> Le seul Mithridate, avec un grand génie et une âme plus grande encore, suspendit la fortune des Romains. Il vieillit dans sa haine, dans la soif de se venger, et dans l'ardeur de vaincre. Il s'indignait des coups qu'il recevait, tel qu'un lion qui regarde ses blessures. Toujours présent ou prêt à reparaître, jamais vaincu que sur le point de vaincre, construisant sans cesse une nouvelle puissance, il allait chercher des nations pour les mener combattre encore. Il les faisait sortir de leurs déserts et les montrait aux Romains.

Voilà pourquoi le président Hénault, déconcerté et amusé, trouvait aux *Considérations* « les beautés du dramatique ».

Est-ce bien l'esprit, comme on l'a tant répété, qui abonde dans l'*Esprit des Lois* ? Montesquieu s'est catégoriquement défendu, dans sa *Préface*, d'avoir « recherché ces traits saillants qui semblent caractériser les ouvrages d'aujourd'hui ». Mais cette *Préface* elle-même qu'est-elle, sinon une succession de strophes :

J'ai d'abord examiné les hommes et j'ai cru que dans cette infinie diversité des lois et de mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies.

J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi ou dépendre d'une autre plus générale.

La voix devient plus grave : « il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé » ; et Montesquieu chante sa foi personnelle aux lumières, seules capables de donner aux changements politiques l'indispensable sagesse, la salutaire lenteur. Puis viennent les protestations de dévouement à l'humanité, à chaque gouvernement, à chaque citoyen de toute patrie ; une confidence encore, rythmée elle aussi, avec quel naturel et quelle exactitude :

J'ai bien des fois commencé et bien des fois abandonné cet ouvrage; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avais écrites; je sentais tous les jours les mains paternelles tomber : je suivais mon objet sans former de dessein; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions : je ne trouvais la vérité que pour la perdre. Mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi; et dans le cours de vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer, et finir.

Pour terminer, ce cri de confiance :

Et moi aussi je suis peintre, ai-je dit avec le Corrège.

Au livre II de l'*Esprit des Lois*, Montesquieu destinait une apostrophe lyrique, l'*Invocation aux Muses*. J. Vernet, qu'il avait chargé de surveiller, à Genève, l'impression du livre, prit sur lui de la supprimer. Elle parut en 1790 seulement dans un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de J. Vernet* ; et Nodier, en 1824, la plaça en tête de sa grande édition du *Temple de Gnide*. La voici :

Vierges du mont Piérie, entendez-vous le nom que je vous donne ? Inspirez-moi. Je cours une longue carrière. Je suis accablé de tristesse et d'ennui. Mettez dans mon esprit ce charme et cette douceur que je sentais autrefois, et qui fuit loin de moi. Vous n'êtes jamais si divines que quand vous menez à la sagesse et à la vérité par le plaisir.

Mais, si vous ne voulez point adoucir la rigueur de mes travaux, cachez le travail même : faites qu'on soit instruit, et que je n'enseigne pas; que je réfléchisse, et que je paraisse sentir; et lorsque j'annoncerai des choses nouvelles, faites qu'on croie que je ne savais rien, et que vous m'avez tout dit.

Quand les eaux de votre fontaine sortent d'un rocher que vous aimez, elles ne montent point dans les airs pour retomber, elles coulent dans la prairie; elles font vos délices, parce qu'elles font les délices des bergers.

Muses charmantes, si vous portez sur moi un seul de vos regards, tout le monde lira mon ouvrage, et ce qui ne saurait être un amusement sera un plaisir.

Divines Muses, je sens que vous m'inspirez non pas ce qu'on chante à Tempé sur les chalumeaux, ou ce qu'on répète à Délos sur la lyre; vous voulez que je parle à la raison : elle est le plus parfait, le plus noble et le plus exquis de nos sens.

N'est-ce pas là, dans la première strophe surtout, — qui annonce si bien le début du dernier livre des *Martyrs*, — la phrase à geste lyrique d'élan et de rechute, la phrase allante et désenchantée de Chateaubriand ?

Et voici, au livre XI de l'*Esprit des Lois*, la confiance en l'esprit anglais de liberté, distribuant en strophes qu'enchaîne la reprise de certains mots ou de certains mouvements un hymne autrement assuré. Qu'on ne parle pas ici de déduction rigide : c'est bien plutôt une sorte d'implacable prophétie :

La liberté politique dans un Citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un Citoyen ne puisse pas craindre un citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté; parce qu'on peut craindre que le même Monarque ou le même Sénat ne fasse des Lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de Liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécution. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire; car le Juge serait Législateur; si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur.

Tout serait perdu, si...

On trouverait d'analogues accents, méprisants cette fois, mais aussi vivants, rythmés, personnels, dans ce chapitre V du livre III où la monarchie est bafouée. — Ou encore lisez, parmi les *Pensées et fragments*, ces lignes jetées par Montesquieu à l'éloge de notre noblesse, et dites si chacune n'est pas l'amorce d une strophe :

Cette noblesse qui a marqué de son sang tous les pas qu'elle a faits pour la soutenir [la monarchie].

Droits sacrés ! Puisque celui que Dieu a pris pour son image les a reconnus pour tels...

Qui a préféré au bonheur de lui plaire une fois, celui de le servir toujours...

Qui ont pensé perdre cette monarchie à force de la méconnaître...

J'aurais tiré de l'obscurité ces hommes...

Les dispositions au lyrisme étaient sans doute naturelles chez Montesquieu. La vogue de la prose poétique a pu les enhardir. Plus vraisemblablement Montesquieu a-t-il, comme son ami

Helvetius, comme Diderot, comme le Voltaire de la *Prière à Dieu* du *Traité de la Tolérance*, traduit d'une plume enthousiaste un Credo philosophique qu'il avait conquis ou constitué dans l'enthousiasme. Il y a un Lucrèce exalté en chacun de ces écrivains néophytes et apôtres.

Montesquieu semble, en outre, avoir hérité d'une autre ferveur, en grande partie religieuse celle-là dans son origine. Dans l'accent de Montesquieu, lorsqu'il parle de la liberté et de la monarchie, est passé le souffle puritain d'Algernon Sidney, tout proche lui-même des pamphlets bibliques de Milton.

Son originalité musicale en tout cas marque dans l'histoire du sens lyrique français sinon une étape, du moins une date. Barckhausen recommande qu'on lise Montesquieu à haute voix. Faites l'expérience ; lisez ensuite l'écrivain du XIXe siècle, qui a affirmé le plus haut l'utilité du « gueuloir » pour la fabrication des phrases d'artiste. Vous verrez que la beauté, la variété, la jeunesse, le sens des sonorités magiques et des rythmes délicats ou puissants n'appartiennent pas à l'homme de Normandie.

Voilà à quoi a abouti chez Montesquieu l'esprit romanesque ou enthousiaste, qui soufflait sur les cerveaux de son temps, légers ou graves : il a fortifié en Montesquieu, selon sa propre expression, ce « goût que l'on a naturellement pour la poésie. » (1)

ALBERT CHÉREL,
Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

HISTOIRE DE L'INDIEN « LOUP HURLANT »

(Nouvelle).

Le Capitaine Cook était installé depuis deux semaines à la rivière du Serpent lorsque ses agents indigènes lui rapportèrent que quinze Indiens venaient de quitter le territoire de la Réserve et se dirigeaient vers la région de la Rivière du Vent.

— Où sont-ils allés ? interrogea-t-il.

— Ils sont allés *la* voir... leur Danse Sacrée, expliqua Claude l'interprète.

— Les connaît-on ?

Claude cita rapidement quelques noms et termina par celui de Loup Hurlant.

— Qui est Loup Hurlant ? Il ne figure pas sur mes listes. Je ne sais rien de lui.

— C'est le chef du campement de la rivière du Lézard.

— Pourquoi ne figure-t-il pas sur les listes ?

— Il ne touche jamais aucune ration... parce qu'il est... fâché.

— Qu'est-ce qui l'a mécontenté ?

A force d'interroger, Cook apprit par bribes toute l'histoire. Sept ans auparavant, par un beau jour, un paisible vieillard se trouvait assis près du chemin, au sommet de la colline, plongé dans une profonde méditation. Il tournait le dos à la cabane assez proche où habitait un homme blanc et regardait le coucher du soleil. Drapé dans ses vêtements avec beaucoup de dignité, son cœur en paix avec tous, il songeait que la route était courte désormais pour lui jusqu'à la Terre des Ombres.

Un couple de cowboys parut à la porte de la cabane et l'un d'eux montra du doigt, avec des gestes moqueurs, l'homme en méditation. L'autre sortit son revolver en disant :

— Vous allez me voir enlever le chapeau de ce vieil imbécile.

Il tira, et le vieillard se mit sur ses pieds d'un bond convulsif, la figure ensanglantée. Etourdi par le coup, aveuglé par son sang, il courait au hasard comme un insensé, cherchant le misérable qui l'avait frappé, puis il descendit la colline dans la direction du camp de son frère, Loup Hurlant.

Les deux scélérats en profitèrent pour sauter sur leurs chevaux et fuir en toute hâte dans un galop furieux.

Bien leur en avait pris, car une heure plus tard, il ne restait de leur ranch qu'un tas de cendres fumantes. Une centaine d'Indiens, fous de colère, avaient pris d'assaut la colline, prompts à venger le meurtre du Corbeau Guérisseur.

Le vieillard n'était pas mort ; il vécut encore plus d'une année, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même, et quand il mourut, Loup Hurlant déclara solennellement la guerre à tous les hommes blancs : on ne put jamais le convaincre que les deux cowboys avaient voulu seulement effrayer, mais non tuer son frère. Il vivait dans l'espoir de retrouver ces hommes quelque jour. Personne ne les avait vus, à l'exception d'un certain David Grand Nez qui était allé ce jour-là au campement des blancs et avait rencontré les fugitifs : il avait pu tirer d'eux

(1) M. Albert Chérel doit publier prochainement un livre intitulé : « De Télémaque à Candide ».

un signalement complet, et chaque trait de cette description s'était gravé dans la mémoire de Loup Hurlant. En conséquence, toutes les fois qu'il se trouvait parmi les blancs, ses yeux cherchaient et ses oreilles écoutaient. Pas un instant, l'espoir de la vengeance ne l'abandonna.

Il cessa toute relation amicale avec les blancs. Morose, et de commerce difficile, il usait de toute son influence pour combattre les progrès de la civilisation chez les tribus voisines.

Claude l'interprète termina son récit en disant :

— Loup Hurlant n'envoie pas ses enfants à l'école, ne prend part à aucune distribution et ne vient jamais à la résidence... jamais.

Le Capitaine Cook s'assit et écrivit le télégramme suivant à son collègue du poste voisin :

— Quinze de mes gens sont allés, sans permission, visiter leur chef religieux. S'ils viennent sur votre Réserve, arrêtez-les et renvoyez-les moi aussitôt.

Quelques jours plus tard, la réponse lui parvint :

— Onze de vos Indiens sont venus ici — je les ai renvoyés chez eux. Quatre autres se sont détournés vers l'Est. Ils ont probablement gagné le pays des Lacs Jumeaux où l'on prétend qu'est en ce moment leur Messie.

Quelques semaines plus tard, Grand Ours, un des policiers, annonça en entrant un matin :

— Loup Hurlant est revenu.

— Je veux le voir, s'exclama Cook. Dites-lui que j'ai des choses à lui communiquer, que je suis son ami et que nous avons des questions à régler ensemble.

Deux jours plus tard, tandis qu'il était assis à son bureau, le Capitaine entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer, et quand il leva les yeux, un grand et bel Indien, à la mine sombre, le regardait.

— Qu'y a-t-il ? dit Cook aimablement, en tendant la main.

Le visiteur demeura aussi immobile qu'une statue de bronze, les bras croisés, l'attitude menaçante. Ses yeux semblaient vouloir fouiller l'âme de l'homme qu'il avait devant lui.

— Qu'y a-t-il ? répéta Cook. Etes-vous sourd ? Qu'avez-vous ? Qui êtes-vous ?

A ces mots, l'Indien saisit la main du Capitaine et commença à la secouer violemment, d'une façon tout à fait inusitée. Cook, estropié d'un bras, fut vite fatigué de ce jeu brutal.

— Cela suffit. Arrêtez ! arrêtez ! vous dis-je. Arrêtez ! ou, au nom de Dieu ! je vous aplatis la figure ! cria-t-il en saisissant un lourd encrier de cristal.

Il était sur le point de frapper son bourreau quand le Peau-Rouge abandonna la main.

Furieux et hors d'haleine, le Capitaine marcha vers la porte.

— Claude, venez ici. Qui est cet homme ? Que veut-il ?

— C'est Loup Hurlant, répondit l'interprète visiblement terrorisé.

Cook, soudain éclairé, se retourna avec un sourire radieux.

— Loup Hurlant, comment allez-vous ? Je suis content de vous voir.

Puis à Claude :

— Expliquez-lui que j'ai mal au bras et qu'il n'a pas besoin de mettre tant de vigueur dans ses poignées de main. Dites-lui que je veux avoir une longue conversation avec lui, sans tarder, mais j'ai des papiers à signer et il m'est impossible de le garder maintenant. Demandez-lui de revenir demain matin.

Ils se serrèrent de nouveau la main, cérémonieusement cette fois, et Loup Hurlant se retira avec une réserve pleine de dignité.

Après son départ, Cook s'informa en détail de la nature des relations que son prédécesseur avait eues avec Loup Hurlant, et le lendemain matin, il était prêt à l'entrevue.

Tandis qu'il traversait la cour, aux environs de 9 h., le Capitaine trouva quinze ou vingt jeunes hommes du parti de Loup Hurlant flânant aux alentours de la porte du bureau. Cook comprit qu'ils veillaient à ce que leur chef ne fût point molesté. Il dissimula son mécontentement.

— Sortez de la cour, dit-il seulement avec calme. Il ne faut pas demeurer ici. Claude vous dira tout ce que vous désirez savoir.

Il insista et, d'un air maussade, les Indiens obéirent, car Cook avait posé la paume de sa main ouverte sur la poitrine du plus grand d'entre eux et le poussait vers la grille.

— Venez, sortez, leur persuadait-il. Vous n'avez que faire ici.

Claude, tremblant de frayeur, reprenait contenance à mesure que les jeunes hommes se retiraient.

— Eh bien ! maintenant, commença le Capitaine, quand il se trouva en face de son visiteur dans le bureau, je veux que vous me disiez tout. Je suis votre ami et l'ami de tous les vôtres. Je suis un soldat et un soldat fait son devoir. Mon devoir est de veiller à ce que vous receviez exactement vos rations et que l'on ne

vous fasse aucun mal. Dites-moi tout ce qui vous tourmente.

L'Indien réfléchit un peu, puis commença à exposer ses griefs l'un après l'autre. Son récit était à peu près conforme à celui qu'avait déjà entendu Cook.

Le prédécesseur du Capitaine l'avait traité sans aménité, l'avait injurié et frappé avec le pied.

— Et pour cela, je le tuerai, — poursuivait le Peau Rouge d'un ton froidement menaçant. Cet homme a essayé d'emmener mes enfants pour leur apprendre les manières des hommes blancs. Je ne l'ai pas voulu : l'homme blanc ment, vole et cherche querelle. Alors l'agent a supprimé les rations qui me sont dues d'après notre traité et j'ai eu faim. A cause de tout cela, je suis irrité contre les hommes blancs.

— Vous avez tort, Loup, lui dit Cook quand il eut fini. Quelques hommes blancs sont mauvais, mais beaucoup sont bons et veulent du bien aux Indiens. Je suis un de ceux que le Grand Père a désigné pour veiller à ce que vos droits soient protégés. Vous pouvez avoir confiance en moi. Allez demander à Barbe Rouge, au Coup qui Parle et à d'autres, ils vous diront quel genre d'homme je suis. Que vous deveniez mon ami ou non, moi, je demeurerai le vôtre. Je veux que vous veniez me voir, que vous touchiez vos rations et soyez en bons termes avec moi. Le voulez-vous ? Réfléchissez-y ce soir et venez me rendre réponse.

Pendant cinq longues minutes, Loup Hurlant demeura plongé dans ses pensées, les yeux fixés sur le plancher. Ses lèvres se contractaient de temps à autre et sa large poitrine haletait d'une émotion profonde. Il trouvait difficile de se fier à l'homme blanc, même quand il souriait, car sa langue était toujours fourchue comme celle du serpent à sonnettes et sa main extrêmement rusée. Ses œuvres aussi étaient pleines de mystère. Il venait de l'Est suivi de choses monstrueuses : canots qui vomissaient la flamme et le tonnerre, chevaux de fer qui traînaient de lourds wagons avec un bruit de cyclone. Il apportait des charrues qui déchiraient la terre, des machines qui enlevaient l'herbe. Son habileté était infernale. Tous ces hommes de l'Est disaient « dam Injun » (1) dévoilant ainsi les pensées de leur cœur. Ils dévastaient et transformaient tout. Ils rendaient par leurs sortilèges les hommes rouges semblables à des enfants ou à de faibles femmes. Leur exode serait-il sans fin ? N'y aurait-il plus de ciel clair derrière cet orage ? Quelle force puissante les poussait en avant ?

Et pourtant ils apportaient avec eux de bonnes choses : du sucre, de la farine et des fruits inconnus. Ils savaient faire des boissons agréables et cultiver des graines variées. Ils n'étaient pas tous mauvais. Ils étaient semblables aux pluies d'orage, qui font du bien et du mal en même temps. En outre, il y avait devant lui cet homme affable, délégué par tous les autres pour écouter ce que lui, Loup Hurlant, avait à dire.

Au bout d'un long moment, il redressa la tête et, bien qu'il demeurât sombre, sa figure n'était plus chagrine. Il se leva et tendit la main :

— Je ferai comme vous le dites. Je retournerai à la maison et réfléchirai. Je reviendrai vous voir et vous dirai toutes mes pensées.

Deux jours plus tard, il se présenta devant le Capitaine en souriant.

— Comment allez-vous ? dit il aimablement.

Le Capitaine le fit entrer dans son arrière-bureau où nul ne pouvait les entendre et lui fit signe de s'asseoir.

Loup Hurlant s'assit.

— Je n'ai pu venir hier, commença-t-il, parce que je n'avais pas fini de réfléchir à vos paroles. Quand la nuit est descendue, j'ai fait ce que vous aviez dit. Je me suis étendu dans mon wigwam en fixant une étoile juste au-dessus de ma tête et mes pensées étaient profondes et calmes. Vous avez raison, Loup Hurlant a tort. Personne ne m'avait jamais expliqué ces choses auparavant. Tous les hommes blancs disaient : « Allez ici », « Faites cela », « N'allez pas là », « Ne faites pas cela ». Jamais aucune explication et je ne comprenais pas les raisons qui les faisaient agir. Aucun homme blanc ne m'a jamais serré la main en ami. Ils disaient tous « dam Injun ». Vous n'êtes pas ainsi. Vous êtes un homme juste, tout le monde me l'a dit. J'en suis content. Cela réchauffe mon cœur et l'apaise. Je me reprends à espérer pour mon peuple une fois de plus. Je haïssais toute la race blanche ; maintenant, c'est oublié. Je veux être l'ami de tous, et je veux que vous m'écriviez un papier, le voulez-vous ?

— Certainement, répondit le Capitaine. Comment le rédiger ?

Le vieil homme se leva et, avec une profonde gravité, dicta ces mots qui devaient être enre-

(1) Corruption de : Damned Indian — maudit Indien.

gistrés sur les tablettes mystérieuses de l'homme blanc.

— Dites ceci : « Je suis Loup Hurlant. Longtemps j'ai haï l'homme blanc. Maintenant, mon cœur est bon, je veux devenir son ami. Je veux travailler avec une charrue et vivre dans une maison comme lui. Telles sont mes paroles. Loup Hurlant ».

A cela, le vieil homme apposa sa signature, et tandis qu'il pliait le papier et le serrait dans sa poche, il dit :

— Ce sera une indication pour tous. Je montrerai ce papier à ceux de la tribu et à tous les hommes blancs. Il leur révèlera que mon cœur a changé.

Et il se retira le visage rayonnant.

II

Loup Hurlant était un chef. Il ne s'était jamais adonné à aucune rude besogne bien que d'autres membres de la tribu vinssent souvent demander du travail à l'Agent de la Résidence. Ils aimaient à faire les transports et quand il y avait des peaux à porter au chemin de fer éloigné, ou des marchandises à aller prendre, l'Agent les employait. Bien que leurs chevaux fussent petits et nerveux, ils s'arrangeaient pour remplir très convenablement leur tâche. Ils coupaient le bois, faisaient les foins et réparaient adroitement les ponts. Loup Hurlant s'était jusque-là tenu à l'écart de tous ces travaux.

Deux jours après sa conversation avec le Capitaine, on fut étonné de voir Loup Hurlant descendre au magasin pour s'assurer un chargement de peaux. Il ne possédait pas de chariot, mais avait emprunté celui de son gendre, Plume peinte, et il était prêt à participer au convoi. Dans son zèle à satisfaire son nouvel ami, il désirait faire plus que sa part. Il aida à tout charger et attendit jusqu'à la fin, disposé à enlever ce qui resterait.

Le Capitaine, instruit de l'ardeur de son converti, vint le voir et lui demanda en souriant :

— Pourquoi travaillez vous si dur, Loup Hurlant ?

— Je vais vous le dire, répondit celui-ci. Dans mes mauvais jours je n'ai jamais aidé à creuser les fossés ni à jeter les ponts, maintenant je veux me rattraper. Donc, je dois travailler deux fois plus durement que tout autre.

— Loup Hurlant, vous me faites honneur, dit le Capitaine. Je vous serre la main. Vous voici maintenant en sûreté sur la route de l'homme blanc.

A tout ceci, Loup Hurlant répondit seulement :

— Mon cœur est très bon aujourd'hui. Je suis heureux, je vais voir le grand camp de l'homme blanc. Je tiendrai mes yeux ouverts et j'apprendrai beaucoup de bonnes choses.

Les attelages chargés venaient juste de traverser les grandes gorges rouges de Bitterwood Cañon quand une bande de cowboys les rejoignit.

— Hep là-bas ! cria un grand garçon. Où allez vous avec ces peaux ?

Loup Hurlant entendit les vociférations, mais, tout pénétré de son récent amour pour ses ennemis, il salua les nouveaux venus avec un sourire.

— Regardez le vieux bonhomme qui fait des grimaces. Ajustons-le et nous le verrons trembler.

— Allons ! Laissez-les tranquilles, Bill, dit un des cowboys.

— C'est le vieux Loup Hurlant, intervint le troisième. Il vaut mieux n'y pas toucher, c'est un batailleur.

— Etes-vous le vieux Loup Hurlant ? demanda Bill qui arrivait à la hauteur du chariot.

Loup Hurlant répondit par un signe de tête et sourit de nouveau, bien qu'il n'eût compris que son nom.

— Vous aimez à batailler, n'est-ce pas ? questionna le cowboy. Vous croquez les hommes, hé !

— Ça va ! ça va ! répéta le vieillard avec autant d'enjouement qu'il le pût, bien que son regard se durcit.

— J'ai envie de lui faire un cadeau, juste pour lui porter bonheur. Il est trop aimable. Qu'en dites-vous ?...

— Oh ! venez ! Bill, insistèrent ses compagnons.

Comme ils atteignaient le chariot suivant où était assis un homme plus jeune, Bill s'exclama :

— Otez-vous de là.

— Allez au diable, répliqua le conducteur, Harry Turtle, un étudiant de Carlisle. Vous êtes un grand idiot.

Bill sortit son revolver, éperonna son cheval et se précipita contre le pony de droite, tout en criant :

— Pour un sou, je couperais votre peau en lanières.

Harry se leva dans son chariot et poussa un

appel qui arrêta tous les attelages. Ses yeux brillaient d'une violente colère.

— Allez-vous-en, hurlait-il, ou nous vous tuerons.

Les cowboys s'éloignèrent, Brindle Bill vomissant des imprécations. Ses compagnons, justement alarmés, se placèrent entre les chariots et lui pour prévenir un éclat.

Loup Hurlant blâma le jeune Turtle :

— Ne leur répondez point, dit-il. Veillons à ne point irriter les hommes blancs.

Ils parvinrent au chemin de fer sans incident et, après avoir déchargé leur frêt, allèrent camper à environ un demi-mille de la ville, sur le bord de la rivière, à l'abri de quelques cotonniers.

Loup Hurlant répondait aimablement à tout homme blanc qui s'adressait à lui ; il était heureux de penser qu'il contentait son Major et gagnait aussi quelque argent. Les citadins se montraient en général méprisants à son endroit, et quelques-uns d'entre eux refusèrent sa main tendue, mais il ne leur en voulait pas. Il y avait longtemps qu'il n'avait visité une ville de l'homme blanc, et il était extrêmement intéressé par tout ce qu'il voyait. L'abondance des couvertures, des selles et des tissus d'indienne dans les magasins le confondait. Il regardait avec envie les chariots magnifiquement bariolés, car il n'avait point de voiture, et il comprenait que, pour voyager facilement sur les routes, un chariot est nécessaire. Il regardait aussi les harnais d'un œil avide. Les choses les plus ordinaires captivaient son attention : les affiches sur les palissades, sur les auges pour le bétail et sur les fontaines, les images sur les pots de conserves de fruits et les boîtes de tabac, rien n'échappait à son œil curieux. Il était semblable à un enfant.

Il se trouvait devant l'étalage d'une boutique, perdu dans l'effort qu'il faisait pour comprendre l'usage de toutes les choses merveilleuses enfermées là, quand la porte d'un cabaret s'ouvrit et un groupe d'hommes blanc, parlant à voix haute, en sortit. L'Indien tourna promptement la tête et aperçut les trois cowboys qui l'avaient dépassé sur la route. Ils le reconnurent aussi et leur chef, excité par la boisson, marcha vers lui d'un air fanfaron

— Alors, c'est vous Loup Hurlant, n'est-ce pas ? Grand Chef. Buveur de Sang. Je pourrais vous aplatir pour faire une imitation de cuir. Je suis Brindle Bill, comprenez-vous ? Je vous aurais déjà tué sur la route si...

Loup Hurlant comprenait seulement qu'on le menaçait, mais il tourna vers [illegible] un visage calme et étendit la main.

— Que dites-vous ? que dites-vous [illegible] blanc ?

Bill cracha dans cette main ouverte.

Prompt comme l'éclair, l'Indien appliqua un soufflet retentissant sur la figure du bandit.

— Coyote ! cria-t-il dans sa propre langue.

Le cowboy arracha prestement son revolver de son étui, mais Loup Hurlant bondit derrière un poteau d'enseigne et la balle égarée faisant ricochet sur une tringle de fer pénétra dans le genou d'un homme qui se tenait sur le seuil du cabaret. Avec un cri de terreur, le blessé s'effondra sur la chaussée : on le crut mort.

La rue tranquille se remplit aussitôt de clameurs sauvages.

— Tuez-le ! Tuez le diable rouge ! hurlaient une douzaine d'hommes qui ne savaient rien de ce qui était arrivé, sauf qu'un blanc venait d'être blessé et qu'un Indien se trouvait là.

Comme un ours aux abois, Loup Hurlant fit face à ses ennemis héréditaires.

— J'aime la paix, je n'ai rien fait, proclamait-il tirant un papier de sa poche. Voyez ! ce qui est écrit là est vrai. Lisez-le.

Ce papier lui sauva la vie, car tous étaient curieux de voir ce que cette longue enveloppe officielle contenait, et l'un des hommes présents eut l'idée de profiter de cet instant d'accalmie pour entreprendre une sorte d'interrogatoire.

— Halte là ! garçons. C'est peut-être un courrier. Tenez-vous tranquilles. Je vais me rendre compte.

Il prit l'enveloppe et déplia le papier tandis que la foule attendait.

— Lisez, Lannon, lui dit-on.

Lannon lut à haute voix :

— Je suis Loup Hurlant, longtemps j'ai haï l'homme blanc. Maintenant mon cœur est devenu bon.

Un éclat de rire moqueur interrompit le lecteur.

— Est-ce vrai ? Tuez le vieil imbécile... pour voir. Lynchez-le.

(*A suivre.*)

HAMLIN GARLAND.

Traduit de l'anglais par Mme [illegible]

Copyright by Madame Pierre Chéri [illegible] Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation réservés pour tous pays [illegible]

TROIS ÉPISODES DE LA VIE DE GŒTHE [1]

LILI

II

A ce moment de sa vie, il semble bien que Gœthe ait eu le désir de faire une nouvelle et plus vaste expérience. Dans une vie comme la sienne, il est difficile d'établir ce qui revient au hasard et ce qui est du domaine de la volonté. Tout s'est passé comme si un instinct si puissant l'eût dirigé, qu'il ait compris ce qui lui était nécessaire au moment où cette nécessité se faisait sentir. Il avait jusque-là fréquenté presque uniquement des familles bourgeoises et ses expériences sentimentales s'étaient déroulées tantôt dans leur cadre, tantôt dans des milieux presque populaires. Une partie de la société avait échappé à ses investigations. Encore une fois, il est impossible pour nous de préciser que ce sentiment d'une lacune ait précédé chez lui une action nouvelle. Mais nous devons bien reconnaître qu'en pratique chaque fois qu'il est entré dans un amour nouveau, il a épousé en même temps un morceau d'une société, un paysage, un ensemble quelconque de l'univers. Dans le cas qui va nous occuper, nous avons à faire à la première rencontre avec la société aristocratique, avec les éléments mêmes auxquels il aura à faire à Weimar, pendant la plus grande partie de sa vie.

Gœthe, à ce moment de sa vie, fréquentait une société très gaie et très brillante de jeunes gens et de jeunes filles. On y jouait à des jeux variés. Un de ces jeux consistait à unir pendant huit jours un jeune homme et une jeune fille, c'est-à-dire qu'ils se conduisaient l'un et l'autre, au cours de cette semaine, comme s'ils étaient mari et femme. Cela donnait beaucoup de variété, de piquant et d'imprévu à ces relations un peu fades de jeunes gens et de jeunes filles. Le sort unit plusieurs semaines de suite Gœthe à une demoiselle Anna-Sybile Mönch. Il est vraisemblable que sa mère voyait d'un bon œil une union possible entre elle et son fils, mais les circonstances agirent différemment. Et voici comment Gœthe lui-même, dans ses Mémoires, les présente :

« Un soir, entre autres, un ami me proposa de l'accompagner à un petit concert que l'on donnait chez un notable négociant calviniste. Il était déjà tard et comme j'aimais tout ce qui était improvisé, je le suivis, me trouvant comme d'ordinaire, en costume présentable. Nous entrâmes dans une pièce de rez-de-chaussée. C'était un vaste salon. Nous y trouvâmes nombreuse compagnie. Un clavecin était au milieu. La fille unique de la maison s'y plaça aussitôt et joua avec une habileté et une grâce remarquables. Je m'étais placé au petit bout du clavecin afin de pouvoir observer d'assez près son air et sa tournure. Elle avait dans ses manières quelque chose d'enfantin; ses mouvements, auxquels le jeu l'obligeait, étaient aisés et faciles, La sonate finie, elle passa devant moi au bout du piano. Nous nous saluâmes sans mot dire parce qu'un quatuor venait de commencer. Quand il fut achevé, je m'approchai d'elle et lui adressai quelques paroles de politesse, lui disant combien je me félicitais d'apprendre à connaître à la fois sa personne et son talent. Elle me répondit avec beaucoup de grâce et resta à sa place, et moi à la mienne. Je pus remarquer qu'elle m'observait avec attention et que j'étais là tout à fait en spectacle, ce que je pouvais souffrir doucement puisqu'on me donnait aussi quelque chose de fort agréable à contempler. Cependant, nos regards se rencontrèrent et je ne nierai pas que je crus sentir une force attractive de la plus douce nature. Le mouvement de la société et les devoirs qui incombaient à la jeune fille empêchèrent ce soir-là tout autre rapprochement ; mais j'éprouvai, je l'avoue, un sentiment fort agréable quand la mère, au moment où je prenais congé, me donna à entendre qu'elle espérait me revoir bientôt, et quand la fille voulut bien se joindre, non sans obligeance, à cette invitation. Je ne manquai pas, après le délai d'usage, de renouveler ma visite et nous engageâmes une conversation vive et gaie, qui ne présageait cependant aucune liaison passionnée. »

Ce fut donc dans ces circonstances que Gœthe fit la connaissance de Lili Schœnemann. C'était une jeune fille fort belle, de grande taille, avec des yeux magnifiquement bleus. Il est difficile aujourd'hui de nous rendre compte de ce qu'elle était réellement. Nous jugeons plus facilement Frédérique Brion et Charlotte Buff que Lili Schœnemann. Dans l'ensemble il semble bien qu'elle ait été moins vraie, moins naturelle, moins profonde que les

[1] Voir la *Revue Bleue* des 21 janvier et 4 février 1933.

quatre femmes auxquelles il avait eu à faire jusque-là. Le milieu aussi était fort différent. Les Schœnemann appartenaient à une famille de grands banquiers et avaient rang dans la société la plus élégante de Francfort-sur-le-Main. On décrit volontiers l'entrée de Gœthe dans ce milieu comme son introduction dans le monde du rococo. On sait que les Allemands attachent à ce mot un sens plus vaste et plus subtil que nous ne le faisons quand nous parlons du style Louis XV. Peut-être parce que le style Louis XV est quelque chose d'assez simplement français, que dans le rococo, il y a une exubérance, un excès, un plaisir plus parfaitement germaniques. Le rococo est dans l'histoire de l'esprit une manière d'aventure. C'est une aventure qui a pour sujet la rencontre de l'esprit avec un certain romanesque qu'on pourrait appeler le romanesque des formes. C'est un caprice de l'imagination qui ne veut rien laisser en repos, qui mêle à tout les spirales, les torsades, les cannelures, les rosaces, tout ce qu'on emprunte à l'imagination des nuages, des fleurs, des coquillages. Cela donne à la vie quelque chose de mondain, mais d'ambigu, de plaisant mais de sinueux ; il y a du rococo dans la psychologie de Marivaux autant que dans la sculpture du Bernin. Jouer avec les obstacles, se créer des détours, éblouir avec des fusées, mettre un masque aux divinités et aux muses un travesti, telles sont les façons du rococo. Tout ce que nous savons de Lili nous donne à penser qu'elle-même était imbue de cet esprit et que si Gœthe, tout en l'aimant, a souffert aussi vivement, et plus encore peut-être de cet amour que du caractère de la jeune fille, cela vient sans doute de ce qu'il se heurtait pour la première fois à une nature assez spontanément rococo. Il était lui-même en pleine formation de son génie. A la fois dans un état de fiévreuse découverte à l'égard de sa vraie nature et dans ce bouillonnement d'orgueil que cette nature lui donnait. Avec cela, simple, quoique contradictoire, et relativement rude, malgré sa courtoisie. Or il devait jouer à cache-cache avec une reine d'opéra entre les ifs et les fontaines d'un jardin à la française, lutter contre une nature enfantine et malicieuse, coquette et vaniteuse, sans malice d'ailleurs, mais à qui les usages un peu alambiqués d'un monde tarabiscoté donnaient des habitudes de souveraine et des caprices d'enfant gâté. Ajoutez à cela qu'autour d'elle, c'était une cour de jeunes galants et même de vieux messieurs qui ne se faisaient pas faute de la caresser de fort près, ce qui indignait Gœthe et ce que Lili tolérait sans déplaisir.

Mais Gœthe a-t-il aimé Lili Schœnemann ? A vrai dire, il semble bien que non. Elle avait sur lui un empire très fort, elle l'attirait et elle l'aiguillonnait, mais il ne semble cependant pas que Gœthe ait rencontré le véritable amour avant d'avoir connu Mme de Stein. Frédérique, Charlotte, Lili, ce sont les premiers coups d'aile de son imagination amoureuse, ce n'est pas encore l'amour. Et ce qui l'indiquerait, c'est la facilité avec laquelle, plus tard, il se détacha d'elle. Il a bien dit, longtemps après, à la fin de sa vie, à Eckermann, que jamais il n'avait été plus près du bonheur ; en pratique, il la quitta, semble-t-il, avec moins de regrets et moins de souvenirs que Charlotte ou Frédérique. Il est vrai aussi que peut-être Lili, avec son caractère et ses façons, l'a irrité davantage que Frédérique ou Charlotte. Il se fiança néanmoins avec elle et ses fiançailles ne furent point aisées. La mère de Lili Schœnemann aurait préféré que sa fille épousât quelque riche banquier ou quelque important commissionnaire de Francfort, et la famille de Gœthe voyait de très mauvais œil une union avec une calviniste, c'est-à-dire quelqu'un d'assez méprisé dans la société de Gœthe, qui se composait de luthériens de la Confession d'Augsbourg. C'était à grand'peine que les calvinistes avaient obtenu d'avoir alors une chapelle dans la ville de Francfort. Rien n'était donc fait pour réunir Wolfgang et Lili. Il se peut aussi d'ailleurs que le caractère ombrageux, jaloux, et certainement tyrannique de Gœthe ait souvent envenimé les choses. Quoi qu'il en soit, il mena, cette année-là, une vie extrêmement mondaine, dansant et se déguisant à qui mieux mieux, non sans perdre toutefois ses habitudes d'originalité farouche qui, parfois, indignaient la société trop élégante de la famille Schœnemann. Nous savons assez bien ce qu'il pensait à cette époque, car il faisait toutes ses confidences à une jeune fille qu'il ne connaissait pas et dont il était amoureux platoniquement, Mlle de Stolberg.

Augusta de Stolberg lui avait écrit, un jour, du fond du Harz, au sujet de *Werther*, une lettre si enthousiaste qu'il était en correspondance avec elle d'une manière très régulière et qu'il lui disait ce qu'il pensait, plus certainement qu'à ses autres amis. C'est [illegible] qui peint en ces termes son attitude mondaine :

« Si vous pouvez vous représenter un Gœthe vêtu d'un habit galonné, beau, [illegible] de

pied en cap, sous l'éclat frivole des lustres et des flambeaux, perdu dans une foule immense et retenu à une table de jeux par une paire de beaux yeux, faisant la navette entre les gens, le concert et le bal, et la cour à une petite blonde, avec tout l'intérêt qu'apporte à ce genre de choses un jeune homme écervelé, vous aurez devant vous le Gœthe actuel, le Gœthe de carnaval, qui vous a récemment confié, en bafouillant un peu, quelques sombres et profonds sentiments, qui n'aime pas vous écrire et vous oublie même quelquefois, parce qu'en votre compagnie, il se prend en horreur. Mais, il y a encore un autre Gœthe, celui qui porte des bottes, un habit de castorine grise et un foulard de soie brune, et qui pressent déjà le printemps dans l'air caressant de février, celui pour qui va se rouvrir bientôt le vaste monde, celui qui vit replié sur lui-même, qui s'efforce et qui travaille, qui cherche à exprimer tantôt dans de petits poèmes, les sentiments innocents de la jeunesse, tantôt dans des drames de toutes sortes, le sel puissant de la vie, et qui dessine, dans la mesure de ses moyens, avec de la craie sur du papier gris, la physionomie de ses amis, de ses paysages et de ses chers meubles, parce qu'il ne cesse en travaillant de monter toujours d'un degré de plus, parce qu'il ne cherche à atteindre aucun idéal d'un seul bond et ne vise qu'à laisser mûrir ses sentiments pour que le jeu et la lutte les transforment petit à petit en capacités. C'est celui dont le plus grand bonheur est de vivre avec des meilleures gens de son époque. »

Ce fut sans doute pour échapper aux angoisses et aux irritations que lui causait l'attitude de Mlle Schœnemann que Gœthe, à ce moment-là, accepta l'invitation des deux Stolberg, c'est-à-dire des deux frères de la jeune fille avec laquelle il échangeait une correspondance ardente et confessionnelle, et qu'il s'enfuit avec eux faire un voyage en Suisse.

Il descendit d'abord sur Zürich, où il était attiré par Lavater qu'il avait déjà rencontré sur le Rhin. Il alla rendre visite au vieux Jean-Jacques Bodmer, dans cette maison grave et recueillie qui existe encore et des fenêtres de laquelle on voit s'étendre mollement les eaux bleu pâle du lac. On suppose aussi qu'il visita Salomon Gessner. Zürich fut pour lui un repos en même temps qu'une excitation. Il pouvait épancher ce que sa nature avait d'idyllique dans ce petit peuple fait pour l'idylle, et dont les grands écrivains avaient transporté sur les bords de la Limmat les derniers échos de la sagesse sicilienne et l'harmonieuse candeur des dialogues de bergers. Il alla jusqu'au couvent d'Einsiedeln ; parmi les trésors du couvent, il aperçut une vieille couronne et ne put s'empêcher de la saisir. « Je demandai, écrit-il, la permission de prendre cette petite couronne et lorsque je la tins dans mes mains, la levant très haut devant mes yeux, je ne pus m'empêcher de penser que je voudrais la poser sur les boucles brillantes de Lili, conduire mon amie devant le miroir et regarder la joie qu'elle prendrait à se voir et le bonheur qu'elle répand autour d'elle ». Dans ce voyage organisé pour fuir Lili, il pense sans cesse à elle, mais cette pensée lui est-elle inspirée par un véritable amour ou bien par une sorte d'irritation naturelle de l'esprit quand il ne veut pas se laisser convaincre d'erreur et quand il s'obstine malgré tout, par un entêtement d'ailleurs voluptueux, dans le choix qu'il a cru faire ? D'ailleurs, sans doute lui en coûtait-il de renoncer ainsi à cette charmante personne. Certains commentateurs supposent qu'elle a été sa maîtresse, mais nous n'en avons aucune preuve. Il y a bien le mot de séduction employé par Gœthe dans ses notes intimes, au nom de Lili, mais après tout c'est une expression dont le sens est vague.

Gœthe, après avoir quitté les frères Stolberg, reprit sa course en Suisse. Il s'en alla jusqu'au sommet du Righi, dont on faisait alors l'ascension moins facilement que de nos jours. Il descendit sur Vitznau et, par la vallée de la Reuss, se dirigea sur le Gotthard. Du haut du Gotthard, le 22 juin 1775, il jeta un premier coup d'œil sur l'Italie. Sans doute éprouva-t-il alors impérieusement la tentation d'y descendre, et pourtant il ne le fit pas. L'heure n'avait pas encore sonné pour lui de recueillir la leçon latine. Il hésita, tergiversa et brusquement revint en arrière. On a pu supposer qu'il le faisait pour revoir Lili, mais en réalité, acceptons de croire qu'au moment de faire de plus importantes expériences de la vie, il ne se soit pas encore jugé suffisamment en état de grâce. Trop de choses bourdonnaient encore en lui, et surtout il n'avait pas acquis cette maturité d'esprit naturelle, cette réceptivité sereine, cette paix effervescente, avec lesquelles, plus tard, enrichi par Mme de Stein, la solitude féconde de Weimar et l'essai du pouvoir, il put affronter, douze ans plus tard, la grande épreuve méridionale. Il rejoignit donc Zürich, où il retrouva les Stolberg et il rentra par Bâle et Strasbourg. Mais à peine a-t-il retrouvé Lili qu'il retrouve aussi son incertitude, ses colères, et surtout le sentiment irrésistible,

impitoyable, qu'il perd sa vie auprès de Mlle Scharnemann et qu'il doit s'affranchir d'elle. Il y pense tellement qu'il rêve quelquefois sérieusement de se faire envoyer en Italie par son père. Mais il a un autre rêve. Quelque temps avant (exactement au mois de décembre 1774), il a reçu la visite de M. de Knebel, précepteur des princes Charles Auguste et Constantin de Saxe-Weimar. Le capitaine de Knebel avait la plus grande admiration pour Gœthe et il tenait à la lui manifester. Au moment de son voyage en Suisse, il avait retrouvé à Karlsruhe Charles-Auguste, qui l'avait présenté à sa fiancée, la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. A la fin de septembre 1775, l'héritier, à ce moment-là parvenu au pouvoir, avait invité Gœthe à lui faire à Weimar une visite officielle. Gœthe comptait sur ce voyage à Weimar pour prendre une décision définitive et savoir ce qu'il ferait de sa vie. Lili le mettait hors de soi et il courait de droite et de gauche comme un rat, dit-il lui-même, sans savoir à quoi se résoudre, trop attaché à elle encore pour renoncer à l'épouser, pas assez épris pour le faire. Ses caprices et ses désirs ne s'accordaient pas avec cette haute vue de son destin qui lui enseignait de ne pas s'engager. Cependant, le temps passait et l'invitation du grand duc ne venait pas. Gœthe finit par obtenir de son père qu'il l'envoyât dans le sud. Il partit, la mort dans l'âme, et exaspéré tout à la fois, plaçant sa dernière espérance dans cette invitation qui ne venait point.

« Dieu sait ce qu'il doit désormais advenir de moi, dit-il, l'inquiétude et les complications ne vont faire qu'augmenter, je voudrais pouvoir me souvenir ensuite avec joie, en compagnie de mes amis, de ce moment où j'écris : la cloche sonne six heures ; mercredi 18 octobre 1775. »

Il sait bien que la date est solennelle, il attend encore l'arrivée de cette voiture qui l'emmènera. Il s'arrête à Heidelberg pour parler de Lili avec une femme qui la connaît; il sent bien que, cette fois, il s'est éloigné d'elle pour ne pas revenir. Il laisse un mot à l'auberge dans le cas où une voiture viendrait le chercher : il ne pense qu'à Weimar. Mais à Heidelberg, au moment de partir, il est rejoint par un messager à cheval envoyé par M. de Kalb, gentilhomme de Weimar, pour lui demander de venir le rejoindre et de s'embarquer avec lui. Ce fut ainsi qu'il partit pour Weimar. La jeunesse de Gœthe était finie. Sa magnifique maturité commence.

EDMOND JALOUX.

ESSAI D'UNE PSYCHOLOGIE DU PEUPLE ROUMAIN (1)

II

Cette homogénéité encore imparfaite du caractère national, qu'un coup d'œil à travers l'histoire permet de constater en même temps qu'il l'explique, se remarque également si l'on considère les traits particuliers aux habitants de chaque province. Le Valaque et le Moldave ne sont pas identiques. Le Valaque, dont le type semble servir de base à l'idée que l'on se fait communément du Roumain en Occident, est de caractère plus méridional et a été plus soumis, au cours des siècles, aux influences byzantines et grecques. Chez lui apparaît davantage l'empreinte méditerranéenne et hellénique : l'esprit subtil, le goût du raisonnement ingénieux, voire captieux, le souci de bien parler et même de parler beaucoup, chez les hommes, celui de plaire, chez les femmes, les dehors brillants et séduisants avec un fond d'insouciance et de fatalisme, l'inclination à la vie facile, sans effort, à l'aventure, au jeu, une étonnante facilité à en finir avec l'existence lorsque des imprudences semblent l'avoir irrémédiablement gâchée, le tempérament pratique pourtant qui se manifeste non pas tant dans les professions commerciales, peu recherchées des Roumains, que dans la politique, pratiquée par eux avec passion, comme un sport mais aussi comme source de profits si l'on a su choisir pour patron le politicien qui pourra satisfaire le plus largement les appétits de sa clientèle.

Un certain nombre de ces traits se retrouvent chez le Moldave, mais celui-ci est d'âme et d'intellectualité plus profondes que son frère valaque. D'esprit délicat et pénétrant, il est moins doué politiquement, et si le Valaque a senti le souffle de l'hellénisme et de la Méditerranée, en revanche les plaines de l'Est et le slavisme ont marqué le Moldave. C'est du moins ainsi que l'on explique chez lui une mollesse un peu apathique, un certain manque de sens pratique et de sentiment du réel, un penchant au rêve qui n'est pas cependant le mysticisme russe. La Moldavie, surtout sa partie septentrionale, a

(1) Voir la *Revue Bleue* du 7 février [illegible]

connu en outre quelques influences occidentales : par le hussitisme tchèque dont les échos lui parvinrent au XVe siècle et par l'âge d'or de l'humanisme en Pologne aux XVIe et XVIIe siècles, culture brillante dont quelques boïards moldaves emportèrent le reflet. L'épisode le plus glorieux peut-être de l'histoire roumaine se situe en Moldavie ; c'est le règne de près d'un demi-siècle d'Etienne le Grand, cet « athlète du Christ » comme l'appela le pape, dont le tombeau, dans un monastère de Bukovine, fut avant la libération un lieu de pélerinage national pour les Roumains de toutes les provinces. Plus tard il est vrai, au XVIIIe et au XIXe siècles, la Moldavie, amputée de la Bukovine par Vienne et de la Bessarabie par Moscou, ravagée par les armées russes en marche vers Constantinople, est tombée dans une profonde déchéance. Jassy n'en est pas moins restée jusqu'à la fin du XIXe siècle un centre intellectuel plus actif que Bucarest. Cette dernière ville lui fut préférée comme capitale politique et le développement économique de la Valachie depuis cinquante ans, grâce au blé et au pétrole, a fait oublier que la Modalvie fut longtemps plus riche et plus peuplée que l'autre province. Jassy, politiquement déchue et quelque peu endormie sur ses collines, n'en a pas moins gardé ses traditions d'élégance et d'intellectualité.

Le Bessarabien, c'est-à-dire l'habitant de la Moldavie orientale, porte pour son malheur l'empreinte de la domination slave ou, pour parler plus exactement, du tzarisme sous le joug duquel il a été courbé pendant plus d'un siècle, sauf une interruption d'une vingtaine d'années. Par suite de la négligence systématique du gouvernement de Petersbourg pour tout ce qui concernait le progrès moral et économique de cette province, la Bessarabie est aujourd'hui la région la plus arriérée à tous les points de vue de la nouvelle Roumanie. Elle renferme la plus forte proportion de population rurale, la plus forte proportion aussi d'illettrés. Le parler bessarabien s'est fortement pénétré de russismes, et tandis que l'alphabet latin était officiellement introduit dans les principautés depuis 1860, la censure russe, reprenant un système déjà employé envers les Lithuaniens, imposait d'imprimer en caractères cyrilliques les quelques journaux rédigés en langue roumaine qui furent tolérés après 1905. L'autocratie faisant du Pruth une barrière hermétique, les rares fils de paysans bessarabiens qui réussissaient à s'élever au rang d'intellectuels, ne connaissaient la pensée occidentale que par le détour de l'idéologie révolutionnaire russe qui conduisit tel ou tel d'entre eux à un séjour en Sibérie. Aujourd'hui encore les hommes politiques et en général les électeurs de Bessarabie se distinguent par les opinions démocratiques les plus avancées, sans que cela veuille dire à aucun degré le communisme. Une longue et dure servitude, une misère pour ainsi dire séculaire (aujourd'hui la Bessarabie, séparée de la Russie, passe par une situation économique difficile) ont donné au Roumain de cette province, par comparaison aux paysans des autres régions, quelque chose de lourd, de fermé et de sombre, indice d'un caractère parfois violent et inquiet. C'est seulement en Bessarabie que l'orthodoxie roumaine se fait par instants fanatique et que l'adoption du nouveau calendrier ou la fixation de la date de Pâques sont capables de passionner les popes et les fidèles.

Mais le Roumain qui, dans le royaume d'après guerre, se trouve intellectuellement et moralement le plus à part, c'est le Transylvain. La raison en est, comme on l'a déjà dit, que par suite des circonstances historiques, il n'a jamais regardé que vers l'Occident tandis que la Roumanie du Danube était ouverte aux influences du Midi et de l'Est. Tandis que celle-ci subissait, politiquement ou culturellement, les dominations slave, byzantine, turque, grecque et russe, c'est sous la main des Habsbourgs et des Magyars que devaient se courber les Transylvains ; c'est de Vienne et de Budapest qu'à tous points de vue ils relevaient, non de Constantinople ou de Moscou. Ils se sont donc trouvés et se trouvent encore vis-à-vis des autres Roumains dans la même situation que les Croates vis-à-vis des Serbes, compte tenu de la moindre rudesse ou du plus grand affinement de la race roumaine par rapport à la race yougoslave. Un géographe de renom qui depuis de longues années a étudié la Roumanie, M. de Martonne, a employé, dans un ouvrage récemment paru, d'autres termes de comparaison : « Le Roumain de Transylvanie, dit-il, s'oppose au Roumain de l'ancien royaume un peu comme le Polonais de Posnanie à celui du royaume de Varsovie. Plus d'ordre et de discipline d'un côté, plus de vivacité et d'initiative de l'autre. Les progrès de la Modalvie et de la Valachie depuis leur union ont eu beau être surprenants, l'armature économique doit être plus solide dans un pays qui a échappé aux Turcs depuis plusieurs siècles et a vécu tout le siècle de la vapeur en communion avec Vienne et Budapest. Malgré la situation inférieure dans laquelle les

Roumains y étaient maintenus, ils ont appris autant que les Polonais de Prusse à l'école de l'Allemagne... L'idée de la supériorité de la civilisation occidentale représentée ici par la culture germanique peut rendre encore pendant quelques années un peu délicats les rapports des Roumains de Bukovine avec Bucarest et Jassy... Le temps effacera plus vite les différences matérielles que celles de mentalité [illegible]. Chose remarquable en effet, bien que l'idée de la latinité et le réveil national aient pris naissance en Transylvanie à la fin du XVIIIe siècle, les Transylvains sont, au moins en apparence, moins latins peut-être et à coup sûr moins méridionaux que les Valaques et les Moldaves. Ils sont moins individualistes et possèdent davantage le sens grégaire et social ; ils respectent davantage la discipline, les cadres ; les personnalités comptent moins chez eux et les masses davantage. D'esprit moins brillant, moins vif, moins insouciant, plus provincial et moins cosmopolite, ils témoignent en revanche de plus de solidité, de persévérance, de minutie, de rigidité dans les idées et de doctrinarisme.

Ils peuvent devoir en partie ces caractéristiques à l'influence germanique subie à travers les Magyars, de même que la Transylvanie doit certainement au régime austro-hongrois une instruction primaire plus répandue que dans le Vieux Royaume et un pourcentage plus élevé de population urbaine, bien que celle-ci, dans sa grande majorité, ne soit pas de race roumaine. Mais les Transylvaine sont plus sûrement redevables de leurs qualités de discipline et de ténacité à la lutte à la fois nationale et sociale qu'ils ont soutenue héroïquement pendant un siècle et demi à peu près contre les Magyars, autrefois par l'insurrection, plus récemment par les formes légales patiemment et ingénieusement utilisées. Tous les Roumains qui, au cours des siècles, s'élevaient à la richesse et à la noblesse s'étant à mesure magyarisés, la population roumaine de Transylvanie a offert au XIXe siècle l'aspect d'une démocratie rurale. Rien de l'opposition entre une classe de boïards et une classe paysanne comme dans les principautés. De cette circonstance est né fort naturellement chez les Transylvains le sens égalitaire et démocratique, aujourd'hui profondément enraciné dans leur mentalité. De cette masse campagnarde est sortie peu à peu, à force de courage et de privations, une petite bourgeoisie et une classe intellectuelle : d'abord instituteurs et popes ou curés de campagne, puis humbles fonctionnaires, avocats et journalistes des villes. L'instinct de discipline et de collaboration a permis de créer peu à peu et d'entretenir, en dépit de l'hostilité tracassière de Budapest et avec de maigres ressources, des écoles, des églises, des associations culturelles, des bibliothèques populaires, des journaux, des coopératives, des banques agraires et urbaines, des caisses d'épargne. L'Eglise orthodoxe de Transylvanie elle-même, organisée dans la seconde moitié du XIXe siècle par le métropolite Saguna, s'est pénétrée d'esprit démocratique en faisant, sous l'influence protestante peut-être, une large place aux laïques dans son administration et elle a contribué ainsi à entretenir le sens de la démocratie et de la collectivité nationale.

L'antithèse de la Transylvanie, c'est Bucarest et ce fait soulève depuis la guerre une question de politique intérieure dans laquelle on n'a pas ici à entrer. A peu près dans tous les Etats, la capitale n'est pas représentative du pays. Nous ne cessons de répéter aux étrangers qu'ils ne doivent pas se figurer connaître la France parce qu'ils connaissent Paris. Bucarest donne une image encore moins fidèle de la Roumanie. La vraie Roumanie est celle des collines, tant du côté transylvain que danubien. Bucarest, ville relativement récente, située d'ailleurs, surtout aujourd'hui, dans une position excentrique, non loin des Balkans, ne renferme aucun des vieux souvenirs du passé roumain dont se glorifient les petits centres de la Podgoria. Dès qu'elle s'élève au-dessus de ses rivales, au XVIIe siècle, elle le doit à sa situation au croisement d'une demi-douzaine de routes commerciales. C'est ce qui explique le caractère, dès cette époque cosmopolite, de sa population, trait qui rapproche d'ailleurs la capitale de tous les ports et centres de négoce sur le bas Danube. Grecs, Arméniens, Albanais, Bulgares, Italiens, Hongrois, Allemands, tous ces éléments étaient sans doute plus nombreux que les Roumains dans la résidence du hospodar phanariote au XVIIIe siècle et leurs descendants, sans compter les immigrants du XIXe siècle, constituent une part importante du fond de la population de la capitale : « Son âme, dit M. Romier en parlant de Bucarest, est restée levantine et grecque avec un vernis solide d'élégance parisienne. »

Car aujourd'hui, si Bucarest n'a pas cessé d'être une grande place de commerce, elle est devenue un centre politique et intellectuel et enfin une ville de luxe et de plaisir qui se bâtit

(1) L. de Marchanne, *L'Europe Centrale*, 2e partie, p. 7-11.

d'emprunter à Paris depuis ses modes jusqu'à ses établissements de nuit en passant par ses Instituts de beauté et ses piscines mondaines. La masse de la population comprend désormais, à côté des négociants et des courtiers, des fonctionnaires, des avocats et des politiciens. Car, grâce à la centralisation politique et administrative que l'on s'efforce de réaliser, toujours sur le modèle français, les destinées du pays se décident dans la capitale et tout Bucarest pour ainsi dire fait de la politique, à la manière usitée dans les contrées du Midi, depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à celle du Danube. Ainsi voit-on les rues de la capitale remplies d'une foule d'esprit fin et léger, souriante et bavarde, adoratrice du succès et moins amie de l'effort que de la vie large et du luxe. Les cafés, qui sont la gloire de toutes les cités méridionales et qui forment déjà l'un des traits de Vienne et de Budapest, y regorgent à toute heure d'un mélange polyglotte de consommateurs mais, écrivait malicieusement un voyageur français en 1913, pour savoir où sont assis les vrais Roumains, il suffit de chercher les tables où l'on discourt très haut de politique. C'est de la population de Bucarest que vaut essentiellement ce mot d'un homme politique, Petre Carp, que l'on cite souvent en Roumanie même : le Roumain naît boursier, vit fonctionnaire et meurt retraité. Idéal qui appartient encore à d'autres peuples latins. Mais encore une fois Bucarest n'est pas la Roumanie.

III

Soumis au cours des siècles à tant d'influences, portant en eux-mêmes un héritage formé de legs venus de tant de peuples divers, il n'est pas étonnant que les Roumains n'offrent pas encore dans leur ensemble un aspect moral et intellectuel relativement fixe et uniforme. Répétons-le : c'est une nation encore fort jeune, [illegible] moindre [illegible]. Depuis cependant qu'ils ont commencé de conquérir leur indépendance politique et depuis surtout qu'ils ont réalisé l'union en un seul Etat de tous les rameaux de la famille roumaine, ils se sont rendus compte de la nécessité et même de l'urgence qu'il y avait pour eux à donner une forme précise et homogène à leur individualité nationale. De bonne heure ils ont compris le danger d'emprunts disparates et serviles à la pensée, à la culture, à la littérature d'autres peuples, si splendides et fascinants que pussent être ces modèles. De bonne heure ils ont compris que les indispensables emprunts à l'étranger devaient être fondus avec les éléments indigènes de façon à donner un ensemble original, caractéristique d'une nation nouvelle.

Il y a déjà plus d'un demi-siècle, à une époque où sévissait l'imitation aveugle et la transplantation sans aucun choix de tout ce qui était français, un homme qui a exercé une grande influence sur l'évolution de la pensée de son pays, Titu Majorescu, déclarait que la soi-disant culture roumaine de son temps n'était qu'illusion et mensonge parce qu'elle n'était pas roumaine, parce qu'elle dotait le pays d'institutions et d'édifices à l'occidentale sans avoir rien de national à mettre dans ces cadres, parce que, en récompense de tous les sacrifices matériels qu'elle demandait au peuple, c'est-à-dire au paysan, elle n'avait rien à lui offrir. Un grand ministre de l'instruction publique, Spiru Haret, a dénoncé plus tard l'absurdité qu'il y avait à construire des Universités et des lycées avant d'avoir des écoles primaires. Des esprits pénétrants en même temps que d'excellents patriotes : Bianu, Iorga, Antipa, ont, avant et après la guerre, déploré l'aspect qu'offrait la société roumaine : une classe riche et aristocratique vivant surtout à Paris ou à Monte-Carlo et sachant mieux le français que le roumain, une classe moyenne restant au pays mais trop clairsemée et en grande partie d'origine et de mentalité étrangères, une pléthore d'intellectuels qui ont trop longtemps étudié au dehors pour oser penser par eux-mêmes sans attendre le mot d'ordre de l'étranger et qui d'ailleurs sont trop préoccupés de journalisme et de politique pour s'occuper sérieusement des classes inférieures, le peuple enfin, la paysannerie, possédant sa mentalité, ses mœurs, ses traditions, sa culture même, si l'on veut, offrant un caractère original, séculaire et vraiment national, mais ébranlée dans ces assises par toute la médiocrité et la banalité de la civilisation moderne et urbaine telle qu'elle lui parvient par le service militaire, le journal ou le politicien de village.

Il ne faut pas cependant dramatiser les choses comme y inclinent peut-être quelques Roumains. Ce sont là des maux dont souffrent tous les peuples jeunes et tous les Etats nouveaux. Pour prendre une nation qui a affirmé son individualité bien avant les Roumains, pour la perdre il est vrai ensuite presque entièrement (c'est des Tchèques qu'il s'agit), le président Masaryk disait il y a quelques années à l'écrivain Capek : « Ce qui manque le plus à nos

jeunes gens, c'est une tradition, œuvre commune des générations, discipline acceptée par tous. Bien souvent nous recommençons par le commencement au lieu de continuer l'œuvre de nos prédécesseurs... On voit nos jeunes gens se jeter d'un extrême dans l'autre ; tous les cinq ans arrive une nouvelle génération qui renie la précédente. Une des causes de ce fait, c'est que nous sommes une petite nation séparée pendant des siècles du grand mouvement de la civilisation et que nous voulons toujours égaler les autres. Voilà pourquoi nous accueillons n'importe quelle idée, l'une venant d'Orient, l'autre d'Occident et la troisième je ne sais d'où. »

L'élite intellectuelle roumaine a fort bien vu depuis un demi-siècle que le seul moyen de sortir de cette instabilité et d'arriver à une originalité nationale fièrement et solidement assise consiste dans la connaissance approfondie et la vénération éclairée du passé national sous toutes ses formes. C'est là une véritable passion chez tous ceux qui ont formé ou qui forment intellectuellement et moralement l'esprit et l'âme des jeunes générations et qui préparent l'avenir du peuple. Pour ne nommer que les principaux, que l'on prenne dans l'archéologie Vasile Pârvan et son école, dans la philologie Hasdeu et tous ses continuateurs, dans l'histoire Nicolas Iorga qui, par sa science, son labeur, son éloquence et son zèle d'apôtre a marqué et marque encore plus que tout autre les jeunes de son empreinte, que l'on prenne dans le folklore et la philologie Ovid Densusiano avec sa Revue *Grai si Suflet (la Langue et l'âme)* dont le titre est déjà un programme, dans la sociologie Gusti qui, en orientant ses élèves vers l'étude systématique de la vie villageoise et rurale dans les diverses provinces, a fait de sa discipline une véritable science de l'évolution nationale, tous se proposent, comme autrefois Michelet chez nous, la résurrection intégrale de la vie de leur peuple. En littérature il y a déjà longtemps que le Transylvain Cosbuc et le Moldave Creanga ont créé de fortes œuvres en prenant pour thème les joies et les peines des paysans de leurs provinces, cependant que Caragiale décrivait en ironiste les mœurs du petit peuple des faubourgs. Le peintre Grigorescu et les musiciens Enesco et Stan Golestan ont employé ou emploient les ressources d'une technique apprise à l'étranger à donner une expression artistique au paysage roumain ou aux vieux airs populaires.

Actuellement le Roumain qui réfléchit sent le besoin de se recueillir, de rentrer en lui-même pour s'y retrouver et de descendre au fond de son être quelque chose qui, issu par un processus naturel et spontané des profondeurs de la race. C'est, du point de vue national, le problème le plus vital qui se pose pour la nouvelle Roumanie, le plus urgent mais aussi l'un des plus ardus. M. Iorga disait récemment à un journaliste français, en parlant il est vrai des institutions politiques mais en termes assez généraux pour s'appliquer à toute la vie spirituelle : « La Roumanie d'aujourd'hui a dû reprendre conscience d'elle-même, acquérir une cohésion et s'adapter aux lois qui s'imposaient avec une soudaineté implacable à l'Europe d'après guerre. Il s'agissait de remplacer des institutions séculaires en franchissant d'un saut les étapes qu'avaient parcourues depuis longtemps les grandes nations... Notre peuple manque d'apprentissage ; c'est comme un enfant à qui l'on a donné un jouet trop perfectionné. »

La difficulté est de savoir par quoi remplacer les jouets importés. La tradition latine semble avoir donné désormais son plein effet en provoquant et en justifiant l'indépendance et l'union de tous les Roumains. En dehors d'elle on n'aperçoit guère que la tradition byzantine. En fait certains écrivains et journalistes conseillent dans ces dernières années de tourner résolument le dos à l'Occident et de donner pour base à la pensée et à la culture roumaines l'orthodoxie dont on approfondirait les dogmes et l'esprit pour leur communiquer une vigueur nouvelle. Cette doctrine, qui a du reste des prolongements politiques, fut déjà autrefois en faveur chez les Russes qui ont eu conscience, il y a déjà longtemps, de se trouver en face du problème qui tourmente pour l'instant les Roumains. C'était l'époque où les « slavophiles » menaient une lutte acharnée contre les « occidentalistes ». Ces derniers l'ont finalement emporté. Il est douteux que les apôtres de l'orthodoxie aient plus de succès en Roumanie : le Roumain est médiocrement religieux, et vouloir faire de l'orthodoxie la base spirituelle de la nation, c'est risquer de dangereux conflits dans un pays où voisinent maintenant tant de religions. L'orthodoxie n'est-elle pas du reste par excellence la foi grecque et slave ? Ne renferme-t-elle encore des germes de vie non éclos ?

Il n'en est pas moins vrai que ce dont le Roumain, pour former un type psychologique original et défini, a le plus besoin, c'est d'un certain affranchissement des influences étran-

gères qui ne peut lui venir que d'un sage traditionnalisme. Ce but est encore lointain. Car en tous pays (l'anarchie morale et intellectuelle dans laquelle se débat aujourd'hui l'Allemagne, constitue une démonstration *a contrario*) le seul fondement solide d'une individualité nationale stable est une classe moyenne saine, forte, nombreuse, aisée, une bourgeoisie ayant ses traditions, sa conscience d'elle-même et son influence étendue. Cet élément social manque en Roumanie comme dans tous les pays de l'Est et du Sud-Est ; il ne naîtra que par une lente ascension de la classe paysanne qui exigera encore bien des décades.

En terminant cette tentative pour dessiner les traits d'un visage que l'histoire est encore en train de modeler, qu'il soit permis d'exprimer un souhait. Il y a quelques années un professeur de l'Université de Bucarest, M. Charles Drouhet, publiait dans le *Mercure de France* (1) une étude sur *le Roumain dans la littérature française*. Il s'y plaignait que le type du Roumain, tel que l'esquissent çà et là nos romanciers et nos auteurs dramatiques, non seulement s'éloigne considérablement de la réalité et constitue un « poncif » au même titre que l'Anglais ou l'Américain traditionnels de nos romans populaires, mais encore soit fort peu flatteur pour le légitime amour-propre des intéressés et pour leur sentiment national. Tandis qu'au XIXe siècle, remarque M. Drouhet, le portrait que traçaient du Roumain les écrivains français, était sans doute souvent fantaisiste mais au moins sympathique et aimable, depuis trente ans à peu près la convention littéraire veut chez nous que le Roumain, comme les autres « Balkaniques » dont on ne le distingue guère, personnifie le rastaquouère. Aussi bien le public que les hommes de lettres français ont aujourd'hui moins que jamais le droit de s'obstiner dans cette cruelle et blessante injustice. La nation roumaine, la population civile comme les soldats, s'est montrée héroïque pendant la guerre au milieu de catastrophes et de souffrances comme nous n'en avons pas connues. Assez de Roumains vivent parmi nous et partagent notre existence quotidienne pour que nous puissions, en nous en donnant la peine, voir ce qu'ils sont véritablement : des étudiants qui souvent supportent des privations pour continuer à suivre les cours de nos Universités et Ecoles, des lettrés, des savants, des artistes qui parfois se sont francisés au point de contribuer eux-mêmes à l'éclat de notre culture. Le cas est particulièrement fréquent parmi les femmes : la comtesse de Noailles, Mlle Vacaresco, la princesse Bibesco, Elvire Popesco. Un sentiment élémentaire de gratitude nous fait un devoir de nous associer à ce vœu de M. Drouhet : « Espérons qu'elle (la connaissance chez les Français de la nature morale du Roumain, se réflètera dans l'œuvre de talent qui nous donnera la figure et l'âme du Roumain d'aujourd'hui. Quel que soit le caractère qu'on lui prête, une chose est sûre : pour être véridique il est un trait qui ne saurait manquer au tableau : c'est l'inclination profonde du Roumain pour tout ce qui possède un cachet français, c'est sa sympathie pour les idées françaises, c'est son attachement pour la France. »

André Tibal,
Professeur au Centre Européen
de la Dotation Carnegie.

(1) *Mercure de France*, 1er mai 1914.

POÈMES

LE CHANT DU PASSÉ

(Chansons Laponnes).

La petite fille nourrie par les dieux jouait au ballon, voïa !
Jouait au ballon avec des boules de neige glacée.
L'homme à barbe verte dirigeait le jeu.
Guettant le ballon, le serpent veillait, voïa ! naa !
La petite fille jouait au ballon,
Le serpent guettait,
Puis tout disparut...

Lors naquit le pin, l'arbre le plus fort,
Et le bouleau souple.
Tous deux souriaient quand venait l'été, voïa !
Il y eut le pin et le bouleau clair.
Leurs racines plongent loin dans le passé,
Loin dans la sagesse,
Mais le serpent guette et guette partout...

L'écureuil s'amuse et l'aigle sait tout,
Le renne fait fête aux jeunes bourgeons du bouleau
Et à ceux du pin, voïa !
Le nuage court au-dessus du bois,
Et le serpent court sous le bois, naa !
Ecoutez la voix qui naît dans le pin...
Ecoutez ceci qui enfin répond dans le bouleau nain...

Le premier lapon partit du Passo-Vara, [1]
La première femme partit du Passo-Vara.
Il alla à droite, elle alla à gauche, voïa !
La terre est ronde comme une bague, naa !
Trois ans après ils se sont retrouvés, voïa, naa !
Deux fois, trois fois, ils sont repartis du haut mont glacé,
Le rosher le sait...

Hardi le renne !
Et marque de ton pied rapide tous les pays ainsi traversés !
Enfin, s'étant reconnus, la première avec le premier s'uni-
[nirent, voïa !
S'unirent pendant que réglaient leur cours les étoiles...
Lapp, il n'y a pas, voïa, voïa, de plus vieux habitant
Que toi
Sur le globe !

LE CHANT DE L'OURS PRINTANIER

Le gourmand de miel dit à son petit frère :
Lève-toi, mon petit frère,
Le soleil brille sur les monts,
La voix de l'oiseau est arrivée à mes oreilles,
Les vieillards ont mis en dépôt leurs navettes,
Leurs femmes réparent vite les plus vieux filets,
Lève-toi, l'hiver est terminé...

Les pousses sucrées écartent leurs écailles,
Les petites fourmis galopent sur les troncs humides des
[arbres tombés,
Les petites fourmis craquantes et acides...
Secoue les pailles de ta fourrure,
Viens respirer le fruit du pin vert,
L'écorce blanche du bouleau nain...
Petit frère, lève-toi, viens me visiter...

A toi les bois, à toi les sources,
C'est le temps d'écouter tes caprices,
Petit frère, allons, debout !
Tu iras loin, faire connaissance de tous les jeunes ours
[pendant cet hiver,
Tu trouveras une compagne, avec qui faire le chemin !
Le printemps est là, il est là, il m'entoure,
Regarde-le donc par ce petit trou...

LE CHANT DES AMOURS GASPILLÉES

Qu'a-t-il vu, au delà du bois,
Le lièvre qui approche,
Le coureur qui arrive ?
Il a vu, de son œil tout rond,
Un jeune homme oublier sa mie,
Sourire à une autre,
Et puis revenir vers sa fiancée
Le front tout clair, le cœur las,
Le lièvre bavarde, le lièvre ricane...

Qu'a-t-il vu, au delà des mers,
La vague ronde qui borde la côte,
L'écume blonde qui encercle la terre ?
Elle a vu une jeune fille
Triste, triste, triste,
Dire à son bien-aimé avec sévérité :
« Je ne veux pas te pardonner ».
La vague sévère répète tout ce qu'elle entend,
La vague savante explique tout ce qu'elle surprend.

Qu'a-t-il vu, au delà du ciel,
Le nuage gris tout chargé d'orage,
Le voyageur lourd qui finit son âge ?
Il a vu un vieillard pleurer,
Une vieille femme trembler,
Et mille jeunes gens oublier leurs mies,
Et mille jeunes filles leur brouiller la raison.
Attention, voici l'eau qui tombe....
Attention, voici la foudre qui la suit...

HÉLÈNE VIDAL-LAVAYSSE.

[1] La montagne sacrée.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CAMPAGNE RÉVISIONNISTE ALLEMANDE ET L'OBSTACLE POLONAIS

Depuis qu'une intrigue assez subtile, dont on ne connaîtra sans doute que beaucoup plus tard les détails vrais, derrière laquelle on reconnaît les durs hoberaux prussiens aux vues étroites et à la volonté tenace, a imposé Hitler au vieux maréchal Hindenburg, les événements se sont précipités en Allemagne avec une déconcertante rapidité : dissolution du Reichstag, dissolution du Landtag de Prusse, suppression partielle de la liberté de la presse et de la liberté de réunion, établissement d'une dictature « raciste » de fait, persécution organisée, non seulement des communistes, mais aussi des socialistes et des libéraux ; main-mise brutale des bandes nationales-socialistes sur tous les ministères et sur un grand nombre de municipalités. Hitler va plus vite en besogne et plus brutalement que jadis Mussolini. Les partis de gauche auront-ils la force et le courage de réagir ? Sauront-ils se défendre au moyen du bulletin de vote ? Les rivaux d'Hitler le laisseront-ils établir une auto-

rité sans conteste ? Il serait bien dangereux et, dans tous les cas, bien vain, d'essayer de prédire quoi que ce soit ; mais une chose est certaine, c'est que l'ébullition de l'Allemagne devient pour la paix du monde un danger singulièrement pressant.

Naturellement, le nouveau chancelier, en prenant le pouvoir, a fait les déclarations pacifiques rituelles. Etant donné que le Reich est toujours représenté dans cette conférence du désarmement, dont on ne suit plus que bien distraitement les vaines discussions, il lui était impossible de ne pas les faire ; mais, dans le même temps, il intensifie encore sa propagande. Dans son *Observer*, M. Garvin lui-même, un des germanophiles anglais les plus convaincus de la pureté des intentions du Reich, écrivait :

« Quel que soit le résultat des élections, on ne peut plus avoir aucune vue optimiste sur la question allemande en relation avec tout le problème européen... La nomination du grand chef des Casques d'acier comme ministre du travail prouve que les chômeurs, ou du moins les plus jeunes d'entre eux, vont être dressés (*drilled*) et disciplinés militairement. Cela, en tenant compte des autres grandes forces volontaires qui existent en Allemagne, créera, non pas en quatre ans, mais en deux ans et même moins, une milice nationale unifiée, établie sur une base équivalant à la conscription et animée d'un formidable sentiment national... Dans cette atmosphère, on ne peut guère espérer un désarmement sérieux. La renaissance de l'idéalisme et de l'enthousiasme militaristes en Allemagne échappe actuellement à tout contrôle. Il y aura de la tension... »

Et les nouvelles, qui, coup sur coup, nous sont arrivées ces derniers temps de Berlin, ont confirmé les remarques désabusées du publiciste anglais : « Hitler a approuvé, dit-on, le projet élaboré par le chef de la Reichswehr et aux termes duquel les jeunes gens de vingt et un ans seront astreints à un service militaire obligatoire d'un an. Il y aurait ainsi 620.000 hommes sous les drapeaux, en plus de la Reichswehr, de la Schupo et des organisations de nazis et du Stahlhelm. »

L'Allemagne, on le voit, n'aura pas attendu longtemps pour profiter de l'égalité des droits... aux armements. Et, en même temps, la propagande s'intensifie en faveur de la révision des traités. L'Angleterre, l'Amérique, l'Europe entière sont inondées de tracts et d'articles dénonçant la situation « intolérable » que le traité de Versailles a faite à l'Allemagne. Toutes les troupes du pacifisme mystique sont mises en mouvement, même en France. Aucun traité n'est éternel, dit-on ; tout le monde sait, tout le monde convient que celui de Versailles est plein d'imperfections et de contradictions ; pourquoi ne pas donner satisfaction aux Allemands en le remettant sur le métier et en leur enlevant ainsi tout prétexte à de nouveaux armements ? »

Si un tel état d'esprit se généralisait au point d'imposer ou de faciliter aux gouvernements de nouveaux abandons, la victoire définitive de l'Allemagne ne tarderait pas à être consacrée et Hitler apparaîtrait comme un nouveau Bismarck. La politique du nouveau Reich est, en effet, d'une clarté éblouissante. Son programme est d'une simplicité élémentaire. Tandis qu'à Genève ses délégués font de la surenchère et s'arrangent pour empêcher la conférence du désarmement d'aboutir, à moins qu'ils n'en obtiennent le désarmement de la France et de ses alliés, il renforce ses formations militaires officielles et occultes et entretient son peuple dans un esprit de revendication et de guerre. Le moment venu, sous prétexte de céder à un mouvement d'opinion publique irrésistible, il demandera à la Société des Nations de reviser le traité de Versailles, et d'un tel ton que l'institution genevoise, déjà fortement affaiblie par son échec en Extrême-Orient, n'osera pas refuser de le prendre en considération.

Mais c'est ici que se dresse l'obstacle polonais. La revision du traité, telle que la conçoit l'Allemagne, c'est essentiellement la suppression du « couloir », c'est-à-dire la restitution à l'Allemagne de la Poméranie polonaise. Or, la Pologne est bien décidée à ne céder sur ce point à aucun prix parce que l'abandon de la Poméranie polonaise et du port de Gdynia, qu'elle a construit et équipé grâce aux plus durs sacrifices, serait pour elle un arrêt de mort.

*
* *

C'est ce que démontre un livre d'un caractère plus ou moins officieux que vient de publier M. Casimir Smorgorzewski (Gebetner et Wolff, édit. Paris) : *La Poméranie polonaise*.

Ce livre est une somme. M. Smogorzewski, à qui l'on doit tant d'excellents ouvrages sur l'histoire et la politique polonaises, y démontre le caractère purement polonais de la Poméranie polonaise, que les Polonais appellent Pomorze, avec une telle évidence qu'après l'avoir lu il

n'est pas possible à un homme de bonne foi de ne pas être convaincu.

« Comme en témoignent les atlas historiques allemands eux mêmes, dit M. Smogorzewski, le « corridor » a existé pendant des siècles. D'ailleurs, il n'y a point de « corridor » : il y a une vieille province polonaise, plus grande que la moitié de la Belgique, province qui, au cours de mille ans d'histoire, n'a été soumise à une autorité étrangère qu'à deux reprises, assez éloignées l'une de l'autre, à savoir de 1308 à 1454, elle a été soumise à l'ordre teutonique, et, de 1772 à 1920, pendant cent-quarante-huit ans, elle a été occupée par la Prusse. Chacune de ces deux périodes a été le résultat d'une politique de violence et de trahison ! L'histoire ne laisse aucun doute sur le caractère épisodique et antinational de la domination de l'Ordre teutonique sur la Poméranie polonaise. C'était le règne de l'étranger, comme le reconnaît un historien allemand (Lohmeyer). Il n'est donc pas étonnant que la population poméranienne ait secoué le joug teutonique volontairement et sans contrainte, comme un autre historien allemand (Kaufmann) est obligé de le constater : « La domination de la Prusse sur Pomorze devait avoir le même sort que celle des Teutoniques : elle aussi, selon le témoignage de Frédéric le Grand, était le règne de l'étranger, puisque la majorité des habitants étaient de nationalité polonaise ; elle aussi n'a duré qu'un siècle et demi ; elle aussi n'est pas arrivée à germaniser la population polonaise du pays... »

L'argument historique n'est pas péremptoire ; au nom de l'histoire, sujette à tant d'interprétations contradictoires, on a commis bien des injustices et l'on pourrait encore en commettre encore beaucoup d'autres ; mais M. Smogorzewski n'en reste pas à l'argument historique. Il démontre péremptoirement par des chiffres irréfutables que : jusqu'à la guerre mondiale, le prétendu « couloir » n'envoyait au Reichstag que des députés protestataires ; que les tentatives de colonisation allemande ont échoué ; que la population de la province de Pomorze compte 90 o/o de Polonais ; que, depuis qu'elle a fait retour à la Pologne, cette population a passé de 57 à 66 habitants par kilomètre carré ; que, pendant les négociations de la paix, la nécessité pour la Pologne d'avoir un accès à la mer a été reconnue par tous les plénipotentiaires, y compris M. Lloyd George dont la polonophobie était cependant avérée ; que le port de Gdynia, qui n'était, en 1919, qu'un misérable village de pêcheurs, est aujourd'hui le troisième port de la Baltique, venant immédiatement après Copenhague et Dantzig, preuve manifeste qu'il répond à un besoin.

Et le fameux « corridor » gêne-t-il l'Allemagne autant qu'elle le prétend ? En 1929, sur six lignes de transit privilégiées, 879.000 voyageurs ont passé entre la Prusse orientale et le Reich dans les deux sens, chiffre sensiblement égal à celui d'avant-guerre. Quant au trafic marchandises en transit, il a été sur les mêmes lignes en 1929 de plus de 4.600.000 tonnes, c'est-à-dire deux fois plus qu'avant-guerre. Quant à la situation « intolérable » de la Prusse orientale, enclave allemande en territoire polonais, elle n'a rien d'exceptionnel. La Flandre zélandaise est une enclave hollandaise en territoire belge ; il y a des enclaves suisses en France, des enclaves italiennes en Yougoslavie, telle Zara, des enclaves italiennes en Suisse. M. Smogorzewski a fait le compte de ces enclaves dans le monde ; il en a compté quatorze, et aucune n'a donné lieu à des plaintes.

La thèse allemande n'est donc pas soutenable. La procédure par laquelle elle voudrait porter ses revendications devant la Société des Nations ne l'est pas moins. Elle invoquerait l'article 19 du pacte. Que dit cet article 19 ?

« L'Assemblée peut, de temps à autre, inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables, ainsi que les situations dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. »

Peut-on dire d'une frontière qu'elle est inapplicable, surtout alors qu'elle existe depuis treize ans ? La situation actuelle compromet-elle la paix du monde ? Oui, si l'Allemagne est décidée à faire la guerre pour la modifier; mais alors, il n'est aucune situation qui, dans certaines circonstances, ne compromette la paix du monde ; il suffit qu'elle gêne une puissance capable de recourir à la force pour la modifier. Nous ne sommes plus ici sur le terrain du droit. Il est certain que l'Allemagne fait ce qu'elle peut pour créer sur la basse-Vistule une situation « mettant la paix en péril ». Elle multiplie les excitations et cherche à tout bout de champ à créer des incidents. La Pologne garde un calme dont on ne saurait trop lui savoir gré ; mais il ne faudrait pas croire que ce calme et cette modération soient un signe de résignation ou de faiblesse ! Malgré son ardent désir d'entente, malgré sa volonté de paix, dit M. Casimir Smogorzewski, la Pologne ne se soumettra jamais à

l'hégémonie allemande, et c'est ce que revendiquerait l'Allemagne si elle réclamait, en vertu de l'article 19 du pacte, une révision du *statu quo* territorial polonais ». Et en manière de conclusion :

« Si la Pologne était un jour acculée à renoncer à sa souveraineté sur Pomorze ; si elle se voyait mise en demeure entre cet acte de la plus haute gravité pour son avenir et la guerre avec son voisin occidental ; si, en ce moment historique, des conseils de sagesse, qui seraient des conseils d'abandon, lui venaient de n'importe quel côté, la nation polonaise sans aucun doute choisirait la guerre... »

Voilà nos révisionnistes avertis.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

REGARD SUR LA DIVERSITÉ

De tout ce qu'on peut dire du roman français à l'heure présente, rien ne nous paraît plus faux que de conclure, d'un foisonnement excessif, à son irrémédiable décadence ou à sa prochaine disparition ; rien ne nous semble plus vrai que de signaler l'extrême et déconcertante diversité sous laquelle il se présente à nous dans la confusion générale du monde d'aujourd'hui. Il va du récit le plus bref à l'ampleur cyclique qui embrasse une famille au cours des âges ou une époque sous ses différents aspects. M. de Saint-Exupéry nous a fait admirer *Vol de nuit*, qui n'est qu'une longue nouvelle, et M. Jules Romains vient de nous donner, dans l'espace d'une année, les quatre premiers volumes d'une série : *Les Hommes de bonne volonté*, dont il déclare qu'il ne peut dire d'avance quel en sera le nombre. M. René Béhaine nous présente le tome VIII, *Dans la foule horrible des hommes*, de l'« Histoire d'une Société ». La forme ne varie pas moins que l'étendue. Tel romancier reste fidèle à la structure traditionnelle, celle d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Alphonse Daudet ou d'un Paul Bourget ; tel autre la modifie à son usage ; tel enfin raconte à sa manière, en dehors de tout développement chronologique et de toute composition définie. Celui-là fait appel à toutes les ressources et même aux artifices du style ; celui-ci, avec un tempérament d'écrivain, ignore l'art d'écrire et se moque de la grammaire. Quelques remarques éclairciront peut-être ce désordre et serviront à guider dans ce chaos.

Appel de Flammes (1) est un de ces romans, plutôt rares aujourd'hui, qui excellent à rajeunir et à rafraîchir la forme que les maîtres du Romantisme ont transmise à ceux du Réalisme et du Naturalisme et qui, de George Sand à Henry Bordeaux, se retrouve en somme, au cours d'un siècle de production singulièrement féconde, chez tous les romanciers du XIXe siècle. Mme André Corthis ne se contente pas de prendre place dans la lignée : elle sait s'y faire une place à elle. Bien loin, cette fois, des lumineux paysages de l'île Majorque, l'auteur de *Soledad* nous conduit à l'extrême limite du Cotentin, dans cette pointe de la Hague, gardée par la mer et le vent : décor sauvage, à la Barbey d'Aurevilly, et tel qu'il le fallait pour encadrer une sauvage histoire. Disons plutôt que c'est une atmosphère qui la pénètre, car elle a la violence du vent et de la mer, l'aventure de Françoise Cœuret, tendre et faible femme, poussée au désespoir et à une sorte de détresse éperdue par la constante, l'inexorable pression du milieu. On ne saurait imaginer peinture plus atroce d'une vie de famille. Cela rappelle, en plus sombre encore, *La Nuit incertaine*. Et l'on pense aux personnages d'Edouard Estaunié et de François Mauriac, mais pour admirer que ces trois excellents romanciers soient si différents. Epiée, persécutée, détestée par son mari et — en vertu d'une solidarité inconsciente et tragique — par son fils, qui est d'ailleurs une sorte de dégénéré, elle se sent attirée par un amour où elle pourrait trouver une revanche et une évasion, si bien qu'à la longue elle ne domine plus une sensibilité affolée. Certes, il sera presque inconscient, mécanique, l'acte qui, dans l' « atmosphère de terreur d'une brumeuse nuit mêlée d'un peu de lune », déclenchera l'horrible dénouement. Mais ce réflexe vient s'insérer dans l'enchaînement d'une fatalité. Nous savions bien, dès les premières pages, qu'il y aurait une victime, car l'obsédante idée du meurtre montait de toutes ces flammes qui se tordaient au sinistre foyer, celles de la haine, celles de l'amour, et rôdait

1. Fasquelle, éditeur.

dans la maison. Livre cruel et douloureux, dont l'inspiration reste noble, parce que, parmi tant de flammes infernales, une autre Flamme se devine, invisible, qui pouvait tout purifier. Un sentiment s'impose, dès lors, c'est celui de la pitié pour cette faillite d'une vie, retracée avec une puissance entraînante et un art consommé.

C'est encore un autre tableau de famille, des plus crus et durs qu'on puisse voir, le quatrième roman de M. Guy Mazeline, *Les Loups* (1). Après *Piège du démon*, *Porte close*, *Un royaume près de la mer*, l'auteur est porté, par le Prix Goncourt, au premier plan. L'œuvre, aussi bien, est de première valeur, car autour du thème domestique elle développe une peinture de la vie bourgeoise en province, à la fin du XIXe siècle, et l'évocation, dans une atmosphère de vérité et de rêve, d'une ville maritime marchande. A cette richesse de la conception s'ajoutent le foisonnement de l'intrigue et l'abondance des personnages qui, tous, soit par une présentation complète, soit au cours du récit, par un signe, un mot, un geste, une attitude, un détail de vêtement, nous sont rendus visibles et même vivants. Les six cent vingt-deux pages serrées de ce gros livre auraient pu aisément être divisées en trois volumes. L'auteur ne l'a pas voulu, et il a eu raison, car il importait de maintenir l'unité de l'œuvre et de lui garder ce caractère de complexité.

L'intrigue centrale se noue autour de Maximilien Jobourg, dédaigneux héritier du patrimoine moral et de la grande fortune que représente, au Havre, en 1892, le nom industriel des Jobourg, maîtres de forges. Il s'est détaché, dans une vie de médiocres loisirs et d'aventures, d'un foyer depuis longtemps pour lui sans attraits. Et il n'a pas trouvé non plus à son propre foyer les satisfactions qui eussent pu le soustraire à cette délectation morose où nous le montre le début du récit. Ses enfants, deux filles et trois garçons, ne le comprennent pas, et lui-même, d'ailleurs, n'a jamais cherché à les comprendre. Arrive un jour, des îles, une jeune fille porteuse d'une lettre, dont elle ignore le contenu, où sa mère, avant de mourir, révèle à Maximilien les conséquences d'une aventure de jeunesse qu'il avait presque oubliée. Valérie est sa fille, souvenir vivant de ces années englouties. Est-ce donc l'événement que, depuis vingt ans, et inconsciemment, attendait Maximilien comme le prétexte d'une sorte de rédemption, d'une reprise de contact avec la réalité, d'une bataille où il pourrait enfin donner [illegible] Reprise impossible après un si long [illegible] de soi-même, bataille perdue [illegible] voilà ce que nous allons voir à travers les enchevêtrements du récit, les péripéties de la lutte, les intrigues et manœuvres qui vont paralyser les efforts de cet homme et briser ses élans. L'auteur a voulu nous donner le sentiment que, dans cette forêt inextricable, son personnage principal, en fuite vers une trouée de ciel, est traqué par les loups.

D'une très belle qualité littéraire, cette œuvre fouillée, minutieuse, est de celles qui doivent retenir l'attention. Un talent s'y affirme, qui ne manque ni d'originalité ni de puissance.

M. C.-F. Ramuz, est un de ces écrivains suisses dont l'œuvre appartient à la meilleure littérature française. Après Töpffer, Cherbuliez, Edouard Rod, il y apporte aujourd'hui, avec MM. Benjamin Vallotton et Robert de Traz — tous trois bien différents entre eux et se distinguant aussi, par quelques traits de race, de nos propres romanciers — un élément de richesse et de variété fort apprécié des lecteurs et dont la critique ne saurait faire trop grand cas. *Farinet ou la fausse monnaie* (1), le dixième roman de Ramuz, nous conduit, comme ceux qui l'ont précédé, dans ce Valais où le talent de l'auteur puise sa sève : c'est un savoureux roman de terroir. L'action se passe à la fin du siècle dernier, parmi des gens qui n'avaient pas dû changer beaucoup depuis son début et que nous retrouverions, je suppose, sensiblement les mêmes aujourd'hui, encore que les transformations soient devenues partout si rapides. Aussi bien, l'époque importe peu ; dans ce récit fortement localisé, c'est le lieu seul qui compte, et M. Ramuz excelle à nous en faire respirer l'atmosphère : la petite ville de Sion et son café de la Croix-Blanche, le village de Mièges au flanc de la montagne, parmi les pierres et le rocher, avec l'auberge de Crittin. Décors et figures sont saisissants de précision et de vérité pittoresque Mais une de ces figures domine tout : celle de Farinet, l'irrégulier, l'enfant de la nature, le hors-la-loi, qui a choisi la liberté sauvage et qui se demande un jour, devant l'apparition d'une jeune fille heureuse, s'il a choisi la bonne part et s'il n'y a pas une autre liberté plus douce et plus sûre, plus humaine aussi, celle de la

1. Gallimard, éditeur.

1. Bernard Grasset, éditeur.

vie commune, de la vie dans l'ordre, parmi les autres hommes, avec un foyer, et la femme aimée. Trop tard! Son destin l'entraîne dans le sens où il est engagé, l'entraîne jusqu'à la mort, avec la servante d'auberge, qui s'est dévouée à sa capricieuse destinée. Et pareillement une sorte de logique pressante emporte le récit, dont l'attrait s'assaisonne d'un charme littéraire fort piquant. M. Ramuz, dans la composition comme dans le style, a sa manière, extrêmement personnelle, une liberté d'allure qui ne s'embarrasse ni de règles, ni de précédents, ni de conventions, une simplicité et une familiarité aussi éloignées que possible de tout académisme, une franchise rustique, une indépendance de ton et de langage qui contribuent à nous donner l'impression d'un contact direct avec la réalité, au-dessus de laquelle une fantaisie soudaine, imprévue, nous enlève parfois d'un coup d'aile.

Fantaisie encore, mais toute de verve ironique, de satire légère tournée vers la société, non plus vers la nature, voilà ce que nous apporte M. Maurice Bedel dans les variations qu'il s'est amusé à broder sur le thème d'un jeune Turc, qui est en même temps un Turc tout jeune, à Paris (1), Ahmed, devenu Amédée par goût du progrès, représente, au cours de ce voyage, le parti de l' « occidentalisation » de la Turquie, et plus particulièrement le député Mahmoud Chakri Pacha qui a conçu le grand dessein, à la fois moderne et profitable, de motoriser l'Anatolie, c'est-à-dire d'organiser le trafic automobile sur les routes de ce pays. Il plairait assez à Ahmed d'occidentaliser, par la même occasion, la fille de son maître, la charmante Zulfu, envoyée à Paris pour y parfaire une éducation commencée là-bas, dès l'âge de treize ans, avec le *Contrat social*, les œuvres de Proudhon et la *Déclaration des droits de l'homme*. Mais, tandis que le garçon, féru de science, de machinisme et de progrès, soumet sa conduite aux lois de l'intuition rationnelle, de la logique cartésienne et de l' « espérance mathématique », la petite Orientale ne rêve qu'enchantements du passé, sentiment, poésie et se laisse prendre aux rêts d'un jeune gentilhomme fort médiocre, mais dont le charme est fait surtout pour elle de ce qu'il n'assimile pas les prémices de l'amour à une « course biologique » ni ne prétend faire tenir l'amour lui-même dans une formule de chimie. Que de plaisants détails, de piquantes railleries, touchant parfois, sans en avoir l'air, à la grande satire, sur les mœurs et les modes du jour! M. Maurice Bedel, qu'on a accusé déjà de nous brouiller avec la Norvège et avec l'Italie, va-t-il maintenant nous brouiller avec la Jeune-Turquie ? Nous supplierons le gouvernement d'Ankora de vouloir bien considérer que la verve du romancier ne s'exerce pas moins librement sur les choses de chez nous : salons politiques et littéraires, galeries d'art cubiste, vie de château, restaurants et bars où se retrouvent les gens « à la page », tout cela fournit à profusion au malicieux romancier tableaux pittoresques ou scènes de comédie. Parmi celles-ci, il n'y en a pas de meilleure que celle où Ahmed, au sortir d'un sommeil alourdi par les cocktails et les vins trop généreux, alarmé d'un malaise — pourtant classique — dont il méconnaît la nature parce qu'il en a oublié la cause, se voit assailli par les secours de la médecine moderne : cardiogramme, prises de sang, psychanalyse... Sous les zigzags de la raillerie court la droite ligne d'un bon sens guidé par la finesse du psychologue, la pénétration du moraliste et l'enjouement de l'homme d'esprit. Ecrit avec autant d'entrain que de simplicité, le livre est à la fois sage et divertissant, dans la meilleure veine de la raillerie française et d'un ton aussi jeune qu'on peut le souhaiter.

A l'autre pôle, si je puis dire, de l'activité spirituelle, un succès pareil à une vague de fond porte, emporte et roule un livre énorme, informe, sans art mais non point sans talent, bourré d'ordures, d'obscénités et de blasphèmes, comme si d'un bout à l'autre de ces 625 pages, l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* (1), n'avait d'autre dessein que de provoquer, de scandaliser et de dégoûter. Mais, sans doute, M. Louis-Ferdinand Céline, n'a-t-il point de dessein, et c'est son excuse. On peut admettre qu'il ait écrit parce qu'il ne pouvait pas ne pas écrire. Etouffé par tant de rancœurs, il se soulage, il se délivre. Mais quel torrent ! Son cas est, au sens propre, un « cas ». Et le succès en est un aussi, plu significatif encore. L'un et l'autre ont été si copieusement discutés dans la presse, au cours du dernier mois, qu'il devient facile d'y voir clair et de les expliquer.

Le cas de l'auteur est un aboutissement. L'individualisme anarchique dont les ravages s'étendent chaque jour et en sont venus peut-être

1 *Zulfu*. Gallimard, éditeur.

(1) Denoël et Steel, éditeurs.

au point où ils ne pourront plus que reculer, devait en arriver là. Ne croire à rien, ne rien accepter et — ce qui est la conséquence — ne rien aimer ; se montrer aussi incapable de se soumettre aux lois de la vie que de les dominer ; crier son dégoût comme une colère et sa révolte comme une vengeance ; ravaler les plus nobles sentiments et nier ce que la nature elle-même offre de plus solide et de plus profond ; avilir l'homme pour le mieux mépriser et jeter son défi à l'art, à la langue elle-même comme aux idées ou aux sentiments qu'ils expriment : tout cela se tient et il suffisait, pour faire éclater cette solidarité, qu'un esprit, poussé par un tempérament et par le cours troublé des choses, s'abandonnât avec une sorte de fureur à son effroyable logique. Or, c'est précisément cette logique même qui devait s'imposer à une masse de lecteurs désemparés, livrés plus ou moins au même désordre intérieur, mais retenus, eux, par toutes les habitudes, contraintes, timidités, précautions, survivances, qui font l'illogisme de leurs sentiments, de leurs pensées et de leur conduite. « Affreux ! » se sont-ils écriés, les femmes surtout ; « mais, mon Dieu ! que c'est fort !... » Après cela, il ne restait plus au snobisme qu'à faire le reste. Il l'a fait. Rien ne nous autorise à croire que l'auteur ne demeure pas étranger à cette agitation, dont nous n'avons pas à lui demander compte. Elle tombera bien vite d'ailleurs, et certains enthousiasmes avec elle, certaines indulgences aussi, plus étonnantes encore. Il restera que le livre, et tout cela, avec lui, fut en un double sens — côté auteur et côté public — un signe des temps.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

LA FANTAISIE DE LÉOPOLD MARCHAND

M. Léopold Marchand possède tout à la fois la gaieté et la finesse, qui sont les éléments principaux de la fantaisie. Par la gaieté, il a l'air de composer un vaudeville ; par la finesse, il construit, en réalité, une comédie ; chez lui, c'est l'observation qui fait rire ; situations de vaudeville, dialogue de comédie, telle est la marque propre de sa dernière œuvre représentée au théâtre des Variétés, œuvre tout ensemble d'un dramaturge et d'un auteur dramatique.

Le dramaturge, en effet, sait d'expérience qu'il n'est plus guère possible d'attacher au théâtre un public parcimonieux et distrait autrement que par le rire : condition plus impérieuse aux Variétés que partout ailleurs. De là, non seulement le choix de la donnée légère, l'arrangement comique des situations, mais, dans le détail de la mise en scène ou du dialogue, certaines recherches et habiletés dont l'unique raison est de provoquer un effet. Tous les spectateurs ne réagissent point pareillement à ces gentillesses d'un métier raffiné, mais tous, bon gré mal gré, en subissent l'entraînement.

Mais l'auteur dramatique sait aussi que tous les ingrédients de beauté et de séduction ne tiennent point sur un visage fatigué. Ainsi nul métier ne saurait remplacer la vérité et la justesse de l'observation. Il ne suffit pas de faire rire les honnêtes gens : il faut les faire rire de quelque chose.

Voici donc, dans un château qui appartient à leur oncle, maire du village, deux jeunes ménages. Ils n'ont rien de particulier, sinon cette intimité d'aujourd'hui qui, finalement, après le petit déjeuner, les couche tous les quatre dans le même lit pour faire une partie de « belote ». Mais ces gens, si pareils aux autres, si simples et si francs, sont-ils réellement ce qu'ils paraissent ? Evidemment, le thème de ce personnage secret que chacun porte en soi, n'est pas nouveau ; mais le théâtre ne recherche point la nouveauté, la justesse lui suffit. Nous serons donc satisfaits de l'auteur, s'il parvient à trouver une histoire amusante et capable d'illustrer cette moralité. L'anecdote choisie par Léopold Marchand en vaut une autre : en soi, elle ne vaut pas plus qu'une autre, mais Léopold Marchand en a fait un usage excellent et ce moyen, indépendamment de la fin que nous venons de voir, se justifie de lui-même.

L'oncle, châtelain et maire, vient donc annoncer aux quatre jeunes conjoints, ses invités, qu'un scandale a éclaté dans le village : la plus jolie fille de la localité a subi les derniers outrages sur un mur où elle s'était exposée au soleil : une poule sur un mur !... Le coupable n'a pu être repéré, ce qui étend les soupçons à tout le monde, mais, par le fait, les circonscrit aux habitants du château. Un inspecteur déguisé survient pour diriger l'enquête policière. Dès

Les, vous voyez le thème : il va falloir à chacun fournir un alibi, c'est-à-dire l'exact emploi de son temps, entre six heures et sept heures du soir ? Tous les secrets se découvrent, toutes les mauvaises conduites se révèlent. De coupable, il n'y en avait pas, car ce n'était là que l'invention publicitaire d'une poule qui préludait à son vol, mais combien de fautes réelles a trahies ce crime fictif !

Léopold Marchand est un des auteurs dramatiques sur lesquels le théâtre peut fonder son espérance et sa foi. Il possède, outre cette fantaisie qui lui permet un si heureux mélange d'adresse et d'observation, un don plus rare encore et pourtant primordial : la verve. Son dialogue est toujours heureux, d'une qualité comique qui résiste à toutes les situations. Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion que chacun garde de cette *Poule sur un mur*, il est un point sur lequel tout le monde doit tomber d'accord : l'auteur a fait ce qu'il a voulu et il sait ce qu'il a fait.

Et voilà ce que je voudrais dire en terminant : Léopold Marchand donne l'impression d'être dans un état parfait d'équilibre entre sa technique et son talent. Mais l'expérience prouve combien cet équilibre est instable et combien reste pressante la menace d'une rupture en faveur de la technique qui devient prédominante et parfois exclusive ! Léopold Marchand nous a déjà donné trop de preuves de ses mérites supérieurs pour que nous n'éprouvions pas tous, devant une réussite comme celle des Variétés, le besoin de lui rappeler, en témoignage d'estime et d'admiration, le vieux dicton : « Noblesse oblige !... »

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

ESQUISSE D'UN VERISME MODERNE

Il n'est pas nécessaire que l'art retourne aux balbutiements primitifs pour se renouveler. Le « tout est dit et l'on vient trop tard... » sera toujours vrai et ne sera jamais vrai, par le fait que si la vie est un éternel recommencement, elle crée aussi perpétuellement du nouveau. Il y aura un art neuf chaque fois qu'un peu de ce nouveau entrera, fût-ce impalpablement, dans la représentation toujours recommencée de la vie. Le ravissant est que chaque génération prétend retourner à la nature en rompant avec la précédente : chacune ne met pas le même contenu dans le même mot.

Malgré sa diversité, le roman est le genre qui tend à exprimer le plus directement la vie. Sa diversité vient justement de ce que l'essentiel de la vie n'est pas le même pour tout le monde : pour l'un, c'est le mouvement et la couleur ; pour l'autre c'est l'aventure ; pour l'autre c'est le jeu des sentiments ; pour l'autre c'est la pensée et pour l'autre c'est le rêve. La célèbre définition de l'art demeure : « l'homme ajouté à la nature ». Même quand le romancier s'efforce d'être un pur spectateur d'une histoire humaine, il la voit avec ses yeux, la saisit et l'embrasse avec son esprit, la narre avec ses couleurs. Homme d'aujourd'hui, le romancier baigne dans son époque, absorbe et digère les idées, les représentations, même les systèmes que véhicule son siècle ; sa vision du monde en est influencée, déformée ou exaltée. Ainsi, en observant les êtres qui l'entourent, en examinant ce qu'il sait de leur existence, en cherchant à s'expliquer leurs réactions, il ne peut s'empêcher d'utiliser, plus ou moins sciemment, soit les découvertes de la sociologie, soit celles de la psychologie pathologique, voire de la psychanalyse. Ces sciences ont donné à notre connaissance de l'homme des procédés de classement et d'étude, des directions qui s'imposent à nous. Trop fortement parfois, car il arrive qu'un écrivain au lieu d'appliquer à la vie une méthode moderne, la psychanalyse par exemple, soumettre la vie à la psychanalyse en tant que doctrine et aboutisse à de l'artificiel. Je pense notamment à certaines scènes de *Mixture* (Lenormand). Il est vrai qu'au théâtre l'emploi d'un système pour schématiser la vie peut conduire à des réussites, mais plutôt dans la comédie, je crois, parce que le rire vient surtout, comme l'a magistralement démontré Bergson, de l'intrusion du mécanique dans le vivant (or, un système est une mécanique) : voyez *Knock* et *les Messieurs en rang* (Jules Romains). Il reste qu'un cerveau imprégné par les découvertes récentes de la psychologie et de la socioligie prend du monde une vision différente de celle qu'en avait la génération de Balzac : la représentation qu'il en pourra donner sera différente aussi.

Il y a plus. Le développement du roman personnel, je veux dire de celui où le héros principal est censé raconter ses propres aventures, me semble avoir porté un coup à la méthode

classique du roman objectif (1). Dans la plupart des romans du XIXe siècle, l'auteur est comme une sorte de dieu omniscient et omniprésent qui déroule une histoire humaine, dont il connaît toutes les péripéties, et analyse les sentiments et les pensées des personnages, dont il pénètre tous les replis. Notre temps, influencé sans doute par les littératures nordiques, aime de plus en plus dans la vie ce qu'elle présente d'imprévu, d'obscur, de mystérieux. Le romancier moderne s'écarte du réalisme et se rapproche pourtant de la vie par ce biais qu'il imite les démarches de la vie. Même quand il n'emploie pas la méthode autobiographique, il présente plutôt les événements comme vus par un des héros : tel personnage apparaît vaguement, puis se précise peu à peu avec cette lenteur, cette marge d'inconnu et d'inexpliqué que comporte la vie. N'est-il pas vrai que dans la vie les portraits successifs que nous nous formons d'une personne, varient souvent, même se contredisent ? Notre art est tout dominé d'un certain relativisme. Pirandello est venu à son heure : chacun sa vérité. Marcel Proust aussi, qui nous enchante par ses images successives et progressivement corrigées selon le déroulement de la vie. Après les littératures nordiques, Pirandello et Marcel Proust dominent le roman moderne et aussi, ne l'oublions pas, le *Grand Maulnes*, d'Alain Fournier. Nous aimons dans la vie tout ce qui la rapproche du rêve : l'imprévu, l'imprécis, l'inachevé, l'inexpliqué, la belle figure dont les yeux émergent à la lumière vaporeuse et dont le reste baigne dans l'obscur. A ce compte, Roger Martin du Gard me semble être, parmi les romancier contemporains que je connais, un de ceux qui a le mieux intégré le rêvé dans le réel ; quand je dis le mieux, j'entends en se soumettant le plus strictement aux nécessités du genre. Voyez la *Belle Saison* : un médecin, appelé au chevet d'une fillette qui vient d'être écrasée, tente aussitôt une opération avec cette promptitude de décision qui le caractérise ; il est assisté par une jeune femme, une voisine, que sa maîtrise, sa belle énergie morale subjuguent. Elle devient bientôt après sa maîtresse. Il ne sait rien d'elle, mais comme il a un bel équilibre et accepte toutes les confessions sans jalousie rétrospective, il apprend peu à peu tout le passé de cette femme. Alors, peu à peu, se précise la figure d'un aventurier forcené, que nous ne connaîtrons que d'après ces confidences, qui restera toujours dans le lointain, mais dont la présence réelle est si puissante sur le drame qu'il y mettra le point final : Rachel, malgré son amour pour Antoine, le quitte afin d'aller rejoindre cet homme qu'elle déteste. Ensemble, se précisent les physionomies de Rachel et de Hirsch, mûrit la personnalité d'Antoine, se précipite le drame. C'est du grand art. Voyez encore la *Sorellina* : Jacques Thibaut s'est enfui de la maison paternelle. Qu'est-il devenu ? Mystère. Mais voici que des circonstances vraisemblables font que son frère Antoine trouve une nouvelle, écrite par Jacques, et où il reconnaît une transposition romanesque d'aventures passées. Quelle est la part du réel, la part de l'imaginé ? Antoine ne le sait pas bien, nous non plus qui n'avons assisté dans la *Belle Saison* qu'à quelques scènes de ces aventures. Et de même quand Antoine retrouvera son frère à Lausanne, nous ne recevrons qu'une image brumeuse de ses sentiments aussi. Dans quelle mesure le romancier va-t-il poursuivre cet inachevé ? La suite nous le dira. Mais je crois bien qu'il subsistera toujours, comme dans la vie réelle, de l'obscur et de l'inachevé.

La *Belle saison* et la *Sorellina* me semblent deux bons exemples de ce vérisme moderne que je tâche de saisir et qui me paraît être : une certaine manière de représenter la vie avec le secours des méthodes d'investigations modernes, et avec le souci de suivre les démarches de la vie dans tout ce qu'elle comporte habituellement d'imprévisible, d'inexpliqué, de mystérieux. L'artiste *choisit*, non pour intellectualiser ou pour systématiser la vie, mais pour accentuer ou styliser la fantaisie de ses démarches.

Raoul Stéphan.

(1) Je ne crois pas toutefois que cette méthode soit périmée. Je crois seulement que la méthode doit varier avec les sujets qu'on traite.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

André Lamandé, [illegible] Les Éditions de la Madeleine, [illegible]

Le plus populaire [illegible] les champs [illegible] plus levoué [illegible] le plus amoureux. L'Histoire [illegible] brillantes maîtresses [illegible] dus de Gascogne, illustrent encore le souvenir du roi Henri et des propos galants [illegible]

Margot. Ce roi, heureusement, ne savait pas seulement se bien battre et aimer, il savait aussi écrire. Et de quel style! D'un trait, d'un jet, avec une vivacité d'esprit et de cœur merveilleuse. Ce n'étaient que billets nerveux, « succulents au papier comme aux lèvres », adressés familièrement à ses compagnons d'armes pour les presser au combat ou à la femme aimée vers laquelle, à peine sorti de ses bras, il criait son impatience de la revoir.

On connaît l'admirable billet qu'il écrit à M. de Batz qu'il appelait « mon Faucheur » :

« Mon Faucheur, mets des ailes à la meilleure bête. J'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi? Tu le sauras de moi à Nérac. Hôte, cours, viens, vole. C'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami ».

Mais qu'une telle plume devait faire merveille lorsqu'elle écrivait sous l'aiguillon d'un sentiment amoureux! C'est pourquoi, M. André Lamandé a eu l'heureuse idée de réunir les lettres d'amour qu'Henri IV écrivit à ses belles maîtresses : à la belle Corisande, à la jolie Gabrielle, à la rouée et coquette Henriette d'Entragues... Autant de petits chefs-d'œuvres de grâce, de spontanéité, de malice. C'est un feu d'artifice, un jaillissement sans cesse renouvelé de passion qui fait de ce roi le plus exquis amoureux des hommes.

En réunissant toutes ces lettres, M. André Lamandé les a accompagnées de notes nombreuses. Mais surtout, il a enrichi ce recueil d'une préface étonnamment vivante et de la présentation des principales maîtresses du Vert-Galant qui sont un véritable régal. Il y a là, une galerie de portraits inoubliables.

M. André Lamandé, à qui nous devons cette belle et déjà classique *Vie Gaillarde et Sage de Montaigne*, nous a donné une fois de plus la mesure de son érudition, de sa bonne humeur, de son style franc et nerveux.

Médecine

Dr Malachowski. — *Voulez-vous vivre cinq ans de plus?* (1 vol. Nouvelle Librairie Française).

Un livre de technique médicale... cela paraît, au premier abord, bien difficile à faire accepter par le grand public!

Le Docteur Malachowski a résolu ce problème. Il nous a sous une forme qui décèle une très haute et très complète culture, saupoudrées d'anecdotes vécues, ponctuées d'émotion, ces « *Leçons de Gymnastique respiratoire* » se lisent d'un seul trait, sans effort, avec plaisir.

Ceux qui désireront appliquer les leçons contenues dans ce livre, où il y a beaucoup à prendre, et à apprendre, y reviendront pour y chercher les règles d'un travail quotidien. Il s'en trouve pour tous les âges, et pour toutes les professions.

Le R. P. Sanson, dans une Préface où la hauteur des idées s'allie à la perfection de la forme montre combien peut être féconde la collaboration du prêtre et du médecin — de la Religion et de la Science — pour le développement de la Vie, sous son double aspect : vie de la matière et vie de l'âme.

De nombreux dessins, signés de Roger Baron, complètent la leçon, et animent, aux yeux du lecteur, avec une exactitude anatomique remarquable, les leçons du Dr Malachowski. Médecin de la Marine, longtemps spécialisé dans l'étude de la tuberculose pulmonaire, l'auteur a, pendant la guerre, donné ses soins aux Marins et aux Aviateurs. Il a pu constater, chez les uns et chez les autres, l'importance du « bien respirer ». Il fait profiter de son expérience tous ses lecteurs.

Il faut l'en remercier.

***

LA QUINZAINE COLONIALE

M. de Warren, qui vient d'être élu président du Comité du *Transsaharien* — devenu *Transafricain* — a présidé l'important déjeuner-discussion du « Syndicat des directeurs de journaux de *La France Extérieure* » consacré à cette question. Elle recommence à préoccuper très vivement l'opinion publique et même le Parlement, parce que les Allemands et des groupes italiens veulent devancer la réalisation du grand projet français par un autre Transsaharien qu'ils construiraient d'urgence comme remède *à leur* chômage et signe de leur supériorité créatrice. Le projet germano-italien comprend un transafricain Cameroun-Tchad-Tripoli se rattachant au transeuropéen Brindisi-Rome-Venise-Vienne-Berlin-Stockolm. C'est la reprise, catégorique, du vieux projet de Mitteleuropa pangermaniste que les Allemands poussaient à fond avant 1914. Ils seraient soutenus par des hommes d'affaires américains dans l'exécution de ce Transafricain par lequel on veut rendre demi-inutile et impossible le projet de Transsaharien français qu'on accuse à Washington, à Berlin et à Rome d'être militariste.

En fait il est bien loin d'être militariste. Il ne se propose et il ne peut d'ailleurs servir aucune conquête, aucun agrandissement colonial : tout est déjà partagé en Afrique et il s'agit pour nous non du tout de *conquête coloniale*, mais de *concentration nationale*. Notre empire africain est trop désarticulé : il lui manque une colonne vertébrale; le transsaharien de M. de Warren réunirait enfin nos possessions du golfe de Guinée, celles de l'Ouest africain et celles de la Méditerranée. Il réaliserait, en effet, la liaison militaire qui permettrait de transporter rapidement nos régiments noirs en Algérie, ce qui faciliterait en cas de guerre l'expression pratique de sa fidélité, et delà en France. C'est absolument indispensable, mais ce n'est pas du tout le seul but du Transsaharien.

M. de Warren a démontré avec précision et ampleur que toutes les objections faites au Transsaharien ne tiennent pas. L'auto ne peut nullement suffire à remplacer le rail car les denrées à transporter, nombreuses ne peuvent se payer l'auto qui contribuerait seulement à fournir, de maintes distances latérales, le complément de frêt. Le Transsharien rendra et paiera. M. de Warren, lorrain ayant le sens de la Grande France, a donné à cette entreprise, avec capacité politique et tact diplomatique, une envergure où les affaires *coloniales* servent les intérêts des grandes *provinces* industrielles et toute la complexité de l'économie *nationale*. Il avait déjà réussi à intéresser à la poursuite de cette œuvre admirable plus de 200 députés de l'ancienne législature; M. André Hesse et M. Lamoureux, qu'il faut en remercier, ont accepté de la patronner auprès de la nouvelle majorité.

Malheureusement celle-ci est molle, incohérente, irrésolue, obsédée par mille autres soucis. M. Roux-Freissineng, le vénérable Président de la Commission de l'Algérie et des Colonies au Palais-Bourbon, n'a pas caché qu'on ne comprend point à la Chambre l'importance primordiale du Transsaharien et quelle urgence s'impose devant la précipitation de nos rivaux! M. Roux-Freissineng parle avec une éloquence sincère, précise, pressante, qui porte beaucoup. Il ne parle pas seulement en économiste très sérieux et positif mais en homme de bons sens et de cœur. Partout à toute occasion, ce Lorrain éminent montre dans le

Transsaharien *un chemin de fer sanitaire, humanitaire* — il montre dans quelle misère, et quelle ignorance croupissent les Soudanais sous notre pavillon ; pas d'Assistance Médicale à longue et rapide portée sans Transsaharien.

Marius-Ary Leblond porte l'attention sur un point encore plus transcendant. Il veut que toujours domine le point de vue spiritualiste. Des premiers, il trouve qu'on a raison de montrer la solidité économique du Transsaharien, de faire valoir les titres et mérites économiques de l'Algérie qui a su devenir le plus grand et meilleur client de la France ; mais il admire encore plus dans les Algériens leur valeur intellectuelle, morale et nationale ; par le Transsaharien ils pénétreraient, éduqueraient, civiliseraient, humaniseraient l'Afrique Noire ; ils lui donneraient les Cadres Blancs indispensables à constituer une civilisation durable et généreuse. Pour l'auteur *d'Ulysse Outre* et de *Passe la ligne* le Transsaharien est avant tout le *Grand chemin de fer de la Direction idéaliste*. M. de Warren ayant su excellemment élargir cette œuvre nationale en Transafricain international qui rattachera la Nigeria Anglaise et le Congo belge à la Méditerranée, le Transafricain aura en outre, le mérite de consolider la paix en travaillant efficacement à la collaboration avec nos chers alliés.

Henri Gourdon, l'admirable directeur de l'Ecole Coloniale, a soutenu puissamment ce point de vue. Reprenant la thèse de M. Jacques Meyniaud, l'auteur si apprécié des *Pionniers du Soudan* — un des livres qui ont le plus marqué depuis dix ans — sur le prestige français que servirait la construction immédiate du Transsaharien, il a parlé avec une émouvante éloquence contre *le Défaitisme colonial* qui, depuis quelque temps est partout répandu. Il est indispensable, affirme-t-il, lui l'homme de gauche que nul ne peut taxer de chauvinisme, de montrer à nos 60 millions de sujets que nous avons charge d'éduquer autant que d'instruire, que les fils des promoteurs du Suez et du Panama sont capables de faire encore de grandes choses ; comment ! nos ingénieurs sont partout demandés et employés à créer les chemins de fer difficiles dans les contrées étrangères les plus lointaines et nous ne serions pas capables de faire chez nous pour le bien-être de nos pupilles un Transsaharien beaucoup plus facile et fructueux que le Transaustralien.

La difficulté n'est que de convaincre la majorité parlementaire, de l'animer, disons même de la réveiller de sa léthargie. M. Abbo, député de l'Algérie, se plaint que « l'esprit de la France Extérieure » manque trop partout en France et il a montré la gravité dramatique de la scission que cette attitude est à préparer entre l'Algérie et la France. Il estime avec M. Roux-Freissineng qu'il faut au plus tôt persuader le Parlement en émouvant l'opinion. Ces hommes pratiques proclament qu'il est indispensable d'organiser au plus tôt la propagande. Ils savent que les grands quotidiens continueront à ne pas s'intéresser à d'aussi grandes questions coloniales, ils voudraient donc que les revues et journaux d'opinion se missent avec entente et persévérance à les porter devant l'intelligence des élites. Nul doute qu'il n'y ait pas de temps à perdre !

M. Paul Gaultier, directeur de la *Revue Bleue*, a organisé en l'honneur de M. Manceron, un déjeuner du groupe, très qualifié, de la Presse étrangère qu'il préside avec René Pinon, l'historien et alerte chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes*. Dans quelle mesure la Tunisie s'intéresse-t-elle à une œuvre aussi puissamment française que le Transsaharien ? Bien des Algériens lui reprochent de faire cavalier seul même dans la défense des vins de l'Afrique du Nord. M. Manceron, avec ordre et finesse, a exposé toutes les difficultés où se débat cette Tunisie qu'il administre avec tant d'équité. Son heureux sang-froid ne s'énerve point des incidents de politique intérieure et il a su rallier les Italiens dont la collaboration et l'affection nous sont si chères. La Résidence Générale de Tunis sait contribuer très amicalement à leur enrichissement.

Un des meilleurs moyens de consolider notre Afrique du Nord est de resserrer et de multiplier ses relations commerciales avec nos alliés. La Pologne a la chance d'avoir comme ambassadeur à Paris M. de Chlapowski qui est un solide économiste. Il s'intéresse avec vigilance au développement et aux ressources de notre Empire. Il encourage la *Chambre de Commerce franco-polonaise* de Paris dont le directeur sagace et érudit, M. Merlot, vient de faire un remarquable rapport sur les possibilités de négoce entre la Pologne et nos colonies. M. Tirman y a présidé, à l'occasion de l'importante foire de Poznan (qui aura lieu en mai) un fécond débat auquel ont participé M. Gérard, directeur de l'Office de l'Algérie, et M. le Gouverneur Blanchard de la Brosse directeur de l'Office de l'Indo-Chine. M. Blanchard de la Brosse a déjà été travailler excellemment à Prague, il ira à Poznan étudier de près le marché, les institutions, les hommes. Félicitons aussi André Ménabréa, secrétaire général de France-Pologne qui sait éclairer des puissantes leçons de l'histoire les nécessités économiques les plus impérieuses pour la politique contemporaine. Il faut de plus en plus méthodiquement travailler à rattacher l'Europe Centrale à notre Afrique du Nord par de tout autres moyens que le Mitteleuropa pangermaniste.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

LE *MARÉCHAL-JOFFRE*

Les Messageries Maritimes vont mettre en service, le 1er mars, sur la ligne de la Côte Orientale d'Afrique et de Madagascar et sur la ligne de l'Indo-Chine, le nautonaphte *Maréchal-Joffre*, mis sur cale le 23 août 1930 dans les Chantiers de la Société Provençale de Constructions Navales, à La Ciotat.

Les opérations du lancement, le 14 mai 1931, se déroulèrent avec un plein succès et les essais de vitesse, les 13 et 14 décembre 1932, furent entièrement satisfaisants.

Le *Maréchal-Joffre* est le sixième des nautonaphtes des Messageries Maritimes, les autres étant, dans l'ordre de leur entrée en service, le *Théophile-Gautier*, l'*Eridan*, le *Jean-Laborde*, le *Félix-Roussel* et l'*Aramis*.

Le port d'attache du *Maréchal-Joffre* est Marseille.

*
**

Lorsque, en décembre 1929, le Conseil d'Administration des Services Contractuels des Messageries Maritimes attribua, à la nouvelle unité dont la construction venait d'être décidée le nom de *Maréchal-Joffre*, il manifestait tout d'abord son désir de rendre hommage à ce grand soldat qui attacha son nom à la victoire de la Marne, par laquelle la France fut sauvée de l'invasion et fut rendu possible le triomphe définitif des armées alliées.

En même temps, les Messageries Maritimes honoraient, l'un de leurs plus illustres passagers.

Enfin, elles mettaient, une fois de plus, en application la décision d'ensemble prise, en novembre 1921, sur l'initiative de M. Georges Philippar, Président actuel des Messageries Maritimes, de choisir, pour désigner les navires de la ligne de Madagascar, La Réunion et l'ancienne colonie française de Maurice, les noms des officiers, généraux, grands coloniaux, écrivains ou explorateurs dont la vie et l'œuvre sont étroitement liées à l'histoire de nos colonies de l'Océan Indien.

*
* *

Le *Maréchal-Joffre* a été construit sous la surveillance du Bureau Véritas et a reçu la première cote de ce Bureau de classification. Il satisfait en tous points aux exigences de la Convention Internationale de Londres pour la sauvegarde de la vie humaine en mer.

Ses caractéristiques sont les suivantes :

Longueur hors tout	(mètres)	150
Longueur entre perpendiculaires ..	(mètres)	142,3
Largeur au fort hors membrures ..	(mètres)	19,5
Creux au livet en abord du pont C, au milieu du navire	mètres	12,35
Tirant d'eau moyen sous quille à pleine charge	(mètres	7,99
Déplacement correspondant	tonnes	14.820
Volume net des cales et entreponts à marchandises	(mètres cubes)	6.367
Poids en lourd total	tonnes)	6.264
Approvisionnement total en combustible	(t.)	870

Sa vitesse sera de 15 nœuds.

La coque est divisée en 11 compartiments par les cloisons étanches.

Les embarcations de sauvetage sont au nombre de 19.

*
* *

Le *Maréchal-Joffre* peut recevoir 882 passagers, soit :

9 passagers en cabine de luxe,
127 passagers en première classe,
92 passagers en seconde classe,
74 passagers en troisième classe,
580 passagers en entreponts.

Ces passagers sont installés de la façon suivante :

Luxe : 4 passagers dans 2 appartements à 2 lits avec leur salle de bains particulière, également leur W.-C. et leur soute à bagages, et 5 passagers dans 5 chambres à 1 lit, dont 4 avec salle de bains commune aux 2 chambres de luxe contiguës et 1 avec salle de bains particulière. Chacun de ces passagers a, à l'étage même, une soute à bagage privée d'un accès facile.

1re *classe* : 29 passagers dans 29 cabines à 1 couchette, et 98 passagers dans 49 cabines à 2 couchettes avec cabinet de toilette indépendant.

2e *classe* : 40 passagers dans 20 cabines à 2 couchettes, et 52 passagers dans 13 cabines à 4 couchettes.

3e *classe* : 22 passagers dans 11 cabines à 2 couchettes, et 52 passagers dans 13 cabines à 4 couchettes.

Toutes les cabines de toutes classes ont le chauffage à la vapeur et ont de l'eau courante douce froide. Les salles de bains reçoivent, en outre, de l'eau salée chaude et froide. Les appartements de luxe ont de l'eau douce courante chaude et froide.

La ventilation des cabines est réalisée, comme dans les locaux communs, par refoulement d'air frais pris à l'extérieur et amené dans les locaux par des conduits se terminant par un distributeur d'air (punkah) qui permet d'envoyer l'air dans la direction choisie par le passager. Il y a un punkah pour chaque passager en 1re classe, et un punkah pour 2 passagers en 2e et 3e classes.

Les cuisines, au nombre de quatre : une pour les passagers (1), une pour les émigrants et deux pour l'équipage, ont été installées avec tout le perfectionnement voulu. Elles sont dotées de fourneaux à mazout, de marmites à vapeur, de grillades, d'une machine à éplucher les pommes de terre, etc....

La boulangerie comprend deux fours à pain électriques pour cuisson par accumulation, un pétrin mécanique et les ustensiles habituels.

Dans les offices, on trouve, entre autres appareils, des tables chaudes à vapeur, des armoires refroidies, des appareils pour le soutirage de la bière, des percolateurs, des bains-marie, une machine à trancher le jambon.

Un service de petits déjeuners, thé, café, lait et chocolat sera fait chaque matin au Pont E, un petit office ayant été aménagé à cet étage afin de permettre aux passagers de prendre leur premier repas en plein air.

Toutes les cabines (1re, 2e et 3e classes — Officiers, Maîtres) sont munies d'un extincteur d'incendie d'une capacité de trois litres d'un type particulièrement étudié et soigné, fonctionnant par jet de mousse (sulfate d'alumine-bicarbonate de soude), garantie non conductrice de l'électricité par un courant d'une tension égale ou inférieure à 250 volts.

Cet appareil répond en tous points à la règlementation du décret du Ministère des Travaux Publics en date du 30 juillet 1932.

Dans les autres aménagements, un circuit complet d'eau salée est doublé par des extincteurs portatifs.

Le chauffage de tous les locaux est assuré par un chauffage à la vapeur à basse pression.

*
* *

L'appareil moteur du *Maréchal Joffre* se compose de deux moteurs reversibles à 8 cylindres et à 4 temps, actionnant chacun un compresseur destiné à l'insufflation du combustible; leur puissance unitaire normale est de 3.400 chevaux effectifs à 110 tours.

Le courant électrique nécessaire au fonctionnement des divers auxiliaires est fourni par 4 moteurs à 4 temps, à injection par insufflation d'air comprimé, actionnant chacun une génératrice de 300 kws à 220 volts.

1 Le service est fait à la carte et au menu.

Le Gérant : M. Herman.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 5 71e ANNÉE 4 MARS 1933

LA FRANCE DOIT ORGANISER SA PROPAGANDE

L'annonce d'une réorganisation des services d'information au Quai d'Orsay a été accueillie avec une satisfaction indéniable par le public français.

Il y avait trop longtemps que, de toutes parts, des plaintes s'élevaient sur l'insuffisance des réactions françaises en face des apports considérables réalisés par l'étranger dans le domaine de la propagande. Les effets fâcheux de cette propagande étrangère étaient dénoncés depuis des années par nombre d'esprits avertis, qui assumèrent en connaissance de cause et sans crainte de déceptions prévues, le rôle ingrat de Cassandre. A ceux que leurs fonctions ou leurs préoccupations patriotiques appelaient à considérer de plus près les signes de l'action étrangère, se joignaient les voyageurs qui avaient pu se rendre compte, aussi bien aux portes mêmes de la France qu'en Extrême-Orient ou en Amérique, des ravages accomplis par la propagande étrangère généralement hostile à la France.

Le souci constant et légitime de la France a été, depuis 1918, d'affermir la paix et de conserver une position durement acquise. L'Allemagne — et, quand nous disons l'Allemagne, nous sous-entendons naturellement aussi les agents qu'elle a dans la presse de l'ancien et du nouveau monde, — l'Allemagne s'est efforcée de tirer avantage d'une situation qu'elle a su rendre favorable à ses visées. Chaque fois que nous affirmons nos droits légitimes, elle nous reproche notre impérialisme et, chaque fois que nous exerçons ces droits, elle se plaint d'être opprimée et restreinte dans l'exercice de ses libertés naturelles. Cette thèse inlassablement répétée finit par frapper les esprits. Sa simplicité devait lui gagner des partisans, son appel à la pitié envers l'Allemagne lui conférait une sorte d'auréole morale. On s'habitua donc, dans une grande partie de l'opinion publique étrangère, à considérer comme une vérité acquise que la France était impérialiste et visait à l'hégémonie en Europe. Quelle que fût l'orientation de notre politique, elle était déformée aussitôt par toute une armée de journalistes, de professeurs, de politiciens à la solde de la « propagande culturelle » allemande.

La réponse française ! Elle ne venait jamais. Ou, quand un de nos compatriotes faisait entendre timidement sa voix, elle était étouffée sous l'impulsion d'une bruyante contre-offensive. Certes, la bonne volonté n'a jamais fait défaut chez nous. Des initiatives privées ont essayé de parer à la carence des milieux officiels. Des efforts louables ont été entrepris, parfois avec succès, le plus souvent sans grand résultat, les encouragements nécessaires leur faisant défaut. Il a fallu que, récemment, des incidents bruyants, au cours d'un voyage entrepris par un chef du gouvernement français dans un pays étranger, vinssent attirer l'attention des pouvoirs publics, pour qu'enfin on se soit mis à songer sérieusement à remédier à notre insuffisance. La presse française s'est, à son tour, emparée de la

question qu'elle n'avait d'ailleurs jamais, il faut le reconnaître, complètement négligée. Plusieurs articles fortement documentés ont essayé de définir les principes dont devait s'inspirer toute propagande, afin d'obtenir le maximum d'efficacité ; les efforts représentés par ces études sont néanmoins bien incomplets si on les compare à ceux qui ont été faits en Allemagne, en Italie ou en Russie soviétique.

Les quelques aperçus qui vont suivre n'ont pas la prétention d'épuiser le sujet, ni même d'en indiquer tous les aspects ; leur seul but sera de montrer à l'aide de quelques exemples rapidement esquissés, comment se présentent les diverses formes de propagande qui ont fait leurs preuves et quelle organisation elles supposent.

*
* *

Les auteurs allemands, spécialistes de la propagande, ont établi une distinction générale, adoptée également dans d'autres pays, entre la propagande économique, la propagande « culturelle » et la propagande purement politique. En procédant ainsi, on a l'avantage de séparer nettement la publicité commerciale de la propagande politique. Cependant, ces trois catégories de propagande sont loin de constituer des cadres rigides. Fréquemment, les manifestations de la propagande poursuivent des buts à la fois commerciaux et politiques, et, plus souvent encore, culturels et politiques. C'est même en Allemagne que nous trouverons de préférence ces formes mixtes. Elles ont d'ailleurs la plus grosse importance dans la formation de l'esprit public à l'étranger.

Ces divers genres de propagande se sont inspirés largement de la méthode que la propagande économique a appliquée depuis longtemps aux États-Unis. Sans entrer ici dans des détails qui ne sont pas de notre compétence et qui dépasseraient le cadre de cet article, il faut insister sur une évolution tout au moins historique de la publicité américaine. On s'est rendu compte, il y a longtemps déjà, que lorsqu'il s'agit de s'imposer à l'attention d'un large public, la même méthode réussit pour faire accepter une marchandise ou une idée politique. Cela ne signifie nullement qu'il soit nécessaire de « commercialiser » la propagande politique, ni surtout de lui appliquer tous les procédés, parfois fâcheux, de la publicité économique. Il convient de faire preuve dans cette matière, de doigté ; si les adaptations sont faites avec le discernement voulu, on ne tardera pas à acquérir la conviction de l'étroite parenté qui unit propagande et publicité.

*
* *

La propagande que les Allemands qualifient de « culturelle », et qu'il conviendrait mieux de nommer « intellectuelle et artistique », forme un domaine à part dans lequel la France a certainement montré plus d'expérience que dans l'utilisation des deux autres catégories de propagande. Dès les débuts du siècle, sous l'impulsion surtout de l'*Alliance Française*, dont on ne dira jamais assez les mérites, un grand effort a été accompli en faveur de la langue française et de l'ensemble de la production littéraire, artistique, théâtrale, musicale et scientifique de la France. Des Comités furent fondés dans les principales villes d'Europe et d'Amérique, des conférenciers de premier ordre furent mis en état de présenter au public étranger les grands problèmes intellectuels qui préoccupent la France, des expositions de peinture et de sculpture offrirent aux yeux du public étranger une synthèse de notre activité artistique la plus récente. Depuis la guerre, l'expansion intellectuelle de la France n'a fait que croître. L'*Union française*, notamment, qui fut fondée en 1916 a fait spécialement en Europe, une propagande très active en faveur de la pensée, de la science et de l'activité françaises, grâce à ses conférences, à ses Revues et à ses traductions de livres scientifiques français en langues étrangères.

Au développement de l'action que nous venons de mentionner est venu s'ajouter un large essor universitaire, qui s'est traduit par des échanges de professeurs et d'étudiants. Les Instituts français, dont certains ont un passé vénérable, mais dont d'autres sont tout récents, contribuent, de leur côté, à faire rayonner la civilisation française dans les capitales étrangères. Il est trop tôt encore pour apprécier à sa juste valeur un effort d'une telle envergure. Mais ce que l'on peut dire dès maintenant, c'est que cette propagande intellectuelle a rendu des services éminents à notre pays, et cela grâce surtout à la manière dont elle a été dirigée par ses initiateurs. Ce qui la caractérise, c'est d'être restée toujours intellectuelle, artistique et scientifique, de ne jamais avoir franchi le domaine des idées, n'ayant d'autre but que de révéler au monde le véritable visage de la France.

Cependant, il serait utile que ces propagandistes intellectuels soient munis, pour se défendre contre les attaques de leurs collègues étran-

gers moins soucieux d'impartialité, d'un certain bagage politique et historique qui leur permettrait de ne pas être désarmés en face des allégations mensongères de nos adversaires. Certes, il ne nous échappe pas que les missionnaires de la pensée française, malgré leur objectivité, ont été calomniés à l'étranger. Il ne se passe encore maintenant guère de semaine que la presse étrangère (presque toujours allemande, d'ailleurs) ne dénonce leur activité comme une menace pour l'indépendance des peuples et comme un danger politique pour l'Europe. Ceux qui proférent ces accusations ne parviennent pas à séparer les questions purement intellectuelles des problèmes politiques, parce qu'ils les ont toujours confondus. Et, tout naturellement, ils prêtent aux autres leurs procédés habituels.

Quelle que soit d'ailleurs l'influence « culturelle » que la France ait pu acquérir jusqu'à présent, une étude attentive de la question permet d'affirmer qu'il y a encore trop d'efforts perdus parce que dispersés. Les bonnes volontés ne manquent pas chez nous. Mais, de crainte de se voir rebutées, elles entreprennent trop souvent seules des tâches qui dépassent leurs forces. Si l'on réussissait, même dans le domaine « culturel », à unifier les directives, tout en maintenant la diversité de moyens et des organismes d'exécution, on arriverait facilement à doubler les résultats, sans accroître les efforts.

Pour se convaincre qu'il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine, il suffit de considérer, par exemple, la diffusion du livre français à l'étranger. Alors que les éditeurs allemands envoient dans tous les pays des agents chargés de faire connaître les œuvres nouvelles et de les placer à des conditions particulièrement avantageuses, la diffusion du livre français n'est pas suffisamment poussée, et elle est trop souvent en butte à des difficultés d'ordre administratif. Tel libraire de Bâle nous confiait récemment que, pour achalander convenablement sa boutique, il lui fallait se rendre périodiquement à Paris, afin de se réassortir en nouveautés ! Il dut payer 700 francs suisses de sa poche pour organiser une exposition, d'ailleurs remarquable, de livres de luxe français. Il faut, dans ces conditions, une belle dose de ténacité à nos amis étrangers pour persévérer dans leur activité en notre faveur.

*
* *

En face de nos organisations françaises incomplètes ou inexistantes, se dresse l'ensemble de la propagande allemande, dont nous voulons analyser brièvement les différents aspects. L'Allemagne dispose actuellement d'une propagande à la fois politique, économique et « culturelle » d'une envergure extraordinaire. Dès avant la guerre, la propagande allemande était l'une des mieux organisées d'Europe, quoi qu'en puissent dire certains auteurs qui essaient de faire croire que l'Empire allemand, en 1914, n'aurait fait que suivre l'exemple français et anglais. Les services de propagande furent de plus en plus gênés au cours des hostilités par l'isolement croissant de l'Allemagne. Mais, dès 1919, une réaction se fit sentir. Les Allemands venaient d'apprendre à leur dépens les dangers d'une opinion publique de tous les pays civilisés dressée entre eux. Certains esprits éclairés comprirent que toute aventure diplomatique et, à plus forte raison, militaire, étant pour l'instant interdite à l'Allemagne, sa première tâche devrait être de gagner une opinion qui lui était si défavorable. Ces idées furent reprises et appliquées par les dirigeants du Reich. C'est ainsi que s'explique l'importance particulière que l'on attache depuis l'armistice aux questions de la propagande à la Wilhelmstrasse.

La propagande allemande d'aujourd'hui se présente sous un double aspect. Elle lutte contre le traité de Versailles, d'une part, et, d'autre part, elle s'applique à défendre et à répandre le germanisme à l'étranger.

Les dirigeants de la propagande, en organisant leurs services, sont partis de cette idée qu'il fallait mener de front la propagande culturelle et politique en Allemagne et à l'étranger. Pour que l'Allemagne puisse propager à l'étranger avec succès les principales revendications allemandes, il leur a semblé qu'il était indispensable que le peuple allemand tout entier les approuve. Idée ingénieuse, dont l'expérience a démontré l'exactitude. Si l'Allemagne a réussi à imposer à ses anciens adversaires tant de revendications qui eussent semblé exorbitantes il y a peu d'années encore, c'est que l'opinion étrangère a été placée devant une volonté unanime du peuple allemand.

L'organisation proprement dite de la propagande est confiée en partie aux bureaux officiels, en partie à des organismes privés. D'une façon générale, les bureaux donnent les directives communes et maintiennent la cohésion entre les grandes institutions et associations privées qui sont chargées plus spécialement de l'exécution et du travail de détail (*Kleinarbeit*). Au premier rang des groupements chargés de cette mission, il faut citer l'Association pour le germanisme à

l'étranger (*Verein für das Deutschtum im Ausland*) dont l'action s'étend à l'ensemble du pays. Cette association dispose d'un budget de plusieurs millions de marks et comprend près de deux millions d'adhérents. Ses ressources en hommes et en argent lui permettent de jouer un rôle de premier plan. Les autorités du Reich ne manquent aucune occasion de lui témoigner leur sollicitude en des termes qui indiquent à eux seuls la puissance de l'association. Son activité s'exerce au moyen de conférences, par la publication de périodiques et de tracts, par des subsides envoyés aux Allemands résidant à l'étranger, etc.

A côté de l'Association pour le germanisme à l'étranger, prend place l'Institut pour le germanisme à l'étranger. Cet organisme se trouve à Stuttgart, où il occupe un vaste immeuble qui sert en même temps à abriter le studio du poste de T. S. F. de Mühlacker, bien connu pour sa propagande néfaste, à destination surtout de la Suisse et de l'Alsace. L'Institut n'est, à la différence de l'Association, guère outillé en vue de l'action directe. Il sert de centre de documentation sur le « germanisme à l'étranger », et, par lui même, ainsi que nous le verrons, il a pour objet de fournir la matière première aux Instituts de propagande. Son importance, envisagée de ce point de vue, ne saurait être sous-estimée.

Au lendemain de la guerre, fut créé également le « *Deutscher Schutzbund* », dont la mission première consista dans la préparation des plébiscites institués par le Traité de Versailles. Cet organisme a de nombreuses ramifications secrètes. Il dispose de moyens à peu près illimités ; dans bien des circonstances, on l'a vu intervenir par des secours financiers élevés pour soutenir la cause du germanisme en danger. Des rapports étroits existent entre le « *Schutzbund* » et la plupart des associations pangermanistes ou revanchardes.

Avec le « *Fichtebund* », nous revenons à l'action publique. Cette association compte un nombre respectable de membres : son recrutement semble avoir particulièrement réussi dans les milieux universitaires. Presque toute son activité se dépense dans l'édition de tracts dirigés contre le traité de Versailles. Il existe aujourd'hui plusieurs centaines de textes différents qui sont presque tous traduits dans les principales langues européennes ; le nombre des exemplaires répandues dans le monde entier en 1932 a dépassé 3 millions.

Dans un résumé aussi bref que celui-ci, nous ne pouvons entrer dans les détails des multiples autres organisations du même genre, qui existent en Allemagne. Qu'il nous suffise de mentionner : l'Asssociation des Marches Orientales, l'Académie allemande, l'Institut de Munich et celui de Leipzig, les comités de propagande des corporations d'étudiants. Pour être complet, il faudrait ajouter encore des dizaines, voire même des centaines de groupements de tout genre, qui sont tous animés du même esprit national et combattif.

Le but principal de tant d'efforts, c'est la création de la Grande-Allemagne. Le vieux rêve romantique, repris par les pangermanistes de l'« *Alldeutscher Verband* », a connu au lendemain de la guerre, alors qu'il semblait définitivement écarté, un singulier réveil. Des Allemands éminents, qui s'étaient jusqu'alors montrés hostiles aux fantaisies pangermanistes, crurent échapper aux douloureuses images de l'écroulement de 1918 en se réfugiant dans de consolantes fictions. Mais ces rêveries du début ne tardèrent pas à céder la place à des revendications terriblement réalistes.

Aujourd'hui, la grande majorité du peuple allemand a adopté comme article de foi le dogme pangermaniste fondamental selon lequel « le peuple allemand est constitué par tous ceux qui, dans le monde parlent, pensent ou sentent comme des Allemands ». Les frontières politiques ne seraient plus, pour les partisans de cette thèse, que de passagères entraves à l'unité du peuple allemand. La France, en essayant de sauvegarder les droits qu'elle tient du traité de Versailles, s'oppose injustement à la formation de la Grande-Allemagne, but sacré auprès duquel les préoccupations de la politique française apparaissent comme mesquines et égoïstes. Tel est le raisonnement de millions d'Allemands en ce moment. De là à réclamer d'abord la suppression des clauses économiques, puis des dispositions militaires, enfin des limites territoriales, établies par le traité de Versailles, il n'y a qu'un pas. La révision du traité de Versailles n'est qu'une étape, la première, sur la voie qui mène à la Grande-Allemagne. La reconstitution des frontières allemandes de 1914, y compris l'Anschluss, en est une autre. Mais là ne s'arrête pas encore la propagande allemande. Certes, on ne dit pas publiquement, mais on insinue dans des manuels plus ou moins confidentiels que les régions habitées en dehors du Reich par des hommes de race ou de langue germanique, devront naturellement être rattachées un jour à la patrie allemande. Et, pour y préparer les esprits, on se livre à une propagande de tous les instants.

On commence par la propagande culturelle, qui doit appeler l'attention sur les liens naturels créés par la race, par les coutumes, par la langue, etc. En même temps, on en profite pour resserrer avec ces régions les relations économiques. Comme le disait ingénument un professeur allemand spécialisé dans ces problèmes : « les conséquences politiques apparaîtront d'elles-mêmes »...

***

A cette propagande qui s'exprime par la voie de la presse, par l'édition de milliers de volumes et de brochures, par le truchement de conférences, de causeries de T. S. F. et d'expositions, aussi bien que par des correspondances suivies entre Allemands du Reich et « Allemands » de l'étranger, ou par des voyages d'enquête organisés par les grandes associations et les corporations d'étudiants, que pouvons-nous opposer?

Sans aller jusqu'à copier les méthodes de l'adversaire, nous pouvons sans fausse honte nous en inspirer, avec cette différence toutefois que le public français ne comprendrait jamais que nous nous servions d'une autre arme que de celle de la vérité pour établir le bon droit de la France et réfuter les allégations mensongères répandues contre nous. Une étude attentive des méthodes employées par les propagandes qui ont eu les résultats les plus probants nous conduit à poser les principes suivants :

1°) Il faut que les services officiels et officieux de la propagande obéissent aux mêmes directives, mais à des directives qui devront constituer un redressement de la politique française, notamment à l'égard des revendications allemandes.

2°) L'unité de direction ne doit pas entraîner l'uniformité dans les moyens d'exécution. L'exemple allemand en particulier démontre l'utilité d'une grande diversité dans ce domaine, où il faut laisser à l'initiative privée sa place. Une propagande uniformément ou unilatéralement organisée manquerait son but. La distinction devra se faire selon les pays et selon les classes de la population. Une même méthode de propagande ne peut s'adresser à des intellectuels et à des boutiquiers, à des Allemands et à des Espagnols. Ici intervient cette connaissance de la psychologie nationale, qui a été si précieuse dans le passé à la propagande britannique et où les Allemands sont en train de faire des progrès extraordinaires. On sera donc amené à utiliser de préférence les cadres déjà existants et qui ont fait leurs preuves plutôt que d'en créer inutilement de nouveaux, et cela surtout lorsqu'il s'agira de faire appel à des compétences particulières dans le domaine linguistique, politique ou économique. Les organisations et les groupements existants tels que l'*Alliance française*, le *Comité Alsacien d'Etudes et d'Informations*, *l'Union française*, *France-Amérique*, *France-Grande-Bretagne*, *France-Suisse*, pour n'en citer que quelques-uns, pourront dès le début mettre à la disposition des autorités compétentes des forces et une expérience qu'on aurait peine à rencontrer ailleurs.

3) En dehors de l'effort d'organisation, il conviendra de faire un effort financier considérable. Dans ce domaine, plus qu'ailleurs, les précédents étrangers sont instructifs. Le gouvernement se trouve actuellement devant un devoir impérieux qui ne souffre pas de demi-mesures. Du moment qu'il a décidé la réorganisation des services de propagande, il doit leur donner les moyens matériels de se mettre à l'œuvre. Parallèlement, le peuple français devra être mis à contribution et parfaire, par des dons et des cotisations volontaires aux associations intéressées, l'œuvre amorcée par l'Etat.

Les Français déplorent depuis des années le défaut de propagande ; ils sont pleins de bonne volonté pour y remédier et ils ont conscience de leur bon droit, ce qui est la condition première de tout prosélytisme. Espérons que le Quai d'Orsay, persuadé de la nécessité d'une défense énergique contre une propagande étrangère trop longtemps négligée, fera enfin les efforts nécessaires qui permettront de doter notre pays, en hommes et en argent, de moyens suffisamment efficaces pour regagner la faveur d'une opinion publique à l'étranger, qu'une campagne de mensonges et de fausses accusations a depuis des années dressée et excitée contre la France.

FRÉDÉRIC ECCARD.
Sénateur du Bas-Rhin.

TROIS EPISODES DE LA VIE DE GŒTHE [1]

MADAME DE STEIN

III

Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de ce qu'a pu être Weimar lorsque Gœthe en 1775 y arriva. Quand nous entrons dans Weimar aujourd'hui, nous avons l'impression que c'est une création de Gœthe. Aucune ville dans le monde n'est à ce point moulée sur la figure d'un homme, n'est davantage devenue une projection de son esprit. Maillane même, cité de Mistral, n'a rien acquis et sa présence n'a rien changé à son sort.

Quand Gœthe arriva à Weimar, c'était un village de 6.000 habitants. Aucune industrie, une vie limitée à la campagne et à la cour. Sur les anciennes gravures, on voit quelques maisons dispersées, de grands espaces, on a l'impression d'une bourgade pareille à tant d'autres, plus agreste que citadine. Une vallée avec des contours heureux, une rivière languissante et jolie, l'Ilme qui coule sous de grands arbres, un paysage à la fois pluvieux et rasséréné. Depuis la mort de Gœthe, Weimar ne s'est qu'à peine développé. Les quarante quatre ans qu'il a passés là ont été la mesure du développement de la ville. Aujourd'hui, elle se replie sur son souvenir comme sur une chose sacrée. Exemple presque unique d'une ville qui vit d'une mort et qui en vit fort bien. Il y a à Weimar une ordonnance, un recueillement qui ne peuvent venir que de cette présence sacrée. C'est elle aussi, je suppose, qui autorise tant d'espace autour des maisons, tant de tranquillité autour des êtres. En même temps l'on admire qu'un homme de l'ampleur de Gœthe ait pu vivre toute sa vie dans un endroit si petit et dont nous savons à quel point c'était un trou à potins comme les endroits de ce genre. Il semble que les hommes se haïssent d'autant plus qu'ils sont peu nombreux. Paris est un abîme de charité comparé à Saint-Quentin ou à Aix-en-Provence. Gœthe ne s'éloigna de Weimar que pour aller en Suisse ou en Italie. Le reste du temps, il demeurait en Saxe. Ses goûts étaient simples, on le voit par les maisons qu'il a habitées. Et cependant, au milieu de cette modestie, il fait figure de grand seigneur. On sent qu'il lui suffit de peu de choses pour se représenter les plus grandes, mais il est permis de croire que ce peu de choses lui fut indispensable. Quelques moulages d'après l'antique, des statues, des bustes et il a l'antiquité sous les yeux. Quelques vitrines avec des squelettes d'oiseaux, d'animaux, un crâne de barbiroussa, des polypes, des madrépores, et il a toute la nature. Mais allez voir, à l'Institut Pasteur, la simplicité des objets qui ont permis à Pasteur de faire toutes ses découvertes : plus l'homme est grand, plus il n'a besoin que de l'indispensable.

Il y a quelques minutes à peine de la maison de Gœthe à celle de Mme de Stein. Moins encore jusqu'à celle de Schiller. Dans cette opulence bourgeoise et simple, plane le charmant rococo des demeures princières, cette élégance un peu apprêtée, et qui reste bonhomme, du XVIIIe siècle allemand. L'homme que Gœthe allait visiter à Weimar avait 18 ans. S'il a choisi Gœthe entre tous, c'est qu'il y a en lui du *Sturmer*. Il a aussi son démon et il entend ne pas le contraindre. On ne saurait nier son intelligence, il a été un excellent prince, mais peu à peu étouffé par la petitesse du milieu dans lequel il dut se débattre. Il est plus petit que Gœthe, plus trapu et, plus tard, il s'épaissira et tournera à l'homme empâté. Une telle attirance pour l'auteur de *Werther* nous laisse supposer tout ce qu'il contenait intérieurement de werthérisme. Ce fut à cette excitation romantique que le grand duc et Gœthe consacrèrent les premiers mois de leur vie commune. On a fait bien des légendes en Allemagne sur cette période de sa vie et l'on avait coutume d'appeler du nom général de vie géniale tout ce qui était excentrique et scandaleux. Peut-être en effet, si l'on pense que le grand duc voulait épouser la grande duchesse et qu'il était un tout jeune mari, peut-on penser qu'il en prenait assez à la légère avec elle. Notre Gœthe était libre et indépendant et sa première jeunesse allait finir. Il est donc naturel qu'il ait jeté son plus beau feu d'artifice avant de s'engager dans la voie des choses sérieuses. Cette vie géniale ne fut pas cependant aussi effrénée qu'on l'a dit. La chasse en occupait une grande part. On courait de village en village à la poursuite du gibier et le soir on rentrait à la lumière des torches. D'autres fois encore on campait dans la forêt comme les hommes primitifs, couchés autour de grands feux. Par les souve-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 21 janvier, 4 et 18 février 1933.

nirs qu'il en a gardés, nous savons combien cette vie un peu sauvage plaisait à Gœthe. Pas d'amour, mais des caprices d'une nuit pour telle ou telle servante, dans les auberges où l'on s'attardait. En hiver, Gœthe devient professeur de patinage. On patine au son de la musique sur un étang que gardent des hussards armés de flambeaux. C'est une mascarade élégante et silencieuse, éclairée par des chaudrons de poix en flamme. Une telle existence n'a de prix que si on y apporte une ardeur vraiment sincère, une passion efficace. Il fallut tout le génie de Gœthe et l'honnête conviction du grand duc pour donner de la couleur et de la joie à ces pauvres distractions de hobereaux. Mais la vitalité de Gœthe était rayonnante. Elle agissait à la fois dans tous les domaines. Comment le grand duc eût-il pu, au bout de quelque temps, se passer de lui ? Sa mère, la duchesse Amalia de Saxe-Weimar, nièce du grand Frédéric, était une femme intelligente, énergique, et qui avait un goût très vif pour les lettres. Elle a fait venir Wieland à la cour. C'est elle en somme qui a inauguré la création du vrai Weimar. Pour sa bru, la duchesse Louise, c'est un être maladif, qui est sensible, dont le rôle est de se replier. Autour de ces deux femmes, tout le monde est romanesque et secrètes ou tapageuses, fruits de la vie intérieure ou aventures à grand fracas, les circonstances romantiques se déploient. Il y a même une des dames de la Cour, Emilie de Werthern, qui a joué la comédie de la mort et, comme Charles-Quint, a fait célébrer ses funérailles. Après quoi, elle s'en est allée en paix commencer ailleurs une autre existence. Il y a aussi Charlotte de Kalb, que Schiller a aimée, et dans laquelle Jean-Paul crut longtemps avoir trouvé sa titanide.

Mais il y a aussi des hommes. Et outre le major de Knebbel qui a présenté Gœthe au grand duc, et qui a été le véritable auteur par conséquent de son entrée à Weimar, M. de Fritsch, le premier ministre, qui a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête, et qui voit d'un mauvais œil un blanc-bec littéraire se jeter à travers ses combinaisons. Il y a aussi Musæus qui avant les frères Grimm a recueilli des contes populaires. Gœthe sait plaire à tout le monde. Ce n'était pas facile. Mais outre qu'il avait une séduction naturelle, il savait aussi comment on séduit. Cette existence lui plaisait. D'autre part, le grand duc voyait chaque jour augmenter son admiration et son affection pour le jeune écrivain. Ce qu'il admirait peut-être le plus en lui, c'était sa vitalité. A cette époque Gœthe était infatigable. Il goûtait le plaisir avec une surabondance et une force incroyables.

« Le duc et moi, écrit-il le 29 novembre 1776, nous nous aimons de plus en plus. Chaque jour nous lie davantage et il se trouve de plus en plus heureux. C'est vraiment une créature comme il n'en existe point d'autre. D'ailleurs il y a ici une bonne compagnie de gens. On ne retrouvera jamais cela dans un village aussi petit qu'une famille. »

Mais à mesure qu'il s'attache au grand duc, Gœthe se rend compte qu'il a un devoir envers lui, qu'il doit travailler à faire de lui un grand souverain. Aussi quand le grand-duc insiste pour qu'il entre à son service, ne fait-il pas de résistance. Il entre d'abord à titre d'assistant dans le conseil privé. Aussitôt M. de Fritsch offrit sa démission. Il ne voulait point siéger avec le docteur Gœthe. Charles-Auguste ne tint pas compte de cette menace. Plus clairvoyant que son ministre, il savait bien ce que son ami pouvait lui apporter. Par décret du 11 juin 1776, il nomma M. de Gœthe, conseiller privé de légation avec un traitement de douze cents thalers. Ce fut le commencement de cette vie officielle qui doubla si singulièrement chez Gœthe la vie du poète et celle du savant.

C'est à ce moment de sa vie que Gœthe rencontre celle qui sera peut-être sa plus grande aventure, je veux dire Mme de Stein. On trouvera peut-être le mot d'aventure bien hardi ou bien déplacé pour caractériser un événement de cette importance. Mais c'est que j'emploie cette expression dans le sens qu'elle doit avoir, c'est-à-dire d'une rencontre de l'homme avec un des éléments imprévus de sa destinée. Nous avons vu jusqu'ici Gœthe aux prises avec des femmes diverses. Je ne sais pas s'il a aimé Mme de Stein plus que les autres bien qu'il y ait apparence, et qui le saurait? Ce qui est certain, c'est qu'aucune de celles qu'il a connues jusque-là, ni Kätchen, ni Frédérique, ni Charlotte, n'a exercé sur lui une influence durable. On pourrait presque dire qu'elles auraient pu être interchangeables. S'il n'avait pas rencontré Frédérique à Sesenheim, on peut admettre qu'un mois plus tard il fût devenu amoureux d'une jeune fille quelconque de Strasbourg et qu'il eût eu pour elle des sentiments analogues sans que rien de sa destinée eût pu être changé. S'il n'avait pas rencontré Charlotte Bœff, il n'aurait sans doute pas écrit *Werther*, parce que les incidents de sa vie n'auraient pas collaboré à la naissance de ce roman. Mais sa vie n'en

eût pas été profondément modifiée pour cela. Il en fut tout autrement avec Charlotte de Stein. Le Gœthe qui partit pour l'Italie, douze ans après cette rencontre, ne ressemble presque en rien à celui qui menait avec Charles-Auguste de Saxe-Weimar la vie géniale dans les premiers mois de son séjour, au bord de l'Ilme. Du jeune romantique bouillonnant, débordant, impétueux que nous avons vu, elle a fait cet homme maître de soi et dominant le monde que nous verrons plus tard.

Charlotte de Stein s'était mariée à vingt-deux ans avec le grand écuyer baron de Stein. C'était un gentilhomme sans consistance et sans vie intellectuelle, qui s'intéressait davantage à ses chevaux et aux bœufs qu'il engraissait dans sa propriété de Kochberg, qu'aux troubles sentimentaux de sa femme. Elle était mélancolique, et de santé précaire, mais, femme de cour, elle avait une grande expérience des hommes et de la vie sociale. Elle avait perdu quatre enfants sur les sept qu'elle avait mis au monde.

Il est toujours difficile de faire un portrait juste de quelqu'un Encore plus difficile quand ce quelqu'un échappe à l'unité soit par la multiplicité des traits de sa nature, soit par la divergence des propos que l'on a tenus sur elle. Nous ne pouvons douter que Charlotte de Stein n'ait été une nature exceptionnelle, il fallait une femme d'un mérite inouï pour agir sur un homme tel que Gœthe. Mais cette femme de mérite était de plus et avant tout une femme du monde, dont le rôle fut de dompter la nature fougueuse de son amant.

Le docteur Ziermermann, qui connut Mme de Stein en 1773, la dépeint ainsi : « Elle a de très grands yeux noirs d'une beauté supérieure; sa voix est douce et faible ; gravité, douceur, amabilité, vertu douloureuse, sensibilité fine et profonde, voilà ce qu'au premier coup d'œil chacun discerne sur son visage. Les manières de cour qu'elle possède au suprême degré prennent chez elle une simplicité non dénuée de grandeur qui les revêt d'une noblesse rare. Elle est très pieuse. Elle a une âme élevée d'une touchante ferveur. Quand on la voit s'avancer avec sa démarche de zéphir et quand on admire sa virtuosité dans les danses artistiques, on ne saurait croire que le calme clair de lune et le silence de minuit emplissent son cœur de la paix de Dieu. Et c'est pourtant la vérité. Elle a environ trente ans, beaucoup d'enfants et des nerfs débiles. Avec des joues rouges et des cheveux noirs, elle a la peau et les yeux d'une Italienne. Avec cela maigre de corps ; élgance et simplicité pour la connaître tout entière. »

Dès le début de leur rencontre, Gœthe manifeste un grand intérêt à Mme de Stein. Mais il le manifeste d'une façon étourdie et sinon brutale du moins bien impétueuse et bien compromettante. A peine la connaît-il, qu'il la tutoie déjà. Ils se sont vus la première fois en novembre 1775, à l'arrivée de Gœthe. Dès le mois de janvier il l'appelle : cher ange. Le 23 février il lui écrit : « Que mon sommeil a été calme et doux ! J'ai été heureux en me levant et en saluant le beau soleil ! J'ai le cœur léger pour la première fois depuis quinze jours, et plein de gratitude envers toi à qui je le dois. Il faut que je te le dise, femme unique entre toutes, qui m'a mis au cœur un amour qui me rend heureux. Je ne te reverrai pas avant la redoute. Si je m'étais écouté... — Non, je veux être sage. — Je suis à tes pieds. Je baise tes mains. » Cette lettre est déjà d'un amant. Gœthe cependant ne l'était pas et on ne peut affirmer avec certitude qu'il l'ait jamais été, quelque raison que l'on ait de le croire. Mme de Stein se défend contre pareil envahissement. Elle se défend aussi contre ses excès de turbulence et d'amour. Cependant elle cède à la séduction qu'il exerce sur elle. Elle essaie de l'apprivoiser, de lui enlever cette sorte de fureur et d'en faire avant tout un ami ou tout au moins un amoureux respectueux. Il se peut que dans la passion qu'il a pour elle il y ait quelque chose que nous appellerions aujourd'hui du snobisme. Il a été amoureux de Lili Schœnemann, non pas exactement parce que c'était une jeune fille du monde, mais il a pris plaisir à aimer le monde en elle. Mme de Stein est une image de la Cour. Au fond, Gœthe choquait Mme de Stein. Un jour, où elle lui a reproché son tutoiement, il est entré en fureur, et quittant le canapé sur lequel il était assis, il a couru à travers la chambre pour chercher sa femme et ne l'ayant pas trouvée, il est parti sans même lui dire adieu. Le 8 mars, elle écrivait : « Je devais aller hier soir chez Wieland avec la duchesse mère. Mais comme je craignais d'y rencontrer Gœthe, je me suis abstenue. C'est étonnant ce que j'ai sur le cœur contre ce monstre. Il faut que je le lui dise. Il n'est pas possible qu'avec ses façons, il réussisse dans le monde. » Et plus loin, elle ajoute : « Ajoutez à cela sa manie inconvenante d'user d'expressions plébéiennes et grossières. Peut-être cela n'aura-t-il pas d'influence sur sa pro-

pre moralité. Mais en attendant il gâte les autres. Le Duc a étonnamment changé. Hier il était chez moi et il prétendait que tous les gens de bonne tenue et de manière distinguée ne pouvaient prétendre au nom d'honnête homme. Et il ne peut souffrir que ceux qui ont quelque chose du rustre. Et tout cela, c'est à Gœthe qu'il le doit, à cet homme qui a pourtant plus de cœur et de tête que tant d'autres, qui voit toutes choses d'un regard si clair, sans idées préconçues, qui peut dominer tout ce qu'il veut. » On voit ici combien Mme de Stein se défend contre cette main-mise que Gœthe entend établir sur elle, et cependant la séduction qu'il exerce sur son esprit. Pour lui il est complètement déchaîné. Pendant des années ses lettres seront un hymne perpétuel, un rosaire passionné. Peu de choses sont plus enivrantes que les quelque seize cents lettres qu'il lui a écrites, renouvelant éternellement le cantique de sa fureur amoureuse. Notez que ces lettres, il les lui écrivait surtout dans la période où il la voyait tout le temps. Lorsque Horace Walpole écrivait ses lettres d'amour à Miss Berry, on a l'impression qu'il ne la quittait que pour pouvoir mieux lui écrire des phrases charmantes et bien venues. Mais Gœthe aimait tellement Mme de Stein, il était plein d'elle à un tel point, qu'à peine l'avait-il quittée, il lui fallait encore lui dire son enthousiasme, son désir, l'émotion qu'il avait auprès d'elle, son impatience de la revoir. D'elle il acceptait tout, et surtout cette transformation qu'elle entendait faire de lui, cette correction de ses défauts et de son tempérament. Elle ne pouvait accepter Gœthe que sous la figure du courtisan. Il se fit courtisan pour elle, il est vrai que c'était aussi son intérêt. Sur les portraits de Gœthe, si on les choisit quand il a trente ans et quand il en a quarante, cette modification de son être apparaît d'une façon radicale. A-t-il souffert pour se transformer ainsi ? Nous n'en avons pas de preuves. Quand on accepte la douleur comme une forme de l'expérience et comme un moyen de développement, comme quelque chose qui doit être dépassé et y est utilisé (utilisé selon la méthode humaine et non selon la façon chrétienne) il est peu de chances de se laisser jamais dominer par elle. Cette agitation tumultueuse conduisit Gœthe jusqu'à l'année 1781 où nous avons l'impression qu'il se passe quelque chose de nouveau. Gœthe accepte ce qu'il ne peut éviter, ou plutôt reconnaît tout ce qu'il doit déjà à Mme de Stein. L'œuvre de perfectibilité est en marche et le grand écrivain reconnaît l'excellence des effets qu'elle a sur lui. Le 7 mars il lui écrit : « Jamais je ne vous ai tant aimée et jamais encore je n'ai été si près d'être digne de votre amour. » Le 12 mars, il ajoute : « Mon âme est solidement attachée à la tienne, je n'ai aucun besoin de faire des phrases ; tu sais bien que je suis indissolublement lié à toi et que rien ne pourra m'en séparer. Je voudrais qu'il y ait un sacrement quelconque qui marque ouvertement que je suis à toi et qui sanctionne mon servage. Les Juifs ont des cordons dont ils entourent leurs bras quand ils prient. Ainsi je lie mon bras avec ton cher ruban quand je te fais ma prière et quand je demande de sentir descendre en moi un peu de ta bonté, de ta sagesse, de ta modération et de ta patience. » Le 22 mars, il lui écrit encore : « Ton amour est pour moi comme Vénus ou l'étoile du berger. Elle se couche après le soleil et se lève avant lui. Ou plutôt encore, il est comme une de ces étoiles du pôle qui jamais ne se couche et qui tresse au-dessus de nos têtes une guirlande éternellement vivante. Je prie les dieux de ne jamais la voiler sur le chemin de ma vie. » Dans cette même année 1781, il semble qu'il se soit fait un changement plus sérieux encore dans les rapports de Gœthe et de Mme de Stein. Le 23 mars, il lui écrit une lettre dont les termes ne rappellent en rien ceux dont il a usé jusque-là.

Que s'est-il passé entre temps ? Les controverses sont infinies sur cette matière. Si l'on examine avec scrupule, soit les documents que nous avons là-dessus, soit les différentes positions prises par les critiques et les biographes, il est complètement impossible de se forger une opinion absolue. Cependant, il est évident qu'à partir d'une certaine époque, le ton de la correspondance entre Gœthe et Mme de Stein est bien différent et révèle une intimité sinon plus grande, du moins d'un tout autre ordre. D'autre part, les arguments dont se servent les partisans fanatiques de la pureté de Mme de Stein ne sont pas toujours probants. Certains disent par exemple que s'il y avait eu entre eux liaison physique, il n'y aurait aucun doute, Weimar étant une fort petite ville, et les deux héros de l'aventure se trouvant le point de mire du menu peuple de la Cour. Tout cela ne signifie pas grand'chose. Dans une vie aussi occupée que celle de Gœthe et de Mme de Stein, on peut supposer que leurs heures de liberté complète aient été assez rares. On peut supposer également que cette liaison, si elle a eu lieu, ne comportait pas une intimité quotidienne. Si les

rendez-vous de Gœthe et de Mme de Stein étaient rares, espacés et dissimulés avec soin, il est possible que les deux amants aient pu les cacher suffisamment pour que l'opinion publique soit demeurée respectueuse à leur égard. D'autre part, s'ils avaient des ennemis, ils n'en étaient pas moins les protégés du Duc et par conséquent dans une situation qui leur permît de fermer le bec aux médisants.

(A *suivre.*)

EDMOND JALOUX.

HISTOIRE DE L'INDIEN « LOUP HURLANT »[1]

(*Nouvelle*)

Mais, bien qu'elle la fît rire, la lettre calma cependant l'excitation de la populace. Quand le shérif arriva, il n'eut aucune peine à arrêter Loup Hurlant qui se laissa faire de son plein gré, car l'attitude de la foule qui grossissait à tout moment lui faisait craindre pour sa vie.

Il protesta avec énergie quand il se vit devant la porte de la prison. Il savait ce que cela signifiait.

— Je n'entrerai pas, dit-il. Pourquoi me mettez-vous là-dedans ? Je n'ai rien fait.

Le shérif, désireux de se grandir aux yeux de la foule qui l'avait suivi, appuya son revolver contre la tempe de son prisonnier et dit brutalement :

— Entrez, ou je vous fais sauter la cervelle.

Loup Hurlant comprit le geste de l'homme et, par crainte de la foule qui les entourait, il se laissa pousser dans la cellule où on l'enferma.

Il tenait encore dans sa main le document qui lui avait été rendu avec mépris et il s'assit, à demi étourdi encore par la fureur soudaine que les hommes blancs avaient manifestée à son endroit. Que les trois cowboys eussent semé la perturbation, cela n'avait rien pour le surprendre ; mais que tous les hommes blancs l'eussent entouré avec des visages chargés de colère et les poings armés, cela l'épouvantait et le remplissait d'amertume. Peut-être n'y avait-il après tout qu'un petit nombre d'hommes blancs qui fussent bienveillants ?

— J'ai eu tort de venir ici, songeait-il. J'aurais dû rester au fond de mon pays, parmi les rochers et les coyotes. Je suis venu me mettre entre les mains de mes mortels ennemis. Je vais mourir ici tout seul, parce que je me suis conduit comme un enfant et ai prêté l'oreille à des paroles mielleuses.

Pendant ce temps, un récit complètement faux des événements courait du cabaret à la boutique du barbier, et prenait, en fin de compte, la forme suivante :

— Une bande d'ivrognes peaux-rouges avait accosté Hand Kelly et voulu exiger de lui qu'il payât une tournée. Comme il refusait, l'un d'entre eux lui avait envoyé une balle dans la poitrine. Puis tous s'étaient enfuis à l'exception d'un seul, le vieux Loup Hurlant, l'un des pires vauriens qui eût jamais existé. Il méritait d'être lynché.

Bill, le cowboy, était devenu un héros. Il se donnait des airs et se pavanait en disant :

— Je l'ai eu en un tournemain. Je l'ai mis dans un tel état que le shérif en est venu à bout aisément.

Mais son ivresse croissant avec les libations, il devint incapable de jeter aucune nouvelle lumière sur l'affaire. Ses compagnons l'emmenèrent et quittèrent la ville, laissant Loup Hurlant porter seul le poids de l'enquête.

Harry Turtle qui avait fait route avec lui, se rendit chez le shérif et lui dit brusquement :

— Je veux voir Loup Hurlant.

— C'est impossible, répondit le shérif.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous le dis. Sortez d'ici... Toute votre tribu devrait être exterminée. Sortez... ou je vous jetterai en pâture aux chiens !

Turtle s'en alla, le visage assombri par la haine.

— Je vais retourner tout de suite auprès de l'agent pour lui dire ce qui est arrivé, expliqua-t-il à ses compagnons. Vous ferez bien de vous joindre à moi : si les cowboys nous attaquent, nous pourrons ainsi nous défendre. Venez, allons-nous-en.

Ils partirent dans les ténèbres et voyagèrent péniblement toute la nuit. Quand le matin arriva, ils étaient hors de danger.

En entrant dans le bureau du Capitaine, le matin suivant, Harry Turtle ne laissait rien voir des émotions qu'il venait de traverser.

— Eh bien, Harry ? Je vous croyais en ville, dit Cook.

---

1. Voir la *Revue bleue* du 8 février 1913.

— J'y suis allé ; j'en suis revenu. Nous avons eu des tas d'ennuis.

— Qu'y a-t-il eu ?

— Un cowboy a cherché querelle à Loup Hurlant. Un homme a été tué, dit-on. Loup Hurlant est en prison. Je suis rentré en toute hâte pour vous le dire.

Le visage de Cook se rembrunit.

— Que dites-vous ? Où sont vos compagnons ?

— Dehors.

— Faites les entrer, Claude, dit le Capitaine à l'interprète. Parlez avec eux et tâchez de démêler la vérité.

— Peu après, il demanda son attelage et se fit conduire avec Claude à la ville par la longue route, dure et poudreuse. Il arriva à l'hôtel tard ce soir-là et dut attendre jusqu'au lendemain pour aller trouver le shérif. Une petite feuille de chou de la localité lui tomba sous la main. La rixe de l'avant-veille y faisait tous les frais de l'article de tête.

« Que ces démons maraudeurs soient balayés de la face du monde, écrivait la rédaction. Ils ne sont pas dignes de suivre le sentier de la civilisation. Des scènes de désordre, semblables à celle qui vient d'ensanglanter notre ville, se renouvelleront sûrement aussi longtemps que ces enfants gâtés du Gouvernement seront autorisés à encombrer la terre. Ils devraient être abattus comme des loups. »

Cook en lisant cela sentit le sang lui monter au visage. De tels articles lui étaient familiers, mais il se coucha ce soir-là avec un sentiment plus aigu que jamais des difficultés de la tâche qui lui incombait. A la haine de races, ces gens ajoutaient une avidité cupide pour les riches terrains de la région. Dans cet article du rédacteur en chef du journal s'exhalait la haine sauvage de milliers de blancs inconnus, qui tous sentaient pareillement. Il ne pouvait y avoir aucun doute à ce sujet, et n'eût été la crainte de sanctions sévères de la part du gouvernement, cette haine se serait depuis longtemps manifestée par des actes.

De bonne heure le matin, Cook prit avec lui Claude, l'interprète, et se dirigea vers la prison

Le shérif vint à sa rencontre d'un air patelin.

— Oh ! certainement, capitaine, vous pouvez voir le prisonnier, dit-il d'un ton chargé d'ironie.

Loup Hurlant leva la tête avec un petit cri de plaisir en voyant le Major et son interprète entrer dans sa cellule. Il prit la main de Cook dans les siennes et dit lentement :

— Mon ami, emmenez-moi d'ici. Je ne puis supporter d'être enfermé. Je n'ai rien fait. Quand j'ai montré mon papier, les cowboys ont ri. Quand j'ai tendu la main en signe d'amitié, ils ont craché dessus. Cela a beaucoup attristé mon cœur, mais je ne me suis pas battu.

Quand il eut terminé en détail son récit, le Major dit :

— Ne vous tracassez pas, Loup, je vais m'occuper de vous faire relâcher.

— Pourquoi retenez-vous cet homme ? demanda-t-il au shérif.

— Parce qu'il a tiré avec l'intention de tuer.

— Mais il n'a pas tiré. Il n'avait pas d'armes. C'est absurde.

— Comment savez-vous cela... *vous* ?

— Parce qu'il l'affirme et tous ses compagnons aussi.

— Oh !... vous croyez à sa parole ?

— Oui, pour une affaire de cette sorte. Avez-vous trouvé une arme sur lui ?

— Non... mais...

— Comment aurait-il pu la cacher ? Etiez-vous là quand le coup de feu a été tiré ?

— Non... mais des témoins dignes de foi...

— En réalité, poursuivit le Major, le tenancier du cabaret a été frappé par une balle tirée sur Loup Hurlant, par un cowboy. Où est ce cowboy ? Pourquoi n'a-t-il pas été arrêté ?

— Je ne crois rien de tout cela... Vous...

— Il n'est pas question de croire ou de ne pas croire. Aviez-vous un mandat d'arrêt contre Loup Hurlant ? demanda le Major.

— Que vous importe que je l'ai eu ou non ? répliqua le shérif avec insolence. Cet homme est ici, vous ne pouvez l'emmener. Libre à vous de protéger vos voleurs et vos meurtriers sur votre réserve, mais quand ils viennent ici et créent du scandale, le cas est différent.

Il mugissait en disant cela ; mais le Capitaine fut inébranlable.

— J'affirme que Loup est entièrement innocent et je verrai à ce que justice soit faite.

Puis, il ajouta, s'adressant à Claude :

— Dites à Loup Hurlant de demeurer calme et de ne pas s'effrayer. Il devra rester en prison jusqu'à ce que j'obtienne son élargissement. Je vais maintenant voir le juge. Répétez-lui que je suis son ami et ne laisserai pas ces gens lui faire du mal.

La visite au juge fut encore plus décevante. Lui aussi se montra gracieux et écouta patiemment son interlocuteur, mais il était évident qu'il avait l'intention bien arrêtée de ne rien faire.

— Une erreur peut avoir été commise, mais s'il en est ainsi, le jugement acquittera votre homme. Il se trouve que cet Indien a été arrêté à la suite d'une rixe au cours de laquelle un homme a été mortellement blessé. L'Indien a été arrêté de façon tout à fait régulière, et il doit attendre le jugement.

— Très bien ! nous irons devant le tribunal. Mais en attendant, mettez mon homme en liberté sur parole. Je réponds de lui.

Le juge s'attendait à cette demande. Il fit semblant néanmoins de peser le pour et le contre.

— Je ne crois pas que ce soit sage. Nous avons parfois de grandes difficultés à mettre la main sur les délinquants. Il pourrait nous être impossible de retrouver cet homme par la suite. Je suis sensible à votre désir de...

— Monsieur le juge, vous, vous méprenez, intervint Cook avec colère, car il avait saisi l'insulte cachée. Il ne vous est arrivé qu'une fois de manquer votre homme, et alors, comme vous le savez bien, c'était uniquement la faute de votre shérif. Où pourrait aller cet homme ? Je connais chaque individu de ma Réserve. Il ne peut demeurer caché dans les montagnes et sur toute autre Réserve, il sera signalé. De plus, je connais Loup Hurlant. Je suis particulièrement désireux qu'il soit remis en liberté jusqu'à son jugement. Il craint la détention ; il considère son arrestation comme arbitraire et elle l'aigrira. Enfin, je lui ai donné ma parole que j'obtiendrai son élargissement.

Le juge se montra inexorable.

— Les habitants de la ville sont irrités par les fréquentes déprédations de vos administrés, dit-il, et ils ne veulent supporter plus longtemps aucune faiblesse. Je ne puis vous aider.

Le Major se leva avec impétuosité.

— Très bien ! Je verrai que justice soit faite envers cet homme, même si cela doit vous causer beaucoup de désagrément, dit-il. Je vais solliciter l'aide de tous les amis de la justice dans le pays. Loup Hurlant est victime d'une calomnie. Non seulement il n'a pas tiré, mais il est venu ici envoyé par moi, sans armes et animé des meilleurs sentiments. Vos citadins ivres l'ont assailli. Je ne m'étonne pas que mes gens vous accusent d'avoir des cœurs de coyotes.

Tandis que Cook laissait derrière lui la petite ville malpropre, il songeait, comme il l'avait fait maintes fois auparavant, à la cruelle haine de races qui animait l'homme de ces contrées de l'Ouest, pour lequel l'Indien n'est qu'un gros gibier. Il avait le sentiment douloureux que parmi des milliers de citoyens américains, aucun peut-être ne trouverait le courage de s'avancer en disant : « Je veux vous aider à obtenir justice ».

Sa colère le rendait momentanément injuste, car même dans cette petite cité, hostile en apparence, il y avait certainement d'honnêtes gens qui se seraient joints à lui s'ils eussent connu la vérité. Mais à cette minute, il ressentait l'effroi impuissant de l'Indien quand celui-ci se trouve pris dans les rets étroits des lois de ses conquérants.

Il n'était pas homme à abandonner, sans lutte, une juste cause. Tandis qu'il cheminait, il faisait un plan de campagne pour obtenir la mise en liberté de Loup Hurlant. Sa rencontre avec la femme du captif, à demi-folle de douleur, fortifia sa résolution. Le visage contracté par l'angoisse, la pauvre femme lui cria :

— Où l'ont-ils mis... mon mari ?

Il la consola de son mieux et s'entraîna incontinent à rédiger en pensée des lettres qui convaincraient les habitants de la ville de leur inhumanité et les feraient rougir de honte.

Le tribunal ne put siéger pendant plusieurs semaines, mais Loup Hurlant n'en fut point informé. Il vivait dans l'espoir quotidien d'être relâché. Il se remémorait sans cesse les paroles de son ami le Major. Il méditait sur ses maux comme un loup blessé au fond de sa tanière et son cœur était lourd dans sa poitrine. La flamme de son tout récent amour pour l'homme blanc s'était éteinte, étouffée par les ténèbres glacées de la prison. Un seul visage d'homme blanc lui revenait volontiers à la mémoire... celui de son Major. Tous les autres lui semblaient grimaçants, haineux et pleins de menaces.

Il serait devenu fou sans les visites de sa femme et de ses enfants, qui avaient la permission de s'approcher des barreaux de sa cellule de manière à ce qu'il pût poser ses mains sur la tête de son plus jeune fils. Ces courtes entrevues le réconfortaient et... par amour pour les siens, il vivait.

Au bout d'une ou deux semaines, les gens de Big Snake avaient complètement oublié Loup Hurlant. Si un mot le rappelait à leur souvenir, ils disaient simplement :

— Un séjour dans un cachot lui fera du bien. Il perdra ainsi le goût des rixes. Il deviendra

« good Injun » (1) quand il sortira. Il a encore de la chance d'échapper à la corde.

La ville possédait une équipe de baseball qui avait battu tous les autres clubs de la région à l'exception d'un seul. Ce club de Saint-Helen avait remporté le 4 juillet précédent une victoire complète sur Big Snake, et les habitants de cette dernière cité brûlaient de prendre leur revanche et de rentrer en possession de l'argent qu'ils avaient perdu.

Un matin, quinze jours environ après son emprisonnement, les oreilles fines de Loup Hurlant perçurent au loin le son des tambours et il se demanda si les soldats venaient enfin le libérer. Son cœur battait à coups redoublés et il bondit sur ses pieds, alerte et plein d'énergie. Longtemps, il écouta. Il entendait la voix du clairon et il s'imaginait distinguer aussi le piétinement d'une troupe en marche. Son ami le Major venait sans doute châtier ses agresseurs.

Loup Hurlant ne craignait pas ceux qui commandent à des soldats. Ils combattent honorablement. Ils n'enferment pas leurs ennemis dans des cellules après avoir confisqué leurs armes. Ils font la guerre à l'air libre et sur les montagnes.

Un cri de joie faillit s'échapper des lèvres du prisonnier quand le shérif entra dans le corridor, très excité. Il parlait tout en avançant :

« J'emmènerai le Peau-Rouge... dans tous les cas, marmottait-il.

Il fit beaucoup de signes à son captif, mais Loup Hurlant en comprit seulement un ou deux qui lui parurent signifier :

— Venez avec moi.

Et :

— Je vous tuerai.

Il drapa sa couverture autour de lui en soupirant :

— J'irai. J'échapperai au moins à ces murs. Si je meurs, ce sera sous le ciel où le soleil pourra me voir.

Il suivit paisiblement l'homme au dehors, mais quand il vit les menottes, il se regimba et secoua la tête.

Le shérif fit encore gauchement quelques signes, puis il dit :

— Très bien. Mais si vous essayez de vous échapper, vous serez criblé de balles, comme une passoire, c'est compris ? Je ne veux pas d'histoire.

Loup Hurlant ne saisit rien de tout cela, si ce n'est le geste vers le revolver qui lui parut signifier qu'il allait être tué. Cette sortie mystérieuse, l'excitation de son geôlier, sa pantomime pleine de menaces, paraissaient confirmer cette supposition. Loup Hurlant était un chef : il n'avait jamais reculé au combat, et tandis qu'il sentait sur son visage le souffle de l'air libre, il leva la tête et dit en son cœur :

— Si je dois mourir, je suis prêt, mais je mourrai en combattant.

Le shérif lui fit signe de monter dans son buggy et il obéit, car l'homme avait de nouveau porté la main à son arme. Ils allèrent à travers la ville presque déserte. Loin au bout de la rue, Loup Hurlant pouvait entendre le bruit du tambour et son cœur palpitait dans l'appréhension de ce qui allait venir. Le menait-on à la torture ? Peut-être lui permettrait-on de se battre jusqu'à la mort ?

— Qu'importe ! Je suis prêt.

Sur le seuil de la pharmacie, un homme les héla joyeusement.

— Où allez-vous, monsieur le shérif ?

— Je vais voir la partie de balle. Je n'ai que ce prisonnier en garde et j'ai pensé que je pouvais l'emmener avec moi. Croyez-vous que je vais manquer la partie pour un « Injun » huileux ?

— Veillez à ce qu'il ne vous fausse pas compagnie.

Le shérif cligna de l'œil d'un air significatif :

— On assisterait à une chasse au renard en règle s'il lui prenait fantaisie de faire cela. Tous ces jeunes garçons n'aimeraient rien tant que d'attraper un Indien au lasso. Cela aurait plus de succès qu'un combat de taureaux.

Ils se mirent à rire tous deux à cette idée, et le prisonnier saisit la menace dans la voix du shérif bien que ses paroles lui fussent incompréhensibles.

Comme ils approchaient des tribunes, le bruit de la foule leur parvint à travers les champs paisibles, et Loup Hurlant vit devant lui des centaines de gens se suivant sur la route. Ses membres se tendirent. Il devenait évident que son gardien se dirigeait tout droit vers cette immense multitude de farouches hommes blancs.

Il regarda autour de lui. De chaque côté, il y avait de grandes étendues de blé non encore mûr, et, au delà des champs sur la droite, on apercevait l'avenue d'arbres qui marquait le cours de la rivière. Alors une résolution désespérée lui vint.

— Si je dois mourir, je mourrai maintenant.

(1) Bon Indien.

Il bondit de son siège jusqu'à terre et se faufila sous la clôture de fil de fer. Il entendit le shérif faire feu deux ou trois fois, mais il se releva sain et sauf. Plein d'une allégresse insensée, il se prit à courir vers la rivière. De nouveau, le shérif fit feu ; son gros revolver résonnait bruyamment dans l'air calme.

Alors, comme si ce coup de feu eût été un signal, un groupe de cowboys émergea d'un ravin juste en avant du fugitif et fonça sur lui, avec des clameurs sauvages. Des lassos voltigeaient bien haut au-dessus de leurs têtes, et Loup Hurlant, connaissant leur férocité impitoyable, fit demi-tour et revint droit au shérif qui, adossé à la clôture, rechargeait son arme. Tout en courant, Loup Hurlant pouvait voir des files d'individus qui se précipitaient dans le champ avec des vociférations. Il se hâtait maintenant pour éviter d'être traîné à la mort, espérant que le shérif l'atteindrait en plein cœur tandis qu'il se rapprochait de lui.

Le magistrat tira deux fois de loin, mais le manqua ; et, quand le Peau Rouge hâtant, ne fut plus qu'à courte distance, le shérif se jeta à terre et s'éloigna en rampant, laissant Loup Hurlant affronter seul une troupe de vingt cowboys que la poursuite avait rendus fous et qu'entouraient un millier de spectateurs très excités. Tels des démons furieux, ils s'acharnèrent sur l'homme sans défense, jusqu'à ce qu'il tombât puis s'abattirent sur lui, et avec une haine aveugle, écrasèrent sa tête sous leurs pieds comme ils eussent fait d'un serpent malfaisant. Ils frappaient ce corps sans vie, le criblaient de balles et se bousculaient pour le pousser du pied. Ils ne ressemblaient plus à des êtres humains. Des loups se disputant la chair d'un des leurs n'auraient pu se montrer plus pervers dans leur férocité.

Tout à coup, une voix mâle, énergique et frémissante, se fit entendre, couvrant les imprécations et les cris de haine.

— Arrêtez ! Au nom du Christ !

Et, à travers la masse avide des assaillants, un grand jeune homme portant le vêtement des prêtres catholiques s'ouvrit un passage de vive force. Sa large figure se crispait résolument et son front pâle brillait au milieu de ces hommes bronzés aux traits ravagés.

— Arrière ! Etes-vous des démons de l'enfer ? N'avez-vous pas honte ? Mille contre un. Est-ce là votre *courtoisie américaine* ? Oh ! vous n'êtes que des lâches.

Il se dressait au-dessus de l'homme tombé comme un lion qui défend le corps de son compagnon. Sa voix tremblait d'horreur et d'indignation.

— Que Dieu vous maudisse si vous touchez encore à cet homme !

La foule était maintenant silencieuse et le prêtre continua :

— J'ai vu les bêtes des jungles africaines se battre, je connais les mœurs des serpents du Nicaragua, des ours et des loups d'Amérique, je n'ai jamais vu une telle cruauté.

Chacune de ces paroles pouvait être entendue par la foule, et ces hommes, maintenant dégrisés, détournaient les yeux.

— Est-ce vous que l'on nomme les *Chevaliers de la prairie* ? poursuivit le prêtre en se tournant vers les cowboys. *Chevaliers de la prairie*... Les chacals des cimetières ne sont rien comparés à vous. Croyez-vous faire preuve de bravoure en prenant au lasso et traînant à terre un homme sans défense ?...

— Et vous, ajouta-t-il, en se tournant vers le shérif qui cherchait à s'esquiver, vous êtes de ma paroisse. Je vous connais. Craignez la malédiction de Dieu pour ce que vous avez laissé faire aujourd'hui.

Il reprit haleine, puis ordonna :

— Soulevez le corps de cet homme. Il est mort, mais son sang crie vengeance. Vous ne pouvez à notre époque faire de telles choses sans encourir un blâme sévère de toute l'humanité.

Avec un geste méprisant de la main, il congédia la populace.

— Rentrez chez vous. Retournez vers vos femmes et vos enfants et glorifiez-vous de ce grand exploit. Laissez-moi avec le mort.

La foule s'éclipsa furtivement, laissant le shérif, le prêtre et un médecin. Celui-ci examina la chair saignante qui avait été jadis un chef rouge hardi et vigoureux.

— L'homme respire, dit le docteur, visiblement ému. La vie n'est pas éteinte. Qu'on m'apporte de l'eau.

— Sauvez-le, pour l'amour du Christ, s'écria le prêtre en se laissant tomber à genoux auprès de l'Indien déchiré et broyé. Ce serait un miracle — un heureux miracle — s'il vivait. Est-ce possible ?

— Son cœur bat — et les battements deviennent plus forts, répéta le docteur, en se mettant au travail avec adresse et énergie.

— Qu'est cela ? interrogea le prêtre tandis qu'il ramassait un papier ensanglanté, tout froissé.

Il l'ouvrit, et quand il eut fini de le lire, il leva les yeux et se mit à prier en silence, tandis

que des larmes coulaient le long de ses joues.

— Seigneur Jésus, accordez-moi la douceur, et la patience envers ces gens. Que mon cœur ne s'endurcisse pas et ne les haïsse pas pour cette injustice !

Puis, regardant le pauvre corps pantelant, il dit :

— Oh ! Dieu ! quelle pitié. Son cœur était bon envers tous les hommes et ils l'ont écrasé contre terre.

Ils emportèrent Loup Hurlant et le déposèrent dans la maison du prêtre qui le soigna longtemps. Il vécut — mais si infirme, si défiguré, que sa propre femme ne le reconnut pas.

Accablé sous le poids de sa haine et de son désespoir, il ne parlait jamais à aucun homme blanc, à l'exception du bon prêtre et de son ami le Major. Mais ni l'un ni l'autre ne fut informé de sa mort et aucun homme blanc ne saura jamais où son corps repose.

HAMLIN GARLAND.

(Traduit de l'anglais par Mme Pierre Chêne).

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

L'unité d'un ton grave et d'une noble inspiration règne dans l'œuvre du grand romancier philosophe, mais les épithètes pour la qualifier se pressent pourtant en foule dès qu'on approche cette œuvre avec l'intention d'en serrer le sens et de l'approfondir davantage.

Si nombreuses qu'on les croirait d'abord contradictoires, nécessaires en leur complexité apparente afin de ne pas trop trahir le modèle en tentant d'esquisser son portrait.

Comment apparaîtra l'auteur ?

Un enthousiasme à froid qui n'admet pas l'insouciance en face des problèmes essentiels de la vie et que poursuit la hantise des fins dernières de l'homme.

Un Bourguignon, tout proche par l'esprit de son compatriote le grand Bossuet, racines en pleine nature avec une tête solide pour clarifier la sève qui gonflera son œuvre.

Et cette œuvre a du corps, autant que le vin robuste et chaud du terroir.

Celui qui l'écrivit est avant tout sincère, ardent, ennemi-né du mensonge, des railleries faciles ou des lâches mesquineries, aucune mode littéraire n'ayant marqué les productions de ce « maître » sans disciples avoués.

Esprit indépendant qu'Estaunié, farouchement, foncièrement, mais respectueux à titre égal de l'indépendant d'autrui. Il combat la routine, les préjugés, la mesquinerie, mais sans céder aux idées préconçues sur les êtres. Chez lui, ni parti-pris, ni cabotinage et nulle recherche mièvre ou artificielle d'originalité, la sienne étant faite de profondeur et de naturel.

Psychologue et moraliste, Estaunié n'a jamais dépaysé son action, qui demeure française, doublement française, puisque provinciale.

Il ne l'a non plus jamais située en certains milieux extrêmes trop rudimentaires ou trop raffinés. On a peu de loisirs dans le peuple, la vie matérielle y est tyrannique et, d'autre part, l'esclavage mondain n'est guère plus favorable à l'indépendance morale des êtres.

Petits ou grands « bourgeois », les héros d'Estaunié qui réfléchissent et s'examinent souvent avec la plus extrême minutie sont demeurés par certains points purs Cartésiens du Grand Siècle. Ils ignorent la légèreté et tout les porte au scrupule même chez les moins doués d'entre eux.

Avec des degrés variables d'intelligence, de volonté, de sensibilité, ces personnages ont une vision forte et personnelle des événements, des autres êtres et d'eux-mêmes.

C'est pourquoi ne les satisfait guère l'explication superficielle des choses qui suffit à la plupart des hommes. Ils sont nés d'une pensée grave et austère.

En tant que philosophe, le romancier prend au sérieux tout ce qu'il estime en valoir la peine dans la vie, loin de sacrifier à une fausse élégance d'esprit ou à une fausse pruderie qui font esquiver si souvent toute réponse aux questions essentielles.

Il n'affecte pas pour en parler ce ton détaché d'une mode de mauvais goût. Il ne les aborde pas non plus avec ces molles lâchetés toutes prêtes aux abandons qu'inspire le respect humain.

Estaunié ne plaisante pas volontiers : habitude d'esprit toute bourguignonne pour qui sait voir au-delà des apparences. Il peut, en effet, exister une gaieté bruyante chez le Bourguignon du peuple ; elle n'est point insouciante et même

« salée », sa verve demeure — n'est-ce pas logique — âpre et sauvage.

Témoin la chanson si caractéristique à cet égard dont le refrain commence ainsi : « Ma femme est morte », typique de passion concentrée sous un apparent laisser-aller populaire. Rien ici de la fine gaieté du Midi, modérée, de bon ton, sans arrière-pensée, attique en quelque sorte. Rien non plus de la froideur imperturbable et malicieuse des races de l'Est, autres voisines.

Le Bourguignon, qui participe de ces deux natures, emploie volontiers sa fougue naturelle à vivifier en silence un certain fond d'inquiétude : instinctivement chez les simples; plus tragiquement dans les classes cultivées où l'individu replié sur lui-même prend conscience de cette dualité en son être.

Peu expansif, sauf en apparence, il ignore l'art de se délivrer en se livrant. D'un tumulte intérieur qu'il répugne à extérioriser résultent les pires malentendus avec son entourage, parfois. Le Nord lui a donné le goût du mystère, le Midi celui de l'analyse. Une complication en résulte, et même ceux d'entre les Bourguignons chez qui domine l'une des deux tendances gardent le désir nostalgique de son contraire.

Ce sont des passionnés et des inquiets, des esprits compliqués plus ou moins dépourvus de cette philosophie pratique qui est une sorte d'élégance de la conduite, sachant mettre chaque chose à sa place sans attribuer trop d'importance à aucune.

Au sens péjoratif du mot « jésuite », on ne l'est nulle part moins qu'en Bourgogne.

Qui la personnifierait mieux, sur ce point, qu'Estaunié ? Jamais pour lui la fin n'a justifié les moyens.

Si le romancier se montre bien de la plus pure lignée française et classique par la clarté de sa composition, il a auparavant appliqué pour recueillir ses matériaux une intuition frémissante et profonde à fouiller les abîmes mystérieux des âmes :

« Nous ne connaissons pas les autres

« Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes » résument cette expérience.

Donc, les drames qui se jouent entre humains résultent bien plus de cette ignorance que des faits extérieurs, des circonstances.

L'observation poussée du réel, qui fait les vrais romanciers, n'affaiblit pas chez Estaunié le sens métaphysique qu'il a de tout ce qui se cache sous les apparences, qui va jusqu'à l'angoisse et qui fait son originalité propre, sa marque, sa grandeur.

Ce sens profond du mystère, perçu comme une réalité puis appréhendé avec la méthode d'un esprit éminemment scientifique et logique, à quelles conclusions l'a-t-il mené ?

A prendre avec la plus magnifique loyauté une attitude spiritualiste très large et à gagner le repos d'une dernière étape. Au-delà, doute systématique, négation ou foi dictent l'ultime réponse à donner au sens de la vie.

S'il croit avoir à conclure plus tard, Estaunié ne le fera que sous l'empire d'une impérieuse et nécessaire évidence. Il lui faudra approuver sans la plus légère réticence, avec une conviction raisonnée et l'adhésion de sa conscience, la valeur de ses propres sentiments.

Ainsi chemine le philosophe au long de la voie morale. Et des richesses contradictoires s'équilibrent chez le grand romancier.

Mais l'aisance vigoureuse qu'il met à concentrer ses pensées, à mâter l'ardeur d'une imagination puissante et sombre, l'amène à s'exprimer dans le plus clair et précis des langages.

Chez tous ses héros, Estaunié cherche l'âme. L'indépendance d'un esprit étonamment perspicace et impartial le guide. Il a la passion de l'équité, l'amour de la justice, une tendresse protectrice pour les humbles et la haine des médiocrités prétentieuses.

Nul mépris intellectuel pour la Femme ; pas de ces vues simplistes, de ces catégories d'intellectuelles, de courtisanes ou de ménagères qui suffisent à tant d'autres pour classer leurs compagnes. Des traits humains plus généreux complètent chez Estaunié les traits féminins de ses héroïnes ; leur caractère y gagne en vérité ; elles comptent et on compte avec elles.

Nulle trace de badinage dans les romans d'Estaunié. Rien n'est donc plus profondément moral que cette œuvre où transparaît une si riche personnalité. Profondeur, droiture farouche, intransigeante délicatesse, sous une forme un peu rude, comme il convient aux hommes de bon teint, la caractérisent.

Les romans d'Estaunié ne peuvent laisser indifférent. Ils sont trop chargés d'âme pour ne pas toucher le cœur, contraindre à réfléchir, forcer l'estime et s'imposer à l'admiration du lecteur de bonne foi.

***

Quoi que l'avenir ajoute à l'œuvre d'Estaunié un sens se dégage dès maintenant — très nettemet — de son ensemble.

L'auteur avait quelque chose à dire : sa connaissance ample et perçante du monde, profonde et visionnaire des âmes travaillait en lui avant même qu'il en eût ordonné les apports en chapitres et en livres.

Intuitif, perspicace à l'extrême, jamais il ne fut dupe d'aucun acte de la comédie humaine.

La passion du vrai et du juste, une bonté à la fois tendre et hautaine l'amenèrent à dégager en lois idéales les grands traits de ce qu'il avait observé et pressenti :

« Nous ne connaissons pas les autres ; nous ne nous connaissons pas nous-mêmes », c'est-à-dire qu'en dehors des périodes de crises, la signification de notre ouvrage nous échappe.

Après avoir longuement insisté sur le sens du mystère chez Estaunié, nous sommes à même maintenant d'y ajouter ce complément qui l'éclaire : il est aussi — par voie de conséquence — le poète de la volonté.

Rien n'est plus beau après avoir été celui du mystère.

On pourrait croire, au premier abord, que se contredisent la notion de notre libre arbitre et celle d'une prédestination à subir les coups d'un destin aveugle.

C'est bien plus en apparence qu'en réalité. La lucidité exceptionnelle d'Estaunié a dissocié les deux choses et prouvé que la confusion, profitable à certains, n'était nullement obligatoire.

Pour lui, le destin en marche, ce sont surtout nos « habitudes d'âme » transformées en forces agissantes.

En notre moi profond, le courant moral qu'elles ont alimenté chemine à notre insu jusqu'au jour où il affleure pour bouleverser parfois notre vie. Il est alors aisé pour le lâche de maudire un flot dévastateur dont il a pour la plus grande part contribué à diriger le cours, à creuser le lit, à incliner la pente.

L'effort à fournir pour tenter de devenir ou de redevenir maître de son destin peut être plus ou moins considérable, jusqu'à outre-passer trop souvent, hélas, les forces qui s'y emploient, mais le mytère n'est pas le hasard au sens où l'entend le vulgaire.

La destinée de tout homme comporte à la fois une part de mystère et une part de volonté, de bonne volonté résultant en grande partie de sa clairvoyance.

Soit : les événements d'une part et le front à leur opposer de l'autre.

Ne mutilons pas un ensemble. La volonté, c'est comme une arme. Qui nous empêche de fourbir cette arme, afin de pouvoir compter sur elle, le moment venu ?

« Aide-toi, le ciel t'aidera », ne veut pas dire autre chose.

Estaunié croit au hasard et au destin en tant que formes, qu'apparences, faute d'aller assez loin, assez profondément pour atteindre la raison logique qu'ils expriment à un moment donné de son existence, celui même où le vulgaire saisit les faits.

C'est de la pure philosophie française, alliant, sans sacrifier l'une à l'autre, la raison et le sentiment. Rien de plus crâne, de plus noble et de plus réconfortant; à l'opposé du plat optimisme qui dérive — à y bien voir — de l'esprit de contradiction.

Si austère en apparence, l'œuvre d'Estaunié, celle d'un grand moraliste, n'est donc nullement déprimante. Au contraire, elle exalte, au sens même de cette parole du Christ : « Heureux les hommes de bonne volonté. »

. . . . . .

D'un point de vue littéraire, la complexité de la vie est fixée dans cette peinture solide et délicate à la fois de la société, que nous présentent les romans d'Estaunié.

Si l'auteur a des intuitions quasi féminines, son œuvre porte la marque puissante d'un esprit scientifique par la manière d'en ordonner les matériaux, et rien n'est plus aisé pour un lecteur attentif que de faire le résumé, le schéma de l'un quelconque de ses ouvrages.

Et c'est lorsque tout a été placé, classé dans cette œuvre, imprégnée de l'obsession du mystère, du destin, de la fatalité, que nous voyons en fin de compte le dernier mot du drame humain rester à l'âme humaine.

Dans ce royaume du mystère, admirons la vigueur et la rigueur du raisonnement, ainsi que la parfaite convenance de la forme aux idées.

Quand l'auteur aborde un sujet, il le développe aussi nettement qu'on développe un théorème, sans esquiver aucune des questions qui s'y rattachent.

C'est grand, fort et salubre ; cependant, aucun rayon de joie insouciante dans cette œuvre où domine « la passion de l'équité ».

Largeur de vue, indulgence aussi, sans jamais nul recours aux plaidoyers intéressés la distinguent encore.

Malgré un souci évident et constant de ne pas juger, malgré son désir d'impartialité, on peut dire qu'un jugement perpétuel, quoique non articulé, sourd d'entre chaque ligne d'Estaunié.

produit d'un sens moral exceptionnel. Chez lui, la justice règne.

Jamais il n'a cédé à cette sensiblerie odieuse et facile qui plaît tant au public — à tous les publics — de nous présenter les coupables comme des victimes.

C'est un guide sûr, un juge que l'on admire. Humainement, il ne s'incline que devant l'irréparable, et l'irréparable, à son sens, ne commence qu'avec la mort. Avant qu'elle ait frappé, tous espoirs restent possibles et s'abandonner serait coupable.

Le rôle moral du romancier est, pour cette raison, le plus réconfortant du monde.

Convaincu comme d'une évidence que : « l'essentiel est ce qui ne se voit pas », Estaunié ne s'en est que davantage efforcé d'éclairer les êtres et les choses, de tendre à la simplicité; des conclusions magnifiques jaillissent de ce travail constant et les « habitudes d'âme » ont ici porté leurs fruits.

L'œuvre exprime naturellement la plus haute vertu humaine, dressée comme une cime au-dessus de la plaine.

Les idées d'Estaunié, partant ses opinions, ne s'enchaînent pas en séries toutes faites dont l'une amènerait l'autre, à la manière des grains d'un chapelet.

Son jugement personnel, actif, tendu, intervient sans cesse et partout.

Il y a dans sa conception du monde une sincérité et une sorte de simplicité supérieure touchante chez un auteur de cette envergure.

Elles en font comme un optimiste malgré lui, parce qu'il ne sait apercevoir et décrire qu'une certaine élite de la pensée, du caractère ou du sentiment.

La passion, intellectuelle ou sensible, présente chez les héros d'Etaunié — quels que soient, par ailleurs, leurs défauts ou leurs vices — une puissance de vitalité inconnue à la moyenne des hommes.

L'œuvre du romancier se meut sur un plan très élevé ; il est un « éveilleur de conscience » et nous ne trouvons guère d'exemple de veulerie totale chez aucun de ses personnages. Chez les moins doués d'entre eux persiste souvent même la notion d'un idéal à servir et le sentiment obscur, plus ou moins, de leur trahison envers lui.

Et si les hommes restent toujours dans le monde de bien pauvres hommes, ceux qu'anime Estaunié se montrent volontiers « noblement » humains. Tous ont joué ou souffert, du point de vue moral, ce qui n'est déjà pas si commun ; ils ont le sens du bien et du mal même lorsqu'ils ne se plient pas à une règle, et celui des hiérarchies.

L'angoisse des plus nobles d'entre eux provient de leur dépaysement en un monde où manque, trop souvent, la loyauté qu'ils exigent pour vivre. Ils sont alors un peu les « Moïse » que chanta Vigny...

. . . . . .

Personnalité admirable des Lettres françaises, le grand romancier Estaunié est au premier rang des penseurs, des moralistes, des esprits poétiques de notre temps.

ANNE COUSTY.

LES ÉTATS-UNIS ONT CENT-CINQUANTE ANS

Après l'effort de Yorktown, les belligérants se découvrirent une mentalité nouvelle. L'Angleterre se résignait, la France se lassait, l'Amérique jouissait de la victoire. La Fayette, qui déjà s'abandonnait, avec une docilité surprenante, aux remous de l'opinion publique, tendit la voile du côté que soufflait le vent. Il prit la première frégate qui partait pour la France. Grasse regagna, en hâte, sa base des Antilles. Il était resté sourd aux sollicitations des généraux alliés : « Il dépendra de Votre Excellence, assurait Washington, le lendemain de la capitulation, de terminer la guerre et de dicter la loi dans le traité. Tout nous favorise. » Mais le vieil amiral, malade et las, n'aspirait plus qu'au repos : « Vous auriez pitié de moi, écrivait-il, le 29 octobre 1781, au lieutenant général français, si vous voyiez dans quel état je suis. Je ne puis ni parler ni écrire. Mon mal empire tous les jours et j'ignore quel en sera le terme : plus je vais, plus je suis convaincu qu'un homme de soixante ans n'est plus bon à conduire une machine comme celle-ci. » Au surplus, Grasse n'avait jamais complètement renié ses préventions premières : « Je me suis trop fié aux circonstances, déclarait-il au début

du siège de Yorktown, et je me suis entouré dans une affaire qui peut tourner à mon désavantage et à l'humiliation de la nation. » Cette humiliation et ce désavantage, il les trouva, quelques mois plus tard, là où il se croyait le plus en sécurité. Le 12 avril, au large des Saintes, l'amiral anglais Rodney infligeait à l'escadre de Grasse, après une bataille de douze heures, une défaite retentissante et faisait l'amiral français prisonnier à son bord.

Désormais, Rochambeau, avec ses seuls moyens, devait supporter les charges de la guerre. Il était lui-même en mauvaise santé et un peu découragé de se sentir presque abandonné sur le continent américain. « Ce qui s'est passé cette année est un coup où la fortune nous a bien aidés, écrivait-il à son ministre, le marquis de Ségur. Nous n'avions rien de mieux à faire que de le tenter et quoique cela nous ait réussi par la confiance excessive de l'ennemi, j'espère que l'on voudra bien nous mettre à portée d'agir d'une manière plus sûre. » Malgré ses appréhensions, il dessinait, dans la même dépêche, les grandes lignes du futur plan de campagne : « Les opérations qui peuvent se présenter dans la campagne prochaine ne peuvent rouler que sur deux points qui exigent tous les deux de grands moyens : New-York et Charleston : avec une grande supériorité maritime, il faut des troupes et de l'argent. »

Malheureusement, les troupes et l'argent manquèrent comme la supériorité maritime. L'absence des « grands moyens » exigés par Rochambeau transforma l'année 1782 — la dernière d'une guerre déjà longue — en une période d'attente qui aurait pu être fatale aux *Insurgents* si l'Angleterre avait gardé sa foi dans la victoire.

La ville d'York étant intenable pendant l'hiver, Rochambeau résolut de faire baraquer ses troupes, non loin de là, à Williamsburg, où les blessés du siège avaient déjà trouvé asile dans les vastes locaux du collège William and Mary. On connaît, grâce aux recherches de M. Warrington Dawson, l'aspect de Williamsburg en 1781 (1). Il n'avait guère changé, quatre vingt ans plus tard, quand le prince de Joinville, enrôlé dans l'armée fédérale, apercevait, au-dessus des champs de blé, les tours et les clochers de l'ancienne capitale de la Virginie : « Nous y fûmes bientôt, écrit-il dans son journal de la campagne du Potomac, épisode saillant de la guerre de Sécession. Peu après, le quartier général entra à son tour par une grande et belle rue bordée d'acacias. Toutes les boutiques étaient fermées, mais les habitants se tenaient, pour la plupart, sur leurs portes ou derrière leurs fenêtres, observant d'un air inquiet et sombre. Les nègres seuls se montraient souriants et nombre d'entre eux prenaient des airs conquérants assez grotesques ou décampaient, emmenant femme et enfants dans de petites charrettes. Tous les édifices publics, églises et autres étaient remplis de blessés. Au bout de la grande rue, on débouchait sur une place de belle apparence, ornée d'une statue de marbre et entourée des bâtiments d'un collège célèbre, fondé par le gouvernement anglais lorsque la Virginie était sa colonie bien-aimée. Ce collège avait été aussi changé en hôpital et les blessés encombraient jusqu'aux marches du péristyle. »

L'accueil que les habitants de Williamsburg réservèrent au corps expéditionnaire fut, sans doute, moins lugubre. Pourtant, dès les premiers jours de novembre, Rochambeau avait été obligé de demander au gouvernement de Virginie, Nelson, une personne de confiance qui pût l'aider « de l'autorité de l'Etat dans mille petites affaires et qui fût témoin de la discipline que nous y observons » ; puis, il avait fait imprimer dans les papiers publics « une proclamation pour engager les habitants à apporter au marché de Williamsburg toutes les denrées qu'ils voudront vendre, où ils recevront toutes protections, feront leurs marchés de gré à gré et sans craindre en aucune manière d'être molestés. » Enfin, pour ne pas briser avec le passé élégant et mondain de cette métropole, à la vérité un peu déchue, il donna deux bals chaque semaine. Les Virginiennes ne surent résister à l'invitation. On les vit se hâter vers l'ancien quartier général de Washington, que Rochambeau habitait, suivies de leurs nègres qui portaient, comme sur les célèbres gouaches de Van Blarenberghe, la traîne de leurs robes légères. Des parties de chasse, des goûters et même — nous en avons la preuve — des rendez-vous d'amour furent organisés dans les plantations des environs. Les officiers français et leurs belles amies se jurèrent une amitié éternelle, quelquefois plus. Mais ces sentiments ardents ne résistèrent pas à la première séparation. Les jeunes gens les plus entreprenants du corps expéditionnaire parlèrent bientôt de « se faire une raison » et de « se soumettre aux circonstances ». Ce n'est pas le langage de la passion.

(1) Les Français morts pour l'Indépendance Américaine ou la Reconstruction historique de Williamsburg. Edition d'Œuvre Latine. Paris 1931.

Une fois de plus, les guerriers avaient oublié leurs promesses (1).

La sollicitude du comte de Rochambeau s'étendait aussi à la province où les nécessités de la guerre le faisaient hiverner. Pour calmer les craintes du général Greene, il envoya la légion de Lauzun sur le Dan. Il rendit de fréquentes visites aux professeurs de l'Université de Williamsburg, qui, par courtoisie, permirent au médecin-chef, Jean-François Coste, de prononcer dans leur aula un discours latin sur la médecine et reçurent docteur en droit le chevalier de Chastellux ; il demanda au baron de Turpin de dessiner et de mesurer le Pont-Naturel, une curiosité de la région ; il s'intéressa à l'esclavage, à la colonisation, à la religion ; il étudia les mœurs et la situation de la jeune fille aux Etats-Unis. Plus tard, lorsqu'il décrira le home américain, c'est aux maisons de Virginie qu'il pensera : « Elles ont toutes un vestibule ouvert ou une espèce d'avant-scène; un joli salon, où le bois, pendant l'hiver, n'est pas épargné ; la cuisine est à côté ; la famille se tient toute la journée dans le salon ; on y fait au moins quatre repas, interrompus par un travail modéré, et le petit nègre est continuellement occupé à défaire et à remettre le couvert. »

Rochambeau surprit sans doute bien souvent le geste familier du petit nègre au cours de la longue chevauchée qu'il entreprit en février 1782. Il s'arrêta d'abord chez Nelson, qui lui donna le divertissement d'un combat de coqs. Puis il alla coucher à Louisa-Court-House, dans une taverne où le propriétaire, monstrueusement gras, partageait avec ses clients son jambon et sa chambre. Le sénateur Jefferson le tira heureusement de ce taudis pour le mener dans sa maison, qu'il avait construite lui-même et meublée avec beaucoup de goût. Richmond, capitale de la Virginie, où il séjourna quatre ou cinq jours, laissa à Rochambeau un mauvais souvenir d'auberge. Le tenancier, chez qui il avait mis ses chevaux en garde, se trouva si profondément honoré de voir descendre dans son écurie les montures d'un général européen, qu'il demanda vingt-cinq louis pour leur hébergement. Nos hôteliers modernes ont de semblables emballements, même quand il ne s'agit plus de chevaux. Cette agréable randonnée, à travers une contrée que les voyageurs appellent le « Jardin de la Virginie », prit fin, au cap Henry, à l'extrême pointe de la baie de Chesapeake, où Rochambeau espérait trouver un vaisseau français porteur du plan de la campagne d'été.

Mais on était, à Versailles, bien en peine de le lui envoyer. Finalement, et après des atermoiements que l'état-major de l'armée et Rochambeau lui-même ont difficilement pardonnés aux gens de cour, le marquis de Ségur, ministre de la Guerre, dépêcha son propre fils, avec l'ordre de rapatrier l'armée aux Antilles françaises. Quand le jeune Ségur remit au lieutenant général, le 26 septembre, le courrier du roi, il y avait exactement cinq jours que le corps français campait devant New-York : « Quoique nous n'ayons pas vu d'ennemis, écrivait Fersen à son père, vers cette époque, la campagne a été rude. » A peine, pouvait-on donner le nom de campagne à cette marche rétrograde de l'armée, entreprise pendant la canicule, coupée d'un séjour à Baltimore et qui s'acheva sur l'Hudson par une revue des troupes américaines délirantes de bonheur. Rochambeau s'en consolait en apprenant que les Anglais demandaient la paix.

Le départ de Rochambeau pour Philadelphie, où il devait s'embarquer sur une frégate qui le conduirait directement en France, fut un véritable jour de deuil. On peut s'en étonner quand on connaît le caractère de l'homme : froid, appliqué, économe, difficile à contenter et ennemi acharné des passe-droits. Les mémorialistes de l'expédition, un Montbarey, un Lauzun, un Fersen n'ont pas manqué de rassembler et de grossir ces traits qui situent Rochambeau, il faut le reconnaître, à l'opposite de ce monde de cour, séduisant et superficiel, dont ils étaient les plus brillants échantillons. Mais, arrivés à ce point de leur narration, ces contempteurs changent de ton : « M. le comte de Rochambeau emporte avec lui les regrets, l'estime et l'adoration des troupes, qui étaient sous ses ordres, écrit, à sa mère, le chevalier de Coriolis. Les sentiments qu'il a inspirés à la nation américaine sont de la même nature ; le rôle qu'il a joué dans ces pays-ci était des plus difficiles et il était impossible de mieux s'en acquitter qu'il l'a fait. Il avait à faire revenir un peuple nombreux de l'idée désavantageuse que les Anglais lui avaient donnée de notre nation ; ce n'était pas une chose aisée, mais il en est venu à bout par l'exacte discipline qu'il a maintenue dans son armée ; il lui a fait traverser deux fois toute l'Amérique sans qu'un seul particulier se soit venu plaindre d'aucun dégât

1. Voir dans *Le Correspondant* du 25 mars 1889 : *Lettres d'un officier de l'armée de Rochambeau*. *Le chevalier de Coriolis*, publiées par le baron de Contenson, président de la Société française des Cincinnati.

fait sur sa possession. La douceur et l'honnêteté qu'il a montrées dans toutes les occasions aux Américains leur a inpiré la plus grande confiance ; si un homme d'un caractère plus bouillant eût voulu brusquer les Américains et ne pas se conformer en quelque sorte à la lenteur naturelle de leur caractère, il les eût tous révoltés. »

Au dernier moment, tous ces Français oubliaient leurs querelles de famille, selon une tradition qui, heureusement, n'est pas perdue, pour regarder l'ouvrage accompli. Il était beau ; il était presque trop beau. L'enfant que la France, armée du bouclier et du javelot, avait délivré du léopard anglais, ainsi que l'a représenté, sur l'avers d'une médaille fameuse, un habile graveur, avait grandi et pris du muscle sans crier gare. C'était Pantagruel qui brisait les chaînes de son berceau et s'apprêtait, malgré les conseils de Coste et de Chastellux, à secouer le joug de la vieille Europe pour s'adjuger l'empire du monde.

J.-E. Weelen.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

BJÖRNSON

A PROPOS D'UNE THÈSE RÉCENTE

Les écrivains scandinaves ne sauraient se plaindre d'être, en France, négligés ou passés sous silence : maints travaux leur ont été consacrés en ces dernières années, et l'on dresserait un bilan assez honorable des études et des traductions qui nous révèlent le meilleur des littératures danoise, finlandaise, norvégienne et suédoise.

Le théâtre et le personnage même d'Ibsen reparaissent parmi nous avec une signification nouvelle, grâce à la traduction monumentale du M. P. G. La Chesnais — monumentale par l'ampleur du dessein, qui embrasse l'intégralité des œuvres en vers et en prose, et par une richesse quasi-excessive de gloses, notes et commentaires qui font de cette édition une sorte d'encyclopédie ibsénienne (1).

B. Björnson revit intensément dans la thèse toute récente de M. Jean Lescoffier (1).

M. Georges Sautreau a entrepris de nous faire connaître la totalité des œuvres de Knut Hamsun (2).

Le rival suédois des grands Norvégiens, Strindberg, a requis le zèle critique et l'érudition minutieuse de M. Jolivet, maître de conférences à la Sorbonne, d'où, l'an dernier, un important ouvrage : *Le théâtre de Strindberg* (3).

Faut-il rappeler que la Suédoise Selma Lagerlöf, doit à M. André Bellessort d'être célèbre en France?

Le Danois Kierkegaard, ancêtre et source commune des Lettres scandinaves modernes, encore inconnu en France au lendemain de la guerre, inquiète aujourd'hui la jeune littérature, qui le cite avant de le lire : outre divers opuscules parus dans des Revues (4), nous possédons deux volumes détachés de son œuvre immense, admirablement traduits par M. J. Gateau : *Le Journal du séducteur* (5) et *Le Traité du désespoir* (6). On annonce une version française de *In vino veritas* par M. Babelon et Mlle Lund (7). D'autres traducteurs manifestent une ardeur bruyante et un zèle de néophytes qui les opposent les uns aux autres en une concurrence singulière, mais d'où le public tirera quelque jour son profit.

La *Bibliothèque* ou *Collection scandinave* (8), dont il n'appartient pas à l'auteur du présent article de faire l'éloge, comptera bientôt vingt-cinq volumes ; elle a publié un *Kalevala* complet, une *Histoire de la littérature suédoise* (Schück), des traductions de Hans Larsson, Kielland, J. P. Jacobsen, Strindberg, Karin Michaelis, Peter Egge, Kinck, Vinsnes, Otto Rung, Andersen, Kivi, Yrjo Hirn, Kierkegaard, Herman Bang, Sigrid Undset... ; elle donne, ces jours-ci, l'un des chefs-d'œuvre du roman suédois contemporain, ce tragique, éclatant *Dieu nourrit l'épervier*, de Sigfrid Siwertz (avec une préface d'Edmond Jaloux).

(1) 4 vol. parus (Plon). M. La Chesnais est aussi le traducteur de Johan Bojer, dont il a écrit la biographie *Johan Bojer, sa vie et ses œuvres*. Calmann-Lévy. Peter Egge et de J.-F. Vinsnes.

(1) *Bjornson. La seconde jeunesse*. Soc. d'éditions des Belles-Lettres (1). *Les dernières corrections de* [illegible] *des forces* [illegible] *d'après le manuscrit de B. Bjornson*, [illegible] *introduction*, broch. même éditeur.

(2) Rieder, éd.

(3) Boivin, édit.

(4) Les Διαψάλματα, trad. par E. Maury (N. R. F.). Fragments du *Journal*, trad. par J. Gateau [illegible].

(5) Coll. scandinave (Stock).

(6) Gallimard, éd.

(7) Ed. du Cavalier.

(8) Stock, éd. Les premiers volumes ont paru [illegible] librairie Leroux).

Et l'on ne doit pas oublier l'activité de Jacques de Coussange (Mme de Quirielle), auteur de diverses traductions et d'un tout récent et précieux volume historique (1), non plus que celle de Mlle T. Hammar, traductrice de maints ouvrages, qui vient de nous offrir ce délicieux volume du Suédois Bengt Berg : *Mon ami le pluvier* (2) : Bengt Berg, ornithologue et poète, devrait être connu de tous les Français qui affectionnent la nature...

*
* *

« Björnson. La seconde jeunesse »..., un jury de Sorbonne, présidé par M. Baldensperger, saluait, le mois dernier, cette grosse thèse de louanges unanimes et méritées. Doit-on le redire — et l'ignore-t-on hors de France — de tels ouvrages sont l'honneur de notre Université ; s'il est très rare qu'à l'étranger le titre de docteur sanctionne des recherches d'une telle ampleur, poursuivies au cours de toute une vie avec une constance et une abnégation dignes des grands érudits d'autrefois, ajoutons qu'en France même l'ouvrage de M. Jean Lescoffier se distingue par une flamme dont il n'est pas si fréquent de retrouver, après un long effort, l'ardeur aussi vive qu'au premier jour, à la dernière étape de l'accomplissement.

Patience et discipline où se reconnaît l'excellence de cet enseignement des lettres qui fut — et demeure — la carrière principale de M. Jean Lescoffier. Peut-être n'eussent-elles pas suffi, sans un attachement fidèle et raisonné à la Norvège, une amitié sincère vouée aux pays, aux idées, aux hommes du Nord, et enfin une sympathie préétablie entre l'auteur et son modèle. Ainsi sont nées et se sont affirmées ces affinités qui éclairent une critique et nuancent de bien précieuses intuitions les découvertes de la méthode. Par là, M. Lescoffier est entré si profondément dans son sujet qu'on ne saurait imaginer interprète plus finement averti, plus scrupuleusement exact et véritablement exhaustif de la vie, de la politique et de la poésie norvégiennes. L'hommage que lui rend, à cet égard, la critique scandinave doit être connu en France : il confirmerait, s'il en était besoin, le sentiment d'absolue sécurité dont on se sent pénétré en suivant un guide aussi parfaitement informé.

La seconde jeunesse de B. Björnson... dix années d'une vie ardente, bruyante, tumultueuse jusqu'au désordre, mais si active, si féconde en actes et en œuvres, en passions généreuses, en illusions, en gestes, en paroles éloquentes, qu'on ne saurait se retenir d'admirer au moment même où l'on serait tenté de se rebeller, de protester, de condamner. L'intérêt spectaculaire d'une telle vie retiendrait la plus élémentaire curiosité. Björnson est, à lui seul, un spectacle, où l'on s'étonne d'abord de la multiplicité des rôles qu'il assume avec une souveraine aisance : écrivain, romancier, dramaturge, poète lyrique, prédicateur laïque, orateur religieux, politique, propagandiste, polémiste, avocat de toutes les causes qui entraînent sa foi naïve, son invincible opimisme, son goût de la lutte, de la domination par l'idée et par la parole. L'abondance des scènes imprévues, des rencontres pittoresques, émouvantes, la violence des contrastes, la couleur du langage, des mœurs, un infini détail, surprenant, mais si vivant, cette vitalité, enfin, débordante, et cette santé insolente accaparent aisément l'attention et la détournent du drame profond, qui n'est pas celui d'un penseur, mais d'un artiste aux multiples dons. Quel contraste entre cette exubérance et la ligne toute droite, si sévère, de la destinée ibsénienne ! Ibsen habite plus près des cîmes. Il y est seul. Aujourd'hui encore, en dépit d'un culte consacré, la critique peut monter jusqu'à lui et le menacer d'attaques inédites... Ibsen, après ses premières défaites, avait fui la Norvège, édifié sa gloire en Allemagne, en Occident. Björnson, attiré par la lutte, était rentré d'Italie pour s'enraciner au sol de son pays... Plus sociable, plus fraternel, et à quelques égards plus humain que l'auteur de *Brand*, il est aujourd'hui plus proche du cœur norvégien, et c'est ici qu'il faut saisir, en dépit de ses ambitions européennes, certains retranchements où la critique universelle a grand'peine à le rejoindre.

Il n'est, en effet, d'équité à l'égard de Björnson qu'en fonction des réalités norvégiennes, tant il est norvégien, par toutes ses fibres, ses attaches profondes, son humeur, ses qualités et ses défauts. Séduisant, il est irrésistible en Norvège. Bien plus qu'Ibsen, il est un héros national : la Norvège se reconnaît en ce fils né sur la pente ensoleillée des fjells : prenez bien garde que toute critique qui s'adresse à l'homme, la

(1) *Le Slesvig, le Droit des peuples et le Traité de Versailles* (Pedone).

(2) Coll. *Les Livres de nature illustrés* (Stock).

Norvège en éprouve une blessure. L'œuvre elle-même est si intimement mêlée aux luttes de terroir, aux exégèses, aux problèmes spécifiquement norvégiens, à la politique locale, qu'on ne saurait la censurer ou la louer sans prendre parti et sans atteindre, à travers ces écrits, le pays, d'autres hommes, la race elle-même... Héros national, le rôle est assez beau ; il comporte des risques, il échappe en grande partie à la critique internationale qui juge d'après son critérium, selon d'autres mesures... et qui, en l'espèce, hésite à définir Björnson et le place toujours ou trop haut ou trop bas.

M. Jean Lescoffier, cela va sans dire, se range par principe et, presque toujours, au point de vue de la Norvège : on doit l'en louer et l'en remercier sans réserve, tout en n'ignorant pas qu'une autre instance est concevable, et que sa critique, si instruite, si convaincante et vigoureuse qu'elle soit, encourt néanmoins, de par sa définition même et son propos, une éventuelle citation en appel.

Encore une fois, n'incriminons pas la position de M. Jean Lescoffier devant le cas Björnson. Le point de vue norvégien est incontestablement celui d'où il faut partir si l'on veut comprendre plutôt que juger l'homme et l'œuvre. Et voici bien, en effet, la plus complète, la plus vivante, en même temps que la plus démonstrative, des explications, chaleureuse sans cet excès d'idolâtrie et ce faste verbal et sentimental qui gâtent les commentaires d'une certaine hagiographie norvégienne.

Que ce poète soit, à lui seul, un chapitre, une période, un âge de l'histoire norvégienne, M. Jean Lescoffier le prouverait, si nous pouvions l'ignorer. Son livre n'embrasse que dix années. Mais quelle décade ! Entre 1868 et 1878, le pays et le poète vivent des années décisives où s'orientent fortement le destin de l'un, la carrière et le génie de l'autre. Peuple et poète sont aux prises avec les mêmes problèmes : ils se soutiennent l'un l'autre, et si l'écrivain dégage lentement la doctrine, les forces populaires, encore obscures, mais déjà violentes, l'entraînent, le devancent parfois et confirment en lui de nouvelles tendances sociales et politiques. Dramatique collaboration, dont M. Jean Lescoffier ne nous permet pas d'ignorer le moindre épisode... La Norvège est, à cette époque, un bien curieux champ d'expérience ; la virulence des luttes de clocher ne nous empêche pas d'apercevoir qu'en ce lointain pays, si longtemps somnolent sous l'administration danoise, et qui, depuis 1814, s'entraîne à l'usage de la liberté, toutes les questions essentielles de la civilisation moderne se posent à la fois. Les grandes nations s'imaginent parfois qu'elles ont le monopole de ces débats dont elles auraient mission de signifier à l'univers la solution. En réalité, les problèmes apparaissent souvent dans les petites sociétés avec une clarté, une nudité, un caractère d'urgence violente dont nous ne nous doutons guère. Telle la Norvège des environs de 1870, qui secoue un régime bureaucratique, un appareil bourgeois inerte et étouffant, la plus intolérante enfin et la plus bornée des orthodoxies religieuses : conflits religieux, constitutionnels, sociaux, idéologiques, la Norvège fait l'apprentissage de la démocratie. Démocratie, poétocratie. Ses écrivains participent aux combats. Björnson est le plus ardent... Lui-même, au cours de ces brillantes années, apprend à se connaître : poète fêté, adulé dès sa prime jeunesse, son romantisme, son lyrisme rustique, sa fantaisie gracieuse ne sauraient le contenter longtemps : années de conquête, parfois amères et souvent triomphales ; après le Danemark, la riche opposition de son grundtvigianisme et de sa critique savante, après l'Italie, l'Allemagne ; au lendemain de 1870, la période pangermaniste, l'exaltation religieuse, l'installation à Aulestad, ce Ferney scandinave, d'abord temple d'un luthérianisme traditionnel et libéral, puis foyer de combattive libre-pensée... Björnson découvre Spencer, Darwin, Flaubert, Charcot, Richer, Gambetta... ; sollicité par la prédication de Georges Brandès, mécontent de l'Allemagne de Bismarck, il se rapproche de l'Occident, accepte Taine, s'engoue de Victor Hugo... En quelques années, c'est toute l'histoire de sa « libération », l'élargissement de ses vues, l'éclosion en lui du véritable Européen. Lui-même l'avoue : « J'ai eu une libération pitoyablement longue... » M. Jean Lescoffier excuse cette lenteur en évoquant les circonstances, le courage dont l'écrivain devait s'armer pour renoncer à une autre gloire offerte et déjà assurée... Lente évolution, jalonnée d'œuvres qui marquent le progrès du réalisme, la naissance progressive du drame social : *Une faillite*, *Le journaliste*, *Le Roi*... M. [illegible] rète aux préliminaires d'*Au-dessus des forces*, qui demeure le titre le plus certain de Björnson à une gloire durable et universelle.

*
*

Souhaitons [illegible] Björnson, a-t-on dit, est son chef-d'œuvre : un

proche avenir prononcera peut-être qu'elle est plus attachante et plus instructive que ses ouvrages en prose, où abondent les pages dignes de mémoire, mais aussi les témoignages d'un art trop marqué par le temps, voué à des intérêts périssables — et l'on ne dit rien de ses poèmes et de ses psaumes, intraduisibles, et dont la grâce et la beauté hautaine ne sauraient être goûtées hors de la Norvège. Exceptons en cet *Au-dessus des forces*, coup de lumière inattendu, péripétie géniale, qui fait éclater dans cette existence grandiloquente et forcenée le procès de la démesure, et l'éloge de l'équilibre humain et de la modération raisonnée, rattachant ainsi le plus norvégien des poètes à la tradition hellénique, au drame athénien des Eschyle et des Sophocle.

LUCIEN MAURY.

LE THÉATRE

L'ACTIVITÉ DE M. DENYS AMIEL

Denys Amiel triomphe simultanément au théâtre Saint-Georges et au théâtre de la Madeleine : rien n'est plus instructif que ces deux manifestations de son activité tout à la fois si féconde, si variée et si heureuse.

L'une de ces œuvres est une pièce de lui : l'autre est une adaptation. Elles ne sont pas moins originales l'une que l'autre, et leur comparaison doit nous servir à définir exactement le caractère du théâtre français d'aujourd'hui, par opposition au théâtre étranger.

« Trois et Une », qui remporte un si vif succès au théâtre Saint-Georges, est une des productions les plus réussies et les plus typiques, non seulement de Denys Amiel, mais de la scène nationale. Elle vaut presque exclusivement par le ton du dialogue et le balancement des répliques. L'intrigue y est réduite au minimum : trois frères, fils d'une même mère, mais de pères différents, ce qui explique que l'un soit poète, l'autre financier, et le troisième sportman, que l'un ait la naïveté du rêveur, l'autre la candeur de l'homme d'affaires et le troisième enfin la sagesse expérimentée de l'oisif, qui ne se pique que de vivre, se trouvent tous les trois chez leur mère, en présence d'une femme. Elle a, comme toutes les femmes, de la tête pour le financier, du cœur pour le poète et des sens pour le sportman. Elle cherche « l'aliment complet ». Les deux naïfs risquent de se brouiller pour elle, mais le sage les met d'accord par le succès d'une nuit. Il est sur le point, lui aussi, de se laisser emballer après, comme les deux autres avant, mais sa sagesse et sa fraternité, bien conseillées par une mère elle-même aussi fraternelle que sage, finissent par l'emporter et toute la famille va partir, étroitement unie, pour un voyage de consolation. La méchante femme n'a fait que trois petits tours et a disparu.

De quoi il apparaît clairement que tous les hommes sont sincères avec les femmes et que les femmes ne le sont guère avec les hommes. Cette œuvre misogyne, Denys Amiel l'a traitée avec la grâce la plus sûre et la plus mesurée. Mais il fallait toute cette grâce et cette mesure pour remplir trois actes avec la querelle — toujours la même — des trois frères, et nuancer les réactions de ces trois caractères avec justesse et variété. Mais, à y réfléchir, que vaut une œuvre de cette nature pour l'exportation ? Il semble que les meilleurs de nos auteurs dramatiques s'évertuent à ne plus faire du théâtre qu'avec tout ce qui n'est pas du théâtre, et j'imagine que Denys Amiel, auteur dramatique raffiné, a dû prendre un plaisir extrême à adapter et à traduire une pièce qui n'est que du théâtre. Sous le couvert d'un étranger, il a pu s'amuser à faire, pour le compte d'autrui, ce qu'il se refuse pour son propre compte. Le théâtre français est ainsi parvenu à un point d'évolution où il a dépassé, si j'ose dire, le théâtre, alors que dans d'autres pays on vient seulement de parvenir au stade où se trouvèrent chez nous les dramaturges de la génération précédente. Il semble qu'en France on n'ose plus faire ce que d'autres pays commencent seulement à faire.

Voici donc, avec « Cette nuit-là », un drame qui est construit à la perfection sur un mystère policier, mais qui est aussi une tragédie bâtie sur une passion et sur un caractère. Un crime a été commis : un acteur célèbre a été assassiné ; quel est l'auteur de ce crime ? D'abord, on verra un personnage, que toutes les apparences désignent, en effet, avouer ce forfait, mais bientôt on apprendra que cette accusation n'est qu'un sacrifice, et l'ajustement de l'ouvrage est si parfait que, jusqu'au dénouement, le spectateur ne sera pas sûr d'avoir de-

viné, que la plupart n'auront pas même deviné et que tous, au moment du coup de théâtre, trouveront naturel leur bouleversement.

Il faut donc remercier et féliciter Denys Amiel de la magnifique expérience théâtrale qu'il vient de nous offrir. Je voudrais que tous nos auteurs dramatiques en tirassent profit et achevassent ainsi de dissiper l'illusion dont ils sont tous victimes chez nous et qui, le plus souvent, détourne les mieux doués de leur destination naturelle. Puisqu'une œuvre comme la pièce hongroise qu'il vient d'adapter a intéressé Denys Amiel, pourquoi ne s'intéresserait-il pas à construire lui-même son œuvre prochaine selon ces lois éprouvées et toujours opérantes de la technique proprement théâtrale, ce qui ne l'empêcherait point de jeter sur cette armature toutes les grâces et toute la finesse dont témoignent les observations de sa pièce du théâtre Saint-Georges ? Il est à l'heure d'une maîtrise dont la double leçon qu'il vient de recevoir du succès doit élargir encore et consolider l'effort. Au théâtre, comme ailleurs, la France va de l'avant. Il lui arrive même, dans son élan, de passer le but. N'est-ce pas là que nous en sommes aujourd'hui et ne faut-il pas attendre d'écrivains de la qualité de Denys Amiel, qu'ils ramènent leur art à l'équilibre et qu'ils rétablissent le théâtre français, sur toutes les scènes du monde, dans son ancien prestige ?

GASTON RAGEOT.

LA MUSIQUE

L'ARRIVÉE DU CHEVAL BLANC ET LE DÉPART DU THÉATRE LYRIQUE

A notre époque d'avions, de « manches à balai », de carlingues, de parachutes en cas de chute, d'autos, de pneus, de pare-chocs, de moteurs flottants et de tout le « tremblement », — j'entends par « tremblement » cette sorte de vibration perpétuelle de notre époque insatiable, cette danse de Saint-Guy des applications de la science — le *Cheval blanc* vient d'arriver.

Le *Cheval blanc* n'évoque-t-il pas les bonnes vieilles auberges avec leur salle à manger cuisine tout imprégnée de la bonne odeur du lard du boudin, de la perdrix aux choux, et les chambres qui sentent un peu le moisi mais où un brave feu de sarments brûle en ronflant et où un édredon rouge-andrinople s'arrondit sur un lit confortable ? Le *Cheval blanc* c'est donc quelque chose de vieillot, quelque chose de périmé ?

Pas du tout. Le *Cheval blanc*, c'est ce qui se fait de plus moderne. C'est le dernier « bateau », — si l'on ose dire qu'un cheval soit un bateau. (Mais à propos du *Cheval blanc*, ne nous inquiétons pas trop du style.) Et c'est aussi une opérette. Elle a pour auteurs un si grand nombre de personnalités qu'il faut être, vraiment, sorti de l'école Polytechnique pour arriver à les dénombrer et à discerner la part de chacun ! Ce n'est plus une liste d'auteurs, c'est un théorème, — ou un rébus. (Que de monde pour composer ce *Cheval blanc* qui arrive, alors qu'il ne fallait qu'un seul homme pour composer la *Valkyrie* !)

Afin que la musique plût à coup sûr et fût, comme dit l'autre, d'un meilleur débit, on a choisi des airs qui avaient déjà fait leurs preuves dans le monde entier, et les foules tapent du pied et remuent la tête en cadence, pendant que le jeune premier français chante : *Adieu ! Adieu !* le jeune premier allemand : *Atieu, atieu !* le jeune premier anglais : *good bye, good bye*, etc., etc.

Ce n'est certainement pas en écoutant le *Cheval Blanc* que vous vous prendrez la tête à deux mains, pour essayer de comprendre. Le bataillon serré des auteurs du livret a fait une chasse sérieuse à toute complication psychologique ou autre.

La jeune aubergiste du *Cheval blanc* à Saint-Wolfgang, imaginaire bourgade d'un Tyrol imaginaire, est courtisée par son maître d'hôtel. Mais elle n'a d'yeux et de soupirs que pour un jeune et brillant avocat parisien. Le brillant avocat parisien n'a d'yeux et de soupirs que pour la fille d'un Marseillais. (Dans la version allemande le Marseillais est un Saxon, les Saxons étant les Marseillais de l'Allemagne, et dans la version anglaise, un original un peu abruti). Quand le maître d'hôtel s'aperçoit qu'il a un rival, il est navré, il veut s'en aller et il chante : « Adieu ». Le jeune avocat est un si remarquable avocat que, du Tyrol, il fait gagner un procès au Marseillais (à notre époque de T.S.F. tout s'explique) et le Marseillais, éperdu

de reconnaissance, lui donne sa fille. Effondrée dans le chagrin, la jeune aubergiste chanterait un air mélancolique, si feu l'empereur François-Joseph (l'action, si j'ose dire, se déroule avant la guerre) ne lui chantait un air doucereux et raisonnable, dans lequel il conseille aux pauvres humains d'accepter ce que le sort leur a donné. Alors, elle épouse le maître d'hôtel. « Voilà, direz-vous, un livret d'une rare imbécillité, et nous vivons dans un triste temps où la foule se rue au théâtre Mogador pour admirer un tel spectacle, après avoir acclamé l'absurde *No no Nanette* et déliré en écoutant la ridicule *Rose-Marie !*

Voulez-vous me permettre, pour l'instant, de ne faire aucune objection à votre protestation ? Je vous ai montré, frappant du sabot et faisant une entrée triomphale parmi nous en piaffant, ce *Cheval blanc* qui a parcouru le tour du monde. Voulez-vous, à présent, porter vos regards sur un cortège désolé, un cortège de pauvres exilés qui déambulent par les rues pluvieuses et tristes de notre hiver parisien. Manon, lamentablement crottée dans sa vieille robe à paniers, est plus minable encore que sur la route du Havre ; Lackmé essaie de dire la bonne aventure à des passants indifférents, cependant que son cher vieil oncle, dans une fausse barbe, assure à qui veut l'entendre, que sa nièce possède l'exclusivité totale, mais sans admirateurs dorénavant, d'un doux regard qui se voile !... Un bougeoir à la main, la Tosca donne la chasse à un monsieur grassouillet et hurlant ce détestable Scarpia qui n'a pas su reconnaître en elle toutes les qualités d'une fille honnête ; Mimi tousse à fendre l'âme et le cortège de la Bohème essaie de chanter dans les cours : les concierges inexorables trouvent démodés ces lurons bedonnants et barytonnants ; cependant, le dragon d'Alcala marche en se cambrant, et toute la bande famélique du vieux répertoire de l'Opéra-Comique lui jette des regards d'envie, car ce militaire est le seul dernier de la bande qui fasse encore recette.

Mais, tambours voilés, marches en sourdine, voici le grand répertoire de l'Opéra que l'on enterre.

L'ombre désolée de Meyerbeer se tord les bras, en tête du cortège... Les nonnes qui reposaient sous de froides pierres, les Huguenots qui échangeaient des serments sur des poignards en bois, la Juive que l'on faisait bouillir, — la malheureuse ! — tout ce monde part pour le cimetière.

Et Sigurd qui affirmait qu'il était un Siegfried compréhensible..., Samson qui était un malin parce qu'il démolissait un décor en se faisant aider par des machinistes, tout ce monde hétéroclite et navrant invective un joyeux petit polisson qui lutine une demoiselle rougissante : ce *Faust* qui tient encore le coup, mais il est le seul... (Car si l'Opéra-Comique a un dragon et une cigarière pour faire encore recette, l'Opéra a ce vieux professeur rajeuni par le démon de midi, et cette pauvre Marguerite qui jette son bonnet par-desus les moulins.)

*
* *

Laissons de côté le cheval blanc qui arrive et le cortège lamentable du théâtre lyrique qui s'en va. Essayons de comprendre ce qui se passe.

La situation de nos théâtres lyriques est inquiétante. En cela, elle est toute pareille à celle des théâtres lyriques du monde entier. Si l'Etat italien et la Ville de Milan ne faisaient pas des sacrifices énormes pour le célèbre Opéra de la Scala ; si les Etats prussien, saxon, bavarois, würtembergeois, autrichien, ne soutenaient pas leurs théâtres à coup de millions de marks accumulés, ou de couronnes, il y a longtemps que les plus glorieux théâtres de l'Europe seraient fermés. Le vrai, le beau théâtre lyrique est une industrie devenue hors de prix et sa qualité même n'attirant pas des foules énormes, — sauf en Allemagne, — il ne peut vivre que de subsides.

C'est à dessein que je viens de parler des théâtres lyriques de l'Europe centrale. Leur qualité (qui est leur caractéristique propre), c'est de maintenir un répertoire admirable qui va de Mozart à Berlioz, à Wagner, à Debussy et à Richard Strauss, en passant par Haendel et Beethoven. Grâce à des sacrifices considérables, on maintient, en Allemagne, la lignée magnifique de ces chefs-d'œuvre. Pour les entendre, il y aura toujours, en Europe centrale, un certain noyau de public dont l'apport de recettes vient aider les subventions.

Mais la situation du théâtre lyrique, en France, est toute différente. Il faut bien se dire ceci : que les chefs-d'œuvre seulement bravent le temps et se maintiennent avec tous leurs prestiges. La force des théâtres allemands, c'est de jouer du Haendel, du Mozart, du Beethoven, du Weber, du Berlioz, du Debussy, du Richard

Strauss, du Bizet... Constatons, après beaucoup d'autres, que la France — qui a donné le jour à tant d'admirables musiciens, — ne possède pas un public porté vers les grandes œuvres musicales. Il y aurait même ce phénomène bien curieux à étudier : à savoir que le pays de Rameau, de Berlioz, de Bizet, de Chabrier, de Fauré, de Debussy, n'a pas toujours le goût musical très sûr. C'est sans doute ce qui explique la médiocrité des répertoires de nos théâtres lyriques. C'est sans doute, aussi, ce qui explique le peu de solidité de ces répertoires qui ne tiennent guère plus qu'environ cinquante ans, — quand ils tiennent — qui, par conséquent, s'usent assez vite... De 1845 à 1898 environ, que jouait-on, à l'Opéra Comique ? On jouait surtout le *Postillon de Longjumeau*, *Si j'étais roi*, les *Dragons de Villars*, le *Pardon de Ploërmel*, qui remplacèrent le répertoire de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe siècle. Dans ce fatras des Adolphe Adam et des Maillart et des Meyerbeer, la *Dame blanche* et le *Pré aux Clercs* étaient d'heureuses exceptions. Et ni Chabrier, ni Laio ne reçurent un très bon accueil. Le seul Bizet, après maintes difficultés, s'installait solidement.

Or, vers 1890-1895, Massenet s'était insinué avec *Manon* et *Werther*, et ses ouvrettes annuelles s'imposèrent envers et contre tous. Puccini, avec sa *Bohème*, sa *Tosca*, sa *Butterfly*, Charpentier, avec *Louise*, bousculent le répertoire du genre *Dragons de Villars* et s'installent en maîtres. Les hommes de ma génération ont vu le fantôme éploré de la *Dame blanche* s'évanouir, autour de 1900, devant le père de *Louise* qui étalait de la sociologie en mangeant sa soupe : ils ont entendu les hurlements de Puccini couvrir les cri-cri de *Zampa*...

Le succès foudroyant des nouveau-venus, disons-le en toute simplicité, ne servait ni ne desservait la Musique. Je crois, avec beaucoup de fermeté, que la Musique n'a rien à voir à tout cela. La déroute de *Si j'étais roi* n'était pas une catastrophe. Mais voici où je voulais en venir : c'est à savoir que la déroute actuelle de *Werther*, de la *Tosca*, ou de *Louise* n'est pas non plus une catastrophe.

Nous assistons avec beaucoup de sang-froid à cet événement d'une logique inexorable : les vainqueurs d'hier (qui ne valaient pas mieux que les vaincus), battent en retraite à leur tour. Les milliers de représentations de Massenet, de Puccini, de Charpentier, ont épuisé leur public. Seulement, il y a quelque chose de grave pour l'exploitation des théâtres lyriques, — quelque chose de mortel : c'est que si, en 1898, il y avait des Massenet, des Puccini, des Charpentier pour prendre la place des Adam et des Maillart, aujourd'hui, il n'y a plus personne, et le contribuable est obligé de payer pour un théâtre qui, d'ici très peu de temps, sera sans spectateurs...

*
* *

C'est le *Cheval blanc* qui est aujourd'hui, — pour combien de temps ? — le vainqueur : et il se trouvera sans doute des esprits, enclins à l'indulgence envers le répertoire mourant, pour regretter que le *Cheval blanc*, dont le livret ne brille pas par le côté intellectuel, fasse un tort irrémédiable à la *Tosca*, ou à *Louise*, ou à *Werther*. J'ai lu quelque part qu'on arriverait à abrutir la foule si le genre du *Cheval blanc* s'installait en France...

Est-on bien sûr que les livrets du répertoire soient des modèles de goût et d'esprit ? Est-on bien sûr que le livret des *Dragons de Villars* ait été quelque chose de bien intelligent ?

Il y a un certain chœur des dragons dont le refrain « Bouchonne, bouchonne Cocotte... », n'est pas dans une musette (qu'on veuille bien me passer cette expression toute militaire puisque nous sommes chez des dragons).

Le regretté Pierre Lasserre disait que les livrets d'opéra et d'opéra-comique du XIXe siècle étaient des monstres littéraires. C'était parler en homme de goût. Ces livrets insipides n'ont abruti personne, et il est bien osé de déclarer que le peuple français va sombrer dans le crétinisme parce que les auteurs du *Cheval blanc* ne sont ni Racine, ni Shakespeare... Le librettiste du *Werther* de Massenet, et celui de *Mignon*, me semblent d'autres coupables, eux qui ont osé abaisser jusqu'à leur médiocrité congénitale des œuvres d'un plan supérieur ! Puissions-nous ne jamais revoir les chefs-d'œuvre de l'esprit transformés en livrets à l'usage des Ambroise Thomas et des Massenet de l'avenir !

Vive le *Cheval blanc* qui ne ridiculise aucune grande œuvre !

Au reste, dans cette débandade du répertoire lyrique d'hier, — on sait ils ont lyrique... — il y a une sorte de logique implacable.

L'opérette moderne se donne beaucoup de mal pour réussir. Elle fait de grands efforts pour plaire au public. Elle ne s'endort pas sur ses lauriers. Elle fait des emprunts fort intelli-

gents au music-hall ; elle appelle à son secours une armée de décorateurs, de costumiers, d'électriciens ; elle se comporte en grande dame : elle dépense beaucoup d'argent pour ses hôtes. En un mot, elle qui n'a pas beaucoup de prétention à la musique, et encore moins certes à la littérature, elle rejoint l'art par sa mise en scène, et par l'appel qu'elle fait à de magnifiques girls bien dansantes et à des garçons bien tournés. Tout cela remue, s'agite, a l'air de s'amuser. Tout cela est rapide. Et il y a un hommage constant à la beauté et à ce qui est juvénile.

Que voulez-vous que fasse l'Opéra-Comique contre cet ensemble de forces incontestables ? Et pourquoi regretterais-je la disparition de la médiocrité, quand je suis sollicité par une nouveauté hardie et qui arrive à camoufler ses infériorités, alors que le vieux théâtre lyrique semble se donner à tâche de faire ressortir les siennes ? Et j'imagine que la musiquette du *Cheval blanc* vaut bien la fausse musique de *Mme Butterfly*.

Jouez-moi *Carmen* comme on me joue le *Cheval blanc* et je me dérangerai. Mais je reste chez moi, peu désireux de voir ces « brunes cigarières » de soixante printemps qui font des agaceries et lancent des clins d'œil irrésistibles à des hidalgos du même âge...

Ces chœurs de podagres ne m'attirent pas, et le public non plus.

Il paraît que les syndicats exigent qu'on garde les vieux serviteurs à l'Opéra-Comique. Les syndicats font montre d'un cœur excellent, et nous ne saurions trop les en féliciter. Seulement, si l'Opéra-Comique devient, de par la volonté des syndicats, la maison de retraite de l'art lyrique, mieux vaut rattacher une fois pour toutes cet établissement à l'Assistance publique. Cela nous éviterait les sourires de l'étranger, et le mécontentement de nos compatriotes...

Le *Cheval blanc* rue dans les brancards et piétine les plates-bandes en carton-pâte des scènes périmées. C'est justice. Il est brillant et bien brossé. Il est guilleret et il a l'œil vif. Mais qu'il profite de sa chance... qui ne durera pas toujours. A bientôt l' « auto noire » ou l' « avion écarlate »... Et le *Cheval blanc* partira, en boitant, chez l'équarrisseur.

JEAN VARIOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Le chroniqueur politique de la « Deutsche Rundschau » se félicite et félicite ses compatriotes en constatant dans l'esprit public de son pays un progrès qu'il veut espérer définitivement acquis.

On sait que les Allemands n'ont jamais brillé par le sentiment bien vif de la concorde nationale, mais voici du nouveau... dont l'annonce ne va du reste pas sous la plume de « Reinoldus » sans quelque réserve.

« C'est une des infériorités de notre peuple, écrit-il, de se passionner en matière de politique intérieure en même temps qu'il néglige tout ce qui relève de notre politique devant l'étranger. Le défaut d'accord entre eux qui caractérise les Allemands est un fait historique, aussi déplorable qu'il est avéré. De ces longues divisions, nous avons eu grandement à souffrir au cours de l'année écoulée. En dépit de quoi il sied de reconnaître que nous sommes venus l'an dernier à l'union, au moins relative, dans les questions engageant le sort de la nation. Nous avons incontestablement gagné du terrain en 1932 dans la défense de nos intérêts « au dehors » et il est fort probable que nous en eussions gagné davantage si nous n'avions, une fois de plus, apporté tant de malheureuse passion dans nos divergences à l'intérieur.

*
* *

Dans la revue berlinoise « Querschnitt » et sous la signature de Leo Lialia, un article qui ne manque pas d'agrément sur la mode au pays des Soviets.

On s'attendait, en roulant vers Moscou, à n'apercevoir à l'arrivée que du rouge. Erreur. On n'aperçoit qu'une grisaille, une immense grisaille... C'est à croire que chacun, en se levant, a endossé un uniforme. Mais ce serait une nouvelle erreur. En réalité, ceux-là sont clairsemés dans la foule qui portent la livrée de l'armée soviétique. A la masse, vestons et blouses. La pauvreté de la tenue générale produit cet effet de monotonie et le port de la casquette n'y contribue pas peu. Partout à l'horizon, des casquettes, rien que des casquettes. Rencontrez-vous, de loin en loin, un chapeau : sous ce chapeau, il y a la tête d'un étranger, n'en doutez pas, et très probablement la tête de quelque attaché d'ambassade... Sous cette réserve cependant que les femmes remplacent la casquette par le foulard, — un foulard qui devient rouge, il est vrai, les jours de manifestations nationales, mais dont la note ne dissipe encore pas cette impression de pauvreté et de tristesse...

L'auteur émet au milieu de ces détails une réflexion fine autant que juste. A Moscou, on voit, jusqu'au premier mai, des sabots et des manteaux. A partir du premier mai, on n'y voit plus guère que de légères chaussures de toile et des bras de chemises. La transition de l'hiver à l'été est-elle donc si brusque en Soviétie ? Que non pas ! seulement, nous sommes chez les Russes, là encore incapables de comprendre les nuances et de n'aller point d'emblée aux extrêmes.

ROUMANIE

« L'Europe Centrale » rappelle dans l'éditorial de son dernier numéro de janvier le motif officiellement donné de la démission de M. Maniu : à savoir un conflit qui a opposé le ministre de l'Intérieur à un colonel et à un général, l'intransigeance de ce ministre ayant entraîné la retraite du président du Conseil (lequel d'ailleurs ne demandait peut-être bien qu'à passer la main).

Ainsi l'affaire se ramène à un heurt entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Dans les pays républicains, c'est, d'ordinaire, dans ce cas, le second qui s'incline devant l'autorité civile en vertu du principe que « les armes le cèdent à la toge. » « Dans les pays monarchiques de l'Europe centrale et orientale, l'issue d'un conflit de cette nature est, a priori », douteuse, écrit notre confrère. Selon une tradition tout aussi respectable parce que fondée sur l'histoire et les mœurs, le monarque, qui est le premier des officiers de l'armée dont il porte quotidiennement l'uniforme, éprouve une répugnance compréhensible à sacrifier, sans de puissants motifs, des militaires qui lui sont liés par un serment de fidélité.

La chute du cabinet Maniu a intensifié en Roumanie un sentiment qui déjà s'y était fait jour lors de la disparition du cabinet Vaïda : l'opinion publique est « à la fois lassée et troublée par des crises ministérielles qu'elle s'explique mal » et elle appelle de tous ses vœux le calme et la stabilité...

TCHECOSLOVAQUE

Il s'en faut de beaucoup qu'en Bohême les femmes tiennent en peinture et en sculpture une place aussi considérable et aussi brillante que dans la littérature, note, dans « L'Europe Centrale », Mme Junia Letty. Elle en estime la raison très simple — et si, comme il ne semble guère douteux, cette raison est en effet la bonne, elle vaut du reste pour d'autres pays que la Bohême. « C'est, écrit-elle, que la formation d'un artiste plastique, bien plus que celle d'un écrivain, demande une liberté d'allures, une possibilité de déplacements, de voyages, qui ne devaient pas être accordées aux femmes tchèques avant le XXe siècle. »

Aujourd'hui, elles sont dans ce domaine à égalité avec les concurrents du « sexe d'en face ».

Et de formuler chemin faisant cette malicieuse remarque qu'il y a lieu de s'étonner que les « femmes artistes plastiques » aient trouvé opportun à Prague de se grouper en une association à part : « Ne peut-on sans impertinence juger qu'en s'écartant ainsi de la mêlée elles prennent un peu une attitude d'amateurs et donnent inutilement à leur travail un aspect d' « ouvrage de dames » ?

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Grammaire

FERDINAND BRUNOT et CHARLES BRUNEAU. — *Précis de Grammaire historique de la Langue française.* 1 vol. in-16. MASSON.

Ce remarquable ouvrage offre un exposé simple et bref du développement de notre langue depuis dix siècles. Les Auteurs ont su montrer en action les forces de toute sorte qui ont assuré l'état actuel et qui préparent l'état de demain.

Ce livre, qui aidera tous ceux qui le liront à interpréter les textes anciens et modernes, s'ouvre par un magistral exposé de l'histoire de la langue française.

Sociologie et Politique

ANDRÉ JOUSSAIN. — *Petit Traité de Sociologie économique.* LAMARTE, édit.

Excellent livre qui n'a point la sécheresse ordinaire des ouvrages de ce genre qui ne sont consultés que par nécessité, sans que, la plupart du temps, on les lise. M. Joussain, au contraire, nous donne un livre que son intérêt oblige à lire, car il constitue un excellent exposé de l'ensemble des questions se rattachant à la Sociologie Economique. Rédigé dans un style simple et clair, il est l'indispensable ouvrage que devront avoir tous ceux qui veulent posséder les connaissances nécessaires à tout homme instruit qui, cependant, ne prétend pas se consacrer uniquement à l'étude de la Sociologie. Toutefois, l'auteur lui en fournit les moyens par une abondante documentation bibliographique.

MAURICE ORDINAIRE, Vice-Président du Sénat. — *Le Droit Constitutionnel et la Révision.* Préface de M. Gaston Doumergue. 1 vol. in-8°.

Cette étude sur le régime parlementaire a le mérite d'avoir été écrite par un républicain de tradition et, comme tel, honoré des plus hautes marques de confiance de ses collègues, ferme partisan de ce régime, mais assez clairvoyant pour en constater la dégradation et assez confiant dans l'avenir pour en vouloir, sans retard, la réforme qui peut et doit le sauver.

Comme l'indique M. Maurice Ordinaire lui-même, il a fondé sa critique et son plan de réformes sur les données de l'expérience, beaucoup plus que sur les théories juridiques.

C'est ce qui en fait l'originalité et la valeur pratique.

« Le devoir pour les amis de la liberté, déclare M. Maurice Ordinaire, est de pousser les Pouvoirs publics à sortir de leur apathie pour courir au secours du régime parlementaire et de l'Etat. »

Les circonstances si difficiles de l'heure présente donnent à ce petit livre un intérêt de pressante actualité, dont témoigne d'une façon si éclatante l'importante préface de M. le Président Gaston Doumergue.

GUSTAVE BABIN. — *Le Maroc sous [illegible].* Préface [illegible] (1 vol. G. Ficher, Paris).

Qu'il y ait encore des réformes à accomplir et des abus

à réprimer au Maroc en dépit du splendide effort du Protectorat sous l'égide de la France, on s'en douterait « a priori ». M. Gustave Babin, avec autant de précision informée que de verve et d'indignation, met à nu quelques-uns des maux les plus criants dont souffrent les sujets du sultan : régime féodal des dignitaires marocains, avec tout ce qu'il comporte d'exactions scandaleuses, de violences et de criminels dénis de justice — agissements d'aventuriers autochtones — un surtout, qui terrorise le Sud par sa richesse et sa cruauté tyrannique — et de chefs improvisés dont nous tolérons et paraissons parfois encourager l'audace avec la plus fâcheuse nonchalance : complicités françaises, enfin, dont il faut chercher jusqu'à Paris les ramifications...

Une vigoureuse intervention réformatrice de la métropole s'impose. Peut-on l'espérer du Parlement en un temps où nos Chambres succombent sous l'ampleur des tâches qui submergent leurs ordres du jour ?

V.

Romans

Livie Bubreanu. — *La Forêt des Pendus*. Traduit du roumain par E. Madelaine et Leon Thévenin. (1 vol. Perrin).

On comprend mieux ce beau roman si l'on se reporte à l'état de la nation roumaine tel qu'il était avant la guerre. Elle se divisait en trois tronçons : le royaume indépendant de la Roumanie, la Bessarabie sous la domination russe, la Transylvanie et la Bucovine sous la domination de la monarchie austro-hongroise. Quand la guerre de 1914 éclata, les cinq millions de Roumains de la Bucovine et de la Transylvanie attendirent leur libération de la défaite autrichienne; les trois millions de la Bessarabie, de la défaite russe. Il leur était difficile de prévoir que les événements les favoriseraient les uns autant que les autres. Pour commencer, tous furent enrégimentés dans les armées de leurs maîtres et obligés de combattre pour le maintien de leur servitude ou de déserter. C'était dur. Mais leur situation empira, elle devint même atroce lorsque la Roumanie à son tour entra dans la guerre et que l'absurde gouvernement d'Autriche-Hongrie ne voulut pas penser qu'en les opposant à leurs frères de sang il violait un sentiment sacré et les poussait aux résolutions désespérées. Ils ne rêvaient plus que de passer à l'ennemi, c'est-à-dire, de retourner parmi les leurs. La tentative était périlleuse. Tout homme pris était pendu. Leurs déchirements de conscience seront compris des Polonais, des Tchèques, des Yougoslaves, des Italiens, du Tyrol, des Alsaciens-Lorrains, de tous.

Louis Dumur. — *Les Loups rouges*. (1 vol. Albin Michel).

Les « Loups rouges », ce sont les Bolcheviks, et avec ce nouveau roman l'auteur de *Dieu protège le Tsar!* du *Sceptre de la Russie* et des *Fourriers de Lénine* termine la série des récits qu'il a consacrés à l'histoire de la guerre sur le front oriental. Avec 1918, dernière année de la guerre, c'est, en Russie, le triomphe de la révolution bolcheviste, l'instauration de l'odieux pouvoir de Lénine et de Trotsky, le régime de la violence et de la terreur, les massacres, les supplices, la mise au pillage et la destruction de toutes les richesses du pays; et, tandis que sur le front occidental, Français, Anglais, Belges résistent héroïquement à la pression formidable de l'ennemi, pour les défaitistes russes la guerre est finie, et ils concluent avec l'Allemagne l'infâme traité de Brest-Litovsk, abandonnant au vainqueur la moitié du territoire européen de l'ancien empire des tsars, avec 43.000.000 d'habitants.

Le romancier des *Loups rouges* se meut avec un sang-froid surprenant au milieu de ces horreurs. Il n'asquive rien, ne recule devant rien, peignant en couleurs impressionnantes le tableau de cette épouvantable époque. Il décrit les crimes de la Tchéka, les exécutions, les ravages de la famine, les orgies des maîtres de l'heure, les luttes opiniâtres entre blancs et rouges.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Antoine-Orliac. — *Délivrance du Père*. Mercure de France.

Paul Allard. — *L'oreille fendue*. Edit. de France.

M. Berger-Clerfeil. — *Quand les masques tombent*. Figuière.

C. Bouglé. — *Ferdinand Buisson*. Alcan.

Gustave Babin. — *« Son Excellence »*, G. Fischer.

Henry Bordeaux. — *Jofire ou l'art de commander*. Grasset.

Paul Bucy. — *Vendeurs*. L. Querelle.

Jacques Bainville. — *L'Ile et l'Europe*. Delagrave.

Henry Bordeaux. — *La Délivrance de Verdun*. Flammarion.

Pierre Balon. — *Le Poignard de jade*. Edit. de France.

Yves Chatelain. — *Luc Durtain et son œuvre*. Œuvres représentatives.

Jeanne Danemarie. — *Le Mystère des Stigmates*. Grasset.

Paul Doncœur. — *Retours en chrétienté*. Grasset.

George Day. — *La Porte close*. Figuière.

Abel Dumont. — *Mon beau Pays*. Lemerle.

E.-N. Dzelepy. — *Hitler contre la France*. Edit. Excelsior.

Gabriel Faure. — *Les rendez-vous italiens*. Fasquelle.

Claude Farral. — *Mme du Deffand*. Fayard.

Léon Fiel. — *Lutte, Victoire et Mort*. Figuière.

Louis Garneray. — *Voyages, Aventures et Combats*. Excelsior.

Léon Guillet. — *Vieux mes enfants et mes serviteurs, mes chefs*. Plon.

Ch. Guignebert. — *Jésus*. Renaissance du Livre.

Henri Gourdon. — *L'art de l'Annam*. De Boccard.

Mgr Harscouët. — *Chartres*. Flammarion.

Daniel Halévy. — *Courrier d'Europe*. Grasset.

Abel Hermant. — *Souvenirs de la vie frivole*. Ha hette.

Marc Julienne. — *En dissidence*. Figuière.

Pierre de Kadoré. — *L'Amphibie*. Figuière.

Joseph Le Boucher. — *Le Grand Testament*. Fasquelle.

Alice La Mazière. — *Le Maroc secret*. Baudinière.

Raoul Lecomte. — *Pensivement*. Jouve.

Paul Lesourd. — *Le Missionnaire catholique des temps modernes*. Flammarion.

Maurice Larrouy. — *Le Cargo tragique*. Fayard.

André de Lorde. — *Figures de Cire*. Figuière.

François d'Olay. — *Edouard Sayous*. Edit. de la Fédér. Nat. hongroise.

Pierre-Jean. — *Vérités impies*. Figuière.

E. Poisson. — *Fourrier*. Alcan.

Gabriel Paysan. — *La Veillée des Cœurs*. Figuière.

John Russell. — *Mirages des Iles*. Denoël et Steele.

Edmond Romazières. — *Il manque une cartouche*. Edit. de France.

O. SCARPE. — *Les Mémoires de Hitler*. Perrin.
A. SOREL. — *Bonaparte en Italie*. Flammarion.
L. J. SAMAT. — *Serviar, taureau*. Edit. Cosmopolites.
LOUIS SINCLAIR. — *Lettres cinemis*. Figuière.
HERMANTIE D'URSEL. — *La Cour de Belgique et la Cour de Prusse en 1870-71*. Plon.
M. J. VOLCSEK. — *Le Traîneur*. Hachette.
JEAN VIGNAN. — *Dans l'air et dans la boue*. Libr. des Champs-Elysées.

LA QUINZAINE COLONIALE

Non seulement tout le Monde colonial mais tout le Monde commercial et industriel de France s'intéresse infiniment plus au grand Plan d'Ensemble de M. Daladier pour diriger les rapports économiques de la Métropole avec ses colonies qu'à la préparation de la Conférence Economique Internationale à Genève. Il a toujours peur que nous ne soyons jouées dans cette dernière : il sait au contraire qu'il a beaucoup à apprendre et beaucoup à attendre du Grand Plan Daladier. C'est un événement considérable dont plus d'un résultat peut être immédiat et l'on est reconnaissant au Président du Conseil d'avoir enfin porté le rendement et la réorganisation de l'Empire au premier plan du programme ministériel. Beaucoup seulement regrettent que juste à ce moment il n'ait pas rétabli M. Gratien Candace au sous-secrétariat des Colonies car lui-même est débordé par toutes les questions de la présidence du Conseil et M. Candace est un travailleur infatigable et intelligent qui, secondé par un excellent directeur de Cabinet, M. Boisson, eût très heureusement contribué à l'exécution de ce Plan.

Qui y participera donc ? Naturellement, au premier chef, les gouverneurs, les sénateurs et députés coloniaux, les délégués coloniaux, quelques techniciens non élus du Conseil Supérieur des Colonies, et tout cela est naturellement très bien mais insuffisant. André Maurois critique justement, dans « Marianne », les abus qu'on fait de la technocratie par imitation de l'Amérique, les grands dangers qui en résultent. Nous sommes persuadés que M. Daladier ne manquera pas de faire appel aux intellectuels si souvent négligés à tort et à dam par d'autres ministres ; l'inspecteur général de l'Enseignement colonial, M. Crouzet, l'éminent directeur de l'Ecole Coloniale, M. Henri Gourdon, dont nous aimons à rappeler les livres comme « L'Indochine » chez Larousse, où des chapitres économiques si prévoyants complètent les admirables chapitres d'histoire et de description, s'impose comme M. Gaston Joseph et le excellent Directeur des Affaires Economiques. L'Académie des Sciences Coloniales est hautement qualifiée pour déléguer, outre ses grands gouverneurs ou banquiers comme M. Roume ou M. Saurin, ses plus puissants publicistes qui ont étudié avec ordre et ingéniosité l'ensemble des problèmes coloniaux et leur interdépendance : comment négliger, par exemple, un Pierre Mille qui sur la nécessité du Transsaharien a su élucider les réflexions et arguments les plus ingénieux ? Il faut que la plus haute presse, c'est-à-dire surtout les journaux d'opinion et les Revues, soit largement représentée. D'ailleurs, l'Economie dirigée ne peut bien s'organiser qu'elle, stimulée et même renseignée foncièrement par une Propagande savante, sagace, méthodique, résolue. La force et la faiblesse de M. Daladier avortera si cet homme politique d'énergie ne s'adresse pas pour composer le Plan aux qui ont le sens, la connaissance et l'envergure de la Grande France : M. Henry Bérenger et M. Bonnet-Weissenberg, présidents des Grandes Commissions, sont de droit désignés par le Parlement pour lui dresser des listes de compétences où il choisira.

Nous n'attachons pas moins d'importance à la coopération des financiers coloniaux. La consolidation de notre Empire impose l'organisation d'une puissante Politique Financière, d'un grand conseil financier colonial où seraient des premiers appelés, au moins à titre consultatif, ceux qui ont su créer et faire prospérer de grandes affaires outre-mer. On ne peut plus séparer le monde politique, le monde économique, le monde financier — qui en est très distinct — le monde intellectuel : ils doivent se renseigner, s'aider, se stimuler. Je viens de lire le numéro spécial de « La Vie » du 15 février sur « la Grande nouveauté de l'après-guerre : le Pétrole, la Paix et la Prospérité », et je reste impressionné par ce qu'ont su réaliser avec une ampleur édifiante des hommes comme M. Louis Pineau, directeur de l'Office National des Combustibles liquides, et M. Ernest Mercier qui, à l'instigation de M. Poincaré, constitua la Compagnie Française des Pétroles pour représenter les intérêts français dans la grande bataille économique et politique du Pétrole. Là encore le nom d'Henry Bérenger revient souvent. La France, que l'Angleterre et les Etats-Unis avaient systématiquement écartée avant la guerre, est devenue propriétaire de pétrole en Iraq ; elle contribue puissamment à ressusciter par des pipe-lines de Syrie et d'Iraq la route impériale du Pétrole et les vieux empires ensevelis aux rives du Tigre et de l'Euphrate ; elle ressuscite, en pleine crise, avec une hardiesse et une envergure admirables, la Raffinerie qui, au début du XIXe siècle était une science et une industrie avant tout françaises. C'est une merveilleuse histoire sur laquelle nous reviendrons ; j'ai voulu, dès aujourd'hui, attirer l'attention du public de la « Revue Bleue », et entre tous des écrivains et des universitaires, directeurs intellectuels de la nation, sur ce sujet balzacien.

— Dans le domaine de l'Art, il faut signaler particulièrement le très joli mouvement qu'encourage M. Léon Cayla. Un Salon annuel stimule et réconforte la production des peintres et des sculpteurs indigènes comme des artistes français chargés de mission là-bas, telle Chériane, la fille déjà célèbre d'Ernest-Charles, ou des amateurs dont quelques-uns sont des professionnels d'un talent déjà très accrédité à Paris, tel M. Liotard dont les « Indépendants » [illegible] saisissantes. En outre, des grands magasins comme « le Louvre » de Tananarive, font des expositions ; MM. [illegible] et Darrieux ont acheté des vitrines entières du remarquable céramiste parisien Jean Besnard et du maître verrier exquis Jean Sala. Nous devons particulièrement signaler et célébrer Me Iwan Manhès, avocat important et homme de goût étendu qui s'est constitué à Tananarive le mécène d'un grand nombre d'artistes parisiens notoires dont il fait venir et vendre les œuvres dans des salons achalandés ; avec son ami Pierre Camo, le poète de grand talent que l'on connaît bien, il a publié récemment chez Arthaud, à Grenoble, des livres illustrés avec un art révélateur, et nul n'a fait plus et mieux pour répandre dans la Grande Ile le goût de l'art français. — La Réunion, où il y a un si beau musée, ne peut manquer d'imiter Mada-

gascar pour la diffusion de l'art et de la littérature : l'Académie Réunionnaise l'a promis. — En Indochine on fait beaucoup pour les artistes indigènes ; nous n'entendons point parler de Salons de Saïgon et de Hanoï où des Guérin, des Dufrénoy, des Flandrin, des Bouché, des Lacoste, des Vallat soient exposés annuellement avec éclat (et protection de l'Etat) pour l'enseignement de la colonie comme pour l'expansion de l'art français. C'est le moment de signaler « L'Art de l'Annam » d'Henry Gourdon, qui vient de paraître dans l'opportune collection « Les Arts Coloniaux », dirigée par Albert Maybon chez l'éditeur de Boccard. C'est le premier ouvrage d'ensemble consacré à l'art annamite dont il dégage les caractéristiques propres sous l'influence chinoise puis, aujourd'hui, sous l'influence française. Celle-ci n'a pas encore eu le temps de révolutionner profondément cet art trop ritualiste, routinier et endormi, mais elle a réveillé le sens psychologique, le goût et le respect de la réalité, elle prépare un humanisme, et c'est là un des plus grands rôles de la France dans les cinq parties du Monde.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

LE RÔLE DU MARÉCHAL JOFFRE A MADAGASCAR

Le *Maréchal Joffre* des Messageries Maritimes qui est parti le 1er mars à destination de Madagascar, accomplissant son premier voyage, a reçu ce nom afin de rappeler le souvenir du grand chef militaire français dont le rôle dans notre colonie de l'Océan Indien fût plus important qu'on ne le sait généralement.

Ce rôle se trouve admirablement bien résumé dans l'ordre du jour que l'on lira ci-après :

Ordre général n° 396

Le Général Joffre, ayant entièrement accompli sa mission à Diégo Suarez, rentrera en France par le paquebot du 5 avril (1) et remettra, à cette date, le commandement de la place et du territoire à M. le Colonel Ruault, commandant l'artillerie du corps d'occupation, qui exercera ses nouvelles fonctions par intérim.

Le Général commandant en chef et gouverneur général tient à rappeler, par la voie de l'ordre, qu'au moment où le Général Joffre va prendre en France l'important commandement qui lui a été réservé depuis un an, il laisse à Madagascar une œuvre d'une importance capitale en point de vue militaire et maritime, qu'il a organisée à ses débuts, dont il a assuré le développement dans tous ses détails avec une invariable méthode et une constante énergie, et qu'il vient de conduire enfin à son achèvement définitif.

Au mois de Janvier 1900, lorsque le Gouvernement de la République a décidé l'exécution des grands travaux destinés à créer à Madagascar un point d'appui de la flotte, le Général Joffre s'était trouvé tout désigné, tant par son passé colonial que par ses autres capacités professionnelles, pour aller prendre la direction de l'organisation définitivement projetée.

Dès son arrivée à Diégo, en février 1900, il montra ses qualités de chef militaire et d'organisateur dans les opérations difficiles de première installation, évitant la confusion et l'encombrement dans une ville où tout était à créer pour recevoir le matériel et les effectifs, donnant une énergique impulsion à tous les organes qu'il allait avoir à diriger, assurant enfin à toutes troupes nouvellement débarquées la possession immédiate de cantonnements spacieux, sains et pourvus de tous les aménagements nécessaires.

Ces dispositions ont largement contribué, dès le début, à l'excellent état sanitaire qui s'est sans cesse maintenu à Diégo-Suarez et qui a exercé l'influence la plus heureuse sur la bonne marche des travaux de l'organisation défensive, sur l'instruction générale des troupes et leur préparation efficace au rôle qui leur incombait dans la défense du point d'appui.

Les résultats ainsi obtenus en trois ans par l'action intelligente et énergique du Général Joffre sont, à tous points de vue, les plus remarquables. La place de Diégo-Suarez est parfaitement organisée et, par la valeur de ses ouvrages et de son artillerie, mise en état de remplir le rôle qui lui est assigné dans l'ensemble de notre défense coloniale. Les troupes y sont confortablement installées et, grâce à leur état sanitaire et moral excellent, à leur entraînement supérieurement conduit, à leur connaissance de la place et de ses postes de défense, elles sont préparées aujourd'hui à toutes les éventualités.

Enfin, l'activité et les qualités administratives du Général Joffre se sont exercées de la façon la plus profitable pour les intérêts de la région placée sous son commandement. Les grands travaux de la ville et du port, la construction de la route et du Decauville conduisant au camp d'Ambre, enfin, le prolongement de cette voie par un excellent chemin muletier qui reliera bientôt Diégo à l'intérieur de Madagascar, ont donné un vif essor à toutes les affaires de la région et assuré l'avenir commercial et maritime de notre grand port du Nord de l'Ile.

Le Général commandant en chef est heureux d'exprimer au Général Joffre ses remerciements pour le concours dévoué qu'il lui a prêté, et de lui adresser ses félicitations pour les brillantes qualités qu'il a affirmées et qu'il aura à exercer dans l'intérêt du pays dans les hauts commandements qui lui sont réservés.

Tananarive, le 26 mars 1903.

Le Général commandant en chef du corps d'occupation, Gouverneur Général de Madagascar et dépendances :

GALLIÉNI.

(1) Le *Djemnah* des Messageries Maritimes.

Le Gérant : M. HEDAN

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 6 71e ANNÉE 18 MARS 1933

LA VICTOIRE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

Les victoires du parti démocrate sont rares dans les élections présidentielles américaines, mais un fait très simple explique la déroute du président Hoover: c'est que, dans un pays comme les Etats-Unis, nul ne saurait être réélu à la Maison Blanche quand il y a dix milions de chômeurs, vingt millions de personnes dépendant de la charité publique, et quand le blé ou le maïs sont au niveau de prix catastrophique que l'on sait.

Depuis la Guerre de Sécession, l'Amérique doit être considérée comme normalement, statutairement républicaine, pour cette simple raison que les républicains sont le parti de la prospérité ; or, depuis 1865, c'est la prospérité qui a été la règle. Presque toutes les fois cependant qu'une crise survient, le parti adverse redresse la tête. Les démocrates ne l'ont emporté, en 1884, en 1892, que parce que les affaires allaient mal, et en 1912, que parce que les républicains s'étaient divisés. Nous venons d'avoir une élection démocrate de marasme, avec Roosevelt, tout comme, il y a quatre ans, avec Hoover, on avait eu une élection de prospérité. C'est une situation aussi claire que possible.

Vue sous cet angle, avouons qu'en 1932 la position de M. Hoover, ancien candidat de la prospérité, était simplement ridicule. Elu en 1928 pour maintenir et intensifier la prospérité, la crise a fondu sur lui moins de douze mois après son triomphe, l'un des plus éclatants de l'histoire politique américaine. Un homme de ressources se fût retourné, mais il n'a su que nier, contre toute évidence, la venue, hélas! incontestable, des vaches maigres. On l'a d'abord cru, à cause de son prestige et parce qu'on souhaitait s'illusionner ; puis on a perdu confiance dans ce docteur Coué, qui continuait à dire, en pleine débâcle, que tous les jours et à tous les points de vue l'Amérique allait de mieux en mieux. L'heure de l'adversaire avait sonné.

Dans la nature, certains oiseaux apparaissent au moment des tempêtes : l'oiseau démocrate est de cette espèce. Je me trouvais à New-York en octobre 1929, au moment du krach de Wall Street : les démocrates avaient le sourire! Ne savaient-ils pas que leurs affaires prospèrent justement quand celles du pays vont mal ? Il est raisonnable de conclure, dans ces conditions, que le dernier scrutin est surtout un scrutin de protestation. La répartition géographique des voix le montre bien.

Roosevelt a obtenu 22.522.000 suffrages, c'est-à-dire 57,4 % des votants, et Hoover 15.958.000 c'est-à-dire un peu plus de 40 % (le pourcentage des autres candidats est négligeable). C'est une minorité honorable. Cependant la défaite est grave, car, sur 47 Etats, les Républicains ne conservent la majorité que dans six. Et quels Etats ! A l'exception de la Pennsylvanie, qui est

de taille, ce ne sont guère que les plus petits : Delaware, Connecticut, Vermont, New Hampshire, Maine. Il faut ajouter qu'ils sont tous dans l'Est, avec cette réserve que les grandes cités atlantiques sont démocrates. C'est plutôt dans les villes moyennes de l'arrière-pays que les vieux républicains de l'Est, anglo-saxons et conservateurs, ont réussi à se défendre : la victoire d'Hoover dans le Connecticut (banlieue riche de New-York), dans le Maine, le New Hampshire, le Vermont (patrie du président Coolidge), a probablement ce sens.

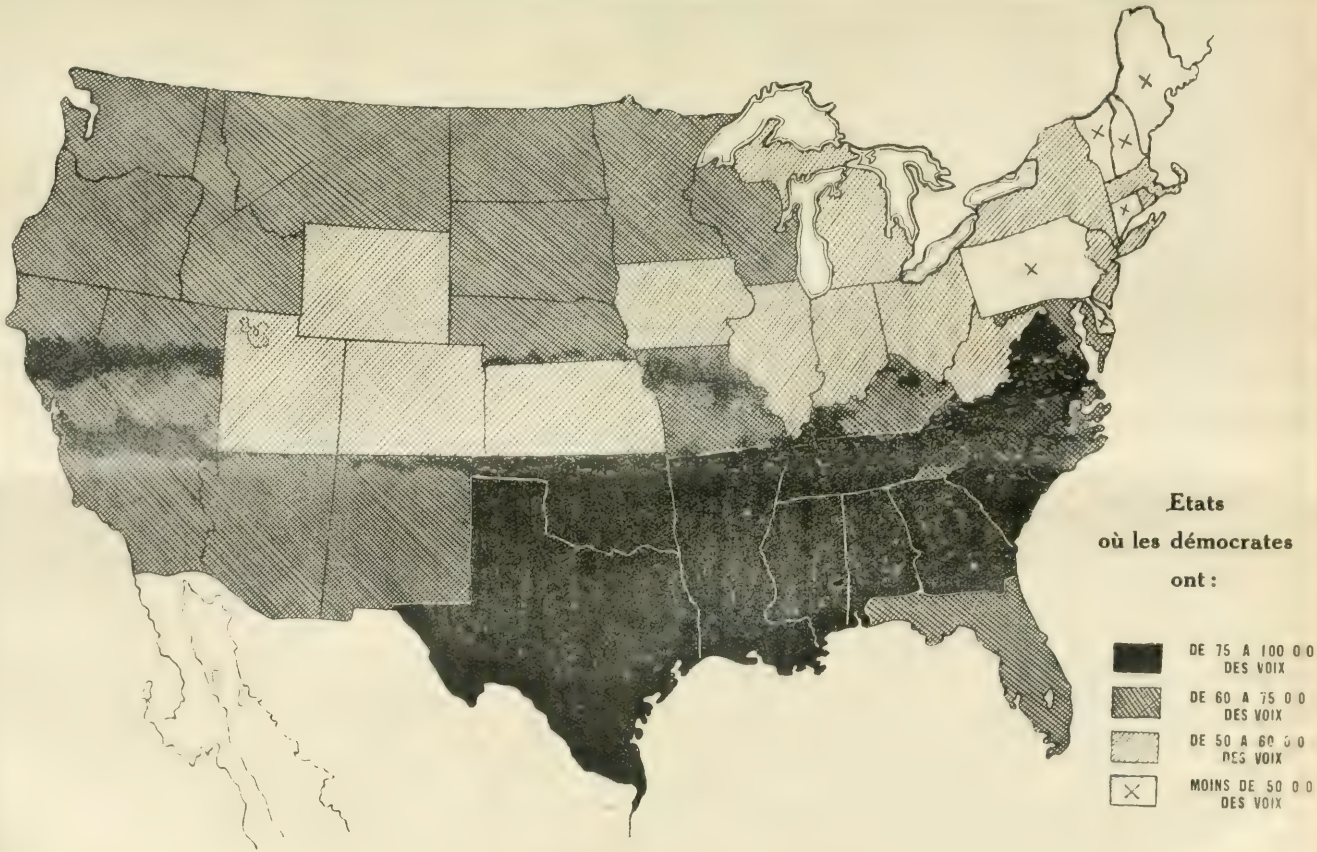
Mais, partout ailleurs, dans les grands centres urbains de l'Est, dans le Centre-Ouest, le Sud, le Far-West, sur la côte Pacifique, c'est Roosevelt qui l'emporte. Est-ce à dire que toutes ces régions soient devenues démocrates ? Evidemment non. Le domaine démocrate proprement dit comprend seulement, outre le Sud, sa base traditionnelle, les milieux cosmopolites de l'Est, et, d'une façon générale, les villes susceptibles d'être travaillées par le levain irlandais (par exception, je ne sais pourquoi, les Irlandais de Philadelphie sont républicains). Mais l'Ouest, soit entre les Alleghanys et Chicago, soit même entre Chicago et les Rocheuses, est républicain de discipline et de tradition. Toutefois, surtout dans la section des prairies et des Rocheuses, son tempérament le rapproche singulièrement des démocrates, surtout quand ceux-ci sont représentés par un candidat qui s'appelle Roosevelt. Car l'Ouest se souvient encore du grand homonyme, le « colonel » Roosevelt, ce chef pittoresque et quelque peu théâtral des « rough riders », dont la popularité était immense dans les prairies chantées par Gustave Aymard. Cela se passait il y a un peu plus de trente ans.

Dans ces conditions, le « gouverneur » Roosevelt d'aujourd'hui, habile homme politique new-yorkais, n'avait-il pas tous les atouts dans son jeu ? Son nom a la valeur d'un étendard ; ses tendances progressives lui valaient la faveur du peuple, en même temps que son sourire fameux, un peu stéréotypé et néanmoins fort efficace électoralement ; sa résistance courageuse aux comités, aux « machines » à Tammany lui a gagné l'estime des honnêtes gens. Il avait donc tout ce qu'il fallait pour entraîner la masse populaire, contre un concurrent sans rayonnement personnel, sans humanité véritable et dont le programme se résumait il y a quatre ans dans la formule pittoresque des politiciens d'Outre-Atlantique : « *Prosperity, do you feel it in your pockets ?* » Mais, hélas ! quelle n'est pas devenue la triste ironie d'un semblable appel, dans les Etats-Unis de 1932 !

On comprend dès lors très bien pourquoi chaque région, avec ses raisons propres, a voté pour ce candidat de concentration spontanée. La carte électorale le souligne à merveille.

Nous avons d'abord le vieux Sud, *the solid South*, qui donne aux démocrates une majorité de plus de 75 % des votants (étant bien entendu, naturellement, que les nègres sont écartés des urnes). Il y a là une région politique, géographiquement marquée, où cependant deux exceptions intéressantes se dessinent : la Caroline du Nord et la Floride ne donnent à Roosevelt que 74 % des voix, ce qui est une nuance ; en effet, la Caroline a été récemment colonisée par les capitaux et les techniciens cotonniers de la Nouvelle-Angeterre, cependant que la Floride est de plus en plus un lieu de résidence dorée pour les millionaires retraités du Nord, à supposer qu'il en reste. Sous cette petite réserve, le *Solid South* demeure pour les démocrates la forteresse intangible.

Vient ensuite une seconde région, où les démocrates obtiennent de 60 à 75 % des voix. C'est d'une façon générale celle des Etats en bordure du Sud : le Maryland, le Kentucky, le Missouri. La majorité n'y est pas écrasante comme dans le Mississipi ou la Caroline du Sud, mais elle demeure forte, puisqu'elle dépasse les trois cinquièmes. Dans la même catégorie doivent se classer tout le Nord-Ouest, tout le Sud-Ouest et toute la côte du Pacifique. Mais ici les raisons du vote sont différentes : le Sud et la bordure du Sud votent démocrate par discipline de parti ; l'Ouest a voté démocrate par protestation contre la crise, contre les bas prix, contre l'endettement, contre le « Capital » de Wall street (avec un grand C). Cet Ouest est traditionnellement débiteur, avec la mentalité du débiteur chronique : il emprunte toujours, quand les choses vont mal parce qu'il a besoin d'argent, et quand les choses vont bien afin de pouvoir en dépenser davantage. Si les prix montent, le remboursement des dettes est relativement facile ; s'ils baissent, le poids des hypothèques devient intolérable, et c'est l'effondrement. On se tourne alors vers le tribun qui vous défendra contre les Puissances d'argent, symbolisées par la haute banque new-yorkaise : des ouragans politiques traversent ainsi ces vastes espaces à l'ouest du Mississipi. Qui ne se rappelle, en 1896, Bryan et sa phrase fameuse de « l'humanité crucifiée sur une croix d'or » ? La Follette,



ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE DE 1932

en 1924, bénéficia d'une protestation analogue, qui, cependant, ne le conduisit pas à la victoire. Cette fois-ci, Roosevelt a bénéficié pleinement d'une indignation collective d'autant plus forte que la prospérité d'hier avait été plus grande. Que pouvait là contre le pauvre Hoover, à qui l'on eût été tenté de répéter l'apostrophe fameuse de Bonaparte : « Qu'avez-vous fait de cette Amérique que nous vous avions laissée si belle ? »

Il y a enfin une troisième région, où les démocrates ont encore la majorité, mais faible : seulement 50 à 60 % des votants. Elle comprend New-York, New-Jersey, la Nouvelle-Angleterre industrielle (Massachusetts et Rhode-Island) et, d'autre part, le Centre-Ouest industriel (Ohio, Michigan, Indiana, Illinois). Les Etats Atlantiques hésitent depuis longtemps entre républicains et démocrates, encore qu'avec l'immigration cosmopolite des trente ou quarante dernières années, ils soient devenus de plus en plus démocrates ; quant aux Etats du Centre-Ouest, ils sont normalement républicains, mais susceptibles d'être entraînés dans l'autre parti. C'est ce qui est arrivé ; mais, à New-York comme à Chicago, les républicains demeurent tout près de la majorité. Ajoutons, pour mémoire, quelques Etats de l'Ouest, où les démocrates sont vainqueurs, mais où les Républicains conservent une forte minorité : l'Iowa, le Kansas, le Colorado, l'Utah, le Wyoming. Kansas, Iowa, Utah ont été, de longue date, des bastions républicains, mais ils n'ont pu résister à l'inondation.

Le petit domaine qui demeure fidèle à Hoover est, dès lors, dessiné par ce qui reste : ce sont les quelques Etats de la côte Nord-Est, où les villes ont probablement voté démocrate, mais où l'arrière-pays, anglo-saxon et protestant, s'est maintenu dans sa tradition.

*
* *

Avec cet électorat composite, où Franklin Roosevelt va-t-il maintenant fixer le centre de gravité de sa politique ? Le problème est complexe. Par l'origine de sa famille, il est de l'Etat de New-York, mais hollandais, protestant et *gentleman*, ce qui est assez rare dans le personnel présidentiel américain. Par son allégeance politique, il est fidèlement démocrate, mais, comme nous le rappelions, adversaire de Tammany : il ressemble, par là, au président Cleveland, comme lui gouverneur de New-York, et au président Wilson, gouverneur de New-Jersey, tous deux serviteurs du bien public, contre l'égoïsme des politiciens. Par tempérament, c'est un homme ouvert aux idées neuves, et, par éducation, c'est une intelligence de culture universitaire. Par le nom enfin, c'est un homme qui ne saurait répudier l'Ouest, dont son célèbre parent, le premier président Roosevelt, était enfant d'adoption.

Dans ces conditions, que va-t-il faire ? On l'imagine aisément entraîné par la démagogie, car beaucoup d'espoirs démagogiques reposent sur lui. Toutefois, comme il appartient à l'aristocratie de l'Est, comme c'est un « cent pour cent » et, ainsi que nous le disions, un *gentleman*, il est vraisemblable qu'il cherchera, comme l'avaient fait Cleveland et aussi Wilson, à gouverner sagement. Les personnalités qu'on cite comme devant faire partie de son cabinet sont de premier plan. Mais, quoi qu'il fasse comme président, l'élection de Roosevelt est représentative, et nous espérons, par la topographie de son succès, l'avoir montré. La victoire démocrate est pourtant moins représentative d'une tendance de fond du peuple américain que d'une de ses réactions périodiques : de ce point de vue, peut-être n'exprime-t-elle pas plus qu'un moment de l'histoire politique des Etats-Unis.

André SIEGFRIED,
Membre de l'Institut.

Pour faire la carte ci-jointe, on a simplement additionné les voix obtenues par Roosevelt et par Hoover, puis on a fait le pourcentage des voix obtenues par Roosevelt et Hoover. Les voix des autres candidats, peu importants du reste, n'ont pas été comprises dans le calcul, afin de simplifier le résultat ; il y a quelques erreurs, du reste minimes, du fait que certains bureaux de vote n'avaient pas encore fait parvenir leurs résultats au moment où cette statistique a été établie, mais les pourcentages n'en sont pas modifiés de façon appréciable.

ABEL BONNARD A L'ACADÉMIE

M. Abel Bonnard, dont la chevelure romantique est apparue en plus d'un Salon parisien, va prendre place dans ce Salon des Salons qu'est l'Académie française, au fauteuil qu'a si peu longtemps occupé la bonne carrure de Charles Le Goffic.

Un poète succède à un poète. L'un et l'autre, il est vrai, sont bien autre chose encore. Le Goffic s'est affirmé comme romancier, historien, folkloriste, journaliste. M. Abel Bonnard est également un journaliste, un essayiste, un conteur des plus distingués. Mais l'un et l'autre, ce qui les désigne plus particulièrement — trop exclusivement parfois — à la sympathie du public lettré, c'est leur couronne de poésie. L'un est resté, même après *Dixmude*, dont le succès fut mondial, l'auteur d'*Amour breton*. L'autre, à qui nous devons le *Palais Palmacamini*, roman italien, et de remarquables études chinoises, marocaines, stendhaliennes, sans compter ses articles aux *Débats* et ailleurs, a pour titre habituel celui d'un volume de vers, *Les Familiers*. *Les Familiers* comptent deux cent cinquante pages, ce qui est beaucoup, et *Amour breton* n'est qu'une mince plaquette. *Amour breton* a été suivi d'autres poèmes, plus nombreux, plus amples et non moins heureux : *Les Familiers* aussi. Mais ce sont *Les Familiers* et c'est *Amour breton* qu'on cite. Coup d'essai, coup de maître : l'explication, sans doute, est là.

Ne déplorons pas les débuts éclatants (et ceux d'un poète sont rarement indiscrets), même s'ils font tort à une belle suite. C'est quelque chose, que d'attacher son nom à une œuvre. Je viens de relire *Les Familiers*. Le grand accueil qu'on leur fit apparaît , après les ans écoulés, très légitime. Et il fait honneur au public, comme au poète. Il éclaire aussi sur ses goûts. Il faut que les goûts du lecteur français, en matière de poésie ou, si l'on préfère, de poétique, soient bien attachés à la tradition, pour qu'après avoir vu tant de recherches et tant d'audaces, tant de théories et d'exemples, tant de vers libres, irréguliers, blancs, amorphes, disloqués, évanescents, déliquescents (car enfin tout cela avait fait ses essais ou ses preuves avant l'apparition des *Familiers*), il ait absorbé d'un vaillant appétit ce régal copieux d'alexandrins à rimes plates, qui se complaît dans l'uniformité sans craindre d'en faire naître l'ennui, dédaigneux des jeux variés du versificateur. Quant au sujet qu'ils lui offraient, les bêtes, on sait, depuis les *Fables* de La Fontaine, et même depuis le *Roman de Renart*, qu'il ne s'en lasse pas vite. Louis Pergaud, dans sa prose, comme M. Abel Bonnard dans ses vers, nous a prouvé par l'exemple que, bien traité, il ne saurait manquer, encore aujourd'hui, d'amateurs. Il en va de même outre Manche : témoin la jungle de Rudyard Kipling.

Mais, ce qui donne à réfléchir, c'est la façon dont M. Abel Bonnard nous présente ses animaux familiers (il ne dit pas domestiques, ce qui lui permet d'y compter non seulement le coq, la dinde, l'oie, le chat, le chien, mais encore l'escargot, la limace, le rat, le hérisson, le papillon, la grive, l'hirondelle, et même, en exagérant peut-être la familiarité, l'aigle). Chacun de ces personnages défile à son rang, insecte, oiseau ou mammifère, pour s'expliquer ou nous être expliqué. Poésie en somme aussi objective que de la poésie peut l'être ; poésie descriptive, oserait-on dire, si l'expression n'était un peu désobligeante, depuis que les œuvres de l'abbé Delille ont cessé de passer pour des chefs-d'œuvre. Mais ce que l'abbé Delille a fait avec les moyens de son temps, en style Louis XVI, Directoire, Empire, a-t-il cessé, au fond, d'être goûté ? Pas le moins du monde, nous répond le succès de ces *Familiers* qui, *mutatis mutandis* (et j'avoue que le changement est d'importance), rappelle celui des *Jardins* ou de l'*Homme des champs*. Tel qui raillerait ces nobles vieilleries (sans peut-être en prendre assez connaissance), saluera cordialement, et il fera bien, la volière ou la basse-cour de M. Abel Bonnard. Eh ! bien, c'est un peu de l'inconséquence. Pour généraliser, disons qu'on retrouverait — sous d'autres formes, c'est entendu — mainte survivance de la poésie descriptive si décriée chez nos poètes les plus incontestés du XIXe et du XXe siècles : non seulement, comme il va de soi, chez les Parnassiens, mais chez des romantiques et des symbolistes. Et pourquoi, sinon parce qu'elle répond à une exigence de notre esprit ?

M. Abel Bonnard a largement satisfait cette exigence. Autant que sa verve, qui est grande, le laisse voir, ses poèmes sont pleins d'équations, d'approximations, de définitions : « Je suis... Nous sommes... Vous êtes... Il est... » Ainsi parlent ses bêtes ou leur parle-t-il. « Cela

est peint », dirait Mme de Sévigné. Et cela, en effet, n'est pas tellement loin des peintures d'animaux qu'on extrait, Taine aidant, des fables du Bonhomme, ni de celles qu'a laissées Buffon. Le coq est un bravache ; le cochon, « satrape fangeux », un goinfre ; la fourmi, une épargnante vaine : il convient de distinguer parmi les chiens entre l'incommode et le bienveillant ; parmi les poules, entre la méchante, la pleurarde, la folle. L'observation se relève d'ingéniosité, le pittoresque s'aiguise en trait d'esprit, en pointe d'humour :

Dégainons notre cri comme un glaive.

chantent avant l'aube les coqs, « gardiens du réveil », comme disait Hugo. La dinde traite l'oie de « rôti tout habillé de blanc » ; l'oie traite la dinde de « rôti tout habillé de noir. » Et elle ajoute, avec une précision drôlatique qu'elle n'eût point dépassée, si Edmond Rostand lui avait fait la leçon :

Ainsi qu'une Altesse qu'on flatte.
Elle enfle avec bonté son jabot d'écarlate.
Elle a l'air d'avaler ses propres compliments
Et se fait à soi-même un bruit d'éternuements.

Le faisan dit :

J'ai l'air d'un seigneur mort vêtu de feuilles mortes.

Les rats :

Nous semblons des tailleurs qui ne font que des trous.

Les moustiques se piquent, si l'on peut dire, de mettre

Des barbes, des boutons aux auberges mentons.

Tout le volume est plein de ces étincellements dont les uns sont vraiment trouvés, dont les autres semblent un peu cherchés, mais qui tous, leur arriverait-il de nous faire prononcer le mot de virtuosité, ou même de préciosité, peuvent nous rappeler que « l'esprit impur », s'il « fait pleurer les yeux de l'azur », comme l'en accusait Verlaine, ce n'est certes pas l'azur du ciel de France, sous lequel on lui a presque toujours fait fête.

Les descriptions de M. Abel Bonnard ne se réduisent pas à ses « familiers. » Le coq sert d'introducteur à l'aurore, le merle au printemps (il pourrait l'être non moins justement à l'hiver). Et ainsi le livre pourrait se sous-intituler les *Heures, les Saisons* (qui furent un titre du descriptif Saint-Lambert), ou encore *Les Eléments* : car l'auteur fait également poser, autant que ce leur est possible, l'air, le soleil, le vent, l'eau plate ou convulsée, Pourquoi ces peintures nous lasseraient-elles, quand le peintre est habile entre les habiles ?

Cependant — il serait injuste de l'oublier, et c'est ce qui contribue le mieux à différencier cette poésie des jeux froids et lointains qui ne lui ont pas servi de modèles) — elle est tout imprégnée ou enveloppée de lyrisme. Elle nous fait entendre les chants de beaucoup d'oiseaux : elle nous fait surtout entendre, ou parfois deviner, le chant d'une âme : celle du poète. Pour tout dire, ce chant nous paraît lui-même un peu voulu par endroits, un peu grand air d'opéra, ténorisé pour qu'on le bisse. Mais est-ce bien en France que la poésie trouve profit à prendre des façons de musique de chambre ? Par tradition nous aimons un lyrisme à la *Chantecler*, qui ne proscrive pas le drame et qui ne torde pas le cou à l'éloquence.

Celui de Charles Le Goffic était, dans ce qu'il avait de plus caractéristique, assez différent. On sera curieux de voir ce qu'en pense le nouvel académicien. Ce qui paraît certain, c'est qu'il saura rendre hommage à l'homme excellent que fût son prédécesseur. Sollicité, dit-on, de lui disputer son fauteuil à l'Académie, il ne le voulut pas : il peut s'y asseoir, en galant homme, sans remords.

AUGUSTE DUPOUY.

L'HEURE DOULOUREUSE

(Nouvelle)

C'était par une de ces journées d'azur comme on en voit dans les plaines de l'Inde septentrionale après les premières pluies de septembre, baptême qui régénère un sol couvert de poussière, épuisé de chaleur.

A tous les creux se forment des flaques d'eau ; des rides naissent sous la brise, courent vers l'ouest, tandis que frissonne la fine dentelle d'un acacia aux petites grappes embaumées, dont le parfum a la douceur des violettes. Le soleil, à son déclin, est d'un rouge éclatant, mais, proches ou lointaines, les ombres gar-

dent leur bleu merveilleux, un bleu clair de porcelaine, indice de la pureté d'un air que les pluies ont lavé.

Un peintre n'aurait eu besoin que de trois couleurs : du rouge, du bleu, du jaune pour le ciel, du rouge-brun, du bleu, de l'or pour les bataillons du maïs élancé, du millet, que déjà la faucille avait décimés, mais qui, carrés ombreux ou taches ensoleillées, s'étendaient jusqu'à l'horizon.

Du rouge brun, du bleu, de l'or aussi pour le vêtement d'une femme allongée contre la palissade d'herbe à tigre tressée, auprès du puits familial. Sur ce fond ouvragé d'or terni, le voile garance, la jupe bleue, leurs broderies de la couleur du blé s'harmonisaient ou se confondaient avec le paysage de moisson ; les flaques d'eau elles-mêmes trouvaient leur réplique dans les bouts de miroir qui, cousus çà et là, scintillaient aux plis larges de l'étoffe. Sous un autre climat, la femme aurait été à la fleur de l'âge : dans l'Inde, elle avait dépassé cette période. Pourtant, ainsi couchée, tout son corps tendu pour écouter, par chaque ligne de son visage et de sa silhouette robuste, elle révélait qu'en elle n'était pas encore flétrie la fleur de la passion.

— *Iri!* Délices de mon cœur! O père, regarde! C'est son cinquième pas, et il n'a pas trébuché une seule fois! Comment! Tu voudrais encore ramper! Fi! le paresseux!

De l'autre côté de la palissade, un frais éclat de rire suivit la voix haute et jeune.

— O père! dis-moi, ne trouves-tu pas qu'avec ses mains et ses pieds ainsi posés, il ressemble beaucoup aux singes qui, dans la boutique de Gonal, essaient d'attraper des friandises ? *Aï*, mon frère, qu'as-tu trouvé dans la poussière ? Ne pleure pas, vie de mon cœur! Maman va le lui rendre, à son Tcheudjou! Là! C'est parfait! Par saint Gaïneshji! Un grain de maïs! As-tu donc si faim que cela, mon mignon, mon petit oiseau du ciel ?

— Petit glouton, veux-tu dire, intervint une voix de basse. Mais, on ne peut le nier, ô Maïa, le garçon pousse!

— Pousse ? Il a poussé, te dis-je. Ne comprends-tu pas ? A deux ans, il s'est déjà fait fermier! Il vient à toi pour traiter, maïs en main. Etrenne sa chance, donne-lui un bon prix, chef du village Leumbeurdar Gueurditta!

— C'est toi qui vas percevoir le prix, ô ma femme! Certes! Ne m'as-tu pas donné le garçon, et ne dois-je pas acquitter ma dette ? Non, je ne dis pas de bêtises, comme tu le prétends. Eh quoi ? tu veux que je l'embrasse aussi, petit tripon ? Soit! Tout de même, c'est ta mère que j'aime le mieux, mieux que tout au monde!

Derrière la palissade, la première femme se redressa brusquement. Bien qu'elle fût de haute taille, les sommets duvetés de l'herbe à tigre la dépassaient. Debout, elle resta aussi invisible que couchée. Elle aussi ne voyait rien. D'autres femmes se seraient servies de leurs yeux comme de leurs oreilles, mais Sarasouati n'épiait pas : c'était par hasard qu'elle avait entendu.

Posés sur le sol à côté d'elle, le rouet laqué, la corbeille à vanner pleine de coton duveteux montraient quelle avait été son occupation jusqu'au moment où quelque chose — Dieu sait quoi, car ces badinages, elle les entendait chaque jour — avait fait surgir la jalousie au-dessus du niveau habituel de son calme. Elle n'était pas jalouse de l'enfant, oh non! pas de l'enfant! N'était-ce pas pour en avoir un semblable dans la maison que, trois ans auparavant, elle avait souhaité à Maïa une digne bienvenue en leur logis sans bébé ?

Mais Maïa ?

Ah! qu'elle méritait son nom, la femme prolifique, génératrice de tromperie et d'illusions, dont parlent les bandits! cette femme qui, non contente d'être la procréatrice, voulait encore... Les larges mains laborieuses de Sarasouati se joignirent étroitement. Il était bien vain de regarder entre les lattes! L'image incendia son cerveau lent et fidèle : l'homme, grand, barbu, de même âge qu'elle, du même type, de la même race, l'époux bon et patient de sa jeunesse, l'enfant aux chevilles et aux poignets encerclés de bracelets d'argent qui mettaient plus de fossettes encore sur les membres nus, ronds, potelés, réjouissance mystérieuse pour son pauvre cœur ; entre eux gâtant la vision, Maïa au visage joli, mais vulgaire, aux séduisantes manières également vulgaires.

Soudain, la passion s'enfuit comme elle était venue, se fondit en l'étrange résignation, acquiescement passif, qui, plus profond que les Océans, sépare l'Orient de l'Occident.

— La vieille Deunnou a dit vrai, murmura Sarasouati, en se baissant pour ranger avec méthode son rouet et ses bobines. C'est à travers l'enfant qu'il aime Maïa ; j'étais sotte d'en douter. Je ne tarderai pas davantage.

Deux rangées de maisons de deux ou trois étages se rejoignaient et constituaient deux côtés de la place. Quatre ou cinq jujubiers formaient bosquet ; à leur ombre, les minces branches vert sombre du jasmin se recourbaient vers le

sol comme le jet fleuri d'une fontaine. C'était là, et sur les rosiers tout proches, que les femmes, aux premières heures du jour, venaient cueillir des fleurs pour tresser les chapelets qu'on offrirait aux dieux. Tant de circonstances exigent ces offrandes : heures tristes et heures joyeuses, naissances, mariages, morts ! Qui pouvait dire avant la fin du jour si les fleurs seraient utilisées dans la joie ou dans la tristesse ? Une seule certitude existait : il faudrait des fleurs dans tous les cas.

Sarasouati se dirigea vers ce coin ombreux, le visage toujours impassible ; elle s'arrêta un instant devant l'auge longue, basse et boueuse où sa vache favorite était attachée. Elle caressa le doux museau, tendit quelques grands épis de millet arrachés à une gerbe dressée contre le mur du puits. Une fois encore la scène se composa de rouge, de bleu et d'or ; les larges feuilles jaunes et les tiges striées d'écarlate se marièrent aux couleurs du vêtement.

Sarasouati avait toujours le même air lorsqu'écartant les branchages d'où tombèrent des pétales, elle disparut dans le buisson, et aussi, une ou deux minutes plus tard, quand elle revint, avec un petit panier au couvercle en dôme bien attaché par plusieurs fils de coton brut tout pareils à ceux qu'elle venait de filer, un panier de paille de blé orné de cauries, de glands diversement colorés, semblable aux corbeilles qu'utilisent les femmes pour porter leurs babioles, un panier à l'aspect très innocent, qui faisait songer à des perles en verre, à des colifichets.

Elle s'arrêta un instant, l'approcha de son oreille. Pour la première fois, un léger sourire erra sur ses lèvres au bruit singulier qu'elle entendit : grattement, glissement, frottement.

— La mort a une longue vie, murmura-t-elle.

Et, dissimulant le panier dans les plis amples de son voile, elle regagna son logis.

Elle franchit la large brèche laissée dans la palissade tressée. A l'intérieur, le spectacle était tel qu'elle l'avait imaginé, mais elle avait déjà ressenti le coup, et, à voir réellement cette scène, Sarasouati ne souffrit ni ne s'irrita davantage.

— Il se fait tard, Maïa, dit-elle froidement. Cesse de jouer avec l'enfant ; occupe-toi du feu, prépare le repas du maître. C'est tout juste si tu as laissé un tison sous les lentilles tandis que je filais.

Le reproche n'excédait pas ce que la première femme pouvait avec dignité se permettre. Pourtant, Gueurditta qui, étendu tout de son long sur un lit de cordes, goûtait un repos bien gagné, se leva en murmurant quelques paroles au sujet des bœufs de labour, qu'il tenait à voir avant le souper.

L'homme robuste n'était pas très satisfait du train dont marchait la vie domestique : il avait un vague désir de mieux se conduire à l'égard de la femme qui, tant d'années, avait été sa compagne fidèle. Sans elle, il ne l'ignorait pas, les choses auraient assez mal tourné au logis situé près du puits. Mais Maïa était si jolie ! Quel homme, si les ans ne l'avaient pas encore abattu, aurait agi autrement ? Tout de même, ce petit être capricieux aurait pu montrer plus de sympathie. Quel besoin avait-elle de saisir Tcheudjou dans ses bras chaque fois que Sarasouati regardait l'enfant ? Il est vrai, les femmes — et Maïa était tellement femme — ont une crainte constante du mauvais œil. Quelle idée d'appeler ce fils aux jolis membres, si délicieux, Tcheudjou, comme si jamais personne aurait pu avoir la pensée de jeter au rebut pareil don (1) ! Est-ce que les dieux, si lointains fussent-ils, pouvaient se laisser décevoir par une fraude aussi évidente, ou par le ridicule barbouillage de charbon qui, sur le visage de l'enfant, ne servait qu'à rehausser sa beauté au lieu de la dissimuler ? Gueurditta éclata d'un rire large et puissant pendant qu'il déposait dans la longue mangeoire les épis de maïs et le fourrage vert coupés dans les champs, près du puits.

Dans la cour du logis, Maïa, boudeuse, soufflait sur les cendres des foyers en terre demi-circulaires rangés contre un des murs. Sur deux bâtons fourchus, un toit d'herbe protégeait cette cuisine contre la pluie possible et le soleil certain. Au-dessous du mur opposé, un écran protecteur du même genre abritait une triple rangée de niches où l'on conservait les provisions familiales d'usage journalier. La terre battue, proprement balayée, était jonchée d'outils et de réserves de grains dans des corbeilles en forme de ruches, comme il sied à une maison de fermier. D'un hangar à l'autre, Sarasouati allait sans répit. Elle apportait les condiments, les épices à mesure qu'elle en avait besoin. Le panier demeurait dissimulé dans les replis de son voile.

---

1 Tcheudjou, prénom dérivé de « tcheudj », la corbeille du balayeur des rues ; dépréciateur, on l'a donné à l'enfant pour détourner l'envie, le mauvais œil.

— Il ne reste presque plus de cassonade, dit-elle en se baissant, le dos tourné vers Maïa, pour atteindre la niche la plus basse. Nous utiliserons le sucre candi ce soir, en attendant que j'aie ouvert la grande caisse. Heureusement, j'en ai pris un peu en achetant les *diwalis* (1) chez Gopal.

Un linge enveloppait les friandises : avant de le replacer, elle tendit un cheval en sucre à l'enfant, qui jouait auprès de sa mère.

— Tiens, Tcheudjou, en veux-tu un ? demanda-t-elle.

Maïa se redressa, violente, indignée.

— Non ! ne lui en offre pas ! Il n'en prendra pas de ta main ! Je ne veux pas ! Non, non, mon oiseau, délices de mon cœur ! Maman t'en donnera, des bonbons ! Ne t'agite pas ainsi, vie de ma vie ! *Guénash !* comme il crie ! il va éclater ! c'est ta faute ! Chut ! Chut ! Tiens, voici le lait de maman ! *Aï !* méchant ! vas-tu me mordre ? Mon Dieu, mais c'est un vrai *Tourk !*

Elle allait et venait, berçant l'enfant en ses bras ; calme, le regard des grands yeux noirs de Sarasouati la suivait.

— Tu es une sotte, Maïa ; les friandises de Gopal auraient fait à l'enfant moins de mal que ton dépit.

Elle posa lentement le cheval en sucre, puis se remit au travail près des niches à provisions. Quand elle se releva, elle avait toujours le panier entre les mains, mais les cordons étaient rompus, le couvercle un peu sur le côté, comme si l'on avait laissé sortir quelque chose de mince et souple. Peut-être était-ce bien ce qui était arrivé car, derrière le *diwali* placé sur la niche la plus basse, deux points de feu brillaient dans l'ombre.

La nuit venait, mais la lune de la moisson luisait haut dans le ciel. La flamme du foyer brûlait maintenant, ajoutait sa lumière à celle du jour qui se mourait ; accentuée par les noirs veloutés, une radiation singulière caressait toute chose.

— Il me faudra nettoyer à fond les niches demain, poursuivit Sarasouati d'une voix indifférente. Je crois bien avoir entendu bruire les écailles d'un *djelabi* (2). Ces serpents choisissent de préférence ces cachettes. Aussi, pas plus tard qu'hier, t'avais-je recommandé de mettre de l'ordre, mais, évidemment, tout le travail du logis, ce sont mes mains qui doivent l'accomplir. Surveille tes lentilles, ô ma sœur ; le fond brûle, me semble-t-il.

Avec un brusque haussement d'épaules, Maïa posa l'enfant à terre.

— Ce genre d'ouvrage me gâte les mains et... on aime à me les voir jolies.

Malgré sa naissance et son éducation citadines, elle n'avait pas osé prononcer le nom du mari devant cette paysanne au regard sérieux (1). Sarasouati comprit l'allusion : sa conception droite et simple de l'existence, résultat de siècles de vie rurale, s'insurgea contre une telle dépravation. Mais, comme, intérieurement, elle s'excitait à la vengeance, tout ce qui, autour d'elle, était immobile parut s'agiter, et toutes choses en mouvement s'arrêter. Son cœur cessa de battre, les murs tournoyèrent, la lune trembla, les flammes se figèrent.

Pourtant, un être bougeait, qui ne voulait pas s'immobiliser : Tcheudjou avait découvert le cheval en sucre et rampait vers lui, tantôt sur ses mains potelées, tantôt en vacillant sur ses jambes grassouillettes. Son regard se fixait sur la niche où brillaient les deux points de feu.

Non, rien ne serait trop mauvais pour Maïa ! Deunnou, la femme pleine de sagesse avait eu raison de déclarer que le charme résidait en l'enfant. Il fallait que le destin s'accomplît, et la mort n'était rien. Ah ! il était tout près maintenant, il allongeait sa petite main ; les fossettes..... Oh !

Un cri farouche, impérieux retentit. Sarasouati saisit le bébé dans ses bras. En même temps tombait à terre quelque chose de mince, de gris, qui jailli de la niche, alla se cacher, en se tortillant, derrière un tas de bois.

— J'ai vu ses yeux ! dit Sarasouati haletante, en serrant encore le bébé contre sa poitrine tandis que Gueurditta, attiré par les cris de Maïa : « Un serpent ! un serpent ! » se tenait auprès d'elle, la respiration vive, son cœur mâle tout remué.

Maïa perçut aussitôt le danger.

— Rends-le moi, s'écria-t-elle. O mon mari, dis-lui de me le rendre ! Si c'était en son pouvoir, elle le tuerait. C'est elle qui a mis là le serpent. Je l'ai vu, je le jure !

---

1. Sucreries auxquelles on donne, dans l'Inde comme en Europe, la forme d'animaux.

2. La vipère de l'Inde : elle gît enroulée et ses écailles bruissent les unes contre les autres. C'est le plus mauvais, le plus irritable de tous les reptiles du pays.

1. La femme ne doit pas prononcer le nom du mari surtout quand la conversation [illegible] elle-même en cause.

Froidement méprisante, Sarasouati se tourna vers elle.

— Tu mens, ô Maïa ; depuis le commencement des temps, tu es l'esprit de tromperie, la mère de l'illusion. Tu ne m'as pas vue placer là le serpent.

Puis, toujours digne, elle se tourna vers l'homme :

— Maître, prends l'enfant. Il n'a pas de mal. La vérité, c'est que je l'ai sauvé !

Cette nuit-là, alors que la lune brillait encore dans un ciel sans nuages, Sarasouati, étroitement drapée, se glissa sans bruit hors du logis. Au-delà des bœufs qui dormaient, parmi les rangs serrés du millet et du maïs dont les grandes feuilles traînaient sur le sol, ressemblaient aux corps de ceux qu'a laissés vaincus la bataille du jour, elle allait. Elle passa sur les rives gercées de l'abreuvoir où, rapidement, l'eau baissait maintenant que les pluies avaient cessé, près des pipâls aux formes fantômatiques, dépouillés de leurs branches basses dont les chameaux sont friands, leurs grands bras dressés vers le firmament en une attitude étrangement humaine ; elle franchit la place des incinérations où de petits cônes de terre marquaient chaque bûcher funéraire. Çà et là, des lumières vacillantes attestaient la piété des vivants. Sarasouati serra son voile contre elle, hâta sa marche en contournant les cendres les plus récentes que l'on n'avait pas encore remuées, et qui formaient de petits tas ; vision d'horreur, les dernières étaient là, éparses ; des os calcinés ; brillaient sous la lune, la fumée montait en spirales légères. C'était sans doute Anant Ram, le marchand, un méchant homme, mort le matin même.

Elle tremblait, en approchant de la chaumière où Deunn Dévi, la femme pleine de sagesse, montait la garde sur les cendres. C'était un logis misérable que celui où la vieille somnolait devant un large pot de fonte posé sur un trépied. Au-dessous, se consumaient lentement quelques galettes de fiente de vache ; de temps à autre, un éclat rougeâtre révélait le contenu du vase. Dans un coin noirci par la fumée, une lampe à huile donnait une lueur vacillante : vraisemblablement on l'avait prise parmi celles qui se trouvaient au dehors, qui permettaient de distinguer les festons d'une draperie mouillée, rouge sang, suspendue à une corde d'où, clap-clap-clap, un liquide s'égouttait, formait un petit ruisseau, sous les rayons lunaires, dans le sable ensanglanté. Tout cela composait un cadre peu rassurant à la silhouette de la femme accroupie. Pourtant Sarasouati savait qu'avant de s'assoupir, Maïa Deunnou avait simplement passé à la garance les voiles de ses voisines ignorantes.

La vieille se leva vivement, puis reprit son escabeau quand elle eût jeté un coup d'œil sur les traits de la visiteuse.

— Tu ne parleras pas, murmura-t-elle d'une voix rauque qui, résultat d'une affection à la gorge, accroissait pourtant d'appréciable façon sa réputation de sorcière auprès des villageois. Tu es de la vieille race ; tu ne ressembles en rien à ces guenons d'aujourd'hui, avec leurs livres aux pages cornées, leurs teintures que fane un soleil de janvier.

Son ricanement était en harmonie avec le décor ; sa main aussi, semblable à une serre d'oiseau de proie, soudain posée sur le bras ferme de la visiteuse.

— Eh bien, ma fille, as-tu pris courage ? As-tu suivi les sages conseils de la vieille Deunn Dévi ?

Sarasouati fit un signe de tête :

— Il te faudra trouver une autre sagesse à mon usage, ô ma mère, dit-elle brièvement. Celle-là n'est pas faite pour moi.

— Entêtée, tout vient de l'enfant, te dis-je !

— Non ! ce n'est pas lui, bien que depuis sa venue, les dieux le savent, le poison ait été plus actif ! Hélas, j'ai essayé ; je ne puis. Et, si indigne de vivre qu'elle soit, elle non plus, je ne voudrais pas la tuer. Je ne demande que ma part. Je sens ici un vide, un vide plus grand depuis la naissance du bébé.

Elle pressa ses mains robustes contre son cœur. La flamme, ranimée sous le souffle haletant de la vieille, éclaira les noirs sourcils épais qui se rejoignaient au-dessus des yeux sombres et inquiets.

Deunn Dévi se redressa, eut un regard critique.

— Pour tes pareilles, ô Sarasouati, la vie est plus que l'ombre d'un oiseau qui passe ! Tu manques de sagesse, vois-tu ! la mort n'est rien ; la vie n'est rien. Telle la roue du potier, toujours l'âme tourne sur son pivot : n'est-ce pas une chose que je sais, que j'ai vue? Moi-même, n'ai-je pas connu la nuit de mille dangers et mis au monde cinq fils robustes ? Aujourd'hui, où sont-ils ? Rentrés dans l'ombre. Combien d'êtres mes mains n'ont-elles pas aidés à franchir l'heure douloureuse ou à s'en éloigner ? Va, le serpent n'eût pas fait de mal à l'enfant !

— Peu importe que tu dises vrai ou non,

mère, bien que, je ne l'ignore pas, tu aies, plus que les autres femmes, médité sur ces pensées, murmura Sarasouati, morne, la tête baissée. Mais, ce que je sais bien aussi, c'est que je ne puis suivre cette voie, il doit en exister de différentes. Vois, je t'ai apporté mon bracelet d'or. Les biens de ce monde n'ont-ils pas toujours inspiré Deunn Dévi, dis-moi ?

La vieille dédaigna l'ironie, et, d'une main avide, elle saisit l'offrande.

— D'autres voies ? Evidemment, il est d'autres voies, mais nulle aussi simple que la mort.

— Hé ! dit tranquillement Sarasouati, j'y ai songé. Le puits est profond : dans ses fentes, les petites fougères légères paraissent accueillantes. Mais les gens diraient que Sarasouati, la femme Jât, a été chassée de sa terre par une étrangère, et ce serait faux. Je me soucie peu de la femme : tromper est son lot. Non : c'est quelque chose qui me tient ici.

De nouveau, le regard angoissé, elle posa la main sur son cœur.

Et ce n'est pas *lui* seulement que je veux. Ne pourrais-tu incliner vers moi l'esprit de l'enfant, de sorte que, constatant cet amour, Gueurditta aurait plus de tendresse pour moi.

Deunn Dévi branla la tête. Son vieil œil, alerte et vif, ne cessait de regarder la jeune femme.

— Il existe un moyen, murmura-t-elle après un silence, mais avec les femmes telles que toi, la mort est souvent aux aguets.

— La mort de qui ?

— La tienne. Toutes les femmes ne savent-elles pas que l'heure douloureuse.....

Sarasouati s'empara du poignet flétri pour le serrer vigoureusement.

Maï, dit-elle haletante. *Maï* Deunnou ! Tu me parles de l'heure douloureuse, à moi... à moi... après tant d'années !... Est-il donc quelque espoir..... encore quelque espoir ?

— Si tu n'as pas peur.

— Peur !.....

Le soleil se levait sur la ferme : une nouvelle moisson, en rangées profondes, attendait la faucille. La fontaine de jasmin répandait sur le sol ses jets de tiges vertes dépouillées de leurs fleurs que l'on avait suspendues en chapelets au toit de chaume. En cette nuit étouffante d'août, une femme franchissait l'heure douloureuse. Dans l'aube incertaine, auteur du lit, les petites lampes à huile vacillaient sous la brise annonciatrice du jour, ou jetaient parfois une lueur sur le couteau porte-chance retenu au-dessus de l'oreiller par les fils tressés qui donnent le bonheur. Des épices aux âcres parfums, répandues sur un feu de braise, montait vers la toiture une ligne d'un bleu clair semblable à la dernière et faible fumée qui s'élève d'un bûcher funéraire. Tout ce que l'expérience peut accomplir, Deunn Dévi l'avait tenté, mais une fille mort-née gisait entre Sarasouati et la moisson que l'on pouvait apercevoir à travers la palissade. La sage-femme agita la tête en regardant le visage inerte sur l'oreiller.

— Une fille seulement, après tant d'embarras ! dit la voix haute et claire de Maïa qui, assise, berçait Tcheudjou dans ses bras doux et ronds — Tcheudjou, que les dieux avaient épargné. Mourir pour une fille ! — et une fille morte, surtout ! Quelle sottise ! Ah, elle l'a bien voulu ! Quand on est jeune, ce n'est déjà pas drôle, et c'est payer bien cher, ma foi ! Toutes ces années, elle y avait échappé et.....

Les doigts crochus de Deunn Dévi arrêtèrent le flot de paroles.

— Va-t-en, infâme ! murmura-t-elle, farouche. Tes pareilles ne sont pas des mères ! Tu es Maïa, le désir charnel ! Pars, de crainte que je ne maudisse ton enfant pour te punir !

Avec un petit cri d'émoi mi-sincère, mi-simulé, la jeune femme disparut, en serrant dans ses bras le bébé endormi.

— La roue cesse de tourner sur son pivot, dit la vieille qui se pencha de nouveau vers la forme immobile sur le lit. Je dois, avant qu'elle s'arrête complètement, la remettre à notre mère, la Terre, comme une semence au sol.

Debout à l'entrée, elle appela. Sur le ciel de plus en plus bleu se dessinait la fine dentelle des acacias. Les petites grappes d'or répandaient dans l'air leur parfum de violettes. Un oiseau appelait sa compagne.

— Viens, dit Deunn.

Timide, le grand homme barbu la suivit. Tous deux — lui à la tête, elle aux pieds — ils déposèrent sur le sol Sarasouati et son enfant mort, à demi caché dans le voile et la séparant de l'étendue immense des moissons.

Eveillée par le mouvement, la mourante, soudain, s'agita légèrement. Ses [illegible] s'ouvrirent. Deunn Dévi saisit la main de l'homme, comme pour l'arrêter.

— L'enfant... comment va l'enfant ? interrogea une voix faible.

L'étreinte de Deunn Dévi [illegible] Son regard évoquait de longues [illegible]

— Bien, mère, il est bien. Ton fils sommeille dans tes bras.

Puis, elle inclina son vieux corps ratatiné pour atteindre l'oreille de Gueurditta, et murmura vivement :

— Si tu es un homme, dis de même ! Souhaite-lui la protection divine à son départ !

C'est ainsi que, la main de son mari dans la sienne, un sourire au lèvres, Sarasouati franchit l'heure douloureuse.

F.A. Steel.

(Traduction d'Henry Bonjan.)

CHINE ET JAPON

La Chine, quand tous les regards de l'Occident seraient tournés vers elle, comment parviendraient-ils à déchiffrer son énigme ? Quelles forces faire agir pour la faire bouger, elle, l'Immuable ? L'ordre arbitraire de l'Occident, ses besoins, les nécessités vitales de ces peuples qui parlent d'avenir, comment pourrait-elle s'en soucier, cette énorme forêt humaine qui supporte sans se courber le poids vertigineux de son passé ?

La Chine, en dépit du Japon et de la S.D.N. ; en dépit de sa rade de Hong-Kong, de son port de Shanghaï où se rencontrent les navires du monde d'Occident, est-elle un pays réel ?

Elle est plutôt le pays de ce voyage imaginaire dont avait rêvé Ségalen, étalé sous le ciel « touchant le pôle par sa tête, suçant par ses racines les fruits ambrés des tropiques », opposition paradoxale.

Pense-t-on que la Chine possède, à elle seule, la même population que l'Europe entière, et, malgré ses vastes régions désertiques, le même nombre d'habitants au kilomètre carré !

Chine, grosse impératrice d'Asie, pays du réel, peut-être parce qu'il est réalisé depuis quatre mille ans.

Aujourd'hui, nous la trouvons moins dans le formidable passé des Ming, dans les tombeaux de leurs Empereurs, dans les Temples du Ciel et de la Terre — prodiges révolus — dans les grâces apprêtées du Palais d'Eté, dans les artifices d'un vase aux mille fleurs, dans les rêves opiacés d'un mandarin aux ongles longs ; elle est moins tout cela que cette ville énorme, profonde, la Ville chinoise : fourmilière humaine agitée d'un mouvement si inlassable et continu qu'on le dirait imaginaire.

Ailleurs, plus loin, ce sont famines, inondations, pirateries, brigandages ; ce sont les exactions des Gouvernants, des armées et toutes les dislocations, toutes les ruines qui traquent, à travers siècles et millénaires, ce peuple immense d'Extrême-Asie.

Ici, Pékin, Tien-Tsin, Shanghaï, Hong-Kong, Canton : la ville. Artisans courbés sur un travail sans durée ; échines souples des coolies et visages jaunes à l'impassible sourire, intermédiaire entre la joie et le rictus, entre la vie et la mort, qui ne se démentira pas, l'heure venue, devant les supplices d'une cruauté si raffinée que nos grossières imaginations d'Occident ne les peuvent concevoir.

Canton, d'où est partie la Révolution et qui a dernièrement infligé son autorité au Gouvernement national de Nan-King, de quel Gouvernement au juste est-elle le siège ? Canton aux banderolles flottantes, chargées de caractères, où passent de guillerets enterrements pavoisés, c'est aussi la ville des jeunes étudiantes chinoises, robes et cheveux courts, la ville aux idées avancées, et de cette armée qui passe à travers les rues surpeuplées pour rejoindre les immenses cantonnements derrière les fortifications barbares, à l'ombre du monument érigé en l'honneur de Sun-Yat-Sen.

Brigands ou soldats, cette armée ? L'un ou l'autre ; l'un et l'autre. Ils sont vêtus de gris, chaussés d'espadrilles ou pieds nus. Certains sont des enfants. Ils ont vingt ans, quinze ans, dix ans. Ils sont peu nourris, mal payés, quelquefois uniquement d'opium. Des agents stationnent aux croisements des rues où se rencontrent automobiles et coolies-pousses — croisements de civilisation. Ils tiennent, sans hostilité, le fusil sur l'épaule. Vous approchez, vous l'Occidental, ils vous mettent en joue. Façon de répondre ; geste à peu près indifférent. Cet autre agent de police manie de préférence le revolver : chacun ses talents ; et dans ce magasin-bazar, saturé de visages jaunes, de lévites noires, où de jeunes Chinoises haut chaussées et couvertes d'adorables broderies se penchent, comme toutes les femmes du monde, sur les étalages... un agent fusilier assure la police. Cela n'émeut personne. Pourquoi s'émouvoir en Extrême-Asie ?

C'est par un bateau de plaisance que l'on va de Hong-Kong vers Canton. On quitte, un soir, la ville des buildings, la ville des banques, des

Cercles de feu : l'Occidentale, la Ville-Confluent. Ce bateau tout brillant de lumières, ce bateau dont on ne distingue que les lumières, comme une âme survivante dont le corps aurait sombré, ce bateau lumière part du quai de la *Pearl River*. Ceci n'est point le quai international, celui où aboutissent et d'où s'en vont les grands navires du monde occidental. Ce quai est au contraire enfoncé dans la ville chinoise. Nous voici rendus à un autre plan de l'existence. Les hôtels flottants sont illuminés de grosses boules blanches ou roses qui font, parmi le désordre de la rue en marche, sur les terrasses et sur les vérandahs, un ordre aussi impératif que la ligne verticale des banderolles chargées de caractères. Un tumulte confus et peu irréel monte de cette rue ; et ces rondes lumières, astres accessibles, dérangent leur ordre à mesure qu'on s'approche d'eux. Ils montent et descendent, suspendus à ce nocturne ciel d'Asie pour vous donner l'impression d'une fête foraine, mais d'une fête triste où les vivants, dans leurs mouvements, tiennent à peine plus de place que les morts.

Le bateau de plaisance fait de jour ou de nuit le service de Hong-Kong à Canton. Les officiers sont Anglais (nez au whisky, teint de courant d'air) ; les boys sont chinois, disciplinés et muets. Les gardes sont Sikhs : on voudrait les avoir pour ennemis un jour de folle bravoure. Les passagers sont cosmopolites, et la nourriture, bien entendu, américaine.

Il est accueillant, ce bateau aux petites cabines blanches, largement aéré, son hélice ronflant d'aventure pour percer la masse compacte des sampans chinois. L'air, d'ailleurs s'est rafraîchi autour de ce départ. Les tropiques, aux limites du Cancer, sont tempérés d'un vent d'arrière-saison.

Et le départ s'accomplit vers le centre de la Chine.

Tout est sage et prévu. Chacun, qu'il soit Français, Anglais ou Américain, a mangé son *regular dinner*, puis a regagné sa couchette dans sa cabine au juste numéro. Une fenêtre carrée, en miniature, s'ouvre sur le pont. La nuit devient plus profonde. Les lumières de la colline de Hong-Kong sont perdues dans la distance.

Une tête enturbannée de Sikh — masse de charbon dans laquelle luisent deux yeux de feu — se penche par cette fenêtre à l'intérieur de la cabine ; et tout cet ordre apparent, ces petites habitudes à l'occidentale, sont d'un coup balayées. Le Sikh porte le fusil sur l'épaule. Il fait la ronde sur ce pont supérieur. Il assure, contre les pirates éventuels la sécurité, non point des passagers, mais des officiers du bord. Et le pont des officiers du bord est séparé par une grille bien fermée de celui des passagers. Une révolte nous vient : quels sont les prisonniers, eux ou nous ?

Le Sikh indifférent continue sa route. Il a repéré tout son monde. Le pirate — le fameux pirate chinois — est peut-être parmi nous, déguisé en passager bonhomme. Ce doit être ce Chinois gavé de nids d'hirondelles et d'opium qui vient d'ouvrir la porte de sa cabine sur le luxe occidental de sa robe de chambre et de son caleçon de soie.

Mais non. Le voyage s'est accompli. Ce soir, il n'y a pas eu de pirates à bord. Nuit sans émotion. La Chine sommeille.

Une autre fois, en allant vers l'Est, la Chine sera celle de Shang-Haï. La Shang-Haï chinoise, avec son marché aux oiseaux, où s'échangent de fabuleux paris ; avec ses cuisiniers crasseux et mal odorants qui roulent, en plein air d'impeccables boulettes sur leurs ventres nus ; avec sa Maison de Thé, aux toits crochus, admirablement posée dans une perspective chinoise, mais au sol gluant, à l'atmosphère chargée de sueur humaine. Shang-Haï la chinoise, avec sa pagode au gigantesque Bouddha que les hommes à la calotte de soie et aux lignes noires parallèles, consultent avec une foi confucianiste; justement celle dont la piété est absente.

Shang-Haï, c'est aussi la ville européenne, son Bund, ses banques, ses rangées d'autos si serrées que l'on croirait une ville américaine.

Montons jusqu'à Pé-King, la capitale du Nord ; juste le temps de vérifier cette parole de Ségalen : « La grande ville au bout du monde, je l'imaginais ainsi : populeuse, peuplée, mais non populacière ; ni trop ordonnée, ni trop compliquée... les toits cornus comme il sied, depuis la classique tradition de ces 2.000 années, ne sont pas biscornus, et pourtant accrochent le regard et l'envoient baller dans le profond du ciel chinois, du ciel magistral, le régulateur de l'Ancêtre. »

L'esprit, comme les yeux, prend de là son élan pour aller rejoindre un ciel imaginaire. Tous les poètes, touchés par le mystère asiatique, ont célébré Pé-King, son Palais d'été, son Temple du Ciel, son Palais impérial, [illegible] muraille de quarante deux kilomètres où autour de la Cité tartare quatre voitures peuvent passer de front. Toutes les découvertes de la science moderne, les victoires de l'avion sur la pesanteur

et sur l'espace, ne défieront point cet effort gigantesque de l'homme.

A moins de cent kilomètres de Tien-Tsin, ville commerçante, fenêtre ouverte sur la mer, Pé King est restée la Capitale chinoise avec sa Cité interdite, jusqu'à ces dernières années, que domine la Montagne de charbon, où le dernier des Ming se suicida.

Ces fortifications, ici et là, sont déjà une annonce de la Grande Muraille qui fut destinée à arrêter les Mongols. Œuvre immense de 2.500 kilomètres, qui a négligé les vies humaines, et a résisté à la destruction du temps.

Car les Chinois, dans la force comme dans le brigandage, sont restés les fils de Gengis-Khan « le Tout-Puissant ». Et l'insurrection est demeurée, dans ces pays peu organisés, le recours des mécontents et des aventuriers. La foi nationale ne les encombre pas. Ces gens, au passé presque éternel, sont la proie du moment, de l'intérêt, de l'argent, de l'opium. A l'issue d'une bataille, on voit assez souvent une partie de l'ennemi passer du côté du vainqueur ; ou encore, comme il est arrivé récemment et dans une des provinces les mieux organisées, l'armée du Yunnan absorbée par celle du Kouang-Toung. Et, plus curieux, on voit aussi les armées communistes du Fou-Kien, du Houman, du Houpei, et celles du sud du Kouang-Si, tenir en échec le Pouvoir central du Kouomintang, même après entente de celui-ci avec le Pouvoir du nord.

Nous n'en sommes plus aujourd'hui à assister sous le même et lointain vocable d'Extrême-Asie la Chine et le Japon : deux pôles d'un même monde, au contraire, dont l'un appartient au passé et l'autre à l'avenir.

Au Japon, l'évolution vers l'Occident fut si rapide qu'elle a pris la forme d'une Révolution. N'oublions pas que cette Nation a préféré demeurer à l'écart de toutes les civilisations jusqu'au milieu du siècle dernier. Si elle est, depuis lors, parvenue à un développement magnifique, c'est qu'elle a utilisé, pour son propre compte, toutes les découvertes modernes de la science et de l'industrie qui lui venaient de l'Occident et de l'Amérique.

Mais en dépit de ses buildings follement élevés au mépris des tremblements de terre, en dépit de ses banques, de ses énormes cités ouvrières, le Japon — terre de fumée et de cheminées plutôt que patrie des cerisiers en fleurs — est demeuré un pays pauvre.

Ou le Japon est enfermé dans ses îles, et sa population s'accroît chaque année de 800.000 habitants. Il est obligé de repousser ses limites, de s'étendre. C'est ainsi qu'il a déjà occupé Formose, la Corée ; et que la proclamation de l'indépendance du Mandchoukuo comme aussi les concessions qu'il est en train de faire aux Soviets ne sont qu'une phase du développement nécessaire à sa vitalité. N'est-il pas à craindre que ce besoin d'expansion ne l'entraîne trop loin et que dès maintenant, après avoir placé le Jéhol sous l'autorité du Mandchoukuo, il ne soit poussé à intervenir dans le Petchili où s'affrontent tant de compétitions occidentales qui peuvent, à leur tour, déterminer de nouveaux conflits.

La force de ses armes n'est qu'un mince coefficient de la victoire du Japon ; plus puissantes sont la foi dans son avenir, sa fidélité à l'Empereur, Descendant du Soleil, et sa confiance dans son armée qui actuellement, plus que jamais, impose à la nation sa loi.

Le Japon est le jeu constant et constamment renouvelé d'un paradoxe.

Partons un jour de Kobé, la ville commerçante, pour aller à Kyoto, « la Ville sainte, la Ville des Temples ».

La route est minuscule, étroite, tortueuse — une route d'estampe avec des perspectives d'Extrême-Asie) et cependant encombrée de lourds chargements : camions vingtième siècle, aux puissants châssis, aux klaksons infernaux. Le mouvement du moteur contre l'immobilité de la route figée dans son passé en miniature, cela représente assez bien la lutte japonaise de Lilliput contre Gulliver. Et tant pourtant que ces autos parviennent à suivre le fil dérisoire de ces avenues. Et contre toute logique, même contre toute possibilité, elles y parviennent. Car Lilliput sait manœuvrer Gulliver, et le Nippon se rit de ces kolossales engeances avec une dextérité, une souplesse qui dérangent nos idées d'ordre occidental.

Au large de cette campagne grise, campagne d'arrière-automne des pays tempérés, fument les cheminées d'Osaka. Les expositions de fleurs, chrysanthèmes et pèchers nains, nous les trouvons plutôt, parmi une foule compacte, au sixième étage des grands magasins des grandes villes.)

Ici, le riz ne mûrit qu'une fois l'an. Où sont les fécondes rizières indochinoises, vertes et souples, ployant sous le vent des typhons, mais hautes et chantantes au soleil de midi ?

Sur cette route, les maisons se roudoient — miniatures coloriées. Des mousmées simulent des inclinaisons d'estampes sur le seuil de leurs

portes. Ou bien par la porte à tirettes de leurs maisons de papier, elles laissent l'étranger découvrir l'intérieur de leurs chambres, nues et nettes comme le dessus d'une table européenne. Cette madame en kimono porte sur le dos un enfant bien enveloppé de sa douillette multicolore : tête contre tête, et les pieds du petit ballant dans le dos de la mère. Mais est-ce un enfant, en vérité, cette chose emmitouflée, à tête énorme, un peu monstrueuse, au regard dissimulé sous le pli des paupières, au masque de guerrier japonais posé sur ses traits nains ?

Toutes ces maisons — charmant amour de la nature — sont précédées... disons d'un parc individuel. Mais des millions de parcs peuvent tenir commodément, sans se gêner, dans le petit Japon, comme une forêt peut tenir dans un mouchoir de poche, pourvu toutefois que les arbres en soient suffisamment petits. Chacun de ces parcs en miniature est composé d'un arbre minuscule et retors, dont les branches nouées s'allongent parallèlement au sol.

Mais là-haut, Kyoto, la sainte, étage sur la colline ses milliers de temples géants. Le Japon de l'avenir n'est-il pas si vaillant que parce qu'il est le Japon du Passé ?

*
* *

Et nous, d'Occident, nous regardons passionnément l'évolution, d'un côté si lente, de l'autre si rapide, de cet Extrême-Orient. Car si la question du pittoresque tombe, de plus en plus, en discrédit (que nous le voulions ou non, le monde se rétrécit autour de nous!) les questions commerciales et industrielles prennent au contraire une importance inéluctable dans notre monde de la crise. Et nous nous demandons avec une sollicitude touchée d'angoisse : quel sera l'avenir de la Chine, cet immense pays d'un demi-milliard d'habitants, qui est capable — et seul capable — d'absorber pendant de nombreuses années les produits industriels du monde ? Et dans ce jeu d'équilibre mondial, quel rôle le Japon est-il destiné à jouer : le Japon placé aux portes de la Chine et qui, dès maintenant, doit compter avec une autre grande nation industrielle : les Etats-Unis.

CHRISTIANE FOURNIER

TROIS EPISODES DE LA VIE DE GŒTHE [1] MADAME DE STEIN

Quand nous lisons des Mémoires du XVIIIe siècle, nous sommes extrêmement frappés de voir combien le plus souvent les rencontres amoureuses se font dans des circonstances rapides, inconfortables et souvent pénibles. Si Gœthe était l'amant de Mme de Stein, il se peut qu'il ne l'ait jamais été que d'une façon furtive qui a justement pu égarer l'opinion. Nous pouvons dire avec certitude que s'il y avait eu entre eux une liaison régulière, tranquille, et pour ainsi dire, étalée, aucun de nous ne connaîtrait à ce sujet le moindre doute. Mais entre cette liaison-là et la réserve absolue il y a place pour une troisième hypothèse qui est celle justement de brèves et irrégulières coïncidences. Ce qui pour notre part nous inclinerait à dire qu'à un moment quelconque Mme de Stein a cédé à Gœthe, c'est la fureur dans laquelle elle est tombée à son retour d'Italie quand elle a appris sa liaison avec Christiane Vulpius. Il est bien difficile d'admettre qu'après douze ans d'intimité une femme qui n'a été que l'Egérie d'un homme et qui n'a eu pour lui qu'un amour du cœur et de l'imagination puisse s'émouvoir à ce point de ce qu'il ait une maîtresse, alors fleuriste et presque insignifiante. Il y a là tout de même quelque chose qui rappelle les fureurs de la chair. Mme de Stein qui régnait sur la pensée de Gœthe ne pouvait pas supposer que Christiane Vulpius l'en détrônerait. C'est donc à la maîtresse seule qu'elle en a voulu. Je ne dis pas que cet argument soit décisif, aucun argument n'est décisif en psychologie amoureuse. Les faits seuls signifient quelque chose — et je serais tenté d'ajouter : — et encore ! — mais enfin cet argument-ci a bien sa valeur. On a objecté également, pour affirmer qu'il ne s'était rien passé de définitif entre Gœthe et Mme de Stein, que l'attitude de Gœthe et de M. de Stein avait toujours été parfaitement loyale. Voilà, me semble-t-il, quelque chose qui ne prouve rien. Car on connaît là-dessus la liberté des mœurs chez les gens du monde du

(1) Voir la *Revue Bleue* des [illegible] 18 février et 4 mars 1933.

XVIIIe siècle qui est beaucoup plus grande que la nôtre. Il s'est fait là-dessus au XIXe siècle et depuis la Restauration une sorte de convention bourgeoise due en grande partie à l'arrivée du Tiers-Etat aux affaires. Les bourgeois du XIXe siècle raisonnaient là-dessus comme les Orgon de Molière et non comme les grands seigneurs de la Régence ou de Chamfort. M. de Stein s'était certainement désintéressé de sa femme depuis fort longtemps. Dans ces conditions-là, il lui était bien difficile de s'interposer dans ses amours. De même que Gœthe ne montrait aucune hypocrisie en témoignant sa sympathie à un homme qu'il estimait et qui n'avait avec sa maîtresse qu'une situation purement sociale. Si d'ailleurs M. de Stein avait été jaloux, j'estime qu'il avait aussi quelques droits de l'être dans ces conditions, sa femme s'étant donnée d'âme et de cœur complètement à Gœthe, et il y a bien des cas où une femme qui se donne physiquement est loin d'accomplir un tel sacrifice. Ajoutons encore que Gœthe, qui a connu plus que personne le plus grand art de la vie qui est de rendre toute chose humaine et de lui donner sa vérité en l'arrachant aux préjugés, aux conventions et aux idées toutes faites, était bien capable d'être l'amant de Mme de Stein sans cesser pour cela de faire régner la générosité, la sympathie et la paix, d'une part entre M. de Stein et sa femme, et d'autre part entre M. de Stein et lui.

En septembre 1779, Gœthe et le Duc partirent en voyage. Le soir de leur arrivée à Francfort, ils virent un signe flamboyant, c'est-à-dire un météore et Gœthe en augura que tout irait pour le mieux. Mais il trouva son père bien changé, plus maussade que jamais et perdant la mémoire. Le 25 au soir, il s'en alla à Sesenheim pour revoir Frédérique, visite dont nous avons parlé plus haut. Et le 26, il se rendit chez Lili Schœnemann, mariée avec M. de Turckheim. Il revit avec joie et tranquillité ces êtres qui l'avaient tant agité et le 28, il écrit à Mme de Stein ces lignes charmantes et si profondément, si uniquement gœthéennes. « Je ne puis exprimer le sentiment heureux que j'éprouve maintenant. Quoique tout soit devenu prosaïque entre ces personnes et moi, il y a une volupté éthérée à goûter cette pure et générale bienveillance et à égrener pour ainsi dire le long du chemin le chapelet de l'amitié la plus fidèle, la plus éprouvée, la plus immuable. Nos rapports ne sont plus troublés par une passion bornée, ils prennent dans mon âme la forme permanente et j'aperçois de loin mes amis et leur destinée comme un pays que l'on voit du haut d'une montagne ou à vol d'oiseau. »

Il se rendit aussi au tombeau de sa sœur et constata que sa maison lui faisait l'effet d'un tableau sur lequel se trouvait une image aimée maintenant effacée. De Strasbourg, il se rendit à Bâle.

Gœthe désirait d'une part connaître les sites qui servent de cadre à la *Nouvelle Héloïse*, et d'autre part rendre visite à la belle famille de son ami Merck, lequel avait épousé une Vaudoise de Mont-sur-Rolle. Les voyageurs vinrent à cheval de Bâle par les vallées de Délémont et de Moutiers. Leur première visite fut pour l'île Saint-Pierre dans le lac de Bienne. Sur les murs de la chambre que Jean-Jacques avait habitée, Gœthe ne put se retenir d'écrire son nom. C'était la visite de Werther à Julie. Dans quelle apothéose de romanesque le XIXe siècle ne se préparait-il pas à se lever au milieu de la plus extraordinaire configuration de la vie que l'humanité ait jamais tentée ! Ce Gœthe de 30 ans, possédant déjà tout ce qui a toujours manqué à Rousseau, entraînant un Prince dans son culte pour un démocrate pur et saluant avec pitié cette étroite solitude de l'île Saint-Pierre, quelle belle image à placer dans les Mémoires et prises du passé ! Pour moi, je ne longe jamais ce village de Bienne sans la voir qui s'anime sous mes yeux. Il était alors si beau et si noble, ce jeune Gœthe, avec son grand front, ses yeux exaltés et sa fine bouche à la fois ferme et sinueuse, tel enfin que nous le représente un crayon de Jens-Juel, artiste danois qui séjournait alors à Genève et qui eut l'honneur de recevoir la visite du Grand-duc de Weimar et de son illustre ami.

Gœthe avait quelques lettres comme introduction de son ami Lavater pour les notabilités suisses. Dans sa pensée, ce voyage devait aboutir à une connaissance complète de tous les éléments que contenait alors la Suisse. Mais à Lausanne, où il descendit à l'hôtel du Lion d'Or, il ne rendit visite qu'à la duchesse Louise de Courlande qui était née princesse de Valdeck et à une ancienne maîtresse du duc de Brunswick, la marquise Antony de Branconi. C'était une des femmes les plus belles de son temps, on avait autrefois montré à Gœthe sa silhouette en même temps que celle de Mme de Stein. Elle éblouit littéralement le voyageur et pour comble le bonheur elle s'offrit à lui. Mais il semble bien qu'elle l'ait effrayé. Il se répète : « Est-ce possible qu'elle soit si belle ? »,

mais déclare ensuite qu' « il ne voudrait pas se tenir toute l'année devant elle, comme du beurre au soleil, dans la terrible situation d'adorateur ». Il dit bien qu'une femme pareille aurait bien pu faire si elle l'avait voulu de quelqu'un de grand, quelqu'un de très grand, mais il ne voulut pas essayer. L'amour qu'il avait pour Charlotte de Stein l'absorbait déjà suffisamment. Qu'aurait-il fait de celui de la Bianconi ? Et là-dessus, il part pour Genève. Le 23 octobre cependant, il a visité le décor sacré de la *Nouvelle Héloïse*, il a pleuré devant Meillerie, et le 24 il a rendu visite à Mont-sur-Rolle à M. et Mme Charbonnier, les beaux-parents de Merck. Le 25, il a fait l'ascension de la dent de Vaulion, le 26 celle de la Dôme. Au retour les voyageurs couchèrent à Lyon, à l'hôtel de la Croix Blanche, et le 27, par un temps fort gris et fort froid, ils entrèrent à Genève par la porte de Cornavin. Ils s'installèrent à l'hôtel de la Balance. A Genève, Gœthe mena une vie sinon mondaine, du moins répandue, et rendit visite à toutes les personnalités de la ville. Il alla même avec le Grand-duc chez un antiquaire du nom de Francillon qui voulait leur vendre un faux Titien : on le voit, comme disait l'Ecclésiaste, il n'y a rien de très nouveau sous le Soleil.

Ce fut le pasteur et bibliothécaire Diodati qui dirigea le duc Charles-Auguste et Gœthe dans leur exploration de la vieille cité calviniste. Chez le Conseiller Tronchin, Gœthe vit un tableau de Gérard de Lairesse qui le frappa tellement (il est assez difficile aujourd'hui de savoir pourquoi) qu'il le dépeignit minutieusement dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Chez le philosophe Jean-Charles Bonnet, qui s'occupait de sciences naturelles, Gœthe s'intéressa beaucoup à une salamandre à laquelle on avait coupé les quatre pattes pour voir si elles repousseraient. Chez Antoine Deluc, il étudia des collections de quartz et de pétrifications alpines ; après une visite à Ferney, Gœthe voulut connaître un des familiers de Voltaire ; on le conduisit chez le peintre Jean Hubert qui avait vécu dans son intimité. Il avait fait de lui un certain nombre de portraits et de silhouettes. Jean Hubert habitait alors Cologny. Le duc et Gœthe rêvaient de rejoindre le Valais par Chamonix. Mais la saison était fort avancée et les Genevois les dissuadaient d'une aussi périlleuse ascension ; on consulta Horace Bénédict de Saussure. Il leur conseilla de partir tout de suite. Ils le firent le 1er novembre et gagnèrent la Mer de Glace. Ils s'étaient mis en route suivis d'un seul domestique dans la plus mauvaise saison. Le 1er novembre, ils atteignirent Roberwald au pied du col de la Fourka et devant l'effort qu'ils avaient encore à accomplir, ils faillirent reculer. A travers une tempête de neige, ils atteignirent cependant l'hospice du Gothard, très fiers de leur exploit. Le soir même Gœthe écrivait à Mme de Stein : « le nœud qui nous barrait le chemin, nous l'avons coupé en deux ».

Une fois encore Gœthe s'arrêta au seuil de l'Italie. Mais l'heure n'est pas venue pour lui de s'y engager. Sent-il qu'il est encore trop jeune pour en retirer le bénéfice qu'il en escompte, se juge-t-il encore trop loin de la culture classique, ou bien plus simplement attend-il, comme il l'a fait plusieurs fois, le coup de foudre, l'arrêt décisif du destin? Quoi qu'il en fût, il prit paisiblement le chemin de Weimar.

En 1808, Gœthe publia un fragment appelé Lettres de Werther en Suisse, dans lequel, comme nous dirions aujourd'hui, il romança ses souvenirs. Il y dépeint un Werther exalté et mélancolique, antérieur à son amour pour Charlotte. Il y raconte l'aventure qu'il eut avec une courtisane qu'il chargea une entremetteuse de lui amener. Il voulait, disait-il, la peindre. On lui présenta une fille si belle, qu'il écrivit à son propos les lignes suivantes : « Je me trouvai complètement égaré devant ce corps magnifique ; je me sentais incapable d'éprouver d'autres sentiments que la surprise et l'admiration. Ce spectacle ne m'a pas fait sortir de moi-même, mais mon imagination flambe et mon corps est embrasé. Oh ! que ne puis-je déjà me rafraîchir aux glaciers. »

A Weimar, Gœthe retrouva Mme de Stein et aussi cette vie bureaucratique et protocolaire qui l'obsède et l'écrase peu à peu. Il a été nommé directeur du théâtre, président de la Commission d'architecture, pour la reconstruction du château, directeur du département de la guerre et des Ponts et Chaussées, enfin en 1782, directeur des finances. Mais dès 1779, on le voit se plaindre de ses occupations officielles et des menues besognes où il use sa vie. Avec cela, les chasses, le bal, les fêtes, la difficulté de faire vivre ensemble tant de gens pointilleux et susceptibles auxquels s'ajoutent les comédiens du théâtre qui ne le sont pas moins, et, comme récompense, l'amitié et peut-être un peu plus de la belle actrice Corona Schrœter, qui est la maîtresse du Duc et que l'on a fort soupçonnée d'avoir eu des bontés pour le grand écrivain. Gœthe fait tout. Il lève les recrues réclamées

par le roi de Prusse ; il s'occupe de l'exploitation des carrières et des mines ; il nomme les professeurs d'Université, il collabore à l'extinction des incendies, il dirige les opérations de sauvetage quand un brusque dégel des glaces menace Iéna d'inondations. Et comme Faust le fera, il s'occupe aussi de faire assécher les marais. Peut-être est-ce un des épisodes les plus admirables de la vie de Gœthe que cette soumission aux faits, aux mornes obligations de la vie pratique. « Vivre sans règle, a-t-il dit, est à la portée de tout le monde. » Cependant ces règles l'obsèdent. Je ne connais guère d'autre exemple d'un poète qui par goût de l'action se soit voué à ce point à la limitation de ses efforts. Il ne s'agissait pas ici de discours comme cela arriva à la carrière politique d'un Lamartine par exemple. Mais il s'agit vraiment d'ordonnances, de décrets, de rapports, et surtout puisque le grand duché de Weimar n'est pas grand, de choses qu'il faut voir de près et non pas seulement par des avis donnés du fond d'un bureau. Douze ans passent ainsi. Douze ans qui sont pour lui la première épreuve de renoncement. Même s'il a été l'amant de Mme de Stein, il a dû se contraindre sans répit. Il a abandonné ses grandes œuvres, et *Faust* en particulier. Son temps est pris, heure par heure. Cette action qu'il a tant célébrée aboutit à la paralysie de ses forces les plus hautes, les plus sacrées, de sa meilleure activité. Que de temps perdu et pourquoi faire au fond ? A mesure que les années passent, il sent de plus en plus le travailler ce besoin irrésistible d'aller en Italie. Si la célèbre chanson de Mignon est aujourd'hui dans toutes les mémoires :

« Kennst du das Land wo die Citronen blühn...
In dunkeln Laub die goldorangen glühn,
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte still und hoch der Lorbeer steht ?
Kennst du es wohl
Dahin, dahin !
Möcht, ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn ! »[1]

cela vient de ce qu'elle contient vingt ans de nostalgie effrénée. Rien ne naît moins du hasard que la poésie. Elle exprime tout de l'homme parce qu'elle n'opère que par une sorte de tragique et radieuse concentration, de sélection expérimentée et presque surnaturelle. Le vrai poète est celui qui enferme plus ou moins sa vie entière dans son œuvre, toutes les fois qu'il fait un vers, et pour être un vrai poète, on n'a jamais assez vécu. Gœthe, à ce moment de sa vie, avait de plus en plus conscience qu'il perdait ses jours. Revenant d'un incendie qu'il avait contribué à éteindre, au lieu de ressentir cette noble joie qui provient d'une action bien engagée, il s'écrie dans son journal : « Devant tant d'efforts, de luttes et de peines, ô Dieu qui me considérez, je vous prie de ne pas rire. Mais souriez-moi, s'il vous plaît et assistez-moi ! » Le titre d'Excellence, le don de la belle maison de Frauenplan, dans laquelle il devait mourir longtemps après, n'étaient que de faibles compensations à cette fièvre qui montait de plus en plus en lui et qui l'étouffait. Il avait de Mme de Stein un désir pressant, un désir insatiable. Mais il avait un besoin encore plus profond, encore plus irrésistible du renouvellement de sa vie. Il y a un moment, dans l'existence d'un homme comme Gœthe, où il lui faut choisir entre son avenir et son intérêt immédiat. De plus, il y a, chez lui, la plus amère souffrance à l'idée que depuis tant d'années, il n'a presque satisfait à aucun des devoirs de son véritable état, qui est l'état lyrique. Qu'a-t-il écrit pendant ces douze années ? A quelle grande œuvre a-t-il travaillé ? Ses vastes projets sont à l'abandon : *Faust* est resté au point où il l'a laissé à Francfort ; le reste est à peine ébauché ; *Iphigénie*, *Egmont* et *Le Tasse* ne sont pas achevés. Enfin, il prend brusquement sa décision, comme il l'a déjà prise dans tous les moments tragiques de sa vie et comme il la prendra toujours de même dans l'avenir. Personne plus que Gœthe n'a eu le sens de la décision rapide et définitive. Son prétexte sera d'aller à Karlsbad, mais il sait ce qu'il va y faire. Quand il fut à Karlsbad, il demanda au duc un congé illimité, et, le 3 septembre 1786, il disparut brusquement sans faire d'adieux à personne, ni dire où il allait. Il avait pris le nom de Jean-Philippe Moëller. Ce fut sous ce vocable qu'il devait avoir les années d'une ivresse à la fois sensuelle et idéale, active et contemplative que ne lui avaient donnée, ni Frédérique, ni Charlotte, ni même Mme de Stein. Il écrit un dernier billet, à onze heures du soir, à celle-ci ; une lettre très grave et très sérieuse au duc. Désormais, il est libre, et pour longtemps.

EDMOND JALOUX.

[1] Cette poésie date vraisemblablement de 1784.

POÈME

LES MOTS

Les mots sont des joyaux sous la main du poète
Lapidaire idéal, il place les facettes
Des brillants sous les yeux célestes des saphirs,
La perle, pleur divin, sur la pourpre de l'Ivi
Des rubis ruisselants du sang de nos martyrs
Les mots sont des joyaux sous la main du poète...

Les mots ont leur couleur, ou brillante, ou terne,
Qui met aux regards clos, des beautés infinies
De paysages frais sous un clair ciel d'azur
Où tout est doux et bon, nimbé d'aube, très pur
Qu'ils viennent consoler du présent froid et dur!..
Les mots ont leur couleur, ou brillante, ou terne

Les mots ont leur saveur, ou brûlante, ou très douce
Certains grisent comme les vins étranges de mousse,
D'autres ont un goût fin, si léger, si discret,
Qui renaît d'autrefois, tel un lointain secret,
O souvenir! Lazare émergeant des cyprès!
Les mots ont leur saveur, ou brûlante, ou très douce...

Les mots ont de beaux sons, plaintifs comme une flûte,
Éclatants dans les cors, vibrants sous les tambours
Parfois quand nous tombons, harassés, le cœur lourd,
Ils sonnent le réveil à notre âme qui lutte
Pour dominer la peur, mater l'humaine brute
Et quand le désespoir revient en écho sourd,
Les mots ont de beaux sons plaintifs comme une flûte.

Les mots ont leur parfum, comme un baiser de rose,
Il vient, tiède et subtil quand l'esprit s'y repose
Et s'attache à scruter le sens riche et divers;
Par eux, nous retrouvons, malgré le froid d'hiver,
L'enivrement altier des fleurs au souffle cher.
Les mots ont leur parfum comme un baiser de rose...

Les mots sont le Passé, la parole des Sages...
Ils sont Platon, Jésus aux immortelles pages,
Ils sont l'Idée, essaim aux mille élytres d'or
Qui porte d'âge en âge un fabuleux trésor
Ce beau rêve de Paix qui fait braver la mort.
Les mots sont le Passé, la parole des Sages...

Les mots sont le flambeau divin de l'Avenir.
Pour deux : Honneur! Devoir! nous savons tous mourir
Et, sur chaque drapeau, leurs lettres, ou devises
Brillent, pour raffermir, dans toute âme indécise,
La foi qui donne la victoire promise
Les mots sont le flambeau divin de l'Avenir...

Les mots ont un pouvoir magique sur les foules...
Comme le vent des mers, ils soulèvent des houles...
Le germe de l'orage est enclos dans leur sein,
Eux dont le malheur ou palpite le Bien
Leur semence vaudra ce que vaut le terrain.
Les mots ont un pouvoir magique sur les foules

Ne l'oubliez jamais, pasteurs du troupeau humain

FRANÇOIS-LOUIS BERTRAND.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ANGLETERRE ET L'EUROPE

Les premiers mois de l'année 1919 furent en France l'époque des grandes espérances et des grandes illusions. Tandis qu'en Europe et en Amérique se répandait déjà sournoisement le bruit, qu'enivrés de notre victoire, nous méditions d'assurer notre hégémonie : tandis qu'on nous faisait grief de quelques boutades de Clemenceau et de quelques phrases imprudentes échappées à des parlementaires échauffés ou à des « propagandistes » mal choisis, l'opinion française se forgeait une félicité pacifique et concevait le monde nouveau comme une sorte de condominium des puissances libérales, qui finiraient par admettre dans leur Société des Nations une Allemagne assagie, repentante et réconciliée avec la démocratie et la liberté.

Il faut toujours en rabattre de ses rêves, mais cette fois ce fut un écroulement.

Malgré le secret dont on voulait entourer les négociations, desquelles devait sortir le traité de Versailles, on sut bientôt dans le public que, parmi les anciens alliés de la France, il n'en était pas un qui ne la suspectât, et ne lui fît grief aussi bien de ses bonnes intentions que des erreurs de tactique de quelques uns de ses représentants.

On sait combien les négociations furent laborieuses et quels irréparables froissements en résultèrent : rancunes italiennes, déceptions belges, désordre polonais, misères autrichiennes puis, pour couronner le tout, la défection des États-Unis désavouant leur président. Le traité, dont ses auteurs eux-mêmes reconnaissent les imperfections, avait pour clef de voûte l'accord franco-anglais et, grâce à cet accord, il était défendable et vivant, malgré la défection des États-Unis. Malheureusement, l'accord franco-anglais ne survécut pas en réalité à la victoire commune. Dans presque tous les Congrès internationaux qui se sont réunis dans le but, hélas illusoire, de régler les réparations, de réaliser le désarmement et d'organiser la paix, nous avons rencontré l'Angleterre dans l'autre camp. Jalousie contre la puissance militaire victorieuse ? Renaissance de vieux préjugés historiques et religieux ? Funestes effets d'une propagande

allemande ? Incompatibilité d'intérêts, d'intelligence, de sentiments, ou de complexion ? Peut-être tous ces éléments entrent-ils, à divers degrés, dans ces divergences que les élites des deux pays déplorent également, mais auxquelles, jusqu'à présent, ils n'ont pu mettre fin.

Le premier point est de les bien connaître, et à ce titre le nouveau livre de M. Jacques Bardoux, *L'Ile et l'Europe* (Delagrave, édit.), doit être considéré comme un véritable événement dans l'histoire des relations franco-anglaises.

Personne n'est mieux venu, pour qui connaît l'Angleterre, que M. Jacques Bardoux. Depuis ses charmants *Souvenirs d'Oxford* et son excellent *Ruskin*, tous ses écrits, ou peu s'en faut, ont été consacrés à l'étude du monde anglo-saxon. Mais l'abondance de l'information ne suffit pas toujours à l'excellence d'un livre. Il en est de la psychologie des peuples comme de la connaissance des pays. Il faut les parcourir en courant pour y recueillir des impressions fugitives, mais souvent assez justes, ou y vivre dix ans. C'est une chose précieuse que les documents; mais encore faut-il savoir les interpréter, les vivifier. C'est un art en quoi M. Jacques Bardoux excelle. Il connaît les hommes politiques aussi bien que les statistiques et, s'il répugne généralement aux succès faciles de l'anecdote et des mots d'esprit, il anime son exposé de portraits infiniment pénétrants et qui sont parfois de véritables chefs-d'œuvre de psychologie politique.

L'Ile et l'Europe! Le titre seul du livre de M. Jacques Bardoux donne la clef du problème. L'insularité de l'Angleterre suffit, en effet, presque uniquement à expliquer son attitude envers l'Europe. On aurait pu croire que vu le grand rôle qu'elle a joué pendant la guerre, les dangers que lui ont fait courir la marine et l'aviation allemandes, et enfin l'urgence des problèmes économiques internationaux qui se posent devant le Royaume-Uni aussi bien que devant les autres puissances, la Grande-Bretagne se rapprocherait du Continent, de l'Europe. Il n'en a rien été. L'essentiel de la politique britannique de fin novembre 1918, qu'elle soit dirigée par Sir Austen Chamberlain, conservateur unioniste, par M. Arthur Henderson, mécanicien travailliste, ou par Sir Rufers Isaacs, Sir John A. Simon, juristes radicaux, est toujours essentiellement une politique de repliement : « L'Angleterre se rembarque et s'isole », dit M. Jacques Bardoux ; et plus loin :

« Le désaccord franco-britannique est la conséquence de deux faits, l'un économique, et l'autre politique. Les oscillations du baromètre commercial — bientôt suivies d'une baisse prolongée, — la nécessité de briser le monopole du dollar, en revalorisant la livre sterling, et en limitant ensuite son amputation, de baisser le prix de revient en réduisant les impôts, et de procurer du travail aux chômeurs, en ouvrant des débouchés et en resserrant l'Empire, ont conduit le Gouvernement britannique à insister pour une liquidation rapide et généreuse. Pas de réparations excessives, qui surexciteraient la production allemande et fermeraient les marchés occidentaux. Pas de sécurité excessive, qui retarderait en Europe les transactions nécessaires et imposerait à l'Empire des responsabilités inacceptables. Des désarmements importants, qui permettent de réduire les impôts et d'apaiser les Etats-Unis.

« Les oscillations du baromètre électoral, — la dictature de D. Lloyd George, d'abord, les victoires du Travaillisme ensuite — assurent la prépondérance de ces éléments, puritains et socialisants, qui voulaient, en 1914, la neutralité de l'Angleterre et qui flétrissaient, en 1919, le Traité de Versailles. Pas de réparations prolongées : le libre échangiste les condamne et le piétiste les déplore. Pas de sécurité rigide : l'Angleterre doit conserver les mains libres, pour arbitrer en Europe et pour collaborer avec les Etats-Unis. Des désarmements importants : il faut briser l'hégémonie française et redresser les Austro-Allemagnes.

« Le réalisme italien et la ténacité allemande se sont appuyés sur cette politique anglaise, avec d'autant plus d'efficacité, que la rédaction de ce triple appendice au Traité de Versailles permettait de faire payer les petites complaisances, soit par Londres, soit par Paris, et souvent par les deux à la fois.

« Le réalisme italien s'est borné, dans les négociations Réparations, Sécurité, Désarmement, à adopter, ou bien à devancer et à préparer les solutions britanniques, en échange de compensations financières : réduction des dettes et octroi d'emprunts, — territoriales : cession du Dodécanèse et du Jubaland, — navales : reconnaissance de l'égalité de pavillon avec la France. Pas de différences sensibles entre les gouvernements parlementaires et le gouvernement fasciste, surtout après l'échec du rapprochement avec la France, tenté par Mussolini, en août-septembre 1923 et peut-être en novembre 1928.

« La ténacité allemande s'est exercée avec cette discipline dans la méthode et cette logique dans la déduction, qui caractérisent l'esprit d'Outre-

Rhin, esprit géométrique et grégaire. Profiter de ce que le forfait n'est pas fixé par le Traité et ne le sera qu'en 1921, pour obtenir la réduction massive de la Dette allemande, d'abord en organisant le sabotage du mark, puis en brandissant le spectre des réparations-nature et en laissant l'espoir d'interminables annuités ; enfin, en exploitant la dépression mondiale. — Ne participer à un traité de sécurité qu'en échange de la non-exécution des clauses militaires, de l'évacuation anticipée des terres rhénanes et d'une moindre rigidité, pour les garanties orientales. — Collaborer à la négociation du désarmement, avec d'autant plus d'activité, qu'elle permet de tendre les relations franco-britanniques et d'affaiblir les forces occidentales.

« Prise dans ce triple étau, sans autre appui loyal et durable que celui prêté par les jeunes nations de l'Ouest et de l'Est, la France dut résister, manœuvrer et transiger, pour sauvegarder, avec les créances essentielles de la victoire commune, que sacrifiait l'empirisme anglais, les conditions certaines de la paix continentale, que compromet l'imprévoyance britannique. »

Tel est le drame des relations franco-anglaises. Malentendus sans cesse croissants sous la courtoisie purement formelle des rapports diplomatiques. Ce sont ces malentendus que M. Jacques Bardoux s'est attaché à expliquer. Ils tiennent essentiellement à l'opposition foncière de l'esprit anglais, fait de traditions, d'empirisme et d'une sorte d'instinctive confiance en la vie — la vie anglaise — qui nous paraît enfantine, mais qui est une grande force, et de l'esprit français fait de logique cartésienne, de prudence paysanne et de « jurisme » romain. Ils tiennent aussi aux difficultés financières, économiques et sociales auxquelles avait à faire face le peuple britannique, qui n'avait pas prévu la décadence de son industrie-mère et qui, devant le péril qui la menaçait, a refusé d'envisager aucun autre problème.

Ces explications n'atténuent du reste pas les responsabilités du Foreign office dans le relâchement de cette entente cordiale qui, plus franchement pratiquée, eût assuré la paix du monde. Et M. Bardoux montre avec une franche et dure clarté ce que les thèses anglaises en matière de réparations et de désarmement ont d'insoutenable. Le redressement financier de ces derniers mois, redressement que l'appui désintéressé de la Banque de France a singulièrement aidé, la courageuse défense de la livre sterling contre le dollar, l'intransigeance des Etats-Unis dans l'affaire des dettes auraient dû ranimer l'entente cordiale défaillante. Point. Dans le règlement des réparations, comme dans la question du désarmement, l'Angleterre n'a pas cessé de combattre la thèse française *parce qu'elle ne la comprend pas* et parce que ses intérêts instinctifs déterminent la forme de son esprit. Pour les Français, la Société des Nations n'est rien si elle ne prend pas la forme d'un super-État armé de pouvoirs judiciaires et de forces répressives ; pour les Anglais, elle n'est qu'une expression permanente de l'opinion publique mondiale. C'est avec une ironie parfois assez rude qu'ils traitent le plan français : « Quand une difficulté surgira, dit Sir John Simon, ou bien l'opinion publique du monde sera profondément émue, si clairement exprimée, qu'elle sera écrasante dans ses effets, et alors vous n'aurez pas besoin de votre armée internationale ; ou bien il s'agira, quels que soient les arrangements faits à l'avance, d'une éventualité dans laquelle on peut, en toute honnêteté, différer d'avis et alors vous prouverez qu'il sera extrêmement difficile de vous servir de votre armée internationale. » Assurément. Mais, si la Société des Nations ne dispose d'aucune force de coercition, ses sentences demeureront toujours parfaitement vaines comme le démontre sa malencontreuse intervention dans le conflit sino-japonais ; autant renoncer tout de suite à toutes les espérances de paix définitive et de désarmement qu'avait fait naître le pacte de Genève. Il faut que l'Angleterre choisisse : ou elle comprendra que la France, qui ne demande rien à personne et qui est foncièrement pacifique, ne demeure armée que parce qu'elle vit sous une perpétuelle menace, et elle lui donnera son appui sans réserve, ou elle s'obstinera dans son erreur, et alors ?...

« J'ai déjà connu, dit M. Jacques Bardoux, dans l'éloquente conclusion de son beau livre, j'ai déjà connu ces retards et ces scrupules, ces transactions et ces réassurances. J'ai déjà vécu — il m'en souvient — ces alternatives de cordialité et de détente, les oscillations de cet équilibre et de ces marchandages. Et un million et demi de *gentlemen* sont morts parce que leurs ministres, radicaux et socialisants, dociles à un courant d'opinion et à la majorité d'un Parlement, n'osèrent pas mettre en doute la pureté des vertus germaniques et le pacifisme d'un Kaiser, bien apparents, refusèrent de donner à un pacte moral force juridique et de formuler en temps utile un énergique avertisse-

ment, hésitèrent jusqu'au bout à dire *non* quand il le fallait et comme il le fallait.

« Et, manœuvrés par les Von Schleicher et les Von Papen de 1914, les puritains et les socialisants d'Outre-Manche, qui voulaient la paix, déchaînèrent une fois de plus la guerre prussienne.

L. DUMONT-WILDEN.

LES IDÉES

HENRY BÉRENGER

En France et à l'Etranger un trop grand nombre de lecteurs ignorent la quantité et la qualité des personnalités littéraires qui apportent une intense culture à l'élaboration et à la direction de notre Politique. On ne voit souvent qu'un Ambassadeur et un Parlementaire des Colonies en celui qui succéda dans la présidence de la Commission sénatoriale des Affaires Extérieures à Victor Bérard, l'un des maîtres dont les œuvres, les plus hautement humanistes et puissamment génératrices de renaissances, eussent pu être si précieuses à la formation des jeunes écrivains de l'après-guerre. Cependant Henry Bérenger a été longtemps un de nos leaders intellectuels les plus novateurs et il reste un écrivain de forte trempe. Ses livres ajoutent un brillant prestige à son autorité au Parlement où les élus de tous partis se sont toujours montrés si fiers d'avoir pour collègues un Maurice Barrès et un Louis Madelin ; l'ampleur de sa connaissance et la vigueur de son esthéticisme contribuent à la fermeté et à la substantialité de son énergie nationale.

Quand, en 1900, nous arrivâmes en France pour nous adonner à la vie littéraire, Henry Bérenger fut un des auteurs déjà notoires que nous allâmes voir des premiers parce que ses articles à la *Revue Bleue* — où il débuta — et à la *Revue des Revues* affirmaient une conscience virile et directrice. Il était encore en pleine jeunesse, puisqu'il naquit dans l'Eure en 1867, mais il était célèbre : « lauréat du Concours Général pour la philosophie, élu Président de l'Association des Etudiants à peine avait-il pris sa licence ès-lettres en Sorbonne, il avait réussi à obtenir du Conseil d'Etat la reconnaissance d'utilité publique pour cette Association et il y marqua la hauteur de ses vues. Lavisse, sur qui il avait publié, en 1891, une étude aussi sensationnelle que celles de Jules Lemaître, le patronait, ce qui ne l'empêchait pas de prodiguer aux jeunes Revues comme l'*Ermitage* et *La Conque* des poèmes d'une esthétique inspirée de Gabriele d'Annunzio. Il s'affirmait un des chefs de *L'Art et la Vie*, groupe fécond qui s'attaquait au Symbolisme et revendiquait de réconcilier libre pensée et jeune clergé socialisant dans un mouvement commun de démocratie spiritualiste. *L'Ame Moderne*, *l'Effort* (1892), furent suivis en 1895 de l'*Aristocratie Intellectuelle* qui frappa d'un noble éclat et fit date. Henry Bérenger prit rang à côté des Gabriel Sarrazin, des Edouard Schuré, des Félix Klein, des Victor Charbonnel. En même temps que l'Académie Française couronnait ses livres denses et nutritifs, la *Dépêche de Toulouse* lui ouvrait ses colonnes si recherchées. Il donna encore la *Conscience Nationale*, dont le succès fut retentissant, et le roman *La Proie*, qui promettait toute une carrière de romancier.

Un goût puissant de l'héroïsme intellectuel dominait sa vie et son labeur. Sorti de la démocratie, il montrait avec caractère les plus fortes affinités pour les aristocrates de sa région, Chateaubriand et Lamennais. Grand, vif, hardi, séduisant, c'était un conquérant que passionnaient l'art, le théâtre, le monde, le succès, la beauté. Vers quoi le porterait de préférence son sens magnifique de l'action qui ne s'attardait pas à la poursuite des colifichets ? Renonçant aux longues patiences universitaires, il avait le crédit d'un grand journaliste de la lignée de Clemenceau.

Ce crédit ne suffit point à assurer l'autorité nécessaire à la Politique. Il fonda en 1903 l'*Action*, chercha de l'appui dans les forces neuves qu'il importait d'associer et maîtriser pour en accomplir de la puissance française ; mais féminisme naissant, antidogmatisme renaissant, industrialisme adolescent au lendemain de 1870 se trouvaient encore trop indépendants et amoureux d'école buissonnière pour qu'on en pût obtenir les assises du Pouvoir. Henry Bérenger dut tâtonner, multiplier les Directions, devenir de surcroît directeur du *Siècle* (1908) et de *Paris-Midi* (1911). Avec l'incertitude de toute la France, il cherchait aussi, au Nord, au Centre, au Sud, sur quels pays sa nation pourrait s'appuyer pour résister à l'Allemagne ; son robuste classicisme, l'impérialisme de son humanisme, son sens du décor, sa prédilection pour Car-

ducci comme pour G. d'Annunzio lui firent, dès lors, préférer l'Italie et, dès 1911, il publia les *Résurrections Italiennes* où il pressentait et goûtait la majesté triomphale du fascisme.

Or, soudain, en 1914, la Guadeloupe eut l'intelligence de le distinguer et de l'élire sénateur. Le voici donc parlementaire, représentant d'une vieille colonie d'Amérique à la veille de la guerre. Aussitôt il conquiert ses spécialités : il est nommé rapporteur de la Commission de l'Algérie, puis de celle de l'armée (1914-1917). C'est un grand travailleur et qui a du discernement dans l'énergie. Il admire ce qu'il y a de conventionnel et de grand dans Galliéni et dans Clemenceau. Il réclame les tranchantes décisions, il exige de la prévoyance. Il prévoit le rôle capital du pétrole pour la solution victorieuse de la guerre : Clemenceau le nomme Haut-Commissaire aux Essences et Combustibles ; au milieu même de la conflagration, il conçoit et lance la Politique du Pétrole qui devait nous assurer, quelques années après, parmi cent tractations pénibles, la mainmise sur le quart du pétrole abondant de Mossoul, la renaissance superbe de toute une science et une industrie françaises mortes, la raffinerie, et notre plus substantiel succès diplomatique et économique de l'Après-guerre.

Sa constance, sa vigilance, son habileté achèvent de lui constituer une des plus solides « situations parlementaires » qui soient : les suffrages unanimes de ses collègues l'élisent quatre ans rapporteur des Finances, le portent aux hautes délégations à Washington et à Genève, à l'ambassade, à la présidence de la Commission des Affaires Etrangères. Signataire de l'accord Mellon-Bérenger, il dédaigne de rester un des splendides isolés de la diplomatie, il rentre à Paris où est l'action.

L'y voici membre de l'Académie Diplomatique, collaborateur régulier de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*, directeur d'*Actualités*. Il a repris sa plume d'écrivain : quelle vie romancée va-t-il choisir comme sujet ? Celle de Châteaubriand ! C'est, en effet, l'un des plus magnifiques héros intellectuels. Comme lui ambassadeur, homme politique, romancier, essayiste, impérial et assez impératif. Quels secrets va-t-il lui demander ? Dès que nous avons reçu de la maison Hachette ce livre, nous avons tout quitté pour le lire et nous l'avons lu d'un trait, avec joie, car il est écrit avec ce feu qui donne l'éclat de la vitalité, unissant dans une trame serrée et vibrante les amours, les ambitions et les mélancolies. Nous eussions préféré le voir moins sévère pour l'illustre Breton dont avec une spirituelle malice, il accuse les incohérences sans en marquer ni même chercher les raisons qui sont dans celles de ses maîtresses et de l'époque autant que dans la chevaleresque incertitude de sa philosophie. Trop d'hommes critiques ont avantageusement cédé au facile plaisir de dissiper posthumement ses mirages et de dévoiler ses « mensonges » : celui qui prendra la peine d'entrer plus intimement dans la partie créatrice de sa personnalité arrivera à faire resplendir toutes les fécondes vérités de cette vie ainsi qu'a déjà fait dans sa spécialité M. Emile Bourgeois en montrant la supériorité de son apport comme historien. Henry Bérenger a mieux compris que la plupart des biographes la poésie suprême de l'œuvre, un peu moins celle de sa vie ; quoique trop choqué parce qu'il appelle ses fautes politiques, il a montré du moins la grandeur de ses vues ; et le parallèle avec Villèle est plein d'enseignements. On lira donc avec beaucoup de fruit ce très beau *Chateaubriand* romantique, tout palpitant de la séduction du grand — enchanteur —.

Dans le choix et l'exécution de ce sujet se retrouve le Poète des énergies et des beautés. Sénateur de la Guadeloupe, il est devenu le chantre enthousiaste de cette Ile d'Emeraude. Il y est retourné plusieurs fois, certes par devoir politique, pour être l'efficace animateur de sa restauration par de décisifs progrès dans l'industrie comme dans l'urbanisme, mais chaque voyage a réveillé sa puissance lyrique. Nul ne sent mieux la valeur épique de l'Empire. Il est désigné pour prendre le commandement en chef des forces politiques, économiques et par dessus tout *spirituelles* des vieilles Colonies et, partant de là, peut imprimer enfin un ordre de hiérarchie et de prévoyance à notre boiteuse politique coloniale qui, faute d'une intelligente propagande parce que faute d'une foi réfléchie, titube sur cent pieds inégaux et débiles. Pas de grande et forte politique qu'éclairée par l'Histoire ; et pas d'Histoire féconde que n'illumine l'héroïsme de la Littérature.

MARIUS-ARY LEBLOND

LE ROMAN

UNE ŒUVRE DE VÉRITÉ ET DE BEAUTÉ[1]

M. François Mauriac a le tragique sentiment de l'imperfection humaine : il la retrouve au fond de toutes nos souffrances et de toutes nos fautes ; elle est la source de tant d'erreurs et de désordres, que nous payons d'une rançon de douleurs. Cette faiblesse initiale, ce mal originel et les conséquences atroces qui s'ensuivent, nul romancier ne les a peints comme lui, avec autant de décision et de cruelle vérité. Car sa pénétrante vision s'appuie sur l'intrépidité du regard, qu'assure un cœur nourri de la vertu des forts. Il sait qu'en faisant saigner les plaies, il les purge, il les purifie. Il pense à la grandeur de ces misères. Il voit le ciel au-dessus de la terre, et son réalisme en est transfiguré. Ce n'est plus celui qui s'attarde complaisamment à la vulgarité des êtres ou à leur laideur, se nourrit de ce spectacle et n'assigne à l'art d'autre objet, d'autre fin que de le contempler d'abord pour l'étaler ensuite dans une transposition fidèle, excluant comme un artifice toute « idéalisation » d'une aussi plate ou ignoble réalité. Le réalisme de M. François Mauriac est la contre-partie de la plus vive ardeur spirituelle, un idéalisme renversé.

Le précédent roman du même écrivain nous a montré comment s'était formé — et fermé — autour du personnage principal le cercle de famille, comment le cœur de cet homme, mari, père, grand-père, s'est noué, et comment les autres, l'épouse, les enfants, les petits-enfants, se sont rapprochés, associés, ligués, noués eux aussi, pour lui résister, se défendre : le « nœud de vipères » (2). Il a manqué à sa vie le quelque chose de divin qui lui eût donné la douceur humaine. C'est cela qu'a voulu, cette fois, évoquer, célébrer M. François Mauriac : « L'an dernier, malade, entouré d'affection et de tendresse, j'avais peur de finir sur *Le nœud de vipères*. Je pensais au mystère d'amour qui unit entre eux la mère, les fils, les frères. C'est le *mystère* que je me suis efforcé de rendre sensible dans ce nouveau roman. »La signification la plus haute de la famille et sa réalité la plus profonde, voilà ce que nous révèle *Le mystère Frontenac* : «... un rayon de l'éternel amour réfracté à travers une race. »

Nous serions sans doute plus frappés de la suprême grandeur d'un tel art s'il ne se présentait en même temps à nous avec tous les caractères du naturel et de la simplicité. M. François Mauriac, nous l'avons dit, est d'abord un réaliste, entendez que la réalité passe toute vive dans ses romans, saisie avec une netteté, une précision, une sûreté incomparables. Il n'y a pas, sans ce don, de grand romancier. Aucun écrivain d'aujourd'hui peut-être ne le possède au même degré. On serait tenté de reprendre ici le terme forgé jadis par la critique italienne : le *vérisme* de M. François Mauriac est hallucinant. Qui pourra lire les premières pages de son nouveau récit, ou plutôt regarder le tableau de famille sur lequel il s'ouvre, sans être dominé par l'impression de la chose vue? « Xavier Frontenac jeta un regard timide sur sa belle-sœur qui tricotait, le buste droit, sans s'appuyer au dossier de la chaise basse qu'elle avait rapprochée du feu, et il comprit qu'elle était irritée. » Voici le groupe des deux garçons, occupés à lire : « Couchés sur le tapis, les oreilles bouchées avec leurs pouces, ils s'enfonçaient, s'abîmaient dans l'histoire, et Xavier Frontenac ne voyait que leurs têtes rondes et tondues, leurs oreilles en ailes de Zéphire, de gros genoux déchirés, couturés, des jambes sales, et des bottines ferrées du bout, avec des lacets rompus, rattachés par des nœuds. » Mais c'est le même écrivain qui nous dira, quand l'aîné des garçons, plus tard, debout devant une fenêtre ouverte, est ramené, par l'emprise des siens, à la tâche héréditaire : « L'immense rideau de la pluie se rapprochait, comme un filet qui l'eût rabattu dans ce petit salon enfumé — rabattu à jamais. » Enfin, cette autre note encore, si différente. Yves, le plus jeune des fils, le personnage principal du roman, celui qui, avec sa mère, en fait le centre, se blottit contre elle, un soir, à l'heure même où il vient de sentir que se décide son destin. Ils sont assis sur le banc du vieux chêne, lui, frémissant ; elle l'enveloppe de son châle. Et toute la fragilité des tendresses humaines pénètre leurs deux cœurs, si rapprochés ce soir, pour la dernière fois peut-être... « Jusqu'à la fin du monde, le nuage de cette prairie monterait vers cette première étoile. » Trois exemples nous font franchir l'immensité du chemin parcouru par l'inspiration du romancier.

---

1 François Mauriac : *Le Mystère Frontenac*. Bernard Grasset, éditeur.

V. *Revue Bleue* du 16 avril 1932.

Ce réaliste est donc un poète. Mais il est par-dessus tout un romancier. Tous ses personnages sont vivants. Il n'en est pas un qui ne se révèle tout entier dans chacun de ses actes et même dans chacun de ses propos. Les cinq enfants, leur mère, l'oncle Xavier, obsédé par le souci de cacher son concubinage, par la phobie de causer un préjudice à ses neveux ; la docile Josefa, sa maîtresse vulgaire, initiée aux mystères de l'empyrée ; Madeleine Cazavieilh, cette jeune fille un peu forte qui épousera Jean-Louis, le futur chef de famille, l'aîné des garçons ; Delsol, l'associé, l'homme pratique, qu'un petit rire rentré secoue, lorsqu'il crève de contentement et de complaisance : « On ne voyait plus ses yeux : il en avait juste ce qu'il fallait pour mesurer le profit à tirer des êtres et des choses » ; et ces jeunes femmes qu'on entrevoit à peine, quand elles traversent Bordeaux en auto, avec Yves, mais dont on entend le cynique bavardage : quelle vérité, quelle vie ! Tout cela, pourtant, n'est rien auprès de cette vérité plus profonde, de cette vie intérieure qui est en quelque sorte le cœur du drame, en détermine les battements, en ordonne le rythme.

Plaçons-nous donc en ce centre, où se nouent les deux thèmes : le « mystère Frontenac » et la « vocation », oui, l'appel, d'Yves. Il y a, juste au milieu du livre, au chapitre XII, quinze pages étonnantes qui sont comme une cime entre les deux versants. Jusque-là, les cinq enfants, la mère, l'oncle ont formé un groupe serré. La dislocation va commencer. Les deux filles se marieront, les trois garçons suivront trois voies différentes : celle de Jean-Louis, qui est la voie traditionnelle, le chemin des affaires où il prolongera, à sa manière propre, l'activité des siens ; celle de José, qui est là voie de l'instinct, de la poussée individuelle, égoïste ; celle d'Yves, le prédestiné, qui s'enivre de cet appel et se révolte contre lui, à l'heure décisive où il prend conscience de lui-même et du drame qu'il est voué à exprimer. De ce drame naîtra son œuvre : elle sera l'expression d'un déchirement, parce que le drame lui-même n'est rien d'autre que « la désagrégation lente, la dispersion, l'anéantissement de ce groupe humain qu'est une bonne famille de France ; c'est le pressentiment que les temps nouveaux ne lui seront pas favorables. »

Oui, voilà bien le drame, sur le plan humain. Mais si le plan humain est celui sur lequel se meut et doit se mouvoir le romancier, il est permis au romancier de ne pas le considérer comme le seul, ni même comme le principal et le plus important. Il lui est permis de croire que les événements qui s'y déroulent ne portent pas en eux-mêmes leur signification. Ils s'éclairent dans les romans de M. François Mauriac, d'une lumière tombant de haut. « Je crois les familles immortelles, comme les individus : ce groupe serré de la mère et de ses cinq enfants, dont je raconte la très simple histoire, je le crois indestructible ; à mesure qu'il se défait sur la terre, il se reforme dans le ciel. » Et c'est ce qui fait l'essence du « mystère Frontenac » : c'est ce qui fait, sur la terre, sa grandeur et sa beauté.

Je ne crois pas qu'il ait été donné à une œuvre littéraire d'atteindre plus haut, tout en restant plus solidement enracinée dans la réalité de la vie. Que faut-il de plus pour la qualifier de chef-d'œuvre ? Et, comme il arrive toujours, elle l'est à la fois par ces deux éléments inséparables, la forme et le fond. Jamais le sentiment de l'humaine misère n'a été exprimé avec plus de force ; jamais tout ce qui s'oppose au bonheur de l'homme n'a été saisi avec une acuité de vision plus impitoyable ni pris plus directement sur le vif. Mais jamais non plus le cœur ne s'est ouvert plus spontanément à la pitié, plus chrétiennement à l'espérance et à la charité. Comme nous sommes loin des fantoches que sont trop souvent les personnages de romans ! Ceux-là sont des êtres de chair, et aussi des âmes. Ils sont doués de la vie, et ils ont en eux une vie spirituelle, et il y a au-dessus d'eux une vie surnaturelle à laquelle ils participent. En même temps, ils vivent dans la nature et dans la société ; ils sont de leur coin de terre, de leur patrie et de leur temps. Mais ils vivent surtout de la vie que leur a donnée un esprit créateur, merveilleusement doué d'une puissance expressive au service d'une sensibilité infaillible et d'une intelligence ouverte sur l'infini.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

VAINS CONSEILS A MARCEL ACHARD

Une femme en blanc remporte au théâtre Michel un très grand succès : voilà les faits. Tout le monde ne comprend pas ou n'approuve pas ce succès : voilà un autre fait. D'où vient cette fortune incertaine ?

L'auteur a cherché tous les moyens de plaire : il en a trouvé quelques-uns.

D'abord, il a fait choix d'un sujet d'apparence audacieuse.

Une jeune fille annonce à son père, qui est un veuf jovial, qu'elle aime un garçon plus âgé qu'elle, presque contemporain de son père. Par un de ces hasards qui se rencontrent souvent dans la vie, et toujours dans les premiers actes des pièces, elle apprend que ce garçon a été l'amant de sa mère et probablement l'auteur de la mort de cette mère, qui s'est suicidée pour un motif mystérieux. Quelle va être la réaction de cette jeune amoureuse devant la révélation de ce passé ? L'auteur écrit sa pièce pour amener la solution qui lui a semblé la plus risquée : la jeune fiancée passera outre et se mariera. Je dis que le sujet n'a que l'apparence de l'audace et qu'il eût pu prendre une bien autre tournure, plus cruelle, probablement plus vraie. La jeune fille, en effet, aurait pu inspirer au vieil amant de sa mère un amour qui n'était qu'une fidélité au passé, et elle n'y aurait d'abord prêté que l'attention lointaine dont sont coutumières les jeunes filles d'aujourd'hui à l'égard des messieurs d'un autre âge. Mais sa curiosité se serait éveillée avec la révélation du passé : comme cet homme, vu cette histoire de jadis, devenait intéressant. Elle l'aurait ainsi à cause de sa mère!... Il ne faut jamais, pour un auteur dramatique, s'arrêter à moitié route!

En second lieu, l'auteur a tenté de trouver une ingéniosité matérielle de forme. Le second acte se passe avant le premier : il est la mise en scène actuelle du passé qui, dans l'ancienne technique, nous eût été mis dans un récit rétrospectif. On y gagne en vivacité, en pittoresque, en variété. On y gagne principalement la possibilité d'une de ces reconstitutions qui amusent présentement le public.

Enfin, l'auteur s'est appliqué au dialogue, au dialogue d'observateur comique, et il a mis ses sentences et ses traits dans les bouches les plus écoutées de Paris, celle de Gaby Morlay qui s'applique un peu trop, et celle de P. Fresnay qui ne s'applique pas assez ; ainsi la moyenne est parfaite et le public est content.

Donc, le succès s'imposait ; pourquoi, maintenant, reste-t-il limité et risque-t-il de diminuer à mesure qu'il s'étendra ?

Nous avons déjà constaté la timidité réelle du sujet et de la composition. Mais, il y a plus : l'amoureux nous est donné comme un cœur sincère et fidèle. Il a aimé la mère comme il aime aujourd'hui la fille ; or, la fille nous paraît aimable. Mais la mère... Au premier et au troisième acte, parce qu'elle est morte et que son amour appartient au passé, elle nous apparaît avec une sorte d'auréole, avec toute cette poésie que comporte naturellement le souvenir. Et voici que, au second acte, elle se révèle, non seulement réelle, non seulement vivante, ce qui déjà suffirait à détruire tout l'effet précédemment produit, mais encore l'auteur, pour nous faire rire et exploiter l'aubaine de sa reconstitution, nous la présente comme une impossible créature, exigeante, vaine, coquette, etc., etc. En voyant l'amoureuse, nous ne comprenons plus rien à l'amour. L'auteur a perdu tout le bénéfice de sa première idée et son second acte détruit les deux autres.

Ainsi arrivons-nous au véritable grief et retombons-nous une fois de plus dans la mélancolie profonde que ressentent tous les amis du théâtre devant les œuvres des meilleurs de nos jeunes dramaturges.

Marcel Achard n'a pas traité ou a faussé son sujet parce qu'il a beaucoup moins pensé à ce sujet lui-même qu'à la nouveauté des procédés dont il pourrait user pour le faire valoir : il a cherché l'originalité non en dedans, mais en dehors.

Et cette erreur, n'est-ce pas justement celle de toute l'époque où le théâtre apeuré, ayant perdu confiance en lui-même, ne cesse de se trahir davantage à mesure qu'il s'évertue à se dénaturer ? Du jour où Marcel Achard a fait cette trouvaille, mettre en sketch intercalaire le passé de son principal personnage, sa pièce était théâtralement condamnée. Sans doute, vu la dureté des temps, a-t-elle l'air momentanément d'être sauvée par ce tour d'ingéniosité, mais elle n'en reste pas moins amputée de tout ce qui devait en faire une œuvre supérieure,

digne du sujet, digne de l'auteur, digne du pays.

Combien donc se dépensent ainsi de talent et même de travail, combien se découragent de foi et de bonne volonté tout à la fois du côté des écrivains et du côté du public uniquement par l'effet d'une fausse esthétique et d'une inquiétude d'autant plus dangereuse qu'elle est plus vaine. Tout le monde reviendrait au théâtre, s'il revenait à lui-même.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

IVAN MESTROVIC

Croate, Ivan Mestrovic, fait honneur à la Yougoslavie, car il est, à coup sûr, l'un des sculpteurs les plus puissants et les plus originaux de ce temps. Tout est personnel chez lui : sa conception de la figure humaine, les particularités de son modelé, cette disposition des formes et des lignes tendues vers une expression supérieure, tout à la fois humaine et décorative. Une œuvre de Mestrovic peut être aperçue de loin ; immédiatement elle se lit, car la vérité s'équilibre sur toutes les faces.

Or, le musée du Jeu de Paume qui, sous l'active direction d'André Dezarrois, est si vivant, fréquemment renouvelé sans que la source des œuvres maîtresses se tarisse — ce musée si instructif réunit présentement près de cent œuvres de Mestrovic, si l'on ajoute à ses sculptures ses magnifiques dessins — dessins de sculpteur s'il en fût, par le souci des masses, des jeux de lumière.

Pour fixer les œuvres qu'il modèle, il emploie le bronze, le marbre, le bois, la matière étant travaillée selon ses exigences propres, avec un rare souci de l'échelle expressive.

Si, entre le marbre et le bronze, il est permis de choisir, mes préférences iront à celui-ci, qui s'accorde pleinement avec l'art du sculpteur. Le métal est puissant comme les os et les muscles qu'il enveloppe. Rien de plus émouvant, par exemple, que le haut-relief de *la Naissance*. Quel heureux équilibre dans la disposition des figures, quelle sympathie révélatrice entre elles ! Ces mêmes qualités se retrouvent dans une émouvante *Pieta*, où le contraste de la vie et de la mort est exprimé avec beaucoup d'art. Et quelle envolée, quelles mouvantes lignes chez la juvénile *Danseuse*, dans les *Accords lointains*, de haute poésie : la *Femme à la guitare*. Il semble vraiment que les ondes sonores s'échappent de ces œuvres, frappant au-delà des mers et des monts des récepteurs mystérieux.

Si beaux que soient ces bronzes, ils trouvent cependant une réplique dans certains marbres parés de toutes les qualités de la matière. Telle cette figure de *Mère* en prières, agenouillée, les mains croisées, d'une vérité d'attitude et d'une intensité d'émotion rarement atteintes ; la *Madone aux enfants*, qui révèle tant de tendresse.

Mais, pour nous Occidentaux, la révélation est dans les bois taillés, en respectant l'imprévu de la fibre et des nodosités. Si, au fond d'une église romane on retrouvait l'équivalent de tels morceaux, le temple deviendrait immédiatement célèbre, lieu de pèlerinage pour les artistes et les archéologues. Ce n'est pas par hasard que j'évoque ici la présence d'une église, car la presque totalité de ces bois s'applique à des épisodes des deux Testaments. Le plus impressionnant est certainement *Jésus chassant les marchands du Temple* ; il y a, dans le geste de Jésus, une implacable volonté ; dans la silhouette rythmée des marchands en fuite, dans le dessin de leur figure une vérité et un sens du caractère ethnique qu'on chercherait vainement ailleurs. Il semble que l'artiste ait vu la scène. Et, à côté de ce spectacle justicier, c'est une douce *Vierge aux anges*, aux anges dressés comme des fleurs sur de hautes tiges. Mais tout serait à rappeler, depuis l'*Ange au violon* jusqu'à ces troncs d'arbre à peine dégrossis, semble-t-il, et qui présentent de colossales cariatides, belles comme des projets michel-angesques.

Né en 1883, Mestrovic a donc, durant le court laps de temps écoulé, beaucoup produit et non pas des travaux hâtifs, mais bien très voulus, très réfléchis. Maints morceaux ont leur place sur des monuments, c'est-à-dire là où la sculpture prend toute sa signification.

Il a beaucoup voyagé aussi, travaillé à Paris. Là, il a vu et admiré Rodin et cela apparaît dans la grande figure de *Psyché* ; il a connu aussi l'œuvre de Bourdelle. Mais ces grands exemples n'ont pas entamé sa personnalité, s'ils lui ont ouvert sur son art des aperçus [illegible]

CHARLES SAUNIER.

LES CONCERTS

UN CONCERT DE MUSIQUE SUÉDOISE

Sous l'impulsion active et éclairée de son directeur, M. Lucien Maury, la *Maison Suédoise* de la Cité Universitaire multiplie les échanges intellectuels entre les deux pays et s'efforce de nous révéler les différents aspects de la pensée et de l'art scandinaves.

Elle nous a offert, jeudi dernier, dans le cadre de ses salles sobrement décorées et avec l'apparat d'étudiants parés d'écharpes bleu et or, une soirée musicale consacrée à l'école suédoise. Le programme comportait, outre des œuvres de musique de chambre des cinquante dernières années, des ouvrages de jeunes compositeurs contemporains : des mélodies de Sjœgren, excellemment interprétées par Mme Sinding-Larsen, et deux œuvres de piano de Stenhammar et de Mankell rendues avec justesse et sensibilité par M. Eckerberg ; la première, une ballade tout imprégnée de charme romantique, nous reporte à la fin du XIXe siècle ; l'autre, plus proche de nous, est déjà influencée par les formules modernes. M. Dag Wirén exécuta avec le concours de M. Grœndahl, collaborateur accompli, des sonatines pour piano et violoncelle ; de fines et brillantes répliques y alternent entre les deux instruments et dans l'une, nous a-t-il semblé, un bref appel au *folklore* précède heureusement une péroraison pleine de fougue et d'éclat. Enfin, M. de Frumerie, s'interprétant avec virtuosité comme M. Wirén, nous fit entendre plusieurs ouvrages, qui remportèrent un vif succès. Ce compositeur, élève de Schonberg et de Sabanieff, dont la réputation est grande dans son pays, est l'auteur d'un concerto pour piano et orchestre que nous serions désireux d'entendre pour nous permettre de le juger sur une œuvre d'importance. La puissance apparaît comme le trait dominant de son tempérament ; une indépendance entière caractérise son inspiration qui, tantôt âpre, tantôt mélancolique, procède de l'art le plus personnel ; enfin, dans sa sonate pour piano et violoncelle, nous avons noté une fugue ample et solide qui affirme ses sérieuses qualités classiques. La Suède fonde sur ce jeune musicien de grands espoirs qui semblent dès maintenant justifiés.

M. Chassinat.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

Paul Hazard, professeur au Collège de France. — *Les livres, les enfants et les hommes* (Flammarion).

Qu'un docte professeur du Collège de France nous offre un pareil ouvrage, c'est déjà une agréable surprise. Disons tout de suite que la surprise devient vite délicieuse et le reste jusqu'au bout.

Le livre premier démontre avec une logique spirituelle que les hommes ont longtemps opprimé les enfants. Ceux-ci restent incompris de ceux-là, sauf quelques fous et poètes. « Plus certains de posséder la vérité sans l'ombre d'un doute, plus autoritaires et plus durs », les adultes d'hier étaient encore plus oppressifs. Aujourd'hui, malgré certains progrès à cet égard « en écoutant l'enfance leur demander secours, les hommes refusent de lui donner ce dont elle a besoin, et lui offrent ce qu'elle déteste ». Quelle profonde critique de notre éducation du premier âge !

Car le livre de M. Paul Hazard me plaît surtout comme traité de pédagogie nouvelle, (sans le vouloir, bien entendu) et limité à un aspect ou deux du problème. Mais c'est précisément, quand on y réfléchit bien, le fondement même de celui-ci. Il s'agit surtout, en effet, de secouer de vieux préjugés, respectables mais désuets, parfois même devenus dangereux : en somme, si l'on préfère, *de changer de point de vue*. Rien de mieux qu'un tel livre pour cela.

Avec son érudition digne du Collège de France, mais si aimablement voilée, l'auteur nous présente, dans leur intimité amusante, les plus célèbres des auteurs français ou étrangers qui ont écrit pour les enfants, non sans rendre à J.-J. Rousseau un juste hommage. Ainsi goûtons-nous de très près : Mme de Genlis, Berquin et ces bons Britanniques, les premiers à créer, vers 1750, une librairie spéciale pour la jeunesse. Ici l'ironie flamande de l'auteur devient facilement humour pour nous plaire sans fatigue de monotonie. Et ce don — car c'en est un et des plus rares — permet encore à M. Paul Hazard de nous promener, avec la même érudition séduisante, dans la vieille Allemagne du pédagogue Basedow et du conteur Grimm, sans oublier les contes de Perrault, pour notre vieille France.

Les enfants se sont défendus contre les hommes. Ils ont su donner la préférence aux auteurs qui les ont compris. Ainsi défilent devant nous, en images d'Epinal attachantes : Daniel de Foë, quoique grincheux et morose, le pétulant Swift : Robinson et Gulliver.

Au risque de ranimer des querelles séculaires, Paul Hazard ose affirmer et démontrer la supériorité du Nord sur le Midi. En méridional impénitent, je protesterais bien contre ce Lillois. Mais il nous reconnaît toutes les supériorités, sauf une : la littérature enfantine. N'exagérons pas et inclinons-nous devant une si belle part, en somme. Toutefois, je ferai remarquer que, chez nous, dans le Midi, si l'on n'écrit pas autant et aussi bien que dans le Nord, on parle davantage. Et nos meilleurs contes de folk-lore se content, devant grands et petits, dans les veillées d'hiver, quand on égrène le maïs ou grille les châtaignes. De plus, ils sont intraduisibles. Charmants dans nos idiomes dégénérés en patois, ils seraient aussi déparés par une traduction française, que le tambourinaire de Daudet quand il veut jouer à Paris.

Revenons donc au Nord qui est charmant d'ailleurs avec ses nursery rhymes d'old England et ce prodigieux Andersen dont l'étonnante vie est si bien résumée, dont le génie est si bien analysé. « Andersen est toi parce que personne, comme lui, n'a su pénétrer l'âme des êtres et des choses ». Et cette réflexion : « L'excès du travail ne rend pas seulement les mains calleuses, il risque d'aigrir l'âme ». L'étude des traits nationaux, d'après les contes enfantins, amène l'auteur et le lecteur au sens de l'humanité. Et c'est bien par l'enfance mieux instruite, mieux éduquée, que s'instaurera la paix humaine.

Un livre profond et souriant, aimable et fécond : un chef-d'œuvre. Tous ceux qui aiment les enfants doivent le lire. A plus forte raison, les autres, s'il en est encore. Et surtout nous, éducateurs. De famille et par goût, l'auteur est des nôtres.

FRANÇOIS-LOUIS BERTRAND.

PIERRE MOREAU. — *Le Romantisme*, VIIIe *volume de l'Histoire de la littérature française, publiée sous la direction de M. L. Cabrel*. 1 vol., de Gigord.

Intelligent au sens plein du terme, prenant la littérature comme point central de vastes aperçus généraux, le livre de M. Pierre Moreau est un parcours de l'histoire des Français au XIXe siècle, constituée par leurs idées et leurs sentiments, individualisée dans les porte-paroles des peuples : les poètes et les écrivains.

Le renouvellement de la pensée, qui s'était fait à cause de la révolution — non par elle — M. Moreau le rend perceptible chez tous les littérateurs du siècle naissant : ils baignent dans cette pensée neuve comme dans une atmosphère qui les imprègne, dont ils se nourrissent, à leur insu parfois. Ils n'en prennent pas uniquement la part intellectuelle : nous les voyons saisis par la vie sociale et politique du pays, les un méditant de la dominer et de la conduire, les autres investis presque malgré eux, devenus des sortes de condensateurs où s'accumulent et reçoivent figure les énergies, les désirs, les espoirs, les haines de la foule muette.

M. Moreau n'étudie aucun groupe intellectuel isolé, enfermé dans sa seule pensée : tous agissent, parlent, chantent en plein mouvement d'époque, participent au rythme d'ensemble selon leur tendance propre ; pour s'y fondre, pour le régler, pour l'accélérer, pour le freiner.

L'auteur définira-t-il le romantisme ? Ce ne serait guère possible en une formule brève, puisqu'il décrit, avec exemples humains à l'appui, les formes nombreuses, presque contrastées, revêtues par ce remous des esprits, qui fut réaction et révolte, novation et retour au passé, inquiétude latente et espérances illimitées, et qui apparaît comme la crise de croissance d'un siècle changeant d'ère sociale.

L. S. V.

GUSTAVE GUICHES. — *Le Spectacle*, trois étapes du Théâtre et de la Vie parisienne de 1885 à 1914. 1 vol., Sipes.

Après ses deux livres de souvenirs littéraires : *Le Banquet de la vie* et *Le Banquet*, dont le succès demeure aussi actuel qu'à leur apparition, M. Gustave Guiches nous donne, avec sa nouvelle œuvre : *Le Spectacle*, en même temps que l'histoire de sa génération partie à la conquête du théâtre, la fresque la plus intensément colorée, la plus vivante, la plus spirituelle de toute cette époque de 1885 à 1914 vers laquelle « nous retourne », avec de si cuisants regrets la maussade sévérité des jours actuels.

RENÉ LALOU. — *Textes choisis de Giraudoux*. 1 vol. Bernard Grasset.

Ce que la tradition française a produit de plus pur se mêle harmonieusement dans les *Textes Choisis*, où les conquêtes d'un esprit qui cherche aliment dans le monde, entier; les paysages et les êtres, les passions et les idées y jouent librement, avec cette aisance que les mortels se plaisent à déclarer divine. Celui qui fut le premier lecteur de cette anthologie a bien le droit d'avouer qu'il n'avait jamais mieux compris à quel point, par la force radioactive de son style, Jean Giraudoux continue l'œuvre de Racine, de Stendhal et de Nerval.

Hommage d'affectueuse amitié, ce livre est naturellement dédié à tous les amis de Jean Giraudoux. On ose espérer qu'il accroîtra encore leur nombre. L'introduction, en effet, les brèves notes et l'architecture des citations ne visent qu'à rappeler la profonde réalité de cette féerie.

MAURICE BARRÈS. — *Mes Cahiers*, tome V. (1906-1907). Un vol. Plon.

Elu député de la première circonscription de Paris, le 6 mai 1906, Maurice Barrès fut, dès les premières séances de la Chambre, pris par l'atmosphère passionnée de l'Assemblée. Dans les pages qui sont groupées sous le titre *Journal de la Chambre*, il a noté ses impressions sur ce qu'il appelle la *grande interpellation*, qui, en juin 1906, mit aux prises le gouvernement et l'opposition représentée par Jaurès, à propos des grèves des mineurs du Pas-de-Calais provoquées par la catastrophe de Courrières. Clemenceau, alors ministre de l'Intérieur, répondit au grand orateur socialiste Jaurès. Avant la clôture de la session la Chambre décida de réintégrer dans l'armée le capitaine Dreyfus et le général Picquart, et de transférer au Panthéon les cendres de Zola. En octobre, Clemenceau avait succédé, comme président du Conseil, à Sarrien. En novembre commença la discussion des interpellations relatives à la séparation des Eglises et de l'Etat dans laquelle Maurice Barrès intervint. Briand, ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, prononça plusieurs de ses plus célèbres discours. Maurice Barrès suit au jour le jour ces grands débats parlementaires; il trace des hommes au pouvoir et des orateurs des portraits dont le ton rappelle les plus belles pages de *Leurs Figures*. Ces notes sont complétées par des développements dans la partie intitulée *le Livre que je veux faire*, un livre sur la poésie de la vie politique, sur le « sentiment religieux à la Chambre » et qui eût été une vaste synthèse de ses vues politiques et morales.

Histoire

CHARLES MAURRAS. — *Napoléon avec la France, ou : qu'est-ce que la France?* Un vol. Flammarion.

Le titre définit l'intention de l'auteur et sa position. Devant l'intérêt national, qu'a donc valu cette aventure pleine de poésie et de gloire? Pour combien Napoléon compte-t-il dans le développement de l'Etat et du Peuple français? C'est un génie, c'est un géant, c'est un colosse : oui, mais il a organisé, administré, gouverné la France; que valent pour la France les résultats de cette organisation, de cette administration, de ce gouvernement?

L'auteur, analyste minutieux, veut obtenir, en faveur du héros national, une synthèse pleine de sympathie, mais qui soit exacte, mais qui soit juste. Aussi faite-il

grand cas du génie militaire de Bonaparte, non seulement de son vivant, mais plus tard, quand « toutes ses victoires nient au Muséum » suivant un mot fameux : cette galerie du Muséum n'a pas servi la seule France, mais l'a servie pourtant. Maurras l'explique en grand détail.

La faiblesse et la misère du « météore », furent d'ordre politique : politique intérieure et, plus encore, politique extérieure, celle-ci portant les stigmates d'une improvisation et d'une imprévoyance qui étaient les tristes filles de la nécessité. Après avoir conduit jusqu'à son apogée le potentiel héroïque de notre peuple, cette politique révolutionnaire le laissa épuisé, « énervé » pour longtemps, sur une aire territoriale amoindrie, et la France contemporaine se ressent encore de la blessure.

G. Roupnel. — *Histoire de la Campagne française*. 1 vol. Bernard Grasset.

Ce grand et beau livre est moins une véritable histoire de la campagne française qu'une étude de ses origines. Mais l'histoire de notre économie rurale ne s'explique et ne prend son sens qu'à la lueur de ces origines.

L'intention de l'ouvrage est de montrer en effet que notre campagne française est une construction ordonnée correspondant à un plan logique, et relevant « d'une organisation systématique du travail agricole ». Cette campagne est celle des « vieux terroirs » où des villages groupés exploitent chacun un vaste territoire agraire, que morcelle une multitude de minces parcelles et qui est longtemps resté soumis à des servitudes collectives.

En France, ce système ne se manifeste avec précision que dans une partie du pays. Mais là même où il ne semble pas se réaliser, une ingénieuse analyse des évolutions de l'économie rurale nous ferait retrouver les formes dégradées du plan primitif de l'industrieuse influence du puissant thème originel.

André Dumas. — *Le Désert Cévenol* (Collection du Livre).

L'histoire de ce coin de sol qui, avec ses forêts, ses gorges et ses grottes, fut toujours un refuge pour les opprimés, où une poignée de pâtres et de cultivateurs de laine, conduits par Roland et Cavalier, fint longtemps tête aux armées royales. M. André Dumas l'évoque dans des pages qui, pour être émouvantes, n'ont eu qu'à rappeler l'humble et tragique vérité. Suivant depuis les temps lointains la formation de l'âme camisarde, il montre comment ce pays, balayé par toutes les invasions, sauvé par sa pauvreté même des tentations auxquelles d'autres succombent, put devenir, après la Révocation de l'Edit de Nantes, le dernier asile de la liberté.

Les Cévennes n'ayant souffert et lutté que pour défendre la liberté de conscience, leur histoire est inséparable de celle de la Réformation, qui est assez mal connue en France, bien que les ouvrages qu'elle suscita puissent remplir des bibliothèques. L'un des intérêts du « Désert Cévenol », c'est qu'il nous offre, en quelques chapitres d'une lecture facile, écrits dans un esprit de tolérance et de respect pour toute foi sincère, une sorte de petit abrégé de l'histoire de la Réforme.

Général Galet. — *S. M. le Roi Albert, commandant en chef devant l'invasion allemande*. (1 vol. Plon).

Le récit du Général Galet s'arrête après ce que l'on a appelé la « mêlée des Flandres », d'octobre-novembre 1914. A cette date, l'invasion allemande recouvrait toujours la Belgique, mais elle s'était stabilisée. Elle restera telle jusqu'au reflux de 1918. Le titre se justifie donc et l'auteur était libre de limiter ainsi son sujet. On ne discutera pas ici la partie de technique militaire, tout en recueillant avec soin tout ce qui est exposé des plans successifs élaborés par l'état-major belge depuis 1851 pour la défense du pays. La relation des combats soutenus par l'armée de campagne jusqu'à la défense de l'Yser, celle de la chute successive des forteresses, Liége, Namur et Anvers, s'impose désormais à tous ceux qui chercheront des clartés sur la première partie de la guerre. Ce qui traite des relations avec les états-majors français et anglais devra naturellement être confronté avec les documents émanés de ces deux sources. Restent les appréciations personnelles du Général Galet sur les faits et sur les hommes. Rien, par exemple, sur l'intervention de W. Churchill à Anvers, mais des phrases sans révérence sur l'action du Général Foch, commandant les armées du Nord. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas très bien pénétré le caractère du futur généralissime interallié. Peut-être a-t-il tout de prendre pour de « grands mots » les paroles pleines d'allant où se marquèrent alors, en cette fin assez rude de 1914, la ténacité dans la résistance et la volonté de vaincre du grand chef français. Il y a toujours intérêt à se montrer juste.

P. F.

Art

Jean Moura et Paul Louvet. — *Notre-Dame de Paris, centre de vie*. A. Redier.

Ce livre est le premier d'une série d'ouvrages historiques : « Quand la France était jeune », entreprise sous la direction du sensible et érudit Edmond Pilon.

Or, quel plus beau sujet que Notre-Dame, cœur de la Cité! Antérieure de plusieurs siècles à l'Hôtel de Ville, elle fut, durant ces années de jeunesse, le centre de la vie parisienne. Tout à la fois temple sacré et lieu d'asile, abri de malheureux, voire refuge pour les pèlerins et les écoliers que leurs maîtres venaient enseigner à l'abri de ses voûtes. C'est sous ces divers aspects et toujours en respectant la chronologie et les certitudes historiques, que nous la présentent MM. Moura et Louvet. Puis, combien dramatique fut, durant la guerre de Cent Ans et au temps des guerres de Religion, le rôle de Notre-Dame. Elle connut le sang, son parvis et les bûchers. Car il faut attendre les XVII et XVIIIe siècles pour qu'elle conserve uniquement son rôle culturel et l'on sait avec quel éclat, quelle grandeur!

Livre vivant et d'intérêt soutenu, accompagné d'ailleurs par une illustration bien choisie. Ses lecteurs le pourront en maintes circonstances.

Charles Saunier.

Cordonna. — *La de Jean Boldini*. (1 vol. Figuière).

La place qu'occupa durant de longues années Jean Boldini est à peu près remplie aujourd'hui par Van Dongen. Tous deux, peintres de jolies femmes, techniciens adroits. Mais, pour s'imposer, Boldini n'avait pas eu besoin de recourir aux singularités qui ont marqué les débuts de l'autre. Il était venu de son Italie natale avec un prestigieux métier et ce don de mouvement, mieux, de gesticulation, particulier aux peintres modernes de là-bas, et que l'on retrouve au cours des films tournés dans la Péninsule. Son dessin sûr et vivant avait séduit Degas

lui-même, dont il fut l'ami. Cardona nous confirme aussi qu'il fut le vainqueur de maints cœurs féminins, mais ici son rôle paraît moins beau, car ses ruptures étaient sans bonté. Tel quel, curieux homme que ce peintre, qui avait, naguère, été réformé pour taille exiguë ; mais qui possédait en lorgnon, en énergie et en esprit d'à-propos, ce qui lui manquait en hauteur.

Vingt belles reproductions, donnent un résumé de sa carrière artistique.

CHARLES SAUNIER

PAUL SENTENAC. — *Dieux et roman des couleurs.* 1 vol. (Éditions du Cygne).

De ce qu'il s'adresse d'abord aux sens et que ceux-ci ne transmettent leur délectation à la pensée, avec charge d'élucider ses causes, qu'après l'avoir presque épuisée, l'art est sensibilité et lyrisme avant d'être acte d'intelligence. L'abstraction, étrangère aux sens, habitant un autre monde, restera toujours une erreur dans le domaine plastique. Appuyé sur cette vérité d'expérience, M. Paul Sentenac condamne les cubistes, mathématiciens et géomètres; les théoriciens de la simplification qui va jusqu'à l'anéantissement de la forme, les zélateurs du morcellement et de la déformation; les chimistes de la peinture noire qui réalisent le paradoxe de nier la couleur.

Mais les scribes et les marchands du parvis une fois exécutés, quelle ferveur met M. Paul Sentenac à parler de ceux qui servent la divinité Couleur comme elle veut être servie : avec respect pour son essence, avec soumission à son commandement, avec sensualité selon son apparence. Ce livre est le poème d'une science. La science du critique, très sûre, faite d'érudition et de connaissances techniques, est mise au service d'une sensibilité d'artiste, de poète, qui s'émeut assez passionnément pour s'identifier les œuvres peintes, motifs de sa joie, et pour recréer par des mots leur forme et leur couleur.

LÉON DE SAINT-VALERY.

FEDOR CHALIAPINE. — *Ma Vie.* Traduit du russe par André Pierre. (Un vol. A. Michel).

C'est le récit complet de la vie du célèbre chanteur, universellement célèbre et applaudi sur toutes les scènes d'Europe, la biographie analytique de son âme et de son art.

Chaliapine nous conte son existence pendant les quarante années qu'il a consacrées au chant, quarante années d'un labeur ininterrompu, de doutes, d'angoisses, d'enthousiasmes, de mécontentements, de triomphes.

L'auteur ne nous dissimule pas que c'est au prix d'efforts longs et persévérants qu'il a atteint la perfection dans son travail et qu'il a fallu beaucoup de soin et de peine pour renforcer ses dons naturels, mais il croit sincèrement que son expérience artistique, racontée en toute vérité, pourra profiter à ceux de ses jeunes camarades de la scène qui sont disposés à travailler sérieusement et non à se griser de succès faciles.

Mais l'auteur ne nous parle pas seulement de son art, il s'étend aussi longuement sur les souvenirs des dernières années de sa vie en Russie et juge les gens et les événements, non pas en politique ou en sociologue, mais en acteur, du point de vue d'un acteur.

Cette vie si mouvementée, contée avec une verve et un pittoresque saisissants, mais comme le dit l'auteur lui-même « sans maquillage », passe en intérêt bien des œuvres d'imagination.

MADELEINE LEVINGER. — *Félix Trutat.* 1 vol. [illegible]

A ce jeune peintre Félix Trutat, mort dans ses vingt-quatre ans en 1848, Mlle Levinger consacre [illegible] la science critique rejoint la sensibilité féminine. Trutat, qui vécut en pleine période romantique, avait un tempérament réaliste, qu'il ne tenta pas de plier aux modes [illegible]gnantes. Les quelques portraits reproduits dans le volume de Mlle Levinger ont une vie directe, soumise à la construction osseuse, aux dispositions musculaires et leur expression, contrairement à l'habitude de l'époque, résulte surtout de leurs caractères physiques.

Avec minutie, appliquant une sûre connaissance de la technique, l'auteur a étudié ces quelques œuvres. Elle en signale les beautés et ne se refuse pas à voir les imperfections, même les défauts. Où son imagination semble entrer en jeu, c'est dans les indications données sur la personne morale du peintre : « nature affectueuse et émotive », « un être tendre et sensible ». On ne possède une ligne de Trutat ni un témoignage de contemporain appuyant ce jugement et il ne se déduit pas non plus des œuvres laissées par l'artiste. Sans doute, Mlle Levinger est très jeune et une douce pitié pour le petit mort du siècle dernier, dont elle réveillait l'esprit, l'a portée à s'en composer une image un peu romanesque.

Science

JEAN ROSTAND. — *L'Evolution des Espèces* (Histoire des idées transformistes). (Un vol. Hachette).

Jean Rostand, dont l'exceptionnel mérite de savant, d'érudit et d'écrivain, est aujourd'hui consacré par l'opinion unanime, ajoute, à la série de ses importants ouvrages parus chez Hachette, un volume dont le seul titre, *l'Evolution des Espèces*, suffit à dire le puissant intérêt documentaire et philosophique.

Il sera lu avec passion par tous ceux que préoccupe la question, sans cesse mouvante et plus que jamais controversée, du transformisme.

Jean Rostand, bien qu'il ne mette pas en doute la réalité de la transformaction des espèces, conclut qu'aucune des théories proposées n'est pleinement satisfaisante.

Peut-être l'évolution est-elle révolue et faut-il conjecturer, dans la période juvénile de la vie, des transformations dont la science actuelle ne connaît aucun exemple.

LA QUINZAINE COLONIALE

Depuis l'arrivée de M. Antonetti, c'est l'« Afrique Equatoriale » qui tient le premier plan de la presse, des délibérations, des banquets. Le Gouverneur Général de cette immense colonie est un grand chef qui sait intéresser les maîtres de la politique et les maîtres de l'opinion par l'envergure qu'il donne aux questions. Venu à Paris pour réclamer le modeste supplément d'emprunt — qu'ont exigé, sur les ordres des ministres successifs des Colonies depuis Maginot, le recours à la main-d'œuvre asiatique et le développement considérable des services d'Hygiène, voire les missions d'inspection revenues d'ailleurs très satisfaites — il n'a pas voulu s'en tenir [illegible] programme limité aux besoins immédiats [illegible] son Congo-Océan, il a parlé pour l'Afrique entière [illegible] comme un Ivan-

tex il procède par vues larges et grande vision : il s'est fait l'éloquent avocat du Transafricain, la grande œuvre impériale et humanitaire dont j'ai déjà plusieurs fois entretenu les élites qui lisent la « Revue Bleue » en leur exposant les études et idées des hommes de valeur qui s'y attachent de tout cœur : au premier chef M. de Warren, M. Roux-Freissineng, les élus algériens.

Le Syndicat des directeurs de journaux de la France Extérieure se devait, des premiers, de réunir autour du Grand Africain qu'est M. Antonetti, les notables de la Propagande : du grand maître de l'Université coloniale qu'est M. Henri Gourdon aux présidents des Syndicats d'initiative, d'industrie et de commerce, tel M. Bordoy, en passant par les grandes compétences en matière d'aviation comme le Général Boucabeille. Le président du Syndicat, M. Marins-Ary Leblond, a analysé les principales idées de M. Antonetti (la France doit avoir une grande Politique de l'Atlantique, l'Atlantique est appelé à devenir une Méditerranée des Races Blanches, l'avenir prochain de toute la Côte occidentale d'Afrique égale le présent de l'Amérique du Sud), montré la qualité puissante de ces idées-forces et marqué que par M. Antonetti « Brazzaville était devenu le cerveau de l'Afrique Centrale ».

M. Antonetti a développé, avec son programme, sa connaissance de l'Afrique en dressant d'abord un tableau des différents chemins de fer coloniaux, de leurs coûts, de leurs rendements. Avec des images et expressions frappantes, il a comparé les avantages des emprunts coloniaux à ceux que nous faisaient une suite d'Etats européens. Il a révélé les chiffres imposants des commerces des pays riverains du golfe du Bénin, et les 20 milliards de commerce qu'accomplissent les 2 millions de Blancs de l'Afrique Australe, ces Etats-Unis neufs qui considèrent le Bassin du Congo comme leur riche Canada équatorial. Pour arriver à faire entrer ces idées nettes et magistrales dans l'esprit du public, voire des Parlementaires, il faudrait pouvoir fixer par la sténographie et répandre par l'imprimé de pareilles discussions qui sont d'éloquentes démonstrations. Jamais on n'a plus senti comme il importerait d'organiser enfin une Propagande efficiente et efficace pour « le Transafricain ». Jusqu'ici les grands quotidiens, surtout « Le Temps », ont donné de temps à autre des exposés politiques et économiques : longs, ils ne sont malheureusement lus que par les spécialistes. Il faudrait maintenant multiplier les articles brefs, imagés, saisissants par leurs raccourcis, éloquents par le talent littéraire de leurs signataires : cette campagne devrait être faite dans les Revues qui ont l'audience des élites dirigeantes. On y devrait adjoindre des conférences, non moins brèves, non moins éloquentes, dans les cercles, dans les grandes Ecoles, et par la T.S.F., où des hommes de tête, qui ont la compétence par exemple de Julien Maigret, vingt ans colon en Afrique Equatoriale avant de devenir l'habile directeur du Poste de Pontoise, pourraient électriser le grand public. Et il faut l'électriser !

M. Henri Gourdon, pour sa part, vient de décider à l'Ecole Coloniale une série de conférences sur les Visages de nos colonies. Il l'a inaugurée par une sur le « Cameroun », demandée à M. Truitard, directeur de l'Agence Economique des Pays sous Mandat. M. Truitard n'est point qu'un de nos plus vigoureux et vifs administrateurs en chef qui savent gouverner mais une intelligence artiste qui a le sens psychologique le plus averti de ce qui peut alerter les milieux parisiens. Il a fait du magazine « Togo-Cameroun » une Revue esthétique des plus séduisantes où tout est détaché avec la force de l'affiche. Après avoir énuméré les chiffres qui affirment les richesses du Togo et du Cameroun, il a montré que nous avions là-bas des hommes et des femmes qui savaient vouloir, créer, faire rayonner la bienfaisance de la France. Dernièrement, dans les délibérations de la Commission des Mandats, à Genève, n'était-ce pas un représentant de l'Allemagne qui tenait à rendre hommage à Mme Bonnecarrère pour les admirables Œuvres du Berceau et de la Goutte de Lait qu'elle développe du Togo au Cameroun.

Les Associations de colons, les Mutuelles et les Amicales qui fonctionnent à Paris offrent, à côté des Ecoles, des foyers qu'on n'utilise pas assez pour la Propagande. J'assistais, l'autre jour, au banquet offert par l' « Amicale des Réunionnais » à « M. Pierre Alype », notre confrère très apprécié pour ses beaux livres sur la « Provocation Allemande aux Colonies » (que préfaça Albert Sarraut) et sur « L'Empire des Nègres » (préface d'Henry de Jouvenel, Plon éditeur) ; il a reçu la cravate de commandeur. M. Pierre Alype ayant été gouverneur à Damas, on voyait à ce banquet, présidé par le ministre Dalimier, le Général Gamelin, chef d'état-major de l'Armée, avec plusieurs autres généraux et toute une belle tablée de parlementaires (François de Tessan, Gasparin, etc.), d'écrivains, de directeurs de plusieurs ministères. La soirée a mis en relief La Réunion, où est né ce gouverneur, la valeur intellectuelle et morale de ses enfants bien connus pour leur brûlant dévouement à la France. Encore aurions-nous aimé voir son actif et ingénieux président, M. Champdemerle, en renforcer l'intérêt par un bref exposé de la grande « Politique de l'Océan Indien » que méritent, qu'exigent les capitaux et intelligences investis à Madagascar, à La Réunion, à Maurice, aux Comores, aux Seychelles.

Il n'est plus permis de sommeiller. « Partout doit sonner le réveil ! » Appliquant à son immense et souverain département — le Ministère de l'Intérieur — les recommandations de M. Daladier (exposées dans le dernier numéro de « La Revue Bleue »), M. Camille Chautemps, fils d'un des meilleurs ministres des Colonies qui fit beaucoup pour la conquête de Madagascar, a adressé aux Préfets et à tous ses fonctionnaires une « Circulaire » précise et éloquente leur recommandant « d'intensifier à travers la Métropole la propagande pour les Colonies ». Un si heureuse et haute initiative honore cet homme politique qui s'affirme homme d'Etat, et on sait qu'il tient ferme à l'exécution de ses instructions. Ses préfets ont agi auprès des recteurs et inspecteurs d'académies pour que la plus large place soit réservée à l'enseignement colonial dans les programmes scolaires. « La Crise actuelle, marque M. Chautemps, est là pour nous rappeler l'impérieux devoir de tisser entre les producteurs et consommateurs métropolitains et coloniaux la trame de liens économiques et durables. » Les relations intellectuelles seules peuvent les susciter et stimuler. Il est précieux qu'un Ministre de l'Intérieur s'associe aussi énergiquement et spirituellement aux préoccupations et desseins du Ministre des Colonies et du Président du Conseil, éclairé lui-même par tout ce qu'il a appris Rue Oudinot.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 7 71e ANNÉE 1er AVRIL 1933

LE VÉRITABLE " DON JUAN " DE MOZART

L'Opéra vient d'annoncer qu'il allait bientôt donner une reprise du *Don Juan* de Mozart. Il a même ajouté que l'œuvre qu'il allait représenter serait « conforme au manuscrit ». Est-ce donc que d'autres représentations étaient plus ou moins exactes ou inexactes ?

De fait, et malgré quelques représentations moins fautives récemment données çà et là, aucune œuvre d'art, pendant tout le dix-neuvième siècle, ne fut aussi défigurée, saccagée, morcelée, que le *Don Juan* de Mozart. Aucune, pour employer l'argot des théâtres, ne fut aussi « tripatouillée ».

Depuis plus d'un siècle, chanteurs, metteurs en scène, directeurs, adaptateurs, traducteurs, éditeurs, tous, s'acharnant sur cette partition parfaite, s'ingénient à rompre son agencement naturel, logique, nécessaire, et aussi son équilibre et son harmonie. Cette pièce en deux actes, ils la découpent, ils la dépècent, les uns en trois ou quatre actes, et les autres en cinq. Ils se soucient peu que deux admirables finales soient la conclusion indispensable des deux actes si ingénieusement construits et « composés » par Mozart. Les morceaux, ils les déplacent ; ils intercalent dans le premier acte ce qui fut mis par l'auteur au second et doit y rester. Cette pièce, qui est une comédie parfois bouffe, ils la dénaturent, ils la changent en opéra à grand spectacle, ils y introduisent un ballet fabriqué avec des centons de symphonies et avec la *Marche turque*.

Quant aux récitatifs, ils les morcellent et les malaxent selon leur fantaisie. Ils les raccourcissent, les amputent par des coupures, mais les rendent trainants, lourds et amollis, en intercalant partout des appogiatures. Or, Mozart n'en nota *pas une seule* sur son manuscrit. Mais cela n'empêche pas une édition d'en avoir au moins cinq cents. Bien plus, ils écrivent à nouveau les récitatifs, ajoutent des paroles au livret et font des mesures à quatre temps et demi ou à cinq temps un quart. Parfois, avec trois mesures de Mozart, ils en font quatre, ou inversement. Sous leurs mains sacrilèges ou inconscientes, les mesures de Mozart s'allongent ou se raccourcissent, s'étendent ou diminuent, à la façon d'un accordéon qui se gonfle ou se dégonfle. Ils vont même, pour faire plaisir à tel chanteur, jusqu'à changer la ligne mélodique afin d'y introduire des notes plus hautes ou plus basses que dans le texte original.

On écrirait un chapitre d'une ironie à la fois attristante et cocasse si l'on relevait les « améliorations » que subit ce chef-d'œuvre glorieux et infortuné. Jadis, durant certaines saisons théâtrales, trois scènes parisiennes, presque en même temps, le trituraient et l'amputaient, chacune à sa façon. L'année 1866, l'année de Sadowa, fut aussi, dans le domaine musico-théâtral « l'année des trois *Don Juan* ». En une semaine, un amateur, sans quitter nos quartiers élégants et fashionables, pouvait voir trois *Don Juan* différents : [illegible] les trois se pré-

sentaient sous le nom de Mozart, mais aucun n'était le *Don Juan* véritable. En revanche, notre amateur pouvait choisir entre le *Don Juan* de l'Opéra, le *Don Juan* du Théâtre Lyrique, et le *Don Juan* du Théâtre Italien.

Dans un théâtre, on supprimait, dès le début, le duel et le trio de la mort du Commandeur : on les remplaçait par un *Hymne à la nuit*, qui n'était pas de Mozart, mais seulement de Kalkbrenner. Quant au céleste *Trio des Masques*, on le faisait chanter par trois sbires ; Donna Anna, Donna Elvire et Don Ottavio étaient remplacés par trois gendarmes ; les deux voix de soprano devenaient deux ténors ; et ainsi, dans cette prière sublime, le ciel était imploré par la maréchaussée. Un autre théâtre interrompait la pièce afin de faire danser un somptueux ballet. Un autre introduisait un *Dies Iræ*... Les traducteurs, entraînés par leur verve poétique, intercalaient des tirades de leur invention dans les récitatifs, quitte à enlever ces tranches lyriques dix ou quinze ans plus tard. Parfois le récitatif n'était plus chanté, mais dit en parlé, comme dans un opéra-comique du dix-huitième siècle, où la musique alterne avec les dialogues. Quant à la mise en scène, elle semblerait aujourd'hui déconcertante, ou plutôt effarante : le mot n'est pas trop fort, comme on le constatera par un exemple que nous donnerons vers la fin de notre étude... Or, chose merveilleuse, malgré ces traitements tortionnaires, malgré ces attentats mortels, l'œuvre de Mozart continuait à vivre. Quelle vitalité, quelle force intérieure y a-t-il donc dans ce génie, que l'on dit surtout léger, gracieux, tendre et souriant !

Sous Napoléon III, au Théâtre Lyrique (1866), on poussa la liberté jusqu'à intercaler, dans le texte du livret, quelques citations de Molière. Double vandalisme, et littéraire, et musical. Les traducteurs-adaptateurs, pour se donner du courage dans leurs profanations, s'y mirent à trois, et se cachèrent sous les initiales T.G.C. Les deux lettres T.G. ne désignent nullement le bon et grand Théophile Gautier. Les arrangeurs (ou dérangeurs) s'appelaient Trianon, Gauthier, et un troisième dont le nom m'échappe. En faisant des emprunts à Molière, ils intercalèrent dans l'œuvre de Mozart, çà et là, une réplique de huit lignes, deux répliques qui font onze lignes, un dialogue de dix répliques qui font une vingtaine de lignes, et peut-être d'autres que je n'ai pas relevés. Ces ajoutages sont si imprévus, si étrangers à la notation des récitatifs originaux, qu'une idée se présente tout de suite : on suppose qu'au Théâtre Lyrique les récitatifs de MM. Trianon et Gauthier (pas Théophile) n'étaient pas chanté. En effet, d'après les comptes rendus dans les journaux, ils ne le furent pas. Mais une telle mutilation n'empêcha pas les adaptateurs de publier une édition sans récitatifs, et d'inscrire, sur la couverture, la mention audacieuse : « édition conforme aux représentations du Théâtre Lyrique ». Semblable titre est excusé par une étrange tradition.

Sans même ouvrir maintes éditions françaises, publiées depuis cent ans, il suffit de lire leur couverture où s'étalent, avec une naïve impudeur, des mots menaçants : on y voit que ces éditions sont « conformes aux représentations de tel ou tel théâtre ». Quel aveu, et quelle inconscience ! C'est proclamer, avant la première page, que ces éditions sont conformes aux « tripatouillages » de ce théâtre, et que ce maladroit de Mozart a été corrigé par M. X... ou M. Y...

Il serait temps, vraiment, de revenir à Mozart même, et de proposer, non plus seulement aux érudits mais à l'ensemble du public, un texte *conforme au manuscrit*. Il faudrait faire pour le *Don Juan* de Mozart ce que l'on a fait pour les *Pensées* de Pascal, après un siècle et demi d'inexactitudes (1).

Le manuscrit de Mozart existe, et tout amateur peut le consulter à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris. Cette relique, qu'on ne peut étudier sans émotion, fut léguée à la Bibliothèque par Mme Pauline Viardot. La célèbre chanteuse l'avait achetée à Londres en 1855 : pour la posséder, et plus encore pour la sauver et la donner à la France, elle avait dû vendre quelques bijoux. Sachons rendre hommage à cette noble générosité.

Faut-il ajouter que le manuscrit de *Don Juan*, dont la valeur, comme document musical et comme relique mozartienne, est inestimable, avait été offert, vers 1850, à toutes les grandes bibliothèques d'Europe, et que toutes l'avaient refusé. Le vendeur n'en demandait pourtant que quelque 5.000 francs. Par bonheur, les Américains n'achetaient pas encore à cette époque, sans quoi Mme Viardot, concurrencée par les dollars, n'aurait pas pu faire son beau geste.

(1) Les érudits, et parfois les musiciens, connaissent déjà ce texte original, soit qu'ils consultent l'autographe, soit qu'ils étudient la partition dans quelques bonnes éditions. Dès 1866, Bernhard Gugler avait publié un bon texte chez Leuckart (Leipzig) ; puis parurent la grande édition Breitkopf, l'édition Peters, et récemment l'heureuse révision de M. Alfred Einstein, chez Eulenburg (Leipzig).

5.000 francs d'alors, cela correspond à quelque 50.000 francs de 1933. Mais, d'après les prix récemment atteints — sur le marché — par des fragments, des feuilles éparses, des brouillons de Schubert, de Mozart ou de Beethoven, le manuscrit complet de *Don Juan*, s'il passait en vente de nos jours, devrait atteindre plusieurs millions de francs. A moins que la mode ne soit plus puissante que l'arithmétique. Car, sur les manuscrits des grands hommes, tout comme sur les tableaux de maîtres et sur les valeurs financières, on spécule et l'on joue : on fait des « coups », comme à la Bourse. Le cours du Schubert, ou du Schumann, dépend de l'engouement des collectionneurs et de la cote des marchands. Il y a trente ou quarante ans, parmi la fièvre wagnérienne, le Mozart était « bas » ; mon savant ami Charles Malherbe, qu'on oublie trop, put ainsi acheter des œuvres admirables, qu'il légua aussi à notre Conservatoire. Aujourd'hui, au contraire, la mode est à Mozart : le manuscrit de *Don Juan*, lancé sur le marché et gonflé par la publicité mondiale, combien « ferait-il » ?

Oublions les chiffres, et parlons de ce qu'il nous apprend sur l'œuvre authentique. Afin de le mieux étudier et de le mieux comprendre, disons brièvement dans quelles conditions il fut écrit.

*

Mozart, au printemps de 1786, venait de composer les *Noces de Figaro*. Il avait alors trente ans : son prodigieux génie était dans ses années les plus heureuses et les plus fécondes. Les *Noces* ne réussirent pas à Vienne, mais devinrent tout de suite populaires à Prague. Si bien que les amateurs de Prague engagèrent le musicien à composer une autre comédie lyrique pour leur théâtre. Mozart, aidé par le librettiste Lorenzo Da Ponte, avait utilisé le *Figaro* de Beaumarchais : il eut de nouveau recours au même librettiste Da Ponte, et nos deux auteurs songèrent à un *Don Juan*.

Un tel sujet avait été porté à la scène bien des fois et en plus d'un pays, en Espagne, en Italie ou en France. Un spectateur français reporte tout de suite ses souvenirs sur le *Don Juan* de Molière, et un mozartien peut faire remarquer que Mozart avait reçu en cadeau, dès 1788, les œuvres de Molière. Toutefois, si l'on regarde les faits avec plus de soin, il faut présenter quelques réserves. D'une part, Mozart n'était pas grand lecteur de textes littéraires. Sa *Correspondance* ne montre pas qu'il ait beaucoup lu Molière, ni même qu'il l'ait lu. Il savait peu le français. D'autre part, ces « œuvres complètes » de Molière reçues en cadeau, soit dans le texte français, soit en traduction allemande, contenaient-elles *Don Juan* et sous quelle forme ? Dès la première édition de 1682, au tome I des *Œuvres posthumes*, le texte de Molière avait été modifié par ordre, censuré, et amplement « cartonné ». Au théâtre, la vigoureuse et mâle prose de Molière, dite et jouée par lui même en 1665, avait été remplacée, dès 1677, par les honorables et flasques alexandrins de Thomas Corneille. Car le véritable *Don Juan* de Molière, lui aussi, avait été « tripatouillé » par les gens de théâtre : il reparaîtra à la scène, sous sa forme authentique, en 1841 à l'Odéon et en 1847 au Théâtre Français, grâce aux réclamations des romantiques et notamment de Théophile Gautier.

Selon toute vraisemblance, le *Don Juan* de Molière, fort différent du livret utilisé par Mozart, dut contribuer très peu et très indirectement, — et peut-être pas du tout, — à l'élaboration de ce livret. Le poète-librettiste Da Ponte, infatigable fournisseur de vers à chanter et de canevas lyriques, écrivain à la tâche, *fa presto* habile et prêt aux démarcages, d'ailleurs aventurier et fort occupé de ses passe-temps galants, eut recours à un sujet qui servait aux gens de théâtre tout autour de lui. Sujet commode, amusant, éprouvé, sûr de plaire, et qu'on avait sous la main. Depuis plus d'un siècle déjà, les auteurs italiens, et aussi leurs acteurs-improvisateurs, l'utilisaient. On peut citer, parmi les auteurs qui écrivirent des *Don Juan*, un Giliberto, dont on sait peu de chose, ou un Cicognini, mort à Venise vers 1650, et dont les œuvres durent être connues de Molière.

Avant ces Italiens, la légende de *Don Juan*, de ce séducteur ou trompeur de Séville (*El Burlador de Sevilla*) avait été aussi utilisée par le dramaturge espagnol Tirso de Molina, dès le début du dix-septième siècle. On peut croire que, sur plus d'un théâtre, et parfois avec musique, on représentait un *Don Juan* — il devenait un *Burlador* en Espagne, un *Dissoluto* ou *Ateo* en Italie, et un *Convive de pierre* en France. Beaucoup de ces pièces, qui n'étaient pas toujours imprimées, ont disparu sans laisser de traces. Or, de nos unes n'ont laissé que le souvenir d'un titre : par exemple, on n'a pas le texte de Giliberto. Toutefois, les érudits signalent, entre autres *Don Juan*, un *Convitato di pietra* de Perlati, mis en musique par Lazzarini. Le savant

allemand qui l'a étudié veut y voir, à cause de plusieurs ressemblances, la source certaine et immédiate du livret de Da Ponte. Mais on peut remarquer que la pièce de Gazzaniga fut donnée à Venise, dit ce savant, pendant le carnaval de 1787. Or, juste pendant ce même printemps de 1787, Mozart, à Vienne, commençait son *Don Juan*. Ces deux naissances semblent trop simultanées, pour qu'une des deux pièces soit la mère de l'autre. Le plus vraisemblable, c'est de supposer que, vers la fin du dix-huitième siècle, les divers *Don Juan* italiens, y compris celui de Da Ponte qui subit l'influence de l'Italie, ont des sources plus anciennes et similaires, mais qui nous échappent. A vrai dire, le sujet de *Don Juan* à l'époque de Mozart et depuis longtemps déjà, était dans le domaine public. On peut citer une pièce de Goldoni (donnée à Venise et à Naples, vers 1736), — un ballet de Gluck (Vienne, 1761), — un opéra de Righini (1778), donné à Prague même, où sera joué, neuf ans après, celui de Mozart. Et il ne faut pas oublier, dans la première moitié du dix-huitième siècle, les adaptations libres, les « canevas » joués en pantomime ou en comédies improvisées, les échanges de plans entre les acteurs italiens et ceux de la Foire Saint-Laurent à Paris ou de la Foire Saint-Germain, toutes deux ancêtres de notre opéra-comique. Car *Don Juan*, alors, était surtout traité en sujet comique : une pièce d'aventures, avec poursuite du *burlador*.

De fait, une pièce fantaisiste, et qui pouvait accueillir maints épisodes imprévus : c'était une poursuite double, puis multiple. Le héros principal, Don Juan, poussé par son besoin d'aventures et de conquêtes galantes, poursuit toutes les femmes : donc, première série de poursuites. Mais, de leur côté, ses amantes délaissées le poursuivent, et leurs frères, leurs pères, leurs serviteurs, les aident dans cette poursuite. C'est comme une chasse, où le chasseur est à la fois poursuivant et poursuivi. Hasards de la route, déguisements, évasions par-dessus les murs, cachettes sous un porche, rencontres extraordinaires, quiproquos en cascade, courses en tous lieux par zig-zags bizarres ou ricochets fantasques, — une telle pièce peut accueillir toutes les scènes adventices et les épisodes les plus imprévus. Pièce à tiroirs, elle peut admettre tous les tiroirs et tous les *sketches*. C'est ainsi que Molière déguise Don Juan et son serviteur en médecins, ce qui introduit une scène sur les médecins ou plutôt contre eux ; puis il suppose que Don Juan a des dettes, ce qui est fort naturel à un débauché ; et cela introduit la scène du créancier, qui est le célèbre M. Dimanche.

Aussi, recevant d'une longue tradition un canevas de pièce d'aventures, c'est bien sur le plan comique, c'est en pièce fantaisiste et bouffe que Mozart conçut *Don Juan*. Cela, désormais, nous étonne : en effet, nous voyons un tel sujet à travers les déformations, les mirages dramatiques et les idéologies dont les romantiques l'ont recouvert. Mais si nous tâchons de découvrir les faits exacts et de les situer dans leur véritable cortège d'idées et d'aspirations, il nous faut imaginer, en historiens scrupuleux, quelles étaient les tendances habituelles de Mozart, ainsi qu'en témoignent sa vie, sa *Correspondance* et l'ensemble de son œuvre. Or, son génie musical, de même que son caractère d'homme, s'épanouissait volontiers, comme par l'effet d'une nécessité ou d'une poussée intérieure, dans une gaieté lumineuse, dans une fantaisie mêlée de tendresse et de poésie, dans une badinerie jeune et souriante. Ses œuvres de théâtre le prouvent avec netteté.

A vingt-cinq ans, en 1781, Mozart avait composé *l'Enlèvement au sérail*, sorte de « turquerie », de pièce bouffe, légère, rapide, mêlée de paroles et de musique, — sorte d'opérette et même *d'opérette viennoise*, — la première en date peut-être, mais sûrement la première de toute autre façon. Cinq ans plus tard, voici le *Directeur de Théâtre*, petite opérette en un acte ; et, la même année (1786), les *Noces de Figaro*, comédie en musique. En 1790, viendra *Cosi fan tutte*, opéra-buffa ; puis, l'année suivante, — l'année même de sa mort, la *Flûte Enchantée*, opéra fantaisiste, féerie à multiples tableaux, dans laquelle les pages sublimes, religieuses et même mystiques, alternent avec les pages souriantes, comiques et bouffes. Ainsi, dans toutes les œuvres théâtrales de sa maturité, on remarque la présence habituelle d'un élément enjoué : esprit, grâce aimable et badine, sourire ou même rire épanoui, sinon charge. Aussi bien, ce même penchant à la gaieté se retrouve fort souvent dans les allegros et plus encore dans les finales des sonates, symphonies, sérénades, trios, quatuors ou quintettes. Et on le retrouve également dans toute sa *Correspondance*.

Il est donc aussi dans *Don Juan*, auquel Mozart même donne le sous-titre de *dramma giocoso*. On traduit parfois ces deux mots par « drame bouffe », car dans *Don Juan*, il y a des bouffonneries et aussi un drame ; mais il vaut mieux traduire par « pièce enjouée », et

peut-être, tout bonnement, par « comédie », sinon par « opéra-comique ». Par malheur, chacun de ces mots éveille un cortège d'idées ou de souvenirs particuliers, et il est difficile de faire coïncider, sous un seul vocable, des éléments aussi nombreux et divers.

Quels que soient les mots français que l'on choisira pour correspondre à *dramma giocoso*, il reste le fait certain que le *Don Juan* de Mozart, dans l'ensemble, est une pièce gaie, une comédie et souvent une comédie bouffe. Cette allure allègre et désinvolte ne rend que plus dramatique, plus effrayante, la brusque apparition de la mort : soit que le débauché tue le Commandeur, soit que la statue de l'assassiné surgisse et entraîne Don Juan dans le gouffre internal.

Nous avons insisté sur ce caractère *giocoso*, parce que, depuis un siècle, on ne veut plus le voir. On a fait du Don Juan de Mozart une sorte de « beau ténébreux », d'amant fatal et insatisfait, un frère de René, un Faust de la volupté, un Manfred, un héros fantastique, hoffmannesque, d'avance byronien, — car Byron a écrit aussi son *Don Juan*, un « enfant du siècle » tout prêt à devenir le *Namouna* de Musset et à s'empanacher des fuligineuses déclamations d'un romantisme suspect...

Tout cela est fort étranger à la pensée et à la musique de Mozart. Si Don Juan nous semble encore « moderne », s'il nous séduit et nous émeut, c'est parce qu'il est animé par une musique merveilleusement belle, immortelle, et qui paraîtra toujours jeune, — « toujours naissante », ainsi que Pascal le dit de l'amour. Une telle musique, stimulant nos esprits et nos âmes, réveille aussi les forces obscures, inconscientes, qui sommeillent en nous : elle nous suggère nos propres rêves. Mais elle-même, quand Mozart l'écrivit, elle était le chant prodigieux d'un *dramma giocoso*, c'est-à-dire d'une comédie enjouée, d'un opéra-comique et même bouffe.

Une telle gaieté, — une telle enfance du cœur, qui est un don merveilleux, — n'empêche pas que Mozart ait eu le sentiment de la mort et qu'il ait évoqué les mystères de l'au-delà avec une profondeur émouvante. Dans *Don Juan*, les pages dramatiques, où la terreur est accrue par une brièveté et une simplicité géniales, sont connues et admirées de tous. Aussi bien, lorsque Mozart les composait, il était sous le coup de plusieurs deuils récents : il venait de perdre un enfant de quelques mois, deux amis très chers, et son père emporté presque subitement. Peu auparavant, Mozart avouait dans une lettre :

« La mort est le vrai but final de notre vie... Depuis quelques années, je me suis tellement familiarisé avec cette véritable et parfaite amie de l'homme que son image, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais encore elle m'apaise et me console. »

Au printemps de 1787, Mozart, à Vienne, commença la composition de *Don Juan*. En septembre, le premier acte et environ la première moitié du second étaient écrits : le musicien partit pour Prague, afin de veiller aux études de son œuvre, tout en la finissant. La première représentation eut lieu le 29 octobre : aussitôt, à Prague, le succès fut triomphal.

Vienne, au printemps suivant, voulut entendre ce *Don Juan* si acclamé. Les « gens de théâtre », pour être plus sûrs de la recette, exigèrent qu'on ajoutât quelques bouffonneries plus grosses, plus « public ». Les chanteurs viennois, pour briller davantage, demandèrent au compositeur quelques airs spécialement adaptés à leurs moyens vocaux et comportant des vocalises : nous parlerons bientôt de ces *ajoutés*.

L'œuvre fut donnée le 7 mai 1788, à Vienne, avec un demi-succès.

*
* *

Le manuscrit de Mozart, que possède la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, donne le texte de *Don Juan*, tel qu'il fut joué à Prague. Ce texte authentique, complet et parfaitement lisible, constitue le *Don Juan* véritable : c'est là toute l'œuvre, sauf les quelques ajoutés écrits pour Vienne.

Ceux-ci sont au nombre de quatre. Mozart les composa à son corps défendant, quelques jours seulement avant la première représentation de Vienne : ils sont de la dernière semaine d'avril. Ils comprennent :

1°) Un air pour don Ottavio (ténor), *Della sua pace* (n° XI de notre édition, premier acte) (1) ;

2°) Un duetto bouffe entre Zerline et Leporello, *Per queste tue manine*. Sur les théâtres modernes, l'usage est de ne pas le chanter. On peut, en effet, ne pas lui accorder plus d'attention que Mozart ne lui en accorda lui-même... Nous

(1) Nous avons préparé une édition de *Don Juan*, piano et chant, avec les paroles italiennes et une traduction française. Cette édition, qui paraîtra dans quelques jours chez l'éditeur Durand, sera *strictement conforme* au manuscrit de Mozart.

le donnons en supplément, ainsi que le récitatif qui le précède ;

3° Autour de ce duetto, les récitatifs, depuis notre numéro XXI.A (*Dunque quello sei tu, che, il mio Masetto*) jusqu'à la scène du cimetière (XXIV.A, — *Ah, ah, ah, questa è buona*) furent remaniés, allongés, et agrémentés de plaisanteries vulgaires et d'une déplorable banalité. Ces récitatifs remaniés ont si peu d'intérêt musical ou autre qu'on peut se demander s'ils sont de Mozart. Nous ne les avons pas reproduits. Les curieux les trouveront dans la grande édition Breitkopf ou dans la réduction pour piano et chant de Ricordi. De tels ajoutés ne durent guère agréer à Mozart, d'autant plus que ce texte lamentable faisait disparaître l'air admirable de don Ottavio, *Il mio tesoro intanto*. Pour dédommager le ténor, Mozart intercala, dans le premier acte, l'air *Della sua pace*, que nous avons signalé ci-dessus ;

4°) Un air, avec récitatif accompagné par l'orchestre (*In quali eccessi, o Numi*), chanté par Donna Elvire, et qui est le numéro XXIII de notre édition.

*
* *

L'ordre des morceaux et des scènes fut souvent (sinon toujours) altéré par les directeurs de théâtre et par les éditeurs. Pourtant, il n'y a aucun doute sur l'ordre que voulut Mozart : cet ordre, évidemment, nous le suivons dans notre édition. Nous n'en cherchons pas d'autre, non seulement à cause de notre respect mozartien et de notre souci de l'exactitude historique, mais aussi parce que nous sommes persuadé que Mozart était assez bon musicien et assez doué comme musicien de théâtre. Il savait ce qu'il voulait et le réussissait. Est-ce que l'on repeint les tableaux du Louvre ; est-ce qu'on se mêle d'améliorer les tragédies de Racine ou les *Fables* de La Fontaine ?... Trop souvent, on ne respecte pas la musique, sous prétexte que *c'est du théâtre*. Or, dans un théâtre, tout le monde est supérieur à Mozart, puisqu'il est mort. Hélas, de telles choses, on a honte de les écrire ; et pourtant, *c'est nécessaire*.

Une autre chose aussi est nécessaire : il faut respecter l'instrumentation de Mozart. Est-il besoin d'insister sur ce point ?... Et pourtant, quand il s'agit de réorchestrer une partition, d'y ajouter des instruments perfectionnés et plus puissants, tels chefs d'orchestre ou même tels compositeurs célèbres ont agi avec une légèreté qui va jusqu'à l'inconscience. Ils s'emparent d'une œuvre parfaite, accomplie, définitive, et ils la défigurent à coups de trombones : ils la *trombonisent*. Ils pourraient au moins s'apercevoir qu'ils rompent l'équilibre mozartien entre l'orchestre et les voix. Car, s'ils trombonisent l'orchestre, ils devraient, en proportion, tromboniser les gosiers des chanteurs. — Sachons défendre les chefs-d'œuvre contre les *trombonisateurs* d'hier et même d'aujourd'hui. Si l'on ne jette pas l'anathème sur leurs forfaits, demain, pour suivre la mode, ils reprendront *Don Juan* afin d'y mettre un jazz et une danse de nègres. On y a déjà mis une *Marche turque !*

A propos de ces réorchestrations, je citerai un mot qui me semble caractéristique. Il y a quelque vingt ans, un chef d'orchestre, fort honorable et qui mourut récemment, avait ajouté des instruments dans une partition de Mozart : je ne dis pas laquelle, par discrétion. Je m'élevai, bien entendu, contre cette collaboration sacrilège, et, un peu plus tard, j'eus l'occasion d'en parler amicalement avec cet arrangeur trop bien intentionné. — « Pourquoi, lui dis-je, ajoutez-vous des instruments, et notamment des harpes? — Je l'ai fait, me répondit-il, parce que *dans Mozart il y a des trous*. »

Telle est la raison de tous les *trombonisateurs* : ils estiment qu'ils y a des trous, c'est-à-dire des manques, des faiblesses, des maladresses. Ils se mettent donc, incontinent, à perfectionner Mozart !... Avant de le corriger et de l'abîmer, mieux vaudrait essayer de le comprendre. Et, plus on le comprend, plus on l'admire, plus on le vénère. On ne songe plus à le renvoyer à l'école ; mais on demande à ce maître souverain la lumineuse initiation à la Beauté, qu'il donne entre tous les autres maîtres.

*
* *

Une fois ces points acquis, n'y a-t-il plus rien à considérer pour restituer enfin un *Don Juan* véritable ? Jusqu'ici, nous avons envisagé le texte même. Mais ce texte, puisqu'il s'agit d'une pièce de théâtre, doit être réalisé sur la scène, c'est-à-dire chanté, joué, et présenté avec les costumes et les décors qu'il comporte. Voilà donc bien des questions. — Sans prétendre les traiter en détail, indiquons au moins dans quel esprit on peut les poser.

Quant au jeu et au chant, c'est affaire d'intelligence et de style : on pourrait donc épiloguer sans fin. Mais l'essentiel, nous semble-t-il, peut être dit, ou plutôt suggéré, en quelques mots.

Pour bien interpréter Mozart, le meilleur guide, c'est Mozart même : il faut devenir mozartien. Cela ne s'improvise pas. De plus, au début, il faut sans doute avoir une grâce spéciale, c'est-à-dire être doué pour devenir mozartien et aspirer à le devenir. Si l'on a ce don, il n'y a plus qu'à le cultiver : à force de vivre avec l'œuvre de Mozart, on la pénètre mieux, et l'on apprend d'elle comment elle veut être dite, jouée et chantée : le style du maître fait naître le style de l'exécutant.

Quant à la réalisation scénique, elle a reçu des altérations aussi fortes, aussi invraisemblables que le texte même en a subi. Voilà qui explique, et qui excuse un peu, les contresens que les romantiques ont accumulés autour de *Don Juan* : ils entendaient, ils voyaient une œuvre dénaturée, travestie en drame romantique ou en grand opéra. En effet, les indications de décor, les jeux de scène ont été l'objet, depuis un siècle, des perfectionnements les plus fantaisistes. Gens de théâtre, esthéticiens, biographes, critiques ou philosophes, adaptateurs, traducteurs, éditeurs ou commentateurs, tous, renchérissant les uns sur les autres, ont donné à cette pièce un esprit nouveau, un nouveau visage, de nouveaux habits, et un cadre nouveau. On y a même introduit une figuration supplémentaire : juges, gendarmes, femmes légères, pages qui portent des torches, cercueils, diables et damnés.

Voici par exemple comme on représentait la fin de *Don Juan* à l'Opéra, en 1834. Le texte du livret d'alors mérite d'être cité.

Dernière scène. — Don Juan, la statue du Commandeur, chœur de damnés, fantômes. — Le jardin du château de Don Juan... Nuit sombre... Des moines-squelettes s'avancent par tous les sentiers, les uns une torche à la main, les autres, un livre cabalistique sous le bras... Ils psalmodient aux oreilles de Don Juan le *Dies Irae* du *Requiem* de Mozart.

Cependant une longue procession de jeunes filles, vêtues de blanc, se déploie sur les hauteurs du parc. Musique religieuse et plaintive [1].

Le cortège descend lentement et traverse les groupes frénétiques des damnés. Les vierges déposent à terre le cercueil de leur compagne... Le linceul se soulève et laisse voir à Don Juan le corps de Donna Anna qui sort à moitié de la bière.

Don Juan est fou.

Pour se soustraire à l'horrible vision, il s'échappe et monte par les grands escaliers. Encore le Commandeur. Tous deux se rencontrent face à face... L'homme de pierre pousse Don Juan..., qui tombe à la renverse dans une fosse creusée par les damnés...

[1] Quelle musique, se demande-t-on avec inquiétude, et de qui ?

De telles fantasmagories, dira-t-on, datent surtout de 1830. Hélas, de nos jours encore, on s'en permet d'aussi baroques. On vient de publier, en Allemagne, une édition, qui a d'ailleurs son mérite, dans laquelle les indications scéniques sont données avec un soin excessif mais malheureux. On y précise à quel moment un nuage doit passer devant la lune, bien que Mozart ne l'avait guère prévu par sa partition. Et voici un autre perfectionnement. Au second acte, Donna Anna et son fiancé, pour parler de leur amour, se retrouvaient jadis dans un appartement : *camera tetra*, disait le livret original, c'est-à-dire une « chambre sombre », d'aspect grave ou triste, et s'accordant à la douleur de Donna Anna qui vient de perdre son père, le Commandeur. Mais nos commentateurs d'avant-hier ne veulent plus de cette *camera tetra* : comme si c'était une « chambre noire », ils la laissent aux photographes. En revanche, ils font venir les deux amoureux, en pleine nuit, dans un cimetière. A la scène précédente, Don Juan, avant d'inviter la statue du Commandeur à souper, nous avait appris qu'il était deux heures après minuit. Donc les deux fiancés sont dans le cimetière vers trois heures du matin. Voilà qui est étrange. Il est vrai qu'ils sont accompagnés de serviteurs portant des torches rougeoyantes, et ceux-ci entourent la statue équestre du Commandeur, blanche et bleue au clair de lune, tandis que Donna Anna chante son air à Don Ottavio. La mélancolique et caressante mélodie, où s'exhale la tendresse de Donna Anna, n'avait guère besoin d'être mise en valeur par un cadre aussi violemment pittoresque, à la fois funèbre, lunaire et flamboyant.

Revenons, sagement, aux modestes indications des livrets originaux, qui servirent à Prague et à Vienne. Le manuscrit de Mozart les confirme, sauf quelques variantes qui semblent négligeables. Il ne faut pas épiloguer, avec pédanterie, sur quelques difficultés ou contradictions vraiment secondaires ou même sans nulle importance. Par exemple, la première scène, où le Commandeur est tué en duel, doit avoir lieu la nuit, tout près de la maison de son fils, Donna Anna. Sur ce point, aucun doute. Mais voici une chicane : est-ce dans la rue, est-ce dans le jardin ?... Les textes originaux permettent l'un et l'autre : il faut donc conclure. Qu'est-ce que cela change à l'esprit de l'œuvre et à la musique ? Ici, pour ce détail, faut-il peser les mots comme si l'on faisait de l'exégèse ?... Il s'agit d'une indication de décor : songeons donc à ce qui se passe journellement dans les

théâtres. Les auteurs écrivent l'indication : « une rue ». Le mois suivant, quand on monte la pièce, le directeur leur dit : « Je n'ai pas de rue, mais j'ai un jardin, et je voudrais *gagner* un décor ». — « Va donc pour le jardin ! » Et puis, sur le texte manuscrit ou sur le texte imprimé, on transcrit la correction ou on l'oublie. Mais cette vétille fera la joie et le tourment des commentateurs futurs.

Pour *Don Juan*, qui est d'un style si pur, si attique, et l'on peut dire si français en pensant à notre Racine et à notre La Fontaine, les décors et la mise en scène doivent être d'un goût mâle et sobre. Ils ne doivent pas violenter l'attention des spectateurs, ni surtout la détourner de la musique. Le machiniste ne doit pas éclipser Mozart. Au contraire, il doit se mettre au service d'un tel maître, avec déférence, avec ferveur, trop heureux s'il le comprend assez pour le bien servir.

ADOLPHE BOSCHOT,
de l'Institut.

PSYCHOLOGIE DU PEUPLE HELLÈNE (1)

C'est une périlleuse tâche que tenter de dégager les éléments permanents de la psychologie du peuple hellène. Nous avons d'abord, comme les plus sages, mais non les plus fréquents visiteurs de la Grèce, à nous méfier de nous-mêmes, de nos souvenirs classiques, de nos comparaisons modernes, de nos affections, de nos préventions. Et surtout, il est, dans cette entreprise, un danger plus réel encore.

Peu de peuples ont durant le dernier siècle, durant ces dernières années, si fertiles en péripéties cependant, offert à notre étonnement des manifestations plus contradictoires. Nous avons assisté tour à tour à l'esprit d'indépendance le plus rebelle et au laisser-aller le plus nonchalant, aux initiatives les plus audacieuses et aux haltes les plus conservatrices, au patriotisme le plus chatouilleux et à la résignation la plus sévère, aux travaux les plus féconds et aux négligences les plus paresseuses. L'histoire récente — un siècle — est faite d'années de passivité et de soubresauts révolutionnaires : à peine le joug du Turc est-il rejeté que la Grèce neuve est jugulée par un roi étranger et sa « xénocratie » envahissante, qui soumet à une discipline germanique un peuple classiquement indiscipliné ; la revanche de l'esprit de révolte est la « klephtourie » qui s'installe à la *Voulí*, au Parlement. Tantôt la « Grande Idée », l'ambition de Constantinople reprise, fait peur, et l'on se bouche les oreilles aux appels des enfants irrédimés, des Crétois d'abord, plus tard des Cypriotes ou des Dodécanésiens ; tantôt on l'accepte, on l'exalte, et, loin de provoquer le pessimisme, les plus amères défaites, celles de Thessalie en 1897, celles d'Ionie en 1921, poussent à d'héroïques remèdes, à la régénération, la Révolution militaire et vénizéliste de 1909, la République de 1924, et l'Hellade renaissante ou s'accroît de territoires ou s'agrandit en rassemblant ses peuples épars. Des années d'assoupissement économique, de petite culture traditionnelle, de transhumance pastorale, de cabotage à la mode antique ; et soudain cette rénovation agricole, le partage des terres, le resserrement des espaces, les plantations nouvelles, des quartiers industriels coagulés aux villes mortes, cette colonisation sur la terre des ancêtres, qui accueille les réfugiés d'Asie, ce « miracle grec », qui est sans doute le fait capital de ces dix dernières années.

Et, d'autre part, voici dans le domaine interne que se succèdent les expériences politiques les plus diverses : monarchie autoritaire et libéralisme « œcuménique » — ce qui veut dire l'Union sacrée dans la langue des politiciens de là-bas ; dictature militaire et démocratie républicaine ; jusqu'à ce dernier avatar, qui vient de s'achever ces jours-ci, la République confiée à la garde des royalistes. Voici encore les bouleversements de la politique étrangère : l'ennemi héréditaire, le Turc, reçu en triomphe dans la capitale grecque, et un traité d'amitié signé entre les adversaires séculaires.

Aussi sommes-nous souvent désemparés de ce que nous croyons être des volte-face, par la mobilité ou l'impatience de ses auteurs. Un des esprits les plus séduisants de ce temps, qui est grand voyageur et qui sait voir, parmi ses charmantes et subtiles *Images de la Grèce*, où l'ironie du Français qui se déplace est heureusement amenuisée par la passion du spectateur sensible, a qualifié les Hellènes de « peuple impatient ». Oserai-je dire que je crois au con-

(1) Communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 28 janvier 1933.

traite qu'il est peu de peuples plus patients à une destinée sévère ? La gloire d'un passé qui l'écrase, la pauvreté d'un sol, la rigueur d'un climat qui demandent des efforts et les rendent difficiles. Une nouvelle histoire qui commence à peine : elle n'a qu'un siècle aujourd'hui. Gardons-nous de voir seulement le devant de la scène, de n'entendre que les premiers rôles. Cherchons le spectacle plus constant et écoutons la cantonade.

*
* *

La Grèce n'offre pas en spectacle des tableaux majestueux. Le voyageur est frappé par la petitesse des cadres. Une petite crique, où s'ancrent les caïques bleu vif, laissant tomber leurs voiles bleu tendre, où quelques douzaines d'amphores rouges sont alignées sur le quai bas : voilà un port. Un petit carré d'ails, d'oignons, quelques plants de tabacs, deux ou trois rangs de vignes : voilà un champ. Une douzaine de moutons, agrippés aux flancs raides d'une Montagne dénudée, que surveille un pâtre à l'ample manteau, aux cnémides de laine : voilà un pâturage. Une petite place, plantée d'un unique platane, cernée par deux ou trois boutiques basses, le café où le consommateur se contente d'un verre d'eau, la boutique du changeur où la cage de verre portative aligne des billets coupés en deux : voilà le village. Ces tableautins nous offrent pourtant un ramassis de la vie grecque : ils éclairent cette diversité des tendances, ces variations de l'opinion, dont nous parlions tout à l'heure. Un peuple, certes, mais des genres de vie. Toute Nation, même petite, n'est-elle pas une communauté de vies ?

La Grèce ne fut — et c'est un trait de toute la péninsule balkanique — longtemps qu'un agrégat de cellules, que la nature fit petites, presque fermées, repliées en une vie recluse, ignorant le large, confinées sur un horizon restreint. Le morcellement géographique de la péninsule balkanique, exaspéré dans le Midi par la nudité semi-désertique de la montagne calcaire, ne fut jamais favorable à un Etat unitaire. Bassin fermé entre des montagnes, vallée, île ou Acropole, toute unité naturelle vit de sa vie propre, gardant ses coutumes, son gouvernement séculaire, séparée des voisines par un mur de rochers, par un isthme, par un détroit, par la mer. Ici c'est à la fois la Ville et la campagne. Comme aux temps antiques, la *polis* resta durant des siècles non seulement la Ville, au sens moderne du mot, mais tout le groupe des citadins, qui cultive les champs le jour, se réunit le soir sous les murs pour reposer le corps et aiguiser l'esprit. Ces Acropoles, ces petites villes fortes de la Montagne ou de la Mer, savent maintenir les libertés. Elles ne s'en firent pas faute, même au temps des Turcs. L'empire ottoman ne fut jamais qu'un Etat routier, qui postait, aux endroits fréquentés, des colonies militaires, ne considérait les sujets que comme des contribuables, auxquels on laissait toutes les libertés pourvu qu'ils payassent tribut. Les communes souliotes, le « Sénat de Lacédémone » qui régissait le Magne, les Armatoles du Pinde ou de l'Olympe, les démogéronties du Dodécanèse, de Chios : autant d'exemples de ces cellules autonomes, qui furent au surplus des conservatoires de libertés.

La vie de clocher devait aussi maintenir, avec ses grandeurs, l'amour de la petite patrie, avec ses petitesses, qui empêchent souvent d'apercevoir l'intérêt général. C'est de ces petites villes recluses que partirent au cours des siècles ceux que tentait l'aventure, surtout la navigation, le négoce. De ces bourgs, comme aux temps antiques de la colonisation grecque, s'en allèrent à l'époque moderne ces grands marchands, qui firent des villes méditerranéennes de petites nouvelles Grèces : Constantinople, Odessa, Alexandrie, Naples, Marseille ; et, au XIXe siècle, ils se joignirent au courant des émigrants qui voguaient vers l'Amérique. Devenus riches, ils n'oubliaient pas la patrie. Ils envoient de l'argent, ils fondent des églises, et surtout des écoles. Ils sont les donateurs et les bienfaiteurs : rares sont les villages traversés, où l'on ne montre pas, avec piété et orgueil, le portrait d'un « Américain », comme on dit, qui a laissé, humble ou fière, une trace monumentale de son patriotisme local : aujourd'hui ses deniers ont amené l'eau au village, ont capté une source, ont doté le bourg d'un dispensaire, ou parfois d'une bibliothèque. Mais la médaille a son revers : ce sont les mêmes hommes qui, poussés à Athènes comme députés, comme fonctionnaires, n'ont pas oublié l'esprit « klephte », ont fondé ces clans, ces *commata*, aux ordres de caciques, qui ont empoisonné la vie politique grecque et qui, en dépit des efforts d'un Vénisélos, plusieurs fois écarté par eux du pouvoir, ne sont pas complètement extirpés encore. Est-ce là, au surplus, une plaie propre à la Grèce ?

Ainsi nous saisissons peut-être la cause pre-

mière des avatars qui nous ont déconcertés. Car, si les cellules sont nombreuses, elles ne sont point uniformes. Celle-ci s'ouvre sur la Mer ; celle-là grimpe sur la Montagne ; une autre s'est casée sur une plainette fertile ; une autre encore, juchée sur l'Acropole ou bien, ceinte de remparts, est une petite cité loquace et remuante. Quatre types d'Hellènes y vivent, qui ne se ressemblent point.

*
* *

La Grèce est d'abord la terre classique des marins. Tout autour la bordure rocheuse, la barrière, la muraille de montagnes, contraint le riverain à regarder au large, et, communiquant avec son voisin, plus aisément par la Mer, à échanger par le cabotage la nourriture d'une vie frugale. Du port, que domine la petite ville blanche, si bien juchée sur son « Echelle » — comme les Européens avaient coutume de dire — sortent bateaux de toutes formes, dont les noms antiques sont éternels : voici l'*hamaxa* ou « chariot » que pousse le courant, l'*alogo*, qui rappelle le « sillon » que trace l'étrave, le léger caïque au mât arqué à la voile bleue, la lourde et plate mahonne, sans oublier le noir vapeur. La fine proue sculptée d'allégories marines, la large poupe peinte de couleurs vives et de scènes villageoises enserrent les amphores d'huile d'olive, les tonneaux de ce vin âcre et lourd, mêlé à de la résine, les caissettes de raisins secs, qui se cueillent ailleurs que dans les banlieues de Smyrne et de Corinthe, les ballots de tabac jauni, les pastèques vertes et les melons d'or, les poissons frais ou fumés, les sacs de sons et de farines, qui seront débarqués d'anse en anse, pour alimenter ces déserts pierreux. Du Pirée, de Salonique, de Patras, de Syra, d'Andros, d'Argostoli ou d'Ithaque partent des cargaisons d'huiles et de savons, de tabac et d'opium, de raisins et de figues séchées, destinées à l'Europe, voire à l'Amérique, qui y débarquent en échange le charbon, frêt de retour. Plus que la terre, rocher dénudé ou platitude, tantôt bourbeuse et tantôt poussiéreuse, la mer sollicite l'activité de l'homme.

L'armement est souvent une entreprise familiale : c'est entre parents, entre amis parfois, qu'un bâtiment est mis en commandite. Les plus riches forment ces générations de commerçants, de spéculateurs, qui firent la fortune de ces îles, de Chios par exemple, dont les navires au XVIIIe siècle glanaient les produits de l'Occident aux comptoirs de Trieste, de Marseille et d'Amsterdam, ceux de l'Orient aux ports d'Odessa, de Constantinople et de Smyrne. Les quartiers de la vieille ville évoquent encore sa triple richesse : à côté du *Paléocastro*, qui rappelle le château gènois, et de l'*Egremos*, qui précise les rudes efforts de la culture, l'*Aplotaria* par son nom même conserve la mémoire de la flotte passée. Ainsi s'associent, dans ce petit groupe trois éléments du paysage et de la vie helléniques, le Mont, la Campagne et la Mer.

Iles et péninsules sont ainsi les piliers de ce monde marin. Les insulaires, ou, pour reprendre l'étiquette plus ample des temps de l'indépendance, les *Nautiques*, furent à la fois les créateurs de la richesse et les fondateurs de la liberté. Les « klephtes de la mer », ces corsaires patriotes, dont le plus chanté fut Canaris, donnèrent à l'Hellade nouveau-née la maîtrise de l'Archipel ; leurs brûlots assurèrent la force de ces gouvernements qui erraient, autour de la Morée, à la recherche d'une capitale, Patras, Argos, Epidaure, Trézène, Nauplie, ou qui s'enfermaient dans leurs Acropoles littorales. De tout temps sortirent de ces îles les adroits politiques, qui fournirent à l'Etat, aux heures incertaines de sa naissance ou de sa croissance, l'appui d'une Europe hésitant entre sa sympathie pour des chrétiens et sa suspicion pour des révoltés. Tel fut le rôle de Capodistria, le Corfiote, et, bien plus tard, de Vénisélos, le Crétois.

Cependant les plus pauvres de ces insulaires abandonnaient la terre ingrate, non sans esprit de retour : ils vont chercher fortune au delà des Océans, au Cap, en Australie, en Amérique ; ils deviennent là-bas marchands ou banquiers. Mais ils gardent les liens de famille. Tel marchand de fourrures du Canada envoie du travail à son frère, pauvre pelletier de Castoria, la petite ville morte du lac macédonien, qui a, depuis longtemps, perdu ses castors, sa renommée et ses richesses. L'émigrant, devenu financier à Odessa, à Alexandrie, à Londres ou à New York, manque rarement de fonder une école dans la petite patrie, quand il n'adresse pas ses subsides à la grande, ne subventionne pas des aqueducs, des fontaines, des bibliothèques, ne fait pas cadeau d'un torpilleur ou de canons. Une vieille chanson, que recueillit il y a un siècle Fauriel, peint cet amour du sol natal, si vif au cœur de l'émigrant, qui ne peut

s'empêcher de songer à la patrie et d'y revenir :

Montagnes, ne vous couvrez pas de neige; campagnes, ne vous couvrez pas de givre;
fontaine aux eaux froides, ne gelez pas,
Tandis que je vais et reviens, jusqu'à ce que je m'en retourne.

*
* *

Lorsque le *Vaulique* rebrousse chemin, son autre horizon est la Montagne. Elle n'est jamais lointaine dans ce pays de petites cellules. Diverse sans doute, blanche ou verte, aiguë ou douce, rectiligne ou moutonnée, elle profile sa cime boisée ou sa barre chauve, offrant au navigateur même l'amer de son cap étincelant. Ceinte de nuages, bordée de fontaines, dans ce domaine assoiffé elle est la « Sainte Montagne », le repaire de Delphes, le divin Olympe, le refuge monacal de l'Athos. Elle s'associe, changeante, mais éternelle, au paysage hellénique. Ici de crique en crique et de pointe en île, la Montagne et la Mer se joignent en une commune vie. Là la forêt haute entoure les plantations précieuses ou les steppes monotones de la Campagne. Ailleurs les pentes, couvertes de vergers et d'olivettes, relient, dans une vie agricole harmonieuse, le maïs d'en bas aux chênaies d'en haut. Plus loin les monts boisés ou les couronnes chauves, coupés par les eaux actives des torrents, par les sentes de pâtres, offrent leurs premiers versants aux porcs, leurs déclivités aux chèvres, leurs alpes aux moutons et aux bœufs. Elle unit les deux patries, la « patrie d'été » et la « patrie d'hiver ».

Quand ce n'est pas le berger communal, toujours vêtu à la mode homérique de la tunique courte et de la cape de poils, qui paît sur les pentes proches ses chèvres et ses brebis, c'est le village entier qui se déplace, une vraie armée de transhumants. Ces Grecs remuants sur la Montagne, ce sont les *Vlaques*. On appelle ainsi tous les pâtres, et tous ne sont pas de parler roumain. Ainsi les *Saracatsani*, tribu d'Epire qui nomadise entre les plaines basses d'Arta, de Préveza et les pâturages d'été du Pinde, ou entre les plaines d'Etolie et les montagnes de l'Agrapha : leurs seules richesses sont leurs troupeaux ; leur seule langue est un grec apparenté aux dialectes du Nord. Le village vlaque n'est qu'un amoncellement de pierres coincées au haut des torrents, à 800, à 1.000 mètres ; pas un lopin cultivé ; vieillards, enfants et femmes en sont les seuls habitants, les hommes les font vivre de l'argent gagné comme ouvriers des villes balkaniques, voire américaines. Ces villages permanents et morts sont surtout des curiosités. Le vrai village vlaque est le *stani*, le village nomade. Chaque printemps et chaque automne courent avec leurs pâtres, du haut en bas de la Grèce, 3 millions de chèvres, 5 millions de brebis.

Dès la fin des pluies hivernales, précédés du *tsaïas* à la houlette ciselée, encadrés de chiens, suivis de petits chevaux et d'ânes portant, dans des corbeilles ou des sacs de laine, la marmaille et le campement, 2.000, 3.000 moutons de Thessalie, de Macédoine cheminent sur le Pinde, l'Othrys, l'Olympe, les Alpes de la Grèce centrale. Un monde entier en mouvement. La tribu, 50 ou 100 familles, est commandée par le *tchelnik* héréditaire, qui loue aux communes les pacages d'hiver où se dresseront les tentes de feuillage, qui négocie les terrains de parcours où s'ouvriront les tentes noires de poils de chèvres, qui vend les richesse ambulantes, peaux, laines, laitage, qui répartit entre les *kalyvia*, chalets de bois de l'alpage, les bêtes et les gens de ce village toujours par monts et par vaux.

Autre vie aventureuse et autre vie passionnée. Dans la chanson grecque la montagne tient autant de place que la Mer, et tout le monde montagnard :

Ils ont volé l'agnelet,

dit une musique populaire, une élégie des temps turcs,

Avec sa toison douce et sa corne argentée,
Avec sa toison dorée et sa clochette en or.

Ainsi gémit-on sur la perte d'un trésor. Que dire des plaintes d'aujourd'hui, lorsque l'espace manque, les frontières se ferment et la ville tente les jeunes ? Le nomadisme pastoral est pourchassé par les conjonctures. La Grèce neuve se cultive et les plaines asséchées, irriguées, n'ont plus de place durant l'hiver. Le Vlaque était l'élément archaïque, conservateur, monarchiste de la vieille Grèce. Il défendait ses libertés contre le Turc et ses traditions contre les hommes nouveaux : ce fut le pallikare, ou, comme on disait au milieu du siècle passé, la « foustanelle », en lutte contre l' « habit », c'est-à-dire le monsieur de la ville, qui avait fait son apprentissage de la vie publique chez

les Français ou les Anglais. Mais à son tour ce romantique attardé — ou entêté — dénoue son jupon de toile et ses jambières de laine blanche ; sa fille porte déjà les cheveux courts et les souliers Louis XV. Un monde qui disparaît.

JACQUES ANCEL.

(A *suivre*).

CONTE DE BÊTES ET CONTE D'HOMME

Ces deux contes sont directement traduits avec des coupures, du recueil *Nihon Mukashi-Banashi*, dont l'auteur, Iwaya Sazanami, est regardé comme le plus doux conteur du Japon contemporain.

I. — LA MONTAGNE DE LA VENGEANCE

Il y a longtemps, bien longtemps, en un lieu dont je ne sais plus le nom, vivait un vieux avec sa vieille. Par là rôdait aussi un méchant blaireau ; et comme il ravageait les concombres et les aubergines que le vieux plantait à la sueur de son front, l'homme finit par l'attraper au piège et le traîner jusqu'en sa maison :

— Vieille, dit-il joyeux, le voici, ce sale blaireau ! Garde-le bien, qu'il ne s'enfuie ; et pas plus tard que ce soir, la bonne soupe que nous en ferons !

Il ficela le blaireau par les quatre pattes, le suspendit à une solive, et repartit pour les champs, cependant que la vieille continuait à piler son blé.

*
* *

— Vieille, vieille, dit soudain le blaireau d'une voix sucrée : à votre âge, piler le blé d'un si lourd pilon ! Vous allez y briser vos os : ne voulez-vous pas me laisser piler à votre place ?

La vieille hocha la tête de gauche et de droite :

— Vous êtes bien honnête, dit-elle : et grand merci ! Mais pensez-vous qu'en l'absence du vieux j'aille vous laisser vous échapper ?

— Oh, protesta l'autre, suis-je donc blaireau à m'enfuir aussi lâchement ! Allons, vieille, passez-moi le pilon !

La vieille défait les liens de la bête, et lui tend le pilon. Le blaireau la tue, en fait la soupe, se change lui-même en vieille, et attend le retour du vieux.

Comment voulez-vous que, fût-ce en rêve, le vieux eût vent de ce qui s'était passé ?

— Ah, dit-il en rentrant, voilà bel âge que je n'ai mangé soupe de blaireau !

— La soupe ? Elle vous attend, vieux ! s'empressa la fausse vieille.

Claquant de la langue, le vieux mangea la soupe de vieille. Mais comme il finissait, la fausse vieille se refit blaireau :

— Vieux qui as mangé ta vieille, ricane-t-il, regarde un peu les os de ta soupe !

Et sortant queue et langue tout ensemble, il s'enfuit aussi légèrement que nuage ou brouillard.

Le vieux s'évanouit d'horreur ; puis, revenu à soi, se prit à pleurer...

— Vieux, vieux, qu'as-tu à pleurer de la sorte ?

C'était le Lièvre Blanc de la Montagne qui parlait ; et le vieux, par le menu, lui conta son malheur :

— Ah, c'est ainsi, dit le lièvre : patiente un brin, vieux ; et je te la vengerai, moi, ta vieille !

*
* *

Le lièvre retourna dans la montagne, repéra le trou du blaireau, et le lendemain, par beau temps, fut se poster à l'entrée :

— Messire Blaireau, Messire Blaireau ! Passerais-tu donc ta vie au fond de ce trou ? Je ne te savais pas si veule ! Allons, viens plutôt avec moi couper des branches dans la montagne !

Quand le blaireau vit que ce n'était qu'un lièvre, il en eut le cœur tout détendu :

— Bonne idée, fit-il : si tu crois que d'être si seul je ne m'ennuyais pas !

Les voilà tous deux partis.

Tout le jour, ils coupèrent des branches qu'ils se chargeaient sur le dos. Mais, sur le chemin du retour, le lièvre se glissa derrière le blaireau, et — crac-crac ! — fit crépiter deux pierres à feu qu'il tenait toutes prêtes.

— Messire Lièvre, Messire Lièvre, s'enquit le blaireau dressant l'oreille, quel est ce bruit de *kachi-kachi*, derrière moi ?

— Ça ? Ça n'est rien ! Simplement, comme cette montagne s'appelle *kachi-kachi*, je murmurais *kachi-kachi !*

Et le lièvre rit dans son ventre, car vous savez bien que cela voulait dire aussi : *victoire victoire !*

Déjà, sur le dos du blaireau, le feu gagnait les branches.

— Ai, aï, ça brûle, ça brûle ! s'écrie le blaireau, le foie écrasé de douleur.

Il se roule sur le sol : le lièvre lui souffle dans le dos, jusqu'à ce que la bête hurlante eût regagné son trou.

Quand, le lendemain, le lièvre fit visite au blaireau qu'il avait joué, il le trouva qui geignait, la tête enveloppée d'une serviette :

— Messire Blaireau, dit-il, vrai, c'est surprenant, l'aventure d'hier ! Mais voici, je t'apporte un remède. Ça n'est pas que ça ne fasse peut-être pas un peu mal : aie le courage de l'endurer !

Ce disant, il lui barbouille le dos de pâte de haricots mêlée de sel et de poivre : si le blaireau dans son trou tourna en se roulant, je vous le laisse à penser !

*
* *

La blessure guérit. Mais comme le cœur du blaireau ne s'était pas amendé, le lièvre décida de lui enlever le souffle d'un seul coup.

Un jour que le blaireau passait :

— Hé, Messire Blaireau ! Guéri, ce mal ?

— Grâce à vous, je souffre moins...

— Ah, tant mieux ! Nous allons pouvoir reprendre un peu d'exercice...

— Dans la montagne ? Ça, jamais : j'en ai assez !

— Eh bien... si nous allions cette fois du côté de la mer ?

— Si tu me parles de la mer... Eh, ça doit être amusant !

— Oui, réfléchit le lièvre, mais... il me faut le temps de préparer les bateaux !

— Pour ça, je m'en remets à toi ! dit l'autre en s'en allant.

A trois jours de là, le blaireau revint :

— Et ces bateaux, Messire Lièvre ?

— Les voici, montra le lièvre : admirables, comme tu vois !

Ils chargent les bateaux jusqu'à la mer, les mettent à l'eau, rament vers le large :

— Joli paysage, hein ?

— Sûr, enchérit le blaireau : beau temps.. pas de vagues...

— Si nous faisions une petite course ?

— Oui, c'est ça : alignons-nous !

Ils se roulent une serviette autour du front, et, ohé ohé, rame que je te rame !

Mais si le bateau du lièvre était en bois, j'ai oublié de vous dire que celui du blaireau était en terre :

— Mon dieu ! Au secours, au secours ! Mon bateau qui fond ! Messire Lièvre, attends-moi, attends-moi !

Le lièvre, d'un coup de rame, écrasa la tête du blaireau, qui — bou, bou, bou ! — coula à pic en faisant des bulles.

C'est ainsi que le Lièvre vengea la Vieille.

II. — URASHIMA LE PÊCHEUR.

Il y a longtemps, bien longtemps, dans la province de Tango, en un lieu nommé Mizunoé, vivait un pêcheur du nom d'Urashima.

Un soir, après la pêche, il reprenait le chemin de sa maison, quand il vit des enfants s'acharner sur une petite tortue à coups de pierres et de bâtons :

— Voyons, dit-il, pris de pitié, vous êtes de bons petits enfants : ne me donnerez-vous point cette petite tortue ?

— Nous l'avons attrapée : elle est à nous !

— Mais je ne vous la demande pas pour rien : tenez, voici des sous !

Urashima caressa la petite tortue, revint vers la mer, et remit la bête à l'eau.

*
* *

Le lendemain, comme il pêchait au large, Urashima s'entendit appeler :

— Urashima ! Urashima !

C'était près du bateau, une tortue. A petits coups hochant la tête, elle lui dit :

— C'est moi, la petite tortue. Vous m'avez hier sauvé la vie : je suis venue vous en remercier !

— Vrai ? C'est gentil à toi !

— Mais dites-moi, Urashima : n'avez-vous jamais vu le palais du dragon ?

— Pour ça, non ! Toute l'année, je tiens la mer, mais...

— Urashima ! Venez avec moi : je vous porterai !

— Tu me porteras, toi, si petite ?

— Sûr ! fit-elle.

Or la carapace avait soudain grossi, et, si étonné qu'il fût, Urashima y monta.

*
* *

Quand la tortue eût un moment nagé, une porte magnifique apparut :

C'est la Porte du Palais, dit la bête : nous sommes arrivés, et désormais vous pouvez marcher.

Puis, aux gardes :

— Ohé, portiers ! Du pays du Japon, j'amène un hôte : son nom est Urashima, et je vous prie de l'annoncer !

Les Goujons-Portiers firent ce qu'elle demandait ; et les vassaux du premier rang, Dorade et Sole en tête, s'avancent vers Urashima :

— D'être venu de si loin, qu'il vous plaise d'être remercié !

Urashima n'y comprenait mie. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il arriva au palais du fond : car la toute mignonne princesse Otohimé l'y attendait avec ses suivantes. Et le faisant asseoir à la place d'honneur :

— D'avoir hier sauvé la vie de la petite tortue, je vous suis si reconnaissante ! Je veux donner fête en votre honneur : soyez à l'aise, Urashima !

Il y eut du poisson, du saké, des chants, des danses : et depuis qu'Urashima était Urashima, c'était bien la première fois qu'il assistait à pareil banquet !

Puis Otohimé le prit par la main, et par des couloirs de coraux et de perles, le conduisit au jardin. C'était vraiment un beau jardin ; et ce qu'il avait de plus merveilleux, c'est que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver s'y offraient aux yeux en même temps : du côté de l'est, dans les fleurs de prunier et de cerisier, des rossignols et des papillons ; du côté du sud, des cigales dans les feuilles épaisses ; du côté de l'ouest, des érables et des chrysanthèmes ; du côté du nord, la neige toute blanche et l'étang glacé...

Près d'Otohimé, Urashima de la sorte passa deux ou trois jours.

*
* *

— Vous avez eu grand soin de moi ! lui dit il enfin. Mais j'ai laissé chez moi mon père et ma mère, qui doivent être en grand souci : souffrez que je prenne congé !

— Restez ! suppliait-elle.

Mais il insistait tant qu'elle le laissa s'en aller, lui donnant en cadeau un coffret magnifique :

— Ceci est un coffret magique, dit-elle gravement. Si vous le gardez fermé, il vous protègera ; si vous l'ouvrez, le néfaste sera sur vous ! Quoi qu'il advienne, ne l'ouvrez jamais : je dis bien, ne l'ouvrez jamais !

Sur le dos de la petite tortue, Urashima s'en revint.

*
* *

Or, comme il touchait son rivage familier, il ne reconnut aucun de ceux qui passaient par là.

Il fut à sa maison :

— Père, c'est moi !

Mais les gens qui étaient là avaient visages nouveaux, et Urashima se sentit la gorge serrée :

— Pardon ! dit-il. Je suis Urashima, et celle-ci est ma maison : où sont donc partis les miens ?

— Vous, Urashima ! Par exemple, elle est bien bonne ! Voilà quelque sept cents ans qu'Urashima a disparu !

Semblable à un fou rêvant, Urashima courut au rivage :

— J'ai perdu ma maison, répétait-il, et mes amis, et mes parents !... Si j'ouvrais ce coffret ?

Il défit les cordons du coffret, et souleva le couvercle.

*
* *

Trois filets de nuage blanc s'en échappèrent : Urashima était sur la plage, un vieux aux reins cassés, au front ridé jusqu'à l'os.

IWAYA SAZANAMI.

Traduit du japonais par Georges Bonneau.

LE MALENTENDU ENTRE BARRÈS ET L'ÉGYPTE

« Si je fais trop souvent l'impie », s'exclame Barrès parmi ses notes égyptiennes, « c'est de peur d'être un pharisien de qui les livres disent : Seigneur, Seigneur, avant que le cœur soit tout pénétré ». Appréhension digne de l'artiste de belle trempe, du pèlerin, convaincu que le Dieu qu'il recherche n'est sensible qu'à la sincérité de l'âme, et pour qui certaines sécheresses, voire certains reniements, constituent de moindres blasphèmes, qu'une « littérature ampoulée » et ses jongleries de mots vains. Tant de voyageurs, crainte de ne le pas rencontrer au lieu du rendez-vous, ont eu en poche, dès le départ, l'émoi littérairement utilisable. Quand, revenant de Grèce, Barrès ose dire que son excès de perfection l'a figé, au point de n'éveiller en lui aucun trouble, quand il ajoute que la civilisation égyptienne, à certaines heures, lui a paru une civilisation d'enfants, sans profondeur et sans devenir, son audace s'impose, quelles que soient les réserves possibles. C'est celle d'un intransigeant amant d'une vérité, qui, comme toute vérité, peut demeurer personnelle et incommunicable. Le scepticisme imparfait du présent siècle ne s'en doit pas moins de la saluer.

Henry Bordeaux (1) a grapillé à travers ces « Cahiers » de 1904, encore inédits, l'essentiel des « anathèmes » barrésiens. Relire ces études, parcourir les manuscrits, affermit dans la conviction que ce divin interview avait toutes chances de tourner mal. « Wordsworth », dit quelque part Oscar Wilde, alla aux lacs, mais ne fut jamais un poète « lakiste ». Il découvrit sous les pierres les discours qu'il y avait précédemment enfouis ». L'artiste porte en soi l'essentiel des révélations qu'il attend du monde extérieur. L'expérience ne crée pas : elle rencontre à mi-route. Or, Barrès eût voulu qu'en son âme les dieux égyptiens fissent tout le chemin. C'était trop demander, même à des dieux.

Au départ, Barrès constate avec bonne humeur que ses connaissances en la matière avoisinent le niveau d'un gosse de sixième. Aussi qu'il est parfaitement décidé à n'améliorer pas son ignorance. Nulle tentation de consacrer les loisirs de la traversée à « potasser » un baedeker. Le problème gît ailleurs. « Quel est exactement le plaisir que je viens demander à la vieille Egypte ? Qu'elle défriche en moi des parties de l'âme, qu'elle éveille, cultive, fasse lever et fleurir certains de mes sentiments profonds qu'aucune expérience encore n'a su réellement émouvoir. » Son âme seule va veiller et prier. L'intelligence, la curiosité resteront de côté. Attitude d'esprit exclusive, sinon dangereuse. Contraindre les dieux de l'Egypte à s'exprimer sans détours, mépriser les truchements matériels qui leur ont toujours été familiers, d'avance leur poser une manière d'ultimatum, n'est-ce pas courir le risque de se les aliéner ?

Ce risque, Barrès ne l'envisage même pas. Son idée est arrêtée. Il doit, chez l'indigène, réussir à trouver une survivance du vieux génie égyptien. La filiation physique est indéniable, le moindre bas-relief accuse une évidente ressemblance. Donc « s'il devenait conscient, se déblayait, il trouverait en lui ses dieux que pensèrent ses pères, comme nous les trouvons dans les tombeaux qu'ils creusent. »

Car ce qui a éveillé chez Barrès l'espoir que l'Egypte avait quelque chose de particulier à lui dire, c'est la manière dont, chez elle, l'idée de mort et de durée s'est agrégée, de tous temps et sans hiatus, à celle de vie. Au fur et à mesure que nous allons vers l'Est, la mort change de caractère, le gouffre pascalien se comble. En présence de l'au-delà, l'Occidental est saisi de panique. N'ignorant rien de ce qu'il perd, il mesure que quoi que ce soit qu'il retrouve, fût-ce rien, cet inqualifiable aura le coefficient d'une éternité pour laquelle il n'est pas fait. L'homme d'Orient, lui, y a toujours baigné. Il retourne à l'infini dont il sortit par hasard. C'est la vie qui fut l'accident. La mort est ce qui demeure. Tout nourrit cette idée « dans cette Egypte où rien ne varie ». Les saisons, mal tranchées, se distinguent à peine. Le Nil éternel roule éternellement ses eaux dont ne change que la masse ou la couleur, mais dont la bénédiction ne s'est point lassée. N'y a-t-il pas là, se dit Barrès, une solution à notre angoisse : au lieu d'escamoter l'inévitable conclusion, d'en détourner à n'importe quel prix notre pensée, subordonnons-lui le présent, comme semblaient le faire les Egyptiens d'autrefois, abandonnons-lui nos richesses. Certes, elle n'est pas immédiatement compréhensible, mais elle est à « mé-

(1) H. Bordeaux, *L'Appel du Divin*, 1925. *Voyageur d'Orient*, 1926.

diter, cette vie consacrée à la mort ». L'homme de lettres, sa vie durant, ne se préoccupe-t-il pas de même de faire son tombeau, d'édifier sa pyramide où il rêvera de protéger les choses aimées, d'éterniser ses émois, de fixer le sourire fugace des femmes qui le hantèrent, protégeant comme il peut ce double dont le temps s'acharne déjà à faire un fantôme ?

La clef qui va ouvrir à Barrès la grande porte, c'est la théologie et c'est la mystique. Ses guides seront les héros et les saints. Ce qu'il lui faut, c'est trouver une sensibilité commune avec « ces gens-là » : « Si je n'ai pas leur inconscient, comment la pénétrer ? »

Tour à tour, à l'Egypte pharaonique et à l'Egypte musulmane, Barrès va adresser sa requête qui ressemble à un ordre. Mais les dieux n'aiment pas qu'on les malmène, et ils se taisent : « Quand les peines les plus redoutables à subir dans ce monde et après la mort muraient les caveaux de la Vallée des Rois, ils étaient moins secrets qu'aujourd'hui, où le plus humble ânier se promène au milieu de leur rébus sur granit rose ».

A son cœur défendant, Barrès va refaire le pélerinage classique. Il ne dissimule point : l'archéologie l'ennuie ; seule, la psychologie est vivante. « Déterrer les dieux, ce n'est pas les ressusciter ». Il se désintéresse des « bric à brac, fussent-ils de Musée ». Les objets ne l'amusent pas. Ce qu'il recherche, ce sont les « autels », mais point seulement les autels de pierre. Hélas, partout le divin ne s'exprime qu'à travers le tangible, et ce tangible l'égare. D'un œil désabusé il contemple les bas-reliefs millénaires du tombeau de Ti : « Ce sont des curiosités précieuses qui n'augmentent pas l'âme ». Bien que les Pyramides offrent « une forme pour cet instinct de l'infini qui fait notre charme et notre tourment, notre noblesse en tous cas », elles ne sont, somme toute, qu' « un abri du néant, un grandiose memento puéril ». Il y cherche vainement le mot du grand secret.

Le divin a déserté jusqu'aux temples eux-mêmes. Remontant le Nil, Barrès y a « manqué de Dieu ». Il s'est assis à Karnak, dans le Saint des Saints, où nul sans sacrilège ne devait pénétrer, et il n'a ressenti qu'une « affreuse indifférence ». C'est que seule, « la qualité religieuse des choses » est faite pour lui plaire. Or, ici, on a « gardé tant bien que mal la lettre et perdu tout l'esprit. La prière n'a pu retenir l'émotion ».

L'Egypte musulmane répondra-t-elle mieux ? Elle est pourvue de cette théologie et de cette mystique que réclame Barrès. Elle a des héros et des saints et cet El Azhar fascinant où se conserve et se transmet le flambeau coranique. Ne pourrait-on « causer de poésie, d'amour et de musique, et là-dessus recevoir de l'Islam tout ce que peut en retenir une formation catholique ? « Il existe, accroché au flanc du Mokattam, un petit couvent de derviches Bektachis. Des cyprès, des citronniers et des bougainvilliers violets escaladent le calcaire aride, creusé de tombes. Au bord d'une grotte froide, une vasque d'eau reflète le ciel. Parmi les lointains cendrés pointent les trois cents minarets du Caire. Des moines jardiniers, barbus et muets, circulent parmi les fleurs. Là on peut prier... »

Et pourtant non. Le voile demeure baissé. Une fois encore Barrès ne retrouvera que Barrès. La mosquée de Kaïl Bey est belle, mais glaciale : « Le coffret est vide ». Au crépuscule, les tombeaux des Khalifes demeurent sans âme. La mosquée du Sultan Hassan, dont la beauté souffre la comparaison avec Cordoue, la bien-aimée, ne distille qu'un ennui lassé. Les accents perçus sont incompréhensibles, les êtres indéchiffrables.

L'Egypte moderne ne trahira donc pas le secret gardé par la vieille Egypte. Elle aussi a le sourire muet et implacable des Colosses de Memphis, et Barrès ne devait retrouver en fin de compte que les trésors de son cœur de catholique. C'est à l'Eléphantine, que, dans « une pauvre chapelle », il fut « saisi d'un profond esprit de prière ». C'est à l'Eglise Franciscaine de Louxor qu'il devait célébrer sa joie de Noël.

Ainsi prit fin le pélerinage barrésien. Les dieux n'avaient point accueilli l'occidental venu à eux dans un esprit de vénération. Il ne devait plus les solliciter. L'occasion le ramena en Egypte à deux reprises. Il y passa, indifférent. La cause était entendue, la condamnation sans appel. De son séjour la seule trace qui demeurât apparemment, fut un chat de bronze vert, grandeur nature, « bête satanique », dit René Benjamin, et cinq turquoises gravées, achetées au bord du Nil.

Les « Mélanges d'Egypte », ne sauraient tarder à être publiés. Ceux que rebrousse quelque peu l'ostracisme barrésien saisiront alors mieux le caractère subjectif de cette véhémence. L'amant de Bérénice, quelques années auparavant, eût peut-être différemment réagi. Mais déjà Barrès vit le drame de son âme. Engagé sur le chemin qui sera son che-

min, ayant à demi trouvé la forme spirituelle pour laquelle il est fait, il n'est plus capable d'une impartialité de dilettante, il n'est plus que passion, donc magnifiquement injuste. Il est une seule demeure dans la maison du Père. Un chemin unique y conduit. Une beauté sensible qui n'est pas celle de la cathédrale ne fait que détourner du but. La nature d'Egypte, elle-même, est exclue du divin : un coucher de soleil sur le désert « boursouffle » l'âme, mais ne l'« augmente » pas.

Un soir, pourtant, Barrès a failli s'attendrir devant le paysage de Louxor, son Nil sillonné de felouques, la montagne des Rois, rose derrière les champs de blé en herbe : « Il faudrait, en Egypte », songe-t-il, « savoir jouir des choses les plus simples : la lumière, le ciel, l'idée de mort ». Lumière liquide et douce, ciel léger sur les fronts pesants, mort sereine, commencement, fin, et condition de toute vie. Et il ajoute un peu plus loin : « Les professeurs gâteraient tout ». Mais sa roideur occidentale ne pouvait davantage fléchir.

Tout affairé à crocheter le mystère millénaire, Barrès n'a pas vu la simple porte entrebaillée derrière laquelle souriaient les dieux. Mais peu leur importait, car plus sages que les hommes, tous les dieux sont frères, et c'est encore l'un d'eux — ils le savaient — que le grand artiste retrouverait au terme de la route qu'il avait choisie.

MARGUERITE CLAIRMONT.

LE CANAL DES DEUX-MERS ET L'INSTITUT

Au mois de juillet dernier se tenait à Toulouse, sous la présidence d'honneur de M. Gaston Doumergue et la présidence effective de M. Yves Le Trocquer, un Congrès organisé par le Comité Afrique du Nord-Midi, que préside M. le général de division Calmel, ancien adjoint du maréchal Lyautey. Son objet était l'étude et la libre discussion du problème du Canal des Deux Mers.

Parmi les rapports présentés, ceux sur la construction et la navigation étaient signés d'Augustin Mesnager, inspecteur général des Ponts et Chaussées, membre de l'Académie des Sciences et de M. Max Laubeuf, ingénieur en chef de la Marine, également membre de l'Académie des sciences. Très favorables à la construction du Canal Maritime des Deux Mers, ces rapports produisirent grande impression et c'est en se basant sur des avis aussi autorisés que le Congrès émettait, le 10 juillet, le vœu:

« que les Pouvoirs publics, tout en réservant les légitimes intérêts acquis de la batellerie fluviale actuelle, prennent toutes mesures utiles pour accélérer l'instruction du projet du Canal Maritime des Deux Mers et saisissent le Parlement, dans l'avenir le plus proche, d'un projet de loi qui permettra la réalisation de cette œuvre grandiose du plus haut intérêt économique et social. »

A ces deux adjectifs, le rédacteur du vœu aurait pu ajouter celui de national.

Un troisième membre de l'Institut, M. Clément Colson, se montre aujourd'hui (1) résolument opposé à la construction du Canal. Il déclare que « le projet est trop déraisonnable pour avoir pris place même dans le grand programme de 1879, mais assez séduisant pour avoir été constamment, depuis lors, l'objet de propositions émanant soit d'organismes qui vivent des cotisations de souscripteurs naïfs, soit de candidats en quête de promesses à faire aux électeurs, soit de spéculateurs cherchant des prétextes à émissions. »

Comme Augustin Mesnager, M. Clément Colson est inspecteur général des Ponts et Chaussées et MM. Mesnager, Laubeuf et Colson sont tous trois partis du même point, l'Ecole Polytechnique, pour arriver au même point: l'Institut de France.

Cette querelle d'anciens camarades devenus académiciens serait assez amusante si, depuis le mois de février, la Science française ne portait le deuil d'Augustin Mesnager et si, par ailleurs, la question qui les divise n'était aussi lourde de conséquences pour la sécurité nationale.

M. Clément Colson, après avoir résumé l'histoire des trois grands canaux maritimes, Suez, Panama et Kiel-Lubeck entreprend une comparaison critique avec le projet du Canal Maritime des Deux-Mers. Il lui reconnaît sur les deux premiers « le grand avantage d'être situé en plein territoire français, sous un excellent climat, à proximité de tous les moyens d'exécuter

1 *Revue Politique et Parlementaire* [illegible] 10 février 1933.

de grands travaux publics ». Ce n'est pas négligeable.

Mais, écrit-il, la longueur en serait beaucoup plus grande — 500 km. de l'Atlantique à la Méditerranée contre 171 et 81 km. pour Suez et Panama — et, par suite, l'importance des travaux à exécuter beaucoup plus grande aussi pour réaliser une économie de distance beaucoup moindre. Toute la question est cependant de savoir si l'économie de distance et surtout l'économie de temps, qui en est la conséquence, sont suffisantes pour amener les navires qui passent actuellement par Gibraltar à payer un droit de péage pour utiliser le Canal.

M. Clément Colson doute qu'un paquebot rapide filant de 15 à 20 nœuds ait intérêt à emprunter le Canal. Il n'y a en service aucun paquebot filant plus de 17 nœuds sur les lignes reliant le Nord Atlantique à la Méditerranée et aux pays situés au-delà de Suez. D'autre part, dans le tonnage total qui franchit le Détroit de Gibraltar, les paquebots n'entrent que pour moins de 10 % ; plus de 90 % sont représentés par des cargos filant de 9 à 12 nœuds. Que dirait-on d'une étude sur le rendement d'un réseau de chemin de fer qui ne tiendrait compte que des trains rapides ?

Les économies de temps ont été calculées d'après les conclusions du rapport de M. Max Laubeuf. Deux exemples en ont été donnés. Un cargo assurant le service Angleterre-Gênes réaliserait à chaque voyage aller et retour une économie de 8 à 9 jours, d'où possibilité d'assurer avec six navires le service qui en exige aujourd'hui sept. Un paquebot type malle des Indes réaliserait par voyage simple une économie de temps de deux jours environ. C'est considérable et tout le monde sait que, pour gagner quelques heures sur la traversée de l'Atlantique Nord ou de l'Atlantique Sud, les Compagnies n'hésitent pas à s'imposer de lourds sacrifices.

Au sujet de l'importance du trafic, M. Clément Colson s'étend sur le cabotage qui est peu important en France précisément parce que nos côtes de l'Atlantique sont séparées de celles de la Méditerranée par toute la masse de la péninsule ibérique. Ce qui compte, c'est tout le commerce maritime entre la Méditerranée et les pays au delà de Suez d'une part et tous les pays au nord de Lisbonne, d'autre part. Il est difficile de prévoir avec précision quel sera le trafic du Canal. Le rapport très documenté présenté au Congrès de Toulouse par M. Maurice Rondet-Saint, directeur de la Ligue Maritime et Coloniale, conclut que, lors de la mise en service du Canal, son trafic sera supérieur à 100 millions de tonnes. M. Colson discute ce chiffre contesté par les adversaires du Canal des Deux-Mers. On peut cependant prévoir qu'il sera très supérieur à celui du Canal de Suez, qui n'est alimenté que par le commerce de l'Océan Indien et de l'Extrême-Orient, très supérieur aussi à celui du Canal de Panama alimenté seulement par le commerce du Pacifique, plusieurs fois plus important que celui du canal de Kiel-Lubeck, qui ne permet de réaliser qu'une économie moyenne de 400 kilomètres et de quelques heures et n'intéresse que le commerce de la Baltique avec le reste du monde.

Or, en 1929, dernière année normale, les trafics ont été, en tonnes de jauge nette :

Pour le Canal de Suez, 33.500.000
Pour le Canal de Panama, 30.600.000
Pour le Canal de Kiel-Lubeck, 20.000.000.

La conclusion pratique qui s'impose est que, si le Canal des Deux-Mers existait aujourd'hui, son trafic, malgré la crise, dépasserait largement 50.000.000 de tonnes.

Les droits de péage sont pour Suez 33 francs, pour Panama 24 francs par tonne. Dès 1886, on envisageait que le droit de péage pourrait être fixé pour le Canal des Deux-Mers à 3 fr. 75, — 18 fr. 75 d'aujourd'hui. — Le droit de péage moyen devrait être, selon nous, voisin de 20 fr. par tonne.

Ainsi, on pourrait compter sur une recette annuelle totale, recettes annexes comprises, de l'ordre de 1.200 à 1.500 millions — égale et sans doute supérieure à celle de Suez. Compte tenu des frais d'entretien et d'exploitation — dans lesquels il sera prudent d'inscrire les frais de pilotage, comme le précise M. Clément Colson — le solde disponible permettrait d'assurer l'intérêt et l'amortissement en 75 ans de 16 à 20 milliards d'obligations 5 %, garanties par l'Etat.

Que coûtera la construction du Canal ? Depuis 1910, une seule étude sérieuse a été faite de la question : celle d'Augustin Mesnager. Elle est basée sur l'avant-projet déposé en mars 1931. Nous reconnaissons qu'un avant-projet n'est qu'une première approximation et il très probable que le projet définitif, qu'il faudra bien établir avant de passer à l'exécution, sera fort différent de l'avant-projet de 1931. Mais rien n'autorise à soutenir aujourd'hui que le prix total de 13 milliards et demi que fixe le rapport Mesnager doit être doublé et même pres-

que triplé. Ce prix est basé sur les conditions de travail actuelles. Or, le Génie civil dispose aujourd'hui d'un outillage qui permet d'arriver à des prix qui, envisagés il y a cinquante ans, eussent paru *déraisonnables*. Ces prix baissent d'année en année. Dans dix ans, ils seront sans doute sensiblement inférieurs à ceux d'aujourd'hui.

La conclusion pratique à laquelle on arrive en se gardant de toute exagération dans un sens ou dans l'autre, est que, pendant la première décade de son exploitation — qui sera au plus tôt la décade 1940-1950 — le résultat annuel moyen varierait entre 300 millions de bénéfice et 300 millions de perte. Quand nous donnons ces chiffres, adversaires et partisans du Canal protestent avec la même énergie contre ce qu'ils appellent notre optimisme exagéré ou notre pessimisme inadmissible. C'est pour nous une raison de penser que cette évaluation n'est pas éloignée de la vérité.

M. Clément Colson insiste sur un autre inconvénient que présenterait le Canal : il couperait la France en deux parties séparées par un large fossé. La coupure existe déjà : le fossé constitué par le Canal du Midi et le Canal latéral à la Garonne est, il est vrai, peu important. De très nombreuses passerelles le franchissent. Mais ce qui compte, c'est le nombre de ponts sur la Garonne, entre Bordeaux et Toulouse. Il est de 1 pour 8 kilomètres. On prévoit un passage sur ou sous le Canal par 5 kilomètres et demi. La situation sera donc améliorée. Entre Lyon et la mer, il n'y a même pas un pont sur le Rhône par 8 kilomètres. Existe-t-il deux Frances, l'une de l'Est et l'autre de l'Ouest du Rhône ?

La plupart des passages seront en tunnel, du type de celui de la porte Dauphine, à Paris. Peu coûteux à établir, leur nombre pourra être accru facilement. En outre, des bacs à moteurs pourront permettre aux piétons et aux voitures de franchir le Canal en dehors des ponts et des passages souterrains. Les mêmes critiques, qui affirment que le trafic du Canal sera insignifiant, déclarent que le service des bacs gênera la marche des navires. Il est intéressant de rappeler qu'un trafic de 100 millions de tonnes par an correspond à une fréquence de passages telle qu'un observateur placé au bord du Canal verrait défiler devant lui de six à huit navires par heure, trois à quatre dans chaque sens. La navigation dans le Canal et le service des bacs pourront donc s'organiser perpendiculairement sans aucune difficulté.

Mais, si les avantages économiques de l'entreprise sont considérables, nous les estimons cependant secondaires. C'est l'accroissement de notre sécurité nationale qui sera la conséquence principale de la mise en service du Canal des Deux Mers. Tous ceux qui ont la responsabilité de notre Marine savent qu'en temps de guerre, coupée en deux, ayant à assurer la liaison entre la métropole et ses colonies et à défendre deux fronts de mer séparés, notre armée navale se verrait imposer une tâche écrasante.

M. Clément Colson cite une boutade, vieille de cinquante ans, d'un amiral qui aurait déclaré : « Si le Midi de la France avait le malheur d'être coupé en deux par un Canal aussi inutile et s'il ne fallait dépenser que quelques centaines de millions pour le combler, la question mériterait d'être discutée. »

Faut-il rappeler à M. Colson que nous sommes en 1933 et non plus en 1879 ? En un demi-siècle, l'évolution dans tous les domaines a été si rapide qu'il faut reviser toutes les données de tous les problèmes. C'est un autre membre de l'Institut, M. George Claude, qui est le type du grand savant moderne, qui a dit : « Il ne faut pas regarder l'avenir avec les yeux du passé. » Et si l'amiral de 1880 était de ce monde, il comprendrait que l'heure n'est plus aux calembredaines et il partagerait l'angoisse de ses frères d'armes.

En permettant à nos flottes de se joindre par une ligne de rocade sûre, le Canal des Deux-mers augmentera considérablement leur force défensive. Nous avions évalué cette augmentation à 30 % au minimum. Les chefs les plus compétents de notre Marine déclarent que ce chiffre est trop faible d'un tiers au moins et doit être porté à 40 %.

En temps de guerre, en outre, le Canal des Deux-Mers constituerait le meilleur abri pour nos escadres. Echelonnées le long des berges des deux biefs de débouquement, à 500 ou 1.000 mètres les unes des autres, nos unités seraient dans la meilleure situation d'attente, et les risques de bombardements aériens seraient réduits au minimum. Certes, l'amiral du siècle précédent ne pouvait prévoir qu'une flotte [illegible] sée dans la rade de Toulon pourrait être anéantie en quelques heures par des projectiles tombant du ciel. Cette hypothèse eût été jugée alors *trop déraisonnable* pour être retenue. Elle est la vérité d'aujourd'hui.

Il faudrait protéger les deux extrémités du Canal par des ouvrages défensifs, écrit M. Colson

son. Nous en sommes d'accord. Le Canal devra être armé et équipé en vue du rôle qu'il aurait à jouer en temps de guerre. On devra organiser sa protection contre les attaques par la mer ou par l'air. Ce qu'ont fait, dans ce sens, les Américains à Panama pourra servir d'exemple et de modèle.

Mais, lorsque M. Colson écrit qu'il faudrait dans l'avenir accroître les dimensions du Canal et des écluses pour assurer le passage des plus grands vaisseaux de guerre, nous ne comprenons plus sa pensée. Les dimensions prévues pour le Canal sont suffisantes pour assurer le passage de nos plus grandes unités de guerre et même de navires d'un tonnage supérieur d'un tiers à ceux du *Béarn* ou de la *Bretagne*. Les dimensions des bâtiments de guerre sont limitées par des accords internationaux. Même s'ils étaient rompus, il est peu probable que les tonnages actuels soient sensiblement augmentés ; car, c'est l'accroissement de la vitesse et de l'armement que l'on recherche aujourd'hui.

M. Clément Colson conclut: « La réalisation du projet ne devrait être encouragée que s'il était prouvé qu'elle procurerait à la France au point de vue de sa sécurité des avantages nettement supérieurs à ceux qu'on pourrait obtenir par tout autre emploi du même capital. »

Pour augmenter de 40 % la puissance effective de notre Marine de guerre, nous avouons ne pas connaître, en dehors de la construction du Canal des Deux-Mers, d'autre moyen qu'augmenter dans la même proportion le nombre de toutes nos unités navales ; croiseurs de bataille, contre-torpilleurs, torpilleurs, sous-marins, etc.

M. Colson pense-t-il qu'une pareille solution puisse être aujourd'hui sérieusement envisagée? La première mise de fonds pour la construction de ces navires devrait être d'ailleurs sensiblement égale à ce que coûtera, d'après Augustin Mesnager, la construction du Canal. La dépense annuelle nécessitée pour l'armement, l'entretien et le remplacement des unités de cette flotte de renforcement serait de l'ordre d'un milliard, c'est-à-dire sensiblement égale au total des frais d'entretien, d'exploitation et des charges financières du Canal.

Or, on peut obtenir ce résultat sans construire un navire de plus, sans engager un marin de plus, sans soulever les protestations du monde entier, en construisant le Canal des Deux-Mers.

C'est parce que nous sommes profondément convaincus de l'importance capitale du problème que nous estimons qu'il doit être étudié à fond, en plein accord avec les Pouvoirs publics, par les représentants les plus qualifiés de toutes les branches de l'industrie française, intéressées directement ou indirectement à la construction puis à l'exploitation du Canal.

C'est dans ce sens que travaille la *Ligue Nationale pour la construction du Canal des Deux-Mers*. Ceux qui la patronnent ou la dirigent ont la prétention d'échapper au classement en trois catégories que M. Clément Colson impose d'office à tous les partisans du Canal des Deux-Mers ; ils n'ont en vue que l'intérêt du pays.

Il est surprenant de constater avec quelle ardeur les hommes s'évadent du terrain de la discussion des idées et des faits pour s'engager dans la voie des attaques contre les personnes et, lorsque cet exemple vient de quelqu'un qui, ayant derrière lui une longue et brillante carrière, est parvenu à l'âge de la sérénité, la surprise s'aggrave de regret. Il y aura bientôt trois cents ans que Pascal a dénoncé la vanité de la recherche de l'intention. Pourquoi proclamer que sont forcément guidés par des motifs inavouables tous ceux qui ne pensent pas comme nous ?

Cette tendance n'est d'ailleurs pas le monopole des adversaires du Canal des Deux-Mers. Alors qu'en Angleterre, on considère sa construction comme certaine, alors qu'en Allemagne on s'étonne qu'elle se soit fait attendre pendant si longtemps, la presse d'un autre pays voisin, plus disciplinée que libre, prend feu avec ensemble dès qu'il est question du Canal des Deux-Mers qui, dit-elle, assurerait définitivement l'hégémonie de la France sur la Méditerranée. De là à accuser les adversaires du Canal d'être à la solde de l'étranger, il n'y a pour certains de ses partisans qu'un pas à franchir.

En ce qui nous concerne, nous ne le franchirons pas et nous admettons qu'on peut être de bonne foi opposé à la construction du Canal des Deux-Mers. Mais les services qu'il aurait rendus au cours de la dernière guerre, le renforcement de la sécurité nationale qui résulterait de sa mise en service doivent, nous semble-t-il, alerter le patriotisme des adversaires du Canal et leur conseiller une grande prudence.

Pour nous, nous poursuivrons notre action avec une persévérance exempte de toute violence. Lorsque les adversaires du Canal nous accuseront d'être guidés par des sentiments de basse ambition, nous penserons aux attaques dont fut l'objet Ferdinand de Lesseps lorsqu'en-

tre 1860 et 1865, il menait avec une énergie — que M. Clément Colson qualifie de « ténacité obstinée » — sa campagne en faveur du Canal de Suez.

Faut-il rappeler que lord Palmerston déclarait en 1860 : « Cette campagne en faveur du Canal de Suez, comme je l'ai souvent dit, est l'une des plus remarquables tentatives de tromperie qui ait été mise en pratique dans les temps modernes », et que lord Carnavon ajoutait : « Je ne puis croire que le gouvernement français consente à se laisser compromettre dans le projet d'une Compagnie vouée à la banqueroute et qu'il veuille se faire le ravaudeur d'une spéculation commerciale qui n'est qu'un leurre grossier. »

Comparés aux violences de langage des ministres anglais, les accusations et les reproches de M. Clément Colson paraissent anodins et relativement courtois. Qu'il veuille bien permettre à un jeune camarade — dont la jeunesse, hélas ! n'est, elle aussi, que relative — de l'en remercier respectueusement.

HENRY CHARBONNEL.
Directeur Général de la Ligue Nationale pour la Construction du Canal des Deux Mers.

UN ARTISTE

(Nouvelle)

Il était venu on ne sait d'où. On l'avait accueilli avec bonne grâce dans cette jolie petite ville du Languedoc, — car il était de « par-là ». Il parlait patois et tutoyait tout le monde.

Il s'appelait Léonard, comme Vinci ; est-ce son nom qui le prédestinait ? Léonard était peintre.

On put le voir chaque jour sur le Pont-Vieux. Il peignait la cathédrale. On l'entoura, au début ; puis on s'y habitua et il n'y eut plus auprès de lui que quelques enfants qui le regardaient laver ses pinceaux dans une boîte de conserves, pleine d'une eau noirâtre.

Depuis quelques années, la ville avait déjà adopté un autre « particulier » de ce genre, un bohème du nom de Locanel, dentiste-ambulant, qui exerce les samedis et jours de foire sur la place du marché ; il extrait les dents sans douleur aux paysans, pour le prix d'un verre de vin. Locanel n'est pas le premier venu ; il parle latin « *comme Homère* », et bien des bourgeois l'auraient pris chez eux pour donner des leçons supplémentaires à leur fils, si Locanel avait moins de puces.

C'est ce qu'il raconta, sans forfanterie, à Léonard, le premier jour de leur rencontre, sur un banc du jardin du théâtre ; il montra ses diplômes, en bonne et due forme, et jura qu'il n'exercerait jamais son métier sérieusement, aimant trop la liberté.

Léonard fut plus réticent dans ses confidences. Ce qui n'empêcha pas Locanel de concevoir pour lui une indéfectible amitié ; il proposa à l'artiste de partager la chambre qu'il habitait dans une rue antique et sombre, pleine d'enfants gras, roses et sales, qui jouaient avec les ordures du ruisseau.

***

Léonard était très bel homme et n'avait pas l'air bête. Il savait conquérir rapidement les sympathies ; il était propre et non dépourvu d'une certaine élégance, avec son grand chapeau, sa large cravate rouge qui couvrait sa poitrine et ses pantalons serrés aux chevilles. Il avait vendu un jour un de ses tableaux à un touriste et il s'était empressé d'acheter des gants ; on le taquinait un peu sur ce raffinement de coquetterie car on savait que, si Léonard portait des gants, il ne possédait pas de chaussettes.

Les hivers étaient rudes dans la petite ville ; l'artiste connut la misère des grands artistes, ses frères ; il supportait gaillardement son dénuement, se chauffait en allumant des journaux dans la cheminée de sa chambre, et, par les rues, il chantait des marches guerrières.

***

La grande boucherie de la place venait de s'enrichir d'une annexe où l'on vendait de la viande de cheval. Quand la nouvelle boutique fut achevée, M. Fafignal, le patron, ne parut pas tout à fait satisfait.

— Cette devanture est bien nue, dit-il d'un air pénétré ; il faudrait là un cheval peint, pour orner.

Il appela son garçon :

— Va sur le pont, chercher Léonard l'artiste !

Le héros arriva quelques instants après.

— Hé! qu'est-ce qu'il y a pour ton service, commerçant ? demanda-t-il de sa voix de clairon.

— Voici! je veux que tu peignes un cheval sur mon magasin.

— Un cheval! et qu'est-ce que tu veux comme cheval, grand spéculateur ? Un arabe, un percheron, un boulonnais ? ou un Pégase, un beau Pégase avec des ailes ?

M. Fafignal parut embarrassé.

— J'aimerais mieux un cheval français, bien gras, avec des pattes fines.

— C'est bon, bourgeois! Mais encore un détail ; le veux-tu attaché ou détaché, ton cheval?

— Heu! ce qui coûtera le meilleur marché! Tu sais, c'est une fantaisie. Qu'il soit bien gras surtout : ça, j'y tiens!

Le cheval fut rapidement brossé ; un magnifique cheval de trait mais au museau ardent de pur-sang. M. Fafignal fut enchanté. En supplément du prix convenu, il offrit un verre de vin à Léonard, qui but le litre.

L'artiste, le soir, paya à dîner à son ami Locanel, à Taquet le mendiant, et au couple de chiffonniers qu'il avait connu dans le jardin du théâtre ; à tous ceux, enfin, qui mettaient la liberté au-dessus de tout.

Dans la nuit, il plut. Au matin, Léonard fut éveillé par les cris de M. Fafignal.

— Artiste à la manque! malfaiteur! un travail payé rubis sur l'ongle! c'est comme ça que tu travailles ?

— Mais, qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe que mon cheval a disparu!

En effet, devant la magnifique boutique neuve de M. Fafignal, de longues traînées brunes salissaient le trottoir ; c'était tout ce qui restait du cheval.

— Ça t'étonne, exploiteur ? répondit l'artiste avec flegme. Je te l'avais bien dit que ton cheval était détaché. Tu sauras, ô commerçant, qu'un cheval détaché est peint à l'essence ; et attaché, à l'huile!

Le cheval fut repeint à l'huile et attaché, cette fois, par une corde solide. Avec supplément.

Les étrangers qui passent dans la petite ville visitent l'église romane, la cathédrale, le musée ; puis on leur montre, sur la place, le cheval peint par Léonard.

*
* *

L'œuvre de Léonard eut du succès. Il eut des commandes de toutes sortes. Des gens ignares, qui venaient le trouver, lui proposaient de la peinture en bâtiment, ce qui blessait profondément l'artiste ; il trouvait pourtant agréable de travailler pour de l'argent ; l'amour de son art s'en trouva attiédi. Il commençait à redouter l'hiver, et les odeurs de soupe qui s'exhalaient des fenêtres bourgeoises lui donnaient d'inexprimables nostalgies. Son robuste corps d'homme corrompait peu à peu son âme d'artiste. Au début, il n'exécuta que des enluminures et des guirlandes d'enseignes ; puis, ses pinceaux grossirent et il en vint à manier un petit balai, un jour où il devait remettre à neuf une charrette.

Pour lui, la vie devenait plus clémente ; le travail affluait. Léonard dut prendre deux jeunes aides. Il avait néanmoins conservé sa « livrée d'artiste » ; il avait acheté un chapeau aussi vaste que le précédent ; sa large cravate, toujours de couleur rouge, était de qualité supérieure et son pantalon serré aux chevilles était de drap fin.

Il mangeait et buvait beaucoup. Il était superbe ; les femmes le regardaient.

Mais, hélas! comme tous les gens arrivés, Léonard oublia ses amis ; il lui arriva même de détourner la tête quand il rencontrait Locanel.

*
* *

Léonard eut bientôt un foyer confortable ; il songea que la présence d'une femme était nécessaire au logis. Un jour de foire, il fit la connaissance d'une paysanne, jeune et jolie, dont les parents avaient du bien ; il l'invita à prendre un verre au Café de la Caisse d'épargne : sa conversation fut brillante et la pauvrette fut tout de suite subjuguée. On ne peut dire que Léonard était tombé amoureux ; il avait toujours négligé la vie sentimentale, pensant que pour conserver sa personnalité, un artiste doit mépriser la banalité de l'amour. Non, Léonard n'était pas amoureux, mais cette carnation de la jeunesse, ces yeux bleus et ces cheveux d'or pâle avaient réveillé en lui le goût de la belle peinture. Au fond de lui-même, et malgré les concessions qu'il avait faites à sa vie matérielle, il gardait le désir de produire une œuvre immortelle ; et cette enfant blonde, niaise et campagnarde, était assez belle pour provoquer en lui l'éclair génial de l'inspiration, d'où sortent les chefs-d'œuvre...

Le père de la petite se fit un peu prier. Le passé de Léonard n'avait rien qui dût inspirer confiance. Pensez donc! un artiste! Qua-

rante ans ! Léocadie, l'élue, pleura, insista et parvint à fixer le jour de la noce qui se fit dans une stricte intimité.

*
* *

Le lendemain de son mariage, Léonard acheta une toile, la plus grande qu'il put trouver dans la ville. Il drapa sa femme dans des voiles « arachnéens » (ce qui la fit rougir très fort), et commença à peindre avec acharnement. Léocadie baillait fréquemment.

Les jours qui suivirent furent identiques au premier. L'épouse-modèle protesta d'abord, puis se fâcha. Elle n'avait pas pris un mari, dit-elle, pour faire la statue ; elle eut mille fois préféré un voyage de noces à Toulouse, ou à Paris.

Léonard la calma.

Ils iraient à Paris quand la toile serait terminée, afin de l'exposer au salon ; ce serait la gloire, la fortune...

Léocadie ne comprenait guère comment une toile pouvait procurer la fortune ; mais elle admirait Léonard et elle se tut.

A la fin de chaque séance de pose, elle essayait de voir le portrait ; son mari, les yeux ronds, en extase, le recouvrait jalousement :

— Pas avant qu'il soit terminé, ma belle.

Et pendant des jours et des jours, Léonard quittait la table, aux repas, quittait le lit, durant la nuit, pour aller contempler son œuvre.

Un soir, enfin, l'artiste sortit de sa fièvre ; il poussa un grand soupir de soulagement et fit claquer sa langue avec satisfaction.

Léocadie s'approcha et poussa un grand cri. C'était donc elle, cette chose inommable ! verte et rouge ! La jeune femme courut à la glace pour se rassurer. Non, elle n'avait rien de comparable à cette horreur : ses cheveux étaient blonds, sa bouche rose...

Léonard était plongé dans une contemplation sans fin. Quand il sortit de son extase, Léocadie avait disparu. Elle s'était réfugiée chez son père en pleurant :

— Pôvre Papa ! Léonard est devenu *jalourd* : il m'a mise en peinture et il a fait ma caricature en laid !...

*
* *

Léonard revint chercher sa femme. Il lui jura de détruire sa toile et de ne faire désormais que de la peinture sérieuse. Il affirme à présent que l'art est une folie néfaste aux hommes.

Il gagne beaucoup d'argent et Lécanel, son ancien ami, qu'il évite soigneusement, le traite de parvenu dégénéré et l'accuse d'avoir « trahi l'idéal ».

Mais, parfois, Léonard descend à la cave. Léocadie croit qu'il va boire un petit coup de vin : non, Léonard va contempler son tableau.

BRICE HILAIRE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA FAILLITTE D'UNE IDÉOLOGIE POLITIQUE

Le but de la politique, c'est la paix. Il faut remonter très loin dans l'histoire des hommes pour y trouver des peuples qui ont fait la guerre pour l'amour de la guerre : « Les anciens Germains, disait Tacite, la faisaient pour le pillage. » Les conquérants les plus fameux ne voulaient qu'assurer la paix, la *leur* ; c'est la chimère que Napoléon poursuivit au travers de cent combats. Après sa défaite, les grandes puissances victorieuses, ayant plus ou moins ramené la France redevenue légitimiste à leurs conceptions, imaginèrent une paix du droit, *leur* droit, le droit divin. Et ce fut la Sainte-Alliance, la Sainte-Alliance des souverains contre les peuples. Elle dura environ quinze ans et s'écroula sous les revendications des nations opprimées au nom d'un idéal désuet. Napoléon III, dont l'étoile se leva après quelques années orageuses, poursuivit une autre chimère : la paix par le droit des nations enfin constituées sous le signe de la démocratie autoritaire et plébiscitaire. La France était l'arbitre, la protectrice du système. Ce système aboutit à la guerre de 1870. Bismarck avait estimé qu'après avoir exclu l'Autriche de l'Allemagne et s'en être fait une alliée, chef-d'œuvre de diplomatie, une guerre nationale était indispensable à la constitution de la nation allemande. Puis l'Allemagne domine l'Europe. Pas absolument cependant.

On en était revenu à la vieille notion de l'équilibre, qui remonte au XVII[illegible] [illegible] tandis que la

diplomatie prudente et adroite de la Troisième République, à son aurore, consolidait l'Empire colonial fondé par quelques officiers, quelques explorateurs et quelques administrateurs, presqu'à l'insu de la France officielle, elle renouait d'autre part d'utiles sympathies et sortait peu à peu de son isolement au point d'inquiéter l'Allemagne qui, pour maintenir le statut qu'elle avait créé et se garer d'une revanche, à laquelle bientôt la France ne songea plus, constitua la Triple Alliance, à laquelle répondit l'alliance franco-russe. L'Angleterre voulut d'abord se cantonner dans le rôle d'arbitre — le splendide isolement — puis la logique des événements et du système, autant que la clairvoyante volonté d'Edouard VII, l'entraîna dans l'Entente cordiale. Dès lors, la notion de l'équilibre était complètement réalisée. Nous lui avons dû une longue paix et une prospérité économique dont nous apprécions aujourd'hui, par comparaison, tous les bienfaits.

Le système de l'équilibre avait pourtant un grave défaut ; il avait pour corollaire la course aux armements. Qu'un des deux groupes de puissances augmentât sa puissance militaire ou navale, il fallait immédiatement que l'autre le suivît, d'où les lourdes charges des budgets de la guerre, sans cesse accrus et un grand gaspillage de forces et de capitaux, ce qui donnait de puissants arguments au socialisme antimilitariste et international.

Il se fût prolongé cependant, s'il n'était apparu à l'Allemagne comme un obstacle à son développement. Ce que ses hommes d'Etat appelèrent l'encerclement, c'était précisément ce système d'équilibre qui mettait obstacle d'une part à l'impérialisme économique que semblait lui commander sa formidable industrie et, d'autre part, le développement de l'idéologie pangermaniste, qui attribuait au peuple allemand la mission d'organiser et de régénérer le monde. Les origines de la guerre sont complexes. L'accident qui la fit éclater est une intrigue autrichienne, mais si Guillaume II et son entourage pangermaniste, triomphant enfin des hésitations de l'empereur, n'avaient pas cru l'occasion favorable à des desseins guerriers qui furent avoués dans les premiers temps de la guerre, cette intrigue autrichienne aurait été étouffée dans l'œuf.

Et ce fut la guerre, immense chaos. Tout de suite, il apparut qu'il ne s'agissait plus d'un conflit entre Etats, mais d'une guerre entre peuples, d'une guerre totale. L'instinct de conservation, plus encore que le propos délibéré des gouvernements, fit naître dans les nations qui y avaient été entraînées malgré elles, une idéologie sentimentale qui les encourageait à la résistance et justifiait leur union : cette guerre était la guerre des démocraties contre l'impérialisme allemand, la guerre du droit, la dernière des guerres ; les hommes consentaient à mourir pour que ni leurs enfants ni leurs petits-enfants ne revoient jamais une pareille horreur. C'est cette idéologie pacifiste et internationaliste qui trouva sa formule dans les quatorze points du président Wilson, théoricien de droit international, fort ignorant de l'histoire et de la vie politique de l'Europe. C'est cette idéologie qui lui valut l'immense popularité européenne, dont il jouit au moment de l'armistice et jusqu'à la signature de la paix. Cette popularité le grisa et le trompa sur la solidité du pouvoir dont il disposait dans son propre pays. Celui-ci, en le désavouant, porta le premier coup, un coup mortel, à tout le système auquel il avait donné son nom et auquel nous devons la Société des Nations.

Il ne faut pas oublier que celle-ci fut fondée dans un bel enthousiasme, que les quelques esprits politiques qui prenaient alors part aux affaires furent emportés par le mouvement. Dans aucun pays, il n'y eut d'opposition à la création d'un organisme qui devait assurer la paix du monde par la coopération, l'arbitrage et le droit. Dans l'enthousiasme que suscitait le nouveau système de paix internationale, on allait même jusqu'à attribuer la guerre à l'ancien système de l'équilibre, en oubliant qu'il n'avait été rompu que par la seule volonté des Empires centraux. Et, depuis lors, par le moyen de l'organisme de Genève, on cherche à organiser la paix du monde et le désarmement qui doit en être le corollaire ; mais, hélas ! ce n'est plus dans l'enthousiasme ; l'histoire de ces dix dernières années est l'histoire d'une suite ininterrompue d'échecs et de déceptions, et l'Europe est dans un état d'inquiétude et de fièvre qui dépasse en acuité la crise de 1914.

*
* *

A l'origine de ces échecs, de ces déceptions, de ces manifestations d'impuissance de la Société des Nations, il y a un certain nombre de faits qu'on s'est toujours refusé à reconnaître franchement. D'abord, que l'égalité des nations est purement théorique. Il est inadmissible en

fait que les intérêts vitaux des grands peuples européens puissent dépendre d'une foule de petites nations qui n'ont ni les responsabilités, ni les charges des grandes puissances. De là, l'institution du Conseil et des membres permanents du Conseil, sorte d'oligarchie directrice, indispensable au point de vue pratique, mais qui n'en est pas moins en contradiction avec l'égalité de droits de toutes les Nations sociétaires. Ensuite, et surtout, il y a la contradiction fondamentale qui existe entre tout organisme d'arbitrage disposant de sanctions réelles et la notion de souveraineté jusqu'ici jugée indispensable à la vie des nations. La Société des Nations doit être un super-Etat, en réalité le seul souverain dans certaines circonstances, ou elle n'est qu'une sorte de bureau d'enregistrement des mouvements essentiellement variables et souvent contradictoires de l'opinion publique mondiale. Or, aucune nation, sauf la France, n'a voulu faire l'abandon de la moindre part de sa souveraineté. De là l'échec du protocole et de tous les plans de désarmement qui ont été proposés. Enfin, dernière cause d'impuissance, deux, puis trois, des plus grandes Nations du monde sont absentes de l'assemblée de Genève : les Etats-Unis, la Russie et, depuis quelques semaines, le Japon.

Dès lors, il fallait bien dessaisir la Société des Nations d'un problème qui était essentiellement de sa compétence : le désarmement. On ne pouvait concevoir une convention de désarmement que n'auraient signée ni les Etats-Unis, ni la Russie, ni le Japon. La Conférence du désarmement se tient donc dans le cadre de la Société des Nations, mais en dehors de la Société des Nations : c'est le comble de la confusion.

On a présenté toute une série de plans : plan Hoover, plan Tardieu, plan Paul-Boncour, plan belge, plan anglais, etc. Les plans français, avec leur force coercitive internationale, paraissaient un peu chimériques puisque toutes les puissances se refusaient à tout abandon de souveraineté. Ils avaient, du moins, le mérite d'aborder franchement le problème et de poser le principe d'après lequel il n'est pas de désarmement possible sans sécurité préalable. Le plan Hoover, lui, renversait le problème : désarmement brutal, immédiat et massif, sans garantie et sans contrôle, la sécurité devant en être la conséquence ; c'était soumettre les petites Nations loyales aux grandes Nations, qui ont su si bien pratiquer le réarmement clandestin. Quant au plan Mac Donald, improvisé à la hâte à la suite de l'échec du plan Paul-Boncour, et dans le seul but à l'origine d'empêcher l'ajournement *sine die* de la conférence, c'était un étrange mélange de tous les plans précédents, mais il empruntait une apparence pratique au fait que le ministre anglais, admettant l'idée française des milices d'un type uniforme, fixait des chiffres qui furent d'ailleurs immédiatement jugés inacceptables par tous les intéressés. Le discutera-t-on ? Fera-t-on mine de le discuter ? A peine avait-il été déposé sur le bureau de la Conférence, que M. Mac Donald, mandé à Rome par M. Mussolini, allait le lui présenter — succès inespéré pour le Duce — sous prétexte de s'entendre avec lui pour examiner le moyen d'assurer la paix. Et il en revenait immédiatement avec un nouveau plan, italien celui-là, et tout à fait différent de ceux qui avaient été proposés jusqu'ici. Le plan de M. Mussolini consiste essentiellement, en effet, dans l'institution d'une sorte de directoire des grandes puissances pompeusement dénommé « Club de la paix ».

Suivant le correspondant de l'Agence économique et financière, en voici le cadre :

« 1° Engagement de non recours à la force pour une durée de dix ans en se basant sur le pacte Briand-Kellog et le covenant de la S. D. N. pour régler pacifiquement tout différend pouvant survenir pendant cette période. M. Mussolini envisage même un système d'arbitrage.

« 2° Accords concernant le désarmement : notamment entre les quatre grandes puissances, l'Allemagne ne pouvant augmenter son armée que d'accord avec les trois autres signataires du pacte. Cette entente figurerait dans la convention générale du désarmement qui sera établie à Genève. En raison de cette discussion préliminaire quatre, la Commission générale du désarmement qui se réunit aujourd'hui à Genève s'ajournera jusqu'au [illegible] avril ;

« 3° Ajustement des traités, suivant la procédure prévue par le pacte de la S.D.N. (art. 19). Sur ce point, M. Mussolini a préparé des suggestions. Pour ce qui intéresse directement l'Italie, il repousse l'idée de l'Anschluss, mais propose une sorte de pacte de l'Adriatique avec la Yougoslavie. En ce qui concerne l'Allemagne, M. Mussolini estime qu'une modification doit être apportée au corridor polonais. Je crois qu'il suggérera la création dans le corridor polonais d'un corridor allemand, de façon à ce que l'Allemagne possède des relations directes territoriales avec la Prusse orientale. Pour la Hongrie, M. Mussolini demandera des rectifications de frontières, qui intéressent à la fois la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie, mais qui, à son avis, ne sont que des corrections de frontière tracée trop rapidement et en dépit des réalités économiques et ferroviaires ;

« 4° Préparation de la Conférence économique mondiale : c'est sur ce point que les négociations vont commencer entre la France et l'Italie. D'après mes renseignements, on reprendra l'idée de la [illegible] de sociétés internationales pour des travaux productifs avec répartition des commandes aux industries des [illegible] participants.

« La forme du crédit s'étant modifiée, des garanties

d'Etat seront nécessaires pour trouver des capitaux assurant le financement de ces projets.

Ce qui frappe d'abord dans ce projet, c'est qu'il écarte délibérément la Société des Nations et toutes les petites puissances, notamment celles qui sont le plus directement intéressées à cette révision, dite « ajustement » des traités, qui en est la partie essentielle. Un consortium de quatre, peut-être cinq puissances, s'arrogerait donc le droit de refaire la carte de l'Europe, de tailler dans les territoires et de disposer des populations. Présumons la bonne foi ; refusons-nous à soupçonner les inventeurs et les approbateurs du « Club de la paix » d'avoir voulu tout simplement détacher la France de ses alliés, de la désarmer pour lui imposer ensuite une paix italo-allemande. Qui ne voit ce qu'une telle conception de la politique a d'anachronique et d'impraticable ? Peut-on imaginer que la Pologne et les puissances de la Petite Entente, qui constituent une force très sérieuse, se laisseraient ainsi écarter de la direction de leurs propres affaires, et cela sans l'ombre d'une raison, si ce n'est le désir des vaincus de la guerre de récupérer les territoires perdus. Conçoit-on qu'elle pussent consentir à ce qu'on leur dicte un traité consacrant des amputations du territoire national ? Si l'on commettait la funeste erreur d'adopter une telle politique, le « Club de la paix », pourrait bien devenir le générateur d'une nouvelle guerre. Le véritable Club de la paix, disait avec raison l'éditorial du *Journal des Débats* :

« Ce n'est pas celui de M. Mac Donald. C'est celui qu'avait conçu avec tant de sagesse et d'habileté le roi Edouard VII. Alors, comme aujourd'hui, l'Allemagne était tumultueuse et ambitieuse et elle menaçait l'Europe par ses vastes desseins de domination. Avec l'aide de ministres et de diplomates anglais, français, italiens, qui ont bien servi leur pays, le roi Edouard VII avait conçu ces ententes de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, qui étaient destinées à contenir l'Allemagne, et qui ont permis de lui tenir tête quand elle a déchaîné la guerre.

Au reste, bien qu'accueilli même en France avec une grande courtoisie diplomatique et « soumis à l'étude la plus attentive et la plus bienveillante », le plan Mussolini-Mac Donald n'a désormais aucune chance d'être adopté. « Il ne pourrait se concevoir que dans le cadre de la Société des Nations », a répondu le gouvernement français. D'accord, a-t-on riposté en Angleterre. Alors, il est condamné, car on ne voit pas la Société des Nations, où les petites puissances trop négligées réclament de plus en plus impérieusement leur part, consentir à sa propre destitution.

Il en sera donc de ce plan-ci comme des autres. Il ne fera que prolonger l'agonie de cette Conférence du Désarmement qui, dans l'état actuel de l'Europe, et tant que notre vieux continent sera divisé en deux groupes de puissances, celles qui veulent conserver, pour un certain temps du moins, le *statu quo* et celles qui veulent les détruire, ne pourra aboutir à rien. C'est la faillite de toute une idéologie, c'est peut-être même la faillite d'un idéal. Si les nations sont décidément incapables d'organiser la sécurité par l'arbitrage obligatoire, le respect des droits établis et le désarmement, le seul moyen d'assurer la paix, au moins pour un certain temps, sera d'en revenir au vieux système de l'équilibre.

L. Dumont-Wilden.

L'HISTOIRE

GENSÉRIC, ROI DES VANDALES [1]

M. E.-F. Gautier, professeur de géographie, s'est signalé au moins deux fois déjà à l'attention et à la critique des historiens par deux livres, l'un *Les siècles obscurs du Magreb*, l'autre *Mœurs et coutumes des musulmans*. En voici un troisième : *Genséric, roi des Vandales*. Ce qui semble avoir engagé l'auteur à l'écrire, c'est probablement la négligence des historiens à l'endroit de cet homme extraordinaire. Cette histoire n'est pourtant pas indifférente et peut piquer la curiosité, car il y a contraste entre la célébrité, d'ailleurs usurpée, des Vandales et l'obscurité presque complète du nom de leur grand roi. Comparez le retentissement du nom de Genséric avec celui d'Attila ou de Tamerlan. Mais l'obscurité n'en est pas si impénétrable quand on se donne la peine d'y regarder.

Je ne veux pas résumer le livre, qui est d'une densité extraordinaire de faits et d'idées ; les

(1) Un vol. in-8°. Payot.

uns et les autres, présentés avec l'originalité de forme et les surprises du style familier auxquelles l'auteur nous a habitués depuis qu'il écrit et qui ne sont pas un de ses moindres charmes. Peu d'hommes éveillent avec autant d'habileté spontanée l'attention et la réflexion. Personne non plus ne montre plus d'aptitude à l'histoire comparée, je veux dire au rapprochement imprévu entre les faits qu'il étudie et d'autres faits analogues appartenant à d'autres régions de l'histoire.

Au moment où Genséric entre en scène, l'empire romain d'Occident est en train de mourir. Sujet qui a été récemment étudié dans des livres de premier ordre et dont le dernier, celui de Ferdinand Lot, a renouvelé les points de vue. Pourquoi l'empire est-il en train de mourir? On disait autrefois parce que les barbares l'ont tué. Cela est inexact. Il est mort de sa belle mort.

Puissance politique admirablement organisée, l'empire n'a pas su se donner une organisation économique égale à sa destinée. C'est comme en passant que l'auteur note que, pendant un millénaire, celui de la conquête et de sa défense, aucune invention matérielle n'a été faite. Ce manque d'imagination est prodigieux. La circulation des hommes et des choses est restée aussi lente. Il n'est pas jusqu'au mode d'attelage des chevaux qui n'ait été conservé et qui était, comme on le sait depuis les travaux du commandant Lefebvre Desnouettes, des plus imparfaites. Aucune invention non plus dans l'art de naviguer : donc et malgré les routes à la vérité solides, mais dures, insuffisance des communications, lenteur, impossibilité de porter rapidement les secours nécessaires aux points menacés. Ajoutez une crise monétaire interminable dont les causes sont mal connues, mais qui, certainement, dût être grave à partir du IIIe siècle ; nous en pouvons juger à l'abondance extraordinaire des monnaies de cuivre et à la rareté croissante des monnaies d'or. Donc, une crise économique qui semble bien avoir été endémique et qui accable particulièrement les pays producteurs de denrées chères et rares. L'empire n'achète plus guère en Afrique, plus de marbre, de minerai, plus d'huile. La classe moyenne est étranglée entre les énormes fortunes maintenues ou accrues par la spéculation et une main-d'œuvre innombrable et misérable. Cette crise a provoqué au IIIe siècle la disparition de l'instrument militaire des Romains, la légion ; on ne peut plus la payer ni l'entretenir. Il y a des conséquences graves : on appelle les Barbares à se substituer dans la défense de l'empire aux légionnaires disparus et on s'oblige à les nourrir en nature et non plus par une solde. Cette nourriture ne peut évidemment être procurée que sur place, c'est-à-dire qu'on distribue à ces mercenaires des terres pour subvenir à leurs besoins. Donc, « le dernier terme de l'évolution de l'armée romaine, ce sont les barbares « fédérés ». Et ce qu'on appelle l'invasion, ce sont ces installations profitables. Les barbares sont matériellement mieux dans l'empire que hors l'empire et tout leur souci est d'en faire partie. Pour l'empire, les avantages sont évidents. « Il n'a plus à s'occuper de la solde, de l'approvisionnement, de l'armement, des cadres ; il est exonéré de tout souci et de toute dépense » : solution du moindre effort. Ainsi, l'empire devient un protectorat barbare.

Le nombre de ces barbares, de ces régiments tout faits, de ces régiments-nés, tout organisés déjà comme tribus guerrières, a été considérablement exagéré par les historiens. Delbruck vient d'établir avec des probabilités assez grandes d'exactitude que les Germains compris entre le Rhin et l'Elbe n'étaient guère plus d'un million. La Germanie n'était pas, comme on l'a cru, un « réservoir inépuisable ». Ceux qui sont venus derrière les Germains, ce sont des tribus en migration qui ne comptent, chacune, pas plus de 15.000 guerriers (avec les femmes et les esclaves 70.000 âmes). C'est le chiffre des Wisigoths, des Alamans, des Huns. Or, l'empire compte environ 60 millions d'habitants. Il a donc été conquis par un tout petit nombre. Les « régiments-nés » n'ont pas pu empêcher de sauter la barrière de l'Empire.

De tous les rois barbares installés dans l'empire et à sa solde, un seul apparaît comme nettement différent des autres, c'est Genséric, roi des Vandales et des Alains ; celui-ci est original par l'intention qu'il a eue d'achever et de détruire l'empire. Les Vandales, a-t-on répété, sont des barbares germaniques à cause de leur lointaine origine scandinave ; en réalité, ces Scandinaves installés dans la plaine hongroise seraient devenus des sortes de cosaques de la steppe. On oublie aussi que Genséric était roi des Vandales et des Alains ; or, les Alains ne sont pas des Germains et c'est eux qui ont donné à la conquête son caractère. Ajoutez que tous sont des Ariens, c'est-à-dire des hérétiques. C'est la seule confession chrétienne qui ait probablement des prêtres barbares et un missel en langue germanique. Cet arianisme germanique a de l'importance. Il fait des Vandales une horde qui n'est plus à con-

vertir au christianisme et qui est animée contre les orthodoxes d'une haine toute fraternelle.

Après la marche si surprenante des Vandales qui les promène en zigzags à travers la Germanie, la Gaule et l'Espagne, le passage en Afrique s'est trouvé imposé en quelque sorte par les faits ; car les Vandales ont, un moment, en Espagne, cessé d'être une horde de destructeurs, un fléau de Dieu ; ils y ont eu une situation régulière de fédérés légitimes, officiels, qui dure depuis 411 ; s'ils ont dû quitter l'Espagne en 429, 18 ans après et par mer, c'est que les Wisigoths qui sont venus, eux aussi, s'y installer dans l'intervalle, risquent de les y anéantir : ce qu'ils redoutent depuis longtemps, car ils ont construit une flotte et voilà des barbares qui deviennent une puissance de la mer. C'est un fait capital et nouveau. Or, à ce moment, il n'y a plus de bateaux de guerre, l'empire n'a plus de budget de la marine ; l'on ne fait plus sur mer que la guerre de course. Une fois débarqués en Oranie, les Vandales ne rencontrent à peu près pas d'obstacle. Ce pays n'a plus de forces de police. Rome, qui essaie encore de défendre le Nord de l'Empire, s'occupe peu du Sud, des îles : Sicile, Sardaigne, Corse, Baléares, et, pour l'Afrique, elle l'abandonne à elle-même. La légion, la IIIe Augusta, a été dispersée en 238 ; une ville cependant résiste, Hippone ; Genséric ne s'en empare pas d'assaut, mais il négocie et s'y installe ; l'invasion et la conquête de Genséric, ç'a été donc tout simplement un retour à l'Afrique berbère, et la fin de cette période intermédiaire où le nom qui domine est celui de saint Augustin. La plate-forme africaine sera ainsi préparée pour l'Islam.

Genséric, maître de l'Afrique, doit avoir, et il a une politique à lui. A l'intérieur, c'est une politique, ailleurs inconnue, de spoliation totale de la nobilitas laïque et ecclésiastique, ce qui implique un arianisme persécuteur et ce qui explique la réputation déplorable des Vandales. On commence alors à voir errer des propriétaires dépouillés, quelque chose comme ce qui arrive aujourd'hui aux fugitifs russes ; il y a désormais des déclassés dans l'Empire. C'est encore un fait nouveau et grave qui fait contraste avec la politique des autres rois germaniques, qui sont des conservateurs.

Ainsi, cette Afrique, qui a coûté de si grands efforts militaires aux autres concurrents, romains, arabes ou français, fut conquise avec la plus grande facilité. La carence de l'armée impériale s'aggrave encore de l'indifférence de l'élite des notables, des intellectuels, c'est-à-dire des chrétiens ; saint Augustin nous l'a exprimée en termes admirables. Les yeux fixés sur le prochain jugement, qui doit apporter la justice absolue et le bonheur éternel, les Vandales leur apparaissent comme un des maux qu'il a plu à Dieu de leur envoyer. Il n'y a pas un instant chez eux de réflexion sur un point capital ; quand on tient à une civilisation, il faudrait la défendre.

Genséric a une politique extérieure, et cette poitique est toute maritime. La Carthage de Genséric a été une puissance de la mer, d'abord par nécessité vitale parce que, si les Vandales veulent conserver l'empire conquis si facilement, il faut empêcher les Goths d'Espagne de les en chasser, parce qu'il faut conserver cette puissance maritime, même contre Rome, même contre Byzance, qui a une force très supérieure à celle de Rome et qui pourrait tenter une réaction. Il semble bien que la présence des Alains, sujets de Genséric dans l'empire byzantin, ait été une des raisons de la faiblesse et de l'impuissance des réactions de Byzance ; du moins on peut l'imaginer. Quant à Rome et à sa conquête par Genséric, c'est la quatrième et dernière guerre punique, si l'on veut, la revanche d'Annibal. C'est surtout une expédition de pillage, un épisode de la guerre de course. Genséric est le premier des pirates barbaresques.

On a, en lisant ce livre extraordinairement vivant, une impression que, sans doute, devraient contrôler et peut-être rectifier les historiens qualifiés de l'antiquité. C'est que, jusqu'ici, l'ascension de Rome et de la civilisation gréco-latine nous sont mieux connues que leur décadence. L'auteur pense que nous avons aujourd'hui quelques bonnes raisons d'essayer, sinon de savoir, au moins de comprendre cette fin et cette mort. Il est constamment frappé par certaines affinités avec notre temps, et il le dit. C'est un risque considérable pour un historien. On sait ce qu'il faut penser des affinités et des analogies en histoire ; elles peuvent avoir un vif intérêt psychologique ; mais elles sont singulièrement trompeuses, parfois fausses en politique, les circonstances historiques étant de caractère unique et ne se reproduisant jamais deux fois. Cependant, il faut dire que les traits de la crise économique, de la crise monétaire et le spectacle de la classe moyenne étranglée, les circonstances qui mettent à la charge de l'Empire toute une classe sociale, l'oubli ou le dédain du rôle de la force dans la défense d'une civilisation, tout cela est évocateur et parfois troublant.

S. CHARLÉTY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire et Politique

RAYMOND RECOULY. — *De Bismarck à Poincaré. Souvenirs de diplomatie républicaine.* 1 vol., Les Éditions de France.

Bien que la trame de son volume soit solide et la richesse du sujet bien mise en valeur, M. Recouly ne pouvait pas se flatter d'épuiser en quelque cinq cents pages l'histoire diplomatique de cette longue période. Car elle ne s'applique pas seulement à l'Europe et c'est avec grande raison que l'auteur en suit les ramifications dans le monde entier : expansion coloniale avec la rivalité franco-anglaise jusqu'en 1904, franco-allemande ensuite, guerres d'extrême Orient, relations de la France avec les États-Unis, intéressés déjà à la crise européenne de 1905, entraînés dans la guerre mondiale en 1917. Autant de questions qui occupent le devant de la scène à partir de 1900, auxquelles le voyage de Thiers à travers les capitales, dans l'hiver de 1870, pour tenter d'« européaniser » le conflit franco-prussien, n'apparaît que comme une bien modeste préface, et qui composent désormais cette *Weltpolitik* à laquelle l'Allemagne a donné un nom mais dont elle ne détient pas le monopole. Établir cette interdépendance entre les États et les intérêts des peuples, que Delcassé avait si merveilleusement comprise et à laquelle, quoi qu'on en ait, ni l'insularité ni le continentalisme ne peuvent plus faire échapper personne, voilà ce que M. Recouly s'est proposé et ce qu'il a réussi dans ce grand *manuel* d'histoire diplomatique, conçu en fonction de la France, comme il est naturel, mais où les vues d'ensemble initient le lecteur à une foule de questions qu'il ne saurait être loisible aux Français d'ignorer et de négliger. — F. F.

J. C. GIGNOUX, ancien Sous-Secrétaire d'État à l'Économie Nationale. — *Bouvier et les Finances.*

Esprit méthodique et avisé, soucieux d'impartialité, sachant envisager avec calme les conséquences des épisodes qu'il raconte, M. Gignoux nous offre, dans un vivant raccourci, toute l'histoire financière de la troisième République. Cet exposé de quarante ans est une illustration sur le vif du fameux rythme cyclique des crises, celle aussi des errements parlementaires en matière fiscale et d'impôt sur le revenu. C'est l'œuvre d'un esprit sérieux, averti, sûr de jugement et de vues exactes.

OCTAVE HOMBERG. — *S. O. S.* Bernard Grasset.

Ouvrage d'une haute portée, *S. O. S.* est l'œuvre d'un esprit vaste et réfléchi, qui cherche à situer la crise actuelle dans une évolution générale qu'il estime à bon droit déplorable. Il faut louer sans réserve l'effort de synthèse par lequel M. Homberg dénonce les défaillances spirituelles qui expliquent le dérèglement du monde matériel. Ce qu'on pourrait reprocher à ce livre, c'est peut-être d'avoir trop voulu tout dire ; il constitue, en tout cas, une fresque à la française dans laquelle le goût passionné de la généralisation s'accompagne d'une [illegible] étendue et d'une large culture de l'esprit qui nuance utilement les jugements.

J. CHAPPEY. — *La Crise de la Monnaie et le Règlement des Pays Danubiens.* 1 vol. Ed. Marcel Giard.

ED. GISCARD D'ESTAING. — *La Maladie du Monde, essai de Pathologie monétaire.* 1 vol. Ed. Lallemand.

Le craquement du Crédit Anstalt au milieu de 1931 est l'événement qui a orienté les études et les conclusions de M. Chappey. On a, en général, très mal interprété cet effondrement bancaire qui apparaissait comme une nouveauté et comme un accident. Et on y a vu la manifestation du déséquilibre régnant dans l'ancien Empire Austro-Hongrois à la suite des transformations territoriales du Traité de Versailles. Sans doute, les États danubiens, en raison des chocs plus particuliers qui les ont ébranlés, étaient un point de vulnérabilité de l'Europe. Mais le mérite de M. Chappey est d'avoir compris que les événements bancaires qu'il étudiait dépassaient de beaucoup les circonstances locales qui les ont déterminés. Il est ainsi conduit à séparer ce qui tient aux conditions individuelles de l'Europe Orientale, dont il fait une analyse des plus intéressante, et ce qui s'applique à tous les pays par le fait des transformations intervenues dans les monnaies de virement. Son étude apparaît ainsi comme un excellent exemple de laboratoire, permettant d'étudier le jeu des phénomènes généraux qui sont retracés directement par M. Giscard d'Estaing dans son dernier ouvrage *La Maladie du Monde.*

Nous assistons à un bouleversement des systèmes monétaires et bancaires du monde entier. L'isolement du reichsmark et le gel des crédits en Allemagne, ont marqué la seconde étape de cette gigantesque restauration du crédit qui avait débuté par l'Autriche. Nous sommes, aujourd'hui, à la troisième étape avec le moratoire américain qui frappe successivement les banques des divers États de la Fédération. Ces événements donnent une singulière actualité au livre de M. G. d'Estaing, et d'autant plus que celui-ci permet précisément de les comprendre sans peine et d'embrasser, dans toute sa lumineuse simplicité, le mouvement dont trop souvent l'opinion ne constate que les manifestations extérieures et variées, sans les rapprocher pour les expliquer. Aucun homme cultivé ne peut ignorer le fonctionnement du crédit monétaire ; et ce sera une révélation pour la plupart des lecteurs de *La Maladie du Monde* que de découvrir les mécanismes que l'auteur décrit avec une clarté et une science également dignes d'éloge.

DMITRI NAVACHINE. — *La Crise et l'Europe économique.* 1 vol. Alcan.

L'abondance de la littérature économique ne [illegible] empêcher de signaler l'intérêt très vif de l'[illegible] M. Navachine. On dirait même plutôt [illegible] tant de publications superficielles, qui embrouillent les questions les plus simples, il est d'autant plus nécessaire de signaler les études réfléchies et scientifiques qui font réellement avancer la connaissance de questions d'un intérêt dominant. M. Navachine traite particulièrement les rapports du système monétaire moderne et du développement de la richesse, de l'épargne et des échanges. Il le fait avec le souci du laboratoire lorsqu'il s'agit d'examiner

les faits, et avec les préoccupations du philosophe lorsqu'il s'agit de les interpréter. Il jette les lueurs les plus vives sur une évolution capitale que la science officielle n'a pas encore classée et que l'opinion ne soupçonne même pas.

JACQUES DUBOIN. — *Vous faisons pousse route.* (Éditions *des Portiques*).

Dans une langue très claire, et avec des raccourcis d'images particulièrement frappants, M. Duboin trouve dans le développement rapide du machinisme une des causes principales du désordre économique. Ses démonstrations sont saisissantes, mais quel que soit le talent avec lequel elles sont présentées, elles ne paraissent pas convaincantes. On ne saurait sous-estimer les bienfaits matériels considérables qui résultent des découvertes scientifiques innombrables des années passées, même si les hommes montrent quelque répugnance à accepter les changements nécessaires qu'elles entraînent. Il faut lire ce livre qui suscite la contradiction et mérite incontestablement la discussion.

HENRY BERNARD. — *Les Papiers de Stresemann.* Traduction de Henri Bloch et Paul Bacques.

Le fait essentiel, par lequel débute ce troisième volume, est *l'Entretien secret de Thoiry*, dont il donne la relation détaillée, dans la publication intégrale des notes, rédigées par Stresemann au soir même de ce 17 septembre 1926. Ces notes sont précises comme l'était le mémoire du ministre allemand. Elles reconstituent, sous forme de dialogue, la conversation des deux hommes d'État dans une petite auberge française des bords du lac Léman.

Août 1928. — Stresemann vient à Paris pour la signature du Pacte Kellogg : l'entretien qu'il a avec M. Poincaré est reproduit sous la forme d'un dialogue dont l'intérêt psychologique ne le cède en rien à la portée politique.

Dans le second volume des *Papiers*, une lettre de Stresemann au Kronprinz a donné lieu à de longs commentaires de la presse française. Ici, il écrit à Eulenberg, qui venait de publier un livre sur les Hohenzollern : « *Comme je connais personnellement le Kronprinz*, je pourrais vous donner bien des indications sur lui et sur son évolution intellectuelle... ». Ce second document confirme l'impression laissée par le premier.

L'année 1929 ramène Stresemann à Paris, puis il le trouve Briand à la Conférence de La Haye, réunie en août, pour régler la mise en application du Plan Young. L'entente n'est plus parfaite. Quelques semaines plus tard, Stresemann écrira au Président du Reichstag qu'au début de la Conférence, il a eu « toutes les peines du monde à supporter la manière dont M. Briand se dérobait ». C'est ce qu'il appelait *die finassierende Taktik des Herrn Briand*. Mais « finasser et se dérober », n'était-ce pas la formule que Stresemann, lui même, avait préconisée pour la politique allemande, sans sa fameuse lettre au Kronprinz de 1925 ?

Colonies

A. SARRAUT. Ministre des Colonies, de l'Académie des Jeux Floraux de Provence. — *Grandeur et servitude.*

Voici un bien intéressant ouvrage, dû à la plume de M. A. Sarraut, Ministre des Colonies et membre de l'Académie des Jeux Floraux de Provence. Cet ouvrage traite de *Grandeur et Servitude coloniales*. Il nous parle de l'Amérique, ce puissant réservoir de races, fondues à la fois et exaltées dans le plus victorieux métissage, et qui doit tant à l'apport de notre vieux continent, dont elle a su s'assimiler les miracles techniques, les secrets. Il nous montre les races blanches, les races jaunes, les races noires, toutes ces humanités de couleur, investies, au cours des âges, pour l'expansion européenne et qui sont prêtes à se retourner contre leurs conquérants. Tel est le grave problème que cet ouvrage pose devant nous et que tient en suspens le destin matériel et moral de l'Europe.

Mémoires

ABEL HERMANT, de l'Académie française. — *Souvenirs de la Vie frivole.* (1 vol. Hachette).

Ces souvenirs, qui s'espacent sur plus d'un demi-siècle, évoquent un passé à la fois très près et très loin de nous.

Quel plaisir pour tous — anciens et jeunes — à contempler une fois encore avec Abel Hermant les spectacles de la rue aux derniers jours du Second Empire ou aux premiers de la Troisième République ! Quel charme à flâner négligemment sur le « Boulevard », dernier asile du bon ton, des propos inutiles et de l'esprit !

La pie d'anecdotes piquantes sur les duels de ce temps-là ! « Il fallait avoir passé par là, c'était une épreuve indispensable ou, si l'on veut, une brimade : le baptême du Boulevard, comme il y a le baptême de la ligne. »

Les spectacles du théâtre, d'un théâtre qu'avaient élevé si haut Coquelin, Sarah Bernhardt, Réjane, sont évoqués avec une émotion frémissante, qui éclate, vengeresse, aux dernières lignes de ce livre étonnant : « Il n'y a plus de Paris, il n'y a même plus de Cosmopolis, il ne nous reste qu'une cité-Berlitz !... Je ferme les yeux pour retrouver mes yeux d'enfant, et je crois voir, du haut d'un balcon vertigineux, passer dans la nuit, à la clarté des torches que brandissent les Cent-Gardes, l'Impératrice éblouissante. »

Aviation

PAUL BÉRY. — *Aviateurs !* (1 vol. Louis Querelle).

D'une part, Paul Béry, en poète, en philosophe, nous peint et nous explique l'envoûtement excité par la vie des ailes. D'autre part, pour la première fois sans doute dans l'histoire de la littérature de l'air, Paul Béry fait entrer profondément la vie sentimentale et la vie internationale dans l'existence de l'aviateur.

Au moment où nos juristes examinent la limitation ou la suppression des aéronautiques militaires, il est troublant et fécond de lire *Aviateurs !*

L'idée se meut, prend force entre deux pôles opposés : la nécessité de faire comprendre à chacun l'amour de l'aviation, et l'obligation de s'opposer à l'effroyable menace des aviations agressives, capables d'anéantir tout un peuple confiant, en l'espace d'une nuit propice.

Difficile entreprise, comme on le voit. Avec sa foi ardente et son intelligence des Choses de l'Air, Paul Béry a trouvé une solution humaine, pratique, réalisable : les aviateurs, formés en clubs, dans chaque patrie, constituent une chevalerie moderne, une police du dedans et du dehors. Les ailes sont une garantie, d'abord. Elles deviendront un gage de paix, le jour où « l'ordre étant revenu dans chaque maison », une fédération internationale des aviateurs assurera par définition la paix sur le Monde.

Aviateurs ! est un livre qui vient à son juste moment.

L. V.

Voyages

CLAUDE FARRÈRE. — *L'Atlantique en rond.* Ct vol. (10 fr.) Flammarion.

Voilà un de Farrère « allègre, familier, instructif, nourri de souvenirs captivants et de prenantes anecdotes, un Farrère que tous pourront lire, qui nous promène de la Guinée aux Antilles, puis à la Nouvelle-Orléans d'où nous rejoignons l'Europe par l'Andalousie.

Divers

ALBERT CARNAY, Ministre de l'Intérieur de Belgique, de l'Académie des jeux floraux de Provence. — *Les Indo-Européens.*

Cet ouvrage, d'une édition soignée comme sait le faire la maison Vromant, de Bruxelles, passe en revue les éléments et principes fondamentaux de l'évolution des langues, puis, successivement, l'évolution de la phonétique, de la sémantique, de la morphologie, de la syntaxe. L'auteur cite de nombreux exemples empruntés à des sources les plus sûres, et propres à donner le goût de cette science passionnante. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage.

Livres reçus au Bureau de la Revue

BARTHÉLEMY ALLEE. — *Grand Largue.* Editions des Portiques.

ROBERT ANCHEL. — *Crimes et Châtiments au XVIII siècle.* Perrin.

HENRI D'ALMÉRAS. — *La Vie Parisienne sous le Second Empire.* V. Michel.

EMILE ARNAL. — *Les Chansons d'Ello.* Editions Sansot.

EMILE ARNAL. — *Un Oiseau dans l'azur.* Plon.

MARC A. ALBANOV. — *La Conjuration.* V. Attinger.

ROGER BRECH. — *Fradiat de l'Américain.* Editions du Cavalier.

LUCIENNE BRUGEL. — *L'Appel de la Race.* Revue mondiale.

EMILE COUDERC. — *Discussion sur l'Evolution de l'Univers.* Gauthier-Villars.

LE CONSEIL DE FRANCE. — *Presses universitaires.*

PIERRE CHANCEAUX. — *Gambetta, Père de la République.* J. Tallandier.

PRINCESSE MARIE DE CROY. — *Souvenirs 1914-1918.* Plon.

C. DESAMBROSIS MARTINS. — *La Poésie de Armando Godoy.* Ed. Iberia.

JEAN DUCHEMIN. — *Vers l'Ecole unique.* Flammarion.

DANIEL. — *De la Mauvaise.* Alcan.

F. ESCLANGON. — *Dix leçons d'Astronomie.* Gauthier-Villars.

L. ESCOFFIER. — *La Boz.* Flammarion.

A. FOUCHER. — *La Moine.* Flammarion.

FRÈRES CARMÉLITAINES. — *18e Année.* Vol. 1. Desclée de Brouwer.

JEANNINE FIGUIÈRE. — *L'Ame de mon cœur.* Figuière.

ROBERT FAUCHER. — *La Chanson de Roland.* De Boccard.

CAMILLE FLAMMARION. — *Astronomie des Dames.* Flammarion.

CHRISTIANE FOURNIER. — *Homme jaune et homme blanc.* Flammarion.

ROSEMONDE GÉRARD. — *Féeries.* Fasquelle.

GEORGES GOYAU. — *Lettres de Monsieur Ozanam.* Desclée de Brouwer.

JEAN GIROU. — *Causses et Cévennes.* Arthaud.

CLÉMENT DE GARIL. — *Les Boeufs et les Oiseaux.* Fayard.

EDMOND GISCARD D'ESTAING. — *La Maladie du monde.* J. Tallandier.

FRANZ D'HERIGNY ET GEO VALLES. — *Le Petit Elle qui grandit.* Les Cahiers libres.

HENRY HOUSSAYE. — *Le Retour de Napoléon.* Flammarion.

FERNAND HENRY. — *Sidonie Gonchamps.* Librairie Beauté à Vire.

J. JACOBY. — *Lénine.* Flammarion.

ANDRÉ LAMANDÉ. — *Le Jeu d'amour.* A. Michel.

GEORGES LECOMTE. — *Thiers.* Dunod.

PIERRE LUCIUS. — *Rénovation du Capitalisme.* Payot.

MARCEL LEGOY. — *La Contre-Révolution dans le Maine.* Librairie de la Croisade.

FERNAND LOT. — *Initiation au Mystère.* Editions Aubert, à St-Brieuc.

JOSEPH LAUGIER. — *Essai d'histoire sociale. La Grèce antique.* Les Belles-Lettres.

GABRIEL MARTOND. — *Berthe Callipyge.* Imprimerie Bière, à Bordeaux.

O.-V. DE MILLOSZ. — *Les Origines ibériques du peuple juif.* Editions des Vivants.

GÉNÉRAL MORDACQ. — *Clemenceau au soir de sa vie 1920-1929.* Plon.

FERNAND MÉRY. — *Bêtes et gens devant l'amour.* Flammarion.

FRANÇOIS MAURIAC. — *Le Mystère Frontenac.* Grasset.

DANIEL OLLIVIER. — *Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult.* Grasset.

JEHANNE D'ORLIAC. — *Yolande d'Anjou.* Plon.

JOSÉ D'ORLENI. — *Le crépuscule balkanique.* V. Attinger.

NICOLA PASCAZIO. — *Viaggio di un Giornalista.* Nuova Europa à Rome.

HENRIETTE PSICHARI. — *Ernest Psichari.* Plon.

GEORGES PONCET. — *Seul dans le Ciel.* Flammarion.

LADISLAS REYMONT. — *Pèlerinages polonais.* Editions du Cavalier.

VICTOR M. RENDON. — *Lorenzo Cilda.* Editions Vermant.

MARQUIS DE ROUX. — *Origines et Fondation de la IIIe République.* Grasset.

PRINCESSE RADZIWILL. — *Lettres au Général de Robilant (1899-1914).* Plon.

PAUL REBEAUX. — *Le Nouveau Satyr Verte.* Flammarion.

CHARLES DE RICHELIÉ. — *La Lumière qui sonne.* Editions de France.

SOEREN KIERKEGAARD. — *In vino veritas.* Editions du Cavalier.

ALLERLEO STAVERO. — *Les bases économiques du Communisme russe.* E. Muller.

RENÉ SAINT-GEORGES. — *La Révélation d'un [illegible]* Figuière.

HENRI SERONYA. — *Spinoza.* Editions [illegible]

CAMILLE SPIESS. — *Etos ou l'Histoire [illegible] l'homme.* Athanor.

Z. TOURNEUR. — *Beauté pastorale.* Editions [illegible] Malin.

VICTOR P. THIEME. — *Essai sur le [illegible]* Librairie E. Droz.

LOUIS THIECK. — *Le Corps d'Or [illegible]*

FRANCISCO VIAL. — *Questions de [illegible]* Delagrave.

JEAN VILLIER. — *La Cathédrale au [illegible]* Editions Les Portiques.

LA QUINZAINE COLONIALE

M. Marcel Olivier a été élu et, cette quinzaine, reçu à l'Académie des Sciences Coloniales. M. Duchêne, Président de la *Banque de l'Afrique Occidentale* à qui l'on doit des livres érudits et cependant robustes sur la politique coloniale, notamment sur la nécessité d'un ministère unique de la France extérieure, l'a accueilli par un discours chaleureux, spirituel, pressant, modèle du genre académique, comme il importe d'en multiplier dans les jeunes Académies pour les aligner au rang des plus vieilles classes de l'Institut. M. Olivier a parlé d'une voix plus timide et sans accents littéraires, mais il a fait une démonstration extrêmement importante et catégorique : après avoir révélé que la Métropole, qui se prend pour une mère, avait multiplié par le petit indice 2 les produits de ses colonies alors qu'elle appliquait aux siens les indices 5 et même 6, les imposant dans son empire, il a réclamé une révision complète du régime douanier et de la politique coloniale. On peut aller chercher les hommes d'Etat les plus conscients dans cette jeune Académie, qui s'affirme de plus en plus une force, précisément parce qu'elle groupe des expériences et des consciences.

M. Cayla, qui a succédé à Tananarive à M. Olivier, est, lui aussi, un homme d'Etat. *Monde et Voyages*, la jolie Revue illustrée de la Maison Larousse — qui nous prouve, elle, qu'elle n'est pas indifférente à l'Empire — publie une interview révélatrice du gouverneur général de Madagascar. Alors que nous attendons avec impatience en France, l'avènement d'un régionalisme actif et pratique, il l'a appliqué à Madagascar avec un vigoureux sens pragmatique de la géographie. Il définit que Madagascar est moins une « Grande Ile » qu'un archipel de presqu'îles réunies par des chemins de terre : en effet, comme en Espagne, les principales régions sont fortement séparées par des montagnes aussi escarpées et isolatrices que les sierras espagnoles, et leurs peuplades marquent des personnalités distinctes, assez autonomes, volontiers hostiles les unes aux autres. Du temps de Galliéni on avait quelque peu unifié en découpant Madagascar en une trentaine de provinces : chaque administrateur faisait ses routes à son idée et de son mieux; aujourd'hui chacune des huit grandes régions est munie par M. Cayla d'un Administrateur Supérieur qui dirige effectivement tout comme un gouverneur, a un budget d'ensemble et peut donc prévoir des programmes de travaux publics beaucoup plus accordés et rationalisés. M. Cayla y a mis des vrais chefs qui ont de l'initiative et de l'envergure. Aussi cette grande colonie est-elle citée constamment en exemple. La maison Larousse et la maison Redier qui ont donné de si remarquables séries de volumes sur nos Colonies à l'occasion de l'Exposition devraient les compléter par un *Madagascar* bien ordonné et coloré comme l'est *l'Indochine* de Gourdon, le *Maroc* d'Auguste Terrier, la *Tunisie* de Despois, *l'Algérie* d'Augustin Bernard.

L'Algérie est souvent rappelée à l'attention du grand public métropolitain par les discours sobres, fermes et précis de M. Carde. Fort justement il ne manque pas l'occasion de faire ressortir qu'elle est le pays qui est le meilleur client de la France, lui achetant plus même que l'Angleterre et la Belgique. L'Algérie se trouve d'une façon générale dans une situation des plus prospères, puisque son chiffre d'exportations de 193[illegible] est plus fort que celui de 1931. L'*Offaw*, nouveau grand service de propagande et de tourisme, intensifie sans cesse son activité et publie un remarquable bulletin. *L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, qui plaide avec une constance éloquente pour l'érection d'une Université à Nice, faisait ressortir récemment dans un article de tête expressif qui fait beaucoup réfléchir, comme la jeune Université d'Alger, répudiant les méthodes désuètes de certaines de ses aînées européennes, s'attache à servir par ses études précises et pratiques le développement des industries et du tourisme. L'Art aussi milite pour l'Algérie depuis que le Gouvernement Général a créé sa villa Médicis. L'Ecole des Beaux-Arts attire et protège les boursiers. Son directeur, M. Caudy, étant mort, nombre d'organes algériens sollicitent de M. de Monzie qu'il nomme à la place de ce dernier le peintre Antoni, noble talent, beau caractère, qui a la passion de l'Algérie : Maurice de Styx, avec Robert Randau, ont consacré à Antoni des articles qui ne font pas seulement valoir les beaux traits de la vie de ce peintre, mais la conscience esthétique coloniale qui se précise de plus en plus dans une métropole seconde comme Alger et qui est bien nécessaire à « la direction » conséquente des principales institutions.

L'Indochine se signale par l'éclat donné au *Cinquantenaire de la Société des Etudes Indochinoises*. Plusieurs jours furent solennellement consacrés à des conférences savantes. Mlle Naudin, conservatrice du musée de Saïgon, a développé l'historique de l'Art Khmer, ressuscité par tant de beaux travailleurs français. M. Raphaël Barquissau, un des jeunes maîtres les plus remarquables de l'Université indochinoise, poète de talent autant qu'historien colonial, a fait l'historique de la Société, exalté avec discrétion mais force la continuité de ses efforts poursuivis avec de si médiocres subventions. On a aussi fêté le centenaire du réunionnais Pierre, botaniste disciple de Poivre, à qui la Cochinchine doit beaucoup. Sous le sceptre sensitif de M. Pasquier une plus grande ferveur intellectuelle anime la Péninsule malgré les rigueurs de la crise.

Sous la présidence d'un haut fonctionaire indochinois en retraite s'est constituée à Paris une Société pour la protection et la vulgarisation en France de la Production coloniale. M. Froment-Guieysse y organise avec intelligence des dîners où l'on ne sert que des vins exquis de Tunis et d'Algérie, du couscouss, du riz indochinois, des palmistes renommés de la Réunion, des bananes d'Afrique Occidentale tout en précisant par de brefs discours l'utilité de la propagande. Celle-ci sera beaucoup plus rapide et efficace si on invite à ces manifestations des professeurs, comme on le fait pour les journalistes. L'Université est aussi nécessaire que la Presse à la bonne et fructueuse Propagande.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Membre de l'Institut

N° 8 71e ANNÉE 15 AVRIL 1933

LA SCIENCE ET LE MONDE INVISIBLE

La race humaine ne peut être immortelle, sa durée dépend de celle de la planète; or, comme cette dernière doit disparaître, l'homme en vient à penser que l'effort et la lutte qu'il poursuit aboutiront au néant. La vie peut continuer longtemps sur la planète, pendant des millions d'années peut-être, mais, tôt ou tard, elle prendra fin et son long travail tout entier, son activité créatrice seront effacés sans qu'il en reste trace. Telle serait la conclusion de la théorie purement biologique, incomplète et tronquée, qui ne voit en l'individu rien de plus qu'un organisme fait de matière, doué de la seule permanence raciale. La vérité, au contraire, c'est que, tandis que tout individu sert, la race elle-même est une abstraction et est composée d'individus dont chacun a une importance permanente. L'individu est plus permanent que la race. Mon être corporel n'est qu'une petite fraction d'un tout, mais si insignifiant soit-il en lui-même, il est la manifestation extérieure et tangible d'une entité permanente du cosmos, d'un élément destiné à durer et qui ne doit pas nécessairement cesser d'exister.

Chaque individu, par conséquent, a une signification vitale et permanente, la race est une congérie, une succession d'individus. Les choses n'existent pas dans le domaine abstrait en tant que généralisations ; elles existent en tant qu'entités individuelles. Il a fallu une longue période d'évolution pour produire une personnalité et, une fois produite, elle continue. Je ne me lance pas là dans la spéculation, je m'appuie sur une connaissance certaine basée sur les faits. Cependant tout ensemble fait de matière est temporaire. Cet univers est temporaire, il prendra fin.

Mais la vie n'y est pas contenue toute entière ; les réalités permanentes se trouvent en dehors de tout cela. Elles sont accessibles non aux sens, mais à l'esprit, uniquement à l'esprit, et en particulier à l'esprit du poète, de l'artiste, du philosophe et du saint. Voilà le domaine où l'homme ordinaire l'emporte jusqu'à un certain point sur le savant spécialiste ; il lui est donné de concevoir d'une façon élémentaire un grand nombre de notions des plus importantes. Quelle que soit son ignorance, il se rend compte qu'il est un être conscient ; il peut prendre position avec Descartes et dire : « Je suis sûr d'une chose : je peux penser ». Il pourrait, en outre, aller plus loin et déclarer: « Toutes les choses compliquées dont vous me parlez, les vibrations, les condensations, les raréfactions, les forces magnétiques doivent être présentées à mon intelligence pour que celle-ci les interprète. Elles sont dépourvues de sens ailleurs que dans ma pensée ou dans ma compréhension instinctive. La couleur pas plus que le son n'existent dans votre monde scientifique ; ce ne sont que de simples pourcentages

de vibrations. Seule, l'opération intellectuelle leur donne une signification et vous autres savants, qui étudiez de si près le mécanisme des choses, vous risquez d'en laisser échapper la signification et de perdre toute jouissance esthétique. Vous passerez peut-être à côté de l'âme des choses.

Voilà bien ce que pourrait dire l'homme ordinaire. Par homme ordinaire, j'entends l'homme d'État, l'homme d'affaires, le millionnaire et le gentilhomme campagnard. Il ignore tout des machines dont il se sert ; de fait, livré à lui-même, à ses propres moyens, il n'en aurait aucune, si ce n'est celle que lui auraient léguée ses ancêtres. Il dépend donc des quelques êtres qui consacrent leur vie à l'étude et aux recherches. Le travailleur scientifique pourrait répliquer à l'homme ordinaire: « Vous ne vous montrez pas assez reconnaissant envers nous qui assumons tout le labeur et vous laissons volontiers jouir de ses fruits. Vous êtes toujours prêt à profiter des inventions mécaniques, à utiliser les moteurs, les dynamos, les postes télégraphiques et les aéroplanes que nous vous fournissons, vous êtes même bien aise de faire réviser et remettre en état, de temps en temps, votre proche machine interne, mais vous semblez disposé à supporter les plus grandes souffrances et les pires incommodités plutôt que de pourvoir les pionniers de la science de ce qu'on avait coutume d'appeler « le nerf de la guerre » et qui devrait plutôt être dénommé « le nerf de la paix ». Donnez d'une façon générale aux savants de raisonnables facilités ; procurez-leur sans compter ce dont ils ont besoin, et quantité de maux susceptibles d'être évités deviendront progressivement des choses du passé. Il n'est nullement sensé de se glorifier de son ignorance; l'ignorance n'est pas la félicité et n'a rien qui puisse y conduire. Quand on ne pénètre pas dans le domaine de la science, on se prive d'une jouissance d'une autre sorte, jouissance qui nous est donnée, à nous, savants. La Nature n'a pas de mystère pour nous, c'est une œuvre d'art qui surpasse toutes les autres et nous conduit au transcendant, nous emmène dans l'inconnu. Nous courons un certain danger, dites-vous, en portant tout notre effort sur le mécanisme à travers lequel la réalité s'adresse à nos sens. Nous reconnaissons que ce risque existe. Il est exact que nous sommes enclins à nous laisser absorber par le mécanisme au point de négliger tout le reste. Certains d'entre nous ont eu la sottise de nier qu'il existât autre chose. Mais nous commençons à nous rendre compte du danger ; nous pouvons ne pas tomber dans le piège, car notre esprit aussi est capable d'arriver jusqu'aux réalités impérissables ; l'âme des choses ne nous échappera pas puisque nous savons qu'elle réside dans l'univers invisible et intangible. Il nous est donné, à nous aussi, de discerner que c'est celui-ci qui est réel.

La réalité est toujours supérieure aux conceptions et aux idées qu'elle nous inspire. C'est un fait positif que l'individu continue véritablement, et aucun système philosophique ne tenant pas compte de ce fait capital ne peut être absolument satisfaisant. Celui-ci, à mesure que le temps s'écoule, donne un sens à l'ensemble du monde et permet d'interpréter les mystères de l'existence. La révélation chrétienne aussi insiste sur l'importance suprême et permanente de l'âme individuelle. Si nous ignorons celle-ci, notre doctrine ne peut être que défectueuse.

Cependant, nous serons d'accord en ce qui concerne l'importance de la vie terrestre, de la vie de l'humanité sur la planète que nous appelons la terre. Nos idées ne diffèrent guère quant aux détails pratiques et à notre capacité de collaborer au bien commun de la race humaine. L'individu et la race doivent poursuivre leur évolution de concert ; nous avons le privilège de servir toute l'humanité et celle-ci, grâce à la coopération, verra s'ouvrir devant elle un grand avenir. Si l'homme prend en mains sa destinée et vise, avec l'aide des Puissances supérieures, à porter tout son effort sur les choses de réelle valeur, personne ne saurait prévoir ce qu'il pourra devenir. La terre lui offre de merveilleuses possibilités de développement et l'évolution n'est pas terminée ; l'homme peut gravir des échelons et parvenir à des hauteurs qui paraissent inaccessibles. Telle est la raison d'être de la longue lutte et des efforts de l'homme dans le passé. Autrement, il n'aurait pu s'élever, partant de si bas, pour devenir un jour de par sa propre volonté un être participant du divin. Nous touchons là au sens profond de l'existence terrestre. Toute la création terrestre marche vers ce but lointain. Dans nos moments de clairvoyance, nous reconnaissons, pénétrés de respect et de piété, qu'il existe réellement un monde invisible et spirituel, que l'aube viendra pour une humanité glorifiée et qu'il est un but suprême à l'existence.

Sir Oliver Lodge,
Astronome.

(Traduit de l'anglais par L. Baillon de Wailly.)

NOBLESSE

Nouvelle

I

— Entrez, dit la Bournin d'une voix nette.

Lourde, à demi-impotente, presque monumentale après onze maternités, elle se tenait, dans le coin de la cheminée, assise sur un siège bas.

La porte s'ouvrit ; d'abord le volet d'en haut fut poussé, puis une main, par l'ouverture, souleva le loquet intérieur de l'autre partie. La Bournin vit entrer deux de ses filles, Simone et Thérèse. Elle en fut surprise : jamais, sauf aux grandes fêtes, deux enfants ne venaient la voir ensemble. Les jeunes femmes portaient plusieurs paniers, vides des œufs, du beurre, des volailles qu'elles avaient vendus sur la place ; car c'était le jour du marché. Que Thérèse, fermière à la Corberie, profitât de l'occasion pour parler à sa mère, on pouvait le comprendre ; mais Simone, mariée dans le bourg, n'avait pas à venir.

Entrez! répéta la Bournin.

Elle posa près d'elle le travail de couture à quoi elle s'occupait, et dit :

— Bonjour. Qu'est-ce que vous voulez ? Asseyez-vous.

Simone et Thérèse s'assirent, les paniers vides formant, aux pieds de chacune d'elles, une couronne brune sur le carreau rouge. Elles avaient prononcé des bonjours confus, entremêlés de : « Comment que vous allez ? » La mère reprit :

— Eh ben! Pas de maladies sur les enfants ?

— Non, non, firent les deux sœurs, empressées à donner cette nouvelle heureuse.

— Alors, ça va, conclut la mère.

Elle regardait Thérèse. Thérèse répondit, les yeux tournés vers Simone :

— Ça va... C'est-à-dire, maman... Au contraire, ça ne va pas fort.

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Sans ça, on ne serait pas venues vous voir.

La Bournin n'était point patiente ; son rude visage, sous les bandeaux gris, s'empourpra :

— Me diras-tu, à la fin!

Thérèse baissait la tête, coulait un regard à droite, à gauche, comme une bête prête à fuir. Simone la secourut :

— Sophie, prononça-t-elle.

— Eh bien ?

— On a vu des gens, au marché, Thérèse et moi.

— Des gens ? Quelles gens ?

— Des gens du Tourneret.

— Alors ?

— Sophie, on cause d'elle. On l'a dit à Thérèse, à moi aussi. Pas les mêmes. Ils sont beaucoup à le dire.

La Bournin regardait fixement la flamme au centre de la vaste cheminée ; une flamme minuscule, qui suffisait à partager son corps massif en ombre et en lumière. Elle attendit un peu. Puis :

—Donc, ça recommence, articula-t-elle.

Cette Sophie, veuve au début de la guerre avec un enfant, était restée au village du mari, où ses beaux-parents l'aidaient. Mais les vieillards étaient morts. Vers la fin de la guerre, elle avait eu un autre enfant, d'un soldat venu en permission et tué le dernier jour. Ce fut une grande honte dans la famille Bournin. Toutefois, la coupable marqua tant de repentir qu'on feignit d'oublier sa faute. « Elle n'est pas mauvaise, disait-on : elle est bête ». On l'avait laissée vivre au Tourneret, sur un petit bien hérité des beaux-parents. Elle semblait, depuis lors, se conduire honnêtement ; jusqu'à ces bruits nouveaux...

Simone parla, elle aussi après un peu de temps ; il semblait que les idées n'avançaient, dans leurs cerveaux, que lentement, comme la charrue dans la terre lourde.

— Nous n'avons pas pu savoir le nom, déclara-t-elle.

—Nous avons hésité, avant de vous avertir, ajouta Thérèse ; nous ne savions pas quoi faire. Mais fallait bien.

La Bournin regardait toujours la petite flamme dansante dans l'âtre. Elle dit :

— Moi, je sais qui c'est. C'est Urseau, le bourrelier.

Les jeunes femmes ne furent pas étonnées que leur mère connût déjà ce qu'elles croyaient lui apprendre. Et la mère ne prit pas la peine de leur expliquer qu'elle avait reçu, de la femme de cet homme, une lettre. Simone et Thérèse se récrièrent :

— Un homme marié!

— Et qui a trois enfants!

Un silence.

— Il ne faut pas que ça continue, dit la mère.

Elle réfléchit. Ses filles ne se permettaient pas de troubler sa réflexion. La petite flamme s'é-

tait éteinte, la fumée montait du bois mal brûlé, quand elle décida :

— Il faut réunir la famille.

— Bien, répondit Simone.

Elle parlait seule, mais on voyait que Thérèse ne songeait pas à ne point l'approuver.

— On fera ça dimanche, pour que tout le monde soit libre.

— A quelle heure ?

— Ben... deux heures ; qu'ils aient le temps de manger la soupe avant de venir ici.

— Oui, maman.

— Vous pourrez amener vos maris. Vaut mieux qu'ils soient là. Mais ils ne parleront pas. Et vous préviendrez Jacques et Edmond. Joséphine, ce n'est pas la peine ; ça ne regarde pas une religieuse, ces affaires-là.

— Et Clotilde ? Faut-il lui écrire ?

— Non. J'enverrai le petit avec sa bicyclette ; ce n'est jamais qu'à cinq lieues de route.

— Jacques devra-t-il amener sa femme ? demanda Simone.

La Bournin, ayant hésité, décida :

— Oui, qu'elle vienne. Elle a droit comme les maris.

— Alors nous, conclut Thérèse, on n'a qu'à prévenir Jacques et Edmond ?

— Et à faire venir nos maris, compléta Simone.

La mère approuva de la tête, puis elle ne dit plus rien. Les deux jeunes femmes attendaient. L'horloge battait lentement.

— Alors, on va s'en aller.

— Au revoir, dit la Bournin.

— Au revoir, maman.

— Dimanche, pas d'enfants, surtout, qu'on garde sa paix !

— Soyez tranquille, maman.

Elles ramassèrent leurs paniers, et sortirent.

II

La Bournin avait tout préparé elle même ; forçant ses jambes malades qui portaient difficilement son corps lourd, elle avait, sur le carreau rouge, tiré dans un coin de la pièce sombre la table où deux bouteilles de vin et les verres étaient posés. En face de son fauteuil tourné le dos à l'âtre, huit chaises et tabourets s'alignaient, attendant les enfants, les gendres et la bru ; ils devaient être neuf ; mais elle n'avait pu réunir que huit sièges ; aussi, à l'extrémité du rang, avait-elle ajouté une pile de sacs où Edmond s'assiérait. En principe, elle n'admettait pas ceux qui n'étaient pas encore mariés : Arsène et Marie, dix-huit et seize ans, ne seraient pas là. Elle acceptait Edmond parce qu'il venait de faire son service militaire.

Ils entrèrent dès que l'horloge de l'église eût sonné les cinq minutes de deux heures. Un seul groupe, les hommes devant. La Bournin les reçut près de la porte, et embrassa Clotilde, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps. Mais elle s'étonna :

— Ton mari, dit-elle ; tu ne l'as pas amené ?

— Il ne pouvait pas, mère. Il est parti hier soir pour assister à une réunion syndicale. Croyez qu'il est aux regrets.

C'était un instituteur, et Clotilde, auprès des paysannes, paraissait une dame. Elle était encore jolie, assez bien habillée, et elle ne s'exprimait pas sans recherche.

— Quand Arsène est allé vous trouver, dit la mère, il ne vous a pas dit pourquoi je vous réunissais ?

— Si fait, mère, si fait !

— Alors, ton mari a compris que c'était grave ; pourquoi ne s'est-il pas dérangé ?

— Je vous dis : il est aux regrets ; mais il avait un devoir de solidarité à remplir ; sa conscience...

— Il a eu tort, trancha la Bournin. Tant pis. Nous nous passerons de lui. Asseyez-vous.

Elle-même, de son pas lourd, gagna le fauteuil. Et sa masse redressée autant qu'elle le pouvait, elle regarda ses enfants.

On avait laissé Clotilde, naturellement, s'installer à la place du centre. Des deux côtés, les ménages se groupèrent : Vincent, le mari de Simone, amoureux de sa femme, avait fait, comme chaque dimanche, pour plaire, une toilette qui ne l'embellissait pas. Thérèse s'était assise près de Simone ; son mari, Roudouly, terminait le rang ; il n'était pas un mauvais homme, mais il manquait de finesse. Dans cette assemblée, ceux qui étaient Bournin avaient reçu de la mère, et plus encore du père maintenant décédé, une éducation meilleure, une part de la distinction paysanne qui, lorsqu'elle existe, est inconsciente et sans faute, comme la nature.

De l'autre côté de Clotilde, Jacques, un homme robuste et doux, au front agrandi par un commencement de calvitie, tenait dans sa main tantôt sa gorge, tantôt sa tête, dont il souffrait ; sa femme, petite et maigre, le séparait d'Edmond, un jeune rouquin qui profitait du siège laissé libre par l'absence de l'instituteur ; il re-

venait de faire son service militaire et en tirait une grande assurance.

Roudouly, sans être ivre, avait un peu bu ; présentement, il fumait un cigare à l'odeur exécrable qui le forçait à saliver sur le carreau. Thérèse souffrait : son mari ne comprenait donc pas qu'il ne fallait point, à la mère, infliger cela ! Mais elle n'osait rien dire, malgré les signes de tête et les coups de coude de Simone ; qu'elle parlât : Roudouly aurait été capable de se fâcher. Il venait d'allonger un salivage particulièrement puissant, quand la Bournin prononça, le regard sur lui :

— Pas de ça, mon garçon ! Ça me dégoûte.

Il eut un sursaut, comme brusquement réveillé.

— Bon, bon, dit-il ; ça va.

Il réfléchit, écrasa le feu du cigare sous l'un de ses souliers, enfouit le mégot dans une poche de son gilet, et, le visage plus rouge, il se tint immobile. Alors, la mère commença de parler.

— Vous savez, dit-elle, pourquoi je vous ai fait venir : c'est à cause de la Sophie. Après son premier accident, nous avons cru bien faire de la laisser là-bas ; nous avons peut-être eu tort.

— C'était un an avant que tu m'épouses, observa la femme de Jacques.

Jacques ne semblait pas l'entendre ; il soutenait, dans l'une de ses mains, sa tête douloureuse.

— Je ne sais pas si nous avons eu tort, reprit la Bournin. Mais ça recommence. Je vous ai donc réunis, vous qui êtes la famille.

— C'est une salope, dit Roudouly. Si c'était moi...

— Tais-toi ! coupa la Bournin. Chacun son tour. Jacques ? Tu es l'aîné.

Jacques regarda sa femme, qui branlait la tête en silence ; car étant seulement la bru, elle n'avait pas le droit de parler. D'une voix à peine perceptible, où semblait se râcler sa gorge malade, il prononça :

— Dame ! c'est difficile. Elle n'est peut-être pas si mauvaise. En tous cas, vous avez raison, maman : faut pas que ça continue. La vérité, c'est qu'elle est bête.

De nouveau, il porta la main à sa gorge, indiquant qu'il ne pouvait plus parler.

— Clotilde ? interrogea la mère.

Clotilde toussa, et dit :

— Avant toutes choses, je veux exprimer mon regret que mon mari, retenu par ses obligations professionnelles, n'ait pas pu venir : son opinion serait plus autorisée que la mienne. Evidemment, cette affaire nous intéresse, lui et moi, au premier chef ; il est, en effet, particulièrement regrettable pour nous autres, fonctionnaires...

— Il ne s'agit pas de toi, mais de Sophie, trancha la Bournin. Que proposes-tu ?

— Peut-être une admonestation du maire de la commune...

— C'est tout ce que tu as à dire ?

Avant que Clotilde eût repris son discours, la mère poursuivit.

— Et toi, Simone ?

— C'est ma sœur, maman. Je l'aime beaucoup. Je voudrais que nous l'aidions sans lui faire trop de peine.

Elle se mit à pleurer.

— Allez, c'est une salope ! affirma Roudouly, qui emplissait de tabac une feuille à cigarette creusée entre ses gros doigts.

— Thérèse ? continua la Bournin.

Thérèse n'osait pas regarder son mari : elle en redoutait la violence, mais sur cette question grave, elle dirait son humble pensée :

— Ah ! fit-elle, c'est ennuyant. On ne peut pas admettre ça, surtout que c'est la seconde fois. Mais quoi lui dire ? Ce n'est plus une enfant. Une femme de trente et un ans ! Elle est peut-être libre de faire ce qu'elle veut, et je ne sais pas, moi ! Pourtant, ce qu'elle fait n'est pas bien.

— Libre ! Libre d'être une salope ! Je t'en ficherai, moi, de la liberté !

C'était la voix de Roudouly qui grondait. De rage, il cassa la cigarette enfin achevée et garda, entre ses doigts tremblants, l'un des tronçons qu'il n'osait pas allumer. De l'autre bout de la rangée, la voix aigre d'Edmond, le petit rouquin, l'appuya :

— Parfaitement ! glapissait-il : Roudouly a raison. Je sais ce que c'est, moi, les femmes qui se conduisent mal ! Ça a beau être ma sœur, c'est une femme qui se conduit mal : y a qu'à la balancer.

— Edmond ! Peux-tu être si méchant ! intervint Simone.

— Non ! On va se gêner ! hurla Roudouly qui, pour affirmer sa puissance, alluma sa cigarette.

— Voilà assez longtemps qu'elle nous embête, appuyait le fausset d'Edmond. Ce n'est plus notre sœur. Y a qu'à ne plus la connaître. Enfin, tu ne dis rien, toi, maman !

Car, à la différence des aînés, ce jeune homme tutoyait la mère. Elle ne lui répondit pas.

Thérèse pleurait. Simone fit, d'une voix frémissante :

— Tu n'as pas le droit de parler comme tu le fais! C'est mal. Tu n'as pas le droit de dire que Sophie n'est plus notre sœur. Elle est notre sœur. Nous ne pouvons pas faire qu'elle ne la soit pas. Et nous ne le voudrions pas.

— Ah! ça, par exemple! Ah!...

La fin de sa phrase montra qu'Edmond avait laissé, dans ses fréquentations citadines, toute la distinction des Bournin.

— Nous ne le voudrions pas, reprit Simone. Nous aimons Sophie, même coupable. Et je le dis comme Thérèse : je la blâme, mais je me demande si elle n'a pas le droit de faire ce qu'elle veut...

Un ricanement de Roudouly. La voix aigre d'Edmond :

— Elle n'a plus qu'à continuer, alors, à s'établir.....

Le mot se perdit, à cause du bruit, en même temps qu'une protestation de Simone. Près d'elle, Vincent, son mari, se leva dans un costume clair surmonté d'une cravate vert pomme.

— Je ne devrais point parler, avoua-t-il, mais je parle à la place de ma femme, parce qu'on ne la laisse point parler. Faut être juste. Et Edmond ne l'est pas.

— Je ne suis pas juste! Je ne suis pas juste!

— Il a bien dit : y a qu'à la balancer! criait Roudouly.

Dans le tumulte de leurs voix où les sanglots de Thérèse se mêlaient, Jacques, les mains autour de sa gorge, prononçait des paroles que l'on n'entendait pas ; on devinait toutefois, à l'expression de ses yeux et au doux mouvement de sa tête, qu'elles étaient de pitié. Clotilde, — et sa voix nette dominait les autres — répétait :

— Je me range au parti de la sévérité! Je me range au parti de la sévérité!

Edmond avait quitté sa chaise et s'était rapproché de Vincent, que Roudouly attaquait de l'autre côté. Les trois hommes, debout, visage contre visage, se jetaient leurs paroles avec autant de force que si l'espace des champs les avait séparés :

— Ça va bien! c'est qu'un commencement!

— Laissez-la tranquille! Ça ne vous regarde pas, après tout!

— Pas de ça dans la famille!

— Occupez-vous de vos affaires!

— C'est pour moi que tu dis ça ?

On pouvait croire qu'ils allaient se colleter ; un petit mot les arrêta :

— Assez!

La mère avait parlé. Immobile en son fauteuil, comme sourde à ces discours et à ces disputes, au moment qu'elle jugeait utile, sa voix effaçait tout :

— A vos places ; asseyez-vous.

Edmond regagna le bout du rang de chaises. Roudouly pinça l'extrémité de sa cigarette, et, pour achever de l'éteindre, en s'asseyant il la glissa sous lui.

La mère regarda, les uns après les autres, ceux qui étaient là, puis, les yeux baissés parce qu'il lui fallait faire un effort pour rassembler non pas ses pensées, mais ses mots, elle parla :

— Tous et toutes, vous n'avez dit que des bêtises. Chacun ne pense qu'à sa petite idée ; et pour la faire réussir, vous étiez sur le point de vous battre. Ce n'est pas ce qu'il faut. Vous oubliez le plus utile. Moi, je vous parle comme parlerait le père, s'il n'était pas défunt. Voilà donc, pour Sophie, que ça recommence. La première fois, nous avons cru bien faire en la laissant vivre où elle est...

— Avant mon mariage, précisa de nouveau Berthe, la femme de Jacques.

— Cette fois-ci, ça devient tout à fait grave. Il faut que ça cesse. Si ça continuait, ça serait trop grave pour la famille. La jeter dehors, comme d'aucuns ont dit ? Elle ferait encore pire. Ça serait trop grave pour la famille. Et puis, c'est pas une bête ; c'est une chrétienne : faut l'aider...

Elle s'arrêta un instant avant de prononcer plus doucement :

— C'est ma fille, aussi.

Elle s'arrêta encore, dit enfin :

— Ecouter Simone et Thérèse ? La laisser vivre comme elle veut ? Faire ceux qui ne savent pas ? Ça ne serait guère mieux. Voyez : ceux qui l'aiment et ceux qui ne l'aiment pas, vous n'avez tous dit que des bêtises. Vous avez oublié ce qui compte : quelqu'un de la famille ne doit pas vivre comme elle vit. Alors, ça ne se peut pas, qu'elle vive comme ça. Voilà tout. Alors, elle vivra près de moi. Ses gosses sont en place. Elle vivra près de moi.

La Bournin leva les yeux ; son regard parcourut le rang : leur figure lui convint.

— On pourrait faire une lettre, proposa Clotilde.

— Oui, pendant que nous sommes réunis, expliqua Vincent.

— Une lettre ? Une lettre ? Pour qu'elle réponde et ne vienne pas ? Non. Tout de suite.

Les deux aînés vont aller la chercher : Jacques et Clotilde.

Jacques se leva, s'approcha de la mère, une main à sa gorge.

— Je voudrais bien maman : ce que vous dites est juste ; mais je suis malade...

— C'est vrai : il est malade, celui-là. Pourtant, il faut un homme.

— Si vous voulez... dit Vincent.

— Un homme : un Bournin. Eh ben ! ce sera Edmond : il n'y a que lui. Clotilde et Edmond ; il n'est pas vieux, mais il a fait son service.

— Je vous obéirai, maman, dit Clotilde ; mais ne craignez vous pas... Sophie n'est plus une enfant : trente et un ans. Consentira-t-elle?

— Si elle consentira! dit Edmond. Je m'en charge.

— Charge-toi surtout de lui expliquer, fit la Bournin.

— Comptez sur nous, maman, assura Clotilde : ce qui nous envoie là-bas, c'est votre volonté...

— C'est la volonté de la famille, prononça la mère avec une puissance indicible.

— Je dirai : la volonté de la famille, répéta fidèlement Clotilde.

— Roudouly, reprit la Bournin, tu as ta voiture ?

— J'ai dételé chez Pacaud.

— Va ratteler : tu les conduiras ; mais tu n'entreras point.

— Si on veut : je serai là dans le quart d'heure.

Il sortit. La mère se leva, fit signe à ses enfants qui la suivirent, et elle emplit les verres de vin. On ne parlait plus de Sophie, sauf Berthe, la femme de Jacques, qui murmurait aux oreilles des uns et des autres :

— Je ne sais pas si c'est bien sage ; mais moi, n'est-ce pas, je n'avais rien à dire...

Quand la carriole, attelée d'un cheval blanc au flanc jaunâtre fut arrêtée devant la porte, Clotilde et Edmond y montèrent.

— A quelle heure serez-vous de retour ? demanda la Bournin.

— Ça dépend ce qu'on restera, répondit Roudouly. Des fois, avec le temps qu'il faudra pour la décider, qu'on reste une demi-heure trois quarts d'heure...

— Ça ne traînera pas, affirma Edmond.

— En ce cas, nous serons là vers l'Angélus.

III

Quand ils furent partis, la Bournin commanda à Simone et à Thérèse de dresser un lit dans la petite pièce attenante à sa chambre. Ce travail achevé, elle congédia tout le monde et attendit, sur son siège bas, dans le coin de la cheminée.

Vers huit heures, on frappa. Bien qu'elle n'eût pas perçu le bruit de la voiture, elle crut que c'étaient eux : ce n'était que Simone, qui s'inquiétait :

— Excusez-moi, maman : j'ai peur ; ceux qui sont allés la chercher, ce sont les trois qui ne voulaient plus d'elle. Sauront-ils bien la ramener ?

— Qu'est-ce que tu me chantes ? répondit la Bournin. Ceux qui voulaient ? Ceux qui ne voulaient pas ? Il n'y a plus de tout ça : j'ai envoyé l'aînée de la famille et l'homme de la famille ; ça suffit. Va donc te coucher, mon enfant.

Elle-même se mit au lit.

Un peu plus tard, la voiture s'étant arrêtée, Clotilde entra, resta immobile, étonnée de ne voir personne. La voix de la Bournin, derrière les rideaux, prononça :

— Je suis couchée.

— Elle est là, dit Clotilde.

— Bon. Qu'elle aille dans la petite chambre. Le lit est fait. Je la verrai demain.

Des pas sonnèrent sur le carreau ; il y eut le choc d'une caisse contre un meuble. Après un temps très court, Clotilde s'en alla. On n'entendit plus rien, dans la maison obscure, qu'un bruit de sanglots étouffés. Ce bruit lui-même s'éteignit ; presque aussitôt, un ronflement le remplaça, irrégulier d'abord, vite solide et paisible.

Et il y eut le bruit, ensuite, d'un corps massif qui, à grand'peine, descendait d'un lit, marchait lourdement dans l'ombre : la Bournin avait allumé une chandelle dont elle voilait, d'une main, la lumière ; et immobile, son ombre énorme emplissant le mur derrière elle elle regardait dormir sa fille.

LOUIS LEFEBVRE.

SUIS-JE UN ÉCRIVAIN ALLEMAND OU INTERNATIONAL ?

Souvent, par toutes espèces d'hommes et dans maintes langues, la question m'est posée si je me sentais un écrivain allemand ou israélite. J'ai l'habitude de répondre que je n'étais ni l'un ni l'autre, que je me sentais un écrivain international, que le contenu de mes œuvres avait sans doute un caractère plutôt juif, mais que la forme en était plutôt allemande.

Il y a quinze ans, dix ans même, j'aurais répondu différemment. Notre foi dans le pouvoir de la langue était plus profonde alors. Nous étions fermement convaincus que la langue pensait et créait pour celui qui s'en servait ; que, créatrice, elle faisait sortir d'elle-même des pensées, des images, le contenu d'une œuvre. Nous avions une trop haute opinion des effets des associations. Nous pensions que, avec la langue allemande, passé allemand, ciel allemand, sol allemand, manière allemande descendaient dans l'enfant qui apprend à parler. Parler, penser, sentir sont identiques, proclamait le premier philosophe de la langue, Fritz Mauthner. Par des voies entièrement différentes, ce savant aux idées nouvelles aboutit au même résultat, à la même sur-estimation de tout ce qui est du domaine de la langue, que la Cabale. Ses arguments nous ont convaincus ; ils seraient à réfuter encore de nos jours. Et, cependant, aujourd'hui, dans notre for intérieur, nous savons, pour la plupart, que le philosophe a oublié un impondérable. Cet oubli n'est pas concluant ; on ne peut le prouver, mais nous le sentons nettement. Ce n'est rien de mystique ; c'est un sentiment clair, simple ; notre « théorie de la connaissance » n'est pas encore assez subtile pour le décrire. Ceux qui ont le mieux écrit l'allemand, Lessing, Gœthe, Nietzsche, se sentaient absolument des cosmopolites. L'excellente traduction allemande de Shakespeare par Schlegel et Tieck, la philologie shakespearienne le prouve d'année en année plus clairement, est criblée de fautes et, malgré cela, grâce à cette traduction incorrecte, Shakespeare est mieux compris en Allemagne que dans les pays anglo-saxons ; il est plus une propriété allemande qu'anglo-saxonne.

En ce qui me concerne, moi, je m'imagine écrire non seulement un allemand clair et précis, mais je crois que mon allemand a aussi des nuances et des sens cachés que le meilleur traducteur même ne peut saisir ; néanmoins, j'ai fait l'expérience que, dans les pays anglo-saxons, on me comprend au moins tout aussi bien et probablement mieux que dans les pays de langue allemande.

Tout en admettant que ma langue est allemande et que la forme intérieure de mes œuvres a été fortement influencée par des écrivains allemands, je me sens un écrivain international. Exprimer par des mots ce qui est « juif », et le délimiter scientifiquement, est impossible. En dépit du nationalisme renaissant avec force après la guerre, en dépit des démarcations plus nettes des frontières extérieures, tout homme impartial se rend bien compte que les barrières intérieures entre les peuples et les races disparaissent peu à peu. Des transactions de plus en plus intenses, une compréhension meilleure et plus rapide entre les individus les effacent. Ce qui, dans un peuple pris en particulier, est favorable au développement du type « supranational » pénètre cet être nouveau ; ce qui est faible, inutile, intéressé, disparaît. On peut déplorer cet état de choses, mais, si on le considère froidement, le pesant avec la raison, la nécessité n'en saurait être niée. Vouloir conserver l'individualité nationale, la personnalité de la race, est irrationnel, destiné à l'échec, et reste du domaine romantique.

Reconnaissant cela clairement, je me proclame partisan du genre romantique. Je fais dépendre mon travail de ma raison, autant que cela m'est possible ; je m'efforce donc à travailler dans le sens de l'Orient, de l'internationalisme. Mais je le fais à regret. Mon cœur est du côté de ce que je combats.

Comme je crois posséder la faculté de projeter, dans mes œuvres, mon moi au dehors, il doit s'y refléter nettement la connaissance basée sur ma raison et mon sentiment luttant contre cette connaissance. Mes livres, au point de vue sentiment, ont donc un caractère plutôt « juif-national », au point de vue raison « international ». C'est ainsi, sans doute, que s'explique qu'ils soient qualifiés injurieusement d'antisémites par quelques Israélites et, au contraire,

N. D. L. R. — Au moment où M. Feuchtwanger est persécuté, nous croyons intéressant de publier, à titre documentaire, l'article ci-dessus.

d'astucieux système à tendances « juives nationales » par des nationalistes allemands.

Je ne crois pas que quelqu'un puisse vraiment tracer une ligne de démarcation précise entre ce qui est « juif » et ce qui ne l'est pas. Autrefois, je croyais pouvoir le faire. Possédant la faculté de lire sur la figure de quelques personnes qu'elles étaient israélites, je pensais pouvoir le faire dans tous les cas. Tirant de quelques livres la conclusion certaine que leurs auteurs étaient israélites, je me faisais fort d'avoir trouvé les caractéristiques d'un style « juif » en général. Je constatais, chez des écrivains de sang juif, même quand ils ne savaient pas l'hébreu et qu'ils s'étaient peu occupés de la Bible, les caractéristiques d'une poésie hébraïque, le parallélisme des phrases et autres choses semblables. Tel est le cas chez Heine, par exemple. Mais, après un examen minutieux, cette constatation ne se montrait guère mieux fondée que, par exemple, ce dicton bref et impérieux de Gœthe : « La langue juive a quelque chose de pathétique ». Certes, il y a quelques écrivains israélites pathétiques, et quelques-uns qui sont sentimentaux. Mais je ne puis trouver qu'il y ait, disons, par exemple, dans « Le Capital », de Karl Marx, beaucoup de pathétique. De même serait-il difficile de prouver le pathos ou la sentimentalité de l' « Ethique démontrée géométriquement » de Spinoza.

Mes livres s'efforcent de ne pas être « juifs ». Ils ne sont, me semble-t-il, ni pathétiques ni sentimentaux. Il est peu probable qu'on puisse y reconnaître, même après un examen minutieux, une tendance « pro-judaïque ». Je n'ai, par exemple, passé sous silence aucune des mauvaises qualités et actions du Juif Josef Süss Oppenheimer ; au contraire, je les ai mises en lumière, voire même renforcées. J'ai décrit en détail la vanité de ce Juif, sa passion pour le faste, son ambition, sa lubricité, son avidité sans scrupule pour le succès ; quelques-uns disent que j'ai exagéré. Et pourtant, le parti opposé prétend que j'ai glorifié ce Juif, que j'ai fait de lui un héros, et précisément cette façon objective dont j'ai présenté la destinée de cet homme irrite les antisémites à l'extrême.

Je pense qu'un de mes critiques a eu raison quand il m'a dit : « Bien sûr, vous êtes objectif. Vous êtes bien trop rusé pour ne pas l'être. Mais, en somme, vous êtes malgré tout un « internationaliste juif national ».

LION FEUCHTWANGER.

(Traduit de l'allemand par Mlle Besenfelder.)

PSYCHOLOGIE DU PEUPLE HELLÈNE [1]

Cependant un autre monde, bien ancien aussi, se rajeunit, se renouvelle. A côté du Nautique et du Vlaque, le *Campagnard* peine sur son aire minuscule, où il assemble ce dont se contente sa proverbiale sobriété : fèves et pois chiches, artichauts, oignons, pommes de terre, le fonds de sa nourriture avec la poignée d'olives, le quignon de fromage de chèvre, la rasade de vin résiné. Terre difficile, qui tantôt s'étale et se délaie en une boue croupissante, tantôt s'éboule sur les pentes nues. Le champ grec ne ressemble guère à cette plaine ample, ondulée et molle, que notre œil d'Occidental a l'habitude de contempler. Sauf les vastes domaines de Thessalie, de Macédoine, de Thrace, où le capitaliste grec, héritier du *tchifliik* turc, cultivait avec ses fermiers d'immenses embiaves, aujourd'hui au reste partagées, ce paysan ne possède guère qu'un carré de sol meuble, encarté dans les éboulis caillouteux, parfois conquis sur les marais de la plainette fiévreuse. Et que de mal, en dépit de la légende des cigales méridionales, pour tirer de là sa subsistance ! Il faut épargner, retenir le sol qui fuit, l'eau qui s'écoule, construire ces murettes de pierres grises, qui donnent au paysage grec l'aspect de damiers étagés, où le plant de vigne, où l'olivette disputent la place aux cailloux. Entre les troncs noueux des oliviers, les rameaux rampants de la vigne, sous les chaudes aiguilles du pin d'Alep, blessé de son entaille résineuse, il faut aux premières pluies d'automne remuer les mottes et faire les semailles, aux premières chaleurs moissonner à la faucille, car la place manque pour se retourner. Une cabane de pierres blanches, parfois de branchages, le *kalyvi*, abrite les outils, la pioche, la bêche. Et, quand les olives sont ramassées, quand la vendange est faite, plus riche de sa récolte, que tintinnabulant rapporte le petit cheval, le mulet ou l'âne, ce paysan-bourgeois regagne la petite ville, son estivale résidence : c'est la saison ardente où tout repose, excepté la langue du Méridional, qui pérore sur la *platia*.

[1] Voir la *Revue Bleue* du 1er avril 1[illegible].

Ce campagnard n'est pas tout à sa Campagne. Sa vraie patrie, c'est le petit bourg, qui perche et serre sur le flanc rocheux ses hautes maisons de pierre blanche, aux tuiles rouges, aux volets bleus. La vie s'y concentre, sur l'*agora*, sur la *platia*, la place publique de ce gros village : sous les platanes et les figuiers, sous le platane ou le figuier énorme, la fontaine, le café, l'église ; de là grimpent les ruelles pavées, étroites, abritées encore du soleil par les balcons, par les auvents des ateliers-boutiques : le calme après les bises d'hiver, l'ombre après les chaleurs. De quoi vit-on ? De peu de chose : une famille de quatre personne mange par mois 78 kgs de pain, 5 kgs de viande, 12 kgs de légumes secs, 9 kgs d'huile et de graisse, 9 kgs d'olives et fromage, une dépense mensuelle de 1.000 drachmes, et, si l'on ajoute les frais de vêtements, 1.200 drachmes, soit 170 francs. La vie certes n'est pas chère, mais au prix de quelle patriarcale simplicité !

Voici pourtant une révolution dans cette vie paysanne. Depuis dix ans ce petit pays, qui en 1920 tenait 5 millions d'hommes, accueille après 1923 un million 1/4 de réfugiés. Considérons la France, cependant fertile, faisant place à 10 millions de citoyens nouveaux. Ce fut une œuvre titanesque, que j'ai racontée par ailleurs (1). La Société des Nations la finança, la guida. Mais la volonté populaire fit ce nouveau miracle : la Macédoine marécageuse, fiévreuse, fut asséchée et assainie ; des lacs entiers disparurent ; des villages neufs sortirent de terre; sur les monticules, entre de nouveaux ceps, de nouveaux plants de tabac ; les maisons blanches et rouges, de chaux et de tuiles, remplacèrent les sordides et rares cahutes des steppes d'autrefois ; les 300.000 Turcs partis, la Macédoine hellénisée est devenue méconnaissable. Mais aussi quel vaste apport de foi, de labeur, d'énergie continue ! C'est la part la plus active de la Nation grecque qui vient des campagnes de Smyrne, de Brousse, de Byzance. La Grande Idée se réalise, mais autrement qu'il n'était prévu.

Il y a quelques années, au milieu de la plaine de Serrès, entre le Pangée qui rougoie et les nappes dormantes du lac Tachynos. L'auto s'approche du village. Les buffles peureux se sauvent et les chiens couroucés approchent. Nous mettons pied à terre devant un palais de chaux et de briques. Un chœur d'enfants s'élève. Ce palais est l'école rurale. Ce spectacle de Néos Scopos, on l'a mille fois répété dans les plaines monotones de Macédoine ou de Thrace, où ressuscitent les champs antiques. L'argent indispensable pour les abris, pour les cultures, a manqué pour le superflu, si le superflu est l'instruction. Alors le village lui-même, sorti des cendres ioniennes, rassemble les drachmes et les bras. Sur la motte, qui domine la plaine, au beau milieu des fermes, sans aide, comme jadis il construisait le château ou l'église, le paysan bâtit l'école, temple de la patrie, conservatoire de la culture.

*
* *

Ni l'élevage transhumant ni la culture à la pioche ne produisent la subsistance du flâneur de la ville, et il y a dans la Grèce actuelle nombre de citadins, sinon de flâneurs. On est surpris, en lisant les statistiques officielles, les résultats du dernier recensement — celui de 1928 — : 35 o/o de la population sont portés comme « sans profession » ; et, si l'on ne tient compte que des habitants de 10 ans et plus — 814.000, — ces 2.069.000 forment la proportion stupéfiante de 43 o/o. Il n'y a pas tant d'oisifs ni de rentiers. En réalité, ce sont là de petites gens, qui amassent leur pécule en intermédiaires, dans une foule de professions mal définies, que les recenseurs ne saisissent pas. Les villes grecques fourmillent de ces commerçants insidieux et loquaces, qui n'ont pas tous pignon sur rue, cafetiers et aubergistes, bijoutiers de camelote, confiseurs ambulants, vendeurs de friandises, de gâteaux, de pastèques, pelletiers, banquiers volants, changeurs aux cages portatives, sans patente et sans guichets. Car tout se vend, s'achète, passe de main en main sur la place publique, en particulier l'argent. Dans le centre balkanique, sur cet échiquier de peuples où les noms ethniques sont devenus professionnels, où le *bakal* — l'épicier — est très souvent de langue hellénique, on dit volontiers le « Grec » pour désigner le Marchand. Dans ce peuple multiforme, le *Grec* a sa place propre à côté du Nautique, du Vlaque, du Campagnard.

Les boutiques des plus sédentaires donnent leur physionomie bien spéciale, répétée à cent exemplaires, à tous ces gros villages de négoce que sont les petites villes grecques, Calamata, Larissa, Serrès, à toutes ces « Echelles » orien-

(1) *La Macédoine* : son évolution contemporaine. Paris, Delagrave 1930, in-8°, 352 p., 45 fig. et 190 phot.

tales, Patras plus vénitienne, Volo plus moderne et banale, Salonique où les masures juives côtoient les villas blanches de cet échantillon de l'urbanisme actuel, Cavalla encore turque avec ses minarets qui pointent sur l'amphithéâtre ajouré, enfin Athènes même, quadruple ville de 459.000 âmes : la cité antique, morte sur l'Acropole ; le village groupé autour du bazar ; la capitale munichoise et néo-grecque où le soleil est le maître de ces larges avenues sans arbres, coupées au cordeau, de ces toits en terrasse, de ces implacables façades blanches ; enfin la ville neuve, faubourgs de réfugiés venus d'Asie depuis dix ans, Byrònos — de lord Byron —, Nea Iònia, Nea Philadelpheia, et plus loin d'autres encore, qui comblent les lisières, l'espace resté libre entre la ville et le Pirée de leurs carrés de briques, de pierres ou de béton. Partout des bazars couverts ou mi-clos, où le bonisseur, accroupi dans sa boutique grand ouverte, offre aux chalands sucreries, yaourt ou kébab à la broche, broderies et filigranes, tapis et fourrures, papier-monnaie et titres, tous les raffinements d'un citadin gourmet, coquet, oisif, et boursicotier par surcroît.

Un tel homme ne manque pas de faire de la politique, de colporter, de commenter les petits potins et les grandes querelles. Il juge les grands de ce monde, non sans esprit ni finesse, non sans orgueil ni impatience. Témoin cette petite histoire, que j'ai cueillie jadis dans un journal d'Athènes, qui pourrait servir d'apologue : « Un savetier de Chalcis, nommé Eleuthère Vénisélos, devenu épistrate en décembre 1916, fit officiellement changer son nom en celui de Constantin Vassilopoulo (Fils de Roi) « pour ne pas être, disait-il, l'homonyme de l'archirévolutionnaire de Salonique ». Il y a quelques jours — c'était en février 1918 —, le ministère reçut du même savetier une seconde requête, en vue d'être autorisé à reprendre son nom primitif, « qu'il avait dû quitter, prétendait-il, sous la pression des bachibouzouks épistrates ». Le sage dit suivant les gens : Vive le Roi ! Vive la Ligue !

Tous les Grecs ne se nomment point Vénisélos, et tous, d'autre part, ne sont pas las d'entendre appeler Aristide « le Juste ». Ce brave homme, qui pérore et qui, avec sa camelote de quartier en quartier et de bourg en bourg, colporte ses idées, a joué dans l'histoire grecque, et dans l'histoire récente, un rôle insoupçonné. Il a été le plus ferme appui des rénovateurs de la Grèce. Il aime les idées et les idées neuves ; il applaudit aux hardiesses, coups de théâtre ou coups d'État ; il est le sous-officier de cette armée, qui a renversé l'ancien régime et qui, aux heures difficiles, a affermi la République. C'est lui qui a fait de la Grèce une ruche industrieuse, d'où sortent les tapis qui venaient autrefois de Smyrne ; à côté des ouvriers d'Anatolie, il a fourni la nouvelle main-d'œuvre. Ce gagne-petit, qui discute sur tout, qui a son opinion propre jusque sur la grammaire, qui se passionne pour le démotique et manifeste dans les rues pour la réforme de l'orthographe, est dans la foule hellénique le Novateur. Et les idées d'union balkanique n'ont pas de plus solides, de plus ardents néophytes.

*
* *

Ces quatre types d'Hellènes : Nautiques et Vlaques, Campagnards et Grecs, se juxtaposent, mais sont unis par des liens solides. La force d'un pays repose moins sur l'uniformité que sur l'équilibre : une Nation est une combinaison harmonieuse de genres de vie. L'insulaire aventureux et le Pâtre conservateur, le Paysan, opiniâtre sur ce sol ingrat, et le Marchand, loquace au seuil de sa boutique ouverte sur le soleil, confondent leur ténacité, leur sobriété, leur patience, leur souplesse. C'est que la communauté a été forgée par l'histoire et par son truchement, la langue.

Quels qu'aient été le flux des émigrants, le reflux des envahisseurs, la langue a toujours maintenu les mêmes souvenirs. En dépit des plaisanteries, de mise depuis le *Roi des Montagnes*, et que des écrivains-reporters ont récemment rééditées, le peuple hellène n'a jamais perdu le contact avec ses ancêtres d'adoption. L'histoire ancienne n'est pas effacée : est-ce qu'à Smyrne, il y a peu d'années encore, on ne s'entretenait pas d'Homère comme d'un compatriote du cru ? Non plus l'histoire médiévale : pour l'homme du peuple, qui se dit toujours *rhômaios*, l'Empire byzantin reste le passé récent ; la révolution de 1821, au contraire des autres insurrections balkaniques, ne fut pas une simple révolte paysanne sur laquelle se greffa la conception neuve de la volonté nationale ; pour l'Hellène des villes ottomanes, l'union religieuse et linguistique avant d'être territoriale et politique, signifiait la reconstitution, avec Constantinople pour capitale, de l'Empire grec du moyen-âge, de la *Basileia* byzantine. Le peuple, à peine accroché à une Grèce ébauchée,

se passionna pour cette « Grande Idée », cette résurrection entrevue, et l'histoire du siècle fut une lente et inégale entreprise pour réaliser cet idéal.

La victoire cependant devait prendre une forme inattendue : la renonciation à la terre, à l'Empire, dans la seule vue du rassemblement des hommes. En 1923 Venisélos sacrifie les ambitions séculaires sur Constantinople et sur Smyrne, réunit dans la République au berceau les Hellènes épars autour de l'Egée, donne le signal d'une renaissance, la mise en valeur d'un sol qui avait besoin d'ouvriers. L'unité hellénique est faite. Quand le poète Costis Palamas s'adressait à l'*Expatriée*, la Vénus de Milo, l'invitant au retour :

Reviens, reviens aux contrées où tu es née.

il ne se doutait guère que ce serait toute la musique grecque qui serait rapatriée, ces chansons qu'il avait évoquées aussi :

Chansons d'Epire et du Bosphore et d'Ionie,
Ô vous, languissantes chansons d'Anatolie,
endolories,
combien mon âme indolemment aime à vous suivre,
Mon âme que votre musique fait revivre,
s'envoler là-bas sur vos ailes amies...
Où une race vit en vous et s'y consume,
dont je sens palpiter la prisonnière vie.

Les poètes nostalgiques ne donnent point l'idée de l'énergie d'un peuple. Cette race, qu'on s'est plu à dire indolente et amie des mots plus que du labeur, vient de donner à l'Europe incertaine un singulier spectacle. Dix ans de guerres cependant (1912-1923), des guerres commencées par la libération des frères du Nord, achevées par la catastrophe micrasiatique. Dix nouvelles années de luttes, pour arracher à la nature, sur les plaines thraces ou macédoniennes, la nourriture du million et quart d'épaves recueillies. L'œuvre à peine terminée, la crise européenne ferme l'exportation, désarme les navires, contraint à d'autres attentes. Alors nouvelles pensées et nouveaux espoirs : le mirage de la *Basileia* se lève sous une autre forme ; l'attraction du large, la mobilité pastorale, l'attachement à la terre, la confiance joviale de l'homme qui brasse les idées et noue les liens, ces vues, à demi-conscientes, se combinent encore dans l'Union balkanique rêvée : l'Empire adapté aux idées-forces contemporaines.

JACQUES ANCEL.

LES BIENS DE L'ESPRIT

1. *L'esprit contient tout.*

Comment l'esprit pourrait-il penser un objet qui débordât sa propre capacité ? Il y a donc égalité entre le volume de l'esprit et le volume du Tout. Le propre de la conscience, c'est toujours d'environner l'objet ou de l'embrasser. Tout ce qu'elle peut saisir doit pénétrer en elle. Elle n'est pas parmi les choses, ce sont les choses qui sont en elle. Nous pouvons penser qu'elles surpassent un esprit fini, mais non point l'esprit universel dont il est inséparable et auquel il participe sans jamais l'épuiser. La conscience peut être comparée à un cercle de lumière qui s'enveloppe de proche en proche dans un cercle de plus en plus vaste. L'idée d'un cercle qui ne pourrait être enveloppé par aucun autre est l'idée même de l'esprit universel ou de la souveraine vérité. C'est aussi l'idée même du Tout ; et il y a cette ressemblance entre le Tout et notre propre conscience que, comme il n'existe rien au monde qui soit en dehors du Tout, il ne peut rien y avoir pour nous qui soit en dehors de notre conscience, bien qu'elle ne cesse de s'agrandir et que notre attention ne cesse d'y faire des découvertes nouvelles.

La conscience est semblable à l'araignée placée au centre d'une toile qui la met en contact par des fils très sensibles avec tous les points de la périphérie. La connaissance est cette toile que nous cherchons à étendre sur la totalité de l'espace et nous avons la totalité du temps pour la tisser. Aussi la connaissance qui nous réunit au Tout, nous donne-t-elle la joie de participer à sa perfection : l'infinité en est inséparable et il n'y a rien qui, en droit, puisse lui échapper. Il est même impossible d'avoir conscience de soi si l'on cherche à saisir son être isolément : se connaître, c'est s'inscrire dans le Tout, c'est multiplier avec lui des relations qui nous révèlent toutes nos puissances.

La conscience n'est donc pas un monde fermé qui se suffirait à lui-même. Elle reçoit d'ail-

(1) M. Lavelle doit prochainement publier chez Grasset un livre intitulé : « La Conscience de Soi », dont cet article est extrait.

leurs le faisceau de lumière qui l'éclaire ; mais il lui appartient de ne pas le laisser perdre et d'en régler l'emploi. Elle fait régner en nous la loi qui règne dans l'univers, qui se retourne contre nous dès que nous la méprisons et hors de laquelle tous les actes que nous accomplissons sont frivoles et inefficaces. Car il n'y a pas de pensée, ni d'émotion, ni d'événement qui n'exprime notre liaison avec l'être total et qui en même temps ne s'incorpore à notre être personnel pour le former. Si nous essayons de les resserrer dans la clôture du moi, notre amour-propre est fortifié, notre activité est bridée, notre innocence est altérée. Seule l'idée d'une conscience universelle et désintéressée dont nous sommes les instruments remet chaque chose à sa place et dilate indéfiniment notre moi en lui demandant de s'éloigner toujours davantage du centre de lui-même.

Dans la vie spirituelle l'individu doit se dépasser sans cesse pour que toutes ses idées, tous ses sentiments, tous ses actes ne cessent d'associer à sa destinée propre la destinée de l'humanité et celle de l'univers. Ainsi, celui qui prie dit : *Notre Père*, et non pas : *Mon Père*, tant il est vrai que l'esprit, surmontant tous les états et tous les désirs de la conscience séparée, étend naturellement son attention et son amour sur la totalité du monde.

2. *L'âme et l'esprit.*

L'âme et l'esprit sont toujours ensemble, mais poursuivent un perpétuel dialogue et ne parviennent jamais à se confondre. L'âme est individuelle ; mais c'est le même esprit qui est présent à toutes les âmes. L'âme est médiatrice entre le corps et l'esprit ; c'est une sorte de corps spirituel qui permet à l'esprit de porter la lumière jusque dans la matière et à la matière de porter jusque dans l'esprit l'émotion et le frémissement.

Il n'y a donc que l'âme qui soit douée de conscience ; car la conscience naît de la lutte entre la chair et l'esprit. Et l'âme pencche des deux côtés tour à tour ; tantôt elle écoute toutes les voix de la nature, tantôt elle semble éclairée par une lumière surnaturelle. La conscience réside dans cette oscillation qu'elle n'interrompt jamais, dans cette initiative qui l'empêche de se fixer, dans ce choix qu'elle renouvelle indéfiniment.

Le corps ne participe pas à la conscience ; il est au-dessous d'elle ; il n'est pour elle qu'un objet. Mais c'est la conscience qui participe à l'esprit et non point l'esprit à la conscience ; il la surpasse ; il est le principe qui l'illumine et on ne peut pas dire du soleil, qui éclaire tout le reste, qu'il est lui-même éclairé. Or nous savons bien que notre conscience est chétive et misérable, qu'elle ne cesse de faire accueil à la lumière, mais qu'elle n'a jamais assez d'ouverture pour laisser pénétrer en elle tout ce que l'esprit ne cesse de lui offrir. La conscience est une spiritualité divisée et même déchirée ; c'est que l'esprit est à l'étroit dans l'âme où l'individu le capte à l'intérieur de ses limites ; mais il aspire toujours à les dilater et à retrouver l'unité perdue.

Alors il arrive que dans cet excès la conscience succombe, comme dans les mouvements de l'inspiration ou de la grâce ; c'est qu'elle rassemble alors tous ses effets jusque-là dispersés. Ainsi l'entendent aussi tous ceux qui parlent de la raison et qui en font un juge de la pensée supérieur à la pensée elle-même, tous ceux qui parlent de Dieu et font remonter jusqu'à lui toute la vie qui anime la conscience, mais non pas le trouble où elle se débat.

Comme le corps est placé dans l'espace, l'âme est placée dans l'esprit pur. Et comme le mouvement du corps nous découvre sans cesse de nouveaux lieux, le désir de l'âme nous révèle sans cesse de nouvelles pensées. Mais ce n'est pas le regard qui produit le paysage, ni l'attention qui engendre la vérité. Seulement il y a entre le regard et la lumière matérielle, entre l'âme et la lumière spirituelle une convenance si parfaite et un commerce si subtil, que l'âme et le regard finissent par ne plus se croire distincts du principe qui les éclaire. Il suffit d'un peu d'obscurité au dedans ou au dehors pour les rappeler à l'humilité.

C'est notre limitation et la résistance de la matière qui font de la vie de l'âme un combat, comme de la vie du corps. Mais la victoire de l'esprit se termine en contemplation ; alors l'âme jouit de son repos, qui est la pointe extrême de son activité. Ainsi la main de l'artiste, dès qu'elle entre dans le repos, oublie les touches successives qu'elle a inscrites dans la pureté du contour ; mais elle embrasse alors celui-ci d'un mouvement si aisé, si ferme et si parfait qu'elle éprouve tout [illegible] la joie d'une découverte en même temps que d'une possession.

3. *Chair et esprit.*

Notre vie est à la jointure du corps et de l'esprit. Elle incline tantôt vers l'un, tantôt vers

l'autre. Et du choix qu'elle fait dépend notre lumière et notre bonheur. Mais le corps et l'esprit s'ajustent et se correspondent : chacun d'eux peut prolonger l'impulsion qu'il emprunte à l'autre. La pensée exerce parfois sa propre activité dans une sorte de délectation intérieure qui est une véritable concupiscence de l'esprit. De même le regard peut embrasser le monde dans une contemplation si pure et si désintéressée qu'elle semble presque immatérielle.

La vie est un mouvement qui doit nous faire passer par degrés de l'innocence de l'instinct à l'innocence de l'esprit. Mais pour cela il faut que la réflexion libère en nous une puissance d'initiative qui peut engendrer toutes les curiosités et toutes les perversions de l'intelligence et de la chair avant de se dénouer dans une activité qui la dépasse et à laquelle elle doit consentir. La conscience brise l'unité de la vie. Aussi longtemps que cette unité reste brisée, nous nous complaisons dans les méandres infinis de l'analyse intérieure, dédoublant toujours à nouveau ce que le premier acte de la réflexion avait déjà dédoublé : et c'est là un jeu qui ne cesse d'aiguiser notre amour-propre. Mais ce dédoublement doit nous conduire vers une unité plus parfaite ; en se dépassant, cet amour-propre doit nous permettre de découvrir en nous un être spirituel qui, par la connaissance et par l'amour, est capable de s'unir à tout ce qui est.

Ainsi il y a en nous une spontanéité égoïste et charnelle que le rôle de la volonté est de réfréner et une spontanéité spirituelle et divine devant laquelle la volonté doit s'effacer. Car l'action de la volonté est à la fois très puissante et très modeste : c'est d'opposer un obstacle à chacune des formes de l'activité spontanée ou de lui laisser son libre cours. Tout le mouvement de la conscience remplit l'intervalle qui sépare l'instinct, qui devance la volonté, de la grâce qui la surpasse.

La chair et l'esprit ne sont pas deux adversaires qui s'affrontent à l'aide des mêmes armes. La matière impose à l'esprit une sorte de violence ; mais l'esprit, en pénétrant la matière, l'apprivoise et l'illumine ; il en fait une servante volontaire et attentive, heureuse de découvrir sa vocation et de la remplir. On naît chaïr et on devient esprit. On naît vieux prisonnier d'une longue hérédité et d'un corps dont on est l'esclave gémissant. Et la jeunesse demande à être conquise par une libération graduelle à l'égard des servitudes du corps et de l'hérédité dont la mort d'un seul coup nous dépouille.

4. *L'échelle de Jacob.*

L'échelle de Jacob représente ce va et vient par lequel nous montons vers les choses spirituelles et descendons vers les matérielles. La chute n'est pas une première et unique défaillance dont nous cherchons toute notre vie à nous racheter : car, nous ne cessons de tomber et de nous relever. Ce sont nos deux démarches jumelles. Quand nous nous attachons aux biens matériels, leur pesanteur nous entraîne. Dès que l'esprit s'en délivre, il recommence son ascension. Mais c'est le même mouvement qui tantôt nous porte au-dessus de nous-même et tantôt nous ramène à nous-même. C'est le même amour qui m'attache à moi si je retiens son élan et qui m'unit à Dieu si je consens à le suivre.

La même force soutient le vice et la vertu. On dit même parfois que les vertus sont plus belles quand elles contiennent en elles des vices qu'elles réfrènent, mais qui leur donnent plus d'acuité et de verdeur. Il arrive que les vices ébranlent profondément l'activité, brisent l'indifférence qui est une sorte de sommeil ou de mort de la conscience, et communiquent à l'âme une vive impulsion qui, dès qu'elle dépasse les limites où l'égoïsme l'emprisonnait, devient le principe de toutes les vertus. Il n'y a point de puissance en nous, si mal appliquée soit-elle, qu'il faille détruire et que l'on ne puisse convertir en un bon usage. Celui qui manque de colère manque, pour surmonter les obstacles, d'une force qu'il faut mettre au service de la sagesse. Celui qui manque de désir manque du ressort essentiel que donne à l'activité l'attrait du bien. Celui qui a trop de naïveté manque aussi de délicatesse et de pénétration. Et il y a le même principe à la racine du courage et de la colère, de l'intelligence et de la ruse, de l'amour et de la volupté.

Le plus grand péril de la vertu, c'est de nous donner la vanité de la vertu, de telle sorte que la vertu peut séparer au lieu d'unir et l'âme, en s'élevant, commencer déjà à descendre. Dès que les biens spirituels s'offrent à nous, nous ne pouvons que les perdre si nous voulons que l'amour-propre en jouisse. La source de l'activité intérieure se tarit dès que l'amour-propre la capte pour la faire tourner à sa gloire. Ainsi, l'individu ne peut pas chercher à profiter sans les corrompre des seuls biens qui vaillent d'être

désirés. Dès que l'on peut observer dans la vertu cette jalousie étroite d'elle-même qui la conduit à se replier dans une sorte de fierté secrète, c'est que l'amour-propre l'a déjà vaincue.

5. *Les biens sensibles.*

C'est parce que nous participons à l'Etre que nous tendons vers sa souveraine perfection. Mais c'est parce que nous sommes des êtres finis et matériels que nous tendons vers des biens sensibles et périssables. Ainsi, il est naturel que nous allions vers Dieu avec toutes nos facultés et vers les plaisirs avec chacune d'elles. Mais alors, il n'y a pas un seul bien sensible qui ne soit à la fois une image et une limitation d'un bien éternel. Ainsi, en le rapportant à sa source, au lieu de le diminuer ou de le sacrifier, on ne pourra que l'agrandir et le pénétrer.

Beaucoup d'hommes qui voudraient s'attacher à un grand intérêt éternel sentent de l'ennui devant les objets qui semblent destinés à relever notre goût de la vie temporelle : l'ambition, la richesse, le jeu, le luxe, l'industrie ou l'amour. Mieux que d'autres, ils pourraient dire qu'ils bâillent leur vie et que leur âme leur paraît d'autant plus vide qu'ils la sentent plus grande. Mais c'est parce qu'elle est vide qu'elle leur paraît grande : ils n'ont pas assez de force pour trouver la vérité qui, seule, pourrait la remplir. Or, le propre de la vérité, c'est précisément d'envelopper de lumière les plus petites choses et de donner un caractère divin aux tâches les plus mesquines et les plus ennuyeuses.

Ainsi c'est une erreur de penser qu'il faut, — ou bien, comme tant d'hommes, s'absorber dans la poursuite des biens matériels, en considérant les biens spirituels comme des chimères ou comme le luxe des heures de loisir, — ou bien s'attacher tout entier aux choses éternelles en méprisant et en humiliant notre vie sensible qui devient la marque de notre misère. Nul homme n'a jamais un tel choix à faire. Ce qui fait la beauté et le mystère de notre vie, c'est qu'elle ne crée aucune différence visible entre les serviteurs du corps et les serviteurs de l'esprit pur. Ils accomplissent les mêmes petites besognes, veillent de la même manière aux humbles besoins de l'organisme, vont et viennent aux mêmes lieux et fréquentent les mêmes êtres : mais pour les uns, c'est l'action extérieure qui est le but et le dénouement de toutes leurs pensées ; pour les autres, elle n'en est que l'instrument et le signe : leurs gestes matériels semblent se fondre et s'évanouir, ils ne laissent paraître à un regard pur que la signification intérieure qui les illumine.

Les plaisirs des sens sont une figure des joies éternelles ; la connaissance du monde matériel est une figure de la connaissance contemplative ; la beauté charnelle est une figure de la beauté incréée ; l'amour de l'homme est une figure de l'amour de Dieu. Aussi ne faut-il pas mépriser ces différents biens, ni prétendre les opposer aux biens véritables. Il faut en jouir selon leur nature, c'est-à-dire avec simplicité et avec innocence, mais non point sans reconnaître ce qu'il y a en eux de trouble et d'imparfait, ni sans admirer les dons qu'ils mettent à notre portée, ni sans les transfigurer de manière à retrouver en chacun d'eux un appel vers des joies plus pures.

6. *Partage des biens.*

Il y a deux sortes de biens : ceux qui, ne pouvant appartenir qu'à l'individu, sont incapables d'être partagés et ceux qui n'ont de sens que s'ils sont communs à tous, qui se forment en se communiquant et s'accroissent d'être partagés. Ceux-ci sont les biens spirituels. C'est quand nous les répandons que nous les recevons. L'individu ne peut en acquérir aucune possession particulière dont il pourrait se montrer jaloux ; car il ne peut les goûter qu'en se renonçant lui-même, en acceptant de participer à une réalité qui le nourrit et qui le dépasse. Ainsi nous devons les donner par le même acte qui nous les donne : et quand nous nous libérons des servitudes de l'amour-propre, nous nous rapprochons aussitôt des autres hommes et nous provoquons en eux la même libération. En quittant comme nous les biens qu'ils cherchaient jusque-là à retenir, ils pénètrent avec nous dans un monde nouveau où la même richesse inépuisable nous est offerte à tous : nous ne pouvons en jouir que dans une sorte de mutuelle générosité.

Au contraire, celui qui poursuit son bien propre le manque avec certitude : c'est donc un grand mal de vouloir posséder un bien qui ne soit qu'à nous. Et tous les biens que nous désirons, nous devons chercher à les partager, avoir besoin de les partager [illegible] trouvé par ce partage même. Le bien que nous faisons au prochain est le seul moyen que nous ayons de nous faire du bien à nous-même.

Les biens véritables ne diminuent pas quand ils passent de main en main : ils se multiplient même toujours entre les mains de celui qui les possède, en rajeunissant sans cesse l'activité qui les produit, qui en jouit et qui les communique. Les biens spirituels n'ont pas de maître ; ils sont à qui les sent et à qui les aime, ils sont à qui les prend. Et l'usage qu'il en fait, au lieu de les user ou de les détruire, est un acte d'amour qui les fait sans cesse renaître. On voit donc que celui qui donne est le seul qui possède et qu'en donnant il ne cesse de recevoir. Ainsi s'explique le paradoxe que les biens que l'on reçoit sont toujours proportionnels à ceux que l'on possède. Ainsi s'explique cette parole : « *A celui qui a il sera donné davantage et à celui qui n'a pas, on retirera même ce qu'il a* ». C'est qu'il n'y a pas de différence entre avoir et donner ni entre le don que l'on reçoit et celui que l'on fait. Mais les lois du monde éternel sont les lois mêmes du monde où nous vivons : ce qui donne le bonheur ici-bas le donne éternellement et ce qui rend malheureux ici-bas nous rend malheureux éternellement.

7. *L'état de grâce.*

L'important n'est pas de ne pas tomber, mais d'être capable de s'élever jusqu'à certains sommets. L'homme demeure hésitant et misérable, il se laisse attirer et décevoir par les mille apparences du bonheur, il n'est qu'un manœuvre au travail plein d'une bonne volonté aveugle et douloureuse s'il n'a pas fait, au moins une fois en sa vie, une expérience miraculeuse dont le souvenir est son seul appui et qu'il cherche sans cesse à poursuivre et à retrouver : c'est celle d'un état plein d'aisance et de simplicité où toutes ses facultés reçoivent leur jeu le plus libre et le plus nécessaire, qui exclut l'effort parce qu'il le dénoue, qui donne une signification aux moindres événements, à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il fait, et lui apporte toujours une joie qui surpasse infiniment son attente. D'un tel état chacun de nous sent en soi à la lisière de la conscience l'obscure et imminente présence, même quand il ne réussit pas à la rendre sensible ; dès qu'elle s'offre à lui, il la bénit : il sent bien qu'à chaque instant il suffit d'un hasard, d'une occasion, d'une rencontre, d'un regard de l'attention, d'un mouvement d'abandon ou d'un simple acte de consentement pour la faire éclater. Et c'est son lumineux reflet qui l'aide encore à supporter les heures les plus grises.

Quand la grâce nous soutient, il n'y a rien qu'elle ne nous aide à accepter, même la fatigue, même la souffrance. Elle occupe tout le champ de la conscience et elle nous permet d'accomplir les besognes les plus différentes et même les plus fastidieuses sans que notre joie tarisse ou que notre unité intérieure se rompe. Quand la grâce est présente, nous cessons de regarder vers l'avenir, de désirer et même d'espérer : nous sommes comblés. Et le signe de la grâce, c'est que le présent est toujours pour nous surabondant.

La grâce, dit-on, n'est pas donnée à tous les hommes et souvent elle nous abandonne. Alors, ce qui dépend de nous, c'est ce que nous faisons quand elle nous manque : le reste de la vie ne peut être rempli que par le souvenir, par l'attente confiante, par la patience et par l'imitation des moments où la grâce était là. Mais il nous appartient encore de veiller à ne pas la laisser perdre au moment où nous l'avons, d'en garder le fruit au moment où elle se retire et enfin d'être toujours prêt à l'accueillir au moment où elle s'offre.

La grâce s'infiltre toujours en nous par des chemins que nous n'avions pas prévus. Pour être certain que nous ne pouvons rien sans elle, il faut que nous nous soyons senti au moins une fois complètement abandonné. Il ne faut pas la solliciter par une prière adressée à un dieu extérieur à nous, ni l'attendre comme une révélation ou un coup de foudre, ni la regretter comme un bonheur dont on est sevré ; car elle est en nous, même quand nous ne la voyons pas et il suffit souvent de se replier sur soi, de méditer et de pénétrer sa présence mystérieuse pour la rendre tout à coup visible comme si on l'avait fait naître.

Dans l'union avec Dieu, il ne s'agit pour nous que de nous prêter à son action et nous la détruisons chaque fois que nous essayons de la prévenir ou de la forcer. Rien n'est plus difficile que d'obtenir le parfait silence de l'amour-propre : l'ardeur même qui nous porte vers Dieu n'est pas toujours sans reproche, car l'amour-propre cherche toujours à posséder, et nous pensons quelquefois qu'il nous quitte au moment où il dépasse la mesure commune.

8. *Dépossession.*

Nous ne devons jamais chercher à acquérir ni à retenir aucun bien ; car on est toujours possédé par l'objet que l'on possède : c'est le moyen d'être toujours pauvre, envieux et mé-

content. Mais c'est en nous passant de tous les biens, de toutes les choses possédées, que nous pourrons se guérir le seul bien véritable, qui est le pouvoir d'engendrer tous les biens, c'est-à-dire de les tirer de nous-même. On peut s'étonner que celui-là seul s'enrichisse qui se dépouille de tout ce qu'il possède. C'est que jusque-là, il n'avait possédé que des biens misérables qui le rendaient soucieux, opaque et pesant : il lui suffit de les quitter pour devenir une puissance pure capable désormais de participer à tout ce qui est.

Tous les biens matériels nous accablent et nous rétrécissent. C'est qu'ils ne peuvent nous donner le sentiment de la possession véritable. Car on ne possède que soi et c'est pour cela que le moment de la plus rigoureuse privation devient celui de la plus parfaite plénitude.

Notre esprit doit être plus détaché encore des biens intellectuels que notre corps des biens matériels : s'il ne peut posséder que l'activité même qu'il exerce, la seule possession qu'il peut avoir à l'égard de ses connaissances n'est pas de s'y complaire, mais de les produire. On ne possède que ce que l'on pense au moment où on le pense. Il nous semble que ce que nous savons et dont nous nous souvenons est l'objet d'une possession à la fois plus apparente et plus sûre ; mais elle ne produit qu'une satisfaction analogue à celle que donnent les biens matériels. Or la possession des biens de l'esprit comme celle de tous les vrais biens ne se distingue pas de l'opération qui les fait être : quand elle s'en distingue, c'est qu'on les a perdus.

S'il faut tendre à n'avoir pas de possession, à être parfaitement nu et dépouillé, c'est pour n'être qu'un acte qui se réalise. Car, les seuls biens qui aient de la valeur sont ceux que nous ne pouvons perdre : ce sont donc les biens que nous portons en nous et que nous emportons toujours avec nous ; c'est la faculté de les produire tous. Tous les autres nous rendent esclaves et font peser sur nous la crainte qu'ils nous quittent. Quand nous n'avons plus cette crainte, c'est que nous les avons quittés pour nous élever au-dessus d'eux. Ainsi tous nos malheurs viennent de ce que nous cherchons hors de nous et loin de nous des biens qui sont près de nous et en nous.

Lorsqu'on demande au moi séparé de se renoncer au profit de cette grâce que nous décrivons, qui fait descendre en lui le principe même de la connaissance et de l'amour, ce moi doit éprouver un sentiment de joie et d'enthousiasme devant une telle promesse, puisqu'il sent que son être est sur le point de rompre ses limites et de s'élargir indéfiniment. Et d'autre part, il est inévitable qu'il oppose à cette action qui le soulève une résistance désespérée, puisqu'il sent qu'il doit disparaître, qu'il doit céder la place à un autre être qu'il ne connaît pas encore, dans lequel son être le plus familier sera pour ainsi dire consumé : la pensée de sa propre annihilation lui donne une inexprimable angoisse qu'il lui faut transformer en une « *renonciation totale et donnée* ».

LOUIS LAVELLE.

LAMARTINE AU-DESSUS DES LÉGENDES

Il a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1929 un article intitulé : « L'assassinat de M. de Lamartine ». L'auteur, M. Georges Roth, nous apprend qu'en l'an 1820 le « Drapeau blanc » annonça la mort du poète à la suite d'une maladie de poitrine. La nouvelle, étant fausse, fut démentie quelques jours après par ce même journal. D'autre part, la tentative d'assassinat contre Lamartine, dont celui-ci accusa une princesse italienne, n'ayant laissé de traces ni dans ce journal, ni dans ceux de cette même époque, qui ont pu être consultés, M. Georges Roth n'y veut voir qu'une invention du poète. Il rappelle aussi, parlant des fausses nouvelles lancées par les journaux, les paroles d'un « journaliste de renom et qui connaissait son métier, le sieur Caron de Beaumarchais : « Croyez, disait-il, qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien.

Ceci, soit dit en passant, n'est pas rassurant... Mais entre ces deux moyens extrêmes, trop parler ou ne rien dire, n'y aurait-il pas place pour la vérité que des circonstances particulières n'auraient permis de connaître que plus tard et peu à peu ?

Quand la sincérité d'un grand caractère est mise en doute, on a le droit de rester circonspect et de ne pas admettre de prime abord les conclusions si formelles de l'auteur : « Jamais Lamartine n'a été, en juillet 1820, victime d'un

attentat quelconque sur les grandes routes d'Italie ».

Ceux qui ont lu le *Manuscrit de ma mère* et les *Mémoires politiques* ont constaté les divergences existant entre ces deux récits, où il n'est question que de craintes, de menaces, de fausse nouvelle, colportée puis démentie, ce qui est insuffisant pour pouvoir affirmer que Lamartine avait ou n'avait pas été attaqué sur une route entre Rome et Naples. Seule, la *Vie intérieure de Lamartine*, de M. Jean des Cognets, parue en 1913, est venue dissiper les ténèbres, en donnant pour la première fois des certitudes sur ce qui s'était passé en 1820, mais dont on n'entendit parler que quarante ans plus tard, lorsque Lamartine rompit lui-même le silence en d'imprécises allusions.

Et voici, à ce sujet, les citations, si précises qu'elles ne comportent aucune ambiguïté :

« J'étais jeune, passionné et triste, racontait-il plus tard à Dargaud. La princesse avait beaucoup entendu parler de moi par mes amis, par Louis de Vignet entre autres. Elle s'était munie de lettres qui m'étaient adressées. Elle me donna rendez-vous chez elle. J'y allai. Elle me reçut au lit, belle comme la beauté même. Elle fut d'une amabilité charmante et me pressa de revenir. Je retournai tous les jours. Je l'accompagnais au spectacle, au Bois de Boulogne. Elle s'insinuait peu à peu dans mon cœur, et surtout dans mes sens.. Un soir, je lui dis que je l'aimais, et je me plongeai dans l'ivresse. »

Au bas de cette page 96, le renvoi explique le silence observé par Lamartine qui, dit M. des Cognets, « avait de bonnes raisons pour atténuer la vérité : l'héroïne de son roman vivait encore quand il écrivait les *Nouvelles Confidences*, et il continuait d'entretenir avec elle, en tout bien tout honneur, une correspondance suivie. »

« La princesse, ajoute Lamartine, était une Circé. Je n'ai jamais rencontré de beauté si terrible. Je ne sais quel feu courait dans ses veines. Elle aurait épuisé un dieu. »

Puis l'auteur, venant de parler de la jeune Anglaise, Miss Birch, future femme du poète, poursuit : « Quarante ans plus tard, interrompant par un bref examen de conscience la conversation avec Dargaud, dont nous rapportons plus haut les passages essentiels, Lamartine caractérisait par cette phrase véridique son état d'âme d'alors, à la veille des *Méditations* : « C'est l'époque voluptueuse de ma vie, voluptueuse et immorale, entre mon amour, que je pleurais et mon mariage, que je pressentais. »

« Il fut attaqué sur le chemin, et non par des brigands vulgaires, mais par des spadassins apostés par sa belle Italienne. Celle-ci, en apprenant que le poète qu'elle espérait revoir libre en Italie s'était marié, entra dans une belle fureur. Nous avons l'écho de ses imprécations dans cette scène des *Nouvelles Confidences*, où Régina pleure l'abandon de Saluce.

Suit le récit de cette scène, puis : « Elle m'écrivit, conte Lamartine à Dargaud, qu'elle me ferait assassiner et, en effet, je fus attaqué entre Rome et Naples par des bandits qu'elle avait payés. Mon étoile me sauva.

« L'amante déçue et peut-être prise de remords, accepta une entrevue, et déposa les armes. Je la revis, dit Lamartine, et je lui résistai. Lasse d'efforts, elle ne voulut ni me haïr, ni m'oublier. Elle m'a conservé une amitié très constante. »

« Le témoignage de Dargaud n'est, certes, pas irrécusable », objecte-t-on. Pourquoi ? Parce qu'il fut l'obligé de Lamartine ?

Ce ne fut pas le seul. S'il n'y a que cet argument à opposer, il tombe de soi-même par les constatations faites plus loin. Vouloir trouver dans des services rendus et acceptés une raison d'entacher son manuscrit de suspicion n'est pas injurieux seulement pour Dargaud, mais encore pour Lamartine lui-même.

Charles Alexandre, M. Chamborand de Périssat, M. Henri de Lacretelle ont-ils, eux aussi, acquitté une dette en écrivant un livre sur Lamartine ? M. Bruys d'Ouilly, qui devait au poète une reconnaissance du même ordre que celle de Dargaud, a-t-il tenu à la témoigner par un écrit ? Non, Dargaud seul fut en même temps l'ami protégé et l'écrivain ; mais tous, en rendant hommage à Lamartine, n'y furent poussés que par leur cœur et leur admiration et peuvent expliquer leur acte dans les mêmes termes que M. Henri de Lacretelle lorsqu'il dit, au commencement de *Lamartine et ses amis* : « J'ai cru qu'il était de mon devoir de dire à mes contemporains, pour qu'ils le redisent à l'histoire, tout ce que j'ai vu de cette noble vie. Je raconterai ses grandeurs, je ne tairai pas ses faiblesses. Il importe qu'une telle statue soit placée dans son vrai jour. La sincérité vis-à-vis d'elle est encore un hommage. Si la mesure de l'éloge est cent fois plus large que celle de la critique respectueuse, c'est parce que j'ai regardé au fond d'une des âmes où Dieu a mis le plus de lui-même. »

Voilà le grand grief : la supériorité. On n'aime pas, on ne veut pas admettre les êtres d'exception. Ils sont une mesure gênante de

comparaison. Et la critique intervient. On sait bien qu'il reste toujours quelque chose de ces « dénigrements systématiques où se complaît l'envie », ou encore de ces « perfidies innocentes en apparence, qui s'insinuent ainsi que des poisons au cœur de héros les plus purs pour le corrompre. » C'est ainsi que s'exprime M. Camille Latreille, en y opposant la façon dont fut rédigé le *Cours familier*.

Mais citons textuellement M. des Cognets, expliquant comment il écrivit sa *Vie intérieure de Lamartine* :

« J'ai pu utiliser, pour tout ce travail, dit-il, ce très important manuscrit où J. M. Dargaud a consigné ses souvenirs. On sait, ajoute-t-il, que Dargaud est le destinataire d'un grand nombre de lettres, et non des moins importantes, contenues dans la correspondance du poète. Pendant près de trente ans, il vécut dans sa plus étroite intimité et il eut sur son évolution religieuse une très grande influence. Il était si bien investi de la confiance de Lamartine que celui-ci l'a publiquement chargé de rendre témoignage de lui devant la postérité. Voici en quels termes il lui a donné ses lettres de créance dans la Préface qu'il mit en tête des « Nouvelles Méditations » dans l'édition de 1849.

Suit la première partie de cette longue préface, jusqu'à cet alinéa : « Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire, quand j'aurai passé. »

Puis M. Jean des Cognets poursuit : « Dès les premières pages de son manuscrit, Dargaud annonce qu'il vient répondre à cet appel :

« J'avais promis au poète persécuté et calomnié de le raconter tel qu'il fut. Il était souvent revenu avec moi sur cet engagement, *pour lequel j'avais stipulé mon indépendance complète* (1). — Je ne l'entends pas autrement, m'avait-il répondu. Si vous parlez de moi, ce que je souhaite beaucoup, *parlez en avec cette belle habitude de franchise qui a sans cesse été entre nous. Dites le bien, mais ne taisez pas le mal. Il n'y a que cela qui soit digne de nous et de la postérité.* »

Si Dargaud eût été capable de prouver sa reconnaisance en falsifiant ou en embellissant une biographie, il faut admettre qu'il aurait pu faire le contraire à partir du moment où, nous dit M. C. Latreille : « dans les dernières années, Lamartine se lassa d'exercer en pure perte, une générosité que Dargaud, infatué de lui-même, ne justifiait pas par sa confiance et sa docilité. »

A aucun moment cependant ce que nous en naissons de son manuscrit ne dénonce une tendance à se venger du changement d'attitude signalé passagèrement chez Lamartine.

Si, par ailleurs, brillant causeur, mais incroyant et laid, dit-on, Dargaud est encore parfois antipathique quand il montre une insistance indiscrète, tenace, dure même pour amener le poète à ses idées [illegible] reconnaître une grande [illegible] une âme assez haute pour dédaigner toute compromission. Le malentendu survenu entre les deux amis qui faillirent se brouiller au moment où fut fondée la Société des Œuvres de Lamartine (dont Dargaud refusa par délicatesse d'être le gérant) en est un exemple. Les explications données par ce dernier (et que le poète ignora longtemps) furent toutes à son honneur et montrèrent la fière indignation d'une nature droite et sincère en même temps qu'intelligente et subtile. Il n'est pas mal à propos d'en reproduire les termes, dont M. Latreille donne le principal dans *Les dernières années de Lamartine*. C'est une lettre datée du 29 septembre 1863 : « Je refusai (la gérance de la Société) et vous laissai ignorer mes raisons. Je puis vous les dire aujourd'hui et je puis ajouter pourquoi je les tus alors.

« J'étais averti confusément d'un rôle qu'on avait imaginé pour moi. Le moment décisif arrivé, les plus influents de vos actionnaires vinrent rue Las Cases, au nombre de six et, au nom de tous les autres. Ils étaient très animés et me dirent : « Monsieur, légalement, comme gérant, vous êtes notre homme, et vous n'êtes pas l'homme de Lamartine. Lamartine est un prodigue, il sera en tutelle (en tutelle, Lamartine, s'écrièrent plusieurs voix). Méditez bien vos obligations. Il faudra que vous soyez avec nous contre lui, pour son bien. Voilà nos conditions.

« — Ces conditions, Messieurs, je les repousse comme outrageantes. Vos intentions sont bonnes, je veux le croire, mais elles sont odieuses. Il n'est pas, il ne peut pas être un mineur. L'homme de Jocelyn, des Girondins, de l'Hôtel de Ville, et, au lieu de lui faire subir cette tutelle insultante dont vous parlez, je voudrais lui donner la tutelle des peuples. Allez, Messieurs, vous n'avez su ni de qui vous parliez, et, permettez-moi de vous le dire, ni à qui vous parliez.

« Voilà, mon cher ami, en toute simplicité et sans phrases, ce qui se dit et ce qui se fit entre ces messieurs et moi.

(1) C'est moi qui souligne ainsi qu'à la page suivante.

« Vous me demandez pourquoi je restai muet et vague avec vous. Le voici :

« Vous raconter l'incident, c'était vous mettre en contact direct avec des hommes qui, au fond, vous souhaitaient du bien, mais qui, dans l'excès de leur passion, auraient blessé votre fierté. Vous n'auriez rien accepté d'eux, et l'affaire était manquée.

« Je préférai me taire à mes risques, et je vous présentai comme gérant un homme trop jeune pour qu'ils pussent songer à en faire votre tuteur. Je les désorientai et peut-être aussi que mon attitude les calma. Quoi qu'il en soit, ils n'éclatèrent plus. »

Mais, dira-t-on, ceci est une lettre qui peut n'être qu'à demi véridique. Consultons encore la *Vie intérieure de Lamartine* pour y trouver ce que Dargaud note pour lui-même à ce sujet dans son journal et que M. des Cognets fait précéder de ces explications :

« Sublime miracle du cœur : Lamartine songe à bâtir pour son ami un abri sous ses propres ruines ; il demande à la Société à laquelle il donne la propriété de ses œuvres d'appointer Dargaud comme gérant ; mais Dargaud refuse et il en résulte un léger malentendu :

« M. de Lamartine convertit ses œuvres en actions, écrit Dargaud ; une société d'amis s'organisa... Or, M. de Lamartine m'avait fait de très beaux avantages comme gérant. Je devais avoir un capital de cent mille francs, avec six mille francs d'appointements fixes. Voilà ce qu'il avait décidé, quoique en qualité de gérant, j'aurais été l'homme de la Société des actionnaires qui se flattait que je serais en quelque sorte le tuteur de M. de Lamartine. Je refusai net cette gérance qui serait pleine de travaux vulgaires, qui compliquerait de questions d'argent une amitié ancienne et qui, par la tyrannie qu'on attendait de moi contre M. de Lamartine, substituerait des heures aiguës aux heures charmantes dont nous avions la douce habitude. M. de Lamartine, qui ne connaissait pas le fond de la situation, fut blessé de ma détermination inébranlable. Il accepta cependant de ma main Alfred Dumesnil, le gendre de Michelet. M. de Lamartine ne me retira pas son amitié, trop enracinée pour être arrachée, mais il m'en voulut longtemps en secret, jusqu'à ce que je lui eusse dit, après plusieurs années, le mot de l'énigme. »

Quand M. Camille Latreille écrit, en parlant de la biographie du poète, que Dargaud devait faire : « l'œuvre projetée ne fut pas écrite, Lamartine n'y mit aucun empressement », ce dut être, ce fut certainement pendant cette période assez longue de gêne et d'imprécision entre les deux amis. C'est, en effet, du 31 mai 1857 que sont datées ces lignes : « Ne songez pas à mon portrait. Je ne suis pas un homme de Plutarque, et puis, je m'intéresse à mon nom après ma mort, exactement autant qu'un fiacre vermoulu et en poussière s'intéresse au numéro qu'il a porté. L'amitié est quelque chose pendant qu'on vit, mais les amis n'ont aucun crédit sur la postérité. »

Cette boutade parmi d'autres n'est que l'expression momentanée du découragement, de l'amertume, des déceptions de cette grande existence dont l'ingratitude fut la seule récompense. Car, en ce même mois de septembre 1863 où s'expliqua le malentendu existant entre les deux amis, six ans après le « peu d'empressement » signalé plus haut, Dargaud écrit à Lamartine :

« Je serai, moi aussi, l'historien d'un grand poète, dans lequel il y a un homme, et auquel on ne saurait comparer le Tasse, malgré sa Jérusalem. Vous devinez ce héros d'épopée. Ce sera celui que j'ai le mieux connu et le plus aimé ; ce sera vous...

« Ah ! comme je vous retracerai ! Je n'aurai pas besoin de consulter d'innombrables sources. Mes sources vives jailliront du cœur, de l'esprit, du souvenir, de toutes les facultés à la fois.

« Après toutes vos pertes, je n'ai jamais été plus affectueusement vôtre, et je me plais à vous le dire. »

Cette année 1863 était celle de la mort de Mme de Lamartine. C'était aussi une époque d'insurmontable souci matériel. Qu'avait à attendre de Lamartine celui qui lui écrivait ces lignes enthousiastes, ces sentiments si fortement exprimés ? Absolument rien. Ils sont d'un désintéressement complet.

Six ans à peine avant la mort, Lamartine acceptait donc bien encore ce qu'il avait décidé quatorze ans avant. « L'œuvre projetée ne fut pas écrite », uniquement parce que Dargaud mourut trop tôt, en 1865, deux ans seulement après la déclaration si nette d'intentions que le poète ne repoussa pas. Il ne rétracta jamais non plus sa préface des *Nouvelles Méditations*. Elle demeure très précise.

Voici enfin la description du manuscrit même, toujours d'après M. des Cognets. On y verra dans quelles conditions les conversations, les confidences ont été faites, évoquées et recueillies :

« Le manuscrit de Dargaud a 1.936 pages in-4°. La première partie est écrite à l'encre, la seconde (à partir du folio 1.060) au crayon. Une

amitié environ de ces souvenirs par fragments épars et dont plusieurs fort étendus, est consacrée à Lamartine. Le reste concerne la vie de Dargaud lui même et ses amitiés avec Béranger, Michelet, Georges Sand, Quinet et la famille Quinet, Eugène Pelletan, etc... Dargaud a connu Lamartine en 1841 et est resté en relations très suivies avec lui jusqu'en 1865, date de sa mort. Pendant tout le temps que Lamartine a été député, il l'a accompagné presque chaque jour, seul, dans ses promenades d'après-midi au Bois de Boulogne.

Que peut-on, que doit-on dégager de ce qui précède ? Sommes-nous en face d'une biographie ? Non. Ce que nous a laissé le biographe agréé de Lamartine, qui mourut sans avoir eu le temps de mettre à exécution son projet, est un *journal manuscrit*, s'échelonnant sur une période de près de trente cinq années.

Contient-il seulement ce qui a trait au poète et eût été nécessaire pour les seuls besoins de la cause, c'est-à-dire en vue d'une biographie ? Non encore : dans ces nombreuses pages figurant également, et pour une part aussi importante, ce qui concerne uniquement Dargaud et ses autres amis. C'est un journal quotidien écrit au courant de la plume et pour lequel on n'a ni le temps, ni la volonté, ni même l'idée d'apporter, si peu que ce soit, des transformations. On s'y confie à soi même. Ce n'aurait pu être qu'un aide-mémoire permettant à son auteur de ne rien confondre, de ne rien omettre plus tard. A cause de cela, ce manuscrit est au-dessus de tous soupçons. A cause de cela, il fait foi.

L'accusation portée a beau être présentée, dès le titre, de façon ironique, légère, amusante, afin de la rendre moins grave et plus acceptable aux yeux du lecteur, les faits reprochés à Lamartine n'en seraient pas moins une mystification, ce qui est incompatible avec la mentalité et le caractère de l'auteur de *Jocelyn*. Il était encore plus incapable de calomnier après sa mort, et si perfidement, une femme qui l'avait aimé et avec laquelle il resta dans les termes d'une constante amitié. Enfin, il a obéi à des considérations de convenance et de discrétion en ne laissant connaître la vérité qu'après lui, mais en la voulant entière.

Et voici, pour terminer, une des dernières pages du *Manuscrit* de Dargaud :

« Je dirai ma vérité nue pour plaire à Dieu. Je l'ai souvent affirmé, ce Dieu de mon attente, lui et tout ce qui dérive de lui : la morale et l'immoralité. Je me suis souvent confessé d'une voix nette et d'une plume brave, afin que, contre cette confession redoublée dans toute la puissance de la vie, un vain balbutiement de malade, en faiblesse et en vertige, ne prévale pas. Je repousse toute ostentation. Je n'attache aucun orgueil à ne pas fléchir. Je souhaite seulement la véracité des lèvres et du cœur jusqu'au dernier soupir. Ah ! sans doute, ce sera une douleur terrible que celle de mon isolement : je la subirai. Le bruit de l'argile tombant par pelletées sur ma bière est le seul Psaume que je pressente pour mes funérailles. En l'absence de mon Eglise, encore à l'état de germe, je mourrai tristement et loyalement. Je glisserai silencieusement dans le mystérieux sommeil, maudit peut-être de quelques-uns, délaissé de presque tous. Puisse mon réveil, pour prix de ma candeur, n'être que plus peuplé, plus lumineux ! Non, je ne serai pas déçu et Dieu, que j'aurai eu pour prêtre au chevet de mon agonie, je l'aurai pour hôte dans l'éternité. »

Sont-ce là les paroles d'un être de mauvaise foi ?

PHILBERTE FONTAINE.

LES LETTRES

CARNET DE ROUTE DE MICHEL VIEUCHANGE

A la fin de 1930 un jeune homme a pénétré dans le Rio-de-Oro, visité Smara, terre désertique, ville mystérieuse, puis il est mort à son retour, ayant accompli jusqu'au bout la mission qu'il s'était imposée. De cette exploration héroïque il ne reste que cinq ou six petits carnets (1) couverts de croquis d'itinéraires et de notes d'une écriture hâtive, serrée, fiévreuse souvent, et les confidences recueillies au chevet d'un moribond par son frère, Jean Vieuchange.

Le Rio-de-Oro est un désert, Smara une ville morte, ces notes une œuvre inachevée, et pourtant on peut avancer sans crainte que ce brouil-

(1) *Chez les* [illegible] *Rio-de-Oro, Smara.* Carnets de route de Michel Vieuchange, publiés par Jean Vieuchange. [illegible]

lon splendide demeure un document dont il existe nul exemple encore. Il y eut des explorations plus périlleuses. Il y en eut de plus grandioses. Il y en eut, incontestablement, de plus utiles. Il n'y en eut pas d'aussi personnelle puisque c'est *lui même* que Michel Vieuchange est allé chercher, afin de se reconnaître, dans les sables sahariens. Etourdi par une vie ardente et multiforme qui, de toutes parts, le sollicitait au sortir de l'enfance, s'égarant dans mille passions dont chacune était suffisamment puissante pour s'imposer, il lui fallait assez de force, une pleine connaissance de soi, pour combattre tant d'appels discordants et soumettre les autres à sa vérité. Assurément c'était un moyen infaillible de la définir que tenter cette aventure en nombre d'endroits surhumaine. Comme beaucoup, dont l'âme pourtant est noble, il risquait d'être happé puis entraîné par ce courant qui roule le monde et l'égalise, où la personnalité, peu à peu, s'atténue.

Pendant les deux mois que dura le raid de Michel Vieuchange, celui-ci consigna, jour par jour, heure par heure, ses sentiments, ses réactions devant les événements de toute nature, depuis l'immobilité forcée et prolongée dans une cachette incommode, jusqu'à la course éperdue, fuyant le désert et les Maures.

Le temps ni le lieu, certes, n'étaient à la littérature. Il jetait des phrases lapidaires, télégraphiques, et, ou joyeux, ou malade, ou harcelé, il s'imposa cette volonté de tout dire et à tout instant. Marchant sur le sable brûlant, à dos de chameau, prenant sur son sommeil, il écrivait. Que surtout l'on ne voie pas une manie dans cette obligation qu'il s'était faite : lui-même, en quelque endroit de ses notes, parle de la difficulté qu'il avait de se souvenir s'il n'attrapait la sensation au vol afin de la fixer. Et ceci se comprend. Tendu à l'extrême par l'accomplissement d'une tâche excessive, égaré dans la monotonie accablante du désert, tout aurait été finalement résorbé par la torpeur qui monte de ces plaines toujours silencieuses et vides, où le danger pourtant se cache et peut, à tout moment, inopinément, surgir. Et cette action, avec l'audace qui l'anime et la bravoure qui la mène, aurait été perdue partiellement pour lui s'il n'eût vécu, entièrement pour nous qu'exalte tant d'énergie.

Mais aussi, puisque, pour affirmer sa volonté, il avait choisi une reconnaissance en pays inconnu, il lui fallait, afin de ne point tourner à vide, le prétexte d'un travail de géographe : il accomplira cette tâche, sérieusement et sans jamais fléchir. Sans cesse en éveil, il note ce qu'il voit, donne la configuration du terrain, calcule l'orientation des monts et des vallées, échantillonne la flore : et ce sont ces croquis et ces notes qui se recoupent mutuellement qui ont permis d'établir la carte de la région traversée. Certes, ce n'est point là le fait d'un jeune homme grisé d'aventures, qui s'y lance éperdument, sans réfléchir, sans compter ni prévoir, avec une fougue irraisonnée et un amour malsain de la témérité. Si Michel Vieuchange risque sa vie — il n'ignore aucun des dangers qu'il encourt — jamais il ne commettra une imprudence qui menacerait de compromettre sa victoire.

Sa victoire, elle est là, tangible désormais, impérissable dans ces pages dépouillées.

Sa contribution n'est pas négligeable, certes, apportée à la géographie, à l'ethnographie, mais, le redirai-je suffisamment, là n'était point son but. Il se visait lui-même, et, recherchant sa limite, il définissait sa grandeur. Et ce qui nous exalte le plus dans ces notes, c'est justement qu'elles sont le témoignage de cette recherche.

Notre époque agonise de ne plus avoir d'idéal surhumain. On veut que tout soit utile, immédiat, puisse entrer dans les statistiques. Comment ceux-là qui établissent des barèmes classeront-ils cette action exorbitante pour un résultat palpable si minime ? Smara valait-elle que l'on mourût pour elle ? Oui. Je me refuse à croire à la vanité de ce sacrifice, justement parce qu'il semble gratuit. Combien, qui chercheront un exemple, raffermiront leur volonté au contact de cette aventure ! On la pourrait gratifier, elle aussi, de « pure », en ce sens que, dans son étroite liaison avec celui qui la mena, elle était une fin en soi.

RAOUL AUCLAIR.

L'HISTOIRE

LES SOUVENIRS DE CHARLES BENOIST

Avant d'en parler et afin de donner une vue d'ensemble d'un ouvrage qui sera pour l'histoire d'hier un document inestimable on voudrait attendre qu'il fût complet, mais les circonstances donnent à ce premier volume des *Souvenirs* de Charles Benoist (1) une sorte d'actualité supérieure, de sorte qu'on ne peut tarder plus longtemps à dire tout l'intérêt qui s'attache à ce tome premier. Au moment où la Constitution de 1875 montre si bien ses imperfections et ses lacunes qu'elle n'est plus guère défendue que par ceux qui en ont faussé l'esprit, quoi de plus instructif que l'histoire de ses hésitantes premières années, de ces années d'apprentissage racontées par un témoin qui fut aussi un acteur mais qui, dans l'action, ne perdit jamais rien de son esprit critique ? En un temps où le monde entier semble pris de délire et où tout dans la politique internationale n'est que confusion et déraison, ne trouve-t-on pas quelque motif d'espérer quand même dans le spectacle rétrospectif d'une Europe où la France, après la plus cuisante des défaites, reprenait sa place à force de modération, de bon sens et de raison française ?

C'est ce que l'on trouve dans ce premier volume des *Souvenirs* de Charles Benoist. Il va des années d'enfance et de jeunesse à 1893, au moment où l'éminent écrivain quitte *Le Temps* pour la *Revue des Deux Mondes*. Ces premiers chapitres sont charmants et d'un tour qui fait qu'on voudrait voir figurer tel ou tel morceau dans les anthologies. L'auteur ne s'attarde pas cependant aux souvenirs de la petite enfance, source d'attendrissement un peu facile. Il s'intéresse trop à la vie des autres, à la vie sociale, pour se livrer aux introspections rétrospectives chères aux mémorialistes lyriques, mais il ne nous donne pas moins de fort jolis croquis de sa vie de petit provincial en Basse-Normandie sous l'Empire et surtout de son installation à Paris en 1883.

Imaginatif, légitimement ambitieux, mais surtout curieux des hommes, le jeune Charles Benoist n'aurait pu se résigner à vieillir dans quelqu'étude de province, mais peut-être n'aurait-il pu arracher l'autorisation du départ à des parents prudents et tendres s'il n'avait obtenu l'appui assez inattendu de son professeur d'Histoire au lycée de Caen, M. Alfred Baudrillart, le futur évêque de Mélytène, membre de l'Académie Française. Le père du jeune professeur, M. Henri Baudrillart, ancien rédacteur au Constitutionnel, collaborateur habituel du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, suppléant de Michel Chevalier au Collège de France, avait besoin d'un secrétaire pour ses travaux d'économie politique. Son fils lui proposa le jeune Benoist. Ce patronage, cette espèce de situation rassura la famille et le jeune homme fit ses débuts à Paris dans le bureau d'un membre de l'Institut que l'Académie des Sciences morales et politiques venait de charger d'une grande enquête sur la situation matérielle et morale des populations agricoles de la France. C'est à ce travail minutieux et consciencieux que M. Henri Baudrillart employa d'abord son secrétaire, l'emmenant d'ailleurs souvent aux séances de l'Académie, qui avait encore pour secrétaire perpétuel celui qui avait été le « beau Mignet », l'ami fidèle de M. Thiers et où l'on voyait beaucoup de survivants des régimes disparus, les Duruy, les Daru, les Calmon, les Esquirou de Parieu, les Vuitry. M. Charles Benoist qui conte aussi joliment l'anecdote dans ses souvenirs que naguère dans les couloirs de la Chambre, fait revivre avec une sympathie un peu ironique ce petit monde d'autrefois.

La fréquentation des milieux académiques est assurément fort profitable pour un jeune homme, mais il faut une détente. Le futur diplomate la trouvait dans la fréquentation de quelques cafés littéraires où tonitruait Barbey d'Aurevilly, où vaticinait Léon Bloy, où causait le bon François Coppée, et cela nous vaut également quelques croquis d'un autre style, mais d'un intérêt non moins vif. En 1884, il prend contact avec les milieux politiques, comme secrétaire de M. Hervé-Mangon, député de Valogne, à qui M. Henri Baudrillart l'avait recommandé et qui voulait faire campagne contre la politique protectionniste. Cette fois notre jeune provincial, déjà fortement parisianisé, entrait sinon de plain pied, du moins par la meilleure des portes dérobées, dans ce monde

1) Plon, éditeur.

politique où plus tard il devait jouer un rôle considérable.

Hervé Mangon, en effet, devint ministre de l'Agriculture dans un cabinet Brisson et notre mémorialiste l'y suivit avec le titre de secrétaire particulier. Le voici dans les coulisses du gouvernement. Elles n'avaient pas encore le débraillé, le pittoresque savoureux et un peu bas d'aujourd'hui, mais si le jeune Normand avait eu besoin d'être déniaisé, ce premier contact avec les couloirs du Parlement et les antichambres ministérielles y eut suffit. Pour un observateur aigu des idées, des passions des hommes et des institutions tel que l'était déjà M. Charles Benoist, il n'y a pas de meilleure place.

Les mœurs politiques d'alors avaient pourtant une décence qu'elles ont quelque peu perdue aujourd'hui. Cela tenait à ce qu'alors il y avait encore en France une classe politique, celle à qui, au cours des années difficiles de ses débuts, la République a dû de reconquérir si rapidement son rang et sa place en Europe. Une de ses figures les plus caractéristiques était M. de Marcère, dont M. Charles Benoist, qui l'a bien connu, fait un portrait pénétrant.

« Entré tout jeune dans la magistrature, et devenu conseiller à la Cour de Douai, dit M. de Marcère, il avait, dans les dernières années du second empire, adhéré au moins de sa sympathie au groupement hétérogène de l'Union libérale, où se rencontraient, partis de points parfois opposés, les adversaires du pouvoir absolu d'accord seulement sur ce qu'ils ne voulaient pas. L'Empire tombé, au moment où il allait falloir se séparer, le plus simple parut à ceux d'entre eux qui n'étaient pas monarchistes, de foi ou de sentiment, qui n'avaient jamais été, ou qui n'étaient plus bonapartistes, d'accepter la République sur l'invitation de M. Thiers qui leur jurait que c'était « ce qui divisait le moins ».

« En réalité, ce qu'ils acceptaient, comme le pays lui-même, c'était M. Thiers, et un Thiers qui n'était pas tout à fait le vrai, beaucoup plus que la République. Au lendemain de la guerre et de la Commune, ils se ralliaient à la paix, à l'ordre, à une légalité, à des finances, à un gouvernement. Et c'est ainsi que pas à pas, attachés à M. Thiers de toute leur admiration et de toute leur reconnaissance, ils conduisirent avec eux à la République, la France qui n'y serait point venue sans eux. Ils se firent devant elle sa caution bourgeoise. Ils furent le pont sur lequel, encore hantée de mauvais souvenirs, méfiante et pleine d'inquiétudes, elle se décida à passer pour chercher un refuge, car la réputation de la maison l'effrayait. Quiconque a vécu en ces années-là, dans nos provinces de l'Ouest, par exemple, peut en porter témoignage. Il n'était pas jusqu'au nom de Gambetta qui ne fût un objet de sarcasme et ne prêtât à d'injurieuses équivoques. Celui de Ledru-Rollin, qui eût dû être bien oublié depuis 1848, était donné au village aux plus tristes sujets : « les rouges », comme on disait, formaient un petit clan, un petit club plutôt méprisé et redouté, mal recruté d'ailleurs parmi les paresseux, les hâbleurs, les piliers de cabaret. Tel était à l'origine, par en bas, le fond du personnel dit républicain. Si l'on voulait que la France s'approchât de la République, il importait de lui montrer d'autres images. Ce fut, à la suite de M. Thiers, l'œuvre des Dufaure, des Marcère, de leurs amis du centre gauche. Etaient-ils donc eux-mêmes républicains ? Ils crurent l'être, et pour un temps, sans doute, ils le devinrent d'intention et d'action, mais à la lueur de l'histoire, on voit bien qu'ils n'eurent jamais de place que dans la seule République qui soit possible en France et qui est très exactement la République sans les républicains. Dès que les républicains dûment qualifiés y entrèrent, ou plutôt y firent irruption, eux furent réduits à s'en exiler, ne furent plus que des émigrés à l'intérieur de la République qui, tout de suite, versa dans le scandale, fut tout ce que l'on voulut : ville au pillage, champ clos et champ de course, Etat en formation ou en déliquescence ; tout, excepté un abri propre et sûr, tout excepté un régime habitable. Le degré de chaleur de leur républicanisme est précisément à la mesure du mien et leur aventure est la mienne : ils commencèrent comme j'ai commencé et j'ai fini par où ils auraient fini. Jusque dans mon adjuration, j'ai conscience de leur être demeuré fidèle »...

Je crois bien qu'on ne pourrait rien objecter à cette pénétrante analyse. Ces républicains du centre gauche, grands bourgeois, dont le véritable idéal était une sorte de Constitution à l'anglaise, n'étaient républicains que par résignation et parce qu'ils ne trouvaient pas de monarque à qui confier la monarchie de leurs rêves : M. Charles Benoist, adhérant dans son active et studieuse retraite à une monarchie abstraite, ne fait que suivre sa pente naturelle.

Mais, au temps où M. de Marcère influait si puissamment sur son esprit il était, avant tout, curieux des hommes : c'est en peintre, en histo-

rien plus qu'en homme d'action, qu'il s'intéressait au monde politique.

C'est dans les colonnes de cette Revue que parurent d'abord les éléments de son premier livre important. Il y était entré sous la direction d'Eugène Yung, qui y avait institué pour lui une rubrique assez élastique, *Choses et autres*. « La Rédaction de la *Revue Bleue*, dit-il, formait la plus agréable, la plus aimable société. Là se rencontraient un ancien camarade de Yung, Maxime Gaucher, chargé de la critique littéraire, professeur du type Hatzfeld en plus jovial, teint rouge, favoris blancs, lèvres gourmandes suçant un gros cigare et qui maniait la férule avec une bonhomie spirituelle ; un archiviste paléographe, Emile Raunié, connu par des recueils de chansons de l'ancienne France, modestement appliqué ici à tenir à jour le bulletin bibliographique ; Paul Desjardin, esprit et visage déjà tourmentés ; Alfred Rambaud, bon, bourru et fantasque. Je crois qu'Henry Roujon (Ursus), n'a amené que plus tard son ours familier et Théodore Wyzewa n'est apparu ou du moins n'a brillé que sous la direction d'Henry Ferrari, alors confiné dans les besognes de l'administration ».

Comment n'aurais-je pas cité ce joli croquis qui figure parmi les lettres de noblesse de notre vieille maison ?

Ce n'est cependant pas sous la direction d'Eugène Yung, mais sous la direction d'Alfred Rambaud, qui lui succéda, que M. Charles Benoist écrivit dans la Revue la série d'articles qui devait lui valoir d'un coup la grande notoriété. Alfred Rambaud, de nature combattive, avait eu l'idée d'une série de portraits satiriques « d'hommes politiques d'un dessin accusé sans verser dans la caricature, montés de ton, hauts en couleur, peints d'une brosse au besoin violente et qui ne tricherait ni avec les verrues du visage, ni avec les tares de l'âme. Ce ne serait pas seulement les effigies des personnages qui composeraient la galerie, mais encore, et surtout, le tableau des partis dont ils se réclamaient, de leurs mœurs, de leurs procédés, de leurs ambitions et de leurs appétits : par là on s'élèverait du particulier au général et de la polémique à l'histoire ».

C'était là pour un directeur de Revue un programme magnifique, mais un peu ambitieux ; le bonheur d'Alfred Rambaud fut de découvrir le seul homme peut-être qui pût alors le réaliser. M. Charles Benoist, en effet, commençait à connaître le terrain parlementaire, il avait la fougue de la jeunesse, l'indépendance de l'honnête homme qui préfère ses idées à son ses amis, au moins à ses camarades [illegible] gens qui pourraient le servir. Il fut décidé d'ailleurs que les articles paraîtraient sous le pseudonyme de Sybil, masque qui fut bientôt soulevé.

Ces portraits, écrits à une époque où la bataille politique était singulièrement ardente (1889), firent sensation. Ils n'ont pas vieilli. On peut relire encore comme des documents d'histoire, d'histoire vivante, les portraits de Floquet, de Clemenceau, de Jules Ferry, de Freycinet, et surtout ce terrible portrait de Naquet qui fut pour beaucoup dans l'échec du fameux boulangiste. Ce sont des morceaux de haut goût qui valurent à leur auteur une soudaine célébrité parisienne et l'estime professionnelle d'Adrien Hébrard qui l'engagea au *Temps*.

Alors commence une seconde partie de la vie et des Mémoires de Charles Benoist. Chargé par *Le Temps* de grandes enquêtes à l'étranger, il va maintenant apprendre à connaître *son* Europe et la seconde partie de ce premier volume est un tableau extrêmement vivant du monde politique international de cette période de reconstitution française.

Quand l'auteur des *Croquis parlementaires* séjourna pour la première fois à Rome, on était au beau temps de la triplice. L'ombre de Bismarck planait encore sur toute l'Europe et Crispi régnait sur l'Italie. Léon XIII, avec l'adresse de la diplomatie la plus souple, adaptait l'Eglise aux nouveautés politiques et sociales du monde moderne. Aucune main de fer ne comprimait encore la comédie italienne et Rome était le théâtre diplomatique le plus amusant du monde. Dans ses *Souvenirs* M. Charles Benoist nous le décrit avec infiniment de charme, animant son tableau d'anecdotes, de croquis, de portraits qu'on sent ressemblants même quand ils sont un peu injustes. De même son tableau de Berlin où il assista à la conférence ouvrière de 1890, son tableau du Congrès socialiste de Bruxelles ; ce « portrait » étonnamment ressemblant de la Hollande est de 1890 et de la Belgique passionnée de questions sociales. Images variées, mais d'une singulière unité de ton, de cette Europe d'avant la guerre et même d'avant les menaces de guerre, qui est à peine historique, mais qui est si loin de nous.

La diplomatie n'était pas encore oratoire et financière. Elle ne se faisait ni sur la place publique ni dans les officines des banquiers internationaux. On observait les règles de la politesse internationale. Il y avait un monde, une

société politique plus sensible à la raison et à l'esprit qu'à l'éloquence. Un journaliste n'y pénétrait pas sans peine, mais quand il y avait conquis son droit de cité, il pouvait y jouer un rôle considérable parce qu'il connaissait les questions et ne se contentait pas de servir de porte-parole à des politiciens avides de clientèle. Tel fut le cas de M. Charles Benoist, qui devait d'ailleurs terminer sa carrière politique comme ministre plénipotentiaire à La Haye. Ce premier volume de *Souvenirs*, c'est en somme l'histoire d'une formation politique et diplomatique, de la formation diplomatique et politique d'un des juges les plus perspicaces, mais non certes les plus indulgents, des affaires de son temps.

L. DUMONT-WILDEN.

LE THÉATRE

LE VOL NUPTIAL

PAR FRANCIS DE CROISSET

L'idée commence à se répandre que les outils et les machines qu'invente l'humanité finissent, au bout de quelque temps, par la transformer elle-même. Un exemple frappant de cette action de l'instrument sur l'instrumentiste nous est fourni par l'apparition d'une espèce sociale nouvelle, à savoir le type aviateur.

L'aviateur tient à la fois, surtout dans l'aviation commerciale, du héros et de l'homme d'affaires. La nature même de ce métier, le contact perpétuel avec le risque entretiennent en lui une énergie, une noblesse et un esprit d'aventure qui le distinguent de tous les autres hommes et l'élèvent certainement au-dessus d'eux. Le vol est purificateur. Par contre, le pilotage, surtout lorsque le pilote est descendu à terre, comporte des éléments économiques comme toutes les autres entreprises humaines de l'heure présente. Là aussi, il faut se défendre contre les Compagnies, contre les concurrents, contre les amis et les ennemis, contre les constructeurs, contre les passions. Le pilote redevient, parmi les hommes, un homme comme tous les autres. Les médecins distinguent dans les maladies mentales un type particulier qu'ils appellent « circulaire » ; le même malade passe d'une période d'excitation à une période de dépression et ainsi de suite. On pourrait dire du pilote qu'il présente ainsi une complexion circulaire où alterne, selon l'envol ou l'atterrissage, la surhumanité et l'humanité, l'excitation héroïque et la dépression économique.

Jusqu'à présent, la littérature, obéissant à l'illusion publique, n'avait guère considéré que l'un de ces deux aspects et nous avait toujours présenté l'aviateur, si j'ose dire, en avion. Il restait à l'observer sur terre et, surtout, à l'observer tout à la fois avant et après l'atterrissage.

Tel me semble avoir été exactement le dessein de M. Francis de Croisset dans la pièce qui vient de remporter au théâtre de la Michodière un splendide succès. D'abord, le sujet ne pouvait mieux convenir à la complexion si heureuse et si originale de ce poète analyste, en qui le goût de l'idéal et le sens de la réalité se combinent et se compensent si harmonieusement. Nul ne pouvait trouver, dans les ressources de sa propre noblesse et de son style littéraire, plus de moyens de célébrer la hardiesse de l'aviation ; nul ne pouvait, avec son ironie et son esprit, son bonheur de formules, traduire plus exactement, à la fois dans les mots et dans le dessin des figures, la réalité parfois cruelle. Francis de Croisset a accompli pour toutes ces raisons la plénitude de ses dons et de son talent dans cette peinture, tout à fois si exacte et si pittoresque, si juste et si généreuse, d'un personnage encore inédit.

La nature même de l'aviation, par certains côtés, notamment par l'appel qu'elle fait incessamment à l'instinct et à l'endurance, n'exclut point la collaboration féminine. Elle offre aux femmes qui la pratiquent une des occasions, tout ensemble les plus surprenantes et les plus naturelles, de manifester leurs dons essentiels. Sans doute n'a-t-on pas encore assez marqué cet aspect dans la pratique nouvelle. Quoiqu'il en soit, les faits sont là : les femmes ont pris une place importante dans l'aviation. Il semble donc que l'air soit un vaste champ ouvert à la compétition des deux sexes, et c'est sur ce fait que Francis de Croisset a posé la seconde assise de son œuvre : comme la gloire littéraire au temps de Marie Lenéru, la gloire de l'air devient un motif de rivalité entre le mari et la femme.

Après avoir dégagé ces traits profonds et vrais de l'aviateur, il ne restait plus à Francis de Crois-

set qu'à nous proposer une intrigue très simple, qui se trouverait suffisamment nourrie par la vérité des personnages et la fantaisie précise du dialogue.

Un pilote est devenu célèbre par des raids, mais le vol rend volage. Dans les bureaux de la Compagnie, il a inspiré l'amour à une jeune aviatrice, à laquelle il ne ménage point les plus tendres conseils lorsqu'elle-même prépare un raid. Ils s'épousent, mais le mariage ne change point l'aviateur, il continue de voler et, aussi, d'aimer le changement sentimental ; il trompe sa femme. La jeune victime découvre son infortune et, comme justement la Compagnie offrait au grand pilote l'occasion d'un raid magnifique, c'est elle-même qui signe l'engagement pour son propre compte, et, de désespoir, se jette dans une entreprise techniquement folle. Grâce à la chance, à l'instinct, à ce je ne sais quoi de providentiel que porte si souvent en soi la nature féminine, elle réussit un miracle et revient en triomphatrice. C'est alors que le pilote n'est plus rien que le mari de sa femme et ressent toute l'humiliation du sexe fort devant une incontestable victoire du sexe faible. La pauvre petite supériorité qu'affirmait sa trahison conjugale, comme elle est effacée par son infériorité professionnelle ! Il ne songe plus qu'à faire un raid plus sensationnel que celui de sa femme. Mais, après tout, pourquoi ne le tenteraient-ils pas ensemble ? et pourquoi ne fonderaient-ils pas, tout à la fois, leur ancien amour, leur goût de l'aventure et de la gloire ? C'est au ciel, si j'ose dire, qu'ils deviendront réellement époux.

M. Francis de Croisset est un auteur heureux : une de ses œuvres les plus réussies est aussi l'une des plus merveilleusement jouées. Elle garde, en outre, un parfum non seulement d'héroïsme, mais de noblesse et d'honnêteté qui achèvera, dans ce théâtre de la Michodière, généralement audacieux, de la rendre sympathique à tous les publics. Jamais M. Francis de Croisset n'a eu plus de chance, puisque sa chance égale le mérite de sa pièce et que, de cette rencontre, est résulté l'un des plus grands succès de sa carrière.

GASTON RAGUT.

LES BEAUX-ARTS

AU MUSÉE DE L'ORANGERIE
LE MAROC DE DELACROIX

De la terrasse qui sert de piédestal à l'Orangerie des Tuileries on ne se lasse pas d'admirer la place de la Concorde. Sans cesse, sur le pavé luisant, les autos dessinent des hiéroglyphes plus compliqués que ceux qui brillent la nuit, dans la lumière des projecteurs, aux parois de l'Obélisque. Au delà, la muraille grandiose des palais de Gabriel, que prolongera bientôt, quand le ciel parisien l'aura patinée, la nouvelle ambassade des Etats-Unis, rappelle, immanquablement, à l'érudit que le nom du Bien-Aimé est attaché à ces lieux. Il faut vite franchir la porte de l'Orangerie pour couper court à toutes les évocations de joie et de douleur qui se lèvent d'un paysage si saturé d'histoire.

L'exposition des œuvres que le Maroc inspira à Eugène Delacroix nous plonge dans un autre monde. Au sortir de cette vision bien parisienne, nous éprouvons, encore que parfaitement familiarisés avec les gens et les choses du continent africain, un peu de l'étonnement qui saisit le peintre lorsque, le 20 janvier 1832, il débarquait à Tanger avec la maison du comte de Mornay. Delacroix a été l'un des premiers artistes qui rapporta d'un voyage des notations et des dessins assez précis pour documenter sa peinture et augmenter notre connaissance du pays qu'il visitait. Sans doute, par goût et par snobisme, il avait désiré ce voyage, mais la mode et son tempérament risquaient de lui montrer le Maroc à travers les inventions du romantisme. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la grande composition que Delacroix avait brossée, amoureusement, quatre ans plus tôt : *La mort de Sardanapale*. Par le costume et le geste, tous ces personnages aux chairs opalines, aux vêtements filigranés n'appartenaient point à l'Islam. Autour du lit de Sardanapale mourant, Delacroix avait donné rendez-vous à ses rêveries orientales. Un tel homme, dont l'imagination était presque trop richement douée, pouvait ne rien comprendre aux femmes voilées et aux blancheurs immaculées du Maghreb. Par une sorte de miracle, il ne se

heurta pas à la réalité. Dès le premier contact il s'accorda à cet étrange pays et s'avoua conquis pour toujours : « L'aspect de cette contrée, dira-t-il, un jour à Théophile Silvestre, restera toujours dans mes yeux. Les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire ; c'est en eux que j'ai vraiment retrouvé la beauté antique ». Les voyages nous obligent souvent à ces volte-faces. Le peintre le plus prévenu contre l'art classique retrouvait dans Tanger et Meknès, où il espérait l'oublier, cette mystérieuse beauté des œuvres de l'antiquité que les élèves de l'école de Rome cherchaient en vain à capter sur les lieux mêmes de son éclosion : « Imagine, mon ami, écrivait-il à Pierret, au début de son séjour, ce que c'est que de voir couchés au soleil, se promenant dans les rues, raccommodant des savates, des personnages consulaires, des Caton, des Brutus, auxquels il ne manque même pas l'air dédaigneux que devaient avoir les maîtres du monde... Tout cela en blanc comme les sénateurs de Rome et les Panathénées d'Athènes ». Et, il concluait : « Les Romains et les Grecs sont à ma portée. J'ai bien ri des Grecs de David, à part, bien entendu, sa sublime brosse. Si l'école de peinture persiste à proposer toujours pour sujets aux jeunes nourrissons des Muses la famille de Priam et d'Atrée, je suis convaincu qu'il vaudrait pour eux infiniment davantage être envoyés comme mousses en Barbarie, sur le premier vaisseau, que de fatiguer plus longtemps la terre classique de Rome. Rome n'est plus dans Rome. » De nos jours, ce cri a été poussé avec la même conviction par Louis Bertrand. Là où les frères Tharaud ne retrouvent que le pittoresque de notre moyen-âge, l'auteur des *Villes d'or* décèle l'influence de Rome et pas seulement sur les ruines de Volubilis.

Les feuilles d'études et d'albums à la mine de plomb et à la plume, rehaussés, parfois, d'aquarelle, forment la partie la plus captivante de cette exposition. Sous les glaces des vitrines on on a su les classer et les présenter avec un art parfait : elles brillent « précises et larges, rudes et précieuses, ainsi que l'écrit Georges Grappe comme des pépites d'or vierge [1]. On illustrerait, facilement, avec ces dessins un ouvrage documentaire sur le Maroc : *Le Voyage de René Caillié*, par exemple. Au reste, ce sont, en eux-mêmes, des documents parfaits. On comprend aisément qu'Eugène Delacroix les ait feuilletés toute sa vie, comme on consulte un dictionnaire, sans jamais épuiser leur somme d'observations. Car, dès son retour à Paris, le peintre retrouvait, avec ses habitudes d'atelier, son libre génie et les fées d'Orient qui, depuis sa jeunesse, hantaient son imagination. Mais, à côté du chevalet, les carnets de voyage offriront, désormais, leurs croquis que complétaient souvent des notations manuscrites de colorations pour corriger l'ivresse de la palette et de la brosse.

L'œuvre la plus représentative de cette seconde manière est, à mon sens, la belle toile du musée de Tours, *Comédiens et Bouffons arabes* dont le sujet s'imposa, presque sans recherche, au pinceau de Delacroix. Le visiteur va droit à elle. En dépit du ciel orageux qui est, peut-être, la seule réminiscence romantique, ce groupe d'hommes et de femmes inspire une telle sensation de vérité et de rythme qu'on ne peut souhaiter un tableau à la fois moins recherché et mieux composé. Les *Femmes d'Alger*, le *Caïd marocain visitant une tribu* et surtout la *Chasse aux lions* paraissent moins naturels bien qu'inspirés, également, par un épisode de voyage.

Le lendemain de ma visite à l'exposition de l'Orangerie le hasard me mit en présence de la grande fresque de l'église Saint-Sulpice qui représente la *Lutte de Jacob et de l'Ange*. Cet affrontement, nous dit la Bible, dura toute une nuit et, Delacroix, par un juste balancement des corps, a su rendre cette impression d'équilibre. Jacob et l'Ange luttent toujours parmi nous. Leurs manteaux, que couvre à demi un large chapeau de paille, sont placés, en tas, devant eux. Vers la droite, des hommes et des chevaux, vus de dos, descendent une pente. Ces cavaliers et ce chapeau de soleil viennent en droite ligne des albums marocains. Quel plaisir le vieux peintre, au bord de la tombe, dut éprouver à brosser ce décor où, pour la première fois, ses souvenirs de voyageur et ses rêveries de poète, se rencontraient avec la réalité du texte sacré !

J.-E. WEELEN.

---

[1] Voir le catalogue rédigé d'une manière tout à fait [illegible], par un jeune savant étranger : M. Charles [illegible].

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

MADELEINE ZILLHARDT. — *Louise-Catherine Breslau et ses Amis.* (Éditions des Portiques).

Cette artiste sincère et ardente a laissé des portraits de femmes, d'enfants, qu'on ne se lassera pas de regarder, car revêtus d'un beau métier, et traités avec sympathie, ils furent véridiques avec toutes les intuitions, les délicatesses du goût féminin. Breslau se doublait aussi d'un admirable peintre de fleurs, sensible à leurs nuances, à leur frais éclat. Elle méritait vraiment qu'un livre fût consacré à son art, à sa personne.

Et cela d'autant plus que, suisse d'origine, c'est à Paris qu'elle fit ses études d'artiste, c'est à Paris aussi qu'elle triompha et rencontra ses plus sûres relations. Et quelles! Degas, Forain, Fantin-Latour, Carriès, Gyp. Elle connut aussi Anatole France, dont elle a laissé une saisissante image, spirituelle et véridique. Le livre de souvenirs de Mlle Zillhardt, sa plus intime amie, est donc le bien-venu, car, écrit avec charme et clarté, il aide à connaître mieux la regrettée artiste et le milieu si choisi et de si haute valeur morale qui fut le sien. Enfin, apport précieux et direct, le volume se termine par des pages écrites par Breslau, elle-même, en diverses circonstances. Et ceux dont elle s'occupe, c'est Anatole France vieilli mais toujours de ferme esprit, Mlle d'Anethan, la touchante élève de Puvis de Chavannes, Cazin et sa femme, Jean Carriès au sans façon plein de délicatesse. Tout un monde disparu, demeuré pourtant bien vivant dans les souvenirs des esprits d'élite, la sympathie des artistes.

CHARLES SAUNIER.

Poésie

LÉON RIOTOR. — *Les Francs.* Poème légendaire en cinq journées (1 vol. La Caravelle).

Léon Riotor a repris la légende de la conquête de la reine d'Islande par le roi des Burgondes, des amours de Crémilde avec le héros du Nederland, de la terrible jalousie des deux femmes, se terminant par l'exode en Gaule des Francs saliens.

Il en a tiré un drame violent, formé de tableaux pittoresques, mouvementés, d'une rare puissance d'évocation, qu'on verra sans doute au théâtre quelque jour.

Il est inutile de rappeler les qualités de force, de rythme et de couleur qui ont classé ce poète parmi les premiers de l'heure présente. S'ajoutant à ses précédentes œuvres *Les Francs* confirmeront cette valeur et cette estime.

Littérature

MICHEL MISSOFFE. — *Gyp et ses Amis.* Un vol. in-18. (Flammarion).

Affectueusement, minutieusement, en annaliste consciencieux et en ami intime, Michel Missoffe préparait depuis longtemps un livre de souvenirs sur Gyp, et voilà que la disparition subite de l'illustre douairière-écrivain donne à ce recueil un prix que l'auteur n'avait point prévu.

— Gyp et ses amis... — Quels amis que ceux d'une femme comme celle-là, née Mirabeau, élevée dans l'ombre de Talleyrand, ayant fréquenté dans son enfance la Cour de Frohsdorf, les Bourbons et la Reine Auguste de Prusse, intime dans sa jeunesse d'un Félix Faure, d'un Anatole France, d'un Barrès, de tous ou presque tous les hommes qui ont joué un rôle de premier plan, dans notre politique ou nos lettres, en ces cinquante dernières années.

Michel Missoffe a cette chance incomparable d'avoir été pendant de longues années, lui aussi, de ces « amis » de Gyp. Elle lui a dédié son dernier ouvrage. Il a vécu dans le même monde, le même milieu ; et il serait aisé de découvrir plus d'un lien de parenté spirituelle entre « l'héroïne » de ce livre et son historiographe.

F. SIEBURG. — *Sur un brise-glace soviétique* (1 vol. Bernard Grasset).

A peine Sieburg, l'auteur de *Dieu est-il français?* apprit-il que l'U.R.S.S. préparait une expédition dans l'Arctique, sur le brise-glace « Malyguine », frère du Krassine », qu'il résolut de faire partie de ce voyage.

Tout dans cette croisière fut pour l'observateur minutieux qu'est Sieburg prétexte à réflexions et à méditations; depuis la mystique et la foi des jeunes bolcheviques du bord, se réjouissant des convulsions, qui affaiblissent les pays capitalistes, jusqu'à l'émotion qu'il ressent devant le général Nobile cherchant désespérément les derniers vestiges de son « Italia ».

Il s'émeut devant la mort d'un ours blanc tué par les chasseurs, raconte l'accident qui faillit lui coûter la vie et se souvient qu'il est poète pour décrire en pages mélancoliques ce grand désert blanc en opposition avec l'Europe inquiète et bouleversée qu'il laissait derrière lui, dont il ne peut se passer cependant et à laquelle tout le long de son voyage il ne cesse de penser.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

LES DANGERS D'UN DIRECTOIRE EUROPÉEN ET LA PAIX DANS L'ADRIATIQUE.

Directoire européen! Belle image d'un pouvoir exécutif pour notre continent, qui est malheureusement en opposition évidente avec la variété du contenu national et ethnique de l'Europe et, de plus, avec son statut politique actuel.

Ce Directoire est une vieille connaissance qui, avant la guerre, se manifestait plus modestement et plus discrètement sous le titre plus joyeux de concert des grandes puissances. Le concert d'avant-guerre n'a pas pu empêcher la guerre, malgré son activité ouatée, dans le goût de la diplomatie secrète.

Le Directoire attend encore l'accord du quatuor de la paix, et l'espoir reste que tous les dirigeants des Etats européens finiront par avoir voix au chapitre de la paix.

afin que la musique des politiques opposées en Europe ne dégénère pas en bagarre. On a beaucoup parlé des attributions du Directoire. On n'a jamais parlé avec assez de précision de l'objet de sa tâche. Une seule : révision territoriale des traités de paix, en commençant par l'Europe Centrale. On a vu jusqu'à présent des coalitions de grandes puissances, soit pour mettre à exécution des traités conclus, soit pour empêcher les violations des traités ou la perturbation d'un Etat politique existant. On a également vu des coalitions d'Etats pour imposer, après une guerre, des conditions à leurs adversaires. Mais il n'y a pas de cas, où, en période de paix — quelle qu'elle soit — des chefs d'Etats se soient groupés pour imposer à d'autres Etats indépendants des mutilations territoriales. On dit : il faut innover pour empêcher une rechute dans la guerre. D'accord, contre la rechute, mais que dirions-nous si le seul fonctionnement du Directoire projetait automatiquement des torches de guerre inévitable sur notre pauvre Europe ? On n'a presque pas remarqué que les promoteurs du Directoire ont, comme par hasard, oublié de faire dire à leurs sirènes sur quels principes — et c'est essentiel à mon sens — devrait se faire la révision. Ces principes une fois acceptés devraient être appliqués à tous les pays d'Europe. Au lieu d'arborer ces prémices indispensables, on a dit qu'il y avait des foyers d'incendie à éteindre et on a fixé arbitrairement les lieux de ces foyers en proposant en outre, par endroits, des révisions territoriales qui seraient beaucoup plus injustes que celles créées par les traités de paix.

Autrement dit, on a cherché de certains côtés à faire admettre par la communauté européenne comme des solutions de paix et de justice des propositions qui, à l'examen, ne sont que des plans de conquête territoriale.

Il est évident que le Directoire européen ainsi conçu ne peut pas se réaliser et que si, par impossible, il se réalisait dans sa forme première, il devrait vite faire machine en arrière pour éviter la guerre. Résultats : beaucoup plus de plomb dans les ailes déjà tragiquement chargées de l'Europe ; une leçon de publicité utilitaire de la part de certaines presses et de certaines diplomaties ; l'obligation dans laquelle se sont trouvées certaines puissances de découvrir leurs cartes et leurs visages réels.

Mon opinion sur la S. D. N. découle presque de mon point de vue sur le Directoire européen.

La S. D. N. est imparfaite, lente. D'accord. Elle a pourtant un avantage sérieux sur le Directoire. Elle réalise l'égalité formelle des Etats, dans le respect des individualités, première condition morale et politique de la possibilité d'une coopération internationale. Elle possède ses statuts, ses hiérarchies, reconnus par tous ses membres. Tenant compte de la disproportion des forces et des intérêts entre les Etats qui la composent, elle a admis la création d'un Directoire discret, mais pourvu d'attributions et de prestige suffisamment grands pour pouvoir faire pression sur les petites Nations. La S. D. N. peut, d'après le pacte, examiner même le problème de la révision territoriale des traités de paix. Elle ne l'a pas encore fait. Elle a eu raison. Parce que, avant d'essayer de réviser le statut territorial d'une partie quelconque de l'Europe, il faut réaliser l'accord préalable des parties directement intéressées. Il faut, en outre, que l'atmosphère politique soit favorable à ces tentatives hasardeuses. Le climat politique de l'Europe actuelle ne se prête nullement à des opérations de chirurgie aussi brutales.

Faute de mieux, accrochons-nous à la S. D. N. et ramenons à elle le Conseil de ses membres permanents tombés dans le vagabondage et égarés dans la recherche d'une nouvelle résidence et d'une nouvelle constitution.

Troisième point. Les petites puissances.

Leur position à l'égard du Directoire et de la S. D. N. ? Le Directoire a été, en premier lieu, conçu contre elles. Elles l'ont repoussé comme un danger mortel. En effet, on se proposait pacifiquement de les amoindrir territorialement. En outre, voyant le danger approcher, elles se sont groupées et ont signifié aux membres du Directoire en gestation que, réunies ensemble, elles forment en fait une grande puissance.

Malgré cette évidence, on leur a fait dire que le Directoire existera sous le régime du *numerus clausus*, autrement dit d'une oligarchie hiérarchisée. Aristocratie des puissances ? Inégalité criante des droits et des devoirs internationaux pour les Etats européens. C'est cela qu'on aurait voulu créer au nom de la paix et de la justice !

Voyons maintenant quelques aspects du problème.

On veut surtout réviser le statut territorial de l'Europe Centrale, uniquement au détriment de certains petits Etats. Quel principe servirait de base à cette opération ? Est-ce le principe des nationalités ou les considérations économiques, géographiques, ou même militaires ? On ne l'a pas dit de la part des promoteurs de la révision. On ne l'a pas dit pour la simple raison qu'on a honte de le dire officiellement. On l'a fait dire officieusement pourtant. La Hongrie devait s'agrandir au détriment de ses trois voisins et la Yougoslavie tout entière était destinée à passer sans crier sur la table d'opérations chirurgicales. La Dalmatie aurait été donnée à l'Italie, la Croatie devenait indépendante, comme c'est le cas de l'Albanie... et le même sort était réservé au Montenegro.

Quant à la volonté des populations intéressées, il n'en était pas question dans les conversations des deux premiers réformateurs de l'Europe. Fait significatif : Sa Sainteté le Pape a félicité M. Mac Donald et, dans ce télégramme papal, nous voyons la fine diplomatie des deux Romes coalisées vers le même but.

La Yougoslavie ne craint nullement la révision du statut territorial des traités de paix sur la base du seul principe admissible : le principe des nationalités. Si ce principe était accepté par les puissances, elle aurait des raisons légitimes pour se présenter demanderesse. Malgré cela, elle tient à faire honneur à sa signature, elle repousse la révision, car elle y voit une source de guerres.

Les différends territoriaux avec l'Italie, la Yougoslavie les a réglés par des accords directs conclus avec avec cette Puissance et uniquement au détriment de son unité nationale. Il y a 4 à 5.000 Italiens en Dalmatie, sur une population totale de 700.000 Yougoslaves. Ces Italiens, dispersés, jouissent des plus grandes libertés comme minorité nationale. Par contre, il y a en Italie plus d'un demi-million de Yougoslaves vivant sur un territoire compact, qui sont privés de tous les droits reconnus aux minorités nationales.

Faut-il ajouter que c'est M. Mussolini lui-même qui a ratifié les derniers accords de Santa Margherita avec la Yougoslavie ? Cela suffit pour réfuter sans réplique plausible toutes les prétentions contre la souveraineté territoriale yougoslave.

Nonobstant les embûches et les attaques menées contre cette indépendance nationale, il semble bien, dans l'état actuel de l'Europe, que la ligne politique yougoslave à l'égard de l'Italie, se trouve dans les recommandations prophétiques du grand Mazzini, reprises par le pacte de Rome conclu en 1918 au Congrès des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie et qui stipule : l'unité et

l'indépendance de la nation yougoslave sont d'un intérêt vital pour l'Italie, comme l'intégrité de la nation italienne est d'un intérêt vital pour la nation yougoslave.

Les économies nationales des deux pays sont complémentaires et elles poussent à une collaboration étroite. Quant aux relations intellectuelles entre les deux peuples, nous les trouvons dans les écrits de Nicola Tommaseo, slave de Dalmatie et grand écrivain italien, qui donnait à la Dalmatie la mission d'être médiatrice entre le génie slave et le génie latin.

Les rapports entre l'Italie et la Yougoslavie établis sur ces bases fondamentales excluent toute possibilité de guerre et permettent tous les espoirs en une collaboration pacifique et féconde entre les deux nations riveraines de l'Adriatique.

L'Europe n'a pas besoin d'expériences révisionnistes. Les grandes Puissances, au lieu de chercher à attiser ce qui divise notre continent, pourraient plutôt chercher à cultiver ce qui le pousse à l'union. Des dangers multiples menacent l'existence même de l'Europe : le chômage, les barrières douanières, les rivalités des nationalismes et le désarroi général des régimes et des conceptions politiques et sociales.

Voilà les causes principales du mal dont nous souffrons tous. Désarmons les haines et les frontières morales entre les nations. Attaquons-nous aux causes profondes et non factices du malaise européen. En le faisant et en nous unissant pour le faire, nous accomplirons un devoir impérieux envers les intérêts supérieurs de la collectivité européenne.

ADRIATICUS.

LA QUINZAINE COLONIALE

Nous tenons à débuter dans cette rubrique coloniale par un hommage à l'Appel au pays de M. Daladier pour bien marquer la part capitale que tout l'Empire français prend aux directives générales et aux réalisations de la Métropole. M. Daladier, ayant montré dès le début de son gouvernement l'importance qu'il accordait à un étroit rapprochement avec les colonies, celles-ci ne manqueront pas l'occasion de lui manifester gratitude autant que confiance, de répondre largement à son appel. Un des chapitres essentiels de ce manifeste traite de la *Conférence économique nationale* : M. Daladier y déclare qu'il met au point un large programme d'outillage métropolitain *et colonial* destiné à donner à notre pays les moyens d'action *rénovés* qui lui sont indispensables. Il ajoute que « notre magnifique domaine d'outre-mer » permettrait à la France de subir mieux que bien d'autres nations la grave politique d'autarchie où l'on croit trouver des remèdes à la crise. Nous comptons donc que les colonies seront représentées *très largement* et par leurs compétences intellectuelles comme politiques dans cette Conférence.

Le Syndicat des directeurs de journaux de la France Extérieure a donné un très important déjeuner de la Propagande auquel M. Henry Bérenger, président de la Commission des Affaires Extérieures, avait bien voulu assurer la plus haute participation de cette Commission constituée de hautes compétences. Ainsi se réalise la collaboration entre les compétences parlementaires — que le public connaît trop peu — et les compétences de la presse. Dans cette Crise qui est avant tout un crise de confiance, le Syndicat de la France Extérieure entend apporter le concours d'une cinquantaine de journaux d'opinion et de grandes Revues au Parlement méconnu avec trop de confusion. Il y a là des hommes de premier ordre qu'il est plaisir et devoir de saluer, de faire mieux apprécier, de fortifier ainsi dans l'exercice de leur pouvoir et de leur conscience.

Ainsi ce déjeuner était présidé par M. Maurice Ordinaire, vice-président du Sénat, qui vient de publier deux ouvrages remarquables que la *Revue Bleue* analysera bientôt. Fils de Dionys Ordinaire qui fut un éminent collaborateur de la *Revue Bleue*, Maurice Ordinaire a cette culture de république athénienne et cette érudition de régionalisme français qui lui ont constitué une des plus solides autorités parlementaires. M. Paul Gaultier a exposé avec ampleur et vigueur les moyens du Syndicat pour recueillir dans maints pays une documentation complétant celle des ambassades et consulats grâce à une rare diversité d'amitiés conclues avec les élites intellectuelles de l'étranger; il a caractérisé cette tâche comme un apostolat, magnétiquement déterminé par la gravité même de cette érudition, par la pureté de ses sources. M. Maurice Ordinaire a défini les mesures nouvelles à prendre pour répondre aux mensonges de l'Allemagne, ... qui n'a plus contre elle que ses maladresses, tant nous y avons peu fait d'opposition. Il a cité comme exemple type la propagande japonaise. La France doit au plus tôt redresser, recréer la sienne selon son génie.

M. Eccard, sénateur de Strasbourg, dont on a lu récemment dans la *Revue Bleue* le très bel et instructif article sur la propagande, a révélé la force de la propagande allemande qui est toute une technique perpétrée avec une grande puissance d'argent et de méthode dans un véritable ministère spécial. M. de Bettex, le vigilant et dévoué secrétaire général du Syndicat, a fait ressortir dans la feuille alerte qu'il dirige, l'*Agence Extérieure et Coloniale*, l'excellence du discours de M. Eccard qui renseigna ensuite sur la propagande italienne et sur la propagande soviétique. M. Eccard se félicita du projet de réorganisation de la propagande au Quai d'Orsay, du choix fait de M. Comert pour la diriger; mais il précisa qu'elle devrait être appuyée par les organisations particulières agissant avec le sens de la complexité moderne.

M. Honnorat, le fondateur de la Cité Universitaire, a démontré qu'il n'était pas moins indispensable de faire de la propagande à l'intérieur qu'à l'extérieur, de renseigner les hommes de bonne foi si aisément influencés par les mensonges ennemis. M. le Général Tauflieb, qui a donné de remarquables articles sur la propagande dans le *Correspondance Universelle* de M. Ballero, a impressionné l'assistance par ses révélations sur l'action allemande et l'inaction française aux Etats-Unis. Très catégorique, M. André Fribourg, rapporteur des Affaires étrangères à la Chambre, a marqué les carences du Quai d'Orsay, plus exactement de certains de ses directeurs, à qui en vain, depuis 15 ans, il signale les faiblesses et les besoins de notre propagande.

Pierre Lyautey, qui arrive d'une longue mission en Extrême-Orient, avec l'autorité, la science méthodique et énergique qui ont fait le large succès de son livre récent : *L'Empire Colonial Français* (aux Editions de France) a accusé l'insuffisance à la fois de personnel et de méthodes de cette propagande : elle oublie qu'elle doit être un *service d'argumentation* autant que d'information. Il a conclu avec une force poignante : « La situation est tra-

gique : l'initiative de chacun nécessaire ». André Ménabréa, sans vouloir affaiblir en rien cet appel, bien au contraire, a indiqué que nous pouvions trouver tout de suite dans une meilleure organisation du tourisme, des moyens puissants de redressement et d'illustration de notre pays.

Le tourisme peut et doit être pour nos amis étrangers une révélation des forces provinciales et des forces coloniales. Nul n'est plus qualifié qu'André Ménabréa pour en préciser la philosophie, la doctrine, les méthodes rénovées et les moyens neufs. Il est de ceux qui travaillent précieusement avec M. Paul Gaultier, MM. Marius-Ary Leblond, les René Pinon, les Etienne Fournol, les Albert Milhaud, les Henri Moysset, les Pierre Mille, les Jean Vignaud, les Gounouilhou, les Jean Gheerbrandt, les Le Neveu, les Martelli, les Ladreit de Lacharrière, leader chacun d'un important organe, à réaliser en ce moment l'alliance de nos provinces et de l'Empire pour la défense et l'illustration de la France, pour la constitution d'une Grande France aussi pacifique qu'énergique, laborieuse et rayonnante.

JEAN LEFRANÇOIS.

P.-S. — Les plus grands journaux de province se préoccupent de cette question de Propagande qui semble laisser indifférents maints grands organes parisiens. M. Léon Garibaldi, sagace directeur de l'un des meilleurs, *L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, répète depuis plus de dix ans : *La propagande française est égale à zéro.* « L'Eclaireur » vient de publier un article de tête vigilant qui demande au Quai d'Orsay une affirmation des forces de la France par sa Propagande : forces mal connues de Paris, forces méconnues de nos provinces, forces inconnues de notre Empire. Leur coordination s'impose : « nul ennemi n'osera nous attaquer s'il prend conscience de cette union ».

BULLETIN MARITIME

LE MUSÉE DE MARINE

Sous le titre *La question du Musée de Marine*, le Vice-Amiral Dumesnil, Président de l'Association des Amis du Musée de Marine, a établi une note très complète, destinée à faire justice des nombreux articles tendancieux et erronés qui paraissent de temps à autre dans la presse française au sujet du déménagement prochain du Musée de Marine.

S'il est exact que le Ministère des Beaux Arts est depuis longtemps désireux de s'agrandir à l'intérieur du Musée du Louvre et, par conséquent, de disposer des locaux actuellement occupés par le Musée de Marine, le Ministère de la Marine n'a pas encore été saisi d'aucune demande ferme et le bruit notamment, d'après lequel il serait question de transférer le Musée de Marine aux Invalides, est absolument faux.

L'auteur, après avoir indiqué que les collections de la Marine étaient au Louvre avant que l'on songeât à y installer un musée de peinture, sculpture, etc..., fait ressortir que ces collections de la Marine ont une valeur esthétique de premier ordre et qu'en ce qui concerne les « fins éducatives », qui sont toujours la raison d'être d'un musée, des sculptures navales, telles que celles de Le Brun et de Caffieri sont des modèles incomparables.

Si le Louvre, au lieu de vouloir tout exposer, consentait à ne présenter que des chefs-d'œuvre, il y aurait largement de la place dans les salles actuellement occupées. Ce qui est à craindre c'est que l'on commence au Louvre un programme de travaux englobant le local de la Marine et que le Musée de Marine se trouve dans l'obligation, pour ainsi dire matérielle, de débarrasser les salles sans qu'aucune entente officielle n'ait eu lieu entre les deux Ministères.

Or, reléguer, à titre provisoire, pendant des travaux le Musée de Marine dans n'importe quel débarras, ce serait gâcher plusieurs centaines de millions.

*
* *

Certes, l'installation actuelle du Musée de Marine laisse grandement à désirer et son transfert est souhaitable. Beaucoup des modèles, actuellement exposés dans un mauvais éclairage, sont placés contre des murs qui empêchent le spectateur de voir l'ensemble des sculptures. Certaines époques de l'Art naval manquent à la collection. Il faudrait, en outre, y joindre une Section d'Histoire Maritime, ainsi qu'une rétrospective du costume maritime. Il faudrait aussi assurer plus largement la figuration du matériel moderne.

Pour cette collection ainsi complétée, un conservateur en chef serait nécessaire. Il faudrait, en outre, un atelier pour l'entretien, les réparations, la conservation.

La Marine a fini par reconnaître, depuis la guerre, qu'elle avait besoin d'une certaine propagande.

Le Musée de Marine est « une œuvre de missionnaires destinée à porter la bonne parole chez les tièdes — car notre pays est incurablement tiède en fait de marine ».

Le Musée de Marine ne doit pas être transférée dans un port de mer mais demeurer à Paris, dans un lieu aussi central que possible et ayant une façade monumentale qui se voie du pont de la Concorde.

Le Musée de Marine ne doit pas être transféré dans un pôle d'un empire aussi essentiellement maritime que le nôtre n'ait pas, en bordure de la Seine, un véritable centre nautique, un Palais de la Navigation.

Plusieurs combinaisons seraient possibles. Des espaces, comme le Garde-Meuble qui appartient à l'Etat, pourraient être utilisés. Un vœu émis l'année dernière, sur l'initiative du Docteur Marie, au Conseil Général, indique les bases d'une transaction tout à fait réalisable. La combinaison serait encore facilitée, si l'on profitait d'une prochaine exposition (1) pour incorporer dans le programme de constructions ce Palais-Musée que demeurerait ensuite, tels, en 1900, le Grand et le Petit Palais.

(1) Une Exposition doit se tenir à Paris en 1937. Elle pourrait peut-être précisément être l'occasion soit d'aménager en Musée de Marine un immeuble déjà existant le long du fleuve (voir à ce propos l'article de M. Léandre Vaillat, paru dans *Le Temps* au début de mars 1930), soit de construire sur les bords de la Seine un immeuble neuf qui contiendrait enfin dans un bon éclairage un Musée de Marine qui aurait son budget de conservation et serait enfin digne du grand Pays maritime que nous sommes.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 9 71e ANNÉE 6 MAI 1933

LA PROPAGANDE ÉTRANGÈRE AUX ÉTATS-UNIS

La France qui, de 1914 à 1918, était partout admirée aux Etats-Unis pour sa vaillance, quand elle arrêtait les Huns sur la Marne et à Verdun, voit, au contraire son influence diminuer chaque année, dans cette grande République.

L'Amérique est aujourd'hui très irritée contre la France et ce ressentiment s'est accru considérablement grâce à une presse qui nous est hostile et grâce à une propagande étrangère, habilement dirigée, qui montre aux Américains la France comme elle n'est pas, alors que nous ne faisons rien pour montrer la France comme elle est.

Cette propagande a commencé dès le lendemain de la guerre, où l'on publiait que les soldats américains avaient été très mal reçus et exploités par les mercantiles Français. En 1921, c'était la Conférence de Washington, qui devenait un nouveau prétexte pour nous desservir. On pouvait lire dans les journaux de cette époque que la France avait adopté les méthodes de l'Allemagne et qu'elle jouait à Washington le même rôle que le Reich jouait autrefois à La Haye. Plus tard, ce fut la question des dettes de guerre, que nous eûmes tort de ne pas régler immédiatement après la guerre. Notre silence était interprété comme un refus de payer et je me rappelle qu'en 1923, un des membres du gouvernement américain me disait : « Vous n'êtes pas plus honnête que les Allemands, car vous êtes comme le débiteur qui, lorsqu'il voit son créancier, tourne la tête et change de trottoir pour ne pas lui parler. » Et il ajoutait : « Nous préférerions que vous veniez franchement à nous, en nous exposant votre situation et nous disiez comment vous comptez nous payer. » Cette question des dettes fut habilement exploitée par la presse, qui nous était hostile et laissa pénétrer dans l'esprit américain l'idée que la France était une nation avare, non reconnaissante et qui cherchait par tous les moyens à éluder le paiement de ses dettes.

Tous ces malentendus furent exploités par l'Allemagne pour développer la propagande antifrançaise. Le fossé se creusait toujours davantage et s'élargissait entre la France et les Etats-Unis et nous ne faisions rien pour le combler.

Frank Simouds publiait à cette époque, dans l'*American Review of Reviews*, un article où il disait : « La France a dépensé des milliards pour la reconstruction des fermes, des routes, des voies ferrées des régions dévastées. Elle n'a pas reçu grand chose de l'Allemagne pour cela. Tous les Français croient que l'Allemagne ne paiera que sous la pression de l'armée française, mais les Etats-Unis semblent vouloir que cette armée soit réduite et ils demandent aussi le paiement de leurs créances, alors que la France n'a pas d'autres ressources que les paiements alle-

mands. Je ne pense pas qu'il soit possible d'imaginer un malentendu plus complet ou plutôt un contraste d'idées plus absolu que celui qui existe aujourd'hui entre le public américain et le public français. »

Ce malentendu n'a fait qu'augmenter dans ces dernières années et lorsque je suis revenu aux Etats-Unis, en septembre dernier, j'ai été étonné des progrès considérables qu'avait fait la propagande étrangère et dont on peut saisir aujourd'hui tous les résultats.

Cette propagande a deux buts nettement établis :

Le dénigrement de la France. Le rapprochement avec nos ennemis. Le dénigrement de la France se fait en développant, à jet continu, des mensonges ou des attaques, dont je ne vous citerai que les suivants :

D'abord, l'Allemagne n'a pas voulu la guerre. C'est la France qui, sur l'instigation de la Russie et de l'Angleterre, a déclaré, en 1914, la guerre à l'Allemagne. Les journaux ont même publié, dans les premiers jours d'octobre, une interview de l'empereur Guillaume, à Doorn, où il disait : « L'Allemagne n'est pas coupable, c'est un infâme mensonge. » Pour réfuter cette calomnie, je lisais, dans une conférence à New-York, l'ordre donné par le gouvernement français, le 30 juillet 1914, de ramener toutes nos troupes à 10 kilomètres en arrière de la frontière, pour éviter toute violation de frontière de notre part. Je citais ensuite le fait que, le 2 août, au matin, les patrouilles allemandes franchissaient la frontière à Audun-le-Roman, à Blamont, à Cirey et à Delle et qu'une patrouille allemande, commandée par le lieutenant Mayer, du 8e Jäger zur Pferd, tuait le caporal français Peugeot, à 15 kilomètres de la frontière. Je lisais, pour terminer, la déclaration de guerre remise, le 3 août, au Quai d'Orsay, par l'ambassadeur d'Allemagne, von Schoen, où il était dit que la guerre était provoquée par des avions français qui avaient lancé des bombes sur Nuremberg, Karlsruhe et sur l'Eiffel, alors que, la veille, 2 août, le ministre de Prusse, à Munich, télégraphiait à Berlin, que les histoires d'avions français étaient complètement fausses.

On accuse ensuite la France d'être une nation militariste, ne pensant qu'à recommencer la guerre, et dépensant son argent à entretenir une armée de 6.750.000 hommes. Il suffirait, pour y répondre, de publier l'effectif de l'armée française tel qu'il ressort de notre budget et tel qu'il est indiqué à la Société des Nations, à Genève. Cet effectif est exactement de 607.000 hommes pour 1932 et de 565.000 pour 1933 ; encore faut-il remarquer que sur cet effectif, il y a 370.000 soldats hors de France, c'est-à-dire dans nos colonies pour en assurer la garde.

Enfin, on écrit à chaque instant que la France est riche, que les caves de la Banque de France regorgent d'or et que nous entassons tout cet or, au lieu de payer nos dettes. Là encore, aucune réponse n'a été faite pour démentir cette fausse accusation. Il eut été cependant très facile de montrer qu'il n'y avait aucun rapport entre les dépôts d'or à la Banque de France et la caisse du Trésor public. La légende de la France avare est ainsi constamment répandue.

A côté de cette campagne de dénigrement se développe, en même temps, une campagne destinée à amener entre les Etats-Unis et l'Allemagne une entente, campagne de rapprochement qui, j'espère, sera fortement atténuée par les récentes mesures prises par les Allemands contre les Israélites.

Cette campagne de rapprochement se fait par les associations germano-américaines, les clubs d'étudiants et les écoles germano-américaines. En 1932, a été créée la Société Stenben, qui a pour but de détruire l'influence de Lafayette. Von Steuben, major prussien, venu en 1776, aux Etats-Unis, pour combattre avec les insurgés contre l'Angleterre est arrivé sur un bateau français et son voyage a été payé par Beaumarchais. Dans un grand banquet organisé à Newhaven en 1927, à l'occasion du von Stenbentag, un sénateur américain racontait que c'était grâce au baron von Steuben, qui avait introduit dans l'armée américaine la discipline et la tactique du Grand Frédéric, que les Etats-Unis avaient gagné la Guerre de l'Indépendance.

Il ne se passe pas de semaine où vous ne lisiez dans les journaux, aux Etats-Unis, des discours prononcés par Curtius, von Neurath, Kuhlmann ou par l'ambassadeur d'Allemagne ou par d'autres encore, où il n'est question que d'une entente économique et politique avec l'Allemagne. Les Etats-Unis et l'Allemagne, anglo-saxons, sont deux nations sœurs qui doivent toujours rester unies.

Pour appuyer toute cette propagande, que ce soit dénigrement ou rapprochement, le cinéma et la radio sont aussi constamment employés. Lorsqu'au cinéma on vous montre l'Allemagne, ce ne sont que des vues idylliques, pacifiques, jeunes gens et jeunes filles se promenant en chantant et en se tenant la main, vues de paysages où l'on ne voit que des paysans travaillant leurs champs, vues d'usines où l'on ne fabrique

que des machines à coudre, des socs de charrues ou des boîtes de conserve. Quand la France paraît sur l'écran, ce ne sont que des défilés de soldats avec canons et mitrailleuses, ou des lignes fortifiées couvertes de réseaux de fils de fer et de nids de mitrailleuses.

Si vous prenez l'écoute au radio, vous y entendrez toujours la même chose : la pauvre Allemagne martyrisée, enchaînée par le Traité de Versailles, qu'il faut absolument déchirer, avec une France armée jusqu'aux dents et qui est naturellement la cause de la crise économique que nous traversons. Toute cette propagande, sous ces différentes formes, est arrivée à créer aux États-Unis, un revirement populaire contre nous, dont il ne faut pas se dissimuler l'importance.

Qu'avons-nous fait jusqu'ici pour lutter contre ce courant anti-français? On peut dire : rien ou presque rien.

Le 15 septembre, le refus de payer la créance, que nous avions signée, a soulevé contre nous une hostilité qui, quelques jours plus tard, se changeait en un véritable boycottage de la France.

La *Presse Hearst* publiait en gros caractères des articles où il était dit: « La France a refusé de payer sa dette à la nation qui était venue l'aider pour finir la guerre contre l'Allemagne *et l'Autriche*, mais elle vient de donner aujourd'hui des millions à l'Autriche, qui avait été son ennemie et à qui elle ne devait absolument rien. »

Refus de voyager sur les paquebots français, refus d'acheter des marchandises françaises, renvoi des commandes passées en France, refus de payer les dettes commerciales, refus de venir séjourner en France, organisation de ligues féminines ayant pour devise « n'avoir plus aucune relation avec la France », nous ont déjà fait perdre près de 4 à 5 milliards, et ce boycottage continue, si nous ne faisons rien pour l'enrayer.

Le président Roosevelt, que j'ai vu le 15 janvier dernier, m'a dit textuellement : « La France n'a pas refusé de payer, elle a seulement différé le paiement », ce qui veut dire en bon français que nous devons payer.

Les raisons qui avaient motivé le renvoi du paiement de notre échéance à une date ultérieure n'existent plus, pour ainsi dire, puisque le président Hoover et son intransigeance ont disparu. La Conférence économique que nous demandions va bientôt ouvrir ses délibérations. Si nous voulons y parler avec autorité, il faut nous y présenter les mains nettes. Il faut avoir fait honneur à notre signature.

Assez de discours, passons aux actes, payons sans arrière-pensée le billet que nous avons souscrit, et ramenons entre nous et les États-Unis l'entente qui est absolument indispensable dans la période que nous traversons pour assurer la paix dans le monde.

Général TAUFFLIEB.

LA CITÉ UNIVERSITAIRE DE PARIS

Bien peu de nos contemporains connaissent Paris tout entier. Il y a le Paris inconnu des monuments, des rues, des choses trop anciennes, dont la vie s'est détournée, et que nous ne savons plus voir, encore qu'ils exhalent le souvenir de multiples drames; il y a le Paris des créations récentes et des choses trop neuves et que beaucoup de Parisiens, même parmi les plus avertis, n'ont pas encore su découvrir.

C'est dans cette seconde catégorie que je serais tenté de ranger la Cité universitaire. Elle est si récente que nombre de Parisiens cultivés la connaissent seulement de nom. Quant à la foule parisienne, on juge de son ignorance à cet égard, et de sa curiosité, lorsqu'on la voit envahir, par les beaux jours de printemps et d'été, les avenues et les jardins des diverses Fondations; les bons Parisiens s'y rendent comme ils vont au Jardin d'Acclimatation, comme ils allaient à l'Exposition coloniale ; on arrive par familles, on avance prudemment; les femmes — plus curieuses ou plus audacieuses — à l'avant-garde, n'hésitent pas à gravir les escaliers, à pousser les portes entr'ouvertes; en arrière les enfants; tout à fait à l'arrière-garde, le père, qui semble inquiet de pareille aventure...

Tous ces gens font en réalité une exploration.

Nous ferons comme eux, si vous le voulez bien, avec plus d'assurance et sans redouter de fâcheuses rencontres — il n'en est pas dans le pacifique domaine de la Cité universitaire.

Nous prendrons seulement les choses d'un

---

(1) D'après une conférence prononcée à Stockholm et à Upsal en novembre 1932.

peu haut, je veux dire sans oublier qu'il s'agit d'une institution destinée à venir en aide à l'intelligence : tout doit être envisagé ici du point de vue des facilités offertes à l'étude, à une jeunesse laborieuse si cruellement éprouvée par les duretés de notre temps. La raison d'être de la Cité est là; voyons donc quelle est, quelle doit être sa place dans la vie intellectuelle contemporaine.

Et d'abord, comment et pourquoi est née cette Cité universitaire ? A quelle nécessité, à quelle pensée profonde répond-elle ? Qu'a-t-elle réalisé jusqu'ici? Que fera-t-elle demain. Quels services, en particulier, pouvez-vous attendre de la Maison suédoise ? Comment s'est-elle comportée au cours de sa première année d'existence ? Quel avenir s'ouvre devant elle?

Voilà les questions auxquelles je voudrais tenter de répondre brièvement, en quelques paroles très simples.

*
* *

Vous connaissez notre quartier latin. Nous l'aimons beaucoup. Montaigne disait qu'il aimait Paris jusque dans ses verrues. Je n'irai pas jusqu'à dire que nous aimons notre quartier latin jusque dans ses tares. Tel qu'il est, il nous est cher, avec les ruines d'un palais impérial romain à deux pas de notre vieille Sorbonne, ses ruelles où le poète Villon — dont le comte Ehrensvärd a si bien traduit en suédois les plus beaux poèmes — reconnaîtrait encore maints carrefours : notre montagne Sainte-Geneviève fut au moyen-âge une véritable Cité universitaire, ancêtre authentique de celle qu'est en train d'édifier le XXe siècle. Les étudiants de tout le monde civilisé y affluaient; une foule cosmopolite de clercs de tous les pays se pressait autour des chaires de maîtres célèbres. Parmi ces clercs et ces maîtres, les Suédois furent nombreux : un de vos savants les plus éminents, M. Schück, s'est plu à écrire leur histoire; la part de la Suède dans cette lointaine vie intellectuelle fut illustre; elle eut sur les pentes de la montagne plusieurs collèges; elle donna à la Sorbonne de savants maîtres, voire des recteurs. Tout récemment, lisant un livre du docent Johan Nordström, je retrouvais le souvenir d'un Suédois enseignant à la Sorbonne, d'une pensée si audacieuse qu'il fut emprisonné par ordre de l'église, et mourut à Rome dans un cachot du Pape.

Ce sont là de vieux titres dont nous avons le droit d'être fiers, Suédois et Français, unis dans la meilleure des amitiés, la plus désintéressée, l'amitié intellectuelle.

Il m'est très précieux de les rappeler ici ; votre Maison suédoise actuelle renoue une antique et glorieuse tradition ; on ne peut que lui souhaiter de la faire revivre avec la hauteur de pensée et le succès dont vos ancêtres ont laissé aux bords de la Seine l'impérissable souvenir...

Certes nous aimons tous notre vieux quartier latin. Avec ses nombreux établissements universitaires, ses Facultés, ses instituts, lycées, écoles supérieures de tous genres, et il est le centre de notre vie savante, et nous n'imaginons pas qu'on puisse le déposséder de ce privilège ; nous constatons une vocation deux fois millénaire des lieux, des vieilles pierres et des choses, qui nous paraît aussi durable que la civilisation française elle-même : l'esprit et le cœur sont attachés là par des liens en quelque sorte éternels et qu'aucun Français ne voudrait voir se rompre...

Pourtant, la vie est la vie : notre vieux quartier latin qui l'accueille toujours sous ses formes les plus audacieuses — je parle des hardiesses de la découverte et de la pensée — ne peut plus l'hospitaliser dans ses manifestations de masse, caractéristiques de notre époque ; la vie moderne exige toujours plus d'espace ; elle déborde ou fait éclater les plus vénérables clôtures ; les laboratoires récemment créés, les nouveaux Instituts — Instituts d'optique, d'aéronautique, et combien d'autres ! ont dû émigrer, ne trouvant plus de place libre aux environs de la Sorbonne. La Sorbonne, dont j'ai vu achever la reconstruction lorsque j'étais étudiant, et qui nous semblait alors si vaste, paraît aujourd'hui trop petite. Enfin, et surtout, notre vieux quartier latin, autrefois réservé aux étudiants français et à un petit nombre d'étudiants étrangers, ne suffit plus aux foules cosmopolites d'aujourd'hui ; de toutes les parties du monde, on y a vu affluer, surtout après la guerre, une nombreuse jeunesse éprise de confort, de sport et de grand air, qui ne se contentait plus de nos modestes hôtels, de nos pensions de famille encore semblables parfois à celles qu'avaient décrites Balzac ou Murger — qui réclamait des terrains de jeux, plus d'espace et de lumière.

Songez qu'en 1900 il n'y avait guère plus d'un millier d'étudiants étrangers inscrits dans nos Facultés parisiennes ; à la veille de la guerre ce chiffre avait triplé. En 1921, 3.564 nous étaient revenus ; mais on en comptait près de 6.000 en 1926, plus de 7.000 à partir de l'année suivante. Paris possédait à lui seul plus

de 30.000 étudiants. L'an dernier (juillet 1930), nos Facultés comptaient 33.891 étudiants régulièrement inscrits.

On a dit parfois que cet afflux considérable était dû aux éléments slaves et orientaux, mais cela n'est pas vrai ; tous les pays ont contribué à former cette armée : entre 1921 et 1927 le contingent suisse doublait, de même que le groupe américain ; le nombre des Anglais s'accroissait de 60 0/0 ; celui des Allemands passait de 9 en 1921 à 169 en 1926, et 502 en 1927. Un étudiant allemand me disait récemment qu'il estimait à 6 ou 700 le nombre de ses compatriotes étudiants à Paris.

Les statistiques ne tiennent compte que des jeunes gens régulièrement inscrits aux cours des Facultés ; il n'est pas question ici des élèves de nos grandes écoles, Ecole des Chartes, Polytechnique, Ecole centrale, Ecole supérieure d'électricité, Institut agronomique, Ecole des Mines, Ecole des Langues orientales, Ecole des Beaux-Arts, etc., etc., toutes institutions où l'on rencontre beaucoup d'étrangers. Ainsi s'explique qu'en 1927 une statistique américaine découvre 4.605 étudiants venus des Etats-Unis à Paris. Au total on estime à 50.000 le nombre des jeunes gens et jeunes filles qui poursuivent des études supérieures dans notre ville.

Vous voudrez bien excuser ces quelques chiffres ; leur sécheresse est plus éloquente que tout ce que je pourrais ajouter ; ils prouvent que notre quartier latin, telle une ruche surpeuplée, était bien obligé d'essaimer.

Une nécessité matérielle et proprement parisienne, voilà donc ce que l'on constate à l'origine de la Cité universitaire. Nécessité impérieuse, absolue et véritablement inéluctable. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'ampleur du mouvement auquel nous avons assisté et qui ne pouvait réussir que porté par un courant d'idées puissant et universel.

Il s'est trouvé que le projet d'une Cité universitaire répondait de la façon la plus flatteuse à la mystique du temps — je veux dire cette mystique de la paix, issue des souffrances de la guerre, que les peuples ont accueillie comme un message d'espoir et de résurrection, et qui nulle part n'a été plus florissante qu'en France. Ces jeunes gens qui accouraient de tant de pays divers ne venaient pas seulement chercher en France l'enseignement de nos maîtres et de notre vieille culture ; ils venaient à l'un des principaux carrefours du monde pour se rencontrer, se connaître, et communier en quelque sorte avec l'univers. Du moins, beaucoup d'entre eux cherchaient-ils ce contact, cette amitié qu'ils souhaitaient voir désormais se substituer aux rivalités, aux antagonismes nationaux.

N'était-ce pas répondre à leurs vœux que de leur offrir un quartier où ils fussent chez eux, installés en des foyers construits à la mode de leur pays, une ville cosmopolite où chacun multiplierait ses expériences, ses amitiés, ses études d'autant plus sûrement qu'il serait à peine dépaysé, rentrant chaque soir parmi des compatriotes sous un toit pareil à ceux de son pays natal ?

Faites bien attention que nous touchons ici à l'un des traits fondamentaux, au trait le plus original de la Cité universitaire ; on l'a critiqué : on a déclaré que cette juxtaposition de pavillons nationaux, loin de favoriser l'entente, la compréhension mutuelle et une nouvelle harmonie des cœurs et des esprits, accuserait les contrastes et encouragerait les antagonismes ; que chacun des pavillons de la Cité serait un foyer de culture et de passion nationalistes; on voyait poindre à l'horizon la silhouette effrayante d'une nouvelle tour de Babel... Je vous dirai tout à l'heure ce que je pense de cette critique. Laissez-moi vous déclarer d'abord et tout de suite que j'aperçois dans cette constitution de la Cité une garantie éclatante contre toute tentative de main-mise, ou d'action unilatérale, sur cette jeunesse intellectuelle : il me déplairait que l'hospitalité de mon pays fût égoïste ou qu'elle parût inspirée de je ne sais quel impérialisme intellectuel : la politique de la Cité m'apparaît tout autre ; c'est une politique qui dément la politique, et qui, en toute sincérité, n'entend servir que les fins supérieures de l'esprit sous le signe d'une absolue liberté.

Passons maintenant au chapitre des réalisations.

Ce chapitre est assez étonnant ; les historiens futurs de la Cité universitaire diront peut-être qu'il fait honneur à notre époque ; et c'est ici que l'on mesure la force en tous pays de cette mystique qui a si considérablement élargi un simple projet édilitaire, ce plan de logements nouveaux pour étudiants, jusqu'à faire de la Cité universitaire l'une des plus vastes entreprises du Paris moderne, soutenue, en grande partie réalisée grâce à la collaboration de maintes nations.

La France se devait de prendre l'initiative et de donner l'exemple ; on ne pouvait songer à découvrir à l'intérieur de la ville l'espace suf-

fisant. Fort heureusement Paris, au lendemain de la guerre, entreprenait de raser l'enceinte fortifiée construite au siècle dernier sous Louis-Philippe. L'Etat obtint de la Ville, contre le versement de 13 millions 1/2, la cession de 9 hectares des terrains fortifiés, au sud de Paris, près du parc de Montsouris ; cette cession, qui date du 27 juin 1921, est l'acte de propriété fondamental de la Cité. Par la suite, la Ville cédait encore 18 hectares de terrains ; grâce enfin au concours de l'Etat (1) et d'un généreux donateur, le domaine de la Cité comprend aujourd'hui plus de 40 hectares. D'après le rapport dressé l'été dernier par le Comité directeur de la Cité, les terrains ont coûté 87 millions dont 67 o/o fournis par l'Etat, le reste par la Ville ou des particuliers. L'Etat a en outre accordé 18 millions sur le Fonds d'outillage national voté il y a un an par le Parlement ; il verse à la Cité une subvention annuelle importante. La Ville assume l'éclairage, la viabilité, l'établissement des parcs et jardins, charge assez considérable, et que le budget de la Cité ne pourrait assumer.

J'ajoute enfin que les Fondations de la Cité sont exemptes d'impôts.

Je cite ces chiffres uniquement pour montrer que les autorités officielles et le gouvernement français ont fait leur devoir, ainsi qu'il convenait, libéralement.

Mais j'avoue que ce qui me paraît surtout admirable en cette étonnante histoire, c'est la générosité privée ; il a suffi de lancer un appel, aussitôt des concours sont venus de partout : un Français, le grand industriel Deutsch de la Meurthe, offrait d'emblée 10 millions, suivis de quelques autres ; on construisait aussitôt la Fondation qui porte son nom, et qui, avec ses sept pavillons, son beffroi, sa vaste cour, ses pelouses et son architecture si caractéristique, fait penser à quelque collège anglais. Cette Fondation, avec 340 chambres, des salles de réunion, bibliothèques, etc., a été inaugurée en 1925.

Il s'est trouvé cinq autres mécènes pour doter à eux seuls d'un pavillon les étudiants de leurs pays; ainsi sont nées les Fondations Biermans-Lapôtre pour la Belgique, Satsuma pour le Japon, Marie Nubar pour l'Arménie, Abreu de Grancher pour Cuba, un donateur sud-américain pour la Fondation argentine.

Mais tous les autres pavillons sont dûs à des libéralités multiples, et cela est assez naturel si l'on songe que leur construction entraîne des frais importants, et que plusieurs ont l'ampleur de véritables palais.

Aujourd'hui la Cité universitaire mérite déjà son nom ; on y voit en pleine activité, outre la Fondation Deutsch, les Maisons canadienne (45 chambres), belge (220 chambres), argentine (75 chambres), la Fondation de l'Institut agronomique (150 chambres) ; les Fondations japonaise (60 chambres), indochinoise (100 chambres), celles des Etats-Unis (275 chambres), de l'Arménie (63 chambres), de la Suède (40 chambres), du Danemark (40 chambres), de Cuba (70 chambres), de la Grèce (60 chambres).

Prochainement vont s'ouvrir la Maison des provinces françaises (324 chambres), la Maison hollandaise (100 chambres), la Maison suisse (52 chambres), la Maison espagnole (150 chambres).

Sont en construction : le pavillon de Monaco et la Maison franco-britannique (200 chambres).

La Cité est loin d'être achevée : d'autres pays projettent de construire de nouveaux pavillons ; on commence à bâtir un pavillon administratif, un pavillon médical, une vaste maison internationale pour les services communs, qui comprendra une salle de théâtre, une grande salle de conférences, un restaurant avec grande et petites salles, des chambres pour les professeurs de passage, une bibliothèque, des salles de jeu, de gymnastique, bureau de poste, etc. Il reste à planter et à aménager le parc proprement dit avec les terrains de jeu. Certes il reste beaucoup à faire, mais quand on constate ce qui a été fait en moins de dix ans, on comprend que la Cité est une création en quelque sorte organique, un être vivant, qui ne peut être achevé en un délai déterminé, et qui exige de nous un peu de patience.

Et bien entendu, rien de tout cela n'aurait été accompli aussi vite, en quelques années seulement, s'il ne s'était rencontré un homme, une volonté, un dévouement admirable et de tous les instants pour réaliser l'œuvre. Il est impossible de parler de la Cité universitaire sans rendre un éclatant hommage à son véritable fondateur, dont vous connaissez tous le nom parce qu'il est un vieil et fidèle ami de la Suède, M. le Sénateur André Honnorat.

Et maintenant parcourons, si vous le voulez bien, les principales perspectives de cette ville surgie du sol en quelques années.

Il y a là un paysage tout nouveau et inattendu dans le cadre de notre vieille capitale, et d'abord ce qui est si rare dans notre réseau enchevêtré

(1) Abandon de 4 hectares du Dépôt des Remontes, expropriation d'un ensemble de terrains et d'immeubles situés sur le territoire de la commune de Gentilly.

de rues et de boulevards, ce que vous avez le bonheur de posséder en abondance en Suède et qui fait le charme de vos villes : de l'espace, des espaces libres, des pavillons entourés de pelouses, encadrés d'arbres et de verdure. Un étranger qui visitait la Cité me disait récemment : « Je ne croyais pas qu'il existât à Paris un quartier aussi aristocratique ». Remarque peu flatteuse pour notre vieux quartier Saint-Germain, notre avenue du Bois, ou les abords même du Bois de Boulogne; mon interlocuteur voulait simplement dire qu'il était frappé par quelque chose d'insolite dans la disposition de ces architectures qui semblent s'étaler à l'aise, en s'ignorant l'une l'autre, comme elles l'eussent pu faire en un pays neuf où le terrain serait à bon marché. Il n'est pas douteux que dans un avenir très proche la Cité universitaire sera l'un des plus beaux quartiers de Paris ; non pas quartier de luxe, car la population qui l'habite et l'habitera n'est en général pas riche, mais on y trouvera ce qui dans une société bien faite devrait être le luxe du pauvre et de l'intellectuel — c'est souvent tout un — de l'air, de la lumière, un agrément, un cadre d'existence où l'être échappe à l'obsession, à la fatigue, à la promiscuité de la grande ville.

Dès maintenant, partout où les arbres ont grandi il y a des coins accueillants et charmants : l'extrémité de la Cité, notamment, où s'élève la Maison suédoise, est un îlot de paix presque achevé. Mais si l'on tentait d'esquisser une description complète, c'est présentement la diversité des aspects qu'il faudrait mettre en lumière : sur plus d'un kilomètre de longueur, le long du boulevard Jourdan, la façade de la Cité du côté de Paris est à peu près complète : d'autres pavillons s'élèvent en arrière ; plus au sud s'ouvre une plaine en grande partie évacuée, sorte de *no man's land* dont les gazons pauvres et les chardons nourrissaient encore l'été dernier des chèvres ou des chevaux squelettiques venus on ne sait d'où. Là s'étendait autrefois la « zone », où l'autorité militaire interdisait de construire en matériaux résistants.

La zone va devenir un parc avec terrains de jeux ; on y a déjà beaucoup travaillé : une voie ferrée qui la traversait sur toute sa largeur est devenue souterraine ; elle va être annexée au réseau du métropolitain.

La zone est actuellement sillonnée de camions automobiles ; chaque mois s'y ouvrent de nouveaux chantiers... Elle contribue à créer dans la Cité cette atmosphère d'activité si particulière où voisinent l'ouvrier, l'architecte, l'artiste et l'étudiant en attendant que l'étudiant y demeure le seul maître.

*
* *

Et maintenant, j'aperçois sur vos lèvres et j'entends se formuler la question qui vous préoccupe.

Cette Cité universitaire, dites-vous, est-elle déjà, peut-elle devenir la Cité des esprits et des âmes — au moyen-âge on eût dit la Cité de Dieu — qu'elle doit être pour remplir pleinement son programme, sa mission ?

Je vous ai montré ses progrès matériels — elle peut loger désormais dans 14 maisons françaises et étrangères environ 2.000 étudiants, et en logera bientôt le double — je voudrais maintenant jeter avec vous un rapide coup d'œil sur sa constitution proprement dite, les droits et privilèges qui lui assurent une existence autonome, après quoi nous toucherons à quelques problèmes assez délicats dont dépend son avenir.

On pouvait craindre que dans un pays centralisé comme la France, la Cité ne fût incorporée à quelque organisme d'Etat. Les Français, vous le savez, aiment à railler cette excessive centralisation... C'est un plaisir qui m'est refusé ce soir. Si heureusement étrange que cela puisse paraître, la Cité est un organisme autonome qui se gouverne lui-même. L'Université de Paris en est propriétaire ; elle en a confié la gestion à la *Fondation Nationale de la Cité universitaire*, établissement reconnu d'utilité publique, administré par un Comité de Direction que préside M. André Honnorat, et qui se recrute comme un Conseil d'administration. La gestion de la Fondation Nationale est contrôlée par le Conseil de l'Université et par son président, le Recteur. Mais, au total, la Cité n'est pas une institution d'Etat ; ses créateurs ont voulu en faire un organisme indépendant, soustrait aux formes et aux règlements rigides que l'Etat impose à tout ce qui relève de son contrôle.

De même, chacune des Fondations est indépendante, gère elle-même ses intérêts et ne dépend que de son propre Conseil d'administration ; toutes sont des organisations privées, et bien que créés avec l'assentiment, et parfois le concours des autorités étrangères, ne dépendent pas directement de leurs gouvernements, mais de groupements particuliers ; cela pour éviter que la responsabilité financière ou autre des gouvernements et des Etats ne soit jamais engagée.

Ainsi la Cité se présente comme une sorte de république ou une fédération de républiques indépendantes dans le cadre d'un règlement commun et très bref ; mécanisme assez souple, qui simplifie et facilite la vie pour tout le monde ; en fait, de même que chaque Fondation se distingue par un aspect architectural particulier, de même chacune a son régime intérieur, ses habitudes, son atmosphère où se reflètent les traditions nationales.

On a beaucoup critiqué la diversité des styles de tous ces pavillons ; le Japon s'est inspiré des formes d'Extrême-Orient et s'entoure d'un jardin japonais avec arbres rares en face de la Suède ; tout auprès, l'Espagne achève un palais madrilène, et la Suisse a confié à l'architecte Le Corbusier la construction d'un pavillon ultra-moderne. On s'étonne de découvrir à tel carrefour un palais indochinois et polychrôme, une façade arménienne rappelant le fameux monastère d'Edchmiadzin, un pavillon hollandais en verre et ciment, et non loin un temple grec à colonnes, et le charmant palais hispano-colonial de Cuba.

Ces contrastes un peu violents sont à préférer à telles autres architectures d'une somptueuse banalité ; ils s'atténueront sous la patine du temps, et disparaîtront lorsque les arbres, plantés en abondance, envelopperont et assourdiront le cri des pierres.

L'harmonie dans la diversité, voilà aussi ce que l'on espère du temps dans le domaine spirituel.

Ici, je suis au cœur de mon sujet, et je voudrais vous en parler avec toute la sincérité et la ferveur que mérite l'un des plus hauts problèmes de notre temps. Car, vous le pensez bien, la Cité est solidaire de la vie intellectuelle universelle : la jeunesse est moins révolutionnaire qu'elle ne le croit : elle prépare l'avenir, mais ne peut que très difficilement aller contre l'esprit du temps ; l'avenir de la Cité demeure lié au progrès des idées de paix et de collaboration internationale ; si, comme il faut l'espérer, ces idées triomphent, la Cité sera l'avant-garde de leur succès.

Dès maintenant elle est l'affirmation concrète d'un grand idéal humain — Je ne suis pas de ceux qui croient cet idéal de réalisation facile : la communion des peuples par leurs élites est au contraire très difficile à organiser. A cet égard la Cité universitaire tente la plus intéressante et l'on peut bien dire la plus passionnante des expériences.

Elle est née depuis trop peu de temps pour avoir pu créer déjà une tradition ; elle semble parfois tâtonner, chercher sa voie ; cela n'a rien d'effrayant ; aucun programme, aucune discipline ne doivent lui être imposés du dehors; elle doit découvrir et formuler elle-même sa loi ; ce ne peut être l'œuvre d'un jour.

La plupart des Fondations organisent des bals, des concerts, des réunions où se rencontrent des étudiants de tous les pays ; chaque Fondation envoie des délégués à un Comité central international d'étudiants qui discute les intérêts de tous; il y a une Chorale de la Cité, un salon annuel où exposent les peintres et sculpteurs de la Cité, des groupements de jeu ou de sport (1). Tout cela demeure encore insuffisant et ne se développera complètement que lorsque sera achevée la construction des services communs, des parcs et des terrains de jeu.

Aussi bien faut-il compter surtout sur le travail et les études pour créer l'atmosphère spirituelle que nous appelons de tous nos vœux. Les étudiants que tant de pays envoient à Paris ne sont pas des apôtres au service d'une religion nouvelle, ils ne sont pas les délégués de l'univers à une autre Société des Nations ; on leur demande d'abord d'être des étudiants appliqués et laborieux : ils serviront d'autant mieux des fins humaines supérieures qu'ils développeront davantage leur personnalité dans l'étude d'une science ou de branches diverses de la science, de la philosophie et des lettres. Ils le peuvent aisément : l'Université de Paris, avec ses chaires multiples et le grand nombre d'Instituts spécialisés dont elle s'entoure de plus en plus, leur offre des ressources quasiment illimitées. Il ne s'agit que de savoir choisir et s'orienter parmi cette luxuriante abondance.

. . . . . .

J'aimerais, après ces considérations un peu austères, et à titre d'exemple concret, esquisser un vif tableau de la vie de la Maison suédoise.

Elle est, cette Maison, de l'avis unanime, agréable et charmante ; elle l'est de par son architecture élégante et sobre, et cette atmosphère d'intimité, appréciée de tous, qu'a su créer l'architecte Peder Clason ; sans doute aussi son régime intérieur, fondé sur la liberté, le respect du travail d'autrui et les égards réciproques, ne déplaît pas à ses habitants. Les étudiants s'y plaisent ; ils le disent ; on en a mille preuves...

(1) Depuis peu paraît un organe rédigé par les étudiants : la *Revue de la Cité Universitaire*.

Une famille, un foyer, une atmosphère suédoise, voilà le premier bienfait qu'ils doivent à cette Fondation. L'isolement à Paris est une chose redoutable. Aujourd'hui vos jeunes gens possèdent à la Cité universitaire un gîte accueillant : matériellement ils y trouvent le confort, une chambre à bon marché, un intérieur qui n'est ni d'un hôtel, ni même d'un club, mais fait penser tout de suite à un home familial, avec une salle de réunion décorée de tableaux suédois, une petite bibliothèque, où l'on s'assemble matin et soir... Ils y trouvent, en ce home, des camarades suédois et français — 10 chambres sur les 40 que compte la Maison doivent être réservées à des étudiants français ils y trouvent des conseils quand ils le désirent et toutes facilités pour entrer en relation avec les institutions et les personnalités qui peuvent les intéresser.

Intellectuellement toutes les ressources de notre Paris universitaire et savant sont à leur disposition; quiconque recherche vraiment un progrès intellectuel trouvera là désormais un refuge de paix, un centre de travail et d'hospitalité cordiale, un observatoire commode avec des fenêtres largement ouvertes sur le monde contemporain et non pas seulement la civilisation française.

La Maison suédoise fonctionne sous la surveillance et le contrôle d'un Conseil d'administration présidé par le Ministre de Suède à Paris et dont font partie les membres les plus éminents de la colonie suédoise et quelques Français : le recteur de l'Académie de Paris, le professeur de langues scandinaves de la Sorbonne...

Son statut est celui de toutes les autres Fondations : elle a été édifiée sur un terrain offert par l'Université; ce n'est pas ici qu'il est nécessaire de rappeler l'incessante activité de l'Amitié Franco-Suédoise, le dévouement inépuisable du professeur Staaff, du professeur Blanck, de M. Gösta Lindberg, de M. Löwgren, de Mme Marika Stjernstedt... soutenus à Paris par l'autorité éminente du comte Ehrensvärd, la bienveillance du gouvernement suédois, la générosité de tous les donateurs enfin qui a permis de bâtir l'un des plus parfaits pavillons de la Cité universitaire, de l'équiper, d'assurer les bases solides de son budget.

Votre Maison des étudiants est fille d'un grand effort collectif suédois : elle est l'œuvre de tous ceux parmi vous qui désirent voir se développer encore les séculaires relations intellectuelles de la Suède et de la France, et qui eut voulu que la Suède fût présente et active dans l'une des plus importantes entreprises internationales que l'on ait jamais tentées dans le domaine de l'esprit.

Cette Maison, inaugurée le 1er décembre 1931 en présence de S.A.R. le prince héritier Gustave Adolphe, aura bientôt un an d'existence. Un an c'est bien peu de chose. Je puis toutefois vous apporter les meilleures nouvelles de cette nouvelle-née; une quarantaine d'étudiants y ont fait pendant les trimestres scolaires, de décembre 1931 à juin 1932, des séjours variant de 6 mois à un mois... (1).

Ici je voudrais dissiper un malentendu dont quelques échos me sont parvenus lorsque la Maison a été inaugurée. On a craint que les étudiants suédois n'eussent pas assez l'occasion de parler français ; ils demeureraient entre eux, disait-on, et causeraient toujours en suédois, En toute sincérité, on peut dire, je crois, que l'expérience a démenti ces craintes. Il est certes arrivé que des Suédois particulièrement réservés, ont paru peu expansifs en français ; ceux-là mêmes n'ont pu éviter de se familiariser avec la tonalité particulière de la conversation française ; tous ceux qui l'ont voulu vraiment ont participé aux conversations familières entre camarades vivant côte à côte et aussi à ces discussions d'idées si ardentes entre étudiants français ; le simple fait d'écouter ces discussions s'est trouvé plus profitable pour certains Suédois que de longues périodes d'exercices scolaires, ou de séjours dans des familles qui souvent, n'ont ni le temps, ni le goût de causer.

. . . . . .

Parlant de la Cité universitaire et de la Maison suédoise, j'aurais encore bien des choses à vous dire. Je dois cependant m'arrêter...

Je ne le ferai pas sans adresser un mot de gratitude à la jeunesse qu'il m'a été donné de connaître à la Cité universitaire ; et certes, en ces temps d'incertitude, d'inquiétude et parfois d'angoisse, le contact de la jeunesse est réconfortant ; vous avez parmi vos étudiants une élite qui conquiert toutes les sympathies par son ardeur et sa valeur intellectuelles, ses qualités d'esprit et de cœur, et cette courtoisie des fils de vieux pays. Avec des nuances différentes, l'élite de notre jeunesse montre des mérites analogues...

Votre Maison suédoise appartient à vos jeunes gens. Vous pouvez leur faire confiance...

LUCIEN MAURY.

(1) Une centaine, de octobre 1931 à octobre 1932.

POEMES

L'ILE HEUREUSE

Sur la côte que la mer creuse
Entre Les Sables et Royan,
Il est, dans le reflux fuyant,
Une île heureuse...

Au sable bas, au rocher plat,
La vague s'offre et se refuse :
Rien n'émerge, qu'un mur d'écluse,
Deçà, delà.

Rien ne passe, hors l'aile lente
Des goélands aux cris stridents,
Maîtres des joncs et des chiendents
Que le vent plante.

Sous le soleil du vaste ciel,
Brûle la friche où rien ne pousse,
Hors l'euphorbe laiteuse et rousse
Au goût de fiel.

Au creux des marais, rien ne bouge,
Qu'un maigre bondieu dont les bras
Bénissent les travaux ingrats
Et le sel rouge.

Les gens vivent n'ayant souci
Que de leur sel ou de leur pêche ;
Et nul d'entre eux ne vous empêche
De vivre ainsi.

LE GRAND BON DIEU D'ARS-EN-RÉ

Hors du marais effondré,
Aux cris aigres des macreuses,
Le Grand Bondieu d'Ars-en-Ré
Hisse ses orbites creuses

Vers le ciel enténébré ;
Et face à la mer qui monte,
Face au vent exaspéré,
Face à ceux que l'écueil dompte,

Grinçant le miserere
Des lourdes barques fendues,
Râlant le rire étranglé
Des bouches d'horreur tordues,

Le Grand Bondieu d'Ars-en-Ré
Attend la Mort infidèle,
Et poursuit désespéré
Son agonie éternelle.

GEORGES BONNEAU.

LES PREMIERS POURPARLERS APRÈS LA PAIX ENTRE LES ALLIÉS ET L'ALLEMAGNE

LES CONFÉRENCES DE SPA ET DE BRUXELLES (1).

Le 10 janvier 1920, la paix conclue avec les Alliés entra en vigueur. Un de ses premiers effets fut la présentation au gouvernement allemand de la liste des « Coupables de la guerre » qui, d'après le traité, devaient être livrés aux Alliés ; le nom de Rathenau n'y figurait pas.

Le 13 mars éclata le coup de force de Kapp contre le gouvernement. Bientôt après commença, d'abord presque imperceptiblement, la renaissance politique de Rathenau. Le 29 mars, fut constitué le nouveau gouvernement qui succédait à la Dictature si lamentablement terminée. La classe ouvrière organisée, dont la résistance passive avait fait échouer le coup de force, demandait la socialisation. Le gouvernement nomma une nouvelle commission de socialisation dont, cette fois, Rathenau fit partie.

Mais, ce qui importe davantage, fut la confiance qu'il inspira au nouveau ministre des Finances, Wirth. Leur sens moral, le principe chrétien qui fait de l'âme humaine le but absolu, tissèrent entre eux des liens intimes et profonds. En outre, ils avaient des intérêts scientifiques communs : Wirth était mathématicien, Rathenau physicien, et tous deux s'occupaient de philosophie ; enfin, tous deux étaient solitaires. Telles étaient leurs ressemblances. Mais, d'autre part, leurs dissemblances se complétaient, la nature impulsive et généreuse de Wirth et les connaissances précises de Rathenau sur toutes les questions économiques et financières ; la pensée intuitive, fruste, et parfois obscure de Wirth et la complexité de Rathenau toujours contrôlée par une raison lucide. Ainsi, grandit entre eux une amitié mi-politique, mi-intellectuelle. Elle rappelle en bien des points celle qui unissait Walther Rathenau à son père, dont l'intuition parvenait aussi par des voies obscures à des conclusions éclatantes. Je ne sais

(1) Le Comte Kessler publiera, prochainement à la librairie Grasset un livre intitulé *Walter Rathenau*.

si Rathenau fut conscient de la similitude de ces rapports ; mais son attitude envers Wirth eut toujours quelque chose de tendre et de déférent, on pourrait presque dire de filial.

Le premier résultat de cette estime réciproque fut que Wirth se fit accompagner par Rathenau à la Conférence de Spa.

La paix posait à l'Allemagne deux problèmes :

D'abord, comment regagner, sans pouvoir militaire devant les Alliés puissamment armés, sa liberté d'action et une voix, si petite fût-elle au début, dans les négociations internationales? Autrement dit : la nécessité d'une nouvelle politique extérieure, capable d'agir sans l'appui de l'armée, s'imposait.

Le deuxième problème que l'Allemagne avait à résoudre concernait l'immense charge matérielle que lui imposait le traité de paix : quelle attitude devait-elle adopter pour ne pas être écrasée par ses obligations de reconstruction et de réparations?

Ces questions ont orienté jusqu'ici toute la politique allemande d'après-guerre. On peut dire que Rathenau comprit tout de suite la réponse qui ne pouvait se trouver que dans une étroite connexion des deux problèmes. Dès le jour de la ratification du traité de paix par l'Assemblée Nationale, le 16 juillet 1919, il écrivait au Ministre des Finances, Erzberger : « Dans notre cas désespéré, il importe de découvrir le point central d'où toute la situation pourra être dénouée. Ce point est dans la question de la Belgique et du Nord de la France, dans le problème de la reconstruction. En partant de là, nous pourrions :

1° Régulariser nos relations avec la France ;

2° Amender les conclusions de la paix ;

3° Transformer et alléger les dettes de réparations ;

4° Agir en retour sur la situation intérieure de l'Allemagne ;

5° Regagner l'autorité morale de l'Allemagne.

Pour cela, il convient de traiter les reconstructions, non comme un devoir gênant, mais comme un problème central essentiel.

Le 26 avril, les Alliés invitèrent le gouvernement allemand à venir discuter à Spa des questions soulevées par le traité de paix. La Conférence s'ouvrit le 5 juillet. La délégation allemande comprenait le chancelier Fehrenbach, le Ministre des Affaires Etrangères Simons, le Ministre chargé des questions économiques, le général von Seecht, et un grand nombre d'experts, enfin Rathenau, imposé par Wirth malgré d'actives oppositions, et Hugo Stinnes, représentant les industriels allemands.

Stinnes était, à cette époque, l'homme le plus puissant d'Allemagne, une espèce de mystérieux Kaiser des affaires. L'imagination populaire, tant à l'étranger que dans son propre pays, le considérait comme une figure de légende, un Klingsor devant qui des jardins enchantés surgissaient du sol dévasté de l'industrie allemande, un Cagliostro, un alchimiste pour qui le papier se transformait en or ; mais, vu de près, il était encore un personnage considérable, mi-commerçant aventureux, mi-prophète. Il ne cachait pas ses opinions et pourtant il était impénétrable pour ses amis comme pour ses ennemis et assez inquiétant ; il apparaissait, parmi ses collègues des charbonnages et de la grosse industrie, ainsi qu'à l'étranger ; de type méridional, la barbe noire, les yeux fixés sur quelque vision intérieure, en bottines de paysan, ses vêtements pendant après lui comme s'il les avait achetés au « décrochez-moi-ça », toujours entouré d'une nombreuse famille qu'il traînait partout après lui, il offrait un singulier mélange de patriarche, de commis-voyageur et de capitaine de vaisseau-fantôme. Dans l'ensemble, c'était peut-être un possédé, fou de rêves financiers, comme Hokusai était fou de peinture ; il n'avait aucun autre intérêt et était uniquement commerçant ; d'ailleurs, nullement réactionnaire, mais, ainsi que Stresemann l'a dit dans son discours funèbre : « avant tout, républicain convaincu ». On peut dire aussi qu'il était dans un certain sens favorable à la classe ouvrière, car il ne prenait pas moins de soin du matériel vivant de ses innombrables entreprises, de leurs conditions d'existence, de leur santé, de leur capacité de travail, que de l'état de conservation et de perfectionnement de ses machines.

La Conférence commença par un discours du Président du Conseil français, Millerand, demandant que les Allemands s'expliquassent sur l'insuffisance de leurs livraisons de charbon. Le Conseil suprême avait décidé que l'Allemagne devait faire passer de façon absolue le charbon des réparations avant toutes les autres livraisons pour les besoins propres du pays, cela sous un strict contrôle. Les Alliés demandaient deux millions de tonnes de charbon par mois, et menaçaient, au cas où ils ne les obtiendraient pas, « d'avoir recours à toutes les mesures nécessaires, y compris l'occupation d'une nouvelle partie du territoire allemand ».

Le lendemain, après une réponse du Ministre des Affaires Etrangères, Dr Simons, Hugo Stin-

nes se leva, et, les yeux fixés sur les représentants des Alliés, commença en ces termes : « Je parle debout, afin de pouvoir regarder mes auditeurs dans les yeux ». Il continua sur ce ton son discours qui « fit sensation et a beaucoup nui aux affaires allemandes à Spa » rapporte à ce sujet un témoin, le secrétaire d'Etat Bergmann, représentant le gouvernement allemand à la Commission des Réparations. La tension entre les Allemands et les Alliés devenait presque insupportable et donna lieu à des incidents regrettables. A l'intérieur de la délégation allemande où elle n'était guère moins prononcée, elle aboutit à une discussion de principe qui fut d'une importance décisive, car c'est elle qui détermina les lignes principales de la future politique allemande.

Les deux tendances opposées étaient représentées par Stinnes et Rathenau. Rien qu'à les voir, on était frappé par la dissemblance de ces deux hommes : Rathenau toujours soigné, parlant de haut, en périodes magnifiques, pleines d'images compliquées ; Stinnes, habillé comme un prolétaire, ennemi des belles paroles, cachant des plans de visionnaire sous un air d'évidence et un impénétrable masque de gros bon sens. Stinnes conseillait le refus de l'ultimatum allié, ce refus dût-il entraîner l'occupation de nouveaux territoires allemands et la bolchevisation du reste de l'Allemagne : car de la sorte, disait-il, les Alliés, ramenés à la raison par la peur du danger bolchevique qu'ils sentiraient à leur porte, traiteraient l'Allemagne avec plus de justice. Autrement dit, exaction pour exaction, mais de telle façon que l'Allemagne serait la première victime de la violence dont elle menaçait la France : il lui fallait commencer par se suicider. C'était là une nouvelle forme étrangement mystique, sous son masque révolutionnaire, de la vieille politique de force, chère à l'Allemagne ; il est vrai que, dans les circonstances, c'était bien là la seule politique de force que celle-ci eût à sa disposition. Derrière tout cela, Stinnes pensait certainement à la possibilité mentionnée par Rathenau, peu de temps auparavant, dans une conférence sur l'*Evolution démocratique* : « ... Nombreux sont ceux qui caressent cette pensée : si l'on coupe l'Allemagne en trois, l'une de ces parts, la part occidentale, est promise à la prospérité, elle deviendra une sorte de Belgique allemande ». Or, c'est dans cette région-là que Stinnes avait ses usines. Et il est probable, en effet, qu'un semblant de prospérité s'y serait manifestée, au cas où les Alliés auraient alors occupé la Ruhr ; mais, d'autre part, il est certain que Poincaré aurait atteint son but, qui était l'association de la Rhénanie à la France. C'est pourquoi, la divergence de vues entre Stinnes et Rathenau mettait en jeu le sort même de l'Allemagne et celui de l'Europe.

Rathenau repoussa vigoureusement la proposition de Stinnes. Il préconisa une attitude qui permît de négocier ; au cours des négociations, on pourrait, avec le temps, « dénouer toute la situation » ; il entendait par cette expression, dont il usa dans une lettre à Erzberger, le règlement, non seulement des questions de charbon et de réparations, mais de tous les problèmes que la paix présentait à l'Allemagne. Pour choisir cette large politique, il lui suffisait de s'en tenir aux conceptions qu'il avait déjà développées au lendemain des élections de 1907 dans son article *L'Ère Nouvelle* : « qu'une guerre est rarement décisive, que dans le jeu des politiques étrangères, chacun n'a que les chances que ses forces économiques lui fournissent ; qu'une nation ne peut conquérir et gouverner de terrain que ce que ses ressources intérieures en valeurs morales, intellectuelles et économiques lui assignent ». Cela valait autant pour les Alliés que pour l'Allemagne désarmée. Par le jeu des négociations et des discussions, les forces morales et économiques des deux partis entrent inexorablement en vigueur ; et, une roue commandant l'autre, toute la machine se relève. Pour sauver la Ruhr, en même temps que pour entamer le chapitre des négociations, Rathenau conseilla de se plier aux demandes de charbon des Alliés, tout en leur faisant une proposition précise tendant à diminuer les dettes totales de réparations. La majorité de la délégation allemande se rallia à l'opinion très brillamment exposée de Rathenau. « C'est à cet instant que la *politique de réalisation* est née », devait dire plus tard Wirth. Le principe que posait Rathenau : « Quand les négociations sont possibles, tout est possible » était le même que celui de Talleyrand, au Congrès de Vienne, représentant une France occupée et impuissante.

Rathenau s'était opposé de tout son poids au désir exprimé par Stinnes de voir l'Allemagne bolchevisée ; mais les relations avec les Soviets formaient une part logique de sa politique de négociations. En été 1918 déjà, sous le gouvernement impérial, des négociations avaient eu lieu tendant à remodeler le traité de Brest-Litovsk afin d'en faire une base de rapprochement. Les discussions avaient été longtemps paralysées par les prétentions fantastiques de

Ludendorff et de son entourage ; il fut en effet très difficile de lui faire renoncer à imposer aux Soviets la création d'une République cosaque sous protectorat allemand sur les bords du Don ; finalement la défaite de l'Allemagne et le traité de Versailles arrêtèrent toutes ces tentatives de rapprochement. Rathenau en reprit le projet, aussitôt la mise en vigueur du traité de paix : « mais, écrit-il dans une lettre à un ami, le 26 janvier 1920, le gouvernement actuel n'en est pas encore à la politique que je préconise, et qui consiste à entrer en relations économiques avec la Russie ». C'est pourquoi il prit la chose lui-même en mains et fonda, avec quelques amis, et au prix de difficultés considérables, une « Commission d'études pour la Russie ». Le 10 mars 1920, il écrivit à ce sujet au professeur Hoffmann, de Wilhelmshaven : « Je suis absolument d'accord avec vous sur la nécessité de trouver un terrain d'entente avec la Russie. Le bolchevisme n'est plus aujourd'hui qu'une façade ; et nous avons à faire, en réalité, à une république agraire et rigidement oligarchique, que je crois, en dépit de tous les obstacles, destinée à durer ».

Ici se dégagent les deux lignes directrices de la future politique allemande : rapprochements à l'ouest et reprises des relations à l'est ; elles découlent logiquement des théories internationales que Rathenau avait déjà commencé à défendre bien avant la guerre. Ce sont là les véritables fondements sur lesquels il a bâti la nouvelle politique étrangère allemande destinée à remplacer la vieille politique d'armements et de force. On lui a donné le nom de politique de réalisation ; c'est celle que, après Rathenau, Stresemann poursuivit avec l'adhésion croissante du peuple allemand et un succès certain, malgré de nombreux échecs et d'irritants obstacles. Tous les esprits raisonnables d'Allemagne s'étaient ralliés à son but qui était de rendre à l'Etat allemand, grâce à des rapprochements et à des négociations, en dépit de Versailles, en dépit de l'anéantissement de son pouvoir militaire, l'indépendance et la place que « ses ressources morales, intellectuelles et économiques lui assignent parmi les nations ».

On peut se demander quel rôle jouait dans les projets de Rathenau la Société des Nations, non encore réalisée alors. Il faut ici distinguer. Je ne crois pas qu'il aurait eu confiance dans les garanties de paix de la S.D.N. — sous sa forme wilsonienne actuelle de réunion d'Etats souverains — en cas de conflit armé entre grandes puissances. D'autre part, considérée comme un lieu de rencontre pour les ministres de tous les pays, ce qu'elle n'est devenue qu'après la mort de Rathenau, il n'aurait pas manqué d'y reconnaître, selon sa méthode de négociations, l'instrument le plus effectif de redressement de l'Allemagne. Quant à l'institution internationale capable d'assurer la paix de l'Europe, elle devait, selon lui, être un organisme de collaboration, autrement dit, une *communauté internationale économique*. Dans sa conférence sur *Le sommet du capitalisme*, on trouve cette phrase : « Les Etats, considérés sous l'angle de la politique extérieure, sont des communautés concurrentes armées et, tant que cette situation durera, toute tentative pacifiste pour réduire la concurrence sera vaine. Tout effort pour éliminer les guerres armées sera vain tant que l'incessante guerre commerciale demeurera une nécessité vitale pour les Etats ». Il adopta l'idée d'un « consortium européen », associant l'Allemagne et les puissances orientales en vue d'une reconstruction de la Russie ; il préconisa, d'autre part, une collaboration franco-allemande pour la reconstruction des régions dévastées. Dans ces deux projets, il voyait les premiers pas vers une association de travail des peuples d'Europe, seule assurance de paix qui lui parût solide. « L'inconsistant paradis des rêves internationaux où les Etats-tigres et les Etats-léopards vivent en paix auprès des Etats-agneaux, par la seule vertu de leurs gouvernements démocratiques, écrivait-il à un ami, est une folie. Mes opinions là-dessus sont encore plus utopiques, mais pourtant beaucoup plus réalistes. Vous vous en ferez une idée en lisant *l'Etat Nouveau*. Ce n'est que lorsqu'on en aura fini de la conception des nations rivales et lorsque le monde sera divisé en communautés organisées selon de justes lois économiques, administratives, éducatives et religieuses, ce n'est qu'alors qu'il sera possible d'éliminer les concurrences économiques qui sont, malgré tous les gouvernements démocratiques, une source incessante de conflits et de guerres. Ce but est certainement très éloigné, et pour l'atteindre ce n'est pas par les autres que nous devons commencer, mais par nous-mêmes en donnant l'exemple de ce type d'Etat et d'économie que j'ai décrit. »

Cependant, une partie des Alliés persistait, malgré Spa, à éluder les négociations avec l'Allemagne sur les questions du traité de paix et à poursuivre, autant que possible, la méthode dictatoriale qui lui avait si bien réussi jusqu'alors : elle partageait évidemment l'opinion de Rathenau qui voyait dans les négociations

l'arme la plus dangereuse que l'Allemagne avait à sa disposition et l'instrument le plus effectif de son redressement. L'Allemagne fut, il est vrai, invitée à la Conférence financière internationale qui se tint à Bruxelles à la fin de l'année 1920 ; mais, dès le mois d'août, la S.D.N. avait décidé, à l'instigation de la France, qu'aucune des questions pendantes entre les Alliés et l'Allemagne, n'y serait discutée. Cependant, et bien qu'elle n'eût conduit à aucun résultat décisif, la conférence de Bruxelles fit une bonne impression : Bergmann en a laissé le rapport suivant : « En dehors des séances les Alliés et les Allemands se fréquentaient sans contrainte. Tout laissait espérer que cette conférence d'experts, libre de toute pression politique, allait enfin montrer le vrai chemin. Pour la première fois, une réunion de délégués alliés et de délégués allemands laissait à tous ceux qui y avaient pris part, une impression favorable et trouvait partout une bonne presse ».

Mais le gouvernement français, craignant un trop rapide redressement de l'Allemagne, entra de nouveau en lice. Le 24 janvier 1921, le conseil suprême se réunit à l'improviste à Paris, et, après un discours du Ministre des Finances Doumer, taxant à 212 milliards de marks-or la dette allemande, et proposant un mode de paiement par annuités de douze milliards, décida que l'Allemagne devrait payer deux à cinq milliards de marks-or par an pendant onze ans, puis six milliards par an pendant trente et un ans. On invitait l'Allemagne à venir à une Conférence à Londres accepter cet ultimatum.

Alors seulement, en hâte et beaucoup trop tard, le gouvernement allemand se résolut à faire ce qu'il aurait déjà dû tenter à Spa : il chercha une formule d'offre susceptible d'être proposée aux Alliés. Une commission d'experts fut réunie à laquelle Rathenau, entre autres, soumit un projet. Mais on le rejeta pour adopter celui du gouvernement, diamétralement opposé, dit-il. Le texte adopté fixait à cinquante-trois milliards de marks-or la créance des Alliés sur l'Allemagne : de cette somme, on déduisait vingt milliards comme montant des payements déjà effectués : il ne restait donc plus que trente-trois milliards de marks-or que l'on ramenait au chiffre global de trente. Le gouvernement comptait procéder par voie d'emprunt pour huit à dix de ces milliards ; d'autre part, il s'engagea à en payer cinq en nature, dans un délai de cinq ans. A titre de garantie, l'Allemagne offrait des gages sur les douanes et sur les contributions indirectes. Tel était le projet que la délégation allemande emporta à la Conférence.

La Conférence de Londres s'ouvrit le 1er mars 1921. Les membres en étaient, outre le docteur Simons et la délégation allemande, Lloyd George, Briand, les présidents du Conseil italien et belge, et d'autres ministres et experts alliés. Le docteur Simons prit le premier la parole. « Au lieu », dit Bergmann, « de lire l'offre allemande, il fit un compte-rendu consciencieux des difficultés qui avaient présidé à son élaboration. Il fit à ce propos une vive critique de la décision de Paris, qui lui paraissait inadmissible du point de vue économique. En fait, l'état intérieur où se trouvait l'Allemagne ne permettait pas au gouvernement de faire une proposition définitive ; pourtant, il désirait résoudre dans le plus bref délai le problème des réparations... Là-dessus, il présenta la contre-proposition allemande, partant toujours du chiffre de trente milliards. « Il expliqua que huit en seraient fournis par un emprunt international, et continua d'exposer, au milieu d'un croissant malaise, les moyens auxquels il aurait recours pour payer les vingt-deux milliards restants. Cette façon de présenter la chose, en répétant la somme de trente milliards comme pour en suggestionner l'auditoire, tout en réduisant toujours davantage le chiffre de la dette, jointe à la difficulté de traduire un texte si embrouillé, fit une impression très défavorable sur les Alliés. Si bien que le docteur Simons se vit contraint d'abréger son discours et se mit en devoir de procéder à la lecture de la formule proposée. Mais Lloyd George, qui présidait la séance, déclara très sèchement que c'était inutile... L'irritation des Alliés était très grande... On parlait de provocation allemande et tout le monde réclama aussitôt des sanctions ».

A la seconde séance, le 3 mars, Lloyd George qualifia la proposition allemande de « claire dérision du traité de Versailles ». On perdrait son temps à essayer de le discuter. Il ne restait plus aux Alliés qu'à décider des sanctions à prendre pour répondre aux nombreuses circonstances dans lesquelles l'Allemagne avait manqué au traité de Versailles. On lui laissait jusqu'au 7 mars pour accepter la décision de Paris; au cas où elle persisterait dans son refus, les Alliés procéderaient à l'occupation des villes de Düsseldorf, Duisburg, et Ruhrort. Les 4, 5 et 6 mars, des conversations privées eurent lieu chez lord Curzon, entre le docteur Simons et Bergmann, d'une part, Briand, Loucheur, Lloyd George et lord d'Abernon, de l'autre ; toutes

les tentatives d'apaisement furent vaines. La Conférence se termina le 7 mars par une séance où Lloyd George annonça les sanctions décidées : Düsseldorf, Duisburg et Ruhrort furent occupées le lendemain. Une fois encore, la politique de négociations se trouvait sabotée, tant par l'attitude maladroite du gouvernement et des journaux allemands, que par l'habileté d'une partie des Alliés qui ne voulait à aucun prix la voir réussir. C'est alors que le calcul de la dette allemande des réparations qui, aux termes du traité, devait être fixée avant le 1er mai, fut confié à la Commission des Réparations. Celle-ci clôtura ses travaux le 27 avril, fixant à cent trente et un milliards de marks-or le total de la dette allemande. Le Conseil suprême des Alliés se réunit de nouveau à Londres et statua sur le mode de paiement, puis communiqua ce plan à la Commission des Réparations afin qu'elle le présentât à l'Allemagne comme de son propre jugement. Cela fut fait le 5 mai ; les gouvernements Alliés accompagnaient la note de la Commission des Réparations d'un ultimatum menaçant l'Allemagne d'occuper la Ruhr, au cas où elle n'accepterait pas entièrement, sans condition, et dans un délai de six jours, le plan proposé.

Cte KESSLER.

Traduit de l'allemand par Denise Van Mopper).

HISTOIRES D'ENFANTS POUR GRANDES PERSONNES

Ma fille aînée me fait toujours penser à ces somptueux chrysanthèmes dorés dont chaque pétale s'emploie à mieux dissimuler le beau cœur éclatant.

Quand je la vois, à son habitude, silencieuse, distraite, contrastant singulièrement avec sa sœur Anne-Marie aux élans fougueux, j'essaie de l'interroger, de l'aider à se livrer. Alors, elle parle avec volubilité, commençant l'une après l'autre des phrases qu'elle ne termine pas, s'efforçant visiblement de ne pas pénétrer au vif du sujet.

Elle a tellement peur de se voir repousser, elle a quelque chose de si beau, de si pur, de si intime à donner... Si tout cela allait être saccagé, fané... Alors, l'une après l'autre, les phrases se succèdent et l'impossibilité de les achever montre quel trouble étreint ce cœur... Quand l'histoire est terminée, ah! comme elle souffre, et voudrait avoir donné tout ce qu'elle a gardé secret!

Son cœur est un cristal pur et fragile qu'elle garde peureusement, toujours inquiète et craignant sa brisure... Mais, si retentit un choc sur un autre cœur, comme le sien sait alors vibrer à la même amplitude!

Elle a quatre ans... Je suis seule, un dimanche après-midi ; mon mari est à la chasse, mes domestiques sont sorties. Je couds... Les enfants s'amusent dans la pièce voisine ; comme ils m'agacent avec leurs cris et leurs disputes...

Et pendant que mes doigts, privés d'activité joyeuse, s'acharnent sur la besogne humble et quotidienne, mon esprit et mon cœur, en un dialogue secret, évoquent quelques heures du passé ; les plus belles... Des heures d'étude qu'ils opposent au travail manuel fastidieux qui est devenu mon lot, des heures où l'avenir apparaissait si lumineusement beau... Toutes ces heures auxquelles il vaut mieux ne pas penser, mais qui se dressent aujourd'hui, triomphantes, devant la réalité trop brutale...

Mon cinquième anniversaire de mariage vient d'avoir lieu, je suis enceinte de mon quatrième enfant, déformée, lourde, triste, abandonnée à des retours sur le passé... Voilà donc finies ces premières années du mariage qu'une jeune fille n'a pas trop de toute son adolescence et sa jeunesse pour imaginer merveilleusement belles !... Pour moi, elles ont passé si grises, marquées de points de repère dont l'évocation est presque toujours pénible : maternités successives pendant lesquelles se déroulent des maladies d'enfants, les concours de mon mari ; de douloureuses tragédies familiales... Et sur tout ceci, l'atmosphère pénible d'une situation financière toujours difficile à équilibrer... Je me laisse aller au noir... Je suis vraiment très malheureuse...

Tout à coup :

— Maman, c'est ta photo de mariée, ça, dis?

Marcelle est là ; elle s'est assise auprès de moi sans bruit ; elle m'observe probablement depuis un certain temps. Son doigt tendu me désigne la photo où je suis assise auprès de mon mari, au milieu des fleurs, et dans cette parure de mariée sur laquelle brode complaisamment l'imagination de mes enfants.

— Oui, mon chéri, c'est ma photo de mariée.

— Tu étais bien belle, dis, maman ?

— Très belle, mon enfant chérie.

— Et Papa devait te dire : « Mais que t'es « belle, ma femme, mais comment que tu fais « pour être aussi belle que ça ? »

Un silence... Chacune de nous part sur une route... Pas aussi différente que je le pensais ; car, Marcelle, au cœur vigilant et fidèle, ne m'a pas quittée, et, se rapprochant de moi, posant sa tête au creux de mon bras, levant vers moi ses beaux, ses immenses yeux d'or :

— Ce jour-là, dis maman, papa... il n'était pas à la chasse?...

Je l'ai prise dans mes bras, cette enfant dont le cœur, comme au temps où je la portais, battait avec le mien. Elle s'abandonnait, toute tendre, toute blottie. La gaucherie dont elle fait si souvent preuve dans ses mouvements de tendresse, et qui n'est toujours qu'une manifestation de la crainte de se voir repousser, avait disparu. Comprenant à son bonheur parfait avec quelle tendresse elle était aimée, elle reprit au bout d'un moment :

— Heureusement que pour ton dimanche, tu n'es pas tout à fait seule, dis maman?

Un jour peut-être, vieille femme au cœur plein de secrets douloureux, seule au fond d'une maison que les rires et les voix jeunes auront abandonnée, je verrai arriver une belle jeune femme, la Marcelle de jadis qui viendra vers moi... Devant le mystère de ce beau visage je me dirai : « Est-ce pour moi qu'elle est venue? pour me tenir compagnie? ou vient-elle chercher auprès de moi cette aide qu'elle sut si bien m'apporter jadis?... »

Il me faudra à mon tour savoir l'observer en silence, et trouver une phrase comme celle, un peu railleuse, mais si compréhensive, que sut trouver son cœur de quatre ans, pour sortir maman de toutes ses rêveries attristantes et lui montrer quel trésor la vie mettait encore à sa portée.

MARCELLE ET LA COQUETTERIE

Des trois filles, c'est incontestablement Marcelle la plus belle. Quand elle paraît, les visages deviennent attentifs, les regards saisissent d'abord l'ensemble, qui est si harmonieux, promesse émouvante d'un beau corps féminin, puis ils s'arrêtent à détailler le visage, rayonnant de fraîcheur enfantine malgré la régularité des traits et la fermeté des lignes. Ses yeux aux longs cils bouclés s'ouvrent tout grands, déplissant à la lumière leurs paillettes dorées. Les cheveux, souples et fins, encadrent exactement de leurs larges ondulations les justes courbes de la tête.

Je me souviens d'un déjeuner familial où, à l'occasion du baptême de sa sœur Françoise, on nous l'amena, parée, fraîche, rose comme sa robe sous ses cheveux bouclés... Si belle que les conversations se turent ; des larmes montèrent aux yeux de la plupart d'entre nous, bouleversés par cette apparition perdant tout caractère humain dans sa perfection absolue.

Se rend-elle compte de cet immense don?

Quand Nanou rêve secrètement, dans son âme de petite fille lourde et épaisse, d'égaler un jour la perfection de sa sœur, elle soupire : « Je voudrais tant être jolie comme Marcelle ! » Alors, la grande sœur rit avec un petit air faussement détaché et minaude, d'un ton fâché : « Oh ! Nanou, non, voyons, ne dis pas cela... »

Peu lui importe de n'être guère brillante en classe ; elle laisse ces succès-là à Nanou. Elle en connaît d'autres ; elle jouit, sans pouvoir l'analyser ni la comprendre, de l'adorable puissance qui émane si naturellement de sa personne, rend les voix douces autour d'elle et met sur les visages une expression grave d'admiration quand elle paraît.

Il n'y a pas que les grandes personnes qui soient sensibles au charme de sa beauté. Quand je vais la chercher au lycée, elle est toujours très entourée, filles comme garçons. Presque chaque jour, c'est une déclaration à brûle pourpoint qu'elle me rapporte triomphante : « Tu sais, un tel m'a dit : j'veux que tu sois ma femme ; ou, nous deux on s'mariera plus tard, parce que j'te trouve belle... » Chacun comprend que ce n'est pas pendant une leçon qu'on peut s'exprimer longuement... Mais, une fois sortis, on peut alors être moins sommaire et faire une vraie cour, comme vous allez en juger.

Nos bons amis et voisins, les G.-M., ont deux enfants, garçon et fille. Rémy, qui a dix ans, donc un « grand » aux yeux de Marcelle, éprouve pour elle une très vive attirance dont il ne se cache pas. « Les petites D. sont toutes deux très bien, a-t-il dit à sa mère — on reconnaît là l'excellente éducation de ce jeune homme — mais, n'est-ce pas? la seconde n'est qu'un gros bébé, tandis que l'aînée est rudement bien... Elle a surtout des yeux... »

En vertu de cette confidence filiale, il s'arroge tous les droits. Lorsqu'à la sortie du lycée, le matin, il arrive que les deux groupes d'écoliers se rencontrent, il se précipite sur Marcelle

et l'entraîne rapidement en avant des autres. J'assiste alors à une transformation subite et extraordinaire de ma grande fille, généralement si placide et si réservée.

Elle se met à rire sans arrêt, d'un petit rire crevé, grêle, agaçant et faux au possible, destiné, semble-t-il, à prodiguer les encouragements au jeune Rémy. Il faut avouer qu'il les mérite largement, et qu'il ne s'épargne aucun frais d'imagination pour séduire sa belle.

Entre autres choses, il piaffe, tête en avant, sacoche bondissante, attitude que Marcelle juge du plus haut comique ; elle éclate de rire. Là-dessus, voilà Rémy qui fait semblant de ne pas avoir vu un tas de sable et va s'y effondrer, toutes pattes écartées, avec une mine ahurie ; vraiment, cela est irrésistible! Marcelle, se retournant vers nous, les mères, guette une approbation que son rire aigu a déjà donnée à son amoureux. Rémy, au comble du bonheur, se relève et tournoie autour de la bien-aimée, en exécutant des sauts dont la légèreté souffre des galoches du collégien, mais dont l'allure triomphante n'échappe à personne...

Pas même à sa mère qui me souffle à l'oreille : « C'est vraiment là sa dernière et suprême tentative de séduction... ». J'acquiesce et ne puis m'empêcher de penser que les futures parades auxquelles se livrera plus tard le jeune Rémy autour d'une femme désirée ressembleront singulièrement, à quelques détails près, à celles exécutées autour de ma petite fille...

Au reste, les diverses manœuvres de Rémy ont pleinement réussi. Le rire de Marcelle s'est calmé ; elle va, paisible, les épaules entourées par le bras protecteur du grand garçon. Ma fille a perdu ce masque faux et rieur du début : le visage défendu, un peu grave même, elle regarde avec un air heureux et tranquille, le grand ami qui se penche vers elle. Que lui dit-il ? Sans doute, des choses très simples, très banales, mais qui doivent lui donner ses premières révélations poétiques. La conquête est définitivement accomplie...

Subitement, j'ai un peu de peine... Comme ma petite fille est déjà loin de moi !... Comme chacune des graines de vie de cette petite plante que j'ai mise au monde accomplit implacablement sa destinée !... Comme elle sait déjà être heureuse loin de moi !... Alors, je me retourne vers l'autre, vers mon Nanou, mon gros bébé, comme dit Rémy.

Elle marche paisiblement, en arrière de Mme G. M. et de moi. Elle est avec Claude, la sœur de Rémy, une petite personne très intelligente, très réfléchie, un as dans sa classe, qui [illegible] immédiatement au-dessus d'Anne-Marie. Nanou aime beaucoup Claude ; leurs études comparées leur fournissent d'inépuisables sources d'entretien.

Depuis qu'Anne-Marie, au cours d'un de nombreux récits scolaires que je subis quotidiennement, m'a dit : « Tu sais, je disais à Jacques T. — qui est un bon élève, car moi, je ne parle qu'aux bons élèves... » Et quelques jours plus tard, d'un petit ton négligent : « Je racontais à Jean-Claude R., qui est le fils d'un professeur... », depuis ces révélations spontanées sur le choix des relations d'Anne-Marie, vous comprendrez aisément que je sois pleine d'admiration pour Claude G. M. qui, évidemment, est quelqu'un de très bien...

Aujourd'hui, cependant, je ne suis pas sûre que la conversation de son amie l'intéresse autant que d'habitude. J'ai surpris, tout à l'heure, un regard attentif vers Rémy, penché sur sa sœur. Nanou, un instant distraite, revient courageusement à Claude. Mais, j'ai compris qu'à partir de ce regard, la discussion passionnante des divisions « à retenues » n'était plus une joie spontanée, mais un refuge voulu...

Hélas! Marcelle est loin d'être fidèle ; Rémy n'a pas l'unanimité de ses suffrages. Le jeune Yves C., son rival en clowneries, a beaucoup de succès auprès d'elle, et il n'est pas de hardis exploits que la timide fille ne tente quand il l'entraîne. M. Hugues B. ne manque pas non plus d'attraits. Son sourire bon enfant, son entrain savent consoler Marcelle. Un matin, où la traversée du Luxembourg vers le lycée s'accomplissait avec répétition d'une poésie récalcitrante, nous avons vu surgir ce jeune personnage, le chapeau un peu de côté, la figure réjouie, les jambes prêtes à la course. Marcelle a souri à travers ses larmes... et Mme Rosemonde Gérard n'a plus fait pleurer les beaux yeux.

L'as de la classe, le sérieux, brillant et sage Raoul R., est secrètement adoré de Marcelle, comme plus tard elle adorera un écrivain préféré et inaccessible. Mais elle a, pour l'instant, l'énorme supériorité que Raoul lui a dit l'avoir trouvé jolie...

Les petits amis du lycée sont proie facile : Marcelle, parfois, s'enhardit et cherche d'autres victoires...

L'autre soir, ayant un dîner de famille, j'avais gardé mes deux grandes filles à table. J'étais fort embarrassée de deux jeunes cousins, deux grands dadais timides, l'un de 18, l'autre de 17 ans, auprès desquels mes tentatives de

conversation étaient restées vaines. Lassée, je m'étais tournée vers mes autres invités et fus très étonnée, au bout d'un moment, d'entendre fuser un rire dans le coin des délaissés : Marcelle s'était installée sur le canapé, entre ses deux cousins qu'elle voyait pour la première fois. Encouragée par leurs regards admiratifs, elle s'était instantanément mise à parler, ponctuant ses phrases de petits rires acides et provocants : une vraie petite femme qui se lance à la conquête du Monsieur réputé « ours », et qui est ravie de sa facile victoire...

... Quand la mauvaise fortune l'a accablée sous la forme d'une impitoyable rougeole, elle a eu un grand moment de dépression... Devant le miroir qui lui renvoyait l'image boursouflée et rouge d'un visage larmoyant, elle a détourné la tête et, enfouie dans son oreiller, a sangloté pendant un long quart d'heure.

Mais, le docteur C., venu la voir quelques heures après, l'a trouvée assise sur son lit, les larmes essuyées, souriant et plaisantant avec de gracieux mouvements de tête, essayant par tous les moyens de réparer du mal « l'irréparable outrage »... et dissimuler le plus possible l'affreuse face rougeaude...

Que de femmes ont ainsi su trouver, dans leur coquetterie le courage — et même parfois, j'en ai eu des exemples, l'héroïsme — de dompter le mal et de paraître toujours les mêmes aux yeux du monde, voulant sauvegarder, à tout prix, bien que parfois inconsciemment, cette beauté, don merveilleux, inestimable, qui donne toutes les audaces et pose son rayonnement sur tout ce qui les entoure !... Grâce secrète, qui les aura aidées à vivre et dont elles ne constatent la réelle puissance que lorsque sa disparition les laisse tout à coup dévastées, consumées, sans but et sans joie...

LES LARMES DE NANOU

Les larmes de Nanou sont chose légendaire dans la famille. Elle est née en pleurant de vraies grosses larmes !... Son visage de bébé, en dehors des rares heures de sommeil, n'apparaissait que rouge, plissé, tragique et ruisselant.

Quand elle sut marcher, elle s'isolait souvent et pleurait à gros sanglots, sans raison, semblait-il. Je la vois encore, quand elle avait deux ans, dans le parc de notre vieille maison de Tous-les-Mesnils ; elle prenait sa petite chaise et la transportait au bout d'une allée déserte, elle s'asseyait, déployait un vaste mouchoir sur ses genoux et attendait avec une secrète volupté la montée des larmes libératrices...

Si on l'interrogeait sur la cause de ses chagrins qui nous étaient si désagréables, elle levait vers nous des yeux en détresse, haussait les épaules et soupirait : « Je ne sais pas, c'est plus fort que moi ! »

Seule, j'étais capable d'arrêter ces crises. Je la regardais fixement, durement, essayant de faire passer toute ma volonté dans cette petite âme en déroute. Elle ravalait ses larmes ; elle sentait bien que j'avais compris... Et son pauvre regard cherchait anxieusement dans le mien toute la force qui l'abandonnait...

Nanou est, sans aucun doute, l'enfant qui, par ses larmes, la violence et l'exigence de son caractère, m'a donné le plus de mal et s'est attirée le moins de sympathie de son entourage. Pourtant, je n'ai jamais désespéré d'elle et il me semble la posséder mieux que les autres.

Elle est de la race de ces affamés d'absolu, que rien, par conséquent, ne rassasiera jamais. Passionnée dans ses goûts, dans ses tendresses, dans sa morale même... Chacune de ses crises de larmes de bébé s'explique, maintenant qu'elle nous a révélé toutes les causes de conflits qu'un pareil manque de mesure pouvait amener.

Nous avons dû heurter bien des élans silencieux de tendresse, négliger une soif ardente de justice, bouleverser un orgueil intrépide, écraser des milliers de petits désirs auxquels elle tenait ardemment. Chaque larme versée par Nanou sourdait d'une plaie vive bien que demeurant la plupart du temps inconnue pour nous. Maintenant qu'elle commence à se laisser deviner, elle nous effraie par cette disposition à souffrir.

Ses yeux sont la seule beauté de son visage. Leur feu attire et retient. Elle me regarde parfois avec une telle expression qu'elle me fait mal... Elle sait que je lui ai beaucoup donné, que j'ai souvent compris ses chagrins et su les calmer, mais le désir éperdu que je lis en ses yeux et qui, par moments, est une attente exaspérée..., je sais, hélas ! que jamais rien ne viendra l'éteindre. C'est pour cela, sans doute, que j'aime Nanou de cette tendresse particulière qu'ont les mères pour l'enfant qui ne guérira jamais...

Portée par le remous des grandes forces qui se soulèvent en elle à l'appel d'une imagination jamais épuisée, il lui faudra suivre le destin implacable qui l'emmènera de tempête en tempête, ne lui accordant que rarement la dou-

cœur d'un horizon calme. Un âpre orgueil, dominant le goût de la lutte, qui toujours la guide, sera pour elle le fanal illuminant sa périlleuse traversée. Pour elle, il fera surgir de l'ombre les rochers qui la feraient sombrer. Loin de la rendre téméraire, il la rendra plus maîtresse d'elle-même dans la crainte du naufrage ridicule.

C'est ainsi que Nanou, si elle est rarement satisfaite des autres, l'est encore moins souvent d'elle-même. Elle se juge admirablement et son orgueil ne l'autorise pas à s'élancer sur une route où elle trébucherait sûrement.

Bien que n'ayant que cinq ans, elle a suivi une classe d'enfants de six à sept ans, en remportant des succès très honorables dont elle semblait extrêmement fière. L'autre jour, on a demandé à ces petits bonshommes de voter pour désigner leur candidat au prix d'excellence.

L'un d'entre eux a reçu presque tous les suffrages.

— Et toi, Nanou, on n'a pas mis ton nom sur un petit papier?

Elle m'a regardée... J'avais touché juste ; certes, un désir violent et secret l'avait traversée parfois en songeant à l'excellence. Mais, elle m'a répondu ce que, certainement, elle s'était répondu à elle-même : « Mais non, voyons..., moi je n'ai pas été première partout ; j'ai eu aussi de très mauvaises places, tandis que Raoul a toujours eu les meilleures notes... »

Cette dure sévérité pour elle-même la fera paraître froide et raisonnable, éloignera de sa personnalité trop marquée les affections à la chaleur desquelles le cœur fond tout entier... Et pourtant...

Nanou se réfugiera alors dans la conquête de son royaume intérieur où elle visera, là encore, à la perfection absolue. Elle entrera en lutte avec elle-même, se refusant à toute transaction avec quelque chose de bas qu'elle aura impitoyablement découvert en elle. Elle voudra donner à ceux qu'elle aimera un cœur violemment et entièrement conquis, se reprochant la moindre « soustraction » à ce « tout » parfait.

Quand elle aura passé cet âge heureux où l'on serre les bien-aimés dans des petits bras forcenés, en balbutiant des choses simples et profondes comme : « Je t'aime si fort, si tellement fort, que je ne peux pas le dire » ; ou encore : « Je t'aime tant, que je t'aimais sûrement avant ma naissance... », quand l'orgueil et la crainte du ridicule feront taire tout cela pour le remplacer par des paroles banales, laissant difficilement soupçonner tous les sacrifices et les holocaustes intimes offerts dans le secret de son cœur, personne ne comprendra comme elle peut aimer et souffrir de n'être pas toujours comprise...

Le royaume du cœur est impossible à conquérir, hélas! et Nanou s'épuisera toute sa vie, je crois, dans cette lutte cruelle, où l'on n'a jamais la victoire par ses propres moyens, mais seulement par la bienfaisante intervention du hasard.

C'est ainsi que cette fille, à la tête si bien organisée, à la volonté toujours tendue, aura de singulières défaillances ; aveuglée par les désirs de son cœur, elle ne verra plus la route, et ce ne sera qu'après s'être déchirée à bien des ronces qu'elle remontera la pente.

Dans sa passion pour sa maîtresse de classe, revenue après une absence d'un trimestre, n'a-t-elle pas falsifié les notes de son carnet, elle, si droite et si franche?... Sourde à mes menaces, à mon chagrin, à sa propre humiliation, trois jours de suite, elle a succombé à la tentation... Pendant trois mois, elle s'était grisée de cette idée qu'avec sa chère Madame D. elle aurait de bonnes notes... et toutes les barrières ont cédé devant ce rêve passionné...

Non, le règne des larmes n'est pas terminé pour ma pauvre enfant... Elle connaîtra celles qu'on ne sent plus couler dans les désespoirs infinis et sans recours ; elle ressentira la brûlure affreuse des larmes de la jalousie ; elle tremblera tout entière sous la morsure des larmes d'humiliation que le seul souvenir de défaites fera sourdre au plus profond d'elle-même. Elle se croira parfois définitivement abattue... Elle se redressera pourtant, fouettée d'orgueil, et, de nouveau, pleine de confiance en sa force jamais tarie...

Il est des âmes éperdument assoiffées d'idéal, qui s'épuiseront toujours à la recherche du mirage sans cesse renouvelé que dresse devant elles leur imagination... Sera-ce l'amour qui comblera ce cœur trop vaste? Mais non, l'amour est passé, rayonnant, sans détourner son regard vers la suppliante dont les bras retombent, vides... Alors, ce sera la gloire, la fortune? Pas davantage... leur course capricieuse déchire cruellement ces disciples-là... Ce sera, dans la tendresse, l'amitié ?... Hélas! cette eau pure ne suffit plus à éteindre le grand brasier qui les consume...

Et Nanou, comme ces âmes-là, suivra sa destinée ; elle ira ainsi, tragiquement isolée sur son dur chemin ; personne ne pourra combler

la vaste plaie de son cœur, personne ne pourra lui tendre la main dans sa route épuisante vers la perfection absolue...

Cela jusqu'au jour, où de défaite en défaite, elle s'abattra tout à coup, comprenant l'inutilité affreuse de tant de fausses victoires, de tant de durs sacrifices, de tant de vains espoirs... Dans son âme humiliée retentiront les paroles que longtemps elle aura refusé d'admettre : « Seigneur, nous confessons et reconnaissons devant ta sainte Majesté, que nous sommes de pauvres pécheurs, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien... »

Sera-ce là qu'enfin elle trouvera cette perfection que son imagination elle-même n'arrive pas à lui proposer? Est-ce dans ce port que son cœur lassé, battu par les tempêtes, pourra se réfugier pour toujours, bercé par la plainte heureuse et paisible d'une autre âme démesurée : *Inquietum est cor meum, donec requiescat in Te, Domine...*

LES CHANSONS

Je voudrais trouver des mots tendres et naïfs comme les leurs pour parler des chansons qui ravissent les petits enfants... Leur rythme si simple et bien marqué, qui aide leur mémoire, endimanche chacun des mots courants employés et fait oublier leur banalité.

Parfois aussi la chanson présente un mot inconnu, à résonance étrange... et voilà parties les petites imaginations...

Mes enfants connaissent une foule de chansons...

Une quantité de petits personnages charmants habitent leur mémoire et il suffit de déclancher une chanson pour qu'aussitôt chacun d'eux se présente...

C'est généralement « la bergère et ron ron petit patapon » qui ouvre la ronde : tout cela est si familier aux enfants... les moutons dans la prairie, le fromage, que la jeune fille prépare dans une cuisine claire et gaie. Et les avertissements de la bergère à son petit chaton, ne sont-ils pas copiés sur ceux que Maman adresse si souvent aux petits curieux qui n'attendent qu'un moment d'inattention pour « y mettre la patte » eux aussi !

Evidemment la mort du chat est bien ennuyeuse, mais la conclusion de la chanson paraît si indulgente et si simple que vraiment il ne doit y avoir rien de grave là-dedans.

Souvent, après cette bergère, en apparaît une autre ; la douce et sage Isabeau, qui gardait son troupeau en chantant « sous la fougère »... Vous voyez déjà combien cela est étonnant, mystérieux et poétique... Mais quand vient à passer la reine sur un blanc « palefroi », vous concevez quel frisson délicieux saisit les enfants à une évocation aussi extraordinaire que celle d'un palefroi. Toutes les affirmations sur la similitude de cet animal avec le cheval ne peuvent résister à la poésie d'un pareil mot.

..... Et quand Isabeau refuse d'aller vivre chez la Reine en devenant Duchesse de peur de quitter sa mère et ses moutons, vous comprenez aussi quels regrets un peu méprisants cela peut susciter dans des imaginations emportées sur un blanc palefroi...

Toutes les femmes ne peuvent pas enfourcher d'aussi nobles coursiers ; et la « petite Mam'selle Marianne » que connaissent si bien mes enfants se contentait de son « âne Martin » pour aller au moulin.

Cela n'empêchait pas Mam'selle Marianne d'être charmante, puisque le meunier lui parlait d'une façon si absorbante que le loup put manger l'âne Martin sans qu'aucun d'eux s'en aperçût.

Les larmes de la pauvre enfant sont tout ce qu'il y a de plus amusant à chanter : on renifle beaucoup pour bien mettre en valeur le tragique de ce désespoir... Quand Marianne arrive chez son père, sur un âne racheté avec l'argent du meunier, on prend alors une grosse voix pour traduire le courroux du père.

Il y a dans cette algarade un mot très difficile à retenir, incompréhensible, mais cependant si évocateur :

> *Votre âne avait les qual' pieds blancs*
> *et les oreilles à l'avenant.*

Il est inutile d'essayer d'expliquer ce que sont des oreilles « à l'avenant ». C'était évidemment le signe distinctif du pauvre âne Martin... jamais aucun autre âne au monde ne pourra présenter une aussi remarquable particularité...

Il n'y a pas que les petites demoiselles bavardes qui soient affreusement punies... « Adèle et son frère », ces enfants obstinés, en sont un célèbre et lamentable exemple ; l'air si triste de la complainte vous en avertit dès le premier couplet. La noyade de la fin est vraiment trop triste et il vaut mieux rire un peu des « malheurs du petit Christophe » qui, par suite d'un geste de colère, tomba par terre :

C'est le bon Dieu qui t'a puni.
T'as sali ton chapeau
Et gâté ton ruban ponceau.

Evidemment, cela doit être ennuyeux de gâter un ruban d'une aussi jolie couleur que ce ruban-là, mais enfin, ce sont là des malheurs bien connus des petits chanteurs et beaucoup moins bouleversants que ceux d'Adèle!...

Un personnage familier aussi fait souvent son apparition ; je veux parler du petit Chaperon rouge ; comme le récit coule rapide, charmant et moqueur dans la chanson!

L'scélérat entra,
La mangea, croqua,
Si bien qu'son bonnet fut tout c'qui resta!

Nanou, qui n'a jamais pu supporter la mort de la grand-mère, quand on raconte l'histoire, la chante très facilement, et voilà comment l'esprit caustique finit par avoir raison de l'âme si tendre de Nanou...

Grand'mère a aussi un répertoire étonnant de chansons sur les oiseaux. *Ivresse d'Oiseaux*, *Mariage d'Oiseaux*, sont les titres des deux plus belles. Il y a là des roulades extrêmement savantes dont Marcelle triomphe. Nanou, qui a conscience de sa médiocrité, se tait pour mieux écouter celle qui imite si bien les oiseaux, tandis que Françoise, à l'image des oisillons dont on parle, essaie, auprès de la grande sœur, les ailes de sa voix pure.

Il y a aussi une très jolie chanson sur le mois de mai, que Marcelle savait très bien quand elle était toute petite. Il y était question d'amandiers mettant « leurs robes blanches », de violettes, de roses et de « bleu du ciel azurant l'eau »... Tout cela était beau comme les étalages de petits fours glacés qu'elle admirait tant dès que ses yeux furent à hauteur des vitrines... Marcelle se grisait de cette poésie... Elle y mettait tout son cœur, et cela si visiblement que Maman n'avait pas le courage de lui dire que certaines notes n'étaient pas tout à fait justes..., surtout l'une d'entre elles, très haute, que Marcelle atteignait en faisant une drôle de petite voix pointue.

Un jour, une grande jeune fille, amie de Maman, lui demanda de chanter et, sans se faire prier, la petite fille entonna sa belle romance... Las! quand arriva la note fatale, un fou-rire impossible à maîtriser saisit l'auditrice. Marcelle demeurait devant elle, rouge, interdite... Il y eut ensuite une affreuse scène de larmes où Marcelle sanglotait et où ma pauvre amie avait les yeux humides d'être cause d'un aussi horrible chagrin... Il fallut le retour d'un autre mois de mai pour décider Marcelle à chanter à nouveau les charmes poétiques du plus beau mois de l'année...

Maintenant les grandes essayent de répéter tout ce qu'elles entendent autour d'elles ; mais ce ne sera pas là le vrai répertoire qui demeurera pour elles... Ces chansons-là passeront ; elles les oublieront..., je suis sûre qu'au cours d'une maladie, ce ne sont pas celles-là qu'elles me réclameront, mais les autres..., celles apprises au cours de longues après-midi pluvieuses, quand on reste à la maison et qu'on éprouve le besoin de s'évader par un moyen quelconque de la chambre où gagne la pénombre..., celles que Maman a choisies si souvent pour apaiser un gros chagrin ou les distraire d'un désir impossible à contenter..., celles qu'on a chantées au retour d'une promenade un peu longue, quand les petites jambes deviennent raides et que le bras fait mal tant on se laisse traîner par Maman..., celles qui feront lever pour elles des souvenirs d'heures de tendresse maternelle et d'intimité.

C'est celles-là encore qu'elles apprendront plus tard à leurs enfants..., mettant toute l'émotion du passé dans les paroles si simples qu'elles chanteront... Peut-être aussi, s'étonneront-elles douloureusement, si je suis encore auprès d'elles, de ne plus entendre la voix jeune et vibrante qui les leur apprit.., mais une pauvre voix vieille, cassée..., et dont le tremblement ne sera pas seulement dû aux années, mais à toutes sortes d'émotions intimes et de poignants regrets...

JACQUELINE DEVILLE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ÉVÈNEMENTS D'EXTRÊME-ORIENT

Parmi les propos de table décidément irrévérencieux que Renan tenait à la fin de sa vie, il en est un qui a fait une singulière fortune parmi les journalistes, celui où il parle du démiurge farceur qui gouverne les affaires du monde.

Les événements de ces derniers mois semblent donner raison au vieux sage du Collège de France, à moins que le démiurge en question ne soit une espèce de metteur en scène de cinéma préoccupé de varier tous les jours le spectacle qu'il offre au public.

Il y a quinze jours, il n'était question dans le monde que du pacte à quatre et des manœuvres plus ou moins machiavéliques de M. Mussolini ; de l'espèce d'hystérie nationaliste qui s'était opérée dans l'Allemagne et de la révision des traités, voire même de cette Conférence du désarmement que la fée qui endormit la Belle au bois dormant, semble avoir touchée de sa baguette.

Aujourd'hui, toutes ces questions ont disparu du terrain mouvant de l'actualité pour faire place à la grande querelle monétaire qui se déroule entre Londres, Washington et Paris. Au moment où j'écris, il est impossible d'y voir clair. On est en pleine conversation ; les experts confrontent leurs plans ; on prépare la Conférence économique mondiale, qui doit se réunir à Londres en juin et qui, faute de préparation, pourrait bien n'être qu'une nouvelle tour de Babel.

Il n'est pas encore temps d'essayer d'y voir clair ?

Cependant, à l'autre bout du monde, dans ce mystérieux Extrême-Orient où, pour le moment, tout n'est qu'anarchie, mais qui contient peut-être tous les secrets de l'avenir, un drame se déroule méthodiquement. Le Japon assure sa main-mise sur la Chine du Nord, en attendant peut-être l'exécution de plus vastes desseins.

Un journal parisien mettait dernièrement en titre d'un de ses articles cette phrase singulière : « Les Japonais réduisent les tâches de dissidence aux abords de la Grande Muraille. » Est-il donc admis que les Chinois, qui défendent l'indépendance et l'unité de leur pays, sont des dissidents? Toujours est-il que les Japonais, avec une unité et une conscience dans leurs plans qui est une fameuse garantie de succès, organisent le Man-Tchéou-Ko, assurent ses frontières, poursuivent l'occupation du Jehol et préparent peut-être des extensions futures. « Les Japonais réduisent les taches de dissidence », disait le journal parisien. Le fait est que, pour le gouvernement de Tokio, tout Japonais qui ne se rallie pas au nouvel Etat Man-Tchéou, est un indésirable.

Et cependant les Japonais semblent procéder avec une extrême prudence. Ils ont l'air de sauver la face à ces Mantcheous dont ils se sont fait des alliés. Dans le Jehol, l'état-major japonais s'est constamment effacé devant les délégués du Man-Tchéou-Ko. Les autorités civiles chargées d'organiser le pays sont choisies parmi les notables et nommées par le gouvernement de Hsin-King. C'est une gendarmerie mandchoue, en apparence, qui est chargée de la police et, usant d'une activité extraordinaire, les Japonais ou les délégués du Man-Tchéou-Ko fondent des hôpitaux, des écoles, tracent des lignes de chemin de fer. Il y a dans tout cela une considérable part de bluff. Les généraux japonais semblent avoir pris des leçons du fameux Potemkine ; mais, on y voit une volonté très nette de la part du gouvernement de Tokio de s'établir ou du moins d'établir ses protégés, solidement et pour longtemps, dans le pays.

La sagesse eut été peut-être, pour le gouvernement de Nankin, de se résigner à l'inévitable et de profiter de l'avance japonaise pour réaliser l'unité de la Chine républicaine. Mais le Kuomintang, conseillé par ceux qui redoutent l'extension japonaise, fut excité par cette fièvre de nationalisme qui s'est emparée du monde entier et surtout des pays neufs, et n'accepta pas l'occupation du Jehol. Aux dernières nouvelles, on parlait, le mois dernier, à Canton, de proclamer la patrie en danger et de décréter la levée en masse ; ces disciples du docteur Sun Yat Sen sont pleins de la légende révolutionnaire, qu'ils comprennent, du reste, assez mal.

L'unité de la Chine! Peut-on soutenir que cette Mandchourie, qui a fourni à l'Empire du Milieu ses derniers souverains, fait réellement partie de cette Chine qui n'a cessé d'être en lutte contre la dynastie mandchoue ?

Toujours est-il que la République chinoise, loin d'accepter l'idée d'un compromis, fait mine de se préparer à la lutte. Dans ces conditions, l'anarchie ne peut que croître et embellir, et les commerçants européens qui reviennent d'Extrême-Orient sont, en général, des plus pessimistes. Ils sont persuadés que le Japon, dans un temps donné, va remettre de l'ordre en Extrême-Orient ; c'est une nation solide, qui n'a pas peur de la lutte, qui est prête à tous les sacrifices pour accomplir une mission qu'elle se garde bien de proclamer mais à laquelle il n'est pas un Japonais qui ne croit.

Cette mission, c'est l'organisation *asiatique* de l'Asie. Ce peuple silencieux, d'un nationalisme d'autant plus décidé et d'autant plus étroit qu'il ne le formule pas en théorie, arrivera tôt ou tard à évincer du marché chinois tous les concours européens qui s'y trouvent.

Les Etats-Unis, en se mêlant de l'affaire du

conflit sino-japonais avec autant de maladresse que de discontinuité en sont arrivés à perdre une grande partie de la situation commerciale considérable qu'ils avaient sur le marché chinois. Quant aux Français et aux Anglais, leur prestige diminue de jour en jour. Enfin, pour ce qui est de la Société des Nations, elle ne compte plus pour rien, ni à Tokio, ni à Nankin, ni à Pékin, ni à Shangaï.

Aussi bien voit-on de plus en plus clairement l'erreur fondamentale qui a été commise à Genève. Cette condamnation juridique et morale du Japon ne rime à rien. Seule, une coalition des puissances occidentales ou, du moins, une action commune de ces puissances aurait peut-être pu le faire reculer. Mais s'imagine-t-on l'opinion, en France ou en Angleterre, se passionnant pour la cause du Man-Tcheou-Ko au point de risquer dans ces terres lointaines un navire ou un régiment ?

Le seul moyen de contrecarrer l'action japonaise, si on la craint, c'était de collaborer avec le Japon à la mise en ordre des affaires chinoises. C'était de le surveiller en l'aidant. Les juristes de Genève n'ont pas su ou n'ont pas voulu le voir.

Maintenant, le sort en est jeté, le Japon suivra impassiblement son chemin, sans se préoccuper le moins du monde des palabres genevoises. Et l'Occident n'a plus qu'à le regarder faire. Serait-ce la fin de la politique juridique, pacifique et mondiale dont la Société des Nations est l'organe impuissant? C'est, dans tous les cas, un grave échec pour la politique européenne, qui s'est avérée inexistante. Les puissances européennes prétendirent et prétendent encore au rôle de tutrices des peuples trop jeunes ou trop vieux pour se gouverner eux-mêmes et, en effet, ces peuples sont loin d'être mûrs pour le *self government* — ; elles ont donné l'impression qu'elles n'en étaient pas capables. Si le Japon sait user avec prudence et modération de sa victoire, c'est son heure qui a sonné. Mais qui sait ce qui se passe dans l'âme japonaise ?

L. Dumont-Wilden.

LA FOIRE AUX IDÉES

JEUNESSES FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Que pense et que veut la jeunesse de France ? Où va la jeunesse d'Allemagne? Les « printemps » de deux grandes nations, ces fleurs d'intelligence et de sang, cherchent-elles obscurément — si incroyable que cela puisse paraître d'abord — le même climat spirituel, ou bien sont-elles contraintes, de toute éternité, à ne jamais se connaître ni même à se comprendre?

Pour répondre à ces angoissantes questions, voici qu'un essayiste français, M. Daniel-Rops, nous dit dans *Les Années Tournantes* (1), les aspirations de notre jeunesse d'après-guerre ; et qu'un écrivain allemand, M. Günther Gründel, nous révèle l'état d'âme des jeunes Allemands, dans *La Mission de la jeune Génération*. Ce sont deux messages de bonne foi : leur différence de ton elle-même est un gage de leur sincérité et du grand intérêt qu'ils nous offrent. Ouvrons-les sans idée préconçue, penchons-nous vers eux avec sympathie, essayons même de lire au-delà des lettres imprimées.

***

Le monde vit en état de crise. Même les nations les moins blessées connaissent une période prérévolutionnaire au milieu d'un déséquilibre économique, financier et, par contre-coup politique. La cause profonde du mal, il faut la chercher, certes, dans le domaine moral, mais avant tout, dans le triomphe de la machine, encore inadaptée aux conditions humaines, et dont la guerre a multiplié le rythme de façon vertigineuse. Il en est résulté de telles contradictions que le monde oscille, aujourd'hui, entre ce double crime : l'un contre l'humanité, qui permet de brûler des millions de tonnes de [illegible] alors qu'ici des chômeurs, là des populations entières meurent de faim ; l'autre, contre l'esprit et la science, qui envisage la destruction prochaine des machines.

1) *Editions du Siècle.*

Devant l'iniquité et le chaos de cette société mécanisée, quelle est la seule attitude possible pour une jeunesse consciente de ses responsabilités? M. Daniel-Rops répond catégoriquement : c'est le refus.

D'abord, la jeunesse française d'après-guerre a refusé de se donner à quelque chose qui la dépassât. Repliée sur elle-même, en proie à l'inquiétude et même au désespoir — et l'un d'eux, Georges Duvau, a analysé, en de très belles pages, cet état d'âme — le ciel vide et la terre uniquement peuplée de faillites morales et de funérailles, elle chercha dans le domaine des sensations un plaisir sans cesse fuyant et un enrichissement de la personnalité presque toujours refusé. C'était l'époque du gidisme triomphant, et quelques jeunes hommes faibles y sombrèrent, heureux quand ils ne demandèrent pas au suicide le remède à une vie qui n'avait plus d'objet.

Pour d'autres, ce snobisme de l'immoralité, ce refus total et méthodique ne fut qu'une étape. Elle est aujourd'hui dépassée. Loi des réactions et des contrastes ! Ces jeunes gens de l'après-guerre possèdent le désir de l'ordre, l'appétit de l'action, le besoin d'une discipline, le sens de l'humain et de la collectivité. Une foi naît, un enthousiasme neuf soulève des cœurs qui n'étaient froids qu'en apparence. Enfin, les voici qui osent faire un choix et aller de l'avant.

Nous avons souligné qu'ils refusaient leur adhésion à la société moderne. Dans l'ordre politique, nous dit M. Daniel-Rops, l'immense majorité de la jeunesse condamne « le régime parlementaire tel qu'il est pratiqué en France ». Elle adresse à ce régime (même ceux qui sont partisans de la démocratie), trois griefs qui comptent. On peut les résumer par ces mots : immobilité, incompétence, irresponsabilité. Dans l'ordre économique, « on trouverait difficilement un jeune homme pour présenter la défense du système actuel. Son absurdité, devenue évidente, ne lui permettra sans doute pas de survivre sans transformation : sur ce point, les jeunes hommes se rangeraient tout au long de l'échelle théorique qui, du transformisme social, conduit jusqu'à la révolution pure et simple ». Enfin, si l'on pose le problème du concept national, on s'aperçoit bien vite que « la table des valeurs transmise par le XIXe siècle est considérée comme périmée. « Certes, la jeunesse française, dans son ensemble, est patriote : « La patrie lui apparaît comme une notion affective suprêmement respectable, qui ne saurait être agressive à l'égard d'autrui et qu'il est vain de vouloir nier... Par contre, la nation, concept d'histoire, est fortement attaquée ». En un mot, la jeunesse française de l'après-guerre aspire à un nouvel ordre des choses, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle veut intégrer le règne de l'esprit — d'un esprit révolutionnaire — dans une société mécanique — capitaliste ou non, n'importe! — qui s'appuie uniquement sur le culte de la production matérielle et se croit à l'abri des coups parce qu'elle fait de l'immobilité l'expression la plus parfaite de l'ordre.

Tout cela d'ailleurs, exprimé, si l'on en croit M. Daniel-Rops, en termes courtois, nuancés, sans cette fougue, cette brûlure qui, d'un côté, font scandale et qui, de l'autre, emportent l'adhésion.

Il en est tout autrement si l'on se tourne vers la jeunesse allemande.

*
* *

Cette jeunesse née, en Allemagne, de la guerre et de la défaite, a grandi sans direction intellectuelle et morale, comme une herbe sauvage, battue par tous les vents contraires. Elle fit très rapidement l'expérience des sens, de la débauche, de la misère, et porta au maximum son mépris pour les gens de l'arrière qui avaient engraissé leurs portefeuilles avec des bénéfices sordides et sanglants.

La guerre, qu'on leur avait enseignée sur les bancs de l'école, joyeuse et fraîche, ils la virent sous le vent de la défaite et de la honte, avec son affreux rictus, déchaînant chez l'homme les plus bas instincts. La réaction qu'en éprouva cette jeunesse comprend deux étapes :

D'abord, le contact avec les anciens combattants donna à la plupart d'entre eux la révélation de deux sentiments considérables : celui de l'interdépendance des peuples dans le bonheur comme dans la misère, et celui de la collectivité par la hiérarchie et par le don de soi. De ces deux sentiments, nés de la tranchée, naquit à son tour le désir profond de la paix. Et quand la République la leur promit, ils acceptèrent la République parce qu'elle devait renouveler le monde, instaurer un ordre meilleur et créer « l'homme nouveau ». Ils apprirent à chanter l'*Internationale*.

Mais la République, disent-ils aujourd'hui, ne leur apporta qu'une plus grande misère morale et physique et l'abaissement progressif du prestige national. C'est que la République repose

sur des principes qu'ils estiment périmés : droits de l'homme, libéralisme économique et cet affreux matérialisme « luciférien » avec son idéal trompeur de la « prosperity », soutenu et nourri par la finance internationale.

D'autre part, un atavisme séculaire et un naturel esprit grégaire ont réuni les jeunes Allemands en groupements et associations sportives, aux allures et à la résonance militaires. On leur prêchait sans cesse : « Luttons ! », dit M. Günther Gründel dans *La Mission de la jeune Génération* (1), « luttons, il faut lutter. » Ce sont là des mots bien faits pour exalter ces jeunes gens. Ce qu'il eût fallu, c'était les éclairer sur les buts à atteindre et leur désigner les terrains où livrer la bataille : mais cela, on ne l'a pas vu. Depuis onze ans, ils jouent du tambour et sonnent l'assaut sans relâche. Mais l'assaut est toujours remis parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes contre quoi le diriger ».

Ils le savent désormais. La prétendue carence de la République en Allemagne, amena une réaction rapide, violente, véhémente. Puisque la démocratie était incapable de grandeur et d'élan, il fallait donc la remplacer par un ordre nouveau. Lequel? Et voilà que les jeunesses allemandes, ayant à leur tête le « grand tambour-major », Adolf Hitler, ont apporté le programme du parti national-socialiste allemand.

*
* *

Cette jeunesse, dépouillée de tout héritage social, s'élève contre le matérialisme économique, contre « les erreurs et les illusions du XIXe siècle », nées presque toutes de l'idolâtrie du progrès mécanique ; contre la puissance tyrannique des financiers anonymes qui détiennent, en fait, un pouvoir enfermé jadis dans les mains de quelques maisons princières. Elle se propose de réintégrer les forces de l'esprit et de la religion dans la société moderne et de créer une nouvelle hiérarchie des valeurs, non plus basée sur la fortune ou la naissance, mais seulement sur la qualité individuelle et le dévouement de l'individu à la collectivité, avec la volonté très nette d'exalter et de respecter la valeur là où elle se trouve, chez le manuel aussi bien que chez le savant. A la vérité, cette démocratie rêvée ne repose plus sur l'élection mais sur la sélection : une aristocratie qui redonnerait au pays une âme par le culte de l'honneur national, et aussi une assiette solide par le culte de l'amour réel et quotidiennement vécu des choses et du travail de la terre remis à la place d'honneur qui leur revient.

Jusque-là, un parallèle pouvait s'établir entre les aspirations des deux jeunesses française et allemande : même dégoût pour des formes politiques immobiles et stériles, même condamnation du matérialisme à outrance, même appel vers des forces spirituelles et un ordre neuf. Et l'on peut regretter que nous n'ayons pas mieux connu les sentiments non défigurés de cette jeunesse voisine, non plus d'ailleurs que ceux de la jeunesse italienne marchant derrière Mussolini. Il y avait en elles, pour le moins, de l'audace et de la grandeur.

Mais voilà où la brisure se fait si vive, si nette, entre les jeunesses française et allemande qu'on ne voit plus guère par quel moyen loyal on pourrait encore trouver un terrain d'entente : c'est que la jeunesse allemande pose, comme condition première de son avenir, l'affirmation de la supériorité de la race aryenne (dont les Allemands du Nord sont les descendants), sur toutes les autres races. Supériorité et, naturellement, suprématie! Ici, il convient de citer M. Günther Gründel : « Le national-socialisme affirme qu'il ne peut pas même exister d'humanité unie, la population de la terre étant divisée en races. Son but est la victoire et le règne équitable de l'une d'elles, de la grande race nordique et des peuples qui la représentent le mieux. » Autrement dit, le monde ne sera rénové que grâce à la pensée allemande. « L'Allemand est l'Européen prédestiné ». Orgueil monstrueux, qui se corrompt dans de redoutables nuées !

D'ailleurs, toute rénovation sera impossible, estime-t-il, tant qu'on n'aura pas liquidé le « crime » de Versailles, d'une part, et, d'autre part, « tant qu'on ne se sera pas, avant tout, efforcé de donner au peuple allemand l'espace qui lui est nécessaire pour exister. Cette tâche qui nous incombe fait de nous l'ennemi naturel de la Russie. »

Le livre de M. Günther Gründel, dans son élan et sa véhémence, a le mérite de la loyauté. Grâce à lui, nous savons maintenant ce qui unit, et surtout ce qui divise et même dresse les unes contre les autres les jeunes générations des deux côtés du Rhin.

Le mal est-il irrémédiable? Le fossé creusé à plaisir ne peut-il se combler ? Ces jeunesses divisées vont-elles se haïr et marcher l'une con-

(1) *Plon, édit.*

tre l'autre, les armes à la main ? Est-ce la guerre ? Et ne peut-on encore l'éviter ? Je ne crois pas à l'efficacité de solutions désespérées. Le remède à nos maux est dans le cœur beaucoup plus que dans le jeu des théories, et il suffirait d'intelligence et d'audace.

Mais qui donc aura l'intelligence de comprendre et l'audace d'oser?

André Lamandé.

LE THÉATRE

LA DERNIÈRE ŒUVRE D'HENRI BERNSTEIN

L'une des faiblesses et l'un des dangers du théâtre, c'est que l'auteur s'y présente toujours à découvert ; son crédit s'épuise dès les premières répliques. Quelle que soit l'importance de son œuvre préalable, il ne garde aucune autorité sur le public dès que ce public est assis. Pour un romancier, ses admirateurs sans doute avaient des préférences, mais ils n'oublient jamais en lisant une œuvre nouvelle leurs sympathies anciennes. L'auteur dramatique rejoue indéfiniment la même partie, dans les mêmes conditions. Bien plus, son passé, sa notoriété se retournent parfois contre lui : ... « ce n'est pas cela que j'attendais !... » Comment se défendre contre une prévention si favorable ?

En ce qui concerne la nouvelle pièce d'Henry Bernstein, à laquelle la critique n'a pas accordé une égale admiration, je voudrais proposer une autre remarque préliminaire, à savoir qu'avant de juger une pièce, il convient de bien saisir, je ne dirai pas même l'intention première, mais le mouvement originel de sensibilité et d'imagination de l'auteur. Ainsi qu'à tous les grands dramaturges et à tous les grands observateurs, l'amour apparaît naturellement à Henry Bernstein comme un accident mystérieux et fatal, rapprochant les êtres les plus éloignés par l'union la plus invraisemblable. Ces sinistres occasions ne peuvent que se multiplier, vu cette vie moderne où pullulent les hasards sociaux. Ainsi l'éternel amour se modernise et l'auteur dramatique, qui peint l'humanité immuable, ne se dispense point pourtant de cette actualité qui particularise, en notre temps, le permanent. Deux vedettes sont ainsi montées l'une vers l'autre, le communiste, l'anarchiste, le bolcheviste, et l'étoile de cinéma, la star. Les rois ont disparu ou sont masqués par leur premier ministre : les génies n'obtiennent même pas le prix Nobel et les boxeurs ou tennisseurs sont en baisse. Le geste que l'anarchiste prétend mondial ne sera plus possible que s'il porte sur le seul astre encore capable d'éclairer l'Univers : une héroïne de l'écran. C'est pourquoi, méthodiquement, philosophiquement, J. Boyer, qui figure au Gymnase le moderne cinéma de la Société, a pris comme cible vivante de son attentat Yvonne Printemps, qui déploie devant les spectateurs toutes les séductions d'une idole nouvelle. Celui-là entreprendra donc de tuer celle-ci.

Voilà le moderne.

Mais voici l'éternel.

Pour être anarchiste, c'est-à-dire sentimental et mystique, on n'en est pas moins homme, et le coup de revolver n'a pas empêché le coup de foudre ; bien au contraire. Dès lors, dans le cœur de l'anarchiste, s'engage un conflit cornélien : il ne tire pas sur la star parce qu'il l'aime, mais malgré son amour, et il n'a d'autre idée, après l'avoir manquée et durant tout le procès, que de cacher son secret à celle qui l'a deviné.

Tel est le fond, si original, de l'œuvre.

Quant à la forme, il semble qu'Henry Bernstein soit arrivé à ce degré de maîtrise où le plaisir de la création s'accompagne d'une sorte de volupté technique : tout art supérieur suppose l'exercice absolument libre de la réflexion et de l'habileté : on se pose des problèmes pour les résoudre et on invente des difficultés pour en triompher. Mon sujet, pense l'auteur, me conduit aux assises. Je veux donner, à cette occasion, l'image tout à la fois la plus précise et la plus forte d'une audience criminelle. L'idéal que n'avaient jamais atteint, malgré tant d'efforts, les Réalistes, je vais l'accomplir en me jouant, pendant tout un acte qui tiendra les spectateurs dans une illusion totale.

Telle est, me semble-t-il, la psychologie qui doit précéder tout jugement esthétique porté sur « Le Bonheur ». Dès qu'on l'a faite, on mesure la nouveauté, la profondeur et la force de la conception ; on discerne la précision, la sûreté, la puissance de l'exécution. Ainsi, l'œuvre se situe d'elle-même au plus haut niveau de la production de son auteur et du théâtre actuel.

Reste maintenant un fait à constater et expliquer : pourquoi, si grand qu'il soit aujourd'hui, le premier succès ne s'est-il pas affirmé avec la même netteté et le même élan qu'il est habituel toutes les fois qu'il s'agit d'une pièce de notre plus grand auteur dramatique ?

Ce n'est plus la psychologie de l'auteur, mais celle du public, qu'il faut tenter de faire.

Le public du théâtre, aujourd'hui, ne sait plus ce qu'il veut, et pour cause. Il croit qu'il veut du nouveau, mais le nouveau qu'on lui propose le déçoit presque toujours, parce que ce nouveau n'a aucun rapport avec le théâtre : on y néglige toujours l'essentiel. Il reste donc en une sorte d'attente secrète et vague : un acte comme le second acte du « Bonheur » lui donne une satisfaction telle qu'il en garde une inquiétude : il craint d'avoir été dupe, et par conséquent rétrograde. Il se retourne aussitôt de sa violence contre son premier sentiment et sa première admiration. Quand le rideau se lève sur l'acte suivant, la pièce a contre elle, si j'ose dire, son succès. Il y a comme un désir inavoué de représailles dans l'esprit du spectateur.

Si la pièce continuait dans le même ton, la résistance serait bien vite vaincue. Mais voici que l'auteur a changé de manière et ne nous met plus en présence que d'un duo d'amour qui vient trop tard ou trop tôt pour ces spectateurs d'assises. Ainsi la toute petite faute de l'auteur, en la circonstance, aurait été de négliger que le spectateur d'aujourd'hui, comme celui de tous les temps, continue d'être asservi à la vieille loi, non pas des « trois unités », mais de l'unité de ton, dont n'avait jamais parlé l'inventeur des trois autres, et qui n'est qu'un équivalent esthétique des lois de la vie.

GASTON RAGEOT.

LES BEAUX-ARTS

LA XXe EXPOSITION DES PEINTRES-GRAVEURS FRANÇAIS

L'avènement du printemps est accompagné de l'ouverture du Salon des Peintres-Graveurs français. Comment ne pas aimer ces artistes? Leurs productions s'accordent à merveille avec un temps plus clair dans des jours plus longs. Elles sont blanches et noires, mais ce noir est transparent, susceptible d'une gamme de valeurs d'un charme infini, et le blanc lui-même, chez les meilleurs, est soumis aux plus opportunes variations. Selon le spectacle, une gravure provoque un retour en arrière ou une vision du futur.

La neige d'hier, c'est André Jacques qui en résume la poésie dans un *Paysage Bessannais*, un paysage, dont la chape blanche s'étend de la montagne à la vallée, rompue seulement par la présence, en bas du côteau, d'une maison paysanne comme écrasée par le poids des frimas. En même temps, un portrait en pied de *Lucien Chiron*, ancien maire de Chambery, profilé sur la ville qu'il administra, montre combien est souple et variée la pointe d'André Jacques. Le mirage des promenades prochaines, c'est Jacques Beurdeley qui nous en présente le miroir : paysages où, en arrière d'un rideau d'arbres légers, se devinent une église, un village protégé par un buisson voisin. On aime aussi sa *Cour d'Hôpital*, de l'hôpital d'une des plus charmantes villes de France : Provins. La Vendée qui a offert autrefois tant de curieux motifs à Auguste Lepère, inspire aussi, très heureusement, Auguste Corneau, impressionnant surtout dans cette *Vue du Marais Vendéen* où la route se perd dans l'infini d'un sol sableux. Eclectique, Henry de Waroquier est allé de *La Rochelle* à *Beauvais* en passant par *Montthéry*, saisissant toujours avec bonheur l'aspect le plus significatif, celui qui rend colossale la haute masse de la cathédrale de Beauvais, plus archaïque dans un décor moderne, les tours qui ferment le si délicieux port de La Rochelle. André Dauchez jalonne ses observations, du *Pays Limousin* à *Cayeux* en passant par *Belle-Isle*, sans se départir d'une maîtrise qui reçoit l'approbation d'ordinaire difficilement accordée de ses confrères. De la région Dieppe-Varangeville est revenu le catalan Pablo Roïg avec une figure de vieille paysanne solidement indiquée et des paysages d'accent bien particulier. Breton, Jean Frelaut demeure fidèle aux aspects de son Morbihan originel, mais ajoute, cette fois, au pittoresque d'une batellerie bien étudiée, une composition, l'*Etude*, qui enveloppe d'un délicat effet de lumière un enfant étudiant près d'une fenêtre. Paris ne cesse d'avoir ses fervents et, parmi ses vieux quartiers, il n'en est pas qui retiennent davantage que celui de l'Ile-Saint-Louis et ses abords. C'est à celle-ci que Gustave Pierre a été demander les motifs de ses eaux-fortes véridiques et solides représentant le *Pont Marie* et le *Quai d'Anjou*. Mais la pièce supé

rieure est à coup sûr son *Lavoir*, si sérieux, et d'une probité toute hollandaise.

Si les Peintres-Graveurs réussissent à donner à leurs œuvres des accents aussi particuliers, c'est qu'ils se doublent, en général, de bons dessinateurs aptes à noter des sensations directement perçues. Et parmi ces dessinateurs, il n'en est pas de plus adroit de son crayon que Charles Jouas. Subtil magicien, non seulement il rend l'accent aux vieilles pierres, mais il insuffle vie aux images qu'elles retiennent. Pas de meilleure preuve que ce groupe reporté sur cuivre de la *Vierge cousant*, appartenant à la clôture du chœur de la Cathédrale de Chartres. Voyez : il semble palpiter dans une atmosphère empreinte de la plus douce lumière. Mais ce n'est là qu'un des côtés d'un talent qui s'affirme, d'autre part, dans des aspects de la curieuse *Cour de Rohan* ou des fortifications en démolition pour le bien d'un plus grand Paris, mais trop souvent aussi pour abolir un pittoresque qui avait bien son charme.

De son côté, Albert Decain, qui voit grand et puissant, réhabilite le sévère burin en l'adaptant à des scènes qui ne sont que mouvement et couleur. On connaît ses heureuses interprétations de tels épisodes tragiques des grands drames humains. Cette fois, son effort porte sur les monuments antiques, dont, après Piranesi, mais sans lui demeurer tributaire, il fixe le grand caractère. Sa vue en hauteur de l'intérieur du Colisée, de cette cascade de gradins rongés et de vomitoires écroulés, est, entre toutes, impressionnante.

Mais, il est un autre procédé de gravure qui se prête avec bonheur aux visions hardies et larges. C'est la gravure sur bois, utilisée avec un si rare sens du monumental, par les graveurs d'ouvrages d'architecture du XVIe siècle. Telle figuration de monument antique dans Vitruve, tel palais de Serlio ou de Palladio, interprétés par le bois, prennent une grandeur qui émeut. Et puis, la décadence vint. Cependant, voici un artiste, Jacques Beltrand, dont la faculté créatrice égale le fin sentiment d'art, la puissance d'interprétation. Il fortifie, d'ailleurs, son adresse de métier par d'incessants exercices de dessin. Qu'on regarde ses grands et beaux bois inspirés par la Sylve ; ils s'enveloppent de poésie, prennent couleur et relief. C'est dans toute sa grandeur, sa robustesse, la forêt. En parallèle, cette autre pièce des *Trois Déesses nues*, affirme son souci constant de style. Autres bois de A. Marius Martin, dotés de qualités certaines.

Mais revenons à l'eau-forte : un grand nom nous sollicite, celui d'Albert Besnard, représenté par quelques pièces, plus précisément quelques « états », de son œuvre imposant. C'est *Eve, de dos, devant le pommier*, premier état tout en lumière, c'est encore la *Femme au vase*, surtout la *Nuit de Noël à Fontarabie*, où le petit épisode se fond dans la splendeur de la cérémonie.

Près de la belle eau-forte des *Maquignons*, Georges Jeanniot place une mine de plomb, un portrait au crayon de *Degas discutant*, qui est la chose la plus vivante, la plus spirituelle qui soit. C'est le peintre, c'est l'homme saisi dans tout son feu ; certain mouvement de main est expressif à l'égal d'une parole. Autre physionomie d'artiste : *J. E. Laboureur* par Th. Brenson ; Laboureur qui, dans ses spectacles de *la Brière inondée*, des *Rues de Versailles* fait intervenir un nouvel élément graphique : la pluie! Les œuvres de bien d'autres artistes offrent encore des effets de vif intérêt : c'est Beaufrère, dont les troncs de vieux arbres ont une robuste allure, de Bruycker, portraitiste de la cathédrale d'Amiens comme Mac Loughlan l'est de la cathédrale de Chartres ; Eugène Delâtre, A. Jacquemin, Hermann Paul habile à rehausser d'une teinte ses lithographies et bois expressifs.

Fidèle au souvenir des maîtres et amis disparus, la Société des Peintres-Graveurs fait place cette année à trois d'entre eux : à Bracquemond, dont c'est le centenaire de naissance et que rappelle, entre autres œuvres, un expressif portrait de Méryon ; à Renoir, dans les lithographies et eaux-fortes duquel il y a décidément un tri à faire ; à Cézanne dont les lithographies s'effacent un peu, en présence de ses savoureuses aquarelles : *Les Rideaux*, *Les Pots de fleurs*. Les exposants ont tenu aussi à ce que soient présents leurs morts d'hier : Jules Chéret, créateur d'un peuple de pierrots et de colombines endiablés, Gustave Leheutre, l'auteur d'une gravure d'ensemble de la belle et svelte *Cathédrale de Chartres*, en même temps que d'une notation très précise de *la Grande Maison*, à Vitré, et surtout de la pittoresque *Ruelle des Chats* qui montre quelles gradations de valeurs peut présenter une feuille de papier tirée en blanc et noir. Gustave Leheutre, qui, oublié dans la distribution des faveurs par les divers parlementaires qui se sont succédé au Ministère de l'Education nationale, demeure, ne leur en déplaise, aux yeux de ses confrères et des grands amateurs, ses admirateurs, l'un des plus beaux aquafortistes qu'ait produits la France.

CHARLES SAUNIER.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire des Religions

Luigi Suali. — *L'Illuminé. La légende du Bouddha.* Traduction française de M. Paul E. Dumont. Denoël et Steele.

Comme la forêt tropicale, la littérature de l'Inde nous frappe à la fois d'admiration et de terreur : c'est peut-être la seule qui nous donne la sensation d'un monde totalement différent du nôtre. On se perd dans cette jungle pleine de mystères, de dieux étranges, de monstres affreux et de fleurs splendides. Impossible d'y pénétrer sans un guide. Assurément, ils ne nous manquent point, mais ce sont presque tous des savants tellement spécialisés que nous avons peine à les suivre. Ils parlent généralement un langage hermétique. Or voici que l'un d'eux et des plus éminents, M. Luigi Suali, professeur à l'Université de Pavie, nous offre de nous prendre par la main et de nous conduire par les sentiers les plus fleuris de la légende jusqu'au temple où l'on contemple la figure divine du Bouddha lui-même et qu'un de ses collègues en indianisme, M. Paul E. Dumont, professeur de sanscrit, à l'Université de Baltimore, belge de nationalité et fort bon écrivain français, nous donne de son ouvrage la traduction la plus élégante et la plus agréable.

M. Suali a consacré toute une partie de sa vie de philologue à l'étude de la légende du Bouddah, mais comme l'érudition n'avait pas détruit en lui le sens de la poésie, il en a fait en marge de ses travaux une véritable transposition poétique. Les documents sanscrits et palis lui ont servi de base, mais il a en quelque sorte recomposé la forme de façon à la rendre plus cohérente et plus émouvante.

Du Bouddha historique, nous ne savons presque rien, sinon qu'il naquit vers l'an 560 et qu'il mourut vers l'an 480 avant notre ère, mais ce qu'il importait avant tout de connaître, c'est l'image que se font de lui ses fidèles, car dans le cœur de ces fidèles, il vit toujours après près de vingt-quatre siècles, c'est aussi la façon dont il s'est fait dieu.

Tout d'abord, il est homme, en effet, mais on dirait que déjà pendant sa vie ses disciples eurent la sensation de quelque chose de divin qui par lui se révélait ; puis, à mesure que le temps passait, le Sage miséricordieux et véridique apparut de plus en plus comme un être surnaturel et sans égal. M. Suali a su conserver dans son récit cette sorte de certitude inquiète pleine de mystère et de crainte religieuse que l'on retrouve dans l'attitude spontanée de la pensée bouddhique. « Le Bouddha est-il un dieu, est-il un homme ? Ni l'un, ni l'autre peut-être, car il est l'être incomparable, le Maître des dieux et des Hommes, ce qui ajoute à la légende un élément exquis de grâce spirituelle et d'inquiétude mystique ».

C'est l'image essentiellement orientale de cette personnalité surhumaine du Bouddha que M. Suali dresse devant les occidentaux rationalistes que nous sommes de façon à nous la faire comprendre tout en lui laissant son parfum, son « climat » oriental. C'est un véritable tour de force. Nous avons là une sorte d'évangile populaire, une légende du saint des saints [illegible] ton de naïveté charmante qui nous enchante dans la [illegible] de Voragine. Il n'y a pas de meilleure préparation [illegible] étude du Bouddhisme. M. Suali nous transporte [illegible] l'atmosphère du temple et de la forêt indienne. Il [illegible] met en quelque sorte en état de grâce bouddhique et le mérite de la traduction de M. Paul Dumont est d'avoir conservé en français toute la suavité, un peu maniérée parfois, mais charmante, toute la naïveté franciscaine de ce poème italien de la sainteté orientale.

L. D. W.

Science

Sir James Jeans, M. l'abbé Lemaître, W. de Sitter, Sir Arthur Eddington, E. A. Milne et R. A. Millikan. — *Discussion sur l'Evolution de l'Univers.* Traduction et avant-propos par Paul Couderc, Professeur agrégé de l'Université. 1 vol. (Gauthier-Villars).

Depuis le début du siècle, notre connaissance de l'Univers et nos idées sur son évolution se développent avec une vitesse surprenante.

Les grands télescopes apportent sans cesse des faits nouveaux qui, s'ils enrichissent l'Astronomie, lui posent en même temps des énigmes difficiles : ainsi les découvertes fondamentales relatives au nombre, à la dimension et à la distance des Spirales s'accompagnent du problème aimer de la fuite systématique de ces nébuleuses ; de même, la fréquence inattendue des Novæ, des étoiles doubles et des Naines blanches naguère ignorées, place ces catégories parmi les formes essentielles et impose l'obligation de les insérer dans le cadre d'une vie stellaire normale.

En même temps survenaient les crises profondes de la Physique : Relativité et Quanta, et l'Astrophysique ne pouvait échapper à leur révolution. Ainsi s'offrent à la cosmogonie des figures de l'espace finies et non euclidiennes, des formes dégénérées de la matière, des rayons cosmiques ultra-pénétrants ; il faut remettre au creuset les rapports de la matière et du rayonnement, c'est-à-dire le bilan énergétique des astres !

C'est pourquoi il a paru opportun de soumettre au public français les opinions actuelles de six savants particulièrement qualifiés. A défaut d'une synthèse complète qu'il eût été vain d'espérer déjà, les lecteurs trouveront ici un exposé général de ces problèmes, avec des aperçus nouveaux et des synthèses partielles fort satisfaisantes.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Henri d'Almeras. — *La France dévorée par les p[illegible]* Les Frondeurs.

Béatrice Bonneville. — *L'Echo du Passé.* Revue Mondiale.

A. Blanc-Péridier. — *Le Colporteur.* Libr. G. Ducrot.

Robert Ballaud. — *Sully. J. Gamber.*

P. Bourt'homme. — *George Eliot.* 1819-1880. H. [illegible] pion.

Henri Bouvier. — *Albuquerque.* H. Champion.

Ludwig Couturaud. — *Les Mauvais [illegible]* Lallandier.

Gaston Courtin. — *Courrières* [illegible]

Général Camon. — *Condé et [illegible]* Berger-Levrault.

Paul de Cassagnac. — *Faites [illegible] la Constitution ou Faites un Chef.* Editions de France.

JOSIA DALVA. — *Sous l'Epée de Damoclès*. Revue moderne.
REZY DELAGRÈVE. — *Iles de Rêve*. Revue mondiale.
JULIA DUBOIS. — *Nicole Dupré, institutrice*. Figuière.
HENRY DUPUY-MAZUEL. — *Chrestos*. A. Michel.
YVON DELBOS. — *L'Expérience rouge*. Au Sans Pareil.
CLAUDE FARRÈRE. — *Les quatre dames d'Angora*. Flammarion.
ETIENNE FOURNOL. — *Manuel de Politique française*. Edit. des Portiques.
MAURICE GOGUEL. — *La foi à la Résurrection de Jésus*. Ernest Leroux.
ARNOUD GÉRADIN. — *Des apparitions à Beauceux*. Edit. Ben. à Louvain.
LÉLIA DE GRAND'COMBE. — *Le croyant aux roses*. Presses universitaires.
RAYMOND GENTY. — *Les Chansons de la Marjolaine*. Figuière.
RAYMOND GROC. — *Doulou voyage*. Le Bon Plaisir.
ARMAND GODOY. — *Ite missa est*. Grasset.
VICOMTE DE GUICHEN. — *Questions d'Histoire diplomatique et économique contemporaines*. Pedone.
MAURICE GENEVOIX. — *Jours de la Marne*. Flammarion.
PIERRE HAMP. — *La Mort de l'Or*. Flammarion.
VIRGINI HÉRIOT. — *Sur mer*. Fasquelle.
INSTITUT DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE. — *Correspondance pour une Société des Esprits*.
HEINRICH-EDUARD JACOB. — *Jacquelines et les Japonais*. V. Attinger.
SOREN KIERKEGAARD. — *La répétition*. Alcan.
LOUIS LUMIÈRE. — *Colloïdes et Micelloïdes*. Maloine.
MARCEL LÉGALL. — *Prières d'un croyant*. Grasset.
PHILIPPE MUSAT. — *De Marx à Hitler*. Alcan.
JEAN DE MONTENON. — *La France et la Presse étrangère en 1870*. Pettin.
J. MARGUERY. — *L'Œuvre d'art*. Alcan.
J. MARGUERY. — *Théorie nouvelle de l'énergie*. Alcan.
MARCEL MORAUD. — *La France et la Restauration*. 1814-1830. H. Champion.
MARCEL MORAUD. — *Le Romantisme français en Angleterre*. 1814-1848. H. Champion.
ARMAND MERCIER. — *Une femme fatale*. Edit de France.
J. MALIGUET. — *Augustin ou le Maître est là*. 1 vol. Ed. SPES.
FRANCESCO NITTI. — *La Démocratie*. 1 vol. Alcan.
FRANÇOIS POIRIÉ. — *Verlaine tel qu'il fut*. Flammarion.
RENÉ POLTIER. — *Ochouch. La Djellaya*. Œuvres représentatives.
E.-M. PUDETTU. — *Tao, mystique de la Volonté*. J. Povolozki.
MARCEL PRÉVOST. — *L'Ebauché*. Edit. de France.
JEAN RAGEL. — *Le Jugement moral chez l'enfant*. Alcan.
RAYMOND RECOULY. — *Les négociations secrètes Briand-Lancken*. Edit. de France.
SERGE RAFFALOVICH. — *Son plus grand amour*. Edit. Montaigne.
RICHARD SCHMIDT et ADOLF GRABOWSKY. — *La question du Désarmement*. Carl Heginemus Verlag. à Berlin.
PIERRE SCHARFF. — *Du lundi au samedi*. Edit. des Portiques.
JOHN SELLARDS. — *Charles Dulier*, 1856-1864. H. Champion.
ANDRÉ VIOLLIS. — *Le Japon et son Empire*. Grasset.
RENÉ DE VENEL. — *Nous trois*. Figuière.
MAGGY BESANÇON DE WAGNER. — *L'Amérique au microscope*. Edit. des Portiques.
ANTON E. ZISCHKA. — *Le Monde en folie*. Edit. de France.
HENRI DE ZIEGLER. — *Idylle*. V. Attinger.

LA QUINZAINE COLONIALE

LA PHASE DES COLONIES DANS L'ENSEIGNEMENT COLONIAL

Le Général Messimy, ancien ministre des Colonies, qui n'a jamais négligé de prendre la plus haute part à la propagande en faveur des colonies et préside la grande et si utile association *Colonies-Sciences* (que dirige excellemment M. Martellî), s'applique, avec la vigueur qui caractérise sa forte personnalité, à faire augmenter la part de la géographie coloniale dans notre enseignement public. A la suite de son intervention, dès 1927, M. Herriot rendit obligatoire une interrogation sur cette matière *au baccalauréat*. Le 6 mars 1933, le général Messimy a attiré l'attention de M. de Monzie sur la lacune des enseignements *primaire* et *supérieur* au point de vue colonial.

« En 1931, lui écrit-il à l'occasion de l'Exposition Coloniale internationale, l'Association Colonies-Sciences a jugé opportun de réunir, sous ma présidence, un *Congrès de l'Enseignement colonial* en France, auquel MM. les Directeurs des enseignements supérieur, secondaire et primaire et M. le Recteur de l'Université de Paris ont bien voulu apporter un précieux concours.

« A la suite de cette manifestation, un de vos prédécesseurs a ouvert *une enquête auprès de MM. les Directeurs d'écoles normales* pour établir la liste du matériel et des documents qui seraient nécessaires à ceux-ci pour faire une place à l'enseignement colonial. L'association Colonies-Sciences examine en ce moment, avec les représentants des colonies, les voies et moyens de donner satisfaction aux désirs exprimés. Il semble, en effet, que la meilleure façon de donner dans l'enseignement primaire une place à la France d'outre-mer est de la faire connaître aux maîtres qui ont la charge de l'enseignement. J'espère être prochainement en mesure de vous formuler des suggestions à ce sujet.

« Mais, en attendant, il m'a paru qu'il serait possible de marquer assez facilement, dans cet ordre d'idées, un sérieux progrès, en ce qui concerne l'enseignement supérieur et, indirectement, l'enseignement secondaire. *Le programme de la licence d'histoire* comporte toujours la géographie générale et la France, les autres matières changeant tous les trois ans. *Le programme de l'agrégation d'histoire* comporte toujours la géographie générale et la France, plus d'autres matières variables telles que l'Asie, l'Amérique du Sud, etc. *Jamais les colonies françaises n'y figurent en tant que colonies*. Je propose qu'elles y figurent toujours comme la France elle-même. On pourrait, à cet effet, les répartir en trois groupes : *a*) Afrique du Nord (trois ans) ; *b*) Autres colonies françaises d'Afrique (trois ans) ; *c*) Indochine et autres colonies (trois ans).

« Puis, le cycle recommencerait.

« On aurait ainsi la certitude que les futurs professeurs de l'enseignement secondaire acquerraient sur la France d'outre-mer les notions indispensables pour comprendre leur importance actuelle et la place qu'il conviendrait de leur donner ».

Nous sommes certains que cet appel si judicieux sera entendu du Ministre et des directeurs de l'Enseignement supérieur et primaire, MM. Cavalier et Rosset.

Les Annales ont commencé un roman de Pierre Benoit

qui s'intitule *Fort-de-France*. C'est une excellente introduction. A la vérité, une de nos colonies ne sert là que de décor, mais c'est déjà quelque chose. Tout le monde colonial se plaignait avec révolte que les grands illustrés, comme *L'Illustration* réservassent une si petite place à nos colonies et c'était une grande faute financière de leur part, puisque depuis la guerre, le grand public s'intéresse très vivement aux colonies et veut être renseigné sur elles; nos illustrés, en ne satisfaisant pas ce besoin, ont provoqué la naissance de concurrents qui fournissent quantité d'articles et de belles photos sur notre domaine colonial avec succès croissant. Voici que *Les Annales* donnent le bon exemple! Espérons qu'elles continueront et publieront des séries sur nos colonies, leurs richesses, leurs beautés. Elles ont déjà donné deux articles sur Honolulu et ses milliardaires américains, mais ceci n'intéresserait que quelques snobinettes : Tahiti, la jeunesse de Loti, les héritières de Raratu, la Nouvelle-Calédonie et sa belle colonisation blanche aux mœurs de rancho, Madagascar, pays de l'or pour lequel s'embarque le grand cinéaste Alfred Chaumel, l'auteur de la *Symphonie Exotique*, l'Afrique Equatoriale et le Cameroun dont le même Chaumel a tiré des films si impressionnants qui ont fait vibré tout Paris. *Le Réveil d'une race*, surtout, notre immense Afrique Occidentale dont Paul Adam et Paul Morand ont chanté les merveilles, la merveilleuse Algérie et le Maroc, au contraire, intéressent tant le public et peuvent le passionner si on fait appel à de vrais écrivains et non à de petits chroniqueurs pour en parler. Robert Randau le crie partout dans ses conférences algériennes et ce vigoureux romancier a raison. On ne voit pas assez l'Algérie dans *l'Illustration* et les autres grands illustrés.

Parmi les périodiques qui ont su bénéficier de leur carence, *Le Monde Colonial illustré* s'est fait une très belle place. Son dernier numéro donnait de magnifiques photos des oasis algériennes et du Sahara pour lequel M. Carde fait entreprendre une si saisissante propagande. l'*Afrique* lance à son tour un très beau périodique illustré, *Algeria*, où le tourisme déploie ses attractions esthétiques. Les grands illustrés se refusant à parler de nos colonies, chaque gouvernement général se trouve obligé de lancer un organe illustré et *l'Illustration* avec autres Revues parisiennes se verront donc concurrencer partout bientôt par un *A. O. F. illustré*, un *A. E. F. illustré*. M. Cayla vient de faire publier le premier numéro, remarquable, richement et originalement imagé, de la *Revue de Madagascar*. C'est un splendide magazine et il a en l'intelligence d'y mettre de la littérature, comprenant que c'est ce qui attire le mieux l'attention du public européen. Le premier numéro contient d'harmonieux vers de Pierre Camo, ce procureur général de Tananarive qui est un des poètes les plus cotés à Paris, et de délicieuses légendes malgaches. M. Cayla, qui a assuré un large développement au service de l'urbanisme, confère à Madagascar comme à sa Revue une belle dignité esthétique, car il pressent l'importance de l'esthétique pour la propagande en faveur des colonies.

Stanislas Reizler, l'excellent archiviste et écrivain colonial, formule en tête du *Monde Colonial illustré : Contre la vague de neurasthénie, organisons l'empire français*. C'est bien le plus efficace antidote contre la crise et la dépression qui en résulte. Reizler cite judicieusement à la rescousse les historiens nationaux, d'Henri Martin à Alfred Rambaud. Il pourrait aussi citer de grands écrivains coloniaux. Le *Monde Colonial illustré* devrait faire plus de place à la littérature coloniale : il verrait quels bénéfices il en recueillerait. Citons avec lui, au premier [illegible] organes qui suivent le développement merveilleux [illegible] empire colonial, *Monde et Voyages*, la ravissante publication illustrée de la Maison Larousse, elle donne [illegible] moment un roman colonial et fréquemment d'[illegible] vivants et gracieux articles sur Madagascar, le Maroc, notre ancienne île de France, notre chère Algérie. Il serait précieux qu'au moins une ou deux fois par an, il célébrât, en un article d'ensemble qui fît manifeste, les chefs-d'œuvre de notre littérature coloniale si méconnue ou les voyages déploient tant de beauté.

Le grand prix annuel de littérature coloniale va bientôt être attribué par le jury que préside l'illustre auteur des *Barnavaux* et de *Parthonneau* : Pierre Mille. On cite comme particulièrement favorisé M. F. Gautier [illegible] *Genséric*, qui pourrait s'intituler « Histoire des Vandales » ou « Comment s'écroula l'Empire Romain ». Payot, édit. est un maître livre. Ce n'est pas que l'historien ait pu reconstituer l'exacte figure de Genséric : les textes sont trop rares et d'une signification trop discutable; mais nous voyons s'exercer ici une méthode toute particulière, neuve, d'investigation : celle qu'applique avec la plus séduisante sûreté un homme qui, par une longue expérience de nomade et par une abondante science de réalisme, sait faire *parler* les textes anciens. Question de bon sens et de cette qualité d'imagination que seule autorise une ingénieuse observation de la vie. On se passionne à découvrir ici, comme dans l'œuvre d'un Renan, comment le présent éclaire le passé! Ne craignons pas d'affirmer qu'un pareil livre marque une date dans l'histoire de notre Histoire parce qu'il la *renouvelle*. Et, ce nous est une fierté de constater que ce renouveau — l'Histoire comprise par un savant qui a voyagé autant dans les pays que dans les textes —, nous le devons à l'admirable complexité humaine de notre domaine colonial : c'est en l'étudiant de près, en Algérie ou à Madagascar, que M. F. Gautier s'est acquis cette sorte de maîtrise expérimentale qui, chez lui, s'agrémente d'un humour et d'une verve d'originalité passionnant toutes les questions qu'il élucide et faisant de leurs solutions de surprenantes *révélations*. Voici de l'Histoire qui, encore plus que Science, se manifeste Art de la Vie!

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

LA FRANCE ET SES COLONIES

Le [illegible] janvier dernier, ont eu lieu simultanément [illegible] La Ciotat, le lancement du « Président-Doumer » et l'inauguration du « Maréchal-Joffre », tous deux nautonaphtes destinés aux services de Madagascar et de l'Indochine.

En sa double qualité de Président de la Société [illegible]çale de Constructions Navales qui a construit les deux unités, et de Président des Messageries Maritimes [illegible] qui elles furent construites, M. Georges Philippar, Président du Comité Central des Armateurs de France, prononça, devant un auditoire nombreux et choisi, un discours dont l'intérêt déjà vif en soi s'est trouvé rehaussé du fait des circonstances dans lesquelles il était entendu.

Nous avons donné, en son temps, le compte rendu de cette cérémonie, mais la publication d'une élégante pla-

quette reproduisant le texte de ce discours resté jusque-là inédit, nous autorise à y revenir maintenant.

Le Président Philippar, après avoir rappelé les circonstances qui guidèrent le choix des noms de « Maréchal-Joffre » et de « Président-Doumer » pour désigner les deux navires à construire, en vue de l'achèvement de l'équipement des lignes de l'Océan Indien des Messageries Maritimes, fit de chacun des deux illustres Français un portrait rapide et essentiel, citant à ce propos les nombreux paquebots des Messageries Maritimes à bord desquels, dans des temps déjà anciens, ils furent l'un et l'autre passagers, et décrivit notamment le rôle colonial de Joffre à Madagascar et de M. Paul Doumer en Indochine.

Rapprochant ensuite ces deux portraits en une comparaison vivante, il prononça les paroles suivantes :

« Ces deux vies, je les unis, je les confonds même dans une seule admiration et je souhaite en extraire, en quelque sorte, trois exemples, qui seront ma conclusion.

« A la suite de l'assassinat du Président Doumer, au lendemain de l'élection à la magistrature suprême du Président Albert Lebrun, j'eus l'honneur de lui présenter une délégation du Comité Central des Armateurs de France. Je me permis, en cette circonstance, de souligner, comme aujourd'hui, le fait que, comme leur prédécesseur immédiat, le Président Gaston Doumergue, ils étaient des coloniaux. J'insistai également, à cette occasion, sur cette constatation que, bien souvent, qu'il s'agisse des principaux dirigeants du pays ou de nos grands chefs militaires, nous trouvons dans leur carrière, soit à titre transitoire, soit à titre principal, une activité coloniale.

« Ainsi est affirmé, une fois de plus, ce que la France d'outre-mer représente, à tous égards, pour la France métropolitaine.

« Or, un armateur ne saurait être mal venu à dire le rôle éminent, le rôle essentiel de la marine marchande dans la vie coloniale de notre pays.

« Ce rôle, à un point de vue particulier, n'est-il pas illustré par les quelques faits que je vous ai rappelés, il y a un instant, concernant le passage par nos navires de Joffre comme de Doumer.

« Nous avons donc presque le droit, me semble-t-il, de les revendiquer comme nôtres, en quelque manière.

« De tels exemples pourraient être facilement multipliés, qu'il s'agisse d'autres personnes ou d'autres entreprises.

« L'Académie des Sciences Coloniales, qui célébrait son dixième anniversaire le 12 décembre dernier, sous la présidence de M. Albert Lebrun, son fondateur, ne s'y est pas trompée, qui, dès sa naissance, appela Joffre et Doumer parmi ses membres, ce qui était évidemment plus un honneur pour elle que pour eux.

« Ceci m'est une bonne occasion de rappeler que Paul Doumer fut le fondateur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, initiative qui précise heureusement quelle est la façon dont la France comprend le rôle qu'elle a assumé dans les pays où elle s'est établie au loin.

« De même que notre terre, après les avoir fait pousser, voit chaque année dorer les épis de blé dont sera fait notre pain quotidien et mûrir les grappes de raisin d'où sortira notre vin, notre race donne naissance aux hommes qui s'illustreront en la servant et en travaillant pour elle.

« Toujours, depuis bien longtemps déjà, ce sont cette progression et cette accession aux charges les plus élevées, jusqu'au sommet de l'Etat, des plus humbles mêmes de ses fils, pourvu qu'ils aient la valeur nécessaire, le goût de l'étude et de l'effort.

« Joffre et Doumer sont, à ce point de vue, exactement similaires. Leur vie tout entière, je le répète, se résume en deux mots : « Servir et travailler ». Travailler et servir de leur mieux, partout où le sort les avait placés, étant bien rappelé que le point de départ, pour eux, étant lointain, il leur avait fallu, au début de leur existence, une volonté peu commune, une ardeur singulière et une ténacité sans défaut pour parcourir les premières étapes. Celles-ci franchies, d'ailleurs, ils continuèrent, jusqu'au bout, à procéder d'identique façon.

« Ainsi, s'ils sont morts, ils vivent dans nos esprits et, par leur grand exemple, continuent de « servir », alors qu'en apparence ils ne sont plus.

« Pour reprendre une formule dont on n'a que trop abusé dans une acception tout à fait différente de celle qui me fait intentionnellement l'utiliser, ces deux grands Français-là, vraiment, ont « vécu leur vie » pour notre plus grand bien, ce qui leur assure notre plus grande reconnaissance. »

Une idée parmi tant d'autres ne manquera pas de frapper le lecteur, celle de cette activité coloniale que l'on rencontre, en effet, dans la vie de nos grands chefs militaires ou dans celle des principaux dirigeants de notre Pays.

Certes, il n'est que naturel que des officiers dont la vie doit en partie se passer à maintenir dans la paix, sous une forte autorité, des populations naguère en rebellion ou se déchirant entre elles, comme ce fut le rôle des Gallieni, des Lyautey, des Weygand et des Joffre, deviennent par la suite illustres. Quelquefois, de par leurs fonctions mêmes, ils ont à jouer dans les colonies des rôles qui dépassent ceux d'un officier.

Mais les grands chefs de notre Gouvernement ne sont pas tenus (du moins ils ne le sont pas encore si cette ère heureuse doit jamais arriver) d'avoir rempli des fonctions dans l'Administration coloniale pour être admis à l'honneur de diriger l'Etat. Mais il se trouve que, précisément, la largeur de vues que confère l'étude des questions coloniales (sans parler de l'école d'énergie que constitue la vie administrative dans les colonies elles-mêmes) est une qualité maîtresse quand il s'agit de présider aux destinées de la France tout entière, c'est-à-dire de la France métropolitaine et coloniale à la fois.

Il faut souhaiter que de plus en plus la question coloniale et, par conséquent, la question maritime qui la conditionne absolument, fasse l'objet des préoccupations de nos futurs dirigeants.

Récompenses à des Membres de l'État-Major et de l'Equipage du « Georges Philippar ».

Nous apprenons avec plaisir que différentes distinctions viennent d'être accordées par la Société Parisienne de sauvetage à des membres de l'état major et de l'équipage du « Georges Philippar ».

Le Commandant Vicq, dont on n'a pas oublié la vaillante conduite lors de la catastrophe qui frappa ce navire, se voit notamment décerner une médaille d'or.

Le Gérant : M. Hedan

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 10 71e ANNÉE 20 MAI 1933

LE FOYER DE DEMAIN [1]

Plus l'Etat est fort, moins il lui est loisible de tolérer le foyer. Car le foyer est la forteresse à l'intérieur de laquelle l'homme se défend contre l'Etat ; c'est là qu'il revient sur lui-même, qu'il se soustrait à la contrainte qu'on lui impose, qu'il peut manifester son individualité, le caractère unique qui le distingue et qu'on déclare inadmissible. Un Etat qui se donne comme le but unique de l'existence aura beau — ce qui ne serait sans doute concevable qu'en théorie — être riche, récuser en principe la socialisation, s'en tenir extérieurement à la liberté du capitalisme bourgeois, il n'en sera pas moins forcé d'imposer au foyer des restrictions et de le surveiller, ne fût-ce que par instinct de conservation.

C'est pourquoi, demain, il se peut qu'il y ait des formes très diverses de gouvernements fascistes, ou communistes, ou même d'apparence démocratique, mais nulle part on ne pourra plus trouver ce qu'on appelait, aux époques précédentes, le foyer. Certes, il y aura d'importantes différenciations. Le casernement total sera un des extrêmes, et un extrême fréquent ; mais, dans les pays occidentaux, où il existe un vigoureux sentiment de liberté, encore affermi par une civilisation aux racines profondes, il ne saurait guère devenir la règle. Partout, cependant, sous la pression de l'univers transformé, la demeure et la maison de jadis sont obligées de disparaître. Même là où elles subsistent, elles n'ont plus la même signification qu'autrefois.

Car l'idée directrice essentielle de chaque époque se traduit impitoyablement dans toutes les formes de vie de cette époque. Partout, en tout état de cause, l'Etat omnipotent se défendra contre la richesse ; si bien que le maintien d'une existence bourgeoise va devenir une impossibilité de fait, même quand il ne sera pas expressément interdit. On vit dans la communauté, et non plus à la maison. Le parti et l'Etat veulent avoir leurs gens en main à toutes les heures du jour. Ils ont leurs terrains de sport, leurs clubs, leurs cinémas, leurs salles de réunion et de lecture ; et il s'y ajoute encore les mouvements qu'inspire un infatigable instinct de propagande. On ne peut s'abstenir de faire acte de présence en tous ces endroits, mais ce n'est pas un devoir ; car tout le monde y va, on en parle partout, et ce qui s'y passe donne du mouvement et une contenance. On y mène les enfants. L'ancienne demeure est trop grande, les ressources manquent pour la rénover, et la main-d'œuvre pour la tenir en état. La femme

1 La Rédaction de la *Revue Bleue* a cru intéressant de présenter à ses lecteurs cette anticipation du monde de demain, tel qu'il serait si les visions apocalyptiques, que l'auteur présente dans un livre qui va paraître chez Grasset « *L'Agonie d'un monde* », se réalisaient.

a son travail ; elle ne peut ni faire la cuisine, ni laver son linge, et il est ou trop cher ou défendu de recourir à une aide mercenaire. Même si, d'ailleurs, on pouvait s'offrir ce luxe, il faudrait redouter que le serviteur étranger, animé de sentiments hostiles, ne fût un espion, et l'on ne voudrait pas, par sa présence, éveiller l'envie des voisins. Tout, par conséquent, se détériore dans la maison ; on se retire, aigri, dans une ou deux pièces, et l'on sent qu'on livre une bataille sans espoir pour défendre ce qui a été. Les enfants sont partis ; ils vivent dans des institutions d'Etat, ou bien ils ont leur travail, qui est obligatoire, et même quand ils sont là, aucun pont ne les relie à leurs aînés. Tous ces souvenirs, tout ce qui flotte au-dessus des objets d'un foyer, cette atmosphère particulière, et qui souvent a un peu une odeur de renfermé, ils n'en sentent rien. Ils sont toujours au dehors, là où les appelle la masse, où des buts sont prêts à les recevoir, où du mouvement et du bruit les portent.

Et, ainsi, le foyer meurt. Lentement. Douloureusement.

Dans d'autres cas, il est rapidement tué. Les êtres humains forment un conglomérat ; il n'y a pas de propriétaires. On dispose de tous les progrès de la civilisation et tout est calculé : air chaud, lumière, réfrigérateurs, aspirateurs électriques, téléphone, épaisseur des murs de béton ; on revoit de fond en comble les plans des gratte-ciels, des baraquements autour des usines et des tracteurs, et il est prévu que chaque individu aura droit à tant de mètres cubes d'air. Tout est calculé au plus juste. On ne peut pas se remuer ; mais précisément, il ne faut pas qu'on puisse se remuer.

Cent personnes, ou deux mille, sont parquées ensemble. Elles ont un toit au-dessus de leur tête, un lit, peut-être aussi de quoi se laver et faire la cuisine, un droit de participation à la fenêtre et aux water-closets, dans le mur, une excavation où elles conservent un petit nombre d'objets, un coin meublé de quelques chaises où elles peuvent s'asseoir et bavarder. Mais elles ont, à un degré supérieur encore, la morne habitude de cet entourage, le sentiment que les autres, eux aussi, sont obligés de se serrer de la même façon entre ces murs ; et le tourment de cette obligation rend les hommes insupportables les uns aux autres ; ils souffrent de leurs habitudes, de leurs façons de parler, du son de leur voix. Le moindre clin d'œil les fait se voir jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes, et ils respirent leurs haleines réciproques. Chacun d'eux est soumis aux autres, et cependant placé au-dessus d'eux comme un surveillant et un policier. L'âme ne peut se réserver ici aucune chasse gardée. Il n'y a pas place pour les souvenirs, pour les témoignages du passé, et s'il se trouvait par hasard un coin qui leur permît de s'abriter, il serait souillé et déshonoré par les regards étrangers qui ne s'en détacheraient pas.

L'étroitesse des locaux, à elle seule, interdit de posséder quoi que ce soit. Rien, ici, ne peut être beau ni faire plaisir, rien ne doit frapper, et l'argent lui-même n'est d'aucun secours à cet égard, puisqu'il ne peut octroyer la jouissance ni l'isolement. Tout n'appartient-il pas, en effet, aux compagnons qui vivent avec vous? Leurs paroles, même bienveillantes, profanent toute chose, et la vie domestique, ainsi, s'effeuille et se désagrège par les actes et les mots.

C'est là ce qui pousse les gens à rester dehors, à fréquenter les endroits où il y a beaucoup de monde, où l'on dispose de plus de place et où l'on ne trouve pas seulement le malheureux strict nécessaire. L'Etat, de cette façon, attire à lui son troupeau : dans la rue, où sa propagande reçoit les gens, dans ses clubs et ses salles de conférences, ses écoles et ses cinémas. Plus le foyer est étroit, moins on y éprouve de joie, et plus l'Etat en profite. On veut précisément que l'être humain ne soit jamais avec lui-même : il doit rester avec l'Etat.

Aussi l'Etat peut-il, dans certains cas, accorder à des privilégiés ou à des hommes de confiance un cube d'air un peu plus grand ; il peut même, quand ses moyens le lui permettent, perfectionner l'installation technique des maisons, procurer des moyens de transport plus rapides et meilleurs, qui conduisent les gens sur le lieu de leur travail et les en ramènent. Mais jamais il ne saurait tolérer un véritable foyer, la concentration d'une famille formant un tout, un bloc vivant pour soi, en dehors de tout contrôle. Si frénétiquement fasciste ou bolcheviste que pût être cette famille, elle serait toutefois, obligatoirement, l'ennemie de l'Etat, puisqu'elle se créerait son propre bonheur, aurait sa physionomie particulière et verrait en elle-même le centre du monde. La destruction du foyer, au contraire, favorise la camaraderie, qui est en même temps une espèce de protection de l'individu contre des compagnons de geôle désagréables et qui constitue un choix permis, car il ne va pas à l'encontre de l'Etat, mais le sert.

C'est seulement dans son foyer que l'homme prend conscience de lui-même, qu'il baigne

dans l'histoire de sa propre existence, qu'il a la place de posséder et de profiter de ce qu'il possède. C'est là qu'il se façonne en même temps que les siens, qu'il cesse d'être un numéro matricule, qu'il a licence de rechercher une société qui lui plaise sans qu'elle lui soit imposée et c'est pourquoi toute forme de société qui se propose un but extérieur à l'être humain est impitoyablement contraînte d'anéantir le foyer, qui a pour elle la valeur d'un préjugé individualiste et libéral de petits bourgeois. L'habitation collective, jointe à l'éducation étatisée, aux réfectoires communs et aux salles de distraction communes, demeure par suite, à l'époque de demain, la véritable forme d'existence qui se réalisera plus ou moins complètement, plus ou moins tôt. Le machinisme y pousse ; il permet, comme il est facile de le calculer, de produire à meilleur compte ; il économise des frais de construction et de chauffage, permet de laver le linge et de faire la cuisine dans des conditions plus avantageuses, fournit de meilleurs téléphones et de meilleurs récepteurs de télévision, assure le nettoiement, l'enlèvement des ordures, en bref, tout ce que notre civilisation nous a rendu indispensable. L'Etat, par là, se justifie aux yeux des gens dont le sentiment repousse malgré tout une violence aussi mortelle pour l'âme et qui flairent que les économies dont on leur fait le compte leur coûtent en définitive beaucoup trop cher.

Beaucoup trop cher en dignité humaine, en liberté, en bonheur.

*
* *

Il est bien évident qu'à l'époque de demain comme aux époques précédentes, les enfants auront des pères et des mères, mais ce ne sera plus qu'au sens physiologique. L'Etat, qui peut tout, ne peut quand même pas faire des enfants ; et la science ne lui fournit pas encore le robot, l'homme-automate qu'il souhaite du plus profond de son être sans profondeur.

Cette solution lèverait toutes les difficultés, car l'Etat aurait enfin des êtres maniables et formés à son image. Pour le moment, il reste obligé de s'adresser aux parents, de même qu'il y a des millions d'années. Toutefois, la tâche des parents paraît essentiellement limitée à fournir des enfants à l'Etat : des enfants aussi forts que possible, aussi sains que possible, répondant le plus possible aux desseins de l'Etat. L'Etat les prend, les forme, veille à ce qu'ils n'apprennent rien de ce qui pourrait les [illegible] ner, à ce qu'ils ne pensent que dans le [illegible] et de la façon qui lui sont nécessaires, et il crée à cet effet un système dont l'école n'est qu'un des éléments, puisque toute l'existence humaine est maintenant une école. Les jeux des enfants doivent plaire à l'Etat et sont conçus de manière à stimuler l'ambition d'un groupe ; aucun enfant ne doit être induit à la vanité personnelle, ni s'imaginer que quelque chose puisse appartenir à lui seul. Le plus simple est d'enlever tout de suite les enfants aux parents, ou du moins les leur enlever dans leur âge le plus tendre, afin de ne pas laisser naître d'attachements gênants. L'Etat ne va pas toujours jusque-là, mais même quand la famille est encore réunie, elle ne vit plus comme une unité, et les petits sont le plus possible éloignés des parents. Ceux-ci, toute la journée, sont séparés des enfants ; la mère a, elle aussi, son travail, et, le travail fini, l'étroit logis, qu'on partage avec des étrangers, est peu attrayant. Au contraire, le club, les terrains de sport, la maison du faisceau ou du soviet offrent du mouvement, de la variété et des distractions, et les enfants aussi ont leurs manèges, adaptés à chaque âge. On y façonne moins leur caractère qu'on ne le leur retire, pour le tailler de manière à en faire un instrument de l'Etat. Les parents...

La survivance de ce mot est gênante. Car il a une autre signification que celle qu'il contenait autrefois. Maintenant, il n'est guère plus qu'un matricule ou une donnée biologique. Il n'implique plus la tendresse, les soins, l'existence commune. Ni la fidélité, le respect et l'amour. Ni les millions de faits imperceptibles qui relient l'une à l'autre les heures et les années, avec tant de force que les êtres désignés par le mot « parents » restent unis par les plus puissantes attaches. Si quelque chose s'en est conservé, à la manière d'un pâle reflet, cela, sans doute, vient plutôt du subconscient. Parents et enfants ne se connaissent pas, ou du moins ne se connaissent qu'inconcevablement peu. Demain, il n'y aura, même quand les parents seront vivants, que des orphelins.

Au reste, que recevraient les enfants, puisque les parents ne peuvent rien leur donner ? Pas même leur exemple. Les enfants n'assistent pas à leur existence. Chacun vit pour soi. Etre jeune, cela ne signifie plus des gronderies et des tendresses, des larmes et des baisers, mais, bien plutôt, une vaste salle avec des agrès de gymnastique, un établi, des jouets scientifiques, des professeurs, des institutrices et beaucoup de

condisciples. Cela signifie encore les images de l'écran, la promenade en commun à travers les rues, la visite de choses instructives. Dans tout cela, où est le père? Où est la mère? Vivent-ils encore ensemble? A peine les enfants le savent-ils. Et quand ils vont voir leurs parents, ils leur racontent ce qu'ils font, comme ils le raconteraient à d'autres adultes avec qui ils n'ont rien de commun. Ils ne se réfugient pas auprès des parents. Comment feraient-ils, d'ailleurs? Que peuvent leur offrir les parents? Un petit présent, peut-être, ou une gourmandise. Sans doute. Et après? C'est trop peu, et aucun souvenir, entre parents et enfants, ne bat plus l'air de ses ailes de sylphe.

Il n'y a pas place ici pour l'amour, et pas davantage pour la reconnaissance, l'estime, le respect. Ce sont d'ailleurs là des sentiments ayant peu cours à l'époque de demain, et rien n'en fournit l'occasion. Il n'y a pas à être reconnaissant aux parents de vous avoir donné le jour, même si l'on attachait à ce présent, d'une valeur toujours douteuse, un prix plus haut que son prix véritable. Les parents, au reste, ont rarement fait exprès de mettre les enfants au monde ; ce n'a été qu'un phénomène concomitant, fortuit et permis. L'estime? Elle se manifeste lorsque les petits sont instruits par les grands, qu'ils les continuent et les prolongent, et le respect, enfin, naît des sacrifices que font les parents, de la force qu'ils mettent à défendre leur couvée et à la protéger contre les souffrances.

A l'époque de demain, nul n'est défendu ni protégé. Les parents n'ont rien qu'ils puissent léguer ou donner. Les enfants n'embrassent pas la même profession qu'eux : c'est une commission de désignation des métiers qui décide de leur carrière, d'après des certificats et des examens d'aptitude, et plus encore d'après les besoins du moment de l'Etat, selon que, cette année-là, il lui faut plus d'éleveurs de bétail, de mineurs ou de cantonniers. Si, dans l'existence, il y avait une sécurité quelconque, par exemple celle de ne pas mourir de faim entièrement, ce ne sont pas les parents qui la donneraient, mais l'Etat, qui est en même temps le père et la mère. Si bien qu'il est dans la logique en réclamant aussi, et tout de suite, le dévouement de l'enfant : tes père et mère honoreras... Tout au plus les parents assistent-ils à ce spectacle, avec des hochements de tête d'impuissante approbation. Entre ces êtres, que ne réunit, pour les faire procréer dans l'acte d'amour, que le hasard du sang, et non la force d'une vie commune, on ne saurait imaginer que des sentiments atones et tièdes. Un mot et un concept ont survécu au bouleversement ; mais ils résonnent dans un monde qui n'a pas d'écho à leur renvoyer.

L'amour entre parents et enfants est donc touché plus durement encore que l'amour sexuel. Celui-ci s'est transformé, mais il y est resté l'appétit, l'appel du sexe, et aussi, bien que menacés et étiolés, le tête-à-tête et la force, vieille comme le monde, de l'habitude. L'autre amour, l'amour entre parents et enfants, est dépourvu d'une telle puissance, et il n'en est resté que le désir, qu'on ne détruira jamais entièrement. Chez les vieux, c'est l'envie de se perpétuer sous une forme rajeunie, d'éprouver la consolation d'avoir ainsi vaincu la mort ; et cela, ni les opinions politiques, ni les partis, ni la ferveur, ni l'Etat ne sauraient le remplacer, même pour le zèle le plus ardent. Chez les jeunes, ce désir se traduit par le sentiment confus que le programme, les conseils d'élèves, les associations de jeux, les équipes de choc et les autres stimulants, quels qu'ils soient, ne sont jamais, en un certain sens, que froidement utilitaires et qu'à côté, il existe quelque chose de plus fort et de plus ardent : le regard du père, la main caressante de la mère. Et bien qu'ils ne puissent connaître ces bienfaits, et ne sachent pas par conséquent ce qui leur manque, ils savent pourtant, par instants, que cela leur manque. Et cette absence les rend plus durs, plus vides, et intérieurement troublés au beau milieu du plan si strict de leur existence.

On se trouve ainsi avoir allumé un poêle et, en échange, éteint un soleil. Résultat : une époque froide et sombre.

*
* *

Lorsqu'il n'y a pas de parents et que l'Etat, à leur place, se charge d'élever les jeunes gens, ceux-ci sont formés par une éducatrice plus puissante encore : la rue. Elle s'ouvre au sein de la grande ville, comme une gueule hurlante et lumineuse ; elle force la jeunesse nouvelle, qui s'y instruit, à saisir des quantités de choses à la fois et à affronter le danger. C'est dans la rue que la jeunesse trouve le romantisme et le miracle et que son prosaïsme se nourrit d'une réalité au regard de laquelle tous les contes de fées pâlissent. Voilà l'école où l'homme apprend, à l'époque de demain, à tenir le coup. Il y devient dur, suffisant, effronté, s'exerce à

l'orgueil et à la vanité, se perfectionne dans les qualités qui lui sont nécessaires à la lutte pour la vie. Un enfant de douze ans traverse avec assurance et sans aucun émoi Bond Street ou, à Paris, la place de l'Opéra, et accomplit ainsi un tour de force dont personne ne se rend compte et qu'il a fallu, pour préparer, de nombreuses générations ayant renoncé aux biens les plus délicats de l'existence.

Newton, Gœthe et Napoléon, placés dans la même situation, resteraient cloués sur place et ne sauraient plus à quel saint se vouer. La vitesse, qu'ils n'auraient jamais pu prévoir, de machines inconnues, le fracas de leurs moteurs, la foule, le bruit assourdissant, les masses de pierre des maisons géantes semblant s'écrouler sur eux, l'étincellement des lumières au faîte des toits, ces signes dont le feu s'allume et s'éteint mystérieusement — autant de phénomènes qui les paralyseraient. A travers tout cela retentissent les appels des hauts-parleurs, hurlant les nouvelles de pays et de continents lointains ; sur les murs passent des croquis bizarres, bigarrés, animés, reproduisant des objets inconnus, qu'on voit brusquement s'élancer dans la rue, se mêler à la foule... C'est un spectacle hallucinant, un diabolique cauchemar. Pour les hommes de demain, c'est tout naturel ; à peine y jettent-ils les yeux, y prêtent-ils l'oreille ; cela glisse sur leurs sens, qui se sont depuis longtemps accommodés ; ils ont désappris l'étonnement. Mais un tel désapprentissage dissimule un effort énorme, un subconscient parfaitement discipliné, absorbant les meilleures forces de l'être humain et n'en laissant pas grand chose pour la vie consciente : perte dont personne ne peut mesurer l'étendue. Tout tend à distraire et empêche de penser. Les sensations se pressent trop tumultueusement, se brouillent, se mêlent ; la rue précipite en cascade sur l'être humain une série de notions par bribes et par morceaux, un empêchement et une attirance, un perpétuel changement dans le pareil. Il est certain qu'elle doit nécessairement accomplir en l'homme de multiples transformations.

L'époque de demain intensifiera-t-elle encore une pareille évolution? Grand problème. En tout cas, cette intensification est possible. Par une lente adaptation, nous avons appris à supporter la tension nerveuse, à savoir regarder ou ne pas regarder, entendre ou ne pas entendre, à posséder enfin l'ensemble de facultés qu'il faut pour accomplir un parcours quelconque, en étant toujours prêts à faire preuve d'une présence d'esprit étouffant tout esprit véritable.

Il semble cependant douteux qu'il puisse croître l'effort et demander encore davantage à nos nerfs. Il est permis de penser que l'Etat envahissant tout, ne tolérera pas la concurrence des intérêts privés et que, par conséquent, la réclame disparaîtra. L'envie organisée interdira le luxe, videra les vitrines des séductions de leurs étalages ; on ne pourra plus guère acheter que les choses forcées, non pas celles qu'on désirerait acheter et moins encore celles que le vendeur voudrait nous contraindre d'acheter. Il sera donc inutile que des apéritifs, des cigarettes, des sites, des grands magasins et des marques d'automobiles nous vantent leurs avantages sous forme lumineuse, parlée ou tangible. L'Etat mettra sans doute à son service la puissance de la réclame, tentation et mise en garde constantes, et, puisque tout lui appartiendra, il s'emparera aussi de la rue. Dans une époque expropriée et pauvre en argent, la rue abdiquera son rôle d'entreprise commerciale : les marchandises n'iront plus chercher l'homme, mais l'homme les marchandises.

Au reste, l'Etat a-t-il besoin de la ville ? N'est-elle pas condamnée à disparaître, comme une forme périmée ? En tout cas, l'ancienne opposition entre le village et la ville a perdu son sens d'autrefois. Il n'y a plus de chaumières ni de fermes privées. Le paysan, plus ou moins en qualité d'associé, est ouvrier ou employé d'une fabrique d'Etat qui, avec de la terre, des semences et des engrais, produit de la récolte en utilisant des moteurs et des tracteurs. Son travail fini, des camions et des transports suburbains rapides le ramènent à sa ville-caserne. Il y trouve, avec la nourriture collective, les distractions fixées d'avance. La solitude et le silence ont été interdits partout où vit l'homme. La terre n'est plus qu'une occasion de travail au même titre que n'importe quelle autre. Les antiques relations entre elle et le paysan ont cessé ; et la signification profonde du mot « paysan » a disparu. Des générations ne se succèdent plus, du berceau au cimetière, dans les chaumines aux toits bas ; aucun enfant n'y a ses premiers souvenirs ; la distance ne correspond plus qu'à quelques minutes de plus de trajet, vingt kilomètres ou cent, et c'est tout. Personne n'habite la campagne, aucun lien mystérieux n'y joue entre les humains. Revenons vers la ville ! Elle seule existe encore, et c'est précisément pourquoi elle a une autre signification que par le passé.

La ville géante, ou tout au moins la capitale qui exerce l'attrait de sa séduction sur le pays

lui-même et souvent aussi sur l'étranger, se résorbe. Elle reste nécessaire comme siège des administrations hypertrophiées : Bureaucratopollis. Elle permet, lorsqu'elle jouit d'une situation centrale ou de bonnes voies de communication, des économies de temps et d'argent pour conduire les travailleurs à l'usine. Certaines formes particulièrement vastes de propagande massive, trop coûteuses pour être possibles dans chaque ville, lui sont réservées à titre exclusif. Mais son importance s'arrête là. Pour le reste, l'agglomération humaine suit l'occasion. La ville du coton s'installe où se trouve le coton, la ville de la houille où se trouve la houille, la ville du bétail au milieu des pâturages. La répartition du travail et l'économie planifiée le veulent ainsi.

Les ouvriers sont jetés, selon les besoins, sur les points du front industriel qui sont à ce moment précis les plus importants ; il s'ensuit que les villages s'accroissent ou s'atrophient, et nul ne s'en émeut, car ces villes, comme les êtres humains, sont identiques et ne se différencient guère que par l'éclat du soleil et la quantité de pluie. Toutes, elles ont leurs maisons faites de blocs de ciment, avec leurs cours, leurs jardins, çà et là des terrains de jeux pour les enfants, leurs rues pavées de caoutchouc ou de verre comprimé, leurs métropolitains et leurs aérodromes. La circulation est générale : sous terre, sur terre, dans les airs, et tous ces lieux de passage se saisissent des gens, leur prodiguent des avis, les stimulent ou les menacent ; des rubans lumineux dans le ciel, des inscriptions de flamme sur les murs incitent à faire ce dont l'Etat a présentement besoin. Qu'il veuille s'emparer de l'épargne devenue misérable et sans but, juguler la consommation, renforcer l'agitation ou la haine, il donne ses ordres, sous forme d'éclairs dont la lueur et le grondement frappent tous les yeux et toutes les oreilles, certain que nul ne saurait lui échapper.

En aucun cas, cependant, il ne peut laisser son troupeau sans surveillance. Jamais l'homme ne doit penser que cette absence de contrôle soit même possible, qu'il n'a pas de devoirs, qu'on ne veille pas sur lui, et qu'il pourrait peut-être, pour une fois, se faire une visite à lui-même.

C'est justement parce qu'il n'y a plus de foyer et que chacun, par suite, se presse vers les endroits où il y a plus de richesse, d'animation et d'amusements que la rue s'emplit sans cesse, même quand, à la place de quelques villes géantes, on voit apparaître de nombreuses villes de grandeur variable et, la plupart du temps, moyenne. Car les habitants y affluent en une perpétuelle migration, et la rue les éduque ; elle nous montre perpétuellement le consolant exemple de notre prochain, aussi accaparé et aussi bousculé que nous-mêmes, elle nous attache, en nous indiquant des tâches toujours nouvelles, et quand nous sommes recrus d'une honnête fatigue, nous ne pouvons prendre conscience ni de notre vide, ni de la trahison exercée envers notre moi. La rue nous procure constamment l'éclat et la diversité refusés à notre existence ; et la foule, avec une paresseuse volupté, se précipite dans cette gueule toujours ouverte, toujours hurlante et toujours en feu.

Impossible, ici, de penser : on ne peut que ressentir confusément ; de regarder : on ne peut qu'écarquiller les yeux ; de marcher : on ne peut que se laisser conduire et entraîner par le flot. La rue paraît être un morceau de cette ville sans fin qui ne nous lâche jamais. Elle est la continuation de tout ce qu'on nous inculque et à l'usine, de tout ce que nous recevons en nous à chaque inspiration de nos poumons et à chaque regard. On dirait que la rue relie les deux pôles en traversant le globe, et peut-être, si seulement nous pouvions être un peu plus rapides encore, nous conduirait-elle aussi au sein de l'espace sidéral, dont la richesse nous a trop longtemps échappé et où nous irions porter notre irrésistible misère.

LUDOVIC BAUER.

(Traduit de l'allemand par Raymond Henry).

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT A L'OUVRAGE

Je séjournais aux Etats-Unis l'année dernière au moment de la campagne électorale. J'ai donc pu assister aux réunions politiques des deux partis, et il m'a été donné d'entendre les principaux discours des deux côtés de la barricade. Le milieu bancaire et industriel où je vivais se montrait ardemment républicain, et je partageais, je l'avoue, ses sympathies. Hé oui, je le confirme, je formais des vœux pour

la réélection de M. Hoover. Aujourd'hui j'ai changé d'avis et je reconnais volontiers que le triomphe de M. Roosevelt sera, sans doute, un grand bienfait pour les Etats-Unis. Si les élections étaient à recommencer, un fort contingent de ceux qui votèrent contre M. Franklin Roosevelt voteraient aujourd'hui pour lui. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

On peut se demander pourquoi les cinq mois postérieurs aux élections ont à ce point modifié l'opinion américaine. La raison en est que les événements ont pleinement démontré la faillite de la politique observée par M. Hoover. Cette politique consistait, comme on dit, à replâtrer sans cesse. L'ex-président voulait ignorer l'extrême gravité de la crise économique. Son attitude était celle d'un enfant qui siffle dans les ténèbres pour se donner du courage. Obligé de reconnaître son erreur, il perdit la confiance du Congrès et du pays. Où aurait-il trouvé désormais l'autorité nécessaire à l'adoption des mesures, même judicieuses, qu'il préconisait ? Pour arracher les Etats-Unis au marasme, il fallait régler la situation financière, il fallait accepter les pertes déjà faites, envisager de sérieuses économies. Seul un nouveau gouvernement, une nouvelle Administration, comme on dit aux Etats-Unis, appuyée sur une majorité énorme, pouvait faire accepter des mesures aussi graves. Seul, un chef nouveau pouvait inspirer la confiance et ranimer l'espoir.

Les Américains croient volontiers que la chance s'attache à certains hommes. M. Roosevelt, en tout cas, semble avoir le vent en poupe. Les événements les plus tragiques ont paru le servir. Il est entré en fonctions comme chef de l'Etat dans un moment vraiment dramatique. Le pays, excédé par deux ans de crise, se montrait navré par l'impuissance de ses chefs. Les faillites bancaires avaient, en outre, semé l'effroi partout. La nation se demandait vers quel abîme elle était entraînée. Le courageux discours inaugural du nouveau Président retentit comme un appel de clairon, invitant le peuple américain à se mobiliser contre la dépression et le désordre. Succédant aux interminables tergiversations du Congrès, qui, depuis deux ans, entravait jusqu'aux mesures les plus urgentes demandées par l'Administration, sans trouver lui-même des solutions, cette parole énergique souleva l'enthousiasme. C'est avec cette opinion publique qui venait de se prononcer si clairement pour lui que M. Roosevelt entend gouverner. Grâce à elle, il a obtenu dès son avènement des pouvoirs énormes [illegible], ou presque, à ceux d'un dictateur. Le sénateur Clarke (Missouri), parlant de la loi du 15 mars, qui permet au Président de diminuer de sa propre initiative les pensions et salaires, a déclaré : « Cette mesure produira un changement définitif, très étendu et fondamental dans la théorie et l'organisation de notre gouvernement. Elle exige que le Congrès renonce aux prérogatives et même aux devoirs que lui impose la Constitution. » Cette loi n'en fut pas moins votée par la Chambre des représentants à la majorité de 266 voix contre 138. Au Sénat elle fut ratifiée par 62 voix contre 13.

Que faut-il penser de celui qui tient aujourd'hui les destinées de l'Amérique entre ses mains ? On peut tout d'abord dire qu'à l'encontre de Harding, de M. Hoover, et de tant d'hommes politiques aux Etats-Unis, M. Roosevelt n'est pas un « self made man ». La *gens* Roosevelt fait partie de ces vieilles familles hollandaises arrivées en Amérique au XVIIe siècle et qui forment, en quelque sorte, l'aristocratie new-yorkaise. Le Président actuel n'a pas une très proche parenté avec l'illustre Théodore Roosevelt, mais sa femme est la propre nièce du grand « Teddy ».

Franklin Roosevelt a reçu sa première éducation à Groton, école privée fréquentée par les fils de famille. Il a étudié ensuite à l'Université de Harvard. Ses goûts le portaient vers la carrière politique, où il entra d'assez bonne heure. Il débuta comme sénateur du Corps Législatif de l'Etat de New-York, puis il occupa pendant sept ans le poste de sous-secrétaire de la marine. En 1928, il devint gouverneur de l'Etat de New-York.

Né en 1882, M. Franklin Roosevelt est âgé de 51 ans seulement, ce qui fait de lui un de nos plus jeunes présidents.

Personnellement, M. Roosevelt a tout pour gagner les cœurs. Il a des manières avenantes et du tact, ce qui ne l'empêche pas d'être franc. Il est d'apparence distinguée, sa voix est agréable.

Quant à ses opinions politiques, elles semblent le rattacher à ce qu'on appelle en Amérique les progressistes (*progressives*). M. Roosevelt incline en principe vers la gauche. C'est un peu pour cela qu'il inspirait hier encore tant de méfiance aux grands banquiers et aux grands industriels.

Pour faire face à la situation actuelle on sentait le besoin, en Amérique comme ailleurs, d'un homme d'Etat, d'un véritable chef, ca-

pable de prévoir et d'agir. Mais, pour se faire obéir dans un pays démocratique, cet homme d'Etat devait posséder aussi des qualités de politicien. M. Roosevelt a fort habilement manœuvré comme gouverneur de New-York, mais on était en droit de se demander, quand il entra à la Maison Blanche, s'il saurait montrer l'énergie et la décision nécessaires. Lors du scandale auquel donnèrent lieu les indélicatesses attribuées à M. Jimmy Walker, maire de New-York, M. Roosevelt n'avait mis aucune hâte à prendre parti. Il avait presque attendu d'avoir la main forcée pour agir. M. Walker n'était-il pas l'homme de « Tammany », cette puissante organisation qui tient depuis si longtemps la ville de New-York entre ses mains suspectes ? Cette organisation joue de notoriété publique un certain rôle dans le parti démocratique national. D'où la timidité de M. Roosevelt, déjà candidat à la présidence des Etats-Unis. Il hésitait à compromettre à l'avance ses intérêts électoraux. Il n'alla de l'avant qu'après avoir acquis la conviction qu'une initiative de ce genre ne lui causerait aucun tort dans son parti.

Pourtant, deux circonstances auraient dû faire deviner sa force de volonté : tout d'abord le courage qu'il montra dans la maladie qui l'a laissé légèrement invalide. Frappé de paralysie infantile, il faillit rester plus qu'à moitié infirme. Il est rare, en effet, que les personnes d'un certain âge frappées par cette maladie recouvrent l'usage complet de leurs membres. L'effort nécessaire demande, paraît-il, une somme énorme de courage et de patience. Pour marcher de nouveau, M. Roosevelt a consacré plusieurs heures par jour à des exercices physiques très pénibles. Sa persistance l'a guéri.

Un autre fait, peu connu du public, et qui révèle l'énergie et l'indépendance du nouveau Président, se rapporte à une installation comme gouverneur de New-York. S'il a conquis cette haute situation, c'est avec l'appui de M. Al. Smith, alors tout puissant dans le parti démocratique. M. Smith avait précédé M. Roosevelt à la tête de l'Etat de New-York. Il pensait, en se retirant, imposer dans une large mesure à son successeur sa conduite politique et le choix de son personnel. Mais M. Roosevelt ne se laissa pas manœuvrer. Il nomma ses collaborateurs sans consulter personne. Il résulta même de cette absence de ménagements un certain « froid » entre ces deux hommes politiques. Ils ne se sont pleinement réconciliés qu'au milieu de la dernière campagne électorale.

Comme Président, M. Roosevelt est resté fidèle à ses qualités. Il a déjà montré qu'il possédait à la fois de la décision et du courage. A peine installé à la tête du pays, il a imposé un certain nombre de mesures destinées à former la base d'une véritable reconstitution économique. Les unes et les autres le forçaient à affronter des intérêts particuliers que l'Administration précédente n'avait pas su réduire. Sans égard pour personne, sans souci des colères qu'il provoquait, le Président a tranché dans le vif.

Son premier acte a consisté à déclarer un moratoire et à fermer toutes les banques sans exception. Seules ont été « autorisées » à rouvrir leurs portes celles qui pouvaient démontrer leur entière solvabilité. En outre, plusieurs des « grandes figures bancaires » du pays ont été invitées à s'expliquer sur leur activité. M. Harriman s'est trouvé dans ce cas. Et peut-être le résultat de l'enquête n'apportera-t-il aucune charge contre les grands financiers, mais le fait qu'ils ont dû rendre compte de leur gestion n'en est pas moins chose intéressante. On en a tiré forcément cette conclusion que l'Administration nouvelle n'épargnera pas les magnats de la finance et de l'industrie, s'ils ont quelque chose à se reprocher.

La seconde mesure votée à la demande du Président lui a permis d'équilibrer le budget en réduisant dans une juste proportion les pensions accordées aux anciens combattants et les traitements des fonctionnaires. Le système des pensions avait donné lieu à des abus criants. Un quart, ou presque, des revenus nationaux aboutissait à ce gouffre. Jouant du sentimentalisme américain et spéculant sur la faiblesse des députés, une tourbe de profiteurs était en train de mener le pays à la ruine. M. Roosevelt a bien mérité de la nation en réduisant ces insatiables quémandeurs à la portion congrue. Grâce à cette loi, M. Roosevelt espère diminuer de 750 millions de dollars les charges du budget. Sur cette somme 400.000.000 environ représentent la diminution subie par les anciens combattants et par les fonctionnaires. Certaines pensions passent de 100 dollars par mois à 20. Seuls désormais recevront des pensions ceux dont les blessures ou maladies ont été contractées en service actif. Quant aux fonctionnaires, leurs traitements vont subir une diminution de 15 o/o.

La troisième innovation du chef de l'Etat eut pour but de permettre la vente de la bière, peut-être demain celle des vins. On attend de cette mesure un revenu d'environ 100 millions

de dollars par an pour l'Etat. Inutile de préciser qu'en portant atteinte au dix-huitième amendement le chef de l'Etat a vivement irrité les partisans de la « sécheresse ».

Il n'a pas suscité moins de critiques avec la loi destinée à venir en aide aux fermiers, dont la détresse est vraiment pitoyable. Cette loi va donner lieu tout d'abord à une émission d'obligations 4 o/o atteignant la somme énorme de deux milliards de dollars. L'intérêt de ces obligations sera garanti par le gouvernement fédéral. Les fermiers seront autorisés à échanger leurs anciennes hypothèques à taux plus élevé contre ce nouveau titre fédéral. En outre, on envisage dès maintenant toute une série de mesures destinées à réduire la production agricole. M. Roosevelt et ses conseillers étudient en ce moment des mesures destinées à permettre au gouvernement de régler, d'accord avec les grands employeurs, les délicats problèmes qui se posent à l'industrie américaine, si durement éprouvée. Il s'agit tout particulièrement de limiter la production, de diminuer la concurrence néfaste, de déterminer les salaires et les heures de travail. Les Etats-Unis étaient restés jusqu'à présent fort hostiles à l'intervention de l'Etat, très attachés aux vieux principes de l'économie libérale. Sous l'empire des difficultés présentes le pays s'oriente dans une direction toute nouvelle.

On se demande en Europe ce qu'il faut attendre de M. Roosevelt en fait de politique étrangère. Il est toujours dangereux de jouer au prophète. Je crois, toutefois, qu'on peut fixer dans ses grandes lignes la nouvelle politique étrangère des Etats-Unis. Pour faire face à la dépression mondiale — car il ne faut plus parler de « crise » puisqu'elle est devenue chronique — deux moyens peuvent être envisagés aux Etats-Unis comme dans le reste du monde. On peut s'inspirer d'un nationalisme toujours plus concentré et plus étroit. D'après cette politique chaque pays, uniquement réduit à ses propres ressources, élève sans cesse la muraille des droits de douane, interdit l'exportation des denrées et se cantonne de plus en plus à l'intérieur de ses frontières.

L'autre méthode visant à mettre fin aux pires résultats de la dépression consisterait à chercher un assainissement général au moyen d'une entente entre tous les pays, au moins sur les questions de monnaie et de droits d'entrée. Pour cela il faudrait décider les Etats-Unis à abandonner franchement leur politique d'isolement. Il faudrait les encourager à [illegible] plus ou moins aux affaires de l'Europe. Une politique de ce genre était presque impraticable par le parti républicain. Il se trouvait lié par son passé anti-wilsonien et par sa vieille tradition protectionniste. Les démocrates, au contraire, ont à cet égard les mains libres. Ils se sont toujours montrés hostiles aux droits de douane élevés. Rien ne les empêche de reprendre la politique wilsonienne envers l'Europe.

Tel semble bien être le plan de M. Roosevelt. Toute sa politique extérieure vise à une entente générale des puissances sur les grandes questions à l'ordre du jour. Dans ses récents entretiens avec M. Herriot il s'est montré nettement favorable aux intérêts français, tout particulièrement dans la mesure où ils ont pour but la sauvegarde de la paix. M. Schacht, président de la Reichsbank, a été moins chaleureusement accueilli. Il s'est parfaitement rendu compte de la réprobation que soulève aux Etats-Unis la politique intérieure et extérieure du gouvernement hitlérien.

Les mesures douanières prises par le régime Hoover ont eu un résultat funeste, de l'aveu même des républicains. M. Roosevelt désire substituer à ces mesures des accords douaniers avec les divers pays de l'Europe. Cette question, celle de la stabilisation des monnaies, celle aussi du règlement des dettes doivent se discuter à la prochaine conférence économique de Londres. M. Roosevelt fonde sur celle-ci de grands espoirs. Souhaitons qu'ils ne soient pas déçus.

On reproche à M. Roosevelt l'abandon de l'étalon-or, mais la situation intérieure du pays rendait, hélas! cette mesure nécessaire. M. Roosevelt a, d'ailleurs, annoncé à plusieurs reprises son intention de maintenir l'inflation dans des proportions raisonnables, suivant l'exemple donné par l'Angleterre. S'il y réussit, si cette inflation contrôlée provoque une reprise progressive des affaires, les Américains ne pourront pas s'en plaindre, les Européens pas davantage.

Quant à la question des dettes, elle promet d'être plus scabreuse. M. Roosevelt n'a pas obtenu à cet égard du Congrès les pleins pouvoirs qu'on lui avait donnés pour le règlement des autres problèmes en suspens. Il y a lieu, toutefois, d'observer que les sommes dues par l'Europe ne figurent pas dans le budget fédéral de cette année, alors qu'elles y figuraient l'an dernier. C'est un indicateur. Tout porte à croire

que sur cette question aussi M. Roosevelt désire sincèrement arriver à un accord.

Le Président pourra-t-il imposer à la longue au pays sa politique de reconstitution à l'intérieur et de partage des responsabilités à l'extérieur ? La réorganisation économique sera nécessairement lente et pénible. Il est à craindre que l'opinion publique, heureuse aujourd'hui d'avoir trouvé un chef, et qui a soutenu le Président au moment de la grande angoisse, ne se divise à nouveau quand le péril immédiat semblera conjuré. Qui sait si les pouvoirs dictatoriaux accordés au Président n'inspireront pas un jour prochain de la méfiance? Il dispose pourtant d'une majorité très forte au Congrès, et cette majorité semble disciplinée et au surplus cohérente. Tous les grands politiques, aussi bien M. Hoover que M. Al. Smith, se sont prononcés en faveur du nouveau chef de l'Etat.

La crise mondiale a débuté aux Etats-Unis. On peut espérer qu'une reprise des affaires en Amérique donnerait le signal du retour à la prospérité en Europe. Il semble que les Etats-Unis soient mieux placés que n'importe quel autre Etat pour ranimer l'entente entre les nations. Puisse le Président Roosevelt mener jusqu'au bout, avec le même courage et la même résolution, l'immense tâche qu'il a bien commencée!

CHARLOTTE T. MUREL.

COMMENT TRADUIRE LES BUCOLIQUES

Deux éminents humanistes, qui se cachent sous les pseudonymes de Frac et Valère, ont donné des Bucoliques une traduction nouvelle dont on peut espérer qu'elle obtiendra l'approbation des lettrés par sa fidélité scrupuleuse et par sa tournure originale. L'ouvrage paraîtra prochainement en librairie. Mais, dans un avant propos dialogué que nous sommes heureux de publier d'ores et déjà, les deux auteurs expliquent le sens et les buts de leur œuvre.

PIERRE.

Parler de Virgile! Vous êtes sans excuse.

PAUL.

J'ai celle de vous connaître. Je sais que la nature, les fleurs vous enchantent. Et les *Bucoliques* contiennent de si jolis bouquets! Je ne les aurais pas évoqués, si tout ne m'y invitait au pied de ce platane, qu'électrisent les cigales.

PIERRE.

Êtes-vous sûr que coiffées de mots latins, les fleurs restent pour nous des fleurs ?

PAUL.

Les mots de Virgile ne coiffent les fleurs ni ne les déguisent : *violæ, luteola, papavera, vaccinia, lilia...*

PIERRE.

N'empêche que *Cratægus oxycantha* est un mot latin. Y reconnaissez-vous la suave aubépine ?

PAUL.

Moins ignorant, je l'y reconnaîtrais, comme l'y reconnaissent les botanistes, pour qui Linné a créé sa nomenclature. Elle était nécessaire. Il faut bien que par dessus les frontières les savants se comprennent. Ainsi Du Cange publiait son fameux glossaire en 1678. C'est que le latin est la seule langue universelle. Quiconque l'ignore est illettré.

PIERRE.

Que d'illettrés, dieux immortels!

PAUL.

Nul ne connaît le français, nul ne l'emploie sciemment qui n'a approfondi le latin.

PIERRE.

A cause de l'étymologie ?

PAUL.

L'étymologie ne mérite pas votre mépris. C'est elle qui détermine la définition des mots et assure ainsi la pureté de la langue.

PIERRE.

Mais ce latin, notre substance selon vous, pourquoi d'en citer quelques mots, le monde suspecte-t-il votre éducation ?

PAUL.

Chaque milieu a son langage, ses conventions. La politesse est de s'y conformer. Aussi bien vous ai-je choisi pour cet entretien.

PIERRE.

Trop aimable. Parlez-moi donc de lui, parlez-moi de Virgile.

PAUL.

Chaque jour, mille professeurs en font un homme célèbre.

PIERRE.

Ou un épouvantail.

PAUL.

Bref, on le traduit.

PIERRE.

On le déforme.

PAUL.

Déformation inévitable. Autour du latin, langue synthétique, le français flotte comme un vêtement trop ample. Cependant une traduction ne vaut qu'en proportion de sa fidélité.

PIERRE.

Quand il s'agit de traduire un poète, c'est demander l'impossible.

PAUL.

L'abbé Batteux l'avait dit, *soit qu'on l'essaye en vers ou en prose*. Il précisait en ces termes : *La prose ne peut rendre ni le nombre ni les mesures ni l'harmonie qui font une des grandes beautés de la poésie. Et si on tente la traduction en vers, supposé qu'on restitue le nombre, les mesures, l'harmonie, on altère les pensées, les expressions, les tons.*

PIERRE.

Le problème me paraît bien posé.

PAUL.

Excellemment. Et c'est à le résoudre que je vous convie.

PIERRE.

Cherchons.

PAUL.

De la première phrase de l'abbé, je déduis que pour traduire un poète, la poésie seule a qualité.

PIERRE.

A condition de ne rechercher que *nombre* et *harmonie*.

PAUL.

Nous verrons plus tard dans quelle mesure. Je note pour l'instant ce *nombre* et cette *harmonie* comme principes de traduction pour les *Bucoliques*, ces *Bucoliques*, dont on doute parfois si les vers en ont été écrits pour être lus ou chantés.

PIERRE.

D'accord, mais les *pensées, les expressions, les tons* ?

PAUL.

Voulez-vous voir ce qu'ils deviennent dans une prose d'érudits ? Ecoutez la plainte de Corydon : *O cruel Alexis! Tu n'as aucun souci de nos vers* ?

PIERRE.

Je croyais qu'en français la forme interrogative se marquait par l'interversion du verbe et du sujet.

PAUL.

Aucune pitié de moi ? Tu finiras par me faire mourir...

PIERRE.

Ainsi parle ma concierge.

PAUL.

Voici que même les troupeaux cherchent l'ombre et le frais...

PIERRE.

La chute est nombreuse mais palsambleu! Quelle vulgarité d'expressions! Et puis la banalité de *cherchent* rend-elle vraiment toute l'appétence qu'exprime le fréquentatif *captant?*

PAUL.

Que même les lézards verts cherchent...

PIERRE.

Encore!

PAUL.

Cherchent une retraite dans les haies d'épine, que Thestylis, pour les moissonneurs épuisés par la chaleur dévorante, broie des gousses d'ail, du serpolet et des herbes aux violentes senteurs...

PIERRE.

J'avais toujours pris *herbes violentes* pour une apposition.

PAUL.

C'est que vous n'êtes par un érudit, vous. Je poursuis : *Mais moi, suivant la trace de tes pas, sous l'ardent soleil...*

PIERRE.

Grâce, cher ami, grâce pour le cygne de Mantoue. Vous n'en feriez bientôt plus qu'une oie.

PAUL.

La cause est-elle entendue ?

PIERRE.

Et gagnée, bien qu'au fond vous ne m'ayez produit qu'une seule traduction.

PAUL.

J'ai choisi celle que je présume la meilleure, l'une des plus récentes et qui porte la plus célèbre des estampilles officielles. Combien plus facilement aurai-je raison si je descends au menu fretin !

PIERRE.

Alors, foin des prosateurs, et puisqu'il le faut, soyons poètes. Ah ! mais...

PAUL.

Mais une difficulté surgit, qui consiste à déterminer par quel vers français nous remplacerons l'hexamètre latin.

PIERRE.

Par l'alexandrin, de toute évidence.

PAUL.

En réalité hexamètre et alexandrin ne peuvent s'ajuster, fondés qu'ils sont, l'un sur le mètre, l'autre sur la syllabe. Si l'alexandrin a un ancêtre en latin, ce n'est pas assurément l'hexamètre qui compte de treize à dix-sept syllabes, mais l'asclépiade, qui comme lui, en comprend douze. Quel titan voudrait en douze syllabes d'une langue analytique tenter d'en inclure seize ou dix-sept d'une langue synthétique ? Ou le moule trop rigide rend infidèle la traduction, ou fidèle, la traduction fait éclater le moule.

PIERRE.

A votre tour, vous voilà pris dans un dilemme.

PAUL.

Je tiens donc pour démontrée l'impossibilité de convertir l'hexamètre en alexandrin. J'ajoute que pour les *Bucoliques* il n'y a nul dommage. Tous mètres prosodiques ne conviennent à tous genres littéraires. L'épopée, la tragédie exigent dans l'expression une ampleur, une majesté que tolèrent mal la pastorale ou la comédie. Et d'avoir revêtu d'une forme identique les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide*, on peut se demander s'il faut en faire gloire à Virgile, ou reproche. La Grèce lui offrait un choix de mètres variés. Horace y puisa, vous savez avec quel succès. Virgile, lui, suivit Théocrite — vous le voyez — même dans ses erreurs.

PIERRE.

Quoi ? Vous oseriez ?

PAUL.

Je ne saurais être suspect. Les *Bucoliques* ont rempli et charmé longtemps mes veillées. J'en crois connaître les beautés autant qu'homme du monde. Il n'est pas indispensable cependant que l'admiration soit aveugle. Mais ne nous égarons pas. J'ai hâte, un point acquis, d'en conquérir un autre.

PIERRE.

Je vous suis.

PAUL.

Il semble probable que la poésie ne fut à l'origine que de la prose chantée. Or, qui dit chant, dit rythme. Ainsi naquirent les mètres : iambe, spondée, dactyle, etc., éléments d'abord du vers grec, puis du vers latin. La poésie étant le chef-d'œuvre de la langue, toute prose, pour se teinter d'art, doit s'en rapprocher le plus possible. Les grands orateurs ne l'ont pas ignoré, et je n'ai pas besoin de vous rappeler les cadences cicéronniennes. Les latins nous enseignent ainsi l'exemple que nous devons suivre.

PIERRE.

Mais le vers français est un vers syllabique, non métrique.

PAUL.

Cette différence n'entache en rien la méthode à appliquer. Il s'agit que votre traduction soit assez *prose* pour ne vous point forcer d'altérer *les pensées, les expressions, les tons* de votre auteur, et assez *poésie* pour en refléter, selon le génie de la langue française, *le nombre, les mesures, l'harmonie*.

PIERRE.

Si nous passions à l'application !

PAUL.

Immédiatement. Admis donc que l'hexamètre n'a rien de spécifiquement bucolique — et tout au contraire — il vous est loisible de le

réduire en tels vers français et de telles mesures — quatre, six, dix syllabes, etc., qui vous paraîtront convenir le mieux au genre et au sujet. Qu'une même Bucolique contienne des vers de longueurs différentes, je n'y ferai aucun obstacle.

PIERRE.

Vous condamneriez La Fontaine.

PAUL.

Quant au vers en lui-même, à sa forme individuelle je l'affranchis, ou presque, de toutes les règles classiques. Je ne vous chicanerai point pour une élision manquée, pour un enjambement trop risqué, une censure mal placée. Toutes les licences poétiques je les mets à votre disposition.

PIERRE.

Et la rime ?

PAUL.

Vous avez le devoir de la rechercher. Vous n'avez pas le droit de la payer d'un faux sens, d'une cheville, d'une nuance. L'assonnance longtemps suffit à nos ancêtres.

PIERRE.

Des vers libres alors ?

PAUL.

Je ne crains pas les gros mots.

PIERRE.

Avez-vous sur vous un spécimen ?

PAUL.

Voici.

Sous une yeuse
harmonieuse
d'aventure Daphnis s'était assis.
En un seul troupeau réunies,
se trouvaient là brebis de Tircis,
chèvres de Corydon aux pis
gonflés de lait. Corydon,
Tircis ! Deux jeunesses en fleurs,
arcadiens tous deux, chanteurs
d'adresse égale, à la réplique prompts.
Or, comme du froid je garais
de jeunes myrtes,
mon bouquin, entraînant sa suite,
en ces lieux s'était égaré,
Je vois Daphnis. Il m'aperçoit
et dit : « Mélibée, hâte-toi.
« Bouc et chevreaux sont saufs, et si
« de quelque loisir tu disposes,
« sous cet ombrage avec moi te rep
« Ici tes bœufs traversant la prairie
« d'eux-mêmes viendront boire ; ici
« sur ses bords verdoyants le Mincio
« de tendres joncs a tendu le rideau
« et le murmure d'un essaim
s'épand de l'yeuse sacrée. »
Que faire ?
Pour rentrer mes agneaux sevrés,
Je n'avais sous la main
Alcipe ni Phyllis.
D'autre part, quel événement
qu'un tournoi Corydon-Tircis !
Avant mes intérêts leurs jeux passèrent
et rivaux d'attaquer les chants
en la forme alternée,
qu'avaient les muses suggérée.
Corydon dit la strophe
et Tircis l'antistrophe.

PIERRE.

Euh !... Mon Dieu !... Oui !... Peut-être !

PAUL.

Vous comprenez bien que l'important est moins de juger mon texte que ma recette, si j'ose dire.

PIERRE.

Mais le vers libre est archi connu. Vous n'inventez rien.

PAUL.

Je voudrais le légitimer en en précisant l'usage. Malgré les grands noms dont il peut se réclamer, il passe pour un signe de paresse, une dérobade. On ne pardonne pas à l'auteur de ne pas accommoder une pensée dont il est maître aux exigences d'une forme proclamée intangible. Mais qui ne voit la différence, s'il faut exprimer la pensée d'autrui et ce, sans rien lui ôter de son sens, de sa couleur, de ses nuances ?

PIERRE.

La difficulté de traduire est en effet d'apparaître soi, tout en ne cessant pas d'être un autre.

PAUL.

L'autre, on suit sa pensée sur une [illegible] forme.

PIERRE.

C'est comme dans le mariage où la femme n'en fait qu'à sa tête en portant le nom de son mari.

PAUL.

Si vous voulez! Pour être moins conjugal et plus philologue, je conclurai par cet adage : A pensée libre, forme rigide soit, mais rigide la pensée, que libre devienne la forme.

PIERRE.

Vous allez me persuader.

PAUL.

Donc on variera la forme, mais holà! avec quelques réserves de détail. Les licences, que je vous ai accordées, vous tiendrez à honneur de n'y point recourir ou presque. Si la rime vous fuit, vous aurez l'assonnance. Pour vous passer des deux, il faut cas de force majeure. Vous n'oublierez pas qu'un hiatus blesse l'oreille, que les élisions ajoutent à la fluidité du vers, les syllabes accentuées à son éclat. Surtout vous n'oublierez pas le conseil du poète :

De la musique avant toute chose.

C'est le secret de toute poésie tant latine que française. Vous serez musicien.

Mais les cigales se taisent. La nuit tombe. A demain.

PIERRE.

A demain.

FRAC et VALÈRE.

CHOU-BLANC (1)

— Vous serez bien ici, oncle Fred ? demanda le jeune garçon.

— Parfaitement bien, répondit l'homme, sans lever les yeux. Il était assis le dos contre un bloc de granit ; auprès de lui se trouvaient un appareil de photographie et une sacoche.

— Alors, je vais faire un saut jusqu'à la ville, chercher quelques plaques de plus.

Il fila à travers la lande dans la direction de la vallée.

Deux hommes se tenaient sur le bord de la falaise. Au-dessous d'eux, un sentier accidenté et raboteux, mais parfaitement praticable, conduisait à une étroite plage de sable, fortifiée sur trois côtés par la falaise. Sur cette plage, remonté au-dessus de la bordure d'algues qui marquait le niveau de la marée, se trouvait un petit canot. Derrière eux s'étendait la lande, aride, couverte de bruyères et d'ajoncs, parsemée de blocs de granit. L'un de ces hommes était un magnat de la politique, l'autre, le représentant d'une nation étrangère, un général, dont les traits souvent photographiés étaient bien connus du public qui lit les journaux illustrés.

« L'endroit n'a pas été mal choisi, général », dit le magnat politique, étendant la main pour désigner la lande, « absolument désert ».

— Choix parfait, reconnut le général.

— Vous arriverez à redescendre par le raidillon ?

— Mais oui. Il fit marcher ses bras avec enjouement : « Seulement, je serai plutôt courbaturé, comme on dit, quand j'atteindrai le yacht. Il faut ramer un bon bout de temps.

— Vous êtes sûr que personne à bord ne devinera...

— Non, non; c'est une chance que j'aie la réputation d'être un amateur passionné de la pêche en mer ; mais tout le monde se moquera de moi quand j'arriverai bredouille. J'étais tellement sûr qu'il y avait du mulet rouge par ici. J'ai laissé le yacht de l'autre côté de la pointe, il est à l'ancre ; comme il y a un orchestre, on dansera. Personne ne s'avisera de penser à moi.

— Et c'est une chance que je sache conduire une auto, répliqua tout songeur le magnat politique.

— Vous êtes loin d'ici ?

— A trente milles, des routes affreuses, je suis venu seul. Je parle à la Chambre demain soir... et s'ils sont assez fins pour découvrir quelque chose, ils croiront que j'avais besoin de solitude pour composer mon discours. L'auto est cachée dans un taillis, même si quelqu'un tombait dessus, ce qui est fort peu probable, il n'y a rien dedans qui puisse trahir mon identité. Je crois que nous avons tout combiné avec une extrême circonspection. Et son sourire en disait long sur sa satisfaction.

— Certes, approuva le général, nous serons les seuls à connaître cette entrevue. Je suis enchanté d'avoir pu arriver à une entente aussi parfaite avec vous.

— Oui, c'est un grand point. Pouvoir s'entretenir librement en échappant à la surveillance de tous ces yeux prêts à vous critiquer.

---

(1) L'auteur de cette nouvelle est l'auteur de romans [illegible] tels que « *Le sceptre du roi* », « *La [illegible] de l'allons* », « *La cause du roi* », « *les Rois du [illegible]* ».

Il eut un rire bref. — « Je me demande de quelles iniquités on m'accuserait si on venait à le savoir. Avec quelle ardeur l'opposition s'élancerait sur la piste, et que de racontars, quand cette meute donnerait de la voix ! Le ministre s'embarque dans une entreprise qui est aussi fatale que secrète... » Imaginez les interpellations à la chambre, mon cher, représentez-vous les articles de tête de la presse d'opposition, la nervosité du public. Pourtant, il était nécessaire que nous nous rencontrions. L'heure que nous venons de passer n'aura pas été perdue. »

— C'était très nécessaire, acquiesça le général gravement. « Maintenant, quand vous commencerez par me contredire, je comprendrai. »

— Et vous, vous présenterez vos arguments dans l'ordre que je vous ai indiqué. Si je puis avoir l'air de vous combattre, et ensuite de m'incliner malgré moi devant la force de votre logique écrasante, je pourrais entraîner mon public, mais je ne vous ménagerai pas tout d'abord, mon général.

— Du moment que nous nous comprendrons, qu'est-ce que cela fait ?

— Alors, dans six jours à la Conférence.

Ils se serrèrent la main en souriant. Le magnat politique regarda le général dégringoler le sentier, en s'aidant des pieds et des mains, le vit tirer le canot jusqu'au bas de la plage, sauter dedans, s'installer sur le banc, et, à l'aide des rames, commencer son long voyage de retour vers le yacht à l'ancre.

Le magnat politique tourna le dos à la mer. Devant lui, la lande s'étendait déserte pendant des lieues ; quelques poneys, quelques bêtes à cornes, et trois ou quatre courlis qui tournoyaient dans l'air, étaient les seuls êtres vivants. La rencontre avait été habilement préparée et avait pleinement réussi. Loin du désordre confus créé par les tendances contraires qui entravaient la marche de la Conférence, il était arrivé à un parfait accord avec son adversaire au sujet de la ligne de conduite en ce qui concernait une affaire très délicate. Personne ne le savait. A l'abri de tout regard indiscret, loin des oreilles les plus fines, ils avaient pu se joindre. Ils avaient discuté les choses à fond, puis s'étaient séparés ; et le plus malin n'y verrait que du feu. Il regarda sa montre, il avait largement le temps pour la course du retour. Avec de la chance, il arriverait avant que les invités ne se soient dispersés après le thé.

Mais soudain, le calme qui régnait sur la falaise assoupie au soleil vespéral fut troublé par le bruit retentissant d'un éternuement humain. Le magnat politique sursauta ; le sang se [illegible] de ses joues colorées. Avec inquiétude, il parcourut du regard tous les alentours. Rien dans le paysage qui révélât une présence humaine. Pas une âme à l'horizon — si vous refusez une âme aux êtres inférieurs de l'espèce animale. Pourtant, on ne pouvait s'y méprendre, et il l'avait entendu tout près.

Un bloc de granit émergeait à quelques mètres de là. Etait-il possible de se tenir caché derrière ? Le magnat politique se sentit glacé tout à coup, malgré le soleil. Il fit rapidement le tour du rocher ; ses craintes se trouvèrent justifiées. Le niveau du sol était beaucoup plus bas par derrière que par devant. Dans le creux, adossé au granit, un homme était assis et il avait à côté de lui cet objet terrible, un kodak. L'homme contemplait au loin la lande. Ses yeux étaient d'un bleu vif. Il tourna la tête comme le magnat approchait, puis il fixa à nouveau les bruyères. Le magnat politique réfléchit rapidement ; le vent soufflait vers le large, le général et lui avaient parlé sans élever la voix. Il était donc à peu près impossible que l'homme eût pu entendre quelque chose. Mais l'appareil !... Etreint par l'angoisse, il céda un instant à la panique.

— Vue magnifique, dit le magnat politique aimablement

— Magnifique, acquiesça l'homme.

— Vous avez un appareil, je vois. Bonne journée pour la photographie ?

— Excellente, peut-être, un peu trop de lumière cependant.

L'homme marquait fort peu d'intérêt. Il lui manquait l'enthousiasme qui dénote l'amateur.

Le magnat politique sentit tomber son espoir. Evidemment, un photographe professionnel, probablement de la Presse.

— Avez-vous pris beaucoup de vues ?

L'homme sourit, et son sourire, indice des plus alarmants, semblait exprimer une satisfaction singulière ; il en disait long au magnat politique. « Toutes les plaques ont servi », dit l'homme, « c'est dommage qu'il n'y en ait pas eu davantage ».

— Vraiment, le magnat [illegible] réfléchit vite, j'ai souvent eu envie d'avoir un appareil, c'est une distraction très intéressante, tout à fait intéressante.

— Oh oui, opina l'homme machinalement, on trouve de temps en temps un sujet qui vaut

vraiment la peine d'être pris ; c'est une question de chance.

L'anxiété fit tressaillir le magnat politique. — Ah oui, en effet. Est-ce que cela vous rapporte beaucoup ? En tant qu'entreprise commerciale, est-ce rémunérateur ?

— Non, si ce n'est qu'une distraction. L'homme sourit de nouveau. C'était un homme déconcertant, un homme circonspect, attentif à ne pas se trahir, et cependant cet homme ne pouvait s'empêcher de sourire à ses propres pensées. De plus, il avait soin d'éviter le regard si affable du magnat politique, et il ne cessait de fixer le paysage. « Quelquefois, il peut vous arriver de vendre un cliché à un journal, vous savez. »

— Oui, je sais, répliqua vivement le magnat politique. Ecoutez, combien voulez-vous de votre appareil, appareil, clichés, combien le tout ?

— Combien le tout ? articula l'homme avec étonnement.

— J'aimerais l'acheter. C'est..., c'est une fantaisie de ma part. J'ai de ces impulsions soudaines, vous n'avez qu'à me dire votre prix.

Il tira de sa poche un grand mouchoir, et s'épongea la figure. Chose étrange, bien que la sueur lui coulât sur le front, il se sentait glacé et avait la chair de poule.

— Il n'est pas à moi, je ne peux le vendre, lui dit l'homme. — Il appartient à son journal, pensa le magnat politique.

— Mais, dit-il, voilà que je brûle d'avoir votre appareil, ainsi que les clichés. C'est surtout ce qui me tente; je voudrais les vues que vous avez prises.

— Vous admirez ce coin de lande sauvage au bord de la mer, demanda l'homme pour continuer la conversation. C'est un très beau coin.

— Non, je l'ai en horreur. Je veux dire..., il y a une raison pour laquelle je tiens tout particulièrement à avoir vos documents, comme vous devez le deviner. — Pourquoi l'homme essayait-il si absurdement de lui donner le change? Il n'ignorait certainement pas la valeur de ses clichés. Cherchait-il simplement à gagner du temps, tandis qu'il décidait quelle somme il allait demander... « Vous savez qui je suis naturellement ?

— Non, dit l'homme.

— « Comment ! » Le magnat politique le considérait dérouté. Se pouvait-il qu'il y eût dans le pays un homme à qui ses traits fussent inconnus ?

— Non, je ne vous connais pas, et je ne puis deviner pourquoi vous désirez cet appareil.

— Regardez-moi !

L'homme posa rapidement les yeux sur lui et reprit ensuite sa contemplation : « Non, je ne vous connais pas », affirma-t-il

— Vous avez bien dit que vous alliez envoyer les photographies à un journal ?

Le magnat politique se sentait mystifié. L'homme semblait vraiment sincère en soutenant qu'il ne le connaissait pas. Mais c'était réellement à peine croyable.

— Si elles se développent bien, les épreuves seront certainement adressées à un journal. Il y a toujours une chance qu'on vous en prenne une ou deux, vous savez.

— Une chance ! il y aurait eu de quoi rire, si l'angoisse qui l'étreignait n'avait pas été aussi horrible.

— Voyons, parlons un peu de la chose. Je veux votre équipement. Je ne puis vous parler, tant que vous êtes étendu là par terre. Je me sens nerveux. Prenons ensemble le chemin du retour. Vous... vous devez avoir besoin de développer..., de faire ce qu'il faut enfin ; et le temps passe. — Agacé, il fit précipitamment quelques pas.

— Je ne peux marcher, dit l'homme extraordinaire. Il faut que j'attende ici jusqu'à ce que mon neveu vienne me chercher.

— Infirme ! » Le magnat politique eut un éblouissement. Il mit la main à la poche de son gilet et en sortit un portefeuille. « Oh ! mon pauvre ami, je vois, les jambes artificielles des mutilés. Oh ! mon pauvre homme !

— Oui, l'homme soupira au moment même où un sourire énigmatique crispa ses lèvres frémissantes. J'ai été là-bas sur le front...

— Comme c'est triste ! Et vous ne pouvez pas marcher. — Il faut que j'aie cet appareil ». Il s'interrompit et cédant à son élan, il fourra une liasse de billets dans la main droite de l'homme.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria l'homme, en sursautant, mais sans faire l'effort de regarder les billets.

— « Pour payer votre attirail ». Il saisit l'appareil et la sacoche et se mit à courir. L'homme le poursuivit d'invectives. Le magnat politique ne fit que hâter sa course.

Une heure plus tard, le neveu de l'homme revint.

— Regarde ça, fiston, dit l'homme, élevant

vers lui sa main droite avec le paquet de billets. Un fou me les a donnés, et a détalé avec ton appareil et toutes tes affaires. Il a dû venir jusqu'ici pendant que je dormais. Le coquin n'a jamais découvert ce que j'avais, ajouta l'homme fièrement.

— Juste ciel, oncle Fred, deux cent cinquante livres, s'exclama le jeune garçon.

Puis, il se baissa, aida l'homme à se relever et le prit par le bras pour le reconduire chez lui. L'homme était aveugle.

WALTER B. GROGAN.

(Traduit par Mlle L. Baillon de Wailly).

POEMES

JOUR DE BRUME

Tiède brume d'où filtre un long baiser doré,
Dans ta douce pâleur baigne le paysage
Et le cadre des monts, vaguement éclairé,
Monte aux horizons flous comme un lointain mirage.

Effacez les contours, longs brouillards indolents :
Noyez le ciel trop bleu dans votre ouate tendre :
Ce qu'il aime, ce cœur, meurtri dans son élan,
Ce n'est point l'or du jour, mais sa diffuse cendre.

LES DIEUX

Je vous revois encore, Artémis, Apollon,
Clarté de la nature,
Dans vos grands bois où sur le bleu, du chœur profond
Des arbres, à l'envi, chaque cime murmure.

Jamais d'orage au ciel où seul, d'un rire pur,
La lame d'or déferle :
Nul souci n'a cendré votre destin d'azur
Sous les feuillages frais que l'aube seule emperle.

Dans l'ivresse de l'air votre chair ne connaît
Ni faiblesse ni crainte,
Et seul l'essor du sang d'où sans cesse renaît
Comme un joyeux murmure en votre labyrinthe.

Vous pousse à la conquête avide du néant
Dont la steppe sans âme,
Au lumineux toucher de votre pas vivant,
Se réveille soudain et se revêt de flamme.

Mais votre vie en fleur dans une ascension
Immortelle s'élève,
Et des cendres d'hier s'éveille à l'horizon
Un lendemain plus beau sur l'éternelle grève.

Vous vivez. Et le nombre insensible du temps
Rythme vos jours splendides
Ainsi que de la mer aux couleurs de printemps
Le battement qui fait frémir les grottes vides.

Scande à coups assourdis de votre beau jardin,
Dont le pin et l'yeuse
Rêvent, enveloppés du murmure marin
L'extase paresseuse.

AUTOMNE GRECQUE

Ni massifs mordorés, ni bois qui se dénude :
Tous les pins sont d'un vert aigu jusqu'à la mer :
Mais une tiède brume, ouatant le soleil clair
Qui courba l'été mûr sous sa force, prélude
A la tendre saison qui retarde l'hiver.
Eté, tu rutilais sur les sables des plages
Fleuris de saine chair offerte à ton ardeur
Et des torrents à sec, sous les dormants feuillages
Gardant un reste d'eau, ta perfide torpeur
De la fièvre éveillait les obsédants nuages.

Octobre maintenant tend son rideau brumeux
Sur cette ivre beauté, d'un geste monotone ;
Mais pour nous rappeler l'été d'or et ses jeux
Il y a, sous la pluie oublieuse d'automne,
Ces beaux fruits, tous vermeils de la flamme des cieux

Et ce hâle encor chaud du corps voluptueux

ALEXANDRE EMBIRICOS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA REVANCHE DES RÉALITÉS

Je lisais dernièrement dans un remarquable article paru dans la *Nation Belge* sur la « Pathologie monétaire », et signé Handji, ces lignes qui m'ont frappé :

« En dernière analyse, ce sont donc les idées qui ont entraîné la *Maladie du monde*. De tous les désordres, le premier est dans les esprits. De là à penser que le remède doit être avant tout spirituel, il n'y a que l'espace d'un syllogisme.

« N'est-il pas admirable que le [illegible] vient du commerce, la pulsation des machines, le déclic des métiers et jusqu'au cours de la Bourse, dépendent à l'origine d'une façon saine de penser? »

C'est parfaitement juste et les événements

récents le démontrent, mais nous voilà loin du matérialisme historique et des « fatalités de l'histoire » que toute une école a voulu nous imposer comme un article de foi, doctrine qui, d'ailleurs, était une justification commode pour tous les amateurs de la politique de facilité !

Et en effet, quand on revoit en pensée le déroulement de ces douze dernières années, on constate la faillite de toute l'idéologie à laquelle le président Wilson a donné son nom, mais qui n'a pu s'imposer au monde que parce qu'elle était dans l'air, parce qu'elle répondait à une confuse aspiration des peuples vers la paix définitive et vers l'indépendance des nationalités. C'est la fin d'un rêve qui ne manquait pas d'élévation, mais qui était encombré d'idées fausses. A la forme naturelle de la Société des Etats, qui est un équilibre instable basé sur les intérêts des communautés nationales autant que sur un droit des gens en perpétuelle formation, on a voulu substituer une société idéale conçue par des professeurs de droit pour qui les passions nationales sont inexistantes et les intérêts purement abstraits. A un ordre économique imparfait, variable et souvent cruel comme la nature même, mais créé par l'Histoire et la Géographie, on a voulu substituer l'économie dirigée, alors que nulle part l'accord n'était fait sur la façon dont elle devait être dirigée, de sorte que les intérêts les plus sordides ont pu se cacher derrière d'orgueilleux systèmes. A l'empirisme politique et économique enfin, on a voulu substituer le systématisme. L'empirisme et la loi naturelle se sont bien vengés.

Non seulement la Société des Nations n'a pu assurer ni la paix ni la justice internationales, mais elle semble avoir perdu la foi dans ses méthodes et dans son avenir. On devait, on devrait encore, lui faire crédit ; le monde n'a pas été créé en un jour comme disent les bonnes gens ; mais personne ne voit comment elle pourrait accomplir sa tâche et faire régner l'ordre et la justice. Le seul service qu'elle rende, c'est de noyer les questions brûlantes sous un tel flot de discours, de rapports et de papiers qu'elle leur enlève parfois leur dangereuse urgence. Quant à l'économie dirigée, elle a abouti à un désordre économique et monétaire dont avant la guerre personne n'aurait pu se faire une idée ; suprême paradoxe : c'est au moment où va se réunir une conférence destinée à stabiliser le monde économique, que la puissance la plus intéressée peut-être à cette stabilisation jette dans le marché monétaire un trouble tel que personne n'a plus confiance dans son étalon.

Mais l'exemple le plus frappant de cette revanche des dures réalités sur l'idéologie systématique, c'est la conférence du désarmement. Depuis plusieurs mois déjà, ses vaines discussions se traînent dans l'indifférence générale ; tout l'appareil des agences et de la grande presse d'information, qui est généralement officieuse, n'arrive pas à intéresser le public à ces débats d'où la sincérité est absente et dont les délégués, comme leurs gouvernements, écrasés par le souvenir de tant d'erreurs successives, cherchent bien plus à sauver la face qu'à aboutir à un résultat positif ; mais, à présent il semble bien que nous soyons à la veille d'une liquidation générale.

Le délégué allemand, M. Nadolny, obéissant à la logique des déclarations du chancelier et de tout le mouvement dont il est le chef, a pris tout à coup une attitude si intransigeante qu'il semblait assumer d'un cœur léger les responsabilités de l'échec de la conférence ; les autres puissances, et surtout l'Angleterre, ont d'abord déployé des efforts inouïs pour trouver un compromis. En vain. Et ce furent les conversations Eden-Nadolny qui, naturellement, n'aboutirent à rien, ce qui acheva de soulever l'opinion anglaise déjà fort irritée des rodomontades du Fuhrer et des persécutions contre les Juifs. A toutes les avances des conciliateurs, les Allemands répondirent par des exigences nouvelles. Aussi, le Comité des effectifs a-t-il consenti enfin à voir ce qui crève les yeux, à savoir que les troupes hitlériennes, c'est-à-dire les formations paramilitaires de l'Allemagne doivent être comptées dans les effectifs. Encore, cette résolution n'a-t-elle été votée que par 9 voix contre 2 et 8 abstentions, celles de l'Autriche, de l'Espagne, de la Finlande, de l'Italie, de la Suède, du Japon et de la Turquie, dont les délégués se sont abstenus, les uns par germanophilie, les autres parce que leur pays a aussi des organisations paramilitaires qu'il ne veulent pas supprimer. L'Allemagne a répondu par la publication des articles de M. von Neurath, ministre des Affaires Etrangères du Reich, déclarant, en somme, sous une forme plus ou moins enveloppée, que « l'Allemagne nouvelle poursuivrait l'égalité des armements quoi que l'on décide à Genève », et à l'heure où j'écris, on s'attend à une déclaration solennelle du chancelier qui, tout en affirmant la volonté pacifi-

que de l'Allemagne, annoncerait son intention de reprendre sa pleine souveraineté en matière d'armements.

Assurément, toutes ces fanfaronnades cachent mal les déceptions et les inquiétudes des dirigeants du Reich. Les Allemands, que la fièvre nationaliste n'aveugle pas complètement, doivent se dire que leur pays est loin de la situation internationale assez favorable que lui avaient donnée la patience papelarde de M. Brüning et la souplesse intelligente du général von Schleicher. Il n'y a pas plus de trois mois, on pouvait croire qu'à la faveur d'un désarmement général plus ou moins fictif, l'Allemagne recouvrerait sa liberté d'armement et qu'elle atteindrait une première étape dans sa politique de revision des traités. Maintenant, que peut-elle espérer des négociations de Genève, surtout après les débats de la Chambre des Communes? Aussi constate-t-on un certain abattement parmi les diplomates allemands qui, si près du but, voient leur œuvre s'écrouler! Pour tâcher d'atténuer le dommage, dans l'intention de trouver quand même un allié, on a envoyé, à Pâques, le capitaine Goering et M. von Papen à Rome. M. von Papen est rentré les mains vides et le capitaine Goering n'a rapporté que la promesse d'une ligne aérienne directe avec Berlin. Mussolini, affirme-t-on dans les cercles diplomatiques britanniques, ne s'est pas engagé. Il a prodigué à ses deux visiteurs allemands des conseils de modération et ne leur a pas caché qu'étant donné l'état de l'opinion internationale, il ne pouvait pas jeter dans la balance, en faveur des revendications germaniques, le poids et le prestige de son pays. Dans la question de l'Anschluss, il aurait même renouvelé catégoriquement son veto. Il en aurait été de même à l'égard du corridor polonais. « Pas de possibilité de revision en ce moment », aurait dit le Duce.

Heureux résultats, en somme, d'une politique de violence qui montre si clairement que l'Allemagne est aujourd'hui aussi belliqueuse, aussi impérialiste, aussi pangermaniste qu'avant la guerre, que l'Angleterre semble enfin éclairée sur un péril que, jusqu'ici, on lui dénonçait en vain! Oui, sans doute ; mais, où est dans tout cela le désarmement?

Si l'Allemagne déclare qu'elle considère le droit d'assurer comme il lui plaît sa défense nationale comme un attribut essentiel de sa souveraineté, il ne pourra plus être question de désarmer ses voisins ni personne, et il faudra bien renoncer à cette idée populaire et fausse que la paix peut être assurée par le désarmement. Ce que ces débats de Genève ont démontré de plus clair, c'est qu'il est parfaitement chimérique de vouloir imposer un type uniforme d'armée à des peuples qui se trouvent dans des conditions différentes et que, de même, il est inadmissible d'empêcher des peuples de faible natalité et d'une civilisation telle que le service militaire leur est un fardeau, de se donner un armement industriel qui remplace par du matériel les poitrines humaines ; qu'une nation, qui a adopté un régime politique autoritaire, ne peut se passer d'une milice qui double nécessairement l'armée régulière ; qu'un peuple colonial a besoin de troupes indigènes dont la formation et l'organisation sont nécessairement fort différentes de celles des troupes métropolitaines ; qu'un peuple insulaire ne peut pas plus se dispenser d'avoir une marine puissante qu'un peuple continental aux frontières ouvertes ne peut se passer de forteresses et de troupes capables de les défendre ; bref, que chaque peuple demeure seul juge des nécessités de sa sécurité, et que cela durera tant que le monde sera divisé en nations indépendantes et souveraines décidées à ne pas renoncer à une parcelle de leur souveraineté. Certes, il n'est pas interdit de croire qu'un jour viendra où l'Europe, et puis les autres parties du monde, ne seront plus qu'une fédération de peuples égaux en droits et en devoirs ; mais il n'en sera ainsi que quand ils seront tous égaux en civilisation et qu'ils se seront donné une organisation intérieure à peu près similaire. Nous n'en sommes pas là et la seule façon d'organiser une paix, précaire comme toutes les choses humaines, est de considérer le monde tel qu'il est et non tel qu'on voudrait qu'il fût.

L. Dumont-Wilden

LES LETTRES

LES VISAGES DE MONTAIGNE

Sainte-Beuve a magnifiquement décrit les funérailles idéales de Montaigne, en énumérant dans le cortège qui l'escorte au long des années, tant d'hommes illustres parmi lesquels Pascal seul eût prié. En réalité, Montaigne a

poursuivi après sa mort, aussi nonchalamment, mais au milieu d'autant de violences contradictoires qu'au XVIe siècle, sa promenade un peu narquoise à travers la réalité. Sa mémoire, son œuvre, continuèrent à se développer à l'image de sa vie. Comme les Huguenots maugréaient de son catholicisme et les catholiques de sa tolérance, son livre fleure encore le fagot, et les critiques discutent toujours de la sincérité, des nuances, de l'existence même de son sentiment religieux. Cet optimiste, théoricien du bonheur paisible, influença Pascal, théologien de la peur ; cet humaniste, épris de la sérénité de la nature, fournit des armes à ce janséniste pénétré du tremblement de la grâce. Et ces *Essais* de chronologie difficile et de texte à variantes, ces *Essais*, qu'il publiait pour permettre à ses familiers d'enrichir son souvenir de tant de confidences « domestiques et privées », lui valent à chaque génération d'innombrables et fervents amis. Mais sous combien d'angles furent ils considérés ? « C'est moi que je peins » déclarait-il. « C'était la vérité, souligne M. Fortunat Strowski... On entend sa conversation... On l'a devant soi, à chaque instant... » Oui, il est là, comme s'il lisait, annotait, rédigeait dans sa tour périgourdine, sous les émouvants nuages du présent. Il est là, mais insaisissable. Tous l'entendent, mais chacun donne à ses formules un sens différent. Nous nous entendons sur les détails de sa vie, et nous ne nous accordons pas sur l'essentiel. Le cas est probablement unique.

Qu'était-il donc? Sceptique? Epicurien? Stoïcien? Ou tout cela successivement? Ou rien de tout cela? Faut-il le croire quand il affirme, et n'a-t-il pas écrit que nous devions parfois prendre ses assertions dans un sens opposé à leur teneur? Fut-il, comme il apparaît d'abord, un conservateur, ou, dans le secret de son âme et de son art, un révolutionnaire? Fut-il détaché du contemporain, ou bien, auteur masqué du *Contr'un*, pamphlétaire politique? Indifférent ou dévot? Ondoyant ou dogmatique? Accusés ou flous, et pétris sous nombre de pouces habiles, voilà bien des visages possibles pour un seul esprit. Pouvons-nous, cependant, lui appliquer sa personnelle et célèbre formule : *Que say-je?* S'agissant de lui, nous savons trop. Interrogeons donc, en ce quatrième centenaire de sa naissance, quelques-uns de ses récents commentateurs, divers d'accents, de méthodes et de conclusion. Essayons de mêler les couleurs du prisme pour recomposer la lumière.

*
* *

Donc, qu'était Montaigne? Pour M. Fortunat Strowski, un humaniste et qui, cherchant un bonheur harmonieux, le demande successivement aux formes différentes de la sagesse antique. La foi engourdie, l'âme dévastée, il est d'abord stoïcien, mais puise son stoïcisme dans Plutarque. Reparu dans le monde, et féru d'activité, il devient sceptique, mais puise son scepticisme dans Pyrrhon. Enfin, ce stoïcisme, ce scepticisme, il les délaisse pour un positivisme « avisé », « très modeste », qui confondait en lui leurs traits essentiels. Humaniste, il présente cependant deux aspects qui constituent son originalité savoureuse.

En premier lieu, il sauve l'humanisme (en péril de devenir, d'une attitude spirituelle, un dogme) de sa propre scholastique, et crée un type nouveau d'humaniste, différent — malgré l'influence de Pétrarque — de ces platoniciens d'Italie que protégeaient des tyrans banquiers et lettrés, différent aussi — malgré l'influence d'Erasme — des moralistes rhénans, et qui va prendre place, bientôt, dans les cadres de la Société française.

En second lieu, cette évolution philosophique se trouve étroitement mêlée à une évolution religieuse qui la provoque et, par moments, la guide. Stoïcien parce qu'il a cessé d'avoir la foi, Montaigne revient à la religion parce que, entreprenant l'étude du *moi*, il envisage en même temps l'immensité de l'univers et la petitesse de l'homme. Glissant par là même au scepticisme et méprisant l'esprit humain, il peut éprouver le sentiment religieux sous la forme du pyrrhonisme et, s'il ne s'accorde plus avec la science, s'accorder avec l'Eglise.

Ainsi, d'esprit stoïcien et de mœurs épicuriennes, ayant poussé pusqu'au dilettantisme son évolution spirituelle, ayant cherché surtout, au travers des systèmes, un modèle moral, apparaît-il comme le précurseur lucide du XVIIe siècle, comme le créateur de « l'honnête homme » qui va régner, cultivé, délicat, extrêmement sociable, un peu égoïste, jusqu'à l'heure où, pour reprendre l'expression même de M. Fortunat Strowski, « le sauvage Rousseau désapprendra d'aimer la civilisation ».

*
* *

Certes, Montaigne a évolué, déclare M. Pierre Villey, mais son évolution révèle en lui deux

grands courants philosophiques coupés par une crise violente. Cette évolution, au surplus, est commandée par la transformation de son projet initial : Montaigne est dirigé par les *Essais*.

Il est stoïcien, d'abord, par mode, et ses *Essais* sont impersonnels, œuvre de doctrinaire écrite pour son amusement et pour l'agrément d'autrui. La vie? Il convient de la vivre selon les préceptes de Sénèque. La mort? Elle présente une importance souveraine, il faut la méditer constamment et se préparer un noble et haut trépas. La foi? Elle reste du domaine des systèmes soumis à la critique et Montaigne est incrédule.

Puis la crise éclate. La Renaissance a brisé les vieux concepts et Montaigne s'aperçoit que la substance n'est pas objet de pensée. Il est saisi d'un vertige devant la révélation de la relativité universelle. Mais, critique de la raison, son pyrrhonisme lui permet de situer la foi de toute atteinte rationaliste et de baser solidement sa religion sur le doute.

Cependant, s'attachant à l'étude du *moi*, il tire de cette neuve expérience une prélilection grandissante pour les faits positifs. Il découvre la personnalité humaine, ses *Essais* deviennent une œuvre personnelle, un art de vivre. Le goût de la morale le pousse à l'originalité. Il ne veut pas écrire en vain. Il renie alors le scepticisme, et se convertit à la philosophie de la nature. La vie? Il cherche pour la vivre des formules qui lui soient propres. La mort? Elle constitue un mal nécessaire que nous devons accepter comme une loi de la nature. La foi? Intangible, elle n'entre plus pour rien dans son activité : elle n'est plus qu'une des institutions de la Cité qu'observe le sage.

Ainsi, se dégageant de toute autorité, fût-elle celle du christianisme, il représente dans l'œuvre générale de la Renaissance la rationalisation de la morale. Il a créé la notion classique de l'homme, inspirera Montesquieu et Rousseau, mais n'offrira de nos jours à la plupart de ses admirateurs que la joie d'un art admirable.

⁂

Jamais, proteste le Dr Armaingaud, jamais Montaigne n'a varié. Pas de crise logique dans sa pensée. Pas de crise morale dans son cœur. Montaigne n'a pas été stoïcien. Il a, toujours, été épicurien.

Stoïcien? Son attitude en face du bonheur individuel, de la douleur, et surtout de la mort, s'atteste nettement épicurienne. Sceptique? Le doute, chez lui, n'est pas une position d'indifférence, mais une méthode destinée à ranger les problèmes métaphysiques au rang de ceux qui demeurent inaccessibles à notre esprit, mais, encore, une habileté apte à insinuer au lecteur l'esprit de tolérance. Le doute lui est une arme subtile et décisive, mais seulement une arme : agnosticiste dans la recherche des causes premières et finales, relativiste dans la question générale de la connaissance, il échappe au scepticisme en acceptant toutes les vérités relatives.

Montaigne est un positiviste. Jamais il n'éprouva cette nostalgie de l'absolu dont M. Pierre Villey veut le voir, un instant, hanté. Jamais il ne parla de la mort en chrétien, et Nicole, Arnauld ne s'y sont pas trompés. Ah! Il est encore « avisé », il n'est plus « très modeste » le positivisme de Montaigne! Tout simplement il laïcise la conscience.

Ainsi, défenseur d'une morale naturelle, s'efforçant seulement de se connaître pour acquérir la pleine maîtrise de soi, n'exerçant sa curiosité que sur les choses immédiatement connaissables, Montaigne apparaît comme le précurseur des philosophes et des écrivains libres — le précurseur des Voltaire et des Diderot.

Tout cela, c'est l'exégèse du texte. Il s'agit surtout d'expliquer l'homme par l'œuvre. Si l'on tentait d'expliquer l'œuvre par l'homme? M. André Lamandé, parce qu'il écrivit *La Vie gaillarde et sage de Montaigne*, devait tout naturellement incliner à cette méthode.

Montaigne? Un Gascon. Voilà le fait. M. André Lamandé replace Montaigne dans sa province, dont il connaît lui-même admirablement les aspects et les songes. Le Gascon présente un don étonnant des contrastes, dû à la diversité de son sol : une intelligence claire et une sensibilité frémissante ; le bon sens et la fantaisie ; l'équilibre et l'exagération, le courage et la prudence ; des vanités lucides dont il se raille lui-même ; et par dessus tout, le goût de ce spectacle incessant et inimitable que l'on se donne à soi-même. Il présente, aussi, une heureuse aptitude à traiter volontiers à l'amiable avec la vie. Et n'est-ce pas là, véritablement, tout l'auteur des *Essais*?

Sa vie? Il suffit de l'évoquer pour y démêler l'élément gascon, aussitôt discernable à sa malice, à ses tours charmants, au vif intérêt que l'écrivain porte à sa propre psychologie. Son œuvre? Tout entière elle est celle d'un homme

qui lutte avec habileté, qui accepte la vie dans ses limites avec une sincérité à clins d'œil, et s'en remet à Dieu pour le reste. Son style? C'est celui d'un Gascon, réaliste, sain et sensuel, superbement vivant. « Que le Gascon y arrive si le François n'y peut aller... », écrivait-il. Et Pasquier ne lui reprochait-il pas, conversant avec lui aux Etats de Blois, des locutions gasconnes qu'il jugeait excessives mais qui, riches de saveur, ne furent jamais corrigées.

Ainsi Montaigne aurait été dans l'action et dans la philosophie un Gascon qui comprend tout et ne dramatise rien. M. André Lamandé nous propose là un procédé propre à expliquer les apparentes contradictions de l'homme, sa curiosité infinie, son don de transiger avec les événements, et à découvrir à son œuvre une satisfaisante unité.

*
* *

Deux conclusions, je crois, se dégagent d'une telle disputation philosophique au cours de laquelle les *Essais* semblent un miroir où tout humaniste voit son pareil et tout positiviste son semblable.

La première de ces conclusions, c'est que si l'on ne trouve pas le mot décisif qui éclairerait tout Montaigne, la faute en demeure sans doute à celui-ci qui, pour de péremptoires raisons de tranquillité d'esprit, se garda bien de le trouver lui-même. Montaigne s'est peint, il ne s'est pas défini. Il a moins cherché la vérité que des accommodements avec la vie. Infiniment avide de détails, infiniment curieux des causes secondes, il avait moins souci de synthèse et d'absolu. Désireux avant tout de se connaître pour pouvoir régler sa vie quotidienne, pour pouvoir aussi tirer de ses observations personnelles des maximes générales d'existence, il accueillit au jour le jour toutes les tendances passagères que faisaient naître en lui les événements, les lectures, et les variations de sa santé. Il a erré en châtoyant dans son paysage intérieur. Il s'est dispersé avec délices dans toutes ses nuances. Mais il n'a pas voulu connaître ce frisson métaphysique qui brusquement resserre, contracte, concentre l'homme et l'individualise avec force dans l'inquiétude de son destin. La minute pendant laquelle on entrevoit l'individu à fond, sous une lueur parfois terrible, nous ne la trouvons pas chez lui.

La seconde conclusion, c'est qu'il a peint, plus que l'homme, l'humaniste de son siècle — l'homme pour qui la cogitation est volupté, la philosophie pondération, qui apprécie en connaisseur le velouté des pensées, le poli des aspects, l'ironie du monde ; aimant l'amour, à égale distance du platonisme et de la débauche ; aimant l'amitié, « exercice des âmes » ; l'homme occupé, en de doctes loisirs, à s'organiser un bonheur limité à la vie d'ici-bas, seule accessible à notre connaissance.

Mais tout cela, c'est la beauté, le charme, le bon sens — souvent amusé — de l'être humain. Tout cela, ce n'est pas sa grandeur. « Il y a un peu de Montaigne en chacun de nous », écrivait Sainte-Beuve. C'est dire, en même temps que, dans Montaigne, il n'y a pas tout l'homme. Montaigne veut se dominer, et la grandeur de l'homme est de se surpasser. Montaigne veut vivre dans une paix sereine, savante, harmonieuse, et la grandeur de l'homme réside dans une rupture d'équilibre. C'est pourquoi sa sagesse éclaire, mais n'illumine pas. Ses *Essais*, magnifique psaultier d'intelligence, ne sont pas le livre véritable de l'homme. Il y manque le mystère. Et le mystère, c'est l'aiguillon qui nous empêche de nous assoupir, nous pousse au progrès. Il lui manque le tragique. Et la vie humaine est une tragédie.

EMMANUEL AEGERTER.

L'HISTOIRE

UN GRAND CENTENAIRE
LA SOCIÉTÉ
DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

La Société de Saint Vincent de Paul célèbre par de grandes fêtes, le 20 et le 21 de ce mois, le centième anniversaire de sa fondation.

Qui aurait dit, en 1833, aux six jeunes étudiants réunis, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, dans les bureaux du journal religieux dirigé par M. Bailly, qu'ils jetaient le grain de senevé d'où devait naître le grand arbre étendant ses rameaux sur le monde entier?

C'est la destinée des grandes œuvres. Elles s'ignorent en naissant, elles n'assistent même pas à leur jeunesse, et ce n'est qu'au temps de leur durable maturité qu'elles se voient ou plutôt qu'elles entrevoient le mystère de leur développement, éprouvent presque le trouble de leurs devoirs et de leurs responsabilités et s'appliquent à garder et à étendre les forces acquises.

En ces jours d'examen et de récapitulation, sûrement les confrères zélés de la Société qui va ouvrir son second siècle remontent à leur origine, entrent plus intimement dans l'esprit de leur association, se réconfortent de le trouver le même, et envisagent aussi l'évolution fatale de l'œuvre qui doit s'adapter aux exigences des temps nouveaux.

Ces quelques points seront brièvement examinés ici, non pour les membres des conférences qui sont pleinement édifiés sur la question, mais à l'effet d'étendre la connaissance d'une institution chrétienne et sociale qui fait tant d'honneur à la France.

Quand est née la Société de Saint Vincent de Paul ? Dans des jours troublés et enfiévrés. On n'ignore pas la pénible situation de l'Eglise de France, au lendemain de la Restauration. Après l'étroite intimité politique entre le trône et l'autel, le voltairianisme revenait presque triomphant sous le nouveau régime, et les idées du XVIIIe siècle rentraient en faveur chez une jeunesse dont les pères étaient restés fidèles au scepticisme des encyclopédistes. Bientôt les passions anti-religieuses se réveillèrent. Le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché de Paris rappelèrent les douloureux drames de la Révolution. A l'occasion de la célébration de l'anniversaire du duc de Berry, des bandes de gens du peuple et même de bourgeois avaient saccagé les autels et s'étaient livrés à toutes sortes de profanations, puis l'archevêché avait été assailli et pillé de fond en comble. Le lendemain, le gouvernement décernait des mandats « contre qui, écrit Pierre de la Gorce, non contre les pertubateurs, mais contre l'archevêque de Paris et le curé de Saint Germain l'Auxerrois ! » Le désorrai était dans les esprits. La province répondait aux manifestations de Paris ; les croix plantées par les missionnaires étaient abattues aux cris de « A bas les prêtres et à bas les Jésuites ». A Paris, les jeunes gens n'osaient plus se montrer dans les [illegible] les prêtres ne sortaient plus en soutane.

Alarmées, les familles chrétiennes hésitaient à envoyer leurs enfants à Paris. On leur disait qu'à l'école de Droit et plus encore à l'école de Médecine, l'irreligion était affichée. A Stanislas les élèves ne voulaient plus faire leur philosophie.

Naturellement il n'était plus question de la Congrégation. Mais rien ne se perd complètement de ce qui est créé, et il était resté de la célèbre association une sorte de filiale, *la Société des bonnes études*, installée place de l'Estrapade, et où des jeunes gens avaient organisé des conférences de Droit et d'Histoire. La plus suivie était celle d'Histoire qui s'occupait également de Littérature et de Philosophie. Elle n'était pas exclusivement composée d'étudiants chrétiens, et comptait aussi des voltairiens, des déistes, et quelques Saint-Simoniens. Une franche camaraderie unissait ses membres, et au début les controverses n'engendraient pas les divisions. Un jeune homme de Lyon, d'une précocité étonnante et d'un cœur ardent, en était l'âme, Frédéric Ozanam. Sa foi rêvait une fédération d'études et de travaux entre jeunes gens chrétiens, rêve difficile à réaliser parmi ces étudiants de tendances différentes. Les discussions s'égaraient, et l'un d'eux, Le Taillandier, dit un jour : « J'aimerais mieux un autre genre de réunion d'où les luttes et les controverses seraient bannies, et qui ne seraient composées que de jeunes gens chrétiens s'occupant ensemble uniquement de bonnes œuvres ».

L'événement allait satisfaire son désir. A une conférence où l'éloge de Biron avait amené celui de Voltaire, et où l'Eglise avait été atteinte, Ozanam, qui avait pris part à la discussion, quitta la réunion avec tristesse. Peu après il reprenait l'idée de Le Taillandier et disait à ses amis : « Faisons autre chose ; ayons une conférence composée exclusivement d'amis chrétiens et toute consacrée à la charité ».

La Société de Saint Vincent de Paul était née.

Elle jaillissait d'un milieu intellectuel qui voulait faire mieux que penser, c'est-à-dire agir, ou plutôt aimer.

Ces jeunes gens résolurent donc de se grouper dans une œuvre. « Apprenez le catéchisme à des enfants pauvres » leur conseillait l'abbé de Saint-Etienne-du-Mont. Cette mission très louable ne répondit cependant pas à leur ardeur sociale ; ils souhaitaient sortir de leur cercle et embrasser le monde, ainsi que le voulait la témérité de leur jeunesse. Encore une fois, ils ne

croyaient pas si bien réussir, mais ils se mirent vaillamment en route, après avoir décidé que leur action consisterait dans la visite des pauvres à domicile, la visite régulière, amicale, assise. C'était alors une innovation, et des gens qui ne faisaient rien d'utile regardèrent les novateurs en souriant.

Sous la présidence de M. Bailly, plus âgé qu'eux de vingt ans, se réunirent en mai 1933 : Frédéric Ozanam, Paul Lamache, Félix Clavé, Auguste Le Taillandier, Jules Devaux, et François Lallier ; ils décidèrent de distribuer aux pauvres des bons sur divers fournisseurs, appelèrent *conférence* leur « association » pour ne pas oublier les circonstances de leur origine, et prirent pour patron Vincent de Paul, le plus célèbre apôtre de la charité, qui ne se délivra dans sa jeunesse des terribles tentations contre la foi que lorsqu'il eût fait le vœu de consacrer le reste de ses jours aux pauvres. Ozanam eut le soin de dire à ce sujet : « Un saint patron n'est pas une enseigne banale pour une société, comme un Saint Denis ou un Saint Nicolas pour un cabaret. Ce n'est même pas un nom honorable sous lequel on puisse faire bonne contenance dans le monde religieux. C'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser comme lui-même a réalisé le type divin qu'est Jésus-Christ... saint Vincent de Paul, l'un des plus récents entre les canonisés, a un avantage immense par la proximité du temps où il vécut, par la variété infinie des bienfaits qu'il répandit, par l'universalité de l'admiration qu'il inspira. »

Il ne restait plus qu'à trouver des pauvres ; la Sœur Rosalie, de la rue de l'Epée-de-Bois, se chargea de leur en procurer dans le quartier Mouffetard, alors l'un des faubourgs les plus misérables de la capitale, asile de détresses et de dénuement, patrie de la souffrance..

Frédéric Ozanam, sans le vouloir, sans le savoir, devint l'âme du nouveau groupe. Il voulut faire une œuvre laïque catholique. Son bon sens devançait les temps, sans que l'on veuille dire par là qu'il fut toujours compris et imité, même de nos jours. Quand je passe devant des écoles libres tenues par des laïques, je regrette de ne pas voir inscrit sur la porte : *Ecole laïque catholique*. Bien des préventions seraient tombées si ceux qui ne sont pas clercs n'avaient pas craint de se dire laïques en même temps que catholiques.

Quoi qu'il en soit, les sept fondateurs de la conférence de Saint Vincent de Paul devinrent vingt, puis 15, puis 25, puis 250, au bout de deux ans, quand on se trouva trop nombreux, il fallut se disperser dans la capitale et créer plusieurs centres. Ce fut un déchirement, mais la croissance a ses rançons. On n'était plus au temps où l'on hésitait à accueillir un neuvième membre.

D'ailleurs la province réclamait aussi ses conférences. Lyon, la ville d'Ozanam commença, mais l'œuvre s'y établit difficilement ; on se méfiait de ces novateurs, « de cette cabale de Lamennaisiens qui avait réussi à imposer M. Lacordaire à l'archevêque de Paris ! » Ils eurent la charité de la patience, et l'on finit par s'incliner devant leur mérite et leur humilité. Nîmes, Nantes, Rennes et Toulouse suivirent ; la première conférence à l'étranger fut celle de Rome.

Aujourd'hui les conférences sont dispersées dans les cinq parties du monde ; après les pays d'Europe et les colonies, elles se sont installées en Afrique australe, aux Antilles, en Amérique du Sud aux Etats-Unis, dans les Indes, en Chine, au Japon, en Australie, etc., etc.

La Société de Saint Vincent de Paul compte actuellement 13.800 conférences et, plus de 186.000 membres actifs.

*
* *

L'esprit de la Société de Saint Vincent de Paul est très facile à définir : améliorer la situation morale et matérielle du pauvre, s'améliorer à son contact par la charité, étendre en ce monde le règne de Jésus-Christ. Enfin, comme moyen, visiter régulièrement les pauvres, et pratiquer diverses œuvres annexes.

Le recrutement de la société est aussi large que possible. Elle admet dans son sein des catholiques appartenant à tous les partis et interdit à ses séances toute allusion politique... « Si nous n'avions posé cette règle dès le début, écrivait en 1875 son président général, il y a longtemps que notre société serait tombée ».

Il est également dans l'esprit de la société de ne jamais thésauriser, et de distribuer aux malheureux les ressources, à mesure qu'elles arrivent. Elles sont produites par les quêtes qui se font après chaque réunion, par des ventes ou des sermons de charité dans la paroisse, par les contributions des membres honoraires. Le rôle du Président est considérable. « Tant vaut le président, tant vaut la conférence ». Il veille à l'animer, à la rendre intéressante pour tous, distrayante même, pas trop longue. Il doit connaître toutes les familles visitées par ses confrères afin d'en parler en connaissance de cause. Il s'en entretient avec le curé et les sœurs de

charité de la paroisse et aussi avec le bureau de bienfaisance, s'il n'est pas hostile, bref il est en quelque sorte le tuteur de tous les vrais miséreux visités par ses associés ; il pourvoit au recrutement de ses confrères et veille confraternellement sur leur diligence. Il est assisté dans sa tâche par un ou plusieurs vice-présidents, par un secrétaire et par un trésorier.

Le bon président fait les bons visiteurs, pour lesquels la visite hebdomadaire n'est pas la corvée d'un devoir, mais le divertissement de ses propres soucis, et une utile occasion de réflexions. Ozanam disait qu'il ne manquait pas d'aller voir ses pauvres, quand il était d'humeur sombre. Au spectacle de tant de détresses, d'angoisses et de souffrances, il rentrait chez lui presque gêné des bienfaits de la Providence. « Je descends de chez eux tout humilié de mes misères d'imagination devant l'effroyable réalité de leurs maux ». Le bon visiteur s'occupe des enfants de ses clients, de leur éducation, de leur santé, de leur placement et de la vie laborieuse et économique des parents, enfin il fait profiter la famille de toutes les œuvres annexes instituées et soutenues par la conférence de saint Vincent de Paul, vestiaire, bibliothèque, petites lectures, caisse des loyers, secrétariat des familles, jardins ouvriers, colonies de vacances, patronages, fourneaux économiques, régularisation des mariages... Une conférence de saint Vincent de Paul est tout un petit ministère dirigé par des agents bénévoles, inamovibles et laborieux. Toutes conditions de réussite.

Les conférences agissent en relation avec un conseil central par diocèse et un conseil supérieur par nationalité. Ces conseils ont surtout pour mission de veiller à la création de conférences nouvelles et de publier un bulletin. Enfin, la Société de Saint Vincent de Paul, ayant autant pour but la sanctification de ses membres que le soulagement de ses frères malheureux, a institué pour le développement de la piété quatre fêtes annuelles, l'Immaculée Conception, le premier dimanche de Carême, la fête de la Translation des reliques de Saint Vincent de Paul, et la fête de son patron.

*
* *

Sans doute la Société de Saint Vincent de Paul est une association laïque et autonome, mais, comme l'a très justement dit un de ses historiens, « fondée par des catholiques et pour des catholiques, elle a toujours fait preuve d'une soumission absolue aux du[illegible] l'autorité ecclésiastique ; jamais elle n'a mis le pied dans un diocèse sans l'agrément préalable de l'Ordinaire, et aucune conférence n'a été fondée sans l'assentiment du curé de la paroisse. C'est cette obéissance à l'Eglise, cette humilité et ces vues surnaturelles qui ont permis à cette institution, devenue mondiale, de passer à travers les écueils et de voguer toujours au large, à l'abri des orages. Mais comme le disait Ozanam, « l'immobilité c'est la mort ». — « Tâchons, écrivait-il en 1834, à son cousin Pessonneaux, tâchons de ne pas nous refroidir, mais souvenons-nous que dans les choses humaines il n'y a de succès que par un développement continuel et que c'est tomber que de ne pas marcher ».

Marcher et s'étendre. Sans doute le règlement portait à son deuxième article que la Société avait spécialement pour but la visite des pauvres, mais il ajoutait qu'aucune œuvre de charité ne devait être regardée comme étrangère à la société. Et particulièrement elle devait s'occuper des autres pauvres, de ceux qui ne mendient pas, et aussi de tous ces ouvriers trop souvent victimes malgré eux des crises provoquées par le développement de l'industrie. Il entrevoyait dans leur rigueur les problèmes sociaux de la société moderne, et préludait aux enseignements de Léon XIII.

Bien avant ces événements, la mort ravissait le fondateur à la réalisation de ses généreux rêves, mais son œuvre lui survivait avec le même esprit, et, dès le premier juin 1891, le conseil général de la Société décidait que l'Encyclique *Rerum Novarum*, par dérogation aux coutumes courantes, serait reproduite *in extenso* dans un supplément du bulletin mensuel et précédée d'une note qui en signalerait la capitale importance.

A la dernière séance publique de l'Académie d'Education et d'Entr'aide Sociales, M. de Lanzac de Laborie, vice-président du Conseil Général de la Société de Saint Vincent de Paul, a très heureusement signalé l'actuelle mission de la Société en face des nouveaux horizons qui s'ouvrent devant les apôtres de la charité : allocations pour les chômeurs les plus nécessiteux, si possible, suppression du taudis, évangélisation des matelots, protection des mineurs délinquants et souci des vieillards pensionnaires des hospices, patronage des adolescents et visite des ateliers d'apprentissage, entretien des jardins ouvriers, lutte contre l'alcoolisme, éta-

blissement des dossiers de mariage, publication d'un manuel pratique des lois sociales, autant de concours dans l'ordre moral et matériel prodigués par la Société de Saint Vincent de Paul, en un mot constructions et reconstructions accomplies dans cet esprit d'optimisme et de confiance chrétienne qui soutint si merveilleusement Ozanam dans sa courte existence. Il ne croyait pas à l'impuissance des chrétiens vis-à-vis du mal social, et il avait foi dans la vertu opérante du christianisme.

Et puisque ce grand nom arrive en conclusion de cette commémoration, restons sur le souvenir de l'homme admirable et charmant qui voulait « enlacer la France dans un réseau de charité », et dont le procès de béatification est introduit. Homme dont l'intelligence était à la hauteur du cœur, avocat à ses débuts, professeur de droit commercial à Lyon, et professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, connaissant à fond cinq langues, « préparant ses leçons comme un bénédictin, disait Ampère, et les prononçant comme un orateur », voyageur enthousiaste, poète et artiste, précurseur dans son apostolat social, ami et défenseur de la liberté, âme lumineuse, mais surtout remarquable par l'unité de sa vie, parce qu'il rapportait tout à Dieu. On a cité bien des fois l'admirable page qu'il écrivit, à la veille de mourir, et qui devrait être dans toutes les anthologies, mais on ne saurait trop la remettre en mémoire, à l'heure où se célèbre le centenaire de la grande œuvre française dont il fut l'inspirateur, le fondateur et le mainteneur.

« Je sais que j'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus de la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pouvaient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens, que vous-même, mon Dieu, m'avez donnés ? Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées ? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'étude où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité ? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix au pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur ! seriez-vous satisfait et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfance ? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point ? Vous n'acceptez pas ces offrandes intéressées : vous rejetez mes holocaustes et mes sacrifices. C'est moi que vous demandez. Il est écrit au commencement du livre que je dois faire votre volonté. Et j'ai dit : je viens, Seigneur ».

FERNAND LAUDET.

LE THÉATRE

L'ORIGINALITÉ EN AMOUR

Dans les difficultés que rencontre actuellement le théâtre, il est réduit, tout à la fois, à reprendre les vieux thèmes qui ont fait sa fortune séculaire et à tenter de les présenter sous un aspect renouvelé. Tout le problème se résout donc, pour les auteurs ingénieux, à trouver une formule de rafraîchissement sentimental. On raconte, comme par le passé, l'histoire d'une liaison, laquelle, généralement, se réduit à une rencontre, à un duel, à une rupture. Il suffira que cette rencontre soit pittoresque, ce duel amusant, cette rupture inattendue. Nous trouvons deux exemples très heureux de cette recette nécessaire dans la pièce de M. Sacha Guitry, qui est un maître chevronné, et dans celle de M. Albert Jean, l'excellent romancier qui vient de faire des débuts si remarquables au Théâtre de l'Œuvre. Ces deux extrêmes se touchent.

Dans *les Châteaux en Espagne*, M. Sacha Guitry se montre un Stendhalien et un Proustien raffiné : il affirme et développe que l'imagination seule compte dans le plaisir, principalement dans le plaisir romanesque, et que les seuls châteaux un peu solides sont ceux d'Espagne. L'observation vaut aujourd'hui ce qu'elle a toujours valu, ni plus ni moins. Et on attend tout simplement d'elle qu'elle fournisse à l'auteur

des variations neuves. Sacha Guitry semble avoir fait porter tout son effort sur la trouvaille du coup de foudre. Nous sommes dans une fête de charité : l'amoureux, au moment où l'ennui commence à peser sur l'assistance, est appelé comme un inventeur fantaisiste d'agrément : il propose une tombola dont les gagnants seront autorisés à souper ensemble et les gagnants du gros lot souperont même seuls, dans une loggia retirée. C'est naturellement lui qui gagne le gros lot et qui se trouve mis en présence d'une femme non seulement charmante, mais qui est la maîtresse, on va le devenir, de son plus ancien camarade, dont il prenait les plumes au lycée, avant de lui prendre des femmes dans la vie. La scène de la déclaration prend ainsi un tour piquant, amusant : la tendresse, le désir y tiennent un langage d'une désinvolture entièrement renouvelée. Le développement de la liaison sera bien obligé de faire appel à des circonstances moins originales : on verra les amoureux dans l'atelier du peintre décorateur dont le métier prend une signification symbolique, puisqu'il peint des décors de théâtre plus jolis que la réalité, dans une auberge d'Espagne, et, enfin, de nouveau, dans l'atelier, au retour du voyage. C'est l'heure de la rupture : attention ! il faut qu'elle soit au moins égale en imprévu à la première rencontre. Sacha Guitry réussit pleinement sa gageure : les deux amoureux viennent de rentrer ; émerveillés, ils doivent déjeuner ensemble, mais la jeune femme fait d'abord un tour chez elle. Pendant cette absence, l'amoureux songe à toute la philosophie des châteaux en Espagne et comprend qu'il ne lui sera plus jamais donné de revivre les huit jours merveilleux de son amour et de son voyage. Il décide de repartir, mais seul. A ce moment, un coup de téléphone annonce que sa partenaire s'excuse et ne pourra venir déjeuner. Le seul regret de ce sage, c'est d'apprendre que l'autre avait pris la même décision que lui-même en même temps.

Si l'on ajoute à cette jolie affabulation romanesque certains épisodes d'un comique parfait, tel que le quipropo de deux duels enchevêtrés, on comprendra le succès des *Châteaux en Espagne*, qui restera comme une des œuvres les mieux venues de notre grand fantaisiste.

M. Albert Jean, dans sa pièce intitulée *Tantale*, s'est principalement ingénié à trouver un dispositif inédit et à nous présenter un milieu amusant. Son principal personnage est un jeûneur professionnel qui nous apparaît à la foire, dans une cage, allongé sur un fauteuil, accablé par son abstinence. Des fêtards le visitent ; une jolie femme qui s'ennuie entreprend de lui imposer un autre supplice, celui du désir. Son charme opère évidemment, mais le jeûneur est un orgueilleux que les provocations sensuelles ont irrité ; il refuse de céder ; la passion mutuelle des deux combattants ne peut que s'exalter de ce combat. Au dernier acte, l'homme s'étant imposé cette fois-ci un jeûne dont il peut mourir, la jeune femme, vaincue, finit par entrer avec lui dans la cage, qui devient ainsi toute symbolique et représente la prison de l'amour dans laquelle ils sont désormais enfermés tous deux.

Dans l'exécution de cette œuvre ingénieuse, M. Albert Jean a fait preuve des dons les plus heureux d'invention scénique, d'observation fantaisiste et de dialogue théâtral. Peut-être pourrait-on simplement attirer son attention sur une grande loi du théâtre que la plupart des auteurs d'aujourd'hui oublient : c'est que l'invention matérielle, le détail de la mise en scène, si neuf qu'il soit, produit un effet qui dure tout juste le temps imperceptible de la surprise ; il est dangereux de lui accorder trop d'importance car non seulement il cesse bien vite de produire l'effet escompté, mais il risque, le plus souvent, de produire l'effet contraire. Une cage dans laquelle un homme défaille sur un fauteuil saisit le spectateur et l'amuse au lever du rideau ; au bout de quelques minutes, ce dispositif ne peut plus que gêner l'auteur en l'obligeant à compenser par le dialogue l'espèce de fatigue que produit très vite la bizarrerie de la mise en scène. Certes, il faut féliciter M. Albert Jean d'avoir trouvé dans son imagination de romancier et ses observations populistes l'aménagement de sa pièce : il ne faut pas moins le féliciter d'avoir triomphé du double chœur que produit nécessairement sur l'esprit du spectateur la prolongation de ce spectacle exceptionnel. Tout au plus pourrait-on dire de M. Albert Jean qu'il s'est montré pour ses débuts un maître trop habile.

GASTON RAGEOT.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

CHINE.

The China Weekly Review publie sur l'esprit public en Chine des observations nouvelles, croyons-nous, et qui, si elles sont fondées, résument peut-être bien les causes profondes des désordres dont la presse ne cesse pas de nous apporter de là-bas l'inquiétant écho.

Ces désordres, les intrigues japonaises contribuent à les provoquer, sans nul doute. Cependant, n'exagère-t-on pas en l'espèce l'action du Japon ? Que l'on ne doute pas non plus que, si la situation intérieure en Chine avait été autre, la Mandchourie eût échappé à l'invasion... Pour l'immense majorité, le problème capital, et qui s'impose ici avec une toute singulière rigueur, est celui de se vêtir et de s'alimenter. Le banditisme chinois est un fait, mais on le réduirait incontestablement et dans de notables proportions en assurant à ceux qui s'y livrent la possibilité de travailler honnêtement et de manger à leur faim.

Il n'est que juste de reconnaître l'effort réalisé par la Chine en vue de se développer et de s'élever vers une « humanité plus haute ». Toutefois, n'a-t-elle pas jusqu'à ce jour sacrifié à la politique surtout, et ce au détriment des questions intéressant les besoins de la vie quotidienne ? Les étudiants chinois abondent, qui vous diront en savants le passé et les longs malheurs de leur pays : infiniment moins nombreux sont parmi eux ceux que vous n'embarrasserez pas en leur demandant comment se cultive le riz et en quelle saison il se récolte...

RUSSIE.

The current History donne des chiffres impressionnants sur le commerce de l'édition et le mouvement de la librairie dans l'U. S. S. R.

L'Ogis, c'est-à-dire l'ensemble des services créés à Moscou en 1919 et qui éditent expressément pour le compte de l'Etat, a publié en 1932, environ quarante mille ouvrages nouveaux, dont il a été vendu six-cent millions d'exemplaires. D'autre part, l'armée rouge, les associations et unions professionnelles, les coopératives de consommation jettent sur le marché une énorme quantité de livres et de brochures de propagande. Le ministère de l'Education a, en outre, entrepris depuis peu la publication et la diffusion d'une série d'ouvrages scientifiques. N'oublions pas non plus la Fédération des Ecrivains, laquelle, semi-officielle, a son centre à Leningrad et qui imprime elle-même sa production. Enfin, l'énumération se gardera de négliger les éditeurs proprement dits, qui « sortent » aujourd'hui, bon an mal an, cinquante mille nouveautés — soit neuf-cent mille volumes ou brochures, abstraction faite de soixante-mille journaux, revues et magazines.

Cependant — et quoi que l'on puisse d'ailleurs penser de l'esprit et de la valeur de cette « littérature » — comment ne point se rappeler devant pareil développement de la librairie, que les illettrés étaient encore en Russie la moitié de la population, il y a moins d'un demi-siècle ?

Le commerce de l'édition mettait ici en circulation, en 1914, à peine cent-trente millions d'exemplaires soit de livres, soit de minces brochures et ce total n'avait jamais été atteint précédemment.

Les recettes de l'Ogis ont doublé depuis 1924 et elles auront excédé deux-cent-cinquante millions de roubles en 1932.

AUTRICHE.

Dans un « écho » qu'elle consacre à « la mort de l'*Anschluss* », *l'Europe Centrale* cité cette appréciation du *Volksblatt*, qui traduit généralement l'opinion des chrétiens-sociaux d'Autriche : « Lorsque, le 12 mars, le président Hindenburg décida de renoncer au drapeau noir, rouge et jaune, qui était l'insigne de l'unité de l'empire allemand, il renonçait par là-même à l'idée de la Grande Allemagne. En posant une couronne sur la tombe de Frédéric-Guillaume Ier et de Frédéric II, il n'a pas pas seulement marqué sa fidélité à l'esprit de l'Allemagne prussienne, il a aussi enterré l'idée de l'*Anschluss*. Le Reich, ayant ainsi fermé à l'Autriche la voie du retour dans la fédération germanique, doit s'attendre à ce que celle-ci se comporte en conséquence ».

Font chorus deux autres importantes feuilles autrichiennes. Le *Neuigkeitswelblatt* constate que la franchise avec laquelle le Landtag de Prusse a dévoilé le but de sa propagande en faveur de l'*Anschluss* est décidément de nature à « ébranler les partisans les plus déterminés du rattachement. Et l'officieuse *Reichspost* écrit de son côté qu'à en croire les nouveaux maîtres du Reich, le légitimisme, excellente chose en Allemagne, serait condamnable en Autriche... mais que les Autrichiens sont désormais prêts à se défendre contre quiconque songerait à incendier leur maison, « car ils savent qu'à présent c'est leur existence même qui est en jeu ».

Sur quoi l'*Europe Centrale* conclut : « Signe des temps et que devraient bien retenir les gribouilles français de la revision des traités qui, dans leur immense niaiserie, s'imaginent que l'*Anschluss* est inéluctable et que la France n'a rien de mieux à faire que de s'y résigner ».

TCHÉCOSLOVAQUIE.

Dans l'*Europe Centrale* encore, M. Gustave Winter — qui sacrifie à l'actualité en nous engageant, par ces premiers beaux jours, à penser « au touriste moyen » — écrit : « Au temps de la prospérité générale, le tourisme en France fablait surtout sur les étrangers riches... Pour eux les palaces sur la côte d'Azur et en Bretagne, pour eux les plaisirs dispendieux, pour eux les paquebots de luxe... Ne serait-il pas temps de s'occuper un peu des étrangers dont les bourses ne regorgent pas de dollars, mais qui par leur nombre représentent, ne fût-ce que du point de vue commercial, un élément autrement important que la mince couche des milliardaires ? ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

ANDRÉ CORTHIS. — *Appel de Flammes*. 1 vol. Albin Michel.

Bien loin, cette fois, des lumineux paysages de l'île Maroquine, l'auteur de *Soledad* nous conduit à l'extrême limite du Cotentin, dans cette pointe de la Hague, gardée par la mer et le vent : décor sauvage, à la Barbey d'Aurevilly, et tel qu'il le fallait pour encadrer une sauvage histoire. Disons plutôt que c'est une atmosphère qui la pénètre, car elle a la violence du vent et de la mer, l'aventure de Françoise Cœuret, tendre et faible femme, poussée au désespoir et à une sorte de détresse, éperdue par la constante et inexorable pression du milieu, épiée, persécutée, détestée par son mari et par son fils, attirée par un amour qui serait une revanche et une évasion, et ne dominant plus, à la longue, une sensibilité affolée, dont un réflexe déclenchera l'horrible dénouement. Mais ce réflexe vient s'insérer dans l'enchaînement d'une fatalité. Livre cruel et douloureux, dont l'inspiration reste noble parce que, parmi tant de flammes internales, une autre Flamme se devine, invisible, qui pouvait tout purifier. Et le sentiment qui s'impose, après l'angoisse où nous tient ce récit, est celui de la pitié pour cette faillite d'une vie retracée avec une puissance entraînante et un art consommé.

F. B.

C. F. RAMUZ. — *Farinet ou la fausse monnaie*. 1 vol. Bernard Grasset.

M. C. F. Ramuz est un de ces écrivains suisses dont l'œuvre appartient à la meilleure littérature française. Son nouveau roman nous conduit, comme ceux qui l'ont précédé, dans ce Valais où le talent de l'auteur puise sa sève. L'action se passe à la fin du dernier siècle, parmi des gens qui n'avaient pas dû changer beaucoup depuis son début et que nous retrouverions peut-être sensiblement les mêmes aujourd'hui, encore que les transformations soient devenues partout si rapides. Mais l'époque importe peu : dans ce récit fortement localisé, c'est le bien seul qui compte, et M. Ramuz excelle à nous en faire respirer l'atmosphère. Elle enveloppe une figure centrale qui domine tout : celle de Farinet, l'irrégulier, l'enfant de la nature, le hors-la-loi, qui a choisi la liberté sauvage, et qui en vient à douter un jour, de son choix : trop tard ! son destin l'entraîne dans le sens où il est engagé, — l'entraîne jusqu'à la mort. Et pareillement une sorte de logique pressante emporte le récit, dont l'attrait s'accroît d'un charme littéraire très piquant.

F. B.

JOHN RUSSELL. — *Mirages des Iles*. Récits polynésiens. Traduits de l'anglais par Marc Logé. 1 vol. Denoël et Steele.

Le premier livre de John Russell, traduit en français *Vagabonds du Pacifique*, a révélé au public le nom d'un conteur de la grande lignée. Pour l'intérêt du récit, le dramatique, la couleur, l'humour et l'observation, il est peut-être l'égal des Kipling et des London, à qui on l'a souvent comparé. Comme eux, il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu. Il connaît l'[illegible] ses coins et recoins. Pas un petit port des Tropiques [illegible] n'ait fait escale, pas une île perdue où il n'ait [illegible] abordé. Curieux de l'exceptionnel, il a noué [illegible] étranges relations sur les ponts de cargo, dans les [illegible]pôts, dans ces bars tenus par des métis où grouillent les trafiquants de perles, les écumeurs, les échappés de bagne, partout où la civilisation n'a pas tué le pittoresque, partout où brillent encore les feux de l'aventure.

Il s'est approché du primitif : il a compris sa beauté et sa violence native. Il a noté ses révoltes, sa fidélité aux coutumes qu'une administration sans souplesse voudrait abolir. Et de ces heurts entre blancs et indigènes, il a tiré de magnifiques histoires, couleur de sang, où éclate la passion d'un homme généreux.

Car ce qui classe *Mirage des Iles* comme les *Vagabonds du Pacifique* bien au-dessus des livres qui sacrifient à l'exotisme, c'est la position morale de l'auteur : son appétit de la vie, son culte de l'énergie, ce gai courage qui ne le quitte jamais.

Histoire et Philosophie

AGNÈS SIEGFRIED : *L'Abbé Frémont* (1854-1941). Pour servir à l'histoire religieuse. 1 vol. Alcan.

Ce n'est certes pas un homme ordinaire que l'abbé Frémont : nécessaire à en juger par l'extérieur, sa vie fut manquée : il a paru destiné à l'épiscopat, à la chaire de Notre-Dame, à la députation et il n'a rien été de tout cela, à la maîtrise du poète et du prosateur, et de ses deux œuvres essentielles, l'une inachevée n'a atteint qu'un demi succès, tandis que l'autre a sombré... cependant, écrit Agnès Siegfried, la postérité lui rendra justice ».

La biographie, avec un éclectisme assez peu féminin, laisse parler l'abbé le plus souvent possible au cours de la compilation qu'elle nous présente comme une sorte d'autobiographie tirée surtout du journal, de la correspondance, des œuvres innombrables de celui qui fut un prédicateur célèbre en même temps qu'un conférencier, un érudit, un historien, un moraliste, un théologien.

Tous ceux qu'intéressent l'histoire religieuse et l'histoire tout court de la période s'étendant entre les deux dernières guerres liront avec profit la vie ardente de l'Abbé Frémont, travailleur acharné qui aima passionnément son temps, et l'évoqua avec une verve inégalable doublée d'un rigoureux bons sens.

M. B.

TH. DUREL. — *L'expérience mystique et le règne de l'Esprit*. Éditions Revue Mondiale.

Il est incontestable que ce nouvel ouvrage de l'auteur de *La recherche du Dieu inconnu* et d'autres études de philosophie mystique, s'apparente, d'une façon curieuse aux *Deux Sources* de Bergson. Le maître lui-même, croyons-nous savoir, en a convenu. Mais, comme le notait M. Gilbert Trolliet, dans *Présence*, Revue de [illegible] philosophie et d'art, « là où Bergson n'est [illegible] l'auteur de *l'Expérience mystique* est [illegible] créatrice ». C'est que Th. Durel obéit à une logique supérieure, celle de l'esprit, de la spiritualité, qui l'emportera, en fin de compte, sur la méthode purement dialectique des philosophes. L'expérience mystique est un fait, une expérience que nous pouvons vivre nous-mêmes. De l'avoir montré demeure le haut mérite de l'auteur.

E. M.

CONDORCET. — *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. 1 vol. Boivin.

Ce livre, écrit par Condorcet à la veille de sa mort, peut être considéré comme le testament d'un grand homme et d'un grand siècle. Testament qui est à la fois un résumé du passé et un programme de l'avenir. Le lecteur y trouvera indiquées avec une précision surprenante, jusque dans le détail, les réformes qui devaient servir de base à l'organisation du monde moderne et aux progrès de l'humanité. Pour montrer à quel point la pensée de Condorcet demeure actuelle, il suffira de citer ces trois brefs passages, tirés de l'*Esquisse* concernant les assurances sociales, les droits des femmes, l'organisation de la paix.

Sur les assurances sociales, les droits des femmes, l'organisation de la paix, l'égalité, la tolérance, l'instruction, l'éducation sportive, la nécessité d'une langue universelle, etc.; les idées exposées dans l'*Esquisse* ont devancé le cours du temps. Et, même d'avoir épuisé leur fortune à l'heure présente, elles sont encore en avance sur le progrès de nos lois et surtout sur celui de nos mœurs. Elles sont toujours agissantes dans les aspirations des peuples, dans les débats des assemblées, dans les actes des gouvernements.

L'intérêt qu'on prend à la lecture de ce livre, si souvent prophétique, se double d'une émotion très vive au souvenir des circonstances dans lesquelles il fut composé. Condorcet proscrit, réfugié rue Servandoni, sans cesse menacé d'une arrestation, et à la pensée de cet homme qui, sous l'ombre de l'échafaud, gardait tant d'avenir dans l'esprit.

Critique littéraire

LOUIS LEFEBVRE. — *Réflexions*. 1 vol. Albert Messein.

Poète et romancier, M. Louis Lefebvre est aussi un critique lucide et hardi. Le titre du volume qu'il vient de publier en indique nettement l'esprit, comme le sous-titre en formule la méthode : « Essai de critique indépendante ». Les opinions exprimées dans ces chapitres alertes où l'auteur court droit à l'essentiel, ne se subordonnent ni aux engouements de la mode, ni au prestige des situations acquises : elles ne s'inquiètent pas toute de « rectifier », c'est-à-dire de ramener à ce que l'auteur estime une vue droite et saine tant de jugements faussés par les partis-pris ou frelatés par une publicité payée. Il aide ainsi le lecteur de bonne volonté à connaître la qualité des ouvrages qu'on lui propose, et il se guide lui-même d'après un principe très clair et très sûr, qui est de n'oublier jamais la dignité de l'homme. Dira-t-on que ce n'est pas là un principe littéraire ? M. Louis Lefebvre répondrait fort pertinemment : cette profonde et toute sa doctrine est au contraire, que la dignité de l'homme, sa valeur profonde, assume seule à l'œuvre née de ses sentiments et de sa pensée ce « rythme de la vie » que le romancier impose à l'objet de son observation et que le poème exprime à l'état pur. Et ce rythme, vous le chercheriez en vain dans les productions des jongleurs, des larvaires, des joueurs de jazz et autres phénomènes littéraires.

F. R.

Histoire et Politique

GÉNÉRAL MORDACQ. — *Clemenceau au soir de sa vie*. Tome I (1917-1920). 1 vol. Plon.

Ce second et dernier volume de *Clemenceau au soir de sa vie* achève la série des Souvenirs que le général Mordacq a consacrés au « Père la Victoire », qu'il a si intimement et parfaitement connu. Après avoir écrit sur le *Ministère Clemenceau* (1917-1919) le précieux *Journal d'un témoin*, nul, mieux que lui, ne pouvait entreprendre cette tâche difficile de nous révéler le vrai Clemenceau de la vie privée, le simple citoyen, redevenu lui-même dans le calme de la retraite, au soir de sa vie. Il a tenu à le représenter tel qu'il l'a connu, avec ses qualités et aussi ses défauts, de telle sorte que son témoignage est de la plus haute valeur et bien fait pour éclairer notre jugement que tant d'impressions superficielles et de légendes ont contribué à déformer.

Divers

CÉCILE DÉGLOT. — *L'Art d'être heureuse*. 1 vol. Éd. Spes.

Après l'*Art d'être charmante* et l'*Art d'être soi*, tant appréciés pour leur tour alerte et leur fine et profonde psychologie, voici l'*Art d'être heureuse* qui les complète.

Et c'est encore, en une quarantaine de chapitres, la même main experte et légère, la même attentive observation, la même hauteur morale.

Des causeries que les jeunes filles et même tous auront le plus grand plaisir à lire. Et profit aussi, car tout y est émouvant et vrai, cueilli à même les visages, la vie et des milliers de lettres. Sous un ton enjoué, c'est toute la riche expérience et la note élevée et grave que Cécile Déglot dégage, d'une façon si personnelle, dans ses livres et ses pénétrantes brochures sur la jeune fille moderne.

LA QUINZAINE COLONIALE

M. Lucien Saint, Résident général au Maroc, a quitté Paris après un séjour très fructueux pour le Protectorat. Déjà M. Lucien Saint avait parfaitement réussi en Tunisie par l'alliance, toujours opportune et habile, de son énergie et de sa diplomatie. Il est un des chefs qui ont le plus vigoureusement compris qu'aucune autorité française, fût-ce seulement de protectorat, ne peut tenir si elle n'est appuyée par un certain contingent de peuplement français qui représente non seulement le commerce mais le génie de notre nation — vérité si souvent méconnue ou, au moins, négligée : — et c'est grâce à lui que depuis quelques années l'élément français l'a emporté sur l'élément italien, même numériquement, à la réelle satisfaction de l'élément arabe et sans que les Italiens aient pâti en rien. Avec délicatesse M. Lucien Saint poursuit la même œuvre au Maroc. Il a une très forte situation politique ; on sait qu'il est, depuis quelques mois, sénateur, et très apprécié dans les grandes Commissions où l'on compte largement avec sa haute compétence. Mais la situation économique du Maroc le préoccupe parce qu'il voudrait y consolider l'action française. Il n'a pas hésité à prendre des mesures rigoureuses pour équilibrer le budget. Durant tout son séjour à Paris il a très activement étudié la question du blé, qui domine toute l'économie du Maroc, en procédant à de nombreuses

démarches auprès de plusieurs ministres et en agissant au Sénat. De vigilantes conversations avec M. Carde et M. Leygues ont complété cette action menée avec ordre et prévoyance. Terminons sur le Maroc en signalant que s'y tient, en ce moment, sous la présidence de notre excellent confrère Paul Lambert, un Congrès de Presse nord-africaine qui travaille à resserrer les liens français du Maroc avec l'Algérie et la Tunisie. Le Syndicat de la France Extérieure est résolu à soutenir cette œuvre intellectuelle de consolidation nationale.

M. Brévié arrive à Paris. C'est encore un homme supérieur, un gouverneur remarquable. Il avait pris l'Afrique Occidentale au moment le plus critique, celui de la Bataille de l'arachide que nous avons contée ici : livrée par un trust étranger des matières grasses, dirigé par l'Etat-major allemand, à la production d'arachide dont vit le Sénégal. Par un stupéfiant imbroglio, une partie de l'industrie française a trouvé ses intérêts liés à ceux du trust étranger, et l'Afrique Occidentale française, contrainte par le Parlement, a beau accepter de favoriser les cotonnades métropolitaines dans un moment de famine où il lui eût été si avantageux d'acheter à bien meilleur marché des tissus étrangers, le Parlement n'a pas encore protégé l'arachide sénagalaise contre l'arachide étrangère et n'a même pas voté les soixante millions d'emprunt de secours que sollicitait notre admirable colonie de l'Afrique Occidentale alors qu'elle a tant fait pour la France pendant la guerre. M. Brévié est un homme droit, énergique, souple mais ferme, tout à son affaire qui est la vie d'un peuple de grand mérite : il faut que les coloniaux de toutes les colonies le soutiennent ! L'empire français est en danger s'il ne fait pas cause commune avec le Sénégal.

J'ai déjà retenu l'attention sur la nécessité de consolider cet Empire français par une puissante Politique Financière de l'Empire qui en soit la colonne vertébrale. Malheureusement nous n'avons pas un grand nombre de financiers coloniaux remarquables. Au moment où notre Afrique Occidentale recevait les coups terribles, assénés avec une stratégie implacable, de formidables trusts étrangers, elle n'était défendue que par des banques en faillite ou à l'infirmerie dont les Conseils d'administration ont été follement téméraires pour devenir ensuite aveuglément avares. La Banque de l'Afrique Occidentale, qui subsiste, se terre dans une politique d'effarement qui ne sait même pas chercher les alliances. Heureusement en Afrique Orientale la situation est bien meilleure. M. Sautin, qui dirige la Banque de Madagascar, est un homme intelligent, vif, actif, qui sans cesse voyage, inspecte, étudie, prend des décisions sur place : il a empruntè récemment l'avion pour gagner la Grande Ile, redresser lui-même certaines agences ; il comprend la complexité politique des questions financières. M. Poulet, directeur de la Banque de La Réunion, est venu en mission à Paris pour régler les créations d'institutions de crédit agricole à long terme qui manque à cette colonie. C'est un financier de premier ordre qui, en pleine crise provoquée par de formidables faillites de maisons de Bordeaux, a su, en quelques semaines, sauver le petit pays sur lequel s'étaient ruées en même temps de terribles cyclones et un cyclone économique. C'est qu'il comprend avec élévation le rôle d'un Institut d'Emission qui a des devoirs d'Etat, qui doit savoir risquer momentanément une partie des dividendes de ses actionnaires pour ne pas risquer de ruiner le pays. Le Ministre des Colonies aurait grand intérêt à avoir près de soi un homme de cette valeur et de cette envergure. A la Guadeloupe la Banque craque de toutes parts. Celle de la Martinique est bien mieux [illegible] M. Diebellot. La Banque de l'Indochine [illegible] pris les intérêts de la France dans des affaires [illegible] importantes que celle de la Banque d'Abyssinie. Pour l'ensemble de l'Empire nous avons affaire, au moment le plus grave, à une situation des plus difficiles avec un personnel tout inégal de directeurs qui ne savent pas chercher les concours intellectuels et politiques nécessaires exploiter les richesses considérables qui dorment ou sont gaspillées ; au ministère, pas un seul technicien pour diriger ni même renseigner les ministres qui passent.

L'Institut Colonial Français qu'excellemment préside l'amiral Lacaze et dirige Jean Gheerbrandt — dont on a lu ici de beaux articles sur la Martinique — organise, pour la fin de mai, une Semaine Coloniale où, enfin, la littérature va prendre quelque place. La Société des Romanciers et Auteurs Coloniaux, présidée par Pierre Mille, lui donne son plein concours. L'aimable gouverneur Blanchard de la Brosse, directeur de l'Agence de l'Indochine, lui prête ses salons pour une exposition de littérature coloniale, une rétrospective, une vente de livres coloniaux du 29 mai au 4 juin, des conférences de maîtres accrédités. Les diverses institutions qui collaborent à cette manifestation ne se préoccupent pas seulement de prouver à de grands éditeurs comme Larousse, Hachette, Flammarion, qu'ils vont être désormais soutenus par une organisation du monde colonial pour les bons ouvrages qu'ils publieront sur les colonies : il s'agit, a dit la Société des Auteurs Coloniaux, [illegible] de créer un mouvement intellectuel colonial et des solidarités, d'attirer du monde, de lui faire affirmer de l'intérêt pour les livres coloniaux et d'imprimer l'habitude d'en donner en cadeaux, de faire de la propagande par le livre pour la colonisation française. Cela en associant tout ce qui est dissocié jusqu'ici : un des buts est de prouver aux éditeurs et aux directeurs de journaux que l'on peut gagner du public à la cause et à la chose coloniales, qu'il est faux d'affirmer partout, comme trop d'entre eux le font, que le public ne s'intéresse pas du tout aux colonies et encore moins aux livres coloniaux. » La « Revue Bleue » doit à son passé de larges initiatives intellectuelles de donner son plein appui à cette manifestation si opportune.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

L'ARMEMENT FRANÇAIS ET L'OPINION

Les journaux français ont publié, ces temps derniers, le radio-télégramme ci-dessous que Lord Rothermere, propriétaire du « Daily Mail » [illegible] Colombo par l'« Aramis » des M[illegible] tenu à adresser, la veille de son [illegible] M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes :

« Avant de quitter l'[illegible] ne peut pas résister au désir de vous dire quel merveilleux navire c'est.

« J'ai une expérience à peu près sans égale des voyages en mer et je puis témoigner qu'il n'y a pas de meilleur navire parcourant, de nos jours, les océans que l' « Aramis ».

« Pendant les deux jours de tempête que nous avons éprouvée, il était difficile de se rendre compte qu'on était en mer. En plus de toutes ses qualités de navigabilité, l' « Aramis » a été splendidement conçu pour le confort des passagers.

« Je n'ai jamais tiré plus de plaisir d'un voyage que de celui-ci ; la table et le service sont excellents. Lorsque je repasse dans mon esprit l'impression dominante qui me reste, c'est l'extrême courtoisie et les attentions de chacun à bord. Du capitaine S..., en descendant la hiérarchie, chacun a fait tout le possible pour rendre ce voyage agréable et confortable pour moi et pour ceux qui m'accompagnaient.

« Nous avons une dette spéciale de reconnaissance envers M. D... qui a contribué si grandement à nous rendre le voyage, à partir de Colombo, aussi délicieux.

« Rothschild. »

De ce témoignage spontané qui prend, sous une plume autorisée, une valeur toute particulière, il convient de rapprocher la lettre envoyée, également au Président des Messageries Maritimes, par l'ancien Président de la République Française, M. Gaston Doumergue, peu de temps après l'accomplissement d'un récent voyage en Egypte dont la presse a retracé des étapes successives :

« De retour à Tournefeuille », écrit l'ancien Président, « je veux vous écrire tout de suite, avant de pouvoir vous le dire de vive voix, combien nous avons été touchés de toutes les attentions de la Compagnie des Messageries Maritimes et de ses agents de tout ordre au cours de notre voyage en Egypte... Tout le monde s'est empressé à nous faire plaisir et à nous éviter le moindre souci, tant sur l' « Aramis » que sur le « Mariette Pacha » et en Egypte. Nous avons admiré ces deux très beaux bateaux. Je suis convaincu que sur aucune ligne étrangère on ne saurait trouver un plus grand confortable, un service aussi parfait, autant d'égard pour les passagers et une cuisine approchant, même de très loin, de celle que nous avons eue. Elle peut affronter la comparaison avec les meilleurs restaurants parisiens...

« G. Doumergue. »

Nous avons ici même parlé de l' « Aramis » et du « Mariette-Pacha » et signalé les qualités caractéristiques de ces deux magnifiques unités de la flotte marchande française. Nos lecteurs ne seront donc pas surpris des louanges dont ils sont l'objet. Si elles ne constituent pas un fait exceptionnel — bien souvent, en effet, et fort heureusement les Compagnies de navigation françaises reçoivent de semblables attestations de passagers satisfaits et reconnaissants — il convient, cependant, de s'en faire l'écho et d'y insister afin de répondre, en quelque sorte, au mouvement d'opinions défavorables qui s'est répandu depuis quelque temps en France concernant nos navires marchands.

L'an dernier, déjà, nous avions signalé ici même l'attitude pénible de certaine presse en présence des catastrophes qui ont atteint si cruellement, à quelques mois d'intervalle, notre armement à un moment où la crise mondiale rendait déjà sa situation si difficile. Les Français, qui ne s'entendent ni ne s'intéressent aux choses de la mer, en dépit de l'importance de leurs frontières maritimes, et, en outre, prompts à la critique quand il s'agit de leurs propres imperfections, adoptent sur les questions de marine marchande l'opinion de leur journal. Il fallait donc craindre qu'à défaut d'une politique de contre-propagande immédiate, l'opinion se montrât défavorable aux unités françaises, à l'armement français en général. Elle avait d'ailleurs quelques mauvais exemples à suivre en haut lieu où l'on n'a pas craint de laisser proférer contre les Compagnies de navigation françaises quantité d'assertions fausses. Et ces exemples ne se trouvaient-ils pas, en quelque sorte, renforcés quand des Ambassadeurs ou de hautes personnalités diplomatiques et autres empruntaient, pour rentrer en France, la ligne étrangère de préférence à la ligne française ?

Bien entendu, de tels agissements n'ont pas manqué d'être utilisés à l'étranger. Italiens et Allemands notamment, s'appuyant sur des déclarations françaises, ne se sont pas fait faute de mener une campagne violente contre les navires français. La concurrence acharnée que devait fatalement entraîner la crise a trouvé là sa meilleure arme.

Récemment, la Commission de la Marine Marchande à la Chambre des Députés se réunissait pour entendre le rapport de M. Charabot, qui a signalé le ralentissement du transport des marchandises et des passagers sur toutes les lignes commerciales françaises. « La propagande contre nos Compagnies de navigation », a-t-il dit en substance, « l'exploitation systématique de la panique créée par quelques sinistres maritimes dont nous sommes loin d'avoir le monopole, la campagne soumoise basée sur tous les malentendus politiques de ces derniers mois, ont contribué à écarter une clientèle jadis fidèle. » Et M. Charabot terminait en faisant ressortir par des statistiques que les Compagnies françaises offrent le maximum de sécurité en mer.

En même temps, M. Henry Bérenger signalait devant le Parlement la carence de notre propagande et demandait le vote de crédits importants pour que le jugement porté à l'étranger sur les choses et les gens de France soit, à l'avenir, moins mauvais.

Souhaitons qu'au premier plan de cette propagande soit placée la propagande en faveur des navires français. Qu'elle soit commencée en France d'abord où tout chargeur, où tout passager devrait, à l'heure actuelle, éprouver une sorte de gêne, de honte même, à préférer la ligne étrangère à la ligne française. Qu'en empruntant le paquebot de son pays par esprit patriotique le Français ne croie pas surtout qu'il s'inflige une sorte de pénitence ou qu'il se prive de quelque luxe exceptionnel ; qu'il se persuade, au contraire, qu'en agissant ainsi il agit pour son propre bien et s'en trouvera mieux finalement.

Il serait bien désirable aussi que des éloges tels que ceux que nous venons de reproduire soient publiés dans des journaux français. Au lieu de se faire l'écho des doléances de passagers mécontents qu'ils fassent place aux louanges de ceux qui sont satisfaits, en précisant les raisons de leurs préférences. Au lieu de consacrer des colonnes aux touchés dans nos ports de quelque unité étrangère, qu'ils rappellent donc à leurs lecteurs, de temps à autre, les qualités sûres et bien remarquables aussi de nos propres navires.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 11 71e ANNÉE 3 JUIN 1933

A PROPOS DE LA CONFÉRENCE D'OTTAWA

LE DESTIN DIFFÉRENT DE DEUX GRANDS EMPIRES

La Conférence impériale britannique, tenue à Ottawa, dans ce Canada qui ne paraît désormais lié à sa métropole que par un loyalisme verbal, a évidemment incliné le gouvernement français à réunir, lui aussi, sa Conférence coloniale. Souhaitons qu'elle ne soit pas seulement une manifestation ajoutée à tant d'autres, et que les rapports et les vœux de la conférence dont les travaux en cours ne finissent pas leur carrière dans ces funèbres cartons ministériels, poussiéreux et traditionnels obituaires des plus mirifiques projets.

Ce souhait formulé, oserons-nous en ajouter encore un autre : c'est que l'opinion publique chatouillée par le vocable sonore : Conférence Impériale d'Ottawa, comprenne bien qu'entre la Conférence tenue par les Anglais et la nôtre, rien n'est commun, sinon le souci de resserrer l'union des diverses parties de notre empire et d'en coordonner les intérêts à ceux de la métropole. Les domaines extérieurs de la Grande-Bretagne et ceux de la France sont essentiellement différents et l'erreur serait dangereuse qui laisserait croire que l'Angleterre nous ayant frayé la voie, nous pouvons, à notre tour, nous engager dans les chemins où elle nous a précédés et prendre pour modèle les solutions préconisées par la Conférence canadienne.

Rien n'est plus différent, répétons-le, que les régimes sous lesquels vivent les terres françaises et les terres britanniques. Politiquement, diplomatiquement, financièrement, que de différences! Dans l'économie surtout: tarifs, relations douanières internationales, etc., que d'éléments divers, parfois même contradictoires! Au moment où nous serions tentés — ne serait-ce que pour rendre hommage à leur maîtrise coloniale — d'imiter trop servilement nos voisins, il semble utile de marquer ces divergences fondamentales, et de tracer une rapide esquisse de l'empire colonial britannique et de ces Dominions devenus les instruments, d'abord commodes, puis présentement d'un maniement si délicat, d'une puissance mondiale aujourd'hui menacée dans son équilibre par sa propre grandeur et son incessant développement.

*
* *

Dans la vie de tout domaine colonial [illegible] il y a un rythme. Rythme régulier, non pas dans ses allures, mais dans ses échelons divers. Tant qu'un groupe humain vit sans civilisation, dans une sorte de promiscuité temporaire, et pour la seule possibilité de satisfaire les nécessités matérielles les plus pressantes, il n'y a pas d'union, pas de biens, pas de responsabilités ni de devoirs réciproques, pas de société. Vivant sans con-

trainte, l'être grégaire n'a pas encore la notion de liberté. Car si la liberté existe *a priori*, elle ne se révèle que par les conventions qui la restreignent. Aussi longtemps que ces restrictions sont générales, vagues, et quasi théoriques l'homme s'en accommode. Quand ces restrictions commencent à modérer ou à juguler l'exercice de ses instincts et de ses passions, l'apprenti civilisé ressent le besoin de se délivrer des conventions qui le lient et qu'il appelle alors des chaînes. Et c'est, au même instant, la compréhension et le désir de la liberté. L'histoire coloniale de toutes les époques et de toutes les races est comprise dans ce postulat.

Dans les commencements de l'histoire extérieure de la race blanche, celle-ci a colonisé, par son installation chez des peuples faibles et mal armés, qui ont subi assez docilement la loi de l'étranger parce que, en même temps, cet étranger leur apportait des bienfaits de sa civilisation sous la forme d'un mieux être facile et immédiatement réalisable.

Mais si l'action coloniale blanche s'est exercée en des pays où des peuples denses vivaient déjà sous des climats qui ne convenaient pas à la santé ou à l'essaimement du conquérant, elle s'est exercée aussi dans des régions médiocrement peuplées, insuffisamment en tout cas pour les richesses naturelles dont ces régions étaient dotées, et sous des climats favorables au développement de la race dominatrice.

Ici surgissent deux variétés de domaines. D'abord, des colonies où le Blanc vit en petit nombre, recteur ou directeur de groupes humains peu ou mal évolués. Puis celles où le Blanc doit, pour leur intérêt même, apporter sa quantité avec sa qualité. On a donné à ces espèces cent noms divers. Abrégeons en disant que les unes sont des colonies *d'exploitation* ; les autres des colonies de *peuplement*. Et s'il est bon que les premières soient prises en charge par des nations civilisées et sans nécessités techniques, il est excellent pour les secondes d'être attribuées à des nations prolifiques, qui ont besoin de terres comme exutoire pour le surplus de leur population.

Nous verrons comment ces deux sortes de colonies gravissent, chacune à leur façon, l'échelle politique qui conduit à l'indépendance. Reconnaissons immédiatement que, n'ayant rien de commun dans leur structure constitutive, elles ne peuvent avoir rien de commun ni dans leur régime politique, ni dans le rythme qui, à travers les siècles, va régir leur évolution.

Les définitions qui précèdent, on peut les appliquer à la plupart des domaines britanniques extérieurs, bien qu'en réalité, la *colonie-type*, telle que les Anglais l'ont conçue et réalisée, soit surtout *le pays que l'Européen colonise ou pourrait coloniser* (1); le pays où il retrouve un climat se rapprochant de celui de la mère-patrie, où il peut travailler et négocier personnellement, où il peut vivre, produire et se multiplier. L'indigène est, de ce fait, relégué à l'arrière-plan, soit par faiblesse numérique, soit par insuffisance d'état-social. Sans être précisément une gêne, il freine le développement du pays occupé. Qu'il se fonde par métissage dans la race blanche ou qu'il s'y refuse en s'éloignant, il est destiné, tant comme race que comme nation, à disparaître.

Là, la langue, la religion, les mœurs deviennent plus ou moins rapidement, mais généralement, celles de la mère-patrie ; le colon européen, sauf certaines restrictions inhérentes à la situation géographique et internationale de la colonie, aspire naturellement à conserver — ou à retrouver — dans un bref délai, les garanties et les droits du citoyen qui n'a pas quitté l'Etat fondateur, et qui est véritablement son frère de sang, d'esprit et de traditions.

Quel est le processus politique de ces colonies, qui constituent la majorité dans l'empire colonial britannique ? Il faut bien le dire, surtout en ce qui concerne les terres colonisées par et avec les Blancs : la fin naturelle, c'est l'indépendance, la séparation complète d'avec la mère-patrie, au moment où, devenues adultes et majeures, elles ont atteint un développement et un équilibre qui leur fait juger superflus et demain gênants, le secours et l'appui du tuteur qui leur fut indispensable dans leur enfance, et grâce à qui elles ont grandi. Et il ne sert de rien de gémir sur le terme inévitable de cette évolution : les colonies se font avec des hommes, et l'homme, par nature, est un animal égoïste et ingrat. D'une méchanceté innée, disait Hobbes.

Nous assistons donc, dans la vie d'une colonie, au normal et comme biologique développement d'un organisme humain : naissance, enfance, adolescence, maturité, vieillesse et mort. Et la mort de la colonie se traduit très exactement par la conquête de son indépendance, c'est-à-dire par sa disparition au regard de la Métropole.

A ces différents âges correspondent divers ré-

(1). Cette définition, remarquable par son impérieuse clarté, a été donnée pour la première fois, croyons-nous, dans la préface que M. Jules Harmand, ambassadeur de France, a mise en tête de sa traduction de l'ouvrage de sir John Strachey : *l'Inde*.

gimes politiques : la conquête, la domination (parfois l'assimilation), le protectorat, la collaboration, l'autonomie et le *dominion* qui est une conception purement britannique et qui est le dernier degré de l'échelle au sommet de laquelle rayonne la liberté.

Il est à remarquer que l'expansion coloniale de l'Europe avant commencé au début du XVI siècle (1), il nous est permis de suivre, étape par étape, cette inexorable évolution. En peut on imaginer un plus significatif exemple que ces colonies anglaises de l'Amérique du Nord, essaimant dans un domaine immense ci de faible densité démographique, refoulant, détruisant presque entièrement les aborigènes pour prendre un jour conscience de leur destin, et devant les prétentions exagérées et maladroites de la Métropole, se décidant à l'attaquer avec toute la puissance qu'ils en avaient reçue. C'est par le fer et par le feu que les Etats-Unis ont brutalement conquis leur indépendance, comme c'est par la force que se sont libérés du joug, devenu intolérable, des descendants de Charles-Quint et de Philippe II, les vieilles colonies latines du Nouveau-Monde. Colonies parvenues au rang de véritables Etats, et qui eussent reçu le nom de Dominions si, à cette époque, le vocable avait été inventé.

***

Aujourd'hui sont officiellement et réellement des *dominions* : le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud. Demain, la Nouvelle-Zélande. Précisons que cet « Etat » de Dominion n'est pas un aboutissement, mais seulement une dernière modification avant l'étape finale, avant l'indépendance. Déjà, et ici la genèse coloniale rejoint l'obstétrique, le Dominion possède tous les éléments d'une vie propre. Il a sa vie *nationale*, profondément distincte de la vie *métropolitaine*. Enumérer ces principaux éléments, c'est montrer combien le pupille s'est éloigné du tuteur ; autonomie financière, assemblée parlementaire dotée de ses libertés politiques ; libertés économiques et douanières (pouvant même aller à l'encontre des intérêts métropolitains) ; monnaie ; armée locale, représentation diplomatique et gouvernement distinct.

Seul, le représentant de l'autorité métropolitaine maintient encore l'apparence du [illegible]lisme. Lien fragile — fragile jusqu'à [illegible] fictif — et que la foux inexorable tranchera quelque jour. En attendant, la suprême [illegible] d'un gouvernement expérimenté consiste à préparer la séparation, sans trop d'accrocs ni de heurts, et pour ainsi dire à l'amiable. Ce divorce nécessaire ne saurait être un mal si la métropole se rappelle les leçons de l'Histoire, se résigne à l'inévitable, et prépare à temps les mesures qui permettront à la sécession de s'accomplir avec la dignité qui dédaigne la violence, et le calme qui tarit les rancunes.

Aussi bien l'intérêt commun est de prolonger le dernier stade de l'évolution le plus longtemps possible. S'il ne veut pas s'exposer à devenir une proie tentante et facile pour des voisins ambitieux et puissants, le Dominion, quelqu'avide qu'il soit d'indépendance totale, a besoin de posséder, au préalable et dans sa plénitude, cette force intérieure — politique et militaire — qui le mettra à l'abri des convoitises. Sans y insister davantage, qui ne voit que le voisinage des Etats-Unis est la meilleure garantie de durée du Dominion canadien? De même, exagérons-nous si nous prétendons — sauf événement de majeure grandeur qui viendrait déséquilibrer l'hémisphère pacifique — que l'accession du Japon moderne au rang de puissance de premier ordre est la garantie de durée du Dominion australien (1).

Commentant le rythme de cette inévitable métamorphose, Macaulay conclurait que la politique de l'Angleterre devait faire en sorte que la nationalité nouvelle restât, même après sa séparation, une cliente économique fidèle de la Métropole, et conservât avec elle, sur le pied de l'égalité, un sentiment profond de solidarité morale. Mais cela, c'est l'affaire du colon primitif britannique et de ses enfants. A travers la suite des générations, celles-ci sauront-elles toujours, dans la balance de leur cœur, équilibrer le remous de piété envers l'ancienne patrie avec la poursuite, si naturelle chez des hommes épris d'initiatives et de responsabilités, d'une liberté toujours plus intégrale définitivement débarrassée des ombres qui menaceraient [illegible] l'offusquer.

(1) On peut voir le développement et les transformations de ces empires lointains dans le remarquable ouvrage d'Albert Sarraut : *Grandeur et Servitudes coloniales*, page 29 et suiv. passim).

(1) C'est ce qu'avait fort bien compris [illegible]. Dès 1763 il, écrit Jules Cambon dans [illegible] petit livre qu'il a consacré au [illegible], il Vergennes avait prévu que les colonies anglaises n'avait plus besoin d'être protégées contre leurs voisins français, se détacheraient de la mère-patrie, le jour où la cause des insurgents en main ». — JULES CAMBON, *Le Diplomate*, p. 46.

*
* *

Telle apparaît la philosophie psychologique du Dominion. Il n'est pas, croyons-nous, exagéré de prétendre que nous n'en pouvons tirer aucun profit pour notre empire colonial français. Sauf les exceptions dont nous devons dire un mot — et qui semblent confirmer la règle — nous ne possédons pas de colonies où notre race soit en mesure de s'installer de façon à s'y trouver en majorité. Et c'est en somme fort heureux, car la race française, peu prolifique, n'est pas faite — ou n'est plus faite — pour s'égailler, pas plus que pour s'expatrier sans espoir de retour. Elle est sans doute trop vieille, et Malthus y garde sans doute trop de complices. D'autre part, la France est un pays trop beau et de vie trop facile pour que le Français songe à l'abandonner volontairement pour toujours.

Nous n'avons donc que des colonies d'exploitation et de direction : les unes parce que leur densité démographique supporterait mal un accroissement sensible de population ; les autres, quoique insuffisamment fournies de « matériel humain », parce que leur climat excessif interdit à l'Européen le travail continu. Tels sont nos domaines jaunes en Asie et noirs en Afrique. L'Indochine possède une civilisation vénérable, affaiblie par son antiquité, et qui a besoin de nous pour la rajeunir. A l'Afrique Occidentale française et à l'Afrique Equatoriale, qui n'ont point de sociétés civilisées, il faut, pour les doter de l'armature sociale qui leur manque, les soins diligents de l'architecte français. Pendant longtemps encore, la faiblesse constitutive de ces groupements, les uns immobiles, les autres indolents et amorphes, les retiendront dans notre sillage. Par ailleurs, nous leur dispensons des bienfaits matériels, intellectuels et moraux qu'ils n'eussent jamais connus sans nous. Enfin, que ce soit en Asie ou en Afrique, nous leur servons de tuteur politique et de tuteur international. Nous leur procurons aussi une tranquillité, une paix, voire une sorte de prestige qu'ils n'avaient jamais eus avant notre venue, et qu'ils perdraient certainement si nous nous retirions d'eux.

*
* *

On le voit, l'absence de groupements blancs dans nos possessions d'Asie et d'Afrique rend notre politique coloniale très différente de celle qui commande et régit la politique de la Grande-Bretagne. Aucune comparaison ne saurait donc être tentée entre l'évolution de ces deux grands empires. Notons cependant que la France possède, dans son domaine colonial, des territoires où l'élément blanc est, sinon en majorité, du moins en nombre suffisant pour lui donner une influence effective. Je pense à nos anciennes colonies et plus spécialement aux Antilles. Mais leur aire territoriale est si exiguë, que, par leur faiblesse même, inhérente à leur constitution géographique, elles sont et resteront toujours des filles mineures, fervemment aimées et sur lesquelles ne cessera de s'exercer notre tutelle attentive.

Reste l'Algérie, où la proximité de l'Europe a favorisé, dès les premières années, la colonisation française et attiré, en 1871, les Alsaciens-Lorrains fuyant l'annexion allemande, sans oublier cette puissante émigration italienne et espagnole qui a créé une façon de race néo-latine avec laquelle il nous faut compter. Certes, et depuis trente ans, l'Algérie jouit de son autonomie financière. Toutefois, les éléments blancs n'ont pas fait disparaître et n'ont même pas refoulé les autochtones qui constituent encore les trois quarts de la population totale. Sur le rivage méditerranéen, dans les Tells algériens et tunisiens, il y a seulement prédominance.

Mais l'Algérie n'est pas, à proprement parler, une colonie. Elle relève du ministère de l'Intérieur : elle forme trois départements français : elle est administrée et gérée à la française. Les problèmes douaniers qui s'y posent s'y résoudront — on veut l'espérer — d'autant plus facilement et fraternellement. Par ailleurs, les territoires du Sud, qui dépendent du gouvernement général de l'Algérie, sont au premier chef des colonies d'exploitation d'un séjour pénible pour le Blanc.

C'est ainsi que, dans toutes ses parties, par le vœu des peuples et par le commandement exprès de la nature, l'empire colonial français présente encore des conditions de durée et de stabilité politiques qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, et qui confèrent à la France comme un privilège. Un privilège qui comporte, ne l'oublions pas, des responsabilités et des devoirs.

*
* *

Les colonies, a dit Turgot, sont semblables aux fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité. Les nations qui ont réalisé des empires coloniaux n'ont-elles donc travaillé que dans l'illusion ? N'ont-elles accompli que des

œuvres de cendre ? N'aurons-nous reçu de nos pères et n'aurons-nous transmis à nos fils, au lieu d'un héritage solide et durable, qu'un patrimoine fragile et précaire ? Sachons voir plus haut que nos intérêts immédiats. Même si les sécessions coloniales devaient être, un jour, une nécessité, nous n'aurions pas à cesser ni à ralentir notre effort en vue de rendre les autres races plus heureuses ou plus dignes de leur liberté. Albert Sarraut l'a proclamé : la dignité souveraine de la France est de n'avoir jamais mesuré les dons de son génie au calcul des fermages qu'elle en pouvait retirer.

Mais, cet avenir probablement inéluctable, il est en notre pouvoir de le retarder. Et ce pouvoir tient à notre tempérament et à nos vertus originelles. Au risque d'en être parfois plaisanté, le Français entend être apprécié de ses semblables, et surtout de ceux-là dont il dirige les destins. Il ne lui suffit pas de régir avec justice, ni de commander avec raison ; il veut être aimé. Et, pour y parvenir, il développe, parfois jusqu'à l'excès, les dons de sensibilité humaine et de sociabilité généreuse qu'il a reçus de la nature. En sorte que, à égalité de bienfaits, tant intellectuels que matériels, il a plus de chances que les autres nations d'édifier des constructions durables. Après avoir vu s'épuiser, chez ses anciens sujets et protégés, la reconnaissance de l'intérêt, il pourra encore compter, auprès d'eux, sur la communion des intelligences et, peut-être, sur la sympathie des cœurs.

MARCEL ULRICH,
Député du Tarn-et-Garonne,
Membre de la Commission des Colonies.

VAUBAN AMOUREUX

Vauban fut volage et passionné ; toute sa vie il courut le cotillon ; dans la lettre qu'il adressa en 1702, peu d'années avant sa mort, à son secrétaire Friand et qui contient ses recommandations dernières en ce qui concernait ses victimes, il avoue plusieurs liaisons ; c'est une jeune veuve, une « pauvre dame irlandaise », une dame de l'aristocratie, une demoiselle qu'il avait connue quelque vingt ans auparavant et qui toutes assuraient, écrit-il, qu'elles tenaient un enfant de lui. Lui n'en est pas trop sûr, mais enfin, il reconnaît que c'est possible et, en conséquence, il leur alloue de petites sommes, ce qui est d'autant plus méritoire que ses ressources avaient diminué depuis sa disgrâce et qu'il n'était pas seul dans la vie, car Sébastien de Vauban avait épousé Jeanne d'Osnay dont il eut trois enfants.

On possède de lui une correspondance amoureuse, dont la lettre suivante, adressée à Mme de Ferriol, montre qu'il savait être tendre et enjoué (elle est du 12 octobre 1701, Vauban avait par conséquent 68 ans) :

« Je ne puis attendre davantage de m'acquitter de ce que je vous dois, Madame, il faut que je vous demande de vos nouvelles, si vous êtes contente de votre furetière et comment vous le trouvez. Je suis encore courtisan pour mes péchés, dont je m'ennuie fort. Je soupire après le Morvan, et encore plus pour mon retour à Paris, à portée de voir souvent la belle Angélique que j'aime assurément de tout mon cœur et que j'honore par-dessus toutes les femmes, bien que l'ingrate s'en soucie fort peu. Cela est cependant ainsi ; je me le dis sans cesse depuis le matin jusqu'au soir. Il n'y a d'heure dans la journée où vous ne soyez bien traitée chez moi. N'en soyez point scandalisée ; cela ne vous fera point d'affaire et tout ce qui se passe chez moi à votre égard demeure dans le fond de mon cœur et ne sort point de là.

« Adieu, ma belle Reine, je vous aime et honore de tout mon cœur et tout ce qui peut s'imaginer au-delà. »

VAUBAN.

Cependant Saint-Simon fait de Vauban un portrait qui ne le montre pas comme un bourreau des cœurs. « Vauban, dit-il, avait fort médiocre taille, assez trapu, qui avait fort l'air de la guerre , mais en même temps un extérieur rustre et grossier pour ne pas dire brutal et féroce. Il n'était rien moins. Jamais homme plus doux, plus compatissant, plus obligeant, mais respectueux sans nulle politesse et le plus avare ménager de la vie des hommes, avec une valeur qui prenait tout sur soi et donnait tout aux autres. »

En fait Vauban, au dire de ceux qui l'ont connu, et d'après les portraits qu'on a de lui, avait le visage ovale, les traits irréguliers et accentués, pleins d'énergie et d'ardeur, des yeux bleus foncés, le menton un peu fort, une bouche pleine de caractère et révélant « une rudesse toute militaire ». Il est certain, toutefois, que Leprestre de Vauban était enjoué à ses heures ;

il était même enclin en sa jeunesse aux plaisanteries grossières telles qu'on les appréciait en ce temps. On tient de l'un de ses camarades de l'Ecole Militaire le récit d'une farce macabre qu'il lui raconta. Un jour qu'il sortait d'une maison amie où il avait copieusement dîné, il vit passer l'enterrement d'un riche financier ; comme c'était alors l'habitude, le cercueil était porté à bras de même qu'une chaise à porteurs. Vauban, qui était alors fort agile, fait un bond et saute à califourchon sur le cercueil criant aux porteurs abasourdis : « A mon logis ». Les assistants et le curé lui-même voulurent bien rire de cette incartade qui n'eut pas de suite.

Son ami, Daniel Huet, le docte et galant évêque d'Avranches, plaisantait avec lui sur ses tardives passions ; il lui adressa un poème assez peu connu, en vers trisyllabiques, à propos d'une certaine Iris ; cette facétie fut composée après que le roi eût attribué à Vauban le titre de maréchal, par conséquent après le 14 janvier 1695.

A M. le Maréchal de Vauban.

« Maréchal,
Mon rival,
De vertu
Revestu,
Mais pourtant
Te portant
Nuit et jour
A l'amour,
Tu vas voir,
Chaque soir,
Les beaux yeux
Dont les cieux
S'orneroient,
Se feroient
Des soleils
Sans pareils.
On l'a vu
Abattu,
Gémissant,
Languissant
Aux abois,
Dans les bois.
Les bergers
Des vergers
D'Ormesson
Par le son
Des pipeaux,
Les oiseaux
Par leurs airs
Hauts et clairs
T'exhortoient
T'excitoient
Tour à tour
A l'amour.

« Tu suivis
Leurs avis ;
Tu les crus,
Tu courus
Chez Iris,
Où les ris
Où les jeux,
Où les feux,
Allumans,
Consumans,
Font sentir
Et souffrir
Mille ardeurs
Dans nos cœurs
Dans le tien,
Dans le mien.

« Maréchal,
Sans égal,
Amoureux
Trop heureux,
Tes soupirs,
Tes désirs,
Sont connus,
Sont reçus,
Mais, pour moi,
Je me voi
Hors d'espoir
De pouvoir
Adoucir
Et fléchir
La rigueur
De ce cœur
Doux pour toi,
Dur pour moi ;
Et par là
Me voilà
A deux pas
Du trépas. »

Quelle était cette Iris? L'âge des deux prétendus rivaux permet de supposer qu'elle n'était qu'une « dame poétique » dont les refus ne pouvaient guère troubler la sérénité et encore moins l'amitié de l'évêque et du maréchal.

E. Rodocanachi.
Membre de l'Institut.

LES PARFAITES DE M. QUILLOT

L'abbé Claude Quillot, prêtre habitué de l'Église paroissiale Saint-Pierre, à Dijon, avait sur la fin du XVIIe siècle réputation d'excellent homme. Né vers 1650, dans la boutique d'un artisan d'Arnay-le-Duc, il avait été précepteur de quelques enfants de condition, notamment chez M. de Chintrey, Conseiller au Parlement. Quelque temps Chartreux, il n'avait pu soutenir l'austérité de l'ordre et était rentré dans le siècle. Sans doute il aurait continué de bien vivre s'il avait observé l'esprit de solitude et de recueillement. Pour son malheur, il fit liaison avec M. Robert, son confrère, curé de Seurre. Pour son malheur, car M. Robert était infecté de quiétisme.

On sait combien les maximes de Molinos avaient trouvé crédit en France et combien Rome s'en inquiétait. L'oraison était réduite à rien : demeurer immobile sans rien faire, sans penser à quoi que ce fût, sans rien demander ni rien souhaiter, sans remuer les lèvres, sans ouvrir les yeux, tel était le principe. On pouvait même dormir : le cœur veillait alors en Dieu, qui savait bien qu'on était en sa présence et, connaissant les besoins de ses créatures mieux qu'elles-mêmes, y pourvoyait à l'heure dite. C'était une oraison d'anéantissement, qui excluait la prière. S'instaurer directeur de consciences ainsi annihilées et de consciences féminines, il y avait là, pour un ecclésiastique attaché aux joies terrestres, une source dangereuse de plaisirs sataniques.

Ces idées, que Mme Guyon répandit après Molinos, notamment dans sa méthode d'oraison : « Le moyen court », s'étaient sournoisement propagées en Bourgogne, dans un petit cénacle de curés de campagne. Un certain Philibert Robert, curé de Seurre, avait fini par attirer l'attention, à force de transporter dans le concret ces principes d'anéantissement, de soumission aux inspirations de la nature afin de la mortifier. Le Parlement de Dijon avait informé et un arrêt du 13 août 1698 avait condamné au feu le curé Robert, incriminant aussi ses confrères Bizet, curé de Saint-Pierre, Arthaut, prêtre familier de Seurre et Peultier, chantre de Beaune. Averti, M. Robert s'enfuit et, par contumace, fût brûlé en effigie sur la place publique de Seurre.

Claude Quillot était son meilleur ami. Ils avaient, si l'on peut dire, mis au point « la cure quiétiste » en réunissant les pénitentes dont ils s'étaient institués directeurs de conscience, sous le vocable de « Parfaites ». M. Robert, qui avait, dans cette voie, précédé M. Quillot, les appelait ses « Robertines ».

Les pratiques religieuses étaient, pour les « Parfaites », singulièrement adoucies. Ces Messieurs recevaient leurs pénitentes au confessionnal, mais ils les confessaient rarement. Eux-mêmes ne se confessaient guère. Ils déclaraient volontiers ne pas croire, dans l'hostie, à la présence réelle du Christ : ce n'était qu'un morceau de pain auquel on ne pouvait accorder que la valeur d'un symbole. Pour satisfaire aux scrupules de ses « Parfaites », M. Quillot leur en remettait des parcelles, dans de petites boîtes dont elles disposaient à leur gré. Scandale intolérable. Ajoutez qu'il professait cette hérésie que les jeûnes et les abstinences prescrits par l'Eglise n'étaient obligatoires que si l'abstention menaçait de scandaliser. Les « Parfaites » pouvaient donc, sans péché, manger discrètement de la viande en Carême.

Pourquoi ce développement pernicieux en Bourgogne d'un quiétisme perverti? C'est que Mme Guyon avait, dans la région, fait divers séjours. Au témoignage de la sœur Oudette, Thérèse de Jésus, Carmélite, reçu en 1697 par l'Official de Besançon, M. Quillot lui avait dit avoir de *grandes liaisons* avec la dame Guyon et le Père Lacombe, inféodé au Quiétisme et qui voyageait avec elle. En 1683, ils avaient tous deux été chassés de Genève par l'Evêque, qui redoutait leur apostolat quiétiste, et avaient gagné le Piémont. Revenue en Dauphiné, environ 1686, Mme Guyon était passée en Bourgogne et avait séjourné une quinzaine à Seurre où elle voyait assidûment le curé Robert. M. Quillot les y était venu visiter, de Dijon. En 1691, Mme Guyon avait encore passé une quinzaine avec Robert et les « Parfaites ».

Quant, en août 1698, Robert eût été condamné, on parla plus librement des mauvaises doctrines de M. Quillot et de ses mœurs suspectes. Son confessionnal de Saint-Pierre recueillait, sous forme de billets ou d'ordures, les insultes qu'on n'osait encore lui adresser publiquement. Bref, l'affaire jugée en août rebondit : en décembre, le Procureur général de Bourgogne publiait un « Monitoire » qui mettait en cause les complices et adhérents de Robert.

*
* *

L'enquête ordonnée révéla des faits troublants. La prieure des Carmélites de Dijon, sœur Anne de Jésus, déclara avoir reçu, un jour, de M. Quillot, son Directeur, ce conseil étrange *qu'il ne fallait pas se défendre des tentations*. D'où viennent-elles, sinon de Dieu ? Ainsi le freudisme, qui attribue au refoulement tant de surprenants phénomènes d'expansion, se trouvait à l'avance développé par Quillot. Il ne fallait pas résister aux mauvaises pensées ni aux tentations impures, quelles qu'en pussent être les suites, « laissant agir Dieu tout seul, sans troubler son opération par la leur ». Ainsi amollies et façonnées à tout consentir, les pénitentes étaient mûres pour cette « perfection » que leurs directeurs décernaient en suprême récompense. Ainsi le Quillotisme menait à ce que la procédure appelle assez heureusement *l'inceste spirituel*.

Les mêmes inculpations, dans le Monitoire, visaient quelques confrères de M. Quillot.

Bizet, curé de Saint-Pierre, — engagé dans le quiétisme et qui y vécut plus de trente ans, — avait, l'un des premiers, institué des *Parfaites*. Il les engageait, pour bien observer la règle, à vivre seules, ou à venir faire retraite dans son église. « Ces retraites se faisoient dans une chambre pratiquée au clocher, où les filles couchoient pendant l'été. Bizet les y allait voir et y demeuroit avec elles des journées entières. Chacune y avoient leurs heures pour être avec luy en particulier dans sa maison la nuit aussi bien que le jour ».

Peultier, chantre de Beaune, puis curé de Saint-Vincent de Chalon-sur-Saône, avait perfectionné l'institution en créant un petit séminaire qui était, dit le Monitoire, « un vray petit scarrail », avec huit cellules pour les retraites, dont Peultier avait la clef. « Parmi les dévotes, il y avoit différents degréz : les unes étoient de simples sœurs, les autres s'appeloient *les Sœurs du Cœur* et ces dernières étoient des jeunes filles pour la plus part de bonne famille ; elles cherchoient, disoient-elles, l'Epoux et son union mystique avec l'Epouse ; pour marque de quoy elles portaient à un doigt de la main gauche une bague d'or où était empreinte une *Foy* représentée par deux mains d'émaille l'une dans l'autre : cette bague ne se donnoit qu'aux sœurs qui avoient fait profession et qu'on considéroit comme les Parfaites ».

La profession consistait à faire vœu d'obéissance entière au confesseur et vœu de secret. Il fallait ensuite que le confesseur communiquât l'amour mystique, et voici ce qu'on trouve dans la procédure, touchant la manière dont se faisait la communication.

« La plus simple étoit celle qui se faisoit au confessionnal immédiatement avant la communion : la pénitente s'y présentoit comme pour se confesser, quoy qu'elle ne voulût pas le faire et, après quelques entretiens, s'aprochant tout le plus près qu'elle pouvoit du grillage, et ouvrant la bouche, le confesseur souffloit à travers ce grillage et la pénitente souffloit aussi de son côté pour se communiquer le Saint Esprit par ce souffle réciproque ; après la communion, il y avoit quelque chose de différent dans la manière de se communiquer le Saint-Esprit, car la pénitente n'entroit pas au confessionnal. Elle se mettoit à genoux aux pieds du confesseur qui, se mettant assez bas, la baisait à la bouche et lui communiquait ainsi le Saint-Esprit. »

La communication de l'amour mystique était parfois plus solennelle encore et voici ce qu'en dit la procédure, sur le récit de personnes qui l'avaient ainsi pratiquée avec Peultier, le chantre de Beaune :

« La pénitente qui devoit recevoir l'amour prétendu mystique s'étant rendue à la chambre du directeur qui devoit être le ministre de cette détestable cérémonie, il paraissoit sur son lit, couché, la poitrine nue et découverte. Il invitoit la pénitente, par quelques paroles des Cantiques, dont il abusoit, à venir auprès de luy. La fille, qui étoit à genoux ayant le sein nud, car ces jours-là elles ne mettoient point de corps (corset), répondoit par quelque passage des Cantiques et montoit ensuite sur le lit, se couchoit sur le Directeur, apliquant bouche sur bouche et cœur sur cœur. Le Directeur l'embrassoit et la serroit étroitement prononçant ces paroles des Cantiques : *Ma bien-aimée est tout à moy et je suis tout à elle* et faisant prononcer celles-ci à la pénitente : *Mon bien-aimé est sur mon sein comme un bouquet de myrre ; je brûle, je languis d'amour, donnez-moy des fruits, conduisez-moy dans vos celliers*, etc... Ils demeuroient dans cette situation jusqu'à perte d'haleine et jusqu'à ce qu'ils eussent senti réciproquement le mouvement de leurs cœurs battant l'un contre l'autre. Alors la pénitente était si transportée de l'amour prétendu du Saint-Esprit qu'elle ne se connaissoit plus et ne pouvant plus contenir cet amour dans son cœur, elle se jettoit par terre, criant, chantant !»

On imagine que le *Cantique des Cantiques*, ainsi pris à la lettre, devait être d'une dangereuse inspiration. Les « suites » en étaient généralement confiées au savoir faire d'une certaine Prudence, de Chenove. On l'appelait la « Sainte de Chenove », village près de Dijon, qui avait « des secrets contre les hydropisies des Parfaites ». Elle guérit ainsi cinq fois une pauvre fille que Peultier, son directeur, s'obstinait à conduire dans les voies de l'abandon et de l'humiliation.

Le Quillotisme, on le voit, était donc tout autre chose que le quiétisme, et si grande que fût la sensibilité de Mme Guyon, on n'a jamais dit que sa passivité était celle que M. Quillot exigeait de ses Parfaites. Au surplus, les tendances schismatiques de Molinos avaient été, en France, promptement réprimées : Mme Guyon avait, en 1695, été enfermée à Vincennes et, sur l'offensive de Bossuet, le livre de Fénelon, les *Maximes des Saints* qui soumettait le mysticisme à une critique un peu trop mondaine, avait été — en 1699 — condamné en Cour de Rome.

***

Sur le vu de la première enquête contre M. Quillot et autres, le Parlement avait nommé, en janvier 1699, un commissaire, ancien conseiller lac, auquel avait été adjoint, par l'Archevêque de Besançon et les évêques de Dijon et de Langres, un conseiller clerc. Après leurs informations, décret de prise de corps fut rendu le 6 juin contre M. Quillot. Celui-ci, prévenu, parvint à s'échapper ainsi que Prudence, contre laquelle il y avait aussi décret. Cité à son de trompe, Quillot fut déclaré contumace. En octobre, les commissaires procédèrent au récolement des dépositions, en particulier de celles péniblement obtenues des Carmélites de Dijon : ces humbles filles n'y avaient consenti que sur l'avis de leur confesseur, le P. Dunod, de l'Oratoire. L'abbé de Vassé, leur visiteur général, et l'abbé Bolacre, leur supérieur, insistèrent pour qu'elles complétassent leurs dépositions — bien que des fuites eussent été constatées dans la procédure et que la divulgation de leur témoignage eût épouvanté ces excellentes religieuses. Les partisans de Quillot étaient, en effet, parvenus à troubler leur conscience et ils s'efforçaient de faire substituer à M. Maillard, commissaire au Parlement, dont les pouvoirs prenaient fin à la rentrée de la Saint-Martin, un conseiller qui leur fût favorable. Ils n'y parvinrent pas : le nouveau commissaire, M. Jannin le Cadet, reprit vigoureusement les interrogatoires. L'agitation était considérable dans la société dijonnaise, gagnant jusqu'à Versailles où le Chancelier finit par mander le commissaire ecclésiastique, Filsjean, dont la conduite avait été suspectée de tiédeur. Il revint d'ailleurs sans que nulle sanction eût été prise. Pâques de l'année 1700 passa, et la Trinité, que le rapport était à peine communiqué au parquet pour les conclusions. On avait entendu environ cinq cents témoins où figuraient des Parfaites, comme Bertrande Soulié, jolie femme de chambre, et la Gorillon, qui tenait à Dijon une auberge facile, le « Logis du Sauvage ». Enfin, le 17 juillet, le conseiller clerc Filsjean rendit sa sentence, qui devait précéder l'arrêt du Parlement. Il concluait à la condamnation pour quiétisme, inceste spirituel, discours deshonnêtes tendant à séduction. Quillot, Rollet, Roussel, contumaces, Peultier et Régnier étaient privés de l'administration des sacrements et, pour des temps variables, enfermés au couvent.

Cette sentence ecclésiastique, communiquée au Procureur général, fut par lui remise au rapporteur et arrêt rendu le 27 août 1700. Le curé Peultier, détenu, était condamné à neuf années de bannissement hors du royaume — alors que ses partisans craignaient pour lui la corde, ou du moins les galères. Rollet était en fuite : on lui infligea en effigie la potence. Roussel et Régnier étaient mis « hors de cour » (1), sur le cas réservé d'inceste spirituel, ainsi qu'on désignait le crime spécial d'union sous le signe d'un sacrement divin. La justice ecclésiastique pourvoirait à leur sort.

Restait Quillot. Le Parlement s'assembla pour la lecture du rapport de M. Maltheste. On l'y déclarait *sectateur*, complice de Robert, ayant avec lui « communication de pénitentes », et lié avec la dame Huyon et le Père de la Combe. Il avait enseigné le quiétisme aux Carmélites, méprisé les prières vocales, abusé des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il était convaincu d'inceste spirituel avec sa pénitente

(1). L'expression « hors de Cour » comportait une absolution, mais n'équivalait pas, moralement, à une justification complète aux yeux du public — comme le fait aujourd'hui le *renvoi de l'accusation* qui est une déclaration d'innocence. Le « hors de Cour » absolvait, mettait l'intéressé à l'abri de poursuites sur les mêmes faits, mais laissait subsister moralement un doute sur l'innocence. De fait, l'expression « hors de Cour » était ambigue et donnait lieu à des critiques.

Bertrande Soulié, dont il avait eu un enfant. Le rapporteur conclut à la mort et au feu. Messieurs Jannin, Bretagne, de Brosse, ancien conseillers, et le premier Président opinèrent en ce sens. MM. de Grabois et Rigoley opinèrent pour les galères perpétuelles. MM. Lagoux et Bernard de Trouen pour le bannissement perpétuel avec amende honorable.

Mais il y avait en face d'eux le puissant parti des *Quillotistes*. M. Bouhier de Savigny n'eut pas plus tôt pris l'offensive en proposant de mettre Quillot « hors de cour » que les présidents Bernard, Bouhier de Versailles, de Berbisy, de Cortiveron, de Ragy, Bouhier de Lantanet, de Perrigny (cousin-germain du fameux M. de Chintrey), Fyot de la Marche, de Mucie — tous opinèrent du bonnet, comme d'un accord convenu, « quoique plusieurs d'entre eux, dit un contemporain, eussent peu parlé pour appuyer leur sentiment s'ils l'eussent cru soutenable » — car on peut être un bon magistrat et n'avoir pas la parole facile. M. le Premier eut beau remontrer que la mise hors de Cour était inouïe, contre les formes, qu'un contumace devait être condamné à la peine la plus sévère : ces Messieurs, qui formaient la majorité, « se levèrent en riant » et, comme il était déjà fort tard, les autres se levèrent aussi. Tout cela, disait un jeune président, à la sortie de l'audience, sentait fortement le complot. Il était en tout cas inouï que, de 19 magistrats, neuf eussent estimé les fautes si lourdes qu'elles méritaient la mort, les galères ou le bannissement, tandis que les autres avaient absous. A la vérité, il semble bien que, déjà, prenait jour ce libéralisme du XVIIIe siècle, que, par dénigrement, on appelle libertinage, et qui n'aimait point de mêler le juge civil aux affaires religieuses. Si l'on se montra sévère pour la sœur Prudence, la sainte de Chenove, condamnée au bannissement perpétuel sous menace d'être pendue, c'est qu'elle connaissait tous les mystères de la secte et pouvait, dit le chroniqueur, « faire bien de la peine à beaucoup de gens ».

L'arrêt rendu le 17 août 1700, Quillot (hors de Cour et d'affaire), sortit sans bruit d'une retraite qu'on ne devait pas ignorer et s'en fut à la campagne de son protecteur, M. de Chintrey. Mais ce repos demeurait, par la flétrissure de la sentence ecclésiastique du conseiller Filsjean, un *otium sine dignitate*. En appeler à l'Official n'était point sans risque. La belle saison passa, puis l'hiver. Cependant, quand vint le carême de 1701, Quillot sollicita l'Official de lui désigner une prison pour s'y soumettre à la sentence du commissaire-clerc. On lui fixa la prison de l'Hôtel-de-Ville de Dijon, ses pénitentes influentes ayant su que la conciergerie du Palais où il devait aller était obscure et froide. Quillot passa ainsi un carême confortable, avec droit aux visites et un prie-Dieu à deux coussins. C'est là qu'il subit les interrogatoires de l'Official.

Interrogatoires bénins. Il semble que l'autorité ecclésiastique regrettait de n'avoir pas, comme le Parlement, étouffé l'affaire. Il fallut bien, cependant, procéder aux confrontations. On conduisit Quillot, en carrosse, aux Carmélites. C'était la première fois, depuis près de deux ans, qu'il paraissait de jour dans les rues : il y avait foule et ses dévotes, prévenues, accompagnèrent la voiture et demeurèrent à la porte du couvent pour attendre qu'il en sortit.

La confrontation de ces pauvres filles et de Quillot, en présence de l'Official, bien qu'elle confirmât les faits, ne devait pas changer la décision secrètement prise : on ne voulait pas de contradiction avec le Parlement. Le 12 avril 1701, la sentence ecclésiastique prononça un second « hors de Cour ». Quillot sortit de sa prison le 21. Mme de Chintrey l'alla chercher dans son carrosse et l'emmena triomphant. Dès le jour suivant, il alla se montrer aux Filles du Bon Pasteur où il dit la messe. Il fit ainsi la tournée des églises de Dijon et, en mai, retourna à son église de Saint-Pierre. Il n'osa pas cependant reprendre son confessionnal.

Il s'était réinstallé chez M. et Mme de Chintrey, qui lui laissèrent leur hôtel, pendant l'été, pour aller dans leurs terres. Quillot (la maison était à lui et c'était à eux d'en sortir...), reprit alors ses réceptions de pénitentes. Le nombre en était si grand « que les domestiques dirent qu'il y avait quelquefois plus de 20 filles ou femmes tout à la fois et qu'on avait peine de trouver chez M. de Chintrey assez de sièges ».

Tel était l'étrange personnage, cousin de Tartuffe, qui connut à Dijon si triste renommée. Il faut, dans son procès, faire la part des cabales, des rancunes, peut-être des déceptions de celles qui n'avaient pas été promues « Parfaites » — et se souvenir que, dans son temps comme dans tous les temps, ces quelques mauvais prêtres furent — parmi l'admirable clergé de France — de très rares exceptions.

PRIMEFOSSE.

LES DEVINS

LA TIREUSE DE CARTES.

Fin octobre 1917, une grosse tombée de neige fit beaucoup de dégâts dans les bois et dans les vergers. Les arbres étaient encore en feuille : la neige s'amassait sur les feuillages en gâteaux si pesants que, soudain, la branche cédant se déchirait en arrachant un lambeau de tronc.

Vers le soir, un goût de sève amère, inattendu, finit par se mêler à l'air cru du dégel. C'était au pied de la montagne, dans un long parc formé par les prairies bocagères. Parmi les frênes, les vergnes, les ormes, un saccage ; les bouleaux, plus souples, s'étaient couchés à demi. Ça et là un pommier renversé, à côté d'un tronçon en échardes ; ou des pêchers ou des lilas écartelés jusqu'au sol ; ou encore, épars sur la neige, des branchages rompus. Sous ces prés-vergers dévastés, le soleil chauffait un vieux village jaune et noir.

— Ha, faisait la boulangère, ce ne serait encore rien si la guerre devait bientôt finir.

Jusque dans l'arrière-salle de l'auberge-boulangerie arrivait le bruit des gouttières, un bruit d'eau tapant en gouttes précipitées ou ruisselant de tous les toits.

— Il paraît — elle baissait la voix — que, dans trois mois, ce sera fini. Vous n'avez pas entendu parler des devineresses, celles du quartier des Chazeaux ? Deux noiraudes, elles ressemblent à ces femmes des roulottes. Une dame de Paris leur a apporté une mèche de cheveux de son fils, qui avait disparu sur le front. Elles lui ont dit : « Vous aurez sous peu une lettre d'Allemagne. Il n'est pas mort sur le champ de bataille, il va revenir en Suisse. » Et c'est arrivé ! Eh bien, elles prédisent la fin de la guerre pour le quarante-deuxième mois. Elles l'ont trouvé dans la Bible.

La nuit tombait. L'ombre tournait au noir dans les fonds en désordre où, de tous les côtés, donnaient des portes : celle de la salle d'auberge, celle du cellier, du four, du réduit au pétrin. La grande femme osseuse râpait des coings pour en faire de la liqueur. Son front luisait, et parfois le tortillon de cheveux qui lui tenait lieu de chignon. Elle en vint à parler de l'ancienne tireuse de cartes du village. Cette Daroune demeurait là-haut, sur la place verte.

— Elle boitait, elle portait canne. Même mon mari disait toujours, en la voyant passer : il faut bien que la canne aille ! Une femme de vie ! Et sa vie, elle ne se gênait pas pour la raconter... Elle était de la Loire. Elle avait tenu avec son Darou un cabaulot à Saint-Etienne : ah ! elle en avait fait de toutes les couleurs.

Elle se servait d'un jeu de soixante-quatre cartes, et elle se faisait bien payer : des trente, des quarante sous ! Une fois, une demoiselle vint de la ville. C'était la nuit, cette demoiselle se cachait. Elle me demanda de la suivre chez la Daroune. J'y allai, pardi. Elle désirait épouser un jeune homme, et le jeune homme consentait au mariage ; seulement sa famille à lui n'y consentait guère. La Daroune déclara que ça ne se ferait pas. En revenant, la demoiselle me disait qu'elle ne croyait pas aux cartes, et qu'elle pensait bien que ça se ferait. Non, pourtant, tout a tourné comme je l'avais entendu dire à la Daroune. Ce n'est pas j'y croie ; mais, enfin... En tous cas, la demoiselle est restée vieille fille.

Cette Daroune avait un chat, elle avait un bouc, elle avait des poules, comme tout le monde ; pas de chat noir, non, ni de poule noire plus privée que les autres.

— Ma foi, elle n'était pas sorcière, mais elle ne croyait ni à Dieu, ni à diable. Elle disait : « Le diable, c'est quand il n'y a rien dans ma poche. » Elle le disait dans son patois de la Loire. Mon mari l'imite trop bien.

Dès que le Darou avait touché sa paye, à la fabrique, elle lui venait : « Cliquons tout, Darou ! » Et ils mangeaient tout. Tenez, à cette fenêtre, je l'ai vue arriver tant de fois. « Donne-moi pour deux sous de la blanche ! » Elle sifflait cette eau-de-vie, le temps de le dire. Une femme qui ne craignait rien, sans souci et sans honte. On n'arrivait pas à l'empêcher de mettre une tourte sous son bras et de partir avec. « Hé, ça se connaît-il sur une fournée ? »

Si j'avais les cinq cents francs qu'elle m'a fait perdre ! Cinq cents et plus, puisqu'une fois, elle écrivit là un billet de trois cent cinquante.

Quand elle mourut, elle ne voulut pas de prêtre. Je la trouvai, la bouche ouverte, sur son lit. A peine si elle put avoir un mot. « Je vais mourir. » On envoya le Darou chez le pharmacien chercher quelque remède. Le lendemain, il vint sur ma porte : « Ma femme est morte, je ne sais pas que faire. » Au convoi, il n'y eut que lui et nous. Nous mîmes la caisse dans notre voiture. A Minard, nous voilà arrêtés : il fallait une permission. J'allai à la mairie, je dis à ces Messieurs : « J'y perds ma journée, voilà tout, ils

n'ont rien. » Au cimetière, la gardienne ne laissa pas la voiture passer la grille. La caisse ne fut pas commode à porter. On glissait sur cette terre glaise...

Enterrement de la dernière sorcière qui ne croyait plus à la sorcellerie. On l'emporta loin des villages, dans la carriole même qui y porte le pain. Ce n'était que cela, une misérable femme, vivant d'un peu de soupe à trois tours et de roquilles d'eau-de-vie. Elle se mêlait de deviner, et peut-être qu'elle croyait à ses tarots. Sait-on comment les choses s'arrangent dans les recoins des pauvres têtes humaines, pareils aux fonds confus et sordides de ces arrières-salles ?

Je m'en retourne par le pays tout blanc, taché de places brunes sous les noyers des prés. La pleine lune monte et semble jaunir la neige. Dès qu'il a fait nuit, comme le bruit des eaux invisibles a pris plus d'importance.

Tour d'un roulant.

Il doit être plus aisé d'approcher devins et devineresses que sorciers et sorcières.

Je voudrais mettre ici un récit, dont tout l'intérêt c'est qu'il est absurde, comme l'est parfois le réel. Il a été fait par une jeune fille qui l'agrémentait de détails circonstanciés. Elle ne croyait pas que ce tour d'un roulant fut une astuce, une affaire de coup d'œil consistant à approcher peu à peu, et à deviner le point où l'on atteint enfin le vrai.

— C'était au mois de juillet, un mardi soir ; je revois tout très bien, j'aidais maman à préparer le manger des pensionnaires. J'étais là, dans notre salle d'hôtel, sur les sept heures ; entre un homme que je ne connaissais pas, un homme plutôt grand, maigre, une perche comme on dit, avec des cheveux en broussaille qui sortaient de dessous son feutre. Il boitait un peu, il avait des souliers de terrassier ; mal ficelé, quoi, sale, dégoûtant, tout plein de boue. Il s'assoit, il demande une bouteille de limonade. Un moment après, il s'est avancé vers maman pour savoir si c'était bien l'hôtel où M. Roche prenait pension, M. Roche, l'entrepreneur de routes ? En retournant s'asseoir, il s'est embarrassé un peu les jambes, j'ai compris qu'il était gris. Ces ivrognes, je ne peux pas vous dire : j'en ai une répugnance !... Au bout d'un moment, il a pris la porte. Bon voyage. Mais ç'a été pour revenir avec un autre, un individu qui habite le bourg. Ils se sont installés, ils ont demandé à boire ; ils causaient tout en bégayant.

Celui que je ne connaissais pas dit : tu vas voir, je te dirai ton âge, c'est par un don que je tiens du diable et de l'esprit. Ils ont parlé un peu religion, puis le roulant est revenu à son idée : dis-moi ton nom, et l'autre a dit Po-olyte. Le roulant a cherché une chaise qui parût convenir, et, avec ses doigts, il a fait des signes très divers ; de temps en temps, il soulevait ou il abaissait la chaise sur le plancher. Il parlait tout doucement, il avait l'air de dire une prière ; c'était drôle ; il questionnait comme s'il s'adressait à un personnage, vous auriez même dit qu'il le regardait : « Je demande son âge... Il s'appelle Polyte... Allons, réponds-moi... Est-ce que tu es disposé, à la fin ?... Dépêche-toi, allons ! »

Au bout d'un quart d'heure, un bon quart d'heure, il a compté, il s'est arrêté à vingt, il a dit à l'esprit : est-ce que c'est l'âge en question? Alors, il est reparti, il s'est arrêté à cinquante. « Est-ce que c'est plus, est-ce que c'est moins? »

Enfin, il lui a bien fallu une demi-heure ou tout près, il a annoncé que Polyte avait cinquante et un an, trois mois, quatorze jours et quelques heures.

Polyte s'est mis à réfléchir, à calculer sur ses doigts, et il a dit : nom d'un chien, c'est vrai tout juste. Il regardait l'homme, il regardait la chaise et, vous vous seriez amusé, il essayait de voir l'esprit.

Ensuite, ç'a été à mon tour. Oh ! mais l'esprit m'a rajeunie tant et plus. Il m'a donné sept ans, un mois et trois heures. J'avais douze ans à cette époque. J'ai éclaté de rire ! L'homme était un peu vexé, il a dit : mon esprit ne veut plus travailler ; l'esprit est fatigué. Seulement, c'est tout de même drôle, pour papa, pour maman et pour grand-père, il ne s'est pas trompé du tout.

Et après, je crois qu'il était lancé, il a voulu chercher à quelle date viendrait leur mort. Il a commencé par Polyte. J'ai ri, mais j'ai ri... Il a dit : ça sera dans trois mois. Alors, Polyte a pris une colère folle ! Il a dit : dans trois mois ! je n'aurai jamais fini tous mes souliers ! — il est cordonnier, Polyte. — Comment je ferai, dans trois mois ? et payer mes dettes ? Parce que c'est un homme qui ne sait rien mettre de côté, qui boit, qui se grise, et tout ça ; mais il est très honnête, dans le fond. Tout d'un coup, la colère lui passa. Il dit : toi, quand je mourrai, tu n'en sais rien. Il avait bien raison. Voilà trois ans de ça et Polyte n'a pas envie de mourir.

Lorsque M. Roche est arrivé, le roulant est allé lui parler dans la salle. Polyte s'est levé, il a ri et il est parti. J'ai pensé et repensé à tout, je ne trouve rien qui soit vraisemblable

Le devin Godinout.

Il faut s'entendre une bonne fois sur la valeur des témoignages. On n'est jamais en droit de croire que les témoins livrent des faits. Ce sont les faits qu'ils rapportent qui livrent les témoins.

Parce que les faits deviennent des souvenirs, et entre les souvenirs que nous nous racontons et ceux qu'on nous a racontés, il n'y a pas de barrière. L'entendu se mêle inextricablement au vécu, ou, dans la tête d'un paysan, les contes des anciens à ses propres histoires. Si Stendhal analyse ce qu'il se rappelle du passage des Alpes, il reconnaît bien qu'à ses tableaux se superposent des souvenirs de gravures. Lorsqu'Émile Desforges me parle du grand Cottin de Sancoins, qui consultait le diable au haut d'un gros arbre, ou des devins et des devineresses, il sait qu'il apporte plutôt que des faits, des témoignages, c'est-à-dire des faits aussi, mais d'un autre ordre.

— Godinout, dit-il, c'était dans le Cher, à Villequiers. Il vivait encore il n'y a pas si longtemps. On venait le voir de loin. Il jouissait d'une grosse réputation. J'ai su beaucoup de choses, mais je n'ai rien noté. Ce que je retrouve, ce sont les circonstances où Godinout se révéla.

Il était placé comme vacher dans un domaine. Un soir, on attendait le maître, qui était allé vendre du bétail à la foire de Baugy. Ce maître ne rentrait pas et il se faisait tard. On attendait, on attendait. Sa femme avait peur de quelque accident ; ou qu'il n'eût été arrêté, revenant de nuit avec de l'argent plein ses poches. Elle veillait au coin du feu, en compagnie du petit vacher ; et comme la nuit avançait, elle se lamentait de plus en plus.

La voyant si démontée, Godinout, qui sommeillait à demi sur son banc, lui dit tout à coup de ne pas pleurer davantage.

— Le maître a vendu tout son bétail et à un bon prix. Mais il s'est arrêté à telle auberge, avec tel et tel. A présent, il s'est remis en route et il ne tardera plus guère.

Lorsqu'elle le vit enfin arriver, tout de suite la fermière lui fit part de ce qu'avait dit Godinout. Le maître fut si saisi qu'à la minute il se tourna vers son petit vacher :

— Mon gaillard, tu sais trop de choses : demain, tu chercheras une autre place.

De ce jour, Godinout s'établit devin. Le métier lui profita. Il mourut riche.

Le mariage prédit.

Bourbonnais, Auvergne, c'est toujours les champs. De biais ou de droit fil, on y connaît bien la sorcellerie du seau d'eau.

— Les parents de ma grand-mère, rapporte une jeune femme, demeuraient dans la première maison d'un village qui n'en avait que six, alignées au long d'un chemin. La maison d'à côté, c'était une femme et sa fille, et ma grand-mère avait beaucoup d'amitié pour la voisine.

Une nuit, cette fille et sa mère entendirent trois grands coups à leur porte. La peur les cloua. Puis, elles se dirent qu'elles attireraient peut-être le malheur si elles n'allaient pas ouvrir. Elles se trouvèrent devant une personne habillée de noir, voilée de noir, qui tenait en main un petit bâton.

— Mademoiselle, s'il vous plaît, donnez-moi un seau d'eau claire, dit la personne d'un ton sans réplique.

Il n'y avait plus d'eau dans la maison. La fille courut chercher ma grand-mère ; elle lui dit comme elle put ce qui arrivait, et elle lui demanda en grâce de l'accompagner à la fontaine. Elles y allèrent toutes tremblantes, et revinrent vers la sorcière, portant le seau plein d'eau.

— Posez-le à terre, sinon vous aurez du malheur.

La femme noire, comme on l'appela ensuite, fit par deux fois des signes avec sa baguette. Elles étaient là qui ne perdaient pas un seul de ses mouvements.

— Mademoiselle, regardez au fond du seau. Vous connaissez cette figure ? Eh bien, c'est celle de votre futur mari.

Au fond du seau, elles virent une figure qu'elles connaissaient bien ; celle d'un homme du pays, un homme horriblement laid, qui ne demeurait pas très loin de chez elles. Elles, imaginez : étonnées, secouées, à ne plus reconnaître leur main droite de leur main gauche. Là-dessus, la femme noire disparut, et la figure repoussante disparut aussi. L'amie de ma grand-mère lui dit ensuite que, cette nuit-là, elle n'avait pu fermer l'œil.

Deux ans après, elle s'est mariée avec l'homme du seau. Il paraît qu'elle y fut forcée par la mère, qui enviait pour elle le bien qu'avait cet homme.

Que de fois j'ai entendu raconter l'histoire ! Je disais : « Mais vous auriez dû fermer la porte et retenir la femme noire pour lui faire dire le secret de sa profession. — Pauvre petite, répon-

dait seulement ma grand-mère, c'était impossible. »

Il ne faut pas trop vite traiter ce récit de conte. Bien sûr, tels détails — les trois coups, la femme voilée, la baguette agitée deux fois, la solennité imbécile des phrases : mademoiselle, voulez-vous, s'il vous plaît... — Oui, bien sûr, tout cela lui prête un air de théâtre. Reste à savoir s'il n'y eut pas théâtre, en effet.

On imagine cet homme trop laid, ne trouvant pas de parti sortable et allant consulter la devineresse. Le tour serait de la façon de ces soucières de campagne qui se donnaient les prestiges d'un romantisme à bas prix et qui, surtout, s'entouraient comme d'une nuée des antiques peurs paysannes. « Posez-le à terre, sinon vous aurez du malheur. » Prédire l'avenir ? Plutôt le manigancer.

CROIRE OU NE PAS CROIRE.

Ces devins devinaient peu. Ou, du moins, prédisaient peu. Ils lisaient dans le passé, plutôt que dans l'avenir. Ils retrouvaient l'argent volé, les bijoux égarés, les bœufs perdus : on les consultait à ces fins. Seules les victimes qui avaient le sang chaud leur demandaient les moyens d'exercer une vengeance.

Encore, cette sorcellerie du seau ne serait-elle qu'une contre-sorcellerie par quoi mettre la main sur le jeteur de sort.

— Chez moi, dit J. D., du côté d'Herment, un homme soupçonnait un de ses voisins de soutirer par sortilège le lait de ses vaches. Vieille histoire. Il alla au sorcier. Le sorcier vint un matin, assez tôt pour entrer dans l'étable avant le lever du soleil. Aux quatre points de l'horizon, il traça des signes avec une baguette de vergne. Après cela, il brûla la baguette. Puis il fit approcher l'homme d'un seau plein d'eau claire : « Voilà la personne qui vous tire le lait. » L'autre, naturellement, reconnut son voisin.

Si vous voulez, je vous en dirai plus long. C'est qu'en se retournant, le sorcier s'arrêta à Verneugheol, et qu'il but à l'auberge, en disant : « A la santé des nigauds ! »

Les paysans sont les plus sceptiques des hommes, mais les plus méfiants, donc les plus portés à imaginer, les plus crédules. Ils n'ont jamais pu savoir s'ils croyaient ou ne croyaient pas à la sorcellerie. Se disent-ils simplement que dans les choses douteuses, le plus sûr est de douter ? Non. Ils y sont engagés trop avant. Il faudra essayer de démêler cela.

HENRI POURRAT.

UN TOLSTOÏ INCONNU

Alexandra Tolstaïa, fille cadette du célèbre romancier russe, en train de préparer un livre de Mémoires sur son illustre père, en publie de temps à autre des fragments dans les Dernières Nouvelles, *journal russe de Paris. Nous en lirons une page particulièrement saisissante, qui montre à quel point étaient parfois tendues les relations entre Léon Tolstoï et sa femme, la comtesse Sophie.*

... Le 3 juin 1909, mon père, qui venait du domaine de ma sœur Tatiana, rentra à Jassnaïa Poliana. De gros ennuis l'attendaient à la maison.

Pendant son absence arriva une invitation demandant à mon père de prendre part au Congrès International de la Paix, qui devait avoir lieu à Stockholm, et dès son arrivée, il prit la ferme décision de l'accepter.

— Je suis obligé, disait-il, je suis absolument obligé de profiter de ma situation pour exprimer des idées que personne, peut-être, n'oserait énoncer.

Et il se mit à faire ses préparatifs pour son voyage à Stockholm et, tout d'abord, à écrire un article sur la paix.

Mais, sans qu'on pût le prévoir, sa décision se heurta aux protestations de ma mère. Elle pleurait, elle menaçait de s'empoisonner si mon père allait à Stockholm. Il était absolument impossible de comprendre la cause de son agitation. Elle passait des nuits entières sans dormir, refusait de manger, et assurait à tout le monde qu'elle se laisserait mourir de faim. En conséquence, elle se mit à souffrir d'une névralgie violente dans l'épaule et n'a cessé depuis de crier de douleur.

Mon père allait très souvent la voir et s'efforçait de la calmer.

— Promets-moi que tu ne partiras pas, suppliait ma mère. Mon petit Léon, mon chéri, pourquoi ne veux-tu pas me faire plaisir ? Je te demande si peu...

— Mais tu vois, Sonia, je ne peux pas... Je trouve de mon devoir...

— Aaaa... — criait-elle. Tu veux bel et bien me tuer! C'est que tu es un homme cruel, sans pitié.

— Mais, calme-toi, voyons, calme-toi... Nous verrons...

— Alors, tu me le promets, eh ? C'est promis ? Tu ne partiras pas ?

— Puisque je te dis que nous verrons. Calme-toi, calme-toi! persuadait mon père.

— N'oublie donc pas que tu m'as donné ta parole, disait maman, mon petit Léon, mon petit chéri, n'oublie pas.

— Assez! assez! répondait mon père, et les yeux pleins de larmes, il sortait de sa chambre, heureux de penser qu'elle allait se calmer un peu.

Je crois pourtant que le voyage à Stockholm jouait un rôle secondaire dans la maladie de ma mère. Voici la cause de ma conviction :

A cette époque-là, la famille Denissenko se trouvait en visite chez nous : ma cousine Lena, son mari Ivan Wassiliewitch, président de la Cour de Justice de Nowotcherkask, et leurs deux enfants.

Les Denissenko, volens-nolens, jouaient un rôle dans nos ennuis familiaux. Ivan Wassiliewitch, homme correct et débonnaire, aux joues roses, à l'impeccable barbiche grisonnante, cherchait surtout à être en meilleure intelligence avec tout le monde, mais lui-même avait perdu patience.

— Tu t'en rends compte, me dit-il un jour, reprenant à grand peine haleine et essuyant la sueur de son front, — tu comprends, ta mère m'a appelé aujourd'hui et m'a montré la procuration. Elle m'a demandé si elle a le droit de vendre les œuvres de ton père.

— Comment vendre? Sans son consentement?

— Mais oui! Je lui ai dit que c'était absolument impossible. « Mais appeler en justice les éditeurs ? » m'a-t-elle demandé. J'ai été hors de moi. « Est-il possible que vous appeliez les éditeurs en justice du moment que vous savez que Léon Nicolaïewitch s'y oppose ? » — Oui, je sais, mais puisqu'on m'exploite de tous côtés. On édite ses œuvres parues avant l'année 1880, ainsi que son *A. B. C.* et ses *Lectures*. Dites-moi, je vous en prie, si je peux, avec cette procuration, appeler les éditeurs en justice ? » Je lui ai répondu que non. Elle en a été très affligée et a décidé de s'adresser à Léon Nicolaïewitch.

Cette conversation avec Denissenko m'apprit pour la première fois que ma mère n'avait aucun droit sur les œuvres de mon père parues avant l'année 1880. Un jour, mon père lui donna la procuration d'agir en son nom, mais celle-ci n'était pas complète.

— Mais, au nom de Dieu, ajouta Denissenko, n'en parle à personne. Ta mère m'a prévenu que personne n'en savait rien. Autant que je comprenne, Léon Nicolaïewitch lui-même ne se rappelle rien.

Un jour mon frère Misha vint chez nous.

— Mon Dieu, mon Dieu! c'est abominable! criait Denissenko ouvrant largement la bouche et ébouriffant ses cheveux grisonnants. Tu comprends, Misha lui aussi, me demande, si l'on peut vendre les œuvres de ton père de son vivant. Ne te fâche pas, mais je l'ai joliment arrangé, ton frère.

Soutenu par sa femme, Ivan Wassiliewitch laissait paraître son irritation. En effet, ma mère venait de s'adresser de nouveau à mon père, demandant qu'il lui cédât tous les droits ou, du moins, qu'il lui donnât une procuration afin d'appeler en justice des éditeurs indélicats. Mais mon père refusa net.

Le 12 juillet, il inscrivit dans son journal :

« Hier soir j'ai eu le cœur gros à cause de ma conversation avec Sophie Andreewna au sujet de la publication de mes œuvres et de l'appel en justice des éditeurs. Si seulement elle pouvait savoir et comprendre combien elle seule empoisonne les dernières heures, les derniers jours et mois de ma vie! Mais je ne sais pas lui dire cela et je n'espère pas, d'ailleurs, que mes paroles puissent avoir la moindre influence sur elle ».

Un sentiment pénible pesait sur toute la maison, et seuls, les enfants étaient gais et se réjouissaient de la vie. Le garçon et la fillette des Denissenko étaient très mignons. A proprement parler, la fillette ne présentait rien d'extraordinaire, mais le garçon me rappelait parfois mon frère Ivan. Réfléchi, bon enfant, il était timide comme une petite fille, le rouge lui montait constamment au visage, ce qui augmentait encore son charme. Sa bouche, jolie comme celle d'une statue antique, se crispait et les grands yeux bleus regardaient le monde d'un air confus. Mon père aimait tendrement le garçon. Ils allaient souvent ensemble à cheval, faisaient de longues promenades, et mon père conversait avec lui sérieusement, tâchant d'éveiller en lui de l'intérêt pour les questions morales. Ce n'était pas difficile : le petit Onésime était très sensible à tout ce qui était bon.

C'était un enchantement de les regarder aller ensemble à cheval. La [illegible] de mon père flottait au gré du vent, il se tenait d'un air fort

ci assuré sur son vieux « Délire », assez fougueux encore pour son âge. A ses côtés allait le garçonnet, sans coiffure, vêtu d'une petite chemise blanche et d'un pantalon court. Des boucles blondes, un visage radieux. Il est plein d'enthousiasme. Il va avec son grand-père à cheval... C'est un vrai cheval, vrai de vrai, qui lui semble un être extraordinaire, pourvu des meilleures qualités chevalines...

Malgré les grands soucis et les chagrins, mon père ne cessait pas de penser au Congrès de la paix. Le soir, alors que tout le monde se réunissait au salon, il disait :

— Le plus navrant, c'est que tous ces Messieurs prennent au sérieux les débats sur la paix, sans cependant toucher à la question de plein désarmement, et de suppression du service militaire. La paix, oui, c'est très bien, c'est parfait! Cependant, chaque pays doit se défendre et avoir des armées pour cette cause-là. Je voudrais bien leur dire...

— Mais comment, mon petit Léon, est-ce que tu pars, quand même ? Tu m'as promis de n'aller nulle part!

— Attends un peu, Sonia, laisse-moi parler, je t'en prie...

Ma mère, d'un bond nerveux s'enfuit dans sa chambre. Mon père fait un effort visible pour terminer sa pensée. La conversation se meurt d'elle-même, et mon père, en soupirant, sort doucement du salon. En passant un quart d'heure plus tard devant la chambre à coucher, j'entends des voix fortes et irritées.

— Oui, oui, je te comprends, ça t'est égal... Est-ce que tu fais attention à ce que je souffre ? Tu ne cherches qu'une chose : de la gloire, de la popularité! Mais tu m'as promis ?

— Laisse donc, Sonia, quand donc t'ai-je promis ?

— Tu mens! tu mens encore! Il y a quelques jours, toi-même tu m'as promis de ne pas partir pour Stockholm. Ah ! il n'y a pas de limite à ta cruauté, à ta fausseté! crie ma mère. Et les sanglots recommencent de plus belle.

Je m'en vais dans ma chambre, mais ils me parviennent encore longtemps, les cris hystériques de ma mère et la voix unie de mon père.

Je ne me rappelle pas au juste combien de temps cela dura. Il y avait des jours où mon père ne mangeait pas et des nuits, où il ne dormait pas. Il avait beaucoup maigri et avait un aspect morne.

C'était justement à cette époque que l'artiste Parkhomenko faisait son portrait. Parkhomenko réussit parfaitement à saisir l'expression douloureuse du visage. Je ne pouvais pas regarder sans larmes aux yeux ce portrait, tant il exprimait d'angoisse! Et d'ailleurs, tout le monde, comme moi, était frappé par cette ressemblance extraordinaire. Plusieurs membres de notre famille commandèrent à Parkhomenko des copies de ce portrait, mais un beau matin, l'artiste disparut, emportant nos arrhes et la blouse de mon père.

Quelques années plus tard je vis le travail de Parkhomenka au Musée de Tolstoï à Moscou, mais, chose curieuse! il ne produisit sur moi aucune impression ou presque. On dit que le premier portrait, le vrai, avait péri quelque part ; le peintre ne réussit pas à saisir dans la propre reproduction l'ancienne ressemblance avec l'original.

Pour cette fois-ci, le pauvre président de la Cour de Justice n'avait pas trouvé le repos à Jassnaïa Poliana. On ne cessait pas de lui adresser des questions judiciaires.

— Ecoute, Alexandra, me dit mon père après le départ des Denissenko, je ne voulais pas te le dire, mais j'ai prié Ivan Wassiliewitch d'écrire mon testament. Je veux qu'après ma mort toutes mes œuvres tombent dans le domaine public. Pense donc, j'ai tellement perdu la tête que j'ai eu l'intention de léguer tous mes terrains aux moujiks, j'ai complètement oublié que mes biens sont depuis longtemps en votre possession.

Le 21 juillet 1909, il inscrivit dans son journal :

« Je n'ai pu m'endormir avant deux heures du matin et même plus tard. Je me suis réveillé faible, on m'a réveillé. Sophie n'a pas dormi de toute la nuit. Je suis allé la voir. Quelque chose de fou s'est passé entre nous.

« Je suis à bout de forces, je ne peux plus, je me sens complètement épuisé. Je sens qu'il m'est impossible, absolument impossible, de me comporter raisonnablement et avec amour à son égard. Pour le moment je ne veux qu'une chose : me tenir à l'écart et rester neutre... Je ne peux faire rien d'autre. Mon plan d'action était déjà tout à fait sérieux. Eh bien, mon vieux, fais donc voir ton christianisme. *C'est le moment où jamais* (1). Il est pourtant très fort, le désir de m'évader. C'est à peine si quelqu'un ici a besoin de ma présence, de moi... C'est une épreuve pénible, dont tout le monde souffre. Seigneur, viens à mon aide et enseigne-

(1) En français dans le texte.

moi ! Je ne veux qu'une chose : faire ta Volonté et pas la mienne ».

[illegible] juillet. « Je n'ai rien mangé hier et je n'ai pas dormi comme d'habitude. La vie a été très pénible pour moi. Elle m'est pénible en ce moment également, mais en même temps un doux attendrissement envahit mon cœur. Oui, il faut essayer d'aimer ceux qui nous font du mal, mais le malheur est que je ne le fais pas assez bien. Je pense de plus en plus à m'évader et à donner l'ordre au sujet de mon bien... »

Mais le moment opportun n'était pas encore arrivé. Mon père n'était pas évidemment encore complètement persuadé qu'il supportait « une épreuve pénible dont tout le monde souffrait ».

Après une scène violente, au cours de laquelle ma mère avait réussi à tourmenter mon père ainsi qu'elle-même jusqu'au tout dernier degré, il dit qu'il renonçait à aller à Stockholm...

ALEXANDRA TOLSTAÏA.

Traduit du russe par Z. Lvovsky

LA VIE DU FOSSOYEUR

(Nouvelle)

Tout ce que l'on peut dire de Wannes Van Zaelen en sa jeunesse, c'est qu'il fut un gai compère. Non pas qu'il eût eu beaucoup de motifs pour être gai — les Van Zaelen ont toujours été gens pauvres et malchanceux — mais tel était son tempérament.

Sans doute tenait-il cela de sa mère, vive et robuste femme qui s'appelait Bel... Or donc, certain après-midi, ladite Bel travaillait à retirer un seau de la citerne. Comme les eaux étaient basses, elle se pencha fort, et, tout à coup, son genou reposant sur la margelle en fit céder une demi-douzaine de briques qui churent, l'entraînant elle-même dans le puits. Un malheur est vite arrivé !

Le vieux Van Zaelen était absent et les enfants à l'école. Rentrés, ils cherchèrent leur maman. Il leur fallait une tartine. Hélas ! leur maman gisait dans la citerne. L'aînée l'y trouva. Tous les sept pleuraient autour. Les trois plus jeunes n'étaient pas de taille à regarder par-dessus bord. L'une des grandes les souleva l'un après l'autre.

Les enfants sont les enfants, ils ont tôt fait d'oublier. Mais quand le vieux Van Zaelen, un doux géant à la voix de fausset, et pas contrariant pour deux sous, revint à la maison, il donna des signes de démence et chacun pensa qu'il perdrait la tête. Le lendemain, la crise était passée, mais il se mit à déraisonner. On dit que cela s'usera, mais cela ne s'usa point. A la fin, il but. Pendant des années, il n'avait pu se le permettre. Un veuf avec sept gosses à sa charge, songez donc ! D'autant plus que les salaires d'alors étaient insignifiants comparés à ce que l'on gagne partout aujourd'hui. L'un après l'autre, — leur Première Communion faite — les petits abandonnèrent l'école, aidant leur père et rapportant quelque chose. Alors, le vieux Van Zaelen se laissa aller. Ivre, il devenait éloquent.

Jamais il ne prononçait le nom de sa femme. « Celle dont je ne parle jamais », disait-il, ou bien : « Celle qui m'a été enlevée. Le Seigneur me l'avait donnée, le Seigneur me l'a reprise. Loué soit son saint nom. » Quand il était fortement pris, il ajoutait : « Celle dont il est écrit : Cher époux, ne pleurez pas. Au revoir, mes enfants bien aimés ! » On pouvait lire cette phrase, en effet, au verso de ses images mortuaires.

A cette époque, Wannes, le quatrième, un solide gaillard de dix-huit ans, connaissait son métier de menuisier et prétendait gagner suffisamment pour laisser le papa se pocharder à l'occasion. « Le malheureux peut bien s'accorder ça. » Il avait une bande de copains de son âge dont il était le boute-en-train et pour lesquels il chantait la chansonnette le dimanche, à l'estaminet. Par exemple, si son père s'était écroulé sur l'une ou l'autre table, il allait à lui tout de suite — quelle que fût la compagnie — restait à ses côtés et le régalait encore une bonne fois. — « Une ou deux pintes de plus n'y feront rien. Il est quand même saoûl. » Quand le vieillard commençait à divaguer, à sortir ces propos qui, tous, débutaient par « celle... celle qui m'a été enlevée » et dont le son, dans ce café, était si étrange, on pouvait voir un reflet mouillé dans les yeux de Wannes. Il regardait les autres : « Voilà maintenant quatorze ans que not' maman est morte, et, quand il a pris une douzaine de pintes, c'est toujours d'elle qu'il parle. C'est fortement chevillé dans sa tête. Cet homme a dû souffrir énormément. » Alors, il se taisait. Parfois, lui-même, quand il avait bu quelques ver-

nes, ne savait plus très bien ce qu'il disait. Il avait l'ébriété larmoyante. Serrant les mains de son père, il demandait : « Tu penses toujours à mot' maman ? » et il éclatait en sanglots. Le vieux le menaçait du doigt « Celle qui m'a été enlevée, le Seigneur me l'avait donnée, le Seigneur me l'a reprise. Loué soit son saint nom. » Ils s'en retournaient de compagnie, le fils pleurant, et le père, qui, depuis quatorze ans ne riait plus, l'exhortant à louer le saint nom du Seigneur.

Successivement, les enfants Van Zaelen quittèrent le toit paternel pour se marier. Wannes attendit que son père fût mort. Il fit son cercueil. Alors, il resta là avec sa plus jeune sœur, la septième. Elle aussi se maria bientôt, et, changeant du jour au lendemain d'attitude à son égard, lui chercha querelle. Il songea à prendre femme et ne dut pas aller bien loin pour cela. Il devint amoureux fou de Marianneke, une petite maigrichonne, au demeurant pas laide du tout. Son père était valet dans la grande ferme proche, Marianneke y travaillait aussi. De deux têtes plus petite que Wannes, elle était fort adroite et d'une moralité parfaite.

Le jeune ménage prit à bail une maisonnette du fermier, à dix pas de la maison des parents. Wannes était au septième ciel. Quand elle fut visiblement enceinte, il alla un jour se camper debout dans la rue, tenant Marianneke sur le bras, comme un enfant. C'était un dimanche après-midi ; les voisins, adossés aux façades, devisaient à l'ombre. Marianneke rit, fâchée pourtant, et le frappa à la figure. — « Allons, bébé — dit Wannes — pas taper papa. Sois bien sage. » Et l'on fit des gorges chaudes ! « Lâche-moi, grand sot. »

Grand sot, avait-elle dit. Mais que n'eût-elle pas donné, peu après, pour que durât cette sottise ! C'en fut fini tout d'un coup. Le mioche vint au monde. — « Un petit bloc de cinq kilos, à vue de nez — proclamait Wannes — peut-être même plus. Faut regarder ça. »

On l'appela Louis, le père de Marianneke l'exigeait « Je ne veux pas être parrain s'il ne peut porter mon nom. » Au soir, Wannes, un peu éméché, n'en abattait pas moins le travail de la ménagère. Il fit cuire, dans la bouilloire, un œuf pour Marianneke, alla chercher à la ferme un litre de lait, moulut le café pour le lendemain et fredonna une chansonnette par-dessus le marché.

Jusqu'à une heure ou deux de la nuit, le petit Louis avait crié et Marianneke l'avait fait boire à trois reprises. A dix heures, Wannes se leva et, avant tout autre chose, s'en alla regarder le berceau. L'enfant gisait, raide et froid. Il était mort. Le cœur de Wannes cessa de battre, il saisit la petite dépouille, tapota les omoplates, tenta de réchauffer les petons entre ses mains. Il tendit l'ouïe vers cette respiration qui avait cessé, posa l'enfant sur son bras, le dos en l'air et le tint à la clarté de la petite fenêtre. Alors, il l'éleva sur ses deux mains en gémissant comme un animal blessé. Marianneke se retourna, et, soudain, il pensa à elle. Ses genoux se dérobaient, mais il se domina. Arrachant d'une main châle, maillot et langes qui l'emberlificotaient, il fourra le bébé presque nu contre sa poitrine, sous la chemise et se remit au lit. Marianneke se retourna de nouveau « Reste couché encore un moment, puisqu'il dort si bien. » Wannes resta couché, oui, mais, ouvrant les boutons de son devant de chemise, il tenta vainement de réchauffer de son haleine le petit cadavre. Alors, il le ressortit, l'éleva entre ses mains et se lamenta : « Marianneke, regarde, ce petit est glacé, réchauffe-le, fais-le téter. » Il sauta du lit, enfila son pantalon. « Je vais mettre bouillir de l'eau », gémit-il. Pieds nus, en pantalon et en chemise, il courut chercher la garde-couches, qui mit l'enfant dans une grande terrine d'eau chaude. Rien n'y fit. Marianneke, au lit, geignait, et Wannes, debout à son chevet, se trouvait tout désemparé. La garde-couches raconta tous les cas pareils rencontrés chez tels et tels au cours de sa carrière. Il y a de ces tristesses dans les ménages !

Wannes Van Zaelen confectionna le menu cercueil, et, comme de règle chez nous pour les nouveaux-nés, le porta sous le bras à l'église. Quelques hommes du voisinage suivaient, casquette au poing. Il rentra chez lui, la tête moins droite. C'était un autre Wannes.

L'année d'après, un second enfant naquit. Le bonheur de Marianneke était trop grand. La sage-femme entr'ouvrit la porte et dit que c'était un garçon. « Ça va », dit Wannes, craintif et joyeux à la fois. Pourtant, il revoyait toujours l'autre bébé dans son cercueil. Il monta, sourit à sa femme. « Encore un garçon », dit-elle, et Wannes, pour montrer sa joie, prit la menotte. Avec ses dix doigts mignons, elle éveillait l'idée d'une araignée rose. « Cramponne-toi, hein, fils. Tu ne peux pas mourir, tu sais... Un enfant de cet âge, verrait-il déjà quelque chose ? » demanda-t-il vite. « Oui, oui, — fit Marianneke — un peu tout de même. Ce petit-ci est d'ailleurs particulièrement éveillé. » Il n'y avait pas une heure qu'il était au monde !

L'année suivante vint un numéro trois. De nouveau, un garçon. « Nous n'achetons que des garçons, dit Wannes. Qu'est-ce qu'on a à une fillette ? Bien que des frais ! » Pourtant, Marianneke eût été heureuse d'en avoir une. Elle arriva l'année suivante, c'était le quatrième enfant. Hélas ! ce fut une petite martyre qui n'arrêta pas de pleurer, fut secouée par maintes convulsions et resta dans la sixième crise. Marianneke était inconsolable. Lorsque Wannes, sans mot dire, déplia son mètre pour savoir quelle longueur approximative donner au cercueil, elle le lui arracha si brusquement qu'il se cassa net. Un mètre coûtait alors cinquante centimes. Marianneke cria qu'il n'emporterait pas la fillette, qu'elle ne voulait pas qu'on l'enterre. Elle ne remarqua point qu'à partir de ce jour Wannes eut entre les sourcils une ride courte et profonde qu'elle ne lui avait jamais vue auparavant. « Comment peux-tu rester là, comme ça ? Toi qui n'avais pas assez de larmes pour notre premier ! » « Allons, allons » dit Wannes, et il mesura. Soixante-dix centimètres étaient plus qu'il n'en fallait. Escorté de quelques voisins, il porta sous le bras, à l'église, la minuscule bière, enveloppée d'un essuie-mains blanc. Pourtant, ça ne lui faisait plus la même impression que dans le temps.

Alors, Marianneke elle-même devint languissante. La moindre besogne la rebutait, lui donnait un mal de tête opiniâtre. Elle rendait tout. Quand même, lorsque le temps fut là, — une petite année plus tard — le cinquième fit son apparition. De nouveau un garçon. Et un solide ! La maladie de sa mère ne l'avait affecté en rien. Elle redoutait toujours qu'il en gardât quelque chose. Mais non. Chacun disait : quel beau bébé ! Mais, après six semaines, le mal tomba sur les dents de Marianneke. Gémissant de douleur, elle restait des nuits entières sans dormir et le docteur n'y pouvait rien tant qu'elle nourrissait. Wannes, à présent, se trouvait là avec trois mioches et sa femme dans l'état que je vous dis. Elle ne pouvait plus aller travailler à la ferme, et cinq francs de moins par semaine, ça faisait un trou au budget. Il dut se débrouiller pour nouer les deux bouts. Pour comble, les enfants, mal soignés, eurent tous trois l'impetigo. En quinze jours, leur tête ne fut plus qu'une infecte croûte brune. Wannes leur coupa les cheveux et alors leur vue seule vous eût fait tourner le cœur. Il les décrassait lui-même chaque matin, l'un après l'autre, au savon vert et à la brosse dure. Tout le voisinage les entendait crier. Il les enduisait d'un onguent acheté chez Mlle de Lezer, mais il faut que tout ait son temps. Les pauvrets ont promené leurs croûtes pendant plus d'une année.

Maintenant, cela aussi était fini. Le sixième pouvait arriver. « Une fillette », dit la sage-femme dans l'entrebaillement de la porte. Wannes répondit : « Ce coupez, elle a son goût. » Elle « avait son goût », oui, Marianneke. De quel cœur elle baisa le poupon ! Le septième jour la trouvait déjà levée, alerte et vaillante. On n'est pourtant jamais assez prudente à ces moments-là. Le neuvième jour, elle était à plat. Le docteur vint, un vieux ronchonneur qui fit une scène terrible : « Pouvez pas rester couchée tant qu'il faut ? Vous avez un pouls insensé ! » La ride entre les sourcils de Wannes se creusa davantage. « Elle est toujours trop énergique, Monsieur le Docteur. » « Et vous, Wannes, qu'avez-vous là, au pouce ? » Wannes souffrait d'un doigt blanc. « Vous ne voyez pas que c'est un panaris, mon garçon? Pouvez supporter de travailler avec un doigt pareil ? » « Faut bien », dit Wannes, en se détournant un peu.

Il fallait bien, en effet, Marianneke au lit, le médecin dans la maison ! Sur ces entrefaites, voilà son aîné qui tombe malade. Celui-là fit en un clin-d'œil quarante et plus de fièvre, et la tête lui enfla tellement que l'on ne voyait quasi plus ses oreilles. Le lendemain, le même mal couchait le cadet à côté de son frère ; trois jours après, ce fut le tour du troisième. Marianneke se lamentait : « Qu'est-ce que Notre Seigneur veut de nous, enfin ? La grêle crépitait en bourrasque contre les vitres et les petits volets battaient la façade. Il faisait nuit à quatre heures. Wannes baignait son panaris ; bien qu'il eût mal à s'évanouir — presque, il ne parvenait pas à pleurer, mais ses reins étaient rompus.

Le curé vint réciter les prières liturgiques.

Celui-là, dit Wannes, celui du milieu ne s'en tirera pas.

Mais le curé sourit et lui tapota l'épaule.

— Seppen, le fossoyeur est décédé cet après-midi. Ne voulez-vous pas être notre fossoyeur, Wannes ?

— Combien Seppen touchait-il pour cela ?

— Deux francs pour un service de huit heures, à neuf heures deux francs cinquante, neuf heures et demie trois francs, dix heures trois francs cinquante et ainsi de suite. Bien entendu, la sonnerie du glas est comprise dans ce prix. Seppen sonnait la grosse cloche.

Wannes trouva que c'était royalement payé, et, de son lit, Marianneke remercia Monsieur le curé. Wannes dit :

— Demain, une fosse pour Seppen, et la deuxième que je creuserai pour ce petit-là.

Il indiqua du menton celui du milieu qui gémissait, écarlate, la tête tuméfiée, au double de son volume normal. Marianneke se plaignit tout doucement.

— Vous pourrez déjà bêcher demain, avec votre panaris ? demanda le curé.

— Certainement, dit Wannes, en détournant le visage. — Il avait acquiescé tout de suite : ce salaire de fossoyeur lui venait si bien à point.

La chance lui sourit : aucun des trois gosses ne mourut, « celui du milieu » pas plus que les autres. La plus jeune prospérait à souhait. Marianneke commença de nouveau à se lever, mais elle avait perdu toutes ses dents de devant, sauf une. Elle zézayait et cette unique longue dent, dans une figure si jeune, lui donnait un air cocasse. A part cela, elle était bien. Pour peu que vous ayez le vent en poupe, il y a encore du bon temps. Ainsi l'avant-dernier tomba un jour dans un seau d'eau. Il y gigotait, tête en bas, guibelles au ciel. Comme par un fait exprès, Wannes passait justement à côté du four pour cueillir une herbe à curer sa pipe. Cela lui arrivait deux fois par an. Il prit et déposa sur son genou le nouveau Moïse qui débagoula sans différer deux litres d'eau et tâcha de reprendre haleine. En voilà un qui l'avait échappé belle. Marianneke remercia dévotement Notre-Seigneur et son saint ange gardien. On ne peut matériellement pas lier ses gosses à ses jupes et ils font des bêtises — parfois irréparables — avant que vous ayez seulement eu le temps de vous retourner.

Wannes était fossoyeur à présent. Il creusait ses fosses le matin dès l'aube, rentrait prendre le café, puis c'était l'heure de sonner le glas. A l'église il aidait à glisser le corps sous le catafalque et donnait un coup de main aux porteurs pour le soulever après la cérémonie. Près de la fosse, il se tenait debout derrière le prêtre, mains jointes sur la poignée de sa bêche. Quand c'était un service de braves gens, il présentait, sur le plat de l'outil un peu de terre bénite que la famille répandait en croix sur le cercueil. Il en a vu couler des larmes, là ! Certain jour une jeune fille sauta près de sa mère dans la fosse. Quel coup sur cette bière ! Le couvercle en craqua. Wannes retira la désespérée : « Allez prier un peu à l'église. Cela vaudra bien mieux ! » Jamais il n'eût laissé les enfants cogner du pied les têtes de mort qu'il avait exhumées en creusant. Non, il les prenait par les orbites, les mettait de côté, les recouvrait d'un peu de terre, et, quand il refermait une tombe, son premier soin était de les déposer sur le cercueil. Il ne les envoyait pas rouler du bout de la bêche, non, jamais. Il ne leur parlait pas non plus. Il n'y a que le fossoyeur de Shakespeare qui fit cela. Chez nous, les gens sont plus sérieux. Quand Wannes avait terminé, il allait boire une pinte.

— Fini, Wannes ?

— Oui. Encore un qui repose en paix, libre de soucis.

Faisait-on observer qu'on avait beaucoup pleuré au cimetière, il répondait : « Oui, ça va comme ça ». Remarquait-on, au contraire, que l'on n'avait presque pas versé de larmes, il disait qu'un caractère n'est pas l'autre. Rien de plus. Chez nous les gens sont peu loquaces.

Ainsi les années passèrent, chacune accroissant le ménage d'une unité. Leur numéro sept fut de nouveau une fillette, mais il est à penser que Marianneke n'en pouvait guère avoir. A peine levée d'une semaine après la naissance du huitième (encore un garçon), elle se tenait un jour devant le feu, la gosseline, qui faisait ses premiers pas, pendue à sa jupe. De l'eau chantait pour le café. Marianneke, afin d'y mettre le couvercle, veut retirer la cafetière, elle la laisse échapper — comme un malheur arrive ! — voilà une potée d'eau bouillante sur la fillette, elle-même en eût un de ses sabots rempli. On fit chercher de l'onguent chez Mlle De Lezer, et, trois jours après, le Docteur. Colère d'icelui en examinant l'infortunée créature qui, depuis trois jours, hurlait sans désemparer. On ne lui voyait plus d'yeux, rien qu'une misérable petite bouche rouge entre deux cloques et de la peau blanche qui s'enlevait. « Faudra venir m'appeler quand la petite sera morte », dit le Docteur, mais elle mourut juste à ce moment-là.

Maintenant que la funèbre plainte s'était tue, Marianneke pleurait. Wannes mesura le petit corps, confectionna le petit cercueil, creusa la petite fosse. Quand tout fut fini, il n'alla pas boire sa pinte, il envoya, du cimetière, ses enfants à l'école et rentra seul à la maison. Son dos s'était un peu voûté.

Du huitième au douzième, ce furent — ma parole — tous des garçons. Wannes avait maintenant neuf enfants, huit garçons et une fillette. Il répétait toujours : « J'en ai eu douze, deux morts et neuf en vie, étant donné que le premier aussi est mort ». Jamais il n'aurait dit : trois morts. Ce premier avait été hors série

Toujours encore il le revoyait, couché dans son petit cercueil.

Marianneke était devenue grosse à peine comme le bras et complètement édentée. Mais elle était encore vive au milieu de ses neuf gars : une tartine par ci, une taloche par là. Elle savait y faire.

Ils grandirent. Quand l'aîné eût fait sa Première Communion, il put accompagner Wannes à la ferme, porter le loyer. On lui donnait une goutte aussi, et, au départ, une pièce de dix sous. Il cessa de fréquenter l'école et Wannes pensa en avoir quelque assistance à son établi. Mais, comme de juste, cet enfant était plein d'enfantillages. A treize ans il parla d'aller aux chantiers. Il ne mordait pas au boulot. Marianneke s'occupait à peler des patates. Wannes entendit, de la pièce à côté : « Si vous croyez que je vais apprendre ce métier de pauvres. C'est sur les chantiers qu'on gagne gros ! » Il appelait son père « le paternel » et ponctuait d'un juron ce vocable irrévérencieux. Marianneke savait déjà qu'elle n'aurait pas le dernier mot, mais Wannes ouvrit la porte et giffla le faquin si nerveusement sur les deux joues que sa chaise oscilla. « Je t'apprendrai à parler, moi, jeune butor. Compris ? » Marianneke éclata en sanglots. Depuis quinze jours déjà il la sciait à propos de ces chantiers, et elle eût préféré le voir mort à ses pieds plutôt que de le laisser aller avec toute la crapule qui travaillait là. Peu auparavant un manœuvre venait encore de se faire écraser par l'express de Bruxelles. Malgré tout, le lendemain même il avait menacé de se noyer s'il n'obtenait pas qu'il pût en faire à sa guise. « Je t'apprendrai à te noyer », dit Wannes, et il lui administra encore quelques torgnoles.

A l'atelier il n'y avait rien à tirer de lui. Il ne fichait pas un poil. Wannes n'était pas homme à se fâcher, mais, dans l'occurence, il le fallait bien. « Ramasse ce gros clou, fainéant ». L'autre obtempéra et lança l'objet sur l'établi de si loin qu'il rebondit à terre. Il rit, sifflota, ramassa le clou de nouveau, reprit de la distance et visa. Ainsi quatre fois de suite. Alors Wannes fut pris d'une colère si furieuse qu'il déposa d'un tournemain l'entêté sur son genou, lui arracha sa culotte et lui battit les fesses avec une équerre, si vigoureusement, que Marianneke et les voisins accoururent à ses cris. Rien ne pouvait arrêter Wannes. Il bondit, tenant son fils sous l'aisselle, dans la cuisine où la famille, rentrée de l'école, buvait le café. Il le frappa là encore à la figure. « Y en a-t-il d'autres, des fois, qui veulent faire des embarras ? Où c'est qu'ils sont, que je leur fasse leur affaire ! On verra voir qui est le patron ici. Vous aurez à travailler tous et à marcher droit, entendez vous ? »

Au soir, l'aîné avait disparu. Marianneke reçut défense de le chercher. La crainte avait envoyé les enfants au lit très tôt. Un bruit de dispute les réveilla au cours de la nuit. « Lui dehors, moi aussi. Je vais chercher notre petit Louis. Lâche-moi, bourreau ! » Elle courut dehors, suivie sur les talons par Wannes. Ensemble ils se mirent en quête du fugitif. Ils fouillèrent la berge du ruisseau et Marianneke n'arrêtait pas de crier dans les ténèbres : « Loui-is ».

Ils ne le retrouvèrent point. Le lendemain les trois aînés furent lancés sur ses traces et Marianneke, désemparée, erra par le village et les champs. A la fin, ils crurent qu'il avait couru à l'Escaut. Dans ses rêves, la mère voyait le corps de son fils flotter sur les abîmes sans fond de l'Océan.

Une semaine plus tard, un ouvrier des chantiers entra, un petit bout d'ouvrier, seize ans à peine. « Je sais, dit-il, où est votre Louis ». « Et moi, je ne veux pas le savoir — fit Wannes, — f...tez-moi le camp ». Rassuré maintenant, il était repris par la colère. Mais Marianneke suivit le garçon. Elle lui donna dix centimes pour boire une pinte et, quand elle rentra, elle savait. Le lendemain elle alla le chercher à Bruxelles dans une boulangerie où un de ses copains était apprenti. Elle lui acheta un paquet de cigarettes St-Michel et une large ceinture noire en caoutchouc dont il parlait depuis longtemps. Ils raconta les farces qu'ils machinaient tous à la boulangerie et Marianneke s'en divertit fort, mais, au milieu de son rêve, une crise de larmes la secoua. « C'est les nerfs — expliqua-t-elle — j'en souffre assez tous ces temps ». Quand ils revinrent au village, elle lui suggéra de dire un mot à son père. Feignant la lassitude, elle lui prit le bras et lui retint la main pour l'empêcher de fuir.

Il s'appuya conte la porte. « Bonjour, Père ». Wannes, assis, répondit : « Bonjour, fils », puis il se moucha. En faisant cela, régulièrement il se tamponnait le coin des yeux de son mouchoir rouge. Marianneke coupa cinq tartines à l'enfant-prodigue qui, cette même semaine, partit travailler aux chantiers, portant sa petite gourde et ses outils dans un carré de toile cirée neuve.

Presque chaque année, maintenant, l'un ou l'autre s'en allait travailler dehors. Aucun

d'eux n'avait éprouvé le moindre goût pour la menuiserie mais ils ne durent point lutter pour suivre leur attrait. L'aîné avait ouvert la voie. Au besoin, les cadets eussent copié sa fugue, ce ne fut pas nécessaire. Wannes s'était fait plus taciturne encore et Marianneke n'était plus qu'une esclave tremblante au milieu de tous ces grands diables. Elle craignait toujours que l'un ou l'autre lui échappât. Suivant en ceci les leçons de leurs camarades de travail, ils ne remettaient pas même la moitié de leur salaire ; avec cela, toujours l'un ou l'autre faisait son service militaire et un soldat coûte gros. Avec tant d'hommes valides et occupés, Marianneke devait calculer ses dépenses et Wannes continuait à trimer dur. Oui, oui, on se dit : « Quand les enfants seront grands », et puis, quand ils le sont, on regrette l'époque où ils étaient tout petits.

Leur unique fille, Justine, qui, depuis la prime enfance avait prospéré régulièrement, fut atteinte, sur sa quinzième année, d'ulcères au cou, de ces gros furoncles dans lesquels on pouvait mettre le doigt. Chacun amenait sur les bras ou sur les jambes des tumeurs dures qui s'en allaient avec lui pour revenir avec le suivant. Pendant qu'elle la soignait, et malgré toute sa compassion, Marianneke était obligée de détourner la tête, sa répugnance lui faisait claquer les mâchoires. Brusquement le développement de la jeune fille s'arrêta : au moral comme au physique, elle resta une enfant de quinze ans. Elle se chamaillait avec des bambins de six et de sept ans, jouait aux billes avec eux et venait pleurer à la maison quand elle avait perdu. Si le Curé passait, d'en bas elle appelait : « Maman » puis, à mi-voix : « Demande donc une belle image pour moi à M. le Curé », et Marianneke acquiesçait à son désir. Elle atteignit ses vingt ans, ses vingt-cinq ans et resta une petite nabote aux traits puérils, au maigre cou raviné d'oiselet sans plumes, avec toujours, de droite ou de gauche, un abcès en train de mûrir. Sa poitrine s'affaissa, ses épaules pointèrent en avant. Les garçons continuaient à la traiter en toute petite, lui apportant, de Malines, des sachets de billes, des osselets et des cordes à sauter.

Ils gagnaient de l'argent, eux, bien que Marianneke n'en vît pas grand chose. C'étaient huit grands et joyeux drilles unis comme grains d'une même grappe et qui se battaient l'un pour l'autre, à l'occasion, avec une énergie peu ordinaire. Ils se rendaient de conserve aux kermesses voisines et y jouaient aux despotes sans que nul osât les attaquer. Ils arrachèrent ainsi, certaine nuit, les volets de toute une rangée de maisons et allèrent les déposer à dix minutes de là, en pleins champs. Ce qu'ils en ont fricoté, ces fils de Wannes Van Zaelen ! Un intellectuel, tenez, un bonhomme qui ferait métier d'écrire remplirait tout un bouquin du récit de leurs exploits. Sans blague.

Wannes vivait en marge de tout cela et laissait faire. Marianneke n'en revenait pas. Ils n'étaient tranquilles que le dimanche après-midi quand les garçons étaient au village et pas encore saouls. Parce qu'en semaine un accident de travail est toujours à craindre et, le soir, les disputes dégénèrent facilement en rixes. Mais alors, le dimanche après-midi, Wannes et Marianneke allaient faire un petit tour dans les champs jusqu'au ruisseau. Ils marchaient, éloignés l'un de l'autre autant que le permettait la largeur du chemin, regardant les champs, chacun de son côté et ne parlant presque pas. « Le fermier a de belles pommes de terre ici... » « Ces trèfles auraient besoin d'une bonne pluie... » Et le soir, quand Justine était allée dormir, ils se pelotonnaient tous deux près de l'âtre et ne disaient plus rien du tout. De la soirée entière ils ne soufflaient mot et ils se sentaient heureux ensemble ainsi. Tant de misère, de soucis, de chagrin, de travaux et d'inquiétude les avaient attendris et rendus, l'un vis-à-vis de l'autre, si pleins de cordialité, que, vraiment, ils n'avaient plus que faire de paroles. « Café », disait Wannes, assis devant la table, et ce seul mot traduisait toute la paix, toute l'harmonie qui les remplissaient. En dehors d'eux-mêmes, qu'avaient-ils encore au monde ?

Wannes allait, un peu voûté, les yeux au sol à deux mètres devant soi. Mais cette attitude, sans plus rien de pénible, était faite seulement de compassion. Il se tenait ainsi devant l'endroit où s'ouvrirait la fosse, ainsi il y regardait descendre le cercueil, prêtant l'oreille aux plaintes réelles ou affectées, aux oraisons du prêtre qui lui étaient si familières. Il prit les mesures, fabriqua le cercueil et creusa la tombe de centaines de gens et de leurs petits enfants morts.

Comme de juste, à mesure que vint leur temps, les garçons firent leur cour et, un beau matin, Marianneke dit :

— Louis, Jef et Soo se marieront tous trois le dimanche avant la St-Remi.

— Trois à la fois ! s'exclama Wannes, où donc vont-ils chercher toutes ces femmes ? Ce en quoi il exagérait, car — tout compte fait — il n'y en avait tout de même qu'une pour cha-

cun. C'étaient trois jeunes personnes de Hombeek près Malines ; les nouveaux ménages se fixèrent là, pour se rapprocher du lieu de travail des maris.

En trois ans les cinq autres suivirent l'exemple donné. Ils s'éparpillèrent dans divers villages, eurent des enfants dont les uns mouraient, dont les autres restaient en vie. Ceux qui mouraient, Wannes les mesurait, confectionnait leur petite bière et creusait leur petite fosse, toujours calme et compatissant. Il restait maintenant seul avec Marianneke et avec Justine.

Alors éclata cette maudite guerre qui appela sous les drapeaux la moitié de nos hommes et dont beaucoup — pères de familles nombreuses, parfois — ne sont jamais revenus. Mais qui se serait douté, au début, de ce qu'était une guerre et que cela pût durer si longtemps ! Et maintenant chacun rageait contre l'envahisseur et partait avec enthousiasme. Six fils de Wannes Van Zaelen étaient réservistes. Ils vinrent saluer une dernière fois leurs parents.

Marianneke pleura beaucoup, Wannes, voûté comme toujours, se contenta de dire : « Allez-y prudemment, hein ! On a tôt fait de vous trouer la peau. » Mais son patriotisme était ardent et, quand il les vit partir tous cinq en uniforme, solides et droits comme des chênes, il éprouva quelque griserie. Le quatrième, « notre gros », comme on l'appelait, n'avait pu arriver à boutonner sa capote. Ils les suivirent du regard, et la dernière phrase de ses garçons que Marianneke entendit fut celle-ci, criée de loin au Curé par le plus jeune : « Monsieur le Curé, nous allons casser la... figure aux Allemands ! » Ils croyaient sans doute qu'à eux six ils règleraient la danse comme, jadis, dans les kermesses. Mais qui aurait pu penser alors que les événements allaient faire tant de ravages ?

. L'ennemi était ici et il était là, il ne pouvait dépasser Liége et il était battu par l'armée anglaise. Mais tout à coup son arrivée fut imminente, et tous les villages, successivement, pris de panique, furent évacués. Les femmes des fils Van Zaelen se sauvèrent avec leur marmaille et Wannes dit à Justine : « Fais avec elles, petite, nous vous rejoindrons demain. » Justine grimpa dans la cariole à côté de ses belles-sœurs, et, vers le soir, il n'y eut, pour ainsi dire, plus personne à voir au village.

Par peur des zeppelins, Wannes et Marianneke restèrent assis dans l'obscurité. Ils convinrent que, s'ils devaient mourir quand même, ils le pourraient tout aussi bien chez eux.

Le lendemain, les forts étaient en plein activité et le bombardement faisait rage : impossible de descendre dans la rue. La maison n'avait pas de grandes caves et Marianneke souffrait assez de rhumatismes. Ils grimpèrent donc sur la petite meule et firent un trou dans le foin. Couchés là-dedans côte à côte, abandonnés de Dieu et des hommes, ils restèrent là sous les terribles feux croisés. De temps en temps, mettant à profit toute accalmie, Wannes se laissait dégringoler pour aller chercher quelque nourriture. Cela durait toujours. Ce ne devint pas, à proprement parler, un combat violent, mais on tirait assez dru de part et d'autre. Le sixième jour Marianneke se mit tout doucement à gémir :

— Oh ! Wannes, je crois que je vais mourir. Que vas-tu donc faire de moi ?

— Ne t'imagine pas de mourir, dis. Si tu peux tenir encore un jour ou deux, il faudra bien que la situation tourne dans un sens ou dans l'autre et nous serons peut-être encore heureux.

— Si j'avais une tasse de café chaud, dit Marianneke, ça me remonterait.

— Je vais te donner ça.

Wannes descendit, insoucieux de tout, il alluma le fourneau, versa le café, mais, lorsqu'il revint dans le foin, Marianneke était morte.

La prenant sur l'épaule, Wannes descendit l'échelle. Elle ne pesait quasi plus rien. Il la déposa sur le lit et sortit dans la nuit. Halte-là. Il se sentit empoigné. C'était un soldat belge, à croupetons derrière le fournil, qui lui avait sauté dessus. Un peu plus loin, la Compagnie était couchée dans un fossé. Wannes exposa l'affaire et le soldat lui dit de procéder à l'enterrement d'urgence ici ou là derrière la maison. « Sinon, aujourd'hui ou demain, elle sera mise en miettes par les obus. Aimerais-tu peut-être mieux ça ? Allons, ouste, va la chercher, je donnerai un coup de main. » Mais Wannes ne voulut rien entendre. « En terre bénite », dit-il. Un officier fut appelé qui, tout d'abord, enguirlande Wannes parce qu'il ne s'était pas enfui et qui promit ensuite deux soldats pour porter le corps.

Wannes van Zaelen qui avait mis en bière des centaines de gens, n'avait pas seulement un cercueil pour sa femme. Et il fallait faire vite. Il prit alors une vieille épinette jetée au rebut depuis longtemps pour être coupée en petit bois. Là dedans il posa Marianneke, prudemment. Les deux soldats la soulevèrent. « En route — dit le premier — nous sommes partis. »

Wannes leur emboîta le pas, la bêche à l'épaule et le chapelet en main. « Déposez-la ici, dit-il, et je vous remercie bien. » Les soldats se retirèrent. Sans hâte il creusa la fosse, mais il était quand même plus fatigué que de coutume. Il se mit à genoux et pria auprès de Marianneke. Etant seul, il dut laisser tomber l'épinette un peu rudement, car elle était difficile à manœuvrer. Alors Wannes combla le trou, rentra chez lui et perdit complètement de vue la guerre et ses dangers.

Il ralluma le feu, réchauffa le café et en but un peu, mais il n'avait pas faim. Il se remit à penser à ses enfants. « Où sont-ils tous, à présent ? Marianneke est encore la plus heureuse ! » On continuait à tirer de tous les points de l'horizon, mais il n'y prit pas garde. Le troisième jour il éprouva quelque vertige dont le café ne vint pas à bout. Il croyait toujours devoir vomir et ce n'était que de la toux. Mais quand vint le soir, cette angoisse sinistre le prit à la gorge de plus en plus et la solitude de la chambre l'oppressa davantage ; une présence humaine l'eut réconforté. Alors il se dit que le fossé était rempli de soldats belges. Il sortit, mais la fraîcheur du dehors, au lieu de lui faire recouvrer ses sens, accentua son impression d'ivresse. D'un suprême effort, il se dirigea, titubant, vers le fossé. Ses genoux se dérobèrent, il s'assit, les yeux voilés. « Pssst, dit-il à voix sourde, pssst, dis donc, fieu, je ne me sens pas bien du tout. » Mais les Belges, depuis dix jours déjà, avaient abandonné ce fossé, et personne ne tendit à Wannes une main secourable quand il tomba sur le flanc et mourut.

GÉRARD WALSCHAP.

(Traduit du flamand par Roger Kervyn de Marcke ten Driessche).

POEMES

LA PROCESSION AU CHATEAU

Pour Madame de Villelles.

Le vieux château bâti du temps de Louis treize
Dresse le noble aspect de son ordre latin
Et son passé sommeille au songe aérien
Des arbres assemblés d'un parc à la Française.

Sous le dais satiné d'un ciel qui sourit d'aise,
La piété fervente entoure le jardin
Pour entendre les voix du service divin
Et du prêtre parlant de la sainte Thérèse :

O réveil lumineux des beaux siècles de Foi !
Les vieux arbres penchés écoutent les cantiques.
L'eau morte refleurit du reflet des reliques ;

Et sur le défilé de la foule en émoi,
Porteuse du Flambeau vers l'avenir qui brille,
Une Prière élève un chant de jeune fille !

Château de BOURBON.

AU SOIR TOMBANT

Nous vivrons tout doucement
Dans le calme et la lumière,
Sans désir et sans tourment,
N'ayant plus que la prière.

L'Amour fier et souriant,
A notre ferveur fidèle,
Quittant son air vigilant
Se reposera sur elle.

Dans le long passé muet,
Parfois, en tournant la tête,
Nous croirons que remuait
Là, notre jeunesse en fête.

Mais nous irons doucement,
Sans crainte et sans amertume,
Dans les lueurs du couchant,
Vers cet horizon de brume....

ANDRÉ CAZAMIAN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN MAITRE DE LA CRITIQUE POLONAISE

SIGISMOND L. ZALESKI

Les traductions de la littérature polonaise se multiplient, et notre public ne peut plus se plaindre qu'on le laisse dans l'ignorance de la vie spirituelle d'un peuple qu'une rare communauté d'esprit et de cœur unit au nôtre.

Après la collection de la librairie Gallimard qui a révélé de nouvelles œuvres de Prus, Szymanski, Sieroszewski, Weyssenhoff, Berent et Norwid, une autre collection, éditée chez Malfère, débute par un recueil inédit de Sienkiewicz, deux romans sibériens de Sieroszewski et de curieux mémoires du maréchal Pilsudski, jadis imprimeur clandestin. Tout récemment encore,

Hanka Bastianello nous apportait un chef-d'œuvre de Kaden, *Ma Ville et ma Mère*, que l'excellente plume d'Henrico Damiani avait déjà fait connaître aux Italiens.

Mais à mesure qu'il avance sur ce terrain étranger et prend contact avec plus d'œuvres, le lecteur, désireux de s'orienter à travers les spécimens variés qu'on lui présente, sent le besoin d'un guide qui lui explique les différents penchants de l'esprit polonais, le caractère de la race, le milieu, les influences, bref, qui l'aide à se faire des idées générales et claires.

L'ouvrage, publié par M. S. L. Zaleski, à la Société d'Edition « Les Belles Lettres », *Attitudes et Destinées, faces et profils d'écrivains polonais*, répond à ce besoin.

Nous devions déjà à ce grand ami de la France, toute une série de travaux en langue française, sur l'effort vital de la Pologne contemporaine, la patrie musicale de Chopin, le dilemme russo-polonais, des parallèles de Michelet et de Mickiewicz, de Quinet et de Cieszkowski, de Verhaeren et de Kasprowicz. Ce nouveau recueil d'esquisses et d'études affirme sa maîtrise et le met au premier rang des critiques littéraires de notre époque.

Ceux qui ont lu en polonais les vers de S. Zaleski, intitulés : « A l'étroite limite du songe et de l'orage », poésies mallarméennes, mais animées des battements d'un sang plus chaud et secouées des grondements d'une vie plus réelle, ne s'étonneront point qu'il parle des poètes avec cette frémissante sensibilité. Toute la pénétration et la subtilité de son analyse apparaissait déjà dans ses dialogues « sur des choses futiles et éternelles », où il dissertait, en se jouant, avec une si mélancolique sagesse, « de la gloire, de l'amour, de la diplomatie, et de la volupté d'obéir. » On y sentait percer aussi ce genre d'humour, spécifiquement polonais, beaucoup moins ironique que tendre, et qui s'applique moins à faire ressortir les conflits et les contradictions, qu'à voiler nos faiblesses humaines.

« Attitudes et Destinées », sans former un tableau systématique de la littérature polonaise moderne, ne manquent pas d'une unité profonde. Tout s'y ordonne suivant l'évolution du grand mouvement romantique, qui, en Pologne, devait non seulement régénérer les arts, mais jouer un rôle capital dans la vie politique et sociale du pays.

Durant quatre siècles d'une civilisation pénétrée d'esprit latin, et qui produisit des œuvres dignes de l'admiration de l'Europe, la littérature polonaise, malgré les variations du goût aux différentes époques, avait présenté un caractère uniforme, essentiellement ethique et didactique, laborieusement édifié par le génie livresque de l'Humanisme. En ébranlant chez les Polonais toutes les puissances du sentiment, le terrible drame national de la fin du XVIIIe siècle, donna une âme nouvelle à la Pologne, et à sa poésie, des moyens nouveaux d'expression.

Dans cette situation inouïe, dans cette confusion et cet effondrement : l'Etat politique aboli, les pasteurs frappés, le troupeau dispersé, la patrie perdue, les poètes, à la tête desquels marche Mickiewicz, devinrent comme les prophètes d'une nouvelle Captivité et furent investis d'un véritable gouvernement spirituel. Leurs œuvres, enivrantes d'harmonie, éblouissantes de couleur, traversées d'un souffle mystique, soulevées par une exaltation qui n'expliquait rien clairement mais qu'on expliquait très bien, éveillèrent l'enthousiasme nécessaire aux circonstances, inculquèrent la confiance et l'optimisme sauveurs. Elles sont comme l'arc-en-ciel qui repose sur les nuages, mais qui chante l'espérance. Plus que l'horreur des réalités, elles rappelaient aux Polonais que leur patrie était devenue l'une de ces réalités idéales qu'on ne peut conquérir qu'à force de foi et d'amour.

M. Zaleski nous montre l'actualité permanente du romantisme dans la littérature polonaise, mais aussi le terrain qu'il a perdu à mesure qu'ont évolué les destinées historiques de la nation.

Il sait animer d'une vie intense tous ces visages d'écrivains qu'il nous présente de face et de profil : Kasprowicz, qui a su trouver tour à tour les plus beaux accents de la révolte et de la résignation ; Zeromski, dont l'œuvre épique reflète surtout les déchirements et les tortures du cœur polonais, tandis que celle de Reymont évoque l'ardent optimisme des forces sociales naissantes ; Sieroszewski, le représentant prestigieux du roman exotique ; Berent, le ciseleur du verbe; Strug, l'homme de race nordique dont l'impassibilité voulue proteste contre le faux « méridionalisme » de ses compatriotes dont Vogüé a pu dire qu'ils étaient « les Italiens du Nord » ; Przybyszewski, le divin alcoolique, initiateur de la « Jeune Pologne » ; Wyspiański, maître d'ironie, mais aussi poète exquis de la nature et de l'amour ; Kaden-Bandrowski, dont la personnalité créatrice apparaît comme « une association vivante ».

« Sur le chemin du roman polonais », dernier chapitre du recueil, seize noms se pressent, de contemporains éminents, dépeints en

quelques traits rapides et justes, après une esquisse de l'évolution romanesque du dernier siècle : Ladislas Mickiewicz, cité là comme auteur de mémoires, Malaczewski, Ejsmond, Perzynski, Grulinski, Goetel, Choynowski, Szpotanski, Powalski, Iwaszkiewicz, Mme Kuncewiczowa, Rychlynski, Pawlowicz, Brzenkowski, Witkiewicz, Mme Dabrowski.

Le lecteur saura gré à M. Zaleski de ne s'en être pas tenu à des procédés de vulgarisation facile, à de simples compilations. Il nous offre là des points de vue, nouveaux pour les Polonais eux-mêmes, notamment sur le mathématicien mystique Hoene-Wronski, auquel, en 1812, un banquier niçois achetait l'*Absolu*, pour près d'un million de notre monnaie d'aujourd'hui, ce qui donna lieu au plus bizarre procès.

Un chapitre, qu'on aimerait à voir plus à part de l'ensemble, est consacré aux relations polonaises de Flaubert et à la répercussion des questions polonaises de l'époque dans l'œuvre du grand romancier. Nulle part le critique ne montre mieux la sûreté de sa méthode, l'étendue de son information.

PAUL CAZIN.

VARIÉTÉS

LA RÉSURRECTION DE RONSARD

L'actualité, qui est l'éternelle chercheuse, en ressuscitant Ronsard, dont on vient d'exhumer, semble-t-il, le squelette, nous permet d'évoquer une des plus curieuses et des plus extraordinaires figures de la poésie française.

Avant Ronsard, deux noms dominent : Villon et Marot. Villon, gueux dans la vie, était dieu dans la poésie. Marot aurait pu être aussi grand s'il avait eu le courage d'être plus humain. Entre ces deux génies parurent les Rhétoriqueurs, poétereaux de diverses cours, parmi lesquels je citerai Jean Le Maire de Belges, parce qu'il est un précurseur de Ronsard ; car c'est lui qui créa Francus, fils d'Hector, fondateur du royaume de France, d'où la *Franciade*.

Depuis le *Grand Testament* de Villon et certains gémissements de Marot, la poésie folâtrait ou stagnait, lorsque Ronsard éclata tout à coup. L'Olympe, avec lui, descendit au cœur de l'Ile de France. Ce fut comme le 89 de la poésie française.

Ronsard avait beaucoup voyagé en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Très jeune, il devint sourd, mais, pour le génie, la surdité est une force qui l'isole dans des méditations fécondes.

Ronsard eut d'abord l'ambition d'être un savant. Il enviait la science de son maître, Daurat, qui ne faisait que des vers grecs et latins, considérant sans doute le français comme une langue morte. Mais, en étudiant les auteurs grecs, Ronsard fut saisi d'ivresse, d'enthousiasme, enveloppé de visions éblouissantes. Il eut des extases, comme le saint dans ses prières. Il fut le pèlerin découvrant soudain à l'horizon un temple étincelant. Il y entra, non en néophyte, mais en conquérant. Il tutoya Pindare, Anacréon. Entre les colonnes, où flottait la pourpre, l'harmonie du lyrisme grec résonnait. Ce lyrisme, issu de la démocratie, avait renversé l'épopée, idole des monarchies. Ce lyrisme était le déchaînement chantant des glorieuses libertés, l'émanation enivrée ou menaçante de la nouvelle société, du républicanisme hellénique. Le moindre poète lyrique, un Alcée ou un Archiloque, créateur de cette arme qu'est l'iambe, faisait trembler les tyrans. La strophe était une épée redoutable. Et Ronsard qui, malgré ses attaches à la cour, avait l'âme d'un révolutionnaire, prit cette épée sur l'autel païen et la brandit sous le grand ciel de France.

Du grec, il passe au latin. Dans Horace, il retrouve Anacréon. Mais il se complaît davantage dans le charme italien, avec Pétrarque, notamment. Entre tant, il se délasse de ses travaux dans les aventures mystérieuses de la mythologie.

Ainsi gorgé, saturé d'érudition antique, l'imagination en feu, l'âme bondissante, son génie bouillant rencontra sous les ombrages d'une hôtellerie Joachim du Bellay, qu'il incita à signer le manifeste de la *Défense et Illustration de la langue française* qu'il écrivit en grande partie. Ce manifeste annonçait le prodige, une sorte de messie de la poésie. Les idoles étaient abattues. Ce messie était Ronsard. Autour de lui se groupèrent du Bellay, Jodelle, de Baïf, Daurat, Remi Belleau, Ponthus de Tyard. Et la pléiade, renouvelée de celle qui vécut pendant la période alexandrine, apparut.

Elle proclama qu'elle allait enrichir, fortifier la langue poétique, en usant non seulement de tous les dialectes, des mots archaïques du vieux français, mais aussi des mots tirés du grec et du latin.

Ce fut une débauche de genres, de rythmes lyriques. L'ode brava l'épopée, la comédie se gonfla devant la tragédie, la satire nargua l'épi-

tre, les larmes de l'élégie, firent oublier, parfois, les gloires de l'hymne, tandis que le sonnet s'agenouillait devant l'amour.

Et, coup sur coup presque, en trois ans, de 1550 à 1553, Ronsard publia cinq livres d'odes tour à tour galantes, gracieuses, anacréontiques, historiques, descriptives. Si, là, Pindare plane, ici, Pétrarque insinue son attrait voluptueux. Une inspiratrice rayonne : la délicieuse Cassandre. Si la jeune Florentine, fille de l'illustre seigneur Salviati, nouvellement venu à la cour du roi de France, goûte des chefs d'œuvre, comme *De l'élection de son sépulchre*, elle se sent prise de mélancolie en lisant des impressions sur la fuite du temps, elle se pâme à la lecture des *Amours de Cassandre* où s'épanouit *la Rose* :

Mignonne, allons voir si la rose...

Je fais remarquer en passant que la bien-aimée de Ronsard fut l'aïeule de Musset, le divin aède de la Primavera humaine.

Nul poète, en France, si ce n'est l'abbé De Lille, ne connut les triomphes de Ronsard. Les offrandes des puissants du jour abondaient sous son toit. Les plus hauts seigneurs du royaume le recherchaient, tels que les ducs d'Orléans, d'Anjou. La duchesse de Savoie, Catherine de Médicis, Marie Stuart, l'attiraient près d'elles. Les rois, surtout Charles IX, qui, volontiers, eut troqué sa couronne contre le sceptre lyrique du poète, le comblaient de pensions, de bénéfices. A la cour, il allait, tête haute, adulé par les courtisans, et traînant la Simarre de la poésie éternelle...

S'il délaisse, de 1553 à 1560, Pindare pour s'inspirer d'Horace, d'Anacréon ou de Catulle, il se délecte toujours aux délices des *Rimes*. C'est que les *Hymnes*, où les vers sur la Mort, et l'Automne, dont s'imprégna, peut-être, la sensibilité lamartinienne, sont profonds et émouvants ; c'est que les *Mascarades* ou les *Combats* factices pour gens de cour ne font pas oublier au poète que son cœur est aussi ardent que son imagination. Marie Dupin est l'héroïne des *Amours de Marie*. Que de grâce et de charme en cette fille de l'Anjou ! Après la praticienne, la plébéienne. Si je ne m'abuse, ici, le sentiment est plus tendre, plus ému. L'orgueil du poète, qui se dressait devant l'éclatante Salviati, disparaît, lorsqu'il s'incline sur la fleurette des champs angevins. Quoi de plus émouvant, de plus poignant, sous son apparat poétique, que *la Mort de Marie*.

Puis, pendant quatorze ans, après être passé des *Elégies* aux *Discours*, il commença, pour faire plaisir à Charles IX, *la Franciade*, qu'il ne acheva pas, la mort du roi ayant [illegible] courage », comme il dit. Je pense que [illegible] *Franciade* fut le supplice et le châtiment de Ronsard, devenu trop poète de cour. Quel soupir de soulagement n'a-t-il pas poussé lorsqu'il en fut délivré !

Le déclin arrive. Mais, si les cheveux blanchissent, le cœur est toujours plein de jeune allégresse. L'amour, cette fois, le conduit vers Hélène de Surgères, dame d'honneur de la cour. Les *Sonnets pour Hélène* ne sont que lumière, fraîcheur, douce mélancolie...

Quand vous serez bien vieille... »

Le lyrisme du poète émane de son âme propre. Il est nostalgique. Nul pédantisme. Nul mystère mythologique. La folie verbale n'étouffe plus les sentiments humains.

Il s'éloigne de la cour, pour aller mourir dans une paisible retraite. Et la France prend le deuil. Les poètes pleurent leur maître. Le cardinal du Perron verse sur son cercueil l'emphase d'un sermon où il dit que, Ronsard mort, la poésie n'est plus, ne sera plus dans les siècles à venir.

L'oubli vint vite. On continua à lire Villon, Marot, mais pas Ronsard. Le colosse vacilla de jour en jour. Et, d'une chiquenaude, Malherbe le renversa. Les herbes, les ronces, le couvrirent, les siècles le rouillèrent. On lui reprocha son pédantisme, ses broussailles de symboles, d'allusions, souvent inintelligibles, ses étranges obscurités. Mais si on lui fit un grief d'avoir suivi la raison plus que l'âme, on ne songea pas à ses nombreuses qualités, qui sont de premier ordre. Hugo, épique, lui doit beaucoup. Lamartine a écouté et retenu sa musique. Si, à travers le culte et l'imitation des anciens, l'impersonnalité de ses poèmes, si, à travers son association de la nature à des sentiments humains comme la mélancolie, la mort, l'amour, la fuite des jours, un charme trouble, maladif, se dégage, il n'en est pas moins vrai que, le premier, il brilla par le style oratoire, didactique, la couleur, l'éclat des images, la variété, la profusion et la verve. Et c'est pour cela qu'il est à la fois classique et romantique.

Malgré une défaveur séculaire, malgré l'antipathie d'un Boileau, d'un La Fontaine, d'un Voltaire, pour ne citer que les plus grands, le jour où la Révolution érigea triomphalement sur les cîmes la Liberté, pain et lumière de l'humanité, la brève apparition d'André Chénier annonça la résurrection de Ronsard, qui resplendit dans l'éc[illegible] lyrisme du XIXe siècle.

LORENZI DE BRADI.

LE THÉATRE

MA SŒUR DE LUXE

La comédie que M. André Birabeau, l'un de nos meilleurs conteurs, devenu l'une de nos meilleurs dramaturges, a fait représenter au Théâtre de Paris, est, à la fois, très réconfortante et très inquiétante, car elle révèle, tout ensemble, le talent de l'auteur et l'incertitude du moment. Toute la difficulté, en effet, pour la critique, en présence d'une œuvre de ce genre, est de la définir et, sans doute, est-ce cette indécision même qui en a limité la prise sur le public. Notre époque flottante ne cesse d'être balancée entre le sentiment, voire le sentimentalisme et l'ironie, voire le septicisme. Tous les auteurs sérieux sentent clairement ou confusément cette contrariété et s'évertuent à opérer dans leurs œuvres le dosage exact de ces deux éléments : opération fort délicate, aux résultats imprévus et où le hasard, sans doute, joue bien souvent le premier rôle. Obéissant à ce double besoin, M. André Birabeau a donc tenté de nous conter une histoire sentimentale dans un milieu piquant : la situation des personnages doit avoir pour effet de renouveler leur sentimentalité.

Dans une maison parisienne et élégante, des relations de voisinage vont se nouer d'étage à étage, et cette rencontre fortuite des co-locataires est un des éléments drôlatiques de la pièce. Le locataire du dessous, joué par M. Lefaur, est envoyé par sa maîtresse (c'est elle, la vraie locataire de l'appartement) afin d'obtenir un peu de silence de l'étage supérieur où habite une femme qu'Alexandre Dumas aurait qualifiée de demi-mondaine, avec sa jeune fille, enfant d'autant mieux élevée que la mère avait plus de raisons de lui donner une éducation sévère. Première rencontre de l'innocence et de la perversité.

D'autre part, la mère, demi-mondaine, a un fils dont elle a tenu l'existence secrète, qui exerce la profession de mécanicien, et un amant, qui ne semble exercer aucune profession. La jeune fille soupçonne l'amant, mais ignore son demi-frère. Le sujet de la pièce, c'est donc l'introduction dans la famille du mécanicien subitement pris de l'ambition de devenir garagiste et qui vient, exceptionnellement, solliciter de sa mère une petite mise de fonds pour son établissement. Tout de suite, il forme alliance avec sa sœur (douce idylle familiale !) et il devient un des personnages les plus sûrs de toute comédie, celui qui change de milieu et à qui sa noblesse d'âme et la simplicité de ses manières confèrent la grâce d'une ironie supérieure. Il résiste d'abord à la séduction du milieu, puis il semble y céder, et il y céderait, sans doute, tout à fait, si ne lui incombaient brusquement deux devoirs impérieux : celui de défendre sa mère contre l'amant et sa sœur contre le vieux séducteur de l'étage inférieur. Tout s'arrange pour le mieux : il sauve les deux femmes sans se perdre lui-même.

M. André Birabeau a traité ce thème avec beaucoup de vérité dans l'observation, de fantaisie dans le dialogue et d'invention scénique : a-t-il entièrement triomphé de la difficulté que comporte, pour un auteur dramatique, la solution d'un problème dont on pose d'avance, et un peu artificiellement, les données ? Ce qui fait la difficulté du théâtre, difficulté essentielle et que l'on évite parfois d'autant moins qu'on la voit davantage, c'est ce qu'il comporte, tout à la fois, de volonté et de technique et ce qu'il doit garder de naturel, de libre, de vivant enfin. L'intelligence de l'auteur est ici partout présente et constamment : il semble que M. Birabeau ne se repose jamais de réfléchir et nous le sentons toujours, pour ainsi parler, à nos côtés. On ne peut donc que le féliciter de l'extrême habileté et de la précision de son travail : il y a des moments où l'on pense plus à lui qu'à ses personnages — et c'est un peu dommage pour eux, sinon pour nous.

Je voudrais, à cette occasion, redire aux lecteurs de la *Revue Bleue* la raison pour laquelle il est fait souvent si peu de place dans nos comptes-rendus à l'interprétation. Il est fort rare, en effet, que cette interprétation ajoute quelque chose à la pièce ; le plus souvent elle ne sert pas l'œuvre. Il faut avoir le courage de dire qu'il existe actuellement très peu de comédiens ou de comédiennes ayant gardé sur le public une prise suffisante pour « créer » un rôle. Tout ce que l'on peut normalement demander, c'est que la réalisation scénique soit suffisante. Il y a pourtant des cas (et ceci est des plus curieux) où le prestige même d'un interprète exceptionnel dessert son personnage. M. André Lefaur est un comédien si adroit, quoique si sincère, j'ajoute si aimé du public, que l'on ne peut manquer d'éprouver une sorte de dé-

ception à le voir dans une pièce aussi peu employé que l'a fait M. Birabeau dans *Ma Sœur de luxe* : le public n'admet point que l'on ne tire de Lefaur des miracles : j'attire l'attention de M. André Birabeau sur cette faute de distribution : son vieux séducteur eût gagné à être moins bien joué. Telles sont parfois les anomalies du théâtre.

GASTON RAGEOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire littéraire

PAUL VERRIER. — *Le vers français. Formes primitives. Développement. Diffusion.* 3 vol. in-8°. Bibliothèque de la Société des Amis de l'Université de Paris. Henri Didier, éd., 1931).

Les trois gros volumes publiés par M. Paul Verrier, ancien professeur de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne, embrassent un immense domaine de recherches et apportent une riche et substantielle contribution à l'histoire des lettres, à l'histoire des mœurs et de la civilisation tout autant qu'à l'étude de la métrique, non pas seulement en France mais dans toute l'Europe. L'aire géographique aussi bien que linguistique, et l'étendue historique survolées par l'auteur avec aisance nous valent une documentation surabondante — et peut-être excessive — si l'on ne tenait compte de ses intentions ou de ses habitudes pédagogiques et de son vif désir de nous communiquer, avec preuves à l'appui, les résultats et les conclusions d'une longue carrière érudite.

Le métricien mérite avant tout d'être distingué, mais comment pourrait-on lui en vouloir de n'avoir jamais séparé la vie du vers de l'ensemble des faits humains et du développement social ? Il écrit : « C'est dans la vie du chant et de la danse, ou de la marche, qu'étaient nés les mètres anciens et qu'en sont nés des mètres nouveaux. Ce n'est point, en tout cas, par une spéculation abstraite, par une simple addition ou soustraction de syllabes ou de « pieds », si facile qu'elle paraisse en théorie ce genre d'opération... Pour que les mètres soient viables et méritent par là ce nom de mètres, il faut qu'il y ait quelque chose d'organique dans leur genèse et leur développement... » Aussi l'histoire de la forme poétique est-elle inséparable de celle de l'homme.

D'où viennent, comment naquirent les formes les plus anciennes de notre versification ? Qu'est-ce que la carole ? Que nous enseignent l'encadrement de la chanson, le prélude, le refrain ? Quelle est l'origine de la strophe ? du couplet ? Qu'étaient le rotrouenge, la laisse ? En un premier volume, c'est « la formation du poème » que M. Paul Verrier s'efforce de surprendre en ses multiples apparences.

Il étudie, dans le tome II, les mètres et approfondit les destinées de l'octosyllabe et des divers décasyllabes.

Le tome III est consacré aux « adaptations germaniques ».

On ne sache pas que pareil monument — aussi vaste de proportions, aussi convaincant et profondément instructif en dépit de la simplicité des termes [illegible] la modestie du ton — ait encore été voué à la [illegible] La versification et du poème français, initiateurs et [illegible] teurs de toute la poésie européenne. L'étonnante [illegible] tion de cette poésie française et provençale qui est, auprès des croisades, le grand événement historique de la fin du XIIe siècle ! Gloire impérissable, encore que bien oubliée en France, de ce Guillaume, comte de Poitou, en qui W.-P. Ker, professeur à l'Université d'Oxford, saluait naguère l'ancêtre de tout le lyrisme continental ! Epopée de ce décasyllabe qui survit dans toute l'Europe à son déclin en France ! « Greffées sur des tiges étrangères, ces fleurs de France se sont renouvelées et ont brillé d'un vif éclat entre les mains des Minnesinger, des « barons »-poètes scandinaves, d'un Dante, d'un Shakespeare, d'un Gœthe, d'un Scott, d'un Byron, d'un Shelley, d'un Œlenschläger, d'un Heine, d'un Ibsen. Il nous est cependant permis de dire que tout d'abord

« Au jardin de nos pères ces lauriers ont fleuri. »

Que dès la création de nos premiers mètres, la poésie germanique, scandinave, anglaise ait été transformée par l'adoption des inventions françaises, n'y a-t-il pas là un fait tout plein d'une extraordinaire signification ?

M. Paul Verrier excelle à déceler les imitations, les emprunts, à dépister l'émigration du « matériel » poétique à travers la diversité linguistique ; emprunts de termes, de mètres et de figures qui impliquent maintes évolutions psychologiques, sentimentales, sociales...

Si savoureux et aisément accessibles que soient maints développements de ce grand ouvrage, on ose à peine espérer qu'il puisse être lu par un large public. On souhaiterait que l'auteur voulût bien en tirer un petit volume à l'usage des poètes et des non-spécialistes.

L. M.

F. ESCLANGON, Membre de l'Institut, Directeur de l'Observatoire de Paris. — *Dix leçons d'Astronomie.* 1 vol. in-8° avec 24 planches. Gauthier-Villars.

Dans ces « Dix Leçons d'Astronomie » l'auteur initie le lecteur non spécialisé à l'Astronomie en dépouillant volontairement son exposé de tout calcul abstrait et de toute notion trop élevée afin de le laisser toujours à la portée de tous.

Après avoir rappelé le rôle considérable de l'Astronomie dans les civilisations anciennes au double point de vue philosophique et scientifique, l'auteur en retrace les diverses étapes et indique les grands problèmes astronomiques actuels ainsi que leurs solutions.

Il montre enfin comment l'Astronomie, la plus ancienne de toutes les sciences, a préparé et prépare encore l'éclosion et l'évolution de toutes les autres sciences (Théories mathématiques, mécanique céleste, relativité, physique solaire, etc.) et quels horizons toujours nouveaux elle ouvre aux chercheurs.

Tous ceux qui s'intéressent à l'Astronomie, et ils sont de plus en plus nombreux, liront et apprécieront ce livre en lequel ils trouveront un guide sûr et d'une compétence hautement qualifiée.

YVON DELBOS. — *L'expérience tempête.* 1 vol. (Au sans pareil).

Le livre que M. Yvon Delbos, ancien ministre de l'Instruction publique, vice-Président de la Chambre des Députés, vient de publier sur l'U. R. S. S. est d'un bien grand intérêt.

Dans la littérature d'enquête en Russie bolcheviste

déjà si considérable — il occupera une place particulièrement importante parce que, tout en étant incontestablement objectif, il aboutit cependant à des conclusions pratiques en ce qui concerne la politique étrangère de la France.

On ne trouve en effet dans *L'Expérience Russe* ni une apologie systématique ni un réquisitoire haineux et borné mais une large étude profondément compréhensive de cette activité soviétique qui donne si fortement les Européens occidentaux mais qu'il est nécessaire de connaître et d'analyser en tenant compte des conditions « de race, de milieu et de moment » où elle s'exerce, si on veut se représenter exactement son ensemble: l'évolution sociale dans le monde à notre époque incertaine et troublée.

Ayant disséqué avec une grande lucidité et une entière bonne foi le mécanisme de l'organisation bolchevique, M. Yvon Delbos, après avoir marqué le bilan positif obtenu, les progrès sociaux réalisés, mais aussi, les fautes, les erreurs et l'odieux de l'emploi de certaines méthodes indéfendables et même inconcevables pour un Français, examine le problème des rapports franco-soviétiques. Il conclut à l'utilité d'un rapprochement qui doit être favorable à l'activité économique des deux peuples et au maintien de la paix menacée par le déchaînement mystique des impérialismes.

A. R.

Jules Sauerwein. — *Que va faire l'Amérique?* (1 vol. Alexis Redier).

Si jamais question fut actuelle, c'est bien celle que pose M. Jules Sauerwein et à laquelle il est allé chercher sur place une réponse. Journaliste aussi expérimenté qu'habile, il a su mener son enquête avec une intelligence, un souci de sincérité qui lui donnent toute sa valeur.

En vingt chapitres alertes et précis, il expose la situation effroyable où la crise a plongé les États-Unis. D'impressionnants tableaux — le camp des vétérans qui viennent s'établir aux abords de Washington pour imposer au Congrès leurs revendications, une séance de la Convention républicaine à Chicago, une soirée à Harlem, le quartier nègre de New-York, les débits clandestins d'alcool dans la capitale des « gangsters », Pittsburgh, la capitale de l'acier dans la détresse et le chômage — évoquent sous vos yeux, les effets de la crise et quelques-unes de ses manifestations les plus caractéristiques. Des entretiens avec les personnes dirigeantes, M. Smith, le Président Hoover, le secrétaire d'état Stimson, le sénateur Borah, M. Ford, nous donnent des clartés sur les caractères de la crise, ses causes et ses remèdes.

Nous en voyons mieux ainsi le rapport avec la tension mondiale et nous comprenons qu'elle ne se résoudra pas en dehors d'une action internationale de grande envergure. La funeste erreur du parti républicain et de sa politique d'isolement, coupée d'ailleurs d'interventions intempestives, a donné tous ses funestes résultats. L'heure est venue d'une politique nouvelle. Tous les espoirs reposent maintenant sur le président élu, M. Franklin Roosevelt, qu'une immense vague d'opinion a porté au pouvoir.

F. R.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Louis Allard. — *La Comédie des Mœurs en France au 19e siècle.* Hachette.

J.-T. Adams. — *L'Aventure américaine.* Payot.

Camille Aymonier. — *La Grammaire de l'Académie française et ses critiques.* Firmin-Didot.

Jules Bertrand. — *Boul'Mich.* Revue mondiale.

Marcel Berger et Paul Allard. — *Les dessous du Traité de Versailles.* Éditions des Portiques.

Léon Bocquet. — *Autour d'Albert Samain.* Mercure de France.

Edouard Bouthy. — *Le Solfège du travail industriel.* Figuière.

André Binet. — *L'Amour et l'émotion chez la Femme.* Alcan.

Mérlet Buchanan. — *La Dissolution d'un empire.* Payot.

Maurice Pirenne. — *La Charité dans l'ordre social.* Bloud et Gay.

Pierre Burtin. — *L'« Amphore ».* Aux Beaux Livres, à Grasse.

Luc Bull. — *La Sirène de Broadway.* Éditions de France.

L. Lecuingambre et P. Maës. — *Lettres de Victor Jacquemont à Jean de Chaupenel.* Masson.

Paul Coblen Portheim. — *Londres.* Flammarion.

Jean Cabal. — *L'Eclyne aux douces mains.* V. Attinger.

Cavalié Mercier. — *Journal de la Campagne de Waterloo.* Plon.

Marcel Charmeant. — *Trois jeunes filles au Jardin potager.* Figuière.

André Cortland. — *L'Exploitation de l'Etat.* Payot.

Joseph Caillaux. — *D'Agadir à la Grande pénétrante.* Flammarion.

A. Dauphin-Meunier. — *Mirabeau et l'Economie prussienne de son temps.* Presses Universitaires.

Henri Dutcil. — *Dupanloup.* Desclée de Brouwer.

Ferdinand Duvivard. — *Le Lycée sentimental.* Éditions Montaigne.

Henri Duhérey. — *Le Fils indigne.* Gallimard.

Elian J. Finbert. — *Le Fou de Dieu.* Fasquelle.

Duc de La Force. — *La Grande Mademoiselle.* Flammarion.

Charles Foley. — *La Grotte du Sphinx.* Flammarion.

Claudius Grillet. — *Un grand Vigneron, Lamartine.* E. Vitte.

Léon Homo. — *Histoire romaine, Tome III: Le Haut Empire.* Presses Universitaires.

Edouard Herriot. — *La France dans le Monde.* Hachette.

Victor Jacquemont. — *Lettres à Stendhal.* A. Poursin.

Abbé Klein. — *Les Paraboles dans l'Evangile.* Bloud et Gay.

Cte H. Kesser. — *Walther Rathenau.* Grasset.

Georges Lakhovsky. — *La Terre et nous.* Fasquelle.

Louis Lavelle. — *La Conscience de Soi.* Grasset.

Charles Lalo. — *L'Expression de Vie dans l'Art.* Alcan.

Paul Lévy. — *Le Germanisme à l'étranger.* Comité alsacien d'Informations.

Magdeleine Lauret. — *Une Femme en U. R. S. S.* Revue mondiale.

Henri Mazel. — *Théâtre 1890-1897.* Mercure de France.

Pierre Morfaux. — *La Conversion de Châteaubriand.* Alcan.

J. Maxwell. — *Le Tarot.* Alcan.

Princesse Lucien Murat. — *Les Errants de la Gloire.* Flammarion.

Alexandre Masseron. — *Saint-Christophe.* Grasset.

Baron Mourre. — *Les Heures fragiles.* Lemerre.

Général Mordacq. — *Le Drame de l'Yser.* Éditions des Portiques.

Baron André de Maricourt. — *La Véritable Mme Tallien.* Éditions des Portiques.

Alfred Mortier. — *Jean Cocteau et la gauche littéraire.* Grande Revue.

Henri Mazel. — *Le Prix du Sourire.* Le Mercure Universel.

Henri Pensa. — *Sorcellerie et Religion.* Alcan.

Henri Pierrangeli. — *La Belle parricide*. Éditions de France.

Percheron. — *Typhons*. Éditions Géographiques.

Gaido Pusinich. — *Canzoni E Leggende*. L'Etoiella, à Milan.

Jean H. Prat. — *Le Paris de Monique*. Nouvelles Éditions littéraires.

Dr Victor Pauchet. — *Soyez optimiste*. J. Olivan.

Jean Rostand. — *Du Germe au Nouveau-né*. Fasquelle.

Heliette Ruéa. — *La Femme et l'Ange*. Figuière.

Louis de Robert. — *Tragédie du Désir*. Flammarion.

Jean Rumilly. — *Le Massacre des Prêts*. Figuière.

Louis Roule. — *Les Poissons et le monde vivant des Eaux*. Tome VI. Delagrave.

G. Sommi-Picenardi. — *Sur le front italien*. J. Tallandier.

A.-D. Sertillanges. — *Dieu ou Rien*. 2 vol. Flammarion.

Fred Smith. — *Le Shako de la Mort*. Éditions de France.

André Thérive. — *Anna*. Grasset.

Willikoch. — *Stefan George*. Max Niemayer à Halle sur Saale.

Abbé Julien Weiroquin. — *Connaître*. Librairie Gelpin à Lille.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

LES EGLISES ORTHODOXES SERBE ET BULGARE POUR UN RAPPROCHEMENT BULGARO-YOUGOSLAVE

La situation politique dans les Balkans est, comme on sait, dominée par les rapports entre la Bulgarie et la Yougoslavie qui laissent beaucoup à désirer. La péninsule balkanique est de longue date l'objet des convoitises des grandes puissances impérialistes et le rôle joué par l'Autriche-Hongrie dans ce coin de l'Europe, avant 1914, est trop bien connu pour qu'on n'ait pas besoin d'y insister. Après la guerre, des tentatives faites, notamment par feu Stambouliisky, en vue de préparer une entente bulgaro-yougoslave, n'ont pas donné les résultats souhaités, parce que de nouvelles intrigues étrangères avaient noué leurs trames dans les rapports entre les deux pays. D'autre part, les diverses organisations des révolutionnaires macédoniens, dont la néfaste activité s'est fait souvent sentir, aussi bien en Bulgarie que sur la frontière bulgaro-yougoslave, ont souvent allumé les brandons de discorde entre les deux Etats slaves des Balkans.

La récente visite faite par les hauts prélats de l'Eglise orthodoxe serbe aux dirigeants de l'Eglise orthodoxe bulgare, à Sofia et dans les différentes villes bulgares, est, dans ces conditions, très significative, car elle a démontré par la cordialité de l'accueil qui fut fait aux dignitaires ecclésiastiques de Yougoslavie que des possibilités d'une action positive en vue d'un rapprochement bulgaro-yougoslave existent encore et que les deux Eglises orthodoxes peuvent y jouer un rôle important.

La presse bulgare, dans sa grande majorité, a salué cet événement comme un excellent début à l'établissement des relations plus étroites entre les deux Eglises orthodoxes et à l'amélioration des rapports de voisinage entre les deux pays. Au cours du banquet qui a été donné en l'honneur des prélats de Yougoslavie, M. Gheghinov, Ministre de l'Intérieur bulgare, a déclaré qu'il se réjouissait de voir dans les représentants de l'Eglise orthodoxe serbe, les pionniers d'un rapprochement entre les peuples balkaniques. Il a souligné, à cette occasion, que le progrès dans la péninsule balkanique ne peut être assuré sans une entente entre les peuples bulgare et yougoslave.

Au cours de leurs conférences, les évêques orthodoxes serbes et bulgares ont, en conclusion de leurs travaux, voté une résolution qui préconise le rapprochement des deux Eglises, devant contribuer à une meilleure compréhension entre les deux peuples frères. Dans cette résolution, nous lisons également que les représentants des deux Conseils nationaux des Eglises orthodoxes serbe et bulgare s'emploieront de leur mieux pour combattre et écarter tout ce qui provoque les malentendus et les conflits entre les deux peuples, et que d'autre part, ils s'associeront à toutes les actions ayant pour but l'amélioration des rapports entre les deux pays. Les visites entre les prélats et prêtres des deux Eglises dans les deux pays seront intensifiées et, en guise de remerciement pour la visite faite par les prélats orthodoxes serbes, l'Eglise orthodoxe bulgare organisera prochainement une semblable visite des prélats bulgares à l'Eglise orthodoxe serbe.

On a remarqué, au cours du séjour des prélats orthodoxes serbes en Bulgarie, que la presse pro-macédonienne s'employait de toutes ses forces pour en diminuer l'importance, et qu'à l'étranger, cet événement n'a pas été vu d'un bon œil par la presse de certains pays qui jouent leurs cartes, en Europe Centrale, sur une discorde permanente entre la Bulgarie et la Yougoslavie.

Quoiqu'il en soit, l'initiative prise par les prélats orthodoxes serbes et l'accueil que les prélats orthodoxes bulgares leur ont fait, méritent d'être signalé comme un événement qui montre que le rapprochement entre la Bulgarie et la Yougoslavie est bien possible et que probablement, sa réalisation ne présenterait pas trop de difficultés, si des influences étrangères ne pouvaient plus jouer le rôle néfaste qu'elles ont joué au cours des tentatives de rapprochement semblables qui ont été faites dans le passé. Cette seule constatation montre le vrai chemin que les Yougoslaves et les Bulgares devraient prendre dans l'œuvre de rapprochement mutuel et de pacification de la péninsule balkanique dont ils sont les éléments les plus décisifs.

Balkanicus

LA QUINZAINE COLONIALE

La Ville de Paris a donné le nom de [illegible] à l'une de ses plus spacieuses avenues [illegible] a été faite par M. Lebrun, et l'excellent Ministre de l'Intérieur, M. Camille Chautemps, a prononcé un très beau discours où il a mis en relief que [illegible] symbolisé la France démocratique où l'égalité permet au plus humble de s'élever vers les sommets, par la vertu du travail et de la volonté. — M. Chautemps a affirmé « le

sentiment de gratitude, de respect et d'affection de la nation tout entière ». Pour cet hommage pieux la Grande France s'unit à la France, mais il siérait de rendre manifeste au public européen, qui sans cesse va suivre cette voie, cette collaboration ardente de l'Empire colonial à la commémoration de l'exemple de Paul Doumer. Il importe que l'Indochine — la Banque d'Indochine, le Comité d'Indochine, si bien présidé par le Gouverneur Général Le Gallen, sont là pour prendre cette initiative — commande un bas-relief ou un monument qui évoque l'importance capitale qu'elle a prise dans la vie et les pensées du Président Doumer; il importe qu'elle obtienne de le dresser dans cette majestueuse avenue. Il n'importe pas moins qu'elle le confie à un puissant sculpteur conscient de la beauté et de la valeur de l'Indochine, de la grandeur épique de la Colonisation dans l'action nationale. Paris ne peut pas mieux être illustré que par l'évocation de l'œuvre magnifique accomplie en Extrême-Orient par ce grand chef. Les chefs-d'œuvre de la Troisième République sont ses œuvres coloniales !

— *Géographie et Colonisation* : tel est le titre d'un nouvel ouvrage de l'éminent doyen de la Faculté d'Alger, Georges Hardy, dans une collection de Géographie Humaine dirigée par Pierre Deffontaines, le collaborateur de notre cher et grand Jean Brunhes. Ce livre richement illustré paraît à la N. R. F. et c'est un signe excellent des temps et d'une meilleure orientation des maisons d'éditions jusqu'ici plutôt fermées au génie colonial de la France. Nulle part la géographie n'est plus humaine que dans notre empire.

Le déjeuner franco-espagnol du Syndicat de la France extérieure. — M. Paul Gauthier, directeur de la *Revue Bleue*, de la *Revue Scientifique*, et de *l'Union Française*, vient d'accomplir un beau et utile voyage en Espagne où il a resserré bien des importantes amitiés franco-espagnoles. A propos du séjour à Paris de M. Odon de Buen, directeur de *l'Institut Océanographique d'Espagne*, de M. Raphael de Buen, président des *Amis de l'Institut Français de Madrid* et du Colonel Jenevoix, secrétaire général du Gibraltar-Ceuta, il a eu l'excellente idée d'organiser en leur honneur un déjeuner du *Syndicat de la France Extérieure* présidé par M. Honnorat, sénateur, ancien Ministre, le créateur éminent de cette très grande œuvre qu'est la Cité Universitaire. M. Maurice Ordinaire, vice-président du Sénat et M. André Hesse, ancien ministre des Colonies, vice-président de la Chambre, président du groupe parlementaire franco-espagnol, avaient bien voulu apporter leur présence et leurs éloquentes directives à cette manifestation à laquelle assistaient par ailleurs M. Reynald, sénateur, ancien délégué de la France à la Société des Nations, M. Comert, directeur de la Propagande, M. Cavalier, directeur de l'Enseignement Supérieur, M. Gourdon, directeur de l'Ecole Coloniale, M. Gillon, directeur de la Maison Larousse qui vient de présider en Espagne une importante exposition du Livre Français; M. Fourneau de l'Académie de Médecine, M. Banc, M. Edouard de Warren, le promoteur du Transafricain, le Gouverneur Général Guyon, M. Grandidier, Secrétaire Général de la Société de Géographie, M. Buen-quan-Chien, vice-président du Grand Conseil de Cochinchine, M. Rober-Raynaud, directeur de l'Institut Musulman, l'auteur du délicieux et entraînant *Roman du Sahara*, M. Jouneau, Président de *la Dépêche Coloniale*, le Général Vidal, et parmi les notabilités de la presse, entre autres nouveaux adhérents du Syndicat, Duhamel-Wildon, ce grand écrivain devenu parfait spécialiste des questions extérieures et coloniales.

Marius Leblond, Président du Syndicat, a commencé par préciser le sentiment de la littérature et de la presse françaises à l'égard de l'Espagne : les manuels européens, dirigés par la géographie allemande au lendemain de 1871, l'avaient rayée du rang des grandes puissances parce qu'elle ne faisait pas partie de la Triplice, mais les écrivains français l'ont toujours tenue pour une des premières puissances intellectuelles, et nos Victor Bérard ont salué sa magnifique renaissance industrielle. Paul Gaultier a présenté les hôtes espagnols et défini avec largeur et courtoise éloquence l'importance de leurs travaux, notamment du tunnel sous le détroit de Gibraltar que l'Espagne est résolue à réaliser et qui rapprochera davantage le Maroc, l'Afrique, de nos deux pays. M. Honnorat, avec sa haute finesse, a nuancé un admirable discours où la diplomatie s'unissait à la doctrine pour mettre en relief la précellence, la variété, la richesse des relations franco-espagnoles, leur avenir. M. Maurice Ordinaire, leader de la Franche-Comté, a évoqué avec esprit et délicatesse comment Besançon, « vieille ville espagnole », était devenue naturellement une grande patriote française. M. André Hesse a exposé dans un fort discours, particulièrement applaudi, comment s'était constitué à la Chambre le groupe franco-espagnol et ce qu'il accomplirait cette année même où se tiendra un grand Congrès Parlementaire.

Avec bonne grâce et science, M. Raphaël de Buen affirma l'ampleur des sympathies fraternelles de l'Espagne pour la France et passa en revue les principaux secteurs de la collaboration possible, féconde. Le percement du tunnel intercontinental ne servira point que l'Espagne, mais aussi la France qui est sur la voie des grandes lignes du Nord et de l'Est de l'Europe vers Gibraltar. Ce tunnel coûtera très peu et rendra beaucoup. M. Gillon, qui revient d'Espagne, a fait une très frappante déposition qui a beaucoup instruit la presse : les Espagnols sont à construire une immence cité Universitaire qui comprendra 300 hectares (alors que la Sorbonne a peine à en obtenir 6 a crié M. Cavalier) avec des palais très modernes et bien outillés; ils entreprenent un magnifique effort pour l'instruction, si longtemps négligée, des masses et ils ne demandent qu'à utiliser ce que nous avons fait de meilleur en pédagogie.

*
* *

— « Les plus grands journaux de province, dit Jean Lefrançois dans la *Revue Bleue*, se préoccupent de cette question de *Propagande* qui semble laisser indifférents maints grands organes parisiens. M. Léon Garibaldi, sagace directeur de l'un des meilleurs, *L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, répète depuis plus de dix ans : *La Propagande française est égale à zéro. L'Eclaireur* vient de publier un article de tête vigilant qui demande au Quai d'Orsay *Une affirmation des forces de la France* par ses services de Propagande : forces mal connues de Paris, forces méconnues de nos Provinces, forces inconnues de notre Empire Colonial. Leur coordination s'impose : « nul ennemi n'osera nous attaquer s'il prend conscience de cette union ».

Jean Lefrançois.

Le Gérant : M. Hedan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 12 71e ANNÉE 17 JUIN 1933

LES PIONNIERS DE L'IDÉE FRANÇAISE

Il existe dans le monde un certain nombre de journaux publiés en français, non seulement en Belgique, en Suisse et au Canada, mais dans des pays où notre langue n'est connue que de minorités. Ils sont lus, en général, par nos compatriotes résidant à l'étranger et par les amis de la France. Ils atteignent, dira-t-on, un public acquis à notre cause. Inutile, par conséquent, de les soutenir. Tel n'est point mon avis ! Ce n'est pas sur ces journaux, évidemment, que doit porter surtout notre effort d'information. Mais, néanmoins, je pense qu'ils sont susceptibles de procurer à nos compatriotes dispersés sur la planète, avec un ravitaillement régulier en nouvelles authentiques concernant la mère patrie, le réconfort dont ils sont trop souvent sevrés et des arguments bien choisis leur permettant de combattre autour d'eux les effets pernicieux des campagnes de presse antifrançaises. J'estime, en conséquence, qu'il serait bon, non point tant de subventionner ces organes, que de leur fournir gratuitement de la copie, par l'envoi d'articles préparés à Paris et adaptés à leurs divers besoins. Quelques abonnements à de grandes Revues françaises compléteraient heureusement cette documentation.

Qu'arrive-t-il en effet à ces petits journaux, lorsqu'ils se sentent abandonnés ? C'est qu'ils ouvrent leurs colonnes à des articles médiocres et qui desservent même parfois notre cause. Bien plus, certains d'entre eux adoptent les thèses locales, au point de combattre les nôtres. Les périodiques et les journaux publiés en français et antifrançais doivent être particulièrement surveillés car les lecteurs dépourvus d'esprit critique s'imagineraient que nous reconnaissons nous-mêmes certains torts qu'on nous prête. N'oublions pas que les Allemands, qui ont fabriqué la *Gazette des Ardennes*, sont passés maîtres dans ces sortes de falsifications.

Des journaux comme le *Courrier de la Plata*, paraissant à Buenos-Ayres, comme le *Courrier du Mexique*, de Mexico, comme l'*Etoile du Sud*, de Sao-Paulo, mériteraient de trouver au Quai d'Orsay, dans les services réorganisés de l'information de presse, un correspondant bénévole, régulier et prévenant.

Comme nos compatriotes dispersés, les *rari nantes* de la presse française de l'étranger devraient être recensés, puis, dépouillés, suivis et rédactionnellement aidés, qu'il s'agisse de journaux paraissant en Europe, comme il en existe en Autriche, en Hongrie, ou en Orient et en Extrême-Orient (à Changhaï et à Pékin).

Le dernier journal français de Louisiane, l'*Abeille*, a, je le crains, disparu, mais il existe encore aux Etats-Unis, sinon à la Nouvelle-Orléans, du moins à New-York, un journal, menacé par la crise et dont le sauvetage était dernièrement souhaité avec raison par l'*Animateur*

des Temps nouveaux (17 février 1933, pp. 18-19) : le *Courrier des Etats-Unis*. Ce journal français, qui tient tête à deux quotidiens allemands et à plusieurs autres journaux en langues étrangères (3 italiens, 2 hongrois, 1 norvégien...), a été fondé, il y a plus d'un siècle, en 1828, par Guillardet. Avocat de la cause française aux Etats-Unis, le *Courrier* constitue un précieux organe de liaison entre les deux pays. Or, il ne paraît plus qu'hebdomadairement. Va-t-il couler ?

Ne pourrait-on syndiquer ces journaux épars et leur apporter l'aide en nature d'articles bien faits ?

Mais plus encore que ces journaux de langue française, nos compatriotes résidant hors de France devraient être soutenus moralement. Il est absurde de sous-estimer, comme on le fait trop souvent, leurs possibilités de collaboration bénévole et efficace à notre propagande. Nos services d'information devraient leur procurer régulièrement des arguments choisis avec soin. Grâce à une documentation de ce genre, intelligemment rassemblée et répartie, adaptée aux besoins régionaux et expédiée fréquemment aux Français du dehors, les campagnes de presse tendancieuses de nos adversaires pourraient être combattues avec succès dans le monde entier. Et l'on n'ignore plus avec quelle urgence il convient de parer aux conséquences funestes de notre imprévoyance et de notre insouciante légèreté à cet égard. Il ne nous est plus permis de nous imaginer niaisement que notre pays est partout aimé. Les jalousies qu'il suscite se muent en hostilités, heureusement moins redoutables que regrettables, mais qui ne sauraient être ignorées. Aussi les Français de l'étranger (je puis certifier leur bonne volonté, ayant reçu des lettres extrêmement touchantes d'un grand nombre d'entre eux, à la suite de mon rapport sur la propagande), doivent-ils être utilisés sans retard. Nos services d'information correspondraient de la façon la plus fructueuse avec eux. Ils doivent constituer en quelque sorte les antennes de ces services. Notons en outre que d'utiles liaisons pourraient être établies entre nos colonies à l'étranger et les colonies similaires de pays alliés et amis comme la Belgique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, etc... en vue de rétablir la vérité, insidieusement déformée par les ennemis de la paix.

Si nous n'avons à l'étranger de colonies numériquement importantes qu'à de rares exceptions, il ne s'ensuit pas que nous ne puissions compter sur la collaboration de nos compatriotes disséminés dans le monde entier. Ce serait une erreur grave que de les considérer comme inutilisables et que de négliger leurs conseils et leur aide. Restreintes et sporadiques, sans doute, les colonies françaises rachètent le plus souvent leur faiblesse quantitative par la qualité de leurs membres. Ces derniers, en effet, sont rarement des émigrants dénués de ressources et réduits à gagner leur vie comme tâcherons. Nous n'exportons guère de main-d'œuvre. Nos concitoyens du dehors, à part quelques aventuriers ou indésirables, sont presque toujours, en effet, des ingénieurs, des industriels ou des commerçants d'un certain standing, fréquentant les élites du pays où ils résident et susceptibles par là même d'exercer une influence très appréciable sur la formation de l'opinion des classes dirigeantes. Et même quand ils sont de condition modeste : précepteurs, musiciens, boulangers, etc., ils jouissent souvent, par les qualités toujours appréciées de notre race, par leur vivacité d'esprit, par leur goût, par leur politesse, notamment vis-à-vis des femmes, d'un certain prestige.

De plus, parmi ces compatriotes que l'on rencontre partout, même dans des villes où nous ne possédons point de représentant officiel, il se trouve des Françaises, épousées par des autochtones, venus en France dans leur jeunesse et qui ont été conquis par le charme de notre pays, d'une façon non seulement passagère, mais durable. Ces derniers constituent avec leurs familles les meilleurs noyaux d'influence française. Car, même si leurs femmes n'ont point conservé la nationalité française, ainsi que le leur accorde notre législation actuelle, elles n'en demeurent pas moins attachées par les fibres affectives du souvenir à leur terroir natal et à leur patrie d'origine qu'elles font presque toujours estimer et aimer autour d'elles, parfois par leur beauté, toujours par leur intelligent et tenace attachement à notre conception de la vie et à tout ce qui donne un cachet particulier aux choses de France. Il faut pour sentir certains parfums subtils et certaines harmonies nuancées de chez nous, auxquels nous ne prêtons plus attention tant ils sont coutumiers, avoir vécu quelque peu au dehors. Alors le génie séculaire de notre race peut apparaître subitement dans un rien, tant il est vrai que peut se refléter dans les circonstances les plus prosaïques et à propos des objets les plus communs la supériorité d'une antique culture. Et ce qui ne nous apparaît ainsi qu'à la réflexion, ou par privation, frappe naturellement ceux qui n'ont

point été gâtés, comme nous le sommes, dans un pays que, trop souvent, nous décrions les premiers, mais qui conserve, malgré son apparence un peu arriérée dans le domaine matériel, une force d'attraction inouïe, dans celui des idées, de l'art et du goût. Aussi quelles admirables propagandistes sont nos concitoyennes essaimées sous d'autres cieux! Nous ne saurons jamais assez le reconnaître.

Tel n'est point pourtant, en règle générale, l'avis des agents de la Carrière. Soucieux avant tout, non sans une pointe de snobisme, de frayer avec leurs collègues étrangers et l'aristocratie du pays de leur résidence, comme d'éviter de prendre parti entre les coteries qui s'établissent fatalement dans nos colonies, diplomates et consuls fuient ce qu'ils considèrent comme des corvées inhérentes à leur poste. Sans doute, une fois par an, le 14 juillet, ils condescendent à offrir une coupe de mousseux à la colonie dont ils ont la tutelle, mais ils ne s'intéressent guère que superficiellement à la vie de chacun de leurs administrés. Ils président les distributions de prix des écoles françaises, mais ils n'interrogent que rarement les parents des élèves sur leurs occupations, leurs relations, leurs expériences multiples du pays où ils vivent et dont ils pénètrent les différentes couches sociales.

Et pourtant, par qui mieux que par ces compatriotes pourraient-ils en quelque sorte tâter le pouls de l'opinion publique ? Chacun, dans sa modeste sphère, connaît les points de vue des « natifs ». Chacun en sait long sur ce qu'il conviendrait de dire pour dissiper maints préjugés ou maintes calomnies inconscientes dont la France est victime. L'on ne s'adresse jamais en vain à ces défenseurs de la culture française. Ils sont tout heureux d'être mis à contribution et font preuve d'un dévouement d'autant plus touchant qu'ils sont le plus souvent bien abandonnés. Ils n'ont point de représentants au Parlement pour défendre leurs intérêts propres et les intérêts de la France à l'extérieur, qu'ils connaissent mieux que quiconque, moins favorisés en cela que les colons de notre empire colonial, bien qu'étant accourus comme eux pour défendre la patrie menacée. Ils ne peuvent s'épancher que de loin en loin auprès d'un correspondant de journal. Privés de représentation législative, comme de nombreux marins (le vote des marins, éloignés des urnes par les nécessités de leur profession, n'est assuré que dans certains pays comme la Norvège), mais privés aussi de représentation corporative, pourrait-on dire, car les associations de Français résidant à l'étranger ne disposent pas encore d'une organisation bien efficace, ils souffrent souvent silencieusement de ne pouvoir, faute de moyens matériels, s'insurger contre les campagnes antifrançaises, dont ils subissent les assauts et qu'ils seraient parfois bien placés pour enrayer.

Il importe de dresser d'urgence des listes exactes de ces enfants perdus de la propagande, de les tenir à jour et d'établir avec eux un contact permanent, sous les auspices de nos chefs de poste sédentaires, mais en dehors d'eux, au moyen de chargés de mission éprouvés, connaissant à fond, à la fois le pays ou le groupe de pays à prospecter de la sorte et, d'autre part, ayant l'esprit assez ouvert pour savoir procurer à chaque Français de l'étranger le ravitaillement intellectuel qui lui convient.

Ainsi pourront être en quelque sorte irrigués de nouvelles authentiques, et ce sans engagements de crédits nouveaux, les pays où l'opinion se montre le moins perméable à notre influence. L'utilité d'une telle organisation de l'information est évidente. Comme l'a fort bien remarqué, en effet, M. Paul Gaultier, dans son judicieux opuscule intitulé *La nécessité de la propagande et son organisation*, la propagande « est souveraine, parce que tout, au fond, est une question de psychologie ». Certes, elle exige « beaucoup de méthode et de persévérance » : elle doit se montrer « aussi souple que persévérante dans ses desseins ». Des initiatives privées, orientées par le Gouvernement, seraient sans doute à même d'assurer, au mieux des intérêts de l'Etat, l'expansion des idées françaises. Assurer un appui constant à nos compatriotes vivant au dehors, et recourir à ces vaillants pionniers de notre civilisation, pour défendre le rayonnement de notre pays dans le monde, serait plus sûr que de confier cette tâche délicate et complexe entre toutes, exigeant, pour être assurée du succès, autant d'inlassable dévouement que d'enthousiasme et de tact, à des organismes bureaucratiques, sans doute pétris de bonnes intentions, mais malheureusement — l'expérience l'a prouvé — routiniers et somnolents.

ADRIEN DARIAC
Député, Ancien Ministre,
Rapporteur du Budget des Affaires Etrangères.

LE DYNAMISME CONTEMPORAIN (1)

C'est une très ancienne remarque faite par la conscience humaine, dès son réveil à la réflexion, que le monde qui nous entoure et nous enserre de tous les côtés, présente, en général, un double aspect : celui des éléments stables et immobiles et celui des mobilités changeantes. Il existe des choses qui paraissent constantes et fixes : il y a aussi la contre-partie des nouveautés.

Ajoutons, en même temps, que l'esprit humain n'a pas pu se borner à constater ce mélange de caractères opposés. Car, un trait essentiel de notre esprit est de simplifier ou de créer du moins une échelle de valeurs, un ordre hiérarchique. (L'attachement à la hiérarchie, disons-le en passant, fait de l'homme un être plutôt commode : lorsqu'il ne peut pas commander, il consent à se soumettre).

Alors le problème qui s'est posé à notre esprit fut le suivant : lequel des deux aspects généraux, offerts à nos regards par le spectacle du monde, est le principal et le fondamental? Lequel est accessoire et dérivé ? L'immobilité ou le changement ?

Les réponses ont été différentes, selon la variété des tempéraments individuels, et selon la mentalité changeante des diverses époques. Puisque devant un objet compliqué et mixte, il y a plusieurs façons de réagir, et les traits qui frappent les yeux de l'homme ne sont pas toujours les mêmes.

Il n'existe pas d'uniformité parfaite dans le domaine des âmes humaines. Il y a des gens contemplatifs et calmes, qui envisagent le mouvement comme une agitation stérile et le torrent de la vie comme un bouillonnement de surface, — cependant que d'autres, enclins à l'action et poussés par l'énergie intérieure, considèrent, au contraire, comme une chose diminuée ou privée d'existence, tout ce qui reste longtemps figé et immobile.

D'après les premiers, le chemin de la sagesse c'est de trouver des points fixes, des permanences reposantes, au-delà des vagues tourmentées de l'apparence et, pour eux, les côtés les plus stables du monde sont les plus importants et les plus fondamentaux ; tandis que pour une autre catégorie de penseurs, le besoin le plus aigu, c'est d'écarter précisément les formes fixes, qui représentent, selon leur opinion, de simples arrêts provisoires de l'inépuisable mouvement de la vie, qui est le vrai principe de l'existence et du progrès.

A côté du tempérament individuel, je signalerai aussi la mentalité variable des diverses époques, avec la direction changeante de leurs observations et de leurs expériences. Le monde antique penchait plutôt vers une conception statique du monde, et là on aperçoit l'influence, parmi d'autres choses naturellement, de l'absence de moyens rapides de transports, et de la permanence du décor qui entourait la vie. Quelle différence avec nous, les modernes, qui vivons, grâce aux progrès techniques, dans un rythme de vitesse inouï, pouvant nous dépasser à telle allure que le monde extérieur nous apparaît fluide et ses vieux contours arrachés par le torrent ! Evidemment, il existait aussi pour les hommes d'autrefois une expérience du mouvement, malgré leur lenteur à parcourir l'espace. L'écoulement des eaux, le vol de la flèche, la course du soleil et de la lune, le retour des astres et combien d'autres encore ! Mais, somme toute, la vie était plus monotone, le décor plus stable, le silence plus profond, — et c'est le bruit, après tout, qui nous donne la plus puissante image du dynamisme et de la vitalité.

Je me rappelle la sensation que j'ai eue en visitant Venise pour la première fois. Quoique bâtie sur l'eau qui coule, tous ses vieux palais endormis, toutes ses barques indolentes, et surtout le silence, m'ont laissé une telle impression de stabilité immuable que je me suis senti à ce moment-là étranger à tout autre sentiment qu'à la contemplation. Mais, lorsqu'après quelques jours je me trouvai à Milan, — ville bâtie d'ailleurs sur la terre ferme, — et que je fus envahi par le bruit assourdissant de ses rues, sillonnées dans tous les sens par des véhicules qui volaient comme des projectiles, alors j'étais de nouveau plongé dans le dynamisme de la vie, qui brise par sa poussée vigoureuse toute fixité des choses.

Je disais que les anciens avaient également devant leurs yeux émerveillés le spectacle du mouvement des astres. Mais tous ces mouvements étaient muets, puisque l'idée de Pythagore, qui prétendait que la course des étoiles produisait dans l'espace une belle musique,

(1) Conférence faite à la Sorbonne, le 14 mars 1955.

n'est pas vécue par nos oreilles qui n'entendent rien du tout.

Ajoutons que les mouvements des astres ne sont pas capricieux et arbitraires, étant au contraire soumis à un ordre certain. Et la régularité, à son tour, introduit par son fait même un élément statique dans la mobilité. Il est peut-être intéressant de rappeler l'avis du grand mathématicien, Henri Poincaré, qui estimait le spectacle régulier des astres comme le facteur qui éveilla jadis, dans la conscience humaine, l'idée de loi naturelle, ce qui suppose apparemment la présence d'un élément immuable qui régit l'aspect changeant des choses.

Les philosophes grecs, ancêtres de notre sagesse européenne, furent en général les maîtres de la philosophie statique. A quelques exceptions près, comme par exemple, le profond penseur Héraclite, qui a ébauché d'une main puissante le dynamisme philosophique. Ce qui engagea surtout les divins penseurs grecs sur le chemin de la philosophie statique, ce fut, on le sait, leur culte de la raison et de la forme précise et définie. La raison, cherchant à se retrouver dans les choses extérieures, s'efforça de découvrir des éléments stables, pareils à elle-même qui oppose généralement des règles fixes à la mobilité changeante. Aux cadres rigides d'une philosophie trop rationaliste, le phénomène du mouvement s'échappe et la conséquence, à un moment donné, fut son bannissement du monde, au rang des pires illusions. Même des penseurs plus tolérants que l'implacable Zénon, l'adversaire le plus fougueux de la réalité du mouvement, accordèrent un rang supérieur à l'immobilité, soit aux substances invariables, soit aux types éternels, en faisant ainsi du mouvement l'apanage des êtres périssables, le caractère d'une existence précaire, amoindrie, voisine de la chimère et pâle comme le rêve.

Les philosophes du Moyen-Age ont conservé généralement le pli statique, malgré l'infusion puissante du christianisme qui pénétra comme un souffle ardent la pensée de cette époque, tournée vers la religion. Dans l'âme des grands mystiques jaillissait comme un flot de vie nouvelle, qui poussait les esprits vers les hauteurs du royaume de Dieu. Tant que ce royaume de lumière apparaissait comme un but de la vie actuelle, comme un élargissement réalisable sur la terre, à un moment de l'histoire future, on aurait pu parler du dynamisme. Mais, en transportant cette vision sublime, — ce qui arriva d'ailleurs, — dans un autre monde, on laissa au monde terrestre une stabilité, à vrai dire misérable, mais sans aucun espoir de changement sérieux. On sépara ainsi nettement l'empire de Dieu de celui des Césars, en les concevant, je crois, tous les deux statiquement, car ce qu'aurait pu amener le dynamisme, c'était l'effort de les lier ensemble, en faisant de l'idéal de la perfection divine, non seulement la récompense d'une autre vie, mais un plan social d'action transformatrice.

A l'encontre de cette mentalité déjà vieille, l'époque que nous vivons actuellement se montre tout à fait favorable au dynamisme. Il y a longtemps que l'existence n'est plus conçue comme figée en des formes définitives, se mouvant tout au plus en cercle, mais comme un procès évolutif qui fait jaillir de ses entrailles de nouvelles formes et de nouvelles directions.

Même si l'on accorde des périodes de ralentissement à cette poussée créatrice, des périodes où l'homme pourrait se tromper facilement sur la nature de l'existence, n'apercevant plus autour de lui et dans son âme le bruit de la marée montante, il faut pourtant reconnaître que notre temps du moins, par ses inquiétudes et ses malaises, par ses désirs indéfinis, n'a pas l'air de tomber au moment où l'élan de la vie se repose, mais justement à l'époque de son effervescence, au tournant de ses nouveaux préparatifs.

Dans ces conditions, l'éclosion puissante d'une philosophie dynamiste fut toute naturelle, tandis que la mentalité statique, sans tout à fait disparaître, descendait dans la pénombre, en escomptant peut-être un jour de résurrection. Le dynamisme a eu d'ailleurs la chance de rencontrer un penseur de tout premier ordre qui a épousé sa cause et l'a rendue populaire : il s'agit de Henri Bergson, illustre comme philosophe et merveilleux comme écrivain.

Les formules bergsoniennes renversent complètement les points de vue statiques. Ce n'est plus le corps qui se meut qui est le principal, mais l'acte du mouvement qui exprime la poussée créatrice. Les corps solides sont des moments d'arrêt, l'expression d'une fatigue, ou tout au plus l'effet d'un équilibre. Assurément, quelque chose de dérivé et pas du tout fondamental. Les soi-disant substances matérielles sont les déchets de l'élan vital, comme tout ce qui se montre immobile et en repos, si peut-être il ne s'agit pas plutôt de simples apparences ou des instantanés pris sur le changement, qui deviennent ensuite le réel et l'essentiel, parce qu'ils sont ce qui intéresse notre action sur les

choses. En résumé, on peut dériver le repos du mouvement, sans qu'on puisse jamais déduire le mouvement de ce qui est figé et immobile. « De plusieurs positions d'un mobile, — dit textuellement Bergson, — vous ne tirerez du mouvement. Au contraire, le mouvement enveloppe l'immobilité, chaque position traversée par le mobile étant conçue et même perçue comme un arrêt virtuel. »

Afin de garantir jusqu'au maximum le dynamisme, Bergson s'avance vraisemblablement trop loin, avec son dénigrement de la pensée logique, comme s'il voulait la punir pour ses affinités avec la conception statique. A son avis, la raison est un instrument incapable de saisir la vérité profonde, que nous pouvons d'ailleurs atteindre avec un instrument plus sûr, proche parent de l'instinct : l'intuition. Et, non seulement nous connaissons par l'intuition nos états d'âme, — chose remarquée depuis longtemps, — mais nous pouvons deviner même les replis cachés des autres, parce que cette intuition merveilleuse possède le don de s'installer dans les êtres extérieurs, par une sorte de sympathie qui nous fait coïncider avec leur essence intime.

Il faut ajouter que dans son dernier livre : *Les deux sources de la morale et de la religion*, Bergson recule un peu devant une telle conséquence. Voilà un passage significatif, à l'occasion des remarques qu'il fait sur la vie morale : « On mettrait bien du temps », dit Bergson, « à devenir misanthrope, si l'on s'en tenait à l'observation d'autrui. C'est en notant ses propres faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme. L'humanité dont on se détourne alors est celle qu'on a découverte au fond de soi. Le mal se cache si bien, le secret est si universellement gardé, que chacun est ici la dupe de tous : si sévèrement que nous affections de juger les autres hommes, nous les croyons au fond meilleurs que nous ».

Donc, les vraies forces de l'intuition s'arrêtent à peu près au seuil du monde extérieur, obligés que nous sommes, pour pénétrer les mystères de celui-ci, de faire appel toujours au vieil appareil logique qui, malgré ses défauts, nous fournit pour nos recherches la seule voie apparemment possible.

Le dynamisme contemporain, qui a trouvé sa plus belle couronne dans la philosophie bergsonienne, a été préparé par des étapes successives depuis longtemps déjà. Evidemment je n'ai pas l'intention de refaire, en cette circonstance, l'histoire de la philosophie, pas même en raccourci. Surtout que, d'après mon expérience, si l'érudition peut faire souvent la valeur d'un livre, elle ne fait jamais le bonheur d'une conférence. Mais il faut que je fixe pourtant quelques moments importants, quelques époques essentielles.

J'avais dit que la philosophie strictement rationaliste s'arrangeait mal avec le dynamisme, surtout lorsqu'au culte de la raison elle attachait des réserves sur la réalité du temps ; parce que si le temps est une apparence, le mouvement et le devenir partagent le même sort.

Il faut ajouter que la philosophie matérialiste, elle non plus, n'est pas trop favorable au dynamisme, malgré qu'elle ait incorporé le mouvement comme facteur essentiel dans son explication mécanique du monde. Mais le mécanisme, soit qu'il avance ou non jusqu'au matérialisme philosophique, élimine carrément tout ce qui est qualitatif dans les choses, toute vie intérieure, toute initiative. Je ne prétends pas, certes, qu'une explication mécanique des choses exclut tout changement et toute évolution. La preuve la plus éclatante, c'est la célèbre hypothèse qui s'appelle « Kant-Laplace », histoire naturelle du ciel, qui implique une franche évolution. Mais, pourtant, si l'évolution est claire, le dynamisme reste imparfait, du moment qu'il s'agit d'une transformation, entièrement dûe aux pressions extérieures, avec l'absence complète de toute poussée créatrice et de toute initiative.

Il faut le dire aussi, il y a eu des systèmes philosophiques qui ont mis un fort accent sur la poussée intérieure, en la présentant comme le vrai principe de l'existence et, pourtant leur dynamisme demeure très imparfait. C'est le cas de la philosophie de Schopenhauer, qui faisait de l'impulsion aveugle le fond de toute réalité, mais en l'accrochant aux prototypes immobiles du Platon et en niant expressément tout progrès possible; toute cette poussée formidable, s'agitait en pure perte et le monde restait sur place, tel qu'il l'a été toujours.

On pourrait dire que dans la philosophie de Schopenhauer nous trouvons un dynamisme statique, position certes affreuse, qui n'a pas manqué d'engendrer le pessimisme.

Nous pouvons glisser sur le soi-disant évolutionisme de Schelling et de Hegel, dont le dynamisme se place d'une façon claire seulement dans l'Absolu, tandis que le monde créé, quoique pourvu de marches ascendantes, apparaît plutôt comme un arrangement artistique ou logique, au lieu de se poser comme un vrai mouvement évolutif.

Un évolutionisme réel, quoique trop mécanique, est sans doute celui de Darwin, qui a brisé la fixité des espèces, transmuées jadis par Platon en des prototypes immobiles et éternels. Mais ce sont toujours les circonstances extérieures qui régissent le destin des formes organiques, en déclenchant la lutte pour l'existence et provoquant la sélection naturelle. Le facteur spontané, conçu par Darwin comme pur hasard, prenait aussi un rôle dans l'évolution des espèces, mais assez secondaire et réduit.

Celui qui a fourni au Darwinisme, dépourvu de vie intérieure, une teinte beaucoup plus dynamique, fut le penseur justement appelé « l'enfant terrible du Darwinisme », Frédéric Nietzsche, l'apôtre de la volonté de puissance et du sur-homme. Partant du principe de la lutte pour l'existence, comme d'un fait fondamental et d'une valeur absolue, Nietzsche érige avec éclat un dynamisme vitaliste, agressif et féroce dans ses tendances, regardant avec mépris les vertus chrétiennes, qui seraient autant de témoignages de faiblesse que de déchéance, autant d'obstacles à l'apparition de l'homme fort, du sur-homme, qui est le but suprême de la vie intense et du monde en évolution.

(*A suivre*).

J. Petrovici.

Ancien Ministre de l'Instruction publique de Roumanie.

LE PÈRE LAPIN COMMERÇANT

(*Nouvelle*)

Un jour, le Père Lapin avait fait une récolte qui consistait en une fanègue de maïs et une autre de haricots rouges et, comme il était très malin, il se proposa d'en tirer tout ce qu'il pourrait.

Or donc, un mercredi de très bonne heure, il mit son grand chapeau de paille, jeta sa veste sur son épaule et se mit en route. Il arriva chez la Mère Grillon et tun, tun. Mère Grillon, qui était en train de griller du café, sortit en se couvrant la tête de son mouchoir.

— Qui est-ce ? Ah ! Père Lapin ! Quel bon vent vous amène ? Entrez donc et asseyez-vous, et la mère Grillon nettoya le bout du banc avec son tablier.

— Ce n'est pas la peine, répondit Père Lapin, je viens seulement en passant voir si nous faisons une affaire. Combien croyez-vous que je vende un fanègue de maïs et une autre de haricots rouges ? Une once et demie. Ça vous va-t-il ? C'est donné, Mère Grillon, mais nécessité fait loi.

— Je vais réfléchir, Père Lapin. Si je me décide, j'irai vous trouver.

— Non, non, Mère Grillon. Il faut vous décider tout de suite, car sans cela je vais chercher quelqu'un d'autre. Je suis d'abord venu ici, parce que c'est vous. Et si vous vous décidez, venez chez moi samedi vers les sept heures du matin, parce que j'ai à descendre à la ville.

— Topez là ! Affaire conclue, je viendrai samedi avec ma voiture. Mais ne vous en allez pas. Le café va être prêt tout de suite et j'ai un *tamal* rôti que je viens de sortir du four.

— Père Lapin s'assit et au bout d'un moment, Mère Grillon était là avec un bon pot de café qu'elle venait de brûler et un bon morceau de *tamal* rôti.

Avec cela dans l'estomac, Père Lapin continua son chemin. Il se rendit chez Mère Poule et tun, tun.

— Qui est là ? cria de l'intérieur Mère Poule, qui était en train de préparer le déjeuner.

— Moi, Père Lapin, qui viens voir si nous faisons une affaire.

— Entrez et asseyez-vous. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Voilà. Je vends une fanègue de maïs et une autre de haricots rouges pour une once et demie. Qu'est-ce qui vous en semble ? C'est comme qui dirait jeter le maïs et les haricots dans la rue... Mais je suis gêné et il faut que je les vende pour cette misère. Je suis venu tout droit chez vous, Mère Poule, parce que, après tout, nous sommes bons amis et on doit faire profiter les amis.

Mère Poule alla retourner l'omelette dans la poêle et tandis qu'elle allait et venait, elle pensa que c'était une bonne affaire et elle promit à Père Lapin d'aller chez lui vers les huit heures avec sa charrette pour prendre le maïs et les haricots rouges. Elle lui donna aussi un fromage fait à la maison pour qu'il y goûte.

Père Lapin continua son chemin et se rendit chez la mère Renard qui était en train de plumer des poulets.

— Hola ! Mère Renard ! Ça marche bien les affaires ?

— Très bien ! Père Lapin ! Entrez, entrez donc, nous allons manger tout de suite.

Père Lapin entra et proposa l'affaire du maïs

et des haricots rouges à Mère Renard, en lui disant qu'il l'avait préférée à tous et patati, et patata, et que si elle se décidait, elle vînt à neuf heures le samedi, parce qu'il avait à descendre en ville. Mère Renard lui dit que c'était convenu et elle promit de se rendre chez Père Lapin le samedi avec son once et demie.

Après avoir fait un bon déjeuner, Père Lapin prit congé et continua son chemin. Il arriva chez le Père Coyote (1), qui était en train de retirer de l'âtre un grand pot au feu de conserve de *chiverre*.

— Eh ! Père Coyote. Comment allez-vous ?

— Quelle surprise, Père Lapin ! Mieux vaut arriver à temps que d'être invité. Entrez donc et goûtez-moi cette petite conserve, vous m'en direz des nouvelles.

Tandis qu'il mangeait son assiette de conserve, Père Lapin offrit au Père Coyote sa fanègue de maïs et de haricots rouges pour une once et demie. L'affaire fut tout de suite conclue et il fut convenu que le Père Coyote viendrait avec sa voiture le samedi vers les dix heures du matin.

Père Lapin dit au revoir et continua son chemin. Il parvint à la maison du Père Chasseur, qui était dans le couloir en train de graisser son fusil.

— Père Chasseur, vous allez croire que j'ai perdu la boule, je viens vous offrir une fanègue de maïs et une autre de haricots rouges pour une once et demie. C'est idiot ! Mais je tire le diable par la queue et je dois les vendre à n'importe quel prix.

Père Chasseur conclut l'affaire et il fut convenu qu'il viendrait le samedi avec ses deux mules chercher le maïs et les haricots rouges. Père Lapin lui dit de venir vers le milieu de la journée, car le matin il devait aller à la ville et il ne rentrerait à la maison que vers une heure.

Puis Père Lapin rentra chez lui. Le samedi, il se leva de très bonne heure et s'assit sur la palissade. Le soleil s'était à peine levé, qu'il vit venir Mère Grillon avec sa charrette.

Père Lapin lui fit conduire la charrette derrière la maison. Il lui montra le maïs et les haricots rouges ; Mère Grillon tira de son sein le mouchoir dans lequel elle avait noué l'argent ; le dénoua et mit l'once et demie dans les mains du vendeur.

Père Lapin invita Mère Grillon à entrer, décrocha le hamac qui était attaché à la poutre de la pièce et lui dit :

— Venez, Mère Grillon, et reposez-vous un peu en fumant ce bon cigare. Et Mère Grillon s'étendit dans le hamac et se mit à fumer. Père Lapin allait et venait. Tout à coup, il apparut en portant les mains à sa tête.

— Ma pauvre Mère Grillon ! Voilà que Mère Poule arrive et elle vient ici !

— Ne dites pas cela ! s'écria Mère Grillon en s'élançant hors du hamac. Pourvu qu'elle ne me voie pas ! Je vous en supplie, cachez-moi, Père Lapin ! Il me semble être déjà dans le gosier de Mère Poule !

Père Lapin la cacha dans le four et sortit recevoir Mère Poule, à qui il fit conduire sa charrette derrière la maison ; il lui montra la fanègue de maïs et celle de haricots rouges et il reçut l'once et demie. Ensuite, il lui fit signe de se pencher sur le four et elle y trouva la pauvre Mère Grillon qui passa dans son gosier le temps de dire *amen*. Il la conduisit aussitôt dans la salle, la fit monter dans le hamac et accepter un bon cigare.

Alors que Mère Poule était bien en train de se prélasser, le Père Lapin entra en levant les mains :

— Ma pauvre Mère Poule ! Devinez qui vient ici ?

— Qui, Père Lapin ?

— La Mère Renard, et je ne sais pas si c'est pour vous ou pour moi.

— Pour moi, Père Lapin. Pour qui serait-ce ? Cachez-moi, je vous en supplie. Et la pauvre Mère Poule, plus morte que vive, courait ici et là, sans savoir quel chemin prendre.

Père Lapin la cacha dans le four et sortit recevoir Mère Renard. Il la mena placer sa charrette dans l'enclos, pour qu'elle n'aperçût pas les autres, reçut l'once et demie et pour le reste fit comme avec les précédents. Il lui montra le four avec mille malices et Mère Renard avala Mère Poule. Pendant qu'elle se balançait dans le hamac en fumant son cigare, Père Lapin était comme une navette de tisserand, entrant et sortant. Dans une de ces allées et venues, il entra en faisant l'effrayé.

— Ma pauvre Mère Renard ! Devinez qui vient par ici ?

Mère Renard fit un bond.

— Qui, Père Lapin !

— Père Coyote... Et je ne sais pas si c'est pour vous ou pour moi.

— Ah ! Mon pauvre Père Lapin ? Pour qui

(1) Chien sauvage du Mexique.

serait-ce si ce n'est pour moi ? Cachez-moi et Dieu veuille qu'il ne me sente pas.

Père Lapin la cacha dans le four et sortit recevoir Père Coyote. Lorsque celui-ci lui eût remis l'once et demie, il le conduisit dans la salle.

— Etendez-vous dans le hamac, Père Coyote, et reposez-vous. Et fumez-moi ce bon cigare. Vous n'êtes pas pressé.

— Allez donc jeter un petit coup d'œil dans le four et vous verrez ce que j'y ai, Père Coyote y alla et y trouva Mère Renard. Il l'étrangla en un intant et la mangea. Il était encore en train de se lécher les babines, lorsque Père Lapin entra :

— Mon pauvre Père Coyote ! Devinez qui vient par ici ?

— Dites vite, Père Lapin, répondit Père Coyote, effrayé en voyant la figure que faisait Père Lapin.

— Eh bien, c'est Père Chasseur avec son fusil ! Et on ne sait pas si c'est pour vous ou pour moi.

— Hélas Père Lapin ! C'est pour moi qu'il vient, car il me guette ! Au nom de ce qui vous est le plus cher, cachez-moi.

— Eh bien, mettez-vous dans ce four et je ferme la porte.

Père Coyote y entra, le cœur battant et Père Lapin se rendit à la barrière recevoir Père Chasseur.

— Je croyais que vous n'alliez pas venir, Père Chasseur, dit le coquin. Entrez, entrez et reposez-vous dans ce hamac, car vous devez être très fatigué. Fumez ce bon cigare et ensuite vous viendrez voir votre maïs et vos haricots rouges.

Lorsque Père Chasseur se fût reposé, Père Lapin lui dit à l'oreille :

— Préparez la poudre, Père Chasseur, et allez jeter un petit coup d'œil dans le four.

C'est ce que fit Père Chasseur, qui trouva le Père Coyote en train de claquer des dents. Père Chasseur visa et, poum!... adieu Père Coyote!...

Ensuite, ils allèrent charger sur les mules le maïs et les haricots rouges, et c'est ainsi que Père Chasseur fut le seul acheteur qui reçut la récolte de Père Lapin, lequel toucha sept onces et demie pour une fanègue de maïs et une autre de haricots rouges et resta avec quatre charrettes et quatre paires de bœufs et très satisfait de sa mauvaise foi.

CARMEN LIRA.

(trad. de l'espagnol par Georges Pillement)

FRANÇOIS MAURIAC A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Long, mince, un peu fléchissant, le nez aristocratique et même bourbonien, l'air d'un arrière-petit neveu du grand Condé, mais qui aurait « mis sur le cimier du gentilhomme une plume de fer », qui aurait quitté les camps pour les bibliothèques, tel nous apparaît le nouvel élu. Discret, plus par fierté peut-être que par modestie, et presque distant, avec dans le regard ou le geste un *noli me tangere* que sa bouche se garde de prononcer, et toutefois comme un timide appel à la bousculade, comme un désir qu'on passe outre à sa courtoise réserve, qu'on le rende cordial, allègre et, si possible, familier.

Est-il besoin de dire que M. François Mauriac est le contraire d'un auteur gai ? Il y a des gravités optimistes. La sienne est sombre. Chacun de ses livres semble une station sur la voie douloureuse du renoncement. S'il est une ivresse qu'ils dispensent, c'est celle du désespoir. *Son* désespoir, *son* renoncement. La vie se venge : de tristesse en tristesse, de défaite en défaite, le voici entré à l'Académie, après un *cursus honorum* sans à coup. Si l'élection n'eût été si prévue, on l'aurait jugée triomphale : vingt-huit voix ! C'est presque un record.

L'opinion a-t-elle ratifié ce succès ? Sans aucun doute. Et d'abord, M. François Mauriac a pour lui la plupart de ses lectrices, sinon toutes, et particulièrement les inquiètes, les scrupuleuses, les tourmentées qu'un feu secret dévore ou qui en éprouvent la menace. Il leur inspire une sympathie pénétrée d'admiration et de gratitude. Elles trouvent en cette âme repliée une âme fraternelle. Leur part, dans ses récits, n'est-elle pas la meilleure ? Babette, Andrée, Noémie, Maria, Thérèse, les autres, les tentées, les coupables, les criminelles mêmes, ne les préfère-t-il pas dans son cœur aux personnages en veston, qui sont naïfs, maladroits, rudes, brutaux, médiocres ? A défaut de héros il a des héroïnes. Ce sont elles dont les soucis l'attirent, dont les peines ne le lassent pas, si gratuites qu'elles semblent. Leurs péchés, qu'elles commettent sans bien savoir, il les leur explique à elles-mêmes, et il n'est pas loin de les absoudre. Quel confesseur il serait ! Et si

distingué, d'une si sobre élégance, d'un goût si sûr !

Dans ce concert d'éloges, j'entends néanmoins quelques voix discordantes, — masculines, celles-ci, — dont je me fais l'impartial écho. « Eh ! que M. Mauriac prenne place sous la Coupole, à la bonne heure ! Il en est digne à tous égards, et il portera on ne peut mieux l'habit vert. Mais nous ne sommes pas très excités par ses peintures d'intérieurs. Sa vision nous semble un peu limitée, le champ de son observation assez réduit. En dehors de ce spiritualisme hautain, dont on ne sait s'il mène à Dieu ou au diable, quelle incuriosité de certaines choses dont le spectacle ne lui manquait pourtant pas ! Avoir eu la chance de naître dans une vieille ville parlementaire, une des capitales du trafic, où, deux fois par jour, le souffle de l'aventure accompagne le dernier effort de la marée, et n'en tirer qu'un thème mesquin de « préséances » dont on a beau jeu de faire fi ! Trop vulgaire, ce négoce ? Trop en dehors, cette activité ? Allons donc ! Imaginez Balzac quai des Chartrons. Et rappelez-vous que là vécurent Montesquieu, qui vendait son vin ; Montaigne, qui avait de l'humour et le sens des intérêts publics. Nous nous méfions un peu d'un talent incapable de sympathiser avec la vie d'un grand port. Nous suspectons cette dureté pour la province : elle nous paraît de l'ingratitude prévue. Et nous savons bien que tout se ramène, finalement, à des passions, à des émotions, que l'action la plus intérieure peut être aussi la plus intense. Témoin Racine, qu'il a commenté. Mais les gens ne vivent pas sous cloche. Ouvrez-leur largement portes et fenêtres, pour que l'angoisse qui les étreint ne soit pas attribuable au manque d'air. »

Voilà deux opinions : on n'est pas tenu de choisir.

Nous inclinons, pour notre part, à penser que la concentration ne va pas sans un peu d'abstraction, et qu'un peu de monotonie est la rançon de l'égalité. Quant au goût de l'équivoque, nous ne le reprocherons pas à un romancier : tant mieux, qu'il n'aime pas les situations nettes, et que les caractères à double fond l'intéressent ! « Mains jointes » et « Fleuve de sang », l'antithèse est très vérifiable. Et que l'œuvre de M. François Mauriac soit une introduction à la vie dévote ou à son contraire, elle plaît par cette indécision même. Il est évident, avec cela, qu'il flatte ce que Nietzsche appelait la *psychologica voluptas* des Français. Son succès répond à une tradition nationale. Mais ce succès, l'a-t-il vraiment cherché ? Non pas même, si, comme il l'écrivait le 3 juin dans *l'Echo de Paris*, il appartient « à la race de ceux qui ont la terreur de n'être pas sincères ». Il ajoutait dans cet article : « Ce qui nous fait le plus horreur : un écrivain qui n'éprouve pas tout à fait les sentiments dont il témoigne en public, sans doute n'est-il pas encore un Tartufe, mais il a déjà fait quelques pas dans la direction de Tartufe ». On voit quelle peut être la sincérité de M. François Mauriac, combien exigeante et scrupuleuse. Mais on voit du même coup que sa psychologie ne veut être que lyrique, autrement dit subjective, et qu'elle condamne bien des formes de roman demeurées pour nous légitimes, en tant qu'héritières de l'antique épopée. Honorons ce clerc qui n'a pas trahi. Louons-le, avec la presque unanimité de ses lecteurs, d'être demeuré si fidèle à lui-même, mais approuvons-le dans ce qu'il affirme et réalise plutôt que dans ce qu'il semble nier.

Si nous avions, maintenant qu'il est pourvu d'un siège d'immortel, à écrire son histoire romancée, nous commencerions à peu près ainsi :

« Il vécut ses jeunes années parmi des robes noires et strictes, robes de prêtres, robes de femmes. Entouré de sollicitudes qui étaient aussi des tyrannies, il grandit vite en taille et en sagesse, haut et frêle, roseau pensant. Un péril pour cette vie enclose : l'odeur de la pinède. Et un scandale dans le voisinage : une fillette qui a mal tourné, sa pâleur ardente, ses paupières de bistre, sa bouche pulpeuse ayant tout à coup trouvé leur emploi. Prudemment, on jette un voile sur la pécheresse, on ferme la fenêtre à l'odeur fauve : il s'agit de préserver l'enfant. Et l'enfant lui-même pense que l'on fait bien. Mais comment interdirait-il à ses yeux de voir, à ses narines de sentir, à son esprit de méditer ? »

Voilà. Mais je reviens à cet article de *l'Echo de Paris*, et j'y lis : « L'idée qu'on se fait de l'écrivain, d'après certains moments de sa vie exprimés dans certaines œuvres, correspond-elle à ce qu'il est en réalité ? »

AUGUSTE DUPOUY.

POSSESSION

(Nouvelle)

Vous la connaissez tous.

Volumineuse dans ses loques sordides, faites de lambeaux arrachés aux parapluies abandonnés à la rue, loques jamais renouvelées mais indéfiniment superposées, vous l'avez rencontrée, longeant les cafés rutilants et grouillants. Vous l'avez vue l'hiver à la tombée du jour s'approcher en glissant du brasero et recueillir de quelque consommateur isolé, de quelque passant apitoyé, la pièce de monnaie, le billet, que sa main saisit et fait disparaître : cette main grise sous la crasse, tel le visage parmi les loques.

Au fait, son visage, vous importe-t-il ?... Le reconnaîtriez-vous entre mille et mille ? Vous ne le pensez pas.

Toutefois, cet ensemble de guenilles et de crasse, ce corps alourdi dans l'amoncellement d'indéfinissables chiffons, vous auront frappé au point de devenir familiers à vos yeux sans même que vous preniez conscience d'avoir apporté quelque attention au personnage.

Elle va vers la soixantaine ou l'a dépassée.

Misérable, repoussante, affligeante, avec son sac aux croûtes ; gîtée dans une encoignure, le long d'un de ces bâtiments impersonnels et dominateurs qui accueillent la foule ou la rejettent à heures fixes, cette vieille, du matin au soir, coud, assemblant d'infects bouts d'étoffe.

Cette traîne-la-misère, dont la présence offense le regard, dont l'aspect fait pitié et repousse à la fois, porte un nom qui eût dû la célébrité à son heure. C'est une pensionnée de l'Etat.

Ses rentes... oui, ses rentes... celles que lui sert si généreusement la République, jointes aux profits que lui valent son éternelle présence à tous les vents de la rue et son lamentable aspect de pauvresse... vont régulièrement grossir son trésor... Non pas dans un trou de sa paillasse, non pas dans une marmite dissimulée en quelque coin de son taudis... mais, bel et bien, à son compte en banque !

Elle a connu le logis familial, les chaudes joies de l'enfance. Elle a été l'objet des soins de parents attentifs. Elle a perçu en écho, s'est enorgueillie peut-être, des triomphes ou des vicissitudes qui ont mis en vedette le nom qu'elle porte. Elle a ressenti la commune douleur de la famille aux heures où celui qui l'avait fondée et glorifiait ce nom : un convaincu, un apôtre, un bon père sans doute, est devenu un proscrit.

Tout cela est rejeté... oublié...

Elle ne sait plus qu'ouvrir les mains pour saisir sa part des réparations accordées lors de son retour d'exil à celui qui fut pendant des années un banni, continuées aux siens après sa mort.

Des aventures passées, des sentiments éprouvés, elle ne sait plus que ceci : Il n'y a qu'un bien au monde : posséder... L'argent est le signe de la puissance. Il en faut beaucoup, beaucoup... encore... toujours plus...

Oui, elle habite la rue. Blottie la semaine aux recoins d'une banque... *sa banque*..., la banque où elle met en sûreté ses billets, ses bons billets qui sont la joie illuminée de son cœur, se transportant le dimanche de porche en porche d'une église à l'autre, sur la rive opposée, elle vit de croûtes ramassées et s'habille de lambeaux, puisqu'il faut se nourrir et vêtir son corps. Chaque soir la retrouve endormie, tassée dans ses loques sur les marches du palais de la fortune où s'abrite son trésor, insensible à l'éclat des lumières, à l'agitation de la foule, au roulement continu des véhicules.

Elle vit... Elle va ainsi pensant qu'elle pourrait être, si elle voulait, qu'elle sera quand elle voudra, celle qui brille et qu'on envie, ou l'égale de celui qu'on loue et qu'on escorte... Pour tous elle est, indigente anonyme, la vieille en guenilles qui supporte les intempéries, coud ses nippes, sans d'ailleurs tendre la main. Elle se rit de vous qui lui glissez votre offrande. Elle se rit de vous, pauvres fous, pauvres hommes, qui, en une minute, passez vingt fois de l'espérance au désespoir... qui marchez les uns sur les autres pour arriver à la fortune, pour être le plus haut placés ; de vous qui vous jetez au plaisir afin de mieux sentir la vie... et tenter de la retenir sachant qu'elle vous échappe... Oui, mépris sur vous tous que rien ne peut satisfaire !

Elle, devant votre dégoût, votre pitié, votre indifférence, a sa joie, sûre, satisfaisante, parfaite !... Elle n'a besoin de rien ni de personne. Son imagination à chaque minute la réchauffe et lui représente qu'elle peut, à pleines mains, comme par miracle, saisir le bien qui ferait l'objet de son désir. Sa convoitise à toute minute peut changer d'objet... Ce qu'elle souhaite, à l'instant même elle le possède sous le

forme qui lui agrée, de la manière qui lui convient... Cette voiture dont les nickels éblouissent et qui roule en douceur... elle peut l'acheter ; l'ensemble qui fait de la toilette de cette passante une merveille d'élégance, les bijoux qui éclatent sur cette autre, son trésor, si elle le voulait, demain, les lui donnerait... Pour elle pas d'obstacle entre la chose désirée et la possession. Tout ce qu'elle peut s'adjuger ainsi, à tout instant, lui chauffe l'âme, comble son être. Oui, elle vit de la croûte tombée aux ordures, mille intempéries l'accablent... Mais aucun mauvais destin n'a de prise sur elle. Elle a la joie, la joie parfaite de se dire : tout ce que je veux, tout ce que je souhaite, demain, tout de suite est à moi si je veux.

Son désir indéfiniment peut changer d'objet. Elle est l'irrassasiée et toujours satisfaite.

Une porte à franchir qui est ouverte à tous, un trait de plume à donner, quelques minutes d'attente, et le monde est à elle.

A toute minute, possédant à pleine imagination l'objet qui la possède, que lui font le froid, la pluie, le cuisant soleil, les regards des passants !... Son trésor n'est-il pas là qui grossit, qui grossit, lui assurant la possibilité de toutes les jouissances !

Ainsi vit-elle errante, sordide, dans la magie d'un mot... le mot par lequel nous tous, pauvres obsédés, plus ou moins nous vivons, le mot qui nous attache, nous courbe, nous meurtrit, nous abat, nous redresse : le mot d'horrible malédiction : « *posséder* ».

JULIEN REYNE.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

ÉNIGMES, CONTRADICTIONS INQUIÉTUDES ALLEMANDES

Le règne de la censure, de la délation et de la surveillance policière généralisée, qui semble être l'accompagnement obligé de ces régimes autoritaires, auxquels il nous arrive de rêver confusément quand notre parlementarisme dégénéré étale trop cyniquement son impuissance, mais qui ne nous en inquiètent pas moins par leur brutalité et leur étroitesse d'esprit, ont pour conséquence directe une obscurité qui prête à bien des erreurs. La disparition d'une presse libre fait que de loin on ne peut guère suivre les mouvements d'une opinion qui ne s'exprime plus que par des bruits confus, des confidences plus ou moins suspectes, voire même de simples ragots. Mais tout finit par se savoir et le retour de quelques bons observateurs — ce ne sont pas nécessairement ceux qui, à la rentrée d'un voyage hâtif, donnent leurs impressions aux journaux quotidiens sous des titres sensationnels — permet, semble-t-il, de faire le point et de discerner la direction dans laquelle la révolution hitlérienne entraîne l'Allemagne.

Car il s'agit bien d'une révolution. Nous n'avons jamais cru très sérieusement à l'avenir de l'Allemagne républicaine et libérale, née de la Constitution de Weimar, mais maintenant il faut bien reconnaître que cette vaine apparence s'est effondrée tout entière. Toutes les forces sociales ou politiques, qu'on croyait pouvoir opposer à la prodigieuse ascension de celui qu'on appelle maintenant respectueusement Son Excellence M. le Chancelier Hitler, se sont effondrées comme des châteaux de cartes.

Le parti du centre catholique qui fit reculer Bismarck, s'est évanoui — ses chefs se cachent ou sont en fuite, mais les récents incidents de Munich montrent qu'il pourrait bien se réveiller — comme la Sociale-démocratie avec laquelle Guillaume II était obligé de compter. Disparu, le fantôme du communisme allemand, qui épouvanta nos conservateurs et plus encore les conservateurs anglais. Volatilisé, le particularisme des Etats auxquels le grand unificateur, le terrible chancelier de fer, n'avait pas osé toucher. Toute l'Allemagne est muette, à moins qu'elle n'entonne avec frénésie un de ces hymnes nazis qui font penser à la parodie d'un poème de Nietzsche mis à la portée d'un public de café-concert, et le parti national socialiste peut déclarer avec emphase qu'il a, dès à présent, accompli sa mission historique en constituant le troisième Reich, c'est-à-dire un Etat purement allemand et complètement unifié à la prussienne.

Mais est-ce bien un Etat que l'Etat nazi ? Il en a tous les rouages, la révolution s'étant bien gardée de supprimer les cadres de l'ancienne administration et se contentant de s'emparer d'abord de tous les leviers de commande, puis d'éliminer le personnel qui ne lui donnait pas toutes garanties en fait d'opinion. Il faut avouer, d'ailleurs, que ce fut une révolution bien faite, avec le minimum de sang répandu — peut-être

parce que ceux qui la firent eurent le minimum de scrupule, ce fut, il est vrai, une révolution qui ne rencontra presque pas de résistance, non parce qu'elle eut l'assentiment de tout le monde, mais parce que, immédiatement désemparés, ses adversaires montrèrent une passivité sans exemple.

Et cependant, on se demande si l'Etat nazi est bien un véritable Etat ou seulement l'apparence d'un Etat.

Un bon observateur, retour d'Allemagne, un financier mêlé aux grandes affaires internationales, habitué à juger les choses d'un point de vue très positif, mais tout de même curieux d'idées générales, n'ayant d'ailleurs contre les Allemands aucune prévention, me disait ces jours-ci :

« Je crois, comme Taine, que de petits faits, observés directement à même la vie, sont souvent plus significatifs que tous les documents imprimés et toutes les statistiques. Ce qui frappe d'abord à Berlin ceux qui, comme moi, avaient connu la ville avant le triomphe d'Hitler, c'est l'aspect morne et abattu de la foule. On se croirait en pays occupé ou... en Russie soviétique. Il y avait autrefois un tour d'esprit berlinois, analogue à la blague de toutes les grandes villes, mais avec un accent prussien très particulier. Le Berlinois n'était pas « gobeur » et ne détestait pas les plaisanteries un peu fortes. On plaisanta même aux plus mauvais jours de l'inflation. On ne plaisante plus. On a peur d'être rappelé à l'ordre, et comment ! par quelque nazi embusqué derrière une porte. Tout le monde se sent dans la main d'une redoutable haute-police ; mais, ce qui est plus grave, c'est que cette haute-police n'est pas la police régulière, mais une sorte de police volontaire. Tous les jeunes nazis se sont improvisés argousins, espions, délateurs... pour la Cause. Un directeur de banque — juif évidemment — racontait : « En ce moment nous sommes relativement tranquilles, mais je suis surveillé. Je suis surveillé par quelques-uns de mes employés et notamment par mon deuxième caissier, qui est une des lumières du Parti. Il veut bien m'avertir de temps en temps de ce que le Parti attend de moi. D'abord des subventions, des souscriptions, bien entendu, mais il y a mieux. Dernièrement, il est venu me confier que je ferais bien d'accorder un crédit de 50.000 marks à un commerçant dont les affaires sont en péril, mais qui pense parfaitement bien. J'ai cédé, mais, si cela continue, je ne pourrai plus céder. Pas un établissement de banque ne résisterait [illegible] un pareil régime. »

Autre trait, ajoute mon informateur : la multiplication, le champignonnement des [illegible] officiels. Il en pousse partout. C'est qu'il faut avant tout créer des places. On a commencé par chasser de toutes les administrations les juifs, les socialistes, les républicains. Cela a produit beaucoup de vacances, mais ces vacances ne sont pas à la proportion de l'appétit des tenants du Troisième Reich. Alors il faut bien créer des offices nouveaux. Combien de temps cela durera-t-il ? Le Troisième Reich a beau ne pas payer ses dettes à l'étranger et se préparer même à dispenser ses nationaux de payer les leurs, ses ressources ne sont pas illimitées. Il viendra un jour où il sera impossible d'arracher de nouvelles « contributions patriotiques » aux banques et aux commerçants juifs ; alors il faudra bien recourir aux mesures de pure démagogie, qui sont implicites dans le programme hitlérien et les hobereaux et les industriels prussiens verront ce qu'il en coûte de subventionner des révolutions. »

Ainsi parle un témoin. Et de fait, le grand problème de la politique intérieure allemande est pour l'instant la rupture probable du parti national-socialiste et des pangermanistes conservateurs, dont M. Hügenberg est le chef. Le succès extraordinaire du *Führer*, son immense puissance sentimentale, vient des espérances confuses et démesurées qu'il a données à tout un peuple misérable, humilié et déçu, mais principalement au prolétariat intellectuel, dont la misère est affreuse, aux petits bourgeois ruinés par l'inflation et la crise commerciale, aux paysans que la crise agricole n'est pas loin d'acculer à la famine : autant de groupes sociaux que la faillite de la Social-démocratie et l'embourgeoisement, parfois cynique, de ses chefs, ont exaspérés. Hitler leur a donné en guise de première satisfaction les mesures contre les juifs, vieux dérivatif [illegible] dans toute l'Europe centrale et orientale, les gouvernements aux abois accordent périodiquement aux fureurs populaires, puis les grands [illegible] gallophobes, que tout homme politique allemand tient toujours en réserve. C'est peu pour un peuple qui attend de son chef le retour à la prospérité. Si grisées de mots [illegible] les foules allemandes ne se contenteront pas longtemps de cette viande creuse. Or il faudra, pour les satisfaire, brider l'égoïsme des hobereaux agrariens dont toute la politique économique consiste à vouloir vendre le plus cher

possible leur bétail et leurs pommes de terre, et celui des grands industriels qui, donnant leur adhésion au plus violent nationalisme, n'en désirent pas moins vendre leurs produits à l'étranger. Hitler et ses lieutenants ont largement profité de leurs subsides et de leurs appuis politiques, mais ils ne veulent nullement obéir à leurs injonctions. Le plus intelligent, le plus énergique, mais aussi le plus brutal d'entre eux, le capitaine Gœring, déclarait récemment : « Nous avons fait du nationalisme, maintenant il s'agit de faire du socialisme, *le mètre* ». Impuissants à fournir du travail à cinq millions de chômeurs — la militarisation du travail n'est qu'un palliatif — certains chefs nazis parlent en effet du partage de terres, qui seraient prélevées sur les grands domaines des agrariens de l'Est. Comme le disait très justement M. René Pinon dans une de ses récentes chroniques : « Quand on viole avec entrain les lois tutélaires qui sont le fondement des sociétés civilisées, il n'y a pas de borne où s'arrêter. Les contrats n'ont plus aucune valeur, puisqu'on les viole sans hésiter lorsqu'ils concernent des employés, des médecins, des fonctionnaires de tout ordre, coupables d'être juifs, marxistes, communistes, ou simplement d'avoir été dénoncés comme tels. La propriété n'est plus intangible, ni la personne humaine à l'abri des arrestations arbitraires ; le grand principe de l'*habeas corpus*, qui est l'honneur de la civilisation britannique, a été et est encore tous les jours foulé aux pieds en Allemagne. La justice de parti n'est pas plus une justice que la justice de classe des Soviets. On ne fait pas à l'arbitraire sa place même quand il vient de haut, même quand il a l'autorité à son service. Il ne paraît plus possible de remonter la pente qui entraîne les foules allemandes vers une sorte de bolchevisme nationaliste et antisémite ».

De toute façon, il semble bien que ceux qui se sont imaginé que Hitler jouerait le rôle d'un Monk et serait le fourrier d'une restauration monarchique se soient lourdement trompés.

Cette rupture avec les partis conservateurs n'est d'ailleurs pas sans danger pour l'hitlérisme. Battu en brèche, le prestige du vieux président Hindenburg, qui ne survivrait pas à l'élimination de tous les éléments politiques et sociaux qu'il représente, est encore considérable. De plus, ce sont encore les conservateurs qui fournissent une quantité considérable de fonctionnaires supérieurs. Leur élimination amènera [illegible]issement des grandes administrations [illegible] foule de jeunes gens aussi avides qu'inexpérimentés et qui ne manqueront pas d'ajouter du désordre et de la gabegie dans un Etat déjà bouleversé de fond en comble.

Autre faiblesse de la révolution hitlérienne : la médiocrité, la puérilité de son idéologie. On compare souvent Hitler à Mussolini et l'hitlérisme au fascisme. En réalité, les deux régimes ne se ressemblent que parce qu'ils sont également autoritaires, anti-parlementaires et antilibéraux, ainsi qu'anti-marxistes. On peut discuter, on peut détester le régime fasciste tel qu'il règne en Italie, mais il repose sur un système social, politique et même moral, parfaitement logique et cohérent. Il emprunte d'ailleurs la plupart de ses idées fondamentales (syndicalisme soumis à la surveillance de l'Etat, assemblée corporative substituée au Parlement politique, auto-recrutement d'une élite dirigeante), à des penseurs français qui vont de Georges Sorel à Charles Maurras, en passant par Bonnald et Le Play. Le système d'Hitler, si tant est que cela puisse s'appeler un système, est basé au contraire sur les idées les plus confuses pour ne pas dire les plus absurdes. Et d'abord sur l'idée de race, le plus obscur, le moins scientifique de tous les concepts sur lesquels on se soit avisé de créer un Etat. Depuis les temps historiques on ne connaît pas de nation qui soit de race pure, l'Allemagne moins qu'aucune autre. Pour l'ethnographie, l'élément celte du Sud, l'élément slave du Nord y contrebalancent depuis longtemps l'élément germanique. C'est pure fantaisie que de voir dans l'Allemand d'aujourd'hui le vrai descendant des Germains et surtout de l'Aryen « pur », imaginé de toute pièce par Gobineau. L'idée que le Troisième Reich va restaurer les « vertus germaniques », le droit germanique, l'esthétique et l'éthique germaniques, n'est qu'un propos de pédant ivre. Or, en dehors de cela il n'y a dans l'hitlérisme que des phrases creuses et des impulsions démagogiques. Malheureusement, le peuple allemand semble disposé, plus qu'aucun autre, à se laisser griser de phrases creuses, au moment où la démagogie est à l'ordre du jour dans le monde entier...

Quoi qu'il en soit, un pays dans un tel état de trouble et d'incertitude, quels que soient ses armements secrets, semble hors d'état de faire la guerre et M. Hitler est probablement sincère quand il dit qu'il veut la paix. Il la veut, du moins pour l'instant, parce qu'il en a besoin, mais il n'est pas moins certain que toute sa politique étrangère tend à lui assurer le moyen de faire la guerre le jour où sa diplomatie exi-

geante et brouillonne ne lui permettrait pas de satisfaire ses aspirations. Le danger immédiat n'en subsiste pas moins d'ailleurs, car un peuple surchauffé comme le peuple allemand est capable de toutes les folies et ce Führer pourrait bien être une nouvelle incarnation de l'apprenti sorcier.

Toujours est-il qu'il est paradoxal d'admettre un pays en pleine révolution, comme est l'Allemagne hitlérienne, dans une sorte de directoire européen s'arrogeant le pouvoir inouï de *dire* le droit européen. Or, le premier pacte à quatre, celui qui fut proposé dans une improvisation apparente par M. Mussolini à M. Macdonald, n'était pas autre chose. Le nouveau, celui qui vient d'être paraffé et qui est paraît-il conforme au mémorandum français, accepté bon gré mal gré par la Petite Entente, vaut-il beaucoup mieux ? Truffé de réserves, de restrictions, de garanties contre la révision des traités au point de vue français, il paraît, si l'on s'en tient au texte débarrassé de son venin, qu'il n'est plus qu'une vaine déclaration de principe comme tant d'autres, mais il n'en est pas moins vrai qu'il constitue la première fissure dans le système politique édifié par la France au lendemain de la guerre, quand elle vit qu'elle n'avait reçu aucune garantie de sécurité en échange des sûretés qu'elle aurait pu prendre sur le Rhin. Ce système consistait essentiellement à opposer le bloc de la Petite Entente et de la Pologne, appuyant la France et appuyé sur la France, à toute tentative de bouleverser le statut européen issu de la victoire commune. M. Mussolini a toujours été l'adversaire de ce système qu'il considère comme un obstacle aux ambitions italiennes. Le pacte à quatre est un moyen de l'affaiblir, sinon de le ruiner. M. Macdonald, qui ne veut pas prévoir les échéances de la politique au delà des fins de mois, et pour qui tout est subordonné à la bonne entente avec l'Amérique, n'y a vu que du feu; l'Allemagne y a distingué un moyen de rentrer dans le consortium des grandes puissances et de préparer le désarmement de la France : de sorte que, de quelque façon qu'il soit signé, il laissera une déception et une méfiance chez nos alliés naturels de l'Est et il apparaîtra comme un succès diplomatique pour M. Mussolini.

Ajoutons qu'étant donnés tant de concessions successives et l'état d'esprit, la méfiance qui règne dans le monde à notre égard, il était peut-être bien difficile de lui opposer une fin de non recevoir préalable. La politique n'est souvent que l'art de choisir entre divers inconvénients...

L. Dumont Wilden.

LE ROMAN

A PARIS, EN PROVINCE ET CHEZ LES BERGERS

Voici trois romans bien différents et qui suffiraient à montrer que ni la diversité du genre, ni sa richesse ne sont épuisées, dans cette période d'après-guerre à laquelle appartiennent leurs auteurs, avec tant d'autres auxquels revient sans doute pour une bonne part la responsabilité de ce qu'on a appelé la crise du roman.

***

L'Ombre, de M. Francis Carco (1), est un très dramatique récit qui ajoute au mystère du roman policier des scènes de mœurs d'un saisissant réalisme et la description d'un très curieux travail de construction psychologique, le tout avec la manière et l'accent propre à l'auteur de *Jésus-la-Caille*, de *L'Equipe* et de *L'Homme traqué*. C'est ici l'histoire d'une jeune fille traquée, dans un milieu tout différent et dans des circonstances toutes particulières. M. Francis Carco nous introduit dans une famille bourgeoise, et même de bonne bourgeoisie, un peu déchue, il est vrai. Mme Fournier, restée veuve à quarante ans avec une fillette de douze ans et un garçon de huit, au moment où son mari, percepteur de première classe, allait enfin passer receveur des finances, s'est réfugiée à Paris, où elles est réduite à habiter, dans un faubourg populeux, une maison d'ouvriers. Denise et Jean travaillent dans une banque. Un jour un crime est commis dans la maison, et toutes les circonstances sont réunies pour que les soupçons se portent sur Jean, d'autant qu'il a disparu après la nuit du meurtre laissant derrière sa porte un mouchoir ensanglanté. On ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle l'auteur nous

(1) Un vol. Bernard Grasset.

a montré comment les présomptions se confirment, jusqu'au jour où le véritable coupable sera découvert, non sans que des jalons, presque invisibles d'abord, aient été très habilement posés dès le début et nous mettent sur la voie de sa culpabilité.

Mais, ce qui est plus curieux que cette intrigue policière, c'est la vérité pittoresque des personnages qui y sont mêlés : les policiers eux-mêmes, inspecteurs, brigadiers commissaires, menant leur enquête et faisant leurs perquisitions ; la concierge de l'immeuble, revêtue soudain d'une importance considérable ; les locataires enfin, toutes ces petites gens que M. Francis Carco a vues sans indulgence, suivant la tradition un peu brutale du réalisme. Le soupçon à peine formé rallie toutes les commères. « Toutes ces femmes détestaient les Fournier. Elles leur reprochaient d'habiter, au premier étage, le plus bel appartement de la maison, le seul qui comprît quatre pièces et une cuisine ; elles en voulaient à Denise parce qu'elle ne sortait jamais qu'avec un chapeau, parce que ses pauvres robes si simples lui allaient bien, parce qu'elle avait les mains fines et portait souvent un livre sous le bras. Et la jeune fille, attentive derrière le rideau, devinait, sans les entendre, les infamies qu'on débitait sur elle, sur sa mère et sur Jean. »

Mais c'est dans l'esprit de Denise elle-même que s'accomplit le travail psychologique auquel M. Francis Carco a su prêter toute l'attention qu'il mérite et qu'il a su décrire avec une remarquable précision. Livrée à l'inquisition policière, Denise tend toutes ses forces vers un seul but : ne rien dire qui puisse compromettre son frère. Non qu'elle le croie coupable ; mais la disparition du jeune homme suivant de si près le crime, certains indices qui, la nuit même l'ont frappée, tout cela suffit à l'inquiéter, à la bouleverser, à lui donner le double sentiment du mystère et du péril. Et, peu à peu, d'autres indices paraissent, la pression de l'enquête s'accentue, les hostilités se manifestent accompagnées de lettres anonymes, de menaces. « Le supplice devenait abominable. Denise perdait la tête. Il lui semblait que partout, autour d'elle, des gens la poursuivaient, la soupçonnaient. Un matin, elle téléphona d'un bar à son chef de service, et elle eût la certitude que, derrière la cloison de la cabine, quelqu'un s'était glissé pour surprendre sa conversation. Depuis, elle en éprouvait par instants une indicible impression de stupeur et d'effroi ». Elle est bien la jeune fille traquée. Dans une autre âme aussi le travail intérieur s'accomplit qui finira par pousser le coupable à se livrer. Elle est dessinée avec autant de vigueur que de pittoresque, la figure de ce crémier du coin, Blache. Il sait pourquoi le jeune homme affolé a pris la fuite ; il l'y a peut-être poussé. Ce qui est sûr, c'est qu'il connaît sa retraite, qu'il le ravitaille et l'encourage à n'en pas sortir, entretenant ainsi la présomption de culpabilité qui le couvre lui-même. Mais il n'échappe pas à la fatalité qui désorganise l'intelligence des criminels et leur volonté : il va, de ses propres mains, accumuler autour de lui les présomptions jusqu'à ce qu'enfin elles apparaissent clairement à Denise qui poussera l'action au dénouement.

L'autre, alors, le personnage invisible auquel toute cette action est suspendue, que deviendra-t-il ? On ne le reverra plus. Déjà il n'était plus qu'une ombre avec laquelle vivait Denise, avec laquelle vivait la mère. De la maison en construction où il s'était réfugié, où il dormait sur un tas de sacs à côté d'un vagabond, il est parti un soir, et le clochard qui l'a suivi jusqu'à la rue, l'a vu s'éloigner « le long de l'eau, seul, tout seul, tout le long de l'eau, comme une ombre ».

Par l'habileté dans l'agencement du récit le dessin si net des personnages, la simplicité et la précision du style, le roman de M. Francis Carco se rattache à la formule la plus classique. Il n'y a rien de moins compliqué, ni qui demeure plus étranger aux déconcertantes nouveautés de l'esthétique moderne.

*
* *

On en pourrait dire autant du *Jeu d'amour* (1), auquel nous eussions souhaité un autre titre. M. André Lamandé trouverait peut-être quelque bonne raison pour justifier celui-là, mais il ne me convaincrait pas. Rien, en effet, ne correspond moins au sens général de son œuvre et n'en évoque moins l'esprit. On a bien rarement, aujourd'hui, l'impression d'une œuvre aussi saine, aussi grave même, où s'affirme avec une netteté si décisive le sérieux de l'amour et la force que lui donne un profond accord avec la raison. Cet équilibre se retrouve dans l'exceptionnelle qualité de la forme, qui est harmonieuse, directe, pressante et donne à ce récit un caractère de perfection classique.

Il nous jette tout d'abord au cœur de l'action, à l'heure même où elle va se déclencher et

(1) Un vol. *Les Grands Inédits*. Albin Michel.

se précipiter vers son dénouement. Le docteur François Pontets et sa femme Madeleine ont déjà douze ans de mariage, d'un mariage d'amour. Madeleine, sans cesser d'aimer son mari, a cessé de trouver dans cet amour le tout de sa vie. Ils ont perdu de bonne heure leur unique enfant. Elle est très seule, car la profession de François, qui le passionne, l'absorbe complètement. Elle-même résume très bien son cas : « N'ai-je pas aimé François totalement, d'un sentiment que je croyais immuable et éternel ? Le mariage ? On part en ne faisant qu'un, et puis, un jour, on se retrouve deux : un homme, toutes ses forces déployées vers la science ou la politique, vers l'argent ou le travail ; à côté une femme dont toutes les forces ne sont tendues que vers l'amour seul, les âmes se sont insensiblement désenlacées et tournées chacune vers sa fin... » Madeleine, pénétrée de la conviction que sa fin était l'amour et que son mari ne pouvait plus le lui donner tel qu'elle le désirait, a cherché et trouvé l'aventure.

François a soupçonné, puis découvert et étudié le mal. Avec ses habitudes de médecin, il y a reconnu les signes, les symptômes, la nature d'une maladie ; et il a décidé de la guérir. Plus exactement, cette passion, qui peut faire leur malheur à l'un et à l'autre, il lui a reconnu les caractères d'une sorte d'excroissance qui s'est formée dans un organisme sain et qui peut être enlevée par une opération chirurgicale. Cette opération, il s'agit de la faire et de la réussir. François Pontets s'y prépare avec un soin minutieux, une précision mathématique, réalisant cette double victoire de se commander à soi-même pour dominer les autres. Toute cette préparation, cet entraînement quotidien à la maîtrise de soi, cette géniale patience dans l'art de disposer toutes choses de manière à assurer le succès : voilà des parties tout à fait neuves dans le roman de M. André Lamandé, et qu'il a traitées avec une sûreté et une précision vraiment remarquables. L'attitude respective des deux personnages principaux, l'agitation, le trouble, les élans fiévreux de la jeune femme, l'angoisse profonde du mari dominée par une volonté souveraine qui puise sa force dans une haute sagesse : tout cela est représenté au vif avec un rare bonheur d'expression. Que la vraie volonté soit faite de clairvoyance et de raison, mais que, d'autre part, la véritable sagesse s'appuie sur une juste interprétation de l'expérience, non sur des théories abstraites, c'est ce que le personnage de François Pontets montre en pleine lumière. Non seulement il guérira sa femme en la délivrant de l'illusion, en faisant [illegible] à ses yeux la mesquinerie, la bassesse [illegible] de l'homme qui avait commencé de la [illegible] mais il lui laissera ignorer qu'il a connu son mal et qu'il l'en a, par une sorte d'intervention chirurgicale, délivrée. Sa pratique de médecin lui a appris que « l'idéal, en médecine, serait de guérir le malade sans que sa maladie et sa guérison lui soient révélées. Le souvenir de l'intervention médicale, même après la guérison suffit parfois à entretenir un état de malaise, de dépression et à engendrer une nouvelle maladie ».

Madeleine donc aura été malade, mais elle ne saura pas que son mari a connu son mal, encore moins qu'il soit intervenu poru le guérir et elle croira qu'elle guérit toute seule, la cause de son mal étant supprimée. C'est une belle cure. Mais, ne croyez pas qu'elle ait pu être conduite froidement avec une sérénité détachée. Le médecin a souffert plus que le malade, car il travaillait aussi sur sa propre chair et, d'autre part, tout le bonheur de sa vie était l'enjeu de la réussite. M. André Lamandé s'est bien gardé de substituer le médecin à l'homme, au mari : c'est le mari, c'est l'homme qui défend son foyer, son avenir, l'avenir de celle qu'il aime. Mais, dans cette œuvre de défense, dans cette œuvre de salut, il fait appel à toutes ses ressources, à toutes ses connaissances, à ses expériences, à ses habitudes de médecin.

Le roman de M. André Lamandé n'a donc rien d'un cas théorique où l'infidélité conjugale serait traitée d'après les méthodes de la médecine. C'est un beau roman, vrai, humain et dont toutes les racines plongent dans la vie. Ce serait une omission grave de ne pas mentionner qu'en dehors de tout cela il présente celui d'être fortement localisé : la petite ville de Blaye où il se passe, l'estuaire de la Gironde, tout ce « climat » qui enveloppe l'action et les caractères les pénètre, contribue à les façonner et à les expliquer.

C'est d'une somme des réalités les plus concrètes que l'art de M. André Lamandé tire ses plus intimes vertus : la puissance d'expression de la forme et le pathétique de l'action.

***

Tout est différent, le sujet, le ton, l'esprit, le style, avec le roman de M. Jean Giono. Nous changeons de « climat », de manière et de genre. Nous entrons dans un autre monde et dans un autre art. Aussi bien, à cet égard, *Le Serpent*

d'étoiles (1), ressemble-t-il aux autres œuvres du même auteur qui l'ont précédé, avec plus d'intransigeance encore dans la manière. Le titre même est mystérieux. Mais, précisément c'est ce mystère que recherche l'auteur, et il s'y complaît. Lisez plutôt cette présentation, les dix premières lignes du récit : « Tout est venu de Césaire Escoffier. Tout est venu de ce jour de mai : le ciel était lisse comme une pierre de lavoir ; le mistral y écrasait du bleu à pleine main ; le soleil giclait de tous les côtés ; les choses n'avaient plus d'ombre, le mystère était là contre la peau ; ce vent de perdition arrachait les mots aux lèvres et les emportait dans les autres mondes ».

Rien n'est exposé ; rien n'est expliqué ; mais, comme par magie, il faut bien le reconnaître, l'atmosphère est créée.

Provençal, comme Mistral, M. Jean Giono semble avoir voulu se placer à l'autre pôle de la pensée et de l'art. Mistral s'encadre dans la nature, mais il la domine : il est une des plus hautes expressions du génie classique, qui l'interprète à la lumière de la raison. L'auteur du *Serpent d'étoiles* sacrifie allègrement, ou plutôt avec une sorte de fureur mystique, la raison à la nature, source de toute sagesse comme de toute vie. Ses trois œuvres capitales, *Colline*, *Un de Baumugnes*, *Regain*, forment une trilogie placée sous l'invocation de Pan, le dieu qui présidait aux troupeaux et représentait la nature entière. Plus l'homme vit proche de la nature, plus il se trouve proche de la vérité. Nous voici parmi les bergers de Provence, si étroitement mêlés à la vie de leurs troupeaux qu'ils forment avec eux une sorte de communauté, fondée sur une véritable communion. Si certains bergers, en effet, exercent une autorité de « chefs de bêtes », c'est qu'ils apparaissent eux-mêmes comme des personnifications des forces de la nature. On le voit bien dans la scène capitale où aboutit tout le reste : le jeu étrange auquel se livrent ces bergers, une fois l'an, la nuit de la Saint-Jean, sur le plateau de Mallefougasse, drame improvisé, avec accompagnement d'une musique empruntée aux arbres, au vent et à l'eau, et, comme personnages, la Mer, la Montagne, le Fleuve, l'Arbre, le Vent, la Pluie, le Froid, la Bête, ces grandes réalités au milieu desquelles vivent les bergers, non point dans l'impossible lutte où ils seraient fatalement vaincus, anéantis, mais dans un accord tantôt spontané, tantôt d'une réalisation plus difficile et plus longue, faite d'ajustements instinctifs et d'adaptations successives. Comment s'opposeraient-ils à la nature, puisqu'ils ne s'en distinguent point ? Il n'en va pas de même avec les autres hommes, qui ont coupé la communication et élevé la barrière entre eux et la bête, « cette haute barrière noire comme de la nuit, haute jusqu'au soleil ».

Le berger, le « chef de bêtes », est resté l'homme de la nature ; mais il y a en face de lui, régnant sur le monde, l'homme de la société. Celui-là, la terre le maudit : il ne pourra jamais « sauter la barrière et entrer de plain-pied dans la grande forêt des réflexions de la bête ». Mais, ils sont là, eux, « les hommes premiers », ceux qui ont sauté la barrière, eux, les bergers. Les hommes premiers, c'est-à-dire l'homme primitif, l'homme de la nature opposé à l'homme de la société : nous connaissons le thème, ou plutôt nous le reconnaissons. C'est celui que Rousseau développait, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, avec la passion qu'il alliait à la logique de son temps et le sentiment de la nature qu'il substituait à l'intellectualisme abstrait de ses contemporains. Mais M. Jean Giono vient après la poussée du romantisme, celle du naturalisme, celle du symbolisme. Les improvisations de bergers qu'il imagine, ou du moins qu'il transpose dans sa manière et traduit dans son langage et qu'ainsi il transforme, sont d'un tout autre temps que les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. L'auteur a voulu que tout cela tienne plus ou moins du sortilège, et tout son récit est pénétré d'un naturalisme mystique qui exalte toutes les manifestations de la vie et aspire à exprimer toutes les forces du monde.

Ces forces, ces manifestations, M. Jean Giono se plaît à les rapprocher, à les confondre, à nous donner le sentiment d'une communion de tout ce qui est, la sensation de cette unité, à nous plonger avec lui « dans cette grande saumure de la vie totale, aux sources mêmes de la vérité, dans cette épaisse boue de vie qui est le mélange des hommes, des bêtes, des arbres et de la pierre ». La vérité : il y insiste. Il ne veut pas qu'on la distingue des réalités physiques, matérielles, corporelles, au milieu desquelles nous vivons, auxquelles sont liés, non seulement tous nos mouvements et notre existence même, mais notre pensée. Il y a une page saisissante et bien expressive où il décrit « un repas d'herbe et de nuit ». Avec ses personna-

(1) [illegible] Edition Bernard Grasset

ges, il mange en plein air la saladelle des collines, » en mâchant l'ombre qui déborde du grand creux planté de chênes verts ». Et voici la conclusion : « Tout cela donnait la pâture au ventre et à la cervelle ; je ne sais pas si la cervelle avait bien son compte séparé ; je crois plutôt que tout : salade, huile, pain noir, nuit et regards de gentiane, tout descendait dans le ventre, tout y faisait de la chaleur et du poids, tout s'y changeait en sucs et en effluves, si bien qu'on était, à la fin, ivre de la triple force du ciel, de la terre et de la vérité ».

Pour cette ivresse naturaliste, qui ne distingue plus l'esprit de la matière, M. Jean Giono a su créer un style approprié, où la nature et la pensée mêlent et confondent toutes leurs correspondances, qui sont, en fin de compte, des harmonies. Rien de plus païen qu'une telle inspiration. Elle s'exprime très exactement, très poétiquement aussi, dans le titre même du livre, suggéré par la vision d'un des bergers pour qui le ciel n'est rien d'autre, au milieu de la nuit, qu'un grand serpent d'étoiles.

FIRMIN ROZ.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LA POÉSIE POPULAIRE DANS LA LITTÉRATURE YOUGOSLAVE

Le XIe Congrès international des Pen-Clubs a tenu ses assises, fin mai, dans la pittoresque ville yougoslave de Doubrovnik (ancienne capitale de la république de Raguse), dont les palais et les forteresses médiévales surmontent encore, au milieu des rochers abrupts, la bleue Adriatique.

Il n'est pas sans intérêt, à cette occasion, de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les forces spirituelles de la nation yougoslave qui l'ont aidée, au cours des siècles, à résister avec vaillance à la longue oppression turque pour achever ses luttes dans l'apothéose de la libération et de l'union de tous les Yougoslaves dans l'Etat national indépendant qu'est la Yougoslavie actuelle.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire et la culture yougoslaves sont arrivés à la constatation que c'est la poésie populaire de cette nation qui lui a fourni les éléments spirituels essentiels à la formation de cet esprit vaillant et opiniâtre qui a permis aux Serbes de faire des prodiges d'héroïsme, dont les exemples les plus récents nous ont été fournis par eux aux cours de la grande guerre.

La poésie populaire serbe a été engendrée par les bardes nationaux, tout le long du Moyen-Age ; ses sujets sont généralement puisés dans les épisodes des luttes contre l'oppression turque, et les plus beaux poèmes de cette littérature populaire furent créés à l'époque où la nation yougoslave était la plus isolée et la plus martyrisée.

Après la défaite serbe dans les plaines de Kossovo (1389), les Serbes perdirent leur empire, qui fut le plus puissant à cette époque dans les Balkans et même dans l'Europe Centrale, et, fuyant devant l'envahisseur turc, le peuple serbe se réfugia dans les forêts, principalement dans la Choumadia (Choumа signifie forêt), région montagneuse du centre de la vieille Serbie, couverte de forêts immenses. C'est au contact de cette nature sauvage et loin des villes où les administrateurs turcs s'installèrent, que les Serbes retrempèrent leur foi en la libération future, et c'est là qu'ils réalisèrent dans leurs chants immortels (les « pesmé »), la synthèse poétique de leur âme.

Ces poèmes sont exprimés dans une langue littéraire impeccable et extrêmement laconique. Ce sont des figures et des pensées comme si chacune était forgée pour elle-même ; on chante la bataille de Kossovo comme l'événement le plus réel d'un peuple entier conscient de se sacrifier dans cette bataille pour la défense de la civilisation chrétienne.

La signification profonde de ces poèmes est la sagesse de la vie au milieu des brillantes images et inventions qui l'ornent. Cette sagesse embrasse toute la vie de l'homme, en général, et sans tenir compte de la conception chrétienne du poème. Cette sagesse parle de l'homme et non du chrétien, cette sagesse est la liberté de cette ère qui va si loin que, dans un poème, en décrivant la mort du plus grand héros serbe, elle appelle Dieu lui-même « Vieux Sanguinaire » duquel on meurt inévitablement. Mais cela est dit dans une telle forme et dans un tel assemblage de pensées, qu'on ne sent pas la lourdeur de l'insolence.

Ces poésies forment la littérature originale

de ce peuple qui, illettré, vivant dans les forêts, a réussi à créer toute une littérature magnifique par la forme et le fonds. Bien plus, cette littérature, le peuple simple ne l'a pas seulement conçue, mais il l'a aussi, au siècle dernier, aux yeux de tout le monde littéraire, révélée par l'intermédiaire de Vouk Stefanovitch Karadjitch, homme du village s'étant instruit presque seul. A ce moment, il y a moins de cent ans, on étudiait dans les écoles serbes la langue littéraire que les littérateurs avaient créée ; on ne connaissait pas d'autre langue littéraire quoique tout le peuple parlât la langue qui a trouvé son expression littéraire, non écrite à ce moment, dans les poèmes populaires transmis verbalement de génération en génération. Vouk Stefanovitch Karadjitch ayant fui à Vienne après la chute de la Serbie (en 1813), fait connaissance avec le Slovène Kopitar, professeur de langues slaves à l'Université de Vienne. Celui-ci, qui connaissait uniquement la langue littéraire, et non pas celle que le peuple serbe parlait, s'étonne du langage de Vouk, homme simple presque illettré. Pour être complètement convaincu, Kopitar demande alors des preuves plus tangibles que c'est là vraiment la langue parlée par le peuple, et Vouk écrit à son intention, en plus du recueil de poésies nationales qui, pour la première fois, sortirent de l'imprimerie, une grammaire, la première grammaire de la langue populaire.

Le savant linguiste Kopitar est tout surpris de cette langue si vivante et de ces poèmes populaires, et encourage Vouk dans ses travaux. C'est ainsi que les poèmes nationaux serbes sortirent de l'ombre, comme la nation serbe sortit de l'esclavage.

La publication de la grammaire et du dictionnaire par Vouk Karadjitch amena une division parmi les écrivains serbes et, quoique n'ayant qu'une minorité avec lui, Vouk finit, à la longue, par faire adopter par tous les Serbes et les Croates sa doctrine linguistique. Il fut secondé dans son entreprise par la majorité des littérateurs de marque de cette époque et, notamment, par le plus grand poète yougoslave, Pierre Petrovitch Njegoch, qui écrivit dans la langue populaire, préconisée par Vouk, son magnifique poème, la célèbre *Guirlande et Montagnes*. Le même exemple fut suivi par le tendre poète, Branco Raditchevitch, dont les poésies rappellent le grand Musset.

Installé à Vienne et aidé par Kopitar, Vouk réussit à faire traduire un certain nombre de poèmes populaires serbes en langue allemande, d'abord par Grimm et, ensuite, par Gœthe lui-même qui, épris du folklore populaire serbe, apprit la langue serbe et traduisit le célèbre poème intitulé *Hassan Aginitsa*. Enthousiasmé de cette originale poésie populaire, Gœthe déclara que c'était, à son avis, la plus belle et la meilleure poésie populaire en Europe.

C'est cette richesse du folklore populaire yougoslave qu'on retrouve également dans les costumes et dans les mœurs des paysans yougoslaves, et qui explique le penchant naturel de la race yougoslave vers les créations littéraires et artitiques.

Les nombreux délégués des différents centres des Pen-Clubs qui ont eu, à l'occasion de leur Congrès à Doubrovnik, la possibilité de visiter les côtes radieuses de la Dalmatie et, au cours de leur passage à travers la Yougoslavie, de prendre contact avec les foules populaires yougoslaves, ont pu sentir la belle confiance et la fraîcheur des sentiments et d'élans qui animent ce peuple de « paysans-poètes ».

MARCEL VALLON.

LE THÉATRE

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

Depuis des mois, au petit théâtre Montparnasse, toutes les classes de la société française et internationale défilent pour applaudir *Crime et Châtiment*. Ce succès durable mérite une attention particulière car il est de nature à réconforter tous les découragements et à rappeler, dans le désarroi actuel du théâtre, les principes nécessaires et évidents de la réussite.

La première initiative de mise en scène dont l'honneur revient à Antoine et à Gémier avait été rapidement exagérée. On avait fini par donner au décor le pas sur le texte ; une pièce ressemblait à une de ces infantes d'Espagne qu'on voyait à la cour disparaître sous le poids et le volume de leur parure. Le cinéma est venu non seulement aggraver, mais dévoyer cette tendance, car, non content de grossir les tableaux on les multipliait. La faillite est venue, comme

il était fatal ; ces spectacles coûtaient trop cher et le public s'en désintéressait.

Le mérite de Gaston Baty a été de comprendre le nécessaire équilibre à établir entre l'apparence matérielle et la réalité spirituelle d'une œuvre. Il s'est appliqué à simplifier, à styliser, en faisant appel aux ressources inépuisables de la lumière, le dispositif scénique ; il a non moins senti le besoin de diminuer le nombre des changements et enfin et surtout il a cherché une œuvre dont la substance humaine et même l'originalité psychologique justifiassent l'emploi de ces moyens ; il a réalisé une harmonie entre des éléments qui, jusque là étaient restés en déséquilibre ou même en désaccord et il a été récompensé de sa justesse d'esprit. De cette expérience nous pouvons donc conclure, tout à la fois, au mérite du directeur et adaptateur de Montparnasse et à celui du public. Voici un exemple de plus et l'on ne saurait trop insister sur chacun de ceux qui se présentent, hélas, de plus en plus rarement, où on voit que le théâtre, quand il ne se trahit pas lui-même, n'est trahi par personne.

L'intelligence de M. Gaston Baty s'est manifestée dès le choix et l'adaptation de l'œuvre. Il a compris deux choses, en effet : la durable actualité du roman de Dostoïewsky, et, aussi, la nécessité de présenter en raccourci tous les développements du livre.

On peut, en effet, constater aisément que bien loin d'avoir vieilli par le fait des événements et de la révolution bolchevique, la psychologie du peuple slave telle qu'elle avait été exprimée par les maîtres comme Dostoïewsky et Tolstoï, est devenue plus attachante et plus instructive. Nous retrouvons là, avec l'accent tragique du conteur outrancier, les thèmes connus : l'orgueil individuel qui veut rompre avec toutes les règles avilissantes et qui cherche jusque dans le crime l'exaltation de sa personnalité ; l'instabilité foncière de ces âmes inassouvies et aussi le thème humanitaire de la réhabilitation par l'amour. Or, il est incontestable que ces idées et ces sentiments gardent leur prise sur les foules. Les scènes capitales de l'œuvre sont celles où l'amour rapproche ces deux dévoyés, le criminel nihiliste qui ne peut rester à la hauteur de son crime, et la fille perdue, qui ne peut rester à la bassesse de sa vie. Elle se rachète elle-même en rachetant l'égaré. L'autre moment où la foule frémit est le retour de l'enfant criminel dans les bras maternels : quand la nature reprend ses droits, l'humanité palpite.

Le principal compliment à adresser à l'adaptateur est le sens très juste avec lequel, négligeant l'accessoire, et ne retenant que l'essentiel, il a dégagé d'une œuvre touffue un mouvement rapide et ininterrompu. Grâce à l'intensité de l'action, chacun de ses tableaux apparaît comme une vision qui reste juste le temps nécessaire à produire son effet, mais qui ne se prolonge point. Presque chaque fois le rideau tombe à la seconde qui précède celle où l'efficacité matérielle s'abolirait devant l'ennui spirituel.

Nous n'avons cessé d'insister sur cette loi absolue de la mise en scène ; il faut d'autant plus se méfier de l'effet produit par un tableau que cet effet est plus intense et la durée du spectacle doit être d'autant plus brève que la nouveauté ou l'originalité en sont plus vives. La psychologie nous apprend que la durée des sensations est en raison inverse de leur intensité. La trouvaille de Gaston Baty a été de réaliser cette fois un très juste équilibre entre le nombre et la durée de ses tableaux.

Cette expérience suffit donc à nous montrer la possibilité de mettre enfin au point les acquisitions dues à trente ans d'erreur. Elle montre aussi qu'il suffit d'éviter ces erreurs pour retrouver le succès. Nous avons toujours plaidé dans le procès actuel du théâtre l'innocence du public et la culpabilité des auteurs et des directeurs ; l'épreuve de Montparnasse est bien la preuve que nous avions raison.

GASTON RAGEOT

LES BEAUX-ARTS

LES SALONS DE 1933

Trois Salons ! Peut-on parler, à leur sujet, de rivalité ? Les envois à la Société Nationale aux Artistes français sont, de plus en plus, parents. Si bien que les dirigeants ont opéré une demi-fusion en permettant aux visiteurs le libre accès d'un Salon dans l'autre. Tranche un peu le Salon des Tuileries grâce à la notoriété de certains de ses membres et, en particulier, à la belle phalange de ses sculpteurs. Mais les Artistes français ont su retenir et bien pla

cer quelques-uns des artistes autochtones formés à notre excellente École des Beaux-Arts d'Hanoï et leurs envois sur papier ou sur soie sont d'un autre intérêt que ceux des trop nombreux heimathlos, sans grande sensibilité, qui paraissent avoir été admis aux Tuileries seulement pour faire nombre.

Bref, si l'élite des trois Salons se fût réunie en un seul, l'art français y eût trouvé un surcroît d'autorité.

SALON DES ARTISTES FRANÇAIS.

Beaucoup moins de ces grandes toiles à intentions historiques ou décoratives qui encombraient avant guerre les Salons, et que leur médiocrité vouait aux *in-pace* municipaux. A peine si celui-ci en présente cinq ou six, d'ailleurs non agressives et même d'un mérite certain. Par exemple, *Idylle*, panneau pour la Chambre de Commerce de Béziers, dû à Henri Martin. Sans les ombres un peu dures, ce serait l'une des plus belles pages du maître. Méritoire est aussi *La Paix*, de Jean Julien : les figures sont belles avec simplicité et l'on souhaiterait pour elles, une destination flatteuse.

On ne saurait trop insister sur les services rendus à nos artistes par le séjour d'Afrique : il les débarrasse de toute convention, les incite à des réalisations très différentes de ce qu'ils eussent sans lui combiné. C'est ainsi que Mlle Ackein, allant dans la région des sables, a peint une toile du plus grand effet où des groupes de noirs et de nègres se découpent en ordre harmonieux sur le fond ocreux d'une terre ardente. Il a, non moins bien, inspiré Caniccioni : *Chameaux à l'Abreuvoir, Oasis de Chenini*, où pittoresque et caractère sont mariés et Jeanne Thil : *Nomades du golfe de Gobis*.

Les portraits sont l'un des attraits du Salon. Comment ne pas prendre plaisir à interroger une physionomie ! Aussi est-ce à qui, parmi les exposants, aura un homme d'importance à présenter, une femme belle à exalter. Et les Artistes français se flattent de réunir quelques-uns des virtuoses de la spécialité : outre leur président, Paul Chabas : *Portrait de Mademoiselle A. A. J.*, c'est Baschet, Cyprien Boulet, Guillonnet, Etcheverry, d'autres encore. Du premier, un portrait, hélas ! inachevé, du *Président Doumer* ; du second, ceux de *M. Edouard Casanova*, de *Mlle Jacqueline Francell*. Guillonnet présente à la fois le portrait officiel du *Contre-Amiral Le Bigot, attaché à la personne du* Président de la République et un portrait, de plus simple apparat, au crayon, mais nourri, expressif, du poète *Gustave Kahn*, l'une de ses meilleures œuvres assurément. Il y a trop de portraits exécutés pour le costume, pour l'exaltation de la fonction ou la présentation d'une robe, ce qui tue chez le modèle préoccupé de pose, toute vie, toute expression. Parmi tant de généraux, de magistrats, voilà cependant un académicien qui n'a pas l'air de dire : me voilà ! C'est, présenté par Emm. Fougerat, *Georges Lecomte*. Une toile brillamment enlevée de John Lavery, intitulée *Les Affaires*, présente, à son bureau, un homme saisi dans le feu du travail. Autre homme grave, *M. Jeanneney*, président du Sénat, fusain par Adler. Une figure à mi-corps, prestement enlevée, fait grand honneur à André Devambez. Autre simple visage détaché en clair sur fond neutre, mais puissamment expressif, de Manuel Thomson. Le portrait prenant, celui qui parle, de la ressemblance duquel on ne doute pas, c'est, peint par Stoenesco, celui du *Prince Grégoire Ghika*, dont les traits s'apparentent à ceux d'un Don Quichotte idéal. Le double portrait de *Mesdemoiselles A. et J. Poignon*, par Cl. Serveau, a charme et fraîcheur. Denis Etcheverry, dont les succès de peintre ne se comptent plus, semble définitivement voué à la représentation des belles madames, bien parées, pomponnées, celles enfin dont le vieux Menzel disait que leur visage était un « désert ». Désert d'insignifiance sur l'étendue duquel il faut tromper par tous les artifices de palette possibles. Le peintre ici, n'y manque pas. Mais qu'il songe de temps à autre à la douceur d'une œuvre sincère, qui le satisfasse lui-même.

Fernand Maillaud en est à l'heure de la grande maîtrise : tout est subordonné à l'effet général, aboutit à une féerie lumineuse presque monochrome du plus puissant effet : *Le Marché, La Boulaie*, signalent cette étape.

Deux visions saines et vigoureuses de Capgras, *Matinée en hiver, Matinée sur la lande* ; de Georges Leroux : une intéressante *Vue du fort Saint-André, à Villeneuve-les-Avignon* accompagne un triptique pour l'Institut de Chimie : *L'air, l'eau, le feu*, de tonalité sobre, bien harmonisée. Deux vues de Paris : *Place de la Concorde, Quai de Passy* font honneur à l'œil de L. Willaume qui retrouve les tonalités si particulières de J.-C. Cazin.

Parmi les paysagistes nombreux et égaux, je note cependant une vibrante peinture de Roubichou, l'une de ses meilleures jusqu'à présent : le *Pont Gothique à Espalion* ; d'André Roz une vision de village enchanteur : *Sion, dans le*

Valais accompagnée d'une vigoureuse impression de montagne : *Coupe de bois dans le Jura*.

Mais, il est une région si séduisante, si naturellement faite pour la joie de l'artiste, que chaque année son souvenir est évoqué, dans l'aspect de ses maisons, la couleur de son ciel, la bonhomie de ses gens, la fraîcheur de ses cultures. C'est la Flandre aux gens,

Mêlés par un, allés par deux
Rire à la vie, au matin bleu.

MAX ELSKAMP.

Léon Piat et Camille Barthélemy qui peignent près de là où ils vivent, fixent, l'un : la vie discrète d'un *Béguinage*, l'autre le *Vieux quai de Bruges* et le *Pignon blanc*, à Malines.

Il est aussi une autre terre dont les siècles n'ont pas lassé l'intérêt, il semble même qu'avec les ans on la comprenne mieux. Au lieu d'aller uniquement aux grandes villes d'Italie, à leurs places magnifiques ; au lieu de peindre « des palais romains le front audacieux », c'est sa lumineuse campagne qui attire maintenant. Nos artistes vont à la douce Ombrie, travaillent sous son ciel, devant ses montagnes bien dessinées, ses frais vergers prospérant sur un terrain rougeâtre. Voici, de Mme Weil-Lestienne : *Assise et la plaine d'Ombrie*, paysage d'un très fin sentiment. Mais Assise, Pérouse, ni Volterre de Toscane, placé si haut dans la montagne, ne peuvent faire négliger le délicieux *San Gimiguano*, dont Dabadie a très bien dit le caractère particulier.

Avec Roger, Robert Pougheon et ses amis ou émules, Aubry : *la Chanson de la terre*, Gérardin : *Jeunes filles au bord de l'eau*, Lagrange : *L'offrande à Vénus*, on assiste à des recherches néo-ingristes d'une valeur certaine, ayant, d'autre part, une répercussion dans un art très différent, celui de la médaille. Puissent-ils demeurer toujours en contact avec la nature, le modèle, afin de ne point tomber dans le faux style qui amène tel et tel de leurs aînés à se répéter indéfiniment, ainsi Marcel Béronneau, dont la science n'est pas en question, ni, non plus, l'attrait de la couleur, mais le sujet, la fixité d'attitude.

L'excellent Fernand Sabatté intéresse vivement avec les quelques pierres isolées d'un coin de crypte, auxquelles il donne antiquité et poésie : *Les Pierres sacrées*, et son influence s'étend heureusement sur un groupe de jeunes femmes, ses élèves, qui ont la sagesse de ne point demeurer esclaves des sujets traités par leur professeur. Ainsi Olga Mary présente un exquis visage de petit trottin : *Moineau de Paris*. Cependant, Mlle Jeanne Cuvinot peint une *Entrée de l'Ancien Evêché d'Angers* où se révèlent d'excellentes qualités, D'Ed. Thiery un *Portail de Saint Nicolas de Rethel*, qui a du caractère.

De Madeleine Green, une excellente toile, spirituelle, bien peinte : *The Girls* où l'on voit une petite servante coiffée comiquement d'un imposant chapeau à plumes. De Jules Hervé : *La petite Boulangerie*, le *Concert du Dimanche* parés aussi des plus fines qualités, de Devambez, *le Réveil*. Belle toile de Raoul Du Gardier : *Bain de Soleil*.

Un bravo pour les envois d'Extrême-Orient. Leurs exposants sont, il est vrai, d'anciens élèves de notre Ecole française d'Hanoï et l'Exposition coloniale a prouvé l'excellence des résultats obtenus, notamment en sculpture. Mais ces artistes continuent à peindre sur papier ou sur soie à la manière de leurs nationaux et les anciens jurés formalistes (Gérome, Boulanger et Cie), n'eussent pas manqué de s'en offusquer. Aujourd'hui ils sont non seulement accueillis, mais bien placés. Ils le méritent. Nous distinguons surtout pour leurs qualités de race, le Tonkinois Nguyên-Nam-Sou : *Quand vint l'aurore, le meilleur des hommes était un Bouddha*, le Cochinchinois, Le Van Dé : *En famille*.

La dernière scission, celle du Salon des Tuileries n'a pas diminué l'importance de la section de sculpture, dont les envois continuent à occuper le jardin entier du Grand Palais. En bloc on ne peut qu'en louer la qualité. Le nombre est considérable de ceux qui témoignent d'une science certaine. Mais, ce qui fait défaut ici, c'est le don d'oser, d'aller hors des sentiers battus. On ambitionne des médailles et, pour les obtenir, on suit la route tracée par les aînés, on répète, au besoin, des attitudes consacrées par l'une des grandes récompenses. Et puis, la mégalomanie sévit. La leçon de la Sainte-Geneviève demeure non avenue pour tel maître qui se confine dans le colossal.

Henri Bouchard, qui a obtenu un succès mérité avec son *Pierre de Montereau*, paru à tous l'image-type de l'architecte des cathédrales, continue la série de ses figures médiévales avec un *Jean de Chelles*, non plus logicien et calculateur comme le précédent, mais inspiré par la grande mission qu'il doit remplir. Ce n'est plus la toise qu'il tient en main, mais l'image même de la cathédrale qu'il élèvera. Elle le hante, elle l'inspire. Bouchard a très

bien exprimé l'émotion par laquelle passe le constructeur admirable. Très différents d'intention, de destination, les deux envois d'Albert Bouquillon *Baigneuse*, *Dévotion à une Sainte*, sont également remarquables. L'*Hermès criophore* d'Edgard Bernard est une œuvre de mérite dans son archaïsme voulu. Autre œuvre sympathique : *l'Aurore*, de Joseph Cormier. Quelle belle matière que ce granit bleu de Bretagne dans lequel L.-H. Nicot a taillé sa touchante figure d'*Evangéline!*

L'émouvante *Tête de Christ*, de Jean Boucher, me fait penser au masque de Mantegna, caché derrière un pilier de la Cathédrale de Mantoue.

Parmi les petits bronzes, citons *Douleur*, cire perdue d'Alix Marquet, *Jeunesse* d'A.-F. Weerts, et parmi les statuettes d'animaux le *Rhinocéros d'Afrique* de Virion.

Les bustes sont toujours très nombreux. Qui ne désire léguer son image à la postérité ! Qu'importe ! Ce sont deux bustes dignes des plus belles époques qui, dès l'entrée, accueillent le visiteur ; deux bustes de Niclausse, l'un des plus complets sculpteurs de ce temps. Ici le *Cardinal Verdier*, là *M. Pressoir*, quelque sulpicien, prenant par la gravité de son expression. Un autre bon sculpteur, Gasq, envoie les images de : *Gaston Gérard, maire de Dijon*, et de *M. Falcou*. Autres bustes de valeur signés de Descatoire, d'Heuvelmans, de Michelet, de Raymond-Gunthert, de A. Perraud, de Sannemaes. Le buste, inachevé, semble-t-il, de Clemenceau, par Sicard, est sans éloquence ; boursouflé, il a peu de caractère.

Il faut aller voir la section de gravure en médailles. Cet art, sous la direction d'un artiste savant et habile, H. Dropsy, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, est en pleine évolution. Et dans sa forme actuelle, néo-antique, il est du plus vif intérêt.

Société Nationale des Beaux-Arts.

Depuis sa fondation, la Société Nationale des Beaux-Arts a subi de cruelles pertes : Puvis de Chavannes, Rodin, Cazin, Roll, Forain, Cottet ; le Salon des Tuileries lui a aussi enlevé quelques vedettes. Mais, il lui reste des artistes de solide réputation et un groupe de graveurs de premier ordre (P.-L. Moreau, Beaufrère, Decaris, Beurdeley, — si délicat aquarelliste, d'autre part).

A la peinture, l'homme d'autorité est Lucien Simon, présent avec cinq toiles dont deux, *Jardins d'enfants*, *Saltimbanques*, particulièrement heureuses, affirment sa sûreté de dessin en même temps que ses dons de couleur habilement disciplinés aux exigences de l'ordonnance générale. Guirand de Scerola plaît aux mondains par ses qualités de présentation, sa jolie couleur. Et qu'est-ce lorsque le peintre substitue à la peinture à l'huile, le grain fin, le fondu du pastel ! Mais il vaut pourtant mieux que ses séduisantes prouesses. Nous nous souvenons de *la Toilette*, exposée l'an passé et recommandée par sa valeur picturale tout court.

A condition d'avoir la vision nette et la main sûre, que de choses l'on peut exprimer avec un simple crayon ! C'est ce que prouve François Guiguet, avec ses merveilleux portraits dessinés : celui de *Mme O.*, avivé de sanguine, la *Jeune fille dans un intérieur*, l'*Enfant à la poupée*, d'autres encore ! Il semble que les modèles de Guiguet aient plaisir à demeurer sous ses yeux, jamais ils ne paraissent suspendre leur activité naturelle au bénéfice d'une immobilité contrainte.

Par la vigueur de leur touche, leurs accents physiognomoniques, la recherche de certaines particularités, les envois de Zuloaga et de Raymond Woog, retiennent. Du premier, les portraits de *Manuel de Falla*, de *Don Ramon del Valle Inclan* accompagnent une *Vue de Tolède* dont les dispositions, le caractère, témoignent d'une puissante originalité ; du second, une effigie très particulière du *Duc de Tolède* trouve un pendant dans le grave et beau visage de *Mme D. F.* Comme trait d'union, celui de la jolie *Béatrice*. Intelligent portrait de *Jeune fille*, crayon de S. Rappa.

Raoul Ulmann, le peintre des étangs et des criques, dont les molles eaux s'animent au reflet irisé d'un ciel chargé des dernières clartés est, lui aussi, de ce Salon l'un des doyens, mais d'œil toujours alerte et de conscience difficile, d'où une peinture solide qu'il a la coquetterie de ne montrer, parfois, que plusieurs années après son exécution, tant la durée de sa fraîcheur est certaine. Parmi ses envois, *La Saline abandonnée*, *Soir dans le Morbihan* sont très caractéristiques de ses recherches, en même temps que bien dignes de voisiner avec ce dessin rehaussé de l'*Estuaire*, qui réunit poésie et couleur. Ce qu'Ulmann cherche et réussit pour les eaux, Robert Lemonnier le tente pour la montagne, les grands panoramas alpins aux perspectives difficiles et il obtient des effets bien délicats, tel : *Vallée de Chamonix au coucher du soleil*. C'est un plaisir, chaque année, que de retrouver, fidèle au rendez-vous, J.-G. Goulinat,

avec sa glane de la dernière saison. Les circonstances l'ont amené à fréquenter les maîtres du passé et à confronter leurs exemples avec ceux offerts par la nature et son plus merveilleux interprète, Corot. Et de cet enseignement est né un art impeccable dans ses dispositions, toujours d'une noble poésie, mais peut-être trop uniformément grave. Le thème de ses recherches a été, cette année, *Tivoli* et la *Villa d'Este*, l'un des endroits les plus beaux du monde. Nous avons constaté, avec satisfaction, la quasi disparition dans les Salons de certaines grandes toiles à intentions décoratives ou historiques, sans élégance ni éloquence. Nous sommes pourtant heureux de rencontrer une composition destinée aux Gobelins, mais elle est due à Jaulmes. Peut-être manque-t-elle, cette fois, d'un dernier accent dans l'expression du trait.

Accorder un nu avec des scènes de vie contemporaine n'est pas chose nouvelle, mais la solution en est difficile. Depuis Manet et son fameux *Déjeuner sur l'herbe* (1863), les peintres ne manquent pas de s'y essayer. On compte, ici, plusieurs tentatives de ce genre. La plus intéressante, la seule vraiment intéressante est *La Rue Galante*, d'Yves Brayer, qui nous permet de surprendre un personnage grave comme un inquisiteur, ceinturé, protégé d'une mante et les yeux cerclés de bésicles noires, tenté par une créature nue que, laissant là toute respectabilité, il suit dans le grouillement d'une voie interlope. Du même peintre, deux autres toiles inspirées par la vie romaine : *Séminaristes allemands*, *Café Greco*, viennent encore témoigner de ses curiosités. De conception moins vigoureuse, mais plus distinguée, est la sobre composition : *Dans l'atelier*, de Lucien Madrassi, qui réunit aux vêtements noirs de quelques amis du peintre, le corps nacré et svelte d'un élégant modèle. Mme Geoffrin-Meheut signe une bonne toile avec *Banc sur les Quais*, qui réunit à une jolie fille court vêtue quelques types de ménagères.

Voici des *Danseuses*, de Cosson, des envois variés de Jeanniot, un joli *Yu*, au pastel, et des *Fleurs* d'Edelmann dont l'œil est délicat, mais plus raffiné encore est celui de Fix-Masseau, peintre savoureux d'un *Lapin et Perdreau* en même temps que d'une *Touffe de roses*. Eugène Vail a rapporté de Sienne et de Tremezzo, des peintures dignes de ces bien jolies villes italiennes. Ferdinand Olivier, lui, demeure fidèle à ses *Martigues* natales.

De Peské, amoureux des solides et vénérables arbres, *Châtaignier (Vendée)*, *Après la pluie (Var)*, deux aspects de régions différentes [illegible] duites avec originalité. L'Espagne de Georges Gobo est de grand caractère. Voulez-vous [illegible] naître la brume londonienne et voir le parti qu'en a tiré une artiste délicate ? Regardez la *Réunion devant Whitehall* de Pauline Godfroid. Dans ses très belles études de chevaux, Pierre Dubaut joint à la vérité, le style.

Au temps de Rodin, de Lucien Schmegg, de Jane Poupelet, on se pressait à la section de sculpture, curieux était on de connaître ce que ce maître et de tels artistes apportaient en nouveauté. Que de départs depuis ce temps ! Mais Desbois, le prestigieux modeleur, l'artiste qui ne conçoit pas la forme sans la vie, le jeu mouvant des muscles reste et *l'Eve* qu'il a envoyée satisfait pleinement les amateurs de belle forme. Celle-ci n'est pas, non plus, absente de la svelte statue de *Jeune Scandinave*, de Lamourdedieu, de la *Jouvence* d'Emile Popineau. De Dehérain, une sympathique *France républicaine*, destinée au Maroc. Il faut voir aussi les bustes de Berthoud, celui du peintre *Charreton*, belle cire-perdue de Fix-Masseau, de *P. N. Roipard* par Jean Levet de *Paul Jouve*, par Henri Valette qui a envoyé en même temps un majestueux *Grand Duc* (bois). Les animaliers sont encore représentés par E. M. Sandoz, dont les sujets sont variés ; par Mlle Piffard, *Taureau*, pierre peinte de grand effet ; par Waldmann : *Panthère noire*, taillée dans l'ébène ; par Léonard : *Petite aigrette*.

D'Anna Bass, *Femme couchée* ; deux jolies statuettes de Gaston Toussaint.

Les rétrospectives de Gaston Latouche, de Béatrice How, qui peignait avec tant de sensibilité les figures enfantines, du graveur Lebeuvre, si fin, du Canadien J. W. Morrice, dont on revoit quelques peintures merveilleusment nuancées, une *Venise*, notamment, ajoutent encore à l'intérêt du présent Salon. Les bibliophiles seront intéressés par la très complète section de la Décoration du Livre, organisée par Charles Jonas avec tous ses soins et son [illegible] nêteté. Le succès a été tel que la médaille de la Société Nationale, le prix Puvis de Chavannes, a été attribué à l'un de ses participants, Georges Gobo, pour son illustration de *La mer de Nice*.

Salon des Tuileries

Il y a beaucoup de plaisir à parcourir le Salon des Tuileries, mais peu d'imprévu à y découvrir. C'est que, si les notoires réputations y bénéficient d'une belle lumière, les aspirants à la

gloire sont, presque tous, bien mal partagés, confinés en de sombres recoins qui découragent les curiosités les plus sympathiques. Le président d'honneur de ce Salon, Albert Besnard, n'a envoyé que des œuvres récentes. Et, par leur qualité, elles prouvent que cet artiste, qui a eu tant de curiosités, demeure, malgré les ans, supérieurement maître de sa vision et de sa main. Il y a là des portraits de *Jean-Louis Vaudoyer*, du *Dr Daniel Bardet*, de son fils, le céramiste *Jean Besnard, entouré de sa famille*, qui le révèlent pleinement, une fois de plus. Mais, le morceau supérieur me paraît être ce simple blanc et noir, *Mes vieux serviteurs*, qui réunit expression, lumière et vigueur. En vis-à-vis, trois délicates symphonies colorées d'Aman-Jean : une physionomie masculine, une autre féminine, d'un charme extrême, enfin un couple de comédie évoluant dans un éclairage lunaire d'une qualité particulière à l'artiste, prouvent également qu'ici aussi, le poète d'autrefois demeure. Quelles intéressantes toiles a réunies Jacques-Emile Blanche ! Comme on voudrait que le temps n'ait pas de prise sur *Une famille de Costers, marchands ambulants de Londres recevant le prix du plus bel âne* et sur l'*Arrivée des Harengs à Dieppe!* Avec ses petits bonshommes costumés contrastant avec un public chapeauté et cérémonieux, la première de ces toiles est prenante à l'extrême ; la seconde est le plus heureux des plein-air. Non loin de Desvallières qui pare de couleurs merveilleuse un mystique ex-voto : *Clarisse et l'Enfant-Jésus*, Prinet se présente sous le double aspect d'un peintre d'intimités, très sensible aux nuances, et d'un orientaliste qui se souvient de Bellini. Près de ces artistes excellents, Mme Jeanne Simon trouve asile avec de beaux dessins aquarellés, inspirés par le charme de la vie enfantine.

Voici, à l'entour de ce sanctuaire précieux mais restreint, Othon Friesz, avec des portraits et des figures nues, significatives de ses recherches très raisonnées ; H. de Waroquier en pleine évolution, tendant à un art vigoureux et éclatant pleinement réalisé dans les deux *Vues d'Auxerre*.

Comme dans les deux autres Salons, on doit constater ici la valeur des envois féminins. Ils ont de la distinction et bénéficient des qualités d'œil les plus rares. Parmi ces artistes gracieuses retenons les noms de Marie-Thérèse Bretagne : *Paysage de Paris, les Prunes*, qui sont l'heureux assemblage des plus délicates valeurs, de Marie Belmon, Mauricette Loriac, délicate aquarelliste, M. L. Siméon, visions de Nyons, Montigny, Villiers-le-Bel. Aquarelles de Louis Charbonnier.

Avec sa vision sobre de la Marne, Pierre Ladureau procure une grande émotion. Bonnes peintures de Henri Duhem, *Le Marais, Aube de printemps*. Prenante vision avec le *Village au bord de l'eau*, de R. Alexandre, intéressants paysages de la Vienne, de Berjonneau. Recherches séduisantes de Fr. Gruber : *Triomphe de l'Amour, Triomphe des Enfants*. Beau nu de Fr. Tailleux. Tandis qu'A. Karbowsky, en une suite de panneaux décoratifs, évoque les saisons, son fils, René, demeuré dans la réalité, peint avec charme les vergers et jardins de Carrières-sur-Seine. Charles Blanc, que son portrait de Louis Vauxcelles, au dernier Salon d'Automne, avait mis en vedette, soutient sa réputation ici, avec d'autres effigies de haut mérite. Geoffroy Dechaume veut regarder Valmondois et la jolie vallée de l'Oise avec des yeux de peintre persan et parvient à des réalisations bien curieuses.

Grâce à son grand et souple talent, Jacques Beltrand a réussi à imposer à l'attention des amateurs ses belles gravures sur bois ; ils leur font maintenant amitié, ainsi qu'à une eau-forte et à un burin. Beltrand est ici représenté par des œuvres originales, des camaïeux où tous les aspects de la forêt sont évoqués avec grandeur ; les accompagnent, des bois tirés en couleur, gravés d'après Maurice Denis et destinés à entrer dans le *Crépuscule sur la mer*, d'André Suarès et dans le *Jardin Italien*, poèmes de Marie Robinson, éditions d'art qu'il mène avec maîtrise. Et ce sont des visions délicieuses. Autour de lui se groupent Cami, qui, burine dans le cuivre des scènes italiennes et basques, Manz, aquafortiste vigoureux qui exalte avec puissance *l'Arbre*, Beaufrère, dont les eaux-fortes sont inspirées des jolis sites de Cagnes et de Cassis, de Waroquier au métier personnel.

Mais, le groupement le plus significatif quant au nombre et au talent est celui des sculpteurs. La vivante phalange qui a, ces dernières années, donné une nouvelle expression à la statuaire est, ici, presqu'entièrement réunie. Pour justifier ses recherches, il n'est que de regarder l'admirable *Vénus*, de Drivier. La figure est ample et harmonieuse, souplement balancée. Le dos est un chef-d'œuvre. Mais, Drivier rencontre un émule, et de valeur, avec Albert Pommier : *Repentir*, qui est une œuvre parée des plus belles qualités.

Par leur qualité, les bustes sont également du plus vif intérêt. Ne retrouvons-nous pas ici Despiau, le maître aux formes souples et sûres, sé-

vère jusque dans la grâce, représenté par le buste de *Mme* L. *M.* Devant cette œuvre, on pense aux plus belles figures des cathédrales. C'est maintenant Halou avec un *Buste de Jeune Femme*. Arnold, avec deux bustes dont le bronze fait valoir les qualités. Expressif buste de l'architecte Perret, dû à Mme Bardey qui expose en même temps une statue de jeune fille, moderne « korai » à la chair fournie et souple. Œuvres méritantes de Wlérick, de Germaine E. Richier, dont la figure de *Vieille femme* est significative. En s'en tenant au caractère sans s'arrêter aux accidents, Agnus présente un saisissant visage du journaliste Gustave Babin. De Dem, j'aime surtout le buste recouvert d'un émail blanc avec légers rehauts de couleur, d'un charme florentin. Vigoureuse étude de *Puma*, par Willy Willeumier, tranchant sur les nombreux « à la manière de » Pompon appelé à demeurer, par ses œuvres finement observées et par là bien différentes des productions de ceux qui, sans vergogne, cherchent à s'approprier au moins leur apparence.

CHARLES SAUNIER.

L'EXPOSITION DORA BIANKA (1)

Nous voyons chaque année s'accroître dans les Salons le nombre des femmes peintres. Si hélas! dans l'ensemble, leurs travaux sont dépourvus d'originalité, et ne s'élèvent guère au-dessus d'une honnête médiocrité, il advient heureusement qu'au-dessus de cette foule trop éprise des pinceaux, surgissent de temps à autre quelques tempéraments d'exception.

Nous avons signalé en son temps l'exposition de Mme Viton, peintre de race, austère et fort. Une autre artiste, Mme Dora Bianka, dont le talent, à l'opposite du précédent, fait de grâce et de finesse, est déjà connu d'une élite d'amateurs, montre aujourd'hui le plein épanouissement de ses dons.

Quelle ne fut pas son évolution! Vers l'âge de 18 ans, elle entrait à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'atelier d'Humbert. Auprès de ce peintre froid et compassé — au demeurant un maître distingué — elle recueillit l'enseignement d'un métier exact et appliqué. Mais elle avait trop de clairvoyance pour ne pas saisir promptement l'insuffisance et le caractère artificiel d'un art qui n'était qu'académisme. Par réaction d'une nature éprise de spontanéité, le réalisme l'attira, et elle trouva dans les spectacles du cirque l'occasion de sensations plus directes, la matière d'œuvres plus sincères. C'est ainsi qu'au Salon d'automne de 1923 elle expose une toile représentant la loge des Fratellini, qui fut remarquée pour la franchise de l'observation et l'âpreté de la facture. Le succès de ce tableau en fit le point de départ d'une soixantaine d'ouvrages dont la plupart sont aujourd'hui en Allemagne, et où la grâce des écuyères, les grimaces des clowns, le brillant des paillettes et la misère des oripeaux étaient évoqués en notations incisives. Puis, la pensée et la vision de l'artiste s'élargirent. Mme Bianka agrandit son domaine qui embrasse maintenant la vie et la nature sous tous leurs aspects.

Par dessus tout, elle a pris conscience de sa personnalité et de ses véritables dons qui sont, dans la meilleure acception du mot, des dons féminins. Entendons par là une imagination gracieuse, une sensibilité poétique qui, dans ses meilleurs ouvrages, s'élève à un lyrisme intérieur préservé de toute emphase, et, dans la forme, une exécution fine, précieuse, dont la séduction ne verse jamais dans la mièvrerie ou la fadeur.

Coloriste, Mme Bianka marque une prédilection particulière pour le blanc. Elle détient les secrets de ces gradations insensibles qui partent du blanc pur et onctueux pour aboutir au gris sourd et au gris perle. Elle manie cette couleur avec tant de maîtrise qu'elle ne craint pas de jouer la difficulté, par exemple, à placer, dans un tableau que nous connaissons, un bouquet de marguerites, baignant dans un vase de verre transparent, en avant d'un rideau de mousseline blanche. Nul mieux qu'elle ne sait, dans la gamme de ces tons voisins, découvrir les harmonies subtiles qui soutiendront et qui animeront la composition. Exercice difficile, exigeant, sans parler de l'habileté de main, une singulière finesse d'œil, si l'on ne peut pas voir les objets perdre leur consistance et leur structure, les formes se dissoudre et se volatiliser dans un bloc grisâtre uniforme.

Mme Bianka se meut avec aisance au milieu de ces complications. Chaque chose reste à son plan et conserve sa nature. La mousseline fait admirer sa légèreté, le vase sa transparence, les fleurs gardent leur pulpe et leur fraîcheur.

1 Galerie Marseille, 7, quai Voltaire.

Mme Bianka nous montre aujourd'hui dans son exposition un ensemble de paysages du Midi qui manifestent ces hautes qualités. Ils sont peints à la gouache, dans une matière que l'artiste affectionne, en ce qu'elle lui permet de s'exprimer avec une liberté et une rapidité qui ne conviennent pas à sa peinture à l'huile. Ici encore le blanc joue un rôle prédominant, mais, tandis que dans l'aquarelle il est obtenu par de simples réserves, l'artiste , dans ses gouaches, étend sur toute sa surface une teinture qu'elle rompt et nuance de manière à donner toute leur plénitude au bleu de la mer et au vert des feuillages.

On admirera en particulier tel paysage de l'île de Frioul où la moire lustrée de l'eau s'apparente avec le ciel suivant des rapports si justes et si fins qu'ils suffiraient à classer un peintre.

Non loin de là, un portrait de communiante enveloppée dans ses voiles blancs, d'humbles fleurettes de Provence desséchées et nouées par un ruban bleu évoquent un esprit tourné vers la grâce, un cœur qui s'attendrit, mais qui ne s'affadit pas...

Ainsi que l'écrivait excellemment un critique à propos d'une précédente exposition de Mme Bianka, c'est l'âme même de Berthe Morizot qui veille sur ses travaux — et ce n'est pas là un médiocre compliment.

H. Chassinat-Gigot.

LES LIVRES NOUVEAUX

Littérature

Edmond Wellhoff. — *Autour d'un député moyen.* (1 vol. in-16. Fasquelle).

Autour d'un député moyen est la description de toute la vie du député et du milieu dans lequel il évolue. Edmond Wellhoff le suit pas à pas, dans les couloirs du Palais-Bourbon, dans les salons, dans les ministères. Il montre la transformation de l'élu et de ses opinions, le scepticisme naissant, la foi apaisée. Chemin faisant, il rencontre des fonctionnaires, des journalistes, des politiciens, des affairistes, des affairés. Cabrol et l'auteur illustré ce livre de quelques croquis pris sur le vif.

[illegible] Rendon. — *Lorenzo Cilda*, roman équatorien, [illegible] de M. Ed. Clavery, Ministre Plénipotentiaire. (Les éditions Jos. Vermont, Paris, Bruxelles, Courtrai).

On lira avec le plus vif intérêt ce roman où l'auteur semble avoir voulu symboliser le double attachement qui l'unit à son pays natal et à sa seconde patrie, la France. On y goûtera la splendeur des descriptions, la simplicité et la saine franchise des mœurs. Et quel plus bel hommage pourrait être rendu à notre langue que cette maîtrise dont fait preuve M. Rendon dans son maniement !

R. T.

Emilie Arnal. — *Un oiseau dans l'azur. Vieilles chansons, jeunes amours.* (1 vol. Plon)

Des vers en prose, ou de la prose versifiée, mais de la poésie tout de même, tendre et fraîche, où revivent les impressions d'enfance et d'adolescence d'une belle âme de jeune fille.

R. T.

Camille Spiess. — *Eros ou l'histoire physiologique de l'homme.* Essai psycho-synthétique, précédé d'une étude de St. Ch.-Waldecke, d'un essai bio-bibliographique et suivi d'une étude biocosmique de Mme Stein-Much sur C. Spiess. (Editions Athanor).

On nous assure que ce « testament philosophique de C. Spiess nous ramène aux pures sources de la sagesse orphique ». Reste à savoir si ce retour s'imposait. Tout lecteur impartial de ce volume en décidera aisément.

R. T.

Etienneette Beugot. — *L'Appel de la Race. Silhouettes irlandaises*, avec une préface de Eamon de Valéra. Editions de la Revue Mondiale).

Recueil de nouvelles où l'auteur « raconte, avec une ardente sympathie, la lutte soutenue dernièrement par l'Irlande pour reconquérir son indépendance... Elle présente les faits d'une manière vivante et forte qui entraîne la conviction, mieux qu'aucune dissertation savante ne saurait le faire. » Ces lignes de M. de Valéra constituent la meilleure des recommandations et le plus mérité des éloges.

R. T.

Géographie

Georges Hardy. — *Géographie et Colonisation* (Géographie humaine. Collection dirigée par Pierre Deffontaines). (1 vol. Gallimard).

Si nous pouvions l'ignorer, l'intéressant Avant-propos de M. Pierre Deffontaines intitulé : « Qu'est-ce que la géographie humaine » nous rappellerait que nous sommes ici en présence d'une discipline récente, encore préoccupée de définir son objet. Le domaine de la géographie humaine est aussi vaste que parfois indéterminé : la méthode, qui nous vaut çà et là des monographies d'une heureuse pénétration, révèle encore souvent des incertitudes que ne peuvent nous dissimuler le dogmatisme d'une terminologie en formation, et le zèle affirmatif des chercheurs. Définir l'ordre des phénomènes que l'on se propose d'étudier, telle est la première démarche de la recherche scientifique ; tel semble bien être, en l'espèce, le but de cette collection nouvelle qui nous propose une méthode d' « échantillonnage ».

Echantillonnage, ce premier volume, qui étudie un cas de substitution : le « nettoyage australien », un cas de

« tropicalisation », l'Amérique andine, un cas de repeuplement, les « Iles », un cas d'association, la plaine tunisienne, pour éclairer la « colonisation d'encadrement », et recherche ensuite une série d'autres « cas » pour définir la « colonisation d'encadrement » et la « colonisation de position ».

Le rattachement, la collection elle-même, qui s'annonce d'un très vif intérêt, avec des volumes intelligemment illustrés.

L. M.

Le pays d'Argentan. — (Langlois, éditeur à Argentan).

Le pays d'Argentan, Revue régionaliste d'histoire et de littérature, publie un numéro spécial consacré au cidre. C'est une brochure de environ 150 pages où se trouvent rassemblés des cartes, des nouvelles, des échos relatifs au cidre à côté d'une documentation économique sur la blonde boisson. Une anthologie du cidre y a été constituée. Cet intéressant petit ouvrage contient aussi une histoire du cidre, de Xavier Boussean, et il est orné de plusieurs illustrations inédites dont une en hors-texte de Lendre.

A. R.

Histoire

Ferdinand Bac. — *Le secret de Talleyrand* (1 vol. Hachette).

Le titre annonce une étude historique « d'après des témoignages contemporains » : promesse que l'ouvrage ne tient pas. Il s'agit simplement pour l'auteur de grouper, autour de Talleyrand, quand il est possible, sans lui au cas contraire, ce que la chronique mondaine et journalistique du temps nous a rapporté sur les « dessous » du Congrès de Vienne. Entendons le mot non au sens où le commandant Weil l'a compris dans son grand ouvrage en trois volumes, mais au sens du film de cinéma.

Le Congrès s'amuse... Mais ne contristons pas M. Bac, qui s'est beaucoup servi des *Souvenirs* du baron Sigismond-Ferdinand de Stetten, ancien officier de chevau-légers. A travers ces témoignages et les rapports de police auxquels l'auteur accorde une créance redoutable, le Congrès n'apparaît plus du tout, comme l'a vu Sorel, une lutte d'influence diplomatique entre Alexandre Ier et Metternich pour le partage des territoires et la domination en Europe, mais comme une série d'assauts amoureux où de fatales vilenies se trouvent tempérées par les convoitises politiques et financières. « Grande kermesse », prétend M. Bac, que les « gens austères qui considèrent l'histoire comme un panier rempli de paperasses officielles » auraient grand tort de prendre au sérieux. Conception peut-être moins intéressante que ne le croit M. Bac et qui n'autorise en tout cas personne à affirmer, comme il est fait ici, sans aucune « paperasse » à l'appui, que Napoléon s'échappant de l'île d'Elbe serait sérieusement tombé dans un piège tendu par l'Angleterre avec la complicité de Metternich. L'affaire n'est pas si simple, et le « panier » de M. Bac est par trop dégarni. Sans faire autrement profession d'austérité, il semble encore plus sûr de se fier à certaines « paperasses » qu'aux simples présomptions, hypothèses, bruits de cour et d'alcôves, voire conversations surprises par des policiers. Le livre serait pourtant agréable s'il était écrit plus simplement.

P. F.

Emmanuel Beau de Loménie. — *La Restauration* (1 vol. Les Portiques).

M. Beau de Loménie a eu raison de reprendre [illegible] même cette question du projet de restauration monarchique dont l'échec, en 1873, était communément rapporté jusqu'ici à l'entêtement, aux idées rétrogrades et au défaut d'intelligence politique du comte de Chambord. Il apporte certains documents nouveaux ; il rapproche surtout, avec beaucoup de vraisemblance et d'ingéniosité, des textes déjà publiés qu'aucun historien n'avait encore mis en œuvre. Enfin, il se porte tout de démontrer que l'insuccès final est dû, disons mieux : qu'il a été voulu et préparé dès le premier moment, par les chefs parlementaires de l'orléanisme, dont Thiers devait [illegible] jouer, bien résolu qu'il était à fonder la République, — mais aussi par les princes d'Orléans, les agents du comte de Paris, et, au premier rang, par le duc d'Aumale. C'est la chronique, quasi au jour le jour, de ces trois années (1871-1873) qui permet à l'auteur de suivre le progrès de l'intrigue orléaniste, à laquelle les maladresses, parfois même le manque de courage et de sincérité de certains légitimistes de l'Assemblée n'apportent que trop de secours. M. Beau de Loménie, qui s'attache à montrer chez le comte de Chambord ces scrupules de sincérité qui ont tellement fait défaut chez le personnel politique, n'a pas de peine à présenter le prétendant supérieur à son entourage et à ceux avec qui il avait à traiter. Il lui reproche seulement la forme, un peu trop ermonneuse il est vrai, de ses manifestes. C'est pourtant lui qui a marqué de la formule la plus saisissante, en même temps que la plus juste, ce qui le séparait des parlementaires fieffés qui lui *offraient* la couronne, quand il a déclaré qu'il ne serait jamais « le roi légitime de la Révolution ». C'était bien cela que l'on voulait à l'Assemblée Nationale. Et c'est pourquoi la Restauration a été « manquée ».

P. F.

François Bertrand-Lelieux. — *Le vrai prince Napoléon* (1 vol., Grasset).

Laissons de côté la forme de ce livre, qui est un peu trop celle d'un plaidoyer ou d'une apologie, il reste que l'auteur a été de longues années le secrétaire et l'homme de confiance du prince Napoléon, fils du roi Jérôme de Westphalie et de la reine Catherine et neveu de Napoléon Ier, à qui il ressemblait étonnamment par le côté physique. Bonapartiste ce prince, bien entendu, mais d'une espèce particulière, aspirant à jouer son rôle dans une République consulaire. Il a pourtant loyalement servi le second Empereur, malgré les dissentiments profonds qui le séparèrent tout de suite de l'impératrice Eugénie, légitimiste à l'espagnole. De même était-il destiné à ne pas s'entendre et il en souffrit avec la princesse Clotilde, sa femme, par la grâce de la politique italopuille de Napoléon III. Plus tard, il se vit trahi par son fils aîné, peu compris du second, [illegible] On dirait qu'il lui était difficile de s'accommoder avec les gens de sa famille. « Les parents [illegible] Napoléon Ier, ne sont pas toujours les amis [illegible] » Son témoignage témoigne cependant en faveur de la bonté agissante, et il faut l'en croire. Mais le prince était tenace aussi en ses idées, celles d'un siècle [illegible], poursuivant, à l'idéal de la Révolution et à celui de son oncle, fondateur de dynastie. De fait, il les a [illegible] jusqu'à la fin, sachant même que cette affirmation le reléguerait à l'exil. Et de

cet exil il est mort. Le personnage n'est donc pas méprisable, et comme personne n'a nié qu'il fût très intelligent, il faut remercier ceux qui ont procuré, après la mort de l'auteur, la publication du livre de M. Barthet.

P. F.

MARCEL MORAND. — *La France de la Restauration d'après les visiteurs anglais*, 1814-1830. 2 vol., Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, Lib. H. Champion.

Des la chute de l'empire, les Anglais, aux yeux de qui la France était depuis des années un objet de scandale, accourent en nombre chez nous ; à Paris ils remplissent à eux seuls les théâtres, les cafés, les lieux publics, ils s'étonnent de découvrir un peuple poli et gai, des campagnes cultivées, des villes embellies. 1815 ralentit cet éveil de la curiosité britannique : les voyageurs des premières années de la seconde Restauration contribuent à répandre plus de préjugés que de connaissances ; il faut rappeler l'influence déplorable de John Scott et de ses imitateurs... Toutefois, à partir de 1817, les magazines n'accueillent plus les élucubrations de maints touristes improvisés auteurs ; les grandes revues anglaises demandent désormais leur information sur la France à des correspondants sédentaires, attitrés ou occasionnels...

L'Angleterre de 1830 nous connaît encore bien mal, mais elle a pris contact avec nous.

Cet ouvrage est le complément très instructif du livre du même auteur sur « Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848 ».

V.

LA QUINZAINE COLONIALE

Elle est dominée par un très grand livre qui est toute une Somme de la Colonisation et qui tout à la fois suit, concentre et précède une action vigoureuse : *Pour l'Empire Français*, de Gabriel Hanotaux qui vient de paraître chez Plon. L'ancien Ministre qui a présidé à tant d'expéditions après les avoir fait décider et qu'accrédite de surcroît ses admirables volumes d'histoire a entrepris une véritable campagne pour la réunion, l'union, l'*unité* de tous nos territoires d'outre-mer (colonies, protectorats, mandats), en un seul Ministère. Il a dans ce but publié quatre grands articles à la *Revue des Deux Mondes* et alerté l'Académie des Sciences Coloniales, dont il fut le premier Président ; elle a consacré à la discussion de cette question plusieurs séances ardentes que nous espérons féconds.

Le nouveau livre est capital par la documentation condensée qu'il présente avec ordre et autorité, par l'énergie des idées et du style, par le ton de Testament avec lequel il expose, requiert, conclut. La langue vive et savoureuse ajoute à son intérêt puissant et impérieux. M. Hanotaux vient de visiter l'Afrique du Nord et la prend comme exemple décisif de sa démonstration. Le premier chapitre *De Rome à la France* montre tout à la fois comment nous avons su être les héritiers de l'Empire romain et ce qu'il nous faut terminer au plus tôt pour que le nôtre égale l'ancien et ne s'effondre point. L'éloge se ponctue de judicieuses mercuriales. La deuxième partie célèbre le régime du Protectorat et ce que nous avons su en tirer en Tunisie. M. [illegible] ne peut manquer de répandre ce livre non [illegible] toutes les écoles de la Régence mais dans [illegible] député, même des Hérault. Aube et autres départements vinicoles ne pourra, après lecture, se dérober aux devoirs de la Métropole envers la pupille. La troisième partie révèle *l'Algérie initiatrice*. La quatrième presse de réaliser *La Création de l'Empire*.

Nous aurions des objections de détail à présenter : nous nous garderons de le faire car il faut concentrer toute l'attention sur l'excellence de la thèse, l'urgence des résolutions à prendre, l'entraînante puissance de ce livre qui ne cesse de convaincre, d'émouvoir, de galvaniser.

Ce sont surtout nos délégués à la *Conférence de Londres* qui devraient le lire, en extraire de la force, des principes, des résolutions, un programme. Tout le monde colonial s'angoisse au sujet de la préparation de cette Conférence. On a peur que le sort de notre Empire y soit joué et mal joué. Certes on a belle confiance dans M. Albert Sarraut qui, parmi les Ministres, représentera notre Empire, mais on se demande qui préparera ses dossiers pour fournir les statistiques indiscutables, résumer les questions capitales, présenter les propositions irréfutables. Tout le monde a peur que la France ne soit attirée à Londres dans un guet-apens diplomatique tramé par l'Allemagne ou les autres grandes puissances qui veulent imposer des accords économiques dont nos colonies feraient les frais. Le gouvernement avait décidé de n'aller à Londres que renseigné à fond sur les besoins et possibilités de notre Empire et il a fait procéder à diverses conférences nationales. Les communiqués de leurs séances n'ont rassuré personne. C'étaient plus souvent les ennemis de notre Empire — tels en particulier les hauts fonctionnaires du Ministère du Commerce — qui y dominaient par le nombre et l'autorité.

La forte leçon qui se dégage de ces réunions, c'est qu'il presse d'établir enfin le grand Conseil de l'Empire réclamé depuis plusieurs années par M. de Warren, mais où il faudrait vraiment faire entrer plus de compétences qu'il n'y en a au Conseil Supérieur des Colonies bourré de médiocrités par M. Raynaud et quelques autres. Tant qu'on n'aura pas organisé une sérieuse Propagande Coloniale, ordonnée, permanente, et assurée de moyens sous le contrôle du Ministre, l'Empire sera sans défense suffisante. Un Général en chef, même excellent, ne peut se passer d'état-major et ce ne sont pas trois directeurs surmenés qui en constituent un, capable de faire face à une telle Crise et à une en ore plus dangereuse Conjuration Internationale. *Mais tout dort...*

Le Revue Bleue, la Revue Scientifique, l'Union Française, l'Afrique Française, La Chronique Coloniale, La Vie, La Quinzaine Coloniale, Le Panorama, L'Agence Extérieure et Coloniale, La Correspondance Universelle, La Presse Coloniale, le Courrier Colonial, vingt autres feuilles sollicitent avec constance du grand Ministre qu'est M. Sarraut, la constitution de cette Propagande Coloniale. M. Delmont en avait institué la première base, M. Auguste Brunet l'avait élargie avec le plein appui de M. Steeg, M. Candace avait envoyé en province, des *missi dominici* et dressé des cadres. Tout le monde attend...

En attendant, l'initiative privée va de l'avant, sous l'impulsion persévérante du probe et énergique animateur qu'est M. Emile Bordoy, *la Maison de la France d'Outre-mer* s'organise patiemment pour être plus solide et puissante. *Ce n'est pas une affaire* puisqu'elle annonce catégoriquement que tous les bénéfices iront à l'Etat : *c'est une concentration*. Il s'agit avant tout de *rassembler tout ce qui est dispersé* de façon à diminuer les frais — opération primordiale et urgente en temps de crise — pour chaque agence, société, œuvre ou entreprise. Ainsi on économise aussi le temps et l'argent du public qui, jusqu'ici a dû courir à droite et à gauche, de la rue La Boëtie au

Palais Royal et de là aux Champs-Élysées, chaque fois qu'il a voulu se renseigner sur une quelconque de nos productions coloniales : caoutchouc ou riz. Tout le monde réclame cette concentration. Pour tout le monde *organisation* ou *réorganisation* est à base avant tout de *concentration*. Concentration, réunion, union : voilà la devise de *la Maison de la France d'Outre-Mer*.

La Concentration, dans *la Maison de la France d'Outre-Mer*, laissera, il va de soi, son entière indépendance à chacun des organismes. Elle ne fera que mettre plus en relief la personnalité de chacun, car la propagande en faveur des colonies et de l'intensification des marchés ne peut prospérer que d'un grand éclat de chaque personnalité.

Les organismes de propagande déjà existants n'auront pas plus à craindre concurrence qu'atténuation : *La Maison de la France d'Outre-Mer* ne se préoccupe de créer que ce qui n'existe pas encore et, pour ce qui existe déjà, de faciliter les solidarités.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

UNE CRISE DANS L'ARMEMENT IL Y A 50 ANS.

Le grand journal anglais « Fairplay », consacré exclusivement aux questions de marine marchande, vient de publier, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, un numéro spécial dit « du jubilé », qui contient quelques renseignements fort intéressants sur le shipping anglais d'il y a un demi-siècle.

Ceux d'entre nous qui sont venus récemment aux affaires maritimes ont lu avec surprise que les années 1883 et 1884, notamment, furent pour l'armement des années de crise à peu près comparable à celle que nous traversons actuellement.

Dans le discours fait à l'Assemblée générale de juin 1883, le Président de la Compagnie Peninsular & Oriental faisait, par exemple, la déclaration suivante : « La dépression des frets est due en entier à l'énorme développement du tonnage à vapeur depuis trois ans. En 1879, le tonnage en transit par le canal de Suez était de 3 millions 986,935 tonnes, tandis qu'il a été de 7,122,125 tonnes en 1882. D'autre part, en plus de la concurrence faite à nos navires par des navires de type analogue, la Peninsular a vu apparaître à Bombay, à Calcutta, à Shanghai notamment, des types nouveaux de navires dont le prix de construction a été de trois fois inférieur, qui ne dépensent par jour que le tiers de ce que nous dépensons en charbon et dont l'exploitation, par conséquent, est inférieure dans les mêmes proportions. Cette situation les avantage d'une façon considérable sur le marché des frets. »

Vers la même époque, on lisait dans des journaux maritimes des phrases telles que celles-ci : « La chronique des frets de cette année présente un aspect vraiment monotone. L'exploitation s'est faite d'un bout à l'autre tantôt à perte, tantôt avec une marge de bénéfices qui a suffi tout juste à amortir les constructions. Le « Fairplay » du 9 mai 1884 rend compte d'une [illegible] réunion d'armateurs qui s'était tenue quelques jours auparavant à Newcastle pour envisager la constitution [illegible] sorte de Consortium de l'armement dans lequel entraient tous les armateurs ayant plus de 4 navires et qui devait fonctionner à partir du 20 mai suivant, groupant 1.500 navires environ. La disposition essentielle de cet accord était le désarmement d'un quart du tonnage commercial anglais en raison de l'impossibilité où l'on était placé de trouver des frets suffisamment rémunérateurs.

En appuyant les vœux de cette réunion, M. J. D. Milburn déclara notamment : « Une époque de crise sans précédent vient de frapper notre industrie. Des paquebots parcourent encore les mers mais, dans la plupart des cas, ils auraient aussi bien fait de rester au port. Des paquebots aux cargos, les dividendes sont aussi rares que des pierres précieuses. En fait de dividendes, les armateurs auraient tout aussi bien fait de vendre des navires peints sur des océans peints. Il est certes difficile de traiter les armateurs de philanthropes et, cependant, qu'est-ce donc qui les a poussés, si ce n'est la philanthropie, à transporter les marchandises du monde entier pour rien et, dans certains cas, pour moins que rien ? Nous répondrons que, d'une façon générale, les armateurs sont doués de tempéraments ultra-optimistes, comptant qu'une force mystérieuse va se mettre en branle pour leur profit particulier. De là cette sauvage concurrence à laquelle nous assistons... La cause en est la rapide production du tonnage à vapeur provoquée par la période précédente de beaux dividendes. »

« Au lieu de donner aux marchands et, par eux, au monde entier, plus de tonnage transporteur qu'ils n'en avaient besoin, il faut leur en donner pour autant qu'ils en veulent payer. »

En ce qui concerne la situation financière des Compagnies de navigation, on relève dans le « Fairplay » les renseignements suivants :

La Cunard qui, pendant onze ans, avait fait un bénéfice net annuel de 8 % et qui, en 1882, avait distribué un dividende de 4 % net, fit, en 1883, une perte de 1.791 Livres.

La Pacific Steam Navigation Cy réduisit son capital. L'Orient Line présentait un bilan déficitaire. A propos de la Royal Mail, on lisait, le 9 novembre 1883, la note suivante : « Cette belle vieille Compagnie, la Royal Mail, traverse des temps difficiles. Tout le monde le regrettera, car on a fini par considérer cette Compagnie comme l'une des institutions du pays et tout le monde voudrait la voir réussir. Cette défaillance ne doit pas être attribuée aux fautes d'un agent ou d'un commissaire ; les causes sont d'une essence plus profonde. »

Le numéro du Jubilé du « Fairplay » contient encore quelques renseignements intéressants sur les débuts des Compagnies de navigation anglaises. Nous apprenons ainsi que l'Orient Cy exploitait, il y a cinquante ans, un service de quinzaine sur l'Australie en concurrence avec la Pacific Steam Navigation Cy. On mettait, en ce temps-là, quarante jours pour aller de Plymouth en Australie. Les cabines, les coursives et les salons de réception étaient éclairés par des bougies que l'on éteignait officiellement à heure fixe tous les soirs. Les paquebots de l'Orient Cy furent les premiers à posséder des appareils frigorifiques et les premiers, sur la ligne de l'Australie, à être éclairés à l'électricité. Le navire l'« Ophir », entré en service en 1891 fut le premier navire à double hélice que l'on ait vu sur les lignes de l'Extrême-Orient de Suez, et il marqua une

époque dans l'histoire de la construction des paquebots.

La Peninsular & Oriental, qui a débuté en 1837, prolongea ses lignes jusqu'aux Indes en 1842 et en Australie jusqu'en 1852. Chose curieuse, l'achèvement du canal de Suez, en 1870, détruisit la valeur importante des installations de transport par terre qu'elle avait organisées dans l'isthme de Suez pour les passagers et les marchandises en transit. Quelques années plus tard, l'invention de la machine à double expansion et son application à la plupart des nouveaux navires vieillirent la flotte de la Compagnie entraînant pour elle de lourdes pertes financières, puisqu'elle dut renouveler complètement tous ses navires. L'activité de Lord Inchcape, depuis la guerre, donna à cette Compagnie un haut degré de prospérité.

La British India, depuis 1854, fait le courrier entre Calcutta et Rangoon. La New-Zealand, fondée en 1873, exploita d'abord une flotte de navires à voile, puis, en 1883, devint une Compagnie de navires à vapeur.

L'histoire de la Cunard est particulièrement intéressante. En juillet 1840, le « Britannia », navire à aubes de bois, fait son premier voyage à travers l'Atlantique, puis, pendant une période de vingt années, la situation de la Compagnie est incomparable. Pendant la crise de 1883 à 1884, la Cunard parvint à conserver sa prospérité en faisant preuve d'un esprit d'entreprise particulièrement remarquable. C'est, en effet, pendant ces années qu'elle construisit l' « Umbrania » et l' « Etruria », les plus grands paquebots de l'époque sur la ligne de l'Atlantique nord, et qui battirent tous les records de vitesse. En 1901, le « Lucania » fut le premier vapeur équipé de l'appareil de télégraphie sans fil. En 1903, la Compagnie commença la publication du Bulletin de la Cunard, qui fut le premier journal publié en mer sur les paquebots.

La vie de la White Star Line commence en 1871 avec le départ de l' « Oceanic » que 50.000 personnes vinrent visiter à New-York tant il présentait de perfectionnements sur les navires précédents. Puis ce fut, en 1888, la construction des fameux navires à passagers « Teutonic » et « Majestic », les premiers croiseurs marchands armés. C'est en cette qualité que le « Teutonic » prit part, en 1889, à la grande revue navale de Spithead et reçut la visite du prince de Galles, futur roi Edouard VII.

Le lancement, en 1889 aussi, d'un nouvel « Oceanic » pour la ligne de New-York fut encore un grand événement. C'était le premier navire qui avait dépassé le « Great Eastern » en longueur et sa décoration était si belle qu'on admet généralement qu'elle n'a pas été surpassée depuis lors.

Lorsque Christopher Furness entra, en 1872, dans une association avec son frère qui faisait un trafic d'importations, il n'avait que vingt ans. A vingt-six ans, il dirigeait seul une flotte de 11 navires à voile sur les ports de la Baltique. En 1883, il achetait des chantiers constructeurs et, en 1871, la Société Furness Withy était fondée avec son statut actuel. Le jeune fondateur de cette magnifique entreprise de navigation fut fait Chevalier en 1895 et Pair en 1910. C'est à cette Compagnie qu'appartint le premier navire anglais muni de deux machines à triple expansion, le premier navire construit en Angleterre et exploité par un armateur anglais, qui soit muni de moteurs Diesel, le premier navire muni de turbines qui ait traversé l'Atlantique, le premier navire marchand enfin qui ait traversé d'Atlantique en Pacifique le canal de Panama.

C'est une des Compagnies anglaises qui a pris les plus grandes mesures de prévoyance en faveur de son personnel. Elle a prévu un fonds pour les veuves et les orphelins, des retraites pour anciens employés à partir de soixante-quatre ans, et pour les familles de ces employés elles-mêmes lorsqu'elles sont atteintes par l'infortune.

La Union Castle Line est née, en 1900, de la fusion de la Union Steam Collier Cy, fondée en 1852 pour le transport du charbon, et de la Castle Line, fondée en 1825, puis remaniée en 1860 pour le service de Liverpool-Calcutta. C'est un navire de la Castle Line, le « Pembroke-Castle », qui transporta, en 1883, M. Gladstone et le poète lauréat Lord Tennyson, hôtes tous les deux de Sir Donald Currie, à Copenhague, où se tint un grand banquet de 29 personnages royaux, auquel assistaient aussi 16 officiers et diplomates.

En juin 1895, un autre paquebot de la Castle Line assistait à l'ouverture du canal de Kiel et fit l'admiration de toutes les personnes présentes. Son nom était cité constamment dans les chroniques de l'époque avec celui du yacht de l'empereur d'Allemagne.

La Clan Line est l'œuvre de l'énergie d'un seul homme, Sir Charles William Cayzer qui, à trente-cinq ans, débutait dans l'armement à Liverpool avec 2 vapeurs, et qui fut nommé Chevalier en 1897 et Baron en 1904.

Des renseignements sont encore donnés sur la Commonwealth, la Dominion Line, née en 1889, sur la Shaw Savill & Albion Line, fondée en 1858, la General Steam Navigation Cy, fondée en 1821 : c'est à cette dernière Compagnie qu'appartenait le « Rainbow », ce premier navire à coque de fer qui fit, en 1836, le désespoir des officiers. En effet, il affolait les boussoles insuffisamment protégées qui indiquaient toutes les directions, sauf le Nord. On y donne encore l'historique de la Houlder Brothers & Cy, fondée en 1854, de la Watts, Watts & Cy (1853), de la Royal Mail Cy (1839), actuellement en difficulté après avoir connu de longues périodes de prospérité, la Pacific Line (1840), l'African Steamship Cy (1852), la Bibby Line (1807), la Houston Line (1880), dont les navires reçoivent les noms de déités grecques commençant par un « h » : Hercule, Héraclès, etc., etc.

*
* *

La grande revue maritime anglaise, en donnant ces divers renseignements, ne manque pas de faire des rapprochements avec les temps actuels.

Elle mène actuellement une campagne assez vive pour la suppression, dans le monde entier, des subventions d'Etat aux flottes marchandes. Elle ne paraît pas suivie d'ailleurs dans cette voie par les autres nations maritimes : les Etats-Unis notamment préconisent la thèse exactement opposée.

La France, en tout cas, qui supporte seule, ou presque, la clause de la journée de huit heures à bord des navires marchands que l'Angleterre s'est bien gardée d'adopter malgré l'adhésion de principe faite à Washington, en 1919, est trop handicapée pour des causes multiples pour ne pas, au contraire, chercher à obtenir de son Gouvernement une aide temporaire dont le défaut d'ailleurs risquerait de compromettre lourdement la situation économique du pays tout entier.

Le Gérant : M. Hedan

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 13 71e ANNÉE 1er JUILLET 1933

L'EUROPE ET LA FOI

L'état social de l'Empire romain dans son ordre et son unité se transforma en un autre état très différent du premier : l'état social de ce qu'on appela « les Siècles des Ténèbres ».

Ce fut de là que sortit, après encore six cents ans d'aventures et de périls, la grande moisson de la civilisation médiévale. A peine l'Empire romain, parvenu à sa maturité, avait-il commencé à recueillir le fruit de son long développement — c'est l'Eglise catholique que je veux dire — qu'apparurent en lui les premiers symptômes de vieillesse ; il était manifestement sur le point de subir quelque grande transition. Mais cette transition qui menaçait d'être mortelle, en fin de compte, n'amena pas la mort, mais fut un mélange de changement et de révélation divine.

Une période d'épanouissement suivie de près par le déclin, voilà ce qu'on attend de toute société, d'après son analogie avec les êtres vivants : à la fin du cycle, c'est la mort qui devrait venir. Une plante, lorsqu'elle a donné tous ses fruits, meurt rapidement. On pourrait donc imaginer que la longue histoire de la civilisation méditerranéenne aurait dû suivre cette loi. On s'attendrait, une fois cette civilisation arrivée à sa période définitive et complète, à voir quelque religion définitive et complète satisfaire sa longue recherche et résoudre ses anciennes énigmes : mais après une telle découverte, lorsque le fruit de cette maturité aurait atteint son plein développement, on s'attendrait à une fin.

Or, notre civilisation européenne eût un singulier privilège : la fin n'arriva pas. La dissolution fut mystérieusement empêchée. La mort fut conjurée. Et plus on examine attentivement l'histoire unique de ce sauvetage — sauvetage de tout ce qui pouvait être sauvé dans une société très ancienne et très fatiguée — plus on voit qu'il fut effectué par une seule influence : celle de l'Eglise Catholique. Tout le reste, 250 ans après Jésus-Christ : les philosophies creuses à la mode, les Barbares remplissant l'armée, les passions et le désespoir du moment, ne tendait qu'à la ruine.

On ne trouve rien qui soit comparable à cette survivance dans toute l'histoire de l'humanité. Toutes les autres grandes civilisations, après plusieurs siècles de développement, sont tombées dans la même immobilité stérile ou sont mortes et ont disparu. Rien ne reste de l'Egypte ; rien ne reste de l'Assyrie. Les civilisations d'Orient demeurent, mais elles demeurent immuables, ou, si elles changent, elles ne peuvent que copier grossièrement des modèles extérieurs.

Mais la civilisation de l'Europe, — c'est-à-dire

la civilisation de Rome et de l'Empire, — eût une troisième destinée qui diffère à la fois de la mort et de la stérilité : elle survécut pour ressusciter. Ses germes essentiels furent préservés pour un second printemps.

Pendant cinq ou six cents ans, les sculptures ont été moins belles et les vers moins bons, les hommes ont laissé les routes se dégrader lentement, ils ont perdu le secret des rouages du gouvernement, ou plutôt, ils les ont laissé se rouiller ; ils ont oublié ou négligé les lettres, les arts et les sciences. Mais durant toute cette longue période, il resta assez de lettres et d'arts pour former un pont sur le grand abîme qui sépare le V siècle du XI ; bien plus, les qualités vraiment essentielles de l'esprit européen survécurent autant qu'il le fallait pour permettre à cet esprit de refleurir après son temps de repos. Et, je le répète, la puissance qui effectua la conservation de ces germes fut l'Eglise catholique.

Il est impossible de comprendre cette vérité, à vrai dire, il est impossible de trouver le moindre sens à l'histoire d'Europe si nous acceptons la théorie de la décadence qui est couramment soutenue dans les écoles anti-catholiques et qui paraît suffisante aux historiens anti-catholiques.

Voici, en peu de mots, leur théorie :

L'Empire romain, que la propagation du luxe et une sorte de faiblesse naturelle, inhérente à la race méditerranéenne, avaient corrompu et vicié, finit par être envahi et submergé par les jeunes et vigoureuses tribus germaniques. Celles-ci apportèrent avec elles toute la force de ces vertus naturelles qui leur fit plus tard rejeter l'unité de la chrétienté et les amenèrent à fonder les sociétés protestantes des temps modernes, sociétés qui sont aujourd'hui presque complètement athées et le seront bientôt tout à fait.

Ces mauvais historiens modernes — dont je donne ici la version — ont inventé un terme générique pour caractériser l'évolution des faits, telle qu'ils l'ont imaginée. Les tribus vigoureuses, jeunes, saines et vertueuses qui, dit-on, ont forcé les limites de l'Empire épuisé et l'ont rajeuni, sont groupées ensemble sous un même nom : ce sont des tribus « teutonnes ». On nous dit qu'une race germanique, très forte numériquement, supérieure aussi à tout le pouvoir viril qui restait dans la civilisation romaine, est venue prendre la gestion des affaires. Un groupe important de ces Germains, les Francs, l'aurait prise en Gaule, un autre — les Goths dans leurs diverses branches — en Italie et en Espagne. Mais le fait le plus complet, le plus fructueux et le plus satisfaisant, nous dit-on, ce fut l'irruption de ces païens vigoureux et sains dans la lointaine province de Grande-Bretagne qu'ils conquirent entièrement, exterminant ses premiers habitants pour les remplacer par leur race supérieure.

« Il était inévitable — affirme toujours l'historien anti-catholique — que la présence d'hommes supérieurs, quoique sans culture, accélérât la décadence des arts dans la société ainsi conquise. De plus, il faut déplorer que leurs simples vertus naturelles aient été contaminées par les artifices du clergé romain et que la religion officielle de Rome ait, en quelque mesure, capturé leurs nobles âmes ; en effet, par l'intermédiaire de cette religion officielle, le poison de la décadence romaine put gagner tout l'esprit européen — même l'esprit germanique — et l'infecter pendant de nombreux siècles. Mais, en même temps cette influence néfaste fut contrebalancée par la force et les vertus indéracinables que contenait le sang barbare du Nord. C'est ce sang sacré, ce sang teuton, qui a apporté à l'Europe occidentale l'enchantement des légendes romanesques, le véritable accent lyrique de la poésie, la profonde vénération qui a été — jusqu'en des temps récents — la caractéristique de la religion germanique, l'amour de l'aventure qui manquait à la vieille civilisation et un grand respect pour les femmes. En même temps, l'esprit guerrier de ces tribus créa le grand édifice de la féodalité, le type parfait du chevalier, et tout l'idéal militaire de la civilisation médiévale.

« Lorsque de nouveaux horizons s'ouvrirent à la science, à la fin du XV siècle, grâce à l'expansion soudaine des voyages, à l'imprimerie, et aux progrès inattendus des sciences physiques, l'émancipation de l'esprit européen a ramené dans sa voie cette pure race barbare ; faut-il s'en étonner ?

« A la force du sang teuton correspondit, au début du XVIe siècle, l'ébranlement de l'Eglise catholique et l'affaiblissement de son empire sur les hommes qui suivaient sa tradition ; avant la fin du même siècle, la souche virile de l'Allemagne du Nord, de la Hollande, de la Scandinavie et de l'Angleterre avait donné naissance à la civilisation protestante : société toujours en progrès, saine, ayant déjà la suprématie sur toutes ses rivales, destinée à devenir bientôt souveraine, si elle ne l'est pas déjà. »

Tel est, sans exagération, le résumé des théories que nous a données l'école d'histoire anti-catholique pendant les deux premiers tiers du XIX siècle. Elles viennent des Universités allemandes et anglaises ; et les influences anti-catholiques dans les Universités des pays catholiques les ont aidées à se répandre.

Cette étrange façon de réécrire l'histoire s'accompagnait d'un flot d'hypothèses extravagantes présentées comme des faits. C'est ainsi qu'on a imaginé — et affirmé — que les Parlements, objet d'admiration jusqu'en ces derniers temps, étaient d'origine teutonne, non romaine et par conséquent non-catholique. On a attribué la décadence progressive de l'esclavage aux mêmes pouvoirs miraculeux possédés par les païens du Nord ; en général, toute chose bonne en elle-même ou conforme aux idées modernes a été rapportée à cette source première d'où vient tout ce qui est bien en Europe : les tribus germaniques.

En même temps ces faux historiens montraient de cent autres manières leur haine pour tous les aspects religieux de la civilisation, pour la tradition romaine et pour l'Eglise : ils représentaient la conquête de l'Espagne par les Mahométans comme la victoire d'un peuple supérieur sur un peuple dégradé et méprisable ; la reconquête de l'Espagne par les hommes de notre race sur les Asiatiques comme un désastre ; ils expliquaient que son dernier instrument de triomphe, l'Inquisition, qui sauva l'Espagne d'une revanche des Maures, était une monstruosité. Ils représentaient toute révolte, quelque obscure qu'elle fût, qui eut lieu au Moyen-Age contre l'unité de la civilisation européenne — notamment la pire de toutes, celle des Albigeois — comme un louable soulèvement de l'esprit humain contre un esprit d'esclavage. Et, chose plus extraordinaire encore, ils oubliaient simplement de parler de la vie réelle et quotidienne de l'Europe catholique, des habitudes, de la façon de penser et des mœurs des hommes, pendant la période d'unité, qui s'étendit du VIIIe siècle environ jusqu'au XVe.

Au moment où l'histoire s'efforçait de devenir une étude scientifique, cette école de conte de fées, qui chantait ses propres louanges, occupait le premier rang. Lorsque, enfin, l'histoire devint pour de bon une étude vraie et scientifique, elle disparut. Mais elle garde encore, comme un héritage de son ancienne hégémonie, un singulier pouvoir sur les formes les plus inférieures et les plus populaires de l'œuvre historique ; dans les pays de langue anglaise, cette théorie est, encore aujourd'hui, presque la seule conception du développement européen offerte à l'étudiant ordinaire.

Remarquons dès le début que l'ensemble de ce tableau imaginaire, présenté par cette école maintenant discréditée, est basé sur une certaine idée des événements survenus lors de l'effondrement de l'Empire romain.

Il faut que ces tribus barbares de Germanie aient vraiment envahi Rome et l'aient administrée, qu'elles aient été réellement d'une accablante supériorité numérique, qu'elles aient bel et bien possédé tous les traits de caractère supposés par ces historiens — la vigueur, la jeunesse, la vertu, etc. — qu'une lutte ait vraiment eu lieu entre cette grande nation imaginaire et la civilisation méditerranéenne et que la première l'ait emporté, et qu'elle ait gouverné en conquérante des peuples sujets ; si ces axiomes primordiaux n'ont pas quelque vérité historique, la théorie qui en ressort n'a aucune espèce de valeur historique.

Un protestant, ou simplement un habitant de l'Allemagne du Nord ou de la Scandinavie, peut avoir une préférence pour le type d'homme qui, originellement, menait une vie sans dignité en dehors de l'Empire romain. Un anti-catholique d'une espèce quelconque peut espérer que le catholicisme a amené la décadence de la civilisation à la fin de l'Empire romain uni ; il peut se plaire à imaginer que l'identité de l'Europe barbare d'autrefois et de l'Europe allemande et protestante d'aujourd'hui, prouve la valeur originelle de la première. Il peut même souhaiter que le type non-catholique et non-traditionnel de notre civilisation atteigne une suprématie à laquelle il n'est certainement pas encore arrivé. Mais tout cela n'est qu'un rêve agréable — ou désagréable — quelque chose qu'on imagine mais qu'on ne peut prouver, à moins que la théorie ne repose sur une solide base historique : c'est-à-dire la destruction de Rome de la façon et par les hommes que la théorie présuppose.

La valeur du système entier dépend donc de notre réponse à cette question : Qui fut la chute de l'Empire romain ?

Si elle avait été une conquête, comme nous venons de le voir postuler, et une conquête amenée par la force d'hommes tels qu'on les a décrits, alors cette ancienne école anti-catholique, bien qu'elle ne puisse maintenir ses exagérations — rattacher, par exemple, les institutions

représentatives aux Barbares germains — serait cependant essentiellement dans le vrai.

Or, du jour où l'on commença à examiner et à comparer sérieusement les documents : du jour où l'enquête moderne commença à entrevoir une solution définitive dans l'étude de cette période au cours de laquelle l'Empire romain uni d'Occident fut remplacé par divers royaumes locaux ; de ce jour, les historiens furent de plus en plus convaincus — en raison directe de leur impartialité — que cette attitude anticatholique ne reposait que sur une hypothèse.

Il n'y eut nullement conquête de peuples méditerranéens usés par des Barbares vigoureux. De nombreux Barbares vivaient dans l'Empire en qualité d'esclaves ; d'autres, moins nombreux, étaient enrôlés de force ou pris comme mercenaires dans l'armée ; un nombre, plus restreint encore, vers la fin, profita de la faiblesse du Gouvernement central pour pénétrer dans l'Empire et piller ; ni les uns ni les autres n'étaient les hommes que cette théorie anticatholique, prenant ses désirs pour des réalités, a supposés.

Les Barbares n'étaient pas des « Germains » — terme difficile à définir; — ils étaient de races très mêlées qui, si nous nous fions au langage — mauvais guide en matière de race — étaient, certaines germaniques, certaines slaves, certaines même mongoles, certaines berbères, certaines membres des anciennes races sans noms, les Pictes, par exemple, et les hommes bruns de l'extrême-nord et de l'extrême-ouest.

Ils n'avaient pas pour les femmes ce respect remarquable qui devait faire naître l'idéal chevaleresque.

Ils ne formaient pas des sociétés libres, mais des sociétés possédant des esclaves.

Ils ne désirèrent pas, ne tentèrent pas et même ne rêvèrent pas la destruction du pouvoir impérial : ce désastre — qui fut progressif et ne fut jamais complet — arriva, en tant qu'il arriva, malgré les barbares, et non par leurs efforts conscients.

Ils n'étaient pas nombreux ; bien au contraire : leurs pillages couronnés de succès et leurs incursions au-delà des frontières n'étaient exécutés que par des poignées d'hommes. Quand ils arrivaient en grand nombre, ils étaient écrasés.

Ils n'ont apporté aucune institution nouvelle, aucune idée nouvelle.

De plus, dans cette transformation radicale, dans ce passage de la vieille civilisation aux Siècles des Ténèbres, on ne voit pas que l'éveil de la légende et de l'esprit romanesque et aventureux se soit produit dans les endroits où les grandes masses d'esclaves barbares se sont établies, où ont passé quelques barbares pillards ou soldats réguliers de l'armée romaine. Le romanesque apparaît des siècles plus tard, et *quand il apparaît, il se rattache immédiatement et en premier lieu à ces régions où précisément le passage de ces quelques Teutons, Slaves et autres barbares s'était fait le moins sentir.*

(*A suivre*).

HILAIRE BELLOC.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

VIVRE SANS JOIE

(*Nouvelle*)

I

« Quelle fête pour les yeux! » rêva Marielle, ayant écarté les rideaux et ouvert, toute grande, la grande fenêtre de la chambre qui lui était dévolue.

Une vraie fête, en effet. Presque au premier plan, parmi les jardins et les vignes, les charmants bouquets nippons, faits au pinceau, eût-on dit, des pêchers en fleurs. Au-delà, sur son plateau, la ville avec sa cathédrale dont les flèches bosselées de fleurons s'effilaient sur un ciel d'un bleu de bannière mariale. Plus loin, des montagnes qu'on eût prises, facilement, pour des nuées au repos. Et par dessus, quelques petits nuages floches, bien trop innocents pour contenir la menace d'un orage ou d'une averse.

Un admirable temps de tardives vacances de Pâques.

Marielle se retourna vers la fenêtre de la chambre attenante qu'on avait mise aussi à sa disposition, la Villa Tranquille étant presque vide en ce début de saison.

Ici, une chaîne de montagnes assez proche se développait contre le ciel occidental. Plus encore que des couleurs, Marielle se sentait éprise des formes, étant sculpteur. Cette large ligne onduleuse, née du caprice volcanique, semblait répondre aux lois d'harmonie de quelque pri-

mitive architecture... Au-dessous, les fumées, traversées de lumière, d'un village qui commence de songer à la soupe du soir.

Arrivée le matin même dans cette petite station du Centre, et maintenant, délassée et disposée, Marielle s'avisa que si elle voulait faire un tour de promenade avant le dîner, il était temps de quitter sa chambre.

Son béret, sa cape, sa canne... Et, en passant devant le bureau, un itinéraire demandé à l'hôtesse, que la voyageuse a déjà baptisée « Madame Tranquille. »

Ainsi équipée, elle s'élance sur la petite route qui mène au village, aspirant, de tout son souffle de fausse Parisienne née en pays basque, cet air au goût de feuille fraîche, d'amande amère, de vanille sauvage... au goût de printemps.

Un soupir. A qui voit s'achever son arrière-jeunesse vide, le printemps pèse, comme l'invitation à une belle fête — déposée chez le voisin.

Et puis, Marielle, qui adore la solitude pour son travail, n'a pas l'habitude d'aller seule en vacances. Elle se joint à des amies. La malchance a voulu que la bonne camarade qui devait l'accompagner en Auvergne, se trouvât bloquée la veille du voyage par un deuil de famille.

« C'est une retraite que je vais faire, décide la promeneuse, dans cette Villa Tranquille, si bien nommée ! »

De fait, elle a pu constater, au déjeuner, que le nombre des pensionnaires ne dépassait pas cinq ou six.

« Mais, après tout, je n'ai jamais le temps de songer à moi-même, à maman — ici, un peu de mélancolie, cette maman étant une morte — à mon âme, car je persiste à croire que j'en ai une, à ma carrière vue d'ensemble. J'aurai du loisir pour faire le point. »

Elle avait atteint le village, obliqué vers une ruelle amusante.

Une halte, le temps d'un signe de croix, dans l'église à figure de château-fort, belle et pure de lignes, mais sombre et froide. Puis la descente par la vallée où une toute petite rivière faisait vaniteusement la roue en cascatelles. Un regard à la blanche « chapelle des baigneurs » de toute station qui se respecte. Les grands hôtels étaient encore fermés ; le parc, entrebâillé.

Retraite, pèlerinage... circuit de pèlerinages ! » renchérit Marielle en pénétrant dans une chapelle franciscaine presque accotée au viaduc, où elle eut, cette fois, le désir de s'agenouiller et de prier.

L'atmosphère de cette chapelle solitaire était pieuse à souhait. Solitaire... sauf qu'une sœur converse époussetait les chaises d'une main respectueuse, comme si elle accomplissait un rite.

Marielle priait confusément. A certaines phases de sa vie, elle avait adressé au ciel des supplications passionnées, brûlé des cierges, fait des neuvaines, promis des ex-voto... Maintenant elle était sans espérance comme sans angoisse. Mais, religieuse d'instinct, mystique plus que croyante à vrai dire, et vaguement superstitieuse, chaque fois qu'elle entrait en pays nouveau, elle se plaisait à la visite des églises.

A l'entrée de la nef, un petit saint Antoine de Padoue, haut comme un jouet d'enfant, quêtait pour le pain des pauvres. Marielle introduisit — sans savoir en faveur de quelle cause — une pièce de deux francs dans la tirelire du saint qui hocha poliment la tête pour la remercier. Elle eût ri, n'eût été la présence de la petite nonne épousseteuse.

Elle imagina l'existence de ces sœurs vouées au service des incurables. Affreuse vie... Puis, songeant au néant de toute vie de femme où manque l'amour, elle conclut que celles qui avaient su transposer, surélever l'amour en Dieu et en ses pauvres, n'étaient pas si mal loties.

Voici qu'elle remontait vers la Villa Tranquille, d'une allure plus lente, lasse peut-être, de sa promenade, mais surtout pensive, « faisant le point » comme elle se l'était promis.

Satisfaite de sa carrière, car elle pouvait l'être. Après avoir travaillé durement depuis sa jeunesse, elle était « arrivée », et assez tôt pour que son succès fût sans amertume. Son dernier envoi au Salon avait conquis une belle médaille. C'était plus qu'elle n'osait rêver : la gloire, les ventes, les commandes, son image et celle de ses œuvres dans les journaux, une critique unanime à reconnaître que Marielle Desclos avait créé quelque chose en son art : une expression nouvelle et personnelle de la douleur dans la beauté.

De fait, toutes ses figures, toutes ses statues rendaient un aspect de la douleur : que ce fût cette *Biche blessée* qui lui avait valu la médaille ; ou cette *Orante au Calvaire* qui avait commencé sa réputation ; ou cette *Mère à l'enfant mort*, cette *Ariane abandonnée*, cette *Faneuse d'automne*, par lesquelles son nom s'était, d'œuvre en œuvre, imposé au public et à la critique.

Était-ce parce que l'artiste avait voulu se « spécialiser » dans l'expression de la douleur ?

ou parce que la vie avait développé en elle le sens, sinon le goût de la douleur, laissant inéclos d'autres dons qui, aussi bien, auraient pu prétendre à leur expression? Quoi qu'il en soit, Marielle Desclos, sculpteur, avait conquis sa place.

Mais elle était seule.

Jeune fille, elle avait eu l'horreur des faciles camaraderies d'atelier. Elle vivait sévèrement avec sa mère. Puis elle avait aimé, assez tard et pendant sept années, un homme en qui elle espéra trouver le bon compagnon de sa vie. Lui, l'aima pendant quelques semaines. Peut-être était-elle trop exigeante, toujours anxieuse et tendue, comme ceux qui aiment trop? L'ami lui concéda pourtant une tendresse incomplète et marchandée. C'est cette tendresse qui l'avait soutenue à la mort de sa mère. Il y avait cinq ans de cela. Peu après, l'ami s'était totalement retiré. Le chagrin de Marielle fut immense. Elle cessa de fréquenter les groupements d'art ou d'amitié qui l'avaient intéressée. Comme ces bêtes blessées dont elle excellait à rendre l'agonie sans révolte, elle se terra pour souffrir. Le travail la sauva ; et presque tous ses meilleurs morceaux dataient de cette époque.

Depuis, elle s'était ressaisie. La joie du plein succès avait pansé sa peine. Quand elle se sentait menacée, à force de solitude, par la tentation du désespoir, elle travaillait double. Et l'extrême lassitude amenait enfin la victoire du sommeil.

Cependant elle restait grave, sinon inquiète, dans sa vie comme dans son œuvre. « La douloureuse Marielle Desclos », avait écrit un grand critique. Ce qualificatif la fit rêver... Tout de même, maintenant qu'elle avait donné sa mesure dans l'expression de la douleur, elle eût souhaité dépasser ses propres limites.

« Douloureuse! collera-t-on toujours cette étiquette sur mes œuvres? On a trop vanté la douleur et les chants désespérés. Maintenant, la joie me semble plus grande que la peine. Je voudrais créer des figures rayonnantes... Mais les plus beaux modèles ne me suffiraient pas. Je sais rendre cela seul que je vis. Il faudrait que la joie m'advînt. »

II

Comme elle s'installait, pour le dîner, à la petite table qui lui avait été attribuée, Marielle vit entrer un hôte dont le premier aspect lui fit penser : « Voilà un visage que je connais bien. »

Avant que le nouveau venu, qui l'avait reconnue aussitôt, l'eût abordée, elle lui donnait son nom : Sylvain Montarry, l'auteur de ces travaux marquants sur la Géographie humaine qui continuaient ceux dont s'est illustrée une grande mémoire.

Tous deux — ils se rencontraient de loin en loin dans un salon ami — se serrèrent la main.

« Mademoiselle Desclos! s'exclama Montarry. Je ne m'attendais certes pas à vous découvrir au pied des volcans d'Auvergne.

— J'allais en dire autant.

— Pour moi, la chose est simple. Je prépare un cours et un livre sur les races celtiques. J'avais profit à revoir le Massif Central. J'emploie donc les vacances à rayonner autour des Dômes. J'ai d'ailleurs des amis dans toute la région, sauf ici, c'est pourquoi vous me trouvez à l'hôtel. Vous... sans indiscrétion?

— Moi, c'est la première fois que je m'accorde des vacances de Pâques. Mais le temps était si beau! Tout Paris faisait sa valise. J'ai fait la mienne! Une amie née au pied des volcans, comme vous dites, m'engageait à l'accompagner en Auvergne. Et c'est elle qui m'a manqué à la dernière heure. Mais la montagne est belle.

Le couvert de Sylvain Montarry avait été mis à l'autre bout de la salle à manger. Mais la femme de chambre, voyant ce monsieur et cette dame en conversation, se rapprocha.

— Monsieur désire-t-il que je le serve ici? proposa-t-elle en désignant une table vide, toute proche de celle où dînait Marielle.

Celle-ci sourit, d'un sourire qui acquiesçait.

— C'est une excellente idée, répondit Montarry. Ainsi nous pourrons bavarder pendant les repas, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Ils bavardèrent, s'informant de leurs travaux mutuels. Ils se connaissaient peu, mais se savaient l'un comme l'autre originaires de la côte basque. Cela créait entre eux une vague sympathie, qu'ils n'avaient jamais songé à rendre plus étroite. D'ailleurs, pour Marielle, un seul visage masculin existait jusqu'à l'an dernier, effaçant tous les autres.

Cependant, elle avait remarqué, en artiste, au cours de leurs rencontres, le front de Sylvain Montarry : un beau front haut et clair de cérébral pour qui la pensée avait été sereine et le travail facile, car ce front était sans pli, quoique Montarry ne fût plus un jeune homme, s'il restait un homme jeune.

Il n'ignorait pas les succès de sa voisine et l'en félicita. Mais il n'avait pu visiter le dernier Salon. Il l'interrogea sur ses œuvres.

— J'ai là-haut des photos, dit-elle. Je pourrai vous les montrer si cela vous intéresse. »

Elle parlait gaîment, les joues animées d'une petite chaleur de satisfaction. A midi, elle s'était sentie un peu perdue dans cette salle à manger dont les quelques hôtes constituaient deux blocs de famille. La bonne camaraderie de Sylvain Montarry, en rompant sa solitude, enlevait à ses vacances cet air d'abandon désœuvré dont elle avait été près de s'attrister.

Et Montarry venait de lui répondre qu'il serait ravi de connaître ses dernières œuvres, fût-ce en petites images volantes.

III

Marielle, qui rentrait, au dernier coup de cloche du déjeuner, d'une promenade en montagne, suspendit sa cape et sa canne au portemanteau de la salle à manger. Montarry, qui avait déjà pris place à sa petite table, se leva pour la saluer.

« Quelle vaillante promeneuse vous faites! remarqua-t-il.

— J'adore la montagne. Et les chemins, ici, sont ravissants. Je suis allée par Montmiel — admirez ce nom que j'ai lu sur un poteau vers les hauteurs de Charade. Madame Tranquille, j'ai nommé notre hôtesse, m'avait indiqué les sentiers à suivre.

— Mais en cette saison, ces sentiers doivent être déserts?

— Merveilleusement déserts! Je n'ai rencontré qu'un merle. Et encore, rencontré... je n'ai pas réussi à l'apercevoir. Mais il a chanté pour moi pendant toute ma promenade. J'aurais marché cent ans, comme le moine de la légende.

— Vous n'avez pas dû marcher pendant beaucoup d'années, car il n'y paraît pas.

Montarry la regardait en souriant. Elle sentit, enchantée, que la promenade l'avait embellie.

— Tout de même, reprit-il, je ne trouve pas bien prudent qu'une jeune femme s'aventure, seule, dans des chemins de montagne qu'elle ne connaît pas.

— Oh! jeune... vous voulez être gracieux.

— Je voudrais l'être à vos yeux, en vous proposant de vous accompagner demain si vous renouvelez votre promenade. Je connais les chemins dont vous parlez, bien mieux que Madame Tranquille. Je sais un point unique, les poteaux ne l'indiquent pas, d'où l'on découvre toute la chaîne, Dores et Dômes. La matinée serait un peu courte pour cette promenade; mais nous pourrions la faire l'après-midi. Je suis libre, quant à moi, jusqu'à l'heure du dîner que je dois prendre à Clermont, avec des amis qui m'emmèneront après-demain matin, pour deux jours, dans le Velay. Si donc cette promenade vous tente?

— Mais elle me tente très fort. Et je ne vois pas pourquoi...

— Nous ne céderions pas à la tentation. »

IV

Ils s'étaient mis en route après le déjeuner, par ce temps d'un bleu velouté — la brume « conserve » le beau temps, affirmait Madame Tranquille — qui semblait vouloir être celui de toute la quinzaine pascale. Ils avaient suivi d'abord un chemin vallonneux tracé entre champs et prairies. Marchant côte à côte le long des jeunes buissons d'églantiers, ils poursuivaient la causerie des repas : leurs travaux, leurs amis, les cours, les Salons. Quand ces sujets furent épuisés, comme chacun d'eux gardait la même réserve à l'endroit de sa vie personnelle, ils n'avaient plus qu'à s'extasier sur le paysage.

Un paysage tout de verdure sombre et de flèchettes de soleil, depuis qu'ils avaient commencé de gravir les roides sapinières de Montmiel. Des raccourcis, mal indiqués après les tourmentes hivernales, abrégeaient, pour les promeneurs intrépides, le facile chemin qui contournait la montagne. Marielle pria Montarry de s'engager, le premier, dans ces lacis où l'on ne pouvait marcher de front, puisqu'il connaissait mieux les bois. Il lui proposa une halte avant l'escalade, si elle se sentait lasse.

Non, elle n'était pas lasse.

« Seulement, avoua-t-elle, je suis une promeneuse d'humeur singulière. J'aime à marcher en silence. La montagne a tant de voix!

— Je suis moins taciturne que vous ; mais, puisque vous souhaitez le silence, me voilà muet jusqu'au sommet du plateau.

Pourquoi Marielle souhaitait-elle ce silence? Était-ce par paresse d'esprit et pour n'avoir pas à formuler ses impressions? Était-ce parce qu'elle se sentait gagnée par une bizarre tristesse? Elle avait cependant accueilli avec joie l'offre de cette promenade et bavardé gaiement depuis le départ de la Villa Tranquille. Une pay-

sanne, à l'entrée du chemin, les avait salués : « Bonjour, Monsieur... Madame ! » les prenant pour un couple.

Marielle remémorait qu'elle n'avait pas eu de compagnie masculine pour ses promenades depuis le temps où, se croyant aimée et à la veille d'un grand bonheur, elle s'était attardée, au bras de son ami, dans les bois de la banlieue parisienne. Après, ç'avaient été les années de douleur, puis la vie refaite sur une autre base ; les promenades ou les voyages de détente, avec quelques travailleuses solitaires comme elle. Et l'on évitait tous les rappels susceptibles d'amollir les courages.

Montarry, qui modérait son allure pour ne point lasser sa compagne, se retournait et s'arrêtait parfois. Elle voyait alors, au-devant et au-dessus d'elle, le beau front qui lui plaisait et le sourire franc et jeune de son compagnon... un sourire tellement plus jeune que le sien, qu'elle sentait amer et brisé.

« Ça va? murmurait-il à mi-voix, pour ne pas enfreindre le silence prescrit.

Elle répétait de même : Ça va ! » Et il reprenait sa marche. Elle, sa songerie.

Elle pensait que c'eût été bon d'avoir cette présence cordiale, non un seul jour à la faveur d'une rencontre de vacances, mais de temps à autre, quand on sent que le courage baisse et qu'il suffirait d'un souffle d'amitié pour ranimer la flamme.

« J'ai eu tort de vouloir m'offrir des vacances de Pâques, conclut-elle. C'est bon pour les gens heureux. J'aurais dû m'enfermer, travailler à force. Il est vrai qu'avec Fernande, c'eût été différent.

— Ça va? redemanda Montarry.

Elle répondit d'un signe et d'un sourire.

Nous arrivons sur le plateau. On peut parler?

Mais oui.

— Alors, regardez à votre droite. Là, c'est la Restauration, le golf, et, en été, l'orchestre, le thé, les gâteaux. Rien encore de tout cela, malheureusement.

— Heureusement. Vous m'avez promis, et je réclame, toute une chaîne de montagnes, non des attractions.

— La chaîne, il nous faut un dernier effort pour la conquérir. Mais il n'y a plus de chemin.

— Nous monterons quand même.

Ils montèrent... si haut qu'on peut monter. Pour franchir un dur talus de pierrailles, Marielle dut accepter l'aide de son compagnon. Mais elle gravissait alertement la côte. Elle avait toujours été souple, prompte à la course, et quand elle croisait, en ville, sous la conduite d'un berger en béret, quelque brun troupeau de chèvres pyrénéennes, elle, avec son visage étroit, ses longs yeux un peu sauvages et ses muscles secs de montagnarde, se sentait de la race des bêtes fines et brusques.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'extrême pointe du puy, au revers d'un minuscule bois de pins. Là, ils s'immobilisèrent côte à côte, face à la chaîne des Dores, d'un mauve d'améthyste embuée, où la dernière neige accusait les creux et les retraits de la géante architecture. Plus proches, reverdissaient les Dômes. Et la lumière, sur ces hauteurs, était d'une incomparable qualité, par la grâce même de cette brume aussi adhérente que la poudre dont s'enrobent les fruits non cueillis.

— Vous qui êtes artiste, amie, dit Sylvain Montarry, enveloppant d'un geste l'épaule de sa compagne, vous devez admirer cette ligne comme vous admireriez un beau temple?

Mais l'artiste, à cette minute, n'était plus qu'une femme. Le geste si spontanément affectueux qu'elle n'eût pas osé s'y dérober, la voix baissée et adoucie qui l'appelait : amie, l'avaient troublée. Elle ne répondit pas. Seulement elle ferma les paupières devant la montagne qu'on lui conseillait d'admirer, et sa joue s'empourpra. Ce ne fut qu'un réflexe. Montarry, qui l'observait, avait compris.

Alors, il la prit dans ses bras, son propre trouble devenu plus grand que celui qu'il avait fait naître.

— Ah ! chérie, murmura-t-il, comme vous êtes vibrante.

Elle se défendait, mais avec une angoisse qui trahissait sa défaite. Il lui baisait les yeux, les lèvres ; elle disait : non, mais en rendant le baiser.

Puis dans une tentative de reprise :

— Je ne me comprends plus, s'accusa-t-elle avec un pauvre sourire confus. C'est le merle, je crois, qui m'a envoûtée hier... Depuis que je l'ai entendu chanter, je suis la chose du printemps. Il ne devrait pas y avoir de printemps pour les solitaires.

— Mais pourquoi rester solitaire quand tout votre être en appelle un autre... et qui est là? Croyez-vous que je ne vous ai pas devinée? Et pourquoi ne serions-nous pas un couple anonyme — nous nous connaissons si peu — qui cède à la force du printemps?

— Nous nous connaissons bien peu, c'est vrai. Mais il faudrait me permettre d'avoir quelque amitié pour vous, parce que je ne sais pas

envisager ce qui est instinct, hors de ce qui est choix et tendresse.

Montarry différa de répondre. « La douloureuse Marielle Desclos » reposait, visage excédé de bonheur, sur le bras qui l'encerclait. La montagne leur appartenait, et l'étroit berceau de pins où la résine chauffée sentait la violette, et les heures de l'après-midi où la couleur du jour ne semblait pas changer. Dans les yeux de l'homme et dans sa voix même passa une invite, une prière... Marielle fit un signe de refus, atténué par un regard de promesse.

— Il faut redescendre, dit-elle.

Ils redescendirent, silencieux, presque, autant qu'à la montée. Pourtant, Marielle confessa que sa vie avait été traversée par un long amour malheureux. Sylvain ne révéla rien de la sienne. Elle le savait libre, d'ailleurs, puisqu'on le voyait toujours seul et que nul ne s'informait jamais auprès de lui d'un entourage familial.

Comme pendant l'ascension, il dirigeait la marche et se retournait parfois vers sa compagne. Mais où était l'ardente tristesse qui, pour celle-ci, avait alourdi la montée? Lointaine et périmée, déjà. Un couple d'heures avait suffi à éblouir sa vie. Seulement, ces heures étaient-elles bien vécues? Le sourire plus chaud de son grand camarade et, pendant de brusques et brèves haltes, la chaleur même des lèvres qui cessaient de sourire, lui en faisaient foi.

Comme ils atteignaient le chemin presque villageois qui leur annonçait la fin de la promenade, Montarry soupira :

— Quelle malchance que j'aie accepté cette invitation pour ce soir et les deux jours suivants. Ah! si j'avais prévu...

— Mais vous reviendrez?

— Oui, après demain. Vers la fin de l'après-midi.

— Alors?

Sa main chercha l'autre main un peu nerveuse appuyée sur la canne de montagne, et qui se rendit d'un geste de consentement.

(*A suivre*).

AMÉLIE MURAT.

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE (1)

L'exactitude de nombreuses lettres éditées de Balzac a souvent été mise en doute (2). La majorité de ces lettres inexactes se trouve dans un seul volume de correspondance générale, publiée par Calmann-Lévy en 1876 comme vingt-quatrième volume des œuvres complètes de Balzac. Ce volume, dont se servent les biographes et les historiens littéraires depuis plus d'un demi-siècle, doit être définitivement rejeté, puisque les lettres qui y sont publiées ne méritent pas créance, en bloc. La plupart d'entre elles étalent des variantes, des omissions ou des développements étonnants lorsqu'on les compare avec les originaux ; on ne peut se fier à aucune de leurs dates. La question éditeur, en ce qui concerne ce volume, n'a qu'une importance secondaire. Qu'il nous suffise de noter que les lettres furent « préparées » en vue de leur publication par des personnes qui avaient intérêt à supprimer de nombreuses affaires de famille, surtout celles ayant un caractère pécuniaire ; qui n'hésitèrent pas à retravailler avec prodigalité le style négligé de Balzac ; qui commirent de fâcheuses erreurs en assignant des dates.

Aujourd'hui on publie ou on republie les lettres de Balzac beaucoup plus consciencieusement. Sans parler des lettres isolées reproduites fidèlement du vivant de Spoelberch de Lovenjoul, plusieurs collections importantes ont été publiées avec exactitude dans le courant des dernières années (3).

(1) Paru en anglais sous le titre de : *A Commentary on certain published Letters, of Honoré de Balzac*, publié par Walter Scott Hastings, de l'Université de Princeton, U. S. A., N.-J. dans le N° 4 May [illegible] de *Modern Philology*, Vol. XXIX ; traduit, avec l'autorisation de *Modern Philology* par Helen Barnes Wedrich, de l'Université de New-York. *La Revue Bleue*, qui publia en 1912 (19 et 26 Octobre), *Les Variantes de Madame Hanska*, par Joachim Merlant, ne pouvait manquer de donner à ses lecteurs le présent article, continuation naturelle de la curieuse étude publiée en 1912 (Marcel Bouteron).

(2) Par J. Merlant, notamment « Les Variantes de Madame Hanska », *Revue Bleue*, 19 et 26 octobre 1912.

(3) La correspondance de Balzac avec Mme de Berny (Hanotaux et Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, nouvelle éd., 1921) ; avec le Lieutenant-Colonel Periolas (*Cahiers balzaciens*, Tome I [1923]), avec son éditeur Souverain (W.-S.

Dans le volume de correspondance éditée dont il est parlé ci-dessus, trente pour cent des lettres sont adressées par Balzac à des membres de sa famille : à sa mère ; à sa sœur, Mme Surville, et à son mari ; à ses nièces, Sophie et Valentine Surville. Ces lettres sont le sujet du commentaire qui va suivre (1). Notre but est de faire ressortir le texte exact dans de nombreux cas importants (2).

1. *L. 12 avril 1819.* — Rectification : 12 août 1819. Le manuscrit porte la date du « 12 août. » Lettre écrite peu de temps après que Mme de Balzac eût loué pour Honoré une mansarde, 9, Rue Lesdiguières.

6. *L. octobre 1819.* — Rectification : 25-30 octobre 1819. [Manuscrit] sans date. L'année est fixée par une allusion aux débuts littéraires d'Honoré. La deuxième partie de la lettre porte en tête « samedi 30 » ; le commencement renferme la phrase « hier dimanche. » D'après cette indication nous pouvons établir le mois et le jour. La version publiée a des omissions et des variantes surprenantes telles que :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon délassement. Mois, sauf vot' respect et le mien, je vais comme l'âne de Sancho, par les chemins, broutant tout ce que je rencontre. Je ne fais pas de brouillon fi donc! le cœur ne connaît pas de brouillons. Si je ne pouctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez et pensiez plus longtemps à moi. Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme!...	Dis à maman que je suis si occupé que, quand je vous écris, je prends ma plume et mon papier, et je vais comme l'âne de Sancho, suivant le chemin, que je ne relis pas vos lettres, que je ne fais pas de brouillon, (jamais, pas même au Lys, c'est dommage fi-donc, des brouillons! est-ce que le cœur connaît les brouillons, que je ne ponctue pas, que je vous en demande pardon ; c'est coquetterie, pour qu'on me lise deux fois et que l'on pense plus longtemps à moi ; voilà par exemple une finesse de femme.

8. *L. 1820.* — Rectification : novembre 1819. [Manuscrit] sans date. Après un mois d'oisiveté (octobre ; voir le N° 6), Honoré se remet au travail avec *Le Régicide*. « Je ne sais ce que le petit anti-Cornaro de père [Dablin] m'a ragoté ce matin de vous, de Saint-Cloud, de mois d'*octobre*... » Il se propose d'envoyer à sa sœur le plan détaillé de sa tragédie. La version publiée a des omissions et des variantes.

9. *L. Septembre 1820.* — Rectification : septembre 1819. [Manuscrit] sans date. Il promet d'envoyer à Laure le premier acte de *Cromwell* « à la fin de novembre [lire : septembre] ou au commencement d'octobre. » Il fait allusion dans cette lettre à une épître en vers qu'il lui avait adressée peu de temps avant (lettre N° 3, dont la date, 6 septembre 1819, est exacte).

10. *L. 1820.* — Rectification : novembre 1819. [Manuscrit] sans date. Il joint le plan de *Cromwell* à cette lettre. Elle devrait suivre la lettre N° 8, datée du mois de novembre 1819.

11. *L. Juin 1821.* — Rectification : 9 juin 1821. [Manuscrit] sans date. « Avant-hier, c'était la feste à Villeparisis... Telle ne fut pas la fête dernière ; il y eut un jeune troubadour qui tournait à l'entour de Mademoiselle Laure. » Laure Balzac se maria le 18 mai 1820, trois jours avant la Pentecôte. Cette lettre fut écrite pendant la saison de la Pentecôte — « la fête de Villeparisis » — un an après le mariage de Laure. « C'est aujourd'hui samedi, veille de dimanche, » nous indique le quantième du mois exact.

12. *L. Juin 1128.* — La date est exacte. Le passage intéressant qui suit a été supprimé de la version publiée :

Je t'écrirai une ou deux fois pendant mon voyage en Touraine, où je tâcherai de faire des poésies romantiques pour me faire épouser comme M. de La Martine. Il a composé une rêverie intitulée *le Lac*, et tu sais qu'il était en Italie pour rétablir sa santé. Il tombe chez lui une Anglaise qui lui dit : — Voilaites Mon chieu de Le Mertine ; ché vien aipousé vous, pâ ce que ché aime beaucoupe vêtre Lapoe, et ché daune à vou vin quât beeûr por vous décide, et ché vous emparte dans le Angleter por mon méri, si vou le foulez. — Lamartine, pour se débarrasser de cette folle, prit des chevaux de poste et s'en fut à Naples. L'Anglaise qui le guettait, paya les postillons grassement et prit trois chevaux, et elle arriva à Naples avant lui. Il se croyait délivré, quand, cinq ou six minutes avant l'expiration du délai, Milady

Hastings, *Balzac and Souverain* (1927) ; avec la Duchesse de Castries, *Cahiers balzaciens*, Tome VI (1928) ; avec le Dr. Nacquart *Ibid.*, Tome VIII (1929).

(1) La correspondance de Balzac avec sa famille, y compris les lettres de Mme de Balzac à son fils, sera éditée d'ici peu par l'auteur de ces notes. Le volume renfermera un grand nombre de documents inédits importants.

(2) Le numéro placé avant chaque lettre commentée est celui assigné à la lettre telle qu'elle est publiée dans la correspondance générale. La destinataire de la lettre est indiquée ainsi : L. Mme Surville ; M. Mme de Balzac mère ; S. Sophie et Valentine Surville. La date qui suit immédiatement est celle de la *Correspondance*. Puis viennent la rectification et un commentaire. Les *Lettres à l'Etrangère* [illegible] LEL, partout où elles sont citées, ont été [illegible] avec les originaux.

reparaît, disant : — Avez-vou reflaichis ? Je ai 15 000 livres sterling de revenu, voulez-vous mou épousan ?... Ce qu'il fit. Or, si on l'a épousé pour la lune, je vais moi chanter le soleil, et comme ses rayons sont bien plus violens que ceux de la lune, j'espère que ma miladi aura bien plus de rentes que celle là. C'est-i un frère qui jase, et raconte toutes les nouvelles, et au besoin en fait, car je me reconnais pour un peu exagéré. Depuis que je m'en suis apperçu, je me tiens en garde contre l'intempérance de l'imagination.

On constate avec une certaine surprise que Balzac, au début de sa carrière, possède déjà l'imagination bizarre qui va bientôt faire naître un Baron de Nucingen, dont le jargon se rapproche beaucoup de celui de l'innocente Miss Birch !

13. *L. 1821.* — Rectification : probablement commencement d'août 1821. [Manuscrit] sans date. Il a fini de composer son premier roman (en collaboration avec Le Poitevin de l'Egreville), dont il corrigeait le premier volume en juin (N° 12). La dernière partie de cette lettre est omise dans la version publiée.

14. *L. 1821.* — Rectification : vers le 15 août 1821. [Manuscrit] sans date. Écrit deux semaines après le N° 13. Donne un compte rendu de la soirée qui suivit la signature du contrat de mariage de Laurence Balzac. Laurence se maria le 1er septembre. La version publiée renferme les variantes frappantes qui suivent :

« CORRESP. »	« MANUSCRIT »
Il est arrivé à notre pauvre père bien-aimé un cruel accident... La calme apparent de mon père me faisait peine, j'aurais préféré des plaintes, je ne serais figuré que des plaintes le soulagement[1] mais il est si fier à bon droit de sa force morale, que je n'osais même le consoler, et la douleur d'un vieillard fait autant souffrir que celle d'une femme !	Il est arrivé à notre pauvre père bien aimé un cruel accident... Papa est triste de cet événement, et sa tristesse a quelque chose de navrant. Elle tient le milieu entre la résignation insouciante et les regrets cuisans qu'une telle perte lui apporte. Tu sais comme il est curieux de sa santé. Je désire bien que cet événement n'influe pas sur son être et son avenir, mais je le crains. Il est dur d'arriver à son âge, tel qu'il était, et d'essuyer un pareil échec. Il était si curieux de sa vue, et se soignait tant. Rien n'est déchirante comme la douleur d'une femme et d'un vieillard
Si je ne gagne pas promptement de l'argent,	Si j'ai une place, je suis perdu, et M. Nucingant a

(1) Noter l'omission du nom propre dans la version publiée ; cela arrive souvent.

le spectre de la place reparaîtra : je ne serais pas notaire toutefois, car M. T.. vient de mourir. Mais je crois que M. G... me cherche sourdement une place, quel terrible homme ! Comptez-moi pour mort si on me coiffe de cet éteignoir, je deviendrai un cheval de manège qui fait ses trente ou quarante tours à l'heure, mange, boit, dort à des instants réglés d'avance.

en cherche une, je deviendrai un cheval, une machine, un cheval de manège qui fait ses trente ou quarante tours, boit, mange et dort à ses heures, je serai comme tout le monde. Et l'on appelle vivre cette rotation de meule de moulin, ce perpétuel retour des mêmes choses !

Et, enfin, la phrase la plus citée des lettres de Balzac :

« CORRESP. »	« MANUSCRIT »
Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger ; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim ! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre et être aimé*, seront-ils jamais satisfaits ?...	Un vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde ceux qui arrivent en faire autant. Or, mon assiette est vide, elle n'est pas dorée, la nappe est terne, les mets insipides. J'ai faim, et rien ne s'offre à mon avidité ! Que me faut-il ? des ortolans, car je n'ai que deux passions : l'amour et la gloire, et rien ne le sera jamais ! Outre cela, je suis coudoyé, enchaîné, pas libre !

15. *L. 1822.* — Rectification : octobre 1821. [Manuscrit] sans date. Écrit peu de temps après le mariage de Laurence, célébré le 1er septembre 1821. Les premières lignes, qui font allusion à la vente de *L'Héritière de Birague*, fixent assez exactement la date : ce roman fut acheté par l'éditeur Hubert au mois d'octobre 1821.

16. *L. 1822.* — Rectification : 23 novembre 1821. [Manuscrit] sans date, mais accompagné d'un billet en date du 23 novembre 1821, écrit par la grand'mère de Balzac, Mme Sallambier.

17. *L. 1822.* — Rectification : février 1822. [Manuscrit] sans date, mais : 1° la publication de *L'Héritière de Birague* annoncée dans la *Bibliographie de la France*, 26 janvier 1822, et 2° « la levée de boucliers du général Berton, » qui aboutit à la marche sur Saumur le 24 février 1822, nous donnent comme date approximative le mois de février 1822.

18. *L. 1822.* — Rectification : fin janvier ou premier février 1822. [Manuscrit] sans date. Le contrat de *Clotilde de Lusignan* fut signé le 22 janvier 1822.

19. *L. 1822.* — Rectification : 26 mars ou 2 avril 1822. La lettre porte en tête « mardi

soir. » Honoré écrit que Laure recevra sous peu un exemplaire de *Jean-Louis*, annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 30 mars 1822.

23. *L. 1827.* — Rectification : 14 février 1829. En tête de la lettre : « samedi 14 février. » L'année nous est donnée par la phrase « j'ai encore dix à douze jours de travail pour en finir avec *Le Dernier Chouan.* » Cf. la lettre de H. de Latouche à Balzac, 26 février 1829 (publiée dans *Un maître de Balzac méconnu — H. de Latouche*, de F. Ségu [1928]) : « Vous aviez demandé un mois pour finir... Il y a six semaines et vous en êtes à la feuille 7 du 5e volume. » La version publiée de cette lettre de Balzac s'écarte du manuscrit de façon surprenante.

27. *L. 1829.* — Rectification : fin mai ou 1er juin 1829. Ecrite de Tours, et ne porte pas de date. Balzac était à Saché pendant ces jours-là. Voir sa lettre à H. de Latouche, 25 mai 1829 (publiée par L.-J. Arrigon, *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac* [1924], pages 271-72.

28. *L. 1829.* — Rectification : 11 février 1829. [Manuscrit] sans date. Il est fait allusion aux corrections des épreuves du *Dernier Chouan*, et la phrase « la lettre que je reçois le 11 » nous indique le quantième du mois. Cette lettre a été presque entièrement retravaillée et développée dans la version publiée.

34. *L. 1830.* — Rectification : commencement de janvier 1829 (?). [Manuscrit] sans date. L'année 1830 peut être éliminée de suite, puisque la lettre fut écrite avant la mort du père de Balzac (19 juin 1829). Elle est antérieure aux Nos 23, 27 et 28. La version publiée a de nombreuses retouches de style. Par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
J'ai sous les yeux vos gronderies, madame; il vous faut encore, je le vois, quelques renseignements sur le pauvre délinquant.	Honoré, ma chère sœur, est un jeune homme sur lequel il vous faut donner des renseignemens.

57. *L. 23 novembre 1831.* — La date exacte est établie par le timbre de la poste : Tours, 22 novembre 1836.

74. *M. Juillet 1832.* — Rectification : 15 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. Dans le N° 75 Balzac écrit d'Angoulême à sa mère qu'il est arrivé « avant-hier soir, » c'est-à-dire le 17 juillet. Il dit dans cette lettre, écrite de Saché : « je pars demain lundi, » ce qui nous donne le quantième du mois exact.

77. *M. 29 juillet 1832.* — Rectification : 26 juillet 1832. Il y a en tête de la lettre : « jeudi. » Elle suit immédiatement une lettre inédite à sa mère, qui porte le timbre de la poste : Angoulême, 24 juillet 1832. « Jeudi » indiquerait donc le 26 juillet.

78. *M. 30 juillet 1832.* — La date rectifiée est déterminée par le timbre de la poste : Angoulême, 29 juillet 1832.

79. *M. Août 1832.* — Rectification : 12 ou 13 août 1832. [Manuscrit] sans date. Balzac charge sa mère de faire suivre à Buloz une lettre qu'il joint à la sienne, pour le prier de lui accorder une entrevue le 17 août. Une lettre mise à la poste à Angoulême le 12 ou le 13 août serait parvenue à Mme de Balzac suffisamment à temps pour lui permettre de suivre ses instructions.

80. *L. Août 1832.* — Rectification : 20 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. Il est fait allusion à une lettre du 19 juillet à sa mère (N° 75) : « hier, je lui ai répondu un peu brièvement... » D'un bout à l'autre de la version publiée, qui est pleine d'omissions, on a essayé d'améliorer le style de Balzac, et les développements abondent. Le passage suivant, par exemple, est fabriqué de toutes pièces dans la *Correspondance :*

Louis Lambert m'a coûté tant de travaux! que d'ouvrages il m'a fallu refaire pour écrire ce livre! Il jettera peut-être, un jour ou l'autre, la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eût attiré l'attention des penseurs, qui n'y jetteront pas les yeux. Mais, si le hasard le met entre leurs mains, ils en parleront peut-être !...

Je crois *Louis Lambert* un beau livre! Nos amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne me trompent pas!

Il est intéressant de comparer les passages suivants ; ils font voir qu'on a voulu, encore une fois, retoucher le style de Balzac :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Oui, tu as raison, mes progrès sont réels, et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur; dis-lui de me faire l'aumône de sa patience; ses dévouements lui seront comptés! Un jour, je l'espère, un peu de gloire lui payera tout! Pauvre mère! cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du nord au midi et du midi au nord : de tels voyages fatiguent; je le sais aussi, moi!	Ainsi, ma pauvre sœur, tout va bien; seulement, l'abandon des journaux a causé momentanément un déficit qui m'a mis à mal. Mais j'ai fait pendant ces six mois-ci des progrès immenses sur tous les points de ma sphère, et, dans quelque tems, je retrouverai tout le fruit des sacrifices que ma mère et moi allons faire. Ma pauvre mère! si tu savais comme mon cœur saigne de la savoir malade et peu fortunée! Il faut tout cela pour me donner ce courage infernal qui me fait travailler. Mais un jour de grand bonheur et de gloire lui payera tout cela. Seulement, elle a une

Dis à mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe! Quand l'atteindrai-je?	imagination, comme la mienne; et par instans, elle ne voit que la misère et les difficultés, comme en d'autres elle ne voit que le triomphe. Je l'excuse bien, va, et je l'aime aujourd'hui mieux que jamais. Dis-le-lui bien, ma bonne Laure, et en t'écrivant ces lignes, j'ai les larmes dans les yeux, ce sont des larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et je voudrais bien que cette bonne mère dévouée pût venir avec moi jusqu'au jour où nous aurons tous triomphé.

82. *M. 22 août 1832.* — La date est exacte, bien que Balzac mette simplement en tête de sa lettre « mardi 22, » erreur évidente qui doit être rectifiée par « mercredi 22. » A cette date Balzac était en pourparlers et avec la *Revue des Deux Mondes* et avec la *Revue de Paris*. Il écrit : « J'ai pour chaque mois, pendant trois mois, un article pour la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, dont deux de prêts » passage omis dans la version publiée). Puis, plus loin, il écrit : « J'ai passé la nuit à finir le maudit article de Buloz, » c'est-à-dire son article pour la *Revue des Deux Mondes*. Ce dernier passage est fort curieusement transcrit dans la *Correspondance* de la façon suivante : « J'ai passé la nuit à finir *le Maudit*, article pour Buloz, » et un renvoi indique que *Le Maudit* « n'a jamais paru! »

84. *M. 27 août 1832.* — Rectification : 20 juillet 1832. [Manuscrit] sans date. La première ligne fait allusion à une lettre (N° 75) écrite la veille : « Après t'avoir écrit si à la hâte hier... » Presque la moitié de la version publiée de cette lettre est fabriquée ; par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Comment te rendrai-je, quand te rendrai-je et pourrai-je jamais te rendre en tendresse et en bonheur tout ce que tu fais pour moi? Je ne puis aujourd'hui que t'exprimer ma profonde reconnaissance. Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction. J'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert*; j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café, que j'éprouvais des douleurs d'estomac qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre, mais il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur.	Pauvre mère! comment te rendrais-je, quand te rendrais-je, et puis-je jamais te rendre en tendresse, en bonheur, ce que tu fais pour moi. Non, j'en ai peur; et, cependant, je l'espère, si tu peux pendant cinq à six mois te charger de me représenter à Paris, et me laisser voyager, la bride sur le cou, je me débarrasserai de Gosselin, je ferai *le Marquis de Carabas*, et un volume de *Contes drolatiques*, je deviendrai libre, [illegible] aurais-je fait quelque chose qui achèvera si bien ma réputation, [illegible] si haut que [illegible] tous les jours un [illegible] nouveau.

85. *M. 1er septembre 1832.* — Date exacte. Longue lettre dont il n'a été publié que des fragments.

87. *L. 15 septembre 1832.* — Rectification : 4 septembre 1832. En tête de la lettre : « Aix, 4 septembre. » Elle est presque entièrement inédite. Les exemples suivants mettront en lumière la nature des inexactitudes et des inventions que l'on trouve dans la version publiée :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Me voilà entre trente et quarante, chère sœur, c'est-à-dire dans toute ma force; il faudrait maintenant écrire mes plus beaux sujets, qui doivent faire le couronnement de mon œuvre; je verrai, à mon retour, si j'aurai la tranquillité qu'il me faut pour aborder ces grands ouvrages.	Chère sœur, il me manque un compagnon de voyage qui soit tout à moi. Je l'ai eu jusqu'à présent. Maintenant, depuis trois mois, je suis seul, et la solitude va mal aux cœurs bien aimans, surtout lorsque l'on s'y réfugie si souvent pour penser, pour concevoir, pour exécuter de grands travaux; car, aujourd'hui, je dois me presser, je suis dans toute ma force. L'essai sur *les Forces humaines* et le *Marquis de Carabas* doivent se faire en ce moment; car je suis entre trente et quarante; nous ne pouvons pas le nier, mon ancienne!
Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas coûteux; je le ferais avec la famille Fitz-James, qui m'y donnerait tous les agréments possibles; ils sont tous parfaits pour moi, etc., etc.	Je suis aux portes de l'Italie; quand j'aurai fini *la Bataille*, je verrai si je suis assez riche pour faire le voyage. En tout cas, je verrai toujours la Suisse, mais il faut tant travailler.

93. *M. 9 octobre 1832.* — Rectification : 30 septembre 1832. Ecrite d'Aix, et non pas d'Annecy. La lettre porte en tête « dimanche 30, » ce qui établit la date. L'éditeur de la *Correspondance* a été dérouté par la phrase du commencement, dont voici le texte : « Tu trouveras, ci-joint, le manuscrit d'une *Lettre à Nodier*. Cette

lettre, telle qu'elle est publiée dans la *Revue de Paris*, est datée d'Annecy, 9 octobre 1832.

94. *M. 16 octobre 1832.* — Rectification : 16 septembre 1832. Ecrite d'Aix, et non pas de Genève. [Manuscrit] sans date. Un fragment inédit renferme les mots « Aujourd'hui, dimanche 16, » ce qui établit la date exacte. L'éditeur de la version publiée omet les demandes de Balzac pour que sa mère lui envoie deux paires de bottines, les épreuves des *Orphelins*, un article qu'il avait préparé pour *Le Rénovateur*, un pot de *pommade de Joannis* et une bouteille d'eau de Portugal et d'Houbigand. Cela me manque beaucoup ! »

95. *M. Octobre 1832.* — Rectification : entre le 10 et le 15 octobre 1832. [Manuscrit] sans date. Ecrit la veille du départ de Balzac de Genève après sa soudaine rupture avec Mme de Castries, dont nous ne connaissons pas la date exacte. Une lettre inédite à sa mère, datée du 2 octobre, d'Aix, la prévient qu'il quittera Aix pour Genève le 10 octobre et qu'il ne sera pas à Genève après le quinze. Comme il fit de brusques adieux à Mme de Castries, il se peut que cette lettre ait été écrite avant le quinze.

97. *M. Fin 1832.* — Rectification : peut-être au commencement de 1835. [Manuscrit] sans date. Il y a une phrase, omise dans la version publiée, qui enlève toute probabilité à l'année 1832 : « Tu peux compter sur ce que tu me demandes. *Je ne renouvellerai ni ma loge à l'Opéra, ni aux Bouffons.* » Les extraits suivants de lettres à Mme Hanska semblent indiquer le commencement de 1835 comme date approximative de cette lettre :

1. 11 mars 1835 : « J'ai renoncé à tous les plaisirs, plus d'Opéra, plus d'Italiens, plus rien : la solitude et [illegible] [illegible] I, [illegible].

[illegible] 1835 : « Il faut penser bien sérieusement au bonheur [illegible] ma mère. Elle change beaucoup, les chagrins [illegible] [illegible], p. [illegible].

109. *L. Juin 1833.* — Rectification : 12 octobre 1833. Cette lettre fut publiée exactement, avec la date conforme, par Spoelberch de Lovenjoul, d'abord dans le *Figaro* du 5 janvier 1894, puis dans le *Roman d'amour* de Lovenjoul (1896), pages 79-88.

118. *L. 1833.* — C'est un faux, fait en partie de fragments de lettres authentiques.

128. *L. 1834.* — Faux (1), fait en grande partie d'après une lettre sans date à laquelle nous pouvons attribuer celle du 26 octobre 1835, établie de la façon suivante : La lettre commence ainsi « lundi, 2 heures du matin. » Elle contient les renseignements suivants : 1° « *Le Lys dans la vallée* est dédié au docteur [Nacquart] et la dédicace le touchera aux larmes. » Il ne fut accusé réception de cette dédicace, envoyée au Dr Nacquart le 15 octobre 1935, que le vingt-neuf (voir *Cahiers balzaciens*, Tome VIII, lettres 15 et 16). 2° « D'ici à huit jours *la Fleur des pois* paraît. » Cf. la lettre à sa mère du 30 octobre 1835 (N° 157) : « Il ne faut plus que sept ou huit jours pour que *la Fleur des pois* paraisse. »

Cette invention est d'un ordre si compliqué que nous allons reproduire la version publiée et, en regard, les fragments dont elle est composée :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
	[26 octobre 1835]
Ma bonne *alma soror !* Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi, voir une maison que je veux acheter.	Ma bonne *alma soror.* Hier Sophie et Surville ont fait un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot. Ton mari avait été faire l'ingénieur pour moi, voir une maison que je vais acheter. Cette nouvelle n'est à autre fin que pour te dire de ne plus troubler ton cher sommeil pour ce pauvre Honoré. Examen fait de mes dettes à payer, des sommes à recevoir, j'aurai, etc., etc.
	[15 novembre 1837]
Je viens de conclure une bonne affaire avec *l'Estafette :* les autres grands journaux me reviendront, ils ont besoin de moi.	Trois mois ne se passeront pas sans quelque affaire pareille à celle de *l'Estafette* (1). Les grands journaux auront besoin de moi, et je les pressurerai pour les aider dans leur lutte contre les journaux à 40 francs.
	[26 octobre 1835]
D'ailleurs, m'ont-ils enlevé mes champs cérébraux, vignes littéraires et bois intelligentiels ? et ne me reste-t-il pas les libraires pour les exploiter ? Ceux-ci, ne comprenant pas leur véritable	*Ergô*, ton mari a visité la maison dont le payement me contraindra d'employer le produit de mes champs cérébraux, vignes littéraires, et bois intelligentiels. La maison a coûté, etc., etc.

(1) [illegible] de cette lettre a déjà été mise en [illegible] [illegible] Canfield, « A propos of a letter of Balzac », MLV, XLIV (1929), 167-71.

(1) Cette phrase se trouve dans la *Corresp.*, N° 179.

intérêt ceci te paraîtra incroyable, préfèrent les ouvrages qui n'ont paru dans aucune revue; ce n'est pas le moment de les éclairer; il est certain néanmoins qu'une première impression leur épargne des annonces, et que plus une œuvre est connue, plus elle se vend.

[26 octobre 1835]

Ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure: je suis fatigué, il est vrai, malade même, mais j'accepte l'invitation de M. de Margonne et vais passer deux mois à Saché, où je me reposerai et me soignerai. J'y essayerai du théâtre, tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant *la Recherche de l'absolu*. Je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages.

Je veillerai moins, ne te tourmente pas de cette douleur au côté. Écoute donc, il faut être juste, si les chagrins donnent la maladie de foie, je ne l'aurai pas volée. Mais halte-là, madame la Mort! si vous venez, que ce soit pour recharger mon fardeau, je n'ai pas encore fini ma tâche... Ne t'inquiète pas trop, le ciel deviendra bleu!...

Le Lys dans la vallée est dédié au docteur Nacquart, et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'insère son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur! il mérite bien cela.

On réimprime *le Médecin de campagne*, il manquait dans le commerce; c'est-il gentil, ça?...

Mais je suis décidé à aller passer vingt jours à Saché. Je renonce à faire de misérables petites pièces, quelque soit le prix que j'en trouve. J'aborde *Marie Touchet* immédiatement, et je la ferai à Saché pour me distraire avec le troisième dixain, en travaillant modérément dix heures par jour au lieu de vingt.

[Septembre 1835]

J'ai une douleur au côté droit qui persiste (1)...

[26 octobre 1835]

Le Lys dans la vallée est dédié au docteur [Nacquart], et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'inscris son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur! il ne me grondera pas trop de lui garder ses 1.600 francs, et 1.600 francs sont pour lui ce que [illegible] francs sont pour madame Delannoy, et [illegible] pour Dablin.

Nous imprimons deux éditions du *Médecin de campagne*, qui manque dans le commerce.

La veuve Béchet a été sublime: elle a pris à sa charge quatre mille francs de corrections qui étaient à la mienne; c'est-il gentil encore, ça?

D'ici à huit jours, *la Fleur des pois* paraît. La veuve Béchet a été sublime, elle m'a fait grâce de [illegible] francs de corrections à ma charge et a retiré [illegible] francs de [illegible]. Sur [illegible] francs, elle ne me doit plus que [illegible] francs, etc., etc., etc.

[26 octobre 1835]

Va, si Dieu me prête vie, j'aurai une belle place et nous serons tous heureux; riens donc encore, ma bonne sœur, la maison Balzac triomphera! Crie-le bien fort avec moi pour que la Fortune nous entende, et, pour Dieu! encore une fois, ne te tourmente pas!...

Porte-toi bien, prends courage. La maison Balzac triomphera.

La lettre sur laquelle cette invention est en grande partie basée (26 octobre 1835) se termine par la ligne significative suivante, qui fait allusion au frère cadet de Balzac: « Rien de nouveau sur Henri. Là est la plaie incurable. »

(*A suivre*).

W. S. Hastings.

Traduit de l'anglais par Helen Barnes Woldrada.

1. Cette phrase se trouve dans la *Correspo.*, N° 153. Dans la lettre en date du 26 octobre 1835, Balzac situe ailleurs sa douleur: « Je souffre dans le dos, dans la poitrine, et j'ai de continuels étourdissements. »

BRIEUX ET LE THÉATRE SOCIAL

Brieux, à sa mort, a eu la presse qu'il méritait. On a salué sans exception — le fait est rare — la probité d'une vie littéraire égale à celle de la vie privée, et le « grand honnête homme de théâtre » qui disparaissait après une existence unie droite, toute vouée au labeur quotidien. Parmi tant de nos confrères, MM. Georges Lecomte, Edmond Sée, Francis de Croisset ont dit, particulièrement, tout ce que les hommes de lettres pensaient de lui. On sait, par ailleurs, sa libéralité envers de jeunes confrères et le prix qu'il avait fondé pour couronner annuellement une œuvre dramatique inédite, inspirée des sentiments qui dominèrent tout son théâtre: un effort vers le mieux social. Mais c'est précisé-

(1) Suit, [illegible] chiffres que l'on a mécomptés dans le [illegible], N° 153.

ment cette ligne directrice de son activité littéraire qui a pu appeler, chez les intellectuels raffinés, quelques réserves. « Théâtre social » avait-on dit dès le début, et a-t-on répété à la fin de cette carrière si remplie, l'appellation est exacte, certes ; mais il convient de préciser, d'en fixer le sens et la portée, puisqu'aussi bien la vogue de ce théâtre social semble révolue et que l'œuvre de Brieux clôt un chapitre de notre histoire dramatique.

Théâtre social, et non théâtre d'idées. Voilà qui répond au reproche possible d'œuvres dramatiques à idées courtes, voire primaires. « Ecole du soir », a-t-on dit, peut-être ; cela n'est pas voir juste. Car Brieux n'a jamais voulu enseigner : il a voulu prouver, il a voulu agir. A cette tâche le cœur suffit, avec le don de faire jaillir l'émotion. Point n'est besoin de haute culture, mais il faut le talent de la scène chez un dramaturge ; le sens du tragique et du comique ; le don de la vie. Un théâtre d'idées, et de débats, et de plaidoyers, c'est celui de Dumas fils, de Paul Hervieu, de François de Curel. Celui qui ignora toujours « les humanités », le grec et le latin ; qui n'avait pas été « nourri de la moelle des lions », comme il le disait ; qui s'était instruit lui-même dans le domaine des lettres, n'essaya point de discourir, d'approfondir des sentiments, de creuser jusqu'au tuf une psychologie. Il voulut montrer la Vie, tout court, et de préférence, par prédilection, la vie sociale. Et il y a réussi, dans vingt ouvrages, sans détours, sans enjolivements, sans fantaisie ; mais, donc, sans caprices ; avec « cet art franc et sans bavures », comme le notait, un jour, Jacques Boulenger, dans l'*Opinion*. Si Porto-Riche a pu justement penser qu'il laisserait « un nom dans l'histoire du cœur », Brieux a laissé un nom dans l'histoire du théâtre social.

*
* *

Voyez les lignes directrices. Voyez d'où part l'idée de la pièce à faire. Il a vu la jeune bohème littéraire de son temps. Il veut crier casse-cou à ces jeunes forces, et il porte *Ménages d'artistes*, son début, à Antoine. Il est le confident d'adolescents que guettent les périls de la crise sexuelle et tout le mal que peuvent causer les mensonges de l'hypocrisie sociale, et il impose au public gonailleur : *Les Avariés*. Il voit, aux Tuileries, une nourrice enrubannée que questionne négligemment une dame du monde qui passe, pressée, entre deux courses, ayant à peine le temps de tapoter une joue d'enfant en donnant un ordre, et il voit, là-bas, le village où « la remplaçante » a laissé son poupon, abandonné pour ceux des riches. Il voit tout ce qui peut se cacher de petitesse humaine sous un vêtement quasi sacerdotal, la toge, et il écrit *La Robe rouge*. Il voit le danger de l'enseignement de certain fatalisme scientifique, la propagation néfaste de cet axiome désabusé : « c'est la vie ! », et il jette un cri de révolte et de libération dans l'*Evasion*. Il voit le calvaire où souffrent, crucifiées dans leur chair, trop d'épouses asservies aux désirs du maître et du « devoir conjugal », et une folie orgueilleuse des peuples hantés par « la force du nombre, et ce fut *Maternité*, chez Antoine encore ; car, pour le succès de ce théâtre social, il fallut la rencontre providentielle du jeune dramaturge qui allait aux foules et du directeur qui osait les affronter. Il voit, sous le vernis de l'hypocrisie sociale, la sincérité et la probité de « l'amour libre » bafouées, et il écrit *Petite Amie*. C'est aux Français, cette fois. Alors, la critique se cabre plus fort. M. René Doumic, que Brieux devait retrouver comme confrère à l'Académie, défendit sévèrement dans la *Revue des deux mondes*, les principes intangibles de la morale bourgeoise ; Emile Faguet, dans les *Débats*, sans s'indigner trop, ne comprit rien aux généreux accents de l'auteur ; ici même, dans la *Revue Bleue*, M. Paul Flat marqua les « légitimes » résistances du public. Devant cette levée de boucliers, Brieux remarqua seulement, en riant — car il eût toujours le bon rire de l'homme fort — : « ils ont vu, tout de même, que j'étais capable de faire une déclaration d'amour ». Et quant à la « générale » de *Maternité*, ce fut une matinée épique. Le public d'Antoine, jeune et vibrant, fut pris aux entrailles. Dans la coulisse on percevait le bruit de tempête des applaudissements frénétiques et des cris répétés : « Brieux ! Brieux ! » ; celui-ci s'exclama : « Mais ils hurlent, vraiment ! »

Le théâtre social de Brieux soulevait ainsi des faits sur les planches, pourrait-on dire, portés directement à la lumière crue de la rampe. Et l'auteur, certes, s'est trompé plus d'une fois. — *La Femme seule*, parce qu'il a manqué de décision et que l'on ne savait s'il était féministe, ou non ; l'*Enfant*, où il n'a pas osé aller jusqu'au bout de ses prémisses. N'a-t-il pas refait, également, le dénouement de *Blanchette* pour le répertoire du Français ? Car, au fond, sous ce prétendu révolutionnaire des débuts, il

y avait un brave homme de « bourgeois ». S'il semblait vouloir, avant tout, détruire le mal et son armature sociale, c'était pour construire le mieux. Eugène Melchior de Vogüé ne s'y était pas trompé qui, le faisant élire à l'Académie française, lui disait : « Il y a longtemps que nous vous suivions, et vous attendions ». Le public, le public jeune surtout, avait suivi d'ailleurs Brieux dès le début. Il avait été tout de suite entraîné, comme nous le notions jadis, ici même (1) par cette force, mise « au service de la générosité du cœur ». Dans ce théâtre il n'y avait pas de « coups d'aile vers les sommets », mais il y avait « une arme d'attaque » contre les puissances mauvaises, et l'on y sentait une pitié altruiste « qui s'étend en nappe large » sur le pauvre troupeau humain, sur toutes les misères sociales.

***

Chose rare, dans les lettres, l'homme était même au-dessus de son œuvre. J'entends qu'il aspirait à plus qu'il n'a pu faire. Il était préoccupé des grands problèmes de l'humanité. Il tenta — maladroitement — de traiter à la scène le problème religieux, dans *La Foi*, l'œuvre sur laquelle il eût voulu qu'on le jugeât. Il estimait même son art, l'art dramatique, inférieur à tout autre. « Dire qu'on vous appelle *maître*, parce que vous faites répéter Réjane! », nous confiait-il, un jour. En sortant de cette répétition générale de *Maternité* il acheta un journal du soir. On annonçait la mort d'Herbert Spencer. « Toute ma joie est gâtée », murmura-t-il tristement. Sensible à tous les courants profonds de la vie, il s'inquiétait pour la France. Il sentait de l'ombre monter autour d'elle. Brusquement, un beau matin, il décida un ami qui parlait allemand à l'accompagner pour un court voyage. Il voulait voir l'Alsace sous le joug, et quelques villes d'Allemagne. « Je voudrais faire quelque chose comme un geste, confiait-il ; taper de la main sur l'épaule de la France, pour lui signifier : redresse-toi! Vous vous rappelez Henri de Bornier, la *Fille de Roland*, la chanson des Epées, Joyeuse et Durandal... Il faut réveiller ce pays qui s'endort... qui doute de lui. » C'était peu avant la guerre.

Toute sa vie il eut soif de soleil, de lumière ; de ce qui réchauffe et éclaire le cœur et l'esprit. Pour la vie quotidienne, aussi. Quand il eût vendu le petit manoir acheté à Saint-Hilaire-sur-Puiseaux, non loin de Montargis, il ne quitta plus la Côte-d'Azur. Il y construisit la Villa Blanchette, à la sortie de la baie d'Agay. Il avait inscrit sur le portail de bois : « *Je suis venu ici pour être seul* » (Ezéchiel III, 22). Et Réjane, qui allait créer la *Robe rouge*, s'arrêta interdite, un jour, devant ce verset — apocryphe — et n'osa pas sonner. Ayant dû vendre, il racheta, à Cannes, sur la Croisette prolongée, la villa du *Pin de la danse*, dont le vieux nom l'enchantait. Puis il émigra à Villefranche une saison, et finalement à Nice, où il avait pris, au bout de la baie des Anges, un appartement avec balcon sur la mer. Au matin de sa mort, il s'y fit porter.

On aura tout dit de Brieux, quand on aura dit qu'il a voulu agir, par le théâtre, pour le mieux-être social. Il a voulu, de tout son cœur, plus de lumière dans le monde.

EDOUARD DE MORSIER.

(1) *Revue Bleue* du 12 décembre 1903.

LE DYNAMISME CONTEMPORAIN (1)

C'est à la philosophie française qu'appartient surtout le mérite de nous avoir donné un dynamisme plus noble et plus pur, spiritualisé de tendances plus généreuses et plus humaines. Rappelons d'abord le nom d'un philosophe de génie, malheureusement mort trop jeune, Jean-Marie Guyau. Aussi dynamiste que Nietzsche, qui le prisait beaucoup, le philosophe français, en désignant comme fondement de l'existence la même poussée de vie exubérante qui s'élance et se déploie, est arrivé pourtant à une tout autre conclusion. Ce n'est plus, cette fois-ci, un vitalisme agressif et cruel, mais au contraire un vitalisme généreux, dont l'abondance s'épanouit en amour, en bonté et en compassion. Le même principe métaphysique engendrait donc des effets tout à fait différents dans la conception de Guyau, ce qui prouve qu'à son point de vue la poussée biologique cachait une force spirituelle, sans l'avoir dit d'ailleurs expressément. Car il faut franchement reconnaître que la force vitale, comme telle, est un principe amoral et que les conclusions de Nietzsche ne

(1) V. la *Revue Bleue* du 17 juin 1933.

sont point plus illogiques que celles de Guyau. Lorsqu'on ajoute seulement à la poussée vitale un élément emprunté à la vie de l'esprit, on pourrait dire qu'elle s'élance naturellement dans la direction de la bienveillance et de l'amour.

Il ne faut pas oublier aussi trois autres philosophes français qui ont préparé par leurs travaux la doctrine de Bergson. Ce sont : Félix Ravaisson, Jules Lachelier et Emile Boutroux, qui forment une série importante de penseurs spiritualistes. Nous arrivons de nouveau à Bergson, l'expression la plus originale et la plus puissante du dynamisme philosophique contemporain. Notons encore quelques traits importants de sa conception, que nous avons déjà ébauchée.

A l'encontre de l'évolutionisme anglais, représenté par Darwin et Herbert Spencer, l'évolution des espèces n'est pas déterminée par le dehors, mais déclanchée du dedans. C'est l'élan vital qui, traversant la matière, cherche toujours des formes plus adéquates, pour s'incarner avec plus de clarté et de perfection. Cette évolution n'exprime pas, comme dans la philosophie anglaise, la somme de petits changements continuels, car elle se réalise par saccades, par des sauts brusques, par des élans discontinus, après des périodes de repos relatif. Chaque forme réalisée est un succès sur la matière, et là-dessus la poussée vitale s'arrête quelque temps pour préparer de nouveauxg progrès. Arrivée à l'homme, elle n'a plus besoin peut-être de créer des formes organiques nouvelles, parce que désormais tous les progrès sont possibles dans les cadres élastiques de l'humanité même. Au sommet de la création, l'homme reçoit la mission de poursuivre la montée, ce qui lui réussit d'ailleurs seulement dans la mesure où il échappe à la routine et à l'automatisme qui menace de l'embourber. Et, parce que la philosophie bergsonienne est nettement étrangère à toute idée de prédestination, à tout fatalisme, même spirituel, — car le fatalisme implique un dynamisme imparfait, pareil au mécanisme artificiel qui pousse un joujou, — elle conçoit les progrès humains comme l'œuvre des personnalités supérieures qui s'arrachent spontanément à l'accoutumance des vieilles traditions, en s'identifiant avec l'élan créateur, dont la voix annonce la nécessité des changements.

Le courant dynamiste a conquis tour à tour presque toutes les disciplines philosophiques, fait facile à constater. Quelle distance, par exemple, entre l'ancienne psychologie associationiste, qui voulait construire toute la vie de l'âme avec de petits éléments réciproquement accrochés, et la psychologie nouvelle qui installe au centre de la vie spirituelle des fonctions dynamiques dirigeantes, pendant que les vétustes et vénérables lois d'association — autrefois souveraines — conservent encore à peine une petite autonomie, et des recoins moins surveillés, à la périphérie de l'âme.

Le dynamisme s'infiltre aussi dans la logique, malgré que le domaine de cette science rationnelle paraissait mieux défendu. Pour se rendre bien compte de la situation actuelle, on n'a qu'à observer dans la logique formelle comment le concept a abandonné sa place d'honneur, occupée aujourd'hui par une autre fonction, par le jugement, qui représente le dynamisme et le devenir, tandis que le concept était l'élément statique, disons mieux, une sorte de solidification provisoire, tout comme la matière physique.

C'est le jugement qui apparaît comme la fonction logique fondamentale, à la place du concept détrôné, petite révolution significative, que M. René Hubert nous a décrite récemment avec beaucoup de force dans sa belle étude : *Le problème du devenir des concepts dans la philosophie contemporaine* (*Revue d'Histoire de la Philosophie*, 1931).

La pénétration du dynamisme dans l'Epistémologie — discipline plus hypothétique et moins consolidée — est plus accusée encore.

La théorie de la connaissance a fait d'ailleurs plusieurs fois appel, au cours de l'histoire, au dynamisme, pour sauver quelques idées fondamentales, impossibles à concevoir au point de vue statique. Des idées comme : *l'infini, la totalité du monde, l'unité des connaissances, le Néant*, etc., sont inconcevables comme actualités réalisées, parce que contradictoires, mais elles peuvent pourtant se justifier comme idées directrices, comme guides de la pensée en marche, donc sous la bannière du devenir et du dynamisme. Dans les cadres d'une conception dynamique du monde, la pensée humaine s'assouplit, s'adapte mieux aux choses, et tout en les éclairant de son flambeau, elle laisse assez de questions ouvertes, ce qui est le propre de l'esprit vraiment philosophique.

D'après les idées du dynamisme, la vérité nous arrive par tranches et successivement, et voilà, — je pense, — le moyen le plus sûr de concilier deux choses, qui paraissent tout bonnement s'exclure : *la vérité* et *l'originalité*.

malgré que l'on sentait parfois d'instinct, les affinités qui les liaient ensemble.

En effet, si la vérité pouvait être acquise et emportée d'emblée, tout en restant la même éternellement, alors les esprits originaux, avec leur tendance à l'inédit, seraient plutôt des êtres dangereux. Mais puisque la vérité se crée à petits pas, étant toujours en train de se compléter et de s'élargir, c'est justement par les esprits originaux que la vérité avance, c'est par eux qu'elle nous montre sans cesse des faces et des côtés inconnus. De sorte que la théorie dynamique assure à l'originalité, dans le domaine de la vérité, une valeur tout aussi grande qu'on lui reconnaît depuis toujours en d'autres branches de notre activité spirituelle.

En somme, à présent, c'est l'heure du dynamisme, avec son aversion contre l'immobile, sans préjuger d'ailleurs du sort ultérieur de ce courant philosophique. Jadis le philosophe allemand Fichte et le penseur français Maine de Biran, très dynamistes tous deux à leur début, ont fini par admettre, il est vrai sur un plan transcendant, une existence immobile et stable, qu'ils ont assimilée à Dieu. Leur dynamisme, qui méprisait franchement le statique, en l'estimant comme une déchéance, finit par lui accorder une existence supérieure, au-delà du monde, tout comme le grand compositeur Richard Wagner — disciple de Schopenhauer — a couronné son œuvre par le drame musical « Parsifal », où il érige, au-dessus de notre monde agité, une existence tranquille et impassible, qui est tout autre chose que le néant.

Etant donné le fait que les tendances spirituelles d'une époque trouvent en général leur expression la plus vivante dans la synthèse philosophique, c'est de la philosophie que nous nous sommes surtout occupés, en parlant du dynamisme contemporain. D'autant plus que le bergsonisme, qui représente à l'heure actuelle la forme la plus suggestive de la spéculation philosophique, jouit d'une véritable diffusion populaire, encore qu'on soit obligé de dire qu'il a triomphé souvent par ses côtés les plus faibles ou les plus exagérés. La soi-disant supériorité de l'instinct sur la logique a trouvé des dévôts dans les milieux du grand public, qui n'a jamais accepté d'un cœur léger la tutelle de la raison et du raisonnement. Et puis, l'idée, attrapée au vol, que le virtuel est plus riche que l'actualisé, était de nature à enchanter une foule d'individus et même de peuples, dont les virtualités sont encore intactes, ou très peu entamées par des œuvres déjà réalisées.

Mais c'est autre chose que je voulais signaler, à savoir que la tendance dynamique, on la retrouve non seulement dans la philosophie du temps, mais aussi en beaucoup d'autres domaines de la vie. Prenons, par exemple, le domaine de l'art. Dans la poésie, l'ancienne structure rigide des vers fléchit tout bonnement sous l'action d'un souffle qui balaie les formes vétustes, pour les remplacer par d'autres plus élastiques et plus larges. La peinture expressionniste nous offre, à son tour, des séries de toiles étranges, où les corps se tordent, où les formes s'embrouillent, où les couleurs se pressent en tumulte, comme une mer en furie. L'architecture aussi, à la recherche des formes nouvelles, a brisé les anciennes, pour construire, en attendant, de pauvres cubes géométriques, préférant reculer plutôt au primitif, que de garder les formes du passé. Quant à la musique, on ne remarque peut-être guère de changements tout aussi frappants, puisque cet art intérieur a toujours été le domaine des fluidités enveloppantes, aux contours incertains. Le dynamisme de l'époque lui confère plutôt, à part le fait de quelques vivacités violentes, le prestige d'un art plus profond que les autres, et plus adéquat aux tourments actuels. C'est le triomphe de la théorie de Schopenhauer, qui affirmait depuis longtemps la primauté métaphysique de la musique, à l'encontre de Hegel, qui la traitait en art inférieur qui exprime les « idées » confusément.

Mais c'est surtout dans la vie sociale que la poussée vers le renouvellement, vers une autre structure, vers une autre forme organique, se montre impérieuse et, j'ajoute, plus inquiétante. Car, les pauvres êtres humains, en chair et en os, craignent avec effroi de subir réellement, un beau jour, les mêmes spasmes atroces que nous contemplons en ce moment sur les toiles de la peinture expressionniste. Ils redoutent que la violence des forces de la vie, qui font trembler d'ores et déjà le vieil édifice social, n'arrivent à briser l'organisme actuel, avant qu'une forme nouvelle soit prête pour recueillir l'ancien héritage humain.

C'est le moment de le dire, — malgré toutes les déceptions et les déboires — une telle forme est déjà ébauchée : la Société des Nations.

L'idée de rassembler les peuples dans le cadre d'un organisme unique, pour abriter leur développement et empêcher la ruée des haines, germa depuis longtemps dans l'esprit des visionnaires qui sentirent confusément la direction des virtualités profondes, malgré les détail

lances de l'histoire. Même quelques faits historiques furent les fruits de la même tendance, tombés de la branche avant la saison.

L'Empire romain, le magnifique organisme de l'antiquité, qui a apporté à nombre de peuples englobés la « pax romana », anticipa la Société des Nations, avec la différence essentielle qu'il ne s'agissait pas là d'une libre union des peuples, — qui n'était pas encore possible, — mais d'une œuvre de la force et de la conquête. C'est la preuve qu'il venait trop tôt et qu'il ne pouvait durer longtemps. A une tâche analogue songea beaucoup plus tard Napoléon Ier, qui a eu, paraît-il, l'intention de créer la *Fédération des Etats européens*, apprivoisés par ses victoires et par la distribution des trônes aux membres de sa famille. Entreprise condamnée par la chute de l'empereur, à part le fait évident qu'avec de pareilles méthodes on ne peut bâtir rien de solide ni rien de durable. Le seul exemple encourageant, il est vrai sur une petite échelle, mais qui aboutit assez tôt, bien avant l'épuisement des idées nationalistes, — qui avaient d'ailleurs leur raison d'être, — c'est la confédération suisse, laquelle nous offre, en des cadres restreints, un modèle vivant de l'union possible entre des groupes de races et de langues différentes. Il s'agit ici d'une union librement consentie, telle que doit être la grande union des peuples qui s'efforce de prendre corps, maintenant, sous nos yeux (1).

En tout cas il est intéressant de constater que l'idée de l'humanité pacifique et unitaire est non seulement la féerie de nos rêves d'avenir, mais une idée active qui opère depuis longtemps, d'une façon il est vrai obscure et imparfaite, mais pourtant réelle et avec des résultats certains, même si la plupart ont été éphémères.

Est-ce que nous pouvons l'ajourner encore dans sa pleine réalisation, étant donné les difficultés et les obstacles ? C'est au contraire le moment de répondre, maintenant ou jamais. Parce qu'il ne faut pas oublier que la Société des Nations, simple ébauche à peine, est sortie des affres de la guerre, avec l'idée nette de l'empêcher à l'avenir, et, que la guerre qui l'a fait naître a été assurément la dernière qui s'est contentée d'affaiblir l'humanité, sans la détruire complètement. Alors, peut-on encore attendre ? — Non, il faut affermir sans retard cette union des peuples, la développer, la rendre réellement capable de remplir la mission qui lui incombe dans les destinées de notre planète.

Il ne s'agit pas, sans doute, d'une forme politique qui aura la tâche d'unifier les peuples, en supprimant les individualités nationales. Pourtant, cette forme synthétique de l'humanité unitaire doit être aussi concrète que les éléments qui la composent, ou, pour utiliser une idée philosophique de Hegel, — qui n'aurait pas été d'ailleurs le partisan d'un tel super-Etat, — une vraie synthèse doit être même plus concrète que ses parties, qui ne doivent représenter dorénavant que des moments détachés ou des extraits de l'ensemble, chacun ayant une indépendance seulement relative. Quoi qu'il arrive, le tout doit dominer les parties et celles-ci ne devront jamais être plus puissantes que le tout. Dans ces conditions seulement, on pourra parler d'un vrai organisme international qui, malgré l'ébauche, n'existe pas encore car à présent le tout n'est pas plus fort que ses parties, et, assurément il est moins concret que chacune d'elles.

Nous avons un assemblage, et pas encore un organisme. Je comprends que ce n'est pas chose facile, le renoncement à une partie de l'indépendance, en faveur d'un super-Etat. Mais, en somme, on renonce plutôt à une illusion, car après la grande guerre, il n'existe d'indépendance nationale absolue que dans l'orgueil d'une théorie qui ne se conforme plus aux faits. La création consciente d'un super-Etat signifie simplement tirer les conséquences d'une situation, se hausser au niveau des nécessités du temps, et fournir aux différents Etats la contrepartie des avantages, pour la perte partielle de leur indépendance. Ce super-Etat doit être vraiment une force, capable de protéger la sécurité et les intérêts légitimes des Etats librement associés, et précisément pour cette raison, j'envisage avec sympathie l'idée française d'une force internationale, comme instrument des volontés de l'humanité intégrale envers les écarts ou la résistance de ses membres. Des décisions dépourvues de force matérielle et qui restent lettre morte peuvent gravement compromettre l'autorité de leur source et contribuer ainsi au déclin d'une institution à peine née et largement nécessaire ; sinon une conséquence tout aussi grave finirait par prendre le dessus : craignant de risquer son prestige, la Société des Nations tâcherait de se limiter toujours en pratique à des décisions flottantes et équivoques,

(1) Nous pouvons aussi rappeler un fait politique accompli ces jours-ci : la Petite Entente transformée dernièrement en un organisme plus cohérent et plus unitaire, peut-être aussi la mission d'expérimenter la vie en commun de plusieurs races différentes, librement associées.

éloignées par leur vague même de la ligne de la justice et de la morale.

Henri Bergson, dans son dernier ouvrage, dont j'ai parlé tout à l'heure, a écrit une page magnifique sur la misère de l'heure présente. Tandis que la puissance matérielle s'est développée, gigantesque, nous dit l'éminent penseur, la vie de l'âme, restant aussi étroite qu'elle l'a été presque toujours, nous vivons dans un déséquilibre qui finira par nous écraser. Il faut que la vie psychique, elle aussi, s'élargisse, avec de nouvelles puissances, et de plus larges horizons, afin qu'il se produise un équilibre entre les deux côtés de l'existence. Nous pouvons ajouter maintenant, en nous rapportant à nos idées, que l'élargissement éventuel de notre vie spirituelle restera vain et fictif si l'immense force matérielle ne s'allie pas à elle, préférant demeurer le compagnon redoutable des vieilles formes étroites, avec le même déséquilibre dangereux et menaçant.

Une force internationale organisée aurait surtout la valeur d'un symbole, d'un signe certain que les temps sont révolus, que la vie humaine et son histoire future abandonnent l'ornière tracée par le passé. La conscience d'un tel changement provoqué par le fait d'un tel symbole, pourrait être à son tour la source de bien d'autres transformations heureuses, parmi lesquelles, la refonte des âmes, abreuvées aujourd'hui d'idées égoïstes, sceptiques, tournées vers le culte exclusif des intérêts personnels. Il se trouve bien des gens qui hésitent à croire que bon nombre de conférences internationales, aux tendances humanitaires et généreuses, — celle du désarmement y compris, — aient des causes plus profondes que, disons, les motifs économiques, qu'elles soient vraiment l'effet d'une lumière nouvelle qui oblige les hommes à modifier leurs idées, à reviser leur conscience. La création d'une force internationale donnerait précisément, par sa nouveauté et sa hardiesse, le branle à toute une série de changements psychiques qui ne peuvent se développer normalement dans le doute et la méfiance.

Je sais que le chemin vers l'organisation d'une telle force est hérissé d'obstacles. Je connais presque tous les arguments hostiles à cette idée et qui font fléchir ses partisans les plus décidés. On nous dit, par exemple, qu'une armée qui n'aurait pas des buts nationaux serait dépourvue d'enthousiasme. C'est oublier les forces latentes de l'âme humaine et escompter que cette âme restera figée sous son aspect d'un jour. C'est oublier, au passé, les Croisades ; c'est oublier que l'idée de justice vit dans tous les cœurs, même si elle s'enveloppe parfois dans des écailles, c'est oublier encore une chose essentielle, que la création d'une telle armée et la menace qu'elle représente rendront peut-être inutile son emploi effectif. On objecte encore des difficultés d'ordre pratique. Qui serait le commandant en chef ? Quelle sera la résidence de son état-major ? et d'autres détails analogues. Je ne pense pas nier les difficultés. Mais je ne peux pas me convaincre que l'ingéniosité merveilleuse de l'esprit humain, qui a su inventer tant de moyens pour détruire le monde, ne sera pas capable de créer un instrument, cette fois pour le sauver.

On pourrait assurément nous dire : c'est peut-être juste en théorie, mais d'habitude celle-ci simplifie trop les choses, et la vie humaine est plus riche et plus complexe.

Le penseur anglo-saxon J. St-Mill, lumineux exemplaire de sa race, reprochait une fois à Auguste Comte, malgré l'admiration qu'il lui vouait, que celui-ci, comme tout bon Français, aimait trop la logique, en confondant parfois la cohérence des idées avec leur vérité, et en tâchant d'appliquer la méthode déductive à la vie pratique, c'est-à-dire de réformer la société en partant d'idées générales. Le penseur d'Outre-Manche voulait — selon la mentalité de son peuple — qu'on procède plus lentement, en tenant davantage compte des faits actuels et du degré de leur évolution. Mais est-ce que les dangers que nous courons ne sont pas des faits aussi ? Et faut-il d'abord attendre leur arrivée, sans faire attention à notre appareil logique qui a précisément la mission de les entrevoir et de les prévenir? Elle est trop exagérée vraiment, la méfiance aglo-saxonne envers les idées abstraites et les théories.

Il est vrai que Gœthe lui-même nous disait aussi par la bouche de Faust : « Toute théorie est grise, et vert est l'arbre d'or de la vie ». Mais c'est toujours la pensée qui féconde la vie réelle, ce sont toujours les idées qui lui prêtent assistance, et, disons, — pour nous servir des couleurs de la même image poétique, — que ce sont les nuages gris qui font pousser les feuilles vertes.

J. PÉTROVICI
Ancien Ministre de l'Instruction [illegible]
de Roumanie.

LES FONCTIONNAIRES, L'ÉTAT ET L'OPINION PUBLIQUE

La situation des fonctionnaires a beaucoup changé depuis quelques années.

Après la guerre, les gros bénéfices industriels ou commerciaux avaient attiré les intelligences et les activités vers les entreprises privées qui leur faisaient un « pont d'or ». On avait pu voir des professeurs de sciences abandonner leur chaire pour l'usine; des inspecteurs des finances passer à la direction de banques d'affaires ; de simples agents du trésor devenir comptables de grandes firmes. De là, une diminution dans la valeur du recrutement pour les fonctions de l'Etat qui présentaient de moindres avantages.

Nous assistons aujourd'hui à un revirement complet. Le nombre des candidats s'est tellement enflé, par suite de la crise économique, qu'il a fallu, sans cesse, élever le niveau des concours donnant accès aux emplois publics. En outre, devant les nécessités budgétaires, on finira bien par se rendre compte que les fonctionnaires forment un organisme pléthorique qu'il faudra se décider à réduire sous peine de voir sombrer un Etat bureaucratique.

Donc, beaucoup de postulants et peu d'élus.

Par suite, supériorité évidente et croissante dans la valeur des éléments composant le corps administratif de la nation.

Tandis que ce corps comprenait jadis « des gens modestes, dont le niveau intellectuel et social s'harmonisait avec leurs emplois », on pourra le considérer bientôt comme une élite qui ne se trouve pas toujours à sa place et qui, parfois, méprise le pouvoir qui la désigne. Ce que l'on considère communément comme une révolte des fonctionnaires n'est ainsi que l'affirmation bruyante d'une valeur qui grandit devant une autre valeur qui paraît en décroissance avec « les politiciens de rencontre que le hasard des combinaisons parlementaires met à la tête des divers services publics ».

L'importance des fonctionnaires s'augmente de la puissance de leurs syndicats. Sans attendre qu'une loi intervienne pour reconnaître leurs groupements, ils se sont fédérés et affiliés à la Confédération générale du travail. A l'heure actuelle, un Etat dans l'Etat, s'il n'existe pas encore, est, du moins, en formation.

Ainsi, l'autorité des fonctionnaires, à l'égard de l'Etat, a tellement grandi, dans ces derniers temps, que le « syndicalisme menace le parlementarisme ».

Mais à mesure que leur force s'affirme, d'une part, leur prestige paraît diminuer, d'autre part. Il semble que la faveur publique s'éloigne d'eux. Ils sont moins aimés qu'autrefois. La confiance qu'on avait en eux, l'espoir qu'on mettait dans leur œuvre, la considération sympathique dont ils étaient entourés, tout cela est en baisse, à l'heure actuelle.

Cette constatation peut être faite, surtout, au sujet des groupements les plus denses, postiers, agents des finances, instituteurs, dont les revendications font du bruit parce qu'elles représentent le nombre. Or, ces revendications, justifiées ou non, lèsent, naturellement, les intérêts des contribuables qui trouvent insatiables des appétits qu'on était trop accoutumé à restreindre dans le passé.

A la campagne, on peut même remarquer quelque acrimonie et une réelle jalousie à l'égard des plus modestes « employés » aux traitements scandaleux » que n'atteint pas « la crise », jalousie qui, d'ailleurs, ne se soucie guère de logique puisqu'elle s'accorde parfois avec un certain mépris du nouveau riche.

Les populations rurales restent, dans l'ensemble, assez réservées, pour ne pas dire hostiles, devant le syndicalisme sur lequel, d'ailleurs, elles n'ont une des idées vagues ou fausses.

A la ville, les organisations professionnelles trouvent plus de sympathies. Mais des rivalités sont déjà nées entre les divers groupements dont les besoins et les intérêts sont différents. Les moins nombreux accusent les plus denses de vouloir abuser de leur puissance et de leur situation pour les régenter. On va même jusqu'à entendre des voix syndicalistes qui s'élèvent contre l'action égoïste de certains syndicats « encombrants ».

Ajoutons que les politiciens ne font que rendre la discorde plus aiguë en essayant de s'emparer de l'influence grandissante de maintes corporations qui devraient, pourtant, rester étrangères aux luttes des partis. Ceci est particulièrement apparent en ce qui concerne les instituteurs.

Le corps enseignant primaire, en raison de son instruction et de sa légitime influence, est, dans ce pays de suffrage universel, qu'on le veuille ou non, un des facteurs importants de la politique et des élections. Les factions en présence se disputent son appui. Elles emploient pour cela, deux moyens : l'un, c'est de

lui persuader qu'on l'exploite et qu'on le trompe; l'autre, qui n'est que son corollaire, c'est de lui faire concevoir de si folles ambitions, de lui inspirer une si haute opinion de lui-même et de sa force, de lui donner des illusions et des prétentions telles que jamais elles ne se puissent réaliser et que l'instituteur devienne « l'éternel mécontent » suivant l'expression de ceux-là mêmes qui le guettent pour exploiter ses moindres imprudences.

Il n'y a pas bien longtemps, des propos analogues et de telles promesses flatteuses suffirent à créer cet « état d'âme » appelé « boulangisme » qui peut reparaître demain sous un autre masque.

*
* *

Un malaise réel résulte de cet état de choses.

Le « déséquilibre » se trouve particulièrement marqué entre les fonctionnaires, l'État et l'opinion publique.

Le mécontentement est partout.

Le respect de l'autorité tend à disparaître.

Les égoïsmes demeurent intransigeants.

Un État impuissant, un corps de fonctionnaires qui, malgré sa valeur, a perdu de son prestige, une opinion publique ballottée en divers sens suivant le caprice des intérêts : voilà le spectacle qu'offre notre démocratie.

De là, une situation dangereuse à une époque de crise économique et financière grandissante.

Lorsque, dans une collectivité, chacun pense uniquement à ses intérêts ou à sa puissance, il n'y a d'autre solution que l'anarchie ou la dictature.

Nous voulons croire que nous sommes encore loin de cette alternative.

Il semble que, dans le pays de Descartes, le bon sens doive triompher.

Pour remédier au danger de l'esprit corporatif, dont les bienfaits sont, par ailleurs, si appréciables, il faudrait fortifier le civisme dans les âmes.

Il faudrait, en outre, préciser dans des statuts légaux les droits de chaque groupement et régler ainsi leur vie désordonnée.

Et surtout, il faudrait un État assez fort pour faire respecter ces statuts; pour discipliner, dans le travail laborieux et dans l'épargne, les forces qui emportent l'opinion publique vers des excès; pour retrouver, en un mot, l'harmonie nécessaire en mettant chacun à sa place.

JULES EYCHÈNE.

POÉMES

CHANSON INDIENNE

Le guerrier, en se glissant parmi les ombres, chantait, à demi-voix, ces paroles :

CHATEAUBRIAND, Atala, Les Chasseurs.

Mes pas devancerent le jour
Sur le sommet de la montagne.
Dans l'ombre, à travers la campagne,
Je cherche, guidé par l'Amour,
Celle que je veux pour compagne.

Parmi les chênes de ce bois
Remplis de charme et de mystère
Vit la colombe solitaire
Qu'appelle tendrement ma voix :
Mon cœur souffre et ne peut se taire.

A son cou pend matin et soir
Mon fin collier de porcelaines.
Les grains rouges y laissent voir
Ma flamme : les bleus, mon espoir :
Les violets disent mes peines.

C'est Mila dont je suis épris.
Elle a les yeux noirs de l'hermine
Et ses cheveux toujours fleuris
Sont légers comme un champ de riz.
Tout charme en elle et me domine.

Sa bouche rose, en souriant,
Paraît un petit coquillage
Garni de perles d'Orient
Au pauvre amoureux la priant
Que ses yeux, deux baume, encouragent.

Ses deux seins fermes sont si beaux
Que, sous le voile qui les cache,
Ils semblent deux petits chevreaux,
Nés au même jour et jumeaux,
Dont la robe blanche est sans tache.

Du flambeau que porte ma main
Puisse-t-elle accueillir la flamme
Et, d'un souffle enchanteur, [illegible]
Y verser l'ombre et dans mon âme
L'ivresse d'un bonheur sans fin !

Aimons-nous, ô Mila chérie,
Je fertiliserai ton sein
Et tu verras, mon [illegible]
Grandir l'espoir de la [illegible]
A tes côtés, [illegible]

Et, de la [illegible]
Quand mon [illegible]
Dans le nid [illegible]
Plus heureux [illegible] du bonheur,
Je fumerai mon calumet !

Sur le sommet de la montagne
Laissez-moi devancer le jour.
Dans l'ombre, à travers la campagne,
Je cherche, guidé par l'Amour,
Mila, que je veux pour compagne.

Victor M. Rendon.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

JOHN GALSWORTHY

Aux environs de 1924, un grand nombre d'étudiants et tous ceux qui à Paris ont quelque connaissance de la littérature anglaise contemporaine étaient venus à la Sorbonne pour « voir et entendre » un grand romancier d'Outre-Manche, trop peu connu encore, pour ne pas dire ignoré, du public français. Ces auditeurs empressés se doutaient-ils alors que huit ans plus tard, en novembre 1932, le prix Nobel serait décerné à cet écrivain, trois mois à peine avant sa mort, survenue le 31 janvier 1933. Ils l'applaudissaient ce jour-là, autant peut-être pour rendre hommage à son œuvre, dont un maître des plus éminents venait de leur dire l'extrême intérêt et la qualité rare, que pour exprimer leur sympathie à l'homme qui leur avait parlé avec tant de bonne grâce des dernières tendances littéraires de son pays et des auteurs français les plus aimés là-bas.

John Galsworthy, avec sa haute taille, sa sveltesse un peu raide, son visage glabre, fin, mais volontaire, sa distinction affable n'excluant pas la simplicité, son élégance correcte et soignée, sa réserve qui réussissait presque à cacher une sensibilité et une intelligence toujours en éveil, était bien un type de cette gentry à laquelle il appartenait par sa naissance. La noblesse de son caractère et de sa vie, exprimée dans une œuvre qu'il a voulue harmonieuse, belle et désintéressée, nous prouve que moralement aussi, il se rattachait à elle dans ce qu'elle a de meilleur.

Fils d'un lawyer originaire du Devonshire où il était lui-même revenu se fixer, Galsworthy, né en 1867 aux portes de Londres, a reçu l'éducation traditionnelle des jeunes Anglais fortunés ; élève au collège d'Harrow, étudiant à Oxford au New College, il a achevé ses études de droit à Lincoln's Inn pour embrasser la profession paternelle. Il a fait de lointains voyages ; un des premiers, et le plus mémorable, est celui où il navigua en compagnie de Conrad qui se trouvait parmi les officiers du bord. Il connaît donc admirablement, puisqu'il y a toujours vécu, le milieu qu'il va dépeindre dans presque tous ses romans comme dans ses pièces ; ce milieu est peut-être, exception faite de ses membres pour qui la vie de l'esprit existe, celui qui reste le plus fermé pour nous, car le respect du passé et des institutions qui ont fait sa force le porte naturellement à repousser avec méfiance toute influence extérieure, tout apport étranger, et supprime les points de contact possibles. Or, si nous voulons pénétrer très avant dans l'intimité de la société et de la civilisation anglaises, ne devons-nous pas y arriver justement par la connaissance de cette grande bourgeoisie qui en forme l'assise la plus solide et l'élément le plus stable? Nul écrivain ne nous en trace un tableau plus fidèle, fouillant les cœurs jusque dans leurs replis les plus secrets pour y découvrir toute la complexité et les nuances infinies des sentiments ; nul écrivain n'analyse avec une compréhension aussi lucide ses qualités jusque dans leurs manifestations les plus subtiles montrant quelle tyrannie fâcheuse elles peuvent exercer sur l'homme, quelle cruauté, quel égoïsme, quelle ignorance d'autrui elles contribuent indirectement à engendrer quand un jugement sûr et généreux ne les guide pas.

Par sa première grande œuvre, celle qu'il juge digne de paraître sous son nom, *The Island Pharisees* (1904), Galsworthy semble tout d'abord se classer nettement dans le parti des révoltés qui, à la fin de l'ère victorienne, s'efforçaient de secouer le joug tyrannique des lois morales et sociales qui paralysaient l'individu depuis plus d'un siècle. Jamais peut-être critique plus aiguë et plus impitoyable, plus juste aussi, car elle venait d'un des siens qui n'avait aucun grief personnel contre elle et tendait, au contraire, de toutes ses forces, à l'équité, n'était venue cingler cette société anglaise qui bannissait, de propos délibéré, l'aventure, le rêve et l'amour pour sauvegarder à tout prix son équilibre physique, moral et spirituel. Le jeune Shelton, le héros du livre, ne découvre partout que petitesse, égoïsme, aveuglement volontaire et voit toute force individuelle, toute aspiration personnelle implacablement étouffée, à tel point que son ami, Louis Ferrand, étudiant bohême

mais libéré (étranger naturellement), ne peut supporter de vivre dans pareille ambiance. Après cette première satire générale si mordante, dictée par l'émotion qu'éveille chez un homme d'une sensibilité extrême le spectacle des souffrances et des imperfections dont est faite la vie quotidienne, Galsworthy, tant dans son roman que dans son théâtre, étudie tel ou tel trait fondamental du caractère humain, et aborde tous les grands problèmes de l'existence contemporaine.

The Man of Property (1906), qui reste la plus belle réussite de l'auteur, nous montre l'odieuse emprise des biens matériels et comment l'instinct de propriété dessèche le cœur d'un homme qui devient incapable d'aimer généreusement et voit sa femme, incarnation de la beauté, de la puissance mystérieuse de l'art et de la vie, lui échapper. Cet homme exclut les valeurs spirituelles et se refuse aussi à reconnaître le pouvoir des sens qu'il méprise mais qui l'asservissent cependant, il est en définitive frustré des plus grandes joies humaines qu'on ne peut atteindre qu'en leur sacrifiant, momentanément au moins, tout le reste. Dans *The Country House*, et surtout plus tard dans *The Freelands*, c'est la vie des grands propriétaires terriens qui, aux prises avec des difficultés à peu près insurmontables, ne peuvent se résoudre à risquer la sécurité de leur existence en tentant d'améliorer celle de leurs « tenants ». *Fraternity* mesure les abîmes qui séparent encore les pauvres des riches et l'impuissance des âmes de bonne volonté qui voudraient les combler ; *The Pratician* reprend le vieux thème de l'amour sacrifié aux exigences de la naissance et de la situation sociale ; *The Dark Flower* est une analyse des sentiments de l'homme qui aime et de leur influence sur sa vie : trois amours successifs conduisent le héros au seuil de la vieillesse, qui est déjà la mort pour la passion.

Beyond et cinq autres volumes continuent l'histoire du « propriétaire » et des siens et nous mènent jusqu'à la mort de ce Soames Forsyte, chez qui les deux traits de la famille étaient poussés à l'extrême : il avait « le pouvoir de n'être jamais capable de se donner corps et âme à une chose et le sentiment de la propriété ». Le tableau déjà très complet de l'upper-middle class se transforme en une vaste composition qui prend l'ampleur d'un récit épique. *Saint's Progress*, enfin, décrit le bouleversement que la guerre a apporté dans les mœurs : les jeunes ignorent ou méprisent l'ancien idéal que rien ne vient remplacer ; le père de Noëlie, âme d'élite, frôle près de croire à la faillite de l'humanité, achève sa vie dans l'angoisse et l'isolement. Le dernier roman, publié il y a cinq mois, traite d'un soi-disant cas de conscience, mais est surtout l'étude d'un caractère d'homme qui, déchiré par un conflit extérieur, devient son propre ennemi et croit devoir renoncer au bel amour qui s'offre à lui.

Les pièces de Galsworthy, accueillies avec faveur en Angleterre et en Amérique, ont obtenu, une fois traduites, le même succès en Allemagne et en Autriche ; quelques années après la guerre, le public français a fait assez bon accueil à l'une d'elles, *Loyautés*. Nous retrouvons dans ce théâtre d'idées la même satire mordante de la société contemporaine : l'auteur semble presque obsédé par l'imperfection de la justice humaine : stérile mais implacable, elle est obligée, pour assurer la sécurité publique, d'écraser ou de torturer l'individu excusable, impuissant en face de cette force terrible qui le laisse pantelant, et hors la loi pour toute sa vie. La meilleure des trois pièces écrites à ce sujet, *Justice*, atteint une force et une vérité saisissantes. L'antagonisme du capital et du travail et l'opposition entre la morale pure et le code social ont rarement été exposés avec autant d'impartialité et de compréhension que dans *Strife* et dans *The eldest Son*.

Chez le romancier comme chez le dramaturge, le même don d'observation sert une puissance créatrice qui insuffle la vie à tous les personnages, y compris le moindre figurant. L'auteur les décrit en réaliste, objectivement : ils agissent, ils parlent, mais sans jamais nous faire de confidences ; pourtant leurs attitudes et leurs gestes révèlent tous leurs sentiments, et jusqu'aux moindres nuances de leurs émotions sans les priver de cet élément de mystère qui les rend plus véridiques. Ils sont ainsi plus semblables à nous qui sommes incapables de nous exprimer complètement même dans nos confessions les plus sincères, plus semblables aussi à ce qu'est pour nous autrui qui livre si peu ou si mal son moi intime et profond dans les propos de la vie quotidienne. Soames Forsyte, le propriétaire, le collectionneur sans joie, l'égoïste hermétique, aveuglément soumis aux traditions et au code étroit de la grande bourgeoisie anglaise formée par le puritanisme, qui ne cède qu'un seul jour, à l'instant fatal, aux forces de l'instinct et de l'amour sensuel, si policées en lui qu'on les croirait mortes, cet homme, le vrai héros de toute la Forsyte Saga, cette figure

inoubliable et presque symbolique, comme elle est en même temps proche et familière, comme nous l'accompagnons sans effort à toutes les minutes de sa vie, prêts à lui accorder autant de sympathie que son créateur chaque fois que la souffrance et le désintéressement de son amour paternel l'humaniseront ! A côté de Soames, ses cousins, les Jolyon Forsyte ont, eux, conscience des défauts de leur caste, ils essaient d'y remédier ou tout au moins de laisser vivre autrui à côté d'eux. Le père, le fils et le petit-fils, chacun doué d'une personnalité bien marquée que viennent renforcer les traits caractéristiques de sa génération, forment un groupe frappant qui montre mieux encore peut-être que celui des trois frères Freeland, la persistance, dans la diversité, des tendances profondes que la famille se transmet. Nous les reconnaissons tous pour les avoir croisés dans la réalité, les hommes de Galsworthy : que ce soit l'aristocrate ou le grand bourgeois avec lequel il était en contact dans la vie quotidienne, l'ouvrier ou le petit marchand ambulant des rues de Londres qui avait attiré ses regards au passage, dont le hasard lui avait permis de surprendre les confidences, chacun a son individualité, raisonne à sa façon, éprouve en leur donnant un accent particulier les divers sentiments qui font vibrer le cœur humain. L'auteur atteint à une telle vérité émouvante grâce à l'intérêt affectueux que lui inspirent ses semblables ; en dépit d'idées souvent opposées, sa tendresse généreuse et spontanée à leur égard rappelle fort la sensibilité de notre compatriote M. Duhamel.

Comment évoquer Soames Forsyte sans voir apparaître à ses côtés la silhouette d'Irène, sa femme, qui, malgré la séparation, restera présente dans toute sa vie, incarnation d'une force mystérieuse, ennemie de l'édifice forsytien, triomphante dans la défaite parce qu'elle révèle au vainqueur l'existence d'un domaine que sa victoire lui interdira à jamais. Figure d'un charme inexprimable, Irène est à la fois une créature palpitante de vie et l'incarnation de la beauté, de l'éternel féminin dont la loi est d'échapper à toute loi ; insaisissable, troublante, elle enchante et inquiète l'homme à qui elle appartiendra enfin ; elle lui apparaissait telle « l'âme de la beauté universelle », profonde, mystérieuse, que les vieux peintres comme Le Titien, Giorgione, Botticelli ont su saisir et donner à leurs visages de femmes : son teint, ses cheveux, ses lèvres et ses yeux [illegible] semblaient refléter cette beauté fugitive... « Et je vais posséder tout cela, se dit-il, j'en suis effrayé. » Ah ! elle est doublement séduisante, cette Irène, femme de chair, palpitante de vie, meurtrie par l'amour et créatrice d'illusion comme Maya, répondant à l'éternel tourment de l'homme qui n'aime son désir que parce qu'il le sent fuir toujours.

Autre portrait fin et nuancé, impitoyable aussi, celui de Fleur Forsyte, l'héroïne des derniers volumes de la Forsyte Saga, réplique féminine de son père, type de l'enfant gâtée qui ne connaît que la loi de son bon plaisir, puis de la jeune femme égoïste, uniquement préoccupée de son propre bonheur, à qui ni l'amour, ni la maternité n'apprendront l'oubli d'elle-même, ne donneront l'épanouissement de l'être qui naît du don généreux de soi à ceux qui vous sont chers. A côté d'elle, combien d'autres figures attachantes, telle la douce Holly au charme discret, la tendre Nedda des Freelands qui nous émeut par la force et la pureté naïve de son amour pour Derek, par sa tendresse filiale ; Félix et sa fille sont unis par « le seul amour en dehors de l'amour maternel qui soit vraiment durable, l'amour qui repose sur l'admiration mutuelle ». Citons encore l'originale June Forsyte au cœur d'or, providence des artistes, terreur de sa famille scandalisée, et Helen Bellews dans *The Country House*, que l'auteur, se servant d'un procédé où il excelle, fait surgir devant nous au moyen de quelques phrases lapidaires, remarquablement révélatrices, où se trouvent résumées les impressions de ceux qui l'approchent, entr'autres celle-ci : « c'est une de ces femmes qu'on ne peut jamais regarder sans voir qu'elles ont... un corps ». Chose assez surprenante chez le romancier qui a su pénétrer si avant dans les cœurs féminins, l'amour maternel qui y prend rang toute de suite après l'amour et peut le lui disputer en complexité, n'a que rarement retenu l'attention de ce peintre de nuances, tout désigné, semblait-il pour l'étudier.

L'attitude de Galsworthy au fur et à mesure qu'il avance dans son œuvre est de plus en plus celle d'un homme avant tout préoccupé de justice, désireux de comprendre et de nous faire comprendre autrui de façon à ne jamais le condamner à tort, et à ne jamais lui refuser les circonstances atténuantes, à voir avant le coupable qu'il faut châtier, le malheureux qu'il faut plaindre ou aider. La critique sévère et la fougue des *Island Pharisees* qui semblaient annoncer un émule de Wells s'atténuent ; l'écrivain, toujours aussi lucide en ce qui concerne les défauts des

individus et des institutions, semble un peu découragé en face de problèmes trop complexes dont la solution lui apparaît infiniment lointaine. Il voit, en effet, la solidité de l'édifice actuel, l'efficacité de ces qualités de second ordre qui permettent au monde de continuer, l'ordre humain, imparfait, limité, mais préférable au chaos, cruel à l'élite mais qui assure aussi son existence : « C'est la richesse des Forsyte, et leurs assises inébranlables qui rendent toutes les choses possibles, votre art, la littérature, et même la religion. Sans Forsyte, qui ne croient à aucune de ces choses, mais savent tirer parti de toutes, où en serions-nous ? Les Forsyte, cher Monsieur, sont les intermédiaires, les commerçants, les piliers de l'organisation sociale, les clefs de voûte de la convention, tout ce qui est admirable..... Oui, la grande majorité des architectes, des peintres et des écrivains n'a pas de principes comme tous les autres Forsyte : la littérature, l'art, la religion ne survivent que grâce aux quelques illuminés qui y croient vraiment et à la masse des Forsyte qui les utilisent commercialement... » Cette masse, comment et surtout quand arrivera-t-on à l'éduquer pour que les quelques « illuminés » puissent faire triompher les plus nobles aspirations, Galsworthy ne peut guère nous le dire, car il n'en sait rien lui-même ; seuls, ceux qui croient au pouvoir de la force extérieure et des réformes radicales et ne reculent pas devant l'écrasement des individus qu'ils impliquent, peuvent avoir foi en un progrès rapide. Toutefois, s'il hésite, tout en blâmant, à toucher à l'ordre actuel, il ne désespère pas non plus de le voir s'améliorer un jour, car cette bourgeoisie à laquelle il reste malgré tout profondément attaché, a trop de race et de fierté pour ne pas comprendre ce qui lui manque et arriver petit à petit à appliquer ses solides qualités à des buts moins utilitaires.

Ce réaliste, d'ailleurs, qui tient en bride sa sensibilité, ne l'étouffe jamais, et si paradoxale que semble cette affirmation, il n'est pas dépourvu d'une certaine pointe d'idéalisme romantique. Sa tendresse discrète et voilée va toujours aux jeunes, sa raison désabusée ne l'empêche pas de comprendre les révoltes de ceux qui ont une foi encore intacte en la vie et commencent à souffrir des compromis perpétuels de l'existence; il est aussi toute indulgence pour ceux qui sont égoïstes, durs, mais qui ont pour eux ce besoin impérieux de bonheur, émouvant comme la vitalité de la nature au printemps.

Les romans de Galsworthy, comme tous ceux d'outre-Manche, ont un nombre de pages respectable, alléchant pour le lecteur anglais, un peu décourageant pour l'amateur français; mais ce dernier est vite rasséréné, car jamais artiste ne se montra plus consciencieux en un temps que plus soumis aux règles classiques chères à la précision et à la clarté latines. Chaque œuvre est sévèrement construite et satisfait à toutes les exigences de composition, de sobriété et d'harmonie. Rares sont les paragraphes où les premiers mots vous invitent à sauter au dernier; si une seconde lecture découvre toujours de nouvelles richesses, elle ne suggère jamais de nouvelles éliminations. « Créer une atmosphère d'intimité » tel est, d'après les propres paroles de l'auteur, le but essentiel et celui qu'il se proposait ; il a admirablement réussi. Son art est si souple et si discret qu'il arrive, sans jamais lasser, à ne rien sacrifier, à nous présenter toutes les complexités de la vie sans nous faire oublier qu'elle est une. L'intérêt est aussi vif que si nous pénétrions dans un monde nouveau, d'une richesse infinie et inépuisable, mais nous nous retrouvons en réalité toujours dans celui qui nous est familier ; seulement nos impressions deviennent conscientes, prennent une signification nouvelle, se colorent. Nous sentons tomber des voiles comme dans une pièce où règne la pénombre du crépuscule, ou la moelleuse demi-clarté d'une vieille lampe, favorables toutes deux au recueillement; les êtres qui gardent leurs secrets au grand jour, comme sous une lumière crue, se détendent et se livrent, l'âme transparaît à travers l'enveloppe corporelle, mille traits fugitifs s'accusent et les physionomies deviennent plus expressives, révélant la vraie personnalité. Les choses aussi, semblent souvent, comme chez Dickens, douées d'une vie affective; leur aspect est le reflet de leurs sentiments comme un visage humain. Cette observation si attentive et si probe, guidée par une sensibilité toujours en éveil, ce goût des nuances apparentent Galsworthy à Corot lorsqu'il contemple la nature, mais à un Corot qui aurait été un peu impressionniste. Dans une campagne familière, de préférence estompée de brume, baignée de lumière diffuse, et d'où sont bannies les couleurs trop crues comme les oppositions tranchantes, la délicatesse de ses notations lui fait tracer des paysages d'une noble harmonie, dont le charme conquiert lentement mais pour toujours.

Ecrivain national par toute son œuvre, critique lucide mais non impitoyable, l'auteur de la Forsyte Saga n'a pas été témoin, sans en être

affecté, du désarroi dont souffre l'Angleterre actuellement : son inquiétude lui a fait apprécier à sa juste valeur la grandeur de cette civilisation condamnée par la marche du temps et qui n'a rien trouvé encore pour se renouveler ; faut-il donc voir en lui un pessimiste puisqu'il est mort avant d'avoir su comment s'orienter dans cette angoisse et que ses livres tendent à montrer que le monde est bien mal fait? Ce serait, je crois, une erreur, car il semble bien rester, malgré tout, fidèle à la devise de Jolyon qui est en l'occurrence son porte-parole et définit ainsi l'attitude à prendre en face de la vie : « être bon et aller courageusement son chemin ». Sagesse, un peu amère et désabusée, qui semble ignorer la joie de vivre, qui accepte, résignée mais pleinement consciente, la médiocrité, les vices des individus et de la société, mais durable aussi ; avertie, elle ne faiblit pas devant les désillusions ; ne comptant que sur elle-même, elle est la seule qui puisse garder toute son intégrité.

Se proposer d'être bon, n'est-ce pas d'ailleurs laisser le cœur ouvrir la porte aux espérances chassées par la raison ? La bonté implique l'amour ; or, renonce-t-on jamais à tout espoir quand il s'agit de ce qu'on aime, ne se sent-on pas plus fort que tout, ne triomphe-t-on pas en dernier ressort? Galsworthy n'a pas écrit une page qui ne fût inspirée par l'amour le plus profond et le plus désintéressé; il se penche sur l'humanité malheureuse avec la pitié la plus tendre et la plus compréhensive, reconnaissant un frère en chaque être et souffrant avec lui dans sa chair.

L. Baillon de Wailly.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-ATLANTIQUE.

La presse américaine nous aura abondamment renseignés sur les discussions et tout le mouvement qui se poursuivent là-bas autour de l'organisation du nouveau régime anti-alcoolique.

En évaluant les débours que celle-ci entraînerait et le manque des taxes dont la vente de la bière enrichirait les caisses de l'Etat, le périodique *Literary Digest* produit des chiffres évidemment à la mesure des habitudes des immenses contrées d'Outre-Atlantique.

Les partisans de la bière, au nombre desquels on compte du reste une importante majorité de brasseurs, estiment que ce serait d'emblée une dépense de 360 millions de dollars pour l'aménagement et l'équipement des usines — en même temps que la mobilisation, pour la fabrication et le débit, d'un personnel de 300.000 employés et ouvriers. Le directeur général du transit des marchandises sur la ligne de Chicago au Pacifique estime, lui, que le régime légalisé de la bière assurerait 100 millions de dollars aux chemins de fer. Il mettrait en mouvement, au jugement des hommes les plus compétents en la matière, des capitaux énormes : soit 175 millions de dollars au chapitre des sommes investies, 75 millions de dollars pour les matières premières, 12 millions de dollars pour la construction de nouvelles cuves, 40 millions de dollars pour la tonnellerie, de 16 à 20 millions de dollars pour les frais de publicité, etc...

ALLEMAGNE

D'un pessimisme noir, les appréciations qu'a la *Deutsche Rundschau* formule par la plume de son chroniqueur politique touchant la situation internationale.

Les chômeurs sont aux Etats-Unis quelque quinze millions. Jamais « les affaires » n'ont connu en Amérique pareille crise. Les Américains sont amenés à bouleverser tout leur système monétaire. Et voilà qui ne manquera point de compliquer de surcroît les embarras de chacun. D'ailleurs, c'est à la France qu'incombe la responsabilité en tout ceci, pense « Reinoldus ».

« Si l'univers est aujourd'hui aussi malheureux, écrit-il, qu'il s'en prenne à la *pax Gallica*, car c'est à elle qu'il le doit. Et c'est ce qu'il appartient à l'Amérique de ne point oublier dans le vertige de l'inflation qui commence où tous les moyens dont on tentera l'emploi en vue du salut général joueront à faux. Tandis que le monde entier n'aspire qu'au repos, la France et les puissances vassales de la France fomentent partout l'agitation et le désordre ». La situation internationale est en ce moment si incertaine que la « confiance des peuples est tombée au-dessous de zéro ».

Après les dangers qui de toutes parts menacent l'Europe, la guerre en Asie...

Le Japon ne saurait plus se contenter de simples démonstrations : il pousse résolument ses troupes en Chine, et contre elle, met en œuvre toutes les ressources de la technique militaire la plus perfectionnée...

« On croyait qu'il existait un organisme dont ce serait le rôle de supprimer les conflits armés ? » Que fait la Société des Nations Que fait la Cour Internationale de Justice ?

TCHECOSLOVAQUIE

« Il n'y a pas de couloir polonais » : c'est le titre d'un article au cours duquel *l'Europe Centrale* précise les arguments d'ordre économique qui s'affrontent dans une question où il y va de « la vie même de la Pologne ».

Une émigration massive et un endettement rural constatés dès longtemps prouvent que la crise économique que traverse la Prusse Orientale est bien antérieure aux suites de la Grande Guerre et « cette crise, aggravée aujourd'hui par la perte du marché russe et par l'absence d'échanges normaux avec la Pologne, fait que cette province déshéritée est avant tout un poids pour l'Allemagne, qui y a dépensé, de 1924 à 1931, près d'un milliard de marks ». Par ailleurs, les deux tiers du trafic marchand

entre le Reich et la Prusse Orientale sont acheminés par le Posnanie, qui échappe tout de même aux visées de l'Allemagne. « De 1906 à 1909, il est passé par la Poméranie polonaise, onze millions de tonnes de marchandises allemandes, tandis qu'il y est passé plus de quarante huit millions de tonnes de marchandises polonaises et cette différence augmente d'année en année ».

Le port de Dantzig, lui non plus, ne souffre pas de la rupture avec l'Allemagne ni davantage de la concurrence de Gdynia. Simple village de pêcheurs naguère encore, Gdynia est maintenant un grand port moderne, dont le trafic a atteint l'an dernier 5,[illegible] tonnes ; après quoi Dantzig n'en est pas moins passé, depuis 1913 du treizième au troisième rang des ports de la Baltique. « Les deux ports, loin de se nuire, se complètent et profitent tous deux de l'extension donnée à l'arrière-pays qu'ils desservent par le retour à la Pologne de sa province maritime ».

* * *

Dans l'*Europe Centrale* encore et sous la signature de M. Albert Pauphilet, ces lignes que j'extrais d'un article où l'auteur dit avec émotion la perte que la poésie vient de faire en la personne de la Comtesse de Noailles : « On n'importe en vérité qu'elle ne l'ait décrit l'Orient qu'en termes vagues et conventionnels !... Elle a recréé un fantôme d'Orient selon son cœur et son imagination... et peut-être n'y a-t-il rien dans toute son œuvre qui révèle mieux l'esprit même de son génie... Ce sont les forces mêmes de l'âme qui sont l'orientalisme de Mme de Noailles... Elle paraît le plus concret, le plus descriptif des poètes, et nul peut-être n'a plus continuellement substitué au monde extérieur l'évocation de ses démons particuliers : le monde n'a vraiment été que la forme changeante de son cœur ».

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Philosophie religieuse

Lettres de Montalembert à La Mennais. — Publiées par G. Goyau, de l'Académie française et P. de Lallemand. Introduction de G. Goyau. (1 vol. Desclée, de Brouwer et Cie.).

Montalembert, âgé de vingt ans, voyageant en Irlande, était en relation avec O'Connell lorsqu'il lut le prospectus de l'*Avenir* : il écrivit aussitôt à La Mennais et bientôt témoigna du dévouement le plus chaleureux à son père spirituel, «à son bien aimé père». On sait à quel désastre devait aboutir la tentative de La Mennais pour réconcilier l'Eglise et le siècle et introduire dans la politique du Saint-Siège un élément de libéralisme. Montalembert, prévoyant la catastrophe, ne cesse de prêcher à La Mennais la soumission et l'humilité : ses lettres qui s'échelonnent de 18[illegible] à 1836, débutent par une promesse de fidélité à toute épreuve; devant les condamnations de Rome, le disciple toutefois s'éloigne, désespéré. En 1836, se rendant en Italie, il lance un dernier appel [illegible] suppliait-il, à négocier votre paix avec le Saint [illegible] A chaque étape de son voyage, Montalembert [illegible] la poste, attendant la réponse de La Mennais [illegible] vint jamais.

Ces lettres, dont beaucoup furent écrites outre-Rhin, contiennent de très intéressants renseignements sur la vie religieuse en Allemagne.

M. G. Goyau écrit tout justement [illegible] ce volume mérite l'attention de tous ceux qu'attirent les drames de la pensée ou qu'émeuvent les drames du cœur, et j'ose dire qu'il s'impose à leur respect ... »

V.

Dr CHARLES GILLOUIN. — *Journal d'un chrétien philosophe*, 1915-1921. Introduction de René Gillouin. (1 vol., Nouvelle Librairie Française).

Fils d'un pasteur des Cévennes, frère de l'écrivain René Gillouin, le Dr Charles Gillouin est mort à Marrakech à 39 ans, après une carrière de médecin militaire qui semble ne l'avoir jamais détourné, même aux pires heures de la guerre, où il manifesta une rare vaillance, de la méditation la plus constante et la plus résolument appliquée aux problèmes spirituels.

René Gillouin explique en une émouvante introduction, pourquoi il ajourna pendant dix ans la publication de ce *Journal* : « sur un certain nombre de questions les plus passionnément débattues à l'heure présente, sur les conditions d'une philosophie authentiquement chrétienne, sur la structure idéologique et sur les transformations historiques du calvinisme, sur les rapports de la Réforme avec la Révolution, la démocratie, le capitalisme, sur la valeur religieuse du socialisme, du puritanisme, du pragmatisme, de l'idéalisme, sur les relations de la Grâce et de la Nature, de la liberté et de l'autorité, du vrai et de l'utile, du spirituel et du temporel, sur bien d'autres problèmes encore, le journal de Charles Gillouin apporte des vues d'une originalité et d'une profondeur saisissantes... », ajoutons : des conclusions qui eussent peut-être paru inactuelles au lendemain de la guerre, mais qui s'imposent aujourd'hui à l'actualité de la discussion philosophique et sociale.

On ne résume pas en quelques lignes un tel effort de pensée : disons simplement qu'il esquisse une théologie de la grâce et une philosophie de la liberté.

En politique, on relève de curieuses affinités entre la pensée de Charles Gillouin et celle de Charles Maurras : ni démocrate ni aristocrate, Charles Gillouin était monarchiste; il opposait toutefois au programme de l'Action française deux objections : l'une d'opportunité — le régime des époques de foi ne pourrait être reconstitué qu'après une rééducation des esprits — l'autre de principe — cette réforme de l'esprit public comporterait d'abord une orientation de l'âme et une réforme des mœurs, en sorte que, si l'Action française a pour devise : Politique d'abord, Charles Gillouin approuve cette priorité de la Politique sur l'Economique, mais [illegible] politique elle-même à la spiritualité.

V.

Histoire littéraire

CHARLES FOURNEL. — *Hubert-Saladin*, 1798-1881. (1 vol., Bibliothèque de littérature comparée. Libr. H. Champion).

Issu d'une de ces familles patriciennes genevoises qui furent, depuis la fin du dix-huitième siècle, les initiatrices de l'esprit cosmopolite, petit-fils de Mme Huber

Allion, dont le salon lausannois accueillait protestants et catholiques, et par elle petit-cousin de Germaine Necker. Hubert-Saladin, avec de multiples talents et des dons qui, sur un plus vaste théâtre, lui eussent sans doute assuré un grand rôle, sut réaliser une vie très diverse, intéressante à maints égards, et peut-être annonciatrice de la future civilisation européenne.

Journaliste, député, officier, Hubert Saladin est surtout connu en France par son amitié avec Lamartine : écrivain, ses poèmes sont négligeables ; sa biographie du comte de Gizeourt est pleine de mérite sous réserve. Le Blessé de Novare, en partie autobiographique, est un témoignage, qui mérite mieux que l'oubli, sur la mélancolie romantique et les mœurs de son temps, associé par de grands espoirs aux idéalismes de 1848, à Genève, à Neuchâtel, profondément déçu, après avoir voulu mourir pour la cause italienne. Hubert Saladin se donna aux voyages et à la philanthropie : ses enquêtes en Espagne, en Angleterre, sur le pauperisme en Suisse l'avaient préparé à devenir l'un des animateurs de la Croix-Rouge [illegible].

M. Charles Fournet, lecteur de français à l'université de Graifswald, conte cette vie avec une attention minutieuse au détail, en un ouvrage attrayant et solide, selon le meilleur type de la critique française universitaire.

V.

Marcel Moraud. — *Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848*. 1 vol. Bibliothèque de littérature comparée. Lib. H. Champion.

Dans l'histoire comparée des littératures, qui est si souvent l'histoire d'innombrables et perpétuels malentendus, le chapitre des relations franco-britanniques de 1814 à 1848 est l'un des plus singuliers et des plus instructifs. M. Marcel Moraud l'a écrit avec une érudition, une conscience, une modération et une justesse critique infiniment louables.

Période difficile en, à l'issue d'une guerre longue et inexpiable, les sensibilités des deux peuples ne sont pas à l'unisson, où les diplomates demeurent aux prises, souvent pour des querelles de prestige plus encore que d'intérêt. Les préjugés hostiles à la France dominent en Angleterre où, notamment, notre littérature, ignorée, méconnue, est considérée comme inexistante.

M. Marcel Moraud étudie le rôle de la critique anglaise, rôle ingrat, difficile et obscur « plein d'incompréhensions, [illegible] et d'impardonnables erreurs ». Parvenant au progrès « [illegible] se manifeste » : « De l'ignorance de 1814 à la connaissance [illegible] de 1848, [illegible] simplifiée [illegible] de [illegible] et des années suivantes, il y a, en vérité, un long trajet, dont nous nous sommes appliqués à retracer les étapes principales, en soulignant les élargissements successifs de l'horizon anglais ».

On a cru longtemps que notre romantisme, si souvent inspiré de sources britanniques, n'avait en retour exercé aucune influence par delà la Manche : M. Marcel Moraud démontre qu'en dépit de circonstances déplorables, en dépit des attaques passionnées de la « Quarterly Review », de Thackeray, et de maints écrivains, notre drame et notre lyrisme ont peu à peu forcé l'attention d'un public grandissant. Stendhal, par ses articles du « New Monthly Magazine » et du « London Magazine », a été, à divers points de vue, un intermédiaire utile. Sur Balzac en Angleterre, sur George Sand et l'influence de Hugo et de [illegible], M. Moraud apporte les précisions les plus [illegible]. Son livre mérite l'être lu non seulement par [illegible] de l'érudition littéraire, mais par tous ceux qui s'intéressent à la collaboration et à l'amitié des intelligences françaises et anglaises.

V.

P. Bourl'honne-George Elliot. — *Essai de biographie intellectuelle et morale*, 1819-1854. (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. 1 vol. Libr. H. Champion).

Après avoir connu un succès éclatant, les œuvres de la grande romancière anglaise ont perdu, semblait-il, vers la fin du dix-neuvième siècle, une grande partie de leur attrait. Le centenaire de la naissance de George Eliot a ramené, en 1919, l'attention sur ses ouvrages. Après les travaux récents de miss Bald, Mme Cazamian, miss E.-S. Haldane, Mme Pond et Mlle L. Legner, M. P. Bourl'homme nous offre une importante étude sur la formation intellectuelle et morale de George Eliot et les influences qu'elle a subies.

On trouvera là des pages pénétrantes et d'une sévère et juste critique sur la vie religieuse de Mary Ann Evans, la crise qu'elle subit en 1849 et qui substitue aux vues optimistes de la jeunesse une tragique philosophie, les influences de Spencer, Comte, Lewes, Spinoza, Feuerbach. M. Bourl'homme montre ce qu'il y a d'irrecevable dans l'enseignement de la romancière « non en soi, mais tel que G. Eliot nous le propose, c'est-à-dire en tant que principes fondamentaux d'une philosophie de la vie. »

Il reconstitue psychologiquement l'unité profonde et la continuité de la carrière de l'écrivain : « la constance du caractère chez G. Eliot, ce fut son exigence de grandeur morale, de vie parfaitement belle et heureuse, de plénitude intérieure et de force spirituelle, en un mot son amour de l'idéal qu'elle nourrissait d'une ardeur d'autant plus passionnée qu'elle manquait de confiance en elle-même et se trouvait portée au doute et au découragement. » Ainsi devient intelligible la vie entière de G. Eliot, en dépit de ses apparentes contradictions.

V.

Histoire et Politique

Henry de Jouvenel. — *Huit cents ans de révolution française* (987-1789). 1 vol. Hachette.

Huit cents ans ! Soit : si, détournant par jeu le sens de l'appellation communément reçue qui réserve le nom de « Révolution française » au mouvement de 1789, on accorde à M. de Jouvenel licence de taxer aussi de révolutions les insurrections ou révoltes contre l'autorité royale dont est à peu près tissue l'histoire de notre ancien régime. En ce sens, et en se donnant le plaisir d'un aimable paradoxe, M. de Jouvenel, qui n'a jamais montré tant d'aisance ni d'esprit que dans ce livre, peut parler de « révolution de fonctionnaires » (dans l'espèce l'archevêque de Reims et les chefs de l'Eglise) pour caractériser l'avènement des Capétiens, comme il parle de « révolution des femmes » pour la Fronde, de « révolution littéraire » pour le siècle de Louis XIV, et encore de « révolution populaire et la prise de la Bastille en 1413 ». En 1413 ! Voilà qui est piquant. Mais qui ne sait, ou ne devrait savoir que la Bastille a été prise toutes les fois que les Parisiens ont bien voulu se donner la peine de l'assiéger ? C'est pourquoi M. de Jouvenel n'a pas assez marqué les caractères différents de ces « prises », et pourquoi celle du 14 juillet 1789 n'a pas succédé simplement celle de mai 1413. Ou plutôt il l'a laissé entendre quand il a daté de la régence de Philippe d'Orléans le début de la débâcle où allait sombrer « l'ancienne France ». La

moitié de son livre est ainsi consacrée à étudier ces soixante-dix années qui ont vu, contre la royauté défaillante, l'insurrection des privilégiés, avant celle de la bourgeoisie (qui est vraiment le fait de 89), en attendant celle du populaire. La fumée dissipée du coup de pistolet tiré par l'auteur, il reste une étude de « philosophie de l'histoire » de France, très intelligent exercice de réflexion pour un homme politique qui s'avise de temps en temps de « faire oraison ».

P. F.

JOSEPH CAILLAUX. — *D'Agadir à la Grande Pénitence*. (1 vol. Flammarion).

Il y a quelques semaines, les Conférences du Président Joseph Caillaux au théâtre des Ambassadeurs causaient à Paris et dans le monde le plus profond retentissement.

Il est capital de se rendre compte aujourd'hui de quelle façon, en 1911, aux jours sombres d'Agadir, M. Caillaux éloigna — provisoirement — la France des zones sanglantes où le destin devait la ramener. Dès 1924, à l'heure des illusions berceuses, Joseph Caillaux, le premier de tous, annonça que le moment était venu de la « Grande Pénitence » — de cette Pénitence dont l'univers ne sait encore quand il sortira.

Rien ne passionnera davantage l'opinion que d'étudier, dans le nouveau livre de l'auteur de *Mes Prisons*, pas à pas, le développement d'une des pensées maîtresses de ce temps.

Livres reçus au Bureau de la Revue

HILAIRE BELLOC. — *Richelieu*. Payot.

LUDWIG BAUER. — *L'Agonie d'un monde*. Grasset.

MARCEL BOULENGER. — *Nicolas Fouquet*. Grasset.

PIERRE BENOIT. — *Fort-de-France*. A. Michel.

JULIEN BONNECASE. — *La Pensée juridique française*. Delmas, à Bordeaux.

LÉON BLOY. — *Lettres à René Martineau*. Edit. de la Madeleine.

HENRI BARAUDE. — *Lopez, agent financier et confident de Richelieu*. Revue Mondiale.

AUGUSTO DE CASTRO. — *L'Amour et le Temps*. Figuière.

ROBERT CHALLES. — *Voyage aux Indes d'une escadre française*. Plon.

COMTE DE CHAMBORD. — *Voyage en Italie*, 1839 à 1840. Edit. de France.

ALBERT CHÉRUEL. — *De Télémaque à Candide*. De Gigord.

MAURICE COULOMBEAU. — *Chartres*. Desclée de Brouwer.

PIERRE COSTE. — *Les Filles de la Charité*. Desclée de Brouwer.

LÉO DURTAIN. — *Vers la Ville kilomètre 3*. Flammarion.

SIMONE D'ERGNY. — *L'Étrange volonté du Professeur Lorrain*. Libr. des Champs-Elysées.

LOUIS GARNERAY. — *Mes Pontons*. Edit. Excelsior.

GÉRARD D'HOUVILLE. — *L'Impératrice Joséphine*. Flammarion.

LOUIS ET RENÉ GUERIEUT. — *Chanson américaine*. Edit. des Portiques.

MAURICE GENEVOIX. — *Forêt voisine*. Flammarion.

C.-H. HOTCHKISS. — *Le Mystère de San-Francisco*. Edit. de France.

GUSTAVE JUVET. — *La Structure des nouvelles théories physiques*. Alcan.

RUDYARD KIPLING. — *Souvenirs de France*. Grasset.

ARMAND LÉON. — *Manuel et Cie*. Libr. des Champs-Elysées.

FERNAND LAUDET. — *La Samaritaine*. Dunod.

LAUCADIO HEARN. — *Voyage au Pays des Dieux*. Mercure de France.

ALICE LA MAZIÈRE. — *Nouvelle Espagne*. Edit. Bascourt.

J.-M. MORTON. — *Sobieski*. Payot.

I. MESSICH. — *Après Sarajevo*. Aux Ateliers [illegible]

MARIO MORGAN. — *La Mala Notte*. Quadorni et [illegible] à Milan.

GEORGES MARISE. — *La haute nostalgique*. Revue médicale des Arts et de la Vie.

LÉON MARIE. — *Rayons d'argent*. Figuière.

KLAUS MEHNERT. — *La Jeunesse en Russie soviétique*. Grasset.

LOUIS MADELIN. — *Les Grandes étapes de l'Histoire de France*. Flammarion.

COMTESSE DE NOAILLES. — *Choix de poésies*. Fasquelle.

BARONNE D'ORSAN. — *L'Union libre?* Figuière.

ADRIENNE PEYTEL ET JULIETTE GOURLET. — *Plans et Bosses*. Edit. des Portiques.

PLATON. — *Phèdre*. Belles-Lettres.

MAURICE PERNOT. — *L'Allemagne de Hitler*. Hachette.

PIERRE ROSENTHAL. — *La Grande Espérance*. Edit. Montaigne.

ARIEL REY. — *La Jeunesse de la Science grecque*. Renaissance du Livre.

EMILE RIDEAU. — *Les rapports de la matière et de l'Espace dans le bergsonisme*. Alcan.

J.-H. ROSNY aîné. — *Un Voleur*. Edit. de la Madeleine.

LOUIS-CHARLES ROYER. — *L'Amour à Honolulu*. Edit. de France.

RICHARD SCHMIDT ET ADOLF GRABOWSKY. — *La Question du Désarmement*. Heymann, à Berlin.

LOUIS SANDRIC. — *La Sarre*. Fasquelle.

J.-A. SAUZEY. — *La guerre en fourrures*. Edit. de France.

ANDRÉ SUARÈS. — *Marsilio*. Grasset.

FRANK SIMONDS. — *L'Amérique doit annuler les Dettes*. Edit. Excelsior.

ARMAND THIRAULT. — *La Banque*. Edit. Rex.

A. TUSSERSTIAENS. — *La fête à Malta*. A. Michel.

ULRICH WILCKEN. — *Alexandre-le-Grand*. Payot.

MARCEL VASSAL ET LÉO ANGELY. — *Oiseaux du Paradis*. Revue mondiale.

Dr SERGE VORONOFF. — *Les Sources de la Vie*. Fasquelle.

RENÉ VANLANDE. — *La Albanie, sous l'œil de Mussolini*. Peyronnet.

PAUL VOIVENEL. — *Du timide au salvie*. Libr. des Champs-Elysées.

MISS V. WOODGATE. — *L'Anneau de Saphir*. Edit. de France.

LA QUINZAINE COLONIALE

L'inauguration par le Président de la République de la semaine d'*Exposition de la Littérature Coloniale* en a fait le principal événement de la quinzaine coloniale. M. Albert Sarraut avait tenu à venir au [illegible] cette exposition pour en faire les honneurs à M. Lebrun, qu'escortaient ministres, gouverneurs, généraux. Très grand a été le succès pour la Société des [illegible] qui avaient organisé cette série de manifestations [illegible] tant sa vitalité, l'ampleur de ses initiatives et ses progrès, pour répondre à l'appel de Jean Gasseloumbl, énergique et intelligent promoteur et directeur de la Semaine Coloniale.

Le centre de l'Exposition était une *Rétrospective de Leconte de Lisle* qui a eu une très importante répercussion. La valeur et les buts en ont été montrés par

Marius-Ary Leblond dans un article éloquent, révélateur, et on peut même dire édifiant, dans *Les Nouvelles Littéraires* : nos collaborateurs ont indiqué tout ce que se proposait de frappant et conséquent la Société des *Admirateurs de Leconte de Lisle* fondée par eux il y a quelques mois et que préside M. Edmond Haraucourt, le grand poète qui fut l'ami de Leconte de Lisle. Il s'agit, par-dessus tout, de renouveler, concentrer et propager l'influence du maître parnassien pour réagir contre l'excès, ou l'exclusivisme du culte en ce moment voué à Baudelaire et aux autres « Poètes Maudits », de faire éclater la pureté de l'inspiration de Leconte de Lisle qui s'est épanouie en même temps que celle de Puvis de Chavanne, en pleine apogée du Naturalisme. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est qu'il s'agit de mettre à l'honneur le genre épique de Leconte de Lisle, son évangile esthétique célébrant fraternellement les races de l'Univers. Leconte de Lisle doit redevenir le grand maître de toute la littérature coloniale.

Les buts de l'exposition ont été marqués dans un article de *Comœdia*, que M. Gabriel Boissy n'a jamais manqué d'intéresser à notre geste coloniale. Elle comprenait, notamment, une salle de littérature militaire, contemporaine, montrant une richesse insoupçonnée : plus de cent auteurs, de Galliéni et Lyautey à Ferrandi et Vanlande en passant par Emile Nolly et Henry Daguerches. *Comœdia* a signalé que ces manifestations se proposaient l'imprimer dans le public, un mouvement d'intérêt, voire de mode, en faveur du livre colonial ; d'utiliser la littérature comme propagande pour l'ensemble de la colonisation ; de déterminer plus de solidarité entre toutes les professions coloniales. Le Président, très dévoué Pierre Mille, Jean Vignaud, Marius-Ary Leblond, Robert Delavignette, Clotilde Chivas-Baron, Henri Gourdon, Alfred Blanchet sont les principaux promoteurs de cette action à laquelle des leaders de l'histoire et de la géographie coloniales, comme Martineau et Guillaume Grandidier, ont, entre autres, promis leur large concours.

Il faudrait y rallier également les ethnographes. Nous devons signaler tout particulièrement la Renaissance remarquable des *Salles coloniales du Trocadéro*, depuis deux ou trois ans. En ce moment, le savant professeur Labouret, par ailleurs publiciste de première importance, et M. Marcel Gaioude y déploient de très belles expositions des trésors recueillis, notamment, par la *Mission Dakar-Djibouti* : clichés, disques, fiches, manuscrits et vitres, peintures. En même temps, *la Mission Petit et Decary* montre ce qu'elle a rassemblé au cours de trois missions. M. Madagascar M. Decary est un des érudits administrateurs qui honorent le plus ce corps où le remarquable, le grand chef qu'est M. Cayla encourage et subventionne les zèles intellectuels. Grâce au directeur et au directeur-adjoint du Trocadéro, M. Rivière, ce musée, revivifié avec soin et art, est visité par les élites et contribue fort heureusement à mettre à la mode les arts primitifs d'Afrique, l'ethnographie de notre Empire et cet Empire lui-même dont les snobs s'écartaient avec répulsion quand ils le supposaient ne pouvoir nous fournir que des ressources économiques.

Par la même occasion retenons l'attention des Coloniaux et des amis de nos colonies ou simplement de l'exotisme, sur la magnifique publication, *L'Art*, en deux grands volumes illustrés richement à chaque page, de la maison Larousse, sous la direction de Léon Deshairs, qui veille à la meilleure utilisation des travaux récents. J'en laisse de côté les parties européennes pour signaler les importants chapitres consacrés à l'Extrême-Orient, à l'Art de l'Amérique indigène et à l'Art nègre. Pour la première fois celui-ci conquiert droit de cité dans une Encyclopédie de crédit classique. Nous voudrions le voir, de là, représenté au Louvre : le Trocadéro rassemble les documents d'utilité ethnographique ; c'est au Louvre à élire, recueillir et classer les œuvres de valeur esthétique, à consacrer les chefs-d'œuvre.

Parmi les ouvrages historiques qui prennent intérêt de doctrine et d'actualité, nous devons signaler *l'Albuquerque*, de René Bouvier, chez l'éditeur Bossard. M. Bouvier, est un de nos remarquables auteurs coloniaux, synthétisant l'expérience d'un directeur de grandes sociétés qui a voyagé dans un bon nombre de nos possessions et y contrôle maintes cultures et industries avec la science minutieuse et éclectique d'un historien de culture étendue à qui l'on doit déjà maints volumes notoires. Grand connaisseur de l'Océan Indien, il s'est cette fois attaché à la colonisation portugaise si injustement méconnue et il ressuscite Albuquerque en révélant toutes les luttes qu'il eut à soutenir contre la Métropole et ses propres lieutenants. M. Bouvier a dégagé avec caractère de cette matière épique quelques fortes leçons pour notre Ministère des Colonies. Le volume se complète d'une fort opportune chronique de la fondation de notre Compagnie des Indes dont quelques pièces accusent les vices et erreurs presque incroyables.

On a beaucoup parlé des *Typhons*, de Pencheron (Ed. Géographiques et Coloniales) et les grands connaisseurs en matière d'Extrême-Orient, tel Albert de Pouvourville, ont célébré sa valeur, son lyrisme, son importance d'actualité.

Le même Pouvourville a publié *Griffes rouges sur l'Asie* (Baudinière), qui dit avec accent les assauts du bolchevisme contre les puissances européennes, les ruines qu'ils causent, les ripostes qui y sont opposées, le mot unique que la race blanche dresse contre la race jaune. Naturellement, notre laborieuse Indochine est un des principaux sujets de ce livre : il célèbre la sagesse de M. Pasquier qui a pu arrêter le flot révolutionnaire montant. Des documents secrets et définitifs donnent plus de valeur à ce livre d'action constructrice.

A Tananarive, M. Cayla, qui s'intéresse de très près aux Arts et aux Lettres indigènes, édite une magnifique *Revue de Madagascar*, dont le tome II apporte une série de belles photos révélant la richesse et la variété des Arts décoratifs. Il a également favorisé la publication d'un superbe album de gravures du peintre Urbain Faurec représentant les architectures de la capitale. Il vient enfin, de faire réorganiser le service des Archives. La Réunion a été représentée cette quinzaine à Paris, par la majestueuse rétrospective de Leconte de Lisle où furent montrées de très vieilles et précieuses gravures locales introuvables et par une charmante exposition de Maurice Ménardeau, un des meilleurs peintres de l'Ecole Coloniale, élève de Fouqueray. Cet artiste a sensitivement exprimé les grâces et le pittoresque de l'île fameuse, ses flamboyants miraculeux, ses pics altiers, ses cirques augustes.

On voit progressivement l'art et la littérature s'associer à la politique pour constituer cette solidarité intercoloniale que le Syndicat de la France Extérieure s'attache à organiser.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 14 71e ANNÉE 15 JUILLET 1933

UN GRAND HELLÉNISTE : VICTOR BÉRARD

« Enfin, dans le silence on entendit la voix du vieil Echénéos ; c'était le plus disert des héros phéaciens. Il savait tant et tant des choses d'autrefois ! C'est pour le bien de tous qu'il prenait la parole ». Chaque fois que ces vers d'Homère remontent à ma mémoire, je ne puis m'empêcher de les appliquer à l'incomparable éditeur du vieux poème, Victor Bérard. Moins heureux qu'Ulysse, après avoir tant peiné, visité tant de pays et tant de villes, connu l'esprit de tant d'hommes, lutté pour tant de grandes causes, il s'est vu « rayer par le Fils d'en Haut la journée du retour » en cette Ithaque de Morez, rocheuse comme l'autre et, mieux qu'elle, « perchée comme une aire », « sous le Nérite », je veux dire le Rizoux « aux bois tremblants ».

***

Les circonstances l'ont tenu presque toujours exilé, loin de cette terre natale, mais jamais il n'en avait complètement perdu l'accent qui rendait sa parole si savoureuse ; jamais non plus il ne l'avait laissé sortir de sa mémoire. Les paysages lumineux de la Méditerranée, les îles étincelantes, les horizons clairs, n'effaçaient point de son regard l'étroite Combe-Noire, où s'allonge Morez, la Joux et la Forêt du Mont-Noir, toutes les crêtes rugueuses qui avaient arrêté ses premiers regards, celle des Arcets, des Entreroches ou du Flandrin. Et que de fois, dans les pays desséchés, où les recherches et les fouilles le conduisaient et l'arrêtaient, il songeait au lac de Joux ou à celui de l'Abbaye, au visage changeant des eaux et surtout à la Bienne, qui bondit sur les rochers, sous les sapins, en chantant l'éternelle chanson de la fraîcheur et du travail, à l'horizon proche des Rousses s'ouvrant sur le lac immense, les géants des Alpes et leurs glaciers éclatants.

Il était l'héritier, le type le plus noble et le plus complet d'une forte race, robuste, ardente, audacieuse, modelée au long des siècles par la vie rude et saine de ces montagnes, de ces bois, de ces vallées industrieuses. Victor Bérard avait conservé jusqu'à son dernier jour une pleine vigueur, une jeunesse infatigable, une ardeur irrésistible ainsi qu'une candeur limpide et séduisante : c'était un « Montagnon ».

Là, jamais l'esprit, ni les bras ne sont restés oisifs. On trace des clairières au sein des forêts, on arrête les torrents pour les contraindre à peser sur les aubes, à mouvoir les martinets. Dès la fin du Moyen-Age s'installe au bord de la Bienne l'industrie de la clouterie ; plus tard celle de l'horlogerie y fait des progrès décisifs ; c'est de là que partent par milliers les « pendules comtoises » dont le tic-tac et la sonnerie comptent les heures, règlent les travaux et les jours chez les paysans et artisans de France ; enfin celle de la lunetterie et des verres d'optique y déploie des miracles d'ingéniosité pour adapter

sans cesse, perfectionner toujours les indispensables auxiliaires de notre sens le plus précieux. Mais jamais ces inventeurs et ces ouvriers ne donnent aux outils et aux techniques leur être tout entier. Ils gardent pour eux leur âme et leurs songes et regardent toujours plus haut que la tâche quotidienne.

*
* *

L'œuvre immense accomplie par Victor Bérard, dans les domaines en apparence très lointains les uns des autres, où s'est déployée son activité aux mille formes, a été celle d'un Morézien, c'est-à-dire une œuvre d'invention perpétuelle, de création continue, élaborée dans l'allégresse au contact du réel, enfantée dans la joie au service de l'homme. Historien, géographe, philologue, voyageur, archéologue, professeur, publiciste, orateur, homme politique, traducteur et commentateur d'Homère, champion des peuples opprimés, président de grandes commissions parlementaires, il fait rayonner un humanisme complet où le livre et la réalité concrète s'unissent toujours, pour se contrôler et s'éclairer, où l'action féconde et éprouve la pensée, où la pensée dirige et vivifie l'action. Et s'il est vrai, comme le veut le philosophe, que l'idéal de la vie soit de réaliser dans son âge mûr le rêve de sa jeunesse, personne n'a vécu d'une vie plus harmonieuse, plus achevée, plus heureuse que Victor Bérard.

Agrégé d'histoire et de géographie, au sortir de l'Ecole Normale Supérieure, jeune membre de l'Ecole d'Athènes, enfant chéri des dieux, disciple enthousiaste et réfléchi de Renan, à peine a-t-il mis le pied sur la terre sacrée de la Grèce, que, dans une sorte de révélation, il voit distinctement les deux champs, qui, désormais, se partageront ses heures, et conçoit l'essentiel de ses méthodes. Bientôt les thèses qu'il présente et soutient avec éclat pour le Doctorat ès-Lettres en fournissent la preuve. Dans l'une, il étudie l' « Origine des cultes Arcadiens », dans l'autre, « l'Arbitrage entre les cités libres de la Grèce » ; dans l'une, l'organisation morale et religieuse, dans l'autre, l'organisation politique des hommes. Avant même la première ligne de la grande thèse, dans l'épigraphe qu'il emprunte — fait significatif — au grand humaniste du XVIe siècle P. Ramus, il pose la loi de son activité, de sa pensée, de toute son existence : « N'est-il pas permis de socratiser un peu, c'est-à-dire de négliger l'autorité d'Aristote pour chercher librement ? » Et les premiers mots de son avant-propos sont la revendication de son indépendance et l'affirmation souriante de son originalité : « je crains, dit-il, que cette étude n'aille à l'encontre des théories admises ». Chercher, loin des sentiers battus, sans respect superstitieux pour les Aristotes de tous les temps, au risque de scandaliser, comme Socrate, les rhéteurs, les sophistes et ceux qui prennent pour des voix divines les sons que rendent en se heurtant les marmites de Dodone, sans autre règle que la vérité, chercher librement, dans l'ivresse passionnée de l'explorateur et du conquérant, voilà désormais sa vocation et son bonheur. Et, jusqu'à son dernier jour, son ciel s'emplira d'étoiles nouvelles.

Ce qu'il découvre en Arcadie, dans ce petit canton de la Grèce, c'est l'Orient, l'Orient créateur des Dieux et des civilisations, ce sont les Phéniciens, ces rouliers des mers, qui, tout en vendant les marchandises de Tyr et de Sidon, ont semé dans toutes les îles et porté dans toutes les terres de la Méditerranée les créations de la Chaldée et de l'Egypte, leur art, leur littérature, leur religion.

L'œuvre de sa vie est née de cette rencontre sur les ruines de Mantinée. Désormais, libéré de la science officielle et des dogmes allemands, armé de méthodes nouvelles comme la toponymie et la topologie, archéologue et philologue, mais surtout périégète aux pieds légers, navigateur infatigable, il poursuivra, dans toutes les îles dorées de la Très Verte, sur toutes les côtes de la Méditerranée, les traces des Phéniciens.

Et elles sortiront du sol, où les recouvraient les alluvions successives des civilisations et des thalassocraties. Du même coup, Victor Bérard retrouve, explique, escale par escale, cap par cap, syrte par syrte, le périple mystérieux du divin Ulysse, roi de la mer et des îles, et de ses compagnons, les marins d'Ithaque, de Doulichion et de Samé. Pour nous quel voyage prodigieux ! Mais aussi quel guide ! en fut-il jamais de plus averti, d'une imagination plus brillante, d'une humeur plus gaie, d'une érudition aussi vaste et aussi allègrement portée ? Ne laisse-t-il pas loin derrière lui ses maîtres vénérés, Pausanias et Strabon ?

Et l'itinéraire éblouissant, pathétique, se déroule à nos yeux, saisissant nos esprits, emportant nos cœurs. Ce ne sont plus des noms sans vie, des pays sans réalité, des aventures de fantaisie. Partis de la Thrace, nous traversons d'un seul élan les mers de Grèce et de Sicile pour atteindre le pays des Lotophages dans l'oasis de

Djerba, fertile en dattes savoureuses ; puis, emportés vers le Nord-Est, nous touchons aux abords du Vésuve, au pays cyclopéen des Yeux Ronds, puis à la côte du Latium, à l'île de Circé, dompteuse de fauves et redoutable enchanteresse, pour descendre ensuite vers les îles Galli, où chantent les Sirènes et aborder aux rivages d'Eole, dans l'archipel de Lipari. Un coup de tempête nous refoule dans le détroit de Messine, entre le gouffre de Charybde et les rochers de Scylla ; puis ce sont les bouches de Bonifacio avec les sauvages Lestrygons, et, à l'extrémité de cette mer des horreurs et des épouvantes, les rives du Maroc et l'île reposante de Calypso, d'où les Dieux nous donnent le retour vers les lavoirs de Nausicaa, dans l'île de Corfou, et de là dans l'île sainte d'Ithaque. Pas une fois, nous n'avons eu le sentiment de quitter le réel ; ce sont les palais aux éclatantes richesses, révélées par les archéologues de Cnossos, de Tirynthe et de Mycènes. Mais surtout c'est le décor éternel de la mer violette, les eaux infatigables et changeantes, les rochers lumineux et trompeurs, les vignes et les oliviers. Ces marins sont ceux de tous les temps. Et tous ces récits, nous avons le sentiment que nour pourrions les entendre encore, sur les quais de Marseille ou du Pirée, de Cassis ou d'Alexandrie, sous les ombrages de Saint-Tropez ou de Jaffa.

Et nous les écoutons avec ravissement, dans cette traduction, où le texte, enfin débarrassé des bandelettes qui l'enserraient comme un mort, retrouve, dans ce pur français du XXe siècle, sa claire et vibrante lumière. La prose rythmée de Victor Bérard s'étale au jour comme les flots et chante comme les Sirènes : « as-tu vu le public regarder vers l'Aède inspiré par les Dieux, pour la joie des mortels ? Tant qu'il chante, on ne veut que l'entendre, et toujours ! C'est un pareil charmeur qu'il fut en mon manoir ». Ainsi parle un des héros de l'Odyssée. Ainsi parlerons-nous de Victor Bérard. Il a retrouvé le secret de Démodocos et, comme lui, il reste pour nous tous le « chanteur sans rival ».

Le vieux poème n'est plus un livre poussiéreux, écrasé sous de pesants dictionnaires ou perdu dans le jardin des racines grecques, c'est un drame aux cent actes divers, aux scènes éternelles. Drame de l'action ; c'est une encyclopédie nautique, l'histoire géographique d'un peuple de marins, d'explorateurs et d'aventuriers, ce sont les navigations, les peines et les naufrages ; drame du cœur, ce sont les enchantements des amours exotiques, c'est la poignante vision de l'épouse fidèle attendant au foyer lointain, près du lit dressé dans le tronc d'olivier, le pilote, le capitaine, le héros qui possède son cœur et sa foi ; drame de l'esprit, c'est le poème éternel de toutes les nostalgies, des voiles qui frémissent au vent des départs, aux impatiences des retours, c'est le poème de l'homme toujours attiré vers les mirages de l'inconnu, toujours avide du golfe sûr et reposant.

Victor Bérard pouvait intituler le dernier des seize volumes qu'il a consacrés à son poète : « La Résurrection d'Homère ». Il en avait le droit. Sa baguette magique a ressuscité le monde homérique et, avec ce monde même, la personne d'Homère. Le vieux poète retrouve sa patrie, son siècle, ses contemporains, ses maîtres. Nous en avons fini avec ces doctrines troubles venues d'Outre-Rhin, qui veulent que du bloc de marbre la statue sorte toute seule, que les chants spontanés des peuples soient la voix même de Dieu et la réalisation des suprêmes beautés, que seule la masse soit créatrice. Nous voilà libérés de ce « dynamisme colossal ». Si tous les vers et même si tous les chants de l'*Odyssée* ne sont pas strictement d'Homère, tous lui appartiennent, comme appartiennent à Phidias les figures et les groupes de la frise immortelle. C'est la revanche du bon sens, c'est la revanche de l'esprit ordonnateur sur la matière, de la liberté sur le déterminisme fatal. Il nous plaît que cette nouvelle « Apothéose d'Homère », plus vivante, plus chaude que celle d'Ingres, et plus riche d'avenir, soit, par la grâce de Victor Bérard, une fleur éclatante de la science et de la raison françaises.

*
* *

Et cette œuvre immense, d'une érudition qu'on a peine à se figurer, laissait à Victor Bérard des heures libres, tant son activité méthodique et sa puissance de travail étaient illimitées. En même temps que cette résurrection d'une œuvre et d'un poète, il poursuivait, dans un apostolat fervent, la résurrection des races et des peuples opprimés. L'Orient contemporain ne l'intéressait pas moins que l'Orient antique.

Comme membre de l'Ecole d'Athènes, d'abord, comme envoyé spécial de la *Revue de Paris*, plus tard, il avait parcouru ces pays jadis enchantés par le sourire d'Athéna, fleuris par sa beauté, illuminés par sa raison, maintenant écrasés par la plus rétrograde, la plus brutale et la plus inhumaine des barbaries. En lui le

fils de l'hellénisme et le fils de la Révolution Française étaient également blessés par ce spectacle, où il voyait un défi à l'humanité.

De là sont nées de généreuses campagnes, qui ont préparé les justes libérations. Dès la fin de son séjour en Grèce, avant même de publier ses thèses, il posait en termes décisifs le problème de la Turquie et des nations esclaves devant la conscience universelle. Avec une lucidité exceptionnelle il indiquait les étapes qu'il faudrait ménager pour préparer à l'indépendance les peuples opprimés, pour les y amener d'une marche prudente, pour juguler les convoitises des Etats rapaces, pour éviter de compromettre le succès par des solutions prématurées. Rare alliance du bon sens, de la mesure et de l'idéalisme.

Désormais, par ses chroniques régulières de la *Revue de Paris*, par ses livres, par des préfaces libéralement accordées aux défenseurs des libertés nationales, avant, pendant, après la guerre, il va poursuivre sans défaillance une œuvre difficile : éveiller le cœur des nations, discipliner les impatiences, guider l'action des diplomates et des hommes d'Etat. Guetteur à l'œil clair et à l'âme impavide, d'un geste sûr il montrait aux peuples les nuées qui couraient sur les crêtes des Balkans, assombrissaient le ciel de l'Orient et menaçaient l'Europe. Avant tout, sans jamais se lasser, il dénonce la politique du Sultan, fondée sur l'assassinat et celle de ses ministres, fondée sur la rapine et sur le vol. Qu'il s'agisse de la Crête, de la Macédoine ou de l'Arménie, il fait entendre le cri de la conscience et l'appel de l'humanité devant ces horribles massacres, où se complaît le sadisme du tyran. Il révèle sans peur les intrigues qui se nouent dans l'ombre autour de Constantinople, les complicités du gouvernement grec prêt à trahir l'idéal de son peuple, les indécisions et les faiblesses troublantes de la Russie, l'immoralité du Tzarisme, les compromissions de l'Autriche. Il est attentif aux grondements qui, par la Perse, l'Inde et la Chine, traversent l'Asie tout entière, pour atteindre le Japon, et, analysant les lointaines répercussions de la lutte, qui a dressé l'Empire du Levant contre la Russie, il semble prophétiser les événements dont la Mandchourie et la Chine sont aujourd'hui le théâtre.

Il démêle, dans le monde, les projets, les ambitions, les intrigues de l'Allemagne, l'action de ses diplomates, de ses commerçants, de ses ingénieurs, donne leur juste portée aux manifestations de son empereur en Crète, en Macédoine, à Stamboul, en Asie comme en Afrique, sur la route de Bagdad comme sur celle de Fez. Personne n'a vu d'un regard plus sagace la tempête que les projets de la Mittel-Europa et les prétentions du militarisme prussien sur l'Asie levantine assemblaient sur le monde.

Il ne s'est pas trompé non plus sur l'Angleterre. A cette époque où les affaires d'Afrique et l'humiliation de Fachoda troublaient chez nous les meilleurs esprits, il a su distinguer l'avenir. Et, dans un gros livre bourré de faits, de statistiques et de chiffres, « l'Angleterre et l'Impérialisme », il prouve que la politique anglaise sera désormais réglée par le désir de ne jamais se heurter à la politique américaine : « je refuse de parler des Etats-Unis comme d'une Nation étrangère » s'écrie Joseph Chamberlain ; et surtout, par la rivalité industrielle et commerciale qui, de plus en plus, l'oppose à l'Allemagne, il annonce que l'ère ouverte par le siècle verra le triomphe de l'empirisme anglais ou celui du rationalisme allemand.

C'est dire que si la guerre de 1914 l'a, comme nous tous, frappé dans son cœur de Français, d'Européen, d'homme, elle ne l'a pas surpris. Sans doute s'est-il abusé sur la Bulgarie. Mais qui donc, jusqu'en 1915, n'a point nourri à son sujet les plus décevantes illusions ? En tout cas, personne, mieux que Victor Bérard, n'a présenté au monde le vrai visage de la France, éducatrice des peuples, arbitre de la justice et de la liberté. Personne n'a besogné avec plus de noblesse et plus d'efficacité pour grouper autour d'elle, à l'heure du danger, les armes et les cœurs. Victor Bérard a sa part — et large — dans la victoire du droit et de la liberté.

***

Un tel homme était tout désigné pour devenir, dans nos Assemblées parlementaires, un des conseillers et un des guides de la démocratie. L'honneur du Jura, c'est de l'avoir compris et d'avoir envoyé Victor Bérard siéger au Sénat dès le lendemain de la guerre. Et l'honneur du Sénat c'est d'avoir sans délai confié à son expérience, à son labeur, à son talent, les charges les plus hautes. Bien vite l'humaniste est appelé à présider la Commission de l'Enseignement. Quelques années plus tard, l'ancien rédacteur de la *Revue de Paris* préside la Commission des Affaires Etrangères. Victor Bérard a maintenu les hautes traditions de ces deux col-

lèges et il les a marquées de sa puissante personnalité.

Naturellement, il intéressait le Parlement aux travaux de l'archéologie, aux fouilles qu'en divers points de l'Orient menaient ses jeunes émules, à Bactres en Afghanistan, en Perse, et surtout à Tanis, cette ville d'Egypte « d'où sortit Moïse et d'où partirent Danaos et ses filles », cette mère-patrie de nos civilisations occidentales.

En même temps, il associait le Sénat aux grands anniversaires, à ces fêtes civiques qui se sont heureusement multipliées depuis la fin de la guerre. Il semblait que, saturé d'héroïsme, notre pays eût besoin de se sentir plus étroitement lié à sa tradition intellectuelle, de retremper son âme dans celle de ses penseurs, de ses savants, de ses artistes. Victor Bérard a été l'interprète éloquent de la nation entière, qu'il célébrât Molière, son bon sens, son courage, sa lucidité, son rire et sa passion ; qu'il évoquât Pasteur et la science, instrument de libération et de solidarité; qu'il analysât l'œuvre de Champollion dont le génie a arraché des millénaires aux ténèbres des tombes égyptiennes ; qu'il composât le triptyque de la prose française dans son éloge de Pascal, le maître du style qui « est l'exact vêtement de la pensée », de Voltaire, qui a fait rayonner dans le monde la clarté, de Renan, qui a élargi le Parthénon pour y faire entrer les nostalgies de la Bretagne et les aspirations de son cœur.

Enfin, il défend, en toute occasion, les droits de la culture. Il veut que les enfants de l'Ecole Primaire soient munis d'un bagage solide, qu'on enseigne à la campagne les choses de la terre et dans les villes les choses des métiers, mais qu'avant tout, de ces petits Français, on fasse des citoyens et des hommes ; qu'on se garde d'écraser et de déformer leurs maîtres par des prétentions encyclopédiques.

Il dirige, avec une autorité indiscutée, une enquête mémorable sur le surmenage dans l'Enseignement Secondaire. Il défend les droits des enfants au loisir réparateur et à la santé. Mais aussi il met en pleine lumière le danger qui menace l'esprit français, par l'envahissement de plus en plus redoutable du savoir au détriment de la formation intellectuelle et morale.

En toute circonstance, il se fait l'apôtre des Humanités, qu'il s'agisse des langues méridionales et de leur rôle dans l'enseignement, qu'il s'agisse de la licence et de la place que le latin et le grec doivent tenir dans la formation des élites et des maîtres. Jamais parole n'a été plus vibrante, plus émue, plus entraînante que le jour où, dans un mouvement sublime, parti du plus profond de sa conscience et de son cœur, il liait aux Humanités complètes, intégrales, le sort de la République et de la Démocratie.

*
* *

Ces hautes préoccupations ont réglé aussi l'action de Victor Bérard à la Commission des Affaires Etrangères.

Le grand souci de ses dernières années était l'organisation de la paix. Il voulait y atteindre par les efforts de tous. Dans l'ordre de la pensée d'abord, c'est lui qui fait accepter par le Sénat l'organisation de l'Institut de Coopération Intellectuelle, en lui imposant la marque de son esprit mesuré.

Dans l'ordre économique, il voulait éliminer les causes de trouble et de déséquilibre, par la justice et par l'équité : rapporteur des accords Young, il fait planer sur le Sénat le souvenir de Sophocle et d'Antigone « par-dessus la justice des hommes passagers, nous souhaitons, nous rêvons, nous exigeons le contrôle et les corrections de l'équité éternelle ».

Il n'a pas tenu à lui que le problème des zones franches reçût une solution conforme aux désirs de la France. Mais son rapport vigoureux restera un monument élevé à notre droit et à notre loyauté par le plus savant et le plus probe des historiens.

Toutefois, il savait que le monde n'est pas encore prêt pour les solutions idéales. En attendant des jours meilleurs, il demandait au pays de rester fort, pour être capable de s'affirmer une fois de plus, si le sort le voulait, comme « le champion de la liberté humaine et de l'indépendance universelle ».

Dans une de ses dernières interventions à la Tribune du Sénat, peu de mois avant sa mort, après avoir, dans un large coup d'aile, évoqué la Trêve de Dieu et la Marseillaise de la Paix, il clamait sa foi dans un monde mieux ordonné « où l'humanité trouverait le droit et la paix ».

Tel a été son testament. Emouvante rencontre, sa dernière pensée rejoignait l'ouvrage de sa première jeunesse ; il avait commencé par étudier l'organisation de l'arbitrage entre les cités grecques, ses yeux allaient se fermer sur la vision d'une organisation universelle.

*
* *

Il n'est plus, mais il nous reste l'exemple de sa vie et le souvenir de son labeur. Il nous reste cette œuvre qui palpite d'une jeunesse enchantée. Songes et bouillonnements de l'Orient, lumière transparente de l'Acropole et des Cyclades, enthousiasmes érudits de la Renaissance, raison classique, élans triomphants de la Révolution, frémissements du Romantisme, tout s'assemble en elle, tout s'ordonne, tout éclate, tout rayonne.

Il nous reste une grande leçon. C'est bien là-bas, dans l'Orient mystérieux que l'humanité retrouvera ses premiers titres de noblesse. Pas une année ne s'écoule, qui n'apporte aux intuitions de Victor Bérard de nouvelles justifications. Ce sont les découvertes de Ras-Shamra, sur la côte de Syrie : c'est la résurrection d'une épopée phénicienne antérieure de longs siècles à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. C'est, dans le lointain de l'Indus, le retour à la lumière des cités énigmatiques de Harappa et de Mohenjo-Daro.

Dans le sens même qu'avait prévu, qu'avait annoncé cent fois Victor Bérard, le mystère qui enveloppe les origines des civilisations recule de plusieurs millénaires.

Mais ne nous y trompons pas. C'est la raison grecque qui reste encore la loi et l'espérance de l'humanité. Comme il n'a cessé de le répéter jusqu'à son dernier souffle, c'est « l'homme grec qui le premier osa élever dans le monde la voix de l'homme, les regards des hommes, les raisonnements des hommes. »

Ne fermons pas l'oreille aux appels qui montent des profondeurs, mais sachons qu'ils n'appartiennent à l'homme que lorsque la raison humaine les a éprouvés et marqués.

Aphrodite n'était, sur les côtes de l'Asie, que l'écume des flots ; c'est la Grèce qui en a fait la déesse radieuse de la beauté éternelle.

H. Ducos,
Sous-Secrétaire d'Etat à l'Education Nationale.

L'EUROPE ET LA FOI (1)

Aucun lien n'existe entre la société barbare et la féodalité du Moyen-Age ; on ne peut trouver aucune trace d'un tel lien. Il existe, au contraire, un enchaînement historique très net et très clairement marqué entre la civilisation romaine et le système féodal ; d'innombrables documents l'attestent ; lorsqu'on les a lus et comparés dans leur ordre, on ne peut conserver aucune espèce de doute : la féodalité et la civilisation médiévale sont de pure origine romaine.

En un mot, la disparition progressive du Gouvernement impérial et central de l'Europe occidentale, la faillite de la puissance de l'organisation une et centralisée qui siégeait à Rome et devint incapable de donner aux existences des hommes, en les administrant, leur couleur et leurs contours, fut une révolution interne ; elle ne vint pas du dehors. Ce fut un changement parti de l'intérieur ; rien ne ressemblait moins à une conquête extérieure, et surtout à une conquête barbare.

Voici simplement ce qui arriva : la civilisation romaine, devenue très vieille, ne put continuer à maintenir cette méthode vigoureuse et universelle de gouvernement local, subordonné à la capitale, qu'elle avait soutenu pendant quatre ou cinq cents ans. Le mécanisme des impôts s'affaiblit peu à peu ; l'ensemble du système de bureaucratie centrale s'affaiblit ; dans chaque localité, les hommes de valeur commencèrent à acquérir une sorte d'indépendance ; divers soldats avantagés par ce changement lent — et prodigieux — occupèrent ce qu'on appelait les « palais locaux » de l'administration romaine et s'emparèrent d'autant de revenus que les derniers impôts romains pouvaient leur en donner ; en retour, ils se virent imposer autant de devoirs gouvernementaux que le déclin de la civilisation pouvait encore en maintenir.

C'est là ce qui arriva, et c'est là tout ce qui arriva.

En tant que phénomène historique, ce fait mérite l'épithète de « prodigieux » que je lui ai appliqué. Il frappa violemment les imaginations humaines. Les troubles et les cataclysmes

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1er juillet 1933.

qui çà et là furent les symptômes de ce changement fondamental, de ce passage de la grande civilisation ancienne aux Siècles des Ténèbres, bouleversèrent étrangement les nombreux et prolifiques écrivains de cette époque. Leurs frayeurs, leur stupéfaction, leurs conjectures quant aux résultats, sont arrivées jusqu'à nous fortement mises en relief. Après tant de siècles, nous sentons l'ébranlement que produisit dans le monde littéraire de ce temps, le sac de Rome par Alaric, ou la marche des troupes auxiliaires de Rome appelées « Visigothes » qui traversèrent la Gaule pour envahir l'Espagne ; nous sentons l'effroi que souleva l'apparition devant la ville africaine d'Hippone de la horde mêlée à laquelle on a donné le nom de ses chefs, les « Vandales ». Mais ce que nous ne sentons pas, ce que nous ne tirons pas des documents contemporains, ce qui a été simplement une invention de la pensée universitaire dans la génération qui vient de s'éteindre, c'est cette tendance qui est contre le catholicisme et contre la civilisation ; cette tendance qui voudrait représenter l'ancienne civilisation comme conquise par des hommes d'une souche différente et meilleure ; le type suprême de la civilisation moderne en serait sorti ; le contraste qu'il présente avec le monde et la tradition catholiques est à la fois loué comme le principe de vie en Europe et mis en relief comme le fait fondamental de l'histoire européenne.

Le lecteur ne se contentera pas de la simple affirmation d'une vérité historique, même si cette affirmation est basée sur tout ce qui compte dans la science moderne.

Il demandera : Qu'arriva-t-il donc en réalité ? Après tout, Alaric a bel et bien saccagé Rome. Les rois de France étaient des capitaines belges qui, au début, parlaient probablement le flamand aussi bien que le latin. Les rois des Burgondes employaient sans doute, en même temps que le latin, ce méli-mélo de mots barbares, celtes et romains, qu'on a appelé plus tard « dialectes teutons ». Il en est de même des officiers militaires qui, venus de l'Est ou de l'Ouest, furent nommés « Goths », à cause du recrutement primitif de leurs troupes. La masse composée de Slaves, de Berbères, d'esclaves fugitifs, etc., à qui, dans l'Afrique du Nord, on avait donné le nom de ses premiers chefs, les Vandales, avait probablement elle-même un considérable noyau germain.

La fausse histoire n'exploite que des connaissances superficielles. De nombreuses familles originaires de ce qui est maintenant l'Europe Centrale de langue allemande, eurent la direction de gouvernements locaux pendant l'époque de transition ; des tribus nettement distinctes des autres, quoique petites et parlant surtout l'allemand, survécurent quelque temps dans l'Empire. Comme toute erreur, la fausse théorie « teutonne » n'aurait pu vivre sans un élément de vérité à dénaturer ; c'est le devoir de quiconque écrit l'histoire véritable, même dans un essai aussi court que celui-ci, de montrer quelle était la vérité et comment elle a été interprétée de travers.

Pour comprendre ce qui s'est passé, il importe de se représenter d'abord clairement un fait : la charpente qui a servi de base à notre civilisation dans son unité, au cours de ses cinq premiers siècles d'existence, fut *l'armée romaine*. Je ne veux pas dire que le nombre des soldats était considérable, relativement à la population civile ; mais c'était l'organe essentiel de l'Etat, ce qui comptait réellement ; l'institution qui occupait les esprits des hommes, celle dont ils faisaient la fondation de tout était l'institution militaire.

L'État-Cité originel de la civilisation méditerranéenne s'effondra peu de temps après le commencement de notre ère.

Dans une civilisation complexe de plusieurs millions d'hommes le gouvernement autonome finit toujours par s'effondrer. Lorsque, après les furieuses luttes des factions, conséquence de cet effondrement, il fut nécessaire d'établir une autorité centrale et forte, l'homme tout désigné pour l'exercer, le personnage pour ainsi dire indispensable, était — dans un Etat constitué comme l'Etat romain — le général en chef de l'armée ; le mot « empereur », en latin *imperator*, n'a qu'un seul sens, celui de général en chef.

C'était l'armée qui faisait et défaisait les empereurs ; c'était l'armée qui dessinait les routes de l'Empire, commandait leur construction et même aidait à les construire. Et ces routes étaient tracées conformément aux besoins de l'armée. C'était l'armée qui assurait — très aisément, car on aimait la paix — l'ordre civil de l'immense organisme. Surtout c'était l'armée qui protégeait les frontières contre le monde sauvage de l'extérieur — qui gardait les bords du Sahara et de l'Arabie Pétrée, des montagnes d'Ecosse et des terres pauvres et incultes situées entre le Rhin et l'Elbe. Les garnisons formaient sur ces frontières une sorte de mur ; à

l'abri de ce rempart, on vivait dans la prospérité et les justes lois ; au dehors végétaient des groupes d'hommes, pauvres et dépourvus de tout art — en particulier de l'art d'écrire — si ce n'est dans la mesure où ils imitaient grossièrement les Romains, ou subissaient leur influence grâce à l'audacieux commerce romain ; ce qu'était la vie dans les collines celtes, nous pouvons l'apprécier en partie d'après l'analogie de la vie dans l'ancienne Gaule et d'après des légendes vivaces, mais nous ne savons presque rien des conditions de l'existence dans les plaines sablonneuses, les marais et les bois slaves et germains.

Or, l'armée romaine, cet instrument principal qui, ne l'oublions pas, non seulement sauvegardait les fonctions civiles, mais encore créait effectivement le maître de toutes les fonctions civiles, le Gouvernement, — passa par trois périodes très distinctes dans les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, jusqu'à environ l'année 400. Et cette transformation de l'armée romaine au cours de ces siècles est la seule explication possible du changement qui se produisit dans la société aussitôt après, au ve et au vi^e^ siècles, c'est-à-dire de 400 à 600 ; le passage de la civilisation parfaite de Rome au début des Siècles des Ténèbres.

Durant la première période, dans les premiers temps de l'Empire, au moment où se fondait et commençait à croître l'Eglise catholique, l'armée romaine était encore, en principe, composée de véritables citoyens romains.

En réalité, c'était déjà un métier que d'être soldat, et même pendant cette première période, l'armée se recrutait en grande partie dans les territoires que Rome avait conquis.

C'est ainsi que nous voyons César lever une légion gallique presque en même temps qu'il conquérait la Gaule. Mais longtemps après, très avant dans l'ère chrétienne, les hommes se représentaient l'armée comme une sorte d'institution universelle qui plongeait ses racines dans les droits des citoyens ; ils étaient encore fiers de la revendiquer d'un bout à l'autre de l'Empire et elle appartenait seulement à la minorité des habitants ; car des esclaves formaient la majorité.

La seconde période correspond au commencement du déclin dans les lettres et les arts ; elle nous emporte dans le tourbillon des guerres civiles du iiie siècle et amène avec leur terme l'Empire remanié. L'armée était alors purement professionnelle et, en même temps, elle était tirée des rangs les moins fortunés de la société romaine. Le recrutement était généralement considéré comme une espèce de taxe ; les grands propriétaires fonciers — qui, par un développement parallèle de la décadence, devenaient le principal élément économique de l'Empire romain — étaient sommés d'envoyer un certain nombre de recrues levées sur leurs terres.

Les esclaves étaient souvent contents de partir, car le service militaire, si dur qu'il fût, leur garantissait la liberté civique, certains honneurs, une solde, et l'avenir de leurs enfants. Les affranchis pauvres partaient aussi à l'ordre de leur maître, ou plutôt, bien entendu, seulement une certaine quantité d'entre eux, car la conscription était très faible en comparaison des systèmes modernes, et les rengagements, la longueur du service, l'absence de réserves et l'emploi des vétérans la restreignaient encore.

Au cours de cette seconde période, l'armée, de moins en moins civique, devenait de plus en plus le métier des déshérités de la fortune ; en conséquence, l'impopularité du service militaire allait croissant dans le reste de la population qui ne savait plus ce que c'était. Le citoyen ordinaire se séparait de plus en plus de l'armée et connaissait de moins en moins sa nature. Il arriva à la considérer moitié comme une force nécessaire à l'ordre public et à la défense de ses frontières, moitié comme un fléau pour lui à l'intérieur. Il arriva aussi à la regarder comme une institution qui lui était complètement étrangère. Elle vivait d'une vie différente de la sienne. Elle gouvernait — par l'intermédiaire du pouvoir de l'Empereur, son chef — elle dépendait de la Cour impériale, mais aussi la soutenait ou la remaniait. Mais, à la fin de l'Empire, elle était extérieure à l'ensemble de la société.

Cependant, le recrutement devenait difficile ; *on prit l'habitude d'offrir aux tribus affamées qui vivaient au dehors de l'Empire, l'avantage d'y résider à condition de servir sous les drapeaux romains.*

D'après un principe très ancien, les territoires situés à l'intérieur de l'Empire étaient affiliés et alliés à celui-ci plutôt qu'englobés par lui. Ce principe avait perdu sa réalité, autant qu'il s'agissait des anciens territoires auxquels il s'appliquait autrefois ; mais il prépara les voies pour une idée parallèle : des troupes affiliées et alliées à l'armée romaine feraient partie de cette armée par la discipline et l'organisation

et posséderaient cependant une liberté considérable dans leurs propres subdivisions.

Nous voyons donc que non seulement l'enrôlement des troupes barbares dans les corps réguliers est constant et va croissant, mais encore qu'*on accepte de plus en plus fréquemment « en bloc » comme auxiliaires des forces romaines, des corps entiers sous la conduite de leurs chefs locaux*.

Certains de ces corps, semble-t-il, ont été placés aux alentours des frontières ; à d'autres on donnait des concessions similaires très loin des frontières. C'est ainsi que nous voyons un petit corps de barbares germains fixé à Rennes, en Bretagne. Dans les légions, tous les soldats, en principe, avaient les droits des citoyens romains ; ils étaient théoriquement recrutés au sein de la civilisation parfaite de Rome ; en conséquence, le barbare qui se trouvait par hasard dans cette civilisation, acceptait plus volontiers le service militaire que son compatriote non-barbare ou esclave. Presque toujours il était plus pauvre ; s'il n'avait une longue habitude de la civilisation, il sentait moins les rigueurs de la vie des camps. Au cours de cette seconde période l'armée devint plus sédentaire, c'est-à-dire que chaque corps était attaché à une garnison où il restait ; désormais les postes étaient héréditaires et se transmettaient de père en fils ; on distinguait l'importance de ce que nous appelons « les quartiers d'hommes mariés ». Mais, en même temps, l'armée se composait de plus en plus d'hommes qui, employés comme auxiliaires, soit comme vrais soldats romains, étaient, *par le sang, l'origine, par les mœurs jusqu'à un certain point, mais moins par le langage, des barbares*. Il y avait des nègres, probablement des Celtes, des Slaves, des Mongols venus des steppes, un plus grand nombre de Germains, etc.

La troisième période fut témoin du grand bouleversement du v° siècle ; l'armée, bien qu'elle ne fût pas encore entièrement barbare, l'était déjà devenue dans ses parties les plus essentielles. Bien entendu, elle obéissait complètement à l'Etat romain, mais dans son sein se trouvaient des groupes considérables qui ignoraient en partie le grec ou le latin ; leurs maîtres romains considéraient que leurs mœurs et leur race en faisaient des étrangers ; ils partageaient eux-mêmes cette façon de voir.

Il est un fait sur lequel on ne saurait trop insister : non seulement l'idée d'attaquer l'Empire romain ne vint jamais à l'esprit de ces soldats, mais encore elle leur aurait paru inconcevable. Si on le leur avait suggéré, ils n'en auraient pas compris. Qu'une partie de l'armée combattît encore un prétendant à l'Empire — et nécessairement par suite, en faveur de quelque autre prétendant — ils trouvaient cela naturel ; mais leur parler d'attaquer l'Empire lui-même, c'eut été leur parler d'attaquer le pain et la viande dont ils se nourrissaient, l'air, l'eau et le feu. L'Empire était tout le rythme et tout le sens de leur vie.

De temps en temps, bien entendu, la grande et riche civilisation de l'Empire romain subissait des tentatives de pillage ; des petites bandes de voleurs affamés qui vivaient en dehors de ses frontières cherchaient à l'envahir ; mais ceci n'avait aucun rapport avec le recrutement de l'armée romaine chez les barbares, si ce n'est lorsque ces bandes étaient capturées et incorporées dans ses rangs. Au premier ordre l'armée était toujours prête à tailler en pièces ces pillards et elle y réussissait toujours.

Les troupes choisies pour repousser, disperser et vendre en qualité d'esclaves les maraudeurs slaves, germains ou celtes, comprenaient toujours un grand nombre de Celtes, de Slaves ou de Germains. Mais les liens du sang n'étaient pas un obstacle. S'y arrêter aurait paru inconcevable de part et d'autre aux adversaires. Il n'y avait pas de distinction entre telle langue et telle autre, encore moins entre des coutumes de races. Il y avait d'un côté le service impérial, de l'autre le sauvage qui n'en faisait pas partie et n'était pas reconnu par lui ; c'était la seule différence.

Cependant les rouages du Gouvernement, usés par la vieillesse, fonctionnaient moins bien, le recrutement de l'armée chez les barbares, la grande quantité de troupes régulières d'auxiliaires, commençaient à affaiblir cette institution, base de l'Empire tout entier ; les pillards en profitèrent pour franchir plus fréquemment les frontières et multiplier leurs incursions dans les terres cultivées et dans les cités opulentes ; mais il ne leur venait jamais à l'esprit d'attaquer l'Empire comme tel. Ils n'avaient qu'un désir : obtenir la permission de partager les jouissances de la vie qu'on y menait, et abandonner la misérable existence à laquelle ils étaient réduits en dehors de ses frontières.

Quelquefois une proposition venue des autorités romaines les transformait de pillards en soldats ; en général, ils choisissaient pour leurs incursions le moment où aucune bonne garnison ne se trouvait aux alentours. Alors une troupe romaine marchait contre eux et, si leur

retraite n'était pas assez rapide, les taillait en pièces. Mais, au fur et à mesure que progressait la décadence centrale, les attaques de ces petites bandes devenaient de plus en plus fréquentes. Les villes des frontières arrivèrent à les regarder comme un péril permanent et à se défendre contre elles. De petits groupes de maraudeurs traversaient parfois de grandes régions d'un bout à l'autre, et les tentatives continuelles exécutées sur mer par des pirates ou sur terre par des bandes guerrières avides de jouir des bienfaits de la civilisation ou de la piller — mais surtout d'en jouir — devenaient de plus en plus violentes.

Il ne faut pas imaginer, bien entendu, que la civilisation n'avait pas à subir de temps en temps — comme cela lui était arrivé par intervalles pendant les mille dernières années — les attaques d'armées barbares vraiment grandes et organisées. C'est ainsi qu'en l'an 406, poussée par des hordes orientales qui envahissaient les forêts de son pays, une immense armée barbare conduite par un certain Radagaise, s'avança jusqu'en Italie. On évaluait à 200.000 les hommes armés, sans compter les autres, et à cette époque, adonnée au métier militaire, on avait l'habitude de ces calculs.

Mais, ces 200.000 hommes furent écrasés. Les barbares étaient toujours détruits lorsqu'ils essayaient de venir en conquérants. Stilicon — figure typique, car il était lui-même de souche barbare quoiqu'il appartînt au service régulier de Rome — en mit en pièces une partie ; les autres se rendirent, furent vendus et dispersés comme esclaves.

Immédiatement après, on assiste à une violente querelle entre divers soldats qui désirent s'emparer du pouvoir impérial. L'histoire qui nous est parvenue est incomplète et assez confuse : tantôt on blâme un usurpateur, tantôt un autre ; mais tous ont un trait commun : lorsque son but direct est d'usurper le pouvoir, un général romain invite les bandes de maraudeurs barbares — petits groupes de toutes races, Francs, Suèves, Vandales — à entrer en Gaule en traversant le Rhin, *non* comme « conquérants » barbares, mais en qualité d'alliés pour aider dans une guerre civile.

La génération suivante nous a laissé d'amples témoignages des résultats de cette coutume. Les documents qu'elle nous présente ne nous offrent pas du tout le tableau d'une province [illegible], mais d'une province qui a été traversée en certains endroits par des bandes de voleurs barbares qui ont ensuite disparu, généralement en luttant entre elles.

Plus tard a lieu l'attaque beaucoup plus sérieuse du Mongol Attila et de ses Huns ; ils conduisaient une masse énorme de Germains et de Slaves et soumirent l'Empire à une invasion gigantesque. Au milieu du Ve siècle, cinquante ans après la défaite totale de Radagaise, ces Asiatiques, suivis d'autres barbares venus des Allemagnes et des territoires slaves, pénétrèrent dans l'Italie du Nord et la Gaule orientale, mais n'y restèrent que peu de temps. La fin de cette invasion — quoiqu'elle fût beaucoup plus sérieuse que les précédentes — fut exactement ce qu'on aurait pu prévoir. Les forces disciplinées — régulières et auxiliaires — de l'Empire détruisirent la puissance barbare près de Châlons et la dernière et la plus terrible des invasions fut écrasée aussi entièrement que l'avaient été toutes les autres.

En général, les tentatives d'irruption échouaient complètement aussitôt que l'on pouvait opposer des troupes impériales aux barbares.

Quels furent donc les prétendus succès barbares ? Quelle fut, par exemple, la nature réelle de l'attaque d'Alaric et de son sac de Rome ? Et comment trouvons-nous plus tard des « rois » locaux à la place des gouverneurs romains ?

La nature réelle de l'attaque d'Alaric diffère du tout au tout du tableau imaginaire que l'histoire pittoresque et populaire nous a fourni récemment. La fausse histoire nous donne l'impression qu'un chef barbare rassembla son clan pour aller livrer un assaut victorieux à Rome. Etudions la vie d'Alaric et comparons la vérité avec ce tableau imaginaire.

Alaric était un jeune noble de sang goth, mais romain par la naissance. Quand il eut dix-huit ans, la Cour impériale le mit à la tête d'une petite armée auxiliaire recrutée *primitivement* parmi les Goths. C'était un officier romain pareil aux autres ; et, pas plus que ses collègues qui entouraient le trône, il n'était capable d'envisager l'existence en dehors de l'armée romaine. Sa commission lui venait de l'empereur Théodose, et lorsque Théodose marcha en Gaule contre l'usurpateur Eugène, il compta la division d'Alaric parmi les plus fidèles de son armée.

Il arriva de plus que ces quelques auxiliaires primitifs — qui étaient surtout de race gothe — furent presque tous détruits dans la campagne. Alaric survécut. Le reste de la division fut ramené à son ancienne force, nous ne savons pas comment, mais il est probable qu'on puisa

à toutes sortes de sources. Elle était encore appelée « gothe », bien que maintenant les hommes qui la composaient fussent de races très diverses, et Alaric la commandait encore en sa qualité de général romain.

Pour le récompenser d'avoir servi l'Empereur, on lui donna de nouvelles dignités dans la hiérarchie militaire de Rome. Il était ambitieux et convoitait les titres militaires et les commandements importants, comme le font tous les soldats.

Bien qu'il n'eût pas vingt ans et qu'il commandât seulement des troupes auxiliaires, il demande le titre de *Magister Militum* avec la dignité qui accompagnait ce poste, le plus élevé de tous. L'Empereur le lui refuse. Là-dessus un des ministres se met à comploter avec Alaric et lui suggère qu'il pourrait réunir sous ses ordres d'autres troupes auxiliaires et gêner sérieusement ses chefs. Alaric se révolte, s'en va en Thessalie en passant par la péninsule des Balkans, puis en Grèce, et descend jusqu'au Péloponèse. Les troupes régulières marchent contre lui — du moins à en croire quelques rapports — et le repoussent en Albanie.

Là finit sa première aventure. Elle est exactement semblable à celles de cent autres généraux romains du passé et il en est de même de ses aventures suivantes. Il reste en Albanie à la tête de son armée et fait la paix avec le gouvernement — tout en continuant à jouir d'une commission régulière de l'Empereur.

Pour satisfaire son ambition, il tente ensuite une nouvelle aventure en Italie, mais, à Pollentia, son armée est taillée en pièces par les armées d'Italie, conduites par un général, disons-le en passant, d'origine aussi purement barbare que celle d'Alaric, et comme Alaric, entièrement romain d'éducation et d'idées.

Cette lutte est une guerre civile entre différentes branches du service romain ; elle est causée, comme l'avaient été toutes les autres guerres civiles de Rome, pendant des centaines d'années auparavant, par l'ambition des généraux.

Alaric ne perd pas sa commission, même après sa seconde aventure. Il se met à intriguer avec les chefs d'Occident et d'Orient de l'Empire romain. La grande invasion, dirigée par Radagaise, interrompt cette guerre civile. Pour Alaric, comme pour tout autre officier romain, cette invasion est une invasion d'ennemis barbares. Que ces ennemis soient appelés de tel ou tel nom barbare, cela lui est complètement indifférent. Ils viennent du dehors de l'Empire et ne sont par conséquent à ses yeux que du bétail. Il aide à les détruire, et ils sont promptement et entièrement détruits.

Lorsque la courte invasion fut finie, Alaric eut l'occasion de recommencer la guerre civile dans l'Empire, et réclama l'arriéré de certaines soldes qui lui étaient dues. Stilicon, le grand général rival, — qui, soit dit en passant était lui-même d'origine vandale — admit qu'Alaric avait droit à l'arriéré de ses soldes, à ce moment eut lieu une obscure intrigue de palais basée, comme tous les vrais mouvements de cette époque, sur des différences de religion et non de race. Stilicon, soupçonné d'avoir tenté de rétablir le paganisme, est tué. Dans la confusion générale, quelques familles des auxiliaires en garnison en Italie sont massacrées par la population civile. Comme Alaric est en général en partie rebelle à l'autorité impériale, ces auxiliaires se joignent à lui.

Les troupes d'Alaric était à ce moment peu nombreuses ; il avait peut-être 30.000 hommes. Parmi eux, on ne trouvait pas trace de nationalité. C'était simplement un groupe de soldats mécontents. Ils n'avaient pas traversé les frontières ; ce n'étaient pas des envahisseurs ; ils faisaient partie des garnisons régulières et depuis longtemps établies dans l'Empire ; remarquons, à ce sujet, que beaucoup de garnisons et de troupes, également d'origine barbare, se rangèrent avec les autorités régulières dans la querelle. Alaric marche sur Rome, avec cette armée romaine mécontente, proclamant qu'il a été frustré de son juste salaire ; il compte sur la popularité du défunt Stilicon, dont il promet de venger le meurtre. Ses trente mille hommes réclament les esclaves barbares de la cité et certaines sommes d'argent qui avaient été le prétexte et le motif de sa rébellion.

Cette action a un résultat immédiat : l'Empereur promet à Alaric son salaire régulier de général et une région qu'il peut non seulement commander, mais encore coloniser avec ses quelques partisans. A l'apogée de son succès, Alaric demande encore ce qui lui tient le plus à cœur : le titre suprême et purement romain de *Magister Militum*, le poste le plus élevé dans la hiérarchie militaire. Mais l'Empereur refuse encore de le lui donner. Alaric marche de nouveau sur Rome, officier romain, suivi par une armée romaine révoltée. Il force le Sénat à nommer Attale Empereur nominal d'Occident, et Attale à lui donner le titre convoité ; le désir de ce titre montre bien que toute cette histoire

est essentiellement romaine. Alaric se querelle ensuite avec sa marionnette, lui reprend les insignes de l'Empire et les envoie à Honorius ; il se querelle de nouveau avec Honorius, entre encore une fois dans Rome qu'il met au pillage, marche sur l'Italie du sud, meurt et sa petite armée est démembrée.

Telle est l'histoire d'Alaric, ainsi qu'elle apparaît d'après les documents et telle qu'elle fut en réalité. Telle est la vérité qui se trouve au-dessous de la fausse image que la tendance anti-romaine des historiens modernes donnait récemment à la plupart des hommes cultivés.

Certainement l'histoire d'Alaric, mécontent de son salaire et des termes de sa commission, ses incursions, son pillage de la capitale montrent à quel point la société avait évolué depuis trois cents ans et combien elle se trouvait différente au début du cinquième siècle. Cette révolte est caractéristique du changement et ne pouvait se produire qu'à un moment où le gouvernement central finissait par s'effondrer. Mais elle est complètement différente par ses motifs et son caractère social de l'idée vague qu'on a coutume de s'en faire ; ce n'est pas une immense « invasion » barbare, dirigée par un « seigneur de la guerre » germain, traversant les Alpes et prenant d'assaut la société romaine et sa capitale. Elle n'a aucun rapport avec un tel tableau.

Si cela est vrai de la dramatique aventure d'Alaric qui a si profondément frappé l'imagination humaine, c'est encore plus vrai des autres événements de la même époque que la fausse histoire pourrait dénaturer de façon à en faire une « conquête » de l'Empire par les barbares.

Il n'y eut aucune conquête de ce genre. Une seule chose arriva : une transformation intérieure de la société romaine ; pendant qu'elle s'opérait, les principales fonctions des gouvernements locaux échurent aux chefs des forces auxiliaires et locales de l'armée romaine. Or, ces forces auxiliaires étant en grande partie composées de barbares, les nouveaux gouverneurs locaux étaient également barbares.

Je ne me suis occupé que du cas d'Alaric parce que c'est le plus familier et généralement le plus déformé : c'est, pour ainsi dire la pierre de touche de ma thèse.

Mais ce qui est vrai de lui l'est également de tous les autres auxiliaires de l'armée, même des Vandales, qui étaient probablement des Slaves. Ceux-ci pillèrent ouvertement une province, l'Afrique du Nord, et ensuite, seuls parmi les troupes auxiliaires, se révoltèrent contre le système impérial et le bravèrent pendant un siècle ; mais, avant leur rébellion, les Vandales eux-mêmes faisaient déjà partie des armées impériales ; ils n'étaient que le centre d'une armée très mélangée, où se trouvaient tous les éléments de révolte présents dans le pays ; et leur essai de séparation finit par échouer à jamais devant les armées impériales. Cependant l'Afrique du Nord, aux dépens de qui vivaient les rebelles et qu'eux et leurs recrues — Maures, esclaves fugitifs, criminels — administrèrent mal et ruinèrent à moitié, était et resta romaine.

Le cas du gouvernement local d'Italie est parfaitement clair. Il ne fut jamais question d' « invasion » ou de « conquête ».

Odoacre avait reçu de Rome une commission régulière ; c'était un soldat romain. Théodoric le supplanta par la permission et, à vrai dire, par l'ordre de l'Empereur. Le dernier exemple, le plus grand et le plus durable, celui de la Gaule, redit la même histoire. Les Burgondes sont des auxiliaires qui ont fondé une colonie conformément aux lois, après avoir imploré l'aide de l'Empire et obtenu la permission de s'établir. Clovis, le Flamand belge, ne combat pas une armée impériale. Ses aïeux étaient des fonctionnaires romains ; sa petite troupe, qui comptait peut-être huit cents hommes, fut victorieuse dans une petite guerre civile et privée qui le rendit maître du Nord contre d'autres généraux rivaux. Il défendit l'Empire contre les tribus barbares des Germains orientaux. Il se réjouit de posséder les titres de Consul et de Patricien.

La société de Rome ne fut pas détruite ; il n'y eut pas de solution de continuité dans les principales institutions de ce qui était maintenant le monde chrétien d'Occident ; il n'y eut pas un apport considérable — au cours des guerres civiles et locales — de sang germain, slave ou celte... ou du moins nulle addition appréciable à la quantité de ce sang déjà incorporée à la population romaine par de nombreux soldats, et des esclaves plus nombreux encore.

Mais, au cours de cette transformation du ve et du vi^e^ siècles, le gouvernement local tomba réellement dans les mains de ceux qui se trouvaient commander les principales forces locales de l'armée romaine ; et ces hommes étaient d'origine barbare, parce que l'armée, par son recrutement, était devenue barbare.

Pourquoi le gouvernement local succéda-t-il

peu à peu à l'ancien gouvernement centralisé de l'Empire ? Comment, en conséquence, s'élevèrent lentement les nations modernes ? C'est ce que nous allons étudier maintenant.

HILAIRE BELLOC.

Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire.

VIVRE SANS JOIE (1)

(Nouvelle)

V

Marielle avait dîné rapidement, pressée par la hâte de se retrouver seule. Ce qui lui advenait était si peu espéré ou prémédité... C'est à peine si elle le réalisait.

Elle s'était défaite de sa tenue de promeneuse, et, quoique la soirée fût claire et douce, ne descendrait pas au jardin.

Qu'aurait dit son amie Fernande, sceptique et défiante envers toute exaltation humaine ou religieuse, en la voyant s'agenouiller devant la fenêtre ouverte où les premières étoiles rallumaient le naïf désir — éternel — d'une divinité attentive et indulgente? Mais Marielle, qui pendant ses phases de dessèchement ou de découragement cessait de fréquenter l'église, priait toujours matin et soir, par besoin plus que par discipline. Et moins que jamais, ce soir-là, elle eût manqué à sa prière :

« Mon Dieu, laissez-moi vous dire merci ! J'avais besoin de cette joie, pour bénir la vie, pour vieillir sans amertume, pour sourire pleinement au bonheur de mes cadettes. Le bonheur, pour moi, c'est trop grand, trop beau. S'il m'a été refusé une fois, quand déjà je le croyais mien, c'est qu'il n'est point dans mon lot. Je sais que cet homme ne m'épousera pas. Je suis trop près d'être défleurie et trop marquée par la lutte. Mais un peu de joie seulement. Oui, sans doute, c'est coupable, condamné par les prêtres, défendu par les vieilles traditions. Et je sens en moi-même une protestation contre ce que j'accepte, ce que je réclame de tout mon désir. Mais, *pour moi*, ce ne peut pas être coupable. Cette joie m'est nécessaire. Si elle me manquait maintenant, il me faudrait donc tourner encore dans ce petit cercle de ma douleur, où je n'ai plus rien à faire. Et je en pourrais sortir, aller plus loin, monter plus haut... même à travers un péché, mon Dieu !

Le ciel se fonçait, et la montagne, d'un ton de plus. Le vent qui soufflait de cette montagne était frais et pacifiant. Marielle crut qu'elle pourrait dormir sur son espérance. Elle tira les volets, alluma, se dévêtit.

« Parce que je n'ai qu'une toute petite espérance, rien qui doive changer ma vie, cette espérance ne peut pas me manquer. Certes, je me vois en toute humilité. Mais lui m'a bien vue telle que je suis, dans la grande lumière de la montagne... et je sais les mots qu'il m'a dits, et j'ai senti le fort battement de son cœur. Cela, surtout, ne peut mentir. »

Elle était prête au sommeil, mais le sommeil avait fui. Elle se rappela que sa nourrice lui enseignait jadis qu'il fallait, pour s'endormir, compter des moutons blancs sautant une barrière. Elle calcula le nombre des heures qui la séparaient de sa joie immanquable. Il y en avait environ cinquante. Elles étaient grises, lentes, lourdes. La bergère les voyait passer et repasser... mais ne s'endormait pas.

VI

Sylvain Montarry était rentré dans l'après-midi. Au roulement d'une voiture s'arrêtant devant la grille, Marielle avait regardé à travers le rideau et vu descendre son ami. Il s'était retiré dans sa chambre, à l'autre extrémité de la villa — sonore comme un violon — et elle ne l'avait pas entendu sortir.

Elle-même était demeurée recluse. Du beau temps bleu des journées précédentes, il ne restait que d'infimes fragments d'azur derrière des nuées chagrines. Et le vent qui soufflait de l'ouest — de la montagne proche — écrasait sur la vitre une averse orageuse.

Marielle descendit au premier coup de cloche du dîner. La petite table voisine de la sienne était encore vide et le fut pendant tout le début du repas. Enfin, Montarry rejoignit sa place, non sans avoir, au passage, serré durement la main de Marielle.

« Je suis en retard, s'excusa-t-il. Après ces deux jours d'absence, j'ai trouvé du courrier auquel il m'a fallu répondre.

Elle devait poliment s'informer de son voyage... mais elle était trop anxieuse.

— Êtes-vous retourné dans notre montagne ? questionna Montarry, quand la femme de cham-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 1er juillet 1953.

bre, qui s'était approchée pour servir l'hôte retardataire, se fut éloignée.

— Non, je ne suis pas sortie.

— Pourquoi?

— Désir de retraite, de songerie... Oh! je ne me suis pas ennuyée.

Il la regarda, et lui vit, peut-être, les yeux trop brillants, trop brûlants. Sur son visage à lui, elle crut saisir l'ombre d'une inquiétude.

— C'est donc ce soir, Mademoiselle, reprit-il très haut, que vous me présentez vos œuvres?

— Oui, si vous le désirez. Je n'ai pas encore songé à les extraire de ma valise, mais je vais le faire aussitôt après le dîner.

— Vous ne mangez guère?

— Je n'ai pas faim.

De nouveau, il l'observa. Elle se demanda si, pendant ces deux jours où sa propre exaltation était allée croissant, celle de son ami n'avait pas décru... et elle commença de trembler pour sa joie immanquable.

Elle se leva sans avoir touché au dessert.

— Je monte. Vous frapperez au quatorze. C'est la porte du petit salon dont je dispose.

Quelle louable idée avait eue Madame Tranquille de lui abandonner cette pièce de secours : un divan, une table à écrire, deux chaises, attenante à la grande chambre. Ainsi la gêne de recevoir son visiteur dans sa chambre lui serait évitée.

Elle sortit de sa mallette les images de *la Biche*, de *la Mère*, de *l'Ariane*, de la *Fameuse*, et les rangea en éventail sur la table, tout en les considérant comme si c'eût été l'œuvre d'une inconnue.

« Ce n'est pas mal... mais maintenant il faudrait faire autre chose. Rendre la face claire de la vie. Et d'abord, la voir belle. Elle n'est dure et mauvaise que pour les malchanceux, et n'est maudite que par eux. Je crois que je puis me renouveler. Mais pas seule. Même en art, la femme a besoin d'être fécondée par l'amour. Qu'importe que je sente en moi cette protestation qui vient de plus loin que moi-même, de ma mère et de mes aïeules. Demain, la vie sera passée... et ce soir, elle peut m'être bonne.

Elle s'approcha de la glace pour scruter sévèrement son visage.

La lumière du plafonnier était douce, comme celle de la petite lampe placée sur la table; douce aussi la nuance de la robe qu'elle avait choisie : ce mauve sourd qui dorait son teint.

« Pourquoi trembler — elle entendait un pas dans le couloir — je ne suis ni plus vieille, ni plus laide que je n'étais il y a deux jours? »

VII

Elle avait tremblé en vain, puisque, aussitôt la porte refermée, Sylvain la pressait dans ses bras. Et elle sentait renaître en lui la grande fièvre du sang, inséparable, pour elle, de l'offrande du cœur.

« Si vous saviez, osa-t-elle dire, combien j'ai attendu, appelé cette heure... depuis deux jours.

Il la fit asseoir tout contre lui sur le divan.

— Moi aussi, j'ai beaucoup pensé... à nous, non sans un peu d'inquiétude et de remords. L'autre soir, j'ai été emporté... nous avons été emportés, reconnaissons-le, chérie, par un instinct plus fort que notre vouloir. Je me demande maintenant si j'ai bien le droit de vous donner une joie qui peut être sans lendemain?

— Je n'ai jamais espéré beaucoup plus.

— Je suis moins libre que vous pouvez le penser. Il y a dans ma vie une femme... une amie. J'ai pour elle beaucoup de tendresse... mais pas l'élan irréfléchi qui m'a jeté vers vous. Est-ce étrange? Elle porte presque votre nom : Mariette... Marielle. Il me semble que je ne serais loyal ni envers elle ni envers vous, si nous réalisions aujourd'hui ce que nous avons éludé l'autre soir. Comprenez-vous?

— Non, je ne comprends pas.

Elle n'a cependant que trop bien compris : « la douloureuse Marielle Desclos » devait nécessairement voir son espérance mourir avant la joie.

— Je ne comprends pas, explique-t-elle, parce que les circonstances de votre vie étaient les mêmes il y a deux jours.

— Je vous le répète, j'ai été entraîné. J'ai vu votre trouble, né d'un mot, d'un geste. Ç'a été la fin de ma sagesse.

— Ce trouble, je ne vous l'ai pas avoué. Il était si simple à vous de l'ignorer... puisque vous deviez me rejeter deux jours plus tard.

— Je n'ai pas dit cela. Comprenez mon scrupule. Si nous cédons, je vous donne des droits sur moi...

— Des droits sur vous! Mais au point de la vie où j'en suis, je ne me sens ni le pouvoir, ni la volonté de prendre des droits sur personne. Comprenez-moi vous-même. Ce qui est advenu entre nous, je le définis mal. Pourtant, j'étais d'abord contente de notre rencontre... puis triste sans cause pendant que nous gravissions la montagne. Quand vous m'avez serrée dans vos bras et dit ces mots qui m'ont éblouie, j'ai cru que je pourrais avoir, par vous, une

grande joie, mais qui ne vous créait aucune responsabilité. Et c'est parce que je n'espérais rien d'autre que cette joie, où le cœur et l'intelligence avaient leur part, que je l'envisageais presque innocente. D'ailleurs, je n'en voyais pas bien les limites. Vous pourriez au moins me garder votre amitié?

— Je ne sais s'il est possible de dissocier.

— C'est-à-dire qu'après m'avoir amenée au bord de cette joie, vous m'éconduisez.

— Ma pauvre petite, je voudrais surtout ne pas vous faire souffrir.

— Oh! la pire souffrance, c'est le vide.

— Vous le pensez vraiment? »

Il avait rapproché du sien le visage presque douloureux, où les paupières closes, le pli du front, les lèvres amèrement jointes, marquaient la ferveur de cette attente humiliée. La lumière du plafonnier, d'un geste, éteinte, ce visage restait clair à l'ombre des cheveux bruns.

Maintenant, le gros vent de la nuit soufflait en rafale, affolant une girouette qui devait faire le moulinet au-dessus des arbres ployés.

La Villa Tranquille avait perdu son nom.

VIII

A l'heure où chaque soir, se fermaient les portes de la villa et où Madame Tranquille, après une dernière ronde, gagnait sa chambre haute, Sylvain Montarry sortit du petit salon de Marielle Desclos, sur un salut ostensible et cérémonieux. Il ne fallait pas que sa présence se prolongeât au-delà du temps normal d'une visite de circonstance faite à une voyageuse amie.

Dès qu'il fut parti, Marielle, sanglotante, s'abattit sur son lit.

Ils n'avaient été que des amis trop ardents, un peu délirants. Les incertitudes et les réserves de Sylvain avaient brisé l'élan de Marielle... et cet élan devenu inquiet ou ombrageux, il n'osa même y répondre.

Comme ils allaient se séparer, voulant donner à cette ingrate défaite l'apparence d'une victoire :

« Le sacrifice que nous avons fait l'un et l'autre, conclut-il, nous permettra, lorsque nous nous rencontrerons, de nous estimer encore.

— Alors, si nous n'avions pas fait ce sacrifice — Marielle souligna le terme d'un intonation un peu dure — il ne nous était plus permis de nous estimer?

— Non. »

Elle n'ajouta rien, comprenant qu'à cette minute sa défense ne pouvait être qu'excessive ou maladroite. Mais l'offense de ces mots la brûlait encore.

« N'a-t-il donc vu en moi qu'une si pauvre jouisseuse en quête du plaisir d'une seconde? Et la facilité de sa conquête lui a-t-elle ôté jusqu'au désir de se l'assurer? Quelle honte! Pourtant, je voudrais croire qu'il était sincère quand je sentais sur moi son regard si doux, si chaud. Mais j'ai laissé passer l'heure du désir... Fallait-il donc céder aussitôt? C'est alors que j'aurais éprouvé une vraie honte. Seulement, je comprends ce qui a pu être. Parmi ces lettres qui l'attendaient, il y en avait une... de Mariette. Il a été repris. Et puis il a craint la chaîne, la jalousie, l'exigence. Mariette a évincé Marielle. Est-ce ma faute si je n'ai pas su renoncer d'un coup à la joie promise? Mais comment le convaincre, demain, lorsqu'il viendra me dire adieu, que j'avais imaginé un accord qui ne nous diminuait pas? J'ai encore une heure pour me défendre... et, qui sait ? regagner un peu de ce que j'ai perdu. Il y a trois jours, je n'espérais rien. Et maintenant, je ne puis me résigner à me retoruver le cœur vide. »

Elle se remémora l'offrande puérile faite au petit saint de la chapelle, alors que son espérance n'était pas encore née... Geste superstitieux que la sage dévotion de sa mère eût à peine toléré. Mais il lui sembla que le petit intercesseur affable qui avait si courtoisement reçu l'offrande, ne pouvait se désintéresser de sa cause, et qu'il sauverait la part innocente de cette espérance.

IX

« Vous dénaturez mes paroles, et vous voulez voir une offense où se trouve un hommage. C'est parce que je connais la noblesse de votre vie que je suis sévère envers vous, et sévère envers moi-même à votre égard.

Marielle était assise de biais près de la petite table, et Sylvain, debout contre la glace. Il avait refusé de s'asseoir. La voiture qui devait l'emmener arriverait dans quelques instants ; il se tenait prêt à partir et son amie le sentait déjà presque évadé.

— Plus je vous approfondis, reprit-il, plus je comprends que vous ne sauriez aimer que dans la sécurité et la stabilité.

— Je l'ai cru moi-même autrefois. Maintenant je suis moins exigeante. Je ne réclamais

qu'un peu de joie! Si vous saviez ce que c'est que de vivre sans joie! Toujours le travail, et, le soir, les yeux cernés de fatigue, les mains meurtries. L'art devient une religion atroce qui vous consume. Pourquoi n'aurait-elle pas ses fêtes? Pendant des années je me suis efforcée d'oublier que j'avais encore un cœur vivant. Mon imprudence fut de sortir ce cœur de sa cage et de le laisser battre une seconde... Alors, j'ai cru que mon heure était venue. Comprenez-moi bien. Je n'ai pas espéré le mariage, je n'ai pas souhaité la liaison. Seulement une amitié ardente qui franchirait parfois ses frontières. Seulement de n'être plus « la douloureuse Marielle Desclos », d'avoir la révélation de la joie, de connaître le goût du bonheur...

— Ma pauvre petite Marielle Desclos, le bonheur, on le porte en soi... ou bien on ne l'a jamais.

— Le bonheur, c'est d'abord d'être deux.

— Oui... à la condition que chacun de ces deux-là soit absolument libre.

— Si vous étiez marié, il n'y aurait pas eu entre nous un geste, un regard. Mais une amie que vous abandonnerez un jour, à moins qu'elle ne vous abandonne...

— Voilà longtemps que je lui suis fidèle.

— Vous étiez si près de ne plus l'être, délibérément.

— J'avais tort.

— Vous éprouvez un remords envers elle?

— Savez-vous si je n'en éprouve pas envers vous?

— Si c'était ainsi, vous ne me rejetteriez pas comme vous le faites.

— Qui vous dit que je vous rejette?

Le visage levé de Marielle s'éclaira.

— Pas tout à fait? Ainsi vous consentiriez à venir me voir, en grand camarade, dans mon atelier... une fin d'après-midi... pour prendre le thé, fumer, parler à bâtons rompus?...

Il hésita.

— Ce serait dangereux.

— Vous voyez bien. Je suis jetée par-dessus bord. Cependant, Marielle se fût contentée des miettes du festin de Mariette.

Sylvain Montarry s'approcha de la fenêtre, à l'appel de trompe qui le prévenait, pour répondre d'un signe. Le vent du rideau soulevé fit voler sur le tapis les petites images photographiques qui, au bord de la table, attendaient leur tour.

— Vos œuvres protestent contre vos paroles, murmura Sylvain avec une vraie tristesse, parce qu'il sentait son amie complètement désaxée. Nous ne leur avons pas accordé un regard. Elles méritent mieux que cet oubli.

Il avait ramassé les feuillets épars et les faisait glisser sous ses yeux.

— Voilà votre voie, votre vie, plutôt qu'une aventure qui vous humilierait. Nierez-vous que vous avez toujours eu le sens, pour ne pas dire le culte de la douleur?

— Oui, je le nie, répliqua Marielle dans un éclat de voix qu'elle regretta. Toute ma vie n'a été qu'une aspiration vers la joie. Et je n'ai connu que le deuil, la peine, la lutte. Quand vous m'avez regardée, là-haut, avec cette tendresse qui était pour moi la plus belle lumière de ce beau jour, il m'a semblé que mes liens tombaient. J'essayais déjà de modeler dans le vide, avec des mains que je sentais devenir toutes puissantes, des êtres transfigurés. La tendresse faiait ce miracle.

— Pauvre petite amie! Savez-vous si je ne vous témoigne pas plus de tendresse en m'écartant de vous, qu'en vous faisant mienne pour trop peu de temps?

— Des mots...

Marielle s'était levée ; Sylvain lui prit les mains, les joignit dans les siennes et en baisa longuement les poignets. Elle, regardait le haut front clair qui lui avait plu pour son modelé comme un beau vase.

— Voulez-vous me permettre d'embrasser votre front? pria-t-elle.

— Je n'aime pas vous voir cette exaltation du sentiment.

Il s'inclina pourtant, et par-dessus les yeux changeants qui lui avaient menti, elle appuya ses lèvres sur le beau front immuable.

— Vous me donnerez de vos nouvelles, fit Sylvain près de la porte. Et nous nous rencontrerons bientôt chez nos amis.

Le geste de Marielle répondit : — A quoi bon? »

X

Marielle, recrue de fatigue et de tristesse, jeta sa valise à terre, referma la porte et donna de la lumière.

Comme il lui parut froid, sinon hostile, le studio qu'elle avait quitté dix jours auparavant, presque à regret, mais sollicitée par une fringale d'air pur et de plein soleil.

Les statues et les ébauches couvertes figuraient un peuple de fantômes ; et la pendule

arrêtée, le silence était celui d'une petite nécropole.

Trop lasse pour accomplir aussitôt les gestes de l'arrivée, Marielle s'assit sur le divan étroit qui occupait un angle de l'atelier, et, d'abord, tenta de reprendre moralement contact avec sa vraie vie.

« Demain matin, il faudra aérer, éclaircir tout cela. Demain matin, Fernande viendra s'informer de mon voyage. Je ne veux rien lui raconter. Elle se moquerait ou gronderait. J'inventerai des histoires. Demain, je dois me remettre au travail. Il y a cette *Jeanne au bûcher* qu'on m'a demandée... Et depuis des années, depuis que j'ai trouvé sur un rocher cette pauvre mouette mourante, j'ai l'idée d'une mouette. Voilà tout ce qui m'appartient : être encore « douloureuse Marielle Desclos ! » Lui-même l'a dit.

Elle se leva. Sans courage pour ouvrir sa valise, apprêter un dîner, reprendre possession de sa chambre, elle se mit à marcher dans l'atelier, soulevant un voile, déplaçant puis replaçant un objet.

« Demain, il me faudra expulser d'ici une image que j'y avais trop vite installée. Pendant ces deux jours d'éblouissement, j'avais décidé qu'il viendrait parfois, pour une heure de causerie et d'amitié. Et je voyais déjà toutes choses bien disposées : le samovar, les cigarettes, des fleurs sans tige dans la coupe de grès, la chaise basse près du grand fauteuil. Ah ! folle...

Elle se remit à marcher en rond, les paupières baissées sur de cruelles images intérieures.

« Comme il doit être ardent et tendre avec la femme qu'il aime, cette Mariette au nom presque pareil... mais plus jeune et plus vif que le mien. Avec moi, ce n'était qu'un jeu, mais si habile que je me suis laissée étourdir. Il m'a dit : « A bientôt, chez nos amis. » Que j'aie du moins le courage de n'y jamais retourner les jours où la porte est ouverte... afin qu'il oublie cette heure dans l'ombre qui reste ma plus grande honte. »

Elle s'était assise de nouveau sur le divan, élucidant ces dernières idées amères :

« A-t-il vraiment pu penser que je cherchais le mariage ou la liaison, que je serais la femme vieillissante qui s'accroche? Moi dont c'est le souhait, depuis la mort de maman et depuis mon grand chagrin, de mourir avant la vieillesse. Mais que sais-je de lui, et qu'en saurai-je jamais ! »

Elle rejeta son manteau, son feutre, étira les bras. Elle allait dormir là, sitôt dévêtue, comme elle le faisait quand elle abandonnait sa chambre à une amie de passage. Dormir, veillée par les figures de douleur : la *Mère*, *l'Orante*, la *Fameuse*, *l'Ariane*...

Un soir, ce serait l'irrévocable sommeil, avant que les camarades de Marielle, puisqu'elle était sans famille, ne l'emmènent vers le petit cimetière basque où elle devait rejoindre les siens.

Les figures de douleur seraient là, comme des pleureuses fidèles. Mais, ce soir, « la douloureuse Marielle Desclos » ne songeait qu'aux figures rayonnantes qu'elle avait rêvé de créer dans la joie, et qui ne sortiraient jamais de l'ombre, puisque cette joie ne lui était point advenue.

AMÉLIE MURAT.

LES VARIANTES DES LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE [1]

131. *L. 1834.* — La majeure partie de cette lettre est fabriquée. Un fragment, reproduit ci-dessous, est tiré d'une lettre inédite à laquelle on peut attribuer la date du 11 ou du 18 octobre 1838 (pour les commentaires sur cette lettre, voir le N° 199). Les extraits suivants feront ressortir les retouches de style qu'a subies la version publiée :

« CORRESP.	MANUSCRIT
La vivacité d'impression que mes chagrins te causent devrait m'interdire de t'en parler ; mais le moyen de ne pas épancher mon cœur trop plein près de toi ? C'est mal, cependant ; il faut une organisation robuste qui vous manque, à vous autres femmes, pour supporter les tourments de la vie d'écrivain.	La vivacité d'impressions que te causent mes tristes affaires m'interdit même la douceur de te les dire. Ma pauvre mère en souffrirait sans [illegible] et sans les [illegible] faut des organisations spéciales pour [illegible] nos vies d'écrivains.
Je travaille plus que je ne le désirerais que veux-tu ! quand je travaille, j'oublie mes peines, c'est ce qui me sauve mais	Je travaille nuit et jour : [illegible] est l'oubli de tout, et il [illegible] çoivent pas ces oublis

[1] Voir la *Revue Bleue* du 1er juillet 1933.

toi, tu n'oublies rien ! Il y a des gens qui s'offensent de cette faculté, ils redoublent mes tourments en ne me comprenant pas !...	momentanés...
Le temps que durait jadis l'inspiration produite chez moi par le café diminue ; il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau ; excitation fatale, car elle me cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte.	Aujourd'hui, le temps pendant lequel dure l'inspiration est moins long, le café ne m'anime plus aussi longtemps ; il durait deux mois, et cette fois-ci, il n'a pas produit son excitation plus de quinze jours. C'est le terme que Rossini lui assignait pour son compte à lui.

132. *L. 1834.* — Rectification : 29 septembre 1834. Datée du « lundi 29. » Une allusion à *La Recherche de l'absolu*, qui venait de paraître, établit la date exacte. La version publiée est altérée et on a essayé d'embellir le style.

133. *M. 1834.* — Rectification : mai 1837. [Manuscrit] sans date. Balzac revint d'Italie à Paris (Rue des Batailles) le premier mai 1837. Cette lettre répond à celle que lui avait écrite sa mère en avril 1837.

135. *M. Août 1834.* — Rectification : entre le 1er et le 15 septembre 1834. [Manuscrit] sans date. « J'ai passé dix nuits sur quinze pour achever ma livraison... La livraison paraîtra le 17 ou le 18. » Il s'agit de la troisième livraison de ses *Etudes de mœurs*, parue en septembre 1834. Cf. une lettre à M. Hanski du 16 septembre 1834 (LEt, I, 191), dans laquelle il dit que sa troisième livraison fut achevée la veille, c'est-à-dire le 15 septembre.

136. *M. 1834.* — Rectification : peut-être octobre 1835. Cette date est sujette à caution. [Manuscrit] sans date. Le ton financier général ressemble à celui des lettres écrites pendant l'automne de 1835, époque à laquelle les dettes et les ennuis de Balzac étaient arrivés à un point alarmant. Mme de Balzac, qui occupait un logement meublé à Chantilly, avait reçu de son fils la promesse d'une pension mensuelle de 500 francs, qui fut rarement envoyée à l'époque fixée. « Je vais me mettre en mesure pour tes 500 francs de la fin du mois » ; « Les héritiers Laurens (1) sont payés. » Cf. une lettre à sa sœur du 12 octobre 1835 (voir le N° 138) : « Je sors de payer 7.000 francs ; mon 15 et mon 20 faisaient 3.000 ; 1.000 à ma mère et 2.300 aux héritiers Laurens » (2) ; « Ce bon Dablin un ami excellent, m'a tiré d'affaire avec une grâce de sentiment qui m'a pénétré. » Cf. une lettre à sa sœur, septembre 1835 (N° 153) : « Dablin a été récemment gracieux, obligeant et ami. »

138. *M. Fin septembre 1834.* — Rectification : 28 septembre 1834. [Manuscrit] sans date. Ecrit un dimanche à Saché, en septembre 1834. « Tu recevras, par une boëte qui partira vers jeudi (2 octobre, je crois)... » nous indique la date exacte.

147. *L. 1835.* — Rectification : 13 ou 14 décembre 1835. [Manuscrit] sans date. Lettre écrite le lendemain de l'incendie chez un imprimeur de la Rue du Pot-de-Fer, qui détruisit six cents exemplaires du premier et du deuxième dizain des *Contes drolatiques*, ainsi que cent soixante pages du troisième dizain.

153. *L. Septembre 1835.* — Date exacte. Cette lettre, basée en grande partie sur une lettre sans date à laquelle on peut assigner le mois de septembre 1835, s'écarte radicalement de l'original et renferme un paragraphe tiré d'une autre lettre, écrite le 26 octobre 1835 :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
	[Septembre 1835]
Tout se dessine enfin ! J'ai deux affaires sur le chantier qui paraissent devoir réussir. En somme, ces deux affaires suffisent à payer novembre et décembre ; j'aurai donc payé trente-six mille francs en ces deniers mois !...	Tout se dessine enfin. J'ai deux affaires sur le chantier qui paraissent devoir réussir. En somme, j'ai 11.500 francs à payer en novembre, 9.000 en décembre ; et ces deux affaires suffisent à cela. J'aurai donc payé 36.000 en ces trois derniers mois. Cela posé, je n'ai plus que 27.000 francs en 1836, et le traité des treize volumes d'*Etudes de mœurs* m'en donne 57.000. Les autres produits des revues me donneront 20.000 francs. Ainsi, tout me porte à croire qu'en mai prochain nous dînerons dans une maison à moi.
	[26 octobre 1835]
Encore quelques efforts, et j'aurai triomphé d'une grande crise par un faible instrument : une plume ! Si rien ne vient à la traverse, en 1836 je ne devrai plus qu'à ma mère ;	Ainsi, ma bonne Laure, en mars prochain, j'aurai donc triomphé d'une crise inouïe, avec le plus faible des instruments, ma plume. En 1838, je devais 150.000 francs, d'après les

(1) Et non pas *les honoraires Laurens*, comme le [illegible] version publiée.

(2) [illegible] avait acheté son fonds d'imprimerie à Laurens. Au mois d'août 1838, au moment de son grand fiasco, il devait à Laurens 30.000 francs, dont il s'engagea à payer, avec intérêt, quelque 7.000 francs. Son associé, Barbier, s'engagea à payer le reste.

et, quand je songe à mes désastres et aux tristes années que j'ai traversées, je ne puis me défendre de quelque fierté en pensant qu'à force de courage et de travail, j'aurai conquis ma liberté.

Cette pensée m'a rendu si joyeux, que, l'autre soir, j'ai fait, avec Surville, des projets où vous étiez comptés, mes amis. Je lui faisais bâtir une maison près de la mienne, nos jardins se touchaient, nous mangions ensemble les fruits de nos arbres... J'allais bien !...

Le bon frère a souri en levant les yeux au ciel ! il y avait bien de l'affection pour toi et pour moi dans ce sourire ; mais j'y ai vu aussi que ni lui ni moi ne tenions encore nos maisons. N'importe, les projets soutiennent le courage, et que Dieu me conserve la santé, nous aurons nos maisons, ma bonne sœur !

calculs de Huet. J'ai pendant quatre ans que je n'ai rien gagné, grossi ma dette de 50.000 francs et j'avais perdu ma dot. De 1833 à 1836, j'aurai tout payé, moins les 40.000 de ma mère, mais j'aurai ma maison, et un mobilier comme en ont les maisons les plus riches de Paris ; j'aurai conquis l'une des plus belles places littéraires, une position européenne. Dieu veuille que rien de fâcheux n'arrive, et que je me porte bien.

A côté de ma maison se trouve un terrain qui attendra Surville et l'alma soror ; nous aurions deux maisons, deux jardins contigus. Encore un souhait ! Je l'ai dit à Surville, le bon Surville a levé les yeux au ciel avec un désir où tu entrais pour beaucoup, j'en suis sûr.

154. *L. Octobre 1835.* — C'est un faux, qui contient des parties de deux lettres, auxquelles on peut donner les dates suivantes : 1° Paris, commencement de mars (?) 1834, et 2° La Bouleaunière, 19 octobre 1835.

161. *M. 1er janvier 1836.* — Rectification : commencement de janvier 1835. [Manuscrit] sans date. Après avoir établi que le mois était janvier, on peut déterminer l'année de la façon suivante :

Je vais, du au 20, m'enfermer avec Auguste dans l'imprimerie de Barbier pour y faire cinquante feuillets en dix jours, afin de terminer l'œuvre pour madame Béchet...

[Auguste Depril, son valet, sans doute, et non pas Auguste Borget. Sa quatrième livraison pour Mme Béchet. Dans l'Introduction aux *Études philosophiques*, écrite par Félix Davin le 6 décembre 1834, sous la direction de Balzac, il est annoncé que la quatrième livraison a été retardée mais qu'elle paraîtra dans quelques jours. Elle avait été promise pour janvier 1835, mais ne parut qu'au mois de mai].

Cette semaine et l'autre encore je fais la *Revue de Paris*.

[Commencement d'un chapitre compliqué et obscur. En janvier 1835 *Le Père Goriot* paraissait dans la *Revue de Paris* ; en janvier 1836 Balzac avait quité cette revue].

Madame de B[erny] se meurt.

[Le 4 janvier 1835, Balzac revint d'une visite de deux jours à La Bouleaunière, où il avait trouvé Mme de B[illegible] extrêmement malade.

La *Revue* à faire pendant trois dimanches de janvier... et, outre cela, la deuxième livraison de Werdet.

[La premi[illegible] des *Études p*[illegible] parut en janvier [illegible] deuxième ne parut qu'[illegible] septembre 1836, bien que Balzac la promît maintes fois pendant cet intervalle, et que Werdet l'annonçât à de nombreuses reprises dans des catalogues et sur les couvertures de ses nouvelles publications].

179. *L. Novembre 1837.* — Rectification : 15 novembre 1837. [Manuscrit] sans date. « Il faut que *César Birotteau*... soit fini le 10 décembre. Il faut passer 25 nuits, et j'ai commencé ce matin. »

188. *L. 1838.* — Rectification : mai 1838. [Manuscrit] sans date. Écrit à Milan, après son expédition en Sardaigne.

199. *L. 1839.* — Rectification : 11 ou 18 octobre 1838. La lettre porte en tête « mardi. » Le ton se rapproche beaucoup de celui d'une lettre à Mme Hanska, 15 octobre 1838 (LEt. I, 491-97) : « J'ai écrit les deux volumes de *Qui a terre a guerre* en cinq jours. J'ai écrit *Le Curé de village* (1) en deux nuits. » Cf. une lettre à Mme Hanska, 17 septembre 1838 : « J'ai écrit le commencement du *Curé de village*... Je viens d'écrire deux volumes in-8° intitulés : *Qui a terre a guerre* » (*ibid.*, p. 488).

201. *L. 1839.* — Rectification : 11 décembre 1838. [Manuscrit] sans date. « La Renaissance capitule et me donnerait 15.000 francs d'avance... J'ai écrit la semaine passée 55 feuilles d'impression ; il en faut autant celle-ci. » Cf. la lettre à A. Pérémé, 11 décembre 1838 (publiée par Spoelberch de Lovenjoul, *Autour de Honoré de Balzac*, p. 129) : « Les cinquante-cinq [feuilles] de cette semaine représentent quatorze mille francs, et j'en fais autant cette semaine[-ci]. » Dans cette même lettre à Pérémé, Balzac s'engage à fournir une pièce pour le Théâtre de la Renaissance dans un délai déterminé dont on doit convenir la semaine suivante, et bien qu'il eût été question de 16.000 francs comme versement d'avance, il en accepte 15.000.

206. *M. Mars ou avril 1839.* — Rectification : 24 avril 1844. En tête de la lettre [illegible] mercredi. La réponse de Mme de Balzac du [illegible] mai 1844.

(1) Balzac veut dire un fragment du roman qui porte aujourd'hui ce titre. Ce fragment parut dans la *Presse*

ainsi que l'indication de « mercredi, » établit la date exacte.

308. *M. Mercredi 1839.* — Rectification : 28 octobre 1840. En tête : « mercredi. » C'est la réponse à la lettre de Mme de Balzac du 22 octobre 1840, écrite le dernier mercredi d'octobre.

329. *L. 23 septembre 1840.* — C'est un faux, composé de bouts de lettres de diverses dates.

345. *L. 1842.* — Rectification : entre le 10 et le 26 juillet 1845. [Manuscrit] sans date. Balzac et Mme Hanska arrivèrent d'Allemagne à Passy vers le 10 juillet 1845. La fête de Mme de Balzac — « la Sainte Anne » — tombait le 26 juillet.

365. *L. 1846.* — Rectification : avril 1846. [Manuscrit] sans date. Lettre écrite de Rome et de Civita-Vecchia.

331. *L. 8 octobre 1847.* — Rectification : octobre 1847. Nous n'avions pas de preuve qui justifie une date plus précise.

342. *M. 6 novembre 1848.* — Rectification : 6 novembre 1849, ainsi que l'indiquent les timbres de la poste : Berditchev, Berlin et Valenciennes. Dans cette lettre la situation pécuniaire de Balzac est soigneusement palliée ; par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Enfin, ma chère mère, voilà une terrible année terminée ! elle a coûté des efforts qu'il est impossible de recommencer. Et n'y a-t-il pas de quoi effrayer en pensant qu'il sera dû encore tant d'argent pour cette maison ?	Enfin, ma chère mère, voilà une terrible année terminée. Elle a coûté, y compris le paiement futur des [illegible] francs, des efforts qu'il est impossible de recommencer. Et n'y a-t-il pas de quoi effrayer en pensant qu'il sera dû encore [illegible] francs pour la maison, [illegible] à M. Damel, et 17.000 à MM. de Rothschild, en tout 67.000. Cette somme seule est une fortune, et où trouver cela, lorsque voici les revenus de l'année 1850 déjà employés. Quand à moi, outre Dablin, je dois bien encore 12.000 francs.

343. *L. Novembre 1848.* — Rectification : février ou mars 1848. [Manuscrit] sans date. Écrit peu de temps après son retour de Russie en février.

344. *N. Novembre 1848.* — Rectification : 29 novembre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. L'histoire de cette lettre est indiquée par Spoelberch de Lovenjoul sur le manuscrit : « Cette lettre n'avait jamais été envoyée. Madame Hanska l'avait gardée, et elle en a donné une copie inexacte, qui a été imprimée ainsi dans la *Correspondance*. Après sa mort, j'ai ramassé l'autographe à terre dans sa maison, où il traînait, mêlé à des montagnes d'autres papiers. » Comme Balzac, dans une lettre à sa sœur du même jour (29 novembre 1849), annonce qu'il écrit à ses nièces, et comme Mme Hanska avait fourni une date inexacte pour la lettre en question, les éditeurs de la *Correspondance* publièrent en date du mois de novembre 1849 une lettre que Balzac avait en réalité écrite à ses nièces en novembre 1848 (voir le N° 370).

345. *M. 29 novembre 1848.* — Rectification : 29 novembre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. Des retouches de style partout : « Toi seule peux lui apprendre [*enseigner* dans la *Corresp.*] à avoir des mains de fille flamande » ; « Tache surtout de lui donner [*inspirer* dans la *Corresp.*] de l'attachement à la maison, » etc.

355. *M. Février 1849.* — Fabrication, renfermant des fragments de deux longues lettres en date du 22 janvier 1849 et du 9 février 1849.

356. *L. 3 mars 1849.* — Rectification : 3 mars 1850. [Manuscrit] ainsi daté. Partout des retouches de style. Par exemple :

« CORRESP. »	MANUSCRIT
Nous allons tâcher maintenant de remédier à cette atonie musculaire...	Nous allons nous remettre à remédier à cette atonie musculaire.
L'état de la Gallicie offre aujourd'hui de si graves dangers aux voyageurs...	L'état de la Gallicie est tellement grave pour les voyageurs...
La conclusion de la grande affaire de toute ma vie rencontre des difficultés malheureusement prévues et causées par de simples formalités ; en sorte que, bien qu'il nous tarde à l'un comme à l'autre de voir la rue Fortunée, il y a une grande incertitude sur le départ.	La conclusion... difficultés purement privées et causées par des formalités ; en sorte que malgré une mutuelle envie de voir la rue Fortunée, il y a etc...

360. *N. Avril 1849.* — Rectification : 30 avril 1849. [Manuscrit] sans date. Lettre envoyée à ses nièces dans des lettres à sa mère et à sa sœur du 30 avril 1849.

361. *M. 30 avril 1849.* — Date exacte. La moitié de cette lettre a été omise dans la version publiée : onze alinéas (certains d'entre eux subdivisés) d'instructions et de commissions, toutes ayant trait aux préparatifs de sa rentrée, Rue Fortunée.

366. *L. 20 octobre 1849.* — Rectification : 20-21 octobre 1849. [Manuscrit] ainsi daté. Omission de longs passages : sa conviction que Dablin s'était tourné contre lui ; les difficultés pécuniaires de ses amis russes. Dans la dernière

phrase, « toi, vieille compagne de ma triste jeunesse, » *triste* a été supprimé dans la *Correspondance*.

369. *L. 29 novembre 1849.* — Date exacte. Plus de la moitié de la lettre est omise dans la version publiée, y compris une critique sévère de Dablin et un portrait satirique de Laurent-Jan.

370. *N. Novembre 1849.* — Rectification : après le milieu du mois de novembre 1848 (voir le N° 344). [Manuscrit] sans date. L'année peut être déterminée par les allusions à la révolution récente en France. Avant le 17 novembre 1848, Balzac n'écrivit de Wierzchownia que des lettres d'affaires à sa mère, bien qu'il promît d'écrire bientôt à sa sœur et à ses nièces.

On constate quatre genres d'inexactitudes dans les lettres éditées qui font l'objet du commentaire qui précède : erreurs de date, retouches de style, suppressions et développements, ou, ce qui est encore pis, de véritables inventions. Toutes les corrections marginales que l'on pourrait y faire ne suffiraient jamais à transformer le volume de la correspondance générale de Balzac en un outil utile ; il faut le rejeter définitivement.

Il serait oiseux d'appuyer davantage sur les inexactitudes reproduites plus haut, bien qu'on pourrait les justifier tant soit peu. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la publication de ces lettres. Le problème de leurs dates devient plus faible à résoudre au fur et à mesure que le temps s'écoule et grâce à l'examen patient de nombreux documents pertinents que nous possédons à présent. De plus rappelons-nous que, au moment de leur publication, ces lettres appartenaient légalement aux héritiers de Balzac. Pour eux, le créateur de la *Comédie humaine* était toujours un simple particulier, un être qui avait disparu depuis peu du cercle de famille. Ne soyons donc point surpris de constater que ces pages remplies de détails relatifs à la vie privée furent soigneusement raturées. Dettes et folles spéculations, engagements inexécutés et projets littéraires ; l'agitation pathologique de Mme de Balzac ; le mari de Laurence et la femme d'Henri — tout fut supprimé ; tandis que, comme pour racheter ces tares, une lueur romanesque fut projetée sur la respectabilité sans grâce des Surville. Aujourd'hui nous pensons autrement. Balzac, par son génie, est sorti du cadre de la vie privée ; il représente, comme un Molière ou un Voltaire, un moment de la culture française. Nous sentons aujourd'hui que nous ne lui ferons pas de tort si nous le montrons tel qu'il était — entouré de contrats d'éditeur, de corrections d'épreuves, de dettes, d'ennuis, et de malentendus de famille. La personnalité de l'artiste, dépouillée de la légende, se retrouve au cœur même de ces lettres ; elle est dévoilée aussi nettement que dans les pages des *Illusions perdues* ou des *Paysans*. Nous hésitons donc à raturer une seule ligne.

On ne saurait excuser ni la création compliquée de documents que Balzac ne composa jamais, ni les vains efforts pour châtier le style de sa correspondance. Lorsque, jeune homme, au seuil de la gloire, il réclame des ortolans pour emplir son assiette vide, il proclame ses *deux passions : l'amour et la gloire*. Certes, nous n'avons nul besoin de variation lyrique sur ce thème clairement énoncé, comme celle qu'on nous donne dans la correspondance générale : « Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé ! » Lorsque, plus tard, l'artiste excédé déplore ses *tristes affaires*, nous le comprenons ; et nous perdons une certaine saveur balzacienne lorsque ses éditeurs traduisent ces deux mots par *chagrins*. De même, s'il écrit « malgré une mutuelle envie de voir la rue Fortunée, » ce n'est pas mieux lorsque ses éditeurs transcrivent ces mots différemment : « bien qu'il nous tarde à l'un comme à l'autre de voir la rue Fortunée. »

Point n'est besoin de broderie romantique aujourd'hui pour nous convaincre du génie de Balzac. Ici, n'oublions pas non plus les accusations portées contre lui par ses critiques durant sa vie et pendant de longues années après sa mort. Les critiques répétaient avec insistance que Balzac « écrivait mal. » Aujourd'hui, nous avons modéré ce jugement défavorable, et il n'y a pas de truisme plus absolu que celui prononcé par Brunetière, quelque trente ans après la publication des lettres, lorsqu'il dit que Balzac avait grandement modifié notre notion même du style. Nous sentons cela aujourd'hui et nous ne lui reprochons plus d'écrire mal. Il nous faut donc rejeter comme indignes toutes les tentatives faites pour améliorer son style (1).

(1) Si c'était ici la place de [illegible] de comparer les retouches de style [illegible] exemple, dans les N[illegible] tions » similaires faites dans ses romans, après la mort de Balzac, par les éditeurs [illegible] Calmann-Lévy. Par exemple, [illegible] Madame Grandet mettait *constamment* [Calmann-Lévy : *invariablement*] une robe [illegible]

Le temps de la légende est passé. Nous ne craignons plus que les détails de sa vie purement privée rapetissent l'auteur d'une *Comédie humaine* ; nous craignons bien davantage le texte dénaturé de personnes bien intentionnées qui « éditèrent » Balzac jadis. Jusqu'à ce que cette crainte disparaisse nous ne pouvons pas espérer le voir nettement et tel qu'il fut tout entier.

W. S. Hastings.

(Traduit de l'anglais par Helen Barnes Wodrada).

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CONFÉRENCE DE LONDRES

La Conférence de Londres n'est pas encore close à l'heure qu'il est. Peut être se prolongera-t-elle encore quelque temps dans l'indifférence générale, une agonie coupée de quelques élégants *week end*. Peut être à l'heure où paraîtront ces lignes, aura-t-on trouvé la formule qui permettra de sauvegarder l'amour-propre de M. Ramsay Macdonald, au génie universaliste de qui nous devons cette nouvelle manifestation d'impuissance. Peut-être chacun sera-t-il rentré tranquillement chez soi. Peu importe, on peut, dès à présent, considérer la leçon, ou plutôt les leçons, car il y en a plusieurs, il y en a beaucoup, qui se dégagent de cette grande aventure internationale.

Et tout d'abord, on peut espérer qu'elle mettra fin à cette manie de l'universalité, qui, depuis la guerre, semble posséder tous les hommes d'Etats, dont l'imagination est aussi vaste que le courage petit. Il est apparu dès le premier jour, sous les austères lambris du Musée géologique de Londres, qu'il est impossible de légitérer dans l'abstrait et pour le monde entier, attendu que les Chinois, les Malais, les Allemands, les Anglais ou les Français n'ont pas la même façon de réagir à la crise générale, n'envisagent pas dans le même sentiment la perspective de la banqueroute et ne sont pas dans la même situation pour pallier à ses effets.

A la vérité, les observateurs de bon sens, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas encore victimes de la griserie génevoise et juridique qui s'est emparée du monde politique international, se doutaient bien un peu qu'il en serait ainsi, mais il est bon que la vive lumière d'un échec retentissant ait été jetée sur ces contrefaçons à la mode américaine de la Tour de Babel.

*
* *

Une autre expérience, dont la Conférence de Londres a été l'occasion, a trait aux relations avec l'Amérique. Une fois de plus, mais avec quel éclat ! l'aventure de Londres montre qu'il est bien difficile, sinon impossible, de négocier avec les Etats-Unis en raison de leur organisation politique et de leur Constitution. Dans sa *Démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville montrait déjà que les institutions démocratiques du nouveau monde lui rendaient la politique extérieure fort difficile ; mais, du temps de Tocqueville, l'Amérique ne songeait pas à régenter le monde.

En vérité, les péripéties de ces trois dernières semaines eussent plongé dans l'ahurissement un Disraëli ou un Gladstone, ou n'importe quel habitué des Congrès diplomatiques d'autrefois. Quel spectacle ! On ne savait jamais si l'intercoluteur américain avait pouvoir de parler, s'il pouvait s'engager, engager son pays. Il avait l'air de ne pas le savoir très bien lui-même, d'ailleurs. On a entendu successivement aussi, et avec une égale courtoisie, M. Norman Davis, M. Pittman, M. Cordell Hull, M. Moley. C'étaient des Américains que l'on écoutait : on a vu tout de suite que ce n'était pas l'Amérique.

Le Président Roosevelt, retiré pour méditer sans doute dans une île inaccessible, son Pathmos à lui, a trouvé bon de faire attendre, durant toute une journée, les délégués des soixante-six nations pour désavouer ensuite d'un mot tous ses délégués et leur dicter le petit ukase professoral au moyen duquel M. Cordell Hull a fini par morigéner l'Europe en général, et la France en particulier, sur un ton de magister qui eût été tout à fait drôle en d'autres circonstances.

En vérité, ce Président Roosevelt, sur qui on

[illegible] *était* [Calmann-Lévy : *eût été* commune » ; [illegible] affaire *ne sera jamais* [Calmann-Lévy : *aura du* [illegible] *été* bonne » ; elle *pesa* [Calmann-Lévy : *sou-* [illegible] orgueilleusement cette bourse » etc., etc.

fondait tant d'espoirs, a tout de la girouette. Le 16 mai 1933, dans un message adressé à l'Univers — car les Présidents des Etats-Unis ont pris l'habitude d'adresser des messages à l'Univers, il disait :

« La Conférence devra rétablir l'ordre à la place du chaos actuel par une stabilisation des devises, par la libération du commerce mondial, et par une action internationale en vue de relever le niveau des prix. Elle devra, en un mot, compléter les programmes individuels intérieurs de restauration économique par une action internationale sage et avisée. »

Et aujourd'hui, par la voix de M. Cordell Hull :

« L'équilibre du système économique intérieur d'un pays est un plus grand facteur de bien-être que la valeur de sa devise ou, en d'autres termes, que la valeur de la devise des autres pays... Le rétablissement du commerce mondial est un facteur important... Là encore la fixation de cours provisoires n'est pas la vraie réponse. »

Après avoir convoqué le monde à s'entendre pour régler la production et la consommation, ce qui, de toute évidence, ne peut se faire sans instrument monétaire stable, M. Roosevelt déclare donc brusquement que la stabilité monétaire n'a aucune importance et invite le monde à entrer dans la sarabande de l'inflation générale, avec l'arrière-pensée folle qu'il pourra arrêter cette inflation à son gré, dès qu'elle cessera d'être profitable à l'Amérique ; l'opinion publique des Etats-Unis est convaincue que le monde entier n'est fait que pour entretenir leur prospérité.

Mais est-ce bien le Président Roosevelt qui a ainsi varié dans ses opinions, au point de se déjuger radicalement, à moins d'un mois de distance ? Où est le pouvoir en Amérique ? Le Président, en théorie, est tout puissant. On l'a, de plus, investi d'une dictature financière qui lui permet de fixer à sa fantaisie la valeur de l'or et de toutes choses en général. Illusions que tous ces pouvoirs. Derrière lui, il y a le Congrès sans lequel, au point de vue extérieur, le Président ne peut rien et où dominent maintenant les politiciens de l'Ouest et du Centre qui ignorent tout du reste du monde et ne conçoivent que les intérêts les plus immédiats de leurs électeurs.

L'expérience sert à bien peu de chose. La brutalité avec laquelle naguère l'Amérique a désavoué le Président Wilson, faussant ainsi un traité de paix qui était malheureusement imprégné de son idéologie, aurait dû nous apprendre qu'on ne peut politiquement faire fonds sur un pays dont la toute-puissante opinion est la plus variable, la plus impressionnable, et la moins informée qu'il y ait dans le monde. Nous n'en avons pas moins accordé une telle importance à tout ce qui venait des Etats-Unis que, alors qu'ils affirmaient déjà se désintéresser des affaires européennes, nous avons toléré dans toutes les conférences internationales la présence de leurs « observateurs » impératifs, que nous avons accepté de leur main le plan Dawes, puis le plan Young, que le Président Hoover a ensuite ruiné par son moratoire intempestif et comminatoire. Allons-nous être délivré de l'envoûtement ?

Il semble bien qu'il en soit ainsi pour ce qui est de la France et des pays fidèles à l'étalon-or ; mais, pour l'Angleterre !... L'Angleterre, déçue et mécontente, ne peut se décider. Se résignera-t-elle à n'être plus, qu' « à la suite », se résignera-t-elle à n'être plus seule à gouverner les vagues, ancien vaisseau de haut-bord, habitué à mener les flottes ; consentira-t-elle à se traîner à la remorque du bateau ivre de l'inflation américaine ?

*
* *

Mais le résultat le plus clair, la leçon la plus éclatante de la Conférence de Londres, c'est la faillite de ce que l'on appelle l'économie dirigée, étrange mixture de socialisme et de libéralisme qui tente d'introduire dans le régime capitaliste les conceptions de règlementation étatiste, chères aux théoriciens du socialisme.

Un des aspects, et non le moins curieux, de la Conférence de Londres, c'est, en effet, le conflit des doctrines économiques fondées sur l'expérience et l'observation des faits, et des conceptions scolaires et aventureuses du fameux « club des cerveaux », la machine à penser pour tout le monde, qu'a inventée l'Amérique, conception d'ailleurs qui est assez répandue en Europe. Il faut ajouter, d'ailleurs qu'en Amérique même, beaucoup de bons esprits repoussent la nouvelle théorie ; mais ils sont aujourd'hui réduits au silence par le concert assourdissant de l'euphorie inflationniste.

En Angleterre aussi, on résiste : l'Angleterre n'est-elle pas le pays traditionnel de l'empirisme politique et économique ? Sir Arthur Samuel, qui fut secrétaire permanent du *Board of trade*, secrétaire financier de la Trésorerie et ministre du commerce extérieur, publié dans le *Times*

une étude qui est un magistral rappel au bon sens. Sir Arthur Samuel commence par poser en principe que tout problème, toute théorie économique, doit tenir compte de la loi de l'offre et de la demande, que ces lois sont d'une portée universelle et qu'elles s'appliquent aux produits, aux salaires, au prix de la vie aussi bien qu'aux capitaux eux-mêmes. « Le conférencier et le théoricien, dit-il, les oublient ou les négligent avec ce résultat que de temps en temps nous sommes exposés à écouter beaucoup de prétentieux et cotonneux verbiages qu'on essaie de faire passer par un chemin de traverse conduisant à la prospérité. » Quand on rappelle ces lois aux théoriciens, ils répondent par les mots « temps anormaux », « psychologie », « nature humaine » ; mais ni les gens pratiques, ni les théoriciens ne peuvent changer ces lois, pas plus qu'ils ne peuvent commander aux forces de la nature. « Ces lois ne peuvent être négligées, elles dominent toute la science économique dont elles sont la base. Elles sont le point de départ de l'analyse de tout problème économique. »

Et sir Arthur Samuel de conclure :

« Imperceptiblement et automatiquement, la loi de l'offre et de la demande dominera les conditions mondiales. Cette loi réglementera les inexorables ajustements de niveau des prix, que les Etats-Unis ou nous, nous nous trouvions sous le régime du « gold standard » ou non. Cette loi, graduellement et impitoyablement, débrouillera l'écheveau emmêlé par l'ingérence. C'est par cette ingérence que les valeurs d'achat des produits primaires ont été mises hors de toutes proportions avec les frais et les prix des produits manufacturés. C'est folie que de le nier. »

Si la leçon de la Conférence de Londres pouvait inculquer ces idées à ceux qui dirigent l'opinion, si elle pouvait nous libérer de la chimère de légiférer internationalement pour l'Univers, les délégués des soixante-six nations n'auraient pas tout à fait perdu leur temps.

Depuis quelques années, les hommes d'Etat et les théoriciens de la science économique et de la science sociale, les « experts » — on s'improvise expert comme on s'improvise critique d'art — sont hypnotisés par l'idée qu'il faut faire quelque chose pour remédier à cette crise universelle qui menace la civilisation tout entière. Quelque chose ! N'importe quoi ! Parce que la crise est universelle, ils ont cherché un remède universel. Il n'y en a point, parce que les nations et leurs besoins ne se ressemblent point. C'est ce que les Américains nous ont appris, un peu rudement, au moyen d'une démonstration par l'absurde.

Si la leçon n'est pas perdue, ils nous aurons rendu ainsi, sans le vouloir, un grand service. A la suite de l'Amérique, toutes les nations ont été entraînées dans le même cycle de mégalomanie industrielle et de surproduction, en vertu de cette idée fausse que l'on peut facilement pousser à l'absurde : la production crée le besoin. Toutes, sous la pression de l'électoralisme démocratique, et, par suite, de la décadence du régime parlementaire, sont tombées dans les mêmes excès d'étatisme et de fiscalité. Personne ne s'est souvenu des leçons de l'histoire qui nous enseignent que tous les grands empires du passé sont morts des excès de leur fisc. Le remède, ce sont d'abord les nations elles-mêmes qui doivent se l'appliquer ; il y a quelque chose de juste dans le message du Président Roosevelt : c'est le reproche qu'il fait aux nations fidèles à l'étalon-or de ne pas se montrer capables d'équilibrer leur budget. Commençons par nous réformer nous-mêmes, et par régler nos affaires nous-mêmes. Cependant, l'autarchie est une chimère aussi bien que l'universalité. L'expérience montrera que, même un monde complet comme les Etats-Unis, ne peut se passer de l'étranger. L'avenir est aux groupements économiques restreints, aux groupes de Nations dont les intérêts peuvent s'harmoniser, et qui, à cause de leur histoire, de leur situation géographique, de leur parenté d'origine ou de culture, peuvent se comprendre. De l'équilibre de ces groupes naîtra peut-être cette paix économique, complément de la paix politique à laquelle les hommes aspirent depuis des siècles sans arriver à la réaliser. Si l'Amérique, en s'isolant orgueilleusement dans la folle aventure de l'économie dirigée, pouvait donner à l'Europe, ou du moins aux divers groupes européens, la conscience de leurs intérêts communs, on lui devrait, bien que la bonne volonté n'y soit pour rien, la plus grande reconnaissance. Et cela me remet en mémoire une phrase de Ferrero : c'est généralement en se trompant de chemin que les peuples trouvent les routes de l'avenir

L. DUMONT-WILDEN

LE ROMAN

FORT-DE-FRANCE, L'EXCOMMUNIÉE, L'ABSENCE

M. Pierre Benoit a donné comme épigraphe à son nouveau roman *Fort-de-France* (1) un vers d'Andromaque :

Qui t'appelle en ces lieux où j'ai fui ta présence ?

Tout l'essentiel du sujet y est contenu, et le lecteur, s'il prenait garde à cette indication liminaire, serait d'avance à peu près fixé sur le dénouement. Comme Hermione, la charmante Aïssé ne pardonnera pas à Gilbert Vauquelin d'avoir cru à la révolte de sa passion, et il n'aura plus lui-même qu'à disparaître, chassé par celle qui prend en horreur du même coup cette liberté recouvrée et l'ami trop fidèle qui la lui a rendue.

Peut-être, au fond de son cœur, ne lui pardonne-t-elle même pas d'être venu. C'est, encore une fois, une jeune fille assez mystérieuse, cette séduisante créole de la Martinique, dont le nom, suivant la règle que s'est imposé l'auteur, commence, naturellement, par un A. Elle a passé deux années à Paris, où son frère, le seul parent qui lui reste, l'avait envoyée pour la soustraire à une fatale emprise. Elle y a rencontré Gilbert Vauquelin, un excellent jeune homme, riche, indépendant, auquel elle propose, quand elle est rappelée par la mort de ce frère, de partir avec elle afin de l'épouser là-bas. Il le ferait volontiers, mais trouve plus sage de régler d'abord ses propres affaires et de la rejoindre un peu plus tard. L'imprudent ! Mais comment aurait-il pu soupçonner qu'il la rejetait dans les griffes de la fatalité ? Bientôt les lettres d'Aïssé se font moins confiantes, plus rares, de plus en plus réticentes, jusqu'à ce qu'enfin elle cesse d'écrire. Il s'embarque affolé et va chercher sur place l'explication du mystère.

La plus grande partie du roman est consacrée à cette recherche et à la découverte progressive d'une vérité plus atroce que Gilbert n'aurait pu l'imaginer. Au milieu de son beau domaine, dans la vieille et noble demeure familiale, Mlle Aïssé de Sermaize, dont les ancêtres remontent au temps de la conquête de l'île, vit avec un métis, beau et brutal, qui la terrorise, l'exploite, la maltraite et la domine. Comment Gilbert découvre cette situation et en pénètre peu à peu toute l'horreur, c'est ce que l'étonnante habileté de M. Pierre Benoit a su nous exposer avec une rare perfection. Il ne s'est pas montré seulement le plus adroit des conteurs, mais aussi excellent psychologue dans toute la partie de son récit où nous voyons la jeune fille, humiliée devant Gilbert par le grossier Timoléon, se détacher de cette brute, prendre conscience d'une indignité qui la dégrade et souhaiter sincèrement d'être libérée. Mais il suffira qu'elle le soit, pour que la force de l'emprise se manifeste et que l'atroce vérité se révèle à Gilbert, — cette vérité à laquelle il ne pourra survivre. Le cas, à la fois psychologique et sentimental d'Aïssé, n'est dans son essence que trop vrai et trop humain.

Continuant, à sa manière ordinaire, à nous promener à travers le monde, M. Pierre Benoit s'est plu à situer ce cas dans un décor qui le rajeunit et une atmosphère qui le renouvelle. Il nous transporte dans une de nos vieilles Antilles, la Martinique et plus particulièrement à Fort-de-France. Nous savons avec quelle aisance, quelle grâce, quel sens du pittoresque M. Pierre Benoit évoque les paysages dans lesquels il déroule ses récits et fait vivre ses personnages : il use peu de ces descriptions qui ne font rien voir ; mais avec un art remarquable de la mise en scène, il plante le décor et il nous devient facile, naturel, de nous y arrêter avec les personnages ou de les traverser avec eux. Ceux-ci, d'ailleurs, nous apparaissent du premier coup très vivants : grands fonctionnaires coloniaux, comme le gouverneur et le procureur général ; figures accessoires d'agents électoraux, scènes de mœurs électorales aussi, contribuent à varier un récit dont l'intérêt dramatique serait parfois trop tendu et à lui donner de l'agrément. La maîtrise avec laquelle M. Pierre Benoit s'empare dès les premières pages de notre attention et tient notre curiosité en haleine jusqu'à la dernière, son art de conter, la netteté avec laquelle il dessine ses personnages et le pouvoir d'évocation qui lui permet de restituer autour d'eux le « climat » dont ils font partie, tout cela se retrouve dans ce nouveau roman, le dix-septième d'une suite ininterrompue de succès. Oui, quel habile homme que M. Pierre Benoit ! C'est un éloge qu'on lui adresse de bon cœur une fois de plus en fermant ce livre. Sous-entendre dans cet éloge une critique serait bien inutilement bouder contre notre plaisir.

(1) Albin Michel, éditeur.

*
* *

Après le thème d'Hermione, le thème de Phèdre (1). Une Phèdre bourgeoise, et que ne domine pas, comme celle d'Euripide ou de Racine, la souveraine fatalité. Thérèse Courtin-Laverne nous apparaît au centre de la vie de famille, entre un mari qui ne l'a jamais aimée et une fille dont elle n'a pas su se faire aimer. Sans doute n'est-elle pas tout à fait responsable de la solitude morale qui l'exaspère aujourd'hui. Le premier coupable nous paraît bien être ce mari, plus âgé qu'elle, médiocre, à peu près détruit par la maladie, absorbé par elle et ne s'en laissant distraire que par ses vices, car ce moribond achète les faveurs, ou plutôt les abjectes complaisances d'une femme de chambre. Plus jeune, nous savons qu'il ne valait guère mieux et que par sa faute Thérèse n'a jamais connu ni la révélation de l'amour, ni la douceur du foyer. Entre eux, leur fille a grandi, secrète, fermée. Et cette mère, que la déception du mariage avait isolée dans un inconscient égoïsme, n'a su faire rayonner autour d'elle qu'un esprit de domination. A l'heure où, dans le suprême épanouissement de la maturité, belle encore, elle est bien obligée de penser pourtant que le déclin est proche, le sentiment s'avive en elle d'avoir manqué sa vie et de n'avoir pas trouvé sa part de bonheur. C'est l'heure du danger. Celui-ci se précise, le jour où Mme Courtin-Laverne forme le dessein de marier Hélène avec un jeune musicien, Etienne Duthil, sur lequel elle a reporté un intérêt qu'elle n'avait jamais éprouvé pour personne et ce besoin de tendresse que personne n'a satisfait. Il n'est pas besoin de dire que l'imprudente n'a ni la franchise ni le courage de regarder en face son étrange situation et qu'elle se leurre, au contraire, avec la plus grande complaisance, de toutes les illusions et de tous les sophismes qui peuvent la lui dissimuler à elle-même, jusqu'à l'effondrement final qui la laissera seule « dans ses ténèbres, dans son désert ».

C'est cet acharnement à se tromper elle-même, c'est le déroulement de ces illusions et de ces sophismes qui font l'intérêt principal et la valeur psychologique du roman de M. Auguste Bailly. Il a su nous montrer aussi, dans ses tours et détours, l'obstination avec laquelle « ce cœur passionné, toujours offert et toujours refusé, se jetait sans cesse, de toute sa force douloureuse, vers toutes les possibilités d'amour que lui faisait entrevoir la vie... » Possibilités toujours tirées de ce même espoir, de cette même illusion funeste, sans cesse détruites et qu'inlassablement elle s'attache à faire renaître. Ce qui caractérise le sentiment complexe qu'éprouve Thérèse pour le mari de sa fille, c'est précisément qu'il s'y mêle, au besoin d'aimer et d'être aimée, le besoin de protéger, de dominer. M. Auguste Bailly nous offre, avec ce personnage bien construit et très vivant, une puissante étude d'égoïsme inconscient en même temps que de psychologie féminine localisée dans cette phase qu'un autre romancier a appelée l'automne d'une femme. Il n'est pas besoin d'ajouter que le titre du roman ne doit pas être entendu au sens religieux. Ce n'est pas hors de l'église qu'est rejetée Thérèse Courtin-Laverne, et ce que l'auteur a voulu nous montrer, c'est comment elle arrive à s'exclure elle-même, par une sorte de fatalité intérieure, de cette tendre communion domestique où les cœurs trouvent à la fois douceur et force. L'auteur a conduit son récit avec une rigueur, une sobriété, une sûreté qui en font une parfaite œuvre d'art.

*
* *

Il n'y a plus aucun vestige de thème antique, et rien ne rappelle ni une Hermione, ni une Phèdre dans le roman de M. Marc Chadourne, *L'Absence* (1), qui nous jette au plus vif du temps présent. Plus peut-être qu'aucun autre écrivain de sa génération, M. Marc Chadourne est bien, spontanément et par conséquent sans parti-pris ni artifice, le romancier de l'inquiétude. Juste Hauduard, le principal personnage de son nouveau roman est, comme le François Mesnace de *Cécile de la Folie*, divisé contre lui-même et par conséquent condamné. Epris d'Anne Langle, fille d'un philosophe célèbre et aussi dépourvue de principes que de préjugés, il est tout prêt à l'épouser, mais n'a pas su vaincre encore les résistances de cette « affranchie » qui tient pour l'union libre et ne voit pas ce que le mariage ajouterait à un état de fait qu'elle a su rendre équivalent. Tenté par un grand voyage, Juste hésite à s'éloigner d'elle, non pas seulement parce que la séparation leur est pénible, mais aussi parce que l'idée de l'absence s'accompagne chez lui d'inquiétude. Il

(1) Auguste Bailly, *L'Excommuniée*, 1 vol., Fayard.

(1) 1 vol. Plon.

aurait voulu que la décision vînt de la jeune fille elle-même, qui l'a laissé s'acheminer graduellement et comme par une pente insensible jusqu'à ce départ à la fois désiré et redouté.

Anne, d'ailleurs, peut croire que l'attrait d'une autre femme, Indienne mâtinée d'Espagnole et « américanisée », n'est pas étranger à cet appel du Mexique auquel Juste finit par céder. Là-bas, il est plus que jamais partagé, déchiré. Il vit dans une sorte de fièvre, enivré de vie tropicale et du charme de cette Lupita qui s'est faite son guide et son initiatrice, toute rayonnante à ses yeux des prestiges de ce pays dont elle est pour lui l'expression humaine et le vivant commentaire. En elle se concentrent toutes les forces d'emprise de la terre et de la race dont elle lui révèle les secrets. Comment n'aurait-il pas alors le sentiment que c'est elle qui lui aurait convenu, elle, l'oiseau de feu ? Mais, d'autre part, accablé par ce qu'cette terre a d'écrasant et de néfaste, il y « fait » de la passion comme dans un climat de fièvre où dans une maladie on « fait » de la température.

De ces troubles, de ce désordre, ses lettres se ressentent, et plus encore ses câblogrammes affolés. Sans doute, cette correspondance n'apporte-t-elle point à Anne le réconfort qui la défendrait contre la cour très savante et les instances très pressantes d'un musicien fort mûr, mais auréolé de luxe et de célébrité. Il s'en faut que le personnage d'Anne Langle nous apparaisse avec autant de précision et de relief que celui de Juste ; nous ne la voyons pas aussi distinctement que nous le voyons lui-même, et surtout nous la comprenons beaucoup moins bien. Mais nous savons que l'amour de Juste l'a aidée à se transformer et à s'épanouir hors du milieu trop sévère où elle avait vécu. Il s'est attaché à lui donner une plus nette conscience d'elle-même et le sentiment de sa personnalité, à supprimer ce fâcheux dédoublement qui juxtapose à la fille du grand philosophe un personnage médiocre et un peu falot, plus ou moins apparenté aux écrivains de Montparnasse, sous le pseudonyme de René Sandre. Anne est devenue, au contact et sous l'influence de Juste, plus dégagée, plus allante ; en elle s'est éveillé le charme de la femme et le goût de l'amour. Comment, dans de telles conditions, se détache-t-elle si vite de lui pour se laisser prendre par l'autre, dont elle parlait à Juste, dans ses premières lettres, avec tant d'indifférence et même de dédain ? La raison profonde, c'est peut-être, tout simplement, que Gœhl, « le vieux », se donne la peine de conquérir Anne et qu'il lui impose sa volonté, tandis qu'Juste s'abandonne et ne sait pas vouloir. Juste est passif et Gœhl agit. Juste accepte et reçoit, Gœhl donne ou prend. Gœhl, pour tout dire, assume le rôle de l'homme et ramène Anne à celui de la femme, tandis que les relations d'Anne et de Juste renversaient les rôles, puisque Juste attendait d'Anne son aide et son réconfort. Ce n'est point, certes, que la femme soit incapable d'apporter un tel secours ; plus généreuse, au contraire, que l'homme, elle ne demande qu'à prodiguer, avec ses trésors de tendresse, tous ses dons. Mais, elle les réserve à l'homme qui a su voir en elle une femme et qui s'est montré à elle avec son caractère d'homme. Anne a pu être séduite un instant par le charme de la jeunesse, tentée par le rôle à jouer auprès de cet indécis, de cet irrésolu, sensible aux appels contraires ; elle s'est attachée peut-être à lui par le bien même qu'elle lui faisait et le sentiment qu'elle avait de le fixer, de travailler ainsi à leur bonheur commun. Elle n'en revient pas moins, comme par un mouvement de balancier, à sa nature propre, qui est indépendante, et à sa disposition féminine normale, qui est de trouver, dans l'homme auquel elle se donne, un appui, un maître.

Le titre n'annonce-t-il pas déjà le dénouement ? Mais est-ce bien à l'absence seule qu'il faut attribuer la trahison d'Anne Langle ? Si Juste, peut-être, ne sait pas aimer, je veux dire n'aime pas comme il aurait fallu, il apparaît bien que, de son côté, Anne n'aimait pas. Et ce n'est pas l'amour qui l'attire dans une nouvelle aventure. Autant qu'on peut la comprendre, elle est à sa manière aussi incertaine que Juste, mais non point comme lui par douloureuse inquiétude, plutôt, semble-t-il, par une sorte de vide intérieur qu'elle chercherait à combler, ou à tromper.

Nous retrouvons dans ce remarquable récit l'exotisme de *Vasco* et le réalisme psychologique de *Cécile de la Folie*, moins poussés l'un et l'autre, mais fondus dans une synthèse qui marque un nouveau progrès du beau talent de M. Marc Chadourne.

FIRMIN ROZ.

VARIÉTÉS

NÉGOCIANTS ET ARMATEURS GÉNOIS AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES

M. Eugène H. Byrne, professeur d'Histoire à l'Université de Wisconsin, a compulsé les archives génoises et autres au point de vue du négoce à Gênes durant cette période.

L'armement était en voie de rapide développement quand les croisades de saint Louis lui donnèrent un grand essor. Les galères y étaient employées de préférence aux autres types de navires, parce qu'elles étaient plus rapides, plus légères et moins coûteuses ; elles sillonnaient la Méditerranée ; au milieu du XIIe siècle, on construisit, à l'arrière et à l'avant, des châteaux élevés et très ornés qui leur donnent cet aspect de croissant si caractéristique ; les voiles, car elles en comportaient, étaient latines, par conséquent triangulaires, et non carrées comme on l'a cru, de fabrication génoise ou marseillaise, en coton ; il en existait toujours une de secours en chanvre dont on se servait lors des grands vents.

L'accroissement des opérations commerciales amena les armateurs à développer leurs moyens d'action. Le tonnage des bateaux s'accrut, ils furent à deux et à trois ponts, il fallut être riche pour en mettre à flot. Un juif, Salomon, fut parmi les principaux armateurs, les autres, en petit nombre, portent des noms italiens. Tout pécunieux qu'ils fussent, les armateurs génois ne purent longtemps construire à leurs frais personnels ces galères sans cesse accrues. Que l'on songe qu'un de ces bateaux, l'*Oliva*, destiné à transporter les pélerins en Terre sainte, pouvait en contenir onze cents, avec un équipage de soixante-quinze hommes ! Il est vrai qu'en 1248, un voyage rapporta aux armateurs 157 o/o. Alors on imagina, ou plutôt on renouvela des Romains le système des actions de capital ou de participation aux profits, des *loca*, comme on disait en Italie. Ces parts étaient au nombre de 18 à 70 par bateau et donnaient droit à une part dans l'entreprise. Elles pouvaient être partagées, elles s'achetaient, se vendaient, s'hypothéquaient. L'usage en devint courant au XIIIe siècle ; parfois on payait les matelots en [illegible].

On peut estimer qu'en moyenne elles rapportaient de 20 à 50 o/o. Le succès de cette organisation fut tel qu'il faut y voir, ce semble, l'origine du système de mise en action des conquêtes des Génois au-delà des mers, de l'île de Chio, par exemple, et du port de Ceuta. La Banque de Saint-George, dont la destinée fut si brillante, doit son succès à ce principe.

Plus tard, à la fin du XIIIe siècle, par suite du développement de l'organisation bancaire et de l'enrichissement extrême des particuliers, la subdivision du capital en actions devint inutile et les armateurs n'y eurent plus recours.

L'attribution par Louis IX des préparatifs de la première croisade à deux Génois, Ugo Lercario et Jacopo di Levanto, qu'on nommait les amiraux du roi, eut naturellement pour effet de favoriser de singulière façon l'activité du port de Gênes ; il en fut de même lors de la seconde croisade ; les conditions imposées au roi par les constructeurs de galères sont dures, et les prix élevés qu'ils en obtiennent, peut-être exagérés. Le coût devait en être versé moitié comptant, moitié dans les huit jours qui suivaient la livraison dans les ports de Marseille ou d'Aigues-Mortes ; les constructeurs se réservaient le droit d'aller chercher des mâts, lesquels comme aujourd'hui coûtaient très cher, dans les forêts royales sans les payer ni subir aucune taxe. Il est juste d'ajouter que des plans très rigoureux étaient imposés pour la construction de ces galères. Elles devaient pouvoir contenir cent cinquante rameurs, des places pour 20 chevaux, et des logements pour de nombreux hommes d'équipage. Il se forma des associations dont l'objet était de bâtir en hâte du matériel flottant ou d'en acheter ; des familles mirent tout leur avoir dans des opérations de ce genre et s'enrichirent.

La dernière croisade finie, l'effervescence tomba et les prix des nolis baissèrent comme ceux de la construction des navires.

L'habitude s'était introduite de rédiger des contrats entre armateurs et marchands. On voit qu'au comencement du siècle elle était nouvelle, car les textes latins abondent en ratures, en surcharges, en contradictions ; ceux qui les dictaient se servaient bien évidemment de la langue vulgaire, comme on disait, de la langue italienne, et les notaires, peu au courant des formules maritimes, les rédigeaient en un latin incertain qu'il y avait lieu d'amender ; dans le courant des cinquante années qui suivirent, les libellés deviennent rapidement plus nets et plus

corrects ; ils prennent l'aspect des contrats habituels.

Ces contrats étaient minutieux et prévoyants ; il en existait de trois sortes selon qu'ils s'appliquaient à des voyages prochains dans les ports français et siciliens, ou à Ceuta, aux Baléares et sur les Côtes Africaines, à Bougie et à Tunis, ou dans les échelles du Levant ; il n'est pas parlé d'Alexandrie d'Egypte. Les marchands qui nolisaient un bateau jouissaient de prérogatives étendues ; c'est à eux qu'il appartenait de désigner le capitaine, de fixer le jour du départ ; ils se réservaient le droit d'employer exclusivement le navire ; les équipages, qui variaient de trente à cinquante hommes, étaient souvent nourris par eux ; ils fournissaient les voiles au nombre de quatre à sept avec des pièces de rechange ; comme on ne pouvait emporter des mâts de rechange, les affréteurs s'engageaient à en acheter s'il en était besoin dans les ports où l'on relâcherait ; si le bateau devait déposer les marchands dans une des escales, les armateurs étaient tenus de les rapatrier leurs opérations terminées. Les voyages dans le Levant duraient généralement six mois, du printemps à l'automne.

Tout bateau qui prenait la mer comptait parmi l'équipage un comptable dont le rôle était considérable, car à lui revenait le soin d'établir le bilan de l'opération et de répartir le bénéfice ; c'est par eux que les Génois apprirent à faire entrer l'amortissement dans leurs comptes, ce qu'on ne pratiquait pas auparavant.

E. Rodocanachi,
Membre de l'Institut.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

J. Berthier et C. Lauvernier. — *Tableaux d'Histoire générale*, (1 vol. Société Mercasia, Paris).

Ouvrage d'une grande valeur documentaire qui représente un formidable travail ; il est appelé à rendre les plus précieux services à tous les intellectuels en leur évitant des recherches, souvent considérables, pour établir les synchronismes entre des faits politiques et religieux, scientifiques et littéraires.

Mais malgré la reconnaissance qu'ils auront envers MM. J. Berthier et C. Lauvernier, beaucoup regretteront que toute l'ancienne civilisation asiatique n'ait pas été comprise dans ces tableaux qui débutent au XI siècle avant notre ère, c'est à dire à une époque où allait apparaître un Monde nouveau qui devait puiser si largement dans un très vieux passé.

Quoiqu'il en soit, ces tableaux chronologiques constituent une œuvre très utile, tant au point de vue de leur disposition que de leur clarté.

L. Fr.

Henry de Jouvenel, Ambassadeur de France. — *La Vie orageuse de Mirabeau*, 1 vol. Plon).

Pour retracer une telle vie, il fallait un historien doublé d'un écrivain dont la plume fut capable de donner à son récit le relief, la vigueur, le mouvement qu'exigeait un pareil sujet. H. de Jouvenel a réussi pleinement dans cette redoutable entreprise. Son « Mirabeau » est étonnant de vérité et de vie. Quelle fiction pourrait égaler une aussi extraordinaire réalité que celle-ci ?

Edouard Clavery, Ministre Plénipotentiaire. — *Les Archives de Miranda*, en cours de publication au Vénézuela. (1 vol. Librairie de l'Amérique Latine).

Les Archives de Miranda, précurseur de l'indépendance du Vénézuéla, comprennent 63 volumes in-folio, reliés en veau plein, sans doute en France, il y a cent vingt cinq ans, conservés désormais à Caracas.

Il s'agit d'une masse énorme de journaux de voyage, mémoires et documents divers, intéressant les deux Mondes à l'époque de la Révolution française. Miranda devenu, par la faveur de Pétion, second de Dumouriez, (commandé par intérim, l'armée de Belgique pendant deux mois : janvier et février 1793. Avant de venir en France, en mars 1792, il était avec Pitt en relations personnelles directes renouées dès son retour en Angleterre, en janvier 1798. La partie dès à présent éditée à Caracas, de ses papiers, comporte un total de 13 tomes in-4°, représentant 7.000 pages imprimées.

Par un tour de force que le lecteur appréciera, M. Ed. Clavery en a peine 105 pages in-8°, au su condenser, sous une forme claire, vivante, l'essentiel des innombrables pièces et documents ainsi mis, généreusement, par le gouvernement du Vénézuéla, à la portée du public. Celui-ci dispose donc désormais d'une veritable boussole d'exploration, susceptible de le guider au travers de cette vaste mine aux matériaux emmêlés mais souvent précieux pour l'étude de cette période attachante entre toutes, puisque le monde moderne y trouve son origine.

Marquis de Roux. — *Origines et fondation de la Troisième République*, (1 vol., Grasset).

Le marquis de Roux est l'auteur de *La Restauration*, histoire fouillée et vivante de la politique et des idées françaises de 1814 à 1830. Ici, il s'attache à expliquer comment, des désastres de 1870 et de l'insurrection communaliste de 1871, est sortie la République telle qu'elle s'est constituée de 1873 à 1880. Histoire moins impartiale et moins sereine que la précédente, et où l'on sent davantage l'homme d'une opinion. Tel le chapitre dernier sur « Paul Bert, Jules Ferry et les lois scolaires »,

qui semblerait même postiche car la période de *fondation* de la République ou bien s'arrête à la Constitution de 1875, ou, si l'on veut, à la démission du Maréchal, ou bien elle se prolonge jusqu'à 1889, date à laquelle le personnel républicain parlementaire triomphe de l'assaut boulangiste et des anciens partis, si l'on ne sentait que pour l'auteur république et anticléricalisme sont devenus deux termes à peu près synonyme. Cependant un chapitre précédent s'intitulait : « Une République c'est un Sénat ». Sénat conçu comme conservateur du vieux parti républicain. Vue excellente au demeurant, conforme aux débats qui ont précédé le vote des lois organiques et aux conceptions réfléchies de Gambetta sur le sujet. Conforme aussi à ce qui a suivi depuis 1889, période où le Sénat est intervenu chaque fois que le régime est apparu comme susceptible d'être mis en péril. La forme aussi est moins satisfaisante : hachée, comme haletante et procédant soit par allusions, soit par affirmations dénuées de références. Mais l'ensemble est loin d'être indifférent puisqu'il s'appuie sur des faits encore imparfaitement connus et toujours soumis à la discussion.

P. F.

GÉNÉRAL B. ALEXANDRE. — *Avec Joffre, d'Agadir à Verdun* (1 vol., Berger-Levrault).

Le général, alors colonel, Alexandre a longtemps appartenu à l'état-major du général Joffre pendant les premières années de la guerre et dans les années immédiatement antérieures. En août et septembre 1914, il assurait la liaison entre le G. Q. G. et la Ve armée, celle sur qui porta, de Charleroi à la Marne, le plus gros effort de la guerre. Plus tard, il remplit deux missions à l'armée d'Orient. Or, cet officier a su voir, observer, rendre compte de ce qu'il a constaté, de ce que, au besoin, on essaye de lui cacher. Le témoignage est donc d'importance. De plus, le colonel rédige d'une façon claire, vivante et très en relief. Ses notes journalières, qui forment la moitié du volume, ajouteront peu à ce que l'on savait des opérations militaires. Mais la première partie de l'ouvrage, malgré son caractère volontairement sommaire et concentré, nous apprend davantage sur l'état de préparation, médiocre au total, de l'armée française à la veille des hostilités. Par contre, le rôle de Joffre, chef de l'État-Major général et désigné comme général en chef des armées du Nord-Est, déjà établi et mis en valeur par des publications antérieures, apparaît grandi dans cette étude sérieuse, appuyée sur des faits incontestés. Certaines réputations sortiront un peu dépréciées de l'enquête du général Alexandre, enquête sérieuse en tout cas et qui ne saurait être critiquée à son tour qu'au prix de recherches approfondies. Alors même, l'essentiel, sans doute, en demeurera.

P. F.

KLAUS MEHNERT. — *La Jeunesse en Russie Soviétique* (traduction de Mlle Denise Van Moppès). (1 vol. Grasset).

Klaus Mehnert est né à Moscou, d'une famille allemande que la guerre, par la suite, obligea à quitter la Russie. Mais il y est retourné longtemps toutes ces dernières années. Sa connaissance de la langue russe, pour lui véritable langue maternelle, et les amitiés qu'il a conservées en U. R. S. S., lui ont permis de pénétrer profondément au sein de la jeunesse soviétique et de participer à sa vie, plus authentiquement que n'ont pu le faire les reporters européens.

Il part de ce fait essentiel que la Russie soviétique est comme nul autre pays au monde, gouvernée par sa jeunesse. Celle-ci occupe les premiers postes dans tous les domaines de la vie publique. On ne peut comprendre la Russie si l'on ne connaît sa jeunesse.

Ce livre est le récit des expériences que l'auteur a partagées avec ses camarades russes : étudiants, pionniers, organisateurs de communes. En dehors de toute considération politique, Klaus Mehnert s'est contenté de tracer le portrait le plus clair de cette jeunesse — selon sa propre expression : « la plus solide, la plus unie et la plus forte du monde et dont l'avenir seul pourra révéler toute l'importance » — au milieu de ses travaux, de ses amours, de ses lectures, et de ses jeux. A travers elle, se dessine tout le tableau de la nouvelle existence société russe, avec ses grandeurs, ses misères son immense espoir.

E.-O. VOLKMANN. — *La Révolution allemande* : traduit de l'allemand, par Blaise Briod (1 vol., Plon).

Quel que soit le personnage qui se dissimule sous le pseudonyme probable de Volkmann, il a connu évidemment beaucoup de choses, disposé de documents, reçu des confidences de témoins et d'acteurs. Impossible donc de négliger un tel ouvrage, bien qu'au gré des historiens, il apparaisse un peu trop « romancé » en plusieurs de ses parties. Le plan est clair : une première révolution, du 9 novembre 1918 jusqu'à la Noël, voit l'Empire de 1871 s'effondrer au vent de la défaite. Du 25 décembre 1918 au 30 avril 1919, les bénéficiaires du mouvement de novembre ont à triompher de la vague spartakiste en Prusse et de l'expérience de Kurt Eisner à Munich. Le tout, avec l'aide de ce « corps des officiers » dont l'auteur a bien raison de faire une des forces, peut-être la seule intacte, dans l'Allemagne nouvelle. Les déclamations à la fois gémissantes et insolentes sur le traité de Versailles et les invectives à l'adresse de Clemenceau détonnent dans un ouvrage qui prétend traiter les questions en objectivité. La dernière partie relate l'essai de contre-révolution de 1920, dit « putsch de Kapp », encore que Kapp ne se manifeste guère que comme un fantoche. Manœuvré par qui ? La subsiste quelque mystère. Fantoches aussi que les chefs républicains, même « Noske dont on avait jadis exalté le rôle décisif. En fait, les vainqueurs, c'est toujours ce « corps des officiers », sans lequel le feld-maréchal, et Grœner, et Ebert, et les autres auraient été sans puissance et sans action. Par delà la « révolution » de 1918-1920, une constatation de ce genre nous ramène loin en arrière dans l'histoire de la vieille Allemagne.

P. F.

ALICE LA MAZIÈRE. — *Nouvelle Espagne* (Editions Baudinière).

Cette étude critique de l'Espagne de nos jours commente les évènements qui se sont déroulés depuis l'avènement de la République espagnole — lorsque : «... la famille détrônée était affectueusement accueillie (à Paris) et, de l'autre côté des Pyrénées, les républicains interloqués éprouvèrent de l'attitude française, autant de chagrin que de désarroi ».

Alice la Mazière nous montre une Espagne enthousiaste, mais désemparée. Elle semble avoir un faible pour la propagande des idées qui viennent de Russie. Toutefois, elle rassure le lecteur : « — Et les communistes ?

demanderez-vous ? — Pour l'instant ils ne sont ni redoutables, ni dangereux. C'est à peine si l'on en compte quelques milliers, dépourvue d'ailleurs de toute influence ».

Un danger pour l'Espagne : l'autonomie de la Catalogne. Mais, la Chambre prévoyante a décrété : « La Catalogne se constitue en région autonome dans la République espagnole ». Nuance ou euphémisme ?

Mme la Mazière félicite le gouvernement d'ouvrir de nombreuses écoles. Elle s'en prend au Clergé qui autrefois, « tout puissant, laissa dans l'ignorance une jeunesse apte à connaître ». Voilà une question bien dangereusement tranchée.

Le luxe des grands clubs, etc.... des gens riches n'effraie pas le peuple qui l'admire.

Questions agraires : « Je crains fort que l'Espagne n'ait à payer un jour, elle aussi, son hésitation et la faiblesse de n'avoir point, dans l'enthousiasme de la victoire républicaine, beaucoup exigé des grands propriétaires terriens ».

Avenir de l'Espagne : « De fortes personnalités pourront sortir de ce peuple si remarquablement doué, si artiste, si intuitif et qui sait tant de choses sans avoir rien appris.

Le style et la composition sont clairs et faciles à suivre. Les jugements portés accusent parfois une certaine témérité.

ERIC SAINT-ERIC.

JULES ROMAINS. — *Problèmes européens*. (1 vol. Flammarion).

Dans « Problèmes européens », recueil d'études d'une brûlante actualité, le lecteur retrouvera, sous une forme plus directe, sur un ton d'affirmation plus pressante, certaines préoccupations idéales dont le tissu des Hommes de Bonne Volonté est imprégné.

Tous les maux dont souffre jusqu'à l'agonie une civilisation en passe de périr, toutes les angoissantes questions qui hantent les cerveaux des hommes d'aujourd'hui : la guerre, l'organisation de la Paix, la situation actuelle du Marxisme, les conséquences du mouvement Hitlérien, l'avenir de l'Europe, ces sujets brûlants sont passés en revue et fouillés, d'une plume incisive et à la lumière sereine de la raison, par l'éminent écrivain.

Dans un essai capital, celui-ci examine en outre, la question de la psychanalyse, la méthode si âprement attaquée et défendue du professeur Freud. Il nous fait part, enfin, d'une série de considérations personnelles sur l'originale théorie de l'Unanimisme, dont la paternité lui revient et qu'il a si souvent et si brillamment illustrée.

J.-A. SAUZEY. — *La Guerre en Fourrures*. (1 vol. Editions de France).

La Guerre en fourrures, de M. J.-A. Sauzey, sous la forme d'un passionnant reportage de guerre, jette sur ces événements un jour nouveau. Tantôt dans les armées chinoises et tantôt avec les troupes nippones, nous suivons pas à pas les étapes de la conquête japonaise. Sous une forme vivante et rapide, par de petits tableaux pleins d'originalité, M. Sauzey évoque les péripéties de ce drame extrême-oriental. Les conversations, les gestes, les scènes sont saisis sur le vif. Les offensives et les débâcles, la vie des états-majors et de la troupe, les services secrets des uns et des autres, sont montrés en pleine action.

La Guerre en fourrures fait toucher du doigt les difficultés d'un reportage de guerre en period[illegible] les grands froids qui sévissent en Chine de Nov[illegible] blames ont eu la possibilité d'en réussir [illegible] et dans de telles conditions. Cette tournée [illegible] été écartés les officiels des grandes nations [illegible] même eu pour la décrire au observateur averti

Roman

COLETTE. — *La Chatte*. Bernard Grasset, éditeur

C'est peut-être dans ce court roman de [illegible] pages que Colette est parvenue à l'entière maîtrise de son talent. Le sujet en est à la fois curieux et ténu. Un garçon de bonne famille mène une vie paresseuse entre sa mère et sa chatte qu'il affectionne pareillement... Survient une épouse. Très vite, celle-ci devient jalouse de la bête, la prend en horreur et essaye de la tuer. Alors, le mari quitte le domicile conjugal pour se réfugier chez sa mère où il reprendra sa première existence. Jalouse d'une bête... Il fallait tout le génie de Colette pour présenter ce sujet au lecteur sans éveiller en lui certains mouvements de révolte assez naturels.

Comme tous les héros de Colette, Alain est un être très fin, un mâle incomplet, qui subit la vie plutôt que de l'aimer. Un frère de « Chéri », en somme et encore plus bizarre.

Le style reste toujours chaud, coloré, puissant et parfois même un peu trop travaillé.

ERIC SAINT-ERIC.

LA QUINZAINE COLONIALE

Non seulement au Parlement, mais dans l'ensemble de la presse, à propos de l'Algérie et de la Tunisie, dont nul n'ignore ni ne méconnaît plus la vaillance à la guerre et la valeur comme clientèle de la Métropole, la question du contingentement des Vins a pris une importance capitale. A la place d'importance, je voudrais pouvoir écrire intérêt, mais ce ne serait pas vrai, car on n'a pas su intéresser la nation entière : elle a vaguement compris qu'il s'agissait de maintenir, ou de démolir, au profit de quelques vignerons de trois départements du Languedoc, l'unité douanière, entre la Métropole et l'Algérie, mais elle n'a pas vu que l'union politique entre la mère-patrie et ses filles se trouvait en cause et en jeu. On n'a pas su intéresser la nation entière, répétons-le, car c'est d'une gravité exceptionnelle, parce que les Gouvernements successifs ont négligé d'organiser une propagande en faveur des colonies. Même dans l'Université, personne ne s'adresse aux admirables et si dévoués, si propagandistes, professeurs de Facultés et de Lycées pour leur présenter un plan de leçons ou de conversations sur les deux ou trois questions d'actualité les plus fondamentales, de façon que l'élite de la jeunesse, et par elle tant de notables et de familles, soit alertée, instruite, passionnée.

Le rôle des Revues, comme celle-ci, est de se substituer aux défaillants. On doit, ici, avec énergie et aussi avec cœur, retenir l'attention d'abord sur ce mot gris de contingentement, qui recèle tant de drames et de révoltes, disons net : de possibilités de guerre civile. La surproduction ayant été aveuglement recommandée au lende-

main de la guerre, par plusieurs Gouvernements, le monde civilisé s'est trouvé soudain, surtout à partir de 1930, en possession de stocks exagérés qui ont fait déprécier les cours. Comment y remédier ? La Conférence de Londres vient de faire ressortir qu'il est difficile de réaliser une entente internationale pour régler la production, de façon à éviter ces dépréciations de produits qui ne permettent pas aux producteurs de faire leurs frais ; chaque pays a donc été au nationalisme économique et élevé des barrières douanières contre la production étrangère. Un certain nombre de producteurs français ont voulu que nos barrières douanières s'opposassent aussi dans une assez large mesure à l'entrée de la production de nos colonies, qu'on contingentât celle-ci comme si nos colonies nous étaient aussi étrangères. Tandis que l'Angleterre décidait, à Ottawa, d'accorder des privilèges aux dominions britanniques, cependant beaucoup moins rattachés à l'Angleterre que nos colonies à la France, et parfois même assez séparatistes, le Parlement français décida de contingenter notamment les rhums des vieilles Colonies, les vins de l'Algérie et de la Tunisie, les céréales de toute l'Afrique du Nord. Il le fit d'abord avec une certaine mesure, mais c'était déjà une première faute, car « leur contingentement est anticonstitutionnel », la Constitution ayant proclamé l'unité absolue entre la Métropole et les Colonies, la Guerre ayant resserré cette unité en envoyant au front les coloniaux qui accomplirent avec élan et grand succès leur devoir militaire. Il n'y a aucune raison pour qu'à Marseille on laisse entrer en franchise les vins de Corse et pas ceux d'Algérie.

Cette première faute en entraîna une plus grave. Un certain nombre de parlementaires, représentant les intérêts des viticulteurs du Midi, qui redoutaient la concurrence des vins algériens, ceux-ci étant de qualité riche, pour leurs piquettes obtenues souvent avec des procédés taxés de falsification, prétendent faire aggraver le contingentement des vins algériens et tunisiens. Ils prennent un prétexte réaliste : ils font état de ce que les viticulteurs du Midi sont, pour une grosse proportion, de petits propriétaires, constituant donc une importante masse électorale, tandis que le nombre des viticulteurs algériens et tunisiens est beaucoup plus restreint ; ils ajoutent que ceux-ci paient leur main-d'œuvre beaucoup moins cher et se trouvent du fait privilégiés, qu'on doit donc refuser à leurs vins les mêmes droits et protections qu'aux vins métropolitains. Or, la main-d'œuvre arabe est en effet payée moins cher, mais son rendement est de beaucoup inférieur ; parmi les viticulteurs de notre Afrique du Nord, il y a, certes, de grands propriétaires groupés en sociétés — qui ont risqué, avec intelligence et cran, de gros capitaux appartenant à la petite épargne — mais il se trouve aussi une très heureuse proportion d'humbles vignerons fils de paysans français ou francisés. Tout ce monde algérien, qui a été au front en première ligne, est révolté de se voir traité en Français de seconde zone. Ce n'est donc pas simplement une affaire économique qui est en jeu, mais un problème d'égalité politique et d'équité nationale qui est en cause.

Le statut de l'Empire, l'unité française se trouvent remis en question par les projets de loi déposés devant le Parlement. Toutes les Colonies se solidarisent avec l'Algérie et la Tunisie. C'est que certains agriculteurs français veulent faire contingenter les sucres des vieilles Colonies, les riz d'Indochine, les blés du Maroc, que sais-je encore ? M. Léonus Bénard, sénateur de la Réunion, qui, comme industriel a fait faire par son énergie et sa méthode de très remarquable progrès à la sucrerie coloniale — grâce à lui la Réunion a enlevé le record de ce progrès aux Colonies anglaises dans l'Océan Indien et le rendement de la canne a passé de 8 à 12 % comme le réclamaient nos économistes — a pris en main la défense des intérêts des producteurs coloniaux en démontrant avec force que pour plusieurs de nos colonies, obligées par la Métropole à la monoculture, la canne était la seule ressource : frapper de contingentement la seule productions d'une colonie, c'est attenter à sa vie. Le contingentement des sucres coloniaux ne ferait point d'ailleurs que ruiner nos vieilles colonies, si patriotes : il déclencherait de grands troubles sociaux.

Ces projets de loi anticoloniaux provoquent une plus étroite solidarité intercoloniale et le Syndicat de la France extérieure s'attache à organiser avec une force et une autorité morale progressives. Il vient de donner un déjeuner en l'honneur de M. Brévié et de l'Afrique occidentale sous la présidence de M. Diagne, député du Sénégal, ancien ministre. M. Diagne a prononcé un discours-manifeste qui a émerveillé l'assistance, composée d'un beau nombre de directeurs de journaux et Revues, au premier rang de qui était M. Paul Gaultier, et de grands spécialistes des questions extérieures, comme Dumont-Wilden, Lucien Maury, Henri Gourdon, André Ménabréa, ces modeleurs de conscience. M. Brévié et M. Diagne ont profondément ému l'assistance en révélant la profondeur de la question morale que cachait le problème économique de l'Arachide, la gravité de la détresse morale provoquée par le régime douanier métropolitain parmi ces paysans noirs qu'à magnifiquement peints Robert Delavignette dans son livre puissant (Stock éditeur). Il ne faut pas que nos 15 millions de sujets de l'Afrique occidentale puissent douter de l'équité, de la bonté, de la prévoyance — et c'est dire de l'intelligence — de la mère-patrie. MM. Alcide Delmont et Jean Gherbrandt, le fondateur et le directeur de l'Institut Colonial, ont affirmé avec éloquence la solidarité des Antilles, de tout l'Empire qu'inquiète la mauvaise préparation de la Conférence de Londres.

On ne peut mieux terminer cette chronique de la quinzaine qu'en signalant la publication, chez Lavauzelle, d'un très noble ouvrage du Colonel Charbonneau : *On se bat sous l'équateur*, qui joint au reste de notre Afrique Noire, le Togo et le Cameroun (d'ailleurs excellemment représentés au déjeuner de l'A. O. F., par M. Léon Truitard, qui dirige avec leur Agence, un remarquable magazine, aussi riche de directives que de belles illustrations). Le colonel Charbonneau, actuellement au Maroc, est un écrivain militaire exemplaire autant que le modèle des officiers par la modestie, la discipline, l'humanité, le sens de la fraternité des races qui honorent notre armée comme notre politique. Ce récit ordonné des campagnes interalliées dans les anciennes colonies allemandes complète opportunément un autre ouvrage du même auteur que j'ai déjà signalé (chez le même éditeur) *Du soleil et de la Gloire*, épopée de nos armées coloniales indispensable à toutes nos bibliothèques de facultés et de lycées.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 15 71e ANNÉE 5 AOUT 1933

ECONOMIE MONDIALE ET PRODUCTION COLONIALE

Du bouleversement des économies nationales, une constatation se dégage qui dictera, peut-être, à notre pays la solution de son redressement. Au fléchissement continu et considérable des exportations et des importations globales de la France correspond un accroissement rapide du pourcentage, par rapport à son commerce général, des transactions avec ses colonies. Autrement dit, les échanges de la Métropole avec le domaine d'outre-mer sont bien moins atteints par la crise que ceux avec l'étranger.

La valeur de « l'empire » se trouve ainsi mise en relief. Aujourd'hui, elle frappe ceux mêmes qui la contestaient encore. La balance commerciale de notre pays, en permanence déficitaire, pourra-t-elle donc, dans l'avenir, parvenir à l'équilibre par l'intensification des relations commerciales entre métropole et colonies ? Comment ?

La distribution des colonies françaises sur la planète suffit à prouver qu'elles sont en dépendance de l'économie mondiale. Chaque groupe est dans un orbe économique différent. Le statut commercial des territoires varie lui-même. Le Maroc, le bassin conventionnel du Congo, les pays sous mandat sont placés sous le régime de l'égalité économique. La convention du Niger de 1898 n'est pas dénoncée. Ailleurs, les échanges avec nos possessions ne peuvent être favorisés que par des mesures de protection réciproques : régimes préférentiels, unions douanières, contingentements. Il ne s'agit pas de courants naturels, mais d'échanges dûs à l'intervention de textes qui les encouragent largement. On peut même affirmer que, dans le moment et de ce fait, les colonies ont atteint à peu près le maximum de leurs possibilités de consommation d'articles métropolitains.

Dès lors, il ya lieu de rechercher les conditions de développement de la faculté de consommation des populations coloniales. A ce point de vue, ces populations peuvent être divisées en deux groupes : celles qui produisent pour l'exportation, peuvent se procurer des ressources et compter parmi les consommateurs d'articles importés ; d'autre part, celles, nombreuses, qui sont encore obligées de produire presque exclusivement pour se nourrir.

Astreints à recommencer, certaines années, plusieurs fois leurs semailles sous l'effet des sécheresses persistantes, menacés par les inondations comme au Tonkin où l'endémie de la misère est le résultat d'un surpeuplement du delta, privés de leurs récoltes par les typhons et les vols de sauterelles qui ruinent, en quelques heures, l'effort laborieux de plusieurs mois, des millions d'Annamites et d'Africains doivent être, d'abord, arrachés aux aléas terribles des disettes et des famines. C'est là une œuvre sociale absolument urgente. Elle dépasse les préoccu-

pations commerciales, et la puissance colonisatrice se doit de la placer au premier rang des réalisations qu'elle entend poursuivre.

La permanente insuffisance de nourriture met l'homme hors d'état de travailler avec vigueur et continuité. La constante angoisse des périodes de soudure difficiles à franchir entre récoltes décourage les collectivités. Et l'on conçoit le fatalisme de populations vivant sans cesse dans la crainte de ne pas disposer des réserves indispensables à l'assouvissement de leur faim. Des crédits fort importants sont consacrés, chaque année, à la protection sanitaire des populations coloniales. Or, la protection des collectivités contre les dangers de la disette est à placer sur le même plan. Les tristes bilans des terribles famines qui dévastèrent l'Afrique sahélienne et tchadienne entre 1910 et 1914, attestent la portée d'un problème essentiellement humain. Des centaines de milliers d'individus sous-alimentés ou exposés à donner le tribut de leur vie à la famine peuvent être récupérés par cette œuvre si vaste intéressant directement tant de collectivités rurales. Comment ne pas lui consacrer, les fonds considérables nécessaires à des travaux d'irrigation, de forage de puits ou d'endiguements ? Ces travaux rendraient possible la création de vastes zones de colonisation où les indigènes, venus se grouper, disposeraient enfin de terres irriguées de rendements bien supérieurs à ceux qu'ils obtiennent dans le moment. Ils les mettraient définitivement à l'abri des catastrophes enregistrées dans le passé. Ils assureraient l'accroissement d'une population auparavant sans cesse décimée par les calamités agricoles. Ils donneraient au cultivateur la possibilité non plus seulement de se procurer l'indispensable de sa nourriture, mais un excédent de production, peut-être pour l'exportation, en tout cas avec lequel il pourrait trouver quelques ressources.

Pour être conduites avec chances de succès, les cultures d'exportation pratiquées par les indigènes doivent être amorcées sur de faibles surfaces, poursuivies avec méthode et suivant des procédés autres que les procédés rudimentaires locaux. En réalisant cette œuvre humaine, on fera œuvre économique du même coup. Car des millions d'individus sûrs enfin du lendemain, deviendront, peu à peu, des producteurs pour l'exportation et des consommateurs pour la Métropole. L'importance de ce grand problème démographique, économique et social ne saurait échapper.

« Avant d'ouvrir avec le fer une plaine inconnue, il nous faut avoir soin d'étudier les vents et la température variable du climat, et les usages paternels et les habitudes locales ; savoir ce que produit chaque pays et ce qu'il refuse ». Ce conseil est extrait d'un beau poème rural datant de 2.000 ans. Virgile le donnait dans les Géorgiques. Il est à méditer si l'on veut éviter le retour d'erreurs commises de bonne foi. Des populations coloniales ont été dirigées vers des cultures industrielles qu'elles entreprirent contre leur gré ou du moins aux dépens des cultures vivrières dont elles manquèrent. En certains cas, il leur fut demandé de développer les plantations pour l'exportation. Les rendement obtenus, sur des sols non aménagés et par les procédés rudimentaires locaux, furent insignifiants. Les produits vivriers furent négligés. Les indigènes connurent la disette. En fin de compte, la culture industrielle dut être en partie délaissée.

Ainsi donc, le développement des cultures vivrières, par aménagement des terres, de même que, simultanément, de l'élevage, est dans nombre de territoires coloniaux la seule politique agraire à suivre. Elle protège la population contre la sous-alimentation. Elle favorise l'accroissement des habitants. Elle augmente le nombre des consommateurs d'articles importés.

Ce serait une autre faute d'encourager les indigènes à pratiquer des cultures industrielles d'un rapport inférieur aux cultures vivrières. Le cultivateur discerne parfaitement la production qui rapporte de celle qui lui est une charge. Il montre toujours de l'engouement pour une culture réellement rémunératrice. Il s'y adonne de plein gré et n'a besoin, dans ce cas, que de conseils des services techniques. S'il pratique une culture contre son gré, on peut affirmer que celle-ci est, tôt ou tard, vouée à l'échec.

La monoculture annuelle est, elle aussi, un danger. En cas de cours avilis du produit unique, l'indigène réduit de lui-même sa production dès qu'il n'en retire plus un profit minimum. Pour atténuer les aléas de la culture unique, il importe donc de diriger son activité vers des cultures de substitution de bon rapport et d'écoulement certain.

Les bas cours du coton ont eu pour résultat l'extension en Egypte des plantations de riz. Les bas cours du riz ont amené récemment les Cambodgiens à compléter cette culture par celle du maïs dont les exportations ont été importantes en 1932. A Java, la fermeture de nombreuses usines à sucre a eu pour conséquence le rempla-

cement de la culture de la canne par celle du riz sur plus de cent mille hectares, afin d'atténuer aussi largement que possible les importations de cette céréale.

Aux collectivités favorisées par les possibilités du sol, c'est-à-dire assurées de cultures vivrières abondantes, il a été assez facile de demander un effort vers certaines cultures industrielles dont elles peuvent tirer profit. Elles ont pu intensifier l'exploitation de produits de cueillette. Certaines trouvent même des ressources appréciables dans la culture ou la cueillette de denrées destinées aux transactions locales.

Quoi qu'il en soit, on peut se rendre compte combien, dans le domaine de la production locale, il est nécessaire d'agir sans précipitation, lorsqu'il s'agit de poursuivre une politique agraire parmi des collectivités non préparées encore à participer à un effort sérieux et continu de production. De grands travaux préparatoires sont à exécuter d'abord. Trop d'essais malheureux et coûteux ont été entrepris dans les colonies étrangères et françaises pour ne pas en tenir compte.

La production agricole pose aux colonies un autre problème. Peut-elle être entreprise par la colonisation européenne ? Nous n'hésitons pas à répondre par la négative, en ce qui concerne bien des cultures. L'échec complet des tentatives de la colonisation allemande sur le massif du Cameroun et dans les régions avoisinantes n'a pas servi, malheureusement, d'enseignement aux esprits les plus avertis.

Sauf pour certaines cultures délicates ou dont la production exige une préparation par intervention du machinisme, hevea, thé, sisal, etc., la plantation européenne est, en général, une erreur dans les pays tropicaux où le colon n'est pas installé à demeure. Les frais généraux qu'assume une entreprise agricole de colonisation européenne sont trop élevés. L'intervention d'une entreprise européenne ne se justifie que pour le traitement mécanique de la production. La plantation familiale indigène est la condition d'un prix de revient intéressant.

L'aide financière de l'Etat et des Gouvernements coloniaux ne peut être qu'une mesure factice et provisoire. Elle peut se justifier en période de crise parce qu'il faut essayer de sauver des capitaux importants investis par l'épargne métropolitaine et l'effort incontestablement remarquable des colons. L'avenir dira dans quels cas cette aide a été ou non opportune.

Nous en arrivons à un autre aspect du problème de la production coloniale. Diverses formules sont proposées pour rétablir notre balance commerciale déficitaire. Les uns préconisent de n'acheter qu'à qui nous achète, les autres entendent demander à nos colonies ce qu'elles sont susceptibles de nous fournir et que l'étranger nous envoie par milliards chaque année.

Or, la grande production coloniale ne peut, à notre avis, être liée aussi étroitement à l'économie nationale. Les phosphates et les minerais de fer de notre Afrique du Nord, les bois du Gabon et de la Côte d'Ivoire, les huiles et les palmistes de la côte occidentale d'Afrique, le riz et le charbon de l'Indochine, ne sont ils pas exportés en bonne partie vers l'étranger ? Et ces exportations ne constituent-elles pas des remises de fonds intéressantes dans les échanges ?

Quel est le but ? Obtenir des colonies qu'elles fournissent à la France celles des matières premières qu'elles peuvent produire et qui pèsent lourdement sur notre balance des comptes. En contre-partie, la France enverra ses articles fabriqués en quantités plus élevées au consommateur indigène. D'accord. Mais, dès lors, une question se pose : celle de savoir s'il est logique d'intensifier la production de certaines matières premières qui ont tant de difficultés à trouver des débouchés dans le monde. Le résultat cherché n'interviendra, du reste, que dans un avenir lointain, et après bien d'autres bourrasques économiques pendant lesquelles on recommencera, sans doute, à ne savoir que faire de denrées en excédent et à en jeter des tonnes à la mer.

Grave question, on le voit, sur laquelle il faudra bien se prononcer avant d'engager les populations coloniales sur un plan de production arrêté.

Loin de notre pensée de conclure à l'abandon de certaines cultures extensives méthodiquement entreprises et, pour plusieurs, en recourant à l'irrigation qui assure des rendements supérieurs. Mais, devons-nous *intensifier* des cultures déjà largement produites dans le monde à très bas prix ou au moyen, souvent de méthodes perfectionnées qu'il sera difficile d'atteindre ? Par une application rigoureuse de la formule : j'achète à qui m'achète, allons-nous lutter pour obliger certains pays à l'abandon de leurs cultures industrielles ? L'économie fermée exige que les prix de revient de la production coloniale même avec des dispositions préférentielles de la Métropole, ne diffèrent pas sensiblement de ceux de la production mondiale. Ne

risque-t-on pas d'entreprendre une lutte sans merci de concurrence des prix et de réduire les bénéfices à rien ? N'y a-t-il pas mieux à faire pour redresser notre balance commerciale? Telle est bien la question.

Or, nous pensons que, tout d'abord, il importe de procéder à la discrimination sérieuse entre les matières premières surproduites, ou, si l'on préfère, stockées par suite d'une sous-consommation, et celles auxquelles, pour longtemps encore, se proposent de larges débouchés en France et à l'étranger. Ce sont ces dernières dont la production est à intensifier dans nos colonies.

Pour illustrer cette formule, nous choisirons quelques exemples. D'abord celui du pétrole. Nous importons annuellement pour quatre milliards d'hydrocarbures en France, sans compter les besoins croissants de nos colonies. Or, des indices certains de pétrole ont été relevés au Maroc, à Madagascar, au Gabon, au Sénégal, au Cameroun, en Côte d'Ivoire. Nous n'avons, jusqu'à présent, poussé les recherches qu'avec des moyens financiers dérisoires. Si une volonté d'aboutir à des résultats tangibles nous animait, il faudrait que l'Etat consacre à cette œuvre des crédits suffisants dont il tirerait rapidement de larges bénéfices.

D'autre part, l'exploitation de puits de pétrole dans certaines colonies, où il n'est pas possible de demander beaucoup aux populations, transformerait du tout au tout l'économie locale. Elle permettrait de modérer l'effort agricole des collectivités locales qui, comme au Gabon, présentent des densités si faibles.

Dans les riches forêts coloniales, où les essences présentent malheureusement si peu d'homogénéité, jamais un programme d'économie forestière n'a été élaboré ni mis à exécution. Et cependant, la France importe deux milliards et demi de bois divers que ses colonies pourraient lui fournir en partie.

La France recevait, en 1932, 500 millions de francs de bananes, dont 85 o o de provenance étrangère. Nos colonies sont susceptibles de s'équiper rapidement pour satisfaire le double et le triple de la consommation de notre pays. Elles peuvent envoyer ce fruit en quantités aux autres pays de l'Europe, dont les barrières douanières, si elles existent, fléchiront peu à peu devant la diminution de la production fruitière de notre vieux continent.

Voilà quelques éléments de redressement de notre balance commerciale. Il y en a beaucoup d'autres.

En se penchant sur ces grands problèmes, on est conduit à noter que la France n'a pas eu, jusqu'à présent, de plan de production coloniale. Depuis l'occupation du domaine d'outre-mer, les deux seuls principes ayant guidé la mise en valeur ont été les suivants : le rail crée la richesse ; l'impôt est le stimulant de la production. L'un et l'autre ont, sans doute, leur valeur. Ils sont, néanmoins, très insuffisants. Il y a évidemment des exemples de création de la richesse par le rail. Le Transturkestan a mis en valeur les steppes de la faim. Le Dakar-Saint-Louis traversait les plaines arides incultes du Cayor, auxquelles l'arachide a donné la vie.

Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins qu'aucun plan de production n'a vraiment conditionné, jusqu'à présent, les programmes de grands travaux.

Dans nos possessions de la côte d'Afrique, on a poussé des voies ferrées droit vers l'intérieur. On a demandé aux habitants des régions traversées par un rail lancé en avant et sans objectif économique, un effort vers les cultures d'exportation qui a été, parfois, hors de proportion avec leurs possibilités. La tête de ligne des voies ferrées ? Un point quelconque choisi, au hasard des intérêts et des commodités du moment, sur le littoral et dont on entendra faire un grand port. Sans diminuer le remarquable bilan de notre œuvre colonisatrice sur lequel nous reviendrons, il faut bien reconnaître que les grands travaux d'équipement poursuivis aux colonies n'ont pas toujours été décidés suivant une conception logique. Il en a été quelquefois autrement dans les colonies étrangères.

En Gold Coast, une voie ferrée a été construite vers les riches gisements des conglomérats aurifères de l'Ouest, puis sur Coomassie pour desservir une région qui donne la moitié de la production mondiale de cacao. Le port nouveau de Takoradi, dont le coût fut d'un milliard, a été aménagé en vue de l'exportation du manganèse, découvert voici à peine vingt ans, et dont les sorties ont passé de 33.000 tonnes en 1919 à 417.000 tonnes en 1930. Ainsi, voies ferrées et ports ont un objectif précis : desservir des zones de production.

En Nigéria, — dans cette belle colonie britannique de la superficie et du peuplement de notre Indochine, où l'on compte dix agglomérations de plus de 100.000 habitants, — la voie ferrée sur Bukuru évacue des minerais d'étain dont les exportations ont passé de 7.000 tonnes en 1919 à 12.000 tonnes en 1930. Dans la même colonie, Port-Harcourt reçoit les charbons de

gisements voisins exploités à ciel ouvert et dont la production de 137.000 tonnes en 1919 atteignait 275.000 tonnes en 1931.

Au Congo belge, où une si remarquable impulsion a été donnée à l'industrie minière qui fait sa richesse avec 106.000 tonnes de cuivre, 4.400 kilos d'or et 150.000 carats de diamant en 1928, le réseau ferroviaire a été étendu en vue d'assurer l'évacuation des minerais du Katanga et de Kilo-Moto.

En Afrique Occidentale et Equatoriale Françaises, on a eu par trop, dans le passé, la préoccupation d'obtenir des rendements immédiats par l'exploitation forestière, par celle des produits de cueillette, par des encouragements aux cultures annuelles. On n'a pas organisé fortement les services géologiques et miniers parce qu'ils eussent été coûteux et de rendement sinon incertain, du moins lointain.

Dans aucune de nos colonies, les services agricoles n'ont été convenablement constitués. A l'exemple des pratiques heureuses suivies dans certaines possessions étrangères, il eût fallu former des spécialistes attachés à une culture durant leur carrière. Au lieu de cela, on a déplacé ridiculement les ingénieurs agronomes de colonie à colonie, de région à région. On les a obligés de s'occuper tour à tour du cacaoyer, du mil, du coton, du riz, du caféier, des palmiers, etc... Finalement, nous ne comptons guère de techniciens officiels d'une culture déterminée dans les colonies françaises !

L'examen complet du problème de la production nous entraînerait à faire intervenir beaucoup d'autres facteurs importants : celui du peuplement insuffisant d'immenses étendues, par exemple. D'une part, l'Extrême-Orient souffre d'un excédent de population (1) ; d'autre part, l'Afrique tropicale compte de 2 à 4 individus en moyenne au kilomètre carré. Sans doute ne peut-on compter amener d'Asie des travailleurs contractuels en Afrique. Les frais de recrutement et de transport sont trop élevés. Cependant, malgré toutes les oppositions et les objections que rencontre l'idée, peut-être faudra-t-il songer à l'aménagement de terres africaines en vue de la fixation au sol de paysans jaunes. Il se peut que les circonstances commandent, dans l'avenir, l'amorce d'une pareille œuvre, quelles que soient les apparences insurmontables de sa réalisation. L'Afrique reçoit déjà un afflux asiatique, mais cet afflux ne lui est d'aucun secours, au contraire. Les éléments hindous et syriens que reçoit le continent noir sont parasitaires. Tournés vers le petit commerce, ils s'y livrent suivant des pratiques critiquables et aux dépens de l'économie intérieure, en raison des bénéfices qu'ils réalisent. Le concours de l'Asie à la mise en valeur de l'Afrique ne peut se comprendre utilement que par l'apport de travailleurs réellement attachés à la terre. D'expériences mal conduites, on a trop vite conclu à l'impossibilité d'utiliser les jaunes en Afrique. Du moins, peut-on retenir de celle de la main-d'œuvre chinoise sur les chantiers de la voie ferrée du Congo-Océan, que les jaunes peuvent parfaitement s'adapter au climat de l'Afrique centrale. Cette constatation est à retenir.

Nécessité de veiller à la bonne alimentation des populations, fixation de la capacité de production des collectivités pour l'exportation, règlement aussi du rythme possible de l'exécution des grands travaux d'équipement en fonction des possibilités de main-d'œuvre, tels sont, en somme, les éléments principaux devant intervenir dans l'orientation à donner à la mise en valeur des colonies. Les formules courantes dictées par le souci très louable de rendre plus étroits les liens économiques entre Métropole et colonies se heurtent à la force des courants commerciaux du monde. La production coloniale, nous le répétons, restera en dépendance de l'économie mondiale. Les mesures préférentielles pourront, sans doute, atténuer la rigidité de la règle. Mais la seule volonté de l'homme ne suffira jamais à orienter la production. Si la France doit tendre à consommer le maximum de sa production coloniale et à envoyer le maximum de ses articles fabriqués aux colonies, il n'en demeure pas moins que les industries métropolitaines ont leurs besoins comme les industries étrangères ont les leurs. Il ne peut y avoir synchronisme entre la production coloniale et les besoins de notre industrie.

Que les périodes de crise soient favorables à la révision des méthodes, la critique ne peut, en tout cas, amoindrir les résultats remarquables du passé colonial français. Une comparaison précise parce que chiffrée facilitera, au terme de cet exposé, la manifestation de l'hommage à rendre aux efforts des artisans de l'œuvre colonisatrice de la France. Pour ce faire, nous mettrons en parallèle deux régions immenses du globe, analogues par la superficie, la diversité

1 Java voit sa population s'accroître de 30 % en dix ans. Le Chang Toung compte 895 habitants au kilomètre carré.

de leurs climats et de leur sol : le Brésil, colonisé depuis le XVIe siècle et notre magnifique Afrique continentale, dont la mise en valeur, commencée en Algérie, ne remonte qu'à cent ans.

Le grand Etat du Sud Amérique est peuplé de 40 millions d'habitants dont plus de la moitié de souche européenne. L'Afrique française a 32 millions d'habitants de la Méditerranée au Congo. Or, en 1931, le commerce général était, en francs, de sept milliards et demi au Brésil, tandis que celui de notre Afrique dépassait dix-sept milliards.

N'y a-t-il pas, dans le rapprochement de ces deux seuls chiffres si éloquents une raison d'encouragement et de fierté ? N'est-il pas rassurant ? Ne nous commande-t-il pas de poursuivre avec énergie et par des méthodes améliorées une tâche brillamment commencée et nous autorisant à regarder l'avenir avec confiance ?

La Conférence de Londres vient d'être l'occasion, pour l'éminent Ministre des Colonies, de prendre des contacts fort intéressants avec les délégations étrangères. Particulièrement averti des grands problèmes économiques de l'heure, M. Albert Sarraut saura faire profiter nos colonies d'une grande expérience accrue par les travaux de la Conférence économique mondiale auxquels il a pris une part si active.

En fin de session parlementaire, le Ministre a pu, par son action personnelle, obtenir de tels résultats pour la protection des produits coloniaux et le développement de l'outillage de plusieurs de nos possessions, que nous pouvons avoir l'assurance qu'il arrêtera, d'ici peu, un programme de mise en valeur des colonies, dicté par les circonstances, et dont la réalisation établira entre celles-ci et la Métropole des courants intensifiés d'échanges au bénéfice de la balance commerciale de la France.

XXX.

DANS LA FORET DE PÉTRISHOR

(Nouvelle)

C'était vers la fin du mois d'août, et la forêt de Pétrishor, vieille et non gâtée par la main de l'homme, déployait, silencieuse, ses voûtes de feuillages. Sans hâte, elle s'élevait des collines traînantes et s'érigeait au loin en une cime escarpée, au sommet de laquelle, trouant le ciel, un vieux sapin annonçait le premier, par un bruissement profond, l'arrivée des vents. C'est ainsi qu'elle gravissait doucement les pentes, à l'ouest, tandis que, du côté du levant, le soleil commençait à pénétrer ses profondeurs.

A la lisière du bois, la lumière se tamisait en une pluie drue et chaude de rayons. Par ci par là, tissant leur trame de jeux pressés, tournaient des essaims de moucherons. Ils miroitaient dans la lumière, puis disparaissaient. Sur une branche de hêtre tendue vers le soleil un loriot restait immobile. Ses plumes brillaient comme du jaune d'œuf, et, de temps à autre, allongeant le cou, il en faisait sortir une sorte de grasseyement siffleur, qui éveillait derrière lui, dans les branchages du bois, un écho lointain. De menus oiseaux, tachetés de couleurs variées, s'appelaient du bout de branches minces et flexibles : chardonnerets aux taches de sang, mésanges rondes au plumage gris et noir, pinsons au poitrail couleur de brique.

Ils s'entre-regardaient de leurs yeux brillants, pareils à des têtes d'épingles, ouvraient le bec, puis émiettaient mélodieusement leurs appels ; ensuite ils voltigeaient avec légèreté, et les longues branches souples se balançaient à leur départ, avec un tremblement de leurs feuilles lustrées.

Le frémissement de la vie menue, comme dans tous les matins d'été, glissait par cette lisière de forêt. Des vols de petits insectes, aux ailes transparentes, aux ailerons bleus, s'entrecroisaient. Les papillons jouaient au-dessus de l'herbe épaisse, où commençaient à s'accumuler de chauds aromes. Et, dans un gîte, entre des feuilles et des canches, un lièvre roux restait là, ramassé sur ses pattes, les oreilles rejetées le long de son dos voûté. Dans la caresse de la chaleur, il sommeillait ; parfois il ouvrait ses yeux, puis les refermait lentement et bougeait son museau fendu, comme s'il rêvait.

Sur les sentiers, dans la forêt, régnait encore de l'humidité. Seulement, de place en place, dans les éclaircies, se glissaient de longs faisceaux de rayons d'or. A la racine des sapins montaient des bouquets de fougères où brillaient des gouttes de diamants ; et quelque tige mince, perçant le feuillage mort, élevait vers un rayon de soleil et lui tendait comme un présent, un petit mouron bleu.

Le calme était absolu, mais dans ces fourrés profonds, on sentait par endroits le mouvement de la vie : il arrivait comme un appel éteint, confus, amolli ; une mince branche de chêne se

balançait au vent, et les feuilles rousses de l'année dernière, après son passage, bruissaient encore quelques instants.

Vers midi, de clairière en clairière, un son de cor se fit entendre, légèrement. Des aboiements y répondirent. Puis des voix humaines... et, sur le sentier, dans la lumière, fouillant des yeux les fourrés, débouchèrent deux hommes. L'un était le boyard. On le reconnaissait à son vêtement d'étoffe verte, à son chapeau orné d'une plume de rollier, à son fusil bien astiqué et bien fourbi. C'était un homme encore jeune, de figure pleine et colorée, avec une petite moustache blonde, et un peu de ventre. Un homme bien nourri, au visage satisfait, aux yeux gais. L'autre, le garde-forestier, grand et large d'épaules, à la moustache épaisse et sombre, au regard limpide et serein, était un dragon. Il portait à la ceinture, à gauche, une gibecière aux boutons de cuivre et, en sautoir, un fusil sous les chiens duquel, pour empêcher la platine de se rouiller, il avait mis un bout de fourrure de lièvre.

— Appelle donc les chiens, Vasilé, dit le boyard, en tournant la tête vers le garde-forestier.

Vasilé tira de sa ceinture, à droite, un cor, le porta à sa bouche et, le dirigeant vers la lisière du bois, derrière lui, lança trois sons prolongés. De doux échos vibraient encore, quand un chien répondit, par trois fois, d'un aboiement aigu.

— Çà, c'est ma « Capauca », dit Vasilé, tendant l'oreille.

Plus plein et plus sonore, un autre aboiement se fit entendre.

— Na... na... Frischca, na !...

Les aboiements se rapprochèrent. Puis, à une vingtaine de pas derrière eux, apparut sur le sentier, un beau chien noir, au museau roux, qui regarda à droite et à gauche. Après quoi il se dirigea en courant vers les deux chasseurs.

— Ici, Osman, cria le boyard. D'où viens tu, misérable ?...

A ce moment, se faufilant, se glissant comme un lézard parmi les buissons, et si maigre qu'on aurait pu lui compter les côtes, la chienne du garde-forestier fit, elle aussi, son apparition.

Vasilé s'était penché sur elle, la main haute. Alors, en clabaudant, Frishca s'écrasa sur le sol.

Puis, elle s'enhardit à remuer la queue.

— En route, maître, murmura en se redressant le garde-forestier. Il en est temps. Nous n'avons qu'à marcher tout droit. Une fois arrivés sur le sentier des chevreuils, il est impossible que nous ne tombions pas sur eux... Hier encore je les ai aperçus.

Chaussés de bottes à longues tiges, ils s'avançaient sur le sentier humide, en étouffant leurs pas.

— Tenez, observa Vasilé, ici, l'année passée, j'ai abattu deux loups.

— Ici, répéta maître Grigoritza, à cet endroit ?

— Ici même : deux loups. Mais en d'autres endroits, il m'est arrivé aussi d'en rencontrer bien d'autres. Dès que la neige tombe, ai-je autre chose à faire ? C'est là tout mon souci. J'ai une haine terrible contre ces bêtes sauvages... Quand je découvre leurs traces, je n'ai plus aucune tranquillité. C'est pour moi une passion, maître Grigoritza, une grande passion... Tout est fini, je perds le boire et le manger. Voici donc que je m'amène, maître Grigoritza, et que je découvre des traces sur ce sentier... de nombreuses traces de pattes dans la neige... C'était après la saint-André, et les fauves marchaient par bandes... Je découvre ces traces, je les examine, je les suis hors de la forêt, je les retrouve près du village, puis du côté de la mare, en sens inverse. Je pense que les loups sont peut-être à la mare. Et, doucement, maître Grigoritza, je me retire vers l'orée du bois, et voilà que je me cache dans le hallier, et que je me mets à hurler... une fois, deux fois, et je les entends qui me répondent, du bourbier... C'est là qu'ils se tenaient, dans les roseaux... De nouveau je les appelle, j'attends un peu... Et alors je les ai vus sortir... Ils étaient six... A l'avant, maître Grigoritza, il en marchait un grand comme ça... (Et Vasilé proféra un juron, en désignant de la main, au-dessus du sol, la hauteur du loup). Je commence à japper, et les voilà qui s'arrêtent, flairant le vent, puis ils se dirigent vers moi, en laissant traîner leur queue sur la neige... Je me tais... Ils s'approchent. Je lève mon fusil et je vise celui qui marchait à l'avant, le grand... (Ici Vasilé proféra un nouveau juron, à l'adresse du grand loup qui se tenait en tête de la colonne). Je l'ai visé, maître Grigoritza, et quand j'ai fait feu, il est tombé raide mort sur la neige... Et de nouveau il jura, s'arrêta, regarda derrière lui, du côté des chiens, puis il inspecta les platines de son fusil.

— Et les autres ? demanda maître Grigoritza.

— Les autres ? Ils sont allés au diable. Qu'auraient-ils pu attendre !...

Le boyard souriait, satisfait. Tout en marchant, il sortit son tabac, offrit une cigarette au

garde-forestier, en roula une lui-même. Vasilé battit le briquet et donna du feu. Et maintenant ils allaient, silencieux, dans la fraîcheur du bois, sous des arcades de branches, et par moments ils traversaient de longs faisceaux de rayons.

Un écureuil, sur leur chemin, grimpa le long d'un tronc. Un instant, de ses petits yeux noirs, il regarda les deux chasseurs, puis il se cacha derrière une branche et, pareil à une boule de poils couleur de châtaigne, il sauta dans un autre arbre et se perdit dans le feuillage. La main sur son fusil, le boyard avait tressailli. Mais aussitôt il se calma, tandis que Vasilé lui disait à voix basse :

— Peuh ! Une si petite bête !...

Ils marchèrent ainsi pendant un certain temps dans un silence complet, à travers l'odeur humide et âpre de la forêt. On entendait le toc-toc des piverts contre l'écorce des arbres. Des chants mélodieux leur arrivaient de loin et s'éteignaient dans l'immobilité des essences végétales.

Un peu plus loin, le garde-forestier s'arrêta.

— Par ici, maître Grigoritza, dit-il. Prenons à droite, par ce vallon, et veillez aux branches, car elles sont diantrement épaisses. Dans la vallée le sol est détrempé, le ruisseau n'est pas loin ; c'est là que j'ai relevé des traces...

Ils s'avancèrent à droite, sur le coteau aux pentes douces, parmi les fourrés de la forêt, impénétrables comme un mur.

— Doucement ! murmura Vasilé.

Et sa voix résonna tout à coup, d'une vibration particulière, qui tremblait dans la vallée, comme un souffle de vent.

Ils marchèrent un instant, puis de nouveau s'arrêtèrent. Excités, les chiens quêtaient avec ardeur.

Vasilé se pencha sur la terre jaune, argileuse et humide.

— Tenez ! dit-il... une trace fraîche !

Maître Grigoritza se pencha, lui aussi, et observa attentivement. Ensuite il repoussa sa gibecière à gauche, son couteau à droite, enfonça son chapeau sur sa tête et arma son fusil.

— Allons, Osman, s'écria-t-il, en s'adressant aux chiens, travaillez, mes amis... Et toi aussi, Frishca... Eh quoi, vous ne les flairez donc pas, les fumées de la chevrette ?...

Vasilé dit :

— Sortons maintenant dans la clairière et attendons... Ils doivent être à leurs trousses... Ma chienne, telle que vous la voyez, les connaît bien. Maître Grigoritza, elle vous amène la chevrette juste au bout du fusil.

Le jeune boyard se sentait quelque peu agité. Par deux fois il respira profondément, puis suivit Vasilé. Au bas de la descente de la vallée, en pente douce, s'ouvrait une éclaircie, qui, plongée dans une poussière lumineuse et une solitude immobile, paraissait endormie.

Le garde-forestier redressa la tête. Le boyard tressaillit. Un aboiement, à deux reprises, résonna au fond de ces vertes profondeurs, comme sous des voûtes infinies.

Les deux hommes attendirent. Aucun appel d'oiseau ne se faisait plus entendre. Aucun vol d'insecte ne traversait les rayons de lumière. Et maintenant, plus fréquent, plus lointain, et à des intervalles réguliers, recommençait l'aboiement des limiers.

Le garde-forestier porta le cor à sa bouche et, par deux fois, il appela. Et la forêt sembla s'émouvoir jusque dans ses lointains les plus profonds.

Brusquement, au moment où, attentifs à ces aboiements sonores, ils s'y attendaient le moins, d'un buisson épais, avec un frémissement rapide, jaillit une chevrette grise, sur ses pieds fins et sveltes.

Le garde-forestier sursauta et maître Grigoritza, comme s'il s'éveillait d'un rêve, avec émotion, mit rapidement en joue et, au jugé, déchargea l'un après l'autre, ses deux coups. A travers la fumée qui se dissipait, il aperçut la chevrette fuyant comme le vent le long de la clairière. Il avala deux fois sa salive, ouvrit son fusil de ses mains tremblantes, et le rechargea. Mais, dans la fumée qui s'effaçait doucement, le garde-forestier était demeuré son arme en joue.

— Tire donc ! lui cria maître Grigoritza.

Le fusil de Vasilé retentit. Et son écho rejoignit ceux des deux premiers coups. La bête fit un bond parmi les arbres. Et tous deux l'aperçurent, pareille à un fantôme, parmi les troncs couleur de café, puis ils la perdirent de vue.

Le garde-forestier avait rechargé son fusil. Il murmura d'un air tranquille :

— Elle était trop loin !

Mais le boyard, en colère, semblait surexcité.

— Comment diantre se trouvait-elle ici ? s'écria-t-il d'une voix rapide. Je ne m'y attendais même pas... J'écoutais les chiens... J'ai tiré trop vite... Je me suis pressé !...

— Elle nous a surpris, répondit doucement Vasilé. Mais ça ne fait rien. Les chiens vont sû-

rement rabattre ici un autre chevreuil. C'est bien leur sentier...

L'oreille au guet, ils se turent. Les chiens, qui ne cessaient d'aboyer, paraissaient s'approcher. Le garde forestier porta le cor à sa bouche.

— Diable ! murmura le boyard d'un air colère, et il examina son fusil avec soin.

Le silence grandit. L'aboiement des chiens cessa de se faire entendre. Et, parmi d'épais buissons, à travers de courtes clairières, chassée par l'épouvante, la chevrette fuyait et s'éloignait vers le ruisseau. Ses deux pieds de devant dans l'eau, les autres dans l'herbe de la berge, elle s'arrêta. Sa robe cendrée luisait doucement dans l'ombre, et seule, sa fine tête aux oreilles dressées, aux larges prunelles, était baignée dans un faisceau de rayons. Un moment elle resta attentive. Ensuite elle pencha son museau et, à deux reprises, elle effleura l'eau autour de ses pieds minces. Puis, de nouveau, elle releva la tête. Et, tout à coup, dans les ondes claires, tomba une goutte de sang. Son pied gauche, celui de devant, se contracta légèrement et commença à trembler. De l'épaule, s'écoulait du sang. Et maintenant, plus fréquentes, les gouttes tombaient une à une et troublaient l'eau du ruisseau. La chevrette pencha doucement la tête, comme si, dans son effort d'arrêt, elle avait voulu regarder, dans ce miroir embué, l'avant de son corps. Elle fit entendre un gémissement très faible, tourna son petit museau noir vers la tache pourprée, et, de temps en temps, elle retournait sa tête vers cette blessure qui saignait. Mais, sur la route au long de laquelle elle était venue, voici qu'un chevreuil apparut, effaré, ses petites cornes droites. Il s'arrêta près de la blessée, allongea le cou, la flaira. Et, doucement, d'une voix à peine perceptible, la chevrette se plaignit, comme si elle lui confiait un secret plein de tristesse, puis elle releva vers le chevreuil son museau desséché par la fièvre. Au sein des voûtes retentissantes le cor résonna derrière eux. Le chevreuil s'ébroua, sauta prestement le ruisseau et disparut dans le fourré. Alors, comme secouée d'un sursaut de frayeur et d'énergie, la chevrette prit son parti et entra dans l'eau. Elle boitait légèrement et marchait seulement sur trois pieds. Elle remonta ainsi une pente, lentement, par petits bonds, et des gouttes de sang glissaient le long de son pied gauche où ils se coagulaient en filets rouges. Autour d'elle les arbres demeuraient immobiles. Les fougères, sur la rive, s'inclinaient à son passage, puis se redressaient en se balançant. Une fauvette, un instant, chantonna doucement au-dessus d'elle, et disparut ensuite, on ne sait où.

Du temps passa. De fraîches exhalaisons commencèrent à se faire sentir, par intervalles. La lumière, dans les clairières, se retirait vers le faîte des arbres. Un peuplier à l'écorce cendrée bougeait à peine ses petites branches et faisait trembler ses feuilles aux deux faces luisantes.

La chevrette s'avançait en amont, dans les eaux mêmes du ruisseau. A droite et à gauche les rives s'élevaient. Les ondes, plus rapides, susurraient entre des pierres aignës, et tressautaient en s'effritant dans des milliers de bulles d'argent.

Posant de pierre en pierre ses petits sabots noirs comme l'ébène, la chevrette montait d'un pas lent, tandis que sur son pied coulait du sang chaud. Là-haut, sur la cime du coteau, s'élevait vers le ciel bleu le sapin annonciateur des vents. Plus bas, dans une auge pierreuse, au milieu d'un cercle de bouleaux, l'eau du ruisseau, formant une mare limpide, s'écoulait en tremblant et, glissant sur la mousse du rocher, s'apaisait un peu, se dispersait, puis se tranquillisait dans un miroir où se reflétait le firmament et les branches pendantes et lumineuses des bouleaux. Enfin, réunissant de nouveau ses filets, elle s'en allait dans la vallée, paresseusement, avec un murmure sans fin.

Là, dans l'herbe haute et parmi les bouleaux, la chevrette s'arrêta, tandis qu'un souffle de vent léger commençait à éventer de sa fraîcheur les aromes encore tièdes des fleurs sauvages.

Sa tête aux yeux noirs et tristes apparut brusquement près de la berge, dans le miroir de l'eau. Exténuée, elle s'affaissa sur elle-même. Et, muette, elle demeurait là, fixant sur l'eau ses regards, dans le majestueux silence de la forêt. On eût dit qu'elle écoutait, qu'elle réfléchissait. Et, de temps en temps, un frisson la secouant, lui courait sous la peau.

L'ombre croissait autour d'elle. Les lueurs du soleil sur les cimes s'éteignirent. La forêt par instants paraissait agitée d'un vague émoi, que suivaient des apaisements et des tranquillités d'un autre monde. Et la chevrette restait seule. Et son sang s'écoulait dans l'herbe molle de la berge. Une fois elle inclina son museau desséché vers le miroitement de l'eau. Après quoi elle demeura encore immobile. Des lointains infinis lui arrivaient les vibrations mélancoliques d'un cor, de plus en plus éteintes. L'aboiement des chiens ne se faisait plus entendre. Le soir venait rapidement, et à travers le sapin, celui de la cime, passa comme un

soupir tendre. Dans le silence, sur le ciel ténébreux et au fond de l'eau, commença à trembler la larme d'or de la première étoile. La chevrette exhala une plainte à peine saisissable, et ses yeux luisaient tristement dans la dernière lumière de la berge. C'est ainsi que, demeurée seule, elle mourait, sous les branches pendantes des bouleaux aux fûts blancs.

MIHAÏL SADOVEANU.

Traduit du roumain par Léon Thévenin et Iadu Vladiesco.

DU PANGERMANISME AU RACISME

Le chancelier Hitler a déclaré, à plusieurs reprises, dans ses discours que l'Allemagne voulait la paix. Cette attitude du *Führer* s'explique par une raison bien simple : l'Allemagne n'est pas en état, pour le moment, de faire victorieusement la guerre. Mais le programme du parti national-socialiste, les manifestations de ses leaders et certaines contradictions dans les exposés du chancelier permettent d'établir que la guerre est à la base de sa politique extérieure et que son programme est d'abord de s'y préparer.

N'est-ce pas d'ailleurs Hitler qui a écrit dans son fameux livre *Mein Kampf* : « Il faut quand même bien comprendre que la récupération des territoires perdus ne se fait pas par des adjurations solennelles au bon Dieu ou par de pieuses espérances en une Société des Nations, mais uniquement par la force des armes ».

Avant la guerre, les auteurs pangermanistes étaient qualifiés pour exposer de pareilles revendications en faveur de la grande Allemagne. A l'heure actuelle, ce rôle appartient à la littérature nationale-socialiste avec cette circonstance aggravante que son chef est au pouvoir. Y a-t-il une liaison entre le pangermanisme et le racisme ? La réponse ne peut être qu'affirmative après une étude des deux doctrines et des publications des deux partis.

***

Le général von Bernhardi, porte-parole du grand Etat-Major allemand, avait, en 1912, exposé dans un livre intitulé *Notre Avenir*, les [illegible] pangermanistes :

« Il semble au moins nécessaire *de régler définitivement notre compte avec la France, et il paraît absolument possible, tout en sauvegardant la dépendance de chacun, d'élargir la Triple-Alliance en une confédération des Etats de l'Europe centrale* : par là nous pourrions améliorer considérablement notre situation militaire et donner à notre grande politique maritime une base plus grande. Il faudrait souder cette confédération d'Etats à la Triple-Alliance, mais celle-ci devrait revêtir un caractère plus vaste que par le passé. Ses clauses purement défensives ont montré leur insuffisance à sauvegarder tous les intérêts des participants. Elles doivent être élargies en un traité d'alliance *offensive et défensive*, déterminant ceux de ces intérêts que l'on peut considérer comme ayant une portée générale. Ce n'est que lorsque ce but aura été atteint et que nous serons sortis de l'état de gêne qui paralyse actuellement toute action libre de notre part, que nous pourrons songer à réaliser la seconde tâche résultant de la situation que nous a faite l'histoire : *extension de notre empire colonial et consolidation de notre position mondiale.* »

D'autres écrivains, comme Naumann, Paul de Lagarde, Constantin Frantz, avaient développé les idées de von Bernhardi en montrant la nécessité de reconstituer le saint Empire romain sous la forme d'une Europe centrale comprenant tous les peuples germaniques, unis entre eux par les liens du fédéralisme, à la tête desquels se trouverait l'Allemagne. Cette Europe centrale devait inclure, avec l'Allemagne de 1914, la Belgique, le Luxembourg, la Lorraine, la Bourgogne, l'Autriche, la Pologne, la Bessarabie. Atteignant les rives du Danube inférieur, elle ouvrait la porte à l'expansion allemande vers l'Orient, au *Drang nach Osten*. La victoire des Alliés en 1918 a ruiné les conceptions grandioses des pangermanistes. Que retrouvons-nous de ces conceptions dans le racisme hitlérien ?

Le programme du parti national-socialiste déclare que « le Reich allemand est la patrie de tous les Allemands ». S'appuyant sur ce principe, il revendique pour la racisme « l'organisation d'un Etat national homogène comprenant toutes les races allemandes ». Puis il ajoute : « Tous les hommes de sang allemand, qu'ils vivent aujourd'hui sous la domination danoise, polonaise, tchèque, italienne ou française, doivent être réunis dans le Reich alle-

1. Consulter sur ce sujet Aulneau, *Histoire de l'Europe Centrale*.

mand. Nous ne demandons ni plus ni moins que ce qui avait été demandé en faveur de nos ennemis, c'est-à-dire le droit de libre disposition des Allemands en ce qui concerne leur rattachement à la mère-patrie, à la patrie allemande ».

Le programme précise ensuite que le parti réclame les Allemands des Sudètes, d'Alsace-Lorraine, de Pologne, de la colonie de la Société des Nations qu'est l'Autriche et des Etats successeurs. Depuis 1931, les hitlériens ont remplacé, dans leur revendication des Allemands de l'étranger, le Tyrol par l'Alsace-Lorraine. Afin de gagner les sympathies des chemises noires, le chef des chemises brunes a abandonné les Allemands du Tyrol qui, pour lui, ne devaient pas être un obstacle à l'établissement du troisième Reich !

N'est-il pas exact, dans ces conditions, d'écrire que le programme de Hitler ressuscite le pangermanisme ? La personne du chancelier ne symbolise-t-elle pas, du reste, la grande Allemagne ? Le chef raciste est Autrichien d'origine, Bavarois d'adoption et Allemand de cœur.

On rapporte de lui cette profession de foi devant un tribunal : « Je n'ai pas de patrie, Monsieur le Président, mais je suis fier de la *nation germanique* à laquelle j'appartiens »... Son journal, le *Völkischer Beobachter* n'a-t-il pas publié dernièrement un projet de purification de la race allemande par la « stérilisation » des malades, des criminels, de certains individus de race étrangère, des juifs ?

La primauté de la race aryenne, de la race blonde, avait déjà été soutenue en 1845 par List. Bismarck, au cours d'une conversation le 12 octobre 1870, avait exposé qu'un Hohenzollern, sur le trône d'Espagne, aurait donné au peuple espagnol quelque chose de la force allemande.

Le besoin d'expansion qui était à la base de la doctrine pangermaniste se retrouve aussi dans le national-socialisme. Nous lisons dans *Mein Kampf* que la politique extérieure de l'Etat raciste doit assurer l'existence de la race réunie dans cet Etat, en établissant un rapport sain, vital, naturel entre le nombre et la naissance de la population d'une part, la grandeur et la qualité de son territoire de l'autre ».

« Seul un territoire suffisamment grand, continue le *Führer*, peut garantir à un peuple la liberté de l'existence ».

Autrement dit, un peuple vigoureux doit s'emparer pour son développement des territoires qui sont à sa portée et ces territoires, la Russie doit les fournir à l'Allemagne. N'est-ce pas de nouveau le *Drang nach Osten* ? La formule avait déjà été donnée par Bismarck avec la colonisation de l'Est pour servir de rempart au germanisme contre les Slaves.

*
* *

Hitler, dans tous ses grands discours, emploie une méthode qui consiste à poser, dans une première proposition, la volonté de paix de l'Allemagne. Dans une seconde proposition, il formule une revendication en opposition avec la première, mais qui est adoucie grâce au paravent derrière lequel elle est abritée. Nous savons que l'Allemand ne déteste pas accumuler les contradictions. Guillaume II employait un procédé analogue. Les événements de 1914 ont prouvé ce que nous pouvions en penser.

A l'occasion des élections au *Volkstag* de Dantzig, au mois de mai dernier, le chancelier a prononcé une harangue diffusée par le poste de Kœnigsberg où nous avons noté le passage suivant :

« Le national-socialisme rejette toute politique de modification des frontières aux dépens des autres peuples. Il répudie l'idée de faire la guerre pour rendre à l'Allemagne des hommes qui ne veulent pas et ne peuvent pas être Allemands. Mais nous, nationaux-socialistes, restons d'autant plus fidèlement attachés à ce qui nous appartient, à ce qui est de notre sang et parle notre langue. C'est la grande mission du mouvement national-socialiste de former un pont entre tous les Allemands, y compris ceux qui vivent en dehors du Reich, car ils nous appartiennent, ils sont le sang de notre sang. ».

Comment le national-socialisme peut-il *réunir tous les Allemands, y compris ceux qui vivent en dehors du Reich, en répudiant toute politique de modification des frontières aux dépens des autres peuples ?*

Dans son discours au Reichstag, Hitler a dit que l'Allemagne ne songeait pas à transformer des Polonais ou des Français en Allemands. Il a ajouté qu'inversement l'Allemagne ne souhaitait qu'une chose : que l'on ne cherche pas à transformer des Allemands en Français ou en Polonais. La dernière phrase prononcée par le chancelier ne contient-elle pas cette arrière-pensée : à l'est et à l'ouest de l'Allemagne, il y a des territoires dont la population est considérée à Berlin comme allemande et qui est présentée au monde comme comprenant des Alle-

mands se trouvant sous la domination étrangère ?

Une petite anthologie hitlérienne permet de mieux interpréter les formules du *Führer :*

« Le jour où la N.S.D.A.P. [illegible] personnifiera le destin allemand, le monde apprendra à connaître l'autre Allemagne, celle qui ne porte pas le chapeau, mais le casque d'acier ». (*Völkischer Beobachter*, 1929, n° 57).

« Ne tolérez aucune autre puissance militaire en dehors de l'Allemagne. Le devoir de l'Allemagne est de briser, par tous les moyens, une telle puissance militaire ou un Etat qui soit susceptible de devenir une puissance militaire ». (*Mein Kampf*).

« Le glaive est le seul moyen de politique extérieure » (*Angriff*, 1931, n° 113).

« C'est seulement lorsqu'en France on verra dans un homme d'Etat allemand la personnification de la haine que le peuple allemand aura regagné l'estime du monde » (*Völkischer Beobachter*, 1929, n° 57).

« Il faut qu'on le sache bien, l'ennemi mortel le plus inexorable du peuple allemand est, et demeure la France » (*Mein Kampf*).

Ce langage est autrement violent que celui de von Bernhardi. Après 1914, il ne dit rien qui vaille...

***

M. von Papen, vice-chancelier, affirmait récemment que les Etats ne pourraient être constitués que sur la base de l'unité de race. Le collaborateur de Hitler constatait, avec amertume, qu'un tiers du peuple allemand vivait encore en dehors des frontières du Reich. Nous pouvons en conclure que la mission extérieure du troisième Reich est l'unité du peuple allemand réalisée suivant la formule préconisée au Congrès de l'Union pour le maintien du germanisme à Passau : de la Baltique à l'embouchure du Danube, de la Bukovine jusqu'au Tyrol et à Eupen-Malmédy. Hitler prétend qu'il existe en Europe 80 millions d'Allemands. Il veut les maintenir dans l'allégeance du Reich, espérant que, dans moins d'un siècle, 250 millions d'Allemands — ce sont ses propres chiffres — vivront sur notre continent. Nous savons — l'exemple de l'Autriche confirme cette assertion — que la méthode de l'hitlérisme pour arriver à la réalisation de la grande Allemagne consiste, dans les pays considérés comme germaniques, à travailler les esprits pour exciter le sentiment de la race allemande contre les étrangers, à créer des cellules locales de la croix gammée qui se distinguent non seulement par leur conduite insolente, mais aussi par leur zèle à provoquer autour d'elles dans la population un mouvement hitlérien irrésistible, représenté comme l'expression de la volonté du peuple et de nature à supplanter les autorités. Il est à remarquer que le rapport présenté au congrès de Passau porte que « les relations avec les Allemands de l'étranger sont maintenues par un réseau de 420 hommes de confiance englobant 91 régions ». D'après la même source, l'Union compterait 9.206 groupements.

En ce qui concerne l'action hitlérienne dans l'Ouest qui nous intéresse particulièrement — un nouvel effort vient d'être fait par le national-socialisme. Il a été constitué à Berlin une association, le *Bund Deutscher Westen*, la Ligue de l'Ouest allemand, destinée à englober toutes les organisations de propagande de l'ouest afin de coordonner les efforts pour préserver la culture allemande. Cette association est dirigée par le Dr Robert Ernst, originaire d'Alsace, connu pour être le chef de la propagande allemande en Alsace et pour sa collaboration à des groupements irrédentistes comme la Ligue de défense allemande ou l'Union pour le maintien du germanisme à l'étranger.

Si le racisme peut différer du pangermanisme par certains aspects, il procède de ce dernier. Comme lui il est grand-allemand. Il s'en distingue en poussant jusqu'au paroxysme l'idée de communauté de race, sans préjugés de classes. Le *Führer* se dit, en effet, socialiste. Il flatte en même temps l'instinct — très prononcé — national et social des Allemands. Mais alors que le pangermanisme était surtout le fait d'intellectuels, le racisme perd toute mesure dans la manifestation d'une violence qui commence à inquiéter vivement les puissances appelées, pendant la guerre, neutres, qui a eu pour résultat de compromettre l'Anschluss dont la réalisation paraissait imminente !

JACQUES MAUPAS.

[illegible] sozialistische Deutsche Arbeiter Partei.

LE MIRACLE DE SAINT-ANTOINE

(*Nouvelle*)

Nous dînions entre Equatoriens, avenue de Villiers, chez Norberto Pérez que nous savions très dévot du séraphique saint né à Lisbonne. Delfin de las Peñas était un des commensaux. A la fin du repas, lorsque nous le priâmes de nous divertir avec un de ses contes, il voulut sans doute plaire à notre aimable amphytrion en nous disant :

Voulez vous que je vous révèle un miracle de saint Antoine que Norberto ignore, bien qu'il se vante de les connaître tous ?

Nous acquiesçâmes et il s'exprima en ces termes :

— Jusqu'à l'âge de douze ans, époque de ma vie à laquelle mes parents m'amenèrent à Paris pour y faire mon instruction, je vécus sur la rive fleurie du Guayas ? Là, à l'ombre des palmiers, se dressait la vaste maison familiale que les flammes d'un épouvantable incendie détruisirent en 1896. Sa disparition fut un de mes plus vifs chagrins. Au sein de cette riante demeure s'étaient écoulées les heures délicieuses de mon enfance auprès de mon adorée *mamacita* qui me gâtait très tendrement. Encore aujourd'hui, quand je fais revivre les plus lointaines visions de ma ville natale et que dans ma mémoire se dresse celle de cette demeure chérie, c'est l'image de ma vénérée grand'mère qui se présente la première à ma vue. Comme elle resta désolée quand je fus ravi à ses bras ! Il y a de cela plus de quarante ans et je sens encore sur mes joues la chaleur de son dernier baiser. Je ferme les yeux et, à la flamme du cœur, je la revois telle qu'elle était le jour de mon départ. Son visage au teint blanc avait été respecté par les rides. Ses traits gardaient le reflet de la beauté de sa jeunesse. Dans ses yeux bleus, la lueur de l'intelligence ne s'affaiblissait pas et sur ses lèvres le sourire de la bonté s'épanouissait toujours.

Je revois aussi, dans ses moindre détails, la pièce où elle se livrait chaque jour à son occupation préférée. Ne ressentant pas le poids de soixante-quinze années, elle était infatigable quand elle mettait en gerbes ses fleurs artificielles. Elle s'asseyait dans un grand hamac au centre de la petite salle qui précédait l'alcôve. Dans l'encadrement de la porte s'ouvrant sur la galerie intérieure de la maison, je me balançais souvent dans un autre hamac plus petit quand ma *mamacita* me berçait par ceux ses bras en me disant des contes amusants, des fables instructives, des épisodes héroïques de l'histoire nationale et surtout de nombreux miracles des saints de sa dévotion.

Auprès d'elle, il y avait toujours une petite table carrée sur laquelle se trouvaient les objets nécessaires à son labeur. On y voyait des flacons remplis de colle ou de carmin, de poudres aux nuances diverses ; des boîtes d'où débordaient les pétales, les feuilles, les étamines et les pistils, de verts calices, des boutons et des fleurs de batiste transparente, de soie fine ou de velours. Ma grand'mère était fort habile à dresser les gerbes de fleurs artificielles, pieuses offrandes destinées aux autels de ses saints favoris. La veille des grandes solennités religieuses, les lis, les roses, les dahlias, les pensées et les marguerites rivalisaient en fraîcheur et en éclat avec les œillets, les orchidées, les jasmins, les tulipes et les tubéreuses. Ces fleurs semblaient pousser de tous côtés comme par enchantement. Elles couvraient le parquet, s'emparaient des meubles, grimpaient le long des murs.

Je m'imaginais alors que j'étais dans une serre où le printemps gardait ses trésors. Les fleurs que j'y admirais me semblaient plus belles que celles qui s'épanouissaient dans notre jardin.

Que de fois, agréant mon désir, ma grand'mère me permit de l'aider à envelopper de papier vert les fils de fer pour imiter des tiges ! Que de fois je me suis amusé à coller, de travers, les pétales autour des étamines ! Que de fois aussi je répandis les poudres bleues ou jaunes et je renversai les pots de colle, sans jamais voir un geste d'impatience chez mon *abuelita* ni lui entendre exhaler un mot de reproche !

Dans cette pièce fleurie, mes regards étaient aussi attirés par les tableaux qui ornaient les murs. C'étaient des peintures de faible mérite artistique. Elles représentaient des saints, des vierges et des martyrs. Je les connaissais par cœur. Je vois encore à leurs places respectives saint Louis de Gonzague, qui portait la discipline pendante de la ceinture et méditait devant une tête de mort ; *San Jacinto* sauvant la statue de la Vierge d'un temple dévoré par les flammes ; sainte Barbe, qu'un horrible bourreau décapitait sur une colline au milieu des éclairs. En bas, la foudre terrassait l'incrédule et barbare père de la sainte, dont le sang était recueilli

dans un calice par deux anges, tandis que d'autres la couronnaient de roses blanches. Je vois aussi Notre-Dame de *Las Mercedes*, la patronne implorée des Guayaquiliennes, donnant le scapulaire aux saints fondateurs de l'Ordre de la Merci. Près de l'image de *Santa Rosa* de Lima était placée celle de la Bienheureuse *Mariana* de Jésus, née à Quito, où, en offrant sa vie à Dieu, à l'âge de vingt ans, elle fit cesser la peste qui décimait la capitale de l'Ecuador et dont elle fut ainsi la dernière victime.

Ma grand'mère ne se lassait pas de me raconter la vie et les miracles de ces saints et de bien d'autres.

A la place d'honneur, sous un crucifix, se dressait sur son socle une statuette en bois du séraphique saint Antoine portant l'Enfant-Jésus dans les bras. C'était le saint que j'admirais le plus. Mon *abuelita* m'avait appris à le vénérer et à l'aimer tout spécialement. Elle me répétait que quiconque l'implore avec ferveur est toujours exaucé. S'il s'agissait de retrouver un objet perdu, son aide était efficace, infaillible. Ma dévotion envers ce saint si bienveillant et ma conviction de ne pas l'implorer en vain s'accrurent à un tel point qu'une nuit, pour obtenir de lui ce que je désirais, je n'hésitai pas à lui manquer de respect.

J'avais reçu un des petits écus d'or que l'on distribuait alors à Guayaquil dans les baptêmes et qui, depuis, ont été remplacés par des médailles commémoratives. Je le gardais précieusement ; mais, parfois, je le tirais de ma poche pour le faire briller au soleil ou à la clarté des étoiles. Une nuit un peu sombre, tout en le contemplant, je me penchai sur la balustrade de la cour intérieure de ma maison qui, dans la disposition de cette partie architecturale, rappelait, — comme alors presque toutes les maisons de ma ville natale, — celle des *patios* andalous. Soudain, le petit écu m'échappa des doigts. Il s'en alla rouler sur le pavé de la cour que l'humidité constante du climat tropical couvrait de mousse. Quel ennui! Quelle angoisse!

Je descendis vite à la cour et, palpant chaque dalle, je cherchai partout mon cher écu. Peine inutile. Il me fut impossible de le trouver. Je n'avais pas d'allumettes. En aurai-je eu, j'aurais craint d'en frotter une et d'attirer l'attention de mes parents qui m'eussent grondé. Les yeux remplis de larmes, je me désolais. Une idée jaillit alors subitement de mon cerveau. Sans m'attarder à réfléchir, je grimpai à la galerie ; je me glissai doucement dans la chambre où ma grand'mère dormait profondément dans son hamac et je m'emparai de saint Antoine. Je revins au balcon, à la place où mon écu avait glissé de mes doigts et, priant du fond de l'âme, sans hésiter, je précipitai dans la cour le saint qui trouve les objets perdus.

A peine eus-je commis cet acte irrévérencieux, ma conscience me le reprocha comme si ce fût un sacrilège. Convaincu d'avoir réduit en miettes la statuette, je dégringolai l'escalier et, le cœur me battant très fort, je relevai saint Antoine qui me sembla intact. En le relevant, j'aperçus dans la mousse un point brillant. Je me penchai de nouveau et, rira qui voudra, ce qui brillait là c'était bel et bien mon écu d'or.

Hasard ? Coïncidence ? Miracle ? Quoi qu'il en soit, mille fois béni l'âge où, dans un vif élan de foi sincère, comme celle qui est capable de faire marcher les montagnes, une âme innocente commet une action pareille, blâmable, dira-t-on, mais que Dieu comprend et pardonne.

Depuis lors, ma ferveur ne connut plus de bornes à l'égard d'un saint si aimable et si indulgent que j'embrassai, à plusieurs reprises, en le rapportant à son socle.

Le lendemain matin, ma légèreté reçut le châtiment mérité lorsque, devant moi, ma *mamacita* s'approcha de son saint Antoine et, navrée, constata qu'il n'avait plus de nez. Sa plainte me fit rougir. J'allais, tout ému, lui avouer ma faute, mais je m'en gardai bien, car je l'entendis s'écrier :

— Maudites souris ! Elles ne respectent rien ; pas même les saints !

VICTOR M. BENDON.

FIGURES DE PARLEMENTAIRES ECRIVAINS

MAURICE ORDINAIRE

Son père, Dionys Ordinaire, le plus athénien des amis de Gambetta, professeur de l'Université avant d'atteindre par le journalisme la célébrité la plus délicate et l'une des plus érudites situations de grand, de haut parlementaire, était collaborateur de la *Revue Bleue* ; et c'est dans la collection de ce périodique, où nous recherchions les essais des Jules Lemaître et des Paul

Desjardins, que, dès le lycée, à l'île lointaine de la Réunion, nous apprîmes à l'apprécier avant d'entendre les éloges fervents que nous en fit souvent François de Mahy. Par là s'indique que la réputation de ce représentant inspiré du Jura guidait les patriotes républicains de tout l'Empire en ces lendemains du désastre de 1870 où l'on cherchait des maîtres de l'intelligence la plus probe et fine pour élaborer des doctrines de réforme et de renaissance. On mesure encore plus de portée aux livres de Maurice Ordinaire quand on se rappelle quelle éducation ample, exquise et ferme il reçut d'un tel leader : elle le détourna de la magistrature à laquelle on le destinait en le prédestinant à la *République Française* où il accompagnait son père ; l'encre d'imprimerie lui monta à la tête dans ce Parnasse politique, et Joseph Reinach un jour lui confia la rubrique des affaires extérieures que Delcassé venait d'abandonner.

Ainsi triomphèrent ses instincts, et sa vie désormais oscilla entre les pôles mondiaux de notre politique nationale. Chef de cabinet de Delcassé, puis de Challemel-Lacour, il prit souci des colonies autant que de notre renommée à l'étranger. Sa documentation se compléta près d'Henry Boucher, ministre du Commerce. Puis, il hérita avec gravité du siège de député de son père qu'avaient, durant quelques mois, ondoyé les ablutions du Musulman Grenier. Tenu quelque temps à l'écart du Palais-Bourbon par les suites de l'affaire Dreyfus, il fréquenta l'Administration, sans répudier le journalisme, comme chef de service au Pavillon de Flore, puis directeur de l'Office de la Tunisie. Depui 20 ans, les électeurs du Jura n'ont cessé de le porter au Luxembourg.

Le riche éclectisme de cette carrière explique la substantielle autorité de compétences si variées qui l'ont élevé à la vice-présidence du Sénat avant de se manifester dans les deux ouvrages politiques qu'il vient de publier à peu d'intervalle. *La vice constitutionnel et la revision* eut aussitôt beaucoup de retentissement qui n'est point dû seulement à l'élogieuse préface de M. Gaston Doumergue. M. Ordinaire commence par déployer une documentation abondante et ordonnée où s'atteste sa lente méditation des constitutions élaborées dans les autres pays : pour y prendre de la prudence, sa décision n'en est que plus énergique. Nous lui sommes reconnaissants de marquer tout de suite la probité d'esprit de sa province montagnarde en réclamant que la vérification des pouvoirs des élus ne se fasse plus par eux-mêmes : « Un grand nombre d'invalidations à certaines époques ont été de véritables coups de force contre les volontés du suffrage universel » aussi bien des validations contre la conscience publique. M. Ordinaire déclare avec une franchise qui ajoutera à son crédit : « Nous sommes en présence de deux faits d'une extrême gravité : la survivance d'un système politique démodé et l'affaiblissement constant de l'Etat. Combien est urgent le remède, un regard jeté hors de nos frontières nous l'indiquera. Nous pouvons deviner quel sort nous serait réservé si l'on continuait chez nous à se bercer d'un aveugle optimisme, à nier l'influence de la loi sur les mœurs, ou à reculer devant l'effort ».

M. Ordinaire ne cède point pour cela aux modes qui versent du côté des dictatures. « Un gouvernement fort n'en est pas l'apanage. Loin d'être incompatible avec le parlementarisme, il est le correctif nécessaire des extrêmes facilités que cette forme de gouvernement ouvre à la démagogie, financière ou autre ». Il préconise comme réformes urgentes, après une meilleure vérification des opérations électorales, la prolongation du mandat des députés de 4 à 6 ans, la réglementation du droit d'interpellation et l'octroi du droit de dissolution au Président du Conseil comme en Angleterre. Un chapitre très sagace avère que cette modification est dictée par l'atténuation, devenue définitive, des pouvoirs que la Constitution avait accordés au Président de la République et qu'elle investirait les groupements, devenus par trop instables, de la force nouvelle qui leur est indispensable, en face notamment de la crise et d'aventures menaçantes comme l'hitlérisme.

Pour travailler à la consolidation de notre puissance, M. Ordinaire retourne fréquemment en Tunisie, en Algérie et au Maroc. Il a recueilli ses persévérantes et fortes observations dans ses *Regards sur l'autre Rive* (Nouvelle Librairie Française). Ce livre est pénétrant et charmant. De l'archaïque Medina de Tunis à la cité moderniste de Casablanca, il promène le lecteur en l'incitant à des méditations aussi graves et cependant optimistes que s'il avait les responsabilités d'un parlementaire. Il retient son attention scrutatrice et son sens des responsabilités nationales sur la grandeur et les servitudes tunisiennes, sur la juxtaposition presque antinomique des palais et des chaumières d'Afrique, sur les obligations que nous impose « la Colonie prodige » sortie magnifiquement armée du génie de Lyautey.

Nous avons particulièrement aimé ce qu'il a

écrit avec sollicitude sur les Berbères que l'ethnographie et plus d'une coutume rapprochent de nos Cévenols et des Suisses. Il statue avec justesse sur notre politique indigène et sa prévoyance se soucie, sans s'alarmer, des résultats de la diffusion de notre enseignement dans les élites que nous élevons à notre niveau en les détachant parfois trop rapidement des masses d'où elles émergent. Il fleurit une bienveillance paternelle dans sa philosophie attentive et pragmatique : nous sentons, grâce à lui, la supériorité trop souent méconnue de notre Sénat même sur la sagesse illustre des amphictyonies relogieuses et politiques de la Grèce ancienne.

MARIUS VRY LEBLOND.

SARAJÉVO, BAZAR TURC AU CENTRE DE LA YOUGOSLAVIE

Impressions de voyage

Sarajevo, capitale de cette Bosnie, où il y a plus d'un demi-siècle, éclatèrent les premières révoltes des Slaves opprimés et qui furent à l'origine de la fameuse guerre russo-turque, portant en elle les germes empoisonnés de grands conflits futurs...

Sarajevo !...

C'est un panorama d'une véritable ville orientale qui surgit du brouillard matinal devant nos yeux, lorsque notre train débouchant des hautes collines avoisinantes, dévalait rapidement vers la gare. Minarets blancs, coupoles rondes des mosquées, se détachant sur un ciel pâle. Absence presque complète des églises qu'on n'apercevait pas à première vue. A la descente du train, cette impression augmentait encore.

Caphtans turcs à larges plis, burnous, fez rouges, turbans de toutes les couleurs entourant des têtes rasées dominaient dans la foule bruyante.

Devant la gare, dans un dédale de rues tortueuses, d'innombrables échoppes et cafés turcs où, dès le matin, retentit une musique aigre et bien bizarre, où se presse une multitude d'aspect typiquement musulman et dont le pittoresque vestimentaire fait des taches multicolores. Et partout, des femmes voilées, des femmes à « chabrak ». On les voit dans toutes les rues. Tout d'abord, en pénétrant dans la ville, on ne voit presque qu'elles seules, tellement cette apparition semble curieuse et inattendue.

Elles passent rapides comme l'éclair, comme si elles étaient poursuivies par quelque invisible ennemi.

Elles portent des robes vertes, brunes, grises, mais le voile qui cache leurs traits est invariablement noir, ce qui leur donne à la fois un air de mystère et d'inquiétude...

Pourtant, il n'y a pas de doute : c'est bien Sarajevo, capitale de la Bosnie, pays foncièrement slave, et nous ne sommes pas en Turquie, mais bien en Yougoslavie.

Et d'ailleurs, dans ce qui est resté de l'ancien empire ottoman, dans cette Anatolie qui, elle, est essentiellement turque, on ne peut plus voir maintenant, ni hommes à fez ou à turban, ni femmes voilées, ni les vieilles coutumes de l'Islam.

Tout cela étant interdit sous les peines les plus draconiennes par le dictateur Kemal pacha, que ses compatriotes réduits à porter la vulgaire casquette, appellent familièrement « cemal ».

Tels sont les paradoxes bizarres qu'on découvre souvent en voyageant à travers le monde, à l'époque étonnante où nous vivons.

Sarajevo, partie intégrante d'un Etat chrétien, est probablement la seule ville en Europe où non seulement le culte d'Allah est librement célébré par une grande partie de la population, mais où aussi se sont conservées les formes peut-être les plus anciennes de la vie musulmane. C'est cela qui est le trait le plus curieux de Saravejo et c'est en cela qu'est le vrai paradoxe. Mais il y en a un autre.

***

Ces nombreux fidèles de Mahomet qu'on rencontre dans cette étonnante cité ne sont pas du tout des Turcs, comme on pourrait le croire. Ce sont des Slaves, des Bosniaques, dont les ancêtres furent jadis contraints par la force d'embrasser la foi musulmane.

Et ce n'est pas une des moindres surprises pour le voyageur visitant Saravejo, que d'entendre les femmes à « chabrak » ou les jeunes filles à larges pantalons roses s'exprimer dans une pure langue serbo-croate.

Ce qui frappe à Sarajevo et ce qui ne s'est jamis vu en Turquie, où la pratique du culte orthodoxe ne se faisait qu'en sourdine, c'est la coexistence fière des deux religions — chrétienne et musulmane — jouissant des mêmes droits, d'une égalité parfaite.

Cette juxtaposition de deux mondes religieux si différents, mais qui vivent pacifiquement côte à côte, on pourrait dire sous le même toit, est un spectacle assez rare et qui ne manque pas d'une certaine grandeur.

Pourquoi donc la lutte entre musulmans et chrétiens fit-elle couler des flots de sang au cours des siècles ? N'était-ce pas parce que les haines religieuses étaient entretenues artificiellement pour justifier des visées de conquête et de domination ?

Il est facile d'établir des parallèles amusants en observant la vie quotidienne de Sarajevo.

Regardez, par exemple, le clergé musulman, d'apparence si sévère et renfermée et ces prêtres orthodoxes qui, en Yougoslavie, ont une liberté d'allure qu'on voit rarement ailleurs.

Voici un mullah qui passe. La tête enveloppée dans un turban, il va à pas lents, la démarche cérémonieuse, l'air distant, et semble absorbé dans quelque profonde rêverie pieuse. Les fidèles le saluent très bas et il leur répond comme un très haut personnage.

Et voici qu'à côté de nous, à la terrasse d'un grand café, vient s'asseoir un prêtre orthodoxe.

C'est un grand gaillard à forte carrure, la figure joviale ornée d'une abondante barbe noire qui lui couvre la poitrine.

Il est coiffé d'un lourd bonnet de velours et porte une soutane noire à manches floftantes rebaussée d'une large ceinture rouge (ce qui signifie qu'il a combattu au front).

Le « saint homme » a ôté sa coiffe et s'éponge le front couvert de sueur. D'une voix de stentor, il commande un demi et, sortant de sa poche un énorme étui d'argent, allume une cigarette. Il tire de grandes bouffées avec délice en buvant la bière qu'on lui a apportée. Bientôt, il invite à sa table un employé de chemin de fer qui passait et une conversation animée s'engage entre les deux amis. Le garçon apporte encore des demis...

⁂

Musulmans, chrétiens. Deux mondes différents. Deux mondes très vieux aussi.

Et la vie nouvelle commence à pénétrer à son tour à Sarajevo, cette formidable forteresse du passé, en marquant de plus en plus son empreinte.

Déjà la physionomie de la ville change sous cette puissante influence. Et c'est ici un mélange extrêmement pittoresque des formes les plus anciennes et les plus modernes.

Allez visiter la Batcharsiya, le célèbre marché de Saravejo, dans le quartier turc. Vous êtes transporté du coup en plein Orient musulman de jadis.

Mais faites une promenade dans cette interminable et majestueuse avenue du « *Kralj Alexandre* », avec ses hauts bâtiments flambant neufs et les vitrines étincelantes de ses magasins, et vous vous croirez dans une cité moderne d'Occident.

Il est vrai qu'à travers la même avenue passent aussi lentement de grandes *arbas* turques moyenâgeuses, traînées par des bœufs et dont les conducteurs, qui paraissent mal éveillés, sont habillés à la mode des paysans musulmans.

C'est bien là, comme je l'ai dit, un mélange de vies, séparées par des siècles d'histoire... On s'arrête en admiration devant l'énorme bâtisse de la Banque hypothécaire d'Etat.

En face de ce véritable palais, orgueil de Sarajevo, au ras du trottoir opposé, un vieux Turc coiffé de rouge, avec une barbe blanche fluviale, est assis, immobile comme une statue, sur un bout de tapis usé devant la porte de son échoppe antique. De tous ces changements survenus autour de lui, il n'en a cure. Il attend patiemment des clients, comme il le fait probablement depuis de nombreux lustres... Quelle est donc belle cette grande mosquée, flanquée d'un minaret blanc aux lignes harmonieuses, à l'angle de deux grandes rues près de la gare ?

Un petit cimetière turc la borde. Des fidèles sortent l'air béat, contents d'avoir bien prié.

Ils croisent d'autres gens qui se hâtent vers le cinéma en plein air (quel progrès !), attenant à la cour de la mosquée et où on donne un joyeux film américain. En face, un bâtiment élégant à plusieurs étages à l'architecture ultramoderne. Une grande croix rouge est peinte sur sa façade. C'est un nouvel hôpital. C'est Sarajevo...

Sur le haut sommet de la montagne qui domine la ville, se profile un ancien château-fort turc, tombé en ruines ; c'est, en même temps qu'un symbole, un rappel du vieux passé tragique... Au cimetière de la ville, un groupe de tombes étroitement serrées et quelque peu isolées des autres. Sur les modestes dalles de pierre qui les recouvrent, sont gravés les noms de Print-

zip et de ses compagnons d'armes. C'est la tragédie toute récente...

Sarajevo a-t-elle oublié tout cela ? La vie y coule pacifique, calme et sans heurt.

Est-ce réellement ici que se produisit le fatal événement qui a donné le signal de la sanglante mêlée des peuples et a changé d'un coup le cours de l'histoire contemporaine ? On pourrait en douter.

E. STALINSKY.

LE SOUVENIR D'ANDRÉ LAMANDÉ

En Forgeant ! Ainsi s'appelle le premier livre d'André Lamandé. Fils de forgeron, qui lui-même mit la main à l'enclume, en la ville de Blaye où il naquit, André Lamandé n'a jamais cessé de forger. Il a forgé les beaux rythmes qu'il groupa *Sous le clair regard d'Athéné*, il a forgé les romans de haute qualité qui vont de *Castagnol* au *Jeu d'Amour*. Il a forgé l'œuvre brusquement interrompue qui restera parmi les meilleures de notre littérature d'après-guerre. Il forgeait, en l'honneur de ce Montaigne dont il était l'autre La Boëtie, lorsque, non satisfait d'avoir consacré à la *Vie sage et gaillarde de Montaigne* un modèle de vie romancée, il parlait devant le public toulousain de son vieux maître, tandis que les premières atteintes du mal auquel il n'a que peu survécu, cette appendicite que ponctua une embolie, faisaient cruellement souffrir le conférencier en apparence souriant. André Lamandé étant de ceux qui n'ont jamais fini de [illegible] le voir, gardait sur la scène, devant le rituel verre d'eau, la sérénité qu'il avait dans la tranchée. Officier qu'il fallut que l'ennemi capturât pour qu'il quittât la place, l'orateur André Lamandé ne quittait pas davantage la petite table. Jusqu'au bout il exalta Montaigne. Traçant pour le volume consacré par Maurice d'Hartoy à *la Génération du feu* sa devise, sa formule d'idéal, André Lamandé écrivait : « *Venir* ».

Il a tenu « dans le travail », « dans le rêve », « dans l'action » — pour reprendre les sous-titres de *la Vie Ardente*, qui suivit *En forgeant*, des poésies d'une forme plus ample succédant aux « chansons d'atelier et poésies sociales » de son premier livre. *La Vie Ardente* a paru en 1910. L'auteur, né en 1886, avait 24 ans et il était à Paris depuis trois années. André Lamandé ne mentionne pas ce titre sur la liste de ses livres. Sans doute parce qu'il estimait n'avoir conquis sa forme qu'avec *Sous le clair regard d'Athéné*, — que la « Bourse Nationale de Voyage » consacra. Sans doute aussi parce qu'il n'était plus tout à fait en esprit avec ses aspirations confessionnelles. Certes, André Lamandé fut toujours bon chrétien, mais *la Vie Ardente* est d'un poète chrétien comme je n'en ai pas connu chez celui que nous savions plus près de Montaigne que de Fénelon. Or, dans *la Vie Ardente*, il ne faisait pas que saluer tout ce qu'a d'humain le travail, et cela avec une préscience de la destinée qui attendait le pays :

— Forgeron, ton ardeur redouble,
Le feu ronfle, le fer se tord,
C'est fait, ton esprit devient trouble,
Un tel travail mène à la mort !
— Passant, c'est un jour de bataille,
Le canon crache la mitraille,
Nos régiments sont assaillis,
Je forge les lames d'épées,
Les couronnes des épées,
La rédemptrice de mon pays !

Il trouvait en Dieu la raison, le but de toutes choses, et dans la poésie qui termine *la Vie Ardente*, il écrivait :

Le corps est le frisson de l'âme,
Je sais qu'il comprime sa flamme,
Car l'âme a des frissons de feu :
Dans sa virginité première,
Elle descend de la lumière
Pour remonter un jour en Dieu.

Vive la mort ; elle délivre ;
Son embrassement est joyeux :
Parfois, il faut mourir pour vivre :
Je veux mourir pour vivre mieux.
En attendant aux rudes tâches
Mes deux bras ne seront point lâches,
Nul ne devant, sur le chemin,
S'endormir sur les primevères,
Quand monte au sommet des calvaires,
Exténué, le geste humain.

Je veux vivre, debout, souffrir,
Simple, sans pousser un cri,
En voyant, à l'heure trop triste,
En vrai chrétien, non comme artiste, —
Dans l'immensité du Levant,
A l'horizon, où rien ne bouge,
Ta plaie ouverte et ton sang rouge,
O Christ en croix toujours vivant !

Et dans une poésie dont le titre : *le Poète chrétien* affirme les intentions, il écrivait :

Oui, je sens dans mon cœur un violon divin.
Et quand je tomberai, lasse par trop d'épreuves,
Dieu lui-même y mettra, là-haut, des fibres neuves,
Le poète, pour Lui, ne chante pas en vain.

André Lamandé n'a pas non plus chanté en vain pour les hommes. Son œuvre est l'honneur de la génération, et si la nouvelle de sa mort a jeté ses amis, ses confrères dans les larmes, on a jusque dans le public (je parle du public intelligent), éprouvé qu'avec l'auteur des *Leviers de commande* les lettres françaises perdaient un de leurs plus sûrs leviers spirituels. En effet, tout livre d'André Lamandé posait un problème. Problème de l'attitude de l'ancien combattant rendu à la vie de paix, si troublée avec les *Lions en Croix* ; de la fusion des races et d'une possible entente franco-allemande par la grâce d'un mariage entre un homme du Quercy et une jeune fille du pays de Gœthe, avec *Ton pays sera le mien* ; de la situation morale des *Enfants du siècle* qui n'avaient pas fait la guerre, mais qui en entendaient parler autour d'eux et qui se sentaient une conscience vide de tout idéal de pair avec la nécessité de gagner leur vie toute d'affaires ; si *Castagnol* est surtout une savoureuse histoire pour gourmands de bonne chère, si *le Jeu d'Amour* est essentiellement une affabulation fort ingénieuse du thème de l'adultère, les *Leviers de Commande* posent, au cœur de descriptions dont Rocamadour est la fée d'azur, les problèmes inhérents aux actuelles conditions de la vie.

Et ce sont des livres qui font penser que la *Vie gaillarde et sage de Montaigne*, où André Lamandé a ressuscité, tout nourri, tout pénétré du suc des *Essais*, la figure du grand moraliste et la pensée, les actions de celui qu'il adorait au point d'être, à quatre cents ans de la naissance du Périgourdin, son familier ; les *Lettres d'Amour d'Henri IV*, qu'André Lamandé, en lettré, a habillées d'une maîtresse étude, à la béarnaise ; la *Vie de René Caillé* (1), exemple d'énergie et de confiance ; l'*Espagne écartelée*, où les faits qui engendrèrent la chute du roi Alphonse XIII sont présentés dans tout leur grave enseignement ; la *Vallée des Miracles* qui fait magnifiquement écho à l'épopée de la Marne.

La Vallée des Miracles a son pendant à travers la *Tranchée couronnée de vignes*, et à travers la partie de *Sous le clair regard d'Athéné* qui a jailli de la guerre. Jailli, certes, puisque Mme Marie-Antoinette Lamandé, sa parfaite compagne, apprit par des vers griffonnés à l'Hôpital de Coblenz, en 1917, que l'époux bien-aimé dont elle était sans nouvelles vivait. Blessé, fait prisonnier le 15 juillet, le sous-lieutenant Lamandé — parti comme caporal en août 1914 — disait :

Ne brûle pas tes yeux de larmes et renoue
Ces cheveux languissants dont se voile ta joue.
Entends mon pas. C'est moi qui viens. Je suis vivant
Et t'aime. Bois mon souffle en l'haleine du vent.
Que la nuit te soit fraîche ainsi que les mains nues
Dont je caressais ton front, le soir, dans le jardin.
Je suis vivant !...

De juillet 1917 où le « disparu » signifiait sur le mode lyrique à celle qui n'osait espérer, sa résurrection, à juillet 1933 où André Lamandé disparaît sans qu'il soit possible d'attendre un message, un signe — et nous nous inclinons devant la douleur de la veuve à qui il dédia, outre *Sous le Clair regard d'Athéné*, le premier livre dont il fût véritablement content, le *Jeu d'Amour*, le tout dernier, écrit sous le signe de Blaye, Blaye son berceau et sa tombe, — de la rentrée d'André Lamandé, de sa reprise de contact avec la vie littéraire à sa fin dans une clinique du pays basque où il se promettait de cueillir l'inspiration d'un nouveau roman, quelle fut l'existence d'André Lamandé ?

Je le revois qui, récemment démobilisé, me dit ses volontés et ses espoirs. La Comédie-Française va représenter *la Marne*, un acte en vers, sa deuxième pièce; une première la *Madone brisée*, ayant été représentée avant la guerre sur la scène du Théâtre Michel (2). Après un bref passage à l'*Avenir*, il est à la veille d'être le secrétaire de rédaction de *La Renaissance*, où il va ouvrir une enquête sur les sentiments des écrivains combattants, ses frères d'armes. *La Renaissance !* quel labeur André Lamandé a dépensé là, quotidiennement. Il possédait en la personne de Henry Lapauze un directeur excellent, conscient de la valeur de son collaborateur, et André Lamandé trouvait à cela sa récompense. Pendant des années je l'ai surpris en pleine tâche, tantôt dans son bureau de la rue Royale, tantôt dans l'imprimerie, ici et là aux prises avec la copie ou les morasses. André Lamandé est inséparable à mes yeux de l'hebdomadaire en robe verte qui a été le trait d'union d'écrivains devenus, tous, tant il mettait

(1) En collaboration avec Jacques Nanteuil.

(2) L'affiche portait également la première pièce d'Albert Willemet — un grand blessé de la guerre : *le Gant*.

dans ses fonctions de tact et de bonne grâce, ses amis. Henry Lapauze est mort, hélas ! comme est mort Jean de Bonnefon, chez qui je séjournai en 1905, et qui, apprenant de son hôte qu'André Lamandé se trouvait à Layrac, dans le Lot, non loin du « Faisan », la propriété où Jean de Bonnefon, maire de Calvinet tenait ses assises d'enfant géant d'Auvergne, manda à l'auteur de *Ton pays sera le mien* qu'il serait bien aise de lui offrir l'hospitalité. Si je rappelle le fait, c'est que, André Lamandé étant, avec un empressement joyeux, venu, une parole de Jean de Bonnefon eut, je crois, une décisive influence sur sa façon de vivre sa vie professionnelle. A l'issue d'un repas que Lamandé déclara « castagnolesque », le seigneur du lieu dit à son confrère :

— Mais, pourquoi *La Renaissance ?* Vous pourriez vous limiter à vos articles, à vos livres, que vous auriez d'autant plus le temps d'écrire. Et vous passeriez une partie de l'année à *la Toulouzie.*

La Toulouzie, depuis, a abrité le travail de l'écrivain. C'est le nom de la propriété où il m'accueillait à quelques jours de notre rencontre au *Faisan.* Un Lamandé au visage tout spécialement heureux surgit comme je descendais de l'autobus départemental. Coiffé d'un béret, dans la main un bâton, humant l'air du soir, gai, sain, vrai fils du Quercy auquel il se trouvait lié par sa femme. Enthousiaste des Causses, du paysage brûlé de soleil, dont *Ton pays sera le mien* rend si exactement la poésie, le caractère. Un jour il courait, le pas vif, pour ne pas rater un effet de couchant qui devait se contempler d'un endroit choisi, pour apparaître, soulignait Lamandé, dans toute sa valeur ; un autre jour il retournait à tel point afin de décider si là il situerait ou non la scène capitale des *Enfants du siècle* en gestation. Ou bien il se régalait de prunes, apprêtait pour le repas du soir un oiseau qu'un chasseur venait de tirer. Ce repas que, à *la Toulouzie,* il ne commençait jamais, quelque envie qu'il eût de déguster un quignon de pain frotté d'ail, des truffes, un fromage de chèvre, sans « faire chabrot ». Ce par quoi il se rapprochait encore de Montaigne, qui aimait fort, ainsi qu'on sait, de verser du bon vin dans le reste de potage, de tourner avec la cuillère, et, debout, de boire ce mélange. André Lamandé se rapprochait de Montaigne, surtout, en habitant le Quercy, ainsi l'auteur des *Essais* Le Périgord, et dans une maison à lui, Paris devenant son pied-à-terre comme Bordeaux pour Montaigne (3). Il avait à *la Toulouzie,* bien mieux que dans son appartement de l'avenue du Maine sa « librairie ». Dans la tranquillité propre de la campagne il pouvait écrire ses livres avec un patient amour. « *Je n'écris pas un livre au galop* », répondait-il à un enquêteur, *d'un bout à l'autre, quitte à revenir maintes fois sur le chemin parcouru, je gratte, je lis, je lime chaque page, — et je dirai même chaque phrase, — avant d'écrire la suivante. Mais j'ai mon plan nettement établi dans ma tête et je sais où je vais.* » Aussi les livres d'André Lamandé donnent-ils satisfaction aux esprits les plus désireux que le style vaille le sujet. Il y a dans *Francesca* par exemple, nouvelle que pour le mouvement, la concision, on peut comparer à *Colomba* ou à *Carmen,* des pages d'anthologie.

Une réponse plus récente de Lamandé à une autre enquête, comment la lire sans déchirement ? Elle est le gage que, si préparés que nous soyons à mourir, nous ignorons toujours que la fin est proche. A cette question de la revue *Ambiances :* « Où irez-vous cet été et l'ambiance est-elle utile à provoquer en vous l'inspiration ? » André Lamandé répondait, en mai dernier : « *C'est à Paris, l'hiver, que je prends mes vacances, et, dès qu'un frisson de verdure court au flanc des Causses, je retourne vers le Quercy, dans ma maison paysanne aux deux pigeonniers, où je travaille de l'aube au soir. J'y passerai encore tout l'été, sauf un mois pendant lequel j'irai entre Biarritz et Bidart, à Chiuchurra, respirer cet adorable air marin du Pays Basque, que je veux évoquer dans mon prochain roman* ».

« L'adoral le air marin du Pays Basque », un dimanche matin (*Sans le prévenir, le trépas — Viendra l'arracher de la lutte,* disait-il dans la *Vie Ardente*), André Lamandé cessa de le respirer, — et d'en vivifier la trame du roman que nous ne lirons pas. Nous ne lirons pas, non plus, les études, les chroniques qui, substantielles, réfléchies, se seraient ajoutées à celle qu'on lisait dans la presse, dans les périodiques, qu'on aimait trouver dans la *Revue Bleue* où André Lamandé avait notre amitié et notre admiration. Mais nous relirons son œuvre. Ainsi que lui relisait Montaigne.

GASTON PICARD.

(3) A Paris, André Lamandé ne revint guère que pour assurer la direction — temporairement — de l'*Européen.*

LES NOUVEAUX ÉTATS DE LA BALTIQUE

Rencontrerait-on dans le public, même cultivé, une personne sur trois capable de nommer de mémoire les capitales des quatre États baltes ? Faut il s'en effrayer ou sourire ? Il est en tout cas piquant de constater qu'à une époque où chacun n'arrête pas de parler de l'Europe, si peu en ait quelques notions précises.

Le livre que M. Henri de Montfort publie sous ce titre : *Les nouveaux États de la Baltique*, arrive doublement à son heure. D'abord, il nous apporte sur ce sujet les clartés les plus utiles. L'évolution si curieuse de la politique extérieure de l'U.R.S.S. en rend ensuite la lecture indispensable à quiconque entend vouloir comprendre, dans toute leur ampleur, les problèmes de l'Europe du Nord et de l'Est.

Cet ouvrage a d'autres mérites propres. Il est clair sans être superficiel, complet sans être touffu. Le plan en est encore excellent. M. Henri de Montfort a enfin une qualité qui, hélas ! se fait rare : il connaît bien les choses dont il parle. Depuis des années les questions polonaises l'intéressent et le passionnent. Il est un des très rares Français qui les possèdent à fond. Peu à peu, son champ d'action s'est étendu vers les Balkans et la Baltique. Le livre qu'il nous offre aujourd'hui est le fruit de longues études. Il a visité ces pays à plusieurs reprises ; il s'y est fortement documenté. Les enseignements du voyage se combinent ici à un sérieux travail de cabinet. Cela se voit et inspire confiance. Et, en effet, qui a lu *Les nouveaux États de la Baltique* sait de ces nations tout ce qu'un honnête homme de notre temps en doit savoir.

L'auteur a consacré à l'histoire de ces différents peuples des pages substantielles qui la résument avec une intelligence remarquable. Elles étaient indispensables, car si partout le passé explique le présent, les questions de races, de langues, de religions, d'influences étrangères ont conservé dans cette partie de l'Europe, une importance de premier plan. Les ignorer, c'est se condamner à ne pas voir clair dans leurs réactions d'aujourd'hui.

M. de Montfort a consacré aux Constitutions des quatre États et à leur réforme agraire, des chapitres qui suggèrent des réflexions d'ordre général, car ils nous mettent en face d'expériences politiques et sociales qui dépassent souvent le cadre où elles ont été réalisées. L'attachement du paysan à sa terre, le désir constant d'en devenir propriétaire sont des faits européens. Le patriotisme de beaucoup de ces ruraux a pour racine la réforme agraire, la haine de l'ancien grand propriétaire.

Il ressort nettement, à la lecture de ce livre, que ces pays ont entre eux bien des points communs et qu'ils sont aussi fort différents.

La Baltique, dont ils tiennent une partie importante de littoral, est leur mer. Ils sont donc contraints d'avoir une politique baltique. Le voisinage de l'U.R.S.S. représente ensuite pour tous le seul vrai danger qui menacerait leur avenir dans le cas où se reconstituerait une Russie avide de reconquérir les territoires perdus. Pour l'instant, aucune crainte ne peut leur venir de ce côté. Moscou ne veut pas faire la guerre ; elle ne le peut pas. Son pacifisme, commandé par les circonstances, est réel. Cette situation leur offrirait la possibilité de se développer en toute tranquillité si la crise mondiale ne leur apportait d'autres soucis graves. Mais cette situation durera-t-elle toujours ? On peut dire que si une union baltique n'apparaît pas possible présentement, elle se produirait immédiatement en face d'une menace quelconque venant de la Russie.

Rien de plus intéressant donc que d'examiner les conditions particulières de ces quatre Républiques.

La Finlande a été la dernière qui ait été annexée à l'ancien empire russe. Elle y a joui, à deux reprises, d'une certaine anatomie. Elle avait donc fait l'apprentissage du gouvernement avant l'indépendance. L'importance de son territoire en fait le plus grand aussi des quatre États. On la sent attirée par les pays scandinaves sans oublier le lien ethnique qui la lie à l'Estonie. Les deux peuples sont de même race et leurs langues se ressemblent. Mais ce lien ne saurait s'étendre loin, car la Finlande craint d'être attirée dans les affaires de l'Europe de l'Est en s'unissant trop étroitement avec sa voisine.

L'Estonie est, au contraire, l'alliée de la Lettonie, dont la race et la langue sont sans rapport avec les siennes. Ici c'est un double mouvement de défense anti-russe qui a guidé leur rapprochement. Mais Riga a besoin, pour vivre, de l'U.R.S.S. Les questions économiques ont aussi leur importance.

La Lithuanie a une position plus isolée. Son histoire s'est longtemps confondue avec celle

de la Pologne. Elles pratiquent l'une et l'autre la religion catholique, tandis que la Finlande, l'Estonie et la Lettonie sont en majorité protestantes, avec, près des frontières particulièrement, des îlots orthodoxes. Chacun connaît la querelle de Wilno qui sépare la Pologne et la Lithuanie. Il apparaît que ce petit pays entend surtout par une rupture avec sa puissante voisine éviter d'être à nouveau polonisée.

Quoi qu'il en soit, chacun de ces États demeure sympathique. Ils ont tous le même goût de la liberté, le même amour ardent de la patrie. On les sent prêts à lutter jusqu'à la mort pour maintenir leur indépendance. Ils méritent d'être mieux connus et compris.

C'est à quoi s'est employé dans son ouvrage M. Henri de Montfort. Je n'ai pas eu l'ambition de résumer ici un livre si serré qui ne contient pas une ligne inutile et se présente lui-même comme un résumé complet de toutes les questions à l'ordre du jour de ces pays. C'est un livre qu'il faut lire, qu'il est indispensable de lire et auquel se référeront tous ceux qui désirent posséder sur les quatre États baltes des données précises et une opinion impartiale. M. de Montfort se montre, en effet, toujours d'une impartialité absolue. Ce n'est pas la première fois qu'on est à même de le constater. Le souci de la vérité est pour lui une règle. Ce souci donne à ses jugements toute leur valeur. On ne peut qu'approuver ceux qu'il énonce dans une langue limpide et ferme dans sa dernière œuvre qui ajoutera à l'estime qu'on a pour lui.

GEORGES OUDARD.

LES IDÉES

LE MÉTIER DE VIVRE

M. Gaston Rageot est une des plus brillantes incarnations de l'homme moderne, à la fois sportif et intellectuel, aussi souple de corps que d'intelligence ; qui joue également bien au tennis et aux idées ; qui par son calme donne l'impression d'une force et d'une agilité au repos, et, par son sérieux imperceptiblement ironique, montre qu'il a jugé la vie et l'a soumise à sa volonté.

Il n'oublie pas qu'il est agrégé de philosophie, mais il n'est pas obsédé par ce souvenir. Il n'a pas interposé sa culture comme un écran entre sa personne et l'univers. Il s'en est servi comme d'une méthode pour mieux connaître les hommes et les événements. Mais c'est leur observation directe, leur étude faite sur le vif qui l'ont toujours passionné. Voilà pourquoi ce philosophe est surtout un moraliste et pourquoi ce moraliste est tout naturellement devenu romancier. Qui ne se rappelle ces beaux romans nerveux, sobres et pathétiques : *La Renommée*, *La Voix qui s'est tue*, *La Faiblesse des Forts*, *La Vocation de Jean Douve*, *Le Jubé*, où des personnages de chair et de sang vivent et se heurtent sous la poussée de leurs passions, mais encore incarnent des sentiments et même des idées qui sont ceux de toute une génération.

Parallèlement à cette œuvre romanesque de si haute qualité, M. Gaston Rageot a écrit des essais pour lesquels il a utilisé sa complète possession de toute la culture léguée par le passé et sa perspicace observation des phénomènes si complexes et souvent si confus du présent. Sur *La Beauté* sur *Le Succès*, sur *Les Savants et la philosophie*, sur *La Natalité*, sur le machinisme et la civilisation mécanique dans son livre *l'Homme Standard*, il a écrit des pages tour à tour fortes et fines et qui ont autant de sagesse que d'originalité.

C'est un nouvel essai sur le temps présent qu'il nous donne aujourd'hui dans *Le métier de vivre*, volume qui a pour sous-titre : *Du magicien à l'ingénieur*. Comme M. Paul Valéry, qui accorde une telle importance aux techniques, M. Gaston Rageot affirme que la supériorité de l'homme contemporain sur l'homme du passé, et à plus forte raison sur l'homme primitif, réside dans le fait qu'il a su se créer des outils, par ces outils des techniques, et qu'il a élevées celles-ci jusqu'à la dignité des arts et de la science. Les arts et la science nous ont lentement, mais sûrement permis de pénétrer la réalité et de prendre possession de l'univers.

« Peut-être la civilisation, dit M. Gaston Rageot, n'est-elle qu'un accident de fabrication, — heureux ou malheureux, selon la conception qu'on se fait de la vie ».

Mais, l'homme est composé de deux êtres : un être instinctif et un être raisonnable, le premier, pour qui le monde est plein de mystère et restera toujours inexpliqué, le second pour qui ce monde est connaissable, du moins dans ses phé-

Librairie Plon.

nomènes qui ne peuvent être que naturels. C'est l'inexpliqué, l'inconnu qui provoquent la peur, les paniques, les superstitions, toute la magie noire ou blanche dont l'humanité n'a pas fini d'être empoisonnée. Le rôle de l'intelligence, en créant des techniques de plus en plus parfaites, est de rendre peu à peu naturel tout le surnaturel, de restituer à la nature tout ce qui semblait être en dehors de son domaine et échapper à ses lois. « Certes, nous dit M. Bageot, il existe des esprits qui ne trahissent jamais la causalité scientifique. Ils pensent que leur ignorance ne cache ni divinité, ni puissance mystérieuse. Ils n'ont plus rien de primitif ceux-là ; mais les autres, qui vivent au fil du courant social, s'ils réfléchissaient, auraient aussi peur que des sauvages et redeviendraient magiciens, comme il leur arrive à l'occasion, — mais ils réfléchissent si peu ! »

C'est pourtant la seule opération par laquelle nous puissions nous emparer du monde. Dans un chapitre intitulé : *l'Enfant prodige*, l'auteur nous montre comment l'enfant s'y prend pour se reconnaître dans l'univers et procéder à l'ajustement de la réalité.

Or, « penser comme sentir, c'est travailler avec des instruments, naturels ou artificiels ». Et, nous en revenons à la nécessité des techniques. Lorsqu'on y réfléchit, on s'aperçoit que l'énergie de l'esprit n'existerait pas, ou du moins ne saurait pas qu'elle existe, si elle ne rencontrait pas la matière contre laquelle elle se heurte et se dépense à vaincre ses résistances. Elle est sa détente, son *inversion*, comme diraient les philosophes. Cette matière de la pensée, c'est le langage qui est pour elle ce que les machines sont pour le feu qui ne devient utile et moteur que lorsqu'il est engagé et emprisonné en elles. Et voilà pourquoi le poème, par toutes les complications de rythme, de césure, d'allitération et de rimes qu'il suppose est la forme supérieure de la création spirituelle. Il en est de même des autres arts qui, par leur technique propre, donnent des expressions variées à la pensée, aux sentiments et aux sensations de l'homme. Plus ces techniques sont difficiles, plus ce qu'elles servent à exprimer a chance d'être beau et d'être parfait. Mais leur difficulté dépend de la perfection de l'outillage humain. Dans ces conditions, le progrès artistique dépend, à son tour, du mouvement de l'humanité vers un idéal qui soit conforme à cet outillage. En prenant comme exemple l'art du cinéma, dont il nous donne l'étude la plus fouillée, la plus pénétrante qui ait été faite sur lui, l'auteur croit pouvoir affirmer que lorsque la science aura révélé la vérité totale, l'art pourra, à coup sûr, créer la beauté absolue. Le Shakespeare de l'avenir sera sans doute un cinéaste. Mais ce cinéaste sera poète, « il aimera les images, le mystère, tout l'au-delà des choses et des êtres » ; il sera peintre et sculpteur, pour créer les formes et animer les couleurs ; il sera musicien, de manière que les sons ne se séparent pas des images et que soit créée une vision sonore du monde ; il possédera toute la science, toute la technique de son métier ; enfin il sera l'auteur de son œuvre qu'il aura conçue et exécuté comme un poème.

Mais pourquoi l'Amérique, avec son admirable organisation industrielle et sa technique perfectionnée, semble-t-elle avoir échoué ? C'est qu'elle a méconnu les nécessités économiques, et peut-être certaines conditions humaines. L'avenir de la civilisation exige qu'il y ait toujours harmonie entre la production et la pensée.

Telles sont quelques-unes des idées que M. Gaston Bageot développe dans *Le métier de vivre*, ouvrage riche d'aperçus, de suggestions et de dessous, qui nous offre, comme dans un miroir étincelant, la multiplicité chatoyante et vivente de la plupart des images du monde contemporain.

Sans doute, lorsqu'il nous dit : Si la science révèle la vérité totale, l'art pourra, à coup sûr, créer la beauté absolue, nous sommes tentés de le contredire. Car il y a dans la création de la Beauté une part d'inspiration, un élément imprévisible de génie et de hasard, auxquels les techniques les plus sûres et les plus raffinées ne suppléeront jamais. Et le difficile pour un artiste est de concilier la *plastique* par quoi la forme est délimitée et l'apparence extérieure du monde précisée et réalisée dans sa perfection matérielle ; et la *poétique* proprement dite, qui est l'aspiration vers l'infini, et par conséquent hésite à fixer sa forme pour suggérer sa réelle continuité. C'est par l'harmonieuse union des deux qu'on parvient à cette beauté dont la forme admirable n'étouffe pas, mais au contraire vivifie la certitude de l'esprit, la palpitation de l'âme qui sont derrière elle et forment comme son épaisseur spirituelle ; cette beauté où l'on voit que le trait souple et pur n'est plus qu'une convention cernant, dans les bornes de son contour, l'infini suggéré par les plans et les couleurs. Qu'il s'agisse de littérature, de musique, ou de peinture, c'est, comme l'a écrit M. Paul Valéry dans *Variété II*, « construire un art à plusieurs dimensions, ou organiser, en quelque

sorte, les *environs* et les *profondeurs* des choses explicitement dites ».

Mais, à une époque de laisser-aller, d'abdication et de démission comme la nôtre, il était utile qu'un écrivain de l'autorité et de l'influence de M. Gaston Rageot rappelât à nos intelligences leurs disciplines, et leurs lois à nos créations. D'autant plus que les formes précises, dont l'ensemble cohérent compose les techniques, ne sont en réalité que l'expression de la conscience des moyens dont nous disposons pour réaliser tel ou tel ouvrage ; et c'est en partant de ces moyens, c'est par la relation qu'ils ont avec notre esprit que s'ordonne et s'achève peu à peu notre création.

Toute la misère de l'art contemporain, tout le péril même dont est menacé l'intelligence humaine, viennent de l'oubli de ces quelques vérités.

André Delacour.

LES LITTERATURES ETRANGERES

PHILIP MASSINGER

Philip Massinger est né à Salisbury en 1583 et est mort à Londres en 1639. Son père Arthur Massinger, était attaché à la famille Herbert en qualité d'intendant. Philip Massinger entra à l'Université d'Oxford en 1602, et il en sortit brusquement en 1606, sans avoir pris ses grades.

En sortant de l'Université, Massinger alla à Londres où il écrivit des pièces de théâtre. Le drame anglais était alors à son apogée, Shakespeare produisait ses derniers et meilleurs chefs-d'œuvre tragiques ; *Ben Jonson*, *Chapman*, *Dekker*, *Middleton* et peut-être *Marston* donnaient leurs meilleures pièces ; Webster arrivait à la maturité de son talent, Tourneur jetait un éclat soudain et rapide ; Beumont et Fletcher commençaient leur carrière. On ne connaît ni quand ni comment Massinger commença à écrire, probablement comme les autres écrivains de son temps, il débuta en faisant des adaptations. Son nom, comme auteur dramatique apparaît pour la première fois en 1621 quand la comédie *Le combat d'une femme* (qui nous est connue sous le nom de *Une vraie femme*), fut donnée à la Cour. Au cours de cette période de quinze ans, il produisit probablement sept pièces qui sont perdues, plusieurs autres en collaboration avec Fletcher et les suivantes : *La Vierge* et *Martyre*, *La dot fatale*, *le Combat dénaturé*, et le *Duc de Milan*. On peut se demander si Massinger fut assez populaire pour vivre aisément du produit de ses écrits ; un document découvert par Malone dans les archives du Collège de Dulwich indique qu'au cours de la première partie de sa carrière, il fut obligé d'emprunter cinq livres, probablement en 1614. Sauf cela, on ne connaît que bien peu de choses de la vie de Massinger.

Quand Massinger arriva à Londres, comme nous l'avons dit plus haut, le drame anglais était à son apogée. Avant qu'il n'eût commencé aucun ouvrage dramatique de quelque importance, le point d'inflexion de l'art dramatique était atteint et la période de déclin commençait, l'Angleterre d'Elisabeth faisait place à celle des Stuarts, elle changeait avec la Dynastie : Fletcher et Massinger représentent tous deux cette période, Fletcher peignait avec un brio audacieux la vie superficielle et brillante de l'aristocratie sauvage et débauchée, Massinger brossait d'un pinceau plus grave et plus ferme, dans des teintes plus sombres et avec des contours plus précis, les côtés plus obscurs de cette existence impressionnante et peu satisfaisante. La vitalité et la force diminuaient, la simplicité faisait place à l'extravagance et à l'affectation : ces signes d'une période de transition apparaissent dans les drames de Massinger comme dans ceux de Shirley et les séparent par un fossé large et profond du drame qui est appelé Elisabethien ; Massinger donne les dernières lueurs du crépuscule de ce long et beau jour dont Marlone fut l'aurore.

Massinger s'est appliqué à imiter Shakespeare, il y réussit en employant, avec une habileté remarquable, le débit facile et l'aisance du dialogue. Lamb dit : « Son style est pur, libre de métaphores violentes et de constructions pénibles qui sont le propre de tous les auteurs dramatiques qui furent ses contemporains ». Mais ce style pur et dégagé n'est obtenu qu'à un prix élevé, disons plutôt que ce style ne possède dans une certaine mesure ces qualités qu'en raison de l'absence d'autres : le vers le plus libre de Shakespeare est le plus fertile en beautés épisodiques et en traits magiques. Il est singulier que dans tout l'ensemble de l'œuvre si étendue de Massinger, on ne puisse trouver à peine qu'une douzaine de lignes d'une semblable beauté artistique.

Massinger connaissait parfaitement l'art d'écrire des pièces ; personne, peut-être, après Shakespeare, ne s'est montré si constamment apte à construire une pièce bien coordonnée et à la développer ; le début de ses pièces est toujours admirable, expliquant et préparant parfaitement l'action. Il n'est pas toujours possible d'en dire autant pour les fins de ses pièces : on trouve plus ou moins d'habileté constructive, dans quelques pièces comme dans ce délicieux ouvrage *Le grand duc de Florence* ou dans *Croyez ce que vous voudrez*, cette œuvre puissante, dont la fin est à la fois sensée et satisfaisante ; mais dans beaucoup de cas, les véritables efforts de Massinger pour développer l'action de la façon la plus rapide, sans aucune complication ou sans épisode poignant, les dépouillent du caractère véritablement artistique ; sa constante aversion pour les fins tragiques, même quand cela est nécessaire, son invincible tendance à ce que les événements se déroulent vers une fin heureuse, même s'il est nécessaire que l'action se précipite, en un mot, ses concessions au goût populaire à n'importe quel prix, défigurent les conclusions de pièces bien conduites jusque-là.

Où Massinger manque de la façon la plus manifeste, c'est dans la saine compréhension et dans la juste représentation de la nature humaine, dans sa manière de concevoir les passions et de nous donner au cours de l'action, d'une manière adéquate et vivante, les dialogues. Sa conception de la nature humaine est celle d'un joueur de marionnettes : il connaît les actions violentes mais non les actions cohérentes, il connaît le mouvement, mais non le développement ; aucun auteur dramatique ne parle tant de la vertu et du vice, mais il n'a la conception ni de l'un ni de l'autre, si ce n'est dans l'abstrait, il ne trouve pas étrange qu'une femme vertueuse puisse s'écrier tout d'un coup :

« Chasteté, tu n'es qu'un mot. Je renonce à toi ! » ou qu'un Mahométan fanatique embrasse la foi chrétienne parce qu'on lui a dit que le Prophète était un jongleur et apprenait aux oiseaux à manger dans son oreille. Sa devise pourrait être :

« Nous sommes les ballons du temps, poussés de ci et de là ». La vie pour lui est un jeu du hasard sauvage et inconséquent ; il est vrai qu'il récompense les bons et punit les méchants avec le soin le plus scrupuleux, mais la bonne ou la mauvaise personne, à la fin de la pièce, ne sont pas toujours les mêmes qu'au commencement. En aucune façon, Massinger n'est ni vague ni sceptique en matière de religion ou de morale : il est moraliste avant tout, mais sa morale est sans nerfs et sans but, elle se manifeste assez bizarrement en associée de la confusion — un élément troublant et affolant de malheur.

Malgré tout ce que l'on peut dire de la facilité de Massinger, il est évident qu'on ne trouve pas en lui un pur improvisateur : il était un penseur avisé et profond politique, observateur éclairé des mœurs des hommes de son temps, et dans la mesure de ses moyens observateur de la nature humaine ; mais, dans tout cela, il est comme un étranger voyageant dans un pays de la langue duquel il ne connaît que quelques mots et quelques phrases. Il observe avec finesse, raisonne avec pénétration, mais quand il va faire le dernier pas — le tout final qui transmute les observations, en quelque sorte, de vivant — il trouve (ou du moins nous trouvons) qu'il a dépassé les bornes de ses facultés, qu'il est arrivé à sa limite. Par exemple, il remarque que les caractères et les motifs qui dirigent les hommes sont généralement mélangés, spécialement à un certain degré dans certaines classes et dans certaines conditions, mais quand nous examinons les personnages qu'il nous présente comme possédant des caractères complexes, nous voyons que leur naturel n'est pas comme il le dit, que le mélange était artificiel.

Rarement, ses personnages ressortent vraiment, presque toujours ils traînent après eux toute une rhétorique : le langage de la passion leur est inconnu, ils ne paraissent que tenir des raisonnements. Quand il traite d'une situation de passion tragique, quand il dépeint un personnage soumis aux coups du destin contraire, Massinger fait preuve d'un singulier manque de force et d'une faillite complète dans la réalisation de ce qu'il a imaginé : il prend l'extravagance pour la force, l'éloquence pour la conviction, la fièvre pour la vitalité. Presque tous les coquins de Massinger, en dépit de leur terrible langage, n'arrivent pas à nous convaincre de leur méchanceté, la plupart de ses héros qui ont triomphé de leurs épreuves ne peuvent nous convaincre de la solidité de leur vertu. La conception de Massinger sur le mal est étonnamment naïve : il est effrayé, complètement pris par les gros mots et les regards furibonds de ces hommes audacieux et mauvais. Il les peint d'un pinceau noirci d'encre : il nous dit comment ils sont méchants, il nous les montre dénonçant eux-mêmes leur méchanceté avec une belle délicatesse de conscience ; la noirceur du mal et, par contraste, la blancheur de la vertu sont gaspillées pour nous et avec elles la

saine morale, car nous ne pouvons croire à l'existence d'êtres semblables. Il en est de même de ces exhibitions de vertu tentée dont Massinger est si friand. Massinger est comme un homme qui sait que l'aiguille d'une horloge fait le tour du cadran en passant sur des chiffres indiquant les heures et qui, au lieu de la remonter et de la laisser marcher, se contente de mouvoir l'aiguille à la main. Usant d'une autre comparaison, nous dirons que ses personnages oscillent plutôt qu'ils n'avancent, leur conscience n'a aucun effet salutaire sur leur âme, leurs chutes n'entraînent pas la damnation : ils sont comme en dehors d'eux-mêmes, ils disent *mes désirs* ou *me voici* comme s'ils parlaient de commodités détachées et portatives.

Si nous quittons la tragédie pour passer aux personnages graves, doux, mélancoliques plutôt que passionnés, mobiles et passionnés, nous voyons que Massinger est plus dans son élément. Homme sérieux et de grand cœur, comme le dit Swinburne, il pouvait nous montrer avec habileté et sympathie, des personnages dont la disposition prédominante est la mélancolie et une gravité chaleureuse, une dignité calme et éloquente, un dévouement à toute épreuve, une hautaine endurance dans l'adversité. La pièce que Massinger préférait était *L'acteur romain*. « Je l'ai toujours considérée, disait-il, comme la meilleure production de ma Minerve ». Il n'est pas possible d'être complètement de son avis, mais ceci nous donne une idée de quelques-unes des belles qualités de celui qui a écrit ces lignes et nous indique très clairement les défauts de ses qualités.

Une autre pièce classique, moins connue, *Believe as you list*, contient une figure dans laquelle, je crois, nous pouvons trouver ce dont Massinger était capable. Le personnage du roi Antiochus, déposé et exilé, montre un véritable héroïsme et une véritable grandeur royale : son langage indique une dignité hautaine et passionnée, dignes parfois de Marlowe. La sereine fermeté et l'endurance indomptable et muette dans les pires adversités, les propos de ce souverain asiatique élèvent la poésie de cette pièce à une hauteur rarement atteinte par la muse pédestre de Massinger.

Dans un ou deux portraits frappants (par exemple celui du courtisan Eubulus dans le *Portrait*, et celui du vieux soldat Archidamus dans l'*Esclave*, ou celui du fidèle ami Romont dans la *Dot fatale*), Massinger a montré combien il appréciait le mérite honnête et la sobre fidélité, qualités qui ne sont pas d'espèce criarde, ainsi que la reconnaissance dont l'interprétation fait honneur à Massinger. Dans l'*Amant timide* et la *Demoiselle d'honneur*, il a représenté avec une sympathie particulière, deux phases de l'amour modeste. Hortensio, dans la première pièce, est une sorte de Don Quichotte, un chevalier errant un peu fêlé et un peu fou, absolument sincère : il est la caricature des professions vagues et inutiles d'humilité et de dévotion hyperboliques. Il y a dans ce personnage une certaine noblesse fébrile, une chevalerie brillante, mais nous sentons quelque chose de soufflé dans l'exposition.

Adorio, l'amoureux repoussé dans la *Demoiselle d'honneur*, est une très noble et très pathétique figure : le dialogue entre Camiola et Hortensio, à la fin du troisième acte, est une des plus belles scènes que Massinger ait faites.

Pendant que je parle de *La fille d'honneur*, je profite de l'occasion pour dire quelques mots sur le personnage de Camiola elle-même — incomparablement le portrait de femme le plus achevé du poète — Camiola, « cette petite chose ravissante », — comme elle est délicieusement caractérisée dans ce trait rare — est, malgré quelques petits défauts, une créature parfaitement délicieuse et admirable, pleine de force et d'une noble constance : elle a un cœur bien féminin, un jugement droit, un courage viril, son allure dans la scène à laquelle nous venons de faire allusion est admirable, non seulement admirable mais exquise. Je citerai son rapide « Alors n'y pensez plus » dit à son galant, ses paroles « *Petite somme !* » au sujet de la rançon qu'il faut donner pour la liberté de son amoureux, et surtout, les paroles qu'elle prononce quand elle apprend l'état désespéré de son amant emprisonné par son ennemi et abandonné de son roi. Quand elle apprend la trahison de son amant, pour lequel elle a tant fait, elle prononce ces mots étonnants et pleins de chagrin : « Oh, Bartoldo ! » qui valent tout un monde de rhétorique. C'est elle qui prononce la plus belle phrase de tout Massinger, ce courageux acte d'accusation contre les doctrines de la Cour et la divinité des Rois : « Si vous le permettez, dit-elle au Roi de Sicile, — Je ne dois pas m'agenouiller, Monsieur, quand je réponds, je dois rester debout pour me défendre et vous dire comme à un homme, (*puisque lorsque vous « êtes injuste, la divinité que vous proclamez « en votre qualité de Roi, se sépare de vous*), « *que l'on n'a jamais lu dans les Ecritures que « les sujets, dans leur loyauté, étaient obligés « d'aimer les vices de leur souverain* ».

Ses paroles, dans sa réponse aux creuses protestations de pénitence de Bertoldo, le « Je vous en prie, levez-vous ! », sont d'un caractère exquis et d'une subtile beauté.

Toutes les femmes chez Massinger ne sont pas de ce genre. En effet, Lidia, dans le *Grand duc de Florence* est une bonne jeune fille, douce et modeste ; Cléora dans l'*Esclave* est de même ; Bellisant dans le *Parlement d'amour* est une créature brillante et audacieuse ; Margaret dans *Une nouvelle manière de payer de vieilles dettes*, est une femme agréable et plaisamment rusée ; Matilda dans l'*Amant honteux* est une jeune personne commune et sans distinction aucune. Massinger, dans la conception qu'il a des femmes et dans les portraits qu'il en fait, les avilit et les rend détestables : ses mauvaises femmes sont des monstres incroyables de vice abject, ses femmes bonnes sont fragiles et peintes, elles respirent l'air des Cours et cet air est empoisonné. Ses femmes, elles marchent dans un monde violent, vicieux, contre nature, elles sont d'imagination dépravée, elles sont avides de plaisir et de rhétorique du désir. Elles sont outrageusement dévergondées, offensantes et sont sans passion, elles sont des épouses de Putiphar inopportunes et insatiables : « Les plaisirs sont leur paradis », a affirmé quelqu'un, et leur plaisir est sans mors et sans bride, sans aucune règle, sans aucune direction. La situation préférée de Massinger est celle d'une reine ou d'une princesse devenant subitement et violemment amoureuse d'un homme apparemment commun, qui, réellement, est un prince sous un déguisement, qu'elle n'a jamais vu auparavant. Cette misérable farce se continue toujours sans passion ni sincérité, toujours froidement, platement et d'une façon ridicule.

Le principal champ littéraire qu'ait cultivé Massinger est le drame romantique. Il essaya la Tragédie, la Comédie et l'Histoire, mais la Tragédie et l'Histoire prennent toutes deux dans ses mains un tour romantique ; ses deux grandes comédies tendent vers la tragédie. Parmi ses tragédies, les deux plus saillantes sont le *Duc de Milan* et *La dot fatale*. La première est une œuvre puissante et impressionnante, s'élevant par moments à de grandes hauteurs, la seconde, malgré sa réputation conventionnelle, due en partie au plagiat de Rowe dans la *Belle pénitente*, est une œuvre inadéquate et peu satisfaisante. Si Sforza n'est, après tout, qu'un Othello de second ordre, Marcella est certainement une adroite Desdémone et Francesco, véritablement, un pauvre Iago.

Dans la tragi-comédie le drame romantique pur et simple, nous pouvons citer comme exemple *Le grand duc de Florence*. Dans cette pièce je crois certainement la plus délicieuse pièce qu'on lit, suivant l'expression de Lamb « avec un plaisir tranquille et serein », on perçoit le côté le plus doux et le plus délicat de Massinger : un charme champêtre et une fraîcheur délicieuse, on voit le génie sérieux s'amusant d'une façon à la fois charmante et attrayante. L'intrigue est admirablement conduite jusqu'à un heureux dénouement, tout de pardon et d'amitié et avec bonne humeur.

Le *Tuteur*, une de ses dernières pièces, très fine et très souple dans son développement, très vivante, exhale un exquis parfum champêtre, malgré deux ou trois des plus abominables personnages et du plus vil langage que Massinger ait imaginés.

Le manque du comique chez Massinger n'a pas empêché ce dernier d'écrire des comédies et d'obtenir des succès dans ce genre. Une *Nouvelle manière de payer des vieilles dettes* est la plus célèbre des pièces de ce genre ; mais, bien qu'elle soit intitulée Comédie, ce n'est cependant pas pour sa gaieté que nous la citons. Cette pièce et *La Dame de la ville* appartiennent à la comédie de mœurs, ce sont des satires de la vie de cette époque, elles cherchent à imiter Plaute et Térence. Toutes les pièces de Massinger se font remarquer par leur note sérieuse et sévère sur les mœurs du temps : il ne faut donc pas s'étonner si Massinger eut du succès dans un genre de pièces consacrées à l'exhibition et à la critique des vanités et des folies du moment. Ses personnages manifestement comiques, même le juge Greedy, sont de pures exagérations : ils sont des fictions figées à la ressemblance des hommes et sans comique réel. Mais dans le développement de ces deux pièces, dans les vues épisodiques de la vie de Londres et de la province, dans la richesse d'observations et dans la satire qu'elles constituent, Massinger nous a laissé des ouvrages d'une valeur indiscutable. Le personnage de Sir Giles Overreach peut être placé à côté de celui de Grandet et de Harpagon.

Massinger est le produit de son époque : il est le reflet exact du caractère de la Cour et de la société sous Charles Ier : une bonne part de ce qui est reproché à Massinger est dû à sa mauvaise fortune d'être venu en fin d'époque, mais ce qu'il a fait est bien personnel. Penseur sérieux, moraliste mu par des sentiments de sympathie pour tout ce qui est généreux et dévoué.

connaissant l'histoire, porté vers la critique des abus sociaux, il était en même temps un admirable conteur et un maître dans la construction dramatique. Cependant son génie grave et sérieux manquait des deux choses indispensables à un auteur dramatique : il manquait d'imagination et d'énergie. Il n'a pas la maîtrise réelle quand il s'agit de traiter des passions et son éloquence ne fait pas appel au cœur. Il nous intéresse fortement, mais ne nous émeut pas, il ne nous transporte pas. On peut voir l'homme entier dans le portrait qui nous est resté de lui : ce portrait nous montre le contraste et la contradiction que l'on trouve sur son visage régulier qui attire mais qui ne satisfait pas le dernier regard jeté sur lui ; il nous montre sa grâce mélancolique et pensive toujours mélangée et troublée de faiblesse, le manque de quelque chose que l'on peut à peine analyser, mais qu'on ne peut définir d'aucune façon.

ARTHUR SYMONS.

Extraits d'une étude sur Massinger, traduits par G. Daoudeau.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux Arts

ALFRED LEROY. — *La Tour*. Un vol. (Biedet).

Si extraordinaire que la chose puisse paraître, en dehors des grands ouvrages s'adressant surtout à des spécialistes, il n'existait pas en France une étude récente consacrée à Quentin La Tour, la dernière remontant à plus de vingt-cinq ans.

S'attachant à mettre en lumière les éléments divers dont est formé le génie de La Tour, M. Alfred Leroy montre l'influence de ses maîtres immédiats et l'apport des traditions dont il était l'héritier.

Au cours de l'analyse des œuvres principales de La Tour une place considérable est accordée par l'auteur aux grands pastels et aux portraits des collections particulières. Il en résulte une connaissance plus complète et une compréhension plus parfaite du talent aussi admirable que varié de Quentin La Tour.

Pour la première fois, ce volume que nous présentons au grand public est la reproduction de chefs-d'œuvre demeurés peu connus et dignes de la plus vive admiration.

Littérature

JOHN SELLARDS. — *Dans le sillage du romantisme. Charles Didier*, 1805-1864. (1 vol., Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. Libr. H. Champion).

Les histoires de la littérature française au XIXe siècle ignorent presque toujours le nom de Charles Didier : ses ouvrages sont irrémédiablement oubliés ; M. John Sellards déclare : « il n'y a nul lieu de croire qu'on s'intéressera dans l'avenir à ses livres, à l'exception peut-être de *Rome souterraine* ».

M. John Sellards a-t-il donc eu tort de se livrer à de longues recherches et de reconstituer avec une minutie et un scrupule extrêmes la vie longue et manquée de ce Suisse qui crut un instant conquérir Paris et y échoua si complètement ?

Ses courtes liaisons avec George Sand et Mme d'Agoult, l'amitié malheureuse qui le lia à Lamennais, ses relations avec tous les écrivains de l'époque, sa mission en Pologne et à Frohsdorf, ses nombreux essais, enfin, en des genres divers, théâtre, roman, voyages, et bien entendu journalisme, tout cela méritait d'être conté, sinon en mémoire de l'écrivain, qui demeure négligeable, du moins à titre de contribution à l'histoire d'une époque, et parce que maints documents relatifs à Charles Didier ou composés par lui éclairent de lueurs inattendues de plus illustres visages.

L'homme lui-même semble avoir été jugé équitablement par George Sand dans l'*Histoire de ma vie* :

« Charles Didier était un homme de génie, non pas sans talent, mais d'un talent très inférieur à son génie. Il se révélait par éclairs, mais je ne sache pas qu'aucun de ses ouvrages ait donné issue complète au large fond d'intelligence qu'il portait en lui-même... Sa manière brusquement grondeuse, ne fâchait aucun de nous... C'était un homme d'une assez haute valeur pour qu'on pût être fier de l'avoir influencé quelque peu... »

V.

Philosophie

FÉLIX RAVAISON. — *Testament Philosophique et fragments*, précédés de la notice lue en 1904 à l'Académie des Sciences morales et politiques, par HENRI BERGSON. (1 vol. Boivin et Cie).

Ce « Testament » n'a pas été écrit par Ravaison tel qu'on le présente aujourd'hui au lecteur, mais reconstitué à partir des nombreux fragments qui ont été recueillis sur sa table de travail.

Cette œuvre paraît aujourd'hui, pour la première fois, en volume. Une nouvelle étude des documents utilisés par M. Xavier Léon, et de documents nouveaux, retrouvés depuis lors, et communiqués par des mains obligeantes, a permis à M. Devivaise d'incorporer au texte même d'importants développements et d'y adjoindre de nombreuses notes susceptibles d'éclairer le lecteur.

Le « Testament philosophique » est une des plus hautes expressions du spiritualisme. La pensée du grand philosophe qui fut en même temps un grand artiste, élève l'âme jusqu'à cette région où les idées cessent d'être seulement abstraites et formelles pour devenir vivantes et sensibles où le vrai, le beau et le bien sont éclairés d'une commune lumière et où l'esprit se trouve à la source même d'une vertu qui, comme disait Descartes, fut connue des Anciens mais trop ignorée des Modernes : la générosité.

M. Bergson a bien voulu autoriser l'éditeur à reproduire l'admirable notice qu'il a consacrée à la vie et aux œuvres de Ravaison.

Roman

Lawrence : La Fille perdue. Traduction Hélène et Roland Alix. (Editions du Siècle).

Alvina, fille d'un marchand d'étoffes, fantasque et trop raffinée pour la petite ville de Woodhouse — prospère, mais où sévit un mal chronique : la vieille fille — passe une enfance singulière au milieu de son père, de sa mère indolente et de sa bonne gouvernante, Miss Frost, dont elle fait le désespoir. « ...Elle resta, pendant vingt ans, la créature grave et raffinée du désir de sa gouvernante. Mais, il y avait un étrange regard de dérision au fond de ses yeux, un regard plein de savoir ancien et de dérision délibérée. Elle même ne s'en doutait pas. Et pourtant, son regard... Ce regard qui écartait d'elle, les jeunes gens... »

Alexandre, son premier fiancé partit. Elle regretta « l'excitation intense qu'il lui donnait, non pas l'homme ».

Voulant se dégager de son pays natal, elle part faire ses études d'infirmière, se pervertit l'esprit et revient chez elle, aider son père qui achève de monter un cinéma avec attractions. Parmi les troupes de « pierrots » qui défilent chaque semaine au cinéma, les Natchaka-Ker Tawara l'ont frappée. Un des membres, l'Italien Francesco, l'homme rude aux « yeux jaunes », a surpris sa chair. Il se laisse aimer, puis l'aime à son tour. Lutte entre le « sauvage » et l'Anglaise pratique. Elle lui appartiendra aveuglément, quoi qu'elle fasse. Elle le fuit, redevient infirmière, va se laisser épouser par son médecin (un égoïste, bon enfant, terrible et ridicule), mais suit aussitôt l'autre quand il reparaît. Il l'épouse, l'emmène en Italie. Elle y pense mourir « de l'absurdité universelle ». La guerre. Il part en l'assurant de son retour. « Sûrement ? questionne-t-elle ? » Fin.

Comme dans tous les romains de Lawrence, aucune conclusion. L'écrivain au grand cœur nous fait assister entre la lutte de la chair et de l'esprit. Francesco, être d'instinct conquiert la froide et romantique Alvina. La chair l'emporte. La composition de ce roman, ses personnages épisodiques curieusement campés, son ton plus précis, quoique aux larges embardées romantiques, plaira à notre esprit latin. L'auteur fait souvent penser aux grandioses envolées de Balzac.

Eric Saint-Eric.

Pierre Mac Orlan. — *Le Bataillon de la Mauvaise Chance. Un vent chez les « Joyeux »*. 1 vol. (Les Editions de France).

Le « Joyeux » est un type de soldat populaire. On le confond, cependant, avec d'autres qui ne lui ressemblent pas. Le chasseur d'infanterie légère n'est pas un homme puni : c'est un soldat régulièrement armé mais dont la personnalité est souvent curieuse. Bon cœur, forte tête, ce n'est pas tout. Il y a mieux, il y a plus mal. Avant de jeter la pierre à ceux qui accomplissent une année de service dans les rangs du « Bataillon de la Mauvaise Chance », il faut savoir se pencher avec indulgence et émotion sur un certain aspect de la misère humaine. Cette enquête curieuse était difficile à mener. On ne pénètre pas facilement dans la vie d'un chasseur d'infanterie légère. L'auteur de ce petit livre s'est souvenu des jours assez sombres de ses débuts dans la vie et il peut écrire : Ce sont des hommes comme ceux que j'ai vus à Ben Gardane et à Dutertre qui m'ont, autrefois, pris le cœur, qui jugule le désespoir et achève une nuit [illegible]

Ce livre, où l'auteur mêle son sujet à la [illegible] de la Tunisie, se lit comme une sorte de roman d'aventures.

Somerset Maugham. — *Le Fugitif*. 1 vol. (Les Editions de France).

Pour son nouveau roman « Le Fugitif », à qui [illegible] prédire la plus large diffusion, l'éminent écrivain a choisi un thème d'une simplicité et d'un pathétique qui ne manqueront pas d'émouvoir de nombreux lecteurs : c'est l'évocation puissante de la lutte de l'amour et de la mort : par une fatalité inexplicable, un jeune homme est condamné à faire souffrir ses maîtresses et à susciter, malgré lui, des morts violentes.

L'action, savamment conduite, se déroule sur un navire qui erre, dans une fuite éperdue, parmi l'archipel polynésien. Un pirate et un médecin déclassé sont les témoins d'une aventure singulière qui atteint une tragique grandeur.

Souvenirs

Les Souvenirs de Charles Benoist. Tome deuxième. (Plon).

Voici le deuxième volume des « Souvenirs » de Charles Benoist.

J'ai dit précédemment dans la Revue tout l'agrément et tout l'intérêt historique de ces mémoires très vivants, très animés et qui nous donnent l'image la plus colorée et la plus intelligente d'un passé récent, mais qui est cependant « historique » tant le visage du monde s'est transformé depuis la guerre. Ce premier volume, c'était les années d'apprentissage d'un écrivain politique merveilleusement curieux des choses de son temps. On y voyait passer les silhouettes de ces grands bourgeois du centre gauche qui fondèrent la République sans y croire, on y assistait aussi aux premiers contacts de M. Charles Benoist avec cette Europe dont il allait devenir le meilleur observateur.

Dans ce second volume, c'est l'Europe qui se trouve au premier plan. Il pourrait porter en sous-titre : « Mémoires d'un reporter politique ». Mais quel reporter politique que M. Charles Benoist ! Ceux qui, maintenant, assistent par les grands journaux d'information à la tragi-comédie des conférences internationales, ou sont chargés de ces enquêtes où le lecteur croit pouvoir trouver des lumières sur l'Etranger, sont des journalistes pressés parmi lesquels il en est de beaucoup de talent, mais qui se mettent en route sans aucune préparation, découvrent un pays en huit jours de temps et acceptent sur place, toutes les explications que n'importe qui veut bien leur donner. Leurs articles, souvent très brillants, ne sont que des successions d'images plus ou moins vives, plus ou moins exactes, plus ou moins tendancieuses. Les enquêtes de M. Charles Benoist sont menées d'une toute autre manière. Certes, il ne néglige pas les détails pittoresques, l'anecdote significative — quand il était à la Chambre, il était célèbre par ses formules incisives et son talent de conter un trait piquant — mais, il a toujours la volonté d'aller au fond des choses, d'expliquer la situation politique des pays qu'il étudie, non en vue d'un effet à produire, d'un argument de parti à mettre en valeur, mais avec le simple et loyal désir de se rapprocher le plus possible de la vérité et d'expliquer les problèmes à la fois dans leur détail et dans leur ensemble.

C'est ainsi que dans ce second volume de ses « Souvenirs » il passe de la Belgique et de la Hollande, où la réforme électorale le passionne, à l'Espagne, à l'Autriche, à la Hongrie, à la Bohême. Et peu à peu, au travers de toutes ces observations, de toutes ces expériences successives, on sent qu'une doctrine politique s'élabore dans la pensée lucide et ferme de cet écrivain et de cet homme politique, qui, n'ayant point de système préconçu, mais la culture la plus vaste et la plus diverse, avait tout ce qu'il faut pour faire un véritable homme d'Etat. Ce tome second des « Souvenirs » est un parfait bréviaire pour ceux qui veulent connaître l'Europe de la fin du XIXe siècle dont nous supportons l'héritage.

L. D.-W.

Voyages

Comte de Chambord. — *Voyage en Italie*. 1 vol. Editions de France).

Bien que le petit-fils du Roi Charles X, représentant de la branche aînée des Bourbons, Henri IV, Comte de Chambord, ait été l'objet de nombreuses études historiques, il semble qu'aucun de ses biographes ou même, qu'aucun de ses familiers dont les mémoires ont été publiés, n'ait pu expliquer parfaitement l'âme du prince qui leur est toujours demeurée mystérieuse.

Aussi les lecteurs sauront-ils gré à son petit-neveu, le Prince Sixte de Bourbon, d'avoir publié un document du plus haut intérêt et qui permet de mieux connaître les pensées et le caractère de « l'enfant du miracle ». En l'occurrence, il s'agit du voyage que fit, en Italie, le Comte de Chambord entre 1859 et 1870.

« Il est difficile d'imaginer jeunesse plus mélancolique et renfermée que celle que venait de vivre le jeune prince... », écrit, dans sa belle et émouvante préface, le Prince Sixte de Bourbon.

Aussi décida-t-on de distraire et d'instruire le Comte de Chambord qui, dans son journal de voyage, fait de l'Italie une description dont on appréciera la scrupuleuse exactitude et qui témoigne en même temps d'une rare indépendance de jugement et d'authentiques dons d'écrivain.

En dehors de cette évocation d'une Italie délicieusement romantique, ce journal de voyage révèle des faits historiques aussi curieux qu'ils étaient peu connus.

Divers

Lucette, journal d'une écolière. 1 vol. Les Editions de France.

Ce livre n'est que la publication, à peu près « in extenso », des cahiers où une écolière a consigné ses impressions, ses pensées, ses désirs, entre sa douzième et sa quinzième année.

On y trouve des impressions d'enfance extraordinaires : celles sur les maladies, les voyages, les spectacles de la nature, l'émulation, la coquetterie, eut une pénétration singulière.

L'écolière parisienne a tout noté, presque jour, jour, au début avec naïveté, ensuite avec plus de malice : mais toujours avec une justesse, une précision inouïes.

Visiblement, le journal était le seul confident de ce petit être ardent, sensible et, comme disent les parents, « entêté ». Il ne lui a rien caché.

Livres reçus au Bureau de la Revue

Jean Blaize. — *Dur sentier. Tendres fleurs*. Perrin.
Louis Barras. — *L'Ecole des Fiancés*. Figuière.
André Berry. — *Louis de Gascogne*. Firmin-Didot.
Henry Bordeaux. — *La vie héroïque de Guynemer*. Plon.
Raymond Boissier. — *Le Grelochon des Trois Marie*. Ed. cosmopolites.
Vicki Baum. — *La vie sans mystère*. Stock.
Félix Boillot. — *Apprenez l'anglais en Angleterre*. Ag. franç. de propagande.
Félix Boillot. — *L'Humour d'Anatole France*. Presses Universitaires.
René Crozet. — *Histoire de Champagne*. Boivin.
Dominique Dunois. — *Le second des Berthault*. Flammarion.
Daniel-Rops. — *Péguy*. Flammarion.
Marcel Dhanys. — *Les quatre femmes de Philippe II*. Alcan.
Georges Dovime. — *Leurs Finances*. A l'Etoile.
Joseph Durieux. — *Prés de la reine Marie-Antoinette*. Edit. de France.
Dorothy Frances Dallas. — *Le Roman français de 1633 à 1683*. J. Gamber.
J. Decisy. — *Le loup dans la bergerie*. Edit. des Portiques.
L'Ecole des Parents. — *De la Personnalité*. Edit. Spes.
Jacques Fourcade. — *Contre-cœur*. Stock.
Max Fischer. — *Détours*. Flammarion.
Camille Fabry. — *L'amour*. L'Eglantine.
Capitaine Fonck. — *Mes combats*. Flammarion.
A. France. — *Le château de Vaux-le-Vicomte*. Calmann-Lévy.
André George. — *Pierre Termier*. Flammarion.
Henri Gadeau de Kerville. — *Distractions littéraires d'un biologiste*. J. Gamber.
José-Germain. — *Seule parmi les hommes*. Tallandier.
O. Halecki. — *La Pologne de 963 à 1914*. Alcan.
Louis Hoyacq. — *Les nubes de l'humanité*. M. Rivière.
Maurice Halbwachs. — *L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*. Alcan.
Journal d'une écolière. — *Puberté*. Edit. de France.
Juliusz-Kaden-Baudrowski. — *L'Alliance des cœurs*. Edit. des Portiques.
Gustave Kahn. — *Terre d'Israël*. Fasquelle.
Soren Kierkegaard. — *Le Bouquet*. Alcan.
Karen Bramson. — *Stor*. Flammarion.
J. Kessel. — *Marches d'esclaves*. Edit. de France.
Fernand Laudet. — *Menus propos à propos de menus*. Edit. des Portiques.
Lettres de la Princesse Radziwill au général de Robilant. *Tome II*. Plon.
Marcel Lenglart. — *Le poids de la vie*. Presses Universitaires.
Paul Léon. — *L'art français*. Fasquelle.
Capitaine La Chaussée. — *De Charleroi à Verdun*. Figuière.
Lucien Lévy-Bruhl. — *La Mentalité primitive*. Alcan.
Roger E. Lacombe. — *La Psychologie bergsonienne*. Alcan.
Pierre Mac Orlan. — *Le Bataillon de la mauvaise chance*. Edit. de France.
Alexandre Mahan. — *Marie-Louise, la Némésis de Napoléon*. Payot.

P. Masson-Oursel. — *L'Inde antique et la Civilisation indienne*. Renaissance du Livre.

Umberto Nobile. — *L'Italia au Pôle Nord*. Edit. de la Madeleine.

Paul Nicolle. — *Valaze, député de l'Orne à la Convention*. Alcan.

Bernard Nabonne. — *La Magicienne*. Edit. de France.

Edmond Pilon. — *Mises et bourgeoises de jadis*. Edit. Excelsior.

Dr Louis Pastor. *Histoire des Papes*. Plon.

H. Pinard de la Boullaye. — *La Personne de Jésus*. Edit. Spes.

Karl Rosner. — *Der Koenig*. Plon.

Léon Riotor. — *Barbey d'Aurevilly*. A. Messein.

Félix Ravaisson. — *Testament philosophique et Fragment*. Boivin.

Jules Romains. — *Problèmes européens*. Flammarion.

Raymond Recouly. — *L'Amérique pauvre*. Edit. de France.

J.-H. Rosny aîné. — *Le bal Amour de Jeanne de Navers*. Flammarion.

Edmond Romazières. — *Le sang des Meranzabal*. Edit. de France.

J.-H. Rosny jeune. — *La Cité infernale*. Edit. de France.

E. Semenoff. — *La vie douloureuse d'Ivan Tourgueneff*. Mercure de France.

Robert Sencourt. — *La vie de l'Impératrice Eugénie*. Gallimard.

Eduard Schneider. — *Assise*. Flammarion.

Somerset Maugham. — *Le Fugitif*. Edit. de France.

Bajdar Soritch. — *La Petite Entente, facteur de paix en Europe*. L. Rodstein.

Jean-Toussaint Samat. — *Le mort à la fenêtre*. Edit. de France.

Jean Stern. — *Le mari de Mlle Lange*. Plon.

André Thérive. — *Chantiers d'Europe*. Edit. Excelsior.

Gabriel Trarieux. — *Monte Carlo*. Flammarion.

Marcelle Tinayre. — *La femme et son secret*. Flammarion.

Marcelle Vioux. — *Le Roi vagabond*. Fasquelle.

Henri de Vibraye. — *Les dieux du paganisme*. Hazan.

Fritz Weil. — *Edouard Benès*. Edit. du Cavalier.

Gérard Walter. — *Marat*. A. Michel.

LA QUINZAINE COLONIALE

Une belle **victoire parlementaire** a été remportée en toute la fin de la session que vient de clore M. Daladier par la cause coloniale. Qu'il s'agît des vins algériens et tunisiens ou de l'arachide de l'Afrique Occidentale, la très grosse majorité du Parlement a tenu à voter, très explicitement, pour l'unité française, pour l'égalité des droits entre la Métropole et les Colonies : et ce fut d'autant plus significatif qu'on avait mis tout en œuvre pour embrouiller les questions déjà très complexes et mettre en avant des intérêts démocratiques.

Il reste à prolonger cette victoire en dehors du monde parlementaire : les directeurs des grands quotidiens parisiens, notamment, restent systématiquement hostiles, non point à nos colonies, mais à une belle divulgation des beautés et des forces, si peu connues, de notre Empire. Ils se sont mis dans la tête que « public ne s'intéresse pas à nos colonies, qu'elles le « [illegible] », ce qui est tout à fait inexact. Les gouvernements, les associations d'administrateurs ou de colons, les comités métropolitains des colonies devraient solliciter le Président du Conseil pour qu'il intervienne auprès des syndicats de [illegible] de journaux parisiens comme celui de M. [illegible] Henry Simond et leur démontre leur erreur [illegible] ce qu'elle comporte de dangers. Le Congrès de Littérature Coloniale de 1931, tenu à l'Exposition sous la présidence de Gaston Ragot, avait donné formellement pour mandat de le faire à M. Pierre Mille, le président très accrédité de l'Académie des Sciences Coloniales et de la Société des Auteurs Coloniaux, le fervent secrétaire perpétuel de cette Académie, Paul Bourdarie, ne peut manquer de prendre en conséquence cette mission pour la reprise d'octobre.

A ce sujet, se pose en même temps la question de **la propagande**. Nous laisserons pour une prochaine chronique le chapitre de la propagande coloniale : l'actualité nous presse de parler cette fois de la propagande pour la France à l'étranger. Toute la presse a commenté, après son remarquable rapport à la Chambre sur le sujet, l'article vigoureux que M. Adrien Dariac a donné à *la Petite Gironde* sur la demande de René Moulin, directeur du *Panorama* qui dirige en même temps les rubriques coloniales du *Petit Parisien* et de *la Petite Gironde* avec un sens très éveillé et fortement historique de leur importance. Sans nous impatienter, nous ne pouvons vraiment pas faire autrement que de constater l'excès de temporisation que le Quai d'Orsay apporte à organiser enfin notre propagande, malgré la vive pression alarmée de hautes personnalités parlementaires aussi compétentes que MM. Henry Bérenger, Eccard, Maurice Ordinaire, Taufflieb, Dariac, André Fribourg, Taittinger, Roux-Dessineng, etc. L'article de *la Petite Gironde* avait pour titre expressif : *La grande pitié de la propagande française*. Il faut de ces formules saisissantes et de ces accents poignants pour secouer la léthargie du Quai d'Orsay. Nous faisons tous un vibrant appel à M. Paul-Boncour pour que pendant ces vacances; il fasse enfin réaliser la promesse faite plusieurs fois au Parlement à ce sujet et qu'en octobre on ne retrouve pas la même carence. M. Herriot et lui ont su choisir en M. Comert, le directeur capable de mener plus promptement à bien l'organisation indispensable. Il s'agit de choisir entre cette action de réhabilitation de la France et la Guerre, que finit toujours par déclencher l'absence de bonne propagande.

Les revues, elles, font de leur mieux. Pendant que les *Nouvelles Littéraires* publient une série sur la Syrie, de leur brillant directeur, Maurice Martin du Gard, celui-ci part pour Madagascar dans le dessein de consacrer à cette colonie admirablement gouvernée par M. Cayla un livre qui fasse pendant à son *Courrier d'Afrique*, où il a rendu pleine justice à M. Brévié. *Monde et Voyages* publie une série d'articles colorés sur les grandes villes de la Grande Ile : l'importance, la splendeur des œuvres accomplies par la France à Tananarive redoublent l'intérêt suscité par son pittoresque si original, ses palais indigènes, ses foules élégantes et intelligentes. M. Cayla vient de ressusciter là-bas la *Fête des Enfants*, [illegible] jadis par Galliéni : elle a été célébrée avec un incomparable éclat. [illegible] Malgaches accoururent des banlieues de la capitale pour voir défiler les écoles rangées sous leurs bannières et, après une revue solennelle, le Gouverneur Général reçut à déjeuner [illegible] enfants dans son Palais. Du Sud au Nord de l'Ile, tous les administrateurs attestèrent de même l'intérêt pa-

Tunel que notre colonisation attache aux races attardées.

Maurice Roudet-Saint, directeur de la *Ligue Maritime et Coloniale* vient de donner à la Société des « Editions Maritimes, Géographiques et Coloniales » que dirige avec ampleur Guillaume Grandidier, un livre simple, enthousiaste et fervent sur le Cameroun et l'Afrique Equatoriale. Il célèbre l'action de deux autres grands gouverneurs, M. Marchand, le père des Paysans Noirs, et M. Antonetti, le créateur du Congo-Océan; il montre le beau développement de Lomé, de Douala, de Brazzaville.

Parmi les livres consacrés aux autres parties de notre Empire, je signalerai *Les Sultans de Touggourt*, de Magali Boisnard, chez Paul Geuthner. Il ne s'agit pas seulement de louer la nouvelle œuvre historique de la grande romancière algérienne à qui on devait déjà des livres révélateurs sur *Les Vandales* (en Afrique), *la Kahena* (reine guerrière de l'Aurès) et le *Roman d'Ibn-Khaldoun* (Piazza, éd.) : le présent volume est une chronique poignante des crimes des souverains autochtones de notre Afrique du Nord. Vive, brillante, chaude, elle impressionne et étreint : on se rend compte avec émotion de tout ce que la Paix Française a amené de sécurité, de consolation et de baume.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

MANIFESTATIONS EN L'HONNEUR DE VAUBAN A BREST ET A CAMARET

Sur l'initiative de l'Amiral Lacaze, Secrétaire perpétuel, et de M. Georges Philippar, Président de l'Académie de Marine, Compagnie savante d'origine brestoise, fondée au dix-huitième siècle et reconstituée en 1921 à Paris, des manifestations se sont déroulées en l'honneur de Vauban, sous la présidence de l'Amiral Laurent, Préfet de la IIe Région Maritime, les 29 et 30 juillet, à Brest et à Camaret, avec le patronage du ministère de la Marine et sous les auspices du Comité du Tricentenaire de Vauban et des Municipalités.

Dans la salle du Théâtre de la Ville, M. Georges Philippar, Président de l'Académie de Marine, fit, le samedi 29, une conférence vivement applaudie sur Vauban.

Après avoir rappelé que nul lieu ne pouvait être mieux choisi par l'Académie de Marine, pour célébrer Vauban marin, que le port breton où elle naquit et dont, un demi-siècle auparavant, Vauban avait fait une place fortifiée qu'il eut encore à sauver de l'envahisseur, le conférencier retraça les étapes successives de la construction du solide « front de mer » opposé par Vauban, de Dunkerque à Antibes, aux flottes ennemies de l'époque, les puissantes forces navales anglo-hollandaises.

Insistant sur Brest, où Vauban fit plusieurs séjours, il montra comment, sur les plans de Colbert, initialement suivis par le chevalier de Clerville et par A. du Quesne, le futur berceau des corps d'officiers de la Marine française ne commença de se développer que du jour où l'illustre « bâtisseur » prit en mains les travaux de fortifications du port et de ses environs, la construction des arsenaux et de la ville. Bien plus, cette création de Vauban est deux fois son œuvre puisque, menacée de destruction par les Anglais, elle fut, le 18 juin 1694, à la victoire de Camaret, sauvée grâce à lui.

Mais Vauban, « homme de la Renaissance » au génie multiple, servit encore la Marine en donnant une impulsion nouvelle à la « guerre de course ». Il lui ouvrit des champs nouveaux en dressant la carte de la navigation fluviale dont le revenu devait, à l'intérieur, compléter son action au loin et dont l'achèvement du Canal des Deux-Mers fut une première réalisation.

Vauban avait, en outre, la « curiosité » des colonies sur l'administration desquelles il a émis des vues justes et profondes et dont certaines fortifications furent exécutées, sans qu'il y allât lui-même, sur ses indications.

A la suite de cette conférence, un film, aussi original que remarquable, composé par les soins de la Section Cinématographique du Service Géographique de l'Armée sur la « Vie et l'Œuvre de Vauban » fut projeté.

La musique des Equipages de la Flotte prêta son aimable et toujours si apprécié concours à cette réunion.

Le lendemain, 30 juillet, les invités de l'Académie de Marine se rendirent à Camaret où, en souvenir de la victoire navale de 1694, fut apposée sur le Château du Sillon une plaque commémorative établie par les soins de l'Académie de Marine. En voici le texte :

HOMMAGE
DE L'ACADÉMIE DE MARINE
A LA MÉMOIRE
DE SÉBASTIEN LE PRESTRE DE VAUBAN
LIEUTENANT GÉNÉRAL de la MARINE pour L'HONNEUR
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES FORTIFICATIONS
MARÉCHAL DE FRANCE
(1633-1707)

LE 18 JUIN 1694,
VAUBAN,
COMMANDANT DES FORCES DE TERRE ET DE MER,
SAUVA BREST
EN REPOUSSANT L'ATTAQUE
DES ANGLO-HOLLANDAIS
QUI TENTAIENT DE DÉBARQUER ICI

MCMXXVIII

M. Joannès Tramond, Membre Secrétaire de l'Académie de Marine, prit ensuite la parole et retraça brillamment l'histoire de la bataille de Camaret en faisant ressortir les côtés techniques remarquables de cette défense qui transforma en victoire une tentative de débarquement dont la menace était des plus graves, non seulement pour Brest, mais même pour toute la Bretagne.

De nombreuses personnalités, appartenant aux milieux officiels et maritimes de Paris et de la Bretagne, assistèrent, ainsi que des membres de la presse, à ces deux cérémonies, qui se déroulèrent avec le plus grand succès en présence d'une nombreuse assistance venue de tous les points de la côte.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 16 71e ANNÉE 19 AOUT 1933

L'EMPIRE SOUS LA RESTAURATION

Il y a deux genres d'influence pour un grand homme, d'influence de son importance, de son rôle sur les générations qui lui succèdent.

D'un côté — l'influence immédiate ou indirecte de son œuvre, cette œuvre se composant de l'ensemble des résultats obtenus par son activité. Les faits, créés par lui-même ou produits par son apparition historique, sont entrés dans la vie commune du peuple, de la société, de la nation, des relations internationales. Ils y persistent et donnent naissance à des réactions psychiques ultérieures de masses, en provoquant leur admiration ou leur haine. Ils servent de base à un développement, ou qui procède directement de son œuvre, ou qui naît de l'opposition à sa personnalité.

D'un autre côté, l'ensemble de son œuvre se traduisant par un système d'idées réalisées ou à réaliser, un système de philosophie politique ou sociale, par une religion sociale, il la lègue à la mentalité des générations suivantes. C'est un legs d'autant plus précieux que son œuvre reste pour la plupart inachevée, qu'il finit par être vaincu, qu'il meurt ou se retire, sans avoir pu aboutir à ses fins dernières. C'est un legs soumis à des transformations immédiates. Les éléments hostiles ou ennemis qui ont combattu le grand homme toute sa vie durant, se dressent maintenant contre son œuvre, et, tout en essayant de la renverser de bout en bout, opposent au système d'idées qu'il représentait, un autre système, apparemment fondamentalement contraire à celui qu'ils renversent. En s'appuyant sur d'autres milieux sociaux que lui, en s'adressant à d'autres passions et, à d'autres idées, en employant d'autres arguments, donc en parlant un autre langage, ils sont obligés pour supprimer, pour supplanter l'influence de cette individualité forte, les vestiges même de son existence qu'ils combattent sans merci, — ils sont obligés au fond de revenir aux points de départ de son action et de poursuivre les mêmes buts finaux.

Et à côté de ce courant d'anéantissement qui dissimule une tendance vers le relèvement du même système sous d'autres apparences, un autre courant se fait jour, celui d'accommodement entre le passé, clos à jamais, et l'avenir, prêt à poindre. Les épigones du grand homme, travestis en représentants de temps nouveaux, s'unissent aux jeunes, à ceux, qui, à peine sortis d'une phase de tâtonnement douloureux dans l'imprécis, s'orientent vers le passé, pour se vêtir de la splendeur *d'une* légende, et y chercher l'idéal qui pourrait servir de phare dans leur marche vers le futur contingent.

C'est de cette seconde partie du problème que je voudrais parler.

(1) Conférence faite à la Sorbonne, le 27 mars 1933

I

Commençons par la France.

En 1814, plus encore en 1815, la France tombe du sommet de sa gloire, d'une gloire de grandeur inconnue dans l'histoire des contemporains, pour être soumise à un régime, imposé par les victoires de tous ses ennemis coalisés, ennemis héréditaires ou devenant héréditaires. Pendant des années, elle avait élargi sans cesse ses frontières, dominé, gouverné toute l'Europe, maintenant elle se replie pour se renfermer dans les limites de 1790. Pendant un quart de siècle, elle a semé aux quatre coins du monde les principes de sa révolution napoléonisée : sa conception de liberté nationale et de religion laïcisée, son régime d'administration unificatrice et son système du droit moderne individualiste, sous les apparences de la restauration d'une noblesse, mais d'une vraie noblesse d'épée, son ordre de suprématie bourgeoise et avait imposé à tous les gouvernements la volonté inflexible de son propre dominateur, en même temps son chef. Après des pertes innombrables, en biens et en hommes, dévastée, ruinée, conquise et fatiguée elle doit se courber sous la dictée des étrangers, se soumettre à l'autorité d'une dynastie, qu'elle a supprimée, paraît-il, pour toujours en 1793, céder la première place dans la hiérarchie sociale et politique à tous ceux qui, pendant de longues années, ont lutté contre elle dans les premiers rangs de la coalition. Surchargée de contributions et de réparations elle doit rentrer dans l'ordre du droit divin de la monarchie de l'ancien régime. Les emblèmes de la révolution et les aigles impériales, symboles de la révolte et de la gloire, cèdent leur place au culte de la légitimité, culte de l'ancienne religion et de l'ancienne monarchie, bien que sous la forme d'un compromis, de la charte à l'intérieur, et, à l'extérieur, à la modération et la soumission, sous la forme d'une adhésion à la Sainte Alliance.

Ce n'était pourtant plus une transition paisible, ce passage entre l'explosion des passions nationales des Cent jours et la rentrée de Gand, suivie d'une période de terreur. C'était un vrai bouleversement révolutionnaire qui, même après l'établissement définitif de la paix sociale sur les bases du nouveau droit constitutionnel, avait besoin de justification, demandait une précision des idées sur lesquelles pouvait s'élever le système en formation. C'était une nécessité pour les vainqueurs aussi bien que pour les vaincus, pour les gens d'hier et pour ceux d'aujourd'hui, mais surtout pour la jeunesse qui avait à vivre dans un cadre politique et moral, absolument neuf.

Cette justification, ce système, appelé à remplacer les idées de l'Empire, venant de s'écrouler, ne fut pas fourni de toute pièce du jour au lendemain. Bien au contraire, il fut créé successivement par des années d'efforts, dans une suite d'écrits, dont la publication commence dès la révolution et se poursuit sous l'Empire, pour subir une nouvelle révision sous la Restauration et être fixé définitivement dans les années entre 1817, 1819 et 1821. Il porte l'empreinte de l'individualité de différents écrivains, il représente les intérêts sociaux les plus différents, il embrasse de nombreuses nuances, mais il ressort de l'œuvre d'un seul, y trouvant sa formule la plus parfaite — de De Maistre.

A côté d'un représentant farouche de l'orthodoxie religieuse, d'un défenseur des intérêts du clergé, du parti-prêtre et de la primauté de l'enseignement de l'Eglise sur tout autre genre d'instruction publique dans l'Etat, d'un praticien, le futur grand maître de l'Université, l'abbé Frayssinous — il faut placer le théoricien, l'abbé de Lamennais. Lui aussi il défend l'orthodoxie pure de la religion catholique, mais il combat surtout l'indifférence religieuse et se soumet à l'autorité suprême du pape, à sa sainte volonté. Mais ce n'est ni l'Eglise, ni l'intérêt du clergé, mais la foi elle-même qui occupe la première place dans ses préoccupations. Adversaire décidé du rationalisme du XVIIIe siècle, c'est plutôt chez Rousseau, dans l'élément sentimental de sa conception qu'il puise, pour apporter l'appui à ses propres idées. En véritable ultramontain, mais en ultra-préromantique, il est l'agent de liaison entre l'orthodoxie et la jeunesse, groupée plus tard autour du *Globe*. Juste pour les ultra-montains, mais juste aussi pour leurs adversaires, il se révolte contre les abus de ses copartisans pour se rapprocher de ceux qu'il combattait jadis : encore avant 1830 il défend la liberté, opposé à la sujetion de l'Etat à l'Eglise, il s'oppose aussi à l'assujettissement de l'Eglise à l'Etat et prononce le mot de l'indépendance de l'Eglise dans l'Etat, d'une Eglise en dehors de la Monarchie, absorbant tout.

Une division pareille existe aussi dans le camp de la noblesse. Montlosier représente de purs intérêts de classe, ceux des propriétaires fonciers. N'admettant point les changements des temps derniers : l'anarchie du peuple, les principes de la Révolution qu'il pense avoir

existé jusqu'à 1815, il admet toutefois la nouvelle noblesse napoléonienne, pour l'embrasser dans son système. Tout en voulant reculer vers l'époque pré-révolutionnaire, il pense à garantir à cette noblesse tout entière sa première place dans la Monarchie restaurée, alliée à l'Eglise, mais où l'Eglise devrait être soumise à la direction de l'Etat. En hobereau, entaché du voltairianisme du XVIIIe siècle, il est ennemi du parti prêtre, des jésuites et, en vrai défenseur de l'ancienne Monarchie, il ne pense qu'à une Eglise gallicane. La charte, le régime constitutionnel le remplit d'horreur.

Tandis que Montlosier combat et la théocratie et la monarchie représentative, Bonald, tout en se posant sur le même terrain de la monarchie traditionnelle, représente une conception religieuse très orthodoxe. Rejetant la charte et les libertés, les bouleversements de la révolution pure et de la révolution déguisée sous Bonaparte, les tendances démocratiques et tout ce qui est étranger à la France, qui vient de l'étranger, qui n'est pas purement français, il aspiré à une monarchie pure, ou plutôt épurée selon son point de vue, une monarchie s'appuyant sur la religion et l'Eglise, seuls garants de l'autorité vraiment établie, de l'ordre et de la stabilité. L'union de la noblesse et du clergé sous les auspices d'une monarchie absolue, voilà le seul système qui conviendrait d'après lui à la France. D'ailleurs ce n'est pas un système fait par les hommes, mais c'est un système créé par Dieu lui-même — dans sa forme la plus parfaite de la nationalité française. Car la nationalité française, réalisée par le roi et son entourage, sous la forme d'une monarchie nobiliaire, c'est l'expression d'une vérité de toujours, immuable, créée par la révélation de la volonté de Dieu. C'est ainsi que Bonald s'élève au-dessus de Montlosier et de sa représentation des intérêts d'une seule classe à une formule plus générale, celle de la nationalité dans le sens du mot du XVIIIe siècle, une formule très catholique, très xénophobe, et en même temps par excellence ancien régime.

C'est le mérite de De Maistre seul de rompre avec ce point de vue de classe, de parti, de groupement pour essayer de donner sinon un idéal, du moins un programme pour toute la nation. Et, toutefois, lui aussi, il déduit son système de la négation du passé immédiat, de l'opposition envers Napoléon, de l'orthodoxie religieuse, de la défense de la noblesse et du clergé, de la monarchie traditionnelle. On l'envisage surtout en théologien laïc. Et c'est juste, mais ce n'est pas de ce côté de son œuvre que nous voulons parler ici. C'est uniquement de sa philosophie sociale et politique qu'il s'agit, bien que cette philosophie soit indissolublement liée à sa philosophie religieuse ; d'ailleurs toute théorie religieuse est une partie intégrante de philosophie sociale.

En polémiste, car c'est surtout en s'opposant à un point de vue donné qu'il combat avec ironie, avec verve, en taquinant ou en bravant, qu'il précise ses propres idées.

C'est donc contre le rationalisme du XVIIIe siècle, ce rationalisme matérialiste qu'il se dresse, bien qu'il ne rejette pas l'utilité et l'importance de la raison. En vrai fils du même siècle, lui aussi il est un rationaliste, mais un rationaliste idéaliste, chez qui la raison attachée à la foi, la raison au service de la foi, ce sentiment intérieur qu'il nomme la conscience intellectuelle, est le seul moyen d'entendement auquel on puisse se fier. Par cette conscience, on parvient à comprendre Dieu et son œuvre, établi dans le monde humain pour toujours.

Pour pénétrer dans ce monde, dans le domaine social et politique, ce n'est pas en Rousseau qu'on peut mettre sa confiance. Contre Rousseau, contre ses idées, contre la théorie du Contrat social, il s'acharne continuellement. Il le traite en un des plus dangereux sophistes de son siècle, il raille toutes ses fictions, historiquement et réellement, il nie l'existence d'un état primitif idéal et la conclusion d'un contrat quelconque, il affirme, que tout organisme politique et social est établi par la providence et n'existe que grâce à sa protection.

Il s'attaque donc à la conception d'une constitution, qui puisse être instituée par le consentement des hommes, il nie la théorie de la délégation de la volonté par la nation, une pareille théorie lui paraît un contre-sens logique, quelque chose de contraire à la réalité. Une constitution, dit-il, n'a été jamais le résultat des délibérations des hommes, elle a été, et elle est toujours, une concession du souverain. Or, le seul souverain qui ait jamais existé, est le roi, représentant de la monarchie, établie par la Providence. « L'homme ne peut faire de souverain, dit-il ». La souveraineté, la monarchie, l'ordre sont établis par le Créateur lui-même. La monarchie, établie par Dieu, est une monarchie qui dure, donc ce n'est pas la tyrannie d'un Bonaparte, mais la monarchie préétablie des Bourbons, qui est la vraie, l'éternelle monarchie en France. C'est elle qui introduit et conserve l'ordre et la liberté, les deux attributs du

régime social, établi par la divinité. Mais, même une pareille monarchie n'est pas immuable. Par la volonté de Dieu, elle est soumise aux changements, elle se développe, elle subit une évolution à l'instar d'un organisme.

C'est au nom de cette même Providence qu'il élève sa voix contre un régime social et politique purement laïc, voire napoléonien, qu'il traite d'athée, pour demander d'autant plus fortement une place centrale pour l'autorité de la religion, la vraie et seule religion — le catholicisme. Le catholicisme, identique d'après De Maistre au christianisme, est la plus grande de toutes les institutions imaginables, puisqu'elle est toute divine et qu'elle est faite pour tous les siècles. Ce christianisme immuable, comme l'Etre immuable dont il part, est la mère de toute bonne et véritable science, la garantie de tout ordre, dans ce monde, où la guerre est l'état normal et la malice humaine quelque chose de plus naturel encore, et c'est dans le Pape que se personnifie le christianisme. Elevé au-dessus de tous les souverains du monde, infaillible, le Pape seul est appelé à tempérer la volonté des rois et à régler leurs autorités.

Dans un monde ainsi conçu les hommes sont gouvernés par la Providence, mais qui veut qu'on lui obéisse volontairement. Or, chaque homme et chaque nation ont une part effective de liberté, dont la mesure leur reste obscure.

« Nous sommes, dit De Maistre, attachés au trône de l'Etre Suprême par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir. » Et, tout de même, la Providence a prescrit à l'humanité une voie vers l'avenir, qu'elle doit parcourir pour aboutir au triomphe définitif de l'Eglise catholique. L'heure seule de ce triomphe est incertaine aux humains. Et dans cette voie il existe des nations qui sont appelées avant les autres à réaliser cette mission et, entre toutes, la première, la France. De Maistre dépeint cette mission mystique de la France. « Chaque nation, dit-il, comme chaque individu a reçu une mission qu'elle doit remplir. « La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature qu'il serait inutile de contester, dont elle a abusé de la manière la plus coupable. Elle était surtout à la tête du système religieux et ce n'est pas sans raison que son Roi s'appelait : très chrétien. Or, comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles. » La Providence a donné à la France deux instruments et pour ainsi dire « deux bras, avec lesquels elle remue le monde, sa langue, et l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère, en sorte qu'elle a constamment le besoin et le pouvoir d'influencer les hommes. » En disant enfin « que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions », et en entr'ouvrant sa pensée : « il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire », il laisse comprendre qu'un nouvel avenir attend la France — la conquête religieuse du monde, une nouvelle phase d'impérialisme, mais d'un impérialisme mystique.

En vrai classique du XVIIIe siècle par l'inflexibilité de sa pensée orthodoxe et l'acuité de son expression, De Maistre joue dans le monde catholique le rôle d'un jacobin. Ce Robespierre du catholicisme moderne — dans son privé d'ailleurs un homme délicat et doux — est devenu tout naturellement le point central d'une époque : cri de guerre pour les uns, point de ralliement pour les autres, son nom est un symbole pour une génération qui, lasse des misères de la guerre, se portait vers Dieu et la religion, mais ne pouvait complètement oublier son passé, plein de gloire guerrière. Maistre lui facilite sa transformation : il abjure tout le passé pour ouvrir une nouvelle étape, non moins glorieuse, de la conquête du monde. Par lui le fantôme de Charlemagne s'évanouit à leurs yeux devant une croisade au nom de la chrétienté et de la civilisation.

Cet impérialisme mystique, créé par un classique qui s'emparait des âmes romantiques, n'a pu les satisfaire pour longtemps. C'est donc à un romantique, un poète, publiciste et homme d'Etat qu'appartiendra le dernier mot de cette évolution qui ramènera la France en arrière vers sa gloire militaire. Certainement Châteaubriand n'a pas tenu dans l'opinion publique la place qu'il croyait occuper : il n'a pas restauré en France le culte de la religion catholique, il n'a pas renversé Napoléon et replacé les Bourbons en 1814, il n'a pas sauvé la jeunesse scolaire de l'athéisme, ni retiré les Universités de mains impies, ce n'est pas lui, enfin, qui a lancé les royalistes dans la voie parlementaire, ou en tout cas ce n'est pas lui seul, comme on aurait pu le croire, à l'entendre. Mais, certainement, il a joué un grand rôle dans tous ces événements, et il avait un grand nom en France et en Europe. Attentif à la voix de ses lecteurs, en quête de leur admiration, il se soumettait à leurs influences — aux opinions des royalistes et des

ultras, de la cour et des hobereaux, mais aussi à celles des jeunes et même des libéraux. Cependant au fond de son âme il est toujours resté indépendant, fort de la conscience de sa valeur, de son importance personnelle, de sa dignité. Attaché par ses convictions aux ultras, lié par un sentiment d'honneur à la monarchie restaurée, à la dynastie, au roi « quand même », dans les profondeurs de son âme il n'était lié qu'à la France tout court, la France du passé aussi bien qu'à la France du présent, à sa gloire. C'est de lui qu'a dit Napoléon : « tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie. » Mais, jaloux de Napoléon — et dans cette jalousie ridicule — Châteaubriand se croyait son rival et son égal, ambitionnant de se mettre sur le même rang, il pousse la France vers des solutions utiles à la dynastie et à la monarchie, et qui devaient leur rendre la gloire perdue. C'est donc lui qui force la main au chef du gouvernement, chef des ultras en même temps, à Villèle, pour jeter la France en 1823 dans une entreprise qui lui procurerait une victoire facile. La France des Bourbons est victorieuse en Espagne, sur un terrain où Napoléon a perdu son prestige : par un bizarre changement de l'ordre des choses, Châteaubriand remporte cette victoire au nom de l'absolutisme, au nom du roi, renversé par Napoléon, une victoire sur Napoléon lui-même. Mais, bien que passagère, cette gloire, sans profit pour les Bourbons, défavorable à Châteaubriand même, était plus qu'une satisfaction pour l'amour-propre national. Elle poussa l'esprit du pays vers les bases mêmes du régime qui fut détruit par la Restauration.

Vers 1824, s'opère définitivement une alliance entre les libéraux et les bonapartistes et monte une nouvelle vague d'opposition dans le pays. Cette alliance fut d'un côté préparée de longue main par Napoléon lui-même, un peu avant sa mort et de l'autre par la presse libérale.

Depuis le *Mémorial venu de Sainte-Hélène*, depuis 1817 commencent à paraître de nouvelles publications relatives au captif, plus nombreuses encore après la mort de Napoléon. Les mémoires d'O'Meara, de Las Cases, d'Antimmarchi et tant d'autres de moindre célébrité se répandent par milliers sur la France. Un nouveau portrait de César se forme dans la mentalité collective. Représentant des principes de 89, fondateur d'une démocratie libérale, défenseur de la liberté, qui, en chef désintéressé et en modérateur de l'expansion révolutionnaire, tout en sauvegardant les traditions nécessaires, voulait établir toutes les justes réformes, mais qui n'a pu accomplir son œuvre à cause de circonstances malheureuses, tel paraît Napoléon peint par lui-même. Son portrait ainsi conçu ne serait pas complet : Napoléon allait plus loin. Ami de la paix qu'il regardait comme la condition essentielle de la régénération de l'Europe, disait-il, il acceptait les guerres qu'on lui imposait, et encore, pour réaliser en Europe le principe des nationalités, pour rétablir et garantir l'indépendance des nations et leurs individualités.

Si tel était un Napoléon de la légende, créée par lui-même, les écrivains libéraux, la *Minerve*, la poésie populaire de Béranger — de son côté façonnaient l'opinion publique à une conception libérale du napoléonisme, en n'oubliant jamais qu'il était la source d'une gloire incomparable pour la nation. Bien d'étonnant : maints parmi eux étaient d'anciens bonapartistes, des bonapartistes purs, tels Etienne, Bignon, P.-L. Courier et, au fond, le général Foy. D'ailleurs, la situation imposait ce rapprochement.

Devant l'attaque de Villèle, tous les éléments anti-gouvernementaux devaient s'unir, resserrer leurs rangs, concentrer leurs efforts — et, pour s'unir, il fallait passer l'éponge sur tout ce qui les divisait, pour ne voir qu'un seul ennemi : le gouvernement de Charles X. La légende d'un Napoléon libéral qui gagnait le cœur du peuple — il faut observer tous les nombreux symptômes de la croissance inattendue de sa popularité après 1821 — venait à temps pour servir de moyen, d'instrument d'union à une lutte qui devait finir par l'anéantissement complet d'un des deux adversaires.

D'ailleurs, la France de 1824, la vraie France, c'est-à-dire celle des jeunes adultes qui commençaient à emplir la scène du monde, était bien différente de celle d'il y avait dix ans. Une nouvelle génération dressait partout la tête pour demander exclusivement pour soi des droits à une évolution ultérieure à son gré. Tous ces jeunes gens de 20 à 30 ans n'avaient jamais connu l'ancien régime ; la Révolution, et même l'Empire, étaient pour eux presqu'un souvenir légendaire, même pour ceux d'entre eux qui n'avaient pas de souvenirs de guerre dans leurs familles et toutefois, rares étaient les familles où il n'y en avait pas. L'époque napoléonienne paraissait à la grande majorité de cette génération une période de gloire, une période miraculeuse qui excitait sa curiosité et lui inspirait un amour et le désir secret de la voir revivre. Certainement, il y avait parmi eux des chefs qui, par un attachement radical à

la liberté, se vouaient à la haine du tyran tombé, mais sa mort inattendue les avait réconciliés, eux aussi, avec ce passé glorieux et la campagne de 1823 les poussa encore davantage dans cette voie d'admiration pour le « Dieu de la victoire ». Le tyran d'hier se transforme à leurs yeux sans transition en héros, représentant de la forte individualité humaine, personnification de la force humaine tout court. Républicains et socialisants, jeunes saint-simoniens et charbonniers, poètes, romanciers, savants, historiens, tous ils se tournent vers cette période glorieuse. Dans leur recherche de l'idéal, de programme ou de religion sociale, taillée selon leurs vrais besoins psychiques, le grand homme, l'Homme par excellence qu'ils voient en Napoléon, attire leurs âmes.

C'est en Napoléon, transformé par leurs désirs, et en Rousseau, qu'ils trouvent les véritables sources d'une nouvelle foi dans la justice sociale et le progrès, auxquels ils aspirent. Napoléon, Rousseau, voilà les deux grandes autorités romantiques de cette génération dans les années qui précédèrent les trois glorieuses journées de juillet. Eux-mêmes et leurs aînés, ils subissent l'ascendant invincible de l'Empereur. A côté de Stendhal et de Lamartine, Dumas, Balzac et surtout V. Hugo se consacrent au service de son culte. C'est avant tout Hugo, dans sa manière exagérée, mais suggestive de s'exprimer qui traduit le vrai fonds de la pensée de ses contemporains sur la brèche, vers 1830, lorsqu'il annonce :

« Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre ».

MARCELL HANDELSMAN.

(*A suivre*).

LES DEUX NABABS

D'ALPHONSE DAUDET

A FRANÇOIS BRAVAY

Où qu'il aille, la curiosité parisienne s'émeut au passage de Bernard Jansoulet, le Nabab de Daudet. Son physique seul suffit à aguicher. C'est « une espèce de géant, tanné, hâlé, safrané, la tête dans les épaules, le nez court et perdu dans la bouffissure du visage, les cheveux crépus, massés comme un bonnet d'astrakan sur un front bas et têtu, les sourcils en broussaille, avec des yeux de chapard embusqué ». Sa voix est d'un marinier. Il a des mains de débardeur. Seul, un sourire d'adorable bonté qui enchante et déconcerte, vient parfois tempérer « d'une expression à la saint Vincent de Paul cette laideur farouche ».

Ce maquignon multimillionnaire ne doute de rien. Gavé de l'argent qu'il glana auprès du feu Bey de Tunis, il affiche désormais de surprenants appétits de gloire, de considération et de renommée. Là-bas, en Afrique, sa situation auprès du nouveau souverain n'est plus ce qu'elle était. Un rival y mine son influence. Qu'importe! C'est en France que sa fortune, son sens des affaires, sa connaissance des hommes vont lui permettre de devenir quelqu'un dans l'histoire de son pays.

Hélas à Paris, Jansoulet qu'exploite déjà sa « turquerie » de parasites, assailli par toutes sortes d'aigrefins, environné d'ennemis sera le « piéton chargé d'or, traversant un bois mal hanté dans l'ombre et sans armes ». Trop vaniteux pour se soucier de défiance, il fait le jeu de la canaille. Quelques succès de début lui ont tourné la tête. Chaque jour, il s'embourbera davantage.

Mais, voici que l'occasion surgit de se raccommoder avec le Bey en difficulté financière. Un prêt de la main à la main a paru raffermir le crédit du Nabab. Le souverain consent même à honorer de sa présence le Château de Saint-Romans. Ce château, Jansoulet en a fait jadis présent à sa maman, son seul amour. Oh! il y a bien une femme, des enfants... Mais peut-on s'attacher à cette Levantine saturée d'opium et de confitures, à ces trois garçons amorphes ? Non, c'est vers sa « mama » sa vieille « mama » toute blanche, crevassée, souriante, que monte le plus pur de sa tendresse. Et c'est à elle qu'il va offrir, comme un grand bouquet, sa propre apothéose...

Apothéose qui tourne au désastre. Convenablement cuisiné par le rival de Jansoulet, le Bey s'est ravisé. Son train spécial brûle la gare pavoisée où déjà résonne la fanfare. Ce premier camouflet n'entame qu'à peine la confiance du bonhomme. Un hasard ne vient-il pas de rendre possible sa candidature comme député de la Corse. Menée à coups de millions, sa campagne lui assure une écrasante majorité. Cette fois c'est le triomphe.

Il est éphémère. Mort le protecteur en titre, une cabale se déchaîne. La validité de l'élection

est attaquée en haut lieu. Imprudemment aventuré dans une société d'entreprises où son nom a servi d'attrape nigauds, le Nabab se voit inculpé de tripotages malpropres et sciemment confondu avec un frère crapuleux. Accusations aisées à réfuter. Pourtant Jansoulet se laissera condamner en silence par cette Chambre dont il rêva de faire partie. Se justifier serait révéler à sa mère, aperçue dans l'assemblée, la honte de l'aîné ignorée d'elle jusqu'à ce jour. C'est le déshonneur et c'est la ruine. La férocité de ceux qui l'ont jadis encensé s'est faite implacable. Insulté en public, il meurt d'une attaque sans avoir compris.

Lorsque le *Nabab* parut en 1877, l'éditeur inséra une note justificative. Précédemment publié en feuilleton, le roman avait alarmé le gouvernement de Tunis qu'indignait de voir livrés à la curiosité du public français « des noms et des coutumes du pays ». Or, du témoignage même de l'auteur, les scènes de mœurs situées à Tunis étaient imaginaires et il n'avait jamais eu « l'intention de désigner aucun fonctionnaire de cet État ».

Daudet dut sourire à part soi de l'ingénuité avec laquelle s'étaient reconnus les Tunisiens : souverains en déficit, profiteurs, canailleries étaient décidément vérités de tous temps et de tous pays.

Un an plus tard, dans la préface de la 37e édition, il était contraint de prendre lui-même la parole. 37 éditions, en un temps aussi bref, constituent un joli chiffre. La curiosité avait dû contribuer à le faire monter, puisque Daudet proteste contre l'importance anecdotique que le public a attachée à son livre. Non, il ne s'agit pas d'un roman à clef, d'une serrure à combinaison où chaque nom maquille un être réel, chaque détail a sa valeur significative. La vérité est « qu'en feuilletant ses souvenirs, ce qui est le droit et le devoir de tout romancier, il s'est rappelé un singulier épisode du Paris cosmopolite d'il ya quinze ans. Le romanesque d'une existence éblouissante et rapide, traversant en météore le ciel parisien, a évidemment servi de *cadre* au Nabab, à cette peinture de mœurs de la fin du second Empire. Mais autour d'une situation d'aventures connues, quelle fantaisie répandue, que d'inventions, que de broderies ! »

« J'ai connu », ajoute un peu plus loin Daudet, le vrai Nabab en 1864. J'occupais alors une position semi-officielle qui m'obligeait à mettre une grande réserve dans mes visites à ce fastueux et accueillant Levantin. Plus tard, je fus lié avec un de ses frères, mais, à ce moment-là, le pauvre Nabab se débattait au loin, dans des buissons d'épines cruelles et l'on ne le voyait plus à Paris que rarement. Qu'il me suffise de déclarer qu'en parlant du fils de la Mère Françoise, comme je l'ai fait, j'ai voulu le rendre sympathique et que le reproche d'ingratitude me paraît, de toutes façons, une absurdité. Cela est si vrai que bien des gens trouvent le portrait trop flatté, « plus intéressant que nature ».

Mais, si le Nabab avait réellement existé, Tunis se susceptibilisait bien à tort, car c'était le Caire qui était en cause. Le Bey Ahmed s'appelait Mohammed Saïd. Le mouchir, frère et successeur, était son successeur et neveu, le Khédive Ismaïl, et Bernard Jansoulet, né à Pont-Saint-Esprit, en 1817, s'y trouvait inscrit au registre de l'Etat Civil, sous le nom de François Bravay. Daudet fit probablement connaissance de ce dernier par l'intermédiaire de son frère ; on raconte (1) qu'à la deuxième de *Mireille*, Bravay qui se trouvait dans la loge de la Comtesse de Loynes, la célèbre « dame aux violettes, fut présenté par Gounod lui-même à Mistral et à Ernest Daudet. Plus tard, ils se virent fréquemment. D'aucuns sont même allés jusqu'à prétendre que le Nabab aurait servi de secrétaire à Daudet, ce qui est assez invraisemblable.

Un François Bravay, — Bernard Jansoulet l'a prouvé, — ne passe pas inaperçu. Nous connaissons aujourd'hui le détail de « sa véritable histoire (2) ». Il fut remarqué par Dumas père qui songea à en faire le héros d'un de ses romans. Olympe Audouard, pamphlétaire avec qui le gouvernement eut souvent maille à partir, en trace un portrait élogieux dans ses *Mystères de l'Egypte dévoilés*. On y lit par exemple : « M. Bravay a été à peu près le seul homme utile au Pacha, par son intelligence et ses conseils, le seul qui lui ait été sincèrement dévoué. Saïd Pacha avait une estime et une affection toutes particulières pour M. Bravay. Il avait su apprécier l'intelligence, l'esprit pratique et la nature franche et loyale qui distinguent cet homme ». En revanche, Edmond About, subventionné par Ismaïl, dont les relations avec Bravay ne furent pas sans nuages, stigmatise, de façon impersonnelle dans son *Fellah* les fournisseurs européens qui édifièrent des for-

(1) ARTHUR MEYER, *Ce que je peux dire*. Plon, 1912.
(2) AURIANT, La véritable Histoire du Nabab. Ms. Autogr. 27, 28, 30, 1930.

tunes scandaleuses aux dépens de souverains confiants. Charles Mismer (3), diplomate à Constantinople et ensuite chargé de mission en Egypte par Ismaïl qui lui témoigna beaucoup d'amitié, connut Bravay, le « Roi des Rastaquouères » à la fin de sa vie. Cet « illettré », note-t-il, avait eu « le génie de l'intrigue » : Echoué à Alexandrie sans ressources, avec un passé douteux, il trouva moyen de devenir le confident et le factotum de Saïd Pacha. Il récolta ainsi une fortune de plus de 30 millions qui lui permit de siéger au Corps législatif du second Empire... Il rachetait ses défauts par une générosité sans bornes... Jusqu'à son dernier liard, il vécut en prodigue... Il touchait à la misère, quand je fis sa connaissance, l'année avant sa mort ».

Homme de grand cœur ou profiteur indigne, intelligence de premier ordre ou vulgaire intrigant qualifient contradictoirement François Bravay, de son vivant déjà. Un tel individu fait naître la légende sous ses pas. Mais son histoire non romancée, telle que l'ont reconstituée Latzarus et Auriant (1), est d'une humanité plus saisissante, d'un réalisme plus désabusé encore que l'aventure de Jansoulet. L'original est inégalable.

La faillite du père de Bravay aura été la cause occasionnelle de la grandeur de son fils. Ayant dû quitter le magasin de ferrailles de sa ville natale et essayé sans grand succès de refaire sa vie dans la barrique, il s'évade à trente ans et débarque sans ressources à Alexandrie, fermement décidé à dorer son destin. Ses débuts commerciaux sont difficiles. Il est même contraint de déposer son bilan. Mais, outre Méditerranée, ceci ne constitue pas un désastre. Parmi la colonie française, la « nation », ses qualités de cœur et de générosité n'ont pas tardé à lui acquérir une grosse popularité. En 1851, on le charge de négocier à Constantinople une histoire de tarif douanier. Il s'acquitte si heureusement de sa mission, que, l'année suivante, ses compatriotes l'élisent « Député de la Nation ».

En 1854, selon la loi musulmane qui donne le trône au prince le plus âgé de la famille, succède à Abbas, le sombre petit fils de Héhémet Aly, le plus jeune fils de ce dernier : Mohamed Saïd, ce souverain légendaire, ce « Gargantua », ce « colosse débonnaire », ce « buveur mirifique, tel que l'a décrit Edmond About. Enfant, son intelligence flattait autant son père que son embonpoint le mortifiait. Brouillé avec les lettres et les chiffres, le souverain appréciait chaque semaine, à l'aide de la seule balance, l'effort fourni par Saïd. Quelques grammes de plus valaient à son héritier une ample correction. On sait que Lesseps s'acquit des droits à la reconnaissance du jeune homme en apaisant ses fringales avec des pâtes alimentaires, en même temps qu'il le contraignait, par compensation, à faire de l'équitation.

Ayant succédé au trône, le souci de « sa ligne » ne trouble plus le Pacha. Il se goberge en joyeuse compagnie, fait élever toutes sortes de palais et d'édifices, réorganise son armée à frais inouïs. Il affiche une préférence pour tout ce qui est français. Sa cuisine, ses meubles, ses attelages sont à la dernière mode de Paris. Bravay avait connu Saïd avant qu'il fût au pouvoir (mis pour la première fois en présence du prince qui admirait l'énergie avec laquelle le Français avait exigé réparation d'une insulte émanant d'un juge anglais, Bravay aurait eu une heureuse formule : « Prince, je suis heureux d'avoir en face de moi, un des rayons du soleil de Méhémet Aly). Il devient son homme de confiance, son fournisseur, son banquier. La réputation de souverain éclairé que les efforts combinés de Lesseps et de Bravay, valent en Europe à Saïd, l'attache à tous deux ; mais c'est encore à Bravay que le Pacha, au moment où le canal lui suscite trop de complications, ouvre le plus volontiers son cœur. Il est dès lors naturel que s'exaspère une rivalité latente entre les deux hommes. Bravay, n'ayant d'autre objectif que d'être agréable à Saïd, exploite les rancœurs de ce dernier, et devient par la force des choses l'adversaire plus ou moins déclaré du projet de percement.

Cette amitié qui confine à la familiarité, est cependant à éclipses. Bravay ne laisse pas d'y aller « un peu fort ». En Saïd sommeillent les violences du despote oriental. Parfois des éclairs jaillissent. Qui ne connaît les anecdotes soigneusement enregistrées par la camarilla de ses adversaires qui devaient au temps d'Ismaïl, les restituer « revues et augmentées» : l'histoire du Service de Sèvres, dont la facture avait été corsée d'un zéro, celle du yacht poussif, réputé lévrier de mer et acquis à prix d'or, dont la seule gentillesse résidait en une sirène à musique, l'aventure des glaces que le fabricant, d'accord avec Bravay, ne devait livrer intac-

(3) Charles Mismer, *Souvenirs du monde musulman*. Hachette, 1894.

(1) Auriant, *op. cit.* B. Latzarus, Grandeur et décadence de F. Bravay, Nabab. *Nouvelle Revue du Midi*, [illegible].

tes qu'en partie, et qui, expédiées à l'état de débris, volaient Saïd de la totalité de son argent et Bravay de la moitié qu'il s'était réservée. Et combien d'autres encore...

Des brouilles plus ou moins longues ne manquent pas de s'ensuivre. Mais Saïd ne peut se passer de l'aide financière de Bravay, non plus, il faut le dire, que de son amitié. Les réconciliations ne tardent guère. Par ailleurs, le prestige du Français croît chaque jour parmi ses compatriotes. Autrement protégée par sa forte individualité que par le consul, leur colonie du Caire a passé en quelques années de 150 âmes à 8.000. Saisis d'émulation, Pachas et Beys s'européanisent à tour de bras. Tous utilisent le truchement de Bravay qui, bien entendu, n'y perd rien ! L'instant paraît choisi pour frapper un grand coup. Depuis quelque temps, au cours d'entretiens privés avec Saïd, le favori envisage les moyens de devenir député. Car de là à passer ministre « Bravay-Perrette » ne voit qu'un pas, et ayant alors l'oreille de l'empereur, il fait son affaire de l'alliance franco-égyptienne. Comment Saïd, toujours en difficulté avec Constantinople, n'applaudirait-il pas à ce vaste projet ?

Dans son pays natal, la réputation de Bravay est fameuse. Il a facilité l'exode en Egypte de bien des Méridionaux qui y ont en général réussi. Leurs lettres enthousiastes lui garantissent un accueil triomphal. De retour, il ne déroit pas sa propre légende. Il achète un hôtel à Paris, deux châteaux, dont celui de Belle-Eau dans la Drôme. Il fait partie du Cercle Impérial. Il a même un journal à lui. Tous les créanciers d'autrefois ont été désintéressés. C'est un homme neuf, un homme dont l'ascension ne fait que commencer.

Car voici qu'un beau jour il apprend la mort de Sibour, conseiller général du Gard, et frère de l'archevêque du même nom. Il est vrai qu'une sorte de tradition attribue à cette famille les mandats électifs du département. Justement le gendre, M. Bonnefoy Sibour, celui-là même à qui Bravay vient d'acheter le château de Belle-Eau, s'est mis sur les rangs. Le Nabab ne s'alarme pas pour si peu : tant d'« amis » sont intéressés à sa candidature. Il a promis de combler tant de vœux. On lui fait miroiter (Morny en personne), un appui gouvernemental qu'il n'aura d'ailleurs jamais. Et la lutte s'engage. Bravay, fils de ses œuvres, a la sympathie du populaire : son physique, ses pots de vin, son prestige pâlissent singulièrement l'adversaire. Qu'importe, après tout, l'odeur de l'argent. Il est élu par 2.355 voix contre 1.[illegible]. Victoire éphémère. Accusé de falsification et de corruption, Bravay voit son élection attaquée. Successivement validée par le Conseil de préfecture, invalidée par le Tribunal d'Uzès, malgré la plaidoirie du célèbre Me Nogent-St-Laurens, elle est validée en fin de compte par la Cour Impériale de Nîmes. L'alerte a été chaude. Mais Bravay reste en possession de son titre.

Six semaines plus tard, Saïd Pacha, qui revenait d'un voyage diplomatique en Angleterre, débarque en France. Il est déjà malade, toujours sans argent, navré de l'échec de négociations qui n'ont pu assurer la succession à son fils. Bravay le réconforte de son mieux. L'an prochain, il compte se présenter à la députation. A Nîmes, il est encore plus populaire qu'à Pont-Saint-Esprit, et son élection ne fait aucun doute. Le plan précédemment élaboré est donc en passe de se réaliser. Après Paris, Saïd visitera Belle-Eau. En France, nul ne se doute de la vérité. Le prestige du souverain est intact. L'honneur fait à Bravay stimulera heureusement les électeurs du Gard.

On se souvient des descriptions de Daudet. La réception, confirme Latzarus « fut montée comme une représentation à bénéfice... » Musiciens en uniforme, arc de triomphe, illuminations, banquets, sérénades... Sans modestie le Nabab convainquait le pays entier de sa faveur. Malgré le goût douteux d'une telle exhibition, le Pacha avait daigné sourire. Nul ne se doute — le favori moins que personne — que son étoile commence à décliner. Saïd est gravement atteint. Moins de cinq mois plus tard il mourra à Alexandrie, assisté du seul Bravay. Lesseps lui-même n'a pu arriver à temps et les autres notabilités sont bien trop affairées à se concilier les bonnes grâces du nouveau souverain : Ismaïl.

Or, Ismaïl n'éprouve qu'une sympathie modérée pour Bravay. Il n'ignore pas que le Français a secondé les efforts de Saïd pour l'évincer du trône, leurs relations personnelles ont manqué de cordialité. Le favori n'a-t-il pas un jour, au cours d'une discussion en présence de son oncle qui s'était borné à rire, osé traiter l'héritier légitime d'« épicier de la rue Quincampoix ». Ismaïl a bonne mémoire et n'aime pas les insolents. Bravay ne tardera pas à s'en apercevoir.

C'est à peu près à cette date qu'il va devenir Jansoulet. A ce moment, Ismaïl le ménage encore. D'une part, il lui est agréable et utile qu'en France sa réputation demeure celle du

souverain éclairé qu'il veut être. D'autre part, les difficultés financières ne faisant que croître (le passif laissé par Saïd obérant lourdement son propre budget déjà déficitaire), Bravay constitue provisoirement au moins, un appui financier à ménager.

Mais, le siège de député devient, pour le Français, indispensable au raffermissement de son prestige. Il est tranquille à ce sujet. Ayant avancé les 700.000 francs que nécessitent l'entreprise de creusement du Canal du Rhône, sa popularité est grande dans le département. La presse locale le soutient. De fait, il triomphe sans douleur, le 30 mai 1863.

Mais, les partisans de Sibour Bonnefoy ne désarment pas. Mise en question, et malgré que Bravay assume sa propre défense, l'élection est annulée. Renouvelée le 29 mai 1864, à une majorité écrasante (14.766 voix contre 6.370), elle rencontre de nouveau la protestation de l'adversaire. L'influence du Duc de Morny (l'élégant Mora du roman), n'arrive pas à le tirer d'affaire.

Ce sont parmi les plus belles pages du roman de Daudet que ce plaidoyer du pauvre Nabab : « J'ai connu la misère, s'écrie Jansoulet », et c'est une atroce lutte... Mais lutter contre la richesse, défendre son bonheur, son repos, mal abrités derrière une pile d'écus qui vous croulent dessus, c'est quelque chose de plus écrasant encore. On m'appelle le Nabab dans Paris, ce n'est pas le Nabab qu'il faudrait dire, mais le Paria ».

On se souvient que Jansoulet, à cause de sa mère, renonça à se défendre. Bravay, lui, lutta jusqu'au bout. En vain. Et c'est pour tous deux le commencement de la fin.

Ses campagnes électorales et les discussions consécutives le retiennent la majeure partie du temps en France où il lui faut mener grand train. A Paris, dans ses appartements dorés sur tranche, il devient la proie des gens les plus hétéroclites, de toute « une bohème parisienne et multicolore, de gentilshommes décavés, d'industriels louches, de journalistes vidés, d'inventeurs de produits bizarres » qu'il admet par bonté, par faiblesse, par ostentation, par besoin d'expansion. Il paye à bureau ouvert, signant des chèques, faisant sonner des louis : tant de bonnes volontés se laissent stimuler par de tels encouragements.

Et pendant que Bravay s'affaire en France, en Egypte, deux ennemis déploient une comparable activité à l'évincer. Le premier est Edouard Dervieu, un ci-devant « député de la Nation » au Caire, celui-là même qui, chargé pendant la maladie de Saïd de tenir Ismaïl au courant des événements, aurait télégraphié : « Qu'on prépare la maison, le locataire déménage ». C'est le ministre « réservé » du nouveau souverain et son homme de paille. Son « double » ne se retrouve pas dans le roman de Daudet, à moins qu'il n'y soit fusionné avec celui de l'autre adversaire de Bravay, Hermann Oppenheim. Cet Israélite a su prévoir l'importance que la culture du coton est amenée à prendre en Egypte et il a agi en conséquence. En sus, il a géré avec bonheur les affaires du Roi, et sous le manteau, s'est constitué le fournisseur des harems de la cour. Ce double, chez Daudet, c'est Hemerlingue, dont la maison de Paris ne répugne pas à « tondre le Turc un peu trop ras ». Hemerlingue pas si méchant homme peut-être, mais entièrement entre les mains de sa femme, ancienne esclave qui a réussi à se faire épouser, et dont la haine poursuit celui qui l'a connue et méprisée autrefois.

L'histoire de la cabale Hemerlingue-Mahmoud-Jansoulet, stylise et condense la véritable histoire Oppenheim-Ismaïl-Bravay.

On se rappelle que Jansoulet a avancé 15 millions au Bey de Tunis « histoire de faire une niche aux Hemerlingue qui voulaient le brouiller avec ce monarque et lui couper l'herbe sous les pieds, dans ces beaux pays d'Orient où elle pousse dorée, haute et drue » (admirons en passant la hardiesse de la métaphore) ; qu'en reconnaissance le souverain a promis sa visite au Nabab, mais qu'il s'est abstenu au dernier moment. Jansoulet a eu le temps d'apercevoir dans le train qui ralentissait sans arrêter : « seuls assis devant le Bey, jaunes tous deux, leurs grands favoris tombant, sur la cravate blanche, deux hiboux, l'un gras et l'autre maigre : Hemerlingue père et fils ayant reconquis l'Altesse et l'emmenant en triomphe à Paris ».

L'histoire vraie, comme il se doit, traînera davantage en longueur. En vérité jusqu'à la mort de Bravay.

Prévenu des menées de ses adversaires, le véritable Nabab regagne en mai 64 l'Egypte où il paraît retourner la situation à son profit. Ses ennemis perdent du terrain. Sa faveur renaît et la nouvelle que son élection à la Chambre est enfin validée, accentue la bonne impression. C'est le moment où le souverain affiche un européanisme à tous crins. Le Caire est doté d'eau et d'éclairage au gaz ; la terre d'Egypte se couvre d'usines, de canaux, de chemins de fer. Toutefois, les adversaires de Bravay ne désar-

ment pas. Leurs journaux évoquent et embellissent les vieux scandales. Il faut bien que les chiens aboient : heureux d'être de nouveau en selle, trop confiant en sa propre astuce, méconnaissant celle d'Ismaïl, Bravay commet-il des imprudences ? C'est probable. Car, le 27 septembre 64, le Pacha signe un accord financier avec Oppenheim. L'occasion est définitivement perdue pour le Nabab d'assurer son retour de fortune.

Pourtant, les apparences demeurent. Tant que Bravay tiendra à se concilier Ismaïl, la France considérera l'Egypte comme une terre promise. Ceci n'est pas sans importance. Dans son propre pays, Ismaïl, qu'accueillirent des transports d'enthousiasme au moment de son avènement, est de plus en plus considéré. Si Bravay, poussé par la rancœur, se mettait à parler, que ne raconterait-il pas ! Déjà on le soupçonne d'avoir documenté le pamphlet de Mme Olympe Audouard contre Ismaïl, au cours duquel Saïd et Bravay se trouvent les seuls épargnés au sein de diatribes passionnées et d'anecdotes à faire frémir. Or, Ismaïl veut obtenir des puissances européennes à la fois une aide financière et la renonciation aux capitulations. L'Exposition Universelle de 1867 à laquelle l'Egypte a pris part avec beaucoup de magnificence est faite avec cette idée politique et envisagée comme une préface à de nouveaux emprunts (1).

Comme Saïd, Ismaïl va donc se rendre en France. Comme lui, il s'arrêtera au château de Belle-Eau, non, il n'aura pas la franchise de brûler la gare, et tout en trahissant Bravay, acceptera son hospitalité) et l'illustre invité et son hôte s'y jouèrent une comédie dont aucun des deux n'ignore le fin mot.

Ismaïl retourne en Egypte. Malgré l'emprunt à la Ville de Paris, qui suivit le succès de l'Exposition, ses difficultés budgétaires s'aggravent. Heureusement le Canal, en passe de s'achever, va lui permettre de « frapper les esprits, en déployant une magnificence digne des mille et une nuits » (2). Bravay se rend compte alors qu'il prolonge inutilement son séjour en France. Espère-t-il, contre tout espoir, une nouvelle sante de vent ? Est-il seulement lassé de la sournoise mauvaise foi autour de lui ? On ne sait. Toujours est-il qu'en mars 69, il donne sa démission de député et regagne l'Egypte.

Infortuné Bravay ! Plus heureux, Jansoulet ne se survivra pas. Il a essayé de reconquérir Paris à l'aide de quelques pauvres millions échappés au désastre. Il les consacre à faire monter et jouer la pièce d'un jeune inconnu. Mais, aperçu dans sa loge, il est conspué par la foule. L'émoi est trop violent. Terrassé par l'apoplexie, il meurt victime « d'une des plus grandes, des plus cruelles injustices que Paris ait jamais commises ».

Hélas ! dans la vie, on ne meurt jamais au moment psychologique. C'est le privilège de la littérature. Lorsqu'elles sont vraies, les tragédies sont mal construites, les épisodes désordonnés, les dénouements ratent ou s'éternisent. Ceci fut le douloureux cas de François Bravay.

A l'inauguration du Canal, le 17 novembre 1869, défilèrent des représentations de toutes les nations et de toutes les religions. Les psaumes alternèrent avec les versets du Coran, également destinés « à appeler les bénédictions du ciel sur le Canal ». Les jours suivants furent consacrés à des fêtes fantastiques ; la flotte des souverains pénétra dans le Canal et s'arrêta le 18 novembre à Ismaïlia. Là, les banquets succédèrent aux feux d'artifice, aux bals, aux fantasias arabes. Comme la ville était trop petite pour contenir les invités, le Khédive avait fait dresser plus de mille tentes en plein désert (1) ».

Depuis longtemps, Ismaïl s'était complu à accueillir avec faste les hommes de lettres. Cette grandiose hospitalité, E. About l'avait décrite avec enthousiasme dans son livre *Le Fellah*. Aussi, à côté des notabilités politiques et religieuses, n'avait-on pas négligé d'inviter des journalistes. C'est de quelques-uns de ceux-ci que Bravay devait recevoir le coup de pied de l'âne. Nul ne paraissait se souvenir de ce qui lui était dû, au moins en matière d'influence française. Ses efforts pour obtenir la Légion d'honneur, grâce à son journal *Le Parlement*, échouèrent piteusement. De toutes parts, il n'essuya que des brocards.

A partir de ce moment, la trace de Bravay se perd dans le brouillard. Il vit, ou du moins il existe encore. Mais il est malade. Mais il est ruiné. Sa déchéance n'est pas encore officielle. Qui sait si la griffe du lion agonisant ne pourrait encore déchirer. Et puis, financièrement, Ismaïl compte encore sur la France. En avril 1870, une banque franco-égyptienne, dont il attend un coup d'épaule, a été créée à Paris. Mais voici qu'éclate la guerre franco-allemande. Quelques semaines plus tard, le désastre de Sedan et l'effondrement du régime avertissent le

1. Brémond, L'Egypte de 1798 à 1900.
2. *Ibid.*

1. Brémond, *Op.*

Khédive que l'aide politique et monétaire de la France n'est plus à envisager.

Le coup est rude pour l'Egypte, tous les jours acculée davantage à la faillite. Il était humain que la déception du souverain se retournât, faute de mieux, contre Bravay. Puisque celui-ci ne peut plus servir à rien, son passé est assez lourd pour justifier une disgrâce définitive. Que ferait-il dorénavant en Egypte ? Dans le dénuement et presque aveugle, il se résout au départ. Il ne lui reste plus qu'à achever de mourir. Sa remarquable intelligence n'a pas baissé. Celui qui l'interroge (1) en apprend « en quelques conversations davantage sur l'Egypte, qu'après plusieurs années d'observations personnelles ». Mais les sympathies de rencontre s'espacent, il s'embarque fin 73. Son retour en France passe inaperçu (dix ans auparavant, il tenait le haut du pavé à Paris).

Ismaïl (remords ou gloriole), lui faisait parvenir une ultime somme d'argent. Mais il est trop tard pour que Bravay en profite. Il meurt à Paris, au début de 74. Sa dépouille sera ramenée plus tard par les soins de sa famille à Pont-Saint-Esprit.

Le roman de Daudet, ainsi qu'il a été dit plus haut, parut en 1877. Il s'y agissait d'événements remontant à une quinzaine d'années, dont celles des environs de 70 avaient compté double. C'était plus qu'il n'était nécessaire pour qu'ils fussent oubliés ou presque.

Et c'est pourquoi Bravay doit beaucoup à Daudet. Sous le nom de Jansoulet, tout l'homme a survécu. Le véritable Nabab avait soulevé trop de haines, de jalousies, de rancœurs. Du personnage réel il ne demeurerait qu'un nom, quelques anecdotes dont feraient sourire le cynisme, le souvenir un peu louche de sa fortune. Sa déchéance ne provoquerait qu'un haussement d'épaules fataliste. De cet infortuné qui se payait de mots et croyait à la bonté humaine parce que lui-même n'avait pas une goutte de fiel dans le cœur, de ce « pauvre être illusionné à qui la fortune montait à la tête comme un vin trop capiteux pour un estomac trop longtemps abreuvé d'eau, » de celui qui dut crever d'or après avoir crevé de faim, nul ne se serait souvenu.

Ce serait une erreur de lui prêter la palme du martyre. Il ne fut après tout qu'un aventurier, mais un aventurier de belle trempe. Ne nous y trompons pas : ce n'est pas d'avoir fait de la « gratte » par des moyens plus ou moins moraux, qui aux yeux du monde a constitué le crime impardonnable : c'est d'avoir réussi, c'est d'avoir étalé avec ingénuité ses richesses, c'est d'avoir eu l'insolence de partager. Armé pour la vie, il était sans défense contre les hommes, et la punition a peut-être excédé la faute.

A cause de ce rayon de pitié projeté sur l'homme sombré dans l'oubli et dans l'ingratitude, remercions Daudet.

MARGUERITE CLAIRMONT.

(1) Mémoires. Op. cit.

HOMME, MACHINE, ÉPARGNE ET CRÉDIT

De même que les enfants bien nourris battent leur nourrice, les hommes déblatèrent à l'envi contre le machinisme. Oublieux des extraordinaires services qu'ils en retirent, ils dénoncent seulement ses excès ; la machine serait responsable de la surproduction, considérée comme un mal intolérable, et du chômage, résultant de la substitution des forces mécaniques à celles de l'homme désormais inutilisées. Ce débat est d'une extrême gravité et on ne prétend pas le résoudre en quelques lignes. Du moins peut-on essayer de l'examiner sous un angle assez différent de celui que l'on adopte généralement. L'éclairage nouveau qui en résultera révèlera des aspects inattendus et, croyons-nous, exacts, d'un problème que nous banalisons par la routine d'observations aujourd'hui désuètes.

*

La première période de l'histoire économique de l'Europe s'étend jusqu'à la découverte de la vapeur. Pendant des siècles la force de l'homme et celle de l'animal ont été les seules dont le monde ait disposé pour la création des richesses. Cela est évidemment vrai de la production agricole, et cela resta vrai aussi de la production industrielle sous sa forme primitive qu'est la manufacture. Dans un cas comme dans l'autre, pour emblaver de nouveaux champs, pour creuser de nouveaux puits, ou pour tisser de nou-

velles pièces de drap ou de soierie, il fallait que la main-d'œuvre augmentât. L'accroissement de la population étant soumis à des lois naturelles incompressibles dans le temps, la durée était un des éléments qui réglait le processus de la production, et celui-ci connaissait un frein qui n'était à la vérité ni automatique, ni rigide, mais qui du moins échappait aux volontés individuelles et s'imposait par conséquent à elles. Bergson rappelle l'expérience fondamentale de la durée, en constatant que pour qu'un morceau de sucre fonde dans l'eau, il faut un certain temps. De même pour produire deux fois plus de blé il fallait deux fois plus d'hommes, et les lois de la natalité faisaient que cela ne risquait pas d'arriver en un jour.

Le problème changea d'aspect quand le travail fut de plus en plus confié à des machines, c'est-à-dire quand l'usine remplaça la manufacture.

La seconde époque de l'histoire économique est celle de l'utilisation des forces naturelles. L'homme apprend à libérer l'énergie contenue dans la houille, fournie par les chutes d'eau, fournie demain peut-être par la différence de température des courants marins ou par la pression atmosphérique. Dès lors l'accroissement de la production ne dépendra pas de l'accroissement de la population, mais bien de la possibilité où l'on sera de capter plus ou moins d'énergie, et de l'employer à créer les objets nécessaires à l'existence.

Mais, il est vrai, un nouveau régulateur commença par freiner le développement de la production mécanique. Les machines coûtent en effet fort cher, et, le service qu'elles rendent aux hommes, ceux-ci doivent commencer par le payer au moyen de capitaux qu'ils sont donc obligés de réunir. Tel fut le rôle de l'épargne pendant une large partie du XIXe siècle.

L'épargne est elle-même une consommation différée, et elle ne peut être élaborée que par des hommes qui dépensent moins qu'ils ne gagnent, c'est-à-dire qui constituent peu à peu le pécule, puis le patrimoine, qu'ils sont disposés à prêter aux entrepreneurs. Le processus d'accroissement de l'épargne exige du temps, parce qu'il obéit à des lois physiques. Il est évident que l'humanité n'a pas à ce point les yeux fixés sur l'avenir qu'elle consente à se condamner aux pires privations actuelles, et à un travail acharné, uniquement pour se préparer, dans un avenir lointain, une existence fortunée. La lenteur des apports de l'épargne fut le frein nouveau qui imposa sa règle aux mouvements désordonnés d'une imagination créatrice qui avait inventé une masse de progrès possibles, mais qui ne pouvait les réaliser que dans la limite où l'épargne venait lui fournir les capitaux nécessaires. Pendant cette période, pour construire une nouvelle usine métallurgique ou pour tracer une nouvelle voie ferrée, il n'était pas nécessaire qu'il y eut mille hommes de plus apportant leurs bras à l'œuvre nouvelle, mais il était nécessaire que le pays élaborât 100 millions de capitaux libres, par un effort raisonné de restrictions sur sa capacité actuelle de dépenses.

Tout cela a été changé par l'intervention du crédit au sens précis qu'il faut accorder à ce terme. La généralisation des règlements bancaires et l'usage du chèque ont révolutionné le financement du monde, car le pouvoir d'achat de la collectivité s'est trouvé accru d'une façon purement arbitraire et gratuite, dans toute la mesure où se développaient les paiements pour lesquels n'intervient plus la monnaie métallique. On ne comprend rien au bouleversement financier du monde, si l'on ne veut pas, au préalable, étudier la transformation radicale qui est intervenue en matière monétaire par suite du développement des monnaies fiduciaires s'ajoutant aux monnaies métalliques, et surtout par la surimposition des monnaies scripturales foisonnant à côté des monnaies fiduciaires.

On peut résumer la conséquence essentielle de cette révolution dans ce fait que, sous le régime proprement capitaliste, les capitaux ne peuvent être élaborés que par l'épargne, et les prêts ne peuvent être consentis que par ceux qui possèdent des capitaux épargnés. L'ensemble fonctionne par simple transfert d'une partie, le prêt se caractérisant exclusivement par un déplacement de l'utilisation possible d'une richesse antérieurement existante. Sous le régime du crédit monétaire, les hommes créent *ex nihilo* un pouvoir d'achat qu'ils confient à tel ou tel individu, la contre-partie de ce pouvoir d'achat tenant exclusivement à des habitudes monétaires nouvelles, développant l'usage des règlements bancaires au-delà des limites qu'il avait atteintes auparavant.

Si les dépôts en banque sont de 1.000 milliards le 10 mai, et qu'ils soient de 1.001 milliards le 11 mai, le monde aura pu dépenser ou investir dans la journée du 10 mai 1 milliard *au-delà* des richesses dont il disposait le 10 mai au matin, et si cet accroissement dans la journée avait été de 10 milliards, c'est cette même somme que le monde, dans une euphorie de confiance et d'enthousiasme, pouvait dépenser

à améliorer son train de vie ou à créer de nouvelles entreprises.

Du point de vue qui nous intéresse, l'ère économique du machinisme se subdivise donc en deux époques : celle de l'épargne et celle du crédit. Nous avons vu pendant les dernières années le frein de l'épargne jouer de moins en moins, tandis que l'épanouissement extraordinaire du crédit permettait un foisonnement inoui d'investissements, de constructions, et de fabrications.

Si un inventeur américain voulait, en 1928, construire une nouvelle usine faisant deux fois plus de voitures automobiles que tous ses concurrents réunis, il le pouvait matériellement à la seule condition que l'expansion du système bancaire s'accrût dans une mesure égale à celle de sa propre audace constructive. C'est exactement ce qui s'est passé. La vieille Europe était éberluée par la statistique des sociétés et des émissions d'obligations sur le marché américain. On croyait que l'épargne se développait formidablement aux États-Unis, car nous, Français, en sommes restés aux notions traditionnelles. On s'est aperçu depuis que les émissions d'obligations, les achats de rentes, et les souscriptions aux actions des sociétés nouvelles avaient été, pour la quasi totalité, fournis par des banques qui employaient ainsi leurs accroissements de dépôts. La débâcle du système bancaire en 1933 n'est que le reflux d'une marée qui a apporté la prospérité, mais qui, en se retirant, amène la destruction d'une bonne partie de ce qu'elle avait créé.

Pour fabriquer deux fois plus de voitures automobiles que la veille, il n'y avait donc plus besoin d'avoir une main-d'œuvre double, comme au temps ancien de la manufacture ; il n'y avait plus besoin d'avoir une épargne double comme au temps du capitalisme brut ; il suffisait que deux fois plus de chèques fussent admis à la circulation, concurremment avec les anciens instruments monétaires. Ainsi le frein de la nature, que l'on peut dire *physiologique*, et sous lequel le monde a vécu pendant des siècles, a cessé de jouer ; le frein *physique* de l'épargne s'est également progressivement desserré ; et le monde n'a plus connu que le contrôle du frein *psychologique* tenant à sa confiance ou à sa méfiance, c'est-à-dire à l'élément le plus incertain qui soit et le plus facile à bouleverser.

*
* *

Le grand responsable de tous les événements qui étonnent le monde paraît donc bien être le crédit. On gémit d'ailleurs beaucoup trop inconsidérément sur les difficultés que son dégonflement amène, en oubliant les extraordinaires facilités que son expansion a permises, et le bien-être durable qui résulte de la plupart de ses conquêtes. Nous sommes, en tout cas, vis-à-vis du crédit, comme l'apprenti sorcier qui a déchaîné inconsciemment les forces inouïes qui le transportent jusqu'au septième ciel ou qui le précipitent aux abîmes. Plutôt que de rejeter toute culpabilité sur le crédit, nous ferions mieux de nous accuser humblement de l'avoir utilisé d'une façon absurde, et qui ne fait guère honneur à ce prétendu bon sens qui serait, paraît-il, la chose du monde la mieux partagée.

Légende ou vérité, l'histoire de Schwartz, tué par la déflagration de la poudre qu'il venait de découvrir, reste le symbole de la plupart des grands progrès. La vapeur a fait aussi éclater la marmite de Papin. Le crédit, aujourd'hui, fait bouillir l'économie américaine et éclater son système bancaire. Conservons le sang-froid de l'observateur. N'accusons pas les lois naturelles du monde, ni ses forces illimitées ; mais apprenons patiemment et courageusement à nous en servir, au lieu de contribuer à leur anarchie par notre propre dérèglement intellectuel.

Ed. Giscard d'Estaing.

RÈGLEMENT DE COMPTES

(*Nouvelle*)

Cézar Petresco, *né en 1892, est peut-être le plus marquant des écrivains roumains contemporains. Il s'est vu adjuger, en 1931, le Prix National de la Prose. Nombre de ses œuvres — romans et nouvelles — ont été traduites en italien et en tchèque. Quelques-unes l'ont été en français. La nouvelle dont l'auteur a bien voulu nous autoriser à donner ici la traduction est extraite de l'un de ses plus célèbres volumes* Scrisorile unui răzes (« *Lettres d'un libre terrien* »).

En haut de la colline la chaussée se divise. La route nationale descend vers le district de Roman en une voie large, qui se prolonge à travers la douce plaine moldave avec sa bordure

d'antiques peupliers au tronc ravagé, ses ponts blancs de métal jetés par-dessus les eaux, ses relais de poste maintenant déserts dont les murs voûtés tombent en ruine. Vers la montagne grimpe un chemin plus pauvre, plus pierreux, qui serpente avec audace entre les collines, puis plus haut entre les cimes touffues qu'assombrissent des forêts de sapins et dont les vallées résonnent du grincement continuel des scieries.

Autrefois une animation, un vacarme sans trêve régnaient sur les deux routes. Les chariots de blé faisaient grincer leurs roues vers les villages des montagnes, d'où descendaient des chargements de bois. A mi-chemin des relais, un cabaret offrait la fraîcheur d'une tonnelle et une large cour où dételer les bœufs, incitait les voyageurs à un brin de causette autour d'un cruchon de vin, à une courte et passagère réjouissance.

Les routiers se connaissaient comme s'ils étaient du même village, finissaient par connaître leurs soucis, savaient leurs faiblesses réciproques, payaient une tournée de plus quand tout à coup celui de l'autre district se rappelait, entre deux cruchons de vin, qu'il trouverait sans doute en rentrant, d'après ses calculs, le nombre des mioches accru d'un. Il y avait du mouvement alors sur la grande route, de la gaieté, de l'abondance.

Maintenant la voie ferrée, qui déploie de l'autre côté de la Moldova ses rails noirs et ses postes à toits rouges, a dissipé toute cette animation.

La chaussée est déserte. Il n'y a plus de chariots que ceux qui vont d'un village à l'autre. Les auberges ont fermé leurs volets, leurs murs bien souvent s'effritent, et le voyageur solitaire, pour se désennuyer, regarde malgré lui au delà de la ligne d'eau, vers le train qui, lointaine miniature, court allègrement de toit rouge en toit rouge, emplissant la vallée de son sifflet, traînant après lui une blanche aigrette de fumée.

L'auberge de la colline, à la croisée des chemins, est déserte elle aussi et commence à tomber en ruines. Du toit il ne reste que les solives : les tempêtes ont arraché les planches. Sous les voûtes hurle le vent. A la place des portes, et des fenêtres à barreaux de fer, béent des trous noirs. L'été, à hauteur d'homme, des fourrés de jusquiame et de ciguë, à la vénéneuse odeur, envahissent le lieu que les longues haltes aux propos abondants avaient autrefois rendu célèbre dans tout le district. De tout cela il n'est plus personne qui se souvienne. On ne sait même plus le nom du cabaretier, ni celui de la cabaretière qui, selon la coutume de ce temps-là, devait avoir des yeux vifs et un rire séducteur qui avaient sans doute, bien des nuits, fait interrompre leur route aux voyageurs. Il n'y a plus maintenant, en haut de la colline, que des murs abandonnés et des pierres rongées par le temps...

Là, se dissimulant derrière un mur, deux hommes attendent « l'heure du réglement des comptes ». C'est une vieille histoire : voilà deux mois qu'ils guettent l'occasion. Et maintenant, pour se donner du courage, ils boivent une gorgée à tour de rôle à la bouteille d'eau de vie, avalent avec un glouglou, puis essuient leurs moustaches givrées et se regardent sans mot dire. Leur décision n'a plus besoin de paroles. C'est elle seule, d'ailleurs, qui les a rapprochés, car autrement il ne saurait y avoir, dans le village, rien de commun entre eux. Le plus petit, qui a des yeux faux, les traits tirés, un manteau roussâtre d'usure, n'est qu'une espèce de vagabond. L'autre, paysan cossu, son grenier toujours plein à l'automne, est l'un des premiers du village. Jusqu'à il y a deux mois, il n'avait jamais regardé le petit homme aux yeux faux qu'avec le dédain moqueur dû à un propre à rien. Tout au plus, quand l'hiver était dur, l'aidait-il d'une besace de farine de maïs, en y joignant bien entendu d'âpres conseils et des remontrances impitoyables.

Et les voilà l'un près de l'autre, avec leurs gourdins, aux aguets sur la grande route comme s'ils n'avaient fait que cela ensemble depuis que le monde existe.

— Il doit arriver maintenant d'une minute à l'autre, dit le petit homme, remuant le fond d'eau de vie qui restait encore dans la bouteille.

L'autre ne répondit pas, l'oreille tendue vers la route, fouillant du regard l'étendue blanche. Il ne neigeait plus depuis trois jours, et un gel sans vent avait durci les épaisses couches de neige tombée. Le long de la chaussée des grappes blanches étaient suspendues aux fils du télégraphe dont le bourdonnement, monotone et sans fin, semblait le son étouffé d'un instrument à cordes. Sur la route, personne. Le crépuscule descendait, hâtif, d'un ciel sans soleil, blanchâtre et glacé. Au loin, au-dessus de la plaine, un vol de corbeaux se déploya un instant, avec des lamentations enrouées. Puis, dans la vallée, un noir train de marchandises traversa paresseusement le pont.

Le petit homme, sans se dégourdir, se mit à

remuer, souffla dans ses mains, se frotta les doigts, entreprit de se rouler une cigarette. Quand il eut fini, il tendait à l'autre sa tabatière noire. Son compagnon fit de la main un signe négatif. Il avait un nœud dans la gorge. Comme il aurait voulu que tout cela fût terminé, au plus vite !

Le petit regarda d'un air méditatif la cendre de sa cigarette, qui ne tombait pas, comme si elle devait lui inspirer une résolution :

— Moi je me montre... Je lui dis que la nuit va me prendre en chemin et je le prie de me faire place dans son traîneau... Il se répandra en invectives comme à l'ordinaire, et me dira que Dieu m'a bien donné des jambes... Alors...

Il ne termina pas sa phrase, mais passa simplement son gourdin d'un bras sous l'autre. Puis il rit sans bruit, et ferma les yeux comme pour voir d'avance, en imagination, toutes les péripéties de l'événement. L'autre ne put chasser la pensée que ce compagnon, qui préparait si tranquillement les choses, était un infâme gredin, et il souhaita encore que tout finît au plus vite, même si une balle de carabine devait l'étendre dans la neige...

La gorge à nouveau sèche, il vida les dernières gouttes de la bouteille. Avec la chaude brûlure de l'alcool, un étourdissement le prit. Les murs enfumés se penchaient, semblaient commencer à tourner. Que de fois il avait passé devant cette auberge ! Comment eût-il songé alors que lui, homme posé que femme et enfants attendent à la maison, il viendrait un jour se poster ici, avec des pensées criminelles, comme un voleur de grand chemin ! Mais il n'eut aucun regret, aucune hésitation. Depuis deux mois qu'il était sorti les côtes brisées du poste de gendarmerie il n'avait pas pensé à autre chose qu'à cette heure du réglement des comptes. Voilà deux mois que, de l'affront subi, il ne se connaissait plus. A son tour maintenant !

— Ah !

Le petit homme, tapi au pied du mur, se mit debout d'un bond. Au tournant de la vallée un traîneau était apparu.

D'abord petit grain noir, telle une lointaine fourmi dans la campagne blanche, il devenait peu à peu plus distinct. Tandis qu'il montait la côte au pas les deux compères, forçant leur vue, reconnurent le manteau bleu. Ils n'échangèrent pas une parole sachant chacun, d'instinct, ce qu'il avait à faire..... Qu'une dernière gorgée d'eau de vie leur eût fait du bien ! Ils eurent ensemble la même pensée. Mais la bouteille était vide et ils la jetèrent au loin. Un instant ils la suivirent des yeux, la fixèrent qui s'était à demi-enfoncée, de guingois, dans la neige. Comme le traîneau approchait lentement ! Le gendarme, tête baissée, laissait flotter les rênes. On ne voyait pas son visage... Quand il fut à quelques pas d'eux le rouquin parut au tournant du mur, la main serrée sur son gourdin, ricanant. L'autre n'entendit pas les propos. Il vit seulement, par le trou de la fenêtre, le gendarme se pousser pour leur faire place, tandis que le rouquin faisait de la tête un signe embarrassé... Ils parlent encore. Que diable, toute une conversation !... Ah ! non, pas de çà ! Il faut que çà aille vite, vite ! Il ne peut plus attendre. Il faut que çà finisse. Ce n'est pas en vain qu'il a attendu pendant des mois, ce n'est pas pour reculer maintenant que l'heure sonne enfin qu'il s'est gelé toute une demi-journée à faire le guet !

Et décidé à tout, appuyant fortement ses pas dans la neige, il s'en vint à son tour lancer un « bonjour » hostile.

Le gendarme le considéra sans étonnement, comme s'il lui semblait tout naturel de le trouver là, lui aussi, dans ce désert glacé.

— Ah ! tu étais là aussi ?

Et, lui faisant place :

— Sans doute crains-tu aussi que la nuit ne te prenne en route... Là où il y a place pour deux...

— Ah ! c'est qu'il a peur ! songèrent en même temps les deux autres... Mais tout cela n'aboutissait à rien. Ils prirent donc place dans le traîneau. La route était déserte pendant une heure encore : ils arriveraient bien à vider leur querelle. Le tout était de trouver un prétexte pour commencer. Le traîneau partit. Les deux hommes, encadrant le gendarme, se cassaient la tête pour trouver les mots qui mettraient le feu aux poutres.

— Nous avons un compte à régler, commença le petit homme avec décision. Un vieux compte... Nos côtes en sont encore brisées...

— Oui, tu en as un à régler avec moi aussi, dit l'autre, qui avait peine à se contenir.

Ils n'attendaient plus maintenant que de voir le gendarme mettre la main sur sa carabine et, le visage congestionné, les veines gonflées, lâcher un flot d'injures, comme il faisait au poste.

Mais le gendarme regardait la ligne blanche de la route, où semblaient se réunir au loin les poteaux télégraphiques, et ne tressaillit même pas. Il semblait n'avoir rien entendu.

Le petit homme s'agita, cherchant un mot décisif. Il ne pouvait se jeter ainsi de but en

blanc sur le gendarme. Sans résistance, sans un commencement de dispute, c'était comme de frapper un homme ligoté. Ils savaient pourtant l'adversaire dur et sans peur. Cette apathie renversait tous leurs plans. Le petit homme s'agita encore, les pieds dans la paille du traîneau. Tout à coup il ricana. Il avait trouvé. Sous la couverture il avait découvert un petit chariot peint en rouge et un polichinelle d'étoffe.

— Tu t'en moques bien, toi, hein ?... Tu apportes des jouets à ton gosse... Et nous, tu nous bats, tu nous romps les côtes comme à des chiens... Voilà ce que nous en faisons, de tes jouets.....

Et il se mit à donner du pied dans le chariot rouge, dans le polichinelle écrasé qui chanta sous son talon.

Mais le gendarme ne tressaillit pas. Rigide, il regardait toujours au loin, par-dessus les oreilles du cheval. Au bout d'un long moment il se retourna :

— Je n'en avais même plus besoin !... Ionica était malade, je voulais lui faire ce plaisir... Mais en route, à la Fontaine-Noire, on est venu me dire qu'il était mort...

L'homme au manteau bleu se tut, les mâchoires serrées. Il semblait regarder quelque chose d'invisible, là-bas au bout du chemin blanc, où se réunissaient les fils du télégraphe. Les deux autres ne prononcèrent pas un mot. Ils ne s'étaient pas quittés des yeux.

Puis le petit se retourna dans la paille, fourragea dans les poches du manteau loqueteux, en sortit sa tabatière noire et la tendit au gendarme :

— Tiens, grilles-en une... Ça fait du bien...

L'autre, l'homme décidé qui n'entendait point pardonner, se pencha au bord du traîneau et laissa lentement tomber son gourdin sur la route, comme un objet désormais inutile.

Le crépuscule descendait, couleur de plomb, d'un ciel sans lumière. Les neiges bleuissaient au loin. Tous trois se taisaient.

Seul le misérable petit bonhomme tirait des bouffées de sa cigarette et crachait sur la route, son visage terreux tout illuminé d'une paix que personne ne lui avait vue jusqu'alors.

CEZAR PETRESCO.

Traduit du roumain avec l'autorisation de l'auteur, par B. Narfines.

EUGÉNIE DE GUÉRIN, BARBEY D'AUREVILLY ET SAINTE-BEUVE

Puisqu'il s'est agi de rendre à la terre normande la dépouille de Barbey d'Aurevilly dont le souvenir apparaît à chaque instant à travers l'actualité, il n'est pas indécent de soulever à nouveau un coin du voile qui cache l'un des épisodes curieux de l'existence de l'écrivain.

Rien de plus mystérieux et de plus touchant que le culte respectueux et passionné à la fois, rendu par Barbey d'Aurevilly à celle qu'il appelle à maintes reprises, soit dans ses missives, soit dans ses *Memoranda* « la divine Eugénie » ou « la pastoure de Cayla » son pays d'origine.

Eugénie de Guérin lui fut présentée pour la première fois le 8 octobre 1838. Aussitôt Jules Barbey qui venait d'empanacher son nom du fier cimier « d'Aurevilly » trace d'elle ce portrait. « N'est pas jolie de traits et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, yeux tirés par les combats intérieurs, un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie, air et maigreur de martyre, lueur purifiée, mais ardente encore d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime : c'est plus beau : elle, c'est un holocauste, mais tout, tout n'est pas consommé et le *démon* comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le *diable* de *diable* trouverait là à qui parler !... Avec les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse, relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse du sang et de race, et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son château de province... Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche, par sa fraîcheur, avec

la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascète comme l'imagination en prête à Marie d'Egypte et aux saintes femmes du désert, dans la légende, et cependant n'a pas du tout avec cela, l'air béat et dévot, et même de dévotion touchante, que ne manquerait pas d'avoir une *bourgeoise* qui aurait son âme : la patricienne est encore plus forte que la chrétienne, et tout le ciel descendu dans le cœur d'une femme n'efface pas l'aristocratie, puisée aux mamelles de sa mère, et les traditions de son berceau ! »

Cette lettre est-elle d'un amoureux ou d'un observateur sagace ? Bien fin qui le dirait. L'enthousiasme cependant y déborde à pleines lignes, malgré les réticences. On dirait que Barbey cherche à retenir son cœur, jouet de l'impulsion première.

L'adorablement laide Eugénie dont « la laideur fascinait » suivant l'heureuse expression de M. Grelé, appelait à son tour Barbey « un beau palais dans lequel est un labyrinthe ».

Dès les premières visites, leurs âmes se comprirent. Idéalistes tous les deux, ils avaient senti l'un et l'autre les chocs les plus durs de la vie. Et puis, Jules avait trente ans, Eugénie trente trois. Ce sont des âges où la passion qui se développe enfonce plus profondément ses racines et rend l'amour plus durable que celui né des caprices les plus fous d'une adolescence névrosée. Tous deux connaissaient de l'existence plutôt les vents de tempête que les souffles printaniers, et ses dégoûts plus que ses attirances.

Comment cette passion à peine déguisée se borna-t-elle au culte tout platonique de la déesse que Barbey vénérait cependant avec tant de ferveur ? La laideur physique de l'aimée lui fit-elle vraiment peur, sa vertu lui parut-elle un obstacle à ses épanchements, ou bien redoutait-il de s'enchaîner aux liens du mariage dont il fuyait la prison, si dorée apparut-elle ? Les problèmes du sentiment sont toujours les plus difficiles à résoudre, et bien audacieux celui qui se vante d'en dissiper l'obscurité.

En réalité, Barbey d'Aurevilly qui s'appelait volontiers le *Lord Anxious*, ne savait pas plus se fixer en amours qu'en politique ou en philosophie. Ses jours se déroulèrent dans les variations et contradictions perpétuelles. Il devait donc fatalement dédaigner cette âme pure qui [illegible] la simplicité de sa tendresse à l'amant dont le cœur n'était vraiment qu'un labyrinthe aux couloirs ténébreux.

Leur rupture, explique M. Grelé, « fut l'œuvre d'un concours de circonstances presque indépendantes de leur volonté respective. Après la mort de Maurice de Guérin, toute à son deuil éternel la « veuve » Eugénie se retira dans la chapelle de ses pieux souvenirs et eut la pudeur virginale de ses larmes amères versées en silence. Solitaire désormais elle ne voulut point être consolée : le cœur brisé, elle mourut au monde, à toute espérance de bonheur terrestre et aux plus chers rêves d'avenir, qui lui eussent paru des sacrilèges ».

Sans doute, Barbey d'Aurevilly, assagi et vieilli, regrettera-t-il d'avoir négligé le doux parfum qu'exhalait ce bouquet de vertus. Maintes fois, il exprimera le chagrin de n'avoir su construire un foyer et la solitude pèsera lourdement sur ses épaules et sur son âme.

Mais parce qu'il connaissait le prix de ce qu'il avait perdu, peut-être par sa faute, il tint comme devoir pieux, à élever le monument du souvenir, en faisant appel au concours toujours dévoué de son vieil ami Trébutien, bibliothécaire adjoint à Caen, afin que l'œuvre fut plus somptueuse et sans défaut.

Trébutien d'ailleurs, le confident de ses tristesses plus nombreuses que ses joies, se chargea de rappeler à son ami l'obligation d'éditer les œuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin, lorsqu'après sa réclusion dans le silence, celle-ci eut en 1848, refermé les paupières sur les dernières illusions de ce monde dont elle avait accepté sans se plaindre les plus cruelles blessures, sans compter peut-être celle d'un amour mal éteint.

Donc, six ans après, Trébutien écartait à nouveau le voile funèbre devant Barbey d'Aurevilly, pour lui rappeler que toute affection n'est pas morte lorsque la tombe a muré sa pierre sur l'être disparu. L'admiration de l'écrivain pour la « pastoure » n'avait rien perdu de sa sincérité, aussi obéit-il bien vite à la pressante injonction.

Il répond au bibliophile caennais, le 24 janvier 1854 : « Ah ! vous vous prenez de goût pour la *Guérine*, presque autant que pour le *Guérin !* Je ne m'en étonne. Je vous reconnais là, mon maître... Oui cette fille a un talent délicieux et dont elle ne se doutait pas. Le charme des charmes ! l'avoir et l'ignorer ! De quel pays était la tourterelle ou le flamand rose qui avait laissé tomber, en passant, cette étrange

graine de poésie dans ce pauvre pot de résédas mourants sur la petite terrasse du Cayla ? Je ne l'ai jamais su... Cela est suave et chaud comme si cela venait du ciel en passant par le soleil et comme si le ciel qui l'avait mise, cette senteur irrespirée dans cette fleur sans beauté que la plus triste vie avait consumée sur sa tige, eût eu la fantaisie de la respirer seul, en compagnie de deux ou trois nez fins de connaisseurs... Oh ! je ne suis point surpris du tout que vous vouliez faire à ce parfum, qui se perdrait, une cassolette. »

En 1856, parurent grâce aux soins de Trébutien, quelques belles pages sur cette fille « qui n'eut que son âme » et désireux de lui rendre justice même tardive, Barbey demande à Sainte-Beuve, l'appui de sa renommée, pour glorifier la mémoire de la chère défunte. Voici cette lettre inédite, datée de Caen (1 octobre 1856) [1].

Mon cher monsieur,

« Après avoir couru les côtes de la Manche, mon pays natal, me voici à Caen chez mon ami Trébutien et selon votre conseil, occupé à préparer pour cet hiver cette édition de *Guérin* qui aura besoin de votre éclatant patronage. La pierre précieuse n'est rien sans la lumière qui la frappe, et nous comptons sur votre rayon.

« Et vous nous le devez, monsieur, nous osons aujourd'hui écrire ce mot là. Vous nous le devez, non pas seulement comme un critique et un poète, comme un homme de grand goût et de la plus aimable sympathie, mais à un autre titre encore que nous vous avons découvert et que voici :

Mlle *Marie de Guérin* nous a envoyé il y a quelques jours les vers que vous trouverez ici et qui vous toucheront, nous n'en doutons pas, dans ce que vous avez de plus délicat et de plus sensible. Cette divine ignorante d'Eugénie ne savait pas faire les vers, mais les vers lui venaient comme les abeilles viennent à la fleur. Ceux-ci sont venus après la mort de son frère et vous, le poète des *Larmes de Racine*, vous avez été le milieu de pureté et de mélancolie à travers lequel ils lui sont venus.

Evidemment cet hommage retenu dans les modestes papiers d'une fille morte sans se douter de son génie, vous engage à la mémoire de son nom.

Vous appartenez maintenant à Guérin comme nous, monsieur, vous le voyez, nous avez été dans leurs sentiments. Votre talent joué sur le talent d'Eugénie. Les vers ci-inclus en font foi. Vous avez été l'étincelle pastique qui devait allumer son âme, mais elle l'elle n'a pas eu le temps d'être un flambeau.

« Nous vous envoyons ces vers dans leurs incorrections et dans leurs charmantes faiblesses et nous y ajoutons nos sentiments d'affection de respect et de reconnaissance, lesquels n'ont ni faiblesse, ni incorrection.

« Et pour nous deux, Trébutien et moi. »

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Qui reconnaîtrait dans cette lettre le terrible pourfendeur de célébrités littéraires, l'incorrigible frondeur du *Nain Jaune*, du *Gaulois* ? Pour sa chère Eugénie, il se fait tendre, insinuant et même courtisan. Le gentilhomme altier cède le pas à l'amant, pourvu que sa Béatrice monte vers les hauteurs du Paradis de l'immortalité. Ce sacrifice de ses instincts, de ses goûts, de sa fierté, honore vraiment cet homme étrange.

Sainte Beuve, à qui Eugénie avait été présentée lors d'un voyage à Paris, répondit à l'appel de Barbey d'Aurevilly et publia sur les *Reliquiæ* d'Eugénie de Guérin, un article sympathique « en bonne place, dans ce mauvais journal » écrit Barbey, qui s'appelait *l'Athenæum*.

Plus tard, après sa brouille avec Trébutien seul éditeur de l'œuvre de Maurice en 1867, ce qui lui causa la plus vive douleur, le connétable méditera dans une publication commune, de réunir l'œuvre du frère et de la sœur.

Il ne put réaliser ce désir. Mais lorsque parurent en 1877, les *Bas bleus*, parmi lesquels il rangea Eugénie, un murmure de réprobation courut dans le groupe de ses ennemis qui connaissaient ses sentiments d'autrefois pour la morte. Barbey se défendit et défendit en même temps celle-ci avec vigueur : « Je n'ai pas fait de Mlle de Guérin un bas-bleu. J'ai même dit que le talent qu'elle a, tenait surtout à ce qu'elle n'était pas un bas bleu : qu'elle n'avait ni la vanité, ni l'éducation, ni les autres monstruosités de la bande des femmes de lettres... Vous avez cru qu'il n'y avait dans mon livre que de la *cravache*, il y a aussi de la *caresse*. Mon livre

[1] Elle m'a été aimablement communiquée par le très-[illegible] collectionneur M. Ch. Felliot.

n'est pas seulement de la critique, c'est une thèse dont chaque chapitre fait la preuve. La thèse la voici : C'est que plus il y a de talent dans une femme, *quand par rareté il y en a*, moins il y a de bas bleuisme : et quand il y a du bas bleuisme, il y a tache dans le talent — et cela toujours ! »

Ce qu'il n'avouait pas, car il ne s'en rendait pas compte lui-même, c'est que le mysticisme d'Eugenie n'avait pas été étranger à sa conversion, à son retour au catholicisme, à son abandon des idées démocratiques qui avaient tant effrayé ses parents.

Ce que lui avait légué et même donné de son vivant, la modeste fée, c'était le talisman mystérieux de la foi. Grâce à lui, se rouvrait pour l'auteur des *Diaboliques*, le chemin des horizons de l'au-delà. Car Eugénie en demeurant recluse et plus tard en mourant, avait prié son Dieu pour que le miracle des fleurs d'enfance qui s'épanouissent à nouveau au seuil de vieillesse, s'accomplit chez celui qui l'avait spirituellement aimée. Elle le retrouverait ainsi nimbé d'une autre auréole de gloire plus éclatante que celle qui lui fut si difficilement accordée par ses contemporains, après cinquante années de luttes, d'efforts et d'âpres querelles, que la postérité n'a pas oubliés, et qui parfois la passionnent encore.

ÉDMOND SPALIKOWSKI.

LE REFLET

(Nouvelle)

— —

Ce visage, chaque matin, à la toilette, nous oblige à le revoir. Toute glace, quand il faut se coiffer, nous l'inflige. O sujétion... Ce n'est pas ma face que je lave, mes cheveux que je peigne, mon col que je ferme, ma cravate que je noue — c'est moi-même, — est-ce bien moi-même ? que je cherche. Je souffre de cette habitude prise... Au terme d'une épuisante journée on pourrait m'entendre crier : « Assez ! Visage, tu es laid, je ne te vois que trop souvent ; et vous, glaces maudites, arrière ! » Il s'agit bien de lassitude ! car la vie recommence ; l'occasion de nouveau se présente, et j'en profite. Bien plus, avec une frénésie qui devient douloureuse je la provoque et la multiplie tous les jours. Que certaines questions posées à la glace soient précises, passe encore : celles de l'individu pressé, homme ou femme qui se « refait une beauté » ; celles de l'artiste qui, à défaut de modèle et pour obtenir une variété d'expressions que la nature seule et les circonstances ne sauraient lui offrir dans l'instant même où il l'exige, pose devant lui-même par ce très humble stratagème.

Tout cela est légitime et compréhensible. Mais ce qui réellement nous préoccupe et nous inquiète, c'est la fixité d'un regard qui ne cherche rien, ne voit rien — sinon lui-même — quel lui-même ? et pourtant indéfiniment s'obstine devant une quelconque surface réfléchissante. Que cette attitude soit fréquente, commune à la multitude, et multipliée sans raison, voilà ce dont on ne peut douter. Le martyre de l'individu devant la glace qui l'attire est, il faut en convenir, indépendant des qualités de l'observateur : beaux ou belles, laids ou laides, la vie vous aura surpris, au moins une fois chaque jour, devant une vitre, une glace, une eau dormante, en délit de muette interrogation.

Le geste est vieux comme le monde. Si j'en doutais, la décoration d'une potiche, un Narcisse, — sur ma table, dont je découvre le symbole, — l'enfant près de moi qui va cesser de jouer pour tomber en adoration devant sa propre image, feraient tomber mes hésitations. Combien de fois, au surplus, ne m'a-t-on pas décrit tel et tel parmi les contemporains, interrompant ses consultations ou les visites qu'on lui fait, pour jeter un coup d'œil furtif à sa glace, suivant un rythme qui ne finira qu'à sa mort ? Et moi-même, Seigneur ! à mon âge et me croyant libre d'entraves, me livrer à ce jeu de malade et d'enfant !... J'entrerai cependant dans la voie des aveux.

Remarquez cette potiche et sa décoration : une créature étrange, ni homme, ni fleur se penche au-dessus de l'onde et se mire. On comprend brusquement le mythe de Narcisse..... L'homme ne se lasse pas de sa propre image. Narcisse a peut-être existé, Narcisse est peut-être mort. Narcisse est peut-être beau... ; il s'est penché, c'est l'essentiel, puis s'est flétri sur une eau tranquille ; les fils ont reproduit si fidèlement les gestes du père qu'on n'a pas vu de changement.

Qui n'a vu chaque enfant recommencer le geste traditionnel ? Il se voit de loin dans la glace, a tout abandonné pour faciliter son approche. Il est si près qu'il la touche et que

son nez, puis sa bouche dessus s'écrase. Je lui fais une observation, il recule. A la place du nez, à la place de la bouche, une petite buée lentement s'évapore. « On voit le diable quand on se regarde » ; je répète une phrase dont j'ai ri naguère. Lui aussi s'en moque ; comme moi il aura tort. Aujourd'hui c'est le diable — on en rit ; demain son supplice effectif et ce sera fini de rire...

Il y a quelques années, quand j'avais son âge, si je levais les yeux de dessus mon livre, la porte de cuivre devant moi renvoyait une image singulièrement déformée. Pris au piège de la surface réfléchissante, comme une alouette à son miroir, j'abandonnais tout travail et mon regard interrogeait pendant des heures ce lac de cuivre à la surface d'un fourneau. Danse devant le miroir... Qui m'aurait observé à ce moment, aurait pensé que j'étais un peu fou ; je levais, baissais la tête, l'inclinais à droite, à gauche et m'agitant de la sorte, suivant un rythme de pantin, je voyais à quelques mètres de moi, tantôt un facies de boxeur ou de bellmaire à forte mâchoire, tantôt un gros mangeur qui était celui d'une estampe intitulée : « Gastronomie ». Cet embonpoint était éphémère, je maigrissais à vue d'œil, j'avais la face de carême. Cette maigreur entraînait l'ascétisme et comme une conséquence attendue, mon front, démesurément grandissait. Il me donnait les marques de la plus haute spiritualité, je m'en réjouissais, espérant que mon travail allait devenir plus aisé, plus facile. Connaissant à fond les rubriques surprenantes sous les portraits dans mes livres d'histoire : « le front est d'une merveilleuse ampleur », ou bien : « Il y a une surnaturelle expression de sérénité et de douceur dans le visage amaigri de cet homme enlevé à X années par l'excès de travail et les mortifications que lui inspirait son ardente piété », je pensais travailler en me jouant. En fait, j'ignore si j'ai fait de grands progrès. Mais ces jours-là, je triomphais néanmoins et si je détachais mon regard de l'étrange image qui m'était offerte pour le poser de nouveau sur la table, c'était pour contempler narquois, sur la tranche d'un ouvrage à portée de la main, le titre : « Métamorphoses ». Pauvre Ovide ! comme il était dépassé... Il avait suffi de cette seconde d'inattention, d'infidélité à l'image, d'un infime déplacement — et ce n'était plus « les yeux vifs et comme pétillants, la bouche tendue comme pour décocher une malice » de certains européens d'élite dont j'obtenais à peu près l'expression, mais, avec ses yeux en amande et sa bouche relevée au coin par un rictus, un habitant du Céleste Empire pratiquant son harakiri.

Le comique a fait place au pénible et parfois même au tragique. J'ai grandi. Je ne me livre plus à un jeu personnel dont je tirais seul satisfaction, je veux désormais plaire et faire œuvre sociale. C'est ainsi du moins que j'interprète mon vieux désir toujours nouveau de me voir et de me revoir. J'ai cru longtemps que je me refusais à admettre une demi laideur, ou plutôt une laideur non caractérisée, que je m'efforçais de trouver, par une observation attentive, à mes défauts personnels un remède approprié. Mais, je ne fais que l'entrevoir, si mon visage avait été formé suivant les canons du beau, mon attitude, sans doute, fût demeurée identique.

Le matin, aussitôt que, les persiennes ouvertes, je suspends à la croisée ma glace à trois faces, le supplice quotidien commence. La glace, dont la suspension n'est pas rigide, laisse osciller ses panneaux, rabat successivement tout ce qui est situé derrière moi ; la rue, un toit, la croisée de la fenêtre opposée. Elle arrête enfin son mouvement sur la révélation d'un profil humain, mon profil tant haï, toujours plus laid à chaque découverte. Dieu ! que le jour du matin m'est défavorable. Jusqu'à midi, la laideur tenant à la coloration du teint ira s'accentuant. Midi fera justice de toutes les cachotteries, de toutes les poudres, de toutes les illusions... Un voyageur en Alaska s'exclamait douloureusement en contemplant les visages des prospecteurs : « Ces hommes ont eu deux ou trois ans, ils ont tous eu des visages d'enfants et maintenant, tous ces stigmates, toutes ces colorations hideuses de la face, cette vérole qui a grossi la peau du visage au point que le beau nez droit est informe... » Je ne suis ni Mirabeau, ni Jean Pélouère, mais je fais des réflexions analogues à celles du prospecteur. Parfois même j'éprouve une manière de cauchemar analogue à celui des mauvaises nuits. A partir de la raie, faite il y a un instant dans la pénombre, je vois, comme dans les mauvais rêves, des cheveux que la dent du peigne irrégulièrement sillonne. Or, il faut bien, suivant la mode d'aujourd'hui, que la plage, si j'ose dire, soit nettement râtissée ; cela fait ma colère de voir, par endroits, à la place du lisse panneau de cheveux mouillés, au lieu des milliers de cheveux serrés les uns auprès des au-

tres, comme pour une parade dans l'ordre de la toilette, un enchevêtrement de poils rebelles, plusieurs fuseaux compacts séparés par des sillons trop larges.

Pour me rendre à mon bureau j'use de plusieurs procédés :

Je suis à nouveau tourmenté dans le métro par des distributeurs de tablettes de chocolat ou d'anis de Flavigny. Je ne pardonne pas à « Chocolat au lait R... » de sectionner mon visage par une bande de papier-réclame, précisément à la différence de ce qui se passe dans les pays orientaux qui ont gardé l'ancienne coutume de voiler tout le visage à l'exception du regard.

Si j'opte pour la marche à pied, je longe une avenue dont j'ai compté toutes les glaces. C'est toujours un problème pour moi que d'attaquer sous un angle satisfaisant la glace oblique de tel magasin de machines à coudre. Souvent je ralentis la marche pour que s'éloigne un groupe d'employés que je serre de trop près et qui cacheraient la vision. Enfin j'apparais et toujours ma démarche me paraît insolite, toujours mon chapeau prend sur ma tête une inclinaison très minime mais inattendue, toujours si la satisfaction est près d'éclore et qu'un jeune homme un peu pressé me coudoie dans cette seconde, la joie montante s'arrête net : je souffre de la comparaison : l'expression de lassitude, qui embellit l'autre me rend seulement grimaçant.

Devant les glaces, à force même de guetter toute surface qui reflète, je finis par avoir la tête à l'envers. Cette expression d'ailleurs se justifie dans l'ordre concret par certains dispositifs. A la devanture d'un maître verrier, par exemple, des panneaux de glace me donnent de réaliser l'énigme de vivre à la fois dans un monde et à ses antipodes. On y marche la tête en bas.

Je ne réfléchis pas que cette révélation devrait m'apparaître factice, puisqu'il est midi aux deux pôles de ma vision, tandis que, au lieu d'un soleil et d'un jour éclatants, des étoiles « nouvelles » se lèvent dans la nuit des antipodes. Il arrive pourtant que cela m'agace de voir l'un après l'autre les pieds des passants reprendre contact avec le sol, ce qui serait naturel en l'hypothèse. Je voudrais, bien que sachant que haut et bas sur la terre et dans l'univers ne signifient rien, que l'un d'eux au moins échappe à la règle. Et si quelqu'un traverse le trottoir en biais, je crois voir commencer sa chute dans un monde extérieur au nôtre. Mais la glace est trop étroite, je ne peux suivre sa chute vertigineuse et il suffit que je me retourne pour retrouver notre monde horizontal et stable.

La porte du bureau s'ouvre sur un cabinet clair séparé des autres plus sombres par une immense cloison vitrée. C'est dire que le premier personnage qui me salue en découvrant la tête c'est moi-même. Je m'avance vers la glace sans apercevoir les gens qui se trouvent derrière et qui reculent un peu effrayés par la fixité d'un regard planté sur eux, mais qui ne leur est pas destiné. Chaque fois d'ailleurs qu'un employé pénètre dans la cellule, mon bureau étant serré contre la cloison de verre, cet homme est pris au piège, comme moi-même. Le ton de la conversation soudainement change et s'altère. Il s'introduit dans le « vous avez le dossier X » une préoccupation étrangère et si j'observe sans qu'ils s'en doutent, leur regard, je les vois, toujours étonnés de ne pas se connaître encore, interroger presque anxieusement la surface de verre. Comme moi-même ils constatent que leur visage, beau ou laid, gagne à ne pas être trop distinctement perçu. Il prend dans la pénombre une douceur, une noblesse de contour qui l'avantage à rebours d'un jour trop cru.

J'aime la lumière de ce bureau comme j'aime la lumière du soir. Mais auparavant il faut sortir, franchir le cap de midi. Le soleil, qui me donne des forces, me joue aussi plus d'un tour pendable. Le plein jour de midi me révèle de sordides couleurs, un grand feu à ma joue bistrée. La première glace rencontrée me dit très clairement que loin de l'embellir, ces grandes rêveries noient d'imprécision mon regard.

Avec la nuit vient la fin de mon supplice. Les reflets de la glace que le crépuscule fait nouvelle, ont une excessive douceur de nuance et deviennent de fidèles auxiliaires de ma coquetterie. Nul danger que sous cet éclairage particulier du soir mon visage soit encore pareil à l'image blafarde du jour. Ces glaces, toutes les glaces maintenant, suivent un remarquable effet naturel, font preuve du plus bel optimisme, me réhabilitent, en quelque sorte, et apportent enfin l'illusion de la fraîcheur et de la jeunesse à mon teint qui en est dépourvu... Deux puissances, l'ombre et la lumière alliées, se livrent un singulier combat de chaque côté de la paroi vitrée, d'épaisseur variable, qui sépare la rue de l'intérieur des maisons.

Parfois des magasins rencontrés lancent une luminosité telle que, jetant les yeux vers l'intérieur, il m'arrive de distinguer tous les détails sans que le regard soit accroché au passage par une défectuosité quelconque lui révélant

l'existence d'une matière ; et cette qualité de la glace donne l'impression d'une fenêtre ouverte, la sensation d'un trou. Parfois, au contraire, l'avenue où je passe est tellement éclairée que les magasins demeurent sombres et reflètent toute image qui s'offre à eux, avec d'autant plus de vigueur que le milieu extérieur est plus éclairé par rapport à l'intérieur, avec une intensité qui croît jusqu'à la réflexion totale, à mesure qu'augmente l'obliquité du rayon visuel. C'est même un des charmes de la glace que de voir, lorsque varie l'incidence du regard, les images s'atténuer depuis une luminosité égale à celle de l'objet jusqu'au noir profond, en passant par toutes les phases du dégradé.

Ainsi la rue pénètre-t-elle dans les demeures closes. Mais la demeure a sa revanche : elle réagit par son vif éclat ; et je m'attarde à contempler ces joutes brillantes où la lumière et l'ombre sont les seules armes employées.

Si j'allume une cigarette, la flamme claire de l'allumette vacille sur un bureau chargé de papiers qui jamais ne seront embrasés. Tous mes gestes sont inoffensifs pour la maison qui m'accueille. Mon sosie circule librement dans ce magasin. Je l'aperçois à quelque distance, traversant tous les corps, pénétrant les employés et les clients qui ne s'en aperçoivent pas. Quand il recule, il ne renverse rien, pas même la poterie si frêle sur une haute table à trois pieds qu'une poussée légère de la main ferait choir.

Discret, il va, vient, insensible au contour des choses, nul ne peut espérer le saisir ; et son maître perdu dans une sorte de ravissement s'attarde à le contempler. Le danger cependant n'est pas loin et le guette. Un commutateur qu'on tourne, une ampoule moderne sur une bougie de cire qui s'allume, — sait-on pourquoi ? l'acajou, l'ébène, les ombres, l'obscurité, la pièce sombre et charmante au point de me remercier du regard que je leur accordais en créant un autre moi-même — comme s'ils s'étaient aperçus que mon regard était intéressé et ne les concernait pas, se repentant tout d'un coup de m'avoir accueilli, ont chassé brusquement le fantôme, l'image virtuelle.

Mais, je continue ma course. C'est maintenant un magasin de fourrures portées par de somptueux mannequins. Toutes ces femmes diversement m'accueillent. Ma fortune avec elles est changeante. Si le manteau est noir, s'il crée un fond d'obscurité, il reflète ma personne, et, suivant le jeu que j'inaugure, j'estime que je suis comblé. La loutre court au-devant de mon désir, l'astrakan, la taupe me reçoivent. La femme au renard, celle au skunks déjà se tient hésitantes et la belette me refuse.

A bon compte aussi je m'habille ou me coiffe : mon feutre noir s'efface devant le feutre gris...

Le soir il y a d'aimables photographies de femmes exposées. Je les interroge toutes, je m'impose à toutes sans vergogne, sans qu'aucune s'y oppose.

Pas de rival dans cet ordre-là. De leurs cheveux, de leurs lèvres j'approche ou j'éloigne mes lèvres. Mais soudain une porte qu'on ouvre derrière moi de l'autre côté de la rue, un panneau de lumière a troué l'ombre et la glace obscures. Il met fin à ce délicat tête à tête.

Parfois, quand je prends une auto, il arrive que le rétroviseur porte une lourde voiture sans que la mienne change d'équilibre. Je vois aussi le toit tranchant de ma machine se réfléchir dans les glaces arrière d'une autre voiture durant les longues minutes où je longe un boulevard encombré. Il heurte les nuques des passagers, de femmes, par exemple, dont le col noir est rabattu. C'est, avec les arrêts et les départs brusqués, comme si l'on sollicitait leur décapitation. Mais les têtes ne tombent pas. Dans ces moments, mon plaisir de tortionnaire est intense et vif. Il est aussi fugitif. Souvent il se mesure au rythme de pendule de la petite poupée qui se balance contre la glace arrière : il s'efface sans remède quand la nuque est trop blanche ou la poupée trop claire.

— Il y a des jours enfin, chez un coiffeur, où la vision de deux miroirs se reflétant à l'infini me cause un véritable malaise que peut seul guérir la luminosité s'affaiblissant à chaque réfraction.

— C'est encore la glace que certains soirs, rentrant du cinéma, j'interroge, croyant m'être enfin découvert une physionomie nouvelle. Sur mes traits décousus, qui me composaient selon mon humeur et suivant la clarté du jour un visage informe, épars et journalier — la nuit, cet éclairage, cette lumière froide, et surtout, la comparaison avec certains types filmés dont l'écran nous faisait oublier la laideur, applique un type fixe et séduisant comme une jeunesse immortelle.

Et toutes ces reproductions de tableaux autour de moi, toutes ces « femmes », toutes ces « jeunes filles au miroir ? » Souffrent-elles pour lui de cet attachement sans limite qui est le mien ? Ou suis-je seul à connaître de cette anomalie et de cette attirance ? Remarquent-elles

que le reflet n'est pas un phénomène ordinaire, qu'il recèle une tentation offerte par la vie, quotidiennement, et dont la satisfaction nous laisse incertains, presque angoissés sur ces effets ?...

— Parfois il m'arrive de contempler le soir des vitres qui rougeoient vers l'Est, éclairées par le soleil couchant. Je songe que j'eus naguère un frère illustre en poésie, obsédé comme moi par les verres, mais peut-être ne le savait-il pas ? Quand il brise sur le dos d'un pauvre homme toutes ses vitres rendant un son de cathédrale de verre qui s'écroule, il venge, à son insu, tous les martyrs quotidiens du reflet.

JEAN AERTS.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

HITLER ET L'EUROPE

C'était un peu avant la guerre... Je causais avec un professeur allemand, un de ces Allemands cosmopolites comme il y en avait beaucoup dans ce temps-là, épris d'art français et de culture européenne, à demi juif d'ailleurs et qui, s'il vit encore, car je l'ai perdu de vue, doit être à peu près proscrit. Ses paroles ne me sont jamais sorties de l'esprit, mais, depuis quelque temps, elles s'imposent à ma mémoire avec une singulière insistance : « L'Allemagne, me disait-il, est une nébuleuse. Elle est en perpétuelle formation et elle évolue selon des lois qu'elle ne parvient pas à discerner. L'Allemagne, c'est une culture, peut-être une race, si le mot race veut dire quelque chose : ce n'est pas une nation. Remarquez qu'il y a près de cent ans que nous cherchons vainement à nous définir, à nous demander ce qui est et ce qui n'est pas allemand ».

Je rapproche ce souvenir d'il y a près de vingt ans de quelques pages que je viens de lire dans le livre remarquable que M. Philippe Barrès vient de consacrer à l'Allemagne nouvelle sous ce titre : *Sous la vague hitlérienne* (Plon, édit.).

Comme Philippe Barrès rencontrant peu après le triomphe de Hitler un hobereau nationaliste de sa connaissance s'étonnait de sa brusque conversion à la religion hitlérienne :

« Je ne suis pas national-socialiste, répond-il, mais nous sommes tous, aujourd'hui, avec le chancelier du Reich Hitler... Vous me demandez de m'expliquer ? Quand le chancelier Hitler, le 12 mars, à la fête des morts répéta : « Vive la révolution nationale ! Vivent notre peuple bien-aimé et notre fier empire allemand ! », il a bien défini l'œuvre qui nous satisfait tous, patriotes de tous partis. Il a réveillé plus d'un Allemand qui s'ignorait lui-même, et, à l'étranger, il a montré que ni les idées juives, ni les idées libérales, n'étaient assez fortes pour enchaîner l'Allemagne. Le symbole de ce fait, c'est la réapparition décidée par le Vieux (le maréchal Hindenburg), du drapeau impérial de 1914.

— Mais ce drapeau n'a rien à voir avec une révolution, répond Philippe Barrès. C'est un retour en arrière.

— Pas pour nous, reprend le nationaliste allemand, « 1914 est le commencement de notre révolution contre le régime des partis, contre les pratiques libérales. En août 1914, quand l'Empereur Guillaume s'écria : « Je ne connais « plus de partis ni de classes ; je ne connais « plus que des Allemands », il reprenait l'œuvre de Bismarck ; il préparait l'œuvre de Hitler. Bismarck avait dominé le grand mouvement libéral de son temps comme il le pouvait, c'est-à-dire par le haut, mais il restait le problème du bas ; il s'agissait d'incorporer dans les cadres du Reich les foules du travail, tout notre énorme syndicalisme du début du XXe siècle. C'est cela que la guerre a permis, parce que dans la guerre on ne connaît plus ni rang ni classe, ni droits, ni liberté, sinon en fonction de l'Etat...

— Au fond, vous autres, nationalistes allemands, conclut Philippe Barrès, vous pensez toujours, avant tout, à achever votre unité ».

Et l'autre de répondre :

C'est notre premier souci. Et cela peut expliquer bien des choses. Après 1918, notre idée de révolution antilibérale, d'Etat fort, de Reich uni, semblait bien écrasée. Des hommes faibles le disaient. Mais, en réalité, elle vivait plus fort que jamais dans les profondeurs. Ils étaient pour la révolution nationale, les hommes de corps francs, ceux du Baltikum, ceux des frontières de Pologne qui reprirent Annaberg aux Slaves, sans ordres supérieurs. Déjà à cette époque ils avaient pour signe la croix gammée. Ils opposaient ce symbole populaire nordique à l'esprit international. C'est parce que la Répu-

blique de 1918 sentait cette poussée qu'elle poursuivit si haineusement les gens de Vehme et les lanceurs de bombes qui étouffaient les séparatistes rhénans et les autres comme il fallait le faire, dans le sang. Shlageter et ses compagnons, les dynamiteurs de la Ruhr, étaient aussi des hommes de la révolution nationale. Nous ferons vivre leurs noms dans l'esprit de la jeunesse allemande... »

C'est ainsi que M. Philippe Barrès résume en une page saisissante l'état d'esprit de ces hobereaux prussiens qui ont adhéré à l'hitlérisme après l'avoir combattu et qui lui donnent une armature sociale et une caution qui lui manquaient.

L'unité ! C'est donc le tourment de l'unité qui aurait animé la nouvelle Allemagne, alors que dans d'autres pays le régionalisme, le particularisme, apparaît comme l'expression d'une force centrifuge. Le fait est que ce fut la première réforme et la réforme capitale que le chancelier nazi réalisa dès qu'il eût conquis le pouvoir, accomplissant d'un trait de plume ce que Bismarck n'avait osé tenter, ce fut de supprimer toute trace de l'ancien fédéralisme. Les discussions, les négociations entre le Reich et la Bavière avaient fait le fond de la politique intérieure en Allemagne, au cours de ces dernières années. Une restauration monarchique paraissait imminente et l'on parlait d'opposer le prince Ruprecht au « petit peintre de Brunau en Autriche ». En vingt-quatre heures le mouvement bavarois s'est effondré et le prince Ruprecht, obéissant à un conseil énergiquement exprimé, est allé méditer en Grèce sur la philosophie des occasions manquées et sur la grandeur passée des Wittelsbach. Ce véritable coup d'Etat n'eût pas été possible si Hitler, en proclamant l'unité de l'Allemagne, n'était pas apparu comme l'incarnation d'un sentiment national puissant. Les plaisanteries que l'on a faites un peu à la légère en France et dans plusieurs autres pays, sur l'ancien peintre en bâtiment, sorte de primaire échauffé, ne sont plus de saison. Hitler n'est sans doute pas une tête politique comme Mussolini, ses discours, comme ses écrits, sont assez pauvres d'idées, mais c'est incontestablement une volonté puissante et un habile conducteur d'hommes qui a su fort bien s'entourer. C'est surtout l'expression instinctive de la volonté d'unité de la race. Le peuple allemand est peut-être le seul qui croit encore à la race. Au point de vue de la science historique et ethnographique, c'est une croyance absurde — depuis le commencement des temps historiques il n'y a plus aucune race pure et la population de l'Allemagne est aussi composite que celle de la France, de l'Italie et même de la Tchécoslovaquie — mais c'est une idée-force extrêmement féconde pour ceux qui savent la manier et extrêmement redoutable pour les voisins du peuple qu'elle anime. On a pu comparer le sentiment national qui s'est emparé aujourd'hui de l'Allemagne et qui tourne à la frénésie, à celui qui galvanisa jadis le peuple français quand parut le manifeste du duc de Brunswick et quand la passion révolutionnaire se fondant avec l'amour du sol natal commença de s'appeler le patriotisme. Mais la France républicaine croyait à l'universalité, à l'universelle bienfaisance de ses principes. Elle voulait libérer les peuples du « despotisme » et leur imposer, au besoin, la liberté, l'égalité et la fraternité : il semble bien que derrière le tourment de l'unité il n'y ait dans le peuple allemand « réveillé » que cette volonté de puissance dont parlait Nietzsche. Une soif de domination, d'autant plus dangereuse qu'elle fut toujours insatisfaite et qu'en 1914 elle se crut près du triomphe. La France de la Révolution en voulant organiser l'Europe à son image sous le signe de la liberté et de la démocratie, la troubla pendant vingt ans et perdit l'hégémonie spirituelle qu'elle avait exercée jusque-là sans conteste : que résulterait-il de la tentative d'hégémonie d'une Allemagne qui croit à la supériorité d'une race dont une bande de reîtres serait appelée à fixer les contours et qu'elle entend imposer par la force qu'elle nomme organisation ?

Qu'avec ses appels à la violence, ses prétentions avouées au despotisme, ses fanfaronnades théâtrales, son antisémitisme forcené, l'Allemagne hitlérienne se soit isolée de l'Europe, c'est incontestable, mais, sauf les velléités d'hésitation qui saisissent de temps en temps ses chefs et les poussent à des déclarations pacifiques provisoires et singulièrement embarrassées, il semble bien qu'elle n'en ait cure. Devant une Europe divisée, où l'urgence des problèmes économiques rejette toutes les puissances dans leurs préoccupations égoïstes et qui n'a plus d'autre moyen d'imposer un frein aux prétentions germaniques qu'une Société des Nations impuissante et discréditée et ce pacte à quatre sur la portée duquel aucun de ses signataires n'est complètement d'accord, Hitler a beau jeu. La réponse insolente que son gouvernement a faite à la démarche de la France et de l'Angleterre en faveur du gouvernement

autrichien contre lequel le gouvernement allemand conspire ouvertement, montre qu'il s'en rend parfaitement compte. Faite de concert et immédiatement par les trois puissances qui, par l'accord de Rome prétendent assurer la paix en dirigeant l'Europe avec le concours de celle qui ne vise qu'à la troubler, elle eut sans doute produit tout l'effet désirable, mais l'Angleterre a hésité, Mussolini machiavélique ou simplement gêné par ses anciennes déclarations révisionnistes a tergiversé, la France, étant donnés les engagements du pacte à quatre, n'a pu agir seule aussi promptement qu'il eût fallu et le résultat en est que les observations concomitantes des ambassadeurs de France et d'Angleterre auprès de la Wilhelmstrasse ont eu le résultat que l'on sait. « Si ceux qui, dans la coulisse diplomatique dit la *Local Anzeiger*, défendent le gouvernement autrichien actuel, espèrent toujours avec des moyens aussi insuffisants que ce fut le cas aujourd'hui lors de la visite de l'Ambassadeur de France au Ministère des Affaires étrangères, l'Allemagne ne peut qu'en être satisfaite. »

Hélas ! ce n'est là que la constatation d'un fait. Dans des formes où c'est tout juste si les règles de la correction diplomatique sont observées, le gouvernement du Reich répond à la France et à l'Angleterre : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde », contestant d'ailleurs suivant l'habitude du « peuple qui trompe », comme dit Nietzsche, les faits les plus incontestables. « Simple manifestation de politique intérieure », disent certains journaux anglais, comme le *Daily Herald* et *Daily Telegraph*, qui ne veulent à aucun prix voir le danger. D'autres, il est vrai, comme le *Times*, le *Manchester Guardian*, ouvrent les yeux et il est évident que l'opinion britannique s'inquiète. Il ne faudrait pas que cette inquiétude tarde trop à se manifester clairement. Toujours est-il que la faible réaction des puissances occidentales aux insolences hitlériennes a causé une déception en Autriche. Or, la résistance du gouvernement Dollfuss aux menées hitlériennes est aujourd'hui d'une importance capitale. C'est maintenant en Autriche que couve le plus dangereux foyer d'incendie. Le plan d'Hitler et des hommes énergiques et aventureux qui l'entourent est extrêmement clair. Ils cherchent à provoquer en Autriche une insurrection de nazis. Que ceux-ci arrivent à renverser le chancelier Dollfuss, ils proclameront immédiatement l'*Anschluss*. Le chancelier déclarera qu'il est impossible au gouvernement national-socialiste de ne pas répondre à l'appel de ses frères de race et l'unité allemande, Autriche comprise, sera réalisée. Seulement il est bien peu probable que la Tchécoslovaquie, soutenue par les autres puissances de la Petite Entente s'y résigne. L'*Anschluss*, c'est la guerre, a déclaré M. Bénès. C'était d'ailleurs l'avis de Bismarck. Dans une conversation qu'il eut à Warzin, en 1879, avec M. de Saint-Vallier, ambassadeur de France, et que l'on trouve rapportée avec une saisissante précision dans le tome second de la première partie des documents diplomatiques français sur les origines de la guerre, il le dit en propres termes :

« Bismarck explique, traçant un tableau de l'Europe Centrale, telle qu'il la voit et la comprend, pourquoi il n'a pas voulu détruire l'Autriche en 1866, pourquoi il s'est opposé à l'idée d'annexer à l'Allemagne ses provinces allemandes et d'annexer la Bohême. « Restait, disait-il abordant, à sa façon, qui n'était pas, évidemment celle du droit des peuples, la question des populations slaves de l'Autriche, la Bohême, le champ de bataille éternel de l'Europe, le grand plateau où naissent tous les fleuves qui nous traversent, le vaste camp retranché élevé par Dieu au centre de notre Continent. » Il ajoutait que la Bohême entre les mains de la Russie, c'était l'asservissement de l'Allemagne, que la Bohême entre les mains de l'Allemagne, c'était la guerre perpétuelle. « Vous voyez, conclut-il, qu'il faut pour notre vie que l'Autriche vive. »

C'est l'évidence même. Il faut tout ignorer de l'histoire et de la géographie de l'Europe centrale pour ne pas le comprendre. En vérité, les hommes d'Etat qui, en ce moment-ci et quand il est temps encore, n'oseraient pas agir avec la fermeté et l'énergie qui s'impose encourraient une bien lourde responsabilité.

L. Dumont-Wilden.

LES ŒUVRES ET LES IDÉES

LE LONDRES DE PAUL "MORAND"

Londres ! Tant d'images de la cité impériale, toutes plausibles, séduisantes, ou même vraies, s'offrent à nous qu'on se refuse à choisir : Lon-

(1) Paul Morand, Londres (1 vol. Plon).

dres d'aujourd'hui et de demain : Londres des lacunes obscures et des parcs vaporeux, Londres du négoce, de la politique ou de l'art, Londres d'hier et de toujours, qui se survit dans les mœurs, la société, les monuments, Londres d'aujourd'hui et de demain, *Londres*, prodigieux livre dont à chaque lecture, à chaque voyage on découvre la leçon différente et prodigue de nouveaux enseignements, Londres de l'observateur étranger, du touriste continental, du globe-trotter, de l'érudit et du collectionneur, reflets infiniment divers selon qu'ils apparaissent en une conscience française ou germanique, latine ou américaine, et qu'on les interroge à telle saison, à telle heure du jour, de la nuit, de l'histoire.

Comme on comprend l'exclamation de Paul Morand !

« Avez-vous vu Londres ? Je l'ai entendu, inoubliable rumeur, je l'ai senti, mais je ne suis pas sûr de l'avoir jamais vu... »

Qui donc fût jamais plus heureux que cet expert si prompt à saisir les aspects multiples de l'homme et du globe ? Qui a jamais vu Londres ?

Entre l'observateur et l'objet de son observation, nulle commune mesure. On aime qu'un auteur situe ainsi son livre sur fond d'inconnu et nous abandonne, frémissants, devant le mystère de toute vie, plus impénétrable encore lorsque cette vie est étrangère. Fort peu mystique, Paul Morand sait bien, au surplus, de quel éclat et de quelles perspectives s'enrichissent ses minutieux dessins, inscrits en traits incandescents sur l'insondable horizon.

Le *Londres de* Paul Morand ! Ne redoutons pas ce possessif : ce Londres, création, propriété de l'écrivain, ce Londres morandien est un portrait idéal, sinon idéalisé, qui, comme tous les portraits, proclame une sorte de confession de l'auteur : Londres du diplomate, au dandysme corrigé par l'attention constante et le retour sur soi du psychologue ; Londres de l'amateur de spectacles imprévus, de cérémonies, de cortèges, de pittoresque physique ou moral et intellectuel, toujours prêt à dépasser le domaine de son expérience au cours de rapides incursions dans l'histoire ; Londres du gastronome et de l'amoureux de toutes les joies de la vie ; Londres de l'ancien étudiant d'Oxford et du Français cultivé, artiste, traditionnellement anglophile, également épris de tout ce que l'essence britannique comporte de générosité, de grandeur et de simplicité d'âme, et doucement, ironiquement, réfractaire à la délicieuse — délicieuse parce que différente de la nôtre — incohérence de nos voisins.

« Qu'il est doux de se réveiller à Londres, et de sentir sur ses genoux le poids du *Times*, tandis que les œufs au bacon grésillent sur la table ! »

De quoi est faite cette douceur ? D'autant de voluptueux consentement au dépaysement que de secrète réticence où l'homme éprouve la force de résistance et la puissance d'accueil et d'abandon de sa personnalité. Oppositions, séductions, qui ne sont en aucun pays plus sensibles et délectables à un Français qu'en Angleterre. Quiconque n'a pas senti cela, cette contradiction intime de deux civilisations également complètes en leurs affirmations inverses — et donc complémentaires, c'est-à-dire fraternellement inséparables — quiconque n'a pas mesuré la finesse et l'esprit français en les confrontant au génie et à l'instinct britanniques ne comprendra jamais cet amour passionné et frondeur qu'à toutes les époques de leur histoire les plus intelligents des Français ont voué à l'Angleterre.

Et qui n'est comparable à rien qu'à cette piété, ce culte, cette adoration tendre et piquante dont tant d'Anglais ont, au cours des siècles, honoré la France. Le dernier exemple en est fourni par Rudyard Kipling dont les *Souvenirs de France*, excellemment traduits par Louis Gillet (1), constituent l'un des plus émouvants chapitres de cette Bible à la gloire de la France que l'on extrairait aisément d'une certaine littérature anglaise (il y a, il est vrai, une contrepartie).

Le *Londres* de Paul Morand ! Suffit-il de le définir selon les curiosités, les préférences, j'allais dire les *hobbies* du voyageur que nous connaissons par d'antérieures et mémorables explorations ? Il y a ici quelque chose de nouveau et d'essentiel et qui communique à l'art de Paul Morand je ne sais quelle émotion insolite — je veux dire cette habitude ancienne de Londres et de l'Angleterre, ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, cette familiarité des êtres et des choses dont ne s'embarrasse guère d'ordinaire le plus rapide, le plus pressé de nos voyageurs. Morand, éternel passant, de qui l'on attend de

(1) Grasset éditeur.

saisissants instantanés, improvisateur, poète et théoricien de la vitesse, Morand, pour la première fois peut-être de sa vie, introduit dans l'un de ses livres une longue expérience vécue : par là se trouve corrigée, l'impression de dilettantisme superficiel qu'un guide de Londres, fût-il l'œuvre du plus spirituel des écrivains, ne peut manquer de susciter : tel trait sec et dur, telle description entrevue sous un éclair de magnésium s'accompagnent d'une réflexion où l'esprit s'arrête ; Morand n'est plus seulement le metteur en scène d'un cinéma littéraire où, je crois bien, il n'est de nos jours égalé par personne (rappelez-vous *Air indien*, et cette langue nouvelle créée de toutes pièces au service de l'avion avec une si surprenante liberté d'invention). Pour la première fois en un de ses livres, la chose vue ne requiert pas tyranniquement l'attention du lecteur ; et, sans doute, elle demeure présente, présente et éclatante ; elle est l'armature de ce didactisme instructif et divertissant ; mais auprès d'elle brillent des valeurs d'un plus grand prix : l'équilibre morandien est rompu ; par delà tous ces croquis et ces vues de Londres, ces ciels, ces eaux à la Turner, un autre intérêt nous retient et nous attache à l'esquisse d'une psychologie de l'individu et de la civilisation britanniques, éparse et comme surgie des êtres et des faits, présentée simplement en maintes observations qui touchent au profond et à l'éternel.

*
* *

Tel est le mérite singulier d'un ouvrage qui se distingue par une sonorité particulière des autres ouvrages de Paul Morand ; sonorité plus humaine où se discernent çà et là les thèmes d'un amour ancien, voire d'une certaine mélancolie. Et cela encore est d'un nouveau Morand. Morand a des souvenirs ; il ne se contente pas de retrouver et de résumer à bâtons rompus, et quelque peu arbitrairement, les manuels d'histoire que lui mit naguère entre les mains l'Ecole des Sciences politiques. Enfant, l'Angleterre lui parut jeune aux premières années du règne d'Edouard VII ; c'est avant 1914 que son adolescence fut sensible au charme de la vie anglaise ; il vécut auprès de l'ambassadeur Cambon les heures troubles de l'angoisse française et de l'incertitude britannique en août de cette même année... Il évoque à sa manière, en quelqus traits d'une sobriété classique, cette atmosphère londonienne, si frivole, à la veille des catastrophes ; ce monde du plaisir, du luxe et de la politique étroitement associés que Maurice Baring a peint en d'inoubliables romans... Et sans doute Paul Morand, qui a traversé cent cinquante fois la Manche, n'ignore pas l'Angleterre d'après guerre ; nous voyons bien que par le cœur et l'imagination, c'est à l'Angleterre d'avant-guerre qu'il demeure profondément lié, même s'il la raille avec une verve affectueuse, et çà et là dénonce d'un sourire amical les ridicules et les travers d'une société aveugle aux menaces du destin.

Morand atteint à l'heure pathétique où l'homme commence à hésiter entre le monde qu'il porte en soi et l'univers quotidiennement renaissant sous ses yeux, instant qui marque si souvent dans une œuvre littéraire l'avènement de la vraie poésie.

Ira-t-on, après cela, critiquer le caractère à maints égards rétrospectif de ce livre ? L'auteur lui-même s'est avisé qu'il encourait un tel reproche, et nous déclare : « Londres n'est pas une ville tournée vers l'avenir... » J'aime mieux qu'il affirme : « Londres est d'abord une somme énorme d'expérience humaine. « Ainsi en est-il de toute grande capitale. Et certes l'épopée londonienne est prodigieuse et l'on est tenté de se borner à en épeler les infinis développements, lisibles en tant de monuments et de paysages acquis à l'histoire. Londres, au surplus, est une héritière trop comblée pour ne pas opposer au dynamisme de notre époque une opiniâtre résistance ; Morand écrit excellemment :

« Cette capitale, la plus sage et la mieux administrée de l'Occident, redoute les aventures nouvelles, déteste l'unanime, l'impersonnel, le collectif, réalités de demain. Elle vit selon le rythme à peine perceptible d'un déroulement lent et secret. Elle ne jette pas son passé pardessus bord, ce passé fait de mille souvenirs qui ne paraissent ridicules qu'à ceux qui n'en sentent pas la poésie... Londres est plein d'objets usuels, dont le merveilleux n'apparaît qu'aux initiés, et c'est ce qui vaut à l'Angleterre, que Proust n'a jamais connue, mais qu'il a si profondément sentie, d'être nommée par lui : l'île proche et mystérieuse. »

L'avenir n'en assiège pas moins tous les carrefours de Londres : la vieille Angleterre se décompose sous nos yeux avec une effrayante rapidité. Pour quelle prochaine palingénésie ? Nous l'ignorons de toute évidence. De tant de prophéties qui nous sont prodiguées, nous ne savons qu'une chose avec certitude : aucune ne saurait présager le vrai visage de la société fu-

ture. Que sera le Londres de l'avenir ? A peine Morand pose-t-il la question pour nous faire entrevoir divers possibles... Il lui importe aujourd'hui de nous montrer ce qui est, en fonction de ce qui fut : avec ses lacunes et ses oublis, volontaires ou non, cette description illustre un double enseignement, de la plus opportune éloquence : en une époque où tant de petits esprits s'acharnent à convaincre les peuples de se haïr et de se déshonorer mutuellement, un poète, sans vaine flatterie, exalte selon son cœur une nation étrangère — et cette nation, que ses ennemis voient trop précipitamment à la décadence et au désastre, cette nation dont l'éternelle vertu n'est certes pas périmée, demeure sans doute, auprès de la française, l'ultime rempart de la liberté et de l'espoir humain.

LUCIEN MAURY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

BOJIDAR SARITCH. — *La Petite Entente, facteur de paix en Europe.*

C'est sous ce titre que dans un livre vivant et bien documenté, M. Bojidar Saritch, récemment promu au grade de docteur en droit de la Faculté de Paris, présente l'historique de la Petite Entente et signale à l'opinion publique française l'importance de ce groupement politique en Europe centrale. Une riche bibliographie, française et étrangère, a servi à l'auteur de cet ouvrage pour bien sérier et classer les événements, et une conception large et réaliste des facteurs politiques lui a permis de rendre le sujet de son étude attrayant et instructif. En effet, M. Saritch ne s'est pas borné à nous faire uniquement un exposé savant de la formation et du développement de la Petite Entente, ou à défendre avec une passion de partisan les points de vue des trois pays alliés et amis, mais il a tenu à examiner sur tous ses aspects la situation politique et économique qui s'est créée à la suite de la guerre dans toute l'Europe centrale. En outre, il a constamment mis en rapport les principaux éléments de son exposé avec l'évolution politique et sociale de l'Europe contemporaine et avec le résultat des travaux poursuivis par S. D. N. à Genève. C'est là, à notre sens, le grand mérite de son ouvrage qui, de ce fait, sera un guide sûr et impartial pour tous ceux qui seront désireux de connaître et de juger sainement la situation si complexe de l'Europe danubienne.

Ces derniers temps, on constate que, de plusieurs côtés, on essaie, par des publications visiblement tendancieuses, de diminuer en France le rôle politique de la Petite Entente et le nouveau statut territorial [illegible] de l'Europe.

Sans en exagérer le rôle et l'importance, comme [illegible] tains l'ont fait quelquefois, M. Saritch présente la situation de chaque Etat de l'Europe centrale sous son réel jour et il indique la voie de salut pour tous. C'est une coopération économique et politique plus étroite entre les cinq Etats successeurs d'abord, et une détente entre les Etats balkaniques qui, lui servant de corollaire indispensable, amèneront progressivement l'assainissement si souhaitable de la situation précaire dans laquelle se trouve présentement l'Europe centrale tout entière. Il va de soi, comme le remarque très justement l'auteur du livre ci-dessus mentionné, que cette détente ne peut se faire que dans l'égalité et dans le respect mutuel de toutes les entités étatiques existantes. Quant au rôle dévolu aux grandes puissances dans cette partie de l'Europe, il ne peut être qu'un rôle de médiateur désintéressé et excluant, de ce fait, la poursuite de tout but d'expansion et de domination.

M. V.

JEAN RUMILLY. — *Le Massacre des Purs.* Eugène Figuière, Paris.

Il est difficile, parmi les mille contes, légendes et récits contradictoires, de retracer de façon absolument impartiale l'histoire de la guerre des Albigeois, si fertile en persécutions, coups de mains, massacres et bûchers.

D'où vient ce nom de « Purs ? » Jean Rumilly, qui a longuement étudié cette époque, écrit :

« Albigeois est le nom populaire... Ils ont aussi leurs sobriquets. Le peuple qui les admire ou les réprouve, les nomme « siccars », coupeurs de bourses, « lions hommes », « turlutus », ce qui signifie, paraît-il, vivant avec les loups...

« Eux-mêmes se disent « cathares », mot dérivé du grec, signifiant : parfaits par excellence, hommes d'élection, qui atteignent dans un monde perverti la pureté morale et la sainteté. »

On lira avec intérêt ce livre qui fait revivre une bien curieuse époque.

C. M.

Littérature

EDMOND PILON. — *Muses et bourgeoises de jadis.* (Editions Excelsior).

Livre frais, livre charmant. Grâce et style y concourent... La vie de Mme d'Aulnay, la délicieuse rivale de Perrault, est une petite merveille digne de devenir classique. Qui aurait pensé que la dame qui écrivit « Gracieuse et Percinet » fut aussi folle et téméraire ? Et pourtant, que ne lui pardonnerions-nous pas ? »... Je pense qu'elle était entourée de petits enfants à qui elle contait des contes et donnait à manger des oublies et des casse-museaux ; deux doigts de rossolis devaient lui tourner la tête qu'elle avait blanche et un peu poudrée ; elle portait une mouche assassine à un petit endroit du menton et son esprit nichait dans le creux des ses fossettes. »

Suivent les vie de : Sophie-Dorothée ; Septimaure (l'incomparable fille du maréchal de Richelieu — une muse royale celle-là — fidèle à Gustave de Suède, et tellement éprise qu'en prononçant le nom de son amant, « on l'aurait fait s'évanouir »... ; une muse bourgeoise : Manon

Vangaugelt ; Mme Denis ou « Maman Voltaire » ; Mme Greuze La Cruche cassée ; une muse de la terreur : Eglé, de son vrai nom Athénaïs, fille déchue. Elle mourut pour la reine et traita Fouquier-Tinville de « coquin et imbécile ». Anatole France s'est servi de son portrait pour « Les Dieux ont soif ».

Conseillons le livre d'Edmond Pilon à tous ceux qui aiment les gracieuses et douloureuses pages de l'Histoire de France.

E. S. E.

Léon Riotor. — *Barbey d'Aurevilly*, connétable des lettres. Albert Messein).

Le « Connétable des Lettres », ainsi que l'appelait tout un clan, à la tête duquel se trouvait Paul Bourget, vu d'après les souvenirs personnels de Léon Riotor. L'auteur évoque sobrement et sans partialité le visage tellement sympathique et sympathique de ce noble et puissant écrivain, « de belle âme » batailleuse, outrageusement personnelle et indomptable !

Barbey — qui fut aussi poète — écrivait :

« Si tu pleures jamais, que ce soit en silence !
Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs. »

C'est pour cela que les derniers temps de sa vie, il vivait dans une retraite sauvage et farouche, ne voyant que quelques rares intimes et privilégiés.

Il disait encore à une femme :

« Vous avez la beauté, — mais un peu de tendresse,
Mais le bonheur seuls sous la moindre caresse,
Vaut encore mieux que la beauté. »

Rollinat disait de sa plume :

« ...Elle écrit des mots que lui dicte le diable
Avec du vitriol, des larmes et du sang ! »

Quelle sublime naïveté de ce grand génie mourant et se confessant : « ...J'ai pratiqué un continuel péché d'orgueil... J'ai voulu me faire croire de noble origine. »

En résumé un livre concis et élégant.

La nouvelle de Léon Riotor, qui termine l'ouvrage : « Une autre diabolique » rappelle à s'y méprendre la griffe du maître. On y voit l'effroyable répercussion des effets de la jalousie.

Un petit chef-d'œuvre.

E. S. E.

LA QUINZAINE ETRANGERE

LES RELATIONS COMMERCIALES ENTRE LA YOUGOSLAVIE ET LA FRANCE

Une augmentation des échanges entre la France et ses pays alliés du Sud-Est européen est possible et souhaitable

Les relations commerciales entre la France et la Yougoslavie ne correspondent nullement aux immenses possibilités que ces deux pays peuvent développer dans le domaine des échanges. Un aperçu rétrospectif de leurs échanges commerciaux de ces dernières années est très instructif à cet égard :

	Exportation française en Yougoslavie valeur en dinars	%	Exportation yougoslave en France (valeur en dinar)	%
1926	353.505.000	4,63	188.776.000	2,41
1927	318.260.000	4,37	175.540.000	2,76
1928	352.998.000	4,51	246.600.000	3,83
1929	301.000.000	3,96	316.170.000	3,99
1930	269.107.000	3,87	283.095.000	4,18
1931	210.565.000	4,39	192.667.000	4,01
1932	129.319.000	4,52	82.192.000	2,69

On voit, d'après ce tableau, que le recul des exportations yougoslaves en France est beaucoup plus grand que celui des exportations françaises en Yougoslavie. C'est à partir de 1931 que ce fléchissement d'exportations yougoslaves en France est sensible et ce, à la suite du système de contingentements.

L'économie yougoslave ressent les conséquences de cet état de choses d'autant plus que ses possiblilités de placements des produits agricoles dans les pays de l'Europe centrale ont considérablement diminué, par suite de la crise économique et financière dont souffre cette partie de l'Europe depuis quelques années.

La France était pourtant disposée à intensifier ses relations économiques avec les pays de l'Europe danubienne et, dans ce but, elle leur accorda un traitement préférentiel pour le blé, et elle conclut, en novembre 1931, avec la Yougoslavie un accord relatif au traitement préférentiel pour le blé yougoslave. Mais cet accord, dans la pratique, ne donna pas le résultat escompté. Cela provient du fait que les contingents fixés pour la Yougoslavie avaient été calculés d'après les données de la période de 1925 à 1929. Ces contingents sont insuffisants parce qu'ils ne prennent en considération que les exportations directes et non les exportations totales, dont une partie est effectuée par l'intermédiaire des exportateurs italiens, hongrois ou autrichiens, qui profitent des conditions commerciales et tarifaires plus favorables dont jouissent leurs pays respectifs.

Le principal obstacle à l'exportation du bétail yougoslave en France provient, par exemple, de l'absence d'une convention vétérinaire entre la France et la Yougoslavie, et les efforts yougoslaves, en vue de la conclusion de ladite convention, sont restés jusqu'à présent sans résultat.

Dans ces conditions, une partie importante des produits yougoslaves a été introduite en France par l'intermédiaire d'autres pays qui prélevaient des bénéfices de courtage au détriment de l'exportateur yougoslave et du consommateur français.

D'autre part, la Yougoslavie voudrait augmenter son volume d'exportations en France car c'est uniquement ainsi qu'elle pourrait effectuer les paiements des intérêts de ses dettes contractées en France. Il résulte de ceci que l'intérêt des créanciers et des consommateurs français milite en faveur d'une augmentation importante de l'importation yougoslave en France.

Voici un certain nombre de produits yougoslaves dont l'exportation en France pourrait augmenter progressivement :

1° Conformément à l'accord préférentiel sur le blé, le

contingent assigné à la Yougoslavie représentait un dixième du chiffre total de l'importation du blé en France, soit de 140-150.000 quintaux. Or, un obstacle sérieux à cette exportation, si limitée qu'elle fut, était constitué par le règlement fixant la proportion de 3 % de farine étrangère sur 97 % de farine française pour la fabrication du pain. Sur la demande du Gouvernement yougoslave, un traitement préférentiel avait été accordé à la Yougoslavie pour 5.000 wagons de maïs ;

Les contingents fixés pour le bétail yougoslave et les produits d'élevage sont des plus minimes. L'exportation est, en outre, limitée à sept abattoirs dans lesquels le bétail yougoslave, par suite de l'encombrement et de la concurrence considérables, ne peut atteindre un prix élevé. La circonstance la plus défavorable est l'absence d'une convention vétérinaire, que la France refuse de conclure, afin d'éviter de constituer un précédent pour la Tchécoslovaquie et la Pologne ; en conséquence de quoi, l'exportation yougoslave est soumise à de strictes règlements autonomes. En raison de tous ces faits, la majeure partie de l'exportation yougoslave est réduite à recourir à l'entremise de l'Italie, et perd ainsi une large part de ses bénéfices. L'exportation des chevaux est complètement interdite.

La conclusion d'une convention vétérinaire constituerait la mesure la plus appropriée à relever l'exportation yougoslave de bétail. Toutefois, pour atteindre ce but, il serait nécessaire d'augmenter les contingents et les supercontingents spéciaux pour l'exportation du bétail et des produits d'élevage yougoslaves, ou, tout au moins, d'étendre le nombre des boucheries d'importation à un plus grand nombre de villes de la région industrielle, du Midi et de la côte méditerranéenne ;

3° Parmi les produits d'exportation yougoslaves, le rang le plus important après le cuivre, est assumé par le bois de construction, le bois à tonneaux et les produits en bois. Le chiffre le plus élevé de l'exportation de bois de Yougoslavie avait été atteint en 1930 et en 1931. Ainsi, tandis qu'en 1925 ce chiffre n'atteignait que 58.000 tonnes et, en 1926, 2.000 tonnes, il s'élevait, en 1930, à 81.000 tonnes, d'une valeur de 154.000.000 de dinars et, en 1931, à 118.000 tonnes, d'une valeur de 152.000.000 de dinars.

Les contingents de cet article ayant été fixés à la base des données de la période de 1925-1929, au cours de laquelle l'exportation de bois yougoslave en France n'était encore que faiblement développée, c'est par l'entremise de la République autrichienne que s'effectue actuellement cette exportation et c'est elle qui en retire le bénéfice. Il serait possible de remédier à cette situation, en assignant à la Yougoslavie un certain pourcentage prélevé sur les contingents accordés aux pays de l'Europe septentrionale ;

4° L'exportation des vins yougoslaves est à peu près impossible, la France ayant refusé d'accorder au Gouvernement yougoslave des contingents pour cet article, en allégnant les primes d'exportation yougoslaves. Cependant, les pays concurrents tels que l'Italie, la Grèce, etc., bénéficiant d'une réduction des tarifs douaniers, accordent des primes masquées sous forme de divers privilèges d'exportation. Les vins blancs et rouges de Yougoslavie, en raison de leur proportion considérable d'acide, conviendraient pour le coupage des vins français ;

5° Le houblon yougoslave est un article tout spécialement destiné à l'exportation, car 97 de sa production est affecté à ce but. L'exportation du houblon yougoslave s'effectuait naguère par l'entremise de l'Allemagne, via Nuremberg, et Hambourg ; cependant, nous avons réussi, depuis quelques années, à créer des relations directes avec les industriels français. L'exportation [illegible] yougoslave en France avait atteint, en 1931, le chiffre de 3.000 quintaux, toutefois, l'élévation des tarifs douaniers autonomes en France, à cette date, avait eu pour conséquence sa suppression presque totale. La Tchécoslovaquie s'est vue attribuer un contingent de 8.000 quintaux, et elle bénéficie en même temps d'une réduction de 30 % sur les tarifs douaniers. Or, la qualité du houblon yougoslave est classée parmi les meilleures et, s'il était possible d'obtenir pour ce produit une réduction du tarif douanier, il trouverait à se placer avantageusement sur les marchés français ;

6° L'on constate, ces derniers temps, un progrès satisfaisant de l'exportation yougoslave de fruits sur les marchés français, et tout particulièrement de nos pruneaux et de nos pommes. Or, les exportations des fruits étant soumises au contingentement sans que, toutefois, un contingent spécial ait été fixé pour la Yougoslavie, qui n'est comprise que dans la rubrique portant la désignation « autres pays », auquel groupe n'est assignée qu'une seule station douanière d'importation située à l'écart, c'est-à-dire plus au Nord, des lignes suivies par le commerce d'exportation de la Yougoslavie, cette exportation est devenue tout à fait problématique. Il serait nécessaire d'assigner à la Yougoslavie, pour l'exportation des fruits, un contingent spécial de 20.000 quintaux et, comme stations de transit, des gares douanières à la frontière franco-suisse ;

7° Des contingents spéciaux devraient être fixés pour quelques produits industriels yougoslaves, tels que calottes de chapeaux ; et la quincaillerie émaillée exportée spécialement en Algérie.

On voit, d'après ce qui précède, qu'une importante amélioration des échanges entre la France et la Yougoslavie est possible et qu'elle allègerait sensiblement la balance des paiements extérieurs de la Yougoslavie, sans nuire aux producteurs français, et en donnant entière satisfaction aux créanciers français de la Yougoslavie.

LA QUINZAINE COLONIALE

Ce n'est pas inutilement que l'attention du grand public a été retenue sur le Maroc, la Tunisie et la Syrie par des nominations nouvelles de Résidents Généraux ; il importe que notre opinion commence à s'intéresser beaucoup plus sérieusement de ces pays, plus particulièrement en subordonnant les questions politiques aux intérêts économiques comme le font toujours Anglais et Américains.

La question politique ne se pose d'ailleurs plus pour le *Maroc*. Les dernières opérations militaires qui s'achèvent visent simplement à obtenir la pacification de quelques petites tribus dissidentes menées par des bandes de pillards, de façon à pouvoir réduire le corps d'occupation : à faire une économie. Il importe de faire ressortir nettement ce caractère *pacificateur* de notre armée en Afrique du Nord. Un article de tête de *l'Eclai-*

rear de Nice, où les affaires militaires sont toujours étudiées avec vigilance et compétence, oppose les principes et doctrines français à ceux des Allemands. Les nôtres, stipulés avec une précision vigoureusement didactique par Galliéni et Lyautey, se proposent des buts diamétralement contraires à ceux du Commandement allemand : au lieu de terroriser la population civile, la protéger, rassurer, sauver des épidémies comme des dommages de guerre : tâcher de séduire et rallier les belligérants avant de les attaquer (et pour ce, M. Lucien Saint a développé le *Service des Renseignements* où les officiers procèdent avec la plus fine psychologie ; des mois, établi un marché et un poste militaire dans le village qu'on a été obligé d'attaquer le matin, et le soir une école. Pierre Bonardi fait connaître, dans *La Marche Pacifique*, qui est un chef-d'œuvre d'un genre littéraire nouveau, sorte d'enquête cinématographique, (aux Edit. des Portiques), les procédés, l'esprit, les conversations de nos officiers : c'est la révélation resplendissante d'un véritable évangélisme militaire.

M. Lucien Saint quitte le Maroc après y avoir accompli l'œuvre d'un grand chef, dont on avait déjà pu admirer l'action en Tunisie. Le principe fondamental de sa politique indigène, tout économique, a été d'enrichir les Marocains en leur conquérant des marchés avantageux dans la Métropole. Il est un de nos gouverneurs généraux qui ont, d'autre part, le mieux compris qu'on ne peut civiliser un pays sans d'importants cadres blancs et qu'on ne saurait se borner à les constituer de fonctionnaires : comme en Tunisie, il a protégé et développé la colonisation européenne, tout en l'incitant à une cordiale collaboration avec les élites indigènes. M. Lucien Saint, qui a été élu sénateur, ne peut manquer de prendre au Luxembourg l'autorité la plus précieuse pour la consolidation de notre Empire.

Il est remplacé par *M. Ponsot* qui a montré, dans ses habiles et d'ailleurs fermes temporisations, beaucoup de sagesse en Syrie. Il la quitte en paix, malgré l'ardente agitation des nationalistes qui prétendent chasser les Français pour rétablir le vieux régime de concussion et d'usure. M. Ponsot vient de présider au remplacement d'un gouvernement minoritaire présomptueux qui prétendait copier les bolchevistes par les meilleurs hommes d'Etat de Damas et d'Alep. La situation econômique en Syrie s'améliore graduellement et ce pays commence à bénéficier des grands travaux de la pipe-line française qui va amener notre part du pétrole de Mossoul à Tripoli, que nous agrandissons et embellissons, sans négliger pour cela Beyrouth où d'excellentes sociétés françaises, gèrent le port, les quais, les magasins, les tramways, des glacières permettant l'exportation de viandes et de fruits. On y construit même de grands hôtels comme le St-Georges pour soutenir très honorablement la comparaison avec ceux que les Anglais ont dressés à Kaïffa. L'institut d'émission, *Banque de Syrie et du Liban*, dirigé avec envergure, règle le mouvement économique tout entier en stimulant et favorisant tourisme, hotellerie, industries — ce que ne font toujours pas, hélas ! nos banques métropolitaines. L'élite française doit suivre cette action exemplaire de nos compatriotes là-bas pour les aider à la développer. Car nous avons une grande œuvre à terminer : liaison pacifique — tout économique et intellectuelle — de la Syrie avec la Perse. Il faut pousser, au plus tôt, nos bons chemins de fer de Syrie, trop peu aidés, jusqu'à l'Euphrate.

Heureusement, quoique trop lentement, la Métropole, sous le coup de fouet de la Crise, commence à s'intéresser avec plus de prévoyance à notre Empire. Pour cette quinzaine, enregistrons la création d'une page coloniale régulière dans *La Journée Industrielle* que dirige remarquablement M. Gignoux, ancien ministre de l'Economie Nationale. « *Le fait colonial s'impose* », explique-t-il : « Au travers des vicissitudes de la politique internationale, nous avons cette chance insigne de pouvoir nous appuyer sur la réalité vivante de l'Empire Français. Son développement, *son unité, son efficience politique et économique* sont parties essentielles de la doctrine de *La Journée Industrielle*. »

M. Pasquier, Gouverneur Général de l'Indochine, a bien voulu nous honorer d'une longue lettre où il nous dit que cette rubrique coloniale de la *Revue Bleue* lui « est toujours d'une lecture précieuse, car elle permet d'une quinzaine à l'autre, d'avoir un aperçu général de toutes les manifestations intellectuelles dans les différentes parties de notre empire d'outre-mer ». Après avoir signalé les belles expositions — éclatantes, grands succès de presse, de mondanité et de vente — à Tananarive de Mad. Thoinot et de Chériane, fille d'Ernest-Charles et peintre de vigoureux talent, déjà accrédité à Paris, qui est allée passer quelques années dans la capitale de Madagascar, celle du peintre Caulet qui n'eut pas moins de succès à la Réunion, revenons à l'organisation intellectuelle de l'Indochine. J'avais dans une précédente chronique, sollicité de M. Pasquier, la création d'une *Académie Indochinoise* analogue à l'Académie Malgache : le Gouverneur Général nous envoie une importante documentation qui fera l'objet d'un article de la *Revue Scientifique* et dont nous tenons à dégager l'essentiel dans cette Revue Littéraire.

Dès 1886, Paul Bert avait jeté les bases d'une *Académie Tonkinoise*, comprenant 20 Français et 20 Annamites et possédant un bulletin littéraire, artistique et scientifique. Sa mort prématurée en empêcha l'accomplissement, mais les buts essentiels en furent poursuivis par l'*Ecole Française d'Extrême-Orient*, la Direction des Archives et Bibliothèques, la publication de la *Revue Indochinoise*, que suivit la *Revue d'Extrême-Orient*. Grâce à elles, les ruines ont été restaurées, les stèles déchiffrées, et le multiple visage de l'Indochine n'est plus impénétrable. « L'indigène, trop souvent coupé de ses sources et oublieux de sa propre histoire obscurcie par les fables de la légende, dit excellemment M. Pasquier, retrouve avec la fierté de ses origines le sens de la tradition. »

Ces institutions officielles sont complétées par des *Sociétés d'études* de Saïgon, Hué, Hanoï ; par *La Pensée de l'Occident* qui traduit pour le peuple les chefs-d'œuvre de notre littérature ; par l'*Institut indigène d'études du Bouddhisme* au Cambodge ; le *Conseil des Recherches Scientifiques* les coordonne et représente à l'extérieur. Enfin, le développement intellectuel est poursuivi par maints Instituts Scientifiques et par des Ecoles d'Art, des Bibliothèques.

Tout cela forme un ensemble magnifique et on ne saurait assez féliciter et remercier M. Pasquier de n'y avoir jamais laissé porter atteinte en ces jours de Crise et de coupes sombres qui un peu partout obscurcissent le développement intellectuel.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HEDAN.
Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 17 71e ANNÉE 2 SEPTEMBRE 1933

LE GROS LOT

(Nouvelle)

Au temps lointain de Godoy, la fortune de Torres-Nobles de Fuencar passait pour l'une des plus sûres et des plus considérables de la monarchie espagnole. Ses revenus allèrent diminuant par suite des vicissitudes politiques et autres revers de l'époque. Ce qui consomma leur ruine, ce fut la conduite du dernier marquis de Torres-Nobles. Celui-ci, viveur enragé, avait fait parler beaucoup de lui pendant la jeunesse de Narvaez. Frisant déjà la soixantaine, il prit la résolution de se retirer dans ses terres de Fuencar, unique propriété qui ne fût pas grevée d'hypothèques. Là il se consacra exclusivement aux soins de son corps non moins délabré que sa maison. Et comme Fuencar lui rapportait encore suffisamment pour jouir d'un confort relatif, il organisa son service de manière à n'être privé d'aucune commodité. Il eut un chapelain qui, non content de lui dire la messe le dimanche et les jours fériés, lui servait de partenaire aux jeux de brisque, de triomphe et de dos (de telles simplicités amusaient beaucoup l'ex-conquistador) et lui lisait, en les commentant, les journaux les plus réactionnaires ; un majordome ou contre-maître qui percevait l'argent au comptant et dirigeait avec habileté les travaux agricoles ; un cocher obèse et flegmatique qui régissait solennellement les deux mules de la carriole ; une femme de charge silencieuse, active, ni assez jeune pour tenter, ni assez vieille pour donner la nausée ; un valet de chambre, emmené de Madrid, reste et reliques de la mauvaise vie passée, converti maintenant à la bonne comme son maître; discret et ponctuel aujourd'hui comme autrefois, et finalement une cuisinière propre comme l'or avec des mains expertes dans l'art de confectionner des plats de cette vieille cuisine espagnole qui satisfaisait l'estomac sans l'irriter et flattait le palais sans le corrompre. Pourvue de rouages aussi excellents, la maison du marquis fonctionnait, telle une montre bien réglée, et son possesseur se réjouissait chaque jour davantage d'être sorti du golfe de Madrid pour gagner le port et débarquer à Fuencar. Sa santé se rétablissait ; le sommeil, la digestion et les autres opérations nécessaires au bien-être de la pauvre tunique périssable qui sert de prison à l'esprit, se régularisaient insensiblement. Au bout de quelques mois le marquis de Torres-Nobles prenait de l'embonpoint sans perdre de l'agilité, redressait un peu son épine dorsale, et sa respiration saine montrait que déjà la féroce gastralgie ne lui rongeait plus l'estomac.

Le marquis vivait bien ; à leur tour, ses serviteurs n'étaient pas mal lotis. Pour les dissuader de le quitter, il leur payait de meilleurs gages que qui que ce fût dans la province. En outre, il poussait la gracieuseté jusqu'à les

honorer de cadeaux ou de marques de sympathie. Aussi ces personnages étaient-ils ravis : peu de travail, et celui-ci méthodique et invariable ; un salaire croissant et de temps à autre, de petites surprises de leur généreux maître.

Le mois de décembre de l'année précédente avait été plus froid que de raison, et les pâturages et terres de Fuencar s'étaient recouverts d'un manteau de neige de vingt centimètres d'épaisseur. Fuyant la solitude de son vaste cabinet, le marquis descendit une nuit à la cuisine de la métairie, cherchant, par un instinct de sociabilité invincible, la compagnie de ses semblables ; il s'approcha du foyer et réchauffa la paume de ses mains tandis que ses doigts faisaient un bruit de castagnettes. Il ne put s'empêcher de rire en écoutant les histoires plaisantes contées avec une malice andalouse par le contre-maître et le berger, et observa que les yeux de la cuisinière n'étaient pas sans charme. Entre autres conversations plus ou moins rustiques qui l'amusèrent, il apprit que tous ses domestiques projetaient de s'associer pour acheter un dixième de numéro à la loterie de Noël. Le lendemain, de très bonne heure, le marquis dépêchait un messager à la ville voisine. La nuit tombait déjà quand le bon gentilhomme pénétra dans la cuisine en brandissant des papiers et annonçant à ses serviteurs qu'il avait eu l'extrême bienveillance de réaliser leur désir : il s'était procuré un billet du prochain tirage, billet dont il leur abandonnait deux dixièmes et gardait les huit restants pour tenter fortune. La communication de cette nouvelle causa à la cuisine une explosion de gaieté accompagnée de vivats et de bénédictions hyperboliques ; seul, le berger, vieillard aux cheveux blancs, moqueur et sentencieux, secoua la tête, affirmant que celui qui frayait avec des grands seigneurs, faisait fuir la chance : choses dont le marquis fut tellement peiné qu'il condamna le pessimiste à ne pas bénéficier même d'un réal sur les deux dixièmes en question.

Cette nuit-là, le marquis ne dormit pas à poings fermés, suivant son habitude, depuis que Fuencar l'abritait sous son toit ; il fut tenu en éveil par quelques-unes de ces pensées qui mortifient seulement les vieux célibataires. Il avait trouvé de fort mauvais goût l'empressement avec lequel ses domestiques parlaient de l'argent qui pouvait leur échoir. « Ces gens, se disait-il, n'attendraient que l'occasion de remplir leur bourse pour me planter là. Et quels desseins que les leurs ! Céladon, le cocher, songe à tenir une taverne... pour en boire le vin sans doute... Et la niaise de doña Rita (c'était la gouvernante), ne rêve-t-elle pas de monter une pension de famille ?... Ce n'est pas tout. Pour ce qui a trait à Hyacinthe (ainsi s'appelait le valet de chambre) il n'a soufflé mot ; mais il regardait du coin de l'œil cette Joséphine, la cuisinière qui, allons, n'est pas trop déplaisante... je jurerais qu'ils projettent de se marier... Bah ! (en s'écriant ainsi, le marquis se retourna dans son lit dont il ramena vivement les couvertures, car le froid lui caressait désagréablement la nuque), que m'importe tout cela ? le gros lot ne va pas nous échoir, et de la sorte ils pourront attendre sous l'orme les legs que je leur ferai... » Et quelques instants après le gentilhomme commençait à ronfler.

Deux jours plus tard eut lieu le tirage. Hyacinthe, plus madré qu'un renard, s'arrangea de manière que son maître fût obligé de l'envoyer en ville en quête de je ne sais quelles provisions ou objets indispensables. La nuit tombait; il neigeait en abondance, et le valet de chambre n'était pas encore revenu, bien qu'il fût parti de très bonne heure.

Les domestiques se trouvaient réunis dans la cuisine, suivant leur coutume, lorsqu'ils perçurent le bruit sourd des pas d'un cheval sur la neige fraîche. Bientôt après un homme en qui ils reconnurent leur camarade Hyacinthe, entra comme une bombe ; il était pâle, tremblant et bouleversé ; c'est à peine si, d'une voix étouffée, il put articuler : « Le gros lot ! »

Le marquis était assis en ce moment dans son bureau. Les jambes enveloppées dans une épaisse mante, il mâchait un cigare de Havane, tandis que le chapelain lui lisait la menue politique du *Siècle futur*. Soudain, suspendant la lecture, ils prêtèrent l'oreille au vacarme qui provenait de la cuisine. Tout d'abord, il leur sembla que les serviteurs se disputaient ; toutefois, au bout de dix secondes d'attention, ils reconnurent que c'étaient seulement des cris de joie, mais des cris si discordants et si délirants que le marquis irrité et tenant sa dignité pour compromise, dépêcha le chapelain pour s'informer de ce qui arrivait et imposer à tous silence. L'envoyé ne tarda pas trois minutes à revenir, et se laissant tomber sur le divan, s'écria d'un accent de suffocation : « J'étouffe! » Puis, il arracha son hausse-col et se déchira le gilet en voulant le déboutonner. Le marquis courut à son secours ; tandis qu'il lui éventait le visage avec le *Siècle futur*, il par-

vint à entendre jaillir de ses lèvres une phrase entrecoupée :

« Le gros lot... nous avons gagné le gros...

Malgré ses infirmités, le marquis bondit à la cuisine avec une légèreté inouïe ; arrivé au seuil de la porte, il s'arrêta devant la scène étrange qui se déroulait sous ses yeux. Céladon et Rita dansaient — était ce le *jaleo* (danse populaire d'Andalousie) ou la *cachucha* (contre danse rustique de cette province), en assénant mille coups avec la main sur leurs souliers et sautant comme des pantins de sureau électriques. Hyacinthe avait pris une chaise dans ses bras et valsait amoureusement et à grand bruit. Joséphine trappait la poêle à frire avec la queue d'une cuiller à pot produisant une véritable cacophonie, et le contre-maître, étendu par terre se vautrait, riant ou plutôt hurlant d'une manière sauvage : « Vive la Vierge ! » A peine nos gens aperçurent ils le marquis qu'ils s'élancèrent vers lui, les bras ouverts, et le soumirent à une série d'évolutions dans l'espace, sans qu'il lui fût possible d'éviter leurs bizarres agissements. Puis, chantant et dansant à la fois, ils se le passèrent les uns aux autres comme une balle en caoutchouc et le promenèrent dans toute la cuisine, jusqu'à ce que, le voyant plein de fureur, il le laissèrent allongé sur le sol. Mais alors ce fut encore pis, car la cuisinière Joséphine le saisit par la taille et, bon gré mal gré, l'entraîna dans un galop vertigineux ; pendant ce temps le contre-maître lui présentait une bouteille de vin dont il voulait absolument qu'il goûtât une gorgée, assurant que le liquide était exquis, chose que le bonhomme savait de science certaine pour avoir transvasé dans son estomac presque tout le contenu du récipient.

Aussitôt qu'il pût se dégager de leur étreinte, le marquis se réfugia dans son appartement, bien résolu à exhaler son irritation en racontant au chapelain l'audace de ses domestiques ; et s'entretenant avec lui du gros lot et de sa profonde surprise, il vit que l'ecclésiastique sortait enveloppé d'un grand manteau et enfonçait son chapeau sur la tête.

« Don Callixte, homme de Dieu, où allez-vous ? » cria le marquis étonné.

« Eh bien, avec la permission de M. le marquis, Don Callixte allait à Séville voir sa famille, faire part à celle-ci de la joyeuse nouvelle, et toucher en personne sa part du dixième, une bagatelle de quelques milliers de douros.

— Et vous ne quittez maintenant ? Et la messe, etc...

Là dessus, le valet de chambre avança par la porte son museau pointu. Si M. le marquis lui en donnait l'autorisation il s'en irait également recueillir ce qui lui revenait. Le marquis éleva la voix en disant qu'il fallait avoir le diable au corps pour s'esbigner à de pareilles heures et avec un empan de neige, ce à quoi Don Callixte et Hyacinthe répondirent ensemble qu'à midi le train passait à la ville la plus rapprochée, et qu'ils arriveraient à la gare à pied ou comme ils pourraient. Le marquis ouvrait déjà la bouche pour ordonner : « Hyacinthe restera, car j'ai besoin de lui », quand, à son tour, s'encadra dans le panneau de la porte la face rubiconde du cocher. Sans demander de permission et avec une joie insolente, Céladon venait prendre congé de son patron : il se sauvait, pressé de toucher ses sous, voilà !

« Et les mules ? » vociféra le marquis. « Et la voiture, qui va la conduire, voyons ? »

— Celui que voudra bien Votre Excellence ; l'office de cocher n'est plus mon fait, répondit l'automédon tournant le dos et livrant passage à doña Rita. Celle-ci, loin d'entrer craintive et sur la pointe des pieds, suivant son habitude, se présenta tout échevelée ; et, souriante, agitant une grosse poignée de clefs qu'elle remit au marquis.

— Votre Excellence, fit-elle observer à son maître, saura que celle-ci est la clef du garde-manger, celle-là de l'armoire à linge, celle-là de...

— Du diable qui vous emportera, vous et tous les individus de votre acabit, sorcière de l'enfer ! Vous voulez maintenant que ce soit moi qui retire du pot le lard et les pois chiches !... Eh ! allez-vous-en !...

Doña Rita n'entendit pas la fin de l'imprécation, car elle s'éloigna en sifflant. A sa suite sortirent les autres interlocuteurs du marquis et derrière eux le marquis lui-même qui les accompagna furieux à travers l'appartement et fut sur le point de les atteindre dans la cuisine sans oser les poursuivre jusqu'à la cour intérieure pour ne pas affronter la température glaciale. A la lumière de la lune qui argentait le sol couvert de neige, le gentilhomme les vit disparaître joyeusement. En tête venait Don Callixte suivi de Céladon et de doña Rita, bras dessus bras dessous. Hyacinthe fermait la marche, cousu littéralement à une silhouette de femme qu'il reconnut être Joséphine la cuisinière... la gentille Joséphine aussi ! ... Le mar-

quis porta ses regards sur la cuisine déserte ; il vit le feu de l'âtre qui s'éteignait peu à peu et entendit une espèce de ronflement bestial ; au pied de la cheminée, les jambes démesurément écartées, le contre-maître cuvait son vin...

Le lendemain, le berger qui avait refusé de tenter la chance, fit pour le marquis de Torres-Nobles de Fuencar une soupe paysanne à l'ail. Ainsi ce grand seigneur put manger chaud le premier jour qu'il se réveilla millionnaire.

Il me semble superflu de décrire la somptueuse installation du marquis à Madrid. Mais ce qu'il faut mentionner, c'est qu'il prit à son service une cuisinière dont les plats étaient tous autant de poèmes gastronomiques. Certains soupçonnent que les talents de cette artiste culinaire, goûtés avec infiniment de délices par le marquis, occasionnèrent à ce dernier la maladie qui le mena au tombeau. Pour moi, je crois que la frayeur et la chute dont il fut l'objet quand ses magnifiques chevaux anglais prirent le mors aux dents furent la véritable cause de son décès survenu au bout de quelques mois de séjour dans son hôtel meublé de la rue d'Alcala.

Lorsque l'on ouvrit le testament du marquis, on s'aperçut qu'il laissait pour héritier universel le berger de Fuencar.

Comtesse de Pardo Bazan.
(Traduction de H. Barthe.)

L'EMPIRE SOUS LA RESTAURATION

II

Et la Pologne ?

Il y a deux réserves à faire avant que d'y passer. Je ne reviendrai sur rien de ce que j'ai traité ici même, dans mon cours, il y a quelques ans, et que j'ai publié ensuite (1).

Il ne s'agit pas non plus de la répercussion en Pologne de transformations opérées simultanément en France. Il s'agit uniquement de transformations que la Pologne subit indépendamment d'un développement analogue en France, de transformations dont le sens plus profond est du reste identique dans les deux pays.

Si l'on peut affirmer qu'un abîme séparait la France de janvier 1814 de la France de novembre 1815, la situation de cette partie de la Pologne qui portait sous l'Empire le nom de duché de Varsovie, et qui, en 1815, se trouva la possession d'Alexandre de Russie, y était renversée complètement. Le duché de Varsovie, rattaché à l'Empire napoléonien, fut soumis à toutes les expériences de cette époque mouvementée ; sa vie politique, sociale et morale a subi une modernisation radicale, à l'instar de la France, et son maître qui attirait vers lui ses aspirations nationales, polonaises. D'un coup, d'une vedette française, jetée dans l'Extrême-Orient européen, ce duché, démembré de nouveau au profit de la Prusse, se transforma en la pointe la plus occidentale de l'immense Empire russe, qui s'appuyait de l'autre côté sur le Pacifique. Le petit Royaume de Pologne, tout en représentant les aspirations communes des Polonais, en tant que pays catholique, qu'organisme économique indépendant, que société moderne, basée sur la liberté personnelle de ses citoyens, en tant que monarchie constitutionnelle ce royaume de Pologne fut enchaîné à la Russie, énorme monarchie absolue, orthodoxe, orientale, gouvernée par une bureaucratie militaire, composée de millions de sujets, de centaines de millions de serfs. Cette Russie des grands propriétaires fonciers, où une économie capitaliste jalouse de toute rivalité intérieure commençait à peine à germer, était d'autant plus hostile au développement de sa nouvelle province que pour tous ces vieux Russes, pour les marchands et les fabricants de Moscou, le nouveau Royaume de Pologne n'était qu'une minuscule province lointaine, habitée par des éléments hétérogènes, conquise par les armées russes et qui devait être au plus vite rabaissée au niveau qui lui convenait. Arraché à une union avec la France, à la civilisation latine et occidentale, le royaume se trouva lié à d'autres provinces de l'ancienne République de Pologne pour entrer en même temps dans l'orbite d'un véritable monde slave, gouverné par la dynastie des Romanovs.

Certainement, il y avait en Pologne, et surtout dans sa partie russe, des gens qui avaient le pressentiment de cette union avec la Russie, qui la prévoyaient même depuis des années. Le

(1) Voir la *Revue Bleue* du 19 août 1933.
(2) Voir *Les Idées françaises et la Mentalité politique au XIXe siècle*. Paris, Alcan 1927.

programme grandiose de Czartoryski, alors ministre d'Alexandre et créateur d'une orientation slave de la politique extérieure de la Russie, qui devrait aboutir à une fédération de tous les peuples slaves autour d'un fort noyau polonais, sous le sceptre commun de la dynastie russe, prépara, dans une certaine mesure, cet événement. Toutefois, ce changement inopiné du sort en 1813 fut tellement inattendu pour la plupart de la nation, les grandes masses et leurs chefs, qu'il pût paraître presqu'une révolution, révolution plutôt morale, que politique ou purement matérielle. Il fallut s'adapter à cette nouvelle situation. C'était une nécessité pratique, mais c'était avant tout une nécessité morale : pour pouvoir exister ou subsister dans ces nouvelles conditions, il fallait transformer sincèrement et jusqu'au fond de l'âme toute l'orientation, toute attitude intérieure personnelle ou collective antérieure. Une nouvelle base morale, qui devait en même temps servir de base politique, devenait urgente. Un tel changement n'était possible qu'avec un nouveau système d'idées qui pourrait suffire à remplacer l'ancienne foi, ébranlée maintenant, dans l'invincibilité de la France et de son empereur.

Un tel système était alors facile à suggérer par ce qu'on appelle habituellement l'esprit d'un siècle, par la tendance vers l'unité supranationale qui se faisait jour à côté de l'autre tendance, décidément nationale, dans les premières dizaines d'années du siècle passé, vers l'unité de race. L'influence de Herder ou les idées d'un Fichte étaient très fortes partout. Un panslavisme *sui generis*, l'union volontaire de tous les Slaves avec les Polonais et les Russes en tête, s'imposait pour ainsi dire en ce moment.

Evidemment, ce panslavisme polonais n'est pas né d'un jour à l'autre, quoique tout ce qui l'avait précédé dans le passé, fût essentiellement différent de son caractère actuel. La poésie panslaviste de Trembecki (fin du XVIIIe siècle) ne porte que l'empreinte d'un panégyrisme servile envers Catherine II, et est un signe d'abaissement personnel de son auteur. Le panslavisme scientifique de la Société philomatique de Varsovie, quand la capitale était gouvernée dans les années 1795 à 1806 par les Prussiens, avait le caractère d'une défense subconsciente contre le danger d'une germanisation imminente. Et c'est seulement après 1815, à partir de 1816, qu'il change tout à fait de caractère. Il est superflu d'entrer dans les détails de ce mouvement après la belle et magistrale étude de mon ami, M. le recteur Ujejski, sur les prodromes du messianisme moderne en Pologne. Il suffit d'établir ici les traits essentiels de ce courant. Presque simultanément, mais indépendantes l'une de l'autre, paraissent trois œuvres éminentes, qui, d'une manière sincère, profonde et individuelle représentent toutes la même tendance commune de l'époque. Dans l'atmosphère de recrudescence des recherches scientifiques dans tous les domaines d'études slavisantes, dans un milieu intellectuel très approprié, surgissent trois théories poétiques du slavisme polonais : la *Sybille*, de l'archevêque Woronicz, système religieux, orthodoxe, catholique en 1818 ; le *Genre humain* du conseiller d'Etat Staszic, système rationaliste, plein de réminiscences du siècle de lumières, en 1819 ; et la *Vision dans les monts carpathes*, d'un jeune, poète et savant Brodzinski, véritable vision préromantique du même problème, en 1821, trois formules différentes de la solution de cette question fondamentale qui travaillait les esprits des Polonais. Woronicz revenait à la source unique des lois préétablies par la Providence qui régentent l'humanité : l'homme, les nations et les races. Staszic, l'ancien Buffonien, le fondateur d'une université napoléonienne en Pologne, entre 1813 et 1815, remonte vers les lois de l'évolution de la raison générale, base dernière de tout développement des humains, pour y trouver l'explication et l'argument de la création d'un nouveau culte et d'une nouvelle organisation sociale et politique, nationale et internationale. Enfin, Brodzinski cherche dans le passé de ce peuple unique entre tous les peuples, dans le passé polonais, l'issue qui devait apporter la guérison des maux universels, formule extraite de la sensibilité morale humaine. Et, tous trois, ils aboutissent à des conclusions analogues, conceptions mystiques de l'avenir de l'humanité et du rôle de la race slave dans cette humanité, de l'avenir de la Pologne dans ce monde victorieux des Slaves, conceptions très voisines l'une de l'autre, mais très différentes en même temps.

Pour Woronicz, sa conclusion se résume en une pensée mélancolique :

« Troie est tombée pour que Rome puisse naître ».

Staszic, toujours actif, toujours plein de vigueur et d'élan affirme que l'ère nouvelle d'une hégémonie sur le monde s'ouvre pour la race slave sous la direction de la Russie monarchique. Et c'est seulement Brodzinski, le plus rapproché de la jeune génération polonaise, qui

exprime ses attentes et qui prophétise dans un sens purement national. « La Pologne », dira-t-il, « l'ancienne garde et le martyr de l'Europe » « devient maintenant le noyau de la prospérité du grand peuple fraternel, l'instrument du développement des principes, honorés par le le grand monarque, mais qui vivaient depuis des siècles dans notre nation. » Tous trois, ils expriment dans trois langages parlés par la nation : religieux, rationaliste et romantique, la même idée fondamentale, l'espoir mystique dans l'avenir, appuyée sur une union avec la Russie par la communauté de race et les perspectives du développement qui attendait la Pologne grâce à cette union.

Ce mysticisme panslaviste polonais, né d'une situation qui fut l'opposé de la conception napoléonienne, n'apportait aucune abdication, n'imposait aucun renoncement. Toujours plongé dans l'imprécis, il dissimulait une note agressive assez distincte qui pouvait devenir de plus en plus offensive. C'est par lui que pour la Pologne pouvait s'ouvrir un nouveau champ de conquête morale, de satisfaction pour certaines de ses velléités politiques, en un mot, c'est grâce à lui que naissait un impérialisme mystique en Pologne.

Or, une couleur précise et concrète fut imposée à ce courant tout fait d'imprécision, mais assez général dans le pays, par un praticien, un homme libre de toute doctrine, un administrateur plutôt qu'un politicien, qui, par le caprice de son souverain, mais grâce à ses talents, fut appelé tout d'un coup à décider de l'avenir du royaume et de ses rapports avec la Russie. Nommé vers cette époque, en 1821, ministre du trésor, le prince Lubecki prit possession de son portefeuille en un moment des plus difficiles. Les dettes, suite de la période napoléonienne, une crise aiguë de l'agriculture, le manque presque complet d'industrie et le déficit dans le budget créait un vide, un gouffre, dans lequel, paraît-il, l'autonomie financière et politique du royaume devait périr. En plus, au lieu du rétablissement de rapports économiques entre le royaume et les autres provinces ci-devant polonaises, promis par le traité de Vienne, l'accès à la mer lui avait été coupé par la politique prussienne. Un système préférentiel, établi entre la Russie et la Prusse, en 1818, menaçait de détruire le reste de la fortune polonaise.

Lubecki se mit immédiatement à l'œuvre et exécuta son programme, s'il y a lieu même de parler d'un programme établi d'avance, car son action s'adaptait sans cesse aux circonstances, pour se réaliser successivement à mesure que la vie lui soumettait de nouvelles tâches à résoudre. Il assainit les finances. Laissant tomber les prescriptions du traité de Vienne, il entoura le royaume d'un mur de douanes, en créant des tarifs presque prohibitifs. Derrière ce mur, en vrai Colbert du XIXe siècle, il organisa l'économie publique du pays. Il dirigea toute une série d'entreprises d'État, s'empara de la gestion d'usines, des mines, des forêts, concentrant entre ses mains la direction suprême de toute initiative privée sur ce terrain. Impitoyable dans les perceptions d'impôts et l'exécution des monopoles, il élargit sa protection sur toutes les branches de l'économie nationale : après la liquidation des dettes extérieures, par l'organisation du crédit public (Banque de Pologne) et l'établissement du crédit foncier, par la réalisation d'un grand emprunt pour la Banque.

Dans son activité, il ne voyait en soi que le serviteur de son maître, le roi-empereur. Il ne connaissait pas d'égards pour les Polonais des autres parties de la Pologne. « Je paraîtrai, disait il, le 30 mai 1823, peut être, un peu sévère à ces messieurs de Cracovie..., mais je ne dois pas me départir du principe adopté dans tout le royaume et leur offrir de trop grands avantages : je suis ministre du Roi de Pologne, ce n'est pas ma faute, s'ils ne sont pas ses sujets ». Il était sans merci pour la vie économique du grand duché de Posen. Pour des raisons économiques et des considérations politiques, poussé par l'ombrage et la haine de race, il s'opposait de toutes ses forces à la pénétration prussienne dans le royaume et en Russie, prêt à barrer à la Prusse la route menant vers la Chine.

En luttes ouvertes avec le milieu économique moscovite et les dirigeants de l'Empire, ses ministres : Gouriev, Kankrine et Nesselrode, il défendit à corps perdu le territoire polonais contre l'invasion économique russe, le rapprochant des anciennes provinces polonaises, alors provinces occidentales de l'Empire : la Volhynie, la Lithuanie, la Côte de Courlande, par un vaste système de voies de communications, chaussées, routes, canaux, postes, etc. pour se faufiler en Russie centrale et, par la Russie, pénétrer en Extrême-Orient. Le fantôme de la Chine le hante dès le commencement. Il rêve de transformer Varsovie en une grande place d'échange avec les Orientaux. « A mon avis, écrivait-il, le 18 janvier 1822, il ne faut pas s'obstiner à ce que Varsovie devienne l'entrepôt principal des marchandises européennes destinées à la Russie ; elle doit au contraire occuper cette place

pour toutes les marchandises orientales, envoyées en Europe. »

La Chine — voilà le but final de ses efforts. « L'empire et le royaume réunis — pense-t-il le 5 mars 1824 — peuvent déjà fournir à la consommation chinoise les quantités et qualités suffisantes et chaque jour ne fait qu'augmenter cette possibilité. N'existerait-elle pas encore, il serait de l'intérêt de l'Empire de la faire naître, en encourageant ses fabriques », évidemment surtout celles du royaume.

D'ailleurs, il ne se bornait pas à cette unique direction d'expansion, et rêvait une autre, celle de rapports directs avec une puissance maritime, la Grande-Bretagne par exemple. « Il reste à choisir celui, disait-il le 13 août 1824, qui peut nous fournir ces objets (vins, cotons, soieries), pour les bois, chanvres, fer, etc., que nous avons et aurons en abondance, et l'Angleterre est l'État avec lequel de pareilles relations s'établiraient le plus facilement, il est même certain qu'elle accueillerait avec empressement les ouvertures qui pourraient lui être faites dans ce sens. » Il rêvait — d'ailleurs à tort.

C'est ainsi que, fort de l'appui que l'Empire des tzars et la protection personnelle du tzar offrait au royaume, il espérait, il était certain même de pouvoir atteindre le but de sa politique, de pouvoir créer un vaste organisme économique qui remplacerait pour la Pologne ses anciennes aspirations politiques. Sous sa main, l'impérialisme mystique, irréel prenait des formes réelles, positives, vivantes, celles de la conception grandiose d'un impérialisme économique.

Si Lubecki n'a pas achevé son œuvre, c'est qu'elle fut interrompue à mi-chemin par l'explosion de novembre 1830 — révolution qui doit en partie son arrivée au renouveau du napoléonisme en Pologne. Tandis qu'à la surface, dans les milieux officiels ou officieux, dans la presse soumise aux rigueurs de la censure — sous le régime napoléonien — tout était enthousiaste de ce régime, dans le pays même, dans la campagne ruinée par les réquisitions et dévastée par les guerres continuelles, couvait un fort sentiment d'opposition et, comme nous l'avons exposé dans notre ouvrage, cet esprit se manifesta autant qu'il était possible de le faire dans les conditions d'alors, aux séances des organes du selfgovernment provincial, aux rares séances des conseils départementaux. Maintenant, l'aspect du pays change complètement sous ce rapport, il se soumet volontairement aux traditions de l'Empire.

Il y a dix ans, cette campagne polonaise avait été forcée d'accepter les institutions, l'administration, le code français qui, par beaucoup de ses côtés, choquait surtout les mœurs polonaises. Tout en les acceptant, on s'y était opposé, en faisant appel aux anciennes traditions nationales. Maintenant, ce sont les nouvelles institutions du royaume qui déplaisent et ce sont celles du duché de Varsovie qui, à l'opinion publique du pays, paraissent porter le caractère national.

Il suffit de dire que le Code de Napoléon, lui-même, traité quelques années auparavant d'œuvre diabolique, était déjà tellement adopté par la nation que tous les efforts des nouveaux législateurs pour le supplanter ou le renverser se heurtèrent toujours à des obstacles insurmontables et que, à quelques transformations près (après 1831), il reste en vigueur jusqu'à présent, en qualité de codification nationale.

Non moins étonnante fut la transformation que subit l'aspect extérieur de la Pologne. Car c'est seulement alors que le style empire dans l'architecture gagna victorieusement tout le territoire du royaume, et c'est la campagne qui, surtout à partir de 1818, se couvrit d'une chaîne ininterrompue de petits et grands châteaux de pur style empire, très caractéristique, bien qu'adapté dans une certaine mesure aux exigences du climat, qui connaît de longs mois de neige. Cette diffusion de châteaux empire sur tout le territoire du royaume lui imposa un extérieur tellement uniforme que bientôt cette vue générale de mode passagère passa dans les mœurs de la société et que le château, bâti dans le style empire, adapté aux besoins du pays, est devenu aux yeux du grand public polonais une œuvre architecturale par excellence nationale. Pour ne citer qu'un seul spécimen de ce genre, il suffit de nommer le château du grand duc Constantin, qui bâti alors à la campagne à l'entrée de la ville, se trouve actuellement dans le centre le plus élégant de Varsovie, c'est le célèbre château du Belvédère. Et, à partir à peu près de 1825, cette mode, venant de la campagne, se communiqua aux villes, qui se couvrirent de nombreux bâtiments officiels, soit des hôtels monumentaux, comme toujours à Varsovie celui de la Société des Sciences ou l'hôtel du Ministère des Finances et pour finir par les charmantes maisons de gardes d'octroi. Ce qui donne encore actuellement à Varsovie un caractère spécifique au point de vue architectural, c'est justement le nombre de ses monuments publics et de ses maisons privées de pur style néo-classique.

Si je m'attarde un peu plus longuement sur ce sujet, c'est uniquement par ce fait que le style architectural d'une époque a, selon moi, une importance beaucoup plus grande que celle qu'on lui attribue d'habitude, car c'est l'architecture qui est toujours le corollaire le plus significatif de la situation sociale et politique d'une nation, d'une société à un moment donné. C'est donc dans une pareille campagne que s'est retiré l'esprit d'opposition sourde et plutôt passive de tous ceux pour qui le joug du grand duc devenait insupportable : les anciens serviteurs de Napoléon, qui ne trouvaient pas de places dans le nouvel ordre de choses, les anciens officiers et sous-officiers, mis à la réforme, renvoyés par un caprice quelconque du généralissime, tous ceux enfin qui craignaient le tyran et évitaient Varsovie. Mais la capitale n'était point coupée de la campagne : des fils nombreux unissaient les fils de la noblesse de campagne à leurs amis, soumis à l'école militaire et aux régiments à la rigide discipline de leur chef, à l'université à une surveillance étroite des autorités, établies exprès pour cette fin.

Un renouveau de sympathies napoléoniennes en rapport avec le renouveau de l'espoir en la France s'observe dans tous ces milieux, surtout après 1848. Bouleversés par la poésie de Mickiewicz, à la recherche du grand homme, du chef, pour l'action imprécise qu'ils attendent tous, ils reviennent dans leurs rêves vers Napoléon, vers sa gloire. Une hypnose naît, elle fait croire que le service seul dans ses rangs suffit pour transformer un soldat en héros, un général en chef invincible, et que ce service est la marque certaine du génie militaire. C'est dans un milieu pareil que naît, que s'élève, que se répand la grande erreur qui devait pousser le [illegible] Chłopicki contre sa volonté à la dictature malencontreuse de 1830.

Un reflet lointain, mais combien révélateur de cet état d'âme collectif se retrouve chez le grand poète Wyspianski, dans sa vision de la Victoire, de la Niké des Napoléoniens.

> Sous Moscou, dans le nid même des tzars
> Je conduis le César des Francs
> Je planais dans le nuage des aigles
> Au-dessus d'une forêt d'étendards
> Plus haut, toujours plus haut.
> ...A celui-là, la victoire qui est avec nous.

« celui-là, la victoire », mais la Niké nous a [illegible] d'étant et la débâcle et la mort furent la suite de cette erreur tragique de 1831.

III

J'approche de la fin, et avant de conclure, je tiens à souligner que le tableau que je viens de donner n'embrasse qu'une partie, bien qu'une partie importante des changements qui se produisirent en France et en Pologne, mais n'épuise point l'ensemble compliqué de la vie de cette époque.

Ce qui me paraît toutefois démontré, ce qui, j'espère, ressort de mon exposé, c'est l'analogie frappante du processus d'une évolution qui se produisit sur deux terrains alors absolument indépendants l'un de l'autre. Si je choisis pour mon exposé ces deux pays, nos deux pays, ce n'est pas pour des considérations d'ordre sentimental ; pour pouvoir en Polonais parler de la Pologne et de la France à Paris. Je les ai choisis exprès pour pouvoir analyser l'influence successive de l'Empire dans deux milieux qui, par leur essence même, sont opposés l'un à l'autre : dans le *centre* même de la formation de cet ensemble de phénomènes et sur une *périphérie* géographiquement la plus éloignée de son action. Les résultats obtenus nous ont conduit, ici et là-bas, aux mêmes conclusions et ont parfaitement confirmé les thèses que j'ai essayé de déterminer au commencement.

Mais, à côté de cette première conclusion, il reste à en tirer une autre, plus importante encore. Une corrélation intérieure entre le développement de la Pologne et de la France me paraît démontrée pour cette époque, d'une manière qui ne peut pas ne pas frapper. Mais cette corrélation dont la démonstration vous a été fournie pour une période relativement courte, est un phénomène beaucoup plus large, j'oserai même dire, un phénomène général pour toute l'histoire contemporaine. Evidente pour la révolution et l'Empire, généralement admise pour 1848, elle a été la source la plus profonde des espoirs et des déboires sous le Second-Empire. Elle garde toute sa force jusqu'à présent. Non seulement politiquement, mais aussi socialement, moralement, nos deux pays, nos deux nations sont unis en un amalgame indissoluble de développement commun. Je sais qu'il y en a qui voudraient nier ce fait; pour nous autres, c'est une évidence historique, et j'ose même dire une évidence historique heureuse non seulement pour nos deux pays, mais aussi pour le développement ultérieur de la civilisation européenne.

MARCELI HANDELSMAN.

DU NOUVEAU SUR AMIEL

— —

Le docteur Marañon vient de publier sur Amiel un livre auquel il a donné pour sous-titre « Étude sur la timidité » (1).

L'intérêt du livre est multiple. Et sans doute Amiel lui-même n'est-il que l'occasion de ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre. Amiel est un assez pauvre sire, que l'on croirait assez volontiers trop connu, si le médecin, de son point de vue, n'apportait des explications qui ravivent l'intérêt qu'on peut lui accorder.

On peut résumer ainsi la thèse du Dr Marañon : la vie manquée d'Amiel a été manquée par timidité. La timidité d'Amiel est la timidité devant la femme. Seulement cette timidité n'est pas celle de l'impuissant; elle est, au contraire, celle du type supérieurement viril, qui ne rencontre pas, qui a toute chance de ne jamais rencontrer la femme idéale pour laquelle il est fait.

Cette explication est appuyée sur un grand nombre de textes, dont quelques-uns inédits, mis en œuvre de la façon la plus ingénieuse. Le lecteur peut toutefois n'être pas convaincu, mais cela ne diminue en rien l'intérêt du livre. En dehors des textes d'Amiel, il y a les textes de ceux qui l'ont connu, et ces derniers ne disent pas tout à fait la même chose que les autres. C'est au surplus une question de savoir si la surabondance des confessions du professeur génevois n'est pas une manière particulièrement raffinée de tromper le lecteur. Peu importe qu'il y laisse voir de petits côtés que la plupart dissimulent soigneusement ; c'est là faire la part du feu : c'est endormir la méfiance de l'investigateur pour dissimuler précisément le trait qu'on ne veut pas laisser voir dans son personnage. Ni le débordement, ni la bassesse de certaines confidences ne sont une garantie suffisante de sincérité.

Amiel n'était pas un impuissant : il nous a laissé une sorte d'acte notarial en même temps que psychologique et littéraire de son unique exploit de mâle. Mais de là à faire de lui un type supérieurement viril (et nous entendons bien qu'il ne s'agit pas d'une virilité d'étalon reproducteur), il reste une distance, qui est grande. La virilité supérieure d'Amiel pourrait bien n'être que l'excitation d'une continence imparfaite, mais exaspérée par des lectures libidineuses et plus éloignée que la vulgaire débauche de la véritable chasteté. Sans doute, Amiel se piquait-il de chasteté, mais nous ne le couronnerons pas « rosier ». Il a voulu la chasteté sans en vouloir les conditions, et il a fourni une illustration nouvelle de la célèbre pensée de Pascal que « qui veut faire l'ange fait la bête ».

Il est bien vrai qu'Amiel a son auréole. Mais la lumière n'émane pas de lui ; elle émane de quelques femmes exquises, qui l'ont aimé avec une incroyable ferveur. C'est ici que se pose le problème dont les données sont si complexes que la solution généreuse du Dr Marañon pourra toujours être défendue. Il estime que les femmes ont un sentiment secret, qui manque aux hommes, de cette virilité supérieure dont Amiel serait un des types caractérisés. Nous croyons volontiers que les femmes ont ce don, ce tact qui paraît merveilleux à ceux qui en sont dépourvus, comme sans doute les hommes ont un pressentiment de la valeur féminine, indépendant de toute analyse, indépendant de l'exercice des sens tels qu'on les catalogue ordinairement, et si bien défini par ce Ganivet que Marañon rapproche d'Amiel, dans son roman autobiographique « Los trabajos del infatigable creador Pio Cid » (1.70-73).

Mais c'est une autre question de savoir si les affections si nobles et si fortes dont Amiel fut l'objet ont bien cette cause là.

Certaines de ces affections se sont traduites en un langage émouvant, qui donne comme une sensation d'absolu. Mais on peut se demander si leur noblesse et leur force traduisent quelque noblesse et quelque puissance chez celui qui en fut comblé ou seulement chez celles qui les éprouvèrent. On peut se demander aussi si les affections qui s'expriment avec cette passion déraisonnable et un peu morbide sont bien les plus grandes qui se puissent éprouver et si la sensation de l'absolu que nous disions n'est pas une illusion. C'est faute d'avoir pu s'exprimer en son langage propre que l'amour emprunte le verbe qui, sans être littérature, n'est pourtant plus de l'ordre de la vie. La haine aussi, quand la personne ne contrôle plus ses actes et se projette dans l'irréel, se porte à ces extrémités où l'on éprouve le vertige de l'absolu ; elle aussi est prête à sacrifier la propre vie pour la satisfaction d'un sentiment éphémère. Ce qu'on pourrait appeler l'amiélisme est une sorte de réactif qui rend visibles pour l'émerveillement du psychologue

(1) Amiel. Un Estudio sobre la timidez. Madrid 1932.

quelques-unes des nuances les plus secrètes et les plus mystérieusement changeantes de l'âme humaine. Ces femmes, qui ont aimé Amiel si noblement qu'elles ont mis sur lui un reflet de leur noblesse, nous présentent des destinées incomplètes : à toutes il a manqué une ou plusieurs des conditions du bonheur que nous pouvons raisonnablement espérer de goûter sur cette terre, la santé, ou la beauté, ou la fortune, ou la chance de rencontrer à temps la personne qui pouvait associer son existence à la leur. Dans leurs méditations solitaires, dans l'enthousiasme de leur chaste continence, dans la terreur de la rapidité du temps, l'image de l'éminent professeur, psychologue et confesseur laïque, sans préjugés, libre, tout en ayant, lui aussi, de temps à autre sa petite odeur de continence en même temps que ses petits talents de société, et la discrète odeur de libido qu'entretenaient en lui ses lectures et ses pensées favorites, leur paraissait plus accessible que celle d'un autre confesseur ; mais il faut ajouter que les manèges d'une savante coquetterie stimulaient ce travail intérieur et excitaient aux déclarations qui, une fois murmurées, vont bientôt jusqu'aux cris les plus violents de la passion.

Le Dr Marañon est assurément dans le vrai lorsqu'il reconnaît qu'Amiel est un type accompli de médiocrité vulgaire. Et nous acceptons aussi l'idée que cette médiocrité éminemment représentative fasse de l'éminent professeur qui avait pour certains auditeurs et surtout auditrices le prestige de l'ennui qu'il infligeait au commun des auditeurs, l'équivalent d'un excellent cobaye, car si nous ne pouvons faire sur lui des expériences de laboratoire, il nous a laissé dans la variété débordante de ses confidences, matière à tant d'observations que nous retrouvons presque les conditions de l'expérimentation.

Ce dont nous ne sommes pas sûrs, c'est que l'éminent professeur, né à Genève le 27 septembre 1821, et mort le 11 mai 1881, coïncide avec le beau type représentatif dont le Dr Marañon nous donne l'inoubliable portrait.

Mais qu'importe! S'il n'y a pas coïncidence, l'Amiel du Dr Marañon est aujourd'hui plus réel que l'intellectuel du Journal intime, en même temps qu'il est sûrement très intéressant ; s'il ne coïncide pas avec l'Amiel de l'Histoire, il représente un type profondément humain qui peut-être ne s'est jamais réalisé en une personnalité précise comme celle de l'éminent professeur, mais qui vit, à des degrés divers dans une large partie de l'humanité masculine, s'il faut, avec le Dr Marañon, admettre que, provisoirement au moins, celle-ci comprend beaucoup de représentants du type de virilité inférieure que Don Juan incarne et quelques représentants du type de virilité supérieure dont Amiel, l'Amiel de l'Histoire, évoque l'idée, comme un nuage dans le ciel du soir recueille en sa frange la dernière lueur du soleil directement invisible. Plus donc que par ce qu'il nous apprendrait sur l'Amiel de l'Histoire, qui reste équivoque, mais pas assez pour ne pas être antipathique, le livre du Dr Marañon nous intéresse par ce qu'il nous apprend sur toute une humanité, dont nous faisons partie.

II

Le nouveau livre du Dr Marañon se rattache étroitement à la série de livres et d'articles que l'auteur a déjà consacrés à la psychologie sexuelle : œuvre considérable et profonde, mais qui n'a nullement, comme chez certains autres investigateurs, le caractère d'une obsession maladive et qui est toujours traitée avec un tact irréprochable. On reconnaît même de mieux en mieux, à mesure que se développe et que s'enrichit cette œuvre, à quel point elle apporte des justifications nouvelles, inattendues pour beaucoup de lecteurs, aux principes de la morale la plus scrupuleuse et la plus traditionnelle.

C'est en étudiant le type de Don Juan que le Dr Marañon a donné au public la première et déjà très ferme esquisse de ses idées sur la psychologie sexuelle. Pour lui, le type Don Juanesque est un type inférieur, du point de vue du biologiste. Physiquement et intellectuellement, il est efféminé, c'est-à-dire diminué, puisque c'est seulement dans la femme que le type féminin peut être plénitude et santé ; il est en régression, il s'éloigne de la réalisation de sa propre personnalité et de la connaissance de la personnalité en autrui. Il poursuit, et poursuit vainement, dans les aspects mêlés, vaguement confondus dans leur insuffisance, qu'offre à son instinct l'autre sexe indifférencié, une satisfaction qui n'est pas seulement inaccessible, mais qui est impossible. Il est infécond et il tend à l'impuissance définitive.

A l'opposé de cette déchéance, qui est au-dessous de la bonne santé animale, se place le type de l'homme supérieur, rare en fait, mais que tend à généraliser le progrès le plus certain, physiologique et intellectuel, de la nature humaine : l'homme pleinement homme, virilement homme, dont la personnalité, de plus en

plus fortement constituée ne peut trouver sa pleine satisfaction que dans l'amour d'une personnalité de l'autre sexe, qui est un exemplaire unique et non pas un avatar quelconque du sexe féminin.

L'humanité tendrait donc à la plus stricte monogamie. L'idée, scientifiquement défendue, n'a rien de commun avec les fadaises romantiques, mêlées d'orgueil et de littérature, selon lesquelles il a été créé dans le monde des paires d'êtres exceptionnels, qui doivent se réunir au mépris de tous les obstacles et de toutes les lois, même et surtout morales. La conception du Dr Marañon est, au contraire, une conception très fortement familiale, et il admet, en alléguant des exemples bien frappants, que l'idéal de la femme pour l'homme supérieurement viril s'inspire profondément des traits que cet homme a connus ou devinés dans sa mère (p. 93).

Du point de vue du médecin encore, le Dr Marañon corrobore les exigences, longtemps bafouées par ceux qui se croyaient les vrais interprètes de la nature, de la scrupuleuse morale traditionnelle en ce qui concerne le respect de l'enfance et de la jeunesse : le respect de l'enfance, en ce que toute image de l'amour charnel doit être scrupuleusement écartée du milieu où l'enfant reçoit ses premières impressions (p. 52) ; l'auteur a un passage émouvant sur la misère morale du taudis, pire que sa misère économique ; car il croit que bien souvent, ces premières impressions de brutalité et de vulgarité, bien que demeurées dans le subconscient de l'enfant devenu grand, ont déterminé chez lui une timidité sexuelle faite de dégoût, qui fausse pour lui les conditions d'une vie normale et saine, et parfois aussi, une aversion pour le père de famille à qui l'éducation n'arrive pas à rendre son prestige.

Et le respect de la jeunesse ne doit pas être moindre que celui de l'enfance. Car s'il faut bien se garder des mensonges qui surexcitent des curiosités malsaines ou dangereuses, il faut retarder, autant que possible, les révélations longtemps prématurées ; et le ridicule préjugé de collégiens encouragés par de pseudo gens d'expérience, qui veulent que le jeune homme, connaisse de bonne heure ce qu'ils appellent les réalités de la vie, est profondément malfaisant, parce que le jeune homme n'est physiologiquement apte à l'amour que bien des années après l'âge du préjugé, et que ses malencontreuses expériences, même lorsqu'elles ne sont pas avilies par les déplorables conditions où elles se font ordinairement, lui donnent l'illusion de son impuissance, et lui inspirent encore cette timidité sexuelle qui risque de le paralyser toute sa vie (p. 53). La conviction scientifique du Dr Marañon est si forte qu'elle lui inspire un optimisme que peut difficilement partager le moraliste. L'évolution de l'humanité va à la monogamie la plus stricte, et le désordre des mœurs d'une époque troublée, même s'il est favorisé par la législation (comme c'est le cas actuellement en Espagne, en particulier par l'institution du divorce) ne prévaudra pas contre cette évolution (p. 85-86). Cela est vrai sans doute, mais vrai du point de vue de l'an 3000, vrai du point de vue de « La Science » immortelle ; mais du point de vue où nous sommes placés, hommes de 1932, qui vivons parmi des personnes, la tristesse de tant de vies avilies et gâchées met une brume épaisse entre nous et ce soleil d'optimisme.

Mais au delà de la brume brille le soleil vivifiant. L'avenir retardé se réalisera. Marañon a raison et à chaque page de son livre nous avons quelque révélation nouvelle de sa perspicacité par quelque échappée sur la profonde réalité psychologique et morale. Ce ne sont pas des digressions, car le rapport avec le sujet traité est toujours direct, mais il est impossible que l'observateur de si complexes réalités humaines laisse borner son horizon au cadre d'une vie un peu étriquée comme celle d'Amiel. Chaque sujet d'étude est pour Marañon l'occasion d'observations neuves au delà de ses limites strictes ; et, ainsi, bien qu'il rédige sans doute rapidement, dans une sorte d'enthousiasme, le livre qui est à point dans son esprit, d'autres études se préparent et mûrissent longuement dans ses méditations.

On glanerait tout au long du livre des observations pénétrantes, qui tout en se rattachant au personnage d'Amiel, le débordent de beaucoup. Telle celle-ci : « J'ai observé bien souvent que les personnes dont l'anniversaire tombe en automne éprouvent le sentiment du vieillissement d'une façon beaucoup plus aiguë que ceux qui sont nés dans les mois pleins de vie du printemps ou de l'été. » (11). Telles encore les observations empruntées à Léonard de Vinci et à un « grand peintre espagnol » pour qui peindre une femme qu'ils désiraient était une manière déjà « quasi religieuse » de la posséder (109). Telles les observations sur le rôle du journal intime dans la vie d'un homme : le journal rival de la femme (p. 311 et suivantes), parce qu'il est le confident, le confident d'une complaisance irréprochable ; le con-

fident (autre remarque profonde) qui a manqué au grand Angel Ganivet (133).

Comme nous souhaiterions que, parmi les œuvres qui mûrissent actuellement dans les recherches et dans les méditations de Marañon, il y en eût une consacrée à cet homme extraordinaire, si semblable à Amiel par quelques côtés, mais dont la générosité et l'ampleur d'horizon font un contraste absolu avec l'égoïsme et l'étroitesse d'esprit de l'éminent professeur génevois.

Car nous croyons, en somme, que c'est Amiel qui a raison contre son prestigieux défenseur quand il déclare (ces citations sont loyalement faites par notre auteur (p. 127 et suivantes), qu'il est un œuf sans germe, une noix creuse, un neutre qui n'est pas de son sexe, un débile et un impuissant, qui a besoin de se masculiniser et de se viriliser, et quand il souriait avec une certaine complaisance à ceux qui lui attribuaient quelque chose de Don Juan, d'un Don Juan vertueux (p. 268), bien qu'il y eût à discuter sur cette vertu de « rosier » manqué.

Mais la noblesse et la valeur virile que le Dr Marañon a supposées chez Amiel (et nous ne regrettons pas l'illusion qui nous vaut un si beau livre) semblent s'être trouvées à un degré admirable chez le grand Espagnol, qui ne trouva ni l'apaisement bon pour l'« intellectuel » du journal intime, ayant donné dans son roman *Los trabajos...*, tout ce qu'il pouvait concéder à ce genre, ni celui du bel amour que son espagnolissime personne méritait, et qui chercha la mort dans les eaux glacées de la Duna, un jour de cette année 1898, si triste pour l'Espagne.

M. Legendre.

LA FRANCE EN SAVOIE

Quel pays ne jalouse la France ? Comme le Pape Grégoire IX chacun voit en elle le Royaume au-dessus de tous les autres que Dieu lui-même couronna de prérogatives et de grâces exceptionnelles. Un coup d'œil sur nos cartes et nos mers dit assez le pourquoi de ce jugement et de ces convoitises. Tant de richesses [illegible] tant d'ordre et de charme dans l'abondance, un génie humain si éclatant à l'œuvre sur une terre si généreuse, ah ! comment nos voisins, Italiens, Anglais ou Allemands, ne seraient-ils pas jaloux ?

La diversité régionale s'accordant avec un esprit centralisateur particulièrement puissant, voilà le secret de la France. Ses provinces dont l'aspect géographique, les populations et les mœurs offrent une incessante variété, forment le bloc national le plus solidement constitué de l'Europe. Chacune d'elles accuse des traits distinctifs, originaux, mais la physionomie reste française. Celle de la Savoie plus qu'aucune autre. Nouvelle venue dans notre histoire où elle pénétra sous un nom celtique, la « Sabaudie » se targue, en effet, d'avoir aimé, suivi et soutenu cette histoire avant de lui appartenir. D'un mouvement naturel et passionnément volontaire, elle s'est incorporée au bel organisme du pays de France. Et sa longue attente faite d'amour lui a valu d'exprimer notre âme de contrastes et d'harmonie plus totalement, d'être, avec la même fidélité que l'Auvergne gauloise ou la Lorraine des Francs, le miroir où le visage de la Patrie se reflète. Entre les frontières bleues de ses lacs et de ses montagnes, dans l'ombre des arcs romains, des châteaux bourguignons et des clochers italiens, c'est la France qui a grandi.

Aux temps où elle faisait partie de l'antique Allobrogie, la Savoie opposa une résistance si forte à la conquête romaine que les empereurs la regardèrent longtemps comme un repaire de suspects. Elle ne voulut entrer dans les fastes de la paix césarienne qu'avec ses arts et ses dieux : d'habiles ouvriers y continuèrent la fabrication des beaux vases allobroges, vernis de rouge, et des agrafes ou colliers destinés à la parure des femmes. Et le puissant Borvo, dieu des thermes, prit place dans le catalogue mythologique impérial avec les jeunes et charmantes divinités féminines, les « Mères Augustes », aïeules de nos fées médiévales, qui présidaient à la vie des localités gauloises. L'esprit d'indépendance des Allobroges commande l'histoire. S'ils abdiquent, c'est par amour et quand la conquête leur apporte les bienfaits de l'ordre romain ou français.

Sous son aspect moderne, l'histoire savoyarde présente un enchevêtrement de dynasties et de faits d'où se dégagent deux fils conducteurs : l'ambition des princes, toujours tendue vers les acquisitions de territoires qui affermiront le prestige de leur gouvernement, et le penchant du peuple à lier ses destinées aux nôtres. Forces

en apparence contradictoires, mais qui, du XIIe au XVIe siècle collaborent plus souvent qu'elles ne s'opposent, malgré des écarts politiques, comme l'alliance de 1238 avec Frédéric II et les démêlés entre Louis XI et l'honnête Yolande de France, femme de Philippe sans terre. Quand les princes de Savoie jugent l'heure venue d'établir en Italie les assises de leur gouvernement, le pays se sépare d'eux, et, résolument hostile au Piémont, suit l'élan de ses fleuves qui l'emporte vers la France. Au moment du Traité de Lyon, écrit à la pointe de l'épée de Lesdiguières et qui marque l'écrasement de la politique piémontaise, il eût souscrit déjà aux paroles d'Henri IV : « J'entends que toute la langue française soit aux Français ».

L'origine des princes de Savoie est bourguignonne. L'Italie a vainement essayé d'en prouver le caractère italien et l'Allemagne, le caractère allemand. Trois générations de sang bourguignon précèdent Humbert aux blanches mains, chef de la dynastie, qui hérita du pouvoir par la grâce d'une reine. L'aurore se lève sur la Maison de Savoie dans l'éclat d'un roman d'amour. Rodolphe III, roi de Bourgogne au début du XIe siècle, avait pris pour seconde femme Ermengarde ou Hermenjart, veuve elle-même et de jeunesse déclinante, mais si belle dans sa robe couverte de perles et sous ses voiles traînants que les yeux du roi lui virent toujours une grâce de fleur printanière. Il l'amenait avec lui à Aix, entourée d'une cour dont le luxe évoquait les pourpres de Byzance et qui jetait sur la petite ville gallo-romaine, avec les émaux et les tissus, l'éblouissement de l'Orient. Et parce que les fraîches collines et le lac de saphir où les bruyères trempent avaient séduit la Reine, il lui offrit le domaine d'Aix par un acte où il témoigne de l'amour porté à sa très chère épouse. D'autres diplômes y ajouteront les terres qui forment aujourd'hui trois cantons suisses, Vaud, Neuchâtel et Valais, une partie de la Savoie et les Comtés de Vienne et de Sermorens. Dons qui mettaient aux pieds d'une femme la splendeur d'un pays et, dans une atmosphère de conte de fées, ouvrent les destins d'Aix, cité des amantes et des reines.

A la mort de Rodolphe, le Comte Humbert, gérant des affaires royales, imposa ses directions à la politique d'Ermengarde, sous la domination fictive de l'Empereur allemand. Par l'abandon de ses dernières possessions aux seigneurs turbulents et puissants de la Bourgogne, Rodolphe avait préparé cette politique, et le siècle suivant verra le domaine d'Aix figurer parmi les terres des Comtes de Savoie.

Ce sont des princes réalistes, diplomates doués souvent d'une intelligence et d'un sens politique exceptionnels. Tous ont la passion de leur Maison, de cette dynastie bourguignonne et sarde qui, entre Chambéry et Turin, commandera les oscillations d'une longue et tumultueuse histoire. L'Eglise travaille à l'établissement de leur souveraineté en organisant la féodalité ecclésiastique qui donne à l'évêque le pouvoir comtal et des attributions de préfet. Huit évêques, sortis en deux siècles de la Maison de Savoie, feront sur les sièges de Lyon, d'Aoste, de Vienne et de Belley, rayonner son jeune soleil, le tiers de la Bourgogne tombant ainsi entre les mains des princes. Le jour où d'habiles alliances leur apportent Turin et d'autres fiefs transalpins, ils lèvent leur sceptre sur les deux versants des Alpes. La Savoie pratiquera un loyalisme fidèle à l'égard de ces souverains qui ont fait d'elle l'Etat robuste, occupant au carrefour des grandes routes italiennes et françaises une place où bat le cœur du pays méditerranéen. Mais la France seule possède son âme, et plus profondément, peut-être, aux jours où elle lui dispute, derrière la bannière de ses princes, une indépendance qu'elle aspire à sacrifier.

La lutte entre l'Empire et le Saint-Siège voit se ranger du côté de l'hérétique, et non sans scandale pour le monde chrétien, quelques-uns de ces comtes que la faveur de l'Empereur Sigismond élèvera au titre de ducs. En réalité, il s'agit pour la Savoie de suivre la diplomatie de l'équilibre sur les terres dispersées où son drapeau flotte et dans le Royaume d'Arles, convoité par la France. Attitude d'amphibie selon l'historien docte et charmant de la dynastie, M. Dufayard, mais qu'imposaient le voisinage et les prétentions des grandes puissances. Quand Rodolphe de Habsbourg veut céder le Royaume d'Arles aux souverains d'Angleterre, elle s'y oppose et détache de l'Empire ce royaume, né pour porter les lis de France et qui verra désormais s'étendre leur floraison. L'intérêt de la Savoie est alors de soutenir les Capétiens dont la politique, fondée sur le principe des nationalités, fait échec au rêve de domination universelle poursuivi par l'Allemagne. Si Amédée III et Amédée IV travaillent en marge de l'Empire, le superbe Amédée V se déclare l'allié de Philippe-le-Bel et, tout en maintenant l'intégrité de son territoire, met ses vues ambitieuses d'accord avec celles de la France. Les Humber-

tiens ne peuvent souffrir que les évêques à Sion, Tarentaise et Turin deviennent les sujets de Barberousse et de ses successeurs.

L'impôt du sang, magnifiquement payé au cours de la Guerre de cent ans, a montré vers quelles amours penchait le cœur de la nation. Dès l'ouverture des hostilités, Aimon le Pacifique amène ses bandes à Philippe VI, comme, plus tard, Amédée VII, le *Comte Rouge*, amènera ses lances à Charles VI. Figure de légende et qui entre au pas fougueux des chevaliers dans l'aventure, cet Amédée VII devait recevoir le titre de « Comte Rouge » en raison de tout le sang anglais dont il avait rougi son armure noire. Il était fils de Bonne de Bourbon. Le jeune Roi Charles VII saluait en lui un frère chéri de sa race et le Duc de Berry l'accueillit en France par la promesse « qu'il saurait suivre et tenir les voies de ses pères qui aux affaires de France s'étaient toujours moult vertueusement comportés ». Le « Comte Rouge » ratifia l'engagement par des faits d'arme extravagants. Duels et tournois mettent chaque jour entre ses mains la hache, la lance ou l'épée avec lesquelles il abat ces chevaliers anglais dont le sang auréole tragiquement son nom. Son père, Amédée VI, avait adopté lui-même le parti des Valois, et les lourdes tentatives de l'Empereur Charles IV pour opposer la Maison de Savoie à la Maison de France s'étaient brisées contre sa fidélité. Comment le blâmer s'il en retira des avantages et de ses rapports avec les deux grands ennemis fit dépendre sa suzeraineté sur les Comtes de Genevois ? Amédée VIII, devenu maître du Génevois tout entier, comptera deux mille sujets à Azincourt. « Toujours en avant Savoyens » ! reste la devise des soldats qui appellent leurs princes aux Capétiens pour [illegible] l'avoir [illegible] du royaume.

Les Comtes de Savoie ont un Hôtel à Paris et un château à Gentilly. La monarchie française sert de type à leur administration et à leur cour. Ils sont admirablement et loyalement servis par nos princesses, Yolande de France et cette vaillante Christine, fille d'Henri IV, dont la régence eût à lutter contre les ambitions de Richelieu. La femme de Charles Emmanuel, Françoise d'Orléans, introduit en Savoie les usages et le ton de Versailles, et la charmante Marie-Adélaïde, fiancée du Duc de Bourgogne, ravit elle-même ce Versailles où le Roi-Soleil s'est ar[illegible] ses belles paupières et ses cheveux [illegible]. A cette époque qui verra sous l'orage [illegible] les doctrines salésiennes, le mouvement de la Savoie vers la France lui fait adopter non seulement les formes de l'administration, mais celles de la vie et du catholicisme français. Le mariage d'amour entre les deux pays est chose consommée, malgré d'inévitables querelles comme l'incident vaudois et l'occupation du territoire par Catinat. C'est dans une atmosphère de lune de miel que les conflits se dénouent. La politique de la France exprime les secrètes tendresses que l'unité de langue et de civilisation établit entre ces peuples nés pour fraterniser sous un seul roi. Toujours elle s'inspire d'une vive et délicate compréhension des intérêts savoyards. Quand François Ier imposait à Chambéry une domination qui devait durer vingt trois ans, il préconisait déjà les mesures conciliatrices, et le peuple, tout acquis à l'idée française, lui opposait à peine quelque résistance. Louis XIV victorieux suit la même politique ; il laisse à la Savoie ses institutions locales, son Sénat, sa Chambre des comptes et ne témoigne de sévérité qu'à l'égard du Piémont où les intrigues anti-françaises iront se multipliant. Les Traités de Pignerol et de Turin rendent à Victor Amédée ses domaines, le Traité d'Utrecht fera de ses États une monarchie. Mais l'heure qui oriente vers l'Italie les destinées du jeune royaume a frustré la Savoie de ses espérances. Elle ne portera plus en elle désormais que le solitaire et brûlant désir de la France.

La monarchie sarde, fondement de l'unité italienne, est un gouvernement absolutiste, servi par une police tracassière, brutale et tyrannique. Les rois eux-mêmes font preuve d'humanité et de bonté : ils traitent le peuple avec une familiarité affectueuse, protègent les classes moyennes et pratiquent des mœurs simples très éloignées du luxe de Versailles. Et le peuple aime ses rois, mais il hait le régime imposé, si différent de celui dont il jouissait « au temps français », régime dérivé d'un principe de despotisme et qui provoque des émigrations en masse vers Paris. Dans le Chablais d'où s'exilent les petits ramoneurs avec leurs marmottes, une vague de misère a passé qui atteste les faillites de la politique piémontaise. Les « Royales Constitutions » de 1723 assurent aux intendants des pouvoirs dont ils abusent, particulièrement vis-à-vis des aristocrates soupçonnés d'attachement à la France et qu'on embastille tous les jours à Miolans. Il entre dans les vues des « Machiavels couronnés », de mettre la main sur cette noblesse fidèle et sur le clergé. Ce qui en résulte est l'immolation du beau pays savoyard, livré à des agents dont l'autorité s'exerce avec une grossièreté narquoise et d'in-

tolérables minuties : défense est faite, par exemple de fumer devant une sentinelle, la sentinelle représentant le Roi. Chez les populations habituées à la bonne grâce française et aux tolérances du régime ducal, une seule pensée peut germer, celle d'échapper à la tyrannie sarde et de rendre à Chambéry le rôle usurpé par Turin. Dès que le tocsin de la Révolution sonne en Europe, la Savoie se lève et tend l'oreille. Aucun loyalisme n'empêchera les clubs, réunions, pamphlets, libelles et discours de révéler l'unanimité des désirs dans la province où l'espoir de la liberté devait naître sous les auspices de notre histoire. Le grand serviteur des ambitions piémontaises, Joseph de Maistre, quand il se penche sur sa petite patrie n'entend plus battre en elle que le cœur de la France. Les six cent cinquante communes appelées à décider de leur sort se gardent de donner une voix pour le maintien de la domination sarde. Deux seulement réclament l'indépendance. Toutes les autres vont à la France. Et le décret de la Convention prononçant l'incorporation du petit pays au grand pays soulève une tempête de joie jusque dans les plus humbles maisons des régions annexées.

Mais la grâce attendue depuis des siècles sera payée chèrement, si chèrement que les exploits multipliés par la Légion des Allobroges sur tous les champs de bataille européens n'y suffisent pas. Le Traité monstrueux de 1814 vient mutiler le pays à peine rendu à ses destinées naturelles et dont les fils ont reçu le baptême du feu sous l'étendard des aigles. Victor-Emmanuel, remis en possession du Piémont, se voit également restituer par la chute de Napoléon les deux tiers de la Savoie. Annecy, Rumilly et Chambéry demeurant seules acquises à la France, le peuple désespéré proteste en vain contre un démembrement qui le réduit à l'état de « vil troupeau » : jusqu'en 1848, il pliera sous le faix de la domination sarde, marquée par un redoublement d'intolérance et de despotisme. Privilèges, espionnage, flagellation, torture, toutes les méthodes de gouvernement médiévales abolies par la France se retrouvent en honneur à Turin, et ce sont les carabiniers royaux qui les font respecter avec une morgue injustifiée de vainqueurs. Cavour a flétri du nom d' « Enfer » la période de tyrannie qui devait faire de la Savoie du grand Amédée « une petite Sibérie piémontaise ». Le pays martyrisé tourne ses regards vers la France et, de toute la puissance d'un cœur donné depuis toujours et pour toujours, aspire à l'unité définitive.

Au cours de ces dures années, la fidélité du peuple pour ses rois ne s'est pas démentie et si c'est en rêvant de batailles françaises que la Brigade de Savoie » fait son devoir italien, elle le fait cependant complètement. Mais il suffit d'un sermon prononcé à Chambéry contre le gouvernement français pour que les foules exaspérées menacent de détruire le couvent du Jésuite coupable. Quand Charles-Albert, comprenant la nécessité d'alléger les souffrances de ses sujets, reconnaît l'usage de la langue française, les villes savoyardes illuminent et pavoisent. Et l'arrivée des soldats de Napoléon III, la vue du drapeau, banni depuis près d'un demi-siècle, provoquent des délires d'enthousiasme dont l'écho nous précède à Turin. L'heure était venue pour le génie de Cavour d'imposer sa marche à l'histoire. Il sait que l'Allobrogie tout entière veut son unité en France et par la France. Quelles que soient la colère et la jalousie de l'Europe, il lui donnera cette unité dont dépendent les destins nationaux de l'Italie.

Les mêmes faits se répètent toujours, et, de siècle en siècle, la France, pour rançon de ses privilèges et de la prédestination dont elle demeure marquée, voit les autres peuples s'unir dans la haine de sa gloire. Sous le Second Empire, comme aujourd'hui, la presse européenne vocifère contre les projets de conquête et d'annexion qu'elle prête au plus généreux de tous les peuples. L'Angleterre et la Suisse tiennent le premier rang dans le concert de cris soulevé par la sagesse clairvoyante de Cavour. Lord John Russell parle de « la consternation qui règnerait à Londres », si le retour de la Savoie à la France devait s'accomplir. La Suisse, naïvement, se croit capable de séduire et de garder la Faucigny et le Chablais, encore frémissant de la sauvagerie bernoise et dont la terre a produit, sous la main de saint François de Sales, une abondante moisson de sentiments catholiques et français. Comme dans la récente question des zones qui amenta contre l'opinion des cantons alémaniques, elle oppose l'injure aux « prétentions » de la France et de la Savoie, essayant tour à tour d'exciter les grandes puissances, de faire prévaloir d'anciens traités, sans rapport avec l'état nouveau des choses, ou d'exploiter le mécontentement des Savoyards que les douanes ont séparés de leurs marchés génevois. Mais les meetings des Suisses, ni les tirades déclamatoires de la presse anglaise, n'entament la volonté de Cavour, résolu à servir les intérêts fonciers de l'Europe et de l'histoire. La

Savoie, une deuxième fois, est appelée à décider de ses destinées.

Dans l'atmosphère d'un jour de fête, comme on en vit fleurir autour de l'Alsace en 1918, six cent mille Français reviennent alors à la France. Les paysans partent pour le scrutin en chantant la *Marseillaise*. Sur cent trente cinq mille électeurs, deux cent trente cinq seulement voteront contre l'annexion. Cloches, musique, cortèges, flottement des bannières dans l'air bleu et parfumé de juin, tout exprime la joie du pays où le génie d'un grand Italien a ranimé la flamme ancestrale et qui chante son retour à la vie. La France elle-même, aussitôt remise en possession de sa province, l'organise maternellement. Un réseau de routes et de chemins de fer, la mise en exploitation de la houille blanche, l'instruction accordée à tous, une administration tolérante et douce, un développement économique rapide, tels sont les premiers fruits de la réunion. Quand la guerre de 1914 éclatera, les « diables bleus » paieront la dette de reconnaissance contractée envers la patrie de leur histoire.

Par sa contribution au patrimoine intellectuel de la France, la Savoie s'était acquittée d'avance. Moins riche en grands hommes que son voisin, le Dauphiné, elle marque pourtant de son génie particulier ces « traits éternels » de la France dont chaque province nous révèle un aspect. Les Savoyards ne sont pas un peuple artiste : leurs architectures présentent un caractère composite où se mêlent des éléments français, russes, allemands, italiens surtout, dont aucune formule originale ne se dégage ; leurs sculpteurs et leurs peintres travaillent en marge des grands siècles florentins. Dans l'Abbaye de Hautecombe, nécropole des ducs, la tradition exige un arrêt devant le groupe d'Alberoni : la Reine Marie-Christine protégeant les arts et secourant les pauvres. Mais que dire du peuple de statues en marbre ou en bois doré qui entoure le groupe ?

La littérature savoyarde, en revanche, nous apporte deux noms immortels : saint François de Sales et Joseph de Maistre. Le diplomate a renié les origines françaises que dénoncent la force et l'éclat mêmes de ses réquisitoires contre la France. Mais le saint se rattache volontairement et consciemment à notre tradition nationale. La langue est devenue sous sa plume d'une exactitude et d'une richesse qui l'élèvent aux apogées. Il en préside les évolutions sur la frontière des deux grands siècles, prenant à l'un son humanisme et son érudition, à l'autre cette belle ordonnance intérieure que révèlent l'agencement des termes et les rythmes de la phrase. Sous la floraison de métaphores et de comparaisons dont l'influence éloignée du « marinisme » a chargé son style, sa pensée garde le robuste organisme transmis par la doctrine. On la sent jaillie de cet idéal évangélique que la science du prêtre appuie sur les bases de l'éternelle Eglise et qui porte les deux faces de la vérité et de l'amour. L'œuvre littéraire de saint François de Sales l'exprime lui-même, avec son esprit de tendresse et de lumière, sa grâce d'apôtre convertisseur qui ne veut tenir les âmes que de leur don libre et consenti. En elle s'opère l'alliance, toute française, du mysticisme théologique et de la raison, non pas la raison de Descartes, aboutissant aux vanités de l'angélisme, ni la desséchante raison janséniste, ennemie des effusions divines, mais la claire puissance de jugement que saint Louis exerçait sous le chêne de Vincennes, sainte Jeanne d'Arc devant le tribunal de Pierre Cauchon, et qui, dans le domaine des connaissances humaines réglera les beaux jeux de Montaigne. L' « Introduction à la vie dévote » et les « Lettres », au nombre d'environ dix huit cents, font pressentir la langue classique dans ce qu'elle a de plus abondant, de plus aisé et de plus parfait, de plus hellénique en un mot, la langue de Fénelon.

François Bonaventure de Sales avait reçu l'éducation d'un gentilhomme français de belle noblesse. Dès l'enfance, on lui voit cet amour des choses de l'esprit qu'héritaient naturellement les fils de la Renaissance et qui enchante ses premières études au collège de Clermont. Paris fera de lui un humaniste, nourri de pensée grecque et latine, grâce à un commerce assidu des anciens auteurs : Platon, Aristote, Plutarque, Virgile, Cicéron et les stoïciens des deux écoles. Il fréquente aussi Montaigne, « le docte profane », et poursuit, en écrivant, la période ample et sonore qui révèle ses premières tendances à l'italianisme. Les moments de trêve laissés par l'enseignement des Jésuites se passent au Collège de France. Il professe une admiration enthousiaste pour l'Université « où les toits mêmes et les murailles semblent philosopher ». C'est dans son ombre prolongée qu'il ira chercher à Padoue le grade de docteur en droit romain et en droit canon, en même temps que la connaissance, alors indispensable, de l'italien et de l'espagnol. Humaniste, helléniste, avocat, docteur en théologie, maître d'une langue que sa préciosité charmante lie aux berge-

ries de l'Astrée et sa belle clarté intérieure aux débuts de l'époque classique, il réunit en lui toutes les qualités et les forces dont peut dépendre le succès d'un apostolat français en terre française.

La conquête spirituelle du Chablais demandait plus encore. Il y faudra les pouvoirs de séduction et la douceur du saint. Le protestantisme avait pris racine dans la région où les Bernois, appelés par les calvinistes de Thonon, s'étaient livrés aux violences ordinaires, détruisant le château ducal en même temps que les chapelles de la Vierge, et proscrivant le culte catholique avec autant de rigueur qu'à Genève. Terrifiées d'abord, puis aveuglées par une campagne de mensonges et de calomnies, les populations avaient, pendant soixante ans, subi le joug d'une pensée et d'une puissance étrangères à leur âme profonde. La foi de Genève dominait dans le pays, si bien que l'arrivée de saint François de Sales déchaîna contre le catholicisme, représenté en sa personne, une véritable persécution. Il échappa aux assassins, surmonta l'épreuve de la solitude et de la misère dans le froid des hivers montagnards, répandit à force d'écrits les vérités qu'on l'empêchait d'exprimer tout haut, et, par la continuité d'un effort de trois ans, ramena peu à peu les bailliages de la rive du lac à l'unité de l'Eglise. Les discordes des ministres que séparait déjà l'esprit de secte, avaient facilité la conversion du seigneur d'Avully, chef des partis calvinistes. Mais dans un débat public à Genève, sur la Place du Molard, en pleine citadelle protestante, le saint triompha des subtiles argumentations du ministre, Antoine La Faye, par la seule autorité d'une dialectique, aux formes inaltérablement courtoises, où s'affirmaient la solidité de sa science et la logique de sa foi. Il acheva les conquêtes commencées en obtenant du Duc Charles-Emmanuel la grâce des sujets coupables d'avoir pris part aux insurrections bernoises. A son départ, on comptait dans le Chablais quinze calvinistes à peine. Trois ans plus tôt, c'est aux catholiques que le chiffre s'appliquait.

YVONNE DE ROMAIN.

(*A suivre*).

LES IDÉES POLITIQUES ET SOCIALES DE LA FONTAINE

La fiction de La Fontaine, la feinte — comme il dit joliment, « ce pays plein de terres désertes », — quand on croit y avoir tout exploré, laisse encore quelque chose à découvrir. Dans le mince volume de ses Fables, à une époque où le « moi » était généralement tenu pour haïssable, il fait de la littérature personnelle : or, sa personnalité étant très complexe, sa littérature l'est aussi. Il y met de tout, des haines, des prédilections, des satires, des sentiments particuliers, des idées générales, fruit de ses expériences. Les Fables ne sont pour lui que des prétextes à se raconter, des cadres variés où son portrait changeant se multiplie sans se ressembler.

Ainsi, dans les Fables de La Fontaine, il faut surtout chercher La Fontaine. Or, de ce talent protéiforme qui a été si souvent mis en lumière, un côté était jusqu'ici demeuré dans la pénombre. Que ce Champenois très avisé ait été, non pas un bonhomme naïf, mais un pénétrant observateur de la nature humaine, c'est reconnu depuis longtemps. Mais on n'a pas assez dit qu'il avait le sens et le goût de l'histoire, non pas celle du passé, mais celle de son temps, et qui se déroulait devant lui. Au rebours de La Bruyère, qui aura en horreur la politique, ridiculisera les colporteurs de nouvelles, et mettra l'homme d'Etat bien au-dessous du philosophe, La Fontaine sera curieux de l'actualité, de tout ce qui se passe, à l'affût des menus incidents comme des affaires considérables. Par ses protecteurs, qui appartiennent à la haute société, il a de précieuses informations. Il ne se borne pas à enregistrer ; il juge, il critique et parfois sans indulgence. Il est donc par instants, et pour certaines parties, un chroniqueur du règne de Louis XIV. Les Fables qu'il consacre à la politique sont loin d'être toujours, littérairement, les meilleures ; car il en a imaginé la plupart, et on sait du reste qu'il ne brillait pas dans l'invention ; mais ces Fables, souvent médiocres, ne sont pas médiocrement intéressantes, parce qu'elles sont, plus que les autres qu'il a fignolées, représentatives de ses idées politiques et sociales. Pour cette courte étude, une très remarquable édition de M. R. Ba-

donant un livre classique, ce qui ne l'empêche pas d'être original, et dont le commentaire sur La Fontaine, amateur de l'actualité, est abondant, fournit des matériaux solides et précis.

I

Des quatre guerres que Louis XIV a eu à soutenir, La Fontaine n'a pas vécu assez pour connaître la dernière. En revanche, il a suivi sans passion les trois autres, dont il a été le témoin d'abord confiant et enthousiaste, puis vaguement inquiet. Les dates de ces conflits, à quelques années près, correspondent à ses trois Recueils : 1668, 1678, 1694. Il comprend à merveille, et dès le début, l'importance du duel engagé entre le Grand Roi et les Hollandais, éternels antagonistes de son ambition, inlassables artisans de coalitions européennes contre son hégémonie, de même que les Anglais le seront plus tard contre l'hégémonie napoléonienne.

Le premier recueil des Fables n'y fait encore aucune allusion, puisque c'est seulement à la fin de la guerre de Dévolution que l'opposition des Provinces Unies se dessinera. Mais déjà La Fontaine se demande si telle ou telle intervention d'une tierce puissance, par exemple l'Allemagne, menace les armées françaises. Il se rassure dans une parabole de forme aimable et de développement pénible (2) en comparant l'Empereur qui a des « dépendants », c'est-à-dire des Electeurs pensionnés par la France, et sur lesquels, par suite, il ne peut guère compter, à un dragon polycéphale, auquel ses nombreuses têtes constituent une infériorité, puisqu'elles l'empêchent de se frayer aisément un passage. Contre ce dragon imposant et débile un autre dragon, le cas échéant, se dresserait pour venir en aide à la France, un animal à une tête, mais formidable, la Turquie, unifiée sous le pouvoir souverain du Sultan et que Louis XIV, sans l'avoir pour alliée, ménageait par diplomatie traditionnelle.

Il est vrai qu'en dehors de l'Allemagne divisée, l'Empereur règne sur l'Autriche. Mais les convoitises autrichiennes ne se rapportent pas à l'Occident ; elles sont attirées par les Balkans (la question d'Orient commence à se poser) où les Turcs, les Transylvains, les Hongrois sont en effervescence. La mêlée est confuse. Que va-t-il en sortir ? Les belligérants s'affaiblissent à force de se battre ; et comme les voleurs qui se disputent un âne, c'est un nouveau larron qui les met d'accord en s'adjugeant la proie, — dans l'espèce, l'Autriche qui s'annexera la Transylvanie et la Hongrie :

> De mal d'eux n'est souvent la province conquise :
> Un quart voleur survient qui les accorde net
> En se saisissant du baudet (1).

La politique européenne n'est pas seule à fixer l'attention de La Fontaine. Les velléités d'expansion coloniale qui se manifestent dans l'entourage du Roi le préoccupent également. En un temps où la vigueur nationale atteignait sa plénitude, Colbert, continuateur de Richelieu, songeait à disputer aux Hollandais le monopole du commerce exotique en créant à leur imitation de puissantes Compagnies qui exploiteraient les pays d'outre-mer. La plus importante devait être celle des Indes Orientales. Mais il fallait trouver de l'argent et, pour ce but, éblouir le public. La réclame se fait intense, la publicité formidable, comme elle le serait de nos jours. L'exagération, le boniment, le « bluff », tout est employé. Les gens de lettres sont embauchés : un académicien, Charpentier, célèbre en style lyrique « ces pays féconds... dont on rapporte ce qu'il y a de plus précieux parmi les hommes... l'or et les pierreries... ces marchandises si renommées et d'un débit si assuré, la soie, la cannelle, le gingembre, la muscade, les toiles de coton. » A Madagascar, il y a tant d'or que lorsqu'il pleut, les filons se découvrent d'eux-mêmes au flanc des montagnes. La presse, naissante, entre en campagne : la *Gazette de France* de Renaudot (août 1664), déclare que les souscriptions affluent et que les retardataires courront le déplaisir de ne pouvoir faire partie de la Société. La vérité était différente : le rude et brutal Gui Patin, dans sa correspondance, donne un autre son de cloche. Le public boude ; l'argent fait défaut ; la souscription languit. L'échec est proche et La Fontaine n'en conçoit aucune amertume. Il avait bien des raisons d'en vouloir à Colbert, persécuteur de Fouquet, et qui, de plus, lui avait adressé une semonce terrible quand il était encore maître des Eaux et Forêts. Mais en outre, de nature il est hostile aux entreprises aventureuses, aux voyages en lointain pays. Il

(1) [illegible] 1669.

(2) [illegible] L'Dragon à plusieurs Têtes et le Dragon à [illegible]

(1) L. 13. Les Voleurs et l'Ane.

n'admet que « les rives prochaines ». Contre le projet de Colbert il fait de la propagande à rebours. Il figure le type des sous-tripeurs naïfs sous les traits d'un berger « voisin d'Amphitrite », et qui, tenté par l'appel incessant des flots, vend toutes ses bêtes pour se procurer de l'argent (1). Cet argent, il le met « entier sur l'eau ». Mais son espoir de s'enrichir tombe en entier dans l'eau. Il recueille de nouveau quelques économies, relait une petite fortune, et subit de nouveau l'attirance des placements au loin. Mais l'expérience l'a instruit : il résiste. Et La Fontaine prévient ses lecteurs qu'il emprunte cette anecdote aux temps actuels :

> Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé...
> Le sage prudent monts et merveilles
> Engagea : les vents et les voleurs vinrent.

La qualification de « voleurs » n'était pas aimable pour les promoteurs de l'entreprise. Mais La Fontaine en avait gros sur le cœur. L'événement lui donne raison, puisque la Compagnie des Indes Orientales liquide en 1672, juste au moment où éclate la guerre de Hollande, qui va dériver sur un autre objet sa faculté d'observation. Dans son deuxième Recueil, qu'il publie six années plus tard, on le voit partagé entre deux états d'esprit qui n'ont rien de contradictoire : une rancune tenace et une fidèle admiration. La rancune est contre les Provinces Unies : ce petit peuple actif, entreprenant, orgueilleux d'une prospérité inouïe, l'horripile ; il ne pardonne pas aux Hollandais leurs prétentions arrogantes ; il use à leur propos de comparaisons dédaigneuses, les assimilant tantôt à des grenouilles qui osent braver le Soleil (le Roi Soleil) (2), tantôt à des souris qui ont bien tort de réclamer le secours des rats (l'Empire), car le chat les tient déjà « par la tête » (3). Comment ! ces marchands de fromage, ces pêcheurs de harengs (4) s'imaginent que toute la terre doit s'intéresser à leurs « quatre méchants marais » ? Ils ont l'ingratitude de tenir tête à leur « bienfaiteur » — c'est le mot même dont se sert Louis XIV dans un Mémoire rendu public en 1675 qui déclare qu'ils doivent aux rois de France leur libération du joug espagnol. Pour toute récompense, ils l'ont obligé, au moment de la guerre précédente, à déposer les armes, à subir leur médiation. Le Roi, il l'avoue, a été piqué au vif. La guerre actuelle n'est donc qu'une vengeance parfaitement légitime.

A cette antipathie de La Fontaine dans laquelle il faut certainement voir un peu de complaisance pour le ressentiment du monarque s'oppose un véritable engouement pour les Anglais, dont il estime le caractère et dont il escompte l'appui. Il est favorablement prévenu à l'égard de cette nation par plusieurs de ses délicieuses amies. N'est-elle pas Anglaise cette charmante Mme Harvey, femme de diplomate, dont il vante le « bon cœur », le « bon sens », la « noblesse d'âme », l'« humeur franche et libre » (4) ? N'est-ce pas à Londres que de jolies exilées trouvèrent un asile consolant, la duchesse de Mazarin, sa sœur la duchesse de Bouillon, retirées « de l'île de Cythère », où lui-même fréquentait si volontiers ? Mais d'autres motifs plus graves confirment La Fontaine dans son anglophilie. Il admire chez les Anglais la puissance du raisonnement, l'étendue de l'intelligence. D'après lui, on croirait que c'est Voltaire qui parle, ils *pensent profondément* :

> Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
> Ils étendent partout l'empire des sciences.

Eh bien ! ce peuple intellectuellement si avancé, en présence de cette lutte où la France doit combattre contre un si grand nombre de belligérants soudoyés par la Hollande, ne prendra-t-il pas le parti de la justice ? N'est-il pas tout désigné comme arbitre dans la querelle ? Certes Louis, qui remporte victoire sur victoire, n'a nul besoin de soutien ; mais les succès mêmes, quand une guerre se prolonge outre mesure, sont épuisants. Lorsque les armes font rage, les Muses languissent. Heureux les Anglais, grâce à leur tranquillité insulaire, de se donner « tout entiers aux beaux-arts » (5) ! Ne pourraient-ils restituer à leurs voisins les douceurs de la paix dont ils jouissent égoïstement ? Leur souverain, Charles II, ne pourrait-il intervenir comme arbitre ? Or jusqu'ici il s'y refuse. Pis encore : on soupçonne « que nos deux rois se lassent d'être amis » :

> A la peine [illegible] les [illegible]

Un ami de La Fontaine, M. de Barillon, dé-

(1) IV, 9. Le Berger et la Mer.
(2) XI, 19. Le Soleil et les Grenouilles.
(3) XI, 11. La Ligue des Rats.
(4) Vinchai le 1677.

(5) XII, 13. Le Renard anglais, dédicace.
(4) VII, 18. Un animal dans la lune.
(5) VIII, 4. Le Pouvoir des Fables.

pêché comme ambassadeur, aura beau déployer tout son talent, toute sa souplesse pour « adoucir les cœurs et détourner le coup », en d'autres termes pour maintenir Charles II, avec de fortes largesses, dans une bienveillante neutralité : le Parlement anglais, hostile à la France, sera le plus fort, et Charles II secrètement s'alliera aux Hollandais.

Donc la guerre, la hideuse guerre continue, sans trêve. Le fabuliste engage les « provinces » — les Provinces-Unies — à « s'abandonner à quelque puissant roi » plutôt que de « s'appuyer de plusieurs princes » allemands (1) : elles restent sourdes à cette invite discrète. Elles résistent désespérément à l'avalanche de l'invasion. Le torrent « est moins fort que la « rivière » ; la furie française se heurte au flegme hollandais. Les ennemis dangereux, ce sont « les gens sans bruit » (2) : c'est ce glacial et impassible Guillaume d'Orange, qui est bien de la famille du Taciturne.

Si encore le Roi de France avait à sa disposition tous les moyens d'agir ! Parmi ses propres sujets il rencontre des obstacles. Certes il n'a qu'à se louer de sa vaillante noblesse qui verse pour sa gloire le meilleur de son sang : La Fontaine s'émeut devant les hécatombes de jeunes officiers que coûtent le passage du Rhin et la bataille de Senef (3) : « Vois ces jeunes mourir » dit la Mort au vieillard centenaire.

> Vois-les marcher, vois-les courir
> A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
> Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

En revanche, quand il s'agit d'obtenir de l'or, nerf de la guerre, Louis éprouve des mécomptes ; l'ordre le plus riche de la nation, le clergé, est avare de ses trésors ; les moines, abrités dans leurs couvents loin des tracas laïcs, comme le rat dans son fromage de Hollande — le choix de ce fromage hollandais indique nettement (4) l'allusion politique — ne veulent rien connaître des besoins financiers de la Cour, et quand, en 1675 — date probable de la fable célèbre — une assemblée ecclésiastique impose aux « réguliers » un don gratuit de 300.000 livres, ils répondent qu'ils ne doivent au Roi que leurs prières.

La guerre de Hollande, tant bien que mal, se termine.

Les Hollandais forment la Ligue d'Augsbourg, et une nouvelle conflagration en résulte. C'est le moment où La Fontaine ajoute à ses deux Recueils un douzième et dernier livre (1694). Le ton change. Il a vieilli. Les seize années qui séparent cette publication de la précédente ont produit leur effet : à 73 ans on est, pour l'ordinaire, pacifique, et les « jeux de Bellone » n'ont plus d'attraits. Cependant, il loue le Roi de sa tactique habile, consistant à imiter les matelots qui « tournent le dos au port » (1), pour mieux tromper ses adversaires, et grâce à laquelle tout seul il « déconcerte une ligue à cent têtes », Jupiter plus fort que cent dieux coalisés contre lui ; mais ce n'est qu'une hyperbolique formule de politesse. Au fond du cœur il n'a jamais été combatif. Une guerre, même heureuse, vaut-elle tout ce qu'elle coûte ? Il se souvient de l'avoir jadis appelée, dans son *Discours à Madame de La Sablière* (2) « pernicieuse et maudite science ». Il se souvient d'avoir écrit ce vers raisonnable :

> Tout vainqueur insolent à sa perte travaille (3).

Il n'ignore pas que, si les Bertrands tirent les marrons du feu, c'est pour le profit des Ratons (4). Aussi quel soulagement, quand, en 1697, l'année même de la publication, la paix « *semble* se rapprocher » (5) ! Ce n'est en effet qu'un semblant, car trois longues années s'écouleront avant la signature du traité de Ryswick. Mais tout de même une perspective s'ouvre et qui devait être douce à l'élève assagi de Fénelon, pour lequel le douzième livre est écrit ; il devait applaudir à la « modération » dont La Fontaine assure que le Roi témoignera à l'égard de ses ennemis. Et ce ralliement définitif à un idéal de paix s'accentue encore dans l'étrange fable, tout imprégnée de jansénisme, imitée au surplus d'un conte mystique d'Arnould d'Andilly, par laquelle, en terminant son Recueil, il offre une ultime leçon aux rois. Il y présente (6) trois « saints » qui, par des voies différentes, cherchent leur salut : l'un se voue à empêcher, par l'arbitrage, la « folle et détestable manie » des procès ; un autre, à soigner les malades dans les hôpitaux. Tous deux, en dépit de leur abné-

1 VIII, 18. Le Bain et le Marchand.
2 VIII, 23. Le Torrent et la Rivière.
3 VIII, 1. La Mort et le Mourant.
4 VIII, 9. Le Rat qui s'est retiré du monde.

1 XII, 10. L'Écrevisse et sa fille.
2 X, 1.
3 VII, 13. Les deux Coqs.
4 IX, 16. Le Singe et le Chat.
5 XII. Dédicace au duc de Bourgogne.
6 XII, 25. Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

gation, se trompent ; ils ne recueillent « que plaintes et que murmures ». Déçus, ils vont « confier leur peine au silence des bois » et là, près d'une source pure, ils rencontrent le troisième, qui seul a goûté le vrai bonheur « au désert », parce qu'il a choisi l'existence contemplative. Voilà la ligne de conduite qu'il trace à Louis, dévot, et depuis dix ans époux de la paisante Mme de Maintenon. Par où, comme il le dit, saurait-il mieux finir ?

JULES WOGUE.

(*A suivre*).

XVIIIe SIÈCLE ET ROMANTISME

Le Romantisme littéraire a été une si éclatante révolution qu'en dépit de sa diversité, si gaiement définie et illustrée par Musset, longtemps on l'a cru *un*, et tout spontané, glorieusement orphelin ou enfant-trouvé. Sainte-Beuve, perspicace, adroit, fantaisiste s'improvisant érudit, lui avait bien découvert des ancêtres au XVIe siècle ; en 1829 Thoreinx datait de 1801 la naissance de l'Ecole nouvelle ; plus tard, bien plus tard, le fameux *Romantisme des classiques* de l'aimable Deschanel eut la vogue d'un paradoxe de distribution de prix. L'influence de Rousseau sur Mme de Staël et sur Chateaubriand, et par eux sur le romantisme, n'échappa point aux critiques universitaires de la fin du XIXe siècle. Trop sensibles à l'exaltation de Jean-Jacques, il leur arriva d'oublier sa rêverie si aisément satisfaite, épicurienne et paresseuse.

Mais déjà ou bientôt, on ne parlait plus d'une influence de tel écrivain antérieur sur les écrivains du temps romantique. On projetait le Romantisme hors de son ère propre : en 1912, le *Romantisme au XVIII siècle*, de D. Mornet, consacrait cette attitude par une vaste enquête sur les manifestations de la sensibilité antérieures à 1801. Sans doute F. Baldensperger, dans son étonnant *Mouvement des idées dans l'Emigration française* (1924), marqua nettement, par les témoignages les plus précis, que l'émigration de notre élite sociale avait transformé en sentiments réels, profonds, douloureux, féconds, toutes les mélancolies littéraires dont l'imagination s'amusait ou se délectait avant la Terreur : l'exil, la nostalgie, la solitude, le deuil, la misère, les ruines, avaient ébranlé à ce point la sensibilité et l'intelligence française, qu'une nouvelle poésie devait ou pouvait naître, différente de celle qui la précédait non par les thèmes assurément, mais par l'accent, qui est de la poésie l'essentiel. Même après ce beau livre, on a continué à parler de *Préromantisme*. C'est le titre des deux volumes d'A. Monglond, aussi érudits que brillants, qui passent en une revue alerte toutes les forces romantiques du XVIIIe siècle et du début du XIXe.

Une méthode différente ne serait-elle pas légitime pourtant, pour aller à la découverte littéraire, et pour préparer ou former sur le Romantisme, les Romantismes, les Romantiques, quelques jugements complets et vraisemblables ? Au lieu de toujours remonter aux sources et de s'exposer, lorsqu'on retrouve à cinquante ou cent ans en arrière les mêmes mots, à déclarer, un peu arbitrairement, qu'il s'agit des mêmes sentiments ou des mêmes idées, ne vaudrait-il pas mieux suivre le chemin inverse : étudier d'abord tel grand livre du XVIIIe siècle, et chercher ensuite ce que les auteurs des âges suivants ont pu lui prendre, en disciples fidèles ou inexacts ? Alors les écrivains du XVIIIe siècle cesseront de faire figure de parents ou grands-parents pauvres du XIXe, trop honorés, comme dit Vigny de ses propres ancêtres, de « descendre de lui » et de dater leur prestige du sien. Alors on les connaîtra vraiment eux-mêmes, avec leurs promesses d'avenir, et leur puissance originale encore trop méconnue. Alors on pourra évaluer de quelle survie intellectuelle, de quelle postérité littéraire étaient capables ces livres « philosophiques » où aboutissait, entre 1740 environ et 1770, un tel effort, un tel élan de pensée, de sentiments et de ressentiments. « Lorsque la génération qui a si cruellement souffert fera place à une génération qui ne cherchera plus à se venger des hommes sur les idées, il est impossible que l'esprit humain ne recommence pas à parcourir sa carrière philosophique. » Cette confiance de Mme de Staël en 1800 est un peu sonore, elle n'en était pas moins judicieusement prophétique.

* * *

L'un de ces grands livres oubliés, et celui qui peut sembler le moins capable d'une descendance romantique, est le livre de l'*Esprit*, qu'Helvétius publia en 1758. Helvétius, l'un

fiant terrible de l'*Encyclopédie* », comme l'étiquette l'opinion courante. L'historien de l'âme de Rousseau, P.-M. Masson, n'a voulu voir dans l'*Esprit* que le « matérialisme sans vergogne » qui fit horreur, « répulsion », à Jean-Jacques. M. A. Mongeloud résume brièvement les thèses du livre : il indique que les romantiques ont emprunté à Helvétius sa théorie des passions ; mais, ajoute-t-il, « nul n'est moins romantique qu'Helvétius » ; et il le range parmi ces penseurs du milieu du XVIIIe siècle qui ont, dit-il, « réduit en théorie les mœurs de leur jeunesse, celles de la Régence. » Cependant, Helvétius est né en 1715. Rousseau a toujours professé pour la personne d'Helvétius une sincère estime ; et puis, n'y aurait-il pas eu, entre Rousseau et ces Encyclopédistes avec lesquels il a rompu assez tardivement, une communauté de principes et de vues, une sympathie assez sûre ?

L'Esprit fut le dernier scandale d'idées immédiatement antérieur à *Candide*. Scandale accru par la qualité de l'auteur, qui n'était ni bohème, ni même homme de lettres : Helvétius, ci-devant fermier général à cent mille écus de rentes, était maître d'hôtel de la reine ; et son prestige personnel de mécène, d'ami des lumières, d'élève de Voltaire, mais à la manière de Frédéric, c'est-à-dire en jugeant l'homme et pour l'art de vers seulement, s'augmentait de toute la pure gloire de son père et de son grand-père, les médecins bienfaisants des armées, de la cour et des pauvres.

Sa « chasse aux idées », comme il disait, l'avait mené loin, ce timide audacieux.

Sans déclamation, presque sans art littéraire, mais avec une fière assurance, il proclame sa foi à l'expérience, aux faits, à la recherche du vrai, à toute recherche sincère : le vrai est toujours utile aux hommes, dit-il, et « une nation sans lumières est une nation avilie ». Son dessein, c'est de « traiter la morale comme toutes les autres sciences, et de faire une morale comme une physique expérimentale ».

Qu'est-ce que l'*esprit* ? Nos deux puissances passives — spirituelles ou matérielles, peu importe : la raison ne nous renseigne pas là-dessus — la sensibilité et la mémoire, sont les seules « causes productrices de nos pensées ». Juger, c'est sentir, puisque c'est comparer des tableaux où la mémoire nous peint les effets de telle ou telle idée. Si les passions nous trompent, c'est qu'elles empêchent ou limitent cette comparaison. Elles ont d'ailleurs leur utilité, puisque leurs mirages nous enhardissent. La principale cause de nos erreurs, c'est l'ignorance : ignorance du vrai sens de certains mots, tels que *matière, espace, infini, amour-propre, liberté*. Les disputes théologiques sont d'ailleurs « presque toutes fondées sur un abus de mots ».

Les idées peuvent se ranger en trois classes : les utiles, les nuisibles, les indifférentes. Qu'est-ce que la vertu ? C'est l'habitude de diriger ses actions au bien général. Il y a de fausses vertus, vertus de préjugé : « toutes celles dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public » : chasteté et pratique des mortifications. Le libertinage n'est un vice qu'aux yeux de la religion, d'une certaine religion : « avec le bonheur d'une nation il n'est point incompatible ». Et pourquoi ravir à l'humanité un de ses rares plaisirs ? Un vice autrement redoutable, et qui prépare la ruine des empires, c'est l'oubli, auquel se livrent certains particuliers ou certains corps, de l'intérêt public. On déclame donc à tort contre le luxe et la débauche : l'aumône des femmes vertueuses est socialement moins féconde que les prodigalités d'une courtisane.

Il faut perfectionner la morale ; et, d'abord, écarter les obstacles qui retardent son progrès : le fanatisme et la « demi-politique ». Les fanatiques haïssent toute « vérité nouvelle » ; les autres sont des paresseux, des lâches. Mais enfin on commence à connaître la source des calamités qui ont désolé le monde : l'ignorance. La dissiper, voilà la meilleure des tâches ; il y faut des ménagements, lorsqu'on a affaire à des préjugés peu dangereux ; mais lorsqu'on se heurte à « des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniser », c'est autre chose. Alors

Il faut, d'une main hardie, briser ce talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de gens malfaisants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur, qu'apprend en réel, la douleur et le plaisir sont les seuls mobiles de l'univers moral ; et que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter le fondement d'une morale utile.

La moralité est indépendante des religions ; l'intérêt personnel est seul inoffensif et efficace. Aux lois de l'utiliser.

Les lois peuvent unir les intérêts particuliers à l'intérêt général. Elles peuvent surtout, et elles doivent, hâter les progrès de l'esprit. Par quelle méthode ? Il ne s'agit pas d'aiguiser la sensibilité physique, qui est assez sûre. Ce qui trop souvent manque aux hommes, c'est la mémoire, parce qu'ils sont trop peu capables d'attention.

Or, l'effort d'attention ne peut vraiment être déterminé que par une passion. Les passions ont établi la société humaine :

Les passions sont, dans le moral, ce que dans le physique est le mouvement : il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort : ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, aplanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, élève les pyramides de Memphis, creuse le Lac Maris et fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un pays où la Révélation n'avait point pénétré, ce fut encore l'amour qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'âme. C'est l'enthousiasme de la reconnaissance, qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fausses religions et les superstitions, qui toutes n'ont pas pris leur source dans les passions aussi nobles que l'amour et la reconnaissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention et les merveilles des arts; elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, et le ressort puissant qui porte l'homme aux grandes actions... J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous semble insupportable sans la possession de cet objet.

Une passion est d'autant plus estimable, qu'elle contribue davantage à l'intérêt général : tel est l'« amour vertueux de la patrie », et l'amour des sciences, qui anime ces « héros paisibles », les astronomes, les botanistes. Mais toutes les passions créent une « supériorité d'esprit ». Le simple homme de bon sens est « un homme dans le caractère duquel la paresse domine » ; il ignore toujours « les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, qui ne peuvent être aperçus que par des hommes passionnés ». Et Helvetius intitule un de ses chapitres : *On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.*

D'où viennent-elles, ces passions si puissantes ? Ici l'accent de l'écrivain médiocre s'élève, s'exalte. Passionné lui-même, c'est-à-dire, selon une de ses formules décidées, « élevant ses pensées au delà des pensées communes, et osant dire ce qu'il pense », il atteint à une fermeté lyrique, qu'on a trop omis de remarquer :

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te donne de la force. Aussitôt les éléments, soumis aux lois du mouvement, mais errants et confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre et l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te donne de la sensibilité; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connaître le prix de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tes [illegible] seins. Je te mets sous la garde du plaisir et de la douleur. L'un et l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions, engendreront les passions, exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs; allumeront tes désirs, tes craintes, tes espérances; te dévoileront des vérités; te plongeront dans des erreurs; et, après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes et différents de morale et de législation, te découvriront un jour les principes simples, le développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral.

La voilà, l'éloquence sobre et palpitante de ce XVIIIe siècle philosophique, que l'on croit si sec et si uniquement négateur : une foi l'anime, précise dans son Credo, confiante, enthousiaste.

Et Helvetius poursuit : Que les lois donc exaltent l'amour, c'est-à-dire, précise-t-il, la recherche du plaisir sensuel ; qu'on réserve de belles femmes comme récompense au courage militaire : c'est l'amour des dames, qui a donné à la chevalerie française sa légendaire bravoure. L'amour seul peut peut-être nous faire supporter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, et nous consoler du malheur d'être ». Le sacrifice, l'ascétisme, est au rebours de la sagesse.

Le despotisme éteint les passions : il « avilit et dégrade les âmes » : Helvetius consacre à le discréditer un long réquisitoire, où l'éloge des « peuples du Nord » et des lois « toujours douces » des républiques, alterne avec les déclarations de mépris aux nations opulentes, aux peuples esclaves. A la fin, sous couleur d'un blâme véhément du despotisme oriental, la monarchie absolue du roi très chrétien reçoit l'anathème raisonné que voici :

On examine à quoi tiennent les reproches de barbarie et de stupidité que les Grecs, les Romains, et tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'Orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étaient utiles, et le despotisme ayant interdit dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité, les Orientaux doivent, en conséquence, être traités de barbares, de stupides, par les pays éclairés de l'Europe, et devenir éternellement le mépris des nations libres et de la postérité.

Ainsi certaines circonstances ou conditions extérieures affaiblissent l'esprit ; d'autres le développent. L'art de l'éducation consiste donc à créer les circonstances favorables ; l'éducation est toute puissante, et « l'homme de génie n'est que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé ».

Qu'est-ce que le génie ? Un pur don de la nature, une inspiration mystérieuse ? En réalité, l'homme de génie est un inventeur : il découvre des rapports nouveaux, féconds, utiles. Dans la formation des hommes de génie, le hasard a sa part ; cependant « le hasard ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime un vif désir de la gloire ». Ce désir est donc l'âme même de l'homme de génie.

L'écrivain de génie sait trouver les expressions fortes, c'est-à-dire nettes, précises, décorées d'images exactes, « grandes sans être gigantesques », d' « images de mouvement » surtout.

Auprès du génie, que l' « esprit juste » est chose médiocre, de même que le « bon sens », « cette absence de passions fortes », inaccessible à leurs « coups de lumière ! » Dans un Etat malade, les administrateurs de bon sens sont gens « très dangereux » : manquant de clairvoyance et d'énergie, ils conservent ce qu'il faudrait retrancher. La raison, elle aussi, a cette infériorité sur le génie, d'être une froide calculatrice, qui paralyse au lieu d'animer à l'action.

Le plus méprisable est l' « esprit du siècle », qui « ne contribue en rien à l'avancement des arts et des sciences » : esprit de conversation, persiflage, médisance agréable, « la seule ressource qu'on ait maintenant pour faire l'éloge de soi et de sa société », suffisance, vanité, envie, qui dénigre les inventeurs et voudrait les décourager. Le grand homme est orgueilleux : sans doute ! et il est aisé de se moquer de cet orgueil. Cependant « il est des hommes à qui l'on ne pourrait arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit ». Sans doute, ils sont peu sociables : « ils vivent dans le recueillement et c'est dans le silence de la solitude, que les vérités se révèlent à leurs yeux ».

A la lumière de ces indications ou de ces principes, il serait possible d'établir une saine pédagogie. Toutefois

> L'art de former les hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des Etats.

Il faudrait, d'abord, abandonner l'enseignement du latin, langue difficile et « inutile » ; « consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale » ; à l'étude « des principes de la morale et des lois de son pays » ; il faudrait spécialiser d'assez bonne heure les enfants, selon leur avenir possible. Pour cette amélioration de l'instruction publique les bonnes volontés ne manqueraient pas. Mais le gouvernement des « grands empires » se désintéresse de l'éducation : « dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme » ; et surtout l'on n'y a pas l'amour de la gloire, qui se trouve accaparée de telle sorte par les puissants en place, qu'aucun appel d'émulation ne s'établit plus dans la masse nationale ; l'injustice « préside à la distribution des grâces, et l'amour de la gloire s'éteint dans tous les cœurs ». Dès lors l'éducation se borne à quelques « maximes vagues » ; les éducateurs évitent de donner une idée trop nette de la vertu. Il n'y a pas de vertu dans les Etats despotiques : on n'y trouve que des « coquins timides et prudents » :

> Qu'espérer enfin d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir si la forme du gouvernement s'y prêtait ? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut, par conséquent, y avoir d'hommes vraiment vertueux ?

Cette amertume et cette affirmation de principe commencent la dernière page de l'*Esprit*.

*
* *

La publication de ce livre a effaré Malesherbes, le « demi-politique » ; elle a rallié en un seul camp les ennemis et les victimes de la philosophie, jusque-là épars ou divisés. L'*Esprit* a forcé les hésitants à prendre parti ; il a décidé Jean-Jacques à combattre pour le salut de la morale chrétienne et pour la sauvegarde d'un Dieu. Puis, le silence se fit et la publication de l'*Homme*, aggravation et commentaire de l'Esprit, ne le rompit guère. Mais, en 1781, puis en 1795, les amis d'Helvetius faisaient paraître les quatorze volumes de ses *Œuvres Complètes*. En 1797 La Harpe, brûlant ce qu'il avait adoré, tonna contre l'*Esprit*, dénonçant en Helvetius un des meneurs intellectuels de la Révolution destructrice. En 1817, paraît une réfutation de l'*Esprit* bien opportune, car l'année suivante les *Œuvres Complètes* sont éditées de nouveau et l'*Esprit* encore en 1822.

On l'a déclaré indigeste, ce livre singulier et redoutable. Sans doute, il n'est pas l'ouvrage d'un maître écrivain. Helvetius n'ordonne guère ses idées tumultueuses ; il abonde en redites ; ses insistances semblent défaut de sûreté dans le

choix du terme propre ou du tour juste. Ou bien elles sollicitent sans grâce la sensualité du lecteur par de lubriques évocations, toujours les mêmes ; ou bien, sans variété, elles ressassent les insultes basses, les apologues lourdement ingénieux contre les « bonzes », les « bramines », les « miracles prétendus » des « temps d'ignorance », la superstition « des Egyptiens ». Ce sont là scories « philosophiques », impatiences d'assaillant en face de remparts qu'il juge inefficaces, et qui l'arrêtent pourtant.

La puissance du livre, c'est d'abord cet hymne continu à la vie, qui s'élève, étrangement pénétrant, de ses pages les plus simplement belles comme de ses chapitres les plus prétentieux et médiocres. Qu'Helvetius parle des passions, du génie, du despotisme qui paralyse, du libertinage qu'il croit exaltant, des images qu'à l'écrivain il conseille mobiles, c'est contre l'inertie qu'il invective, c'est l'ardeur de vivre qu'il célèbre. Il a contribué à discréditer l'absolutisme en le montrant engourdi, paresseux de sa nature, incapable de susciter des énergies nouvelles, d'accueillir et d'entretenir celles qui s'offraient. Il a donné à l'enthousiasme républicain ses premières formules, sa première raison d'être. La « vertu » de l'*Esprit* est plus décidée que celle de l'*Esprit des lois*, plus doctrinaire ; Mme de Staël dans sa *Littérature* développera la préférence qu'Helvetius accorde aux peuples du Nord, sa confiance aux passions et à l'enthousiasme, à « tous les genres d'exaltation », dit-elle, son horreur du persiflage de salon, son sentiment des rapports que les chefs-d'œuvre littéraires ont avec les mœurs et les institutions de leur temps ; elle ne prononcera pas avec plus d'ardeur le mot de *génie*, avec plus de foi le mot de *liberté*. Et Chateaubriand donnera le ton de l'*Ecclésiaste* au « malheur d'être » de l'*Esprit*. En vérité, l'*Esprit* n'est-il pas étrangement contagieux ou fécond ?

Enfin deux romantiques, Michelet et Quinet, l'un épris de vie fiévreuse, l'autre ennemi systématique de l'Eglise, qui à ses yeux visionnaires est l'inertie d'un cadavre, ont transmis, infusé aux apôtres de la foi laïque le dogme helvétien d'un Etat reposant sur l'Ecole, conditionné par une éducation publique.

A. CHEREL.

LE ROMAN

APPEL A LA VIE SPIRITUELLE

En ce temps de production hâtive et improvisée, Alphonse de Chateaubriant persiste à mûrir ses créations et à vouloir pour elles cette force expressive à laquelle ne peut atteindre qu'une inspiration concentrée. Une dizaine d'années après *Monsieur des Lourdines*, il donnait *La Brière*, qu'un aussi long intervalle sépare de son nouveau roman, *La réponse du Seigneur*, tous les trois très différents, avec les seules ressemblances qu'impose l'unité d'un beau talent. La dernière œuvre, lue superficiellement, peut déconcerter. Mais l'attention qu'on lui prête découvre des richesses et des beautés dont les aspects divers fondent, dans l'atmosphère d'une réalité supérieure, leur complexe harmonie.

Un « singulier solitaire, ami des hautes pensées », « vieillard modelé loin des coutumes », nous est évoqué au long de ces pages, non point dans les péripéties d'une action, mais dans la lumière d'une spiritualité d'où rayonne un message qui répond peut-être à notre détresse présente.

M. de Chateaubriant pourrait dire de son récit, comme le personnage auquel il l'attribue : « Aussi bien se fait-il aujourd'hui spontanément sur mes lèvres, la réponse de mon âme à vos âmes. » Qu'il l'ait voulu ou non, qu'il en ait ou non pleine conscience, l'auteur, lui aussi, s'exprime comme poussé par la force des choses ; et ce qu'il y a de plus nouveau, de plus imprévu, si l'on peut dire, et par là même d'étrange dans ce roman si différent de tout ce que nous lisons d'ordinaire, c'est précisément l'accent d'une âme qui répond à des âmes. Cette réponse de l'âme vient de plus loin d'ailleurs et de plus haut : elle est « la réponse de la nature à la question pressante posée par les hommes », la « réponse du Seigneur à leur anxieuse et sanglante interrogation ». Comment ne pas penser ici à la fameuse strophe du *Silence* que Vigny ajouta comme post-scriptum à son poème du *Mont des Oliviers* ? On se rappelle les vers hautains et désenchantés :

(1) ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT. *La Réponse du Seigneur*, 1 vol. Grasset.

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

M. de Chateaubriant écrit comme une réplique : « Et si ce silence du Seigneur n'était qu'un aspect tragique de notre propre surdité ? » La pensée de l'auteur devient claire et le titre même du roman nous est expliqué.

*
* *

Nous ne savons rien de M. de Mauvert, si ce n'est par allusions. De très ancienne noblesse, comptant parmi ses ancêtres des Chevaliers du Temple, il vit retiré dans son château de Bretagne après des infortunes et des épreuves dont on nous dit seulement qu'elles furent très cruelles et même lui infligèrent un véritable martyre. Dans le sang de sa race, dans ses traditions de famille, dans ses malheurs, dans ses lectures et ses méditations, il a découvert la vie intérieure et entrevu le secret de la vie supérieure. Celle-ci, pour lui, n'est autre que la contemplation, conçue et comprise de telle sorte qu'elle transforme les notions courantes de la piété et de la prière et met à la portée de l'homme les moyens d'une véritable métamorphose. « L'homme vit aujourd'hui dans un étrange état. Il ne sent plus le lien avec sa cause. Il est comme un enfant nouveau-né qui aurait perdu l'instinct de la direction du sein maternel. » Sortir de cet étrange état, rétablir ce lien, voilà ce que M. de Mauvert a le sentiment d'avoir réalisé en lui. Il a pu le faire parce qu'il a retrouvé le secret perdu — ou plutôt trop oublié — d'une sagesse qu'illuminent à ses yeux les plus beaux textes des Ecritures, des Pères de l'Eglise, de l'*Imitation* et mille autres témoignages « émanant de ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine », qui tous répètent sous mille formes la même exhortation : « Contemple..... ne détache pas tes yeux... absorbe-toi dans ta vision... contemple, toujours contemple..., et, par la force de cette contemplation, ton faible cœur se transformera en cœur fort... » Encore que parmi ces autorités nous trouvions une fois mentionnés les grands poèmes de l'Inde et les Lois des Manou, il ne peut guère subsister de doute sur l'objet que M. de Mauvert assigne à la contemplation de l'homme, et tout son « ésotérisme » se ramène finalement à la parole décisive de Jésus : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait... »

S'il ne semble rien emprunter à la doctrine catholique sur les moyens de réaliser cette perfection, quoiqu'il mette la piété au-dessus de tout, c'est que M. de Chateaubriant ne s'est point proposé d'écrire un livre de piété ; et si l'on objectait, d'autre part, qu'il n'y a rien de nouveau dans cette généralisation — pour ne pas dire cette laïcisation — de la vie contemplative, nous répondrions que ce qui est nouveau, c'est au juste que M. Alphonse de Chateaubriant ait eu l'idée d'écrire un roman là-dessus, et qu'il y ait réussi.

*
* *

Ce qu'il nous montre, en effet, c'est d'abord un homme, très particulier, doué d'une réalité propre et d'une vie toute personnelle, qui a été conduit pas à pas à la découverte de cette doctrine, qui l'a donc trouvée pour son usage, et dont elle soutient l'existence, dont elle anime la pensée, dont elle transforme toutes les heures, dont elle inspire enfin tous les sentiments, tous les actes. A cette clarté non seulement il se conduit lui-même, mais il interprète le monde, l'Histoire, la Nature et l'Art. Voyez, par exemple, son idée de la noblesse ; celle-ci ne lui apparaît point comme une classe sociale, qu'il y ait lieu d'exalter, mais comme un symbole de la supériorité que toutes les grandes races de l'Orient et de l'Occident, ainsi que d'obscures tribus, ont imaginé pour assurer quotidiennement, au sein des sociétés, la victoire de la supériorité sur la mort. La noblesse, c'est l'image d'une supériorité. Et l'image joue dans la vie un rôle capital, puisque toute vie est une vision qui se réalise : « *Sans vision, le peuple périt* », dit la Bible. « La noblesse est une forme sociale qui, çà et là, vaut ce qu'elle vaut, mais qui a sa première origine, avant tout événement, dans les élans les plus primitifs de l'espèce, dans le besoin inné des peuples de concevoir au-dessus d'eux une image supérieure de leur propre visage, afin de la pouvoir contempler et de s'élever jusqu'à elle... »

Avec une variété, une virtuosité admirables, M. de Chateaubriant nous montre son personnage reprenant et transposant ce rôle de l'image, de la vision, sur tous les plans de la nature et de l'art. Dans l'art, il lui sert à interpréter, en un profond commentaire, « Le Chevalier et la Mort », d'Albert Dürer, tandis que dans l'ordre de la nature il utilise le phénomène bien connu du mimétisme pour proposer à nos méditations l'exemple du papillon qui s'est identifié à la feuille, fondu avec elle en une dentelle prin-

ière où l'on peut encore discerner les deux images superposées.

Mais l'auteur a fait autrement encore œuvre de romancier. Ces idées de M. de Mauvert, ce message qui vient si opportunément nous rappeler à tous, en nos temps difficiles, que *la crise est dans l'homme*, ce rappel à la vie intérieure, à la vie spirituelle, ce renouvellement, ce rajeunissement des notions de piété, de prière et de foi, tout cet épanouissement imprévu, soudain, de spiritualité, tout cela nous est présenté dans le cadre d'une aventure féerique, dans une atmosphère shakespearienne de rêve et de poésie.

***

Le jour même où se célébraient au château les funérailles d'une sœur tendrement aimée qui était, à elle seule, toute la famille de M. de Mauvert, un jeune homme est entré par hasard, un passant attiré par la beauté et le mystère des lieux. Et aussitôt il est apparu au vieillard mystique comme celui qu'il attendait, l'envoyé du ciel destiné à recueillir l'héritage de sa pensée et à le transmettre. Alors commence l'aventure, par un malentendu romanesque et charmant. Ce jeune homme qui parcourait le pays à pied, sac au dos et dont l'imagination rêvait de châteaux merveilleux où les jeunes filles attendent leurs fiancés, se trouve conduit à croire qu'il est accueilli dans une de ces demeures. Ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il devine, tout entretient son illusion : un chapeau de paille blonde entouré d'un bouillon de soie pâle et orné d'un bouquet de fleurs des champs, suspendu dans le chapelle au dossier d'une chaise et qui semble emprunté à quelque bergerie du XVIIIe siècle ; une conversation saisie au vol entre deux serviteurs, sur le noir et le blanc, le noir d'hier et le blanc de demain, le blanc du mariage ; les allusions de M. de Mauvert aux révélations d'un prochain jour... Comment l'imagination du jeune homme ne travaillerait-elle pas sur tout cela dans le sens où, déjà, elle était orientée ? Le chapeau l'a fait rêver d'une robe couleur de géranium, et le nain qui le sert, ce petit être étrange, pareil à un korrigan, lui a dit que, dans la maison « il y avait des songes. » Qeuls songes? Les mains ont esquissé au long de son corps le mouvement des plis d'une robe. Par degrés, le jeune homme sent se préciser autour de lui une présence invisible.

Toute cette part d'irréel, suivant de si près la réalité, court à travers le roman, s'exprimant par intervalles, mais toujours latente et agissante, et elle lui confère un charme rare : elle crée l'atmosphère de poésie dans laquelle s'épanouira naturellement la haute signification spirituelle du livre. Il y a comme une transposition insensible d'un plan sur l'autre, et c'est ainsi que l'idée nous est présentée, non pas comme aurait pu le faire un philosophe, mais comme seul pouvait le faire un romancier doué du plus haut sens poétique. Ce passage d'un plan à l'autre, l'auteur ne se contente pas de nous le faire accomplir par une suite de degrés ; il veut que nous percevions, en quelque sorte, et que nous pénétrions la logique de cette démarche ; il nous la fait expliquer, formuler par son jeune héros : « En somme, je ne m'étais pas tellement trompé en croyant qu'en cette demeure vivait une recluse qui m'était destinée... . Seulement cette recluse n'était pas une jeune fille, elle ne portait pas une robe cramoisie, elle était vêtue de joyaux comme une reine ; eu c'était bien une reine véritablement, l'Idée qui régnait du haut en bas de ce vieux manoir.

Nous avoir ainsi intéressés à cette Idée, l'avoir, en quelque sorte, déroulée parallèlement sur les deux plans, par les paroles du vieillard et dans l'imagination du jeune homme, voilà une de ces réussites trop rares, dans lesquelles la pensée enrichit une simple fiction et s'harmonise avec elle.

Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule ressource que l'art ait fournie à l'idée dans ce roman dont la force et la beauté viennent de leur union. Non seulement l'auteur a échappé au danger de personnifier en son vieillard et en son jeune homme des abstractions, non seulement il en a fait des personnages très concrets et très réels, c'est-à-dire très vivants, mais il a su donner les mêmes caractères de précision et de vie à des personnages secondaires : le nain Michel et la vieille servante Mariette. Il a su dresser surtout une étonnante figure de châtelaine, à la fois réelle et imaginaire, qu'on ne peut définir que comme M. de Mauvert le faisait lui-même en disant à son jeune ami éberlué qu'elle était « une vieille reine de Shakespeare. »

Dans l'invraisemblable carrosse d'autrefois, monté haut sur roues et tendu de bleu étoilé, où nous la voyons paraître au détour d'un chemin, la baronne de Closterlandry, débordante d'embonpoint et de vitalité, à peu près dépourvue de cheveux, aussi personnelle dans son esprit que dans ses allures, et tenant haut sa longue canne comme un sceptre de commandement, surgit soudain entre M. de Mauvert et son candide disciple comme une survivante des temps, faut-il

dire heureux ? qui ne se posaient pas les problèmes auxquels notre inquiétude cherche une réponse. Amie de toujours du vieux gentilhomme, elle connaît quelque peu ses idées, qui lui paraissent d'innocentes chimères, et nous avons l'impression qu'elle trouve touchante la ferveur du jeune disciple si vite endoctriné.

Mais la soirée qu'ils passent ensemble, après que cette rencontre lui a donné l'occasion de les amener dans son château, les questions qu'elle pose, les réponses que trouve son ami pour la convaincre en lui présentant sa pensée sous un jour nouveau qui l'éclaire pour elle, tout cela nous fait pénétrer plus avant dans les vues profondes du vieux sage et nous en donne comme une suprême expression. L'intrépide baronne en est toute illuminée, et c'est en réalisant cette conquête qu'il achève de convaincre son jeune disciple. Bientôt ils pourront se séparer.

*
* *

M. de Chateaubriant nous présente ce récit comme celui d'un homme qui l'a reçu, voilà une trentaine d'années, du jeune homme de l'aventure, devenu lui-même alors un vieillard. Et le narrateur, à son tour, l'a gardé enfermé pendant plus de trente ans dans sa mémoire, où il ressemblait « à ces pâles lueurs que l'on aperçoit par delà les montagnes tourmentées de la terre. » Mais ce n'est pas le hasard, nous l'avons dit, qui fait qu'on nous le transmet aujourd'hui. Le temps où il se passe importe moins que le temps où il est écrit, car, à vrai dire, il est écrit pour notre temps. L'opportunité de ce message spirituel fait sa force ; encore fallait-il la puissance littéraire de l'auteur, la haute qualité de son talent pour lui conférer la beauté. Cette œuvre de pensée est une œuvre d'art, et il nous paraît bien facile, dès lors, de répondre à la question que pose l'auteur lui-même à sa dernière page : Est-ce un poème qu'il a voulu faire vivre sous ces mots ? Est-ce, quant au fond, une réalité certaine qu'il prétend nous faire connaître ? Il est impossible de ramener l'œuvre à un de ces deux termes, car elle est faite de leur union, et sa réussite est faite de leur harmonie. C'est là ce qui la rend si digne de notre attention et ce qui nous la fait aimer. Elle ne ressemble à aucune autre de notre époque, non plus qu'à celles du même auteur qui l'ont précédée.

Voilà pourquoi ce livre ne saurait s'accommoder de l'attention distraite et plus ou moins intermittente qui suffit trop souvent aux œuvres d'imagination. Il n'est pas inutile de le relire et il est bon de le méditer. On dira peut-être que c'est demander beaucoup pour un simple roman. Reconnaissons donc que *La réponse du Seigneur* n'est pas un simple roman. Ce n'est pas là un reproche, mais, une fois de plus, l'occasion d'affirmer que tout se tient dans une œuvre de cette qualité et de cette envergure où l'imagination romanesque ne cesse d'enlacer la pensée et où l'expression elle-même en est comme transfigurée.

FIRMIN ROZ.

VARIÉTÉS

LES VOILES DU PASSÉ

De tous les adjectifs dont se sert la propagande en faveur du tourisme, « historique » est l'un des moins précis et des plus ressassés. Evidemment on l'emploie pour aguicher le voyageur, comme une promesse de le mettre en contact vivant avec un passé romanesque, perçu jusqu'ici qu'indirectement à travers les livres ou les tableaux, le cinéma ou le théâtre. Les endroits que l'on peut à bon droit appeler « historiques » ne font certes pas défaut. En Angleterre, par exemple, à York ou à Winchester, un instant de contemplation réceptive laissera une impression de majesté chargée d'ans, mais toujours bien vivante. De pareils endroits fatiguent trop souvent le touriste par la richesse même de leur patrimoine, et le voyageur fourbu de cette course de siècle en siècle, est heureux de se réfugier dans un quelconque salon de the contemporain. Là, pendant qu'il boit à petites gorgées et se remet, il ressent peut-être une légère déconvenue de ce qu'il ne peut savourer dignement ce banquet d'esprit et d'émotion qui s'étale devant lui. Quelque chose, il le sent bien, manque ; quelque chose d'essentiel, quelque chose que même lui devrait pouvoir sentir, lui homme ordinaire et peu cultivé. C'est avec une certaine humiliation qu'il pense au tableau noir et aux dates, au rang rien moins qu'enviable qu'il occupait dans la classe d'histoire, et il soupire « Si seulement j'en savais plus long ! » Dans cet échappé de critique introspective, il a raison et il a tort tout à la fois.

Les monuments de l'histoire sont des créations humaines : la première condition pour les comprendre est une vraie sympathie. Grand ou petit, chaque édifice, chaque monument crée

par l'homme possède une personnalité bien à soi, au regard de quoi les détails de son histoire ou de sa construction sont de maigre importance. Qu'est-ce la survie du passé, sinon des sensations vivantes s'imposant à des hommes vivants ; sensations qui en général, se rapportent non à une personnalité donnée, mais à des hommes ou à des groupements trop souvent inconnus ou connus seulement de nom. Parfois une grandiose association d'idées confère à un édifice une influence qui dépasse celle qui lui est propre. la maison de Shakespeare en est un notable exemple — nous n'y pénétrons alors que dans un but et nos pensées s'imprègnent de cette seule couleur. Mais le plus souvent, l'héritage qui nous vient du passé ne se réclame pas que d'un nom unique, que ce soit celui du constructeur ou de l'occupant, suffisamment puissant pour dominer l'influence de l'endroit même. Les grands de la terre auront toujours leurs temples : sans fin les pélerins se presseront là où la Reine Elisabeth se promena avec Leicester, là où Isaac Walton s'adonna à la pêche, là où pérora le Dr Johnson, là où tomba Nelson, et à chaque fort en thème, selon son degré de culture historique, reviendront instinctivement les noms d'hommes et de femmes dont les pieds ont foulé ce même sol que foulent les siens. Ces relations amicales avec le passé accroissent notre plaisir et augmentent notre sympathie, mais ce n'est qu'au-dessus et au delà de ces amitiés que se trouve ce contact plus large avec l'esprit d'une époque, avec un aspect donné de l'humanité vivante.

Un voyageur ne connaîtra jamais trop d'histoire et il ne peut en connaître trop peu. C'est dire qu'il existe deux types idéals de touristes. L'un, l'homme profondément versé dans le passé, mais resté tout de même sensible à la qualité vivante de ce qu'il étudie. Sans aucun doute c'est celui qui retirera de ses voyages les plus larges bienfaits. L'autre, l'homme qui possède la sensibilité du premier, sans en avoir les connaissances ; l'homme qui, sans beaucoup de curiosité ni de capacité pour saisir le détail historique, sentira tout de même l'esprit vivant d'un lieu. La majorité d'entre nous se tient misérablement entre ces deux extrêmes enviables, et cela tient pour beaucoup à ce que nos écoles se confinent à l'autopsie de l'histoire, et ont fait de celle-ci un catalogue monotone d'événements soit importants mais ennuyeux, soit pittoresques mais irréels. Néanmoins, si grand est le prestige de l'histoire, notre sentiment du devoir est si inné, que la moindre référence à un lieu avec le passé nous incite à la recherche tâtonnante d'une date. Il est bien peu de choses ici bas ayant suffisamment de charme pour survivre à une association aussi déprimante ; la plupart donc restent inappréciées, ainsi que vous pouvez aisément vous en convaincre en regardant des touristes qui visitent une cathédrale, courant d'un tombeau à l'autre, accordant peu d'attention à la majesté de l'ensemble. L'effet produit sur des touristes honnêtes est double. Parfois, comme notre ami du salon de thé, ils sont humiliés et convaincus que jamais ils ne pourront goûter aux délices de l'histoire ; parfois, la rage au cœur, ils déclarent que ces connaissances historiques ne sont que bourrage académique, ou tout au plus agréable dada. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y a là un gaspillage intellectuel qu'il eût été facile d'éviter.

L'Angleterre est un petit pays de proportions modestes, tranquille et d'une chaste beauté. La Nature ne s'y montre ni sublime, ni majestueuse, si ce n'est dans cette ampleur de vision qui accompagne la mer. Pris séparément, il n'existe pour ainsi dire ni édifice ni paysage qui ne soit surpassé par un édifice ou un paysage étranger du même genre. Malgré cela, l'Angleterre vaut au plus haut degré la peine d'être vue. Un homme a-t-il fait de grandes choses, même si sa photographie nous le montre insignifiant, nous pourrons rarement réprimer le désir de l'aller voir, et plus rarement encore serons-nous déçus. De même l'Angleterre si elle manque de grandeur, a au plus haut degré le don de la personnalité. C'est l'expression vivante du peuple anglais, non seulement le lieu géographique où ce peuple est serti, mais l'incarnation visible de son esprit. De ce point de vue la retenue dont a fait preuve la Nature n'est pas pour nous déplaire. En Suisse, un homme peut penser tant qu'il voudra à Guillaume Tell, en fin de compte il se sentira écrasé par le Mont Cervin. En Hollande par contre, le paysage entier est réquisitionné pour défendre l'homme contre les forces de la Nature. Dans la campagne anglaise, l'homme et la nature sont heureusement mariés, de sorte que le pays a l'aspect d'un jardin et les villages l'air d'y avoir poussé tout naturellement. Mais ne vous y trompez pas. Cette simplicité, cette disposition apparemment fortuite, sont en réalité œuvre d'un dur labeur et de siècles de paix. Pour la plupart, l'Angleterre a grandi comme un arbre, doucement, régulièrement, librement. La caractéristique primordiale de la vie et de l'his-

toire anglaises, qu'un touriste intelligent ne peut manquer d'apprécier, est cette croissance instinctive et continue. Voilà le véritable charme de l'Angleterre, le charme d'un être mûr qui s'est développé à loisir, laissant une empreinte bien personnelle sur chaque activité humaine et qui continue de s'épanouir. Une civilisation est beaucoup plus importante dans son ensemble que dans aucune de ses parties. C'est l'Angleterre dans son ensemble qui est unique : peu importe qu'une quelconque de ses parties soit plus ou moins grande que la partie correspondante de quelque autre pays. Une telle entité est absolument imprégnée de son propre passé ; c'est de l'histoire vivante parce que son passé tout entier se voit dans son présent, parce que son présent s'étend vigoureusement vers l'avenir.

Donc, pour comprendre l'Angleterre, il faut qu'un voyageur ait quelque sens historique : il lui faut voir dans la tradition quelque chose de plus qu'une survivance périmée et sentimentale, dans les monuments du passé quelque chose de plus que la coque de gloires disparues.

Vous allez débarquer en Angleterre rempli de sympathie et plein d'attente. Pendant des semaines ceux de vos amis qui ont fait le voyage avant vous, vous ont parlé d'endroits qu'il ne fallait pas manquer de voir, chacun vous indiquant un site différent, et vous avez promis tous de les visiter. Il n'y a qu'une chose à faire de ces promesses : les jeter à la mer avant de débarquer, sinon vos vacances seront perdues. Vous n'aurez de plaisir durable de votre visite que si vous vous concentrez : tout le reste n'est que fatigue et dépense. Visitez Londres aussi longtemps que votre inclination ou vos moyens vous le permettront. Quelque temps que vous y passiez, vous n'en verrez que très peu, et même de ce peu vous ne pourrez voir qu'une petite partie. Si vous vous asseyez ou vous promenez dans l'Abbaye de Westminster une demi-heure chaque jour, vous en connaîtrez plus long sur la vie historique de l'Angleterre que ne pourraient vous apprendre des semaines de tourisme diligent. Puis, choisissez un endroit à la campagne, ou dans quelque ville au bord de la mer ; pas trop éloignée d'un centre comme Oxford, Cambridge, Cantorbery ou Bath. Il est préférable de ne pas vivre dans la ville même, à moins d'y avoir une occasion exceptionnelle de résidence. Si vous voulez comprendre l'esprit traditionnel de l'Angleterre, il vous faut nécessairement commencer à la campagne, car là vous trouverez l'esprit anglais dans son expression la plus simple et la plus prenante. Ou établissez votre demeure dans un village des collines de Cotswold, dans le pays de Shakespeare, parmi les « downs » du Sussex ou du Wiltshire, dans le Devon, dans les marches galloises, dans le district des lacs, près de la frontière écossaise, dans la paix rurale du Norfolk et du Suffolk. De temps à autre, allez à la ville, ou visitez quelque endroit intéressant des alentours, et flânez de votre mieux. Asseyez-vous, promenez-vous, ne faites rien, et si vous recherchez vraiment l'ambiance, si vous vous apprêtez à l'accueillir, vous n'éprouverez nul besoin de vous remuer. Si vous y tenez, — mais à la seule condition d'y tenir vraiment — lisez un peu de l'histoire du pays et des environs, mais il peut être dangereux de faire ainsi revivre votre sentiment d'insuffisance scolaire. Peu à peu les rapports intimes qui existent entre tout ce que vous avez vu, commenceront à pénétrer en votre esprit. Les champs entourés de haies, les chemins tortueux, le manoir en son parc, la cathédrale derrière son parvis, les pelouses vertes des universités, Shakespeare, le parlement, les policemen, les matchs de cricket, les juges en perruques à marteau, les affiches, les bateaux de pêche, les wagons de chemin de fer, l'empire britannique lui-même, tout prendra peu à peu un air de famille. La véritable magie des sites historiques de l'Angleterre réside en ce que leur beauté et leur dignité sont l'expression idéale d'un esprit qui souffle à travers toute la vie anglaise, un esprit que l'on perçoit le plus fortement dans ces endroits, parce que cet esprit y est concentré dans un ensemble visible. Car si la beauté en ce monde est ressentie avec plus de force là où elle se concentre dans une œuvre d'art, là où elle jaillit soudain d'un geste noble ou d'un grand acte, de même dans ces édifices, ces paysages, ces villes, que l'anglais aime pour leur beauté, vous trouverez la plus parfaite expression de l'esprit anglais. Une fois que vous aurez senti la présence de cet esprit, vous connaîtrez la plus belle récompense que puisse vous offrir une visite en Angleterre. Si cela vous plaît — car cette expérience peut vous plaire ou ne pas vous plaire ; il n'est pas de charme infaillible — vous pourrez vous pencher sur les détails. Si le charme a joué, vous serez le premier à en demander, et, sans crainte de se tromper on peut dire que, lorsque vous commencerez à poser des questions, vous aurez entrepris un voyage de découvertes qui durera aussi longtemps que vous voudrez le poursuivre.

KENNETH JOHNSTONE.

LA QUINZAINE COLONIALE

Nous avons dans la dernière chronique retenu l'attention sur la pressante nécessité d'organiser, beaucoup plus rapidement, la propagande réclamée avec compétence et autorité par MM. Henry Bérenger, Ordinaire, Lémard, René Besnard, toute la Commission sénatoriale. Nous nous réservions de préciser cette fois que la *Propagande en faveur des Colonies* — qui théoriquement relève du Ministère des Colonies — ne peut être abstraite de la Propagande dite extérieure qui se préoccupe d'une façon plus générale de défendre la France à l'étranger contre les calomnies de l'Allemagne, les préventions coutumières ou jalouses d'un certain nombre — nous ne disons pas d'autres nations, mais d'impérialismes étrangers. M. Comert affirmait récemment avec beaucoup de justesse que « la connaissance de l'œuvre française au Maroc et, ici ce que l'on pouvait répandre de plus profitable à notre cause ». Ceux qui font des conférences très diverses dans les capitales étrangères ont pu constater que rien ne relevait plus le respect, parfois fléchissant, pour la France que le rappel de sa valeur et de sa puissance coloniales.

Encore *la Propagande Coloniale ne saurait-elle se limiter à la glorification de notre Empire* : il est beaucoup plus important qu'elle s'attache à sa *défense* et à sa *consolidation*, car il est très gravement menacé. Il a été construit avec un héroïsme admirable que sapaient mille préjugés anticoloniaux, beaucoup trop rapidement et parfois même hâtivement, par une succession désordonnée d'états-majors (Marine, Guerre, Colonies, Finances) souvent hostiles les uns aux autres, sur des volontés confuses, sans plan d'ensemble. Malgré une somme importante de rectifications et remaniements, mal composé, il reste assez disloqué, au moins dégingandé et sa direction est écartelée entre trois ministères plus rivaux qu'émules. Il regorge de richesses mal exploitées parce que ses diverses parties se trouvent mal reliées entre elles par lignes de navigation, chemins de fer ou aviation, sans grands liens moraux et intellectuels, sans solidarité et donc sans âme. La Propagande Coloniale doit avant tout tendre à lui donner de l'âme, une conscience de sa et de ses valeurs, une solidarité, et par tout cela, par la divulgation de ses richesses de tous ordres, à imposer à la Métropole de s'y intéresser et attacher davantage, de lui donner appui conséquent et ordonné, direction, crédits et crédit.

Depuis que M. Tardieu a proclamé *l'importance primordiale de l'Empire pour la solution de la Crise*, les gouvernements successifs ont senti la nécessité de la Propagande ; mais les ministres, tenaillés par d'autres soucis, entourés de cabinets insuffisants, prisonniers d'un Parlement effaré et habitué depuis 50 ans à l'avarice, (devenue quasi constitutionnelle), énervés et méfiants n'ont encore rien organisé qui tienne ni se fasse même respecter. Nul plus que M. Sarraut, si intelligent et éclairé par tant d'incendies, ne comprend qu'il est indispensable d'organiser enfin une Propagande. Mais il a peur d'être tapé par les plus mauvais clients du Parlementarisme insatiable. Nous sommes persuadés, au contraire, qu'il a le crédit nécessaire non seulement pour écarter les mendiants mais pour coordonner les rivalités : il lui suffit d'étudier assez promptement et résolument la question pour choisir, avec la primordiale horreur des cumuls qui engendrent toutes malfaçons, une équipe de compétences probes, capables de construire rapidement et sans bonsoir ladite station de radio-[illegible] appelés à collaborer avec discipline et justes [illegible].

En attendant, la Propagande est abandonnée aux initiatives dispersées d'une Littérature Coloniale [illegible] déshéritée et souvent discriminée. M. Sarraut, [illegible] connaît en talents, a cité l'un des ministres qui ont su accorder du crédit à d'énergiques valeurs, aux meilleurs. La dernière promotion de la Légion d'Honneur, décerne la rosette à Pierre Bonardi, et c'est un des devoirs les plus chers de notre rubrique que de souligner cette consécration officielle d'une des personnalités les plus hardies et fières, d'un talent intrépide et fringant. Une rubrique coloniale, même condensée, doit s'éclairer des plus glorieux résultats de littérature et d'art. *La Marche Pacifique* de Pierre Bonardi parue cette année même aux Éditions des Portiques, est un chef-d'œuvre de genre nouveau : le reportage quasi cinématographique de brillants épisodes de l'actuelle Pénétration du Maroc. Bonardi le Corse à regards et menton napoléoniens fit ses débuts en Afrique Occidentale, à quoi il consacra ses *Usages de la Liberté* qui eurent aussitôt fort succès. Il revint de là à son île de Beauté et d'indépendance Laroche dont il a chanté les héroïsmes sauvages en de rudes livres d'un puissant accent épique (Delpeuch, édit.). Il se rendit de là en Palestine étudier avec franchise et instructive amitié la Colonisation Juive. Chacun de ses livres apprend beaucoup et [illegible]. Cet écrivain, si jeune par sa flamme de générosité, est un des maîtres de la littérature coloniale.

Nous devons en même temps saluer l'accès d'un autre écrivain à l'un des plus hauts postes de l'Empire. Ce n'est sans doute pas à son noble roman *Le Cœur des Dieux* que M. Marcel Peyrouton doit son élévation à la Résidence Générale de Tunisie. Mais ce sont ses qualités intellectuelles et même littéraires qui ont fait du jeune administrateur d'Afrique le directeur de l'Agence Togo-Cameroun, puis un chef de cabinet, un gouverneur, le secrétaire général de l'Algérie. Et c'est bien un intellectuel énergique, un psychologue timbré d'autorité qu'il fallait en ce moment à la tête de cette Tunisie acéphale où tant de présomptions ignorantines s'acharnent, par inintelligence de la géographie comme de l'histoire, à vouloir désorganiser, les chefs du sectarisme ou du communisme ne voient même pas qu'ils seraient bientôt les premières victimes des fanatismes par eux imprudemment ressuscités. La Charité seule a le droit de ressusciter. La France, plus modestement, mais souvent imprudemment, a beaucoup restauré avec la plus généreuse humanité. La connaissance de cette œuvre est très restreinte, à l'intérieur de la Régence autant qu'à l'extérieur. La première tâche de M. Peyrouton devra être de vertébrer sa politique par une Propagande justificatrice qui s'attache nettement à consolider les œuvres françaises, à assurer la vie des colons, à favoriser la vente des productions que nous avons nous-mêmes déterminées. La vigoureuse presse française de Tunisie, une des plus vaillantes et lettrées, ne cesse de réclamer contre l'insuffisance du contingent de vins tunisiens admis à une franchise elle aussi bien avare selon le vice fondamental que reproche à la Métropole le grand Historien de notre Colonisation : Gabriel Hanotaux. L'une des moindres tâches de la Propagande ne sera pas de lutter contre ce terrible vice qui engendra tant de maux, par un déplacement d'intelligence et donc de prévoyance.

Jean Lefranc[illegible]

BULLETIN MARITIME

FIGURES D'ARMATEURS

L'Angleterre a perdu, cette année, en mai et en juillet, deux de ses grands armateurs. Dans ce pays essentiellement « marin » où les questions de shipping excitent l'intérêt général et dont les capitaux privés, d'autre part, sont en grande partie investis dans les affaires maritimes, ces deux décès ont causé une grande émotion. Aussi bien, convient-il de remarquer qu'en Angleterre plus que chez nous peut-être, les grands chefs d'industrie maritime, justement par l'importance des intérêts qu'ils ont entre les mains, atteignent parfois à la célébrité.

Si la valeur éminente de certaines de nos élites industrielles n'est pas encore, chez nous, reconnue comme une véritable aristocratie, du moins continuons-nous toujours de nous intéresser aux grandes figures d'outre-Manche. La vie de Lord Inchcape et celle de Sir John Ellerman sont, à ce point de vue, parmi les plus curieuses.

Le futur Lord Inchcape, James Lyle Mackay était fils d'un simple marin. Il naquit en Ecosse en 1852 et n'avait pas huit ans, lorsqu'au cours d'un premier voyage en Russie, il tomba à la mer par deux fois, devant d'être sauvé au courage d'une jeune Russe, puis d'un cuisinier. Orphelin à douze ans, il fut placé, à sa sortie d'école, chez un notaire où il apprit à se contenter de maigres appointements pour des journées de travail d'une longueur d'usure. A 19 ans, il partit pour Londres et entra chez des Agents Maritimes, Gellatly Hankey et C°.

En 1874, il s'embarquait pour Bombay à bord du *Cathay*. Il nous a laissé le récit de ce curieux voyage où il fallut à Alexandrie quitter le premier bateau, traverser l'isthme de Suez à dos de chameau et reprendre à Suez, un autre navire. Il partageait avec sept passagers une cabine de première classe qui ne contenait que deux cuvettes et n'était éclairée que par une lampe à huile qui servait aussi à la salle à manger.

Le jeune Mackay, après un séjour de quatre ans à Calcutta, fut envoyé à Bombay pour y ouvrir une succursale de Mackinnon, Mackenzie et C°, puis, six ans plus tard, il était rappelé à Calcutta pour diriger la même affaire dans cette ville. Son habileté, son intelligence s'étaient déjà fait remarquer, puisqu'en 1891, il avait été nommé membre du Conseil législatif. Rentré en Angleterre pour prendre la direction de la British India, sa connaissance des problèmes indiens lui valut d'être nommé, [illegible] des Indes, poste qu'il occupa jusqu'en 1911. En 1901, il fut envoyé en Chine pour négocier un traité commercial comme commissaire spécial et plénipotentiaire de Sa Majesté.

En 1914, sur l'initiative de Sir Thomas Sutherland, la Peninsular et Oriental Company, dont il était le Président depuis 34 ans, fusionna avec la British India et James Lyle Mackay devint le Directeur Général des deux Sociétés réunies, puis succéda en qualité de président à Sir Thomas Sutherland, quand il se retira à la fin de [illegible], après 60 ans de service.

Dès le début des hostilités, il fut appelé à siéger comme Président du « Comité nommé pour approuver les taux de location des navires affrétés par l'Etat ». Il fût aussi Président du Comité des Ports et du Transit, membre du Comité de la défense impériale, etc., etc...

En 1919, il entreprit l'œuvre gigantesque de revendre aux armateurs britanniques 196 navires standard formant [illegible] près d'un million et demi de tonnes brutes. De janvier 1919 à juin 1920, il réussit à les vendre pour une somme de 35 millions de Livres, puis, en 1920, à la requête du Gouvernement, il entreprit de vendre sur un marché déprimé les navires ex-ennemis. De cette date à janvier 1922, Lord Inchcape trouva acheteur pour 418 navires ex-ennemis de types variés pour plus de 20 millions de livres sterling. Jamais, il ne reçut ni directement, ni indirectement, aucune rémunération pour ses services qui, cependant, furent reconnus plus tard par l'attribution qui lui fût faite d'un Comté.

L'homme, chez Lord Inchcape était infiniment sympathique. Il s'était attaché l'affection des plus humbles de ses employés par la façon dont il s'intéressait personnellement à chacun d'eux. Il était resté un fils de marin et, pendant tout le cours de sa longue carrière, n'a jamais cessé de chercher à améliorer le sort du marin. Il était aussi un énorme travailleur. Pendant les soixante dernières années de sa vie, on peut dire qu'il a travaillé une moyenne de soixante heures par semaine. Si une revue, un journal publiaient quelques lignes de lui ou donnaient des renseignements sur l'administration de la P. & O., c'était lui qui prenait la peine, où qu'il se trouve à ce moment, de remercier la direction de ce geste aimable.

En 1928, l'atteignit la plus grande tragédie de sa vie : la perte de sa fille, Elsie Mackay, qui avait cherché à traverser l'Atlantique en avion...

Aux Indes, son action publique fût aussi considérable que les services rendus par lui à l'Angleterre métropolitaine. Il fût aussi Président de la Chambre du Shipping en 1903, en 1918, en 1919 et était, quand il mourut, Président de la Fédération du Shipping depuis 1926. Il faisait partie du Conseil d'administration de plus de trente entreprises importantes, Président et Vice-Président d'un très grand nombre d'autres affaires maritimes, industrielles et bancaires d'une non moins grande importance. Il avait été fait Chevalier de l'Ordre de l'Empire Indien en 1894, avait reçu un grand nombre de décorations, avait été élevé à la pairie en 1911, au vice-comtat en 1924 et au comtat en 1929. On se souvient en France, dans les milieux maritimes, des discours pleins d'esprit, de vues philosophiques et profondes, écrits dans un style brillant, qu'il prononçait aux Assemblées Générales de la P. & O. Sur le développement des transactions maritimes entre l'Europe et les Indes et dans tout l'Extrême-Orient, il est difficile de trouver un ensemble de données plus substantielles que cet ensemble de discours.

Sir John Ellerman, qui vient de mourir à 71 ans, était né à Hull d'un père allemand qui s'était fait naturaliser et d'une mère anglaise. Il débuta à Londres comme employé comptable dans une maison d'affrètements et ne tarda pas à demander de s'établir en association avec ses chefs. Malgré ses qualités, ceci lui fut refusé. Il quitta alors cette affaire et s'installa à son compte, employant comme capital la modeste somme qu'il avait héritée de son père. En 1889, il commença à s'occuper de navires. Il devint membre du Conseil d'administration sous la présidence de Lord Furness, mais les deux hommes étant d'un caractère fort et obstiné, il y eut entre eux d'assez grosses difficultés. Lord Furness se retira peu de temps après et Sir John Ellerman lui succéda. A partir de ce moment, il se dévoua entièrement au développement de la Compagnie, prit la grosse majorité des actions ordinaires et enfin fonda la Compagnie de navigation connue sous le nom de Ellerman Lines qui, à la fin de décembre dernier, comprenait 163 navires de 781.405 tonnes.

Le Gérant : M. HÉRAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 18 71e ANNÉE 16 SEPTEMBRE 1933

LA TOMBE QU'ON AVAIT CREUSÉE

(Nouvelle)

M. Hawkins Mumrath, des Services civils de Sa Majesté, au Bengale, se mit au lit pour mourir d'une entérite. C'était un homme aux opinions arrêtées : aussi fut-il si près de réaliser son dessein que tous ses amis, deux docteurs, le Gouvernement qu'il servait le tinrent pour perdu. Et même, à la suite d'une fausse rumeur, dans la nuit qui précéda son rétablissement, plusieurs feuilles publièrent d'aimables articles nécrologiques dont, trois semaines plus tard, M. Mumrath, assis dans son lit, prit connaissance avec attention et intérêt. Il est curieux de lire un article où l'on parle de vous au prétérit ; il est réconfortant d'apprendre qu'en dépit de tous vos défauts, votre entourage « a perdu avec regret un homme excellent ».

Quand un administrateur des Services civils du Bengale est calme et inoffensif, les journaux terminent toujours leurs articles par la formule ci-dessus. M. Mumrath n'en ressentit nulle joie.

En Orient, la tendresse du Gouvernement vaut à ses serviteurs des attentions luxueuses, inconnues sous d'autres cieux. Un médecin, rétribué par l'Etat, vint fermer les yeux de Mumrath qui, pourtant, eût l'obstination de les rouvrir ; un entrepreneur de pompes funèbres, subventionné, acheta des planches gouvernementales pour en faire un cercueil gouvernemental ; le grand cimetière de Saint-Golgotha-in-partibus prépara, en conformité avec les règlements, un tombeau aux parois de briques, paré à la tête et sur les rebords, avec des supports en maçonnerie pour le cercueil. Coût, y compris la concession à perpétuité : 175 roupies 14 annas. Les instructions du gouvernement sont des plus méticuleuses en ce qui concerne la destination, l'entrepôt, le prix d'emmagasinage de ses morts, mais les règlements en vigueur ne figurent dans aucune annexe aux arrêtés sur la solde et les pensions.

M. Mumrath se rétablit ; il reprit son poste au grand dépit de ses subordonnés qui avaient compté que son décès entraînerait une promotion. L'entrepreneur de pompes funèbres vendit le cercueil, avec bénéfice, à un gros marchand arménien de Calcutta. La résurrection de Mumrath d'entre les morts accrut la clientèle du médecin de l'administration. Le cimetière de Saint-Golgotha-in-partibus contempla le tombeau tout neuf aux si belles parois de briques ; il attendait le cadavre, mais celui-ci, à deux lieues de là, dans un bureau, signait des dépêches. On établit les comptes de l'exercice ; ils firent ressortir l'existence d'un tombeau non payé ; montant : 175 roupies 14 annas. Pour tous les autres tombeaux, la pièce justificative mentionnait le nom d'un serviteur

défunt du Gouvernement. Une seule ligne en blanc restait dans la colonne.

Alors Ahutosh Lal Deb, Sous-aide-adjoint à la Comptabilité générale, plein de zèle pour l'État, mais nouveau venu à son poste important, écrivit officiellement au Cimetière. Priant de vouloir bien faire savoir qui était l'occupant de ce tombeau, il avait l'honneur d'être, etc.

Le Cimetière répondit officiellement qu'il n'y avait pas d'occupant, que la tombe était vide. Expliquant qu'elle avait été commandée pour M. Hawkins Mumrath, il avait l'honneur de se dire, etc.

Ahutosh Lal Deb eût l'honneur de faire remarquer que, si le tombeau n'était pas utilisé, le Gouvernement était dans l'impossibilité absolue de le payer.

Le Cimetière exprima le désir de savoir si l'article de dépense pouvait être reporté sur l'année suivante « en attendant l'occupation escomptée du tombeau ».

Ahutosh Lal Deb répliqua qu'il ne pouvait autoriser pareille confusion d'exercices. Le manque de concordance est l'âme du désordre et des malversations : le Cimetière voudrait bien prendre des mesures pour rectifier sa comptabilité, la mettre d'accord avec la délégation de crédits de l'année.

Le Cimetière déclara qu'il se laisserait enterrer plutôt que de faire pareille chose. On avait employé plus de deux mille briques recuites aux parois du tombeau. D'ailleurs, fit-il observer, pendant ce temps-là le Contrôleur de la briqueterie gouvernementale attendait le paiement des matériaux utilisés.

Ahutosh Lal Deb écrivit : « Adressez-vous à M. Mumrath. » Le Cimetière s'adressa à M. Mumrath. Certes, la démarche paraissait délicate, mais un ordre est un ordre.

Hawkins Mumrath répondit qu'ayant l'honneur d'être en parfaite santé, il n'avait nul besoin d'un tombeau, fût-il à parois de briques. Il conseilla au Conservateur du Cimetière d'entrer lui-même dans cette tombe et d'y rester. Le Cimetière transmit la lettre à Ahutosh Lal Deb pour attribution.

Ahutosh Lal Deb l'adressa au Gouvernement de la Province qui la colla derrière une masse d'autres documents et n'y pensa plus.

Une femelle de cobra se glissa dans la tombe négligée pour déposer ses œufs parmi les briques. Vint la saison des pluies. De légères touffes d'herbe mirent une parure au sol dallé.

Le Cimetière écrivit à Ahutosh Lal Deb pour l'informer que M. Mumrath n'avait pas payé le tombeau et demander qu'on opérât une retenue sur sa solde du mois.

Ahutosh Lal Deb fit parvenir la lettre à Hawkins Mumrath pour lui rappeler l'affaire.

Hawkins Mumrath proféra quelques jurons, mais, cela fait, il prit peur. L'entérite avait détruit son équilibre mental. Il écrivit à la Comptabilité générale pour protester contre l'injustice qu'il y avait à lui faire payer un tombeau avant prise de possession. Que l'on opérât des retenues en vue de la retraite ou des pensions de veuves, parfait, mais faire un prélèvement de cet acabit, c'était commettre un abus de pouvoir, faire preuve d'une ironie déplacée.

Ahutosh Lal Deb écrivit que le style de M. Mumrath n'était pas celui dont on fait généralement usage dans la correspondance officielle ; il priait M. Mumrath de vouloir bien atténuer ses expressions et payer le tombeau ; Hawkins Mumrath jeta la lettre au panier et s'adressa au Gouvernement de la Province.

Le Gouvernement de la Province eut l'honneur de répondre que l'affaire concernait uniquement M. Hawkins Mumrath et la Comptabilité générale. Il ne voyait pas pourquoi il interviendrait tant qu'on n'avait pas effectivement déduit de la solde la somme mentionnée. Si ce cas se produisait, et si M. Hawkins Mumrath en appelait à l'autorité compétente, il pourrait, en fournissant toutes explications utiles, obtenir un remboursement, déduction faite, cependant, de la surtaxe postale acquittée pour sa dernière missive insuffisamment affranchie.

Le Cimetière écrivit à Ahutosh Lal Deb, triplicata de la facture du tombeau annexés, pour lui demander d'opérer le règlement d'une façon ou d'une autre.

En fin de mois, Ahutosh Lal Deb déduisit 175 roupies 14 annas de la solde de Mumrath ; Mumrath envoya sa réclamation à l'autorité compétente. Le Gouvernement de la Province lui fit savoir que toutes les dépenses des tombes relevaient uniquement de l'Administration centrale à qui sa lettre était transmise pour la suite.

Mumrath écrivit à l'Administration centrale. L'Administration centrale eût l'honneur d'exposer que Saint-Golgotha-in-partibus dépendait du Gouvernement de la Province à qui on avait l'honneur de transmettre sa communication. Mumrath télégraphia au Cimetière à ce sujet.

Le Cimetière répondit télégraphiquement « Taxes et Finances : Administration centrale.

Affaires intérieures : Gouvernement de la Province. Peut affaire tombe voyez service des Domaines et Agriculture. »

Mumrath en référa au Service des Domaines et de l'Agriculture. Ce Service eût l'honneur de préciser qu'il était seulement chargé de la plantation des arbres autour du Cimetière, le reboisement des allées étant confié au Service des Forêts.

Mumrath expédia toutes les lettres à Ahutosh Lal Deb et requit un remboursement immédiat en exécution de l'article 431 A, additions complémentaires : Bengale. Il avait inventé l'article et la référence *pro re nata*, parce qu'il possédait quelque notion de ce qui se passe dans l'esprit d'un Babou.

Le timbre du Service des Domaines et de l'Agriculture fit plus d'impression sur Ahutosh Lal Deb que la référence. Il s'empressa d'accorder le remboursement et diminua d'autant la délégation de crédits du Cimetière.

Le Conservateur en Chef du Cimetière demanda à Ahutosh Lal Deb ce que cela signifiait.

Le Directeur de la Comptabilité générale demanda à Ahutosh Lal Deb ce que cela signifiait.

Le Gouvernement de la Province demanda à Ahutosh Lal Deb ce que cela signifiait.

Le Service des Domaines et de l'Agriculture, le Service des Forêts, le Dépôt des Harnais du Gouvernement, qui fournit les courroies de cuir pour les cercueils, tous demandèrent à Ahutosh Lal Deb ce que diable cela pouvait bien signifier.

Ahutosh Lal Deb les renvoya tous à M. Hawkins Mumrath qui, faisant atteler, était allé rire de sa victoire à la tête du tombeau à parois de briques avec des supports en maçonnerie.

Au bord, la maman cobra prenait le soleil. Elle avait ses petits autour d'elle, car les œufs avaient éclos superbement. Sans y prendre garde Hawkins Mumrath marcha sur la queue du serpent, qui le piqua à la cheville.

Hawkins Mumrath rentra chez lui aussi vite qu'il put et mourut cinq heures trois quarts plus tard.

Alors Ahutosh Lal Deb inscrivit l'article de dépense aux « Comptes régularisés » et la paix, de nouveau, régna dans l'Inde.

RUDYARD KIPLING.
Traduction d'Henry Borjane.

IMPRESSIONS DE PORTUGAL

Les Français, qui s'étonnent volontiers qu'un sentiment particulariste breton ait pu persister dans notre Armorique, ne comprennent guère pourquoi le Portugal n'a pas consenti à s'incorporer à l'Espagne, et n'apprécient que difficilement les profondes différences qui le séparent, psychologiquement parlant, de celle-ci. L'Espagne est un Etat essentiellement continental et agraire ; le Portugal est une création de la bourgeoisie des ports, et sa vocation historique fut toute commerciale, parce que fomentée par la mer.

Nulle part, en effet, l'Océan n'est plus grandiose et plus attirant qu'aux rivages de Lusitanie.

Le dernier président constitutionnel de la République portugaise m'écrivait récemment :

« J'aimerais lire bientôt les impressions que vous avez rapportées de mon pays. Il y a beaucoup à faire pour intensifier les échanges intellectuels entre nos deux nations. En vérité, le silence de vos livres scolaires sur notre histoire est lamentable. Nous ne faisons qu'apparaître et disparaître à la grande époque des navigations et des découvertes. Officiellement, l'on ne s'occupe que d'échanges matériels. »

Cette plainte n'est pas particulière à l'homme d'Etat éprouvé par l'exil. Elle est au cœur de chaque Portugais et, si la courtoisie, qui est l'un des plus beaux fleurons de cette race, ne la laisse pas toujours s'exprimer en toute liberté, elle n'en perce pas moins au détour des phrases, et elle nous invite à faire un retour sur nous-mêmes. En fait, qu'avons-nous accordé à ces braves gens, qui sont venus se sacrifier pour notre cause dans les plaines de Flandre? Pas même, le plus souvent, l'aumône de citer le nom de leur pays à côté des autres alliés, sous prétexte que les soldats portugais faisaient partie des armées britanniques, ce qui était loin d'être exact, en dépit des traités diplomatiquement invoqués.

Ce n'est pas de l'Angleterre qu'il faut parler aux Portugais, si l'on veut amener le sourire sur leurs visages, mais de la France, dont toute leur élite tient à honneur de connaître la langue.

Mais que savons-nous ici du Portugal, dans la majorité des cas ? La plupart des Français

considèrent la langue portugaise comme un simple dialecte de l'espagnol, l'indépendance du pays lusitanien comme un accident dynastique.

Cela est si vrai et si bien enraciné parmi nous, que j'ai pu rencontrer à Porto un fonctionnaire de notre consulat, envoyé de France il y a quarante ans pour s'y perfectionner dans la pratique et la connaissance du castillan. Originaire de St-Quentin, il se mit à apprendre soigneusement, dès son arrivée, la langue du pays, se maria, se fit une situation, fonda une famille. Il n'a pas encore compris pourquoi les relations régulières, que nous entretenons par mer et par terre avec les Portugais, ne nous ont jamais permis de savoir quelle langue ils parlent.

Dès Villar Formoso cependant, M. Marcel Lami, passant la frontière pour la première fois entre le Portugal et l'Espagne, ne put s'empêcher de s'écrier :

« La langue elle-même nous annonce que nous entrons dans un nouveau monde, moins âpre peut-être, mais plus doux. Plus rien ici, pour l'oreille du moins, de ce castillan aux syllabes fortes, aux articles sonores, qui sonne et claque comme des commandements de chevalier dans la bataille, comme des cris de muletier sur les sierras, mais un pépiage plus joli, plus indistinct pour l'étranger, où les mots flottent comme ouatés par le murmure confus de la mer. »

Pour moi, cette fois encore après vingt ans, j'ai voulu aborder Lisbonne à la façon de *Childe Harold*, c'est-à-dire en venant du large. J'avais pris passage à Pauillac, l'avant-veille, sur notre grand paquebot de quarante mille tonnes : *L'Atlantique*, que les marines rivales nous enviaient à juste titre. Escale à Vigo de Galice, à cinq heures du matin, après avoir contourné la côte déchiquetée de l'Armorique espagnole. L'immense baie, dont la passe est gardée par un rocher géant, n'est qu'illuminées en festons et guirlandes, et la ville resplendit comme une palais de féerie.

Peu à peu le jour se lève. Des barques chargées d'oranges, de bananes, de plats fleuris, de sièges pliants environnent le navire. C'est de tradition.

Les passagers se penchent sur la lisse, et les marchandages commencent, durant qu'à la coupée les formalités réglementaires s'accomplissent. Mais sait-on que cette province de Galice, qui revendique actuellement son autonomie au sein de la République espagnole, est un pays dont la langue est étroitement apparentée au [illegible] De ce fait, elle s'éloigne passablement du castillan. Cette langue possède, du reste, sa littérature, d'un caractère intensément atlantique, et d'un charme qui rappelle les productions de nos écrivains bretons.

Nous devions toucher le quai de Lisbonne, le soir de ce même jour, en avance de huit heures sur l'horaire prévu. C'est que *l'Atlantique* marchait à bonne vitesse, à la façon d'un palace flottant. Tout le jour, dans la lumière intense, nous avions longé les côtes portugaises, et les immensités océanes nous versaient dans l'âme je ne sais quelle nostalgie de départ et d'aventure, qui explique tout le destin maritime du Portugal.

Rien n'est grandiose comme l'entrée à Lisbonne. A gauche, Cascaes, les jardins et les villas blanches d'Estoril ; puis on pénètre dans l'estuaire du Tage et voici la Tour de Belem, pareille à quelque galion à l'ancre ; enfin l'immense cité se montre avec ses milliers de feux, sur ses sept collines qu'escaladent les maisons vêtues de faïences. Dès les temps préhistoriques, ce hâvre incomparable, qui pourrait contenir toutes les flottes de l'Europe, fut un abri de bateaux. Il ouvre sur l'infini des mers, et comment n'aurait-il pas suggéré à ceux qui habitent sur ses bords l'idée des aventures lointaines, des explorations à travers les étendues ténébreuses ? Il y a dans l'atmosphère de Lisbonne quelque chose qui sent l'Afrique et les Indes, quelque chose qui provient de Carthage et qui trouve son symbole dans le dur visage d'Henri le Navigateur. La hautaine statue du prince décorait naguère le pavillon portugais à l'Exposition de Vincennes. Cet homme, ce Portugais, a inauguré l'ère coloniale moderne. Nous devons savoir cela.....

*

De ma fenêtre, par dessus les toits, je m'attardais, ce matin-là, à contempler le spectacle du Tage aux eaux dorées, peuplé d'embarcations de tout ordre, de toutes tailles et de toutes formes, de toutes couleurs aussi, devrais-je dire, quand l'on vint me prévenir qu'un Monsieur m'attendait en bas. L'un de mes amis, M. João de Castro, avocat de renom, philosophe et poète de grand style, venait d'Estoril me prendre dans son auto, pour me conduire en bonne et intellectuelle compagnie jusqu'à Mafra, ancienne résidence d'été des rois de Portugal, création pompeuse de l'un des plus fastueux monarques qui aient régné sur le pays. Mafra est situé à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de

Lisbonne, face à l'Océan, et sa masse imposante l'a fait surnommer l'Escurial portugais.

C'était dimanche. Le soleil avait dissipé les brumes matinales, et la distance à travers les ondulations pierreuses de la plaine dénudée, peuplée de tours basses qui sont d'anciens moulins à vent, fut vite franchie. Bien pauvres, presque minables, me parurent les paysans des rares villages que nous traversâmes. Cependant le sol était partout cultivé avec soin, et çà et là s'étendaient des vignobles bien entretenus.

Le vent souffle de loin à Mafra. La façade de l'édifice rose et blanche, domine le plateau qui s'incline doucement vers la mer toute proche. Au centre de l'énorme bâtisse, le perron donne accès directement à la basilique de style italien, aux bas-côtés garnis de nombreuses statues de saints, fort expressives pour la plupart. Un peu en avant du maître-autel, une haute coupole laisse apercevoir la colombe du Saint Esprit planant sur les fidèles agenouillés. Cette colombe, que la perspective réduit aux proportions normales, a plusieurs mètres d'envergure, ainsi que nous l'avons pu vérifier d'après la maquette déposée dans l'une des salles du palais. L'aile gauche de l'édifice, avec ses derrières et ses jardins aux buis taillés à la mode de Versailles, est maintenant à usage de caserne, ou plutôt d'école militaire.

C'est pour y abriter des moines que D. João V, à la suite d'un vœu, fit entreprendre la construction de Mafra, dont la première pierre fut posée en 1717, au milieu de cérémonies d'une somptuosité extraordinaire. Plus de 25.000 ouvriers y travaillèrent à la fois, paraît-il. Il fallut organiser, pour maintenir l'ordre parmi eux, tout un service de police. Le colossal édifice, qui n'est pas exempt de mauvais goût, et qui symbolise au surplus toute une époque, a deux cent vingt mètres de façade, et il occupe un quadrilatère de 40.000 mètres carrés. Le nombre total des portes se monte à 5.500 et celui des fenêtres à 2.500. La façade se compose de trois corps de bâtiment. Au centre, la chapelle monumentale ou basilique est flanquée de deux tours en forme de pyramides, à l'écartement de 45 mètres. De chaque côté se trouvent les appartements royaux : au nord ceux du Roi, au sud ceux de la Reine. Dans les derniers temps de la monarchie portugaise, l'une des ailes seulement servit de résidence momentanée à la famille royale, et j'ai bien rencontré là le plus piteux mobilier qui se puisse voir, alors que tant de demeures bourgeoises s'enorgueillissent de posséder des meubles historiques, artistement ouvrés et d'un grand caractère. La grand'salle, ornée de bois de cerfs et de trophées de chasse, étonne par la mesquinerie de la décoration. Sans doute à cette occasion les bêtes de l'immense parc de quinze kilomètres de circonférence durent-elles fournir leur contingent de têtes.

L'immense bibliothèque de trente mille volumes possède d'inappréciables trésors bibliographiques, et les vieux livres français y sont en nombre. Elle occupe une salle de 88 mètres de long, dont seuls, durant l'été, les touristes réveillent les échos. On éprouve, à errer à travers ces salles sans nombre, une douloureuse impression de solitude et d'abandon.

Nous eussions aimé, en nous retrouvant devant la façade, pouvoir entendre le célèbre carillon de soixante cloches, que l'on met en vibration à l'aide d'un clavier spécial ; mais le carillon reste muet le dimanche et, le cœur étreint par la précarité des splendeurs humaines, nous descendîmes à travers les terrains dont le roi D. João V rêvait de faire des jardins en pente vers la mer, jusqu'à la jolie plage d'Ericeira, distante de Mafra d'une dizaine de kilomètres. Là se vint embarquer pour l'exil le dernier roi de Portugal, peu enclin à vouloir partager le triste sort de son père et de son frère.

De juin à octobre, c'est au château de *Pena*, au sommet de la pittoresque montagne de Sintra, que les souverains portugais aimaient à vivre. Site enchanteur, embelli par la fantaisie romantique de D. Fernando, qui ne se contenta point d'édifier sur les ruines du couvent bâti par D. Manuel en 1503 la plus fantasque des résidences royales, dans un style mêlé d'arabe et de gothique, mais qui tint à l'entourer d'un parc incomparable, accroché aux anfractuosités de la montagne. De là-haut, la vue s'étend, d'une part jusqu'aux îles de la côte et jusque par delà le Tage vers l'Alemtejo ; de l'autre côté, elle permet d'embrasser d'un coup d'œil la perspective de la forteresse mauresque, qui dentèle encore de ses créneaux le sommet d'un mont escarpé, totalement privé d'arbres. En bas, le palais de la Reine Maria Pia, édifié sur les vestiges d'une ancienne résidence arabe dont les cuisines immenses dressent encore leurs cheminées coniques entre les branches.

Nous montons à Sintra, que je n'avais pas revu depuis vingt ans, et où j'avais été conduit par le colonel Abel Botelho, romancier de marque et futur ambassadeur de son pays en Argentine. Le chemin qui conduit à *Pena* est un véritable labyrinthe. Nous nous égarons plusieurs fois, et finissons par atteindre le porche

monumental qui semble l'entrée d'un château-fort. Dans ces murailles, que de mélancolie encore, malgré le charme du lieu !

Le soir descend. Nous retraversans la montagne entre de vastes bois de pins. Nous visitons *Collares*, renommé pour ses vins, et nous venons un instant nous accouder au *Cabo da Roca*, la pointe extrême de l'Europe, à l'ouest. Devant la majesté de la houle atlantique, on comprend mieux le rêve des navigateurs, fascinés par l'inconnu des mers inexplorées.

Pour terminer la journée, le maestro Francisco de Lacerda, élève de notre Vincent d'Indy, doit nous faire entendre un concert d'orgue au Musée Guimaraes. Il nous attend là-bas, dans les jardins de Cascaes, en compagnie de M. José de Figueiredo, qui obtint, l'autre été, à Paris, un si légitime succès pour son exposition de peinture portugaise au Jeu de Paume. Nous longeons la mer en contournant la côte, qui, tout à l'heure, va changer brusquement de direction pour se confondre avec la rive droite du Tage, avant d'atteindre Lisbonne. Mais nous devons nous arrêter à Cascaes, puis à Estoril, la Riviera portugaise.

A la pointe de Cascaes, une énorme et massive bâtisse semble surveiller l'embouchure du fleuve. C'est là qu'habite l'actuel Président de la République dictatoriale de Portugal. Ce bâtiment est une caserne. Evidemment le spectacle de la mer est incomparable ; mais ceux qui avaient choisi Sintra avaient des âmes bien différentes, ou n'étaient pas hantés des mêmes préoccupations. Nous passons. Je songe que le grand poète romantique Almeida Garrett vint rêver à Cascaes, que Vasco da Gama salua en passant la montagne de Sintra et que dès les temps préhistoriques, les bateaux de Phénicie vinrent chercher abri dans une petite baie qui s'ouvre au fond de la baie. Dans quelques jours, paraît-il, la flotte anglaise y entrera à son tour.

Les premiers feux s'allument. Je me remémore les vers que Camoens met dans la bouche du vieillard accouru pour maudire le départ des flottes. Ce départ a marqué le début d'une ère, dont nous voyons l'épanouissement, l'ère coloniale, l'ère de l'aventure, l'ère mécaniciste. Ainsi ont été révolutionnées toutes les méthodes de travail, et nous ne savons où tout cela pourra nous conduire.

*
* *

« Si vous n'avez pas visité Coïmbre, vous ne pouvez parvenir à comprendre, dans ses vibrations les plus intimes, la poésie portugaise. » Ainsi me parlait, il y a vingt ans, lors de ma première excursion au pays de Camoens, le fils puîné de celui qu'un critique italien considérait comme l'un des plus grands poètes d'amour de tous les temps, et qui fut aussi un éducateur incomparable : João de Deus.

M. João de Deus Ramos, créateur d'écoles modèles, ancien Ministre de l'Instruction publique au temps de la République constitutionnelle, me conduisit à Coïmbre, et il me souvient que nous fûmes accueillis, dès notre arrivée, par un flot d'étudiants drapés dans la traditionnelle cape noire, qui me saluèrent de retentissants : *Viva a França!* Inoubliable voyage, d'où naquit une amitié sûre. Nous vîmes les pittoresques ruelles qui s'enlacent au flanc du rocher pyramidal, dressé comme à plaisir en face de l'un des plus gracieux horizons qui soient au monde. Au sommet, l'Université monumentale, sa bibliothèque ancienne, sa tour. De là-haut, s'offre aux regards émerveillés toute la vallée du Mondego, qui coule paresseusement entre les bancs de sable doré, et que sillonnent de grandes barques effilées, chargées de bois ou de fruits. Sur toutes les hauteurs s'étagent, autour des villas blanches, les jardins et les vergers. La vigne alterne avec l'oranger et l'olivier et, à travers ce paysage enchanteur, légèrement embué aux heures matinales d'une fine et translucide brume irisée, tout est sourire, tout est grâce et lumière. Nous vîmes la vieille église romane de *sam Thiago* ; nous vîmes *Santa Cruz*, qui remonte aux premiers temps de la monarchie portugaise, quand au sud la frontière était encore peu stable et qu'il fallait combattre sans cesse pour assurer la sécurité de la nouvelle capitale. Nous vîmes, au bas de la cité, la Porte *Almedina*, dont le cintre porte un écusson destiné, dit-on, à commémorer primitivement un combat entre Suèves et Vandales, combat qui se termina par un mariage. Nous vîmes, au long du fleuve, que les lavandières éparpillées d'un banc de sable à l'autre emplissent de leurs chansons, les eucalyptus géants, les hautes ramures pressées de ce parc merveilleux qu'on nomme le *choupal*, et qui donna l'essor à tant de rêveries amoureuses. Tous les grands poètes portugais ont senti s'éveiller là leur muse. Nous allâmes, sur l'autre rive, jusqu'à l'église de *Santa Clara*, où sont les reliques et la statue de la Reine Sainte Isabelle, rendue célèbre par la légende du miracle des roses. Mais le temps nous fit défaut pour pousser jusqu'à la *Fontaine des Larmes*, où fut, pour raisons d'état, poignardée,

dit la tradition, la malheureuse Inès de Castro, coupable d'avoir épousé secrètement l'héritier du trône. Camoens a célébré ce tragique épisode en des vers immortels, et qui dureront autant que la langue portugaise. Ils ont été, il y a bien longtemps, ma première leçon de portugais. Ce n'est pas sans émotion que je suis retourné à Coïmbre. Cette fois, le doyen de l'Université, le grand poète Eugenio de Castro, dont les aïeux étaient liés par le sang à la célèbre Inès, m'attendait à la gare. Je le revoyais, lui aussi, après vingt ans. Mais n'étais-je pas allé le fêter à Paris, dès 1896, lors d'un banquet qui lui fut offert en toute fraternité symboliste, pour glorifier son action novatrice de chef d'école en Portugal ? Grâce à lui, en effet, la nouvelle école de Coïmbre avait pris la tête d'un mouvement de renaissance lyrique, qui devait bientôt gagner l'Amérique latine. Ainsi Coïmbre, d'une époque à l'autre, par la voix des mieux doués d'entre les étudiants qu'elle initie au culte des Belles Lettres, et qui réagissent contre les tyrannies académiques, sonne la diane des révolutions de la pensée. A trente ans d'intervalle, Eugenio de Castro entreprenait une œuvre analogue à celle qu'avaient accomplie les Théophile Braga, Anthero de Quental et leurs émules, fécondes d'émancipation lyrique, scientifique et sociale. Mais, Eugenio de Castro devait retrouver bientôt les routes classiques de la pure tradition portugaise. N'habite-t-il pas, aux portes mêmes de l'Université, dans la parfaite et sereine lumière de la ville haute, une demeure de silence recueilli, aux lignes de pure et sobre simplicité?

Eugenio de Castro est un artiste souverain du Verbe, et nul n'aura poussé plus loin le souci des belles formes harmonieuses. Il est venu plus d'une fois donner d'érudites conférences en notre Sorbonne, et les tumultes politiques de son pays n'ont jamais troublé son olympienne sérénité. A ses côtés, j'ai pu faire la connaissance personnelle d'un autre éminent poète : Manuel da Silva-Gaio, qui fut le protagoniste d'un mouvement de retour vers le lyrisme du sol natal. Nous avons erré ensemble dans la ville basse, aux environs de la nouvelle gare, au long des grandes bâtisses modernes, que déplorent volontiers les fanatiques du passé, sur les quais tout neufs du gracieux Mondego, et je n'ai pas trouvé que toute cette modernité ait tellement enlaidi la cité des poètes. Je n'ai maudit ni ses tramways pimpants, ni ses agents dressés à la parisienne ; car la ville haute est restée intacte et l'on peut toujours s'y égarer à loisir, avant de gagner le *Penedo da Saudade*, où Dom Pedro venait pleurer Inès assassinée par devant le plus lumineux des paysages.

Au long du fleuve, j'ai noué conversation avec les bateliers, avec les bouviers qui infligent à leurs couples de bœufs aux longues cornes recourbées d'invraisemblables charges de bois, et j'ai constaté une fois de plus que, nulle part mieux qu'à Coïmbre, on ne parle la belle langue de Camoens, jusque dans les derniers rangs du peuple. Puis je suis revenu m'asseoir à l'*Hotel Avenida*, en compagnie des jeunes initiateurs de l'Ecole moderniste, qui sera la troisième école de Coïmbre, et qui compte dans ses rangs des valeurs de premier ordre. L'Université de Coïmbre est l'une des plus anciennes de l'Europe. Elle fut organisée au XIIIe siècle, sur un vieux fonds de traditions romano-visigothiques, voire même arabes, par le roi-poète Dom Diniz, d'après les conseils du moine Emeric d'Ebrard, qui était de Cahors et qui avait initié le prince aux secrets de la lyrique des troubadours. Emeric mourut évêque de Coïmbre. Ainsi toujours la France se montra étroitement liée au Portugal dans toutes les grandes initiatives de ce pays de songe. Saluons!

Ce qui donne à chaque pays son caractère propre, ce sont ses montagnes et ses rivières. En personnifiant les unes et les autres, les anciens avaient vu juste. Chaque éminence a sa figure, chaque fleuve a son visage. L'austère grandeur du Douro, encaissé entre ses berges abruptes, et qui, au bas de celles-ci, laisse croître sur des effritements anciens de granit ou de basalte les plus riches vignobles du monde, n'a rien à voir avec la majesté du Tage.

Pour aller de Porto à Villa Nova de Gaia, c'est-à-dire pour se transporter d'une rive à l'autre, il faut franchir le fleuve sur un pont dont le tablier s'élève à soixante mètres au-dessus du niveau normal des eaux. Et nous sommes à quelques kilomètres de l'embouchure. Sombre, tortueux, parfois tragique, le Douro coule à travers les rochers éboulés, les blocs culbutés et fendus, dont les assises inégalement rongées lui servent de lit. On admire, en passant, l'adresse de ces mariniers qui, sur leurs barques effilées, transportent sans cesse les fûts et barriques du précieux vin.

Tant qu'il n'a pas reçu les eaux du Tamega qui descend des montagnes du Nord, le Douro fait à peine figure de grand fleuve, et il ne

semble pas que son volume soit énorme. C'est le caractère âpre de sa vallée qui le rend imposant. Je n'ose le comparer à aucune de nos rivières de France, pas même à ce Blavet breton, dont les eaux ont la couleur de celles de la Meuse, et qui donne tant de charme à la ville d'Hennebont. Le Blavet, faible cours d'eau, n'a pas eu pour se frayer une route vers la mer, à vaincre la *serra*. Pourtant tout ce pays du Minho a bien quelque chose de breton par ses genêts, ses ajoncs, ses bruyères, par ses croupes noires et grises ; mais la dénivellation du sol est autrement accusée, et il ne faut point comparer le Marão, par exemple, à la Montagne Noire (*Mene Du*).

Et pourtant... Est-ce à cause du granit, qui affleure partout et dont toutes les maisons sont faites, est-ce à cause des lambeaux de sol partout cultivés à l'aide des seuls bras humains, que, tout en suivant la tortueuse route qui mène de Penafiel à Amarante, j'évoquais mentalement le chemin d'Hennebont à Carhaix parcouru naguère. Amarante est un délicieux bourg au bord du Tamega, et que les Français, au temps des équipées napoléoniennes, ont passablement maltraité, paraît-il, à cause de la résistance obstinée qu'ils y rencontrèrent.

Ne me montriez-vous pas, mon cher Teixeira de Pascoaes, à l'angle du vieux pont de pierre, la trace encore visible, après plus de cent ans, de l'un de nos boulets ? Beaucoup de maisons furent incendiées. Cependant le poète Pascoaes, dont les vignobles descendent aujourd'hui, entre landes et pins, entre oliviers et orangers jusqu'à la rivière, est plein d'admiration pour le génie de Napoléon.

Le soir de mon arrivée, dans la grand'salle familiale aux murs revêtus de la plus riche collection de faïences et de porcelaines que j'aie vue, j'ai bien pu juger du peu de rancune que l'on garde à nos couleurs nationales, quand j'ai vu flotter devant chaque convive, sur la table du banquet, un petit drapeau de France.

Ah ! le Portugal est resté courtois et chevaleresque ! Flagorneur et obséquieux, non pas ! Le Comte de Kayserling s'est trompé sur ce point. Mais le Portugais sait entourer ses hôtes des attentions les plus délicates et les plus souriantes, sans amphigouri. Il serait faux, toutefois, de dire qu'il n'attend rien en échange.

« Vous aimez le Portugal, n'est-ce pas ? »

Que de fois ai-je entendu cette question ! Et je devais donner mes raisons. Pour son soleil ? Certes. Mais cela ne comporte pas d'estime particulière pour les habitants du pays, ni pour le grand passé héroïque ou littéraire.

Et puis, dans la dernière guerre, est-ce que les soldats portugais ne sont pas venus souffrir à côté des nôtres, sans réclamer au traité de paix aucune rémunération pour leur sacrifice ? En vérité, ces Latins, si Latins il y a, sont bien différents des Italiens. Et que l'on n'aille pas dire que, s'ils sont intervenus dans le conflit, c'est à cause de l'alliance anglaise ; car les visages s'assombriraient soudain de singulière façon. N'est-ce pas, jeune et souriante patricienne, d'éducation particulièrement soignée, qui teniez tant à me faire donner mon opinion sur votre pays ? Votre oncle me prévint que vous étiez très patriote. N'aviez-vous pas fait assez pour me le laisser deviner, quoique je voulusse paraître ne pas m'en apercevoir ? Et j'aurais bien été le dernier à vous le reprocher. Sous votre toit, en regardant la sombre silhouette du Marão à travers les fenêtres, je me sentais encore en pays celte, et il me souvenait que, à deux pas, la Galice avait pour armes un *St-Graal* environné des sept étoiles de la Grande Ourse.

Est-ce que nos Romans du Graal, code véritable de chevalerie mystique, n'ont pas été, dès l'origine, traduits en langue portugaise ? Est-ce que le Comte Henri de Bourgogne, aïeul de la première dynastie portugaise, n'était pas un chevalier de France ? Pourriez-vous donc haïr la France ? Pourriez-vous cesser de faire apprendre sa langue à vos élites, ô mes amis de Portugal, que nos modes ne cessent de séduire ? Trop même parfois. Aussi bien, avec quelle émotion ai-je visité la vieille petite ville de Guimaraes, où se voit encore le monument érigé par le roi Affonso Henriques à la gloire de la chrétienté délivrée, après la miraculeuse bataille d'*Ourique*. Un sculpteur portugais de génie a dressé sur la grand'place de la cité la figure héroïque du prince victorieux, qui était fils de Français et qui fonda le royaume de Portugal. Bien des murailles de la forteresse féodale sont intactes là-bas. Intacte aussi la sensibilité racique, formée par le granit comme la Bretagne même.

*
* *

L'aigle, qu'une pensée pieuse a fait sculpter dans le granit, en l'honneur des deux aviateurs Gago Coutinho et Sacadura Cabral, pionniers héroïques des routes aériennes de l'Amérique du Sud, ouvre ses ailes de pierre éployées sur la croix de Portugal, au sommet de la montagne

qui domine Guimaraes, et cet aigle au bec tourné vers l'ouest symbolise tout le destin, toute la mission séculaire de la nation lusitanienne. La Croisade que les chevaliers de France, d'Angleterre et d'Allemagne portèrent vers le sud-est aux confins de la Méditerranée orientale, le Portugal la voulut poursuivre à travers les mers inexplorées. Ainsi parvint-il à créer la nouvelle route des Indes et à ruiner en partie le commerce des Musulmans, dont les expéditions d'Orient avaient donné le monopole en Europe à la République de Venise.

Les Portugais d'aujourd'hui n'ont rien oublié de ce grand passé, et quelques-uns de leurs poètes les plus réputés (je songe à Affonso Lopes-Vieira, pour qui les richesses d'art et de pensée de sa race n'ont pas de secrets), y ont puisé le meilleur de leur inspiration. Mais c'est en vertu des mérites de leurs aïeux que les hommes d'aujourd'hui tournent les yeux vers l'avenir, et s'efforcent de rentrer dans le grand courant des initiatives occidentales. Aussi bien, serait-il erroné de croire que nous n'ayons rien à étudier chez les Portugais, dans l'ordre moderne.

Certes, il y a là-bas beaucoup d'illettrés encore, et les moyens d'existence des gens du peuple semblent souvent bien restreints ; mais ni l'intelligence, ni le talent ne sont rares, et il est, dans ce petit pays surchargé d'impôts, bien des hommes de premier plan dans tous les domaines de l'activité intellectuelle.

En est-il beaucoup parmi nous, Français, qui connaissent seulement de nom, par exemple, le grand éducateur-poète João de Deus Ramos, qui a son tombeau dans le Panthéon national des Jerónymos, non loin de Camoens ? Apôtre infatigable de l'éducation populaire, son fils s'est mis en tête de poursuivre l'œuvre inaugurée par son père et de réduire l'analphabétisme. A Lisbonne, à Coïmbre, ailleurs encore, il a créé des jardins-écoles d'un modèle strictement adapté au tempérament portugais. L'enseignement y est donné selon des méthodes destinées à éveiller et à développer la personnalité de l'enfant. Un système de lecture particulièrement original, conçu dans ce sens d'après les observations de la phonétique expérimentale et inventé par le poète sous le nom de *Cartilha maternal*, y fait merveille. Il fut un instant question d'adapter cette méthode à la langue française et le travail était presque terminé, quand il fut démontré que l'on rencontrerait ici, malgré l'appui de Ferdinand Buisson, des obstacles à peu près insurmontables. M. João de Deus Ramos, que les récents événements ont écarté définitivement de la politique, a entrepris de fonder à Estoril, dans le plus bel endroit qui se puisse rêver au monde, un établissement d'enseignement d'un ordre plus élevé : le *Bairro Escolar*.

Cet établissement est maintenant en plein essor, et les jeunes gens y peuvent apprendre, sous la plus paternelle des directions, tout ce qu'il peut leur être nécessaire de connaître dans la vie moderne : langues vivantes, sciences appliquées, littérature, art, etc. En visitant les classes déjà fort peuplées du *Bairro Escolar*, je songeais à ce *Shantinitékan* fondé près de Calcutta par le grand apôtre-poète, Rabindranath Tagore, et la façon dont il parle lui-même de son œuvre dans ce livre de paix : *Lettres à un ami* me revenait en mémoire :

« L'amour est la vérité ultime de l'âme.

« Shantinitékan appartient au monde. L'école « de Shantinitékan doit être délivrée du tour- « billon de la brumeuse politique ; car l'émanci- « pation de la conscience est ensemble le moyen « et la fin de la vie spirituelle. »

Telle est également la pensée de João de Deus Ramos.

Le Portugal qui a rouvert, à certaine époque, les routes de l'Orient, manifeste parfois avec les pays du soleil levant de bien singulières affinités.

Ainsi, dès ses premiers livres, Raoul Brandão, prince des prosateurs de sa génération, et que la mort enleva prématurément, l'autre année, à l'affection de ses admirateurs, fit éclater des parentés d'âme avec le tempérament slave et, en relisant, ces jours derniers, *Crime et Châtiment* de Dostoïevsky, je ne pouvais m'empêcher de songer aux *Mémoires d'un Paillasse* et à l'*Humus* de l'écrivain portugais. La vigueur du trait chez Brandão rappelle, par ailleurs, l'Espagne voisine. Il convient surtout de rapprocher le prosateur du *Mendiant* de ce poète dantesque, son intime ami, qui continue d'habiter la demeure familiale au sein des pittoresques montagnes du Minho ; j'ai nommé Teixeira de Pascoaes.

Le chantre visionnaire du *Bélem ou Paradis* (1), me réservait, soit dit en passant, dans son domaine patrimonial, une généreuse et chevaleresque hospitalité. Au sein de ce merveilleux décor, d'où il a tiré toute son inspiration,

1. Son frère en génie, le poète Antonio Correa d'Oliveira, dont l'œuvre récent : *Les Cavaliers de Anges* (chez, habite également la campagne et s'occupe d'agriculture.

P. L.

j'ai mieux compris le charme étrange et nostalgique de sa poésie. Et pourrai-je oublier jamais que, le soir de mon arrivée, j'ai dû gravir les marches de granit du vieux perron sous une pluie de fleurs de camélia, jetées par les mains joyeuses de quatre-vingts enfants du village ?

PHILÉAS LEBESGUE.

LA MARCHE TURQUE

Nouvelle.

Lorsque j'étais enfant, les années se composaient de jours quelconques dont je ne me souviens pas du tout, et de moments infinis, délicieusement éclairés, qu'aucune nuit, me semble-t-il, ne venait interrompre. Ces journées sans fin n'avaient aucun rapport avec les devoirs et les leçons, ni avec les rues de Paris. Presque toujours, le temps y était beau. Jamais de froid ; le feu s'allumait seulement dans une vaste cuisine. Bien entendu, la cuisinière en bonnet, la grosse Marie, comme la femme de chambre Elise, — col et poignets blancs — n'abandonnaient pas ces instants ensoleillés pour se montrer l'hiver à moi. C'est que je me trouvais alors dans la propriété de ma marraine, et cette propriété contenait tant de choses que je pourrais en remplir facilement l'un après l'autre je ne sais combien de romans, si j'en faisais. Il en resterait assez pour venir peupler ensuite mes veilles, à l'âge où l'on ne dort plus. L'essentiel est que la plupart de mes vacances se passaient là, et qu'elles se reliaient ensemble d'une manière si mystérieuse que la suite de l'année passait inaperçue au fond de ma mémoire.

Le clos de Mme de Seigneurans avait été posé sur la pente d'une montagne par des mains intelligentes et connaissant leur plaisir. Il va sans dire que ce furent des mains d'autrefois, car on ne voit plus personne étendre des prairies, aligner des arbres et agencer des ruisseaux selon cette éthique rêvée, incompréhensible, dont le secret résidait en grande partie dans la volupté des loisirs.

Bien que l'histoire de la plantation des platanes, c'est que cette histoire en peut donner une idée. Je les revois, ces magnifiques vieux platanes aux troncs énormes, rangés à bonne distance les uns des autres à l'extrémité d'une espèce de terrasse sur laquelle venaient s'ouvrir toutes les antiques portes-fenêtres du rez-de-chaussée. Ils sortaient de la pelouse au bord d'un canal étroit et lisse qui ne faisait que briller sans courir comme une vitre dans le gazon.

Ils avaient été plantés par la plus ancienne des maîtresses de ce clos. Elle voulait des platanes à l'extrémité de sa terrasse, son mari n'en voulait point. Désœuvrés la plupart du temps, ils prenaient la peine d'en discuter chaque jour. A force d'y penser, elle les voyait, ses platanes, formant déjà une ligne bien droite, et lui promettant l'ombre de leurs branches. Elle les sentait d'avance reconnaissants de ce terrain propice, sur la rive de ce ruisseau dont elle ferait ensuite un petit canal miroitant. De ne pas les avoir, elle enrageait avec douceur. Mais elle ne s'entêta plus à discuter à leur sujet. Elle rêvait mieux.

Son mari devant s'absenter pour quelques jours, elle lui fit la conduite jusqu'au petit portail en l'embrassant; puis, sans perdre de temps elle donna froidement ses ordres, et vit arriver une belle charrette contenant six jeunes platanes que l'on dressa séance tenante sur une seule ligne, le long du ruisseau, en face de la demeure qui manquait d'ombre. Quand le possesseur du domaine rentra chez soi, les premières choses qu'il aperçut, furent ces plants innocents et ironiques, écartant toutes leurs feuilles près du ruisseau dans leur joie enfantine. Sa femme se contenta de lui dire : « Voilà *mes* platanes ». Et il ne dit rien.

Je crois que les arbres de Judée, derrière la maison, avaient aussi leur histoire, mais je ne m'en souviens plus.

Si le clos était admirable, la nature, autour du clos, paraissait laide à mes yeux d'enfant. J'étais persuadée, d'ailleurs, que ma marraine, Mme de Seigneurans, comme moi, ne la pouvait souffrir, du moment qu'elle nous faisait sortir si rarement d'entre ses prés, ses vignes, son potager et ses fleurs. Cependant, par égard pour un célèbre point de vue tout voisin, on se rendait quelquefois en cérémonie à ce qu'on appelait *Les Rochettes*.

N'osant rien dire, je supportais cela comme je le pouvais, mais cela ne me divertissait pas du tout. Au sortir de nos allées ombreuses, qu'un filet d'eau savait rendre si musicales, on se trouvait brusquement sur une grand'route poussiéreuse et montante. On passait entre les

vignes en plein soleil. Ensuite, on empruntait un petit sentier caillouteux, sec, bordé d'un peu de gazon gris, et bientôt tout le monde s'asseyait. Ma marraine élevait une lorgnette devant ses yeux, en prêtait une autre à ses voisins : la vue des montagnes remplissait confortablement l'horizon, et je m'en souviens comme d'une ligne une toute rocheuse à peine découpée, faite d'une muraille de pierre calcaire un peu jaune.

— Voilà Chamrond », disait-on.

Celle-là était beaucoup plus proche, grosse forme lourde à crête linéaire qui avançait en surplomb au-dessus de nos têtes. Je n'aimais pas cette montagne dont le nom me déplaisait ; je ne pouvais deviner la satisfaction que ces grandes personnes semblaient prendre à la considérer et à nommer les sommets environnants. Je laissais avec discrétion au bout d'un moment. Alors ma marraine, comme si chaque fois c'eût été une idée nouvelle qui lui vînt, m'envoyait cueillir dans le gazon sec des graminées d'une forme particulière et que je n'ai jamais trouvées de ma vie dans un autre endroit. Je les réunissais sur mes genoux, ma marraine en faisait des bouquets en y entortillant du fil ; et puis nous revenions très lentement jusqu'au grand portail, ayant rempli un devoir qui devait nous suffire pour un certain temps, et qu'on appelait avec solennité : sortir du clos (on n'osait pas dire : se promener).

Ce qui me captivait beaucoup plus que la vue et le nom des sommets montagneux, c'était, dans l'intérieur de la maison, l'énorme vieux fusil que chargeait encore quelquefois pour tirer une grive le père de Mme de Seigneurans ; ce fut ensuite le fusil plus moderne, encore terriblement lourd, qui le remplaça et qu'il mit entre les mains de sa petite-fille Elisabeth ; enfin, le soir, moi seule en face d'elle dans la grande salle à manger, la confection des cartouches à quoi cette jeune chasseresse voulait bien m'initier. Rien ne me ravissait autant que de la voir mesurer elle-même la poudre, la grenaille ; elle confectionnait la bourre, et nous introduisions tout cela dans les petits tubes de carton que nous refermions.

Une autre joie, plus rare celle-là, parce que j'étais trop timide pour en demander le renouvellement, c'était de suivre ma marraine et sa sœur qu'on appelait Tante Annie dans cette partie de la grande maison que je connaissais le moins, par derrière, non plus du côté de la terrasse ensoleillée et des platanes, mais sous l'ombre froide des cèdres et des arbres de Judée. On y abordait de plain pied tout ce qui, par devant formait le premier et unique étage, puisque la demeure était bâtie sur une pente.

Là se trouvait, à côté de ce qu'on nommait encore des chambres de valets, cette pièce mystérieuse, espèce de débarras ou cabinet de linge, qu'on appelait le *tinérieu*. Rien que le nom me donne à présent une émotion ; il est évocateur et des merveilles d'autrefois et des tristesses qui vinrent, de tout ce qui, dans l'enfance, est étrange, voluptueux, à travers l'appel de certaines syllabes.

A gauche, s'ouvrait le pressoir à vin avec ses deux cuves, la grande et la petite ; la grande pourvue d'une échelle pour en atteindre le bord. A propos de ces deux cuves... Puis, s'amorçaient partout des corridors dont j'avais le bonheur de ne jamais savoir exactement le nombre et la direction, et dont l'odeur particulière, le parfum plutôt, rappelait la reinette vieillissante, la sciure fraîche, et le buis coupé. Plusieurs de nos chambres du devant débouchaient sur ces corridors, mais je ne m'y retrouvais jamais. Je suivais ma marraine et sa sœur, et je ne saurais dire quelle armoire cirée bâillait soudain devant elles, ni quelles magnificences on déployait d'un seul coup à mes yeux. Il y avait là de vieux costumes du Premier Empire ou de la Restauration, des coiffures surtout, lesquelles étaient extraordinaires.

Je regardais avec une intense curiosité certains de ces chapeaux de femme. Le travail de la modiste fut si bien fait que rien n'avait bougé de ces plissés, de ces cocardes, de ces brides de soie ; l'intérieur des capotes était tendu comme celui d'une capote de voiture, et, je l'avais remarqué, toujours d'une couleur opposée à celle qui recouvrait le dessus. La plus jolie me paraissait être un cabriolet qui, de profil, cachait tout à fait la joue, et se nouait sous le menton par un flot de rubans ; il était vert, d'un vert pomme encore assez frais, et doublé de rose passé. Mon plus grand plaisir était de voir ma marraine ou Tante Annie m'en coiffer.

Certaines fois que, fouillant devant elles dans cette armoire, je remuais d'autres coiffures insolites et de vieilles dentelles jaunies, j'entendis deux phrases échangées au-dessus de ma tête comme dans un rêve :

— Oui, c'est vrai, pauvre Pherbé !

— Un jour, Annie, t'en souviens-tu que la chère fille était venue ici avec sa mère, nous lui

avions essayé celui-là, le rose et vert, celui que la peinte a en ce moment.

Puis, plus rien entre elles. Un grand silence tout à fait inhabituel qui me surprit. Je ne bougeai pas, espérant qu'une histoire allait venir, tout au moins une autre phrase. Le silence oppressant continua, si grave, que je me retournai brusquement, dans la persuasion que mes deux fées étaient parties, avaient fui le long de leurs corridors. Elles étaient là et c'était bien plus effrayant, car elles ne se regardaient pas l'une l'autre, mais elles me considéraient sans paraître faire attention à moi.

Le soir, je dis à ma mère, comme elle venait me border dans mon lit :

— Sais-tu qui est Phœbé?

— Phœbé? Qui cela? Une déesse?

— Mais non ! Elle est venue ici avec sa mère. Tante Annie a dit : « Pauvre Phœbé. »

— Je ne sais pas, je n'ai jamais entendu parler d'elle.

Cela, c'était bizarre. Du moins, je me permis de le penser, car ma marraine et Tante Annie « jabotaient » volontiers, comme elles disaient elles-mêmes, et ma mère connaissait de nom toutes leurs jeunes amies ; combien de ces noms lancés à tout instant dans la conversation! Mais peut-être cette Phœbé n'était venue qu'une fois en visite ?

Un jour, Mlle de Seigneurans, lassée d'une longue journée de chasse sur les pentes de Chanrond avec de vieux voisins de campagne et un braconnier des environs, s'était levée tard et venait de s'asseoir devant le piano du salon. M'approchant doucement, je m'étais, sans être vue, blottie tout près d'elle pour mieux l'entendre. Elle jouait une sonate de Mozart, et bientôt entama la *Marche Turque*. Ma marraine, poussant la porte-fenêtre, entra dans la pièce ; elle venait du jardin, et, comme de coutume, avec quelques-unes de ses fleurs préférées dans les mains. Elle se pencha derrière sa fille, l'écouta un moment. La pianiste avant de tourner une page s'arrêta, les mains immobiles sur le clavier et murmura : « Ecoutez, maman, est-ce que vous vous rappelez comment cette pauvre Phœbé jouait cela? Comment, dites? »

Ma marraine répondit : « Tais-toi, je t'en prie. »

Mécontente sans doute, ou peinée, de la question de sa fille, elle s'éloigna d'un pas assez preste, mais elle se retourna tout à coup pour dire : « Elle jouait délicieusement. »

Je m'étonnai du ton dont elle venait de dire [illegible] cette voix bien chère et bien [illegible] n'avait eu cette corde-là. C'était une intonation profonde, très différente de l'habituelle vivacité ou du ton parfois amer de ses propos. J'y sentais éclater une maternelle douceur qui d'un seul mot venait de s'épancher sur un être. Quand elle eut quitté le salon :

— Qui est Phœbé? demandai-je de mon coin à Mlle de Seigneurans.

Elle tressaillit.

— Qu'est-ce que tu faisais là ?

— Rien. Je t'écoutais. Qui est Phœbé, je t'en supplie?

— Est-ce que cela t'intéresse, voyons !

— Non, ne hausse pas les épaules ! dis-moi seulement si elle est de votre famille ?

Elle fit faire demi-tour au tabouret et s'écria :

— Ah ! point du tout ! quelle sotte question !

Elle parut fâchée de ce que j'avais supposé là. Je ne trouvais pas dans sa voix l'agitiement, l'admiration infinie, qui venaient de me frapper.

Avec une astuce dont je ne me serais pas crue capable, je hasardai pour en savoir davantage :

— Phœbé, c'est un nom d'homme ou de femme ?

— C'est le nom d'une jeune fille. Me laisseras-tu tranquille à présent ?

L'automne revint-il sur ces entrefaites, et l'hiver, sans que je m'en aperçusse ? Je revois, comme des images de cette époque, les manteaux mouillés pendus sur deux rangs dans le long vestibule d'entrée de l'institution dont j'étais l'élève externe. Je revois surtout l'escadre luisante de ces barques de caoutchouc que leurs jeunes propriétaires ne reconnaissaient jamais et que les bonnes de la maison devaient choisir avec décision pour y loger nos pieds.

Peut-être que l'arrivée et le départ comptaient beaucoup plus à mes yeux que la présence aux cours ? Ceux-ci ne se sont guère fixés dans ma mémoire qu'à l'aide des cris de la rue qui nous rejoignaient au travers des vitres fermées, ou à l'aide des grandes toiles mythologiques dont chaque pièce était ornée superbement. C'est en dédaignant ces ombres où je végétais pendant la majorité des jours, que je rejoignis chaque fois et retrouvai à bon port le clos de ma marraine. Quelle promenade plus étendue que d'ordinaire mena plusieurs d'entre nous, par une chaude soirée d'été, jusqu'au bord d'un torrent ?

Nous marchions comme en songe. Le Drou était presque à sec, et son lit de pierres s'élargissait aux tournants, sous la lune. C'était l'extrême douceur de la température qui nous en-

vahissait et nous baignait ce soir-là. Nous marchâmes dans cette solitude, à la nuit, et jusqu'à une maison toujours abandonnée, à peu près ruinée qui avait été bâtie là, loin de toute présence humaine. Le clair de lune rendait nos visages un peu défaits et il fallait que je fusse encore bien jeune pour observer à sa lueur blafarde ceux qui m'entouraient, en prenant plaisir à cette espèce de frisson qui vient dès qu'on ne reconnaît plus les siens. A cet âge, ce qui est surprenant n'est pas terrible comme cela devrait être, mais ravissant.

Au moment même où je regardais avec intensité tous les visages aimés dont la lune me dépouillait déjà pour une heure, tant elle les avait changés et blêmis, une surprise charmante nous atteignit subitement : Quelqu'un touchait du clavecin dans la maison déserte... et les premières mesures de la *Marche Turque*, jouée comme *jamais* depuis je ne les ai entendues, s'envolèrent avec une finesse inouïe autour de nous. Elles flottèrent sur les galets du large tourent dont le clair de lune irradiait les quelques flots précipités et rapides.

Voilà qui est renversant ! dit ma marraine. Qui peut se trouver là, cette nuit ? Personne n'y habite depuis plus de cinquante ans.

Le mystère et la poésie durèrent quelques moments, jusqu'à ce que la *Marche Turque* eût fini de se perdre pour nous dans l'éloignement et jusqu'à ce que Tante Annie se fût rappelé l'existence de certain personnage, éternel voyageur, qui appartenait la maison abandonnée et qui pouvait fort bien y être revenu par caprice. Mais je ne me payai pas de ces raisons. J'avais, au retour, tenu la main de ma marraine. Je lui dis tout à coup :

— Es-tu bien sûre que ce n'était pas Phœbé qui jouait ?

Ma main fut lâchée comme avec indignation, presque avec terreur. Puis je la sentis reprise affectueusement (j'étais si petite ! comment aurait-on pu m'en vouloir ?) et l'on me répondit :

— Pour quoi demandes-tu cela ?

— Parce que tu as dit une fois qu'elle jouait la *Marche Turque* délicieusement.

— Ah ! Eh bien, non, ma petite, ce ne pouvait pas être elle qui jouait cette nuit.

Elle ajouta tout bas, me serrant la main :

— Elle est morte.

Elle ajouta cette phrase étonnante :

— On n'avait jamais vu, tu entends, de jeune fille plus exquise.

La promenade se terminait ; et le grand clair de lune ne cessa de nous accompagner jusque sous le portail.

Avant de regagner ma chambre et mon lit, je me haussai sur la pointe des pieds, tenant mon bougeoir à la main, dans la salle à manger où tous les hôtes se souhaitaient une bonne nuit.

— Marraine, quand est-ce arrivé ?

Je lis ma question d'un air si pénétré, sans doute, qu'elle me comprit, bien qu'il se fût écoulé une demi-heure depuis qu'elle m'avait parlé sur le chemin. Elle redressa le bougeoir qui chavirait entre mes doigts, me tapota la joue et dit enfin : « Pherbé ? Il y a longtemps, la pauvre ! Allons donc, quelle question ! »

Je dormis, en rêvant qu'une petite fille à l'air très triste venait me chercher après mes cours, à Paris, pour me faire traverser un pont sur la Seine ; elle fredonnait quelque chose, et tout le monde, dans la rue, s'écriait qu'elle chantait délicieusement. Quand je me réveillai, je savais que c'était Phœbé. Mais, éveillée, ce n'est pas ainsi que je l'imaginais. Je voyais une grande jeune fille svelte, vêtue de rose, coiffée du cabriolet rose et vert. Parfois, elle était assise au piano et jouait comme le musicien inconnu des bords du Drou. Parfois elle se levait et se considérait dans la glace, ou se tournait vers moi, dont elle paraissait désirer la société. Il me semblait qu'elle était venue pour moi, pour m'interroger, me faire raconter mes gros ennuis d'enfant, mes espérances — et j'en avais !

Elle ne vieillira jamais, pensais-je, puisqu'elle est morte il y a longtemps, quand elle était jeune. »

Personne n'y faisait plus allusion. Elle était donc bien à moi ; et au bout de quelque temps je n'éprouvai pas le moindre désir d'interroger les gens à son sujet.

Chère Phœbé ! C'était une amie charmante, comme pas une jeune fille ne le fut pour une enfant. Elle savait qu'il ne fallait pas me vexer à tout bout de champ, se mettre à rire en me considérant de près, ou bien me pousser en avant avec un compliment stupide de façon que tout le monde me regardât. Jamais elle n'eût voulu se conduire de cette manière. Au contraire, elle restait silencieuse, à moins qu'elle ne me demandât :

« Dis-moi ce que tu veux faire plus tard, cela m'intéresse énormément. »

Je lui demandai à mon tour de me dire sa vie si brève et si elle avait eu des chagrins ?

Je lui trouvai même un fiancé sans la consulter, car si elle fut aimable à ce point, elle dût être aimée avec passion. C'est alors qu'on me fit cadeau d'un livre de chansons anglaises couvert d'illustrations qui me hantèrent. Je n'hésitai pas à revêtir le fiancé de ma chère Phœbé d'un uniforme rouge d'officier anglais, parce que je ne pus rien découvrir qui me parût plus seyant. Je les voyais tous deux se promener lentement sur les prés, dans le verger ou dans la vieille allée de notre clos, et s'embrasser en se quittant près du portail que j'avais, d'autorité, remplacé par une barrière.

Plus tard, j'eus la fantaisie d'habiller Phœbé d'une robe de mousseline imprimée partout de branches de cerisier en fleurs. J'ajoutais quelquefois des poignets et une ceinture de velours rouge. C'est extraordinaire, mais je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir la jeune fille de mes rêves ainsi vêtue. Je m'imaginais bien un peu qu'elle était moi-même, moi-même lorsque je serais grande. C'est à moi que parlerait... Mais serais-je Phœbé? Mon humilité disait que non. Et, plutôt que de penser à la jeune fille que je deviendrais, et qui ne pouvait me plaire, j'aimais mieux revenir à mon héroïne. Quels vœux je formais de mourir jeune comme elle ! Mourir aimée et regrettée si amèrement, me disais-je, que rien, rien ne pourrait consoler de vous avoir perdue !

Et malgré tout, pourquoi ne pas imaginer le voyageur revenu un instant dans la maison abandonnée des bords du Drou, comme étant le fiancé jamais consolé qui, dans une longue nuit baignée de lune, rappelait au vieux clavecin l'air si doux que jouait Phœbé? « On n'avait jamais vu de jeune fille plus exquise ! » Cela ne lui avait-il pas mérité tout l'amour du [illegible]

[illegible]

MARGUERITE COMBES.

LES IDÉES POLITIQUES ET SOCIALES DE LA FONTAINE (1)

II

La politique intérieure captive La Fontaine au même degré que la politique étrangère. Il y montre la même indépendance de jugement. Les abus, les misères provoquent son indignation ou sa pitié. Tout ne marche pas pour le mieux. Il le dit — et d'ailleurs se contredit, car il ne se pique nullement d'une stricte logique. D'instinct, et ne fût-ce que pour sa tranquillité, il est partisan du pouvoir établi ; il est conservateur. Ce qui ne l'empêche pas de dire beaucoup de mal d'un ordre de choses indésirable, malgré ses dehors brillants.

Dès le moment où il quitte sa province pour aller près de l'oncle Jannart chercher à Paris fortune ou infortune, la Vieille Fronde, la Fronde parlementaire, est terminée. La Jeune Fronde, celle des Princes, commence à ne plus être populaire. Paris s'énerve, s'exaspère, demande à grands cris des négociations avec la Cour. La Fontaine dut assister, un jour de 1652, à cette émeute tragi-comique où on pouvait discerner la fatigue des révoltés. La foule suppliait le duc d'Orléans d'intervenir en vue d'une réconciliation avec la Régente ; Monsieur, les Princes hésitent. A leur défaut une « assemblée de ville » se réunit et, après avoir discuté, ne décide rien. Le peuple, de plus en plus furieux, commence à incendier l'Hôtel de Ville. C'est la nuit. Monsieur, éperdu, quitte en chemise son appartement du Luxembourg et implore l'assistance de M. le Prince qui l'éconduit. L'heure de Mazarin est venue. De cette scène instructive La Fontaine tire une leçon. Cette « assemblée de ville, — cette séance de Conseil municipal — où on pérore sans agir, devient dans une de ses premières Fables un « conseil tenu par les rats » (2). Qui attachera le grelot au cou du chat ? Pour délibérer la « cour » — le Parlement ? les Princes ? — « en conseillers foisonne ». Mais pour l'exécution, point de nouvelles.

(1) Voir la *Revue Bleue* du [illegible] septembre 1933.
(2) H. [illegible]

La Fronde est vaincue. Mazarin reprend le pouvoir, gouverne, disparaît. Le règne somptueux de Louis commence. Tous les Français communient dans une apparente docilité. Avec la plupart de ses contemporains La Fontaine est séduit par l'incomparable décor. Mais il a de bons yeux et ne peut s'aveugler sur les tristesses que dissimule cette superbe toile de fond. Il oscille entre deux sentiments : tantôt il est pour le maître impérieux qui fait taire toutes les plaintes et brise toutes les oppositions. Dans cet esprit royaliste et orthodoxe, il arrange à sa façon le vieux mythe des « Membres et de l'Estomac » : cet apologue si commode, appliqué par Esope à l'armée, par Tite-Live au Sénat, devient pour lui l'image exacte de la « grandeur royale » qui

> Distribue en cent lieux ses grâces souveraines
> Entretient seule tout l'État » (1).

Tantôt, au contraire, le poète généreux prête l'oreille aux doléances des humbles que l'on pressure, que l'on persécute. Vers le même temps Guy Patin, dans ses Lettres, gronde furieusement : « Nous aurions besoin, écrit il le 10 juillet 1661, de quelque homme de bien qui parlât au roi et qui lui fît entendre l'état présent de ses affaires et *les calamités publiques de son pauvre royaume dont personne ne lui parle* », et plus tard, le 9 septembre : « Les pauvres gens meurent par toute la France de maladies, de misère, d'oppression, de pauvreté et de désespoir... » Cet homme de bien sera-t-il le fabuliste ? On le croirait en lisant cette sombre description du paysan « qui ploie sous le double fardeau des fagots et des ans, et qui n'en peut plus « d'effort et de douleur ». Combien de fois La Fontaine, le rencontra-t-il, au cours de ses tournées de maître des Eaux et Forêts ? Et pour cet exemplaire de la souffrance humaine, les Membres n'ont-ils pas tout lieu de se plaindre de l'Estomac ?

Les classes supérieures, rivales entre elles, sont d'accord pour l'exploitation des misérables. D'une part, l'aristocratie est presque totalement écartée du pouvoir par un monarque systématiquement opposé à son influence. D'autre part, la bourgeoisie est en grande faveur sous un gouvernement que le duc de Saint-Simon appelle un « règne de roture », et La Fontaine se rend très bien compte de cette ascension politique du Tiers-État :

> Le monarque prudent et sage
> De ses moindres sujets sait tirer quelque usage » (2).

Mais cette bourgeoisie qui s'élève aux honneurs et cette noblesse qui en descend s'unissent quand il s'agit de rançonner les humbles. De l'une sortent les magistrats, les gens de finance, de la seconde les courtisans, autant de « mangeurs » (3), dit énergiquement le fabuliste, dont la satiété seule permet à leurs victimes de respirer un peu :

> Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns » (4).

« Mangeurs » les nobles. Tout est né pour les servir « quadrupèdes et gens » (5). Un amateur de jardin, qui cultivait avec bonheur son clos plein de serpolet et agrémenté d'un peu de jasmin d'Espagne (5), voit son bien-être troublé par un lièvre. Que faire ? Il est privé du droit de chasser sur sa propre demeure, n'étant pas gentilhomme. Force lui est de recourir au seigneur du bourg, qui, pour chasser le lièvre, s'installe chez lui, prend toutes les libertés, même avec sa fille, et fait en une heure dans son champ plus de dégâts que n'auraient pu faire en cent ans tous les lièvres du pays. — « Mangeurs » aussi les juges, et combien incapables ! Pierre Dandin « gruge » l'huître (6) et par la même occasion gruge les plaideurs à qui il ne laisse que les écailles. Si encore ils connaissaient leur métier ! Mais souvent ils n'en savent pas le premier mot. A quand des écoles pour former les gens de justice ?

> D'un magistrat ignorant
> C'est l'école qu'on salue » (7).

« Mangeurs » aussi les financiers : sujet un peu délicat pour La Fontaine ; car enfin, mêlés à sa vie, il y a eu, il y a, il y aura des gens de finance, le surintendant Fouquet, M. de la Sablière, fils d'un fermier général, M. d'Hervart, fils d'un « homme d'argent » et possesseur d'une grosse fortune. N'importe : le satiriste a son franc-parler. Il constate que de temps en temps ils rendent gorge, preuve qu'ils s'étaient enrichis indûment. La belette, entrée maigre dans un grenier, s'enfle [illegible]

1. III, 9. Les Membres et l'Estomac.
2. I, 16. La Mort et le Bûcheron.

1. V, 19. Le Lion [illegible]
2. XII, 13. Le Renard, les Membres [illegible]
3. Id.
4. X, 1. L'Homme et la Couleuvre.
5. IV, 4. Le Jardinet et le Seigneur.
6. IX, 9. L'Huître et les Plaideurs.
7. V, 14. L'Ane [illegible] des reliques.

qu'elle n'en peut plus sortir et doit restituer les grains d'autrui pour reprendre la liberté de ses mouvements (1). — Et c'est encore parmi ces financiers véreux qu'on doit ranger les administrateurs de petite ville qui mettent à sac le budget municipal. La Fontaine, très averti de ces scandales, leur consacre toute une fable, imitée d'un apologue qu'il avait entendu à Lyon (2) : un chien porte à son cou, dans un panier, la « pitance » de son maître ; c'est un honnête chien, incapable de dérober quoi que ce soit de cette nourriture. Attaqué par d'autres chiens, il commence par défendre courageusement le précieux panier ; mais, voyant qu'il n'est pas le plus fort, il fait cause commune avec les brigands et dévore sa part du « gâteau » : c'est l'image d'une cité

Où l'on met les deniers à la merci des gens
Echevin, prévôt des marchands,
Tout fait sa main ; le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Ces tripotages en province étaient alors courants. On en cite des exemples à Bordeaux, à Saint-Quentin, dans le Dauphiné, en Provence. La Champagne ne fut sans doute pas épargnée ; autour de lui La Fontaine a pu voir à l'œuvre les rapaces, comme il a pu connaître ces scrupuleux qui essayaient d'abord de sauvegarder l'argent de la ville et ensuite, comprenant leur sottise, s'associaient aux gabegies. Ces mœurs sont anciennes. Topaze, pour naître, n'a pas attendu le XXe siècle.

III

Des contingences de la politique, quand on a l'esprit ouvert et capable de s'élever à des considérations plus hautes, on en vient aisément par une transition insensible aux idées générales, de l'actualité à la sociologie, et des choses telles qu'elles sont aux choses telles qu'elles devraient être. Dépourvu de prétentions philosophiques, La Fontaine philosophe à ses heures, et sans y prendre garde conçoit des vues fort hardies pour son temps.

Comme penseur social, il est aussi éloigné que possible des thèses qui posent en principe, quelles qu'elles soient, la tyrannie de l'Etat : à ses yeux la liberté individuelle est le premier des biens, et la servitude le pire des fléaux. Il est, dans toute la force du terme, un indépendant. Par suite, entre les animaux, les espèces sympathiques sont, pour lui, celles qui préfèrent les aléas de la liberté, même la faim, au bien-être de l'assujettissement. Il a tendresse d'âme pour le loup (1) qui tient à garder son cou vierge du collier d'esclavage et à courir où il lui plaît ; pour le pauvre âne (2), qui, lâché dans une prairie herbue et toute fleurissante, « se vautrant, grattant et frottant, gambillant, chantant, et broutant », ne s'émeut guère de l'invasion prochaine et riposte au vieillard impatient de le voir détaler :

Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

Si, en droit, la liberté demeure son idéal, il est trop perspicace pour ne pas reconnaître qu'en fait, chez les animaux comme chez les hommes, la force détermine les rapports de tous les êtres :

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde (3).

L'homme se vante à tort de sa bonté ; c'est à tort que « humanité » est synonyme de douceur. Les compagnons d'Ulysse, métamorphosés par la magicienne Circé en monstres divers (4), déclinent l'honneur de revenir à leur état primitif et se trouvent bien de leur sort nouveau. Celui-ci, devenu ours, est enchanté d'agir à sa guise :

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse.

Celui-là, devenu loup, juge qu'il ne gagnerait rien au change et apostrophe ses ex-semblables à la manière de Hobbes :

Ne vous êtes-vous pas à vous-mêmes des loups ?

Les loups sont bien calomniés. En voici un, rempli d' « humanité », dit ironiquement La Fontaine, qui se reproche d'être carnassier (5) et se condamne au régime exclu-

(1) III, [illegible] La Belette entrée dans un grenier.
(2) VIII, [illegible] Le Chien qui porte à son cou le dîner de son M[illegible].

(1) I, 5. Le Loup et le Chien.
(2) VI, 8. Le Vieillard et l'Ane.
(3) X, 6. L'Araignée et l'Hirondelle.
(4) XII, I. Les Compagnons d'Ulysse.
(5) X, 5. Le Loup et les Bergers.

sivement végétal ; mais, sitôt sa résolution prise, il rencontre des pâtres « mangeant un agneau cuit en brèche ». Alors ? Si les hommes sont carnassiers comme lui, qu'ont-ils à lui reprocher ? Et pourquoi se condamne-t-il lui-même ? Il serait stupide de ne pas imiter les maîtres du monde. Adieu son noble dessein ! Il croquera « l'Agneau l'agnelet », sa mère, son père, sans prendre la peine de les cuire.

En définitive, la société humaine est mal faite, tout au moins la société polie et qui se prétend supérieure. Existe-t-il autre part une humanité meilleure et plus heureuse ? Si elle n'est pas, là où nous vivons, elle est peut-être là où nous ne vivons pas : du côté opposé de l'hémisphère terrestre, au Monomotapa, séjour unique des vrais amis, ou dans des régions analogues. L'acariâtre déesse qui a pour nom la Discorde[1] a élu chez nous domicile — d'après La Fontaine, qui a un mauvais souvenir du mariage — à l'auberge d'Hyménée, où le volage conteur n'a fait qu'un bref séjour, mais où cette divinité, dissolvante de l'amour conjugal, se tient en permanence. Pour la fuir, il faudrait se rendre vers les Antipodes, jusque chez ces populations primitives qu'on appelle sauvages, ignorantes du Que-si, Que-non, ignorantes aussi du Tien-et-Mien,

> Gens grossiers, peu civilisés,
> « qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
> De la Discorde n'ont que faire »[2].

mariage sans prêtre et sans notaire... N'est-ce pas précisément l'union libre dont La Fontaine proclame les avantages sur le mariage légal et religieux ? Mais, d'autre part, cette ignorance du Tien-et-Mien, n'est-ce pas l'ignorance de la propriété individuelle, de cette forme de propriété éminemment respectable aux yeux de la plupart et qu'il n'admet guère pour son compte ? Ce n'est pas chez lui une boutade en passant. Son scepticisme est réfléchi. Dame belette (3) s'introduit un jour sans façon dans le palais d'un jeune lapin, qui, devant cette violation inqualifiable de son terrier, pousse les hauts cris et allègue 1° la coutume et l'usage ; 2° le droit de l'hérédité, énumérant tous les possesseurs du logis : ceux-ci, de père en fils, de Pierre à Simon et à lui-même Jean, se sont transmis cette demeure en vertu d'un droit sacré. Mais l'envahisseuse, cette rusée », est tout à fait libérée des principes traditionnels. Indifférente au caractère auguste du patrimoine, elle professe que la terre « est « au premier occupant ». Quelle loi — entendez non pas loi humaine, mais loi divine et fondée en raison — « en a *pour toujours* fait l'octroi » à Jean, Pierre, Guillaume ou Simon plutôt qu'à elle ? « Les fruits sont à tous, dira plus tard l'auteur du *Contrat social* dans le même sens que Dame belette, et la terre n'est à personne. »

Si la propriété individuelle n'est qu'un préjugé, la toute puissance de l'argent n'est qu'une illusion. Il ne saurait constituer une véritable richesse. Où est-elle donc, la richesse véritable ? Un opulent laboureur veut sur son lit de mort le faire comprendre à ses fils[1], après qu'il a compris lui-même la vanité de ses biens. *Travailler* est « *le fonds* qui manque le moins », — le fonds, c'est-à-dire *le capital* qu'on a toujours à sa disposition, parce qu'il est dans l'homme même, et telle est la pensée suprême du richard désillusionné. Telle est aussi la pensée de La Fontaine, tout au moins applicable aux autres. Il existe non pas *un* capital, mais *deux* sortes de capitaux : le capital-argent, dont l'acquisition est difficile, la possession précieuse, et le capital-travail qui est partout, qui est durable, — qui, en définitive, est le seul « trésor ».

Mais entre les différentes catégories de travail, laquelle doit-on le plus estimer ? Laquelle mettra-t-on au dessus de l'autre ? le travail de l'esprit ou le travail du corps ? Poursuivant ses paradoxes, La Fontaine, homme de lettres, attribue la palme au travail corporel, en tant qu'il est le plus nécessaire à la vie.

Déjà l'apologue du *Laboureur et ses Enfants*, indiquait cette préférence. Il reprend cette même idée, plus clairement encore, dans une fable postérieure, dont la donnée, il faut en convenir, est un peu invraisemblable, puisqu'elle réunit quatre personnages dont la rencontre est inusitée (2) : ce sont quatre explorateurs qui, de conditions fort différentes, se sont embarqués ensemble à la recherche « de nouveaux mondes ». Un naufrage les prive de tout et les réduit « au sort de Bélisaire » : les rangs sont nivelés : ils sont égaux dans le dénuement. Un problème identique se pose pour eux quatre : subsister. Mais comment ? On délibère « au bord d'une fontaine » qui peut étancher leur

1 VI, 10. La Discorde.
Id.
VII, 16. Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

1 V, 9. Le Laboureur et ses Enfants.
2 X, 15. Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi.

soif sans leur fournir de nourriture ; le fils du roi ne fait que se lamenter : l'homme du peuple, direct, pratique, veut qu'au lieu de gémir on agisse. Quels moyens d'existence ont-ils ? Le marchand sait le calcul et propose d'aller à la ville voisine donner des leçons d'« arithmétique » à tant par mois. Le prince propose d'enseigner « la politique ». Le noble peut « tenir école » de blason. Ah ! le beau projet ! « Comme si, devers l'Inde », on avait besoin « de ce jargon frivole » ! Le pâtre écoute et parle à son tour : tout cela est bel et bien, mais ne nous procurera de ressources qu'à un moment éloigné. En attendant, j'ai faim. Vous aussi. La faim n'attend pas. Votre science intellectuelle ne peut rien pour vous nourrir. Ma science à moi est plus efficace. Il va dans la forêt, coupe du bois, fabrique des fagots, les vend, assure sa subsistance immédiate et celle de ses frères d'infortune. La conclusion s'impose : pour résoudre le problème vital, l'intelligence est un luxe au rendement tardif et incertain. La nature a donné à l'homme des bras qui assurent sa subsistance. L'activité la plus dédaignée est celle qui mérite le plus d'honneur :

L'homme est le plus sûr et le plus prompt secours.

Cette apologie du travail manuel est surprenante au « siècle des lumières ». Rousseau peut venir. Malgré son antipathie instinctive pour les idées morales du fabuliste, il suit, sans s'en douter, ses idées sociales. Emile, apprenti menuisier, sera le disciple inconscient de La Fontaine.

Mais le rêveur subversif, qui a conçu ces théories singulières, reprend peu à peu conscience de la réalité. Telle Perrette, il a « songé en veillant », et comme elle il a battu la campagne. Pour lui, il n'était « rien de plus doux », mais aussi de plus aux. A quoi bon toutes ces billevesées qui ne sont vraies ni du présent ni de l'avenir ? Il vit dans une société définitive où inégalité des conditions est vieille comme le monde et durera autant que lui. Il est l'obéissant sujet de Sa Majesté très Chrétienne, dont les armes sont invincibles et le trône inébranlable. Il est l'amuseur rémunéré de quelques protecteurs très riches et de quelques dames savantes pour le plaisir desquels il habille d'ornements ingénieux les mythes anciens d'Esope, de Phèdre, de Pilpaï, et produit ses fables en « fablier » comme un pommier produit des pommes. Jean de La Fontaine, réformateur du monde, s'éveille « gros Jean comme devant ».

JULES WOLFF.

LA FRANCE EN SAVOIE (1)

Saint François de Sales revint à Paris en 1602 pour y traiter avec Henri IV des intérêts spirituels du Pays de Gex, alors séparé de la Savoie et réuni à la France. Le Roi, comme plus tard Richelieu, rendait si complètement justice au génie de Monsieur de Genève, qu'il avait exprimé le désir de lui voir composer un traité « remettant à la cour la religion en honneur et ne la présentant ni comme vaine, ni comme farouche ». (Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, Tome VII). L' « Introduction à la vie dévote » répond à ce vœu exactement : son influence fut assez profonde pour établir en France un idéal de droiture et de suavité chrétiennes capable de donner aux femmes du monde la vertu des religieuses et aux religieuses, la bonne grâce des femmes du monde.

Ce rôle éminent joué dans les milieux intellectuels français, l'évêque gentilhomme s'y préparait dès sa jeunesse dans sa belle petite patrie. Comme le dit encore Sainte-Beuve, « la Savoie est un des pays voisins de la France où l'on parle le mieux le français, où on le parle avec le plus de clarté, de naturel et de propriété ». Séparée de nous historiquement, elle a possédé, cultivé, compris le génie français et vécu de lui jusqu'à en exprimer la quintessence dans l'œuvre d'un François de Sales et d'un Vaugelas. Mais plus encore que l'atmosphère d'humanisme d'où sortit, sous le nom de « florimontane » notre première Académie française, le paysage savoyard devait agir sur la mentalité du saint.

Il existe entre les grands hommes et certains lieux de la terre qu'ils habitent ou traversent des affinités qu'on sent déterminées par le choix de Dieu. Le positivisme de Taine voyait dans les produits de l'intelligence humaine une simple résultante de la nature du sol et des conditions du climat. L'esprit du croyant, au contraire, juge le pays fait pour l'homme, et que les horizons du monde se chargent de douceur ou de passion, de tumulte ou de silence en prévision de l'âme destinée à s'en nourrir et les refléter. Comme l'Eden au terme des cinq jours

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2 septembre 1933.

et dans la perfection de son été sans déclin, portait en lui l'attente d'Adam, les beaux paysages ne prennent un sens que le jour où l'homme s'empare d'eux pour en faire l'expression de sa vie intérieure et la matière de son rêve.

La prédestination d'Annecy fut d'être, non seulement le berceau de saint François de Sales et le jardin mystique où fleuriront les lys de sa Visitation, mais l'image aux tons célestes qui reproduit la couleur et l'aspect de son génie. Toute la région du lac dégage l'impression d'équilibre et de suavité, d'ardeur contenue et de force délicate qu'on retrouve aux pages du « Traité de l'Amour de Dieu » et dans la « Correspondance », code parfait de la direction spirituelle. Le lac, paré de grâce italienne et de richesse flamande, forme le cœur de cette région autour de laquelle il crée l'atmosphère bleue d'un ombre. La Savoie des princes de Genevois Nemours reflète en lui ses paysages aristocratiques : petits ports lumineux, villages resserrés entre la montagne et la route verte qui longe les eaux, prairies bordées de noyers, vieilles résidences, châteaux à créneaux perchés entre les dents des pics ou assis dans les bosquets de la rive, grottes et gorges aux cascades humantes, sommets rocheux pareils à des repaires féodaux. L'écrivain savoyard, le plus célèbre de nos jours, M. Henri Bordeaux, a retenu aux pages les meilleures de ses livres un reflet de la spiritualité, toute française de ces lieux où son cœur s'est fait l'inspirateur de sa plume. D'autres noms illustres s'égrènent d'un hameau à l'autre, depuis Saint-Bernard de Menthon et Rousseau jusqu'aux artistes et aux littérateurs dont les œuvres ou les tombes ont marqué le passage : Besnard, Coppier, Eugène Sue, Theuriet, Taine, etc. Mais le souvenir de saint François de Sales domine, comblant le paysage auquel il s'incorpore. Pourrait-elle en dire un plus intime cette terre d'harmonie aux justes proportions que n'atteignent ni les vents violents, ni la chaleur ou le froid extrême, et dont les altitudes moyennes permettent une végétation si opulente ?

Ah ! ces forêts savoyardes, fleuve de verdure qui roule de la montagne aux lacs, des collines aux grands chemins et dont les remous, les épaisseurs, les ruissellements jettent l'âme dans une sorte d'ivresse végétale comme celle qui emportait le faune et la dryade sous les bois de la vallée de Tempé ! Autour des deux lacs, joyaux de la couronne savoyarde, elle mêle les enchantements du Midi et du Nord, fixant sur une rive, dans des jardins tissés d'azur comme en Provence le grenadier et l'amandier, et sur l'autre, au flanc de l'Alpe, les sapins héroïques des neiges. On la voit des hauteurs d'Aix déployer sur la montagne sa robe de velours profonde que tachent de rose et de la bruyère et le cytise. Les villages de la contrée des Bauges s'y blotissent au point de disparaître à moitié sous ses replis. Vague incessante dont chaque vallon, chaque ravin accroît l'abondance et précipite la course, elle unit les deux Savoies dans son immensité bruissante et sur toute la région, plaine ou montagne, verse une vie fraîche et jeune dont les plus torrides étés n'abattent pas l'allégresse.

Mais autour de la petite ville salésienne, les délires romantiques s'apaisent, et c'est un paysage imprégné de classicisme, tout de pureté et de douceur, que dessinent les allées en terrasses et les avenues où le frêne et le marronnier alternent avec le noyer, le platane et le châtaignier. L'inépuisable forêt entre le Crêt du Maure et le Semnoz ouvre à travers ses futaies des chemins faciles qui aboutissent aux plus accueillantes prairies. Même le Roc du Chère, à pic sur le lac, et les cimes sévères de l'Arcalod rentrent sous cette loi d'harmonie et d'unité qui préside aux destins d'Annecy et de ses eaux bleues. Si bleues ces eaux, si constamment, si résolument bleues que l'orage et l'hiver en modifient peu les aspects de ciel, et que sous les branches touffues des arbres, à Menthon ou à Talloires, leurs baies d'azur gardent le même éclat. C'est au bruit des vagues légères, dans ces rayonnements mêlés de saphir et de turquoise, qu'il faut lire les admirables « Lettres » adressées à sainte Jeanne de Chantal, Mme de Charmoisy, la Présidente Brulart, Marie Péronne de Châtel et quelques autres des belles Françaises auxquelles saint François de Sales apprenait comment il faut « vaquer à la perfection de l'amour divin ». Des reflets semblables de paradis traversent le paysage et le livre.

Dans Annecy même, entre la cathédrale française où Rousseau tint le rôle d'enfant de chœur, et la Basilique de la Visitation, riche et neuve, le saint règne avec plus de suavité et de force encore. La cathédrale, qui porte le charmant nom symbolique de « Notre Dame de Liesse » offre à l'entrée deux inscriptions rappelant la prière de Mme de Boisy pour obtenir de la Vierge l'enfant qui sera François, et le baptême du futur évêque dans cette même église où il célébrera sa première messe. Aux alentours, peu de monuments anciens, à part le robuste château des ducs de Nemours, avec sa tour carrée

en pierre jaune, l'Hôtel de Ville, la première Visitation et la chapelle dominicaine, un beau vaisseau dédiée à saint Maurice. Mais la vieille ville pressée de canaux, ses arcades et ses portes, ses fortes maisons et les fenêtres à meneaux de ses façades demeurent telles qu'aux jours où saint François de Sales rêvait d'y consacrer un temple de louanges et d'amour à son tendre Maître. Et c'est vers la colline où la Visitation domine maintenant le paysage qu'on sent monter le soupir de cette ville, toute pénétrée par le génie du saint. Miracle des collines où la vie spirituelle afflue et reste suspendue, comme à de lumineuses étapes entre la terre et le ciel ! J'évoque devant la puissante église dont la flèche surmonte et possède l'horizon, ces autres sanctuaires que l'instinct des foules plaça sur les hauteurs et qui aspirent l'âme des cités pour l'offrir à Dieu, palpitante et broyée par les orages des plaines, mais sanctifiée en eux : Montmartre, Fourvière, Assise, lieux divins où nos destinées retrouvent leur origine et leur sens éternel ! La colline savoyarde renferme en elle le même trésor de grâce, fruit de la vie qu'apportait, voici deux mille ans bientôt, la barque de Paul aux rivages des Gentils

Dans le jour atténué de la crypte, sous l'église inachevée, s'allongent les tombes des deux fondateurs, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, tombes aux pierres chargées d'émotion, comme celles qui gardent, sous le ciel ineffable de l'Ombrie, les restes de saint François et de sainte Claire, princes de la Pauvreté. Des religieuses y demeurent en prière. Leurs manières raffinées et douces disent les délicatesses de la tradition, cet idéal de vertu chrétienne aimable, à l'héroïsme voilé de sourires, que le gentilhomme et la grande dame ont rattaché aux siècles courtois de la France. Quel cortège de saints doit sortir de ces grilles et quel fleuve de feu jaillir de ce cœur de la Visitandine pour lequel s'ouvrira, dans les extases de Paray-le-Monial, le Cœur infini du Christ !

L'histoire profane reprend ses droits à Aix, la ville thermale, fille du Borvo gaulois, où les usages, la littérature et le savoir-vivre français ont constitué une tradition. Avant même qu'Henri IV donnât son nom au grand bain où venaient s'unir la source de soufre et la source d'alun, Aix apparaît liée à la France plus intimement qu'aucune autre ville savoyarde. Ses chefs et seigneurs, les Seyssel, tiennent une place importante dans nos annales où ils ont gravé le nom du ministre et conseiller de Louis XII, Claude de Seyssel, un humaniste précurseur de la Renaissance. Hommes liges des Comtes dont l'esprit bourguignon autoritaire se nuance de diplomatie, ils ont cédé aux avances prodiguées pour les séduire et permis que leur destin s'inféodât, dès l'origine, à celui de la dynastie. Pour se les attacher, les princes leur avaient abandonné le domaine d'Aix, perle de l'écrin d'Ermengarde, et dans les environs mêmes de Chambéry, la bannière des Barons flottait sur des tours impérieuses. Pas de traités, de guerres ou de projets d'alliance sans le concours des Seyssel. Au XIIIe siècle, Pierre de Seyssel ira lui-même chercher la fiancée du Comte Amé, si belle qu'on la surnomme Passerose, pour l'amener à son suzerain. Aymard, sixième seigneur du nom, partage les aventures et les coups d'épée du Comte Vert : ensemble ils se battent contre les Anglais sous le Roi Jean, contre les Turcs avec l'Empereur grec, contre les Napolitains au profit du Duc d'Anjou. Batailles et mariages resserrent les liens contractés avec la France elle-même : Jean de Seyssel fait campagne à côté de M. de La Palice ; le Baron Charles, capitaine des galères sous Henri II, perd une jambe au service du Roi. Et ce sont les grandes dames françaises qui apportent au château d'Aix leur fortune et leurs opulents trousseaux : ceintures d'or et de diamant, bracelets d'ébène, manteaux fourrés d'hermine, robes de satin cramoisi, de soie, d'argent ou de velours noir. Isabeau de la Roche-Andry, femme du gouverneur de la Savoie, le Marquis François de Seyssel, y laissera le bel escalier en pierres romaines bâti dans le vestibule et dont les clefs de voûte portent les écussons de la famille.

Mais il faut attendre l'époque impériale pour voir s'épanouir à Aix la fleur des sociétés françaises. Au flot d'émigrants chassés par la Révolution et que la police du Roi de Sardaigne traque et poursuit sans miséricorde, on verra succéder une invasion de baigneurs parisiens, alors chez eux dans l'ex-ville italienne où ils apportent des mœurs aimables de salon et de château. Pauline Borghèse ouvre la série avec sa beauté légendaire, ses bains de lait, sa litière, ses toilettes stupéfiantes et ce goût des fêtes mondaines dont elle recherche le tapage et l'éclat. Joséphine, dans le nuage de ses écharpes, vient à Aix en 1810, puérile, indolente et douce comme aux jours où, devant ses grâces de créole, Bonaparte abdiquait jusqu'aux excès de la tolérance et du pardon. Mme de Rémusat l'accompagne, empressée à fuir les propos vides et les langueurs de l'ancienne impératrice pour

aller dans sa chambre feuilleter des livres ou composer les vers qu'elle fera mettre en musique par Spontini. Puis ce sont d'autres baigneurs illustres : la Reine Hortense, moins frivole que sa mère et dont l'esprit se complaît dans un entourage littéraire, Mme de Staël, sans fichu, le visage rouge, le turban de travers sur des cheveux mal peignés, mais qui ne peut dire deux mots sans voir à ses pieds un flot d'auditeurs qu'enivre la parole étincelante, savoureuse et torrentielle jaillie de sa bouche informe; Benjamin Constant, venu pour se quereller avec elle, le Cardinal Fesch, ambitieux et sans génie, la Duchesse d'Abrantès, la belle Mme de Menou, etc. Tout ce monde cause, joue, se promène, écrit des vers, chante des romances et mêle aux splendeurs des paysages une âme légère et mousseuse de vin de champagne dont les pétillements s'éteindront dans la tempête de 1815.

Sous la domination piémontaise, toujours brutale et vexatoire, la ville, en effet, devient déserte, et l'été de 1817 y voit s'unir la solitude et la famine. Les rois de Sardaigne, plus intelligents que leurs policiers, remédieront à cet état de choses, et, malgré le développement vertigineux des stations thermales françaises, de hauts personnages reviendront, comme Henri IV, prendre les eaux d'Aix en 1820. Les premiers rapports du médecin directeur qu'enchante la présence abondante des Anglais, gardent le ton optimiste, mais le jour arrive où devant une nouvelle offensive policière, il écrit : « Si Aix est appelée à devenir un rendez-vous européen, c'est parce que ses mœurs et ses habitudes sont françaises. » Témoignage confirmé par les faits, le nombre des baigneurs, montant, dès la conclusion du traité qui réunit la Savoie à la France, jusqu'à des chiffres inconnus au Docteur Despine.

L'heure précédente avait vu déjà la beauté d'Aix se fixer sous une plume française romantique. En quelques lignes délicates et précises, Lamartine l'enchâsse à l'aube de ce roman, bruissant d'eau, de fièvre et d'orage, qui a fait le nom d'Elvire inséparable de celui du Bourget :

La petite ville d'Aix, écrit il dans *Raphaël*, toute fumante et toute odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et rapide côteau de vignes, de prés, de vergers à quelque distance. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs à perte de vue qui conduisent en Turquie aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs, traversés par les lits rocailleux et souvent desséchés des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques aux rameaux desquels les vignes, robustes comme des ceps d'Amérique, suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vue, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle ou pâlit, selon les rayons ou les nuages et les heures du jour.

Site romantique aux contrastes passionnés, Aix offrait le cadre voulu à ces mélancolies et ces ardeurs dont les alternances réglaient la vie du poète. Bois somptueux, vallées chatoyantes, lac aux tons de pierres précieuses où les pointes menaçantes et l'âpre col de la Dent du Chat, confondent leur image avec celle des souriantes collines, roses et figuiers des jardins en terrasses, neiges des Alpes dauphinoises, toute cette richesse du pays savoyard, sa diversité et sa grâce, sont là pour accueillir une idylle et donner l'orchestration d'un thème. Et de l'horizon qui l'attendait, Lamartine, royalement, s'est emparé, moins pour y répandre son âme que pour en faire sa chose, prince de légende ou dieu mythologique à qui le monde appartient par droit de naissance et de conquête. Pas un soupir de vague, un murmure dans les feuilles, un rayon, un parfum dont il n'ait capté le charme fugitif au cours de son vagabondage sans but et de ses longues oisivetés d'Aix. Si bien que la terre historique des Seyssel, fleur de la Savoie et rêve de la France, vit aujourd'hui d'un seul souvenir et d'un seul chant, le passage du jeune poète et les strophes nées sur son passage.

La jeunesse de Lamartine ! beau secret dont la Savoie nous a dit le mot. Barrès y songeait-il en écrivant l'*Abdication du poète ?* Les matins lumineux et fiévreux de Raphaël ont laissé leur trace au front du tribun vieilli. « le grand oiseau blessé », qui revenait à Monceaux, drapé dans la pourpre des dernières illusions, pour attendre la mort. Républicain de 1848, il avait aimé la France et la démocratie, non point en soldat prêt au sacrifice ou en homme d'Etat, mais en rêveur qui voit dans le peuple, comme dans la nature ou l'amour, la trame d'un songe, le reflet de sa personnalité. Aveugle et mobile, le peuple rejeta pour un empereur fantoche ce roi du pays des chimères dont la lyre avait en une nuit calmé sept fois ses fureurs d'assassin.

« Il y a des hommes dans la suite de l'histoire, écrit Barrès, qui, au milieu des batailles

de la vie, semblent faire partie de ces gardes du corps de Pompée, si vains de leur beauté, et dont César, qui les connaissait bien, disait : « il faut les frapper au visage ». Lamartine est un de ces jeunes chevaliers, les éternels vaincus de Pharsale. Il ne tient essentiellement qu'à sauver sa figure. Dans un ordre d'activité qui a pour but la possession du pouvoir, il cherche le déploiement de sa gloire. Il est déjà trop épuré dans l'échelle des êtres ; il répugne à certaines conditions du succès politique. Race de théâtre, race qui se prête à « causer.... produits charmants d'une éducation romanesque. » (Les Maîtres)

A Aix, en 1817, Lamartine recherche déjà « le déploiement de sa gloire ». L'égotisme romantique l'a marqué d'une frappe profonde, et les yeux d'Elvire, comme les eaux du Bourget, ne lui renvoient que son image magnifique et multipliée. Mais ce romantisme en flammes, exaltation d'un « moi » fait de génie et de sensibilité, est le Romantisme *français*, l'état d'esprit d'un siècle où les sèves de l'idéalisme recommencent à circuler sous le signe de la tradition, le chant d'une âme qui rentre, avec l'aisance du retour chez soi, dans les palais de la poésie. De l'épidémie funeste que Pierre Lasserre nomme « la grande fermentation endémique de l'esprit germanique dans la pensée française », Mme de Staël, Michelet, Cousin, Quinet, Taine et Renan furent les illustres victimes. Nos grands Romantiques y échappèrent. Elle n'a pas touché Vigny et Musset, ni Chateaubriand, roi des savanes américaines et des déserts de l'Orient. Le même essor de la Muse nationale emporte Lamartine loin de ces brumes et de ces boues allemandes auxquelles s'applique en vain le mot de Lasserre sur « la bestialité lyrique ». Le Romantisme avec lui prend des traits classiques, ceux mêmes qui ont établi au XVIIe siècle l'hégémonie intellectuelle de la France et contraint les autres peuples à reconnaître dans l'ordre de l'esprit ses droits continuels à la primauté.

Cœur indiscipliné, nature avide de secousses et flottante au gré de l'heure ou du paysage, Lamartine retombe, dès qu'il écrit, sous l'empire des lois d'équilibre et d'harmonie que Chateaubriand appliquait d'instinct et qui avaient donné ses exquises perfections à la tragédie racinienne. La terre et les morts, ce génie de la race dont Barrès a parlé comme un dieu parlerait des secrets de l'Olympe, dirige et soutient son inspiration au point d'en éliminer le désordre, tout ce qu'elle suppose de réalisme et d'outré, disparaît sous les hautes dominations du rythme. L'esprit national agit en lui à travers la langue, une langue assez exacte et forte pour imposer ses disciplines aux passions elles-mêmes.

Et, comme l'esprit national, le catholicisme a marqué de son empreinte l'abondante et mélodieuse inspiration du poète. Les œuvres romantiques étrangères manquent, non seulement de mesure, mais de ce fondement moral sur lequel ont bâti, plus ou moins consciemment, nos lyriques du XIXe siècle. Il reste derrière ceux-là, fussent-ils négateurs comme Vigny et sensuels comme Musset, une longue hérédité et des traditions qui créent autour de leurs œuvres l'atmosphère d'une foi simple et solide, appuyée sur des principes objectifs, dont l'influence préserve de l'égarement complet. Revenant à Dieu et à la religion au nom du Romantisme, ils y reviennent par la route droite qu'ont tracée les beaux siècles de leur histoire chrétienne, chemin rectiligne qui ne permet pas l'évasion dans l'amoralisme. Lamartine peut divaguer, confondre et mêler les sentiments jusqu'à ces fautes de goût que lui reprochera Sainte-Beuve, s'exalter dans l'adulation de son « moi », soutenir l'absurde et le contradictoire au cours de ses entretiens métaphysiques avec Mme Charles, il garde le privilège d'avoir été élevé par une mère pieuse et dans le milieu normal et sain de l'ancienne France. On peut boire sans crainte aux sources de son inspiration ; elle ne trouble pas comme celles des Staël, des Rousseau et des Gœthe ; nationale et chrétienne, elle verse à l'âme le seul enchantement des cimes.

Ainsi les deux poèmes d'Aix et d'Elvire, *Le Lac* et *Le Crucifix*, nous arrivent imprégnés de grâce classique et sous le rayonnement du soleil qu'ont vu se lever les amours de Versailles et les nymphes de Vaux. Le génie de la France s'y épanche avec une abondance fluviale où l'amplitude et la mesure s'accordent. Ils ont jailli d'une sensibilité demeurée pure dans ses excès mêmes, grâce à l'action de la race, et que rendent avec précision les mots transparents et berceurs, le mouvement d'ailes ou de vagues des longs vers et des cadences dont la magie possède encore notre âme.

Les paysages savoyards, si purs de lignes, et pourtant si chargés d'ardeur, ont correspondu aux élans de ce romantisme latin où la nature et le génie fusionnent. Plus encore que le miroir, ils se sont faits l'expression des rêves poursuivis à travers leurs sites, et Lamartine si souvent les décrit que les *Mémoires inédits* et *Ra-*

phaël en sont, pour ainsi dire, saturés. De là l'espèce de confusion, critiquée dans les *Lundis*, entre le monde extérieur et les sentiments intimes du poète, sentiments d'où se dégagent, à l'heure du souvenir, les mélodies du *Lac* et le chant chrétien sublime intitulé simplement *Le Crucifix*. Mais cette confusion même donne à l'idylle vécue entre les murs fleuris de la Pension Chabert son caractère de lyrisme et de pureté. Elle n'est que reflets de ciel, évocation de paysages, soupirs vers les étoiles, échos d'une nature vivante, humanisée jusqu'à en perdre ses caractères d'inconscience et de fatalité. Conception où la Muse de Lamartine le ramène aux jours apaisés et si nobles de sa première vieillesse. Entre sa femme et sa nièce, Valentine, il a réalisé le prix des affections féminines hautes et sereines qui créent le foyer pour l'homme. Mais sa pensée se complaît dans les souvenirs de 1815, atmosphère d'or où se détachent les cimes familières d'Hautecombe et la rive boisée du naufrage. *Ange mortel* demeure à ses yeux cette femme dont il disait, dans l'exaltation d'une jeunesse avide et glorieuse, quoique orientée vers les sommets : « Elle était le poème vivant de la nature et de moi-même ».

La Savoie s'est prêtée aux conquêtes de son hôte passager. Comme un suzerain son fief, il possède aujourd'hui le pays d'Aix. En tout lieu, à chaque détour de rue ou de sentier, une inscription rappelle les essors de son génie ou le frisson contenu de son désir, minutes qu'il devait sertir lui-même dans le décor de la montagne et du lac. Site Lamartine, Bois Lamartine, Musée Lamartine, Monument Lamartine, Colline du Souvenir, Grotte Lamartine, le même nom résonne partout, faisant de notre âme, comme de la nature environnante, l'écho d'un songe. Quel Français peut, sans émotion, gravir cette colline de Tresserves où, sur une stèle d'un noble dessin portant le médaillon du grand Romantique, on inscrivit la première strophe de *Le Lac* ? Au terme du chemin tracé entre les fleurs de la prairie, des châtaigniers abritaient naguère le plateau d'où le regard embrasse l'alpe aux puissants contours et le lac dont les tons verts et bleus s'égrènent en arpèges dans la vague. A leur ombre dorée par l'automne, Elvire et Raphaël s'arrêtèrent un jour, et Raphaël y revint seul, l'âme chargée des beaux rythmes où sa douleur s'est suspendue et qui dans leurs vastes balancements ont enclos tout le paysage. Elvire, avec son châle blanc, ses boucles noires, les œillets rouges serrés entre ses doigts fragiles, ombre exquise du Romantisme, n'a fait halte ici que pour dire au poète les mots dont le génie ferait orfèvre la paraphrase du *Lac* : « Jurez-moi de conserver tellement dans votre mémoire ce ciel, ces montagnes, cette rive, ce lac avec mon souvenir que l'image de ce lieu sacré soit désormais en vous inséparable de ma propre image, que cette nature dans vos yeux et moi dans votre cœur nous ne soyons qu'un ! »

Vœu réalisé non seulement dans le cœur de Lamartine, mais que retrouve en elle chaque génération capable de tressaillir encore aux évocations d'un paysage et d'une lyre. Les mœurs anglo-américaines ont introduit dans le miracle de nos horizons, avec le cinématographe, le jazz-band et le gramophone, toute la trivialité d'une civilisation de mécaniciens et de ploutocrates. Mais il restera du rêve dans l'âme des belles provinces tant qu'elles garderont leurs noms français. La Savoie, terre que firent nôtre les inéluctables puissances de l'histoire et de l'amour, porta ce trésor de rêve à travers les siècles pour en répandre un jour tout le parfum sur la France.

YVONNE DE ROMAIN.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA POLITIQUE DES PETITES PUISSANCES

Il est d'anciennes vues de l'histoire, qui ont si bien pris le caractère de lieux communs, qu'on n'ose presque plus y faire allusion et qui, cependant, contiennent une telle part de vérité qu'il faut toujours y revenir. Que de fois n'a-t-on pas dit, jadis, que Napoléon ayant privé les Français de leurs libertés, les avait consolés en leur donnant de la gloire ? Sans doute l'Empereur fut-il poussé à la guerre perpétuelle par d'autres raisons que son désir de suspendre toujours de nouveaux drapeaux sous la voûte des Invalides ; mais il n'en est pas moins vrai que l'orgueil national, qu'il sut exciter à l'extrême, l'idée que la France donnait la loi au monde, lui faire oublier longtemps

les sacrifices et les charges que ce glorieux régime imposait à la nation. De même les dictateurs, qui aujourd'hui cherchent plus ou moins à suivre les traces du maître du genre, sont entraînés par la logique du régime à pratiquer une politique de magnificence, qui maintient leur nation dans un perpétuel état de fièvre et qui est en contradiction absolue avec le système politique que l'on croyait issu de la guerre. Hitler, comme Mussolini, tirent leur révérence à la Société des Nations, parce que l'Allemagne comme l'Italie en font partie, parce qu'ils sont liés par des traités qu'ils ont trouvés dans l'héritage des gouvernements dont ils ont pris la direction, mais ils ne peuvent avoir pour elle que méfiance et mépris. La Société des Nations consacre les droits égaux des peuples, grands ou petits ; l'impérialisme qui est à la base de la conception mussolinienne, comme de la conception hitlérienne, suppose une hiérarchie entre eux. Napoléon ne concevait que des grandes puissances et des Etats vassaux ; Hitler, reprenant toutes les thèses du pangermanisme, n'est pas loin de nier aux petites nations le droit à l'existence ; tel est le fond de la doctrine qui englobe dans le Troisième Reich tous les pays que l'on peut, plus ou moins, rattacher au germanisme sous le signe élastique de la race. Mussolini, avec sa finesse latine et son réalisme romain, n'aura garde de produire de semblables affirmations, mais en concluant le Pacte à quatre, dont il est l'inventeur, il est manifeste qu'il y ait vu le moyen d'instituer une sorte de directoire européen, dont il avait quelques raisons de croire qu'il serait un jour le maître, étant donné qu'il a sur ses partenaires la supériorité d'une politique personnelle, continue et sans contrôle. Lui aussi, il n'entend pas tenir compte des petites puissances et il ne cache pas à quel point les intrigues, les finasseries et les vaines discussions de Genève l'exaspèrent ; après tant de séances oiseuses, il est assez explicable qu'il ait conclu qu'il était impossible de faire quoique ce soit de durable avec le concours d'un parlement international, où l'on a institué le suffrage universel des Nations.

Et cependant, il est possible que les petites nations aient encore un grand rôle à jouer et que, devant les impérialismes grandissant, elles représentent, comme jadis, les libertés de l'Europe. On reprochera peut-être un jour aux deux grandes démocraties qui existent encore en face des impérialismes grandissant de ne [illegible] agi à temps.

*
* *

A la vérité, cela tient à ce que les gouvernements de ces grandes démocraties obéissent à une opinion publique remplie de préjugés et pour qui les petits pays ne sont pas des pays sérieux. Certes, aussi bien en Angleterre qu'en France, le public moyen, dont le sentiment s'impose d'ordinaire au corps électoral, connaît l'importance économique de pays comme la Belgique, la Hollande, la Suisse, les Etats scandinaves. Il sait le rôle qu'ils ont joué dans la civilisation de l'Europe, mais il est habitué depuis un siècle à les voir se tenir prudemment à l'écart de toutes les grandes compétitions. C'est bien malgré elle que la Belgique a été entraînée dans la dernière guerre et son exemple n'a fait qu'encourager les autres Etats secondaires dans leur politique de neutralité. Attitude pleine de sagesse assurément, mais qui a accoutumé l'opinion européenne à considérer l'action de ces petites puissances comme assez secondaire. Quand aux autres Etats, que pendant les négociations de Versailles on avait désignés par cette charmante périphrase : « Etats à intérêts limités », à ceux qui sont nés de la guerre et de la victoire des Alliés, l'opinion ne s'est pas encore décidée à les prendre au sérieux.

En réalité, elle les ignore et tel est surtout le cas des petites républiques de la Baltique. Avant la guerre, pour l'immense majorité des Français, les Lithuaniens, les Lettons, les Esthoniens, les Finlandais étaient des Russes comme les autres. Et en effet, ceux des habitants de ces pays lointains, que l'on pouvait voir quelquefois à Paris, à Nice ou à Cannes, appartenaient à cette aristocratie du Nord, dont on admirait l'élégance, ancien régime, et dont la richesse remplissait les hôteliers de considération. Il ne venait à l'esprit de personne que cette aristocratie campait, en réalité, depuis plusieurs siècles, au milieu d'une population avec laquelle elle n'avait rien de commun et qu'elle exploitait avec le consentement du gouvernement russe qu'elle servait.

Seule la question finlandaise avait plus ou moins occupé l'Europe ; la russification à outrance entreprise par Nicolas II, malgré la constitution admise par la Russie et malgré les engagements les plus formels, avait indigné l'opinion libérale ; mais comme il était impossible à des membres de l'Entente d'intervenir dans la politique de l'un d'eux, les gouvernements cherchaient à mettre la sourdine à ses protes-

tations. Quant à la Lithuanie, à la Lettonie, à l'Esthonie, c'est à peine si les lecteurs de journaux « sérieux », voire même les hommes politiques connaissaient leur existence. Dans tous les cas ils ignoraient l'obscur drame social qui se jouait depuis des siècles dans ces pays lointains qui, en plein XIX siècle, avaient encore une organisation de la propriété ressemblant au servage et où les propriétaires du sol appartenaient à une autre race que la population laborieuse. C'est que les manuels d'histoire sont bien sommaires en ce qui concerne ces pays du nord : les douloureuses aventures de ces petits peuples agricoles, perpétuellement ravagés et disputés entre la Suède, la Pologne, la Russie et l'Allemagne, représentées d'abord par les Portes Glaives et les Teutoniques évangélisateurs féroces, échappent à la plupart de nos bacheliers. Un livre d'un éminent collaborateur de la *Revue Bleue*, M. Henri de Montfort, vient de combler cette lacune : *Les Nouveaux États de la Baltique* (A. Pedone, édit.). Après une attentive étude des documents, M. de Montfort a fait le long de la Baltique un minutieux voyage, qui lui a permis de donner à son ouvrage cet accent que peut seule donner la vision directe. Il a interrogé les hommes et les paysages et il explique avec une admirable lucidité comment le passé explique le présent. Dans les événements assez mal connus en France — on était occupé de mille autres problèmes — qui suivirent d'abord la débâcle russe, puis la débâcle allemande, il y a la revanche de tout un passé de compressions nationales et de rancunes paysannes ; et il est tout à la louange de ces peuples que leur révolution n'ait pas été plus sanglante, et qu'ils n'aient pas cédé à l'appel du bolchevisme.

Dans des pays qui avaient subi très durement la tyrannie administrative d'un gouvernement absolutiste, la démocratie parlementaire apparaissait nécessairement comme l'idéal du régime politique. Aussi les constitutions des États de la Baltique, qui se ressemblent toutes, furent-elles extrêmement démocratiques : une seule assemblée souveraine, élue au suffrage universel avec application de la représentation proportionnelle. Ce système, on le sait, rend impossible la constitution de gouvernement fort et conduit à cet émiettement des partis qui, en Pologne, a conduit tout droit à la dictature. Jean-Jacques Rousseau lui-même convenait que la démocratie est plus facilement applicable aux petits pays qu'aux grands et les inconvénients du régime ont pu beaucoup moins graves dans les pays baltes que dans la République polonaise.

Ces pays se sont, en somme, développés sans trop de heurts et dans tous les cas sans ascension de ces troubles sanglants, qu'avaient prédits ceux qui pensaient que ces jeunes États, nés de la guerre, n'étaient pas viables. Le gros problème pour eux était la réforme agraire. En Lithuanie, à la veille de la guerre, 10 o/o des terres appartenaient à l'État russe et au clergé ; 40 o/o à la noblesse et 50 o/o seulement aux paysans. En Lettonie 48 o/o du territoire appartenait à la noblesse balte, 10 o/o à l'État russe, 3 o/o à l'église et aux communes et 39 o/o aux paysans, c'est-à-dire à 50.000 familles d'agriculteurs environ. En Esthonie, il existait en 1914, 1.149 grandes exploitations, occupant une superficie de 2.428.000 hectares, c'est-à-dire les deux tiers de la superficie du pays, appartenant à l'État russe et à la noblesse contre 59.931 petites exploitations paysannes. En Finlande, la situation était assez différente et l'inégalité moins flagrante, mais la question agraire y était également brûlante.

Dans ces conditions, l'expropriation des grands propriétaires et l'impropriation des paysans ne pouvait se faire qu'avec de grandes difficultés et au prix de quelques injustices ; les propriétaires n'étaient pas tous des maîtres durs, certains avaient introduit dans leurs domaines de grandes améliorations ; ils ont pavé pour les autres et pour leurs ancêtres. Cependant, d'une façon générale, cette immense réforme s'est accomplie dans l'ordre ; le fait que la plupart des propriétaires avaient abandonné leur domaine, la facilitant du reste grandement.

La crise a naturellement frappé durement ces pays neufs et en général assez mal outillés, mais moins durement que les puissances de l'Europe centrale et orientale. Ils ont résisté à l'épreuve politique de leurs débuts ; ils résistent à l'épreuve économique d'aujourd'hui et ils ont montré au monde qu'ils possèdent les fameuses conditions, fixées par Renan, pour la constitution d'une patrie : le souvenir des grandes choses accomplies ensemble dans le passé, la volonté d'en accomplir encore dans l'avenir, bref un idéal national. Idéal national essentiellement pacifique d'ailleurs, mais les impérialismes voisins, dont les peuples baltiques ont tant souffert, ont-ils définitivement abdiqué ? Là est le problème de leur avenir.

*
* *

Il semblait que la Russie soviétique, héritière de la Russie tzariste, ne pourrait se résigner à la perte des provinces baltiques. Au début elle tenta en effet de les reconquérir, ou du moins d'en faire des républiques communistes, englobées dans l'U.R.S.S. La rapide application des lois agraires a enrayé ce péril et l'U.R.S.S., occupée à bien d'autres problèmes, paraît s'être résignée. Il n'en est malheureusement pas de même de l'Allemagne. M. Henri de Montfort, après avoir cité un passage du fameux livre du prince de Bülow : *La Politique allemande*, exaltant l'œuvre des Teutoniques et l'expansion germanique vers l'Est, poursuit ainsi :

« Sans doute les faits sont venus empêcher l'Allemagne de transformer en une réalité définitive cette grande idée de l'expansion germanique vers l'Est. Mais celle-ci est trop inscrite dans l'histoire même du peuple allemand pour qu'on soit assuré de sa disparition. De ce côté aussi on peut dire qu'à situation modifiée, tactique nouvelle. On doit, en tous cas, constater que l'Allemagne depuis quatorze ans a cherché à développer ses relations économiques avec les pays de la Baltique orientale, qu'elle s'est efforcée de contrecarrer, et parfois assez ouvertement, la collaboration pacifique de ces Etats entre eux ou avec la Pologne qu'elle déteste, qu'elle commence à craindre, et qu'elle a sans cesse cherché à accroître son influence sur les bords du golfe de Finlande. »

C'est là le péril de l'avenir. Heureusement le temps travaille pour les nouveaux Etats de la Baltique orientale. Chaque année qui s'écoule rend de plus en plus claire l'utilité que présente leur existence pour la communauté européenne et pour la paix générale. On sait la place importante qu'ils ont prise dans le mouvement économique, à la fois comme fournisseurs et comme clients. Mais d'autre part on constate de plus en plus que, grâce à eux, aucune grande puissance continentale ne peut, sans bouleverser l'Europe, songer à s'établir sur les rives de la Baltique de façon à y dominer « tant qu'ils seront là il n'y aura pour aucune puissance la possibilité du *dominium Baltici* ; et ainsi, pour le présent comme pour l'avenir disparaît un sérieux motif de conflit éventuel, ce qui intéresse également toutes les nations. En même temps, le maintien de l'existence des Etats de la Baltique orientale assure à celles-ci des droits égaux, en leur garantissant le libre accès à la mer, le libre contact avec l' « hintherland de la rive baltique ». Il y a quelques années déjà un écrivain polonais, M. Marcel Handelsmann, comparaît très heureusement la situation des Etats baltiques avec celle de la Belgique et de la Hollande « en couvrant le débouché du Rhin, écrivait-il, la Belgique et la Hollande défendent par leur indépendance, non seulement les intérêts des Etats que traverse ce fleuve, mais encore les grands intérêts mondiaux pour lesquels la paix et l'équilibre dans cette partie de l'Europe sont indispensables. Cependant on ne comprit pas tout de suite que cette existence indépendante de la Belgique et de la Hollande était plus importante qu'une augmentation de territoire à leurs dépens. Aujourd'hui c'est une vérité que tout le monde admet ».

« Cette remarque est l'évidence même, dit avec raison M. de Montfort. La seule différence entre les deux situations c'est que l'expérience belge et néerlandaise a déjà derrière elle un long passé, tandis qu'aux confins orientaux de l'Europe l'expérience baltique date de quatorze ans. Mais ces quatorze années ont suffi pour rendre bien clairs les résultats, pour faire comprendre que tout ébranlement de la sécurité des Etats de la Baltique orientale heurterait les intérêts de toutes les autres nations, puisque la seule garantie réelle qu'ait chaque nation, dans le présent comme dans l'avenir, de faire valoir librement ses intérêts économiques dans la Baltique, c'est uniquement le maintien de l'existence des Etats baltes indépendants. »

N'est-ce pas d'ailleurs le rôle indiqué pour tous les Etats secondaires. Ils ont tous un intérêt majeur au maintien de la paix ; ils ont aussi un intérêt majeur à empêcher l'expansion de ce germanisme qui méconnaît le droit à une existence indépendante de tous les peuples qu'il entend se rattacher par les liens scientifiques d'une ethnographie de fin de banquet. S'ils s'entendaient pour affirmer leur volonté collective de s'opposer à toutes les tentatives impérialistes des grandes puissances, ils auraient travaillé bien plus efficacement au maintien de la paix, que toutes les conférences de désarmement. Et ne serait-ce pas le vrai rôle de la France d'aider à cette politique. C'est en combattant pour « les libertés germaniques » que Richelieu et Mazarin délivrèrent la France et l'Europe de l'ambition démesurée des Habsbourg...

L. DUMONT-WILDEN.

LE ROMAN

UNE FEMME ET LA FEMME

Romancier, conteur, chroniqueur, auteur dramatique, M. Henri Duvernois donne l'exemple d'une fécondité où s'affirme la souplesse de son talent. Observateur délié, ironique et discrètement ému des caractères et des mœurs, il unit la clairvoyance, la sensibilité et l'humour, de telle sorte qu'il sait être pittoresque et piquant, sans cesser d'être humain. Il a sa manière à lui de flâner parmi les dehors de la vie tout en jetant un regard pénétrant dans les âmes ; il donne de l'agrément au réalisme et une charmante aisance à la psychologie. Toutes ces qualités, nous les retrouvons dans son nouveau roman.

L'auteur n'a sans doute point pensé, quand il a trouvé ce beau titre, au vers merveilleux de Hugo qui pourrait l'avoir inspiré, formule heureuse entre toutes d'un amour viril :

Tu seras à mon ombre et moi dans la lumière.

De cette relation parfaite, où doivent se trouver placés par l'amour, l'homme et la femme, il ne subsiste rien dans les deux personnages de M. Duvernois, puisque l'homme, en effet, vit à « l'ombre d'une femme » et que la femme n'a aucune idée, encore moins aucun souci, ni, le voulût elle, aucun moyen, d'apporter à la vie de l'homme cette illumination que peut être pour lui l'amour. Félix Remoulat aurait-il pu se dresser, comme un arbre aux ramures bienfaisantes, au-dessus de la vie de Mariette pour l'abriter et la protéger? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas réussi. Quant à Mariette, il est trop clair qu'elle n'a pas épousé Félix pour verser sur lui les clartés fécondantes d'un céleste rayon.

Félix et Mariette sont deux gamins de Paris, deux gosses du faubourg, qui ont grandi ensemble, dans une crasseuse maison de Belleville. Elle avait dix ans et lui onze quand ils s'y sont rencontrés. A douze ans, Mariette reste livrée à elle-même après la mort d'un très vieux grand-père en enfance qui n'avait sur elle aucune autorité et qu'elle traitait comme un enfant. Elle a bien encore son père, il est vrai, mais c'est une espèce de bohême qui ne tient pas en place et court les grands chemins comme raccommodeur de faïence et de porcelaine. Le personnage singulier, et d'ailleurs pittoresque, nous est présenté de la manière la plus vivante, ainsi que les principaux locataires de la maison. Le réalisme humoristique de M. Duvernois excelle à dessiner ces figures accessoires et à nous les montrer dans le détail de leurs mouvements et de leurs habitudes.

Félix, de son côté, n'est guère moins seul encore qu'il ait son père et sa mère, un ménage d'alcooliques chargés d'une hérédité plutôt lourde du côté de la mère et mystérieuse du côté du père, qui, blessé à la tête dans un accident du travail, ne tarde pas à sombrer dans une innocente et assez comique folie des grandeurs.

Voilà donc, voisins de palier, les deux enfants, libres de se rencontrer à toute heure du jour et de la nuit. Mariette, plus précoce que Félix, est déjà une petite femme, guidée par un sûr instinct vers tout ce qui peut lui être un appui. C'est cet instinct qui l'attache à Félix. Elle voit en lui le « petit mari » non point par manière de jeu, comme il arrive à son âge, mais avec l'esprit le plus positif.

Ce garçon, qu'elle sent à sa merci, lui donne le premier sentiment de confiance et de sécurité sur lequel s'appuie déjà son inconsciente tactique. Cela suffit pour qu'elle croie l'aimer et qu'en effet, un instant peut-être, elle éprouve pour lui quelque attrait. Mais très vite il n'y aura plus chez elle que manœuvre et habileté, tandis que chez lui, il y a l'amour.

Mariette est vraiment, d'un bout à l'autre de sa vie, la femme qui n'a pas besoin d'aimer. Elle exerce sur un autre plan sa faculté créatrice. Son instinct la pousse, non à créer la vie, mais à créer sa vie. Elle n'a pas besoin, non plus, d'être aimée. Non seulement ce n'est pas une amoureuse, mais elle n'est ni sensuelle, ni vicieuse. Elle est une artiste à sa manière et réalise un plan, non pas peut-être conçu d'avance et calculé dans tous ses détails, mais comparable plutôt à ce que doit-être, pour l'oiseau, l'idée de son nid ou, pour l'abeille, celle de son miel. Tous ses actes y tendent sûrement avec une sorte d'infaillibilité mécanique. Ne parlons même pas, à son propos de volonté. La volonté est hésitante toujours, parfois incertaine. Cette

1 Henri Duvernois. — *L'ombre d'une femme*. 1 vol. (Grasset). — Marcelle Tinayre. *La femme et son secret*. 1 vol., Ernest Flammarion.

personne active n'hésite jamais, va droit devant elle et procède à la manière des animaux constructeurs.

Si ce premier appui ne lui paraissait pas négligeable, c'est qu'elle l'avait tout à fait sous la main et qu'elle savait bien qu'il ne lui échapperait pas ; mais elle le sentait fragile et il lui en fallait un autre, plus solide. Ce sera le propriétaire de la maison lui-même, l'énorme et puissant M. Pulvinaire, entrepreneur de peinture, que ses autres locataires regardent de loin, comme un dieu. Il ne l'a pas effarouchée, parce qu'elle a remarqué du premier coup, qu'il avait pour elle, des attentions et des gentillesses : elle a senti qu'elle exerçait sur lui son prestige. Sans rien céder, elle en usera pour mener à bien une affaire compliquée, dont la première phase est la remise à neuf de son misérable logement, et la phase décisive l'installation de Félix, devenu son mari, dans l'entreprise de M. Pulvinaire. Elle ne lui céda que beaucoup plus tard, le jour où elle considère que ce moyen héroïque est devenu indispensable pour la suite de ses desseins. Qui veut la fin... C'est en 1917. La guerre fournit des moyens nouveaux d'enrichissement ; mais, il faut élargir le cadre des affaires et les transformer. M. Pulvinaire se décidera-t-il à s'engager dans cette voie. Elle le décide en devenant sa maîtresse.

Quand son mari, quatre ans plus tard, apprend par une ancienne domestique la vérité et voit que la petite fille, née en 1918, n'est pas son enfant, il envisage une rupture, une évasion hors de ce foyer où il n'a jamais eu le sentiment d'être le maître et où il ne lui reste même plus l'impression d'être chez lui. Mais il se produit alors un renversement singulier, qui fait rebondir le roman avec une force nouvelle et ne le détourne qu'en apparence de sa direction première. Au fond, Mariette ne pardonne pas au vieillard qu'elle s'est asservi, le prix dont elle a acheté sa victoire. Elle déteste l'enfant qui lui rappelle cette rançon. Félix, au contraire, s'attache à la petite fille et c'est elle, désormais, qui le retient dans cette maison où il ne serait plus, sans elle, qu'un étranger. Le lien se fait avec les années plus fort et plus tendre : si fort et si tendre, de part et d'autre, qu'il semble au pouvoir de Félix de recommencer sa vie et de connaître enfin le bonheur en révélant à Lucie la vérité. Il faut remarquer ici que, quoiqu'elle l'ignore, ses sentiments sont aussi vifs à comprendre que l'expression en est difficile à admettre. Il subsiste une assez forte invraisemblance dans les dispositions et l'attitude de cette fille de quinze ans à l'égard de celui qu'elle croit son père ; mais, ce n'est pas la jeune fille qui intéresse le romancier ; ce n'est même pas Félix ; c'est toujours Mariette, ou plutôt le développement de sa carrière et de son action. Il s'agit donc de montrer qu'une fois encore, Mariette vaincra. Félix, en effet, effrayé de sa passion, a résolu de s'éloigner quelque temps, sinon pour la surmonter, du moins pour essayer de voir clair dans une situation aussi trouble. Quand il revient, il trouve une Lucie transformée sous l'influence de sa mère, et, dès lors, il ne lui reste plus rien, à lui, qu'à traîner sa vie comme une dépouille morte, détachée de lui-même.

L'homme qui nous raconte son histoire dans le roman de M. Henri Duvernois est la victime d'une femme pour laquelle les hommes ne sont, comme les circonstances, que des moyens à utiliser en vue d'une fin, et cette fin, c'est l'arrangement de sa propre vie. On ne peut dire qu'elle soit ambitieuse : elle est pratique, incapable de rien subordonner à un sentiment ou à une idée. L'ambition a des envolées comme l'amour . Mariette, presque toujours, collait au sol ; elle est terre à terre. Elle n'a pas plus de vice que d'idéal. Il serait excessif, devant les résultats, de dire que sa vie est une réussite, mais ce n'est pas une vie gâchée. Ce qui est certain, c'est que Mariette a complètement transformé sa condition, sans laisser échapper une seule des occasions qui se présentaient, mais sans concevoir de grandes initiatives, ni réaliser de beaux desseins. Elle a fait ce qu'elle voulait, mais elle n'a rien voulu de bon, ni de beau, ni de grand. Cette petite femme adroite, utilitaire, ne pouvait faire le bonheur de personne, pas même le sien. Elle est un très curieux échantillon de psychologie féminine. Ce n'est pas à elle qu'il faut demander les secrets de l'âme et du cœur féminin.

*
* *

Mme Marcelle Tinayre, au contraire, s'est plu à nous les révéler, dans un livre charmant où elle utilise, avec un art qui lui est naturel, ses souvenirs, ses observations, les confidences qu'elle a recueillies et celles qu'une intelligence pénétrante comme la sienne sait découvrir dans les trésors de la littérature. Elle dispose ainsi de la matière la plus riche et des données les plus sûres. Connaissant bien son temps, d'autre part, et habituée, non seulement à le regarder

de près, mais encore à en fixer au vol bien des aspects dans des chroniques légères, pareilles à des esquisses aux traits fins et précis. L'auteur de la *Maison du Péché*, de la *Rebelle*, de l'*Ennemie Intime* et de tant d'autres romans d'une haute qualité pschychologique, ne se laisse porter par aucune de ces vagues qui, de tout temps, et surtout du nôtre, déplacent les idées, les sentiments et les mœurs. Elle sait combien ces modes sont superficielles et changeantes, et elle ne croit pas que les femmes, pour les suivre, changent leurs âmes comme leurs robes ou leurs chapeaux. Il lui paraît donc légitime de considérer la femme dans ses éléments les plus stables, telle qu'elle est aujourd'hui sans doute, mais telle aussi qu'elle était hier et qu'elle sera demain. Ce qui l'intéresse, c'est, « sous les aspects nouveaux de l'Ève moderne, le fonds essentiel et permanent du Féminin », et ce qu'elle tente, c'est « une tentative d'explication de la femme, l'histoire de son imagination et de sa sensibilité, l'aventure de son cœur, de l'enfance à la vieillesse ».

Il est curieux de remarquer ici avec quelle précision l'universel s'applique au particulier ou plutôt le particulier s'ajuste à l'universel.

Le personnage féminin que nous a montré M. Henri Duvernois, ne le reconnaissons-nous pas au trait dont Mme Marcelle Tinayre caractérise la petite fille en général : « Elle est, par nature, une profiteuse qui utilise tout, un esprit réaliste et réalisateur soumis au concret, tandis que l'esprit masculin se prête aux abstractions et flirte avec la chimère ». Toute l'histoire de Mariette n'est que le développement de ce trait essentiel. M. Henri Duvernois a usé de son droit de romancier en nous présentant une femme tout à fait déterminée et particulière dont la nature et l'histoire dérivent de cette donnée. Mme Marcelle Tinayre, dont le dessein est d'étudier la nature féminine en général, ne voit là qu'un trait initial, que d'autres compléteront et qui pourra lui-même se transformer.

Ce contraste, en effet, qu'elle perçoit dès l'enfance, entre le petit garçon et la petite fille, il n'est que l'opposition de deux tendances correspondant, si l'on peut dire, à deux fins opposées. Mme Marcelle Tinayre met en pleine lumière, chaque fois qu'elle en trouve l'occasion, la part respective de l'homme et de la femme dans l'humaine destinée : « Il veut comprendre. Elle veut vivre. Il explique la vie. La femme la donne, la maintient, la défend selon sa loi ». Et voyez alors la transformation immédiate, qui renverse l'égoïsme originel et fait de la « profiteuse » de la « réaliste », un miracle de « désintéressement » : « Elle a besoin qu'on ait besoin d'elle ». Là est le principe de ce que Mme Marcelle Tinayre appelle justement l'héroïsme féminin. Qu'importe qu'il soit, comme elle le remarque avec une si clairvoyante pénétration, « amour et non devoir, même chez Corneille ». Ce qui est héroïque alors, c'est la direction que prend l'amour et ce sont surtout les actes qu'il fait accomplir. Qu'importe si, finalement, la grâce divine fait son œuvre en Pauline, que l'amour ait préparé la voie? Les pages exquises et profondes que Mme Marcelle Tinayre écrit à ce sujet, éclairent l'interprétation de ce personnage et la précisent avec une justesse de psychologie où ne saurait atteindre la pure critique littéraire. Du même point de vue, Mme Marcelle Tinayre reprend le personnage de la princesse de Clèves, « une honnête femme chrétienne, fille de Racine et qui est allée à l'école chez Corneille ». Elle éclaire le caractère de l'héroïne par l'histoire de l'auteur et l'impossible amour de Mme de La Fayette pour M. de la Rochefoucauld. Dans l'un et l'autre cas, pense-t-elle, le cœur féminin ne trouvait pas son besoin d'absolu.

L'histoire de Juliette Drouet et de Victor Hugo apparaît, au contraire, à Mme Marcelle Tynaire comme la réalisation totale, parfaite, de l'amour féminin, cet amour à l'état pur. Là, toutes les conditions se sont trouvées réunies pour qu'il atteigne son plein épanouissement, qui est, chez la femme, « un don total à l'homme qu'elle peut admirer ».

Nous voilà ainsi, bien loin de la petite profiteuse utilitaire, et pourtant il y a une logique intérieure dans tout ce développement de l'aventure féminine, telle que nous la content, en la suivant à travers ses diverses phases, les sept chapitres du livre *La femme et son secret*. Tour à tour défilent devant nos yeux — car Mme Marcelle Tinayre garde ici ses dons de romancier — et s'offrent, non seulement à notre attention mais à notre réflexion, la petite enfance, l'âge ingrat et l'âge de l'ingratitude, le bonheur conjugal, le démon de midi, l'héroïsme féminin, le chemin de la sagesse au terme duquel rayonnent, sur la vie apaisée, les feux du soir. Supposez maintenant, qu'au lieu de considérer cette aventure dans son ensemble, on la prenne dans l'infinie diversité des cas particuliers que produisent les circonstances et les époques — chaque époque façonne des êtres selon ses nécessités — on obtiendra cette

diversité des personnages que nous présentent les romanciers. Il ne serait pas difficile, par exemple, d'accorder les héroïnes de Mme Marcelle Tinayre avec les réflexions de son nouveau livre et de faire entrer, dans la vérité générale, que celui-ci nous expose, la vérité particulière de ces figures auxquelles l'art a su donner la vie.

Et si l'on voulait tenter l'expérience avec d'autres œuvres d'autres romanciers, *La femme et son secret* se révèlerait un excellent guide auquel on pourrait donner comme sous-titre : *Introduction à l'étude des romans d'amour.*

FIRMIN ROZ.

LES LIVRES NOUVEAUX

Romans

MICHEL CORDAY. — *Ciel Rose*. Flammarion.

Livre d'anticipation : 1961. Un mal sournois et effroyable guette le monde... Les diplomates feignent de l'ignorer. Qu'est-ce ? La guerre, mise hors la loi par le monde entier et qui reparaît plus vivace, plus glorieuse. Les foules applaudissent bellipuensement au passage des armées qui défilent. Les sentiments xénophobes, comprimés depuis longtemps, éclatent. Les Bourses bondent. « C'est la fin », murmure un des héros du livre de Michel Corday.

C'est alors qu'une noble figure, déjà célèbre, et craintes par ceux-là même qui la veulent combattre, apparaît : François Thibault. La science a fait des bonds fantastiques : ce que l'on croyait irréalisable se réalise... Thibault fait lancer un gaz rose, qui monte et colore le ciel, et, cependant les hommes meilleurs...

Tout s'aplanit : la sagesse revient, la bassesse, les préjugés disparaissent. Le monde est libre. Toutefois l'inventeur meurt. Mais l'inventeur, même à travers son [illegible] expérience, a [illegible] hanté par son grand rêve : « immortalité de la [illegible] de la Race, qui permettrait à l'homme d'attendre le [illegible] le ne désespère ni de l'homme, ni de ses possibilités ».

Un livre bien étrange, bien [illegible] et [illegible] admirablement développé. Que l'auteur se montre [illegible] ou utopiste, peu importe : son livre a le grand mérite de laisser entrevoir une voie salvatrice. Un des plus originaux romans à l'heure de l'année.

E. S. E.

LAURA BRAMSON. — *Star*. Flammarion.

Star ! Être une étoile, une vedette ! Quelle chose jolie ou non ne l'a rêvé être ?

[illegible] Danoise, fille du Nord et d'un pays aux yeux clairs descendant des Wikings, supprime tous les [illegible] qui interposent entre elle et Hollywood. N'aimant pas sa mère — bourgeoise laide, sans envolée, ayant un sens étroit de l'honneur — elle idolâtre jalousement et avec férocité son père. Ce dernier voulant fuir le foyer conjugal et partir avec une jeune femme, Inga lui pose un ultimatum : ou elle seule, ou elle se tue. Il cède et c'est lui qui se suicide. Désolation d'Inga. Elle se joue d'un amoureux pour avoir l'argent nécessaire qui l'aidera à venir dans la capitale du film.

A dix-sept ans elle est célèbre, devient l'idole de l'Amérique et de l'Europe, coule impitoyablement ses rivales et, naturellement, n'est point heureuse... Elle aime un jeune marin auquel elle a promis de l'attendre. Elle l'attend en effet. Mais, quand elle lui revient, riche et contaminée par le luxe et la gloire, l'inévitable mésentente apparaît : l'amant se tue. Inga retourne, la mort dans l'âme, à son public, qui n'a de cesse de la dévorer.

Mélo, certes, extrêmement. Mais livre sincère, touchant, où l'on rencontre les vrais accents de l'amour. Ce roman de Mme Karen Bramson, clairement et élégamment écrit, plaira aux femmes et à tous les cœurs chauds et sensibles. En somme, une histoire humaine, simple et douloureuse.

E. S. E.

Livres reçus au Bureau de la Revue

ARCHER MILTON HUNTINGTON. — *Quatre Poèmes*. A. Messein.

HENRI BRÉMOND. — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Tome VII. Bloud et Gay.

GEORGES BONNEAU. — *Sept petits poèmes d'été*. Vanier-Messein.

GEORGES BONNEAU. — *La Femme à la Faucille*. Vanier-Messein.

GEORGES BONNEAU. — *Six grains de sable du sablier*. Vanier-Messein.

GEORGES BONNEAU. — *L'Ile heureuse*. Vanier-Messein.

W. CAMILL. — *Le voier du Soleil, de l'Amour et du Rêve*. La Caravelle.

CURNONSKY ET GASTON DURAS. — *Gaietés et Curiosités gastronomiques*. Delagrave.

M. DOMBROWSKI-RAMSAY. — *Injustices, Révoltons, Guerres*. Alcan.

HENRI DUVERNOIS. — *A l'ombre d'une femme*. Grasset.

LÉON DAUDET ET CHARLES MAURRAS. — *Notre Procès*. Flammarion.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE. — *L'Espagne en République*. Fasquelle.

CLAUDE FARRÈRE ET PAUL CHACK. — *Sur mer 1914*. Flammarion.

J.-S. FLETCHER. — *Le Silence de Pacusé*. Éditions de France.

JANE HOUDEBL. — *Secrets pour être belle*. Figuière.

CLASSE DE JUMILHAC. — *Ethiopie moderne*. Berger-Levrault.

PIERRE LALO. — *Richard Wagner ou le Nibelung*. Flammarion.

EMIL LUDWIG. — *Bismarck, Fondateur d'Empire*. Flammarion.

O. V. DE L. MILOSZ. — *Contes lithuaniens de Ma Mère l'Oye*. Chiron.

JEAN MARTET. — *Le Colonel Durand*. A. Michel.

ALEXANDRE MAHAN. — *Marie-Thérèse d'Autriche*. Payot.

URBAIN MILLY. — *Pour ses beaux yeux*. Éditions du Foyer.

Mme ISKONI-MINASSE. — *Races fières*. Figuière.

JEAN POMMIER. — *La jeunesse ésoterique d'Ernest Renan*. Les Belles Lettres.

Abbé Jules Duperrier. — *Missa Caesius resurgens de Lourdes*. — Paris.

Armand Lavielle. — *Restaurer l'ancien des Trois Mousquetaires*. — Flammarion.

Lemaître Jonas. — *Les vieux, ils parlent*. — Les Éditions Libres.

Pierre Gilles. — *Musée de Pompéiéan*. — Flammarion.

Gallet Ramon. — *Essai sur les images du Rodet du nouveau Grand*.

S. Lemaître. — *La Déesse aux yeux verts*. — Philippe de Flamel.

Sang Lucas. — *Contes et chansons modernes*. — Dépêches représentées.

Gaston et Stein. — *Les Femmes d'Amérique*. — Stock.

Jon Swenson. — *Notre*. — Bibliothèque du Lyrique.

Charles Tellier. — *La Vallée*. — Lemerle.

Jules Thiaraud. — *Histoire de Paris*. — Flammarion.

Jean Wurtel. — *Lenade*. — Vanier.

LA QUINZAINE COLONIALE

M. [illegible] le mérite à publier [illegible] un roman de [illegible] *Fort de France*. C'est une [illegible] publication dans nos vieilles colonies, et [illegible] le calme, la bienveillance et le [illegible] de cette France d'Outre-mer. [illegible] M. Henry Bérenger à M. Gaston [illegible] si durement [illegible] Chambre. M. Abbé [illegible] M. Henri Lemery, patriote [illegible] mettant puis le [illegible] un [illegible] après avoir possédé une [illegible] Blanche, [illegible] dépossédé de ses biens, le soutient [illegible] d'un [illegible] en employer ses puissantes [illegible] moins violents et des peintures plus justes [illegible] Française sous les Tropiques. Il [illegible] qu'on une île, chère à tous ses fils, où il n'a passé que deux jours, dit-il lui-même, dans la série des [illegible] voyage [illegible] Philippe et du Golfe du Mexique. C'est [illegible] par une conclusion nettement [illegible] M. Benoît vient de visiter avec rapidité [illegible] et la Réunion : le *Journal* lui a [illegible] ouvert ses colonnes, dans qu'il [illegible] mées à tous ceux qui font l'éloge de la colonisation française. Mon propos n'est point de prendre à parti le célèbre [illegible] que je félicite sincèrement, d'une notoriété [illegible] qu'elle impose parfois ses moindres pages, [illegible] signaler une fois de plus qu'il suffit de faire une satire outrancière de la colonisation française pour conquérir toutes les faveurs : tel Claude Farrère, qui obtint la notoriété par *Les Civilisés*, et Albert Londres, qui regrette [illegible] un autre grand quotidien, parce qu'il employait son talent à calomnier nos gouverneurs généraux et notre colonisation : tel, dans une mesure plus modeste, Louis Roubaud.

Le succès, impie, va avec trop de complaisance et de pente aux satires : il serait grand temps de redresser en France le sens épique des qualités françaises, le goût de l'épopée, entre beaucoup [illegible] les illustrent. Ils le feront quand leurs guides naturels, les journalistes et les écrivains des divers colonies, prendront la peine de s'associer pour élucider et propager une doctrine de solidarité coloniale. Lorsque les Jean Viguaud, les Marius-Ary-Leblond, les Henri Gourdon, les René Vandande, les Robert Randau, les Artoino, les Jean Pomier, les [illegible], les Munier, les [illegible], les [illegible] Bergeron le voudront, ils [illegible] d'entre eux l'autorité nécessaire à faire comprendre et [illegible] nos colonies, à les [illegible] inquiétants connus. *La Dépêche Coloniale*, [illegible] *et Monde*, *la Vie*, *la Dépêche départementale*, [illegible] *Voyage Marseillais*, *Indochine*, *La [illegible]*, *La XX Siècle*, de [illegible] meilleurs apôtres de la Cause Coloniale, en donnant une importance de plus en plus grande à la bonne littérature [illegible], en mettant dans un plus bel [illegible] pour [illegible] les beautés, les leçons, les [illegible] Il faut dresser des chefs sur le pavois de la presse si l'on ne veut pas rester des inconnus et des esclaves.

Les mêmes réflexions sont suggérées par un roman de premier ordre qui vient de paraître : *Les Vaincus*, de [illegible] Bastide. [illegible] héros est un des vainqueurs de la Grande Guerre qui fuit l'Europe et ses succès faciles, qui transforme les vainqueurs en vaincus, pour aller en Afrique Equatoriale participer à ce qu'il appelle si justement l'épopée du Mayumbé, à la Coloniale, œuvre du *Congo Océan*. Nous ne saurions assez recommander la lecture de ce livre attrayant, dont la première partie se passe en Pologne parmi les constructeurs de Gdynja, dont la dernière, peint avec un viril lyrisme, le labeur colonial. Après une peinture de Paris, aussi dure que celle de Philippe Barrès, dans son *Albatros* [illegible], ceux qui ne se plaisent point qu'à siroter des bluettes et des cocktails de vices.

[illegible] dans Maurice [illegible] qui lui valurent le Grand Prix de Littérature Coloniale, à [illegible] *Pasteurs*. Ce nouveau volume est le [illegible] conquête de Fez. Il contient de très fines analyses de l'esprit des Fassis, du caractère des Marocains, de la prépondérance des Berbères. On savait déjà les qualités remarquables de cet écrivain, on découvre ici l'importance de son rôle militaire qui s'atteste avec simplicité mais énergie. M. Le Glay décèle la rivalité profonde entre les diplomates et militaires qui vient de [illegible] Bernard, dans un livre sur [illegible] *L'Histoire des diplomates* [illegible] de caractère et de puissant intérêt : c'est grâce au Colonel Bernard, [illegible] qu'Angkor [illegible] dégager et restaurer le temple [illegible] Cette Restauration [illegible] Henri Gourdon a rendu justice, dans son livre admirable sur l'*Indochine* (Larousse, édit.), Bernard aussi justice au Colonel Bernard qui, [illegible] plus d'un officier [illegible] meilleur des diplomates.

Jean Lefranc[illegible]

BULLETIN MARITIME

SITUATION DE L'ARMEMENT LIBRE EN FRANCE

On sait que le projet de loi déposé sur le bureau de la Chambre des députés, le 10 novembre 1939, par M. Henri Tasso, député des Bouches-du-Rhône, « tendant à la création de mesures de protection en faveur de la Marine marchande » n'est pas venu en discussion avant la clôture de la session. La situation de l'armement français reste donc angoissante.

M. Georges Philippar, président des Messageries Maritimes, dans le discours qu'il prononça devant les actionnaires de cette Société réunis en assemblée générale, en juin dernier, c'est-à-dire à une époque où l'on espérait encore que le Parlement prendrait les mesures urgentes qui s'imposaient, a parfaitement bien exposé les circonstances graves de cette crise maritime. Il n'est pas trop tard, nous semble-t-il, pour reproduire ici le passage de ce discours qui met en relief les causes de la crise, puisque aussi bien la situation demeure la même.

« Comme ses concurrentes, notre industrie, dit M. Georges Philippar, souffre de la crise due tant à la discordance entre le tonnage transporteur et le tonnage transporté qu'à la diminution des échanges internationaux qui s'est encore accentuée ces dernières années. Mais cette crise se trouve aggravée pour nous, d'une manière toute spéciale, par la politique douanière traditionnelle de la France et par les charges sociales particulières à notre pays, telles l'application de la loi de huit heures et les dispositions du Code du travail maritime sur les soins à donner aux membres des équipages, sans parler d'autres textes législatifs ou réglementaires de moindre importance.

« La politique douanière suivie en France depuis quelques années a eu pour effet de desservir les intérêts de l'industrie des transports maritimes, car il est évident que chaque fois que, pour protéger la production agricole ou industrielle du pays, le Gouvernement a procédé ou procède à des relèvements des droits de douane, à des contingentements, à des interdictions d'importations, ou crée des surtaxes de change, il réduit ou supprime — puisque tel est l'objet même de ces mesures — des trafics auxquels participent largement les Compagnies de transports maritimes. Qu'il s'agisse de charbons, de bois, de denrées alimentaires, le pavillon français voit diminuer ou se tarir ses trafics habituels. La politique de protection douanière a ceci de particulier que, non seulement elle ne peut pas bénéficier à l'industrie des transports maritimes, qui s'exerce en dehors du périmètre douanier, mais qu'elle lui est directement préjudiciable, puisqu'elle diminue l'aliment nécessaire à son activité, la matière même, si l'on peut ainsi parler, sur laquelle elle s'exerce.

Le 31 décembre 1939, 28 % du tonnage français, soit 980.000 tonneaux, se trouvaient désarmés.

« Il faut noter ici que cette proportion du tonnage français, ainsi immobilisé, est supérieure à la proportion moyenne du tonnage demeurant sans emploi dans le monde, soit 20 %, alors que nous sommes, comme je viens de le dire, à 28 %. C'est assez montrer, par deux chiffres, que notre pavillon est spécialement atteint.

« La navigation de cueillette, et celle des navires charbonniers surtout, a été atteinte la première et le plus cruellement. Mais, à l'heure actuelle aussi, et depuis longtemps déjà, les lignes régulières se trouvent dans une situation fort inquiétante.

« J'ai rappelé devant vous, l'année dernière, je n'y reviendrai donc que très brièvement, cette caractéristique particulière de l'armement français libre d'être composé, pour une très grande partie, de lignes régulières. J'ai souligné également l'une des conséquences, vraie pour l'armement français et spécialement pour notre Compagnie, qui n'exploite que des lignes régulières, de cette manière d'être. Il est évident qu'une ligne est un tout, un ensemble, un ensemble matériel, technique et commercial, une véritable organisation, dont toutes les parties se touchent et influent mutuellement les unes sur les autres. Cette organisation, l'armateur de lignes régulières ne doit en interrompre le fonctionnement qu'à la dernière extrémité et s'il est dans l'impossibilité d'agir autrement. Chacun conçoit, en effet, qu'un arrêt de services, en dehors des conséquences immédiates, a des conséquences lointaines, d'une gravité exceptionnelle, et que, si elles ne peuvent être exactement et à proprement parler mesurées, s'aperçoivent dès qu'on y réfléchit. Difficulté de reprendre l'exploitation habituelle, du simple fait qu'elle fut interrompue, habitudes prises, d'autre part, par les clients, avec lesquels le contact est rompu, diminution de la documentation sur laquelle on se fonde, sans parler des efforts tentés entre temps par la concurrence étrangère et qui font que la situation, à la reprise d'une exploitation arrêtée, ne saurait jamais être ce qu'elle était à la veille de cet arrêt. C'est pourquoi nous avons cherché à reculer le plus longtemps possible le désarmement de nos navires, connaissant bien le danger d'une telle décision, ceci sans parler de ce fait paradoxal, et cependant vrai, qu'un navire désarmé, quel que soit le soin que l'on apporte à son entretien, se détériore d'une façon très appréciable. Ainsi, tout en dépensant sans contre-partie, on n'obtient pas la bonne conservation des outils d'exploitation.

« C'est poussé par ces différentes considérations, pour essayer de n'avoir pas à reprendre, au prix d'efforts onéreux et prolongés, la place momentanément abandonnée, pour éviter de voir disparaître le pavillon national des lieux où il avait accoutumé de se rendre, que les armateurs poursuivent leur activité aussi longtemps qu'il ne leur est pas radicalement impossible de la continuer.

« Mais ceci ne peut se faire qu'au prix de lourds sacrifices et les pertes importantes ainsi subies de ce fait, ne peuvent, évidemment, se continuer indéfiniment.

« A un autre point de vue, le désarmement condamne actuellement au chômage plus d'un millier d'officiers et plus de dix mille inscrits maritimes, sans compter les nombreux travailleurs des industries annexes de l'armement, qui se trouvent, « ipso facto », privés de leurs éléments d'activité.

« Ce sont là des faits d'une gravité exceptionnelle, et il est urgent que le remède adéquat soit apporté à cette situation. »

Le Gérant : M. Hédan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 19 71e ANNÉE 7 OCTOBRE 1933

LA SAGESSE DU ROI

(Nouvelle)

La Haute-Reine de l'Ile des Bois était morte en couches, et son enfant fut mis en nourrice chez une femme qui vivait dans une hutte de terre et d'osier à la lisière du bois. Une nuit, cette femme était là assise, balançant le berceau, méditant sur la beauté de l'enfant et priant les dieux de lui accorder une sagesse égale à sa beauté, lorsqu'on frappa à la porte. Elle se leva, très étonnée, car ses plus proches voisins habitaient le dun (1) du Haut-Roi à un mille de distance, et il était tard. « Qui frappe ? » demanda-t-elle, et une petite voix répondit : « Ouvrez ! car je suis une vieille femme du faucon gris, et je viens de l'obscurité du grand bois. » Remplie de terreur, elle tira le verrou, et une femme, vêtue de gris, d'un grand âge, et d'une taille plus qu'humaine, entra et se mit au chevet de l'enfant. La nourrice s'écrasa contre le mur, ne pouvant détourner son regard de la femme, car elle voyait, à la lueur du feu, que les plumes du faucon gris croissaient au lieu de cheveux sur sa tête. Mais l'enfant dormait et le feu dansait, car l'un était trop ignorant et l'autre trop plein de gaieté pour savoir quel être terrifiant se tenait là. « Ouvrez ! » cria une autre voix, « car je suis une vieille femme du faucon gris, et je veille sur son nid dans les ténèbres du grand bois. »

La nourrice ouvrit de nouveau la porte, bien que ses doigts eussent peine à tirer les verrous tant elle tremblait, et une autre femme, non moins vieille que l'autre, et avec les mêmes plumes au lieu de cheveux, entra et vint se mettre auprès de la première. Au bout d'un moment vint une troisième vieille femme et ensuite une quatrième, et puis une autre, une autre, une autre encore, et encore une autre, jusqu'à ce que la hutte fût remplie de leurs corps immenses. Elles restèrent longtemps silencieuses et immobiles, car elles étaient de celles que le sable coulant n'a jamais troublées, mais à la fin l'une d'elles murmura d'une petite voix : « Sœurs, je l'ai reconnu à son cœur si rouge sous sa peau d'argent. » Et puis une autre dit : « Sœurs, je l'ai reconnu parce que son cœur se débattait comme un oiseau dans un filet de cordes d'argent. » Et puis une autre prit la parole : « Sœurs, je l'ai reconnu parce que son cœur chantait comme un oiseau qui est heureux dans une cage d'argent. » Ensuite, elles chantèrent ensemble, celles qui étaient plus près balançant le berceau de leurs longs doigts semblables au vent qui souffle dans le grand bois, et ceci était leur chant :

Hors du [illegible],
Longtemps [illegible],
Lourds [illegible],
Nous ont dérobé notre froment,

1. Forteresse.

Nous ont enlevé la pierre de notre autel :
Seuls grêle, pluie et tonnerre,
Et les cours rouges que nous [illegible]
Seront vrais jusqu'à l'écoulement des temps.

Lorsque le chant fut terminé, la vieille femme qui avait parlé la première dit : « Il ne nous reste plus qu'à mêler une goutte de notre sang à son sang. » Et elle s'égratigna le bras avec la pointe aiguë d'un fuseau qu'elle s'était fait donner par la nourrice, fit tomber une goutte de son sang, gris comme la brume, sur les lèvres de l'enfant, et s'effaça dans l'obscurité. Les autres, alors, passèrent en silence une à une. De tout ce temps, l'enfant n'avait pas soulevé ses paupières roses, ni le feu cessé de danser, car l'un était trop ignorant et l'autre trop plein de gaieté pour savoir quels êtres puissants s'étaient penchés sur le berceau.

Lorsque les vieilles femmes furent parties, la nourrice reprit courage, et se hâta vers le dun du Haut-Roi. Elle cria au milieu de l'assemblée que les Sidhe (1), pour le bien ou pour le mal, elle ne savait, s'étaient penchées sur l'enfant ce soir-là. Le roi, ses poètes et ses hommes de loi, ses chasseurs, ses cuisiniers et ses guerriers se rendirent avec elle à la hutte et se pressèrent autour du berceau, aussi bruyants que des pies, et l'enfant s'assit pour les regarder.

Deux années s'écoulèrent, et le roi mourut en combattant le Fer Bolg. Les poètes et les hommes de loi régnèrent au nom de l'enfant, mais ils s'attendaient à le voir devenir le maître avant longtemps, car nul n'avait vu enfant plus rempli de sagesse, et des histoires sur ses questions sans fin, quant à la demeure des dieux et la création du monde se disaient et redisaient dans les maisons clayonnées des pauvres. Tout aurait été bien sans un miracle qui commençait à les troubler tous. Les plumes du faucon gris s'étaient mises à pousser dans la chevelure de l'enfant, et bien que sa nourrice les coupât sans cesse, elles étaient bientôt plus nombreuses que jamais. Cela n'aurait pas eu tellement d'importance, car les miracles étaient peu de chose en ces jours-là, sans une ancienne loi d'Erin qui décrétait qu'aucun homme affligé d'un défaut corporel ne pourrait s'asseoir sur le trône. Comme le faucon gris était une créature sauvage qui ne s'était jamais assise au Conseil, qui n'avait jamais écouté les chants des poètes à la lumière du feu, il n'était pas possible de penser que celui qui avait ses plumes dans sa chevelure pût être autre que souillé ; et le peuple ne pouvait séparer son horreur d'un sang non humain de son admiration pour la sagesse qui grandissait en lui. Ils étaient tous résolus pourtant à le voir régner, car ils avaient beaucoup souffert de rois insensés et de leurs propres dissensions ; en outre, ils désiraient contempler le spectacle de ses jours ; et chacun n'avait qu'une crainte, c'est que sa grande sagesse ne lui ordonnât d'obéir à la loi, et d'en appeler un autre, n'ayant qu'un esprit ordinaire, à régner en sa place.

Lorsque l'enfant eut sept ans, le chef poète réunit les poètes et les hommes de loi, et ils examinèrent ces questions. L'enfant avait déjà remarqué que ceux qui l'entouraient avaient seulement des cheveux, et bien qu'ils lui eussent dit qu'eux aussi avaient eu des plumes, mais qu'ils les avaient perdues à cause d'un péché de leurs ancêtres, ils savaient qu'ils viendrait à apprendre la vérité lorsqu'il parcourrait le pays. Après longue réflexion, ils promulguèrent une loi nouvelle ordonnant à chacun, sous peine de mort, de mélanger artificiellement les plumes du faucon gris dans ses cheveux ; et ils envoyèrent des hommes avec des frondes et des arcs dans les campagnes alentour pour y recueillir suffisance de plumes. Ils décrétèrent aussi que quiconque dirait la vérité à l'enfant serait précipité du haut d'une falaise dans la mer.

Les années passèrent et l'enfant devint un adolescent puis un homme, et sa curiosité pour toutes choses se tourna en pensées subtiles et étranges qui lui venaient en rêve, et l'amena à s'occuper des différences entre les choses tenues longtemps semblables, et de la ressemblance des choses différentes. Des foules venaient d'autres contrées pour le voir et lui demander conseil, mais il y avait des gardes aux frontières qui obligeaient tous les survenants à mêler à leurs cheveux les plumes du faucon gris. Pendant qu'ils l'écoutaient, ses paroles semblaient faire resplendir toute obscurité et remplir leur cœur de musique ; mais, hélas ! lorsqu'ils étaient revenus dans leur pays, ses paroles semblaient lointaines, et ce dont ils se souvenaient, trop étrange et trop subtil pour les aider à vivre leurs jours hâtifs. Un certain nombre d'entre ceux-ci vécurent différemment par la suite, il est vrai, mais leur vie nouvelle était moins bonne que l'ancienne : quelques-uns avaient servi longtemps une excellente cause, mais lorsqu'ils l'eurent entendu la louer et louer leur la-

(1) [illegible]

beur, revenus chez eux, ils trouvèrent moins digne d'amour ce qu'ils avaient aimé, et leur bras se fit plus léger dans la bataille, car il leur avait enseigné le peu de différence qu'il y a entre le faux et le vrai. D'autres, qui n'avaient servi aucune cause, mais qui s'étaient occupés dans la paix à faire fructifier leurs biens, lorsqu'il leur eût expliqué le sens de ce qu'ils faisaient, leurs os se trouvèrent affaiblis, leur volonté moins prête au travail, car il leur avait fait entrevoir de plus grands desseins, et bon nombre de jeunes hommes, lorsqu'ils l'eurent écouté sur toutes ces choses, se rappelèrent certaines paroles qui devinrent comme un feu dans leur cœur, et réduisirent à rien toutes les joies aimables et tout commerce entre hommes, et ils allèrent chacun leur chemin, mais tous avec un vague regret.

Lorsqu'on le consultait sur les choses communes de la vie, les discussions sur les limites d'un territoire, le bétail volé ou la pénalité du sang, il se tournait vers ceux qui l'entouraient pour leur demander leur avis ; mais ceci était tenu pour courtoisie, car personne ne savait que ces matières lui étaient cachées par des pensées et par des rêves qui remplissaient son esprit comme la marche et la contre-marche des armées. Bien moins pouvait-on savoir que son cœur se perdait parmi des multitudes de pensées et de rêves accablants, et frissonnait de sa solitude dévorante.

Parmi ceux qui vinrent le voir et l'écouter se trouva la fille d'un roi très éloigné; et quand il la vit, il l'aima, car elle était belle, d'une beauté pâle et étrange que n'avaient pas les femmes de son pays ; mais Dana, la grande Mère, lui avait donné un cœur qui n'était pas différent des autres, et quand elle considérait le mystère des plumes de faucon, elle se sentait saisie d'une grande horreur. Il la convoqua lorsque l'assemblée eut pris fin, et lui parla de sa beauté, et il la loua simplement et franchement comme si elle avait été une fable des bardes; et il lui demanda humblement de lui donner son amour, car il était seulement subtil dans ses rêves. Ecrasée par sa grandeur, elle consentit à demi, et pourtant refusa à demi, car elle désirait épouser un guerrier qui pût la porter dans ses bras sur la montagne. Jour après jour, le roi lui fit des présents : coupes aux anses d'or travaillées par les artistes de lointains pays ; étoffes d'au-delà de la mer, qui, bien que couvertes de curieux dessins, lui semblèrent moins belles que les étoffes brillantes de son pays ; et toujours elle était entre un sourire et un froncement de sourcils, sur le point de céder et sur le point de se retirer. Il déposa sa sagesse à ses pieds, et il lui raconta comment les héros, lorsqu'ils sont morts, reviennent dans le monde et recommencent leurs travaux, comment les aimables et joyeux hommes de Dea chassèrent le sommeil, l'Peuple énorme et difforme de Sous-la-Mer, et une multitude de choses que même les Sidhe ont oubliées parce qu'elles sont arrivées il y a si longtemps, ou parce qu'elles n'avaient pas le temps d'y penser ; et toujours elle refusait à demi, et toujours il espérait, parce qu'il ne pouvait pas croire qu'une beauté si semblable à la sagesse pouvait cacher un cœur commun.

Il y avait dans le dun un grand jeune homme aux cheveux jaunes qui était très habile à la lutte et au dressage des chevaux, et un jour que le roi se promenait dans le verger, qui se trouvait entre le fossé et la forêt, il entendit sa voix dans les buissons de saules qui cachaient les eaux du fossé. « Ma fleur », disait cette voix, « je les hais de vous faire tresser ces vilaines plumes dans vos beaux cheveux, et tout cela pour que l'oiseau de proie qui est sur le trône puisse dormir en paix la nuit. » Et alors la voix basse, musicale, qu'il aimait répondit : « Mes cheveux ne sont pas beaux comme les vôtres, et maintenant que j'ai arraché les plumes de vos cheveux, j'y passerai ainsi les doigts toujours, toujours, car ils ne jettent aucune ombre de terreur et d'obscurité sur mon cœur. » Alors, le roi se souvint de bien des choses qu'il avait oubliées sans les comprendre, des paroles ambiguës de ses poètes et de ses hommes de loi, des doutes qu'il avait repoussés par le raisonnement, de sa solitude perpétuelle, et il appela les amoureux d'une voix tremblante. Ils sortirent des buissons de saules et se jetèrent à ses pieds, implorant le pardon. Se baissant, il arracha les plumes de la chevelure de la femme et puis retourna vers le dun sans une parole. Il entra dans la salle de l'assemblée, et ayant rassemblé ses poètes et ses hommes de loi, il monta sous le dais et dit d'une voix forte et claire : « Hommes de loi, pourquoi m'avez-vous fait pécher contre les lois d'Erin? Hommes de poésie, pourquoi m'avez-vous fait pécher contre le secret de la sagesse, car la loi a été faite par l'homme pour le bien de l'homme, mais la sagesse, ce sont les dieux qui l'ont créée, et aucun homme ne vivra à sa lumière, car avec la grêle, la pluie et le tonnerre, ne suit-elle pas une route mortelle aux choses mortelles ? Hommes de loi et de poésie, vivez selon votre espèce, et appelez Eocha à l'Esprit Hâtif à régner sur vous, car je

pars chercher les miens. » Il descendit alors parmi eux, arracha les plumes du grand faucon de la chevelure de l'un et puis de celle d'un autre, et les ayant éparpillées sur les joncs du sol, il sortit et nul n'osa le suivre, car ses yeux brillaient comme les yeux des oiseaux de proie et nul ne le vit plus ni n'entendit sa voix. Quelques-uns crurent qu'il avait trouvé sa demeure parmi les démons et d'autres qu'il habitait désormais avec les déesses sombres et terribles, qui, toute la nuit, sont assise autour des mares de la forêt, contemplant le lever et le coucher des constellations dans ces miroirs désolés.

W. B. YEATS.

(Traduit de l'anglais par CLAUDE DRAVAINE.)

L'AMÉRIQUE ET M. FRANKLIN ROOSEVELT

M. Bernard Fay, qui a étudié avec une vive intelligence l'Amérique du passé — Franklin, Washington, les origines de la Révolution et de la Constitution — nous donne, dans la collection « Choses vues », un livre très actuel : Roosevelt et son Amérique (1). Cette Amérique-là, en effet, il l'a vue de ses yeux, observée sous tous ses aspects : économiques, sociaux, moraux et politiques ; il la connaît bien, et il est d'autant mieux préparé à la comprendre qu'il en peut confronter les progrès avec les traditions.

Or, cette comparaison lui a révélé une discordance profonde entre les deux poussées du dynamisme des Etats-Unis et il croit y trouver l'explication de la crise actuelle et de l'attitude que prend à son égard M. Roosevelt, de l'action qu'il entreprend. Aux Européens qui, tour à tour, ont découvert l'Amérique et s'y sont installés, à ceux qui, depuis, ont cru la découvrir et s'en sont formé une image conforme aux apparences, à tous ces « découvreurs », il oppose ceux qu'il appelle les inventeurs, c'est-à-dire les grands Américains — Washington, Jefferson, Lincoln, Théodore Roosevelt, Woodrow Wilson — qui ont fait l'Amérique, nation nouvelle en un nouveau monde, avec son caractère original et sa personnalité. A l'Amérique, fille de l'Europe, et plus particulièrement du XVIIIe siècle européen, féru d'action utile, de travail productif et de progrès mécanique, il oppose une Amérique fille de ses pères américains, nourrie de traditions et d'habitudes anglo-saxonnes, éprise d'espace, d'expansion et d'individualisme, orientée d'instinct par sa terre, son climat, son atmosphère, son alimentation même et tout son genre de vie, vers les réactions brutales qui se manifestent par des explosions et jouent plus librement dans les crises. L'idée directrice de M. Bernard Fay est que, cette Amérique-là est celle dont M. Franklin Roosevelt veut ranimer l'activité et que M. Franklin Roosevelt est lui-même l'héritier légitime des grands Américains qui inventèrent les Etats-Unis, c'est-à-dire qui ont créé, en ce qu'elle a d'original, la nation américaine et qui ont fait, avec les caractères qui lui sont propres, le peuple américain. Cette idée fait l'unité fondamentale d'un ouvrage que l'auteur a voulu rapide comme le rythme de son modèle, léger parce qu'il répugne par tempérament et par goût à la manière pesante, gai parfois comme doivent l'être, pense-t-il, ces spectacles contemporains pour lesquels le spectateur paie assez cher.

*
* *

Pour nous faire apprécier l'urgence des initiatives de M. Roosevelt, les difficultés qu'elles rencontrent et la valeur des moyens qu'elles mettent en œuvre, l'auteur retrace — et c'est la deuxième partie de son livre — la suite d'erreurs accumulées au cours des douze dernières années et la politique néfaste des trois derniers présidents. Ses remarques préliminaires nous le montraient « à la recherche de l'Amérique » : le voici maintenant tout occupé de « l'Amérique perdue ». En résumant ce qui est arrivé aux Etats-Unis de 1919 à 1933 il compte expliquer du même coup pourquoi Franklin Roosevelt apparaît « comme le Sauveur d'un peuple que de mauvais pilotes menaient au naufrage ».

A aucune période de leur histoire, sans doute, les Etats-Unis n'ont été plus mal gouvernés que sous les trois présidences successives de MM. Harding, Coolidge et Hoover, les « naufrageurs », comme les qualifie M. Bernard Fay,

(1) Lucrèce, Plon, 1933.

qui résume assez exactement leur rôle en les appelant « trois rois en bois ». A vrai dire, les Etats-Unis, en cette période où se jouait peut être leur destin avec celui du monde, ne furent pas gouvernés. Harding, brave homme, faible, médiocre et consciencieux, que des républicains avaient choisi pour régner sous son nom et défaire tout à leur aise l'œuvre de Wilson, fut une victime qui « se consuma dans l'impuissance et sombra dans la mélancolie ». Coolidge, lui, s'installa dans l'impuissance et aboutit au contentement. Il laissa le Congrès parler, les banquiers s'enrichir, les industriels fabriquer, les spéculateurs spéculer et les relations internationales tomber dans le chaos. Il se laissa porter par la vague de prospérité et, parvenu au terme de son mandat, déclara sa décision de ne point se présenter une seconde fois. C'est ce qu'il fit de plus intelligent au cours de ses quatre années de présidence.

Cette vague, le plus renommé des techniciens et des vendeurs, le ministre du commerce des administrations Harding et Coolidge, s'offrait à la grossir encore, à l'enfler jusqu'à des dimensions inconnues, insoupçonnées, qui la rendraient capable d'emporter toutes les difficultés sur son passage : « Hoover et Prospérité ». L'homme fut élu et ce fut le désastre.

Celui-ci éclata en octobre 1929 sous la forme d'un effondrement à la bourse de New-York. La crise industrielle, déja préparée par la crise agricole et la diminution consécutive du pouvoir d'achat des fermiers, se déclencha à son tour. La crise commerciale, un instant conjurée par l'abus du crédit, qui à son tour l'aggravait, suivit de soi, et ce fut la paralysie de l'activité, le chômage. Le système américain tout entier, par l'imprévoyance et l'incapacité de ceux qui s'étaient attribué la mission d'en assurer le succès, s'abîmait dans une faillite soudaine et formidable. C'était en même temps la faillite de ses prophètes, qui n'avaient plus rien à dire et se sentaient impuissants à aider en rien M. Hoover, incapable, lui aussi, de les aider. Les prophètes américains sont muets pendant la crise, parce que la crise est l'épreuve du feu pour les méthodes dont ils s'étaient fait les annonciateurs et qu'elle fait ressortir l'inanité de leur idéal. M. Henry Ford ferme ses usines et M. Eastman, l'Eastman du kodak, se tue, parce qu'ayant donné pour fin à sa vie l'utilité, il s'aperçoit qu'elle n'a plus qu'à finir quand il n'a plus rien d'utile à faire.

Pour la masse du peuple américain, la religion de la production, loin d'aboutir comme chez les « prophètes d'acier » à une sorte d'ascétisme qui se suffit à lui-même, se complétait et se corrigeait par une mystique plus entraînante : celle des théories financières du parti républicain. Le « grand vieux parti », comme on l'appelait, s'était identifié avec la prospérité. Il avait fondé son prestige sur le développement industriel, le protectionnisme à outrance, l'accroissement parallèle de la richesse et du bien-être, conçus comme la source vive de la fierté nationale. La réaction, triomphante depuis 1920, contre l'idéologie wilsonnienne, se manifesta surtout par le règne des banquiers, et le dollar apparut comme le maître du monde.

Il faut bien reconnaître que le monde n'y gagna rien. Les Etats-Unis se désintéressaient des affaires de l'Europe, mais non point des affaires en Europe. Ils y envoyaient leurs « experts » et y postaient leurs « observateurs », qui étaient invariablement, les uns et les autres, des financiers. Ils se refusaient à faire de la politique à l'étranger, mais ils y faisaient des placements. Ce fut le temps du plan Dawes, du plan Young, de M. Parker Gilbert à Berlin et de M. W. Mac Garrah à Bâle. Ce fut le temps, à Washington, de M. Andrew Mellon, banquier de Pittsburgh et ministre des finances sous les trois Présidents successifs. Il s'attaque au problème des dettes interalliées « et malgré la répugnance des gouvernements européens, malgré l'indignation et la résistance des peuples européens, malgré les protestations indignées de la presse européenne, il réussit à leur faire signer des accords instituant un paiement régulier et complet des sommes jadis prêtées par les Etats-Unis ».

L'enivrement de la prospérité, dans ce vertige financier, donna naissance au délire de la spéculation. Un banquier encore, Charles-E. Mitchell, président de la National City Bank, proclama qu'il fallait voir dans la spéculation une forme féconde de l'activité financière, expliqua que jouer à la hausse c'était créer réellement de la richesse et la mettre en circulation. Le peuple américain pratiqua cette nouvelle manière de s'enrichir, plus rapide et plus aisée que toute autre. On gagna comme on n'avait jamais gagné ; on dépensa comme on n'avait jamais dépensé : tout n'était-il pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, loin de l'Europe et « de son gâchis » ? Nous connaissons la suite. Une crise ? Ce serait trop peu dire. En réalité, ce fut la fin d'une ère.

Elle avait été prévue, annoncée, appelée, par

une littérature de révolte et de protestation, en grande partie d'origine judéo-germanique, mais dont le représentant le plus populaire est un véritable Américain, M. Sinclair Lewis. C'est une très importante remarque de M. Bernard Fay que l'auteur de *Main street*, de *Babbitt* et d'*Elmer Gantry*, non plus que Mencken, Théodore Dreiser, Waldo Franck, en dénonçant les faiblesses et les tares de l'Amérique telle que l'ont faite les politiciens, les industriels et les financiers du parti républicain, ne sont pas les apôtres d'une civilisation plus spirituelle et plus raffinée, mais les critiques d'un monde dont ils ne comprennent point les éléments spirituels et dont la brutalité ne les intimide plus. Ils se posent en apôtres d'un matérialisme intelligent et adroit, en contraste avec un matérialisme maladroit et sot ». Ces fossoyeurs, comme les appelle M. Bernard Fay, n'ont beau jeu que contre ce matérialisme-là, auquel s'oppose, pour le combattre, le moralisme, non moins médiocre, de sectes protestantes bien intentionnées, mais pauvres d'esprit et butées sur la prohibition ou fourvoyées en de ridicules querelles sur l'évolution. L'Amérique qu'ils enterrent, ou qu'ils voudraient enterrer, est celle de Harding, de Coolidge et de Hoover. M. Bernard Fay ne la regrette pas, et combien il a raison ! Mais il prétend, et il a raison aussi, que ce n'est pas la véritable Amérique, celle que les « inventeurs » ont contribué à façonner et qui reparaîtra peut-être après une éclipse, dans l'ère nouvelle que s'efforce d'inaugurer la politique de M. Franklin Roosevelt.

*

A cette politique est consacrée la troisième partie du livre, aussi étendue à elle seule que les deux autres. Sous le titre général : l'Amérique se retrouve, l'auteur nous expose d'abord, dans un prologue, la situation respective des deux grands partis, républicain et démocrate, à la fin de la présidence Hoover, la campagne électorale de 1932 et l'effondrement du « Président de la Prospérité » avec la prospérité elle-même. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à étudier la personnalité et la carrière antérieure du nouveau Président, ses méthodes de travail, ses rapports avec le Congrès d'une part et le peuple américain d'autre part.

Dans son « Portrait de Roosevelt », M. Bernard Fay s'attache à montrer comment les circonstances les plus favorables se sont accordées à préparer et à porter au pouvoir l'homme qui prend ainsi figure de prédestiné. Rien ne lui a manqué, pas même le prestige du nom, ni la leçon de l'infortune vaillamment domptée. Mais sa grande force, en un temps et en un pays où la vie pliait sous le machinisme et semblait avoir perdu toute élasticité de réaction, fut de rester un homme, en contact avec l'humain, ouvert à son appel, toujours prêt à y répondre. A cet effet, il a constitué son « Trust de l'Intelligence » et installé autour de lui ce « campement de professeurs sur le qui-vive » auxquels il confie l'office de guetteurs, le soin d'observer l'opinion publique et aussi la tâche de lui passer en hâte à lui-même « tous les outils, idées, opinions, faits et théories dont il a besoin pour la lutte ». Avec eux il a toutes les chances d'éviter l'isolement, l'impopularité, la stérilité qui sont les grands dangers de sa fonction. L'équipe ainsi constituée devient pour lui un instrument de travail maniable et qui lui laisse la liberté de ses mouvements ; grâce à elle, il peut, d'autre part, « garder le contact avec la jeune génération des États-Unis, et exploiter au profit de la nation ou à son profit l'imagination que les réformateurs pouvaient posséder ». En même temps il lui avait plu, après ces douze années de repliement hargneux et d'exclusivisme utilitaire, de rendre au peuple américain le sentiment de la grandeur et de flatter sa fierté en revenant à la tradition wilsonnienne d'une large participation à la vie internationale. Rien ne saurait être par surcroît plus favorable au parti démocrate.

Mais, là, M. Franklin Roosevelt se heurte à l'opposition d'un Congrès entièrement dépourvu de l'esprit international. Or, le nouveau Président connaît et pratique trop bien « l'art d'apprivoiser les Assemblées », pour s'exposer à les heurter de front ou à les brusquer. Il excelle à leur faire des concessions, qu'il sait tourner en avantages pour son autorité. « Là où il voit qu'il ne pourra point entraîner le Congrès et le pays, il a la prudence de se détourner ». C'est ce qu'il a fait pour la collaboration avec l'Europe et l'annulation des dettes. Au contraire, il a fort habilement conduit les funérailles de la prohibition et audacieusement fait face au problème agraire, qu'il a lié à l'abandon de l'étalon or, c'est-à-dire à l'inflation. Mais nous touchons ici à la grande expérience que tente M. Roosevelt pour résoudre la crise américaine et qui en est encore à son début. M. Bernard Fay n'avait donc ni à l'exposer, ni à la

juger. Tout ce qu'il pouvait faire pour conclure, et il n'y a pas manqué, c'était d'indiquer la position exacte de M. Roosevelt devant le peuple américain et l'attitude du peuple américain à l'égard de M. Roosevelt. Préciser cette relation est l'objet du dernier chapitre.

Entre le peuple des Etats-Unis et le chef préposé à son destin dans des circonstances exceptionnellement graves, M. Roosevelt a rétabli un contact qui, depuis la tragique faillite du Président Wilson, était rompu. Et il a pu le rétablir parce qu'il s'est trouvé lui-même capable de comprendre la cause profonde du mal dont souffrait ce peuple, de remonter à sa source et en quelque sorte de s'y placer pour envisager de là les efforts nécessaires à la guérison. Ils se ramènent tous, en somme, à une réaction. Accablé par les résultats de ses progrès matériels, le peuple américain ne pouvait pas se rendre compte que la grande affaire n'était pas pour lui d'avancer dans la même voie, mais au contraire de *réagir*. C'est aux chefs, c'est aux guides qu'il appartient de voir clair, et son malheur est d'avoir été conduit pendant douze ans par des aveugles. L'action et l'inaction du dernier président en particulier avaient été si funestes que, pour sortir de l'impasse où il avait engagé et bloqué la nation, il suffisait à son successeur de s'orienter en sens contraire. Encore convenait-il qu'il déterminât ses initiatives et son attitude autrement que par un simple parti-pris de volte-face et qu'il ne leur donnât pas ainsi un aspect négatif.

En d'autres termes il fallait un animateur, puisant sa force dans une conviction et capable de convaincre, capable surtout — car on n'agit point sur les masses par des raisonnements — de toucher au point vif la sensibilité du peuple américain, de lui inspirer confiance et de répondre directement à son appel d'alarme.

C'est ce qu'a fait M. Roosevelt dès son avènement au pouvoir. Poussant droit au plus pressé et ne craignant pas d'accentuer les effets de la crise, comme s'il voulait donner à ses compatriotes la sensation qu'ils en touchaient le fond et qu'ils ne pourraient plus dès lors que remonter, il fermait toutes les banques le jour même de son avènement ; puis, il organisait contre les causes cette offensive de large envergure à laquelle il faut maintenant laisser le temps de se développer, mais dont M. Bernard Fay a saisi avec beaucoup de pénétration et lumineusement formulé le principe, qui est « de rendre à nouveau le travail universel et productif aux Etats-Unis ». Tout doit être, en effet, sinon sacrifié, du moins subordonné à cette fin. Les mesures les plus graves de M. Roosevelt ne sont plus dès lors que des moyens, et c'est pourquoi il ne faut pas confondre sa politique avec un socialisme d'Etat, alors qu'elle a comme but unique de stimuler la vie individuelle, non de la supprimer ou de la supplanter.

C'est bien ainsi, pensons-nous, qu'il convient de voir l'heure présente aux Etats-Unis et l'action de celui qui en est, dans une large mesure, le maître. Cette action a ceci de grand, et de tout à fait nouveau là-bas, qu'elle est humaine, entendons qu'elle travaille pour l'homme, qu'elle cherche « à humaniser et à régler la vie politique des Etats-Unis ». M. Hoover se flattait d'être l'ingénieur et le technicien qui pense à la machine, organise la puissance du machinisme et considère que ce qu'il peut faire de mieux pour le peuple qu'il gouverne est d'en multiplier à son profit les bienfaits. M. Roosevelt, ayant pris le pouvoir au plus aigu de la crise qui est née de cette erreur, s'efforce avant tout d'en corriger le maléfice. S'il y réussit, il aura vraiment rendu à ses compatriotes le suprême service qu'obscurément ils attendaient de lui : il les aura aidés à entrer dans l'ère nouvelle où ils sont désormais appelés à vivre et où ils auront à résoudre d'autres problèmes, ceux de la politique internationale en particulier devant lesquels il se sentira lui-même alors plus de force et d'autorité.

FIRMIN ROZ.

VOLTAIRE ET MADAME DU DEFFAND

— Je ne compte point du tout faire imprimer ma correspondance particulière, écrivait un jour Mme du Deffand à son amie la duchesse de Choiseul. Je n'admets personne à la lecture que j'en fais. On ne peut pas, je crois, être moins entiché de sotte vanité que je ne le suis ; et c'en serait une bien sotte que de penser tirer honneur de mes lettres. Je suis toujours étonnée quand on en dit du bien (1). — Il s'agissait

(1) 16 août 1778. (*Correspondance inédite de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par le marquis de Sainte-Aulaire, nouvelle édition revue. Paris, M. Levy, 1867 ; t. III, p. [illegible]).

là de ses lettres à Voltaire, dont elle avait conservé une copie par devers elle, et que la duchesse regrettait vivement de ne pas voir imprimées avec celles du grand écrivain. Qu'il y eût une apparente contradiction entre la très réelle modestie qu'elle affichait et le soin qu'elle avait pris de conserver ses propres lettres, c'est ce que la spirituelle marquise avait bien senti ; et elle s'en excusait très joliment : « Je me souviens, avait-elle déclaré à Mme de Choiseul, de vous avoir entendu dire qu'il était bien ridicule de garder copie de ses lettres. Vous le direz bien davantage aujourd'hui ; mais comme je suis fâchée, quand je lis celles de Cicéron ou de Pline, de ne pas trouver les réponses, je garde celles que je fais à Voltaire, et c'est plutôt un trait d'humilité que de fatuité (1). » Et elle les relisait quelquefois. « Je n'écris plus à Voltaire, écrivait-elle à Walpole, je relis actuellement le recueil de ses lettres et des miennes... J'ai la curiosité de voir dans quelles dispositions j'étais lorsque je les ai écrites (2). » Mais quand, après la mort de Voltaire, il fut question de publier les lettres du patriarche de Fervey, elle se refusa à laisser imprimer celles qu'il lui avait écrites : « Je ne veux point donner, écrivait-elle à Walpole, celles que j'ai de lui ; je ne veux donner aucune occasion de parler de moi (3). » Sur ce point elle était irréductible.

Or, il n'est pas douteux que, si charmantes et vivantes que soient les lettres de Voltaire, celles de Mme du Deffand peuvent soutenir la comparaison avec celles de son grand contemporain. Les deux correspondants sont dignes l'un de l'autre. Nous sommes tout à fait de l'avis de la duchesse de Choiseul qui estimait que, dans un recueil des lettres de Voltaire, les réponses de Mme du Deffand n'en seraient pas « la partie la moins piquante (4). » Tous deux, en tout cas, se sont peints dans leur correspondance. Il n'est que de la bien lire, de l'éclairer, çà et là, par le dehors, pour voir s'esquisser, sous nos yeux, tout un chapitre de l'histoire morale du XVIIIe siècle (5).

(1) 6 juin 1767. (*Id.*, t. I, p. 109).

(2) 27 juillet 1773 (*Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis*, publiée par M. de Lescure, Paris, Plon, 1865; t. II, p. 331).

(3) 12 avril 1779 (Lescure, t. II, p. 685).

(4) 19 août 1778. (Sainte-Aulaire, t. II, p. [illegible]).

(5) Aux travaux signalés par le *Manuel bibliographique* de M. G. Lanson (*Dix-huitième siècle : Mme du Deffand*, p. 114-115), il faut joindre le livre récent de Mme Claude [illegible] sur *Mme du Deffand*, Paris, Arthème Fayard, [illegible].

***

C'est vers 1720, peut-être à la Cour du Régent ou dans les salons qui gravitaient autour d'elle, que Mme du Deffand fit la connaissance de Voltaire : il n'avait que trois ans de plus qu'elle. Pimpant, aimable, insinuant, spirituel, comment ne l'aurait-elle pas remarqué ? Et lui n'était pas homme à ne pas distinguer cette jeune femme dont la beauté, la vivacité, la grâce piquante devaient lui laisser le plus durable souvenir. En 1725, écrivant à son amie la présidente de Bernières, il célébrait « l'imagination vive et féconde de Mme du Deffand ». Et trente ans plus tard, apprenant par Formont la cécité dont elle était atteinte, il écrivit à son ami : « Ce que vous me dites des yeux de Mme du Deffand me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillants et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché, et quelle rage la nature a-t-elle de gâter ses plus beaux ouvrages? Du moins, Mme du Deffand conserve son esprit, qui est encore plus beau que ses yeux (1). » Par leur tour d'esprit, par leur amour commun du plaisir, par leur peu de scrupules, ils étaient faits pour se comprendre ; et l'on dirait volontiers que « leurs sublimes s'amalgamèrent », ce « sublime du frivole » qui fut celui de Mme du Deffand.

Y eut-il entre eux quelque autre chose que la pure et simple amitié? On a pu se le demander. Sous prétexte qu'elle n'est pas « bégueule », il y a quelques vers un peu bien vifs dans une lettre de Voltaire à Mme du Deffand (2). Et cette galante aventure pourrait expliquer les sentiments fort peu tendres que Mme du Deffand a toujours manifestés à l'égard de Mme du Châtelet et le « portrait » véritablement féroce qu'elle a décoché à « la belle Émilie » :

Représentez-vous une femme, grande et sèche, sans hanches, la poitrine étroite, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage maigre, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature et qu'elle veut être magnifique

(1) 29 février 1754.

(2) 1735. *Cf.* Lescure, *op. cit.*, t. I, p. LXXXV.

en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme bas, chemises, mouchoirs et autres bagatelles... (1)

Et le reste. Il n'y a qu'une femme, — et peut-être une femme jalouse, — pour médire ainsi d'une autre femme.

Quoi qu'il en soit, Voltaire, auteur sifflé de la tragédie d'*Artémire*, et rival du poète La Motte, dut être fort reconnaissant à Mme du Deffand d'avoir pris énergiquement son parti dans une circonstance délicate. En 1723, La Motte avait fait représenter une très médiocre tragédie d'*Inès de Castro* qui, grâce au talent de l'acteur Baron, avait eu un grand succès de larmes. Ennemie née de toute emphase, Mme du Deffand en fit une parodie en vers « mirlitonesques » qui courut les salons et porta un coup sensible à la nouvelle pièce. Le bon goût et l'ami Voltaire se trouvaient du même coup vengés.

*
* *

Ce fut surtout un peu plus tard, à Sceaux, à la Cour très mondaine et très brillante de la remuante duchesse du Maine, que les relations directes entre Voltaire et la spirituelle marquise deviennent plus étroites et plus fréquentes. Très serviable, et même bonne et dévouée, pour ceux qu'elle aime et qu'elle estime, Mme du Deffand, qui a su se rendre indispensable à la petite Cour, presse vivement Voltaire, en 1732, d'acheter une charge d'écuyer chez la duchesse, et sans doute elle se fait forte de la lui faire obtenir. L'habile homme, qui, apparemment, ne veut pas aliéner sa liberté, se dérobe, mais profite de cette ouverture pour pousser au poste de « lecteur » un de ses protégés ; et deux ans après, quand il redoute l'effet produit par la publication de ses *Lettres anglaises*, c'est à Mme du Deffand qu'il s'adresse pour la prier de lui servir de caution auprès de tous ses amis (2) : « N'admirez-vous pas, Madame, lui écrit-il, tous ces beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses *Lettres* ? » Et le bon apôtre lui signale les principaux personnages qu'il serait bon de prévenir en sa faveur. Il est à croire qu'on lui rendit le service qu'il souhaitait.

Le voilà installé à Cirey, en compagnie de Mme du Châtelet. Et de là partent des lettres à Formont, au président Hénault, à Mme du Deffand elle-même, suppliant qu'on ne l'oublie pas. On ne l'oublie pas, en effet. Nous n'avons pas les « lettres charmantes » que Mme du Deffand lui écrit alors ; mais nous avons quelques-unes des siennes, entre autres la lettre éplorée où il annonce à sa vieille amie la mort, survenue dans les circonstances tragi-comiques que l'on sait, de Mme du Châtelet. Il n'y a qu'un Voltaire pour se tirer avec esprit, et même de manière à se faire plaindre, d'une situation aussi parfaitement ridicule. Après quoi, il vint passer quelques mois à Paris, revit alors Mme du Deffand qui organisa divers soupers et réceptions en son honneur et s'ingénia à lui faire un peu oublier l' « âme respectable » de l' amie qu'il avait perdue. Elle y réussit assez bien.

Un peu interrompue par l'hégire de Potsdam, la correspondance entre eux reprend de plus belle au retour de Voltaire. Mais, — probablement parce qu'elle ne les conservait pas encore, — nous n'avons pas de lettres de Mme de Deffand à l'auteur de *Zaïre* avant 1759. Voltaire est alors installé au Délices, en attendant de l'être à Ferney. Mme du Deffand est définitivement installée au couvent de Saint-Joseph. Elle est aveugle, et assez stoïquement résignée à son sort ; mais elle subit plus que jamais les atteintes de ce mortel ennui dont elle s'est plainte toute sa vie ; pour se fuir elle-même, pour « se divertir », elle reçoit ses nombreux amis, elle donne à souper, elle soupe au dehors, elle se fait lire toutes les nouveautés ; elle est à l'affût des moindres productions de Voltaire, et les lettres du patriarche, celles qu'elle lui adresse sont une de ses distractions favorites. Elle lui prodigue les compliments les plus flatteurs. « Votre dernière lettre, Monsieur, est divine, lui écrit-elle. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du monde et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture... C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse, parce qu'il n'y a que vous en qui une qualité ne soit pas aux dépens d'une autre ; mais je ne veux pas vous louer vif... Enfin, quand je lis vos jugements, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes (1). » Une autre fois : « Il ne s'agit

(1) Lescure, *op. cit.*, t. II, p. 762-763. Notre citation tient compte des cruelles variantes.

(2) Bâle, 23 mai 1734.

(1) 28 octobre 1759. Lescure, t. I, p. 248-250.

que de se bien porter, et de ne point s'ennuyer ; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article ; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait que je ne connais pas, et tout ce que vous ferez ; soyez sûr que je n'en mésuserai pas (1). »

Bien entendu, Voltaire n'est pas en reste de compliments et de flatteries. Il lui écrit par exemple : « Je vous regarderai comme la personne de mon siècle qui est le plus selon mon cœur et selon mon goût, supposé que j'ai encore goût et cœur. Je vous demanderai vos bontés comme la première de mes consolations, et je dirai : C'est auprès d'elle que j'aurais voulu passer ma vie (2). »

*

Même en faisant très grande, dans ces compliments réciproques, la part de l'amabilité et de l'exagération épistolaires, il faut reconnaître que la réelle sincérité n'en saurait être suspectée. Assurément, dans la nuit éternelle où elle est plongée, les lettres de Voltaire, qu'elle se fait lire et relire, qu'elle communique à ses amis, qu'elle conserve pieusement pour se les faire relire encore, sont pour Mme du Deffand, une très agréable distraction. Et Voltaire, de son côté, Voltaire, qui ne néglige aucun moyen d'entretenir sa popularité, de se rappeler au souvenir de ses amis de Paris et qui désire tout particulièrement se ménager l'amitié protectrice des Choiseul, parents et amis de Mme du Deffand, Voltaire a tout intérêt à se concilier les bonnes grâces de la spirituelle aveugle. Mais l'intérêt mutuel ne suffit pas à expliquer la cordialité de leurs rapports. Il est hors de doute qu'ils avaient beaucoup de goût l'un pour l'autre et qu'ils s'appréciaient en pleine connaissance de cause. Tous deux aiment l'esprit pardessus tout et pourraient s'appliquer ce mot de Mme du Deffand : « J'ai une admiration stupide pour tout ce qui est spirituel (3). » A quelques nuances près, leur philosophie est la même. Il n'est pas jusqu'à leurs goûts littéraires qui ne se ressemblent. Bref, il y avait entre eux toute sorte d'affinités électives, et ce leur était à tous deux un grand plaisir de le constater.

Quand d'ailleurs il leur arrive d'avoir sur les faits du jour ou sur les questions qu'ils traitent un avis différent, il faut reconnaître que c'est presque toujours la marquise qui a raison contre le patriarche.

Celui-ci, on le sait, professait pour l'impératrice de Russie une admiration sans bornes, un jour il écrit à Mme du Deffand. « Je suis son chevalier, envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelques bagatelles à propos de son mari ; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs, il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer (1) ». Là-dessus les amis de Mme du Deffand jettent feu et flamme : « Voltaire me fait horreur avec sa Catherine, s'écrie Walpole. Le beau sujet de badinage que l'assassinat d'un mari et l'usurpation de son trône ! (2) » Et la duchesse de Choiseul, qui voit pourtant dans Voltaire « l'honneur et la gloire de son siècle », s'indigne dans une longue lettre de cette pauvre plaisanterie : « Il souille sa plume de l'éloge de cette infâme », déclare-t-elle (3). Avec plus de légèreté, Mme du Deffand rappelle Voltaire à la pudeur : « Il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge que vous faites de votre Sémiramis du Nord ; ces *bagatelles que l'on dit d'elle au sujet de son mari, et desquelles vous ne vous mêlez pas, ne voulant point entrer dans des affaires de famille*, feraient même rire le défunt ; mais le petit Ninyas voyage-t-il avec madame sa mère? Je voudrais qu'elle vous le confiât ; j'aimerais mieux pour lui vos instructions que ses beaux exemples... (4) » Voltaire dut se sentir touché par cette réplique que Mme de Choiseul, avec raison, estimait « le persiflage le plus fin et le plus délicat », car « il n'y a point répliqué, et c'est ce qui m'étonne (5) », déclarait la marquise à Walpole. Au fond, elle n'était pas très loin de penser sur le compte de Voltaire ce qu'en pensait le comte des Alleurs, ambassadeur de France à Constantinople, qui lui écrivait un jour : « On peut admirer ses vers, on doit faire

(1) [illegible] février 1760. Lescure, t. I, p. [illegible]54.
(2) [illegible] novembre 1775. Lescure, t. II, p. 51[illegible].
(3) Mme de Choiseul, 11 juin 1769. Sainte-Aulaire, t. [illegible]

(1) *Voltaire à Mme du Deffand*, 18 mai 1767. Lescure, t. I, p. 4[illegible]4-4[illegible]5.
(2) Lescure, t. I, p. 4[illegible]6.
(3) 14 juin 1767. Sainte-Aulaire, t. I, p. 410-421.
(4) *Mme du Deffand à Voltaire*, 26 mai 1767. Lescure, t. I, p. 4[illegible]7.
(5) *Mme du Deffand à Walpole*, 5 juillet 1767. Lescure, t. I, p. 435.

cas de son esprit ; mais son caractère dégoûtera toujours de ses talents (1) ».

Un autre point sur lequel Mme du Deffand ne se trouve pas d'accord avec Voltaire, c'est la question religieuse. Non pas qu'elle soit « dévote », — encore qu'à plus d'une reprise elle ait essayé de l'être, — mais elle a dans son incroyance plus de sérieux, de franchise et de dignité que l'auteur de la *Pucelle*. Apprend-elle que celui-ci s'est livré à l'une de ces tristes pantalonnades qui lui coûtent si peu? Elle l'interroge avec sévérité : « Hâtez-vous, hâtez-vous, monsieur, de me rendre raison de la nouvelle qu'on débite, et qui a fait tomber tous les autres sujets de conversation. M. de Voltaire, dit-on, a communié en présence de témoins, et il en a fait passer un acte pardevant notaire. Le fait est-il vrai? A quoi cet acte vous servira-t-il? Sera-ce devant les tribunaux de la justice humaine ou de la justice divine?... Que voulez-vous que vos amis pensent? Doivent-ils garder leur sérieux? Peuvent-ils se laisser aller à l'envie de rire?... Ce trait est si nouveau, si ineffable, que je ne puis comprendre quel a été votre dessein (2) ». Et Voltaire de se justifier par une bouffonnerie dont la grossièreté dut être trouvée pitoyable.

Dans sa croisade contre « l'infâme », il voudrait bien enrôler sa peu religieuse amie. Mais celle-ci, qui déteste tous les fanatismes, et qui considère l'impiété comme la plus inélégante des indiscrétions, ne se laisse pas faire. « Je voudrais bien savoir lui écrit-il un jour, si M. d'Argenson est mort en philosophe ou en poule mouillée... Il y a eu des jésuites assez imprudents pour dire que Montesquieu était mort en imbécile, et ils s'en faisaient un droit pour engager les autres à mourir de même (3). » Et elle lui répond froidement : « De toutes les pratiques accoutumées, il ne fut question que de l'« extrême-onction ; on n'a pu savoir ce qu'il pensait n'ayant point parlé ; ainsi on en peut porter tel jugement que l'on voudra. Le président de Montesquieu fit tout ce qu'on a coutume de faire, et dit tout ce qu'on voulut lui faire dire. Je trouve que la manière dont on meurt ne prouve pas grand'chose, et ne peut être une autorité ni pour, ni contre ; un tour d'imagination en décide et bien sot est celui qui se contraint dans ses derniers moments. »

Une autre fois, elle envoie à Voltaire une lettre de fort bonne encre où le président Hénault, converti, discutait les sophismes d'un certain abbé Basin, qui n'était autre que Voltaire lui-même. Cette lettre était de nature à exaspérer le patriarche qui, en effet, ne la pardonna jamais à Hénault. Or, le commentaire dont Mme du Deffand accompagnait son envoi est un bien curieux appel à la tolérance : « Mais, Monsieur de Voltaire, lui dit-elle, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs ; mais que mettez-vous à leur place ? Existe-t-il quelque chose de réel? Tout n'est-il pas illusion ?... Que chacun pense et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes (1). » Et quelques jours après, elle revient à la charge, et précise sa pensée : « Qu'est-ce que la foi ? C'est de croire fermement ce que l'on ne comprend pas. Il faut laisser le don du ciel à qui il l'a accordé... La recherche de la vérité est pour vous la médecine universelle ; elle l'est pour moi aussi, non dans le même sens qu'elle est pour vous ; vous croyez l'avoir trouvée, et moi, je crois qu'elle est introuvable (2). »

La leçon fut un peu perdue pour Voltaire. Il n'en essaie pas moins de tirer Mme du Deffand du côté de la « philosophie » et des « philosophes », mais sans aucun succès. L'*Encyclopédie* l'ennuie, et elle n'aime pas les « philosophes ». « J'ai mis beaucoup d'impartialité, écrit-elle à Voltaire, dans la guerre des philosophes ; je ne saurais adorer leur *Encyclopédie*, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurais admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talent et point de goût ; qui, quoique très honnêtes gens, écrivent les choses les plus malsonnantes sur la morale ; dont tous les raisonnements sont des sophismes, des paradoxes. On voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir

(1) *Le Comte des Alleurs à Mme du Deffand*, 17 avril 1749. Lescure, t. I, p. 120-121. Ce sont presque les propres termes dont se servira la duchesse de Choiseul, quand après la disgrâce de son mari, elle verra Voltaire célébrer par-dessus les nues la gloire de Maupeou : « Il a toujours été poltron sans dangers, insolent sans motifs et bas sans objet. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit le plus bel esprit de son siècle, qu'il ne faille admirer ses talents, meubler sa tête de ses ouvrages, s'éclairer de sa philosophie, se nourrir de sa morale ; il faut l'encenser et le mépriser ; c'est le sort de presque tous les objets de culte. » (1 mai 1771. Sainte-Aulaire, t. I, p. 4[illegible]).

(2) 15 avril 1769. Lescure, t. I, p. 563-564.

(3) 31 août 1764. Lescure, t. I, p. [illegible].

(1) 26 décembre 1765. Lescure, t. I, p. [illegible]-336.

(2) 14 janvier 1766. Lescure, t. I, p. 336.

après une célébrité où ils ne parviendront jamais (1). » Et Voltaire n'en put jamais tirer autre chose.

*
* *

Mais si la philosophie à la manière de Diderot et des encyclopédistes lui répugne profondément, la philosophie à la manière de Voltaire lui plaît infiniment, et, encouragée d'ailleurs par lui, elle aime à entrechoquer des idées avec ce digne partenaire, à lui exposer sa sombre conception de la vie, et à lui demander des consolations et des directions :

Vous me dites, lui écrivait-elle, que vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions. Ah ! monsieur, que me demandez-vous ? Elles se bornent à une seule : elle est bien triste, c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant. Et vous-même, qui êtes M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur, réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en vous toutes sortes de ressources, une philosophie bien entendue, qui vous a fait prévoir que le bien était nécessaire dans la vieillesse ; eh bien ! monsieur, malgré tous ces avantages, il vaudrait mieux n'être pas né, par la raison qu'il faut mourir, qu'on en a la certitude, et que la nature répugne si fort que tous les hommes sont comme le bûcheron [illegible].

La réponse de Voltaire est bien curieuse. Il aime trop la vie, il est trop plein d'activité, et peut-être est-il trop superficiel pour s'accommoder d'une philosophie aussi désespérée que celle dont l'entretient Mme du Deffand.

Je conviens avec vous, déclare-t-il, que la vie est très courte et assez malheureuse ; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux ; et voici ce qui lui est arrivé : il tombe un [illegible] cheval à la chasse et se meurtrit un peu la cuisse ; on lui fait une petite incision, et le voilà paralytique pour le reste de ses jours, non pas paralytique d'une partie de son corps, mais [illegible] se servir d'aucun de ses membres, [illegible] sa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement : il s'est accoutumé à son état, et il aime la vie comme un fou.

Ce n'est pas que le néant n'ait du bon ; mais je crois qu'il est impossible d'aimer véritablement le néant, malgré ses bonnes qualités.

Quant à la mort, raisonnons un peu, je vous prie : il est très certain qu'on ne la sent point ; ce n'est point un moment douloureux, elle ressemble [illegible] comme deux gouttes d'eau ; ce n'est que l'idée qu'on ne se réveillera plus qui fait de la peine ; c'est l'appareil de la mort qui est horrible ; c'est la barbarie de l'extrême-onction, c'est la cruauté qu'on a de nous avertir que tout est fini pour nous...

Adieu, madame ; supportons la vie, qui n'est pas grand-chose ; ne craignons pas la mort, qui n'est rien du tout ; et soyez bien persuadée que mon seul chagrin est de ne pouvoir m'entretenir avec vous, et vous assurer, dans votre couvent, de mon très tendre et très sincère respect et de mon inviolable attachement (1).

Naturellement, Mme du Deffand fut peu satisfaite de cette façon un peu désinvolte d'esquiver le problème. Malgré elle, l'infini la tourmentait, et elle n'était pas aussi sûre que le paraissait Voltaire que tout fût fini à la mort. Elle ne trouvait pas, dans les trop faciles consolations qu'il lui prodiguait, l'apaisement de son éternelle inquiétude. Elle répondit donc avec esprit, mais en maintenant toutes ses positions : « L'exemple que vous me donnez de votre jeune homme est singulier ; mais tous les maux physiques, quelque grands qu'ils soient (excepté les douleurs), attristent et abattent moins l'âme que le chagrin que nous causent le commerce et la société des hommes. Votre jeune homme est avec vous ; sans doute qu'il vous aime ; vous lui rendez des soins, vous lui marquez de l'intérêt, il n'est point abandonné à lui-même, je comprends qu'il peut être heureux. Je vous surprendrais, si je vous avouais que de toutes mes peines, mon aveuglement et ma vieillesse sont les moindres (2). » Le dialogue pouvait continuer indéfiniment.

Il continua sur cette question, comme sur toutes celles qui se présentaient, pendant toute la vie de Voltaire. Au même titre que ses soupers, ses lectures, ses conversations mondaines, les lettres du patriarche, toujours aimables et spirituelles, étaient l'une des grandes distractions de Mme du Deffand, un moyen de « se divertir », de s'étourdir, d'échapper à elle-même, d'oublier, de tromper et d'user la vie. Elle prenait plaisir à voir le grand rieur exécuter, comme il le disait, « des gambades sur le bord de son tombeau (3) ».

Vers la fin, — lassitude ou on ne sait quelle autre raison, — les relations s'étaient distendues entre eux. « Nous n'avons plus de correspondance, écrivait Mme du Deffand à Wal-

(1) [illegible] décembre 1760. Lescure, t. I, p. [illegible].
(2) [illegible] 1765. Lescure, t. I, p. [illegible].

(1) 26 décembre 1765. Lescure, t. I, p. 332-336.
(2) 14 janvier 1766. Lescure, t. I, p. 336.
(3) *Voltaire à Mme du Deffand*, 1er novembre 1760. Lescure, t. I, p. [illegible].

pole. Je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi ; c'est une fatigue que je me suis épargnée (1) ». Et à Mme de Choiseul : « Je ne lui écris plus. Que lui dirais-je? Je lui ai donné toutes les louanges qu'il méritait ; il n'en mérite plus de nouvelles ; il est devenu pour moi comme s'il était mort. Je crois que je suis de même pour lui (2). »

Quand Voltaire revint à Paris, en 1778, les relations se renouèrent. A un billet que Mme du Deffand lui avait fait porter par son fidèle Wiart, Voltaire répondit : « J'arrive mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Madame la marquise du Deffand (3). » Elle le vit à deux reprises chez le marquis de Villette. « Il m'a marqué, écrit-elle à Walpole après sa première entrevue, il m'a marqué la plus grande amitié et la joie la plus vive de me revoir ; elle a été réciproque (4). » La seconde visite « ne fut pas aussi agréable que la première (5) ». Mais Voltaire vint enfin la voir chez elle à Saint-Joseph. « Il resta une heure et fut infiniment aimable, dit-elle... C'est un être bien singulier, et en vérité fort supérieur. S'il me voit souvent, j'en serai fort aise ; s'il me laisse là, je m'en passerai, je ne me permets plus ni désir, ni projet (6) ». La mort du vieillard, survenue parmi toutes sortes de calamités domestiques, ne lui causa pas une forte émotion : « C'est trop de malheurs à la fois, écrivait-elle à Mme de Choiseul, je n'ai pas le courage de les soutenir. Dans cette situation la mort de Voltaire m'a fait, je l'avoue, peu d'impression, et je suis hors d'état d'en raconter aucune circonstance (7) ». Mais à quelque temps de là, discutant l'opinion d'un certain M. du Bucq, elle formulait son jugement final sur l'écrivain qu'elle avait si bien connu :

Il prétend que l'esprit de Voltaire n'était que superficiel. Je suis bien éloignée de le penser. Si son caractère avait été aussi bon que ses lumières étaient profondes, justes et étendues, il me semble qu'il aurait été un grand philosophe. Je ne sais pas si vous êtes de mon sentiment, mais je trouve qu'où il a le moins réussi, c'est à son théâtre, où il n'a jamais donné à ses personnages d'autres idées que les siennes et d'autre caractère que le sien. Mais dans ses ouvrages de philosophie et d'agrément, je trouve que personne n'a plus [illegible], de clarté et d'énergie (1).

Tout cela était assez bien vu. Cette femme supérieure, qui a eu un peu de l'esprit de Voltaire, sans la légèreté, et un peu de l'âme de Rousseau, sans la déclamation, avait le jugement singulièrement juste et sain. « J'ai relu, ces jours-ci, écrivait-elle à Walpole, le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personalité et vanité à part, j'en ai été très contente ; elle pourrait soutenir l'impression ; ce ne sera cependant pas certainement de mon vivant (2). » En cela encore elle ne se trompait pas. Et elle méritait qu'un étranger, le chevalier Macdonald, lui écrivit un jour :

Je serais retourné en Angleterre sans avoir eu l'idée de ce genre d'esprit qui est particulier à la nation française, si je n'avais pas été à Ferney et à Saint-Joseph. Je n'ai pas moins goûté la société de Voltaire pour avoir beaucoup vécu avec vous ; [illegible] *plaire plus que je [illegible] arrivé tout brut.* On apprend auprès de vous à goûter le parfait ; mais on devient plus difficile sur le médiocre (3).

VICTOR GIRAUD.

(1) [illegible] mars 1777. Lescure, t. II, p. 504.
(2) 17 août 1776. Sainte-Aulaire, t. III, p. 239.
(3) 10 février 1778. Lescure, t. II, p. 637.
(4) Février 1778. Lescure, t. II, p. 638.
(5) [illegible] février 1778. Lescure, t. II, p. 639.
(6) 1[illegible] avril 1778. Lescure, t. II, p. 650.
(7) 2 juin 1778. Sainte-Aulaire, t. III, p. 317.

LA MARCHE TURQUE (4)

Nouvelle

Mes quinze ans furent un jour fêtés dans le clos de Mme de Seigneurans, et je m'étais à peine aperçue des années écoulées. Cependant, le spectre de Phœbé ne m'apparaissait plus que comme un souvenir un peu vague toutes les fois que je me retrouvais entre les corbeilles de fleurs soignées par ma marraine.

C'est ici que l'extraordinaire commence. Un jour que je l'avais ressaisi soudain dans toute sa grâce, je dis à Tante Annie en l'aidant à dévider sa laine (Chère et naïve Tante Annie ! que j'aime à me souvenir d'elle !

(1) [illegible] Sainte-Aulaire, t. III, p. 361.
(2) [illegible]
(3) *Le* [illegible] *Deffand*, Genève, [illegible]
(4) Voir la [illegible]

— Tante Annie, figure-toi que je n'ai jamais su qui était cette jeune amie à vous qu'on appelait Phœbé et qui est morte?

La foudre tombant sur le platane le plus rapproché de nous n'eût pas immobilisé davantage les mains de Tante Annie et arrêté d'une façon plus subite le pelotage de la laine. Puis les mains se reposèrent sur les genoux, un flot de larmes inonda les joues rondes et les fossettes de Tante Annie. Cinq minutes plus tard elle se levait et courait vers la maison. Je courus après elle, car je ne la laissais pas en repos durant les terribles vacances où elle m'appartenait. Elle eut le temps de se retourner, les yeux secs et de me dire : « Sotte enfant ! de qui est-ce que tu me parles là ! Où a-t-elle été chercher cela, je vous le demande ? »

Et elle s'enferma jalousement avec sa sœur. Je les aperçus qui m'observaient derrière la vitre tout en causant ensemble.

Le lendemain, je revins à la charge auprès de Mme de Seigneurans. Elle fit tout de suite l'étonnée.

— Ma pauvre Miche, tu dois rêver. Nous savons bien que tu as une grande imagination !

Je lui rappelai ses propres paroles, je lui racontai le rôle prépondérant que Phœbé avait joué auprès de moi par la suite. A mesure que je parlais, son visage se rembrunissait. Ses lèvres minces se serraient, elle secouait la tête.

— Tu vois bien toi-même que tu as dû fabriquer toute cette histoire. Je te prie de rêver plutôt à autre chose qu'à cette invention ridicule d'une jeune fille morte dont personne n'a entendu parler et sur qui, naturellement, personne ne te renseignera.

Ce fut tout. Bien entendu, je ne fus pas convaincue de m'être trompée, mais de pareilles dénégations, venant de personnes âgées et sérieuses, ébranlent les plus solides croyances dans une âme confiante comme était la mienne. Je finis par sentir un voile tomber sur cette image de Phœbé, la cacher à mes regards. Ensuite, qu'arriva-t-il, à nous, à nos tendres amies du clos de Seigneurans ? Mlle de Seigneurans se maria, passé trente ans. Elle eut un enfant charmant, qui s'était pris d'amitié pour moi, et commençait à trois ans à se promener de long en large, les mains derrière le dos et la mine préoccupée, comme sa grand'mère, Mme de Seigneurans, à qui il ressemblait parfaitement. Nous adorions cet enfant. Elles le perdirent. La même année la fille de ma marraine mourut à son tour. Enfin, la guerre éclata.

Je me retrouve à cette époque dans le clos de ma marraine en automne. Les vendanges du clos venaient d'être terminées à la fin du jour, et ma pauvre marraine, encore affairée, avait suivi du regard les dernières bennes que Tante Annie comptait gravement, crayon et papier en main.

Ah ! ces vendanges ! Elles nous servaient à la fois à mesurer la générosité du climat et du sol entre ces murs que nous aimions tant, et l'amertume intransigeante, obstinée, du caractère de Mme de Seigneurans. La chère femme avait tant souffert que son pessimisme, sans jamais l'aigrir envers ses amis pour qui elle montrait une bonté inlassable, la fortifiait contre les plus évidentes réalités du moment que celles-ci s'affirmaient par hasard favorables.

Ainsi, à chaque vendange, la question se posait de savoir s'il convenait de réserver à la récolte, selon son importance présumée, la petite ou la grande cuve. Les jours précédents, on parcourait les vignes, on se livrait à des évaluations, à des supputations. Il arrivait que l'année fût bonne. « Vraiment, ma chère, cette fois, il faudra la grande cuve ! » disait Tante Annie, la mine satisfaite.

Ma marraine se récriait. Elle avait tout regardé, c'était une duperie. Point de raisins ; il n'y aurait que des feuilles. Oui, assurément, peut-être un peu plus de raisin que l'an dernier, peut-être une vingtaine de grappes en plus, elle y consentait. Mais avait-on regardé la vigne des de Souzan ? Cela, c'était ce qu'on appelle produire du raisin ! Non, non, on ne prendrait point la grande cuve, ce serait se couvrir de ridicule, on n'en remplirait pas la moitié, c'était tout vu.

— Pourtant ? il y a deux ans, ma chère, rappelle-toi, nous nous étions imaginé ne rien avoir, et, une fois la petite cuve pleine, il avait fallu tout rejeter dans la grande, que la moitié de la récolte n'y était pas encore !

— Allons donc, quelle histoire ! Point du tout ! Cette année, il fallait être aveugle comme une taupe pour ne pas voir ce que serait cette récolte !

Elle se demandait même sérieusement si c'était la peine de déranger quelqu'un pour faire du vin ? Les trois anabaptistes viendraient pour rien. Les trois anabaptistes arrivaient cependant au jour dit, sous la conduite du jardinier. C'étaient trois bonshommes du village que ma marraine avait, je ne sais pourquoi, surnommés de cette manière. La vendange s'opérait, l'heure avançait, et, bien entendu, le plus âgé des anabaptistes était venu trouver Mme de

Seigneurans, le chapeau à la main, pour lui dire que, sûr, à présent, on voyait bien que la plus petite cuve ne suffirait point. C'était ennuyeux, parce que, comme Madame n'avait pas voulu les croire, il allait falloir maintenant transporter toute la récolte déjà versée jusque dans la grande cuve... Voilà, c'était ennuyeux; il n'aimait pas à déranger le monde, mais il faudrait pourtant les ordres de Madame.

Donc, nous avions de nouveau, malgré la guerre, assisté à tout cela. L'évaluation des grappes et la discussion préliminaire avaient eu lieu quoique sans entrain, la petite cuve s'était trouvée trop pleine, il avait fallu la grande. Le pessimisme de ma marraine eut cependant le dernier mot.

« Que d'embarras pour un peu de raisin! disait-elle. C'est cela, il y aura du vin chez moi, mais avant de le boire nous serons tous citoyens allemands!

Elle était rentrée dans le salon, où nous l'avions suivie. Il faisait déjà froid. Elle se mit en devoir d'allumer une flambée qui ne nous réchauffait guère le cœur.

— Tenez! nous dit-elle, quand je pense à ces gens qui envahissent mon pays, toute vieille comme que je suis, je décrocherais volontiers le fusil de ma pauvre Elisabeth ou celui de mon pauvre père!

Elle s'assit dans un fauteuil, tremblante d'indignation et de mauvaise humeur.

— Allons, marraine, lui dis-je, pour rendre la flamme plus gaie, jetez-y donc comme autrefois des grappes de fusain!

— Apporte-moi tes bonnets d'évêque, répondit-elle.

Elle mit ses lunettes et considéra les jolis fruits de forme carrée couleur d'orange et de framboise. Nous nous amusâmes un moment à en lancer dans le feu pour les voir s'enflammer d'un coup et sauter, pareils à de courtes fusées. Ensuite, une sensation de froid recommença de nous envahir. Nous nous étions serrés devant la cheminée, personne ne parlait. Quelle tristesse! Le jour baissait, sans que nous eussions fait un geste pour aller chercher une lampe. Personne n'aurait eu le cœur de lire ou de travailler; même les chaussettes qu'on tricotait pour les soldats resteraient dans leur corbeille ce soir. Alors, dans ce silence oppressant, la voix bien timbrée de ma marraine s'éleva :

« Annie, ces fruits de fusain qui brûlaient tout à l'heure ne t'ont pas fait penser à la pauvre Phœbé? »

Je tressaillis d'étonnement. Bien plus encore lorsque Tante Annie répondit : « Oui, ma chère, car la dernière fois qu'elle vint ici nous lui en avions donné à emporter.

Peut-être douze ans s'étaient-ils écoulés depuis que ce nom avait été prononcé devant moi pour la première fois. Allais-je savoir enfin s'il s'agissait d'une créature humaine ou d'un être allégorique?

— Marraine, dis-je, racontez-moi la vraie histoire de Phœbé.

— Je veux bien te dire tout ce que j'en sais, répondit Mme de Seigneurans. Lorsque tu avais quinze ans et que nous découvrîmes ta curiosité là-dessus, nous fûmes effrayées, je te l'avoue, et tâchions d'en détourner tes pensées. Mais aujourd'hui... Ah! mes amis! Qu'est-ce qu'une petite chose horrible comme celle-ci, perdue au fond d'une vie de province, auprès des grandes abominations de la guerre et de l'invasion dont on parle au grand jour? Ce devrait être moins que rien, assurément, et pourtant...

« Oui, cette Phœbé était une fille exquise, jolie et de bonne race. Une fleur, vous dis-je, auprès de laquelle toutes nos roses de prédilection n'auraient fait que pâlir. Mais dans quel jardin le hasard la faisait vivre! Bon Dieu! un sépulcre de pierre plutôt qu'un jardin!

« Elle était née en ce vieil hôtel de S., tu sais, cette énorme demeure exposée au nord sur la place ***, et toujours dans l'ombre, qui te faisait frissonner quand par hasard nous passions devant sa porte de prison. Une belle porte sculptée, il faut l'avouer, et un hôtel très antique, dans ce quartier noble où l'on n'entend aucun bruit. Elle était née derrière ces vieilles murailles méchantes (toutes les vieilles murailles n'ont pas l'air méchant, et, à mon avis, ce sont plutôt les neuves qui l'ont). Oui, et elle avait grandi là, ce qui ne serait rien si elle en était sortie plus souvent, ou si sa mère, auprès de qui elle grandissait seule, lui eût un peu ressemblé. Je sais ce que je dis, ce sont les parents qui devraient plus souvent ressembler à leurs enfants, se mettre à rajeunir de leur jeunesse. Moi, si aigrie que m'eût faite le chagrin, est-ce que je ne me sentais pas ressusciter quand je voyais mon Elisabeth éclipser les autres filles au bal?

La mère de Phœbé ne désirait pas ressembler à sa souriante fille, elle ressemblait trop au vieil hôtel de S. dont les murailles ne sentaient jamais le soleil. L'hôtel était une prison, la mère aussi. Je puis vous l'affirmer, moi qui ai vu cela. Et vous ne m'auriez pas trouvée sus-

pecte de prévention contre les parents en général, je n'étais que trop disposée en leur faveur, peut-être. C'est l'histoire de cette malheureuse enfant qui m'a ouvert les yeux, et pour ainsi dire, ouvert le cœur ; car depuis mon veuvage le mien se refermait un peu.

« La mère de Phœbé était mon amie. J'admirais ses airs d'aristocrate, ses vieilles dentelles de toute beauté, les pièces majestueuses, assez nues pourtant, de son hôtel. J'admirais aussi sa fille, mais sans oser le dire. Elles vinrent toutes deux, bien rarement, nous faire visite ici à notre campagne. Et la gaîté de cette pauvre enfant soudain libérée d'une affreuse contrainte me saisissait ; j'y voyais quelque chose d'inquiétant. Pourtant, si l'on veut, quoi de plus naturel ? Nous prîmes plaisir un jour, Tante Annie et moi, à lui essayer le vieux cabriolet rose et vert ; si vous aviez pu voir sa charmante figure là-dedans ! C'était un bouquet de roses. Mais hélas, mes enfants, quand on est bouquet de roses, on ne s'en rend pas compte. Je lui disais parfois de s'asseoir à notre piano. Elle le faisait volontiers. Quelle bonne grâce en elle, et, en même temps, quelle secrète dignité ! Je n'ai jamais pu entendre jouer la *Marche Turque* sans évoquer son jeu délicieux, son visage à demi tourné vers moi (elle jouait par cœur), et son sourire. Comme elle eût mérité une famille un peu tendre ! Mais elle restait seule et murée sans même avoir le droit de parler, de s'épancher — seule, n'ayant pour tuteurs et gardiens que sa mère impénétrable et un vieux domestique au visage fermé, qui ne lui témoignaient l'un et l'autre aucune tendresse, aucune partialité ; ses sourires inquiets n'en éveillaient pas d'autres dans sa maison. Tout cela, je ne le compris que trop tard. En approchant de ses vingt ans, elle pâlit, elle devint quasi muette.

— Pourquoi donc ne dansiez-vous pas au bal comme mon Elisabeth ? demandai-je un jour timidement.

« (J'étais encore assez jeune, reprit ma marraine, quarante ans à peine ; cette femme de cinquante ans, si rigide, si fermée, m'en imposait).

— Phœbé n'a nul besoin des plaisirs du monde, me répondit-elle. D'ailleurs je ne saurais l'accompagner et je ne la confierais à personne.

« Un soir que nous les avions reçues à souper, je fus frappée du peu d'appétit de la jeune fille.

« — Mais elle ne mange point ! m'écriai-je. Savez-vous qu'il faut y prendre garde ?

« — Elle mange très suffisamment à la maison. C'est qu'elle fait la tremblante devant vous. Je crois que cela ne lui vaut rien de sortir avec moi.

« Le pire, mes chers amis, le pire, c'est qu'à mon avis, cette femme était sincère. Quand on prépare ses plus graves erreurs, on est toujours sincère.

« Phœbé était ravissante ; son esprit était fin, car elle le cultivait en secret par ses lectures dans la bibliothèque de leur vieil hôtel. Comme elle eût été aimée, adorée même ! Le temps passa pour elle, mon Dieu ! je ne sais pas, des mois, des années... Est-ce que, lorsqu'on voit une fille de son âge, on ose la plaindre pour un peu de temps qui passe ? Elle n'avait guère plus de vingt ans. Un matin d'hiver, mes pauvres amis, sa mère était venue la trouver dans sa petite chambre, où elle se retirait de plus en plus souvent. Une pièce froide, car même en hiver on ne lui faisait jamais de feu. C'était une assez jolie attique, au troisième étage, sous le toit de l'hôtel. Il y avait là un chiffonnier ancien, quelques livres sur une étagère, une armoire et un lit de jeune fille en vieux laqué à filets verts. Sa mère entra. De la voir pousser sa porte et venir près d'elle, la pauvre Phœbé montra beaucoup d'émotion, paraît-il. Elle posa la main sur son cœur, et se leva avec une visible déférence. Tout ce que je vous raconte là, je le tiens de mon amie qui me l'a conté depuis comme étant, dans toute la ville de C., la seule à qui elle pût le dire.

« Mon amie n'avait aucune intention particulière en entrant chez sa fille. Il est vrai qu'il était rare qu'elle lui fît visite, mais il y avait bien loin de cette démarche quelconque à la romantique explication, à l'effusion maternelle si longtemps espérée qu'entrevit la pauvre fille. Elle se rassit, et sans doute toute tremblante, dès qu'elle s'aperçut de son erreur. Sa mère lui adressa la parole ; sans doute aussi comme à l'ordinaire ; sa voix eut toujours quelque chose de lointain et de froid. Elle avait le sentiment que sa fille ne l'entendait pas. Au bout d'un moment, Phœbé se mit à tendre les bras vers elle, avec un geste désespéré qui lui parut simplement une agitation sans motif, et la mère, agacée, affecta de ne plus regarder de son côté.

« Alors, toujours à ce que m'a raconté mon amie, Phœbé se mit à parler. Que disait-elle ? Des folies de toutes sortes, des reproches, des supplications, que la mère comprenait mal et n'écoutait qu'à demi. Elle retint seulement que « sa fille lui sembla tout à coup dans un singulier état d'exaltation ». Enfin, elle put me re-

dire une ou deux phrases. C'était : « A mon âge, je n'ai que vous pour m'aimer, je n'ai que vous à aimer, et je ne vous ai même pas ! Et je n'ai rien ni personne au monde ! Que faire ? Oh ! mon Dieu ! »

« Elle dit encore plusieurs fois : « Une vie comme la mienne ! » Et sa mère la voyait, debout devant la fenêtre de la petite attique, qui se tordait les mains, répétant : « Ma mère, je vous en conjure ! Oh ! ma mère, il est impossible que vous... Oh ! je vous en conjure encore une fois ! »

« La mère jugea ces choses inacceptables, comme elle me le dit ensuite, et fit mine de quitter la pièce. Alors... alors, elle eut le temps de deviner un grand mouvement, une ombre, un cri... Phœbé s'était élancée du bord de sa fenêtre, sur le pavé de la place.

« Et moi, pauvres amis, il m'arriva de traverser un coin de cette même place à ce moment-là. C'était, je vous l'ai expliqué, un matin d'assez bonne heure. Il faisait froid, le ciel était couvert, je frissonnais avant que d'avoir rien vu. Quand je vis cela... Epouvantée, je tentai de m'approcher de la malheureuse enfant, déjà bien tuée. Sa jolie robe si pudique, si fraîche un instant auparavant, avait glissé vers le haut de son corps et la découvrait. Alors, vous m'entendez, je vis la porte monumentale de l'hôtel, cette porte de prison, s'ouvrir, le vieux domestique apparaître, aussi rigide, aussi froid que jamais, son manteau de livrée sur le bras. D'un seul mouvement, cet homme déploya le manteau et le jeta sur le pauvre corps. Oh ! ce manteau bleu de domestique, je le verrai toujours étendu sur elle !

Quoi ensuite ? C'est tout. La mère n'était pas un monstre, et elle aimait sa fille, puisque jamais elle ne se consola de ce suicide. Elle était seulement incapable d'en avoir compris la cause. Elle mourut beaucoup plus tard, cloîtrée derrière ces horribles murs sans avoir quitté le deuil. »

Ma marraine, après avoir achevé, se leva et tendit un moment ses doigts à la chaleur du feu. Nous ne disions plus rien. Je n'osais plus conjurer le spectre de cette Phœbé qui ne ressemblait pas à celle que j'avais connue et n'en était que plus attirante. Mais bientôt nous eûmes un regard vers les fenêtres déjà pleines de nuit. La nuit en traversant les jardins arrive bizarrement, et pour ainsi dire, galope plus vite, jusqu'à vous surprendre dans le fond des pièces où l'on a négligé de faire de la lumière dès le crépuscule.

Par ces baies sans rideaux nous sentîmes la guerre toujours là, ce spectre auprès duquel celui d'une jeune fille devait s'anéantir. Une des roses d'automne s'écroula sur un petit guéridon où Mme de Seigneurans l'avait installée toute seule, dans un verre de cristal. C'était une de ces *Tosca* si pâles dont elle était particulièrement fière. En un instant il n'y eut plus rien qu'un moignon coiffé de quelques étamines entre deux feuilles plates et cirées. Le feu lança un dernier éclat et retomba. On se leva, tous les hôtes se souhaitèrent la bonne nuit, et comme d'habitude groupés dans la salle à manger qui sentait bon la boiserie vieillotte, nous prîmes une à une les bougies allumées à l'entrée de l'escalier, avant de nous séparer. Le spectre de la guerre nous précédait et nous conduisit encore jusqu'à nos lits. Celui de Phœbé flottait invisible derrière nous.

A peine endormie, je crois, je me vis devant une fenêtre sculptée dont la pierre se creusait de mille détails. Le gris de la matière dure, l'usure, le poli des rebords, tout m'apparaissait avec la plus curieuse minutie. En me penchant, je jouissais d'un autre spectacle : c'était le pavé serré d'une place de ville que ma fenêtre surplombait. Pas une âme sur cette place un peu étroite, encadrée partout de vieilles demeures antiques, de façades seigneuriales qui semblaient défier le temps. Et je voyais toujours ce pavé menu, légèrement bombé et encore brillant de la pluie du matin.

Ensuite, je ne sais comment, j'allais et venais sur la place même. Des quelques fenêtres entr'ouvertes m'arrivait, chose curieuse, un vent froid. Le bruit du tambour retentissait au loin et se rapprochait. Je voyais déboucher des soldats ; leur foule s'accumulait dans cet espace tout à l'heure désert. J'avais le cœur serré. Et tout à coup, je voyais très distinctement passer un personnage à mine roide et solennelle qui traversait la place avant de s'enfoncer dans une espèce de ruelle que je n'avais pas encore vue. C'était un vieux valet en livrée, portant un grand manteau de drap bleu plié sur le bras.

MARGUERITE COMBES.

JEUNES FILLES D'AUTREFOIS ET JEUNES FILLES D'AUJOURD'HUI

Ce n'est point une leçon de morale que je voudrais donner à mes sœurs plus jeunes, mais un aperçu de ce que nous étions et dont nous avons perdu le souvenir. Il est clair que dorénavant de morale nous n'aurons une ; sans le secours de ses préceptes, chacun sait où il va, et surtout où il veut aller. Nous sommes, avec la guerre, entrés de plain-pied dans l'ère des réalisations immédiates. Cette grande épreuve qui devait régénérer le monde nous a surtout appris que le plaisir aujourd'hui refusé ne sera plus possible demain, et que la seule maxime dont nous devions tenir compte, renouvelée de Ronsard, est essentiellement une maxime de prudence : « Cueillez, si m'en croyez, les roses de la vie ». Ainsi, en dehors de tout jugement de valeur, je voudrais noter les traits les plus saillants de la jeune fille, avant et après 1914.

Vingt ans déjà, et j'éprouve à regarder en arrière ce malaise qui vous retient auprès de ceux que nous aimions, et qu'une trop longue absence nous a rendus étrangers. Jeunes, nous l'étions, comme le sont aujourd'hui les fillettes de vingt ans, mais non point de la même manière. Il y avait en nous une retenue, une hésitation devant la vie que maintenant je retrouve mal, et souvent pas du tout. Notez que je néglige à dessein la petite pensionnaire bêbête qui n'était jamais sortie de son couvent, et que pour ma part je n'ai guère connue. Je voudrais essayer de m'en tenir à ce type moyen qui caractérise un temps.

Le mot de Lavedan, « il faut être domestique pour avoir des enfants sans se marier », pouvait être considéré comme assez exact. La bourgeoisie tenait ses filles. Sans doute, les bals, les réunions mondaines, les sports leur étaient familiers, mais pour s'y rendre, il fallait mieux que l'autorisation de leurs parents, ceux-ci les accompagnaient. Autant qu'il m'en souvienne, la mère de la jeune fille restait en toute occasion la maîtresse de céans. C'était elle que l'on saluait d'abord, même si quelques instants plus tard elle devait s'éloigner et laisser sa fille recevoir seule ses amies. Elle était à vrai dire sa première amie, sa présence auprès d'elle était naturelle et joyeusement admise.

Il y avait alors des ouvrages qu'une jeune fille ne lisait pas, des spectacles auxquels elle n'assistait pas, des toilettes qu'elle ne portait pas, des conversations qui s'arrêtaient devant elle, enfin des vérités qu'elle n'entendait et ne connaissait pas. Il y avait de vraies jeunes filles, un peu simples, un peu sottes peut-être, mais non point sottes parce que simples, des proies que l'on eût dit faciles, mais que protégeaient les cadres solides et fixes qui les entouraient.

De tout cela que reste-t-il ? L'interdiction qui pesait sur les livres et sur le théâtre est pratiquement levée, et pourtant elle se devait d'être plus rigoureuse à mesure que les uns et les autres devenaient plus hardis, et plus provocants. C'est l'inverse qui s'est produit. On s'est plu, et chaque jour on se plaît encore à instruire la jeune fille, à en faire une femme avant la lettre et avant l'heure. Se taire devant elle est un non-sens. Elle n'ignore rien, et ne le cache guère. Elle sourit de votre pruderie et se rit du respect qu'elle inspire. Respect n'est-il pas un mot usé, et ne signifie-t-il pas en définitive timidité ?

Cette libération de la jeune fille s'est d'ailleurs faite assez brutalement. Lorsqu'en 1914 les hommes s'en furent aux frontières, et qu'en hâte à travers toute la France on organisait des hôpitaux, les jeunes filles en foule s'offrirent comme infirmières ; et ce fut une révolution dont on se rendit mal compte, tant était grand le trouble des temps, mais qui arrachait pour la première fois la jeune fille à sa famille. Evidemment, à côté du besoin de servir, il y eut pour beaucoup celui de se montrer, de s'extérioriser, de flirter surtout. Initialement, il y avait le désir de se dévouer, le reste leur fut octroyé par surcroît. Mais le dévouement ne laisse-t-il pas toujours la place à ces mille intrigues qui compensent le sacrifice par d'inévitables mesquineries ? Du fait de la guerre, la femme pouvait-elle se renoncer ? Bien plus, elle devait, grâce à la liberté qui lui était accordée, prendre une conscience plus nette de son moi. Elle vécut en dehors du cercle étroit où elle avait été jusqu'ici enfermée ; cette indépendance lui plut. Il ne tenait qu'à elle de conserver ce gain: elle s'y employa, et le difficile problème de la solitude qui la guettait, la guerre finie, fut conjuré. On avait travaillé à l'hôpital sans rien gagner certes, pourquoi ne pas travailler encore, mais cette fois se créer une situation véritable ? Les temps avaient changé, l'ère des générosités était morte. La mentalité surtout avait évolué. Désormais une

femme allait pouvoir sans se déclasser gagner sa vie. Elle devenait ainsi l'égale de l'homme, à qui elle pouvait opposer travail à travail. Jusque-là l'enseignement supérieur était accessible aux jeunes filles, mais les compétitrices étaient rares. Chacune d'elles avait pour s'engager dans cette voie une raison bien précise, j'allais dire une excuse, ce qui leur permettait d'être une exception dans leur milieu. Les aînées ayant ouvert la voie, les cadettes pouvaient bien entrer à l'Université. Elles s'y inscrivent nombreuses, mais non pas toutes avec le feu sacré de l'étude. Elles eurent surtout le sentiment d'avoir franchi une étape, conquis un droit de cité dans la société masculine, et peut-être acquis quelques connaissances qui les rehaussaient à leurs propres yeux.

Gaucherie, ignorance, tout cela s'en est allé ; et d'aucun serait parfois tenté d'y voir un avantage. Pour moi j'y consentirais volontiers si du même coup n'avait disparu le dernier rempart de la fraîcheur, de l'illusion, j'allais dire de la jeunesse.

Derrière les gracieuses silhouettes des fillettes d'aujourd'hui qu'y a-t-il ? De la vie elles connaissent les duperies et les turpitudes, elles ont lu, elles ont étudié, elles ont entendu et quelquefois expérimenté ce qui jusqu'ici n'était point de leur domaine. Elles sont désabusées : elles savent. Que peuvent-elles attendre en échange de ce qui leur reste à offrir ?

A vrai dire, la femme ne manœuvre guère en profondeur, non plus en élévation. Elle vit au jour le jour ; compagne facile que rien de solide ne retient. A quelques exceptions près, vous ne pouvez faire fond sur elle ; au delà des satisfactions quotidiennes qu'entrevoit-elle ?

Ainsi à la question de savoir si elle est maintenant plus ou moins heureuse que jadis, et bien que le bonheur soit chose si complexe, si personnelle et si fugitive, il me semble que l'on peut consentir un honnête optimisme. Il n'est guère, je crois, au pouvoir des humains de perdre ou de gagner des points sur ce terrain. Pourtant les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont-elles pas entrevu trop de possibilités, trop de portes ne se sont-elles pas entr'ouvertes pour se fermer trop vite, car en dépit du progrès, des études permises, des livres lus, des situations obtenues, le rôle de la femme n'est-il pas avant tout d'être une épouse et une mère? Après avoir folâtré jeune fille, ne reste-il pas que ses plus belles années de jeune femme seront, dans la majorité des cas, consacrées aux petits êtres que le sort, sinon le ciel, aura décidé de lui octroyer ? Et les heures sont lentes et longues auprès des petits, pour qui a rêvé de franchir trop de barrières. A quoi serviront alors les diplômes durement acquis, à peu se réunir tout les désirs fous de la libre disposition de soi ?

Les ménages qui auront eu un tel point de départ seront-ils nécessairement moins stables que lorsqu'ils répondaient seulement à des conventions sociales si souvent étrangères aux sentiments des conjoints ? Maintenant, comme avant, il faut admettre qu'une réadaptation se produira, consolidant par la difficulté même de la vie l'édifice instable et fragile ; et puis les années, ici comme là, viendront tôt encore nous répéter la parole de l'Ecclésiaste : Vanité des vanités...

Acceptons donc notre temps, il n'est ni meilleur ni pire qu'un autre. Nous pouvons croire qu'un progrès s'est produit. En vérité, toute conquête est payée d'une régression ; ce que nous gagnons ici nous le perdons là, et cela dans tous les domaines. Nous avons perdu la vraie jeune fille, nous gagnerons sans doute des femmes plus averties et plus vaillantes; mais si l'individu a fait un pas en avant, n'avons-nous pas à craindre, par une juste loi de retour, que la communauté ait perdu pour autant ?

GENEVIÈVE HERBEL.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA CONFÉRENCE DU DÉSARMEMENT REPREND SES TRAVAUX

La Conférence du désarmement reprend ses travaux. Pendant des semaines, peut-être des mois, les journaux seront de nouveau encombrés de dépêches contradictoires portant sur des discussions byzantines et qui donnent de plus en plus au public international le sentiment de l'impuissance et de la vanité de ces réunions internationales où le verbalisme le plus convenu cache mal le désarroi ou la mauvaise foi des « hautes parties contractantes ». Le président Henderson a passé son été à aller de ville

en ville, de capitale en capitale, pour endoctriner les hommes d'Etat et chercher un terrain d'entente où se puissent concilier des thèses inconciliables. A moins d'une puissance d'illusion incommensurable il doit bien constater que l'on en est toujours au même point : le désarmement réel n'est possible que quand aucun pays ne se croira plus menacé. Or, depuis l'ajournement de la conférence, les menaces de conflagration n'ont fait que croître et embellir.

Dégagée de toute la phraséologie dont on l'entoure, la situation politique de l'Europe est simple :

A la suite de la guerre, les puissances victorieuses ont imposé à l'Europe un statut fort imparfait, tout le monde en tombe d'accord, mais qui du point de vue qui guida les plénipotentiaires — les quatorze points du président Wilson universellement acceptés, consécration du principe des nationalités, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — réalisait une grande amélioration sur le statut antérieur. S'ils n'ont pas pu tout à fait s'affranchir de leurs préjugés personnels, des traditions et des rancunes de leur pays, les hommes qui rédigèrent le traité de Versailles n'en croyaient pas moins réaliser le maximum de justice possible. La restitution de l'Alsace et de la Lorraine à la France n'était pas une annexion, mais une désannexion, l'Allemagne devait plus tard le reconnaître implicitement à Locarno ; Eupen et Malmédy jusqu'en 1815 avaient fait partie de l'ancienne Belgique; on y parlait le wallon; les traités qui disloquèrent l'antique monarchie austro-hongroise, libéraient incontestablement des nationalités asservies et qui n'avaient cessé de protester contre leur asservissement ; la reconstitution de la Pologne réparait une injustice, un crime politique qui, après plus d'un siècle, avait laissé des blessures saignantes ; la Poméranie polonaise, improprement appelée « couloir », et la Posnanie étaient des territoires dont un siècle de germanisation n'avait pas détruit le caractère polonais. Qu'après cela, dans des pays où les races et les nations sont étrangement enchevêtrées, où les passions ethniques ne correspondent pas nécessairement avec les intérêts économiques, quelques lourdes erreurs n'eussent pas été commises, je ne le contesterai pas ; elles étaient réparables avec le temps et dans une atmosphère pacifiée. Mais les nations vaincues et humiliées n'ont cessé de considérer comme une injustice nouvelle ce que les nations victorieuses avaient tenu pour la réparation d'une injustice ancienne. « Tout ce qui a été allemand doit redevenir allemand », disait le maréchal von Hindenburg, et les Hongrois réclament hautement la Transylvanie et la Slovaquie comme des parties intégrantes du royaume de Saint-Etienne. Une active propagande a persuadé aux peuples d'Allemagne et de Hongrie que ces territoires leur ont été ravis par la force et sont indispensables à leur existence nationale. On a fait de leur récupération une sorte d'idéal collectif, si bien que ces peuples n'ont plus d'autre but que de les reprendre par la guerre ou par la peur de la guerre qu'ils sauront inspirer.

Tant que cet état d'esprit subsistera chez les vaincus de 1918, le désarmement ne sera qu'un leurre. Or, aucun des peuples à qui les traités de 1919 a donné la vie n'est disposé à se sacrifier. Il est très possible que le chancelier Hitler, le général Gœring, M. Frick et les autres porte-paroles du gouvernement hitlérien soient sincères quand ils disent qu'ils ne veulent pas la guerre pour laquelle ils ne sont pas prêts, mais il n'en est pas moins vrai que l'idéal national qu'ils proposent à leur peuple ne peut se réaliser que par la guerre et que, par surcroît, ils emploient tous les moyens imaginables pour y développer l'esprit guerrier. Dès lors demander aux peuples voisins de l'Allemagne et aux dépens de qui se formulent ces revendications de désarmer, c'est leur demander de se suicider. C'est devenu tellement évident que l'opinion anglaise dont le pacifisme invétéré a, en quelque sorte, inventé l'équation : désarmemnt, paix, semble commencer à ouvrir les yeux.

Ces jours derniers, les journaux britanniques, à l'exception de certains organes de l'extrême-gauche travailliste, s'accordaient pour reconnaître que dans les conditions actuelles le désarmement était impossible.

C'est ainsi que le *Daily Telegraph* estimait que la situation actuelle de l'Allemagne permet tout au plus d'envisager une limitation des armements. « Triste bilan, disait-il, de tant d'années de préparation et d'un an et demi de travaux à Genève ».

« Si les développements de la situation en Allemagne étaient déjà une source d'inquiétude en juillet, écrivait en substance l'organe conservateur, ce sentiment de crainte n'a fait que croître depuis lors. Il y a en Europe une seule nation possédée par un esprit de militarisme allant jusqu'à glorifier la guerre. C'est cette nation qui demande le désarmement des autres au niveau qui lui a été imposé par les traités de 1919. M. Henderson connaît la réponse que

donnent à cette prétention, non seulement les États qui seraient menacés par une Allemagne en état de commettre une agression, mais aussi pour lesquels la préservation de la paix du monde présente un intérêt suffisant ».

C'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprimait le *News Chronicle*.

« Il serait vain de prétendre, écrivait-il, que la révolution hitlérienne n'a pas rendu plus ardu le problème du désarmement européen, et que la France, en particulier, peut se contenter des mêmes garanties qu'elle aurait pu juger suffisantes venant de la part d'un gouvernement Brüning ou Stresemann.

« Pour le moment, le projet de désarmement que l'on pouvait espérer mettre en pratique il y a un an ou deux est impossible. Mais ce serait déjà un résultat si on pouvait obtenir l'assurance que les armements ne seraient pas augmentés ».

Et l'organe libéral conclut que la création d'une Commission internationale de contrôle contribuerait à dissiper la suspicion qui menace de provoquer un réarmement de panique.

Le *Morning Post*, d'ailleurs, se déclare hostile à toute limitation comme à tout contrôle des armements, et considère qu'en ce qui concerne notamment la Grande-Bretagne, des mesures immédiates doivent être prises pour remédier à l'insuffisance de la flotte britannique.

« La politique de désarmement, conclut le journal conservateur, a définitivement échoué : conseiller à la France de désarmer en face de l'Allemagne hitlérienne serait lui conseiller de courir à sa perte.

« Il n'est pas non plus possible de contrôler les armements par voie d'inspection, étant donné la facilité avec laquelle les gouvernements peuvent y échapper. Il n'y a qu'un seul moyen de préserver la paix, c'est la vigilance et la préparation à toute éventualité. Et quant à la Conférence du désarmement, rappelons les tristes paroles par lesquelles la reine Élisabeth décrivait elle-même les infirmités de ses dernières années : « Morte, mais pas encore enterrée ».

Ce sont là de précieux symptômes, mais il ne faudrait pas se hâter de conclure à un retournement de la position prise par le gouvernement anglais. Les hommes d'État qui le dirigent sont en quelque sorte ligotés par leur passé, par la tradition qu'ils ont adoptée. On vient de publier une espèce de testament politique, laissé par feu lord Grey ; c'est un monument d'aveuglement. Toujours est-il que si nombre d'Anglais reconnaissent que le désarmement est actuellement impossible, on n'imagine pas que les Polonais ou les Tchécoslovaques, directement menacés par le développement de l'hitlérisme, puissent penser autrement. Dès lors on se demande à quoi la conférence du désarmement ressuscitée pourrait bien aboutir, malgré les encouragements du président Roosevelt et les objurgations de son ambassadeur extraordinaire M. Norman Davis. On paraît se rallier à l'institution du contrôle international, mais déjà l'Allemagne se rebiffe et l'expérience montre que ce ne serait là que la plus illusoire des garanties, d'autant plus qu'Anglais et Américains repoussent déjà toute idée de sanction. Une nation qui veut se préparer à la guerre trouvera toujours le moyen d'éluder tous les contrôles, outre qu'un contrôle efficace ne peut s'exercer que si les gouvernements qui s'y soumettent consentent à un abandon de souveraineté qui paraîtra presque toujours intolérable. Le traité de Versailles, qui imposait le désarmement à l'Allemagne la soumettait à un contrôle. Celui-ci n'a jamais pu fonctionner efficacement et, malgré ce contrôle, le gouvernement du Reich n'a cessé de transgresser les limitations d'armements qui lui avaent été imposées. Les dossiers qui ont été constitués sur ce sujet sont écrasants ; la France n'a jamais pu s'en servir de peur des complications que leur production aurait provoquées. Et cependant, il y avait des sanctions prévues dans le traité de paix : en cas de manquement, la période d'occupation pouvait être prolongée ; la pression exercée sur le Gouvernement français a été telle, la crainte de l'isolement si forte que la période d'occupation a, au contraire, été abrégée. Que ferait la Société des Nations qui s'est montrée impuissante à imposer sa volonté en Extrême-Orient, si une grande nation européenne menaçait de se révolter au cas où un contrôle trop minutieux dénoncerait ses manquements ?

Malheureusement, les choses en sont à ce point qu'un échec de la Conférence du désarmement pourrait bien sonner le glas de la Société des Nations. Il faudrait alors, pour sauvegarder la paix, en revenir à la vieille conception de l'équilibre des forces organisé par le jeu des alliances. A mon avis, c'est le seul qui soit conforme à l'organisation actuelle de l'Europe en États-nations d'inégale puissance, mais il est contraire à la conception politique en honneur depuis le traité de Versailles. Comme le système de l'équilibre n'a pu empêcher la guerre parce que l'Allemagne a *voulu le* rompre, on

l'en a rendu responsable. Attendra-t-on, pour y revenir, que le système juridique inventé par le président Wilson ait fait faillite au point de provoquer la guerre ?

Toujours est-il qu'un nouvel échec du désarmement et de la Société des Nations serait pour tous les gouvernements actuels une grave aventure. Aussi fera-t-on l'impossible pour sauver la face une fois de plus. Cela dépend de l'Allemagne. La France ne peut pas aller plus loin dans la voie des concessions.

L. Dumont-Wilden.

L'ÉCONOMIQUE

LE RAIL ET LA ROUTE

La crise économique et financière qui sévit dans le monde a fortement éprouvé les chemins de fer. Dans la plupart des pays les réseaux enregistrent, en effet, des déficits importants qui vont sans cesse en augmentant. Peut-on au moins espérer que, lorsque la crise mondiale prendra fin et la prospérité sera rétablie, les chemins de fer retrouveront leur trafic normal ? On ne saurait l'affirmer, car la régression du trafic ferroviaire n'est pas due uniquement à la crise, mais aussi, pour une part appréciable, à la concurrence de l'automobile qui enlève tous les jours un peu de ce trafic et deviendra, on peut le craindre, plus âpre encore avec le retour à la prospérité, si les mesures nécessaires ne sont pas prises. Faut-il, dans ces conditions, en conclure que les chemins de fer sont condamnés à disparaître ? Est-ce que la Route tuera le Rail ?

Il est évident que toute entreprise qui, pour une raison quelconque, ne parvient pas à joindre les deux bouts et qui, malgré les efforts qu'on emploierait pour la renflouer, ne réussit pas à se relever est fatalement condamnée à disparaître. Mais, si cela est vrai lorsqu'il s'agit d'une entreprise ordinaire d'intérêt particulier, il n'en est plus de même en matière de chemins de fer. Il est, en effet, incontestable que les chemins de fer ne peuvent pas être considérés comme une simple entreprise d'intérêt particulier dont on pourrait, à la rigueur, se passer : ils assurent un service public, aussi bien que les postes, les télégraphes, les téléphones, la distribution d'eau, l'éclairage des villes, etc., ils ont, en outre, une importance particulière pour la défense nationale. Il s'ensuit que, tant qu'ils ne pourront pas être entièrement remplacés par un autre moyen de transport plus perfectionné et moins coûteux, les Pouvoirs publics se verront dans l'obligation de les maintenir même à titre onéreux.

Dès lors, plus la concurrence de l'automobile se développera, et il n'y a pas de raison qu'elle ne se développe pas tant qu'on laissera les choses en l'état, plus on verra augmenter les déficits des chemins de fer et, partant, les charges auxquelles les Pouvoirs publics auront à faire face. D'autre part, la circulation de plus en plus intensive des automobiles et surtout des « poids lourds », occasionnera des dépenses de plus en plus grandes pour l'entretien des routes, dépenses qui, naturellement, seront encore à la charge des Pouvoirs publics.

C'est donc l'Etat, c'est-à-dire l'ensemble des contribuables, qui aura à supporter tous les frais de la lutte désordonnée et insensée entre la Route et le Rail, sans compter l'évaporation des capitaux employés pour la construction des chemins de fer, et qui, le plus souvent, ont été avancés par l'Etat.

On est en droit de se demander quel avantage peut finalement retirer de cette lutte l'usager, qui, il ne faut pas l'oublier, est en même temps contribuable ? Car si, en utilisant sur certains parcours l'automobile, il réalise une économie, il doit la rendre ensuite au décuple sous forme d'impôts. Il ne peut pas sans doute discerner son véritable intérêt : attiré par l'économie immédiate, quoique momentanée, que lui offre, dans certains cas, l'automobile, il lui donne forcément la préférence et contribue ainsi à son développement. Mais l'Etat, qui est, somme toute, le gérant de la fortune publique et le régulateur des services publics, a le droit et le devoir d'intervenir pour mettre fin à une lutte désastreuse pour l'intérêt général.

Il reste à savoir par quels moyens l'Etat pourrait y parvenir sans se départir du devoir qui lui incombe d'autre part, de respecter les initiatives privées et la liberté du travail et de ne pas entraver l'industrie nationale.

Il n'est certes pas dans mon intention de suggérer la suppression de la concurrence que je suis le premier à considérer, tant qu'elle s'exer-

ce loyalement et dans le cadre des lois en vigueur, comme un véritable bienfait du point de vue économique. Mais je suis, par contre, d'avis que dès l'instant où elle cesse d'être loyale ou s'exerce illégalement et au détriment de l'intérêt général, les Pouvoirs publics ont le devoir de la combattre par tous les moyens à leur disposition.

Qu'elle soit assurée par l'Etat ou confiée à des Compagnies privées, l'exploitation des chemins de fer a été partout et toujours considérée comme un monopole, ce qui implique le privilège qu'à l'exclusion de tout concurrent un gouvernement se réserve ou concède à un tiers de vendre un produit ou de gérer une entreprise.

En matière de chemins de fer, ce monopole s'entend à un double point de vue : de ne permettre l'utilisation d'une même ligne qu'à son seul exploitant, et, d'autre part, de ne pas autoriser la construction et à plus forte raison l'exploitation de lignes parallèles ou reliant, pour les desservir, les mêmes localités que les lignes déjà concédées. En retour de ce privilège, les concessionnaires sont soumis vis-à-vis du concédant, en vertu des conventions conclues avec lui, à toute une série d'obligations, que je crois inutile de rappeler ici, qui se traduisent en dernière analyse en une redevance en argent venant forcément en déduction des recettes d'exploitation.

Il y a lieu également d'ajouter qu'indépendamment des obligations qui découlent des conventions en vigueur, les exploitants des chemins de fer, Etat ou Compagnies, sont astreints à suivre une politique des transports en vue de favoriser le développement de telle ou telle autre branche de l'économie nationale et, pour ce faire, ils se trouvent dans l'obligation de transporter à perte certaines marchandises lourdes et de peu de valeur quitte à se rattraper, autant que faire se peut, sur le transport d'autres marchandises de plus grande valeur et pouvant, en conséquence, supporter des frais de transport plus élevés.

Voilà, en quelques mots, le cadre rigide dans les limites duquel les chemins de fer sont obligés de fonctionner et dont ils ne pourraient sortir sans l'autorisation des Pouvoirs publics ou bien sans la révision et la modification des dispositions légales en vigueur.

Voici maintenant dans quelles conditions opère l'automobile et comment elle réussit à enlever aux chemins de fer le plus clair de leurs recettes.

Aucune convention ou autre disposition légale ne lie un service d'automobile aux Pouvoirs publics, si ce ne sont quelques concessions moyennant une subvention, pour l'exploitation de certaines lignes improductives. Il est ainsi libre de circuler où bon lui semble sans qu'il soit astreint à un itinéraire déterminé ou à un horaire fixe ; il s'arrête donc où il veut et il repart lorsque cela lui convient. Il n'a pas besoin de gares, ni de télégraphe ou de téléphone, ni de signaux, ou de toute autre installation fixe. N'étant soumis à aucun contrôle financier de la part de l'Etat, il ne tient qu'une comptabilité sommaire pour ses propres besoins. Il n'a aucune obligation de soumettre ses tarifs à l'homologation des Pouvoirs publics. Il traite de gré à gré avec les usagers et perçoit ce qui lui convient.

N'ayant aucune obligation de transporter tout ce qu'on lui présente, il a la faculté de faire un choix raisonné parmi les marchandises à transporter tant au point de vue de leur nature, de leur valeur et de leur quantité que de la destination et de la distance à parcourir ; dès lors, il choisit, naturellement, celles qu'il peut enlever le plus aisément au chemin de fer, sans qu'il en résulte de préjudice pour ses propres intérêts.

Le capital de premier établissement, ou la mise de fonds se limitant à la valeur du matériel roulant, l'automobile n'a que des charges financières extrêmement limitées.

Dans ces conditions, une entreprise de transport sur route peut fonctionner avec un personnel des plus limités et sans grande paperasserie, d'où des dépenses d'exploitation minimes.

Cet exposé sommaire de la manière dont fonctionne l'automobile fait ressortir très clairement et suffisamment les avantages de l'automobile sur les chemins de fer et explique les raisons pour lesquelles la première parvient à concurrencer aisément les seconds. Il en résulte non moins clairement que la lutte entre ces deux moyens de transport est non seulement inégale, ce dont on ne saurait faire grief aux entreprises de transport sur route, qui n'ont en vue que leur intérêt particulier, mais en même temps illégale, ce qu'on serait en droit de reprocher aux Pouvoirs publics, qui permettent ainsi de porter atteinte, pour les raisons exposées, à l'intérêt général dont ils assument la sauvegarde, et aussi d'enfreindre les dispositions légales qui régissent l'exploitation des chemins de fer.

Le fonctionnement de l'automobile tel qu'il

se pratique actuellement est, en effet, illégal, parce qu'il ne tient aucun compte du privilège concédé aux chemins de fer. Il ne suffit pas de dire que l'automobile n'est pas un convoi qui circule sur rails, pour prétendre que le monopole dont jouissent les chemins de fer n'est pas violé. Ce serait un argument des plus spécieux, car là où l'on ne pourrait pas permettre, conformément aux clauses des conventions, l'établissement d'une nouvelle voie ferrée, on n'est pas en droit d'autoriser qu'on y effectue des transports par tout autre moyen qui, forcément, ne pouvait pas être prévu lorsque les conventions en vigueur furent conclues.

Dès lors, les moyens par lesquels les Pouvoirs publics pourraient parvenir à mettre fin ou, si l'on préfère, à rendre légale la lutte entre la Route et le Rail se trouvent être tout indiqués.

En effet, de deux choses l'une, ou bien soumettre l'automobile aux mêmes charges et obligations que les chemins de fer, ou bien rendre à ces derniers la liberté de fonctionnement et d'action dont jouit actuellement l'automobile. Mais comme, d'autre part, je ne vois pas trop comment on pourrait assujettir l'automobile aux mêmes charges et obligations que les chemins de fer, charges et obligations qui, du reste, sont surannées et incompatibles désormais avec les conditions actuelles de l'existence, et que d'autre part, il serait peut-être dangereux de rendre aux chemins de fer la liberté quelque peu désordonnée dont jouissent actuellement les transports sur route, une solution intermédiaire s'impose. Elle devrait tendre, en principe, à réglementer le fonctionnement et à circonscrire le champ d'action de l'automobile afin qu'il ne fasse pas double emploi avec le chemin de fer. Elle devrait, d'autre part, rendre plus élastique l'exploitation ferroviaire.

Ce n'est, je pense, que de cette manière que la lutte entre la Route et le Rail deviendrait loyale et que, dans ce domaine comme dans tous les autres, la concurrence pourrait porter ses fruits et devenir réellement profitable à l'usager.

Athanase Politis,

Ancien Directeur des chemins de fer helléniques.

VARIÉTÉS

LE CHARME ROUMAIN : BUCAREST

I. — *Bucarest, ville d'Orient.*

Depuis la gare de Teïus, l'une des stations de la Transylvanie annexée, où je les ai vus dès les premières heures du jour, prêts à se rendre à leur travail ou endimanchés dans leur grande blouse blanche serrée à la taille par une ceinture écarlate et retombant ensuite en petits plis à la manière des fustanelles, sur un pantalon de lin blanc, je connaissais l'aspect bonhomme et pittoresque des paysans roumains.

A Brassov, toute une troupe était montée, les mains pleines des fruits savoureux de la terre, les femmes un grand foulard rouge noué sur la tête, les bords retombant sur leur nuque découverte, avec des démarches de reines... Il en était encore venu à Sinaïa, descendant des fraîches montagnes qu'égayent des maisons de bois où, nostalgiquement, on voudrait fixer sa demeure.

Heureuse terre qui, avec les beaux fruits qu'arboraient ces bandes joyeuses, produit une aussi allègre paysannerie. Il n'est sans doute pas vrai qu'ici l'homme travaille à la manière des condamnés, tant la vie coule agréablement et tant le ciel a de sourires...

Pourtant, la vue de Bucarest fut pour moi d'abord une déception. Quoi ? C'était cela la ville que l'on appelle ici « un petit Paris ? » Ces rues creusées d'ornières et accidentées de flaques où pataugeaient, pieds nus, des marchands de quatre saisons, de blanc vêtus, et des paysannes sans chaussures ; ces tramways étiques à chevaux poussifs qui circulent avec un bruit de vieille ferraille ; ces masures branlantes, enfumées, ces toits dégarnis voisinant avec des maisons neuves, le tout s'étalant au long d'avenues qu'ils dénomment « boulevards » ?

Contraste pénible !... j'arrivais de la belle et royale cité de Budapest, majestueuse avec ses palais et ses dômes qui dominent l'admirable cours du Danube, agréable avec son « corso » qui suit les bords du fleuve et le doux balancement des embarcations qui vous mènent, les soirs tièdes, jusqu'aux rivages illuminés de l'Ile Sainte-Marguerite...

Et je ne dis rien des hôtels, essentiellement

inconfortables à Bucarest, si propres, si parfaitement tenus en Hongrie...

Pourtant, la mesure n'est plus la même et l'échelle aussi a changé.

Car Budapest est occidentale et la distance, moralement, apparaît insignifiante entre elle et Paris... alors que Bucarest, ville d'Orient, où résonne le son de la langue française, emprunte précisément son charme à ses aspects inattendus comme à la douceur de s'y sentir presque chez soi...

Entre ses attaches byzantines et l'effort qu'elle fait pour s'occidentaliser, conformément à ses affinités latines, s'insère précisément un contraste permanent à quoi cette cité unique doit le plus clair de sa séduction.

Car elle est séduisante, jusques et même dans ses défauts:

Dans ses contrastes, tout d'abord, qui, après vous avoir heurté, vous attirent. Qu'un couple de bœufs attelés à ces longs chars aux essieux gémissants qui descendent des montagnes voisines ou arrivent de la campagne, sentant la bouse de vache, la terre fraîche et le petit lait, rumine auprès d'un des beaux immeubles qui se construisirent boulevard Lascar Catargiu ; qu'une puissante « Ford » écrase de sa force le véhicule campagnard et cahote au milieu des flaques qui, entre les pavés disjoints de la chaussée, emmagasinent dans leurs reflets toute la poésie d'un ciel sans nuages, ce sont là contrastes charmants et que l'on recherche, amusé que l'on est de ne les point retrouver ailleurs.

Ailleurs?.. Si, à Stamboul, dans la vieille Stamboul de mes souvenirs et qui remonte à celle des « Désenchantées » de Loti, j'ai contemplé d'aussi curieux spectacles...

Il y a mieux : le grouillement des marchands autour du quartier que traverse, à Bucarest, la Dombovitza, horrible petit cours d'eau jaunâtre, à quoi la présence des vendeurs de tapis, étalant, sur ses bords, le bariolage de leurs marchandises donne pourtant un aspect pittoresque et local; les gesticulations, les bruits et aussi la présence, devinée, tant elle est discrète, d'une minuscule église octogonale, aux rares ciselures, en tout semblable aux « turbehs » de Pera ou de Galata; tout ce tumulte de bazard, tout ce pittoresque d'Orient, fait d'exubérance humaine et de choses rares et fanées, autour de quoi circulent des mendiants criant misère : tout me rappelle des coins de Constantinople, aux environs du « vieux Sérail » ou dans les venelles qui avoisinent la charmante mosquée d'Eyoub.

Des paysans venus de leur terre, portant un long bâton dont chaque extrémité supporte, au bout d'une corde, un plateau surchargé de fruits ou de volailles, vont et viennent. Leur costume, tout blanc, met une note joyeuse dans l'animation de la foule.

Où les avais-je donc déjà vus?... Oh! je me souviens ! Sur les bas-reliefs de l'arc-de-triomphe de Constantin à Rome, eux-mêmes débris sauvés du désastre qui fit disparaître un arc plus ancien dédié à Trajan le Dacique, le même dont les légions peuplèrent ce sol roumain et y firent souche latine. Là, ciselés dans le marbre que les siècles ont pâtiné d'or, des paysans daces ont même masque, portent exactement même costume que ceux dont j'aime à voir ici la silhouette... Bien peu de choses ont changé.

Bucarest, ville orientale, a de l'Orient le charme et la douce langueur.

Car, on s'aperçoit bien vite que cette cité ne ressemble point à nos villes tentaculaires surpeuplées d'immeubles banals.

Elle s'étend, sans plan précis, au hasard du caprice ou des convenances de chacun... Les rues centrales — où, le soir, toute l'élégance s'exhibe — une fois franchies, c'est un ensemble capricieux et charmant de maisons coquettes et généralement assez basses, semblables à des villas provinciales, chacune enclose entre des murs blancs qui enserrent des jardins parfumés d'où émergent fleurs et verdures.

Il en est de plus neuves, au « style roumain », colonnettes en torsades soutenant des toits de loggia, aux cintres trilobés... et ce sont les plus accueillantes.

C'est là, dans une de ces délicieuses demeures propices au rêve et au silencieux travail que nous fûmes surprendre M. Stelian Popesco, ministre de la Justice, et moi, sans hâte, le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Tataresco.

Il est question de M. Tataresco dans les « Bourreaux » de M. Barbusse. On l'y représente en Croquemitaine pour avoir, comme il le devait, réprimé les tentatives communistes de Tatar-Bounar.

Ai-je besoin d'ajouter qu'en cette circonstance M. Tataresco, qui est un esprit des plus fins et des mieux avertis des choses de France, sauva et son pays et, qui sait encore ? l'Occident, le nôtre, de la barbarie bolcheviste ?

— Nous montons ici, à notre frontière rouge.

m'a-t-il dit, la garde au nom de l'Occident, qui ne paraît pas s'en douter... Nous y faisons notre devoir simplement. Mais croyez bien qu'il nous serait aussi plus agréable de jouir des arts et de la vie et d'oublier que le feu couve quelque part là-bas...

Quant aux invectives des bolchevistes, M. Tataresco, qui est philosophe, a le bon sens de s'en amuser et d'en rire : « *impacidum ferient...* »

***

II. — *Sur la tombe du roi Ferdinand.*

Il m'était réservé de faire d'autres rencontres intéressantes au cours d'une cérémonie funèbre — ou « parastase » — célébrée à Curtea de Argesh, à la mémoire du roi Ferdinand, et où assistaient, avec les ministres, M. Ionel Bratiano à leur tête, les membres de la famille royale et du Conseil de Régence...

A environ 150 kilomètres de Bucarest, en pleine province de Valachie, Curtea de Argesh est un vieux monastère dont la chapelle, restaurée, aux murs extérieurs gravés d'inscriptions byzantines, sert de sépulture aux souverains de Roumanie, lesquels y dorment leur dernier sommeil côte à côte avec de très anciens voïvodes...

Là repose celle qui fut la belle et spirituelle Carmen Sylva, à côté de son époux Carol. A gauche de l'entrée, depuis bientôt trois mois, là gît aussi la dépouille de Ferdinand, sous une salle de marbre blanc que surchargent aujourd'hui des bouquets de fleurs.

Le ministre de la Justice, M. Stelian Popesco, qui, à ses hautes fonctions, joint celles de directeur de l'Université, avait eu l'obligeance de me venir prendre à mon hôtel.

C'est à sa suite que je pénétrai dans le train royal où, entre autres ministres, j'eus le plaisir de rencontrer le docteur Angelesco, ministre de l'Instruction Publique, homme d'une grande culture et d'un commerce des plus aimables, et aussi le très sympathique préfet de police de Bucarest, le général Nicoleano, figure qui est en train de devenir légendaire dans le pays.

Dans la chapelle funéraire, où je venais d'admirer, sous la conduite du docteur Angelesco, un superbe évangéliaire enluminé par les propres mains de la feue reine Carmen Sylva, les ministres s'étaient rangés à droite de l'iconostase ; la reine, en grands voiles de deuil, la princesse Hélène, mère du petit roi Michel, la reine Elisabeth de Grèce, la princesse Ileana ; à gauche, à deux pas de moi, le prince Nicolas, figure assez falote et, un peu plus loin, le patriarche Miron Christo et les métropolites des diverses provinces du royaume...

Des lampes d'argent trouaient l'ombre de leurs tremblottements réguliers !

Rien d'émouvant comme les splendeurs véritablement fastueuses de cette liturgie funèbre, selon le rite byzantin, qui se déroulait lentement, parmi les chants polyphoniques où se mêlaient les voix, dans une supplication insistante : « Domne, miloueste ! « Seigneur, ayez pitié ! »... cependant qu'un diacre en dalmatique ramagée, au-dessus de cet appel désespéré, faisant éclater d'une formidable voix de basse noble, les accents d'un « tropaire » funèbre, qui vous secouait jusqu'aux entrailles...

Mais, à travers ces splendeurs et ces plaintes, parmi les chants des choristes et les fumées bleues de l'encens, qui donnaient à ces sortes d'absoutes un aussi majestueux caractère, c'est la Roumanie tout entière, pleurant son roi et désemparée par sa perte qui m'apparaissait, d'autant plus pitoyable à mes yeux, qu'elle est en proie à une sorte de désarroi politique dont cependant tout porte à croire que sa robuste vitalité ne subira nulle atteinte... Car la crise consécutive à la mort du roi ne sera que passagère. Et déjà même, elle est conjurée...

A la porte, pressés en rangs silencieux, les paysans et les paysannes de Curtea de Argesh mêlaient leurs soupirs à ceux des autres assistants et leurs costumes, d'un blanc de fête, rehaussaient par contraste les chamarrures des officiers de la cour, impeccables dans leurs uniformes...

Quand tout fut fini, je pris un instant pour admirer l'intérieur de l'édifice, décoré de fresques byzantines, un peu trop neuves, et surmonté d'une haute lanterne que soutiennent de hautes colonnes... La reine Marie jetait ses dernières prières et ses ultimes sanglots sur la tombe royale... Les paysans, recueillis, n'avaient point bougé. Alors, j'ouvris discrètement un petit livre que j'avais sur moi et qu'avait écrit cette même reine que j'observais écroulée auprès de ce tombeau très simple.

Et je lus :

« Délicieuses sont les chapelles qu'un artisan au cœur dévôt a peintes du haut en bas de figures de saints aux faces pâles... J'ai vu une église au milieu d'un champ de maïs... »

Cette chapelle monocale et royale, dans un paysage de collines aux lignes molles, parmi

les champs de céréales coupés ça et là de boqueteaux, répondait à peu près à la description...

J'avais devant moi la reine, auteur de ces évocations, et les sites eux-mêmes. Et... dans la personne des paysans du village, l'âme entière de la Roumanie, s'inclinant sur les restes de son dernier roi...

Quelqu'un me frappait sur l'épaule : « Etes-vous content ? »

C'était M. Stelian Popesco qui me tirait ainsi de ma rêverie.

Je ne vous dirai pas ce que fut ma réponse. Il n'est pas difficile, n'est-ce pas, de le deviner...

Rentré à Bucarest, j'ai longuement erré, à l'aventure et en artiste, parmi les rues silencieuses au long desquelles s'ouvrent des portes discrètes donnant sur des jardins fermés... Le soir m'y a surpris sans que j'eusse fini de goûter la poésie de cette ville qui ressemble à une interminable banlieue. Des chiens aboyaient à la lune et, noyés d'ombre, des groupes, ayant quitté les rendez-vous bruyants de la « Calea Victoriei », s'attardaient sous les tilleuls...

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

ÉTATS-UNIS.

Dans *The Spectator*, M. Frederick Hoffmein nous montre, par l'exemple de l'Amérique, une des suites auxquelles on songe le moins, mais en même temps les plus attristantes, de la crise économique que nous traversons.

On a compté aux Etats-Unis, l'an dernier, quelque [illegible] suicides dont beaucoup sont attribuables aux privations, à la misère, aux angoisses, à toute la longue dépression consécutive au chômage. Là-bas, les Compagnies d'Assurances en viennent à s'inquiéter sérieusement aujourd'hui des pertes qu'elles enregistrent du fait des morts volontaires.

L'une d'entre elles, et la plus importante, semble-t-il, la *Metropolitan Life Insurance*, devait, pour tenir ses engagements, sortir de ses caisses, en 1921, la somme de 880.871 dollars au seul chapitre des suicides... et elle en sortait celle de 6.494.254 dollars en 1931. En d'autres termes, les paiements après suicides s'élevaient à 1,9 pour cent du total des débours effectués par la dite Compagnie en 1921 tandis qu'ils s'élevaient à 4,4 pour cent dix années plus tard.

Sans une étude sérieuse des moyens de prévenir la mort volontaire, conclut M. F. Hoffmein, celle-ci sera bientôt aussi fréquente dans l'Amérique du Nord que dans l'Europe continentale.

*
* *

Aux Etats-Unis, il a été récemment procédé (*The New Republic*) à l'évaluation de la fortune nationale, laquelle s'élève à 367 milliards de dollars. La valeur des grandes entreprises d'affaires figure dans ce total pour [illegible] milliards de dollars approximativement, dont 165 au compte d'environ 300.000 corporations non financières. Les deux cents plus importantes de celles-ci contrôlaient, il y a trois ans, 38 %, à peu près de la valeur totale des grandes entreprises et [illegible] % de la richesse nationale.

TCHÉCOSLOVAQUIE.

La presse anglaise et la presse américaine rendaient hommage, il y a peu, au sang froid et à la maîtrise de soi dont la France fait montre, devant tant de tapageuses manifestations et au milieu des interminables fluctuations de la politique européenne. C'est que « la France estime que seule l'inexpérience politique supporte les vivats répétés ou les gémonies » et qu'elle a « l'intuition que le fond des peuples ne change guère ». Ainsi dit, dans *l'Europe Centrale*, M. Jacques Ancel.

Que l'on jette un coup d'œil sur le passé : on constate aussitôt que « l'Histoire de France offre une unité éclatante, malgré les régimes divers et les épisodes changeants ».

Depuis que la France a fait son unité interne, son rôle extérieur a toujours été de maintenir en Europe un équilibre. « Elle n'a jamais cherché d'adversaires que dans ceux qui menaçaient moins elle-même que la stabilité de l'Europe. La doctrine a pu varier ; mais le but est éternel. La force de la Révolution, continuée presque inconsciemment par les armées impériales, a été de fournir à cette vieille stabilité nécessaire, un principe d'action adapté aux besoins modernes : le principe national... Elle (l'opinion française) a soutenu l'Italie en formation avant de donner son appui aux « petites » nations en gésine. La voie tracée peut dessiner des zigzags : elle conduit toujours au but. Tout se passe comme si le Génie historique était notre guide. Faisons-lui encore confiance ».

*
* *

D'après la statistique du Bureau International du Travail, la Tchécoslovaquie vient immédiatement pour ce qui regarde le nombre des sans-travail après les cinq grandes puissances d'Europe et d'Amérique (Etats-Unis, 11 millions et demi de chômeurs au 1er janvier 1933, Allemagne 6 millions, Grande Bretagne près de 3 millions, Italie 1.225.000, France 1 million, Tchécoslovaquie 865.000) : « c'est évidemment d'un assainissement général de l'économie mondiale que l'on peut attendre le seul remède radical à ce mal si grave pour la vie économique, sociale et politique de l'Etat ». Du moins, les chiffres attestent-ils que la Tchécoslovaquie fait tout ce qui est en son pouvoir pour se sauver elle-même « sans attendre les suites toujours problématiques de la Conférence économique mondiale ».

*
* *

C'est encore l'*Europe Centrale* qui nous donne, sous la signature de M. Juraj Palovic d'intéressantes précisions sur les rapports franco-magyars dans le passé.

Notre chroniqueur constate que les antécédents de la magyarophilie d'aujourd'hui ont occupé plus d'écrivains hongrois que d'écrivains français... Pour trouver une époque où l'esprit français exerça sur les Magyars une action puissante et continue, il faut remonter à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Les doctrines des philosophes français armèrent alors la noblesse magyare contre les Habsbourgs. « On sait trop peu que Montesquieu visita la Hongrie en 1728 et s'arrêta à Bratislava, alors Presbourg... Les œuvres de Montesquieu et surtout celles de Rousseau étaient très lues en Hongrie... »

Le nombre des Magyars vivant en France a été évalué à 70.000 par M. A. Molnar, le secrétaire de l'Union magyar à Paris. « Cette dernière institution, composée d'environ 50 savants, écrivains, journalistes, etc..., appartenant tous à la jeune génération, est sans doute appelée à jouer un rôle important dans le rapprochement entre les deux pays ». Ce groupe est, dès maintenant très populaire auprès de la jeunesse hongroise, bien que son influence dans les affaires du pays, demeure encore insensible.

GASTON CHOISY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

ALFRED COVILLE, membre de l'Institut. — *Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du XVe siècle* (Auguste Picard).

Jean Petit est ce moine qui se chargea de défendre, sinon de légitimer devant le conseil royal de France, le meurtre du duc d'Orléans, frère de Charles VI, par les hommes du duc de Bourgogne, Jean sans peur. Le meurtre est du 23 novembre 1407; le discours de Jean Petit du 8 mars 1408. Mais la procédure de justification devait se prolonger de longues années, traversée par les négociations diplomatiques auxquelles se prêtèrent et tour à tour se dérobèrent la veuve et les enfants de la victime, les crises de la folie de Charles VI, l'assassinat de Jean sans peur à Montereau, les controverses qui soulevèrent le grand schisme dans l'ordre ecclésiastique et politique (sans parler du trouble jeté dans les consciences chrétiennes), enfin les assises solennelles du concile de Constance au cours desquelles la question du tyrannicide fut évoquée avec tant d'autres relatives à la paix et à l'unité de l'Eglise. Le savant ouvrage de M. Coville met dans tout cela la clarté indispensable. Il prend soin de rechercher à la fois les origines de Jean Petit, théologien renommé avant même que d'être mêlé au procès d'assassinat de Charles d'Orléans, et de la controverse même du tyrannicide, transmise par les philosophes et publicistes de l'antiquité aux dialecticiens et disputeurs du moyen âge. Copieuse enquête, hérissée de textes comme il est nécessaire, mais combien prenante à suivre dans les chapitres lucides de M. Coville. Ouvrage sévère d'apparence, qui se révèle, à qui prend tâche de le pénétrer, tout bouillonnant des fureurs d'un temps qui n'était rien moins que calme et capable de faire sentir tout ce qui, dans ces vieilles écritures, est inclus de passion et de vie.

P. F.

PIERRE CHAMPION. — *Mon vieux quartier* (Bernard Grasset).

C'est un délice pour celui qui s'est accoutumé à admirer en M. Pierre Champion l'historien du XVe siècle français, que de le suivre dans la tournée qu'il entreprend à travers son « vieux quartier », celui de Saint-Germain-des-Prés. Heureux quartier, au demeurant, qui fut si bien habité au cours des derniers siècles et qui a la bonne fortune aujourd'hui de fixer la curiosité érudite de M. Champion. De mettre aussi en pleine valeur ses dons d'artiste. Grâce à la fiction qui suscite devant nous la figure de « père Brichard », collaborateur modeste et ami des bons libraires du quartier, de Saint-Sulpice au quai Malaquais, l'auteur ramène à la lumière bien des ombres qui remplirent autrefois et animèrent les vieilles rues. C'est Racine et les dames de Mailly, les premiers protestants de la « petite Genève » et Adrienne Lecouvreur, Voltaire mourant chez le marquis de Villette et la pompe funèbre d'Anatole France, en face du magasin d'édition qui porte encore le nom de Champion, que fonda le père de l'auteur, évoqué ici d'une manière si juste et touchante, et que M. Pierre Champion aime d'un cœur fervent. Que de belles existences, dignes, laborieuses, modestes, ou brillantes et fugitives, ont trouvé asile dans ces hautes maisons, dans tel hôtel de la rue Visconti, de la rue de Grenelle, ou sur le quai Conti, dans cette mansarde qui abrita le jeune Bonaparte! Tout cela renaît, avec infiniment de charme, sous la plume de M. Champion, au cours du plus instructif voyage qu'un curieux de vie humaine puisse entreprendre dans un coin du vieux Paris.

P. F.

Histoire de l'art

LÉON VALLAS. — *Claude Debussy et son temps*. (Alcan).

Le premier grand livre sur Debussy.

M. Léon Vallas avait été le premier, en 1927, à consacrer un livre au grand musicien français. Il a repris son sujet et il l'a traité largement en un volume de dimensions imposantes.

Soucieux d'éviter des indiscrétions superflues et blessantes, ne se fondant que sur des documents publics, ne retenant de la vie de Claude Debussy que ce qui est utile à la compréhension des œuvres, il a pourtant éclairé bien des points restés jusqu'à présent obscurs et dévoilé plus d'un mystère.

M. Léon Vallas a tenu à laisser unies, mêlées intimement, la vie et l'œuvre du musicien français. Son étude attentive de chacune des compositions — il y en a près de deux cents — est faite selon l'ordre des dates; elle replace chaque ouvrage dans son cadre; elle utilise en grand nombre les jugements, souvent amusants et parfois incroyables, que publièrent les critiques lors des premières auditions des partitions principales, notamment de *Pelléas et Mélisande*, des *Nocturnes*, de *La Mer*, du *Martyre de Saint-Sébastien*...

Ce livre, dans lequel Debussy, sa famille, ses amis, ses louangeurs ou ses censeurs sont présentés en pleine action, est abondamment illustré de reproductions de manuscrits, de photographies hors-texte; il comprend aussi, comme frontispice, le beau portrait en couleurs composé en 1885 par Marcel Baschet.

Un catalogue des œuvres de Debussy avec — innovation précieuse — l'*incipit* de chacune des deux cents partitions du musicien (catalogue comprenant plus de quatre-vingts pages de musique gravée) et des tables des œuvres et des

nous cites complètent ce grand ouvrage au cours duquel, [illegible] la l'impartial historien qu'est M. Léon Vollas laisse deviner qu'il fut un critique passionné...

Critique sociale

DANIEL-ROPS. — *Les Années tournantes*. Edit. du Siècle.

Ce cahier groupe, sur un thème dont l'actualité est dramatique, les témoignages et les commentaires de l'auteur du *Monde sans âme*. Qu'il s'agisse de politique, de littérature, de vie sociale, de tout, le conflit auquel nous assistons aujourd'hui est celui de l'ordre et du désordre, du désespoir inutile et de l'espérance constructive. Allons-nous vers un bouleversement total, une subversion de nos valeurs morales ? Beaucoup le croient, et ne font rien pour éviter la chute dans l'abîme. *Années tournantes* que les nôtres, mais il nous appartient de faire qu'elles aboutissent au chaos ou qu'elles fassent naître une civilisation plus humaine, plus harmonieuse. Puiser dans une lucide compréhension de nos problèmes le désir de travailler à cette révolution spirituelle dont le besoin se fait impérieusement sentir, telle est la tâche que Daniel-Rops propose aux jeunes hommes, sans aucun souci de vaine littérature et sur un ton d'amitié et de ferveur.

ROBERT VALLERY-RADOT. — *Le temps de la colère*. Grasset.

Cette paix si trouble, aux masques si inquiétants, quel est son sens secret ? Quels sont ses inspirateurs cachés, ses bénéficiaires véritables ? La guerre qui l'a enfantée n'a-t-elle pas été une immense mystification, comme la sanglante mise en œuvre d'un sombre messianisme ? Faut-il n'y voir qu'une nouvelle scène shakespearienne — un peu longue — traversée de quipropos, de travestissements tragiques et bouffons au milieu du tonnerre et des éclairs de ce drame spirituel, commencé depuis cent cinquante ans et qui n'est autre que la Révolution universelle ?

Quand, le 17 septembre 1919, un Viviani, président de la Commission de la Paix, vient nous dire dans son discours à la Chambre : « Vous croyez avoir fait la guerre, vous n'avez pas fait la guerre, vous avez fait une révolution », l'historien a le droit de chercher d'autres explications que les versions officielles.

Philosophie

EMILE LABARTHE. — *La Liberté en crise*. Marcel Rivière.

« Liberté ou le Crépuscule d'une idole, tel est le titre du drame où se joue le sort de la Civilisation ».

Sans doute, en un temps où la liberté est de toutes parts [illegible] par les dictatures de droite ou de gauche, également alliées au syndicalisme, n'était-il pas inutile d'approfondir la notion même de l'indépendance et de la dignité du citoyen, d'en retrouver le fondement dans les écrits de J.-J. Rousseau et de Montesquieu, les discours de Mirabeau et Danton, Gambetta, Jules Ferry, Waldeck-Rousseau... Ce sont les titres de noblesse d'une notion essentielle à notre vie présente, que nous rappelle M. Emile Labarthe, dans la première partie de ce livre, avant d'étudier les déviations de principes justes dans les applications de notre régime républicain : fonctions électorale, parlementaire, ministérielle, abus des recommandations, groupes parlementaires et clubs politiques, etc...

En une seconde partie sont précisées les conditions de la liberté économique, et voici le procès de l'étatisme, si [illegible] et l'[illegible].

La troisième partie [illegible] dans la défense de la civilisation occidentale ». M. Labarthe [illegible] viétique, l'organisation du plan quinquennal. La révolution [illegible] des instants les plus [illegible].

Comment défendre la liberté et la civilisation occidentale ? Comment on envisage la lutte en Italie, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne et en France, tels sont les titres des derniers chapitres.

M. Labarthe conclut que la civilisation occidentale est un principe spirituel et souhaite la formation d'un bloc d'Occident, en société de peuples gardant tous leur individualité propre, mais unis dans le sentiment des intérêts communs à défendre. Nul ne contestera la noblesse et la portée humaine d'un tel vœu, dont malheureusement les événements récents ne semblent pas présager la réalisation prochaine. V.

Dr CHARLES GILLOUIN. — *Journal d'un Chrétien philosophe*. (Nouvelle Librairie Française).

Les pages qu'on lira sous ce titre sont la reproduction quasi intégrale d'une sorte de *Journal* intime tenu par le Dr Charles Gillouin, [illegible] à l'Hôpital militaire de Marrakech, où il était affecté depuis quelques mois. Sur un certain nombre de questions les plus passionnément débattues à l'heure présente, sur les conditions d'une philosophie authentiquement chrétienne, sur la structure idéologique et sur les transformations historiques du Calvinisme, sur les rapports de la Réforme avec la Révolution, la démocratie, le capitalisme, sur la valeur religieuse du socialisme, du puritanisme, du pragmatisme, de l'idéalisme, sur les relations de la Grâce et de la Nature, de la liberté et de l'autorité, du vrai et de l'utile, du spirituel et du temporel, sur bien d'autres problèmes encore, le *Journal* de Charles Gillouin apporte des vues d'une originalité et d'une profondeur saisissantes. Mais on n'y trouvera pas seulement un penseur, on y trouvera un homme, un chrétien, un de ces élus chez qui la vie intérieure prend directement en Dieu sa source et y puise une pureté, une plénitude, une puissance de rayonnement incomparables. Si j'avais à marquer d'un trait le caractère essentiel de cette personnalité si complexe et si attachante, je dirais qu'il réside dans la rencontre, si rare, au sein d'une même âme, d'un cœur tendre avec un esprit sûr, d'une humilité totale et d'une [illegible] sans limite avec un [illegible] incorruptible loyauté de pensée.

Roman

ANDRÉ THÉRIVE. — [illegible].

Etrange histoire d'un jeune ménage de sous-officier dont la femme, Anna, s'efforce de vivre en imagination, les conséquences d'une faute qu'elle n'a pas commise, et le paie de sa vie, tandis que le mari, Edouard, s'efforce de fuir la vision d'un crime dont il n'est pas directement coupable. Une mort subite au début, une autre au milieu, une troisième à la fin. Peinture de la vie de garnison à Tulle, à Limoges, à Tlemcen où vient échouer Edouard, après son pseudo-crime. Surtout peinture d'âmes simples,

que la moindre complication affole et désarme devant la vie. On ne peut pas ne pas songer à Mme Bovary, mais c'est une Mme Bovary située à un échelon plus bas dans l'échelle sociale. Oserons-nous dire que le style n'est pas indigne du modèle ? C'est certainement une des meilleures réussites de l'auteur, et de l'école populiste.

R. Troude.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

A LA MÉMOIRE DE VOUK KARADJITCH.

La Yougoslavie a célébré la mémoire de Vouk Karadjitch, grand réformateur de la langue serbo-croate et collectionneur des richesses folkloristiques yougoslaves.

Le 17 septembre, on a procédé, à Tremitch, village natal de l'écrivain Vouk Karadjitch, à l'inauguration de sa maison natale reconstituée, en hommage aux services rendus par ce fils du peuple à l'œuvre d'unification littéraire et culturelle de la nation yougoslave tout entière. En effet, les mérites de Karadjitch pour le développement de la civilisation yougoslave sont grands, car à l'époque où il a débuté comme littérateur et comme réformateur, c'est-à-dire, au début du siècle dernier, la vie culturelle et littéraire des diverses branches de la nation yougoslave était très divisée et se développait dans des directions différentes, en marge du gros de la nation.

L'œuvre et l'importance des travaux de Karadjitch sont tellement considérables pour le développement culturel des Slaves du Sud, qu'ils méritent d'être rappelés ici dans leurs principaux traits, car ils montrent la puissance décisive de la volonté et de la clairvoyance d'un seul homme dans l'évolution de tout un pays.

Après avoir fait quelques études élémentaires dans divers endroits de sa petite patrie, après la chute de la Serbie (1813), Karadjitch se trouve à Vienne où la connaissance qu'il fait avec le savant slovène Kopitar, professeur de langues slaves à l'Université de Vienne, est décisive pour la vie et l'activité littéraire de Karadjitch. Kopitar connaissait à cette époque uniquement la langue littéraire serbe et non pas celle qui était parlée par le peuple serbe. Il fut étonné de la beauté et de la richesse de la langue parlée par Vouk Karadjitch et il lui demanda de lui préparer un recueil de poésies populaires serbes, afin de mieux se convaincre de leur richesse littéraire. Vouk se mit à l'ouvrage et, en 1814, il édita son premier recueil de poésies serbes et sa première grammaire de la langue populaire serbe. Cette œuvre força l'admiration du savant Kopitar et provoqua dans les milieux littéraires serbes de cette époque de vives polémiques. La majorité des écrivains serbes de cette époque s'éleva contre les innovations linguistiques de Karadjitch qui tint bon et se vanta même d'écrire dans la langue des « bouviers ». En 1818, Karadjitch publie son grand dictionnaire de la langue serbe, contenant 30.000 mots. Dans sa grammaire de la langue serbe populaire, Karadjitch soutient que la langue littéraire des Serbes, des Croates et des Slovènes doit être, non pas une langue artificielle créée par des littérateurs, par un mélange complexe du vieux Slavon et du Russe, mais la langue parlée par le peuple, et qui a trouvé son expression littéraire dans les innombrables poésies, contes et fables populaires créés par le peuple lui-même au cours des siècles, et qui se sont conservés par la tradition orale, de générations en générations.

Ayant posé ceci comme base, Vouk Karadjitch définit les règles extrêmement simples de cette langue, en édictant notamment l'écriture phonétique, se résumant dans la règle : « Ecris comme tu parles » et, en désignant, pour chaque son de la langue populaire, un signe alphabétique.

La réforme de la langue littéraire serbo-croate proposée par Vouk, se heurta, naturellement, à la vive opposition de la majorité des intellectuels de son époque, mais, d'autre part, il trouva de précieux encouragements, non seulement chez Kopitar, mais, également, parmi les célèbres écrivains serbes de son époque, notamment, chez Pierre Petrovitch Niegoch qui composa, dans la langue populaire, son célèbre poème épique « la guirlande des montagnes ».

La publication des poésies et des contes populaires serbo-croates par Vouk Karadjitch fut une véritable révélation pour la nation yougoslave tout entière et elle permit, par l'intérêt que lui portèrent les grands écrivains étrangers de cette époque, au monde occidental d'en apprécier les magnifiques richesses et l'incontestable originalité. L'écrivain allemand Grimm fut le premier à traduire en allemand la grammaire de Karadjitch et quelques-unes des poésies populaires serbes qui plurent tellement au grand écrivain allemand Gœthe, qu'il se mit lui-même à les traduire. C'est à cette époque que Gœthe n'hésita pas à déclarer que la poésie populaire serbe était une des plus belles poésies populaires de l'Europe.

Grâce à la renommée de Gœthe, l'intérêt pour la poésie populaire serbo-croate n'a pas cessé de grandir, depuis, dans les milieux intellectuels du monde entier, et, c'est par son intermédiaire qu'on a vu, en France, paraître la première traduction des poésies populaires yougoslaves publiée dans « l'épopée serbe » de Dosan. En 1894, *Le Globe* consacre son premier article à cette poésie et, la même année, dans le *Bulletin des Sciences Historiques*, Delain s'étend longuement sur le même sujet. On sait que Lamartine avait été fort enthousiaste du folklore national yougoslave, et qu'il traduisit plusieurs poésies populaires serbo-croates. D'autre part, à la même époque, le célèbre poète polonais Mickiewicz, professeur de littérature slave au Collège de France, tint un cours sur la poésie populaire yougoslave et affirma que « les Serbes étaient le « peuple prédestiné pour être les bardes et les musiciens « de toute la race yougoslave ». L'intérêt pour la poésie populaire yougoslave n'a pas cessé d'exister depuis, en France, parmi les connaisseurs de langues slaves et les travaux scientifiques d'un L. Léger, d'un E. Denis, d'un E. Haumant, ainsi que les belles traductions du délicat poète Ph. Lebesgue en sont le témoignage vivant.

C'est aujourd'hui à peine qu'on peut apprécier à sa juste valeur l'importance culturelle et politique de l'œuvre réformatrice du paysan-littérateur que fut Vouk S. Karadjitch, car, c'est grâce à lui que la race yougoslave a trouvé son unité littéraire qui fut un instrument précieux dans la préparation des esprits à l'idée de l'union politique yougoslave, qui s'est réalisée à la fin de la grande guerre. L'hommage qui lui fut rendu récemment par la nation yougoslave tout entière est un signe de reconnaissance nationale mérité par un grand esprit et un grand unificateur spirituel parmi les Slaves du Sud.

Balkanicus.

LA QUINZAINE COLONIALE

Le premier hommage de cette rubrique doit aller à Georges Leygues, avec émotion. Tout d'abord, nous ne devons jamais séparer Marine et Colonies dans nos reconnaissances comme dans nos aspirations, surtout en cet après-guerre où elle a été si sacrifiée par les gouvernements et l'indifférence de la nation, où notre élite ne s'est pas soucié de développer une littérature maritime, alors que se déployait une magnifique littérature coloniale. Puis, Georges Leygues a été Ministre des Colonies vers 1906; il joua un rôle important au Pavillon de Flore, puisque c'est lui qui, quoique républicain avancé, empêcha l'application des lois combistes dans notre domaine d'Outre-Mer et d'où n'a jamais perdu de vue les questions coloniales durant la guerre, notamment comme Ministre de la Marine, il fit plus qu'aucun pour nous assurer la prépondérance en Syrie, de telle sorte que, puissance méditerranéenne, la France ne fût pas évincée du bassin de la Méditerranée orientale. Saluons donc en lui un des plus vigilants militants de la Grande France en même temps que le restaurateur de la Marine, haut rôle où il fut puissamment aidé par l'incomparable architecte de son cabinet, le grand historien Henri Moysset, aujourd'hui professeur à l'Ecole Navale, l'homme qui connaît le mieux l'Allemagne et qui a parlé d'elle et de la Pologne à la *Revue des Deux-Mondes* avec une prévoyance tranchante.

M. Dalimier, qui remplace M. Sarraut à la rue Oudinot, était préparé à cette tâche par une longue et affectueuse étude des questions coloniales. Il a toujours eu des lléminonnais et des Indochinois dans ses cabinets aux Beaux-Arts et au Travail, tel M. Pelloni depuis plusieurs années lucide et expert chef adjoint du Cabinet et de la Presse au Ministère des Colonies. On n'a le plus souvent vu, en le député de Seine-et-Oise, que le vigoureux leader radical; on n'a pas assez vanté l'excellent sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, celui qui, depuis Dujardin-Beaumetz, et bien supérieur à celui-ci, a eu les initiatives les plus amples et intelligentes rue de Valois où il avait pris comme chef de cabinet le grand musicien Alfred Cortot. Tous les intellectuels lui restent reconnaissants d'avoir pris et fait triompher leur cause au Ministère du Travail, où, malgré toutes oppositions, il leur a assuré les bénéfices de la protection qui n'était jusqu'alors accordée qu'aux ouvriers. Ce chef prévoyant aux vues larges est notamment qualifié pour réaliser enfin cette propagande coloniale depuis si longtemps promise, retardée, balancée, esquissée, resquillée, escamotée. Certes, tout le monde en France commence à sentir l'importance primordiale de notre Empire, mais les coloniaux continuent à être sacrifiés, méconnus ou inconnus, écartés, à demi proscrits, discrédités, traités en Français de seconde zone : les divers groupements, syndicats et comités ont le maximum de chances avec lui de faire respecter et proclamer leurs droits, s'ils se décident enfin à affirmer et organiser leur solidarité.

M. Dalimier a toujours marqué la plus haute considération pour la littérature coloniale, et comme Georges Leygues, il met au premier rang l'œuvre et la personnalité de Leconte de Lisle. Ce grand poète revient à point d'actualité, non seulement du fait de la création récente des *Admirateurs de Leconte de Lisle*, mais de la polémique entre M. Thibaudet qui le dénigre dans la *Revue de Paris* et M. Raoul de Nolva, rédacteur en chef de *La Liberté*. M. de Nolva rappelle justement le mot [illegible] et intelligent d'André Theuriet sur *La [illegible]* : « Leconte de Lisle fut sans doute le Lucrèce moderne qui [illegible] le champ poétique et a traduit un philosophe [illegible] dans une forme qui ne saurait vieillir. » [illegible] verve, M. de Nolva remet en place Thibaudet qui traite en petit « pasteur d'éléphants », « le seul poète français avant eu à la fois un cerveau philosophique et la maîtrise de l'expression ». « Ne méconnaissons pas les mérites du Lucrèce moderne qui vint de l'île Bourbon, nous apporter les secrets des grandes [illegible] de l'Inconnaissable ».

Nous voici précisément à la veille de la rentrée des classes. Jusqu'ici on a parlé en généralités trop confuses de la nécessité de faire mieux connaître nos colonies à la jeunesse : le moment est venu de passer aux précisions, d'inscrire dans les programmes les œuvres des Leconte de Lisle, des Léon Dierx, des Loti, des Lemaître, des Mosqueray, des Gsell, demandons à tous ceux qui, à Paris et dans nos provinces militent pour le rapprochement entre la France et ses colonies, d'intervenir pour faire répandre dans écoles et lycées des *Anthologies Coloniales* comme celle de Marius-Ary Leblond (Peyronnet, éd.), qui n'est pas seulement un album révélateur de la richesse de notre littérature coloniale, mais le recueil des directives des Lavisse, des Melchior de Vogüé, des Galliéni, des Lyautey.

M. Cayla, gouverneur général de Madagascar, a compris toute l'importance de l'appoint de la littérature et de l'art même pour la propagande économique. Le dernier numéro de la *Revue de Madagascar*, magnifiquement illustré, encadrée de pages de délicieux poètes comme M. Pierre Camo, les études sur le riz malgache que l'on sait être l'un des plus beaux du monde. Dans *la Chronique Coloniale* de Jean Gheerbrandt, où les rubriques littéraires sont étendues, M. Gaston Pelletier, l'auteur d'*Images et Légendes Coloniales*, célébre avec art et poésie *l'Heureuse et récente découverte de Madagascar* A. Lamarque, se trouvait récemment réunis M. Pierre Benoit, de l'Académie Française, Maurice Martin du Gard, rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*, dont on n'a pas oublié l'important et subtil *Courrier d'Afrique*, les peintres, graveurs et sculpteurs Chériane, Urbain Faurec, Anna Quinquaud. Voici enfin Madagascar à l'honneur.

JEAN LEFRANÇOIS

BULLETIN MARITIME

LA SÉCURITÉ A BORD DES NAVIRES

A l'occasion du Salon [illegible] portes, les Messageries Maritimes [illegible] Constructeurs Navals [illegible] qui répond [illegible] pertinents [illegible] depuis [illegible] danger d'incendie, à [illegible]

Nous ne saurions [illegible] : [illegible] mence de ce pays [illegible] plus large diffusion [illegible] gaise :

A la suite des récents sinistres maritimes dus à l'incendie, il a paru intéressant aux Messageries Maritimes et à

la Société Provençale de Constructions Navales de faire connaître au public l'ensemble des dispositions prises d'accord entre elles pour annihiler pratiquement à l'avenir les risques de propagation du feu à bord des paquebots.

Dès à présent, sur tous les navires des Messageries Maritimes, les rideaux et tentures des cabines et des salons sont ignifugés par immersion dans une solution spéciale. Nombre d'essais pratiqués au cours des études de mise au point ont démontré que la protection assurée par ce traitement était d'une efficacité absolue. D'autres travaux sont actuellement en cours d'exécution pour assurer l'incombustibilité des oreillers, traversins et matelas. Ces travaux sont aujourd'hui à peu près terminés et, à la fin de l'année courante, la totalité de la literie aura été rendue ininflammable.

D'autre part, des expériences faites par le Laboratoire de l'Office National des Recherches et Inventions de Bellevue ont montré que les peintures ordinaires ne présentaient pas un danger sérieux de propagation d'incendie, contrairement à ce qui a été déclaré à cet égard par la presse.

Cependant, par mesure de précaution, les Messageries Maritimes ont tenu à mettre en mains le remplacement de toutes peintures existant par des peintures scientifiquement reconnues ininflammables. De même, et bien qu'il n'existât point de vernis cellulosiques à bord de leurs paquebots, les vernis inflammables, à base d'alcool et de gomme laque, sont partout en voie d'être remplacés par des vernis incombustibles. Là encore, la totalité des travaux sera terminée fin 1933.

Les rondes d'incendie ont été multipliées. Entre 10 heures du soir et 6 heures du matin, il se fait à bord de chaque navire treize rondes complètes dont cinq rondes d'officiers, dans l'ensemble des emménagements. Un système de détection et d'extinction automatique d'incendie sera, au surplus, installé dans tous les locaux inaccessibles au service de rondes.

Enfin, des matelots spécialisés dans la lutte contre l'incendie ont été embarqués à bord des paquebots. Leur nombre varie de 6 à 9 selon les dimensions du navire. Tous ces matelots, les officiers de sécurité et les commandants ont fait un stage au Régiment des Sapeurs-Pompiers de Paris.

* * *

En ce qui concerne les navires en construction, les Messageries Maritimes et la Société Provençale de Constructions Navales croient ne pouvoir mieux faire que d'indiquer sommairement les mesures qu'elles ont prises pour réduire à néant les risques d'incendie.

Le *Président Doumer*, actuellement en voie d'achèvement aux Chantiers de La Ciotat de la Société Provençale de Constructions Navales, que nous prenons pour exemple, réalisera, comme on va le voir, un considérable progrès dans cet ordre d'idées.

Si, dans ce navire destiné à la navigation sous les tropiques, il est impossible d'éliminer complètement le bois, que ses qualités d'isolant calorifique et sonore rendent irremplaçable, on a pris soin de l'éliminer de toutes les parties du paquebot où il n'était pas nécessaire. On est ainsi parvenu à remplacer sur le *Président Doumer*, par d'autres matériaux, environ 120 mètres cubes de bois qui, normalement, auraient été employés à sa construction.

Par ailleurs, les cages d'ascenseurs ou d'escaliers, les grandes manches à air traversant plusieurs ponts qui constituent des cheminées d'appel et peuvent, par conséquent, être parcourues par un courant de gaz brûlants ou enflammés provenant d'un foyer d'incendie, ont été isolées pour éviter qu'elles ne servissent à propager le feu dans les entreponts.

Le principe rationnel qui permet de limiter l'action d'un incendie dans les emménagements d'un navire consiste à subdiviser ceux-ci en compartiments de plus en plus réduits par des cloisonnements de complication et d'efficacité décroissantes; c'est dans ce sens que semblent s'orienter les réglementations que l'on prépare. Sur le *Président Doumer*, on est allé plus loin : le cloisonnement le moins efficace, celui de l'élément type des emménagements — la cabine — est constitué de façon à empêcher, ou tout au moins à réduire pendant très longtemps la propagation d'un incendie qui prendrait naissance à son intérieur. C'est dans une cabine ainsi conçue qu'exposent au Salon Nautique les Messageries Maritimes et la Société Provençale de Constructions Navales.

Cette cabine est entièrement montée sur lambourdage métallique. Toutes ses parois sont constituées par deux plans de panneaux en contreplaqué, à âme d'amiante. Ici réside la principale originalité de la construction. Au lieu de comporter une toile ou un carton d'amiante fixé au verso des plans de bois, ces panneaux se composent d'un carton d'amiante de 2 mm. 5 d'épaisseur compris au milieu des feuilles de bois à fibre croisée qui constituent le contreplaqué. Ce carton d'amiante est d'une seule pièce sur toute la longueur du panneau, de telle sorte qu'il se trouve solidement fixé au lambourdage et que, au cas où le bois brûlerait, il maintiendrait à lui seul l'intégrité de la cloison; si même, au bout d'un certain temps, la flamme le traversait, elle serait arrêtée par le second plan de contreplaqué, à âme d'amiante, présentant la même résistance que le premier.

Les panneaux de la porte de la cabine et son plafond sont également constitués par des contreplaqués à âme d'amiante; quant au sol, il est revêtu d'un enduit magnésien, isolant et incombustible.

L'emploi des peintures a été minutieusement étudié. La paroi externe, côté coursive, est peinte à la peinture « Parafeu » recouverte d'une couche de « Paraflamme ». Les parois internes de la cabine sont imprégnées d'une solution de sel ignifuge « cellon », passées au vernis ininflammable. Le cabinet de toilette est peint comme la cloison de coursive. Il en est de même de l'intérieur des armoires.

Les canalisations électriques au lieu d'être dissimulées entre les deux plans de contreplaqué sont sous moulures. Enfin, toutes les étoffes, ainsi que le matelas et l'oreilleur, sont ignifugés.

* * *

D'après ce qui précède, on peut voir que toute précaution humainement possible contre l'incendie a été prise conjointement par la Société Provençale de Constructions Navales et les Messageries Maritimes. N'est-ce pas le lieu d'ajouter qu'une catastrophe, comme celle qu'ont eu à déplorer les Messageries Maritimes, est heureusement exceptionnelle dans la vie d'une société de navigation ? Depuis 81 ans, les navires des Messageries Maritimes, courent les mers du monde et c'est, en 81 ans, la *seule fois* qu'un de leurs paquebots a été détruit en mer par un incendie.

Le Gérant : M. Hédan.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 20 71e ANNÉE 21 OCTOBRE 1933

WOMBWELL

(Nouvelle)

Un jour de juillet, le plus extraordinaire des équipages s'arrêta, sans avoir averti, devant l'auberge de Keldby : un gig d'un rouge flamboyant avec des roues d'une grandeur extravagante. Les rayons, très minces, mesuraient plus de deux aunes du moyeu à la jante. Entre les brancards rouges trottait un cheval haut sur jambes, d'une race visiblement étrangère, le poil court, avec des veines saillantes au bas des flancs, et, sur le siège, à une hauteur vertigineuse, étaient assises deux personnes, un vieux monsieur distingué, qui portait malgré la chaleur une épaisse houppelande, et une jeune dame. Elle était de condition élevée, un voile devant le visage et des yeux extraordinaires. Seigneur ! on se sentait tout transporté quand elle vous regardait.

Ce n'était ni un inspecteur des Ponts-et-Chaussées, ni un voyageur de commerce en tournée, et pas davantage un grand propriétaire en voyage ; c'étaient évidemment des étrangers. Il se trouva d'ailleurs qu'ils ne savaient pas parler le danois. La patronne de l'auberge, la mère Bjærn, envoya immédiatement un message à la fille du marchand, qui était institutrice, pour la prier de venir traduire ce que disaient les deux étrangers. Lorsqu'elle arriva, ceux-ci étaient assis dans le salon, une carte étalée devant eux sur la table. L'institutrice n'eut pas avec eux une longue conversation : ils demandèrent quelque chose à manger et lorsqu'elle eût traduit cela à la mère Bjœrn, ils ne lui adressèrent plus la parole. Ils étaient Anglais. Ils examinèrent la carte, et l'institutrice les entendit, à plusieurs reprises, prononcer tout de travers le nom de Graaboelle. Le vieux monsieur avait de fines mains blanches et tenait tout le temps à la main une tabatière d'écaille ; il tremblait un peu de vieillesse, mais à part cela, c'était un vieillard plein de vie. Il causait avec animation, sans jamais sourire. La jeune femme, elle, souriait ; elle semblait être d'un naturel très gai. Pendant le repas elle rit et se montra fort amoureuse ; la servante de l'auberge eût l'impression que c'étaient des nouveaux mariés en voyage de noce, c'est pourquoi elle jugea convenable de se tortiller et de sourire d'un air sentimental tout en les servant. On leur donna de l'anguille rôtie qui, au grand soulagement de la mère Bjœrn, parut être de leur goût. Ils avaient avec eux, dans une gaine de cuir, leurs propres couverts : c'était de l'argenterie massive. Ce n'étaient certainement pas des gens de peu. Tout l'équipement, tous les effets, qu'ils avaient dans la voiture, étaient à la fois solides et coûteux. Après s'être rafraichis et reposés une heure à l'auberge, ils repartirent vers le Sud dans la direction de Graaboelle. L'équipage avait attiré dans la remise un grand nombre de curieux et quand

le gig, ridiculement haut perché, enfila la grande route, tous le suivirent des yeux avec une morne attention. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, la voiture disparue, il leur sembla qu'ils se connaissaient entre eux, mieux que jamais.

Le lendemain, le bruit se répandit que dans cinq jours de là, une très grande ménagerie, l'une des plus grandes ménageries ambulantes du monde, arriverait au pays. Elle portait le nom de Wombwell et s'exhiberait au village de Graaboelle. Elle venait du Nord et avait donné sa dernière représentation à Aalborg où elle avait émerveillé tout le monde. Maintenant, elle se rendait à Viborg, mais en cours de route elle ferait un arrêt, un seul, dans un endroit du Himmerland, et le choix était tombé sur le village de Graaboelle, pour la seule raison qu'il était le plus central ; la ménagerie s'avançait en un énorme train de voitures et pouvait, une fois installée, contenir toute la population d'un district. Elle possédait une troupe d'éléphants adultes. Il y avait une voiture remplie uniquement de lions, et les autres contenaient toutes les bêtes sauvages de la création. L'homme, dans le haut gig n'était nullement Wombwell lui-même, mais un secrétaire à ses gages qui voyageait en éclaireur et arrangeait tout dans les endroits où la ménagerie devait se rendre.

Deux jours après que le secrétaire fût passé par Keldby, on vit arriver trois lourds chariots chargés de matériel et de bois de charpente, avec une équipe d'étrangers. A leur tête était un ingénieur à cheval, un Anglais rageur qui fit presque mourir la mère Bjœrn de peur dans la demi-heure qu'il passa à l'auberge pour faire rafraîchir les chevaux. On apprit bientôt que cet état-major était envoyé en avant pour mettre en état les routes et les ponts par où le convoi allait passer. En bien des endroits nos routes n'auraient pu porter ces énormes et lourds chariots et les ponts n'étaient pas sûrs pour le passage des éléphants. L'ingénieur tenait du chef du district à Lœgstœr l'autorisation d'entreprendre ces travaux. On sût plus tard qu'il avait rebâti presque de fond en comble le pont sur la rivière de Moholm. Ce qui, surtout, étonnait le monde, c'était qu'il y eût avantage à faire une telle dépense pour l'unique fois que la ménagerie passerait sur le chemin. Même les grands propriétaires devinrent attentifs : ceci ne pouvait être une entreprise de mendicité déguisée. Wombwell ne devait pas être un de ces gueux qui parcourent les grand' routes avec un orgue de Barbarie et un singe.

Ce fut un mercredi, dans la matinée, que la ménagerie Wombwell arriva à Keldby, par la route d'Aalborg ; c'était un jour de juillet chaud et poussiéreux. Les deux représentations devaient avoir lieu à Graaboelle le soir même et le jour suivant ; Wombwell n'avait pu s'arranger pour que ce fût un dimanche, pour la bonne raison que cela ne lui convenait pas ; les gens durent donc se plier à sa volonté, venir ou rester chez eux, à leur choix. Tous les gens de Keldby et des environs furent sur pied ce mercredi-là. Plusieurs heures avant que le vrai convoi ne parût, des avant-coureurs arrivaient continuellement du Nord, les uns à cheval, les autres en voiture, et tous, hommes et chevaux, avaient quelque chose d'agité et un air étranger. Il y avait des chariots chargés de tout le matériel imaginable : perches, poteaux, toile à voile et outils. Et, Dieu du ciel ! ce que les hommes qui les accompagnaient étaient affairés ! Ils parlaient comme des moulins dans leur drôle de langue, ils sautaient, et fouettaient, et criaient : Hue ! Tout devait aller au trot ou au galop. L'auberge fût bientôt en leur pouvoir et ils en usèrent sans discrétion ; ils n'avaient pas le temps d'attendre ce qu'il leur fallait et s'ils n'étaient servis à l'instant, ils le prenaient eux-mêmes, que ce fût du fourrage pour leurs chevaux ou de la bière pour leur propre gosier. Au fur et à mesure que la journée s'avançait et qu'il en venait davantage, la patronne de l'auberge était plus désespérée. Et dire que la ménagerie elle-même n'était pas encore là ! Elle finit par s'asseoir en pleurant et se mit à prier son Sauveur. Elle n'en pouvait plus, non, elle n'en pouvait plus ! Ils n'avaient qu'à faire ce qu'ils voulaient ! Le valet de l'auberge, aidé de Frédéric Just et de Niels Liv, avait beau tirer de l'eau et hacher de la paille à tour de bras, ils ne parvenaient pas à suffire à la demande. Les gaillards étrangers s'y mirent eux-mêmes ; ils lançaient le seau dans le puits comme on fait dans un incendie ; ils faisaient tournoyer le hache-paille avec une telle vitesse que les couteaux jetaient des étincelles ; c'était effrayant à voir. Un des étrangers qui parlait un peu le danois, voulant acheter des vaches, fonça sur un groupe d'hommes qui étaient là à regarder. Bien entendu, ils ne voulurent pas lui en vendre. Quel espèce de farceur était-ce là ? Alors, l'homme sauta à cheval et entra à toute bride dans la ferme de Ove Joergensen, espérant y obtenir des vaches. Mais Ove le mit à la porte séance tenante. Le gaillard s'en fût donc au galop de l'autre côté, chez Anders Mikkelsen : Anders, lui, était un homme qui savait se déci-

der ; il demanda à voir l'argent et, deux minutes après, il a vendu à l'Anglais ses quatre meilleures vaches. Il en reçut une fois et demi la valeur. Oxe, quand il apprit cela, faillit se tuer de regret et il demeura sombre pendant plusieurs semaines. Les quatre vaches furent conduites à l'auberge et avant que personne ne se fût rendu compte, on leur avait ouvert le cou et sept ou huit gaillards expérimentés étaient en train de les dépecer. C'était, cela va sans dire, pour le goûter des bêtes féroces qui allaient venir.

Enfin le convoi parut, et, alors, les pauvres gens de l'auberge furent complètement débordés. La maison était bondée d'étrangers qui criaient. Mme Bjørn en eut comme une attaque et, dans sa détresse, elle se mit à rire à gorge déployée. La servante avoua, plus tard, confidentiellement, qu'au moment où le convoi était arrivé, de surprise et de peur, l'eau lui avait coulé jusque dans ses sabots. Le vieux Niels Liv faillit s'attirer un malheur : il se mit en colère contre un cocher effronté qui s'était permis de fourrager dans l'avoine verte et en portait de pleines brassées à ses bêtes. Niels Liv la trouva un peu forte, il se jeta sur l'homme et tous deux roulèrent dans le champ. Tous ces étrangers avaient un couteau sur eux, mais celui-ci prit peur, tant Niels le serrait ; il cria, ma parole! et demanda pardon. Que Niels Liv eût osé l'attaquer, personne, plus tard, ne put le comprendre, Niels Liv lui-même pas plus que les autres. Ah! quel tumulte! Tout ce qui était nourriture et dans l'auberge, et chez le boulanger, et dans la boutique, et dans plusieurs fermes, tout ce qui pouvait couler dans un gosier, tout fut consommé ce jour-là par les chevaux, les hommes et les bêtes. Cela n'a rien d'étonnant, quand on voit un éléphant avaler un pain de seigle en deux bouchées, ce que l'on peut voir de ses yeux. Mais de cela nous reparlerons plus loin.

Tel était donc l'état des choses à l'auberge de Keldby, mais, partout sur la route, l'agitation était presque aussi grande, Les gens, tout naturellement, avaient commencé à se porter vers le Nord, sur la route d'Aalborg d'où venait tout le mouvement et où l'on pourrait assister au grand défilé des voitures. Quelques-uns allèrent jusqu'à la colline du forgeron d'où la vue s'étend sur le long ruban de route qui coupe la vallée et semble comme suspendu entre les hauteurs, depuis le moulin de Keldby jusqu'aux collines d'Allerup. Mais, beaucoup d'autres, et surtout des jeunes gens, après avoir fait tout ce chemin-là, allèrent se poster plus loin encore sur les hauteurs, d'où ils pouvaient voir vers le Nord une grande étendue de pays, du côté de Lørgstær. Toute cette partie de la route dans la vallée, était couverte de monde. Presque au fond de la vallée, là où se dresse la borne militaire, un groupe de gens du village s'étaient installés ; c'est là qu'ils voulaient attendre le convoi.

Et il arriva, en effet. A son apparition, la plupart furent tellement stupéfaits qu'ils en oublièrent comment cela avait commencé. Ils ne s'étaient pas attendus à voir ces merveilleuses voitures se succéder coup sur coup. C'était pourtant bien la même route, c'étaient les mêmes fossés ; le moulin se dressait sur la colline, comme d'habitude. Cependant les fossés du fond, là-bas, près de la borne, avaient toujours baillé d'une façon mystérieuse, comme si l'on pouvait s'attendre à voir surgir là quelque chose d'inconnu. Dieu sait pourquoi! Est-ce, peut-être, parce qu'ils étaient très larges et très profonds et qu'il y poussait des fleurs qu'on ne voit pas ailleurs? Ou, peut-être, parce que les propriétés familières aux villageoises finissaient ici et qu'au-delà s'ouvrait le monde extérieur? Quoi qu'il en soit, tous, dès que le convoi parut, perdirent le sentiment de la réalité. Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Etait-ce bien aussi notre route? Ou n'y avait-il là qu'un colossal avertissement qu'il allait arriver des voitures attelées de chameaux en chair et en os et que des éléphants, couleur d'ardoise, avec des oreilles larges comme des sacs de cinquante kilos, planteraient leurs pieds, semblables à de grandes demoiselles de paveur, dans les ornières profondes?

Par bonheur, le convoi fit une halte de sorte que les yeux purent s'y habituer peu à peu. Toutes les voitures s'étant arrêtées à la file; ceux qui s'étaient élancés dans les champs pour avoir un coup d'œil d'ensemble virent que la caravane s'étendait à travers la vallée, depuis le moulin de Keldby jusqu'aux collines d'Allerup, formant sur la blanche chaussée un pont suspendu d'équipages, tendu d'un horizon à l'autre. Jamais ils ne devaient oublier ce spectacle ; beaucoup, pris d'une sorte de panique, frissonnaient et sentaient un grand froid leur passer sur la tête. On voyait des gens se mettre à courir, puis s'arrêter et, coup sur coup, tressaillir, comme si une force émanait d'eux. Chacun, pris d'un zèle singulier, se croyait absolument tenu d'annoncer ces merveilles à d'autres,qui les voyaient tout aussi bien que

lui ; et, le visage blêmi comme s'ils étaient malades, ils s'envoyaient de bouche à bouche les mêmes découvertes. Il arriva des choses singulières. Certains manifestèrent une chaleur d'âme dont personne n'aurait soupçonné l'existence et dont on se moqua plus tard, quand tout fut rapporté. D'autres perdirent la considération dont ils jouissaient depuis des années et devinrent l'objet d'une pitié méprisante pour s'être montrés sous leur vrai jour. On ne fut pas très rassuré en constatant, pour la première fois, ce que valait le voisin et ce que l'on valait soi-même.

Il y en eut qui, mettant à profit l'occasion, essayèrent de se pousser dans le monde en faisant rejaillir sur eux-mêmes quelque chose de l'éclat du cortège entre autres l'Ecuyer Morten. C'était le propriétaire d'une toute petite ferme sur la lande de Strandholm, presque un nain, et qui, bien entendu, n'avait jamais été écuyer. Il y avait toujours eu une singulière disproportion entre la condition précaire de ce petit homme et l'importance qu'il s'attribuait. Lorsque l'Ecuyer Morten, trois ou quatre fois par an, se rendait chez le marchand de Keldby pour acheter quelques onces de café, il restait une demi-journée dans la boutique, tâtant en connaisseur tous les objets posibles, cordes, vrilles, seaux de zinc, ou bien il se campait, les jambes écartées, le menton enfoncé dans son foulard — tout le portrait de son propre grand-père — d'ailleurs silencieux et convenable, mais avec une expression de suffisance telle que c'était vraiment à n'y rien comprendre. Toute sa vie, ce bout d'homme avait été l'objet d'inoffensives railleries, mais il se coula dans l'opinion, ce jour-là, par son absurde tentative de s'emparer de la situation et de s'en attribuer tout le mérite. Il semblait que son jour fût enfin arrivé. L'Ecuyer Morten se promenait, enivré de son importance, frappait sur l'épaule à ses connaissances et, avec des clins d'œils bienveillants, leur faisait remarquer le convoi et les engageait à le bien regarder tant qu'il était là... Et n'était-ce pas une bonne chose, à leur avis, qu'il eût passé par le pays?... Grâce à lui, heureusement!... Et il ne fallait pas avoir peur des éléphants, car ils ne mordent pas...

L'Ecuyer Morten alla se frotter à quelques grands propriétaires pour qui, en temps ordinaire, il était inexistant mais qui, empoignés comme ils l'étaient par le spectacle, ne songèrent pas à se débarrasser de lui. Il alla jusqu'à donner à Anders Nielsen, le bourgmestre, des conseils sur l'endroit où il devait se placer ; d'un ton familier et protecteur, il l'engagea à aller examiner les éléphants de plus près. Il ne fallait pas qu'Anders Nielsen fût si timide... et l'Ecuyer Morten le prit par le bras, et, avec une douce violence l'entraîna vers la voiture où les éléphants, en roulant leur trompe, portaient à leur bouche des poignées de foin. Anders Nielsen ne sut qui le tirait ainsi que lorsque quelques-uns des assistants se mirent à rire. Alors, il regarda sévèrement l'Ecuyer Morten, ôta sa pipe de sa bouche comme pour dire quelque chose. Il ne dit rien pourtant, mais son regard cloua l'autre sur place. Ce fut la condamnation de l'Ecuyer Morten. On n'oublia pas son attitude. Jusqu'ici on avait ri de lui comme d'un sot ; désormais, on le prit en pitié comme un pauvre homme et on le considéra comme un être nuisible à qui la bonne fortune tournait la tête.

Un autre encore s'exposa à la critique ce jour-là, ce fut le docteur Elkaer. Le docteur Elkaer avait manifesté de tout temps le mépris le plus absolu pour les paysans. Personne ne se souvenait d'avoir eu avec lui aucun rapport en dehors de l'exercice de sa profession, où il se montrait hargneux comme un chien, hautain, sans ménagements. C'était un homme pour qui rien n'était assez bon. Il n'allait pas à l'église et avait toujours décliné toutes les invitations. Bref, il ne sortait de son trou que pour invectiver quelque brave homme et traiter toute la paroisse de ramassis d'imbéciles et de coquins. Ce raide personnage daigna cependant sortir de chez lui pour voir le cortège traverser Keldby. Et, non seulement, il lui fit cet honneur mais, pas plus que les gens du commun, il ne cacha son empressement. Il apparut dans ses plus beaux habits, que personne encore n'avait vus : pantalon de nankin jaune très évasé du bas, chapeau haut de forme reluisant, manchettes tombant jusque sur les ongles, avec de grands boutons rouges, et un parasol, comme un citadin. On disait que le docteur avait été un dandy du temps qu'il était étudiant à Copenhague, et l'on voyait bien maintenant que c'était la vérité. Ce jour-là, malgré son air revêche, il avait les joues rouges. Il avait bien mérité tout de même, ce dur à cuire, de rencontrer enfin quelqu'un de ses pairs, quelqu'un qui pût le comprendre et adoucir un peu son exil. On vit, en effet, que le docteur comptait parler anglais avec les messieurs étrangers et se faire reconnaître pour un des leurs. Or, c'est précisément en cela que son espoir fut si lamen-

tablement déçu. Dès que le convoi parut, le docteur Elkaer s'avança pour saluer les Anglais ; notre orgueilleux notable ne pouvait naturellement s'adresser qu'au directeur lui-même, à Wombwell : les personnes distinguées se reconnaissent entre elles. Des gens du village, qui s'étaient approchés pour écouter, racontèrent que le docteur, lorsqu'il aborda les Anglais et leur adressa la parole dans leur drôle de langue, souriait d'un air suave, comme s'il avait fait pendant de longues années des économies de politesse. Personne désormais, au village, ne pourrait manquer de se prosterner devant lui. Mais il semble que Wombwell ne découvrit pas ou ne distingua pas notre docteur : il était à cheval, Wombwell. Du haut de sa bête il laissa tomber sur le docteur un regard vague qui passa par-dessus sa tête, et il ne répondit pas un mot. Wombwell n'avait que faire du docteur Elkaer, il pouvait se passer de lui. Wombwell fut grossier, il poursuivit sa route, et le cheval qu'il montait n'avait pas envie de causer non plus. On vit le visage du docteur se décomposer comme s'il était devenu un de ses propres patients ; il s'effondra, il s'éclipsa tout doucement sans avoir le courage de regarder personne. On ne fut pas fâché que le docteur Elkaer eût reçu cette cuisante humiliation, pas fâché du tout.

Quand le cortège traversa Keldby, on constata avec étonnement qu'il s'y trouvait trois figures connues, trois petits garçons du village assis sur la volée auprès d'un des cochers. C'étaient Einar, le fils du docteur, Bernard Lundgren et aussi Petit-Niels. Ces trois jeunes audacieux se tenaient bravement là-haut sur la volée, derrière les énormes chevaux de brasserie et se donnaient l'air de faire partie du personnel de la ménagerie. Et ils ne descendirent pas à Keldby, mais restèrent à leur poste d'où ils jetaient des regards étonnés sur les gens et les maisons du village. Plusieurs chiens qui aimaient ces enfants leur firent de grandes démonstrations de joie, agités, sautant, aboyant, se désarticulant presque pour attirer l'attention de leurs amis là-haut, sans parvenir à se faire reconnaître. Lorsque le convoi se remit en marche, les trois petits garçons sortirent avec lui du village. Pendant que le convoi faisait halte au nord de Keldby, ils étaient descendus pour aller prendre chez eux leurs cannes de jonc qui avaient toutes trois un bout plombé, et le fils du docteur s'était procuré de l'argent ainsi qu'une gourde renfermant de la potion ammoniacale, outre qu'il avait acheté chez l'épicier du sucre d'orge pour le voyage. On remarqua que le fils du docteur parlait délibérément l'anglais avec le cocher et les personnes qui s'intéressaient à cet enfant sentirent qu'inévitablement il leur échapperait un jour. Les trois aventuriers ne se retournèrent pas quand le convoi sortit de Keldby et prit, vers le Sud, la grand' route qui mène à Graabœlle à travers la lande. Beaucoup de gens s'étonnèrent de les voir disparaître de cette façon insolite. Les trois garçons n'avaient voulu donner aucune explication ; rentrant la tête dans les épaules, ils avaient pris une attitude confiante et décidée, comme les autres hommes et avaient abandonné le village à ses conjectures.

C'était de la façon la plus naturelle qu'ils s'étaient familiarisés avec la ménagerie. Toute l'école du village avait pris position auprès de la borne dans le fond de la vallée, la grande classe à part naturellement, dans l'un des fossés, et la petite classe à part de l'autre côté de la route. A la vue du convoi, ils furent abasourdis ; même la grande classe, avec tous ses mérites, toutes ses supériorités, se sentit comme effacée du registre du monde. Ils avaient ignoré jusqu'ici combien ils étaient peu de chose, combien leur réputation de bons calligraphes ou d'habiles lanceurs de pierres était peu étendue, combien peu il fallait de données pour les différencier l'un de l'autre. Toutes leurs valeurs baissaient terriblement. Qui d'entre eux pouvait penser encore, sans un amer dédain à ses nids de vanneau, à ses nids de bourdons, à son couteau marqué d'un cygne? Ce qui pis est, leur personnalité même était en jeu. Tout comme les grandes personnes, les jeunes garçons ouvrirent les yeux, non sans péril, sur le véritable visage de leurs camarades et sur leur propre visage, et, dans l'effondrement général, en vinrent à se regarder l'un et l'autre avec une froideur qui ne se dissipa jamais. En revanche, il y eut tel et tel qui, pour la première fois, prit confiance dans le pauvre visage taché de son de son ami, et l'aima davantage. L'amitié d'Einar et de Bernard supporta l'épreuve du feu. Sans compter que Petit-Niels y fut admis.

Petit-Niels était un enfant trouvé, adopté par la paroisse, sans famille ni parents connus. Toute son enfance on l'avait toléré tout simplement parce qu'on ne pouvait pas tout de même le noyer ou se débarrasser de lui de quelque autre manière. A l'école on le regardait de haut mais on ne le persécutait pas parce que, de nature, il était la gentillesse même. Petit-

Niels avait une bouche souriante et se montrait tout heureux quand on lui donnait quelque chose. Aujourd'hui, il était venu, lui aussi, mais il s'était assis un peu à l'écart, sachant bien que dans sa mise il ne pouvait pas rivaliser avec les autres garçons. Et pourtant, il avait ses habits de fête, un pantalon long, une casquette beaucoup trop grande pour sa tête, des petites bottes montantes et une veste qui avait été retournée, autant de dons de différentes personnes de la paroisse. Dans tout son habillement, il ressemblait en petit à un paysan, il était comme un exemplaire réduit d'un bon fermier et il se sentait à son aise; ses yeux clairs parvenaient tout juste à regarder par-dessous la casquette qui lui descendait trop bas sur la tête. Il savait bien que les boutons de sa veste étaient cousus à gauche, du mauvais côté, parce qu'elle avait été retournée, mais cela, il espérait qu'on ne s'en apercevrait pas; en revanche, il était très inquiet au sujet de ses bottes. C'étaient de ravissantes bottes à tige, pas trop usées, mais le bout de la botte droite était un tant soit peu plus obtus que celui de la botte gauche et cela ne faisait pas bon effet. Seul au monde Petits-Niel se doutait de ce défaut, mais il était persuadé que tout le district et la ménagerie ne s'étaient rencontrés que pour le découvrir. C'est pourquoi il s'était assis de façon à cacher ses pieds dans une touffe d'herbe et, pour l'instant, il respirait à l'aise. Mais il restait inquiet à la pensée qu'on regarderait ses bottes quand il se lèverait pour partir. Et il fut bien obligé pourtant de se lever quand les éléphants furent là. Tandis que tous, maintenant, étaient absorbés dans la contemplation des éléphants, qui se bourraient de foin, exactement comme s'ils étaient des bêtes empaillées qui sentiraient dans leur intérieur encore quelques trous à boucher, Einar regarda par hasard Petit-Niels et se prit d'amitié pour lui. Car, le petit garçon de la paroisse, (qui, des pieds à la tête semblait être composé de dons charitables, même ses mains et son visage tressaillaient à de jolis cadeaux), s'amusait de tout son cœur et il était le seul qui se laissât aller à sa joie. Tous les autres garçons restaient fermés et pleins de toutes sortes d'invincibles réserves, comme les adultes qui, tous, avaient l'air de plus en plus malheureux. Car, tout en éprouvant une secrète et puissante convoitise à la vue de ces nouveautés étrangères, ils ne pouvaient se résoudre à les approuver et à les accueillir, dans la crainte de perdre par là, leur propre importance. Petit-Niels, lui, n'avait rien à perdre et n'opposait pas de résistance, c'était une petite âme solitaire et heureuse. Il riait tout seul, il accueillait tout, tous ses membres s'agitaient, prenaient part à son plaisir. On pouvait lire sur son visage, comme dans un vivant miroir, tout ce qui se passait en lui ; ses petites mains, imperceptiblement, imitaient tous les mouvements qu'il remarquait, elles tressaillaient, elles se soulevaient comme des oisillons qui battent de l'aile, ses genoux se mouvaient en mesure quand il voyait quelqu'un marcher ; si quelque chose lui plaisait, il souriait sans se contraindre, son cœur volait au devant de chaque merveille. Tel qu'il se tenait là, avec sa casquette beaucoup trop grande, sous l'aspect d'un petit fermier, et complètement absorbé dans ce qu'il éprouvait, il était le centre de tous les évènements, le roi même du royaume féerique où tous les êtres sont simples et heureux.

Quand, enfin, le convoi s'était remis en marche, un des cochers, un gaillard noiraud et cordial, avait, du haut de son siège sur l'énorme volée, crié quelque chose aux garçons. Tous bien entendu avaient baissé les yeux et fait semblant de n'avoir rien entendu. Mais Einar, le fils du docteur, qui apprenait les langues avec son père, eût bientôt compris que l'homme ne leur demandait pas « qui était leur père », ne leur faisait pas remarquer qu'ils avaient une tache sur le nez, et autres plaisanteries de ce genre, par lesquelles les grandes personnes s'amusent à embarrasser les enfants. Einar, immédiatement, s'était rendu à l'invitation en entraînant Bernard. Et quand ils furent en haut sur la volée, Einar vit Petit-Niels qui trottait sur la route, souriant et tout heureux de la bonne fortune des deux autres. Alors, il lui avait fait signe de monter et l'avait hissé jusqu'à eux. Voilà comment les choses s'étaient passées.

Et maintenant ils roulaient sur la lande, dans un sentiment non encore éprouvé, plus fort et plus ailé que la joie du dimanche et que l'allégresse de Noël ; ils avaient été, tout bonnement, soulevés au-dessus du pays et déposés au milieu d'un monde nouveau, grandiose et délicieux. La voiture sur laquelle il leur était donné de voyager était une merveille de grandeur et de solidité, elle ressemblait à une longue et étroite maison posée sur des roues, mais elle n'avait ni fenêtres, ni lucarne, car, c'était, en fait, une grande cage avec des barreaux d'un côté, aveuglés par des volets. Tout dans cette voiture était en style lourd, les deux brancards, épais comme des poteaux, la volée et les palonniers, et les

chevaux étaient d'une grandeur exceptionnelle. C'étaient des chevaux de brasserie anglais, aux jambes lourdes et puissantes, de véritables bêtes géantes. Tout contre l'une des roues de derrière traînait une petite traverse de bois attachée à deux chaînes, destinée à empêcher la voiture de reculer lorsqu'en montant une côte on faisait halte. Il y avait une file interminable de ces énormes véhicules, voyez-vous ; quelques-uns étaient tirés par les éléphants, d'autres par des chameaux ; et celui que l'on disait contenir uniquement des lions était encore plus grand que les autres, et quatre chevaux géants le traînaient. Et, cependant, il y avait encore plus de roulottes que de voitures pleines d'animaux sauvages. Tout au bout du convoi venaient plusieurs très grandes voitures aménagées en logement pour le directeur et son état-major, équipages d'une splendeur et d'une richesse sans pareille. Wombwell voyageait dans sa voiture à lui, toute en glaces et en dorures, qui comprenait plusieurs pièces. Mais la toute dernière était la plus élégante et la plus somptueuse et la plus coûteuse de toutes ; c'était, en effet, celle de la grande dompteuse, la reine des lions, Miss Alice, dont on disait sur les affiches qu'elle entrerait seule dans la cage aux quinze lions. Cette voiture-là était faite de glaces à facettes dans des encadrements sculptés et dorés. C'était un carrosse de gala, qui valait plusieurs milliers de couronnes. Il était tiré par quatre jeunes juments de couleur crème, aux naseaux roses, aux crinières blondes, si rondes et si fraîches qu'elles faisaient penser à des jeunes filles qui iraient à quatre pattes. Miss Alice, personne encore ne l'avait vue ; elle était assise dans le carrosse de gala dont les rideaux de soie rouge étaient tirés.

(*A suivre.*)

JOHANNES V. JENSEN.

FERDINAND BRUNETIÈRE

Ses cours de l'Ecole révélèrent à Brunetière un Brunetière qu'il ne connaissait pas. Il se découvrit orateur.

Il était né orateur. Même quand il se bornait, suivant son désir « à mettre son noir sur son blanc », sa vocation éclatait. On a dit à l'ordinaire qu'il écrivait mal. De fait on a trop souvent l'occasion de découvrir dans ses articles des phrases rébarbatives, d'une rudesse vraiment affligeante. Mais ceux qui s'en indignent ne témoignent-ils pas d'un jugement bien hâtif ?

D'abord, Brunetière écrit admirablement quand il veut. D'une langue pleine, vigoureuse, imagée, gonflée de sens. Ces phrases interminables qu'on lui reproche, embarrassées d'incidentes ou de parenthèses, où la pensée semble se chercher devant vous avec ses hésitations, ses atténuations ou ses précisions avant de se ramasser en formules, lisez-les tout haut. Immédiatement tout s'éclaire, se simplifie ; « les divers plans de la période s'étagent, les ombres se distribuent symétriquement, le mouvement, un mouvement impérieux, rapide, pressant, se communique à la suite des développements et les entraîne vers un même but (1). »

On ne comprend rien à Brunetière si l'on ne se rend compte que ses articles sont avant tout des discours. « Un Provençal, dit M. Thibaudet, qui éprouvait un besoin furieux de parler sa pensée, qui ne parlait pas au lieu de penser, comme Cousin, qui ne pensait pas au lieu de parler comme Amiel, mais qui vivait en état d'horreur et de fuite devant l'abîme intérieur du complexe, de l'inchoatif et de l'informulé (2). »

De l'orateur, il avait d'abord la voix, cette voix admirable, forte, grave, sans moelleux peut-être, mais vibrante comme une cloche de bronze, une abondance verbale qui, s'alliant à la précision des termes lui permettait de rendre intelligibles au public les sujets les plus difficiles, l'information la plus étendue, la dialec-

(1) Victor GIRAUD, [illegible] Bloud, [illegible] p. [illegible]

(2) Albert THIBAUDET, [illegible] *Les Nouvelles Littéraires*, [illegible]

tique la plus vigoureuse, et surtout le mouvement et la passion.

« Tous les muscles du visage étaient contractés, tendus vers un même but, la démonstration d'une idée. La bouche martelait chacune des phrases qu'elle prononçait. Le geste, tantôt autoritaire et sans réplique, tantôt provocant, souvent familier, toujours expressif, mimait avec une force singulière, tous les mouvements successifs de la pensée. *Il parlait littéralement avec tout son corps* [1].

On l'a appelé l' « orateur de la littérature ». Mais pas seulement de la littérature. De toute cause qui lui paraissait juste. Ce « polygame d'idées » était prêt à mettre flamberge au vent pour chacune de ses femmes. « Vous étiez né pour combattre comme d'autres pour fuir. »

Nous nous méfions aujourd'hui de l'éloquence alors que notre littérature, des tragédies de Corneille au *Génie du christianisme*, est le domaine du discours français. Elle apparaît à nos contemporains comme une forme emphatique du bavardage ou comme la mise en œuvre d'un illusionnisme intéressé. Cette défaveur, Brunetière l'a plus d'une fois sentie et réprouvée comme une forme d'injure personnelle. Il a fait l'apologie de la rhétorique, en même temps que celle de l'éloquence, sa sœur jumelle.

« Probité, charité, justice, amour de la patrie, tout ce qu'il y a de sentiments qui font le prix de la société des hommes et que non seulement l'instinct trop égoïste, mais que la raison toujours calculatrice nous déconseille, c'est elle, c'est l'éloquence et c'est la rhétorique qui les rendent sensibles aux cœurs.

« Nous ne vivons pas seulement de pain, d'algèbre et d'exégèse, mais de toute parole qui vient du cœur et qui pénètre jusqu'au nôtre » [2].

Comment ne pas sentir que Brunetière ne plaide ici ni pour Bossuet, ni pour Bourdaloue, mais pour lui-même. En lisant cette apologie du sentiment on est forcé de comprendre l'injustice de l'image traditionnelle qui nous montre dans Brunetière l'homme de la logique formelle, de la raison raisonnante et de la tradition inerte, alors que tout en lui est ardeur et bondissement.

Mais l'éloquence n'est pas seulement pour Brunetière un épanouissement de son activité. S'il joue sur toute l'étendue du clavier humain, ce n'est pas pour faire des gammes. De toute son impétuosité, de toute sa volonté combative, il veut remplir la mission qu'il s'est découverte et montrer la voie aux hommes.

« Je voudrais être à votre place, dit-il un jour à un prédicateur, parler en chaire, voir sous mes pieds comme des rangs d'oignons les têtes des auditeurs... Je leur enfoncerais le dogme dans le crâne.

« Et de son doigt perçant, il faisait le geste de creuser un trou dans la terre pour y planter une bouture (1). »

Ces vérités qu'il a découvertes, il ne se croit pas quitte envers lui-même quand il s'en est convaincu, et peut-être ne s'en convainc-t-il lui-même que dans la mesure où il en convainc les autres. On soupçonne dans la fougue de son prosélytisme comme les derniers remous de ses impulsions contradictoires.

Brunetière ne va pas tarder à élargir le champ de ses conquêtes. Sa réputation oratoire déborde de la rue d'Ulm. Le Paris cultivé et le Paris mondain brûlent d'entendre cette parole âpre et indépendante qui invite à la pénitence.

En 1891, Brunetière prêche son premier carême à l'Odéon : une série de conférences sur les époques du Théâtre Français. Il y cingle les dramaturges contemporains qui ne savent plus qu'imiter la vie telle quelle « dans sa nullité crasse, la vie décousue, fragmentaire et incohérente ».

En 1893, l'auditoire s'élargit encore. C'est à la Sorbonne que l'orateur professe son cours libre sur l'*Évolution de la Poésie Lyrique en France au* XIX*e siècle*. L'affluence est telle qu'il faut l'année suivante lui ouvrir le grand amphithéâtre pour son cours sur Bossuet. Cours passionné, cours tumultueux. On se bat autour de l'auteur des *Variations*. Des bandes d'étudiants envahissent les gradins aux cris de : « Vive Zola », et les Normaliens accourent au secours de leur maître outragé et expulsent les perturbateurs.

Emile Faguet trace à cette époque un vivant portrait du conférencier. « C'est une des plus curieuses figures de Paris que celle de M. Brunetière. Petit, maigre, avec des pieds et des mains d'une petitesse inaccoutumée, bien pris et vif dans sa taille menue, il va droit à la

1. Victor Giraud, *op. cit.*, p. 11.

2. Brunetière, *Apologie pour la rhétorique*. *Revue des deux Mondes*, 1er décembre 18[illegible].

1. Louis Bertrand, *Hippolyte Parte-Couronne*, p. 208.

table au tapis vert, s'incline légèrement, s'asseoit, toussote un peu (ce sont les trois coups du conférencier), et braque les yeux sur le public. L'attention se concentre alors sur cette tête maigre et longue, aux joues creuses sous la barbe brune taillée court.

Il parle et sa voix n'hésite pas plus au début qu'elle n'hésitera dans vingt minutes ou dans trois quarts d'heure. Sa parole, dès le commencement, est nette, coupante,... marquant avec énergie les formules essentielles que l'auditeur doit retenir. Cela est solide et sculptural. Il y a eu saint Jean Bouche d'Or ; il y a actuellement un *Ferdinand Bouche de Bronze* (1).

Brunetière vient de faire ainsi sa trouée dans ce grand Paris indifférent, dont les opinions font la loi aux provinces. De jeunes comédiens, sous la conduite de la célèbre Mme Pasca, s'asseyent maintenant sur les bancs de la Sorbonne, pour apprendre de lui à parler juste. Et le maître, de sa chaire, continue à transmettre la fièvre qui le brûle.

Désormais sa carrière oratoire va se poursuivre d'une manière éclatante et parfois triomphale. On le demande dans toutes les villes de France. Puis, sa renommée franchit les frontières et il va, pèlerin inlassable. En 1897, il franchit l'Atlantique pour parler aux Yankees de l'Est, en 1899 il est à Rome, en 1902 à Florence et en Suisse. Dans tous les pays où la langue française conserve encore son prestige, il est appelé comme un des ambassadeurs de notre pensée traditionnelle.

* *
*

C'est ici l'apogée de la carrière de Brunetière. L'ancien pion de l'institution Lelarge réalise ses rêves les plus ambitieux. Il apparaît comme une des plus fortes personnalités de son temps. Peut-être la plus forte.

L'année même où il conquiert la Sorbonne, le 18 juin 1893, Ferdinand Brunetière est élu membre de l'Académie Française. Voici déjà trois ans qu'il affirme sa candidature. Quatre échecs ne l'ont pas découragé. Il a dû marquer le pas devant Henri de Bornier, de Freycinet, Pierre Loti et Ernest Lavisse. Cette fois, par 22 voix contre 4 à Zola, qu'il vient encore de retrouver devant lui, il est appelé au fauteuil de John Lemoine, journaliste notoire et rédacteur au *Journal des Débats*.

Le 15 février 1894 il prononce son discours. Il pourrait, comme tant d'autres *Quarante*, servir une honnête infusion où l'éloge du disparu, les protestations de gratitude et les professions de modestie sont prudemment dosés. Et c'est un cocktail haut en couleur et en goût qu'il offre comme première libation. Même sous la coupole, le terrible homme va déchaîner la tempête.

Il avait commencé bien sagement par un exposé du mandat dont il était investi : fortifier la tradition. « C'est à maintenir ses droits contre les assauts tumultueux de la modernité ; c'est à montrer ce que ses rides recouvrent d'éternelle jeunesse que j'ai consacré tout ce que j'avais d'ardeur. »

Mais après ce prélude bénin, ne s'avisa-t-il pas, sous couleur d'éloges aux journalistes d'autrefois, de dire leur fait aux journalistes de son temps ! C'était encore une fois le buisson qui se déplaçait, toutes épines dehors. La sévère mercuriale parut une insulte à toute la corporation. D'où une levée de plumes dans toutes les salles de rédaction, au *Gaulois*, au *Figaro*, au *Temps*, que Brunetière accueillait avec une allégresse batailleuse. Guerre à qui la cherche !

La même année, Brunetière quitte le secrétariat pour la direction de la *Revue des Deux Mondes*. Lourde et glorieuse mission !

La *Revue des Deux Mondes* n'a peut-être pas conservé dans le monde littéraire l'autorité qu'elle avait conquise avec François Buloz. Son prestige est resté considérable cependant auprès du Français moyen. Elle apparaît, en France et à l'étranger, comme une des citadelles de la tradition, à côté du Conservatoire, de l'Académie et du Théâtre Français.

Brunetière va lui imprimer une allure plus vivante et plus combative. Non qu'il batte en brèche les doctrines de la maison. Cette opposition de bon ton, ce conservatisme libéral qui inspirent les enquêtes économiques de M. Anatole Leroy-Beaulieu et les chroniques politiques de M. de Mazade [illegible]

---

(1) [illegible] *M. Ferdinand Brunetière, conférencier* [illegible] 1894 [illegible] M. Melchior de Vogüé, déroulant [illegible] les méandres des périodes, maniant les [illegible], rendait sensible [illegible] la construction [illegible]. Les défauts blâmés chez l'écrivain [illegible] qualités pour l'orateur [illegible] celui qu'elle demande à l'acro[illegible] plus applaudi qu'il avance plus longtemps [illegible] plus longue et plus haut, donnant à chaque instant la sensation qu'il va choir, rattrapant son équilibre d'une pesée sur le balancier, prolongeant ainsi l'anxiété admirative de l'assistance. »

continue de défendre à la Revue saumon une politique de centre droit également éloignée des audaces sociales du radicalisme et des aventures politiques de la « réaction ». En religion on est déiste, tolérant, vaguement voltairien (1), en philosophie spiritualiste. Ernest Havet, Ernest Renan ont trouvé dans ses livraisons un terrain d'élection. Quand, en 1892, Mgr d'Hulst veut y donner un article sur Renan, on l'évince, en lui faisant répondre que « la *Revue* demeurait ce qu'elle avait toujours été et dévouée à la liberté de pensée ».

Avec Brunetière, c'est une nouvelle équipe qui pénètre ou qui s'installe dans la vieille maison. A Pierre Loti, à Paul Bourget, à Guy de Maupassant, à Eugène-Melchior de Vogüé vont s'ajouter Emile Faguet, René Doumic, Paul Hervieu, Gabriel Hanotaux, René Bazin, Henri Bordeaux, Henri Houssaye, Henri de Regnier, Albert Sorel. A côté des romanciers et des historiens, on trouve des universitaires, à peine sortis de l'Ecole ou de la Sorbonne, plus ou moins pénétrés de « l'esprit nouveau ». Beaucoup ont été ses élèves. Il sait entretenir leur curiosité à l'unisson de la sienne, qui est universelle. Son intelligence en effet est à l'affût de tous les problèmes, tournée vers tous les peuples et tous les temps, même et surtout le sien, car nul n'enregistre avec un frémissement plus anxieux que ce défenseur du passé toutes les pulsations de l'actualité.

Il envoie des *missi dominici* de la Revue dans tous les coins du monde. C'est lui qui oriente vers l'étude de l'*Allemagne religieuse*, M. Georges Goyau, alors professeur à Fribourg, lui qui encourage dans ses voyages à travers le monde M. André Bellessort, l'infatigable pèlerin de Lima, de Stockholm, ou de Yokohama.

Il prend à cœur sa tâche de directeur qui se superpose à celle de collaborateur. Pour la mieux remplir, en 1894, il va se faire relever de son cours à l'Ecole Normale, pour ne le reprendre qu'en 1899. C'est d'ailleurs le moment où son activité extérieure se dépense dans des voies nouvelles et l'impose comme directeur de conscience à toute une partie de l'opinion publique.

« On ne peut tout faire, écrit-il avec accablement à M. Victor Giraud, et j'ai toujours eu le tort d'en vouloir trop faire, mais ne serait-ce pas le vrai moyen d'en faire assez (1). »

A partir de 1894, il va mener avec une inflexible ponctualité sa vie d'employé de bureau, assujetti à sa monotone, à son écrasante besogne. De 1 heure à 7, chaque jour, il s'asseyait dans son cabinet directorial. Puis il rentrait chez lui et c'était pour travailler encore, jusqu'à 2 heures du matin, préparer ses livres, ses articles ou ses conférences, entretenir son immense correspondance, se tenir au courant de tout ce qui paraissait dans tous les domaines de la pensée (il lisait un roman chaque nuit avant de s'endormir).

M. André Bellessort nous l'a dépeint dans son cabinet de travail, « roulant des cigarettes qu'il ne fumait jamais jusqu'au bout ou tenant à la main une grande paire de ciseaux dont il coupait les ficelles des paquets de livres. Il partait, il bondissait sur un mot et c'était une oratoire et magistrale improvisation. Parfois aussi on essuyait une boutade vigoureuse et si j'ose dire, d'une drôlerie intense. Un jour un jeune auteur entra dans son cabinet au moment où le maître revoyait les épreuves de son dernier article. Le jeune auteur n'en était pas plus fier, car cet article avait quarante-trois pages, et quarante-trois pages, c'est beaucoup, même beaucoup trop... La figure de Brunetière était renfrognée. Cependant il lui demanda avec sa politesse coutumière des nouvelles de sa santé. Puis il se fit un silence, un terrible silence, un silence polaire. Et tout à coup, Brunetière s'écria : « Je ne sais en vérité ce qu'ont tous ces romanciers. » Mais Brunetière continua en regardant fixement son encrier «... tous les romanciers et les faiseurs de voyages ! » Le mot était lourd et tombait de si haut qu'il en paraissait écrasant. « Non, reprit-il, je ne sais pas ce qu'ils ont ! L'un me remet soixante pages, soixante bien comptées ! Et vous, vous m'en apportez quarante et quelques !... » Ce *quarante et quelques* était à la fois méprisant et considérable par son indétermination : « ...Quarante et quelques ! Et sur quoi, je vous le demande ? Sur la Serbie ou l'Illyrie ! *Encore s'il s'agissait de Bossuet ou de Bourdaloue !* » La réflexion était si imprévue que l'auteur ne put s'empêcher de rire. Le visage de Brunetière hésita un instant, puis il se dérida gravement. J'ignore

(1) Un de ses plus célèbres recueils libre-penseurs [illegible] Fonsegrive en 1895.

(1) Victor Giraud, *Revue de Fribourg*, 25 décembre 1906.

ce qu'il advint des quarante et quelques pages (1).

Complétons ici l'anecdote. Brunetière, bon prince, publia les quarante et quelques pages. Le sujet en était non point la Serbie, mais le Japon, et le jeune auteur, le propre M. André Bellessort.

M. Camille Bellaigue lui reproche la raideur de son accueil.

« Rue de l'Université, il vous reçoit parfois comme on s'imagine que Grégoire VII ou Innocent III auraient reçu un moinillon en faute. » Mais il y avait peut-être entre eux de vieilles rancunes.

Brunetière ne ménageait pas les coups de bouton aux importuns. A un jeune fat qui lui exprimait son désir d'écrire des pages où il dirait des choses que personne n'aurait dites avant lui, il répondait brutalement : « Faites votre éloge. »

Mais il savait être affable, quoique sans effusions et ses brusqueries n'étaient souvent que la défense d'une timidité cachée. Ses familiers de la *Revue*, Paul Hervieu, Edouard Rod, Melchior de Vogüé, le comte d'Haussonville sont unanimes à louer la cordialité de son accueil.

« On me disait parfois : « Quel despote vous « devez avoir pour directeur et ce qu'il doit « être difficile à vivre ! » Beaucoup refusaient de me croire quand je tâchais de leur montrer leur erreur (2). »

Contrairement à sa légende, Brunetière était accueillant aux jeunes auteurs ; il reconnaissait le talent, même s'il manifestait des idées différentes des siennes et s'employait à le soutenir. C'est ainsi qu'il imposa le premier roman de Paul Hervieu à la *Revue*, en menaçant même de donner sa démission, et il ne connaissait pas l'auteur.

Avec sa haute conscience professionnelle, il ne négligeait aucune partie de sa tâche. Avec le même soin scrupuleux qu'il apportait au jugement des œuvres et au classement des idées, il s'appliquait à tous les détails matériels, jusqu'à la composition des fascicules, jusqu'à la correction des épreuves et à la mise en page.

— Ah ! le numéro, disait-il à Jules Claretie, le numéro, c'est pour moi ce qu'est pour vous une « première », et il arrive tous les quinze jours.

De cette tâche quotidienne il ne se sentit même pas relevé par la maladie.

Paul Hervieu nous a conservé le souvenir tragique de leur dernière rencontre.

« La dernière fois que nous avons causé, il allait mourir. Mais il était encore à sa table, toujours devant l'écritoire. Comme il était naturellement d'une politesse minutieuse, et, pour l'être qu'il fut, l'agonie n'étant pas un prétexte à s'en départir, il se leva de son siège sur des jambes vacillantes afin de recevoir le visiteur et retomba de faiblesse (1). »

« Il faut aimer cette vieille maison », disait-il à l'un de ses collaborateurs. Pour elle, il préférait ajourner les grands travaux personnels qui pouvaient assurer sa gloire, son *Histoire de la Littérature* et son *Apologétique*. La veille de sa mort, il corrigeait encore les épreuves d'une étude de M. Gaston Boissier et le premier numéro qui parut après ses obsèques avait encore été préparé par lui.

JACQUES NANTEUIL.

(1) André Bellessort, *Études et Figures*, p. [illegible].
(2) Edouard Rod, *Semaine Littéraire*, [illegible] décembre [illegible].

(1) Paul Hervieu, [illegible], *Revue de Paris*, 1er février [illegible].

VISAGES DE ROCHAMBEAU

Les portraits du Comte de Rochambeau sont rares ; ils procèdent tous du pastel attribué à La Tour qui, dans le grand salon du château de Rochambeau, fait pendant à celui de la Comtesse de Rochambeau, délicate symphonie en bleu et blanc, au milieu de laquelle éclatent les grains laiteux d'un collier de perles et le rose fané d'une guirlande de fleurs. Le Maréchal de Rochambeau, au contraire, apparaît un peu terne dans son costume bleu soutaché d'or comme il sied à un militaire. Mais, derrière la glace embuée, il faut observer le visage : menton volontaire, nez fort et carré du bout, joues hâlées de soleil et tirées de deux rides qui révèlent la délicatesse des bronches, yeux enfoncés sous l'orbite et la broussaille des sourcils bruns, front découvert et sur lequel s'inscrit la glorieuse cicatrice de la blessure de Lawfelt qui mit l'homme, alors tout jeune, à deux doigts de la mort.

Les autres portraits, d'une facture parfois naïve, qui ornent les appartements de Rochambeau, démarquent tous la complexion et l'attitude — la main passée dans la fente du gilet — du pastel de La Tour. Un seul, et qui fut offert par le marquis Achille de Rochambeau au Musée de Vendôme, construit sur l'emplacement de l'hôtel où le Maréchal est né, peut être rangé à part. C'est un portrait officiel et comme tel un peu guindé. Cette peinture, en mauvais état, est pourtant assez intéressante. Froide comme un brevet, elle en a la précision. Sur le revers de l'habit s'accumulent les décorations du héros, depuis le ruban couleur de feu de la croix de Saint Louis jusqu'à l'aigle d'or de l'ordre de Cincinnatus. La poitrine est barrée du *cordon bleu* qui fut remis à Rochambeau peu de temps après son retour des Etats-Unis, et, dans l'angle supérieur de la toile, on peut lire parfaitement les armes de la famille de Vimeur complétées par la devise qui joue, comme un calembour martial, sur le nom patronymique des Vimeur : *Vivre en preux, y mourir.*

A la vérité, les familiers du Maréchal connaissent des effigies plus précieuses. Il existe à Versailles et à Rochambeau, quatre gouaches du peintre de batailles Van Blarenberghe qui représentent, en double exemplaire, *Le Siège* et *La Prise de Yorktown*. *La Prise de Yorktown* est un splendide défilé de troupes, bannières déployées sous l'œil ironique de jeunes amazones et de nègres court vêtus. Mais cette scène aux mille personnages reste anonyme et lointaine. Nulle part, selon une tradition qui remonte à Lebrun, on ne voit se détacher, au premier plan, sur le ciel éclatant de Virginie, le cheval cabré du général vainqueur ; il est vrai que ce chef avait quadruple visage puisque, l'histoire nous l'apprend, Yorktown est tombé sous les coups de Washington, de La Fayette, de Grasse et de Rochambeau.

Malgré tout, Van Blarenberghe qui n'était pas un peintre d'imagination et composait ses tableaux d'après des documents établis sur place — en l'occurrence les croquis de l'état-major français — a voulu, dans le *Siège de Yorktown*, rendre hommage, discrètement, au véritable vainqueur de la journée du 19 octobre 1781. Sans doute, là aussi, le ciel traversé de nuages est immense, le défilé des régiments interminable, mais, derrière un écran de fascines, un groupe oriente la composition. Il est formé des officiers supérieurs français au milieu desquels Rochambeau, le bras jeté en avant, donne l'ordre d'attaquer. Le geste a paru si heureux et si symbolique que le peintre Couder dans son immense tableau de la Galerie des Batailles, l'a reproduit presque servilement. Il était réservé à un sculpteur vendômois, Fernand Hamar, de méditer sur cette attitude et de lui faire rendre tout son dynamisme. Il a coulé dans le bronze un Rochambeau qui, non seulement ordonne les dispositions du combat, mais commande à la victoire, carte en main, comme les grands capitaines de l'Histoire.

Cette statue, en dépit de ce qu'elle pouvait avoir d'outré aux yeux des hommes de 1900 — et nous savons aujourd'hui que Fernand Hamar n'a fait que traduire l'expression de la stricte réalité — eut son heure de célébrité. Quelques vieux Vendômois possèdent encore des photographies jaunies sur lesquelles, au milieu d'oriflammes et de guirlandes de feuillages, on distingue l'Ambassadeur des Etats-Unis, Horace Porter, prononçant le discours d'inauguration, au pied du socle neuf de la statue de Rochambeau. La capitale des Etats-Unis en obtint une réplique qui, sur un piédestal aux belles proportions, se dresse dans le La Fayette-Park. A son tour, le 7 novembre prochain, Paris accueillera l'œuvre de Fernand Hamar. L'homme cambré qui impose sa volonté près de la gueule d'un canon inspirera les orateurs. On célèbrera les vertus guerrières de Rochambeau et on aura raison. Parmi les grands hommes de guerre du XVIIIe siècle il se range sans hausser la taille. Il est de la lignée des Vauban, des Maurice de Saxe et des Broglie.

Napoléon, qui regrettait que le vieux maréchal ne fût plus en posture d'être employé, lui présenta un jour son état-major en disant : « Général, voici vos élèves ! ». Un tel éloge dans la bouche de l'Empereur aurait dû guider le jugement de la postérité. Longtemps, ce jugement s'est égaré. Il a fallu l'importante publication, par Henry Doniol, de la correspondance de Rochambeau à ses ministres et à Washington pendant l'expédition d'Amérique pour que le rôle du lieutenant-général français fût mis en pleine lumière. La lecture de ces lettres, émouvantes dans leur sobriété, fut pour nous une révélation. Ainsi, le chef du corps expéditionnaire n'avait pas été seulement un comparse dans le grand drame de Yorktown. C'est à lui que l'on devait le projet d'une marche brusquée vers le Sud et l'idée de resserrer en un étau — Grasse sur la mer et les Alliés sur terre — le lord anglais; à lui, également, l'évolution méthodique du siège de Yorktown qui, selon sa

propre expression, tomba aux mains de Washington comme « une poire mûre ».

Il nous parut alors que ce procès devait être révisé. *L'Illustration*, *le Correspondant*, *la Revue de Paris*, et *La Revue Bleue* (1) voulurent bien à plusieurs reprises publier nos plaidoyers qui, réunis en volume, formeront, je l'espère, une biographie du Maréchal de Rochambeau, le dernier des Maréchaux de l'Ancien Régime. Le branle était donné. Bien que la fin de l'année 1930 — cent cinquantième anniversaire de la victoire de Yorktown — fût surtout consacrée à la réhabilitation de l'Amiral de Grasse, des études sur la participation de la France à la guerre de l'Indépendance américaine ne cessèrent de paraître en librairie. Fatalement, Rochambeau sortait grandi de ces recherches. Nous ne citerons que le *Yorktown* du Général de Cugnac et celui de M. de La Loge d'Ausson, différents dans leur présentation, mais identiques dans leur conclusion : Rochambeau a été vraiment la cheville ouvrière de la campagne de la Chesapeake. A ces noms, nous aimerons ajouter ceux du baron Ludovic de Contenson, président de la Société française des Cincinnati, qui n'a jamais manqué de servir la mémoire de Rochambeau, et de M. Warrington Dawson, le délicat romancier américain, citoyen d'honneur de la ville de Versailles, qui, retenu par une blessure glorieuse loin des manifestations publiques, ne sera pas moins présent par la pensée à la cérémonie de novembre. Puisse, ce jour-là, son nom être prononcé. N'est-il pas le symbole vivant de l'amitié franco-américaine, cette plante délicate, battue des vents, qui poussera peut-être une fleur merveilleuse au pied de la statue de Rochambeau.

La foule à son tour, a été touchée par les découvertes des historiens. Elle a senti l'injustice du silence qui enveloppait le souvenir du Maréchal et manifesté sa sympathie. Des groupes de touristes se sont présentés devant la grille du château de Rochambeau ; ils ont visité la chambre dans laquelle le Maréchal est mort ; une plaque a été posée sur son hôtel de Paris ; un paquebot a reçu son nom en baptême. Restait ce que, à tort ou à raison, nous appelons la consécration de la gloire. Un conseiller municipal de Vendôme, M. Martellière, constata que Washington, Grasse et La Fayette jouissaient des honneurs de la pierre et du bronze. Rochambeau n'avait obtenu jusqu'ici qu'un morceau de cymaise au Musée de Versailles. Il forma, avec une dextérité digne de sa compétence et grâce à sa longue habitude des milieux parisiens, un comité pour l'érection d'une statue qui fut placé sous les patronages du Président de la République et du Ministre des Affaires Étrangères. Il sut gagner à sa cause le conseil municipal de Paris et demain, près du Musée Galliéra, le monument de Fernand Hamar, à peine modifié dans sa silhouette générale, concrétisera, aux yeux des Parisiens, les vertus guerrières du héros vendômois.

Mais Rochambeau ne fut pas seulement un homme de guerre. Quand on a vécu de longs mois dans son intimité, on s'aperçoit que, là aussi, le Maréchal a été desservi. Le prince de Montbarey dans ses *Mémoires* et Axel de Fersen dans ses *Lettres* à son père, ont tracé de Rochambeau un portrait moral poussé au noir. Ils ont laissé entendre que le Maréchal « brusque, de mauvaise humeur, minutieux à l'excès, méfiant », était plus craint qu'aimé dans l'armée. « Il n'a de confiance que dans ses propres lumières, écrivait Fersen au début de la campagne, brusque et point de grâce dans ses manières, ni dans sa conversation, point de représentation ayant trop peu vécu dans la bonne compagnie pour savoir se conduire dans la place où il est. C'est un homme qui, en tout, est au-dessous de sa besogne ». Et plus tard : « Sa réputation comme général est faite, mais il aura toujours celle d'un mauvais politique. C'est un excellent officier, mais c'est un des gens les plus désagréables que je connaisse ». Sans doute, Rochambeau n'avait pas la réputation d'être conciliant dans le service et, en toute circonstance, il exigea beaucoup de lui-même et des autres. Mais il aimait le soldat. Sainte-Beuve l'a finement remarqué dans ses *Nouveaux lundis*. Il allait plus facilement vers le troupier pour connaître ses besoins et goûter sa soupe, que dans les réunions mondaines où le protégé de la reine brillait dans les pas du menuet. Il fut un homme de détail, qualité maîtresse chez un militaire, car, lui écrivait Necker : « c'est en veillant ainsi sur tout à la fois qu'on surpasse les hommes ordinaires ».

Il fut aussi un homme de cœur. On s'en aperçut lorsqu'après la tourmente révolutionnaire, au cours de laquelle il se montra toujours patient et gravement résigné, il déposa l'uniforme. Un de ses amis, Duchemin de la Chesnaye, qui a laissé le récit de ses dernières années, écrit : « Dans ses promenades s'il préférait

(1) *Une amitié de George Washington*, *La Revue Bleue* du [illegible] février 19[illegible] — *Les Etats-Unis* [illegible] *La Revue Bleue* du 4 mars 1933.

d'être seul, il se livrait avec la compagnie, quand il en trouvait en rentrant dans le salon, à la conversation dont il faisait l'agrément, soit par quelques saillies, effet de sa gaieté naturelle, soit par l'intérêt qu'il inspirait en parlant des affaires politiques, mais toujours avec la plus grande discrétion. Ennemi de la médisance et de la calomnie, il ne se permettait aucun propos désobligeant contre ceux mêmes dont il pût avoir à se plaindre ». Montbarey, qui n'avait pas montré la même retenue, affirmait que le Maréchal était ambitieux comme sa mère, Claire-Thérèse Bégon, à laquelle il ressemblait. En fait, physiquement et moralement, Rochambeau devait beaucoup plus aux Bégon qu'aux Vimeur, ses ancêtres paternels. « Avare par caractère de son argent comme de celui du roi », simple dans ses goûts et dans ses vêtements, sobre et prudent, le Maréchal était un bourgeois à la manière de ses grands-parents maternels. Il savait la valeur de l'argent pour avoir connu, sinon la gêne, du moins une petite aisance provinciale et attendait plus facilement de la besogne parfaitement accomplie que de la faveur des grands son avancement dans la hiérarchie militaire.

Un collectionneur parisien possède une toile de l'école de Perronneau, qui représente Rochambeau en costume de ville : rabat de dentelle et veste de taffetas changeant. Le Maréchal n'est plus là qu'un brave homme aux traits un peu empâtés, aux joues rougies par la couperose. C'est l'envers du grand homme. Comme sa mère qui brigua et obtint le titre de gouvernante des Enfants de la Maison d'Orléans, pour préparer l'avenir de ses enfants, le Maréchal n'avait si justement revendiqué des grades que pour établir son fils et son petit-fils. On sait que, de ce côté, il éprouva des résistances et quelques déboires. Son petit-fils, nature ardente et sauvage, eut une jeunesse mouvementée, et son fils, desservi par les événements et par un caractère difficile, acheva tragiquement son existence sur le champ de bataille de Leipzig. Par contre, son bonheur conjugal s'abritait, comme il le disait, sous une bonne étoile. Il avait épousé, en 1749, Jeanne-Thérèse d'Acosta, fille d'un riche munitionnaire aux vivres, originaire du Portugal. La jeune comtesse, qui n'aimait guère le monde, vécut le plus souvent au château de Rochambeau, où elle partageait son temps entre sa collection de coquillages et ses travaux de tapisserie. Lorsque le Maréchal mourut, elle fit appel au chevalier de Boufflers pour composer l'épitaphe du défunt. On peut la lire sur le marbre du tombeau qui, à peu de distance du château, se détache sur un fond de cyprès, au-dessus de la vallée du Loir :

Modèle aussi admirable dans sa famille que dans les armées,
Sage, éclairé, indulgent, toujours occupé de l'intérêt des autres,
Bon fils, bon père, bon mari, bon ami,
Une vieillesse heureuse et honorable
A couronné sa vie utile et sans tache.
Ceux qui furent ses vassaux sont devenus ses enfants,
Et confondent aujourd'hui leurs larmes avec les miennes.
Les souvenirs qu'il nous a laissés sont ma seule consolation :

Sa tombe m'attend
Et avant d'y entrer,
J'ai voulu y graver la mémoire de tant de mérites,
de tant de bontés
de tant de vertus
En reconnaissance de cinquante années
de bonheur.

Ce sont là les termes habituels de la sensiblerie du XVIIIe siècle, et il ne faut pas se laisser duper par cette phraséologie. Pourtant, il est émouvant de rencontrer cette douleur à deux pas de la vieille demeure qui conserve, sous une vitrine, les décorations et le bâton de commandement du grand soldat. Sur ce domaine vendômois, protégé par le cours du Loir « tard à la fuite » et comme bastionné par ses bois, on découvre mieux le vrai visage de Rochambeau et l'unité de sa carrière vivifiée par deux passions : l'amour de son foyer et l'amour de sa Patrie.

JEAN WEELEN,
du Comité Rochambeau.

DE L'UTILITÉ DE LA GLOIRE

Les Français qui ont eu l'occasion de parcourir le monde en ces dernières années ont tous éprouvé la pénible surprise de constater que la réputation de notre pays subissait un réel déclin. Il était urgent d'organiser sa défense si nous voulions maintenir son autorité, son crédit et protéger ses intérêts. Mais quand de l'intention il faut passer à l'acte, ils ne sont plus d'accord sur la forme qu'il faut lui donner. Il semble que nous devions attribuer leur hésitation à l'inquiétude que nous inspire le mot de « propagande ». Nous nous défions de ce terme

imprécis. Il peut contenir les intérêts les plus divers, depuis la publicité particulière des hommes politiques en mal de popularité jusqu'à des essais de conquête spirituelle sur les peuples voisins. C'est d'ailleurs ce dernier sens qu'il signifie.

Ainsi le Vatican, peuple de théologiens qui n'emploient jamais une expression sans avoir présente à l'esprit sa définition rigoureuse, ne fait pas mystère que son service de propagande a pour objet de conquérir à la loi du Christ toutes les populations de la terre habitable. Seulement, le Vatican n'a que quelques soldats armés de hallebardes ; son royaume n'est pas de ce monde ; la religion qu'il enseigne est immuable, indépendante des circonstances et des passions ; il proclame que tous les hommes sont frères en Jésus-Christ ; il s'interdit, pour parvenir au but qu'il se propose, les moyens perfides et violents. On ne peut pas sincèrement redouter son action limitée dont on sait à l'avance les moyens mesurés.

Il n'en va pas de même de ces religions politiques nouvelles sous le couvert desquelles cheminent l'ambition, l'orgueil, des convoitises insatiables, qui s'appuient, au surplus, sur des mitrailleuses et des canons. Il n'est donc pas possible qu'un Etat tolère que l'étranger vienne propager sur son domaine des principes qui tendent à lui retirer la confiance et l'obéissance de ses sujets, à troubler les conditions de leur travail, à désunir les liens de la nation. Si nous voulons fermer à de telles influences les portes de notre patrie, il ne faut évidemment pas pratiquer chez les autres ce que nous leur interdirons chez nous.

La politique a donc le tort d'accepter trop facilement le vocabulaire de la foule qui aime les termes abstraits, pour elle sonores et vides et qu'elle emplit de ses désirs confus. Elle n'a pas pris garde qu'en accueillant imprudemment ce mot de « propagande », elle admettait implicitement la révision des traités, l'effacement des frontières ; qu'elle remettait en perpétuelle contestation les plus vieux procès de l'histoire ; et qu'elle dépossédait les gouvernements réguliers d'une grande partie de leur autorité en faveur d'influences occultes et stipendiées.

On ne pouvait pas lancer d'expression plus dangereuse à travers le monde : les mots ont en eux une force secrète qui peut agir à notre insu !

En 1789, par exemple, personne en France ne songeait à la guerre. Nous n'avions plus d'armée ; nos frontières étaient sans défense ; et cependant la propagande révolutionnaire la rendit promptement inévitable. Il ne faut pas douter que les peuples qui en pratiquent aujourd'hui une semblable n'aboutissent, avec plus de préméditation et de préparation, aux mêmes conséquences.

⁂

Le problème alors consiste pour nous à résister à cette propagande extérieure sans en employer les moyens. On ne peut pas, en effet, traiter par l'indifférence les erreurs et les calomnies dont la France est l'objet quand on sait leur pouvoir immense et malfaisant. La calomnie est responsable de toutes ces explosions de fureur et de haine qui ont incendié et ensanglanté l'histoire. Relisez ce qui nous reste des pamphlets, des discours et des prêches du XVIe siècle et vous ne vous étonnerez plus des dévastations qui ont ensuite couvert l'Europe de cadavres et de ruines ; des trahisons, des complots, des assassinats qui ont ébranlé, renversé, anéanti tant de dynasties !

Parcourez les pièces de théâtre, les journaux, les comptes rendus des clubs de la Révolution, vous ne serez pas surpris de l'émeute installée dans les rues de Paris, des massacres dans les prisons, de la guillotine en permanence sur les places publiques !

Nos actions sont en germe dans nos pensées ; et les pensées chez la plupart ne leur viennent que des discours qu'ils entendent et que des écrits et des images qu'on leur met sous les yeux.

Aussi nous ne pouvons point prendre à la légère ces harangues enflammées qui prêchent la loi du sang, qui célèbrent le culte du fer et de l'acier. Elles annoncent nécessairement des événements affreux. On doit attendre le pire des forces aveugles qu'elles déchaînent.

⁂

Cependant n'attribuons pas à cette basse littérature qui fait prédominer sur la raison nos instincts, et que le mépris oublierait sans les maux qui l'accompagnent, un privilège sur celle qui exalte les nobles pensées de l'esprit. La première n'obtient ces résultats qu'en l'absence de la seconde. Le mensonge ne prend d'audace que lorsque la vérité lui cède le pas.

D'autre part, la vérité ne doit pas être réservée à l'élite. Elle n'est pas la propriété exclusive des académies. Il est nécessaire que sa

clarté soit répandue sur toutes les intelligences, dans tous les cœurs, comme la lumière du soleil qui non seulement nous montre la surface et le volume des choses, mais qui est indispensable à la vie.

On n'accède pas à sa connaissance simplement par l'analyse, par la lecture de quelques mémoires savants ; on en peut apprendre l'essentiel par les monuments qui la racontent, par les fêtes et les cérémonies qui la célèbrent. C'est ainsi qu'on fait connaître à un peuple ses grandes actions, qu'on les lui rend constamment présentes, qu'on l'incline à les continuer et qu'on imprime fortement dans sa mémoire les leçons qu'il en doit conserver.

Le christianisme ne s'est pas tant répandu par l'occasion des conciles que par les solennités de Pâques, de Noël, de la Fête des Morts, de la Commémoration des Apôtres et des Saints priés dans les églises dont toute la chrétienté est parsemée.

La Grèce anarchique n'a trouvé d'unité que par la littérature, l'architecture et la sculpture nées de Marathon et de Salamine. Peut-on nier l'action de la poésie et des arts ! Homère, Eschyle, Sophocle, Phidias ont contribué à relever leur patrie après vingt siècles d'esclavage !

Si Louis XIV n'avait pas construit Versailles, l'Hôtel des Invalides ; si Napoléon n'avait pas orné sa capitale d'arcs de triomphe qui disent toujours la gloire de ses armées, la postérité les distinguerait-elle l'un et l'autre des autres souverains ? Or, nous qui avons accompli de plus longs exploits que ceux des temps passés, où sont les monuments et les cérémonies chargés de les perpétuer ? Dans la crainte de faire de la peine aux Perses, nous avons convenu de les taire et de n'en jamais parler. Ne nous étonnons pas alors qu'après cette concession l'envie, la jalousie enhardies nous mordent et nous déchirent.

M. Hennonat, à l'initiative duquel on doit la seule œuvre digne de notre victoire, la Cité Universitaire, qui tend à faire de Paris la capitale intellectuelle du monde, disait à une assemblée de la France extérieure qu'avant d'organiser la défense française auprès de l'opinion étrangère, il convenait de l'organiser d'abord dans l'esprit de notre propre jeunesse. Elle ne sait même pas, ce que le seul examen de la carte de cet suffire à lui apprendre, que la bataille de la Marne a été gagnée contre la félonie. La politique, pas plus que la science, ne s'accommode de l'équivoque et de l'insincérité. Une victoire n'est définitive que lorsque le vaincu est contraint de reconnaître que les événements ont bien jugé ; mais le vaincu ne prononce jamais cet aveu que sous la contrainte de l'évidence.

Imaginez que des rites solennels aient été institués pour commémorer la défense de Paris, la défense de Verdun, la délivrance des peuples si longtemps opprimés par les empires !

Ils auraient démontré, sans injures et sans offenses, l'agression de l'armée allemande, la violation par elle des traités, la préméditation de ses crimes. Comment soutenir qu'on envoie deux millions d'hommes à l'assaut d'une capitale ennemie par des voies interdites, sans en avoir auparavant préparé les moyens : ponts, routes, voies ferrées, centres d'approvisionnement nécessaires à cet immense mouvement !

L'Allemagne aurait-elle pu se sentir humiliée du culte de nos héros, de la reconnaissance exprimée à ceux qui nous ont sauvés ? Ses méditations à l'occasion de chacune de ces cérémonies auraient d'année en année pris le même cours que les nôtres. L'Angleterre et la France ne diffèrent pas d'opinion sur le martyre de Jeanne d'Arc. La majesté des cortèges exerce sur les esprits une puissante attraction. Les cimetières ont une autre fonction que celle de décomposer nos corps, celle de ramener le calme parmi les vivants, de leur montrer la vanité des ambitions, l'imbécillité de nos fureurs, la grandeur et la splendeur de la paix.

Nous ne sommes jamais allés leur demander ces leçons.

Si nous l'avions fait, la France apparaîtrait aujourd'hui comme une terre sacrée. L'Allemagne n'attribuerait pas à la peur cet étonnement triste où son incorrigible brutalité nous jette ; von Papen n'aurait pas l'impudence de chanter les carnages de la guerre aux applaudissements du Kronprinz et de ses frères qui, au temps où il eût été aisé de se procurer le trépas cher à la vaillance germaine, en ont si lâchement fui l'occasion. La gloire projette sa lumière éclatante non seulement sur les hauts faits mais aussi sur les crimes ; elle est la récompense des uns et la sanction des autres.

La France, en négligeant la sienne a trahi la justice ; et ce n'est pas l'emploi intensif de la presse, du cinéma, passifs instruments, qui suppléeront aujourd'hui à cette défaillance.

*
* *

Toutefois, les souvenirs de la guerre ne sont point encore prescrits. Ils planent sur toutes les délibérations internationales, on les rencontre à tous les pas. Ce sont eux qui déterminent tous ces cris, ces imprécations, ce ton âpre, véhément des coupables qui, contre leur conscience, en rejettent loin d'eux les responsabilités. Inutile de les en accabler ; mais, d'autre part, la vérité ne veut pas se laisser plus longtemps saccager.

Aussi, pour remettre de l'ordre dans les esprits, à commencer par les nôtres, ne manquons pas plus longtemps à la gratitude que nous devons à nos morts. Il n'est qu'une façon de la traduire, la magnificence des œuvres de la paix correspondant à la grandeur de leurs actions dans la guerre. Les villes en péril, les collines consacrées par le sang répandu ne peuvent pas reprendre leur visage d'autrefois ; elles ont reçu des événements une noblesse, une fonction spirituelle : raconter, révéler la France du XXe siècle aux générations les plus lointaines, comme les cathédrales nous racontent les Croisades; les châteaux de la Loire, la Renaissance; les palais, le grand siècle. La propagande de la France ne peut pas consister à l'imitation des peuples sans passé à obséder le monde de sa propre louange, à interpeller l'Univers comme un marchand des souks pour qu'il vienne la voir, acheter ses produits. Elle est de sanctifier par des temples et des tombeaux les sites de son territoire témoins des grands courages ; ensuite de bâtir l'avenir que la victoire lui a tracé. Pendant que l'ennemi était à Noyon, chaque ville eut sa fonction particulière dans la défense de la nation ; l'ordre et l'harmonie réglaient leurs travaux. Sont-ils aujourd'hui moins nécessaires ? Nos vieilles colonies, les amitiés françaises sont accourues de l'autre bord des Océans pour prendre part à nos périls ; qu'avons-nous fait pour continuer avec elles la conversation des tranchées ? Pour épargner les précieuses existences des combattants, une organisation fut mise sur pied qui couvrit la France de ses institutions ; sont-elles moins utiles aux mères et aux enfants ? La paix devait mettre fin aux maux de la guerre, à la discorde ; mais pas aux alliances, à la fraternité, aux œuvres de salut qu'elle avait provoquées, à l'énergie créatrice quelle avait éveillée.

Quand nous aurons ainsi rétabli la France à l'intérieur, sa gloire nous donnera le reste par surcroît. Elle est un état d'âme, une habitude d'esprit qui nous oblige à mettre d'accord nos œuvres et nos pensées, afin de mériter, sans fraude ni pression, l'estime de nos semblables.

Or, quand le travail d'un peuple est dirigé par de tels sentiments, par une telle conscience de sa dignité, il donne au monde ces merveilles incomparables qui, d'une matière commune, d'un peu de pierre, d'un peu de bois, produit des édifices majestueux ; d'un peu de laine ou de soie, tissent les broderies, les dentelles, les tapisseries qui fixent la joie de la lumière, le charme de la vie ; d'un peu de fer et d'acier réalisent, presque dans sa pureté, l'immatérielle raison mathématique ; œuvres qui toutes ensemble font connaître ainsi à travers le monde les ouvriers qui les accomplissent.

Telle est dans la paix la besogne de la France.

Voilà la seule propagande légitime, loyale qui lui soit permise. Nous lui avons dû notre grandeur et notre prospérité passées, la réputation de nos arts et de nos industries. Elle a pour elle l'autorité du succès, celle de l'expérience; elle est seule conforme au génie de notre nation et à sa tradition.

ANDRÉ MÉNABRÉA.

FIGURES OUBLIÉES

BAUDERON DE SÉNECÉ

LE DERNIER DE NOS POÈTES DE COUR

Bauderon de Sénecé naquit à Mâcon, † 27 octobre 1643, et il y mourut, âgé de 93 ans, le 1er janvier 1737.

Depuis plus d'un siècle, sa famille était fixée dans ce pays.

L'arrière-grand-père du poète était né en 1539, dans une ville voisine, mais d'un caractère bien différent, Paray le Monial. Il s'appelait Bauderon, tout court, Brice Bauderon. Reçu médecin à Montpellier, il était venu s'installer à Mâcon, et s'y était fait une très nombreuse clientèle qui lui avait rapporté honneur et profit. Il publia, en 1688, un ouvrage intitulé *La Pharmacopée*, qui eut plusieurs éditions et fut traduit en plusieurs langues. Sa fortune lui permit d'acquérir la terre de Sénescey lez Mâcon, dont hérita son fils, Gratien Bauderon,

Celui-ci fut médecin, comme son père, dont il réédita la *Pharmacopée* ; il laissa également des travaux originaux sur des questions d'anatomie et sur les maladies épidémiques. Il épousa Suzanne Gratien qui lui apporta la terre de Condemines.

Condemines, comme Sénescey, se trouve dans les environs immédiats de Mâcon ; mais, tandis que Sénescey est situé au Nord de cette ville, Condemines est au Sud-Ouest, en face la roche de Solutré, que le petit fils de Gratien devait chanter plus tard, avec quelle fantaisie ! dans un *Dialogue des Dieux* des plus savoureux. Gratien Bauderon succomba tout jeune (32 ans) à une pleurésie (1615), et, l'un de ses deux fils étant mort, les deux terres de Sénescey et de Condemines se trouvèrent réunies entre les mains de Brice Bauderon, qui vécut de 1613 à 1698. Celui-ci ne fut pas médecin, mais magistrat, et la Science s'éclipsa devant les Belles-Lettres. Il épousa Françoise Grillet, fille et petite-fille de Présidents, et succéda, en 1645, à son beau-père dans la charge de lieutenant général du Baillage de Mâcon. Il sut remplir ses fonctions avec une activité habile, un doigté qui lui attira les sympathies de toute la population, et il rendit à l'autorité royale des services dont il fut félicité publiquement, en plusieurs circonstances. Il reçut en récompense le titre de Conseiller du Roi, titre qui conférait la noblesse, et il signa dès lors Brice Bauderon de Sénescey.

Il traduisait les auteurs de l'antiquité ; il échafaudait des vers latins ; il composait des *Devises*, il traçait des *Portraits*, et surtout il écrivait des Harangues, en un style pompeux qui était très apprécié de son temps, et qui maintenant nous semble d'un fort mauvais goût.

Sa femme mourut, un an après lui avoir donné un fils, Antoine Bauderon de Sénescey, auquel cette étude est consacrée.

Antoine fut bercé par les déclamations paternelles, et toute son enfance fut entourée de la sollicitude affairée des Muses, que Brice appelait à son aide pour faire de son fils un lettré, en attendant qu'il lui succédât dans sa charge.

A neuf ans, le jeune Sénescey commençait, lui aussi, à haranguer, s'adressant à Jean de Lingendes qui venait prendre possession de l'évêché. Il fut instruit par les Jésuites, au Collège de Mâcon, puis, à Paris, au Collège de Clermont, d'où il échangeait avec son père une correspondance affectueuse, accompagnée de vers latins et suivie de discussions littéraires. Il soutint sa thèse de philosophie et fut reçu avocat.

Jusque-là, Antoine Sénescey répondait bien aux espoirs paternels, en ce qui regardait la formation de son esprit ; mais il marquait une répugnance visible à marcher dans ses pas, pour continuer ses fonctions. L'isolement provincial l'effrayait. Le jeune Sénescey désirait nouer des relations avec les honnêtes gens, entretenir commerce d'amitié avec les beaux-esprits, se frotter à tout ce qui était éclairé et bien disant. Il n'y avait qu'un endroit où son désir pût être satisfait pleinement : c'était la Cour. L'éclat de Versailles éblouissait Bauderon et l'attirait irrésistiblement, comme, par les chaudes nuits d'été, la lumière des réverbères du pont de Mâcon attirait les éphémères échos à la surface de la Saône.

Cependant une histoire de duel l'obligea à quitter la France : il s'enfuit en Savoie, et se fixa à la Cour de Turin (1667) ; puis il passa en Espagne.

Son exil dura deux ans, au bout desquels il revint à Mâcon, où il se maria aussitôt (1669) avec Henriette Burnot de Blenzy, fille de l'intendant de la Duchesse d'Angoulême. La Duchesse appartenait du reste à une famille de la région mâconnaise : du temps qu'elle était fille, elle s'appelait Henriette de La Guiche ; son père, Philibert de La Guiche, était gouverneur de Lyon, du Forez et du Beaujolais, grand Maître de l'artillerie. Une des principales rues de Mâcon porte son nom, en souvenir de son refus d'ordonner dans cette ville le massacre de la Saint-Barthélémy. Isabelle de La Guiche s'était mariée à Jacques de Montignon, comte de Thorigny, qui fut tué en duel par François de Montmorency-Boutteville ; elle épousa, en secondes noces (1629), Louis de Valois, Duc d'Angoulême, petit-fils de Charles IX.

La Duchesse d'Angoulême fut pour Sénescey une protectrice bienveillante et généreuse ; elle l'emmena à Paris, le logea dans son hôtel avec sa femme, fut marraine de son premier enfant.

Sénescey put, en 1673, acheter à Jacques d'Aureau, sieur de Vizé, la charge de premier valet de chambre de la Reine. Sa situation matérielle fut encore améliorée par la Duchesse de Joyeuse (fille de la Duchesse d'Angoulême) qui, pour le récompenser, lui donna, en 1676, la capitainerie de Villiers-le-Bel. Et surtout Bauderon était à la Cour ; il faisait partie du Tout Versailles ; ses espérances étaient comblées !

Dans cette période de son existence, il dut être pleinement heureux ; il vécut de la vie qu'il

avait si ardemment désirée, assistant à toutes les fêtes, prenant part à toutes les réjouissances, applaudissant Molière, faisant jouer devant le Roi son petit opéra *Les Plaisirs*, bienveillant pour les artistes, et en particulier pour Coypel dont il mettait les tableaux en vers, en sympathie avec tous, et le cœur réchauffé par l'amitié solide de Bellocq, le premier valet de chambre du Roi, rimant, coquetant et badinant, et semant ses vers à tous vents. C'est de cette époque que datent la plupart de ses *Contes*, qui sont peut-être les derniers Contes *gracieux* de notre littérature.

Cela dura dix ans, au bout desquels cette existence d'ardents plaisirs fut brutalement arrêtée, et pour toujours. La Duchesse d'Angoulême mourut en 1683 ; la Reine, en 1685 ; et Sénescey se trouva brusquement dépouillé d'une charge qu'il avait payée très cher et qu'il ne pouvait pas revendre. Il n'avait plus rien à faire à Versailles ; il ne lui restait plus qu'à retourner à Mâcon, ce qu'il fit.

Il s'installa dans son petit château de Condemines, conservant dans son cœur l'espoir de revoir Versailles, un jour, et, en attendant, dut se contenter du revenu de ses terres ; mais la misère était grande par toute la France, et les fermiers payaient mal. D'autre part, Sénecé fut dépouillé injustement de la capitainerie de Villiers-le-Bel. Puis sa femme mourut, en 1685, lui laissant huit enfants.

Son père crut bien, à ce moment, que l'enfant prodigue, assagi, allait exaucer ses vœux, et il le pressa, à plusieurs reprises, de lui succéder dans ses fonctions. Sénecé promettait ; le père se réjouissait et clamait sa joie dans des odes enthousiastes ; mais des hésitations sans cesse renouvelées faisaient remettre à plus tard la réalisation des promesses. Sénecé espérait toujours — quand même — pouvoir retourner à la Cour ; il écrivait à ses anciens amis ; il demandait d'intervenir aux Noailles, à Dangeau, au Cardinal de Fleury ; il fit même plusieurs voyages sans résultat.

Brice mourut en 1698, et, de dépit, avantagea les filles qu'il avait eues d'un second mariage, ne laissant qu'un legs insignifiant au fils dont l'indépendance l'avait déçu.

Dès lors Sénecé vécut pauvre, mais le visage souriant ; il regarda venir la vieillesse avec une courtoisie narquoise qui lui en imposa et l'empêcha de dominer.

Son aimable gaieté, en face de la mauvaise fortune, fut entretenue par l'amitié. Pas très loin de Condemines, se trouvait le château de Sivignon, que Sénecé appelait la demeure de Cypris ; il y avait là un tendre et fidèle ami, de La Guiche, de la branche des Laguiche Sivignon, qui tenait à Bussy-Rabutin. Le Marquis Desprez- Saulx-Tavannes habitait le château du Terreau, à une lieue de Sivignon. Le château de Pierreclos fut souvent, pour tous ces amis, un autre rendez-vous où se déroulaient de joyeuses agapes. A chaque instant, Sénecé écrivait aux uns et aux autres, en vers, naturellement. Il envoyait des improvisations à Mme de Rambuteau, à Mme de Saint Romain, à Mme de Saint Point.

Tous les sujets lui étaient prétexte à rimes : il envoyait un madrigal comme étrennes, souhaitait la fête à un ami par un sonnet, accompagnait de vers gracieux l'envoi de graines de fleurs à une aimable voisine ; il adressait au *Mercure* des triolets sur les méfaits des gelées printanières. Mais des sujets plus sérieux le sollicitaient parfois ; il déplorait les malheurs du temps dans des Satires, et ne craignait pas d'adresser au Roi des critiques dictées par le bon sens. Notons, en passant, que si Sénecé fut un poète de Cour, il ne fut pas un poète courtisan. Il loua Louis XIV, certes, comme tous les contemporains, mais avec conviction, parce qu'il le considérait comme digne de louanges, et non pour le flagorner, dans l'unique but d'obtenir une récompense. Une des preuves de sa sincérité, c'est que, vingt ans après la mort du Roi, Sénecé l'exaltait encore dans ses vers.

Il y a, dans les poésies de Sénecé, bien des pièces qui sont encore de toute actualité ; c'est ainsi qu'il déplore la gêne de ceux de ses contemporains qui n'ont pas trafiqué ; il dédaigne la nouvelle monnaie de cuivre qu'on s'apprête à frapper ; il se plaint de la brutalité et de la corruption des hommes qui, au temps de sa vieillesse, ont remplacé la politesse et la galanterie du grand siècle. Il se moque des femmes à qui la mode impose les cheveux coupés; il s'apitoie sur celles qui délaissent les grâces de leur rôle pour étudier les sciences. Né dans un pays essentiellement vignoble, appréciant, honorant et défendant les vins du Mâconnais, du Beaujolais et de la Bourgogne, il s'élève contre les excès bachiques et l'ivresse crapuleuse, avec l'indignation que montrerait, de nos jours, un président de ligue antialcoolique.

Cependant l'âge le força à abandonner Condemines. Il confia ses terres à des fermiers, et se retira à Mâcon, dans une petite maison entourée de jardins, « toute seule, dit-il, dans une grande place qui est environnée de trois

couvents des Jacobins, des Capucins et des Carmélites, de manière que je suis là comme dans un petit hermitage, où mes amis ne laissent pas de venir me voir, et où, quand il me plaît d'en sortir, je n'ai qu'à faire deux cents pas pour me trouver dans le cœur de la ville ». Parmi les amis dont il parle ici, un des plus intimes était le Père Foncy de Neufville, un des Jésuites professeurs au collège de Mâcon. Ce jésuite venait, presque chaque jour, fouiller dans la nombreuse bibliothèque de Sénecé ; il était féru d'art dramatique, et il fit représenter à Mâcon une tragédie de *Damoclès*, au sujet de laquelle le poète lui adressa une pièce de vers.

Sénecé vécut assez pour ne plus rien regretter de ses plaisirs passés ; la Cour de Louis XIV n'était plus pour lui qu'un souvenir lointain, qu'il évoquait avec plaisir, mais qui ne l'empêchait pas de goûter le doux apaisement, la quiétude d'une vieillesse aimable, indulgente, agréable aux autres.

Oui, je crois qu'à la fin de sa vie, Sénecé fut vraiment heureux dans la petite ville pittoresque et charmante qui, penchée comme à un balcon sur le cours de la Saône, lui fit oublier, par sa gracieuse tranquillité, le tumulte des fêtes de la Galerie des Glaces, embrasée par le flamboiement des torchères. On a cette impression très nette, en lisant ce qu'il a écrit, dans une page où il passe en revue tous les auteurs qui ont composé des épigrammes, en citant les noms de leurs pays d'origine : « Ne vous étonnez pas, cher lecteur, si je vous ai cité la patrie de tous ces auteurs différents; ce n'est point pour faire parade d'une vaine érudition, mais pour avoir occasion de vous instruire de la mienne, et de vous apprendre que je suis de Mâcon, très ancienne ville, connue dès le temps de César, ville toujours fidèle à l'ancienne religion, toujours dévouée au service de ses rois, toujours obéissante à leurs ordres ; où les dames ont de la politesse ; et les hommes, de la valeur ; et qui a fourni à l'État, pendant le glorieux règne de Louis XIV, un aussi grand nombre de braves officiers qu'aucune autre du royaume de pareille grandeur. Ce n'est pas une nouveauté parmi les auteurs de se faire honneur de leur patrie, non plus que de la vouloir honorer ; et, pour me servir de l'ancien proverbe, ils ont eu tous à cœur d'orner la Sparte qui leur était tombée en partage. Il n'est aucun poète parmi les Anciens, qui n'ait fait, en quelque endroit de ses écrits, une honorable mention du lieu où il avait reçu la lumière, et Martial, dans un seul épigramme, a recueilli la patrie de quatorze grands hommes, pour avoir l'occasion de dire qu'il était de Bilbilis. Je souhaite avec passion que mon ouvrage dure assez et mérite l'estime publique, pour perpétuer le nom de mon pays avec le mien. Fasse aussi le Ciel que, comme je tiens à honneur d'être né Mâconnais, Mâcon n'ait point à rougir de m'avoir donné la naissance ».

Réunir tous les vers qu'a écrits Bauderon de Sénecé serait peut-être impossible : notre poète n'était pas un homme de Lettres, de métier ; il a dispersé au hasard toutes ses compositions, envoyant les unes, manuscrites, qui ensuite circulaient sous forme de copies ; confiant les autres au *Mercure de France*, ne prenant nul souci de les réunir, de son vivant, en une édition collective. Il fit cependant imprimer certaines pièces, entre autres : la *Lettre de Clément Marot*, écrite en 1688, à l'occasion de la mort de Lulli ; et les *Satires nouvelles*, en 1695. Son ami Du Cerceau fit paraître ses *Epigrammes* en 1717, dans une horrible édition devenue à peu près introuvable.

On ne peut guère lire les Poésies de Sénecé que dans de rares et vieux recueils, pour la plupart bien imparfaits. Il est à regretter qu'aucun éditeur moderne ne se soit avisé de remettre en lumière une œuvre qui mérite de vivre, et dans laquelle le poète mâconnais a prodigué ses qualités charmantes : son bon sens malicieux ; sa verve aimable, et son fin sourire.

LÉON GERI.

POÈME

NUIT

Nuit dont les bras berceut l'ombre
Et le poids de mon corps,
Et la langueur qui mord
Mon cœur sombre.

Nuit d'espérance et d'étoiles
Qui fait tomber ton suaire
Sur mon front cerné d'ardeur,

Nuit qui l'ouvre comme un asile,
Et puis qui referme, inutile,
Ton grand coffret de velours,

Nuit ténébreuse, nuit menteuse,
Grande nuit voluptueuse
Des amants classiquement tous,

Nuit qui passe travers d'un trait,
D'un sanglot et puis d'un délire,
Lorsque meurt d'un soupir joyeux

MARCEL YVONNE LESCH.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA PUISSANCE POLITIQUE DE L'ILLUSION

L'EXPÉRIENCE AMÉRICAINE ET L'EXPÉRIENCE ALLEMANDE

Qui se souvient encore de l'idéal politique de Renan : la société gouvernée par une aristocratie de savants désintéressés ; les États dirigés vers le progrès indéfini par la Science et l'esprit de vérité ? Vérité, bonté, bonheur. Du vrai, du beau, du bien réalisé en politique ! Nous en sommes loin. Les deux plus récentes expériences politiques qui aient été tentées dans le monde, l'expérience allemande et l'expérience américaine, sont basées, sinon sur le mensonge, du moins sur l'illusion. Elles n'ont pas encore réussi, mais jusqu'à présent, elles n'ont pas échoué, et elles ont déchaîné, dans les pays où elles ont été tentées, un enthousiasme qui a introduit dans le monde quelques notions toutes nouvelles et... dangereuses.

Je viens de lire le petit ouvrage rapide et brillant que M. André Maurois a consacré à l'expérience américaine (*Chantiers d'Amérique*, Gallimard, éditeur). M. Maurois a fait son enquête dans d'excellentes conditions. Il connaît de longue date les sociétés et les littératures anglo-saxonnes ; il n'en était pas à son premier voyage aux Etats-Unis, et il y arrivait précédé d'une réputation littéraire qui lui ouvrait toutes les portes. Ajoutons qu'il n'est pas homme à se laisser égarer par le snobisme des relations brillantes. Il est de ceux qui savent voir, qui savent même surprendre le dessous des cartes. Enfin, il est arrivé en Amérique au moment même où le drame était à son point culminant. C'est ce qui fait l'attrait en quelque sorte romanesque de ce livre d'observations politiques et économiques. M. Maurois connaît les chiffres et sait les manier, mais il sait quelle peut être leur signification humaine ; la détresse américaine, puis le prodigieux effort de relèvement de ce grand pays l'ont saisi aux entrailles.

Son livre s'ouvre par un tableau saisissant des ruines accumulées par le système Hoover, le président de la prospérité. L'écroulement de cet homme, dont son pays avait voulu faire une manière de prototype, de héros spécifiquement américain, n'est comparable qu'à celui du malheureux président Wilson ; il n'y a pas de contrée au monde où la roche tarpéienne soit plus près du capitole qu'en Amérique. Il incarna la folie d'un pays, ou plutôt d'un monde, qui s'imagina qu'il suffisait de produire indéfiniment pour vendre indéfiniment, et qui avait fait un dogme de l'hérésie économique qui consiste à penser que la production crée nécessairement le besoin. Surproduction, inflation de crédit, tout le système économique du monde a failli mourir de cette erreur américaine, qui finit par s'imposer plus ou moins à la terre entière et dont elle n'est pas encore guérie. « Chacun, dit M. Maurois, avait acheté au delà de ses moyens. Des vendeurs « à haute pression » avaient contraint des hommes rassasiés à désirer sans désirs ».

Ce fut un véritable phénomène de folie collective dans les Etats agricoles du Middle West. Voyant les prix des terres monter sans arrêt, les fermiers empruntaient à 8 et 10 o/o pour agrandir leurs fermes. Vers 1929, ce réseau de dettes enchevêtrées était si serré que l'on estimait que le service des dettes de l'Etat, des fermiers et des industriels absorbait les trois quarts des revenus du pays. La catastrophe était inévitable. Elle s'annonça par un coup de tonnerre boursier.

Le 19 octobre 1929, au Stock exchange, raconte M. Maurois, sur le *ticker*, cette bande lumineuse où courent des transactions financières, on vit soudain passer les ombres chiffrées d'une cavalerie en déroute. Cinq millions de titres avaient changé de mains avec des baisses de 5 à 40 points. Le 24, cette baisse s'accentuant et les actions de *Steel* (une des principales valeurs américaines) étant tombées à 195, Richard Whitney offrit d'en acheter vingt-cinq mille à 205. Ce sacrifice de deux cent cinquante mille dollars était destiné à

montrer le sentiment des maîtres de *Wall street* : le public se trompait, *Steel* valait plus de 205; il fallait réagir : « Frayeur sans raison, panique ridicule », disaient les banquiers et bientôt le président reprenait le refrain : « La crise sera finie dans soixante jours, déclarait Hoover ; achetez maintenant ». Mais, en 1930 et 1931, tandis que Hoover, romantique incorrigible, proclamait : « la prospérité nous attend au prochain tournant », Steel tombait à 100 à 50 à 30. En 1932, j'entendis une Américaine, débarquant à Paris, dire d'un ton lugubre : « Steel est à 22 ; c'est la fin du monde ». C'était la fin du monde pour un peuple qui avait joué toute sa mise sur le tableau de la richesse. Les industries, équipées en vue de productions géantes, ne trouvaient plus d'acheteurs ; le nombre des chômeurs montait. Il y a en Amérique, comme dans tout pays, un chômage endémique et, même avant la crise, on comptait environ deux millions de chômeurs. Mais, quand avec la baisse des prix, le manque de confiance, le krach de Wall street, les gens cessèrent d'acheter, ce chômage augmenta en progression géométrique... »

« Combien y eut-il de chômeurs au pire moment ? dit encore M. Maurois, cela est presque impossible à dire. Les Etats-Unis ne sont pas un pays; c'est un continent. Dans certaines régions, les statistiques sont rudimentaires. Les chiffres de la Confédération du travail donnent treize millions sept cent soixante-dix mille chômeurs, ce qui représente un nombre infiniment plus grand de personnes à faire vivre. Le chef du service fédéral du chômage Hopkins m'a indiqué le chiffre de quatre millions de familles secourues en 1932, soit dix-huit à vingt millions de bouches à nourrir. »

Toujours est-il qu'en 1932, le chômage avait atteint presque toutes les classes de la société; les mendiants « en col blanc » encombraient les rues de New-York et ce peuple, optimiste jusqu'à la niaiserie, faillit bien tomber dans le désespoir. C'est dans ces circonstances tragiques que M. Franklin Roosevelt prit le pouvoir présidentiel. Il commença par prononcer les paroles qu'il fallait prononcer. Dans la cave obscure où le peuple américain était engagé, il fit luire la torche de l'espérance, puis avec une rapidité de décision qui plut, il apporta au gouvernement de Washington une nouvelle équipe et un nouveau programme.

La nouvelle équipe était constituée d'intellectuels, de professeurs ; on la baptisa, ou elle se baptisa un peu prétentieusement et un peu naïvement, *Brain trust*, le trust des cerveaux Sans doute y avait-il en eux un peu d'infatuation universitaire, mais ce n'étaient ni des politiciens professionnels, ni des hommes d'affaire. Cela parut nouveau et de bon augure ; le nouveau programme était son œuvre et il n'était peut-être pas aussi improvisé qu'il parut d'abord. Immédiatement après, des mesures de salut public provisoires et indispensables comme les vacances bancaires, il fut mis en œuvre. Il tenait en quelques points : embargo sur l'or, dévaluation du dollar, secours aux fermiers, lois sur l'industrie instituant la semaine réduite et le maintien des salaires, imposés en quelque sorte par l'opinion publique galvanisée par une sorte de campagne patriotique menée comme une campagne électorale, suppression graduelle de la prohibition.

Tout cela n'était peut-être pas aussi nouveau que les Américains le croyaient, M. Maurois se faisant l'écho des critiques européens le fait observer :

« Nouveau ? disent les critiques européens, écrit-il. Qu'y a-t-il de nouveau dans le régime Roosevelt? Est-ce l'inflation? Grande nouveauté vraiment ! Nous l'avons connue pour notre malheur. Au quinzième siècle, les rois faisaient de l'inflation en rognant les écus. L'équipe américaine du *New Deal* a ramené le dollar de 25 à 18 francs ? Notre vieille équipe européenne avait ramené le franc de vingt sous à quatre sous. L'inflation? Ce n'est ni une gloire, ni une honte, mais à coup sûr ce n'est pas nouveau. Solon faisait de l'inflation et les Athéniens l'accusaient de spéculer sur la hausse des terres. Relisez Plutarque.

« Nouveau ! Qu'est-ce qui est nouveau ? Est-ce l'*Industrial recovery act* ? La réglementation des heures de travail. Elle existe chez nous depuis cinquante ans. L'intervention de l'Etat dans les affaires ? C'est l'antique doctrine de nos socialistes. Le *farm act* ? L'action du gouvernement pour soulager les fermiers chargés d'hypothèques ? C'est la doctrine de Tiberius Gracchus (160-133 avant Jésus-Christ). Nouveau ? Qu'est-ce qui est nouveau ? Les professeurs au pouvoir ? Nous avons eu Herriot professeur de littérature et Daladier professeur d'histoire. Quoi encore ? La vente libre de la bière ? Nos brasseries s'étalent sur tous nos boulevards. La fixation des prix ? La monnaie dirigée ? Doctrines pernicieuses vingt fois prêchées en Europe, dix fois essayées, dix fois reconnues fausses. Il est vrai que les jeunes économistes américains ont un art merveilleux

pour envelopper ces théories antiques de phrases brillantes qui attirent les badauds ; mais quand l'acheteur rentre chez lui, déballe dans la solitude son paquet de vérités « nouvelles », il découvre que des vendeurs à haute pression lui ont imposé les plus vieux fonds de rossignols de l'économie politique ».

Ces critiques « européennes » résumées avec tant de verve par M. Maurois, nous paraissent assez justes. Cette économie « dirigée » tentée un peu au hasard avec des moyens de fortune, nous semble singulièrement hasardée. Quantité d'exemples historiques ne nous montrent-ils pas que ce n'est pas avec des décrets qu'on change la loi naturelle de l'offre et de la demande ? On n'est encore jamais arrivé à reproduire sous commandement la somme des actions inconscientes de la foule. La doctrine du *New Deal*, avec ses éléments de fascisme, de socialisme, d'individualisme assez sommairement amalgamés ne tient logiquement pas ensemble. Mais si c'est devenu un truisme de dire que les Américains ne s'embarrassent pas de logique abstraite, il faut bien le répéter ici. Tout le monde l'a bien répété à M. Maurois : « Il fallait bien faire quelque chose ». Nous nous disons, nous : « Avant d'agir, il faut prendre conseil de soi et des autres sous peine de risquer d'agir à contre-temps ». Il paraît qu'en Amérique, au moins, à ce moment-là, ce n'était pas vrai. Il fallait agir à tout prix et n'importe comment.

C'est ce qu'a fait M. Roosevelt, et le fait est que son action un peu désordonnée a, du moins pour un temps, sauvé la nation malade. Les effets de sa médication héroïque dureront-ils ?

Les économistes européens de presque toutes les écoles disent que non, et, en effet, M. Roosevelt n'est certes pas au bout de ses difficultés. « L'expérience n'a pas échoué ; elle n'a pas réussi, dit M. Maurois, elle commence. »

Sans doute, l'expérience ne fait que commencer et toutes sortes d'éléments portent à croire qu'il y a des chances pour qu'elle échoue, mais il y a chez un peuple jeune et encore assez inculte comme le peuple américain, une telle puissance d'illusion qu'elle pourrait bien finir par réussir, d'autant plus qu'une des principales qualités du président est de n'être pas entêté, et qu'il apportera sans doute à ses réformes, au gré des événements, bien des modifications. Aucune d'entre elles n'est, à la vérité, économique à sa base ; mais elles procèdent d'une espèce de mirage optimiste qui fait supporter à cet immense peuple des souffrances qui, hier encore, le plongeaient dans le désespoir. La poussant à la prospérité future, l'Américain moyen apprendra peut-être à vivre dans la gêne, la restriction, et l'épargne qui est la vraie condition d'un retour à l'économie normale.

***

L'expérience allemande, plus proche de nous et, pour cette raison entre beaucoup d'autres, infiniment plus dangereuse, est encore plus caractéristique. Ce n'est pas sur une illusion optimiste un peu vague qu'est basé le redressement du peuple allemand entrepris par Hitler : c'est sur un ensemble de théories manifestement fausses, sur un véritable mensonge historique et scientifique. « Le fait de la race est immense à l'origine, dit Renan, mais il va toujours perdant de son importance ». Et il y a des siècles qu'il a perdu son importance. Car il n'est pas une nation en Europe qui puisse se vanter d'être de race pure, la nation allemande moins que tout autre ; « les Allemands tant de fois métis », dit Gobineau, dont ils ont voulu faire un des maîtres de leur « racisme ». Transportant dans l'ethnographie un terme de la philologie, on nous parle maintenant d'Aryens et de non Aryens, donnant à de vagues conjectures sur l'histoire primitive des peuples indo-européens, l'importance d'une vérité scientifique. On fait des Germains les descendants purs des Aryens et des Allemands les représentants des anciens Germains à qui l'on prête, bien entendu, toutes les vertus. Or, il est archi-démontré que les populations de l'Allemagne du nord sont en grande partie slaves, et celles de l'Allemagne du sud en grande partie celtiques. Il n'y a probablement pas plus de sang germain en Allemagne qu'en Angleterre ou même qu'en France. N'empêche que cette idée qu'ils représentent la noble race germanique, « le grand dolychocéphale blond créateur de civilisation », a donné aux Allemands une sorte d'orgueil frénétique qui leur a rendu la foi en eux-mêmes.

Il est vrai que cela commença par de l'antisémitisme. Dans toute l'Europe centrale, et depuis des temps très anciens, chaque fois que les peuples sont malheureux, ils s'en prennent à Israël ; c'est une tradition. Jérôme et Jean Tharaud ont admirablement raconté la dramatique légende de la Jument errante, symbole d'Israël. Le fait est que les Juifs d'Allemagne avaient su très bien profiter de la Constitution de Weimar qui, décidément, ne convenait guère au tempérament allemand. Il est vrai qu'ils tenaient dans

l'Etat, dans la presse, dans l'administration, dans les professions libérales une place considérable. De là à leur attribuer tous les vices, tous les mécomptes du régime, il n'y avait qu'un pas ; on sait avec quelle brutalité il fut franchi. Tous les peuples aiment à chercher dans l'absolu la justification de leurs passions, mais les Allemands particulièrement. Eliminer du « noble et pur » peuple allemand l'élément sémite corrupteur, c'était un idéal qui permettait de chasser les professeurs juifs de l'Université, les avocats juifs du barreau, et, au besoin, de piller les magasins juifs. On s'est arrêté en chemin devant le scandale que les premiers incidents sanglants de la terreur juive provoquèrent dans le monde ; mais, l'espèce de proscription dont les juifs sont frappés n'en demeure pas moins un fait acquis. La haine du Juif a du reste eu pour corollaire immédiat la haine de quelques autres races « inférieures » : les Français, les Polonais, les Belges, les Tchèques.

Tout cela nous paraît à nous à la fois odieux et absurde. Mais, écoutez le raisonnement d'un Allemand qui se dit anti-nazi, mais qui prétend expliquer le nazisme :

« Quand Adolphe Hitler, dont on ne saurait suspecter ni le désintéressement personnel, ni l'idéalisme, fomenta l'agitation qui devait lui donner le pouvoir, le peuple allemand était près de sombrer dans le désespoir : une situation économique épouvantable, des millions de chômeurs, une misère ouvrière et paysanne dont vous ne pouvez vous faire une idée en France, une criminalité inquiétante et sans cesse croissante, une immoralité également croissante, la sensation d'une injuste déchéance, la croyance générale que l'Etat était mis au pillage par une nuée de petits profiteurs, et l'idée bien arrêtée que l'on ne pourrait sortir d'une situation intenable que par la catastrophe. A ces masses désespérées, il fallait donner un aliment d'espérance. C'est peut-être parce que Hitler a deviné la psycholgoie du peuple allemand qu'il galvanisa la fierté de sa race avec quelques haines solides comme corollaire... »

Et le fait est, qu'en inculquant, ou plutôt en ravivant cette idée de la primauté d'une prétendue race germanique à ce peuple allemand, si profondément métissé, il a provoqué un enthousiasme étrange et qui fait passer les populations fanatisées sur la suppression de toute liberté et sur des difficultés économiques qui, la veille, paraissaient insurmontables.

Puissance de l'illusion sur des masses populaires à qui l'on inculque ainsi la patience d'attendre ou la volonté d'agir.

Mais l'illusion de la primauté d'une race implique le désir, presque le devoir, de dominer. C'est là le danger de l'hitlérisme triomphant. Peut-être le *Fuhrer* lui-même est-il sincère quand il parle de sa volonté de paix ; quiconque a touché aux réalités du gouvernement se rend compte aujourd'hui de l'immense aléa d'une guerre ; mais en exaltant le peuple allemand sur son droit « racique », il a remué des forces obscures dont il n'est pas certain qu'il puisse rester le maître. L'illusion politique et sociale est une force terrible et qu'il est bien difficile de manier...

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

PSYCHOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

M. André Malraux avait déjà fixé l'attention par deux romans : *Les Conquérants* et *La Voie royale* qui indiquaient nettement ses tendances et affirmaient avec force son talent. Sa nouvelle œuvre témoigne d'une maîtrise déjà bien supérieure et s'impose aussi bien du point de vue de la psychologie contemporaine que du point de vue de la littérature. Cette œuvre, en effet, se développe sur deux plans superposés, dont le premier laisse constamment transparaître le second. Au travers d'un récit de la révolution chinoise, ou plutôt des épisodes du printemps de 1927, c'est, comme le titre l'indique, « la condition humaine » que veut nous découvrir M. André Malraux, et ce second élément de son œuvre renforce singulièrement l'intérêt du premier.

On sait que le Kuomintang, d'abord société secrète, était devenu le parti nationaliste républicain en Chine et qu'il avait préparé contre la dynastie mandchoue la révolution de 1911, puis s'était associé à l'action de Sun Yat Sen dans le Sud et, après la mort du grand agita-

1 André Malraux, *La Condition humaine*, (Ed. de la Nouvelle Revue Française).

teur en 1926, avait continué son œuvre d'affranchissement et de modernisation de l'Empire du milieu. Subissant alors l'influence des Soviets, il s'était allié un temps avec eux et avait agi de concert avec le parti communiste chinois. C'est à sa rupture avec ce parti, en 1927, et à l'écrasement du communisme par le général Chang Kaï Shek, agissant au nom du Kuomintang, que se rattache le roman de M. André Malraux. Il se déroule tout entier entre le 21 mars et le 11 avril, à l'exception d'une sorte d'épilogue qui se passe à Paris en juillet, dans le cabinet du Ministre des Finances où un brasseur d'affaires français, Ferral, vient demander le sauvetage de la Banque Industrielle de Chine et du Consortium dont elle était l'appui.

A Shanghaï, « cœur vivant de la Chine », — « la ville capitale où se jouait le destin chinois » — des scènes diverses se succèdent et présentent les divers aspects de ce milieu cosmopolite et de cette période bouleversée. Un terroriste, Tchen, assassine l'agent du Kuomintang, afin de lui voler l'ordre de livraison d'armes destinées à la répression du communisme et de se les faire livrer à lui-même par le commandant du navire qui les a transportées. La scène du meurtre est d'une hallucinante précision et nous laisse voir comme à clair la psychologie du meurtrier. C'est ce même Tchen, un mystique du terrorisme, qui tentera quelques semaines plus tard d'assassiner le général Chang-Kaï-Shek, en se jetant lui-même sous l'auto avec la bombe entre les bras ; il est mis en pièces, mais le général n'était pas dans sa voiture. Tchen fait partie d'un petit groupe cosmopolite dont toutes les figures nous sont rendues familières : Kyo Gisors, un jeune intellectuel dont la mère est japonaise et qui est marié avec une Allemande, May ; son père, le vieux Gisors, un universitaire chinois révoqué, qui a substitué l'opium à l'action ; le baron de Clappique, un Français, fils de Hongroise, « fou lucide, ironiste désespéré qui ne réussit pas à se duper lui-même par l'alcool et le jeu » ; Hemmelrich, un Belge, marié avec une Chinoise et dont la boutique de phonos est un des quartiers généraux du terrorisme : elle sautera le jour de la répression, et Hemmelrich trouvera déchiquetés sur le sol sa femme et son enfant ; Katow enfin, un Russe, agent des Soviets, personnage obscur et mystérieux, qui poussera plus loin que tous les autres la logique de son délire et se laissera jeter vivant dans le brasier d'une locomotive pour donner à deux compagnons de geôle condamnés comme lui, mais plus jeunes et plus épouvantés par l'idée du supplice, toute la dose de cyanure de potassium qu'il tenait en réserve afin de se soustraire aux bourreaux.

En face des militants communistes, la contre-révolution est représentée par le financier Ferral, président de la Chambre de Commerce française de Shanghaï, directeur de la Banque Industrielle Chinoise et du Consortium, et par le policier König, un Allemand au service du Kuomintang : l'un représentant les intérêts matériels, l'autre la force brutale qui se partagent la conduite des événements.

Derrière ces protagonistes de l'action, le grouillement de la ville et du fleuve, les Européens des Concessions, la tourbe cosmopolite de Shanghaï, les foules chinoises : plèbe, ouvriers, soldats ; la lutte entre la Chine soviétique et ceux qui les premiers l'avaient organisée, mais qui, maintenant, veulent conduire la révolution ou la confisquer à leur profit. Tout cela est évoqué avec une précision et une intensité extraordinaire, dans une suite de scènes, de tableaux — complots, combats, supplices — alternant avec de pénétrantes analyses ou des dialogues qui nous découvrent la psychologie des personnages. Il semble qu'il n'y ait aucune composition et que seule la suite des faits lie entre eux ces éléments juxtaposés. Mais une lecture attentive nous persuade bien vite que cette apparence est trompeuse et que l'art du romancier, tenant et maniant tant de fils différents, a su en faire un tissu extrêmement serré et solide sur lequel se détachent en vives couleurs toutes les figures et les images de la révolution.

Ce n'est là toutefois qu'une des deux faces du tissu. Retournons-le : voici l'envers : le même dessin s'anime d'une autre signification et ce qu'il prétend nous représenter, ce n'est rien de moins que la condition humaine vue, non plus par un peintre de mœurs, mais par un moraliste.

∴

Celle-ci n'apparaît à M. André Malraux que sous le jour ou, plus exactement, dans la nuit du désespoir.

Comme ses personnages eux-mêmes, il est manifeste qu'il ne croit à rien : son état d'esprit, comme le leur, est le nihilisme absolu. Pour l'expliquer, il faudrait en retracer les origines et par conséquent rechercher les influences sous lesquelles il s'est formé. On retrouverait sans doute, dans un ordre et une mesure à détermi-

ner, celles de Nietzsche, d'André Gide et de Dostoïevski. Quoi qu'il en soit, le résultat est là, sous nos yeux. Tous les personnagse, sont des révoltés comme Kio et Tchen, des déclassés comme Clappique, des cyniques comme le financier Ferral ou le policier König. Seuls les terroristes ont les sympathies de l'auteur et seuls en effet ils les méritent, parce que seuls ils obéissent à une impulsion qui vient du fond de leur être : mais elle ne les pousse qu'à la mort, parce qu'ils ne peuvent trouver d'autre sens à la vie que le sacrifice par où elle se supprime et s'anéantit.

Ces terroristes, on ne saurait le marquer trop nettement, ne sont pas de véritables révolutionnaires. Engagés dans la révolution, on peut dire qu'ils ne s'intéressent pas à ses résultats. Ce qui fait à leurs yeux la supériorité de l'action révolutionnaire sur toute autre forme d'action, c'est qu'elle se suffit à elle-même et n'implique aucune autre fin, ne suppose aucun principe à quoi elle se rattacherait ou sur quoi elle se pourrait fonder. Ils ne travaillent point à organiser un monde futur : il leur suffit de détruire le monde présent. Ils demandent à la Révolution, non des raisons de vivre — ils ne croient pas qu'il y ait des raisons de vivre — mais des raisons de mourir, de bien mourir. Et là peut-être se manifeste l'essentielle originalité de la pensée de M. André Malraux. Ses héros favoris sont obsédés par l'idée de bien mourir, entendant par là, mourir de la seule manière qui apporte quelque chose à leur misérable vie, qui leur apporte à eux-mêmes ce à quoi ils aspiraient : une fraternité, une communion avec ceux de leurs semblables qui sont prêts à souffrir et à mourir comme eux. Ils ne s'immolent pas pour le triomphe de leurs idées, ni pour la victoire de leur parti, car ils ne croient pas aux idées et ils appartiennent moins à un parti qu'ils ne se rattachent à un vague mysticisme révolutionnaire. La véritable raison de leur sacrifice, c'est le besoin d'en finir avec une vie où ils ont l'impression de n'être que des captifs solitaires.

Car le mal incurable qui les ronge, c'est la détresse de la solitude. Les « enfants du siècle », aux temps romantiques, ont noblement, délicieusement chanté les tristesses et les mélancolies de la solitude morale : de là le charme et la grâce de leurs élégies. Les nouveaux enfants du siècle s'acharnent contre elle avec une sorte de fureur exaspérée. Ils la dénoncent, ils l'étalent, ils l'étendent autour d'eux jusqu'aux plus lointains confins du monde visible et invisible : ils nient ou saccagent tout ce qui pourrait s'opposer à elle, l'adoucir, l'atténuer ou même l'abolir. Ils s'y enferment, s'y débattent, s'y démènent et s'y enfièvrent jusqu'au délire ; puis, la maudissant, ils s'élancent, pour y échapper, dans la mort. C'est, en effet, ce qu'ils peuvent faire de mieux, et c'est leur seule noblesse. Finir en victimes, c'est, du moins pour eux, finir en beauté. Mais cette mort sans au delà, sans espérance, ne saurait même pas leur apparaître comme un refuge : elle ne leur offre rien que la délivrance par anéantissement d'une existence vaine, intolérable et détestée.

Encore ce dénouement choisi par les meilleurs — et qui a inspiré à M. André Malraux des pages saisissantes où il atteint à la plus haute puissance d'expression — les libère-t-il du moins des bassesses et des ignominies où s'avilissent les autres. Il faut voir dans le roman de M. André Malraux ce que la vie peut offrir à ceux qui fonderaient sur elle leurs espoirs. En d'autres termes il faut voir ce que les hommes font de l'amour, du foyer, de la pensée et des autres forces qui soutiennent, grandissent ou embellissent la vie. Kyo Gisors, un des plus nobles pourtant, un de ceux qui donnent leur vie, est marié avec une Allemande instruite (elle est docteur en médecine), affranchie, qui lui est aussi attachée (du moins est-ce ce que semble vouloir nous faire entendre l'auteur) qu'une femme peut l'être à son mari. Dès la première scène où nous les voyons paraître, elle lui déclare : « Il faut que je te dise quelque chose qui va peut-être t'embêter... » Et voici cette chose : « — J'ai fini par coucher avec Lenglen, cet après-midi. » Nous voyons bien qu'il en souffre, mais il lui répond qu'elle est libre. Le brasseur d'affaires Ferral nous est représenté en relations amoureuses avec une grande couturière de Shanghaï, Valérie. Avec elle il a remplacé l'amour par l'érotisme et il est préférable de ne pas insister ici sur la scène qui nous est décrite. Elle réussit, un jour, à le mystifier en lui laissant à sa place une lettre où elle explique ainsi, fort pertinemment, sa vengeance : « Vous savez beaucoup de choses, cher, mais peut-être mourrez-vous sans vous être aperçu qu'une femme est *aussi* un être humain. » La famille, le foyer ? Un brave Belge, Hemmelrich, a épousé une Chinoise, qui lui reste étrangère, et ils ont un enfant malade qui ne fait qu'ajouter pour eux à l'horreur de la vie : « Quand je vois des gens qui ont l'air de s'aimer, j'ai envie de leur casser la gueule. » Ne reste-t-il pas au moins cet héroïsme du sa-

crifice qui pourrait soutenir des hommes décidés à mourir ? Le plus résolu d'entre eux, Tchen, celui qui, pour tuer plus sûrement le chef de la répression, le général Chang-Kaï-Shek, se jettera sous les roues de l'auto avec sa bombe dans les bras, n'en fait pas moins cette déclaration qui nous découvre là-dessus le fond de sa pensée : « Kio a raison : ce qui nous manque le plus c'est le sens du hara-kiri. Mais le Japonais qui se tue risque de devenir un dieu, ce qui est le commencement de la saloperie. »

On ne peut se défendre devant un tel état d'esprit de se rappeler la profonde parole de Carlyle, identifiant à la négation toutes les puissances destructrices ou néfastes et appelant Satan « l'Eternel Non » *The Everlasting No*. Et le contraste s'imposerait dès lors entre ce roman de la *Condition humaine* et celui de M. Alphonse de Chateaubriant auquel nous consacrions récemment ici une longue étude. L'un et l'autre se présentent comme une réponse au problème de la destinée. « La Réponse du Seigneur » dit M. de Chateaubriant. Nous voici à l'autre pôle, et faudrait-il donc dire : « La Réponse de Satan ? » Derrière ce « Non » désespéré, désespérant, nous pressentons une affirmation possible, une affirmation douloureusement et violemment cherchée. Peut-être serait-il plus juste de reconnaître dans le « Non » crié avec tant de force, une ardente protestation contre tout ce qui rend, dans une des plus cruelles périodes de l'Histoire — la nôtre — la vie trop difficile à vivre, le cri d'une intelligence désorientée, d'une volonté qui se révolte contre une intolérable inquiétude et qui se raidit dans une attitude héroïque, — l'héroïsme, hélas ! du néant. Peut-être la pensée de M. André Malraux ne s'est-elle pas exprimée tout entière.

Il faut attendre.

EDMUND BOIZ.

LE THÉATRE

LA DERNIÈRE PIÈCE DE M. STÈVE PASSEUR

La dernière pièce de M. Stève Passeur [illegible] de une intéressante évolution de son auteur. Dans ses œuvres précédentes, en effet, le jeune écrivain semblait surtout s'être préoccupé de marquer par une originalité à la fois spontanée et volontaire sa place dans le théâtre nouveau. Il poursuivait avant tout l'ingéniosité, parfois même, la bizarrerie et presque toujours l'outrance. Il se donnait comme premier but à atteindre d'étonner le spectateur. Il visait ensuite à le secouer, et enfin il achevait sa délectation en le renvoyant incertain et pessimiste. L'impression devant de telles œuvres était toujours trouble, amère, et l'admiration s'enveloppait de mélancolie.

Aujourd'hui, passant du [illegible] » au Théâtre Michel, Stève Passeur entreprend d'élargir son cercle, d'adoucir sa personnalité et de devenir un auteur original adopté par le grand public. On trouvera donc, dans sa pièce, deux éléments très distincts : ceux qui rappellent l'ancienne manière, et ceux qui révèlent la nouvelle.

Parmi les premiers nous reconnaîtrons, non pas le caractère nouveau, mais curieux du sujet, puisqu'une fois de plus Stève Passeur prendra comme point de départ la situation la plus banale, avec la volonté de la retourner et de lui donner l'apparence la plus imprévue, la plus paradoxale ; on reconnaîtra encore la qualité du dialogue, une surprenante justesse de ton qui semble d'autant plus juste à chaque instant que la situation menace de devenir plus fausse, en sorte que se trouve ainsi établie une compensation — comme disent les financiers ; enfin, l'heureux mélange du tragique et du comique, sans que jamais le personnage tragi-comique devienne ridicule. Parmi les éléments de la seconde [illegible] nera tout de suite l'abus de l'accessoire : l'encombrement des voitures, le va et vient des meubles, puisque tout le rôle de M. Fresnay est au premier acte, celui d'un mécano et au second celui d'un tapissier ; la réapparition de personnages de comédie depuis longtemps disparus

tés : mère, beau-père, avec toutes les plaisanteries usagées qui s'ensuivent, enfin et surtout le souci de terminer la pièce sur un dénouement qui laisse certainement à la pièce intitulée « l'Amour Gai » son ironie essentielle, mais qui pourtant ne fasse désespérer l'auditeur ni de l'amour, ni de la vie.

La pièce comporte trois actes ; coupe raisonnable qui déjà indique la résolution de l'auteur de composer une œuvre qui ne sorte ni du cadre habituel, ni des habitudes traditionnelles du spectacle : petite soirée facile, aux entr'actes simplement un peu longs. Trois personnages comme dans une pièce de Porto-Riche, et les vagues comparses auxquels j'ai déjà fait allusion. Dans le détail d'ailleurs on retrouve, malgré l'allule si alerte du dialogue coupé, les procédés de l'ancien théâtre ; au premier acte les couplets de fantaisie de M. Fresnay, au dernier, le long monologue de M. Alerme nous confiant tout son cœur et toute sa passion en présence des deux autres témoins presque muets. On comprend donc d'après cette analyse toute extérieure l'impression si complexe et si difficile à définir que l'on emporte en sortant du théâtre Michel.

Au premier acte, nous voici en Tchécoslovaquie avec une grosse voiture qui vient de tomber en panne et dans laquelle se trouvaient un riche industriel, sa femme, sa mère, son beau-père. On ne sait par quelle fantaisie stupide le mécanicien n'est pas là, en sorte que l'industriel s'efforce, en vain, de remettre son moteur en marche. Cette avanie est l'occasion pour lui de nous révéler son caractère autoritaire et jaloux, sa brutalité grossière, manières que sa jeune femme qu'il aime trop ne peut plus supporter. Nous sentons bien vite qu'à la première occasion elle va tenter de rompre sa servitude. Voici l'occasion : un jeune avocat expert en mécanique survient sur la route déserte et s'arrête : coup de foudre ! Il fait sa cour en réparant le moteur et ils décident de partir ensemble. Tout le mouvement de l'acte réside dans la présentation du sentiment par la réparation mécanique. De même que Cyrano de Bergerac se battait en duel en faisant une ballade, M. Fresnay séduit une femme en démontant des bougies, et il échange avec elle un premier baiser sans la toucher de ses mains sales.

Au second acte les amants sont depuis huit jours ensemble. L'amoureux manifeste une frivolité à laquelle l'amoureuse — que poursuit le sentiment de la peine qu'elle a pu faire à son jaloux et passionné mari — ne peut se résigner. C'est le moment où M. Fresnay transforme la chambre par des opérations véritablement miraculeuses de déménagement et d'emménagement : il ne se joue pas moins bien des meubles que des bougies ! il a des mains « d'as ». La pièce installée, sur le sopha nouveau, il s'abandonne à son imagination, à sa fantaisie et commence à décrire tous les frivoles plaisirs qu'il réserve à son amie : elle s'énerve d'être ainsi aimée, elle regrette l'aventure jugeant que son bonheur d'aujourd'hui ne valait pas la douleur qu'elle a causée. Là-dessus surviennent les rescapés de Tchécoslovaquie : mère, beau-père, et enfin mari ; mais de nouveau le mari se montre si violent dans sa passion et sa douleur que la malheureuse irrésolue se trouve rejetée vers l'avocat. Elle balance entre l'usine et le barreau. « Qu'à cela ne tienne — dit l'avocat — renvoyons le jugement à huitaine et observons tous une neutralité bienveillante ».

Troisième acte : nous voici donc au point critique dans la situation pour laquelle l'auteur a fait la pièce, et qu'il a systématiquement arrangée en renversant l'ordre naturel des choses. Les trois intéressés à l'aventure vivent ensemble dans la villa de l'industriel. Ainsi chacun peut se rendre compte de ses véritables sentiments. J'imagine que M. Stève Pasteur a songé à la prolongation de cette situation, et qu'il ne lui aurait pas déplu de nous peindre l'équilibre qui aurait pu très décemment s'établir entre cette femme et ces deux hommes. Sans doute a-t-il craint que le public ne le suivît point jusqu'à cette stabilisation et c'est pourquoi il a décidé de la dénouer par l'abdication du jaloux. En réalité nous avons toujours eu l'impression, et le jeune avocat la partage avec nous, que le plus grand amour des trois, c'était bien celui du plus malheureux ; pourtant, puisque l'avocat supporte la confidence d'une telle souffrance et d'une telle douleur, n'est-ce pas que lui aussi aime, plus profondément qu'on ne l'avait cru, la jeune femme qui, à son tour, va enfin se fixer. Nous assistons donc au départ de l'industriel qui emmène avec lui une femme dont il est bien sûr qu'il ne l'aimera jamais, et les deux autres restent unis, sinon dans l'amour, au moins dans le sentiment qu'ils se doivent à eux-mêmes de goûter un bonheur qui aura coûté si cher.

On voit par là combien le sujet de l'œuvre est sérieux, douloureux ; il est juste de dire que jamais le ton tragique n'apparaît et il est remarquable qu'au troisième acte tant d'émotion puisse être dégagée, sans que cet acte pathétique

fasse au contraste trop rapide avec le premier. On peut donc féliciter M. Stève Passeur d'avoir complètement réussi ce qu'il a voulu faire. Techniquement la pièce est parfaite. Où les avis peuvent différer, c'est sur l'intérêt que présente l'action et sur la question de savoir si les personnages offrent un attrait humain ? Le plus sympathique et le plus vivant des trois — le plus facile sans doute aussi, — est l'industriel que joue si parfaitement M. Merme. C'est un personnage que nous connaissons bien : il éprouve des sentiments que nous comprenons et il parle sur un ton qui nous est familier dans la société d'aujourd'hui. Il aime, il souffre, il commande, il obéit, c'est un gros faible.

Déjà le personnage du jeune premier, comme on disait jadis, et que compose avec tant d'adresse physique M. Fresnay, est un peu plus obscur. Il badine avec l'amour, c'est entendu, mais pourquoi, intelligent comme il l'est, badine-t-il tout seul et comment ne comprend-t-il pas, surtout dans l'inquiétude du début, la sensibilité féminine de celle dont il a si brusquement changé la vie ? Il nous explique bien qu'il se montre d'autant plus léger qu'il se sent plus profond, n'importe ! Cette légèreté ne nous permet pas de mesurer sa profondeur, et c'est là l'une des raisons pour lesquelles, au troisième acte, à l'heure de l'arbitrage suprême, il se trouve réduit à un rôle si effacé, quoique souverain, puisqu'il l'emporte en se taisant.

Mais, selon moi, la seule faiblesse de la pièce, c'est l'inconsistance du personnage féminin ; à aucun moment nous ne parvenons à nous représenter les sentiments exacts de Cécile et ses impressions vraies. Pourquoi a-t-elle épousé son industriel ? Nous pensons d'abord que c'est par goût de l'argent, et au premier acte elle s'échappe si délibérément que nous ne pouvons concevoir aucun attachement de sa part envers son bourreau. Comment donc, au deuxième acte, se reporte-t-elle si vivement vers lui et comment peut-il balancer dans son cœur un nouvel amour ? Il semble aussi qu'elle se montre bien susceptible, lorsqu'elle désespère soudain de cet amour pour quelques phrases de son amant. Le troisième acte, lorsqu'elle prononce elle-même son jugement, ne nous éclaire pas beaucoup plus sur sa sensibilité et son tempérament. Il y a tout dans cette œuvre si complexe, si riche, je dirai même si harmonieuse, sauf une femme.

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

LE PLATEAU DE MILLEVACHES

Une croyance populaire prétend que le plateau de Millevaches a ainsi été dénommé parce que, vu d'un de ses sommets, il rappelle assez bien une horde d'animaux fantastiques dont on ne verrait que les croupes. L'imagination d'un pâtre a peut-être pu prendre, au crépuscule, ses ondulations pour les silhouettes d'un troupeau de vaches géantes.

Situé à l'ouest des monts d'Auvergne qui, profilent au loin leurs sommets découpés net sur l'azur, le plateau de Millevaches sépare le bassin de la Loire de celui de la Garonne.

Véritable réservoir d'eau alimenté par les pluies, plus abondantes ici que partout ailleurs, qui détrempent les fonds marécageux de ce haut plateau, au point d'y transformer les herbages en tourbières, des sources innombrables sourdent dans les roseaux et les joncs de ces dépressions saturées d'humidité. Ces sources s'épandent en autant de ruisseaux, dont les eaux ambrées serpentent en infinis méandres avant de se diriger soit sur la Loire, soit sur la Dordogne. C'est ainsi que du plateau de Millevaches descendent de nombreuses rivières dont la Creuse, la Vienne, la Vézère et la Corrèze sont parmi les plus importantes. Elles semblent ne quitter qu'à regret ce plateau qu'elles sillonnent à fleur de rives, pour s'enfoncer dans les profondes entailles qu'elles y ont ouvertes au cours des siècles.

Pays sauvage, le plateau de Millevaches est recouvert d'un maigre gazon ponctué du fuseau vert-bleu des genévriers, que trouent des mamelons granitiques, vestiges des anciens monts usés par les siècles, parés, suivant les saisons, de bruyères roses ou de genêts aux fleurs d'or. Ça et là, quelques carrés de sapins ou quelques bouquets de bouleaux frissonnant au vent trompent la monotonie des horizons où la fougère apporte sa note claire.

De ces hauteurs, balayés par la brise, on jouit d'une vue, qui s'étend jusqu'où le regard peut aller sur toute l'étendue de cet immense plateau aux ondulations assez modérées pour ne pas gêner le regard. D'un vert jaunâtre sur lequel tranche le vert sombre des pins et l'éclair des ruisseaux, sortis des molles dépressions d'où jaillissent les sources, le plateau de Millevaches,

où l'on ne rencontre le plus souvent ni un village, ni une maison, donne une forte impression de solitude, de cette solitude qui nous permet de mieux juger à leur valeur, en les réduisant à leur juste mesure, les faits et les hommes.

Solitude des hauts plateaux qu'aucun bruit, autre que celui du vent, ne vient troubler, votre grandeur est pareille à celle de la mer ou à celle des cimes. Un air plus pur, une lumière plus limpide y dispensent le calme. Je conseille à tous ceux que la neurasthénie guette de venir y retrouver la sérénité.

Les quelques villages que les pâtres y ont construits pour surveiller leur bétail, vaches au pelage roux, moutons au nez camus, hauts sur pattes, n'en compromettent nullement la paix. Tapis contre le sol, ils en font, pour ainsi dire, partie avec leurs maisons aux murs de granit, qu'abritent des toits d'ardoises grises. Avec les ruisseaux, seules quelques routes bordées de hêtres bas parcourent ce désert.

Sorte de toit, posé sur une série d'étages, le plateau de Millevaches a pour soubassement les successifs plateaux sur lesquels il repose et dont il forme le faîte. Adossé à l'Orient aux monts d'Auvergne, surgis plusieurs millénaires après lui, il en est séparé par le fossé, au fond duquel court la Dordogne. A l'Ouest le plateau de Millevaches descend par gradins successifs couverts de grasses prairies, entourées de haies vives qu'ombrage le feuillage luisant des châtaigniers, pour former le Limousin, tandis qu'au Nord il s'infléchit peu à peu jusqu'à la Loire, gravé en creux par les rivières qui en viennent, d'où le nom que porte l'une d'elles, qu'on aperçoit au fond de profonds canons taillés à pic. Tout de même au Midi, le plateau de Millevaches est fendu d'abruptes et sombres vallées rocheuses, où s'accroche un feutrage presque noir de chênes, de hêtres et de pins entrelacés, qui, à peu près parallèles, aboutissent toutes à la Dordogne, resserrée étroitement elle-même entre deux parois de montagnes verdoyantes.

Eventé jusqu'au fort des plus grandes chaleurs, couvert de neige pendant l'hiver, humecté par les pluies la plupart du temps, le plateau de Millevaches constitue au centre de la France une importante réserve d'eau qu'il partage équitablement entre la Loire et la Dordogne. Plateau granitique, solitaire et d'une monotonie quelque peu mélancolique, il surplombe de tous côtés de vertes et sauvages étendues vierges de toute rumeur.

PAUL GAUTHIER,
Membre de l'Institut.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

JOSEPH LAURENT. — *Essais d'histoire sociale. I. La Grèce antique* (1 vol. Les Belles Lettres).

Les peuples de l'antiquité ont expérimenté les systèmes et les régimes les plus divers et vécu la plupart des problèmes auxquels nous nous heurtons aujourd'hui. Rien de plus attachant que l'étude des systèmes, des législations et des crises sur lesquels les auteurs grecs nous ont laissé de nombreux témoignages : les chapitres de ce livre relatifs à la lutte pour la paix sociale contre les passions, aux conditions économiques de la vie sociale, au commerce, à l'industrie, au travail, sont aussi instructifs que savoureux. Envisageant les conditions politiques de la vie sociale à Sparte et à Athènes, le savant doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, conclut à la nécessité d'une classe moyenne vigilante et vigoureuse pour assurer l'équilibre et le développement harmonieux de toute société civilisée.

V.

ARTHUR WEIGALL, Ex-Inspecteur général des Antiquités du Gouvernement égyptien. — *Néron.* (1 vol. Payot).

Démêler le vrai Néron sous l'allégorie haineuse ou complaisante était une tâche exceptionnellement délicate : nul n'était plus qualifié pour l'entreprendre que l'historien Arthur Weigall. L'auteur n'est pas inconnu en France. Le public de langue française a pu apprécier sa *Cléopâtre*, essai novateur à beaucoup d'égards, ne serait-ce que par le principe de l'abandon docile à l'influence de l'antique : être païen avec les païens... Dans le *Néron*, nous allons voir se développer la méthode d'investigation critique et l'exposé par scènes rapides où M. Weigall est passé maître, et en même temps ce souci du trait, de la circonstance psychologique qui éclaire toute une situation.

A. DAUPHIN-MEUNIER. — *Mirabeau et l'Economie prussienne de son temps.* (1 vol. Les Presses Universitaires).

Quiconque veut comprendre l'Allemagne d'aujourd'hui ne saurait méditer trop longuement les vues géniales et prophétiques de Mirabeau, observant la Prusse à la veille de la Révolution française. M. A. Dauphin-Meunier le prouve une fois de plus en retrouvant dans les organisations bancaires de Frédéric II les origines de la banque allemande, collaboratrice et animatrice de toute l'économie allemande.

Héritier de la considérable documentation sur Mirabeau réunie par son père, M. A. Dauphin-Meunier, auteur lui-même de travaux sur la banque contemporaine, était mieux placé et mieux armé que quiconque pour traiter ce passionnant sujet; son commentaire des écrits de Mirabeau devrait être entre les mains de tous ceux qui écrivent sur l'Allemagne : on y trouve rectifiées certaines erreurs d'interprétation, et par exemple d'étranges méprises de l'historien Albert Sorel.

V.

JEAN-FRANÇOIS PRIMO. — *La jeunesse de Brissot*. 1 vol. (Grasset).

Le livre de M. Jean-François Primo s'intitule *La jeunesse de Brissot*. Estimé pour cette raison qu'un long chapitre, en forme d'épilogue à cette jeunesse, conduit solennellement Jacques-Pierre Brissot jusqu'au sépulcre. De même, la bibliographie comporte-t-elle tous les écrits et discours du même écrivain, de l'inspirateur de la politique girondine jusqu'en octobre 1793. Il laudrait cependant prendre un parti. Mais les auteurs d'ouvrages d'histoire, qui ne sont pas toujours des historiens de profession, semblent aujourd'hui plus pressés d'étaler leurs connaissances, en les revêtant d'une forme à facettes, que de les discipliner. A tout prendre, l'ouvrage est intéressant, malgré certaine tendance au style cavalier, peu de mise en une telle matière. Brissot, dont une grosse thèse de Sorbonne, que M. François-Primo paraît ignorer, a magnifiquement étudié la politique extérieure belliqueuse, passe auprès de beaucoup pour un homme médiocre, enflé outre mesure aux yeux de ses contemporains par ce fait que, comme l'a observé Jaurès, ses voyages de jeunesse lui permettaient de parler devant les assemblées révolutionnaires de pays (et quels pays! les Etats-Unis et l'Angleterre) que les révolutionnaires prétendaient copier et qu'ils ne connaissaient pas. En tout cas, ce n'est pas ici qu'il convient de donner même un jugement sur l'ensemble de sa vie. La jeunesse de Brissot s'arrête au plus tard à 1789. A cette date, Brissot, besogneux par sa faute, initié à la basoche, dupé, volé par des bandits de lettres et de presse, français et étrangers, marié dans l'entourage de Mme de Genlis, a tâté de la Bastille et de la prison pour dettes, mais a aussi beaucoup publié dans le sens de la réforme des mœurs, de la justice et de l'Etat, inspiré de loin par l'exemple illustre de J.-J. Rousseau. Ecrits, libellés, « traités » illisibles aujourd'hui, mais qui fondèrent sa réputation. En 1789, son *Patriote français* en fait le premier journaliste de la Révolution. M. François-Primo a eu raison de nous restituer cette jeunesse aventureuse et morne à la fois. La politique brissotine des années 1791-1793 en devient plus intelligible.

P. F.

Littérature étrangère

ADRIENNE THOMAS. — *Catherine Soldat*. 1 vol. in-16 (Stock).

Catherine Soldat, le plus grand succès allemand depuis l'œuvre de Remarque, est le journal d'une jeune fille de Metz avant et pendant la guerre, mais cette jeune fille n'est pas une Lorraine autochtone et ne représente pas l'espoir lorrain du retour à la France.

Madame Adrienne Thomas est dorigine allemande et a épousé un Allemand auquel elle a dédié son livre. Il n'y a pour nous aucune satisfaction nationale à chercher dans cette œuvre. Mais elle ne nous en va que plus profondément au cœur d'être uniquement humaine, d'être la voix de l'âme devant la paix et la guerre.

Madame Thomas est doublement « au-dessus de la mêlée » : comme femme, elle est étrangère de nature aux orgueils de la force, et manifeste à leur égard cette suprême indifférence qui paraîtrait défaillance chez un homme; comme Allemande née en Lorraine, et déjà toute Lorraine par le charme d'un pays fascinant.

Ce journal est indéfinissable et exquis, comme la jeune fille qui l'écrit. Un premier amour à quatorze ans forme un chapitre, bohème, qui est en soi un chef-d'œuvre de nouvelle. Nous assistons plus tard aux réunions de la jeunesse messine en 1913 et au printemps 1914 dans le cimetière et sur la place d'Armes, et à la naissance d'un amour entre Catherine et Lucien Quirin, avec déjà toutes les complications. Enfin l'attente militarisée à la gare de Metz, voit se poursuivre, courageuse, mais le cœur épouvanté, l'atroce destruction de tout le bonheur du monde, dans lequel il y a encore pour l'homme.

SOMERSET MAUGHAM. — *Amour*. (Traduit par Mme R. Blanchet. 1 vol. in-16. Edit. de France).

Parmi les écrivains étrangers ayant acquis, en France, de véritables lettres de naturalisation, il faut citer M. Somerset Maugham, de qui le nom est aussi familier au public français que s'il était son compatriote.

C'est d'ailleurs l'exceptionnelle perfection de son œuvre qui lui a assigné un rang et une célébrité également enviables. Qui ne se souvient de ses évocations prestigieuses, telles que *L'Archipel aux sirènes*, *L'Alcoolique*, *Le Sortilège malais*, qui ont révélé à d'innombrables lecteurs, non seulement l'enchantement du Pacifique, mais aussi un maître de l'exotisme?

Il faut également citer ses romans d'observation : *La Passe dangereuse*, *La Bande de l'amour*, et ses pièces déjà célèbres : *Pluie*, *Le Cercle*, *La Lettre*, qui ont obtenu le succès le plus éclatant.

Chacun sait que M. Somerset Maugham a su rendre à la nouvelle son ancien wéclat, et quil lui a redonné une vie nouvelle et originale, tout en reprenant les grandes traditions d'un Maupassant. Et ce sont des nouvelles qu'il vient de publier en un recueil intitulé : *Amours singulières*. Le lecteur y trouvera des portraits de femmes tracées avec un souci de vérité et avec une intelligence remarquables, ainsi que des notations parfois cruelles, toujours neuves; il y trouvera des récits d'un intérêt passionnant, composés avec une science qui sait se dissimuler sous un enjouement sans cesse renouvelé.

Divers

JACQUES DES GACHONS. — *Le Champ et le Jardin de Jacques Peyrot*. 1 vol. in-16. (Editions des Portiques).

Voici un livre qui réjouira les amis de la terre, les amis des fleurs, les amis des Fêtes, de la Jardinerie, les amis des arbres, les amis des oiseaux de plein air. Jacques Peyrot ne veut pas seulement prêcher des convertis, il voudrait faire comprendre aux gens des villes qui commencent à ne plus s'y plaire que la campagne existe, qu'elle n'est pas loin et qu'elle est toute prête, bêtes et gens, à vous accueillir. A tous, il parle d'un ton familier, avec bonne humeur.

La terre va-t-elle mourir? demandait dernièrement un journaliste de province. Non, répondit Peyrot, la terre ne peut pas mourir, puisque c'est elle qui nourrit tout le monde. Il y a déjà de nombreuses vocations terriennes dans l'élite des villes, et puis quelle ruée vers les banlieues! Quel rêve, son jardin, son clapier! Comme l'on sent que les trois quarts des gens des villes voudraient pouvoir vivre aux champs!

Livres reçus au Bureau de la Revue

HENRY ALLIZÉ. — *Me Mimosa à Vienne*. Plon.

HENRI BERAUD. — *Dactylines d'aujourd'hui*. Flammarion.

PRINCESSE BIBESCO. — *Lettres d'une [illegible] de Valentinois*. Flammarion.

L. BERTRANDIE. — *L'Orage [illegible]*. Pattegay, à Luxeuil.

MARTHE BRONCKART. — *Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style de Jean Hennes*. Vaillant-Carmanne, à Liége.

ANDRÉ BERNIS. — *Le Cap des Tempêtes*. Edit. de France.

GONTRAN BRIAN. — *L'Erreur de Cléopâtre*. Action intellectuelle.

F. CASTEL. — *Rose de Chine*. Collard.

VICTOR DEGOUTIERNE. — *Le Lieutenant de Trianon*. Edit. av. de la Bourdonnais.

NAVILE DE HAUTEFOUILLE. — *La Guerre de Corée gagnée*. Edit. de France.

MARIE JONESCO. — *Le Mode bon vent*. F. Flamarion.

G. LENOTRE. — *Les Grands procès du Tribunal révolutionnaire*. Flammarion.

EUGÈNE LEHMAN. — *Wolsey*. Edit. Mauseinpuy.

FRÉDÉRIC MASSON. — *Napoléon et l'Europe*. Flammarion.

NICOLA PASCAZIO. — *Le Bienvenue de l'Espagne*. Nuova Europa, Rome.

ROGER SCARLET. — *L'Ascenseur fatal*. Edit. de France.

M. SABRY. — *L'Empire égyptien sous Ismaïl et l'Ingérence anglo-française*. P. Geuthner.

GEORGES TROMELIN. — *Le Spectacle de l'Orient*. Edit. de France.

GUILLAUME VINCENT. — *Rivas, Gaston Sorin*. Desclée, de Brouwer.

LA QUINZAINE COLONIALE

Dans ma dernière chronique, j'ai exposé les titres du nouveau Ministère. M. Dalmier a depuis signifié qu'il accorderait une importance primordiale à la Propagande et nous ne saurions tous assez l'en féliciter. Il a eu soin de prendre comme directeur de son cabinet, un gouverneur qui est un historien de talent et de caractère. M. Pierre Alype, qui est né à La Réunion, a débuté à Paris comme rédacteur en chef de *La France d'Outremer*, créée par son oncle, excellent député de l'Inde et ami du grand François de Mahy, puis il est entré dans l'administration en Afrique Occidentale, a voyagé longtemps en Egypte et en Abyssinie, sur quoi il a écrit un remarquable livre *L'Empire des Négus*, préfacé par Henri de Jouvenel, après avoir donné durant la guerre *La Provocation allemande aux Colonies*, préfacé par Albert Sarraut. Chef de cabinet de plusieurs ministres, il a montré dans ces fonctions de si hautes qualités d'étude et de décision, qu'il fut choisi comme Gouverneur de Damas pendant la Druzerie insurrection et son courage comme son intelligence y furent fort appréciés par le Général Gamelin, l'actuel chef d'état-major de l'Armée. Ses expériences africaines se complétèrent là, puis à la Direction de l'Agence de la Syrie et du Liban, d'expériences asiatiques. Aussi finement lettré qu'érudit, souple et énergique, il a l'envergure nécessaire à un directeur de cabinet en ce Ministère des Colonies où il y a des hommes remarquables, mais dont plusieurs ne croient ni à la littérature ni à la propagande. Or, la crise est là, très grave, très complexe; la production coloniale ne peut être défendue au Parlement et mise en valeur sur les marchés que par une propagande non seulement éloquente et littéraire — le grand public ne lit pas les organes exclusivement coloniaux ou économiques — mais très prévoyante; l'immense effort fait de Madagascar à l'Algérie par des grands gouverneurs comme MM. Garde et Cayla — tous deux Algériens — ne rendra que peu s'il n'est pas appuyé avec ampleur et hauteur par une propagande consciente et résolue.

M. Léon Truitard, directeur de l'Agence du Togo et du Cameroun, a été choisi pour diriger cette propagande. Lui aussi est un écrivain, qui a créé ce magazine *Togo-Cameroun* devenu vraiment un modèle de rationalisme et d'esthétique; croyant à la littérature et à l'art, il a su faire d'un organe administratif de pays africains sous mandat, une Revue dont l'illustration, les formules, la tenue comme la teneur sont des modèles à suivre. Il y est aidé par Madame Suzanne Truitard dont les bois gravés sont admirés de tous les artistes et qui a groupé autour d'elle toute une école de femmes graveurs africains, Germaine Bernard, Simone Ohl, qui ont beaucoup de talent. (Voir l'illustration de plusieurs livres coloniaux, chez Rodier). M. Léon Truitard, docteur en droit, a fait sa carrière à Madagascar autant qu'en Afrique où il a été le collaborateur de ces deux grands gouverneurs, Marchand et Bonnecarrère, créateurs de paysannats noirs là où les Allemands n'avaient fait qu'exploiter et brutaliser. L'Afrique sera bien défendue rue Oudinot.

Il serait impossible de ne pas accorder ici une place prépondérante au livre nouveau du grand Africain qu'est Louis Bertrand, Son *Histoire d'Espagne*, parue cette année chez Fayard et qu'a célébrée si hautement toute la presse de Léon Daudet à Robert Randau, est au premier chef importante pour tous les coloniaux à deux titres essentiels. Tout d'abord, elle présente des jugements éclatants sur l'Islamisme, en réfutant les ouvrages assez partiaux de Dozy et autres islamisants romantiques; le récit des invasions arabes est aussi judicieux que coloré, vivace, vibrant. Puis, ce grand romancier protagoniste des supériorités latines — dont il a un beau sens épique — fait, redresse l'histoire de la colonisation espagnole en Amérique; je ne le suivrais pas toujours dans sa justification des exploits meurtriers des Fizarre et des Cortez, mais, il n'y a aucun doute que la civilisation espagnole n'ait donné de magnifiques résultats trop peu connus; Marcel Dubois le proclamait déjà dans ses *Systèmes coloniaux et Peuples colonisateurs*, livre fondamental qu'on devrait beaucoup relire aujourd'hui; *L'Art Vivant* a publié, il y a un an ou deux, un numéro spécial sur l'art de l'Amérique espagnole qui est une révélation.

L'œuvre nouvelle de Louis Bertrand est une démonstration opportune. La fera-t-on assez valoir en Espagne? Jamais plus il n'a importé d'organiser la solidarité franco-espagnole, notamment en Amérique et dans cette Afrique où leur collaboration a créé une si belle prospérité. Les écrivains français sont les plus valeureux et éloquents illustrateurs du génie espagnol : il faut le rappeler sans cesse aux Espagnols d'Algérie, du Maroc, du Rio del Oro, des Canaries comme de Cuba, de Saint Domingue, du Mexique, de l'Amérique du Sud. Voilà un [illegible] tres intéressant de programme pour les propagandes du Ministère des Colonies comme du Quai d'Orsay.

JEAN LEFRANC.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 21 71e ANNÉE 4 NOVEMBRE 1933

BALZAC

« Les grands événements de ma vie sont mes œuvres », écrit Balzac en 1843 (540). C'est le privilège des grands esprits de faire passer dans leur œuvre tout le contenu de leur vie et de s'éterniser ainsi dans la mémoire des hommes. Cette transformation peut s'accomplir tout naturellement, sans heurt et sans souffrance, à la façon d'un déploiement organique. Il en fut ainsi sans doute chez Corneille, chez Spinoza, chez Hegel. Leur vie semble avoir complètement abdiqué au profit de leur œuvre. Chez un Gœthe, il se joue entre la vie et l'œuvre un drame qui exige sans cesse de nouvelles conciliations. Et c'est dans cette harmonie conquise de haute lutte que réside la grandeur de Gœthe. De Shakespeare, nous ne savons rien. Mais les sonnets nous laissent pressentir un drame intérieur qui a bien pu le déchirer et que, faute de pouvoir le résoudre, il n'a pu que tragiquement ennoblir. Chez Balzac, le drame s'est noué entre le puissant appel de la vie et les exigences de l'œuvre, drame dont la violence l'a supplicié et dévoré. Chez lui, pas d'harmonie possible, pas de « catharsis » même tragique : chez lui, l'homme a été le martyr de l'œuvre.

Il avait reçu en partage une avidité passionnée de vivre. Amour, plaisir, puissance, luxe, richesse, grandeur, il exigea tout, insatiablement. Mais le destin lui refusa l'accomplissement de ses désirs. Jamais il n'a connu les transports et les ivresses d'un amour parvenu à sa plénitude. La *Dilecta* avait vingt-deux ans de plus que lui, et le sentiment qu'il éprouvait pour elle devait faire appel à l'imagination pour idéaliser cette image et braver la réalité. Grâce à Mme Hanska il a joui assurément de quelques semaines du bonheur le plus pur, et pendant de nombreuses années il a goûté les délices d'une grande passion. Mais pendant tout ce temps, que de privations et de renoncements ! Ils sont séparés, ils doivent ruser avec la société. Enfin et surtout, que de déceptions pour Balzac, qui doit supporter la jalousie mesquine, l'irrésolution, les nerfs et les caprices de cette femme ! *L'Etrangère* n'avait rien de ces dons de compréhension, de sympathie et de dévouement qu'il exigeait lui-même des compagnes des grands génies. Et c'était encore là ce que la vie lui a donné de meilleur. La liberté, l'indépendance, les marques extérieures des faveurs du destin, rien de tout cela ne lui a été départi. Jusqu'à sa mort il a haleté sous un poids accablant de dettes, qui l'a condamné à des travaux forcés littéraires. Parfois, il secoue pour quelques jours, pour quelques semaines, le joug pesant qui le courbe sur la tâche ; il tire quelques traits avides de la coupe des plaisirs, traverse en courant la moitié de l'Europe, pour se renfermer de nouveau dans son existence

(1) Prochainement va paraître à la librairie Grasset une traduction du livre de E.-R. Curtius sur Balzac.

d'esclave. La gloire ? Elle lui fut bien mesurée. La critique, la presse, les rivaux, lui ont fait payer cher et jusqu'à la fin marchandé le succès. Du vivant de Balzac, il ne s'est trouvé personne qui le comprît entièrement et reconnût toute sa grandeur. Les quelques témoignages qu'il a pu recevoir étaient hors de toute proportion avec ce qu'il était et ce qu'il croyait être. Il a vécu dans une grande solitude, malgré tant d'amis. Aucun maître ne l'a initié aux secrets de l'art, aucun ami ne lui a offert son appui, sa sympathie intellectuelle ; aucun cercle de disciples n'a créé autour de lui l'espace et l'ambiance où il aurait pu rayonner. C'est à des gens de lettres ratés, un Sandeau, un Davin, qu'il se voit dans la nécessité d'expliquer son œuvre et de commenter ses intentions.

De quelque côté que l'on se tourne, on ne rencontre qu'insuffisance, étroitesse, médiocrité, et c'est là l'atmosphère dans laquelle a dû vivre un homme qui était un créateur visionnaire, rongé d'une vie brûlante ! Nulle part, il n'a trouvé à s'accomplir. Sa vie peut passer pour un échec complet, si on la mesure aux prétentions de sa nature ; il l'a souvent pensé lui-même. « Ma vie », écrit-il en 1836, « aura été la plus douloureuse des plaisanteries ». L'ardeur de sa passion s'est blessée en se heurtant aux résistances du destin. Il ne lui reste plus qu'une issue : c'est de convertir la passion de vivre et de la reporter tout entière sur l'œuvre. « Puisque toutes mes passions, toutes mes croyances sont trompées, puisque mes rêves se dissipent, il faut bien *me créer* des passions, et j'ai pris celle de l'art » (542). Balzac a donc donné lui-même l'exemple de la plus puissante transformation d'énergie. Ce n'est pas un simple hasard, si sa psychologie est tout entière bâtie selon un schéma dynamiste et énergétique : il avait lui-même opéré le transfert de sa propre énergie vitale. On pourrait presque dire qu'il a été conduit à créer contre sa propre volonté et que le hasard l'a contraint à écrire ses désirs au lieu de les satisfaire. Il a dit lui-même une fois : « Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres et de le désirer complet sans le rencontrer » (543). Lousteau annonce à Lucien au prix de quelles souffrances, de quelles tortures et de quels renoncements naît l'expression :

« Pour faire des belles œuvres, mon pauvre enfant, vous puiserez à pleines plumées d'encre dans votre cœur la tendresse, la sève, l'énergie, et vous l'étalerez en passions, en sentiments, en phrases ! Oui, vous écrirez au lieu d'agir, vous chanterez au lieu de combattre, vous aimerez, vous haïrez, vous vivrez dans vos livres; mais, quand vous aurez réservé vos richesses pour votre style, votre or, votre pourpre pour vos personnages, que vous vous promènerez en guenilles dans les rues de Paris, heureux d'avoir lancé, en rivalisant avec l'état-civil, un être nommé Adolphe, Corinne, Clarisse, René ou Manon, que vous aurez gâté votre vie et votre estomac pour donner la vie à cette création, vous la verrez calomniée, trahie, vendue, déportée dans les lagunes de l'oubli par les journalistes, ensevelie par vos meilleurs amis. »

Jamais nous n'entendons de la bouche même de Balzac le moindre aveu sur le bonheur de créer ; jamais il ne nous parle de l'ivresse qui saisit l'artiste. Il n'a connu, au lieu de tout cela, que « la terrible faculté de produire ». Ses livres ne nous parlent que du travail, et ce travail n'est jamais autre chose qu'une torture et une souffrance. Dans un livre comme *La Cousine Bette*, qui nous apprend tant de choses sur les opinions esthétiques de Balzac, nous retrouvons ce trait :

« Le travail moral, la chasse dans les hautes régions de l'intelligence, est un des plus grands efforts de l'homme. Ce qui doit mériter la gloire dans l'art, car il faut comprendre sous ce mot toutes les créations de la pensée, c'est surtout le courage, un courage dont le vulgaire ne se doute pas... le travail est une lutte lassante... Un grand poète de ce temps-ci disait en parlant de ce labeur effrayant : « Je m'y mets avec désespoir et je le quitte avec chagrin. » Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre, comme Curtius dans le gouffre, comme le soldat dans la redoute, sans réfléchir ; s'il contemple, enfin, les difficultés au lieu de les vaincre une à une... l'œuvre reste inachevée... ou la production devient impossible, et l'artiste assiste au suicide de son talent... Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie ».

On sait comment Balzac travaillait. Werdet, son éditeur, a rapporté qu'il s'enfermait parfois des mois durant et que, sans quitter une seule fois la maison, il travaillait dix-huit heures par jour. Il ne recevait personne, pas même son meilleur ami. Il n'ouvrait aucune lettre, et son fidèle domestique les empilait sur un grand plateau japonais. Les volets fermés et les rideaux tirés, à la lueur de quatre bougies qui brûlaient dans deux chandeliers d'argent, Balzac écrivait, écrivait sans répit, dans sa robe

blanche de dominicain : toujours à plusieurs ouvrages à la fois. Couché à huit heures du soir, il était de nouveau à deux heures du matin à sa table de travail. A six heures, il prenait un bain qu'il prolongeait pendant une heure. A huit heures, une tasse de café sans sucre. De huit à neuf, il recevait l'éditeur qui apportait les épreuves et remportait le manuscrit que Balzac venait d'achever. Puis de nouveau au travail jusqu'à midi. Ensuite quelques œufs, un verre d'eau, une tasse de café : c'était là tout le déjeuner. Et de nouveau au travail, d'une heure jusqu'à six heures. Suivait un repas léger, arrosé d'un verre de Vouvray, et le plus souvent encore une visite de l'éditeur. Après six ou huit semaines d'une pareille vie, Balzac revoyait le jour, entièrement abattu, pâle et défait.

Balzac au travail fait songer à une chasse à courre implacable. Il crée dans une hâte folle. « Je n'ai pas le temps de vivre », se plaint-il en 1833, dans une lettre à Mme Hanska. L'écrivain, pour lui, est toujours « sous pression ». Sans doute, les circonstances extérieures, les dettes, le contraignaient à produire à cette allure forcée. Mais peut-être et pour autant, lui était-elle imposée du dedans par la façon même dont il concevait. Un passage de *Louis Lambert* est à ce sujet très significatif :

« Penser, c'est voir ! me dit-il un jour... toute science humaine repose sur la déduction, qui est une vision lente par laquelle on descend de la cause à l'effet, par laquelle on remonte de l'effet à la cause ; ou, dans une plus large expression, toute poésie comme toute œuvre d'art, procède d'une rapide vision des choses. »

Même pensée dans *Séraphîta*, où l'on retrouve rapprochées l'intuition artistique et la vitesse même de la conception, qui en est un des signes essentiels :

« Cette vue intérieure dont les véloces perceptions amènent tour à tour dans l'âme, comme sur une toile, les paysages les plus contrastants du globe. »

Ce qu'il y a d'essentiel dans ces réflexions fragmentaires, n'est-ce pas l'affirmation que le temps et l'intensité du processus créateur sont intimement liés ? Et ne doit-on pas comprendre par là que cette vue intérieure, à un certain degré de précipitation des événements de l'âme, change de qualité, tout de même que le film ne donne l'illusion de la vie que lorsque la succession des images a atteint une certaine vitesse ? En tout cas, il reste certain que, pour Balzac, l'intuition créatrice, le passage des visions intérieures à la matérialisation vivante, s'accompagnent de la conscience d'une accélération, et que l'impression d'intensité où nous laisse cet art vient en grande partie de cette rapidité tourbillonnante de son imagination, rapidité qui se retrouve dans le rythme affolant avec lequel Balzac travaillait.

Pendant près de vingt ans, à quelques brèves interruptions près, Balzac a mené cette existence qui le rongeait. Et pendant près de vingt ans, ses lettres sont pleines de plaintes émouvantes. En 1831, « Dites-vous : Il travaille nuit et jour; et ne vous étonnez que d'une chose : de ne pas avoir déjà appris sa mort ». En 1832 : « Je suis un galérien de plume et d'encre ». En 1833, il se déclare exténué par ce combat éternel entre les hommes, les choses et lui. En 1834, il a de terribles maux de tête. Une fois même, pendant plusieurs jours, il a d'invincibles somnolences. Condamné à une vie sédentaire, il grossit et les caricaturistes s'en donnent à cœur joie : « Voilà la France, la belle France ; on s'y moque du malheur produit par les travaux. Ils se moquent de mon abdomen. Soit ! ils n'ont que cela. » En 1835 : « Je mourrai sur la brèche de l'intelligence ». En 1836, il souffre des intestins. Le Dr Nacquart ordonne des cataplasmes de graine de lin et des viandes blanches. « Je suis comme le forçat, attaché à un boulet. » Et, un peu plus tard :

« Ma vie n'offre plus que la monotonie du travail, que varie le travail lui-même... De temps en temps je me lève, je contemple cet océan de maisons que ma fenêtre domine, depuis l'Ecole militaire jusqu'à la barrière du Trône, depuis le Panthéon jusqu'à l'Etoile et après avoir humé l'air, je me remets au travail. »

En 1837, il est venu en Touraine par ordonnance du médecin, pour se guérir d'une inflammation de poitrine. « Je suis sûr que les travaux m'emporteront. » Cette même année, il a dû travailler trente nuits de suite, ne dormant ainsi que soixante heures en un mois. Il n'a pas le temps de se raser, et il laisse pousser sa barbe. Après ces excès de travail, son premier soin est d'écrire à Mme Hanska, puis il prend un bain, non sans appréhension d'ailleurs, car il se demande s'il ne restera pas dedans évanoui. En 1838 : « Voilà dix années de travail sans aucun fruit ; le plus certain est la calomnie, l'injure, les procès, etc. » En 1842 il parle avec angoisse de « l'étreinte perpétuelle et de plus en plus tenace de sa femme,

la nécessité. » En 1843, dans une lettre que l'on a datée par erreur de 1830, il écrit : « Je prévois pour moi la plus sinistre destinée : ce sera de mourir la veille du jour où ce que je désire m'arrivera. » Pour se donner un coup de fouet, Balzac prend du café à hautes doses. Il se détraque l'estomac, et l'effet qu'il en attendait cesse bientôt de se produire. Il prend alors du bordeaux, puis du porto. Il sent bien, il ne sent que trop, qu'on ne fait pas passer impunément « toute sa vie dans son cerveau ». Mais quelques mois plus tard, il croit pouvoir dire qu'il a une constitution de fer. Pourtant, la même année, en novembre, il tombe malade : une sorte de méningite, une inflammation de l'arachnoïde. En 1844, il écrit : « C'est l'enfer de mes seize années de travail ». Enfin, en 1845, il se plaint à nouveau de douleurs nerveuses à l'estomac et il les attribue au café. Quelques semaines plus tard, « Je ne puis plus tirer une seule ligne de mon cerveau. Je n'ai pas de courage, pas de force, pas de volonté. »

Et pourtant, c'est bien seulement par la volonté, une volonté presque surhumaine, qu'il se contraint à travailler. La vie continue à le tenter, à le pousser, à l'entraîner. En 1830, il en vient à croire que la littérature ne mène à rien : « J'ai des démangeaisons d'aller vaguer, chercher, me faire drame vivant, risquer ma vie. » En 1834 : « Croirez-vous que je souffre, que ce matin je portais difficilement la vie. » En 1834 : « Croirez-vous que je voulais courir le monde... Enfin faire autre chose que des pages ; être vivant, au lieu de pâlir sur des phrases. »

Lorsqu'il est surmené et fatigué, il se prend à douter de soi. Ainsi, en août 1832, il écrit que dans son *Louis Lambert* il veut rivaliser avec Gœthe et Byron, atteindre les hauteurs de *Faust* et de *Manfred*. En février 1833, il est de nouveau désespéré et appelle son œuvre un monstre. Même réaction pour *César Birotteau*, qui ne lui rappelle plus que la peine qu'il lui a coûtée. En 1836, il songe à se retirer en Touraine et à vivre caché. Il est prêt à tout abandonner. Souvent, d'après le témoignage de Victor Ratier, il déchire en pleurant de désespoir les pages que la veille encore il trouvait admirables.

A ces tortures s'ajoutent les déceptions causées par l'entêtement avec lequel il poursuit Mme Hanska. Elle devient veuve en 1841 ; elle est libre ; mais elle trouve toujours de nouvelles raisons pour repousser la date du mariage. Balzac est rongé d'impatience. « Oh ! Si j'arrivais à la mort du désir », écrit-il en 1843, « je mourrais de chagrin. » En 1844, il résume sa vie en trois mots : « Tristesse, travail, espérance. » En 1845, il se plaint amèrement d'avoir « usé ses facultés à l'œuvre désespérante de l'attente. » Enfin, le 14 mars 1850, le mariage a lieu. Trois jours après, Balzac écrit : « Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; j'aurai le plus brillant été, le plus doux de tous les automnes. »

De pareils mots caractérisent bien la volonté de vivre et les forces d'espoir qui étaient en Balzac ; ils nous le montrent capable de croire comme à des réalités aux fantaisies qu'il créait de ses vœux. Mais au moment même où il écrivait ces lignes, la dernière et la plus terrible de toutes les déceptions l'attendait. La mort l'avait déjà marqué et elle devait l'abattre après quelques mois de consomption. Lui-même ne voulait pas croire à l'inévitable. Plusieurs années auparavant, il avait noté dans son carnet : « La mort est inévitable, oublions-la ». Jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'agonie, il a chassé cette idée de la mort. On raconte que, mourant, il aurait dit au docteur Nacquart, son médecin et son ami, que la volonté humaine pouvait faire des miracles et que, comme le créateur, il voulait se reposer le septième jour. Et lorsque le médecin lui dit qu'il ne passera pas la nuit, il répond : « Si Bianchon était là, il me sauverait ». Le même jour — c'était le 18 août 1850 — Victor Hugo vint rendre visite au mourant, vers le soir : « Une odeur de cadavre emplissait la maison... J'entendis un râlement haut et sinistre. J'étais dans la chambre de Balzac. » Le mourant était étendu dans son grand lit d'acajou : « Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés courts, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil et il ressemblait ainsi à l'empereur. Une vieille femme de garde et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit d'où s'exhalait « une odeur insupportable ». Mme de Balzac n'était pas là. « Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide ; en traversant le salon, je retrouvai le buste (celui de David d'Angers) immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement, et je comparais la mort à l'immortalité. »

La même nuit, Balzac mourait.

ERNST-ROBERT CURTIUS.

(Traduit de l'allemand par Henri Jourdan).

L'ÉGYPTE D'ANATOLE FRANCE

Suivant l'étoile qui l'avait consolé des méchancetés de Balkis, Balthasar, Roi d'Ethiopie, que l'histoire nous décrit « noir mais beau de visage » dut, pour atteindre Bethléem, traverser une contrée inconnue : l'Egypte.

Si inconnue que cela ? Mais non. La pureté de son ciel éclate entre deux nuages surplombant la grisaille parisienne du Quai Malaquais. La petite Seine aux berges étroites, roule parmi les siens les flots lourds du Nil. Dans la pénombre des salles du Louvre que hantent les Sheckmet au mufle cruel, les Scribes accroupis, les Ramsès impérieux, bavardent inlassablement des hiéroglyphes.

L'édicule égyptien de l'Exposition Universelle du Champ de Mars réserve à Jean Servien, passé le tourniquet du péage, l'émoi d'une allée de Sphinx au bout de laquelle un temple peint l'inonde de poésie amoureuse. En dépit de l'ambiance foraine, les bijoux de la Reine Aahotep ressuscitent les cheveux noirs, ceints d'un diadème, les bras fins et bruns, les épaules, les seins aigus, la poitrine tiède de celle « qui vécut et fut belle aux temps des Pharaons ».

M. Pigeonneau a voué sa vie entière à l'archéologie. Parmi ceux qu'intéresse la question, qui ne connaît son « Mémoire sur un manche de miroir », son travail relatif « à un poids de bronze du Serapeum », son étude détaillée de « la toilette d'une dame égyptienne du Moyen Empire ». Erudition desséchée dira le vulgaire. Point du tout. L'Egypte n'est pas seulement la terre des Momies et des Hypogées, des Colosses et des Sarcophages. C'est la Maya d'un occultisme susceptible de venir étrangement turlupiner un savant français du XIXe siècle. On se souvient comment le chat Porou, dûment hypnotisé par une pécore américaine qui avait jugé bon de se costumer en Néférou-Ra, contraignit l'austère égyptologue à écrire en lieu et place d'un mémoire consacré à la déesse Pacht, les aventures sans queue ni tête d'un commissionnaire borgne.

Et voici enfin *Thaïs*, le plus égyptien des écrits d'Anatole France, en même temps que son chef-d'œuvre au dire de plusieurs. Thaïs qui grandit en Alexandrie, y vécut courtisane et mourut sainte dans un couvent à la lisière du désert Libyque. Thaïs qui se meut dans ce cadre unique et parut en 1890, date à laquelle son auteur n'avait pas mis encore le pied sur la terre des Pharaons.

Thaïs. Sa figure, on le sait, hanta de bonne heure celui qu'on devait appeler son père. Ses sources ? Les Pères du Désert, le dictionnaire de Bayle, la Légende dorée. Une première version en vers constitua une ébauche imparfaite. Le roman lui-même, a bien voulu nous rappeler J.-J. Brousson, fut écrit sous l'inspiration de Ménard, l'auteur des *Rêveries d'un païen Mystique* et de Brochard, dont l'étude sur les philosophes antiques donna à France — il en convint lui-même de la meilleure grâce — l'idée du Banquet.

On sait l'enthousiasme que suscita *Thaïs*. Pourtant il paraît, nous a-t-on dit encore, que sur le tard le Maître s'était dépris d'elle. Trop universellement reconnue, cette paternité le lassait. Après tout, Choulette et Crainquebille n'étaient-ils pas au même titre ses enfants ? Il ajoutait même : « *Thaïs ?* C'est du travail académique. Cela empoisonne la Sorbonne. Qu'est-ce que ces Alexandrins qui parlent comme des contemporains de Périclès ? »

Jointe à la lassitude des anciennes idoles, commune à tous les hommes, cette réserve avait achevé de désenchanter France de sa création.

Ce n'est pas celle que fera le lecteur moyen d'aujourd'hui : il n'est sans doute qu'un petit nombre de spécialistes susceptibles de se choquer de la transposition. D'ailleurs à l'égard de l'ensemble de l'œuvre de France, les jeunes affichent un mépris qui n'a souvent à sa base qu'une ignorance infinie. Quel soulagement que le bon ton engage à railler ce qu'un défaut de réflexion ou de culture ne permet plus de suivre ! Si *l'Affaire Dreyfus* n'avait reparu l'an dernier sur l'écran et à la scène, comprendrait-on encore M. Bergeret à Paris ? Jérôme Coignard et Sylvestre Bonnard sont de petits vieux bien défraîchis. Les Dieux, pendant toute la guerre ont eu le temps de boire jusqu'à plus soif, et qui ne contracterait une effroyable migraine à relire la *Révolte des Anges* ? Un respect un peu fétichiste excepte en général *Thaïs* de ce jugement sans appel.

La relire en Egypte est dans son genre une curieuse expérience. En l'absence de toute autre information, le lecteur le moins prévenu peut affirmer dès la troisième page que ce Nil, cette campagne, ce désert, s'esquissèrent sous les yeux de France, en lignes floues, en demi-teintes, en fuyantes perspectives, à travers les vitres dou-

teuses de la rue de Richelieu ou de la bibliothèque du Sénat. Pas un croquis. Pas un détail pittoresque. Mises bout à bout, les descriptions, à la stupéfaction de nos écrivains voyageurs d'à présent, ne tiendraient pas trois pages du volume.

Du désert, tout ce qu'on nous dit, est qu'il était alors peuplé d'anachorètes dont les innombrables cabanes « bâties de branchages et d'argile, étaient semées à quelque distance les unes des autres ». Ne chicanons pas le maître à propos de « l'étroite vallée que borde une double chaîne de montagnes de granit » en vrai rigoureusement calcaires, et renonçons aux saules qui étendent sur ses berges leurs doux feuillages gris. Retenons que « le Nil bleu coulait au pied de collines violettes ». Retenons « les ibis immobiles sur une patte au bord de l'eau qui reflétait leur cou pâle et rose « les grues volant » en triangle dans le ciel clair et parmi les roseaux le cri des hérons invisibles. Et retenons surtout que rien jamais n'a été plus étranger à l'inspiration de *Thaïs* que le moderne souci de « faire documentaire ».

Pourtant, bien que le Français moyen de son temps éprouvât une sainte terreur des voyages, France débarquait en Egypte, six ans plus tard en 1896. Les circonstances le poussaient. Appelé à occuper le fauteuil de Lesseps à l'Académie, il avait décidé de recueillir sur place les éléments de son discours. L'éloge de son prédécesseur était chose délicate. Succédant au triomphe du percement de Suez, la ruine de Panama venait d'ensevelir sous ses décombres l'honneur de son nom. Les turpitudes et les bassesses des combinaisons politiques révélées au cours du procès avaient éclaboussé l'imprudent Ferdinand de Lesseps ainsi que son fils Charles. Mais ce dernier expiait durement. Mais son malheureux père, malgré sa déchéance physique et morale, avait avant d'achever de mourir connu sa honte. Mais ce grand remède, le temps, avait passé, apaisant les esprits. Il redevenait possible, avec du tact, de faire l'éloge de l'homme du Canal : « Ce n'est pas par hasard, lisons-nous au début du discours de France, prononcé le 24 décembre 1896, ni pour vous amuser d'un étrange contraste que vous avez donné à l'homme d'action qui a remué le monde et retouché la figure de la terre, un successeur menant dans l'ombre et la paix une vie méditative. Vous voyez vos desseins : je me suis efforcé de les pénétrer et peut-être y ai-je réussi. Je devine qu'en me désignant pour parler devant vous de l'académicien extraordinaire qui fut le plus grand entrepreneur du siècle, vous avez voulu qu'une vie de tant d'affaires fût considérée avec cette liberté que donnent à l'esprit le commerce des livres et l'habitude de la pensée pure ».

Et c'est ainsi que Sylvestre Bonnard, dans le souci de se montrer équitable vis-à-vis de l'audacieux pionnier, quitta la perspective des tours de Notre-Dame et celle du Vert-Galant et s'aventura outre Méditerranée sur le théâtre même de ses exploits. La tâche dut le déconcerter . les trente cinq années écoulées ne font qu'accentuer le contraste entre les deux grands hommes. Mais il la mena à bien. Le discours a servi de base aux innombrables biographies de Lesseps parues depuis lors. Il fut le premier plaidoyer en faveur de celui qu'on venait de condamner, et nous lui devons d'avoir entrepris de sauver la reconnaissance que, malgré des erreurs graves, l'humanité doit à l'homme « qui ouvrit la terre aux peuples ».

Le discours académique de France est, je crois, le dernier en date de ses écrits, touchant de près ou de loin à l'Egypte. Il y revint pourtant en 1902 avec Mme de Caillavet. Les journaux d'Alexandrie signalent son passage. Il se pourrait même qu'il y ait repassé après la guerre, voyageant incognito avec une autre dame. Du deuxième voyage, il existe paraît-il des photos où, raconte Brousson, « le Maître est représenté coiffé d'un chapeau de picador, aux côtés de Madame, à l'ombre mystérieuse du Sphinx ». Mais à travers l'œuvre d'Anatole France, j'ai vainement cherché l'écho de ses impressions vécues.

C'est Myriam Harry qui nous donne le mot de l'énigme. Par un beau jour de mai 1904, elle rendit visite au Maître et la conversation vint à tomber sur les choses d'Orient. Il avoua : « Les dieux de l'Egypte ne m'ont pas livré leur âme ». Il alla chercher quelques photographies. Il y avait pêle-mêle une vache Häthor, des Bastit, des Scheckmet, des Pyramides et des cartes postales obscènes représentant certains quartiers réservés du Caire, de celles que l'on vend sous le manteau aux étrangers. Il lui montra de petits Bédouins s'ébattant nus parmi les roseaux « tels des Eros coulés dans le bronze antique », un garçonnet qui paraissait avoir posé « pour l'enfant à l'oie », un bouge de la ville indigène « rappelant à s'y méprendre celui de Racatis, où Antoine menait Cléopâtre déguisée en courtisane ».

C'est là tout ce qu'il rapportait de son voyage.

La vraie Egypte d'Anatole France fut celle des cinquante deux premières années de sa vie, celle

de Jean Servien et celle de M. Pigeonneau, celle de Thaïs, de Paphnuce, du Louvre et de la Bibliothèque Nationale. Hélas ! quel écroulement lorsqu'il fallut l'affronter l'autre ! C'est une tragédie d'imaginer M. Pigeonneau se débattant au débarqué parmi la foule des chaïals, des drogmans et des âniers du port, de songer que Jean Servien fut embringué dans une caravane Cook, de se représenter une Thaïs rondouillarde dansant la danse du ventre dans un beuglant d'Alexandrie. Pour le Maître, c'était la fin d'un monde.

La terre était encore grande à l'heure où France écrivait *Thaïs*, et sa génération avait le droit qu'a perdu la nôtre de voyager en rêve, de préférer son rêve à la réalité, et sur ces bases de commettre un chef-d'œuvre. Le Romantisme se plaignait d'avoir vécu deux siècles en trente ans. Le fossé entre les époques que sépara le cataclysme mondial est autrement vertigineux. Les dieux de jadis ont dû céder leur place à d'autres. Ils habitaient l'Olympe et les bibliothèques. Leurs successeurs ne hantent que notre terre, cette petite terre dont nous connaissons presque tous les recoins et dont nous avons à peu près perdu la possibilité de nous évader. Les leurs s'enivraient d'idées pures. Il ne reste guère aux nôtres que la jonglerie des formes et des couleurs.

Sylvestre Bonnard et Paul Morand n'ont, c'est à craindre aucune chance de jamais réussir à se comprendre.

MARGUERITE CLAIRMONT.

WOMBWELL (1)

De Keldby à Graabœlle il y a un mille et demi, mais la grand' route forme un coude parce qu'il faut passer le pont sur la rivière de Moholm. Le premier mille traverse une lande qui, à main gauche descend en une pente infinie jusqu'à la ligne de Limfjord, au delà duquel on aperçoit le pays de Salling et qui, à main droite s'élève en collines arrondies et touche au ciel dans les hauteurs de Graabœlle. Cette longue crête de bruyère, qui se dresse vigoureusement dans sa teinte sombre, tachetée de vert frais par les touffes du gênet, porte plus de vingt grands tertres funéraires ; au milieu, plus haut que tous les autres, s'élève, aérien, un beau tumulus arrondi sur lequel viennent se poser les gros nuages neigeux du ciel bleu. Là, dit-on, un roi est enterré. On retrouve encore, dans la lande, les traces des très anciennes routes de voitures qui font mille tours et détours à travers le pays. Aujourd'hui, la chaussée étire à travers la bruyère, en ligne droite, son ruban blanc, bordée de fossés, jalonnée par de jolis tas de cailloux. Mais, dès que l'on saute par-dessus le fossé, on se trouve dans la lande sauvage qui exhale les senteurs aromatiques de sa végétation courte, abondante et variée.

Ces alentours étaient familiers aux trois garçons, mais, aujourd'hui qu'ils les regardaient fièrement du haut d'une voiture, au milieu de ce magnifique cortège, il leur semblait que la lande et les hauteurs bien connues, et même les tas de cailloux, tout délaissés, les suivaient longuement des yeux, eux qui passaient, et leur cœur se serra de ne pouvoir rien faire pour ces pauvres êtres. Un lièvre bondit sur la route, s'y posa un moment, les oreilles dressées, puis, affolé, s'élança par-dessus le fossé vers les collines. Ce n'était pas étonnant qu'il fût alarmé, se dirent les garçons, et ils le suivirent des yeux avec une sympathie apitoyée jusqu'à ce qu'il eût disparu. Qu'était-il aussi, ce pauvre lièvre du pays, en comparaison des nobles créatures de la ménagerie? Cela leur fit vraiment de la peine pour lui : il avait, en fuyant, l'air si râpé et si débonnaire. La mélancolie inséparable du voyage faillit éteindre l'allégresse des trois enfants. Leur cœur s'attardait auprès de la pauvre vache solitaire du paysan, attachée au piquet dans le fossé, qui mâchonnait bravement quoiqu'il fût impossible à un œil humain d'y découvrir de l'herbe ;elle leva sur eux des yeux innocents, elle portait sa maigreur sans protester, comme si c'eût été là sa contribution à la beauté du jour.

Au loin, dans la lande, vivait un pauvre diable qui, mal vu et d'ailleurs presque oublié, travaillait depuis trente ans à défricher son misérable lopin de bruyère. Il se montra aujourd'hui et se tint sur le bord de la route pour voir passer le cortège. Son visage envahi par le poil grimaçait, comme s'il était ébloui de voir ces richesses sans fin dont il ne parve-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 octobre 1933.

nait pourtant pas à se faire une idée. A une distance respectueuse sa femme se tenait, tricotant à un bas ; elle n'examinait pas le long défilé des voitures : ce qu'elle regardait, c'était lui, l'homme, son maître, à qui elle s'en remettait de ce qu'elle devait voir et penser. Plus loin encore, trois ou quatre petites têtes à longs cheveux surgirent au-dessus des touffes de bruyère, les petits, qui épiaient et n'osaient approcher. Les garçons de Keldby n'avaient jamais eu de démêlés avec l'homme de la lande, si ce n'est qu'un jour où il était venu au village, ils l'avaient mis hors de lui en lui criant des méchancetés et en le bombardant avec des morceaux de tourbe. Et ses enfants, ils avaient eu bien envie de les poursuivre dans la lande, non de les toucher, mais de les pourchasser jusqu'à ce qu'ils tombent et crèvent. Ils sentaient maintenant, qu'ils avaient mal agi envers l'homme de la lande et cela leur fit peine de voir que les petites têtes cachées dans les touffes de bruyère n'osaient pas s'aventurer plus près.

Mais lorsqu'ils furent plus éloignés du village, au-delà du territoire qui leur était familier, leurs remords s'évanouirent pour faire place à l'insouciance et à la joie. Ils redevinrent bavards et leur regard se fit plus vif ; la nouveauté du chemin les remplissait d'aise. Einar offrit à la ronde les bonbons de son cornet, Bernard en fourra deux dans sa bouche, mais Petit-Niels, plus correct, déclara d'abord que c'était honteux, après quoi il en prit un, qui était clair comme verre et en forme de poisson. Einar en offrit aussi au cocher et vit avec plaisir celui-ci, distraitement, en prendre un et le mettre dans sa bouche. Le grand gaillard était silencieux maintenant, et engourdi. Il dodelinait de la tête et, dans un demi-sommeil, tapait sur les chevaux avec les guides qui, à chaque instant, lui glissaient entre les mains. Tout à coup il regarda Petit-Niels, assis à côté de lui, d'un air ivre et suppliant, et, sans rien dire, lui mit les rênes dans la main. Niels les prit et, au même instant le cocher s'endormit, la tête profondément inclinée sur la poitrine. Et, à ce moment, ils remarquèrent, pour la première fois, combien ses vêtements étaient misérables, combien ses chaussures de coupe étrangère étaient usées et abîmées par les pierres aiguës de la route.

Mais ç'avait été une bévue du cocher que de donner les guides à Petit-Niels, Cela excita la jalousie des deux autres qui voulurent obliger Petit-Niels à les leur abandonner. Une querelle éclata où ils dirent, à voix basse, des mots violents. Petit Niels ne répondit rien mais cracha, comme un gentleman, le sucre d'orge qu'il avait reçu ; le joli poisson clair, tout amincì mantenant, tomba sur la route. Cela fait, il sourit, serra bien les rênes de ses petites mains robustes et continua de sourire pour lui seul. Impossible aux autres de lui tenir tête. Ils déclarèrent, d'une seule voix, que c'était Niels qui devait conduire, et Niels, se voyant reconnu comme cocher, sourit comme un bienheureux et sentit dans sa poitrine, son cœur battre à coups sourds. Einar lui mit un autre bonbon dans la bouche, tandis que Niels, les deux bras bien allongés sur les guides, conduisait le gigantesque attelage. Tout alla bien. Les chevaux trottaient tranquillement et gardaient d'eux-mêmes, par habitude, la distance entre eux et la voiture qui précédait. Ah ! quel triomphe pour Niels ! Comme Einar et Bernard, irrésistiblement et de bon cœur, s'inclinaient devant lui ! Le cocher ronflait sous le soleil brûlant, son maigre derrière comme collé à la volée. De l'intérieur mystérieux de la voiture venaient de temps en temps, un bruit de paille remuée et quelques lugubres baîllements et grondements des bêtes prisonnières. En avant ! Petit-Niels ! Toi, le plus petit fermier de la terre, te voilà conduisant avec adresse, en souriant, l'arche de Noé à travers la lande de Graaboelle !

Au tournant aigu, près de Tinghusene, où la lande cesse, les choses faillirent se gâter. La route y forme un angle, qui la ramène presque dans la direction d'où elle vient, et là, soit que Niels n'eût pas tourné assez vivement à droite, soit qu'il n'eût pas compté avec la longueur de la voiture, toujours est-il que la roue de derrière passa trop près du fossé et glissa un peu. Aïe ! les trois garçons se raidirent de peur, mais l'instant dangereux passa, et, sauvés, ils enfilèrent la large route aplanie de Graaboelle. C'était un spectacle amusant que de voir le convoi passer ce coin : l'une après l'autre les voitures tournaient court et le tout ressemblait à un long reptile, qui change de direction. Maintenant, la route s'allongeait, blanche et nette, tout droit jusqu'à Graaboelle, dont on apercevait le clocher et les grands arbres.

La route coupait la large vallée qui, depuis le fjord, s'étend vers l'intérieur des terres jusqu'à Moholm. La rivière bleue faisait de longs détours dans les prairies d'un jaune clair. Au loin, on découvrait la tour rouge de Moholm. La route elle-même était d'un blanc de craie, parce qu'on l'entretenait au moyen de la terre

coquillière qu'on tirait des fossés, car, c'était ici, l'ancien fond du fjord. Cette route blanche à travers les marais verdoyants animait le voyage. Du fjord venait une haleine d'eau salée et de varech qui rendait les yeux plus brillants.

Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'était la multitude de gens qui étaient sur pied. Lorsque le convoi eut passé le pont sur la rivière et commença de gravir la colline par petites avances coupées de repos, c'était comme si la terre elle-même produisait des hommes par milliers. La colline, depuis la ville jusqu'à la rivière, était noire de monde ; ils fourmillaient dans les fossés, ils apparaissaient sur les talus en troupes noires, tous en habits de dimanche ; il en arrivait de tous côtés, à pied ou en voiture. Tout au loin, on voyait des points ou des masses se déplacer au soleil dans la direction de Graaboelle.

Cette antique terre paysanne, où, du sommet des collines, les tertres funéraires et les signaux des générations disparues se regardaient à des milles de distance, cette vallée cultivée depuis les temps anciens, où de blancs amas coquilliers marquaient sur les pentes la place des habitations de l'âge de la pierre et, entre les flancs de laquelle on croyait entendre encore le mugissement des bêtes et le son des trompes, les côtes du fjord et la lande, tout le Himmerland livrait ses vivants. Il en venait des vieux villages des environs, Kourum et Torrild et Stenbaek, il en venait des fermes millénaires aux noms païens où une seule et même famille avait résidé en silence depuis l'aube des temps, sans souvenirs et sans histoire, uniquement courbée sur le travail de chaque jour ; il en venait des nouvelles fermes de défricheurs, des petites maisons des journaliers ; tout ce qui pouvait marcher ou se traîner se hâtait vers Graaboelle comme s'ils voulaient enfin, tous ensemble, s'évader pour une fois de leur vie quotidienne. Jamais encore on n'avait vu tant de gens rassemblés en un même lieu et chacun put constater que tous ceux qu'il connaissait étaient venus. Car tous étaient venus, vieux fermiers en retraite, vieillards centenaires, femmes et enfants, des familles entières en plusieurs générations ; des gens qui, depuis longtemps s'étaient retirés du monde et n'attendaient plus que la délivrance, sortirent une dernière fois, déformés par l'âge, frileux et intimidés au grand soleil comme s'ils avaient passé toute leur vie dans des caves profondes ; jusqu'à ceux-là aussi la nouvelle était parvenue, réveillant dans leurs cerveaux arides le souvenir de ces espoirs qu'ils avaient reçus en héritage autrefois et qu'ils avaient oubliés au cours d'innombrables heures mornes. Et pourquoi n'iraient-ils pas, pourquoi ne se joindraient-ils pas aux autres pour une fois, cette seule et unique fois, puisqu'on ne leur demandait pas d'aller jusqu'au bout du monde pour en admirer les merveilles, puisque le monde lui-même venait à eux?

Lorsque le convoi entra dans Graaboelle, il fut reçu assez froidement par la foule. Il est vrai que, pour l'instant, les voitures étaient fermées. Aussi les gens se montrèrent-ils réservés ; ils s'armèrent de méfiance et attendirent, ainsi que l'expérience leur avait appris à le faire. Seule, une voiture creusa comme un sillon de franche gaîté, presque d'émotion, dans la foule qu'elle fendait, la voiture que, bien droit, bien attentif, Petit-Niels conduisait. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien un petit garçon de chez eux, à eux, vêtu de la tête aux pieds, à la ressemblance d'un beau fermier, de solides vêtements de paysan ; toute une paroisse était présente, qui pouvait identifier son équipement pièce par pièce ; à son existence elle-même tout le district avait probablement contribué, il était la chair de leur chair et le sang de leur sang. Et tel qu'il était assis là-haut, souriant — d'un sourire aussi doux et fin que baisers et chuchotements derrière une porte — le jeune enfant de tous n'apparaissait-il pas vraiment comme un ange médiateur entre toute la rude population paysanne et la ménagerie, cette messagère du vaste monde sauvage? Ce qui est certain, c'est qu'un sentiment de confiance et de soulagement s'empara de la foule ; les cœurs s'ouvrirent lorsqu'ils virent cette petite figure familière conduire avec tant d'assurance la voiture remplie de lions rugissants.

La file des voitures traversa le village et pénétra dans le vaste enclos derrière l'église, à la place même où, au temps jadis, se rendait la justice ; alors, on put se rendre compte de la façon dont la ménagerie allait être disposée. La première voiture fit tout le tour de la place, puis s'arrêta, la suivante s'arrêta derrière la première et ainsi de suite de façon à former toutes ensemble un cercle oblong, le côté des barreaux étant tourné vers l'intérieur. Cela prit du temps, car il y avait d'innombrables voitures et le cercle promettait d'être énorme. Quelques-uns disaient que cet immense espace serait recouvert d'une tente, mais cela paraissait invraisemblable. On le vit bien cependant. Tout

le reste de l'après-midi fut consacré à la mise en place des voitures et la soirée était déjà avancée avant que la tente n'eût été dressée et que tout ne fût en ordre.

Les spectateurs furent témoins de scènes étonnantes cet après-midi là. Il se passa des choses qui, aux yeux des gens de la campagne, étaient à la fois indignes et révoltantes. Jamais ils n'avaient vu des cochers maltraiter si cruellement leurs chevaux, jamais ils n'avaient imaginé qu'on pût traiter des êtres humains de la façon brutale et rageuse dont Wombwell menait ses subordonnés. Il dirigeait lui-même l'installation, vêtu d'un beau costume, d'une élégance incomparable, à la main un fouet de cuir long de plusieurs toises, et il criait et écumait comme un fou furieux quand tout ne marchait pas à son gré. Il fallait aller vite, vite, ce qui semble de la perversité aux paysans, habitués, quand une chose n'est pas faite, à se consoler en se disant qu'elle se fera plus tard. Wombwell qui, de plus, était bâti en athlète, avec des yeux qui lui sortaient de la tête à force de boire, Wombwell ne connaissait qu'une chose : être obéi, et, en fait de mouvement, que le galop, tant pour les hommes que pour les chevaux. Quand il fallait conduire une voiture à sa place, on fouettait les chevaux à tour de bras puis, au dernier moment, on les tirait brusquement de côté avant qu'ils ne touchent à la voiture précédente ; cela devait se faire vivement. Tout à la fin la voiture était traînée par les hommes qui, tandis qu'elle roulait encore, se jetaient, pressés comme des abeilles, sur les roues, sur tous les points par où ils pouvaient la saisir, faisant de tels efforts que leur jointures en craquaient. Les voitures étaient lourdes et la terre était trop molle ; il s'agissait donc de voler pour ainsi dire au-dessus du gazon avant que les roues ne s'enfoncent ; Wombwell hurlait comme un diable déchaîné et faisait tournoyer son redoutable fouet sur les chevaux et les cochers indistinctement. Plusieurs des grands propriétaires du pays, habitués pourtant eux aussi, à commander, se sentirent offensés par cette révoltante barbarie ; ils avaient grande envie d'intervenir, avec force, avec gravité, avec lenteur et de mettre fin, par leur incontestable autorité, à ce martyre des animaux.

Mais alors il leur arriva quelque chose d'inouï, quelque chose qu'ils ne s'expliquèrent jamais bien et dont ils ne reparlèrent jamais plus. Une des voitures s'était finalement enfon- [illegible] par l'une de [illegible] tous les efforts des chevaux de brasserie qui se couchaient presque contre terre, joints à ceux des hommes qui tiraient sur les roues, ne parvenaient pas à l'ébranler. Leurs cris désespérés résonnaient à la fin comme une clameur de détresse mortelle et Wombwell dominait le chorus, de ses hurlements de rage ininterrompus tandis que son fouet sifflait en décrivant dans l'air des huits couchés (1). Tout à coup, son regard tombe sur un groupe d'hommes grands et vigoureux, dans la force de l'âge, qui tirent sur leur pipe d'un air satisfait. C'est la troupe choisie des plus grands propriétaires du Himmerland ; l'instant d'après le fouet siffle et décrit des huits au-dessus de leurs caboches sacro-saintes. Wombwell fond sur eux avec toute une provision de jurons en langue étrangère, avec la brutale énergie de son corps de géant ; il en saisit un par le bras : Thomas de Spanggaard ! et le lance vers la voiture ; encore un : Anders Nielsen ! et encore un : Graves de Svensild !... et, avant qu'aucun n'ait pu comprendre ce qui se passe, toute l'aristocratie paysanne du Himmerland est par terre auprès des roues de la voiture enlisée et tire sur les rayons de toutes ses forces ! Ils sont forts comme des ours et ils le feront bien voir, tant ils sont exaspérés de cette façon de les traiter ; sous l'effort leur visage devient violet, la salive leur gicle entre les dents ; ils enfoncent leurs bottes dans la terre molle tandis que Wombwell hurle et frappe les chevaux. Et, voilà que la voiture se soulève et vole à sa place, aux cris sauvages des spectateurs ! Heureusement les cris se tournent en acclamations, sans quoi les vigoureux propriétaires auraient été bien embarrassés de leur personne quand ils s'en revinrent de cet exploit. Comment tout cela s'était-il fait ? Ce Wombwell, cet aboyeur échappé de l'enfer, les avait donc ensorcelés ?

Bien des voitures furent endommagées par cette façon précipitée et brutale de les amener ; boiseries et timons éclataient, craquaient, et les bêtes à l'intérieur des cages grattaient les murs et hurlaient sur tous les tons. Il y avait vraiment de quoi prendre peur. Mais Wombwell pressait ses gens, il voulait, coûte que coûte, que la ménagerie fût ouverte le soir même. A la fin, le cercle fut fermé, à un endroit près où devait être l'entrée. Est-ce que Wombwell n'aurait pas pu s'en tenir là et se mettre à percevoir les entrées ? Non, il ne le pouvait pas. Et l'on assista encore à un spectacle grandiose et émou-

(1) Il [illegible] le signe de l'infini ∞.

vant, à un déploiement de force et de splendeur, qui, dans son énergie brutale, fut un véritable défi aux hommes et au matériel, à savoir, l'érection du portail.

Une immense voiture, de construction spéciale fut amenée dans l'ouverture d'entrée et l'on vit alors qu'elle était faite de façon à pouvoir s'ouvrir et se déplier en plusieurs ailes et battants. Mais le montage ressemblait plus à un bombardement, à une explosion, à une canonnade, qu'à un travail en temps de paix. Wombwell, à présent, était complètement hors de lui et, comme dans une attaque de nerfs, il hurlait du fond de la poitrine et s'étouffait ; ses gens firent un de ces efforts qu'on ne peut soutenir que quelques secondes, où l'on retient son souffle, où l'on voit devant ses yeux des milliers d'étincelles. Mais aussi, dans ces quelques secondes le portail fut déployé. Cela se fit à l'aide de câbles et de longues perches : les ailes ouvertes furent soutenues aussitôt par les hommes qui portèrent en courant ce poids énorme ; on les mit en place, les volets furent rabattus ou relevés et le portail ouvrit aux yeux de tous son monde de dorures et de peintures, tandis que de gros éclats de bois sculpté étaient projetés en l'air avec un bruit de détonation. Et quand le portail se fût étalé sous le ciel comme une de ces fleurs des tropiques qui s'épanouissent dans le bruit et la fumée, quand le nom de Wombwell apparut en lettres d'or flamboyantes au milieu des enroulements rococo et des rinceaux dorés, avec son portrait resplendissant sur le volet de droite et celui de Miss Alice, à demi-nue, sur le volet de gauche, il y eut un moment de profond silence, tandis que les hommes, prêts à tomber et encore tout tremblants, se penchaient en avant pour reprendre haleine. Mais, on ne leur permit pas de souffler longtemps. Wombwell était entré un moment dans le carrosse de gala, auprès de Miss Alice et revenait, remuant la bouche comme quelqu'un qui vient de prendre la goutte. A la grande surprise de ceux qui, un moment auparavant, l'avaient cru tout-à-fait fou, il avait, maintenant, l'air le plus calme du monde. Mais, l'instant d'après, il a pris son élan comme un nageur et sa tête reparaît au milieu des hommes essoufflés ; il fonce de-ci, de-là, avec de rauques vociférations, et le fouet tournoie au-dessus de sa tête comme une couleuvre volante. Il s'agissait maintenant de dresser la tente. L'immense étendue de toile fut déployée au-dessus de la cité des voitures. Cela prit du temps quoique l'on travaillât fiévreusement. Et le jour tombait déjà. Le public, cependant, ne s'ennuyait pas, au contraire, il suivait tous ces préparatifs et tous ces efforts avec un intérêt si vif qu'il en perdait absolument la notion du temps.

La plupart des faits ne deviennent historiques que longtemps après qu'ils ont eu lieu, mais il arrive qu'un évènement soit si frappant qu'il s'imprime sur l'heure dans l'imagination et que, s'oubliant soi-même, on ait le sentiment de l'éternelle durée. C'est ce qui se passa ici. Le temps traça un cercle magique autour de la multitude des gens rassemblés, autour de Graaboelle, et du paysage à des milles à la ronde, et du jour d'été et du grand ciel, et de la ménagerie Wombwell, couchée au milieu de tout cela comme un être énorme sorti de terre. C'était le plus beau jour d'été qu'on pût rêver : les champs proches, parés de toutes les fleurs de juillet, se prolongeaient à perte de vue. On savait que tout au loin, là où le soleil touchait à la terre dans une lueur verdâtre, les moissons aussi couvraient le sol, que le seigle vif et frais ondoyait comme ici, sur les côteaux de Graaboelle, où les champs d'un vert glauque, balançaient au soleil leurs épis crépitants et les éclairs bleus et rouges de leurs fleurs. Le ciel était vaste, les nuages s'étageaient presque jusqu'au zénith où la coupole du ciel était d'un bleu indiciblement profond. A l'Ouest, des colonnes de lumière et des faisceaux de rayons perçaient la masse des nuages, mais, à l'Est, à des milles de distance, s'élevaient de hautes montagnes de nuages pâles tournant vers le soleil leurs grands visages aveugles. Le fjord s'étalait dans les anses transparentes et les détroits bleuissants jusqu'aux lointains où tout finissait par se perdre dans une sorte de brume. Mais, déjà l'air fraîchit et s'assombrit : le soleil s'est couché. La claire soirée d'été est déjà bien avancée. La ménagerie est prête sous la tente. Et quelle tente ! C'est l'arche, c'est le puissant navire de l'homme de Dieu, qui abrite les vivants, échoué sur la colline de Graaboelle. Ecoutez le chœur des bêtes et des animaux sauvages ; c'est le même frémissement qui salua le soleil en ce matin de printemps sur le mont Ararat, quand l'arc-en-ciel se tendit au-dessus de la terre ! Tout à coup, l'immense coupole de la tente rougeoie ! Elle rougeoie comme une montagne de fer incandescent : les lampes et les torches s'allument à l'intérieur en même temps qu'on retire les volets des cages ; on entend les mille cris de toutes les bêtes de la création éblouies et irritées. Et voilà que des fusées éclatent, tout

un faisceau de rayons de feu, montent du portail jusqu'au ciel, et, au même moment, les cuivres et la grosse caisse attaquent la musique au pas de charge ; un coup de canon retentit : Wombwell ouvre ses portes au public ! Il doit être dix heures du soir.

Alors, il se produisit une bousculade. Mais pas tout de suite. Pendant les premières minutes, personne n'entra et Wombwell qui délivrait lui-même les billets était près de suffoquer d'inquiétude et de désappointement. Il y avait là plusieurs milliers de personnes et pas une ne faisait mine de vouloir entrer dans sa tente ! Grand, tout seul au milieu du portail, il fit des bras un large geste d'invitation, courba profondément l'échine — comme un chien flatte de la queue — en signe de paix et de bienvenue. Personne ne bougea. Il rougit et pâlit tour à tour, il leur cria quelque chose et sa voix se mua en sons aigus qui ressemblaient presque à des sanglots. Mais ô Wombwell ! c'est que c'étaient des Jutlandais que tu avais devant toi ; aucun ne voulait s'avancer le premier ; aucun ne voulait commencer ! Les hommes se tenaient serrés en groupes compacts et fumaient leur pipe, chacun de son côté s'efforçant de passer inaperçu. Les femmes restaient en arrière, raides comme des piquets, les mains décemment croisées devant la ceinture, absolument comme à la porte de l'église. C'est aussi qu'un escalier conduisait à l'entrée. Et qui oserait se faire voir sur les degrés ? qui, sortant de son tranquille effacement, s'exposerait à être le premier ? Pas moyen ici de se faufiler dans un groupe comme ils faisaient d'habitude quand il s'agissait de passer une porte. Mais alors, juste au moment où la situation allait devenir intenable, leurs yeux baissés en apparence mais à qui rien n'échappait, découvrirent qu'il y avait quelqu'un sur l'escalier, quelqu'un montait le premier. C'étaient trois minces petits garçons qui, remontant les épaules, gravissaient l'escalier à pas pesants, avec le courage du désespoir, bien résolus à entrer dans la ménagerie ou à mourir ; c'étaient les trois enfants de Keldby, Einar, le fils du docteur, Bernard Lundgren et Petit-Niels, les sacrés petits diables ! Petit-Niels était en tête, trépidant de vie. C'était la deuxième fois aujourd'hui que le petit garçon de la paroisse leur ouvrait le chemin des merveilles. Derrière les trois, une masse sombre et serrée de gens se trouva tout à coup sur l'escalier, et c'est alors que la poussée se produisit. En un rien de temps cela devint sérieux. On entendait des jurons grossiers, depuis longtemps contenus, et les cris bizarres et aigus des femmes pressées dans la foule ; mais la tente était assez vaste et, petit à petit, la foule innombrable s'y engouffra.

Einar, Bernard et Petit-Niels entrèrent les tout premiers dans la ménagerie. Le sol herbu luisait d'un vert étrange, vénéneux, sous la lumière agitée et fumeuse des lampes à pétrole. Partout des barreaux, des formes inquiètes, mouvantes, projetant leur ombre sur le fond, des visages d'animaux, des pelages fauves, de grands yeux humides, des gueules qui s'ouvraient menaçantes ; partout des grognements, des plissements mélancoliques des paupières, partout le mouvement incessant de pattes molles tournant sur la sciure de bois. Et quelle désolante odeur ! C'était le parfum des grands et nobles animaux, cette odeur écœurante, mauvaise, qui remplissait la tente, funèbre comme l'odeur d'une chambre mortuaire où le fade encens et la fumée des cierges masquent la puanteur du cadavre en décomposition. Les enfants ne se risquèrent pas tout de suite à approcher des cages mais s'avancèrent d'abord au milieu du gazon, palpitants d'émotion. Avec leur peau fine et leur sens de Peaux Rouges, ils se sentaient comme dans une atmosphère de feu. Le rugissement effroyable des lions faillit les faire tomber à la renverse mais ils se rendirent bientôt compte que les bêtes étaient enfermées et qu'avec une grille entre elles et eux, ils pouvaient, sans aucune crainte, regarder de près même le visage redoutable du tigre royal. Et alors ils s'absorbèrent dans ce premier voyage de découvertes, dont le souvenir lumineux ne devait jamais s'obscurcir, ils ouvrirent les yeux tout grands et pénétrèrent dans ce monde merveilleux qui toujours les hante et toujours leur manque, ce monde des animaux qui relie l'enfant à la nature.

La représentation dura deux heures, c'est-à-dire que, pendant deux heures, les gens purent faire le tour de la tente et examiner les animaux. C'était un bon public que celui qui se trouvait à Graaboelle ce soir-là, c'étaient des gens qui n'étaient blasés ni par l'enseignement des sciences naturelles, ni par des visites au Jardin Zoologique. Ils regardaient les choses d'un point de vue familier et très juste, allant de ce qu'ils connaissaient à ce qui leur était nouveau, par le chemin de l'expérience qui n'a jamais fourvoyé personne. Darwin était, lui aussi, un grand et naïf paysan de ce genre, qui concluait du chat au tigre et inversement. Tout à fait comme Erik Soerensen, de Kourum.

« Mais c'est notre minet! » dit Erik quand il se trouva devant la cage du tigre ; seulement, il a pris de la force, il a eu trop bonne vie! Le même Erik fit à propos de l'éléphant la remarque que c'était comme une espèce de grand cochon ; c'est la vue du tapir qui lui avait suggéré ce rapprochement. Les gens n'étaient pas ici au service divin, ils se mouvaient dans le cercle de leurs notions personnelles et ne demandaient pas mieux que de l'élargir. Des animaux comme le zèbre et l'âne les intéressèrent vivement, du fait que c'étaient des sortes de chevaux.

« Sa queue est comme celle d'une vache », s'écria Erik Soerensen, au sujet de l'âne. Je trouve que c'est dommage pour lui. Il n'a tout de même pas mérité cela! Quelles longues oreilles! Il a l'air patient.

Fit sensation aussi la vache qu'on appelle Gnou. Quelques-uns prétendirent que c'était un cheval à cornes. La réflexion que c'était un animal à part, qui pouvait ressembler à la fois à une vache et à un cheval, ne vint à l'esprit d'aucun d'eux. Ils virent un petit veau dans tous les animaux du genre cerf, en quoi ils ne se trompaient pas tout à fait. Comme tous les êtres primitifs, ils furent très impressionnés par les serpents mais ne purent les caractériser autrement que comme d'énormes vipères. Quant à l'ours, qui a joué un rôle dans l'imagination populaire, ils l'examinèrent avec sympathie, mais sans bien le reconnaître. Quand vint le repas des animaux, un sentiment de cordialité s'empara de la foule. C'était là un côté de la chose qui les touchait de près, habitués qu'ils étaient eux-mêmes à donner aux bêtes ce qu'il leur faut. Ils furent profondément émus de voir les grands fauves, avec leurs visages chagrins, se jeter sur les misérables morceaux de viande qu'on poussait dans leur cage. Les gardiens, en leur donnant à manger, les frappaient de leurs longues fourches à viande. Pourquoi faisaient-ils cela? Etait-ce bien nécessaire? Les bêtes mangent si docilement, et ce n'est même qu'à ce moment-là qu'elles sont abordables. Le lion royal lui-même n'est pas trop fier pour laisser voir son appétit, pour lécher son entrecôte, la ramener contre lui et la défendre, en grondant, contre le monde entier. Les yeux de toutes les bêtes s'adoucissent quand elles se repaissent. Même le tigre féroce, quand il lève les yeux de-dessus sa nourriture et qu'il a oublié son chagrin, vous envoie parfois un bon regard. Et les bêtes deviennent si intelligentes quand elles mangent! Elles regardent droit devant elles comme perdues dans un calcul de tête ; elles sont si attentives et si ordonnées ; car c'est une chose importante que de savourer sa pâture et de veiller à ce que tout soit mâché à fond. Ah! Silence et paix profonde dans la ménagerie quand toutes les bêtes eurent reçu leur ration! Partout elles se taisaient, broyaient avec leurs dents, soufflaient doucement par le nez, chacune reluquant jalousement sa bouchée, toutes uniquement occupées à jouir de leur repas. Les éléphants avaient, en mangeant, des gestes expressifs, comme ceux des sourds-muets. Rien n'échappait à leur petit œil sagace, ils n'étaient pas du tout balourds, ils savaient où poser le pied, ils employaient délicatement leur trompe, prenant toujours par le plus court. Les chameaux ne semblaient pas amuser le monde. Ils faisaient penser un peu à des moutons, mais en exagéré et leur forme paraissait extravagante. Un homme trouva que les chameaux ressemblaient à des tailleurs ; mais il pensait probablement à un certain tailleur en particulier.

La représentation se termina par l'apparition de la célèbre dompteuse de lions, Miss Alice. Elle ne fut pas au goût du public : la prouesse d'entrer dans la cage des lions était émouvante, il est vrai, mais n'était pas faite pour les passionner. Il leur fut impossible d'admirer la belle dame quand elle mit sa tête dans la gueule fumante d'un des lions ; ils demeurèrent silencieux devant ce spectacle ; en revanche, beaucoup se mirent à rire lorsqu'elle obligea un des lions à se coucher et qu'elle s'étendit gracieusement sur son dos. Une bête féroce, nous savons ce que c'est, mais un lion apprivoisé, ce n'est plus qu'un jouet. Ah! si Miss Alice avait été dévorée, on aurait regardé avec intérêt, c'eût été un souvenir à rapporter chez soi. Beaucoup de gens étaient venus dans la conviction que « entrer dans la cage aux lions » signifiait qu'elle leur servirait de pâture ; c'est ainsi qu'ils avaient compris l'affiche. Ils se sentirent lésés, et à bon droit. Tout à la fin, quand Miss Alice, en posture de reine, se plaça dans la cage au milieu des lions, Wombwell alluma lui-même devant la cage un feu de Bengale vert. Miss Alice tira un coup de pistolet puis, en hâte, se glissa dehors ; et lorsque l'éblouissant feu vert fut éteint, les gens commencèrent à s'en aller.

Ils s'éloignaient par groupes, en causant, et l'on entendait dans la nuit déjà avancée et très claire, le bruit de leurs conversations et le roulement des voitures sur la grand' route. Entre

tant de choses singulières, on discutait aussi le fait — qui avait déjà filtré — que Wombwell vivait avec Miss Alice dans la voiture de gala, bien qu'ils ne fussent nullement mariés. Non que les gens y trouvassent à redire, mais c'est là une chose défendue et le couple ne s'en cachait pas. Wombwell devait être joliment riche pour se permettre cela! Quand on est riche, tout vous est permis. Mon Dieu! nous voudrions bien tous être des pécheurs, mais nous sommes de trop petites gens. On soupirait en se séparant.

Il ne nous reste plus à parler maintenant que des trois petits garçons de Keldby qui, après la fin du spectacle, s'aperçurent qu'ils avaient terriblement faim et qu'ils étaient loin de chez eux. Ils auraient pu facilement monter dans la voiture de quelqu'un de Keldby, mais l'idée de faire ce long détour ne leur souriait pas et ils résolurent de rentrer à pied à travers les prairies et la lande. Ils burent ce qui restait de la potion ammoniacale, qui, chose singulière, les fit tousser, quoique ce soit précisément contre la toux qu'on l'ordonne, puis ils partirent au pas, tenant chacun à la main son jonc plombé. Ils étaient fatigués et silencieux en traversant la vallée où l'herbe des prairies exhalait un parfum lourd dans la nuit crépusculaire. Ils se penchèrent un moment au-dessus de la passerelle pour regarder le ruisseau qui coulait doucement, sombre et profond. Mais, lorsqu'ils eurent atteint la lande et que le jour s'annonça clairement au Nord-Est, ils se sentirent de nouveau frais et dispos et eurent envie de monter jusqu'au sommet des collines qui les attirait toujours quand ils étaient en route. Tandis qu'ils montaient avec effort, les couleurs du paysage commencèrent à s'allumer. Quand le soleil parut, ils étaient couchés dans la bruyère au sommet du tumulus royal. Par-delà la lande, le pays s'étendait à leurs pieds, vert et clair, tout était tranquille, les riches moissons s'étalaient sans la moindre ondulation. De tous côtés, aussi loin que portait leur regard, ils voyaient des gens, pas plus gros que des fourmis, qui rentraient chez eux sans qu'on entendît aucun bruit de voix.

Tandis qu'ils étaient assis là, les yeux d'Einar se fixèrent tout à coup sur quelque chose, ses pupilles se retrécirent, il devint blème. Infiniment loin, au-delà de toute terre, il avait aperçu une mince raie brillante! Ce devait être le Cattégat. C'était la mer. Il ne l'avait jamais vue. La lumière tombait si favorablement ce matin-là que le miroir de l'eau en captait l'éclat et était visible à tant de milles de distance. Cela ne dura que quelques instants, puis la raie s'éteignit. Einar ne raconta pas aux autres ce qu'il avait vu. Cela était inexprimable. C'était son destin qui lui avait fait signe dans l'aube silencieuse. Peu après il s'étendit, malade, sentant un froid intérieur, rongé par la pensée de la reine des lions, Miss Alice, qu'il ne reverrait jamais plus.

Bernard aussi se coucha, son visage était marqué de taches blanches et il semblait ne respirer qu'à peine. Il avait tellement faim qu'il ne se formait plus aucune pensée dans son âme humble de pauvre garçon. Petit-Niels se mit à chercher des baies dans la bruyère. Il s'éloigna de plus en plus du tertre et avait oublié les autres quand ils le rappelèrent.

Petit-Niels fut celui qui fit sa fortune en ce jour mémorable. On l'avait remarqué, on s'était aperçu que le petit bonhomme avait des qualités. Un certain nombre d'hommes qui croyaient bien être pour quelque chose dans son existence (la mère de Petit-Niels, Mette la couturière, avait beaucoup circulé dans le district avec son carreau de tailleur, et sa bouche qui ne savait pas dire non) payèrent les frais de son apprentissage au chemin de fer, à Hobro, où, tout jeune, il devint garçon magasinier. Il apprit en même temps la musique et devint habile à jouer de la flûte. Mais, plus tard, quand il ne parvint plus à s'en tirer, à cause des « aliments » qu'on lui réclamait, il émigra en Amérique, et sa trace se perdit.

JOHANNES V. JENSEN.

Traduit du danois par A. de Rothmaler.

UN DICTATEUR A L'ORDRE EN CORSE

LE GÉNÉRAL MORAND (1)

Se figure-t-on le maquis vidé de ses bandits et l'Ile de Beauté soudain privée du prestige auréolé de ses âpres violences ? Pourtant, les gouvernements, qui ont la responsabilité de l'or-

(1) Sources : *Ministère de la Guerre*, archives administratives ; dossier personnel du général Morand, archives historiques ; correspondance militaire générale : 23e division [illegible] BB[illegible] [illegible].

dre, ont, à plusieurs reprises, essayé de ruiner le banditisme corse. Nous voudrions, à ce propos, évoquer la figure d'un général de l'Empire qui fut dictateur à l'ordre en Corse, de 1803 à 1811 : Joseph Morand.

*
* *

Vers la fin du XVIIIe siècle, la pratique de la vendetta et de l'assassinat, en Corse, était d'autant plus grave qu'elle se compliquait d'emballage pour l'Angleterre. Bonaparte, à qui on peut bien accorder d'avoir connu son pays natal, s'employa à combattre ces fléaux. En l'an XI, le général Morand commandait la 23e Division militaire. Le premier Consul, qui avait confiance en lui, l'investit des fonctions de haute police dans les deux départements du Golo et du Liamone.

Joseph Morand, un méridional, était né au château de la Rivière, sis sur la paroisse d'Allemans, en Périgord, le 18 juillet 1757. Son père, Jérôme « Maurand », était écuyer, lieutenant aux grenadiers royaux, chevalier de Saint-Louis. Entré comme volontaire au régiment de Guyenne-Infanterie, en 1774, Joseph était capitaine en second au régiment de Picardie, en 1787. Il quitta l'armée la même année. Sur ces entrefaites, la Révolution éclata. Morand sert d'abord dans la garde de son district natal ; puis, en 1792, au 56e de ligne, ci-devant Bourbon, en qualité de capitaine. Il fait la campagne de Belgique, prend part aux sièges d'Anvers et de Maestricht, et à l'attaque de Binemonde. A Neerwinden, il est grièvement blessé. Fait chef de bataillon, il participe à la vie politique dans les territoires occupés et fonde la Société populaire de Tongres. Nommé général de brigade en 1794, Morand commande tour à tour les places de Metz, de Luxembourg et de Paris. Bonaparte l'emmène en Egypte, où nous le retrouvons général de division et commandant de la place d'Alexandrie. Enfin, le 22 décembre 1801, il est placé à la tête de la 23e Division militaire.

Son arrivée en Corse eut quelque chose de tragique. « Ma traversée, écrivait-il le 27 Floréal... an X, n'a pas été des plus heureuses. J'ai essuyé une tempête horrible... le bâtiment qui m'a transporté a été entièrement démâté ; tous mes équipages ont été jetés à la mer ; poussé par la seule violence des vents, j'ai été jeté miraculeusement sur les côtes de Corse, après une traversée de vingt-sept heures.

Morand trouva le pays en pleine tourbide. Ce n'étaient que déserteurs, vagabonds, agents de l'Angleterre. La justice était mal rendue et livrée à l'esprit de parti. Les magistrats se faisaient la guerre. Certains présidents avaient peuplé les sièges de leurs ressorts de parents, d'alliés et de partisans. Le jury ne donnait aucun résultat. Le procureur général près le tribunal criminel du Liamone l'écrivait au Grand Juge, le 7 thermidor, an XI : « Les habitants de ces contrées sont bien loin encore d'être pénétrés de l'importance et de cette institution et des fonctions augustes qui sont confiées aux jurés. Habitués à être divisés en partis, leur passion ne leur permet de voir que ce qui est utile et avantageux aux individus qui ont la même façon de penser qu'eux et ce qui peut contrarier et opprimer ceux qui ont une opinion différente de la leur. »

Un sénatus-consulte du 26 vendémiaire, an XI, avait suspendu le jury pendant deux années. Ces prescriptions durent être renouvelées le 15 thermidor, an XII, le 17 septembre 1806 et le 10 septembre 1808. D'autre part, un arrêté du Premier Consul du 22 nivôse, an XI, donna au général Morand la mission de réprimer le banditisme sous toutes ses formes. Ce texte capital mérite d'être cité en grande partie :

« Article 1er. — Le général de division commandant la 23e division militaire, indépendamment des fonctions qu'il a à remplir en cette qualité, aura, dans les départements de Golo et de Liamone seulement, les attributions suivantes :

« 1° Il veillera à l'exécution exacte des lois et arrêtés relatifs à la police ;

« 2° Il fera arrêter et traduire devant les tribunaux correctionnels ceux qui contreviendront à ces lois et règlements ;

« 3° Il ordonnera et fera exécuter les désarmements des communes ou familles qui sont prévenues d'assassinats ou d'autres délits contre l'ordre public ;

« 4° Il fera arrêter et traduire les prévenus devant le tribunal criminel ;

« 5° Il décernera des mandats d'amener contre ceux qui sont dans le cas prévu par l'article 46 de l'Acte constitutionnel et 45 du sénatus-consulte du 16 thermidor, an X ;

« 6° Il donnera son avis sur tous les travaux qui seront proposés ou exécutés pour l'ouverture des routes et communications nationales ou vicinales ;

« 7° Il fera exécuter, de concert avec les préfets, les lois sur la conscription militaire et la conscription maritime ;

« Article II. — Pour tout ce qui est relatif aux délits de police correctionnelle, arrestation et punition des prévenus, les substituts des commissaires du gouvernement de service près les tribunaux de police correctionnelle, correspondront directement avec le général de division commandant.

» Ils seront tenus de lui communiquer toujours la plainte, et ensuite, s'il y a lieu, toutes les pièces de l'instruction et de la procédure, toutes les fois qu'il les requerra, ou lorsqu'ils jugeront l'affaire assez importante pour lui en donner connaissance ; le tout cependant sans arrêter la marche de la procédure.

« Ils lui adresseront copie du jugement, dans le jour où il sera rendu, soit qu'il condamne, soit qu'il absolve le prévenu, afin que, dans ce dernier cas, le général de division puisse s'assurer s'il n'est pas détenu pour autre cause.

« Article III. — Pour ce qui sera relatif aux délits qui sont dans les attributions des tribunaux criminels ou spéciaux, les relations du général de division commandant auront lieu avec les commissaires du gouvernement près les tribunaux criminels de la manière réglée par l'article précédent.

« Article IV. — Pour ce qui sera relatif aux mandats décernés d'après le paragraphe 5 de l'article 1er du présent arrêté, le général de division commandant en rendra compte sans délai au Grand Juge, ministre de la Justice, et au ministre de l'Intérieur.

« ... Art. VI. — Le courrier lui sera remis deux heures avant la distribution générale.

« Article VII. — Pour tout ce qui intéresse la police et la tranquillité des deux départements du Golo et du Liamone, les autorités civiles et administratives seront tenues d'informer directement le général de division commandant de tous les événements qui viendront à leur connaissance. De son côté, il correspondra, pour toutes ses opérations et notamment pour toutes les attributions extraordinaires résultant du présent arrêté, savoir, sur les lieux avec les préfets des départements du Golo et du Liamone, et avec le grand Juge ministre de la Justice, les Ministres de l'Intérieur et de la Guerre... »

Le général Morand était le maître ; désarmement des communes et des familles, poursuites des délinquants, meilleure organisation du réseau routier pour exercer plus sûrement la police, surveillance directe de la marche de la procédure engagée, correspondance directe avec le grand Juge et le ministère de l'Intérieur, tout était prévu. Pendant huit années il exerça une véritable dictature. Revêtu de pouvoirs illimités, il en usa sans jamais faiblir.

*
* *

Il employa deux moyens qui réussirent parfaitement : la colonne mobile et la commission militaire. Bastia, Corte, Calvi, Ajaccio, Sartène eurent leurs colonnes mobiles. Sous la conduite d'un officier de gendarmerie, ces détachements s'enfonçaient dans le pays, à la recherche des perturbateurs. Leur rôle était difficile et périlleux. A leur arrivée dans les villages, ils étaient salués de salves, dont les coups n'étaient pas tous perdus ! Le général veille. En l'an XIV, les habitants de Bastelica tirent à mitraille sur la police qui a arrêté une trentaine d'individus prévenus de désertion ou de vagabondage. Morand n'hésite pas. Il fait immédiatement appréhender cinq notables. Les otages ne sont relâchés qu'après que la commune a livré à l'arsenal d'Ajaccio soixante fusils et autant de stylets. C'est un exemple de désarmement.

Les commissions militaires ont un égal succès, grâce à leur impitoyable sévérité. Composées de sept militaires, présidées par un chef de bataillon, qu'assistent un gendarme greffier et un interprète, elles rendent des jugements sans appel et exécutoires sur l'heure. Ainsi, le 8 prairial an XIII, un certain Paganelli, prévenu d'embauchage pour les Anglais, est condamné à mort et passé par les armes, le jour même, en présence des troupes de la garnison d'Ajaccio. Les Stefani exerçaient la terreur depuis une quinzaine d'années. L'un d'eux était accusé de vingt-deux assassinats. L'impunité dont ils jouissaient les avait enhardis jusqu'à attaquer les détachements des troupes qui transportaient des munitions. Amnistiés en l'an IX par le général Muller, ils avaient été admis dans un bataillon de volontaires corses, où ils embauchaient pour l'Angleterre. Le général Morand ne tergiverse pas. Il réussit à faire arrêter six prévenus sur sept. Le 24 brumaire an XIII, la commission présidée par le commandant Rey, du 93e d'infanterie légère, en condamne cinq à mort, administre la même peine au fugitif. Le septième est acquitté. Le même jour, à cinq heures de relevée, le jugement est exécuté, à Bastia, sur la place Saint-Nicolas, en présence des troupes. Le 24 juin 1808, le capitaine Thomas Sabiani, du 1er bataillon corse du Golo, subit un sort identique pour avoir trahi l'Empereur dans l'exercice de ses fonctions.

Autre exemple : en 1808 encore, un grand nombre de forçats napolitains s'étaient échappés des bagnes où ils étaient gardés. Beaucoup parcourent les deux départements corses en quête d'un gîte sûr. Le 11 juillet, le général Morand prend un arrêté qui leur enlève toute envie de courir plus longtemps :

Article I. — Tous les condamnés napolitains parcourant les différentes communes des départements du Liamone et du Golo devront être rentrés dans leurs bagnes respectifs, le 25 du courant, fixe.

Article II. — Le 26 de ce mois, de fortes colonnes seront mises en mouvement dans les deux départements pour poursuivre à outrance ceux des condamnés qui ne se seraient pas conformés aux dispositions mentionnées dans l'article précédent.

Article III. — Il sera fait feu sur les condamnés qui opposeraient la moindre résistance à la force armée.

Article IV. — Tout condamné napolitain arrêté après le 25 du courant, sera jugé par une commission militaire, créée *ad hoc*, et il lui sera appliqué l'article de la loi qui punit de *mort* les auteurs et complices de brigandages commis à main armée et par une réunion de plusieurs individus. »

Malheureusement, les magistrats ordinaires étaient fort marris d'une organisation qui leur coupait toute initiative. Certains, comme le procureur général Borron, agissaient de concert avec le général, et la justice n'en était que plus expéditive. Mais combien d'autres faisaient frein ! Il faut lire dans les fonds d'archives les nombreuses plaintes intéressées de magistrats qui cherchaient à se débarrasser de Morand, par tous les moyens. Lui-même fait front à toutes ces attaques et réplique par des appréciations qui vous clouent le plaignant au pilori.

Le général Morand réussit à rétablir l'ordre. Mais il finit par succomber sous le poids des dénonciations. Un décret du 10 avril 1811 lui donna pour successeur le général comte César Berthier.

Le système d'exception créé en l'an XI avait donné d'excellents résultats. La Restauration le maintint. Mais le banditisme reprit avec le retour à la légalité, sous Louis-Philippe. Ne vit-on pas alors l'autorité chargée de la répression pactiser avec les délinquants ? Le nom du procureur du Roi Poli est resté célèbre dans les annales judiciaires du temps. Bref, la situation était redevenue fort mauvaise vers 1850. L'avènement de Napoléon III permit de reprendre une politique de lutte contre le banditisme. Depuis 1848, la moyenne annuelle des homicides dans l'arrondissement de Sartène était de 11 ½. Elle tomba à 19 en 1854. Dans celui de Corte, le canton de Prunelli souffrait plus particulièrement. Tout se prêtait aux attaques et aux violences : montagnes abruptes, sol accidenté, maquis immense. La mobilisation des troupes et la loi du 10 juin 1853 sur le port d'armes firent réfléchir bien des cœurs prêts à la révolte. Elles eurent les conséquences d'une mesure de salut public.

Ainsi, à cinquante années de distance, par des rigueurs identiques, les deux Empereurs atteignaient le même but : la tranquillité et le respect de l'ordre.

FÉLIX PONTEIL.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

VISAGE DE LA CHINE TROUBLÉE

Une chose peut étonner, au premier abord, chez les Chinois.

Voyez — ailleurs qu'en Chine — les ports et les villes intérieures où l'Asiatique a fait souche. Considérez cette population jaune, qui délaissa un jour Canton ou Shanghaï pour des terres nouvelles. Petits commerçants silencieux, artisans actifs et industrieux, regardez-les vivre. Vous constaterez bientôt qu'ils constituent l'élément le plus paisible et le plus travailleur de leur seconde patrie. Nul plus qu'eux ne s'avéra à vos yeux artisan de l'ordre et du calme.

Prenez, par contre, le Chinois en Chine et tout l'équilibre est renversé. Au silence succèdent les parlotes et la paix fait place à de perpétuelles échauffourées. L'air natal semble imprégné d'un fluide qui rend surexcités et incohérents des gens qui paraissaient jouir d'une sérénité exemplaire.

Et l'Occidental de se demander avec perplexité : mais enfin, quel est le véritable caractère chinois, celui de l'extérieur ou celui de l'intérieur ?

Pourtant, si l'on est amené à fréquenter les classes de « Chinois moyens », on ne tarde pas à s'apercevoir que c'est le calme et laborieux

bonhomme de l'extérieur qui reflète le mieux le désir et les aspirations de sa race. Quelle est, dans ce cas, l'origine de la fièvre qui anime une grande partie des Chinois de Chine ?

A vrai dire, les causes en sont multiples. L'incertitude du lendemain, l'insécurité latente créent un état d'esprit spécial qui se traduit par une inquiétude toujours prête s'exacerber. Le commerçant qui a porté tous ses soins à l'établissement d'une boutique, qui y a mis son avoir sous forme de marchandises et de matériel, ce commerçant-là sait que, demain, peut-être, il lui faudra fermer ses volets et fuir pour ne plus trouver que ruines à son retour. Le fermier qui aura agrandi ses cultures et augmenté son bétail sait que ce n'est peut-être pas lui qui fera la récolte ni qui vendra ses animaux. Comment, dans de pareilles conditions, ne pas être gagné par la fièvre ?

Le banditisme sévit pour une raison bien simple. Des généraux loyaux existent, naturellement. Mais d'autres, simples aventuriers, recevant des fonds de gouvernements européens intéressés à cette anarchie, lèvent des armées de malheureux et font la loi dans une contrée. Ils prennent pour raison sociale le communisme ou un néo-nationalisme et mettent en échec l'armée régulière. Puis les fonds manquent et le général disparaît, abandonnant à leur destin de famine les débris de ses troupes. Ces soldats sans solde n'ont désormais d'autres alternatives que s'engager dans la première armée qui voudra bien les embaucher, ou, sinon, vivre de pillage et de banditisme organisé. Désormais, ils glaneront leur vie de côté et d'autre, semblables en cela aux antiques armées de mercenaires de notre moyen âge, et malheur aux villages qui se trouveront sur leur route.

Une masse extraordinairement arriérée ne cherche pas à comprendre et subit, avec plus ou moins de passivité, cette vie lourde de menaces. Mais, chez le Chinois moyen et chez le Chinois cultivé, la mentalité change. L'homme s'efforce de retrouver la première cause de ses maux et la méfiance qu'il éprouvait vis-à-vis de l'Europe ne tarde pas à se muer en hostilité. D'où une haine sourde et tenace contre l'étranger, quel qu'il soit. Pourtant, il est dans la haine, comme dans tout autre sentiment, des degrés. On peut haïr plus ou moins. Et la nation que les Chinois haïssent le plus, si elle est européenne par sa mentalité, ne l'est pas par sa situation : c'est le Japon.

Ils sentent en leur implacable voisin, en leur [illegible] ennemi aux [illegible] du-quel nulle cuirasse ne résiste, pas même cette cuirasse sentimentale que peut parfois respecter la vieille Europe. Ils savent que nulle pitié, nulle merci n'est à attendre de l'envahisseur venu des îles de l'Est.

Aussi, dès la moindre alerte, la lutte s'annonce, farouche. Le reste du monde ne compte plus devant cette animosité quasi-héréditaire.

***

Alors que je me trouvais de passage à Hong-Kong, vers la fin de 1931, la nouvelle y parvint du meurtre de plusieurs boys chinois appartenant à l'équipage d'un paquebot européen en escale à Yokohama. Ils avaient été assommés, paraît-il, alors qu'ils regagnaient leur bord, après une courte promenade à terre.

La nouvelle, je crois, était fausse, mais ce fut un réveil subit de la violence qui couvait. En quelques heures, la plupart des magasins japonais de la ville étaient mis à sac et une scène de carnage se produisait dans une villa occupée par un sujet nippon et sa famille : hommes, femmes et domestiques étaient massacrés. La police et la troupe anglaise rétablirent l'ordre en peu de temps et je me souviens d'avoir vu dans les rues des charges de highlanders — les Ecossais — poursuivant et dispersant rudement les derniers manifestants. Mais l'alerte avait été chaude. Il avait fallu faire encadrer de deux bateaux de guerre anglais un paquebot japonais qui se trouvait dans le port et auquel les étudiants chinois voulaient donner l'assaut. Les boutiques japonaises n'avaient pas été les seules à souffrir et les vitrines chinoises qui étalaient des articles japonais avaient été, elles aussi, malmenées et pillées. Des manifestants, allant plus loin encore, avaient arraché à des promeneuses des bijoux dont l'origine nippone était caractéristique et les avaient mis en miettes.

Or, pour qu'une explosion de colère puisse atteindre cette ampleur dans une ville aussi étroitement policée que Hong-Kong, aussi attentivement jugulée, il faut que cette colère soit nourrie par une exécration tenace. Et l'on imagine facilement la violence des réactions qui se produisent dans des régions soumises à une autorité moins vigilante que l'autorité anglaise.

Je devais avoir l'occasion, d'ailleurs, d'assister à des événements autrement graves, quelques mois plus tard à Shanghai.

Février-mars 1932. On se battait. Les croiseurs japonais, mouillés près de Woosung, pi-

lonnaient les ruines du fort et les terres de l'intérieur. Régulière, méthodique, la canonnade sévissait et des panaches de fumée montaient de l'horizon bouleversé par l'éclatement des obus. Et la tristesse de ce spectacle de guerre était aggravée par le fait l'inégalité atroce de la lutte. Aucune réponse ne venait des lignes chinoises ni de ces villages inondés par la mitraille japonaise. J'écoutais les réflexions des marins étrangers, attentifs à ce feu unilatéral, et leurs traits crispés reflétaient un reproche devant ces sortes de grandes manœuvres meurtrières et dévastatrices.

Puis le calme se rétablissait le long du Wangpoo pour cesser de nouveau à l'approche de Shanghaï. Là, véritablement, on se battait, deux adversaires étant en présence. Et ce n'était plus le facile succès de Woosung. La 19e armée chinoise résistait désespérément, forte en nombre, mais pauvre en moyens. Il faut avoir vu tomber les obus chinois pour se rendre compte de l'impuissance de ces défenseurs d'un territoire menacé d'invasion. Chaque fois que les artilleurs chinois tentaient de toucher le vaisseau amiral japonais ancré dans le Wangpoo, face au Bund, ils atteignaient régulièrement le croiseur italien *Libia* mouillé à proximité et provoquaient beaucoup plus de protestations que de dégâts J'ai eu l'occasion de voir tomber une demi-douzaine de ces obus dans Broadway East, non loin du « China Merchants Central Wharf » et n'en ai pas vu un seul éclater.

Les obus japonais, par contre, faisaient du « travail ». Le faubourg de Chapei, où avaient été signalées des infiltrations de la 19e armée, était l'objet d'une destruction systématique. Canons et avions s'acharnaient sur ce quartier populeux dont les maisons abritaient de farouches francs-tireurs. Les familles chinoises de la périphérie, affolées, fuyaient vers le Settland international en emportant un maigre mobilier sur ces brouettes caractéristiques dont la roue monumentale paraît avoir été empruntée à une charrette. La nuit, le ciel s'emplissait de rougeoiements, Chapei brûlait. La flamme des incendies montait si haut que les buildings de Bund ne parvenaient pas à la cacher et le fracas des murs qui s'écroulaient accompagnait la voix sèche et hachée des mitrailleuses fauchant les fuyards délogés par le feu.

Les Européens étaient perplexes. Certains prétendaient que la 19e armée de route, qui se trouvait aux portes de Shanghaï, n'avait été massée là que dans l'intention d'investir la ville et d'en chasser les étrangers. Ils remerciaient donc les Japonais d'une intervention opportune. Les mêmes prétendaient encore que Chang-Kai-Chek n'était pas mécontent d'événements qui promettaient de vouer à une destruction quasi totale cette 19e armée dont il avait, paraît-il, un peu peur. De fait, les renforts qu'il annonçait étaient longs à venir. L'état-major japonais avait immédiatement profité de cet état d'esprit pour publier des proclamations par lesquelles il déclarait ne pas faire la guerre à la Chine ni aux Chinois, mais uniquement à la 19e armée.

D'autres Européens étaient naturellement d'avis opposé, de sorte que la situation était aussi peu claire qu'ont accoutumé de l'être ces conflits.

La concession française avait pris des précautions sévères. La ligne limite qui la séparait de la cité chinoise avait été fortifiée par des barrages de sacs de sable dont les meurtrières menaçaient l'extérieur ; des fortins braquaient leurs mitrailleuses sur les plus larges voies d'accès ; des sentinelles montaient une garde inquiète. La concession française s'était également protégée du côté du Settlement international dont elle s'était séparée par des chevaux de frise et des barbelés. De quoi demain serait-il fait ?

La grande majorité des commerçants avait fermé boutique et liquidé les stocks. D'autres, plus hardis, s'étaient contentés de baisser le rideau de fer de la vitrine, de façon à ne laisser qu'un étroit passage pour les clients éventuels : ils pouvaient ainsi clore leur magasin en l'espace de quelques secondes. Les rues, y compris l'importante Nanking Road, présentaient donc un aspect rébarbatif dénonçant l'état de siège. Et ce dernier devenait effectif à dix heures du soir. Passé ce délai, toute personne rencontrée dans les rues était ramassée par les patrouilles et finissait sa nuit au poste. Ceux que des occupations spéciales obligeaient à des courses tardives devaient être munis de laissez-passer que chaque patrouille soumettait à un examen soupçonneux. Seuls les dancings avaient trouvé une élégante solution : on y pouvait entrer jusqu'à dix heures, mais quiconque n'était pas sorti à cette heure-là voyait les portes se fermer et était contraint de danser ou de boire des whisky-sodas jusqu'à 5 heures du matin, où la circulation redevenait libre. Entre deux danses, on percevait l'éclatement rageur des obus mais, insouciants, riches Chinois, navigateurs ou militaires de toutes races tournoyaient au bras d'entraîneuses russes ou chinoises.

Pendant ce temps, les Japonais travaillaient à l'encerclement de la 19e armée. Descendant de

Woosung, tandis que des troupes avaient été débarquées du côté de Siccawei, ils cherchaient à rabattre les forces chinoises vers les concessions et là les écraser contre un mur infranchissable. Mais ils avaient sous-estimé l'adversaire et ils durent se résigner à piétiner en attendant les renforts demandés. Les rues de Shanghaï étaient envahies chaque soir par des milliers de vendeurs criant des journaux chinois qui annonçaient de fabuleuses pertes dans les rangs japonais. Les journaux sympathiques aux Japonais ne parlaient, bien entendu, que de l'écrasement total et définitif de la 19e armée et la presse sérieuse en était réduite à avouer sa profonde ignorance du résultat de batailles dont on entendait le tumulte... Dans les concessions, des camions chargés de blessés chinois, venant on ne sait d'où, parcouraient les rues. S'arrêtant aux carrefours, ils montraient aux curieux des plaies sanguinolentes ; un homme haranguait alors la foule puis faisait la quête et le camion repartait plus loin.

Les Japonais, ayant reçu de nouvelles troupes fraîches, reprirent l'offensive. Ils avaient, au préalable, envoyé leur ultimatum, repoussé par la 19e armée, et qui exigeait que cette dernière se retirât à vingt kilomètres de Shanghaï. A ce sujet, comme la situation devenait de plus en plus complexe, je demandai un jour à un médecin chinois chargé de l'arraisonnement des paquebots, si l'armée chinoise paraissait disposée à céder le terrain. Mon interlocuteur fronça alors les sourcils et me répondit sèchement : « Les Chinois n'ont pas à céder un sol qui est chinois et dont l'envahisseur veut les frustrer. »

Quelques jours plus tard, la 19e armée, décimée et mal soutenue par l'intérieur, était obligée de battre en retraite — encore heureuse d'échapper à l'encerclement qui la menaçait.

* * *

Pendant ces semaines tragiques, un observateur ne pouvait pas manquer d'avoir son attention attirée par le phénomène suivant : l'indifférence sereine et absolue de la populace chinoise devant les événements qui se déroulaient devant ses yeux. Le peuple rudimentaire des coolies, des porteurs, des sampaniers assistait à cette guerre avec moins d'émoi que les étrangers. Réquisitionnés par les Japonais, qui les payaient largement, ils se précipitaient pour aider au transport des obus et des munitions, qui devaient servir le lendemain à massacrer leurs frères de Chapei. On leur faisait miroiter quelques dollars, ils accouraient. Si les Japonais en avaient voulu, ils se seraient enrôlés dans leur armée. Le sentiment national ? Ils l'ignorent autant qu'une bête de somme. Ils ne reconnaissent qu'un chef dans leur misère: celui qui les fait manger.

Par contre, les Chinois qui pensent — même s'ils sont de régions tellement différentes que les mœurs et la langue ne leurs sont pas communes — ceux-là sont prêts à faire front devant la menace étrangère. Leurs différents s'estompent subitement et les querelles intestines n'existent plus. L'ennemi est à leurs portes.

La populace qui vaquait librement dans Shanghaï et sur le Wangpoo aurait pu, avec une facilité inouïe, rendre la position intenable aux Japonais. Jonques et sampans trafiquaient paisiblement vers le Zang-Tsé et il aurait suffi de quelque audace pour amener les Japonais à se mordre les doigts d'avoir fait remonter leurs croiseurs si haut dans le fleuve. Un seul essai fut, je crois, tenté. Un sampanier essaya de fixer une bombe à la quille d'un torpilleur au mouillage: il s'y prit de telle façon que la bombe éclata en le tuant et ne causa pas le moindre dommage au navire visé.

Dans ces conditions, l'intellectuel chinois ne peut pas compter sur la masse pour lui prêter un concours actif; il lui faut d'abord éveiller cette masse étonnamment primitive. Mais il peut compter sur le Chinois moyen — le commerçant — et c'est pourquoi ses armes sont essentiellement économiques. A peine le Japon croyait-il avoir la partie gagnée par sa victoire sur la 19e armée, qu'il s'apercevait que rien n'avait changé. L'arme la plus terrible qu'il ait à craindre, il ne pouvait songer à en venir à bout, et pourtant c'était surtout elle qui l'inquiétait, l'arme chinoise : le boycottage des marchandises.

Et un notable Chinois que j'interrogeais me répondit en souriant : « Le Japon nous vaincra, peut-être, mais nous le ruinerons... »

Puis il enveloppa d'un geste la terre jaune qui s'étend devant nous: « Ils ont tort, murmura-t-il, de vouloir danser sur un volcan... »

Georges VIDAL.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'ESPRIT EUROPÉEN ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le départ de l'Allemagne, suivant de près celui du Japon et celui du Brésil, ont incontestablement porté un coup sensible à la Société des Nations. Les sarcasmes de Hitler ont quelque chose de brutal, d'injuste et de déplaisant. Ils n'en portent pas moins, dans une certaine mesure. L'impuissance de cette espèce de Parlement international est encore plus patente que celle des Parlements nationaux. L'absence de grandes nations, comme les Etats-Unis, le Japon, l'Allemagne, la Russie — la Russie et les Etats-Unis sont présents sans l'être —, réduisent de plus en plus son champ d'action. Le Japon déjà s'était moqué avec une tranquille impudence des décisions de l'aréopage de Genève ; le gouvernement du IIIe Reich fait de même, et l'ajournement de la Conférence du désarmement donne le coup de grâce à un prestige depuis longtemps compromis.

Il faut voir les choses telles qu'elles sont. La démission de l'Allemagne, sa volonté presque ouvertement proclamée de se soustraire à toute espèce de contrôle et de s'armer à sa guise, en dépit des stipulations du Traité de Versailles, rendent pratiquement impossible le désarmement des puissances pour qui l'humeur guerrière du parti national-socialiste est une menace ; et, dès lors, toute reprise des discussions ne serait que duperie. On peut chercher à dissimuler quelque temps encore les conséquences de ces événements ; en réalité, tout le système juridico-politique dont l'institution de Genève était l'instrument s'écroule, et l'on en reviendra fatalement, pour assurer la paix, aux vieilles conceptions, de l'équilibre des forces basé sur un système d'alliances défensives. On avait rêvé de constituer en amphictyonies le monde civilisé : on n'a abouti qu'à accentuer encore les divisions de l'Europe. On a voulu étendre l'esprit européen au monde entier : on n'est arrivé qu'à faire douter de son existence même. Nous sommes entrés dans l'ère du nationalisme. Dans certains pays, les passions nationales sont déchaînées à un tel point qu'elles semblent en être arrivées à considérer la xénophobie comme la condition même de leur existence. Jamais génération européenne n'aura connu autant de déceptions que la nôtre !

Ce courant centrifuge peut-il être endigué ? Le développement inévitable de ces nationalismes est-il compatible avec l'esprit européen ? On l'a espéré. Peut-on l'espérer encore ? Quand feu M. Aristide Briand lança à Genève son projet, d'ailleurs assez vague, de fédération économique européenne, il croyait bien être l'interprète d'un vœu général. Le réveil des nations asiatiques, la fermentation plus ou moins nationaliste, plus ou moins communiste, aux Indes anglaises, en Indo-Chine, l'impression d'insécurité générale et la crainte d'une nouvelle guerre, la crise généralisée, la notion de l'interdépendance économique des nations du vieux monde et l'impossibilité de la réaliser par voie de négociation directe, la volonté d'isolement des Etats-Unis, tout avait contribué à donner aux esprits les plus sérieux le sentiment véritablement angoissant, que toute la civilisation était en péril, et que, si l'Europe n'arrivait pas à s'unir, à se fédérer sous une forme ou sous une autre, elle ne tarderait pas à tomber en morceaux et à sombrer dans la barbarie, comme jadis s'écroula l'Empire romain. Accueilli avec des applaudissements unanimes et souvent assez hypocrites, le projet Briand ne tarda pas à être classé dans le grenier des utopies oubliées. Des soins plus urgents accaparèrent l'attention des politiques. L'avènement du national-socialisme en Allemagne a accentué le besoin des peuples de se replier sur eux-mêmes, si bien que ceux-là mêmes qui avaient accueilli le projet Briand avec la plus sincère sympathie, en vinrent à se demander si l'Europe n'était pas une simple expression géographique, et s'il existait des Européens.

Pour faire de l'Europe une fédération économique ou politique, il fallait qu'il y eût une conscience, un esprit européens. Il fallait qu'il y eût dans l'âme des peuples de notre vieux continent, la notion d'une sorte de sur-patrie, sinon actuelle, du moins concevable dans le devenir. Il fallait que Français, Anglais, Allemands, Italiens, Polonais, Tchèques, Hollandais, Belges, Suisses, etc., etc., eussent, pour reprendre la formule de Renan, le souvenir des grandes choses « faites ensemble dans le passé, et la volonté d'en faire encore ensemble dans l'avenir ». Cet esprit européen, dont on avait tant parlé, existait-il réellement, ou n'était-il qu'une imagination ou un souvenir périmé ? C'est ce que se sont demandé les promoteurs de

l'espèce de Congrès qui s'est réuni assez discrètement à Paris, au cours du mois dernier, sur l'initiative d'un Comité de « coopération européenne » que préside M. Paul Valéry, et dont M. Emile Borel, l'ancien ministre de la Marine, est le promoteur.

Bien entendu, ces « bons Européens » escomptaient bien entendre des paroles d'espérance ; ils sentaient l'Europe dans leur cœur. Mais, devant les récents événements, ils s'étaient pris à douter. Maintien d'un communisme de plus en plus spécifiquement russe au pays des Soviets, affermissement du fascisme italien, devenu un des éléments dirigeants de la politique du monde, explosion du nationalisme belliqueux qui a pris le nom d'hitlérisme en Allemagne, fermentation particulariste en Belgique, en Alsace, voire même dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande — dont l'Irlande, en fait, ne fait plus partie —, tout cela n'annonçait-il pas la faillite de l'idéal européen ? De là la nécessité pour ceux qui veulent croire à l'Europe de confronter leurs idées, de les vérifier, de les délimiter ; car il fallait bien s'avouer que cette notion d'une Europe spirituelle était dans beaucoup d'esprits singulièrement vague et confuse. Tel fut l'objet des réunions de Paris qui se tinrent, comme de raison, dans les locaux de l'Institut de coopération intellectuelle.

On n'était pas très nombreux, mais on pouvait dire que la qualité des participants compensait leur petit nombre ; et, puisqu'il s'agissait de confronter et d'éclaircir des idées, cela valait mieux ainsi. Parmi les Français, on comptait notamment Mme Curie, MM. Brunschwicg, Basdevant, le sénateur Lucien Hubert, ancien ministre, Henri Bonnet, directeur de l'Institut de Coopération Intellectuelle, Gaston Bageot, président de la Société des Gens de Lettres, Charléty, recteur de l'Université de Paris, Julien Benda, Georges Duhamel, Jules Romains, Romain Coolus, le professeur Langevin. Quelques étrangers de marque avaient répondu à l'appel, notamment MM. Guglielmo Ferrero, Jules Destrée, ancien ministre belge, de Madariaga, ambassadeur d'Espagne, William Martin, le comte Kayserling, Huxley, etc...

Naturellement, au cours des débats, ce fut une belle débauche d'idées générales. M. Paul Valéry y apporta sa subtilité de poète et de philosophe ; le comte Kayserling, cette espèce de [illegible] intellectuel qui caractérise son œuvre brillante et contradictoire ; M. Julien Benda, son ardeur de logicien implacable et désintéressé ; mais on ne pourrait pas dire que, dans tant de discours, il n'y eut pas quelque « tintamarre de cervelle ». Du moins, les discussions, parfois passionnées, restèrent-elles toujours d'une rare élévation. Elles se passèrent d'ailleurs uniquement en français, preuve que ces « bons Européens », parmi lesquels il y avait des Scandinaves, des Hollandais, des Suisses, des Belges, des Anglais, des Polonais, des Yougo-Slaves et un Balte de Darmstadt, se souvenaient qu'il n'y eut dans les temps modernes d'esprit européen vraiment vivant que quand il eut une langue commune, la langue de Voltaire, et..... de Frédéric II.....

Une équivoque devait fatalement planer sur ces discussions. Pour les universitaires radicaux qui, du côté français, faisaient le fonds du Congrès, il était assez difficile d'avouer qu'il y a une contradiction irréductible entre la démocratie qui leur est chère et l'esprit européen qu'ils veulent faire revivre. Le nationalisme agressif, qui règne surtout chez les jeunes nations, est une conséquence directe de l'organisation démocratique des Etats. A moins d'une éducation politique qui n'est pas encore faite, le suffrage universel ne voit pas plus loin que ses intérêts immédiats et ignore le reste du monde. C'est ce qui fait qu'en dépit d'un de ses dogmes essentiels le socialisme lui-même se nationalise ; et il n'y a guère qu'en France que l'ardeur de son pacifisme le porte encore vers un internationalisme de surface. Cette constatation aurait pu amener des conflits irritants. C'est pourquoi la politique avait été proscrite des débats. Elle était cependant invisible et présente, et M. Jules Romains a recueilli beaucoup d'applaudissements en le proclamant à la séance de clôture : « A force d'éviter les sujets brûlants, a-t-il dit, on finit par tomber dans l'académisme qui est le moyen le plus commode que les intellectuels aient inventé pour penser, parler ou écrire, sans se compromettre ».

On s'était déjà tiré plus ou moins de la contradiction d'ailleurs en parlant de la protection des élites. Les « élites », à condition qu'elles soient purement intellectuelles, passent en effet pour être compatibles avec la démocratie, pour peu que celle-ci consente à se laisser mener par les professeurs. Il a donc été admis que l'esprit européen devait être animé et dirigé par les élites.

Mais, qu'est au juste l'esprit européen ? De tentative de détermination en tentative de définition, on finissait par avoir l'impression qu'il avait ceci de commun avec le véritable amour:

que tout le monde en parle, mais que personne ne l'a jamais vu. M. Paul Valéry, dans son discours de clôture, a fini par dire que c'est peut-être un mythe, mais un mythe bienfaisant, une de ces idées-force dont il n'est pas indispensable de vérifier la réalité. Voilà bien le pragmatisme !

Le Comité d'étude, dont cette réunion préliminaire a fixé la composition et les statuts, arrivera-t-il à en fixer la doctrine ? Il faut lui accorder toute confiance ; mais, au banquet de clôture, qui fut du reste d'une cordialité charmante et d'un internationalisme d'excellent ton, elle paraissait encore un peu flottante. M. de Kayserling la noyait dans le lyrisme et annonçait l'internationale des nations nationalistes. M. de Madariaga, reprenant avec beaucoup d'élégance verbale le thème de son livre, en partageait la direction entre son pays, l'Espagne, qui « vit sous le signe de la passion », la France qui « est toute raison », et l'Angleterre, qui est « toute action ». Enfin, M. Anatole de Monzie, qui, représentant du Gouvernement, présidait, faisait un brillant éloge de la diversité : pas d'hégémonie, même spirituelle, dans l'Europe de demain ; pas d'ingérence dans la culture des peuples pour y conseiller un idéal supérieur. L'harmonie européenne naîtra de la diversité ».

Fort bien. C'est une thèse, mais alors, comment unifier, comment fédérer des peuples qui ne se comprennent pas ? J'aime mieux m'en tenir au discours du charmant écrivain anglais, Aldous Huxley, qui, rappelant qu'il n'y avait eu de véritable esprit européen qu'au XVIIIe siècle, est prêt à mettre cet esprit à l'école de la France. Il n'y a en effet que la France qui ait jamais pu exercer une sorte d'hégémonie spirituelle sans la faire passer dans la politique. Quand la langue et l'esprit français exerçaient en Europe « l'uniforme et paisible empire » dont parle Rivarol, le royaume de France ne pouvait en aucune manière encourir le reproche d'aspirer à la monarchie universelle que l'on avait fait à Louis XIV. Durant tout le règne de Louis XV, sa politique n'avait guère connu que des échecs...

On voit que le Comité d'étude qui vient de se constituer aura à concilier bien des antagonismes. Toujours est-il que cette espèce de petit concile européen fut extrêmement intéressant ; mais ne peut-on remarquer qu'il n'y fut pas du tout question de la Société des Nations ? C'était cependant dans le cadre de la Société des Nations que devait se réaliser la fédération européenne de M. Briand, lui qui se piquait de « parler européen ». Mais, depuis, n'a-t-on pas reproché à l'organisme international de Genève de soumettre les affaires des grandes nations d'Europe à des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique qui ne peuvent rien comprendre ni à notre passé, ni à notre avenir, bons Européens que nous sommes !...

L. DUMONT-WILDEN.

LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LES FEMMES GRECQUES ET LA LITTÉRATURE DE 1800 A NOS JOURS

Les femmes grecques ont toujours cultivé les Lettres. Même sous la domination turque quelques femmes éminentes avaient réussi à sortir de la foule anonyme du « gynécée » et à se faire un nom dans les Lettres. Leur but n'était point la gloire littéraire ; elles souhaitaient, en propageant les lumières, contribuer à la régénération de la Grèce. Une ignorance profonde pesait jusqu'au début du XIXe siècle sur la nation grecque ; elle était l'alliée le plus efficace du Turc. Tous les efforts des Grecs éminents de l'époque tendaient à l'en faire sortir. Ils croyaient fermement qu'un peuple instruit est déjà à demi libre. A cet effet, ils multipliaient les éditions de livres didactiques, des traductions pour la plupart. Une littérature nationale originale ne s'était pas encore formée. Si une infime minorité d'hommes était instruite à cette époque en Grèce, les femmes qui vivaient cloîtrées dans leur maison par crainte des Turcs, ne l'étaient presque pas. Seules à peu près, les jeunes « phanariotes » appartenant aux familles aristocratiques de Constantinople avaient reçu une éducation soignée. Cette instruction, elles la mettaient au service de la patrie : « A l'ombre des palais de nos bourreaux, disaient-elles, nous avons lutté contre le joug de l'ignorance qu'ils nous imposent et préparé des armes pour le jour du combat ». La Domnitza Rallou Soutzo publiait alors *Les conseils d'une mère à sa fille* extraits des œuvres de la marquise de Lambert, Catherine Soutzo traduisait les *Entretiens de Phocion* et, avec Hélène Skina et une autre de ses amies, traduisait le Dictionnaire de l'Académie Française, collaborant ainsi

à la « Kivotos » (L'Arche) le Lexique Universel grec qui s'imprimait à cette époque à Constantinople. Mais de toutes ces jeunes lettrées, la plus célèbre est à coup sûr Evanthie Caïri, originaire de l'île d'Andros, sœur et élève du célèbre philosophe Théophile Caïri, l'un des hommes les plus instruits de son époque, dont elle partagea la vie pleine de vicissitudes. Elle mit toujours sa vaste érudition au service de son pays. En 1820, elle imprima une traduction d'un livre didactique : *Conseils à ma fille*, qui fut à l'époque très répandu. Elle avait alors vingt ans. En 1826, une des pages les plus héroïques de la révolution grecque lui inspira un drame, *Nikyratos*, qui connut un très grand succès. Un an auparavant, elle composa en français et en grec une *Lettre des femmes grecques aux femmes philhellènes* qu'elle signa avec toutes les Grecques les plus connues de l'époque et dans laquelle elle faisait appel aux sentiments libéraux des femmes de l'Occident. Cet appel eût alors un retentissement considérable. Plus tard, elle écrivit une *Histoire de la Grèce* très remarquable, qu'elle ne signa pas comme toutes ses œuvres précédentes, étant parfaitement modeste et n'écrivant en somme que par amour pour son pays qu'elle eut le bonheur de voir enfin libre ! Elle mourut en 1866 dans son île natale.

Après 1830, et quand la Grèce enfin redevint un Etat libre, l'instruction se répandit. Une des œuvres du premier gouverneur de la Grèce, Capo d'Istria, fut la fondation d'une école de jeunes filles à Nauplie, première capitale de la Grèce. La jeune génération qui commençait à s'instruire alors ne se mit à écrire que quelques vingt à trente ans plus tard. Une des élèves de cette première école, Emilie Skouzé, publia en 1861, une traduction de l'ouvrage remarquable de Dora d'Istria : *Les femmes en Orient*. Dora d'Istria, pseudonyme d'Hélène Chika-Massalsky, est la plus célèbre de ces jeunes femmes qui, issues de sang grec et ayant reçu une éducation européenne, vécurent et écrivirent hors de Grèce. La première en date est la comtesse Théotoki-Albrizzi, Corfiote, devenue célèbre en Italie par ses biographies d'hommes illustres et ses études sur Canova, membre de différentes académies. Elle écrivit en italien. Dora d'Istria reçut une éducation purement grecque à la cour de son père le prince Ghika. D'une culture très étendue, elle élargit encore ses points de vue par des voyages nombreux — elle alla même en Amérique. — Ses écrits présentent la plus grande variété : philosophie, questions sociales, religieuses, histoire, littérature, voyages. Son esprit était curieux de tout. Elle écrivit surtout en français. Elle fut élue citoyenne grecque en 1862. Marguerite Albana-Mignaty, de naissance et d'éducation grecque, vécut plus tard. Elle habita surtout l'Italie et y devint rapidement célèbre. Elle tenait à Florence salon de beaux esprits et son influence fut grande sur les hommes de lettres qui la fréquentaient. La postérité célébra en elle bien plus la « femme inspiratrice » (1) que l'auteur d'une étude approfondie sur le Corrège qui parut en 1881.

Parmi les femmes grecques qui, habitant la Grèce à cette époque, écrivirent en grec, aucune ne connut le succès européen de ces trois femmes célèbres. Cela était naturel, leurs lecteurs ne dépassant pas les pays de langue grecque. Leur œuvre, moins brillante, fut beaucoup plus utile à leur pays. Elles n'écrivirent au commencement que dans ce but, traduisant des œuvres célèbres, ou des livres d'éducation, de vulgarisation. Aussi parmi les livres de femmes publiés à cette époque, voyons-nous : l'*Esther*, de Racine, traduite en 1870 par Sapho Léontias, l'*Economie Domestique*, de sa sœur Emilie Ktena, les *Encycliques Pédagogiques*, de Calliope Kehayia et les *Etudes Pédagogiques* de la même parues en 1880. En 1886, Virginie Skylitzi publie un livre sur la Mythologie et l'Histoire grecque. Ces quelques exemples nous prouvent que ces femmes visaient moins à une renommée littéraire qu'à contribuer au développement moral et intellectuel des femmes de leur époque ; elles étaient d'ailleurs pour la plupart des éducatrices par profession.

Quant aux œuvres purement littéraires, elles étaient non seulement rares mais extrêmement médiocres. Quelques mauvais drames — pour des raisons historiques sans doute le théâtre, attira beaucoup les Grecques à cette époque — une seule nouvelliste de talent : Alexandra Papadopoulou dont les nouvelles remplissent les Revues de 1867 à 1906. Ses œuvres complètes parurent en 1929. Extrêmement femme et sensible, ses nouvelles valent surtout par la poésie délicate dont elles sont remplies. Elle vécut et écrivit à Constantinople qui, malgré la domination turque, demeurait un des centres intellectuels grecs les plus importants.

C'est là que parurent les premières Revues féminines : *La Ruche*, fondée par Euphr. Samartzidou, en 1845, *Eurydice* que fondèrent en 1870

1 Voir Schuré : Poètes annonciateurs et femmes inspiratrices.

Em. Ktena et Sapho Léontias ; d'autres suivirent. Bien plus tard, en 1886, parut à Athènes le *Journal des Dames*, de Mme Call. Parzen.

Mme Parzan occupe une place toute particulière dans la littérature féminine néo-grecque. Elle n'écrivit pas non plus dans un but didactique ou purement littéraire mais pour propager un nouvel idéal : celui de la liberté de la femme. Dans sa Revue, elle traita des différentes questions sociales par rapport à la femme et publia le premier roman féminin grec : *L'Emancipée*. Très douée, mais se ressentant toujours de sa carrière de publiciste, elle écrivit tout à tour des drames, des romans, des notes de voyage. On peut dire que c'est elle qui déclencha le mouvement pour l'émancipation de la femme en Grèce. Elle n'a plus rien publié depuis quelques années. Sa Revue cessa de paraître en 1912. Ce ne fut qu'en 1920 qu'une Revue à tendances féministes parut : *L'Héliénis*, organe du Conseil National des femmes hellènes qui entre dans sa dixième année. En 1924, l'Union pour les droits de la Femme édita une publication mensuelle traitant des droits de la femme (La Lutte de la Femme). Il n'a paru jusqu'à ce jour aucun journal féminin quotidien.

A la fin du siècle dernier, parut à Constantinople, un périodique hebdomadaire *L'Esprit Nouveau*, et il vient de paraître cette année un journal hebdomadaire le *Journal des Femmes Grecques*. Les femmes, cependant, collaborèrent aux journaux quotidiens surtout en tant que traductrices. La traduction fut un des genres littéraires qu'elles cultivèrent tout particulièrement. Cela prouve naturellement un certain manque de personnalité, mais ce fut surtout un gagne-pain, les éditeurs n'ayant pas grande confiance dans les œuvres originales. Avant 1900, nous trouvons à peine deux ou trois volumes de vers de femmes, autant de nouvelles.

Avec le début du siècle, quelques personnalités féminines commencèrent à se dessiner dans les lettres. Mais les meilleures œuvres qu'elles nous donnèrent alors furent des livres pour enfants. Arsinoé Papadopoulo commença avec son livre : *A l'ombre de l'olivier*. Mais c'est à Mme Pénélope Delta que revient l'honneur d'avoir fait des récits pour enfants de véritables œuvres littéraires. Extrêmement cultivée et douée d'un véritable talent créateur, elle donne tout à tour des contes pleins de fantaisie et des récits historiques animés d'un véritable souffle épique. Son chef-d'œuvre reste *Au temps du Bulgarochtone*, en deux volumes, qui parut en 1910. Son dernier livre publié en 1925, est une *Vie du Christ* pour enfants où nous remarquons ces mêmes qualités de lyrisme et de sensibilité poétique. Mme J. Dragoumis écrivit aussi de nombreux et excellents livres pour enfants, ainsi que d'autres ; à retenir le nom d'une femme de lettres de talent, Mme Galathée Kazantzaki, qui enrichit la littérature enfantine de trois recueils de contes pour enfants.

*
* *

La période des guerres qui dura en Grèce de 1912 à 1922, sembla mûrir les talents féminins. Tandis que les œuvres d'imagination d'avant cette époque sont un plus grêles et comme atones, les livres d'après-guerre sont plus vibrants et d'une structure plus solide. Les femmes écrivent plus et mieux. Par les auteurs en prose, deux femmes nous semblent les mieux douées : Mmes G. Kazantzaki et Cl. Dipla-Malamou. L'œuvre de la première, très réaliste, est imprégnée de pessimisme ; son style est sobre et même un peu mâle. Une sensibilité beaucoup plus féminine se reconnaît dans les nouvelles de la seconde ; les passions du cœur l'intéressent seules. Dans *Pour un peu d'amour*, Mme Malamou se révèle une émotive et une passionnée. Mme Kazantzaki par contre, dont l'œuvre est beaucoup plus considérable, est surtout un esprit penseur. Elle nous a donné en 1926 une traduction en grec moderne du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Dans la poésie, parmi les recueils de vers de Myrtiotissa, Émilie Daphné, Cl. Dipla-Malamou, Ath. Tarsouli, Art. Dokou, et quelques autres encore, à retenir surtout l'œuvre toute récente d'une très jeune poétesse Marie Polidouri. Œuvre extrêmement personnelle, tourmentée dans le fond et dans la forme, poignante à force de douleur vraie, et d'une sensibilité exacerbée. Au théâtre quelques tâtonnements. Peu ou pas de romans.

La critique littéraire est représentée par Hélène Negroponte (Alkis Thryllos), esprit très cultivé, mais par trop absolu. Dans la critique d'art et le domaine de l'Esthétique, un seul nom, mais d'importance : Mme Angélica Madjimichali dont les études sur l'art populaire grec font autorité et ont déchaîné tout un mouvement en faveur de notre art populaire, en ouvrant à celui-ci de nouveaux horizons.

Mais nous voici sortis du domaine de la fiction pour entrer dans celui de la science. Il est naturel que dans un pays dont la culture intellectuelle ne date que de cent ans, l'apport de la femme dans le domaine de la science soit

restreint. Nous n'avons encore, par exemple, aucun livre de femme sur les sciences pures. En médecine, nous avons une série d'études de valeur de Mme le Dr A. Panayiotatou ; quelques livres de vulgarisation du Dr Anna Katsigra. Les livres d'histoire sont peu nombreux et d'un contenu par trop scolaire. Ce sont les questions sociales et pédagogiques qui ont surtout attiré les femmes, et c'est sur ces questions qu'elles ont le plus écrit. Nous avons déjà dit d'ailleurs qu'elles ont commencé d'écrire en Grèce dans un but éducatif ; elles ont continué. Dans le domaine pédagogique, l'une d'elles Mlle P. Lascaris, nous a donné dernièrement une étude monumentale *Sur l'éducation esthétique de l'enfant*, œuvre de psychologie expérimentale de très grande valeur.

Sur les questions ou les théories sociales ou philosophiques les femmes grecques ont beaucoup écrit. Elles ne nous ont pas donné encore une grande œuvre d'ensemble, mais des études séparées telles que : *Lamarck-Darwin-Marx ou l'origine de l'Homme et son évolution dans la Société*, par A. Gaétanou-Yanniou, *La Femme aux* IVe *et* Ve *siècle avant Jésus-Christ*, et *La Femme à Byzance*, de Rose Imvrioti, *La Science et le Communisme* d'Anna Katsigra, des études remarquables sur des questions économiques et sociales de Mlle Hélène Antonopoulo, etc.

Après cet aperçu, forcément sommaire, de la littérature féminine grecque, nous pouvons cependant, je crois, tirer quelques conclusions. Quantitativement, la femme grecque a surtout écrit des fictions. Cependant, elle ne nous a pas encore révélé quelque grand prosateur ou poète. Son inspiration est souvent courte, elle est compensée par des dons d'observation aiguë, de sensibilité et de goût. Le livre pour enfants nous a révélé par contre un talent vraiment créateur. Et voilà que nous touchons directement à cet idéal éducatif qui a hanté, dès le début, les esprits féminins de notre pays. C'est dans ce domaine (éducation tout court ou éducation sociale) que nous rencontrons les esprits les plus originaux, les œuvres les plus solides, les personnalités les plus marquantes.

Ceci nous prouve que la femme grecque est beaucoup plus rationaliste qu'imaginative. Elle s'est rarement laissé entraîner par un romantisme sentimental sans objet. Elle a toujours eu une tendance marquée à soumettre ses sentiments et ses idées au creuset de la raison. En ceci, elle reste fidèle au génie de sa race.

KETTY C. ZENGHELIS.

LE THÉATRE

UNE NOUVELLE ORIGINALITÉ DE JACQUES DEVAL

M. Jacques Deval, qui avec sa *Prière des Vivants* nous avait donné une nouvelle preuve de son originalité dans le fond et la forme d'une œuvre dramatique, vient avec *Tovaritch* de réussir cette excentricité de n'en offrir aucune. Revenant délibérément à la tradition du théâtre, dont la mission première est de s'adresser à tous, il n'a cherché de bizarrerie ni dans le sujet, ni dans la manière de le traiter. L'estime unanime du public lui a été aussitôt acquise, il a fait rire de ce qui est risible, c'est-à-dire de ce que tout le monde connaît et comprend, et il a écrit une œuvre qui se distingue entre toutes par son exacte adaptation aux conditions dans lesquelles elle est jouée.

Dans *Tovaritch* il y a lieu de faire une distinction entre une comédie de situation parfaitement réussie, pour la raison que nous venons de dire, et une anecdote qui se justifie dans un acte parfait par la situation qu'elle a motivée, mais qui, dans les autres actes, laisse l'impression qu'elle aurait aussi bien pu servir à un autre développement. La coexistence de ces deux éléments, un peu trop distincts, aboutit à une inégalité assez marquée entre les différents actes : le premier offre une exposition un peu lente, de caractère spécial ; le dernier sert à dénouer un peu tragiquement le postulat du premier, alors que les deux autres sont simplement dans la manière et le style de la meilleure comédie et présente l'exploitation la plus heureuse de la situation scénique.

L'anecdote se peut résumer ainsi : un prince russe et sa femme, nièce de l'empereur, sont venus en France comme émigrés ; ils sont à la fois pauvres et riches, pauvres parce qu'ils ont naturellement perdu tous leurs biens propres, mais riches, puisque le prince a reçu de l'ancien czar un dépôt de quatre milliards. Ces milliards sont à la Banque de France, mais il ne les rendra qu'à un autre czar. A toutes les suggestions et à toutes les offres qui lui sont faites, il répond inébranlablement : « Pas un million, pas cent francs, pas cent sous ! » Il se trouve donc, avec sa femme, réduit à la triste nécessité

de s'engager comme valet et femme de chambre chez un riche député socialiste. On voit ainsi apparaître la comédie dont on s'étonne qu'elle n'ait pas encore été exploitée par d'autres auteurs dramatiques, et dont Jacques Deval a eu la grande ingéniosité de découvrir la banalité.

Tout le comique consistera dans la perfection de ces anciens maîtres devenus serviteurs et qui apprennent, en leur parlant respectueusement à la troisième personne, les bonnes manières à leurs maîtres. Ils séduisent particulièrement les enfants, un jeune homme et une jeune fille dans le train et qui s'étonnent de trouver dans leurs domestiques tant de savoir et de distinction. Si nous ajoutons que les quatre personnages des serviteurs et des patrons (le valet de chambre c'est Lefaur, la femme de chambre c'est Popesco), sont à peu près parfaits, on se rend compte qu'il y a en ce moment-ci au Théâtre de Paris une bonne heure de spectacle pendant laquelle on rit comme on n'avait pas ri depuis bien longtemps.

M. Jacques Deval s'est élevé là, avec une simplicité et une bonne grâce incomparables, au plus haut comique selon les traditions les meilleures de la grande comédie.

Mais l'anecdote reprend bien vite ses droits : le député socialiste a invité, pour des raisons d'affaires, car c'est un grand amateur de pétroles, le représentant des Soviets à dîner. Ce sont naturellement les émigrés domestiques qui font le service, et l'invité c'est — ainsi que vous le devinez — justement le représentant de la révolution soviétique qui a causé le plus grand mal au Prince et à la Princesse exilés. Ils se reconnaissent, et là encore, tant que la situation reste tout simplement l'opposition des domestiques et du révolutionnaire, la comédie continue. Le révolutionnaire fait ce qu'il peut pour humilier ceux qu'il a persécutés, mais la tenue et la race l'emportent chez les serviteurs. M. Lefaur est admirable de dignité servile, et Mme Popesco lance un trait sublime en répondant à l'offre d'un pourboire qu'elle a craché dans le verre d'eau offert au représentant des Soviets.

C'est seulement au quatrième acte que l'anecdote reprenant ses droits, il se produit un changement de ton qui a enchanté les uns et contristé les autres. Je pense bien que Jacques Deval n'a pas pu renoncer entièrement à l'ingéniosité et qu'après avoir concédé si magnifiquement un acte et demi aux nécessités éternelles du comique, il a éprouvé le besoin de rappeler tout de même ce dont il restait toujours capable ; ainsi apparaît à la fin de la première une seconde pièce qui aurait pu être traitée dans le ton sévère des tragédies sociales. Il s'agit, en effet, des quatre milliards qui dorment toujours à la Banque de France : l'envoyé des Soviets tente d'expliquer au prince émigré que ces quatre milliards sont nécessaires pour sauver l'unité de la Russie ; il ne s'agit pas de prêter de l'argent aux Soviets, mais de ne pas laisser les Soviets dans l'obligation de vendre à l'étranger les richesses de la patrie. Si l'or de la Banque de France ne rejoint pas la Russie, ce sera celui de l'Angleterre ou de l'Amérique qui le remplacera, mais à quel prix ?...

Contrairement à la plupart des émigrés, le prince met la patrie au-dessus de la révolution et signe le chèque par lequel il restitue le trésor czariste à la République des Soviets. La scène dans laquelle l'exilé se résout peu à peu à apposer sa signature sur le chèque, ne manque pas de noblesse, et tout le dialogue est dans un ton à la fois vivant et pathétique. Il semble pourtant que le public, après avoir tant ri, ne puisse se trouver si rapidement en état d'être ému. Il ne passe de l'une à l'autre disposition que par un intermédiaire qui effleure la surprise et frôle l'ennui ; d'aucuns se demandent même s'il n'y aurait pas lieu de continuer à rire.

L'exemple de cet ouvrage à grand succès est donc une nouvelle confirmation des nécessités théâtrales. Là où M. Jacques Deval s'y est conformé en pleine sincérité, il a bénéficié magnifiquement de tous ses dons incomparables ; là où par une sorte de préjugé personnel il a tenté de revenir à l'originalité, la résistance du public s'est de nouveau manifestée. Le succès est considérable, il eut pu être plus grand encore, et sans doute n'est-ce pas sans mélancolie qu'il faut conclure, une fois de plus, que le public et l'auteur s'accordent rarement dans leur jugement sur une œuvre : l'un préfère souvent ce que l'autre aime le moins.

***

M. Gaston Soubeyrand a fait représenter à l'Odéon la pièce qui avait obtenu un très grand succès à Genève, intitulée : *La Colombe poignardée*. Je veux seulement signaler que le succès n'a pas été moindre à Paris. Comme c'est une œuvre solide, il ne sera pas trop tard pour l'étudier dans quinze jours.

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

LA CULTURE DU CHRYSANTHÈME AU JAPON

L'agréable étant mieux apprécié que l'utile, nous avons accoutumé depuis longtemps d'admirer les jardiniers nippons, qui le méritent, sans reconnaître assez qu'ils sont les élèves des merveilleux agriculteurs chinois, moins portés qu'eux sur l'art floral. Les fils de Han donnent à un sol souvent artificiel une irrigation, des soins inconnus à la masse de nos agriculteurs et employés, en moins raffiné, par nos seuls maraîchers. Mais tandis que les Chinois, vivant depuis des siècles en état de démocratie au régime foncier familial, où chacun traite un fonds de petite étendue, n'ont pas hésité à sacrifier le site à la récolte, les Japonais connurent le régime féodal. Divisés en nobles, maîtres du sol réparti en grands domaines et en paysans travaillant pour le compte des premiers, ils ont consacré au luxe de l'art floral des espaces et un labeur dont les Célestes ne disposaient point. Ils doivent à ceux-ci l'amour de la terre et l'acquis d'une longue expérience.

Grâce à cela, les Nippons purent donner à leur pittoresque patrie, où les décors des mers et des îles, des monts et des vallées sont si délicieusement variés et fréquents, une parure fleurie d'un charme ravissant. Le livre captivant de Lafcadio Hearn détaille admirablement le résultat exquis du travail des jardiniers japonais.

Il ne faudrait pas conclure de cela que les Chinois ont le dédain des fleurs : leur poésie et leurs arts graphiques démontrent le contraire. Ils en cultivent avec amour. Mais les Japonais ont donné aux fleurs une importance religieuse dans leur patrie.

Pour ce qui nous occupe, c'est en l'an 386 de notre ère que le chrysanthème, cultivé en Chine trente siècles auparavant, le fut au Japon. Cette fleur existait dans l'archipel, où elle servait à divers usages médicinaux et peut-être de comestible. Les Célestes révélèrent aux Japonais le parti ornemental qu'on en peut tirer. Non seulement ils perfectionnèrent les espèces spontanées, mais ils importèrent des variétés déjà cultivées chez eux. Bientôt, les élèves dépassèrent grandement les maîtres. Les Japonais s'enthousiasmèrent pour cette anthémis ainsi transformée et l'élevèrent au rang d'emblème national, de figuration du Soleil, ancêtre des Empereurs actuels, selon la tradition de ce peuple. Le chrysanthème — o Kikou — stylisé orne les étendards des fils des Samouraï.

Au Japon, la nature en général, la fleur surtout, sont l'objet d'une sorte de vénération. Peuple peu porté aux spéculations de l'esprit, aux méditations religieuses comme aux complications des sciences exactes, « il laissa s'établir une mystérieuse fraternité entre lui et les fleurs ». La curiosité, dans leur matérialisme, « étant incapable d'éclairer les grandes ombres du ciel, baignait de sa lueur douce les brins d'herbe ». Ces deux citations sont tirées de la *Société japonaise*, de M. Bellessort, beau livre écrit avant le temps où les fils du Soleil Levant, point encore trop nombreux dans leurs îles, ne songeaient pas à faire de leur pays chevaleresque, terrible, puéril et gracieux, une terre où l'usine met de la fumée dans le ciel et de la haine entre les hommes maintenant à l'étroit dans la patrie des ancêtres.

Nulle part l'art du jardinier décorateur n'atteignit la généralité, l'intensité qu'il offre là-bas. Nulle part le paysage n'est moins sincère et plus précieusement joli : les sites, les rochers, les arbres semblent sortir de la main d'un artiste. Les panoramas sont une suite de petits tableaux charmants dans une vue d'ensemble. Chaque détail : fleurs, buissons, taillis, collines, est travaillé avec un soin méticuleux et les pierres plus que tout encore.

On voit par ceci que le jardinier japonais n'a qu'un but : forcer la nature, la soumettre aux règles de sa propre esthétique. Le Nôtre procéda de la sorte quand il créa ses majestueux jardins. Le Japon est le pays des fleurs géantes et des arbres nains. On y réduit un cèdre aux dimensions d'un arbuste de potiche, et d'une humble anthémis des champs, on tire un gros buisson extraordinairement enluminé.

A pratiquer cette végétation artificielle, le Japonais a connu que la Nature ne consent pas à modifier elle-même ses types et ses formes, en constante harmonie avec les climats dans leur pousse spontanée. La culture est forcément un artifice. Si simple qu'elle soit, elle améliore toujours une plante, son aspect, sa taille, son rendement. En portant au maximum l'intensité de la culture, on augmente jusqu'à l'invraisemblable la différence pouvant exister entre le type *germine* et le type obtenu. Et dans tous les dé-

tails : volume, coloris, nombre, forme, parfum et saveur. Là se révèle l'unique méthode de la race jaune : l'observation. Mais quelle observation minutieuse et suivie ! Il a fallu des générations d'hommes pour noter le dosage des engrais, l'effet des pincements, les évolutions de la plante selon les effets de la température et de la lumière. Les Jaunes font songer à ces écoliers qui, ne sachant résoudre un problème par les formules et le raisonnement, arrivent à en trouver la solution avec de la patience et du temps. La patience est une vertu de race en Extrême-Orient et le temps n'y entre jamais en ligne de compte. Chez nous, la chimie agricole donne, par ses analyses, de prompts renseignements relatifs au dosage des éléments de la terre comme à la valeur des engrais. Cela permettrait à notre agriculture de réaliser des progrès, si nos cultivateurs étaient doués de l'esprit d'assimilation ou d'imitation des Jaunes. Chez ceux-ci, rien que l'observation, observation du défaut à corriger, du remède à employer, recherches indéfiniment répétées, au hasard des éléments restreints dont ils disposent. Une fois trouvée, la bonne manière est appliquée rituellement, avec une attention, une exactitude dont peu des nôtres seraient susceptibles. D'où l'excellence fixe des résultats.

Respectons cette méthode, si peu compatible avec la promptitude de notre intelligence et la hâte de nos efforts. La science elle-même n'est-elle pas une accumulation d'expériences ? C'est à cette inlassable patience que les Chinois doivent de tirer jusqu'à sept récoltes par an de leur champ, chacune d'entre elles plus abondante que l'unique récolte obtenue chez nous par nos paysans routiniers. C'est à cette méthode et à une propreté souvent ignorée dans nos entreprises agricoles que les jardiniers nippons ont dû d'obtenir des merveilles florales. Certaines espèces, chez eux, forment de véritables buissons merveilleusement colorés. Les pivoines et les chrysanthèmes surtout atteignent des dimensions surprenantes.

Ce résultat d'un travail persévérant et réfléchi est bien à l'honneur de l'homme pour qui la terre, l'eau, le soleil ne sont plus que des auxiliaires. Le jardinier commence par choisir une terre légère, prise dans la forêt à l'endroit où celle-ci est le plus luxuriante. Il fait sécher cette terre, la tamise assez fin, de façon à enlever les pierrailles, les larves, etc. Il y mélange au besoin du sable, puis la mouille et la met dans des pots ou dans des caissons placés à couvert ; on y sème les graines ou l'on y dispose les boutures. Le régime des soins commence. L'arrosage, l'addition de riche humus forestier, sont l'objet d'une attention quotidienne.

On ne saurait comparer le jardinier japonais au nôtre. D'abord, la proportion de la main-d'œuvre par rapport à la production est plus grande là-bas qu'ici ; ensuite, il faut voir de quelle manière chaque feuille est soigneusement visitée, nettoyée, arrachée au besoin, comment chaque pétale est surveillé. Cette patience méticuleuse est le propre de ces races pour qui le temps n'est rien et dont la volonté asservit les nerfs. Cet effort est d'autant plus appréciable que les Japonais n'ont pas le stimulant des expositions et des récompenses et que les collections des jardins impériaux ne sont pas visitées.

L'abri joue un grand rôle dans cette culture. Le climat souvent froid, la brume marine, le brouillard et le vent de la montagne, la neige parfois tardive, les ouragans, les pluies torrentielles, les poussières volcaniques, l'ardent soleil d'été, rendent le plein air dangereux pour des plantes délicates. Des châssis faits à la manière des *shodji* (vantaux) garnis de papier blanc translucide et posés sur de minces poteaux de bambous forment la carcasse d'un système renforcé par des nattes fines ou des claies en minces lattes de bambous. Les nattes et les claies, mobiles, sont mises et retirées autant de fois par jour qu'il le faut pour garantir la sécurité des cultures. La plante n'est guère exposée à l'air libre qu'à l'époque de la floraison.

Les engrais employés sont : l'engrais humain, les engrais animaux, les végétaux en décomposition, les fumiers, les résidus mouillés des balayures et les cendres. L'arrosage se fait au moyen d'un tuyautage en bambou judicieusement disposé sur toute l'étendue du terrain, et dont une citerne fournit l'eau.

Ajoutons que nous avons rattrapé les Japonais. Les collections anglaises et australiennes, celles des professionnels français ou de grands amateurs comme le marquis T. du P., ne le cèdent plus aux belles floraisons des îles lointaines.

Il faut reconnaître que les Japonais ont été nos imitateurs pour cette culture, traditionnelle chez eux, scientifique chez nous. Nos chrysanthèmes ont plus que doublé de volume depuis cinquante ans. C'est à peu près vers 1880 que nous avons su quel parti l'on pouvait tirer du *Chrysanthemum indicum*, de l'humble fleurette des champs dont l'empire du Soleil Levant avait fait l'orgueilleux kikou emblématique, la fleur dont le nom, grâce à une œuvre littéraire ré-

pandue, a contribué à révéler un faux Japon d'escale heureuse, qui ne ressemble pas plus à celui des Samouraïs qu'à celui des vainqueurs de Tsouschima.

Nous pouvons toutefois retenir des Japonais la leçon de soins constants qu'est leur culture et les imiter pour leur amour des fleurs, qu'ils chérissent comme si la poussière des ancêtres revivait dans les corolles aux nuances splendidement variées.

L. G. Numile.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

H. Welschinger, de l'Institut. — *Le Divorce de Napoléon.* (1 vol. Plon).

Lorsque, après Wagram, Napoléon imposa à l'Autriche les dures conditions de paix du traité de Vienne, l'Empereur François Ier ne pouvait se douter, qu'avant un an, sa fille, l'archiduchesse Marie Louise, serait impératrice des Français.

Les faits qui ont amené le divorce de Napoléon et la conclusion d'un second mariage semblent connus de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire. Mais ce qui l'est moins, ce sont les tractations qui ont permis à l'Empereur d'arriver à ces heureux résultats. La rupture du lien civil fut facile, il n'en fut pas de même pour le lien religieux. On verra, en lisant le remarquable ouvrage de H. Welschinger, comment la pensée du divorce vint à Napoléon, comment il resta sourd à toutes les objections qui purent lui être présentées, comment il fit le brusque aveu de sa décision à l'impératrice Joséphine, et obtint son consentement. Puis, l'éminent historien nous montre l'absence de scrupules et l'autorité de l'empereur triomphant seul de toutes les difficultés d'ordre religieux que soulevait un pareil projet.

Souvenirs du Général Comte de Montauban, comte de Palikao. (1 vol. Plon).

Le comte de Palikao rend un véritable service aux historiens en publiant les Mémoires de son grand-père, relatifs à l'expédition de Chine en 1860. Expédition franco-anglaise. C'est dire que le général en chef français, auquel l'Empereur, par imitation de l'Angleterre, adjoignit un ambassadeur, le baron Gros, chargé d'aider les militaires dans leurs opérations et, au besoin, de les entraver, dut déployer autant de diplomatie et de prudence dans la négociation que de talents dans la guerre. Il y paraît à la correspondance ici reproduite, tant avec le ministre de la guerre de France qu'avec le baron Gros et lord Elgin, son collègue anglais, ainsi qu'avec le commandant en chef britannique. En elle-même, l'entreprise [illegible] était peu de chose. Le général de Montauban essaya de lui faire rendre tous ses effets en la liant avec l'occupation de la Cochinchine et en balançant la situation [illegible] sur les Anglais à Hong-Kong par notre installation [illegible] aux îles Chusan. Mais l'Angleterre, qui non [illegible] empêchait alors de demeurer au Liban, ne tenait pas non plus à nous voir tenir une position à proximité des côtes de Chine. Et le baron Gros voulait s'en aller. Il y a de la mélancolie à lire ce livre, qui se termine, comme tant d'autres où paraissent victorieusement nos soldats, par la constatation d'une « occasion manquée ».

P. F.

Paul Allard. — *Les Dessous de la Guerre révélés par les Comités secrets.* (1 vol. Edit. de France).

Pendant la guerre, la censure n'a pas laissé publier un seul mot des Comités Secrets tenus par la Chambre et le Sénat aux heures les plus troubles de la grande tourmente. Voici un livre qui nous les révèle :

Les fautes de Verdun. — Comment fut limogé le Général Joffre. — La mise en accusation des généraux coupables. — La criminelle offensive du 16 avril 1917 : Un Charleroi sanitaire. — Comment furent limogés Nivelle, Mangin et Micheler. — La vérité sur les mutineries de l'armée française : Comment fut réprimée la « révolte des héros ». — Les attaques contre M. Poincaré... Tels sont les principaux chapitres de ce livre émouvant.

Georges Suarez. — *Soixante années d'histoire française : Clemenceau.* (2 vol. Jules Tallandier).

M. Georges Suarez réédite, en deux volumes, la biographie publiée antérieurement sous ce titre : « La vie orgueilleuse de Clemenceau ». Mais ce n'est plus la même « vie ». A mesure que M. Suarez l'écrivait, il s'apercevait qu'il lui devenait impossible de l'isoler des « soixante années d'histoire française » dans lesquelles elle s'inscrit. De là le nouveau titre et le caractère nouveau de l'ouvrage, aussi peu didactique sans doute qu'il se peut, mais plus nourri de faits et évocateur de tout l'ensemble de la politique républicaine. Toutefois, l'idée maîtresse n'a pas changé, qui rattache à l'orgueil, un orgueil poussé à un point où il devient presque une vertu et, en tout cas, constitue une force, les raisons profondes de la conduite du polémiste, du partisan depuis 1870-1871, du *leader* radical après l'Assemblée nationale de 1870-1875, de l'homme d'Etat depuis 1906. M. Suarez a tout raconté sur le rôle de Clemenceau pendant la guerre, y compris ces traits passés déjà dans la légende, et comment s'y développèrent merveilleusement en définitive, pour le succès des armes françaises, l'optimisme gouailleur, l'instinct patriotique et national de ce jacobin de Vendée. Orgueil qui s'attesta insuffisant au surplus chez le négociateur de la paix, qui ne le défendit pas, lui, ce latin de haute culture, de s'incliner, on dirait presque craintivement devant les palinodies de primaire ou l'idéalisme raide ou truqué de tels des « gros Quatre ». Mais M. Suarez ne se proposait pas d'écrire l'histoire de la paix de Versailles. Il voulait faire revivre Clemenceau. Il a réussi. Son Clemenceau vivra.

P. F.

Politique étrangère

Pierre Lyautey. — *Chine ou Japon* (1931-1933). (Plon).

Au moment où se déroule le drame sino-japonais et où l'opinion mondiale se penche avec anxiété sur ce problème enchevêtré, décevant et mystérieux, voici enfin un témoignage objectif et compréhensif sur les *deux* adversaires. M. Pierre Lyautey, qui a été en Amérique et en Russie, qui a vécu en Asie et en Afrique, publie ses premiers souvenirs d'Extrême-Orient. Ayant passé quatre mois au Japon, en

Mandchourie, dans la Chine du Nord et du Sud, il en a rapporté des informations extrêmement précises. Il nous donne des « prises de vue » vivantes comme un film et nous fournit ainsi avec une consciencieuse sincérité les éléments qui nous permettront de connaître les acteurs et leurs secrets desseins, les foules et leurs passions et de deviner les dénouements.

Le Japon est à la fois un pays industrialisé à outrance et d'un charme nuancé et féérique. Ayant voulu imiter économiquement et financièrement sans mesure l'Angleterre et les Etats-Unis, la crise mondiale lui a montré les erreurs de l'Occident et il revient aux traditions de ses ancêtres : les samourais et les daïmios.

La Chine, divisée et insaisissable à la diplomatie subtile et capricieuse, espère refaire son unité nationale ou plutôt exploiter ses défaillances dans une guerre contre le Japon. Entre les deux joueurs, la Russie et les Etats-Unis attendent, prêts à interposer leurs ambitions.

Littérature étrangère

ARTHUR SCHNITZLER. — *La Ronde*. (1 vol. Stock.)

Arthur Schiltzer, le grand écrivain viennois qui vient de mourir est célèbre dans toute l'Europe.

La Ronde est la réunion de dialogues rapides. Une ronde en effet, de couples qui tournent autour de ...l'amour ? Non. Du désir, du caprice, de la griserie d'un moment. Chaque couple éphémère se défait aussitôt. La fille, le soldat, le jeune homme, la jeune femme, l'actrice, le mari, etc., passent des bras de l'un aux bras de l'autre dans une brève étreinte. Etude très fine des types, reflétés chacun dans deux partenaires différents.

Une délicatesse de touche sans égale, un dialogue évocateur, extraordinaire de vérité, une psychologie pénétrante donnent à ce livre scabreux la légèreté exquise d'une œuvre d'art raffinée.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

LES BALKANS AUX PETITES BALKANIQUES

Depuis un certain temps, la situation politique dans l'Europe de l'Est et du Sud-Est marque une intéressante évolution : les peuples jadis méfiants les uns des autres, se sont rapprochés et par un réseau de pactes d'amitié et de non-agression ont écarté, dans leurs rapports mutuels, l'esprit de méfiance et de suspicion. Une atmosphère de paix et de confiance s'est vite créée dans cette partie d'Europe qui, jusqu'il y a quelques mois de cela, paraissait la plus sensible et la plus inflammable. Ce revirement soudain de la situation politique, nous le devons en premier lieu à l'hitlérisme qui, en énonçant ses aspirations impérialistes contre l'Union Soviétique, a forcé l'U. R. S. S. d'opérer une revision radicale de sa politique étrangère. C'est là que nous trouvons l'origine des pactes de non-agression entre l'Union Soviétique, la Pologne, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Turquie.

Un second facteur a grandement contribué à cette heureuse évolution : le pacte d'organisation de la Petite Entente et le projet de son approfondissement et de son élargissement dans une Petite Entente économique, qui ferait des trois Etats alliés, une entité étatique unique.

La conférence de la Petite Entente à Sinaïa a donné une nouvelle impulsion à la politique de rapprochement et d'apaisement dans le Sud-Est européen. L'organisation de la Petite Entente économique fut mieux précisée et la réunion de son Conseil économique, qui aura lieu au début de novembre à Belgrade, aura pour but de mettre en pratique des accords de principe déjà conclus. D'autre part, la conférence de Sinaïa a été le point de départ d'une nouvelle activité politique de la Petite Entente qui, jusqu'à présent limitée au bassin danubien s'est étendue sur toute la péninsule balkanique. Le fait que les rois de Yougoslavie et de Roumanie ont assisté aux réunions de Sinaïa, indique que les décisions qui y furent prises, sont d'une importance capitale pour les trois pays alliés, et la croisière diplomatique du roi Alexandre de Yougoslavie — à Varna, à Istamboul et à Cotch — a été le point culminant des efforts des pays de la Petite Entente faits en vue d'amener tous les Etats balkaniques à pratiquer désormais une politique de solidarité entre les petits Etats de l'Europe centrale et balkanique qui, seule, pourra les libérer des intrigues intéressées des grandes puissances dans cette région tourmentée de l'Europe. Avec la Turquie, l'accord fut facile à faire, car le pays ne nourrit d'autre ambition que de pouvoir tranquillement achever sa réorganisation intérieure. Le roi Alexandre et Mustapha Kemal, animés tous les deux du désir sincère de paix et de collaboration, n'ont pas eu de difficultés pour poser les bases du pacte d'amitié et de non-agression qui sera signé au début de novembre à Belgrade. Ce rapprochement turco-yougoslave a été complété par la signature du pacte d'amitié entre la Roumanie et la Turquie. Si l'on considère que ces pactes ont été précédés d'un pacte d'amitié et de non-agression entre la Turquie et la Grèce, par lequel ces deux pays se sont mutuellement garantis leur intégrité territoriale, on doit constater que la situation générale dans le Sud-Est européen s'est grandement améliorée ces derniers temps, et que toute cette partie de l'Europe pourrait se considérer comme pacifiée et animée d'un réel esprit de paix et de collaboration, si la Bulgarie avait été également décidée à pratiquer la même politique d'amitié et de solidarité balkaniques.

Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là, et les récentes déclarations de M. Mouchanof, ainsi que le redoublement des attentats terroristes macédoniens, ne nous font pas espérer l'entrée prochaine de la Bulgarie dans la grande famille de solidarité balkanique. Néanmoins, dans l'opinion publique bulgare, on constate des symptômes favorables aux rapprochements balkaniques et l'isolement actuel de la Bulgarie peut l'inciter à des réflexions salutaires. Il est vrai que l'influence italienne est encore grande à Sofia et que les récentes déclarations de M. Kanya, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, sur la solidité de la fraternité hungaro-bulgare, ne sont pas sans fondement. Malgré cela, l'amélioration de la situation générale dans l'Est européen est certaine et, il n'y a pas de doute qu'elle continuera de s'améliorer si la majorité des Etats balkaniques persiste à pratiquer l'actuelle politique de collaboration et de solidarité pour donner toute la signification et toute la vitalité à la formule de leur salut commun : les Balkans aux peuples balkaniques.

BALKANIQUE.

LA QUINZAINE COLONIALE

Pour la première fois, le Ministre des Colonies a invité la presse, rue Oudinot, inaugurant une série régulière de réceptions hebdomadaires où s'établiront des échanges de vues entre le cabinet et les journaux ou Revues. Celles-ci étaient beaucoup moins représentées ce jour-là que les grands quotidiens : avait-on invité les principales? Ce serait une façon de forcer plusieurs d'entre elles, qui jusqu'ici ne s'intéressent aux affaires de notre Empire que quand elles bondissent d'elles même sur le tremplin de l'actualité, à les suivre avec plus de prévoyance et de continuité. Les journaux gagnent toujours beaucoup à se frotter aux Revues. J'ai regretté de ne voir là de grands spécialistes comme René Pinon, Etienne Fournol, Dumont-Wilden, Lucien Romier. La presse scientifique devrait être aussi conviée. Elle apporterait sa part de très précieuse information en échange des renseignements recueillis par le Ministère et que celui-ci se préoccupe enfin de distribuer avec libéralité, intelligence, ordre. On ne saurait assez féliciter M. Truitard qui a fait un exposé parfait du programme de ce service nouveau. On ne saurait assez remercier M. Dalimier : non seulement il est venu parler très cordialement aux journalistes et réclamer leur collaboration, mais il a donné à ce service nouveau de telles assises qu'on sera désormais obligé de le maintenir, ainsi qu'il l'a fait ressortir. On lui doit là une importante création.

Une des idées qui commencent à se répandre avec le plus de prestige est celle du Bloc Africain. La formule a été lancée par M. Antonetti, qui excelle à condenser en phrases ou images saisissantes les programmes d'action. Evidemment, l'Afrique Equatoriale sera la première à bénéficier d'une politique africaine d'ensemble qui se préoccuperait primordialement d'établir la liaison la plus étroite et la plus rapide entre l'Algérie-Tunisie-Maroc, l'empire d'Afrique Occidentale et l'Afrique Equatoriale. Rapprocher Brazzaville d'Alger, c'est mettre cette capitale à quelques jours de Paris. M. Antonetti est un magnifique propagandiste : il répète partout que les Français pourront très aisément, dès qu'ils le voudront, faire de l'Afrique, ce que les Portugais ont fait du Brésil. Le climat de l'Afrique est moins sûr que celui du Brésil. L'Afrique a 150 millions d'indigènes quand toute l'Amérique du Sud n'en compte que 8 millions? Hélas! l'Afrique Equatoriale a été cinquante ans abandonnée!... Cependant, les Belges envoyaient capitaux et ingénieurs dans leur Congo. A leur tour, les Portugais créaient de grands chemins de fer. Mais les députés paysans de notre Parlement, nés avares, boudent le Transsaharien. La propagande pour le Transsafricain a été trop exclusivement jusqu'ici d'élégance à quelques économistes : il est grand temps que les écrivains ayant l'audience du grand public étudient cette question nationale et la rendent populaire... au moins dans les élites.

M. Cayla, Gouverneur Général de Madagascar, a compris, lui, l'importance de la littérature et de l'art. Il attire les écrivains notoires dans la Grande Ile et leur fait montrer, par ses services alertes, tout le pays, son « merveilleux », ses richesses, ses races. A Tananarive, ce grand chef détermine et favorise tout un mouvement d'art. J'en ai déjà plusieurs fois signalé les manifestations; le dernier courrier, tout en nous apprenant le large succès du Salon de Tananarive dont le président Pierre Camo a fait venir — et acheter — force œuvres d'artistes parisiens très modernistes, apporte un fort beau livre du grand cinéaste Alfred Chaumel « *Rythme des Collines* » (Pitot, éditeur), illustré par le graveur bien connu Urbain Faurec, mari de Chériane qui va bientôt rentrer à Paris faire une exposition de toiles peintes de Tananarive à Tuléar. Papier, reliure, impression, exécution, tout est là de Madagascar. Madagascar a, notamment, aujourd'hui son école de peintres, ses écoles devrais-je même dire, car dans la seule Tananarive florissent à la fois l'Ecole officielle d'Arts décoratifs de M. et Mme Heidmann qui a suscité tant de peintres, aquarellistes et sculpteurs indigènes, le Salon de Peinture indigène, le Salon de Peinture française présidé par Camo et Iwan Manhès, et de belles individualités isolées comme Liotard. M. Liotard était déjà le meilleur peintre de l'Afrique Equatoriale et l'on a pu admirer souvent aux Indépendants et au Salon d'Automne des paysages d'une touche nerveuse, d'un coloris électrique qui révèlent l'artiste de race, d'une inspiration assez impressionniste. Depuis, il a montré de grandes fresques de mœurs malgaches où il se rapproche de Gauguin par le sens du panorama, le goût des beaux ensembles scéniques, et la sensualité du sujet, de la couleur. Peut être dédaigne-t-il un peu trop la religieuse patience, le statisme de Gauguin; Liotard est tout dyonisiaque, il est le peintre des danses et des frémissantes voluptés, des élégances mondaines, des ramatons de luxe. On lui a confié justement la décoration du nouveau Théâtre de Tananarive. Fixé et marié là-bas, il est qualifié pour trouver le style et imprimer la tradition.

En Algérie, c'est Victor Barrucaud qui se révèle le plus profond esthéticien. Chez l'éditeur réputé de Grenoble, Arthaud, il a publié un très précieux ouvrage en 2 tomes sur les peintres orientalistes de l'Algérie. Le premier est un long essai illustré de ces poèmes sensitifs, caressés, caressants, intimistes et décoratifs : il définit du point de vue de l'art, la beauté de l'Algérie et délimite la diversité de ses peintres. Il part de la fondation de la Maison des Peintres — quoi! de l'Ecole d'Alger, comme il y a une Ecole de Rome — par Jonnart, il oppose ses pensionnaires à la vieille école autodidacte de l'exquis Noiré (le Corot de l'Algérie), des Lazerges et des Dinet, il étudie les réactions du milieu sur eux, il caractérise les personnalités opposées d'un Launois ou d'un Louis Bernard. Puis, passant à la géographie, il montre la divergence des pays que d'ailleurs l'histoire locale n'a jamais longtemps unifiés : aux divisions longitudinales des vieux royaumes de Flemcen, d'Alger, de Constantine, etc., s'ajoutent les distinctions climatiques entre la Côte, le Tell, le Désert. Barrucaud précise que pour bien peindre l'Algérie, il faut connaître dans leur intimité les Algéries. Il faut aimer leurs humanités. L'humanité de l'art français est le Grand Maître de la Colonisation.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 22 71e ANNÉE 18 NOVEMBRE 1933

LE CRÉPUSCULE CELTIQUE

REGINA, REGINA PROMEORUM, VENI.

Un soir un homme d'âge moyen, qui avait passé toute sa vie loin du bruit des cabs, une jeune fille, sa parente, qui était disait-on assez voyante pour entrevoir d'inexplicables lumières se mouvant dans les champs parmi le bétail, et moi-même, nous nous promenions le long d'un rivage sablonneux de l'extrême Ouest. Nous parlions du Peuple Oublieux, comme on appelle parfois le peuple de féerie, et, au milieu de notre causerie nous arrivâmes à un de leurs rendez-vous renommés, une caverne peu profonde dans les rochers noirs qui se reflétait dans le sable mouillé de la mer. Je demandai à la jeune fille si elle voyait quelque chose, car j'avais un grand nombre de questions à poser au Peuple Oublieux. Elle resta immobile quelques minutes, et je vis qu'elle passait dans une sorte de transe éveillée, pendant laquelle la froide brise de la mer ne l'incommodait plus, et le grondement sourd de la mer ne détournait plus son attention. J'appelai alors à haute voix les grandes fées par leur nom, et au bout d'un moment elle me dit qu'elle entendait de la musique loin dans l'intérieur des rochers, et puis un bruit de causerie confuse, et de gens tapant des pieds comme pour applaudir un acteur invisible. Jusqu'alors mon autre ami s'était promené ça et là à la distance de quelques mètres, mais alors il revint vers nous et nous dit soudain que nous allions être interrompus, car il entendait rire des enfants quelque part au delà des rochers. Nous étions pourtant tout à fait seuls. Les esprits du lieu avaient commencé à jeter leur influence sur lui aussi. Au bout d'un moment ses paroles furent confirmées par la jeune fille, qui dit que des éclats de rire venaient se mêler à la musique, à la causerie confuse, et au bruit des pieds. Ensuite elle vit une brillante lumière sortir à flots de la caverne, qui semblait devenue de plus en plus profonde, et un grand nombre de petites gens (1) aux robes de couleurs variées, où le rouge prédominait, dansaient au son d'une mélodie qu'elle ne reconnaissait pas.

Je la priai alors d'appeler la reine du petit peuple pour qu'elle vînt causer avec nous. Il n'y eut pas de réponse. Je répétai donc les mots à haute voix moi-même, et au bout d'un moment une femme grande et très belle sortit de la caverne. Moi aussi à ce moment j'étais tombé dans une sorte de transe, dans laquelle ce que nous appelons l'irréel avait commencé à prendre une réalité impérieuse, et je pouvais voir le faible éclat d'ornements d'or, la fleur d'ombre d'une obscure chevelure. Alors je

1. Ces gens et ces fées d'Irlande sont parfois aussi grands que nous, parfois plus grands, et parfois, comme on me l'a dit, ils ont trois pieds de haut. La vieille femme de Mayo, que je cite si souvent, pense que c'est quelque chose dans nos yeux qui les fait paraître grands ou petits.

priai la jeune fille de dire à cette grande reine de ranger ceux de sa suite selon leurs divisions naturelles, afin que nous pussions les voir. Je constatai comme précédemment qu'il me fallait répéter moi-même la demande. Les créatures sortirent alors de la caverne, et se rangèrent, si je m'en souviens bien, en quatre groupes. Celles d'une de ces troupes portaient à la main des branches de sorbier, celles d'une autre des colliers qui semblaient faits d'écailles de serpents, mais je ne me rappelle pas leur vêture, car j'étais complètement absorbé par cette femme rayonnante. Je lui demandai de dire à la voyante si ces cavernes étaient le plus important rendez-vous des fées du voisinage. Ses lèvres remuèrent, mais on n'entendit pas la réponse. Je priai la voyante de poser sa main sur la poitrine de la reine, et alors elle entendit chaque parole très distinctement. Non, ce n'était pas ici le plus important rendez-vous des fées, car il s'en trouvait un autre plus important un peu en avant. Je lui demandai alors s'il était vrai qu'elle et les siens eussent enlevé des mortels, et si cela était, s'ils mettaient une âme à la place de celle qu'ils avaient prise ? « Nous changeons les corps », répondit-elle. « Y en a-t-il parmi vous qui soient nés dans la vie mortelle ? » « Oui ». « Est-ce que j'en connais qui étaient parmi vous avant de naître ? » « Oui, vous en connaissez ». « Qui sont-ils ? » « Il ne vous est pas permis de le savoir ». Je demandai alors si elle et son peuple n'étaient pas des « dramatisations de nos humeurs » ? « Elle ne comprend pas, dit mon amie, mais elle dit que ceux de son peuple ressemblent beaucoup aux êtres humains, et font la plupart des choses que font les êtres humains ». Je lui posai d'autres questions sur sa nature, et sa fin dans l'univers, mais il semble que je ne faisais que la déconcerter. A la fin elle parut perdre patience, car elle écrivit pour moi ce message sur les sables — les sables de la vision, non les sables qui crissaient sous nos pieds — « Prenez garde, et ne cherchez pas à en trop savoir sur nous ». Voyant que je l'avais offensée, je la remerciai pour ce qu'elle avait montré et pour ce qu'elle avait dit, et je la laissai retourner dans sa caverne. Après quelques instants, la jeune fille s'éveilla de sa transe, et sentant de nouveau le vent froid du monde elle se mit à frissonner.

Je raconte ces choses aussi exactement que je peux, et sans théories pour ternir l'his- [illegible] théories sont tout au plus de pauvres choses, et le plus gros des miennes a péri depuis longtemps. Mieux que n'importe quelle théorie j'aime entendre le bruit de la Porte d'Ivoire, tournant sur ses gonds, et je soutiens que celui-là seul qui en a passé le seuil jonché de roses peut saisir la lueur lointaine de la Porte de Corne. Il serait peut-être bien pour nous tous si nous consentions seulement à pousser le cri dont Lilly l'astrologue fit retentir la forêt de Windsor : « Regina, Regina Pigmeorum Veni », et de nous rappeler avec lui que Dieu visite ses enfants dans les rêves. Grande, brillante reine, approchez-vous, et laissez-moi voir encore la fleur d'ombre de votre obscure chevelure.

UNE VOIX.

Un jour je me promenais sur un bout de terrain marécageux près du bois d'Inchy quand je sentis tout d'un coup, et seulement une seconde, une émotion, qui, me dis-je, était la racine du mysticisme chrétien. Un sentiment de faiblesse, de dépendance d'un grand Etre personnel loin quelque part et pourtant proche, m'avait envahi. Aucune de mes pensées ne m'avait préparé à cette émotion, car j'étais préoccupé d'Engus et d'Edain, et de Manannan fils de la mer. Cette nuit-là je m'éveillai couché sur le dos et j'entendis une voix qui parlait au-dessus de moi disant : « Aucune âme humaine n'est semblable à une autre âme humaine, et c'est pourquoi l'amour de Dieu pour chaque âme humaine est infini, car aucune autre âme ne peut satisfaire le même besoin en Dieu ». Quelques nuits après celle-ci je m'éveillai pour voir les gens les plus beaux que j'aie jamais vus. Un jeune homme et une jeune fille habillés d'un vêtement vert-olive, coupé comme l'ancien vêtement grec, se tenaient près de mon lit. Je regardai la jeune fille, et je remarquai que sa robe était rassemblée autour de son cou dans une sorte de chaîne, ou peut-être dans une sorte de broderie raide qui représentait des feuilles de lierre. Mais ce qui me remplit d'étonnement, c'était la miraculeuse douceur de son visage. Il n'y a pas de visages semblables maintenant. Il était beau, comme peu de visages sont beaux, mais il n'avait pas, pouvait-on croire, la lumière qui est dans le désir, l'espoir, la crainte ou la pensée. Il était paisible comme les faces des animaux, ou comme les mares de la montagne le soir, si paisible qu'il était un peu triste. Je pensai un moment que

ce pouvait être la bien-aimée d'Engus, mais comment cette misérable, chassée, séduisante, heureuse, immortelle, aurait-elle pu avoir un visage comme celui-ci? Sans doute elle était une des enfants de la Lune, mais qui parmi elles je le le saurai jamais.

1902.

Terre, feu et eau.

Un écrivain français que j'ai lu quand j'étais jeune disait que le désert entra dans le cœur des Juifs pendant leurs courses errantes et les rendit ce qu'ils sont. Je ne me rappelle pas comment il prouvait qu'ils étaient toujours les indestructibles enfants de la terre, mais il se peut bien que les éléments aient leurs enfants. Si nous connaissions mieux les Adorateurs du Feu, nous découvririons que leurs siècles d'observance pieuse ont été récompensés, et que le feu leur a donné un peu de sa nature, et je suis sûr que l'eau, l'eau des mers et des lacs et de la brume et de la pluie a presque créé les Irlandais à son image. Les images se forment dans notre esprit comme si elles étaient reflétées dans une mare. Nous nous sommes donnés dans les vieux temps à la mythologie, et nous avons vu des dieux partout. Nous leur parlions face à face, et il y a tant d'histoires de cette communion que je crois qu'elles surpassent en nombre les histoires semblables de tout le reste de l'Europe. Même aujourd'hui nos paysans parlent avec les morts et avec quelques-uns qui ne sont peut-être jamais morts au sens où nous comprenons la mort; et même nos gens instruits passent sans grande difficulté dans l'état de quiétude qui est la condition de la vision. Nous pouvons rendre nos esprits si semblables à l'eau tranquille que les êtres se rassemblent autour de nous pour voir, semble-t-il, leur propre image, et ainsi vivre un moment d'une vie plus claire, peut-être même plus ardente à cause de notre quiétude. Le sage Porphyre ne pensait il pas que toutes les âmes venaient à naître à cause de l'eau, et que « même la génération des images dans l'esprit vient de l'eau ? »

1902.

L'homme et ses bottes.

Il y avait un douteur en Donegal, qui ne voulait pas entendre parler de revenants ni d'esprits, et il y avait une maison en Donegal qui était hantée de mémoire d'homme, et voici comment la maison l'emporta sur l'homme. L'homme entra dans la maison et alluma du feu dans la chambre au-dessous de celle qui était hantée, il ôta ses bottes, les mit sur l'âtre, allongea les pieds et se chauffa. Un moment il prospéra dans son incrédulité ; mais un peu après la tombée de la nuit, alors que tout était devenu très sombre, une de ses bottes se mit à remuer. Elle s'éleva au-dessus du sol et fit une sorte de saut lent vers la porte, et puis l'autre botte fit la même chose, et ensuite la première botte sauta de nouveau. Alors l'homme sut qu'un être invisible était entré dans ses bottes, et s'en allait maintenant avec. Quand les bottes eurent atteint la porte, elles montèrent lentement l'escalier, et puis il les entendit marcher bruyamment dans la chambre hantée au-dessus de sa tête. Quelques minutes se passèrent, et il les entendit de nouveau dans l'escalier, et puis dans le corridor, et alors une entra par la porte, et l'autre fit un saut en avant et entra aussi. Elles sautèrent jusque vers lui, et alors une bondit et le frappa, et ensuite l'autre le frappa, et alors de nouveau la première le frappa, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles l'eurent chassé de la chambre et finalement de la maison. De cette façon il fut chassé à coups de pieds par ses propres bottes, et le Donegal tint sa vengeance sur son douteur. On ne dit pas si l'être invisible était un fantôme ou un des Sidhe (les fées), mais la nature fantastique de la vengeance est bien l'œuvre des Sidhe, qui vivent au cœur de la fantaisie.

Les sorciers.

En Irlande nous entendons peu parler des pouvoirs obscurs (1), encore plus rarement rencontrons-nous quelqu'un qui les ait vus, car l'imagination du peuple se porte surtout sur le fantastique et le capricieux, et la fantaisie et le caprice perdraient la liberté qui est leur respiration vitale, s'ils s'unissaient soit au mal soit au bien. Et pourtant les sages sont d'opinion que, où que l'homme soit, les pouvoirs obscurs, prêts à nourrir sa cupidité, sont là aussi, non moins que les êtres brillants qui emmagasinent leur miel dans les cellules de son

(1) Je sais mieux maintenant. Nous avons les pouvoirs obscurs plus que je ne pensais, toutefois, pas autant que les Écossais. Je persiste à penser que l'imagination du peuple se porte principalement sur le fantastique et le capricieux.

cœur, et les êtres crépusculaires qui volètent çà et là, et qu'ils l'environnent de leur multitude passionnée et mélancolique. Ils soutiennent aussi que celui qui, par long désir ou par accident de naissance, possède le pouvoir de percer leur demeure cachée, peut les voir là, ceux qui furent jadis des hommes et des femmes d'une ardeur terrible, et ceux qui, n'ayant jamais vécu sur la terre, s'meuvent lentement et avec une malice plus subtile. Les pouvoirs obscurs s'attachent à nous, dit-on, jour et nuit, comme des chauve-souris après un vieil arbre; et si nous n'en entendons pas parler davantage, c'est simplement parce que les plus noires sortes de magie n'ont été que peu pratiquées. J'ai en effet rencontré peu de personnes en Irlande qui aient essayé de communiquer avec les puissances du mal, et ces rares personnes tiennent leur but et leur pratique entièrement cachés de ceux parmi lesquels ils vivent. Ce sont principalement de petits employés qui se rencontrent pour exercer leur art dans une pièce tapissée de draperies noires. Ils ne voulurent pas m'admettre dans cette pièce, mais ayant découvert que je n'étais pas ignorant de la science secrète, ils me montrèrent ailleurs avec plaisir ce qu'ils pouvaient faire. « Venez nous trouver, me dit leur guide, qui travaillait dans un vaste moulin, et nous vous montrerons des esprits qui vous parleront face à face, sous des formes aussi solides et aussi pesantes que les nôtres. »

Je venais de parler de la possibilité de communiquer en état de transe avec les êtres angéliques et féériques, — les enfants du jour et du crépuscule, — et il avait contesté que nous dussions croire seulement en ce que nous pouvons voir et sentir dans notre ordinaire et quotidien état d'esprit. « Oui, dis-je à peu près, j'irai vous trouver, mais je ne veux pas me laisser aller à l'état de transe, et par conséquent je saurai si ces formes dont vous parlez sont du tout plus susceptibles d'être touchées et senties par les sens ordinaires que celles dont je parle. » Je ne refusais point à d'autres êtres le pouvoir de se revêtir de substance mortelle, mais il me semblait impossible que de simples invocations comme celles dont il parlait pussent faire davantage que de jeter l'esprit en état de transe, et ainsi le mettre en présence des pouvoirs du jour, du crépuscule et de la nuit.

« Vous disait-il, nous les avons vu remuer les meubles ici et là, et ils obéissent à notre commandement, vont aider ou nuire à des gens qui ne savent rien de leur existence. » Je ne donne pas les paroles textuelles, mais, aussi exactement que je le peux, la substance de notre conversation.

Le soir convenu j'arrivai vers huit heures et trouvai le chef assis seul dans l'obscurité presque complète d'une petite pièce d'arrière. Il était vêtu d'une robe noire, comme celle d'un inquisiteur dans un vieux dessin, qui ne laissait rien voir de lui, sauf les yeux qui regardaient à travers deux petits trous ronds. Sur la table devant lui se trouvait un plat de cuivre où brûlaient des herbes, une grande coupe, un crâne couvert de symboles peints, deux poignards en croix, et certains outils de pierre qui servaient à maîtriser les esprits élémentaux d'une manière que je ne sus pas découvrir. Je mis moi aussi une robe noire, et je me souviens qu'elle ne m'allait pas très bien et qu'elle gênait considérablement mes mouvements. Le sorcier sortit alors un coq noir d'un panier, et il lui coupa la gorge avec l'un des poignards, faisant couler de sang dans la grande coupe. Il ouvrit un livre et commença une invocation, qui n'était certainement pas en anglais, mais qui avait un son profond et guttural. Avant qu'il eût fini, un autre des sorciers, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, entra, et ayant mis aussi une robe noire, s'assit à ma gauche. J'avais l'invocateur juste en face de moi, et je découvris bientôt que ses yeux, qui brillaient à travers les petits trous de son capuchon, m'affectaient de curieuse façon. Je luttai fortement contre leur influence, et je commençai à avoir mal à la tête. L'invocation continua, et durant quelques minutes il n'arriva rien. Alors l'invocateur se leva et éteignit la lumière du vestibule, de sorte que nulle lueur ne pût passer par la fente sous la porte. Il n'y avait plus de lumière maintenant, sauf celle des herbes du plat de cuivre, et aucun bruit, sauf le murmure guttural de l'invocation.

Un peu après, l'homme qui était à ma gauche commença à se balancer et à crier : « O Dieu ! O Dieu ! » Je lui demandai ce qu'il avait, mais il ignorait avoir parlé. Un moment après il dit voir un gros serpent ramper autour de la pièce, et il devint excité. Je ne voyais rien qui eût une forme définie, mais il me semblait que des nuages noirs se formaient autour de moi. Je sentais que je tomberais en état de transe si je ne luttais pas contre, et que l'influence qui causait cette transe n'était pas en

harmonie avec elle-même, en d'autres termes était mauvaise. Après une lutte je me débarrassai des nuages noirs, et je redevins capable d'observer avec mes sens ordinaires. Les deux sorciers commencèrent alors à voir des colonnes noires et blanches se mouvoir par la pièce, et finalement un homme en habit de moine, et ils furent très étonnés parce que je ne voyais pas ces choses, moi aussi, car pour eux elles étaient aussi consistantes que la table devant eux. L'invocateur sembla devenir graduellement plus puissant, et je commençai à sentir comme si une vague d'obscurité se déversait hors de lui et se concentrait autour de moi ; et à ce moment je notai aussi que l'homme à ma gauche avait passé dans une transe semblable à la mort. Par un grand et dernier effort, je chassai les nuages noirs ; mais sentant qu'ils étaient les seules formes que je pourrais voir sans passer à l'état de transe, et n'ayant pas grand amour pour eux, je réclamai de la lumière, et après l'exorcisme nécessaire je revins au monde ordinaire.

Je demandai au plus puissant des deux sorciers : « Que serait-il arrivé si l'un de vos esprits m'avait vaincu ? » « Vous seriez sorti de cette pièce, répondit-il, son caractère ajouté au vôtre ». Je l'interrogeai sur l'origine de sa sorcellerie, mais je n'appris pas grand chose d'important, excepté qu'il l'avait appris de son père. Il ne voulut pas m'en dire plus long, car il avait, semblait-il, fait vœu de garder le secret.

Pendant quelques jours je ne pus surmonter la sensation d'avoir un grand nombre de figures difformes et grotesques autour de moi. Les Pouvoirs Lumineux sont toujours beaux et désirables, et les Pouvoirs Crépusculaires tantôt beaux, tantôt étrangement grotesques, mais les Pouvoirs Obscurs expriment leurs natures déséquilibrées dans des formes de laideur et d'horreur.

W.-B. Yeats

(Traduit de l'anglais par Claude Dravaine.)

LE TRAIT FONDAMENTAL DE L'AME ALLEMANDE (*)

Ce qui a frappé tout d'abord la critique française lorsqu'elle s'est trouvée en présence de la littérature allemande, c'est le développement indépendant, « original », des talents chez nos voisins, le peu d'influence de l'esprit collectif, social, sur eux, par opposition à ce qui se passe en France, où cet esprit exerce une si grande influence sur la formation des écrivains. Fréron note déjà ce trait. Villers et Mme de Staël le mettront plus encore en relief. « Leur supériorité, explique cette dernière en parlant des Allemands, consiste dans l'indépendance de l'esprit, dans l'amour de la retraite, dans l'originalité individuelle ». Et elle les oppose aux Français, qui « ne sont tout-puissants qu'en masse ». En France « l'esprit de sociabilité existe... depuis le premier rang jusqu'au dernier. Au contraire « en Allemagne il n'y a de goût fixe sur rien, tout est indépendant, tout est individuel ». Elle remarque, pour le déplorer dans ses lettres à Necker, avec plus d'indulgence dans son livre, que le public, en Allemagne, n'exerce aucune espèce de contrôle sur les auteurs. Chacun d'entre eux est ce qu'il veut être, ce qu'il doit être d'après sa personnalité. Et Taine, au cours de son voyage de 1858 au-delà du Rhin, fait des observations analogues. « L'Allemand est tout primitif, dit-il ; il s'abandonne au premier mouvement. Nulle habitude contractée, nulle passion réfléchie n'altère ce jet ; son naturel fait contraste avec l'orgueil anglais et la vanité française. Au plus fort de l'élan, l'Anglais songe à ce qu'il se doit, le Français à ce que penseront les autres ; l'Allemand point ». Sous une forme ou sous l'autre, qu'on la tourne en blâme ou en éloge, — le plus souvent —, cette constatation revient chez presque tous les critiques français qui ont eu à s'occuper de l'Allemagne (1).

(*) M. Louis Reynaud fera paraître prochainement, chez Flammarion, un livre intitulé : « L'âme allemande ».

(1) Gœthe aussi a noté ce trait dans ses conversations avec Eckermann, où il signale « le caractère bariolé » de la littérature allemande, « la recherche à tout prix de l'originalité » des poètes allemands, et « le fait que chacun d'eux croit devoir se tracer une route nouvelle », « la séparation et l'isolement » des savants allemands, « isolement où chacun ne relève que de soi-même et ne demande qu'à soi-même la loi de son action ». « Les

Est-ce à dire que la sociabilité soit inconnue chez nos voisins, que la vie de société n'y existe pas ? Nul de ceux qui ont vécu en Allemagne n'oserait le prétendre. Michelet lui-même, en parcourant cette contrée, est obligé de noter, malgré son désir d'exalter le sens germanique de la famille, que la plupart des Allemands passent leurs soirées à l'auberge. Dans aucun pays il n'existe plus d'associations de toute espèce. Tout Allemand fait partie de plusieurs *Vereine*. Les étudiants d'Outre-Rhin sont groupés en un nombre infini de corporations, qui se réunissent à tout instant. L'Allemand est en réalité très « sociable », et il vit peut-être beaucoup moins chez lui que le Français, contrairement à l'opinion courante. Mais la vie de société n'est pas la même en Allemagne qu'en France. Les Français se réunissent avant tout pour « causer », pour échanger des idées. C'est un exercice qu'ils donnent à leur esprit. Tout de suite, chez nous, la conversation tourne à un feu croisé d'aperçus, d'opinions, sur les problèmes du temps ou sur des questions générales, abstraites. On confronte sa façon de voir avec celle du voisin, et Heine a pu dire qu'on dépensait, en France, beaucoup plus d'intelligence dans la conversation que dans les livres. Les Allemands se rencontrent pour boire, pour faire de la musique, pour excursionner de compagnie, pour parler de leurs occupations, de leurs affaires. Cela aussi nos Français l'ont bien vu. Même dans cette Allemagne à demi francisée qu'elle a connue, Mme de Staël ne peut s'empêcher de regretter la conversation française, et c'est peut-être la seule nostalgie vraiment sincère de son pays d'origine qui se dégage de son livre. « Il me semble, écrit-elle, au milieu de son panégyrique de l'Allemagne, que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux... Dans une lettre adressée de Berlin à Goethe, elle se montre plus nette encore : « Il n'y a pas l'ombre d'une comparaison, dit-elle, entre ce que nous appelons « société » en France, et ceci ». Faut-il encore citer Taine ? « Cher Edouard, écrit-il à son ami de Suckau qui séjourne en Allemagne, je crois que toute conversation te semblera lourde et toute vie insociable auprès des nôtres ; je juge d'après quelques Allemands et Allemandes que je vois ici. Mais leur idée s'exprime ailleurs, notamment par la musique ; ... l'animal, là-bas, rêve, et seul pénètre les ensembles, au lieu de causer, préciser, juger, découper comme ici ».

Bien entendu, ce manque d'influence de la vie sociale sur les individus n'est pas le fait premier ; c'est l'effet d'une cause, sur laquelle il réagira, du reste, à son tour, comme cela se produit toujours dans les choses humaines. Cette cause doit être cherchée dans l'intensité de la vie individuelle chez les Allemands. Mais dans quelle vie individuelle ? La vie sourde, sentimentale, comme Taine nous l'indique. Chez l'Allemand, le monde des sensations subconscientes, inconscientes, est beaucoup plus riche que chez le Français. Son esprit tout entier en est pénétré, en reçoit sa couleur et sa forme. « L'Allemand est tout primitif », vient de nous dire Taine. Il précise un peu plus loin ce qu'il entend par là : « ...Enfin, ce qui est proprement allemand : les sentiments primitifs. L'Anglais, le Belge et le Fladand ont agi sur la nature et la société. L'Allemand est resté à l'état originel, exclu de la mer, des affaires politiques, du bien-être pratique, enfermé et conservé dans la rêverie et la science. Il n'y a pas de race plus *jeune*. Le bien et le mal sont tout dans ce mot ». « Il y a un fond de sensibilité imaginative chez tous », constate-t-il encore. C'est fort justement observé. Persistance de tout ce qui s'agite de confus et d'instinctif sous le seuil de l'intelligence claire : voilà ce qui caractérise essentiellement l'âme germanique, et l'apparente à l'âme slave, dont elle diffère du reste à d'autres égards. La conséquence inévitable de cette grande fidélité à l'état instinctif est une élaboration moins achevée de l'élément rationnel. Les idées proprement dites se dégagent moins facilement dans les cerveaux allemands que dans les cerveaux français, et elles y restent toujours plus emprisonnées dans cette gangue sentimentale. Ce sont moins des idées rationnelles que des émanations de la sensibilité et de l'imagination, comme le montrent la science et la philosophie germaniques. Entre le subconscient et

[illegible] Anglais, [illegible] il, se [illegible] et beaucoup [illegible] les autres, et [illegible] beaucoup [illegible] les uns [illegible] les autres. Dans [illegible] de se [illegible] : [illegible] il y a quelque [illegible] de rencontre [illegible] distinguer [illegible] autres, le [illegible] le [illegible] même de [illegible] individuels. [illegible] en tout qu'[illegible] tête [illegible] substance humaine. » Il n'[illegible] (8 avril 1850).

le conscient, il n'y a pas, chez l'Allemand, la séparation qui existe chez le Français. Son intellect forme un tout organique, régi par les forces du subconscient. C'est ce qui constitue « l'individualisme », ou mieux le « subjectivisme » allemand. Car la sensibilité, les puissances affectives de notre être, sont ce qui donne à chaque individualité sa teinte particulière. La raison, au contraire, faculté abstraite, humaine au véritable sens du mot, est ce qui rapproche les individus. Les Français, chez qui cette faculté rationnelle est spécialement accusée, apparaîtront aux Allemands comme taillés sur un modèle uniforme. Ils donnent, suivant Guillaume Schlegel, la plus haute idée de la puissance créatrice de Dieu, car tous se ressemblent et on en compte pourtant trente millions. Les Allemands, par contre, passeront longtemps, chez nous, pour des êtres massifs, mal dégrossis et bizarres, impropres aux exercices supérieurs de l'esprit, bons tout au plus pour l'érudition. « C'est une chose singulière, disait Bouhours à la fin du XVIIe siècle, qu'un bel esprit allemand ou moscovite (1), et s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'apparaissent jamais sans causer de l'étonnement. » Mais on voit maintenant pourquoi la « sociabilité » au sens français du mot, devait moins se développer en Allemagne que partout ailleurs. Pour échanger des idées il faut une agilité rationnelle qui se rencontre rarement chez nos voisins. Quant aux sentiments, trop individuels et à demi pensés seulement, ils ne sauraient s'échanger. De là vient que le Français est passionné de conversation, l'Allemand plutôt silencieux et renfermé, surtout dans le Nord, ou que sa conversation garde un ton uniquement concret et pratique. Mais l'effet, à son tour, comme nous le disions, réagira sur la cause. La « sociabilité », en France, affinera encore davantage les esprits, les habituera au maniement des idées. Le manque d'une vie sociale ainsi entendue privera l'Allemand de cette éducation, l'isolera dans son individualité, qu'il pourra creuser et développer tout à son aise. On sait le rôle que les « salons » ont joué dans l'élaboration de notre littérature, dans la formation de nos écrivains, au XVIIe et au XVIIIe siècles. Cet élément a complètement fait défaut en Allemagne. Il est caractéristique au plus haut point que les seuls « salons » qui comptent dans l'histoire de la littérature allemande, — ceux d'Henriette Herz et de Rahel Levin à l'époque romantique —, aient été des salons juifs. Les Juifs d'Allemagne, plus mobiles et plus vifs d'esprit que leurs concitoyens de race germanique, ont toujours montré plus de goût qu'eux pour la conversation. Encore Rahel Levin avait-elle organisé son salon sur le modèle des salons parisiens de son temps.

Ce caractère instinctif ou, pour parler comme Taine, « primitif », de l'âme germanique, le lien étroit qui y rattache les facultés supérieures aux forces subconscientes ou inconscientes de la vie profonde, s'exprime très distinctement dans la langue allemande, en tout l'opposé de la nôtre. Le français est une langue dérivée ; l'allemand une langue primitive. Chez nous les mots ont un sens délimité, fixé par un usage séculaire. Les racines, les préfixes et suffixes, qui ont servi à les former, ont perdu presque complètement leur signification propre. Nous ne voyons plus que le terme isolé qui en résulte. Fichte, dans ses *Discours à la nation allemande*, s'autorisait de cette différence pour proclamer la supériorité de l'allemand sur le français dans le domaine des idées générales. C'est une supériorité fort contestable. Tout d'abord il s'illusionnait sur l'origine de ces mots abstraits allemands, qu'il opposait aux mots abstraits du français. Ils ont été, en fait, créés à peu près tous sur le modèle de termes français ou latins, si bien que Herder était encore obligé, en plein XVIIIe siècle, de mettre en note l'original étranger pour permettre à ses lecteurs de comprendre l'imitation allemande. En outre, il n'est pas douteux que les éléments encore vivants, racines, préfixes, suffixes, qui entrent dans la composition de tant de mots allemands abstraits, ne nuisent, par le vague de leur sens, à la précision du langage. Que ne peut-on tirer de termes comme *einsetzen*, *eingehen*, *aufgehen*, *ausschlagen*, *auftragen*, *aufhören* qui veut dire entre autres choses « cesser? » Préfixes et racines y gardent, pour l'abstraction, une signification trop matérielle, susceptible d'interprétations trop nombreuses. Et que dire des composés qui embrassent plus de deux éléments ? La véritable supériorité de l'allemand n'est pas là. Elle est dans la richesse et le caractère extrêmement imagé de son vocabulaire *concret*, dans la faculté qu'il a comme l'anglais et plus que lui encore, de rendre, par l'emploi de ses particules détachées, toutes les nuances de la sensation et du mouvement, de s'adapter, grâce au

(1) « Bel esprit » signifie ici esprit fin, poli, artiste. Le mot n'avait pas encore le sens défavorable qu'il a pris par la suite.

vague même de ses composés et à sa construction enveloppante, plus intimement que le français à la vie instinctive de l'âme. C'est en tant que langue des sens et des sentiments que l'allemand est un idiome riche, trop riche même, car il n'a pas su écarter de son vocabulaire littéraire des termes équivalents empruntés à ses divers dialectes, ce qui non seulement complique la tâche du lecteur ou de l'auditeur étranger, mais encore scinde la langue écrite elle-même — et à plus forte raison la langue parlée —, en autant de divisions qu'il y a de grandes régions géographiques. Nombre d'objets usuels ne sont plus désignés par les mêmes mots à Berlin, à Cologne, à Stuttgart et à Munich. C'est cette abondance de termes équivalents qui explique, avec la multitude des mots composés, la richesse, plus apparente que réelle, du vocabulaire allemand. En ce qui concerne l'expression des idées rationnelles, l'allemand est indiscutablement, au contraire, un instrument imparfait, et l'on ne peut s'empêcher de croire que les puristes lui ont rendu un bien mauvais service, en remplaçant les termes étrangers qui s'y étaient introduits, par des formations germaniques artificielles, au sens mal déterminé. L'allemand y a perdu ses possibilités d'extension au dehors et en netteté intrinsèque.

La phrase allemande accuse plus nettement encore que le vocabulaire allemand cet antirationalisme foncier de la race. Nous plaçons, en français, tout d'abord le sujet et ses compléments, puis le verbe et ce qu'il régit. Chez nous, le déterminant suit le déterminé. Nous passons de l'essentiel à l'accessoire. Nous suivons un ordre analytique et logique. C'est à la raison que s'adresse notre langue. L'allemand, au contraire, est régi par l'instinct, et suit un ordre opposé à l'ordre logique. Il va de l'accessoire à l'essentiel, comme s'il obéissait à une sorte de *crescendo* musical. Son rythme est nettement ascendant. Il met l'adjectif ou le participe devant le substantif, qui s'avance ainsi, souvent précédé d'une longue file de déterminatifs, tel un roi qui paraît à la fin d'un cortège de dignitaires annonçant sa majesté. Même dans le type de proposition le plus simple, la proposition principale directement exprimée, il coupe le verbe en deux s'il est à un temps composé ou s'il comporte une particule séparable, et en rejette la seconde moitié, qui est la moitié décisive pour le sens, après tous les compléments. Ces compléments eux-mêmes se succèdent en raison inverse de leur importance, les plus insignifiants venant les premiers. Dans la proposition subordonnée ou dépendante, c'est le verbe tout entier qui est renvoyé après ses compléments, de sorte qu'il faut attendre le dernier mot pour avoir la clef de l'ensemble. « Souvent, disait Frédéric II, vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe, d'où dépend le sens de toute la phrase. » Si la proposition principale commence par un complément, ou si elle n'arrive qu'après une subordonnée, son verbe vient occuper la première place, traînant son sujet derrière lui, comme pour marquer cette rupture d'équilibre et l'annihiler. De plus, l'allemand a une prédilection singulière pour la forme périodique de la phrase, qui vise, chez lui, à exprimer en même temps l'idée fondamentale et toutes ses modifications, au lieu de séparer ces éléments comme fait le français. Il est synthétique, non analytique; affectif, non rationnel (1). Il ne cherche pas à isoler les diverses opérations de l'esprit qui perçoit ou qui juge. Il les laisse dans leur unité première, avec le lien organique qui les rattachait les unes aux autres. Il ne s'adresse pas à la raison, avide avant tout de clarté, mais à une sorte d'intuition sentimentale, qui a des exigences plus particulièrement émotives et rythmiques. Le poids des mots compte plus pour lui, dans l'ordonnance de la phrase, que leur signification. La prononciation même de l'allemand accuse sa nature essentiellement émotive et rythmique. L'accent tonique a presque complètement disparu du français. Les syllabes y ont pris une valeur à peu près équivalente, que seules de légères nuances distinguent. L'allemand, qui a conservé l'accent tonique et l'a même renforcé au cours des siècles en le concentrant sur le radical des mots, procède en quelque sorte par explosions successives. Il a une prononciation

---

1. La vraie nature de la construction allemande apparaît dans le fait que la poésie française a recours à un ordre analogue, quand elle veut produire des effets pathétiques et oratoires. Exemple :

Que les temps sont changés ! Sitôt que *de ce jour*
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques :
Là tous, *devant l'autel avec ordre introduits*,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux [*fruits*,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémisses.

Mais le Français n'use de ce rythme ascendant, de cette construction synthétique, que dans la haute poésie. L'Allemand les emploie dans la prose la plus courante.

rude, passionnée, qui contraste fortement avec la fluidité du parler français. Quand on passe d'Allemagne en France, on est frappé de la douceur et de la discrétion de notre langage, et peut-être serait-on tenté de lui trouver une certaine mollesse féminine, surtout à Paris. On sent qu'il a quitté la sphère de l'instinct et de la sensibilité pour entrer dans celle de l'intelligence, où il a perdu en vigueur ce qu'il gagnait en grâce et en limpidité. Il y a entre les idiomes le même contraste qu'entre les physionomies, plus massives et plus énergiques là-bas, plus délicées et plus fines ici.

Le discours suivi, en allemand, apporte les mêmes impressions que la phrase isolée. Il n'est pas conduit surtout, comme chez nous, par l'intelligence pleinement lucide et consciente, par la faculté raisonnante, qui classe, distribue, crée des enchaînements logiques. L'âme entière y est engagée, et plus encore par ses forces instinctives, à demi conscientes, que par ses forces supérieures. Les Allemands ne conçoivent pas le développement des idées comme nous. Tous les Français qui ont enseigné en Allemagne savent combien il est difficile de rendre intelligible aux gens de là-bas ce que nous entendons par « composition ». Demander à un Allemand de « composer » une dissertation, un travail quelconque comme nous le ferions en France, c'est s'adresser à un besoin qui n'existe pas chez lui. L'Allemand, on l'a fait remarquer depuis longtemps, est satisfait quand il se comprend lui-même, et nous ajouterons que, même à cet égard, il n'est pas très exigeant. Il attend des autres qu'ils se mettent dans l'ordre tout subjectif de ses pensées. Ce qu'il appelle établir un plan, c'est répartir un sujet suivant des divisions tout extérieures, dont il tiendra du reste peu de compte. Il ne cherche pas à ranger ces divisions suivant les exigences d'une bonne exposition. Ce sont simplement des points de vue successifs auxquels il se place, il lui arrivera fréquemment de les brouiller par la suite sans en être le moins du monde gêné. Il faut le déclarer net : les Allemands, à de rares exceptions près, ne savent pas « composer ». C'est ce qui rend si difficile pour des Français la lecture de leurs livres. Dans la préface qu'il donnait au *Journal Etranger* en 1754, Melchior Grimm, tout préoccupé qu'il était de vanter l'esprit allemand, reconnaissait ce défaut : « Un sujet mal traité par un étranger (entendez un Allemand), y disait-il, deviendra un sujet tout neuf sous la plume d'un écrivain français... ; il faut avouer au moins que ce n'est guère qu'en France que se font les bons livres [1] ». C'était d'ailleurs la seule qualité qu'il accordât à nos compatriotes. Frédéric II reprochera aussi aux Allemands de n'écrire guère que des ouvrages illisibles. Ce défaut ne s'est pas atténué depuis le XVIIIe siècle ; il s'est même aggravé, à mesure que l'Allemagne s'enfonçait dans son propre génie. Même à l'intérieur d'un simple développement, d'un paragraphe, l'Allemand ordonne mal ses idées, à notre sens au moins. Car l'idée, chez lui, ne se présente pas à l'état pur. Elle est toujours accompagnée d'idées accessoires. Or, il arrive fréquemment que, d'une phrase à l'autre, l'idée principale cède la direction du discours à l'une de ces idées secondaires. Le raisonnement dévie, s'égare, quitte à revenir sur ses pas. Dans le détail comme dans l'ensemble, l'Allemand procède synthétiquement, non analytiquement. Il veut tout exprimer à la fois. A côté de la raison, la sensibilité et l'imagination le guident, avantage incontestable pour la poésie, mais plus douteux pour la prose. Ici encore la pensée fonctionne dans sa complexité première, avec toutes ses composantes, associant des notions qui nous paraissent dissemblables, voire contradictoires. Même lorsqu'il s'agit uniquement d'exposer des faits, l'Allemand montre cette indifférence presque absolue pour l'ordre rationnel, pour la valeur intrinsèque des éléments du discours, qui le caractérise. Il classe suivant des besoins subjectifs, sans tenir compte des affinités logiques, ne distingue pas suffisamment entre l'essentiel et l'accessoire, se noie fréquemment dans des minuties, tombe dans cette *logòn diarrhoea* que lui reprochait Frédéric II. Nous simplifions souvent à l'excès en France, à force de vouloir être clairs. Les Allemands ne souffrent aucunement de laisser les choses dans une confusion qui rappelle celle de la réalité. Ils se contentent de les mêler à leurs sentiments, à leur âme. Ils peuvent arriver ainsi à des effets de suggestion extrêmement féconds ; ce n'est qu'exception

[1] Cet avantage nous était en partie assuré, du reste, par l'excellence de notre enseignement secondaire, fondé tout entier sur le culte des « humanités », c'est-à-dire sur le contact direct et prolongé avec la pensée des Anciens. Récemment encore il était le premier de l'Europe pour la formation de l'esprit. Il ne faut pas se dissimuler que les choses ont bien changé à cet égard, et cela se sent dans le recul que l'on constate chez les jeunes générations dans tout ce qui touche à l'art d'ordonner les idées et dans la correction et la justesse du style. Il n'est que temps d'aviser si nous ne voulons perdre une de nos supériorités les plus incontestables.

nellement qu'ils fournissent des ensembles logiquement organisés, directement assimilables pour l'esprit (1).

Les Allemands suppléent fréquemment à ce défaut d'organisation logique par un autre procédé, la systématisation. L'esprit de « système » est très différent du besoin d'ordre tel que nous l'éprouvons en France. Il opère par le dehors, non par le dedans. Il est le produit, non de l'intelligence qui s'applique à comprendre et à classer les faits, mais de l'imagination qui demande de grandioses architectures d'idées. L'imagination découvre à l'un des faits qu'elle considère une explication intéressante. Elle l'étend aussitôt à tous les faits de la même nature, au besoin en les déformant, en les interprétant d'une façon arbitraire. Mais elle a ainsi l'illusion de l'unité, de la synthèse. Cette tendance caractéristique de l'esprit germanique a échappé à Mme de Staël. Plus perspicace, Stendhal l'a notée, pour la tourner du reste en ridicule. « L'esprit, dit-il, à propos des Allemands, dans *Rome, Naples et Florence*, est un despote qu'ils adorent jusqu'à la duperie. Ils n'écrivent pas parce qu'ils sont tourmentés par leurs idées sur un sujet, mais qu'ils pensent avoir trouvé un sujet sur lequel, en prenant les peines convenables et faisant les recherches nécessaires, l'on peut imaginer quelque chose de brillant ; c'est dans ce sens qu'ils lisent et méditent. A la longue ils parviennent à quelque point de vue étrange et paradoxal ; alors l'œuvre du génie est faite ; il ne s'agit plus que de l'établir avec toute leur artillerie d'érudition et de philosophie transcendante... Ils obéissent toujours à un système, et lorsqu'ils sont à leur second volume, ils perdent tout jugement, tout pouvoir sur eux-mêmes, et rien ne peut les empêcher de tomber dans les absurdités les plus outrées. La vérité n'est plus pour eux ce qui est, mais ce qui, d'après leur système, doit être. » Stendhal n'a vu que les mauvais côtés d'une disposition mentale qui peut en avoir aussi de bons, lorsqu'il s'y joint un certain sens divinatoire, fréquent en Allemagne. Personne ne niera que l'esprit de système n'ait abouti à de grands résultats chez un Kant ou un Hegel, malgré les constructions factices qu'il leur inspire souvent, et les exagérations flagrantes auxquelles il les conduit. Il en est de la systématisation comme des hypothèses scientifiques. Par le simple effort de synthèse qu'elles représentent, par le simple rapprochement de phénomènes jusque-là envisagés séparément qu'elles amènent, elles font apparaître des vérités insoupçonnées, qui ne sont pas toujours, d'ailleurs, celles qu'on attendait. Une méthode contestable, par le seul fait qu'elle est une méthode, peut être génératrice de découvertes précieuses. Il n'en est pas moins vrai que l'esprit de système a vicié, et vicie encore tous les jours, beaucoup de recherches en Allemagne. Mais ce n'est pas là ce qui nous importe pour le moment. L'esprit de système ne nous intéresse ici que sous son aspect psychologique. On voit par quels liens, — le rôle qu'il attribue à l'imagination, la tendance synthétique qu'il implique —, il se rattache au trait fondamental que nous avons précédemment démêlé dans l'âme allemande.

Ce trait fondamental, — le mélange intime du subconscient et de l'inconscient avec le rationnel, du sentiment avec l'intelligence, en d'autres termes le « subjectivisme » —, l'Allemagne n'a cessé, au cours de son histoire, de le défendre et de l'affirmer contre les influences étrangères qui tendaient à le réduire, en particulier contre l'influence latine et française. La première de ces réactions s'est produite dans le domaine religieux. Elle s'appelle la Réforme.

L'Allemagne n'avait pas échappé, nous l'avons vu, à la pénétration romaine, bien que cette pénétration ait été moins complète chez elle qu'en Gaule. La Germanie occidentale et méridionale avait été occupée par les légions.

(1) Ce sont ces diverses raisons : richesse du vocabulaire, sens vague et flottant des mots composés, complication de la construction, caractère synthétique de la phrase, logique purement affective du discours, qui expliquent que l'allemand ait toujours été si mal connu chez nous. Notre XVIIIe siècle, qui s'est pourtant beaucoup occupé de l'Allemagne, l'a ignoré. Il a vécu sur des traductions souvent très infidèles. Notre Romantisme et l'époque du Second Empire n'en a guère été mieux partagés. Gérard de Nerval, qui a traduit le *Faust*, savait mal l'allemand, au dire de Henri Heine. Mme de Staël le lisait péniblement et ne le parlait pas. Voir sur tout cela notre ouvrage sur *l'Influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècles*. Après 1870, on s'est jeté sur l'allemand. Les résultats ont été et sont encore [illegible]. Aucun de nos bachelots n'est en état de comprendre un article politique ou économique [illegible] allemand, et on a dû renoncer, dans la pratique, [illegible] au baccalauréat. Nos licenciés eux-[illegible] traduisent [illegible] des contre-[illegible] qui sont, il est vrai, particulièrement ardus, l'allemand actuel étant bien plus com-[illegible] l'allemand classique. [illegible] l'étude [illegible] difficultés très grandes [illegible] dans les lycées [illegible] réservant [illegible] Mieux [illegible] l'ignorant [illegible] tous [illegible].

Rome ne se serait pas arrêtée là sans doute. Mais la défaite de Varus mit un terme à ses conquêtes. Elle avait perdu déjà sa puissance d'expansion, et elle se contenta de venger cet échec, sous Tibère, sans poursuivre l'annexion d'un peuple aussi nombreux et aussi farouche. Pourtant la civilisation romaine envahit le pays des Germains. Une foule de mots latins, nous le savons, s'introduisirent dans leur langue. Ils figurent encore dans l'allemand moderne. Si on examine ces mots, cependant, on constate qu'ils correspondaient surtout à des progrès matériels, extérieurs, art de bâtir, agriculture, métiers, commerce, guerre, administration. L'âme allemande n'avait été encore qu'effleurée. Il en fut tout autrement lorsque, quelques siècles plus tard, le christianisme pénétra en Germanie. Cette fois, les termes latins qui s'incorporent à l'allemand traduisent des opérations spirituelles, des sentiments. Rome a conquis les âmes. Car il s'agit bien encore de Rome, quoique la conversion des Allemands ait été l'œuvre de moines irlandais, anglo-saxons ou gallo-francs. La religion nouvelle que ces missionnaires ont apportée à l'Allemagne et que les monarques francs ont soutenue de leurs armes est imprégnée d'esprit latin. Elle est hiérarchisée, disciplinée. Le fidèle, encadré dans la collectivité religieuse qui s'appelle l'Eglise, reçoit d'elle les vérités qu'il doit croire, les principes de morale qu'il doit appliquer, l'indication des œuvres qu'il doit accomplir pour son salut, le texte même de ses prières. C'est par l'intermédiaire de l'Eglise qu'il communique avec Dieu.

L'âme allemande ne tarda pas à se sentir mal à l'aise dans cette organisation sévère. Dès l'époque de Charlemagne un prêtre allemand, Gottschalk, se faisait condamner pour hérésie. Il inclinait au panthéisme. Au XIVe siècle, quand le règne de la bourgeoisie succède, en Allemagne, à celui de la noblesse, et que l'esprit national se dégage, les mêmes tendances reparaissent, accompagnées d'un ardent mysticisme, dans les doctrines d'Eckhart, de Suso, de Tauler et de l'auteur anonyme de la *Théologie allemande*. L'âme est invitée à s'unir directement à l'Etre Infini, Dieu, qu'elle trouvera au fond d'elle-même, après s'être détachée de toute matière. Par cette union avec Dieu, le chrétien participe en quelque sorte à la nature du Créateur. Il s'élève au-dessus des dogmes et des institutions de l'Eglise, opère son salut sans intermédiaires. En poussant à bout ces théories, on arrivait à la religion subjective. Luther, disciple de ces mystiques, va franchir le pas. Toute sa conception du christianisme est fondée sur l'union intime du croyant avec Dieu, par la foi. Dans ses années de couvent, il n'a pu acquérir la conviction qu'il méritait la grâce du salut, malgré toutes ses pratiques pieuses et ses macérations. L'homme ne saurait rien faire qui soit digne de cette faveur incomparable. Il n'est qu'une créature vile et méprisable, que sa raison égare sans cesse. Seule la foi, une foi absolue, inconditionnelle, peut donner de la valeur à ses œuvres. Par cette foi, il ne fait qu'un avec Dieu qui se substitue à lui, parle et agit en lui. « Toutes choses, le bien et le mal, leur sont communes ». Dès cet instant il cesse d'être la créature abjecte d'autrefois. Il dépasse en grandeur les rois et les puissants de la terre. Il possède la vraie liberté. Et le moyen de parvenir à la foi, c'est le contact personnel avec la parole de Dieu, telle qu'elle est contenue dans les Ecritures. Plus besoin donc de prêtres, de tradition, de hiérarchie. Tout fidèle est prêtre, c'est-à-dire interprète de la loi. La religion est affaire individuelle.

On voit combien une conception semblable devait favoriser le développement des forces sentimentales de l'âme allemande. La religion, il faut le répéter, est à la base de toute la vie morale et intellectuelle d'un peuple. Celle qu'apportait Luther rendait à l'individu sa propre autonomie, et ne faisait appel en lui qu'à la foi et à l'amour. La théologie catholique, surtout avec saint Thomas, avait corrigé le mysticisme par le rationalisme d'un Aristote. Elle admettait une sorte de collaboration de l'homme à son salut. La grâce divine achevait l'œuvre de la bonne volonté humaine guidée par la raison. Luther anéantissait d'abord l'homme, le privait de toute raison supérieure, de toute volonté libre, pour l'exalter ensuite dans son union avec Dieu. Il ouvrait les portes toutes grandes au mysticisme. Ce mysticisme, dont le sentiment individuel restait le seul maître, allait submerger complètement la vie religieuse avec le « piétisme ». Malgré son aversion pour les dogmes et les rites, Luther avait dû en conserver quelques-uns, puisqu'il fondait une Eglise. Il se trouva des luthériens, au XVIIe siècle, pour estimer que ces dogmes et rites étaient superflus, qu'ils paralysaient l'élan de l'âme. On les appela les « piétistes », du nom des *collegia pietatis* où ils se groupaient. Pour eux, la religion consistait uniquement en effusions et en tendresses mystiques. La théologie leur paraissait un recueil de formules desséchantes. Dans leurs rapports avec Dieu, ils ne consul-

taient que leur cœur. Le « piétisme » se répandit avec une rapidité extrême dans la bourgeoisie allemande au XVIIIe siècle. Il est le sol nourricier dans lequel a poussé toute la vie intellectuelle de l'Allemagne moderne, en particulier sa littérature.

Cette littérature, il commença par l'affranchir d'une tutelle étrangère, qui comprimait en elle l'épanchement de la vie sentimentale, affective, comme le catholicisme romain l'avait comprimé dans la religion. Depuis le début du XVIIIe siècle, le classicisme français s'était imposé comme idéal aux écrivains allemands, et vers 1730 le professeur Gottsched, de Leipzig, s'efforçait d'amener ses compatriotes à observer strictement les règles qui avaient porté notre littérature à un si haut degré de perfection : correction et noblesse du style, imitation scrupuleuse de la nature dans ce qu'elle a de conforme à la raison, ordre dans le discours, proscription de tout ce qui heurte le goût et la délicatesse, séparation des genres. Gottsched n'était pas sans doute lui-même un grand écrivain, et ses œuvres restaient médiocres. De même celles de ses disciples. Mais ce n'est pas là ce qui provoqua bientôt une insurrection générale contre son enseignement. La vraie raison de cette révolte fut que la littérature allemande souffrait d'être enfermée dans un cadre qui ne lui convenait pas. La querelle entre Gottsched et ses adversaires, les écrivains zurichois Bodmer et Breitinger, s'engagea d'abord sur des questions secondaires, comme il arrive souvent : la question du « merveilleux » dans le poème épique par exemple. Mais au cours de ces discussions pédantesques, qu'on menait de part et d'autre avec la même étroitesse, l'âme allemande découvrit peu à peu sa voie. La majorité des écrivains se prononça contre Gottsched, et une œuvre de premier ordre vint presque aussitôt leur donner raison : la *Messiade* de Klopstock, écrite sur le modèle de ce *Paradis Perdu*, que le professeur leipzigois jugeait dangereux pour la littérature nationale. La *Messiade*, poème épique sur la passion du Sauveur, était d'inspiration nettement piétiste. La sentimentalité mystique y débordait. Presque pas d'événements, ou contés d'une façon imprécise. Des personnages à peine esquissés, se détachant faiblement sur un fond nébuleux, crépusculaire. A côté de l'épopée si dramatique de Milton, le poème de Klopstock faisait l'effet d'une longue effusion lyrique, pleine d'émotion religieuse et de tendresse. Klopstock était en réalité un poète lyrique, comme il le montra bientôt dans ses *Odes*, le premier grand monument du lyrisme allemand, où la réserve mélancolique, l'amour éthéré, les impressions vagues de la nature, le culte de la religion, de l'amitié, de la patrie, s'exprimaient en une langue d'une fluidité musicale inconnue jusque-là.

Ce n'était pourtant qu'un prélude. L'action décisive eut lieu un peu plus tard, avec le *Sturm und Drang* de 1770, qui affranchit véritablement la littérature allemande et la plaça sur un terrain propre. Ce fut une fougueuse revendication de subjectivisme, comparable à celle de la Réforme. Selon un de ses initiateurs, Hermann, le « Mage du Nord », l'œuvre littéraire ne devait pas être une création de l'intellect pur, mais de l'âme tout entière, avec ses forces profondes, instinctives. « Les sens et la passion, disait-il, ne comprennent que par images », et c'est avec la passion que l'on fait de la poésie. Tel était aussi l'avis de son principal disciple, Herder, qui rappelait que les grandes créations poétiques, celles d'Homère, d'Ossian, la Bible, la chanson « populaire », le théâtre de Shakespeare, étaient des productions tumultueuses, à demi inconscientes. « Plus un peuple est sauvage, affirmait Herder, c'est-à-dire plus son activité est spontanée et libre, car ce mot ne veut pas dire autre chose, et plus ses chants, s'il en a, doivent être sauvages, c'est-à-dire originaux, plastiques, lyriques.[5] » A la « raison » on opposait le « génie » ; à la civilisation, la « nature » non réglée par les lois, par les conventions de toutes sortes, par les procédés appris. C'était à cette « nature » qu'il fallait revenir, en tournant le dos à la réflexion. Rousseau l'avait réhabilitée dans l'ordre social. Les Allemands la réhabilitaient, — point de vue caractéristique —, dans l'ordre littéraire et intellectuel. Ils avaient reconnu là leur besoin le plus profond. Le rationalisme des « lumières » fut donc honni. On exalta les époques dites « primitives » et « barbares ». On lâcha la bride à l'imagination, à la sensibilité. Chaque écrivain prétendit ne plus relever que de lui-même, pour le fond comme pour la forme. Et, incontestablement, cette révolution, à laquelle prirent part avec enthousiasme le jeune Goethe et le jeune Schiller, fut féconde pour la littérature allemande, qu'elle plaça sur son terrain propre, tandis que l'imitation directe du classicisme français l'avait en partie égarée et paralysée.

L'effervescence, pourtant, se calma. Une réaction, même, se produisit, dont Gœthe donna le signal. On était allé trop loin. Dans le désir de refouler la raison abstraite et de rendre à l'ins-

tinct poétique toute sa place, on avait abouti à l'anarchie. Il existe, dans la littérature comme dans tous les arts, des règles qu'on ne saurait négliger sans tomber dans l'incohérence et la démesure. Un auteur n'écrit pas seulement pour lui-même. Il écrit aussi pour les autres, et s'il veut être compris d'eux, il est nécessaire qu'il fasse à l'instinc social, à la raison collective, quelques concessions. L'esprit germanique, en suivant sa pente jusqu'à l'excès, avait méconnu ces conditions primordiales. Il fallait, tout en conservant ce que le *Sturm und Drang* avait apporté de fécond pour le tempérament national, revenir en arrière et emprunter au classicisme quelques éléments indispensables. Tel est le sens du mouvement dont Goethe, à Weimar, donna le signal, et auquel Schiller se joignit bientôt. Une ère « classique » commença pour la littérature allemande. L'influence des Anciens, et de nos grands écrivains aussi, imposa un cours plus régulier au génie germanique débordé, remit en honneur les grands principes d'art. C'est dans cette alliance de ses besoins propres et des règles éternelles du goût que la littérature allemande trouva le secret de ses chefs-d'œuvre, Goethe accordant plus au classicisme, Schiller restant plus fidèle à l'esprit du *Sturm und Drang*. C'est ainsi qu'ont vu le jour *l'Iphigénie en Tauride* et le *Torquato Tasso* de Goethe, et les grandes compositions dramatiques de la maturité de Schiller. Mais, chez l'un et chez l'autre, la conception « classique » tient une très grande place dans la pensée et le style. Jamais l'Allemagne ne s'était plus largement ouverte à la civilisation occidentale de tradition gréco-latine. Leurs œuvres représentent le minimum de sbjectivité dont puisse s'accommoder l'âme germanique.

C'était apparemment déjà trop lui demander. Une nouvelle offensive du subjectivisme eut lieu avec le Romantisme, dès la fin du XVIIIe siècle, offensive devant laquelle Goethe et Schiller eux-mêmes cédèrent du terrain dans une certaine mesure. Le Romantisme, il est vrai, ne s'est pas manifesté seulement en Allemagne. C'est un phénomène européen. Mais le Romantisme allemand proprement dit, le premier en date, est allé beaucoup plus loin que les autres, — comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (1) —, dans la voie du subjectivisme, où la France par exemple ne l'a guère rejoint que cent ans plus tard, après un siècle d'influences nordiques. Comme le *Sturm und Drang*, le Romantisme germanique refoule la raison au profit de la sensibilité et de l'imagination individuelles. Il s'enthousiasme de nouveau pour les productions des époques « barbares », « primitives », où il croit retrouver la prédominance de ces facultés instinctives, et en particulier pour la « chanson populaire ». Il dégage même du classicisme national des principes de subjectivisme. Goethe et Schiller avaient célébré l'Artiste, prophète de la Beauté désintéressée, dans un monde voué à la vulgarité utilitaire et à la laideur. Les Romantiques font de l'Artiste une sorte de dieu terrestre, souverain dans ses caprices les plus étranges, et tenu par sa vocation même de montrer au troupeau des « philistins » absorbés dans des préoccupations viles, en quoi il diffère d'eux. Interprète des mystères les plus profonds de l'Univers, favorisé d'une Révélation spéciale, il n'a de comptes à rendre à personne. Il « joue » avec ses idées et avec son Art, attentif seulement à se donner des jouissances supérieures. Il peut briser sa lyre après en avoir tiré les sons les plus sublimes, se moquer de ses propres créations. Bien entendu, il se doit aussi de tourner en ridicule les conventions littéraires, sociales; morales, tout ce qui limiterait sa personnalité. C'est l' « ironie » romantique, sorte de « bouffonnerie transcendante » à laquelle on reconnaît les élus de l'Art, et certaines œuvres de Frédéric Schlegel, de Tieck, de Brentano, de Zacharias Werner répondent entièrement à cette définition. Bref, le Romantisme allemand, — et c'est le point capital que Mme de Staël a négligé de nous signaler —, va jusqu'aux limites extrêmes du subjectivisme, au-delà desquelles il n'y a plus que l'âme isolée dans sa superbe de tout ce qui n'est pas elle-même.

Le Romantisme n'est pas le fait le plus important de l'évolution intellectuelle de l'Allemagne, — c'est au *Sturm und Drang* qu'il convient de réserver cette épithète —, mais il en est le phénomène décisif, en ce sens qu'il a fait triompher définitivement en elle le subjectivisme, et a marqué pour toujours ce subjectivisme de son empreinte. L'Allemagne connaîtra les réactions qui se sont produites partout en Europe : celles du néo-classicisme « parnassien », du réalisme, du naturalisme, mais ces réactions entameront beaucoup moins encore chez elle qu'ailleurs le subjectivisme romantique, qui reste la loi profonde de son développement au XIXe siècle et au début du XXe. Des noms comme ceux de Heine, de Lenau, de Heb-

(1) Voir la conclusion de notre *Romantisme* (Colin, 1906). Depuis, cette idée a été reprise et développée par d'autres historiens de la littérature.

bel, de Storm, de Wagner, — de Nietzsche aussi à un degré que nous préciserons —, de Hauptmann, de Liliencron, de Dehmel, de Rilke, qui sont les plus grands ou les plus significatifs de sa période moderne, montrent suffisamment à quel point le subjectivisme instinctif a gardé son empire chez elle. Et, presque toujours, ce subjectivisme y sera soutenu, protégé en quelque sorte, par la conception de la quasi-divinité de l'Art, du caractère supra-humain de l'Artiste, c'est-à-dire de l'individu magnifié dans ses forces insconscientes, que le Romantisme germanique avait apportée. C'est ce qui éclate lorsqu'on considère Wagner et Nietzsche, les représentants les plus typiques de la pensée germanique à la fin du XIXe siècle, et tous les écrivains du groupe symboliste. De nos jours, c'est un subjectivisme exaspéré qui règne sans partage dans la littérature allemande, et son plus récent mouvement, celui de la « nouvelle objectivité », n'échappe pas à cette définition, en dépit des prétentions qu'il affiche, car l' « objectivité » dont il se targue recouvre très visiblement un fond de négation, de révolte individuelle contre la réalité présente, qui l'apparente étroitement à l' « expressionnisme » auquel il a succédé. L'Allemagne est non seulement restée subjective, mais elle l'est devenue de plus en plus, pour la bonne raison que les influences extérieures qui lui avaient fourni la notion de discipline rationnelle et classique, n'agissent plus du tout sur elle, et qu'elle s'abandonne toujours davantage à sa propre nature. Nous verrons que le subjectivisme n'épuise pas tout le contenu de l'âme allemande, qui est très complexe, et qu'il voisine, en elle, avec un sens aigu des réalités et une aptitude spéciale à la discipline dans la vie pratique. L'âme allemande rappelle, à cet égard, l'âme anglo-saxonne. Une sorte de cloison y sépare la pensée de l'action. Mais c'est la pensée que nous voudrions caractériser ici, et cette pensée est plus que jamais liée, chez elle, au monde trouble du subconscient. L'Allemagne est, avant tout subjectivisme, instinctivité, sens de la vie profonde, dès qu'elle entre dans le domaine de la pensée. A cet égard, elle est l'antithèse même de la France considérée dans son développement général, historique, et Mme de Staël n'avait point tort de dire que « l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre ».

LOUIS BRAYARD

[illegible] Faculté des [illegible]

LE MYSTÈRE DE L'EVENING STAR

(*Nouvelle*)

Nous étions assis sous le porche d'un bungalow, un long pavillon bas, tout blanc, qu'ombrageaient les feuilles empourprées des bougainvilliers. Un oiseau-mouche à la gorge de rubis, aux ailes vertes, voletait tout autour. On entendait les murmures confondus des hauts palmiers et de la mer. Au delà des vagues, l'occident commençait à être envahi par le couchant californien, le plus mystérieux du monde, car on a conscience qu'il est la frange de ce que les Européens appellent l'Orient et que, regardant à l'ouest, par delà le Pacifique, nos visages sont tournés vers l'Asie et ses myriades d'âmes pour nous obscures. Tout le long de la côte, un vague encens remplissait l'air comme il convient au jardin des dieux où l'aube et le couchant se rencontrent et se mêlent. Cette odeur venait peut-être de ce qu'un jardin brûlait des feuilles mortes d'eucalyptus, mais on eut pu croire respirer l'odeur des bâtons de parfums venant, à travers l'Océan, du pays des lanternes en papier.

Un domestique japonais, vêtu de toile blanche, marchait pareil à un petit soldat fantôme, à travers la pelouse. Les grandes collines derrière nous se muaient doucement en améthystes. Les lumières de Los Angeles, à dix milles au nord, commençaient à jaillir comme le font les étoiles, avec cet élan qui surprend et ravit l'astronome, et l'étoile du soir elle-même, au-dessus des énormes et lourds brisants couverts d'écume violacée, avait un tel éclat qu'on eut dit une compagne des lumières de la ville.

— J'aimerais vous montrer le livre de bord de l'*Evening Star*, dit mon visiteur, Mr Moreton Fitch, président de l'Insurance Company de San Francisco. Je crois qu'il peut vous intéresser. C'est une preuve que notre affaire n'est pas absolument étrangère au romanesque. Oh ! je ne l'entends pas comme vous le comprenez, ajouta-t-il en me voyant sourire. L'*Evening Star* était un schooner faisant la course entre San Francisco et Tahiti et d'autres îles des mers du Sud. Il était assuré à notre compagnie. Un jour — on était en avril — nous apprîmes qu'il s'était perdu. Après enquête, on le porta manquant sur les listes maritimes. Aucun renseignement ne nous parvint sur cet événement et nous payâmes l'assurance, croyant qu'il avait sombré corps et biens.

Deux mois après, nous recevions avis de Tahiti que l'*Evening Star* avait été trouvé s'en allant à la dérive, toutes voiles dehors, mais n'ayant à bord aucun être vivant. Tout était dans un ordre parfait, sauf que le chat du navire gisait à la proue, momifié par le soleil. Il n'y avait autrement aucune trace de désordre. Les tables étaient dressées dans l'entrepont et les couverts mis. La provision d'eau était loin d'être épuisée.

Manquait-il des chaloupes ?

— Non. Le bateau n'en portait que trois et toutes étaient là. Deux étaient encore sur le pont, comme d'habitude, la troisième était à la traîne. Jamais on n'eut la moindre nouvelle des matelots. Ce qui est surprenant, ce n'est pas seulement l'absence du moindre détail expliquant la disparition de l'équipage mais cette preuve évidente qu'ils n'avaient pas eu l'intention de fuir : le fait que les tables étaient prêtes pour le repas en commun et avaient dû être abandonnées subitement. D'ailleurs où étaient partis les hommes du bord et de quelle façon ? Il n'y a pas de tapis enchanté dans les mers du Sud et rappelez-vous que nous n'étions pas en temps de guerre.

Les cerveaux les plus subtils de notre Compagnie s'épuisèrent pendant un an et plus à déchiffrer ce mystère, mais à la fin, n'ayant absolument rien découvert, nous nous trouvâmes au même point qu'au début de nos recherches. Aucune théorie, même, ne parut s'appliquer à ce cas singulier, bien que, comme dans la plupart des mystères, il y eut place pour une centaine. Douze personnes se trouvaient à bord et nous pûmes reconstituer l'histoire de chacune d'elles. Il y avait en effet sur l'*Evening Star* : trois matelots américains, tous trois rangés, ayant laissé à la maison de respectables vieilles mamans aux lunettes d'or ; cinq Canaques de l'espèce la plus douce, aussi faciles à manier qu'un petit écolier ; un cuisinier japonais, quelque peu artiste, occupant ses loisirs à peindre des choses capables de tromper un connaisseur non prévenu qui les eût prises pour l'œuvre d'un obscur élève d'Hokusaï et je suppose qu'il eût pu en effet l'avoir été d'une certaine façon.

Il y avait aussi Harper, le second, un type intéressant, jeune, ayant la passion des voyages et d'une excellente éducation. Je crois qu'il avait passé un [illegible] dans [illegible] de Californie. Bref, la famille de marins la plus [illegible] qu'on eût [illegible] entre le Port d'or et le Ba[illegible]. Enfin le capitaine Burgess, le plus raffiné de tous. Il avait sa femme avec lui. Leur mariage datait de trois mois environ. Mrs Burgess était la veuve du précédent capitaine du schooner, un nommé Dayrell, et s'était déjà trouvée sur le bateau. En fait, tous étaient de vieux amis de l'*Evening Star*. A l'exception d'un ou deux Canaques, tous ces hommes avaient navigué de concert environ deux ans, sous les ordres du capitaine Dayrell. Burgess lui-même avait été son second. Dayrell n'était mort que depuis environ six mois et la seule critique que nous ayons entendue contre l'une des personnes du bord fut faite par certains des parents de Dayrell. Ils pensaient que sa veuve eût pu attendre plus de trois mois avant d'épouser son remplaçant. Ils suggéraient, bien entendu, que leur inclination mutuelle devait dater d'avant la mort de Dayrell. Mais j'avais peine à le croire. En tout cas, cela n'éclairait en rien le mystère.

— Quel homme était ce Burgess ?

— Un individu de forte taille, avec un visage épais, très blanc de peau, de curieux petits yeux noirs, comme des airelles dans un morceau de pâte. Très silencieux, ayant un penchant pour les choses religieuses. Il lisait habituellement Emerson et Carlyle ; en somme un type d'officier de marine peu banal. On a trouvé un *Sartor resartus* dans sa cabine, avec de nombreux passages, les plus curieux, annotés au crayon. Que dites-vous de tout cela ?

— Rien, sinon qu'il y avait une femme à bord. Qu'était cette femme ?

— Un de ces mélanges particuliers à la Californie. Un peu Italienne, un peu Irlandaise, un peu Américaine, mais l'Italienne dominait, je pense. Elle était beaucoup plus jeune que Burgess et l'un de nos commis qui l'avait vue la décrivait comme une « pêche », ce qui, vous le savez, signifie une jolie femme, ou si vous préférez, suivant certaines de nos amies, une femme très attrayante.

Elle avait la beauté un peu sombre de l'Italienne, des cheveux très bruns, des yeux comme des diamants noirs, mais son visage était très pâle, de cette pâleur qui fait penser à des fleurs de magnolia au crépuscule. Elle était évidemment éprise des couleurs violentes, rouges ardents et jaunes vifs, qui lui seyaient fort bien. Si j'avais à vous donner d'un mot mon impression, je dirais qu'elle ressemblait à une bohémienne. Vous connaissez la chanson : « Par le monde avec Marna », n'est-ce pas ? Eh bien, je m'imagine sans peine un vagabond romanesque la chantant en pensant à elle. Entre parenthèses,

Elle avait plutôt une belle voix et l'habitude de chanter des romances sentimentales à Dayrell et à ses amis de Frisco, — de vieilles douces chansons d'amour et autres balivernes de ce genre. Apparemment on prenait cela très au sérieux. Plusieurs d'entre eux m'ont dit que si elle avait été exercée — oui, vous connaissez l'histoire — toutes les *prima donna* n'auraient eu qu'à disparaître de la scène. J'imagine qu'ils en étaient tous un peu amoureux. Ce qui est curieux, c'est qu'après la mort de Dayrell elle cessa tout à fait de chanter. Voilà ! Je crois vous avoir dit tout ce qui concerne les gens embarqués sur le bateau.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait un livre de bord que vous désirez me montrer ?

— On n'a trouvé aucune sorte de papiers sur l'*Evening Star* et aucun livre de bord, mais il y a une ou deux semaines, nous avons eu la visite du frère du cuisinier japonais, un homme qui nous a donné cette impression que nous sommes de bien pauvres esprits devant la sagesse de l'Orient. Je dois passer le voir demain dans l'après-midi. C'est un pêcheur qui habite sur la côte, non loin d'ici. J'aimerais vous montrer ce qu'il appelle le livre de bord de l'*Evening Star*. Je ne veux pas vous en dire davantage pour le moment. On n'a pas encore mis la chose au net, mais cela s'annonce comme du plus haut intérêt. Voulez-vous m'accompagner demain dans l'après-midi ? Je viendrai vous chercher à deux heures et quart. En auto cela ne nous prendra pas beaucoup de temps. Tenez, c'est là qu'il demeure.

J'allumais l'électricité sous le porche tandis que Fitch dépliait une carte routière et m'indiquait l'endroit où nous devions nous rendre le lendemain. La nuit californienne vient vite et les crapauds qui l'emplissent de musique jouaient de leurs petites flûtes tandis que nous marchions parmi les palmiers et les poivriers aux grappes pourpres jusqu'à la voiture de Fitch. Quelque part, parmi les voiles de vapeurs bleuès et les spires embaumées montant des feuilles brûlées des eucalyptus, un « moqueur » se mit à siffler un de ses nombreux rôles et une délicieuse bouffée de fleurs d'oranger s'éleva dans le vent frais de la nuit. Cela venait d'un ranch d'un millier d'acres tout planté d'arbres portant déjà leurs fruits, mais dont beaucoup étaient encore en fleurs, sur la route conduisant à l'Auberge du Soleil couchant.

Je regardai le feu rouge de l'auto décroître et disparaître sur la route et laissai l'*Evening Star* s'en aller comme lui jusqu'au lendemain. Je ne pouvais guère m'attarder à cette histoire, bien que Fitch à mon sens fut bien incapable de s'emballer pour des futilités.

*
* *

A l'heure fixée, dans l'après-midi du lendemain, Fitch vint chez moi. Une minute plus tard, nous glissions au milieu de bosquets d'orangers sur l'une de ces routes larges et polies qui surprennent l'Européen dont les notions sur la Californie datent des récits de 49. Le parfum pénétrant des fleurs fit place à une odeur nouvelle et plus aromatique quand nous eûmes tourné le boulevard du couchant. Nous suivîmes alors la longue avenue de grands eucalyptus dressant leurs masses sombres mais netiement dessinées contre le décor lointain, couleur lilas, de la Sierra Madre. Cette avenue rappelait une de ces routes de France que bordent de hauts peupliers. A un moment, nous passâmes devant un groupe de Mexicains basanés assis sous un palmier au bord de la route. De gros morceaux de pastèques rouge sang aux pépins noirs, rongés en demi-lunes, brillaient sur la route luisante, comme un reflet du couchant sur une rivière sombre. Puis l'auto courut quelque temps le long de la côte entre les palmiers et les maisons blanches à colonnes, des maisons de marbre dans un fouillis de plantes luxuriantes, ayant l'air d'avoir été élevées pour les dieux et les déesses de la Grèce, mais qui n'étaient que des villas bâties pour des millionnaires mangeurs de lotus. Une minute après, nous quittions la grand'route pour un chemin étroit et sablonneux. De grandes collines désertes s'élevaient sur la droite, couvertes de sauges d'un gris-vert dont les tiges à leur extrémité étaient teintes d'un brun roux. La baie s'ouvrait à gauche, semée de lourds récifs et des pélicans s'y promenaient d'un air gauche, pareils à des gobelins en sentinelle.

Trois minutes après, un groupe de toutes petites maisons de bois se dressa devant nous et nous nous arrêtâmes à la limite d'un village de pêcheurs japonais. Ce village consistait en une seule rue en miniature nichée au bas de la colline et bâti sur le bord de la route étroite, de l'autre sur le sable de la grève. Des enseignes japonaises pendaient au-dessus de curieux petits magasins avec, ça et là, une note plaisante d'américanisme. Un gentleman aux cheveux noirs et au visage ingénu assis devant la porte d'une boutique où l'on vendait du « gâteau de riz et du candi », jouait avec trois enfants

bruns. L'un de ces petits nous lança un regard de côté en souriant d'un air malicieux. Chaque maisonnette sur la baie était encadrée de plates-bandes fleuries. Des wistarias tombaient des toits en saillie et seuls des Japonais auraient pu peut-être expliquer ce miracle — de grands et vigoureux géraniums rouges se dressaient devant les portes dans le sable marin. Quelques-uns se contentaient de boîtes posées sur le rebord des fenêtres, mais tous étaient en fleurs. Au centre du village, du côté de la mer, se voyait une humble maison de mission. Une cloche de forme élégante pendait au-dessus du toit. Un tout petit tableau était accroché sur la porte, avec des annonces inscrites en japonais comme si l'Orient et l'Occident s'étaient rencontrés là pour se donner le baiser de paix. Certaines maisonnettes avaient de petites boîtes aux lettres oblongues, en métal grisâtre, juchées sur des bâtons de bambou, des lignes de pêche, devant leurs portes. C'est la coutume dans la campagne d'aider le facteur en abrégeant son chemin et l'on voit parfois une de ces boîtes fixée sur un manche à balai à un demi-mille de la maison du propriétaire. Mais celles-ci avaient un air curieusement japonais, peut-être à cause des noms inscrits ou de quelque gracieux détail, car dès qu'une main japonaise a touché un tout de bois mort celui-ci se couvre de fleurs de cerisier. Nous nous arrêtâmes devant celle qui portait le nom de Y. Kato. La maison avec sa charpente de bois brut paraissait la plus japonaise de toutes. Une affiche jaune « Caporal doux » se balançait, accrochée à une longue perche de bambou qui, dépassant le toit, portait à son sommet une jolie cage d'oiseau.

Moreton Fitch frappa à la porte. Elle fut ouverte aussitôt par une délicate créature, vraie petite poupée de porcelaine. Elle portait sur le dos un bébé aux yeux noirs et nous introduisit avec des sourires dans une pièce nue où nous fûmes salués par Kato lui-même, un homme au visage d'acajou poli, et par Mr Howard Knight, très pâle, avec de grandes besicles, professeur à l'Université de Californie.

— Surprenant, surprenant, tout à fait surprenant ! dit Knight dont les joues se fleurirent tout d'un coup de deux roses thé un peu fanées, tant il était en proie à la plus vive excitation. Je viens de terminer à l'instant. Asseyez-vous et écoutez.

— Attendez une seconde, dit Fitch. Je voudrais que notre ami voie le livre de bord de l'*Evening Star*.

— Bien entendu, répondit Knight. C'est un document humain de la plus haute valeur. Et, à ma vive suprise, il me prit par le bras et me conduisit en face d'un grand kakemono, seule décoration sur les murs de la pièce.

— C'est là ce que Mr Fitch appelle le livre de bord de l'*Evening Star*, dit-il. On l'a trouvé sur le schooner parmi les effets du frère de M. Kato qui, heureusement, l'a réclamé. Regardez-le au jour.

Je le décrochai et m'approchant de la fenêtre l'examinai avec curiosité, bien que je ne visse pas parfaitement quel rapport il pouvait avoir avec le mystère de l'*Evening Star*. C'était un beau travail, une de ces peintures de cauchemar où les Japonais sont maîtres, car ils savent poser une touche de lumière à ce point précis où elle révèle la vie invisible autour de la lampe du foyer ou du temple. La peinture représentait une petite maison, enveloppée de ténèbres, avec une petite clarté rose à une fenêtre donnant sur la mer. Au bord de la mer s'élevait une figure fantômatique, une nuée légère en forme humaine que semblait vouloir emporter le vent du large. Les grands yeux du fantôme lumineux étaient fixés sur la lampe et ses bras d'ombre tendus vers elle dans un appel désespéré. La mer, le fantôme et la maison étaient indiqués en quelques coups de pinceau. Tout le reste, la paix et le tragique désir et mille autres suggestions s'accordant à l'humeur de celui qui regardait ce tableau étaient concentrés dans ce simple point de chaude clarté à la fenêtre.

— Retournez-le, dit Fitch.

J'obéis et je vis que l'envers tout entier du kakemono, qui mesurait environ quatre pieds sur deux, était recouvert comme d'une arabesque, faite de caractères japonais au crayon pourpre. Je l'avais négligé tout d'abord ou l'avais pris, avec les yeux de l'ignorance, pour un simple motif de décoration orientale.

— C'est ce que nous avons tous fait, dit Fitch. Nous avions oublié une chose très simple, à savoir que les caractères japonais ont un sens et ne nous en sommes pas inquiétés. Vous savez avec quelle indifférence notre œil s'arrête sur une enseigne de trois pieds accrochée au toit d'une maison de thé japonaise. Je puis dire que nous ne pensions même plus à ce qui nous avait paru un détail sans intérêt, jusqu'au jour où nous reçûmes la visite de Mr Knight il y a une ou deux semaines. Vous ne pouvez pas lire cela. Pas plus que moi. Mais nous avons eu Mr Knight ici présent pour nous le déchiffrer.

— Il se trouve que c'est un message de Harper, dit Knight. Apparemment il gisait sur sa

couchette dans un état désespéré et a dit au Japonais d'écrire sous sa dictée. Quelques phrases çà et là sont inintelligibles, étant donnée la tournure d'esprit orientale. Heureusement c'est bien le propre message de Harper. J'ai fait deux versions : l'une parfaitement littérale qui exige une certaine mise au point ; l'autre essaie de donner aussi fidèlement que possible ce que Harper lui-même a dicté. C'est la version que je veux vous lire. L'original a des répétitions variées et montre que l'esprit de Harper s'égarait par moments car il s'attarde, à certains endroits, sur des détails insignifiants. Mais il semble avoir été hanté par l'idée de faire parvenir son récit aux propriétaires du navire. Il a dû, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, demander à Kato de prendre son pinceau, si bien que nous avons un récit très complet.

Knight sortit alors de sa poche un carnet, ajusta ses besicles et se mit à lire, tandis que l'étrange document s'agitait dans ma main sous la brise nocturne qui soufflait de la mer.

« Une chose terrible est arrivée. Je crois de mon devoir d'écrire ceci, dans l'espoir que mon rapport pourra tomber en des mains amies. Il est probable que dans vingt-quatre heures j'aurai cessé de vivre. C'est dans la nuit du quinze mars que j'eus la première suggestion de quelque chose d'anormal. Mrs Burgess est venue me trouver sur le pont, très agitée, et m'a dit : « Monsieur Harper, je suis dans la plus grande angoisse. Je voudrais vous poser une question et vous demande de me répondre franchement ». Elle regardait autour d'elle d'un air égaré, tordant son mouchoir dans ses mains, comme en proie à une terreur mortelle. « Quelle que soit votre réponse, dit-elle, ne parlez jamais de ce que je vous aurai dit ». Je lui promis. Elle posa la main sur mon bras et son visage eut l'expression la plus pitoyable que j'aie jamais vue : « Je n'ai pas d'autre ami, dit-elle, à qui me confier. Je veux que vous me disiez, Monsieur Harper, si mon mari a bien toute sa raison

Je n'avais jamais douté jusqu'alors de la santé mentale de Burgess [illegible] l'horreur de cette question posée par une femme [illegible] depuis [illegible] à peine je ne sais quelle révélation d'un abîme ouvert devant moi.

Bien des choses me parurent s'expliquer qui ne m'avaient pas frappé tout d'abord. Je lui demandai [illegible] Burgess était venu [illegible] Il avait les yeux hors de la tête, disant qu'il avait vu le capitaine Dayrell marchant sur le pont. Elle lui affirma que c'était imagination pure. Alors il se jeta sur une chaise, mit sa tête sur son bras et sanglota comme un enfant. Il avait d'abord pensé, avoua-t-il, que c'était un des matelots monté pour le service, mais tous étaient de petite taille et celui qu'il voyait était grand et corpulent. Cela s'était dressé devant lui comme son ombre même et avait disparu à l'avant du bateau. Mais c'était Dayrell, il en était sûr, et il y avait une malédiction sur lui. Enfin, Burgess était redescendu près d'elle tout à l'heure, l'avait prise à la gorge, jurant qu'il la tuerait si elle n'avouait pas que Dayrell était encore vivant. Elle avait répondu qu'il devait être fou. « Ma raison peut s'en aller, dit-il, mais tu ne tueras pas mon âme. » Il l'appela ensuite d'un nom qu'elle ne répéta pas et se mit à pleurer à ce souvenir. Il avait encore vu Dayrell debout à l'avant, ayant la clarté de la lune en plein sur son visage, l'air si provocant et si assuré qu'il comprit que cet homme avait dû être gravement offensé... On eût dit un soldat bravant l'ennemi, dit-il.

Tout en parlant, elle promenait ses regards autour d'elle, de plus en plus nerveuse. Alors nous avons entendu quelqu'un monter derrière nous très doucement. Nous nous sommes retournés, et — aussi vrai que Dieu existe — nous vîmes se dresser devant nous la vivante image du capitaine Dayrell qui nous regardait, accoté au grand mât, dans l'ombre. Mrs Burgess poussa un cri qui me paralysa sur le moment, puis elle courut comme une folle à l'avant du bateau et, avant qu'on ait pu l'arrêter, escalada le bastingage et sauta par dessus bord. Evans et Barron n'étaient à ce moment qu'à quelques mètres d'elle et tous les deux sans hésiter se jetèrent à la mer. L'un d'eux avait lancé, avant de plonger, une bouée de sauvetage. C'étaient de bons nageurs et comme la lune était très claire je pensais que nous n'avions qu'à mettre un canot à la mer pour les recueillir. J'appelai à grands cris les Canaques qui arrivèrent en courant. Deux d'entre eux et moi-même nous montâmes dans l'un des canots à tribord et nous étions descendus à trois pieds de l'eau quand j'entendis la détonation d'un revolver tiré par quelqu'un à l'avant de l'*Evening Star*. Les hommes qui manœuvraient pour nous descendre nous lâchèrent brusquement dans une secousse qui faillit nous faire chavirer. Il y eut encore quatre détonations pendant que nous sortions nos rames. J'appelai les hommes restés sur le

pont leur demandai qui avait tiré, mais n'obtins aucune réponse. Je crois que frappés de panique ils avaient dû courir se mettre à l'abri. Nous fîmes le tour vers l'avant et ne pûmes rien voir. Il n'y avait sur l'eau pas la moindre trace de la femme ni des deux hommes.

Nous ne pûmes nous faire entendre de personne sur le bateau et tout ce temps nous n'avions pas m'une aperçu le capitaine Burgess. Il dut s'écouler près d'une heure avant que nous abandonnions notre recherche pour essayer de remonter à bord. Nous fûmes encore incapables d'obtenir aucune réponse du bateau et nous allions tenter de grimper par les cordes des palans. Les hommes ramaient, le dos au navire, la poupe en avant ; nous étions environ à dix mètres du bateau quand la figure du capitaine Dayrell apparut, penchée au-dessus du bord de l'*Evening Star*. Il se tenait là contre le clair de lune, le visage dans la pénombre, mais nous le reconnûmes tous et j'entendis claquer les dents des Canaques. Ils cessèrent de ramer et nous nous regardâmes. Le capitaine Dayrell venait de tendre le bras comme pour un appel ; je vis briller son revolver et tout à coup il fit feu, sans hésiter, comme s'il tirait au tir aux pigeons. Je sentis le vent de la première balle qui passa par-dessus ma tête et les deux hommes aussitôt se mirent à ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner du navire. Le second coup rata également. Au troisième, l'homme qui se trouvait à l'avant du canot fut atteint en plein visage. Il tomba en arrière, s'écroula au fond de la barque. Il devait avoir été tué net. Au quatrième coup je sentis une douleur aiguë au côté gauche, mais ne me rendis pas compte sur le moment que j'étais blessé. Un nuage juste à ce moment passa sur la lune et notre canot nous ayant emportés trop loin pour que Dayrell visât avec sûreté, je pus prendre les rames et me mettre hors de portée. L'autre matelot avait dû être blessé lui aussi, car il gisait au fond du canot, tout gémissant, mais je ne me souviens pas de l'avoir vu touché par une balle. Je réussis à m'éloigner d'environ cinquante yards et m'évanouis car je perdais beaucoup de sang.

Quand je repris connaissance, je vis que mon sang avait cessé de couler et je regardai les deux hommes. Tous deux étaient morts et complètement froids ; j'avais dû rester évanoui un temps assez long.

L'*Evening Star* était environ à une centaine de yards, en plein clair de lune, mais je ne pus voir personne sur le pont. Je restai à guetter jusqu'au petit jour, ne sachant que faire, car il n'y avait dans le canot ni eau, ni nourriture et j'étais sans armes. Si le capitaine Burgess et les autres matelots ne pouvaient désarmer Dayrell, ma situation était tout à fait désespérée. Peut-être ma blessure avait-elle engourdi mon cerveau, car j'étais incapable de songer à aucun plan et restai là, à demi-conscient, pendant plus d'une heure.

C'était maintenant le plein jour. J'avais dérivé à cinquante yards du bateau quand, à ma vive surprise, le capitaine Burgess apparut sur le pont et me hèla : « Tout va bien, Harper, dit-il, remontez à bord ».

Je réussis à me rapprocher. Burgess descendit dans le canot et, sans dire un mot, m'aida à remonter. Il me conduisit jusqu'à ma chambre, en me soutenant, car je défaillais presque et il m'apporta de l'eau-de-vie. Dès que je pus parler, je lui demandai ce que tout cela signifiait. « Le bateau est à lui, Harper, me dit-il, nous devons le lui rendre. Voilà ce que cela signifie. Je n'ai pas peur de lui en plein jour, mais que ferons-nous ce soir, Dieu seul le sait ! » Puis, tout comme il l'avait fait devant Mrs Burgess, il éclata en longs sanglots.

— Où sont les autres matelots ? demandai-je.

— Il n'y a plus que vous et Kato, dit-il, pour nous tirer d'affaire.

Alors il me quitta, disant qu'il allait m'envoyer Kato avec de la nourriture si je croyais pouvoir manger.

Mais je savais maintenant que j'allais mourir.

Il ne me restait qu'une chose à faire, c'était d'essayer de coucher par écrit ce récit et de le cacher d'une manière ou d'une autre, avec l'espoir que quelqu'un le trouverait plus tard. J'étais sûr en effet que ni Burgess, ni moi, ne vivrions pour le raconter. Il n'y avait pas de papier dans ma cabine. Ce fut Kato qui eut l'idée de l'écrire comme il l'a fait.

Environ une heure plus tard. — Burgess vient de descendre me voir. Il dit qu'il a jeté à la mer les deux matelots tués dans le canot. J'ai voulu lui poser quelques questions, mais il est devenu si excité que cela m'a paru inutile. Ni lui, ni Kato ne semblent avoir la moindre idée de l'endroit où se cache Dayrell. Kato d'ailleurs croit aux revenants ; inutile de le questionner.

Je dois avoir perdu connaissance ou dormi très bourdement depuis que le [illegible] nes ci-dessus

ont été écrites car je ne me suis souvenu de rien jusqu'à la tombée du jour où je me suis réveillé dans la nuit complète. Kato était assis près de moi ; il m'a donné une autre gorgée d'eau-de-vie. Le bateau semblait ne plus bouger ; un silence de mort régnait, mais j'ai senti que quelque chose était redevenu mauvais.

Je ne sais si mon esprit s'en va, mais nous venons à l'instant d'entendre la voix de Mrs Burgess chantant une de ces complaintes sentimentales, dont le capitaine Dayrell était si épris. Cela semblait venir d'en bas, de la cabine du capitaine, et quand le chant s'est arrêté, la voix de Dayrell a crié : « Encore ! Encore ! » tout comme il avait coutume de le faire. Puis quelqu'un a couru comme un fou sur le pont et le capitaine Burgess est arrivé brusquement près de nous, les yeux dilatés par l'effroi. « Avez-vous entendu ? dit-il, Harper, vous admettrez que vous avez entendu. Ne me dites pas que je suis fou. Ils sont maintenant tous les deux dans la cabine. Venez les voir ». Puis il me regarda d'un air singulier et dit : « Non, il vaut mieux que vous restiez ici, Harper. Vous n'êtes pas assez fort ». Et il disparut, rapide comme un chat.

Quelque chose m'a poussé à le suivre, même si cela devait user le peu de forces qui me reste. Kato a essayé de me retenir mais j'ai vidé ce qui restait de la fiole d'eau-de-vie. Alors j'ai pu sortir de ma chambre en allant très lentement, la sueur m'inondant à chaque pas. Burgess avait disparu. Le pont était désert. Il ne me fut pas trop difficile de gagner le châssis vitré de la cabine. Dieu sait ce que je m'attendais à voir ! Le capitaine Dayrell était là, vêtu comme il l'était de son vivant, avec une grosse écharpe autour du cou et son grand bicorne. Il y avait dans le coin un coffre ouvert avec une masse de vêtements épars sur le sol comme si quelqu'un s'était habillé en hâte. C'était un vieux coffre qui avait appartenu à Dayrell et je m'étais souvent demandé pourquoi on le laissait là. Le revolver était sur la table et comme Dayrell le prenait pour le charger, l'écharpe s'écarta un peu, découvrant sa gorge et le bas de son visage. Alors, à ma stupéfaction, je reconnus... »

— Ici, le livre de bord de l'*Evening Star* s'arrête, sauf une phrase brève de Kato lui-même que je ne vous lirai pas maintenant.

— Je me demande si le pauvre diable a réellement vu, dit Moreton Fitch. Et que supposez-vous qu'il fit quand il eut compris ce qu'il en était ?

— Il a dû se traîner jusqu'à sa chambre, s'est barricadé, aidé par Kato, a fini son récit, est mort dans la nuit pendant que le soi-disant Dayrell frappait à la porte et Burgess, au matin, l'a jeté à la mer, je suppose.

— Et Burgess ?

— Il a dû tout mettre bien en ordre, puis a sauté par-dessus bord.

— Probablement... dans ses propres habits, car il est tout à fait vrai que nous avons trouvé un lot de vieux vêtements de Dayrell dans le coffre de la cabine. Drôle d'idée, un homme qui se déguise ainsi en fantôme.

— Oui, mais que veut dire Harper quand il prétend avoir entendu cette nuit-là chanter Mrs Burgess ?

— Ah ! c'est là une autre histoire.

Moreton Fitch fit un signe au petit Japonais et le pria d'aller chercher un paquet resté dans son auto. Le pêcheur, un instant après, le déposait sur le plancher à nos pieds.

— Dayrell était très fier de la voix de sa femme, dit Fitch en déballant le colis. Juste avant de tomber malade, il eut l'idée de faire enregistrer quelques-unes de ses complaintes pour les emporter avec lui sur le bateau. Le gramophone a été trouvé parmi ses vieux vêtements. Les habituelles sornettes, vous savez. Voulez-vous en écouter une ?

Il tourna la manivelle et, flottant dans le silence de la nuit californienne, nous entendîmes la voix pleine et riche d'une femme morte :

« Bien qu'une chanson au crépuscule, quand les lumières décroissent,
Et que les ombres tremblantes doucement vont et viennent,

A la fin du couplet, une voix de basse profonde s'écria : « Encore ! Encore ! »

Moreton Fitch arrêta le phono.

Quand nous fûmes dans l'auto, de retour, je demandai si l'on avait quelque indice sur le sort du cuisinier japonais, dans la dernière phrase du livre de bord de l'*Evening Star*.

— Je n'ai pas voulu la lire devant son frère, dit Knight, ce sont des gens sensibles, mais cette dernière phrase disait que l'*Evening Star* avait été réclamé par l'esprit du capitaine Dayrell et que l'écrivain avait été respectueusement invité à faire hara-kiri.

Notre route bifurquait ; je me retournai vers le village. La nuit tombait, mais les vagues de la mer, d'un violet sombre, luisaient encore sous les derniers feux du couchant. La maison et la

petite cage se dessinaient en noir contre le ciel et tout près, sur une dune de sable, le pêcheur Kato et sa femme, assis sur leurs talons, nous regardaient partir. Nous étions à plus d'un mille déjà, mais dans l'air transparent, ils apparaissaient si nettement silhouettés qu'on eût dit deux statuettes d'ébène, immobiles sous la lumière mourante, au-dessus des vagues du Pacifique.

ALFRED NOYES.

(Traduit de l'anglais par Charles Grolleau.)

POÈME

LES ROCHERS

En Bretagne, l'hiver, par les matins de brume,
Les nuages ont l'air
D'unir à l'horizon, en un remous d'écume,
Le ciel avec la mer.

Les rochers de granit déchiquettent la côte :
Ou, jetés en récits,
Ils se cachent souvent, quand la marée est haute,
Et sont plus offensifs.

Ces rochers, pêle-mêle entassés, blocs énormes,
Partout le long des flots,
Donnent l'impression, par leur amas sans formes,
Qu'ils sortent du chaos.

D'un gris funèbre, avec le tichen comme hâle
Au bout de chaque écueil,
Ils sont toujours ourlés d'un bouillonnement pâle,
En liseré de deuil.

Ils s'étendent comme un paysage lunaire,
Au bord d'un astre éteint,
Sous la surnaturelle et blafarde lumière
De ce triste matin.

Gigantesques, surgis d'un demi-jour d'éclipse,
Ils prennent peu à peu
Des formes d'animaux nés de l'Apocalypse,
Pétrifiés par Dieu.

On voit le Dragon, la Chimère, la Licorne
L'Hydre et le Sphinx couché,
Qui demeurent, chacun, près de l'Océan morne,
Tel que Dieu l'a touché.

Et ces monstres, dans leurs carapaces de pierres,
Semblent plus monstreux
Par leurs clans figés, leurs faces sans paupières
Et les trous de leurs yeux.

Fantastiques témoins d'une époque abolie,
Dont fuit le souvenir,
Ils ont l'air de vouloir en prolonger la vie,
Pour nous faire frémir.

Mais la mer, plus ancienne, a gardé cette audace,
Comme aux temps du danger,
De se ruer sur eux, de flageller leur face,
De les désagréger.

Jour et nuit, sans répit, ardente, elle se lève
Prête pour son assaut ;
En ordre de bataille, elle assaille la grève,
Monte plus ou moins haut.

Ne se fatigue pas, ni d'être repoussée,
Ni de mugir en vain,
Acharnée à sa lutte ainsi recommencée,
Sans victoire et sans fin.

Dans le bondissement de leurs crinières blanches,
Les escadrons massifs
Des vagues en courroux jettent leurs avalanches
Par dessus les récifs.

Leur chevauchée arrive en tempête et se brise,
Charmante, sur le roc ;
Une mousse d'argent l'enveloppe et l'irise
Sous la force du choc.

La vague se retire en écumant de rage,
Mais pour reprendre élan ;
Puis, avec plus d'ardeur, de haine et de courage,
Revient battre son flanc.

Et c'est cela, — depuis des siècles innombrables, —
Qui jamais ne finit,
Le flot, s'il peut gagner aisément sur les sables,
Roule au pied du granit.

Or, l'écho retentit, au loin, dans la campagne,
Pendant les nuits d'hiver,
Du combat éternel des rochers de Bretagne
Et des flots de la mer.

Et l'homme qui l'entend, dans sa chaumière close
Tempes et cœur battants,
Sait que la vie et lui feront la même chose
Jusqu'à la fin des temps.

ANDRÉ DELACOUR.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

ANNIVERSAIRE POLONAIS

Ce fut le mois des anniversaires... Anniversaire fasciste en Italie, ce pays a besoin de fêtes et toutes les occasions sont bonnes : *panem et circenses* ; anniversaire, le dixième, de la République dictatoriale et kémaliste en Turquie ; et voici le quinzième anniversaire de la renaissance polonaise qui coïncide avec le 250e anni-

versaire de la bataille de Vienne, où le roi de Pologne, Jean Sobieski, délivra l'Autriche et l'Europe entière de la menace que les Turcs faisaient peser sur la chrétienté.

Depuis quinze ans qu'elle existe, la République polonaise a passé par bien des vicissitudes. Ce furent d'abord les premières années d'organisation, organisation difficile : une nation que les violences de la politique dynastique et les impérialismes conjugués de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse avaient divisée en trois tronçons qu'il s'agissait de ressouder. Les souvenirs patriotiques étaient aussi vivants à Cracovie qu'à Varsovie et à Posen, qui savait que son véritable nom était toujours Posnan ; mais le genre de vie et surtout les habitudes administratives et politiques étaient fortement devenus différents. Puis, ce fut le plébiscite en Haute-Silésie, où le germanisme vaincu menait par tous les moyens la suprême bataille ; puis le vote d'une Constitution calquée d'un peu trop près sur les Constitutions occidentales et particulièrement sur la Constitution française, d'une Constitution qui eût été pleine de dangers pour un peuple ayant une longue expérience politique, mais qui se révéla presque inapplicable chez une nation qui avait à faire l'apprentissage du suffrage universel et de la vie parlementaire, et tout cela sous la menace d'une attaque russe qui faillit jeter par terre tout le nouvel édifice. La guerre, l'invasion, l'armée rouge aux portes de Varsovie, qui fut délivré dans un sursaut national, auquel le général Weygand prêta le concours de son énergie et de sa science militaire. Puis, quelques années d'essai loyal de cette Constitution dont le libéralisme excessif devait aboutir à une impuissance parlementaire dont nous avons vu ailleurs aussi le lamentable spectacle. Enfin le coup d'état du maréchal Pilsudski et l'établissement d'une République autoritaire, dont les méthodes, vues de France, nous paraissent un peu brutales, mais qui étaient peut-être nécessaires à la défense et à la mise en ordre d'un pays profondément divisé.

Ce n'est pas ici le lieu de porter un jugement quelconque sur le gouvernement intérieur d'une nation qui supporte avec courage une crise économique universelle, mais particulièrement difficile dans un pays récemment restauré et encore en réfaire ; mais la portée des fêtes jubilaires de Varsovie est internationale, et la coïncidence de la victoire de Sobieski sous les murs de Vienne leur donne leur véritable signification.

En sauvant l'Autriche, qui devait la payer de tant d'ingratitude, la Pologne de Jean Sobieski sauvait peut-être la chrétienté et elle prenait ainsi la place que la France avait failli et avait voulu prendre. Au début du règne de Louis XIV, en effet, quand le jeune roi se considérait comme le premier souverain de l'Europe, — ce qu'il était du reste grâce à la politique des deux grands cardinaux, — il avait proposé aux puissances chrétiennes une sorte de croisade. C'était un projet familier à la diplomatie française depuis Richelieu. Le père Joseph en avait rédigé le plan qu'il avait adressé à toutes les Cours. Dans le même esprit Mazarin avait soutenu les Vénitiens en Crète dans leur lutte contre les Osmanlis. Louis XIV ne fit que continuer cette politique qui commençait à devenir traditionnelle, et son chargé d'affaires à Rome fut chargé, en 1662, de former une ligue contre le Sultan et de promettre au nom du roi que la France contribuerait à la cause commune plus qu'aucun royaume chrétien. En attendant, Duquesnes, Beaufort, Tourville, poursuivaient à outrance les pirates barbaresques et en purgeaient la Méditerranée comme autrefois Charles-Quint. Enfin, lorsqu'une première fois, en 1664, l'Empereur Léopold vit ses Etats envahis par les troupes de Kupruli Ahmed, le roi lui offrit contre l'ennemi commun une armée de 200.000 hommes. L'empereur craignit de si puissants et si nombreux auxiliaires ; il n'y eut que 6.000 volontaires français.

En 1683, la situation était changée. La France qui avait trouvé l'empereur parmi ses ennemis avait trop d'affaires sur les bras pour songer à aller défendre Vienne. C'est le roi de Pologne, Jean Sobieski, qui s'en chargea, plus par chevalerie que par politique, mais la Pologne entière se glorifiait de servir de rempart à l'Occident ; elle remplissait son rôle séculaire.

On pourrait sans trop forcer l'interprétation de l'histoire lui trouver un rôle analogue aujourd'hui. En 1933 comme en 1683, elle est au premier rang de la défense occidentale. Il ne s'agit plus de protéger l'Europe contre la vague des invasions venues d'Orient, puisque depuis la victoire polonaise contre les armées de la Russie rouge, celle-ci semble avoir renoncé à la guerre et même à la politique et a conclu avec la Pologne un pacte de non-agression, mais contre les formes nouvelles et particulièrement dangereuses du germanisme envahisseur. Le péril ne vient plus de l'Orient, mais du centre même de l'Europe.

*
* *

Pour le moment, c'est contre la France que la menace allemande est dirigée. La politique du chancelier Hitler est d'une perfidie brutale mais simple. Elle consiste à menacer, à provoquer la France, puis à lui offrir son amitié, sa collaboration pour une remise en ordre de l'Europe : sois mon frère ou je te tue. Le piège est trop grossier pour que jamais un gouvernement français puisse y tomber ; il s'agit de nous brouiller avec nos alliés naturels. Ceux-ci savent bien d'ailleurs qu'ils sont plus directement visés que nous. La revision des frontières de l'Est, la liquidation du « couloir polonais », la « délivrance » de Dantzig et de la Prusse orientale demeurent le premier article du programme de revanche que les véritables dirigeants du Reich ont formulé dès le lendemain de la paix de Versailles et dont ils n'ont jamais cessé de poursuivre la réalisation.

La Pologne reste donc le point le plus névralgique de l'Europe.

Comme en 1681, elle est le rempart de la civilisation occidentale à laquelle l'idéal racique de l'Allemagne hitlérienne est aussi opposé que jadis la Turquie conquérante, et c'est ce qui donne sa véritable signification au double jubilé que l'on célèbre à Varsovie. La Pologne a conscience de ce rôle, elle n'abandonnera aucun de ses droits et quand quelques rêveurs de la politique ont insinué que tout pourrait peut-être s'arranger si le couloir était restitué à l'Allemagne, la Pologne trouvant son accès à la mer grâce à un accord avec la Lithuanie, tous le pays s'est dressé contre une pareille éventualité ; mais elle aussi a conscience de ses difficultés et elle espère jouer son rôle pacifiquement. La partie est délicate. Elle exige autant de souplesse que de fermeté, elle exige surtout de la continuité dans l'action et c'est ce qui explique et justifie, dans une certaine mesure, le gouvernement autoritaire qui s'est imposé au pays.

*
* *

Il faut convenir que sur le terrain international celui-ci a manœuvré avec beaucoup d'habileté. Le rapprochement avec la Russie lui a donné la liberté d'action dont il avait besoin. Il en a profité pour pratiquer vis-à-vis de l'Allemagne une politique fermement conciliante qui a eu pour résultat d'adoucir singulièrement les manifestations antipolonaises du Führer à ses débuts. Dans un discours d'allure assez violente, comme toujours, qu'il a prononcé à Kœnigsberg, il a laissé passer cette phrase que les partisans d'une politique pacifique n'ont pas manqué de relever :

— Le national-socialisme — dit le Chancelier — rejette toute politique de modification des frontières aux dépens des autres peuples. Nous ne voulons pas de guerre pour rendre à l'Allemagne des « Allemands » qui ne veulent pas et ne peuvent pas l'être. Mais c'est avec un amour d'autant plus grand que nous restons attachés à ceux qui appartiennent à notre peuple, à ceux qui sont de notre sang et qui parlent notre langue.

On peut assurément voir là l'amorce d'un *modus vivendi* acceptable entre le Reich et la République polonaise. D'autre part, le voyage à Paris de M. Joseph Beck, ministre des Affaires Etrangères, a dissipé certaines équivoques et certains malentendus. En célébrant le quinzième anniversaire de la renaissance polonaise le gouvernement de Varsovie peut donc s'enorgueillir d'avoir maintenu la politique de son pays dans sa ligne séculaire et d'avoir travaillé au maintien de la paix. Il est toujours la dernière marche de l'est de la civilisation occidentale, il monte la garde, mais en même temps il cherche à exercer un rôle modérateur dont l'Europe fiévreuse d'aujourd'hui lui doit une grande reconnaissance.

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

OBSESSION OU ÉVASION

Le premier roman de M. Robert Bourget-Pailleron, *Champsecret*, attestait, et le second, *Le Pouvoir absolu*, confirmait que l'auteur était né romancier. Il a le don du récit, le sens de la réalité contemporaine et les curiosités d'un amateur d'âmes qui se plaît à pénétrer les pro-

[illegible] *L'Homme au Brésil*, [illegible]

blèmes qu'elles lui proposent et à saisir le pittoresque qu'elles lui présentent. Son troisième roman, *L'homme du Brésil*, nous offre une excellente occasion de faire à chacun de ces éléments sa part dans la réussite où ils se sont harmonieusement fondus.

Une histoire nous est contée, qui règle son mouvement sur l'allure d'un roman policier et nous entraîne à la suite d'un personnage mystérieux dont il s'agit de retrouver les origines et d'identifier la personnalité. Mais cet élément essentiel de l'intrigue n'est plus qu'un accessoire à l'intérieur du cadre qu'elle fournit. Ce n'est pas l'homme du Brésil qui est le personnage principal, bien que ce soit autour de lui que s'ordonne l'action. Le véritable intérêt de celle-ci est psychologique, car le véritable sujet est l'histoire d'un homme qui veut retrouver son fils et qui, depuis trente-cinq ans, a passé sa vie dans cette obsession. Julien Clément, un petit employé, s'est marié à vingt ans, contre le gré de son père, avec une Espagnole qui en avait dix-huit. Quelques années plus tard, elle l'a abandonné, emmenant avec elle leur fils, Claude. Plus tard, Julien s'est remarié et il a eu deux autres fils, sans cesser de penser à celui qui avait disparu et dont il n'a jamais pu retrouver la trace. Il a su que la mère était morte à Lisbonne, dans une maison publique du port, à l'usage des matelots. Qu'était devenu l'enfant ? Il l'a toujours ignoré et l'ignore encore. Mais, une fois de plus, une lueur l'attire, le fascine, et il la suit. Voilà le côté roman policier.

Un Clément, en effet, Juan Clément, est rentré du Brésil le 2 août 1914, jour de la mobilisation ; il a fait la guerre, il s'est fixé à Paris, mêlé aux affaires de commerce et de finance, où il a pris une place de premier plan. Le voici directeur de la banque Minerva, membre de maints Conseils d'administrations, lanceur de titres, en passe de devenir député et ministre : un de ces cas comme nous en a montrés l'après-guerre.

Naturellement, Julien Clément s'est imaginé que ce puissant personnage, dont tout le passé reste inconnu, pouvait être son fils. Il abandonne aussitôt la place qu'il occupait depuis des années dans une bonne librairie pour entrer, avec un moindre salaire, chez un de ces forbans qui vivent en marge de la finance, Pascal Hugon, dont une annonce dans les offres d'emplois a frappé son attention parce qu'elle pouvait offrir un aliment à sa chimère. L'indiscrète Gaumesdan, directeur de la *Finance Moderne*, demandait un employé, et Julien a vu aussitôt de quel avantage il pouvait être pour lui de s'embusquer dans un pareil poste d'observation. Là, en effet, on devait connaître les financiers, se mettre en rapport avec ceux qui les fréquentent, trouver des moyens d'enquêter sur eux, etc. Le mystère de cette existence a aussitôt fasciné Julien Clément et il s'est jeté tête baissée sur la première possibilité entrevue d'éclaicir le mystère qui le fascinait lui-même.

Le voilà dans la place et nous y voilà avec lui. M. Robert Bourget-Pailleron qui, dans *Champsecret*, nous avait fait un si piquant récit des luttes politiques au village, ne manque pas l'occasion, qu'il a cherchée et qu'il a su trouver, de nous peindre avec une ironique précision, des milieux de bourse et de presse financière. Pascal Hugon, son secrétaire Maurice Lecarpenterie que, pour abréger, il appelle Lecar, l'agence Thénard (enquêtes et renseignements), le journal de chantage, *les Banderilles*, et son directeur Malvernier, tout cela est peint de la manière la plus vive, en traits dont la justesse cruelle n'exclut pas une plaisante fantaisie. Et c'est le côté piquant des mœurs contemporaines.

Mais le talent de l'auteur va plus loin, jusqu'à ce fond d'humanité où un bon observateur finit toujours par toucher le tragique. Il y a quelque chose de tragique, en effet, dans cette obsession qui arrache un homme à la réalité de la vie pour le jeter dans une sorte de rêve pareil au délire. Ce que nous appelons ici obsession, la mode actuelle l'appelle évasion. Julien Clément obéirait donc, si nous adoptons ce langage, à un besoin d'évasion qui le détache de ses intérêts, de ses affections, de toute sa vie courante pour le lancer dans une vie imaginaire, à la suite du fils disparu dont il essaye en vain de reconstituer l'histoire et, plus pratiquement, de retrouver les traces. Ainsi orienté, il est devenu étranger à son propre foyer. Il ne s'intéresse ni à sa femme ni à ses enfants. Seul, le plus jeune de ses deux fils a quelque réalité pour lui, peut-être parce qu'il a sept ans, l'âge auquel l'autre lui a été enlevé.

Mais le dramatique n'est pas tout entier dans l'âme et la situation de Clément, dans sa vie personnelle et domestique : il est aussi dans l'aventure où il s'est engagé. Il n'a pu s'empêcher de faire ses confidences à Hugon, qui a vu aussitôt le parti qu'il pouvait tirer d'une pareille histoire et qui, pour attirer l'attention de Juan Clément, tout en se conciliant ses bonnes grâces, l'a immédiatement mis en belle place dans la galerie de portraits que son jour-

nal, par la plume du secrétaire de la rédaction, consacre aux « hommes du jour ». Il n'est pas besoin de dire que chacun de ces artistes est savamment composé de manière à produire l'effet que l'astucieux directeur cherche à obtenir. Juan Clément ne comprend rien à ce dithyrambe, plus propre à le compromettre qu'à le servir, et il entend bien ne donner aucune suite à cette manifestation intempestive. Mais cela ne fait point le compte de l'autre, qui appelle un compère à la rescousse, le Malvernier des *Banderilles*. Celui-ci, dans un venimeux écho, s'étonne de voir Juan Clément glorifié de la sorte, rappelle les débuts du directeur de la banque Minerva et insinue qu'il serait peut-être intéressant de remonter plus haut dans son passé. Hugon s'empresse de mettre cet écho sous les yeux de Juan Clément : l'affaire est maintenant amorcée. Il suffit qu'elle déroule logiquement ses conséquences pour déchaîner la catastrophe finale : la ruine morale d'un des heureux et des puissants du jour, dont la ruine matérielle ne peut manquer de suivre. Et c'est l'innocent Julien, toujours obsédé par sa chimère, qui aura été la cause initiale de ces désastres, dont la victime est celui qu'il croit son fils. Tout le tragique de cette situation éclate dans la scène où les deux Clément se trouvent en face l'un de l'autre, l'un avouant et s'excusant, l'autre stupéfait d'abord, puis indigné, furieux, hors de lui, secouant dans la rue le malheureux qui l'a abordé pour lui faire son aveu, le malmenant si fort que des passants s'assemblent, dont un, particulièrement scandalisé, s'approche pour lui dire : « Vous n'avez pas honte ! Il pourrait être votre père ! »

Il pourrait être votre père : Julien Clément entend ces paroles, qui n'ont pas été prononcées avec le sens qu'elles ont pour lui. Il en a entendu d'autres : celles de Juan l'appelant vieil imbécile, crétin, et lui reprochant d'avoir empoisonné sa vie : car les soupçons naissent maintenant, s'étendent, le prestige tombe, la confiance est ébranlée ; le président d'un de ses Conseils est déjà venu lui demander sa démission : il se voit perdu. Et le pauvre homme qui a préparé cette ruine n'a plus que la force de se traîner chez lui, où il tombe, épuisé, guéri pour aujourd'hui de sa chimère, qui reprendra demain, quand l'Agence Thénard lui fera savoir qu'elle est sur une nouvelle piste : un Clément, à Liverpool, auquel on ne connaît, non plus, aucune parenté. Ce nouvel espoir rallume dans ses yeux un rayon auquel sa femme se trompe, et courant vers lui, croyant qu'il se reprend à la vie, quand il ne fait que retomber dans l'obsession qui, seule, lui donne la force de vivre : « Mon Julien chéri, je suis bien heureuse. » Ironique pitié : telle est la note sur laquelle s'achève ce récit dont le réalisme est aussi pittoresque, la psychologie aussi humaine et vraie que le mouvement en est rapide, la forme piquante et la lecture pleine d'agrément. N'avions-nous pas raison de dire que M. Robert Bourget-Pailleron est un romancier ? Et n'est-il pas agréable de lire, de temps à autre, un roman qui ne se réclame ni de Freud, ni de la physiologie, ni de la sociologie, ni de la métaphysique, un roman qui ne prétend être ni une encyclopédie, ni une « somme », mais une simple histoire, bien contée, où le récit tient d'un bout à l'autre notre curiosité en haleine et nous entraîne si bien à sa suite que nous allons d'un trait jusqu'au dénouement sans même nous apercevoir qu'il n'y est pas, un seul instant, question d'amour ?

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

QUINZAINE FRANCO-BRITANNIQUE

Les nouvelles pièces à voir sont, d'un côté, celles de Shakespeare et de Mackenzie, et, de l'autre côté, celles de M. Sacha Guitry.

On joue Sacha Guitry aux Bouffes-Parisiens, à la Michodière et aux Variétés ; on joue Shakespeare à l'Atelier, Mackenzie au Vieux Colombier. On voit que, à lui tout seul, Sacha Guitry égale les deux auteurs dramatiques anglo-saxons. Ne concluons point pourtant que ce rapprochement doive être une comparaison.

La reprise de l'*Illusionniste* aux Variétés est particulièrement intéressante, parce qu'elle est, ainsi que sans doute le pense l'auteur lui-même, la plus symbolique de son talent et de sa manière.

Le premier acte, où l'on voit le grand comédien faire avec une maîtrise incomparable des tours d'escamoteur, montre assez l'étroite parenté qui existe, d'une part entre l'art théâtral et celui de l'illusionniste, d'autre part, entre le Sacha Guitry qui compose des pièces et le

Sacha Guitry qui fait des tours. Chacune de ses fantaisies n'est-elle pas dans le fond un « passez muscade ? » Et voici que ce symbolisme déjà ancien trouve aujourd'hui à la Michodière dans le titre d'une œuvre nouvelle et dans cette œuvre elle-même, une justification éclatante : *Un Tour au Paradis*.

Au premier acte, nous sommes dans une famille bourgeoise où la soirée traîne : séance de tables tournantes et la fantaisie toujours si directe, si proche de la vie, si joyeuse, si spontanée et si vraie de Sacha Guitry transfigure la banalité du fait. Les acteurs (en particulier Mme Huguette Duflos et l'irrésistible Victor Boucher), sont eux-mêmes emportés dans le jaillissement de ce comique et l'épanouissement de ce naturel. Leurs moindres gestes, leurs moindres mots font éclater des rires. Il n'y a pas de meilleur moment à passer à Paris qu'en écoutant le deuxième acte de la pièce de Jacques Deval, dont nous avons parlé la dernière fois, et ce premier acte de celle de Sacha Guitry. On remplirait une soirée merveilleuse en allant une demi-heure à la Michodière et en courant après au Théâtre de Paris.

L'impression de cette table tournante a été si forte sur le brave époux que représente Victor Boucher, que sa femme et un jeune avocat de leurs amis ont été obligés, pour le calmer, de lui faire absorber des pilules de somnifère. Il s'endort si profondément qu'il rêve : les deux actes suivants nous représentent son rêve. Il arrive au Paradis en habit noir et est accueilli par saint Antoine de Padoue qui le met au courant de la vie au Paradis et des gens qu'on y rencontre : Napoléon, Louis XVI... Simple dialogue entre les deux personnages destinés à nous montrer que le Paradis n'est pas drôle et que les nouveaux arrivés ne pensent qu'à s'en aller. Ainsi notre héros obtient-il de revenir sur terre. Sa présence au Paradis, vous l'avez deviné, était due à la méchanceté de sa femme et du jeune avocat qui l'ont empoisonné pour vivre heureux. De retour sur terre, il entre chez lui en valet de chambre, avec une barbe, et assiste aux épanchements amoureux de ses deux assassins. Enfin, au quatrième acte, il se réveille : tout cela n'était qu'un songe.

Il n'y a pas à discuter le dessein de Sacha Guitry, qui a été de se divertir et de nous divertir avec lui, dessein si parfaitement réalisé au moins pour moitié. Je me demande, en effet, si, dans la seconde partie — où l'effet est moindre — il [illegible] pas une raison technique à ce disparate. Il est difficile de faire admettre au spectateur que le songe se place sur le même plan que la réalité. Au temps des spectres, les spectres présentaient un caractère spectral. Il arrivait même, par une convention inverse de celle d'aujourd'hui, que le spectre ne fût visible que pour un personnage et pour le spectateur, alors que les autres personnages réels qui se trouvaient en scène étaient censés ne point le voir. Le cinéma a tout brouillé : on a pris l'habitude, en effet, de projeter sur l'écran les personnages réels et les personnages imaginaires, ce qui se produit dans la réalité et ce qui se passe dans l'imagination d'un héros par les mêmes procédés. Il serait nécessaire, au contraire, de donner une apparence illusoire, si j'ose dire, à tout ce qui n'est point réel. Dans les deux actes de Sacha Guitry, qui représentent la projection imaginaire de Victor Boucher, nous nous étonnons de retrouver telle que nous l'avons vue au premier acte et que nous la revoyons au dernier acte, Mme Huguette Duflos. Seuls ses propos nous paraissent inconsidérés et ses attitudes déraisonnables ; il eut fallu, semble-t-il, qu'une sensation directe nous révélât le caractère fictif de ces opérations.

Avouons que Sacha Guitry est bien précieux à tous les égards puisque ce songe du *Tour au Paradis*, nous achemine tout naturellement, par la transition la plus heureuse, à parler de l'auteur dramatique qui a fait le plus de place à l'imagination et aux visions dans son théâtre, Shakespeare, dont M. Dulin vient de monter le *Richard III* à l'Atelier.

Je n'ai pu assister qu'à la troisième représentation de *Richard III*. Le public était nombreux, déjà composé de spectateurs de toutes classes. Le succès pour la mise en scène et l'interprétation a été considérable, la pièce impressionnait fortement : à peine ai-je entendu autour de moi quelques réserves sur la difficulté de comprendre tous les secrets et toutes les machinations d'une telle famille. Rien n'est plus compliqué, en effet, qu'une tragédie shakespearienne, principalement celle-ci, et cela prouve que le théâtre n'exclut pas de la part du spectateur tout effort d'esprit à la condition que la peine qu'on se donne soit récompensée par l'émotion et le plaisir. *Richard III*, à cause de ces péripéties précipitées, n'est pas un des chefs-d'œuvre de Shakespeare. Il faut donc féliciter particulièrement M. Obey, l'adaptateur, de l'art avec lequel il nous a rendu accessible par quelques simplifications et par une accommodation constante, les violences et les soubresauts de cet ouvrage. Il faut non moins féliciter M. Dulin de l'art et

de la dépense qui lui ont permis de nous présenter une mise en scène tout à la fois si souple, si riche, si harmonieuse et qui donne de l'œuvre tout entière une impression si juste. L'Atelier vient d'accomplir là un effort qui fait honneur aujourd'hui à la scène française.

Au Théâtre du Vieux Colombier, que ranime l'industrieuse activité de M. Pitoeff, nous avons eu l'occasion d'applaudir la célèbre pièce de Mackenzie : *La polka des chaises*, traduite par Benjamin Crémieux. Benjamin Crémieux est un des esprits les plus avertis du mouvement des idées et des lettres dans le monde. Nous le remercions de nous avoir offert l'œuvre capitale d'un malheureux écrivain mort aux environs de la trentième année dans un accident. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que le traducteur ne se soit lui-même suggestionné durant le travail de sa traduction et n'ait vu dans la pièce un peu plus qu'elle ne révèle à la première audition. Sa préface, si j'ose dire, est plus vaste que l'œuvre. Mais comme cette préface contient à peu près toute la présente crise du monde, il reste encore beaucoup de choses dans la *Polka des chaises*, même si nous n'y retrouvons pas tout ce qu'a voulu y mettre l'esprit naturellement universel de Benjamin Crémieux.

Au vrai, nous nous trouvons en présence d'une tentative extrêmement heureuse et vivante pour rendre le désordre moral et même domestique dont souffre aujourd'hui la société britannique. Nous sommes dans une famille où tout ce qui faisait autrefois la solidité patriarcale a disparu. Le fils aîné, intelligent, cultivé, musicien, porte le désordre jusqu'en son organisme : c'est un gazé ; le souci de son poumon l'a rendu impropre à toute activité régulière et il se consume en définitive dans l'ennui et dans le cynisme. Le père a quitté la métropole pour venir s'installer en Pologne à la recherche d'un puits de pétrole : il s'est remarié. Sa nouvelle femme a une fille et un fils. Le fils resté le plus conformiste, travailleur et peu parleur, est allé jusqu'en Amérique pour se parfaire dans la pratique du business et a ramené une jeune Américaine, celle-ci à peu près semblable à toutes les jeunes Américaines qui ont traversé l'Atlantique.

Tous ces personnages vont, au cours de la pièce, danser une polka sentimentale aussi désordonnée que celle des danseurs véritables qui cherchent à s'asseoir quand ils sont dix sur des chaises qui sont seulement au nombre de neuf. La jeune fille Mary est amoureuse de son beau-frère Joseph qui ne l'aime pas, car il devient instantanément amoureux de la petite Américaine et il fait ainsi coup double de désespoir ; la jeune fille veut se tuer. L'Américaine veut s'en aller, lui-même va se noyer en sauvant sa victime et nous assisterons dans le dernier acte au départ attristé du père de famille qui a enfin trouvé le pétrole et qui a perdu son enfant. Le laborieux jeune homme, victime de sa première aventure sentimentale avec l'Américaine, suffit-il dans son désenchantement muet à symboliser la fermeté de l'âme britannique qui aura été ébranlée mais non défigurée ?

On voit donc que nous nous trouvons en présence d'une œuvre importante, pleine d'intentions, révélant des dons singuliers de vie et de mouvement. Peut-elle motiver la conclusion que le théâtre anglais se serait déjà engagé dans une voie capable d'ouvrir une perspective aux jeunes écrivains français ?

Je n'ai pas besoin de dire que M. Benjamin Crémieux n'a pas reculé devant cette conclusion. Il me paraît dépasser la réalité. Je suis obligé de reconnaître d'ailleurs que l'interprétation des deux premiers rôles dessert un peu la pièce : quels que soient en effet le charme et l'autorité de Mme Pitoeff, on ne saurait imaginer sous ses traits une Américaine évaporée ; à plus forte raison, M. Pitoeff ne convient-il en aucune manière au personnage du jeune Anglais désinvolte et cynique. Je ne fais pas seulement allusion à son accent qui pourrait, au contraire, prendre de la saveur dans le cas présent ; je lui reproche surtout toute la peine qu'il se donne pour prendre des intonations fausses et exécuter des gestes intempestifs. Il compose son rôle dans l'artifice au lieu de le jouer dans la vie. Ces réserves faites d'interprétation, il semble pourtant que la qualité principale de l'œuvre ne réside ni dans une composition ni dans une observation, ni dans un pathétique qui soient de nature à servir de modèle ; il y faut surtout admirer le don très précieux mais très naturel de l'humour : ce qu'il y a de meilleur dans la *Polka des chaises* est proprement britannique.

GASTON RAGEOT.

VARIÉTÉS

L'ATLANTIDE ET LES CHOTTS

Le fait est aujourd'hui scientifiquement acquis que l'Atlantide ne peut être placée au large des côtes atlantiques du Maroc. Des savants allemands, P. Borchardt, A. Herrmann, l'ont cherchée récemment sur l'emplacement des grands chotts tunisiens El-Djerid et El-Fedjaj. Par des arguments purement verbaux, en majeure partie d'ordre linguistique, le premier de ces savants s'est efforcé de montrer que le continent de l'Atlantide n'était autre que l'Afrique du Nord tout entière et que l'île d'Atlantide, où s'élevait le temple de Poseidon, était située au fond du golfe de Gabès, à l'embouchure des grands chotts, identifiée avec le fleuve Triton des géographes anciens. Les Egyptiens connaissaient l'Atlantide sous le nom de « région des arbres », habitée par les Kuick, et ceux-ci ne sont autres que les Zanèkes d'Hérodote, les Phéaciens d'Homère dont la ville Schéria était dans l'île d'Atlantide, 1.500 mètres en amont d'Oudreff, en rive droite de l'Oued Melah, c'est la localité actuelle de Tell-Gallal, la ville du Lait des Mille et une Nuits.

D'après A. Herrmann, ce site aux noms multiples, qu'il cherche du reste plus volontiers sur l'emplacement de la petite oasis de Rhelissia, sept kilomètres et demi au Sud-Ouest de Kébili, serait encore celui de la Tartessos des Hespérides. Mais ce savant s'est surtout appliqué à montrer que le chott El-Djerid était encore à l'époque historique, en communication avec la mer. Les profils du commandant Roudaire, où des niveaux marins se voient de part et d'autre du « seuil de Gabès », prouvent suffisamment cette communication. L'existence d'un cordon littoral à *Candium zdale* parle dans le même sens, et le fait que les ruines romaines sont toujours situées en amont montre qu'au temps des Romains les chotts étaient encore à l'état de lagunes.

Le géologue tunisien, M. Solignac, a donné, [illegible] la *Revue tunisienne* une critique [illegible] des théories allemandes. Il montre d'abord que les ressources minières de la Tunisie [illegible] correspondent pas plus à celles [illegible] on attribuait à l'Atlantide que l'intertilité actuelle du Sud tunisien, à l'état florissant de l'agriculture à l'époque des Atlantes. Une humidité plus grande, due à la présence d'une importante nappe d'eau intérieure, ne saurait suffire à rendre compte d'une telle transformation. Au surplus, cette nappe d'eau avait depuis longtemps disparu aux temps historiques.

Certes, il y a sur le pourtour du Djerid des dépôts à *Cardium*, dont l'altitude varie de 7 à 14 mètres au-dessus du niveau actuel du chott (lui-même situé à 19-22 mètres au-dessus du niveau de la mer), mais ces Coques ont des coquilles épaisses qui témoignent d'un milieu peu salé qu'évoque également la présence dans les mêmes dépôts de coquilles d'eau douce, Mélanies et Mélanopsides. On trouve aussi des Coques fossiles dans d'autres chotts sahariens : leurs nombreuses variétés, l'épaisseur très variable de leurs valves montrent que ces chotts avaient déjà leur individualité et, bien plutôt qu'une seule grande mer saharienne, formaient sans doute un réseau de dépressions anastomosées, en relation avec les lagunes sud-tunisiennes.

Cette époque de hautes eaux, M. Solignac est tenté de la rapporter au début du Quaternaire, moment où se produisit une élévation notable du niveau de la mer. Elle est, en tout cas, antérieure à l'époque, dite de la *Mer à Strombes*, à laquelle on fait généralement remonter l'homme chelléen, et dont les dépôts sont, dans l'île de Djerba, situés au-dessus des niveaux à *Cardium* et sont donc plus récents.

Le savant géologue montre enfin que le chott El-Djerid est établi dans une dépression d'origine tectonique, c'est-à-dire où les couches géologiques sont disposées en *cuvette*. Il était alimenté par des eaux artésiennes qui, aujourd'hui encore, conservent à l'état de boues les alluvions qui les ont envahies. Au contraire, le chott El-Fedjaj s'est formé sur l'emplacement d'un dôme, c'est-à-dire, d'un bombement des couches géologiques, déblayé par l'action de deux fleuves dont l'un coulait vers les chotts, l'autre vers la mer. Au terme ultime de cette érosion, les deux vallées ne furent plus séparées que par un col bas, puis formèrent un seul et même chenal par où pénétrèrent les eaux de la mer. Mais l'homme ne peut avoir conservé le souvenir de cet événement lointain, placé à l'aube de la préhistoire. Une fois de plus, il faut chercher ailleurs l'emplacement de l'Atlantide.

VAUFREY,
Professeur à l'Institut de Paléontologie humaine.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire littéraire

Études et découvertes salésiennes.

Les couvents conservent souvent des objets d'art qui risquaient de disparaître si ces maisons ne possédaient, au plus haut point, l'esprit de conservation et le respect des traditions. C'est ainsi que, grâce à l'initiative de M. le chanoine François Bosseboeuf, frère du savant archéologue tourangeau, un portrait de saint François de Sales vient, après une longue éclipse, de reprendre sa place dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Gatien de Tours, auquel il avait été donné en 1887, par le frère du général Hippolyte Lemault que les soldats de Lamarcière appelaient « Lemault l'arrière-garde », cause de son intrépide bravoure.

Ce tableau, qui par plus d'un trait, rappelle le célèbre portrait dit de Turin, représente le saint en buste, vêtu d'un camail violet foncé qui forme une bordure de boutons rouges. Il porte dans un angle, la date de 1615 et, au verso, cette inscription de la main de Gaston de Foras, fils de l'ami intime du saint : « *Je soussigné certifie que ce portrait est un véritable original tiré et tiré sur le propre personne de St François de Salles évêque et prince de Genève reçu à Dunessy en France par feu Messire Guillaume de Bernard seigneur de Foras mon père* ».

Mis en goût par cette importante trouvaille, M. Bosseboeuf a continué ses recherches et il a été assez heureux pour découvrir d'autres reliques du saint. Une lettre inédite datée d'Annecy, le 25 avril 1618 et la calotte de cuir, doublée de soie rouge qu'il portait « l'hiver à la campagne » ainsi que l'atteste le certificat d'authentifiant signé des premières Mères de la Visitation.

M. Bosseboeuf a consigné le résultat de son enquête dans une brochure, pleine d'érudition, *Mame, éditeur, Tours* où, à côté de l'historique du portrait et de la biographie de ses différents possesseurs, le lecteur trouvera sur les séjours de St François et de Mme de Chantal à Tours et la fondation du cinquante-septième couvent de la Visitation qui abrite de nos jours, les services de la Préfecture d'Indre-et-Loire, maints détails touchants.

Mais cette plaquette n'est pas l'unique contribution de la Touraine aux études Salésiennes dans ces derniers mois. Un érudit, doublé d'un philanthrope qui s'efforce d'intéresser la jeunesse aux solides lectures, M. Fabius Henrion, vient de rééditer *l'Introduction à la Vie Dévote*, d'après l'édition de 1619, « revue, corrigée, et augmentée par l'Auteur, durant ses premières » (Paris, *Mame, éditeur*). Car la pensée qui a inspiré cette réimpression n'est pas exclusivement d'origine chrétienne. M. Henrion voudrait que l'étude des textes de François de Sales fût inscrite aux programmes officiels de la Sorbonne entre ceux de Montaigne et de Malherbe. Dans ce but, il a fait prendre 1400 photographies sur le seul exemplaire actuellement connu de l'édition de 1619, conservé à l'abbaye bénédictine de Belmont, en Angleterre. Ainsi, pour la première fois, la pensée de Saint François, habillée des fleurs chatoyantes de la bonjacterie Glycera, apparaît dans toute son intégrité, et son enseignement qu'un autre devôt de l'évêque de Genève, M. Henry Bordeaux, comparait naguère à « l'échelle de Jacob qui du sol montait jusqu'à Dieu, et dont il rapprochait en souriant les échelons pour qu'on n'aperçoive pas trop la rigueur de l'ascension », entraînera de nouveau, les gens du monde sur les chemins de la Perfection.

JEAN WELLIN.

ROBERT D'HARCOURT. — *L'Éducation sentimentale de Gœthe* (1 vol. Armand Colin).

Observateur attentif, M. Robert d'Harcourt se penche sur l'enfance du génie ; il scrute la formation d'une sensibilité exceptionnelle, et c'est un véritable régal que de suivre avec lui « l'Education sentimentale de Gœthe ».

Voici d'abord la très bourgeoise famille du conseiller impérial Gœthe, le père solennel et guindé, la mère sensible et craintive ; voici le vieux Francfort avec ses rues étroites et sa tranquillité de surface où couvent parfois des drames inquiétants, et, dans ce cadre un peu rigide, un enfant éveillé, curieux, ardent à s'échapper de la maison paternelle pour regarder au dehors.

Les années d'enfance et de jeunesse s'écoulent sous nos yeux : duretés du collège, études privées, à la fois étendues et aisées pour cette intelligence, premières explorations de la vie à la faveur de l'occupation française, enfin, premier trouble du cœur : Gretchen, — l'humble et douce fille du peuple, qui prêtera plus d'un trait à l'héroïne de Faust, — et catastrophe sentimentale.

Puis, c'est le départ joyeux pour l'Université de Leipzig, l'ivresse ardente de la liberté, le premier amour : Kätchen, fille de l'aubergiste Schönkopf, et bientôt les tourments de la jalousie, la rupture, la maladie, la fuite...

Voyages

PIERRE HAMP. — *Les peuples des hommes, Mekkouh* (1 vol. Flammarion).

Dans ce récit d'un voyage au Maroc et d'une randonnée en pays insoumis, le Protectorat tout entier est dépeint sous le jour le plus révélateur. La spéculation sur les terrains, les dessous de la guerre au Tafilalet, les sauvageries mêlées aux voluptés des amours indigènes, la vénalité des cadis et des fonctionnaires, la diplomatie et la bravoure des officiers, cent tableaux vus et vécus animent une action où l'orgueilleux lainier roubaisien est menacé de l'ignoble mutilation... selon la coutume chleuh !...

Livres reçus au Bureau de la Revue

JEAN D'AGEN. — *L'Etincelle*. Figuière.

PAUL ANDRÉ. — *Le Miroir du Cœur*. A. Messein.

HENRI BOUCHET. — *L'Individualisation de l'Enseignement*. Alcan.

FINET-VALMER. — *Maîtres du Monde*. Flammarion.

C. BOUALÉ. — *L'Homme et ses Dieux*. Ed. R. Debresse.

L. BERTRAND. — *Le Livre de Consolation*. Fayard.

JEAN BRANZAT. — *A moi même ennemi*. Grasset.

MAURICE COURTANGY. — *L'Aventure du Prat, Pastoupès*. Figuière.

ALBAIS CROSNIER. — *J. de Maistre*. Desclée de Brouwer.

PIERRE CHAMPION. — *Jeanne d'Arc*. Flammarion.

R. P. CHARMOT. — *Esquisse d'une Pédagogie familiale*. Ed. Spes.

VICTOR COUDRON. — *L'égalité, Mesdames, laquelle?* A. Messein.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE. — *L'Eglise*. Denoël et Steele.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE. — *Choix de Poésies*. Fasquelle.

ANDRÉ DAVID. — *Rachilde, homme de lettres*. Nouvelle Revue critique.

ANDRÉ DAVID ET RACHILDE. — *Le Prisonnier*. Edit. de France.

ANDRÉ DAVID ET BACHELIN. — *La Vie d'une [illegible]*. Edit. de France.

EMMANUEL DORIGNY. — *La [illegible]*. A. Messein.

FERNAND DAUBRIN. — *A l'Unisson du Monde*. Le Divan.

ERNEST FOLNAHON. — *Les [illegible] de l'[illegible]*. Mercure universel.

GASTON FERRAND. — *Cypriens*. A. Messein.

G.-F. GRIGG. — *Le Crime dans l'[illegible]*. Librairie des Champs-Élysées.

GEORGES GOYAU. — *La [illegible] dans les missions*. Flammarion.

CHARLES GUEULLAL. — *L'[illegible] de Jésus-Christ*. Desclée de Brouwer.

EDMOND HERIOT. — *La [illegible]*. Hachette.

PIERRE HERSCH. — *De Moscou à Paris*. Renaissance du Livre.

JULES IVAN. — *La [illegible]*, 1914. *Le Problème des origines de la Guerre*. Rieder.

PAUL LEON. — *Les [illegible]*. Figuière.

MAURICE DE LA SIZERANNE. — *L'Amant de la Solitude*. Figuière.

JEAN MISTLER. — *L'Orient Romain*. Edit. Argo.

HERMENEGILDO VALDEZ. — *Introduction à l'[illegible]*. Figuière.

H. MANGIN-BACHRAZAUD. — *[illegible]*. Bouvin.

MAYNARD-GOSSIN. — *Le Cœur des [illegible]*. Edit. Vermant, Courtrai.

L. MOUSTIER. — *[illegible]*. Aux Armes de France.

JOSEPH NOLLENS. — *Mon [illegible] en Russie soviétique*. Plon.

LOUIS PELLIER et SAAD BEN ALI. — *Le [illegible]*. Œuvres représentatives.

PAUL REBOUX. — *Le Marché [illegible] et les [illegible]*. Flammarion.

MAX REGAT. — *Le Forçat*. A. Messein.

EDMOND SEE. — *Le [illegible]*. Edit. de France.

M. SANSES ET D. G. PANIEL. — *Le Frère du Capucin*. Figuière.

MARC SANGNIER ET VALBOUR. — *St Paul*. Flammarion.

JEUHLAT, SIMON. — *Le [illegible]*. Edit. Argo.

CAMILLE VALLAUX. — *[illegible] des Metz*. Alcan.

LUCIEN DE WAELTNE ET PAUL RENIER. — *Le [illegible]*. Edit. Vermant, à Courtrai.

CASIMIR DE WISZNIEWSKI. — *La [illegible] France*. L. Fournier.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN YOUGOSLAVIE

L'activité [illegible] en Yougoslavie est en plein développement [illegible]. Les résultats obtenus [illegible] un vif intérêt pour le travail [illegible] depuis. La guerre dans [illegible], et plus particulièrement à Belgrade, Durazzo [illegible] ces années, [illegible] dirigée vers les régions du Sud et des Balkans ont été entreprises en Serbie méridionale, [illegible] ont fourni un riche champ d'activité, attirant également l'attention de nombreux savants étrangers, qui portent à ces travaux un intérêt tout spécial. Au cours de la dernière décade, la Yougoslavie a su se placer, au point de vue archéologique, parmi les pays les plus célèbres dans ce sens, tels que l'Italie, la Grèce et l'Egypte. Les fouilles ayant été particulièrement fructueuses, nombre d'institutions archéologiques étrangères se sont empressées de développer une grande intensité dans leurs recherches en Yougoslavie. Ainsi, il y a lieu de noter l'activité de l'Institut archéologique allemand, dont les travaux sont concentrés aux environs d'Ohrid, ceux du groupe de l'Université de Harvard, au village de Starcevo, près de Pancevo, du groupe archéologique anglais au village de Vinca, près de Belgrade, et ceux du groupe archéologique danois à Solin, près de Split. Les travaux de tous ces groupes durent déjà depuis plusieurs années, et il est certain que de nouvelles institutions étrangères, attirées par l'attrait de ce champ d'activité, viendront bientôt se joindre aux groupes déjà existants.

L'importance des travaux archéologiques en Yougoslavie est due à sa situation géographique favorable et à la richesse de son terrain. Situé dans la vallée inférieure la plus riche du Danube et de ses affluents, ce pays avait représenté un des terrains les plus favorables pour l'homme préhistorique. La terre y était fertile, les forêts abondaient en gibier, les fleuves en poissons. Ses fleuves représentaient également les meilleures voies de communications. Toutes ces conditions ont contribué à peupler en la période préhistorique les régions danubiennes de la Yougoslavie. Suivant les affirmations des archéologues, la voie unissant l'Egée à l'Europe Centrale aux temps préhistoriques, longeait le cours du fleuve yougoslave, la Morava. Ces affirmations se trouvent renforcées par les résultats des fouilles de Starcevo, près de Pancevo, qui ont donné les plus anciens matériaux néolithiques et ceux de la céramique peinte, rappelant celle d'Egée. D'autre part, Vinca, aux environs de Belgrade, avait existé au cours de milliers d'années en la période préhistorique et après l'arrivée des Romains et, au cours de la période néolithique, avait développé une culture toute spéciale qui caractérise les contrées danubiennes yougoslaves. Les trouvailles y sont très stylisées, des plus divers types, qui ont été retrouvées par milliers. Il est intéressant de noter que les couches préhistoriques de Vinca ont une épaisseur de 10 mètres, ce qui veut dire qu'elles ne sont pas inférieures à celles des pays dits « classiques ». Plocnik, aux environs de Prokuplje, est également néolitique et ressemble beaucoup à Vinca; il renferme de nombreux éléments propres à l'Egée.

Il est évident que les mêmes conditions favorables en ce qui concerne la fécondité du terrain et sa situation géographique exceptionnelle au point de vue des communications, ont contribué au développement des contrées yougoslaves dans l'antiquité comme aux temps préhistoriques. Les voies ralliant l'Orient à l'Occident et le Nord au Midi s'y croisaient sous l'empire romain. Il en résulte toute une série de centres considérables et riches qui avaient en droit au monnayage. Nombre d'empereurs romains du IIIe et IVe siècle avaient été originaires des contrées appartenant aujourd'hui au territoire de la Yougoslavie. Salona, Siscia, Sidnium, Singidunum, Viminacium, Naissus, Scupi et Stobi ont été les lieux tout particulièrement connus dans l'antiquité en raison de leurs grandes richesses.

Ce n'est cependant qu'à Stobi, en Serbie méridionale, que des travaux intenses ont été poursuivis après la guerre.

Ces recherches ont donné des résultats sensationnels. Un ancien théâtre en marbre du type grec y a été découvert, ainsi que plusieurs basiliques en marbre, spécimens de beauté de l'art plastique grec remontant à la première ère chrétienne, et de riches maisons aux sols de mosaïque, renfermant un grand nombre de statues antiques en bronze et en marbre.

A Salona, ont été retirés des monuments datant de la période transitoire de l'ère antique à l'ère chrétienne. Ces objets indiquent que ces régions, faisant actuellement partie du Royaume de Yougoslavie, avaient été le berceau de l'art chrétien, ce qui paraît tout naturel si l'on prend en considération que c'est précisément en ces lieux que se trouvait, autrefois, le siège principal de l'empire romain.

Un très grand nombre de tombeaux archaïques, renfermant une quantité d'objets en or et en bronze d'une grande beauté, appartenant à l'art grec, ont été découverts à Trayeniste, près d'Ohrid. La ville d'Ohrid elle-même représente un certain intérêt en raison de la forteresse de Saint-Erasme, datant de l'époque transitoire de l'ère macédonienne à l'ère romaine.

Il faut dire pour terminer que, malgré la brièveté des travaux — trois ans à peine — et la modicité de ses ressources, l'archéologie yougoslave a donné des résultats plus que satisfaisants. Les musées ont été enrichis de collections de premier ordre et la science de découvertes nouvelles. Il est impossible de donner des explications sur les relations préhistoriques entre l'Egée et l'Europe centrale sans se livrer à des études sur la Yougoslavie. Les époques illyrienne et macédonienne, ainsi que l'époque transitoire de l'ère antique à l'aube du christianisme sont le mieux représentées en Yougoslavie. Malgré les recherches déjà effectuées, la terre y renferme des richesses archéologiques inépuisables. Au cours des quatre dernières années, les archéologues travaillant dans le bassin danubien ont visité à deux reprises la Yougoslavie et, vers la fin de septembre, un groupe considérable d'archéologues étrangers a également fait un séjour en Yougoslavie, visitant les musées et les localités intéressantes au point de vue archéologique. Ce groupe était composé d'un grand nombre de savants venant de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, du Danemark, des Pays-Bas, d'Autriche, de Suisse et de Hongrie. Ceci montre que les archéologues étrangers s'intéressent vivement aux fouilles et aux récentes découvertes archéologiques de la Yougoslavie.

LA QUINZAINE COLONIALE

La présence de M. Albert Sarraut à la Présidence du Conseil assure à la cause coloniale quelque prépondérance dans la méditation de la politique d'ensemble. Ainsi que l'a fort bien souligné dans « La Dépêche Coloniale » un jeune écrivain antillais de bel avenir, M. Eugène Simoneau, c'est par des idées et un élan d'homme d'Etat impérial que M. Sarraut a triomphé dans la séance très dure de la première bataille au Palais Bourbon. Sa plus haute valeur est dans son sens exercé des droits et des devoirs de la Grande France.

Le choix de M. Pietri comme Ministre des Colonies a généralement plu. Emmené de vive M. Dalimier quittée malgré lui la rue Oudinot où il préparait une action importante, on a été du moins heureux de retrouver là un homme qui y avait déjà bel et bien travaillé, avec patience mais aussi avec prévoyance. C'est, notamment, à M. Pietri que les Colonies doivent les lois de protection qui ont sauvé les plantations de caoutchouc, de café, de manioc, de sisal, etc., en créant les Caisses de compensation. On espère ferme qu'il étendra à l'arachide et à d'autres produits la plénitude de sa tutelle.

Il a tenu, dès son arrivée, à maintenir, consolider et développer les œuvres d'information et de propagande que M. Dalimier avait créées et confiées à M. Truitard. Ce haut fonctionnaire, discret mais énergique, érudit et doué des dons du chef, reste à la tête de ce service appelé à prendre la plus sérieuse importance. Il ne se bornera pas seulement à assurer la liaison quotidienne avec les divers organes de la presse parisienne : il publiera, dans le bulletin hebdomadaire tout récemment institué par lui des documents de toute nature dont l'exactitude sera officiellement garantie, fait précieux pour les journaux et Revues; il reprendra les recherches bibliographiques amorcées durant l'Exposition Coloniale et qui, une fois terminées, prendront la forme d'un livre maniable et accessible au public ; il aura recours aux documents des Parlements étrangers qu'on dépouille à la Chambre et publiera des comptes rendus des délibérations coloniales des divers Parlements ; il opèrera une efficace liaison avec le service de presse du Quai d'Orsay où arrive chaque jour une importante documentation sur les Colonies étrangères.

Au cours de sa première réception hebdomadaire des journalistes, M. Pietri a précisé que, contrairement à ce qui s'était passé jadis, le sous-Secrétaire d'Etat serait chaque jour appelé à collaborer étroitement avec le Ministre pour toutes les questions du Département. On sait que la fonction de sous-Secrétaire d'Etat est tenue par M. Auguste Brunet, député de La Réunion, ancien Gouverneur général, qui avait déjà été le bras droit de M. Steeg rue Oudinot : la nouvelle méthode va ajouter à son action et à son crédit une autorité universelle qui achèvera de consacrer sa compétence étendue et son tact diplomatique, de les vouer à un poste ultérieur de Ministre. M. Brunet est, de plus, un poète du talent le plus mêlé et exquis, de la lignée de Léon Dieux, de Francis Jammes et d'Henri de Régnier ; il est aussi chaleureusement apprécié dans le monde littéraire que dans le monde politique ; et on le presse d'ajouter à son délicieux « Exil doré des Iles » un recueil de toutes ses poésies éparses dans tant de Revues.

Le gouverneur général Cayla vient d'arriver à Paris, précédé de l'admirable discours qu'il a tout récemment prononcé aux Délégations Economiques et Financières. Celui-ci est des plus substantiels. Il n'affirme pas seulement la politique la plus originale et hardie de collaboration franco-indigène dans un pays où quelques années auparavant le Malgache était de considéré comme un incorrigible paresseux et un rétrograde invétéré ; il déploie les résultats obtenus par une politique de grands travaux publics poussée avec crânerie en pleine crise. Cette année même, le 10 octobre, un paquebot des Messageries Maritimes, « Le Maréchal-Joffre », a, pour la première fois, accosté bord à quai à Tamatave devenu enfin le grand port — qui était indispensable à une grande Colonie. On le doit à la décision, à l'énergie, à l'emplacement de vues de M. Cayla qui s'est attesté, en trois ans, un grand Gou-

vernous, le disais, dans une récente chronique, quelle protection il accordait aux lettres et aux arts : la reconnaissance des écrivains, des peintres, des sculpteurs et des graveurs qui ont séjourné dans la Grande Île merveilleuse, ajoute à son prestige.

— Dans la littérature coloniale il faut distinguer, cette primeur de le roman saharien. La terre noire, de René Pottier et Saad ben Ali, à qui l'on devait le très joli roman « Aïchouch la Djellabie ». Voici tout à fait lancé dans la littérature le Sahara, sur lequel M. Robert Raynaud (« Le roman du Sahara »), et Canuë (« L'Appel au désert »), Magali Boisnard et E.-F. Gautier ont, depuis quelques années, donné des œuvres de tout premier ordre. Et cela coïncide fort heureusement avec le grand effort administratif et touristique décidé par M. Carde pour le lancer dans le tourisme d'hiver. La puissance coloniale ne s'assure et se consolide que par une méthodique complexité d'efforts où la contribution de la littérature et des Revues littéraires est du plus haut prix, étant de la qualité la plus désintéressée et du plus long rayonnement.

JEAN LEFRANÇOIS.

BULLETIN MARITIME

PROLONGATION SUR LE JAPON DE LA LIGNE MARITIME FRANCE-EXTRÊME-ORIENT

On se souvient qu'en août 1930, les Messageries Maritimes, à la demande du Ministère de la Marine Marchande et dans un but d'économies, avaient reporté à Shanghaï le terminus de la ligne Marseille-Extrême-Orient, qui était jusque-là Yokohama. Les inconvénients graves de cette mesure ne tardèrent pas à se manifester : aussi a-t-on été heureux, dans tous les milieux que touchent les questions maritimes, d'apprendre que les Messageries Maritimes, à partir du présent mois de novembre, prolongeaient leur service sur le Japon comme par le passé, et, de plus, amélioraient ce service en accélérant la vitesse.

Voici d'ailleurs le détail de cette amélioration :

Pour compter du départ de Marseille du 3 novembre dernier, le service sur la ligne postale Chine-Japon des Messageries Maritimes, a été amélioré de la façon suivante :

Les nautonaphtes « Aramis » et « Félix Roussel » effectuent les parcours Marseille-Shanghaï et vice-versa à la vitesse de 15 nœuds. Le trajet de Marseille à Saïgon accompli par ces deux nautonaphtes sera de vingt-trois jours et celui de Marseille à Shanghaï de trente-et-un jours.

Les autres navires de la ligne effectueront les mêmes parcours à la vitesse de 11 nœuds. Il sera fait exception, toutefois, pour le « Porthos » qui ne dépassera pas [illegible].

[illegible] « Kobé » en reprise avec tous les navires, sauf avec le « Porthos ».

[illegible] Pétang sera supprimée à l'aller comme [illegible].

Comme nous l'avons dit plus haut, ces nouvelles dispositions ont été mises en application à compter du départ du 3 novembre qui est celui du « Félix-Roussel ».

Au voyage d'aller, l'arrivée des navires à Saïgon se fera donc, soit le dimanche « Aramis » et « Félix-Roussel », soit le lundi tous les autres navires sauf le « Porthos », soit le mardi « Porthos ».

La durée de l'escale de Saïgon, au voyage d'aller, sera réduite à quarante-huit heures.

Au voyage de retour, l'arrivée des navires à Saïgon se fera le vendredi, comme actuellement, et leur départ pour la France aura lieu soit le dimanche pour tous les navires sauf le « Porthos », soit le lundi pour le « Porthos ».

Les paquebots de la ligne postale de l'Indochine de Marseille à Haiphong gagneront un jour sur leurs horaires tant à l'aller qu'au retour. Leur arrivée à Saïgon, à l'aller, se fera le jeudi au lieu du vendredi et leur départ pour la France aura lieu le jeudi au lieu du vendredi. La touchée à Madras, à l'aller, se fera avant celle de Pondichéry, pour gagner vingt-quatre heures.

Les horaires du paquebot « Claude-Chappe » seront remaniés en conséquence de façon à assurer la correspondance avec les paquebots de la ligne postale le Chine-Japon, à l'aller comme au retour.

Le « Félix-Roussel » touchera Colombo le 19 novembre et Saïgon le 26 du même mois. Il accomplira donc, en sept jours, la traversée Colombo, Singapour, Saïgon qui, jusqu'ici, demandait huit jours et demi avec l'escale de Penang. Ce qui est une amélioration intéressante.

Au retour, la durée du séjour dans les eaux extrêmes orientales ne se trouve pas augmentée, malgré la prolongation sur le Japon, et le départ de Shanghaï pour ce voyage reste fixé au 16 décembre.

Par contre, le départ de Saïgon se trouvera avancé d'un jour : 24 au lieu de 25 décembre et l'arrivée à Marseille est prévue pour le 15 janvier, au lieu du 18.

D'autre part, les Messageries Maritimes reprennent Nouméa comme tête de ligne de leur service du Pacifique austral, qui est remanié de la manière suivante

La voie de Panama comportait neuf voyages annuels, c'est-à-dire un vapeur tous les quarante-cinq jours. Dorénavant, six voyages seulement seront effectués dans ce sens. Les vapeurs « Astrolabe », « Boussole » et « Recherche », dont la vitesse est de 9 nœuds, sont enlevés de cette ligne, à laquelle sont affectés le « Ville-de-Strasbourg », le « Ville-d'Amiens » et le « Ville-de-Verdun », d'une vitesse approximative de 11 nœuds. Ces six voyages sur la ligne de Panama donneront une rotation d'un voyage tous les soixante jours.

La ligne de Suez qui, jusqu'ici, s'arrêtait à Sydney, est prolongée jusqu'à Nouméa. L' « Eridan », le « Céphée » et le « Commissaire-Ramel » de cette ligne, escaleraient donc tous les soixante jours dans ce port, alternativement avec ceux de la voie de Panama. La Nouvelle-Calédonie aurait ainsi douze touchées par an, soit un voyage par mois, et deux voies maritimes dans deux sens opposés sur Marseille.

On ne peut que se féliciter de ces deux mesures importantes.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 23 71e ANNÉE 2 DÉCEMBRE 1933

L'ART POUR L'ART ET THÉOPHILE GAUTIER (1)

Depuis un siècle déjà, on se sert de la formule « *l'art pour l'art* », et on l'accole volontiers au nom de Théophile Gautier. Parfois on attribue au bon Théo soit la paternité de cette formule et des théories qui se groupent autour d'elle, soit la vogue que de telles idées reçurent dans divers groupements de peintres ou de littérateurs.

Allons à l'essentiel, et tâchons de nous mettre au point de vue même qui fut, le plus souvent, celui de Théophile Gautier.

Dès sa jeunesse, avant ses vingt-cinq ans (1836), il avait pris position contre les théoriciens et les demi-artistes qui voulaient astreindre l'art au service d'idées sociales, économiques, moralisatrices, philosophiques ou « utilitaires ». Avant de publier *Mademoiselle de Maupin* (1835) et les pages lyriques où il célèbre le culte de la Beauté ; avant même d'improviser l'éblouissante, paradoxale et fantaisiste *Préface* (mai 1834), il avait déclaré en 1832, au début d'*Albertus*, deuxième recueil de ses *Poésies* :

« Quant aux utilitaires, utopistes, économis-
« tes, saint-simonistes et autres, qui lui deman-
« deraient (à l'auteur) à quoi cela rime, il ré-
« pondra :

« Le premier vers rime avec le second, quand
« la rime n'est pas mauvaise, et ainsi de suite.
« — A quoi cela sert-il ?
« — Cela sert à être beau... »

On le constate : aux raisonnements qui se croient sérieux et aux lourdes divagations des « Saints-Simonistes et autres », notre Théo, dès ses vingt et un ans, répond par une nasarde et une pirouette. Pour lui, de telles théories ne sont que bavardages et billevesées, car il est tout à sa conviction d'artiste : le Beau d'abord. — La Beauté, voilà sa foi d'artiste et de poète.

Il n'a rien d'un philosophe professionnel. Il se soucie peu des abstractions et des systèmes. Devant un beau tableau, il l'admire, il s'enthousiasme, il se met en sympathie avec l'auteur. Ensuite, quand il réfléchit sur son émotion d'ordre plastique, quand il cherche à la traduire avec des mots et à trouver des équivalents sur le plan littéraire, il semble refléter, selon les jours, des conceptions différentes, et fait bien peu d'efforts pour les unifier. Alors, il laisse dans l'ombre ce qui lui plaît moins, et il met en lumière ce qui paraît plus acceptable.

Une telle adaptation spontanée est surtout vi-

1. M. Adolphe Boschot a déjà publié plus d'une étude sur Théophile Gautier. Dans un volume, qui paraît ces jours-ci, il fait revivre, avec agrément et pittoresque, la figure du « bon et grand Théo » ; ce récit résulte de nombreux documents inédits.

D'après des articles de Gautier, enfouis dans des journaux d'autrefois, M. Adolphe Boschot a notamment retracé le rôle de ce grand critique d'art. A ce propos, voici quelques pages sur « l'art pour l'art et Théophile Gautier ».

sible lorsqu'il écrit, non plus à propos d'une œuvre d'art, mais après la lecture d'un livre de critique, d'histoire, ou de théorie. Examinons ces cas divers. Par exemple, en 1848, quand il décrit longuement les cartons des fresques projetées par Chenavard pour le Panthéon de Paris, Gautier semble approuver les intentions philosophiques et allégoriques du théoricien lyonnais ; et celui-ci est bien plus « penseur » que peintre. — En 1847, quand Théophile Gautier rend compte des *Réflexions et menus propos de* Töpffer, il pense à peu près comme ce bon génevois, qui est tout ensemble réaliste et platonicien ; toutefois Gautier le tire du côté de l'idéalisme et du Beau absolu. — A la veille de 1870, quand il rend compte de la *Philosophie de l'Art*, publiée par Taine, il semble accepter la méthode de cet éloquent essayiste, sans trop faire sentir que ce savant ou plutôt ce rhétoricien, range de petits faits dans des casiers parfois factices, sous des étiquettes sans nuances, et aussi, à force de parler de ce qui entoure et « conditionne » un artiste, arrive à supprimer l'artiste même.

Dans ces trois cas, Théophile Gautier découvre, ou sent d'instinct, que chacun des trois groupes d'idées auquel pense soit Chenavard, soit Töpffer ou Taine, contient une part de vérité ; et Gautier la met en lumière. On serait donc un historien inexact ou tendancieux, si l'on prenait des phrases dans l'un ou dans l'autre de ces trois articles, si on les séparait d'autres phrases fort différentes, et si on les présentait, ainsi découpées, comme une expression d'ensemble de l'harmonieuse pensée de Gautier.

Quand il s'agit de Taine et de Töpffer, Gautier doit parler de livres sur l'art, et non plus d'une œuvre d'art ; et quand il s'agit des cartons de Chenavard, il doit parler des intentions ou des idées de ce peintre philosophe, beaucoup plus que de leur réalisation plastique, laquelle n'est encore qu'à l'état de projet. — Ainsi, dans ces trois cas, Gautier est amené à considérer les *à côté de l'art*, bien plus que l'œuvre d'art elle-même.

Devant les œuvres, il pense surtout à elles et à l'auteur qui les a créées. Qu'on relise ses pages lyriques à propos d'un marbre antique ou d'un Titien, d'un Véronèse, d'un Corrège, d'un Ingres ou d'un Delacroix... Alors Gautier conçoit tellement en artiste et en poète, qu'il fait lui-même œuvre d'art. Il transpose l'œuvre plastique en un poétique équivalent : il semble décrire, mais surtout il évoque, il suggère. Sa prose de critique-poète, il la vivifie par une émotion qui devient créatrice. Alors les théories s'évanouissent, disparaissent. Il se soucie très peu de la littérature, de l'esthétique, de la philosophie, des idées sociales ou politiques, des souvenirs historiques ou des sous-entendus anecdoctiques, que l'on peut remuer à propos des œuvres. S'il en était besoin, le fâcheux exemple d'un Diderot, qui tira Greuze, excellent *peintre de morceaux*, vers de fades et « bourgeoises » imageries, suffirait pour donner à notre romantique et à notre admirateur de l'antiquité, la haine de toute critique phraseuse, littératurante, — c'est-à-dire *non artiste*.

Gautier (nous insistons, car on l'oublie) est artiste et poète : il ne pense pas de la même manière qu'un philosophe. Il ne détache pas sa pensée du flot des contingences journalières ; il ne cherche pas à l'abstraire, à la généraliser, afin de la coordonner et de la construire en système, *more geometrico*. Mais Gautier, en artiste et en poète, se livre d'abord à son impression ; puis, l'instant d'après, ce qu'il note dans sa mémoire ou ce qu'il écrit, c'est une *idée-sentiment*, adhérente encore à cette impression.

Pourtant, sous ce flot mobile des *idées-sentiments*, dans lesquelles ce qui est intellectuel est dominé par ce qui est sensible, mais qui ont l'avantage de rester tout près de la réalité même, on découvre un élément à peu près stable, car Gautier le retrouve fréquemment dans sa pensée, sous forme d'idée familière, habituelle ou spontanée, — sorte d'idée-couplet, ou idée-fixe, ou *leit motiv*. Cette idée surgit en lui, dès qu'il fait effort, en artiste, pour penser un peu. Nous avons déjà dit que cette idée coutumière, avec le cortège qu'elle suscite, correspond à un mot qu'il utilise souvent : le mot *microcosme*. Lui-même, pense-t-il, il est un microcosme ; tout homme, tout artiste est un microcosme plus ou moins riche. Par ce mot, Gautier entend non seulement ce que chaque homme est lui-même, mais aussi ce qui l'entoure à l'ordinaire, le pénètre et le nourrit continuement. Si bien que cela n'est pas sans correspondre à ce qu'on désigne par les mots de race, milieu, école d'art, habitudes sociales, et autres termes marquant les influences que subit l'individu.

Dès lors, on pressent comment la théorie de l'*art pour l'art* peut intéresser, ou ne pas intéresser, le cerveau de Théophile Gautier. Pour lui, écrire ou prononcer les mots *l'art pour l'art*, c'est surtout employer une formule commode. Il l'utilise le plus souvent pour revendiquer les droits de la beauté et l'indépendance de l'art.

lorsqu'il les sent menacés soit par les idées « utilitaires » des saint-simoniens, par les théories de Lamennais ou du socialisant Proudhon, ou par les aspirations d'un peintre-philosophe comme l'Allemand Cornelius... Ceux-ci, plus « penseurs » qu'artistes, tendent à attribuer, dans l'œuvre d'art, une trop grande importance à des éléments qui ne sont pas l'art même : ils oublient que la peinture est surtout forme et couleur, et qu'elle agit d'abord sur l'œil du spectateur par des qualités plastiques. Pour répliquer à leurs théories ou à leurs œuvres, Gautier peut utiliser les mots *l'art pour l'art*. En réalité, cela veut surtout dire : plus d'art, et moins de philosophie, moins de prêche moralisateur ou « utilitaire » ; — plus d'art, et moins de revendications sociales ; — plus d'art, et moins de photographie réaliste ou moins d'esprit anecdotique. Mais cela ne va pas jusqu'à signifier : faites de l'art uniquement formel, et proscrivez absolument l'émotion ou la pensée. En effet, si l'art n'est plus animé par une âme d'artiste, il tend à ne plus être qu'un artifice d'école, un procédé de cénacle, une recette d'exécution. Or l'art véritable, celui des maîtres et qui reste vivant à travers les siècles, comporte une intime fusion de la beauté et de l'expression.

Gautier ne peut donc pas prendre la formule *l'art pour l'art* dans un sens exclusif ou restrictif. Il ne lui accorde aucune valeur absolue, parce que la réalité vivante, âme humaine et monde extérieur, échappe à toutes les formules. Il dirait, comme son Shakespeare qu'il a tant relu : « Il y a plus de choses sous le ciel qu'il n'y en a dans votre philosophie ». Gautier n'oublie jamais ce qu'il y a de complexe en tout. Devant une œuvre, ce qui l'intéresse le plus, c'est l'œuvre et l'artiste, — c'est l'artiste s'exprimant par l'œuvre. Il pense au *microcosme*, — ou, plus simplement, à l'originalité, au génie même de chaque artiste-poète.

Dans les suspectes et inconsistantes *Confessions* d'Arsène Houssaye, on lit un propos de Gautier qui nous semble plein de sens et fort révélateur. Le papillotant Arsène l'a rapporté sans même s'en apercevoir. Aussi bien la scène se passait dans un entourage auguste et devant Napoléon III. Donc quelqu'un disait à l'Empereur :

— « Sa Majesté a raison, le monde se renouvelle. Tous ceux qui tiennent une plume se doivent aux idées de leur temps ».

— « Il n'y a point d'idées, dit *sentencieusement* Théophile Gautier. Qu'est-ce que les idées ?... *La vérité marche dans un cortège de sentiments.* »

Nous soulignons quelques mots, à cause de leur importance. Ici le bon Théo ne plaisante plus : il est grave, il paraît *sentencieux*. Et il dit, en passant, une chose profonde : il pense comme Pascal, et comme nos récents philosophes. « Tout notre raisonnement, écrivait Pascal, se réduit à céder au sentiment... Les raisons me viennent *après*... » Et nos philosophes nous disent que la raison, ou le plan intellectuel, est comme une mince pellicule sur tout notre subconscient... Gautier, à sa façon et avec son vocabulaire, pense de même : il se fie donc surtout à ses intuitions d'artiste et de poète ; mais il attache peu d'importance aux formules abstraites : « *La vérité marche dans un cortège de sentiments.* »

Pour Gautier, la formule *l'art pour l'art* n'est qu'une formule : il a une culture trop abondante et trop diverse pour se faire le prisonnier d'aucune formule. Il reste le champion de l'art sous toutes ses formes. Mais il ne met pas toutes les œuvres sur le même plan, dans son admiration et dans son amour. — S'il utilise la formule l'*Art pour l'art*, c'est afin de défendre, contre des œuvres adultérées par des éléments adventices et dans lesquelles l'art n'a plus qu'une part diminuée, les grands chefs-d'œuvre où la Beauté, intimement unie au caractère et à l'expression, conserve la part qui lui convient, c'est-à-dire la part souveraine.

ADOLPHE BOSCHOT,
Membre de l'Institut.

"LES NOBLES DAMES"
LA DUCHESSE DE HAMPTONSHIRE

(Nouvelle)

Il y a quelque cinquante ans, celui qui était alors le Duc de Hamptonshire, le cinquième du nom, était incontestablement seigneur et maître dans son comté et particulièrement dans les environs de Batton. Il descendait de la grande et ancienne famille des Saxelbye dont, avant leur anoblissement, la ligne mâle avait compté de nombreuses célébrités dans la chevalerie et

le clergé. Un historien local zélé aurait occupé toute une après-midi à déchiffrer les nombreuses effigies et devises gravées en l'honneur de leur mémoire sur les plaques d'airain, les tablettes, les pierres tumulaires de la nef de l'église paroissiale. Quant au Duc, il n'appréciait que peu l'attrait de ces anciennes chroniques de pierre et de métal, même de celles concernant ses propres origines. Il leur préférait de beaucoup les divertissements peu relevés et quelque peu désuets qu'il avait sous la main. C'était un homme qui pouvait, à l'occasion, clore d'un bon coup de poing la bouche d'un de ses vassaux, et ergotait d'un ton bourru avec le curé sur les mérites d'un combat de coqs ou d'une course de taureaux.

Son aspect personnel était quelque peu impressionnant. Il présentait le teint cuivré d'un tronc de hêtre. Sa carcasse était robuste, bien que légèrement courbée. Il avait une grande bouche. Il tenait à la main un bout d'arbre rugueux en guise de canne de promenade, sauf les jours où il se munissait d'une serpette pour couper les chardons sur la route. Son château était situé au centre d'un parc encadré partout sauf au sud d'ormes touffus, et quand la lune brillait, la pierre éblouissante de la façade, sur un rideau de rameaux épais, apparaissait, vue de la grande route éloignée, comme une large tache blanche sur un fond noir. Quoique dénommé château, la demeure n'était que peu fortifiée et avait été construite avec un souci plus grand de l'aménagement intérieur que telles forteresses crevassées méritant proprement le nom de châteaux. C'était un édifice à créneaux posé comme un échiquier sur le sol, orné de prétendus bastions et machicoulis, qui masquaient un troupeau de cheminées également crénelées. Dès l'heure vermeille du matin quand les serviteurs glissaient dans les corridors comme des fantômes, lorsque les rayons du soleil perçant à travers les volets, animaient les regards et les sourires des portraits d'ancêtres, douze ou quinze minces filets de fumée bleue s'élançaient du sommet des cheminées, étalant leur nappe légère et flottante dans le ciel. Tout autour de là s'étendaient dix mille acres de terrain excellent, riche, soigné, semé de pelouses et de clairières, visibles des fenêtres du château et aboutissant à des terres labourables dont les séparait des yeux trop curieux, un ingénieux système de plantations.

A un certain degré au-dessous du seigneur de ces lieux venait le second personnage de la paroisse, le pasteur, l'Honorable et Révérend M. Olbourne, un veuf au port bien raide et bien sévère pour un ecclésiastique, avec son impeccable col blanc, ses cheveux gris bien lissés ; sa figure aux lignes régulières, n'offrait rien de ces traits sympathiques qui permettent si souvent au pasteur de faire tant de bien à son troupeau. Le dernier de la série était le Vicaire, M. Aluyn Hill. C'était un charmant jeune diacre, aux cheveux bouclés, aux yeux rêveurs (si rêveurs qu'à les regarder on se sentait comme monter et nager dans les flocons d'un nuage d'été). Le teint d'une fleur et sans barbe au menton. Agé alors de près de vingt-cinq ans, il n'en paraissait pas beaucoup plus de dix-neuf.

Le pasteur avait une fille nommée Emmeline, douce et simple nature, au point que tout le pays avait découvert, apprécié et vanté sa beauté avant qu'elle-même l'eût soupçonnée. Elle avait toujours vécu dans une solitude relative, la rencontre d'un homme la troublait et la mettait en confusion. Quand un étranger venait rendre visite à son père, elle se sauvait dans le verger jusqu'à ce qu'il fût parti, elle se traitait elle-même de ridicule, mais ne pouvait vaincre sa timidité. Sa vertu ne puisait pas sa racine dans sa force de résistance, elle était le simple résultat de son dégoût instinctif pour tout ce qui est le mal, de même que les morceaux de viande n'agréent pas à l'herbivore. Ses charmes physiques, ses bonnes manières et son esprit avaient nettement depuis quelque temps fait impression sur l'Antinoüs ecclésiastique. Il en fut de même pour le Duc. Scandaleusement ignorant de toute gracieuseté de langage, affichant même des manières brutales vis-à-vis du sexe aimable, enfin nullement fait pour une lady, il prit feu de manière vraiment terrible lors d'une brusque rencontre avec Emmeline un peu avant qu'elle eût atteint ses dix-sept ans.

La chose se passa une après-midi au coin d'un bosquet situé entre le château et le presbytère. Le Duc était debout surveillant l'issue d'une taupinière, quand la jolie fille passa à côté de lui, sans coiffe ni chapeau, dans la pleine lumière du soleil. Le Duc rentra chez lui comme un homme qui a eu une vision. Il grimpa dans sa galerie de tableaux du château et pendant quelque temps passa en revue toutes les anciennes beautés de sa famille. Il n'avait jamais soupçonné le rôle important joué par l'espèce féminine dans l'évolution de la race des Saxelbye. Il dîna seul, but... généreusement et se jura à lui-même qu'Emmeline Olbourne serait à lui.

Malheureusement, une douce et secrète intel-

ligence s'était déjà nouée entre le vicaire et la jeune fille depuis un certain temps. Les incidents de cet attachement réciproque ne furent révélés ni alors ni jamais, mais il fut nettement désapprouvé par le père. La procédure fut prompte, sévère, rigide, inexorable. Le vicaire disparut presque soudainement de la paroisse, après un échange, entre le recteur et lui un soir dans le jardin, de mots pénibles et amers auxquels se mêlaient, comme des cris de mourants dans le fracas d'une bataille, les sanglots suppliants d'une femme. Peu de temps après on annonçait que le mariage du Duc et de Miss Olbourne serait célébré à une date étonnamment rapprochée.

Le jour des noces arriva, le jour des noces passa, Emmeline était Duchesse. Personne ne paraissait pendant cette journée penser au soupirant évincé, ou ceux qui songeaient à lui n'en témoignaient rien. Les petites gens étaient plutôt portés à échanger quelques joyeux badinages sur le compte de l'auguste seigneur et son épouse, les autres se montraient corrects et aimables dans leurs propos selon leur caractère et leur sexe. Mais le soir, les sonneurs du beffroi dont Alwyn était le favori, soulagèrent un peu leurs cœurs en parlant de leur jeune et charmant compagnon et des regrets possibles de la femme qu'il avait aimée.

« Est-ce que vous ne voyez pas quelque chose de triste là dedans ? dit le troisième sonneur en s'essuyant la face. Je sais bien, moi, où elle aurait voulu arrêter ses chevaux pour la nuit après leur journée faite ».

« Vous le sauriez, si vous pouviez dire où se trouve aujourd'hui, notre jeune M. Hill, ce que tout le monde ignore dans la paroisse ».

« Excepté la lady pour laquelle a été sonné ce triple carillon d'honneur ».

Certes, ces bons villageois étaient loin en ce moment de mesurer l'étendue de la misère d'Emmeline ; ceux-là mêmes qui l'approchaient de plus près ne la soupçonnaient pas, tant elle dissimulait jalousement son désespoir. Mais les mariés ne furent pas depuis longtemps dans leur château, que le chagrin de la jeune femme devint nettement visible. Ses servantes, ses serviteurs disaient qu'elle passait son temps le front appuyé aux boiseries à verser des pleurs brûlants et inexplicables, dans un moment où toute femme sensée n'a d'yeux que pour les robes que contiennent ses armoires. Elle priait avec ferveur dans le grand banc d'œuvre, où elle se glissait comme une obscure souris dans un cellier, elle priait, au lieu de compter les bagues de ses doigts, de s'endormir, de se distraire en riant silencieusement des vieilles caricatures de la congrégation, comme l'avaient toujours fait dans leur temps les anciennes beautés de la famille. Elle ne paraissait pas plus se soucier de l'argent et du cristal dans lesquels elle mangeait et buvait que d'un service de vaisselle en terre cuite. En réalité, sa tête était ailleurs, et c'est bien ce qui semblait si odieux au Duc, son mari. Il avait d'abord essayé de railler ses folles pensées pour ce jeune clerc au lait baptisé, mais le temps donna plus de netteté à ses inquiétudes. Il ne la croyait pas, lorsqu'elle l'assurait qu'elle n'avait pas communiqué avec son ancien soupirant, ni lui avec elle, depuis leur séparation sous les yeux de son père. Il en résultait d'étranges scènes entre les époux qu'il est inutile de détailler, mais qui aboutirent promptement à la catastrophe.....

Deux mois environ après le mariage, dans l'obscurité et le calme du soir, un homme franchissait la porte de l'avenue du parc conduisant de la grande route au manoir. Arrivé à deux cents yards des murs, il abandonna le gravier de l'allée pour se rapprocher de l'habitation par un sentier circulaire qui aboutissait à un bosquet. Là il attendit ; quelques minutes après l'heure sonnait à l'horloge du château et une forme féminine pénétrait dans ce recoin écarté venant de la direction opposée. Là les deux formes indistinctes se rejoignirent comme le font en roulant sur une feuille deux gouttes de rosée ; puis ils demeurèrent face à face, la jeune femme baissant les yeux.

« Emmeline, vous m'avez supplié de venir et me voici. Que le ciel me pardonne ! dit l'homme d'une voix rauque ».

« Vous allez émigrer, Alwyn, dit-elle d'une voix entrecoupée, je l'ai entendu dire, vous vous embarquez à Plymouth dans trois jours sur la *Western Glory* ».

« Oui. Je ne puis vivre plus longtemps en Angleterre. Vivre ici, c'est la mort pour moi, dit-il.

« Ma vie est encore bien pire... bien pire que la mort. La mort ne m'aurait pas amenée à cette extrémité. Ecoutez, Alwyn, je vous ai fait venir pour vous supplier de me laisser partir avec vous, ou au moins demeurer près de vous. Tout plutôt que de rester ici !...

« Pour partir avec moi ? dit-il d'une voix frémissante.

« Oui, oui, sous votre conduite, sous votre protection, n'importe où ! Ne vous épouvantez

pas, vous devez être indulgent pour celle qui vous implore. Il a fallu sa cruauté pour me réduire à cela. J'aurais supporté mon chagrin en silence si je n'avais été martyrisée ; mais il me torture, et je serais bientôt au tombeau si je ne puis me sauver d'ici ».

Comme il demandait pourquoi son mari la torturait, la Duchesse lui répondit : « C'est par jalousie! Il s'acharne à m'arracher des aveux en ce qui vous concerne et ne veut pas croire que je n'ai pas communiqué avec vous, depuis que mon père a scellé nos fiançailles, et j'ai été réduite à dire comme lui.

Le pauvre vicaire dit que c'était bien le pire de tout. Il ne vous a pas personnellement maltraitée ? demanda-t-il.

« Si, murmura-t-elle.

« Comment cela ?

« Elle jeta des regards craintifs autour d'elle et dit en sanglotant : « Dans son obstination à me faire confesser des choses que je n'ai jamais faites, il me fait des menaces que je n'ose répéter pour me terrifier et me réduire à un tel état de faiblesse que je dois m'attendre à tout! J'ai résolu de vous écrire, n'ayant pas d'autre ami que vous ». Elle ajouta avec une lugubre ironie : « Il me semblait ainsi donner quelque fondement à sa croyance pour ne pas démentir son soupçon! »

« Voulez-vous réellement dire, Emmeline, que vous pensez à vous enfuir avec moi ?

« Pouvez-vous donc supposer que j'agirais de la sorte, sans l'extrémité à laquelle je suis réduite ?

Il resta silencieux pendant une ou deux minutes : « Vous ne pouvez pas venir avec moi, dit-il.

« Pourquoi ?

« Ce serait un péché.

« Ce ne peut être un péché, car je n'ai jamais voulu commettre un péché de ma vie, et ce n'est pas maintenant que je voudrais commencer, moi qui tous les jours demande à mourir et à partir là haut, loin de ma misère.

« Mais, Emmeline, c'est mal tout de même.

« C'est mal de se sauver du feu qui vous brûle ?

« En tout cas, ça semblerait mal dans notre cas.

« O Alwyn, ô Alwyn, prenez-moi, je vous en supplie! » s'écria-t-elle. Oui, en principe, ce ne serait pas bien, mais dans une circonstance aussi exceptionnelle! Pourquoi un tel châtiment m'est-il infligé ? Je ne faisais aucun mal, je ne nuisais à personne, je secourais bien des gens, je m'attendais au bonheur, et c'est le malheur qui est venu ; se peut-il que Dieu fasse de moi un objet de risée ? Ah ! je n'avais aucun soutien, la victime était toute prête, et maintenant la vie est pour moi un fardeau et une honte... Oh! si vous saviez le prix pour moi de la supplication que je vous adresse, combien ma vie y est suspendue, vous n'auriez pas le courage de la repousser!

« Ce que vous dites est insoutenable, répondit-il en gémissant. Le ciel est notre commun support, Emmy, vous êtes la Duchesse de Hamptonshire, la femme du Duc de Hamptonshire. Vous ne devez pas partir avec moi!

« Alors vous me repoussez ? Oh! vous me repoussez ? s'écria-t-elle dans un accès de frénésie. Alwyn, Alwyn, est-ce bien vous qui me dites cela ?

« Oui, c'est moi, mon cher, mon tendre cœur! Et je suis désolé de vous le dire! Vous ne devez pas partir. Oubliez-moi, car je ne peux que vous refuser. Vivants ou morts, nous ne pouvons fuir ensemble. La loi divine nous le défend. Adieu, pour toujours et pour jamais.»

Il se retourna et sortant en hâte du bosquet, il s'évanouit dans l'ombre du taillis.

Trois jours après cette rencontre et ces adieux, Alwyn, dont les traits fins et le beau visage avaient pris une expression de dureté farouche, que dix ans de fatigues et de larmes sur la terre auraient pu à peine leur donner, s'embarqua à Plymouth, par une matinée brumeuse, sur le paquebot *Western Glory*. Quand la terre eut disparu derrière lui, il s'imposa de lui-même la tâche de son éducation pour conquérir le stoïcisme nécessaire. Cet effort soutenu par l'énergie morale qui lui avait permis de résister à la tentation que lui avait fait subir la confiance téméraire d'Emmeline, ne furent pas sans succès, bien que le bruissement des flots sur lesquels tous les jours ses yeux restaient fixés, semblât se faire l'écho d'une voix bien connue.

Il se forgeait pendant sa traversée des règles de conduite pour parvenir à atténuer les mouvements de regrets fiévreux, qui venaient l'assaillir et l'agiter, quand il s'abandonnait à la vision de ce qui aurait pu être, s'il n'avait pas écouté l'appel de sa conscience. Il s'absorbait de longues heures chaque jour dans la lecture de livres de philosophie qu'il avait emportés avec lui, ne s'accordant de temps à autre que quelques minutes pour penser à Emmeline, usant ainsi, quoique à contre cœur, d'une parcimonie digne d'un disciple d'Epicure, dosant la boisson cause de son mal. Le voyage fut

marqué des incidents ordinaires d'une traversée à cette époque, une tempête, du temps calme, un homme tombé à l'eau, une naissance, un service funèbre. Il eut même, dans ce dernier cas, comme étant le seul ecclésiastique à bord, à célébrer l'office et à lire les prières rituelles. Le bateau arriva à Boston au commencement du mois suivant et il se rendit de là à Providence, à la recherche d'un parent éloigné.

Après un court séjour en cet endroit, il revint à Boston, et là les sérieuses occupations auxquelles il s'adonna eurent le pouvoir de dissiper, dans une large mesure, la terrible mélancolie dans laquelle il était encore plongé. Ses récentes épreuves l'avaient troublé et affaibli, et il se sentit incapable, pour un certain temps, de remplir ses fonctions ecclésiastiques. Il parvint alors à obtenir une chaire dans une école. Quelques lettres d'introduction, à lui remises avant son départ, lui furent des plus utiles et il eût bientôt acquis la réputation d'un gentleman et d'un professeur distingué auprès de l'administration d'un des collèges de l'endroit. D'où son départ de l'école et son installation audit collège en qualité de professeur de rhétorique et d'art oratoire.

C'est ainsi qu'il vécut, s'appliquant uniquement, comme sa conscience le lui dictait, à faire son devoir. Les soirées d'hiver, il les occupait à façonner des sonnets et des élégies, exhalant ses pensées dans ses « Vers à une infortunée Lady » et les soirs d'été aux mêmes heures, il se plaisait à observer l'ombre grandissante et à la comparer aux ténèbres de sa vie. S'il se promenait, il recherchait les quartiers de l'est, en pensant à l'immense espace de la mer, et à ce que lui dérobait l'horizon. En un mot, à tous ses moments perdus il rêvait à celle qui n'était qu'un souvenir pour lui et qui ne serait probablement jamais davantage.

Neuf ans s'écoulèrent ainsi, et les épreuves et les larmes avaient effacé bien des signes attrayants de sa beauté d'autrefois. Il était bon pour ses élèves, affable vis-à-vis de tous ceux qui l'approchaient ; mais le trésor de sa vie, son grand secret, sa bouche muette le tenait jalousement emprisonné. En parlant à ses amis de l'Angleterre et de sa vie là-bas, il taisait l'épisode d'Emmeline et de Batton Castle, comme s'il n'avait eu aucune place dans sa mémoire. Malgré son importance, il n'avait en fait occupé que de courts instants de sa vie, quelques parcelles d'un temps exceptionnel qui, à pareille distance, fussent devenues pour lui imperceptibles, s'il ne les eût enchâssées dans son souvenir.

Or, à cette date, un jour, parcourant en hâte un vieux journal anglais, il tomba sur un paragraphe qui, dans sa brièveté, valait pour lui des termes complets d'informations sensationnelles, et vibrait d'un rythme plus passionné que toutes les poésies du monde réunies. C'était l'annonce de la mort du Duc de Hamptonshire, laissant une veuve sans enfants.

Le cours des pensées d'Alwyn fut complètement changé. En inspectant de nouveau le journal, il s'aperçut qu'il était bien ancien, et avait été négligemment jeté de côté. Sans ce hasard qui lui avait fait jeter les yeux dans son cabinet sur de vieux numéros abandonnés, il aurait pu ne connaître l'événement qu'après bien des années. Il y avait alors sept mois, que le Duc était mort. Alwyn ne se sentit plus le cœur à s'attarder au mécanisme de l'antithèse, de la gradation, de la synecdoche, rempli comme il l'était d'échantillons spontanés de toute cette rhétorique, qu'il n'osait déployer. Qui s'étonnera que son esprit se soit livré alors tout entier à ce rêve d'un doux espoir réalisable après tant d'années ? Car Emmeline était toujours sur la terre son unique amour. Le résultat de sa silencieuse extase fut le parti qu'il prit de revenir vers elle au plus vite.

Mais il ne pouvait pas brusquement abandonner ses fonctions. En fait, il ne pouvait s'en libérer que dans quatre mois ; mais, quoique continuellement en proie à une impatience douloureuse, il se répétait chaque jour : « Si elle a continué à m'aimer pendant neuf ans, elle m'aimera bien pendant dix, elle pensera à moi encore plus tendrement quand les présentes heures de solitude auront exercé sur elle leur influence, le temps d'autrefois renaîtra avec la fin de sa récente épreuve et chaque jour écoulé favorisera mon retour ».

Ce délai forcé passa vite. Il arriva en Angleterre au temps voulu et atteignit le village de Batton un certain jour d'hiver, environ douze ou treize mois après la mort du Duc.

C'était le soir, mais telle était l'impatience d'Alwyn qu'il ne put s'interdire de revoir, dès ce soir même, le château dont il y avait dix ans, Emmeline, l'infortunée duchesse, avait franchi le seuil. Il dépassa la futaie du parc, jeta en passant un regard sur la silhouette bien connue du château qui se dressait encore visible dans le crépuscule et fut bientôt intrigué en voyant toute une foule joyeuse de paysans, par groupes de deux ou trois, marchant devant ou der-

rière lui dans l'avenue vers la porte cochère du château. Se sachant dans l'impossibilité d'être reconnu, Alwyn demanda à un de ces piétons ce qui se passait.

« Sa Grâce donne un bal ce soir à ses tenanciers pour conserver la vieille coutume du Duc et de son père, avant lui, à laquelle elle ne veut rien changer ».

« Oui. Et est-ce qu'elle vit entièrement seule depuis la mort du Duc ?

« Entièrement seule. Mais bien qu'elle-même ne reçoive pas de visites, elle désire que la population du village se réjouisse, et elle l'invite souvent ici.

« Bon cœur, comme toujours ! pensa Alwyn.»

Arrivé au château, il constata que les grandes portes marchandes étaient largement ouvertes comme si l'on ne dût jamais les refermer, que les entrées et les pièces de l'aile étaient brillamment éclairées, que de nombreux lustres les gouttes de chandelles coulaient sur les feuillages verts dont ils étaient décorés et aussi sur les robes de soie des joyeuses épouses des fermiers passant en dessous au bras de leurs époux. Alwyn ne trouva aucun obstacle à son entrée avec les autres, le château étant, ce soir-là, la Place de la Liberté. Il se tint sans être remarqué dans l'angle d'une vaste pièce où on commençait à danser.

« Sa Grâce, dit quelqu'un, bien qu'à peine sortie de son deuil, descendra sûrement et ouvrira la danse avec le voisin Bates.

« Qui est le voisin Bates ? demande Alwyn.

« Un vieil homme qu'elle honore beaucoup, le plus vieux de ses tenanciers. Il a eu soixante-dix-huit ans dernièrement.

« Ah ! c'est vrai, dit Alwyn, soulagé je me rappelle ! »

Les danseurs se mirent en ligne et attendirent. Une porte s'ouvrit à l'extrémité de la salle et une lady en soie noire fit son entrée.

« Quelle est cette lady ? demanda Alwyn d'une voix tremblante.

C'est la Duchesse, lui répondit-on.

« Alors, il y en a une autre ?

« Non, il n'y en a pas d'autre !

« Mais ce n'est pas la Duchesse de Hamptonshire qui d'habitude... la langue d'Alwyn lui heurtait le gosier, il ne pouvait en dire davantage.

« Qu'y a-t-il donc ? » demanda son interlocuteur... Alwyn s'était reculé, et s'appuyait contre le mur.

Le malheureux Alwyn allégua un point de [illegible] l'empêchait de marcher. La musique éclata, la danse commença et son voisin prenait tant d'intérêt aux mouvements de cette autre Duchesse dans le dédale des figures, qu'il en oublia Alwyn, un certain temps.

Celui-ci en profita pour s'esquiver. Il avait déjà souffert, le pauvre homme, et il avait à souffrir encore. « Comment cette personne est-elle devenue votre Duchesse ? », demanda-t-il d'une voix ferme et distincte quand il eût recouvré complètement son sang froid. « Où est l'autre Grâce de Hamptonshire ? Il y en avait certainement une autre, j'en suis sûr.

« Oh ! l'ancienne ! Oui, oui. Elle est partie depuis des années avec le jeune vicaire. Le jeune homme s'appelait M. Hill, si je me souviens bien.

« Non, elle n'a jamais fait ça ! A quoi donc pensez-vous ?

« Mais si, elle est certainement partie. Elle se rencontra avec le vicaire dans le bosquet deux mois à peine après son mariage avec le Duc. Il y a des gens qui les ont vus ensemble et ont entendu quelques mots échangés entre eux. Ils organisaient leur départ, et elle s'est embarquée à Plymouth avec lui un ou deux jours après.

« Ce n'est pas vrai !

« Ça, c'est le mensonge le plus baroque qu'on ait jamais fait. Son père avait pensé, au moment de sa mort, qu'elle était partie avec le vicaire, et le Duc de même, et tout le monde ici. Le Duc a suivi sa trace jusqu'à Plymouth.

« Suivi jusqu'à Plymouth ?

« Il a suivi sa trace jusqu'à Plymouth et y a dépêché ses espions. On a découvert qu'elle s'était adressée à l'agence maritime, lui demandant si M. Alwyn Hill s'était inscrit comme passager sur la *Western Glory*, et que lorsqu'elle l'eut appris, elle se fit inscrire sur le même livre de bord, mais sous un nom supposé. Le bateau était parti, quand une lettre d'elle parvint au Duc, lui avouant ce qu'elle avait fait. Elle n'est jamais revenue. Le Duc vécut seul pendant plusieurs années, puis épousa la seconde lady un an avant de mourir lui-même ».

Alwyn était dans un état de stupéfaction indescriptible. Mais énervé comme il l'était, il osa se présenter le lendemain à celle qui, pour lui, était une fausse Duchesse de Hamptonshire. Alarmée de son attitude, la lady fut d'abord réservée, mais elle se laissa gagner à la pitié de son aventure et finit par lui rendre confidence pour confidence. Elle lui montra une lettre trouvée dans les papiers du feu Duc qui corroborait l'information fournie à Alwyn. C'était

une lettre d'Emmeline, le cachet de la poste portant la date à laquelle la *Western Glory* avait pris la mer. Elle disait en quelques mots qu'elle était partie sur ce bateau pour l'Amérique.

Alwyn se dévoua corps et âme à débrouiller le reste de l'énigme. L'histoire qu'on lui répétait était toujours la même. « Elle est partie avec le vicaire ». Un renseignement étrangement significatif vint renforcer son enquête quand il eût poussé un peu plus loin. On lui fournit le nom d'un marin de Plymouth qui, au moment où elle avait disparu et était recherchée par son mari, s'était présenté pour déclarer qu'il l'avait mise à bord de la *Western Glory* à la nuit tombante la veille du départ.

Après plusieurs jours de recherches dans les ruelles et sur les quais de Plymouth Barbican pendant lesquels la phrase impossible : « Elle est partie avec le vicaire », commençait à s'incrustrer dans son cerveau, Alwyn finit par découvrir cet important témoin. Il confirma la sincérité de son témoignage sur des faits dont il se souvenait parfaitement, il donnait les détails des vêtements de la lady, comme il les avait depuis longtemps décrits au mari. Ils ressemblaient en tout point à ceux portés par Emmeline le soir de leur séparation.

Avant de franchir l'Atlantique pour continuer là-bas ses investigations, le pauvre Alwyn, déconcerté et bouleversé, s'occupa de se procurer l'adresse du capitaine Wheeler qui avait commandé la *Western Glory* durant l'année de son départ et lui écrivit immédiatement une lettre à ce sujet.

Les seules circonstances que le capitaine avait pu retrouver ou découvrir dans les papiers se rapportant à cette affaire étaient qu'une femme portant le nom qu'Alwyn avait indiqué comme fictif, avait certainement pris passage à bord lors de son voyage à cette époque ; qu'elle s'était mise dans une chambre commune avec les plus pauvres émigrants, qu'elle était morte en route cinq jours environ après le départ de Plymouth ; qu'elle avait l'air d'une lady pour les manières et l'éducation. Pourquoi elle n'avait pas pris un passage de 1re classe, pourquoi n'avait-elle pas de bagages, personne ne pouvait le savoir, car si elle possédait peu d'argent en poche, son extérieur témoignait hautement qu'elle ne manquait de rien. « Nous l'avons mise à la mer », continuait le capitaine. Un jeune ecclésiastique, passager de cabine, a célébré le service funèbre, je m'en souviens bien ».

En un moment, toute la scène, avec tous ses détails, ressuscita dans le souvenir d'Alwyn. On naviguait par une belle et fraîche matinée, on se savait marchant à cent et quelques milles par jour. On apprit qu'une des pauvres jeunes femmes de l'autre côté du bateau avait la fièvre et le délire. La nouvelle ne causa pas une mince alarme parmi les passagers, car les conditions sanitaires du bateau n'étaient rien moins que satisfaisantes. Bientôt après le docteur annonça qu'elle était morte. Alwyn apprit alors qu'on se proposait de la mettre à la mer en grande hâte, à cause du danger que pourrait causer un retard. Et aussitôt la funèbre cérémonie se représenta à lui avec la part éminente qu'il avait prise à sa célébration. Le capitaine était venu lui demander d'officier, n'ayant pas de chapelain à bord. Il avait consenti, et en face du soleil couchant il avait lu ces prières devant l'équipage assemblé : « Nous livrons aujourd'hui son corps à tes abîmes, pour s'y corrompre en attendant sa résurrection quand la mer le rendra au rivage ».

Le Capitaine avait envoyé les adresses de la surveillante du bateau et des marins engagés à bord. Alwyn alla les trouver par la suite. La description détaillée des vêtements de la fugitive, la couleur de ses cheveux et tout le reste réduisit pour jamais à rien tout espoir d'erreur sur son identité.

En fin de compte, tout finit par s'expliquer clairement. Dans cette malheureuse soirée où il se sépara d'Emmeline dans le bosquet, lui défendant de le suivre parce que ce serait là un péché, elle lui avait désobéi. Elle avait dû marcher silencieusement sur ses pas dans l'ombre, comme une pauvre petite bête choyée qui ne veut pas qu'on la repousse. N'ayant pu réunir pour le voyage rien de plus que ce qu'elle avait sur elle, c'est dans cet état de détresse qu'elle avait dû s'embarquer. Son intention avait dû être sans doute de lui révéler sa présence à bord sitôt qu'elle aurait eu le courage de le faire.

C'est ainsi que fut clos pour Alwyn Hill le roman de ces dix années. Jamais le public ne sut que la pauvre voyageuse de dernière classe avait été la jeune Duchesse de Hamptonshire. Hill n'avait aucune raison de rester en Angleterre, et peu de temps après il en quitta les rivages sans aucune pensée de retour. Avant son départ il confia cette histoire à un vieil ami de son pays natal, au grand-père de celui qui vous la conte aujourd'hui.

THOMAS HARDY.

Traduit de l'anglais par H. Gauche.

DEUX EXPÉRIENCES SOCIALISTES DES " REDUCTIONES " A L'EMPIRE DES INCAS

La seule question importante, avec bien entendu, celle de la guerre, qui soit posée actuellement à la conscience française, ou mieux à la conscience mondiale, est de savoir si tous les groupes humains, y compris le nôtre, seront un jour ou l'autre, définitivement socialisés, autrement dit de savoir si cette emprise de l'Etat dont nous souffrons déjà cruellement s'étendra jusqu'à la suppression totale de l'individu au profit de la collectivité et si, une fois atteint ce dernier terme d'une évolution dont nous sommes les témoins à la fois attristés et appauvris, les sociétés nationales pourront, en toute indépendance, avec ou sans décadence, s'y maintenir indéfiniment.

C'est à la sagesse des peuples qu'il appartient de répondre à la première question. Quand à la seconde, il semble résulter des expériences auxquelles nous assistons en ce moment qu'on n'impose pas impunément et éternellement à la toute puissante nature des règles arbitraires, établies par l'homme *in abstracto*.

La Russie, qui agonise depuis douze ans, serait morte il y a longtemps si le capitalisme, en cela d'ailleurs parfaitement imbécile, ne dopait pas la malade de temps à autre. La Nouvelle-Zélande qui végète lamentablement, alors que ses richesses naturelles devraient lui assurer la plus égale et la plus continue prospérité, la Nouvelle Zélande ne s'en est tirée qu'en empruntant puis en refusant de payer non seulement le capital mais l'intérêt de ses emprunts, mode de gestion des deniers publics évidemment inférieur, les Allemands le savent mieux que nous, mais qui ne saurait durer indéfiniment.

Décadence fatale puis disparition non moins fatale de l'Etat socialiste ou communiste quand [illegible] nous extérieurs viennent à lui manquer. [illegible] paraît bien être la loi de ces évolutions [illegible].

[illegible] certaines provinces, voire même [illegible] et pratiqué et pratiqué encore. [illegible] rand progrès il est vrai, mais aussi sans grands dangers, le communisme ou le collectivisme agraire. L'Etatisme lui-même a connu quelques succès durables parmi lesquels il convient de citer celui des « Reductiones » que dirigeaient les Jésuites au Paraguay et surtout l'Empire Socialiste des Incas qui a flori pendant des siècles et ne s'écroula qu'à la suite de dissentiments intérieurs et d'une guerre apportée du dehors, tous événements qui n'avaient, ni les uns ni l'autre, rien à voir — apparemment tout au moins, immédiatement nous soulignons la réserve — avec le mode collectiviste de gouvernement.

L'expérience socialiste est-elle donc théoriquement viable et les échecs que nous constatons aujourd'hui ne sont-ils dus qu'à des circonstances exceptionnelles, à des erreurs individuelles dont, *sublata causa*, on pourrait supprimer les effets ? L'étude des phénomènes historiques que nous avons précédemment signalés nous permettra peut-être de répondre à cette question, et de porter sur les possibilités de réussite du socialo-communisme, un jugement, sinon définitif, du moins reposant sur des bases de quelque solidité.

En ce qui concerne le communisme et collectivisme agraire, la réponse est aisée. On en connaît les diverses formules. La première, qu'on appliquait encore il y a un siècle dans certaines régions de l'Espagne et à laquelle nombre de peuplades sauvages sont encore fidèles, consiste essentiellement dans l'exploitation en commun, par un groupe social déterminé, de terres indivises et inaliénables, avec partage des fruits par tête ou par famille, sans qu'il soit tenu compte de la valeur productive propre à chaque individu, non plus que de ses besoins particuliers.

La seconde formule prévoit le partage périodique des terres entre les divers membres de la collectivité qui s'approprient le fruit de leur travail personnel, fruit variable selon leurs talents et leur énergie. Ainsi font encore les Marocains dans leurs exploitations collectives.

Parfois même les terres ne sont plus partagées périodiquement, mais remises en viager à chaque exploitant. C'est le cas de certains allmenden suisses, et la suppression de l'héritage en matière immobilière apparaît là comme le dernier vestige du communisme primitif avant le *jus utandi et abutandi*, stade ultime de la propriété privée.

Ce point d'arrivée, comme aussi notre point de départ, suffit à nous révéler le véritable caractère de ces divers modes d'exploitation. Il ne s'agit pas ici d'expériences instituées plus ou

moins artificiellement par les hommes, mais bien des différentes étapes d'une évolution qui, après bien des régressions, des à-coups — la continuité du progrès n'est qu'un mythe primaire — aboutit à la propriété telle que nous la pratiquons actuellement.

Tout au début, les hommes, inexpérimentés, désarmés, se groupent pour mieux vaincre les obstacles naturels. Ils se séparent dès qu'ils se sentent forts, aussi dès que la complexité de l'exploitation permet aux supériorités de s'affirmer, dès que la variété des fruits et leur richesse créent selon les tempéraments des besoins essentiellement différents, chez certains l'appétit de la jouissance immédiate, chez d'autres au contraire le goût de l'épargne.

L'homme, a écrit Le Dantec, est un animal propriétaire. Nous dirons, nous, que plus l'*homo sapiens* s'éloigne de l'animalité primitive, plus il tend vers la propriété, prolongement et affirmation, sous une forme particulièrement tangible, de sa personnalité.

Cela est si vrai que ce qui reste de la propriété commune dans les sociétés européennes complètement évoluées, ce sont les pâturages, les terres de parcours, c'est-à-dire cette partie de la nature sur quoi l'homme a le moins marqué son empreinte.

Vouloir ressusciter des modes d'exploitation aujourd'hui périmés, au moins dans l'Europe occidentale — et c'est pour nous, Français, le seul point digne d'intérêt — ce ne serait pas seulement revenir stupidement en arrière, ce serait aussi faire œuvre vaine car, dès que l'oppression cesserait de se faire sentir, l'évolution reprendrait au point où l'on nous aurait ramené par la force. Elle serait d'ailleurs d'autant plus rapide que les hommes modernes sont non seulement plus intelligents mais encore plus différents, divers de cette diversité toujours croissante à quoi semble bien se ramener en définitive ce que nous nommons le progrès. Le socialisme ainsi compris peut causer bien des ruines, il ne peut rien fonder.

*
* *

Reste l'Etatisme, le régime du despote collectif qui prévoit, économise pour les individus en attendant qu'il pense pour eux et dont l'ombre menaçante déjà s'étend sur nous. Nous avons vu ses méfaits non pas seulement en Russie, en Nouvelle-Zélande, mais aussi dans cette Angleterre que le gouvernement travailliste a amenée bien près de la catastrophe. Très évidemment, il peut lui aussi accumuler des ruines, mais ceci fait, peut-il reconstruire, peut-il durer ?

L'exemple des « reducciones » paragayennes ne saurait être invoqué ici. Et, en effet, qu'y voyons-nous ? Au haut de l'édifice, les dirigeants ! Des hommes astreints à la triple obligation de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, broyés par la plus savante discipline, ayant rompu tout lien avec le monde pour être plus complètement absorbés par le groupement dont l'existence désormais se confond avec la leur, des hommes pour qui, par ailleurs, l'abandon de la propriété individuelle n'implique ni laisser-aller ni paresse, puisque l'intérêt personnel n'est pas supprimé pour autant, mais simplement déplacé, mis hors du temps et de ses attentats, transporté, mythiquement dirait Sorel, dans cette vie éternelle où chaque effort ou faiblesse sera, actif ou passif, compté au centuple, pour tout dire des hommes appartenant à la plus perfectionnée des seules sociétés qui auront pu pratiquer impunément le communisme, en un mot qui dit tout, mieux que des religieux ordinaires ; des Jésuites.

Et en bas, tout en bas, séparés des premiers par un abîme, des Indiens, doux et sans défense, qui acceptaient d'autant mieux le partage qu'ils en étaient encore au stade de la propriété collective, des esclaves à qui leur servitude semblait aimable quand ils comparaient leur sort à ceux de leurs compatriotes soumis au joug infiniment plus rude des *encomanderos* espagnols. Comme lien entre les deux, la religion, avec ses promesses, ses menaces, et d'autant plus puissante que personne n'en contrecarrait l'action ni n'en diminuait les effets.

Ajoutons que ces « réservationes » étaient relativement petites et nous aurons complété une analyse qui, si succincte qu'elle soit, suffit à nous montrer qu'il n'y a pas un point de commun, pas une ressemblance même lointaine, entre ces petits Etats théocratiques et coloniaux du XVIe siècle et les sociétés modernes. Du succès des premiers on ne peut donc tirer, en ce qui concerne les secondes, aucune conclusion.

*
* *

C'est, au contraire, un vaste empire qu'ont colonisé les Incas. Débordant le Pérou actuel, empiétant très largement sur la Bolivie, il s'est, à son apogée, étendu de l'Argentine à

l'Equateur et l'on ne peut nier que l'Etatisme n'ait fait là éclore et n'ait maintenu pendant plusieurs siècles une civilisation qui pour ces peuples sans écriture, ignorant le clou, la vis, la colle, la roue, le verre, etc., a été particulièrement brillante, a fait régner enfin une prospérité relative dans un pays naturellement infertile et qui, d'ailleurs est revenu aujourd'hui par places à sa stérilité primitive.

Voici, en gros, quel était le système, tel du moins qu'on peut le dégager de textes nombreux certes, mais souvent aussi obscurs et contradictoires.

La base du régime était la communauté agraire, antérieure aux Incas d'ailleurs, mais dont ceux-ci avaient maintenu le principe tout en la découpant en trois parties : la première attribuée au dieu-soleil, autrement dit aux frais du culte, la seconde au souverain, la troisième enfin aux paysans chargés de cultiver le tout.

Ces derniers, en effet, comme d'ailleurs tous les citoyens de l'empire, quel que fût leur rang social, devaient leur travail à l'Etat de 25 à 50 ans. Très exactement, le souverain disposait de ses sujets comme il l'entendait.

Ceux qu'ils laissaient à la terre, cultivaient alternativement la part du soleil, celle du roi et la leur propre.

Cette dernière était fixée périodiquement par un partage entre les diverses familles de la communauté agraire, de façon à ce que chacun pût en tirer sa subsistance, rien de plus, rien de moins. Les besoins des Indiens étaient d'ailleurs très restreints, tant au point de vue logement qu'au point de vue vêtements et alimentation, d'autant que le seul excès qui leur soit cher était strictement prohibé, les boissons dangereuses étant interdites et l'ivresse punie.

Les produits récoltés sur les terres du souverain étaient accumulés, en quantité d'ailleurs considérable, disent les premiers envahisseurs, dans des greniers situés le long des routes et dans les villes. Ces produits servaient tout d'abord à assurer avec le ravitaillement de l'armée, la subsistance de l'empereur et des siens ainsi que celle de la classe supérieure des fonctionnaires. Ils permettaient aussi de combler le déficit de la récolte dans les mauvaises années, voire même de venir individuellement au secours des Indiens qu'avait atteints un fléau particulier.

Les matières premières étaient distribuées par famille, savoir, les semences tous les ans, le coton tous les deux ans.

Le devoir d'assistance était exercé également dans le cadre familial. Les enfants aidaient les parents, les frères aînés, les orphelins, enfin les fils ou à défaut de fils, les beaux-frères entretenaient la veuve. Des terres aussi étaient cultivées au sein de la communauté agraire pour les déshérités de la vie.

Tel était le sort de la majorité des Indiens du bas peuple. Une grande partie d'entre eux, toutefois, entretenus bien entendu aux frais de la collectivité, étaient affectés non moins arbitrairement par le souverain, soit à l'armée, soit au service de l'Etat, construction des édifices publics et des routes, services des ponts à péages, travaux d'irrigation, etc., etc.

La double armature du système, qui, abstraction faite de la douceur relative de son application, rappelle assez celui des travaux forcés, était constituée *par une discipline de fer*, d'une part et de l'autre par un *service de statistique et de surveillance très perfectionné*.

La discipline rappelle, pour tout dire, celle de l'armée : la mort, telle était le plus souvent la peine qu'encouraient les Indiens quand ils essayaient de se soustraire à des obligations très strictement codifiées et qui ne laissaient à peu près aucune place à l'initiative individuelle. Il leur était par exemple, absolument interdit de voyager, et cependant le Souverain les déplaçait en masses ou individuellement, à temps ou de façon définitive, selon les nécessités politiques ou économiques.

Le service de la statistique était assuré héréditairement par des fonctionnaires, eux-mêmes soumis à des règles fort sévères, la moindre erreur étant très durement punie, et qui se servaient pour leur comptabilité d'une sorte d'aide-mémoire extrêmement ingénieux, fait de cordelettes à nœuds, appelé kipu.

Les hautes fonctions militaires ou civiles, vice-roi, gouverneurs, etc., les inspections officielles ou occultes, étaient le lot de la noblesse, composée partie des descendants des empereurs, partie de citoyens que choisissait le Souverain. Les uns et les autres étaient instruits dans la capitale, Cuzco, et seuls étaient admis aux honneurs des pendants d'oreille, insigne de leur dignité nobiliaire et aux charges publiques, ceux qui avaient satisfait à certaines épreuves. Le souverain, d'ailleurs, disposait d'eux non moins arbitrairement que des gens du peuple.

Ces derniers étaient volontairement tenus dans la plus complète ignorance, on peut même supposer sans trop d'invraisemblance que le pays avait connu avant la domination des Incas un mode quelconque d'écriture que ceux-

ci auraient supprimé pour mieux limiter la culture intellectuelle à la classe élue. Les Mexicains, en effet, se servaient, dans le même temps, de l'écriture hyéroglyphique.

Les Indiens, ainsi parqués et privés de toute lumière sur le monde extérieur, acceptaient d'autant plus aisément ce servage qu'ils étaient et sont encore d'un naturel doux, passif et dénué naturellement de l'esprit d'initiative qu'exclut nécessairement un tel système.

Leurs artisans en effet, très peu nombreux d'ailleurs, l'industrie étant réduite à sa plus simple expression, étaient arrivés à une dextérité surprenante mais sans rien perfectionner des méthodes et instruments que leur avaient légués leurs plus lointains prédécesseurs. La pauvreté de leur outillage est aussi surprenante que la sûreté routinière de leur technique.

Mais une raison plus profonde encore retenait la masse du peuple sans révolte dans cette servitude, c'est — si surprenante que paraisse cette affirmation — c'est qu'elle y était heureuse. Même en tenant compte des travaux exécutés pour le Souverain et le culte, la part qui restait aux paysans représentait pour eux l'abondance. Et en effet, les travaux d'irrigation, de terrassement ou autre que leur imposaient les ingénieurs royaux, donnaient à ces terres arides une fertilité relative qu'elles n'avaient pas connue auparavant et que depuis elles ont en partie perdue.

La solidarité ici était presque une nécessité vitale et, même imposée, même exagérée, elle rendait d'inappréciables services. Le souverain d'ailleurs était paternel : les travaux dangereux, telle l'exploitation des mines de mercure, étaient défendus. Non seulement l'alcool, ainsi que nous l'avons dit, mais la kola, dont l'usage est à la longue si nocif, étaient interdits. Enfin une grande partie des produits prélevée sur le travail commun revenait au dernier terme du circuit aux paysans producteurs.

Pour tout dire, ceux-ci constituaient comme un immense troupeau, mais un troupeau heureux et dont, d'ailleurs, les tentatives de révolte — car il y en eut — individuelles ou collectives, étaient durement châtiées par un maître qui, autrement débonnaire, n'hésitait pas, dans ce cas, à se servir brutalement de la force qu'il possédait seul, sans contre-poids.

Ajoutons que cette construction matérielle avait deux supports spirituels, la famille et la religion. Loin d'être désagrégé systématiquement au profit de l'Etat comme le veulent nos modernes socialistes, le groupe familial demeurait la cellule sociale à quoi les Incas s'étaient bien gardés de toucher.

Enfin le Souverain était Dieu ; ses ordres, le plus souvent justes, reconnaissons-le, étaient sacrés. L'Indien éprouvait même à le servir, au milieu des chants et des réjouissances qui interrompaient obligatoirement le travail, une sorte de joie simple, où la mystique et le dévouement à la personne se mêlaient.

C'est là un élément de succès, le plus essentiel de tous peut-être, qui manquera à nos sociétés communistes et faute de quoi elles sont, abstraction faite des autres facteurs de réussite, destinées à disparaître, car on ne construit rien sans l'esprit.

N'est-ce pas, en vérité, une aberration singulière que de prétendre contraindre l'homme à des obligations au-dessus de sa nature et, en même temps, de s'acharner à détruire autour de lui et en lui tout élément surnaturel? N'est-ce pas une égale folie que de vouloir supprimer l'égoïsme et démolir le seul élément social basé sur l'altruisme, la famille où parents et enfants échangent par amour et sans compter.

Mussolini l'a bien compris qui, non content de respecter la famille et l'héritage spirituel que les siècles lui ont légués, a tenté d'appuyer le fascisme sur un sentiment plus haut encore, le sacrifice volontaire de l'individu à la collectivité nationale, le culte exaspéré de la patrie.

L'avenir nous apprendra ce que vaudra en définitive cette tentative et si le ressort humain y est ou non trop tendu ; reconnaissons toutefois que des deux formes d'Etatisme, par certains points si différents et par d'autres si semblables pratiqués simultanément à Rome et à Moscou, c'est celui qui respecte les valeurs spirituelles qui donne, du point de vue le plus matériel, les meilleurs résultats.

***

Craignons en tout cas que l'Etatisme, quel qu'il soit, ne se traduise par une diminution cruelle de l'individu. L'histoire des Incas est là pour nous instruire. Dans la monographie fort savante qu'il leur a consacrée et à quoi nous avons emprunté l'essentiel de cette étude, M. Louis Baudin, professeur à la Faculté de droit de Dijon, a pu écrire que ce soi-disant bonheur n'a été atteint que par l'anéantissement de la personnalité humaine...: « les hommes ne sont plus des hommes, ce sont des piè-

ces de la machine économique ou des numéros de la statistique administrative. »

Les Incas ont, pour mieux régner, abruti, il n'est pas d'autre mot, abruti systématiquement la masse humaine dont ils trituraient la pâte avec la plus sereine et partant la plus équitable indifférence, épargnant seulement les nobles, leurs descendants et leurs collaborateurs immédiats, dont l'instruction d'ailleurs était utilitaire, avant tout.

Ils ont en même temps arrêté, non pas le progrès, mais la plus simple évolution, les individus devenant identiques les uns aux autres dans le temps comme dans l'espace. Après des siècles d'émancipation, les anciens sujets des Incas sentent encore le poids du joug qui les courba longtemps. Ils sont chacun d'eux sans ressort propre, l'ensemble sans individualités marquantes. Ils n'ont profité de leur liberté que pour s'alcooliser à plaisir.

***

A supposer que l'on puisse dans nos sociétés, riches en appétits comme en moyens de les satisfaire, organiser les services de statistiques qui permirent aux Incas d'imposer dans un pays aux besoins élémentaires, le mode de production et de répartition communistes, on est amené à se demander s'il est, non pas bon, mais possible de transformer ainsi les Européens évolués que nous sommes en une série ininterrompue d'immeubles par destination, identiques entre eux comme les grains d'un sac. La réponse négative s'impose d'autant plus que les doctrines socialistes modernes, absolument égalitaires, se refusent au maintien d'une élite quelle qu'elle soit, et sont encore plus hostiles au chef suprême héréditaire, facteurs essentiels du système que nous venons d'exposer.

Et enfin, dernier point d'interrogation, le plus angoissant de tous : les ilotes que nous deviendrions dans une telle société, seraient-ils sûrs au moins de jouir en prix de leur triste bonheur ?

Ici, encore, l'histoire nous répond non, qui nous montre la facilité avec laquelle une poignée d'aventuriers, ivres d'individualisme, a asservi un vaste empire. Et qu'on ne nous parle pas de la différence des armements, des chevaux qui épouvantaient les Indiens. Cela ne suffit pas à expliquer le triomphe de deux cents hommes contre une armée qu'on évaluait à 200.000 soldats de métier. Les tribus qui résistèrent le plus vaillamment furent d'ailleurs les dernières qui s'étaient soumises aux Incas, donc les dernières socialisées.

Si les sociétés communistes ne périssent pas d'elles-mêmes, en se décomposant sur place, elles risquent donc beaucoup d'être dominées par les nations voisines demeurées plus solides parce que plus respectueuses des forces naturelles et des individualités.

Abrutissement ou servitude, les deux hypothèses qui d'ailleurs, hélas, ne sont pas contradictoires, sont également effroyables. Pour condamner, d'avance, l'expérience socialiste, il suffit qu'elles puissent être envisagées.

E. Gascoin.

UNE JEUNE FILLE MODERNE

(Nouvelle)

Paul Sépières, romancier et homme de sport, était un peu fat. Il faisait la cour à toutes les femmes. On lui connaissait beaucoup de bonnes fortunes. L'année précédente encore, on l'avait vu à Auteuil s'afficher avec une blonde Irlandaise qu'il présentait à ses amies comme une cousine lointaine. Pour entrer dans son jeu, on lui demandait parfois des nouvelles de sa cousine. D'abord, il sembla flatté et répondit volontiers. A la fin pourtant, cette question parut l'agacer. Il annonça une absence pour se rendre en Angleterre, qui devait durer plusieurs mois. Il avait signé un engagement à une tournée de conférences. Nul ne le revit en effet à Paris qu'au début du printemps suivant. Afin de signaler son retour, il s'était engagé dans un handicap de tennis qui devait se jouer au Racing-Club en même temps que les championnats. Il eut l'occasion d'y rencontrer souvent Mlle Estelle d'Alvéar, la championne, avec laquelle il avait un flirt bien connu depuis fort longtemps. Enfin, on apprit un jour au club ses fiançailles avec une inconnue, et Mlle Estelle ne put dissimuler le dépit que lui causa cette surprise.

Or, son tempérament combatif ne l'inclinait pas à la résignation. A défaut d'un engagement

formel, elle possédait des lettres de lui. Elle résolut de jouer sa chance dans une explication décisive. Mais Paul Sépières, qui se méfiait d'elle, sut éviter toutes les occasions de la rencontrer sans témoins.

C'est alors qu'elle forma la résolution d'aller le trouver chez lui, en quoi elle montra qu'elle était bien une jeune fille très moderne. Paul Sépières habitait sur la rive gauche un appartement d'étudiant dans un quartier populeux.

La concierge lui ayant répondu qu'il était absent, elle l'avait attendu dans la rue en guettant les passants de biais. Justement, la devanture du magasin où elle s'était arrêtée était celle d'un armurier. Elle examinait à l'étalage sous l'éclat des lampes électriques des pistolets automatiques et leurs cartouches mignonnes, mignonnes, dans leurs gaines de nickel : .

« Quelle imprudence, pensait-elle, de vendre ces jolis joujoux au premier venu. Et de les vendre dans ce faubourg où, le soir, les révolvers sortent tout seuls des poches. Ainsi cette femme élégante arrêtée à côté de moi, que tient-elle dans sa fine main gantée sous le manchon de loutre où je la vois remuer ? Un flacon de parfum ? Oui, mais peut-être aussi une gentille petite mitrailleuse à six coups, six bonbons de nickel pour se rappeler au souvenir d'un infidèle... Et cet homme au foulard rouge, casquette plate et espadrilles de corde, qui muse aussi devant cette vitrine ? Il n'a pas de manchon de loutre, lui, pour dissimuler ses mains. Aussi, les cache-t-il dans les poches de son veston. Mais je les devine, je les vois, ces mains, qui s'agitent à l'intérieur, prêtes à en sortir armées d'une paire de brownings. La mode chez ces beaux messieurs, chers au cœur de Francis Carco, est maintenant de tirer à travers l'étoffe. Pour provoquer ce « carton », il suffirait que l'homme qu'il guette au sortir du bal-musette vînt à le frôler accompagné de Georgette aux « tiffes » d'or. Entre eux, c'est à l'américaine, au premier qui préviendra le geste de son rival. Charmant, en vérité ! Et moi, passante inoffensive, je recevrai ce cadeau qui ne m'était pas destiné, un gramme de ce mignon nickel, vrai bijou d'orfèvrerie ! »

Pour éviter de se faire remarquer, Estelle entre chez l'armurier : « Monsieur, combien ce pistolet automatique ? — Quatre cents francs. — Dommage que je n'aie que trois cents francs sur moi. Je reviendrai demain. — Va pour trois cents. Il est à vous, mademoiselle. » Prise au mot, elle accepte.

Ce sera donc pour demain matin. Ce soir, Paul Sépières ne rentrera pas. Inutile de l'attendre devant ce magasin.

De bonne heure, le lendemain, elle revient. On a beau être une jeune fille très moderne, c'est ennuyeux de passer devant la concierge pour monter chez un jeune homme qui, selon toute apparence, doit être encore couché à cette heure-là. Un condamné à mort ne se jette pas sur la planche à bascule d'un mouvement plus désespéré que l'élan qu'elle eut pour franchir ce seuil redouté. C'est la fuite en avant. Elle charge sur cette tranchée aérienne. Précisément, cette hâte inusitée cause sa perte. Il n'y a qu'un huissier pour monter aussi vite. Les femmes d'un certain monde, en général, ne se hâtent qu'à la descente.

— Psst ! Hé, la-bas, mademoiselle, où allez-vous donc si pressée ?

Mademoiselle ! C'était donc écrit sur sa figure ? Ne pouvait-elle aussi bien être une femme de ménage, une blanchisseuse ? Sans répondre à la concierge, elle attaque le second étage à la même allure. Alors, cette Junon, qui ne peut plus voir d'elle que le bas de sa jupe, lui crie dans la cage de l'escalier où tous les locataires peuvent l'entendre :

— Si c'est chez M. Sépières que vous allez, il n'est pas chez lui.

Qui donc encore lui avait dit qu'elle allait chez M. P. Sépières ? Pour achever son supplice, il n'y avait plus qu'à appuyer sur le déclic. C'est ce qu'elle fait elle-même en poussant à fond la sonnette de P. Sépières dont elle vient de lire le nom sur une carte de visite. Une fois... deux fois... trois fois... la dernière, prolongée, stridente. Personne ne vient. Quel ennui ! Il va lui falloir redescendre, repasser sous le nez de cette affreuse Cerbère qui l'attend au bas de l'escalier.

Et puis, revenir, recommencer demain. Impossible. Elle remonte soudain d'un bond les trois marches qu'elle a descendues, et recommence le carillon. Elle colle son oreille sur la fente de la porte. Plus de doute. On bouge là-dedans. Un pied, qui ne peut être qu'un lourd pied d'homme, s'avance à pas feutrés, en faisant gémir les lames du parquet. Elle voudrait s'enfuir. Elle n'en a pas le temps.

La porte s'entrouvre pour laisser passer une tête furieuse. Mais, devant la surprise de la voir sur son palier, Paul Sépières, — car c'est lui-même en pyjama impeccable — laisse tomber ces paroles mémorables :

— Vous ici, Mlle d'Alvéar ? Prenez donc la

peine d'entrer. Comment va madame votre mère ?

Malgré la gravité de l'heure, Estelle a bien envie d'éclater de rire. Mais elle est venue pour une dernière explication qui peut mal tourner, et elle se retient. Il s'efface galamment devant elle en l'introduisant dans une espèce de boudoir : des livres épars sur tous les meubles, des sièges modernes en grand désordre. Elle est très troublée, mais Sépières ne l'est pas moins, sans vouloir le paraître. Aussi les propos qu'ils échangent ne sont-ils que des banalités liminaires relevant des seuls réflexes. Elle s'assied sur l'extrémité d'un sofa qui sert de lit de repos. Pendant que ses mains embarrassées jouent avec la serrure de son sac, P. Sépières ne les quitte pas de vue, comme si elles allaient lui révéler le motif de cette visite.

— Vous vous demandez, débute-t-elle, pourquoi je suis venue ?

Inclinaison de tête, silence de son ancien flirt.

— C'est bien simple : je viens d'apprendre la nouvelle de vos fiançailles avec...

— Avec Mlle Aliette Brokwell, vous êtes bien informée.

— Alors, c'est exact ?

Nouvelle inclinaison de tête.

Elle attendait un mot de lui, un regard, mais ses yeux sont bien décidés à éviter les siens.

— J'ai voulu vous apporter mes félicitations avant de partir pour l'Amérique. Je viens de signer un engagement pour une tournée d'exhibitions.

— Tous mes compliments à la championne. Et quand partez-vous ?

— Très prochainement.

Elle s'est levée pour prendre congé, accompagnée par P. Sépières. Déjà elle a franchi la porte, quand tout à coup, ouvrant son sac à mains, elle se retourne brusquement :

— Tenez, j'oubliais... Je vous les rapporte...

Il a vu le mouvement des mains, et croyant à tout autre chose, il s'est jeté sur elle pour l'immobiliser :

— Inutile, ça ne prend pas avec moi ! Rentrez [illegible] s'écrie-t-il.

— [illegible] moi ou j'appelle !

— Rentrez [illegible] que vous tenez là, vous dis-je. [illegible]

[illegible]

[illegible] n'est pas une arme à feu ?

[illegible] alors ?

[illegible] Tenez [illegible]

Et elle lui jette à la face le paquet de ses lettres qu'elle a enfin réussi à sortir du sac.

Il les ramasse sur le palier, tandis qu'Estelle descend, cette fois sans plus se retourner. La porte claque. Estelle d'Alvéar ne souffre plus. C'est un dernier lien tranché qui la libère... Elle croit qu'elle ne l'aime plus, qu'elle ne l'a jamais aimé. Cette dernière attache qu'une brutale nouvelle a rompue, c'est quelque chose comme la corde tranchée qui précède le bond de la Montgolfière dans l'espace.

R. de Montmorillon

EN SLOVAQUIE

BRATISLAVA

« O fleuve silencieux ! »
Karel Toman.

Je me réjouissais depuis longtemps de voir Bratislava. Toute une littérature de gares et de panneaux-réclame finit par impressionner l'esprit : « Bratislava, porte de l'Orient ! », « Bratislava, capitale de la Slovaquie ! », et ces images soigneusement choisies où le Danube argenté coule devant une colline hérissée de murs aux fenêtres crevées, pendant qu'un bateau s'éloigne du quai où domine la cathédrale du couronnement. On a beau être revenu de bien des choses, — et même de la littérature — le vieux voyageur se laissera toujours prendre au mirage d'un nouveau pays et le Danube n'a pas fini d'enchanter nos imaginations.

D'ailleurs, dès Hodonin, un coucher de soleil triomphal m'avait disposé à l'enthousiasme. Rien de déjà vu, de conventionnel et de « carte-postale » pour personnes sensibles. C'était un coucher de soleil violent, comme une mort virile, sans rien qui la diminuât. Un soleil jaune, pas d'or, non, jaune, mais cruellement jaune, s'attardait désespérément sur le bleu sombre des sapins qui couvraient les monts Zdanské.

Du feu liquide glissait sous les branches, coulait le long des fûts roses, qui souriaient, eux, dans cette tragédie du soir au cœur de la vieille forêt. Au travers des arbres, des étangs de laque

miroitaient, passionnément pâles et douloureux, comme des regards morts. J'avais froid, mais peut-être était-ce d'avoir vu ces miroirs glacés sous les sapins sombres. Dans un chemin de sable blond, un cerf, plus blond encore que le sable, les yeux doux, sans étonnement, regardait le train passer.

Plus loin, à une petite station, des chasseurs envahirent le wagon, avec des lièvres, des perdrix, tout un carnage.

Enfonçons-nous dans le romanesque. Bratislava — les jolies syllabes d'or ! — n'est plus loin : quelle joie nous y attend, ou quelle déception ? Et quel sourire ? La nuit tombe, le soleil est mort, et des marécages défilent à la portière, tout nus sous la lune, devant le rideau mal tendu des sapins à l'horizon.

*
* *

J'étais en train de parlementer avec le portier de l'hôtel Savoy qui s'obstinait à me parler hongrois, et je criais fort comme s'il eût été sourd, afin de mieux me faire comprendre. C'est ainsi qu'opèrent toujours les Français quand ils parlent à des étrangers dont ils ignorent la langue. Dans le café voisin, tout à coup coup une voix goguenarde, chaude et heureuse, a retenti :

— Qui est-ce qui vient de Pantruche, ici ?... Il y a un mec de Pantruche !

Un grand gaillard m'a presque sauté à la gorge et m'a dit :

— Bon Dieu de Bon Dieu ! Que je suis heureux de voir un gars de là-bas. Ce qu'on s'embête ici ! Ce qu'ils sont embêtants ! Moi, je suis Transylvanien, mais Parisien depuis dix-huit ans, marié à Montmartre avec une Française. Vous viendrez m'y voir, mais d'abord allons boire un coup.

Voilà donc comment j'ai fait connaissance avec Bratislava. Connaissance rapide, cordiale, insuffisante pourtant. Même cette blonde dorée, aux cils lourds de sentiment, — une Hongroise ou une Autrichienne ? — ne nous dirait qu'imparfaitement le charme de Bratislava ; elle s'est assise à une table ronde, tout près de nous, et d'un regard en amande, chargé de promesses lentes, elle a lancé l'hameçon. Que d'autres pécheresses sur le quai du Danube où je vais errer avant de monter dans ma chambre ! Il fait froid, elles se serrent dans leur fourrure et voudraient bien ne pas rentrer solitaires. Mais quel dommage ce serait de gâter par une aventure ce rendez-vous incomparable avec le beau fleuve !

Il roule de l'or, et des regards — plus beaux que ceux des femmes qui passent — s'allument dans ses vagues chantantes. Sous la lune, l'horizon du côté de l'Autriche paraît barré par une colline douce aux pentes claires. Un bateau amarré fait une longue tache d'ombre. Et en face, à Petrzalka, des lumières fixes brillent dans les arbres. Beau cadre pour un dangereux amour !

*
* *

Dès le matin je suis retourné au quai Jirasch ; je n'ai plus retrouvé le charme romantique de cette nuit, mais une image assez proche de celle que j'avais tissée dans mes rêves. Pour mieux voir Bratislava, j'ai pris le bateau qui va d'une rive à l'autre. Un courant impérieux nous entraîne, et le bateau progresse horizontalement vers Petrzalka, la proue tournée vers l'Autriche, face au courant, luttant avec un grand bruit de roues et d'eau. Et malgré tant d'efforts nous dérivons, car les arbres du quai semblent courir devant les maisons immobiles.

Le château aux fenêtres crevées, très décoratif sur la colline de Hausbergeln, semble encore trop neuf pour une ruine. Les murs ont gardé leurs arêtes droites où ne s'est installé aucun buisson. On dirait une ruine de guerre, incendiée il y a quinze ans, et qu'on va prochainement reconstruire. Mais pourquoi Bratislava ne reconstruirait-elle pas ce château qu'on se fatigue de voir là-haut, inutile, pas assez ruiné, trop caserne, trop géométrique. Une seule chose émouvante : le ciel dans ses fenêtres sans vitres.

Encore un coup d'œil un peu tendre à l'Autriche : la colline barre toujours l'horizon, verte et pastorale. Allons, reprenons le bateau et pénétrons au cœur de Bratislava.

Pour monter sur la colline de Hausbergeln, il faut franchir le ghetto. Dans la Zidovška Ulica, des Juifs à papillotes et chapeau rond bordé de fourrure, en grande lévite noire, me regardent sans sympathie. Enseignes des boutiques écrites en hébreu ; cours infectes, porches où une odeur chaude vous attend et vous saute à la gorge ; vues sur des chambres ouvertes, galetas sans nom où croupissent d'innombrables familles... Passons. Des rues étroites, des escaliers coupés de grilles en fer forgé me conduisent à l'église Saint-Nicolas où m'accueillent, plaquées contre le mur de la petite église, trois croix monumentales qui tendent vers Bratislava, vers le Danube et vers l'Autriche, le Christ et les larrons. C'est ici qu'il faut venir

pour voir Bratislava. Autour de la vieille ville, où tout à l'heure je m'amuserai à découvrir les hôtels baroques, toute une nouvelle ville s'est construite : larges avenues, parcs immenses, édifices modernes, grands hôtels, villas, vergers. Enfin, le long du Danube, les quais et près de la gare les usines aux hautes cheminées.

J'ai découvert, avec un plaisir de qualité, la cour si intime, recueillie, de l'Hôtel-de-ville. Avec un cicérone charmant — dois-je dire votre nom, Mlle Wagner ? — j'ai parcouru les salles du musée, le palais Apponyi, le palais Primatial aux beaux Gobelins. Saluons en passant la salle des glaces où fut signé le traité de Presbourg. Et écoutons Mlle Wagner :

— C'est en 1805 que Talleyrand signa ici la paix de Presbourg. En 1809, les Français sont revenus, avec le maréchal Davoust, et ont bombardé la ville.

Je regarde Mlle Wagner. Elle n'a pas bronché, l'œil un peu malicieux peut-être, à peine. Non, elle récite de l'histoire, tout simplement.

— C'est en 1811 que fut incendié le château, par des soldats d'un régiment autrichien..... mais de nationalité italienne.

Elle a ajouté cela comme un correctif, comme une précision. Mlle Wagner aime la justice. A chacun selon ses œuvres.

Mais rien ne vaut, à Bratislava, les petites places charmantes tout entourées de couvents, d'églises ou d'hôtels particuliers. Il y fleurit un mystère, une paix et — pour tout dire — une gentillesse qui font de Bratislava une ville aimable et gracieuse. Allons errer près du cloître Notre-Dame ; allons saluer la colonne de la Vierge devant l'église des Jésuites. Elle sort, adorablement blanche, d'un feuillage déjà doré par l'automne et se dessine sur un peu plier frissonnant, plus humaine encore sur ce fond émouvant.

Si vous pouvez pénétrer dans le jardin du cloître de Sainte-Ursule, vous connaîtrez le lieu le plus secret, le plus idéalement tranquille de Bratislava, où parmi des arbres à feuillage grêle, autour d'une vasque de pierre, des allées bordées de buis dirigent des moniales dans le bonheur et dans la paix.

Mais les vieux coins abondent à Bratislava, malgré les agrandissements, les démolitions et tout ce qu'apporte avec elle la civilisation moderne.

Le soir, je me suis promené avec mon ami l'ingénieur : il me parle de tout, m'instruit de [illegible] beaux-arts, travaux publics.

— Vous savez pourquoi cette cathédrale s'appelle « du couronnement » et porte au sommet de sa flèche, en guise de croix, une couronne dorée ? C'est parce que Bratislava fut, de 1563 à 1848, capitale du royaume de Hongrie et que l'électeur Maximilien y fut couronné en 1563. De cette année 1563 à l'année 1830, on couronna ici onze rois et huit reines de la maison des Habsbourgs.

Nous sommes dans le port de Bratislava. Je visite les deux bassins. Ils étaient creusés avant la guerre, mais l'aménagement en est récent. Le trafic a triplé aux dépens, sans doute, de Budapest et de Vienne.

Je m'étonne de cet immense effort que je sens partout.

— Oh ! ce n'est rien, tout cela. Nous construisons cent écoles par an en Slovaquie ; il y en a encore 1.500 à construire ou à reconstruire. Nous refaisons toutes les routes, vous verrez, des travaux immenses, des routes indestructibles, en ciment. Mais ce n'est pas tout. Pensez que la population de toutes ces villes, de Bratislava surtout, a augmenté considérablement. Il a fallu bâtir des maisons. Et l'Etat consent de gros crédits aux particuliers pour ces constructions ; c'est ce qui vous explique que toutes les collines soient en train de se couvrir de villas. Ce sera charmant dans quelques années, toutes ces pentes avec des maisons à toits rouges, dans les vignes et les vergers.

Je demande à mon ami :

— Un des plus grands problèmes de l'après-guerre n'a-t-il pas été le problème agraire ? Comment cela s'est-il passé ?

— Oh ! le plus simplement du monde. Pour cela il faut remonter avant l'année 1848. A cette époque les paysans slovaques n'avaient que 20 o/o du sol. Le reste appartenait aux nobles, tous hongrois. Trois classes de nobles : les petits nobles qui vivaient sur leurs terres comme de vrais paysans et étaient électeurs ; les nobles moyens parmi lesquels on choisissait pour le Parlement des comitats ou arrondissements (il y avait 71 arrondissements) ; les grands nobles parmi lesquels on élisait aux États-Généraux de Presbourg.

Il leva son doigt pour fixer mon attention :

— Notez bien ceci : il y avait un noble sur dix habitants et tous les nobles étaient exempts d'impôts. Ne subissaient donc l'impôt que 20 o/o des terres, puisque 80 o/o appartenaient aux nobles. D'où une misère épouvantable pour l'Etat, pour le pays et pour le peuple. Et ce fut la cause de la révolution de 1848. Depuis 1919, on a racheté les terres des nobles et on leur a

laissé 250 à 500 hectares par famille. Cela fait encore de beaux domaines. Tout le reste a été distribué aux paysans, moyennant paiement d'annuités proportionnées. C'est là la plus belle réforme de la République et qui garantit à notre pays une stabilité et une sagesse pleines d'espérance.

Nous rentrions le long du Danube. Des bateaux étaient à quai que l'on déchargeait et c'était une vie grouillante et pacifique. A l'horizon le Danube s'enfonçait dans les terres grises, avec une prudente lenteur.

Quelles sont vos relations avec vos voisins? ai-je demandé.

— Excellentes. L'Autriche, semble-t-il, a accepté sa défaite et n'espère plus revenir à un régime condamné et à un état de choses impossible. La République a les moyens de se défendre, si besoin était. Et on le sait à Vienne. Il paraît moins sûr qu'on en soit convaincu à Budapest. D'ailleurs l'Autriche a laissé chez nous de moins mauvais souvenirs que la Hongrie. Vous verrez la Slovaquie. Les Magyars n'y sont pas aimés et pour cause. Ils ont traité les Slovaques, pendant des siècles, comme des esclaves. Nous, nous voulons collaborer avec nos minorités. Douze députés et huit sénateurs magyars sont au Parlement, des écoles magyares, créées par la République, donnent l'enseignement en hongrois. Mais les Magyars de la République doivent reconnaître sincèrement, et sans arrière-pensée, qu'ils sont désormais, et pour toujours, citoyens tchécoslovaques, au même titre que les Allemands de Bohême et que les Russes de Jasina. Notre pays, vous pouvez le voir, vit courageusement et loyalement. Mais il a la volonté de vivre à l'abri des traités qui ont garanti son existence. Personne, Monsieur, dites-le bien, ne saurait toucher à ces traités sans bouleverser toute l'Europe. En tous cas ce n'est pas nous qui en prendrons l'initiative, ni la responsabilité.

Le soleil flambait au-dessus de la ville prestigieuse et dorait la couronne de la cathédrale Saint-Martin. Le beau fleuve silencieux, chargé de tant d'âpre histoire, coulait en paix, baignant avec insensibilité ces rives ennemies, destinées pourtant de par la nature et la nécessité à collaborer.

A l'hôtel Savoy le fromage de chèvre, mollet, recouvert de beurre et épicé de moutarde, d'appétit, d'ail, de poivre rouge, de cumin, de poissons pilés, m'a fait oublier un moment de si hautes et si graves préoccupations.

ABEL MOREAU.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

CONVERSATION FRANCO-ALLEMANDE

... Cela commence par un article du *Matin*, signé de trois mystérieuses étoiles, et qui peuvent se résumer ainsi :

« Toute la question de la paix, de l'apaisement si nécessaire à l'Europe, tient aux relations de la France et de l'Allemagne. Tant que les deux grands peuples qui, par leur passé, leur situation géographique, leurs possibilités d'avenir, jouent le rôle capital en Europe, continueront à se surveiller jalousement, à se craindre et à se haïr, toutes les nations d'Europe trembleront pour leur sécurité et dépenseront plus ou moins ouvertement des sommes énormes pour leur armement.

« Comment régler les relations franco-allemandes ?

« La solution de force que nous tenions entre nos mains en 1918, dont nous étions encore les maîtres au moment de l'occupation de la Ruhr et de la seconde capitulation du Reich, qui était peut-être encore possible quand nous étions à Mayence, ne l'est plus. Elle répugne d'ailleurs au peuple français de plus en plus pacifiste. La conciliation internationale, par le moyen de la Société des Nations, a fait faillite ; le départ du Japon, la retraite de l'Allemagne, le mépris affiché de l'Italie pour le « parlement » de Genève et la retraite probable de cette puissance, ont discrédité l'institution dont l'impuissance éclate maintenant à tous les yeux. Reste la conversation directe avec l'Allemagne : pourquoi n'essayerait-on pas de la conversation directe ? »

Puis ce fut le traité germano-polonais, comportant un pacte de non-agression et établissant une sorte de *modus vivendi* entre les deux peuples dont le différend semblait le plus irréductible, les revendications du Reich portant surtout sur le « couloir polonais ».

Puis ce fut, encore dans le *Matin*, l'interview du chancelier Hitler, par M. de Brinon. Cette diplomatie « en marge », par la voie de la presse et des agents officieux sans mandat, est pleine d'inconvénients, mais elle est à la mode. Cette interview a fait un bruit énorme. Le chancelier Hitler y renouvelait ses déclarations pacifistes : « la guerre n'arrangerait rien », dit-il

notamment. Il n'y formulait aucune revendication territoriale, sauf la Sarre, qui, disait-il, reviendrait automatiquement à l'Allemagne en 1935, et offrait une conversation où l'on chercherait un terrain d'entente. Cette interview était confirmée par un article de M. Rosenberg, chef de l'Office des Affaires extérieures du parti national-socialiste. Dans cet article, publié dans l'*Observateur raciste*, et d'un ton assez déplaisant, d'ailleurs l'ancien ton hitlérien, M. Rosenberg souligne tout d'abord l'importance et la portée des déclarations du Chancelier, en montrant qu'il faut leur attribuer une valeur très supérieure aux propos analogues tenus autrefois par les hommes d'Etat du régime de Weimar, comme Stresemann ou Brüning. M. Hitler s'exprime, en effet, au nom de l'Allemagne tout entière et il s'est acquis dans les pays étrangers, dit M. Rosenberg, une considération à laquelle ses prédécesseurs ne pouvaient pas prétendre.

M. Rosenberg insiste ensuite sur l'intérêt que présente le passage de l'interview du chancelier dans lequel celui-ci a déclaré que les avantages, quels qu'ils fussent, à attendre d'une guerre, ne pourraient compenser la perte sur les champs de bataille de plusieurs millions d'hommes et qu'une telle catastrophe compromettrait les efforts tentés depuis quatorze ans pour arriver à faire du peuple allemand un peuple sain et pour l'arracher à la misère.

« Nous ne savons pas — conclut M. Rosenberg — comment la nouvelle manifestation du Führer sera accueillie dans les milieux responsables de Paris.

« Nous ne savons pas si M. Paul-Boncour estimera qu'il est nécessaire aujourd'hui encore de parler d'un réseau de sécurité tissé par la France sur l'Europe, ou bien si l'on se résoudra, à Paris, à prendre des décisions d'une importance capitale.

« Tous les peuples de l'Europe sont à l'heure actuelle également menacés de décadence. La ville de Sainte-Geneviève est entourée d'un grand nombre de faubourgs entièrement communistes ; dans les autres Etats, il s'en faut de beaucoup que le marxisme extrémiste ne soit vaincu et ce serait faire preuve de légèreté que de conclure du rythme normal dans lequel l'existence des peuples paraît se poursuivre, que l'ordre règne.

Seules, l'Allemagne et l'Italie, qui ont surmonté la crise, peuvent envisager l'avenir avec [illegible] pas de calme.

Nous ne savons pas ce que l'on pense à Paris, mais, quant à nous, nous ne nous fatiguerons pas de répéter et de faire tout ce qui est nécessaire dans l'intérêt de l'honneur allemand et de la paix européenne.

« Mais nous sommes fortement convaincus que peu à peu le monde ne pourra manquer de comprendre et d'apprécier les intentions et les desseins d'Adolphe Hitler s'il ne veut pas porter la responsabilité d'avoir consciemment entravé la réalisation d'une grande idée de paix ». (Havas).

On aurait pu croire que ce projet de conversation directe, et même de rapprochement franco-allemand, allait inquiéter l'Angleterre. Point. Sir John Simon, oublieux des injures, nous encourage à causer avec ce bon *Führer* qui l'a accusé publiquement de mauvaise foi. Qu'est-ce à dire ? L'Angleterre, « la perfide Albion », espérerait-elle que si on nous laisse seule à seule avec l'Allemagne, celle-ci obtiendra bien de nous par la menace, ou la finasserie, ce désarmement que M. Mac Donald semble avoir toujours rêvé ?

Je ne crois pas à tant de machiavélisme. L'Angleterre est éperdument pacifiste, par conviction et par intérêt, peut-être même par nécessité. « Nous ne pourrions pas même mobiliser pour mettre M. de Valera à la raison », disait naguère, en confidence, un ministre anglais. Elle n'a nécessairement pas la même conception que nous de notre sécurité, et elle aura toujours beaucoup plus de sympathie pour une France faible que pour une France forte. De plus, comme tout le monde des affaires en Europe, elle croit qu'un rapprochement franco-allemand est une des conditions de la reprise des transactions internationales. Bref, la pression en faveur d'une conversation directe de la France avec le chancelier Hitler est à peu près unanime et cette conversation me paraît désormais inévitable. L'entrevue de M. François Poncet, ambassadeur de France à Berlin, et du chef du gouvernement allemand, montre d'ailleurs que nous avons déjà une main dans l'engrenage. Il s'agit d'abord de négocier, si l'on y vient, dans les meilleures conditions possibles.

Il faut espérer que cette fois on ne recourra plus à la diplomatie de guinguette, aux élans du cœur qui ont si mal réussi naguère à feu Aristide Briand et à M. Edouard Herriot. Tout dépendra du négociateur et de l'autorité dont il disposera. Hitler a pour lui une force considérable ; il peut dire qu'il a derrière lui la presqu'unanimité du peuple allemand. Il est libre de ses mouvements, n'est gêné par aucune com-

mission des Affaires Etrangères, et n'a pas à tenir compte des intrigues de partis. Peut-on espérer que dans une conjoncture aussi grave un gouvernement français trouvera enfin une majorité capable de le soutenir à fond et d'imposer sa volonté ?

La grande difficulté c'est le protocole de conversation. Hitler a déclaré dans son interview qu'il ne formulait aucune revendication territoriale. Se tiendra-t-il à cette attitude modérée ? De toute façon, il ne me paraît pas possible d'obtenir de lui une renonciation formelle et définitive qu'il a déclaré naguère faire partie intégrante de l'Alliance historique non plus qu'une renonciation à l'Anschluss. On connaît le thème : l'Allemagne renonce à récupérer ce qui lui revient par la force, mais elle compte sur la conciliation, sur l' « irrésistible volonté des peuples ». C'est-à-dire qu'elle ne renonce pas à sa propagande, et on sait combien cette propagande est active, tenace et insidieuse. Elle s'exerce même en Alsace, même en Belgique. C'est toujours l'équivoque inventée par les Soviets : le gouvernement russe ne fait pas de propagande, mais le parti communiste en fait ; le gouvernement allemand respecte l'état politique des nations voisines, mais le parti nazi répand ses doctrines. Or, comme le gouvernement de l'U.R.S.S. se recrute dans le parti communiste, et le gouvernement allemand dans le parti nazi, cela revient exactement au même, et les propagandistes allemands, comme les russes, disposent de fonds illimités.

Là est le danger, un des dangers du rapprochement. Car il en est d'autres. L'Allemagne est demanderesse ; la France défend des positions acquises. Dans son amour de la paix, la France est sincère, l'Allemagne... on sait avec quelle puissance de dissimulation et quelle adresse dans le camouflage elle a pu réarmer malgré tous les contrôles. La France n'a rien à réclamer ; l'Allemagne garde toujours dans un tiroir le volumineux cahier des revendications pangermanistes. La France a des alliés qu'elle ne peut pas abandonner, qu'elle doit consulter ; l'Allemagne a une entière liberté de manœuvre. Si la conversation s'engage, la France aura donc à jouer une partie très dure. Elle ne peut l'entreprendre qu'avec un gouvernement fort et stable. Sinon elle court à de nouvelles capitulations.

L. Dumont-Wilden.

LA POÉSIE

UN POÈTE ÉSOTÉRIQUE

VICTOR-ÉMILE MICHELET

Le Comité de la Maison de Poésie, en attribuant cette année le principal prix de la fondation Emile Blémont, a justement mis en vedette M. Victor-Emile Michelet et procédé, en quelque sorte, pour nos temps oublieux, à une véritable révélation.

Bien que M. Victor-Emile Michelet ait présidé, et fort dignement, avant la guerre, la Société des Poètes Français, il n'est point exagéré de prétendre que ni son nom, ni son œuvre ne disent beaucoup aux nouvelles générations littéraires. On a un peu honte de penser que des ouvrages du haut idéal et de la valeur spirituelle des poèmes et des proses du lauréat d'hier soient quasiment ignorés du public qui lit, voire de l'élite qui affecte de s'y entendre. Je ne parle pas de la foule ; M. Michelet est inconnu de la foule et c'est peut-être un titre à la gloire prochaine. Nul d'ailleurs ne semble plus indifférent à toute renommée tapageuse que l'homme qui a écrit : « La gloire, elle apparaît comme les belles femmes nues et insaisissables où les peintres et les sculpteurs incarnent les allégories. Aussi nulle part ne se piète-t-elle mieux que sur les tombeaux ». En attendant le suprême soleil, lui s'est retiré, solitaire et hautain, dans la noble tour de la philosophie sereinement fermée aux clameurs populaires et aux bruits discordants des trompettes de la réclame.

M. Victor-Emile Michelet est un Breton. Il est né (en 1861), au bord de la mer en cette Cornouaille aux magiques légendes, qui met dans les yeux des reflets du large et au cœur la hantise de l'infini.

Dès ses premiers pas dans la voie littéraire, il a eu l'inestimable chance de rencontrer le patronage de deux grands isolés de sa race, contempteurs impavides des incurables sottises du siècle, réfugiés dans la contemplation et leur art souverain : Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam. D'eux, il a appris à dédaigner les concessions aux snobismes et aux vulgarités du jour, l'infâmante bêtise ambiante et la ja-

lousie outrageante des médiocres, afin de parfaire, contre vents et marées, modes ou infortunes, une œuvre solidement architecturée selon les règles immortelles et la discipline d'une fièvre de beauté soumise à la rigueur plus tempérée d'un esprit presque mathématique.

A ses premiers maîtres et à leur enseignement orgueilleux, M. Victor-Emile Michelet est demeuré fidèle, par delà les hauts et les bas de la critique et à leur endroit et par delà la mort. Dans son ermitage encombré de livres de la rue Monsieur-le-Prince, où une paire d'haltères voisine avec les presse-papiers, aux jeux d'assouplissement du corps et de la pensée préside l'auteur d'*Ariel*. Il n'y a pas beaucoup de nos contemporains à pouvoir montrer aujourd'hui les œuvres qui leur furent dédicacées par Barbey d'Aurevilly. M. Victor-Emile Michelet est de ceux-là. Il en est très fier. Il manie avec des mains déférentes et que l'on dirait sacerdotales, les exemplaires rarissimes de *Ce qui ne meurt pas*, d'*Une vieille maîtresse*, des *Diaboliques*, sur lesquels, de sa grande écriture étrange, à l'encre rouge, à la signature poudrée d'or, Barbey a tracé des phrases prophétiques pour celui en qui, d'instinct, il avait reconnu un disciple de qualité.

M. Victor-Emile Michelet pourrait aussi écrire des souvenirs qui ne manqueraient pas d'imprévu et d'une singulière autorité sur quelques-uns des écrivains de la génération qui a précédé la sienne et la mienne, par exemple sur le Sâr Joséphin Péladan, auteur aujourd'hui un peu périmé de *l'Ethopée latine* (quelqu'un se rappelle-t-il les étonnantes *Litanies d'Istar* qu'on y pouvait lire ?) et de qui ont été publiées récemment les *Dévotes d'Avignon*. Par exemple encore, sur ce fameux pamphétaire catholique, Léon Bloy et ce compagnon de la jeunesse de Barrès, le nancéien et l'occultiste Stanislas de Guaita.

Car, il faut savoir que M. V.-E. Michelet n'est pas seulement un poète, au sens de devin, selon la loi antique, c'est un mage au sens strict du mot. Il est docteur ès-Hautes-Sciences, si, ce que j'ignore, on délivre en ésotérisme des grades du savoir. Lui, en tout cas, a appris de Pythagore la vertu des nombres, de Platon les lois de l'harmonie universelle, des prophètes hébreux le sens visionnaire, des grands inspirés modernes, la puissance créatrice de l'amour. S'il ne pratique pas la transmutation des métaux et ne s'entoure pas des cornues compliquées de l'alchimiste, il est un onirocrite capable d'interpréter les songes les plus obscurs, comme Joseph à la cour du Pharaon ; il sait le secret bénéfique des gemmes ; il éprouve la pierre philosophale de la vie intérieure, lit dans les astres et interroge le sphinx éternel.

Ainsi s'explique mieux le titre de son premier livre paru en 1890 : *L'ésotérisme dans l'Art*. « Dès ce moment, a constaté, M. Henri Strentz, qui s'est fait le précieux commentateur de l'œuvre du poète, dès ce moment, M. V.-E. Michelet prend en littérature une position qu'il ne quittera plus. Il se tiendra dans cette région où luttent contre les maléfices de l'ombre les splendeurs de la lumière de l'intelligence. » Il n'exploite pas le mystère, il l'aborde en poète et en héros.

Ensuite dix ans de silence. Pour parfaire sans doute l'initiation. Et paraissent la même année : *Contes surhumains* et *Contes aventureux* qui, ceux-là surtout plus que ceux-ci, se recommandent par la sublimité de la pensée, l'éclat du sujet et la plénitude de la forme. Plusieurs de ces pages font songer à la manière définitive de Villiers. Je recommande notamment : *Le mystère d'une incarnation*, *Le Jour de la glorification* et *La mort des Amants*.

Ces livres annoncent et préparent le poète que M. V.-E. Michelet est devenu. En 1902, c'est *La Porte d'or*, chant de jeunesse certes, mais qui ne s'assimile en aucune façon aux vagues et vaines cantilènes des débutants. Les strophes ici magnifient les grandes déités cardinales ; la Joie, la Douleur, l'Espérance, qui mènent du monde visible au monde invisible, par *Vénus urania* et la Vierge du ciel, sous la tutelle des Dragons et des Anges, des Trônes et des Dominations, aux Paradis insoupçonnés.

Puis, c'est l'*Espoir merveilleux*, miracle ardent de confiance humaine traduit par des thèmes platoniciens et spiritualistes, exprimé avec une magnificence verbale où l'alexandrin solennel cède parfois la place à des rythmes variés et hardis.

Je doute que notre âge agité par une démence d'ivre jouissance matérielle apprécie jamais, comme il sied, des poèmes d'une passion et d'une beauté tout ensemble sombres et lumineuses qui suivent l'ascension d'une âme nostalgique vers la certitude de sa perfection. Qu'on lise, pour se convaincre des altitudes où le poète peut atteindre, des pièces comme *Le Silence*, ou *La victoire de Samothrace*. Je préfère donner ici un extrait d'*Encore un soir*, plus significatif peut-être de l'inspiration, du vocabulaire et de la prosodie libérée de M. V.-E. Michelet :

Encore un soir... le soleil et nos cœurs blessés
Vont descendre de compagnie
L'escalier qui se perd dans une ombre infinie,
O nuit, tu vas nous pénétrer de ton mystère :
La vie est douloureuse et tu la multiplies ;

L'amour est terrible et tu l'exaspères.
Tu vas prendre nos cœurs, ô nuit, nos cœurs tragiques,
Et les jeter, pêle-mêle avec tes chimères,
Avec notre douleur, dans le creuset magique

Que chauffe ton respir ardent.
Nuit clémente à ceux seuls qui s'aiment puissamment,
Accueille notre amour dans ton ombre exaltante,
Dans ton silence lourd d'une farouche attente,
O nuit qui vas venir, pareille et différente,
Mais qui ne sera pas cette nuit de la mort. .

M. V.-E. Michelet excelle à développer en vers de vastes symboles où se confrontent l'amour et la haine, la vie et la mort, le néant et la beauté, l'ombre et la lumière éternelles. Il l'a fait, non sans magnificence et sans originalité, dans ce *Tombeau d'Hélène*, un recueil de ses mains composé et tiré sur une presse à bras mise à sa disposition par un imprimeur amateur. Il l'a réalisé surtout dans cette *Descente de Vénus aux enfers*, reproduction du manuscrit autographe dont le tirage est des plus limités. Il s'agit ici du mythe qui veut que Vénus, inconsolable de la mort d'Adonis, s'en aille heurter aux sept portes de l'enfer d'où l'écarte sa divinité, puisque les dieux sont exilés de la mort.

Un pays sans retour où l'on doit entrer nu, elle affronte Perséphone,

Maîtresse de la mort, du sommeil et du songe qui consent à lâcher sa proie.

En même temps, M. V.-E. Michelet publiait, d'autre part, une *Introduction à la vie ardente*, d'un accent de profondeur de foi et d'amertume qui atteint aux arcanes mêmes des âmes. Évocations sybillines, oraisons de la solitude ou de la volupté, prières de l'amour et doxologie du péché y prolongent, à travers les fugitives apparences du monde, les offrandes du désir, les puissances et les incantations baudelairiennes. Voici *Phantasmes* :

Tu seras toujours seul et roi dans ton royaume
Où tu supportes la couronne en frémissant.
Les êtres les plus chers ne sont que les fantômes
Que toi-même as créés pour la chair et le sang.

Regarde bien de tous tes yeux la bien-aimée
Où tu mis la beauté de la terre et des cieux,
Et cherche de quel souffle elle fut animée
Elle n'est qu'un reflet de ton songe anxieux.

Toi-même, es-tu certain de n'être pas le rêve
Qu'un démiurge fol poursuit dans sa torpeur
Tandis que son haleine inégale soulève
Les visages inscrits au miroir de ton cœur ?

Sous le titre *L'amour et la magie*, M. V.-E. Michelet a réuni sept conférences où il expose les relations qui existent entre l'œuvre de magie, l'œuvre d'art et l'œuvre d'amour. C'est un document pédagogique qui différencie la magie blanche, essor vers la beauté et l'altruisme qui peut s'élever jusqu'à la théurgie, d'avec la magie noire qui dévale vers la laideur pour aboutir à la sorcellerie.

Ainsi, dans ses proses comme dans ses poèmes, M. V.-E. Michelet oriente sa connaissance personnelle de l'occulte vers un pouvoir de communication de l'espérance, talisman nécessaire à qui veut sonder la destinée et éclairer la conscience. En ce sens, *Le cœur d'Alcyone* et *Les Portes d'Airain* offrent des synthèses de l'ésotérisme amoureux de l'auteur, affirment sa richesse d'observations supra-sensibles et constituent une exploration des domaines de la réalité et du rêve, du Cosmos entier pour y découvrir de consolantes anticipations ou des garanties du meilleur devenir humain. L'au-delà métaphysique familier à l'auteur s'entr'ouvre, de la sorte aux profanes. C'est proprement ainsi une leçon de surnaturel au service de l'instruction individuelle. Et n'est-ce pas dans le même esprit que M. V.-E. Michelet a écrit *Le secret de la chevalerie* légendaire, historique, épique et romancée ? Du moins en expose-t-il les significations latentes.

Même quand il aborde la critique littéraire, ce poète n'abandonne rien de sa croyance au mystère ni peut-être de son goût pour les initiations. *Ses Figures d'évocateurs* sont certes des analyses lucides et saisissantes d'états d'âme contemporains. Mais en regard de Baudelaire « divinateur douloureux » et chanteur maudit, d'Alfred de Vigny « le désespérant », s'opposent deux visages rassérénés : Barbey d'Aurevilly « le Croyant » et Villiers de l'Isle-Adam, un des grands initiés de la solitude féconde.

De pareilles œuvres, non plus que le théâtre sans réalisation scénique où s'essaie le poète, n'ont chance, on le devine, à cause de leur caractère d'absolu et de leur technicité cabalistique, de rencontrer l'approbation du vulgaire. La perfection même de leur forme, autant que leurs sujets, en écarte les lecteurs insensibles aux souffles venus des cimes où plane la colombe du Paraclet.

LÉON BOCQUET.

LE THÉATRE

LA RÉVOLUTION A L'ODÉON

Certes, depuis que Paul Abram le dirige, il semble bien que la marche du vieux théâtre paisible de la Rive Gauche ait été entièrement transformée, et que son directeur actuel y ait, dans le meilleur sens du mot, opéré une révolution capable de justifier ce titre.

Il ne s'agit, pourtant, en l'espèce, que de deux pièces qui y tiennent maintenant l'affiche et dont le thème est, en effet, la Révolution.

J'ai déjà fait allusion, ici, au succès remporté, tout à la fois à Genève et à Paris, par la pièce de M. Gaston Sorbets, intitulée *La Colombe poignardée*. L'auteur possède la plus grande qualité d'un auteur dramatique, le courage. Il a donc entrepris de nous montrer, dans un raccourci puissant, comment naissent les révolutions, comment elles se dépassent et s'usent elles-mêmes, comment elles finissent. Il est allé plus loin encore, en en révélant l'origine mystique, voire même romanesque.

C'est toujours au nom d'une idée qu'ont l'air de se mettre en mouvement les masses, mais c'est toujours à un sentiment qu'obéissent les meneurs : ils conduisent ces foules à droite et à gauche, selon les mouvements de leur propre cœur. M. Gaston Sorbets nous a montré, dans son personnage principal, un amoureux. Au premier acte, au milieu de l'émeute, il cache chez lui une jeune princesse, seule survivante de l'ordre qui disparaît. Il aime cette princesse. La révolution s'offre à son cœur, l'amour aussi : la révolution se corrompra, l'amour s'affermira. Ainsi se dégagera une sorte d'opposition symbolique entre les vicissitudes tragiques de la vie sociale et la permanence profonde de la vie individuelle.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu, sur une scène parisienne, une œuvre d'une telle densité tout à la fois et d'une telle envergure. M. Gaston Sorbets semble avoir résolu le problème essentiel du grand théâtre qui est d'exprimer l'idée dans le mouvement de la passion. [illegible] M. le directeur de l'Odéon mérite des félicitations chaleureuses pour n'avoir point douté que son public, aujourd'hui même, s'intéresserait à un tel spectacle.

*
* *

C'est aussi l'idée d'une révolution, mais entendue surtout, semble-t-il, au sens moral, que M. Jean-Jacques Bernard a voulu mettre en œuvre et traduire en images dans sa *Jeanne de Pantin*, qui ne comporte pas moins de onze tableaux.

Cette œuvre, intéressante par elle-même, pose aussi un problème général sur la psychologie des spectateurs, et sur la liberté que peut posséder un auteur d'offrir à ses spectateurs des spectacles auxquels ils ne s'attendent point.

Tandis que la pièce de Gaston Sorbets entre tout naturellement dans la ligne de son auteur et répond à l'idée que ses admirateurs peuvent se faire de son talent, M. Jean-Jacques Bernard a opéré une entière volte-face, une catastrophe, au sens étymologique du mot. L'auteur de *Martine* s'était révélé au public, avec un éclat particulier, comme l'initiateur d'un théâtre de vérités profondes et de silence. Il avait été l'adversaire des mots, des gestes, de toute déclamation verbale ou physique ; ce n'était point dans les paroles que, selon lui, s'exprimaient les sentiments réels des êtres. Il eût pu prendre alors comme devise celle du Loup d'Alfred de Vigny : « Seul le silence est grand ». Cette conception, particulièrement heureuse et originale, l'avait conduit à peindre surtout des intimités, à soigner le décor, l'atmosphère, comme on dit aujourd'hui. Il était ainsi l'inventeur d'une sorte de lyrisme secret qui avait tout de suite placé très haut ses tentatives de jeunesse.

Or, il présente aujourd'hui, à l'Odéon, une œuvre d'aspect cinématographique, où se multiplient les tableaux, et de caractère oratoire où prédominent ce que l'on appelait autrefois des tirades. Alors que tous ses personnages antérieurs étaient tournés vers le dedans, ceux d'aujourd'hui sont tournés vers le dehors ; ceux d'autrefois se taisaient, ceux d'aujourd'hui pérorent.

Notons que cette conception peut n'être pas moins vraie que la première, ni même moins originale, car les bavards ne sont pas des personnages moins réels que les taciturnes et il est arrivé souvent, dans l'histoire de l'humanité, que les plus grandes idées aient été trouvées en parlant.

Mais il ne s'agit pas, tout d'abord, de savoir si l'auteur a aussi bien réussi sa seconde ma-

nière que sa première : il suffit de constater, non seulement comme on a pu le voir dans la salle de la Répétition Générale, mais dans les comptes rendus des principaux critiques, le lendemain, la surprise de l'auditoire qui attendait de Jean-Jacques Bernard exactement le contraire de ce qu'il lui a donné. De ce simple fait, il résulte indiscutablement que la *Jeanne de Pantin* a été victime d'un malentendu, et que son opposition avec *Martine* lui a été préjudiciable. J'insiste d'autant plus sur ce point, que je pressens la mélancolie avec laquelle un auteur aussi délicat et aussi sensible que Jean-Jacques Bernard aura constaté cette résistance des uns et cette incompréhension des autres. Parce qu'un auteur a réussi dans un genre, soyons bien persuadés qu'il ne lui est pas permis de tenter le genre contraire.

Cette réserve faite, essayons d'apprécier la pièce, comme si elle n'était point de son auteur.

Une âme sensible et noble ne peut rester indifférente au spectacle le plus grave qu'offre la France d'aujourd'hui, à savoir le découragement et le désordre de la jeunesse. A juste titre, J.-J. Bernard a observé que cette jeunesse prenait de plus en plus conscience de ce désordre et de cette inertie, qu'elle attendait des initiatives, une direction. Il la croit mûre pour répondre à tout appel. De là, son idée d'une Jeanne d'Arc moderne, capable d'entraîner les garçons désorientés. Son héroïne a achevé de prendre conscience d'elle-même à la campagne, auprès d'un vieil oncle visionnaire, amoureux de la nature et qui cultive ses fleurs. C'est cette âme rustique, poétique, c'est cet élan lyrique qu'elle transporte à Paris, d'abord dans sa famille où elle ne peut s'épanouir, puis au milieu des étudiants.

Elle les entraîne, mais à quoi ? On a généralement reproché à cette Jeanne et à ses servants enthousiastes de manquer de programme : ils parlent sans rien dire. N'est-ce pas une vérité de plus dans l'observation, et ce trait ne marque-t-il pas l'intention essentielle et première de l'auteur ? Le drame social de la pauvre Jeanne se réduit à un conflit de galanterie avec un directeur de journal, dont on dit qu'il est le maître de la France, et, au tribunal de police correctionnelle, elle rêve du bûcher de Jeanne d'Arc. Sans doute, le problème le plus délicat que pose la pièce de Jean-Jacques Bernard, est-il de savoir s'il a eu tort ou raison de suivre l'exemple du cinéma et de nous offrir, dans un tableau réel, la concrétisation même du rêve de Jeanne. Déjà, à la Michodière, nous avons vu l'extrême difficulté avec laquelle, dans une pièce comique, Sacha Guitry présentait deux actes de songe. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un effet dramatique, la difficulté apparaît-elle. Je crois que malgré l'extrême habileté de la mise en scène, c'est à ce moment-là que s'est rompu le contact intime et profond entre le spectacle et les spectateurs. Il eût fallu, sans doute, accuser le ton de la parodie et l'ironie est restée insuffisamment sensible.

A partir de là, l'idée de l'œuvre est très claire et il ne s'agira plus que d'exprimer en quelques détails la lamentable opposition entre la réalité et le rêve révolutionnaire de Jeanne. A peine paraît-elle se consoler, en songeant que, peut-être, elle a éveillé l'âme d'un jeune homme, fils du cabaretier chez lequel, à la place de ses anciens adorateurs, elle ne retrouve que des étudiants étrangers.

En tous cas, si la critique a pu discuter l'œuvre de Jean-Jacques Bernard, elle a bien été obligée de rendre hommage au talent qu'elle manifeste, à la sensibilité généreuse qu'elle traduit, à la noblesse de l'inspiration qui l'échauffe.

Il n'a pas fallu moins s'incliner devant le travail du directeur Paul Abram, qui, après avoir retenu la pièce qu'il aimait, l'a montée et mise en scène avec tant de savoir et de libéralité.

GASTON BAGEOT.

VARIÉTÉS

TRANSPOSITIONS

Il semble que les infinies complications de la psychologie soient, si on les ramène à leur principe, complications de cas plus que d'espèces, et que l'être humain dispose d'un petit nombre de sentiments. Peut-être pourrait-on les réduire à deux groupes, dont les manifestations sont plus ou moins étroitement analogues entre elles, et qui posent l'un sur le plan matériel, l'autre sur le plan spirituel. De l'un à l'autre, peu ou point de connexions.

Cette constatation, que j'ai bien des fois faite

en regardant la vie, me paraît appuyée avec force par le livre de Mme Georgette Leblanc, *Souvenirs* (1). L'auteur y raconte ses vingt années d'union avec Mæterlinck ; elle a cru écrire l'histoire d'un amour, elle a développé tout le cycle d'une vocation religieuse jusqu'au drame final de la foi perdue.

L'esthétique, que les sens servent par le moyen des formes d'art, n'est pas d'essence physique ; elle habite les régions de l'âme où rien ne s'exprime nécessairement ; elle les quitte pour revêtir les aspects verbaux et plastiques parce que l'une des plus puissantes tendances de l'homme est de se communiquer, mais elle y pourrait vivre pure et nue comme une idée. Elle est religion incomplète, arrêtée à l'une seule de nos facultés, la conception du beau. Les mouvements d'âme qu'elle ordonne, les actes qui en résultent ont rythme et but religieux.

En lisant les *Souvenirs*, une impression assez étrange revint à ma mémoire. C'était — il y a longtemps — à Rouen, dans un jardin public que la société élégante fréquentait. Georgette Leblanc passa devant notre groupe. Très jolie, elle portait des costumes qui allaient à son type mais restaient sans rapports avec les modes de l'heure. Mes frères énoncèrent crûment une appréciation de potaches. A cet instant, mon regard croisa celui de la jeune fille et, aux deux garçons stupéfaits, je répondis :

— Elle ferait un beau modèle pour une sainte Cécile.

Les sourires ironiques de ma mère et de ses amies m'effleurèrent : Rouen n'était pas tendre pour la jeune bourgeoise qui contrevenait avec éclat aux coutumes de sa classe. Qu'avait surpris mon inexpérience dans les yeux clairs à peine entrevus ? Rien que j'eusse été capable de formuler ; cependant tout le livre de Georgette Leblanc confirme l'intuition qui me souffla ma réponse naïve.

Cette femme qui doutait de la réalité animique ce porte en elle tous les caractères des mystiques. Conçu à cause de l'œuvre et alors qu'elle n'avait jamais rencontré l'écrivain, son amour ne ressort en aucune manière à la passion qui se lève de la chair. Il est tout spirituel et crée un besoin de soumission dans l'abstrait. Il répond à une incitation d'ordre supérieur, que le jeune esprit imprégné de culture sceptique n'était pas apte à interpréter, et dont l'effet se transpose sur un homme, représentant d'idéal. L'élan premier allait vers la poésie, qu'en raison de concordances mystérieuses Mæterlinck incarna aux yeux de l'adolescente, mais que tout autre poète aurait été susceptible d'incarner. Et lorsque, à travers mille difficultés, la jeune artiste s'efforce à se rapprocher de Mæterlinck, elle suit à peu près le même chemin mental qu'une postulante aspirant au vœu définitif. Les âmes éperdues d'art sont des assoiffées de divin qui s'ignorent ; elles poursuivent l'absolu où il ne se peut pas trouver et leur souffrance inextinguible, dont elles rendent responsables les choses ou les êtres, est en elles-mêmes qui, limitées à l'humain, ne parviennent pas à se dépasser.

Dans le cas de Georgette Leblanc, la religion d'art n'eut pas la forme exclusivement cérébrale d'un culte initiatique ; les habitudes d'âme héréditaires lui donnèrent visage chrétien.

Préservé par son origine des bassesses qui tiennent à la sensualité, l'amour de la femme s'offrit avec un désintéressement total, sans même l'instinctif désir de réciprocité, ou, du moins, n'admettant l'échange de tendresse que latent et inexprimé ; à plusieurs reprises, au cours du récit, on devine l'artiste surprise, presque choquée, lorsque sa ferveur reçoit une réponse qui lui paraît trop proche de la vie ordinaire.

La naissance de cet amour fut une attente anxieuse et extatique, qu'on oserait comparer, par sa nature, à l'attente de la Grâce. L'âme envisage, dans un éblouissement, le don merveilleux ; elle l'appelle, elle l'espère, mais garde la conscience de ne le pas mériter et l'inquiétude de n'être pas suffisamment préparée à l'accueillir. Mæterlinck a-t-il aimé Georgette Leblanc ? C'est probable. Toutefois n'aurait-il pas aimé que l'accomplissement restait le même. L'âme de la femme projetait assez d'amour pour qu'il fît retour sur elle-même et la comblât de délices dont elle ne discernait plus la source. Spirituelle, sa passion atteignait l'état complet, qui se suffit. A cause de cela, et attendu qu'il n'y a pas plusieurs manières de s'évader du charnel, ce culte professé pour l'essence cérébrale d'un homme adopta tous les comportements de la piété religieuse. Georgette Leblanc eut d'ailleurs notion confuse de cet isochronisme de vibrations : dès qu'elle commença à réaliser l'aventure mystique de son amour, elle se sentit attirée par la lecture des

(1) Paris, Grasset.

(2) « Alors je pensais : ce que l'on appelle l'âme existe-t-il ? »

Mystiques chrétiens qu'elle avait ignorés jusque-là.

Tout de suite, elle rejoignit les plus difficiles pratiques de l'existence dévote : d'abord le renoncement à soi : « qu'importait après tout mon malheur et mon bonheur ? Qu'ils étaient légers en regard du culte auquel je m'étais vouée ! », et le renoncement actif, celui qui fait vivre en un autre : « Un peu plus tard, je lui écris cette idée qui plus d'une fois dans notre vie dirigea ma volonté... Je veux ton bonheur avant tout. Je le voudrais même s'il était opposé au mien. Dès que je t'ai connu je t'ai préféré à moi, car je ne m'aime que pour le bien que je puis faire et j'ai reconnu que tu pouvais en faire plus que moi. »

Cette épreuve de l'abnégation absolue, si contraire à notre inclination et à nos coutumes, si contraire à son propre tempérament (1), la dévouée l'accepte sans songer à s'en constituer un mérite aux yeux de l'aimé, et simplement par obéissance adorante, pour le motif que l'impose la volonté ineffable de l'Autre. C'est l'absorption de la vie unitive : « Sans cesse, à n'importe quel moment du jour, je me surprenais à *aimer* comme si c'était une fonction, le fonctionnement d'une machine que j'aurais alimentée avec toutes mes forces, mes pouvoirs, mes dons, ma vie. Je sentais vivre l'autre plus que moi-même. J'aurais mauvaise grâce à dire que je mentais sur mes désirs, sur mes volontés. Elles deviennent celles de l'autre. Il peut dire — quel paradoxe ! — « Elle est parfaite. » ...puisque je ne suis plus. »

Les contraintes qui disciplinent la vie close des religieuses, Georgette Leblanc s'y plia, les estimant servitudes inéluctables puisque son Maître les exigeait. Elle subit cruellement le supplice du silence. Non pas du silence matériel ; de celui-là elle fut l'esclave mais ne souffrit sans doute pas : il est juste qu'un travailleur intellectuel se défende contre le bruit qui désorganise la pensée ; le silence qu'elle endura comme une mortification fut le silence moral dont le poète entourait son propre repos. Elle servait le dieu, néanmoins, aux heures de détresse, elle n'avait pas le droit de crier vers lui. L'idole n'avait pas d'oreilles humaines. « J'aurais voulu que mon compagnon me fût un amical appui pour lui demander conseil. Mais que dire, que faire, comment vivre dans l'ombre fixe du silence ? C'est qu'il n'est pas simple, le silence. L'inquiétude y fermente, toutes les complications s'y précipitent, s'y agrandissent. »

Son intelligence, ses forces d'art, Georgette Leblanc les voua sans restriction à l'œuvre de Mæterlinck. A jouer les pièces du poète, à parler sur ses livres, elle apportait l'ardeur, l'émotion sacrée d'une moniale qui chante les offices devant l'autel. En même temps, prêtresse et apologiste, elle fut la voix passionnée d'une pensée où elle anéantissait la sienne.

L'idée d'éternité — une intuition plutôt, car elle semble spontanée et ne rien devoir à la réflexion — s'attache à cet amour, parce que la femme qui le sent l'a toujours senti hors de ses nerfs, hors de la substance, hors du temps. Au dernier jour de l'année 1896, elle écrit à Maeterlinck : « Je sens qu'elle [l'année] vivra au-dessus de ma vie, comme une force éclairante et féconde. Elle ne peut pas mourir. Rien de ce qui a touché ta venue en moi ne peut mourir. »

Le livre de Georgette Leblanc reflète en tout l'âme religieuse qui a bifurqué sur les chemins terrestres ; l'introspection y est minutieuse et loyale autant qu'un examen de conscience.

L'artiste tente de se simplifier pour se connaître et elle rejoint, par son effort de sincérité, la bonne foi des humbles qui, pendant leur prière du soir, révisent les actes de leur journée. Parmi cette investigation dans les faits de l'âme se fait jour une étonnante préoccupation de la raison ; on distingue un souci constant d'amener l'irrationnel de la passion esthétique sous les prises de l'intelligence et de la replacer dans les normes vitales.

A la fidèle de son culte, Mæterlinck apparaît en deux hypostases nettement différenciées. Il est tantôt la divinité s'il est considéré comme créateur de son œuvre, tantôt l'image du dieu s'il est envisagé sous son aspect d'homme. Divinité, il reste intangible, en tout admirable ; forme charnelle du dieu, sa fervente ne s'interdit pas de l'examiner et de chercher à l'expliquer. Les imperfections de caractère, elle les voit, mais les isole de l'entité du poète. En aucun cas, elle n'identifie le poète avec l'homme. Cependant l'homme bénéficie de la dévotion au poète ; les faiblesses et les défauts qu'il a habilement cultivés dans l'intérêt de sa tranquillité, Georgette Leblanc les considère comme les défenses accumulées par le poète autour de l'élaboration de son œuvre, les voiles protecteurs

(1) « La nature ne m'a pas disposée à l'humilité, la vie au contraire m'y oblige sans cesse ».

qui coupent toutes ondes de la terre à l'entrée du Saint des Saints où le mystère s'opère. Tel que les yeux profanes l'aperçoivent à travers le récit, Mæterlinck est inhumain, Georgette Leblanc pense et suggère surhumain.

*
* *

Et puis, la foi s'obscurcit. L'âme, qui a tout donné, peu reçu, s'épuise ; le dieu présent et lointain ne l'emplit plus. Des contingences humaines entourent, semblent conduire la péripétie ; en réalité, elles lui sont juxtaposées et le drame se passe au profond de l'âme, par et pour elle seule. C'est l'agonie d'une croyance, semblable à l'agonie de toutes les croyances. Les créatures ont les mêmes gestes, les mêmes cris quand une foi s'arrache. Elles sentent crouler ce qui leur paraissait inébranlable et elles ont l'effroi d'un animal qui sent trembler la terre. Toute leur volonté se bande pour arrêter l'effondrement ; elles s'accrochent à des affirmations dont elles ne savent plus le sens, à des pratiques vides, pour retarder leur chute dans l'obscurité définitive. Tout leur manque à la fois, dans le tangible et dans l'invisible, parce que le point où elles s'appuyaient pour regarder les horizons s'est déplacé ou abattu : « Comment peut-on avancer jusqu'à la mort sans certitude ? » s'écrie Georgette Leblanc dans l'abîme de sa stupeur, devant les débris de sa religion. La souffrance est telle à l'heure où la foi s'éloigne que le cœur se révolte contre lui-même et se hait comme seul coupable. Il jouit, comme d'une expiation infligée à un autre, de son déchirement perpétuel, sans cesse présent même lorsqu'il est non perçu et qui, par intervalles, éveille brusquement la douleur aiguë.

Une femme a supporté cette torture, à cause d'un appel qui résonnait dans son âme et auquel elle a apporté une réponse humaine.

Aujourd'hui, elle dit :

« Je le sais à présent : nous ne pouvons chercher et atteindre qu'un être, celui qui nous fut donné, qui est en nous, et qui attend sa naissance de nous-mêmes. Je sens chaque jour que je me quitte un peu plus pour mieux aller à ma rencontre. »

Qui rencontrera-t-elle ? L'être qui habitait son regard de jeune fille et pour qui l'art prit une voix déjà surnaturelle ?

Et si elle le rencontre, cet être qui est son moi ignoré, vers quelles certitudes nouvelles la guidera-t-il ?

LÉON DE SAINT-VALERY.

LES LIVRES NOUVEAUX

Histoire

MORET. — *Histoire de la Nation Égyptienne*. 1 vol. Plon).

En remontant à un nombre de siècles incalculables et jusqu'à la période tertiaire, M. Moret trouve l'homme déjà présent, armé de son cerveau plus lourd, pour engager la lutte de l'existence et inaugurant le développement discontinu qui le fera apparaître, 4.000 ans avant Jésus-Christ, comme l'aîné et le maître des civilisés.

La connaissance minutieuse qu'a M. Moret des dernières découvertes et des plus rares documents, la valeur élégante de son exposition, son esprit de synthèse, tout contribue à faire de ce grand livre un guide sans égal de l'esprit humain dans le passé mystérieux de l'humanité. Les pyramides édifiées, le dieu unique en lutte avec les divinités localisées, la civilisation saisonnière se substituant à la civilisation nomadique, les mystères d'Isis et d'Osiris, Moyse identifié, Alexandre justifié, le Christ annoncé, les Hittites et les Hyksôs, les Assyriens et les Hébreux, Thèbes et Memphis, Ramsès et Cambyse, Ikhounaton et Toutânkhamon, les grands empires s'élevant jusqu'aux nues et précipités dans la poussière, la perpétuité humaine, non pas, comme on l'a dit, selon une loi de progrès automatique, mais selon une loi de solidarité alternative unissant les générations et les projetant de l'unité à la division et de la division à l'unité, cela, et mille autres exposés décisifs d'une existence sociale, héroïque et familière dont toutes les pages sont dépeintes et perpétuées par l'art le plus sublime, le plus précis, le plus élégant, le tout donne à ce livre un intérêt hors pair. Cet art lui-même dans son infinie variété est mis, pour ainsi dire, sous les yeux et dans les mains par l'illustration du volume, soit en couleurs, soit en noir, due à Simon Bussy, J.-J. Clère, Jean Braemer, M. et Mme Hanotaux fils.

GEORGES LECOMTE. — *Thiers* 1 vol., Dunod ; Collection « Les constructeurs ».

Thiers a démoli nombre de ministères, et il s'en est vanté. Il a, par contre, « rebâti non seulement ce qu'il avait détruit, mais ce qui avait été détruit par d'autres » et il a rendu inévitable l'établissement de la Troisième République. C'est lui qui a forcé l'Assemblée de 1871 à construire l'édifice qui, en somme, nous abrite encore. D'autre part, entré dans la politique à l'époque de la royauté bourbonnienne déclinante, il a servi la monarchie bourgeoise issue de la révolution confisquée de 1830, assisté à l'étranglement de la Deuxième République, boudé d'abord puis combattu l'Empire, trompé également les partis qui, du désastre de 1870, rêvaient de faire sortir une restauration qu'il avait, pour lui, jugée tout de suite chimérique. Petit homme et grand bourgeois : ces deux titres comportent à la fois des possibilités et des limitations que M. Lecomte a parfaitement analysées. Petitesses, erreurs, ambition, égoïsme dans la maison de la place Saint-Georges, reconstruite après 1871, « dans le même décor il reprend la même vie. Il y manque bien Mme Dosne et quelques vieux amis. Mais lui manquent-

ils? », rancunes, intrigues. Il faut aussi énumérer d'autres traits. « M. Thiers apparaît comme très instruit, très intelligent, très orgueilleux », avec quelque vanité, bien entendu. Au total, c'est encore l'intelligence qui domine. Cette intelligence, il la porte dans ses discours aux Chambres, les plus lumineux et les plus lucides, dans son appréciation des événements et des hommes, dans sa conception même du travail historique. Si, en effet, l'*Histoire de la Révolution française*, datée de 1827, n'est guère qu'une œuvre partisane, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, imposante par la masse des documents, séduisante par la transparence de l'exposé, demeure un grand livre. Oui, très intelligent. Mais non pas infaillible. Quand il se remet à gouverner en 71, il y avait tout de même trente ans qu'il n'avait été ministre ; et l'époque avait changé. « Français moyen, mais à un degré supérieur », dit M. Lecomte. Formule ingénieuse, qui pourrait bien être juste (Coquille amusante : Dupont de Nemours, mort en 1817, figure page 42 dans le ministère du 2 novembre 1830, au détriment de Dupont de l'Eure).

P. F.

Vicomte A. de Guichen. — *Questions d'Histoire diplomatique et économiques contemporaines*. 1 vol. A. Pedone.

Le vicomte de Guichen, qui a publié une quinzaine de travaux sur les grandes questions diplomatiques et internationales depuis deux siècles, travaux qui lui ont ouvert les portes de six grandes Académies en Europe, vient de réunir en volume les neuf lectures qu'il a faites depuis 1924, dans les diverses Académies européennes. Toute l'histoire de l'Europe centrale et orientale se trouve condensée dans ces pages empruntées à toutes les archives européennes et à des archives privées internationales très difficilement accessibles. On notera spécialement les détails relatifs aux relations austro-prussiennes, qui ont abouti à Sadowa, à la solidarité des grandes puissances monarchiques jusqu'en 1914, à l'intimité des rapports russo-allemands, intimité séculaire et traditionnelle, à la haine des puissances centrales pour la Pologne, enfin à la question agraire allemande, capitale, et qui a été l'une des raisons de la guerre mondiale.

L'ouvrage de M. de Guichen présente donc un intérêt de premier ordre et s'impose d'autant plus à l'attention que tous les pronostics formulés dans les documents *étrangers* cités par l'auteur, se trouvent maintenant confirmés de façon éclatante par les faits.

Etienne Fournol. — *Manuel de politique française* (Éd. des Portiques).

Ce livre a obtenu le plus grand succès, avec les honneurs d'articles de première page dans des journaux aussi différents que *Le Temps* et *L'Ère Nouvelle*. C'est que E. Fournol est un des plus éclatants essayistes de ce temps et que c'est sur le billard politique qu'il joue : cela intéresse nos contemporains plus que tout, même le jeu, les courses et les femmes. Dans cette puissante et inflammable matière, E. Fournol apporte une des intelligences les plus probes, lucides et incisives avec une sagesse digne de Montaigne et la bienveillance splendide de Plutarque. Il nous a même donné « Le Moderne Plutarque » où sont recueillis d'admirables portraits de Clemenceau, Briand, Jaurès, Loucheur, etc., qui constituent un des livres les plus substantiels et brillants de notre époque. « Les Volets du Diptyque » et surtout « Les Nations Romantiques » avaient montré au public que son érudition européenne et son goût raffiné s'étendaient à la littérature : ces volumes sont tous saupoudrés de piquants paradoxes d'un humour malicieux et justicier qui présente mille anecdotes à facettes éclatantes. « Le Manuel de Politique française » est une encyclopédie de la célèbre « camaraderie », des scandales et de la vulgarisation. Ce livre ingénieux, qui recueille faits célèbres et scènes de mœurs, se conclut par un chapitre à méditer longuement sur la « Position de la France dans le Monde ».

Marie-Ary-Leblond.

Firmin Roz. — *Washington*. Paris, Dunod; Collection « Les constructeurs »).

M. Firmin Roz, l'un des meilleurs connaisseurs français de l'histoire américaine, aborde l'étude de Washington dans la meilleure disposition d'esprit qui soit : impartialité, objectivité, intelligence nette du XVIIIe siècle dans les deux mondes, conscience enfin que son héros représente pour ses compatriotes quelque chose de plus qu'un chef d'Etat, admirable pour les vertus du citoyen et les services glorieux du général, mais proprement un être d'exception en son époque, élevé par son caractère fort au-dessus des politiciens du commun : le fondateur de l'union et le père de la patrie. De là la suite des chapitres de ce très agréable ouvrage : la préparation de l'homme et du chef, « le héros de l'indépendance » et « le héros de l'unité ». Ce qui n'empêche pas l'auteur, assez dépris de romantisme, aussi bref que possible par exemple sur « la grande amour du colonel Washington », de composer par touches successives et délicates le portrait d'un grand propriétaire virginien, acquéreur passionné de bonnes terres dans l'Ouest après refoulement des Français alors installés « au cœur de l'Amérique », noblement hospitalier à Mount Vernon, sans haine contre les Anglais quand il faut les expulser des treize colonies, sans haine contre les Français quand il s'agit, la présidence déposée, de résister aux malhonnêtes suggestions d'un Talleyrand. M. Roz a raison de préciser qu'avec l'organisation financière, qui est d'abord l'œuvre d'Hamilton, les deux directions laissées par Washington en 1798 à son pays, c'étaient le maintien de l'indépendance à l'égard de l'Europe et l'acquisition de la Louisiane et des Florides « comme essentielle au maintien permanent de l'Union, qui me semble la condition de notre prospérité à tous ». Lincoln, soixante ans après, ne raisonnera pas autrement.

P. F.

François de Tessan. — *Franklin D. Roosevelt*. 1 vol. Baudinière).

Que se passe-t-il au juste aux Etats-Unis d'Amérique ? Qui est exactement M. Franklin D. Roosevelt, le nouveau Président de la plus grande République du monde, qui la révolutionne à coups de décrets ? Quels sont aussi les hommes dont il est entouré, cette « équipe » de novateurs que les Yankees, jamais à court d'humour, ont baptisée « le Club des Cerveaux » ? Qu'est-ce enfin que cette « expérience » entreprise sur un peuple, si complexe, de 130 millions d'êtres et qui, non seulement bouscule toutes les traditions sociales du nouveau monde, mais déconcerte toutes les écoles politiques et économiques de l'ancien ? Comment enfin cette « expérience » est-elle accueillie là-bas, de l'autre côté de la mare aux harengs, et que devons-nous, de ce côté-ci, en attendre ?

Nul, plus que M. François de Tessan, député de Seine-et-Marne, sous-secrétaire d'Etat, vice-président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre, n'était

qualifié pour nous l'apprendre. C'est d'avant la guerre qu'il connaît les États-Unis pour y avoir longtemps mené la vie ardente de correspondant des plus grands journaux français. Pendant la guerre, membre de la mission Viviani-Joffre, il reprenait le contact. Il ne l'a plus quitté.

Il faut lire son livre, « Franklin Roosevelt », pour comprendre et le Président de la République d'outre-Océan, et le destin du grand peuple que, de ses mains fiévreuses et robustes, l'hôte de la Maison-Blanche s'acharne à pétrir.

Otto Hoetzer. — *La fin du Judaïsme*, (traduction de Marcel Olivier, 1 vol. Rieder).

L'auteur examine la question juive dès son début. « La question juive est éternelle, écrit-il, et la haine des juifs est un fait donné une fois pour toutes ».

Il note l'importance des juifs, courtiers internationaux, dans l'économie antique ; et s'élève contre la légende qui veut qu'ils soient devenus un peuple commerçant à cause de la destruction de leur foyer national et au moyen âge à cause de leur religion. Ce sont « les conditions naturelles des territoires à l'intérieur desquels ils se sont formés en nation » et les conjonctures économiques de leur époque qui les y ont contraints.

L'histoire juive enregistre une longue suite de persécutions : exil assyrien (vers 799 av. J.-C.), exil babylonien (586 av. J.-C.), destruction de Jérusalem, par les Romains, anéantissement des juifs en Palestine (139-135 av. J.-C.); et, plus près de nous, il ont été chassés de France en 1306, d'Angleterre en 1290, d'Espagne — la plus grande expulsion de juifs — en 1492, puis du Portugal. On n'a pas oublié, d'autre part, les pogroms russes.

En Allemagne, il y eut des vagues de persécution vers 1300, 1348 et, plus tard, au XVe et XVIe siècles. Actuellement, le troisième Reich poursuit une œuvre cruelle en enlevant leur gagne-pain à 50.000 intellectuels juifs et en causant le départ de 80.000 juifs d'Allemagne.

Quelle solution donner à la question juive — alors que le sionisme paraît voué à l'échec ?

Des espoirs sont fondés sur l'attitude, à l'égard des juifs, de l'Union soviétique, et il faut citer, en dehors de la colonisation en Ukraine et en Russie blanche, la curieuse œuvre colonisatrice de Birobidian, pays plus de deux fois plus grand que la Palestine.

En résumé, un livre essentiel sur la question d'une douloureuse actualité, du judaïsme. C. M.

Georges Goyau, de l'Académie française. — *La Femme dans les Missions*, 1 vol. Flammarion).

C'est une large vision du monde et de l'histoire que nous donne Georges Goyau, une de ces admirables fresques qu'il excelle à peindre. Des aurores chrétiennes au XVIe siècle, il nous fait mesurer le progrès lent de l'activité féminine missionnaire. Puis, aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est l'éclosion de puissants instituts religieux féminins, l'éveil d'un esprit missionnaire plus vivace et plus [illegible], qui se prolonge et s'élargit encore « dans un [illegible] » au XIXe siècle, jusqu'à l'éclosion toute récente de congrégations indigènes, qui semblent appelées à découpler la force des missions. Les grandes [illegible] passent et repassent à travers ces [illegible] comme une épopée pacifique : elles les animent d'une vie intense que la belle simplicité d'un style pur rehausse encore. De riches appendices com[illegible] énumération des congrégations féminines antérieures à 1800.

Princesse Bibesco. — *Lettres d'une Fille de Napoléon*, (1 vol. Flammarion).

Voici un choix de lettres adressées, de France et d'Angleterre, à sa mère et à ses enfants, par une fille de Napoléon : Emilie de Pellapra, plus tard princesse de Chimay.

Sa descendance, qui fut longtemps un secret de famille, a été définitivement établie par Frédéric Masson, le célèbre historien de « Napoléon et les Femmes », et tout récemment par Georges Lenôtre et Audin, qui ont consacré deux curieuses études à ce passionnant sujet.

Tout émaillée de traits malicieux et d'anecdotes, cette correspondance nous montre le vrai visage, nous fait pénétrer l'âme familière de l'Empereur, de l'Impératrice Eugénie, du roi Jérôme et de tant d'autres grands personnages. Alertes, spontanées, d'un ton vif et d'une humeur heureuse, ces lettres d'une jeune maman un peu fantasque qui ne jugeait pas indignes de sa plume les sujets les plus minces — tout cela harmonieusement mêlé à des informations de la plus haute importance politique, — présentent le double et piquant caractère d'un document révélateur et d'un exquis bavardage.

Une très vivante et sensible introduction, écrite dans cette prose souple et ferme, chaude et secrète à la fois, qui n'appartient qu'à la princesse Bibesco, nous prépare à ouvrir cet étincelant coffret de lettres qu'accompagnent des commentaires où éclatent, sans que jamais l'une prenne le pas sur l'autre, la ferveur et l'intelligence.

Littérature

Princesse Bibesco. — *Croisade pour l'Anémone*, (1 vol. Plon).

L'anémone, c'est le « lis des champs » de l'Evangile — car les lis ne poussent pas en Judée — et si la princesse Bibesco qualifie de « croisade » son voyage en Palestine, au pays de l'anémone, c'est qu'elle veut avant tout susciter notre attention et notre amour en faveur des lieux saints qu'elle décrit dans son livre.

Au lieu de raconter, comme tant d'autres l'ont déjà fait, les moindres haltes du parcours, et de nous faire avancer pas à pas, l'auteur a composé son récit d'une manière tout à fait originale. Elle livre à notre curiosité cinq épîtres qu'elle a adressées de Jérusalem à des amis choisis, confidents habituels de ses pensées et de ses émotions familières.

Anatole France écrivit un jour de la princesse Bibesco : « Elle possède tous les trésors de l'esprit. » Après avoir lu *Croisade pour l'anémone* (lettres de Terre Sainte), on souscrit sans hésitation au jugement du maître disparu et l'on est même tenté de dire à l'auteur : « Aux trésors de votre esprit, vous ajoutez ceux de l'esprit d'Anatole France. » Par la pureté de son style, par son érudition savante et légère, la princesse Bibesco évoque souvent l'art exquis d'Anatole France, et elle joint à ces qualités sa sensibilité de femme et de chrétienne qui l'aide précieusement, au cours de son voyage en Palestine, à comprendre par le [illegible] les pays bibliques. Aussi peut-on estimer que *Croisade pour l'anémone* nous fait entendre tantôt le discours d'une femme merveilleusement cultivée, et tantôt le cantique d'un vrai poète.

Manuel Galvez. — *Mercredi Saint*, (1 vol. Nouvelle Librairie Française).

Manuel Galvez, considéré à juste titre comme le plus

grand romancier argentin, vient d'être proposé pour le Prix Nobel. Dans son œuvre déjà vaste, *Mercredi Saint* est une des plus parfaites réussites. On la compare à *Sous le soleil de Satan* de Bernanos; ce sont là, en effet, deux livres où vibre avec une rare intensité, et dans une atmosphère étrangement dramatique, la foi religieuse en butte aux attaques du Malin.

Par sa sobriété, sa grandeur, ses lueurs fulgurantes sur l'âme humaine, ses raccourcis saisissants, son réalisme religieux, son lyrisme, *Mercredi Saint* est une œuvre remarquable.

Science

WILLIAM BEEBE. — *Sous la mer tropicale*. 1 vol. Stock.

Le premier volume de la série illustrée des *Livres de Nature*, nous est donné par M. Beebe, savant et écrivain américain célèbre qui a été envoyé par la Société américaine de Zoologie à la tête d'une expédition scientifique à la Mer des Antilles. Parti de New-York avec scaphandres, filets, appareils photographiques, microscopes, l'auteur explora les eaux marines d'Haïti et de la Mer des Sargasses. Spectacle imprévu et prodigieux : sables, varechs et algues du sol; nuances, reflets, ombres des eaux; habitants fantastiques des grandes profondeurs, méduses, poissons innombrables aux mille formes et aux mille couleurs, coquillages, mollusques, éponges, coraux, et les aspects infinis de la vie élémentaire. Il a vu la splendeur des nuits sur la mer phosphorescente et toute la magie de la lumière tropicale. Il a photographié, cinématographié les êtres et les plantes dans leurs manifestations les plus secrètes, étudié aussi — même — les oiseaux.

Il a rapporté ce livre de science et de poésie qui, illustré d'étonnantes reproductions photographiques, est d'un intérêt tout exceptionnel.

LA QUINZAINE ÉTRANGÈRE

LA YOUGOSLAVIE A FÊTÉ LE QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE SON AVÈNEMENT

Le peuple yougoslave a fêté, le 1er décembre, le XVe anniversaire de son union, réalisée, d'une part, par le résultat de la lutte séculaire de la Serbie pour la libération et l'union, en un seul Etat, des Yougoslaves et, d'autre part, par la victoire des Alliés. La Yougoslavie représente, au fond, la continuation de l'Etat serbe, réuni avec les pays yougoslaves de l'ancienne monarchie austro-hongroise et du Monténégro. Ainsi considérée, la Yougoslavie ne nous apparaît pas comme un Etat entièrement nouveau.

Consolidée et moralement unie à l'intérieur, poursuivant sur un chemin sûr et stable sa politique extérieure, la Yougoslavie apparaît, au bout de quinze ans de sa nouvelle existence, avec un bilan de résultats réels.

Pour la Yougoslavie, la question de la consolidation intérieure ne se pose pas. Elle est consolidée. Il peut seulement être question d'un certain progrès à réaliser en différents sens, plus particulièrement dans le domaine économique — ce qui fait d'ailleurs actuellement l'objet des efforts du monde entier. Au point de vue international, la Yougoslavie se range parmi les Etats qui travaillent le plus sincèrement à l'œuvre de paix et s'efforcent de contribuer activement à la collaboration internationale.

Si l'on jette un regard rétrospectif sur cette période relativement courte de quinze ans de la vie de l'Etat yougoslave, on peut constater un résultat considérable réalisé dans tous les domaines et dans toutes ses institutions. Au lendemain de la proclamation de la paix, un Etat ayant six différentes législations, une économie désorganisée, une industrie en déroute, des communications anéanties, une administration désorientée, des villes et des villages dévastés, Belgrade, capitale de la Yougoslavie qui, située sur l'ancienne frontière austro-serbe, a dû subir toutes les horreurs de la guerre, cette ville bombardée et deux fois perdue et reprise, à qui l'ennemi, battant en retraite, avait donné le coup de grâce en démolissant le grand pont sur la Save qui la reliait aux régions du Nord et de l'Ouest du pays et à l'Europe — telle était la situation de la Yougoslavie au lendemain de la guerre.

Dès les premières années, les hommes d'Etat yougoslaves s'efforcèrent, avec l'aide de la nation tout entière, de doter le pays d'une Constitution pour poser ainsi les fondements de l'ordre juridique de l'Etat. Simultanément avec cette action qui fut bientôt achevée, on a procédé aux travaux de tous ordres : économiques, culturels, financiers et sociaux. Déjà, au cours des premières années, furent réalisées des réformes importantes. On avait, peu à peu, liquidé les vestiges du passé qui ne correspondaient pas aux besoins de l'Etat. Tous les Gouvernements qui s'étaient succédé avaient procédé, avant tout, à la réforme agraire. Grâce aux réparations, l'économie des régions dévastées fut renouvelée, on procéda au vote des lois organiques les plus urgentes pour la consolidation des dettes publiques, ainsi qu'à la signature de conventions internationales par lesquelles furent assurées la sécurité et les frontières du pays. Un progrès évident fut réalisé. La Yougoslavie s'était relevée. Une vie pleine d'essor se faisait sentir partout.

Ainsi le progrès s'accomplissait d'année en année. Cependant, ce progrès était, en grande partie, contrecarré par les divergences et les menées des partis politiques. Une vie politique plus tranquille et normale aurait permis des résultats beaucoup plus grands. Lorsque la lutte des partis devint menaçante pour l'ordre public, le roi Alexandre intervint énergiquement en dissolvant la Chambre des députés et en prenant le pouvoir en mains.

Le nouveau Gouvernement, sur l'initiative du roi, se mit immédiatement au travail : par un nombre important de décrets, on arriva enfin à l'unification de la législation et par une loi spéciale, l'Etat qui, jusqu'alors, était appelé « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes », obtint le nom national de Yougoslavie, dénomination qui correspondait aux vœux du peuple et à l'esprit de l'unité yougoslave. Le pays fut divisé en neuf grandes régions administratives autonomes.

En effet, une grande œuvre pour la consolidation des conditions du pays fut, dans une période relativement courte, couronnée d'un succès positif. La pénible crise économique que subit aujourd'hui le monde entier s'est fait sentir, de même, en Yougoslavie. Son influence est d'autant plus grande qu'elle touche les produits agricoles. Cependant, grâce à la stabilisation de la monnaie,

grâce à une balance active du commerce extérieur et à l'équilibre budgétaire, la crise économique est devenue moins rigoureuse. Avec la nouvelle Constitution et avec les autres lois fondamentales, la Yougoslavie est actuellement dotée d'une administration moderne qui correspond le mieux aux besoins culturels, économiques et sociaux du peuple yougoslave.

Par une réduction considérable du budget, des conditions normales ont été créées pour le fonctionnement des finances publiques. C'est surtout l'industrie yougoslave qui a fait des progrès au cours des dernières années, notamment l'industrie du sucre, des alcools, les industries textiles et chimiques. Quant aux travaux publics, tout un réseau ferroviaire a été construit en Yougoslavie après la guerre. De nombreuses routes nationales ont été construites, de sorte que le tourisme automobile est devenu praticable à travers toute la Yougoslavie. La marine marchande yougoslave a réalisé un progrès considérable par l'augmentation de son tonnage. Dans le domaine de l'enseignement public, un bon résultat a été obtenu : de nouvelles Universités, de nombreuses écoles primaires, secondaires et professionnelles ont été ouvertes. Les minorités nationales ont, en vertu d'une nouvelle loi les concernant, obtenu des conditions meilleures pour cultiver et développer leurs traditions et leurs cultures nationales.

Il ressort donc de ce court exposé que le Royaume de Yougoslavie a atteint, au cours de quinze années d'existence, des résultats remarquables dans tous les domaines et se trouve, ainsi, parmi les pays les plus avancés de l'Europe. La Yougoslavie donne, par les résultats réalisés, des preuves indéniables de sa consolidation intérieure. Dans sa politique extérieure, elle est animée du seul désir de collaborer, en toute sincérité, avec les autres États européens à l'œuvre de la paix.

LA QUINZAINE COLONIALE

Les revendications allemandes — et les délibérations de la Société des Nations — ont reporté l'attention plus vigilante de la presse sur le Cameroun et le Togo. M. Archimbaud prépare une interpellation sur les agissements des Allemands dans ces deux pays où ils font propager qu'en 1937 ils reprendront les armes et où ils travaillent à préparer des soulèvements. A peine le député de la Drôme avait-il commencé de révéler les faits de cet ordre dans un éloquent article de la *Dépêche Coloniale* que le *Petit Parisien* a publié les sensationnelles directives envoyées par les lieutenants d'Hitler et le grand chef de la Propagande à tous les militants de l'extérieur : cette révélation a produit une émotion considérable ; elle devrait nous inciter tous à provoquer une réaction salutaire, à réclamer avec plus d'énergie pressante qu'on organise enfin la [illegible] Française — comme la *Revue Bleue* n'a cessé de le faire, notamment en publiant les remarquables articles de MM. Dariac, Eccard, etc.

Nous avons donc pu noter un très beau nombre d'ar- [illegible] Cameroun et le Togo. Ils soulignent la paci- [illegible] tribus qui étaient toujours restées sauvages comme les Kirdis. Peu à peu la France, là aussi, transforme les pasteurs nomades, et volontiers pillards, en agriculteurs. Elle développe le Crédit Agricole de la façon la plus paternelle. Cela n'est pas sans favoriser les progrès du commerce, malgré la crise. L'Économie est dirigée avec mesure mais résolution, et un très bel effort a été accompli en faveur du café.

— L'arrivée de M. Cayla à Paris a fait aussi beaucoup parler de Madagascar. « Prodiges de Madagascar » a été le titre d'un article du *Petit Parisien* appuyé sur faits et statistiques. Le mot « miracles » a été aussi souvent employé pour qualifier les résultats obtenus par le Gouverneur général. Ce n'est point de la rhétorique de commande. Tout le pays réclamant avec inquiétude et ferveur « des chefs, des chefs! », il était naturel que la popularité vînt couronner les qualités robustes de M. Cayla qui est un travailleur infatigable et une intelligence résolue. Cette popularité sert considérablement Madagascar, car on ne fait des affaires qu'avec des pays magistralement administrés par des hommes qui aient la confiance. Nul au fond n'est plus simple et ne cherche autant à connaître et étudier les critiques en vue d'améliorations constantes, mais en même temps il sait la nécessité d'une représentation puissante, et c'est pourquoi, notamment, il n'a pas hésité, en pleine crise, à créer, en pleine avenue des Champs-Elysées, cette Exposition permanente des produits de Madagascar, dont la direction est confiée à M. Réallon : la foule s'arrête et peut embrasser d'un coup d'œil, dans des étalages faits avec goût et illustrés par des œuvres d'art, la variété saisissante de cette production. Elle n'a pas perdu le souvenir du magnifique Pavillon de Madagascar où, avec tant de soin et d'ordre, M. Gaston Pelletier avait déployé les richesses les plus séduisantes : il importait de perpétuer cette juste impression de magnificence, de montrer que Madagascar n'est pas seulement le pays de l'or et des papillons merveilleux ou des fourrures originales de lémuriens, qu'il donne une éblouissante variété de beaux riz (tel le vary lava ou caroline malgache), des manioc, des cafés, du girofle, le raffia, le palétuvier, les bois de palissandre et d'ébène, que sais-je ?

Dans la littérature coloniale l'événement de la quinzaine est la publication du « Livre de la Brousse », de René Maran, qui n'est pas seulement l'auteur de « Batouala » mais celui du beau volume « De sable et d'or » sur « Le Tchad », dans la collection bien connue d'Alexis Rodier, à l'occasion de l'Exposition. « Ce n'est pas un roman, ni un reportage, mais passionnant comme un roman, documenté comme un reportage, lyrique comme un poème », nous dit M. Léon Truitard dans ses excellentes feuilles d'information du Ministère des Colonies qui tire enfin parti de la littérature et des arts pour le prestige de notre Empire. C'est un hymne à la nature africaine où le folklore, les mœurs, la faune et la flore se marient, s'entremêlent comme dans la vie même. L'Afrique Noire a des romanciers et poètes de talent séducteur en René Maran, Julien Maigret, Raoul Monmarson, Valdi, Combette ; et voici que s'y joignent Henriette Célarié et Jean Martet, qui nous revient du Cameroun tout enthousiaste.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HÉRAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

REVUE
POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG·FONDATEUR·1863 PAUL FLAT·DIRECTEUR·1908-1918
DIRECTEUR PAUL GAULTIER
Membre de l'Institut

N° 24 71e ANNÉE 16 DÉCEMBRE 1933

L'AVENIR EST AUX FOUS

Qu'on ne croit pas que j'exagère. Le nombre des fous augmente avec une telle rapidité que, si l'on n'y met bon ordre, d'ici quelques décades, les gens raisonnables, devenus l'exception, passeront pour fous — on se les montrera du doigt — et les fous pour raisonnables. Des fous, des demi-fous et des quart de fous, nous en croisons tous les jours dans la rue. Ils pullulent — et cela explique bien des aberrations — en art, en littérature, en politique. Innombrables sont les délirants lucides — de tous les plus dangereux — qui circulent dans nos villes et, ce qui est plus grave encore, participent peu ou prou aux affaires publiques. L'avarie, l'alcoolisme, la cocaïne en sont les inlassables pourvoyeurs. Que de vols, de viols, d'assassinats n'ont pas d'autre origine. Nous risquons tous les jours d'être assaillis par un fou qui, nous prenant pour l'amant de sa femme ou l'un quelconque de ses persécuteurs imaginaires, nous tire à bout portant une balle de revolver. On estime à dix le nombre des personnes qui, en France, sont quotidiennement tuées ou blessées par des fous.

Ces fous, direz-vous, pourquoi ne les enferme-t-on pas ? Ah ! voilà, précisément ce qui est grave : on n'enferme plus que rarement et avec les plus grandes difficultés les fous.

Par une juste réaction contre les théories qui assimilaient les aliénés à des coupables et contre l'usage qui en découlait, sous l'ancien régime, de les emprisonner, voire de leur river les fers aux pieds, on s'est avisé de les hospitaliser pour les soigner comme des malades qu'ils sont en réalité, ce qui a donné d'admirables résultats, je veux dire de nombreuses guérisons. Grâce à Pinel, Esquirol, Legrand du Saulle, la folie est, dans la plupart des cas, une maladie curable.

Pourquoi faut-il que, sous l'influence d'une littérature à apparences généreuses, qui s'efforce, comme si nous étions encore au Moyen-Age, de poser les fous en victimes de leurs proches, on n'ose plus les hospitaliser, sous prétexte que pour les fous l'hospitalisation est un internement, bien entendu arbitraire tant qu'ils n'ont pas commis un crime ? La loi de 1838 qui permet d'interner les fous sur un certificat du docteur, corroboré par un second certificat du médecin de l'asile et, par la suite, par des certificats de quinzaine, sans compter les rapports des médecins inspecteurs et la surveillance continue des préfets en la personne du juge de paix ou du procureur de la République, rend, cependant, les internements arbitraires bien invraisemblables. Il y faudrait la complicité d'une quarantaine de personnes. Malgré cela, cette judicieuse loi, que nous devons au grand aliéniste Esquirol, n'est plus appliquée.

Comment le serait-elle ?

Des journalistes en mal de copie, ne cessent de l'attaquer au nom des droits de l'homme et du citoyen. En invoquant la justice qui serait violée par des héritiers trop pressés, ils ont soulevé l'opinion publique, qui n'est que trop encline, avec son goût pour le mélodrame, à découvrir des bourreaux partout et à crier à l'iniquité chaque fois qu'une mesure de défense sociale, fût-elle en outre médicale, s'impose. L'atmosphère est telle que le médecin qui envoie un aliéné à l'asile, en vue de le faire soigner, peut tout craindre. Non seulement il risque de perdre sa réputation, mais plus encore d'être poursuivi par les parents ou amis du malade et même condamné pour séquestration arbitraire, alors que s'il laisse le malade en liberté, assassinerait-il vingt personnes, nul ne l'inquiétera. On ne peut s'étonner, dans de pareilles conjonctures, qu'entre les deux alternatives la plupart des médecins optent pour la seconde et préfèrent laisser les fous exercer en toute liberté leurs ravages.

Vous retournez-vous du côté de l'administration ? Quand une famille, des voisins menacés par un fou réclament le commissaire de police, on l'envoie dans une maison de santé ou, si c'est à Paris, à l'Infirmerie spéciale pour y être examiné. « Je n'y puis rien, répond celui-ci. Le malade n'a encore tué, ni blessé personne. » Il en résulte que les fous ont toute liberté d'assassiner. Ils ne courent, eux, aucun risque, car, le crime une fois commis, les mêmes docteurs, qui se retranchaient derrière les droits du malade, compliqués du secret professionnel, pour empêcher un internement préalable, invoquent l'irresponsabilité pour le soustraire à la justice. Admirez la sophistique !

Ce n'est, en tout cas, ni prendre l'intérêt de la Société, ni celui du malade lui-même. L'intérêt de la Société est évident : il exige que tous ceux qui peuvent troubler l'ordre public soient mis hors d'état de nuire. Est-il bien humain de permettre à un aliéné de massacrer des innocents sous prétexte qu'il ne le serait pas d'attenter à sa liberté ? L'est-il davantage de le laisser sans soins ? Allez donc persuader à quelqu'un qui n'a pas sa raison de se soigner ou, mieux encore, de renoncer à l'alcool ou à tel autre poison dont son cerveau est intoxiqué. En laissant les fous en liberté, non seulement on les [illegible] soins indispensables, mais on aggrave leur surexcitation, donc leur mal, au lieu de leur ménager le calme indispensable à la guérison des maladies mentales. Nos soi-disant humanitaires vont ainsi directement contre l'intérêt des malades et celui des malheureux citoyens qui tombent victimes de leur folie.

Ont-ils réfléchi, ces prétendus redresseurs d'iniquités, qu'on interne bien, quoique pour eux on n'emploie pas ce mot, les typhiques et les malades en général. On va même jusqu'à les mettre au lit. Depuis quand laisse-t-on un scarlatineux se promener dans les rues ? Il existe, que je sache, des sanatoriums pour les phtisiques. Pourquoi les malades du cerveau échapperaient-ils à la loi commune ! Serait-ce parce qu'ils sont plus dangereux que les autres et n'ont pas conscience de leur état ?

Malheureusement, il n'y a pas que des journalistes à demander un privilège en faveur des fous et, pour commencer, l'abrogation de la loi de 1838 : il y a des médecins. Une sorte de glissement s'est opéré dans les esprits sous l'influence de la psychiâtrie. Peu à peu, le terme de folie, voire d'aliénation mentale, a disparu du vocabulaire médical. Pour beaucoup de médecins, il n'y a plus de fous ; il n'y a que des psychopathes. Et ils considèrent ces derniers moins comme des malades que comme des êtres bizarres auxquels il ne faut faire nulle peine, même légère, et que, par suite, il ne faut pas contrarier afin de leur permettre de revenir au bon sens. Plutôt qu'à l'asile, mettez-les en pension chez d'honnêtes fermiers, qui y perdront peut-être la vie ou l'honneur, dans l'espoir que les détraqués, dont notre époque est pleine, y retrouveront leur équilibre.

Par un inquiétant retournement des choses, de même que les sympathies vont aux criminels, on n'a plus le souci de nos jours des honnêtes gens et des gens sains. Il semble que notre époque ait perdu en même temps que le sens moral, le bon sens. Ne serait-ce pas la raison profonde pour laquelle les fous ne passent plus pour fous, du moins aux yeux de certains médecins ?

Où est la folie, où est la sagesse ? Ils ne le savent plus. « Une chose est bien certaine pour nous, c'est qu'il n'est pas possible de donner de l'aliénation mentale, une définition purement médicale, naturellement psychologique » (1), écrit le docteur R. Benon, spécialiste des maladies mentales. Ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Aujourd'hui, le fait de l'aliénation mentale est, bien sûr, encore un fait médical, mais il est moins un fait médical qu'un fait adminis-

(1) *Revue Scientifique.*

tratif » (1). Autant avouer que le bon sens, par l'opposition de quoi se définit la folie, n'existe psychologiquement pas. Et, de fait, beaucoup de psychiâtres ne sont pas loin de se demander, avec Pierre Dominique dans *Notre Dame-de-la-Sagesse* si la sagesse ne serait pas folie et la folie sagesse. Ayant perdu la norme, qui a toujours guidé nos ancêtres, il n'y a plus d'autre distinction entre la sagesse et la folie que la statistique, c'est-à-dire, ce que pense le plus grand nombre : pour beaucoup, cela seul est vrai. Au fond, le scepticisme a fait son œuvre : ces psychiâtres n'ont aucun autre critère du bon sens que quantitatif parce qu'ils n'en admettent aucun de la vérité. Et cela est extrêmement grave. Ce l'est extrêmement en soi et comme symptôme.

Ce l'est extrêmement en soi, parce que c'est donner raison à la foule, uniquement parce qu'elle est la foule et tort au génie, tout simplement parce qu'il est l'exception. C'est, par conséquent, légitimer et, par suite, approuver toutes les folies et erreurs collectives, voire tous les crimes auxquels peut se porter la masse, fût-elle en délire.

C'est non moins grave comme symptôme d'un état d'esprit qui ne sait plus distinguer entre la vérité et l'erreur, le bien et le mal, le beau et le laid, et, plus encore, d'un déséquilibre que nous pouvons constater par tant d'exemples, dans nos sociétés contemporaines, qui préfère la laideur à la beauté, le mal au bien, l'erreur à la vérité. Au fond, la sollicitude qu'à l'heure actuelle on témoigne aux fous vient moins d'un élan de charité, ce qui serait fort légitime, que de l'incertitude où la plupart de ceux qui les devraient soigner se trouvent de leur folie, pour cette raison péremptoire qu'un grand nombre de psychiâtres estiment, dans leur for intérieur, que la folie n'existe pas, bon sens et vérité n'étant pour eux que des mots vides de sens.

PAUL GAULTIER.
Membre de l'Institut.

(1) *Revue Scientifique.*

LES ASPHODÈLES

HISTOIRE SENTIMENTALE

Nouvelle

André tenait d'une main le volant, car il ne pouvait pas parler sans faire beaucoup de gestes. Il avait besoin de caresser ce qu'il montrait à Marcelle quand ce n'était pas Marcelle qu'il caressait. Il faisait des embardées sur la route déserte. Marcelle était un peu effrayée et très contente. Elle se disait que s'ils versaient dans le fossé, ils tomberaient sur ce beau tapis de fleurs. Ils seraient légèrement blessés et suceraient leurs égratignures. Viendrait une petite caravane, comme celle de tout à l'heure, des bédouins du Sud qui aideraient à remettre l'auto sur la route, et leurs femmes sordides, splendides, tendraient la main comme des reines quêteuses. Peut-être se ferait-on remorquer par un chameau jusqu'à Grombalia. Grombalia, 16 kilomètres. La borne, arrondie et blanche comme un petit marabout, venait de passer dans un bouquet d'asphodèles. Grombalia devait être blanche aussi, une ville blanche au nom noir, pleine de bandits noirs.

André disait que le soleil de Tunisie était un marchand de tapis beaucoup plus riche et généreux que les marchands des souks, car il étalait partout sur leur passage ses champs tout neufs. Champs innombrables et multiformes. Le fond de la trame était vert, mais on y avait brodé de larges dessins, des bigarrures de toutes couleurs. Au début du printemps, c'est le jaune qui domine, jaune pâle des ravenelles et des oxalis, jaune orangé des soucis, jaune bilieux des petites euphorbes. Mais bientôt, tu verras, on va changer les tapis. Voici déjà les tons roses, les tons violets qui sortent. Ensuite, il y aura partout des étangs bleus comme des reflets du ciel, et qui sont des inondations de liserons. Et les grands fenouils, les glaïeuls sauvages, les coquelicots... Ça va durer deux mois. Et puis, tout à coup, le marchand fera faillite et n'offrira plus que des paillassons.

André aurait voulu montrer ces deux mois en un jour. Il avait choisi la Tunisie pour son voyage de noces parce qu'il la connaissait, parce qu'il y avait vécu ses années d'enfance. Il savait qu'il y faut venir aux premiers jours d'avril, quand du sommet des collines le cercle des champs ressemble au champ d'un kaléi-

doscope, avec ses géométries polychromes qui varient de jour en jour à chaque rotation de la terre. Mais la terre ne tournait pas assez vite. Ils n'auraient pas le temps de voir le fugace printemps.

Ce voyage de noces, pour Marcelle, avait commencé comme un voyage ordinaire, et c'était décevant parce qu'il aurait fallu avoir l'impression de vivre dans un rêve. Afin de ne pas s'attarder en France, ils étaient partis pour Marseille par le train. Elle y avait dormi. André avait fumé des cigarettes dans le couloir. Il parlait à tout le monde. Mais on pouvait encore se dire que tout ça ne comptait pas.

La Méditerranée n'était pas bleue. On aurait pu se croire sur la Manche. Le bateau roulait, sans qu'on pût comprendre pourquoi, sur des petites vagues courtes. André venait souvent dans la cabine. Il disait : « On voit la Corse. On voit la Sardaigne. Il y a un jeune Anglais qui croit que la Sardaigne est le pays qui produit les sardines. Regarde au moins Sidi-bou-Saïd par le hublot. » Mais elle était trop fatiguée.

Ce matin, André était retourné au port pour le débarquement de l'auto. A son retour, il avait trouvé Marcelle consultant le journal pour savoir s'il ferait beau temps. Ephémérides. Bulletin météorologique. Mer belle à Tunis, Sousse, Sfax, câline à Gabès. « Oh ! André, allons à Gabès, je veux cette mer câline. » Mais André croyait que c'était une faute d'impression, que ça voulait dire calme. Pour la première fois de sa vie, au lieu d'accidents et de crimes et de politique, elle avait trouvé une belle impression dans un journal, et André disait que c'était une faute d'impression. Marcelle en gardait au cœur un petit malaise, à moins que ce ne fût simplement l'après-goût du mal de mer.

*
* *

Ils iraient à Gabès. Mais, dès le départ, André avait quitté la grand'route pour traverser les plantations d'oliviers du Mornag. Il y a beaucoup de routes dans cette région, et il est impossible de savoir où elles conduisent. Les poteaux indicateurs sont rouillés, les bornes, pour la plupart, si bien blanchies à la chaux qu'on n'y peut rien lire. On dirait que la Tunisie, pays pour touristes, cherche à égarer ses touristes afin de les garder plus longtemps. Mais André savait s'orienter. A part une impasse qui les amena dans un bordj peuplé de furieux chiens blancs aux dos hérissés, il ne s'était pas perdu dans le labyrinthe. Il expliquait qu'il voulait passer entre le Bou-Kernine et le Djebel Ressas, mais Marcelle pensait qu'en voyage il vaudrait mieux ne jamais savoir où l'on est.

Ils débouchèrent sur une route droite et toute baignée de lumière, et l'auto s'élança en bourdonnant dans ce rayon de soleil. Une montagne émergea d'un troupeau de mamelons qu'elle semblait chasser devant elle comme des moutons noirs. Marcelle n'avait jamais vu de montagne comme celle-là. Elle paraissait faite d'une substance particulière, extra-terrestre. C'était un faisceau de stalagmites agglomérées, formées de gouttes de cristal tombées de la lune. Combien de milliards de clairs de lune s'étaient condensés dans cette falaise nacrée ! Il devait y avoir au monde des contrées où tout serait de cette substance aérienne...

— C'est le Djebel Ressas, dit André en masquant la montagne d'une main rouge et semée d'un blond duvet.

— Laisse-moi la voir, fit Marcelle, et elle essayait de croire que c'était au moins le Sinaï.

*
* *

Comment se fait-il qu'on puisse admirer avec tant de passion les mêmes choses et, d'une façon si différente? Marcelle devrait être heureuse qu'André lui montre toutes ces choses qu'il a connues avant elle, et non seulement les lui montre, mais les lui nomme. Il croit certainement qu'elle en est heureuse. Il est heureux lui-même de le croire. Son enthousiasme se double en se dédoublant. C'est lui qui l'a dit. Mais être si plein d'élan, si ingénu, et trouver de ces formules... Et en être encore plus content... Comment pourrait-il deviner l'imperceptible rancune qu'elle éprouve à se laisser guider, initier?... Cette main qui tient le volant, juvénile, fébrile, et sûre d'elle-même ! Cette main, c'est tout lui. Tendresse et maladresse. Une main intelligente sans finesse, un peu trop charnue, un peu trop charnelle...

Il l'a initiée à d'autres choses, pendant les quelques jours qui ont précédé le départ. Oh ! elle n'a rien à lui reprocher. Quand il l'a vue si tremblante, le premier soir... Il avait seulement repoussé un peu le drap et il lui caressait l'épaule, et ce n'était rien auprès de ce qu'ils avaient déjà l'habitude de faire, les baisers et tout le reste, mais, ce soir-là, c'était terrible. Un contact électrique. Quand il l'a vue si tremblante, il n'a plus pensé qu'à la rassurer. Il di-

sait: « Vous êtes une jeune fille extraordinaire, une jeune fille comme toutes les jeunes filles de tous les temps, mais, en 1930, vous êtes unique. » Il répétait « Vous êtes unique » comme si la notion d'avoir une femme unique était la seule jouissance qu'il eût jamais attendue du mariage. Et pourtant, comme il aimait le plaisir, comme il était sensuel ! Elle savait quelle sorte de plaisir il éprouvait, mais elle n'était pas arrivée à le partager. C'était autre chose. Une angoisse singulière, profonde, une plongée dans quelque chose de trop fort, comme si on se noyait dans une grande vague... On ne peut pas savoir si c'est agréable ou douloureux.

Pour lui, sans doute, c'était tout simplement du plaisir. Il était heureux tout le temps. Il donnait dix sous à un aveugle et ses yeux étaient pleins de joie comme s'il lui avait donné la vue. Il aimait tout le monde et il aimait sa femme, il aimait les caresses, les beaux paysages, les dattes fourrées à la pistache...

Mais ce bonheur débordant, aujourd'hui, débordait en elle. Il n'allait pas sans quelques réticences, mais comment aurait-elle pu avouer à André les absurdes petits froissements de son cœur, involontaires, à peine conscients ? Elle sentait bien que tout autre compagnon de voyage eût été insupportable. Pourquoi était-elle si rétive?... Oui... son père... Son père, qui était tout à fait comme elle, mais à l'envers, de sorte que tout ce qu'il disait la glaçait. Avec ce taciturne elle avait pris l'habitude de la révolte muette.

Avec André, elle pourrait avoir plus d'abandon. On savait toujours ce qu'il pensait. Surtout quand il mentait. Mais c'était si rare. Il était simple, ardent, un peu aveugle. Né dans un pays de soleil, il ne voyait que ce qui est lumineux. Il lui fallait de l'intense, de l'exquis, et le dévorer tout de suite. Il ressemblait à ce pétulant printemps tunisien, à ce champ de bataille de fleurs. Elle l'aimait bien. Ce n'est pas beaucoup.

Je devrais penser tout haut, se disait Marcelle. Il faudrait arriver à une intimité plus franche. Le mariage, puisqu'on ne pouvait pas éprouver tout à fait les mêmes sensations, serait une communion de sentiments. On n'est pas maître de son corps, mais faut-il renoncer à l'être de son esprit, de toute la partie active et consciente de soi-même ? Il suffirait d'un peu de bonne volonté... Mais André ne cessait d'interrompre ses réflexions et il la regardait avec des yeux de gazelle. Alors elle n'osait plus rien dire.

La route montait en pente douce entre de vastes vignobles. Les terres du Haut-Mornag, sous le soleil, sont d'un rose brillant, argenté. Mais sur l'autre versant, vers Grombalia, elles se teintent d'une moirure violacée où les ceps de vigne nus dessinent un quadrillage régulier. Ce ton lie de vin strié de brun, c'est celui des petites fritillaires qui abondent en France, au printemps, dans les prés humides. Ils en avaient cueilli ensemble, l'an dernier, à leur première rencontre... Elle tenait toutes ces petites clochettes dans ses mains, un peu tremblantes comme elle et la tête baissée. André disait: « Je vous aime parce que vous cueillez des fleurs, comme dans un vieux roman et parce que vous avez les pieds dans la boue... »

A Pâques, l'an dernier... Une année a passé. Maintenant, elle fait ce voyage si impatiemment attendu. Elle voit ces routes bordées d'asphodèles...

André a donné un brusque coup de frein. L'auto s'arrête. Il a compris qu'elle voulait cueillir des asphodèles.

***

Les tiges sont hautes et raides, de grands candélabres où brillent des étoiles blanches. La gerbe s'épaissit vite, s'alourdit entre les bras de Marcelle qui attend, pour la déposer au fond de l'auto, derrière les sièges, qu'André ouvre la portière. Mais André regarde ailleurs. Il y a là, dans la friche, au bord du fossé, un campement de nomades : une tente basse, un chameau, un âne ; tout cela couleur de terre, tout cela pelé, rapiécé, lambeaux informes arrachés au désert. Les hommes doivent être à la maraude, mais quelques femmes s'approchent. Leur peau est sombre sous les hardes bleues, sous les tatouages bleus. Çà et là, brillent des plaques d'argent, des anneaux, des yeux, des dents.

— André, crie Marcelle, je t'attends, reviens.

... Elle a eu hâte de partir. Il faisait chaud. Ce soleil, cette lourde gerbe... On entendait gronder un chien attaché derrière la tente. Était-il bien attaché ? Elle voudrait expliquer à André son impatience et son inquiétude. Elle voudrait qu'André lui parle comme tout à l'heure. Mais il conduit en silence et regarde la route d'un air vague.

— A quoi penses-tu ?

— J'aurais dû photographier cette bédouine, la jeune.

— Eh bien, retournons.

— Ce n'est pas la peine, dit André.

Après un autre silence d'au moins cinq cents mètres, il ajoute :

— C'est être peintre qu'il faudrait.

Pensait-il qu'il faudrait être peintre quand ils regardaient ensemble les grands vallonnements simples sous les céréales verdissantes et la diaprure merveilleuse des fleurs ? Peut-être, mais il ne le disait pas. Il parlait avec beaucoup d'animation de marchands de tapis. Il n'avait pas cet air concentré, ce regard fixe sous les sourcils rapprochés...

De près, comme cela, on voit tous les pores de sa peau. Ses joues sont lisses et on n'imagine pas qu'il puisse jamais en sortir aucune barbe. Mais, au-dessus, à l'endroit où le rasoir s'arrête, il y a une minuscule frange de soies dorées, comme un fin sourcil qu'on ne voit qu'au soleil, et dans les vrais sourcils, des poils qui ne veulent pas rester couchés avec les autres, qui sont plus longs, plus blonds, plantés tout droits. C'est ça, ce petit retroussis, cette petite taroupe, qui lui donne son air impudent et naïf... Le poil, c'est le plus animal dans l'homme. Ce serait un peu répugnant si ce n'était en quelque sorte [illegible] Par exemple, l'œil, cette bête extraordinaire, ce mollusque entouré de piquants, il aurait moins de vie sans le battement continuel des cils, il paraîtrait moins délicat, moins précieux. Oui, il faut que l'âme se déguise en bête pour qu'on l'aime, qu'elle ne soit pas trop... essentielle. La bonne odeur des vaches, si on en faisait un extrait, un parfum liquide, ce serait une horreur. Et pourtant, comme c'est bon dans une étable, comme c'est bon d'embrasser une vache !... Que dirait André s'il m'entendait penser ? Est-ce qu'il pense, lui, des choses aussi stupides, ou, du moins, d'une façon aussi stupide ? On a toujours l'impression, quand il ne parle pas, qu'il va être sublime. Ce front dont la peau remue... Tout le monde a l'air profond. Mais une si longue rêverie pour une bédouine... Quand il s'est arrêté en face du campement, était-ce vraiment pour cueillir des fleurs ?... Une bédouine, avec sa frange de petites nattes sur les yeux, sa beauté ignoble... Comme il la regardait ! Mais c'est lui qui était beau. Moins animal qu'elle, mais juste assez. Jamais je n'ai eu envie de le caresser comme aujourd'hui. Jamais je n'en avais eu vraiment envie. Ce soir, il me prendra dans ses bras...

Marcelle frissonna. Elle avait commencé à se [illegible] à partir du moment où un malheur paraissait possible, quand André faisait de grandes embardées sur la route. Maintenant, elle était plus heureuse encore, mais cela ne lui serait révélé que plus tard, par le souvenir : elle était heureuse et tourmentée.

La vallée se resserrait, devenait une gorge étroite dans un maquis de genêts, d'ajoncs, de plantes bourrues. Des troupeaux parsemaient les pentes. Un petit berger, au bord de la route, leur tendait une botte d'asperges sauvages, mais André ne s'arrêta pas. Il souriait à ses pensées, à sa bédouine...

Tout à coup, il se tourna vers Marcelle :

— Ces troupeaux... Regarde. Les moutons à droite, les chèvres à gauche. C'est comme dans la vallée de Josaphat... Charmants moutons, si sympathiques ! Mais les chèvres ont l'air tellement plus intelligent !

*
* *

Grombalia. Des eucalyptus. Une longue rue somnolente. Rien d'un repaire de brigands. Les gorges, avec leur maquis à embuscades, étaient vraiment plus grombaliennes...

Marcelle exigeait beaucoup de la vie. Elle cherchait l'absolu partout, mais c'était un absolu spécial et limité. Il lui fallait une concordance des lieux avec son état d'âme, et même des noms de ces lieux. Comment pourrait-on passer la nuit dans un village qui s'appellerait Potinville, Enfidaville, Mutuelleville ? Et même s'y arrêter pour déjeuner ? Il vaut mieux acheter des conserves dans une épicerie et choisir un coin d'ombre au bord de la route. Ils avaient un peu dormi sous les oliviers. Un peu trop. De courts intervalles de sommeil, interrompus par une bonne brebis à la voix caverneuse.

Plus au sud, les villages avaient des noms séduisants. Mais les hôtels, parmi les maisons indigènes crépies de blanc, les plus modestes hôtels avaient l'air prétentieux. Ils s'appelaient trop Hôtel de France, ils voulaient trop être comme des hôtels de France. Ils sentaient l'apéritif. On arrêtait, on reniflait, on repartait. Nous pourrions coucher dans l'auto, proposait André. Marcelle convenait que ce serait amusant, mais une autre fois, pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, ce serait leur vraie nuit de noces. La première ne pouvait pas être la vraie, ni les suivantes. Il faut de l'accoutumance à l'indéfinissable plaisir. Il faut que le cœur s'apprivoise. Et en même temps, on voudrait, pour l'éclosion de l'amour qui couve, des conditions

nouvelles, on ne sait quoi de particulier, d'exclusif, qui laissera sa marque pour la vie. Quitter la maison natale, le pays natal, ce n'est pas assez, mais s'évader même de son voyage, oublier tout, être perdus à deux au moment où l'on sentira qu'on se trouve... Peut-être faudrait-il aller jusque dans le désert, faire dresser une petite tente au creux des grandes dunes... Attendre quelques jours encore, et, d'ici là, renoncer à trouver l'absolu dans une chambre d'hôtel ? Oui, mais le désir ne voulait plus attendre.

Le désir... Cela s'insinue dans les sens on ne sait comment. On ne comprend pas d'abord, on croit que c'est la joie des choses, des couleurs, de la lumière, qui entre en vous. Mais est-ce vraiment de la joie ? Non, plutôt un frémissement d'attente peureuse, une inquiétude agréable. C'est ainsi peut-être, au début, qu'on aime l'opium : on ne l'aime pas, il vous donne mal au cœur et on en a besoin. C'est effrayant. Si seulement j'aimais tout à fait André... Aimer tout à fait, c'est vivre avec un dieu, admirer toujours ce qu'il dit, ce qu'il pense, ses gestes, ses attitudes. Ne jamais le juger. Est-ce impossible ? Je croyais que tous les jeunes époux aimaient comme cela, et quand on aime comme cela, tout est divinisé, et on ne peut pas éprouver de honte dans le plaisir. Mais le plaisir seul, quand l'âme n'y participe pas tout entière, ce plaisir mécanique, cette récompense qu'on ne mérite pas... Et voilà que j'arrive à désirer cela, et mon désir, je le sais, sera plus fort que la honte...

André ne pense pas à ces choses. Tout lui semble naturel et simple. Il est comme un bel animal plein de vie. Un bel animal... Déjà, je recommence à le juger. Mais il a le droit, lui, d'être heureux dans le plaisir : il ne me juge pas. Alors, il faut bien que je lui donne toute sa part, tout ce que je peux lui donner de moi.. Ce soir, je tâcherai de l'aimer tout à fait.

* *

— Ça y est ! dit André en revenant vers l'auto. J'ai trouvé. Passe-moi la valise. Cet hôtel est très convenable. Je crois que c'est propre. Et puis, notre chambre, tu vas voir... Etroite et longue, toute blanche, voûtée. Ça ne sert jamais, c'est un débarras. Mais je le fais débarrasser. Pas d'électricité, évidemment. On a mis deux bougies sur la cheminée. C'est comme une petite chapelle.

Il y avait quelques araignées dans la petite chapelle, mais, pendant qu'ils dîneraient, on épousseterait tout ça. André avait découvert dans la cour une vieille amphore de terre cuite. On y mit les asphodèles, sur la cheminée.

André demandait si elle était contente et elle n'avait jamais été si contente. Pourquoi était-il si délicieusement trop bon pour sa petite sotte? André ne savait que répondre.

La salle du restaurant était presque vide. Quelques fonctionnaires ou commerçants, la plupart en savates et manches de chemises, quelques Italiens qui aspiraient des tubes de pâte. Public restreint, mais trop attentif, figé soudain dans une intense contemplation de ces singuliers touristes qui arrivaient avec des fleurs qu'on trouve partout, qui ne voulaient pas des belles chambres sur la façade. André avait dû discuter cette question de chambre devant tout le monde. Ça faisait un petit scandale.

— Souris, disait André. Ils n'ont jamais vu une jolie jeune femme. Ça leur coupe l'appétit pour les nouilles. On parlera longtemps de toi ici. La Dame aux Asphodèles...

— C'est curieux, interrompit Marcelle, as-tu remarqué ? Ces asphodèles, dans l'auto, étaient presque inodores. Un très léger parfum fade, un peu mielleux. Et dès qu'elles ont été dans la chambre, il s'est répandu une odeur bizarre. Ça me rappelait quelque chose, je ne sais quelle impression pénible dans le passé, que je ne peux pas définir.

André n'avait rien senti. C'était un parfum pour abeilles. Les abeilles n'aiment pas les fleurs trop grandes, trop belles, qui sentent trop bon. Elles préfèrent celles qui sont presque neutres, avec une petite pointe d'âcreté. On ne peut pas discuter avec des insectes. Evidemment, les asphodèles, si elles servaient à faire du miel, n'étaient guère des fleurs de lune de miel. Jadis, c'était une fleur funéraire. On en plantait autour des tombes, ou peut-être y poussaient-elles toutes seules. Les mânes se nourrissaient de leurs racines...

* *

Après le dîner, André fumait toujours quelques cigarettes. Toujours, c'est beaucoup. Entre le presque toujours et le toujours il y a une grande différence, il y a le vice. Il faudrait que de temps en temps il pût s'abstenir. Ce soir, par exemple. A-t-on besoin de prendre l'air sur une petite place sans air quand tout au long du jour on a couru les routes ? Marcelle a préféré

rentrer tout de suite dans leur chambre. Alors il est sorti seul.

Quelle odeur dans cette chambre ! Une odeur froide de vieux caveau, de poussière, de nid de souris. Cette étroite fenêtre carrée, dans le mur épais, on ne doit pas l'avoir ouverte depuis des années. Et ce soir le vent vient de l'autre côté, il n'entre pas un souffle.

Marcelle s'accoude à la fenêtre. Elle voit André qui fait ses cent pas obligatoires. Faire les cent pas... Comment peut-on dire qu'on va faire les cent pas ? Il y a un autre promeneur, un des habitués du restaurant, qui se rapproche, qui va l'accoster... Ça y est ! Echange de saluts, de sourires. Ils repartent ensemble, du même pied. Les cent pas recommencent, cent pas accouplés, mécaniques, réglementaires, comme s'il y avait un adjudant derrière. André fait des gestes. On devine ses intonations, on croit entendre sa voix caressante. L'autre pensera : c'est un charmant jeune homme. Et c'est un charmant jeune homme. Mais que peuvent-ils avoir à se dire ?

On frappe à la porte. C'est la grosse patronne qui apporte des allumettes.

— Ma chère dame, excusez. Je vous laisse sans lumière, je n'ai plus la tête à moi. Vous êtes bien mal agencée dans cette chambre. Je ne voulais pas la montrer — j'en ai de bien plus conséquentes à l'étage — mais votre petit monsieur a farfouillé partout... Ça me fait tout drôle d'y entrer. C'était la chambre de mon défunt fils...

Elle explique que son fils avait pris un chaud-froid aux manœuvres dans le Sud. (Un chaud-froid ? Marcelle a toujours cru que c'était une recette culinaire). On l'avait renvoyé ici, comme qui dirait en congé de convalescence. Et puis il est mort. Elle répète : ça me fait tout drôle, ça me fait tout drôle...

Marcelle, restée seule, médite. Elle n'a pas trouvé un mot de sympathie pour la pauvre vieille. Ce tout drôle était presque drôle. Comme la douleur s'exprime mal ! Mais douleur, sympathie, amour, tout est inexprimable...

Mais si l'on reste muet, est-ce parce qu'on ne peut traduire ce qu'on éprouve, est-ce parce qu'on n'ose le trahir ? Ce ne sont pas les mots qui sont faibles, ce sont les sentiments. Ça me fait tout drôle, ça veut dire : j'ai eu un fils, et si je l'aimais il serait encore comme s'il était vivant, et j'en parlerais et je le ferais revivre, pour moi, pour vous. Je trouverais des mots qui donnent la vie. On en trouve bien dans les romans, pour des êtres imaginaires... Mais c'est moi que j'aime. Ma douleur est faite du souvenir de sa naissance parce que j'ai souffert, des soins que je lui ai donnés, de toute cette peine perdue. Et tout le reste est effacé...

Il aurait mieux valu ne pas s'étendre tout de suite sur le lit. Marcelle se sent la tête lourde, bourdonnante. C'est la trépidation de l'auto depuis ce matin, c'est la fatigue, l'énervement. Au déplaisir d'être seule s'ajoute celui d'avoir méprisé la vieille femme. Il ne lui vient pas à l'idée qu'elle ait pu le faire injustement. Non : cet amour maternel pour un fils mort est bien mort à son tour, il n'en reste qu'une sorte de dépit. Cela lui paraît manifeste et la révolte. Et pourtant elle éprouve quelque chose qui ressemble au remords. On peut éprouver ce vague mécontentement de soi-même sans croire que l'on ait rien à se reprocher. Ceux chez qui l'imagination tient lieu de raison ne doutent jamais de la sûreté de leurs jugements. Il leur arrive d'admettre comme vérités évidentes les pires phantasmes. Marcelle est perspicace, mais elle se fie trop à sa perspicacité, et cette foi l'aveugle.

André devrait revenir. Avec sa candeur un peu agaçante, son sourire souvent intempestif, il parvient pourtant, sans qu'il s'en doute, à dissiper bien des petites contrariétés. Mais il ne faut pas qu'il tarde trop. Il n'a été qu'insouciant, il sera bientôt coupable. Il sera la source de tout le mal, parce qu'on attendait beaucoup de lui, parce qu'on l'a choisi, parce qu'on l'aime. Il est devenu le climat de Marcelle. Déjà elle rapporte tout à lui. On peut aimer un climat, mais on ne manque pas de le rendre responsable de toutes les défaillances de sa santé.

La solitude est un poison pour les faibles, et Marcelle a beaucoup vécu seule. Elle était fille unique. Sa mère est morte quand elle avait douze ans. Son père, tout occupé du soin de ses vignobles, ne la voyait qu'aux repas, et c'était pour la mettre en garde contre la vie. Il secrétait tant d'amertume que son affection, distante et jalouse à la fois, prenait toutes les apparences de l'animosité. Il y a des amours qui simulent la haine, et qui l'inspirent. Marcelle n'osait s'interroger sur ses sentiments à l'égard de son père. Elle se disait seulement qu'il l'aimerait davantage si elle était laide et sotte, puisqu'il ne goûtait que ce qui est détestable. Il se complaisait à dénoncer les pièges de la nature, la perfidie des hommes, à prédire les pires calamités. Il était souvent déçu : car tous les gouvernements n'organisent pas la banqueroute et ne

provoquent pas des guerres faute de les préméditer, tous les vagabonds ne sont pas des assassins, ni tous les fournisseurs des voleurs ; il y a des épidémies qui avortent, des années où la récolte est belle, et pas seulement celle des voisins. André a été sa dernière déception : ce n'est pas un polisson.

C'est par sa belle humeur plus que par ses beaux yeux qu'André a conquis Marcelle. Dans cette maison maussade son étourderie prenait l'aspect d'une sagesse nouvelle, sa turbulence apportait le repos. Il n'avait qu'à paraître. Il a trouvé Marcelle déjà convertie par son père à l'optimisme intégral. Elle croit de toutes ses forces au bonheur et cherche en toutes choses la perfection. Elle aussi ne peut être que souvent déçue.

Il lui arrivait d'ignorer la cause de ses déceptions. Elle n'éprouvait d'abord qu'un malaise de l'esprit, une perplexité vague dont elle ne parvenait pas à se libérer. Cela ressemblait à ce que l'on décrit sous le nom de tentation, mais d'une sorte particulière, la tentation d'un démon intérieur qui chercherait à séduire par la promesse, non de jouissances, mais de tortures. On lui avait dit que le démon se montrait sous des apparences aimables, mais son démon, à elle, était un démon triste. Son péché, c'était un désir obscur et pervers d'étouffer ses désirs. Elle entendait une voix : « tu ne seras jamais heureuse... » Il lui semblait la reconnaître. C'était cette voix âpre qu'elle avait entendue toute son enfance dans la maison natale, qui disait sans cesse : « Je te l'avais bien dit », ou « c'est bien ma guigne » (car le mot *bien* ne trouvait jamais d'emploi que pour l'attestation du mal). Alors elle s'irritait contre elle-même, comme jadis contre son père. Elle essayait de réagir, et d'abord de comprendre la raison de ce trouble qui avait pris possession de son cœur par surprise. Elle découvrait souvent un motif futile, qui n'était pas toujours le vrai motif de sa contrariété, mais cette découverte l'apaisait. Elle comprenait qu'ayant longtemps vécu repliée sur elle-même, elle était de ceux chez qui les plus petites causes peuvent produire les plus grands effets, qu'un affront laisse insensibles, qu'un mot maladroit assassine. « Mais aussi, se disait-elle, vouloir s'ouvrir tout grand à la vie, comme cela, tout à coup, et surtout le vouloir en pensant qu'on y trouvera le bonheur, est-ce que ce n'est pas folie ? » Et à cette pensée elle était prête à retomber dans le désespoir.

Mais jamais autant que dans cette chambre d'hôtel, ce soir, elle ne s'est sentie toute petite et toute faible. La voix la poursuit sans répit, comme ces airs de musique trop connus qu'on déteste et qu'on écoute malgré soi, et que l'esprit ressasse jusqu'à l'écœurement dans une sorte d'ivresse morose. Peu à peu le contrôle d'elle-même lui échappe. Elle va céder au courant d'amertume qui l'emporte, tel un nageur en péril qui se dit : « si je m'affole, je coule », et qui coule.

*
* *

En ouvrant un étui à cigarettes vide, André s'aperçoit qu'il a oublié Marcelle. Il est surpris de trouver l'étui déjà vide, mais qu'il ait oublié Marcelle ne le trouble pas autant qu'on pourrait le croire. Il se le reproche avec indulgence.

Si André est toujours en retard, c'est qu'il est toujours plein d'ardeur. Il ne vit que dans le moment présent, hors duquel rien n'existe. On le voit s'adonner avec acharnement à des occupations qui ne l'intéressent guère, ne pas savoir s'en détourner à temps et se priver ainsi de plaisirs véritables. Comme tant d'autres, il a eu le malheur de travailler dans un bureau. Il y arrivait toujours le dernier. Ses camarades se disaient : « Il ne s'en fait pas... Il sait bien qu'il sera riche... C'est un fils à Papa... », et s'indignaient de ce qu'on ne le congédiât point. Mais chaque fois qu'il y avait, comme disait le Directeur, un coup de collier à donner, mes enfants, et qu'on voyait le bureau d'André encore éclairé à deux heures du matin, l'indignation se tournait contre lui : « C'est une bonne poire... »

Le voici qui lâche au milieu d'une phrase cet inconnu à qui il racontait toute sa vie sous les térébinthes. Il a vingt mètres à franchir jusqu'à la porte de sa chambre, qui donne directement sur la place, et il les franchit en courant. Il va reprendre cinq secondes à la demi-heure perdue. Marcelle, Marcelle, Marcelle l'attend. Il n'y a plus rien au monde que Marcelle. Il s'élance, frémissant d'amour. Il ouvre la porte... Ou plutôt il a cru l'ouvrir, et pourtant il a l'impression qu'elle s'est ouverte toute seule. Cet empressement d'une porte à s'ouvrir le cloue sur place.

En face de lui, dans la pénombre, Marcelle est debout, immobile. Pourquoi tient-elle tout ce grand bouquet d'asphodèles dans ses bras ? Pourquoi reste-t-elle figée là, avec une expression si drôle du visage, les yeux hagards ? Cette métamorphose de Marcelle en statue de la Démence le laisse stupide. Il se refuse à croire à

l'impossible, cligne, ferme les yeux, les rouvre, vérifie le prodige. Mais sa raison ne pouvant l'admettre, il finit par trouver un semblant d'explication. Marcelle est si nerveuse...

— Je t'ai fait peur ?

Elle ne répond pas tout de suite. Et puis, soudain, elle lui jette le bouquet d'asphodèles et s'enfuit au fond de la chambre.

*
* *

Pour la première fois de sa vie André n'a pas réussi à ramener un sourire dans un visage en pleurs. Sa verve, son ironie, son ingéniosité, sa tendresse, tout s'est brisé contre un mur de silence. A la fin Marcelle a consenti à se mettre au lit, mais, pourrait-on dire, aussi peu que possible, à laisser gésir tout au bord du lit un corps inerte qui semble être au bord de la mort. Quand il a essayé de s'en rapprocher, de l'envelopper, de le ranimer de ses caresses, ce corps a sursauté comme si les doigts d'André étaient les tentacules d'une pieuvre. Alors il s'est écarté à son tour, vaincu, ruminant l'humiliation d'avoir à refouler ses désirs, le dépit de connaître qu'il n'était plus irrésistible. Impression de déchéance vraiment imprévue et sans précédent, et d'autant moins supportable qu'elle lui venait de Marcelle ! N'osant plus rien dire, il pouvait encore laisser entendre, par quelques reniflements, qu'il souffrait, mais on ne paraissait pas s'en apercevoir, on n'avait pas pitié de lui. Peu à peu l'air de la chambre devenait irrespirable, comme chargé d'effluves pernicieux. André essayait de lutter contre cette contagion de l'énervement, de la haine, du désespoir. Il faut sortir de cela, se disait-il, quitter cette chambre, il le faut ! et il n'avait pas le courage de faire un mouvement. Il restait là, dans une immobilité tumultueuse, sentant ses tempes, ses artères palpiter, mille frémissements courir à la surface de ses membres, s'étouffant à retenir sa respiration, se bouchant les oreilles dans le silence.

Et tout cela, pensait-il, parce qu'il avait fait attendre Marcelle une demi-heure... (Elle en verrait bien d'autres...) Mais enfin il était prêt à reconnaître ses torts si seulement on voulait l'écouter. Une scène violente, des reproches, des coups vaudraient mieux que toutes ces bouderies. Il avait envie de se mettre à hurler, d'éclater en imprécations, en supplications. Son orgueil seul le retenait. Il attendait un mouvement de Marcelle, le moindre signe de vie. Il attendait, sans espoir, contrit, indigné, écrasé.

Le signe de vie est venu trop tard, quand trop de rancune s'était accumulée. Et puis il était si faible qu'André n'a pas tout de suite compris. Le lit tremblait un peu, par petites saccades. Se pouvait-il que Marcelle sanglotât après avoir montré tant d'insensibilité ? André éprouvait un tel saisissement qu'il s'en trouvait paralysé. Cela n'avait duré qu'un instant, quelques secondes... Ah ! S'il avait la certitude que Marcelle fût aussi malheureuse que lui, comme il serait facile de se consoler l'un l'autre avec de vraies larmes ! Mais il aurait fallu reprendre tout de suite le contact, trouver un mot tendre... A mesure que les secondes s'écoulaient, ce mot tendre perdait de sa vertu, de sa spontanéité, il aurait l'air de venir après de longues réflexions... André espérait un dernier petit sanglot. Mais comme il hésitait encore entre l'indulgence et le ressentiment, il se résigna sans peine à ne pas l'obtenir. Il pouvait se contenter de peu. Demain il saurait être magnanime. C'est dans cette pensée qu'il a fini par s'endormir, vengé, les nerfs détendus.

*
* *

André émerge lentement d'un noir sommeil sans rêves. D'habitude il dort d'une traite jusqu'au matin et se réveille en sursaut, ébouriffé, frémissant, dressé face au monde, comme un diable sort d'une boîte. Mais cette fois, il a l'impression que la nuit n'est pas finie et qu'il n'a pas du tout envie qu'elle finisse. Il voit pourtant que ses paupières ne sont plus opaques. Un peu de lumière doit pénétrer dans la chambre. Il en conçoit un vague ennui. Il se sent lâche et n'entr'ouvre les yeux qu'à regret.

Ce n'est pas la lumière du jour, mais une lumière chétive et tremblante qui demande grâce à la nuit... L'hiver, jadis, quand on avait allumé du feu dans la chambre, une dernière flammèche au bout d'une bûche faisait ainsi danser longtemps des ombres apeurées; et comme jadis André regarde un peu entre ses cils. Il voudrait prolonger cette minute d'enfance sans comprendre pourquoi elle se renouvelle, rester blotti dans ce souvenir ancien que déjà vient troubler un souvenir récent. Mais il reconnaît maintenant la voûte blanche, la petite chapelle. C'est une petite chapelle où brûlent des cierges, on ne sait pas pourquoi. L'esprit s'égare. Tout est blanc et mal éclairé à la fois, comme ce mur... Oui, et comme Marcelle...

Marcelle. C'est une eau pure, mais il ne faut pas l'agiter. Elle ressemble à la mer, couleur

de ciel tant que le vent fait trêve. Elle croit que je ne la comprends pas. Mais je la comprends. Seulement, je n'ai pas l'habitude de toucher à des choses fragiles...

André se décide à sortir de sa rêverie. Il n'a qu'à tourner la tête pour éclaircir le mystère. Et il voit deux bougies allumées sur une petite table au pied du lit, et Marcelle, en chemise, à genoux sur le carrelage, cachant sa figure dans ses mains pâles, sur le drap blanc.

— Marcelle ! Marcelle ! Qu'as-tu ? Que se passe-t-il ?

D'un bond il a sauté hors du lit, et de force il la prend dans ses bras, écarte les mains crispées, couvre de baisers un visage humide et froid.

— Ecoute-moi, reprend-il. Ne dis rien. Laisse-toi consoler. Je ne voulais pas te faire tant de peine que ça. Je ne croyais même pas que tu aurais de la peine. C'est qu'avec toi, vois-tu, j'ai tant de confiance ! Il me semble que je n'ai pas besoin de faire attention, que tout ce que je dirai ou ferai sera toujours bien... Oui, parce que, pour moi, quoi que tu dises ou fasses, ce sera toujours bien. Alors, je ne réfléchis pas, je ne pense pas qu'il faut te ménager un peu, au commencement... Je suis comme un jeune chien avec un petit chat. Il ne lui vient jamais à l'idée qu'il puisse froisser ses petits sentiments de chat. Il joue trop, ou pas assez. C'est un gros balourd de jeune chien pas méchant...

André a l'impression de ne dire que des banalités. Mais le langage du cœur n'est fait que de cela. Si l'on n'ose pas toujours être tout à fait sincère, c'est de peur de paraître tout à fait sot. Et puis, de lui, Marcelle n'attend rien de mieux. Il suffit qu'il l'enveloppe de paroles caressantes, de caresses éloquentes. Elle ne résiste pas. Il l'étend sur le lit, il la tient comme un oiseau qui s'est cassé les ailes.

— Une autre fois tu me diras tout de suite ce qui te tourmente. Alors je ne te ferai plus souffrir. Je ne te laisserai pas seule, le soir...

— Oh ! ce n'est pas ça, dit Marcelle.

Ce n'est pas ça, mais à tout ce qu'on pourrait lui suggérer elle répondrait aussi que ce n'est pas ça. Comment se faire comprendre ? Il y aurait trop de choses à énumérer, à peser, de toutes petites choses inconsistantes, qui s'effacent quand on veut les saisir. Il faut choisir, pourtant. Alors elle dit :

— Ce sont ces asphodèles...

André est si étonné qu'il ne fait pas un mouvement. Mais elle sait qu'il attend une explication.

— Oui... J'étais lasse. J'étais seule. Je sentais leur odeur étrange. Et puis je savais qu'un jeune homme est mort dans cette chambre... Tu avais dit : des fleurs funéraires. Eh bien, cette odeur qui me rappelait je ne sais quoi de pénible, voilà, je la sens encore, c'est une odeur de cadavre !

André s'est dressé à demi, mais elle le retient, le ramène tout contre elle.

— Non, laisse. Ce n'est plus la peine de les jeter. J'allais le faire quand tu es venu, hier soir. Maintenant, tu me protèges.

Cette impression d'enveloppement, elle ne l'a plus éprouvée depuis la mort de sa mère. Elle sent qu'enfin son cœur, toujours comprimé, va s'ouvrir.

— Dans la chambre où Maman est morte, il y avait cette odeur, je l'ai reconnue. Et alors je me suis souvenue de cette nuit affreuse, il y a dix ans. J'étais petite et on ne s'occupait pas de moi. On croit que les enfants ne sentent rien... Le matin, il était venu une sœur ensevelisseuse. Elle prenait sans précautions les bras repliés, déjà raides, et elle les tirait, les allongeait de force... Ah ! Tu ne peux pas savoir, tu n'as pas entendu craquer les membres d'un mort...Ces bras de ma mère, toujours si doux, souples, tendres... Et ces belles tresses grises qu'on a coupées, ces cheveux, seule chose encore vivante, ces cheveux qui criaient... Quand j'ai pensé à tout cela, hier, j'ai perdu la tête. J'appelais Maman, j'étais seule au monde, je devenais folle. A ce moment-là, personne n'aurait pu me consoler. Elle, peut-être... Tu es entré, et j'ai vu que tu ne comprendrais pas... Et plus tard, quand tu dormais près de moi, je te sentais si loin de moi... Si loin... Pas par ta faute, mais parce que nous ne sommes pas du même sang... On ne devrait épouser qu'un frère. Il devinerait tout...

— Mais, objecte André, un peu choqué, ce qui est intéressant, ce sont les devinettes dont on ne connaît pas la solution. Ton époux-frère ne serait qu'un miroir. Et qu'y a-t-il de plus exaspérant qu'un miroir ? Voir apparaître cette figure prévue, conforme, stabilisée, cette figure qui dit « moi »... On voudrait la mordre.

— Je sais bien que tu as raison, dit Marcelle. Je te parle de mes idées folles. Il me semblait que l'amour était impossible, que notre amour était mort. Oui, je pleurais notre amour mort, dans cette chapelle qui sentait la mort...

André ne pense plus à l'interrompre. Il est si rare qu'elle lui parle de cette façon, avec tant de confiance, d'abandon. Elle peut dire les

choses les plus désolantes, il écoute, il est ému, il est heureux.

— J'éprouvais, reprend Marcelle, l'impression d'une conjuration contre nous. Tu comprends ? Et j'avais tant attendu ce jour décisif, ce jour de l'annonciation du bonheur...

« Toute ma vie je l'ai attendu. J'essayais de m'en faire une image. Mais elle s'est faite toute seule. Ecoute. Jadis, quand je pensais au bonheur, je voyais un jardin clos avec de grandes pelouses, des allées qui se perdent entre des massifs d'arbres, et tout cela baigné de soleil et pourtant plein de mystère. C'est l'après-midi et c'est l'été. On entend les rumeurs d'une petite ville, l'heure qui sonne au clocher d'une église, mais il semble que cette heure sonne dans l'éternité, que cette après-midi murmurante sera sans fin. Il doit y avoir des enfants, là-bas, derrière les cèdres, une maison avec toutes ses fenêtres ouvertes...

« Ce jardin, je ne l'ai peut-être pas imaginé, j'ai pu le voir quand j'étais toute petite. Ou bien je pense que je l'ai rêvé parce que je le verrai quelque jour... Il y avait un moment où tout se taisait, même le bourdonnement des insectes, comme si tout de même on attendait encore quelque chose, comprends-tu, quelque chose qui expliquerait le mystère, qui donnerait tout leur sens à toutes les autres choses... Et puis, voilà, le son d'un piano s'est élevé. Il était tout grêle et il remplissait le jardin. C'était comme des fontaines lumineuses, des cascades de notes liquides, claires, douces. Alors, la dame...

— Quelle dame ?

— Celle qui serait sur une chaise longue à l'ombre des marronniers. A ce moment elle ferme son livre, elle ferme ses yeux. Elle a senti tout ce que cette minute, qui est si longue, si longue, contient : sécurité, loisir, intimité... On dirait qu'elle est morte, tant elle est heureuse.

— Et après ? demande André.

— C'est tout. Ça ne peut pas continuer. Mais c'est si beau que c'est comme si ça continuait toujours..... Je suis beaucoup trop poétique, n'est-ce pas ?

— Jamais de la vie, s'écrie André. C'est pour cela que je t'aime. Marcelle, je te donnerai ce jardin. Et si tu veux bien renoncer d'avance à ce qu'il soit aussi beau que dans ton rêve, alors il sera aussi beau, je te le jure !

HENRI FAUCONNIER.

Prix Goncourt 1930.

QUELQUES SOUVENIRS SUR LE ROI ÉDOUARD VII

Mon intention n'est pas de tracer un portrait du roi Edouard VII ni de faire l'exposé du rôle considérable que ce grand ami de notre pays a joué dans la politique mondiale. Je veux simplement essayer de mettre en lumière les traits essentiels de son caractère, en citant quelques anecdotes telles que ma mère me les a racontées elle-même.

Mon père était mort le 13 janvier 1894, un peu plus de six mois après son retour de l'ambassade de France à Londres, qu'il avait occupée de juillet 1883 à mai 1893. Pendant les premières années de son veuvage, ma mère vécut presque complètement retirée du monde, et ce n'est que bien plus tard, en août 1900, au cours d'un séjour à Cowes (Cowes Week), pendant la célèbre semaine des régates, qu'elle reprit vraiment contact avec cette vieille société anglaise dont elle avait été, en quelque sorte, pendant dix ans l'enfant gâtée. Presque tous les membres de la famille royale étaient présents, tant sur les divers yachts royaux qu'au château d'Osborne, propriété personnelle et résidence favorite de la reine Victoria, où elle aimait à vivre la simple vie de famille au milieu de ses enfants et de ses petits enfants. Elle devait d'ailleurs s'y éteindre quelques mois plus tard, en janvier 1901. Sous le nouveau règne les voyages de ma mère en Angleterre furent de plus en plus fréquents, et depuis son avènement jusqu'à la veille de sa mort, Edouard VII ne cessa de lui témoigner une bonté dont peu de princes, je dirai même peu d'hommes, nous offrent le spectacle. Dès qu'elle arrivait à Londres, non seulement il la conviait personnellement à toutes les fêtes de la Cour, mais il avait coutume de l'inviter fréquemment à déjeuner, seule avec la Reine Alexandra et lui-même. C'est au cours de ces réunions intimes, dans les appartements privés du Palais de Buckingham, que ma mère fut à même d'apprécier à sa juste valeur ce prince, qui fut non seulement un grand souverain et un politique de premier plan, mais aussi l'homme le plus simple et le plus exquis qu'il soit possible d'imaginer.

Non content de réserver à ma mère cet accueil dont tant de personnes ont pu éprouver la cor-

dialité et le charme, il s'ingéniait à lui faire plaisir et à lui rendre le plus agréable possible les séjours qu'elle faisait dans sa capitale. C'est ainsi que la conversation étant un jour tombée par hasard sur l'Université de Cambridge, que ma mère ne connaissait pas, il s'étonna qu'elle ne fût jamais allée dans la vénérable cité, et qu'en conséquence elle n'ait pas eu l'occasion de visiter le fameux « Hall » de Trinity College, où mon père avait fait une partie de ses études. « Il faut absolument que vous y alliez », s'écria le Roi, « laissez-moi faire, j'arrangerai cela pour vous ». Comme bien on pense, ma mère n'avait pas attaché plus d'importance qu'il ne fallait à cette phrase, qu'elle considérait plutôt comme une boutade, et ne se doutait certes pas que l'acte suivrait aussi rapidement la parole. En effet, le soir même, *Lord Knollys*, secrétaire particulier et ami intime du souverain, recevait l'ordre d'écrire dans ce sens à Doctor Butler, *Master of Trinity*. Il n'existe pas en France de titre correspondant à celui de « Master » d'un collège anglais. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'en Angleterre le mot « Université » n'est pas un terme abstrait comme en France. Il y a en Angleterre plusieurs Universités, dont les deux principales, et en même temps les plus célèbres, sont celles d'Oxford et de Cambridge. Elles se composent de plusieurs Collèges, ayant chacun un « Master » à leur tête. Le chef suprême, nommé chancelier, est le Roi, qui délègue ses pouvoirs à un vice-chancelier, lequel préside en fait aux destinées de l'Université. C'est ainsi que plusieurs vice-chanceliers se sont élevés par la suite aux plus hautes charges du Royaume, telles par exemple que celle d'archevêque de Canterbury, Primat d'Angleterre. Dès le surlendemain, Lord Knollys transmettait à ma mère la réponse de Doctor Butler, dans laquelle celui-ci se disait « particulier heureux d'obéir « aux ordres de Sa Majesté et de se mettre à la « disposition de la veuve d'un des plus brillants « élèves dont Cambridge ait eu à s'enorgueillir ». Profondément touchée de cette marque à la fois de sollicitude pour elle et de respect pour la mémoire de son mari, ma mère accepta de se rendre à l'invitation de Doctor Butler. Celui-ci, après avoir offert un déjeuner en son honneur, la conduisit à « Trinity Hall », où elle put contempler les armes de mon père parmi les plus illustres blasons de l'Angleterre.

Dans le courant de la même année, se trouvant avec sa sœur, Mlle King, aux eaux de Marienbad, où Edouard VII faisait sa cure annuelle, ma mère le rencontrait tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, et il aimait à venir partager avec elle et quelques amis, dont la Princesse Murat, la marquise de Talleyrand-Périgord et sa sœur la Princesse di Poggio-Suasa, le déjeuner de « régime » auquel étaient invariablement astreints les usagers de la célèbre station thermale de Bohême.

C'est pendant un de ces déjeuners, où il se plaisait à se dégager des rigueurs de l'étiquette (il voyageait d'ailleurs incognito sous le nom de Duc de Lancaster), et à bavarder familièrement avec ses intimes, qu'il déclara à brûle-pourpoint à ma mère, revenue tout récemment d'Amérique :

« Racontez-moi un peu vos impressions d'outre-Atlantique. Vous avez dû trouver des changements dans votre pays natal depuis votre dernier voyage. »

Ma mère avait, en effet, quitté l'Amérique au mois de juillet 1865 avec toute sa famille pour aller passer quelques mois en Europe, et permettre à son grand-père, M. Charles King, de se reposer des fatigues de sa longue présidence de Colombia Collège à New-York. Mon grand-père mourut bientôt à Rome, et ma grand'mère s'installa à Paris. Ma mère s'y maria et ne devait plus retourner dans son pays qu'en cette année 1905, où elle était venue nous rejoindre, ma femme et moi.

« Avez-vous vu le Président Roosevelt ?

— Oui, Sire, j'ai vu plusieurs fois le Président à Washington. C'est un vieil ami de ma famille, je dirai même presque un parent et j'ai encore dîné à la Maison Blanche peu de jours avant de me réembarquer pour la France avec mes enfants.

— Eh ! bien, que vous a-t-il dit d'intéressant ?

— Il m'a parlé de beaucoup de choses et de beaucoup de personnes, entre autres de l'impérial neveu de Votre Majesté.

— Vraiment, vraiment, racontez-moi cela.

— Je ne sais si je dois répéter à Votre Majesté les propos du Président, dont la franchise un peu brutale est bien connue.

— Mais si, allez-y, nous sommes entre nous.

— Soit, mais je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que ce sont les paroles du Président Roosevelt et non pas les miennes ».

Je ne me souviens plus exactement de l'histoire que ma mère raconta au sujet de Guillaume II. Toujours est-il que le commentaire de l'oncle ne se fit pas attendre :

« Il parle toujours à tort et à travers, ce mien neveu (that nephew of mine) ».

Ceci se passait en août 1905, au moment où l'habile médiation du Président des États-Unis avait abouti à la signature du traité de Portsmouth, qui mettait fin à la guerre russo-japonaise. Le roi d'Angleterre venait d'en recevoir la nouvelle et, comme il la communiquait à ma mère : « Hourra ! pour le drapeau étoilé », s'écria-t-elle, et Édouard VII de répliquer aussitôt : « Vous avez parfaitement raison ».

Quelques jours de là, parlant des améliorations qu'il venait d'apporter dans l'aménagement intérieur du château de Windsor, il lui demanda si elle y était retournée depuis la mort de mon père. Sur sa réponse négative :

« Mais il faut absolument, dit-il, que vous veniez passer quelques jours avec nous à Windsor. Généralement nous y faisons notre séjour annuel en janvier. Cela vous intéressera de voir tous les changements que j'ai fait ».

Fidèle dans ses souvenirs comme dans ses amitiés, Édouard VII tint parole, car dès le début de janvier, ma mère recevait une carte ainsi libellée : « D'ordre de Leurs Majestés, le Lord Steward (grand Echanson de la Couronne), prie Mme Waddington de venir passer huit jours au château de Windsor ». Voilà bien, ce me semble, une haute marque de bienveillance, si l'on se rappelle que les invitations officielles de la Cour à Windsor ne dépassaient guère quarante-huit heures et se bornaient même en général à un dîner suivi d'un départ le lendemain matin.

Ma mère me parlait souvent de ce séjour, dont elle conserva jusqu'à sa mort un souvenir ému et charmant, tant les souverains avaient multiplié à son égard les marques de sollicitude et d'amitié.

Comme les hôtes du château se renouvelaient, ainsi que je viens de le dire, presque tous les jours, tant que la Cour demeurait à Windsor, ce pendant lequel le Roi présentait lui-même les invités qu'elle ne connaissait pas ou qu'il croyait susceptibles de l'intéresser, eut ainsi l'occasion de rencontrer ou de retrouver à peu près toutes les personnalités les plus marquantes du Royaume, y compris un nouveau venu sur la scène gouvernementale, le travailliste John Burns, ancien chasseur du grand tailleur londonien Pool, devenu un beau jour membre du Parlement et finalement ministre dans le cabinet de Sir Henry Campbell Bannermann. C'était sa première apparition à Windsor et l'entourage des souverains se demandait, non sans une certaine appréhension, comment il se tirerait d'affaire et quelle serait, à l'égard du Roi, l'attitude de ce fils du peuple subitement promu dans les conseils de Sa Majesté. On prétend même qu'il s'attendait si peu à pareil honneur que lorsque Sir Henry Campbell Bannermann fit appel à sa collaboration, il lui aurait répondu : « Vous venez d'accomplir l'acte le plus populaire de votre vie. » Le rusé chef des « whigs » savait bien ce qu'il faisait et ne s'était pas arrêté sans raison à une pareille décision. Je croirais même volontiers qu'Édouard VII ne devait pas y être étranger. Quoi qu'il en soit, lorsque John Burns eut pris possession de l'appartement qu'il devait occuper en sa qualité de ministre, il s'aperçut, à sa grande déconfiture, qu'il avait oublié dans sa valise le gilet blanc réglementaire pour assister au dîner de la Cour. Grand émoi dans les couloirs du château. Finalement Lord Farquhar (Lord Steward), lui en prêta un des siens et tout se passa le mieux du monde. Il dut d'ailleurs être immédiatement conquis par le charme d'Édouard VII, car, lorsqu'on lui demanda, dans le courant de la soirée, quelle était sa première impression du roi, il répondit ces simples mots : « Lui et moi, nous nous sommes entendus à merveille ».

Cependant le faste de Windsor et l'appareil grandiose du dîner d'apparat dans le fameux « Saint-Georges Hall », que domine le grand portrait en pied de Charles Ier par Van Dyck, ne paraissent pas avoir troublé sa sérénité, car au moment où les joueurs de « bagpipes » (cornemuses) vinrent, selon une tradition séculaire, faire le tour de la table en tirant de leurs instruments ces sons rauques et stridents, véritables appels des landes sauvages d'Écosse, un des assistants ayant demandé à John Burns ce qu'il en pensait, il répondit avec beaucoup d'à-propos : « Je ne puis exprimer d'opinion sur cette musique, mais ce que je sais, c'est que des Anglais ont accompli à ses accents des exploits magnifiques ».

Édouard VII avait eu jadis une grande passion pour le jeu. Comme Prince de Galles, on le voyait souvent à une table de baccarat, et Monte-Carlo n'avait pas de secrets pour lui, mais une fois monté sur le trône, il ne parut plus jamais dans une salle de jeux, malgré ses visites régulières à Biarritz, qui avait fini par supplanter Cannes dans son cœur et était même devenu, pendant les dernières années de sa vie, son séjour de prédilection en France, je dirai même à l'étranger. Le Prince de Galles, l'ancien « de Galles » de ses camarades de fête, était devenu le roi Édouard VII. Il ne faut pas pourtant s'imaginer qu'il ait pour cela définitivement renoncé aux cartes, mais le baccarat, le trente et quarante

tante ou le poker avaient été remplacés par le bridge. Il y était d'ailleurs très expert et aimait jouer fort cher. En dépit de ces deux facteurs, qui auraient pu rebuter bien des partenaires — car en outre Edouard VII détestait perdre — il se trouvait toujours des courtisans, des financiers ou de riches étrangers disposés à se laisser dépouiller de quelques livres sterling pour avoir l'honneur d'être admis au « jeu du Roi ». C'était pour les premiers une manière — et non la plus mauvaise — de faire leur cour, pour les seconds un moyen de se créer une situation mondaine et enfin pour les derniers la possibilité, une fois rentrés dans leur pays, de jeter un peu plus de poudre aux yeux de leurs compatriotes moins favorisés, surtout si la fortune leur avait particulièrement souri sous la forme du privilège tant recherché par cette catégorie de gens qu'on peut appeler les arrivistes mondains, je veux parler d'une présentation officielle aux souverains à l'un des « courts » (réceptions officielles de la Cour d'Angleterre, pendant lesquelles ont lieu les présentations annuelles), de la saison londonienne.

Dès le premier soir de son arrivée à Windsor, ma mère fut invitée par Edouard VII à s'asseoir à sa table de bridge. « Sire », répondit-elle, « je « joue beaucoup trop mal . « Mais non, « mais non », répliqua le Roi, je suis sûr que « vous jouez très bien. Toutes les Américaines « jouent bien au bridge ». — « Sire, que Votre « Majesté me permette de lui répéter les paro- « les de mon fils au moment de mon départ « de Paris ». — « Eh ! bien, que vous a-t-il dit « votre fils ? »— « Surtout, maman, ne jouez « pas au bridge à Windsor ». Edouard VII eut un de ces fins sourires qui donnaient tant d'expression à sa physionomie et ajouta : « Dans « ce cas, je n'insiste pas ».

Voici un autre exemple, qui montre, notamment la différence de nature entre Edouard VII et George V, alors Prince de Galles. C'était pendant ce même séjour, au cours d'un déjeuner de chasse dans les tirés du parc de Windsor, où ma mère avait accompagné la Reine Alexandra et sa fille aînée, la Princesse Royale Louise, Duchesse de Fife. La conversation, toujours facile en présence d'Edouard VII, roula à un moment donné sur la France, la variété de ses sites et la douceur du climat de notre Côte d'Azur ou de notre Côte-d'Argent.

Quoi de plus beau », s'écria soudain le Roi, qu'une journée d'hiver sous le soleil de Cannes ou de Nice ! » Et quelques instants après, le Prince de Galles de s'écrier à son tour : « Ah ! Madame Waddington, con- « naissez-vous rien de semblable à une belle « journée d'hiver, comme aujourd'hui, par « exemple, en Angleterre ? »

Aucun portrait ne pourrait mieux rendre, à mon avis, les natures si différentes du père et du fils, tous deux très Anglais, tous deux profondément imbus de la grandeur et de la prépondérance de leur pays, mais l'un d'un esprit trop subtil et trop éclectique pour limiter son patriotisme à l'admiration exclusive du sol natal, l'autre, peut-être plus terre à terre, sans manquer cependant de clairvoyance ni de sens politique, mais bornant en quelque sorte son horizon admiratif aux rivages de l'Angleterre.

Quelques semaines avant la mort d'Edouard VII, dans les premiers jours de mars 1910, ma mère reçut une lettre de Lord Knollys l'informant que le Roi passerait la semaine suivante par Paris en se rendant à Biarritz, et qu'il désirait venir déjeuner chez elle. La date fixée était, sauf erreur, le 9 mars. Lord Knollys joignait à sa lettre la liste des personnes que son maître voulait rencontrer et qui comprenait : la comtesse Edmond de Pourtalès, le marquis et la marquise de Ganay, le marquis et la marquise de Breteuil, le marquis du Lau d'Allemans, le peintre Edouard Detaille, l'ambassadeur d'Angleterre, Sir Francis Bertie et la suite du roi. Ma mère y ajouta, sachant qu'elle ferait plaisir à son auguste visiteur, la Princesse de Poix, ma tante Mlle King et mon oncle M. Richard Waddington, sénateur de la Seine-Inférieure. Ma femme et moi étions, bien entendu, présents.

Le déjeuner ayant été fixé à 1 heure, tous les invités se trouvaient réunis au salon à midi trois quarts. Personne ne pratiquant mieux qu'Edouard VII la vieille maxime : l'exactitude est la politesse des rois, quelques minutes à peine avant 1 h., l'automobile royale fut signalée. Comme nous habitions le 2e étage, je descendis aussitôt au rez-de-chaussée pour y recevoir le roi, tandis que ma mère et ma femme l'accueilleraient au seuil de notre appartement. N'ayant jamais revu Edouard VII depuis mon enfance à Londres, je priai l'ambassadeur d'Angleterre de m'accompagner et de me présenter de nouveau. Cette formalité ne fut d'ailleurs pas nécessaire, car, à peine descendu de voiture, et avant même que Sir Francis Bertie ait eu le temps de me nommer, le roi me tendit la main en disant : « Je vous aurais reconnu partout, vous êtes le « portrait frappant de votre père ». Comme je lui proposais de prendre l'ascenseur, il me répli-

qua en riant : « Excellente idée, surtout pour « des vieilles jambes comme les miennes », et pendant que l'ascenseur montait, il me présentait les membres de sa suite qui, ainsi que l'ambassadeur et moi-même, escaladaient les marches quatre à quatre pour arriver en haut en même temps que lui.

Ma mère avait eu l'idée originale de faire mettre debout sur un coffre de l'antichambre mes deux fils, accompagnés de l'Anglaise qui les avait élevés. Dès son entrée, Edouard VII, s'adressant à mon fils aîné, alors âgé de cinq ans, lui demanda comment il s'appelait. « Je « m'appelle William Waddington », répondit l'enfant, et le roi d'ajouter aussitôt : « C'est un « nom très honorable, tâchez de le porter digne- « ment ». Ma mère lui ayant ensuite signalé la présence de l'Anglaise, il lui tendit la main en disant : « Tous mes compliments, nurse ». La pauvre femme resta muette d'émotion devant ce geste, si inattendu pour elle, de son souverain, geste qui faisait ressortir d'ailleurs d'une façon si spontanée ce côté à la fois si simple et si humain de son caractère.

Puis ce fut le « cercle » traditionnel, immédiatement suivi du sacramentel : « Sa Majesté est servie. » Pendant tout le repas la conversation fut aussi naturelle et aussi animée que s'il s'était agi d'une simple réunion d'amis heureux de se retrouver autour de la même table. Après qu'on lui eût, selon l'usage, servi son café sur un plateau à part et qu'il eût allumé un de ses « coronas » favoris, il fit signe à son vieil ami le marquis du Lau. Familièrement assis sur le tabouret du piano, Edouard VII le retint longtemps auprès de lui, tout en ayant également un mot aimable pour chacun des convives, et je crois pouvoir affirmer qu'il aurait volontiers prolongé cette conversation, où l'un et l'autre durent sans doute évoquer les années déjà lointaines où Paris réservait son premier sourire au Prince de Galles, son cher « de Galles », mais l'heure avançait et le programme de la journée comportait, à 3 heures, la réception du Président de la République à l'ambassade d'Angleterre. Edouard VII ne badinait jamais avec les devoirs de sa charge. Un dernier « cercle », une dernière poignée de mains à tous ces amis dont la plupart ne devaient plus le revoir ; et l'auto franchissait de nouveau la porte cochère, saluée par une ovation discrète, dont seul Paris a le secret et qui allait droit au cœur du plus parisien de Parisiens.

Quelques semaines se passent. Edouard VII, fatigué, miné par la maladie, quitte brusquement Biarritz, traverse en hâte la France pour aller s'éteindre doucement dans son Palais de Buckingham, pleuré par tout un peuple, qui voyait en lui, selon la belle expression d'un écrivain de l'époque : « le gardien du bien-être de l'Angleterre ».

Osmoy, le 15 octobre 1935.

FRANCIS R. WADDINGTON.

PASCAL ET LES MÉDECINS

Toute sa vie durant, Pascal fut en proie à la maladie... et aux médecins. Mais, libéré par la mort de tant d'atrocités physiques, il ne devait point s'affranchir du même coup de l'acharnement des docteurs. Tandis que sa pensée inépuisable suscitait parmi les philosophes les commentaires les plus contradictoires et, si l'on peut dire, les éclaircissements les plus obscurs, l'énigme de sa pathologie, demeurée entière, allait provoquer chez les hommes de science une épidémie de diagnostics rétrospectifs.

Certains n'ont pas manqué de condamner un tel besoin de connaître. On a crié maintes fois au sacrilège. Et Sainte-Beuve lui-même n'a-t-il pas fulminé : « Si tout autre qu'un poète, si un de ces savants qui se piquent de rigueur, si un physiologiste venait réclamer Pascal comme un de ses malades et faisait mine de le traiter en conséquence, oh ! alors, au nom du bon sens comme du bon goût, nous lui dirions : Holà ! »

Pourtant, la curiosité des médecins est ici des plus légitimes. Ces Messieurs de Port-Royal n'en doutèrent point, qui s'empressèrent de faire pratiquer l'ouverture de la dépouille de Pascal... C'est que les souffrances de ce grand homme furent loin d'être, au cours de son existence, un épi-phénomène négligeable. S'il est téméraire d'avancer, comme l'ont osé quelques-uns, que Pascal, bien portant, n'aurait pas écrit, on peut affirmer que, bien portant, il n'aurait pas écrit ce qu'il a écrit. Sa pensée religieuse a été nourrie, exaltée par la maladie, « état naturel du chrétien ». Ses comportements en ont été fonction. Les psychologues ont donc, en même temps que les physiologistes, le plus pressant intérêt à découvrir le nom de cette maladie si importante. Un diagnostic décisif peut aider à

jeter de nouveaux aperçus sur l'évolution d'un esprit qui fut un des plus puissants de tous les temps.

*
* *

Etablir un tel diagnostic, à travers l'épaisseur de trois cents ans, ce n'est pas chose aisée.

Au dix-septième siècle, où *purger* et *saigner* étaient les deux impératifs cardinaux de la médecine, où tout s'expliquait par des déplacements d' « humeurs » et de « vapeurs », où sous le vocable honnête d' « incommodités » on résumait les affections les plus diverses, qu'est-ce que les solennels Diafoirus entendaient à l'état de celui qui leur confia son corps torturé ? Rien. Absolument rien.

En interrogeant les documents du temps, quel faisceau de symptômes a-t-on donc pu réunir, qui permette, aux lumières de la science actuelle, d'y voir plus clair ?

Rappelons les principaux épisodes de la vie pathologique de Pascal.

On sait, par un mémoire rédigé par Marguerite Périer, qu'à peine âgé de deux ans, il eut une maladie assez étrange : « Cet enfant tomba dans une langueur semblable à ce qu'on appelle à Paris *tomber en chartre* ». En outre, « il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère proches l'un de l'autre, il souffrait les caresses de l'un et de l'autre en particulier avec plaisir, mais aussitôt qu'ils approchaient, il criait, se débattait avec une violence excessive. Tout cela dura plus d'un an, durant lequel le mal augmentait ; il tomba dans une telle extrémité qu'on le regardait comme prêt de mourir ».

Après cette alerte, Pascal vécut jusqu'à 18 ans en bonne santé. Ensuite il n'en fut plus de même. Sa sœur Gilberte écrit que depuis lors « il n'a pas passé un jour sans souffrir ». Et elle ajoute : « Les grandes et continuelles applications d'esprit dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé ; et, en effet, elle commença d'être altérée dès qu'il eut atteint l'âge de 18 ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires ».

Les biographes ne précisent malheureusement pas de quelle nature furent ces « incommodités ». Il est vraisemblable qu'il s'agit d'accidents gastro-intestinaux.

En 1647, Pascal traversa une crise pénible. « Mon oncle, écrit Marguerite Périer, tomba dans un état fort extraordinaire qui était causé par la grande application qu'il avait aux sciences, car les esprits étant montés au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture jusqu'au bas, de sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des potences ; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre et on était obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds ».

Mme Gilberte Périer, de son côté, écrit : « Cependant, mon frère, de qui Dieu se servait pour opérer tous ces biens, était travaillé par des maladies continuelles et qui allaient toujours en augmentant... Il avait, entre autres incommodités, celle de ne pouvoir rien avaler de liquide qu'il ne fût chaud ; encore ne le pouvait-il que goutte à goutte ; mais comme il avait outre cela une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive et beaucoup d'autre maux, les médecins lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines et pour cela les faire chauffer et les avaler goutte à goutte, ce qui était un véritable supplice... »

Cette recrudescence de ses maux contribua, on le sait, à accentuer l'évolution de Pascal vers le jansénisme, ainsi qu'en témoigne sa « Prière pour demander à Dieu le bon usage de la maladie ».

Quoique considérant désormais la maladie comme un instrument de salut, l'intensité de ses troubles détermina Pascal à venir à Paris avec sa sœur Jacqueline pour consulter des médecins. Ceux-ci lui ordonnèrent le repos, des distractions, Et des bains — ce qui était assez difficile à cette époque. Sa sœur relate : « Nous fûmes embarrassés toute la journée... Il trouva que cela lui faisait un peu mal à la tête, mais c'est qu'il le prit trop chaud ». En même temps, Descartes vint rendre visite à Pascal. Il lui conseilla de se tenir au lit « jusqu'à ce qu'il fût las d'y être », de boire force bouillon et de prendre du repos et des distractions...

Sur ce dernier point, Descartes et les médecins se trouvaient d'accord. « Mon frère, rapporte Gilberte Périer, eut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyait du danger, mais enfin il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui serait possible pour remettre sa santé, en s'imaginant que les divertissements honnêtes ne pourraient pas lui nuire ; et ainsi, il se mit dans le monde ».

Ces années-là furent heureuses : Pascal est favorisé d'une santé relativement bonne. Bien qu'il soit toujours sujet à ses incommodités, il n'aura plus, jusqu'en 1654, de crise grave. A l'influence de la maladie s'ajoutera alors celle du fameux accident du pont de Neuilly, dans le courant du mois d'octobre 1654. C'est peu de temps après cet accident, le 25 novembre de la même année, que Pascal eut son extase. A la même époque, il souffrit de vertiges : «l'abîme» 1658... Le mal mystérieux poursuit inexorablement ses ravages. Pascal se voit contraint d'interrompre cette apologie de la religion chrétienne qui lui tient tant à cœur. Sa sœur écrit : « A la fin de l'année, qui était la trente-cinquième de son âge et la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne pouvait plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore, si l'on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa ».

Au mois de juin 1662, Pascal ressentit les premières atteintes du mal qui devait bientôt l'emporter. Grâce à la biographie de sa sœur et aux indications laissées par son médecin traitant, le Dr Noël Vallant, nous possédons la relation assez précise des symptômes présentés et de la thérapeutique qui fut instituée.

Cette maladie suprême commença « par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort, écrit Mme Périer ; son médecin lui conseilla de s'abstenir de manger du solide et de se purger ».

Le 29 juin, Pascal vint habiter chez sa sœur, dans la paroisse Saint-Etienne-du-Mont. « Trois jours après, il commença d'être attaqué par une colique très violente qui lui ôtait absolument le sommeil. Mais comme il avait une grande force d'esprit et un grand courage, il endurait ses douleurs avec une patience admirable...

« Les médecins qui le traitaient voyaient que ses douleurs étaient considérables ; mais parce qu'il avait le pouls fort bon, sans aucune altération, ni apparence de fièvre, ils assuraient qu'il n'y avait aucun péril... »

Une trêve sembla leur donner raison. Mais ce répit fut de courte durée. « Sa colique continuant toujours, écrit sa sœur, on lui ordonna de boire des eaux qui, en effet, le soulagèrent beaucoup ; mais au sixième jour de la boisson, qui était le quatorzième d'août, il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête ; et quoique les médecins ne s'étonnas- [illegible] le cela, et qu'ils assurassent que ce n'était que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser, et il demanda avec des instances incroyables qu'on le fît communier. Mais on ne voulut pas lui donner encore satisfaction sur ce dernier point en prétextant de l'optimisme des médecins, à quoi il répondait : « On ne sent « pas bien mal et on y sera trompé ; ma dou- « leur de tête a quelque chose de fort extra- « ordinaire. » Cependant, cette douleur de tête augmentait toujours ; et une fois, dans le plus fort de sa douleur, le dix-septième d'août, il me pria de faire une consultation... Les médecins lui ordonnèrent de boire du petit lait, lui assurant toujours qu'il n'y avait nul danger et que ce n'était que la migraine mêlée des vapeurs de l'eau. Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais ».

Et il demanda le curé et la communion. « Environ minuit, il lui prit une convulsion si violente que, quand elle fut passée, nous crûmes qu'il était mort ». La convulsion s'arrêta pourtant et Pascal reprit connaissance. Il put alors communier et recevoir les derniers sacrements. Après avoir fait son action de grâce, un moment après, les convulsions le reprirent qui ne le quittèrent plus et ne lui laissèrent pas un instant de liberté ; elles durèrent jusqu'à la mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième d'août 1662, à une heure du matin, âgé de 39 ans 2 mois (1) ».

***

Ce sont là les principaux renseignements que l'on possède sur la maladie de Pascal. On peut aussi se rendre compte de la façon dont il fut traité, par les notes du docteur Vallant, qui le soignait, notes exhumées par M. Jovy.

Au chevet du malade furent appelées les célébrités médicales de l'époque. Guéneau, Brayer, Hommets et Renaudot vinrent en consultation. Guéneau invoquait le *Melancholicon pathos* comme produisant les troubles dont souffrait Pascal. Son traitement — inévitable ! — fut la purge et la saignée... De son côté, Hommets conseillait un lavement d'opium. Un autre préconisait un verre de petit lait « dans lequel on aurait dissous six drachmes de sirop de nénuphar et autant de sirop violet »... Quant à Vallant, il notait scrupuleusement ces avis, et il combinait toutes les ordonnances. Il purgeait, purgeait, à tour de fioles... Puis Guéneau ordonna les eaux de Saint-Myon. On commençait par

(1) [illegible] Pascal, par Mme Périer. Brunschwicg.

huit verres et on allait jusqu'à treize, c'est-à-dire « autant que l'estomac en peut porter ». Mme Périer rapporte que ces eaux soulagèrent beaucoup le patient, mais que le sixième jour de la boisson « il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de tête ». Vallant et ses confrères attribuèrent ce nouveau symptôme à la « vapeur des eaux » et ne se départirent pas de leur optimisme. Souffrant de plus en plus, Pascal demanda une nouvelle consultation. Les médecins assurèrent de nouveau qu'il n'y avait point danger, et prescrivirent du petit lait, ainsi qu'un lavement « avec deux onces de vin émétique, une once de lénitif et deux onces de miel de nénuphar... »

« Telles furent, dit le Dr Nantiacq, les dernières tortures infligées au malheureux. D'ailleurs Pascal ne semble pas avoir accordé une bien grande confiance à ses médecins. N'avait-il pas écrit des juges et des médecins : « S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire des bonnets carrés ; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle même. Mais, n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire, et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

Pour compléter ce pénible tableau, voici enfin le résultat de l'autopsie que les médecins pratiquèrent sur la demande des solitaires de Port-Royal, résultat que consigna P. Guerrier.

« ... L'ayant fait ouvrir, on y trouva l'estomac et le foie flétris et les intestins gangrenés, sans qu'on put juger précisément si ç'avait été la cause des douleurs, des coliques ou si c'en avait été l'effet. Mais ce qu'il y eut de plus particulier fut à l'ouverture de la tête dont le crâne se trouva sans aucune suture que la sagittale), ce qui, apparemment, avait causé les grands maux de tête auxquels il avait été sujet pendant sa vie. Il est vrai qu'il avait eu autrefois la suture qu'on appela frontale ; mais, ayant demeuré ouverte fort longtemps pendant son enfance, comme il arrive souvent à cet âge, et n'ayant pu se refermer, il s'était formé un calus qui l'avait entièrement couverte et qui était si considérable qu'on le sentait aisément au doigt. Pour la suture coronale, il n'y en avait aucun vestige. Les médecins observèrent qu'il y avait une prodigieuse abondance de cervelle, dont la substance était si solide et si condensée que cela leur fit juger que c'était la raison pour laquelle la suture frontale n'ayant pu se refermer, la nature y avait pourvu par ce calus. Mais ce que l'on remarqua de plus considérable, et à quoi on attribua particulièrement sa mort et les derniers accidents qui l'accompagnèrent, fut qu'il y avait au-dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau, deux impressions, comme du doigt dans de la cire, qui étaient pleines d'un sang caillé et corrompu qui avait commencé de gangrener la dure-mère. »

Cette longue suite d'épreuves, à quelles causes l'attribuer ? Les hypothèses ont succédé aux hypothèses. Les plus notoires : celles du Dr Carry : intoxication saturnine (la vaisselle d'étain utilisée au XVIIe siècle contenait une forte proportion de plomb) ; de M. Ernest Jovy : empoisonnement par l'antimoine (médication au vin émétique) ; du Dr Lélut : ramollissement cérébral, dernier terme d'une neurasthénie aiguë ; du Dr Regnard : délire partiel d'ordre religieux ; du Dr Binet-Sanglé : neurasthénie aiguë, entérite ulcéreuse, embolie cérébrale ; du professeur Audry : abcès du cerveau consécutif à une très ancienne lésion de l'oreille ; du Dr Ledoux : hémorragie méningée ; de Paul Chevallier, de Léon Daudet : accidents d'origine syphilitique ; des Drs Potel, Fr. Helme, Just-Navarre, Savy : tuberculose ; du Dr E. Roux : tumeur érectile de la dure-mère...

Comme on voit, les opinions diffèrent sérieusement. Et l'on n'est pas prêt de s'entendre. Et voici qu'une nouvelle thèse, des plus remarquables, vient d'être versée au dossier de ce passionnant débat par un jeune médecin landais, le Dr Jean Nantiacq, de Soustons (1).

Réfutant par une critique serrée — et souvent malicieuse — les propositions de ses confrères, et utilisant avec la plus intelligente habileté la documentation déjà réunie par le professeur Sabrazès, le Dr Nantiacq soutient à son tour qu'il faut attribuer la maladie de Pascal à un ulcéro-cancer de l'estomac, tumeur chronique qui aurait finalement intéressé les méninges et l'encéphale...

Nous n'énumérerons pas ici les arguments techniques qui étayent cette dernière opinion. Le Dr Nantiacq a groupé une série de preuves cliniques et anatomo-pathologiques dont l'ensemble est impressionnant. Nous n'avons pas qualité pour en discuter. Contentons-nous d'enregistrer cette hypothèse inédite. Elle a plusieurs mérites. Elle écarte d'abord les nom-

1 *Blaise Pascal malade*, thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Bordeaux.

breuses assertions qui tendent à attaquer l'intégrité psychique de Pascal dans les dernières années de sa vie. Sans doute l'auteur des *Pensées* fut sujet à des hallucinations. Mais celles-ci durent avoir des causes purement organiques et non mentales. Quant à son fanatisme religieux, le Dr Nantiacq observe très justement que le jansénisme « éclaire d'une vive lueur la psychologie de Pascal. C'est faute, dit-il, d'avoir étudié cette doctrine et ses répercussions sur l'âme de Pascal, que certains médecins ont pu parler de neurasthénie, d'hypochondrie, même d'hystérie. Or, Pascal ne fut jamais atteint de déséquilibre mental, de cet ordre, tout au moins. Nous ne voulons pas dire qu'il ait fait preuve d'un parfait équilibre nerveux. Dès son enfance, une jalousie morbide à l'égard de ses parents lorsqu'ils manifestaient leur affection devant lui, évoque une tournure affective un peu morbide relevant du freudisme. Les *Provinciales*, les *Pensées*, le problème de la cycloïde, le projet des omnibus, nous prouvent toute sa lucidité. Les excès mystiques, qui semblent de prime abord appartenir à la pathologie mentale, ne sont que la conséquence nécessaire et logique d'un système religieux.

« C'est donc en restant fidèle à la méthode de Taine qu'on peut arriver à comprendre Pascal : il faut le replacer dans le milieu où il a vécu. » Or, « son propre entourage était janséniste. La société française au XVIIe siècle, d'autre part, était profondément religieuse. Toutes les affaires de l'époque nous le prouvent... L'atmosphère, si l'on peut dire, était essentiellement théologique. »

Entre autres remarques intéressantes que son diagnostic lui permet, le Dr Nautiacq rappelle qu'Alfred de Vigny, qui fut un écrivain et un penseur de la lignée de Pascal, mourut d'un cancer à l'estomac.

Un autre rapprochement s'impose : Napoléon aussi fut victime du même mal...

Pascal, Napoléon, Vigny : trois stoïciens illustres. Verrons-nous quelque jour paraître une docte thèse intitulée : « De l'influence du cancer à l'estomac sur le stoïcisme ? »

FERNAND LOT.

LE FERMIER ET L'USURIER

(*Conte*)

Il y avait une fois un fermier qui avait beaucoup à se plaindre d'un usurier. Que la récolte fût bonne ou mauvaise, le fermier s'appauvrissait, l'usurier s'enrichissait. Finalement, quand il ne lui resta plus un sou, le fermier se rendit chez l'usurier et dit :

— On aurait beau presser, on ne retirerait pas d'eau d'une pierre ; comme tu ne peux plus rien tirer de moi, peut-être me révèleras-tu le secret qui rend riche ?

— Mon ami, déclara dévotement l'usurier, c'est Ram qui distribue les richesses. Adresse-toi à lui.

— Merci ; je vais le faire, répondit le fermier à l'âme simple et, préparant trois gâteaux pour subsister au cours de son voyage, il partit à la recherche de Ram.

Il rencontra un brahmane à qui il donna un gâteau en le priant de lui indiquer la route qui le mènerait à Ram ; le brahmane se contenta de prendre le gâteau et continua son chemin sans un mot. Puis le fermier croisa un yoghi à qui il remit un gâteau sans espoir de recevoir de ce saint homme une assistance quelconque. Finalement il aperçut un malheureux assis sous un arbre. Se rendant compte que le pauvre homme avait faim, le charitable fermier lui donna son dernier gâteau, s'assit à côté de lui pour se reposer et entama la conversation.

— Mais où vas-tu? finit par demander le miséreux.

— Oh ! j'ai une longue route devant moi : je vais à la recherche de Ram. Tu ne peux m'indiquer, j'imagine, la direction que je dois prendre?

— Peut-être bien que si, dit le malheureux en souriant car, justement, Ram, c'est moi. Que puis-je faire pour toi?

Le fermier raconta son histoire ; Ram le prit en pitié, lui remit une conque marine et lui enseigna la façon particulière dont le porteur devait souffler dans cette coquille.

— N'oublie pas ! Quoi que tu désires, tu n'auras qu'à souffler dans la conque de cette façon ; ton souhait sera exaucé. C'est égal, méfie-toi de cet usurier ; contre les gens de sa

sorte la magie elle-même ne prévaut pas toujours.

Le fermier, joyeux, revint en son village. Et c'est un fait que l'usurier, remarquant aussitôt son entrain, se dit :

— Il faut que quelque aubaine soit échue à cet idiot pour qu'il se donne de tels airs en marchant !

Il se rendit au logis de notre simpleton, qu'il félicita de son bonheur d'une manière si astucieuse, en feignant si bien d'être déjà renseigné que le fermier ne différa pas longtemps de lui dire toute l'affaire, sauf cependant la façon secrète de souffler dans la conque ; malgré sa simplicité, il n'était pas encore assez sot pour révéler aussi cela.

L'usurier résolut d'entrer en possession de la conque par n'importe quel moyen. Assez déloyal pour ne pas se laisser arrêter par des bagatelles, il attendit une occasion favorable et déroba le coquillage.

Mais il eut beau souffler de toutes les manières, presque jusqu'à éclater, il fut contraint de renoncer à découvrir seul le secret. Résolu à réussir malgré tout, il retourna vers le fermier et lui dit :

— Dis donc, l'ami, j'ai ta conque, mais je ne puis m'en servir. Tu ne l'as pas : il est évident que tu ne peux, non plus, t'en servir. Alors, nous voici immobilisés tous deux à moins que nous ne concluions un traité. Voyons, je te promets de te restituer ta conque et de ne jamais intervenir quand tu auras recours à elle, mais à une condition : dès que tu obtiendras quelque chose, j'obtiendrai deux fois plus...

— Jamais de la vie ! nous reviendrions à la situation d'antan.

— Mais non, riposta le malin prêteur, tu auras ta part. Allons, ne sois pas si égoïste ! Du moment que tu auras tout ce que tu désires, qu'est-ce que cela peut te faire que je sois riche ou pauvre?

Bien que désolé d'apporter un bénéfice à un usurier, le fermier fut finalement obligé de céder ; dès lors, quoi que lui valût la puissance de la conque, le prêteur en eut le double. Et de savoir qu'il en était ainsi, le fermier se chagrinait jour et nuit, si bien qu'il finit par ne plus ressentir aucune joie de ce qu'il obtenait.

La région eut une saison extrêmement sèche, si sèche que, faute de pluie, les récoltes du fermier furent menacées. Il souffla dans sa conque et formula le souhait de posséder un puits qui permît l'arrosage. Miracle ! le puits fut là aussitôt. *Mais l'usurier en eut deux* — deux beaux puits tout neufs ! Cela fit déborder la coupe ; notre fermier se mit à réfléchir, à réfléchir tant qu'il put. Une brillante idée lui vint. Il saisit la conque, souffla vigoureusement et s'écria :

— O Ram ! je voudrais perdre un œil !

En une seconde ce fut fait mais l'usurier, naturellement, devint aveugle. En essayant de trouver son chemin entre ses deux puits neufs, il tomba dans l'un d'eux et se noya.

Cette histoire véridique nous montre qu'une fois un fermier fut plus malin qu'un usurier ; mais ça lui coûta un œil.

F.-A. Steel.

Traduit de l'anglais par Henry Borjane.

POÈMES

AUPRÈS DU GAZOMÈTRE

Le vieux Campo-Santo, que la ville isolait,
S'effrite maintenant dans la moderne enceinte;
Enclos dans la banlieue où la laideur se plaît,
Au portail une main qui le désigne est peinte.

Auprès du gazomètre et de l'usine en fer,
Près du rectangle gris de la longue caserne,
Cet auguste gardien du Ciel et de l'Enfer
Met sur son front funèbre un drapeau sale, en berne.

Ilôt silencieux dans des ondes de bruit,
Enlacé par des rails où le char pleure et grince,
Il abrite le vide et ramasse la nuit,
Sur le tombeau croulant d'un très antique prince.

Le silence est tué sous le choc des marteaux,
L'appel dur s'exaspère aux gorges des sirènes,
Le travail haletant, ceinturé de métaux,
Circule autour des morts, en plaçant des antennes.

Parfois l'accordéon rythme un modique espoir.
L'émoi sentimental de promesses écloses,
La danse des instincts dans l'auberge d'un soir
Près des anciens tombeaux pleins de métamorphoses.

Minuscule cité de marbre et d'ossements,
Le vain Campo-Santo, qu'un dur marteau concasse,
Apparaît dérisoire au muscle en mouvements :
Cimetière du temps au sein du temps qui passe.

La tombe du potier ou celle du marchand,
Celle qui dans la pierre inscrit l'adieu d'un couple,
Celle où le mot menteur louange le méchant,
Et celle où la danseuse émeut l'étoffe souple.

Toutes sont des cailloux effrités sur du temps !
L'essaim renouvelé des foules disparues
Flagellé d'un désir dans la chair, haletant,
Encombre de parcours les trépidantes rues.

Où donc, Qui te compose, et quelle est ta mesure ?
O Temps ! rêve d'espace et de confusion,
Heure de lassitude ou de rédemption,
Esprit d'un ambigu qui meurt et qui perdure.

Mirage d'une étoile au mirage d'un puits,
Évanouissement dans de l'évanescence,
Formule d'un Hermès par Hermès reproduit,
O Temps, dieu qui s'ignore et qui se recommence !

La constellation ainsi que le passant
Sont perdus dans les plis de la toge équivoque ;
Leur sang est-il toi-même ou toi-même leur sang,
Cruel magicien que la mort seule évoque ?

* * *

Confuse vision du « mourir » et du « naître »,
O cimetière antique auprès du gazomètre !

L'ESPOIR

Espoir dont l'aiguillon, que des fleurs dissimulent,
Évoque un dur parcours dans des landes qui brûlent
Espoir, sournois aspic caché sous un gazon,
Glaive d'Harmodius et d'Aristogiton,
Sinistre flamboiement sous les palmes laurées
Du stylet qui poindra les grâces espérées,
Espoir qui d'un désert fait de riants enclos,
Clairon des paradis et des Eldorados,
Sois donc béni, menteur chuchotant des promesses
D'une rédemption par d'impossibles messes,
Miracle surgissant des cendres du phénix,
Clémente perspective aux bords mêmes du Styx
Espoir, mensonge doux, fil dans le labyrinthe,
Allumeur de soleil quand la lampe est éteinte,
Toi qui laves les pieds des pèlerins dans l'eau
Tes mirages, toi qui nous masques le tombeau,
Ô fourbe compagnon et guide du banni,
Espoir, farouche espoir — que ton nom soit béni

Joseph Muron.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

CONFUSION

Tout le monde y pousse : il est probable que l'on finira par tenter l'aventure, car c'est une aventure, pour la conversation directe franco-allemande. On dit : la cause principale du malaise qui règne en Europe, c'est l'éternel différend franco-allemand. La France est obsédée par la notion de sécurité. Elle se souvient des nombreuses invasions qu'elle a subies depuis plus d'un siècle, elle craint l'esprit de revanche qui règne en Allemagne. L'Allemagne, de son côté, est obsédée comme le fut la France après le traité de 1815 par l'idée d'effacer la « honte de Versailles » et de reprendre le rang qu'elle occupait naguère parmi les nations. Que les deux puissances s'expliquent une fois pour toutes en pleine loyauté. Puisque le chancelier Hitler, au cours d'une interview célèbre, a déclaré qu'à son avis la guerre n'arrangerait rien, pourquoi ne trouveraient-elles pas un terrain d'entente? Et tous ceux que les menaces de guerre hantent jusqu'à leur faire perdre le sens, de fonder sur l'éventualité d'un véritable rapprochement franco-allemand les plus grandes espérances : fin d'une rivalité séculaire, entente féconde des deux peuples qui représentent le niveau le plus élevé de la civilisation, synchronisation du germanisme et de la latinité. Admirable thème pour conférenciers internationaux !

Qu'une véritable réconciliation franco-allemande soit désirable, je crois que personne au monde ne le conteste, mais il faut voir de quelle façon elle est concevable.

En réalité il n'y a pas de différend franco-allemand, si ce n'est sur la question de la Sarre, qui dépend, elle aussi, d'un règlement de compte général. La vérité, c'est qu'il y a un différend germano-européen.

A la suite de la guerre, et sous l'empire des idées wilsoniennes que l'Europe adopta assez à la légère dans son désir d'assurer la paix définitive, on a tenté de donner au monde une organisation juridique dont la Société des Nations était l'expression. L'Allemagne, reconnue solennellement coupable de la guerre, était provisoirement exclue, exclue jusqu'à ce qu'elle eût donné des signes de repentir, jusqu'à ce qu'elle eût réparé les torts qu'elle avait causés aux nations attaquées et en partie ruinées. Le traité avait le caractère d'une sentence. L'Allemagne vaincue ne l'accepta que sous l'empire de la nécessité. Elle signa le traité de Versailles comme la France, jadis, avait signé le traité de Vienne puis le traité de Francfort, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, parce qu'elle était vaincue. Mais, dans sa conscience intime, elle n'accepta jamais la sentence et, dès le lendemain de la signature du traité, elle commença à se persuader à elle même que sa responsabilité dans la guerre était pour le moins partagée par ses vainqueurs ; puis, peu à peu, elle arriva à le persuader à ses vainqueurs eux-mêmes. Ne voit-on pas aujourd'hui de jeunes Français in-

considérés et totalement ignorants de l'histoire attribuer au traité de Versailles toutes les inquiétudes de l'heure présente ? Le système politique issu du traité de Versailles, et dont la Société des Nations eut dû être l'instrument, tenait l'Allemagne en lisière ; elle n'eut de cesse qu'elle ne l'eût détruit. Introduite prématurément dans l'organisme de Genève, alors qu'elle avait éludé la plupart de ses obligations, elle en entreprit délibérément le sabotage, profitant habilement des faiblesses congénitales de l'institution et des contradictions qui étaient inscrites dans sa charte, du fait qu'elle assumait le rôle d'un super-Etat sans en avoir la puissance, sans même que les Etats qui la constituaient lui voulussent reconnaître ce caractère. Elle en est arrivée maintenant au point où elle nous a mis dans l'obligation de choisir. Toutes les finesses de la dialectique juridico-diplomatique n'y feront rien : une entente directe de la France et de l'Allemagne, aussi bien que ce consortium des grandes puissances que rêve M. Mussolini dans l'espoir de le dominer et d'y régner en arbitre, impliquent la fin de la Société des Nations et du système juridique qui met toutes les puissances sur le même pied. La France, dans son désir de paix, qui coïncidait avec ses traditions d'universalité, avec son goût séculaire pour les systèmes juridiques cohérents, a joué à la Société des Nations un rôle considérable : elle lui a fait, du reste, de nombreux sacrifices. L'habileté de l'Allemagne fut de représenter que ce rôle n'était pas désintéressé et que cette Société des Nations, dont l'absence des Etats-Unis avait faussé le principe, n'était plus qu'un instrument de l'hégémonie française. Cela nous paraît absurde ; nous savons parfaitement que la France satisfaite et pacifique n'a jamais, de nos jours, visé à l'hégémonie, mais tous les Allemands, nombre d'Anglais, de Hollandais, de Scandinaves en sont convaincus. De sorte que, dans le même temps que tout le monde prodiguait à la S.D.N. des adhésions verbales, les partisans de la révision des traités, lui reprochant d'être l'instrument de leur maintien, la combattaient sourdement, tandis que les partisans du système de Versailles ne pouvaient s'empêcher de penser qu'elle était incapable d'en assumer la protection.

Maintenant, la crise est à son point culminant, par suite de la démission de l'Allemagne succédant à la démission du Japon, par suite enfin de la proposition de réforme que vient de formuler l'Italie. Les journaux anglais, et notamment le *Times*, ont beau soutenir que la S. D. N. est une institution trop solide pour qu'elle ne puisse pas se reformer sans crainte, le péril que court l'institution de Genève est certain et son discrédit parmi les peuples s'accroît de mois en mois. C'est contre elle, tout autant que contre la France qu'est dirigée la manœuvre du chancelier Hitler. On parle de régler le différend franco-allemand ! Le véritable différend n'est pas entre la France et l'Allemagne, mais entre deux conceptions de la paix organisée : la conception *européenne* de la paix, — c'est la conception française — et celle d'une paix franco-italo-allemande qui finirait très probablement par être une paix allemande, la paix du pangermanisme triomphant.

Une conversation, suivie peut-être d'une entente franco-allemande, se concevrait si, comme lors de la conversation franco-anglaise qui précéda l'entente cordiale, les deux puissances avaient des griefs à concilier, des sphères d'influence à se partager. Est-ce le cas ? Qu'est-ce que l'Allemagne peut nous offrir sinon une vague promesse de bonne volonté ? Que n'a-t-elle pas à nous demander, à nous et à l'Europe groupée naguère sous le signe de Genève ? On parle d'un arrangement à propos de la Sarre. On nous dit : puisque le plébiscite de 1935 tournera forcément à l'avantage de l'Allemagne — affirmation toute gratuite — qu'on la lui restitue tout de suite en échange d'un bon traité d'alliance. C'est un nouveau piège. Oublie-t-on que la Sarre n'est pas administrée par la France mais par la Société des Nations ? On demande donc à la France de céder ce qui ne lui appartient pas. Et si, par une funeste aberration, elle se prêtait à la manœuvre, elle ouvrirait les portes à toutes les révisions.

*
* *

Cette déclaration, cette carence prolongée de la Société des Nations instituée pour servir de régulateur au monde nouveau est une première source de confusion : les hésitations de l'Angleterre, qui ne peut se décider entre la politique de l'isolement et la politique de l'intervention, en est une autre. L'union étroite et confiante de la France et de l'Angleterre, appuyant la Société des Nations, eût assuré la paix du monde ; la méfiance que les travaillistes et les radicaux anglais, héritiers des puritains, ont toujours professée à l'égard de la France, leur germanophilie aveugle l'ont rendue impossible et, par un pa-

radoxe qui, naguère, eût paru inimaginable, le Foreign Office pousse lui aussi à cette conversation franco-allemande qui ne peut être que funeste à l'institution de Genève où l'Empire britannique jouait un rôle au moins égal à celui de la France et qui semblait imprégnée de son génie particulier. Cela semblerait inexplicable si les dirigeants anglais n'étaient eux-mêmes dans un étrange désarroi.

Le peuple anglais donne, en ce moment, au monde, un spectacle admirable. Avec un courage et une raison merveilleuse, il a fait face à la crise, consentant les sacrifices nécessaires à l'équilibre d'un budget écrasant. Tous ceux qui ont parlé légèrement de la décadence du Royaume Uni ont dû s'incliner devant la confiance que tout Britannique garde dans la solidité de sa race, mais il n'en est pas moins vrai que le souple édifice du Commonwealth est, en ce moment, soumis à une rude épreuve. L'affaire d'Irlande est mal engagée et paraît sans issue. L'Angleterre a certainement fait tout ce qu'elle a pu pour réparer les injustices dont souffrit si longtemps l'Irlande. Le traité de 1921 a accordé aux Irlandais tous les bénéfices de la plus large autonomie et tous ceux de l'association à l'Empire. Les habitants de l'Etat libre ont pu se donner le gouvernement de leur choix. Le lien qui les unit encore à la couronne britannique est en fait purement nominal et, cependant, ils continuent à être associés à la plus puissante maison de commerce de l'univers et à bénéficier de la protection que l'Empire accorde à tous ses ressortissants. Pendant dix ans, on a cru que la réconciliation allait se faire, mais, aux élections de 1932, il est apparu brusquement que l'Irlande était toujours le pays des rancunes inassouvies, et que l'intérêt évident des producteurs et des ouvriers ne comptait que pour peu auprès de leur esprit de vengeance : depuis la victoire électorale de M. de Valera, l'Etat Libre a commencé à répudier systématiquement tous les engagements pris en 1921.

La patience est un des principes essentiels de la politique anglaise. Longtemps, le gouvernement de Londres a fermé les yeux, persuadé que la menace de représailles économiques suffirait à ouvrir les yeux aux Irlandais qui ne peuvent guère écouler leurs produits agricoles qu'en Angleterre et dont l'industrie est soumise aux mêmes conditions que l'industrie anglaise.

Aujourd'hui, force est aux dirigeants anglais de reconnaître qu'ils se sont trompés dans leur optimisme. Ils ont alors esquissé un geste de menace. Dans un discours qui fit sensation, J. H. Thomas a déclaré, avec une apparente fermeté, que l'Irlande, désormais, aurait à choisir entre des avantages de toutes sortes dont jouissent les Dominions britanniques et l'isolement d'une petite République. On dirait que M. de Valera n'attendait que cette occasion pour rompre une fois de plus en visière au gouvernement de S. M. Georges V. « L'Irlande, a-t-il dit, n'a jamais accepté la tutelle de l'Angleterre. Elle ne l'a subie, jadis, que par la force. » Puis il a posé brutalement la question : « Si nous proclamons notre indépendance, oserez-vous sévir contre nous ? »

Jusqu'à présent, le gouvernement britannique a éludé la réponse. C'est peut-être sage. Peut-être... car cet aveu d'impuissance pourrait donner à penser à d'autres Dominions, à l'Afrique du Sud et même au Canada, sans compter l'Inde. Quand on compare la longanimité présente à l'inflexible orgueil de l'Angleterre victorieuse, on ne peut s'empêcher de penser qu'il ne faut, hélas ! plus trop compter sur cet élément d'ordre mondial que constituait, hier encore, l'Empire britannique. Et ce doute ajoute encore à la confusion des esprits. Crise économique, crise politique, crise sociale, tout ne se résoudrait-il pas en une crise de l'intelligence? Où est l'homme de génie qui formulera un plan nouveau de « réforme intellectuelle et morale ? ».

L. Dumont-Wilden.

LE ROMAN

LA FAMILLE ET L'ARGENT

Voici le premier roman d'un nouveau venu. Il commande l'intérêt et s'impose à l'attention. Rarement début attesta plus de richesse de fond avec un art à la fois plus naturel et plus sûr de lui. On pourrait appliquer à l'auteur ce qu'il nous dit lui-même de son principal personnage qui, pour son plaisir, écrivait des contes :

(1) Charles Bravant : *Les dons*, 1 vol. Denoel et Steele.

« Avec des matériaux simples, il évoquait si bien les impressions, les sensations, les sentiments, que les gens s'y seraient retrouvés et n'auraient pu s'empêcher de dire en le lisant : « Oui, c'est bien cela. » Il me semble, que s'il y a un art d'écrire, il ne peut être que là. » N'entendons-nous pas dans cette remarque l'accent d'une profession de foi ? Cet art d'écrire, c'est bien celui qui a les préférences de l'auteur et qu'il excelle à pratiquer. La langue elle-même est savoureuse, toute farcie des expressions du cru, et jamais le réalisme ne nous a mieux donné, en effet, l'impression de la réalité.

On nous a dit de M. Charles Braibant, archiviste du Ministère de la Marine, qu'ayant écrit ce livre, il en porta le manuscrit à M. Georges Duhamel, qui, lui-même, le passa à l'éditeur, l'estimant digne d'être publié. Le livre, en effet, avait de quoi lui plaire. Il est du meilleur terroir de France, de cette région aux confins de la Champagne et de la Picardie, et l'histoire se déroule parmi ces gens de chez nous, dont l'activité s'exerce elle aussi sur des confins : ceux de la paysannerie plus qu'aisée et de la bourgeoisie rurale. Le village de Pargny est un de ces groupes sociaux solidement constitués, où la vie collective est assez forte, non seulement pour encadrer la vie individuelle, mais pour la dominer et la pénétrer, comme le veut l'*unanimisme*, doctrine instaurée naguère par M. Jules Romains et à laquelle se rallia M. Georges Duhamel. Celui-ci doit être particulièrement sensible enfin au profond sentiment d'humanité qui imprègne de sympathie ce réalisme et frémit au contact de ce qu'il y a de grandeur tragique au fond des humaines destinées.

L'histoire que nous conte M. Charles Braibant est celle « d'un héritier emprisonné dans l'attente de son héritage », et c'est en même temps le tableau des ravages que peuvent causer l'orgueil et la cupidité d'une maîtresse femme, plus préoccupée d'administrer son bien que d'élever son fils. Marie-Louise Queutelot, — Marlise, — est une fille de propriétaire terrien qui a épousé, aux premiers jours du règne de Louis-Philippe, un notaire royal de la région, Prosper Bertrand. Leur fils unique, Aimé, est né le 4 avril 1832 au bourg de Pargny, où règne dès longtemps la dynastie maternelle. C'est son histoire et celle de sa mère qui nous sont contées.

Marlise s'est trouvée veuve de bonne heure et elle s'est vouée tout entière à la conservation et à l'accroissement d'une fortune dont la gestion l'a bien vite passionnée. L'amour de l'argent lui est venu, à le manier chaque jour de sa vie sous sa propre responsabilité. Héritière d'une race économe et dominatrice, elle n'a pas résisté au prestige d'une situation qui la plaçait à la tête du village et lui permettait, lui imposait en quelque sorte, d'en devenir « la maîtresse, *la dame* pour employer notre vieux mot plein de sens ». Dès la nuit où elle veillait le corps de son mari, une transformation s'est faite en elle : la femme aimable et sensible a découvert qu'elle aimait l'argent, qu'elle allait en manier de grosses sommes, et elle s'est revêtue d'une armure sous laquelle elle va désormais apparaître à tous, même à son propre fils.

Celui-ci est un garçon intelligent, imaginatif et tout naturellement porté à ne rien entreprendre puisque « chez lui toute chose désirée était immédiatement possédée en imagination ». Sa mère s'accommode fort bien de ce détachement du jeune homme ; elle y voit une sécurité pour elle et l'entretient dans le double sentiment de la toute puissance de l'argent et de son inhabileté à en gagner. « Puisqu'il n'était pas bon à cela, qui était le tout de la vie, il ne serait évidemment jamais bon à rien. » Telle est l'origine de cette défiance de soi, de cette abdication qui vont maintenir Aimé dans la dépendance de sa mère et le retenir hors de toute action, faire de lui, malgré tous ses dons, un amateur, un impuissant et finalement un raté. La défiance et le découragement ont entretenu cette impossibilité d'agir que son imagination avait tout d'abord favorisée. De plus en plus la vigueur de l'intelligence sera cachée, pour le monde, sous la faiblesse de la volonté.

Dès lors, une inexorable fatalité domine cette vie qui s'abandonne et ne parvient pas à se ressaisir. Aimé est perdu, aussi bien par ses qualités que par ses faiblesses. Il fait son droit à Paris où sa mère l'a laissé partir à cette fin avec l'idée qu'elle lui achèterait dans le pays une étude de notaire et l'y établirait solidement par un beau mariage. En attendant, dès qu'il est majeur, elle lui propose de gérer son patrimoine en lui servant une rente. Et il n'ose pas refuser sa signature pour une procuration générale qui le lie rigoureusement sur tous les points. Non seulement il n'ose pas résister à sa mère, mais il n'ose pas lui parler, lui faire connaître les événements les plus importants de sa vie, sur lesquels il redoute son opposition ou son blâme. Et c'est ainsi qu'il s'installe avec une brave et charmante fille dont il a un en-

fant, mais qu'il ne peut pas épouser parce qu'il lui faudrait l'assentiment de sa mère. Leur fils lui-même se mariera à son tour sans que la situation de ses parents ait été régularisée, parce que jamais les résolutions qu'Aimé a prises de tout raconter à sa mère n'ont été mises à exécution. Une faiblesse en entraîne une autre, les difficultés s'enchaînent et s'engendrent, l'aveu recule toujours et finalement la vie du malheureux, tourne au drame, déchirée pendant trente ans par une oscillation entre deux pôles : Pargny, où vit sa mère, où le ramène constamment une force invincible, et la maisonnette des Batignolles, où l'appellent et le retiennent sa femme et son enfant.

L'intérêt poignant du livre est dans ce drame; il est aussi dans l'opposition des deux caractères de la mère et du fils ; il est enfin dans la logique pressante qui sans cesse prolonge et renouvelle l'invraisemblance de cette vie en partie double et nous la fait accepter en lui conférant un caractère de vérité. Le village de Pargny, le personnage de Marlise et de sa sœur Victoire, la petite maison des Batignolles, les vaines tentatives d'Aimé pour faire quelque chose, son passage dans un sombre bureau du Ministère de la Marine, son secrétariat éphémère auprès d'un homme politique, tout ce qu'il y a en lui d'intelligence, d'indépendance, de loyauté et en même temps de faiblesse : ce sont là autant d'éléments d'intérêt qui contribuent à la richesse du fond. Ce récit de quatre cent vingt pages est chargé de substance, mais garde l'allure la plus aisée, la plus libre et ne donne pas un seul instant l'impression de longueur.

D'autre part, le réalisme souvent très cru de l'expression et celui des caractères n'empêchent pas qu'il ne nous reste, de ces destinées assez humbles, une certaine impression de grandeur. Marlise se dresse comme une sorte d'image symbolique de la paysannerie, enracinée au sol et possédée par la passion de maintenir un patrimoine et de l'accroître. Après la mort de son fils unique, elle commence à comprendre, à quatre-vingts ans, « que l'argent ne fait le bonheur que dans les idées des gens qui n'en ont pas ». Les révélations lézardent son égoïsme, « mais la bâtisse de son entêtement tenait toujours par son orgueil, plus solide que le mortier des Romains. » Et lui, le pauvre Aimé, si nous voulons bien le considérer à notre tour tel que le [illegible] qui, [illegible] du récit, n'est il pas de ceux qui, « n'ayant jamais commis aucune action basse, ont gardé toute leur vie comme une pureté singulière et rayonnante » ? Nous lui devons aussi notre pitié puisqu'il est une victime, — faut-il dire innocente ? Mais qu'importe, après tout, qu'il lui eût été possible ou non de lutter victorieusement contre le sentiment qui l'a étouffé, dégradé : la peur de sa mère ? L'art du romancier est ici de nous imposer la progression pressante, angoissante qui enlise Aimé dans l'impossibilité de se libérer et enfonce Marlise dans son autorité, dans son avidité. Tout le tragique naît de ce long duel où la mère et le fils sont également vaincus.

Le vrai coupable, nous n'en pouvons douter, c'est l'argent. Il règne, et l'autorité gouverne en son nom : voilà la source du mal. *Le roi dort :* telle était, nous raconte l'auteur, la réponse du grand chambellan à l'évêque — duc de Laon, quand celui-ci venait, avec l'évêque — comte de Beauvais, suivis d'un cortège de clercs, prendre le roi à l'archevêché de Reims pour la cérémonie du sacre. « Le roi du monde bourgeois, l'Héritier, est-il, avant la mort du *de cujus*, comme disent les gens de loi, autre chose qu'un homme qui dort, en attendant le jour glorieux où il recevra l'onction sainte dans l'étude du notaire » ? Nous touchons ici le fond de la pensée de l'auteur et la philosophie même du livre, enveloppée, comme il convient, dans la vivante vérité des personnages et la réalité des décors de la vie. Roman réaliste, roman de terroir, roman psychologique, roman social, mais roman vrai surtout et dont l'intérêt ne faiblit point parce qu'il est soutenu par une pressante logique intérieure, où se reconnaît, au physique et au moral, le rythme humain, ce rythme qui ne trompe pas et auquel s'accordent d'eux-mêmes les mouvements de notre esprit, les battements de notre cœur.

FIRMIN ROZ.

LE THÉATRE

LE MESSAGER

Le Messager marque une date tout à la fois dans l'histoire du théâtre actuel et dans la carrière d'Henri Bernstein.

Henri Bernstein, en effet, n'avait point voulu résister aux influences extérieures qui, sous l'empire des expressions mécaniques de la pen-

sée, s'étaient exercées sur l'art du théâtre : bien plus, à un moment donné, il avait semblé vouloir prendre la tête d'un mouvement de transformation fondé sur des ressources nouvelles. Une série de pièces nous l'avaient montré s'évertuant à modifier l'apparence visuelle de ses études psychologiques. On comprend, du reste, qu'un auteur dramatique aussi avisé et aussi maître de son art qu'Henri Bernstein, à l'heure de sa pleine maturité, n'ait pas négligé d'employer sa maîtrise à des expériences nécessaires : sans doute fut-il bon que le théâtre s'oubliât un instant, afin de se mieux retrouver. Amoureux du cinéma, il fallait qu'il se désenchantât par l'épreuve. Souhaitons que cette période de dévergondage soit close pour tout le monde : le certain, c'est qu'Henri Bernstein est revenu à lui-même.

La pièce qu'il vient de représenter au Gymnase acquiert donc ainsi une double valeur : elle vaut par elle-même, comme nous l'allons voir ; elle vaut aussi par sa signification et son exemple.

La supériorité incontestable d'Henri Bernstein au théâtre, celle qui a fait sa gloire, celle qui renouvelle et perpétue son prestige, c'est le double don d'apercevoir les âmes dans leur profondeur et d'exprimer toute la naturelle obscurité de la passion et de l'instinct dans la pleine lumière des conflits dramatiques. Pendant plusieurs années, il s'était appliqué à disperser en surface ses observations. Aujourd'hui, il les ramasse et, de leur concentration même, jaillissent la vérité et l'effet dramatique.

Le sujet du *Messager* est ce que l'on peut appeler un grand sujet : il se rattache donc à l'un des thèmes essentiels, pas très nombreux, que peut provoquer l'étude de l'amour, et c'est pourquoi certains critiques, s'en tenant intentionnellement à cette donnée première, n'ont pas hésité à prononcer le mot de banalité : c'est précisément à quoi se reconnaît, au théâtre, un bon et grand sujet. Seul, le développement scénique, la peinture des caractères, l'analyse des sentiments, le ton du dialogue sont capables de créer l'originalité. Toute tentative qui ne se résigne pas à une de ces données élémentaires, ne constitue que bizarreries et ne permet jamais d'atteindre à l'humanité profonde. Donc, Henri Bernstein s'est préoccupé de peindre l'effet de l'absence sur la passion : il s'est trouvé conduit par là même à rejoindre les analystes spécialisés de l'amour, comme Stendhal ou Marcel Proust, et à reconnaître la prédominance de l'imagination. On pourrait dire, et sans doute serait-ce là la manière la plus juste d'exprimer la nouveauté du sujet, que tout ce qui arrive d'important dans l'histoire des trois personnages du *Messager* est imaginaire : les faits ne comptent pas, en regard du travail intérieur des âmes.

Au premier acte, en effet, deux hommes sont en présence dans la solitude de l'Oubangui : tous deux sont venus là par amour, l'un voulant fuir une femme, l'autre travailler pour celle qu'il aime ; l'un des deux amours finit, l'autre s'exalte : par un phénomène nécessaire d'endosmose psychologique, possible en tous lieux, mais fatal au désert, l'amour dont la pression est la plus forte doit finir par s'imposer à l'âme la moins tendue. Nick adore sa femme. Comment Gilbert, qui ne pense plus guère à sa maîtresse, n'aurait-il pas l'esprit hanté par les récits qui lui sont faits, les peintures qui lui sont offertes ? On dirait que l'imagination de Nick passe tout entière dans l'âme de Gilbert. Voici donc Gilbert, au deuxième acte, transformé en messager. Il a quitté l'Afrique sans savoir, au juste, pourquoi : en réalité, pour voir celle dont sa pensée était obsédée. A Marie, il parle de Nick, du grand amour et de l'exaltation dont il a été témoin. Il porte en lui la fièvre qu'il a contractée auprès d'une autre fièvre : comment cette fièvre, à Paris, ne gagnerait-elle pas la jeune femme solitaire ? Elle se sent atteinte confusément d'une sorte de contagion. Son imagination, à elle aussi, brouille toute chose et confond tous les êtres. Gilbert, en définitive, n'est-ce pas Nick, ou, du moins, quelque chose de Nick ? Elle est fidèle, mais elle est nerveuse : elle n'a pas regardé un homme depuis le départ de Nick, mais, aux côtés de ce messager, toute sa nature, tout son passé, toute son attente, toute sa fidélité enfin la brûlent. Lorsque, presque inconsciente, elle a donné le coup de téléphone qui ramène auprès de sa solitude et de son trouble Gilbert, elle se rend compte de l'acte qu'elle va commettre. (C'est idiot, ce que nous faisons là), mais il est trop tard, car on ne résiste pas à l'imagination.

Dans sa solitude, Nick a lu des lettres, des lettres de sa femme, des lettres de son ami, il n'a pas de peine, en ses ruminations, à les interpréter ; il arrive en avion, surprend les coupables dans un dancing et il n'a pas de surprise à voir la vérité qu'il avait imaginée. C'est le seul instant où, dans l'œuvre entière, l'événement domine, et encore ne peut-on s'expliquer

l'attitude à la fois concentrée et violente de Nick, ses premiers mots, son premier calme, ses dernières brutalités, qu'en tenant compte de tout ce qu'il s'était représenté avant de le constater, c'est comme si ce qu'il voit était amorti par ce qu'il avait songé.

Enfin, au dernier acte, Nick vit dans la solitude d'une chambre d'hôtel, avec le souvenir de la faute de sa femme, comme il avait vécu d'espérance et d'attente dans la solitude de son désert : ce qui est mort en lui, c'est sa pensée. Marie, venant à lui, va lui faire comprendre qu'elle aussi, jusque dans sa faute, n'a point vécu dans la réalité. Elle ne l'a pas trompé, elle a poursuivi dans l'erreur, dont elle a été bientôt déçue, l'image de celui qu'elle n'a jamais cessé d'aimer et d'attendre. La preuve matérielle de ces funestes chimères est apportée par la mort de ce pauvre Gilbert dont un mot, qu'il a écrit avant de mourir et dont nous n'avons pas besoin d'entendre la lecture, suffit à expliquer toute cette tragique songerie. Dans l'avenir, que restera-t-il de ce passé dans leur imagination ? Ils n'en parleront jamais, ils y penseront toujours.

J'ai tenté, par ce bref exposé, de mettre en relief avec quelle puissance d'analyse et quelle ferveur d'humanité, Henri Bernstein avait renouvelé et approfondi l'éternel thème qui lui avait servi de point de départ.

Dans le détail de l'exécution, je ne crois pas qu'il ait jamais atteint une perfection plus haute que dans les meilleures parties de son ouvrage ; le second acte, si admirablement joué par Gaby Morlay, en qui s'exprime toute l'inconsciente et trouble rêverie féminine, au quatrième, où le pathétique s'exprime avec d'autant plus de force qu'il est plus contenu. Certaines violences, qui ont fait jadis le succès d'Henri Bernstein, sont aujourd'hui réprimées : elles se traduisent, si j'ose dire, par la tension du dialogue et des caractères. C'est l'art le plus achevé auquel puisse atteindre le théâtre, parce qu'il reste sobre et mesuré dans l'expression des passions.

Sans le vouloir, en effet, peut-être, par la seule force de la vérité, Henri Bernstein semble avoir atteint l'un des symboles les plus largement humains dans sa scène finale : la seule réalité qui ait provoqué ces drames intérieurs, elle dépend de la femme. Sa faute est la seule matérialité qui ait provoqué le bouleversement de ces trois destinées. Or, faisons le bilan : l'un des deux hommes est mort, l'autre a le cœur déchiré pour le restant de ses jours. Au contraire, chez la femme, déjà s'annonce l'oubli. Il semble que ce soit ce qu'elle a fait de réel qui reste pour elle purement imaginaire. Ainsi s'opposent les deux destinées masculine et féminine : l'homme a autant de mémoire que d'imagination ; la femme n'a que son instinct, sa faiblesse, son essentielle frivolité. Henri Bernstein est parvenu ici à une telle harmonie de forme et de pensée que le tragique et le symbolique se fondent et que le symbolique aboutit seulement à spiritualiser l'émotion, du tragique. Sans doute, aurait-il pu être proposé une autre solution que la mort du messager, qui ne fut qu'un figurant, et un moyen plus expressif que la lettre, qui nous reste inconnue. A ce seul moment, dans toute son œuvre, on peut se demander si l'auteur n'a pas reculé devant une difficulté et n'a pas substitué un beau silence à la parole sublime qu'il eût fallu trouver. Le dénouement, dans lequel Henri Bernstein a simplement voulu nous faire pressentir l'avenir des deux blessés, n'en reste pas moins la plus parfaite figuration scénique de l'éternelle différence entre les deux sexes : dans l'ordre sentimental, la femme fait le mal et l'oublie, l'homme endure le mal et s'en souvient.

GASTON RAGEOT

LES LIVRES NOUVEAUX

Droit

MAURICE HAURIOU. — *Aux Sources du Droit. Le Pouvoir L'Ordre et la Liberté*, 23e Cahier de la Nouvelle Journée. In-8° de 217 pages. Bloud et Gay).

On a réuni ici six études du regretté doyen de Toulouse, parues en ces quinze dernières années. Elles sont de valeur et d'importance inégale, mais toutes permettent d'apprécier la forte personnalité de l'auteur, sa profondeur de pensée, son universelle curiosité, qui le tient au courant par exemple des moindres découvertes de biologie et de psychologie. Comme l'écrit M. Archambault, dans la préface où il les présente en termes excellents, « elles ne s'adressent pas seulement aux juristes, aux philosophes, aux sociologues, mais à quiconque porte en soi la préoccupation des grandes problèmes de la vie publique et des méthodes propres à en assurer une solution à la fois réaliste et rationnelle ».

R. T.

Sciences naturelles

MARCEL ROLAND. — *Eros au Jardin ou l'amour chez les Insectes.* (Editions Rieder).

« Penchons-nous sur les petites bêtes. Elles nous donnent une grande leçon », écrit justement Marcel Roland.

Les insectes ne perçoivent-ils pas des choses qui nous échappent et n'ont-ils pas un sixième sens ? Le monde n'a-t-il pas pour eux un autre aspect que pour nous ?

L'auteur étudie les animaux en observateur et en poète ; il ne fait pas qu'enregistrer leurs actes comme le naturaliste : mais cherche à les comprendre et il se pose des questions que l'histoire naturelle a négligées jusqu'alors.

Entre autres, le grand problème de l'amour — l'amour ne serait-il qu'une équivalence de longueurs d'ondes ? retient son attention, et la nôtre, dans ce livre plein de charme.

C. M.

Histoire

GUSTAVE SCHNÜRER. — [illegible] *au Moyen Age.* (1 vol. Payot).

Nous nous retournons avec une sorte d'anxiété passionnée vers les sources de notre civilisation, au moment même où toutes les forces matérielles du monde semblent se liguer pour la détruire, et où nous sentons plus que jamais le besoin de sauver l'idéal spirituel de l'Occident. Ces circonstances confèrent une pressante actualité à des études qui, il y a quelques dizaines d'années, auraient semblé être réservées aux professionnels de l'histoire. Tel est le cas de l'ouvrage de M. Gustave Schnürer dont la traduction française est en cours de publication. Le premier tome s'arrête à la Renaissance carolingienne, recouvrant par conséquent les siècles qui ont fait l'objet des études d'Ozanam et de God. Kurt. On ne peut manquer d'évoquer ces deux grandes figures, en parcourant la magnifique épopée morale et intellectuelle que retrace M. Schnürer. L'historien suisse, comme le français d'il y a un siècle, ou le belge d'il y a quarante ans, applique les plus consciencieuses disciplines de l'érudition, mais il y ajoute toutes les qualités d'âme d'un homme qui a conscience d'éclairer les régions les plus riches de notre passé, et d'y découvrir nos plus profondes raisons de vivre. Ce livre, qui montre l'élaboration émouvante d'une culture basée sur la foi chrétienne, est particulièrement le bienvenu à une époque où des novateurs insensés ne rêvent que bouleversements ou révolutions. Nous espérons que les deux volumes suivants tiendront les remarquables promesses du premier.

ED. G. G.

JEAN DE MONTENON. — *La France et la Presse étrangère en 1816.* Librairie académique Perrin.

Au moment où l'on parle, une fois de plus de réorganiser les services d'information et de presse du Ministère des Affaires Etrangères, ce livre consacré à la correspondance d'un des meilleurs agents de propagande qu'ait eu la France d'autrefois est d'une singulière actualité.

Amable de Baudus de Villenove, né en 1761, d'une vieille et honorable famille de robe voyait s'ouvrir devant lui une belle carrière de magistrat quand éclata la Révolution. Ayant suivi les Princes dans l'émigration, il vécut d'une vie fort précaire à Leyde, puis à Hambourg où il fonda avec le libraire Fauche *Le Spectateur du Nord*, une des plus intéressante revue de l'émigration. C'est en cette qualité qu'il entra en rapport avec Talleyrand devenu ministre des Relations extérieures du Directoire en 1797. Le ministre ayant tout de suite reconnu les talents, l'information, le tact et l'honnêteté foncière de l'émigré se l'attacha comme informateur et comme agent secret. Grâce à lui, il fut rayé de la liste des émigrés et rentra en France pour être nommé au ministère comme historiographe. Il y aurait sans doute fait une belle carrière s'il n'avait refusé d'écrire une justification de l'exécution du duc d'Enghien. Il fut cependant maintenu en fonction sous l'Empire, puis attaché au service de Murat, roi de Naples. Rentré en France en 1815, il prit la part la plus active à l'évasion du directeur des Postes Lavalette, qui avait été son ami. C'est lui qui parvint à le cacher jusqu'au moment où il pu le faire sortir de France.

Cependant tout désignait Baudus à la faveur de la Restauration. Aussi le duc de Richelieu, ministre des Affaires Etrangères de Louis XVIII le replaça-t-il dans son ancien poste d'historiographe, puis le chargea de faire en Allemagne, en Suisse et en Hollande un long voyage d'étude et de propagande. A la suite de cette mission, frappé de la perspicacité que Baudus témoigna dans ses rapports, il le chargea de créer et de diriger au ministère des Affaires Etrangères, un « Bureau spécial politique charge de réunir toutes les observations résultant de l'examen critique des journaux pour éclairer le gouvernement sur la situation politique et l'esprit public des différents Etats ». Ce bureau, c'est l'ancêtre de nos services d'information et de presse et la correspondance sur ce sujet réunie par M. Jean de Montenon est d'un puissant intérêt non seulement au point de vue de l'histoire, mais à titre d'exemple. Ajoutons que la préface consacrée à la biographie de Baudus est pleine de vie et d'agrément.

L. D. W.

Histoire naturelle

Le Louis ROUIT, Professeur au Museum, Membre de l'Académie d'Agriculture. — *Les Poissons et le Monde Vivant des Eaux.* (1 vol. Delagrave).

L'auteur, ayant consacré les cinq premiers volumes à des études d'ordre général sur les poissons et sur la vie aquatique, s'attache dans celui-ci à la description des groupes et à leur répartition au sein des eaux. Sa méthode reste la même, s'attachant surtout à mettre en valeur les épisodes variés de l'animation vitale dans leur prodigieuse multiplicité.

Le présent volume traite des poissons et des êtres qui peuplent les régions littorales et celles des nappes superficielles du large. Ils sont les plus nombreux. Le lecteur retrouvera parmi eux ceux qu'il voit habituellement, et qu'il connaît déjà. Mais, au lieu de les envisager comme des pièces inertes et mortes, il les apercevra bien vivants dans leur milieu normal, parmi leur entourage ordinaire, et se révélant pleinement avec toutes leurs facultés.

Les poissons de la grève, ceux des prairies sous-marines et des bancs de coraux, les poissons de roche et les poissons de vase, des plus menus aux plus puissants, et jusqu'aux monstrueux colosses, sont considérés tour à tour, tels qu'ils se montrent en place. Leurs études sont saisies sur le vif. Le naturaliste technicien et le curieux de la nature y prendront un vif intérêt; mais le pêcheur, et même le simple promeneur, puiseront en elles les motifs nombreux d'observations captivantes et de judicieuses réflexions.

Philosophie

A.-D. Sertillanges, Membre de l'Institut. — *Dieu ou rien?* (1 vol. Flammarion).

« Quel drame, au fond, dit l'auteur, que celui de notre humanité qui cherche frénétiquement à quoi se prendre et interroge pour cela le ciel et la terre, alors qu'elle porte en elle l'objet de sa recherche, l'affirme et ne le connaît pas! » Ce drame est l'objet de l'œuvre nouvelle que publie aujourd'hui A.-D. Sertillanges.

Ce n'est plus le théologien qui parle, mais le philosophe, un philosophe qui connaît toutes les théories scientifiques et l'état actuel des recherches qu'elles inspirent. Il passe cet ensemble au crible de sa critique : les tentatives d'explication de l'univers par le matérialisme, l'évolutionnisme, le panthéisme, l'évolution créatrice mal comprise, le problème de l'homme apparaissant dans la vie générale et le problème particulier de la pensée humaine, le problème moral, le fait social et le bien de société, la civilisation. Ainsi peut-il établir que l'ordre universel, l'homme, ce témoin de l'esprit immanent au monde, et ce témoin de l'esprit pur, la pensée et son caractère de vérité, l'ordre moral, l'infini du désir humain comme l'ordre social et la civilisation, bref tous les objets de nos sciences postulent Dieu. Car tout ce qui est autour de nous requiert une Cause; non par un quelconque ordonnateur, un architecte appliquant ses conceptions [illegible] l'auteur écarte avec une rare pénétration ces imaginations anthropomorphiques [illegible] mais Dieu conçu dronemen : Celui qui est, source d'être que l'univers invite et reflète.

Médecine

Docteur Victor Pauchet. — *Soyez Optimiste.* (1 vol. Olivier).

Le monde entier connaît déjà, grâce aux nombreuses traductions qui en ont été faites, les livres bienfaisants que sont : *Le Chemin du Bonheur, Restez Jeunes, L'Enfant, L'Automne de la Vie.*

Sous le titre de : *Soyez Optimiste*, l'éminent chirurgien nous donne aujourd'hui un nouvel ouvrage dans lequel, avec ce ton persuasif qui naît de la conviction ardente, il nous fait part de la méthode, de la règle de vie, qui l'ont conduit ainsi que beaucoup d'autres à connaître le succès et la joie de vivre.

C'est par la confiance en soi-même, par l'amour de son métier, par une certaine manière d'accueillir les événements, par le souci d'écarter de son esprit la crainte, le regret et les sentiments négatifs, ainsi que par l'art de découvrir le beau et le bien autour de soi et de les pratiquer, que l'auteur nous révèle le moyen de nous créer une âme libre et heureuse et nous incite à savourer les bienfaits et les joies de l'optimisme créateur.

A ceux qui ont une tendance à se lamenter et qui ne savent pas réagir contre les coups du sort lorsqu'ils les [illegible] [illegible] utiliser les forces insoupçonnées [illegible]

[illegible] un style direct et plein à travers [illegible] et l'attitude personnelle de l'auteur. C'est un livre que l'on est heureux d'avoir lu et que l'on désire relire, jusqu'à le vivre.

Voyages

Marie Le Franc. — *Au Pays Canadien-Français* (1 vol. Fasquelle).

Ce nouveau livre qui continue la Collection des « *Voyageuses de Lettres* », est consacré à un pays fraternel : il évoque la magie de ses paysages et l'attirance de ses grandes lacs et de ses solitudes impressionnantes. Marie Le Franc a composé là une œuvre d'un lyrisme très moderne en sa forme et qui fait revivre toute cette partie du monde « qui sort du néant et dont la face n'est pas encore lavée de son mystère », suivant l'expression de l'auteur. C'est, tour à tour, le Canada éblouissant de lumière, puis secoué par les tafabes, et enfin endormi sous son grand manteau ouaté de neige.

Littérature allemande

Ernst Bertram. — *Nietzsche, Essai de Mythologie.* (1 vol. Rieder).

M. Pitrou rend un grand service au public français en mettant à sa portée, dans une traduction fidèle et aussi élégante qu'il se pouvait, la grande œuvre de E. Bertram. Publiée en 1918, souvent rééditée depuis en Allemagne et à l'étranger, cette étude essentiellement psychologique ne saurait remplacer le solide et copieux exposé historique de Ch. Andler ; mais elle le complète sur bien des points. Extrêmement touffue, heurtée, chaotique, trop continûment éloquente ou lyrique, voire apocalyptique, elle a de quoi dérouter d'abord le lecteur de chez nous. Elle a pourtant de grands mérites; elle pénètre très loin dans la description et l'explication de son modèle, qu'elle s'efforce d'envisager sous tous ses aspects, si souvent contradictoires. Elle ne sépare jamais l'homme de l'œuvre, les revit et les repense l'un et l'autre avec enthousiasme, sinon toujours avec sang-froid : mais comment parler de Nietzsche avec sang-froid?... Enfin elle s'appuie sur une très abondante documentation, et particulièrement sur de nombreux inédits. Mais on regrette que les citations ne soient pas accompagnées de références précises, ce qui les rend difficilement contrôlables.

R. Trouve.

Georges Walz. — *La vie de Frédéric Nietzsche d'après sa correspondance.* (1 vol. Rieder).

M. G. Walz a eu l'excellente idée de choisir dans l'œuvre de Nietzsche 274 lettres ou fragments autobiographiques, qui donnent de leur auteur le portrait le plus exact, le plus vivant, le plus net, le plus saisissant qui soit. Il les a fait précéder d'une biographie dense et précise, d'un ton très juste. Il les a fait suivre de tables alphabétique et analytique qui rendent l'usage de son livre très commode. Il a droit à la reconnaissance de quiconque s'intéresse à la philosophie allemande moderne, et même de quiconque veut connaître intimement cet étonnant exemplaire d'humanité que fut Nietzsche, le drame poignant que fut sa vie, lutte perpétuelle contre la maladie, l'incompréhension, le mensonge et la solitude. Il n'y a pas de roman ni de biographie romancée qui vaille un pareil document.

R. T.

Poésie

Francis Yard. — *Choix de Poèmes.* (1 vol. F. Figuière).

On ne saurait trop louer l'heureuse initiative de A. M.

Gossez, de donner en une série de spécifèges, l'essentiel de l'œuvre d'un certain nombre de poètes dont trop souvent le public ne connaît que le nom. Il faut au moins que le public lise les meilleures pièces de ceux qui souvent écrivent vingt volumes avant de connaître la notoriété.

Voici une anthologie remarquablement composée, choisie parmi les nombreux poèmes de Francis Yard, poète de Normandie dont les intellectuels n'ignorent pas ces beaux livres : L'Air de la Terre, La Chanson des Cloches, Les Groenland, la Maison des Bois, etc... Philéas Lebesgue, mieux placé que quiconque, puisque grand poète rustique lui-même, a pu faire ce recueil.

Romans

Henri Duvernoy. — *Le Fils indigne*. (1 vol. Nouvelle Revue Française).

Voici toute la vie d'un chantage. Comment il naît et se développe, comment il finit. Quels hommes le font, quel homme le craint, quelles personnes en souffrent. Le tout garanti sans nulle clé. Libre à chacun d'en poser une où il lui plaira. Peut-être aussi bien, jouera-t-elle, les serrures des coffrets sont interchangeables.

Ce n'est pas que Jérôme aime l'indignité, mais la guitare nourrit son homme et ses faims sont grandes. N'ayant, en somme, jamais choisi de se mal conduire, il ne s'est jamais bien conduit. D'abord indécent envers une banque (insoumis, déserteur quand la guerre éclate), puis, des années, coureur de monde et trafiquant louche, le voici qui, marié, se livre au chantage. Vient la crise, tout au moins pour son officine. Les cordes qu'il grattait claquent une par une. Obligé de louer à des imprudences, il entraîne dans sa chute sa famille entière. Je répète que, nanti de quelques millions, il n'eût jamais abandonné les voies honorables.

Pourquoi son parent, les [illegible], l'agonnent-il en [illegible] en sombre imbécile et se fait dévorer au premier faux pas. Qui nous dira, chantant d'abord, puis se rebiffant, ce qu'il faut penser de Jérôme ? [illegible] la pire ironie, sans doute, à madame Ercline, qui n'a contre elle, dans cette histoire [illegible] que [illegible], [illegible] fille, mal placé son cœur. Qui en a souffert toute sa vie. [illegible] sans [illegible].

E. S. E.

[illegible]. — [illegible] du Mesquin.

Des [illegible] du faisceau, les [illegible] et révolutionnaires, des enlèvements : le triomphe du droit et la punition des méchants.

Roman mouvementé, sans prétention littéraire et délassant.

E. S. E.

[illegible] (Paul). — [illegible] l'Amour. (Editions l'Eglantine, Paris).

Evidemment l'amour n'est pas « nouveau », mais, pour les grands sujets, tout n'a pas été dit : tout est à [illegible] et [illegible] sans borne de dialogue. Adrien [illegible] Saint-Cyr [illegible] impressions sur divers sujets.

Sur la calomnie. — « ...D'autres jugent le calomniateur et tiennent le calomnié comme suspect : ils font coup double à leur profit. »

Le devoir du public. — Un bon critique est un bon citoyen. Mais il en est peu, de bons critiques! Ils sont rares comme les génies!

Les sports. — 1° Le sport qui ressuscite le malsain chauvinisme est un agent de la haine et il faut le repousser ; 2° La brutalité ne peut amener que des blessures et des conflits ; 3° L'éducation des spectateurs est à faire.

...La santé du corps assure celle de l'esprit.

L'amour. — Celui à qui manque l'amour est plein de ténèbres et de méchancetés mêlées. C'est un être incomplet de qui le jugement et la raison sont faussés à tout moment. Il se trompe et trompe les siens...

...Les enfants ? La charge sacrée. Il est permis de mourir quand ils sont des hommes.

The end. — Chaque jour avance d'un pas. Ne désire pas l'idéal tout de suite. Les poètes l'ont placé dans les nuages ; c'est une image judicieuse... Garde ta paix d'abord. Sans elle nous ne pouvons rien... Et par-dessus tout, aime... Fais tout par amour. C'est la loi du ciel et elle est pour nous.

E. S. E.

José Germain. — *Seule parmi les Hommes*. Roman (Edit. Tallandier).

Le roman de M. José Germain débute par un cliché cent fois traité : une mère de deux filles, remariée, voit son second mari lui préférer son aînée. Cette dernière, Solange, courtisée en même temps que sa sœur par un viveur décavé, Robert de Saint-Phar, se sacrifie pour la cadette Norma.

Le jeune couple mène une vie crapuleuse et se trouve bientôt à fond de cale. C'est alors que Solange se dévoue et les fait vivre de son argent. A bout d'expédients, Robert songe à vendre sa belle-sœur à un vieux sadique. Un drame : Robert le tue. Solange se sacrifie encore : c'est elle qui aura commis le meurtre. Deux ans de prison... Convaincu de son innocence, son défenseur, Pierre Level, veut la réhabiliter. Il aime sa cliente et en est aimé. Or, le beau-père de Solange qui vient à mourir, lègue sa fortune à cette dernière à la condition expresse qu'elle se mariera dans l'année. Sans cela, la fortune ira à sa sœur. Machiavélique, Robert dresse un plan dont le but est la mort de Level. Il réussit...

Norma avoue et meurt. Solange entre au couvent. Robert devient fou au bagne.

On trouvera le caractère de Solange bien faible. Elle paraît un peu stupide par endroit. Sa sœur, son beau-père, son beau-frère, sont des monstres noirs parmi lesquels elle fait figure de blanche colombe... Toute cette histoire sent le roman feuilleton.

Il y a, la matière d'un film honorable.

E. S. E.

Marie Jonesco. — *Le Médaillon Noir*. (1 vol. Figuière).

Mme Marie Jonesco a su donner une tournure aimable à l'inceste : la mère et le fils. Il est vrai que ce n'est que lorsque le médaillon noir livre son secret que les deux infortunés héros du livre se rendent compte de ce qu'ils ont fait.

L'âme russe et ses complications sont bien dépeints dans ce très court roman qui a de grandes qualités de style et de composition.

Ce livre fait quelque peu songer à la Tour de Nesles, et les amateurs d'émotions fortes feront bien de le lire.

Quelques personnages épisodiques auraient pu en être retranchés. Quoique leur histoire soit originale et touchante, ils rendent le sujet un peu incoercif.

Eric St Eric.

Les nouveaux romans de Georges Simenon. (Fayard, édit.).

Georges Simenon a renouvelé son genre, sans toutefois changer sa façon d'analyse et son style. Ses romans ont toujours un intérêt prenant. Ses personnages, généralement des faibles, des médiocres, des tarés, sont peints sur le vif. Un peu trop de « cuvettes d'eau sale » cependant.

Ce ne sont plus, à proprement parler, des romans policiers, mais des récits uniquement psychologiques, sans mystère : le talent de Simenon est assez grand pour réussir à captiver le lecteur sans mêler une énigme à ses intrigues, car aujourd'hui le public veut des romans d'action, des romans mystérieux, comme autre fois des romans de chevalerie, des romans picaresques, des romans anglais, le romantisme, etc... Evolution ? Régression ? Les deux sans doute.

Les tiançailles de M. Hire. — Un petit juif polonais, bien peu sympathique, meurt par sa faute pour le crime d'un autre.

Bonne peinture d'un esprit borné.

Le coup de lune. — Les colonies et leurs eaux troubles. Un faible, une femme étrange, un décor saisissant.

La maison sur le canal. — Les flamands. Un hérédo. Une femme-fillette monstrueusement perverse, causant mort d'homme et la sienne propre.

L'Ecluse n° 1. — Portrait d'un rustre riche qui devient criminel. Réapparition du commissaire Maigret.

E. S. E.

LA QUINZAINE COLONIALE

Les voyages de M. Ponsot à Paris, ont mis le Maroc en premier plan, sinon des préoccupations, des méditations. Ce pays avait été longtemps préservé par notre Protectorat, et l'habileté de M. Lucien Saint des angoisses de la crise; le voici touché, parfois même affecté. Le régime international de la Porte Ouverte qu'il subit du fait des traités, ne lui est point favorable parce qu'il lui impose plus de charges qu'il ne lui offre de compensations; il n'a même pas les possibilités de négociation d'un Etat libre qui peut fermer à volonté ses barrières. Bien qu'elle n'ait point, de ce fait, d'avantageux privilèges économiques, la France, par majesté de nation tutrice, n'a pas hésité à faire des sacrifices; on lui demande aujourd'hui d'en faire davantage. Cependant en même temps, on réclame des suppressions de fonctionnaires français. Quelques publicistes seuls se sont, à l'opposé de la plupart de leurs confrères, toujours élevé contre la diminution des cadres blancs dans notre Empire : il n'y a pas de doute qu'elle puisse être particulièrement grave au Maroc en pleine période d'éducation. Ce n'est mystère pour personne que nul pays n'a été aussi longtemps privé de règles administratives, de comptabilité, l'honnêteté, d'enseignement : ce n'est pas en un an, ans qu'on peut le mettre au niveau de l'Europe, et rien ne serait plus grave que de le rejeter au régime de la concussion et du népotisme. M. Ponsot, qui a longuement et longanimement gouverné avec art un pays tout aussi difficile, la Syrie, est plus qualifié qu'aucun pour présider à toute réforme administrative, la mesurer. Excellent diplomate, il obtiendra, par le quai d'Orsay, du Ministre du [illegible] et des Commissions parlementaires ce que la rue Oudinot est souvent impuissante à se faire consentir pour nos colonies.

On a beaucoup parlé du discours de M. Pasquier à l'ouverture de la session du Grand Conseil. On en a marqué l'optimisme. M. Pasquier établit par des chiffres que la rizière a souffert surtout de la spéculation, qu'elle rapporte honorablement à ceux qui ne se sont pas laissé grever, gruger, par l'usure. Il affirme que la sécurité est assurée. Il établit aisément que les plantations de caoutchouc ont été paternellement secourues en Indochine, tandis qu'elles ont été sacrifiées par les gouvernements anglais et hollandais de Malaisie. Leur financement n'exigeait d'ailleurs pas des fonds considérables; l'endettement des riziculteurs de toutes races présente au contraire un problème très complexe : c'est presque un maquis où bien des paresses ou routines se dérobent et menacent. La loi d'avril 1932 et les décrets subséquents ont enfin donné à l'Administration Indochinoise les moyens nécessaires d'intervention tout en préservant le Crédit Foncier de France; il a fallu procéder avec prudence à un aménagement général, ce qui a exaspéré des convoitises pressantes. M. Pasquier a fait jouer avec sagesse les expertises : 50 millions seront prêtés à fin décembre. Parallèlement vont se développer les institutions de Crédit populaire agricole; un récent décret règle le fonctionnement de son office. Pour le commerce local, l'Institut d'émission a abaissé le taux de l'escompte et allégé bien des charges. L'optimisme de M. Pasquier est donc infiniment plus légitime que le pessimisme des détracteurs, déçus de n'avoir pas été servis à leur appétit. Il suffit de lire les admirables et savants rapports ou articles de M. René Bouvier, l'un des représentants les plus accrédités de la Colonisation, pour avoir confiance en ce que dit et fait le Gouverneur général.

M. Repiquet, gouverneur de la Réunion, actuellement en congé à Paris, a fait à l'Académie des Sciences coloniales une érudite communication sur cette île, qui a eu belle répercussion dans la presse parisienne. Il a fait ressortir avec sérénité l'équilibre du budget, le labeur tenace, l'épargne privée, la sagesse de la Banque d'émission et la science technique de son directeur, M. Poulet, les entreprises de crédit agricole, les progrès de l'outillage économique. A la même époque, le courrier apportait les admirables discours du sénateur, M. Léonus Bénard, puissant industriel qui n'hésitait pas à réclamer le premier, les sacrifices des capitalistes en faveur des progrès sociaux. La noblesse de ce langage fait grand honneur à la représentation comme à l'île tout entière.

Comme livres relevant de cette rubrique signalons : *Un tel... pilote de ligne*, roman que M. Percheron donne chez Flammarion quelques mois après ses *Typhons* qui « Aux Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales » obtinrent un si joli succès de presse : voici un nouveau nom de romancier de l'aviation qui s'ajoute à l'équipe de Kessel et Saint-Exupéry. L'action se passe en Indochine où l'auteur a longtemps vécu : il nous montre le colon au travail et à l'apéritif, le rire de l'aviateur et son courage tranquille, le bel esprit d'aventure. Cela nous change des romans sur congayes jaunes... ou blanches des journalistes trop à la mode... des boulevards. Ici souffle le vent fort et salubre de l'Empire.

JEAN LEFRANÇOIS.

Le Gérant : M. HÉDAN.

Imp. P. & A. DAVY, 53, rue de la Procession, Paris.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

BINDING LIST JUL 15 1934

Author Revue des Cours littéraires (Revue 303249 P
Fr. Lit. R
Title politique et littéraire,) 1933, 71

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED